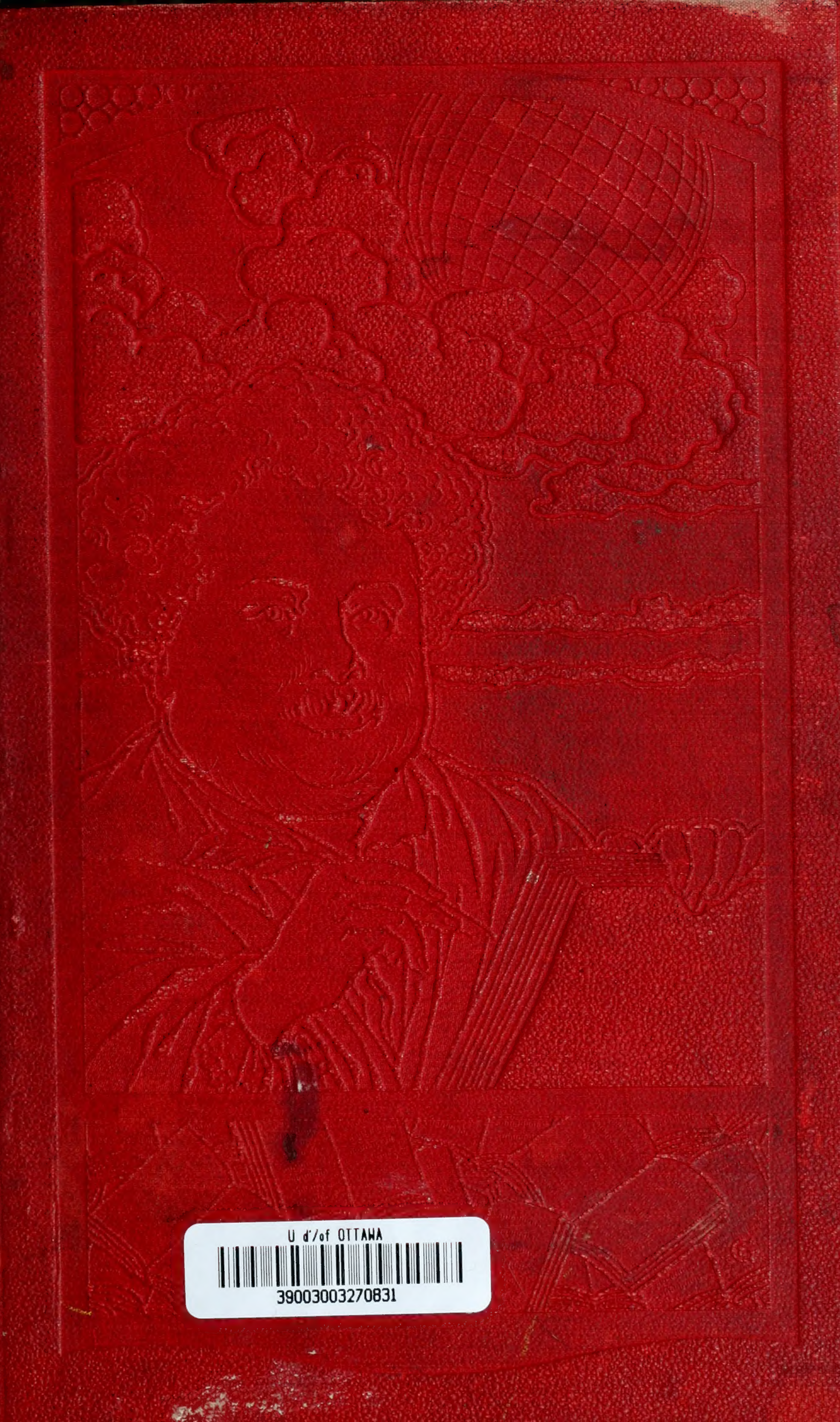
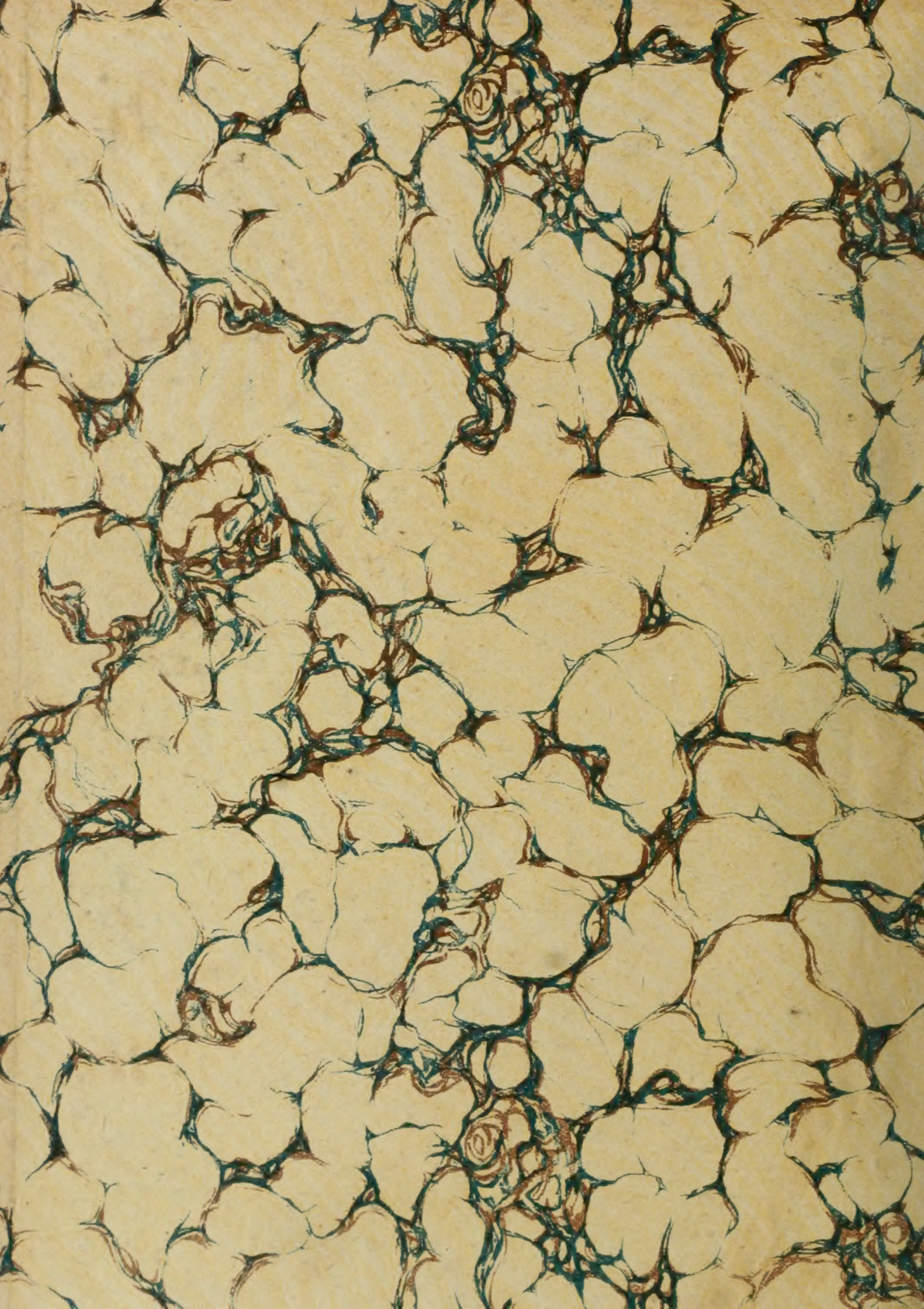
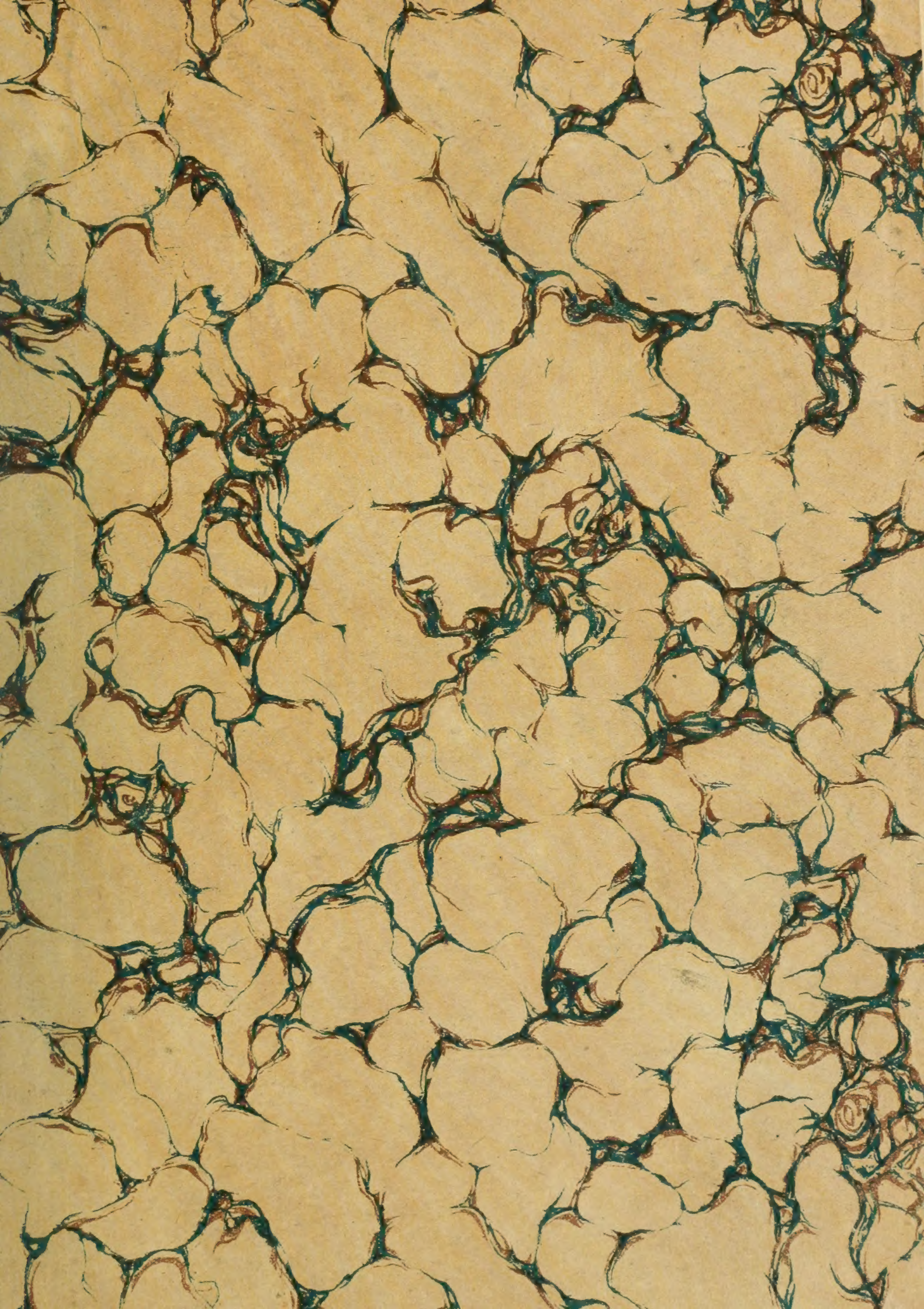
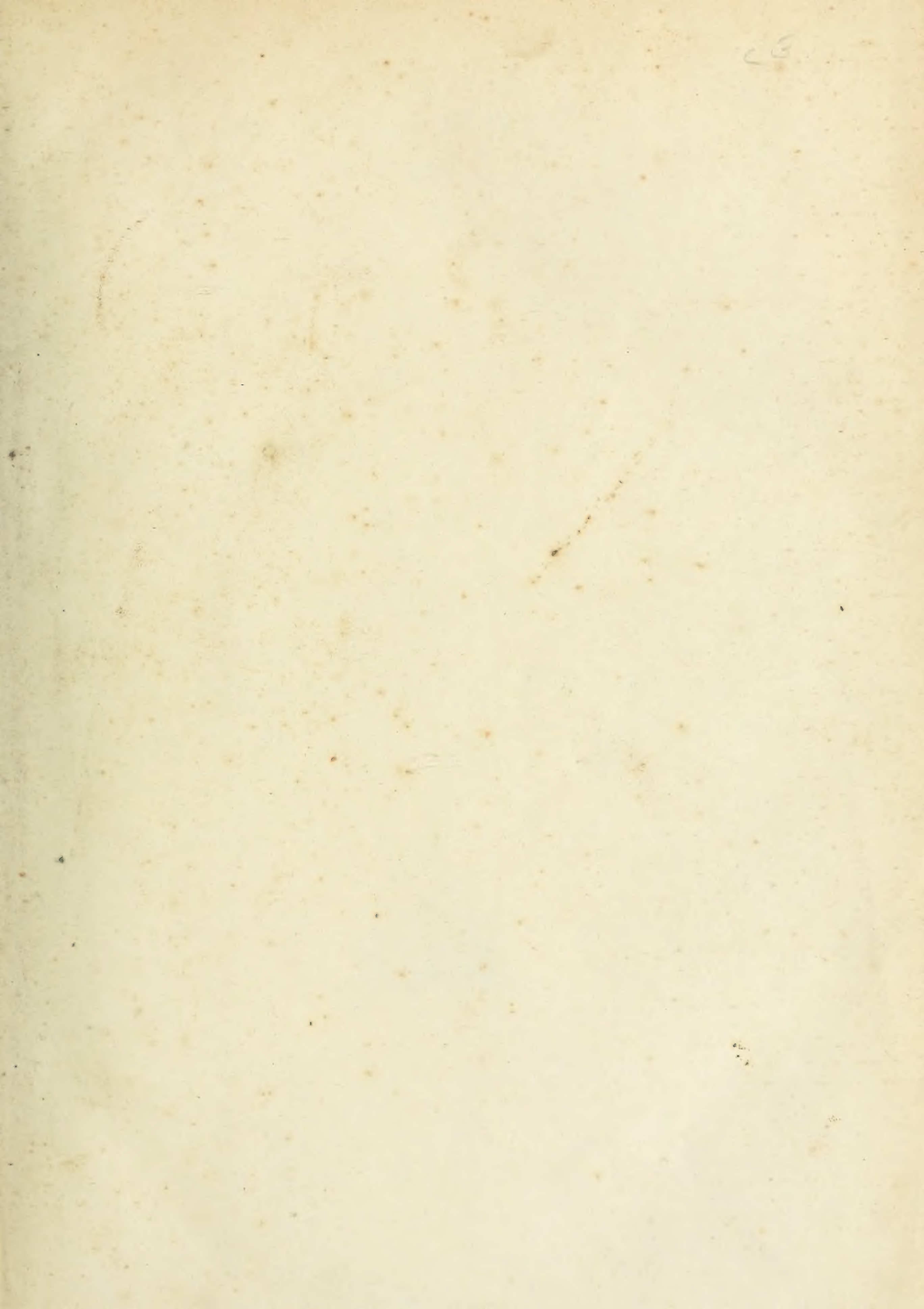
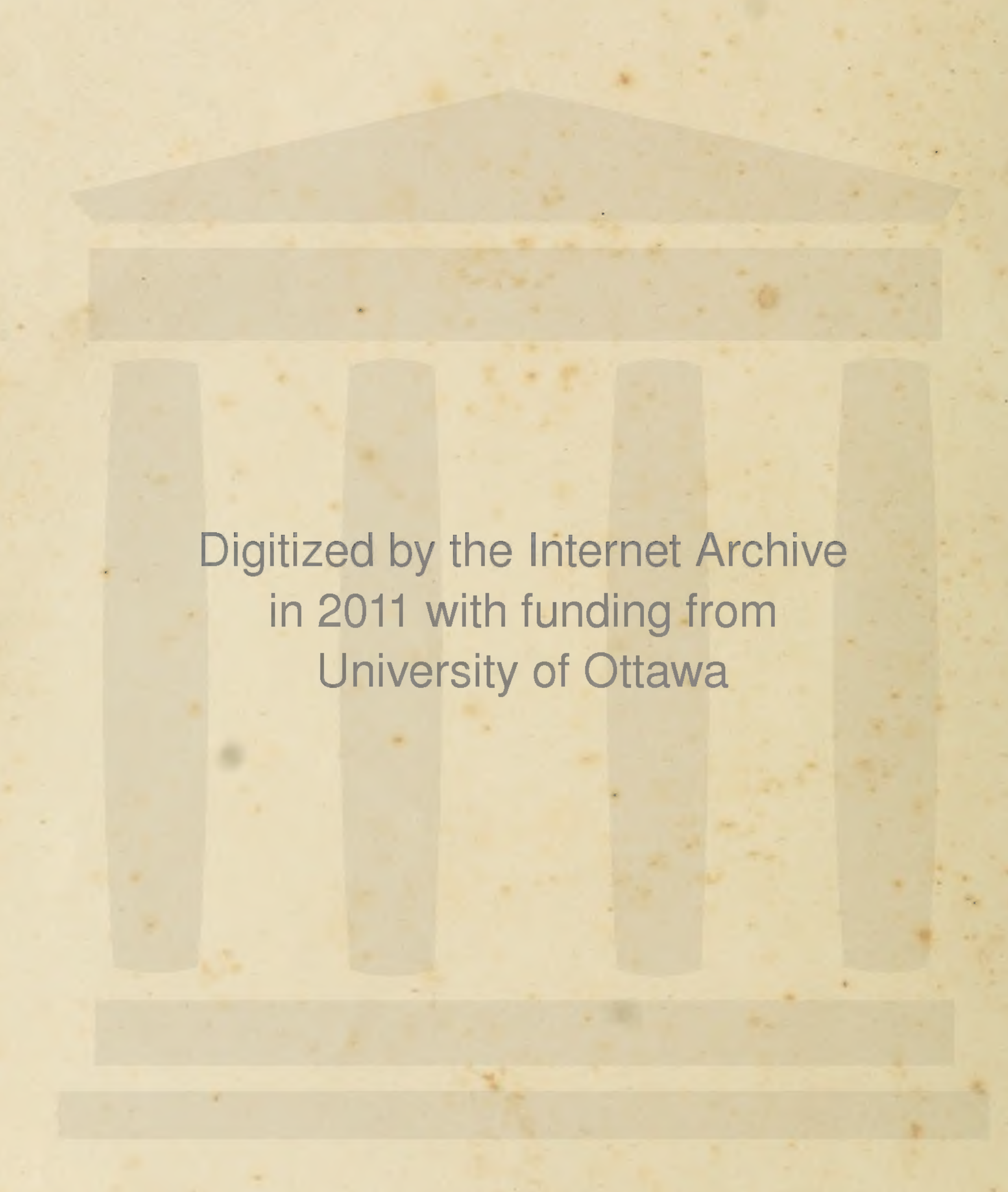










ALEXANDRE DUMAS
ILLUSTRÉ

Le Gentilhomme de la Montagne

(EL SALTEADOR)

ILLUSTRATIONS
DE
A. DE NEUVILLE et PHILIPPOTEAUX



PARIS
A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS
33, rue de Fleurus, 33



LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE

(EL SALTEADOR)

I

LA SIERRA NEVADA

Au milieu des chaînes de montagnes qui sillonnent l'Espagne en tous sens, de Bilbao à Gibraltar, et d'Alicante au cap Finistère, la plus poétique sans contredit, et par son aspect pittoresque et par ses souvenirs historiques, est la sierra Nevada, laquelle fait suite à la sierra de Guaro, séparée qu'elle en est seulement par la charmante vallée où prend une de ses sources le petit fleuve d'Orgiva, qui va se jeter à la mer entre Amulnecar et Motril.

Là, de nos jours encore, tout est arabe : mœurs, costumes, noms de villes, monuments, paysages ; et cela, quoique les Mores aient abandonné depuis deux siècles et demi le royaume des Almohades.

C'est que cette terre que leur avait livrée la trahison du comte Julien était la terre de prédilection des fils du Prophète. Située entre l'Afrique et l'Europe, l'Andalousie est, pour ainsi dire, un sol intermédiaire qui participe des beautés de l'un et des richesses de l'autre, sans en ressentir ni les tristesses ni les rigidités ; c'est la végétation luxuriante de la Métidja arrosée par les fraîches eaux des Pyrénées ; on n'y connaît ni l'ardent soleil de Tunis, ni le rude climat de la Russie. — Salut à l'Andalousie ! la sœur de la Sicile, la rivale des îles Fortunées !

Vivez, aimez, mourez aussi joyeusement que si vous étiez à Naples, vous qui avez le bonheur d'habiter Séville, Grenade ou Malaga !

Aussi, j'ai vu à Tunis des Mores qui me montraient la clef de leur maison de Grenade.

Ils la tenaient de leurs pères, et comptaient la léguer à leurs enfants.

Et, si jamais leurs enfants rentrent dans la ville d'Aben-al-Hamar, ils retrouveront et la rue et la maison qu'ils habitaient, sans que les deux cent quarante-quatre ans écoulés de 1610 à 1854 y aient apporté grand changement, si ce n'est de réduire à quatre-vingt mille âmes cette riche population de cinq cent mille habitants ; si bien que la clef héréditaire ouvrira, selon toute probabilité, la porte d'une maison ou vide, ou dont leurs indolents successeurs n'auront pas même pris la peine de faire changer la serrure.

En effet, rien d'espagnol n'a germé sur le sol, dont la végétation naturelle est le palmier, le cactus et l'aloès, rien, pas même le palais que le pieux Charles-Quint avait commencé de faire bâtir pour ne pas habiter la demeure des émirs et des califes, et qui, dominé par l'Alhambra, n'a jamais, sous l'œil moqueur de son rival, pu s'élancer au delà d'un étage.

C'est en embrassant toutes ces merveilles d'un art et d'une civilisation auxquels n'atteindront jamais ses habitants actuels, que le royaume de Grenade, dernier débris et dernière forme de l'empire arabe en Espagne, s'allongeait sur les bords de la Méditerranée, de Tarifa à Almazarron,

c'est-à-dire sur une longueur de cent vingt-cinq lieues à peu près, et s'enfonçait dans l'intérieur des terres de Motril à Jaën, c'est-à-dire dans une profondeur de trente-cinq à quarante.

La sierra de Guaro et la sierra Nevada le coupaient dans les deux tiers de son étendue.

Du sommet du Mulahacen, son pic le plus élevé, le regard pouvait à la fois atteindre sa double limite.

Au midi, la Méditerranée, vaste nappe bleue, étendue d'Almunecar à Alger ; au nord, la vega de Grenade, immense tapis vert, déroulé de Huelma à la venta de Cardeñas.

Puis, à l'est et à l'ouest, le prolongement indéfini de la chaîne immense aux cimes neigeuses, dont chaque crête semble la vague subitement gelée d'un océan soulevé contre le ciel.

Enfin, sur un plan inférieur, à droite et à gauche de cette mer de glace, un double océan de montagnes dégénérant peu à peu en collines couvertes d'abord de lichens poudreux, puis de bruyères rougeâtres, puis de sapins sombres, puis de chênes verts, puis de lièges jaunissants, puis d'arbres de toute espèce mêlant leurs teintes différentes en laissant néanmoins des intervalles où s'étendent, comme des tapis, des clairières d'arbousiers, de lentisques et de myrtes.

Aujourd'hui, trois routes partant, la première de Motril, la seconde de Vélez-Malaga, et la troisième de Malaga, coupent la sierra neigeuse, et conduisent des bords de la mer à Grenade, passant, l'une par Joyena, l'autre par Alcaacin, l'autre par Colmenar.

Mais, à l'époque où commence cette histoire, c'est-à-dire vers les premiers jours de juin de l'année 1519, ces routes n'existaient pas encore, ou plutôt n'étaient représentées que par des sentiers à peine tracés où se posaient seuls, avec une insolente sécurité, les pieds des arrieros et de leurs mules. Ces sentiers, rarement ouverts au milieu de terrains plats, se prolongeaient, à travers les gorges et les sommets, avec des alternatives de montées et de descentes qui semblaient faites exprès pour mettre à l'épreuve la patience des voyageurs. De temps en temps, leur spirale étroite contournait quelque rocher à pic, rouge et chaud comme un gigantesque pylone égyptien, et, alors, le voyageur se trouvait littéralement suspendu, lui et son insoucieuse monture, au-dessus de l'abîme dans lequel plongeait son regard effaré. Plus le sentier s'escarpait, plus le rocher devenait brûlant, et plus le pied de l'homme ou de la mule risquait de manquer sur ce granit, que le pas des caravanes, en brisant les aspérités, avait fini par rendre poli et glissant comme du marbre.

Il est vrai qu'une fois qu'on avait franchi ce nid d'aigle qu'on appelle Alhama, le chemin se faisait plus facile, et, par une pente assez douce, — en supposant que l'on vînt de Malaga, et qu'on allât à Grenade, — descendait dans la vallée de Joyena ; mais, alors, à un péril en quelque sorte physique, succédait un danger qui, pour demeurer invisible jusqu'à l'instant où il menaçait de se produire, n'en était pas moins présent à l'imagination : du moment où les deux côtés du chemin devenaient praticables, et offraient un refuge dans leur épais maquis, ces deux côtés du chemin se hérissaient de croix chargées d'inscriptions sinistres.

Ces croix étaient celles qui décoràient les tombes des voyageurs assassinés par les nombreux bandits qui, dans ces temps de troubles civils, peuplaient particulièrement les sierras de Cordoue et de Grenade, c'est-à-dire la sierra Morena et la sierra Nevada.

Au reste, les inscriptions qui chargeaient ces croix ne laissaient aucun doute sur le genre de mort de ceux qui reposaient à leur ombre. En traversant les mêmes sierras, trois siècles après les voyageurs que nous allons, dans quelques instants, faire apparaître aux yeux de nos lecteurs, nous avons vu des croix pareilles à celles que nous décrivons, et nous avons copié sur leurs lugubres traverses ces inscriptions, assez peu rassurantes pour ceux qui les lisent :

ICI

A ÉTÉ ASSASSINÉ UN VOYAGEUR

PRIEZ DIEU POUR SON AME !

ICI

ONT ÉTÉ ASSASSINÉS LE FILS ET LE PÈRE

ILS REPOSENT DANS LE MÊME TOMBEAU

DIEU LEUR FASSE MISÉRICORDE !

Mais l'inscription la plus commune est celle-ci :

AQUI MATARON UN HOMBRE

Ce qui signifie tout simplement « Ici, ils ont tué un homme »

Cette espèce de haie mortuaire s'étendait pendant l'espace d'une lieue et demie ou deux lieues, c'est-à-dire pendant toute la largeur de la vallée ; puis on traversait un petit ruisseau qui, côtoyant le village de Cacin, va se jeter dans le Xenil, et l'on rentrait dans la seconde partie de la sierra. — Cette seconde partie, il faut l'avouer, était moins âpre et moins difficile à franchir que la première. Le sentier se perdait dans une immense forêt de pins ; mais il avait laissé derrière lui les défilés étroits et les rochers à pic. On sentait qu'on était arrivé dans des régions plus tempérées ; et, après avoir cheminé une lieue et demie dans les sinuosités d'une montagne ombreuse, on arrivait à découvrir une espèce de paradis vers lequel on descendait, par une pente inclinée, sur un tapis de gazon tout bariolé de genêts aux fleurs jaunes et embaumées, et d'arbousiers aux baies rouges comme des fraises, mais dont la saveur un peu grasse rappelle plutôt le goût de la banane que celui du beau fruit auquel il ressemble.

En arrivant à ce point de son voyage, le pèlerin pouvait pousser un soupir de satisfaction ; car il semblait que, parvenu là, il fût délivré désormais du double danger auquel il venait d'échapper : celui de se briser en roulant dans quelque précipice, ou d'être assassiné par quelque bandit de mauvaise humeur.

En effet, on voyait, à gauche du chemin, à la distance d'un quart de lieue à peu près, s'élever et blanchir, comme si ses murailles eussent été de craie, une petite bâtisse participant à la fois de l'auberge et de la forteresse.

Elle avait une terrasse avec un parapet découpé en créneaux, et une porte de chêne avec des traverses et des clous de fer.

Au-dessus de cette porte était peint le buste d'un homme au visage basané, à la barbe noire, à la tête coiffée d'un turban, et tenant en main un sceptre.

Cette inscription était gravée au-dessous de la peinture :

AL REY MORO

Quoique rien n'indiquât que ce roi more, sous l'invocation duquel l'auberge florissait, fût le dernier souverain qui avait régné à Grenade, il était néanmoins évident, pour tout homme n'étant pas complètement étranger au bel art de la peinture, que l'artiste avait eu l'intention de représenter le fils de Zoraya, Abouabd-Allah, surnommé Al-Zaquir, dont Florian a fait, sous le nom de Boabdil, un des personnages principaux de son poème de *Gonzalve de Cordoue*.

Notre hâte à faire comme les voyageurs, c'est-à-dire à mettre notre cheval au galop pour arriver à l'auberge, nous a fait négliger de jeter un coup d'œil, en passant, sur un personnage qui, pour paraître au premier abord d'humble condition, n'en mérite cependant pas moins une description particulière.

Il est vrai que ce personnage était à la fois perdu sous l'ombrage d'un vieux chêne et dans les sinuosités du terrain.

C'était une jeune fille de seize à dix-huit ans, qui, par certains points, semblait appartenir à quelque tribu moresque, quoique, par d'autres, elle eût le droit de réclamer sa place dans la grande famille européenne ; croisement probable des deux races, elle formait un chaînon intermédiaire qui réunissait, par un singulier mélange, à l'ardente et magique séduction de la femme du Midi, la douce et suave beauté de la vierge du Nord. Ses cheveux, qui, à force d'être noirs, atteignaient le reflet bleuâtre de l'aile du corbeau, encadraient, en retombant sur le cou, un visage d'un ovale parfait et d'une suprême dignité. De grands yeux bleus comme des pervenches, ombragés par des cils et des sourcils de la couleur des cheveux, un teint mat et blanc comme le lait, des lèvres fraîches comme des cerises, des dents à faire honte à des perles, un cou dont chaque ondulation avait la grâce et la souplesse de celui du cygne, des bras un peu longs mais d'une forme parfaite, une taille flexible comme celle du roseau qui se mire dans le lac, ou du palmier qui se balance dans l'oasis, des pieds dont la nudité permettait d'admirer la petitesse et l'élégance, tel était l'ensemble physique du personnage sur lequel nous nous permettons d'attirer l'attention du lecteur.

Quant à son costume, d'une sauvage fantaisie, il se composait d'une couronne de jasmin de Virginie, arrachée au treillage de la petite maison que nous avons déjà décrite, et dont les feuilles d'un vert sombre et les fruits de pourpre s'harmonisaient admirablement avec le noir de jais de sa chevelure. Son cou était orné d'une chaîne composée d'anneaux plats de la largeur d'un philippe d'or, enchevêtrés les uns dans les autres, et lançant de fauves reflets qui semblaient des jets de flamme. Sa robe, bizarrement coupée, était faite d'une de ces étoffes de soie rayées d'une bande mate et d'une bande de couleur, comme on en tissait alors à Grenade, et comme on en fabrique encore à Alger, à Tunis et à Smyrne. La taille était serrée par une ceinture sévil-

lane à franges d'or, comme en porte de nos jours l'élégant majo qui, sa guitare sous la mante, s'en va donner une sérénade à sa maîtresse. Si la ceinture et la robe eussent été neuves, peut-être eussent-elles blessé la vue, par les tons un peu trop accentués de ces vives nuances, amour des Arabes et des Espagnols ; mais les froissements et les fatigues d'un long usage avaient fait de tout cela un charmant ensemble qui eût réjoui alors l'œil du Titien, et qui, plus tard, eût fait bondir de joie le cœur de Paul Véronèse.

Ce qu'il y avait surtout d'étrange dans cette jeune fille, — quoique cette anomalie soit plus commune en Espagne que partout ailleurs, et à l'époque où nous la signalons qu'à toute autre époque, — ce qu'il y avait surtout d'étrange dans cette jeune fille, disons-nous, c'était la richesse du costume comparée à l'humilité de l'occupation : assise sur une grosse pierre, au pied d'une de ces croix funèbres dont nous avons parlé, à l'ombre d'un énorme chêne vert, les pieds trempant dans un ruisseau dont l'eau miroitante les recouvrait comme d'une gaze d'argent, elle filait à la quenouille et au fuseau.

Près d'elle bondissait, suspendue au rocher, et broutant le cytise amer, comme dit Virgile, une chèvre, bête inquiète et aventureuse, propriété habituelle de celui qui n'a rien.

Et, tout en tournant son fuseau de la main gauche, tout en tirant son fil de la main droite, et en regardant ses pieds autour desquels bouillonnait et murmurait le ruisseau, la jeune fille chantait à demi-voix une espèce de refrain populaire qui, au lieu d'être l'expression de sa pensée, semblait ne servir que d'accompagnement à la voix qui murmurait au fond de son cœur, et que nul n'entendait.

Puis, de temps en temps, non pas pour la faire revenir, mais comme pour lui adresser un mot d'amitié, la chanteuse interrompait son chant et son travail, appelait sa chèvre du mot arabe par lequel on désigne son espèce, et, chaque fois que la chèvre entendait le mot *Maza*, elle secouait mutinement la tête, faisait tinter sa sonnette d'argent, et se remettait à brouter.

Voici les paroles que chantait la fileuse, sur un air lent et monotone dont nous avons, depuis, entendu les notes principales dans les plaines de Tanger et dans les montagnes de la Kabylie.

Au reste, c'était le romancero connu en Espagne sous le nom de la *Chanson du roi don Fernand*.

Grenade, ô mon adorée
A la ceinture dorée,
Sois ma femme et pour toujours !
Prends en dot, dans mes Castilles :
Trois couvents avec leurs grilles,
Trois forts avec leurs bastilles,
Trois villes avec leurs tours.

Fouille, dans ta jalousie,
Cet écrin d'Andalousie
Que le Seigneur m'accorda
Dans ton humeur inconstante.
Si la Giralda te tente,
A Séville mécontente
Nous prendrons la Giralda.

Et ce que dira Séville,
Ce que dira la Castille,
Dans un siècle où maintenant,
O Grenade ! peu m'importe !
Grenade, ouvre-moi ta porte ;
Autant le vent en emporte !
Je suis le roi don Fernand.

En ce moment, elle leva la tête pour appeler sa chèvre ; mais à peine eut-elle prononcé le mot *Maza*, que sa parole s'arrêta, et que son regard se fixa sur l'extrémité de la route venant d'Alhama.

Un jeune homme apparaissait à l'horizon, et descendait, au grand galop de son cheval andaloux, la pente de la montagne, coupée, selon l'épaisseur ou la rareté des arbres, de larges bandes d'ombre et de soleil.

La jeune fille le regarda un instant, se remit à son travail et, tout en filant d'une façon plus distraite encore, comme si, ne le regardant plus, elle l'écoutait venir, elle reprit le quatrième couplet de sa chanson, qui était la réponse au roi don Fernand :

O roi don Fernand, je t'aime !
Mais j'ai — fatal anathème ! —
Pour maître un More exigeant
Qui me tient emprisonnée,
Pauvre esclave couronnée,
De chaînes d'or enchaînée,
Dans sa tour aux clefs d'argent !

II

LE CORREO D'AMOR

Pendant que la fileuse chantait ce dernier couplet, le cavalier avait fait assez de chemin pour qu'en relevant la tête, elle pût distinguer et son costume et ses traits.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, coiffé d'un chapeau à larges bords, dont une plume couleur de feu suivait d'abord la courbe, pour s'en éloigner ensuite en flottant.

Sous l'ombre que le feutre projetait sur sa figure, qui alors n'était [illegible] qu'en demi-teinte, on voyait briller deux grands yeux noirs, que l'on comprenait devoir s'allumer avec une facilité égale de la flamme de la colère ou du feu de l'amour. Son nez droit et d'une forme parfaite surmontait leurs moustaches légèrement relevées, et qui laissaient voir, entre la barbe du menton et celle des lèvres, des dents magnifiques, blanches et aiguës comme celles du chacal !

Il était couvert, malgré la chaleur, et peut-être même à cause de la chaleur, d'un de ces manteaux andalouns qui, taillés comme un poncho américain, [illegible] au milieu d'une ouverture destinée à passer la tête, couvrent le cavalier depuis les épaules jusqu'à l'extrémité des bottes. Ce manteau, de drap couleur de feu, comme la plume du chapeau, brodé d'or à ses extrémités et tout autour de l'ouverture du col, couvrait un costume qui, si l'on en jugeait par le peu qu'on en pouvait apercevoir, c'est-à-dire par le bout des manches et par les rubans de la trousse, devait être d'une suprême élégance.

Quant à son cheval, qu'il maniait en cavalier consommé, c'était une charmante bête de cinq à six ans, au col arrondi, à la crinière flottante, à la croupe vigoureuse, à la queue balayant la terre, et au pelage de cette couleur précieuse que la dernière reine de Castille, Isabelle, venait de mettre à la mode ; au reste, c'était merveille qu'avec cette ardeur qui les animait tous deux, cheval et cavalier eussent pu passer par ces [illegible] sentiers dont nous avons tenté la description, et n'eussent point roulé dix fois l'un et l'autre dans les précipices d'Alcaacin ou d'Alhama.

Un proverbe espagnol dit qu'il y a un dieu pour les ivrognes et une déesse pour les amoureux.

Notre cavalier n'avait pas l'air d'un ivrogne ; mais, il faut le dire, il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un amoureux.

Ce qui rendait cette ressemblance incontestable, c'est que sans la regarder, et probablement même sans la voir, tant ses yeux étaient fixés en avant, et tant son cœur était tiré hors de lui, le cavalier passa près de notre jeune fille, en face de laquelle bien certainement le roi don Carlos lui-même, [illegible] et si retenu qu'il fût, malgré ses dix-neuf ans, eût risqué une halte, tant elle était belle ! Quand, levant la tête pour regarder le dédaigneux voyageur, elle murmura :

— Pauvre garçon ! c'est dommage !

Pourquoi la fileuse plaignait-elle le voyageur ? à quel danger présent ou futur faisait-elle allusion ?

C'est ce que nous allons probablement savoir en accompagnant jusqu'à la venta du *Roi more* l'élégant caballero.

Pour arriver jusqu'à cette venta, qu'il paraissait si pressé d'atteindre, il devait franchir encore deux [illegible] mouvements de terrain pareils, à peu de chose près, à celui au fond duquel se tenait la jeune fille lorsqu'il était passé sans la voir ou plutôt sans la regarder. Au fond de chacun de ces petits vallons, où le chemin seul était [illegible] dans une largeur de huit ou dix pieds à peine, [illegible] d'épais maquis de myrtes, de lentisques et d'arbousiers, se dressaient deux ou trois croix indiquant que le voisinage de la venta n'était [illegible] de cette destinée [illegible] que ceux qui passaient encore par les mêmes chemins [illegible] d'autres avaient péri, [illegible] triple dont parle Horace [illegible] premier navigateur [illegible] aspect, le cavalier se contentait de [illegible] épée battait toujours [illegible] était toujours pendu [illegible] de sa selle [illegible] s'était assuré [illegible] de la main [illegible] il [illegible] du même visage tranquille le mauvais [illegible] *[illegible]*, comme [illegible].

Arrivé au point culminant du chemin, il se [illegible] de [illegible] pour mieux voir la venta ; puis,

en l'apercevant, il piquait d'un double coup d'éperon sa monture lassée, comme si le désir de servir son cavalier l'eût rendue infatigable, se plongeait dans la petite vallée, pareille à la barque obéissante qui redescend dans la profondeur des vagues, après en avoir surmonté la crête.

Ce peu d'attention que le voyageur donnait à la route qu'il parcourait, et ce grand désir qu'il paraissait avoir d'arriver à la venta, produisirent probablement deux effets.

Le premier [illegible] dans les maquis [illegible] du chemin [illegible] des chasseurs [illegible] terre et [illegible] allumé [illegible] la mèche [illegible] et près d'eux. Au bruit des pas du cheval, ces hommes invisibles levaient la tête [illegible] sur le genou gauche [illegible] de la main droite [illegible] et [illegible] en portant la [illegible]

Le second [illegible] qu'il s[illegible]

[illegible]

C'est dommage!

Mais [illegible]

[illegible]

mangeront dans la cuisine après avoir servi les maîtres; — ne leur épargne pas le val de Peñas.

— Soyez tranquille, mon cavalier, quand on parle comme vous, on est sûr d'être promptement et bien servi.

Et l'hostalero, pour donner sans doute la preuve de ce qu'il avançait, sortit en criant :

— Hola! Gil, deux couverts! — Perez, le cheval a-t-il son orge? — Amapola, courez au jardin, et coupez tout ce que vous trouverez de fleurs.

— Très bien, murmura le cavalier avec un sourire de satisfaction; [illegible] à mon tour, maintenant.

Détachant alors de la chaîne qui pendait à son cou une petite boule d'or de la grosseur d'un œuf de pigeon, toute ciselée à jour, il l'ouvrit, la posa sur la table, alla chercher dans la cuisine un charbon ardent, le mit dans la boîte d'or, et sur le charbon égrena une pincée de poudre dont la fumée se répandit aussitôt dans la salle, exhalant cette odeur douce et pénétrante qui caresse l'odorat dès qu'on entre dans la chambre d'une femme arabe.

En ce moment, l'hostalero reparut tenant, d'une main, une assiette supportant un verre plein de xérès, et, de l'autre, une bouteille nouvellement entamée; derrière lui venait Gil avec une nappe, des serviettes et une pile d'assiettes; enfin, derrière Gil, Amapola, perdue dans une brassée de ces fleurs aux couleurs ardentes, qui n'ont pas d'équivalent en France, et qui sont si communes en Andalousie, que [illegible] pas même pu en savoir les noms.

— Faites un bouquet des plus belles fleurs, la fille, dit le cavalier, et donnez-moi les autres.

Amapola fit un [illegible] des plus belles fleurs, et, quand le bouquet fut [illegible]

— Est-ce là? demanda-t-elle.

— Parfaitement, dit le voyageur; liez-le, maintenant.

La jeune fille chercha des yeux un fil, un cordon, une ficelle.

Mais le voyageur tira de sa poche un ruban d'or et de pourpre dont il paraissait avoir fait provision pour cet usage, et dont il coupa une certaine mesure avec son poignard.

Puis il donna le ruban à Amapola, qui lia le bouquet, et, d'après l'ordre du jeune homme, le posa sur une des deux assiettes dont Gil venait d'orner la table principale.

Alors, lui-même se mit à effeuiller les autres fleurs de manière à faire, de la porte de la cour à la table, un chemin tout jonché, comme ceux que l'on prépare au saint sacrement le jour de la Fête-Dieu.

Après quoi, appelant l'hostalero :

— Mon ami, lui dit-il, voici un philippe d'or pour le dérangement que je t'ai causé.

L'hôte s'inclina.

— Maintenant, continua le jeune cavalier, si don Inigo Velasco de Haro te demande qui a commandé son dîner, tu lui diras que c'est un homme dont tu ignores le nom. Si doña Flor te demande qui a fait pour elle cette jonchée, qui lui a préparé ce bouquet, qui a brûlé ces parfums, tu lui répondras que c'est son courrier d'amour, don Ramiro d'Avila.

Et, s'élançant légèrement sur son beau cheval, dont le [illegible] le mors, il bondit d'un seul élan hors de la cour de la venta, et continua son chemin au galop dans la direction de Grenade.

III

DON INIGO VELASCO DE HARO

[illegible]

nade, l'avant-garde de la caravane annoncée par l'élégant maréchal des logis commençait à se faire visible aux yeux de la bohémienne.

Cette caravane se divisait en trois corps bien distincts.

Le premier — celui qui servait d'avant-garde, et qui, ainsi que nous l'avons dit, commençait à apparaître sur le versant occidental de la petite montagne, — se composait d'un seul homme appartenant à la maison domestique de don Inigo Velasco ; seulement, comme les campieri de Sicile qui, domestiques dans les temps de paix, deviennent soldats aux heures du danger, celui-là revêtu d'un costume moitié livrée, moitié militaire portait une longue rondache à son côté et tenait droite comme une lance, et la crosse appuyée à son genou, une arquebuse dont la mèche tout allumée ne laissait pas de doute sur l'intention que la caravane avait de se défendre au cas où elle serait attaquée.

Le corps d'armée qui venait à une trentaine de pas environ de l'avant-garde, se composait d'un vieillard de soixante à soixante-cinq ans et d'une jeune fille de seize à dix-huit.

Enfin, après eux, et marchant à la même distance que l'homme chargé d'éclairer la route, venait l'arrière-garde, composée de deux serviteurs portant rondache au côté, et arquebuse fumante au genou.

En tout, deux maîtres et trois domestiques.

Comme les domestiques sont destinés à remplir une médiocre place dans le cours de cette histoire, tandis qu'au contraire les deux maîtres doivent y jouer des rôles principaux, qu'on nous permette de négliger MM. Nuñez, Camacho et Torribio, pour nous occuper spécialement de don Inigo Velasco de Haro et de doña Flor, sa fille.

Don Inigo Velasco était, comme nous l'avons dit, un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, quoique le mot vieillard devienne peut-être impropre à l'endroit d'un homme vieux d'âge peut-être, mais à coup sûr jeune de corps.

En effet, sa barbe à peine grisonnante, ses cheveux qu'il portait longs, à la mode de Philippe le Beau et de Ferdinand le Catholique, à peine mouchetés de la neige d'hiver, indiquaient un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, tout au plus.

Et cependant il était frappé de ce malheur, commun à tous ceux qui ont eu une jeunesse illustre, de ne pouvoir cacher son âge, ayant plus d'une fois, et à des époques différentes, imprimé profondément sa trace dans l'histoire de son pays. A trente ans, don Inigo Velasco, héritier d'un des noms les plus illustres et d'une des familles les plus riches de la Castille, poussé au désir des aventures par l'amour que lui avait inspiré une jeune fille qu'il ne pouvait épouser, — attendu que le père de doña Mercédès de Mendo, c'était le nom de cette reine de beauté, était ennemi du sien, leurs pères à eux s'étant juré une haine éternelle, — à trente ans, disons-nous, don Inigo Velasco, qui avait eu pour précepteur le père Marchena, c'est-à-dire un des premiers prêtres qui, au risque de se trouver en opposition avec les saintes Écritures, avaient reconnu, sur la démonstration de Christophe Colomb, que la terre pouvait bien être ronde, — don Inigo Velasco avait, par désespoir plutôt que par conviction, adopté les théories et secondé les prétentions du navigateur génois.

On sait ce qu'eut à souffrir à la cour des rois catholiques ce pauvre homme de génie, que les moins malveillants des conseillers d'Isabelle et de Ferdinand traitaient de visionnaire et de fou, quand, après avoir inutilement exposé à Gênes, sa patrie, le projet qu'il avait conçu de retrouver en marchant vers l'ouest l'empire du Cathay, indiqué par son prédécesseur Marco Polo, quand, après avoir été repoussé par Jean II, qui envoya secrètement et traîtreusement un pilote tenter cette expédition que tout haut on traitait d'insensée, il se présenta au roi d'Aragon Ferdinand et à la reine de Castille Isabelle, offrant de doter l'Espagne non pas d'une ville, non pas d'une province, non pas d'un royaume, mais d'un monde.

Huit ans [illegible] en démarches [illegible] en instances inutiles.

Par bonheur pour l'illustre Génois [illegible] plus d'une fois déjà nous avons [illegible] sur ce texte si riche des petites causes et des grands effets [illegible] par bonheur pour l'illustre Génois, disons-nous, la Providence permit qu'au moment où Christophe Colomb voulait entreprendre son voyage, qu'au moment où tombait [illegible] son dernier rempart l'empire des califes en Espagne [illegible] d'une des plus tendres amies de la reine [illegible] en perdre la raison d'une jeune fille qu'il avait [illegible] espoir d'épouser.

Nous demandons humblement pardon [illegible] de le mettre au [illegible] des petites causes.

Mais [illegible] la cause produisit un effet immense.

Nous avons [illegible] la cause, disons l'effet.

Ce neveu [illegible] son nom [illegible] don Inigo Velasco, comte de Haro.

Cette tante [illegible] Béatrix, marquise de Moya.

Or, la reine Isabelle n'avait pas de plus tendre amie, de confidente plus intime que la marquise de Moya. — Nous inscrivons le fait pour mémoire ; tout à l'heure nous allons y revenir.

Quant à Velasco, il avait résolu d'en finir avec la vie, et, s'il n'avait pas été tué dix fois, c'est que, comme devant tous les cœurs résolus, la mort avait reculé devant lui. Dans les guerres que les rois catholiques poursuivaient contre les Mores, il avait constamment combattu au premier rang ; il était à l'assaut des forteresses d'Illora et de Moclin, ces deux bastilles si importantes de la ville reine qu'on les appelait les deux yeux de Grenade ; il était au siège de Velez quand le zagal Abd-Allah essaya de faire lever le siège de cette ville, et fut repoussé avec une perte terrible ; il était à la prise de Gibalfaro lorsque la ville d'Ibrahim fut emportée et mise au pillage ; il était enfin sous les murs de la capitale de Boabdil quand, après avoir, selon l'expression espagnole, mangé la grenade grain à grain, c'est-à-dire conquis le royaume ville à ville, les rois catholiques en entourèrent la cité qu'ils bloquaient d'une ville nouvelle avec des maisons, des églises, des remparts, et qu'ils nommèrent Santa-Fé en signe de leur espérance et du vœu qu'ils avaient fait de ne point abandonner le blocus de Grenade, que Grenade ne fût rendue.

Grenade se rendit le 25 novembre 1491, l'an 897 de l'hégire, le 22e jour de la lune de Moharrem.

Pour Colomb, qui, depuis huit ans attendait, c'était le moment de revenir à la charge : le roi Ferdinand et la reine Isabelle venaient d'achever l'œuvre commencée par Pélage, il y avait sept siècles : ils venaient d'en finir avec les infidèles d'Espagne.

Colomb proposait son expédition en lui donnant pour but principal la conversion des infidèles d'un monde nouveau.

Pour arriver à ce but, il ne demandait que deux caravelles, cent hommes d'équipage et trois mille couronnes.

Enfin, à côté du but religieux, il proposait, comme résultat matériel, des placers d'or inépuisables, des mines de diamants sans prix. Qui pouvait donc empêcher l'avare Ferdinand et la pieuse Isabelle de tenter une entreprise qui, au point de vue temporel et spirituel, présentait, une fois admise l'existence de ce monde inconnu, toutes les apparences d'une heureuse spéculation ?

Ce qui l'empêchait, nous allons le dire.

Christophe Colomb, élevant d'avance la récompense à la hauteur du service, demandait le rang d'amiral des flottes espagnoles, le titre de vice-roi de tous les pays qu'il découvrirait, le dixième des bénéfices que rapporterait l'expédition, et le maintien dans sa postérité mâle des titres et des honneurs qui lui seraient accordés.

Ces prétentions paraissaient d'autant plus exagérées que Christophe Colomb — quoiqu'il prétendît descendre d'une des plus illustres familles de Plaisance, quoiqu'il écrivît à la reine Isabelle que, si elle le nommait amiral, il ne serait pas le premier amiral de sa famille, — que Christophe Colomb, disons-nous, n'avait pu produire des preuves de sa noblesse, et que le bruit se répandait à la cour qu'il était tout simplement le fils d'un pauvre tisserand de Cogoreo ou de Nervi.

Ces prétentions, en conséquence, avaient soulevé l'indignation de l'archevêque de Grenade, Ferdinand de Talavera, chargé par Leurs Majestés Catholiques d'examiner le projet du *pilote génois*, comme on appelait généralement Christophe Colomb à la cour.

C'était surtout ce dixième dans les bénéfices, représentant juste l'impôt que l'Église prélevait sous le nom de *dîme*, qui blessait les susceptibilités religieuses de don Ferdinand de Talavera.

Or, le pauvre Christophe Colomb jouait de malheur, car ses autres prétentions [illegible] celle d'être élevé au rang d'amiral, celle de prendre le titre de vice-roi [illegible] d'avoir l'hérédité de ce titre comme dans une famille royale ou princière — avaient de leur côté [illegible] de Ferdinand et d'Isabelle les souverains [illegible] point encore habitués à traiter [illegible] simple pilote [illegible] et Colomb [illegible] parlant avec [illegible] des portes [illegible] de Moharrem.

[illegible]

[illegible] qui faisait [illegible]

Mais ils avaient compté sans don Inigo Velasco, comte de Haro, et sans sa tante Béatrix, marquise de Moya.

En effet, le lendemain du jour où le refus de Leurs Majestés Catholiques avait été transmis à Colomb par l'archevêque Fernand de Talavera, — refus qu'avaient essayé d'empêcher don Luis de Saint-Angel et don Alonzo de Quintanilla, mais qui n'en avait pas moins laissé sans espoir le pauvre navigateur, — doña Béatrix entra dans l'oratoire de la reine, et, d'une voix sensiblement émue, lui demanda audience pour son neveu.

Isabelle, étonnée de l'aspect presque embarrassé de son amie, la regarda un instant; puis, avec ce ton de douceur qui lui était habituel quand elle parlait à ses familiers :

— Que dis-tu donc là, ma fille? demanda-t-elle.

Ma fille était un nom d'amitié que la reine de Castille donnait habituellement, mais sans le prodiguer néanmoins, à ses amies particulières.

— Je dis à Votre Altesse que mon neveu don Inigo Velasco a l'honneur de solliciter d'elle une audience de départ.

— Don Inigo Velasco, reprit Isabelle cherchant évidemment à fixer ses souvenirs sur celui dont il était question, n'est-ce point ce jeune capitaine qui s'est si fort distingué pendant notre dernière guerre, aux assauts d'Illora et de Moclin, au siège de Velez, à la prise de Gibaltaro, et dans mainte autre occasion?

— C'est cela! s'écria doña Béatrix toute joyeuse, et surtout fière que le nom de son neveu eût éveillé de pareils souvenirs dans le cœur de la reine; — oui, oui, Altesse, c'est bien lui!

— Et tu dis qu'il part? demanda Isabelle.

— Oui, Altesse.

— Pour un long voyage?

— J'en ai peur.

— Quittera-t-il l'Espagne?

— Je le crois.

— Ah! ah!

— Il donne comme excuse qu'il n'a plus rien à y faire pour le service de Votre Majesté.

— Et où va-t-il?

— J'espère que, sur ce point, dit doña Béatrix, la reine daignera permettre qu'il réponde lui-même.

— C'est bien, ma fille; dis-lui qu'il peut entrer.

Et, tandis que la marquise de Moya, se chargeant d'être l'introductrice de son neveu, s'avançait vers la porte, la reine Isabelle s'assit, et, plutôt pour avoir une contenance que pour travailler réellement, elle prit une bannière qu'elle était en train de broder en l'honneur de la Vierge, à l'intercession de laquelle elle attribuait l'heureuse reddition de Grenade, qui avait eu lieu, on le sait, par capitulation, et sans qu'il y eût de sang versé.

Un instant après, la porte se rouvrit; le jeune homme entra conduit par doña Béatrix, et, à quelques pas d'Isabelle, s'arrêta respectueusement tenant son chapeau à la main.

IV

ISABELLE ET FERDINAND

Don Inigo Velasco, — que nous venons de montrer à nos lecteurs comme un magnifique vieillard de soixante à soixante-cinq ans, — était, à l'époque de la prise de Grenade, un beau jeune homme de trente à trente-deux ans, avec de grands yeux et de longs cheveux noirs; son visage était profondément empreint de cette teinte mélancolique que laisse la présence d'un amour malheureux, [illegible] est toujours une puissante recommandation près d'une femme, cette femme fût-elle reine.

Une blessure [illegible] guérie depuis, mais dont la cicatrice s'était perdue [illegible] dans les premières rides de la vieillesse, se traçait [illegible] d'une ligne rougeâtre, et attestait qu'il avait combattu de près et en face les Mores dont le cimeterre avait [illegible] trace sanglante sur son front.

La reine, qui avait souvent entendu parler de lui comme d'un brave cavalier et [illegible] comme d'un beau capitaine de guerre, mais qui le [illegible] pour la première fois, regarda don Inigo avec [illegible] en s'attachant d'abord au neveu de sa meilleure amie, [illegible] à un cavalier qui venait de combattre si vaillamment pour la cause de son Dieu et de son pays.

— Vous êtes don Inigo Velasco? demanda Isabelle après un moment d'attention, pendant lequel le plus profond silence avait régné dans l'oratoire, où se tenaient cependant, près d'elle ou loin d'elle, assises ou debout, selon la familiarité dont elles étaient honorées ou le rang qu'elles occupaient, une douzaine de personnes.

— Oui, Altesse, répondit don Inigo.

— Je vous croyais *rico hombre*.

— Je le suis, en effet, Altesse.

— Pourquoi ne vous couvrez-vous pas devant nous, alors?

— Parce que le respect que j'ai pour la femme m'interdit le droit que veut bien me rappeler la reine.

Isabelle sourit, et, le tutoyant, comme c'est encore aujourd'hui l'habitude des rois et des reines de Castille à l'égard de ceux qu'on appelle de nos jours *grands d'Espagne*, et que l'on appelait alors *ricos hombres* :

— Eh bien, don Inigo, demanda-t-elle, tu veux donc voyager, mon enfant?

— Oui, Altesse, répondit le jeune homme.

— Et pourquoi cela?

Don Inigo garda le silence.

— Il me semble, pourtant, continua Isabelle, qu'il y a nombre de places à ma cour qui iraient bien à un jeune homme de ton âge, et à un vainqueur de ton mérite.

— Votre Altesse se trompe sur mon âge, répondit don Inigo en secouant tristement la tête; je suis vieux, madame.

— Toi? fit la reine étonnée.

— Oui, madame; car on est vieux, quelque âge que l'on ait, le jour où l'on a perdu toute illusion; et, quant à ce titre de vainqueur que vous voulez bien me donner, comme à un Cid, je l'aurai bientôt perdu, puisque, grâce à la reddition de Grenade, et à la chute du dernier roi more, Abou-abd-Allah, vous n'avez plus d'ennemis à vaincre dans votre royaume.

Le jeune homme prononça ces paroles d'un ton si profondément triste, que la reine le regarda avec étonnement, et que doña Béatrix, qui, sans doute, était au courant des chagrins d'amour de son neveu, essuya une larme qui roulait silencieuse de sa paupière sur sa joue.

— Et où veux-tu aller? demanda la reine.

— Je veux aller en France, Altesse!

Isabelle fronça légèrement le sourcil.

— Le roi Charles VIII, demanda-t-elle cessant de le tutoyer, vous a-t-il donc engagé à ses noces avec l'héritière de Bretagne, ou vous a-t-il offert de prendre du service dans l'armée qu'il lève, dit-on, pour conquérir l'Italie?

— Je ne connais point le roi Charles VIII, madame, répondit don Inigo; et, quelque offre qu'il me fît pour servir dans ses armées, je refuserais son offre, car ce serait bien certainement servir contre ma bien-aimée souveraine.

— Et que vas-tu faire en France, si tu n'y vas pas chercher un maître qui te convienne mieux que nous?

— J'y accompagne un ami que vous avez chassé.

— Qui cela?

— Christophe Colomb, madame.

Il se fit un instant de silence pendant lequel on entendit le léger cri que faisait en s'entr'ouvrant la porte du cabinet du roi.

— Nous n'avons point, à Dieu ne plaise! chassé votre ami, don Inigo, reprit Isabelle avec une mélancolie dont à son tour elle n'était pas maîtresse; seulement, nos conseils ont déclaré que les conditions imposées par le Génois étaient tellement exorbitantes, qu'il nous était impossible de les accepter sans manquer à ce que nous devons à nous-mêmes et à nos deux couronnes. Si votre ami, don Inigo, avait consenti à faire quelque concession, la bonne volonté du roi Ferdinand, et l'intérêt que je lui portais pour ma part, eussent rendu facile l'exécution d'un projet dont il doit à lui-même la mauvaise réussite.

Isabelle se tut, attendant la réponse de don Inigo; mais don Inigo ne répondit pas.

— D'ailleurs, continua-t-elle, outre que la théorie du Génois sur la circonférence de la terre s'accorde mal avec le texte des saintes Écritures, vous savez que les plus savants hommes du royaume traitent Christophe Colomb de visionnaire.

— Ce n'est point d'un visionnaire, Altesse, répondit le neveu de doña Béatrix, de renoncer à ses espérances plutôt qu'à sa dignité. Colomb trouve pour un empire dix fois grand à ce qu'il prétend comme l'Espagne, et ses prétentions s'élèvent à la hauteur du sujet. Je comprends cela.

— Mon neveu! murmura doña Béatrix.

— Aurais-je, sans le vouloir, manqué de respect à la reine? demanda don Inigo. J'en serais aux plus profonds regrets.

— Non, mon enfant, non, dit vivement Isabelle.

Puis, après avoir réfléchi un instant :

— Tu crois donc, demanda-t-elle à don Inigo, qu'il y a quelque chose de sérieux, de possible, de réel au fond des rêveries de ce pilote?

— Je suis trop ignorant pour répondre à Votre Altesse au nom de la science, madame, dit don Inigo; mais je lui

répondrai au nom de la foi : la conviction de Colomb m'a convaincu moi-même, et, de même que Votre Altesse avait fait vœu de ne pas quitter Santa-Fé, qu'elle n'eût pris Grenade, j'ai fait vœu, moi, de ne pas quitter Colomb, qu'il n'ait mis le pied sur la terre de ce monde inconnu dont il voulait faire don à Votre Altesse, et que Votre Altesse a refusé.

— Mais, dit Isabelle en essayant de plaisanter, quoique la parole grave du jeune homme lui en ôtât, sinon l'envie, du moins le pouvoir ; mais, puisque tu as une foi si grande dans la science du Génois, et qu'il n'a besoin que de deux caravelles, de cent matelots et de trois mille couronnes pour accomplir son entreprise, pourquoi, sur ta propre fortune, qui est triple de ce que demande ton ami, n'as-tu pas fait bâtir les deux caravelles, engagé les cent matelots, et avancé les trois mille couronnes? Colomb, alors, ne devant plus rien à personne, eût pu être roi, et te nommer vice-roi de son royaume imaginaire.

— Je le lui ai offert, Altesse, répondit gravement don Inigo, non pas dans l'espoir d'une si haute récompense : je ne suis pas ambitieux ; mais Colomb a refusé mon offre.

— Colomb a refusé la réalisation d'un projet qu'il poursuit depuis vingt ans, quand cette réalisation s'est offerte à lui? s'écria Isabelle... Ah ! par exemple, tu ne me feras pas accroire cela, mon enfant !

— C'est cependant, la vérité, Altesse, répondit don Inigo en s'inclinant avec respect.

— Et quel motif a-t-il donné à son refus?

— Il a dit qu'il fallait le nom et le patronage d'un grand roi pour consacrer une pareille entreprise, et que puisqu'il ne pouvait la faire sous la protection des pavillons portugais ou espagnols, il allait voir si Charles VIII ne consentirait pas à l'abriter sous les trois fleurs de lis de France.

— Le Génois est parti pour la France? le Génois est allé porter son projet à Charles VIII? Etes-vous bien sûr de cela, señor don Inigo! demanda Ferdinand d'Aragon entrant tout à coup, et se mêlant à la conversation, qu'il écoutait déjà depuis quelques minutes.

A cette entrée inattendue, chacun se retourna jetant un léger cri, ou tout au moins laissant échapper un geste de surprise.

Seul, don Inigo, comme s'il eût entendu le bruit de la porte, et deviné qui la poussait, ne manifesta que du respect en s'inclinant devant le roi, ainsi qu'il l'avait fait devant la reine.

Mais, pour constater, sans doute, le droit qu'il avait de rester couvert devant le roi d'Aragon, il replaça sur sa tête son chapeau, que, d'ailleurs, il ôta presque aussitôt en se retournant du côté d'Isabelle, dont il paraissait attendre son congé comme de son unique souveraine.

Celle-ci, au reste, tressaillit de joie en voyant avec quelle ardeur Ferdinand, si calme d'ordinaire, accueillait cette nouvelle, humiliante pour l'Espagne, que Colomb était allé demander protection à un autre souverain.

Et, comme don Inigo ne répondait point à l'interrogation du roi Ferdinand :

— Entends-tu ce que te demande le roi d'Aragon? dit-elle au jeune homme ; il te demande s'il est bien vrai que le Génois soit parti pour la France, et si, bien réellement, il est allé offrir ses services au roi Charles VIII.

— J'ai quitté ce matin Christophe Colomb à la porte de Bara, madame ; il suivait la route des côtes dans l'espoir de trouver à s'embarquer pour la Provence, à Alicante, à Valence ou à Barcelone.

— Et alors? dit Ferdinand.

— Alors, sire, reprit don Inigo, je suis venu demander à la reine la permission de suivre ce grand homme, de m'embarquer avec lui, et de partager, sa fortune, bonne ou mauvaise.

— Ainsi, tu comptes le rejoindre?

— Aussitôt que j'en aurai reçu permission de ma gracieuse souveraine, répondit don Inigo.

— Sans doute, il s'éloigne accablé du peu de succès qu'ont eu près de nous ses sollicitations?

— Il s'éloigne la tête haute et le visage serein, Altesse ; car, si le regret et le désappointement pèsent sur son cœur, son cœur présente une base assez large pour supporter ce double fardeau !

Ferdinand demeura un instant muet devant cette fière réponse ; puis, passant la main sur son front devenu soucieux :

— Je crains, murmura-t-il en laissant échapper un soupir, que mes conseillers n'aient été bien prompts dans leur refus à l'égard de cet homme. Qu'en dites-vous, madame?

Mais, dès les premiers mots que le roi avait prononcés, Isabelle s'était levée, et, allant à lui :

— Oh ! monseigneur, lui dit-elle les mains jointes, je m'étais soumise à la décision du conseil, parce que je croyais cette décision émanée de vous ; mais, si je m'étais trompée, s'il vous restait encore quelque sympathie pour l'homme qui inspire de pareils dévouements, qui soulève un semblable enthousiasme, il ne faudrait prendre conseil que de vous, de votre génie, de votre grandeur !

— Croyez-vous, don Inigo, demanda Ferdinand d'une voix dont chaque mot tomba comme une goutte d'eau glacée sur le cœur d'Isabelle, croyez-vous que Colomb, en supposant même qu'il rencontre la terre du Cathay et le royaume de Cipango, trouve dans ce nouveau monde assez d'épices, d'aromates, de pierres précieuses et d'or, pour couvrir les frais énormes que nécessite une pareille expédition?

Isabelle sentit la sueur perler à son front ; elle éprouvait ce qu'éprouvent les cœurs poétiques, quand une personne qui a droit à leur amour ou à leur respect oublie pour un instant de parler un langage en harmonie avec leur rang élevé et leur haute position.

Elle n'eut pas le courage de répondre. Don Inigo répondit pour elle.

— Votre Altesse appelle des frais énormes, ceux qu'entraînera le service de deux caravelles avec cent hommes d'équipage?... Quant aux trois mille couronnes, c'est une somme que, plus d'une fois, ont dépensée, dans une nuit de jeu ou de folie, quelques-uns des gentilshommes qui sont au service de Votre Altesse.

— Puis, d'ailleurs, se hâta de dire Isabelle, s'il ne s'agit que de l'argent nécessaire à l'expédition, je le trouverai, moi.

— Vous! et où cela? demanda Ferdinand.

— Mais, je l'espère, dans les coffres du trésorier de Castille, répondit Isabelle ; et, s'ils ne contenaient pas même cette faible somme, je serais toute disposée à engager ou à vendre mes propres bijoux, plutôt que de voir Colomb porter à un autre roi et à une autre nation un projet qui, s'il réussit, fera, du royaume qui aura protégé Colomb, le royaume le plus riche et le plus puissant du monde!

Ferdinand fit entendre un murmure qui n'était ni approbateur ni improbateur ; la marquise de Moya jeta un cri d'admiration ; don Inigo fléchit un genou devant la reine.

— Que faites-vous là, don Inigo? demanda Isabelle en souriant.

— J'adore ma souveraine comme elle mérite d'être adorée, dit le jeune homme, et j'attends qu'elle me donne l'ordre de partir, pour arrêter Christophe Colomb dans sa route, et le ramener à Santa-Fé.

Isabelle jeta un regard de prière sur le roi d'Aragon.

Mais le froid et habile politique n'était pas homme à se laisser entraîner, d'une façon irréfléchie, à tous ces mouvements d'enthousiasme qu'il permettait à peine aux jeunes hommes et aux femmes, et qui, selon lui, devaient constamment être tenus à respectueuse distance de l'esprit des ministres et du cœur des rois.

— Dites à ce jeune homme de se relever, madame, fit-il, et venez causer avec moi de cette importante affaire.

Isabelle alla au roi, s'appuya à son bras, et, sans sortir de l'oratoire, tous deux se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre dont les vitraux coloriés représentaient le triomphe de la Vierge.

Le jeune homme étendit les deux mains vers l'image de la madone.

— O sainte mère de Dieu, dit-il, fais descendre dans le cœur de ce roi la divine lumière qui couronne ton front !

Sans doute, la prière de don Inigo fut exaucée ; car, peu à peu, sous les instantes prières d'Isabelle, on vit se fondre la glace du masque de Ferdinand ; un signe de tête indiqua son adhésion, et, élevant la voix :

— Allons, dit-il, qu'il soit fait selon le désir de notre reine Isabelle !

Toutes les poitrines, qui étaient serrées par l'attente, se dilatèrent dans un soupir de satisfaction.

— Montez à cheval, jeune homme, continua don Fernand, et allez dire à cet entêté Génois qu'il faut [illegible] que les rois cèdent, puisqu'il ne veut pas céder.

— Ainsi, madame?.. demanda don Inigo, voulant avoir, non seulement l'approbation du roi, mais encore celle de la reine.

— Nous consentons à tout, dit Isabelle, et votre ami Colomb peut revenir, sans crainte de rencontrer de nouvelles difficultés.

— Oh ! est-ce bien vrai, madame, et ai-je bien entendu? s'écria don Inigo.

— Voici ma main, dit Isabelle.

Le jeune homme se [illegible] sur cette main royale, qu'il effleura respectueusement de ses lèvres, puis il s'élança hors de la chambre en criant :

— Mon cheval ! mon cheval !

Cinq minutes après, on entendait retentir le pavé de la cour sous le galop pressé du cheval de [illegible], dont le bruit se perdit bientôt dans l'éloignement.

V

DOÑA FLOR

Don Inigo avait [illegible] Colomb [illegible] l'avait ramené [illegible]

Celui-ci y était [illegible] bientôt [illegible] et à laquelle il [illegible] par la bouche des [illegible]

Puis il avait [illegible] pour le [illegible] bicoque du [illegible]

Ce qui [illegible] pas [illegible] l'Atlantique, il abrégeait d'autant le chem[illegible] que [illegible] de Palos [illegible]

[illegible] un troisième navire lui [illegible] accordé.

Il est vrai que [illegible] aux instances de Barthélemy Colomb [illegible] navigateur Henri VII faisait offrir [illegible] tages qui [illegible]

Quant à don Inigo, après avoir [illegible] Palos, il était revenu à Cordoue [illegible] reçu par lui [illegible] extraordinaire [illegible] Colomb qu'il ne quitterait pas l'Espagne [illegible] lui ferait savoir [illegible]

Colomb devait [illegible] crire à cette demande. Dans le courant du mois de juillet 1492, il [illegible] prévenir don Inigo qu'il [illegible] le 3 août suivant.

Le 2 août, le jeune homme arriva [illegible] résolu que jamais.

Don Inigo accompagna [illegible] son ami [illegible] tous les dangers de [illegible] première navigation. Il était sur le pont dans la nuit du 11 au 12 octobre [illegible] le matelot en vigie à bord de *la Pinta* cria : « Terre ! » Il descendit le second dans l'île de San-Salvador, au milieu des habitants étonnés qui regardaient en silence ces étrangers arrivant d'un monde inconnu [illegible] le premier [illegible] Colomb [illegible] réservé cet honneur de planter l'étendard de Castille sur cette terre qu'il avait découverte. Il le suivit à Cuba [illegible] Domingue, revint en Espagne avec lui au mois de mars 1493, repartit [illegible] mois de septembre de la même année, sans que les [illegible] de la reine Isabelle et du roi Ferdinand pussent le retenir à la cour ; aborda avec lui aux Petites-Antilles, à la Dominique, c'est-à-dire à la Guadeloupe, à Saint-Christophe [illegible] îles Sous-le-Vent [illegible] avec lui et contre les [illegible] et contre les propres compagnons de Colomb [illegible] repartit une seconde fois avec lui, quand [illegible] de ses ennemis [illegible] l'illustre Génois [illegible] royauté [illegible] devant ceux qu'il [illegible] les plus [illegible] Il repartit [illegible]

[illegible] chambre nuptiale ; puis que le [illegible]

[illegible]

seul de ses amis, nommé don Ruiz de Torilla, vint le voir à Malaga. Ils avaient autrefois — il y avait vingt-cinq ou vingt-six ans — servi ensemble contre les Mores, et pris ensemble cette même ville de Malaga, où ils se retrouvaient aujourd'hui. Cet ami habitait Grenade ; il invita don Inigo à venir se fixer dans la même ville que lui ; mais toutes ses instances furent inutiles.

Cependant lorsque, après la mort de Ferdinand, le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, fut nommé régent, cette double réputation de richesse et de probité qui avait accompagné don Inigo dans ses voyages, et en était revenue avec lui, fit qu'il reçut du cardinal, âgé alors de quatre-vingts ans, l'invitation d'aller le rejoindre à Tolède, afin de l'aider dans les affaires d'État et surtout dans la question des relations à établir par le nouveau roi don Carlos entre l'Espagne et les Indes occidentales.

Il s'agissait du bien du pays : don Inigo n'avait point hésité ; il avait quitté Malaga avec sa fille, était venu à Tolède, et là, pour toutes les affaires d'outre-mer, avait partagé le gouvernement du royaume avec le cardinal Ximenès et Adrien d'Utrecht, ancien précepteur de don Carlos, que celui-ci avait envoyé pour le précéder en Espagne.

Cette régence avait, de son triumvirat, gouverné l'Espagne pendant un an à peu près ; puis, tout à coup, on avait entendu dire que le roi don Carlos venait de débarquer à Villa-Viciosa, petit port des Asturies, et s'acheminait vers le couvent de Tordesillas, où, depuis la mort de Philippe le Beau, son père — mort qui avait eu lieu le vendredi 25 septembre 1506 —, restait sa mère Jeanne, connue dans les légendes castillanes sous le nom de *Jeanne la Folle*.

À cette nouvelle, rien n'avait pu retenir don Inigo Velasco à Tolède, et, s'appuyant sur ce que l'arrivée en Espagne du roi don Carlos rendait désormais un conseil de régence inutile, il avait, malgré leurs efforts pour le retenir, pris congé de ses deux collègues, et était revenu, avec sa fille, dans son paradis de Malaga.

Là, il se croyait bien tranquille et bien caché à tous les yeux, quand, vers le commencement de juin 1519, un messager du roi don Carlos s'était présenté devant lui, avait annoncé que le roi voulait visiter les villes du midi de l'Espagne, Cordoue, Séville, Grenade, et l'invitait à venir l'attendre dans cette dernière ville.

Le même messager lui avait remis un parchemin scellé du sceau royal, et qui n'était autre que sa nomination au poste de grand justicier.

Cette nomination, lui écrivait don Carlos de sa propre main, était un hommage rendu par le cardinal Ximenès à son lit de mort, et par Adrien d'Utrecht, non seulement aux lumières de don Inigo Velasco, mais encore à cette haute et sévère probité que personne ne contestait en Espagne.

Tout en regrettant du fond de l'âme son paradis de Malaga, don Inigo Velasco avait fait ses préparatifs de départ ; puis, le jour venu, il s'était mis en route, conduisant avec lui doña Flor, précédé, sans qu'il s'en doutât, de don Ramiro d'Avila, adorateur passionné de la belle jeune fille, et qui espérait, grâce à quelques regards échangés à travers les grilles d'une jalousie, ne pas lui être tout à fait indifférent.

Il était, en outre, accompagné de trois serviteurs échelonnés, comme nous l'avons dit, de manière à ce que l'un lui servît d'éclaireur et les deux autres d'arrière-garde.

Au reste, à en croire les bruits du pays, cette escorte, et même une escorte plus considérable, n'était pas inutile : on disait la route infestée de bandits à qui un nouveau chef, d'une témérité [illegible] même parmi ces hommes téméraires, avait donné depuis un an une telle audace, que plus d'une fois ce chef, accompagné de dix, douze ou quinze hommes, avait fait des excursions d'un côté des montagnes, jusqu'aux portes de Malaga, et de l'autre, jusqu'à celles de Grenade.

D'où venait ce chef ? [illegible] quel était-il ? nul ne [illegible] son nom de famille, comme son nom de [illegible] il n'avait pas même songé, ainsi que [illegible] à prendre un nom de guerre ; on l'appelait tout simplement le *Salteador*, c'est-à-dire le Bandit.

[illegible] de ce mystérieux coureur [illegible] comme on le voit [illegible] par don Inigo ; [illegible] aux yeux de la [illegible] voyageurs qui craignaient une attaque et [illegible] à la défense.

[illegible] comment avec [illegible] passage à travers la [illegible] qu'il portait à sa chère [illegible] don Inigo [illegible] cette route plutôt que de [illegible] prise [illegible] ne s'était [illegible]

[illegible] deux époques assez rapprochées [illegible]

traversé les mêmes montagnes sans qu'il leur fût arrivé aucun accident ; puis c'est encore une vérité incontestable que l'homme s'habitue aux dangers, et, à force d'en avoir couru, se familiarise avec eux.

Or, combien de dangers de toute espèce avait, dans le cours de sa vie aventureuse, affronté don Inigo ! dangers de guerre contre les Mores, dangers de naufrage dans les traversées, dangers de révolte à bord, dangers d'assassinat au milieu des sauvages habitants d'un monde inconnu ! Qu'étaient-ils donc, comparés à tous ces dangers, ceux que l'on risquait en pleine Espagne, dans cet espace de vingt lieues à peine qui sépare Malaga de Grenade ?

Aussi, de ces dangers, don Inigo haussait-il les épaules.

C'était, cependant, bien imprudent de se hasarder dans ces périlleux défilés avec un trésor de jeunesse et de beauté pareil à celui qui marchait à la droite du grand justicier.

La réputation de merveilleuse splendeur qui avait précédé doña Flor du nouveau monde dans l'ancien, n'avait rien d'exagéré. Doña Flor, à seize ans, — c'était l'âge qu'elle venait d'atteindre, — eût laissé en arrière les comparaisons exagérées qu'eussent pu faire sur elle les poètes espagnols, et même les poètes arabes : c'était tout à la fois l'éclat de la fleur et le velouté du fruit, la grâce de la mortelle et la dignité de la déesse ; de même que chez la jeune bohémienne qui la regardait s'approcher avec une naïve admiration on sentait le mélange de la race arabe et de la race espagnole, de même, dans doña Flor, on pouvait retrouver le type non seulement de deux races magnifiques, mais encore de ce qu'il y avait de plus pur et de plus distingué dans ces deux races. L'enfant du Mexique et de l'Espagne avait ce beau teint mat, ces bras ravissants, ces mains charmantes, ces pieds miraculeux des Andalouses, avec ces sombres sourcils, ces yeux de velours, ces cheveux traînant derrière elle, cette taille flexible des Indiennes, filles du soleil.



Elle les suivit ainsi des yeux avec une inquiétude visible.

Quant au costume, il semblait choisi exprès pour faire valoir les formes splendides et le [illegible] visage de la belle voyageuse. C'était une robe de soie d'un bleu céleste irisé de rose et d'argent, et [illegible] du haut en bas avec des perles dont chacune [illegible] de parer la couronne d'une comtesse ; cette robe [illegible] le torse et le haut des bras comme [illegible] espagnols du commencement du [illegible] seulement arrivées au coude, les manches s'élargissaient et tombaient de chaque côté du corps pendantes et évasées, laissant à nu, sous des flots de dentelle de [illegible], des mains et des avant-bras qui, ayant bravé impunément le soleil du Mexique, pouvaient braver celui de l'Espagne, mais qui n'en avaient rien à craindre pour le moment, cachés qu'ils étaient dans une large cape de laine blanche, fine et moelleuse comme du cachemire de l'Inde, et tenant par la coupe de sa partie inférieure [illegible] mexicain [illegible]

lequel resplendissait dans une chaude demi-teinte le visage de la jeune fille du burnous arabe.

Don Inigo et doña Flor, au pas de leurs mules, qui secouaient la tête sous leurs panaches de laine écarlate, marchaient d'un trot pressé, mais non inquiet, doña Flor paraissant aussi habituée que son père aux voyages à travers les montagnes, et à la vie aventureuse de l'époque.

Mais, sans doute, le domestique qui leur servait d'éclaireur était moins rassuré que ses maîtres ; car, en apercevant la jeune bohémienne, il s'arrêta pour l'interroger, et ceux-ci arrivèrent comme le prudent serviteur s'informait s'il y avait sûreté pour don Inigo et pour doña Flor à s'arrêter à la petite venta qui venait de disparaître à leurs yeux, enfoncés qu'ils étaient dans un pli de terrain, mais qu'ils avaient aperçue à l'horizon, en descendant la montagne qu'ils venaient de laisser derrière eux.

Lorsque don Inigo et doña Flor arrivèrent, l'hésitation du digne serviteur s'augmentait au lieu de se calmer, des réponses ambigues et presque railleuses de la jeune bohémienne, qui était restée assise et filant pour parler au domestique, mais qui, voyant les maîtres s'arrêter à leur tour, se leva, déposa sa quenouille et son fuseau, enjamba le petit ruisseau, comme eût pu faire une gazelle ou une bergeronnette, et vint se poser sur le revers du chemin, tandis que sa chèvre, en bête curieuse, descendant de la colline où elle broutait des feuilles de ronces, accourait regarder le cavalier et la cavalière de ses grands yeux intelligents.

— Voyez donc la belle enfant, mon père ! dit doña Flor en arrêtant le vieillard, et en regardant la jeune fille avec l'admiration qu'elle excitait elle-même.

Don Inigo fit de la tête un signe approbatif.

— Voulez-vous que nous lui parlions, mon père ? demanda doña Flor.

— Fais à ta volonté, ma fille, dit le vieillard.

— Comment te nommes-tu, ma belle enfant ? demanda doña Flor.

— Les chrétiens m'appellent Ginesta, et les Mores Aïssé ; car j'ai deux noms, un devant Mahomet, un devant Jésus-Christ.

Et, en prononçant le saint nom de Notre Sauveur, la jeune fille se signa, ce qui prouvait qu'elle était chrétienne.

— Nous qui sommes bons catholiques, dit en souriant doña Flor, nous t'appellerons Ginesta.

— Appelez-moi comme vous voudrez, dit la bohémienne, et, surtout de votre belle bouche, prononcé par votre douce voix, mon nom me semblera toujours beau.

— Eh bien, Flora, dit don Inigo, qui t'eût promis que tu trouverais la nymphe Flatterie dans ce désert, eût été par toi traité de menteur, n'est-ce pas ? Tu vois que, cependant, celui-là aurait dit la vérité !

— Je ne flatte pas, j'admire, dit la bohémienne.

Doña Flor sourit et rougit à la fois, et, pour changer une conversation qui, par sa naïveté laudative, devenait embarrassante :

— Que répondais-tu à Nuñez, ma belle enfant ? demanda doña Flor.

— Informez-vous d'abord de la question qu'il me faisait ?

— Eh bien, quelle question te faisait-il ?

— Il s'enquérait de la route, me demandant si la route était sûre, me demandant si la venta était bonne.

— Et, toi, tu lui répondais... ?

— Je lui répondais en lui chantant la chanson du voyageur.

— Quelle est cette chanson ?

— Ecoutez.

Et, comme chante un oiseau, c'est-à-dire sans effort et sur un air qui semblait une simple modulation ajoutée à sa voix ordinaire, la bohémienne chanta ce couplet d'une chanson andalouse :

> Si le ciel est pur,
> Prends garde !
> Si le sentier sûr,
> Regarde !
> Et que la Vierge aux yeux d'azur
> Te garde !...
> Adieu, voyageurs ! adieu !
> Allez en paix avec Dieu !

— Voilà ce que tu disais à Nuñez, la belle enfant, reprit doña Flor ; mais à nous, que nous dis-tu ?

— A vous, belle señora, répondit la bohémienne, à vous, je dirai la vérité ; car vous êtes la première fille de la ville qui me parle doucement et sans mépris.

Alors, elle s'approcha de deux pas encore, et, posant sa main droite sur le cou de la mule, et l'index de sa main gauche sur ses lèvres :

— N'allez pas plus loin ! dit-elle.

— Comment, que nous n'allions pas plus loin ?...

— Retournez en arrière !

— Jeune fille, te moques-tu de nous ? dit le vieillard.

— Dieu m'est témoin que je vous donne le conseil que je donnerais à mon père et à ma sœur !

— Veux-tu retourner à Albana avec deux de nos serviteurs mon enfant ? demanda don Inigo.

— Et vous, mon père ? répondit doña Flor.

— Moi, je continuerai ma route avec le troisième ; le roi sera demain à Grenade, il m'a donné l'ordre d'y être aujourd'hui, et je ne ferai pas attendre le roi.

— Et, moi, j'irai où vous irez ; où vous passerez, je passerai, mon père.

— C'est bien ! — Marche devant, Nuñez.

Et, tirant de sa poche une bourse, don Inigo la tendit vers la jeune fille.

Mais celle-ci faisant un geste de reine :

— Il n'y a pas de bourse assez riche pour payer le conseil que je t'avais donné, señor voyageur, dit-elle ; garde donc ta bourse : elle sera la bienvenue où tu vas.

Mais, alors, doña Flor détacha l'agrafe de sa robe, et, faisant signe à la jeune fille de s'approcher davantage encore :

— Et cela, dit-elle, l'accepteras-tu ?

— Venant de qui ? demanda gravement la bohémienne.

— Venant d'une amie !

— Oh ! oui.

Et elle s'approcha, présentant à doña Flor son cou et son front.

Doña Flor attacha l'agrafe au cou de la bohémienne, et vivement — tandis que son père, trop bon chrétien pour tolérer une pareille familiarité de sa fille à l'égard d'une demi-infidèle, donnait un dernier ordre à Nuñez, — vivement doña Flor effleura de ses lèvres le front de la belle enfant.

Nuñez était déjà à trente pas.

— Allons ! dit don Inigo.

— Me voici, mon père, répondit doña Flor.

Et elle reprit sa place à la droite du vieillard, qui continua son chemin en faisant un signe d'adieu à la petite bohémienne, et en criant à ses trois hommes, aussi bien à celui qui marchait devant qu'à ceux qui marchaient derrière :

— Attention, vous autres !

Quant à la bohémienne, elle resta debout où elle était, suivant des yeux la belle jeune fille qui l'avait appelée son amie, et murmurant à demi-voix le refrain de sa chanson :

> Adieu, voyageurs ! adieu !
> Allez en paix avec Dieu !

Elle les suivit ainsi des yeux avec une inquiétude visible et croissante, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, maîtres et laquais, derrière la petite éminence qui bornait l'horizon ; alors, ne pouvant plus les voir, elle se pencha, écoutant.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles les lèvres de la bohémienne répétaient machinalement :

> Adieu, voyageurs ! adieu !
> Allez en paix avec Dieu !

Tout à coup, on entendit la détonation de plusieurs arquebuses ; des cris de menace et de douleur éclatèrent ; puis, tout sanglant d'une blessure à l'épaule, un des deux serviteurs de l'arrière-garde reparut au sommet du monticule, couché sur son cheval, dans le ventre duquel il enfonçait ses éperons, et passa comme un éclair devant la jeune fille en criant :

— A l'aide ! au secours ! à l'assassin !

La bohémienne resta un instant comme incertaine ; puis elle parut prendre une suprême résolution : elle courut à sa quenouille, attacha à l'une des extrémités sa ceinture en façon de bannière, et, s'élançant dans la montagne, qu'elle gravit si rapidement, que sa chèvre avait peine à la suivre, elle bondit d'élans en élans jusqu'à l'extrémité d'un rocher qui dominait toute la vallée, et, secouant son écharpe aux vives couleurs, elle appela trois fois de toute la force de sa poitrine :

— Fernand ! Fernand ! Fernand !

VI

L'INTÉRIEUR DE LA VENTA DU ROI MORE

Dussions-nous courir avec autant de vitesse vers le lieu où s'était passée la scène dont nous avons entendu le bruit que le serviteur de don Inigo mettait de rapidité à s'en éloigner, dussions-nous bondir jusqu'au sommet du

petit monticule qui domine la route, en élans aussi pressés que le faisaient la bohémienne et sa chèvre, pour atteindre l'extrémité du rocher d'où Ginesta agitait sa ceinture, nous arriverions encore trop tard pour assister à la cacastrophe qui venait d'ensanglanter l'étroit sentier conduisant à la venta.

Tout ce que nous pourrions voir, c'est le cadavre de Nuñez et de son cheval barrant le chemin, tandis que Torribio, grièvement blessé, rampe pour gagner une croix funèbre contre laquelle il s'adosse presque mourant.

Quant à don Inigo et à sa fille, ils ont disparu dans la venta, dont la porte s'est refermée sur eux et sur la troupe des bandits, qui les emmène prisonniers.

Mais nous, qui, en qualité de romancier, avons le pouvoir, ou, comme Méphistophélès, de rendre les murailles transparentes, ou, comme Asmodée, de soulever les toits, nous ne permettrons pas qu'il se passe, dans notre domaine quelque chose qui reste caché aux yeux de nos lecteurs, et touchant de notre plume la porte de la venta, qui s'ouvrira comme devant la baguette d'un enchanteur, nous leur dirons : « Regardez. »

Le pavé de la venta offrait, au premier coup d'œil, des traces de la lutte qui, commencée au dehors, s'était continuée à l'intérieur. Une traînée de sang, que l'on pouvait suivre depuis plus de deux cents pas, franchissait le seuil, et allait aboutir à un angle du mur où un bandit blessé par l'arquebuse d'un des hommes de don Inigo recevait les soins d'Amapola, cette même camériere que nous avons vue apportant des fleurs dans la salle préparée pour les voyageurs, et du mozaelo que nous avons vu tenant la bride du cheval de don Ramiro d'Avila.

La toque de velours de don Inigo, et un morceau du manteau blanc de doña Flor, gisants sur les degrés qui conduisaient de la cour à la cuisine, indiquaient que c'était là que la lutte s'était renouvelée, que c'était de ce côté qu'on avait entraîné les deux voyageurs, et, par conséquent, qu'il les fallait chercher.

A partir de la porte d'entrée, qui s'ouvrait sur ces deux degrés, commençait la jonchée de fleurs épandues par le courrier d'amour de la belle doña Flor ; mais cette jonchée était foulée aux pieds, souillée par le froissement des sandales, par la poussière tombée des manteaux, et par quelques gouttes de sang qui, çà et là, brillaient soit sur une rose, soit un lis, soit sur une anémone, comme des rubis liquides et tremblants.

La porte qui séparait la cuisine de la chambre où, par les soins de don Ramiro, le couvert des deux voyageurs avait été préparé, et où l'on pouvait encore respirer avec l'air l'odeur des parfums brûlés un instant auparavant, — cette porte était ouverte et encombrée par les serviteurs de l'auberge, bandits déguisés et prêts à venir en aide aux bandits de la route, et, par son ouverture, se répandaient au dehors, comme des torrents de colère, des cris, des menaces, des plaintes, des imprécations !

C'était là que se continuait et qu'allait selon toute probabilité, se dénouer la scène terrible à laquelle songeait d'avance avec terreur la petite bohémienne du chemin, lorsqu'elle avait donné aux deux voyageurs le conseil de retourner en arrière.

En effet, si l'on avait pu repousser cette barricade vivante qui fermait la porte, et se frayer un passage jusque dans la salle, voici le spectacle qui eût frappé les yeux :

Don Inigo, renversé sur le plancher de la venta, essayait encore de se défendre avec un tronçon d'épée inutile, mais de la lame de laquelle, avant qu'elle fût brisée, il avait frappé deux bandits : c'étaient les gouttes de sang de ces hommes qui tachaient les fleurs de la jonchée.

Trois hommes avaient peine à le contenir, et, cependant, l'un d'eux appuyait son genou sur sa poitrine, et lui tenait son couteau catalan sous la gorge.

Les deux autres le fouillaient, moins encore pour le voler, peut-être, que pour lui enlever les armes cachées qu'il pouvait avoir.

A deux pas de lui, adossée à la muraille, où elle avait cherché un appui, était, debout, doña Flor avec ses cheveux détachés et épars, la coiffe de son manteau déchirée, les boutons précieux de sa robe arrachés.

Il était évident que, tout en accomplissant sur la belle voyageuse ces profanations, on avait, par un motif facile à concevoir, eu, cependant, pour elle plus de ménagement que pour le vieillard.

Doña Flor, nous l'avons dit, était d'une beauté splendide, et le chef de la troupe, le héros de cette histoire, le Salteador, enfin, passait pour un homme d'une galanterie plus terrible peut-être en pareille circonstance, que ne le serait la plus impitoyable cruauté.

Au reste, la jeune fille était superbe, la tête, appuyée à la muraille blanche, avec ses yeux magnifiques, qui, sous le couvert de leurs longues paupières de velours, lançaient les éclairs de la colère et de l'indignation, bien plus qu'ils ne laissaient échapper les timides lueurs de la prière et de la crainte.

Ses bras inertes retombaient près d'elle, nus et blancs — car, en arrachant les précieuses agrafes des manches on avait déchiré ces manches, — et semblaient deux bas-reliefs sculptés par un habile statuaire à même la muraille. Pas un mot, pas une plainte, pas un gémissement n'étaient sortis de sa bouche depuis le moment où elle avait été arrêtée ; les plaintes et les gémissements que l'on entendait étaient ceux des deux bandits blessés par l'épée de don Inigo.

Sans doute, la belle et pure jeune fille ne croyait-elle encore courir qu'un danger de mort, et, en face de ce danger, trouvait-elle indigne d'une noble Espagnole de se plaindre, de gémir et de supplier.

Sûrs qu'elle ne pouvait leur échapper, et lui ayant pris à peu près tout ce qu'elle avait de précieux, les bandits faisaient cercle autour de la belle voyageuse, et la contemplaient avec des regards et des rires qui lui eussent fait baisser les yeux, si ces yeux, dilatés dans toute leur grandeur et perdus dans l'espace, n'eussent pas, à travers le plafond, les murs et le firmament, cherché le Dieu invisible que, noble et chrétienne, elle daignait seul appeler à son secours.

Peut-être bien aussi doña Flor pensait-elle à ce beau cavalier qu'elle voyait, depuis un an, rôder sous la croisée de sa chambre dès que venait le soir, et qui, pendant la nuit, inondait son balcon des plus belles fleurs de l'Andalousie.

Mais, si elle se taisait, nous l'avons dit, un grand bruit de cris, d'injures, de violences, se faisait autour d'elle, et surtout autour de son père.

— Misérables ! criait le vieillard, tuez-moi, égorgez-moi ; mais je vous en préviens, j'ai rencontré, à une lieue en avant d'Alhama, une troupe de soldats dont je connais le chef. Ce chef sait que je suis parti ; il sait que je vais à Grenade par l'ordre du roi don Carlos, et, quand il apprendra que je n'y suis pas arrivé, il se doutera que j'ai été assassiné, et, alors, ce n'est pas à un homme de soixante ans et à une jeune fille de quinze que vous aurez à faire ; c'est à toute une compagnie, et nous verrons, brigands ! nous verrons, bandits ! si vous êtes aussi braves devant les soldats du roi, et deux contre deux, que vous l'êtes ici, vingt contre un !

— Bon ! répondit un bandit, viennent les soldats du roi : nous les connaissons, nous les avons vus passer hier ; nous avons une bonne forteresse minée, avec des souterrains qui ont une issue dans les montagnes.

— Et puis, interrompit un autre, qui te dit donc que nous voulons t'assassiner ? Si tu crois cela, tu te trompes : nous n'assassinons que les pauvres diables dont il n'y a rien à tirer ; mais les nobles seigneurs qui, comme toi, peuvent payer rançon, nous en avons grand soin, au contraire, et la preuve, c'est que tu as eu beau espadonner avec ton épée, et blesser deux des nôtres, on ne t'a pas fait la moindre égratignure, ingrat !

Alors, une voix sonore comme celle d'un ange se mêla aux voix rauques et menaçantes. C'était la voix de la jeune fille, qui parlait pour la première fois.

— Soit ! dit-elle, s'il ne s'agit que de payer une rançon, señores, on la payera. Fixez-la pareille à celle d'un prince, et elle ne vous fera pas faute.

— Par saint Jacques ! nous y comptons bien, la belle enfant ! C'est pourquoi, entendez-vous ? nous voudrions que le digne seigneur, votre père, se calmât un peu... Les affaires sont les affaires, que diable ! — on les termine en discutant mais on les embrouille en se battant. Et voyez, voilà encore votre père qui les embrouille !

Et, en effet, don Inigo venait de tenter un nouvel effort de défense, et, du tronçon de son épée, qu'on n'avait pu arracher à sa main, qui le serrait comme un étau de fer, il avait blessé au visage un des bandits.

— Corps du Christ ! cria celui qui tenait le couteau sous la gorge du vieillard, encore une nouvelle tentative, et ce sera avec Dieu, et non avec nous, qu'il faudra discuter votre rançon, mon gentilhomme !

— Mon père ! cria la jeune fille épouvantée en faisant un pas en avant.

— Oui, dit un des bandits, écoutez la belle demoiselle elle parle d'or, et sa bouche est comme celle de cette princesse arabe qui ne s'ouvrait que pour laisser tomber une perle ou un diamant à chaque mot qu'elle disait. — Tenez-vous tranquille, mon brave homme ; engagez votre parole de ne pas chercher à vous sauver ; donnez un sauf-conduit à notre digne ami l'hostalero, afin qu'il aille à Malaga sans avoir rien à craindre de l'autorité ; là, votre intendant lui remettra mille, deux mille, trois mille couronnes, à votre générosité, — nous ne taxons pas les voyageurs, — et, au retour de l'hostalero, et à l'arrivée de l'argent, vous serez libres. — Bien entendu que, s'il ne revient pas, vous répondez de lui dent pour dent, œil pour œil, corps pour corps.

— Mon père, mon père ! écoutez ce que vous disent ces hommes, dit la jeune fille, et ne compromettez pas votre précieuse existence pour quelques sacs d'argent.

— Entendez-vous, entendez-vous, señor prince ? car vous devez être prince, sinon vice-roi, sinon roi, sinon empereur, pour que cette belle personne parle avec tant de détachement de la facilité des richesses de ce monde ; — entendez-vous ?

— Et, demanda le vieillard consentant pour la première fois à descendre à la discussion avec des ennemis que, jusque-là, il s'était contenté d'insulter ou de frapper, — et, pendant que votre digne complice l'hostalero ira trouver mon intendant avec une lettre de moi, que ferez-vous de nous, dans ce coupe-gorge ?

— Coupe-gorge ! oh ! oh ! don señor Calabazas, entends-tu comme on traite la venta du *Roi more* ? Un coupe-gorge ! Arrive ici et démontre-lui son erreur à ce digne hidalgo.

— Ce que nous ferons de toi ! répondit un autre bandit, sans donner le temps à don Calabazas de défendre l'honneur de sa venta ; ce que nous ferons de toi ? C'est bien simple, et nous allons te le dire. D'abord, nous te demanderons ta parole de gentilhomme de ne pas fuir.

— Un gentilhomme ne donne pas sa parole à des bandits.

— Mon père, un gentilhomme donne sa parole à Dieu, dit doña Flor.

— Écoutez donc une fois pour toutes ce que dit cette belle enfant, car la sagesse du ciel parle par sa bouche.

— Eh bien, une fois que je vous aurai donné ma parole, en supposant que je vous la donne, que ferez-vous ?

— Nous ne te perdrons pas de vue, d'abord.

— Comment ! s'écria don Inigo, sur ma parole, vous ne me laisserez pas continuer mon chemin ?

— Oh ! reprit le bandit, nous n'en sommes plus au temps où les juifs de Burgos prêtaient mille marcs d'or au Cid sur un coffre plein de terre ; et, au lieu de faire comme ces dignes Israélites, c'est-à-dire de ne regarder dans le coffre qu'après avoir compté les mille marcs, nous y regarderons auparavant.

— Misérables ! murmura don Inigo.

— Mon père, continua doña Flor essayant toujours de calmer le vieillard, mon père, au nom du ciel !

— Eh bien, tout en me gardant à vue, que ferez-vous ?

— Nous t'attacherons, avec une chaîne solide, à cet anneau de fer.

Et, ce disant, le bandit montrait un anneau scellé dans la muraille et qui paraissait, au reste, avoir été placé là pour semblable circonstance, et à pareille intention.

— Vous m'attacherez comme un esclave more, moi ? fit le vieillard.

Et, à cette menace, qui soulevait en lui tous les flots de son orgueil, il tenta et accomplit un mouvement à la fois si violent et si rapide, qu'il fit rouler à trois pas de lui le bandit qui lui avait mis le genou sur la poitrine, et se releva menaçant sur un genou.

Mais, de même qu'un rocher repousse la vague pour être presque aussitôt recouvert par elle, à l'instant, cinq ou six bandits se ruèrent sur don Inigo, et, par un effort qui lui eût brisé le bras si son bras n'eût point cédé, lui arrachèrent le tronçon de l'épée et les six pouces de fer qu'elle conservait encore, tandis que l'homme au couteau, honteux d'avoir ainsi roulé sous l'effort du vieillard, revenait sur lui, la main levée, et jurant Dieu que la dernière minute du prisonnier était venue.

À l'éclat qui jaillit de la lame du couteau, doña Flor jeta un cri terrible et se précipita vers son père.

Mais deux bandits arrêtèrent, l'un doña Flor, l'autre la main de leur compagnon.

— Vicente ! Vicente ! cria le bandit qui arrêtait la main de son camarade, et [illegible] de voir le couteau menaçant tomber contre [illegible] ; que diable vas-tu faire ?

— Mais tuer cet enragé, donc !

— Tu te trompes, tu ne vas pas le tuer.

— Comment, je ne vais pas le tuer ? Ah ! par saint Jacques ; c'est ce que nous allons voir.

— Tu ne vas pas le tuer, te dis-je ! tu vas faire un trou à notre bourse, et par ce trou sa rançon s'en ira, Vicente. Tu es un [illegible] caractère, je te l'ai toujours dit ! Laisse-moi causer avec ce digne seigneur, et tu vas voir que je lui ferai entendre raison, moi.

Le bandit que son camarade avait désigné sous le nom de Vicente comprit sans doute la justesse de ces paroles, car il se retira en grommelant, mais enfin il se retira.

Quand nous disons qu'il se retira, cela veut dire non pas qu'il [illegible], mais qu'il fit seulement deux ou trois pas en arrière, comme fait le jaguar blessé, [illegible] prêt à [illegible] de nouveau sur sa proie.

Le bandit qui s'était posé en négociateur reprit la place de Vicente.

— Voyons, dit-il, soyez raisonnable, señor caballero ; on ne vous attachera pas à l'anneau de fer, on se contentera de vous enfermer dans la cave aux vins fins, dont la porte est aussi solide que celle des cachots de Grenade, avec une sentinelle derrière cette porte.

— Comment, misérable ! c'est ainsi que vous comptez traiter un homme de mon rang ?

— Mon père, je serai avec vous ! mon père, je ne vous quitterai pas ! s'écria doña Flor. Et, d'ailleurs, deux ou trois jours sont bientôt passés...

— Ah ! ma belle enfant, dit un des bandits, nous ne pouvons pas vous promettre cela.

— Quoi ? que ne pouvez-vous pas me promettre ?

— Que vous resterez avec votre père.

— Mon Dieu ! que voulez-vous donc faire de moi ? s'écria la jeune fille.

— Ce que nous voulons faire de vous ? reprit le négociateur. Ah ! nous ne sommes point des grands seigneurs, pour vous dire cela. Les jeunes filles de votre âge, de votre beauté et de votre condition sont le butin particulier du chef.

— Oh ! mon Dieu ! murmura doña Flor, tandis que le vieillard poussait un rugissement de colère.

— Ne vous effrayez pas, dit le bandit en riant, notre chef est jeune, notre chef est beau, notre chef est même, à ce que l'on assure, de bonne famille. Ainsi, quelque chose qu'il arrive, vous aurez une consolation, brave homme ! c'est de vous dire, fussiez-vous noble comme le roi, qu'il n'y a pas eu de mésalliance.

À ces paroles seulement, doña Flor comprit toute l'horreur du sort auquel elle pouvait être réservée ; elle poussa un cri, et, par un mouvement aussi rapide que la pensée, prit à sa jarretière un petit poignard affilé comme une aiguille et dont la lame brilla aussitôt sur sa poitrine.

Les bandits virent le mouvement, reculèrent d'un pas, et doña Flor se retrouva de nouveau isolée, debout contre la muraille, calme mais résolue, et pareille à la statue de la Fermeté.

— Mon père, demanda-t-elle, qu'ordonnez-vous ?

Et l'œil de la chaste enfant, en même temps que sa voix, indiquait qu'au premier mot du vieillard la lame aiguë allait disparaître tout entière dans son cœur.

Don Inigo ne répondit pas ; mais, cette situation extrême lui ayant rendu pour un moment ses forces de jeune homme, il écarta, d'un mouvement violent et inattendu, les deux brigands qui pesaient sur lui, et, d'un seul bond, il se retrouva debout, les bras ouverts, et criant :

— Ici, ma fille ! viens ici !

Doña Flor s'élança sur la poitrine de son père, lui glissant le poignard entre les mains, et lui disant à demi-voix :

— Mon père, mon père ! souvenez-vous de ce Romain dont vous m'avez raconté l'histoire et que l'on appelait Virginius !

Elle achevait à peine ces paroles, qu'un bandit qui avait étendu la main vers elle roulait aux pieds de don Inigo, frappé au cœur par ce frêle poignard, qui semblait plutôt un jouet qu'une défense.

À l'instant même, un immense cri de colère retentit dans la venta. Dix couteaux s'ouvrirent, dix poignards jaillirent de leur gaine, dix épées sortirent de leur fourreau et menacèrent à la fois les deux prisonniers, qui, voyant que le moment était venu pour eux de mourir, échangèrent un dernier baiser, murmurèrent une dernière prière et, levant ensemble les bras au ciel, crièrent ensemble :

— Frappez !

— À mort ! à mort ! hurlèrent les bandits en se ruant les armes levées sur le vieillard et la jeune fille.

Mais, tout à coup, le bruit d'une fenêtre brisée par un violent coup de poing retentit. Un jeune homme, sans autre arme d'un poignard basque à la ceinture, s'élança légèrement dans la chambre et, d'une voix évidemment habituée au commandement, demanda :

— Holà ! mes maîtres, que se passe-t-il donc ici ?

À cette voix, qui, cependant, n'avait pas dépassé le diapason ordinaire de la parole humaine, les cris s'éteignirent, les couteaux se fermèrent, les poignards disparurent dans leur gaine, les épées rentrèrent dans le fourreau, et tout le monde s'écarta en silence, laissant, au milieu d'un grand cercle, en face du nouveau venu, le père et la fille enlacés aux bras l'un de l'autre.

VII

LE SALTEADOR

Celui dont l'arrivée subite — arrivée évidemment aussi inattendue pour ceux qui menaçaient que pour ceux qui étaient menacés, — celui dont l'arrivée subite venait de produire une si étrange réaction, mérite bien, par la ma-

nière dont il entrait en scène, et par le rôle qu'il est destiné à jouer dans le cours de cette histoire, que nous interrompions un instant le récit des événements auxquels il vient prendre part, pour mettre son portrait sous les yeux de nos lecteurs.

C'était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Son costume de montagnard andalou affectait une suprême élégance. Il se composait d'un chapeau de feutre gris à larges bords, orné de deux plumes d'aigle ; d'un pourpoint de cuir brodé, tel qu'en portent encore aujourd'hui les chasseurs de Cordoue qui vont en excursion dans la sierra Morena ; d'une ceinture algérienne moirée de soie et d'or, de chausses de velours nacarat avec des boutons ciselés ; de bottes de cuir pareil à celui de la veste, lacées sur les côtés, mais à la cheville et au jarret seulement, de sorte qu'elles laissaient voir le bas, en s'ouvrant sur toute la largeur du mollet.

Un simple poignard pareil à ceux des chasseurs d'ours des Pyrénées — c'est-à-dire au manche de corne ciselé, orné de clous d'argent, à la lame large de deux doigts et longue de huit pouces, aiguë à sa pointe, tranchante des deux côtés, cachée dans un fourreau de cuir, avec des ornements d'argent, — était, nous l'avons dit, la seule arme du jeune chef ; car il était incontestable que c'était un chef, celui-là dont la voix avait une influence si directe et si rapide sur les hommes de pillage et de sang qui venaient de s'écarter devant elle.

Le reste de son costume se composait d'une mante rayée en travers, et dans laquelle il s'offrait drapé avec autant de majesté qu'un empereur dans sa pourpre.

Quant au physique du nouveau venu, le bandit qui, pour calmer les susceptibilités de don Inigo, avait avancé que le capitaine non seulement était jeune, beau, élégant, mais encore avait si grand air, qu'il passait généralement pour un hidalgo, ce bandit n'avait rien avancé de trop, et était, au contraire, plutôt resté au-dessous du portrait qu'il ne l'avait flatté.

En apercevant le jeune homme, doña Flor jeta un cri d'étonnement qui ressemblait à un cri de joie, comme si l'arrivée du nouveau venu, au lieu d'être un renfort aux bandits, était un secours envoyé du ciel à son père et à elle.

Quant à don Inigo, il comprit qu'à partir de ce moment il n'avait plus rien à faire avec le reste de la troupe, et que c'était de ce jeune homme que dépendaient désormais son sort et celui de sa fille.

Mais, comme s'il eût été trop fier pour parler le premier, il se contenta de poser sur la poitrine de doña Flor la pointe du poignard tout sanglant, et attendit.

Ce fut donc le Salteador qui prit le premier la parole.

— Je ne doute pas de votre courage, señor, dit-il ; cependant, c'est, il me semble, une grande présomption à vous, de croire que vous pouvez vous défendre avec cette aiguille contre une vingtaine d'hommes armés de poignards et d'épées.

— Si j'avais la prétention de vivre, répondit don Inigo, ce serait, en effet, une folie ; mais, comme je n'ai que celle de tuer ma fille, et de me tuer après elle, cela m'a paru et me paraît encore chose possible, et même facile.

— Et pourquoi voulez-vous tuer la señora, et vous tuer après elle ?

— Parce que nous sommes menacés d'outrages auxquels nous préférons la mort.

— La señora est-elle votre femme ?

— Elle est ma fille.

— A quel prix mettez-vous votre vie et son honneur ?

— Ma vie, à mille couronnes ; quant à son honneur, il n'a pas de prix.

— Je vous fais don de la vie, señor, répondit le Salteador, et, quant à l'honneur de la señora, il est aussi en sûreté ici que si elle était dans la chambre et sous la garde de sa mère.

Un murmure de mécontentement se fit entendre parmi les bandits.

— Sortez tous ! dit le Salteador en étendant la main, et en demeurant la main étendue jusqu'à ce que le dernier bandit fût hors de la chambre.

Lorsque le dernier eut disparu, le Salteador alla fermer la porte, et revenant vers don Inigo et sa fille, qui le suivaient des yeux avec un étonnement mêlé d'inquiétude :

— Il faut leur pardonner, señor, dit-il ; ce sont des êtres grossiers, et non des gentilshommes comme nous.

Don Inigo et doña Flor regardèrent avec moins d'inquiétude, mais avec plus d'étonnement encore ce bandit, qui s'intitulait lui-même gentilhomme, et qui, par la noblesse de ses manières et la dignité de son maintien bien plus encore que par ses paroles, prouvait qu'il ne mentait pas.

— Señor, dit la jeune fille, mon père est, je le comprends, sans voix pour vous remercier ; permettez donc que ce soit moi qui vous présente nos actions de grâces en son nom et au mien.

— Et votre père a raison, señora, car, venant d'une si belle bouche, elles auront une valeur que ne sauraient leur donner les lèvres mêmes d'un roi.

Puis se retournant du côté du vieillard :

— Je sais que vous êtes pressé de continuer votre chemin, señor, dit-il. Où allez-vous ?

— Je vais à Grenade, où le roi m'a mandé.

— Ah ! oui, dit le Salteador avec un sourire moitié amer, moitié railleur, oui, le bruit de son arrivée est parvenu jusqu'à nous ; nous avons vu passer hier les soldats qui battent la montagne ; il veut, a-t-il dit, qu'un enfant de douze ans puisse partir de Grenade, et aller à Malaga, avec un sac d'or dans chaque main, sans rencontrer sur la route un seul homme qui lui dise autre chose que le salut habituel du voyageur : « Allez en paix avec Dieu ! »

— C'est sa volonté, en effet, dit don Inigo, et des ordres, je le sais, sont donnés en conséquence.

— Et quel terme met le roi don Carlos à cette conquête de la montagne ?

— On prétend qu'il a donné quinze jours seulement au grand justicier.

— Quel malheur que vous ne soyez point passée par ici dans trois semaines, au lieu d'y passer aujourd'hui, señora ! répondit le Salteador s'adressant à la jeune fille ; vous n'eussiez rencontré sur cette route, ou des bandits vous ont tant effrayée, que d'honnêtes gens qui vous eussent dit : « Allez en paix avec Dieu ! » et qui, au besoin, vous eussent fait escorte !

— Nous avons rencontré mieux que cela, señor, reprit la fille de don Inigo, puisque nous avons rencontré un gentilhomme qui nous a rendu la liberté.

— Il ne faut pas m'en remercier, dit le Salteador, car j'obéis à une puissance plus grande que ma volonté, plus forte que mon tempérament.

— A laquelle ?

Le bandit haussa les épaules.

— Je l'ignore, dit-il, je suis, par malheur, un homme de première impression. Il y a, entre mon cœur et ma tête, ma tête et ma main, et ma main et mon épée, je ne sais quelle sympathie qui me porte tantôt au bien, tantôt au mal, plus souvent au mal qu'au bien. Cette sympathie a pris, dès que je vous ai vue, la colère dans mon cœur, et l'a jetée loin de moi, si loin, que, par ma foi de gentilhomme, je l'ai cherchée des yeux, et ne l'ai plus même retrouvée !

Don Inigo avait regardé le jeune homme, tandis qu'il parlait, et, chose singulière ! ce sentiment de sympathie que le Salteador exprimait de son mieux, dans les paroles moitié railleuses, moitié douces et tendres, qu'il venait de prononcer, ce sentiment s'expliquait par une sensation analogue qui pénétrait, malgré lui, dans le cœur du vieillard.

De son côté, doña Flor s'était lentement rapprochée de son père, non point par crainte, mais au contraire parce que, éprouvant à la voix du jeune homme quelque chose d'étrange, qui faisait passer comme un frisson caressant dans ses veines, elle venait, naïve enfant, chercher au bras de son père une protection contre ce sentiment inconnu qui s'emparait d'elle.

— Jeune homme, dit don Inigo répondant aux dernières paroles du Salteador, ce que vous avez ressenti pour moi, je l'éprouve pour vous ; c'est donc, non point ma mauvaise chance, mais ma bonne fortune qui m'a fait passer ici aujourd'hui, plutôt que dans trois semaines ; car, dans trois semaines, peut-être eût-il été trop tard pour que je vous rendisse à mon tour un service égal à celui que vous me rendez en ce moment.

— A moi, un service ? dit en souriant le bandit.

Et l'ensemble de ses traits, en se contractant légèrement, fit un mouvement qui signifiait : « Tout-puissant sera celui qui me rendra le seul service que l'on puisse me rendre ! »

Comme s'il eût compris ce qui se passait dans le cœur du jeune homme, don Inigo continua :

— Le Seigneur miséricordieux a marqué à chacun sa place dans ce monde : il a donné aux royaumes les rois ; aux rois, les gentilshommes, qui sont leur escorte naturelle ; il a donné aux villes les habitants qui les occupent, bourgeois, commerçants, peuple ; il a donné aux mers les aventureux navigateurs qui vont au delà des océans retrouver des mondes perdus, ou découvrir des mondes ignorés ; il a donné aux montagnes les hommes de rapine, et, dans ces mêmes montagnes, il a placé les animaux de proie et de carnage, comme pour indiquer qu'il les assimilait les uns aux autres, en leur donnant la même demeure, et qu'il faisait de ces hommes le dernier échelon de la société.

Le Salteador fit un mouvement.

— Laissez-moi dire, continua don Inigo.

Le jeune homme inclina la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien, reprit le vieillard, il faut pour que l'on rencontre les hommes hors du cercle où Dieu les a parqués comme des troupeau d'individus de la même espèce, mais

de valeurs différentes il faut que quelque grand cataclysme social, ou quelque grande catastrophe de famille, ait jeté violemment ces individus, du cercle qui leur était propre, dans celui qui n'était point fait pour eux. C'est ainsi que nous, par exemple, qui étions nés pour être des gentilshommes de la suite des rois, avons, chacun de notre côté, suivi une destinée différente. Cette destinée a fait de moi un navigateur ; cette destinée a fait de vous...

Le vieillard s'arrêta.

— Achevez, reprit en souriant le jeune homme ; vous ne m'apprendrez rien que je ne sache, et, d'ailleurs, de vous je puis tout entendre.

— Cette destinée a fait de vous un bandit !

— Oui, mais vous savez que le même mot sert pour banni et pour brigand.

— Oui, je le sais, et croyez bien que je ne confonds pas les deux choses.

Puis, donnant à ses paroles le ton de l'interrogation :

— Vous êtes un banni ? demanda-t-il.

— Et vous, señor, qui êtes-vous ?

— Je suis don Inigo Velasco de Haro.

Le jeune homme, à ces mots, ôta son feutre, et le jeta loin de lui.

— Excusez-moi, dit-il, j'étais resté couvert, et je ne suis pas grand d'Espagne.

— Je ne suis pas le roi, répondit don Inigo en souriant.

— Non, mais vous êtes noble comme le roi.

— Vous me connaissez donc ? demanda don Inigo.

— J'ai entendu mille fois parler de vous à mon père.

— Votre père me connaît donc ?

— Il m'a du moins dit, plus d'une fois, qu'il avait cet honneur.

— Le nom de votre père, jeune homme ?

— Oh ! oui, oui, murmura doña Flor, son nom ! son nom !

— Hélas ! señor, répondit le bandit avec une expression de mélancolie profonde, ce n'est ni une joie ni un honneur pour mon père, que d'entendre sortir de la bouche d'un homme comme moi le nom d'un vieil Espagnol qui n'a pas une goutte de sang more dans les veines ; n'exigez donc pas que j'ajoute ce chagrin et ce déshonneur au chagrin et au déshonneur qu'il me doit déjà.

— Il a raison, mon père ! s'écria vivement la jeune fille.

Le vieillard regarda doña Flor, qui baissa les yeux en rougissant.

— Votre avis n'est-il pas le même que celui de cette belle señora ? demanda le Salteador.

— Si fait, répondit don Inigo, gardez donc le secret de votre nom ; mais, si vous n'avez pas un motif pareil de me cacher la cause de la vie étrange que vous avez embrassée ; si votre bannissement de la société, si votre retraite dans ces montagnes ont été, comme je le présume, la suite de quelque étourderie de jeunesse ; si vous avez, je ne dirai pas l'ombre d'un remords, mais l'apparence d'un regret de la vie que vous menez, j'engage ici, devant Dieu, ma parole de vous servir de protecteur et même de caution.

— Merci, señor ! j'accepte votre parole, quoique je doute qu'il soit au pouvoir d'un homme, excepté de celui qui a reçu de Dieu le suprême pouvoir, de me rendre dans le monde la place que j'y occupais, et, cependant, je n'ai aucune chose honteuse à me reprocher. Un sang ardent, un cœur trop prompt à s'enflammer, m'a poussé à certaines fautes, ces fautes m'ont poussé à des crimes. Aujourd'hui, les fautes sont commises, les crimes sont accomplis ; ce sont autant d'abîmes qui se sont creusés derrière moi ; de sorte que je ne puis revenir par la route déjà parcourue, et qu'il faudrait que quelque pouvoir surhumain me créât pour le retour une route différente de celle par laquelle je suis venu. Je pense parfois à la possibilité d'un pareil miracle ; je serais heureux de le voir s'accomplir, doublement heureux de le voir s'accomplir par vous et que ce fût à la suite d'un ange que je revinsse, comme le jeune Tobie, à la maison paternelle ! En attendant, j'espère, — car l'espoir est le dernier ami des malheureux, quoiqu'il soit aussi trompeur, plus trompeur souvent que les autres ! — j'espère, mais je ne crois pas. Je me laisse vivre, en m'enfonçant, chaque jour, dans le chemin plus aride et plus escarpé de la révolte contre la société et contre la loi. Je monte, et parce que je monte, je crois que je m'élève. J'ordonne, et parce que j'ordonne, je crois que je suis roi... Seulement, parfois, la nuit, dans mes heures de solitude, dans mes moments de tristesse, il m'arrive de réfléchir et de comprendre alors que, si l'on monte pour atteindre le trône, on monte aussi pour atteindre l'échafaud.

Doña Flor poussa un cri étouffé.

Don Inigo tendit la main au Salteador.

Mais celui-ci, sans accepter l'honneur que lui faisait le vieux gentilhomme, s'inclina en mettant une main sur sa poitrine, et en lui montrant de l'autre un fauteuil.

— Alors, vous allez tout me dire ? fit don Inigo, en s'asseyant.

— Tout, excepté le nom de mon père.

Le vieil hidalgo, à son tour, montra une chaise au jeune homme ; mais, au lieu de s'asseoir :

— C'est, non pas un récit, mais une confession que vous allez entendre, dit-il. A un prêtre, je ferais cette confession à genoux ; mais à un homme, cet homme fût-il don Inigo, fût-il le roi, je la ferai debout.

La jeune fille alla s'appuyer au fauteuil de son père, et le Salteador, humble mais debout, d'une voix triste mais calme, commença le récit suivant

VIII

LE RÉCIT

— Tenez, señor, commença le Salteador, je crois pouvoir affirmer ceci : c'est qu'il y a toujours, dans les commencements d'un homme devenu coupable, — si coupable que soit devenu cet homme, — une force indépendante de sa volonté, qui lui a fait faire les premiers pas hors du droit chemin.

« Pour faire dévier l'homme, il faut une main puissante, et quelquefois ce n'est pas de trop que la main de fer de la destinée !

« Mais, pour faire dévier l'enfant, dont la vue est faible, dont le pas est chancelant, il ne faut parfois qu'une haleine !

« Cette haleine souffla sur mon berceau.

« Cette haleine, ce fut l'indifférence, je dirai presque la haine de mon père à mon égard...

— Señor, murmura la jeune fille, ne commencez pas par accuser, si vous voulez que Dieu vous pardonne.

— Je n'accuse pas, que le Seigneur m'en garde ! mes fautes et mes crimes sont bien à moi, et, au jour du jugement dernier, je ne les rejetterai sur personne ; mais il faut que je dise ce qui est.

« Ma mère était autrefois une des plus belles jeunes filles de Cordoue, et, aujourd'hui, à quarante-trois ans, elle est encore une des plus belles femmes de Grenade.

« J'ai toujours ignoré les causes qui amenèrent son mariage avec mon père ; ce que je puis dire, et ce que j'ai toujours vu, c'est qu'ils vivaient plutôt en étrangers, l'un vis-à-vis de l'autre, qu'en mari et femme.

« Je naquis ; — j'ai souvent entendu dire à leurs amis communs qu'ils avaient espéré que ma naissance amènerait un rapprochement entre eux : il n'en fut rien ; froid pour la mère, mon père fut froid pour l'enfant, et, dès le jour où j'ouvris les yeux, je sentis que l'un de ces deux soutiens que Dieu a donnés à l'homme pour entrer dans la vie m'était enlevé !

« Il est vrai que, pour me faire oublier cette erreur commise en quelque sorte dans ma vie par la destinée, ma mère m'enveloppa d'un amour si puissant et si tendre, qu'il pouvait me tenir lieu de celui qui me manquait, et à lui seul compter pour deux.

« Mais, si fort que m'aimât ma mère, elle m'aimait d'un amour de femme ; il y a, dans l'affection un peu moins tendre mais plus robuste du père, quelque chose qui parle aux caprices de l'enfant, et aux passions du jeune homme, comme Dieu parle à l'Océan, pour lui dire : « Tu ne t'élèveras pas plus haut ! tu n'iras pas plus loin ! » Ces caprices pétris par la main d'un père, ces passions comprimées par la main d'un homme, prennent alors la forme que leur impose le moule de la société, tandis que tout déborde chez l'enfant élevé sous l'œil indulgent et conduit par la main vacillante de la femme. L'indulgence maternelle — sans limites comme l'amour — fit de moi ce cheval fougueux et emporté auquel, hélas ! il n'a fallu qu'un élan pour passer de la ville à la montagne.

« Au reste, si mon caractère perdit à cette liberté sans frein, ma force y gagna. N'ayant point la main sévère d'un père pour fermer sur moi la porte de la maison, raillant d'avance la faible réprimande qui m'attendait au retour, j'étais toujours errant en compagnie des montagnards de la sierra Morena. J'appris d'eux à attaquer le sanglier avec l'épieu, l'ours avec le poignard. A quinze ans, ces animaux, qui eussent été l'effroi d'un autre enfant du même âge, étaient pour moi des adversaires contre lesquels la lutte était plus ou moins longue, avec lesquels le combat était plus ou moins dangereux, mais qui étaient vaincus d'avance.

Dès qu'une trace s'offrait à ma vue dans la montagne, l'animal était reconnu, suivi, relancé, attaqué. Plus d'une fois j'entrai en rampant comme la couleuvre dans quelque caverne où, une fois entré, je n'avais plus pour guide et pour lumière que les yeux ardents de la bête féroce que j'y venais combattre. Oh ! c'était alors, — quoique nul, hors Dieu, ne fût témoin de ce qui allait se passer, dans les entrailles de la terre, entre l'animal et moi ; — c'était alors que mon cœur battait d'orgueil et de joie ! Comme ces héros d'Homère qui attaquaient l'ennemi de leur parole avant de l'attaquer de leur épée, de leur javelot ou de leur lance, moi, je raillais et je défiais le loup, le sanglier ou l'ours que j'étais venu chercher. Puis la lutte commençait entre l'homme et l'animal, lutte sombre et muette tant qu'elle durait, et qui se terminait par un rugissement d'agonie, et un cri de triomphe. Alors, comme l'Hercule dompteur de monstres, auquel je me comparais, je venais au jour, tirant après moi le cadavre du vaincu, que j'insultais dans ma joie sauvage, glorifiant mon triomphe dans quelque chant que j'improvisais et où j'appelais les torrents qui descendaient bondissants de la montagne mes amis, les aigles qui planaient au-dessus de ma tête, mes frères !

« Puis vint l'âge où à ces plaisirs succédèrent les passions, et où les passions suivirent leur cours avec le même emportement qu'avaient fait les plaisirs. Au jeu et à l'amour, ma mère essaya d'opposer, mais inutilement comme elle avait fait jusque-là, la faible digue de sa volonté. Puis elle appela mon père à son secours.

« Il était trop tard : mal habitué à obéir, je résistai même à la voix de mon père : D'ailleurs, cette voix, qui me parlait au milieu de la tempête, m'était inconnue. J'avais crû, j'avais grandi dans une direction fâcheuse ; l'arbrisseau eût plié, peut-être : l'arbre résista, inflexible, et continua de sentir circuler, sous son écorce rude et noueuse comme celle d'un chêne, la sève ardente du mal.

« Oh ! je ne vous dirai pas, — ce serait trop long, et, d'ailleurs, devant votre chaste fille, le respect me ferme la bouche, — je ne vous dirai pas par quelle série de querelles, d'orgies nocturnes, de folles amours, j'en arrivai à être pour mon père une cause de ruine, pour ma mère une source de douleurs. Non, je passe à travers les mille événements qui composent le tissu de ma vie, plus bariolée de querelles, de galanteries sous les balcons, de rencontres aux angles des rues, que ne l'est de ses tranchantes couleurs ce manteau qui m'enveloppe : je passe, dis-je, à travers ces mille événements pour arriver à celui qui a définitivement disposé de ma vie.

« J'aimais... Je croyais aimer une femme, la sœur d'un de mes amis. J'eusse juré, j'eusse soutenu au monde entier — pardon, señora, je ne vous avais pas vue ! — qu'elle était la plus belle des femmes, quand, une nuit, ou plutôt un matin, en rentrant chez moi, je trouvai à ma porte cet ami, le frère de celle que j'aimais, en selle sur un cheval, et tenant un second cheval en bride.

« J'eus le pressentiment qu'il avait pénétré le secret de mes amours.

« — Que fais-tu là ? lui demandai-je.

« — Tu le vois ; je t'attends.

« — Me voici.

« — As-tu ton épée ?

« — Elle ne me quitte jamais.

« — Monte sur ce cheval, et suis-moi.

« — Je ne suis pas, j'accompagne ou je précède.

« — Oh ! tu ne me précéderas pas, dit-il ; car je suis pressé d'arriver où je vais.

« Et il mit son cheval au galop.

« J'en fis autant du mien, et, côte à côte, ventre à terre, nous entrâmes dans la montagne.

« Au bout de cinq cents pas, nous arrivâmes à une petite clairière où l'herbe molle poussait sur une esplanade qui paraissait nivelée à la main.

« — C'est ici, dit don Alvar.

« C'était le nom de mon ami.

« — Soit ! répondis-je.

« — Descendez de cheval, don Fernand, dit-il, et tirez votre épée ; car vous vous doutez bien que c'est pour combattre, n'est-ce pas, que je vous ai conduit ici ?

« — Je m'en suis douté tout d'abord, lui répondis-je ; mais j'ignore ce qui peut avoir changé notre amitié en haine... Frères hier, ennemis aujourd'hui !

« — Ennemis, parce que nous sommes frères, justement ! dit don Alvar en tirant son épée ; frères par ma sœur !... Allons, l'épée à la main, don Fernand !

« — C'est, lui répondis-je, — et vous le savez, — une invitation que l'on ne m'a jamais faite deux fois ; mais, de votre part, cependant, j'attendrai que vous m'ayez dit la raison qui vous a fait me conduire sur ce terrain. Voyons, je voudrais savoir ce qui vous anime ainsi, don Alvar. Quels sujets de plainte avez-vous contre moi ?

« — J'en ai tant, que je voulais les taire ; car, en me les rappelant, je renouvelle mon injure, et je suis forcé de répéter le serment que j'ai fait de laver cette injure dans ton sang. Allons, l'épée hors du fourreau, Fernand !

« Je ne me reconnaissais plus, tant j'étais calme devant cette colère, insensible devant cette provocation.

« — Je ne me battrai pas avec vous, lui dis-je, que je ne sache pourquoi je me bats.

« Il tira de sa poche une liasse de lettres.

« — Connaissez-vous ces papiers ? demanda-t-il.

« Je frissonnai.

« — Jetez-les à terre, lui dis-je, et je les ramasserai.

« — Tenez, ramassez-les, et lisez.

« Il jeta les lettres à terre.

« Je les ramassai et je les lus ; elles étaient bien de moi.

« Il n'y avait pas moyen de nier... j'étais à la merci d'un frère offensé.

« — Oh ! malheur ! m'écriai-je, malheur à l'homme assez fou pour confier les secrets de son cœur et l'honneur d'une femme au papier ! c'est une flèche lancée dans les airs ; on sait d'où elle part, on ne sait pas où elle va tomber, ni qui elle peut atteindre !

« — Avez-vous reconnu ces lettres, don Fernand ?

« — Elles sont de ma main, don Alvar.

« — Alors, tirez donc votre épée, afin que l'un de nous reste ici mort, près de l'honneur mort de ma sœur.

« — Je suis fâché que vous vous y soyez pris ainsi, don Alvar, et que vous ayez rendu impossible, par votre menace, la proposition que j'avais peut-être à vous faire.

« — Oh ! lâche ! dit Alvar, qui, lorsqu'il voit le frère l'épée à la main, propose d'épouser la femme qu'il a déshonorée.

« — Vous savez que je ne suis pas un lâche, don Alvar ; d'ailleurs, si vous ne le savez pas, je vous l'apprendrai au besoin. Ecoutez-moi donc.

« — L'épée à la main !... Où le fer doit parler, la langue doit se taire !

« — J'aime votre sœur, don Alvar ; votre sœur m'aime, pourquoi ne vous appellerais-je pas mon frère ?

« — Parce que mon père m'a dit hier qu'il n'appellerait jamais son fils un homme perdu de vices, de dettes et de débauche !

« Mon sang-froid commençait à m'abandonner devant tant d'injures.

« — Votre père a dit cela, don Alvar ? m'écriai-je les dents serrées par la colère.

« — Oui, et je le redis après lui, et j'ajoute : L'épée à la main, don Fernand !

« — Tu le veux ?... répondis-je en mettant la main à la garde de mon épée.

« — L'épée à la main ! l'épée à la main ! répéta don Alvar ; ou ce n'est pas de la pointe, c'est du plat de la mienne que je te frapperai !

« J'avais résisté, convenez-en, señor don Inigo, car c'est la vérité même que je vous dis, j'avais résité autant que pouvait le faire un gentilhomme.

« Je tirai mon épée.

« Cinq minutes après, don Alvar était mort.

« Mort sans confession, et en me maudissant... C'est ce qui m'a porté malheur !....

Le Salteador s'arrêta un instant, laissant tomber, tout pensif, sa tête sur sa poitrine.

En ce moment, la jeune bohémienne parut à la fenêtre par laquelle était entré le bandit ; et, de cette voix pressée d'une personne qui apporte une nouvelle importante, elle prononça trois fois le nom de Fernand

Ce ne fut qu'à la seconde fois que le Salteador parut entendre, ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il se retourna.

Mais, quelque hâte que parût avoir Ginesta d'annoncer la nouvelle qu'elle apportait, le Salteador lui fit signe de la main d'attendre, et elle attendit.

— Je revins à la ville, continua don Fernand, et, ayant rencontré deux religieux sur ma route, je leur indiquai l'endroit où ils trouveraient le corps de don Alvar.

« C'était une chose toute simple qu'une rencontre entre deux jeunes gens, et qu'une mort par l'épée ; mais notre rencontre n'avait pas eu lieu dans les conditions ordinaires du duel. Le père de don Alvar, furieux de la perte de son fils unique, m'accusa d'assassinat.

« Hélas ! je dois le dire, j'étais mal sauvegardé par ma renommée ; l'accusation, tout infâme qu'elle était, trouva créance chez les magistrats ; l'alcade me décréta d'accusation, et trois alguazils se présentèrent chez moi pour m'arrêter.

« Je leur offris de me rendre à la prison, mais seul. Ils refusèrent. Je leur engageai ma parole de gentilhomme que je marcherais à cent pas derrière eux ou devant eux, à leur choix.

« Ils voulurent m'emmener de vive force.

J'en tuai deux, je blessai le troisième ; je sautai sur mon cheval sans bride et sans selle, ne prenant qu'une seule et unique chose, — la clef de la maison.

Je n'avais pas vu ma mère, et je voulais revenir pour l'embrasser encore une fois.

Deux heures après, j'étais en sûreté dans la montagne.

La montagne était pleine de bannis de toute espèce, qui tous, exilés comme moi pour quelque démêlé avec la justice, n'avaient plus rien à attendre de la société, et qui tous brûlaient du désir de lui rendre le mal qu'elle leur avait fait.

Il ne manquait à ces hommes qu'un chef, pour organiser une puissance terrible.

Je me proposai pour être ce chef. Ils acceptèrent... Vous savez le reste.

— Et avez-vous revu votre mère ? demanda doña Flor.

— Merci, dit le Salteador, vous me regardez encore comme un homme.

La jeune fille baissa les yeux.

— Oui, dit-il, je l'ai revue, non pas une fois, mais dix fois, vingt fois ! Ma mère, c'est le seul lien qui me rattache au monde ! Une fois par mois, sans jour fixe, — car tout dépend de la surveillance éveillée autour de nous, — une fois par mois, quand la nuit est venue, je quitte la montagne, et, sous un costume de montagnard, enveloppé dans un grand manteau, je traverse la vega, et, sans être vu — ou, si je suis vu, sans être reconnu, du moins jusqu'ici, — je rentre dans cette maison qui ne m'a jamais été si chère que depuis que j'en suis exilé, je monte l'escalier, j'ouvre la porte de la chambre de ma mère, je m'avance sans bruit, et je la réveille en l'embrassant au front.

Alors, je m'assieds sur son lit, je passe la nuit comme au temps de ma jeunesse, les mains dans ses mains, la tête sur sa poitrine.

Puis quand j'ai passé la nuit ainsi, en parlant des jours écoulés du temps où j'étais innocent et heureux, elle m'embrasse à son tour au front, et il me semble que ce baiser me réconcilie avec la nature, avec les hommes, avec Dieu.

— Oh ! mon père, mon père ! entendez-vous ? dit doña Flor en essuyant deux larmes qui roulaient sur ses joues.

— C'est bien, dit le vieillard, vous reverrez votre mère, non pas la nuit, non pas furtivement, mais à la lumière du jour, et à la face de tous ; j'y engage ma foi de gentilhomme.

— Oh ! murmura doña Flor en embrassant don Inigo, vous êtes bon, cent fois bon, mon père !

— Don Fernand, répéta la petite bohémienne avec le ton de la plus vive inquiétude, ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance ; écoutez-moi, par grâce, écoutez-moi !

Mais comme la première fois, seulement d'un geste plus impérieux, le Salteador lui ordonna d'attendre.

— Nous vous laissons, señor, dit don Inigo, et nous emportons le souvenir de votre courtoisie.

— Alors, dit le Salteador, entraîné par cette sympathie étrange qu'il éprouvait pour don Inigo, alors vous me pardonnez.

— Non seulement nous vous pardonnons, mais encore nous nous tenons pour vos obligés, et, avec l'aide de Dieu, je vous donnerai, moi particulièrement, je l'espère, une preuve de ma reconnaissance.

— Et vous, señora, demanda le Salteador d'une voix timide, partagez-vous les sentiments du seigneur don Inigo ?

— Oh ! oui, s'écria vivement doña Flor, et, si je pouvais, moi aussi, vous donner une preuve...

Et elle regarda autour d'elle comme pour chercher par quel moyen visible, par quel preuve palpable elle pourrait exprimer sa reconnaissance au jeune homme.

Le Salteador comprit son intention ; il vit sur l'assiette le bouquet qui avait été cueilli par Amapola pour don Ramiro.

Il prit le bouquet et le présenta à doña Flor.

Celle-ci consulta son père du regard ; don Inigo fit un signe de consentement.

Elle prit une fleur dans le bouquet.

C'était une anémone, fleur de tristesse.

— Mon père a promis de vous payer sa rançon, dit-elle ; voici la mienne.

Et elle présenta la fleur au Salteador.

Celui-ci prit la fleur, la posa respectueusement sur ses lèvres, puis la plaça sur sa poitrine, et ferma son pourpoint par-dessus.

— Au revoir, dit don Inigo, et, j'ose vous l'affirmer d'avance, à bientôt !

— Faites dans votre bonté, señor, et que Dieu vous seconde dans sa miséricorde.

Puis, haussant la voix :

— Vous êtes libres, sortez, dit-il, et quiconque ne s'écartera point de dix pas de votre chemin est un homme mort.

Don Inigo et sa fille sortirent.

Sans quitter sa place, le Salteador les vit, à travers la fenêtre de la salle donnant sur la cour, remonter sur leurs mules, et sortir de la venta.

Alors, le jeune homme tira l'anémone de sa poitrine, et la baisa une seconde fois avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

En ce moment, il sentit une main qui se posait doucement sur son épaule.

C'était celle de Ginesta, qui, légère comme un oiseau, avait escaladé sans bruit la fenêtre, et qui venait, don Inigo et doña Flor partis, réclamer une attention que le Salteador n'avait pas voulu lui accorder en leur présence.

Elle était pâle comme la mort.

— Que me veux-tu ? demanda le Salteador.

— Je veux te dire que les soldats du roi ne doivent pas être, maintenant, à un quart de lieue d'ici, et qu'avant dix minutes, tu seras attaqué !

— Tu es sûre de ce que tu m'annonces, Ginesta ? demanda le Salteador en fronçant le sourcil.

Comme il achevait ces mots, le bruit d'une fusillade éclata.

— Tiens, dit Ginesta, entends-tu ?

— Aux armes ! s'écria le Salteador en s'élançant hors de l'appartement ; aux armes !

IX

LE CHÊNE DE DOÑA MERCÉDÈS

Voici ce qui était arrivé.

Don Inigo avait parlé d'un détachement des troupes du roi qu'il avait rencontré un peu avant d'Alhama, et dont il connaissait le chef.

Les bandits, en effet, avaient, on se le rappelle, reconnu en riant que ce détachement avait passé la veille.

Ce détachement, composé de quatre cents hommes à peu près, avait ordre de fouiller la montagne, et, à quelque prix que ce fût, de la nettoyer de la troupe de bandits qui l'infestait.

Il y avait une prime de cent philippes d'or pour chaque bandit mort ou vivant dont on justifierait à l'autorité, et une prime de mille philippes d'or pour le chef.

Le roi don Carlos avait juré qu'il anéantirait le brigandage en Espagne, et le rejetterait de sierras en sierras jusqu'à ce qu'il le poussât dans la mer.

Depuis deux ans et demi qu'il avait mis le pied en Espagne, il avait poursuivi ce dessein avec l'entêtement qui était un des caractères distinctifs de son génie, et il avait acculé les derniers bandits à la sierra Nevada, qui est elle-même acculée à la mer.

Il touchait donc à la réalisation de sa volonté.

Le chef du détachement envoyé la veille s'était contenté d'explorer la route ; il n'avait rien trouvé d'extraordinaire sur cette route qu'une venta à la porte de laquelle son détachement avait fait halte et s'était rafraîchi ; mais la venta n'était habitée que par l'hostalero et par les commensaux ordinaires d'une auberge andalouse ; l'hostalero avait la figure ouverte, accorte, avenante, plus que n'a d'habitude un aubergiste espagnol ; aucun signe ne désignait particulièrement la venta comme un lieu de rassemblement ; le chef avait donné ordre de continuer le chemin, et le détachement avait passé outre.

Il avait été jusqu'à Alhama sans rien découvrir de particulier, à l'exception des croix plus ou moins pressées aux bords des chemins ; mais les croix sont choses si communes en Espagne, que les soldats ne leur avaient accordé qu'une attention secondaire.

A Alhama, le commandant du détachement avait pris des informations, et il avait été averti de concentrer toute son attention sur la venta du *Roi more*, qu'on lui indiquait à la fois comme le centre des opérations et le repaire des bandits. Il en était résulté que, sans perdre de temps, le chef de l'expédition était revenu sur ses pas, et avait donné ordre à ses hommes de le suivre.

Il y avait six lieues d'Alhama à la venta du *Roi more*, et la moitié de cette distance était déjà franchie par le détachement, lorsque les soldats virent venir à eux, emportés par la course furieuse du désespoir, le serviteur de don Inigo, qui, blessé et tout sanglant, fuyait en appelant du secours.

Cet homme raconta ce qui venait d'arriver.

Comme don Inigo l'avait dit, le capitaine qui commandait le détachement était un gentilhomme de sa connaissance. A la nouvelle du danger que courait l'illustre hidalgo et la belle doña Flor, sa fille, il avait ordonné au détachement de se remettre en marche, et de doubler le pas.

Du haut du rocher ou elle était restée, Ginesta avait aperçu de loin la tête de la colonne; se doutant de la cause qui ramenait le détachement, tremblant pour la sûreté du Salteador, elle avait pris sa course vers la venta, était entrée par la porte du jardin, — la même qui avait donné passage à Fernand, — était arrivée à la fenêtre qu'il avait brisée et franchie, et, là, maintenue par le geste qui lui ordonnait d'attendre, elle avait entendu et vu ce qui s'était passé entre le jeune homme et les prisonniers, et surtout entre Fernand et doña Flor.

Pâle, la mort dans le cœur, Ginesta avait à son tour franchi la fenêtre et annoncé au Salteador la venue des troupes du roi.

Le Salteador s'était élancé hors de la chambre en criant « Aux armes! »

Il croyait trouver ses compagnons dans la cuisine; la cuisine était vide.

Il courut vers la cour; il n'y avait personne dans la cour.

En deux bonds il fut à la porte de la venta.

A la porte de la venta, il trouva une arquebuse jetée à terre, et près de l'arquebuse, un de ces baudriers du XVIe siècle auquel pendaient des cartouches toutes préparées.

Il ramassa l'arquebuse, passa le baudrier autour de son cou, et, se redressant de toute sa hauteur, chercha des yeux où étaient ses compagnons.

La fusillade que l'on avait entendue s'était aussitôt éteinte; preuve que ceux sur lesquels elle était dirigée n'avaient opposé qu'une légère résistance.

Tout à coup, au sommet du petit monticule, le Salteador vit apparaître l'avant garde des troupes royales.

Il se retourna pour voir s'il était complètement abandonné.

Ginesta était seule derrière lui, pâle, les mains jointes; elle le suppliait de fuir avec la pantomime éloquente de la terreur.

— Il le faut bien, murmura le Salteador, puisque les misérables m'ont abandonné!

— Peut être te rejoindront-ils dans la montagne, hasarda timidement Ginesta en tirant Fernand en arrière.

Cette possibilité parut rendre l'espérance à Fernand.

— En effet, dit-il, c'est possible.

Et, rentrant dans la cour, il ferma devant lui la porte massive, à laquelle il mit sa barre de fer.

Puis, toujours suivi de Ginesta, il entra dans la cuisine, passa de la cuisine dans une espèce de petite office, leva une trappe qu'il laissa tomber derrière lui quand la petite bohémienne fut passée, ferma cette trappe au verrou, et, sans autre lumière que celle de la mèche de son arquebuse, il s'engagea dans l'escalier, et, de l'escalier, dans le souterrain qui y faisait suite.

C'était le souterrain auquel les bandits avaient fait allusion quand ils avaient initié don Inigo à leurs moyens de défense et de fuite.

Au bout de cinq minutes, le Salteador et la bohémienne étaient arrivés à l'autre extrémité du souterrain. Fernand souleva de ses épaules vigoureuses une seconde trappe dissimulée à l'extérieur par une roche plate et couverte de mousse.

Les fugitifs étaient dans la montagne.

Le Salteador respira à pleine poitrine.

— Ah! dit-il, on est libre ici!

— Oui, répondit Ginesta; mais ne perdons pas de temps.

— Où veux-tu aller?

— Au chêne de doña Mercédès.

Fernand tressaillit.

— Allons, dit-il, peut être la vierge sous l'invocation de laquelle il est placé me portera-t-elle bonheur.

Tous deux, ou plutôt tous trois, — car la chèvre avait suivi les deux fugitifs — s'enfoncèrent donc à l'instant même dans le maquis, ayant soin de ne prendre d'autre chemin que les passées des animaux sauvages, passées, du reste, si fréquentées et si bien frayées, que c'étaient de véritables routes.

Seulement, dans ces routes, il fallait, comme les animaux qui les fréquentaient, marcher la tête courbée jusqu'à terre; en certains endroits même où les branches s'étaient rejointes, il fallait se glisser en rampant; mais plus les passages étaient difficiles, plus la forteresse naturelle dans laquelle s'engageaient le bandit et la bohémienne présentait de sécurité.

On marcha ainsi trois quarts d'heure; toutefois, il ne faudrait pas mesurer la distance parcourue au temps écoulé: la difficulté de la route retardait la marche et, au bout de trois quarts d'heure, à peine les deux fugitifs avaient-ils fait une demi-lieue.

Mais, cette demi-lieue, il eût fallu à d'autres qu'eux, c'est-à-dire à des hommes étrangers à la montagne ou peu familiers avec les passées des cerfs, des ours et des sangliers, une journée pour la faire.

Au reste, plus ils avançaient, plus le maquis devenait impénétrable, et, cependant, ni Fernand ni Ginesta ne donnaient la moindre marque d'hésitation. On voyait qu'ils marchaient tous deux vers un but connu, plus perdus au milieu de ces lentisques, de ces arbousiers et de ces myrtes gigantesques, que ne le sont les navigateurs en ces sur les mers infinies où ils ont au moins pour les guider la boussole et les constellations.

Enfin, après avoir percé une dernière enceinte de charmille qu'on eût crue impénétrable même à l'œil, ils se trouvèrent dans une petite clairière d'une vingtaine de pieds de diamètre, au milieu de laquelle s'élevait un chêne au tronc duquel était fixée dans sa châsse de bois doré une petite statuette de sainte Mercédès patronne de la mère de Fernand.

Fernand avait mis cet arbre, à l'ombre duquel il venait souvent rêver et dormir, et qu'il appelait sa maison d'été, sous l'invocation de la patronne de sa mère, ou plutôt sous l'invocation de sa mère elle même, pour laquelle il avait bien autrement de religion et de respect que pour la sainte dont elle portait le nom.

Les deux fugitifs étaient arrivés au terme de leur course, et il était évident qu'à moins d'être trahis, ils étaient là, pour le moment, en parfaite sûreté.

Nous disons *à moins d'être trahis*, car les bandits connaissaient cette retraite de leur chef, quoiqu'ils n'y vinssent jamais sans être appelés; c'était une espèce d'asile où Fernand, dans ses heures de tristesse, venait redemander le monde évanoui du passé, et, couché dans son manteau, cherchant à travers les feuilles immobiles du chêne quelque lambeau de ce ciel qui s'étendait au-dessus de sa tête bleu comme les ailes de l'Espérance, évoquer les souvenirs souriants de son enfance, qui faisaient un si grand contraste avec ceux que, jeune homme, il amassait terribles et sanglants pour sa vieillesse.

Quand il avait quelque ordre à donner, quelque renseignement à recevoir, il prenait dans le creux de l'arbre un cor d'argent admirablement travaillé par quelque ouvrier more, en tirait un son aigu et prolongé, s'il n'avait affaire qu'à un de ses compagnons, deux, s'il avait besoin de dix hommes; trois, s'il appelait à lui toute la troupe.

Son premier soin, en entrant dans la clairière, fut d'aller droit à la châsse de la sainte, dont il baisa les pieds, puis il s'agenouilla, faisant une courte prière, tandis que moitié païenne encore, Ginesta, debout, le regardait; puis, se relevant, il fit le tour d'une portion du tronc de l'arbre, prit dans le trou déjà indiqué par nous le cor d'argent, et, l'approchant de ses lèvres, il en tira trois cris aussi aigus, aussi perçants, aussi prolongés, que ceux qui allèrent, à cinq lieues du val de Roncevaux, faire tressaillir Charlemagne au milieu de son armée, quand, s'arrêtant tout à coup, il dit « Messeigneurs, c'est mon neveu Roland qui m'appelle à son secours! »

Mais les trois sons éclatèrent, s'éloignèrent et s'éteignirent vainement; personne ne vint.

Il n'y avait pas à supposer que les bandits n'eussent point entendu; le cor de Fernand avait son écho à plus d'une lieue dans la montagne.

Ou les bandits étaient pris, ou ils trahissaient leur chef, ou, reconnaissant toute résistance inutile, vu le nombre des assaillants, ils avaient jugé plus prudent de rester disséminés, et d'essayer de fuir chacun de son côté.

Fernand, pendant un quart d'heure à peu près, attendit debout et appuyé au tronc de l'arbre l'effet de son appel, mais, voyant que tout demeurait silencieux autour de lui, il jeta sa mante à terre et se coucha dessus.

Ginesta vint s'asseoir près de lui.

Fernand la regarda avec une tendresse infinie; seule, la petite bohémienne lui était restée fidèle.

Ginesta sourit doucement.

Il y avait dans ce sourire une promesse de dévouement éternel.

Fernand étendit le bras, prit dans sa main la tête de la jeune fille, et approcha de ses lèvres le front de la bohémienne.

Au moment où les lèvres du Salteador et le front de Ginesta se rencontrèrent, la jeune fille poussa un cri dans lequel il y avait presque autant de douleur que de joie.

C'était la première caresse qu'elle reçût de Fernand.

Elle demeura pendant quelques instants les yeux fermés, la tête renversée contre le tronc rugueux du chêne, la bouche ouverte, la poitrine sans respiration, comme si elle eût été évanouie.

Le jeune homme la regarda d'abord avec étonnement, puis avec inquiétude, puis, doucement:

— Ginesta! dit-il.

La bohémienne souleva sa tête comme une enfant que

la voix de sa mère tire du sommeil, ouvrit lentement ses beaux yeux, puis regardant le Salteador :

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

— Que t'est-il donc arrivé, mon enfant? demanda Fernand.

— Je ne sais, répondit la jeune fille. Seulement, j'ai cru que j'allais mourir...

Et, se levant toute chancelante, elle s'éloigna lentement du chêne de doña Mercédès, et disparut dans le maquis, serrant sa tête entre ses mains, et toute prête à fondre en larmes, quoique jamais elle n'eût éprouvé un pareil sentiment de joie et de bonheur.

Le Salteador la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu ; mais, comme la chèvre restait près de lui au lieu de suivre sa maîtresse, il jugea que la jeune fille n'était point allée bien loin.

Alors, il poussa un soupir, s'enveloppa de sa mante, et se coucha à son tour, les yeux fermés, et comme s'il voulait dormir.

Au bout d'une heure à peu près de sommeil ou de rêverie, il s'entendit appeler d'une voix tendre quoique pressante.

La bohémienne était debout devant lui dans la demi-obscurité du crépuscule, le bras étendu vers le couchant.

— Eh bien, demanda Fernand, qu'y a-t-il ?

— Regarde ! dit la bohémienne.

— Oh ! dit le bandit en se levant vivement, le soleil est bien rouge ce soir à son coucher. Cela nous annonce du sang pour demain.

— Tu te trompes, reprit Ginesta ; ces lueurs ne sont pas celles du soleil qui se couche.

— Qu'est-ce donc ? demanda le bandit respirant une odeur de fumée, et écoutant un pétillement lointain.

— Ce sont les lueurs de l'incendie, répondit la bohémienne. Le feu est dans la montagne !

En ce moment, un cerf tout effaré, suivi d'une biche et d'un faon, passa comme l'éclair, fuyant de l'occident à l'orient.

— Viens, Fernand ! dit Ginesta ; l'instinct de ces animaux est plus sûr que la sagesse de l'homme, et, en nous indiquant de quel côté il faut fuir, il nous apprend qu'il n'y a pas un instant à perdre.

C'était sans doute aussi l'avis de Fernand ; car, passant son cor en sautoir, s'enveloppant de son manteau, prenant son arquebuse à la main, il s'élança dans la direction que suivaient le cerf, la biche et le faon.

Ginesta et sa chèvre marchaient devant lui.

X

LE FEU DANS LA MONTAGNE

Le Salteador, la bohémienne et la chèvre firent à peu près cinq cents pas ainsi. Mais tout à coup, la chèvre s'arrêta, se dressa sur ses deux pattes de derrière, flaira le vent et s'arrêta indécise.

— Eh bien, Maza, qu'y a-t-il ? demanda la jeune fille.

La chèvre secoua la tête comme si elle eût entendu, et bêla comme si elle eût voulu répondre.

Le Salteador écouta, et respira l'air de la nuit, qui passait chargé de senteurs résineuses.

L'obscurité s'était faite aussi épaisse qu'elle peut le devenir en Espagne pendant une belle nuit d'été.

— Il me semble, dit le Salteador, que j'entends le même pétillement, et que je sens la même odeur de fumée. Nous serions-nous trompés, et, au lieu de fuir l'incendie, irions-nous au-devant de lui ?

— L'incendie était là, dit Ginesta en indiquant le couchant, et nous l'avons fui en ligne aussi droite qu'il était possible de le faire.

— Tu es sûre ?

— Voici l'étoile Aldebaran, qui était et qui est encore à notre droite ; il faut que le feu ait pris à deux endroits de la montagne.

— Ait pris ou ait été mis, murmura Fernand, qui commençait à soupçonner la vérité.

— Attends, dit Ginesta, je vais te le dire.

Et la fille de la montagne, à qui la montagne, avec ses gorges, ses pics, ses maquis, ses vallées et ses cavernes, était aussi familière que l'est à un enfant le parc du château où il a été élevé, bondit en avant, atteignit la base d'un rocher presque à pic, monta le long des aspérités de granit et surmonta bientôt la cime du roc comme une statue surmonte son piédestal.

Il ne lui avait fallu que cinq secondes pour monter ; il ne lui en fallut qu'une pour redescendre.

— Eh bien ? demanda le Salteador.

— Oui, dit-elle.

— Le feu ?

— Le feu !

Puis, indiquant le sud :

— Par ici, dit-elle ; il nous faut passer dans l'intervalle avant que les deux extrémités de la flamme se rejoignent.

Plus on s'enfonçait vers le midi, plus la végétation devenait sauvage et épaisse : c'étaient les hauts ronciers où se tenaient d'ordinaire les sangliers, les loups et les chats sauvages ; il était rare que les faibles animaux, tels que les daims et les chevreuils, se hasardassent sur le territoire de leurs terribles ennemis, et, cependant, on voyait passer, comme des éclairs fauves, des hordes effarouchées de ces animaux, que l'incendie avait mis sur pied, et qui fuyaient dans la direction qui leur promettait un passage.

— Par ici ! par ici ! disait Ginesta ; ne crains rien, Fernand, voilà notre guide.

Et elle montrait l'étoile aux triples couleurs sur laquelle elle dirigeait sa marche.

— Tant qu'elle sera autant à notre gauche qu'elle était tout à l'heure à notre droite, continua la bohémienne, nous serons dans le bon chemin.

Au bout de dix minutes de marche, l'étoile se voila.

— Oh ! dit Fernand, allons-nous avoir de l'orage ? Ce serait beau de voir lutter le feu et l'eau dans la montagne.

Mais Ginesta s'était arrêtée, et, saisissant le poignet de Fernand :

— Ce n'est point un nuage qui voile l'étoile, dit-elle.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est la fumée !

— Impossible ! le vent vient du midi.

En ce moment, un loup hurlant, et jetant la flamme par les yeux, passa à quelques pas des deux jeunes gens, sans faire attention à la chèvre, et courant du midi au nord.

De son côté, la chèvre ne fit point attention au loup : elle paraissait occupée d'un autre danger.

— Le feu ! le feu ! s'écria Ginesta ; nous arrivons trop tard, nous avons devant nous une muraille de feu !

— Attends, dit Fernand, nous allons bien voir.

Et, saisissant les premières branches d'un sapin, il commença de monter dans l'arbre.

Mais à peine son pied avait-il quitté la terre, qu'un rugissement terrible se fit entendre au-dessus de sa tête.

Ginesta tira le jeune homme à elle avec terreur, et lui montra à quinze pieds dans les branches de l'arbre une masse sombre qui se détachait sur l'azur du ciel.

— Oh ! dit Fernand, tu as beau rugir ; vieil ours du Mulahacen, tu ne feras pas reculer l'incendie, et tu ne me ferais pas reculer plus que lui, si j'avais le temps...

— Au nord ! au nord ! cria Ginesta, c'est le seul passage qui reste ouvert.

Et, en effet, tous les habitants de la montagne, cerfs, biches, chevreuils, daims, sangliers, chats-tigres, s'élançaient du seul côté où la flamme ne parût pas encore. Des bandes de pintades et de perdrix, qui se levaient devant le feu, volaient au hasard, se heurtant aux branches, tombant étourdies aux pieds des fugitifs, tandis que les oiseaux de nuit, rois de l'obscurité, saluaient de cris rauques et effarés ce jour étrange qui semblait se lever de la terre au lieu de descendre du ciel.

— Viens, Fernand ! viens, criait Ginesta, viens !

— Où ? de quel côté ? demanda Fernand commençant à s'effrayer véritablement, moins pour lui, peut-être, que pour la jeune fille, qui, en s'attachant à lui, partageait un danger qu'elle eût pu fuir en restant dans la venta.

— Par ici ! par ici ! voilà l'étoile du nord devant nous. D'ailleurs, suivons la chèvre, son instinct nous guidera.

Et tous deux se mirent à courir dans la direction que leur indiquaient, non seulement l'animal familier qui s'était fait le compagnon de leur fuite, mais encore les animaux sauvages qui passaient comme emportés par l'haleine brûlante du siroco.

Tout à coup, la chèvre s'arrêta.

— Il est inutile de fuir plus longtemps, dit Fernand, nous sommes dans un cercle de feu.

Et Fernand s'assit sur un rocher, comme jugeant inutile d'aller plus loin.

La jeune fille fit encore cent pas en avant afin de s'assurer si Fernand avait dit la vérité ; puis, comme, d'abord, la chèvre était restée en arrière, comme, ensuite, l'animal s'était arrêté tout à fait, elle revint sur ses pas, et rejoignit Fernand, qui, la tête dans ses mains, paraissait décidé à attendre, sans faire un pas de plus, le dénoûment de la terrible catastrophe.

D'ailleurs, il n'y avait plus de doute à conserver ; dans la circonférence d'une lieue à peu près, le ciel apparaissait tout sanglant à travers un nuage de fumée.

Un sifflement terrible se faisait entendre, se rapprochant rapidement, et indiquant les progrès de l'incendie.

La jeune fille resta un instant debout près du Salteador, le couvrant d'un regard plein d'amour

Quelqu'un qui eût pu lire dans sa pensée, y eût vu peut-être la crainte que devait inspirer une situation aussi désespérée, mais en même temps le secret désir d'envelopper le jeune homme dans ses bras, et de mourir là, à cette place, avec lui, sans faire l'ombre d'un effort pour se sauver.

Cependant, elle parut vaincre cette tentation, et, poussant un soupir :

— Fernand ! murmura-t-elle.

Le Salteador releva la tête.

— Nous sommes sauvés, Fernand ! je réponds de tout, répliqua la bohémienne.

Fernand se leva, doutant des paroles qu'il venait d'entendre.

— Viens ! viens ! dit-elle ; et puisque tu ne regrettes que ta mère, je ne veux pas que ta mère te pleure.

Et, saisissant le jeune homme par la main, elle l'entraîna dans une direction nouvelle.

Le jeune homme la suivit machinalement, et, cependant, avec cette ardeur instinctive que tout être créé met à la conservation de sa vie.



Le pied manqua au hardi jeune homme.

— Pauvre Ginesta, dit-il, si jeune, si belle, si bonne, et c'est moi qui serai cause de ta mort !.. Ah ! je suis véritablement maudit !

— Regrettes-tu la vie, Fernand ? demanda l'enfant, d'une voix qui signifiait : « Je ne la regrette pas, moi. »

— Oh ! oui, oui ! s'écria le jeune homme ; oh ! oui, je l'avoue, je la regrette.

— Pour qui ? demanda Ginesta

Le jeune homme, seulement alors peut-être, lut ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille.

— Pour ma mère, répondit-il.

L'enfant poussa un cri de joie

— Merci, Fernand ! dit-elle ; suis-moi.

— Pourquoi faire, te suivre ?

— Suis-moi, te dis-je !

— Eh ! ne vois-tu pas que nous sommes perdus ! dit Fernand en haussant les épaules.

On eût dit qu'en voyant suivre aux fugitifs cette direction nouvelle, la chèvre elle-même reprenait espoir, et consentait de nouveau à leur servir de guide, tandis que les autres animaux effarés, se sentant pris dans un cercle de feu, ne suivaient plus aucune direction, courant au hasard, et se croisant en tous sens.

Le sifflement de l'incendie se rapprochait de plus en plus et l'atmosphère que l'on respirait commençait à devenir brûlante.

Tout à coup le sifflement de la flamme sembla augmenter de force et, à chaque pas que faisaient les fugitifs dans la direction qu'ils suivaient, devenir plus intense

Fernand arrêta la jeune fille

— Mais le feu est là ! l'entends-tu ? l'entends-tu ? s'écria-t-il en étendant la main dans la direction d'où venait le bruit

— Se peut-il, Fernand, dit en riant la bohémienne, que tu

sois encore si peu habitué aux rumeurs de la montagne, que tu prennes le mugissement d'une cataracte pour le sifflement d'un incendie ?

— Oh ! dit Fernand en reprenant sa course, oui, c'est vrai, tu as raison ; nous pouvons échapper au feu en suivant le lit du torrent, et passer entre deux rideaux de flammes, comme les Israélites, par la protection du Seigneur, sont passés entre deux murailles d'eau. Mais crois-tu que le lit du torrent ne soit pas gardé ?

— Viens toujours, insista la jeune fille ; ne t'ai-je pas dit que je répondais de tout ?

Et elle entraîna Fernand vers le plateau, d'où tombait, écharpe transparente jetée aux flancs de la montagne, le jour comme un arc-en-ciel, la nuit comme un rayon de lune, la puissante cascade, qui, après avoir rebondi, à vingt-cinq pieds au-dessous de sa chute, sur un rocher où elle brisait sa masse liquide avec un bruit pareil à celui du tonnerre, rejaillissait de nouveau en écume dans un abîme de trois ou quatre cents pieds, au fond duquel, se creusant un lit, elle formait un torrent qui s'en allait, grondant et furieux, se jeter à trois lieues de là dans le Xenil, entre Armilla et Santa-Fé.

Au bout de quelques minutes de marche, les fugitifs eurent atteint le plateau d'où la cascade s'élançait dans le précipice.

Ginesta voulait commencer à l'instant même la formidable descente ; mais Fernand l'arrêta. A peu près rassuré sur sa vie et sur celle de sa compagne, il ne pouvait, poète avant tout, résister au désir de mesurer dans toute sa grandeur le péril auquel il allait échapper.

Il y a, pour certains cœurs, une volupté terrible dans ces sortes d'émotions.

C'est qu'aussi, il faut en convenir, le spectacle était magnifique. Le cercle de flamme s'était à la fois resserré vers le centre, et agrandi à la circonférence. Un immense ruban de feu qui allait toujours s'élargissant enveloppait la montagne, et se rapprochait avec rapidité des fugitifs.

De temps en temps, l'incendie gagnait le pied d'un grand pin, se tordait ainsi qu'un serpent autour de sa tige, courait le long de ses branches, et l'illuminait comme un de ces ifs destinés aux illuminations des fêtes royales. Pendant un instant la flamme brillait pétillante ; puis, tout à coup, le géant de feu manquait par sa base, et tombait au milieu du gigantesque foyer, faisant jaillir jusqu'au ciel comme une éruption d'étincelles.

Une autre fois, la flamme atteignait une ligne de lentisques résineux, et, alors, elle courait, rapide comme une traînée de poudre, perçant d'une lance de flamme le sombre et vert tapis qui ouatait les flancs de la montagne.

Une autre fois encore, un rocher, tout chargé de lièges embrasés, se détachait de quelque sommet dont la terre, desséchée par l'ardeur des flammes, n'avait plus la force de le retenir, et roulait bondissant comme une cascade de feu jusqu'au fond de quelque gorge où il s'arrêtait, allumant à l'instant même autour de lui un nouvel incendie.

Le jeune homme resta un moment en extase devant cette mer de lave qui rongeait rapidement de ses dents de feu l'île de verdure du sommet de laquelle il contemplait les progrès de l'ardente marée qui, avant une demi-heure, devait l'avoir dévorée tout entière.

De cette partie encore intacte sortaient des cris de toute espèce, bramements de cerf, hurlements de loup, miaulements de chat-tigre, grognements de sanglier, glapissements de renard ; et, s'il eût fait jour, on eût certainement vu tous ces animaux, sans haine les uns pour les autres, préoccupés seulement du danger qui les réunissait dans cet étroit espace, sillonner d'une course insensée le maquis, sur lequel s'étendait déjà une vapeur chaude et flottante, précurseur de l'incendie.

Mais comme si elle eût plus craint pour Fernand que Fernand ne craignait pour elle, Ginesta, au bout d'un instant, tira le jeune homme de son vertigineux éblouissement, et, le rappelant au sentiment de sa situation, lui donna l'exemple de ce qu'il lui restait à accomplir en lui faisant signe de la suivre, et en se hasardant la première dans le précipice.

XI

LE NID DE LA COLOMBE

Cette descente, qui semblait familière à Ginesta, était dangereuse même pour Fernand, et eût été impossible à tout autre.

Une blanche vapeur roulant aux flancs de la montagne, soutenue par le souffle du vent, n'eût pas été plus légère et plus gracieuse que ne l'était la jeune bohémienne posant son pied sur les aspérités à peine sensibles du rocher taillé presque à pic.

Par bonheur, de place en place, dans les gerçures du granit, poussaient des touffes de myrtes, de lentisques et d'arbousiers, qui pouvaient à la rigueur servir de point d'appui au pied de Fernand, tandis que ses doigts s'accrochaient aux lianes qui rampaient le long de la muraille, comme de gigantesques mille-pieds.

Il y avait des moments où la chèvre elle-même paraissait embarrassée, et s'arrêtait hésitante ; alors, c'était Ginesta qui, sans qu'on pût deviner comment, la précédait et lui montrait, pour ainsi dire, le chemin.

De temps en temps, elle se tournait, encourageant Fernand du geste ; — car la voix était devenue inutile au milieu du bruit que faisaient le mugissement de la cataracte, le sifflement des flammes, et les cris désespérés des animaux sauvages, de plus en plus resserrés par le cercle de l'incendie.

Plus d'une fois, la jeune fille s'arrêta tremblante, en voyant Fernand suspendu sur l'abîme, au-dessus duquel on eût dit qu'elle était soutenue par des ailes d'oiseau ; plus d'une fois elle étendit les mains vers lui ; plus d'une fois elle remonta d'un pas ou deux, comme pour lui offrir l'appui de son bras.

Mais lui, honteux d'être devancé par une femme qui semblait ne voir qu'un jeu là où il y avait, non pas une fois, mais vingt fois danger de mort ; lui, rappelant toute sa force, toute son intrépidité, tout son sang-froid, suivait la chèvre et la jeune fille dans la fantastique descente.

Arrivée à vingt-cinq pieds environ, c'est-à-dire à la hauteur où la cascade se brisait sur le rocher, la bohémienne cessa de descendre verticalement, coupant la montagne en biais, et se rapprochant de la chute d'eau dont elle s'était d'abord éloignée par précaution, la poussière d'eau qui s'échappait de la trombe liquide rendant, par l'humidité qu'elle répandait, les pierres qui avoisinaient la cataracte plus glissantes et, par conséquent, plus dangereuses.

Au reste, l'incendie jetait une si vive lueur, qu'il éclairait le chemin escarpé presque aussi splendidement que l'eût fait la lumière du soleil.

Mais peut-être, au lieu de diminuer le danger, cette lumière le faisait-elle plus grand encore, en le rendant visible.

Fernand commençait à comprendre le projet de Ginesta ; bientôt, d'ailleurs, il n'eut plus de doute sur ce projet.

La chèvre, en deux ou trois bonds, eut atteint le rocher sur l'extrême saillie duquel se brisait la cataracte ; la bohémienne y arriva presque en même temps qu'elle et se retourna aussitôt pour aider, s'il était besoin, Fernand à l'y rejoindre.

Ainsi penchée vers le jeune homme, auquel elle tendait la main, encadrée d'un côté par l'échancrure du rocher sombre, de l'autre par la courbe de la cataracte, qui, aux reflets de l'incendie, figurait l'arche de diamant d'un pont jeté de la terre au ciel, elle semblait le génie de la montagne, la fée du torrent.

Ce ne fut point sans peine que Fernand franchit, si court qu'il fût, l'espace qui le séparait d'elle. Le pied nu de la bohémienne avait saisi toutes les aspérités sur lesquelles glissait le soulier du montagnard. Au moment d'atteindre le plateau de granit, le pied manqua au hardi jeune homme, et c'en était fait de lui, si, avec une force dont on eût cru cette frêle créature incapable, Ginesta ne l'eût retenu par sa mante, et, le soutenant une seconde au-dessus de l'abîme, ne lui eût donné le temps de retrouver son point d'appui.

Ce point d'appui retrouvé, d'un seul élan, il fut près de la jeune fille et de la chèvre.

Mais, une fois sur le roc, une fois en sûreté, la force manqua à Fernand ; ses jambes fléchirent, son front se trempa de sueur, et il fût tombé sur le rocher s'il n'eût trouvé sous son bras, cherchant à le retenir, l'épaule frémissante de la bohémienne.

Un instant il ferma les paupières pour laisser au démon du vertige le temps de s'envoler loin de lui.

Lorsqu'il les rouvrit, il recula ébloui du merveilleux spectacle qu'il avait devant les yeux.

A travers la nappe de la cataracte, limpide et transparente comme un cristal, il voyait l'incendie, pareil à une magique hallucination.

— Oh ! s'écria-t-il presque malgré lui, regarde donc, Ginesta ! que c'est grand ! que c'est beau ! que c'est sublime !

Pareil à l'aigle qui plane autour de l'Etna, l'âme du poète battait des ailes au-dessus de cette montagne transformée en volcan.

Sentant que Fernand n'avait plus besoin d'elle, Ginesta se dégagea doucement de l'étreinte convulsive dont le jeune homme l'avait embrassée un instant, et, le laissant tout entier à sa contemplation, elle s'enfonça dans les profondeurs de la grotte, qui bientôt s'éclairèrent de la pâle lueur

d'une lampe, faisant un doux contraste avec les rayons de clarté sanglante qui jaillissaient de la montagne embrasée.

Fernand avait passé de la contemplation à la réflexion. Il n'y avait plus de doute dans son esprit : l'incendie de la forêt n'était point un accident du hasard : c'était un plan combiné par les officiers du détachement envoyé à sa poursuite.

Les trois sons qu'il avait tirés du cor d'argent pour attirer ses compagnons près de lui avaient indiqué, aux soldats chargés de traquer les bandits vers quel endroit de la montagne à peu près était leur chef. Deux cents soldats, plus peut-être, étaient partis, chacun une torche allumée à la main ; ils avaient formé un cercle immense, et chacun avait jeté sa torche dans quelque massif résineux, dans quelque clairière pleine d'herbes, et le feu s'était répandu avec une rapidité qu'expliquaient et la combustibilité naturelle de la matière, et la chaleur ardente des jours précédents.

Un miracle seul avait pu sauver Fernand. Ce miracle, c'était le dévouement de Ginesta qui l'avait fait.

Il se retourna dans un mouvement de reconnaissance : car, seulement dans les quelques minutes qui venaient de s'écouler, il avait résumé tout ce qu'il devait à la jeune fille.

C'est alors qu'il vit avec étonnement, éclairée de cette pâle lumière que nous avons dite, une grotte, dont lui, l'homme de la montagne, n'avait jamais même soupçonné l'existence.

Il s'approcha lentement, et, à mesure qu'il s'approchait, son étonnement redoubla.

A travers une ouverture étroite qui donnait passage du rocher dans la grotte, il voyait la jeune bohémienne soulevant une dalle du plancher de cette grotte, et tirant d'une espèce de cachette une bague qu'elle mit à son doigt, un parchemin qu'elle cacha dans sa poitrine.

Cette grotte était creusée dans la montagne ; certaines parties de ses parois étaient en granit, comme le rocher sur lequel Fernand marchait ; d'autres parties étaient simplement en terre, ou plutôt composées de ce sable sec et friable que l'on trouve partout en Espagne, quand on a enlevé la légère couche d'humus végétal qui couvre le sol.

Un lit de mousse couvert de fraîche fougère s'étendait dans un angle de la grotte ; au-dessus du lit, il y avait, dans un cadre de chêne, une grossière peinture, qui devait remonter au XIII[e] siècle, et qui représentait une de ces madones au visage noir que les traditions catholiques se plaisent à dire être l'œuvre de saint Luc.

En face du lit, étaient deux autres peintures d'un goût plus avancé, mais peut-être moins pur que la première ; elles étaient enfermées dans deux cadres dorés, mais à la dorure desquels le temps avait porté quelques atteintes. Ces peintures représentaient un homme et une femme, ayant chacun une couronne sur la tête, et au-dessus de la couronne un titre, un nom et un surnom.

La femme, mise d'une façon étrange, — du moins autant que permettait d'en juger le peu qu'on voyait de son buste, — coiffée d'une couronne fantastique comme celle de quelque reine d'Orient, avait le teint basané des filles du Midi. A sa vue, toute personne qui eût connu Ginesta eût pensé à la jeune bohémienne et, si la belle enfant se fût trouvée là, eût naturellement tourné la tête de son côté ; car, en comparant l'œuvre du peintre avec celle de Dieu, on trouvait entre l'une et l'autre une ressemblance frappante, quoique l'on sentît bien que Ginesta n'était point encore arrivée à l'âge où l'original du portrait avait posé devant le peintre.

Au-dessus de la couronne étaient écrits ces mots

LA REYNA TOPACIA LA HERMOSA

Ce qui, en français, se traduit textuellement par ces mots

LA REINE TOPAZE LA BELLE

L'homme, vêtu d'un habit magnifique, portait la couronne royale autour d'une toque de velours noir ; ses longs cheveux blonds, coupés carrément, tombaient de chaque côté de son visage, dont le teint blanc et rose, faisant opposition avec celui de la femme, que ses yeux bleus semblaient regarder amoureusement, dénonçait l'homme du Nord ; du reste, aussi remarquable dans son genre de beauté que la femme l'était dans le sien. L'un et l'autre méritaient l'épithète flatteuse attachée à leur nom, et qui, en variant de genre, demeurait la même pour tous deux

EL REY FELIPPO EL HERMOSO

Ce qui voulait dire

LE ROI PHILIPPE LE BEAU

Le jeune homme embrassa tous ces objets d'un coup d'œil mais sa vue, après avoir erré un instant du lit de mousse à la madone, s'arrêta plus particulièrement sur les deux portraits.

La jeune fille l'avait senti s'approcher plutôt qu'elle ne l'avait entendu venir : elle se retourna au moment où, comme nous l'avons dit, elle passait la bague à son doigt, et cachait le parchemin dans sa poitrine.

Alors, avec un sourire digne d'une princesse offrant l'hospitalité dans un palais :

— Entre, Fernand ! dit-elle dans son langage imagé, et, du nid de la colombe, tu feras une aire d'aigle.

— Mais, d'abord, demanda Fernand, la colombe veut-elle bien me dire quel est ce nid ?

— Celui où je suis née, répondit Ginesta, où j'ai été nourrie, élevée ; celui où je reviens rire ou pleurer toutes les fois que je suis heureuse ou que je souffre. Ne sais-tu pas que tout être créé a un amour infini pour son berceau ?

— Oh ! je le sais, moi qui deux fois par mois risque ma vie pour aller passer une heure avec ma mère dans la chambre où je suis né !

Et le jeune homme entra dans la grotte.

— Puisque Ginesta a bien voulu répondre à ma première question, dit-il, peut-être voudra-t-elle bien encore répondre à la seconde ?

— Interroge, dit la bohémienne, et je répondrai.

— Quels sont ces deux portraits ?

— Je croyais Fernand un enfant des villes ; m'étais-je trompée ?

— Pourquoi cela ?

— Fernand ne sait-il plus lire ?

— Si fait.

— Qu'il lise, alors !

Et, démasquant les deux portraits, et soulevant la lampe, elle éclaira les peintures de sa lumière tremblante.

— Eh bien, je lis, dit Fernand.

— Que lis-tu ?

— Je lis : *La reine Topaze la Belle.*

— Après ?

— Je ne connais pas de reine de ce nom-là.

— Même parmi les zingaris !

— C'est vrai, dit Fernand, je l'oubliais, les bohémiens ont des rois.

— Et des reines, dit Ginesta.

— Mais d'où vient que ce portrait te ressemble ? demanda le Salteador.

— Parce que c'est celui de ma mère, répondit la jeune fille avec orgueil.

Le jeune homme compara, en effet, les deux visages, et la ressemblance que nous avons signalée le frappa.

— Et le second portrait ? demanda-t-il.

— Fais ce que tu as fait pour le premier, — lis !

— Eh bien, je lis et je vois : *Le roi Philippe le Beau.*

— Ignorais-tu aussi qu'il y eût eu, en Espagne, un roi nommé Philippe le Beau ?

— Non ; car, enfant, je l'ai vu.

— Moi aussi.

— Bien enfant, alors ?

— Oui ; mais il y a des souvenirs qui entrent si profondément dans le cœur, qu'on les garde toute la vie, à quelque âge qu'on les ait reçus.

— C'est vrai, dit Fernand avec un soupir, je connais ces souvenirs-là ! Mais pourquoi ces deux portraits en face l'un de l'autre ?

Ginesta sourit.

— N'est-ce pas un portrait de roi et un portrait de reine ? dit-elle.

— Sans doute ; mais...

Il s'arrêta, sentant qu'il allait blesser l'orgueil de la jeune fille.

Elle, souriant toujours, continua

— Mais l'un, allais-tu dire, était roi d'un royaume réel, tandis que l'autre était reine d'un royaume imaginaire.

— J'avoue que c'était là ma pensée, ma chère Ginesta.

— D'abord, qui te dit que le royaume d'Égypte soit un royaume imaginaire ? qui te dit que celle qui descend de la belle Nicaulis, reine de Saba, ne soit pas aussi véritablement reine qu'est roi celui qui descend de Maximilien, empereur d'Autriche ?

— Mais, enfin, demanda Fernand, qu'est donc Philippe le Beau ?

Ginesta l'interrompit.

— Philippe le Beau, dit-elle, c'est le père du roi don Carlos, qui, demain, doit être à Grenade. Je n'ai donc pas de temps à perdre, si je veux demander au roi don Carlos ce qu'il refusera peut-être à don Iñigo.

— Comment ! s'écria Fernand, tu vas à Grenade ?

— A l'instant même. Attends-moi ici.

— Tu es folle, Ginesta !

— Dans cet enfoncement, tu trouveras du pain et des dattes. Je serai de retour avant que tes provisions soient

épuisées et, quant à l'eau, tu le vois, elle ne te manquera pas.

— Ginesta, je ne souffrirai pas que, pour moi...

— Prends garde, Fernand ! si tu ne me laisses point partir à l'instant même, peut-être le feu ne me permettra-t-il pas d'atteindre le lit du torrent.

— Mais ceux qui me poursuivent, ceux qui ont fait à cette montagne, où ils savaient que j'étais réfugié, une ceinture de flammes, ceux-là ne permettront pas que tu passes ; ils te maltraiteront, te tueront peut-être !

— Que veux-tu qu'on dise à une jeune fille qui, surprise par l'incendie dans la montagne, se sauve avec sa chèvre en suivant le lit d'un torrent ?

— Oui, en effet, tu as raison, Ginesta, s'écria Fernand ; et, si tu es prise, mieux vaut que ce soit loin que près de moi.

— Fernand, dit la jeune fille d'une voix grave et profonde, si je n'étais pas sûre de te sauver, je resterais près de toi pour mourir avec toi ; mais je suis sûre de te sauver, et je pars. Viens, Maza !

Et sans attendre la réponse de Fernand, envoyant au jeune homme un dernier adieu de la main, Ginesta s'élança du rocher au flanc de la montagne, et, légère comme un flocon de neige, d'un pied aussi sûr que celui de l'animal grimpeur qui la précédait, elle descendit dans l'abîme dont elle semblait le génie.

Fernand, penché sur le précipice, la suivit des yeux avec anxiété jusqu'à ce qu'elle eût atteint le lit du torrent, dans lequel il la vit s'engager en sautant de pierre en pierre comme une bergeronnette, et où elle disparut bientôt entre les deux murailles de flammes qui s'élevaient de sa double rive.

XII

LE ROI DON CARLOS

Laissons Fernand demeurer tranquillement entre le danger auquel il vient d'échapper et celui, peut-être plus grand, qui le menace, et, prenant le même chemin que Ginesta, glissons comme elle sur la pente enflammée de la montagne jusqu'au torrent, dont elle a suivi le lit, et dans les détours duquel elle a disparu.

Le torrent, nous l'avons dit, parcourt un espace de trois ou quatre lieues, et va, en prenant l'importance d'une petite rivière, se jeter dans le Xénil, entre Armilla et Santa-Fé.

Toutefois, nous ne le suivrons pas jusque-là, et nous le quitterons où sans doute l'a quitté Ginesta, c'est-à-dire au moment où, à une lieue à peu près en avant d'Armilla, il traverse sous une arche de pierre une route qui n'est autre que celle de Grenade à Malaga.

Arrivés là, nous n'avons plus à craindre de nous tromper : la route qui a mérité le nom de route de Malaga à Casabermeja, et qui devient sentier, et sentier à peine visible parfois, pour traverser la sierra, s'élargit au bas du versant occidental, et redevient route à partir de Gravia la Grande.

Vous voyez, en passant, que c'est grande fête à Grenade : ses mille tours sont pavoisées à la fois des drapeaux de Castille et d'Aragon, d'Espagne et d'Autriche ; ses soixante et dix mille maisons sont en liesse et ses trois cent cinquante mille habitants, — depuis vingt-sept ans qu'elle a passé des rois maures aux rois chrétiens, elle en a perdu cinquante mille à peu près, — et ses trois cent cinquante mille habitants sont échelonnés dans les rues qui conduisent de la porte de Jaen, par laquelle le roi don Carlos fait son entrée, à celle du palais de l'Alhambra, où on lui a préparé ses logements dans les appartements qu'un quart de siècle auparavant a quittés avec tant de regret le roi Boabdil.

Aussi, sur cette rampe ombreuse qui conduit par une pente doucement inclinée au sommet de la *montagne du Soleil*, où s'élève la forteresse et où fleurit l'Alhambra, ce palais bâti par les génies de l'Orient, la foule est-elle si nombreuse qu'on a dû la contenir par une haie de hallebardiers qui, de temps en temps, sont forcés — la persuasion devenant inutile — d'employer le manche de leur pique pour faire reprendre aux curieux le rang qu'ils ont quitté.

A cette époque, la pente sur les deux côtés de laquelle roule, encaissée dans un lit de cailloutis, une eau fraîche et murmurante, d'autant plus abondante qu'il fait plus chaud, attendu que cette eau, la veille encore étendue comme un blanc manteau sur les épaules de Mulahacen, provient de la fonte des neiges, — à cette époque, disons-nous, la pente est encore libre dans toute sa largeur ; car ce sera plus tard seulement que don Luiz, marquis de Mendoza, chef de la maison de Mondejar, élèvera, au milieu du chemin, en l'honneur du César aux cheveux blonds et à la barbe rousse, la fontaine écussonnée lançant une gerbe gigantesque qui monte en poussière de diamant pour retomber en gouttes glacées, après avoir tremblé un instant aux feuilles des jeunes hêtres qui forment, par l'entrelacement de leurs branches, un berceau impénétrable au jour.

C'est bien certainement une coquetterie des Grenadins qui leur a fait choisir pour la demeure du jeune roi, parmi les vingt ou trente palais que renferme leur ville, le palais auquel on arrive par cette fraîche entrée ; depuis la porte des Grenades, où commence la juridiction de l'Alhambra, jusqu'à celle du Jugement, par laquelle on entre dans l'enceinte de la forteresse, pas un rayon de soleil ne viendra éblouir ses yeux, et n'étaient le chant enroué des cigales et le cri métallique des grillons, il pourra, à soixante lieues de l'Afrique, se croire sous les frais ombrages de sa Flandre bien-aimée.

Il est vrai que, dans toutes les Flandres, il chercherait vainement une porte comme celle qu'a bâtie, vers 1348 de Notre-Seigneur, le roi Yusef-Aboul-Hagiag, et qui doit son nom de porte du Jugement à l'habitude qu'avaient les rois mores de rendre la justice sur le seuil de leur palais.

Quand nous disons *une porte*, c'est une tour qu'il faudrait dire, véritable tour carrée, haute et percée d'un grand arc évidé en forme de cœur, au-dessus duquel le roi don Carlos pourra voir, comme un exemple de l'instabilité des choses humaines, le double hiéroglyphe more représentant une clef et une main : s'il a près de lui son savant précepteur Adrien d'Utrecht, celui-ci lui dira que la clef est là pour rappeler le verset du Coran qui commence par ces mots : *Il a ouvert*, et que la main, de son côté, s'étend pour conjurer ce *mauvais œil* qui joue de si vilains tours aux Arabes et aux Napolitains. Mais, si, au lieu de s'adresser au cardinal Adrien, le roi s'adresse au premier enfant qu'à son teint olivâtre, à son grand œil de velours, à sa prononciation gutturale, il reconnaîtra pour appartenir à cette race moresque qu'il commencera de persécuter et que son successeur Philippe III finira par chasser entièrement d'Espagne, l'enfant lui répondra, en baissant la tête, et en rougissant de honte, que cette main et cette clef ont été gravées à l'instigation d'un ancien prophète qui avait prédit que Grenade ne tomberait au pouvoir des chrétiens que lorsque la main aurait pris la clef.

Et, alors, le pieux roi don Carlos, en se signant, sourira de mépris pour ces prophètes menteurs, auxquels le Dieu des chrétiens a donné, par l'éclatant triomphe de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, ses ancêtres paternels et maternels, un si cruel démenti.

Cette porte, qu'on dirait celle du firmament, — tant, vue d'en bas, elle semble s'ouvrir directement sur le ciel, — cette porte une fois franchie, le roi don Carlos débouchera sur la vaste place de *las Algives*, pourra s'y arrêter un instant, et, du haut de son cheval, se pencher en dehors du parapet pour voir, perdue dans un abîme de végétation, la ville moresque qu'il vient habiter pendant quelques jours seulement, et qui lui est complètement inconnue ; alors, il apercevra, au fond d'un précipice, le Darro, qui traverse Grenade, et le Xénil, qui la contourne ; le Xénil charriant de l'argent, le Darro roulant de l'or ; il pourra suivre dans la large plaine qui a conservé son nom arabe de la Vega, leur double cours, encombré de cactus, de pistachiers, de lauriers-roses sous lesquels, de place en place, ils s'enfoncent pour reparaître plus loin, minces, tordus et brillants comme ces fils de soie que les premiers vents d'automne arrachent au fuseau de la mère du Seigneur.

C'est sur cette grande place, autour d'un puits aux margelles de marbre, que se promènent les privilégiés en attendant l'entrée du roi, qui aura lieu au moment où deux heures de l'après-midi sonneront à la tour de la Vela : les uns sont protégés par le titre de *ricos hombres*, que ce même roi don Carlos changera en celui de *grands d'Espagne*, — comme il changera en celui de *majesté* le titre moins pompeux d'altesse dont se sont jusque-là contentés les rois de Castille et d'Aragon ; — les autres sont des *dons* et des *señores* ; seulement les aïeux de ces dons ont été amis du Cid Campeador, les ancêtres de ces señores ont été les compagnons de Pélage ; et le moindre d'entre eux — par la fortune bien entendu, car tous se disent égaux par la naissance — et le moindre d'entre eux se tient, bien certainement, pour aussi noble que ce petit prince d'Autriche qui, à leurs yeux, n'est Espagnol, c'est-à-dire hidalgo, que par sa mère Jeanne la Folle, fille d'Isabelle la Catholique.

D'ailleurs, tous ces vieux Castillans n'attendent pas grand'chose de bon de ce jeune roi, dont l'origine germa

nique éclate dans ces cheveux blonds, dans cette barbe rousse, et dans ce menton en relief, caractères particuliers des princes de la maison d'Autriche. Ils n'ont point oublié que son aïeul Maximilien, s'inquiétant peu pour son petit-fils du trône d'Espagne, mais beaucoup de la couronne impériale, a fait venir sa mère enceinte de Valladolid à Gand, afin qu'elle accouchât dans cette ville d'un fils qui fût non seulement infant de Castille, mais encore bourgeois flamand. On a eu beau leur dire que toutes sortes de présages heureux avaient accompagné la naissance de l'enfant prédestiné, venu au monde le dimanche 22 février de l'an 1500, jour de la Saint-Mathias ; que Rutilio Benincasa, le plus grand astrologue du siècle, avait prédit des choses merveilleuses, à propos des dons qui lui avaient été faits par son parrain et sa marraine, le prince de Chimay et la princesse Marguerite d'Autriche, le jour où, précédés de six cents écuyers, de deux cents chevaux, de quinze cents torches, et marchant sur des tapis étendus depuis le château jusqu'à la cathédrale, ils avaient présenté le nouveau-né au baptême sous le nom de Charles, et, cela, en mémoire de son aïeul maternel, Charles de Bourgogne dit le Téméraire ; — on a eu beau leur dire que, les deux parrains ayant donné ce jour-là, à l'enfant, Marguerite d'Autriche un bassin de vermeil plein de pierres précieuses, et le prince de Chimay un casque d'or surmonté d'un phénix, Rutilio Benincasa en avait auguré que celui qui avait reçu ces dons précieux serait, un jour, roi des pays où l'on recueille l'or et les diamants, et que, pareil à l'oiseau qu'il portait sur son casque, il serait le phénix des rois et des empereurs ; — on a eu beau leur dire tout cela, ils secouent la tête au souvenir des malheurs qui ont accompagné sa jeunesse, et qui, dès son entrée dans le monde, ont semblé donner un démenti formel aux sublimes destinées qu'à leur avis la flatterie, et non la connaissance réelle de l'avenir, lui avait promises.

Et, au point de vue espagnol, ils ont quelque droit de douter, car c'est l'année même de la naissance du jeune prince, et pendant la grossesse de sa mère, que celle-ci a éprouvé les premiers symptômes de la maladie contre laquelle, sans pouvoir la vaincre, elle se débat depuis dix-neuf ans, et qui lui laissera dans l'histoire le douloureux surnom de Jeanne *la Folle !* car, six ans à peine après la naissance de l'infant, à cette même date du 22, à ce même jour de dimanche, qui devaient lui être si prospères, son père Philippe le Beau, — dont les folles amours ont fait perdre, à force de jalousie, la raison à la pauvre Jeanne, — Philippe le Beau, en allant déjeuner dans un château voisin de Burgos, château qu'il avait donné à l'un de ses favoris nommé don Juan Manoel, Philippe le Beau, disons-nous, s'étant, au sortir de table, mis à jouer à la paume, et fort échauffé à ce jeu, avait demandé un verre d'eau qui lui avait été présenté par un homme étranger à la suite du roi et à la maison de don Manoel : or, le roi avait bu ce verre d'eau, et presque aussitôt il s'était senti pris de douleurs d'entrailles ; ce qui ne l'avait pas empêché de rentrer le soir à Burgos, et de sortir le lendemain, pour briser le mal ; mais, au lieu qu'il eût brisé le mal, c'était le mal qui l'avait brisé lui-même ; de sorte que, le mardi, il s'était mis au lit ; que, le mercredi, il avait essayé inutilement de se lever ; que, le jeudi, il avait perdu la parole, et que le vendredi, à onze heures du matin, il avait rendu l'âme !

Il ne faut pas demander si des recherches acharnées avaient été faites pour retrouver cet homme inconnu qui avait offert le verre d'eau au roi. L'homme n'avait point reparu, et tout ce que l'on avait raconté, à cette époque, paraissait présenter bien plus le caractère de la fable que celui de la vérité. Ainsi, par exemple, un des bruits qui avaient couru disait que, parmi les nombreuses maîtresses que Philippe le Beau avait eues, se trouvait une bohémienne nommée Topaze, que ses compagnons regardaient comme issue du sang de la reine de Saba ; que cette bohémienne était fiancée à un prince de zingaris ; mais qu'étant devenue amoureuse de Philippe, — lequel, ainsi que son surnom l'indiquait, était un des plus beaux gentilshommes, non seulement de l'Espagne, mais encore du monde entier, — elle avait méprisé l'amour du noble zingaro, qui s'était vengé en donnant au roi Philippe le verre d'eau glacée, à la suite duquel il était mort.

Quoi qu'il en fût, provoquée par un crime ou arrivée naturellement, cette mort avait porté un coup funeste à la pauvre Jeanne : déjà atteinte de plusieurs accès de folie, sa raison s'était égarée tout à fait. Elle n'avait pas voulu croire à la mort de son époux ; selon elle, — et, le plus possible, on la laissait dans cette erreur, — selon elle, il n'était qu'endormi, et, dans cette croyance, elle habilla elle-même le cadavre des habits qui, à son avis, lui seyaient le mieux, le revêtit d'un pourpoint de drap d'or, lui passa des chausses écarlates ; l'enveloppa d'un sayon cramoisi doublé d'hermine, lui mit aux pieds des souliers de velours noir, sur la tête une toque ornée d'une couronne, fit étendre le corps sur un lit de parade, et, pendant vingt-quatre heures, ordonna que les portes du palais fussent ouvertes, afin que chacun pût, comme s'il était vivant, lui venir baiser la main.

Enfin, on parvint à l'éloigner du corps, à embaumer le cadavre, à le mettre dans un cercueil de plomb ; après quoi, Jeanne, croyant toujours suivre son époux endormi accompagna le cercueil jusqu'à Tordesillas, dans le royaume de Léon, où il fut déposé dans le couvent de Sainte-Claire.

Et ainsi fut réalisée la prédiction d'une sorcière qui, voyant arriver de Flandre en Espagne le fils de Maximilien avait dit en hochant la tête : « Roi Philippe le Beau, tu feras, c'est moi qui te le dis, plus de chemin en Castille mort que vivant ! »

Mais, ne renonçant point à l'espoir qu'il se soulèverait un jour, de son lit funèbre, Jeanne ne voulut pas qu'il fût déposé dans un caveau : elle le fit placer au milieu du chœur, sur une estrade où quatre hallebardiers montaient la garde nuit et jour, et où quatre cordeliers, assis aux quatre coins du catafalque, disaient incessamment des prières.

C'est là qu'en abordant en Espagne, deux ans avant l'époque où nous sommes arrivés, le roi don Carlos, qui avait traversé la mer océane avec trente-six bâtiments, et qui, parti de Flessingue, venait de débarquer à Villa-Viciosa ; — c'est là, disons-nous, que le roi don Carlos avait retrouvé et sa mère folle et son père trépassé.

Alors, fils pieux, il avait fait ouvrir le cercueil fermé depuis onze ans, s'était incliné sur le cadavre vêtu d'une robe rouge, et parfaitement conservé, l'avait gravement et froidement embrassé au front, et, après avoir juré à sa mère qu'il ne se regarderait jamais comme roi d'Espagne tant qu'elle serait vivante, avait continué son chemin pour Valladolid, où il s'était fait couronner.

A propos de ce couronnement, il y avait eu des fêtes et des tournois magnifiques où le roi avait jouté en personne ; mais, dans la mêlée qui avait suivi les joutes, huit seigneurs ayant été blessés, dont deux mortellement, le roi avait fait serment de ne jamais plus autoriser aucun tournoi.

D'ailleurs, l'occasion se présentait d'un combat réel au lieu d'une joute factice : Saragosse avait déclaré qu'elle voulait pour roi un prince espagnol, et qu'elle n'ouvrirait pas ses portes à un archiduc flamand.

Don Carlos reçut la nouvelle sans laisser paraître la moindre émotion. Son œil bleu se voila un instant sous sa paupière tremblotante ; puis, de sa voix habituelle, il donna l'ordre de marcher sur Saragosse.

Le jeune roi en fit briser les portes à coups de canon, et entra dans la ville l'épée nue, traînant derrière lui, et mèche allumée, ces canons, qui, dès leur apparition, méritèrent leur titre de *dernière raison des rois.*

Ce fut de là qu'il lança contre le brigandage ces décrets terribles qui, pareils aux éclairs du Jupiter Olympien, sillonnèrent l'Espagne en tous sens.

Il est bien entendu que, par le mot brigandage, celui qui devait être un jour Charles-Quint entendait surtout rébellion.

Aussi, le sombre jeune homme, le Tibère de dix-neuf ans n'admettait-il aucune excuse sur la non-exécution de ses ordres.

Il en était là de cette lutte de tous les jours qui durait depuis deux ans, moitié fêtes, moitié combats, quand, le 9 de février, un courrier arriva à Saragosse. Il avait mis, à cause des glaces et du dégel, vingt-huit jours à venir de Flandre, et annonçait la nouvelle que l'empereur Maximilien était mort le 12 janvier 1519.

L'empereur Maximilien, petit par lui-même, avait grandi ; par ses contemporains François Ier et Alexandre VI le forcèrent d'être de leur taille.

Le pape Jules II disait de lui : « Les cardinaux et les électeurs se sont trompés ; les cardinaux m'ont fait pape et les électeurs ont fait Maximilien empereur ; c'était moi qu'il fallait faire empereur, et Maximilien pape. »

Cette mort jetait le jeune roi [illegible] la plus grande anxiété. S'il eût assisté l'empereur [illegible] de mort, si ces deux politiques, — et, des deux [illegible] l'enfant qui était le maître, — si ces deux [illegible] assent, le jeune homme soutenant le vieillard [illegible] quelques pas côte à côte sur ce pont qui conduit de la terre au ciel et, dans une halte à moitié chemin de la mort, arrêté les plans à suivre par celui qui retournait vers la vie, certes, l'élection de Charles n'eût point été douteuse ; mais il n'était rien de tout cela. Aucune précaution n'avait été prise, tant cette mort était arrivée subite et inattendue, et don Carlos, privé de l'appui du cardinal Ximenès, qui venait de mourir, entouré de ses Flamands avides et pillards qui avaient [illegible] trouvé moyen de faire sortir de la pauvre Espagne [illegible] cent mille ducats, don Carlos avait [illegible]

vaise impression sur cette Espagne, qu'il devait enrichir dans l'avenir, mais qu'il ruinait dans le présent pour abandonner sans crainte à lui-même le mécontentement qui naissait sous ses pas. En allant en Allemagne, il n'était pas sûr d'être nommé empereur; en quittant l'Espagne, il était sûr de n'être plus roi.

Et, cependant, plusieurs lui conseillaient de s'embarquer aussitôt, et de quitter l'Espagne. Mais ce ne fut point l'avis de son conseiller Adrien d'Utrecht.

Tout le débat était entre François Ier de France et lui.

Mais, si don Carlos ne partit pas, ses plus zélés partirent, chargés de ses pouvoirs royaux.

Un courrier fut envoyé secrètement au pape Léon X.

Quelles étaient les instructions de ce messager secret? Peut-être le saurons-nous plus tard.

En attendant, et pour que le courrier qui lui apporterait, à lui, les nouvelles de l'élection, n'eût pas besoin de mettre vingt-huit jours à le rejoindre, don Carlos annonça qu'il allait faire un voyage dans les provinces du midi, visiter Séville, Cordoue et Grenade.

Le courrier n'aurait qu'à enjamber la Suisse, trancher l'Italie, s'embarquer à Gênes, et débarquer à Valence ou à Malaga.

Douze jours après l'élection, don Carlos en saurait le résultat.

Puis on lui avait dit que la sierra Morena et la sierra Nevada étaient infestées de bandits.

Il voulait savoir si c'étaient des bandits ou des rebelles.

De là l'ordre donné de nettoyer la sierra, ordre qui avait été exécuté à l'endroit du Salteador par ce moyen expéditif de mettre le feu à la montagne.

XIII

DON RUIZ DE TORRILLAS

Or, tandis que la montagne brûlait, on attendait le roi don Carlos à Grenade.

L'entrée devait avoir lieu, comme nous l'avons dit, à deux heures de l'après-midi; il s'en fallait de quelques minutes seulement que la tour de la Vela donnât le signal; et, en attendant que le petit-fils d'Isabelle et de Ferdinand parût dans l'encadrement de la porte moresque, pareil à une statue équestre, les seigneurs des premières familles de l'Andalousie se promenaient sur la place de las Algives.

Au milieu de tous ces nobles gentilshommes, allant ou étant isolés, marchant deux à deux, causant tout haut et en groupes, ou tout bas et à l'écart, un surtout était remarquable par sa haute mine, mais en même temps par sa profonde tristesse.

Il était assis sur la margelle de marbre qui entourait le puits creusé au milieu de la cour.

Sa tête, appuyée sur la paume de sa main et renversée de côté, de manière que son regard mélancolique pût se noyer dans l'azur du ciel, était couverte d'un de ces feutres à grands bords auxquels les chapeaux modernes, tout en changeant de forme, ont emprunté le nom de sombreros; ses cheveux tombaient sur ses épaules en boucles blanches, sa barbe grisonnante était coupée carrément, et son col était orné de cette décoration faite en forme de croix, qu'Isabelle et Ferdinand avaient, après la prise de Grenade, distribuée de leurs propres mains à ceux qui avaient vaillamment aidé à l'expulsion des Mores.

Quoique son air préoccupé éloignât du sombre rêveur l'indiscrète curiosité ou la bavarde insouciance, un homme de même âge à peu près que celui que nous venons d'essayer de peindre, le regardait avec attention depuis un instant, comme pour s'assurer qu'il ne se trompait pas sur son identité.

Un mouvement que fit le vieillard en levant son chapeau et en secouant la tête comme pour en faire tomber cet excédant de pensées qui fait si lourds qu'ils soient, plier les fronts mortels, ne laissa plus aucun doute à celui qui l'examinait.

En conséquence, il s'approcha, et, mettant le chapeau à la main :

— Comme depuis ma première enfance, dit-il, je suis votre ami, il me semble que ce serait mal fait de ma part si, en voyant votre tristesse, je ne vous tendais la main et ne vous disais : Don Ruiz de Torrillas, à quoi puis-je vous être bon? en quoi puis-je vous servir? quel ordre avez-vous à me donner?

Aux premiers mots prononcés par son ami, don Ruiz de Torrillas releva la tête, et, reconnaissant celui qui lui parlait, lui tendit la main.

— Je suis votre obligé, don Lopez d'Avila, dit-il. Oui, en effet, nous sommes de vieux amis, et vous me prouvez, par l'offre que vous venez de me faire, que vous êtes un ami fidèle. Habitez-vous toujours Malaga?

— Toujours, et vous savez que, de loin comme de près, à Malaga comme à Grenade, vous pouvez disposer de moi.

Don Ruiz s'inclina.

— Y avait-il longtemps, quand vous quittâtes Malaga, que vous n'aviez vu mon vieil ami — et le vôtre, je crois, — don Inigo?

— Je le voyais tous les jours. J'ai entendu dire par mon fils, don Ramiro, que don Inigo et sa fille étaient arrivés hier ici, après avoir couru de grands dangers dans les montagnes, où ils avaient été arrêtés par le Salteador.

Don Ruiz pâlit et ferma les yeux.

— Mais, enfin, dit-il, au bout d'un instant pendant lequel, par une grande puissance de volonté, il avait rappelé sa force près de s'évanouir; mais, enfin, ils lui ont échappé.

— C'est-à-dire que ce bandit, qui a l'audace de se dire gentilhomme, a agi vis-à-vis d'eux en prince, à ce que m'a raconté mon fils; il les a renvoyés sans rançon, et même sans promesses, ce qui est d'autant plus beau que don Inigo est le gentilhomme le plus riche, et doña Flor la plus belle fille de l'Andalousie.

Don Ruiz respira.

— Il a fait cela? dit-il. Tant mieux.

— Mais je vous parle de mon fils don Ramiro, et j'oublie de vous demander des nouvelles de votre fils don Fernand; il est toujours en voyage?

— Oui, répondit don Ruiz d'une voix presque éteinte.

— Voici une belle occasion de le placer à la cour du nouveau roi, don Ruiz. Vous êtes un des plus nobles gentilshommes de l'Andalousie, et, si vous demandiez quelque grâce au roi don Carlos, quoiqu'il n'ait d'yeux que pour ses Flamands, je suis sûr que, par politique, il vous l'accorderait.

— J'ai, en effet, une grâce à demander au roi don Carlos, répondit don Ruiz; mais je doute qu'il me l'accorde.

En ce moment, deux heures sonnèrent à la tour de la Vela.

Ces deux heures, qui d'habitude, en vibrant dans l'air, annonçaient seulement que la distribution des eaux allait avoir lieu, avaient, ce jour-là, une autre signification. Non seulement toutes les eaux s'élancèrent comme d'habitude dans leurs canaux, jaillirent de leurs fontaines, tournoyèrent dans leurs bassins; mais, comme en même temps toutes les trompettes sonnantes annonçaient que le roi don Carlos montait la rampe de l'Alhambra, chacun se précipita vers la porte de Yusef, pour se trouver là au moment où il descendrait de son cheval.

Don Ruiz de Torrillas resta seul à la place où il se trouvait; seulement, il se leva. Don Lopez, lui-même, avait suivi les autres seigneurs.

Les fanfares redoublaient, annonçant que le roi montait la rampe, et s'approchait de plus en plus.

Tout à coup il apparut, monté sur son grand cheval de bataille, tout bardé de fer comme pour le combat. Lui-même était couvert d'une armure entière damasquinée d'or.

La tête seule était nue, comme s'il eût voulu frapper les Espagnols par la vue de ce qu'il y avait de moins espagnol en lui.

En effet, ainsi que nous l'avons dit, le fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle n'avait rien du type castillan dans son visage, fait tout entier, si l'on peut s'exprimer ainsi, des quartiers de la maison d'Autriche. Petit de taille, trapu de membres, la tête un peu enfoncée dans les épaules, forcé, pour relever cette tête aux cheveux blonds coupés courts, à la barbe rousse, aux yeux bleus clignotants, au nez aquilin, aux lèvres vermeilles, au menton avancé, de la porter droite et roide comme si elle était maintenue dans cette position par un gorgerin d'acier, il avait, surtout lorsqu'il marchait à pied, quelque chose de guindé qui disparaissait lorsque, excellent cavalier, il maniait son cheval; car alors plus le cheval était fougueux, plus le cavalier était beau.

On comprend donc qu'un pareil prince, qui n'avait rien, physiquement parlant, des don Pèdre, des Henri, des Ferdinand, — car au moral il était aussi justicier que le premier, aussi cauteleux que le second, aussi ambitieux que le troisième, — mais qui, au contraire, à la première vue, était tout Habsbourg, ne fut pas de la part des Espagnols et surtout des Andalous, l'objet d'un enthousiasme bien frénétique.

Aussi, à son arrivée, les trompettes redoublèrent-elles leurs clameurs de cuivre, moins encore peut-être pour faire honneur au petit-fils d'Isabelle et de Ferdinand que pour faire oublier, par leurs bruyantes fanfares, le silence de la voix humaine.

Le roi jeta un regard froid et terne sur les hommes et sur les localités, ne témoigna aucun sentiment de surprise, quoique les uns et les autres dussent être et fussent, en effet, complètement étrangers pour lui, et, arrêtant son cheval, mit pied à terre, non pas instantanément, non pas pour se trouver en contact plus rapproché avec son peuple, mais parce que le moment, commandé par le cérémonial arrêté d'avance, de mettre pied à terre était venu.

Il ne leva pas même la tête pour regarder la belle porte

le pape, les rois, tous les princes, tous les grands de ce monde, enfin, avaient, comme don Carlos, les yeux tendus et les oreilles ouvertes ?

« Seras-tu empereur, c'est-à-dire aussi grand que le pape, plus grand que les rois ? » murmurait éternellement la voix de l'ambition dans le cœur de don Carlos.

Que lui importaient les autres voix humaines, quand cette voix frémissait en lui ?

Ce fut donc, comme nous l'avons dit, pour obéir à l'éti



Don Carlos marchait nu-tête ; un page portait son casque derrière lui.

mcresque sous laquelle il passait : il ne détourna pas même les yeux pour lire, dans la petite chapelle latérale, l'inscription indiquant que, le 6 janvier 1492, son grand-père Ferdinand et sa grand'mère Isabelle avaient passé sous cette porte, lui traçant triomphalement, et au milieu de toute l'Espagne enivrée du triomphe de ses rois, le chemin que, vingt-sept ans après, il suivait grave et sombre, au milieu de ce respect taciturne qui accompagne la marche des rois dont on ignore encore les qualités, mais dont on connaît déjà les défauts.

C'est qu'une pensée incessante bouillait dans ce cerveau comme bout une eau fiévreuse dans un vase d'airain, sans que rien de son agitation transpire au dehors ; cette pensée c'était l'ardent désir de l'Empire.

Que pouvait voir cet œil ambitieux, fixé, à travers l'espace, sur cette ville de Francfort, où, dans la salle des élections se tenait cette grande assemblée des électeurs, sur laquelle

quette et non par un élan spontané de son désir ni pour se rapprocher de tous ces gentilshommes qui l'entouraient, que le roi don Carlos mit pied à terre.

A l'instant, toute sa suite flamande en fit autant.

Cette suite se composait particulièrement du cardinal Adrien d'Utrecht, son précepteur, du comte de Chièvres, son premier ministre, du comte de Lachau, du comte de Porcian, du seigneur de Furnes, du seigneur de Beaurain, et du Hollandais Amersdorff.

Mais, du haut de son cheval, don Carlos, de son regard qu'on eût dit vague et perdu, avait cependant remarqué un groupe de gentilshommes qui restaient la tête couverte, tandis que les autres avaient la tête nue.

Ce fut ce groupe seul qui parut attirer son attention.

« Ricos hombres, » dit-il en faisant de la main signe à ceux auxquels il s'adressait de prendre rang à sa suite, mais après les gentilshommes flamands

Les seigneurs andalous s'inclinèrent, prirent la place qui leur était désignée, mais en hommes qui obéissent purement et simplement à un ordre donné.

Puis le roi, marchant le premier, s'achemina vers le palais de l'Alhambra, qui, vu de la place de las Algives, n'offre au premier coup d'œil que l'aspect d'un grand bâtiment carré, avec une seule porte, mais sans fenêtres.

Don Carlos marchait nu-tête, un page portant son casque derrière lui.

La route était libre, chacun, selon son rang, ayant pris place à la suite du roi.

Un seul homme se tenait debout sur cette route, son chapeau sur la tête.

Le roi, tout en ayant l'air de ne point le remarquer, ne le perdait pas de vue, et peut-être eût-il passé près de lui sans se tourner de son côté, ni s'arrêter une seconde, si celui-ci, la tête toujours couverte, n'eût mis à l'approche du roi un genou en terre.

Le roi s'arrêta.

— Vous êtes rico hombre ? demanda-t-il.

— Oui, sire.

— D'Aragon ou de Castille ?

— D'Andalousie.

— Sans alliance avec les Mores ?

— De vieux et pur sang chrétien.

— Vous vous appelez ?

— Don Ruiz de Torrillas.

— Relevez-vous et parlez.

— Ce sont des oreilles royales seules qui peuvent entendre ce que j'ai à dire au roi.

— Écartez-vous, fit don Carlos avec un signe de la main.

Et chacun, s'écartant, forma hors de la portée de la voix un demi-cercle en avant duquel se tenaient le roi don Carlos et le rico hombre don Ruiz de Torrillas.

— J'écoute, dit le roi.

XIV

LE GRAND JUSTICIER

— Sire, commença don Ruiz en se relevant, excusez si ma voix tremble, mais je me sens à la fois confus et troublé d'avoir à vous demander une grâce pareille à celle qui m'amène devant vous.

— Parlez doucement, afin que je vous comprenne bien, monsieur.

— C'est vrai, répondit don Ruiz avec plus de fierté que de courtisanerie, j'oubliais que Votre Altesse parle encore difficilement l'espagnol.

— Je l'apprendrai, señor, répondit froidement don Carlos.

Puis, après un instant :

— J'écoute, répéta-t-il.

— Sire, continua don Ruiz, j'ai un fils de vingt-sept ans. Il aimait une dame ; mais, craignant ma colère, — car j'ai à m'accuser d'abord d'avoir été tout à la fois trop indifférent et trop sévère pour ce malheureux jeune homme, — craignant ma colère, il s'est engagé avec elle sans ma permission, et, quoiqu'elle lui eût accordé les droits d'un mari, il remettait chaque jour à lui donner le titre de sa femme, qu'il lui avait promis. La señora se plaignit à son père ; le père était vieux, et, comme don Diègue se sentait le bras trop faible pour lutter contre un bras de vingt ans, il chargea son fils, don Alvar, de la vengeance. Don Alvar ne voulut point écouter les excuses de mon fils, — qui, je dois le dire, se conduisit en cette circonstance, avec plus de prudence que je n'en eusse attendu de son caractère, — don Alvar ne voulut point entendre les excuses de mon fils, les deux jeunes gens se battirent ; don Alvar fut tué.

— Un duel ? interrompit don Carlos. Je n'aime pas les duels.

— Il est telle circonstance, Altesse, où un homme d'honneur ne peut reculer, surtout lorsqu'il sait qu'à la mort de son père, il aura le droit de rendre compte de ses actions à son roi, et de lui demander sa grâce la tête couverte.

— Oui, je sais que c'est un privilège de vous autres ricos hombres ; je régulariserai tout cela. Continuez.

— Le duel avait eu lieu sans témoins. Le père de don Alvar accusa mon fils d'assassinat, et obtint un ordre de l'arrêter. Trois alguazils se présentèrent chez lui, et voulurent l'emmener de force, et en plein jour, à la prison. Mon fils en tua deux, blessa le troisième, et s'enfuit dans la montagne.

— Ah ! dit don Carlos tutoyant pour la première fois don Ruiz, plutôt en marque de menace qu'en marque d'affection, c'est-à-dire que tu es rico hombre, mais que ton fils est bandit ?

— Sire, le père est mort, et, avec lui, sa colère est morte ; sire, la jeune dame est entrée dans un couvent, et j'y paye sa dot comme si elle était princesse royale ; sire, je me suis arrangé avec la famille des deux alguazils morts, et avec l'alguazil blessé ; mais, à cet arrangement, j'ai usé toute ma fortune ; si bien que, de tout le patrimoine de mon père, il ne me reste que la maison que j'habite sur la place de la Viva-Rambla. Peu importe, car le prix du sang est payé, et, avec un mot de Votre Altesse, l'honneur du nom se relèvera pur, des ruines de la fortune.

Don Ruiz fit une pause ; mais, voyant que le roi restait muet, il reprit :

— Donc, Altesse, je vous supplie, prosterné à vos pieds ; donc, sire, je vous conjure, et, cela, mille et mille fois, puisque la partie adverse se désiste, et qu'il n'a plus contre lui que votre royal pouvoir, sire, je vous supplie et conjure de pardonner à mon fils !

Le roi ne répondit point. Don Ruiz continua :

— Ce pardon, ô mon roi ! — j'ose le dire, — il le mérite, non pas peut-être par lui-même, quoique, je le répète à Votre Altesse, il y ait beaucoup de ma faute dans ce qu'il est devenu, mais à cause de ses nobles aïeux, qui tous vous disent par ma voix : « Pardonnez, sire ! pardonnez ! »

Don Carlos se taisait toujours. On eût même dit qu'il avait cessé d'écouter ; de sorte que, d'une voix plus pressante, et s'inclinant presque jusqu'à ses pieds, don Ruiz continua :

— Sire, sire, jetez les yeux sur notre histoire, et vous verrez une foule de héros de ma race à qui les rois d'Espagne doivent toutes sortes d'honneur et de gloire ! Sire, ayez pitié de mes cheveux blancs, de mes prières, de mes larmes ! Si cela ne suffit pas pour toucher votre cœur, ayez pitié d'une dame noble, d'une mère malheureuse ! Sire, sire, étant celui que vous êtes, par votre heureux avènement au trône des Espagnes, par votre mère Jeanne, par vos ancêtres Isabelle et Ferdinand, que j'ai bravement et loyalement servis, comme l'atteste cette croix que je porte au cou, sire, accordez-moi la grâce que je vous demande !

Le roi releva la tête ; le nuage qui semblait voiler son regard s'éclaircit ; mais, d'une voix froide et dénuée de toute émotion :

— Cela ne me regarde pas, dit-il. Adressez-vous au grand justicier d'Andalousie.

Et il passa.

Les seigneurs flamands et espagnols le suivirent, et disparurent derrière lui dans le palais de l'Alhambra.

Don Ruiz, seul, et atterré, resta sur la place de las Algives.

Nous nous trompons lorsque nous disons que don Ruiz resta seul sur la place de las Algives : un des seigneurs de la suite de don Carlos aperçut le vieillard tout courbé sous le poids du refus royal, demeura sans affectation le dernier, et, au lieu de suivre les autres dans l'intérieur du palais moresque, revint rapidement vers don Ruiz de Torrillas, et, s'arrêtant, le chapeau à la main, devant le vieillard, tellement absorbé dans sa tristesse qu'il ne s'était pas aperçu de son approche :

— Si un gentilhomme tient à honneur de se rappeler ses anciennes amitiés, dit-il, veuillez recevoir, mon cher don Ruiz, le salut d'un des hommes qui vous sont le plus tendrement attachés.

Don Ruiz releva lentement sa tête assombrie ; mais à peine son regard se fut-il fixé sur celui qui lui offrait le salut d'une façon si affectueuse, qu'un éclair de joie passa dans ses yeux.

— Ah ! c'est vous, don Inigo ! dit-il ; je suis heureux de vous tendre la main, mais à une condition, cependant...

— Laquelle ? Dites.

— C'est que tout le temps que vous demeurerez à Grenade, — je n'admets pas d'excuses, je vous en préviens d'avance, — c'est que, tout le temps que vous demeurerez à Grenade, vous serez mon hôte.

Don Inigo sourit.

— Je n'ai point attendu votre invitation pour cela, don Ruiz ; et, à cette heure, ma fille doña Flor est déjà installée chez doña Mercédès, qui, malgré les instances que nous lui avons faites pour qu'elle ne se dérangeât point, a voulu absolument lui céder sa propre chambre.

— La femme a fait, en l'absence du mari, ce que le mari eût fait en l'absence de la femme. Tout va donc bien là-bas...

Puis, à voix basse, et en soupirant :

— Je voudrais pouvoir en dire autant d'ici ! murmura-t-il.

Si bas qu'il eût parlé, don Inigo l'avait entendu.

D'ailleurs, comme tous les autres seigneurs, il avait vu don Ruiz s'agenouiller devant le roi don Carlos en homme

qui demande une grâce, et cette grâce, il n'était pas difficile de comprendre qu'elle avait été refusée.

— En effet, dit-il, il me semble que vous n'avez pas été heureux près de notre jeune roi, mon cher don Ruiz.

— Que voulez-vous, señor ! le roi don Carlos avoue lui-même qu'il ne sait pas encore l'espagnol, et, moi, de mon côté, j'avoue que je n'ai jamais su le flamand... Mais revenons à vous, et surtout parlons de votre charmante fille, don Inigo.

Puis, après un moment d'hésitation :

— J'espère, continua-t-il d'une voix presque tremblante, que la mauvaise rencontre qu'elle a faite hier dans la montagne n'a eu aucune influence fâcheuse sur sa santé.

— Vous savez déjà cela ? demanda don Inigo.

— Oui, señor. Ce qui arrive à un homme de votre importance est un événement qui a des ailes d'aigle. Don Lopez m'a dit... (et ici la voix de don Ruiz devint plus tremblante) don Lopez m'a dit que vous aviez été arrêté par le Salteador.

— Vous a-t-il dit aussi que, se conduisant en gentilhomme, et non en bandit, le chef si redouté, lion et tigre pour les autres, s'est fait chien et agneau pour nous ?

— Il m'a dit quelque chose de cela ; mais je suis heureux que la nouvelle me soit confirmée par vous.

— Je vous la confirme, et j'ajoute ceci, que je ne me croirai quitte avec ce brave jeune homme que lorsque j'aurai tenu la promesse que je lui ai faite.

— Et, demanda en hésitant don Ruiz, puis-je savoir quelle est cette promesse ?

— Je lui ai juré par mon saint patron que, me sentant pris pour lui d'un intérêt véritable, je ne laisserais pas au roi don Carlos un instant de repos qu'il ne m'ait accordé sa grâce.

— Il vous la refusera, dit don Ruiz en secouant la tête.

— Et pourquoi ?

— Vous me demandiez tout à l'heure ce que je faisais aux pieds du roi ?

— Eh bien ?

— Je lui demandais cette grâce.

— Vous ?

— Oui.

— Et quel intérêt portez-vous à ce jeune homme ? Dites-le-moi, seigneur don Ruiz ; car j'agirai avec une double instance, sachant que j'agis à la fois pour un ami d'hier, et pour un ami de trente ans.

— Donnez-moi la main, don Inigo.

— Voici ma main.

— L'homme dont vous parlez, c'est mon fils !

Don Ruiz sentit la main de don Inigo frissonner dans la sienne.

— Votre fils, demanda-t-il d'une voix étranglée ; votre fils et celui de doña Mercédès ?

— Sans doute, répondit don Ruiz avec un sourire plein d'amère tristesse, puisque doña Mercédès est ma femme.

— Et que vous a répondu le roi ?

— Rien !

— Comment, rien ?

— Ou plutôt, il m'a répondu par un refus.

— Dites-moi les termes de ce refus.

— Il m'a renvoyé au grand justicier d'Andalousie.

— Eh bien ?

— Eh bien, le grand justicier d'Andalousie était don Rodrigue de Calmenare, et don Rodrigue de Calmenare est mort.

— Don Rodrigue de Calmenare est mort ; mais, depuis huit jours, le roi lui a nommé un successeur, et, depuis hier, ce successeur est arrivé à Grenade.

— A Grenade ?

— Oui ; et je vous réponds, moi, don Ruiz, entendez-vous bien ? je vous réponds que vous n'êtes pas plus sûr de vous-même que de celui que le roi a nommé !

Don Ruiz allait interroger son vieux compagnon de guerre dont la confiance dans la Providence et dans le grand justicier d'Andalousie commençait à le rassurer un peu, quand un huissier parut à la porte du palais, dont on n'était séparé que par un intervalle d'une vingtaine de pas, et, d'une voix forte, cria :

— Don Inigo Velasco de Haro, grand justicier d'Andalousie, le roi vous demande.

— Vous, señor don Inigo, s'écria don Ruiz, au comble de l'étonnement, vous, grand justicier d'Andalousie !

— Ne vous avais-je pas dit, reprit don Inigo tendant une dernière fois la main à don Ruiz, que vous pouviez compter sur le grand justicier d'Andalousie comme sur vous-même ? Et j'aurais dû dire plus que sur vous-même, puisque c'est moi qui suis le successeur de don Rodrigue de Calmenare.

Et, jugeant qu'il ne faut pas faire attendre un roi auquel on a une grâce à demander, don Inigo s'empressa de se rendre à l'ordre de don Carlos, d'un pas aussi rapide que le permettait la dignité d'un rico hombre espagnol.

XV

LA COUR DES LIONS

Qu'on nous permette de suivre le grand justicier dans l'intérieur du palais des rois mores, où don Carlos venait d'entrer, où lui allait entrer pour la première fois, et où nos lecteurs ne sont peut-être jamais entrés.

Tout en suivant l'huissier qui l'avait appelé de la part du roi, don Inigo commença par traverser une première cour nommée indifféremment cour des Myrtes, à cause de la quantité de myrtes qui y fleurissent ; cour du Réservoir, à cause de l'immense bassin qui en forme le centre, et cour du Mezouar, ou du Bain des femmes, parce que c'est dans ce bassin que, du temps des califes mores, se baignaient les femmes du palais.

Si don Inigo n'eût point eu à la fois l'esprit et le cœur pris par une grande préoccupation, tout familier que sa vie errante l'avait rendu avec les monuments de l'ancien et du nouveau monde, il se fût, certes, arrêté dès cette première cour, sur le seuil de laquelle, de nos jours encore, le voyageur s'arrête étonné, hésitant, car il devine qu'il entre dans le monde mystérieux et inconnu de l'Orient.

Mais à peine don Inigo leva-t-il la tête pour voir sur son piédestal le magnifique et gigantesque vase que l'incurie espagnole laisse aujourd'hui se dégrader dans le recoin d'un musée que personne ne visite, et qui, alors, formait le principal ornement de cette cour, que dominait, s'élevant au-dessus des poutres de cèdre et des tuiles dorées des toits, la cour de Comare, dont les créneaux se découpaient, vermeils et orangés, sur un ciel limpide et bleu.

De la cour du Réservoir, don Inigo passa dans l'antichambre de la *Barca ;* de l'antichambre de la Barca, dans le salon des Ambassadeurs ; mais ni l'originalité de forme qui a fait donner le nom de *barque* à l'antichambre, ni l'entrelacement des arabesques qui couvrent les murailles, ni le magnifique travail de la voûte, peinte de vert, d'azur et de rouge, travail creusé dans le stuc avec la merveilleuse délicatesse que met la patiente nature à faire, pendant mille ans, un travail de stalactites, ne purent un seul instant tirer don Inigo de la pensée qui le préoccupait.

Il passa ainsi, muet, silencieux, rapide, près du charmant pavillon appelé aujourd'hui le mirador de la Reine, des fenêtres duquel on aperçoit le Généralife, comme une immense touffe de lauriers-roses au sommet de laquelle se perchent des paons pareils à des oiseaux de saphir et d'or ; foulant aux pieds les dalles de marbre blanc, immenses cassolettes percées de petits trous, et qui servaient à parfumer les sultans au sortir du bain ; puis il traversa, sans s'arrêter, le jardin de Lindacaja, aujourd'hui terrain inculte et couvert de broussailles, alors parterre tout ruisselant de fleurs, laissa à sa gauche le bain des sultanes, tout tiède encore de l'haleine de la belle Chaîne des Cœurs et de la fière Zobéide, et fut introduit dans la cour des Lions, où l'attendait le roi.

La cour des Lions a été si souvent décrite, que c'est presque une inutilité à nous de la décrire à notre tour ; aussi nous contenterons-nous d'en esquisser légèrement et la forme et les ornements principaux, sans en faire apparaître autre chose à nos lecteurs que la *maquette* absolument nécessaire à notre mise en scène.

La cour des Lions est un carré de cent vingt pieds de long sur soixante et treize de large, entouré de cent vingt-huit colonnes de marbre blanc, aux chapiteaux d'or et d'azur.

Des galeries, qui s'élèvent à la hauteur de vingt-huit pieds, règnent tout autour de l'immense patio, au milieu duquel s'élève la fameuse fontaine des Lions.

Au moment où don Inigo fut introduit dans la cour des Lions, elle avait été transformée en tente, et était couverte de larges bandes d'étoffe, rouges, vertes et jaunes, formant les couleurs d'Espagne et d'Autriche, et servant à briser à la fois la lumière trop ardente et la chaleur trop intense du soleil.

La fontaine des Lions, jetant l'eau par toutes ses ouvertures, servait, d'ailleurs, à rafraîchir l'immense salle à manger où l'on venait de dresser le dîner offert au jeune roi don Carlos par la ville de Grenade et les ricos hombres d'Andalousie.

Les convives se promenaient les uns dans la cour même, les autres dans le salon des Deux-Sœurs, qui est contigu à la cour ; les autres, enfin, dans la galerie qui domine cette cour.

Appuyé à la tête d'un des lions d'or, don Carlos écoutait son premier ministre, le comte de Chièvres, en regardant

vaguement ces taches rougeâtres imprégnées dans le granit, et que l'on prétend être les traces du sang qu'y laissèrent les têtes coupées des trente-six Abencérages attirés dans ce piège par les Zégris.

A quoi pensait don Carlos, et pourquoi son regard vague et perdu répondait-il si mal à la parole de son premier ministre ? C'est qu'il oubliait qu'il était à Grenade dans la cour des Lions, pour se transporter en pensée à Francfort, dans la salle des électeurs, et que les traditions des guerres civiles moresques, si poétiques qu'elles fussent, disparaissaient à ses yeux devant cette question qui bourdonnait dans chaque pulsation de son cœur : « Qui sera empereur d'Allemagne, de toi ou de François Ier ? »

En ce moment, l'huissier s'avança vers le roi, annonçant que le grand justicier d'Andalousie le suivait.

Don Carlos releva la tête ; une espèce d'éclair jaillit de ses yeux dans la direction de don Inigo, et, comme pour s'isoler du cercle de favoris flamands qui se faisait autour de lui et se rapprocher des groupes formés à l'autre bout de la cour par les gentilshommes espagnols, il alla au-devant de celui qu'il avait fait appeler.

Don Inigo, voyant le roi venir à lui, comprit son intention, s'arrêta et attendit que le roi lui adressât la parole.

— Tu connais don Ruiz de Torrillas ? demanda don Carlos au grand justicier.

— Oui, Altesse ; c'est un des plus nobles gentilshommes de l'Andalousie, et il a fait avec moi la guerre contre les Mores sous vos illustres aïeux Ferdinand et Isabelle.

— Tu sais ce qu'il m'a demandé ?

— Il a demandé à Votre Altesse la grâce de son fils don Fernand.

— Tu sais ce qu'a fait son fils ?

— Il a tué en duel le frère d'une dame dont il était l'amant.

— Ensuite ?

— Il a tué deux des alguazils qui venaient l'arrêter, et blessé le troisième.

— Ensuite ?

— Il s'est réfugié dans la montagne.

— Ensuite ?

En prononçant pour la troisième fois ce mot, les yeux de don Carlos, ordinairement voilés et sans rayons, se fixèrent, avec la ténacité de l'entêtement et la limpidité du génie, sur les yeux de don Inigo.

Celui-ci recula d'un pas ; il n'avait pas idée qu'un regard mortel pût lancer un si éblouissant éclair.

— Ensuite ? balbutia-t-il.

— Oui, je te demande, une fois dans la montagne, ce qu'il a fait ?

— Sire, je dois l'avouer à Votre Altesse, entraîné par la fougue de son âge...

— Il s'est fait bandit ! il pille et détrousse les voyageurs ! si bien que celui qui veut aller de ma ville de Grenade à ma ville de Malaga, ou de ma ville de Malaga à ma ville de Grenade, doit faire, avant de se mettre en route, son testament de mort.

— Sire !

— C'est bien. Maintenant, toi, mon grand justicier, que penses-tu qu'il faille faire à l'endroit de ce bandit ?

Don Inigo tressaillit, car il y avait dans la voix de ce jeune homme de dix-neuf ans un accent d'inflexibilité qui l'effrayait pour l'avenir de son protégé.

— Je pense, sire, qu'il faut pardonner beaucoup de choses à la jeunesse.

— Quel âge a donc Fernand de Torrillas ? demanda le roi.

Don Inigo parut chercher dans sa mémoire une date douloureuse, et, avec un soupir :

— Il doit avoir vingt-sept ans, sire, répondit-il.

— Huit ans de plus que moi, dit don Carlos.

Et son accent signifiait : « Que parles-tu de jeunesse à propos d'un homme de vingt-sept ans ? J'ai dix-neuf ans, moi, et je suis vieux ! »

— Sire, dit don Inigo, le génie a vieilli Votre Altesse avant l'âge, et le roi don Carlos ne doit pas mesurer les autres hommes à sa taille, peser les autres hommes à sa balance.

— Alors, ton avis comme grand justicier ?

— Mon avis, sire, est que la circonstance est particulière ; que don Fernand est coupable, mais a des motifs d'excuse ; qu'il appartient à une des premières maisons de l'Andalousie ; que son père, digne et honorable gentilhomme, a rempli toutes les conditions exigées ordinairement du meurtrier par la famille de la victime, et qu'il serait bon au roi don Carlos de signaler son passage à travers l'Andalousie par un acte de clémence, et non par un acte de rigueur.

— C'est ton avis, don Inigo ?

— Oui, sire, dit timidement le gentilhomme baissant les yeux devant le regard d'aigle du jeune roi.

— Alors, je regrette d'avoir renvoyé don Ruiz à toi. Je garde pour moi cette cause, et j'en déciderai avec ma conscience.

Puis, se tournant vers le groupe le plus proche de lui :

— A table, messieurs ! dit le roi, et mangeons promptement ! Voici mon grand justicier, don Inigo Velasco, qui trouve que je suis un juge trop sévère, et à qui je veux prouver le plus tôt possible que je suis, non pas *un juge*, mais la justice.

Et, revenant vers don Inigo, tout étourdi encore de cette volonté puissante dans un jeune homme à peine sorti de l'enfance :

— Assieds-toi à ma droite, don Inigo, dit-il. En sortant de table, nous visiterons ensemble les prisons de Grenade, et, là, nous trouverons bien l'occasion de faire quelque grâce mieux méritée que celle que tu me demandes.

Puis, s'approchant du fauteuil qui lui était destiné, et posant la main sur la couronne qui en surmontait le dossier :

— Roi ! roi ! murmura don Carlos ; cela vaut-il la peine d'être roi ? Oh ! il n'y a que deux couronnes au monde qui méritent d'être enviées : celle du pape, et celle de l'empereur !

Et, le roi don Carlos s'étant mis à table avec don Inigo à sa droite, et le cardinal Adrien à sa gauche, chacun prit place ensuite selon son rang et sa dignité.

Un quart d'heure après, — ce qui prouvait la préoccupation du roi, lequel, mangeur infatigable, mettait ordinairement deux heures à son repas ; — un quart d'heure après, don Carlos se levait de table, et, refusant même l'escorte de ses favoris les gentilshommes flamands, sortait, suivi du grand justicier seul, pour aller visiter les prisons de Grenade.

Mais, en arrivant au seuil du jardin de Lindacaja, il rencontra une jeune fille qui, n'ayant pu obtenir des huissiers la permission de pénétrer plus avant, avait demandé celle de demeurer là.

La jeune fille, qui, quoique bizarrement vêtue, était remarquable par sa beauté, mit un genou en terre en apercevant le roi, et lui présenta d'une main un anneau d'or, et de l'autre un parchemin.

Don Carlos tressaillit à cette double vue.

L'anneau d'or était celui des ducs de Bourgogne, et le parchemin, au-dessus de quelques lignes écrites en caractères allemands, présentait cette signature bien connue de tous, mais surtout du roi don Carlos, puisque c'était celle de son père :

DER KŒNIG PHILIPP

Don Carlos regarda avec étonnement l'anneau d'abord, le parchemin ensuite, puis enfin la jeune fille au costume bizarre :

— Lisez, sire ! dit-elle dans le saxon le plus pur.

C'était déjà faire acte d'adroite flatterie, que de parler à don Carlos la langue de cette Allemagne où il avait été élevé, et qui lui était si chère.

Aussi le roi commença-t-il de lire ces caractères familiers à ses yeux en reportant à chaque ligne, et presque à chaque mot, son regard du parchemin sur la jeune fille, et de la jeune fille sur le parchemin.

Puis, la lecture achevée :

— Don Inigo, dit-il, un événement m'arrive qui me force à remettre à une autre heure notre visite aux prisons. Si vous avez quelque chose à faire, disposez de votre temps ; sinon, attendez-moi ici.

— J'attendrai Votre Altesse, répondit don Inigo, qui avait reconnu, dans la jeune fille à l'anneau d'or et au parchemin, la petite bohémienne de la venta du *Roi more*, et qui se doutait bien qu'il devait y avoir quelque rapport entre cette visite de Ginesta et la grâce que don Ruiz et lui avaient si infructueusement sollicitée du roi don Carlos en faveur du Salteador.

Quant au roi don Carlos, il s'était contenté de répondre à la jeune fille, dans la même langue où celle-ci lui avait adressé la parole :

— Suivez-moi ! en lui indiquant le chemin qui conduisait au mirador de la Reine, et qui devait ce titre à la préférence qu'Isabelle la Catholique, pendant son séjour à l'Alhambra, accordait à ce petit pavillon.

XVI

LA REYNA TOPACIA

On sait déjà le peu d'influence que la vue des objets extérieurs paraissait avoir sur don Carlos, quand l'âpre tension d'une pensée intérieure le préoccupait. Il monta

donc les quelques marches qui conduisaient à l'ancien cabinet de toilette des sultanes, devenu, depuis la conquête de Grenade, l'oratoire des reines de Castille, sans remarquer le fantastique travail de sculpture qui tapisse la muraille, qui couvre le plafond, et que soutiennent des colonnettes moresques d'une finesse et d'une fantaisie qui méritaient, cependant, d'attirer les regards d'un roi.

Mais, nous l'avons dit, le jeune roi, suivant quelque fantôme de sa pensée, de son imagination ou de son désir, semblait fermer avec affectation ses yeux à toutes ces merveilles qui se dressaient à chaque pas sur sa route comme des évocations de l'Orient.

Arrivé au mirador, don Carlos s'arrêta, et, sans jeter un seul regard sur l'admirable panorama que l'art et la nature déroulaient autour de lui, se tournant vers Ginesta :

— Je reconnais la bague, je reconnais le parchemin, dit-il, comment se fait-il que l'un et l'autre soient entre vos mains ?

— Ma mère est morte, et me les a laissés, dit la jeune fille ; c'était mon seul héritage ; mais, vous le voyez, Altesse, c'était un héritage royal.

— Comment votre mère a-t-elle connu le roi Philippe le Beau ? comment la lettre de mon père est-elle écrite en allemand ? comment parlez-vous allemand, vous-même ?

— Ma mère avait connu le roi Philippe le Beau en Bohême, alors qu'il n'était qu'archiduc d'Autriche. Au milieu de ses nombreuses amours, celui qu'il eut pour ma mère fut peut-être le seul qui ne faiblit jamais ; lorsqu'en 1506, le roi partit pour l'Espagne, afin de se faire proclamer roi, il donna ordre à ma mère de le suivre ; mais ma mère n'y consentit que si le roi voulait reconnaître que l'enfant dont elle était accouchée, deux ans auparavant, était bien à lui. Ce fut alors qu'il lui donna ce parchemin que vous tenez, sire.

— Et cet enfant ?... demanda don Carlos en jetant un regard oblique sur la jeune fille.

— Cet enfant, répondit la bohémienne sans baisser son fier regard, c'est moi, Altesse !

— Bien ! dit don Carlos, voilà pour le parchemin ; mais pour la bague ?...

— Ma mère avait souvent demandé au roi, son amant, un anneau qui fût, sinon le symbole de leur union devant les hommes, du moins celui de leur union devant Dieu, et le roi lui avait toujours promis, non seulement un anneau, mais encore cette bague, qui lui servait de sceau, afin, disait-il, qu'elle pût, un jour, faire reconnaître la fille de son amour, du fils de son mariage. Ma mère s'était reposée sur cette promesse, et ne pressait pas son royal amant. Pourquoi le presser ? pourquoi en appeler au fils de ce que le père pouvait faire lui-même ? Elle avait vingt ans, et son amant vingt-huit... Hélas ! un jour, un homme passa sur la route de Burgos à Santivanez, emporté par le galop de son cheval ; ma mère était sur le seuil de sa maison ; moi, je jouais parmi les fleurs du jardin avec les papillons et les abeilles.

« — Reine Topacia, cria cet homme, si tu veux voir ton amant avant qu'il meure, il faut te presser !

« Ma mère demeura un instant muette et immobile de stupeur ; elle venait de reconnaître un prince zingaro qui l'aimait depuis cinq ans, qui, depuis cinq ans, voulait l'épouser, et qu'elle avait toujours repoussé avec dédain ! Alors, sans dire autre chose que ces deux mots : « Viens, mon enfant ! » elle me prit entre ses bras, et m'emporta en courant vers Burgos. Lorsque nous arrivâmes au palais, le roi venait d'y rentrer, et, de loin, nous vîmes se fermer la porte derrière le dernier homme de sa suite. Ma mère voulut se faire ouvrir cette porte ; une sentinelle y avait été placée, et avait la consigne de ne plus laisser entrer personne. Elle s'assit avec moi sur le bord du fossé, le palais et la forteresse ne faisant qu'un. Quelques minutes après un homme passa en courant.

« — Où vas-tu ? lui cria ma mère.

« C'était un des serviteurs du roi ; il la reconnut.

« — Chercher le médecin, lui répondit-il.

« — Il faut que je parle au médecin, lui dit ma mère, entends-tu ? il y va de la vie et de la mort du roi !

« Et nous restâmes debout à attendre le médecin.

« Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que le serviteur et le médecin reparurent.

« — Voilà celle qui veut vous parler, dit le serviteur.

« — Quelle est cette femme ? demanda le médecin.

« Puis, jetant les yeux sur ma mère :

« — La reine Topaze ! dit-il tout haut.

« Alors, tout bas, mais point assez bas, cependant, pour que ses paroles ne vinssent jusqu'à nous :

« — Une des maîtresses du roi, ajouta-t-il, mais celle qu'il aime le mieux !

« Et s'adressant à ma mère :

« — Qu'as-tu à me dire, femme ? demanda le médecin. Mais dis vite, le roi attend.

« — J'ai à te dire, répondit ma mère, que le roi est ou empoisonné ou assassiné, mais qu'il ne meurt pas de mort naturelle.

« — Le roi meurt donc ? demanda le médecin.

« — Le roi meurt ! reprit ma mère avec un accent que je n'oublierai jamais.

« — Qui te l'a dit ?

« — Son meurtrier.

« — Qu'est-il devenu ?

« — Demande à l'ouragan ce que devient la feuille qu'il emporte ! son cheval l'emportait du côté des Asturies, et il est à dix lieues de nous, maintenant.

« — Je cours près du roi.

« — Va.

« Puis, se tournant vers le serviteur :

« — Qu'il sache que je suis là, dit-elle.

« — Il le saura, répondit le serviteur.

« Et tous deux entrèrent dans la forteresse. — Ma mère retourna s'asseoir sur le bord du fossé. — Nous y passâmes la soirée, la nuit, la matinée du lendemain. Cependant, le bruit s'était répandu de la maladie du roi, et la population, qui s'était amassée autour de nous la veille, qui ne nous avait abandonnées que bien avant dans la nuit, avait reparu avec le jour, plus nombreuse, plus inquiète, plus pressée. Toute sorte de bruits circulaient ; mais celui qui frappa le plus ma mère, attendu qu'il était le plus probable, c'est que le roi, s'étant échauffé en jouant à la paume, et ayant demandé un verre d'eau glacée, il avait reçu ce verre d'eau des mains d'un homme qui avait disparu. Le signalement de cet homme s'accordait si bien avec celui du zingaro que ma mère avait vu passer, et qui, en passant, lui avait jeté les paroles terribles qui nous avaient amenées là, que ma mère n'eut plus aucun doute. — Le roi avait été empoisonné !

« Au reste, il n'y avait point de nouvelles précises. Le médecin était près du roi, et les personnes qui sortaient du château n'étaient pas assez bien renseignées sur l'état du malade pour qu'on pût s'en rapporter à ce qu'elles disaient. Tout le monde attendait donc avec anxiété, ma mère avec angoisses.

« A onze heures, à peu près, la porte s'ouvrit, et l'on annonça que, l'état du roi s'étant amélioré, il allait sortir pour rassurer la population. En effet, quelques secondes après cette promesse, le roi parut à cheval ; il n'avait près de lui que son médecin et deux ou trois officiers de sa maison.

« C'était, non pas la première fois que je voyais mon père, mais la première fois que je le voyais à un âge où je pusse me souvenir de l'avoir vu. Oh ! je me le rappelle bien : il était merveilleusement beau malgré sa pâleur, et, cependant, le cercle rouge de l'insomnie bordait ses yeux ; ses narines étaient crispées, et ses lèvres blêmies semblaient collées à ses dents. Son cheval marchait au pas, et encore le cavalier était-il si faible, qu'il se tenait à l'arçon de sa selle, et que, sans cet appui, il fût certainement tombé. Il regardait à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelqu'un.

« Ma mère comprit que c'était elle qu'il cherchait ; elle se leva et m'éleva entre ses bras.

« Le médecin, qui nous avait reconnues, toucha le roi à l'épaule, et celui-ci dirigea son regard de notre côté. Sa vue était tellement affaiblie, qu'il ne nous eût peut-être pas reconnues. Il arrêta son cheval, et fit signe à ma mère de s'approcher. — A la vue de cette femme portant un enfant de trois ans entre ses bras, les quelques personnes qui formaient le cortège royal s'écartèrent. La foule, qui devinait ce qui allait se passer, et à qui, d'ailleurs, ma mère n'était pas inconnue, la foule en fit autant. Nous nous trouvâmes donc, le roi, ma mère et moi, le centre d'un grand cercle ; mais le médecin seul était assez rapproché de nous pour entendre ce que disaient le roi et ma mère.

« Ma mère, sans une seule parole, mais la poitrine brisée par les sanglots qu'elle retenait, mais la joue inondée de larmes qui s'échappaient malgré elle, ma mère me tendit au roi, qui me prit, m'embrassa, et m'assit sur l'arçon de sa selle. Puis, laissant descendre sa main alanguie sur la tête de ma mère, qu'il renversa légèrement en arrière :

« — Oh ! ma pauvre Topaze ! dit-il en allemand, c'est donc toi !

« Ma mère ne put répondre. Elle appuya sa tête sur la cuisse du cavalier, et éclata en sanglots en baisant son genou.

« — C'est pour toi que je suis sorti, dit le roi, pour toi seule !

« — Oh ! mon roi ! mon beau et cher roi ! s'écria ma mère.

« — Mon père, mon doux père (1) ! dis-je en allemand.

(1) L'expression allemande est charmante et d'une douceur dont les [illegible] trois mots suivants, dits par une bouche française, ne peuvent [illegible] l'idée, quoique nous les écrivions selon leur prononciation, [illegible] l'orthographe, ces trois mots sont [illegible]

« C'était la première fois que le roi entendait le son de ma voix, et, cela, dans la langue qu'il aimait.

« — Ah ! dit-il, je puis mourir : je me suis entendu appeler du plus doux nom qui puisse être prononcé par une bouche humaine, et cela, dans la langue de ma patrie !

« — Mourir ! dit ma mère, mourir !... Oh ! mon cher roi, quel mot as-tu dit là ?

« — Le mot que Dieu, qui permet que je fasse une mort chrétienne, murmure à mon oreille depuis hier ; car, du moment où j'ai eu bu ce verre d'eau glacée, j'ai senti le frisson suprême courir jusqu'à mon cœur.

« — Oh ! mon cher roi ! mon cher roi ! murmurait ma mère.

« — J'ai pensé à toi toute la nuit, ma pauvre Topaze ! dit-il. Hélas ! je ne pouvais pas grand'chose pour toi, vivant ; mort, je ne pourrai plus rien, sinon te protéger de mon ombre, si Dieu permet que quelque chose de nous survive à nous-mêmes.

« — Mon doux père ! mon doux père ! répétai-je en pleurant toujours.

« — Oui, mon enfant, oui, répondit le roi, et à toi aussi j'ai pensé. Tiens, dit-il en me passant autour du cou une petite bourse de cuir pendue à un cordon de soie et d'or, tiens, on ne sait ce qui peut arriver, moi mort. Je laisse une veuve jalouse ; ta mère peut être forcée de fuir. J'ai passé la nuit à démonter ces diamants, il y en a pour deux cent mille écus, à peu près. C'est ta dot, ma fille chérie ! et si ton frère, devenu roi d'Aragon et de Castille, te méconnaissait un jour, malgré le papier que j'ai donné à ta mère, malgré cet anneau que je lui donne, eh bien, tu vivrais au moins riche comme une noble dame, si tu ne pouvais vivre riche comme une princesse royale !

« Ma mère voulait se contenter de l'anneau, et refuser la bourse ; mais le roi repoussa doucement la main de ma mère. Elle eut donc l'anneau, et, moi, j'eus la bourse. — D'ailleurs, la fatigue et l'émotion venaient de briser le pauvre mourant.

« Il pâlit encore, ce qu'on eût cru impossible, et se pencha, faible et près de s'évanouir, du côté de ma mère. Ma mère le retint entre ses bras, appuya ses lèvres au front glacé du roi, et appela du secours ; elle faiblissait sous le poids de ce corps inerte, qui n'avait plus la force de se soutenir lui-même. Le médecin et les serviteurs accoururent.

« — Éloignez-vous ! dit le médecin, éloignez-vous !

« Ma mère ne bougeait pas.

« — Voulez-vous qu'il meure là, à vos yeux ? dit-il.

« — Vous croyez donc que ma présence lui est fatale ?

« — Votre présence le tue !

« — Viens, enfant ! dit-elle.

« — Mon père ! mon doux père ! disais-je toujours.

« Puis, comme je sentais que ma mère m'enlevait entre ses bras :

« — Non, non, disais-je, non, je ne veux pas m'en aller !

« En ce moment, on entendit un grand cri de douleur qui venait du côté de la ville. C'était la reine Jeanne, échevelée, le visage bouleversé, plus pâle que son mari mourant, qui accourait en se tordant les bras, et en criant :

« — Il est mort ! il est mort ! on m'a dit qu'il était mort !

« J'eus peur ; je me jetai sur la poitrine de ma mère, et, en même temps que le cercle s'ouvrait sur un point pour nous laisser fuir, ma mère et moi, il s'ouvrait sur un autre point pour laisser entrer la reine Jeanne. Ma mère courut pendant cent pas, à peu près ; puis, la force lui manquant, elle s'assit au pied d'un arbre, me cacha contre sa poitrine, et abaissa sur moi sa tête, dont les longs cheveux m'enveloppèrent comme un voile... Quand sa tête se releva, quand ses cheveux s'écartèrent, quand je cherchai des yeux le roi don Philippe, la porte de la forteresse venait de se refermer sur lui et sur la reine Jeanne. »

Pendant tout ce récit, le jeune roi n'avait pas dit une seule parole, n'avait pas donné une seule marque d'émotion ; mais, comme, étouffée par ses larmes, la jeune fille, chancelante, ne pouvait continuer, il lui tendit la main, et, lui montrant une chaise :

— Asseyez-vous, dit-il ; vous avez droit de vous asseoir devant moi : je ne suis pas encore empereur.

Mais elle, secouant la tête :

— Non, non, reprit-elle, laissez-moi dire jusqu'à la fin. Je viens ici trouver non pas mon frère, mais mon roi ; je viens non pas réclamer mon rang, mais solliciter une grâce. Si la force me manque, je tomberai à vos genoux, sire ; mais je ne m'assoirai pas devant le fils de Philippe et de Jeanne... Ah ! mon Dieu !

La jeune fille s'arrêta, brisée par l'émotion du souvenir.

Et baisant respectueusement la main que le roi lui avait tendue, elle fit un pas en arrière et continua.

XVII

LE LIT DE PARADE

— Ma mère resta où elle s'était assise, ou plutôt où elle était tombée.

« La journée s'écoula sans que l'on eût d'autres nouvelles du roi que celle-ci :

« Le roi s'était couché en rentrant.

« Le lendemain, la nouvelle du jour fut que le roi avait essayé, mais inutilement, de parler. Le surlendemain, le roi avait, à deux heures de l'après-midi, perdu la parole. Le jour suivant, à onze heures du matin, un grand cri sortit du château, qui sembla à la fois briser portes et fenêtres pour se répandre sur la ville et s'envoler de là sur l'Espagne :

« — Le roi est mort !

« Hélas ! sire, à cette époque, je ne savais guère ce que c'était que la mort ou la vie. Cependant, à ce cri : « Le roi est mort ! » sentant se gonfler la poitrine de ma mère, sentant ses larmes couler de son visage sur le mien, je compris qu'il y avait en ce monde une chose que l'on appelait le malheur.

« Pendant les quatre jours où nous restâmes à la porte du château, ma mère eut soin de moi et pourvut à tous mes besoins ; mais je ne me souviens pas l'avoir vue ni boire ni manger.

« Nous restâmes encore là un jour et une nuit.

« Le lendemain, nous vîmes la porte du château s'ouvrir ; un héraut à cheval parut précédé d'un clairon ; le clairon fit entendre une fanfare lugubre, puis le héraut parla. Je ne compris pas ce qu'il disait ; mais à peine eut-il prononcé les paroles qu'il avait à dire, et eut-il continué son chemin pour aller crier la même proclamation sur les places et dans les carrefours de la ville, que la foule se précipita par la porte du château, et s'engouffra à grands flots dans la forteresse.

« Ma mère se leva, me prit dans ses bras, et, m'embrassant, dit à mon oreille :

« — Viens, ma fille, nous allons voir ton doux père une dernière fois !

« Et je ne comprenais pas comment elle me disait que nous allions voir mon père, et pleurait en me le disant.

« Nous suivîmes la foule qui se précipitait vers la porte du château, et nous entrâmes avec elle. La cour était déjà pleine ; des sentinelles gardaient une porte par laquelle on entrait deux à deux. Nous attendîmes longtemps ; ma mère me tenait toujours entre ses bras ; sans quoi, j'eusse été étouffée. Enfin, notre tour vint ; comme les autres, nous entrâmes ; seulement, une fois que nous fûmes entrées, ma mère me mit à terre, et me conduisit par la main.

« Ceux qui marchaient devant nous pleuraient ; ceux qui marchaient derrière nous pleuraient.

« Nous traversions lentement de riches salons ; à chaque porte de chaque salon, il y avait deux gardes qui veillaient à ce qu'on entrât deux par deux.

« Nous approchâmes d'une chambre qui semblait le but du triste pèlerinage.

« Nous pénétrâmes enfin dans cette chambre.

« Oh ! monseigneur, j'étais bien enfant, mais tous les meubles, les tentures, les tapisseries, les rideaux de cette chambre, je les décrirais dans leurs moindres détails, tant chaque objet est resté profondément empreint dans ma mémoire.

« Mais l'objet principal de cette chambre, celui qui absorba bientôt, par sa lugubre solennité, toute mon attention, était un lit tout couvert de velours noir. Sur ce lit, vêtu d'une robe de brocart, d'un sayon cramoisi doublé d'hermine, d'un pourpoint d'or, de chausses écarlates, un homme était couché dans la roideur et dans l'immobilité de la mort.

« C'était mon père.

« La mort avait rendu à ses traits la sérénité que lui ôtait la douleur au moment où je l'avais vu, quatre jours auparavant. Trépassé, il paraissait, s'il était possible, plus beau encore que vivant.

« Dans la ruelle du lit, debout, couverte du manteau de velours pourpre, doublé d'hermine, la couronne royale sur la tête, vêtue d'une grande robe blanche, les cheveux épars sur les épaules, se tenait une femme, les yeux démesurément ouverts et fixes, les traits du visage immobiles, les lèvres blêmes, plus pâle s'il était possible que le mort ;

elle avait un doigt posé sur ses lèvres, et, d'une voix presque inintelligible, tant elle était basse :

« — Prenez garde de l'éveiller, disait-elle, il dort !

« C'était la reine Jeanne, votre mère, sire.

« En l'apercevant, ma mère s'arrêta ; mais elle comprit bientôt que la reine ne voyait rien, n'entendait rien, et ma mère murmura :

« — Elle est bien heureuse, elle est folle !

« Nous continuâmes donc de nous avancer vers le cadavre : la main pendait hors du lit ; c'était cette main qu'il était permis à tout le monde de venir baiser ; c'était cette main qu'en vertu de la permission nous venions baiser, ma mère et moi.

« Au moment où ma mère arriva près du lit, je la sentis chanceler. Elle me l'a dit bien souvent depuis, ce n'était pas la main qu'elle eût voulu baiser, c'était ce cadavre qu'elle eût voulu étreindre d'une dernière caresse, c'étaient ces yeux fermés qu'elle eût voulu rouvrir, c'étaient ces lèvres glacées qu'elle eût voulu réchauffer de ses lèvres... Elle eut le courage de se contenir. Je ne l'entendis même plus pleurer. Elle s'agenouilla sans frissonnements, sans cris, sans sanglots, prit la main du mort, et me la donna à baiser d'abord, en me disant :

« — O mon enfant, n'oublie jamais ce que tu vois à cette heure, car, celui que tu vois, tu ne le reverras plus !

« — C'est mon doux père qui dort, n'est-ce pas, maman ? demandai-je tout bas.

« — C'est le père de tout un peuple, mon enfant ! me répondit ma mère en me faisant signe de me taire.

« Et elle baisa longuement et tendrement la main du mort.

« Nous sortîmes par la porte opposée à celle qui nous avait donné entrée ; mais, dans la chambre voisine de celle où était dressé le lit de parade, ma mère chancela ; puis, jetant un faible cri, tomba évanouie. Deux hommes, qui venaient de traverser aussi la salle mortuaire, s'approchèrent de nous.

« — Lève-toi donc ; mais relève-toi donc, maman ! criai-je, ou, sans cela, je croirai que tu dors comme mon doux père.

« — Tiens, dit l'un, c'est elle !

« — Qui, elle ? demanda l'autre.

« — La bohémienne qui était la maîtresse du roi, celle qu'on appelle la reine Topaze.

« — Emportons-la hors d'ici, elle et son enfant, dit le second.

« Et l'un d'eux prit ma mère dans ses bras, tandis que l'autre me tirait par la main. Nous sortîmes des appartements, puis de la cour. L'homme qui portait ma mère la déposa au pied de l'arbre où nous étions restées assises trois jours et trois nuits ; l'homme qui me tenait par la main me laissa près de ma mère. Tous deux s'éloignèrent. — Je serrais ma mère dans mes bras, et je couvrais son visage de baisers, en disant :

« — Oh ! maman, maman ! ne t'endors pas comme mon doux père !

« Soit que l'impression de l'air fît son effet, soit que les larmes et les caresses d'une enfant aillent chercher la vie jusqu'au fond du cœur d'une mère, soit que le terme de l'évanouissement fût arrivé, ma mère rouvrit les yeux. Elle fut un instant à comprendre ce qui s'était passé ; puis, aidée de mes souvenirs, que ma bouche enfantine reproduisit dans toute leur cruelle naïveté, elle finit par tout se rappeler, comme on se rappelle un rêve terrible.

« — Viens, mon enfant, dit-elle alors ; nous n'avons plus rien à faire ici !

« Et nous reprîmes le chemin de la maison.

« Le même soir, ma mère détacha de la muraille une image de madone pour laquelle elle avait une dévotion toute particulière, son portrait, le portrait du roi Philippe, et, comme la nuit venait, nous partîmes.

« Nous marchâmes pendant beaucoup de jours ; maintenant que je sais nommer le temps, je dirai pendant un mois peut-être, ne nous arrêtant que les heures nécessaires au repos, et nous arrivâmes enfin dans la sierra Nevada. Là, ma mère rencontra une tribu de bohémiens, et se fit reconnaître. On lui céda la maison qui est devenue depuis la venta *del Rey moro*. La tribu campait à l'entour, et lui obéissait comme à une reine.

« Cela dura ainsi pendant plusieurs années ; mais, peu à peu, je m'apercevais du changement qui se faisait chez ma mère : elle était toujours belle ; seulement, sa beauté changeait d'aspect, et je dirai presque de forme ; elle était devenue si pâle, que c'était la beauté d'une ombre, et non celle d'une créature vivante. Je crois que, depuis longtemps, elle eût quitté la terre, comme les vapeurs qui se détachent au matin de la montagne, et qui montent vers le ciel, si je ne l'y eusse pas, en quelque sorte, retenue par la main.

« Un jour, je m'aperçus que ni la madone, ni le portrait de ma mère, ni celui du roi n'étaient plus dans sa chambre ; je lui demandai ce qu'ils étaient devenus

« — Suis-moi, mon enfant ! me dit-elle.

« Elle s'enfonça dans la montagne, et, par un chemin connu d'elle seule, elle me conduisit à une grotte cachée à tous les yeux, perdue, introuvable. Au fond de la grotte, au-dessus d'une espèce de lit de fougère, était la madone ; sur le côté, étaient les deux portraits.

« — Mon enfant, dit-elle, il se peut qu'un jour tu aies à demander un refuge à la montagne : celui-ci est inaccessible ; ne le révèle à qui que ce soit au monde ! Qui sait les persécutions auxquelles tu peux être exposée ? Cette grotte c'est la vie ; c'est plus que la vie, c'est la liberté !

« Nous y passâmes la nuit ; puis, le lendemain, nous revînmes à la venta ; mais, en revenant, je m'aperçus que ma mère marchait d'un pas plus lent et moins assuré ; deux ou trois fois sur le chemin, elle s'assit, m'attirant chaque fois à elle, me pressant chaque fois sur son cœur. A chaque baiser, à chaque étreinte, ma poitrine débordait en larmes ; car, malgré moi, je me reportais à ce jour où, pâle et chancelant, mon père était sorti à cheval de Burgos, m'avait serrée sur son cœur, et, pour la première fois, avec des paroles dont j'avais intelligence, m'avait appelée son enfant.

« Mon pressentiment ne me trompait pas.

« Le lendemain du jour où elle m'avait conduite à la grotte, ma mère s'alita. A partir de ce moment, je compris qu'elle était sur le chemin qui mène à l'éternité, et je ne la quittai plus.

« Puis elle, de son côté, sachant que l'heure de ce long voyage qui nous éloigne de tout ce qui nous est cher approchait, ne me parla plus d'autre chose que de mon père. Elle me rappela, de manière qu'elles se gravassent si profondément dans mon âme, que je ne les oubliasse jamais, toutes ces circonstances de ma jeunesse que je viens de vous raconter, sire. Elle me donna la bague, elle me donna le papier ; elle me dit que j'avais, — pardonnez, Altesse, — que j'avais un frère qui régnerait un jour ; que c'était à moi de juger si je devais me faire reconnaître de mon frère ou vivre ignorée, mais riche, en quelque pays du monde qu'il me plût d'habiter, grâce aux diamants que mon père m'avait donnés.

« J'écoutais tout cela agenouillée et pleurant près de son lit ; car elle ne se levait plus, et, chaque jour, son visage devenait plus pâle, sa voix plus faible, son œil plus brillant ; et, quand j'interrogeais le médecin de notre tribu, qui avait appris la science de guérir avec les docteurs d'Orient, et que je lui demandais :

« — Qu'a donc ma mère ?

« — Rien, répondait il Elle va vers Dieu !

« Le jour où Dieu lui ouvrit les portes de son éternité arriva.

« J'étais à genoux devant son lit comme d'habitude : elle me parlait, non pas d'elle, mais de moi. On eût dit que son œil, au moment de se fermer, essayait, par un effort maternel, de percer l'avenir. Son esprit s'attachait de toutes les forces de son agonie à saisir une forme indécise. Une espèce de sourire erra sur ses lèvres. Sa main se souleva, indiquant quelque chose comme une ombre qui eût passé devant elle. Elle murmura deux mots ; ces mots, je les pris pour un commencement de délire, car ils ne se rattachaient à aucun de nos souvenirs communs. Je crus avoir mal entendu ; je relevai la tête pour mieux écouter ; mais, deux fois encore, d'une voix plus affaiblie, elle répéta :

« — Don Fernand ! don Fernand !...

« Puis elle imposa ses deux mains sur ma tête. Ma tête plia sous la bénédiction suprême. J'attendais qu'elle les relevât ; j'attendis vainement : en me bénissant, elle était morte !

« On eût dit qu'elle voulait, pour l'éternité, me couvrir du bouclier de sa tendresse !

« Si jamais vous allez, Altesse, de Grenade à Malaga, vous verrez le tombeau de ma mère, dans un petit vallon, à un mille au delà de la venta *del Rey moro*. Vous le reconnaîtrez au ruisseau qui passe près de la pierre surmontée d'une croix, — car ma mère, grâce au Seigneur Jésus, était chrétienne, — et surtout à cette inscription, grossièrement gravée au couteau sur cette pierre :

LA REYNA TOPACIA LA HERMOSA

« Et vous saurez ceci, Altesse : c'est que celle qui repose sous cette pierre n'est pas tout à fait une étrangère pour vous, puisqu'elle aimait le roi Philippe, notre père, au point de n'avoir pas su lui survivre. Oh ! ma mère ! ma mère ! continua la jeune fille en étouffant ses sanglots, et en appuyant les deux mains sur ses yeux pour cacher ses larmes.

— On transportera son corps dans quelque pieux monastère, dit de sa voix calme le jeune roi, et je fonderai un *obit*, afin que des moines chantent tous les jours une messe pour le repos de son âme. Continuez.

XVIII

LE FRÈRE ET LA SŒUR

— Quelque temps après la mort de ma mère, dit Ginesta, les bohémiens résolurent de changer de pays. Depuis le jour où elle avait fermé les yeux, c'était moi qu'ils regardaient comme leur reine. On vint donc me prévenir du projet arrêté par les anciens, et me demander mon assentiment. Je le donnai en déclarant que la tribu pouvait s'éloigner, aller où elle voudrait ; qu'elle était libre comme les oiseaux du ciel ; mais que, moi, je ne quitterais pas la pierre sous laquelle était couchée ma mère.

Le conseil s'assembla, et je fus prévenue que l'on avait arrêté le projet de s'emparer de moi pendant la nuit qui précéderait le départ, et de m'emmener de force.

Je fis des provisions de dattes que je transportai dans la grotte ; puis, la surveille du départ, je disparus. Le soir où le projet de s'emparer de moi devait être mis à exécution, on me chercha inutilement.

« Ainsi, la précaution de ma mère portait son fruit : j'avais une retraite sûre, inaccessible, voilée à tous les yeux.

Les bohémiens étaient résolus à ne pas partir sans moi, et, moi, j'étais résolue à rester cachée tant qu'ils ne seraient pas partis.

« Ils retardèrent leur départ d'un mois. Pendant ce mois je ne sortis de ma retraite que la nuit, pour aller cueillir quelques fruits sauvages, et, du haut des rochers, reconnaître, à la lueur des feux, si leur camp était toujours là.

Une nuit, les feux cessèrent de brûler. Ce pouvait être une ruse pour m'attirer dans quelque endroit découvert, et me surprendre ; je restai donc cachée dans un massif de myrtes, du milieu duquel ma tête, en se relevant, dominait tout le chemin. Là, j'attendis le jour.

Le jour me montra la maison déserte, la route solitaire. Cependant, je n'osai descendre encore, et remis mon exploration à la nuit.

« Elle arriva sombre et sans lune ; les étoiles seules tremblaient dans un ciel presque noir, à force d'être bleu. Mais, pour nous autres bohémiens, fils de l'obscurité, il n'y a pas de ténèbres si épaisses, que notre œil ne puisse les percer.

Je descendis jusqu'au chemin ; de l'autre côté de ce chemin était la tombe de ma mère ; j'allai m'y agenouiller. Au milieu de ma prière, j'entendis le pas d'un cheval. Le cavalier ne pouvait être aucun de mes compagnons ; j'attendis donc avec tranquillité ; d'ailleurs, la nuit, dans la montagne, j'eusse défié les gitanos eux-mêmes.

C'était un voyageur.

Au moment où il passait sur la route, je me relevai, ma prière achevée ; il me prit sans doute pour un spectre se dressant hors de sa tombe. Il jeta un cri, fit le signe de la croix, mit son cheval au galop, et disparut.

« J'entendis le bruit de ce galop, qui décroissait en s'éloignant, puis il s'éteignit tout à fait. La nuit redevint silencieuse, et ce silence ne fut plus troublé que par les bruits habituels de la montagne, c'est-à-dire par le craquement de quelque arbre, la chute de quelque rocher, le glapissement de quelque animal sauvage, le houhoulement de quelque oiseau de nuit.

J'en étais bien certaine : aucun être humain n'existait dans les environs.

Donc, les bohémiens étaient partis.

Les premières heures du jour me confirmèrent ce que m'avaient raconté les ténèbres de la nuit.

Je me sentis soulagée d'un poids immense.

« J'étais libre ; la montagne était à moi, la sierra tout entière devenait mon royaume.

Je vécus ainsi plusieurs années, sans désirs, sans besoins, me nourrissant, comme les oiseaux du ciel, de nos fruits sauvages, de l'eau de nos sources, de l'air de la nuit, de rosée le matin, de soleil le jour.

« J'étais de la taille de ma mère. Ses vêtements me servirent ; ses bijoux me suffisaient ; mais quelque chose me manquait : c'était une compagnie.

Un soir, j'allai jusqu'à Alhama. J'achetai une chèvre, et je revins.

Pendant mon voyage, un aubergiste était venu s'installer dans la venta. Il m'interrogea. Je lui dis qui j'étais sans lui dire où j'habitais. Il me demanda, sur le passage des voyageurs, des renseignements que je lui donnai.

Peu à peu, à la suite de cette habitation de la venta, la montagne se peupla de nouveau. Ses hôtes étaient des hommes au visage dur, à l'aspect sauvage ; ils m'effrayaient. Je rentrai dans le maquis, et ce ne fut plus que de loin, et de quelque endroit inaccessible, que je regardai ou la venta ou le chemin.

« Des bruits inaccoutumés retentissaient dans la montagne ; c'étaient tantôt des coups de feu, tantôt des cris de colère, tantôt des appels de secours.

« Les bandits avaient succédé aux bohémiens.

« Pour moi, il n'y avait pas une grande différence ; ignorante des lois de la société, n'ayant aucune notion de ce qui était bien ou de ce qui était mal, voyant partout dans la nature l'abus de la force sur la faiblesse, je crus le monde des villes fait à l'instar du monde de la montagne.

« Cependant, ces hommes m'effrayaient ; je m'éloignais d'eux de plus en plus.

Un jour, je me promenais, selon mon habitude, dans l'endroit le plus sauvage de la sierra ; ma chèvre bondissait de rocher en rocher, et je bondissais derrière elle, mais loin d'elle, m'arrêtant à chaque instant pour cueillir un fruit, une fleur, une baie sauvage. Tout à coup, j'entendis ma chère et fidèle compagne pousser un bramement de douleur, puis un second, mais plus lointain, puis un troisième, mais plus lointain encore ; on eût dit que quelque tourbillon l'emportait, et que, ne pouvant résister à cette force supérieure à la sienne, elle m'appelait à son secours.

« Je m'élançai du côté d'où venaient ces cris. Un coup de fusil se fit entendre à un demi-mille de moi. Je vis la fumée s'élever au-dessus du maquis ; je courus à la fumée et au bruit, sans penser même que je risquais un danger quelconque. En approchant de l'endroit où le coup d'arquebuse avait été tiré, et au-dessus duquel, dans la pure atmosphère de la sierra, la fumée tourbillonnait encore, je vis venir à moi ma chèvre : elle se traînait, sanglante, blessée à l'épaule et au cou ; mais, lorsqu'elle me vit, au lieu de venir à moi, elle retourna sur ses pas comme pour m'inviter à la suivre. L'instinct de la pauvre bête ne pouvait me vouloir de mal, je la suivis.

« Au milieu d'une clairière, un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans regardait, appuyé sur son arquebuse, une louve énorme se débattant dans les convulsions de l'agonie. A cette vue, tout me fut expliqué : une louve avait enlevé ma chèvre, et l'emportait sans doute à ses petits pour la dévorer avec eux : le jeune chasseur s'était trouvé sur la route de l'animal féroce, et lui avait brisé les deux cuisses avec sa balle. La louve blessée avait lâché la chèvre ; la chèvre était revenue à moi, puis, reconnaissante, m'avait conduite à celui qui lui avait sauvé la vie en tuant son ennemie.

« Au fur et à mesure que j'approchais du jeune homme, un trouble singulier s'emparait de moi : il me semblait d'une nature supérieure à tout ce que j'avais vu. Je le trouvais presque aussi beau que mon père. Lui, de son côté, me regardait avec étonnement ; il était évident qu'il doutait que je fusse une créature mortelle, et qu'il me prenait pour quelqu'un de ces génies des eaux, des fleurs ou des neiges qui, au dire des traditions, et surtout de nos traditions à nous, errent dans les montagnes.

« Il attendait donc que je lui parlasse la première, pour deviner à mes paroles, au son de ma voix, à mes gestes, qui je pouvais être, quand tout à coup, à sa vue, il se passa quelque chose d'étrange dans mon esprit ; sans que rien attachât le présent au passé, sans qu'il y eût aucune analogie entre ce que j'avais à cette heure, et ce que j'avais eu, cinq ans auparavant, sous les yeux, ma mémoire me représenta dans tout son ensemble la scène de ma mère mourante, au moment où, illuminée par les pressentiments de la mort, elle se souleva sur son lit, le bras étendu, me désignant du doigt un objet invisible : et le bruissement de sa voix, aussi vivant, aussi distinct que je l'avais entendu le jour de sa mort, murmura à mon oreille les mêmes paroles qu'elle avait murmurées ce jour-là : « Don Fernand ! »

« — Don Fernand ! répétai-je tout haut, cédant à une impulsion intérieure, et sans même songer à ce que je disais.

« — Comment me connaissez-vous ? demanda le jeune homme étonné ; comment savez-vous mon nom quand je ne sais pas le vôtre ?

« Et il me regarda presque avec colère, convaincu que j'étais un être surnaturel.

« — Vous appelez-vous don Fernand, en effet ? lui demandai-je.

« — Vous le savez bien, puisque vous me saluez de ce nom.

« — Je vous salue de ce nom, lui dis-je, parce que ce nom est venu sur mes lèvres au moment où je vous ai aperçu ; mais, à part ce nom, je ne sais rien de vous.

Et je lui racontai comment ma mère mourante avait prononcé ce nom, et comment, depuis le jour où elle l'avait

prononcé, il était resté endormi dans ma mémoire, où il venait de se réveiller tout à coup.

« Soit sympathie instantanée, soit qu'en effet un de ces liens secrets qui nouent longtemps à l'avance les fils des destinées existât entre nous, à partir de ce moment, j'aimai ce jeune homme, non pas comme on aime un inconnu qu'on rencontre par hasard, et qui s'empare tyranniquement de votre pensée, mais comme un être dont la vie, toute séparée qu'elle avait été de la vôtre, devait tôt ou tard venir, après un détour, s'y réunir, s'y confondre, s'y mêler, ainsi que se mêlent, se confondent, se réunissent les eaux d'un ruisseau séparées par leurs sources, et qui, après avoir arrosé deux vallées différentes, s'être perdues de vue, avoir oublié leurs murmures, se retrouvent tout à coup à l'extrémité de la montagne dont elles ont baigné chacune un versant et se reconnaissent en se jetant dans les bras l'une de l'autre.

« Je ne sais s'il en fut de même de lui ; mais je sais que depuis ce jour, je vécus dans sa vie ; et il me semble que, sans aucun effort, je dirai presque sans aucune douleur, son existence tranchée trancherait la mienne.

« Cela durait ainsi depuis deux ans, quand, par les poursuites plus sévères dont Fernand fut l'objet, j'appris votre arrivée en Andalousie.

« Avant-hier, don Inigo et sa fille traversèrent la sierra. Votre Altesse sait ce qui leur est arrivé ?...

Don Carlos, l'œil toujours voilé, fit de la tête un signe d'affirmation.

— Derrière don Inigo et sa fille, vinrent les soldats qui dispersèrent la troupe de Fernand, et, au lieu de perdre leur temps à le traquer de sierra en sierra, mirent le feu à la montagne, et nous enveloppèrent d'un cercle de flammes...

— Tu dis *nous*, jeune fille ?

— Je dis *nous*, oui, Altesse, car j'étais avec lui ; ne vous ai-je pas dit que ma vie était liée à la sienne ?

— Eh bien, demanda le roi, qu'est-il arrivé ? Le chef des bandits s'est rendu, a été arrêté, est pris ?

— Don Fernand est en sûreté dans la grotte que m'a révélée ma mère.

— Mais il ne peut demeurer éternellement caché ; la faim le forcera de sortir de sa retraite, et il tombera dans les mains de mes soldats.

— C'est aussi ce que j'ai pensé, Altesse, dit Ginesta ; voilà pourquoi j'ai pris cette bague et ce parchemin, et suis venue vous trouver.

— Et, en arrivant, tu as appris que j'avais refusé la grâce du Salteador à son père, don Ruiz de Torrillas d'abord, ensuite au grand justicier don Inigo ?

— Oui, j'ai appris cela, et c'est ce qui m'a de plus en plus confirmée dans le désir de pénétrer jusqu'au roi ; car je me suis dit : « Don Carlos peut refuser à un étranger ce qu'il lui demande au nom de l'humanité ou de la faveur ; mais don Carlos ne refusera pas à une sœur ce qu'elle lui demande au nom du tombeau paternel ! » — Roi don Carlos, ta sœur te demande, au nom de Philippe, notre père, la grâce de don Fernand de Torrillas.

Et en prononçant ces paroles avec une suprême dignité, Ginesta mit un genou en terre devant le roi.



Au milieu d'une clairière, un beau jeune homme regardait

Le jeune homme la regarda un instant dans cette humble posture, silencieux, et sans qu'on pût lire sur son visage la moindre révélation de ce qui se passait dans sa pensée.

— Et si je te disais, reprit-il après un instant de silence, que la grâce que tu demandes, et que j'avais juré de n'accorder à personne, est à deux conditions?

— Alors, tu m'accordes sa grâce? s'écria la jeune fille en essayant de saisir la main du roi pour y imprimer ses lèvres.

— Attends, avant de me remercier, de connaître ces conditions, jeune fille.

— J'écoute, ô mon roi! j'attends, ô mon frère! dit Ginesta en relevant la tête, et en regardant don Carlos avec un ineffable sourire de joie et de dévouement.

— Si la première de ces conditions était de me rendre cette bague, d'anéantir ce parchemin, de t'engager, par le serment le plus terrible, de ne parler à personne de cette naissance royale dont cette bague et ce parchemin sont les seules preuves?

— Sire, dit la jeune fille, la bague est à votre doigt, gardez-la; le papier est entre vos mains, déchirez-le; dictez-moi le serment, je le prononcerai. Quelle est la seconde condition?

Un éclair brilla dans le regard du roi, mais s'éteignit aussitôt.

— Il est d'usage, parmi nous autres chefs de la religion, continua don Carlos, que, lorsque nous faisons grâce à quelque grand pécheur de la peine temporelle qu'il a encourue, c'est à la condition que quelque âme pure, et qui peut obtenir son pardon spirituel, priera pour lui au pied des autels du Seigneur de miséricorde Connais-tu une créature humaine, innocente et chaste, qui soit disposée à entrer en religion, à renoncer au monde, à prier jour et nuit enfin, pour le salut de l'âme de celui dont je vais sauver le corps?

— Oui, dit Ginesta; indiquez le monastère où je dois faire des vœux, et j'y entrerai

— Il y a une dot à payer,... murmura don Carlos, comme s'il éprouvait quelque honte à imposer à Ginesta cette dernière condition.

Ginesta sourit avec tristesse, et, tirant de son sein le petit sac de cuir aux armes de Philippe le Beau, elle l'ouvrit, et, répandant aux pieds du roi les diamants qu'il renfermait:

— Voici ma dot, dit-elle; elle sera suffisante, je l'espère; car plus d'une fois ma mère m'a assuré que ces diamants valaient un million.

— Ainsi, vous abandonnez tout, demanda don Carlos: rang social, bonheur à venir, fortune mondaine, pour obtenir la grâce du bandit?

— Tout! répondit Ginesta, et je ne demande qu'une faveur, c'est de lui porter cette grâce moi-même.

— C'est bien, dit don Carlos, vous allez avoir ce que vous désirez.

Et, allant à une table, il écrivit quelques lignes qu'il signa de sa main, et scella de son sceau.

Puis, revenant à Ginesta de son même pas lent, et solennel

— Tenez, lui dit-il, voici la grâce de don Fernand de Torrillas; remettez-la-lui vous-même; il verra, en la lisant, que, sur votre demande, il a la vie et l'honneur saufs. A votre retour, nous arrêterons d'un commun accord le couvent où vous devez entrer.

— Oh! sire, s'écria la jeune fille en saisissant la main du roi, oh! que vous êtes bon, et combien je vous rends grâce!

Et, légère comme si l'aile d'un oiseau l'eût soutenue, elle descendit l'escalier, traversa le jardin, franchit les appartements, laissa derrière elle la porte du Réservoir, et se retrouva sur la place de las Algives, ayant non pas marché, non pas couru, mais plané comme on fait dans un rêve

Elle partie, don Carlos ramassa soigneusement les diamants, les mit dans la bourse de cuir, enferma diamants, bague et parchemin dans une espèce de secrétaire dont il prit la clef, puis descendit pensif, pas à pas, les degrés de l'escalier

Au bas il trouva don Inigo, et le regarda avec étonnement, et comme s'il ignorait qu'il dût le retrouver là

— Sire demanda le grand justicier, je suis ici par l'ordre de Votre Altesse, qui m'a commandé de l'attendre. Votre Altesse n'a-t-elle rien à me dire?

Don Carlos parut faire un effort pour rappeler ses souvenirs, puis, repoussant cette éternelle préoccupation de l'empire qui recouvrait toutes ses autres pensées comme une marée incessante et obstinée recouvre la plage:

— Ah! oui dit-il, vous avez raison Annoncez à don Ruiz de Torrillas que je viens de signer la grâce de son fils

Et, tandis que don Inigo se dirigeait vers la place des Algives pour annoncer cette bonne nouvelle à son ami, don Carlos reprit le chemin de la cour des Lions

XIX

L'ASSAUT

Quant à Ginesta, elle était déjà sur la route de la montagne.

Devançons-la, et voyons ce qui s'était passé dans la grotte après qu'elle l'avait eu quittée.

Fernand avait suivi la jeune fille des yeux tant qu'il l'avait pu voir, et ce n'était que lorsqu'elle avait complètement disparu à ses regards qu'il s'était trouvé seul.

Alors, il avait reporté ses yeux sur l'incendie. La flamme couvrait la montagne tout entière de sa nappe ardente; les cris des animaux avaient été étouffés dans le feu et la fumée, et l'on n'entendait plus que le vaste pétillement de l'immense foyer, mêlé, pour don Fernand, au bruissement de la cataracte.

Le spectacle était splendide; mais, si splendide qu'il soit, tout spectacle finit par fatiguer. Néron, qui si longtemps avait désiré voir brûler Rome, finit par détourner sa vue éblouie de la ville incendiée, et rentra dans sa petite retraite du Palatin en rêvant sa maison dorée.

Don Fernand, lui, rentra dans sa grotte, et se coucha sur son lit de fougères en rêvant aussi.

A quoi rêvait-il?

Il eût eu peine à le dire lui-même. Était-ce à cette belle doña Flor qu'il avait vue passer comme un météore lumineux, et que dans sa force il avait sauvée?

Était-ce à cette douce Ginesta qu'il avait suivie à travers les détours de la forêt, comme le matelot perdu au fond de sa barque suit une étoile, et qui le sauvait dans sa faiblesse?

A quelque chose qu'il rêvât, il finit par s'endormir aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu autour de lui cinq ou six lieues de montagnes qui brûlaient à cause de lui.

Un peu avant la pointe du jour, il fut réveillé par un bruit étrange, et qui semblait venir du centre de la montagne. Il ouvrit les yeux, et écouta.

Un grattement énergique et continu se faisait entendre à quelques pieds d'intervalle de sa tête; on eût dit un mineur qui travaillait avec acharnement à quelque fouille souterraine.

Pour don Fernand, il n'y eut pas un instant de doute: ses ennemis avaient découvert sa retraite, et, dans l'impossibilité bien reconnue où ils étaient de l'attaquer de face, ils creusaient la montagne pour venir l'attaquer par une mine souterraine.

Fernand se leva, examina son arquebuse; la mèche était en bon état, et, après la cartouche dont elle était chargée, il lui en restait encore vingt ou vingt-cinq autres; enfin, ses munitions épuisées, il avait son couteau des Pyrénées, sur lequel il comptait presque autant et même plus que sur toutes les armes à feu du monde.

Il prit donc son arquebuse à tout hasard, et revint coller son oreille aux parois de la grotte.

Le mineur semblait faire des progrès, sinon rapides, du moins incessants; il était évident qu'en quelques heures d'un travail poussé avec une pareille assiduité, il arriverait à se mettre en communication avec la grotte.

Au jour, le bruit cessa.

Sans doute, le mineur prenait quelque repos.

Mais, alors, comment quelqu'un de ses compagnons ne lui succédait-il point dans son travail?

C'est ce que ne pouvait s'expliquer Fernand

Comme tous les esprits logiques, il ne s'entêta point à chercher la solution d'un problème qu'il ne pouvait comprendre se disant à lui-même qu'un moment viendrait où le mystère serait expliqué et qu'il lui fallait attendre patiemment ce moment-là.

Le jeune homme avait toute sorte de raisons d'attendre patiemment

D'abord, il ne craignait pas, de cinq ou six jours au moins, d'être pris par la famine: Ginesta, on se le rappelle, avait mis des vivres à sa disposition; ces vivres, il les attaqua bravement, une heure ou deux après le lever du soleil et, à l'ardeur avec laquelle il se livrait à cet exercice, il était facile de voir que la situation toute précaire dans laquelle il se trouvait n'avait aucunement influé sur son appétit

C'est qu'aussi, maintenant, il avait, de sortir de cette situation, deux espoirs au lieu d'un

D'abord, l'offre de don Inigo;

Ensuite, la promesse de Ginesta.

Avouons franchement que le jeune homme comptait moins sur le crédit de la petite bohémienne, malgré tout ce qu'il avait entrevu de son histoire et de celle de sa mère, que sur celui du père de doña Flor.

Puis le cœur de l'homme est ingrat : peut-être celui de Fernand eût-il, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, préféré recevoir un pareil bienfait de la main de don Inigo que de celle de Ginesta.

Il avait compris, par le sentiment que lui inspirait don Inigo, la force de celui qu'il inspirait lui-même au noble vieillard.

Il y avait quelque chose d'étrange et de pareil à la voix du sang entre ces deux hommes.

Don Fernand fut tiré de ces réflexions par le même bruit qu'il avait entendu.

Il rapprocha son oreille de la paroi de la grotte, et, avec la lucidité qu'apporte le jour dans la pensée humaine, toujours un peu obscurcie, comme la nature, par les ténèbres, il se confirma dans l'idée qu'un mineur habile et obstiné creusait une sape pour venir à lui.

Si le mineur arrivait à la fin de son travail, c'est-à-dire établissait une communication entre un boyau d'attaque, comme on dit en termes de stratégie, et la grotte, don Fernand aurait à soutenir un combat inégal, et dans lequel il ne lui resterait aucune chance de salut.

Ne vaudrait-il pas mieux, la nuit venue, tenter une sortie, et tâcher, à l'aide de l'obscurité et de la connaissance qu'il avait de la localité, de gagner quelque autre partie de la montagne ?

Seulement, l'incendie, qui avait léché l'immense muraille presque à pic, n'avait-il pas, en dévorant lentisques, myrtes et lianes rampant à la surface de la muraille, ou poussant dans ses interstices, ôté tout appui et tout soutien aux pieds et aux mains du fugitif ?

Don Fernand se pencha en dehors de la grotte pour examiner si la route qu'avait suivie Ginesta avant l'incendie était encore praticable après.

Comme il était tout entier à cette investigation, un coup de feu retentit, et une balle vint s'aplatir contre le granit, à un demi-pied de l'endroit où se cramponnait sa main.

Don Fernand releva la tête. Trois soldats, placés sur la pointe d'un rocher, se le montraient du doigt, et un petit nuage de blanche fumée montant dans l'éther, au-dessus de leur tête, indiquait que c'était de leur groupe que le coup d'arquebuse était parti.

Le Salteador était découvert.

Mais il n'était pas homme à recevoir un pareil défi sans y répondre.

Il prit à son tour son arquebuse, ajusta celui des trois hommes qui était en train de recharger son arme, et qui, par conséquent, était celui qui avait tiré.

Le coup partit, l'homme étendit les bras, lâcha l'arquebuse qui venait de lui rendre un si mauvais service, et roula la tête en avant sur la pente de la montagne.

De grands cris retentirent. Il n'y avait plus aucun doute : celui que l'on cherchait était trouvé.

Fernand se retira en arrière pour recharger son arquebuse ; puis, son arquebuse rechargée, il se rapprocha de nouveau de l'ouverture de la grotte.

Mais les deux compagnons de celui qu'il avait tué avaient disparu, et, dans toute l'étendue que son œil put embrasser, c'est-à-dire dans l'immense demi-cercle que dominait la grotte, il ne vit plus rien.

Seulement, quelques pierres roulant du sommet de la montagne, et bondissant contre ses flancs, indiquaient que les soldats se réunissaient au-dessus de la tête du Salteador.

Le travail de la mine continuait toujours.

Il était évident que, découvert, le Salteador allait être attaqué par tous les moyens possibles.

Il prépara donc, de son côté, tous ses moyens de défense, s'assura que son poignard basque sortait facilement de la gaine, que son arquebuse était bien amorcée, et s'assit sur le lit de fougères, d'où il pouvait à la fois écouter ce qui se préparait derrière lui, et voir ce qui se passait en face.

Au bout d'une demi-heure d'attente, pendant laquelle son esprit était tout naturellement allé de la vigilance à la rêverie, il crut s'apercevoir qu'une ombre passait entre lui et la lumière extérieure, qu'un corps opaque se balançait à l'entrée de la grotte, flottant au bout d'une corde.

Ne pouvant monter jusqu'à la grotte, les soldats avaient entrepris de descendre jusqu'au rocher : un homme couvert d'une armure complète, presque entièrement caché derrière un grand bouclier à l'épreuve de la balle, s'était fait attacher à une corde, et, tenté par les mille philippes d'or promis à celui qui s'emparerait du Salteador, mort ou vivant, avait essayé l'entreprise.

Mais, au moment où, traversant la cataracte, le soldat allait toucher du pied le rocher, un coup d'arquebuse emplit la grotte de bruit et de fumée.

La balle, impuissante à briser le bouclier, à trouer l'armure, s'était contentée de couper la corde au-dessus de la tête de celui qu'elle soutenait.

Le soldat, précipité, s'engloutit dans l'abîme.

Trois tentatives du même genre furent renouvelées ; toutes trois eurent un résultat semblable.

A chaque fois, un cri terrible partait du précipice, et, pareil à un écho, un autre cri répondait du haut de la montagne.

Sans doute, après ce triple essai, mortel à ceux qui l'avaient tenté, les assiégeants jugèrent-ils qu'il fallait recourir à un autre mode d'attaque, car, aux derniers cris, succéda le silence, et le Salteador ne vit plus reparaître personne.

Il est vrai que le mineur continuait sa besogne souterraine, et que la mine faisait de rapides progrès.

L'oreille collée à la muraille, don Fernand vit venir la nuit. La nuit le menaçait d'une double attaque.

Grâce à l'obscurité, peut-être les soldats parviendraient-ils à escalader le rocher. A coup sûr, la sape était assez proche pour qu'avant une heure, il y eût communication entre la mine et la grotte.

Au reste, l'oreille exercée du Salteador lui disait qu'un homme seul travaillait à la besogne souterraine ; cet homme était séparé de lui par une couche de terre si peu épaisse que l'on entendait le travail successif de ses deux mains.

Ce qui étonnait le Salteador, c'est que le bruit qui venait jusqu'à lui n'était ni le choc d'un hoyau, ni la morsure d'une pioche : c'était quelque chose comme un grattement continu.

On eût dit que le mineur, pour creuser la terre, n'avait d'autre outil que ses mains.

Le bruit se rapprochait toujours.

Le Salteador colla pour la troisième fois son oreille à la paroi de la grotte. Le mineur était si proche, que l'on pouvait entendre sa respiration rauque et saccadée.

Fernand écouta avec plus d'attention que jamais ; son œil jeta une flamme qui éclaira son visage ; un sourire de joie passa sur ses lèvres.

Il quitta le fond de la grotte, s'avança jusqu'au bord glissant du rocher, et se pencha vers l'abîme pour s'assurer qu'aucun danger extérieur ne le menaçait.

Tout était tranquille ; la nuit s'étendait, sombre et muette. Il devenait évident que les soldats avaient suspendu toute attaque dans l'espérance de prendre le Salteador par la faim.

— Oh ! murmura Fernand, laissez-moi seulement une demi-heure, et je tiens le roi don Carlos quitte de la grâce qu'on lui demande en ce moment pour moi.

Alors, s'élançant vers le fond de la grotte, son poignard basque à la main, il commença de creuser la terre de son côté, allant au-devant de celui qui venait à lui.

Les deux travailleurs se rapprochaient rapidement. Enfin, au bout de vingt minutes, le faible rempart qui les séparait encore l'un de l'autre s'écroulait et Fernand, comme il s'y attendait sans doute, vit apparaître à l'ouverture, s'appuyant sur deux énormes pattes, la tête monstrueuse d'un ours.

L'animal respira.

Cette respiration ressemblait à un rugissement.

C'était ce bruit, familier à Fernand, qui avait dénoncé le terrible gibier à l'intrépide chasseur.

Sur cette respiration, qu'il avait reconnue, Fernand avait établi tout un plan de fuite.

Il s'était dit que, sans doute, la tanière de l'ours était contiguë à la grotte, et que cette tanière lui offrirait une sortie qui ne serait point gardée.

Aussi, voyant que tout avait réussi comme il l'avait prévu, il regarda le monstre avec un sourire :

— Ah ! murmura-t-il, je te reconnais, vieil ours du Mulahacen ! c'est toi dont je suivais la trace quand Ginesta m'a appelé ; c'est toi qui as rugi quand j'ai voulu monter sur l'arbre pour voir l'incendie ; c'est toi, enfin, qui, de gré ou de force, vas me livrer passage. — Allons, place !

Et, disant ces mots, il frappa le museau de l'ours de la pointe de son poignard.

Le sang jaillit ; l'animal poussa un rugissement de douleur, et, rentrant à reculons dans sa tanière, démasqua le trou.

Le Salteador se glissa par cette ouverture avec la rapidité d'un serpent, et se trouva à quatre pas de l'ours, dans sa propre tanière ; seulement, l'animal était placé de manière à lui barrer le passage.

— Oui, murmura Fernand, oui, je sais bien qu'un seul de nous deux sortira d'ici ; mais reste à savoir lequel !

Comme s'il eût compris ce que venait de lui dire le chasseur, l'ours répondit par un rugissement de menace.

Puis il y eut un instant de silence pendant lequel les deux adversaires se mesurèrent des yeux.

Ceux de l'animal semblaient deux charbons ardents.

Ni l'un ni l'autre ne bougeaient ; on eût dit que chacun at-

tendait pour en profiter, que l'animal fit un faux mouvement.

L'homme se lassa le premier.

Parmi les décombres de la muraille, Fernand chercha une pierre ; le hasard le servit : il trouva sous sa main un fragment de roche de la grosseur d'un pavé.

Ces deux yeux flamboyants lui servirent de point de mire et le pavé, lancé comme par une machine de guerre, alla rebondir, avec un sourd retentissement, sur la tête de l'animal.

Un taureau eût eu le front brisé.

L'ours plia sur ses genoux, et Fernand vit un instant disparaître sous sa paupière fermée le double éclair de ses yeux.

Puis l'animal parut se décider à l'attaque, et, avec un rugissement terrible, il se dressa sur ses pattes de derrière.

— Ah ! dit Fernand en faisant un pas vers lui, tu te décides enfin !

Puis, appuyant le manche de son poignard contre sa poitrine, tandis qu'il en tournait la pointe contre son ennemi :

— Allons, camarade, dit-il, embrassons-nous.

L'embrassement fut terrible ! le baiser fut mortel ! Fernand sentit entrer dans les chairs de son épaule les griffes de l'ours ; mais l'ours, de son côté, sentit pénétrer jusqu'à son cœur la pointe du poignard de Fernand.

L'homme et l'animal roulèrent enlacés sur le sol de la caverne, que l'ours blessé inondait de son sang.

XX

L'HOSPITALITÉ

A la nuit tombante, Ginesta entrait dans la montagne.

Mais avant de la suivre, il est bon que nous fassions une visite à la maison de don Ruiz de Torrillas, et cela à la suite du grand justicier d'Andalousie.

Le lecteur se rappelle peut-être les quelques mots que le roi avait dits à don Inigo en descendant avec Ginesta du mirador de la Reine.

Don Inigo, sans s'inquiéter par quel ascendant étrange la bohémienne avait obtenu du roi une grâce que le roi avait refusée à don Ruiz et à lui-même, don Inigo avait à l'instant pris le chemin de la maison de don Ruiz, située place de la Viva Rambla, près de la porte de Grenade.

On se rappelle encore que le grand justicier venant — pendant tout le temps que devait rester don Carlos dans la capitale des anciens rois mores — habiter lui-même Grenade, eût regardé comme une injure faite à son ami don Ruiz de ne pas aller tout droit lui demander l'hospitalité que son vieux compagnon d'armes avait été lui offrir un jour à Malaga.

En conséquence, comme il l'avait dit à don Ruiz, place de las Algives, il s'était présenté avec sa fille à la maison de son ami le lendemain de son arrivée, et était venu réclamer l'hospitalité offerte.

Doña Mercédès était seule : car don Ruiz, on le sait, attendait depuis le matin le roi place de las Algives.

Belle encore, malgré ses quarante ans passés, doña Mercédès avait la réputation d'une matrone antique : sa vie, aux yeux de tous, s'était écoulée pure et sans tache et nul à Grenade n'eût eu l'idée de laisser tomber sur l'épouse de don Ruiz l'ombre même d'un soupçon.

En apercevant don Inigo, Mercédès poussa un cri étouffé et se leva ; son visage ordinairement pâle se couvrit d'une flamme subite qui s'éteignit avec la rapidité du reflet d'un éclair, pour laisser après son apparition ce beau visage plus pâle encore ; et, chose étrange ! comme si cette même émotion qui s'était emparée de doña Mercédès eût agi sur don Inigo, ce ne fut qu'après un silence d'un instant pendant lequel doña Flor regardait avec étonnement son père et Mercédès, ce ne fut, disons-nous, qu'après un silence d'un instant que don Inigo retrouva la parole.

— Señora, dit-il, je viens passer quelques jours à Grenade, et cela pour la première fois depuis mon retour d'Amérique. Or je regarderais comme un mauvais procédé envers un ancien ami si, cet ami étant venu à Malaga pour me faire l'offre de sa maison, j'allais loger soit à l'hôtellerie, soit chez quelque autre gentilhomme de ma connaissance.

— Señor, répondit Mercédès, les yeux baissés vers la terre et d'une voix dont elle essayait inutilement de maîtriser l'émotion, mais dont le timbre vibrant fit tressaillir doña Flor, vous avez raison ; et, si vous agissiez d'autre façon, don Ruiz dirait bien certainement que lui ou sa femme a démérité à vos yeux ; et, comme il serait bien certain que ce n'est pas lui, il me demanderait, comme fait un juge à un accusé, si ce n'est point moi.

— Voilà, señora, répondit don Inigo en baissant les yeux à son tour, voilà, outre le désir bien naturel de revoir un ami de trente ans, le véritable motif... (et il appuya sur ces deux derniers mots), le véritable motif qui m'a amené chez vous.

— C'est bien, señor, répondit Mercédès ; restez ici avec doña Flor, à qui je serais heureuse de vouer un amour de mère, si elle daignait un instant me laisser croire qu'elle est ma fille. Je vais veiller à ce que l'hospitalité vous soit donnée dans la maison de mon mari aussi digne de vous qu'il sera possible dans l'état de décadence où, par la générosité de don Ruiz, est tombée cette pauvre maison.

Et, saluant don Inigo et sa fille, Mercédès sortit.

En parlant de la générosité de son mari, doña Mercédès faisait allusion à ce que don Ruiz avait dit au roi touchant la misère où il était presque descendu, pour avoir acheté à leurs familles le sang des deux alguazils tués par son fils, et pour avoir payé dans un couvent la dot de la sœur de don Alvar.

Cette générosité était d'autant plus singulière, et surtout d'autant plus louable, que, nous l'avons dit, don Ruiz n'avait jamais eu pour son fils une bien grande affection paternelle.

Derrière doña Mercédès, un valet, vieux serviteur de la maison, était entré portant, sur un plateau de cuivre doré orné de dessins et de peintures arabes, des pâtisseries, des fruits et du vin.

Le grand justicier écarta de la main le plateau ; mais doña Flor, avec la naïve gourmandise des oiseaux et des enfants, toujours prêts à goûter ce qu'on leur offre, ouvrit une grenade rouge et saignante, et trempa ses lèvres, plus rouges et plus fraîches s'il était possible que le sang de la grenade, dans cet or liquide qu'on appelle le vin de Xérès.

Au bout d'un quart d'heure, doña Mercédès rentrant, ou plutôt entr'ouvrant la porte, invita ses hôtes à la suivre.

Sa chambre était devenue celle de doña Flor ; la chambre de son mari était devenue celle de don Inigo.

Ni don Inigo ni doña Flor n'eurent même l'idée de s'excuser sur le dérangement qu'ils causaient dans la maison de don Ruiz : l'hospitalité avait ses lois, qui étaient respectées de celui qui la recevait comme de celui qui l'offrait. Don Inigo et doña Flor en eussent fait autant, s'ils eussent reçu don Ruiz et Mercédès au lieu d'être reçus par eux.

Don Inigo, tandis que dona Flor s'installait dans la chambre de Mercédès, s'installa dans celle de don Ruiz, et, quittant ses vêtements de voyage, s'habilla pour aller au-devant du roi.

Nous l'avons vu passer à la suite de don Carlos sur la place de las Algives, puis revenir pour annoncer à don Ruiz son arrivée.

Maintenant, nous savons encore comment un huissier, en appelant de la part du roi le grand justicier d'Andalousie, avait révélé à don Ruiz le titre, inconnu de tous, de son vieil ami.

Don Ruiz rentra chez lui si sombre, que sa femme, qui le vit revenir, n'osa point se trouver sur son chemin ; elle se retira dans sa nouvelle chambre, qui était au-dessus de l'ancienne, laissant le vieux valet Vicente pour attendre son maître, l'instruire du changement qui avait été fait dans la maison, et le conduire de son côté à son nouvel appartement.

Le renvoi de don Ruiz, par le roi, au grand justicier d'Andalousie, avait été si sévère, que don Ruiz comptait peu sur l'influence même de don Inigo pour obtenir la grâce de son fils. Il n'était besoin que de jeter un regard sur ce visage froid et immobile du jeune roi, pour juger de la persévérante volonté enfermée dans son front de marbre ; aussi, le retard de don Inigo n'étonnait-il point son hôte, et ce qui causa son étonnement, au contraire, fut de voir tout à coup doña Flor ouvrant d'un visage joyeux la porte des deux chambres, et criant tour à tour à doña Mercédès et à don Ruiz :

— Oh ! venez, venez ! voici mon père qui annonce de la part du roi don Carlos que la grâce du seigneur don Fernand est accordée.

On était descendu alors dans la salle commune.

— Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! avait crié don Inigo en apercevant les deux époux ; laissez la porte ouverte au bonheur, car le bonheur me suit.

— Il sera d'autant mieux venu dans la maison, répondit don Ruiz, que c'est un hôte qui lui est depuis longtemps étranger.

— La miséricorde du Seigneur est grande, répondit pieusement Mercédès, et, fussé-je à mon lit de mort sans voir l'hôte que vous m'annoncez, seigneur, que j'espérerais encore qu'il arriverait à temps pour recevoir mon dernier soupir.

Alors don Inigo avait raconté l'étrange événement dans tous ses détails : comment le roi avait sévèrement repoussé sa demande, et comment il l'avait accordée sans doute à la petite bohémienne qui lui avait présenté à genoux la bague et le parchemin.

Doña Mercédès, pour laquelle, en sa qualité de mère, aucun des détails qui concernaient son fils n'était indifférent, doña Mercédès, qui ignorait ce que son mari avait appris de don Inigo, c'est-à-dire que lui et sa fille avaient été arrêtés la veille par le Salteador, Mercédès demanda ce que c'était que la bohémienne.

Doña Flor la prit alors par la main, et, donnant à la noble matrone le nom que celle-ci avait paru ambitionner :

— Venez, ma mère ! lui avait-elle dit.

Et elle avait conduit doña Mercédès dans sa chambre.

Là, pour adoucir autant que possible ce que le récit qu'elle allait entendre avait de douloureux, doña Flor s'était mise à genoux devant la mère de Fernand, et, les deux coudes sur les genoux de Mercédès, les yeux fixés sur ses yeux, les mains jointes, elle avait raconté, avec toute la délicatesse de son cœur, ce qui lui était arrivé, à elle et à son père, dans la venta du *Roi more*.

Et Mercédès avait écouté, la respiration suspendue, la bouche entr'ouverte, frémissant à chaque parole, passant de la terreur à la joie, de la joie à la terreur, remerciant Dieu avec une reconnaissance infinie, quand elle avait vu que ce terrible Salteador qu'on lui avait, sans qu'on sût qu'on parlait à sa mère, peint si souvent comme un meurtrier féroce, comme un meurtrier implacable, avait été doux et clément pour don Inigo et sa fille.

Et, à partir de ce moment, une grande tendresse pour doña Flor était née dans le cœur de Mercédès ; car c'est un trésor si prodigieusement inépuisable que l'amour d'une mère, que, tout en donnant cet amour tout entier à son fils, elle trouve encore moyen d'aimer ceux qui l'aiment !

Et, de son côté, doña Flor, joyeuse et pleine de tendresse pour la mère de Fernand, avait passé la soirée la tête appuyée à l'épaule de doña Mercédès comme si celle-ci eût été sa propre mère, tandis que les deux vieillards se promenaient sous la double rangée d'arbres plantés devant la maison, en causant gravement de l'avenir que promettait à l'Espagne ce jeune roi aux cheveux blonds et à la barbe rousse, qui ressemblait si peu aux rois castillans et aragonais, ses prédécesseurs.

XXI

LE CHAMP DE BATAILLE

C'était pendant ce temps-là, c'est-à-dire pendant que les deux vieillards causaient, et que doña Mercédès et doña Flor se souriaient l'une à l'autre, dans un silence plus expressif que les plus éloquentes paroles, que Ginesta, ainsi que nous l'avons dit au commencement du chapitre précédent, entrait dans la montagne.

A un quart de lieue de la venta *del Rey moro*, elle tomba dans un cordon de soldats.

Au reste, cette fois, elle les cherchait plutôt qu'elle ne les fuyait.

— Eh ! crièrent-ils, c'est la belle fille à la chèvre !

La jeune fille alla droit au chef.

— Señor capitaine, dit-elle, lisez ce papier.

C'était l'ordre signé et scellé par don Carlos, de laisser passer le Salteador.

— Bon ! murmura l'officier ; c'était bien la peine de brûler sept ou huit lieues de forêt, et de me faire tuer quatre hommes.

Puis, relisant une seconde fois, comme si la chose lui paraissait si étrange, qu'il ne fût point convaincu par une première lecture :

— Sans doute, dit-il à la jeune fille, qu'il prenait pour une bohémienne ordinaire, tu te charges de lui porter ce papier où il est ?

— Je m'en charge, répondit Ginesta.

— Alors, va.

Ginesta passa vivement.

— Seulement, un conseil, ajouta l'officier : fais-lui bien savoir qui tu es, et de quel message tu es chargée, car il pourrait te recevoir comme il a reçu mes soldats.

— Oh ! je n'ai rien à craindre, répondit Ginesta : il me connaît.

— Par saint Jacques ! je ne sais pas si tu dois te vanter de la connaissance, la belle enfant !

Et l'officier lui fit signe de la main qu'elle pouvait continuer sa route.

Ginesta était déjà loin.

Son chemin était tout tracé : pour rentrer dans le foyer fumant, comme elle était sortie du foyer en flammes, le torrent lui offrait son lit bouillonnant et semé de cailloux.

Elle le suivit jusqu'au pied de la cascade.

Arrivée là, sa chèvre, qui la précédait, s'effaroucha, et revint en arrière.

Ginesta s'approcha.

Ses yeux, habitués à la nuit, et qui avaient la faculté de voir presque aussi bien dans les ténèbres qu'au milieu du jour, ses yeux distinguaient un cadavre.

C'était celui du premier soldat qui avait roulé dans le précipice.

Elle s'écarta à droite, son pied heurta un second cadavre.

Elle s'élança en avant, et fut obligée d'enjamber un troisième cadavre.

Elle ne pouvait interroger la mort ; mais le silence même de la mort lui disait qu'il y avait eu lutte, et lutte terrible.

Qu'était devenu Fernand dans cette lutte ?

Un moment, un cri s'élança sur ses lèvres, tout prêt à monter jusqu'au Salteador ; mais Ginesta réfléchit que le bruit de la cataracte couvrirait sa voix, ou que son cri, s'il était entendu de Fernand, pourrait être entendu de ceux qui l'assiégeaient.

Elle s'élança donc, muette et légère, contre cette muraille qu'il lui restait à escalader pour arriver à la grotte.

Une fée ou un ange pouvaient seuls entreprendre une pareille ascension.

Le temps qu'eût mis un oiseau à y arriver avec l'aide de ses ailes fut le temps que mit Ginesta.

Quand son pied toucha la saillie du rocher, elle posa sa main sur son cœur : car son cœur battait à briser sa poitrine.

Puis elle appela Fernand.

Ginesta sentit la sueur de l'angoisse perler à la racine de ses cheveux.

Une brise, comme celle qui vient d'une porte entr'ouverte, glaça cette sueur sur son front.

Elle appela une troisième fois.

L'écho même resta muet.

Au milieu de l'obscurité, il lui semblait voir, au fond de la grotte, une ouverture inconnue.

Elle alluma la lampe.

L'ouverture était béante, et il en sortait ce bourdonnement effrayant en ce qu'il n'est ni le bruit de la vie, ni le silence de la mort, ni le bruissement de l'inconnu.

Elle présenta sa lampe à l'ouverture.

L'air l'éteignit.

Ginesta ralluma la lampe, et, protégeant la flamme avec sa main, elle pénétra de la première grotte dans la seconde.

La chèvre ne voulut pas la suivre, et resta de l'autre côté de l'ouverture, tremblante et bramant avec inquiétude.

Un grand amas de terre écroulé tout entier, dans la seconde grotte, lui prouva que l'œuvre de communication avait été, sinon commencée, du moins achevée par Fernand.

Alors, elle commença d'examiner les parois de la tanière.

Pendant cet examen, son pied glissa dans une boue humide.

Elle abaissa sa lampe vers le sol : le sol était tout imprégné de sang.

La lampe faillit échapper de sa main.

Cependant, elle rappela ses forces, et leva la lampe vers le plafond, afin d'éclairer le mieux possible la totalité de la grotte.

Une masse noire et velue était couchée dans un coin.

En même temps, cet âcre fumet qu'exhale l'animal sauvage parvint jusqu'à elle.

C'était cette odeur qui épouvantait la chèvre.

Ginesta s'approcha de la masse ; elle demeura inerte.

A mesure que la jeune fille approchait, elle reconnaissait le grand ours noir des montagnes.

Elle se pencha sur lui, et le couvrit des rayons de sa lampe.

Il était mort.

Le sang coulait d'une plaie profonde qu'il avait au-dessous de la poitrine, juste à la place du cœur.

La bohémienne s'enhardit jusqu'à toucher l'animal ; il était chaud encore.

Il n'y avait donc pas plus d'une heure que le combat avait eu lieu.

Alors, elle commença de comprendre.

L'animal avait gardé dans sa griffe crispée des fragments de laine arrachés à la mante de Fernand.

C'était donc contre Fernand qu'il avait lutté.

D'ailleurs, quel autre que Fernand eût vaincu un pareil adversaire ?

Dès lors, tout lui était expliqué.

On avait attaqué Fernand, et Fernand avait tué les hommes dont elle avait rencontré les cadavres.

Puis, craignant d'être forcé dans sa retraite, il avait creusé cette ouverture.

L'ouverture l'avait conduit à la tanière de l'ours.

L'ours avait défendu le passage ; il avait tué l'ours.

Puis lui-même avait fui par l'entrée opposée, qui, perdue

dans les broussailles en flamme, n'avait point été découverte.

C'était d'autant plus certain qu'on suivait la trace sanglante des pieds de Fernand dans la direction de la seconde ouverture.

L'espèce de souterrain qui conduisait au jour avait cent ou cent vingt pas de longueur.

Entrée par l'ouverture de la cataracte, Ginesta sortit par l'ouverture opposée.

Un groupe de soldats stationnait au sommet de la montagne, ce qui était une preuve que l'on croyait toujours Fernand dans la grotte.

De place en place, quelque foyer jetait encore sa vive flamme. C'étaient les endroits où l'incendie avait rencontré des groupes d'arbres résineux.

Partout ailleurs, de blanches fumées, pareilles à de grands spectres enveloppés de leur suaire, et les pieds enracinés au sol, se balançaient ondulant au souffle de la brise.

Vapeur elle-même, Ginesta se perdit au milieu de toutes ces vapeurs.

Le lendemain, au point du jour, une jeune fille couverte d'une mante qui cachait entièrement son visage à tous les regards se présentait place de la Viva-Rambla, et frappant à la maison de don Ruiz, demandait à être introduite près de doña Flor.

Doña Flor, joyeuse et souriante des bonnes nouvelles qu'avait données la veille don Inigo, accueillit la jeune fille comme on accueille même les inconnus lorsque le cœur est en fête.

Or, quand le cœur est en fête, le visage ressemble aux fenêtres d'une maison illuminée : si bien tirés que soient les rideaux, si bien fermés que soient les volets, quelques rayons de la lumière intérieure jaillissent toujours au dehors.

Et ceux qui passent s'arrêtent et disent, à ces rayons dénonciateurs : « Dans cette maison habitent des gens heureux ! »

A la vue de cette joyeuse physionomie qui rendait doña Flor plus belle encore, la jeune fille poussa un léger soupir.

Si faible que fût ce soupir, doña Flor l'entendit.

Elle crut que celle qui venait à elle venait pour lui demander quelque grâce.

— Vous avez demandé à me parler ? dit-elle.

— Oui, murmura Ginesta.

— Approchez et dites-moi quelle sorte de service je puis vous rendre.

Ginesta secoua la tête.

— Je viens, dit-elle, señora, vous rendre un service, et non le réclamer de vous.

— A moi ? reprit doña Flor étonnée.

— Oui, fit Ginesta ; vous vous demandez quel service on peut rendre à la fille du riche et puissant don Inigo, quand elle est jeune, quand elle est belle, et quand elle est aimée de don Fernand ?

Doña Flor rougit, mais ne dit pas non.

— Eh bien, continua Ginesta, à cette femme on peut faire un don inestimable et sans lequel les autres ne seraient rien : on peut lui donner la grâce de l'homme qui l'aime.

— Mais, demanda doña Flor, je croyais que cette grâce avait été portée à don Fernand, qui était caché dans la montagne ?

— Don Fernand, dit tristement Ginesta, n'est plus où je l'avais laissé. Je ne sais pas où est don Fernand !

— Mon Dieu ! s'écria doña Flor toute tremblante.

— Seulement, continua Ginesta, je sais qu'il est hors de danger.

— Ah ! murmura joyeusement doña Flor, pendant que le sourire reparaissait sur ses lèvres, et le carmin sur ses joues.

— Et c'est à vous que j'apporte cette grâce, pour que vous la lui remettiez.

— Cette grâce ? balbutia doña Flor. Mais j'ignore où est don Fernand, moi. A qui le demanderai-je ? où l'irai-je trouver ?

— Vous l'aimez et il vous aime ! dit Ginesta.

— Je ne sais... je le crois, je l'espère, murmura doña Flor.

— Alors vous le trouverez toujours, vous, puisqu'il vous cherchera !

Et Ginesta tendit à doña Flor le parchemin qui renfermait la grâce de don Fernand.

Mais, quelque soin qu'elle eût pris jusque-là de se cacher, dans le mouvement qu'elle fit, sa coiffe s'écarta et permit à doña Flor d'entrevoir son visage.

— Oh ! s'écria-t-elle, la petite bohémienne de la venta *del Rey moro*.

— Non, répondit Ginesta d'une voix où Dieu seul pouvait lire ce qu'il y avait de douleur, non : sœur Felippa de l'Annonciade.

L'Annonciade était le couvent que venait de désigner don Carlos à la jeune bohémienne pour y faire son noviciat, et y prononcer ses vœux.

XXII

LA CLEF

Doña Flor quitta vers minuit le balcon du nouvel appartement qu'elle occupait dans la maison de don Ruiz.

C'était, on se le rappelle, la chambre de doña Mercédès : l'hospitalité avait offert ce qu'elle avait de mieux.

Pourquoi doña Flor quittait-elle si tard le balcon ? pourquoi, si tard et d'une main si nonchalante, fermait-elle la jalousie ?

Qui l'avait retenue jusqu'à minuit, les yeux fixes, l'oreille ouverte ?

Ses yeux attendaient-ils la belle étoile Hespérus, qui se lève au couchant ?

Son oreille écoutait-elle le rossignol qui chantait son hymne à la nuit, caché dans les lauriers-roses qui fleurissent aux rives du Darro ?

Ou ses yeux ne voyaient-ils point, ses oreilles n'entendaient-elles point, et son âme était-elle perdue dans ce doux rêve de seize ans qu'on appelle l'amour ?

Sans doute, Ginesta pleurait et priait dans son couvent de l'Annonciade.

Doña Flor, elle, respirait et souriait.

Doña Flor n'aimait peut-être pas encore ; mais, de même qu'une émanation céleste annonçait à la Vierge Marie l'apparition de l'ange Gabriel, un parfum inconnu révélait à doña Flor l'approche de ce dieu qu'on appelle l'Amour.

Et ce qu'il y avait d'étrange chez la jeune fille, c'était le partage d'affection qui se faisait dans son cœur pour les deux jeunes gens.

Celui qu'elle craignait, celui qu'elle eût fui, s'il se fût présenté ; celui près duquel elle eût instinctivement compris que sa pudeur courait un danger, c'était ce beau cavalier, cet élégant courrier d'amour, comme il s'était intitulé lui-même, qui l'avait précédée sur la route de Malaga à Grenade : c'était don Ramiro.

Celui au-devant duquel ses pas la portaient d'eux-mêmes, celui sur l'épaule duquel elle eût dormi sans crainte, celui qu'elle eût regardé une heure sans avoir la pensée de rougir, ou l'idée de baisser les yeux, c'était le Salteador du grand chemin, c'était le bandit de la venta *del Rey moro*, c'était don Fernand.

Ce fut dans cette disposition, où l'âme est exaltée, et le corps plein de langueur, que doña Flor s'approcha de son miroir, dernier courtisan du soir, premier flatteur du matin, et fit signe de la tête à sa femme de chambre de venir la déshabiller.

Celle-ci comprit si bien que, dans la préoccupation d'esprit où se trouvait sa maîtresse, toute demande resterait sans réponse, qu'elle commença la toilette de nuit de la belle jeune fille sans prononcer une parole.

Quant à doña Flor, jamais peut-être ses yeux aux longs cils de velours, ses narines dilatées, ses lèvres entr'ouvertes laissant apercevoir la ligne d'émail de ses blanches dents, n'avaient dit si clairement à la nuit : « J'ai seize ans, et j'ai besoin d'aimer et d'être aimée ! »

La camérière ne s'y trompa point. Les femmes ont un prodigieux instinct pour deviner la présence ou même l'approche de l'Amour.

Elle parfuma sa maîtresse, non pas comme on fait d'une jeune vierge qu'on livre au sommeil, mais comme on fait d'une jeune mariée qui attend son époux.

Puis, chancelante, alanguie, le cœur frissonnant, la démarche embarrassée, doña Flor gagna son lit ; et, pareille à l'hermaphrodite Borghèse, le col un peu renversé en arrière, posa sa belle tête brune sur son beau bras blanc.

Elle avait été lente à en arriver là, et, cependant, elle avait hâte d'être seule. Elle s'était fait une espèce de solitude en s'enfermant dans le silence ; mais cette solitude ne lui suffisait pas ; il lui fallait encore l'isolement.

Elle se souleva pour suivre les derniers pas de sa camérière qui allait et venait dans sa chambre, cherchant sans savoir ce qu'elle cherchait, restant pour ne pas s'en aller, et enfin se décidant à sortir, ne se doutant pas qu'en sortant, elle accomplissait l'ardent désir de sa maîtresse, et prête à rentrer, au contraire, pour s'excuser de la laisser seule quand elle paraissait si abattue.

La camérière emportait la lampe, laissant la chambre noyée dans cette pâle et fantastique lumière que jette une veilleuse à travers son enveloppe d'albâtre.

Et, cependant, si douce qu'elle fût, cette lumière était sans doute trop vive pour les yeux de la jeune fille, car elle se souleva une seconde fois, et, avec un soupir de fatigue, elle

tira le rideau du lit, comme une barrière entre elle et la lampe ; de sorte que, tandis que les deux tiers inférieurs de sa couche se trouvaient baignés par un flot de lumière bleuâtre pareil au rayon de la lune, le tiers supérieur était dans l'obscurité.

Toute jeune fille a eu quinze ans, tout jeune homme dix-huit, tout homme ou toute femme a gardé, dans ce coin de la mémoire qui correspond avec le cœur, le souvenir de ce qu'il a vu par cette porte de la jeunesse ouverte sur le paradis. — Nous n'essayerons donc pas de matérialiser les rêves de doña Flor ; la rose se compose de blanc et de carmin ; le rêve d'une jeune fille se compose d'espérance et d'amour.



La vieille nourrice, impatiente, s'avança.

Puis, peu à peu, la belle et douce enfant passa du rêve de la veille au rêve du sommeil. Ses paupières à demi ouvertes se fermèrent, ses lèvres fermées s'entr'ouvrirent, quelque chose comme un nuage flotta entre le monde extérieur et sa pensée ; elle laissa échapper deux ou trois soupirs qui allaient s'alanguissant comme des plaintes d'amour ; puis sa respiration devint régulière ; son souffle, égal et doux comme celui d'un oiseau, succéda à l'agitation de sa poitrine. L'ange qui veillait sur elle passa la tête entre les rideaux du lit, se pencha sur elle, écouta.

Elle dormait.

Dix minutes se passèrent sans qu'aucun bruit vînt interrompre ce silence religieux ; puis, tout à coup, le grincement d'une clef se fit entendre ; la porte s'ouvrit lentement et se referma de même ; un cavalier enveloppé d'un grand manteau brun se dessina dans la demi-teinte, poussa les verrous pour ne pas être surpris sans doute, s'avança d'un pas léger, s'assit sur le lit, et déposa un baiser sur le front de la dormeuse en murmurant : « Ma mère ! »

La dormeuse tressaillit, ouvrit les yeux, et jeta un cri ; le jeune homme étonné se leva, laissant tomber son manteau, et apparut à la lueur de la veilleuse dans un élégant costume de cavalier.

— Don Fernand ! s'écria la jeune fille en tirant jusqu'à ses lèvres les courtepointes de son lit.

— Doña Flor ! murmura le jeune homme stupéfait.

— Que venez-vous faire ici, à cette heure, señor ? que demandez-vous ? que voulez-vous ?

Mais, avant de répondre à la jeune fille, le Salteador tira les épais rideaux du lit jusqu'à ce qu'ils se joignissent, enfermant doña Flor dans une tente de brocart ; puis, reculant d'un pas, et mettant un genou en terre :

— Je venais, dit-il, señora, aussi vrai que vous êtes belle, et aussi vrai que je vous aime, dire adieu une dernière fois à ma mère, et quitter l'Espagne pour toujours !

— Et pourquoi quittez-vous l'Espagne pour toujours, don Fernand ? demanda la jeune fille enfermée dans sa prison de soie et d'or.

— Parce que je suis proscrit, fugitif, poursuivi ; parce que je vis par miracle, parce que je ne veux pas donner à mes parents, à ma mère surtout, dont je ne sais comment

vous habitez la chambre, cette honte de voir monter leur fils sur un échafaud

Il se fit un silence pendant lequel on n'entendit que les battements précipités du cœur de la belle jeune fille ; puis les rideaux du lit s'agitèrent doucement, une blanche main passa par leur ouverture, tenant un papier

— Lisez, dit une voix émue

Don Fernand prit le papier sans oser toucher la main qui le lui présentait, et le déplia, tandis que la main rentrait dans le lit, laissant entre les rideaux l'ouverture qu'elle y avait faite

Le jeune homme, sans quitter sa place ni son attitude, se pencha vers la veilleuse, et lut :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi d'Espagne, de Naples et de Jérusalem, faisons savoir à tous que nous donnons amnistie pleine et entière des crimes et fautes qu'il a pu commettre à don Fernand de Torrillas

— Oh ! s'écria don Fernand en saisissant cette fois à travers les rideaux du lit et baisant la main de doña Flor, oh ! merci ! Don Inigo a tenu sa promesse et c'est vous qui, pareille à la colombe de l'arche, vous êtes chargée d'apporter au pauvre prisonnier le rameau d'olivier

Doña Flor rougit, dégagea doucement sa main, et, avec un soupir

— Hélas ! dit-elle, lisez

Don Fernand étonné reporta ses yeux sur le parchemin, et continua de lire :

« La présente grâce, afin que celui qu'elle concerne sache à qui il doit en garder reconnaissance, est accordée aux prières de la bohémienne Ginesta, laquelle s'engage à entrer demain dans le couvent de l'Annonciade, et à y prononcer ses vœux dès que le temps de son noviciat sera accompli

» Donné dans notre palais de l'Alhambra, le 9 juin de l'an de grâce 1519. »

— Oh ! chère Ginesta ! murmura le Salteador, elle me l'avait bien promis

— Vous la plaignez ? demanda doña Flor

— Non seulement je la plains, mais je n'accepte pas même son sacrifice

— Et si ce sacrifice venait de moi, l'accepteriez-vous, don Fernand ?

— Oh ! bien moins encore ; car, si le sacrifice se mesure à ce que l'on perd, vous riche, noble, honorée, vous perdriez bien plus qu'une pauvre petite bohémienne sans condition, sans parents, sans avenir.

— Voilà donc pourquoi elle paraissait contente d'entrer dans le couvent ? hasarda doña Flor

— Contente ! demanda don Fernand en hochant la tête ; le croyez-vous ?

— Elle le disait, et pour une pauvre fille errante, sans naissance et demandant l'aumône sur les grands chemins, un couvent est un palais

— Vous vous trompez, doña Flor, dit le jeune homme, attristé de cette ombre que la fille de don Inigo, si pure qu'elle fût elle-même, jetait sur le dévouement de celle qu'elle pouvait regarder comme sa rivale ; — vous vous trompez : Ginesta non seulement n'est pas mendiante, mais encore elle est peut-être, après vous, une des plus riches héritières d'Espagne. Ginesta n'est pas sans naissance, car elle est la fille, et la fille reconnue de Philippe le Beau Enfin, pour cette fille de l'air et du soleil, pour cette fée de la montagne, pour cet ange de grand chemin, un palais lui-même serait une prison. Jugez donc de ce que doit être un couvent... Ah ! doña Flor ! doña Flor ! vous n'en serez pas moins belle et aimée pour lui laisser dans tout leur parfum son amour et son dévouement.

Doña Flor poussa un soupir

— Alors, dit-elle, vous refusez votre grâce au prix de son dévouement ?

— L'homme est bien lâche quand il désire ardemment, répondit don Fernand, et j'ai peur de commettre une lâcheté pour demeurer près de vous, doña Flor.

Le jeune homme entendit passer le doux frémissement d'une respiration joyeuse

— Je puis donc annoncer votre retour à doña Mercédès, don Fernand ?

— Je venais lui annoncer mon départ, doña Flor ; dites-lui qu'elle me verra demain, ou plutôt aujourd'hui. Vous êtes l'ange des heureuses nouvelles

— Donc à aujourd'hui, répéta doña Flor en passant pour la seconde fois sa blanche main entre les rideaux

— A aujourd'hui ! répondit le Salteador en se relevant et en effleurant de ses lèvres la main qu'on lui présentait avec autant de respect que si c'eût été la main d'une reine

Ramassant alors son manteau, il se drapa dans ses longs plis et, s'inclinant devant le lit aux rideaux fermés, comme il eût fait devant un trône, il tira la clef de sa poche, ouvrit la porte, s'arrêta encore pour jeter un nouveau regard sur doña Flor, qui le suivait des yeux à travers l'ouverture des rideaux, referma la porte, et s'enfonça silencieux comme une ombre dans les profondeurs du noir corridor

XXIII

L'ENFANT PRODIGUE

Le lendemain, un air de fête, un parfum de bonheur était répandu dans la maison de don Ruiz de Torrillas.

Doña Mercédès avait annoncé aux vieux serviteurs de la maison — débris aussi solidement attachés aux ruines de la fortune de don Ruiz qu'ils l'avaient été aux jours de bonheur — doña Mercédès avait annoncé qu'elle avait reçu des nouvelles de don Fernand, et que le jeune maître disait qu'il arriverait dans la journée même, de ce long voyage qui l'avait tenu éloigné de l'Espagne pendant près de trois ans

Il va sans dire que doña Flor avait été la messagère de cette bonne nouvelle ; aussi doña Mercédès traitait-elle, depuis le matin, la fille de don Inigo comme sa propre fille, et lui donnait-elle, par anticipation, tous les baisers qu'elle eût voulu donner à don Fernand.

Vers neuf heures du matin, don Ruiz, sa femme et Béatrix — la vieille camérière de Mercédès et la nourrice de Fernand — étaient réunis dans la salle basse de la maison, que s'étaient réservée les maîtres.

Doña Flor était descendue dès le matin pour annoncer, sans dire comment elle le savait, le retour de don Fernand, et, depuis lors, elle était restée comme faisant partie de la famille.

Doña Flor et doña Mercédès étaient assises à côté l'une de l'autre ; doña Flor avait sa main dans la main de Mercédès, sa tête sur son épaule. Les deux femmes parlaient bas.

Et, cependant, il y avait quelque chose de contraint dans les manières de Mercédès, chaque fois que la jeune fille, avec une intonation de voix qui indiquait peut-être un peu plus que de l'amitié ou de l'intérêt, prononçait le nom de don Fernand

Don Ruiz se promenait la tête inclinée sur sa poitrine ; sa longue barbe blanche se découpait sur son pourpoint de velours noir aux broderies d'or ; de temps en temps, lorsque retentissait sur le pavé aigu de la rue le fer d'un cheval, il relevait la tête, et, le front plissé, l'œil sombre, écoutait Son visage faisait un contraste remarquable avec celui de doña Mercédès, sur lequel s'épanouissait l'amour maternel dans toute sa puissante expansion, et même avec celui de la vieille Béatrix, qui avait établi son quartier dans un coin de la salle, alliant le désir qu'elle avait de voir don Fernand le plus tôt possible, avec le respect qui la faisait se tenir à distance des enfants et des maîtres Rien ne trahissait sur ce visage la joie d'un père attendant un fils assez aimé pour que ce père lui eût sacrifié sa fortune

A quoi tenait cette sévérité de la physionomie de don Ruiz ? Etait-ce aux reproches qu'il avait le droit de faire au jeune homme, reproches qui, au reste, s'accordaient peu avec l'insistance qu'il avait mise à obtenir la grâce de son fils ? était-ce quelque autre cause enfermée au fond de son cœur, et dont il n'avait jamais dit le secret à personne ?

Chaque fois que don Ruiz, à ce bruit du fer d'un cheval retentissant sur le pavé, relevait la tête, les deux femmes, le cœur haletant, interrompaient leur conversation, écoutaient, l'œil fixé sur la porte, tandis que Béatrix courait à la fenêtre, espérant être la première à crier à sa maîtresse « Le voilà ! »

Le cavalier passait ; le bruit des pas du cheval, au lieu de s'arrêter, s'éloignait Don Ruiz laissait retomber sa tête sur sa poitrine et reprenait sa marche Béatrix descendait en soupirant de son balcon, secouant la tête d'un air qui disait clairement : « Ce n'est pas lui ! » et les deux femmes continuaient leurs confidences à voix basse.

Cinq ou six cavaliers passèrent ainsi, cinq ou six fois les mêmes bruits se renouvelèrent pour s'éteindre, après avoir fait naître dans le cœur de ceux qui les écoutaient une vaine espérance, quand on entendit de nouveau le pas d'un cheval venant du côté du Zacatin.

L'espèce de mise en scène qui avait jusque-là accompagné chacun de ces bruits se renouvela ; seulement, cette fois, Béatrix jeta un grand cri de joie

— Ah ! dit-elle en battant des mains, c'est lui ! c'est mon enfant, je le reconnais

Mercédès se leva vivement, emportée par l'élan maternel.

Don Ruiz la regarda d'un air étrange, et elle demeura sans se rasseoir, mais aussi sans faire un pas de plus.

Doña Flor rougit et pâlit ; elle s'était levée comme doña Mercédès ; mais, plus faible qu'elle, elle retomba sur son fauteuil.

Alors on vit passer un cavalier devant les fenêtres ; et, cette fois, le bruit des fers du cheval ne dépassa point la porte, dont on entendit retentir le marteau de bronze.

Et cependant, pas une des personnes qui, avec des sentiments si divers, attendaient l'arrivée de celui dont la main venait de soulever le marteau de la porte, ne quitta l'attitude qu'elle avait prise ; les physionomies seules trahissaient les pensées des trois femmes et de l'homme qui, avec la gravité espagnole et cette étiquette qu'au XVI[e] siècle on rencontrait, non seulement à la cour, mais encore dans toutes les familles nobles, les contenait du regard.

On entendît la porte de la rue s'ouvrir, des pas s'approcher, et comme s'il eût partagé la contrainte générale, don Fernand apparut, mais s'arrêta sur le seuil intérieur.

Il était vêtu d'un élégant habit de voyage, et avait toutes les apparences d'un homme qui vient d'accomplir une longue course.

Il jeta un coup d'œil rapide sur la salle basse et sur les personnes qui l'y attendaient : don Ruiz fut le premier qui frappa son regard ; puis, à gauche de don Ruiz et sur le premier plan, les deux femmes, c'est-à-dire sa mère et doña Flor, appuyées l'une à l'autre ; enfin au fond, aussi immobile en sa présence qu'elle avait été agitée dans l'attente de sa venue, la vieille Béatrix.

Dans ce coup d'œil, si rapide qu'il fût, chacun eut sa part.

Don Ruiz, le regard froid et respectueux ; doña Mercédès, le regard tendre et éloquent ; doña Flor, le regard passionné et plein de souvenirs ; Béatrix, le regard affectueux.

Puis, s'inclinant vers son père, et comme s'il arrivait en effet d'un simple voyage :

— Señor, dit don Fernand, béni soit le jour où vous permettez à mon amour filial de venir se prosterner à vos pieds, car ce jour est le plus heureux de mes jours !

Et, en même temps, le jeune homme, avec une répugnance visible, mais comme s'il accomplissait un cérémonial obligé, mit un genou en terre.

Don Ruiz le regarda un instant dans cette humble posture, et, d'une voix mal d'accord avec les paroles, car les paroles étaient affectueuses, et la voix conservait un certain accent de rudesse :

— Relevez-vous, don Fernand, dit-il, et soyez le bienvenu dans cette maison, où vous attendent depuis longtemps, et avec anxiété, un père et une mère.

— Señor, répondit le jeune homme, quelque chose me dit que je dois rester à genoux devant mon père, tant qu'il ne m'aura pas donné sa main à baiser.

Le vieillard fit quatre pas en avant de son fils.

— Voici ma main, et Dieu vous rende aussi sage que mon instante prière l'en supplie du fond du cœur !

Don Fernand prit la main de son père, il l'effleura de ses lèvres.

— Maintenant, dit le vieillard, entrez dans la maison et baisez la main de votre mère.

Le jeune homme se releva, salua don Ruiz, et, s'avançant vers sa mère :

— C'est avec crainte, señora, et le cœur plein de honte, que je me présente devant vos yeux, auxquels, — Dieu me le pardonne ! mais vous surtout, señora ! — auxquels j'ai fait verser tant de larmes !

Et, cette fois, il s'agenouilla à deux genoux, et les deux bras étendus vers doña Mercédès, et attendit.

Celle-ci s'avança, et, avec cet accent maternel si doux, que, même dans les moments de reproches, il semble encore une caresse :

— Fernand, dit-elle en portant d'elle même ses deux mains aux lèvres de son fils, outre ces larmes dont tu parles, je te dois celles que je verse en ce moment, et, crois moi, mon enfant bien-aimé, si les unes étaient bien amères, les autres sont bien douces !

Puis, le regardant de son plus tendre sourire de femme et de mère :

— Sois le bienvenu, enfant de mon cœur ! dit-elle.

Doña Flor se tenait debout derrière Mercédès.

— Señora, dit don Fernand, je sais ce que votre illustre père, don Iñigo, a eu l'intention de faire pour moi ; l'intention, à mes yeux, est le fait ; recevez donc, en son nom, toute la part de reconnaissance que je vous ai vouée.

Et, au lieu de demander à baiser la main de la jeune fille, comme il avait fait de celle de don Ruiz et de sa mère, le jeune homme tira de sa poitrine une fleur fanée, et y appuya passionnément les lèvres.

La jeune fille rougit et recula d'un pas : elle venait de reconnaître l'anémone qu'elle avait donnée au Salteador dans la salle de la venta *del Rey moro*.

Mais, alors, la vieille nourrice impatiente s'avança, et, s'adressant à Mercédès :

— Oh ! madame, dit-elle, est-ce que je ne suis pas aussi un peu la mère de ce cher enfant, moi ?

— Señor, dit le jeune homme en se tournant vers don Ruiz, en même temps qu'il tendait, avec les sourires des jours d'enfance, ses deux bras vers la nourrice, est-ce que vous ne permettez pas que, malgré votre présence respectée, j'embrasse cette brave femme ?

Don Ruiz fit un signe de tête.

Béatrix se jeta dans les bras de celui qu'elle appelait son enfant, et le serra à plusieurs reprises sur sa poitrine, en faisant résonner chaque fois sur ses joues ces bons gros baisers auxquels les gens du peuple ont consacré cette tendre appellation de baisers de nourrice.

— Ah ! murmura doña Mercédès en voyant dans les bras de sa nourrice l'enfant qui, en présence de don Ruiz, n'avait osé que lui baiser la main, voici bien certainement la plus heureuse de nous tous !

Et deux larmes envieuses roulèrent le long de ses joues maternelles. Don Ruiz n'avait pas un instant détourné son regard sombre du tableau que nous avons essayé d'esquisser.

A la vue des deux larmes coulant sur les joues de doña Mercédès, un frémissement passa sur son visage, et un instant ses yeux se fermèrent comme si quelque souvenir, venimeux serpent, venait de le mordre au cœur.

Il fit un violent effort sur lui-même, sa bouche s'ouvrit et se referma, ses lèvres frémirent, mais on n'entendit aucun son.

On eût dit un homme dont la poitrine faisait d'inutiles efforts pour rendre le poison qu'elle avait avalé.

Mais, de même qu'aucun détail de cette scène n'avait échappé aux regards de don Ruiz, les yeux de doña Mercédès avaient tout vu.

— Don Fernand, dit-elle, je crois que votre père veut vous parler.

Le jeune homme se tourna vers le vieillard, et, les yeux baissés, fit, par un mouvement de tête et d'épaules, signe qu'il écoutait.

Mais une impatience visible se cachait sous cette humilité apparente, et quelqu'un qui eût pu traduire la pensée que les mouvements de son cœur communiquaient à son esprit aurait pu dire que le sermon que l'enfant prodigue s'attendait à recevoir, tout inévitable qu'il lui avait paru, ne lui en était pas moins désagréable, surtout en présence de doña Flor.

Celle-ci s'en aperçut avec cette délicatesse d'appréciation qui n'appartient qu'aux femmes.

— Pardon, dit-elle, il m'a semblé que l'on refermait la porte ; c'est, sans doute, mon père qui rentre ; je vais lui annoncer la bonne nouvelle du retour de don Fernand.

Et, serrant la main de Mercédès, et saluant le vieillard, elle sortit sans regarder le jeune homme, qui, la tête inclinée, attendait le discours paternel avec plus de résignation que de respect.

Cependant, à cette sortie de doña Flor, la poitrine du Salteador se dilata, et il respira plus librement.

Le vieillard lui-même parut plus à son aise du moment où les auditeurs et les spectateurs furent réduits aux personnes de la famille.

— Don Fernand, dit-il, vous avez pu voir, en rentrant ici le changement qui, pendant votre absence, s'était fait dans la maison ; notre fortune est anéantie ; nos biens — et c'est ce que je regrette le moins — sont ou vendus ou engagés ; la sœur de don Alvar ayant consenti à entrer dans un couvent, je lui ai constitué une dot ; les parents des alguazils morts ayant accepté un dédommagement, je leur ai payé comptant une certaine somme, et leur sers une rente ; mais, pour arriver là, nous avons été forcés, votre mère et moi, de nous réduire presque à la misère.

Don Fernand fit un mouvement qui exprimait, sinon son repentir, du moins son regret, mais avec une noblesse parfaite, et en accompagnant ce geste d'un sourire de mélancolie.

— Ne parlons plus de cela, reprit don Ruiz ; tout est oublié, puisque vous voilà gracié, mon fils ! et, de cette grâce, je remercie bien humblement le roi don Carlos. De ce moment, je dis adieu aux chagrins passés, et ces chagrins sont pour moi comme s'ils n'avaient jamais existé ; non, mais ce que je voulais vous demander les larmes aux yeux, don Fernand, ce que je voulais vous demander avec de tendres prières, ce que je vous demanderais agenouillé devant vous, si la nature ne répugnait pas à voir le père agenouillé devant le fils, le vieillard abaissé devant le jeune homme, les cheveux blancs suppliant les cheveux noirs ; ce que je voulais vous demander, mon fils, c'est que vous changiez de mœurs et de vie, c'est que vous travailliez, et je vous aiderai de tout mon pouvoir, à reconquérir l'estime publi

que, c'est que même vos ennemis reconnaissent que les âpres leçons du malheur ne sont jamais perdues pour un cœur noble et un esprit intelligent. Nous avons été jusqu'aujourd'hui, moi, votre père, vous, mon fils ; ce n'est point assez, don Fernand : à partir d'aujourd'hui, soyons amis ! Peut-être y a-t-il entre nous quelques fâcheux souvenirs ; chassez-les de votre côté, je les chasserai du mien ; vivons en paix, faisant l'un pour l'autre tout ce que nous pourrons. Je tâcherai de vous donner les trois sentiments que tout père doit à son fils : amour, tendresse, dévouement ; je ne vous en demande qu'un seul en échange ; à votre âge, âge de fougueuses passions, on n'a pas sur soi-même la même puissance qu'un vieillard ; je ne vous demande que de l'obéissance, m'engageant à ne jamais rien exiger de vous que d'honorable et de juste. — Excusez-moi si j'ai été plus long que je ne voulais, don Fernand : la vieillesse est bavarde.

— Señor, répondit don Fernand en s'inclinant, je vous engage ma foi de gentilhomme qu'à compter d'aujourd'hui, vous n'aurez plus aucun reproche à me faire, et que je profiterai du malheur de telle façon, que vous en serez à vous réjouir que le malheur se soit attaqué à moi.

— C'est bien, Fernand, répondit don Ruiz ; je vous permets, maintenant, d'embrasser votre mère.

Mercédès jeta un cri de joie, et tendit les bras à son fils.

XXIV

DON RAMIRO

Le spectacle d'une mère serrant son fils entre ses bras avec des pleurs d'amour, si doux qu'il soit aux yeux des autres hommes, avait, sans doute, quelque chose de douloureux aux sombres regards de don Ruitz, car il sortit en silence pendant cet embrassement, et la vieille Béatrix seule le vit sortir.

Une fois avec sa mère et sa nourrice, le jeune homme raconta à sa mère tout ce qui s'était passé la veille, et — sans lui rien dire encore du sentiment étrange qu'il éprouvait pour doña Flor — comment il était venu pour la visiter la nuit, ainsi que d'habitude, et comment il avait trouvé sa chambre occupée par sa belle hôtesse.

Alors, doña Mercédès emmena son fils dans sa nouvelle chambre. La chambre de sa mère était pour don Fernand, dans la maison, ce que le sanctuaire est pour un cœur religieux dans une église. C'était dans la chambre de sa mère qu'enfant, adolescent, jeune homme, il avait passé ses plus douces heures ; c'était là seulement que son cœur si capricieux avait battu à son aise, que ses pensées si vagabondes avaient osé prendre leur essor, pareilles à ces oiseaux qui, nés dans une hémisphère, prennent, à une certaine époque de l'année, leur vol vers des contrées inconnues.

Là, couché à ses pieds comme aux jours d'innocence et de jeunesse, baisant les genoux maternels dans cette plénitude de bonheur qu'il n'avait pas ressentie depuis si longtemps, Fernand, avec plus d'orgueil que de honte, raconta à sa mère sa vie aventureuse, depuis le moment où il avait fui jusqu'à celui où il était rentré dans la maison.

Jusque-là, il avait constamment écarté ce récit de ses entrevues avec sa mère ; — un homme ne raconte pas un rêve douloureux tant que dure ce rêve ; — mais, une fois éveillé, plus le rêve a été terrible, plus il le raconte avec délices, et en riant de ce mirage nocturne qui faisait sa terreur.

Mercédès écoutait son fils, suspendue à ses lèvres ; mais, quand don Fernand en fut à cette heure où il rencontra don Inigo et doña Flor, l'intérêt qu'apportait Mercédès à ce récit parut augmenter encore ; elle pâlit et rougit plusieurs fois. Don Fernand sentit battre sous son front la poitrine de sa mère ; et, lorsqu'il lui dit cette sympathie étrange qui s'était emparée de lui à la vue de don Inigo, cet entraînement qui l'avait poussé presque suppliant aux pieds de doña Flor, elle lui mit la main sur la bouche comme pour lui demander une trêve.

Il était évident qu'elle était au bout de sa force et n'en pouvait supporter davantage.

Puis, lorsqu'elle eut rendu la parole à son fils, vint le récit du danger qu'il avait couru, la fuite dans la montagne, l'incendie, la retraite dans la grotte de la bohémienne, l'assaut donné au fugitif par les soldats, enfin le combat avec l'ours.

Les dernières paroles éteintes aux lèvres de don Fernand, Mercédès se leva, et, pâle, chancelante, alla s'agenouiller dans un angle de cette chambre, transformée en oratoire.

Don Fernand la regardait debout et plein de respect, quand il sentit une main qui se posait légèrement sur son épaule. Il se retourna.

C'était la main de sa vieille nourrice.

Elle venait lui annoncer qu'un de ses meilleurs amis, don Ramiro, ayant su son retour, était au salon, et demandait à lui parler.

Le jeune homme laissa Mercédès à sa prière : il savait bien que sa mère priait pour lui.

Don Ramiro, en effet, vêtu d'un ravissant costume du matin, attendait son ami, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil.

Les deux jeunes gens, qui, en effet, avaient été très amis autrefois, et qui ne s'étaient pas vus depuis trois ans, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis vinrent les questions.

Don Ramiro savait les amours de Fernand avec doña Estefania, son duel avec don Alvar, et la fuite du Salteador après la mort de son adversaire ; — mais là s'arrêtaient tous les renseignements recueillis.

D'ailleurs, le bruit général était qu'après le duel, don Fernand avait passé en France et en Italie ; il avait été vu, disait-on, à la cour de François I[er] et à celle de Laurent II, dont la grande illustration philosophique fut d'avoir été père de Catherine de Médicis, et de laisser à sa mort un buste de lui sculpté par Michel-Ange.

Voilà ce que pensait don Ramiro.

Personne ne s'était approché de don Ruiz et du roi assez près pour entendre leur conversation ; par conséquent, ceux mêmes qui avaient vu le vieillard aux genoux de don Carlos pensaient qu'il ne lui avait demandé rien autre chose que le pardon du meurtre de don Alvar.

Fernand laissa don Ramiro dans son erreur.

Puis, autant par curiosité que pour changer la conversation, ce fut lui qui, à son tour, interrogea don Ramiro :

— Vous êtes le bienvenu, lui dit-il, et j'eusse voulu vous prévenir.

Mais don Ramiro secoua mélancoliquement la tête.

— Je ne puis guère être le bienvenu, lui dit-il, portant dans mon âme un sentiment qui m'a causé jusqu'à présent plus d'ennuis que de joies.

Fernand s'aperçut que, au contraire de lui, don Ramiro avait le cœur plein, et ne demandait qu'à lui faire confidence de ces sentiments qui encombraient son cœur.

Il sourit, et, lui tendant la main :

— Cher ami, dit-il, nous sommes de ceux dont le cœur et les passions ont besoin du grand air. On étouffe dans cette salle ; vous plaît-il de me raconter vos aventures sous cette belle allée d'arbres qui s'étend devant notre maison ?

— Oui, dit don Ramiro, d'autant plus que, tout en causant avec vous, je *la* verrai peut-être.

— Ah ! répliqua en riant don Fernand, *elle* demeure sur cette place ?

— Venez, dit Ramiro. Dans un instant, vous saurez non seulement tout ce qui m'est arrivé, mais encore le service que j'attends de vous.

Les deux jeunes gens sortirent appuyés au bras l'un de l'autre, et commencèrent leur promenade, qui, comme si elle eût été réglée d'un commun accord, ne dépassa point la façade de la maison.

En outre, de temps en temps, chacun d'eux levait la tête vers les fenêtres du premier étage. Mais, comme ni l'un ni l'autre ne s'informèrent de la cause de ce mouvement, il n'amena aucune explication pendant le silence qui se fit d'abord entre les deux promeneurs.

Enfin, don Ramiro, n'y pouvant plus tenir :

— Ami Fernand, dit-il, il me semble que nous étions venus, vous, pour écouter ma confidence, et, moi, pour vous la faire.

— Aussi, cher Ramiro, dit Fernand, je vous écoute.

— Ah ! mon ami, répliqua Ramiro, que l'amour est un cruel tyran, et comme il traite en esclaves les cœurs sur lesquels il règne !

Don Fernand sourit en homme dont c'est aussi l'opinion.

— Et, cependant, dit-il, lorsqu'on est aimé...

— Oui, dit Ramiro ; mais, quoique j'aie tout lieu d'espérer que je le suis, je doute encore.

— Vous doutez, don Ramiro ? Mais pourtant, si je m'en souviens bien, au moment où nous nous séparâmes, la modestie, en fait d'amour, n'était pas mise par les femmes au nombre des défauts qu'elles vous reprochaient.

— C'est qu'avant de la voir, cher don Fernand, je n'avais jamais aimé !

— Eh bien, voyons, dit don Fernand, racontez-moi comment vous vîtes cette merveilleuse beauté qui a eu l'influence de faire de l'orgueilleux don Ramiro l'homme le plus modeste de l'Andalousie.

— Eh ! mon ami, comme on voit une fleur perdue dans ses feuilles, l'étoile voilée par un nuage. Je passais dans

les rues de Tolède, le soir, lorsque, par une jalousie entr'ouverte, je vis la plus merveilleuse beauté qui eût encore réjoui le regard des hommes. J'étais à cheval, je m'arrêtai tout émerveillé. Sans doute prit-elle pour de l'audace ce qui n'était que de l'admiration, car elle referma sa jalousie, quoique, muet de surprise et les mains jointes, je la priasse de n'en rien faire.

— Oh ! la cruelle ! dit en riant don Fernand.

— Je restai plus d'une heure devant cette fenêtre, espérant toujours qu'elle allait se rouvrir ; mais mon attente fut inutile. Je cherchai alors la porte par laquelle on entrait dans cette maison ; mais je m'aperçus que la façade



A cinq pas de distance l'un de l'autre

devant laquelle je me trouvais n'était percée que de fenêtres.

— Était-ce donc une maison enchantée ?

— Non, car je compris que, comme la rue que je traversais était déserte et écartée, la maison devait s'ouvrir sur une autre rue. C'était protégée par cet isolement que ma belle inconnue avait sans doute ouvert sa fenêtre. Au reste, de cette circonstance, je conclus qu'elle n'était ni sous la puissance d'un père bien sévère, ni sous celle d'un tuteur bien jaloux, puisqu'elle avait cette liberté d'ouvrir la jalousie d'une fenêtre qui n'était qu'à douze ou quinze pieds de terre. Quant à ce qu'elle pût être mariée, je n'y songeai même pas ; à peine paraissait-elle avoir quatorze ans.

— Mais je vous connais, don Ramiro ! dit Fernand ; vous êtes, ou plutôt, car il me paraît que l'amour a fait de grands changements en vous, vous n'étiez pas homme à chercher longtemps avec vous-même la solution d'un pareil problème. Toute jeune fille, — c'est une grâce de la nature ou une faveur de la société, — toute jeune fille a une duègne ; toute duègne a son défaut, ce défaut a une serrure, et cette serrure s'ouvre avec une clef d'or.

— Je le croyais aussi, cher don Fernand, dit le jeune homme ; eh bien, cette fois, je me trompais.

— Pauvre don Ramiro, c'était jouer de malheur ! si bien que vous ne pûtes même savoir qui elle était ?

— Si fait, et je n'eus besoin, pour cela, de séduire ni valet ni duègne. Je fis le tour du quartier, et je me trouvai dans une grande et belle rue, et de l'autre côté de la maison. Cette maison était un véritable palais rue des Chevaliers. Je m'enquis auprès des voisins, et j'appris qu'elle appartenait...

— La jeune fille ou la maison ?

— Ma foi ! toutes deux !... qu'elles appartenaient à un étranger puissamment riche, arrivé des Indes depuis un an ou deux, et que, sur sa renommée de sagesse et de justice, le cardinal de Ximénès avait fait venir de Malaga, où il habitait, pour l'attacher au conseil de régence. Vous devinez de qui il est question, don Fernand ?

— Ma foi ! non, pas le moins du monde.

— Impossible !

— Vous oubliez, mon cher don Ramiro, que depuis deux ans, je suis absent de l'Espagne, et que j'ignore, ou à peu près, ce qui s'y est passé pendant ces deux ans.

— C'est vrai, et cette ignorance où vous êtes m'aidera fort, je l'avoue, pour la fin de mon récit. Il y avait deux moyens d'arriver à ma belle inconnue : profiter de ma naissance et de ma position pour me faire présenter au père et pénétrer jusqu'à la fille, ou bien guetter l'ouverture de cette jalousie par laquelle passait le rayon de sa beauté comme le prisonnier, à sa fenêtre grillée, guette le passage d'un

rayon de soleil. J'employai le premier moyen. Mon père, dans sa jeunesse, avait connu l'illustre personnage auquel j'avais affaire. Je lui écrivis. Il m'envoya une lettre. Je fus reçu cordialement, mais c'était la fille, et non le père, que je désirais voir, et, soit ordre paternel, soit amour de la retraite, la fille se tenait obstinément enfermée chez elle. Je revins au second moyen, au moyen mystérieux, qui était de surprendre un regard d'elle, quand, la nuit, se croyant seule, elle respirait à sa fenêtre l'air frais et parfumé qui vient du Tage. D'ailleurs, ce moyen n'est-il pas toujours le meilleur, et toute jeune fille ne regarde-t-elle pas avec une attention plus curieuse le cavalier qui s'arrête sous son balcon, par une belle nuit étoilée ou par une sombre nuit d'orage, que celui qu'on lui présente dans un boudoir ou dans un salon ?

— Vous avez toujours été, à l'endroit des femmes, un très grand observateur, don Ramiro. Continuez, je vous écoute ; car je ne doute point que vous n'ayez réussi.

Don Ramiro secoua la tête.

— Je n'ai ni réussi ni échoué tout à fait, dit-il. Deux ou trois fois, caché par quelque angle de muraille, je parvins à me dérober assez adroitement à son regard pour que je pusse la voir ; mais à peine me montrais-je moi-même, que sans empressement, sans colère, la jalousie ouverte se refermait.

— Et à travers cette jalousie, vous ne pouviez voir si l'on continuait de vous regardez ?

— Voilà, je vous l'avoue, l'espoir qui me soutint pendant longtemps ; mais, un jour, après une absence d'une semaine que j'avais été obligé de faire, je revins et trouvai la maison parfaitement close : portes et fenêtres étaient fermées. Ni jeune fille, ni vieillard, ni duègne n'apparaissaient le jour à l'extérieur ; pas une lumière n'animait l'intérieur, la nuit ; on eût dit un tombeau. Je m'informai. Le conseil de régence ayant été dissous par l'arrivée du roi don Carlos en Espagne, et par son approche de Tolède, le père de mon infante était retourné à Malaga. Je le suivis à Malaga ; je l'eusse suivi au bout du monde. Là recommencèrent les mêmes tentatives, mais, je l'espère, avec un meilleur succès. Elle se retira d'abord moins vivement, et je pus lui adresser quelques paroles ; puis je jetai d'avance les bouquets sur son balcon ; elle les poussa d'abord du pied, puis parut ne point faire attention à eux, puis enfin elle les ramassa. Une ou deux fois même, elle répondit à mes questions ; mais, comme confuse de sa complaisance, comme effrayée du son de sa voix, elle se retirait presque aussitôt, et sa parole était plutôt pareille à l'éclair qui rend la nuit plus sombre, qu'à l'aurore qui précède le jour.

— Et les choses allèrent ainsi ?... demanda don Fernand.

— Jusqu'au moment où son père reçut du roi l'ordre de venir à Grenade.

— Oh ! pauvre don Ramiro ! dit en riant Fernand ; de sorte qu'un beau matin, vous trouvâtes la maison de Malaga fermée comme celle de Tolède ?

— Non pas ! Cette fois, elle me fit la grâce de m'avertir et de l'heure du départ et de la route qu'elle devait prendre ; si bien qu'au lieu de la suivre, je pris la résolution de la précéder. Cela, d'ailleurs, m'offrait un avantage : chaque halte qu'elle ferait me rappellerait à son souvenir ; chaque chambre où elle s'arrêterait lui parlerait de moi. Je me fis courrier, — mais courrier d'amour.

— Ah ! dit Fernand, sans que Ramiro, tant il était à son récit, s'aperçût du changement qui s'était fait dans la voix de son ami pendant les dernières paroles qu'il avait prononcées.

— Oui, on ne trouve rien dans nos misérables auberges : eh bien, j'ordonnais le repas. Je savais le parfum qu'elle préférait ; — je porte ce parfum à mon cou, dans une cassolette d'or, — j'en brûlais dans les corridors qu'elle devait traverser, dans la chambre où elle devait faire halte. Je connaissais ses fleurs de prédilection, et, de Malaga à Grenade, elle ne marcha que sur des fleurs !

— Et comment un aussi galant cavalier que don Ramiro, demanda Fernand d'une voix de plus en plus altérée, peut-il avoir besoin du secours d'un ami, ayant en lui-même tant de ressources ?

— Ah ! mon cher don Fernand, le hasard, je me trompe, la Providence a combiné l'un avec l'autre deux événements qui doivent, si quelque catastrophe inattendue n'éclate pas sur mon chemin, me conduire droit au bonheur.

— Et quels sont ces événements ? demanda don Fernand en passant sa main sur son front pour en essuyer la sueur qui le couvrait.

— Le père de celle que j'aime est l'ami de votre père, et vous, mon cher Fernand, comme un ange sauveur, vous êtes arrivé ce matin.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, comme votre père a offert l'hospitalité...

— A qui ? demanda don Fernand les dents serrées par la jalousie, celle que vous aimez...?

— Eh ! ne devinez-vous donc pas, cher ami ?

Don Fernand repoussa celui qui prenait si mal son temps pour l'appeler de ce nom.

— Je ne devine rien, reprit-il d'un air sombre, et il faut tout me dire. Comment s'appelle votre bien-aimée, don Ramiro ?

— Est-il besoin de vous dire le nom du soleil quand vous sentez sa chaleur, et quand vous êtes ébloui par ses rayons ? Levez les yeux, don Fernand ! et soutenez, si vous le pouvez, la vue de l'astre qui brûle mon cœur.

Don Fernand leva les yeux, et vit doña Flor penchée à son balcon, et le regardant avec un doux sourire ; mais, comme si la jeune fille n'eût attendu que le moment d'être vue, à peine eut-elle échangé avec don Fernand un rapide regard, qu'elle se rejeta en arrière, et que l'on entendit le bruit de la fenêtre qui se refermait.

Mais la fenêtre ne se referma point si vite, cependant, que, de cette fenêtre, il ne tombât une fleur.

Cette fleur, c'était une anémone.

XXV

L'ANÉMONE

Les deux jeunes gens s'élancèrent du même mouvement pour ramasser la fleur tombée, par hasard ou à dessein, de la main de la jeune fille.

Ce fut don Fernand qui, se trouvant le plus rapproché de la fenêtre, ramassa l'anémone.

Mais, alors, étendant la main vers son ami :

— Merci, cher Fernand, dit Ramiro ; rendez-moi cette fleur.

— Et pourquoi vous la rendrais-je ? demanda Fernand.

— Mais parce qu'il me semble que c'est à mon intention qu'on l'a laissée tomber.

— Qui vous dit cela ?

— Personne ; mais qui me dit le contraire ?

— Quelqu'un qui, peut-être, ne craindrait pas de vous le dire en face.

— Qui ?

— Moi !

Don Ramiro regarda don Fernand avec stupéfaction, et s'aperçut, seulement alors, et de sa pâleur et du frémissement convulsif de ses lèvres.

— Vous ! dit-il en reculant d'un pas ; pourquoi vous ?

— Parce que — celle que vous aimez... je l'aime !

— Vous aimez doña Flor ! s'écria don Ramiro.

— Je l'aime ! répéta don Fernand.

— Où l'avez-vous vue, et depuis quand l'avez-vous vue ? demanda Ramiro en pâlissant à son tour.

— Que vous importe ?

— Mais il y a deux ans que je l'aime, moi !

— Peut-être l'aimé-je seulement depuis deux jours ; mais, si, depuis deux jours, j'ai plus fait que vous depuis deux ans !

— Prouvez-moi cela, don Fernand, ou je dirai tout haut que vous avez orgueilleusement taché la réputation d'une jeune fille.

— Vous m'avez dit que vous aviez couru devant elle, n'est-ce pas, de Malaga à Grenade ?

— Je viens de vous le dire.

— Vous avez passé à la venta *del Rey moro* ?

— Je m'y suis arrêté même.

— Vous y avez commandé un repas pour don Inigo et sa fille ; vous y avez brûlé des parfums, et laissé un bouquet ?

— Oui.

— Dans le bouquet, il y avait une anémone.

— Eh bien ?

— Cette anémone, elle me l'a donnée.

— Donnée de sa main ?

— Donnée ! — et la voici sur mon cœur, où elle s'est fanée comme celle-ci s'y fanera.

— Cette anémone, vous l'avez prise, arrachée au bouquet sans qu'elle le sût, ramassée sur le chemin où elle l'avait laissée tomber par mégarde ; avouez cela, et je vous le pardonne.

— D'abord, il n'y a que de Dieu et du roi que j'accepterais un pardon, répondit fièrement le jeune homme ; et, quant à la fleur, elle me l'a donnée.

— Vous mentez, don Fernand ! dit Ramiro ; et, de même que vous avez volé la première de ces fleurs, vous avez volé la seconde !

Don Fernand poussa un cri de colère, et, tirant son épée de la main droite, tandis qu'il jetait aux pieds de don Ramiro la fleur fraîche et la fleur fanée :

— Eh bien, soit, dit-il ; données ou volées, les voilà toutes deux à terre. Celui qui dans cinq minutes vivra encore les ramassera.

— A la bonne heure ! dit don Ramiro en faisant un pas en arrière, et en tirant son épée à son tour. Voilà un marché comme je les aime !

Puis, s'adressant aux gentilshommes qui se promenaient sur la place, et qui, voyant des épées nues, se retournaient du côté où elles brillaient :

— Holà ! cavaliers, dit-il, venez çà, afin que nous ne nous battions pas sans témoins, et que, si don Fernand me tue, on ne dise pas du moins qu'il m'a assassiné, comme on a dit qu'il avait assassiné don Alvar.

— Soit ! qu'ils viennent, dit don Fernand ; car, j'en jure Dieu, don Ramiro, ce qu'ils vont voir mérite d'être vu.

Et les deux jeunes gens, à cinq pas de distance l'un de l'autre, abaissant chacun de son côté la pointe de son épée vers la terre, attendirent que le cercle fût fait autour d'eux.

Puis, quand le cercle fut fait :

— Commencez, señores, dit une voix.

L'eau ne se précipite pas plus vite lorsqu'elle rompt sa digue, que les deux jeunes gens ne se précipitèrent l'un sur l'autre. En ce moment, un cri retentit derrière la jalousie ; mais ce cri, tout en faisant lever la tête aux deux combattants, non seulement n'arrêta pas le combat, mais sembla même n'avoir eu pour résultat que d'augmenter sa violence.

Don Fernand et don Ramiro étaient deux des plus braves et des plus adroits gentilshommes qui existassent. Ni l'un ni l'autre n'eussent, bien certainement, rencontré sur ces deux points de rival en Andalousie, et, pour trouver une résistance sérieuse, il fallait qu'ils combattissent l'un contre l'autre.

Aussi comme le leur avait promis don Fernand, ce que regardaient les gentilshommes méritait d'être vu.

En effet, les deux épées s'étaient croisées avec une rapidité et un acharnement qui eussent pu faire croire un instant que le fer, d'où sortaient des étincelles, était animé des mêmes passions que les hommes qui le tenaient. Tout ce que l'art, l'adresse, la force ont de ressources, fut déployé pendant les quelques minutes que dura cette première passe, sans que ni l'un ni l'autre des deux adversaires, immobiles comme les arbres à l'ombre desquels ils combattaient, eût fait un seul pas en arrière ; c'en était presque au point que le danger semblait avoir disparu, et que les spectateurs regardaient le combat, si acharné qu'il fût, comme s'ils eussent dans une salle d'armes regardé un assaut au fleuret moucheté. Puis il est vrai aussi que ces combats étaient dans les mœurs du temps, et que peu de jours se passaient sans que fût donné un spectacle pareil à celui que donnaient don Fernand et don Ramiro. L'attente fut courte. Chacun ne demandait que le loisir de respirer, et, malgré les cris « Prenez votre temps ! prenez votre temps ! » que répétaient les spectateurs, les deux adversaires se rejetèrent l'un sur l'autre avec une nouvelle furie. Mais, cette fois, à peine les épées étaient-elles croisées, que l'on entendit une voix haletante prononcer ces mots :

— Arrêtez, don Fernand ! arrêtez, don Ramiro !

Toutes les têtes se tournèrent du côté d'où venait la voix.

— Don Ruiz de Torrillas ! s'écrièrent les spectateurs en s'écartant.

Et, en même temps, don Ruiz se trouva au milieu du cercle, juste du côté où était son fils.

Prévenu, sans doute, par doña Flor, il accourait pour séparer les combattants.

— Arrêtez ! répéta-t-il d'une voix impérieuse.

— Mon père !... murmura don Fernand avec impatience.

— Señor ! dit don Ramiro avec respect.

— Je n'ai point d'ordre à donner à don Ramiro, dit le vieillard ; mais, vous, don Fernand, vous êtes mon fils, et je vous dis « Arrêtez ! »

— Arrêtez, señores ! répétèrent tous les assistants.

— Comment, malheureux, s'écria don Ruiz en joignant les mains devant lui, ne peux-tu donc vaincre tes funestes passions ? Gracié d'hier pour un duel, vas-tu commettre aujourd'hui le pareil crime ?

— Mon père ! mon père ! murmura don Fernand, laissez-moi faire, je vous en prie !

— Ici, dans la rue, à la face du soleil ! s'écria don Ruiz en se tordant les mains.

— Pourquoi pas ? c'est ici, dans la rue, à la face du soleil que l'offense a été faite. — Ils ont été témoins de l'insulte, qu'ils soient témoins de la vengeance !

— Remettez votre épée au fourreau, don Fernand !

— En garde ! en garde, don Ramiro !

— Ainsi, tu me désobéis ?

— Pensez-vous donc que je me laisserai ôter par vous l'honneur que vous m'avez transmis comme votre père l'avait reçu de ses aïeux ?

— Oh ! s'écria don Ruiz, plût au ciel que tu eusses gardé une étincelle de celui que je t'avais transmis !

Puis, s'adressant à don Ramiro :

— Señor don Ramiro, dit le vieillard, puisque mon fils n'a aucun respect pour les cheveux blancs et les mains tremblantes qui l'implorent, quoique les cheveux blancs soient ceux d'un père, écoutez-moi, vous, et donnez cet exemple à ceux qui nous entourent, qu'un étranger me montré plus d'égards que mon fils.

— Oui ! oui ! dirent les spectateurs, écoutez-le, don Ramiro !

Don Ramiro fit un pas en arrière, abaissa son épée, et salua.

— Vous avez bien fait d'en appeler à moi, señor don Ruiz de Torillas, dit don Ramiro ; vous avez bien fait de compter sur moi, señores. La terre est grande, la montagne est solitaire, je rencontrerai mon adversaire dans un autre lieu.

— Ah ! s'écria don Fernand, c'est, en vérité, déguiser adroitement sa peur !

Don Ramiro, qui avait déjà remis son épée au fourreau, qui avait déjà fait deux pas en arrière, se retrouva d'un seul bond en garde et l'épée à la main.

— Moi ! dit-il, j'ai peur ?

Les cavaliers murmurèrent en donnant visiblement tort à Fernand, et deux des plus âgés ou des plus sages firent un mouvement pour intervenir entre les adversaires.

Mais don Ruiz de Torrillas, d'un geste de la main, les pria de s'écarter.

Les deux gentilshommes obéirent silencieux.

On entendit de nouveau le cliquetis des deux épées.

Don Ruiz se rapprocha d'un pas de son fils.

Don Fernand, les dents serrées, pâle de colère, l'œil en feu, attaquait son adversaire avec une violence qui eût livré un homme moins sûr de sa main qu'il ne l'était.

— Insensé, dit le vieillard ; comment ! lorsque tu vois qu'un étranger me respecte et m'obéit, toi, tu me désobéis et tu me braves ?

Levant alors le bâton qu'il tenait à la main :

— Vive Dieu ! s'écria-t-il avec un emportement qui faisait étinceler son regard de la flamme de la jeunesse, je ne sais à quoi tient que je ne t'enseigne publiquement ton devoir.

Sans abandonner le fer de son adversaire du sien, don Fernand se retourna à demi.

Il vit son père le bâton levé ; de pâle qu'il était, il devint pourpre, tant son sang se concentra vers son cœur, et, de son cœur, s'élança violemment aux extrémités.

Il y avait presque de la haine dans la physionomie du vieillard ; celle de Fernand se mit à l'unisson, et prit à son tour presque une expression de haine.

C'était à croire qu'un imprudent qui eût passé entre le double éclair de leur regard eût été foudroyé.

— Prenez garde, mon père ! dit le jeune homme d'une voix tremblante, et en secouant la tête.

— L'épée au fourreau ! répéta don Ruiz.

— Abaissez d'abord votre canne, mon père !

— Obéis d'abord, malheureux ! quand je t'ordonne d'obéir.

— Mon père ! murmura don Fernand en redevenant pâle comme la mort, ne tenez pas plus longtemps votre bâton levé sur moi, — ou, vive Dieu ! je me porterai à quelque extrémité.

Puis, se retournant vers don Ramiro :

— Ah ! ne vous éloignez pas, don Ramiro, dit-il ; je puis faire face à la fois au bâton d'un vieillard et à l'épée d'un fat.

— Vous voyez, señores ! s'écria don Ramiro ; que dois-je faire ?

— Faites selon votre courage et selon l'offense que vous croyez avoir reçue, señor don Ramiro, dirent les cavaliers en s'éloignant, et en renonçant à s'opposer plus longtemps aux suites du combat.

— Ingrat et mauvais ! s'écria don Ruiz tenant toujours le bâton levé sur la tête de son fils, ton adversaire ne peut donc t'apprendre comment un fils doit se conduire devant son père ?

— Non, reprit don Fernand, car mon adversaire a cédé par lâcheté, et je ne mets point la lâcheté au rang des vertus.

— Celui qui dit ou pense que je suis un lâche !...

— En a menti, don Ramiro, interrompit le vieillard ; c'est à moi à le dire et non pas à vous.

— Oh ! mais en finissons-nous ? s'écria don Fernand avec un de ces rugissements de rage dont il répondait aux bêtes féroces quand il combattait contre elles.

— Une dernière fois, misérable ! m'obéiras-tu ? remettras-tu l'épée au fourreau ? insista don Ruiz plus menaçant que jamais.

Et l'on comprit que, si don Fernand n'obéissait pas à l'instant, à la minute, à la seconde, le bâton infamant allait tomber sur lui.

Mais rapide comme la pensée, don Fernand, d'un revers de sa main gauche, écarta don Ruiz, tandis que de la

main droite, d'une feinte habile, il perçait de part en part le bras de don Ramiro, arrivé trop tard à la parade.

Don Ramiro resta debout ; mais le vieillard tomba, tant le coup avait été violent.

Il l'avait reçu en plein visage.

Les spectateurs jetèrent un cri d'épouvante ; le fils avait donné un soufflet à son père.

— Place ! place ! hurla don Fernand en se précipitant sur les deux fleurs qu'il ramassa et cacha dans sa poitrine.

— Oh ! que le ciel t'écrase, infâme ! s'écria don Ruiz en se relevant ; oui, le ciel, à défaut des hommes, car la cause d'un père outragé est la cause du ciel !

— Qu'il meure ! qu'il meure ! s'écrièrent les cavaliers d'une seule voix ; le fils sacrilège qui a frappé son père !

Et tous, tirant leur épée, enveloppèrent don Fernand.

On entendit un instant le cliquetis de dix lames contre une seule ; puis, comme on voit passer à travers la meute impuissante le sanglier écumant, on vit, l'œil enflammé et l'écume à la bouche, apparaître le Salteador.

Il passa près de don Ruiz renversé, jeta sur le vieillard un regard où il y avait plus de haine que de repentir, et disparut par une des ruelles qui conduisent au Zacatin.

XXVI

LA MALÉDICTION

Les spectateurs de cette scène, — où tout spectateur avait fini par devenir acteur, — les spectateurs de cette scène, disons-nous, étaient restés anéantis.

Seul, don Ramiro, enveloppant de son manteau son bras droit ensanglanté, s'avança vers le vieillard, et, lui présentant la main gauche :

— Señor, lui dit-il, me ferez-vous l'honneur d'accepter cette main pour vous relever ?

Don Ruiz prit la main de don Ramiro, et, se relevant avec peine :

— Oh ! fils ingrat ! fils dénaturé ! s'écria-t-il en étendant la main du côté où avait disparu don Fernand, que la vengeance de Dieu te poursuive partout où tu fuiras ! Contre ces épées étrangères qui se sont levées pour me défendre, que ta main, qui a profané mes cheveux blancs, et ensanglanté mon visage, soit impuissante à te défendre et à te venger ! et que Dieu, voyant ton sacrilège, te retire et l'air que tu respires, et la terre qui te porte, et la lumière qui t'éclaire !

— Seigneur, dit respectueusement un des cavaliers en s'approchant de don Ruiz, voici votre chapeau.

— Seigneur, dit un second s'approchant à son tour avec le même respect, vous plaît-il que je vous agrafe votre manteau ?

— Seigneur, dit un troisième, voici votre bâton.

A ce mot seul, don Ruiz sembla sortir de sa torpeur :

— Un bâton ! répéta-t-il ; à quoi me servirait un bâton ? C'est une épée qu'il me faudrait. — Oh ! Cid ! oh ! Cid Campeador ! vois combien nous sommes changés, depuis que tu as rendu ta grande âme à Dieu ! De ton temps, c'étaient les fils qui vengeaient les injures qu'un étranger faisait à leurs pères ; aujourd'hui, ce sont les étrangers qui vengent les injures que les pères reçoivent de leurs fils.

Puis, se retournant vers le cavalier qui lui présentait sa canne :

— Oui ! oui ! donnez, dit-il ; un outrage fait avec la main doit se venger avec le bâton. Ce sera donc avec ce bâton que je me vengerai de toi, don Fernand. Mais je m'abuse moi-même ; comment ce bâton pourrait-il me venger, puisque, dès que je l'ai à la main, c'est, non pas à frapper qu'il me sert, mais à m'appuyer sur lui ? Comment donc pourrais-je me venger, si l'instrument même de ma vengeance, impuissant à atteindre ce que je poursuis ne me sert qu'à frapper la terre, comme pour lui dire : « Terre ! terre ! ouvre, au vieillard, mon maître ! la porte de son tombeau ! »

— Señor ! señor, calmez-vous ! dit un des spectateurs ; voici doña Mercédès, votre femme, qui accourt, suivie d'une jeune fille belle comme les anges.

Don Ruiz se retourna et jeta un tel regard sur doña Mercédès, que celle-ci s'arrêta et s'appuya en chancelant au bras de doña Flor, belle comme les anges, ainsi qu'avait dit le cavalier, mais pâle comme une statue.

— Qu'y a-t-il donc, monseigneur ? demanda-t-elle à don Ruiz ; que s'est-il donc passé ?

— Il y a, madame, s'écria don Ruiz, qui semblait puiser dans la présence de sa femme une nouvelle colère, il y a que votre fils m'a frappé au visage ; il s'est passé que le sang a jailli sous la main de celui qui m'appelle son père, et que, tombé sous le coup que j'avais reçu, c'est, non pas lui, mais don Ramiro, qui m'a tendu la main pour me relever ! Remerciez don Ramiro, madame, qui a tendu la main à votre époux renversé par la main de votre fils.

— Oh ! calmez-vous... calmez-vous, seigneur ! implora doña Mercédès, et voyez tout ce peuple qui nous entoure.

— Qu'il vienne ! qu'il s'approche ! car il s'approche, car il vient pour me défendre. Venez tous ! s'écria don Ruiz, et que chacun sache de ma voix même, apprenne de ma propre bouche que je suis un homme infâme, une face souffletée ! — Oui, hommes ! regardez-moi, et tremblez d'avoir des fils ! — Oui, femmes ! regardez-moi, et tremblez de mettre au jour des enfants qui, pour les récompenser de vingt-cinq ans de sacrifices, de soins, de douleurs, souffletent vos maris ! J'ai demandé justice au Maître suprême, et je vous demande justice, à vous ; et, si vous ne me dites pas à l'instant même que vous vous chargez de la justice paternelle... eh bien, cette justice, je la demande au roi !

Et, comme la foule épouvantée restait muette devant ce grand désespoir :

— Ah ! vous aussi ! vous aussi ! s'écria don Ruiz ; vous aussi, vous me refusez justice !... Eh bien, donc, au roi don Carlos. — Roi don Carlos ! roi don Carlos !... justice ! justice !...

— Qui appelle le roi don Carlos ? dit une voix ; qui lui demande justice ? Le voici.

La foule s'écarta à l'instant même ; et, par le chemin qu'elle venait d'ouvrir, on vit s'avancer, vêtu d'un simple costume de cavalier, un jeune homme dont l'œil clignotant, le visage blanc et pâle, étaient cachés sous un feutre à larges bords, tandis qu'un manteau de couleur sombre enveloppait et cachait sa taille.

Derrière lui, vêtu d'un costume aussi simple que le sien, marchait le grand justicier.

— Le roi ! s'écria la foule.

— Le roi ! balbutia Mercédès en pâlissant.

— Le roi ! répéta don Ruiz avec un accent de triomphe.

Un grand cercle se forma à l'instant même, au centre duquel restèrent seuls le roi et don Inigo, don Ruiz et doña Mercédès, appuyée sur doña Flor.

— Qui demandait justice ? interrogea le roi.

— Moi, sire, répondit don Ruiz.

Le roi le regarda.

— Ah ! ah ! toi encore ? Hier, tu demandais grâce ; aujourd'hui, tu demandes justice ! Tu demandes donc toujours ?

— Oui, sire... ; et, cette fois, je ne quitterai Votre Majesté que lorsqu'elle m'aura accordé ce que je lui demande.

— Si ce que tu lui demandes est juste, répondit le roi, tu n'auras pas de peine à l'obtenir.

— Votre Majesté va en juger, dit don Ruiz.

Don Inigo fit un signe pour que la foule s'écartât, afin que les paroles du plaignant tombassent dans la seule oreille du roi.

— Non, non, dit don Ruiz, il faut que tout le monde entende ce que je vais dire, afin que, quand j'aurai fini, chacun atteste que c'est la vérité.

— Restez, écoutez tous, dit le roi.

— Sire, demanda don Ruiz, est-il vrai que vous ayez défendu le duel dans vos États ?

— C'est vrai, et, ce matin encore, j'ai ordonné à don Inigo de poursuivre les duellistes sans relâche ni pitié.

— Eh bien, sire, là, sur cette place, tout à l'heure, sous les fenêtres de ma maison, entourés d'un cercle de cavaliers, deux jeunes gens se battaient.

— Oh ! dit le roi, jusqu'à présent, il me semblait que, pour désobéir aux édits d'un roi, on cherchait quelque endroit écarté où la solitude laissât au moins au crime de la chance de rester ignoré.

— Eh bien, ces jeunes gens, sire, avaient, pour vider leur querelle, choisi l'éclat de la lumière du soleil et la place la plus fréquentée de Grenade.

— Vous entendez, don Inigo ? fit le roi en se retournant à demi.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Mercédès.

— Madame, demanda doña Flor, va-t-il donc dénoncer son fils ?

— Le sujet de leur querelle, peu m'importe ! continua don Ruiz en lançant au grand justicier un regard qui indiquait que c'était pour l'honneur de sa famille qu'il gardait le secret, je ne le sais pas et ne veux pas le savoir ; ce que je sais, c'est que devant ma porte, deux cavaliers, l'épée à la main, se chargeaient rudement.

Don Carlos fronça le sourcil.

— Et vous n'êtes pas sorti ? dit-il ; vous n'avez pas jeté entre les épées de ces jeunes insensés le poids de votre nom et l'autorité de votre âge ? En ce cas, vous êtes aussi coupable qu'eux, car quiconque aide à un duel, ou ne s'y oppose pas, est complice d'un duel.

— Je suis sorti, sire, et me suis avancé, disant aux deux jeunes gens de remettre leur épée au fourreau ; l'un d'eux a obéi.

— C'est bien, dit le roi ; il sera fait une plus douce peine à celui-là ; mais l'autre ?

— L'autre a refusé de m'obéir, sire ; l'autre a continué de provoquer son adversaire ; l'autre, par ses injures, a forcé son adversaire, qui avait déjà remis l'épée au fourreau, de la remettre à la main, et le combat a continué

— Vous entendez, don Inigo ? malgré les observations de don Ruiz, le combat a continué.

Puis, se tournant vers le vieillard :

— Qu'avez-vous fait, alors, don Ruiz ? demanda le roi.

— Sire, après avoir prié, j'ai menacé ; après avoir menacé, j'ai levé le bâton.

— Et alors ?

— Celui qui s'était déjà retiré une première fois, s'est retiré une seconde fois.

— Et l'autre ?

— L'autre, sire... l'autre m'a donné un soufflet en plein visage !

— Un jeune homme a donné un soufflet a un vieillard, à un rico hombre, a don Ruiz ?

Et les yeux de don Carlos interrogèrent la foule, comme s'il se fût attendu à ce qu'un des spectateurs donnerait un démenti à don Ruiz.

Mais toutes les bouches restèrent fermées, et l'on n'entendit, au milieu du silence, que les soupirs étouffés de doña Flor, et les sanglots contenus de Mercédès.

— Continuez, dit le roi à don Ruiz.

— Sire, quelle peine mérite un jeune homme qui a donné un soufflet à un vieillard ?

— Si c'est un roturier, le fouet en place publique, et un numéro sur mes galères, entre un Turc d'Alger et un More de Tunis ; s'il est noble, il mérite la prison perpétuelle et la dégradation publique.

— Et, demanda d'un air sombre don Ruiz au roi, et si celui qui l'a donné était le fils, et si celui qui l'a reçu était le père ?

— Comment dis-tu, vieillard ? Je ne comprends pas bien l'espagnol, et je dois avoir mal entendu.

Don Ruiz répéta lentement, et d'une voix dont chaque parole eut son écho douloureux dans le cœur des deux femmes :

— Et si celui qui a donné le soufflet était le fils, et si celui qui l'a reçu était le père ?

Un murmure passa dans la foule

Le roi recula d'un pas, et, regardant le vieillard d'un air de doute :

— Impossible ! dit-il.

— Sire, dit don Ruiz en mettant un genou en terre, je vous ai demandé la grâce de mon fils, meurtrier et voleur ! sire, je vous demande justice contre l'enfant qui a levé la main sur son père !

— Oh ! don Ruiz ! don Ruiz ! s'écria don Carlos sortant pour un moment de cette calme et froide sérénité dans laquelle il s'enfermait ; savez-vous que c'est la mort de votre fils que vous demandez là ?

— Je ne sais, sire, de quelle peine on punit en Espagne un pareil crime ; car, n'ayant pas d'antécédent, ce crime n'aura probablement pas d'imitateurs ; mais voici ce que je dis, ô mon roi : Manquant à ce commandement sacré qui est le premier après ceux de l'Eglise, mon fils, don Fernand, a osé porter la main sur mon visage ! et, comme je ne puis moi-même me venger du crime, je viens vous porter plainte contre le criminel ; et, si vous me refusez justice, eh bien, sire, — écoutez cette menace que fait a son roi un père outragé, — si vous me refusez justice j'en appellerai de don Carlos à Dieu !

Et, se relevant :

— Sire, dit-il, vous m'avez entendu, c'est vous, et non plus moi, que l'affaire regarde.

Et il se retira, suivant le chemin que lui ouvrait la foule muette, chacun se découvrant et s'inclinant devant ce père outragé.

Mercédès, en voyant que don Ruiz passait devant elle sans la regarder, ni lui adresser la parole, s'évanouit entre les bras de doña Flor

Don Carlos jeta sur le groupe des affligés un de ces regards obliques qui lui étaient particuliers ; puis, se retournant vers don Inigo, plus pâle et plus tremblant que s'il eût été celui qu'on accusait :

— Don Inigo, dit-il.

— Sire ? répondit le grand justicier.

— Cette femme n'est-elle pas la mère ?

Et, par-dessus son épaule, il indiquait Mercédès

— Oui, sire, balbutia don Inigo.

— Bien.

Puis, après une pause :

— Puisque vous êtes mon grand justicier, continua don Carlos, ceci vous regarde Disposez de tous les moyens qui sont à votre disposition, et ne vous présentez devant moi que lorsque le coupable sera arrêté.

— Sire, répondit don Inigo, soyez persuadé que je ferai toutes les diligences possibles.

— Faites-les, et sans retard, car cette affaire m'importe plus que vous ne pensez.

— Pourquoi cela, sire ? demanda le grand justicier d'une voix tremblante.

— Parce que, réfléchissant sur ce qui vient d'arriver, je ne sache point qu'il y ait eu dans l'histoire un autre roi devant qui on ait porté une semblable plainte.

Et il s'éloigna grave et pensif en murmurant :

— Que veut dire ceci, Seigneur ? Un fils a donné un soufflet à son père !

Le roi demandait à Dieu l'explication d'un mystère dont les hommes ne pouvaient lui donner le mot.

Quant à don Inigo, il était resté à sa place, debout, immobile et comme pétrifié.

XXVII

RIVIÈRE ET TORRENT

Il y a des existences prédestinées : les unes coulent avec la lenteur et la majesté de ces vastes fleuves qui, pareils au Mississipi et à l'Amazone, parcourent mille lieues de plaines entre leur source et la mer, portent des bâtiments vastes comme des villes, chargés d'une quantité de passagers pouvant suffire à fonder une colonie.

Les autres, qui ont leur source sur les plus hauts sommets, se précipitent en cascades, rejaillissent en cataractes, bondissent en torrents, et, après un parcours de dix à quinze lieues seulement, vont se jeter dans quelque rivière, quelque fleuve, quelque lac qui les absorbe, où tout ce qu'elles peuvent faire, c'est encore, pendant un certain temps, d'agiter et de troubler les eaux auxquelles elles viennent se mêler.

Pour que le voyageur suive les unes dans tous leurs détails, décrive leurs rivages, reconnaisse leurs alentours, il faut des semaines, des mois, des années ; pour que le piéton suive les accidents des autres, il lui faut quelques jours à peine ; la source devenue cascade, la cascade devenue cataracte, la cataracte devenue torrent, naît et meurt sur une espace de dix lieues, et dans la durée d'une semaine.

Seulement, pendant cette semaine, le piéton qui a suivi les rives du torrent a absorbé plus d'émotions peut-être que le voyageur qui, pendant une année, a suivi les bords de la rivière.

L'histoire que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs appartient à la catégorie des cascades, des cataractes et des torrents ; dès la première page, les événements s'y précipitent, rejaillissent en écume, et roulent en grondant jusqu'à la dernière.

Pour ceux-là qui sont emportés par la main de Dieu, toutes les règles du mouvement sont interverties, et, quand ils sont arrivés au but, il leur semble avoir fait la route parcourue, non pas à pied, non pas à cheval, non pas en voiture, mais dans quelque machine fantastique, roulant à travers les plaines, les villages, les cités, comme une locomotive jetant du bruit et du feu, ou dans quelque ballon voguant si rapidement dans l'air, que plaines, villages, cités disparaissent comme des points perdus dans l'immensité ; si bien que le vertige prend aux plus fermes, et que toute poitrine est oppressée.

C'est là que nous en sommes, c'est-à-dire aux deux tiers du voyage terrible ; et, — à part ce froid pilote qu'on appelle don Carlos, et qui, sous le nom de Charles-Quint, est destiné à se pencher sur les cataclysmes publics, comme il se penche aujourd'hui sur les catastrophes privées — chacun avait quitté ou allait quitter la place où s'étaient passés les derniers événements que nous venons de raconter, le trouble dans le cœur, le vertige dans les yeux

Nous avons vu don Fernand s'éloigner le premier ; puis, maudissant son fils, menaçant son roi, adjurant son Dieu, don Ruiz disparaître le second ; puis, enfin, le roi, toujours calme, mais plus sombre que d'habitude, à cette idée terrible que, sous son règne, un fils avait commis ce crime inconnu jusque-là de donner un soufflet à son père, remonter d'un pas calme et lent la rampe de l'Alhambra vers lequel il revenait après avoir visité les prisons avec le grand justicier.

Les seuls acteurs intéressés à la scène qui venait de s'accomplir, et qui restassent encore debout et comme pétrifiés au milieu de la foule, dont les regards se fixaient sur eux avec étonnement et douleur, étaient Mercédès, presque évanouie sur l'épaule de doña Flor, et don Inigo, immobile et

comme a cette par cette parole du roi : « Ne vous présentez devant moi que lorsque le coupable sera arrêté. »

Il lui fallait donc arrêter cet homme pour lequel il avait une si grande sympathie, cet homme dont il avait une première fois, sans l'obtenir, sollicité la grâce avec tant d'instances lorsqu'il n'était coupable que de ces crimes qui offensent les hommes, et dont la punition était bien autrement certaine quand il venait de commettre un de ces sacrilèges qui offensent Dieu ; en bien, sujet rebelle lui-même, complice d'un des plus grands crimes qui aient jamais effarouché la pudeur humaine, il n'osait plus reparaître devant son roi.

Et, peut-être dans son cœur penchait-il pour ce dernier moyen ; en remettant à plus tard de donner des ordres nécessaires à l'arrestation de don Fernand, il commença par songer vers la maison pour qu'on portât à doña Mercédès les secours que réclamait son état.

Il s'agissait de la reconduire chez elle ; mais, chose étrange ! lorsque don Inigo, fort et vigoureux comme un jeune homme, s'était approché de la mère de don Fernand avec l'intention de la transporter entre ses bras jusqu'à sa maison, doña Mercédès, au bruit de ses pas, avait tressailli et rouvert les yeux avec un sentiment qui ressemblait presque à de l'épouvante.

— Non, non, avait-elle dit, non, pas vous ! pas vous !

Et don Inigo s'était courbé sous cette répulsion étrange, était allé chercher la nourrice de don Fernand, et un vieux serviteur qui avait été écuyer de don Ruiz pendant les guerres des Mores, tandis que doña Flor, au comble de la surprise, murmurait tout bas :

— Pourquoi pas mon père, madame ?

Mais Mercédès, refermant les yeux, et reprenant sa force quoique son évanouissement parut durer toujours, commença, guidée par doña Flor, à faire quelques pas vers la maison, de sorte qu'elle en touchait presque le seuil, lorsque les deux serviteurs en sortirent venant à son secours.

Doña Flor voulait entrer avec Mercédès ; mais, à la porte, son père l'arrêta.

— Nous entrons pour la dernière fois dans cette maison, dit don Inigo à sa fille ; faites vos adieux à doña Mercédès, et venez me rejoindre ici.

— Mes adieux, pour la dernière fois dans cette maison ! Et pourquoi donc cela, mon père ?

— Puis-je habiter chez la mère dont je vais livrer le fils à la mort ?

— À la mort ! don Fernand ! s'écria la jeune fille en pâlissant ; vous croyez que le roi condamnera don Fernand à la mort ?

— S'il y avait une punition pire que la mort, c'est à celle-là que don Fernand serait condamné.

— Mon père, ne pourriez-vous aller trouver don Ruiz, votre ami, et le fléchir ?

— Je ne puis.

— Doña Mercédès ne peut-elle aller trouver son époux et obtenir de lui qu'il retire sa plainte ?

Don Inigo secoua la tête.

— Elle ne le peut.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille en s'élançant dans la maison, oh ! je vais m'adresser à un cœur de mère, et ce cœur-là, je l'espère, trouvera un moyen de sauver son fils.

Et elle s'élança dans la maison.

Doña Mercédès était assise dans cette même salle basse où, une heure auparavant, elle était debout, en face de son fils, comprimant avec la main son cœur qui battait de joie ; sa main le comprimait, cette fois, pour qu'il ne se brisât point de douleur.

— Ma mère, ma mère, dit doña Flor, n'y a-t-il donc aucun moyen de sauver don Fernand ?

— Ton père t'a-t-il donné quelque espoir, mon enfant ? demanda-t-elle.

— Non.

— Alors, pauvre fille, crois ton père.

Flor éclata en sanglots.

— Mais enfin, madame, insista doña Flor, il me semble que si, après vingt ans de mariage, vous demandiez cette grâce à don Ruiz ?

— Il me la refuserait.

— Cependant, madame, un père est toujours un père.

— Oui, un père ! répondit Mercédès.

Et elle laissa tomber sa tête dans ses mains.

— N'importe, madame, essayez, je vous en supplie !

Mercédès resta un instant pensive.

— En effet, dit-elle, ce n'est pas mon droit, mais c'est mon devoir.

Puis, s'adressant à l'écuyer :

— Vicente, dit-elle, où est votre maître ?

— Il est rentré dans sa chambre, madame, et s'y est enfermé.

— Vous voyez, dit Mercédès acceptant l'excuse qui s'offrait à elle.

— Priez-le d'ouvrir avec votre douce voix, madame, et il ouvrira.

Mercédès essaya de se relever, et retomba sur son fauteuil.

— Je n'en ai pas la force, dit-elle, vous voyez.

— Je vous y aiderai, madame, dit la jeune fille en entourant Mercédès de ses bras, et en la soulevant avec une force qu'on ne se fût point attendu à trouver dans ce faible corps.

Mercédès poussa un soupir et se laissa guider.

Cinq minutes après, la mère et l'amante éplorées frappaient à la porte de don Ruiz.

— Qui est là ? demanda don Ruiz d'une voix sombre.

— Moi, répondit doña Mercédès d'une voix à peine intelligible.

— Qui, vous ?

— Sa mère.

On entendit dans la chambre quelque chose comme un gémissement ; puis des pas s'approchèrent, lents et lourds ; puis la porte s'ouvrit.

Don Ruiz parut alors, l'œil hagard, les cheveux et la barbe hérissés.

Il semblait avoir vieilli de dix ans depuis une demi-heure.

— Vous ? dit-il.

Alors, apercevant doña Flor :

— Mais vous n'êtes pas seule, continua-t-il ; cela m'étonnait aussi que vous osassiez venir seule.

— Pour sauver mon enfant, j'oserai tout ! dit Mercédès.

— Entrez donc, alors, mais seule.

— Don Ruiz, murmura doña Flor, ne permettez-vous pas à la fille de votre ami de joindre sa prière à celle d'une mère ?

— Si doña Mercédès consent à me dire devant vous ce qu'elle a à me dire, entrez.

— Oh ! non, non, s'écria Mercédès ; seule, ou je n'entre pas !

— Seule alors, madame, dit doña Flor en s'inclinant sous la volonté de cette malheureuse mère, et en reculant devant le geste de don Ruiz qui la repoussait.

Et la porte se referma sur Mercédès.

Doña Flor resta debout à la place où elle était, stupéfaite en voyant se dérouler ce drame intérieur, dont l'action passait devant elle sans qu'elle la comprît.

Elle avait l'air d'écouter, mais elle n'écoutait pas.

Le battement de son propre cœur couvrait le silence de sa bouche.

Et cependant, il lui sembla qu'à la voix plaintive et pleine d'hésitation de Mercédès, succédait la voix sombre et pleine de menaces de don Ruiz.

Puis elle entendit comme le bruit d'une chute qui fit gémir le plancher.

L'idée lui vint que le bruit de cette chute était causé par le corps de doña Mercédès, qui tombait de toute sa hauteur.

Elle s'élança sur la porte, et l'ouvrit ; en effet, Mercédès était, dans toute sa longueur, étendue sur le parquet.

Elle courut à elle, et essaya de la soulever ; mais don Ruiz lui fit un signe.

Si Mercédès était tombée, il était évident que c'était sous le poids d'une émotion qu'elle n'avait pu supporter.

Don Ruiz était à dix pas d'elle, et, si la chute de Mercédès eût été causée par un mauvais traitement de son mari, celui-ci n'eût pas eu le temps de s'éloigner de cette distance.

D'ailleurs, avec un sentiment qui n'était pas tout à fait exempt d'affection, il la prit dans ses bras, et, la portant dans l'antichambre, où il la coucha sur une espèce de divan :

— Pauvre femme ! pauvre mère ! murmura-t-il.

Puis il rentra dans sa chambre, et s'enferma de nouveau sans dire un seul mot à la jeune fille, et aussi indifférent que s'il ne l'eût pas vue.

Au bout de cinq minutes, Mercédès ouvrit les yeux, rassembla ses pensées, essaya de les fixer à l'aide des objets extérieurs, reconnut où elle était, se souvint de la cause qui l'y avait amenée, et, se levant en secouant la tête :

— Oh ! je le savais bien ! je le savais bien ! murmura-t-elle.

Et reconduite par la jeune fille, elle rentra dans sa chambre, et tomba sur un fauteuil.

Dans ce moment, on entendit, de la porte qu'il n'osait dépasser, don Inigo qui disait :

— Ma fille, ma fille, nous ne pouvons rester plus longtemps ici.

— Oui, oui, dit vivement Mercédès, partez !

La jeune fille se laissa aller sur ses deux genoux.

— Madame, dit-elle, bénissez-moi, afin que ce que je vais tenter ait plus de succès que ce que vous venez de tenter vous-même.

Mercédès étendit les deux mains vers la jeune fille, toucha son front, et, d'une voix mourante :

— Dieu te bénisse, dit-elle, comme je te bénis !

Après quoi, la jeune fille se releva, s'en alla toute chancelante s'appuyer au bras de son père, et sortit avec lui de la maison.

Mais à peine eut-elle fait quelques pas dans la rue, qu'elle s'arrêta.

— Où allez-vous, mon père? demanda-t-elle.

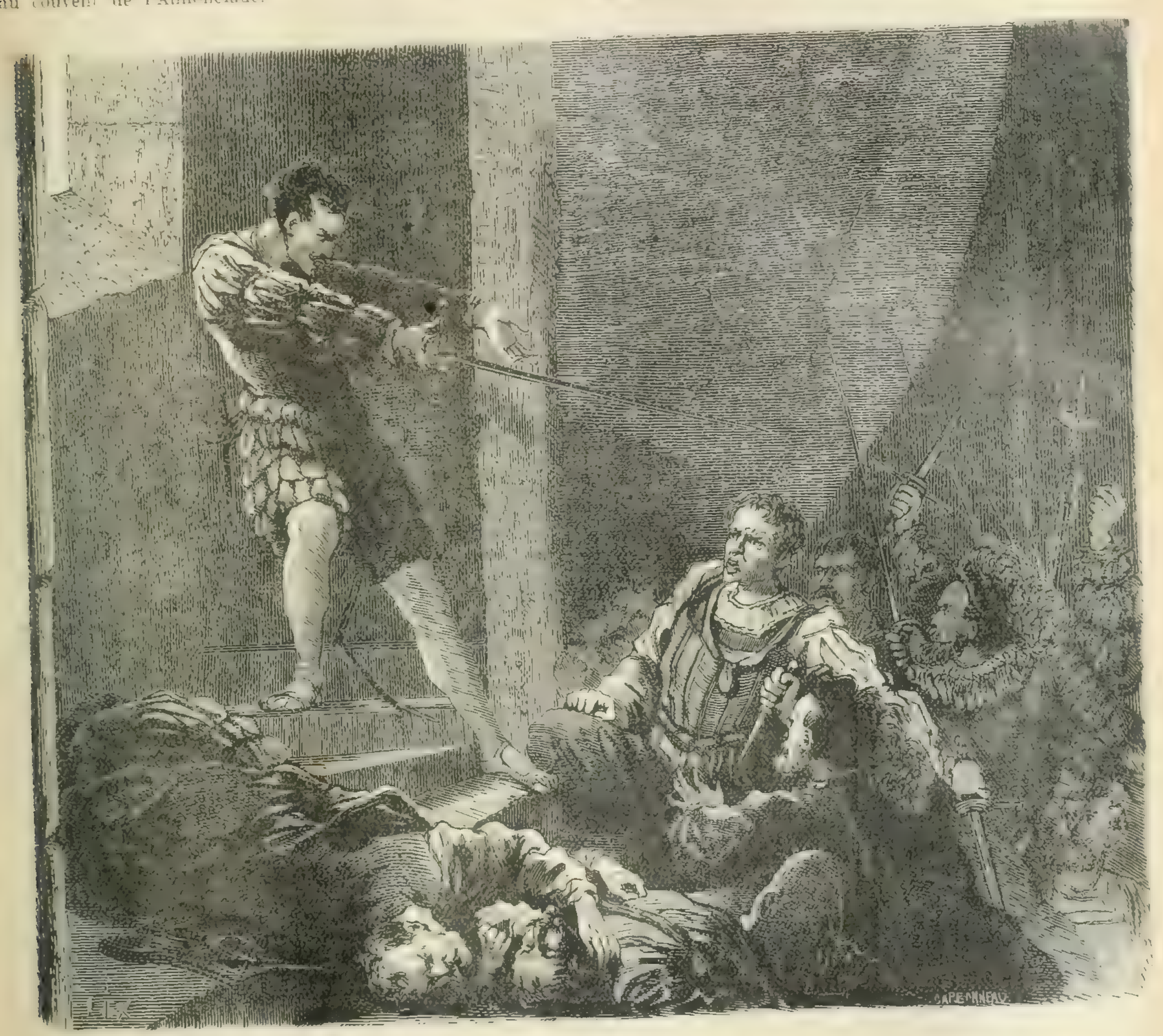
— Occuper le logement que le roi avait fait préparer pour nous à l'Alhambra, et auquel j'ai préféré celui que m'offrait don Ruiz.

— Bien, mon père; je ne changerai rien à la route que vous voulez prendre; mais laissez-moi entrer, en passant, au couvent de l'Annonciade.

l'homme préoccupé de plus graves intérêts que ceux qui remuent la foule, puis, enfin forcé par le bruit et le mouvement qui se faisaient autour de lui, de prêter une attention plus sérieuse à toute cette agitation, il s'informa des causes qui la produisaient.

Alors, il apprit qu'un gentilhomme contre lequel un ordre d'arrestation avait été lancé refusait de se rendre et, réfugié dans la tour de la Vela, se défendait avec acharnement contre ceux qui l'y attaquaient.

La première idée qui devait se présenter à l'esprit de don Inigo, et celle qui s'y présenta effectivement, fut que ce gentilhomme était don Fernand. Sans perdre un seul ins-



Venez! venez! lâches!...

— Oui, dit don Inigo, en effet, c'est un dernier espoir.

Et, cinq minutes après, la tourière donnait entrée à doña Flor, tandis que son père, debout et appuyé contre le mur, attendait sa sortie.

XXVIII

LE SANGLIER TIENT AUX CHIENS

Don Inigo était là depuis quelques instants à peine, quand il lui sembla que la population se portait, rapide et curieuse, du côté de la porte de Grenade.

Il la suivit des yeux, d'abord avec ce regard vague de

tant, don Inigo s'élança dans la direction suivie par la foule. Au fur et à mesure qu'il montait la rampe conduisant à l'Alhambra, la foule devenait plus épaisse et la rumeur plus grande; enfin, à grand'peine, don Inigo déboucha sur la place de las Algibes.

C'est là que se passait la principale action; comme une mer furieuse et grondante, la foule enveloppait la tour de la Vela.

De temps en temps, cette foule s'écartait et laissait passer un blessé qui se retirait la main appuyée sur sa blessure, ou un mort que l'on emportait.

Le grand justicier s'informa et apprit ce que nous allons raconter.

Un jeune gentilhomme poursuivi par les clameurs de cinq ou six cavaliers s'était lassé de fuir et, se réfugiant dans la tour, avait attendu là ceux qui le poursuivaient.

Le combat s'était alors engagé avec un acharnement terrible. Peut-être, s'il n'eût eu affaire qu'aux cinq ou six cavaliers qui le poursuivaient, le fugitif eût-il eu raison d'eux; mais, aux cris des assaillants, au cliquetis du fer, ...

vocations repoussées par des menaces, les soldats de garde au palais étaient accourus, et, ayant appris que le gentilhomme était sous le coup d'un ordre d'arrestation donné par le roi lui-même, ils s'étaient joints aux assaillants.

Alors avait commencé une lutte désespérée.

Don Fernand — car c'était lui — s'était réfugié dans l'escalier étroit et tournant qui, à travers deux étages, conduisait au haut de la plate-forme ; là, la défense lui avait été facile ; il avait combattu marche à marche, et, sur chaque marche, un homme était tombé.

Il y avait une heure que le combat durait, lorsque don Inigo arriva. Il s'approcha tout frissonnant, conservant cependant encore quelque espoir que le fugitif n'était pas don Fernand ; mais cet espoir fut de courte durée.

A peine eut-il mis le pied dans la tour, qu'il entendit la voix du jeune homme dominant le bruit.

Don Fernand criait :

— Venez ! venez, lâches ! je suis seul contre vous tous ! j'y laisserai ma vie, je le sais bien ; mais, pour le prix que je veux la vendre, vous n'êtes pas encore assez nombreux !

C'était bien lui !

En laissant les choses suivre leur cours, comme venait de le dire don Fernand lui-même, il était impossible qu'il échappât à la mort.

Seulement, la mort était prompte et inévitable.

Au contraire, si don Inigo parvenait à l'arrêter, restaient ces chances suprêmes de salut que gardent toujours au condamné l'amour d'une mère et la clémence d'un roi.

Aussi, don Inigo résolut-il de faire cesser le combat.

— Arrêtez ! cria-t-il aux assaillants ; je suis don Inigo, grand justicier d'Andalousie, et je viens de la part du roi don Carlos.

Mais il n'était point facile de calmer ainsi la colère d'une vingtaine d'hommes tenus en échec par un seul.

— A mort ! à mort ! répondirent cinq ou six voix, tandis qu'un cri de douleur, et le bruit d'un corps roulant par les degrés indiquaient que l'épée de don Fernand venait de faire une nouvelle victime.

— Ne m'entendez-vous point ? s'écria don Inigo d'une voix forte ; je vous dis que je suis le grand justicier, et que je viens de la part du roi.

— Non ! dit un des assaillants, que le roi nous laisse faire justice nous-mêmes, et la justice sera bien faite.

— Mes maîtres, mes maîtres, prenez garde ! fit don Inigo, qui ne demandait pas mieux que de faire dévier sa colère, du fugitif, à ceux qui le poursuivaient.

— Mais enfin, demandèrent plusieurs voix, que voulez-vous ?

— Que vous me laissiez passer.

— Pourquoi faire ?

— Pour aller demander son épée au rebelle.

— Au fait, dirent quelques-uns, ce sera un spectacle curieux ; laissons-le passer.

— Eh bien, cria don Fernand, vous hésitez ? vous reculez ? Ah ! misérables ! ah ! lâches !

Et un nouveau cri de douleur indiqua que l'épée du jeune homme venait de mordre dans de la chair vive.

Il en résulta un nouveau tumulte, et l'on entendit de nouveau le froissement du fer contre le fer.

— Ne le tuez pas ! ne le tuez pas ! criait don Inigo au désespoir. Il importe que je le prenne vivant.

— Vivant ! cria don Fernand ; lequel de vous ne vient-il pas de dire qu'il me prendrait vivant ?

— Oui, moi ! cria le grand justicier du bas de l'escalier.

— Vous ! Qui vous ? demanda don Fernand.

— Moi, don Inigo.

Don Fernand sentit un frisson lui passer par tout le corps.

— Oh ! murmura-t-il, j'avais reconnu ta voix avant que tu eusses dit ton nom.

Puis, tout haut :

— Eh bien, que me voulez-vous ? Montez, mais seul.

— Cavaliers, dit don Inigo, laissez-moi passer.

Il y avait dans la voix du grand justicier un tel accent de commandement, que chacun se rangea, se pressant contre la muraille dans l'escalier étroit.

Don Inigo commença de monter marche à marche ; mais, sur chaque marche gisait un blessé ou un mort.

Ce fut en enjambant par-dessus dix cadavres qu'il parvint jusqu'au palier du premier étage, où l'attendait don Fernand.

Le jeune homme avait le bras gauche enveloppé de son manteau, dont il s'était fait un bouclier ; ses habits étaient déchirés, et son sang coulait de deux ou trois blessures.

— Eh bien, demanda-t-il à don Inigo, que me voulez-vous, vous qui m'avez inspiré plus de crainte avec une seule de vos paroles que ceux-là avec leurs armes ?

— Ce que je veux, dit le grand justicier, c'est que vous me rendiez votre épée.

— Mon épée ! répondit don Fernand en éclatant de rire.

— Ce que je veux ! continua don Inigo, c'est que vous renonciez à vous défendre, et vous reconnaissiez mon prisonnier.

— Et à qui avez-vous promis d'accomplir ce miracle ?

— Au roi.

— Eh bien, retournez vers le roi, et dites-lui que vous avez été chargé d'une mission impossible.

— Mais qu'espères-tu donc ? que veux-tu donc, pauvre insensé ?

— Mourir en tuant !

— Alors, tue ! dit le grand justicier en s'avançant vers le jeune homme.

Don Fernand fit un geste de menace ; puis, abaissant son épée :

— Tenez, dit-il, ne vous mêlez point de cette affaire ; laissez-la se terminer entre moi et les gens qui l'ont entreprise ; vous n'y gagnerez rien de bon, je vous le jure ! et cependant, sur ma foi de gentilhomme, je serais désespéré qu'il vous arrivât malheur.

Don Inigo fit un pas en avant.

— Votre épée ! dit-il.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de la demander, et vous avez pu voir qu'il est dangereux de vouloir la prendre.

— Votre épée ! répéta don Inigo en faisant encore un pas vers don Fernand.

— Au moins, tirez la vôtre ! s'écria le jeune homme.

— Dieu me garde de vous menacer en aucune façon, don Fernand ; non, je veux tout devoir à la persuasion. Votre épée, je vous en prie.

— Jamais !

— Je vous en supplie, don Fernand.

— Étrange puissance exercée par vous sur moi ! s'écria le jeune homme. Mais, non, non, je ne vous rendrai pas mon épée.

Don Inigo tendit la main.

— Votre épée !

Il y eut un moment de silence pendant lequel le grand justicier appliqua à séduire don Fernand cet étrange privilège de fascination qu'il avait exercé sur lui dès le premier jour qu'il l'avait vu.

— Oh ! murmurait celui-ci, quand je pense que mon propre père n'a pu me faire remettre cette épée au fourreau ; quand je pense que vingt hommes n'ont pu l'arracher de mes mains ; quand je pense que je me sens de force, comme un taureau blessé, à mettre en pièces tout un régiment, et que vous, vous, désarmé, vous n'avez qu'à dire un mot !

— Donnez ! dit don Inigo.

— Oh ! mais dites-vous bien ceci, que c'est à vous seul que je me rends ; que c'est vous seul qui m'inspirez à la fois de la crainte et du respect, et que ce n'est qu'à vos pieds, et non pas même à ceux du roi, que je mets cette épée, rouge de sang depuis la poignée jusqu'à la pointe.

Et il déposa humblement son épée aux pieds de don Inigo.

Le grand justicier la ramassa.

— C'est bien, dit-il, et le ciel m'est témoin qu'en cette occasion, don Fernand, toi étant l'accusé, et moi étant le juge, il me serait doux de changer avec toi, et que je souffrirais moins du danger que tu cours, que de la douleur que je ressens !

— Que comptez-vous donc faire de moi ? demanda don Fernand en fronçant le sourcil.

— Tu vas me donner ta parole de ne pas chercher à fuir, de te rendre à la prison, et d'y attendre le bon plaisir du roi.

— C'est bien, vous l'avez.

— Suivez-moi.

Alors, don Inigo s'approchant de l'escalier :

— Place ! dit-il, et que pas une voix ne s'élève pour insulter le prisonnier ; il est désormais sous la garde de mon honneur.

Chacun se retira. Le grand justicier, suivi de don Fernand, descendit l'escalier tout humide de sang.

Arrivé à la porte, le jeune homme jeta un regard dédaigneux tout autour de lui ; alors, malgré la recommandation de don Inigo, des clameurs s'élevèrent, et des menaces se firent entendre. Don Fernand devint pâle comme la mort, et s'élança vers une épée échappée à la main d'un mort.

Mais don Inigo n'eut qu'un geste à faire.

— J'ai votre parole, dit-il.

— Et vous pouvez compter dessus, dit le prisonnier en s'inclinant.

Et l'un redescendit vers la ville pour se rendre à la prison, tandis que l'autre traversait la place de las Algives pour aller retrouver don Carlos au palais de l'Alhambra.

Le roi attendait, sombre et muet, se promenant dans la salle des Deux-Sœurs, lorsqu'on lui annonça le grand justicier.

Il s'arrêta, releva la tête, et fixa ses yeux sur la porte.

Don Inigo parut.

— Que Votre Majesté, dit le grand justicier, me permette de lui baiser la main.

— Puisque vous reparaissez devant moi, dit don Carlos, c'est que le coupable est arrêté?

— Oui, sire.

— Où est-il?

— Il doit être à la prison à cette heure.

— Vous l'y avez envoyé sous bonne escorte?

— Sous la plus sûre que j'aie pu trouver, celle de son honneur, sire.

— Vous vous êtes fié à sa parole?

— Votre Altesse oublie que la parole d'un gentilhomme est la chaîne la plus solide dont on puisse le lier.

— C'est bien, dit don Carlos, vous m'accompagnerez ce soir à la prison ; j'ai entendu la plainte du père : il me reste à entendre la défense du fils.

Don Inigo s'inclina.

— Et cependant, murmura le roi, que pourra dire pour sa défense un fils qui a frappé son père?

XXIX

LA VEILLE DU DÉNOUEMENT

La journée, déjà grosse des événements qu'elle s'était engagée à enfanter pour le lendemain, devait encore promettre de nouveaux détails à la curiosité publique avant que le soleil, levé derrière les cimes étincelantes de la sierra Nevada, se couchât derrière les sombres sommets de la sierra Morena.

Comme nous l'avons dit, tandis que don Inigo se rendait au palais, don Fernand, captif sur parole, se rendait à la prison, la tête haute et fière, non pas comme un vaincu, mais comme un triomphateur ; car, à ses propres yeux, il n'avait pas succombé : il avait obéi à un sentiment qui, tout en lui commandant le sacrifice de sa colère, et probablement l'abandon de sa vie, n'était pas pour lui sans un certain charme.

Il redescendait donc vers la ville, suivi d'une partie de ceux qui avaient assisté au combat terrible qu'il venait de livrer ; mais, comme don Inigo avait défendu que personne insultât le prisonnier ; comme, bien plus haut encore que la recommandation du grand justicier, parlait, dans le noble cœur espagnol, l'admiration qu'inspire toujours le courage à un peuple courageux, ceux qui l'accompagnaient, — tout en s'entretenant des grands coups qu'ils lui avaient vu donner et recevoir, — ceux qui l'accompagnaient semblaient lui faire plutôt un honorable cortège qu'une ignominieuse escorte.

Au détour de la rampe de l'Alhambra, don Fernand rencontra deux femmes voilées ; toutes deux s'arrêtèrent en jetant un double cri de surprise et de joie. Lui-même s'arrêta, saisi moitié par ce cri, moitié par ce sentiment magnétique qui frémit en nous, non seulement quand nous rencontrons une personne aimée, mais encore parfois quand nous allons la voir.

Mais, avant qu'il se fût demandé quelles étaient ces deux femmes vers qui volait instinctivement son cœur, l'une d'elles pressait ses mains contre ses lèvres, et l'autre, les bras tendus, balbutiait son nom.

— Ginesta ! doña Flor ! murmura à son tour don Fernand, tandis qu'avec ce respect de la foule pour les grandes infortunes, ceux qui accompagnaient le jeune homme depuis la place de las Algives, et qui comptaient le suivre jusqu'à la prison, s'arrêtaient à une certaine distance afin de laisser la liberté de la parole au prisonnier et aux deux jeunes femmes.

La halte fut courte ; quelques mots seulement s'échangèrent entre don Fernand et Ginesta, quelques regards entre don Fernand et doña Flor.

Puis les deux jeunes filles continuèrent leur chemin vers l'Alhambra, et don Fernand son chemin vers la prison.

On comprend ce qu'allait faire Ginesta au palais : prévenue par doña Flor du danger que courait don Fernand, elle venait une seconde fois essayer de sa puissance sur don Carlos.

Seulement, cette fois, elle n'avait plus le parchemin qui constatait sa naissance, ni le million qu'elle avait payé pour sa dot.

En supposant la mémoire du roi d'Espagne aussi fugitive que l'est ordinairement la mémoire des rois, elle n'était donc plus, pour son frère comme pour tout le monde, que la pauvre petite bohémienne Ginesta.

Mais ce qui lui restait, c'était son cœur, son cœur où elle espérait puiser assez de prières et de larmes pour émouvoir le cœur de don Carlos, si froid et si inaccessible qu'il fût.

Elle ne craignait qu'une chose : c'était de ne pouvoir parvenir jusqu'au roi.

Sa joie fut donc grande quand, son nom prononcé, la porte s'ouvrit devant elle.

Doña Flor, tremblante, et qui mettait en elle sa seule espérance, attendit à la porte.

Ginesta suivit son introducteur. Celui-ci ouvrit doucement la porte de la chambre, transformée en cabinet de travail, s'effaça pour laisser passer la jeune fille, et, sans l'annoncer, referma la porte derrière elle.

Don Carlos se promenait à grands pas, la tête appuyée sur sa poitrine, les yeux fixés à terre. On eût dit que le poids de la moitié du monde pesait déjà sur cet Atlas de dix-neuf ans.

Ginesta mit un genou en terre, et demeura dans cette posture pendant quelques instants, sans que le roi parût même s'apercevoir qu'elle était là. Enfin, il leva les yeux, fixa sur elle un regard qui, de distrait, devint peu à peu interrogateur, et demanda :

— Qui êtes-vous?

— Ne me reconnaissez-vous pas, sire? répondit la bohémienne. En ce cas, je suis bien malheureuse.

Alors, don Carlos, avec effort, parut rappeler ses souvenirs ; son regard, dans certains moments, semblait éprouver moins de peine à voir dans l'avenir que de fatigue à lire dans le passé.

— Ginesta ! dit-il.

— Oui, oui, Ginesta, murmura la jeune fille déjà heureuse d'être reconnue.

— Sais-tu que c'est aujourd'hui ou demain, si rien ne le retarde, dit le roi en s'arrêtant devant la bohémienne, que je recevrai le messager de Francfort?

— Quel messager? demanda Ginesta.

— Celui qui viendra m'annoncer à qui, de François Ier ou de moi, appartient à cette heure l'empire.

— Dieu fasse que ce soit vous, sire ! dit Ginesta.

— Oh ! si je suis empereur ! s'écria don Carlos, comme je commencerai par reprendre Naples, que j'ai promise au pape ; l'Italie, que j'ai cédée à la France ; la Sardaigne, que j'ai...

Il vit qu'il continuait tout haut les pensées qu'il agitait tout bas, et qu'il n'était pas seul.

Il passa la main sur son front.

Ginesta profita de ce moment de silence.

— Si vous êtes empereur, lui ferez-vous grâce, sire? dit-elle.

— Grâce à qui?

— À lui, à Fernand, à celui que j'aime, à celui pour qui je prierai jusqu'à la fin de mes jours !

— Au fils qui a donné un soufflet à son père? dit don Carlos d'une voix rude, et comme si les paroles s'arrêtaient dans son gosier.

Ginesta courba la tête.

Qu'avait-elle à faire devant une pareille accusation, et surtout devant un pareil accusateur, pauvre enfant, si ce n'est de s'incliner et de pleurer?

Elle s'inclina et pleura.

Don Carlos la regarda pendant quelques instants, et peut-être fut-ce un malheur qu'elle n'osât point, de son côté, lever les yeux sur lui ; car elle eût surpris, bien certainement, dans son regard un éclair de compassion, si rapide qu'il fût.

— Demain, dit-il, tu sauras, avec Grenade, mon jugement sur ce sujet. En attendant, reste au palais ; il est inutile qu'en cas de vie ou de mort du coupable, tu retournes à ton couvent.

Ginesta sentit que toute prière de sa part était inutile, et elle se releva en murmurant :

— Ô roi ! n'oublie pas qu'étrangère à toi aux yeux des hommes, je suis ta sœur aux yeux du Seigneur !

Don Carlos fit un geste d[illegible].

Ginesta sortit.

Doña Flor attendait toujours à la porte.

Ginesta lui raconta la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et le roi.

En ce moment, un huissier passa, demandant le grand justicier de la part du roi.

Les deux jeunes filles suivirent l'huissier, espérant qu'elles apprendraient quelque chose par don Inigo.

Pendant ce temps, Mercédès, agenouillée et priant dans sa chambre, attendait avec non moins d'anxiété que Ginesta et doña Flor.

Elle avait repris son ancien appartement ; n'était-ce pas

dans cette chambre que don Fernand, du temps qu'il était proscrit mais libre, venait la visiter !

Heureux temps !

Pauvre mère ! qui en était arrivée à appeler ce temps de crainte, d'angoisses et de frissonnements, un temps heureux !

Oui ! du moins, il lui restait le doute alors.

Maintenant, le doute était détruit, l'espérance presque éteinte.

Beatrix et Vicente avaient été envoyés par elle aux nouvelles.

Les nouvelles, d'instant en instant, se succédaient plus terribles.

D'abord elle avait espéré que don Fernand regagnerait la montagne.

— Une fois dans la montagne, se disait-elle, il descendra dans quelque port, et s'y embarquera soit pour l'Afrique, soit pour l'Italie.

Elle ne verrait plus son fils, mais il vivrait !

Vers une heure, elle sut que, refusant de fuir plus longtemps devant les cris qui le poursuivaient, il s'était arrêté dans la maison de las Algives.

A deux heures, elle sut qu'il combattait dans la tour de la Vela, et qu'il avait déjà tué et blessé huit ou dix hommes.

A trois heures, elle sut qu'il s'était rendu à don Iñigo et s'était, sans gardes, et d'après sa parole, constitué prisonnier.

A quatre heures, elle sut que le roi avait promis au grand justicier de ne point prononcer son jugement sans avoir lui-même interrogé l'accusé.

A cinq heures, elle sut que le roi avait répondu à Ginesta que, le lendemain, avec tout Grenade, elle connaîtrait le jugement.

C'était donc le lendemain que le jugement serait prononcé !

Ce jugement quel serait-il ?

Pendant la soirée, un bruit vague mais terrible arriva jusqu'à elle.

On disait dans la ville — à la vérité, on se contentait de le dire, rien ne prouvait que la chose fût réelle, — on disait dans la ville que le roi avait mandé le grand justicier, et lui avait ordonné de faire dresser la nuit venue l'échafaud sur la place de las Algives.

Pour qui cet échafaud ?

Le roi avait visité les prisons avec don Iñigo, et il n'avait fait que des grâces.

Pour qui donc cet échafaud, si ce n'était pour don Fernand !

Seulement, était-il vrai que cet ordre eût été donné ?

Vicente se chargea d'avoir sur ce point une réponse positive : il veillerait toute la nuit, et il ne se passerait rien sur la place de las Algives qu'il ne le sût, et dont il ne rendît compte à sa maîtresse.

Vers neuf heures du soir, il sortit de la maison ; mais, une heure après, il rentra, disant qu'il lui avait été impossible d'arriver jusqu'à la place de las Algives, dont toutes les issues étaient fermées par des sentinelles.

Il n'y avait plus qu'à attendre et à prier Dieu.

Doña Mercédès résolut de passer la nuit en prières.

Elle s'agenouilla et entendit les serenos crier les heures les unes après les autres.

La voix lugubre qui venait de crier minuit, en invitant les habitants de Grenade à dormir tranquilles, se perdait à peine dans l'espace, qu'il sembla à doña Mercédès entendre grincer une clef dans la serrure de la porte par laquelle avait l'habitude d'entrer don Fernand.

Elle se tourna, pivotant sur ses genoux, du côté de cette porte, et la vit s'ouvrir pour donner passage à un homme, le visage couvert d'un large feutre, et la taille enveloppée d'un grand manteau.

Son fils seul avait cette clef.

— Fernand ! Fernand ! s'écria-t-elle en s'élançant au-devant du visiteur nocturne.

Mais tout à coup, elle s'arrêta en s'apercevant que l'homme qui venait d'entrer, et qui avait refermé la porte derrière lui, avait la tête de moins que Fernand.

En même temps, l'inconnu leva son chapeau et laissa tomber son manteau.

— Je ne suis pas Fernand, dit-il.

Mercédès recula d'un pas.

— Le roi ! balbutia-t-elle.

L'inconnu secoua la tête.

— Madame, je ne suis pas le roi ici du moins, dit-il.

— Qu'êtes-vous donc, sire ? demanda Mercédès.

— Un confesseur. A genoux, femme, et avouez que vous avez trompé votre mari. Il est impossible qu'un fils ait donné un soufflet à son père.

Mercédès tomba à genoux, et, tendant ses deux mains tremblantes vers le roi :

— Oh ! oui, sire, s'écria-t-elle, c'est Dieu qui vous envoie ! Écoutez, je vais tout vous dire.

XXX

LA CONFESSION

A ce premier aveu, le roi respira déjà plus librement.

— J'écoute, dit-il de sa voix brève et impérative.

— Sire, murmura Mercédès, je vais vous raconter de ces choses qui ont peine à passer par la bouche d'une femme, quoique je sois bien loin d'être aussi coupable que je puis le paraître au premier abord ; mais, du moins en paroles, soyez indulgent pour moi, je vous en supplie, ou je sens que je ne pourrais continuer.

— Parlez avec assurance, doña Mercédès, répondit don Carlos d'un ton légèrement adouci, et jamais secret versé dans l'oreille d'un prêtre n'aura été gardé plus religieusement que celui que vous allez confier à votre roi.

— Grâces vous soient rendues, sire ! dit Mercédès.

Et, ayant passé la main sur son front, non pas pour y réunir ou y concentrer tous ses souvenirs, — il était facile de voir que tous ses souvenirs étaient présents, — mais pour essuyer la sueur d'angoisse qui le couvrait encore :

— Sire, dit-elle, j'avais été élevée avec le fils d'un ami de mon père comme on élève un frère avec une sœur, sans me douter un seul instant qu'il existât au monde d'autre sentiment que la tendresse fraternelle, quand une discussion d'intérêts vint brouiller ces deux amis qu'on eût crus inséparables.

« Ce ne fut pas tout, une réclamation d'argent suivit cette brouille. Qui avait tort ? qui avait raison ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que mon père paya la somme réclamée, et quitta Séville, qu'il habitait, pour aller demeurer à Cordoue, afin de ne plus se trouver dans la même ville que cet homme qui avait été son ami, et qui était devenu son ennemi mortel.

« Cette rupture entre les pères sépara les enfants.

« J'avais treize ans à peine, à cette époque ; celui que j'appelais mon frère en avait dix-sept ; jamais nous ne nous étions dit que nous nous aimions, jamais peut-être nous ne l'avions pensé, lorsque cette séparation inattendue, décidée et opérée tout à coup, nous fit voir clair dans notre propre cœur.

« Quelque chose pleura et saigna profondément en nous ; c'était cette amitié devenue de l'amour, et qui se trouvait subitement brisée sous la main de nos parents.

« S'étaient-ils inquiétés de cela ? savaient-ils le mal qu'ils nous faisaient ? Je crois qu'ils ne s'en doutaient même pas ; mais, s'en fussent-ils doutés, je crois que leur haine était devenue trop violente pour qu'ils s'inquiétassent le moins du monde de l'influence qu'elle pouvait avoir sur notre amour.

« Nos deux familles se trouvèrent donc séparées, et par la haine et par la distance. Mais nous nous jurâmes, dans une dernière entrevue, que rien ne nous séparerait.

« Et, en effet, qu'avions-nous à voir, nous pauvres enfants nés l'un près de l'autre, qui avions grandi l'un près de l'autre, qu'avions-nous à voir aux haines de nos parents ? et quand, pendant dix ans, on nous avait répété chaque jour : « Aimez-vous ! » n'étions-nous pas bien excusables de ne pas obéir quand on nous disait tout à coup : « Haïssez-vous ! . »

Mercédès parut attendre, pour continuer, une parole d'encouragement du roi ; mais celui-ci répondit :

— Je ne sais point ce que c'est que l'amour, n'ayant jamais aimé, madame.

— Alors, sire, dit Mercédès abattue, je suis bien malheureuse, et vous n'allez rien comprendre à ce qu'il me reste à vous dire.

— Excusez-moi, señora, car je suis juge, ayant été roi depuis mon enfance, et je sais ce que c'est que la justice.

Mercédès continua :

— Nous nous tînmes parole ; l'absence même favorisait notre amour, ignoré, du reste, de nos parents. La maison de mon père, à Cordoue, était située près du Guadalquivir ; ma chambre, la plus reculée de la maison, donnait, par une fenêtre grillée, sur le fleuve ; celui que j'aimais acheta une barque, et, déguisé en pêcheur, s'absentant trois fois par mois de Séville, sous prétexte de chasser dans la sierra, il venait me répéter qu'il m'aimait encore, et entendre de ma bouche que je l'aimais toujours.

« Notre espoir avait été d'abord que cette haine se calmerait entre nos familles ; elle ne fit qu'augmenter.

« Toutes les tentatives furent essayées par celui que j'aimais pour me décider à fuir avec lui.

« Je résistai.

« Alors un morne désespoir le prit ; ces entrevues nocturnes, qui d'abord faisaient son bonheur, ne lui suffirent plus.

La guerre était plus ardente que jamais entre les chrétiens et les Mores.

« Un soir, il m'annonça que, las de la vie, il allait se faire tuer.

« Je pleurai, mais je ne cédai point. Il partit.

« Pendant un an je cessai de le voir ; mais, pendant cette année, le bruit de ses exploits vint à moi si retentissant, que, si j'eusse pu l'aimer davantage, mon amour se fût augmenté encore de son courage et de sa gloire.

« Ces nouvelles nous étaient apportées, la plupart du temps, par un jeune homme qui avait assisté avec lui aux combats qu'il racontait, et partagé ses dangers. Ce jeune homme, son compagnon d'armes, était le fils d'un ami de mon père, et se nommait don Ruiz de Torrillas...

Le roi écoutait, l'œil sombre, muet et immobile comme un marbre. Doña Mercédès se hasarda à lever les yeux sur lui pour essayer de deviner dans son regard si elle devait hâter ou ralentir sa narration.

Don Carlos comprit cette muette interrogation.

— Continuez, dit-il.

L'attention que je prêtais aux récits de don Ruiz, l'empressement avec lequel j'accourais lorsqu'on annonçait sa présence, lui firent croire, sans doute, que cette sympathie était pour lui-même, tandis qu'elle se reportait tout entière de celui qui était présent à celui qui était absent ; aussi ses visites devinrent-elles plus fréquentes, et, à défaut de sa voix, ses yeux commencèrent-ils à me confier les secrets de son cœur.

Dès lors, quoi qu'il m'en coûtât de ne plus entendre parler de celui qui possédait toutes mes pensées et qui avait emporté toutes mes joies, je cessai de descendre lorsque venait don Ruiz.

D'ailleurs, lui-même cessa bientôt de venir : l'armée dont il faisait partie était occupée au siège de Grenade.

Un jour, nous apprîmes que Grenade était prise.

« C'était une grande joie pour nous comme chrétiens, que de savoir la capitale des Mores aux mains des Rois Catholiques ; mais, chez moi, une secrète tristesse voilait toute joie, et, pour mon père, cette nouvelle lui arrivait au milieu de nouveaux chagrins.

Ce qui nous restait de notre fortune venait de la première femme de mon père ; cette fortune appartenait à un fils, espèce d'aventurier que l'on croyait mort et que je connaissais à peine, quoique je fusse sa sœur.

Il reparut et réclama sa fortune.

« Mon père ne demanda que le temps nécessaire à lui rendre ses comptes ; seulement, il me prévint que, ces comptes rendus, nous étions complètement ruinés.

Je crus le moment favorable. Je hasardai quelques mots de cet ancien ami avec lequel il avait rompu ; mais, à ma première parole, son œil étincela.

« Je me tus.

La haine se ravivait chez lui de toute nouvelle douleur.

« Il ne fallut plus même songer à revenir sur ce sujet.

« La nuit qui suivit ce jour, ne pouvant dormir, j'étais sur ce balcon qui dominait le fleuve ; la grille de ma fenêtre était ouverte, car il me semblait que je respirais mal à travers ces barreaux de fer.

La fonte des neiges avait grossi le Guadalquivir, qui roulait presque sous mes pieds. Je suivais, les yeux au ciel, ces nuages errants qu'un vent capricieux faisait changer, vingt fois en un quart d'heure, de formes et d'aspect, quand je vis, au milieu des ténèbres amassées sur le fleuve, venir une barque conduite par un seul pêcheur. Je me retirai pour ne point être aperçue, et dans l'intention de reprendre ma place quand le pêcheur serait passé ; mais, tout à coup, une ombre apparut, me voilant les étoiles du ciel, un homme enjamba le balcon ; je jetai un cri de terreur ; mais, à ce cri, une voix bien connue répondit :

« — C'est moi, Mercédès ! Silence !

C'était lui, en effet. J'aurais dû fuir ; je n'en eus pas même l'idée. Je tombai à moitié évanouie entre ses bras. Quand je revins à moi... hélas ! je ne m'appartenais plus, sire !

Le malheureux n'était point venu pour commettre ce crime ; il était venu pour me voir une dernière fois et me dire adieu ; il partait avec le Génois Colomb pour un voyage de découvertes. De loin, il m'avait aperçue à mon balcon ; ma retraite lui avait laissé l'entrée libre. Jamais il n'avait trouvé la grille ouverte ; c'était la première fois qu'il pénétrait dans ma chambre.

« Alors, il renouvela ses instances pour me déterminer à le suivre ; si je voulais l'accompagner dans l'aventureuse entreprise qu'il allait tenter, il obtiendrait de Colomb que je le suivisse déguisée en homme ; si je préférais tout autre lieu du monde, tous les coins de la terre étaient bons, pourvu qu'il les habitât avec moi. Il était riche, indépendant ; nous nous aimions : nous serions heureux partout.

« Je refusai.

« Avant le jour, il partit. Nous nous dîmes adieu pour toujours. — nous le croyions du moins ; il allait rejoindre Colomb à Palos de Moguer ; Colomb devait partir le mois suivant.

Bientôt je m'aperçus que nous n'étions pas malheureux à demi : j'étais mère.

Je lui écrivis la fatale nouvelle, désespérée et redoutant qu'il fût déjà parti ; j'attendis dans la solitude et dans les larmes, ce que Dieu allait décider de moi.

Pendant que je n'avais reçu aucune réponse, je le croyais voguant déjà vers ce monde inconnu qu'a immortalisé Colomb, j'entendis sous ma fenêtre le signal qui m'annonçait sa présence.

Je crus m'être trompée, et, toute tremblante, j'attendis.

Le signal se renouvela.

« Oh ! je l'avoue, ce fut avec une joie immense que je me précipitai vers la fenêtre et l'ouvris.

« Il était là, dans la barque, me tendant les bras ; le départ de Colomb était retardé, et il avait traversé une partie de l'Espagne pour me revoir une dernière fois, ou pour m'emporter avec lui.

Hélas ! notre malheur lui donnait cet espoir, que je consentirais à le suivre.

« Je résistai. — J'étais la dernière consolation, la seule compagne de mon père, devenu pauvre ; j'étais résolue à lui tout confier, à m'exposer à sa colère, mais à ne pas le quitter.

Oh ! ce fut une terrible nuit que celle-là, sire, et qui, du moins, ne pouvait pas se renouveler.

« Le départ de Colomb était fixé au 3 août. C'était par un miracle de vitesse qu'il était venu, c'était par un autre miracle de vitesse qu'il devait retourner et arriver à temps.

Oh ! sire, sire, tout ce qu'il épuisa d'instances, de prières, de supplications pendant cette nuit, je ne puis vous le dire. Vingt fois il descendit dans sa barque, et remonta au balcon ; la dernière fois, il me prit dans ses bras, et voulut m'emporter de force. Je criai, j'appelai. On entendit le bruit d'une personne qui se levait et qui venait à moi ; il fallait fuir ou être découvert.

« Il s'élança pour la dernière fois dans la barque, et, moi, moi, en sentant son cœur se détacher du mien, je tombai sur le plancher. Ce fut là que Béatrix me trouva.

Et presque aussi émue, presque aussi mourante qu'elle l'avait été dans cette fatale nuit, se tordant les bras et éclatant en sanglots, Mercédès, quoique toujours à genoux, se renversa sur son fauteuil.

— Reprenez haleine, madame, dit gravement et froidement don Carlos ; j'ai toute la nuit à vous donner.

Il se fit un silence d'un instant pendant lequel on n'entendit plus que les gémissements de doña Mercédès. Quant à don Carlos, il était si immobile, qu'on l'eût pris pour une statue ; si maître de lui, qu'on n'entendait pas même sa respiration.

— Il partit ! balbutia Mercédès.

Et, avec ce mot, son âme semblait s'envoler.

— Trois jours après, l'ami de mon père, don Francisco de Torrillas, vint le trouver. Il lui demanda un entretien secret, ayant, disait-il, une chose de la plus haute importance à délibérer avec lui.

« Les deux vieillards s'enfermèrent.

« Don Francisco, en son nom et au nom de son fils, demander ma main à mon père. Son fils m'aimait ardemment, et lui avait déclaré qu'il ne saurait vivre sans moi.

« Rien ne pouvait rendre mon père plus heureux que cette ouverture ; seulement, un scrupule le retenait.

« — Sais-tu, demanda-t-il à son ami, l'état de ma fortune ?

« — Non ; mais peu m'importe.

« — Je suis ruiné, dit mon père.

« — Eh bien ?

« — Ruiné complètement.

« — Tant mieux, répondit son ami.

— Comment, tant mieux ?

— Je suis riche pour toi et pour moi, et, si haut que tu estimes le trésor que tu nous donnes, je puis le payer.

Mon père tendit la main à don Francisco.

— J'autorise don Ruiz à se présenter chez ma fille, dit-il, qu'il revienne avec le consentement de Mercédès, et Mercédès est à lui.

J'avais passé trois jours terribles. Mon père, qui ne se doutait pas de la cause de sa maladie, était venu chaque jour prendre de mes nouvelles.

« Dix minutes après le départ de don Francisco, il était chez moi et me racontait ce qui venait de se passer. — Un quart d'heure auparavant, je n'eusse pas cru que mon malheur pouvait s'augmenter ; je vis que je me trompais.

« Mon père sortit en m'annonçant pour le lendemain la visite de don Ruiz.

« Je n'avais pas eu la force de lui répondre en sa présence ; lui absent, je demeurai anéantie. Peu à peu cependant je sortis de ma stupeur, et me trouvai en face de ma situation, qui m'apparut non pas comme le spectre du passé, mais comme celui de l'avenir. Ce qu'il y avait de terrible surtout, c'était d'être forcée d'enfermer en moi le secret fatal. Oh ! si j'avais pu le confier à quelqu'un, il me semble que j'eusse moins souffert !

« La nuit vint. Malgré les instances que fit Béatrix pour rester près de moi, je l'éloignai. Dans la solitude, j'avais au moins les larmes ; et elles coulèrent abondamment, sire ; ces larmes qui eussent dû être taries depuis longtemps, si la bonté du Seigneur n'avait point permis que la source des larmes fût intarissable.

« Aussitôt la nuit descendue sur la terre, aussitôt le silence répandu dans l'espace, je me mis à ce balcon où j'avais été à la fois si heureuse et si malheureuse.

« Il me semblait qu'il allait venir.

« Jamais, du plus profond de mon cœur, je ne l'appelai plus ardemment !

« S'il était venu, cette fois, pardonnez-moi, mon père, mais cette fois, je n'eusse pas résisté ; quelque part où il eût voulu me conduire, j'eusse été avec lui ; partout où il eût voulu me mener, je l'eusse suivi.

« Une barque parut ; un homme remontait le Guadalquivir en chantant.

« Ce n'était point sa voix ; il eût été silencieux, lui ; n'importe, je me fis illusion, et, les bras tendus vers mon erreur, je criai à ce fantôme que je m'étais créé :

« — Viens ! viens ! viens !

La barque passa. Sans doute, le pêcheur ne comprit rien à cette voix qu'il entendait dans l'obscurité, à cette femme qui se penchait vers lui dans les ténèbres.

Et, cependant, il comprit que c'était une douleur quelconque qui s'agitait dans la nuit ; car, avant d'arriver à ma fenêtre, il cessa son chant, et ne le reprit que lorsqu'il l'eut dépassée.

« La barque disparut ; je demeurai seule ; autour de moi s'étendait ce silence animé au milieu duquel il vous semble entendre la respiration de la nature.

« Le ciel étoilé se reflétait dans l'eau ; on eût dit que j'étais suspendue au milieu des airs ; ce vide m'attirait et me donnait une espèce de vertige. J'étais si malheureuse, que je pensais à mourir. De la pensée à l'exécution, il n'y a qu'un pas ; c'était si facile ! à trois pieds au-dessous de moi la mort m'ouvrait ses bras.

« Et je sentais ma tête qui s'inclinait en avant, mon corps qui se penchait par-dessus le balcon, mes pieds qui, d'eux-mêmes, quittaient la terre.

« Tout à coup, je pensai à mon enfant.

« En me tuant, non seulement j'accomplissais un suicide, mais encore je commettais un meurtre.

« Je me cramponnai au balcon, je me retirai en arrière, je refermai la grille, j'en jetai la clef dans le fleuve pour ne pas céder à quelque tentation désespérée, et je revins à reculons tomber sur mon lit.

« Si lentes et si douloureuses qu'elles fussent, les heures s'écoulèrent. Je vis venir l'aube ; j'entendis successivement s'éveiller tous les bruits du jour. Béatrix ouvrit ma porte, et parut.

« La vie quotidienne recommençait.

« A onze heures du matin, Béatrix m'annonça don Ruiz. Il venait de la part de mon père.

« Ma résolution était prise ; je le fis entrer.

« Il était à la fois timide et radieux.

« Mon père lui avait dit qu'il ne doutait aucunement que la demande ne fût favorablement accueillie.

« Mais, en jetant les yeux sur moi, en me voyant si pâle et si glacée, il se mit à trembler et à pâlir à son tour.

« Je levai les yeux sur lui et j'attendis.

« La voix lui manquait ; il se reprit à dix fois pour me dire ce qui l'amenait.

« Au fur et à mesure qu'il parlait, il sentait que ses paroles venaient se briser contre le mur de diamant qui enveloppait mon cœur.

« Enfin, il finit par me dire que, depuis longtemps, il m'aimait ; que notre mariage était arrêté entre mon père et le sien, et qu'il ne manquait que mon consentement pour qu'il fût l'homme le plus heureux de la terre.

« — Señor, lui répondis-je d'une voix ferme, — car depuis longtemps ma réponse était préparée, — l'honneur que vous me proposez ne peut être accepté de ma part.

« De pâle qu'il était, il devint livide.

« — Et pourquoi cela, mon Dieu ? demanda-t-il.

« — J'aime un autre homme que vous, et, dans sept mois, je serai mère.

« Il chancela et fut tout près de tomber.

« Il y avait quelque chose de si désespéré dans cet aveu fait à un homme que j'avais vu cinq ou six fois à peine, à qui je ne demandais pas même le secret, comme si, confiante que j'étais en son honneur, c'était une chose inutile à demander, qu'il n'y avait aucune insistance à faire.

« Il s'inclina devant moi, prit le bas de ma robe, le baisa et sortit sans dire d'autres paroles que ces trois mots :

« — Dieu vous garde !

« Je me retrouvai seule.

« A chaque instant, je m'attendais à voir paraître mon père, et je tremblais à l'idée d'être forcée de lui donner une explication ; mais, à mon grand étonnement, je n'en entendis point parler.

« A l'heure du dîner, je lui fis dire qu'étant un peu indisposée, je lui demandais la permission de manger chez moi.

« Cette permission me fut accordée sans contestation et sans commentaires.

« Trois jours s'écoulèrent.

« Le troisième jour, comme elle l'avait déjà fait une fois, Béatrix m'annonça don Ruiz.

« Comme la première fois, je donnai l'ordre de le faire entrer. La façon dont il m'avait quittée à notre dernière entrevue m'avait profondément touchée ; il y avait quelque chose de sublime dans ce respect qu'il avait montré à une pauvre fille perdue.

« Il entra et demeura près de la porte.

« — Approchez, señor don Ruiz, lui dis-je.

« — Ma présence vous étonne et vous gêne, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

« — Elle m'étonne, mais ne me gêne pas, répondis-je ; car je sens que j'ai en vous un ami.

« — Vous ne vous trompez pas, dit-il, et, cependant, je vous eusse épargné ma vue, si ma vue n'eût pas été nécessaire à votre tranquillité.

« — Expliquez-moi cela, señor don Ruiz.

« — Je n'ai pu dire à votre père que vous m'aviez refusé pour époux, car il fût venu vous demander une explication, et l'explication que vous m'avez donnée, à moi, vous ne la lui eussiez pas donnée, à lui, n'est-ce pas ?

« — Plutôt mourir !

« — Vous voyez qu'il fallait agir comme j'ai fait.

« — Et comment avez-vous agi ?

« — J'ai dit que vous aviez demandé quelques jours pour vous décider, et que vous désiriez qu'on vous laissât passer ces quelques jours dans la solitude.

« — Alors, c'est à vous que je dois ma tranquillité ?

« Il s'inclina.

« — Maintenant, il importe, dit-il, que vous me croyiez bien sincèrement votre ami.

« Je lui tendis la main.

« — Oh ! oui, mon ami, et bien sincère, je le crois ! lui dis-je.

« — Alors, répondez-moi sans plus d'hésitation que vous avez fait la première fois.

« — Interrogez.

« — Avez-vous l'espoir d'épouser un jour celui que vous aimez ?

« — Impossible !

« — Est-il donc mort ? demanda don Ruiz.

« — Il est vivant.

« Un éclair de joie qui avait brillé dans son regard s'éteignit.

« — Ah ! dit-il, c'est tout ce que je voulais savoir.

« Et, me saluant de nouveau, il sortit avec un soupir.

« Trois autres jours s'écoulèrent.

« Pendant ces trois jours, je ne sortis point de ma chambre, et, Béatrix exceptée, personne n'y entra, pas même mon père.

« Le quatrième jour, don Ruiz se fit annoncer de nouveau.

« Je l'attendais presque ; j'avais cessé de craindre sa vue ; c'était mon seul confident, et je comprenais qu'il avait dit la vérité quand il m'avait affirmé qu'il était sincèrement mon ami.

« Il entra respectueusement, comme d'habitude, et, seulement sur un signe que je lui fis, il s'approcha de moi.

« Je lui tendis la main ; il la prit et la toucha légèrement de ses lèvres.

« Puis, après un instant de silence pendant lequel son œil s'était arrêté sur moi avec un intérêt profond :

« — Je n'ai pas cessé un instant de songer à votre position, dit-il ; elle est terrible !

« Je poussai un soupir.

« — Nous ne pouvons, quelque aide que je vous prête, retarder éternellement votre réponse.

« — Hélas ! fis-je.

« — Je dirais bien que c'est moi qui retire ma demande volontiers, j'encourrais la honte de laisser croire que la ruine de votre père a refroidi mes sentiments pour vous ; mais où ce refus vous conduirait-il ? A un sursis de deux ou trois mois.

« Je fondis en larmes, car tout ce qu'il disait était l'exacte vérité.

« — Un jour ou l'autre, continua-t-il, il faudra que votre père connaisse votre état, que le monde le connaisse, et alors... (il baissa la voix) alors, vous serez déshonorée !

« — Mais que faut-il donc faire ? m'écriai-je.

« — Épouser un homme qui vous soit assez dévoué pour être votre époux aux yeux du monde, et un frère seulement vis-à-vis de vous.

« Je secouai la tête.

« — Mais où trouver cet homme ? murmurai-je.

« — Je venais vous l'offrir, Mercédès ; ne vous ai-je pas dit que je vous aimais ?

« — Vous m'aimez... mais...

« — Lorsque j'aime, Mercédès, c'est avec toutes les grandes passions non seulement du cœur, mais encore de l'âme, et le dévouement est au nombre de ces passions.

« Je relevai la tête, et me reculai presque effrayée.

« Je n'avais pas deviné que le dévouement pût aller jusque-là.

« — Je serai votre frère, répéta-t-il ; seulement, votre enfant sera mon enfant, et jamais un mot, je vous en donne ma foi de gentilhomme, ne sera sur ce point échangé entre nous.

« Je le regardai pleine de doute et d'hésitation.

« — Voyons, dit-il, cela ne vaut-il pas mieux que de vous jeter par cette fenêtre, dans le fleuve qui roule au pied de votre maison ?

« Je demeurai un instant muette ; puis, tombant à ses genoux :

« — Mon frère, lui dis-je, ayez pitié de votre femme, et sauvez l'honneur de mon père !



Don Carlos prit le parchemin d'une main tremblante.

« Il me releva, me baisa la main et sortit.

« Quinze jours après, j'étais l'épouse de don Ruiz.

« Don Ruiz a tenu sa parole en loyal gentilhomme ; mais la nature s'est refusée à cette tromperie, et, quoique don Ruiz ait toujours eu pour don Fernand les soins d'un père, jamais don Fernand n'a eu pour don Ruiz les sentiments d'un fils.

« Maintenant, sire, vous savez tout !...

— Excepté le nom du véritable père, dit le roi ; mais vous allez me le dire.

— Don Iñigo Velasco, balbutia Mercédès en baissant les yeux.

— C'est bien, dit le roi, je sais tout ce que je voulais savoir.

Alors, grave et sombre, il sortit, laissant la femme à genoux, et murmurant :

— Je savais bien qu'il était impossible qu'un fils donnât un soufflet à son père.

CONCLUSION

Le lendemain, dès la pointe du jour, une grande foule encombrait la place de Los Algibes, se pressant autour d'un échafaud dressé au milieu de cette place. Le bourreau, les bras croisés, se tenait au pied de l'échafaud. Un grand mystère planait sur la ville, et l'on disait que la première justice du roi don Carlos allait être faite.

Au milieu de cette foule, on eût pu voir des Maures qui, avec leurs yeux ardents qu'un feu éternel eût dit brûlants de vie à l'idée qu'ils allaient voir le supplice d'un gentilhomme ricohombre et chrétien.

Au moment où la tour de la Vela annonçait neuf heures du matin, les portes de l'Alhambra s'ouvrirent, des gardes firent la haie, écartèrent la foule, et la forcèrent de former un grand cercle autour de l'échafaud.

Puis le roi don Carlos parut, jetant, à travers sa paupière à demi close, un regard inquiet autour de lui. On eût dit qu'il cherchait des yeux, et par habitude, quelque messager attendu depuis longtemps.

Le messager n'arrivant pas, le regard royal reprit sa taciturnité habituelle.

Près du roi marchait une jeune fille voilée : on ne pouvait distinguer son visage à cause du voile qui le couvrait, mais à son costume riche et sévère tout à la fois, on pouvait deviner qu'elle appartenait à la caste noble.

Don Carlos s'avança à travers la foule et ne s'arrêta qu'à quelques pas de l'échafaud.

Derrière lui apparurent le grand justicier et doña Flor. Doña Flor était appuyée au bras de son père. En apercevant l'échafaud, tous deux s'arrêtèrent, et l'on n'aurait pu dire lequel, du père ou de la fille, devint le plus pâle.

Le roi se retourna pour voir s'il était suivi de son grand justicier, et, s'apercevant que celui-ci était arrêté, soutenant sa fille défaillante, et près de défaillir lui-même, il lui fit dire par un officier de venir le rejoindre.

En même temps, du côté opposé, deux personnes perçaient la foule : c'étaient don Ruiz et doña Mercédès.

Chacun d'eux, avec une expression bien différente, jeta les yeux sur l'échafaud.

Cinq minutes n'étaient point écoulées, que parurent, conduits par des gardes, don Fernand et don Ramiro, les deux rivaux. Don Fernand avait été arrêté la veille, comme nous l'avons raconté ; don Ramiro s'était, de lui-même et sur l'ordre qu'il en avait reçu, constitué prisonnier.

Tous les acteurs du drame dont les quatre premiers actes étaient joués, se trouvaient réunis pour la dernière scène. On fit silence, et l'on attendit le dénoûment inconnu, auquel la présence du bourreau donnait une mystérieuse mais terrible signification.

Le roi don Carlos releva la tête, jeta les yeux une dernière fois du côté de la porte moresque, et, voyant que rien ne venait, il arrêta son regard sur don Iñigo, qui, sous ce coup d'œil glacé, se sentit frissonner de tout son corps.

— Don Iñigo Velasco de Haro, dit-il d'une voix si vibrante, que, quoiqu'elle ne s'élevât point au-dessus du diapason ordinaire, elle fut entendue de tous, vous m'avez deux fois, sans appuyer la demande sur aucune raison, vous m'avez deux fois demandé la vie d'un homme qui avait deux fois mérité la mort. Vous n'êtes plus grand justicier d'Andalousie.

Un murmure passa des acteurs de cette scène dans la foule, et don Iñigo fit un mouvement pour s'avancer vers le roi, et se justifier sans doute.

— Vous n'êtes plus grand justicier d'Andalousie, continua le roi don Carlos, mais vous êtes connétable du royaume ; l'homme qui tient mal la balance de la justice peut courageusement tenir l'épée de la guerre.

— Sire... murmura don Iñigo.

— Seigneur connétable, interrompit don Carlos, je n'ai point fini.

— Don Ruiz, continua le roi, depuis longtemps je vous connaissais comme un des plus nobles gentilshommes de mes États d'Espagne ; depuis hier, je vous sais un des plus nobles cœurs du monde.

Don Ruiz s'inclina.

— C'est vous qui êtes grand justicier d'Andalousie à la place de don Iñigo ; vous êtes venu hier me demander justice de l'insulte qui vous avait été faite : faites-vous justice à vous-même.

Don Ruiz tressaillit.

Doña Mercédès devint pâle comme la mort.

— Don Fernand, continua le roi, vous êtes deux fois coupable : une fois vous vous êtes révolté contre les lois de la société, et, cette fois-là, j'ai pardonné ; une autre fois, vous vous êtes révolté contre les lois de la nature, et, cette fois, me regardant impuissant à punir un si grand crime, je laisse à celui qui a été offensé le soin du pardon et du châtiment. Mais, en tout cas, à partir de ce moment, je vous raye du nombre des gentilshommes, je vous retire votre titre de rico hombre, et je vous fais, non pas aussi pur, malheureusement, mais aussi pauvre, aussi seul, aussi nu que le jour où vous êtes entré dans le monde ! — Ginesta, continua le roi, vous n'êtes ni la bohémienne de la venta du *Roi more*, ni la religieuse du couvent de l'Annonciade ; vous êtes duchesse de Carmona, marquise de Montefrio, comtesse de Pulgar ; vous avez la grandesse de première classe, et, cette grandesse, vous pourrez avec votre nom la donner à votre mari. Choisissez-vous un mari dans les rangs du peuple, dans une tribu more, ou au pied de l'échafaud.

Enfin, se tournant du côté de don Ramiro :

— Don Ramiro, dit-il, vous êtes libre ; vous avez été provoqué, et n'avez pu faire autrement que de répondre à la provocation ; mais tout en combattant vous avez honoré la vieillesse, qui est, après le Seigneur Dieu, ce qu'il y a de plus respectable sur la terre. Je ne saurais vous faire plus riche que vous êtes ; mais, en souvenir de moi, à vos noms vous ajouterez celui de Carlos, et vous mettrez au chef le lion de Bourgogne dans vos armes. — Et, maintenant, que justice ou récompense soit faite à tous ! Commencez, don Ruiz, grand justicier du royaume.

Alors, il se fit un grand silence. Tous les yeux se tournèrent vers don Ruiz, toutes les oreilles s'ouvrirent, et voici ce que l'on entendit :

Doña Mercédès, immobile jusque-là comme une statue, sembla détacher avec effort ses pieds de la terre, et, traversant, lente et solennelle, l'espace qui la séparait de son mari, lequel se tenait debout et les bras croisés :

— Seigneur, dit-elle, au nom de ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre, la mère vous demande grâce pour son fils !

Il se fit un instant de lutte silencieuse dans le cœur et sur le visage de don Ruiz.

Puis il baissa une de ses mains, la posa sur la tête de Mercédès, et, avec une voix et un regard d'une ineffable douceur :

— Je pardonne ! dit-il.

Un grand murmure passa à travers la foule. Don Fernand pâlit affreusement. Il chercha à son côté une arme, et, s'il eût trouvé son poignard basque, peut-être se fût-il poignardé lui-même plutôt que de recevoir cette grâce du vieillard.

Mais don Fernand était désarmé et aux mains de ses gardes.

— A vous, duchesse de Carmona ! dit don Carlos.

Ginesta traversa l'espace à son tour, et allant s'agenouiller devant don Fernand en relevant son voile :

— Don Fernand, je t'aime ! dit-elle.

Le jeune homme poussa un cri, resta un instant comme étourdi, jeta un long regard sur doña Flor, et tendit les bras à Ginesta, qui, ravie d'une joie qu'elle n'avait pas encore ressentie, se précipita sur sa poitrine.

— Duchesse de Carmona, marquise de Montefrio, comtesse de Pulgar, prenez-vous pour mari le condamné Fernand, qui n'a ni nom, ni rang, ni fortune ? demanda don Carlos.

— Je l'aime, sire ! je l'aime ! répéta Ginesta.

Et, forçant don Fernand à s'incliner, elle tomba à genoux avec lui devant le roi.

— C'est bien, dit don Carlos, un roi n'a que sa parole. Relevez-vous, duc de Carmona, marquis de Montefrio, comte de Pulgar, grand d'Espagne de première classe par votre femme, — sœur de roi et fille de roi !

Puis, sans laisser le temps aux acteurs et aux spectateurs de revenir de leur étonnement :

— A votre tour, don Ramiro ! dit-il.

Don Ramiro, d'un pas chancelant, traversa à son tour la distance qui le séparait de doña Flor. Quelque chose comme un nuage d'or et de pourpre faisait un voile à ses yeux, tandis que la voix de tous les anges du ciel semblait chanter à son oreille.

Il mit un genou en terre devant doña Flor.

— Il y a deux ans que je vous aime, madame, dit-il. Don Ramiro d'Avila n'osait vous le dire ; mais, en présence du roi, son parrain, don Carlos d'Avila vous demande humblement votre main.

— Señor, balbutia doña Flor, demandez à mon père.

— C'est moi qui suis votre père pour aujourd'hui, doña Flor, dit don Carlos, et je donne votre main à votre courrier d'amour.

Les trois groupes étaient encore dans la position que nous avons indiquée, quand on entendit, tout à coup, une grande

rumeur vers la porte du Jugement ; puis un cavalier couvert de poussière, et qu'à son costume don Carlos reconnut pour un gentilhomme allemand, apparut, agitant un parchemin, et criant :

— Le roi ? où est le roi ?

Don Carlos, à son tour, devint pâle comme la mort ; on eût dit que lui qui venait de juger allait être jugé.

— Le roi ? où est le roi ? criait toujours le cavalier.

Et l'on s'écartait devant lui.

Don Carlos fit dix pas en avant, et, d'une voix ferme, quoique son visage presque livide trahît l'angoisse de son cœur :

— Le voici ! dit-il.

Le cheval s'arrêta court, frissonnant par tout le corps, et pliant sur ses jarrets d'acier.

Tout le monde attendait haletant.

Le cavalier se dressa sur ses étriers.

— Ecoutez tous, dit-il, vous ici présents ! écoute, Grenade ! écoute Burgos ! écoute, Valladolid ! écoute, Espagne ! écoute, Europe ! monde, écoute ! Salut à Charles-Quint, empereur élu ! honneur à son règne ! gloire à son fils et aux fils de ses fils !

Et, sautant à bas de son cheval, et tombant à genoux, il présenta le parchemin qui affirmait l'élection du roi don Carlos au trône impérial d'Allemagne.

Don Carlos le prit d'une main tremblante ; mais, avec une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître la moindre trace d'émotion :

— Merci, monsieur le duc de Bavière, dit-il ; je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois l'annonce de cette grande nouvelle.

Puis, comme tous les spectateurs répétaient à grands cris les paroles du messager : « Gloire à Charles-Quint ! gloire à son fils ! gloire aux fils de ses fils ! »

« Messieurs, dit l'empereur en levant la main, gloire à Dieu seul ! car Dieu seul est grand ! »

——*——

TABLE DES MATIÈRES

DU

GENTILHOMME DE LA MONTAGNE

ALEXANDRE DUMAS
ILLUSTRÉ

Une Nuit à Florence

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI & ROUX



PARIS
A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS
33, rue de Fleurus, 33



UNE NUIT A FLORENCE

QUELQUES MOTS SUR L'ITALIE

Nous allons, pour beaucoup de gens, avancer un étrange paradoxe. — Ce n'est pas la faute des peuples s'ils sont esclaves : la liberté ou l'esclavage tiennent aux différentes conditions topographiques dans lesquelles ils sont nés.

Pourquoi l'Indien n'est-il pas libre? Pourquoi l'Egyptien n'est-il pas libre? Pourquoi le Russe n'est-il pas libre? Pourquoi les deux Amériques ont-elles été si longtemps sans être libres? Pourquoi l'Afrique est-elle encore aujourd'hui un marché de nègres?

Examinez la configuration massive de leur territoire.

La liberté, c'est l'esprit de Dieu, et l'esprit de Dieu, dit la Genèse, était porté sur les eaux.

L'esclavage est partout où il y a de longs espaces de terre sans eaux à traverser.

Il est dans l'Inde, qui s'étend de Calcutta au golfe Persique. Il est dans l'Egypte, qui s'étend des montagnes de la Lune à la Méditerranée. Il est dans la Russie, qui s'étend de la mer Caspienne à la Baltique. Il persista longtemps dans l'Amérique du Nord, plus longtemps encore dans l'Amérique du Sud, et nul ne peut prévoir le jour où il finira en Afrique.

Jetez les yeux sur la carte du monde et jugez.

Voyez au contraire notre petite Europe et comparez-la à la massive Asie, à l'infranchissable Afrique, à cette double Amérique qui coupe en deux le globe, qui commence à donner au monde l'exemple de la liberté, qui fonde ses républiques.

Cette imperceptible merveille qu'on appelle la Grèce :

Suivez ses contours sur la triple mer qui baigne ses caps, ses isthmes, ses promontoires, voyez la multiplicité de ses courbes et de ses angles si vivement accentués : ne dirait-on pas qu'elle s'agite et qu'elle scintille sur la carte, et que ses îles sont toutes des Délos prêtes à s'arracher du fond de la mer et à flotter au vent de la science et des arts?

Aussi voyez-la, comme elle se constitue en guerre contre l'immobile Asie, elle l'attaque dans l'expédition des Argonautes, elle la dompte dans la guerre de Troie, elle la repousse à Salamine, elle la submerge avec Alexandre; elle lutte contre la nature sensuelle de l'Orient, met une barrière à la polygamie, fait de la femme la compagne de l'homme et lui donne l'âme que lui refusent Wichnou, Djérid et Zoroastre.

Voilà ce qu'a fait la Grèce, la terre aux mille découpures, belle entre les belles, divine encore et cependant déjà humaine, fleur de liberté éclose sur les eaux, terre de toutes les perfections que nulle autre terre n'a jamais égalée, et que toutes ont été forcées d'imiter lorsqu'elles ont voulu se rapprocher du beau.

Après la Grèce vient l'Italie, une presqu'île ; elle aussi est baignée par trois mers, la Tyrrhénienne, la Méditerranée, l'Adriatique ; elle aussi chasse promptement ses rois, s'érige en république et ne reconnaît ses empereurs que lorsqu'elle touche à sa décadence morale sinon matérielle.

Elle fit plus que la Grèce au point de vue social. La Grèce se contentait de coloniser ; Rome non seulement colonise, mais elle adopte ; elle aspire les peuples, elle s'assimile les nations, elle absorbe le monde ; tout vient se fondre en elle, la civilisation orientale et la barbarie de l'Occident, elle ouvre un Panthéon à tous les dieux du monde ; puis, d'un revers de sa main, elle renverse Panthéon, autels, statues, pour s'agenouiller sur le Calvaire, au pied de l'arbre de la liberté taillé en croix.

Et maintenant, à l'ombre de cette croix, voyez, les unes après les autres, naître les républiques.

Où naissent-elles d'abord ?

Sur les côtes.

* Déjà, du temps de Solon, on avait remarqué que les marins étaient les plus indépendants des hommes : comme le désert, la mer est un refuge contre la tyrannie. Celui qui se trouve sans cesse entre l'eau et le ciel, entre l'immensité et l'infini, a bien de la peine à reconnaître un autre maître que Dieu.

Aussi Venise, qui n'est pas même une terre, mais seulement une réunion d'îles, marche-t-elle la première la bannière de la liberté à la main. Qu'est-ce que son peuple ? Quelques pauvres familles d'Aquilée et de Padoue qui fuient devant Attila, c'est-à-dire devant un barbare de la massive Asie. D'abord chaque île s'administre seule et comme elle l'entend ; puis, dès 697, toutes ces îles se réunissent et se choisissent un chef commun. Venise reconnaît bien encore la

suprématie de l'empire d'Orient ; mais vers le commencement du XIe siècle, elle brise ses lisières et soumet les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie.

Après la reine de l'Adriatique vient Pise ; dès 888, elle se gouverne elle-même, s'érige en république, devient une des premières puissances commerciales de l'Italie, conquiert une partie de la Sardaigne sur les Arabes, l'autre sur les Génois, reçoit la Corse en fief du pape, soumet Palerme, les Baléares et l'île d'Elbe, se fait donner un quartier privilégié à Constantinople, à Tyr, à Laodicée, à Tripoli et à Ptolémaïs et, pour que Pise décline, pour que Pise descende, pour que Pise tombe, il faut que mentant à son origine, elle adopte la cause impériale et se fasse gibeline, et encore fut-il besoin, pour étouffer la puissante renégate, que quatre villes guelfes se liguassent contre elle, Pistoie, Lucques, Sienne et Florence.

De son côté, Gênes couchée aux pieds de ses montagnes arides qui, pareilles à une muraille, la séparent de la Lombardie, fière de posséder un des plus beaux ports de l'Europe, déjà peuplé de vaisseaux au Xe siècle, isolée par sa position du siège de l'empire, se livra au commerce et à la marine avec toute l'aventureuse ardeur qui devait, quatre siècles plus tard, faire découvrir un monde à l'un de ses fils. Pillée par les Sarrasins en 936, moins d'un siècle après elle se signait pour aller leur reporter en Sardaigne le fer et le feu qu'ils étaient venus apporter en Ligurie, si bien que Caffaro, l'auteur de la première Chronique, commencée en 1101, achevée en 1164, nous apprend qu'au moment où il écrivait Gênes avait déjà des magistrats suprêmes, que ces magistrats portaient le titre de consuls, qu'ils siégeaient alternativement au nombre de quatre ou de six, et qu'ils restaient en place trois ou quatre ans.

Voilà pour les rivages.

Quant aux villes du centre de l'Italie, elles étaient restées en retard ; l'esprit de liberté qui avait soufflé sur les côtes avait bien passé sur Florence, sur Milan, sur Pérouse et sur Arezzo ; mais ces villes n'avaient point de mer, c'est-à-dire l'immensité devant elles. Elles ne pouvaient lancer leurs vaisseaux sur la plaine que laboure le vent, et, comme les lions de marbre qui roulent une boule sous leur griffe, l'empire étendait son ongle sur elles.

Occupons-nous particulièrement de Florence, puisque c'est à cette ville que se rapportent les événements que nous allons raconter.

Lorsque Sylla, qui conquérait l'Italie au profit de Rome, en fut à l'Étrurie, seul pays qui, jusqu'alors eût échappé aux colonies et aux lois agraires, seul pays dont les laboureurs fussent restés libres, il s'arrêta, entre deux massacres, dans une charmante vallée qu'arrosait un fleuve au doux nom et y fonda une ville à laquelle il donna ce mystérieux nom de Rome que les patriciens avaient seuls le droit de prononcer : *Flora*.

De là Florentia ; de là Florence.

Deux des trois grands poètes qui font la trinité littéraire du monde sont nés sur cette féconde terre d'Étrurie :

Virgile, à Mantoue ;

Dante, à Florence.

C'est de cette province que Machiavel dit : « Elle semble née pour ressusciter les choses mortes. *Para nata a resuscitare le cose morte.* »

La ville de Sylla, la future patrie des Médicis, de Boccace, de Machiavel, de Guicciardini, d'Améric Vespuce, de Cimabue, de Brunelleschi, d'André del Sarto et de Léon X, fut prise et reprise par Totila et Narsès, ruinée par tous deux : Charlemagne la releva en 781.

Enfin, et pour préparer sa liberté, Godefroy de Lorraine, marquis de Toscane, et sa femme Béatrix mouraient l'un en 1070, l'autre en 1076, laissant la comtesse Mathilde, leur fille, héritière du plus grand fief qui eût jamais existé en Italie. Mariée deux fois, la première avec Godefroy le jeune, la seconde avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux, et mourut sans héritier, laissant tous ses biens à la chaire de saint Pierre.

Aussitôt Florence prit exemple sur Venise, Pise et Gênes ; elle s'érigea en république, donnant l'exemple qu'elle avait reçu de Sienne, de Pistoie et d'Arezzo.

C'était l'époque où l'Italie était divisée en deux grandes factions :

La faction guelfe ;

La faction gibeline.

Disons en deux mots quels principes ces deux factions représentaient.

En 1073, le moine Hildebrand avait été élu pape et était monté sur le trône du saint-siège en s'imposant le nom de Grégoire VII.

L'empereur Henri IV régnait alors en Allemagne.

Grégoire VII était un homme de génie, représentant le véritable esprit de l'Église, c'est-à-dire la démocratie.

Il jeta les yeux sur l'Europe et partout y vit poindre le peuple comme le blé en avril. Il comprit que c'était à lui, le successeur de saint Pierre, de recueillir cette moisson de liberté semée par la parole du Christ ; et, pour émanciper les peuples dont il était le représentant, il résolut de commencer par l'émancipation du pontificat.

En conséquence, en 1076, il publia une décrétale qui défendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle.

De ce jour, la chaire pontificale fut placée au même étage que le trône de l'empereur, et, si la noblesse eut son César, le peuple aussi eut le sien.

Jamais hasard, fatalité ou providence, n'avait mis en face l'un de l'autre deux adversaires d'une plus tenace volonté.

Henri IV répondit à la décrétale par un rescrit, et un ambassadeur vint en son nom, à Rome, ordonner au souverain pontife de déposer la tiare, et aux cardinaux de se rendre à la cour afin de désigner un autre pape.

La guerre était declarée entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

Grégoire VII répondit à la manière de l'Olympien : il lança sa foudre.

Henri IV rit de l'excommunication.

En effet, les forces des deux lutteurs semblaient bien inégales.

Henri III avait légué à son fils un immense patrimoine : la toute-puissance féodale en Allemagne, ce pays de la féodalité ; — sur l'Italie, une influence que l'on croyait irrésistible : la prétention de faire et, par conséquent, de défaire les papes.

Grégoire VII n'avait rien, pas même Rome, pas même l'Église, qu'il venait de mettre tout entière contre lui en décrétant le célibat des prêtres, et, sinon en faisant, du moins en laissant mutiler ceux qui avaient voulu conserver leur femme ou leur concubine.

Mais là où le pouvoir visible manquait, il était soutenu par un pouvoir invisible, — le sentiment public.

Chassé de partout, il fuyait en triomphateur. Mais, à l'heure de son agonie, le triomphateur n'eut pas une pierre à mettre sous sa tête, et il mourut en disant ces paroles, qui ressemblent bien aux derniers mots de Brutus :

— J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs dans l'exil. — *Dilexi justitiam, et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.*

Mais l'excommunication portait ses fruits. Les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et comme, dans sa violence, Henri IV avait dépassé ses droits, qui s'étendaient à l'investiture, mais s'arrêtaient à la nomination, ils le menacèrent de le déposer, du même droit dont ils l'avaient élu, si, du jour où ils prenaient cette délibération, en un an, il ne s'était pas réconcilié avec le saint-siège.

Il fallut obéir. — L'empereur apparut en suppliant aux portes de Rome, sans soldats, sans drapeau, sans armure, vêtu de la robe de pèlerin, les reins ceints d'une corde et les pieds nus. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le regardèrent passer, et, voyant de près quel être faible c'était qu'un empereur sans sceptre et sans glaive, elles se délièrent de leur serment vis-à-vis de lui.

Henri IV, presque seul, en chemise, les pieds nus, resta trois jours sur la neige, dans les cours du château de Canossa ; au bout de trois jours, le pape consentit à le recevoir.

Le lendemain, les deux grandes puissances qui se partageaient le monde, le pape et l'empereur, communiaient à la même table, Grégoire priant le Seigneur de changer le pain en poison, s'il était coupable.

Le vicaire de Dieu en appelait au jugement de Dieu.

L'empereur revint en Allemagne. Là, il oublia et la promesse qu'il avait faite, et le pain sacré qu'il avait partagé avec son ennemi. Il créa un antipape, Clément III, battit les princes allemands qui l'avaient menacé de le déposer, repassa les Alpes, en vainqueur cette fois, et prit Rome.

Mais alors la malédiction du Seigneur, comme si elle eût voulu venger son pontife, s'attacha au vieil empereur. Son fils aîné Conrad, qu'il avait fait nommer roi des Romains, se souleva contre lui.

Henri IV le fit déposer et lui donna pour successeur son second fils.

Mais l'esprit de rébellion était entré dans la famille impériale. Ce second fils, qui se nommait Henri, se souleva à son tour, et, plus heureux ou plus malheureux que son frère, fit son père prisonnier.

Alors les évêques restés purs de simonie arrachèrent au vieillard couronne, sceptre et vêtements royaux. Son fils lui-même leva la main sur lui, et lui arracha ce cri, non moins pitoyable que celui de César :

« Sitôt que je le vis, touché jusqu'au fond du cœur de douleur et d'affection paternelle, je me jetai à ses pieds, le suppliant, le conjurant au nom de son Dieu, de sa foi, du salut de son âme, lors même que mes péchés auraient mérité que je fusse puni de la main du Seigneur, de s'abstenir, lui du moins, de souiller à mon occasion son âme, son honneur et son nom ; car jamais aucune loi divine n'a établi les fils vengeurs des fautes de leurs pères. »

Cette prière, qui eût fléchi l'ennemi le plus acharné,

s'émoussa sur le cœur d'un fils ; dépouillé de tout, même de ses vêtements, en proie au froid et à la faim, Henri vint à Spire, frappa à la porte de l'église de la Vierge, qu'il avait bâtie, demandant à y être nourri comme clerc, s'appuyant sur ce qu'il savait lire et chanter au lutrin.

Mais les moines le chassèrent en le menaçant, et il s'en alla mourir de misère à Liège, où la terre fut refusée à son corps, et où il resta cinq ans sans sépulture dans une cave.

Ainsi, tous deux, empereur et pape, représentants de la grande lutte qui a divisé depuis si longtemps, et qui si longtemps encore divisera le monde, mouraient en exil, loin du trône qu'ils avaient occupé, l'un à Liège, l'autre à Salerne.

Eh bien, c'est de cette querelle entre la couronne et la tiare que naquirent les deux grandes factions qui désolèrent l'Italie. Ceux qui se déclarèrent pour le pape, c'est-à-dire pour le peuple, prirent le nom de *guelfes*, de Henri le Superbe, duc de Saxe, neveu de Guelfe II, duc de Bavière. Ceux qui suivirent le parti de Henri IV, c'est-à-dire de la noblesse, prirent le nom de *gibelins*, de Conrad, fils de Frédéric de Hohenstauffen, duc de Souabe, seigneur de *Wiblingue*.

Florence, comme les autres villes, se divisa en deux partis, et ce sont, comme dit Dante, les querelles de ces deux partis qui teignirent en rouge les eaux de l'Arno, et firent son lis blanc couleur de pourpre.

Et maintenant un dernier mot sur cette Italie, fille de la Grèce, mère de la France, à laquelle nous devons tous nos enseignements d'art, de guerre et de politique.

L'Italie, au moment où tous les autres peuples avaient une architecture religieuse, avait déjà — consignons ce fait, il est significatif à l'endroit de l'esprit italien, — l'Italie avait déjà une architecture civile.

Pontifex, dont nous avons fait pontife, signifie, au mot à mot, bâtisseur de ponts.

La plupart des monuments de l'Italie, presque tous les monuments étrusques, étaient des ponts, des aqueducs, des tombeaux ; — les temples, jusqu'au XVe siècle, n'ont tenu que le second rang en Italie. — La plus grande dépense de Pise ne fut faite ni pour son baptistère, ni pour son dôme, — elle fut faite pour son Campo Santo, — c'est-à-dire pour son cimetière.

Les [illegible] étaient mieux logés dans leurs tombeaux que Dieu dans son église.

Quand Galeas Sforza voulut fermer les voûtes de son dôme, les architectes italiens furent insuffisants, — il fallut en faire venir de Strasbourg.

Autre chose à remarquer dans la formation des sociétés italiennes : c'est que l'individualité y est plus puissante que chez aucun autre peuple. L'Italien, qui ne se donne pas à Dieu sans conditions, se donne encore bien moins à l'homme. Pendant trois siècles, l'Italie présente l'image de la féodalité ; mais jamais elle n'est la féodalité même. Elle a des châteaux forts, de puissants coursiers, de magnifiques armures ; mais elle n'a pas, comme la France, l'inféodation de l'homme à l'homme. L'héroïsme italien vise plus haut, il se dévoue à une idée, et, une fois qu'il s'est dévoué à cette idée, il meurt pour elle, et meurt admirablement.

Qu'était-ce que Henri IV, auquel se dévouèrent les gibelins ? Une idée.

Qu'était-ce que Grégoire VII, auquel se dévouèrent les guelfes ? Une idée.

Seulement, nous l'avons dit, l'une représentait l'aristocratie, l'autre la démocratie.

Le génie italien est passionné mais sévère. Il n'admet pas, comme tout autre à tous, l'aventureuse recherche de périls inutiles : son poème chevaleresque est, comme celui de Cervantes, une satire de la chevalerie. — Il y a bien aussi Torquato Tasso, génie mélancolique ; — mais Torquato Tasso passa pour fou, et demandez aux Italiens lequel ils préfèrent de *Roland furieux* ou de *la Jérusalem délivrée*, neuf sur dix vous répondront : *Roland furieux*.

Même remarque à faire pour l'architecture et pour la peinture. Peu de paysages, comme il y a peu de poésie descriptive. Partout, même à la campagne, le monde artificiel de la ville, tant la vieille cité étrusque ou romaine vit encore dans l'Italie moderne. Les murailles élevées autour de lui par la nature, les limites tracées autour de lui par des fleuves innavigables, ne suffisent pas encore à l'Italien du centre. S'il quitte son palais de marbre, ce n'est point pour aller chercher l'ombre des arbres, les tapis de mousse, le murmure d'un ruisseau libre dans son cours ; c'est pour troquer ce palais de marbre contre des villas et des jardins de pierre aux eaux encaissées dans des bassins carrés. Voyez aux deux bouts de l'Italie, l'Isola Bella et la villa d'Este, c'est un texte du caractère cyclopéen qui se retrouve non seulement dans les murs de Volterra, mais dans les sombres masses du palais Strozzi et du palais Pitti, et si, passant de l'architecture à la peinture, vous cherchez bien, vous trouverez la ligne roide de l'art étrusque dans Giotto, dans Raphaël et jusque dans Michel-Ange. Dans l'école florentine, et, par conséquent, dans l'école romaine, la figure de l'homme affecte presque toujours la sévérité, même la sécheresse architecturale, et la chose se comprend dans des contrées où la charrue est encore la même que celle décrite par Virgile, où les bestiaux, comme du temps où le poète de Mantoue regardait ses grands bœufs ruminants, sont encore nourris, non pas d'herbe, mais de feuillage, et renfermés dans des parcs, de peur qu'ils ne blessent la vigne et les oliviers.

Au nord seulement, le colon vénitien et la grâce lombarde consentent à humaniser l'homme.

Tout est savant et mathématique en Italie. Avant qu'il obtienne son droit de bourgeoisie, un mot est débattu pendant des années à l'académie de la Crusca. [illegible] autrement pédante et roide que la nôtre, sa littérature moderne manque du langage familier, parce que les savants n'ont point permis à beaucoup de mots d'entrer dans la langue. On dit encore aujourd'hui, — *tirer à pierre*, — *tirer à scaglia*, — au lieu de *tirer à mitraille*.

C'est surtout dans la tactique militaire que cet esprit systématique est visible. Entre les mains des condottieri italiens, la guerre est devenue une science dont Montecuculli a posé les principes. En Italie, les peintres et les architectes sont naturellement des ingénieurs civils et militaires. Léonard de Vinci invente des machines d'irrigation et de dynamique ; Michel-Ange s'enferme dans Florence et la défend contre les Espagnols. Les deux plus grands capitaines du monde, dans l'antiquité et dans les temps modernes, appartiennent à l'Italie :

César et Napoléon.

On dit, pour s'expliquer les malheurs et la chute de l'Italie : l'Italie a changé. — C'est, pour les uns, une erreur ; — il y a des hommes [illegible] ; — c'est pour les autres un mensonge. Nul pays, au contraire, n'a moins changé que l'Italie ; chaque province y est restée fidèle à son antique génie. Nous avons déjà dit que Florence était restée étrusque. Naples est toujours grecque : les Napolitains sont toujours bruyants, toujours parleurs, toujours musiciens. Ils n'ont pas oublié que, du temps de Néron, il y avait des combats de musique à Naples. L'improvisateur du Môle fait toujours foule, qu'il se nomme Stau ou Sgrinei ; — les *filosofi* de Venise sont les *litterati* en plein vent de l'antiquité ; les anneaux et les colliers des femmes de Rome sont les anneaux et les colliers retrouvés à Pompéi, et l'aiguille d'or qu'elles portent dans les cheveux est la même dont Fulvie a percé la langue de Cicéron, et Poppée, crevé les yeux d'Octave.

Et Rome, dira-t-on qu'elle a changé ? Dira-t-on que son peuple grave et rêveur, qui semble, drapé dans ses lambeaux, être descendu de la spirale Trajane, ne soit pas le *civis romanus* ? Où avez-vous vu le Romain faire œuvre, service ? Non, sa femme elle-même se refuserait à recoudre les déchirures de son manteau, qu'il discute sur le forum et juge au Champ de Mars. — Qui répare les routes ? L'homme des Abruzzes. Qui porte les fardeaux ? Les Bergamasques ; comme autrefois, le Romain mendie, mais mendie, pour ainsi dire, en maître. Dites qu'il est resté féroce, — soit, — mais ne dites pas qu'il est devenu lâche. — Dans aucun pays le couteau ne tient moins à la gaine qu'à Rome.

Le cri de fête du Romain était : « Les chrétiens aux lions ! » Son cri de carnaval est aujourd'hui : « Mort au seigneur abbé ! Mort à la belle princesse ! »

Finissons-en donc, une fois pour toutes, avec ces ridicules déclamations sur la mollesse italienne. Nous l'avons déjà dit : l'Italien ne se dévoue pas aux hommes, mais aux idées.

Prenons le plus calomnié de tous les peuples italiens, sous ce rapport ; prenons le Napolitain. — Il fuit avec Ferdinand, il fuit avec Murat, il fuit avec François, et François dit à son fils qui vient de mourir, et qui était un grand changeur d'uniformes : *Vestite li come volete, fuggiranno sempre*. — Vêtus de blanc, vêtus de rouge, ils fuiront toujours.

Oui, ils fuiront toujours s'ils suivent Ferdinand à Rome, s'ils suivent Murat à Tolentino, s'ils suivent Pepe aux Abruzzes, — ils fuiront parce que [illegible] l'homme qu'ils suivent, parce qu'ils ne savent pas pourquoi ils suivent cet homme, parce que cet homme ne leur représente pas une idée, ou, s'il leur en représente une, il leur en représente une contraire et antipathique.

Mais lorsque les Napolitains se battent pour leur idée, voyez comment ils se battent.

Championnet est aux portes, [illegible] pas entrer à Naples. Qui défend Naples ? Les lazzaroni. Quelles sont les armes des défenseurs de Naples ? Des piques et des bâtons.

Et quand Championnet est forcé de se retirer devant une armée de paysans, conduite par un cardinal, quand le salaire du bourreau ne se paye plus à la tête, mais en masse, tant il tombe de têtes, — voyez comme on meurt à Naples.

C'est Caracciolo qui commence, — l'amiral Caracciolo, le héros en cheveux blancs. — Il se promène sur le pont de sa *Minerve*, en attendant le jugement de Nelson, et tout en se promenant, démontre à un jeune officier la supériorité

de la construction des bâtiments anglais sur les bâtiments napolitains.

Au milieu de la démonstration, on l'interrompt pour lui lire son jugement. Ce jugement le condamne à être pendu ; vous comprenez bien, ce n'est pas seulement la mort, c'est une mort infamante. — Il écoute la lecture d'un visage serein, et, sans la moindre altération de voix, se retournant vers le jeune homme :

— Je disais donc, continue-t-il, que la grande supériorité des bâtiments anglais sur les nôtres tient à ce qu'ils portent sur l'eau beaucoup moins de bois et plus de toile.

Dix minutes après, son corps se balançait à une vergue, comme celui du dernier pirate d'Alger ou de Tunis.

Une junte royale fut établie et demeura en permanence.

Elle était chargée d'absoudre ou de condamner à mort.

L'arrêt rendu était exécuté le jour même.

Elle siégeait à un deuxième étage et était présidée par un misérable nommé Speziale.

Nicolo Palemba comparait devant lui.

— Nomme tes complices, lui dit Speziale, ou je t'envoie à la mort.

— A la mort, répondit Nicolo Palemba, j'irai bien sans toi.

Et échappant à ses deux gendarmes, il s'élance par une fenêtre ouverte à cause de la chaleur, et se brise la tête sur le pavé.

— Quelle était ta profession sous le roi Ferdinand? demande Speziale à Cirillo.

— Médecin, lui répondit celui-ci.

— Sous la République, qu'es-tu devenu ?

— Représentant du peuple.

— Et devant moi, maintenant, qu'es-tu ?

— Devant toi, lâche ! — un héros.

Cirillo et Pagano, condamnés à être pendus, sont conduits à la même potence. Au pied du gibet, ils se disputent à qui mourra le premier ; comme aucun d'eux ne veut céder son tour à l'autre, ils tirent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Cirillo, met la courte paille entre ses dents et monte à l'échelle infâme, le sourire sur les lèvres, la sérénité sur le front.

Il va sans dire que Cirillo y monte à son tour, et meurt non moins héroïquement que Pagano.

Hector Caraffa est condamné à avoir la tête tranchée ; il arrive sur l'échafaud ; on s'informe s'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, répond-il, je désire être guillotiné à l'envers, pour voir tomber le fer de la guillotine.

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être couché sur le ventre.

Eleonora Pimentele, — une femme admirable, — coupable d'avoir, pendant la République, rédigé le *Moniteur Parthénopéen*, est condamnée à être pendue. Par un obscène raffinement de cruauté, sa potence, à elle, est du double de la hauteur des autres.

Au pied du gibet, espérant qu'elle va demander sa grâce, Speziale lui dit :

— Exprime un désir, et j'ai ordre de t'accorder ce que tu demanderas.

— Alors, répond-elle, fais-moi donner un caleçon.

J'allais dire : Une Spartiate du temps de Léonidas, une Romaine du temps de Cincinnatus, n'eussent pas répondu mieux ; mais j'oubliais que la pudeur est une vertu chrétienne.

N'est-ce pas, martyrs, que vous avez tressailli dans vos tombeaux en entendant le canon de la France ?

* * *

Et maintenant, revenons à Florence, où nous avons donné rendez-vous à nos lecteurs.

Alex. DUMAS.

I

SUR LA PLACE DE SANTA-CROCE

Si les ballons eussent été inventés pendant la troisième année du pontificat d'Alexandre Farnèse, inscrit dans la chronologie des souverains pontifes entre Clément VII et Jules III, sous le nom de Paul, et que notre lecteur, vers onze heures du soir, se fût élevé avec nous au-dessus de la ville de Florence, voici ce qu'il eût pu voir pendant la nuit du 2 au 3 janvier 1537.

D'abord, une masse sombre, éclairée en deux ou trois endroits seulement, s'étendant de Santa-Maria della Pace à la porte San-Gallo, et della Zecca au boulevard della Serpe.

Au milieu de cette masse, séparée en deux parties inégales par un large ruban de moire argentée qui n'était autre que l'Arno, il eût distingué, comme deux léviathans nageant l'un près de l'autre parmi des vagues de maisons, les deux plus gigantesques monuments de Florence, sortis tous deux des mains d'Arnolfo Dilapo : la cathédrale de Sainte-Marie des Fleurs et le palais de la Seigneurie, aujourd'hui connu sous le nom du Palais-Vieux.

Près de la place della Santa-Trinità, au coin de la via de Legnaoli et de la via de Cipolle, semblable à un immense tombeau et plongé dans la plus profonde obscurité, il eût, à sa massive architecture, reconnu le palais Strozzi, avec ses anneaux de fer, ses bras de fer, ses portes de fer.

Les trois points éclairés étaient :

D'abord, la place du Dôme, où les soldats du duc Alexandre, mélange de sbires de tous les pays, et particulièrement espagnols et allemands, mangeaient joyeusement, aux portes des cafés, comme c'est l'habitude à Florence, l'argent d'une gratification qui leur avait été distribuée le jour même, au nom du duc Alexandre, par leur chef Alexandre Vitelli, dont le père Paul Vitelli avait, deux ans auparavant, été tué dans une émeute populaire ; et, tout en buvant et chantant, insultaient les rares habitants attardés que leurs affaires ou leurs plaisirs, — leurs affaires plutôt, car les plaisirs étaient rares à cette époque, — forçaient de traverser, dans un sens ou dans un autre, la place de Sainte-Marie des Fleurs.

Puis la petite rue del Garofano, près de Santa-Maria-Novella, où le cardinal Cibo donnait une sérénade à Laura di Feltro, courtisane fort en renom à cette époque, et qu'il avait à prix d'or enlevée à Francesco Pazzi ; — générosité qui, du reste, n'altérait aucunement sa fortune particulière, cet or venant, disait-on, du duc Alexandre, auquel en l'absence de son mari le complaisant cardinal avait livré sa belle-sœur, la marquise de Cibo.

Enfin le troisième point lumineux au milieu de la masse sombre était la porte San-Ambrosio, où quelques bandits brûlaient et pillaient la maison de Ruccellai, un des plus illustres bannis de l'époque.

Partout ailleurs régnaient le silence et l'obscurité.

Cependant, si, durant un de ces courts instants où la lune glissait entre deux nuages, les regards de notre observateur aérien se fussent abaissés vers la piazza de Santa-Croce, il eût, à la lueur d'un des rayons fugitifs de l'astre à la face pâle, reconnu d'abord le couvent, vaste parallélogramme s'ouvrant sur la place.

Puis, au coin de la rue del Diluvio, un puits avec une de ces magnifiques armatures en fer qui, à cette époque, faisaient souvent des objets les plus vulgaires une œuvre d'art. Ce puits, en effet, était un caprice d'un riche citoyen de Florence, nommé Seggio Caporano, qui l'avait fait creuser devant sa maison, dans un double but d'ornement et d'utilité.

Enfin, au sommet d'un grand mur à créneaux s'étendant de la via de Corchi à la via Torta, un homme assis les jambes pendantes, ayant une échelle de corde à sa portée, et perdu dans l'ombre des grands arbres verts qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la muraille.

La seule lumière qu'il eût remarquée sur toute la place, était la lampe brûlant devant la niche d'une madone située à l'angle du couvent donnant sur la via del Pepe.

Minuit sonna lentement à l'horloge du Palais-Vieux.

L'homme assis sur le haut de la muraille venait de compter les vibrations retentissantes du timbre avec une attention qui prouvait le peu de distraction qu'il prenait à sa faction sans doute forcée, lorsqu'un autre homme, faisant retentir les dalles sous les talons ferrés de ses bottes et le froissement de ses éperons, déboucha par la rue del Diluvio et s'avança vers la porte du couvent.

Il allait frapper à cette porte, lorsque le factionnaire placé au sommet de la muraille, et qui l'avait suivi des yeux avec une grande attention, mais qui probablement ne l'avait reconnu qu'à sa décision bien arrêtée d'entrer dans le couvent, fit entendre un sifflement modulé de telle façon qu'il n'y avait point à douter que ce sifflement ne fût un appel.

En effet, l'homme se retourna, et le sifflement s'étant fait entendre une seconde fois avec les mêmes modulations, il laissa retomber le marteau sans bruit et s'avança vers le point où l'appel s'était fait entendre.

Mais la lune, sortie un instant des nuages, y était rentrée, et ce fut au toucher de l'échelle de corde plutôt qu'à la vue de son compagnon qu'il s'orienta et reconnut celui à qui il avait affaire.

Alors, à voix basse, et rapprochant ses deux mains de sa bouche :

— Est-ce toi, le Hongrois ? demanda-t-il.

— Moi-même, répondit celui qu'il interrogeait.

— Et par quel hasard es-tu perché comme un hibou au

haut de ce mur, au lieu d'être avec le duc au couvent de Santa-Croce?

— Le duc n'est point au couvent de Santa-Croce, répondit celui qui avait été désigné sous le nom du Hongrois; il est chez la marquise Cibo.

— Et par quel hasard chez la marquise, au lieu d'être au couvent? demanda le dernier venu.

— Attends un peu que je te raconte les affaires de monseigneur du haut en bas d'un mur de quinze pieds... Monte ici, et tu sauras ce que tu désires savoir.

L'invitation était à peine faite, que celui auquel elle s'adressait, s'accrochait à l'échelle de corde, et, avec une agilité indiquant l'habitude qu'il avait de ces exercices, arrivait à la hauteur du Hongrois.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-il.

— La chose du monde la plus simple. La mort d'une religieuse avait mis toute la communauté en révolution. Fra Leonardo était là, de sorte que la bonne abbesse, tout en remerciant monseigneur de l'honneur qu'il avait eu l'intention de lui faire, l'a prié de repasser un autre jour, ou plutôt une autre nuit...

— Et Son Altesse s'est contentée de cela?

— Son Altesse voulait faire jeter à la porte et la morte et le moine qui la veillait; mais en bon catholique que je suis, je lui ai glissé à l'oreille que mieux valait laisser les religieuses tranquilles et aller faire une surprise à la belle marquise Cibo. « Tiens! a-t-il répondu, c'est vrai; je l'avais oubliée, cette pauvre marquise... » Et comme il n'y avait que la place à traverser, il a traversé la place.

— Mais le duc ne s'est pas amusé à monter par ton échelle?

— Non, par ma foi! Le marquis est absent, et il est entré bravement par la porte. C'est Lorenzino qui aime mieux deux sûretés qu'une, qui m'a posté ici en cas d'accident.

— Je reconnais là notre mignon... toujours prudent

— Chut, Jacopo! dit le Hongrois.

En effet, on entendait un bruit de pas venant du côté de la rue des Malcontents.

Non seulement Jacopo se tut, mais encore il remit son masque.

Ce bruit était causé par deux hommes enveloppés de grands manteaux, qui bientôt apparurent au coin du couvent, passèrent sans s'arrêter devant les rues del Pepe et della Fogna, et coupèrent diagonalement la place pour entrer dans la rue Torta.

— Sonne avec précaution, dit un des deux hommes à l'autre, afin que les voisins ne nous entendent pas.

— Inutile, dit celui à qui on faisait cette recommandation, j'ai la clef.

— Alors tout va bien, dit le premier qui avait parlé.

Et tous deux, sans voir ni Jacopo ni le Hongrois, entrèrent dans la rue Torta, où ils disparurent.

— Hein! dit le Hongrois, que veut dire cela?

— Cela veut dire, répondit Jacopo, que voilà deux honnêtes bourgeois qui rentrent chez eux, et que l'un des deux, homme de précaution, a la clef *della casa*.

— Oui, mais la *casa*, quelle est-elle? Descends et regarde un peu où ils entrent. J'ai un soupçon.

— Lequel?

— Descends vite, te dis-je, et regarde.

Jacopo se laissa glisser le long de l'échelle, disparut dans la rue Torta, et un instant après revint tout effaré.

— Eh! le Hongrois!... cria-t-il à voix basse.

— Eh bien?

— Tu ne t'étais pas trompé.

— Comment cela?...

— Ils sont rentrés par la première porte à gauche.

— Au palais Cibo, alors?

— Justement, au palais Cibo...

— *Der Teufel!* murmura le Hongrois.

— Le duc est-il seul? demanda Jacopo.

— Eh non! il est avec son damné cousin, je te l'ai déjà dit.

— Eh! je t'ai renouvelé la question, parce qu'être avec lui ou seul, c'est tout un.

— Tu te trompes... c'est bien pis.

— Si tu courais le prévenir?

— Oui, et que je le dérange inutilement, n'est-ce pas?... Je serais le bienvenu...

— Est-il armé?

— Il a sa cotte de mailles et son épée.

— Bon, alors! Le duc a l'habitude de dire qu'avec sa cotte de mailles et son épée il vaut quatre hommes, et, si j'ai bien vu, ils ne sont que deux?

— Deux seulement.

— Monte ici, que je te dise une chose.

Jacopo reprit sa place auprès du Hongrois.

— Laquelle? demanda-t-il.

Le Hongrois regarda autour de lui et écouta avec la plus grande attention avant de lui répondre.

Puis, à voix si basse, que c'est à peine si Jacopo l'entendit:

— Eh! si c'était lui qui l'eût dénoncé? murmura-t-il.

— Lorenzino? s'écria Jacopo.

— Veux-tu te taire, double brute!

— Oh! mais c'est qu'aussi tu dis des choses...

— Prenons que je n'aie rien dit.

— Non, au contraire... prenons que tu aies parlé, mais seulement explique-moi tes paroles.

— Eh bien!...

Le Hongrois s'interrompit, tendant le cou dans la direction de la maison où venaient de rentrer les deux promeneurs de nuit.

Sa pantomime était si expressive, que son compagnon ne songea point à lui demander la suite de sa phrase et tendit le cou comme lui.

— Alerte! alerte! cria tout à coup le Hongrois.

— Quoi? qu'y a-t-il?...

— On se bat, on se bat...

— Oui... j'entends le froissement du fer...

— On attaque monseigneur... Toi, Jacopo, par la porte de la rue Torta... tu trouveras une pince au bas de l'échelle... Moi par ici... Tenez ferme, monseigneur, tenez ferme... me voilà!...

Et tandis que Jacopo descendait et, armé de la pince, s'élançait dans la rue Torta, le Hongrois, tirant son épée hors du fourreau, disparaissait dans le jardin.

Presque au même instant un homme masqué apparaissait au sommet du mur, donnait, rasé contre les chéneaux, le temps au Hongrois de s'éloigner à portée de vue, descendait alors rapidement l'échelle, courait au puits de Seggio Caporano, tirait de son manteau une cotte de mailles qu'il jetait dans le puits, et revenait au pied du mur, où il écoutait avec anxiété.

Au bout de quelques secondes, un cri comme en pousse un homme frappé à mort se fit entendre... puis le froissement des épées cessa, et tout rentra dans le silence.

— L'un des deux est mort, dit l'homme masqué; mais lequel?...

Le doute ne fut pas long, car à peine avait-il prononcé le dernier mot, que la tête, puis les épaules, puis le torse d'un homme apparurent de l'autre côté de la muraille. Cet homme tenait son épée entre ses dents. En voyant son compagnon qui attendait sur la place, au pied de l'échelle, il s'arrêta, tira son épée de ses dents, la secoua pour en faire tomber le sang, puis, croisant ses bras sur sa poitrine:

— Pardieu! dit-il d'une voix si calme, que l'on n'eût pas dit que cet homme venait de courir danger de mort, tu es un fameux compagnon, Lorenzino!... Deux hommes nous attaquent, et il faut non seulement que je fasse ma besogne, mais encore la tienne!...

— Oh! monseigneur, je croyais que c'était chose convenue une fois pour toutes entre nous, répondit Lorenzino, que j'étais le compagnon de vos fêtes, de vos plaisirs, de vos amours; mais de vos combats, non... de vos embuscades, non... de vos coups d'épée, non, non!... Que voulez-vous! il faut me prendre comme je suis ou me laisser à d'autres...

— Poltron! fit le duc en enjambant la muraille et en commençant de descendre à l'échelle.

— Oui, poltron, répondit Lorenzino, poltron tant que vous voudrez... J'ai du moins sur mes pareils l'avantage de ne point cacher ma poltronnerie, moi. D'ailleurs, ajouta le jeune homme en riant, est-ce que j'ai une cotte de mailles comme la vôtre pour me donner du courage?

Le duc porta vivement ses deux mains à sa poitrine, et son sourcil roux se fronça.

— Tu m'y fais songer, dit-il; je l'ai laissée dans la chambre de la marquise.

Et, en disant ces paroles, il fit un mouvement pour remonter à l'échelle; mais Lorenzino l'arrêta par le pan de son manteau.

— En vérité, dit-il, il faut que Votre Altesse ait le diable au corps!... Comment! pour une misérable cotte de mailles, vous allez vous exposer?...

— Elle en vaut la peine, dit le duc, cédant cependant à Lorenzino et descendant l'échelon qu'il avait déjà monté; jamais je n'en trouverai une qui m'emboîte comme celle-là; elle s'est tellement assouplie à mon corps, que je ne la sentais pas plus qu'un pourpoint de soie ou de zibeline.

— La marquise vous la renverra ou vous la rapportera elle-même. Savez-vous qu'elle sera très belle, la marquise, avec ses habits de deuil?... Lequel des deux avez-vous tué? J'espère bien que c'est le marquis...

— Je crois que je les ai tués tous les deux.

— Le second aussi?

Le duc regarda son épée rouge de sang jusqu'au milieu de la lame.

— Ou il faut, continua-t-il, qu'il ait l'âme chevillée dans le corps. Mais attends... voilà le Hongrois qui va nous donner des nouvelles.

En effet, le Hongrois apparaissait à son tour à la crête du mur

— Eh bien? lui demanda le duc.

— Eh bien, monseigneur, l'un est mort et l'autre ne vaut guère mieux... Votre Altesse veut-elle que je l'achève?

— Non pas... Leur silence en nous attaquant m'inspire

quelques soupçons. Je suis sûr que l'un est le marquis Cibo, mais je crois avoir reconnu l'autre pour Selvaggio Aldobrandini, qui est exilé de Florence par arrêt. Si c'était lui, ce retour ne serait plus un accident, mais pourrait bien être une conspiration. Tu préviendras le bargello de ce qui est arrivé, et tu lui donneras de ma part l'ordre d'arrêter le blessé.

— Maintenant, monseigneur, dit Lorenzino, m'est avis que nous pourrions regagner la via Larga. Un homme tué, un autre blessé dans la même nuit... il me semble que c'est suffisant.

— D'autant plus, dit le Hongrois, que nous n'avons rien de bon à faire ici.

Et le duc s'apprêta à prendre la rue del Diluvio pour gagner la place de Santa Maria Novella, mais le second sbire, qui venait de le rejoindre, l'arrêta.

— Point de ce côté, monseigneur, dit-il; j'entends le pas de plusieurs hommes.

— Et moi aussi, dit le Hongrois.

Et il entraîna le duc vers la rue dei Cocchi.

— Oh! oh! dit le duc, est-ce que, toi aussi, tu as peur, le Hongrois?

— Quelquefois, répondit le sbire. Et vous, monseigneur?

— Moi, jamais, répondit le duc Alexandre. Et toi, Lorenzino?

— Moi, toujours, répondit celui-ci.

Et les quatre hommes, le duc Alexandre en tête, s'enfoncèrent dans la ruelle sombre qui conduisait à la place du Grand-Duc.

II

LE SBIRE MICHELE TAVOLACCINO

Les deux acolytes du duc Alexandre ne s'étaient point trompés : trois hommes s'approchaient en effet de la place de Santa Croce ; seulement, ce n'était point par la rue del Diluvio, mais par celle della Fogna, qui lui était parallèle.

Sans doute, ces trois hommes, enveloppés tous trois de larges manteaux, avaient des motifs pour ne pas être reconnus, car l'un d'eux allongea la tête à l'angle de la rue, examina attentivement la place, et ne se hasarda d'y entrer que lorsqu'il se fut assuré qu'elle était déserte.

C'était le plus âgé des trois ; il marchait en tête des deux autres, qui paraissaient des hommes d'une condition secondaire.

Aussi fut-ce avec un ton de supériorité bien marqué qu'il demanda, en interrogeant l'homme qui le suivait de plus près :

— Il me semble, Michele, qu'il y avait du monde sur cette place ?

— Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, Excellence, répondit celui auquel il s'adressait ; minuit sonnait seulement lorsque nous entrions par la porte San-Gallo. D'ailleurs, ce bruit venait peut-être de ceux à qui Votre Excellence avait donné rendez-vous.

— Oui, cela est possible, répondit le vieillard. Fais le tour par la via Torta, et reviens par celle dei Cocchi, et regarde en passant si tu vois quelque lumière dans le palais Cibo. Je t'attendrai caché dans l'ombre de ce mur.

Celui à qui cet ordre était donné s'éloigna avec le silence et la rapidité d'un homme habitué à l'obéissance passive, et disparut au coin de la via Torta.

Pendant ce temps, le vieillard, qui paraissait, autant par sa stature que par sa physionomie, un homme considérable, fit un signe à son second serviteur, qui obéit non moins rapidement que le premier.

— Matteo, lui dit-il, va chez ma sœur, via degli Alfani ; annonce-lui mon retour, et informe-toi près d'elle si ma fille Luisa est toujours près d'elle. Si, par un motif quelconque, elle a cru devoir s'en séparer, qu'elle te dise où est sa nièce.

— La sœur de Votre Excellence est une dame prudente. [illegible] me voyant de retour [illegible] sans que vous soyez rappelé. Voudra-t-elle me croire et consentira-t-elle à me répondre sans un mot de vous ?

— Tu as raison, dit le vieillard ; attends.

Et s'approchant de la niche de la madone devant laquelle brûlait une lampe, il écrivit quelques lignes au crayon sur une page de ses tablettes, déchira la page et la remit à Matteo.

Si quelqu'un eût été à portée de là, il eût pu voir que celui qui écrivait était un homme de soixante à soixante-cinq ans, robuste, de haute taille, admirablement conservé ; avec des yeux noirs pleins de feu, des cheveux et une barbe grisonnant à peine ; les cheveux coupés court, la barbe laissée à son entier développement.

Matteo prit la rue del Pepe ; le vieillard coupa la place dans toute sa longueur et revint s'abriter à l'ombre du mur tout couvert de lierres dans la sombre verdure desquels il disparut entièrement.

À peine y était-il, qu'un homme qui paraissait jeune et qui débouchait de Borgo dei Greci, traversa diagonalement, à son tour, la place d'un pied léger, alla frapper trois coups à la porte d'une petite maison située entre la via del Diluvio et la via della Fogna ; puis, après avoir frappé ces trois coups à la porte, il frappa trois coups dans ses mains.

À ce double signal, une fenêtre s'ouvrit, une tête de femme passa par l'encadrement, prononça à voix basse quelques paroles auxquelles une réponse fut faite à voix basse aussi ; puis, un instant après, la porte s'ouvrit avec les mêmes précautions que s'était ouverte la fenêtre. Le jeune homme s'élança rapidement dans la petite maison, dont la porte se referma sur lui.

Le vieillard avait suivi des yeux cette petite scène amoureuse et était resté les yeux machinalement fixés sur la porte lorsqu'une voix qui murmurait son nom à son oreille le fit tressaillir.

Il se retourna vivement : celui qui venait de le tirer de sa préoccupation était ce même Michele qu'il avait envoyé à la découverte.

— Tu es resté bien longtemps, lui dit-il ; rapportes-tu quelque nouvelle, au moins ?

— Une seule, mais terrible !

— Parle ! tu sais qu'on peut tout me dire, à moi.

— En rentrant chez lui avec Selvaggio Aldobrandini, le marquis Cibo y a surpris le duc Alexandre. Le duc a tué le marquis et blessé grièvement Selvaggio.

— De qui tiens-tu ces détails ? demanda le vieillard.

— Un peu au-dessus de la porte du marquis, je vis un homme qui se traînait lentement en s'appuyant à la muraille ; je m'approchai de lui ; alors, il se laissa tomber sur une borne en disant : « Si vous êtes un ennemi, achevez-moi ; si vous êtes un ami, aidez-moi. Je suis Selvaggio Aldobrandini. »

— Et toi ?

— Je lui dis alors qui j'étais et à qui j'appartenais, lui offrant de l'aider. Il me demanda mon bras pour le conduire chez messire Bernardo Corsini : ce qui fut vite fait, messire Bernardo Corsini demeurant via del Palaggio. À la porte, il m'a renvoyé près de vous pour vous dire de fuir.

— Et pourquoi fuir ? demanda le vieillard.

— Parce qu'il ne peut plus vous recevoir chez lui, obligé qu'il est lui-même d'aller demander un asile à un autre.

— C'est bien, Michele. Il y a à Florence, sans me compter, trente-neuf Strozzi, c'est trente-neuf portes qui me sont ouvertes ; et fussé-je forcé de me retirer dans mon propre palais, il est assez fort pour qu'on puisse y soutenir un siège contre toutes les troupes du duc Alexandre.

— Plus la maison sera humble, monseigneur, plus vous y serez en sûreté. Songez que vous vous appelez Philippe Strozzi et que votre tête vaut dix mille florins d'or !

— Tu as raison, Michele.

— Ainsi Votre Excellence reste ?

— Oui ; mais, toi qui n'as pas les mêmes raisons que moi pour rester, tu peux partir. Le factionnaire qui nous a laissés passer à la porte San-Gallo ne doit pas encore être relevé : ainsi la retraite t'est facile. Va donc, Michele, je te délie de ta parole.

Mais celui auquel s'adressait Philippe Strozzi secoua la tête d'un air sombre.

— Monseigneur, dit-il, je croyais que Votre Excellence me connaissait mieux. Si vous avez des raisons pour rester à Florence, j'en ai aussi, moi, pour ne pas la quitter. Il faut que la chose pour laquelle je suis venu s'accomplisse.

Puis d'une voix sourde et comme se parlant à lui-même :

— D'ailleurs, si je voulais fuir, ajouta-t-il en étendant la main vers Santa Croce, il sortirait de ce couvent une voix qui m'arrêterait en me criant que je suis un lâche. Merci donc de votre offre, monseigneur ; mais si vous étiez parti, je vous eusse demandé, moi, la permission de rester.

Philippe Strozzi, qu'il eût entendu ou non Michele, ne répondit pas ; il paraissait plongé dans une profonde méditation.

En effet, la position était précaire. Philippe Strozzi, après avoir accepté la nomination du duc Alexandre sans lui faire opposition, s'était plus tard, quand il avait mieux connu le protégé de Clément VII et le gendre de Charles-Quint, éloigné de lui. Puis, dans l'exil, il s'était trouvé naturellement, par ses richesses immenses et par sa haute position, le chef des bannis. Il avait des engagements pris avec le parti républicain, et c'était pour remplir ses engagements en soulevant tout ce qui restait de Guelfes à Florence qu'il était rentré dans la ville avec le marquis Cibo

et Selvaggio Aldobrandini, qui tous deux s'en étaient bannis volontairement.

On a vu comment venaient de se fermer pour lui les deux maisons dans lesquelles il comptait trouver un asile.

Maintenant, où allait-il aller? Un chef de parti ne s'appartient pas à lui seul. Strozzi aux mains du duc Alexandre, les républicains étaient décapités, car Strozzi était non seulement le bras, mais la tête.

Il en était au plus profond de ses réflexions, quand la porte du couvent de Santa-Croce s'ouvrit et donna passage à un moine de l'ordre de Saint-Dominique qui, regagnant son couvent de Saint-Marc, traversa la place et vint droit à la via Torta, à l'angle de laquelle se tenaient Philippe Strozzi et Michele del Tavolaccino.

Au bruit de la porte du couvent et des pas du moine, Philippe Strozzi releva la tête.

— Quel est ce moine? demanda-t-il à Michele.

— Un dominicain, Excellence.

— Il faut que je lui parle.

— Et moi aussi.

En effet, pareil à une statue de pierre, Strozzi se détacha de la muraille et s'avança vers le moine, qui, voyant un homme venir à lui, s'arrêta.

— Pardon, mon père, lui dit Philippe, mais, si je ne me trompe, vous êtes du couvent de Saint-Marc?

— Oui, mon fils, répondit le moine.

— Vous avez connu Savonarole?

— Je suis son disciple.

— Et son souvenir vous est cher?

— Je le vénère à l'égal des saints martyrs.

— Mon père, je suis proscrit, l'asile sur lequel je comptais m'est fermé; ma tête vaut dix mille florins d'or. Je me nomme Philippe Strozzi. Mon père, au nom de Savonarole, je vous demande l'hospitalité.

— Je n'ai que ma cellule, — c'est celle d'un pauvre moine, — mon frère, elle est à vous.

— Mon père, songez-y, je vous amène la proscription sûrement, la mort peut-être.

— Elles seront les bienvenues, venant avec le devoir.

— Ainsi donc, mon père...

— Je vous l'ai dit, ma cellule est à vous. Je vous y précède et vous y attends.

— Cette nuit même, j'irai frapper à la porte du couvent.

— Vous demanderez fra Leonardo.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Fra Leonardo allait continuer sa route, lorsque Michele l'arrêta à son tour:

— Excusez-moi, mon père, lui dit-il.

— Que voulez-vous, mon fils? lui demanda le moine.

Michele hésita, passa la main sur son front couvert de sueur, puis enfin, faisant un effort:

— Au nombre des religieuses qui habitent ce couvent, dit-il, n'en est-il pas une qui s'appelle...?

Et il s'arrêta, hésitant de nouveau.

— Avez-vous oublié son nom? demanda le moine.

Michele sourit tristement.

— J'oublierais plutôt le mien, dit-il. — Qui s'appelle Nella?

— Qu'étiez-vous à la pauvre enfant, mon fils? demanda le moine. Étiez-vous son parent, son ami, ou n'étiez-vous pour elle qu'un étranger?

— J'étais...

Michele rassembla tout son courage.

— J'étais son frère, dit-il.

— Alors, mon fils, répliqua le moine avec une solennité pleine de douceur, priez pour votre sœur, qui est au ciel...

— Morte! s'écria Michele d'une voix étranglée.

— Ce matin, acheva le moine.

Michele baissa la tête, comme si le coup eût été trop lourd pour être supporté; mais, au bout d'un instant, relevant la tête:

— Seigneur, Seigneur, dit-il, vous êtes grand et miséricordieux, après l'agitation de la terre, la tranquillité d'en haut; après la douleur d'un jour, la béatitude infinie. — Pourrais-je voir Nella, mon père?

— On transporte cette nuit son corps au couvent de la Santissima Annunziata, où elle a demandé à être enterrée. Vous pourrez la voir au moment où elle sortira du couvent.

— Et croyez-vous quelle sorte bientôt?

— Tenez, la voilà.

— Merci.

Michele prit la main du moine et la baisa. Celui-ci jeta un dernier regard à Strozzi, lui fit un signe de la main comme pour lui dire qu'il l'attendait, et s'éloigna par la via Torta.

En effet, comme l'avait dit fra Leonardo, les portes du couvent de Santa-Croce s'ouvraient à deux battants et une longue file de pénitents portant des torches apparaissait sous les voûtes. Quatre d'entre eux, marchant entre les deux files sinistres et lumineuses, soutenaient sur leurs épaules le corps d'une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, couchée sur un catafalque tout semé de fleurs; son front était couronné de roses blanches, et son visage découvert indiquait, malgré sa pâleur, qu'elle avait été d'une suprême beauté.

En la voyant paraître, Michele poussa un gémissement si profond et si douloureux, que le cortège s'arrêta.

— Frères, dit Michele, une prière?

Il se fit un silence qui indiquait à la fois l'intérêt et l'étonnement.

Michele reprit.

— Déposez un instant ici le corps de cette jeune fille. — O mes frères! il renferme le seul cœur qui m'ait jamais aimé dans ce monde; et je voudrais, maintenant qu'il a cessé de battre, le remercier une dernière fois de son amour.

Les pénitents déposèrent le cercueil à la porte du couvent et s'écartèrent pour laisser Michele s'approcher de lui.

Celui-ci s'avança au milieu du cercle formé par les torches et s'agenouilla pieusement devant le catafalque.

Puis, s'inclinant vers la morte:

— N'est-ce pas, pauvre enfant, lui dit-il, que ton agonie a été moins douloureuse que ne l'a été ton existence? N'est-ce pas que la mort, si redoutée des uns, n'est pour les autres qu'une pâle et froide amie, qui nous berce dans ses bras comme une bonne mère et qui nous couche doucement dans ce lit éternel qu'on nomme le tombeau? N'est-ce pas qu'au lieu de te pleurer, je fais bien, pauvre enfant, de remercier le Seigneur, qui te rappelle à lui?... Adieu donc, Nella! adieu donc pour la dernière fois. — Je t'aimais, pauvre fille de la terre! je t'aime toujours, bel ange du ciel!

— Adieu, Nella!... Vivante ou morte! j'étais revenu pour te venger. Dors tranquille, je ne te ferai pas attendre!

Alors, se courbant de plus en plus sur le cadavre, Michele déposa un baiser sur son front glacé, puis, se relevant:

— Et maintenant, merci, mes frères, dit-il; vous pouvez rendre ce beau lis à la terre d'où il est sorti. Tout est fini, et je remets le corps et l'âme entre les mains du Seigneur.

Puis, les bras croisés sur sa poitrine et la tête baissée, Michele del Tavolaccino alla s'agenouiller devant la Madone.

Les pénitents rechargèrent sur leurs épaules le corps de la jeune fille, et le funèbre cortège, s'éloignant par la rue del Diluvio, laissa de nouveau la place silencieuse et obscure, sinon déserte.

En effet, trois personnes y stationnaient encore.

Philippe Strozzi, appuyé aux ornements de fer du puits de Seggio Caporano; Michele del Tavolaccino, agenouillé devant la madone, et Mattéo, qui s'était arrêté devant la porte du couvent, attiré par l'étrangeté d'un spectacle qui lui avait fait oublier un instant la mission dont son maître l'avait chargé.

III

PHILIPPE STROZZI

Cette mission, Philippe Strozzi lui-même semblait l'avoir oubliée, tant lui avait causé d'émotion la scène qui venait de se passer sous ses yeux.

Aussi, quand Mattéo, après avoir sondé les ténèbres du regard, eut vu une forme humaine, qu'il reconnut pour celle de son maître, se dessiner sur la légère armature du puits, et qu'il s'approcha de Philippe Strozzi, ce ne fut point de sa fille qu'il lui parla d'abord; non...

— Connais-tu cette religieuse? lui demanda-t-il.

— Si je la connais?... oui, Excellence, répondit Mattéo avec un soupir; c'est la propre fille de mon compère, le vieux Nicola Lapo, le cardeur de laine. Je me rappelle qu'il y a un an ou deux le bruit courut à Florence que le duc Alexandre l'avait fait enlever de chez son père, et que, quelques jours après sa disparition, elle était entrée dans un couvent. Depuis lors, à ce que me disait tout à l'heure un des pénitents, elle n'a cessé de prier et de pleurer, et, ce matin, elle est morte comme une sainte.

— Encore une victime qui va crier vengeance contre toi au trône du Seigneur, duc Alexandre!... Dieu veuille que ce soit la dernière!

Le vieillard fit un signe de croix, secoua la tête comme pour en écarter les pensées étrangères et rentrer tout entier dans les siennes, puis, se retournant vers Mattéo, avec un accent moins sombre et le sourire presque sur les lèvres:

— Eh bien, Mattéo, dit-il, as-tu vu ma sœur?

— Oui, Excellence.

— Et que t'a-t-elle dit? Voyons, parle vite. Ma fille est-elle en bonne santé?

— Elle l'espère, du moins.

— Comment, elle l'espère?

— Comme l'avait pensé Votre Excellence, elle n'a pas pu garder la signora Luiza près d'elle ; quand elle vous verra, elle vous dira pourquoi.

— Mais alors Luiza...?

— Est cachée sur cette place même, dans une petite maison qu'elle habite avec la vieille Assunta, et où votre sœur n'a pas osé la venir voir depuis quinze jours, de peur qu'on ne la suivît.

— Et cette petite maison...? demanda Philippe Strozzi avec un commencement d'inquiétude.

— Est située entre la via della Fogna et la via del Diluvio.

— Entre la via della Fogna et la via del Diluvio !... s'écria le vieillard se rappelant que c'était justement dans cette maison qu'un homme était entré une demi-heure auparavant. Tu te trompes, Mattéo... ce n'est point là l'adresse que ma sœur t'a donnée.

— J'en demande pardon à monseigneur... c'est bien là l'adresse donnée par la signora Capponi ; et, de peur que je ne fisse erreur, elle me l'a donnée non seulement de vive voix, mais encore par écrit.

— Et ma fille habite là seule ? demanda le vieux Strozzi en essuyant son front ruisselant de sueur.

— Seule avec la vieille Assunta.

— Sans autre femme qu'elle ?...

— Sans autre femme.

— Oh ! mon Dieu !...

Et, sentant que les jambes lui manquaient, le vieillard se cramponna aux ornements de fer du puits.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel !... qu'avez-vous, seigneur Philippe ?...

Cette interrogation ramena le vieillard à lui.

— Rien, dit-il, rien, Mattéo... un étourdissement... Va m'attendre sur la place Saint-Marc, en face du couvent des dominicains ; dans un quart d'heure, je t'y rejoins.

— Cependant, Excellence... objecta le vieux serviteur, qui comprenait que quelque chose d'extraordinaire s'agitait dans l'esprit de son maître.

— Va, Mattéo, va ! répéta Philippe avec tant de douceur et de tristesse, que Mattéo s'éloigna sans songer à résister davantage.

Alors Philippe Strozzi s'avança vers la maison d'un pas roide et silencieux comme celui d'un fantôme, résolu d'enfoncer cette porte si elle ne s'ouvrait pas ; mais au moment où il étendait la main vers le marteau, la porte tournait sur ses gonds comme par enchantement, et un homme masqué apparaissait sur le seuil.

Avant que cet homme eût eu le temps de reculer, la main de Philippe Strozzi l'avait saisi au collet, et ces deux interrogations se croisaient :

— Que veux-tu ? demanda l'homme masqué.

— Qui es-tu ? demanda Philippe Strozzi.

— Que t'importe ? répondit l'homme masqué en faisant un effort pour s'arracher de la main de fer du vieillard.

Mais celui-ci, d'un violent effort, l'attirant dans la rue :

— Il m'importe tellement, dit-il, que je veux le savoir à l'instant même...

Et, en effet, d'un mouvement si rapide, que son adversaire ne put ni le prévoir ni s'y opposer, Philippe Strozzi lui arracha son masque.

Comme pour seconder le désir du père outragé, un rayon de lune filtra entre deux nuages et vint éclairer la place de Santa Croce.

Le jeune homme et le vieillard purent donc se reconnaître, et en se reconnaissant ils poussèrent tous deux une exclamation de surprise.

— Philippe Strozzi ! s'écria le jeune homme.

— Lorenzino ! s'écria le vieillard.

— Philippe Strozzi ! répéta le jeune homme, avec un accent de terreur qu'il n'avait pas eu le temps de comprimer. Malheureux ! que viens-tu faire à Florence ?... Ignores-tu donc que ta tête est mise à prix à dix mille florins ?...

— J'y viens demander compte au duc de la liberté de Florence, et à toi de l'honneur de ma fille...

— Si tu n'étais revenu que pour le dernier objet, ce serait chose facile à arranger, mon cher oncle ; car l'honneur de ta fille est aussi intact que si sa mère jalouse l'avait gardée avec elle au fond de son tombeau.

— Lorenzino sort à deux heures du matin de chez ma fille, et Lorenzino dit que ma fille est encore digne de son père !... Lorenzino ment.

— Pauvre vieillard à qui l'exil et le malheur ont fait perdre la mémoire ! dit le jeune homme avec un indescriptible accent de tristesse et de raillerie. Mais as-tu donc oublié une chose, Strozzi ? C'est que tu as épousé Julia Sodarini, la sœur de ma mère ; c'est que Luiza et moi étions destinés l'un à l'autre ; c'est que ta femme, lorsque la sainte créature vivait, ne faisait aucune différence entre moi et tes deux fils Pierre et Thomas. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que j'aie continué à aimer Luiza et que Luiza ait continué de m'aimer, puisque notre amour était approuvé par toi-même ?

Strozzi passa sa main sur son front.

— C'est vrai, murmura-t-il, j'avais oublié tout cela ; mais en faisant un effort, je me rappellerai tout... tout, sois tranquille. Tiens, voilà la mémoire qui me revient... Ecoute... Oui, tu es mon neveu ; oui, ma femme et moi nous vous destinions l'un à l'autre ; oui, nous ne faisions aucune différence entre toi et nos deux autres enfants. Eh bien, Lorenzino, le jour promis est arrivé ; tu as vingt-cinq ans et Luiza en a seize. Proscrit comme je le suis, isolée comme elle l'est, il faut quelqu'un qui l'aime à la fois d'un amour de père et d'époux. Le seul bien que ne m'aient encore enlevé ni la tyrannie ni l'exil, c'est elle ; le seul ange qui prie encore pour moi sur la terre, c'est elle... Eh bien, mon bel ange, mon seul espoir, mon seul bien, je te donne tout cela, Lorenzino, moi pauvre proscrit... Epouse ma fille, rends-la heureuse, et, quel que soit le prix du trésor que je t'aurai donné, non seulement je croirai que nous sommes quittes, mais encore je me dirai ton débiteur.

Lorenzino avait écouté avec une émotion visible tout ce que venait de dire le vieillard. Lorsque Philippe Strozzi lui avait offert la main de sa fille, il avait reculé d'un pas, et, tout chancelant, s'était appuyé à l'un des pilastres soutenant le balcon. Enfin, lorsque le vieillard eut achevé, il garda un instant le silence, comme si les paroles qu'il allait dire ne pouvaient franchir sa gorge, et enfin répondit d'une voix sourde :

— Tu sais bien que ce que tu me proposes là, Strozzi, était possible autrefois, sera peut-être possible dans l'avenir, mais est impossible aujourd'hui.

— Oh ! je connaissais d'avance ta réponse, Lorenzino !... Et pourquoi n'est-ce pas possible, dis ?... Dieu me donne la patience de t'écouter, et je t'écoute...

— Voyons, comment veux-tu que moi, le favori du duc Alexandre, moi, le confident du duc Alexandre, moi, l'ami du duc Alexandre, j'aille justement épouser la fille de l'homme qui, depuis trois ans, conspire ouvertement contre lui ; qui, depuis six ans bientôt qu'il est sur le trône, a essayé de le faire assassiner deux fois, et qui, banni de Florence, la tête mise à prix, y rentre ce soir pour tenter, selon toute probabilité, quelque folie du même genre ?... Car j'appelle folie, comprends bien, Philippe, toute tentative de conspiration qui ne réussit pas ; réussis, et ce que j'appelais folie je l'appellerai sagesse. Epouser ta fille ! épouser Luiza Strozzi !... mais il faudrait que je fusse insensé !...

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria le vieillard, à quoi m'as-tu réservé ?... Et cependant j'irai jusqu'au bout... Lorenzino, tu as tout à l'heure invoqué ma mémoire, et, tu l'as vu, ma mémoire a été fidèle ; laisse-moi à mon tour invoquer la tienne.

— Strozzi, Strozzi, je te préviens que j'ai oublié bien des choses...

— Oh ! s'écria le vieillard, il y en a cependant dont tu dois te souvenir. Adolescent, ce sont les conseils que te donnait ton père ; jeune homme, ce sont les promesses que tu faisais à ton pays...

— Va, Philippe, dit le jeune homme, je te répondrai tout à l'heure.

— Lorenzino, continua le vieillard, un si grand changement a-t-il pu se faire en toi, qu'il n'y ait plus rien de ce qu'il y avait ? que le présent ait dissipé si vite les promesses du passé ? Se peut-il que l'enthousiaste de Savonarole soit devenu le complaisant et le flatteur d'un bâtard de Médicis ?...

— Va, va, répéta Lorenzino ; j'enregistre chacune de tes paroles pour y répondre.

— Se peut-il, continua Philippe, que celui qui à dix-neuf ans faisait la tragédie de *Brutus*, cinq ans après joue, à la cour de Néron, le rôle de Narcisse ?...

— Ou d'Othon...

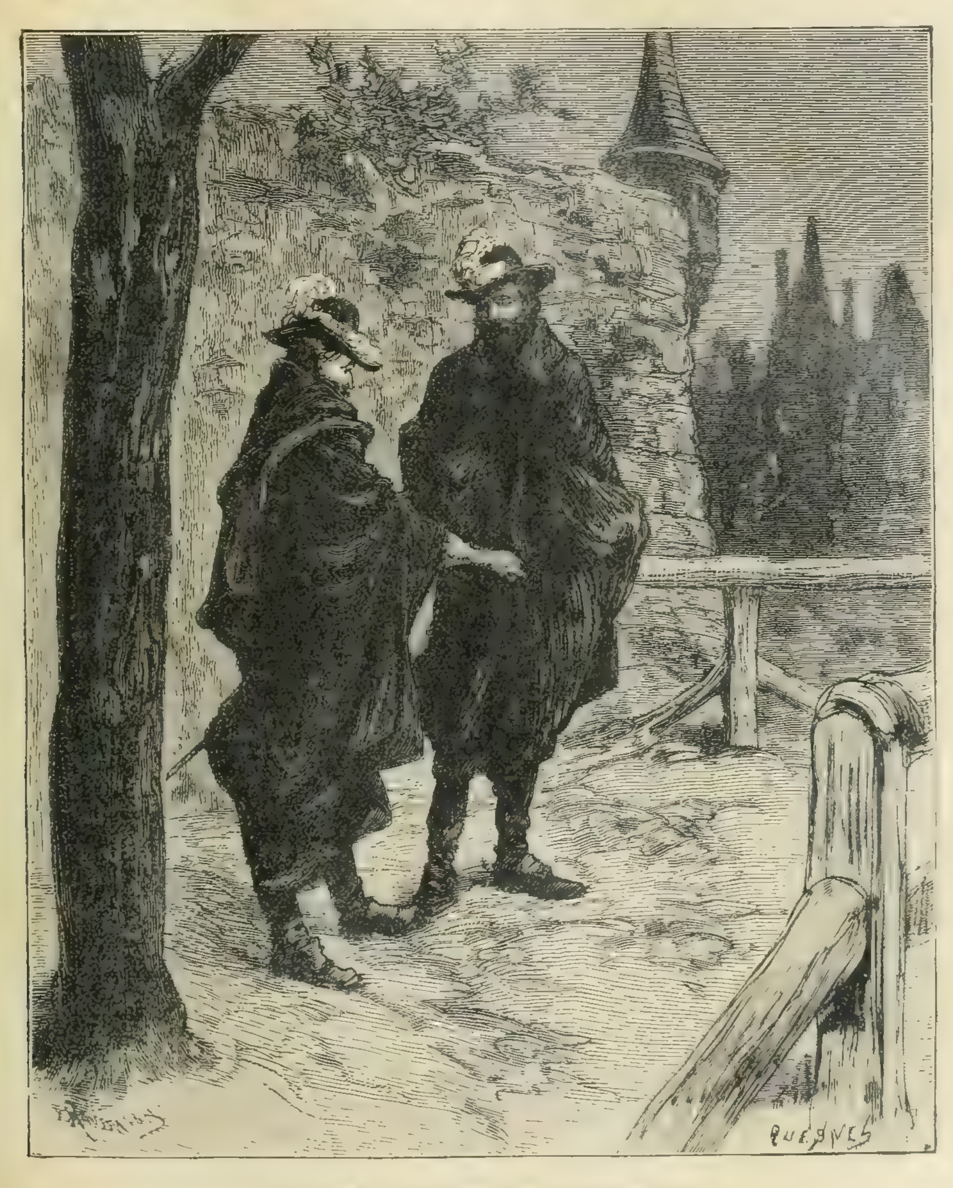
— Non, cela est impossible, n'est-ce pas ?...

— Non, non, Philippe, s'écria le jeune homme avec amertume ; tout cela est vrai... Mais, puisque nous en sommes à nous rappeler le passé, à mon tour... — Qui a opprimé Florence ? Clément VII. Qui vous a offert deux fois, à vous autres, d'assassiner Clément VII, tout pape qu'il était, tout mon protecteur qu'il se disait ? Moi. Qui a refusé en me disant : « Frappe, mais nous te laissons le crime pour ton compte ? » Vous ! Quand Florence a été prise, quand Florence a été assiégée, quand Florence s'est rendue, quand il a été reconnu qu'un Médicis seul pouvait régner, qui vous a dit : « Je suis fils de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme, fils de Maria Sodarini, femme d'une sagesse exemplaire et d'une prudence reconnue, et je rétablirai la république, je le jure sur mon honneur ? » Moi ! Et, sur mon honneur, je l'eusse fait. Mais non ! Vous avez préféré le fils d'une Mauresque, un bâtard de la branche aînée ; et quand je dis de la branche aînée, vous ne savez même pas — et sa mère ne sait pas plus que vous — de qui il est fils... de Laurent duc d'Urbin,

de Clément VII ou d'un muletier. Vous l'avez préféré, élu, courtisé, toi le premier, Strozzi ! et vous m'avez abandonné, moi à qui vous n'avez pas un reproche à faire.

Lorenzino fixa un instant avec amertume Philippe Strozzi, puis il reprit :

— Comme j'avais un corps frêle et féminin, vous m'avez appelé, les uns, Lorenzino, les autres, Lorenzaccio ; vous avez dit que j'avais eu des complaisances infâmes pour le pape Clément VII ; vous m'avez calomnié ne pouvant médire. Pour que vous vous sépariez du duc Alexandre, il a fallu que le premier gonfalonier, Carducci, que Bernard Castiglione et quatre autres magistrats eussent la tête tranchée ; que le second gonfalonier, Raphael Girolami, fût enfermé dans la citadelle de Pise et y mourût empoisonné ; que le prédicateur Benoit de Forano fût livré à Clément VII, enfermé par lui au château Saint-Ange et y mourût de faim ; que frère Zacharie, qui avait trouvé moyen de s'échapper déguisé en paysan, mourût à Pérouse, de quelle mort ? on n'en sait rien ; mais après s'être jeté aux genoux du pape. Il a fallu que cent cinquante citoyens, et des premiers et des plus dignes de la ville, fussent exilés ; il a fallu que douze citoyens, dont tu étais, fussent chargés de réorganiser l'Etat de Florence, car de la république florentine il n'en était plus question !... Il a fallu que ce comité des Douze supprimât le gonfalonier de justice et la seigneurie, et interdit de rétablir à tout jamais cette magistrature, qui pendant deux cent cinquante ans avait administré avec tant de gloire. Il fallut que le nouveau duc s'entourât de troupes étrangères et nommât Alexandre Vitelli, un étranger, leur chef, et Guicciardini, un traître, gouverneur de Bologne. Conjointement avec le pape, il fallut qu'il empoisonnât à Itri le cardinal Hippolyte de Médicis, son aîné. Il fallut qu'il épousât la fille de l'empereur, Marguerite d'Autriche, et que, malgré ce mariage, il continuât dans ses débauches insensées à déshonorer les couvents les plus saints et les familles les plus nobles de Florence. Il fallut tout cela... Et quand je vis tout cela, moi, que l'on n'arrivait à quelque chose que par la bassesse, la flatterie et la corruption ; que tout esprit droit, tout cœur noble était oublié ou méprisé, alors je suis revenu à Florence, je me suis fait le courtisan, l'ami, l'esclave, le compagnon de débauches du duc Alexandre. Et, n'étant point parvenu à être le premier en gloire, je suis devenu le second en honte... N'est-ce pas un bon calcul, dis Philippe ?...



Les ordres sont déjà donnés pour qu'on vous arrête.

— Lorenzino, Lorenzino, ce que disent tout bas quelques-uns serait-il vrai ?... s'écria Strozzi, saisissant le bras du jeune homme et essayant de lire dans ses yeux malgré l'obscurité.

— Et que disent *quelques-uns* ? demanda le jeune homme.

— Que, pareil au premier Brutus, tu contrefais l'insensé, mais que tous les soirs, comme lui, tu baises la terre, notre mère commune, en suppliant ton pays de te pardonner l'apparence en faveur de la réalité. — Eh bien, eh bien, s'il en est ainsi, Lorenzo, l'heure de jeter le masque est venue, l'heure de changer la marotte du bouffon contre le poignard du républicain est arrivée. Il y a encore des cœ-

[illegible] **demain peut-être, il sera trop tard, Lorenzino, tu** [illegible] l'obéissance.

[illegible]

[illegible] mort ?

[illegible]

me ! Va-t'en, **je ne te demande plus rien... va-t'en, je** n'attends plus rien de toi, je n'espère plus qu'en Dieu... Va-t'en !

— A la bonne heure, dit Lorenzino avec son rire habituel, te voilà redevenu raisonnable. Adieu, Strozzi !

— Adieu.

Et il s'éloigna par la via del Diluvio, où il disparut bientôt dans l'obscurité.

Strozzi regarda vivement autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Michele avait fini sa prière et se tenait debout à l'angle de la rue della Fogna.

— Michele ! Michele ! **cria le vieillard.**

Michele accourut.

— Me voici, maître, dit-il.

— Vois-tu cet homme qui s'en va... là-bas, là-bas... le vois-tu ?...

— Oui.

— Eh bien, si demain matin cet homme n'est pas **mort,** demain soir nous sommes perdus. Cet homme sait tout...

— Et cet homme s'appelle ?...

— Lorenzino.

— Lorenzino ! s'écria Michele ; Lorenzino, le favori du duc ? Soyez tranquille, seigneur Philippe, il mourra.

— C'est bien. Va-t'en, et que je ne te revoie que pour que tu me dises : « Il est mort ! »

Et il fit de la main au sbire le geste de s'éloigner.

Michele obéit.

Resté seul, **Strozzi, d'un mouvement rapide, et l'épée** toujours nue à la main, se rapprocha de la petite maison, posa la main sur le marteau de la porte entre-bâillée comme s'il voulait entrer.

Mais tout à coup, changeant de résolution, au lieu de pousser la porte, il la tira à lui et la referma, murmurant entre ses dents :

— Non, pas ce soir... demain ; ce soir je la tuerais.

Et, à son tour, il se perdit dans ce dédale de rues qui se croisent entre la place de Santa Croce et [illegible] des Dames.

IV

LE PALAIS RICCARDI

Maintenant il faut que notre lecteur descende du balcon où nous l'avons fait monter, nous suive dans la via Larga, et entre avec nous au palais de Côme l'Ancien, connu de nos jours sous le nom de palais Riccardi.

Disons quelques mots de celui qui avait fait bâtir ce splendide palais, et jetons un coup d'œil sur cette grande race des Médicis, divisée en deux branches, branche aînée et branche cadette, lesquelles n'avaient plus que trois représentants à Florence.

Le duc Alexandre VI, fils de ce Julien II dont Michel-Ange a sculpté le buste connu sous le nom du Penseroso, ou de Clément VII, on l'a dit maintenant. Nous avons dit que sa mère elle-même, une courtisane mauresque, ignorait le véritable père d'Alexandre.

Le duc représentait la branche aînée.

La branche cadette était représentée par Lorenzino, que nous avons mis en scène dans le chapitre précédent, et par Côme, qui fut depuis le successeur d'Alexandre, Côme Ier, que l'histoire a surnommé le Tibère florentin.

Intervertissons l'ordre de primogéniture et commençons par Côme. Il nous sera plus commode d'aborder notre récit en finissant par Lorenzino.

Mais avant tout, parlons du palais Riccardi et de celui qui l'avait élevé.

Celui qui l'avait élevé était Côme l'Ancien. Florence commença par le chasser deux fois et finit par l'appeler le Père de la patrie.

Côme était le fils de ce Jean de Médicis sur lequel Machiavel écrivit les lignes qu'on va lire :

« Jean de Médicis fut miséricordieux en toutes choses. Non seulement il donnait l'aumône à ceux qui la lui demandaient, mais encore il allait au-devant des besoins de ceux qui ne la lui demandaient pas. Il aimait d'un amour égal tous ses concitoyens, louant les bons, plaignant les méchants. Jamais il ne demanda aucun honneur et il les eut tous. Jamais il n'alla au palais sans y être appelé, mais pour toute chose importante on l'y appelait. Il se souvenait des hommes dans leur malheur et les aidait à porter leur prospérité. Jamais, au milieu des rapines générales, il ne prit sa part du bien de l'État et ne porta la main sur le trésor public que pour l'augmenter. Affable envers tous

les magistrats, le ciel lui avait refusé en sagesse ce qu'il lui avait donné en éloquence, et, quoique, au premier abord, il parût mélancolique, on s'apercevait bientôt qu'il était d'un caractère facile et gai. »

Ce grand citoyen, père de Côme et de Laurent l'Ancien, avait été élu deux fois *prieur*, une fois gonfalonier, une fois des Dix de la guerre, ambassadeur près de Ladislas, roi de Hongrie, près du pape Alexandre V et près de la république de Gênes ; il avait mené à bien toutes les missions dont il avait été chargé, et avait manié ces hautes affaires avec une telle prudence et une telle loyauté, que, chose rare, sa puissance s'en était augmentée près des grands et sa popularité près des petits.

Il était mort vers la fin du mois de février de l'an 1428, et avait été enseveli dans la basilique de Saint-Laurent, l'un des chefs-d'œuvre de Filippo Brunelleschi, lequel, trente ans plus tard, devait s'immortaliser par le dôme de Florence. Ses funérailles avaient coûté à Côme et à Laurent trois mille florins d'or, somme équivalant à cent mille francs de notre monnaie actuelle, et ils l'avaient accompagné à sa dernière demeure avec vingt-huit de leurs parents et tous les ambassadeurs des différentes puissances qui se trouvaient alors à Florence.

C'est à partir de ces deux fils — nous l'avons déjà dit, mais nous le répétons pour la plus grande intelligence des faits qui vont suivre — que s'opère dans l'arbre généalogique des Médicis cette grande division qui prépare des protecteurs aux arts et des souverains à la Toscane.

La branche aînée, glorieuse dans la République, continue de monter avec Côme l'Ancien, et donnera Laurent le Magnifique et le duc Alexandre.

La branche cadette s'écartera de celle-ci, et, glorieuse dans la guerre et dans le principat, donnera Jean des Bandes Noires et Côme I[er].

Côme l'Ancien naquit à une de ces époques heureuses où tout dans une nation tend à s'épanouir à la fois, et où l'homme de génie trouve des facilités à être grand. Avec lui était née l'ère brillante de la république florentine ; les arts naissaient de tous les côtés : Brunelleschi bâtissait ses églises, Donatello sculptait ses statues, Orcagna y découpait ses portiques, Masaccio peignait ses chapelles. Enfin la prospérité publique, marchant du même pas que le progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les États de l'Église et la république vénitienne, le pays non seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie.

Côme était né avec des richesses immenses et avait presque doublé ces richesses, de sorte que, sans être plus qu'un citoyen, il avait acquis une influence étrange. Placé en dehors du gouvernement, jamais il ne l'attaquait, mais aussi jamais il ne le flattait : suivait-il une bonne voie, Côme disait : « C'est bien ; » s'écartait-il du droit chemin, Côme disait : « C'est mal ! » Et cette approbation ou ce blâme étaient d'une importance suprême. Il en résultait que Côme n'était pas encore le chef du gouvernement, mais était déjà plus que cela peut-être : il était son censeur.

Aussi l'on comprend quel orage terrible devait s'amasser secrètement contre un pareil homme. Côme le voyait poindre et l'entendait gronder ; mais, tout entier aux grands travaux qui cachaient ses grands projets, il ne tournait pas même la tête du côté où le tonnerre commençait à gronder. Tranquille au contraire, il faisait achever la chapelle Saint-Laurent, commencée par son père, bâtir l'église du couvent des Dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de San-Frediano, et enfin jeter les fondements de ce beau palais de la via Larga dont nous nous occupons à cette heure. Seulement, lorsque ses ennemis le menaçaient trop ouvertement, il quittait Florence pour s'en aller dans le Mugello, berceau de sa famille, y bâtissait, pour ne pas rester inoccupé, les couvents de Bosco et de Saint-François, rentrait dans la ville sous prétexte de donner un coup d'œil à sa chapelle du noviciat des pères de Sainte-Croix et du couvent des Anges des Camaldules ; puis il en sortait de nouveau à la première pierre lancée contre lui, pour aller presser les travaux de ses villas de Careggi, de Caffagiolo, de Fresoli et de Trebbio, fondait à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins pauvres, et s'en revenait voir où en était son beau palais de la via Larga.

Et toutes ces constructions immenses sortaient à la fois de terre, occupant tout un monde de manœuvres, d'ouvriers, d'architectes ; cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire sept ou huit millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût le moins du monde appauvri par cette éternelle dépense.

C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois de l'époque. Son père Jean lui avait pour sa part laissé à peu près quatre millions en argent et huit ou dix millions en papier, et lui, par le change, il avait plus que quintuplé cette somme. Il comptait dans les différentes places de l'Europe, tant en son nom qu'en ceux de ses agents, seize maisons de banque en pleine activité. A Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde.

Aussi, lorsque arriva pour Côme l'heure de la véritable proscription, lorsque, exilé par Renaud des Albizzi pour dix ans à Savone, lorsque, dans la nuit du 3 octobre 1433, il quitta Florence avec sa famille et ses clients, il sembla à la capitale de la Toscane qu'on venait de lui enlever le cœur. L'argent, ce sang commercial des peuples, semblait s'être tari à son départ ; tous les immenses travaux commencés par lui étaient restés interrompus : maisons de campagne, palais, églises, à peine sortis de terre, à moitié bâtis ou non encore achevés, semblaient autant de ruines indiquant qu'un malheur immense avait passé par la ville.

Devant les bâtisses interrompues, les ouvriers s'assemblaient, demandant de l'ouvrage ; chaque jour, les groupes étaient plus nombreux, plus affamés, plus menaçants ; et lui, pendant ce temps, fidèle à son système de tout conduire avec un fil d'or, faisait réclamer à ses nombreux débiteurs, mais doucement, sans menaces, comme un ami dans le besoin et non comme un créancier qui poursuit, les sommes qu'il avait prêtées, disant que l'exil seul le forçait à de pareilles demandes, qu'il n'eût pas faites de sitôt s'il fût resté à Florence pour y gérer ses immenses affaires. Pris au dépourvu, la plupart de ceux auxquels il s'adressait ou ne pouvaient le rembourser, ou se gênaient en le remboursant ; de sorte que, le mécontentement montant des ouvriers aux citoyens, Côme fut rappelé au bout de quinze mois par un revirement politique qui avait ramené la démocratie au pouvoir. Mais le banni triomphateur était, par sa fortune et par ses richesses, trop au-dessus de ceux qui l'élevaient pour qu'il les regardât longtemps non seulement comme des égaux, mais même comme des citoyens. A partir de ce retour de Côme, Florence, qui s'était toujours appartenue à elle-même, allait devenir la propriété d'une famille qui, trois fois chassée, devait revenir trois fois, lui rapportant la première fois des chaînes d'or, la seconde fois des chaînes d'argent, la troisième fois des chaînes de fer.

Côme rentra au milieu des fêtes et des illuminations, et le jour même de sa rentrée, se remit à son commerce, à ses bâtisses, à ses agiotages, laissant à ses partisans le soin de poursuivre ses vengeances. Les proscriptions furent si longues, les supplices si nombreux, sans que Côme parût se mêler ni des uns ni des autres, qu'un de ses amis, qui devinait la main invisible qui faisait écrire l'ostracisme et mouvoir la hache, alla le trouver un jour pour lui dire que, s'il continuait, il finirait par dépeupler la ville. Il trouva Côme à son bureau, faisant un calcul de change ; Côme leva la tête, et, sans poser la plume qu'il tenait à la main, le regardant avec un imperceptible sourire :

— J'aime mieux la dépeupler, répondit-il, que de la perdre une seconde fois.

Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Ce fut ainsi qu'il vieillit, riche, puissant, honoré, mais frappé dans l'intérieur de sa famille par la main de Dieu. Il avait eu plusieurs enfants, dont un seul lui survécut. Aussi, cassé, impotent, se faisant porter dans les immenses salles de son immense palais, afin d'inspecter sculptures, dorures et fresques, il secouait tristement la tête et disait :

— Hélas ! hélas ! voilà une bien grande maison pour une si petite famille !

En effet, il laissa pour tout héritier de son nom, de sa puissance et de ses richesses, Pierre de Médicis, qui, placé entre Côme le Père de la patrie et Laurent le Magnifique, obtint pour tout surnom celui de Pierre le Goutteux.

Refuge des savants grecs chassés de Constantinople, berceau de la renaissance des arts, siège aujourd'hui des séances de l'académie de la Crusca, le palais Riccardi avait été successivement habité par Pierre le Goutteux et Laurent le Magnifique, qui s'y retira après la conspiration des Pazzi, à laquelle il avait si miraculeusement échappé, et le légua, avec son immense collection de pierres précieuses, de camées antiques, d'armes splendides et de manuscrits originaux, à un autre Pierre qui ne fut pas appelé, lui, Pierre le Goutteux, mais Pierre le Lâche, [illegible], Pierre l'Insensé.

Ce fut celui-là qui ouvrit les portes de Florence à Charles VIII, qui lui livra les clefs de Sarzane, de Pietra-Santa, de Pise, de Libra-Fatta et de Livourne, et s'engagea à lui faire payer par la république la somme de deux cent mille florins.

Enfin, le tronc gigantesque avait poussé de si puissants rameaux, que sa sève commençait à tarir. En effet, Laurent II, père de Catherine de Médicis, mort, il ne resta plus du sang de Côme l'Ancien qu'Hippolyte, bâtard de Jules II, qui fut cardinal et qui mourut empoisonné à Itri ; [illegible], bâtard de Julien l'Ancien, assassiné par les Pazzi dans la cathédrale de Sainte-Marie des Fleurs, et qui fut Clément VII ; enfin Alexandre, bâtard de Julien ou de Clément VII, ou d'un muletier, qui fut nommé duc de Toscane, et que nous avons vu opérer dans une de ses expéditions familières, sur la place de Santa Croce.

Comment était-il arrivé au pouvoir souverain ? Nous allons le dire.

Une fois monté sur le trône pontifical, les regards de Clément VII s'étaient fixés sur ses deux neveux Hippolyte et Alexandre, et cela d'autant plus naturellement, que ce dernier, reconnu ostensiblement pour le fils de Laurent II, passait pour être celui de Clément VII du temps où il n'était encore que chevalier de Rhodes.

Toute sa puissance fut donc d'abord employée à maintenir les restes illégitimes de la branche aînée dans la haute position que les Médicis avaient toujours occupée à Florence.

Par malheur, Clément VII s'était allié à la France : cette alliance avait amené le sac de Rome par les Espagnols, sous la conduite du connétable de Bourbon et l'emprisonnement du pape. Mais Clément VII était homme de ressources. Il vendit sept chapeaux rouges, mit cinq cardinaux en gage, et obtint enfin l'argent nécessaire à sa rançon.

Moyennant ces garanties, on laissa un peu plus de liberté à Clément VII, qui en profita pour s'échapper de Rome sous l'habit d'un valet, et gagna Orvieto.

Or les Florentins, qui avaient pour la troisième fois chassé les Médicis, se croyaient bien tranquilles, voyant Charles V vainqueur et le pape fugitif.

Mais l'intérêt peut rapprocher ce que l'intérêt divisa. Charles V, élu empereur en 1519, n'était pas encore couronné par le pape ; et cependant cette solennité, au moment du schisme de Luther, de Zwingle et de Henri VIII, devenait de la plus haute importance pour les projets de Sa Majesté Catholique. Il fut donc convenu entre la couronne et la tiare que Clément VII sacrerait l'empereur, mais que l'empereur prendrait Florence : Florence prise, il lui donnerait pour duc le bâtard Alexandre, qu'il marierait avec sa fille bâtarde, Marguerite d'Autriche. Des intérêts de six millions d'hommes, il n'en fut pas autrement question. Que signifient les intérêts d'un peuple, quand il s'agit du bâtard d'un pape et de la bâtarde d'un empereur ?

Tout fut accompli ainsi que tout avait été convenu. Charles-Quint prit Florence, y intronisa le duc Alexandre, et le maria avec sa fille le 28 février 1535, vieux style.

A l'époque où nous sommes arrivés, le duc Alexandre régnait, nous avons vu de quelle façon, depuis cinq ans sur Florence.

Seulement, son grand protecteur, le pape Clément VII, était mort depuis deux ans.

Nous avons dit que deux membres de la branche cadette des Médicis vivaient en même temps que le représentant de la branche aînée.

Ces deux membres étaient Lorenzino et Côme.

Côme avait dix-sept ans ; c'était le fils de Jean des Bandes-Noires.

Un mot sur ce Jean des Bandes-Noires, un des plus célèbres condottieri de l'Italie.

C'était le fils d'un autre Jean de Médicis et de Catherine, fille de Galeas, duc de Milan. Son père était mort jeune, et sa mère, restée veuve dans ses belles années, changea le nom de l'enfant, qui était Louis, en celui de Jean, afin de faire, autant qu'il était possible, revivre dans son fils son époux mort. Mais bientôt elle eut de telles craintes pour ce fils si cher, qu'elle le revêtit d'habits de fille, et, de même que Thétis avait caché Achille à la cour de Déidamie, elle le cacha, elle, au monastère d'Annalena.

Mais ni la déesse ni la femme ne purent tromper le destin. Les deux enfants étaient destinés à devenir des héros et à mourir jeunes.

Lorsque l'enfant eut douze ans, force fut de le tirer du monastère où il était caché. Chaque parole, chaque geste trahissait le mensonge de ses habits. Il rentra donc dans la maison maternelle et commença ses premières armes en Lombardie, où de bonne heure il acquit le surnom d'Invincible. Bientôt il fut, grâce à la réputation qu'il avait acquise, créé capitaine de la République. Enfin, il venait de guerroyer en Lombardie comme capitaine de la Ligue pour le roi de France, lorsque, en approchant de Borgo-Forte, il fut blessé au-dessus du genou par un coup de fauconneau, et cela d'une façon si grave, qu'il fallut lui couper la cuisse.

Et comme c'était la nuit, Jean ne voulut pas permettre qu'un autre que lui tînt la torche pour éclairer les chirurgiens, — et il la tint pendant toute la durée de l'amputation sans qu'une seule fois pendant l'opération sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Mais, soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Jean de Médicis expira à l'âge de vingt-neuf ans.

Ses soldats l'aimaient si tendrement, qu'à sa mort ils prirent tous le deuil et déclarèrent qu'ils ne quitteraient jamais cette couleur. De là vint le nom de Jean des Bandes-Noires, sous lequel il fut connu de la postérité.

Son fils Côme s'était tenu constamment non seulement loin des affaires, mais encore loin de la ville. Il habitait son palais de Trebbio, où tous les soins de sa mère, qui l'adorait, étaient de faire oublier qu'il existât.

D'ailleurs, il existait un aîné dans la branche : cet aîné, était Lorenzo, que nous avons, dès le commencement de ce récit, présenté à nos lecteurs sous le nom de Lorenzino.

Lorenzo était né à Florence le 23 mars 1514, de Pierre-François de Médicis, deux fois petit-neveu de Laurent, frère de Côme, et de Maria Sodarini, dont nous avons déjà prononcé le nom.

Il avait neuf ans à peine lorsqu'il perdit son père. Il y avait déjà longtemps que l'on mourait jeune dans la famille. Sa première éducation se fit donc sous l'inspection de sa mère ; mais, à l'âge de douze ans, il entra sous la tutelle de son oncle Philippe Strozzi.

Là, son caractère étrange s'était développé ; c'était un bizarre mélange de raillerie, de doute, d'inquiétude, d'impiété, de désir, d'ambition, d'humilité et de hauteur. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ses meilleurs amis ne l'avaient jamais vu deux fois de suite avec le même visage. De temps en temps, cependant, de cet assemblage d'éléments opposés jaillissait un vœu ardent de gloire, d'autant plus inattendu, qu'il partait d'un corps si frêle et si féminin, qu'on ne l'appelait que Lorenzino. Ses plus familiers ne l'avaient jamais vu ni pleurer ni rire, mais toujours maudire et railler. Alors son visage, plutôt gracieux que beau, car il était brun et mélancolique, prenait une expression si terrible, que, quelque rapide qu'elle fût, — puisqu'elle ne passait jamais sur sa face que comme un éclair, — les plus braves en étaient épouvantés. A quinze ans, il avait été étrangement aimé du pape Clément VII, qui l'avait fait venir à Rome ; et c'était alors qu'il avait offert aux républicains de Florence de l'assassiner, ce qui les avait tellement effrayés de la part d'un enfant, qu'ils avaient répondu par un refus.

Alors il était revenu à Florence et s'était mis à courtiser le duc Alexandre avec tant d'adresse et d'humilité, qu'il était devenu non pas un de ses amis, mais bien son seul ami ; et cela tout en s'amusant à faire — chose dont on le raillait souvent — une tragédie de *Brutus* qu'il avait fait jouer deux fois.

De son côté, le duc Alexandre avait une merveilleuse confiance en lui ; et la preuve la plus certaine qu'il lui en donnait, c'est qu'il le faisait l'entremetteur de toutes ses intrigues amoureuses : quel que fût le désir du duc, soit que le désir montât au plus haut, soit qu'il descendît au plus bas, soit qu'il poursuivît une beauté profane, soit qu'il pénétrât dans quelque saint monastère, soit qu'il eût pour but l'amour de quelque épouse adultère ou de quelque chaste jeune fille, Lorenzo entreprenait tout, Lorenzo menait tout à bien. Il était l'homme le plus puissant et le plus détesté à Florence, après le duc.

Aussi nos lecteurs, après nous avoir suivis dans notre excursion historique, ne seront-ils pas étonnés, lorsque nous les ramenons au palais habité par le duc, de retrouver dans la même chambre Alexandre de Médicis et son favori Lorenzino.

V

LES SOUPÇONS DU HONGROIS

En effet, le duc, quitté la veille par Lorenzo avant même qu'il fût rentré à son palais, n'avait pu, le matin venu, rester plus longtemps éloigné de son inséparable, et l'avait envoyé chercher par le Hongrois. Comme toujours, Lorenzino s'était empressé de se rendre aux ordres du duc, tout en recommandant qu'on le vînt chercher si quelques comédiens, qu'il avait fait mander, se présentaient chez lui.

Du reste, l'amitié du duc pour Lorenzino était si grande, qu'il n'avait pas voulu permettre que ce jeune homme demeurât séparé de lui ; et qu'il lui avait fait arranger une maison attenante à la sienne et qui était située où le sont aujourd'hui les écuries du palais Riccardi. Alexandre avait été jusqu'à vouloir percer une porte de communication entre son appartement et celui de Lorenzino ; mais Lorenzino s'y était positivement refusé, disant que, cette porte percée, le duc serait toujours chez lui, et que, par conséquent, il ne serait jamais libre. Le duc l'avait appelé ingrat et en avait passé par cette volonté, comme il passait par tous les autres caprices de son favori.

Lorenzino trouva le duc occupé à s'escrimer avec un nouveau maître d'armes qu'il avait fait venir de Naples. Il était dans le ravissement du talent de son nouveau pro-

fesseur, et, comme Lorenzino, du temps qu'il s'appelait Lorenzo, avait eu une certaine réputation dans ces exercices il avait voulu lui mettre son fleuret à la main; mais Lorenzino s'y était positivement refusé, disant que tous ces exercices de spadassin le fatiguaient; et, se couchant sur un canapé, il s'était fait apporter des biscuits et une bouteille de vin d'Espagne, grignotant les uns, vidant l'autre à petits coups, tout en applaudissant ou critiquant les coups en homme consommé dans l'art qu'il n'exerçait plus.

La leçon finie, le duc renvoya son nouveau professeur et vint à Lorenzo, qui s'amusait à percer des sequins d'or avec un petit couteau de femme, aigu et affilé, dont la trempe supérieure lui permettait d'essayer son adresse, nous dirons même sa force, si ce mot n'eût point été ridicule appliqué à une créature aussi énervée que Lorenzo, sur deux ou trois pièces à la fois.

— Que diable fais-tu là? lui demanda le duc après l'avoir regardé opérer un instant.

— Vous le voyez, Altesse : je fais, comme vous, des armes,

— Comment! des armes?

— Sans doute, ce sont mes armes, à moi; ce petit couteau, c'est mon épée; ne croyez-vous pas que, le jour où j'aurai à me plaindre de quelqu'un, j'irai sottement lui chercher une querelle, et le mettre au bout de mon épée en même temps que je me mettrai au bout de la sienne?... Pas si niais, mon prince! quand on a le malheur d'être le favori du duc Alexandre, il faut tirer de sa position tout ce qu'elle a de bénéfices. — J'attendrai mon homme entre deux portes et lui enfoncerai mon petit couteau dans la gorge!... Regardez-le, mon petit couteau, Altesse; n'est-ce pas qu'il est gentil?

Le duc prit le couteau et le regarda. C'était, en effet, une merveille de ciselure, et il en examina le manche en connaisseur.

— Oh! ce n'est pas le manche qu'il faut admirer, dit Lorenzo: c'est la lame... Voyez, acérée comme une aiguille et forte comme l'épée à deux mains de notre ennemi le roi François Ier.

— Et où as-tu acheté ce chef-d'œuvre? demanda le duc.

— Acheté? reprit Lorenzo; est-ce que l'on achète de semblables merveilles? C'est mon cousin Côme des Bandes-Noires qui m'en a fait cadeau. Imaginez donc que le pauvre enfant s'ennuie tant dans son château de Trebbio, qu'il fait de la chimie; il a inventé une façon d'empoisonner les chats et de tremper l'acier. Avec son poison, les chats meurent en cinq secondes; avec son acier, il taille le porphyre. La dernière fois que j'ai été le visiter, devinez qui j'ai trouvé chez lui: Benvenuto Cellini, qui refuse de travailler pour vous. Il était là, se vantant, l'horrible garçon qu'il est, d'avoir tiré le coup d'arquebuse qui a tué le connétable de Bourbon. Il rapportait ce couteau à Côme, qui me l'a donné. Voilà la raison pour laquelle je ne vous l'offre pas: c'est que ce qui est donné se garde... Et puis j'en ai besoin, de mon petit couteau... J'ai quelqu'un à tuer!

— Tu es bien niais de te donner cette peine-là toi-même. Dis-moi qui te gêne, et je t'en débarrasserai

— Ah! que vous êtes peu délicat en matière de vengeance, monseigneur! Vous m'en débarrasserez par la main de quelque sbire, n'est-ce pas? Eh! comptez-vous donc pour rien le plaisir de se venger soi-même? de sentir glisser une petite lame, fine et bien trempée, entre deux côtes et de lécher le cœur de son ennemi avec cette fine langue d'acier? Ainsi, par exemple, cette nuit, n'avez-vous pas eu plus de plaisir à tuer le marquis Cibo vous-même, de ce joli coup d'épée dont vous lui avez, à ce qu'il paraît, adroitement perforé les deux poumons, qu'à le faire assassiner par Jacopo, qui lui eût brutalement coupé la gorge, ou par le Hongrois, qui lui eût bêtement fendu le ventre?

— Pardieu! tu m'y fais justement penser. Tu sais que le second n'était pas mort?

— Bah!

— Non: on a suivi la trace de son sang de la maison Cibo à la maison de Bernardo Corsini; de sorte qu'on l'a arrêté chez Corsini, et qu'on a emmené Corsini avec lui. Ce n'a pas été plus difficile que cela.

— Et qui était-ce?

— Selvaggio Aldobrandini. C'est, en vérité, un fort habile homme que ce Maurizio, le chancelier des Huit... Avoue-le, mignon!

— Oui, mais sans doute cet habile homme vous a-t-il dit encore autre chose?

— Je ne lui en ai pas demandé davantage.

— En vérité, c'est charmant! Comme si un chancelier de police ne devait répondre qu'à ce qu'on lui demande! Alors il pense que le marquis Cibo et Selvaggio Aldobrandini étaient rentrés seuls à Florence?

— Il le croit, oui.

— Et il n'a pas dit à Votre Altesse le moindre petit mot de quelque autre?

— Non.

— Il ne vous a pas parlé de Philippe Strozzi, par hasard?

— Si fait; je lui même demandé où Strozzi était positivement.

— Et il vous a répondu?

— Sans doute; un chancelier de police répond toujours.

— Et où est mon cher oncle?

— Dans sa forteresse de Monte-Reggione.

— Allons, je vois que je m'étais trompé sur le compte de mon ami Maurizio...

— En quoi?

— En ce que je pensais que c'était un sot, et que je vois que, décidément, ce n'est qu'un imbécile.

— Et qui te fait changer d'avis?

— La façon dont il est informé.

— Comment! Philippe Strozzi...?

— A quitté Monte-Reggione hier à trois heures de l'après-midi.

— Et maintenant il est?

— Il est à Florence.

— Strozzi est à Florence?... s'écria le duc. Impossible!...

— Le fait est, continua Lorenzino avec ce ton railleur qui était son accent habituel, que c'est un personnage assez peu important pour qu'il aille et vienne sans que l'on s'en inquiète; ce n'est que le chef des mécontents... N'a-t-il pas essayé deux fois d'assassiner Votre Altesse: une fois en emplissant de poudre un coffre sur lequel vous aviez l'habitude de vous asseoir, car il était prévenu que Votre Altesse portait une cotte de mailles... Et à propos, votre cotte de mailles?...

— Eh bien?

— Est-elle retrouvée?

— Impossible de remettre la main dessus.

— Il faut charger Maurizio de la rechercher; avec lui, rien ne se perd, excepté les bannis... Par bonheur que je les retrouve, moi...

— Que diable me dis-tu là?

— Je dis, monseigneur, que, si vous n'aviez pas votre pauvre Lorenzino pour veiller sur vous, il se passerait de belles choses!...

— Et je lui suis d'autant plus reconnaissant de veiller sur moi, mignon, que, si le trône était vide, ce serait à lui de s'y asseoir.

— Monseigneur, je n'ambitionnerai un trône que lorsqu'on pourra non pas s'y asseoir, mais s'y coucher.

— Tiens, Lorenzino, dit le duc en rendant au jeune homme le petit couteau avec lequel il avait joué jusque-là, et que celui-ci reprit avec empressement et se hâta de fourrer dans sa gaine, il faut que je te dise une chose... Mais je crois que tu es mon seul ami.

— Je suis enchanté de me trouver de la même opinion que vous, monseigneur, répliqua le jeune homme.

— Et si j'étais homme à me fier à quelqu'un, continua le duc, c'est à toi que je me fierais; mais, pour cela, il faudrait que tu me servisses aussi bien en amour qu'en politique.

— Et si je servais Votre Altesse aussi bien en amour qu'en politique?

— Alors tu serais un homme précieux, incomparable, inestimable, un homme que je ne changerais pas, dût-il me donner Naples en retour, contre le premier ministre de mon beau-père l'empereur Charles-Quint, qui prétend avoir les premiers ministres du monde

— Bon!... Et voilà que je sers mal monseigneur en amour?

— Ah! oui, vante-toi!... Voilà un mois que je t'ai chargé de découvrir la retraite de cette petite Luiza, qui m'a échappé je ne sais comment, et dont je suis amoureux fou je ne sais pourquoi... et tu es aussi avancé que le premier jour; mais je te préviens que j'ai lâché mon meilleur limier sur sa trace.

— En vérité, monseigneur, il faut que je convienne que je suis un grand niais...

— Toi?

— Oui, moi... Comment! je ne vous ai pas donné de ses nouvelles?...

— Tu ne m'en as pas dit un mot, traître!

— Non pas traître, mais oublieux. Voilà trois jours que j'ai retrouvé sa piste.

— Tiens, Lorenzino, je ne sais, sur ma parole, à quoi tient que je ne t'étrangle!...

— Peste! attendez au moins que je vous aie donné l'adresse.

— Où demeure-t-elle, bourreau?

— Sur la place de [illegible], entre la rue del Diluvio et la rue dell'a[illegible] vingt pas de la marquise; et pardieu! cette nuit [illegible] pu, après être descendu du mur de l'une, retourner l'échelle et monter au balcon de l'autre.

— C'est bien! ce soir je la fais enlever.

— Ah! monseigneur, fit Lorenzino, que je vous reconnais bien là avec vos façons mauresques!

— Lorenzino! s'écria le duc avec une expression de menace.

— Pardon, monseigneur, répondit Lorenzino moitié humble, moitié railleur, mais c'est qu'en vérité vous n'avez qu'un

poids et qu'une mesure pour tout le monde. Que diable ! il y a des distinctions à faire entre les femmes, et il ne faut pas les traiter toutes de la même façon ; il y en a qu'on enlève et qui trouvent cela très bien : la marquise est de celles-là ; mais il y en a d'autres qui ont la prétention d'être traitées plus doucement et qu'il faut se donner la peine de séduire.

— Bon ! Pourquoi faire ?

— Mais pour qu'elles ne se jettent point par la fenêtre en vous voyant entrer par la porte, comme a fait la fille de ce pauvre tisserand dont je ne me rappelle pas le nom... C'est avec ces façons-là que vous faites faire à vos Florentins des cris de brûlé, monseigneur.

— Qu'ils crient, les Florentins ! je les déteste.

— Ah ! bon ! vous voilà encore tombé dans vos préjugés contre votre bon peuple.

— De misérables marchands de soie, de méchants cardeurs de laine qui se sont improvisé des blasons avec les enseignes de leurs boutiques, et qui se mêlent de faire les difficiles et de me chicaner sur ma naissance !

— Comme si l'on était libre de choisir son père ! dit Lorenzino en haussant les épaules.

— Je te trouve encore plaisant de prendre leur parti !

— En effet, je suis payé pour cela...

— Des misérables qui m'insultent tous les jours !

— Avec cela qu'ils m'épargnent, moi !

— Alors, pourquoi plaides-tu pour eux ?

— Afin qu'ils ne plaident pas contre nous, monseigneur. Ce sont des faiseurs de requêtes que vos Florentins, ils en font à tout le monde : à François Ier, au pape, à l'empereur ; et comme vous avez l'honneur d'être le gendre de ce dernier, s'ils lui en envoyaient une sur vos amours, il se pourrait bien qu'il prît fait et cause pour sa fille, madame Marguerite d'Autriche, qui commence à se plaindre d'être délaissée ainsi après dix mois de mariage.

— Hum !... fit le duc. Sais-tu bien que, sous ce rapport, tu ne manques pas de raison, mon fils ?

— Pardieu ! je suis le seul à votre cour qui soit raisonnable, monseigneur. Voilà pourquoi l'on dit que je suis fou.

— Ah ! .. dit le duc après un instant de réflexion, et comme se rendant à l'avis de Lorenzo ; ainsi donc, à ma place tu séduirais Luiza ?

— Ma foi, oui, monseigneur, quand ce ne serait que pour changer un peu de méthode.

— Sais-tu, dit le duc en bâillant, que c'est fort long et fort ennuyeux, ce que tu me proposes là ?...

— Bon !... une affaire de cinq ou six jours.

— Et comment t'y prendrais-tu, voyons, grand séducteur ?

— Je commencerais par attendre que je susse où est caché Strozzi.

— Comment, malheureux ! s'écria le duc, tu ne le sais donc pas ?

— Ah ! monseigneur, vous êtes par trop exigeant, aussi... Je vous apporte l'adresse de la fille ; donnez-moi quelques jours pour trouver celle du père... On ne peut pas tout faire à la fois.

— Et quand tu aurais l'adresse du père ?

— Eh bien, je le ferais arrêter, je lui ferais faire son procès dans les formes.

— Ah çà ! mais tu ne m'avais pas dit que tu descendisses du consul Fabius ? Tu es pour les temporisations, aujourd'hui ?

— Voyons, avez-vous quelque chose de mieux à proposer, monseigneur ?

— Strozzi est proscrit. Strozzi rentre à Florence. Strozzi se trouve en contravention avec les lois ; sa tête est mise à prix à dix mille florins ; on apporte sa tête à mon trésorier, mon trésorier paye ; voilà tout. Je n'ai pas à m'occuper d'autre chose, moi.

— Eh bien, voilà justement ce que je craignais.

— Et pourquoi ?

— Mais parce que, de cette façon-là, vous gâtez tout. Le moyen que Luiza soit jamais au meurtrier de son père ! Tandis qu'en suivant la marche que je vous propose, vous faites arrêter Strozzi, vous le faites condamner par les Huit, ce qui vous donne une apparence de justice dont vous ne vous souciez pas, je le sais bien. Que diable ! une tendre fille comme Luiza ne laisse pas condamner son père quand elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver. Tout l'odieux de la condamnation retombe sur les juges ; vous, au contraire, radieux comme le Jupiter antique chargé de faire le dénouement, vous arrivez dans la machine. L'épreuve est sûre.

— Mais diablement usée, mignon !

— Ah ! pardieu ! n'allez-vous pas mettre de l'imagination dans la tyrannie, à présent ! Depuis Phalaris, qui avait inventé le taureau d'airain, et Procuste qui avait arrangé ses lits tantôt trop courts, tantôt trop longs, il n'y a vraiment qu'un homme de génie dans le genre : c'est le divin Néron. Eh bien, je vous le demande, comment la postérité l'en a-t-elle récompensé ? Sur la foi de Tacite, les uns ont prétendu que c'était un fou, et, sur la foi de Suétone, les autres ont dit que c'était une bête sauvage. Faites-vous donc tyran, après cela !...

— Cinq ou six jours...

— Voyons, ne vous impatientez pas. Vous savez ma faiblesse pour vous ; eh bien, pendant les six jours, je tâcherai d'arranger vos affaires avec ma tante Catherine Gironi.

— A propos ?...

— Eh bien, je l'ai vue hier ; c'était pour la voir que je vous ai quitté après votre belle équipée de Santa-Croce.

— Et t'a-t-elle promis quelque chose ?

— Son mari fait une petite excursion, demain ou après-demain, aux environs de Florence, et...

— Et quoi ?...

— On tâchera d'utiliser l'absence de ce bon mari-là...

— Je te laisse mener cette double affaire. Maintenant, il me faut aujourd'hui même l'adresse de Strozzi.

— Demandez à votre chancelier Ser Maurizio... C'est son affaire et non la mienne.

— Lorenzino, tu me l'as promise...

— Vous l'ai-je promise ? Vous l'aurez, en ce cas. Mais, tenez, voilà nos deux serviteurs qui nous attendent : le Hongrois, qui veut vous parler, et Birbante, qui veut me dire un mot. Ne les retardons pas, monseigneur ; ils viennent probablement tous les deux de la part du diable...

— Allons, viens, le Hongrois, dit le duc.

— Allons, entre, Birbante, dit Lorenzino.

Les deux sbires parlèrent bas un instant à leur maître.

— Tu arrives trop tard pour avoir la récompense, le Hongrois, dit en éclatant de rire le duc. Entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna... connu !

— Et qui donc vous a dit l'adresse, monseigneur ?

— Un plus fin limier que toi, mon pauvre ami.

Et il lui montra Lorenzino.

— Ah ! le démon ! murmura le sbire, il ne sait que faire du tort aux pauvres gens !

— Et toi, Lorenzo, qu'est-ce ? demanda le duc.

— Une dame masquée qui me demande, monseigneur, et qui ne veut ôter son masque que pour votre serviteur.

— Heureux drôle !

— Ah ! oui .. avec cela qu'elle vient probablement pour moi, la belle inconnue !

Puis, s'approchant du duc :

— Ne me retenez pas, monseigneur, cela flaire la Ginori d'une lieue.

— Vraiment ?

— Chut !...

— J'ai bien envie d'une chose, mignon...

— Dites.

— C'est d'aller avec toi.

— Vous feriez là une belle affaire ! Que n'y allez-vous tout seul ?...

— Je ne demande pas mieux...

— Alors, moi, je reste ici et ne me mêle plus de rien.

— Allons, va, puisqu'il faut te laisser faire à ta guise.

Puis, plus bas :

— Fais-lui toutes sortes de promesses, à ta tante.

— Je lui promettrai que vous vous teindrez pour elle la barbe et les cheveux.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle m'a avoué qu'elle n'aimait que les bruns, ma chère tante.

— Fat !

Et le duc poussa par l'épaule Lorenzino, dont l'œil lança un regard de haine et de colère qui fit tressaillir le Hongrois.

Aussi, tandis que Lorenzino descendait à pas lents et efféminés le magnifique escalier de marbre du palais Riccardi, le sbire s'approcha-t-il de son maître, et, avec la familiarité que le duc permettait aux agents de ses plaisirs et de ses crimes :

— Monseigneur, dit le Hongrois, la première fois que votre damné cousin descendra d'un second étage avec une corde, laissez-moi couper la corde, dites !...

— Et pourquoi cela, double brute ? demanda le duc.

— Parce que j'ai une idée : c'est que cet homme vous trahit.

— Coupe la corde, le Hongrois, tu en es le maître.

L'œil du sbire brilla de joie.

— Seulement, si tu fais cela, continua le duc, j'ordonne au bourreau de renouer les deux bouts et de te prendre le cou dans le nœud. Te tiens-tu pour averti ?

— Oui, monseigneur, murmura le Hongrois en se retirant.

— Allons, viens ici, dit le duc.

Le Hongrois se retourna en faisant la moue.

— J'avais promis cent florins d'or à celui qui me dirait le premier l'adresse de Luiza.

— Je le sais, monseigneur, et j'espérais bien les avoir gagnés.

— Mais j'avais ajouté que j'en donnerais cinquante au second. Tiens, les voici.

Et le duc jeta une bourse au sbire comme il eût jeté un os à un chien.

Le Hongrois ramassa la bourse en grognant, la pesa dans sa main pour voir si elle contenait à peu près la somme promise, et revenant sur ses soupçons :

— C'est égal, monseigneur, dit-il, plus vous serez bon pour moi, plus je vous dirai : Défiez-vous de cet homme !

Et il s'éloigna, laissant le duc pensif, contre son habitude.

VI

LA COLOMBE DE L'ARCHE

Pendant que le Hongrois exposait bien inutilement, comme on l'a vu, ses craintes au duc Alexandre, Lorenzino sortait du palais Riccardi, et, cessant d'être en vue, franchissait à grands pas la distance qui le séparait de sa petite maison à lui, merveille de goût et d'élégance, boudoir digne d'Alcibiade ou de Fiesque.

Une fois la porte de la rue fermée, il monta rapidement l'escalier, et, bien avant le Birbante, arriva dans le cabinet où l'attendait la personne annoncée, et qui n'avait pas voulu se faire connaître.

Mais, au bruit des pas de Lorenzo, qui sans doute lui étaient familiers, elle arracha son masque, et, se levant, se précipita au-devant de lui

— Luiza !... s'écria Lorenzino avec un étonnement mêlé de terreur.

Luiza se jeta dans les bras de son fiancé.

— Luiza ! répéta Lorenzo en regardant autour de lui avec inquiétude et en faisant signe au Birbante de garder la porte. Mon Dieu ! qui donc a pu te faire commettre cette imprudence de venir ainsi chez moi en plein jour ?...

— Lorenzo, s'écria la jeune fille, le duc sait où je demeure !...

— N'est-ce que cela ? demanda en riant Lorenzo.

— Juste ciel ! ne trouves-tu donc pas que c'est le plus grand malheur qui puisse arriver ?...

— En tout cas, je l'avais prévu, chère enfant, et j'avais d'avance pris mes précautions. Maintenant, dis-moi, car je dois tout savoir, comment la chose est-elle arrivée ?

— Ce matin, en sortant de la Santissima-Annunziata, où j'avais été entendre la messe, j'ai été suivie par un homme.

Lorenzo fit un mouvement d'épaules.

— Je t'avais cependant bien recommandé, enfant, lui dit-il, de ne jamais sortir sans ton masque.

— Je l'avais, Lorenzo de mon cœur ; mais ignorant qu'un homme fût là pour m'épier, je m'étais un instant démasquée pour faire le signe de la croix avec de l'eau bénite : l'homme était caché derrière le bénitier.

— En sorte que tu as été reconnue et, par conséquent, suivie ?

— Jusqu'à la maison...

— Il fallait entrer chez quelque amie pour lui donner le change, et sortir par une porte de derrière.

— Que veux-tu, Lorenzo ! je n'y ai point songé : en me voyant suivie, j'ai perdu la tête.

— Et cet homme, c'était le Hongrois ?

— Oui, je l'ai fait voir à Assunta, et Assunta l'a reconnu.

— Je savais tout cela.

— Comment ! tu savais tout cela ?... et comment ?...

— Je viens de chez le duc.

— Eh bien ?...

— Eh bien, il ne faut pas t'inquiéter, enfant de mon cœur.

— Ne pas m'inquiéter !... et comment cela ?

— Tu as au moins trois jours et trois nuits devant toi.

— Trois jours et trois nuits ?...

— En trois jours et trois nuits, il se passe bien des choses, dit Lorenzo.

— Mais rappelle-toi donc qu'en me recommandant les précautions qui pouvaient cacher ma retraite, tu m'as dit cent fois que tu aimerais mieux mourir que de la voir découverte.

— Oui, car alors il y avait un énorme danger.

— Maintenant, il n'y en a plus ?...

— Il est moindre, du moins.

— Ainsi, tu n'es point effrayé que le duc connaisse ma demeure ?

— Je lui avais dit ton adresse avant que le Hongrois la lui donnât.

La jeune fille demeura un instant interdite.

— Lorenzo, dit-elle, je te regarde, je t'écoute... je ne te comprends pas.

— Tu crois en moi, Luiza ?

— Oh ! oui...

— Eh ! bien, alors, qu'as tu besoin de me comprendre ?

— Je voudrais cependant bien lire dans ton cœur...

— Demande tout à Dieu, excepté cela, pauvre enfant !

— Et pourquoi ?

— Autant vaudrait te pencher sur un abîme...

Puis, en riant de son rire étrange :

— Ce que tu verrais, continua-t-il, te donnerait le vertige.

— Lorenzino !

— Toi aussi ?...

— Non, Lorenzo, mon Lorenzo bien-aimé !

— N'as-tu donc que cette nouvelle à m'apprendre, Luiza ? demanda Lorenzo en la regardant fixement.

— Saurais-tu déjà l'autre ?

— Que ton père est à Florence, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu !...

— Tu vois, je la sais ..

— Mais tu sais donc toute chose, toi ?... s'écria la jeune fille épouvantée.

— Je sais que tu es un ange, ma Luiza, et que je t'aime, répondit Lorenzino.

— Oui, ce matin un moine est venu qui m'a annoncé cette joyeuse et terrible nouvelle, et qui m'a longuement parlé de toi et de notre amour.

— Tu ne lui as rien avoué ? demanda Lorenzino.

— Si fait, mais sous le sceau de la confession.

— Luiza, Luiza !...

— Il n'y a rien à craindre, c'est fra Léonardo, l'élève de Savonarole.

— Luiza, Luiza, je me crains moi-même... Et tu as vu ton père ?

— Non, le moine m'a dit que mon père ne voulait pas me voir encore.

— Eh bien, je suis plus heureux que toi, car je l'ai vu, moi.

— Quand cela ?

— Hier au soir.

— Ici, chez toi ?

— Non, à la porte de ta maison, où il m'avait vu entrer et où il attendait que je sortisse.

— Et tu lui as parlé ?

— Oui.

— Que t'a-t-il dit, mon Dieu ?

— Il m'a proposé d'être ton époux...

— Et ?

— Et j'ai refusé, Luiza.

— Refusé, Lorenzo ?...

— Refusé.

— Tu dis que tu m'aimes, cependant ?

— C'est parce que je t'aime que j'ai refusé, Luiza.

— Mon Dieu ! tu seras donc pour moi un éternel mystère, Lorenzo ? Tu as refusé !...

— Oui, car l'heure n'est pas venue. Ecoute-moi, Luiza... Tu sais tout ce qu'on dit de moi dans Florence ?

— Oh ! oui, s'écria vivement la jeune fille ; mais je te jure que je n'en ai jamais rien cru, Lorenzo.

— Ne te fais pas plus forte que tu n'es, Luiza : plus d'une fois tu as douté.

— Quand tu n'étais pas là, c'est vrai, Lorenzo ; mais à peine t'apercevais-je, à peine entendais-je le son de ta voix, à peine voyais-je tes yeux fixés sur les miens comme ils le sont en ce moment, que je me disais : Le monde entier se trompe, mais mon Lorenzo ne me trompe pas !

— Et tu avais raison, Luiza. Aussi juge ce que j'ai souffert lorsque, voyant s'offrir à moi le trésor de toutes mes espérances ; quand, n'ayant qu'à faire un signe de la tête pour qu'il soit à moi ; quand, n'ayant qu'à étendre la main pour le saisir, j'ai refusé, oui, refusé, ce que dans un autre temps j'eusse payé de ma vie !.. Ce que j'ai souffert cette nuit, Luiza, ce que j'ai dévoré de larmes amères, ce que j'ai dissimulé de douleurs inouïes, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais...

« Pauvre enfant ! Dieu chasse de son front béni jusqu'à l'ombre des calamités, des misères et des hontes qu'il a amassées sur le mien ! »

Et Lorenzino, avec un soupir, laissa tomber son front entre ses deux mains

— Mais pourquoi as-tu refusé ? demanda la jeune fille.

— Parce que, répondit Lorenzino en prenant avec un mouvement convulsif les mains de la jeune fille qu'il serra dans les siennes, parce que j'ai la force de supporter l'humiliation qui ne pèse que sur moi, mais ce que je puis souffrir pour moi, je ne le souffrirai pas pour celle que j'aime. A celle que j'aime il faut un front chaste, pur, souriant ; cette chasteté virginale, cette pureté angélique, cette inaltérable sérénité, je les ai trouvées en toi.

Il poussa un soupir

— Eh bien, ajouta-t-il, en devenant la femme de Lorenzo, tu perdrais tout cela.

— Mais, demanda timidement la jeune fille, un jour vien-

dra, n'est-ce pas, Lorenzo, où il n'y aura plus entre nous ni empêchements ni mystères?... un jour viendra où, à la face de tous, nous pourrons avouer notre amour?...

— Oh! oui, s'écria Lorenzo en levant un bras vers le ciel et en la serrant de l'autre contre son cœur, et, je l'espère, ce jour n'est pas loin!...

— Oh! ce sera un beau jour pour moi, mon ami! dit la jeune fille.

— Et un grand jour pour Florence! continua Lorenzino, se laissant pour la première fois peut-être aller à son enthousiasme. Jamais duchesse montant sur un trône n'aura un cortège de joie et d'acclamations pareil au tien! Que Dieu et ton amour ne me manquent pas, et tes rêves de bonheur, je te le jure, Luiza, seront encore loin de la réalité!...

— Ainsi donc, Lorenzo, si mon père m'appelle...

— Va hardiment à lui, dis-lui ton amour chaste et pur, dis-lui mon amour profond et éternel.

— Et le duc?...

— Ne t'en inquiète point, cela me regarde.

— Monseigneur! dit un domestique à travers la porte.

— Qu'y a-t-il? demanda Lorenzo.

— C'est un comédien qui, ayant appris que vous vouliez faire représenter une tragédie pour les plaisirs du duc Alexandre, demande à être engagé dans votre troupe.

— C'est bien, dit Lorenzo, qu'il attende. Je suis enfermé, je travaille; dans un instant j'ouvrirai la porte, qu'il entre alors.

Puis, se retournant vers Luiza :

— Et toi, mon enfant, mets ton masque, afin que nul ne sache que tu es venue ici. Passe par ce cabinet; cet escalier dérobé te conduira dans la cour.

— Adieu, mon Lorenzo! Quand te reverrai-je?...

— Cette nuit, probablement. A propos, Luiza, où est ton père? Tu hésites? Je comprends, ce n'est pas ton secret; garde-le...

— Oh! non, pas de secrets pour toi, Lorenzo! s'écria la jeune fille en se jetant dans les bras de son amant. Mon père est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de fra Léonardo. Adieu!

Et, légère comme une colombe qui déploie ses ailes, elle s'élança dans l'escalier, ne se retournant que pour envoyer de la main et des lèvres un dernier baiser à Lorenzo.

Celui-ci resta appuyé à la rampe tant qu'il put apercevoir la jeune fille dans la sombre spirale; puis lorsqu'elle eut disparu, il revint ouvrir la porte et alla s'asseoir près d'une table où se trouvait à portée de sa main un riche pistolet damasquiné d'or.

L'homme que le domestique avait annoncé apparut au bout d'un instant sur le seuil de la porte.

VII

UNE SCÈNE DE LA TRAGÉDIE DE RACINE

C'était un homme de trente à trente-cinq ans, qui, dans sa première jeunesse, avait dû être d'une de ces grandes et sévères beautés comme en produit l'Italie; mais sans doute l'habitude du théâtre avait donné à ses traits une telle mobilité, en même temps que la débauche avait donné à sa barbe et à ses cheveux un si grand nombre de fils d'argent, qu'il était bien difficile de retrouver l'ancien homme sous le masque du comédien, et son âge réel sous [illegible] devant Lorenzino.

Lorenzino le regarda un instant de son œil perçant qui semblait avoir le don de lire au plus profond des cœurs, puis, rompant le premier le silence que le comédien gardait sans doute par respect :

— C'est toi qui m'as demandé? dit-il.

— Oui, monseigneur, répondit le comédien en avançant de quelques pas.

Mais Lorenzino l'arrêta d'un geste en étendant la main vers lui.

— Un instant, l'ami, dit-il. J'ai pour système que les gens qui ne se connaissent pas plus que nous ne nous connaissons doivent toujours se parler à une certaine distance.

— Je suis heureux, monseigneur, de croire que je connais trop celle qui me sépare de lui pour être le premier à la franchir.

— Comment, drôle! dit Lorenzino en montrant dans une espèce de sourire ses dents blanches et aiguës comme celles d'un jaguar, est-ce que tu te mêlerais d'avoir de l'esprit, par hasard?

— Ma foi, monseigneur, répondit le comédien, il m'en est tant passé par la bouche depuis que j'ai joué votre comédie de l'*Aridorio*, qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'il m'en fût resté quelques bribes au bout de la langue.

— Oh! oh! de la flatterie! Je te préviens, mon cher, continua Lorenzino, que l'emploi de flatteur est pris ici en double et en triple; ainsi, dans le cas où tu aurais compté débuter là dedans, tu peux retourner d'où tu viens.

— Peste! monseigneur, soyez tranquille, continua l'imperturbable comédien; je sais trop ce que je dois à mes confrères les courtisans pour marcher ainsi sur leurs brisées... Non, je joue les premiers rôles et laisse les valets à qui voudra.

— Les premiers rôles tragiques ou comiques? demanda Lorenzo.

— Tragiques ou comiques, indifféremment.

— Et quels sont ceux que tu as joués? Voyons...

— J'ai joué à la cour de ce bon pape Clément VII, qui avait une si merveilleuse amitié pour vous, monseigneur, le personnage de Callimaco dans *la Mandragore*, et Benvenuto Cellini, qui était à cette représentation, pourra vous rendre témoignage de l'agrément que j'y ai eu; puis à Venise, j'ai rempli le rôle de Menco Parabolano dans *la Courtisane*, et, si l'illustre Michel-Ange retrouve jamais assez de courage pour rentrer à Florence, il vous dira que j'ai pensé le faire mourir de rire, si bien qu'il a été trois jours malade du plaisir qu'il a pris à cette soirée; enfin, à Ferrare, j'ai représenté, dans la tragédie de *Sophronisbe*, le caractère de tyran, et cela avec un si grand naturel, que le prince Hercule d'Este m'a chassé le soir même de ses États, sous prétexte que j'avais cherché un succès d'allusion qui s'était rencontré sans que je le cherchasse, parole d'honneur!

— Ah çà! mais, s'il fallait t'en croire, dit Lorenzino, qui commençait à prendre intérêt au bavardage du comédien, tu serais un artiste de premier ordre.

— Mettez-moi à l'épreuve, monseigneur; mais, si vous voulez me voir véritablement dans mon beau rôle, permettez-moi de vous dire un fragment de votre tragédie de *Brutus*; superbe ouvrage, par ma foi! mais qui, malheureusement, est à peu près défendu dans tous les pays où l'on parle la langue dans laquelle il est écrit.

— Et quel était le rôle que tu avais choisi dans ce chef-d'œuvre? demanda Lorenzino.

— Per Bacco! est-ce que cela se demande?... Celui de Brutus.

— Ouais! tu dis cela d'un ton qui sent son républicain d'une lieue... Est-ce que, par hasard, tu serais pour Brutus?

— Moi, je ne suis ni pour Brutus ni pour César : je suis comédien, voilà tout. Vivent les beaux rôles! Avec votre permission, donc, je me ferai entendre à Votre Excellence, si elle me fait l'honneur de m'écouter, dans le rôle de Brutus.

— Eh bien, voyons, que vas-tu m'en dire?

— La grande scène du cinquième acte, voulez-vous?

— Celle à la fin de laquelle Brutus poignarde César? demanda Lorenzino avec un imperceptible sourire.

— Justement.

— Va pour la grande scène, alors.

— Seulement, dit le comédien, si Votre Excellence veut que je déploie tout mon jeu, il faut qu'elle me fasse donner les répliques ou soit assez bonne pour me les donner elle-même.

— Volontiers, dit Lorenzino, quoique j'aie un peu oublié les tragédies que j'ai faites en songeant à celle que je suis en train de faire. Ah! c'est pour celle-là, ajouta-t-il avec un soupir, qu'il me faudrait un acteur!

— Eh bien, me voilà, moi! dit le comédien. Écoutez-moi d'abord, et vous verrez ce dont je suis capable.

— J'écoute.

— Voyons, nous sommes dans le vestibule du Sénat, voici la statue de Pompée; vous êtes César, je suis Brutus; vous venez de la place, je vous attends ici. La mise en scène vous convient-elle, monseigneur?

— Parfaitement.

— Et maintenant, attendez que je me drape dans ma toge.

Le consciencieux comédien s'enveloppa de son manteau, et, faisant un pas vers Lorenzino, commença :

LE COMÉDIEN

Salut, César! Un mot...

LORENZINO

Parle, Brutus, j'écoute.

LE COMÉDIEN

Ce soir, je suis venu t'attendre sur la route.

LORENZINO

C'est un honneur pour moi qu'un si noble client.

LE COMÉDIEN

Tu te trompes, César, je viens en suppliant.

LORENZINO

Toi, suppliant ?

LE COMÉDIEN

Tu sais que toute destinée,
Par un double principe en naissant dominée,
Voit le mal et le bien se partager son cours,
Et que les jours mauvais suivent les heureux jours,
D'un pas aussi certain qu'on voit dans leur carrière
La nuit suivre le jour et l'ombre la lumière.
C'est que l'homme toujours, de son pied envieux,
Veut dépasser le but que lui fixent les dieux.
Et qu'à peine au delà, quel que soit son génie,
Ce flambeau, dont il crut la lumière infinie,
Expire tout à coup dans sa débile main
Et le laisse aveuglé sur le bord du chemin;
Si bien que, trébuchant sur cette haute cime,
Au premier pas qu'il fait, il roule dans l'abîme.
César, au nom des dieux, César, écoute-moi !...
Car cet homme au flambeau près d'expirer, c'est toi...

LORENZINO

Oui, Brutus, tu dis vrai ; oui, c'est la loi commune ;
Mais le destin pour tous n'a pas même fortune ;
Chacun, selon son cœur, fait son sort différent :
Où l'un reste petit, l'autre deviendra grand.
Le tout est d'écouter la secrète parole
Qui dit au serpent : « Rampe ! » et dit à l'aigle : « Vole ! »
Or, cette voix me dit : « Marche, marche, César !
Ton édifice attend une assise dernière,
Et César n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire. »

LE COMÉDIEN

Et que veut donc, César, faire encore de plus ?
Les Bretons sont soumis, les Gaulois sont vaincus ;
Carthage est muselée et rugit à la chaîne ;
L'Egypte saigne aux dents de la louve romaine,
Et l'Euphrate n'est plus, sans pouvoir sur les eaux,
Qu'un des mille abreuvoirs où boivent nos chevaux.
Rien n'ose résister, tout obstacle s'efface.
Le rebelle d'hier demande aujourd'hui grâce.
Soit calcul, soit espoir, soit amour, soit terreur,
Tout se range à tes lois, et ton aigle vainqueur,
Dominant la nuée où le tonnerre gronde,
Les yeux sur le soleil, plane au-dessus du monde.
Que te faut-il encor ? que veux-tu donc enfin,
Toi que de ton vivant l'on appelle divin ?
N'est-ce donc point assez ? et dois-tu punir Rome
De ce qu'en te créant elle fit plus qu'un homme ?...

LORENZINO

Rome, dont tu te fais l'avocat trop zélé,
N'a, tu le sais, Brutus, jamais ainsi parlé.
Non, ce qui parle ainsi, Brutus, c'est la noblesse,
Que mon nom éblouit et que ma gloire blesse,
Surtout depuis le jour, à ses projets fatal,
Où, prenant corps à corps le Titan mon rival,
Dans les champs de Pharsale au visage frappée,
Je la blessai du coup qui renversa Pompée.
Non, tu sais bien, Brutus, que le peuple, c'est moi.
Les dieux l'ont décidé.

LE COMÉDIEN

Tais-toi, César, tais-toi.
Paix et religion à la grande victime,
Car la victoire un jour pourrait bien être un crime...
Garde donc d'insulter d'un sourire moqueur
Ce vaincu dont la chute écrase son vainqueur :
Spectre qui grandira sous la main de l'histoire
Pour faire de son sang une tache à ta gloire.
Votre cause est encore à juger aujourd'hui.
Les dieux furent pour toi, mais Caton fut pour lui.

LORENZINO

Il paraît que Brutus, en sa haine éternelle,
A remplacé l'esclave à la voix solennelle
Qui du triomphateur accompagne le char,
Et qu'il vient comme lui pour crier à César,
Au milieu des transports que fait éclater Rome :
« Rappelle-toi, César, que César n'est qu'un homme ! »

LE COMÉDIEN

Non, César est un dieu, si César aux Romains
Rend intact le dépôt qu'ils ont mis dans ses mains.
Mais, sourd à ce conseil, si César trahit Rome,
César n'est plus un dieu, César est moins qu'un homme :
César n'est qu'un tyran...

(Suppliant au lieu de menacer.)

Mais quand tu me verras
Tomber à tes genoux, mais quand tu m'entendras
Une dernière fois crier d'un cri suprême :
« Pitié pour les Romains et pitié pour toi-même ! »
Alors tu changeras de projet... O fureur !
Tu ne me réponds pas ?...

LORENZINO

Place à ton empereur !

LE COMÉDIEN

Eh bien, meurs donc, tyran !...

En prononçant ces derniers mots, le comédien, qui peu à peu s'était rapproché de Lorenzino, tira un poignard de sa poitrine, et écartant son manteau, frappa Lorenzino d'un coup qui ne pouvait manquer d'être mortel si la pointe du poignard n'eût rencontré sous l'habit de l'ami du duc une cotte de mailles sur laquelle elle s'émoussa.

Cependant, le coup fut si violent, que le jeune homme chancela.

— Ah ! s'écria le comédien en reculant d'un pas, il est cuirassé, le démon !...

Pour la première fois peut-être, Lorenzino fit entendre un franc éclat de rire, et s'élançant d'un seul bond à la gorge du comédien, il commença une lutte d'autant plus effroyable, qu'elle était muette et qu'il était facile de voir qu'elle devait être mortelle.

A la première vue, à l'aspect de ces deux hommes, l'un aux membres robustes et musculeux, l'autre au corps grêle et féminin, on n'eût pas un instant douté que la victoire ne restât à celui qui avait toutes les apparences de la force. Cependant, au bout d'une minute, ce fut l'athlète dont les reins commencèrent à plier et qui, tombant sur le parquet avec un cri étouffé, se trouva à la merci de son frêle adversaire.

Au même instant, on vit briller aux mains de Lorenzino ce merveilleux petit poignard, aigu comme une langue de vipère, avec lequel, une heure auparavant, il perçait des florins chez le duc.

Puis, d'une voix saccadée et railleuse :

— Ah ! ah ! dit-il en approchant le poignard de la gorge du comédien, il paraît que les rôles sont changés, et que c'est César qui va tuer Brutus...

— Duc Alexandre, remercie le ciel ! murmura le vaincu d'une voix étranglée.

— Eh ! fit Lorenzino en écartant son poignard de la gorge où il était prêt de disparaître, un instant... Que viens-tu de dire là ?...

— Rien, répondit le faux comédien d'une voix sombre.

— Si fait, si fait, insista Lorenzino. Peste ! tu as dit quelque chose...

— Je dis, reprit le sbire, que le ciel ne veut pas que Florence soit libre, puisqu'il fait de toi un bouclier au duc Alexandre.

— Ah çà ! fit Lorenzino, tu voulais donc tuer le duc Alexandre ?

— J'avais fait le serment qu'il ne mourrait que de ma main.

— Diable, voilà qui change tout à fait [illegible] choses, dit Lorenzino en lâchant son adversaire. Relève-toi, assieds-toi, et conte-moi un peu cela [illegible].

Le sbire se releva sur un genou, [illegible] un accent où se confondaient la honte et l[illegible] :

— Lorenzino, dit-il, ne te raille pas de moi. J'ai voulu te tuer, je n'ai pas réussi, tu es le plus fort. Sonne tes gens, envoie-moi à la potence [illegible] que tout soit dit.

— Je te trouve encore plaisant de parler comme si tu étais le maître [illegible] ton railleur qui lui était habituel. Et si j'avais [illegible] de te laisser vivre, qui donc pourrait m'en [illegible], dis ?

— Me laisser vivre ! [illegible] en tendant les deux mains vers le jeune homme. Tu pourrais me laisser vivre ?

— Peut-être, Michele de Tavalaccino, dit Lorenzo en appuyant sur le nom de celui qui venait de tenter d'être son assassin.

— Tu sais mon nom ! s'écria le sbire étonné.

— Et peut-être [illegible] ton histoire [illegible] concolo !

— Eh bien, alors tu comprends, Lorenzino ?

— En effet, j'ai entendu vaguement parler de l'histoire ; car, à cette époque, j'étais à Rome. Voyons, conte-moi cela.

— Puisque tu m'as reconnu, dit Michele, tu sais qui j'étais ?

— Parbleu ! dit Lorenzino, s'accommodant pour écouter à son aise, tu étais le bouffon du duc Alexandre.

— Et j'étais aimé, Lorenzino !

— Moi ? dit le jeune homme d'une voix froide et tranchante comme l'acier. Jamais !

— Eh bien, j'aimais, moi, j'étais assez niais pour cela. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être cette chose méprisée comme l'est un malheureux bouffon, que le prince, quand il en est las, pousse à ses courtisans pour qu'ils s'en amusent à leur tour ! Tu ne sais pas ce que c'est que de cesser d'être un homme pour devenir une chose qui rit, qui pleure, qui grimace ; une chose sur laquelle chacun frappe pour en tirer le son qui lui convient ; une marionnette dont tout le monde tire le fil. Voilà ce que j'étais, moi !... Eh bien, dans cet avilissement sombre, au milieu de cette nuit obscure, je vis briller un jour un rayon de soleil ; une jeune fille m'aima. C'était une douce et belle enfant, jeune, pure et souriante ; le lis le plus chaste était moins blanc que son front ; une feuille arrachée au cœur d'une rose n'était pas plus fraîche que sa joue. Elle m'aima, moi !... Comprenez-vous, monseigneur ? moi, pauvre bouffon, pauvre cœur isolé, pauvre âme avilie ! Alors j'eus toutes les espérances des autres hommes ; je rêvai l'ivresse de l'amour, je devinai les joies de la famille. J'allai trouver le duc et lui demandai la permission de me marier. Il éclata de rire. « Te marier, toi ! s'écria-t-il ; te marier !... mais tu deviens donc véritablement fou, mon pauvre bouffon ? Ne sais-tu pas ce que c'est que le mariage ? N'as-tu pas remarqué que depuis le mien je suis plus difficile à amuser ? A peine seras-tu marié, mon pauvre Scoronconcolo, que tu deviendrais triste, morose, soucieux ; à peine seras-tu marié, que tu ne me ferais plus rire. Allons, allons, bouffon, assez sur ce sujet, ou la première fois que tu m'en parleras, je te ferai donner vingt coups de verge. » Le lendemain, je lui en reparlai, et il me tint parole. Je fus fouetté jusqu'au sang par Jacopo et le Hongrois. Le surlendemain, je lui en reparlai encore. « Allons, dit-il, je vois bien que la maladie est invétérée et qu'il faut les grands moyens pour te guérir. » Alors, du ton d'un maître qui s'intéresse à la souffrance de son serviteur, il me demanda le nom de celle que j'aimais, son adresse, sa famille. Je crus qu'il consentait à mon bonheur ; je me jetai à ses pieds, je baisai ses genoux ; puis je courus chez Nella, et nous passâmes une journée d'indicible bonheur. Le soir, il y avait orgie au palais ; il y avait le duc, il y avait Francesco Guicciardini, il y avait Alexandre Vitelli, il y avait André Salviati, il y avait moi, enfin ; j'étais de toutes les fêtes. Quand ils furent échauffés par les propos, par la musique, par le vin, une porte s'ouvrit, et l'on jeta au milieu d'eux une jeune fille. Cette vierge, cette martyre, monseigneur, c'était celle que j'aimais, pour laquelle j'eusse donné ma vie, mon âme ; c'était Nella !... Oh ! s'écria le sbire en se traînant aux genoux de Lorenzino, laissez-moi vivre, monseigneur, laissez-moi me venger, et, sur l'honneur, quand j'aurai égorgé ce tigre, je reviendrai me coucher à vos pieds ; je vous tendrai la gorge et je dirai : A ton tour, Lorenzino, à ton tour ! Venge-toi de moi comme je me suis vengé de lui !...

— Ce n'est pas tout, Michele, dit Lorenzino, sans que l'on pût deviner à un seul mouvement de son visage l'impression faite sur son cœur par le récit qu'il venait d'entendre.

— Que voulez-vous que je vous dise, et qu'importe le reste ? reprit le sbire. Je me sauvai de cette cour maudite ; je courus devant moi comme un insensé jusqu'à ce que j'eusse franchi les frontières de la Toscane. A Bologne, je trouvai Philippe Strozzi. Je le savais un des plus mortels ennemis du duc ; je me mis à son service, à la seule condition que, quand nous rentrerions à Florence, ce serait moi qui le frapperais. Hier au soir, nous rentrâmes au moment où nous passions devant le couvent de Santa Croce, on en emportait le corps de Nella, morte de honte, de douleur, de désespoir !... Oh ! cette fois, c'est bien tout !

— Oui. Et quant au reste, quant à l'ordre donné par Philippe Strozzi de m'assassiner parce que je n'avais pas voulu épouser sa fille ; quant à ta tentative manquée ; quant à ce qui vient de se passer ici, ce n'est point la peine d'en parler, je comprends !

Lorenzino se recueillit ; puis, après un instant de silence :

— Eh bien, dit-il, réponds-moi, Michele. Si, au lieu d'appeler mes gens et de te faire pendre, comme tu me le conseillais tout à l'heure toi-même, je te donnais la vie, je te donnais la liberté, mais à une seule condition ?

— Je l'accepte sans savoir ce qu'elle est, s'écria le sbire ; je la signe de mon sang et à tous les instants de ma vie.

— Michele, dit Lorenzino d'une voix sombre, moi aussi j'ai à me venger de quelqu'un.

— Oh ! s'écria le sbire, cela vous est bien facile, la vengeance, à vous autres grands seigneurs !

— Eh bien, voilà ce qui te trompe, Michele, car ce quelqu'un est des plus familiers du duc, un de ceux qui étaient de l'orgie de Nella.

— Oh ! à toi, Lorenzino, à toi !... Et si tu as peur que je me sauve, si tu crains que je m'échappe, enferme-moi dans un cachot dont toi seul auras la clef, ne m'en fais sortir que pour frapper ton ennemi... Mais après. Oh ! après, laisse-moi le duc !...

— Soit ; mais qui me répondra de ta fidélité ?

— Sur le salut de Nella !... dit le sbire en étendant la main. Maintenant, qu'ordonnes-tu ? que faut-il que je fasse ?

— Ma foi, ce que tu voudras. Retourne près de Strozzi, qui doit t'attendre avec impatience ; dis-lui qu'il t'a été impossible de pénétrer jusqu'à moi, que tu ne m'as pas tué aujourd'hui, mais que tu me tueras demain.

— Et après ?

— Après ?... Pourvu que tu te promènes toutes les nuits, de onze heures du soir à une heure du matin, dans la via Larga, c'est tout ce que je te demande.

— Alors, vous m'y enverrez quelqu'un, monseigneur ?

— Non ; au moment où j'aurai besoin de toi, je t'y prendrai moi-même.

— C'est tout ce que vous avez à m'ordonner ?

— Oui, va. A propos, tu as peut-être besoin d'argent ?

Et Lorenzino tendit à Michele une bourse pleine d'or.

— Merci, dit le sbire en la repoussant ; mais vous pouvez me faire un cadeau bien autrement précieux.

— Volontiers.

— Laissez-moi prendre une épée dans ce trophée.

— Choisis.

Michele examina les unes après les autres les cinq ou six rapières suspendues à la muraille, et s'arrêta à une lame de Brescia montée à l'espagnole.

— Celle-ci, monseigneur, dit-il.

— Prends, fit Lorenzino.

Puis, à lui-même :

— Allons, ajouta-t-il, le drôle s'y connaît.

— Ainsi donc ? demanda Michele.

— Dans la via Larga, de onze heures à une heure du matin.

— Cette nuit ?

— Cette nuit et toutes les nuits.

— C'est convenu, monseigneur, dit le sbire en bouclant le ceinturon de son épée ; comptez sur moi.

— Pardieu ! fit Lorenzino, j'y compte bien aussi.

Puis, lorsqu'il eut disparu dans les antichambres :

— En vérité, dit le jeune homme avec son rire habituel, je crois que je suis plus heureux que Diogène et que j'ai trouvé mon homme.

Alors il resta un instant pensif et comme cherchant à se rappeler une chose importante qui lui restait à faire.

Tout à coup, se frappant le front :

— Et moi qui oubliais le plus important ! dit-il.

Et s'asseyant à une table, il écrivit :

« Philippe Strozzi est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de fra Leonardo. »

Un coup de sifflet fit venir le Birbante.

— Au duc Alexandre, dit Lorenzino ; et dis en descendant que je n'y suis pour personne, si ce n'est pour monseigneur le duc, pour lequel j'y suis toujours.

VIII

LA CELLULE DE FRA LEONARDO

Le couvent de Saint-Marc, où Philippe Strozzi avait trouvé un abri, est situé entre la via Larga et la via del Cocomero, les deux plus belles rues de Florence. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour les voyageurs attirés par un souvenir d'art et par un souvenir religieux : par les tableaux ou plutôt par les fresques de Beato Angelico, et par le martyre de Savonarole.

C'est dans la cellule d'un des disciples de cet homme, dont la mémoire est en si grande vénération à Florence, que l'on raconte ses derniers moments, que l'on cite ses dernières paroles, comme s'ils étaient d'hier, que tous les ans, enfin, on trouve le lieu de son supplice jonché de fleurs, — c'est dans cette cellule, disons-nous, que Philippe Strozzi était enfermé.

Le proscrit était plus calme. Le matin, il avait envoyé son hôte chez Luiza. Fra Leonardo, porteur des reproches paternels, avait reçu la confession de la jeune fille, et il était revenu tendant les bras à Philippe Strozzi, en lui disant :

— Vous pouvez toujours bénir, aimer, embrasser votre enfant, et pardonner à Lorenzino.

— Mais je vous dis qu'elle l'aime ! s'écria le vieillard ; je vous dis que je l'ai vu sortir à une heure du matin de chez elle ! je vous dis que c'est un misérable !

— Oui, insista le moine, oui, elle l'aime, et d'un amour pur et fraternel.

— L'amour d'un Lorenzino, un amour pur et fraternel ! Et c'est vous qui me dites cela, mon père, vous habitué à lire au fond du cœur des hommes ! c'est vous qui venez prendre la défense de cet infâme !

Le moine resta rêveur, posant la main sur l'épaule de Philippe Strozzi.

— N'importe, n'importe, dit-il, tout n'est pas perdu pour cet homme, puisqu'il aime. L'amour est une croyance, et le cœur où il reste un rayon d'amour n'est jamais entièrement renié de Dieu.

— Suis-je assez malheureux ! s'écria Strozzi, et fallait-il, pour achever de briser mon cœur déjà si plein de doute, que l'amour de cet homme s'arrêtât sur Luiza, et que Luiza le lui rendît !

— Strozzi, Strozzi, dit le moine, au lieu d'accuser le ciel, remerciez-le donc, au contraire, de ce que la pauvre enfant, abandonnée comme elle l'était et croyant obéir à l'amour paternel, tout en aimant comme une femme, est restée pure comme un ange.



Duc Alexandre ! dit le vieillard en protégeant sa fille du bras.

— Oui, mon fils, reprit-il, oui, tu l'as dit : car il y a peu d'âmes que je n'aie sondées, peu de ces gouffres sombres où s'agitent les passions humaines dont je n'aie mesuré la profondeur. Eh bien, je te le dirai, moi, Strozzi, Lorenzino est un de ceux-là dont la pensée m'est toujours restée inconnue. Cependant, plus que tous les autres, je l'ai suivi des yeux, car, tu le sais bien, longtemps l'espoir des républicains a reposé sur lui. Eh bien, plus je me suis penché sur les hommes, moins j'ai vu clair dans l'abîme de son cœur. Depuis son retour de Rome, il y a de cela un an, il est devenu impénétrable à tous les yeux, même aux nôtres ; car, depuis son retour, pas une seule fois il ne s'est approché du tribunal de la pénitence. Oh ! s'écria le moine avec terreur, oh ! qui, pour la première fois entendra la confession de cet homme !

— Oui, dit Philippe Strozzi d'une voix sombre, si toutefois il ne meurt pas sans confession !

Fra Leonardo secoua la tête.

— Oh ! si je le croyais ! murmura Strozzi.

— Crois-le, puisque je te l'affirme, dit Fra Leonardo en étendant la main.

— Mais alors, s'écria le pauvre père dont le cœur débordait, pourquoi ne vient-elle pas me dire cela elle-même ? Il me semble que, si c'était elle qui me le dit, je ne douterais plus.

— Ne doutez plus, car me voici ! s'écria Luiza, qui, amenée par le moine dans la chambre voisine, avait tout entendu et n'attendait qu'un mot de tendresse de son père pour se jeter dans ses bras.

En même temps que la jeune fille entrait par une porte, le moine, qui ne voulait pas être un obstacle aux épanchements du père et de la fille, sortait par l'autre.

Il y eut un instant où les paroles et les baisers se confondirent, et où Dieu seul put entendre les remercîments que le père et la fille lui adressaient en balbutiant.

Alors Strozzi chercha des yeux fra Leonardo, et le vit refermer la porte.

— Vous nous quittez, mon père ? lui demanda-t-il.

— Le temps passe si vite, répondit le moine, que, lorsqu'un homme est heureux, il est bon qu'il y ait près de lui un homme qui prie.

La porte se referma sur fra Leonardo.

Strozzi, plus faible contre la joie qu'il ne l'avait été contre la douleur, tomba sur un des escabeaux de bois qui servaient de sièges à l'austère dominicain.

Luiza s'assit à ses pieds.

— Mon Dieu, mon père, dit la jeune fille, comme vous avez dû souffrir, s'il est vrai que vous ayez douté de moi !

— Oh ! oui, s'écria Strozzi, oh ! oui, j'ai bien souffert, car tu ne sauras jamais combien je t'aime, Luiza. L'amour des parents est un mystère entre eux et le Seigneur. Depuis trois ans que j'ai quitté Florence je n'ai pu avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles. Toi et Florence, vous êtes mes deux seules amours, et, Dieu me pardonne, je crois que, de vous deux pauvres opprimées, elle ma mère, toi ma fille, c'est encore toi que j'aime le mieux.

— Mes frères étaient avec vous, mon père, et j'étais heureuse de l'idée qu'ils vous consolaient.

— Tes frères sont des hommes forts, faits pour lutter, faits pour souffrir ; quand un père engendre un fils, il sait qu'il doit ce fils à la patrie ; mais une fille appartient plus étroitement à son père. Une fille, c'est l'ange du foyer chrétien, c'est la statue de l'amour virginal qui a remplacé les pénates antiques. Juge donc de tout ce que j'ai souffert, mon enfant, lorsque je songeais aux dangers qui te menaçaient dans cette malheureuse ville et que je comprenais mon insuffisance à te protéger ; mais toi, toi, ma fille qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

— Tout ce temps, mon père, répondit Luiza, je l'ai passé entre la prière et l'amour. — J'ai prié pour vous, mon père ; j'ai aimé Lorenzo.

— Donc, tu l'aimes ? demanda Strozzi avec un profond soupir.

— A ne pas comprendre si je le perdais, répondit Luiza, comment Dieu lui-même pourrait le remplacer dans mon cœur.

— Mais, demanda en hésitant le vieillard, personne ne sait votre amour, n'est-ce pas ?

— Personne, mon père.

— Où le vois-tu ? comment le vois-tu ?

— Jusqu'au moment où il m'a dit de quitter ma tante, je l'ai vu chez ma tante, et, depuis ce temps, je le vois dans la petite maison de la place Santa Croce ; là, il vient tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, mais toujours [illegible] et chaque fois nous convenons d'un nouveau signal pour la prochaine fois. Il faut qu'il y ait dans sa vie un grand secret que j'ignore. Tantôt il est triomphant et joyeux, tantôt il est sombre et abattu ; parfois il est gai comme un enfant, parfois il pleure comme une femme.

— Et toi ?

— Moi, je suis gaie ou triste selon qu'il est triste ou gai.

— Et du mariage arrêté autrefois entre vous, t'en parle-t-il encore ?

— Oh ! oui, bien souvent, mon père ; et alors il s'exalte, alors il parle d'avenir, de puissance, de couronne et je ne le comprends pas plus que lorsqu'il se tait, car tout est mystérieux en lui, mon père.

— Malheureuse enfant !

— Rassurez-vous, mon père, ce n'est pas Lorenzo que vous avez à craindre.

— Oui, c'est vrai, tu me rappelles qu'un autre danger te menace encore. Il [illegible] ce misérable duc ?

— Personne ne me l'a dit encore, mais plusieurs fois je me suis vue [illegible] par des hommes masqués et j'ai senti au frémissement de mon cœur, que j'étais en péril.

— [illegible] où tu habites ?

— Depuis quelques heures, il le sait.

— Comment ?

— J'ai été bien effrayée d'abord, mais ensuite Lorenzo m'a [illegible] et j'ai été rassurée.

— Lorenzo ! tu l'as donc vu ?

— [illegible] mon père.

— [illegible] au soir nous nous étions vus, [illegible]

— [illegible]

— [illegible] je lui avais offert de te donner à lui [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible] mon père.

— [illegible]

— [illegible] je sais qu'il a dû souffrir.

— Mais où l'as-tu vu ?

— Chez lui.

— Tu as été chez lui, via Larga, dans sa maison infâme ?

— Je croyais le danger pressant.

— Et c'est toi la première qui lui as parlé de moi ?

— Non, c'est lui le premier qui m'a parlé de vous.

— Il ignore où je suis, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, mon père, il le sait.

— Qui le lui a dit ?

— Moi.

— Malheureuse, tu me perds, tu te perds avec moi ! s'écria Strozzi.

— O mon père, comment pouvez-vous supposer...?

— Et toi, comment peux-tu être à ce point aveugle et crédule ? A cette heure, Luiza, le duc Alexandre sait tout. A cette heure, moi, toi, mes amis, sommes en son pouvoir ; et c'est ton fol amour, c'est ta confiance insensée qui nous a perdus ! O malheureuse ! que Dieu te pardonne, comme je te pardonne ! mais qu'as-tu fait !..

Et Strozzi, qui s'était levé, se laissa retomber sur son siège en se tordant les bras.

En ce moment, des coups retentirent violemment frappés à la porte du couvent.

— Écoute ! dit Strozzi en étendant la main du côté d'où venait le bruit.

— Eh bien ? demanda Luiza haletante.

— Entends-tu ? Tiens, regarde, et doute encore !

Et, prenant sa fille par le bras, Strozzi la traîna jusqu'à la fenêtre de la cellule d'où elle put voir étinceler les armes à travers la porte entr'ouverte.

— Des sbires !... des soldats !... le duc ! s'écria Luiza. Mon père, mon père, tuez-moi ! Mais, non, c'est impossible ! Oh ! vous aurez été trahi !

— Oui, j'ai été trahi ; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai été par ma fille !

— Oh ! attendez, attendez, mon père, avant de nous condamner ainsi.

L'attente ne fut pas longue. Fra Leonardo parut sur la porte de la cellule.

— Mon frère, dit-il en s'adressant à Philippe Strozzi, êtes-vous prêt pour le martyre ?

— Oui, répondit froidement le vieillard.

— C'est bien, continua le moine, car voici les bourreaux.

En ce moment, on entendit la voix du duc Alexandre qui disait :

— Restez à la porte et ne laissez passer personne. Vous autres, suivez-moi.

Et il parut suivi, en effet, de Jacoppo et du Hongrois, les deux sbires habituels de ses expéditions secrètes.

— Ah ! ah ! dit-il en riant, on m'avait donc dit vrai, le loup est pris au piège.

— Qui es-tu, et que veux-tu ? s'écria frère Leonardo en s'élançant entre le duc et Strozzi.

— Qui je suis ? dit le duc raillant. Je suis, comme tu le vois, mon digne père, un pieux pèlerin qui visite les maisons du Seigneur pour récompenser ou punir ceux qui, dans leur orgueil, se croient au-dessus des récompenses et des punitions. Ce que je veux !..

Et il écarta violemment le moine.

— Je veux que tu me fasses place, car j'ai à parler à cet homme.

Mais fra Leonardo se rejeta au-devant de Strozzi, s'exposant le premier à la colère du duc.

— Cet homme est l'hôte du Seigneur, dit-il, cet homme est sacré, et l'on n'arrivera à lui qu'en passant sur mon corps.

— C'est bien, dit le duc, dont l'œil lança un double éclair ; on y passera. Crois-tu que celui qui pour monter au trône a foulé le cadavre d'une ville s'arrêtera de peur de fouler aux pieds celui d'un misérable moine ?

— Allons, dit le Hongrois s'approchant et portant la main à son poignard, faut-il...?

— Non, il ne faut pas, ou du moins pas encore ; tu es toujours pressé, toi. — Allons, répéta Alexandre s'adressant de nouveau à fra Leonardo, place à ton duc !

— Mon duc ? répondit le dominicain, je ne connais pas ce nom. Je sais ce que c'est qu'un gonfalonier, je sais ce que c'est qu'un prieur, je suis prêt à obéir à une bailie ; mais je ne sais pas ce que c'est qu'un duc, je ne sais pas ce que c'est qu'un duché.

— Alors, dit le duc Alexandre, les dents serrées par la rage, place à ton maître.

— Mon maître, répondit fra Leonardo avec la même résolution, c'est Dieu ! Je n'ai pas d'autre seigneur que celui qui est au ciel, et tandis que la voix d'en bas me dit : « [illegible] », j'entends celle d'en haut qui me dit : « Demeure. »

— Eh bien ! dit le Hongrois.

Mais le duc frappa du pied avec violence et jeta sur le sbire un regard qui le fit reculer.

— Attends donc ! dit-il ; et quand par hasard je suis pa-

tient, sois-le donc aussi. Tu vois bien que je ne veux pas effrayer cette jeune fille. Eh bien, moine, continua-t-il, puisque tu ne connais ni duc ni maître, place au plus fort !

Et, à un signe du duc, le Hongrois et Jacoppo écartèrent le moine, qui, démasquant Strozzi, le laissa face à face avec le duc.

— Duc Alexandre, dit le vieillard en protégeant encore instinctivement sa fille du bras, tandis qu'il insultait le duc, je croyais que tu avais assez de ton chancelier, de ton bargello, de tes gardes, pour ne pas jouer toi-même le rôle de sbire. Je me trompais.

Le duc éclata de rire.

— Et comptes-tu pour rien, dit-il, le plaisir de rencontrer son ennemi face à face ? Me prends-tu pour un de ceux qui se glissent la nuit dans une ville, qui se cachent le jour dans une tanière, qui attendent patiemment et traitreusement l'heure d'allonger le bras dans l'ombre, et de frapper par derrière ? Non ; je marche à la clarté du soleil, et je viens te dire en plein midi, moi : Strozzi, nous avons joué l'un contre l'autre une partie terrible dont la vie était l'enjeu ; tu as perdu, Strozzi, paye !

— Oui, répondit Strozzi, et j'admire en même temps la prudence du joueur qui vient réclamer sa dette si bien accompagné !

— Crois-tu que j'eusse peur, par hasard ? crois-tu que je n'aurais pas été te trouver seul partout où j'aurais espéré te rencontrer ? Oh ! tu fais là une étrange erreur, et tu me prends pour quelque autre.

Alors, se retournant vers ses deux sbires :

— Jacoppo et le Hongrois, sortez, dit-il ; refermez la porte sur nous et, quelque chose que vous entendiez, ne venez point que je ne vous appelle.

Les deux sbires voulurent résister ; mais Alexandre frappa du pied en se tournant vers eux, et tous deux, laissant fra Leonardo, qui alla s'agenouiller devant un prie-Dieu, sortirent en refermant la porte derrière eux.

— Eh bien, dit le duc avec une suprême hauteur, me voilà seul, Strozzi, seul contre vous deux. Ah ! oui, je comprends ; je suis armé, et vous êtes sans armes. Attendez. Tiens, Strozzi, je jette cette épée.

Et le duc, en effet, tira son épée et la jeta derrière lui.

— Tiens, Strozzi, je t'offre ce poignard.

Et il tendit son poignard à Strozzi.

— Accours, vieux Romain... N'y a-t-il pas dans l'antiquité un Virginius qui tue sa fille, et un Brutus qui tue son roi ? Choisis entre eux. Frappe, fais-toi immortel comme eux !... Allons, frappe ! mais frappe donc ! Que risques-tu ? Pas même ta tête : tu sais bien qu'elle est au bourreau. Et toi, moine, qui t'arrête ? Ramasse cette épée et viens me frapper par derrière, si ta main tremble à me regarder en face.

— Mais Dieu défend à ses ministres de répandre le sang, répondit fra Leonardo d'une voix calme, mais ferme ; sans quoi, duc Alexandre, je n'eusse pas remis la cause de la patrie à un autre bras, et il y a longtemps que tu serais mort et que Florence serait libre.

— Eh bien, Strozzi, demanda le duc Alexandre, crois-tu que j'aie peur ?

Il se fit un instant de silence, Luiza en profita.

— Non, monseigneur, non, dit-elle d'une voix tremblante, on sait que vous êtes brave. Eh bien, soyez aussi bon que vous êtes courageux.

— Silence, enfant ! s'écria Strozzi, je crois que tu le pries !

— Mon père, insista Luiza, tandis qu'Alexandre remettait son épée au fourreau et son poignard à la gaine, mon père, laissez-moi, Dieu donnera la force à mes paroles. Monseigneur !... continua-t-elle en s'inclinant.

Mais fra Leonardo, s'élançant de son prie-Dieu :

— Relève-toi, enfant ! s'écria-t-il. Point de traité entre l'innocence et le crime ; point de pacte entre l'ange et le démon. Relève-toi !

— Tu as tort, moine, dit le duc avec son rire plus terrible encore que sa colère ; elle était si belle ainsi, que j'allais oublier mon offense pour ne me souvenir que de mon amour.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria Strozzi en saisissant sa fille et en l'enveloppant de ses bras.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria fra Leonardo en adjurant le ciel de ses deux bras étendus, si tu vois de pareilles choses sans tonner, je dirai que ta miséricorde est encore plus grande que ta justice.

— Jacoppo ! le Hongrois ! cria le duc après avoir attendu un instant comme pour laisser à Dieu le temps de frapper.

Les deux sbires entrèrent.

— A vos ordres, Altesse, dit le Hongrois.

— Remettez ces deux hommes aux mains des gardes, dit le duc en montrant fra Leonardo et Philippe Strozzi, et qu'ils soient conduits au bargello.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria Luiza, au nom du ciel, ne séparez pas le père de la fille ; n'arrachez pas le prêtre à son Dieu.

— Tais-toi et demeure, s'écria Strozzi ! Pas un mot de plus, pas un pas en avant, ou je te maudis !

— Oh ! murmura Luiza en tombant brisée sur ses genoux.

— Adieu, mon enfant, lui dit Strozzi ; le Seigneur seul maintenant veillera sur toi ; mais n'oublie jamais que c'est Lorenzino qui me tue.

— Mon père ! mon père ! s'écria la jeune fille en étendant ses deux mains vers le vieillard.

Mais lui, sans pitié pour ses supplications, lui jeta un dernier adieu plus rempli peut-être de colère que de tendresse, et sortit.

— O monseigneur ! monseigneur !... dit Luiza toujours à genoux et s'adressant au duc, ne puis-je donc rien pour sauver mon père ?

Le duc, qui était déjà près de la porte, revint à elle.

— Si fait, enfant, dit-il, car toi seule, au contraire, peux quelque chose pour le sauver.

— Et que faut-il que je fasse, monseigneur ? demanda-t-elle.

— Lorenzo te le dira, répondit le duc.

Et il sortit.

IX

LE BARGELLO

Le Bargello, vaste édifice construit par Arnolfo di Lupo pour servir à la fois de cour criminelle et de prison, et sur les murailles duquel on a dernièrement découvert un portrait de Dante par Giotto, est encore aujourd'hui, avec son gigantesque escalier gardé par un lion, un des monuments de Florence qui rappellent avec le plus de grandeur et d'originalité les époques terribles dont il vit s'accomplir les événements.

C'est au Bargello qu'avaient été conduits non seulement Philippe Strozzi et fra Leonardo, mais encore Selvaggio Aldobrandini, tout blessé qu'il était, Bernardo Corsini, qui lui avait donné asile, et les autres patriotes que le duc avait cru devoir leur adjoindre, comme faisant partie de la conspiration tramée contre lui, et à laquelle il avait participé, disait-il, sinon de fait, au moins de cœur.

Tous avaient été enfermés dans la même chambre, vaste pièce aux fenêtres grillées et aux murs chargés d'inscriptions gravées par les nombreux martyrs de la même cause qui y avaient précédé les héros de ce récit.

Au moment où nous introduisons le lecteur au milieu de ces nobles victimes de la tyrannie du grand-duc, fra Leonardo est appuyé à l'une des colonnes qui soutiennent la voûte ; Strozzi est assis ; près de lui est Selvaggio Aldobrandini, couché sur un banc, la tête appuyée sur un manteau roulé ; les autres entourent Bernardo Corsini, monté sur un escabeau et occupé à écrire son nom sur la muraille avec un vieux clou.

— Que fais-tu là, Bernardo ? demanda le moine.

— Tu le vois, mon père, répondit Bernardo ; j'écris mon nom indigne près de ceux des martyrs qui m'ont précédé ici-bas, et qui m'attendent au ciel.

Et il passa le clou à Vittorio del Pazzi.

— A mon tour, dit Vittorio. Par le Christ, notre dernier prince élu par la nation ! ces murs seront un jour le livre d'or de Florence. Tenez, voilà celui du vieux Jacob di Pazzi, mon aïeul ; voilà celui de Jérôme Savonarole ; voilà celui de Nicolas Carducci, de Dante, de Castiglione... Vive Dieu ! la belle garde de nobles fantômes la liberté doit avoir là-haut !

— Ecris le mien, Pazzi, s'écria Selvaggio, écris le mien entre le tien et celui de Strozzi. Il faut que la postérité sache que j'en étais ; et si la muraille est trop dure, viens prendre de mon sang pour l'écrire au lieu de le graver : ma blessure est encore fraîche et ne t'en refusera pas. Ecris, écris : « Selvaggio Aldobrandini, mort pour la liberté ! »

— A toi, Strozzi, dit Vittorio après avoir gravé le nom de Servaggio Aldobrandini au-dessous du sien.

Et il lui tendit cet ignoble clou, devenu entre les mains des illustres prisonniers le burin de l'histoire.

Philippe Strozzi prit le clou et, à la hauteur de sa main, écrivit une sentence italienne que nous essayons de traduire dans ces deux vers :

Garde-moi de qui je me fie,
Et je me garderai de qui je me défie.

Vittorio se mit à rire.

— Le conseil est bon, dit-il ; mais, donné par les murs d'une prison, il a le défaut d'arriver un peu tard.

Les autres continuèrent à inscrire leurs noms.

En ce moment, un familier de l'inquisition d'État parut.

— Philippe Strozzi est-il revenu de l'interrogatoire ? demanda-t-il.

— Oui ; qui le demande ? dit Strozzi.

— Une jeune fille qui a l'autorisation de passer une demi-heure avec lui, répondit le familier.

— Une jeune fille ! dit Strozzi avec étonnement. A moins que ce ne soit Luiza...

— C'est elle, mon père ! cria de la porte la fille de Strozzi.

— Viens, viens, mon enfant, viens ! dit Philippe en ouvrant ses bras. Je t'ai pardonné ; les autres te pardonneront, je l'espère.

Puis tout à coup revenant à toute sa tendresse paternelle et la serrant dans ses bras avec terreur :

— Oh ! mon enfant, s'écria-t-il, tu me fais trembler... De qui tiens-tu la permission de me voir ?

— Du duc lui-même, répondit Luiza.

— Comment l'as-tu obtenue ?

— J'ai été la chercher.

— Où cela ?

— Au palais.

— Au palais, chez le duc ? s'écria Strozzi. Tu as été chez cet infâme... la fille de Strozzi chez ce bâtard des Médicis !... Oh ! j'aimais mieux aimé ne te revoir jamais que de te revoir à cette condition... Va-t'en, va-t'en !...

Et il repoussa sa fille.

— Strozzi, sois homme... dit fra Leonardo en recevant la jeune fille entre ses bras.

Mais le vieillard se leva, et, tandis que l'innocente enfant le regardait pleine d'étonnement et de terreur :

— Elle a été chez lui !... dit-il en enfonçant ses mains dans ses cheveux. Elle est entrée dans cette caverne de débauche, dans cette antre de luxure !... Et de combien d'années d'innocence as-tu payé la permission de me voir une demi-heure ?... Réponds, Luiza, réponds !

— Mon père, répondit la jeune fille avec une humble tendresse, Dieu sait que je ne mérite pas ce que vous me dites. D'ailleurs, je n'étais pas seule ; Lorenzo était près de lui, Lorenzo ne nous a pas quittés.

— Ainsi, Luiza, pas de conditions infâmes ?

— Rien, mon père, rien, sur l'honneur de la famille ! Je me suis jetée à ses pieds, j'ai demandé à vous voir. Ils ont échangé quelques mots à voix basse, Lorenzo et lui ; puis le duc a signé un papier, me l'a remis, et je suis sortie sans avoir eu à rougir d'autre chose que de son regard.

— N'importe, reprit Strozzi en secouant la tête, il y a sous cette clémence, Luiza, quelque mystère terrible. Mais, n'importe, puisqu'une demi-heure t'est donnée, mettons cette demi-heure à profit. Ces minutes sont probablement les dernières que nous ayons à passer ensemble.

— Mon père !... s'écria Luiza.

— Dieu t'a donné la force, ma fille, dit le vieillard, et l'on peut te parler non pas comme à une enfant, mais comme à une femme.

— Oh ! mon Dieu ! vous me faites trembler, mon père, murmura la jeune fille.

— Tu connais l'homme qui demande ma tête !... tu connais le tribunal qui me juge !

— Seriez-vous donc condamné, mon père ?

— Non, pas encore... mais je puis l'être... mais je le serai certainement. Réponds-moi donc comme si je l'étais déjà. Songe que c'est la tranquillité de mes dernières heures que je vais te demander... Songe qu'il ne reste pas au condamné seulement à mourir, mais qu'il faut qu'il meure en chrétien, c'est-à-dire sans maudire et sans blasphémer.

— Merci à vous, mon Dieu ! murmura fra Leonardo, à vous qui avez amené ici cet ange pour lui rendre la foi qu'il avait presque perdue.

— Que faut-il que je fasse, mon père, pour vous rendre la tranquillité ? Dites-le moi, et à l'instant même je vous obéirai.

— Luiza... dit Strozzi d'une voix solennelle, lorsque tu verras dresser mon échafaud, lorsque tu sauras que je marche au supplice, jure-moi que tu ne feras pas un pas vers cet homme pour me sauver, ma vie dût-elle en être le prix... Jure-moi qu'il n'y aura aucun pacte entre ton innocence et son infamie ! Car, par l'âme de ta mère, par mon honneur intact comme s'il était divin, Luiza, je te jure que tu ne me sauverais pas... que je mourrais désespéré... et qu'après m'avoir perdu sur la terre, pauvre enfant, tu ne me retrouverais pas au ciel !...

Luiza se laissa glisser sur ses genoux afin de donner plus de solennité à sa promesse, et, les deux mains dans celles du vieillard :

— Mon père, mon père, je vous le jure ! dit-elle, et Dieu me punisse si je manque à mon serment !

— Ce n'est pas tout encore, continua Strozzi en posant ses deux mains sur la tête de sa fille et en la regardant avec une suprême tendresse : le danger qui te poursuit pendant mon agonie peut survivre à ma mort ! Ce que le duc n'a pu obtenir par la terreur, il peut chercher à l'obtenir par la violence.

— Mon père !... s'écria Luiza.

— Il peut tout ! il ose tout ! dit vivement le vieillard. C'est un infâme !...

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille en cachant son front rougissant entre ses mains.

— Luiza, insista Philippe, tu aimes mieux mourir jeune et pure, n'est-ce pas, que de vivre dans la honte et le déshonneur ?...

— Oui ! oui !... cent fois oui !... mille fois oui !... Dieu m'en est témoin !

— Eh bien... dit Strozzi d'une voix qui commençait à trembler malgré lui, si jamais tu tombais entre les mains de cet homme... si tu ne voyais aucun moyen de lui échapper... si la miséricorde même de Dieu ne t'offrait plus aucune chance d'espoir...

— Achevez... dites, dites, mon père...

— Eh bien, un seul trésor me restait, que j'avais soustrait aux yeux de tous : un dernier consolateur, ami suprême qui devait m'abréger la torture et m'épargner l'échafaud... C'est ce poison...

— Donnez, mon père ! s'écria Luiza comprenant l'intention du vieillard.

— Bien, bien, Luiza ! dit Philippe ; merci. Ce flacon, c'est la liberté, c'est l'honneur ; prends-le, Luiza, je te le donne... Souviens-toi que tu es la fille de Strozzi !...

— Il sera fait comme vous le désirez, mon père, je vous le jure !...

Et elle étendit le bras, faisant à la fois le serment solennel de la voix et du geste.

— Merci ! dit Philippe ; maintenant, je mourrai tranquille. Et toi, mon Dieu, toi qui entends ce serment, n'est-ce pas, mon Dieu, que tu ne le laisseras pas s'accomplir ?

En ce moment, la porte de la prison s'ouvrit, et le familier qui avait accompagné Luiza reparut ; seulement, cette fois, il était accompagné d'un homme masqué.

L'homme masqué entra avec lui et s'arrêta à la porte.

— La demi-heure accordée par la permission est écoulée, dit le familier en s'adressant à la jeune fille, il faut me suivre.

— Oh ! déjà ! déjà ! s'écria l'enfant.

— Va, ma fille, et sois bénie, dit Strozzi.

— Encore un instant, encore une seconde ! insista la jeune fille en joignant les mains.

— Non, va, va ! Adieu, mon enfant, pas de grâce de ces hommes.

— Adieu, mon père ! dit Luiza.

— Au revoir dans le ciel, dit fra Leonardo.

— Oh ! murmura Philippe Strozzi en se tordant les mains.

— Courage, courage, pauvre père ! dit fra Leonardo en le serrant contre son cœur.

Pendant ce temps, Luiza, entraînée par le familier, s'éloignait.

Au moment où elle passait près de l'homme masqué :

— Luiza !... dit tout bas celui-ci.

Au son de la voix, la jeune fille tressaillit.

— Lorenzino !... soupira-t-elle.

— Tu as toujours foi en moi ? demanda l'homme masqué.

— Plus que jamais !

— Eh bien, alors, à ce soir.

— A ce soir, répéta tout bas la jeune fille.

Et, le cœur plein d'espoir et de courage, elle sortit.

La porte se referma et l'homme masqué resta seul au milieu des prisonniers, dont tous les regards se fixèrent sur lui avec un étonnement mêlé de menaces.

Seul et absorbé dans sa douleur, Philippe Strozzi, aux bras de fra Leonardo, ne s'occupait pas de lui.

Vittorio dei Pazzi, faisant un pas vers lui, fut le premier qui lui adressa la parole.

— Qui es-tu, toi qui t'indroduis masqué parmi nous ? lui demanda-t-il ; quelque espion de Maurizio ? quelque sbire du duc ?

— Es-tu le tortureur ? Nous sommes prêts aux tourments, dit Bernardo Corsini.

— Es-tu le bourreau ? continua Selvaggio Aldobrandini en faisant un effort pour se tenir debout. Nous sommes prêts à la mort !

— Voyons, parle, oiseau de malheur ! reprit Vittorio ; quelle nouvelle apportes-tu ?

— Je vous apporte la nouvelle, dit Lorenzino en se démasquant, que vous êtes tous condamnés à mort, et que vous serez tous exécutés demain matin au point du jour.

— Lorenzino ! s'écrièrent tous les prisonniers.

— Lorenzino ! répétèrent après les autres fra Leonardo et Strozzi.

— Que cherches-tu ? lui demanda Vittorio dei Pazzi.

— Que demandes-tu ? insista Bernardo Corsini.

— Que vous importe, répondit Lorenzino, à vous qui n'avez plus rien à faire dans ce monde qu'à prier et à mourir ?

Alors fra Leonardo s'avança à son tour.

— Lorenzo, dit-il, descends-tu dans les Catacombes pour insulter aux martyrs ? Que viens-tu faire ici ?

— Tu vas le savoir, moine, car c'est toi que je cherche.

— Que me veux-tu ?

— Dis à tous ces hommes de s'éloigner et de nous laisser isolés autant que possible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai un secret à te révéler, et que, comme je suis, moi aussi, en danger de mort, je veux que tu entendes ma confession.

— Ta confession ! s'écria fra Leonardo en reculant d'un pas.

— Oui.

— Moi, entendre ta confession ! dit le moine épouvanté ; et pourquoi moi plutôt qu'un autre ?

— Parce que ta vie est condamnée, parce que ta vie dépend de mon secret ; parce que, enfin, dans tout Florence, je ne me fie à nul autre confesseur que toi.

— Mes frères, arrière tous ! dit fra Leonardo la pâleur sur le front ; car, ainsi qu'il l'avait dit à Strozzi, il se doutait qu'il allait entendre quelque chose de terrible.

Les prisonniers obéirent. Fra Leonardo s'assit au pied de la colonne, et Lorenzino s'agenouilla devant lui.

— Mon père, dit le jeune homme, il y a un an que je suis revenu à Florence, ayant déjà dans le cœur le projet que je vais exécuter aujourd'hui. A peine de retour dans ma ville natale, comme je craignais de prêter aux autres les sentiments que j'avais moi-même, je parcourus les différents quartiers de la ville ; j'interrogeai les maisons des pauvres et les palais des riches. Je me mêlai aux humbles ouvriers et aux orgueilleux patriciens. Une seule voix, pareille à un gémissement immense, s'élevait de tous côtés, accusant le duc Alexandre. L'un lui redemandait son argent, l'autre son honneur ; celui-ci un père, celui-là un fils. Tous pleuraient, tous se lamentaient, tous accusaient ; et je me dis : Non, il n'est pas juste qu'un peuple entier souffre ainsi pour la tyrannie d'un seul homme.

— Ah ! fit fra Leonardo, ce que nous avions rêvé, c'était donc vrai !

— Alors, reprit Lorenzino, je jetai les yeux autour de moi. Je vis la honte sur tous les visages, la terreur dans tous les esprits, la corruption dans toutes les âmes. Je cherchai à quoi je pouvais m'appuyer, et je sentis que tout pliait sous ma main. La délation était partout, au dedans et au dehors ; elle pénétrait dans l'intérieur des familles ; elle courait et discutait sur les places publiques, elle s'asseyait au foyer conjugal, elle se dressait sur les bornes des carrefours ! Alors je compris que quiconque voudrait conspirer en de pareils jours ne devait prendre d'autre confident que sa seule pensée, d'autre complice que son propre bras. Je compris que, pareil au premier Brutus, il devait couvrir son visage d'une voile assez épais pour que nul regard ne pût le percer. Lorenzo devint Lorenzino.

— Continue, mon fils, murmura fra Leonardo haletant.

— Il fallait arriver au duc, continua le jeune homme. Il fallait qu'il se défiât de tous, il fallait qu'il se fiât à moi. Je me fis son courtisan, son valet, son bouffon. Non seulement j'obéis à ses ordres, mais je prévins ses volontés ; je devançai ses désirs... Pendant un an, Florence m'appela lâche, traître, infâme ! pendant un an, le mépris de mes concitoyens passa sur moi, plus lourd que la pierre d'un tombeau ; pendant un an, tous les cœurs doutèrent de moi, excepté un seul... Mais enfin j'ai réussi, enfin j'ai atteint le but que je voulais atteindre ; enfin je suis arrivé au terme de ma longue et pénible route... Mon père, cette nuit, je tue le duc Alexandre.

— Parle bas ! parle bas ! murmura fra Leonardo.

— Mais, reprit Lorenzo, le duc est adroit, le duc est fort, le duc est brave. En essayant de sauver Florence, je puis succomber à mon tour. Il me faut donc l'absolution *in articulo mortis*. Donnez-la-moi donc, mon père, donnez-la-moi sans hésiter. Allez, j'ai assez souffert sur la terre pour que vous ne me marchandiez pas le ciel !

— Lorenzino, dit le prêtre, c'est un crime de t'absoudre, je le sais ; mais ce crime, je le prends sur moi. Et, quand Dieu t'appellera pour te demander compte du sang que tu auras versé, je me présenterai à ta place en disant : « Seigneur, ne cherchez pas le coupable... Seigneur, le coupable est devant vous. »

— C'est bien, tout est dit, dit Lorenzino. Maintenant, lui aussi, comme vous, il est condamné. Et ce n'est plus qu'une affaire de temps. Mon père, lorsque demain on viendra pour vous chercher, criez tous : « Le duc Alexandre est mort ! le duc a été assassiné par Lorenzino ! Ouvrez la maison de Lorenzino et vous trouverez son corps... » Et le bourreau lui-même tremblera ; et le peuple courra à ma maison de la via Larga, et le peuple retrouvera le corps ; et, au lieu d'être conduits à l'échafaud, vous serez portés en triomphe.

— Et toi ?

— Et moi ?... C'est moi qui ouvrirai au peuple la porte de la chambre où sera le cadavre du duc. Et maintenant que je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, adieu, mon père !

Puis, s'avançant vers les autres prisonniers dont le groupe fermait la porte :

— Place, messieurs ! dit-il.

— Et si nous ne voulions pas te faire place, nous ? dit Vittorio dei Pazzi.

— S'il nous avait pris l'envie de nous venger avant que de mourir ? dit Bernard Corsini.

— Si nous avions décidé de t'étouffer entre nos mains, de t'égrangler avec nos chaînes ? dit Philippe Strozzi.

Et tous ensemble, jusqu'à Selvaggio Aldobrandini, qui essayait de se traîner jusqu'au jeune homme, se mirent à crier :

— Qu'il meure, celui qui nous a vendus tous ! qu'il meure, le traître ! qu'il meure, l'infâme !

Lorenzino fronça le sourcil et porta la main à son épée : mais il entendit la voix de fra Leonardo qui disait tout bas à son oreille :

— Arrête, Lorenzo ! c'est la dernière souffrance de ta passion, c'est la dernière épine de ta couronne !

Puis, tout haut, et s'adressant aux prisonniers :

— Frères, dit-il, laissez passer cet homme ; c'est le plus grand de nous tous !

Et Lorenzino sortit, au milieu de la stupéfaction des prisonniers, qui, obéissant à l'ordre de fra Leonardo, ne firent aucun mouvement pour l'arrêter.

X

LE MEURTRE

Il y avait ce soir-là grande fête au palais de la via Larga ; le duc Alexandre avait réuni ses plus intimes pour fêter avec lui son triomphe sur les républicains ; seulement, une place était restée vide à sa droite.

Cette place, c'était celle de Lorenzino.

Plusieurs fois on s'était inquiété de l'absence du favori du duc ; mais, à chaque interrogation, le duc avait répondu en souriant :

— Ne vous préoccupez pas de l'absence de Lino, je sais où il est.

A minuit, Lorenzino entra, alla s'asseoir près du duc, remplit sa coupe de vin et la leva en disant :

— A la prospérité, à la joie, aux plaisirs de notre bien-aimé duc !

On fit raison au toast porté par le jeune homme, et lui alors, se penchant à l'oreille du duc :

— Buvez plutôt deux coupes qu'une, monseigneur, lui dit-il ; dans une heure, Luiza sera dans ma chambre, où elle attendra le bon plaisir de Votre Altesse.

— As-tu fait cela, mignon ? demanda le duc à moitié ivre.

— Ne vous avais-je pas donné ma parole, monseigneur ?

— Dans une heure ? et qui viendra m'avertir ?

— Écoutez, monseigneur, je n'ai personne à qui me fier. Vous avez le Hongrois qui vous est dévoué, n'est-ce pas ?

— Je suis sûr de lui comme de moi-même.

— Prêtez-le-moi pour aller chercher notre belle affligée.

— Non ! dit le duc, elle reconnaîtra qu'il m'appartient, et ne voudra pas le suivre.

— Avec un masque sur le visage et un billet de moi ?... Allons donc ! D'ailleurs, l'enfant sait où elle va.

— Alors pourquoi tant de précautions ?

— Pour sauver les apparences, monseigneur.

— Prends donc le Hongrois, je le mets à ta disposition.

— Appelez-le, monseigneur, et dites-lui qu'il me doit obéir en tout point.

Le duc appela le sbire.

— Suis Lorenzino, lui dit-il, et, sur ta tête ! fais tout ce qu'il t'ordonnera.

Le Hongrois était habitué à ces sortes de recommandations, il se contenta donc de faire un signe de tête.

Lorenzino se leva.

— Tu t'en vas, mignon ? lui demanda le duc.

— Pardieu ! monseigneur, il faut bien que je vous prépare la chambre.

— Tu me promets qu'aussitôt la belle arrivée, je serai prévenu ?

— Le Hongrois lui-même viendra vous dire le moment où vous pourrez venir. Il s'agit de ne pas vous faire attendre, monseigneur.

Lorenzino fit quelques pas pour sortir ; puis, revenant au duc :

— Monseigneur, votre parole que nul de vos convives ne saura où vous allez, ni pour qui vous quittez la table.

— Ma parole.

— Votre parole que vous ferez un détour afin de dérouter ceux qui vous verraient sortir.

— Tu l'as.

— [illegible] oublierez pas que vous me l'avez donnée?

— M[illegible] duc.

— [illegible] dit Lorenzino, j'aime mieux deux promesses qu'une [illegible] votre foi de gentilhomme, monseigneur?

— [illegible] foi de gentilhomme.

— Alors tout va bien.

— [illegible]-tu donc Lorenzino? demanda le duc.

— [illegible] fit le jeune homme.

— Tu es pâle comme un mort, et cependant la sueur ruisselait sur ton front.

— Je le crois bien, dit Lorenzino en s'essuyant avec un mouchoir de batiste [illegible] pareil à celui dont se servaient les femmes. On [illegible] chez vous.

Et il sortit [illegible].

Minuit sonnait [illegible] du dôme comme Lorenzino mettait le pied dans la Via Larga.

C'était la nuit [illegible] janvier, nuit d'hiver, sombre et froide, [illegible] pas devant soi.

Lorenzino [illegible] regardant à droite et à gauche [illegible] qui cherche quelqu'un.

Au [illegible] de la [illegible], un homme se présenta tout à [illegible].

Lorenzino [illegible] portant la main à son poignard.

— C'est [illegible] monseigneur, dit l'homme.

— Ah! [illegible] Michele, fit Lorenzino.

— Ne [illegible] vous pas dit d'attendre Votre Excellence [illegible] de onze heures à une heure du matin?

— [illegible] suis heureux de te trouver si exact au [illegible]. Es-tu prêt?

— Oui.

— [illegible]

— Vous [illegible] sur le point de vous venger? demanda le sbire.

— J'espère que dans une heure tout sera fini, Michele!

— Vous [illegible] bien heureux, monseigneur.

Lorenzino, sans répondre, marcha devant, rentra dans la Via Larga et ouvrit une petite porte.

— Ah! [illegible] fit Michele, c'est chez vous que la chose va se passer.

— C'est [illegible].

— Ne [illegible] vous pas qu'on entende de chez le duc les [illegible] des armes?

— [illegible] Lorenzino, les voisins ont entendu chez [illegible] et tant de froissements de fer, qu'ils [illegible], sois tranquille.

Arrivé [illegible] Lorenzino ouvrit une chambre où [illegible].

Il allait l'y laisser seul, lorsque le sbire l'arrêta par le bras.

— Monseigneur, [illegible] je suis à vous, mais de votre côté, vous [illegible] promesse.

— [illegible]

— C'est que, votre ennemi tué, vous me laisserez libre de me défaire [illegible].

— Tu es [illegible] toujours dans la même intention.

— Plus que jamais.

— Et [illegible] ni par argent, ni par menaces, ni par prières, tu ne renonceras à ton projet?

— J'ai fait serment de le tuer sans pitié, sans miséricorde!

— C'est donc vrai ce que tu m'as raconté?

— Je vous ai dit la vérité tout entière.

— C'est [illegible].

— Pourquoi [illegible]?

— Parce qu'il n'y a pas d'homme capable d'une pareille cruauté.

— Le duc Alexandre n'est pas un homme.

— Elle était belle, cette jeune fille?

— Oh! belle comme un ange.

— J'ai oublié son nom; elle s'appelait, m'as-tu dit?

— Nella.

— Et à quel âge est-elle morte?

— A [illegible] ans.

— C'est bien jeune.

— [illegible] vieux, quand depuis deux ans déjà le malheur et [illegible] sont entrés dans la vie.

— [illegible] qu'après l'avoir donné l'espoir d'être son mari, le duc Alexandre...

— [illegible] monseigneur! dit le sbire [illegible] lui rappelant si cruellement [illegible] Lorenzino [illegible] retirez [illegible]. Il [illegible] pas de [illegible] n'est-ce pas? Vous m'avez fait venir pour [illegible] quelqu'un. Eh bien, quel est cet homme [illegible] pour que je [illegible] obligé [illegible] prix de son sang? Nommez-moi [illegible].

— [illegible] le nommer, tu le verras.

— [illegible]

— [illegible] Michele, tu m'as nommé [illegible] l'ombre verte pendant [illegible] dont j'avais à me venger [illegible] quatre heures.

— C'est vrai, monseigneur; cela suffit.

— Allons donc!... Je te laisse dans cette chambre; tiens-toi prêt, pense au duc... rêve ta vengeance, et quand je te viendrai chercher, que je te trouve l'épée à la main.

— Soyez tranquille, monseigneur.

Lorenzo ferma la porte sur Michele et entra dans la chambre préparée pour le duc.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, c'était la seule lumière qui éclairât la chambre.

Le jeune homme y était à peine, qu'il entendit des pas dans l'escalier.

Il écouta; ces pas étaient ceux d'un homme et d'une femme.

On entendait le frôlement d'une robe de soie.

Il se jeta dans le corridor et n'eut que le temps d'ouvrir une porte et de la refermer sur lui.

Cinq secondes après, Luiza, guidée par le Hongrois toujours masqué, passait devant la porte et entrait dans la chambre.

Cette chambre était inconnue à Luiza, celle dans laquelle elle avait été introduite le matin se trouvant à l'autre bout de l'appartement.

Mais elle avait reçu le billet de Lorenzino, elle avait reconnu l'écriture de Lorenzino, c'était tout ce qu'il lui fallait.

— Nous sommes arrivés, et c'est ici que vous devez attendre, lui dit le Hongrois.

— Merci, répondit Luiza en s'asseyant.

— Désirez-vous quelque chose? demanda le sbire.

— Non, répondit la jeune fille, dites seulement à celui qui vous a envoyé vers moi que je suis arrivée et que je l'attends.

— C'est bien, madame, dit le Hongrois.

Et, refermant la porte sur la jeune fille, il sortit.

Il n'avait pas fait deux pas dans le corridor, que Lorenzino l'arrêta.

— Elle est là? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, va dire au duc que nous l'attendons; mais qu'il se souvienne que personne que toi ne doit le voir entrer.

Le Hongrois s'inclina et voulut rendre la clef de la maison à Lorenzino.

Mais Lorenzino refusa de la prendre.

— Et le duc, lui dit-il, comment veux-tu qu'il entre?

— C'est juste, dit le Hongrois.

Et il sortit emportant la clef.

Le duc avait mis le temps à profit, et, lorsque le Hongrois entra dans la salle, il trouva son maître à moitié ivre.

Il lui fit un signe; le duc se leva et vint à lui.

— Eh bien? demanda-t-il au sbire.

— Eh bien, monseigneur, elle vous attend, dit le Hongrois.

— En vérité, continua le duc, Lorenzino est un homme précieux. Je crois que si je lui demandais la Madone, il arriverait à me la donner.

Puis, passant dans son cabinet de toilette, il revêtit une longue robe de satin fourrée de zibeline.

— Mettrai-je mes gants de guerre ou mes gants d'amour? demanda-t-il au Hongrois.

— Mettez vos gants d'amour, monseigneur, répondit le sbire.

C'est qu'en effet il y avait sur la table des gants en mailles et des gants parfumés.

Le duc prit et passa les gants parfumés.

Alors, rouvrant la porte de la salle :

— Bonsoir et bonne nuit, messieurs, dit-il; vous pouvez rester à table tant qu'il vous plaira. Il y a du vin dans les caves et des lits dans les appartements. Ne venez pas me faire votre cour avant midi; je dormirai tard.

— Attendez, dit un des convives; je vais avec vous, monseigneur.

— Non, restez, Giustiniamo, dit le duc; je n'ai besoin de personne.

Mais avec l'entêtement de l'ivresse, Giustiniamo de Cesena, qui était capitaine du duc, insista.

— Eh bien, viens donc, ivrogne! dit le duc.

Puis tout bas à [illegible]:

— A la place Saint-Marc, dit-il, tu l'emmèneras de gré ou de force; le Hongrois me suffira.

Et tous quatre sortirent du palais. Mais, pour dérouter les soupçons, ainsi qu'il l'avait promis à Lorenzino, le duc tourna par la rue dei Calderai, prit la via de Ginori; sur [illegible] un instant la via San Gallo, tourna par celle des Arazzieri, poussa Giustiniamo sur la place Saint-Marc en ordonnant à Jacopo de le reconduire chez lui et, suivi du Hongrois, il reprit la via Larga.

Pendant ce temps, Lorenzino était entré dans la chambre où l'attendait Luiza.

En l'apercevant, la jeune fille s'était levée vivement et s'était jetée dans ses bras.

— Tu n'as pas douté de moi, lui dit Lorenzo, merci.

— Le jour où je douterai de toi, dit la jeune fille, sera le jour de ma mort !

— Attends, que je referme cette porte, dit Lorenzino.

Et il alla refermer la porte, puis revenant à Luiza :

— Tu as été confiante jusqu'au bout, ma Luiza bien-aimée ; maintenant écoute-moi.

— Comme on écoute la voix de Dieu ; mais avant tout, mon père ?

— Je t'ai dit que ton père serait sauvé, et ton père le sera. Mais ce n'est point assez ; en pensant à lui, j'ai pensé à nous, ma bien-aimée : dans une heure, nous quittons Florence !

— Et où allons-nous ?

— Nous allons à Venise. J'ai là, — Lorenzino frappa sur sa poche, — une licence que m'a donnée l'évêque de Marzi pour prendre des chevaux de poste ; une fois libre, ton père nous rejoindra.

— Alors, partons, mon bien-aimé Lorenzino.

— Non, pas encore ; avant notre départ, un grave événement doit s'accomplir, Luiza.

— Où cela ?

— Ici.

— Comment, ici ?

— Ici, dans cette chambre.

— Et moi... moi ?...

— Toi, Luiza, tu seras là, dans ce cabinet ; quelque chose que tu entendes, quelque bruit qui se fasse, quelque action qui s'accomplisse, tu n'[illegible] pas, tu ne feras pas un mouvement, tu ne souffleras pas le mot. Quand [illegible] sera [illegible], je [illegible] Luiza, tu fermeras les yeux, en traversant cette chambre, et nous partirons.

— Lorenzo ! Lorenzo ! s'écria Luiza, tu me fais frémir ! Que va-t-il donc se passer ? Oh ! je ne suis pas une enfant ! Mon [illegible] me l'a dit, je suis une femme.

— [illegible] Lorenzino [illegible]

— Il m'a [illegible] que la porte de la rue se [illegible]

— C'est [illegible] Entre dans ce cabinet [illegible] le moment s'approche. Appelle à ton aide [illegible] courage, et [illegible] la Mort elle-même [illegible]

— Sainte Mère des anges, que va-t-il donc se passer ?

Lorenzino [illegible] la jeune fille dans la chambre voisine, ferma la porte à la clef, mit la clef dans sa poche, s'élança hors de la chambre et se jeta dans le [illegible]. Déjà une fois il s'était caché tandis que le Hongrois passait.

Le Hongrois passa une seconde fois, mais cette fois conduisant le duc.

Le duc entra pesamment dans la chambre et s'assit sur le lit.

— Eh bien, demanda-t-il, où est-elle donc ?

— Qui cela ? demanda le Hongrois.

— Eh bien, cette belle Luiza, que Lorenzino m'a promise, et que tu m'as été chercher avec lui [illegible]

— Je l'ai laissée ici, monseigneur ; sans doute va-t-elle venir.

— C'est bien, c'est bien, dit le duc. Je m'en rapporte à Lorenzino... Toi, demeure... attends-moi en face du palais Sostegni et attends-moi là jusqu'au jour. Si au jour je ne suis pas rentré, ce qui est probable, tu iras m'attendre au palais.



Michele piqua lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement.

— Monseigneur reste seul ?

— Eh non, je ne reste pas seul, imbécile ! dit le duc en éclatant de rire, puisque Lorenzino va m'amener sa fiancée. Allons, va-t'en.

Le Hongrois sortit de la chambre.

Lorenzino, comme la première fois, l'attendait dans le corridor.

— La clef ? lui demanda-t-il.

— La voilà, dit le Hongrois.

— Le duc t'a-t-il dit de l'attendre ?

— Oui, jusqu'au jour. Si au jour il n'est pas sorti, je puis rentrer au palais.

— Et tu peux y rentrer tout de suite, [illegible] Lorenzino. Je te donne congé.

— Vous me garantissez que monseigneur ne sortira point avant le jour ?

— Je te le garantis sur ma [illegible] gentilhomme, dit Lorenzino en [illegible] du sbire. Va donc [illegible]

— Ah ! [illegible] c'est ce que je vais faire.

— Eh bien, [illegible] Va.

Le Hongrois [illegible] Lorenzino [illegible] de ses pas [illegible] la porte de la [illegible] se refermer.

[illegible] il respira.

[illegible] ses mains sur son front [illegible]

[illegible] cette belle [illegible] ne m'attendait-elle pas [illegible]

— Ici... Vous étiez à souper, monseigneur... Savais-je, au moment où, après que je vous voyais vider, dans quel état vous vous trouveriez ? Je ne voulais pas que vous la fissiez pour un misérable !

— Que de précautions ! dit le duc en détachant le ceinturon de son épée. Voyons, va me la chercher.

— À l'instant même, monseigneur.

Il prit l'épée et le ceinturon des mains du duc et passa deux fois le ceinturon dans la garde de l'épée de manière que, si le duc essayait de la tirer, il ne pût y venir à bout.

Après quoi, il plaça l'épée sous le chevet du lit.

— Gardez-vous cette robe de chambre ? demanda Lorenzino au duc.

— Ma foi, non, il fait trop chaud ici.

— Donnez-la moi et couchez-vous sur le lit, monseigneur ; dans un instant celle que vous attendez sera ici.

Et, après avoir placé la robe de chambre du duc sur une chaise, il sortit.

La porte se referma derrière lui.

Lorenzino courut alors à la chambre où était enfermé Michele.

— Eh bien, lui dit-il en lui rendant la liberté, l'heure est venue : je tiens enfermé dans ma chambre l'ennemi dont je t'ai parlé. Es-tu toujours dans l'intention de m'aider à m'en venger ?

— Certes ! fut la seule réponse du sbire.

Et tous deux, étouffant autant que possible le bruit de leurs pas, tenant chacun son épée nue sous son manteau, s'acheminèrent vers la chambre où était resté le duc.

Lorenzino ouvrit la porte et entra le premier.

Le duc n'était plus assis, mais couché sur le lit. Il avait le visage tourné contre le mur et était probablement déjà assoupi. Lorenzino s'avança jusqu'auprès de lui sans qu'il fît aucun mouvement.

— Seigneur, lui demanda-t-il, dormez-vous ?

Et, en même temps qu'il prononçait ces paroles, il lui porta un si terrible coup de la courte et fine épée qu'il portait à la main, que la pointe, qui était entrée d'un côté au-dessus de l'épaule, sortit de l'autre au-dessous du sein.

Le duc poussa un cri de douleur.

Mais, comme il était puissamment fort, il s'élança d'un bond au milieu de la chambre, et allait gagner la porte, lorsque, sur la porte, il trouva Michele qui, en reconnaissant le duc Alexandre, poussa un cri de joie et, en même temps, d'un coup du taillant de son épée, lui ouvrit la tempe et lui abattit presque entièrement la joue gauche.

Le duc fit deux pas en arrière, cherchant quelque autre issue. Lorenzino le prit à bras le corps, le repoussa sur le lit et le renversa en arrière en pesant sur lui de tout son poids. Alors le duc Alexandre, qui, pareil à une bête fauve prise au piège, n'avait encore rien dit, appela pour la première fois au secours. Mais Lorenzino lui mit violemment la main sur la bouche, de manière que le pouce et une partie de l'index y entrèrent. Par un mouvement instinctif, le duc serra les dents avec tant de force, que les os broyés craquèrent, et la douleur de Lorenzo fut telle que ce fut lui, à son tour, [illegible] se rejeta en arrière en poussant un cri d'angoisse qui ressemblait à un rugissement.

Alors, quoique perdant son sang par deux blessures, quoique le vomissant par la bouche, Alexandre se rua sur son adversaire et, le pliant sous lui comme un roseau, il essaya de l'étouffer entre ses deux mains.

Lorenzino se sentit perdu. Dans cette lutte corps à corps, son épée lui était inutile. Il songea alors à ce petit couteau de femme, à la lame acérée, qui perçait si bien les sequins d'or. Il le chercha dans sa poitrine, le trouva et le plongea par deux fois de toute sa longueur dans les entrailles du duc. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux blessures ne lui fit lâcher prise. Michele voulait en vain venir au secours de Lorenzino ; les deux lutteurs se tenaient tellement enlacés que, malgré son désir de prendre sa part de la mort du duc, il n'osait frapper l'un, de peur de tuer ou de blesser l'autre. Enfin, [illegible] comme Lorenzino, jeta son épée, prit sa dague, et se mêla [illegible] informe lutte [illegible] de la demi-lumière que [illegible] dans la chambre [illegible] de la cheminée. Enfin il trouva la gorge du duc, y [illegible] sa dague et, comme le duc ne cessait pas encore [illegible] bien, dit l'historien Varchi, qu'il finit par lui [illegible].

Le duc [illegible] en poussant un dernier [illegible], entraînant avec lui dans sa chute Lorenzo et Michele.

Mais tous deux se relevèrent aussitôt, tirant chacun de [illegible] son pas en arrière, puis se regardèrent l'un l'autre effrayés des taches de sang qui couvraient leurs habits et de la pâleur qui couvrait leurs visages.

— [illegible] dit le premier le sbire, je crois qu'il est mort.

Et comme Lorenzo [illegible] signe de doute, Michele [illegible] en piquer lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement.

Ce n'était plus qu'un cadavre.

Alors Lorenzo songea à Luiza, à la terreur qu'elle devait éprouver. Il avait entendu deux ou trois fois, pendant ce combat, qui avait duré plus de dix minutes, des soupirs étouffés venant de la chambre voisine.

Il ouvrit la porte et appela Luiza, mais personne ne répondit.

Seulement, à la faible lueur qui pénétrait d'une chambre dans l'autre, il crut apercevoir le corps de la jeune fille couché sur le tapis.

Il s'élança vers elle, la prit dans ses bras, et, la croyant simplement évanouie, il l'apporta dans la chambre éclairée par la lueur du feu, la déposa en face de la cheminée, la tête appuyée sur son genou, en l'appelant avec un accent d'angoisse impossible à décrire.

Luiza rouvrit les yeux. Lorenzino jeta un cri de joie.

Il crut que la jeune fille revenait à elle.

Mais elle, d'une voix éteinte :

— Pardonne-moi, mon bien aimé Lorenzino, lui dit-elle ; j'ai douté de toi, et je t'avais dit que l'instant où je douterais de toi serait celui de ma mort.

— Eh bien ? eh bien ? demanda Lorenzino. Parle, parle !

— Eh bien, mon père m'a fait donner, pour le cas où je tomberais aux mains du duc, ce flacon de poison... J'ai cru non seulement que j'y étais tombée, mais encore que c'était toi qui me livrais à lui.

— Après ? après ? s'écria Lorenzo.

— Regarde, dit Luiza.

— Le flacon vide ! hurla le jeune homme.

Et, fou de douleur, sans penser à la blessure terrible de sa main, il s'élança par les degrés emportant le corps de Luiza et laissant dans sa chambre le cadavre du duc.

Plus calme que lui, Michele sortit à son tour, fermant avec soin la porte de la chambre et celle de la rue.

Puis, sans s'inquiéter de ce qu'était devenu Lorenzino, il alla s'agenouiller devant la Madone du coin de la place de la Santissima-Annunziata, remerciant, dans sa superstition, la Vierge de [illegible] miséricorde de ce qu'il avait mené à bien cet effroyable meurtre.

CONCLUSION.

On sait quel fut pour Florence le dénoûment du terrible drame dont nous venons d'esquisser les principales péripéties.

Une nouvelle preuve fut donnée au monde de cette grande vérité, que presque toujours le poignard tranche, mais ne dénoue pas.

Comme, après la mort du vainqueur de Pompée, Rome était passée de César à Octave, après la mort du duc, Florence passa d'Alexandre à ce jeune Côme Ier dont il a été question au commencement de cette histoire et à qui la popularité de son père, Jean des Bandes-Noires, sa jeunesse, sa beauté, l'habitude déjà prise, par les Florentins, de l'esclavage, aplanirent le chemin du trône.

Il y monta moyennant le serment qu'il fit au cardinal Cibo d'observer religieusement quatre promesses :

La première, de rendre également la justice aux riches et aux pauvres.

La seconde, de ne jamais consentir à relever dans Florence l'autorité de l'empereur.

La troisième, de venger la mort du duc Alexandre.

La quatrième, de bien traiter les seigneurs Jules et la signora Julia, ses enfants naturels.

Côme jura, et prit pour devise cet hémistiche de Virgile :

Primo avulso, non deficit alter.

Mais il arriva pour Côme ce qui arrive pour tout homme qu'une révolution inattendue porte au pouvoir.

Sur le premier degré du trône, ils reçoivent des conditions ; sur le dernier, ils en imposent.

Les seules qu'il tint fidèlement furent celles qui avaient rapport à la vengeance.

Le lendemain de l'assassinat, au moment où le cardinal Cibo s'aperçut de la mort d'Alexandre, il comprit quel embarras allait être pour lui la présence de Strozzi et de ses compagnons dans la ville... Le duc mort, on ne pouvait les faire exécuter. Eux présents, ils n'eussent pas laissé proclamer un autre duc.

On alla donc les prendre au Bargello ; on leur dit que le duc leur faisait grâce, on les conduisit jusqu'à la frontière et on les laissa libres de se retirer où ils voudraient.

Ils se retirèrent à Venise.

Ce ne fut que là que Strozzi apprit, de la bouche même de Lorenzino, l'assassinat du duc et la mort de sa fille.

Les premiers instants furent à la douleur.

Mais, lorsqu'ils virent Florence aux mains de Côme Ier, lorsqu'ils purent apprécier le sombre et impitoyable génie du nouveau duc, ils réunirent autour d'eux tout ce qui restait de républicains en Toscane et résolurent de tenter ouvertement les hasards de la guerre.

Ils furent battus, et se retirèrent dans la citadelle de Montemurlo, où Alexandre Vitelli les assiégea

Après un combat sanglant qui dura plus de deux heures, les assiégeants, qui étaient des condottieri italiens ou espagnols, pénétrèrent dans le château, où les républicains furent les uns tués, les autres faits prisonniers.

Philippe Strozzi se rendit à Vitelli lui-même.

Côme fit venir les prisonniers à Florence, après les avoir rachetés aux soldats qui les avaient pris, et les fit juger par le tribunal des huit

Pendant quatre jours, quatre républicains eurent tous les matins la tête tranchée sur la place de la Seigneurie.

Mais le peuple ne put supporter ce spectacle. Il sentait que c'était le sang le plus pur de Florence qui coulait ainsi sous la hache du bourreau.

Les clameurs du peuple effrayèrent le duc.

Il envoya ce qui lui restait de prisonniers — et au nombre de ceux-ci se trouvait Nicolas Machiavel, le fils de l'historien — dans les prisons de Pise, de Libourne et de Volterra.

Ils y périrent tous en moins d'un mois.

Cinq furent conservés parmi les plus illustres.

Barthelemi Valori ; Philippe Valori, son fils, un autre Philippe Valori, son neveu ; Antonio-Francesco degli Albizzi, et Alessandro Rondinelli.

Tous cinq étaient destinés à un grand exemple.

Ils devaient périr le 20 août, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où, sept ans auparavant, ce même Barthelemi Valori, d'abord partisan d'Alexandre de Médicis, avait assemblé le parlement, violé la capitulation de Florence, et soumis sa patrie à ces mêmes Médicis, — qui le récompensaient comme les tyrans récompensent.

Tous cinq furent soumis à la torture, et conduits le jour annoncé à l'échafaud.

Ceux-là moururent comme traîtres à la république.

Restait Philippe Strozzi ; comme il s'était rendu à Alexandre Vitelli, c'était à Vitelli qu'il appartenait. Or, Alexandre Vitelli l'avait enfermé dans la citadelle dont il était le maître et l'y traitait avec beaucoup d'égards, refusant de le remettre à Côme de Médicis

C'était une affaire de temps et d'argent, comme on le pense bien. Côme acheta le prisonnier, et Charles-Quint autorisa Vitelli à le livrer.

Mais, par malheur pour la vengeance de Côme, le jour où l'autorisation de livrer le prisonnier arriva, Philippe Strozzi, averti qu'il allait être livré, se coupa la gorge avec un canif, après avoir écrit des premières gouttes de son sang ce vers prophétique de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant à Lorenzino, il fut trouvé assassiné dans les rues de Venise en 1547, le jour anniversaire de celui où, dix ans auparavant, Côme Ier avait fait serment de venger la mort du duc Alexandre.

⁂

TABLE DES MATIÈRES

DE

UNE NUIT A FLORENCE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

L'Horoscope

ILLUSTRATIONS

DE

FATH & KAUFFMANN



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



L'HOROSCOPE

I

LA FOIRE DU LANDI

Vers le milieu du mois de juin de l'année 1559, par une radieuse matinée de printemps, une foule, que l'on pouvait approximativement évaluer à trente ou quarante mille personnes, encombrait la place Sainte-Geneviève.

Un homme, arrivé fraîchement de sa province et tombant tout à coup au milieu de la rue Saint-Jacques, d'où il eût pu apercevoir cette foule, eût été bien embarrassé pour dire à quelle fin elle se trouvait agglomérée en si grand nombre sur ce point de la capitale.

Le temps était superbe ; ce n'était donc pas la châsse de sainte Geneviève que l'on allait faire sortir, comme en 1551, pour obtenir la cessation des pluies.

Il avait plu l'avant-veille ; ce n'était donc point la châsse de sainte Geneviève que l'on promenait pour demander de la pluie, comme en 1556.

On n'avait point à déplorer une désastreuse bataille dans le genre de celle de Saint-Quentin ; ce n'était donc pas, comme en 1557, la châsse de sainte Geneviève que l'on menait en procession pour obtenir la protection de Dieu.

Il était évident néanmoins que cet immense concours de populaire, rassemblé sur la place de la vieille abbaye, y venait célébrer quelque grande solennité.

Mais quelle solennité ?

Elle n'était pas religieuse ; car, quoique l'on aperçût çà et là dans la foule quelques robes de moines, ces robes respectables n'étaient pas en quantité suffisante pour donner à la fête un caractère religieux.

Elle n'était pas militaire ; car les hommes d'armes étaient en petit nombre dans la foule, et ceux qui y étaient n'avaient ni pertuisanes ni mousquets.

Elle n'était pas aristocratique, car on ne voyait pas, au-dessus des têtes, flotter les pennons armoriés des gentilshommes et les bannières empanachées des seigneurs.

[illegible] cette multitude aux mille couleurs,

où étaient confondus gentilshommes, moines, voleurs, bourgeoises, filles de joie, vieillards, bateleurs, sorciers, bohémiens, artisans, porteurs de rogatons, vendeurs de cervoise, les uns à cheval, les autres à mulet, ceux-ci à âne, ceux-là en [illegible] on venait justement, cette année-là, d'inventer les [illegible], et dont le plus grand nombre, cependant, allait, [illegible], poussait, grouillait, se démenait pour arriver au centre de la place ; ce qui dominait dans cette multitude, disons-nous, c'étaient les écoliers : écoliers des quatre nations, écossais, anglais, français, italiens.

En effet, c'était cela [illegible] premier lundi après la Saint-Barnabé, et c'était [illegible] aller à la foire du landi que toute cette foule était rassemblée.

Mais peut-être ces trois mots, qui appartiennent à la langue du XVIe siècle, ne disent-ils rien à nos lecteurs. Expliquons-leur donc ce que c'était que la foire du landi.

Attention, chers lecteurs ! nous allons faire de l'étymologie, ni plus ni moins qu'un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Le mot latin *indictum* signifie un jour et un lieu indiqués pour quelque assemblée du peuple.

L'i changé d'abord en *e*, le fut définitivement en *a*. On dit donc successivement, au lieu d'*indictum* : l'indict, l'endit, puis l'andit, et enfin landi.

Il en résulte que ce mot signifie jour et lieu indiqués pour une assemblée.

Du temps de Charlemagne, le roi teuton qui faisait sa capitale à Aix-la-Chapelle, une fois par an, on montrait aux pèlerins les saintes reliques dans la chapelle.

Charles le Chauve transporta ces reliques d'Aix à Paris, et on les montra au peuple une fois par an, dans un champ de foire qui se tenait vers le boulevard Saint-Denis.

L'évêque de Paris, trouvant que, vu la piété croissante des fidèles, le champ de foire n'était point en harmonie avec ceux qu'il devait contenir, établit la fête du landi dans la plaine Saint-Denis.

Le clergé de Paris y apportait les reliques en procession ; l'évêque venait y prêcher et y donner la bénédiction au peuple ; mais il en était des bénédictions comme des biens du prochain ou des fruits du voisin : n'a pas le droit de les distribuer qui veut ; les clercs de Saint-Denis prétendirent qu'eux seuls avaient le droit de bénir sur leurs terres, et assignèrent au parlement de Paris l'évêque, comme usurpateur.

L'affaire fut débattue avec acharnement et plaidée de part et d'autre avec une telle éloquence, que le parlement, ne sachant à qui des deux donner raison, donna tort à tous deux, et défendit, vu le trouble qu'ils causaient, aux évêques d'une part et aux abbés de l'autre, de mettre les pieds à la foire du landi.

Ce fut le recteur de l'Université qui hérita des prérogatives réclamées ; il avait le droit de se transporter tous les ans à la foire du landi, le premier lundi après la Saint-Barnabé, pour y choisir le parchemin nécessaire à tous ses collèges ; il était même défendu aux marchands siégeant à cette foire d'en débiter une seule feuille avant que M. le recteur eût fait toutes ses emplettes.

Cette promenade du recteur, qui durait plusieurs jours, suggéra aux écoliers la pensée de l'accompagner ; ils lui en demandèrent la permission. Cette permission leur fut accordée, et, à partir de ce moment, le voyage se fit chaque année avec [illegible] la pompe et toute la magnificence imaginables.

Les régents et les écoliers s'assemblaient, à cheval, sur la place Sainte-Geneviève, et, de là, ils marchaient en ordre jusqu'au champ [illegible] se tenait la foire. La cavalcade arrivait assez tranquillement à sa destination ; mais une fois arrivé, le cortège trouvait, pour venir se joindre à lui, tous les bohèmes, tous les [illegible] l'on en comptait à Paris trente mille à cette époque, toutes les filles et toutes les femmes équivoques de [illegible] aucune statistique n'a jamais donné le nombre [illegible] les garçons, toutes les demoiselles du Val-d'Amour, du Chaud-Gaillard, de la rue [illegible] Mantel, une véritable [illegible] quelque chose comme une [illegible] grandes migrations du IVe siècle, avec cette différence [illegible] au lieu d'être [illegible] barbares ou des [illegible] que trop civilisés.

Arrivé [illegible] plaine Saint-Denis, chacun faisait halte, descendait [illegible] val, de son âne, de sa mule, secouait simplement [illegible] de ses bottes, de ses chausses, de ses souliers [illegible], s'il était venu à pied, se mettait à [illegible] dont il essayait de prendre [illegible] faire [illegible], on s'asseyait, on mangeait [illegible], on buvait, à la [illegible] des quantités effroyables de [illegible] d'alentour, Saint-Denis, [illegible] Argenteuil. Les têtes [illegible] aux propos [illegible] et aux propos de beuve[illegible] *de trotter, goubelets de*

voler. Tu brailles ; tourne Rousse à moi sans eau ; fouette-moi ce verre gualantement, mon ami ; du blanc ! du blanc ! verse tout, verse de par le diable ! cent mains fault à un sommellier comme avait Briarius pour enfatigablement verser. La langue me pelle, mon compagnon, courage ! On avait mis en action le cinquième chapitre de *Gargantua*.

Le beau temps, ou plutôt le joyeux temps, vous en conviendrez, que celui où Rabelais, curé de Meudon, écrivait *Gargantua*, et où Brantôme, abbé de Bourdeilles, écrivait les *Dames galantes !*

Une fois gris, on chantait, on s'embrassait, on se querellait, on débitait des choses folles, on injuriait les passants. Il fallait bien s'amuser, que diable !

On entamait donc, avec les premiers venus qui tombaient sous la main, des propos qui, selon le caractère des gens, finissaient par des rires, des injures ou des coups.

Il fallut vingt arrêts du parlement pour remédier à ces désordres ; encore finit-on par être obligé, comme essai, de transporter la foire, de la plaine, dans la ville même de Saint-Denis.

En 1550, il fut bien décrété qu'à la foire du landi les écoliers n'assisteraient plus que par députations de douze pour chacun des quatre collèges ou Nations, comme on les appelait à cette époque, et cela y compris les régents. Mais alors il arrivait ceci :

C'est que les écoliers non admis quittaient les habits universitaires, et, vêtus en manteaux courts, en chapeaux de couleur, en chausses chiquetées, ajoutant, en vertu de ces espèces de saturnales, l'épée, qui leur était défendue, à la dague, qu'ils s'étaient, de temps immémorial, arrogé le droit de porter, ils se rendaient à Saint-Denis, par toutes sortes de routes, en vertu du proverbe : *Tout chemin conduit à Rome ;* et que, comme ils échappaient, sous leurs mascarades, à la vigilance des maîtres, les désordres étaient devenus infiniment plus grands qu'avant l'ordonnance rendue pour y remédier.

On en était donc là en 1559 ; et, à voir l'ordre avec lequel le cortège commençait à se mettre en marche, on était à cent lieues de songer aux excentricités auxquelles il allait se livrer, une fois arrivé.

Cette fois, comme d'habitude, la cavalcade s'ébranla donc assez régulièrement, entra dans la grande rue Saint-Jacques sans faire trop de trouble ; poussa, en débouchant devant le Châtelet, un de ces hourras de malédiction, comme savent seules en pousser les foules de Paris (car la moitié des membres composant cette foule connaissait certainement les prisons souterraines de ce monument autrement que par ouï-dire), et, après cette manifestation, qui était toujours un petit soulagement, elle s'engageait dans la rue Saint-Denis.

Devançons-la, cher lecteur, et allons prendre place dans la ville abbatiale de Saint-Denis, afin d'y assister à un épisode de la fête qui se rattache à l'histoire que nous avons entrepris de vous raconter.

La fête officielle était bien dans la ville, dans la grande rue de la ville même ; c'était bien dans la ville, et particulièrement dans la grande rue, que barbiers, cervoisiers, tapissiers, merciers, lingères, bourreliers, selliers, cordiers, éperonniers, marchands de cuirs, mégissiers, tanneurs, chaussiers, huchiers, drapiers, changeurs, orfèvres, épiciers, taverniers, surtout, étaient enfermés dans des loges de bois qu'ils avaient fait construire deux mois à l'avance.

Ceux qui ont assisté à la foire de Beaucaire, il y a une vingtaine d'années, ou plus simplement à la fête des Loges, de Saint-Germain, il y a dix ans, peuvent, en étendant à des proportions gigantesques le tableau qu'ils ont vu dans ces deux localités, se faire une idée de ce que c'était que la foire du landi.

Mais ceux qui assistaient régulièrement toutes les années à cette même foire du landi, que l'on célèbre encore de nos jours dans la sous-préfecture de la Seine, ne sauraient en aucune façon, en voyant ce qu'elle est, imaginer ce qu'elle était.

En effet, au lieu de ces sombres vêtements noirs qui, au milieu de toutes les fêtes, attristent malgré eux les moins mélancoliques, comme un souvenir de deuil, comme une espèce de protestation de la tristesse, la reine de ce pauvre monde, contre la gaieté, qui n'en semble que l'usurpatrice : toute cette foule en habits de draps de couleurs éclatantes, d'étoffes d'or et d'argent, *[illegible], [illegible], bordures, plumes, cordons, [illegible] velours, taffetas barrés d'or, satins lamés d'argent*, toute cette foule étincelait au soleil et semblait lui renvoyer en éclairs ses plus ardents rayons : jamais luxe pareil n'avait été, en effet, déployé depuis le haut jusqu'en bas de la société ; et bien que, depuis l'année 1543, d'abord le roi François Ier, ensuite le roi Henri IV, eussent publié vingt lois somptuaires, jamais ces lois n'avaient été exécutées.

L'explication de ce luxe inouï est des plus simples. La

découverte du nouveau monde par Colomb et par Améric Vespuce, les expéditions de Fernand Cortez et de Pizarre dans le fameux royaume du *Cathay*, indiqué par Marco Polo, avaient jeté une telle quantité de numéraire dans toute l'Europe, qu'un écrivain de ce siècle se plaint du débordement du luxe, du haussement du prix des denrées, qui, dit-il, a plus que quadruplé en quatre-vingts ans.

Mais ce n'était pas toutefois dans Saint-Denis même qu'était le côté pittoresque de la fête. En effet, l'ordonnance du parlement l'avait transportée dans la ville ; mais l'ordonnance du populaire, bien autrement puissante, l'avait transportée au bord de la rivière. C'était donc dans Saint-Denis qu'était la foire, mais c'était au bord de l'eau qu'était la fête. N'ayant rien à acheter, c'est au bord de l'eau que nous allons nous transporter, au-dessous de l'île Saint-Denis, et, une fois là, nous regarderons et écouterons ce qui va se passer.

La cavalcade que nous avons vu partir de la place Sainte-Geneviève, suivre la rue Saint-Jacques, saluer d'un hourra le Châtelet et enfiler la rue Saint-Denis, avait fait son entrée dans la nécropole royale entre onze heures et onze heures et demi ; puis, comme les moutons arrivés au pré et laissés en liberté, les écoliers échappèrent aux régents et se répandirent, les uns dans les champs, les autres par la ville, les autres au bord de la Seine.

C'était, il faut l'avouer, pour les cœurs sans souci (rares cœurs, mais qui existent cependant), un délicieux spectacle que de voir étendus, çà et là au soleil, sur l'herbe au-dessus de la berge, à une lieue à la ronde, de frais écoliers de vingt ans, couchés aux pieds de belles jeunes filles au corset de satin rouge, aux joues de satin rose, au cou de satin blanc.

Les yeux de Boccace devaient transpercer le tapis azuré du ciel et regarder amoureusement ce gigantesque Décaméron.

La première partie de la journée se passa assez bien : on avait chaud, on buvait ; on avait faim, on mangeait ; on était assis, on se reposait. Puis les conversations commencèrent à devenir bruyantes, les têtes à s'échauffer. Dieu sait le nombre de pots pleins, vidés, remplis, revidés, reremplis et définitivement cassés, dont on se jeta les éclats les uns aux autres.

Aussi, vers trois heures, le bord de la rivière, couvert de pots et d'assiettes, les uns intacts, les autres brisés, de tasses pleines et de bouteilles vides, de couples s'embrassant et se roulant sur le gazon, de maris prenant des étrangères pour leurs femmes, de femmes prenant leurs amoureux pour leurs maris ; le bord de l'eau, disons-nous, vert, frais, étincelant tout à l'heure comme un village des bords de l'Arno, ressemblait maintenant à un paysage de Teniers servant de cadre à une kermesse flamande.

Tout à coup, un cri formidable s'éleva :

— A l'eau ! à l'eau ! criait-on.

Tout le monde se leva ; les cris redoublèrent.

— A l'eau l'hérétique ! à l'eau le protestant ! à l'eau le huguenot ! à l'eau le parpaillot, la vache à Colas ! à l'eau ! à l'eau ! à l'eau !

— Qu'y a-t-il ? criaient vingt voix, cent voix, mille voix.

— Il y a qu'il a blasphémé ! il y a qu'il a douté de la Providence ! il y a qu'il a dit qu'il allait pleuvoir !...

Ce fut peut-être cette accusation, au premier abord la plus innocente, qui fit cependant le plus d'effet dans la foule. La foule s'amusait et eût été furieuse de voir troubler ses amusements par un orage ; la foule avait ses habits des dimanches et eût été furieuse que ses habits des dimanches fussent gâtés par la pluie. Les vociférations, cette explication donnée, recommencèrent donc de plus belle. On se rapprocha de l'endroit d'où partaient ces cris, et peu à peu la foule devint si compacte sur ce point, que le vent lui-même eût eu peine à passer.

Au milieu de ce groupe, presque étouffé par lui, se débattait un jeune homme d'une vingtaine d'années qu'il était facile de reconnaître pour un écolier déguisé ; les joues pâles, les lèvres blêmes, mais les poings serrés, il semblait attendre que des assaillants plus hardis que les autres, au lieu de se contenter de crier, portassent la main sur lui, pour abattre tout ce qui se rencontrerait sous les deux masses d'armes que formaient ses poings fermés.

C'était un grand jeune homme blond, assez maigre, assez chétif cependant, ayant l'air d'une de ces galantes demoiselles habillées en garçons dont nous parlions tout à l'heure ; ses yeux, lorsqu'ils étaient baissés, devaient indiquer la candeur la plus extraordinaire, et si l'Humilité eût pris une face humaine, elle n'eût pas choisi un autre type que celui que présentait le visage de ce jeune garçon.

Quel crime pouvait-il donc avoir commis pour que toute cette foule fût à ses trousses, pour que toute cette meute aboyât après lui, pour que tous ces bras s'étendissent dans l'intention de le jeter à l'eau ?

II

OU IL EST EXPLIQUÉ POURQUOI, LORSQU'IL PLEUT LE JOUR DE LA SAINT MÉDARD, IL PLEUT QUARANTE JOURS PLUS TARD

Nous l'avons dit dans le chapitre précédent, il était huguenot et il avait annoncé qu'il allait pleuvoir.

Voici comment l'affaire s'était engagée ; la chose était toute simple, vous allez voir :

Le jeune homme blond, qui paraissait attendre un ami ou une amie, se promenait tout le long de la rivière. De temps en temps, il s'arrêtait, il regardait l'eau ; puis, quand il avait suffisamment regardé l'eau, il regardait le gazon ; enfin, quand il avait suffisamment regardé le gazon, il levait les yeux et regardait le ciel.

On peut trouver, certes, que c'était là un exercice monotone, mais on avouera qu'il était inoffensif. Cependant, quelques-unes des personnes qui célébraient la fête du landi à leur façon, trouvèrent mauvais que ce jeune homme la célébrât à la sienne. En effet, depuis une demi-heure environ, plusieurs bourgeois, mêlés d'écoliers et d'artisans, s'étaient montrés visiblement agacés de la triple contemplation de ce jeune homme ; d'autant plus agacés, que ce même jeune homme ne semblait pas le moins du monde faire attention à eux.

— Ah ! dit une voix de femme, je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien savoir pourquoi ce jeune homme s'acharne à regarder successivement l'eau, la terre et le ciel.

— Tu veux le savoir, Perrette de mon cœur ? demanda un jeune bourgeois qui buvait galamment le vin dans le verre de la dame et l'amour dans ses yeux.

— Oui, Landry, et je donnerai un rude baiser à celui qui me le dira.

— Ah ! Perrette, je voudrais que, pour une si douce récompense, tu demandasses une chose plus difficile.

— Je me contenterai de celle-là.

— Fais-moi ton billet ?

— Voilà ma main.

Le jeune bourgeois baisa la main de la jeune fille, et, se levant :

— Tu vas le savoir, dit-il.

En conséquence, celui que la jeune fille avait désigné sous le nom de Landry se leva, et, allant au contemplateur solitaire et muet :

— Ah çà ! jeune homme, lui dit-il, sans vous commander, pourquoi donc regardez-vous ainsi le gazon ? Est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

Le jeune homme, s'apercevant que c'était à lui qu'on parlait, se retourna, ôta poliment son chapeau et répondit, avec la plus grande courtoisie, à son interlocuteur :

— Vous faites erreur, monsieur, je ne regardais pas le gazon, je regardais la rivière.

Et, ayant prononcé ces quelques mots, il se retourna de l'autre côté. Maître Landry fut un peu déconcerté ; il ne s'attendait pas à une réponse si polie. Cette politesse le toucha. Il revint vers sa société en se grattant l'oreille.

— Eh bien ? lui demanda Perrette.

— Eh bien, nous nous trompions, dit assez piteusement Landry, il ne regardait pas le gazon.

— Que regardait-il donc ?

— Il regardait la rivière.

On éclata de rire au nez du messager, qui sentit le rouge de la honte lui monter au visage.

— Et vous ne lui avez pas demandé [illegible] il regardait la rivière ? dit Perrette.

— Non, répondit Landry ; [illegible] si poli que j'ai pensé qu'il serait indiscret de [illegible] seconde question.

— Deux baisers à qui [illegible] pourquoi il regarde la rivière, dit Perrette.

— Trois ou quatre [illegible].

Mais Landry fit [illegible] que c'était lui qui avait engagé l'affaire, c'était [illegible] de la terminer.

On reconnut la [illegible] de sa réclamation.

Il retourna donc vers le jeune homme blond et, pour la seconde fois :

— Ah çà, jeune homme, lui demanda-t-il, pourquoi [illegible] regardez-vous ainsi la rivière ?

La même [illegible] scène se renouvela. Le jeune homme se retourna, ôta son chapeau et répondit poliment [illegible] à son interlocuteur :

— Excusez-moi, monsieur, je ne regardais pas la rivière, je regardais le ciel.

Et, ayant dit ces mots, le jeune homme salua et se retourna de l'autre côté.

Mais Landry, démonté d'abord par cette seconde réponse comme il l'avait été par la première, crut son honneur engagé, et, entendant de loin les éclats de rire de ses compagnons, il prit courage, et, saisissant l'écolier par son manteau :

— Alors, jeune homme, [illegible] voulez-vous me faire la grâce de me dire pourquoi vous regardez le ciel ?

— Monsieur, répondit le jeune homme, voulez-vous me faire, à moi, la faveur de me dire pourquoi vous me le demandez ?

— Eh bien, je vais m'expliquer franchement avec vous, jeune homme.

— Vous me ferez plaisir, monsieur.

— Je vous le demande parce que les personnes de ma société sont [illegible] de vous voir, depuis une heure, debout et immobile [illegible] un pied et faisant le même manège.

— Monsieur, répondit l'écolier, je suis immobile parce que j'attends un de mes amis ; je suis debout, parce qu'en restant debout je le verrai venir de plus loin. Puis, comme il ne vient pas, que je m'ennuie à l'attendre, et que l'ennui que j'éprouve me pousse à marcher, je regarde la terre pour ne pas déchirer mes chaussures aux éclats de pots dont le gazon est émaillé ; puis je regarde la rivière pour me reposer d'avoir regardé la terre ; puis, enfin, je regarde le ciel pour me reposer d'avoir regardé la rivière.

Le bourgeois, au lieu de prendre cette explication pour ce qu'elle était, c'est-à-dire pour la pure et simple vérité, le bourgeois se crut mystifié et devint rouge comme les coquelicots que l'on voyait éclater au loin dans les champs de luzerne et de blé.

— Et comptez-vous, jeune homme, insista le bourgeois en s'appuyant d'un air provocateur sur la hanche gauche et en renversant le haut du torse en arrière, comptez-vous vous livrer longtemps à cette malplaisante occupation ?

— Je comptais m'y livrer jusqu'au moment où mon ami m'aurait rejoint, monsieur ; mais...

Le jeune homme regarda le ciel.

— Je ne crois pas que je puisse attendre son bon plaisir.

— Et pourquoi ne l'attendrez-vous point ?

— Parce qu'il va tomber une telle pluie, monsieur, que ni vous, ni moi, ni personne ne pourra, d'ici à un quart d'heure, rester en plein champ.

— Vous dites qu'il va pleuvoir ? fit le bourgeois de l'air d'un homme qui croit qu'on se moque de lui.

— A verse, monsieur ! répondit tranquillement le jeune homme.

— Vous voulez rire, sans doute, jeune homme ?

— Je vous jure que je n'en ai pas la moindre envie, monsieur.

— Alors vous voulez vous moquer de moi ? demanda le bourgeois exaspéré.

— Monsieur, je vous donne ma parole que je n'en ai pas plus d'envie que de rire.

— Alors pourquoi me dites-vous qu'il va pleuvoir, quand il fait un temps superbe ? hurla Landry s'exaspérant de plus en plus.

— Je dis qu'il va pleuvoir pour trois raisons.

— Pourriez-vous me les donner, ces trois raisons ?

— Certainement, si cela pouvait vous être agréable.

— Cela m'est agréable.

Le jeune homme salua poliment et d'un air qui signifiait : « Vous êtes si aimable, monsieur, que je n'ai rien à vous refuser. »

— J'attends vos [illegible] raisons, dit Landry, les poings crispés et les dents grinçantes.

— La première, monsieur, dit le jeune homme, c'est que, comme il n'a pas plu hier, c'est une raison pour qu'il pleuve aujourd'hui.

— Vous me persiflez, monsieur ?

— En aucune façon.

— Alors voyons la seconde.

— La seconde, c'est que le ciel a été couvert toute la nuit passée, toute la matinée, et qu'il l'est encore en ce moment.

— Ce n'est pas une raison, parce que le temps est couvert, pour qu'il pleuve, entendez-vous ?

— C'est [illegible] une probabilité.

— Voyons votre troisième raison seulement ; je vous préviens [illegible] n'est pas meilleure que les deux premières, jeune homme.

— Si vous [illegible], monsieur, c'est que vous auriez un caractère [illegible].

— Ah ! vous dites [illegible] détestable caractère !

— Monsieur, je parle [illegible], et [illegible].

— La troisième raison, monsieur ! la troisième raison.

Le jeune homme [illegible].

— La troisième raison pour qu'il pleuve, monsieur, c'est qu'il pleut.

— Vous prétendez qu'il pleut ?

— Je ne le prétends pas, je l'affirme.

— Mais c'est intolérable ! dit le bourgeois hors de lui.

— Ce le sera bien plus tout à l'heure, dit le jeune homme.

— Et vous croyez que je supporterai cela ? s'écria le bourgeois écarlate de rage.

— Je crois que vous ne le supporterez pas plus que moi, dit l'écolier, et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire ce que je vais faire, c'est-à-dire de chercher un abri.

— Ah ! c'est trop fort ! hurla le bourgeois se retournant vers sa société.

Puis, s'adressant à tous ceux qui étaient à la portée de sa voix :

— Arrivez tous ici ! arrivez, vous autres !

Le bourgeois paraissait tellement furieux, que chacun accourut à son appel.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent les femmes d'une voix aigre.

— Que se passe-t-il ? demandèrent les hommes d'une voix enrouée.

— Ce qui se passe ? dit Landry se sentant soutenu. Il se passe des choses incroyables.

— Lesquelles ?

— Il se passe que monsieur veut tout simplement me faire voir des étoiles en plein midi.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit le jeune homme avec la plus grande douceur ; je vous ai dit, au contraire, que le temps était horriblement couvert.

— C'est une figure, monsieur l'écolier, reprit Landry, entendez-vous ? c'est une figure.

— En ce cas, c'est une mauvaise figure.

— Vous dites que j'ai une mauvaise figure ? hurla le bourgeois qui, assourdi par son sang qui battait à ses oreilles, entendait mal ou voulait mal entendre. Ah ! c'est trop fort, messieurs, vous voyez bien que ce drôle-là se moque de nous.

— Se moque de vous, dit une voix, ça, c'est possible.

— De moi comme de vous, comme de nous tous ; c'est un mauvais plaisant qui se divertit en pensant à mal, et en souhaitant qu'il pleuve pour nous faire niche à tous.

— Monsieur, je vous jure que je ne souhaite pas qu'il pleuve, attendu que, s'il pleut, je serai mouillé comme vous, et même sur une plus grande échelle, puisque j'ai trois ou quatre pouces de plus que vous.

— C'est-à-dire que je suis un roquet, alors ?

— Je n'ai pas dit un mot de cela, monsieur.

— Un nain ?

— Ce serait une injure gratuite. Vous avez près de cinq pieds, monsieur.

— Je ne sais à quoi tient que je ne te jette à l'eau ! s'écria Landry.

— Ah ! oui, à l'eau ! à l'eau ! dirent plusieurs voix.

— Quand vous me jetterez à l'eau, monsieur, dit le jeune homme avec sa politesse ordinaire, vous n'en seriez pas moins mouillé.

Comme le jeune homme venait de prouver par cette réponse qu'il avait à lui seul plus d'esprit que tout le monde, tout le monde se tourna contre lui. Un grand gaillard s'approcha, et, moitié goguenardant, moitié menaçant :

— Voyons, scélérat, lui dit-il, pourquoi dis-tu qu'il pleut en ce moment ?

— Parce que j'ai senti des gouttes.

— Pleuvoir à gouttes, cria Landry, ce n'est pas pleuvoir à verse, et il a dit qu'il allait pleuvoir à verse.

— Mais tu es donc de connivence avec un astrologue ? dit le grand gaillard.

— Je ne suis de connivence avec personne, monsieur, répondit le jeune homme, qui commençait à se fâcher, pas même avec vous, qui me tutoyez.

— A l'eau ! à l'eau ! crièrent plusieurs voix.

Ce fut alors que l'écolier, sentant grossir la tempête, ferma les poings et se prépara à la lutte. Le cercle commença de s'épaissir autour de lui.

— Tiens ! dit un des nouveaux venus, c'est Médard !

— Qu'est-ce que c'est que Médard ? demandèrent plusieurs voix.

— C'est le saint dont c'est aujourd'hui la fête, dit un plaisant.

— Non ! dit celui qui avait reconnu le jeune homme, celui-là n'est pas un saint, puisque c'est un hérétique.

— Un hérétique ! cria la foule, à l'eau l'hérétique ! à l'eau le parpaillot ! à l'eau le patarin ! à l'eau le huguenot !

Et toutes les voix répétèrent en chœur :

— A l'eau ! à l'eau ! à l'eau !

C'étaient ces cris qui venaient d'interrompre la fête que nous étions en train de décrire.

Mais juste à ce moment, comme si la Providence voulait envoyer au jeune homme le secours dont il paraissait avoir si grand besoin, celui qu'il attendait, beau cavalier de vingt-deux à vingt-trois ans, qui, par sa haute mine, sentait le gentilhomme, et, par sa tournure, l'étranger ; celui qu'il

attendait, disons-nous, arriva tout courant, et, perçant la foule, se trouva à vingt pas de son ami au moment où celui-ci, saisi par devant, par derrière, par les pieds, par la tête, se démenait de son mieux.

— Défends-toi, Médard ! cria le nouveau venu, défends-toi !

— Vous voyez que c'est bien Médard ! s'écria celui qui l'avait salué de ce nom.

Et, comme si porter ce nom était un crime, toute la foule cria :

— Oui, c'est Médard ! oui, c'est Médard ! à l'eau Médard ! à l'eau l'hérétique ! à l'eau le huguenot !

— Comment un hérétique a-t-il l'audace de porter le nom d'un si grand saint ! s'écria Perrette.

— A l'eau le sacrilège !

Et les gens qui avaient saisi le pauvre Médard l'entraînèrent vers la berge.

— A moi, Robert ! cria le jeune homme sentant qu'il ne pouvait résister à cette foule, et que la mort était au bout de la plaisanterie.

— A l'eau le brigand ! hurlèrent les femmes, furieuses dans la haine comme dans l'amour.

— Défends-toi, Médard ! cria pour la seconde fois l'étranger en tirant son épée, défends-toi, me voilà !

Et, frappant à droite et à gauche du plat de sa lame sur la foule, il se laissa rouler sur le talus comme une avalanche. Mais il vint un moment où la foule se trouva si épaisse, que, quelque envie que cette foule eût de s'écarter, ses efforts furent inutiles : elle recevait les coups, hurlait de douleur, mais elle ne s'écartait pas. Après avoir hurlé de douleur, elle hurla de rage.

Le nouveau venu, qu'à son accent étranger on pouvait reconnaître pour un Écossais, frappait toujours, mais n'avançait pas, ou avançait si peu, qu'on voyait bien que son ami serait à l'eau avant qu'il fût près de son ami. Une vingtaine de paysans qui étaient là et cinq ou six bateliers s'en mêlèrent. Le pauvre Médard avait beau s'accrocher des mains, [illegible] des pieds, mordre des dents, chaque seconde le rapprochait de la berge.

L'Écossais n'entendait plus que ses cris, et ses cris se rapprochaient sensiblement de l'eau. Lui ne criait plus, il rugissait, et à chaque rugissement, le plat de sa lame ou le pommeau de son épée tombaient sur une tête. Tout à coup les cris redoublèrent ; puis il se fit un silence ; puis on entendit le bruit d'un corps pesant qui tombe à l'eau.

— Ah ! brigands ! ah ! meurtriers ! ah ! assassins ! hurla le jeune homme en essayant de se faire jour vers la rivière pour sauver son ami ou mourir avec lui.

Mais ce fut impossible. Autant eût valu renverser un mur de granit que cette muraille vivante. Il recula harassé, les dents grinçantes, la bouche pleine d'écume, le front ruisselant de sueur. Il recula jusqu'au sommet du talus pour voir si, par-dessus cette foule, il n'apercevrait pas la tête du pauvre Médard reparaître à la surface de l'eau. Et là, au sommet du talus, appuyé sur son épée, ne voyant rien reparaître, il abaissa les yeux sur cette populace furieuse, et regarda avec dégoût cette meute humaine.

Ainsi, posé tout seul, pâle et dans son costume noir, il semblait l'ange exterminateur se reposant un instant les ailes repliées. Mais, au bout d'un instant, la rage qui bouillonnait dans sa poitrine, comme la lave dans un volcan, monta brûlante jusqu'à ses lèvres.

— Vous êtes tous des brigands, dit-il, vous êtes tous des assassins, vous êtes tous des infâmes ! Vous vous êtes mis quarante pour assassiner, jeter à l'eau, noyer un pauvre garçon qui ne vous avait pas fait de mal. Je vous offre le combat à tous. Vous êtes quarante, venez, et je vous tuerai tous les quarante les uns après les autres, comme des chiens que vous êtes !

Les paysans, les bourgeois et les écoliers à qui cette lettre d'invitation à mourir était adressée, ne parurent pas se soucier de courir les chances d'un combat à l'arme blanche avec un homme qui paraissait manier l'épée d'une si triomphante manière. Ce que voyant l'Écossais, il remit dédaigneusement son épée au fourreau.

— Vous êtes aussi poltrons que vils, lâches coquins ! continua-t-il en étendant la main au-dessus de toutes les têtes ; mais je vengerai cette mort sur de moins misérables que vous ; car vous, vous n'êtes pas dignes de l'épée d'un gentilhomme. Arrière donc, manants et vilains ! et puisse la pluie et la grêle saccager vos vignes, coucher vos moissons en tombant sur vos plaines pendant autant de jours que vous vous êtes mis d'hommes pour tuer un seul homme !

Mais comme il n'était pas juste que ce meurtre restât impuni, il décrocha de sa ceinture un grand pistolet, et, tirant sans viser au milieu de la foule :

— Au hasard de Dieu ! dit-il.

Le coup partit, la balle siffla, et un des hommes qui venaient de jeter le jeune homme à l'eau poussa un cri, mit la main à sa poitrine, chancela et tomba frappé mortellement.

— Et maintenant, adieu ! dit-il. Vous entendrez parler plus d'une fois de moi. Je me nomme Robert Stuart.

Comme il disait ces mots, les nuages amoncelés au ciel depuis la veille crevèrent tout à coup [illegible] que l'avait prédit le malheureux Médard, il [illegible] ces pluies torrentielles comme il n'en tombe [illegible] les saisons pluvieuses.

Le jeune homme se retira lentement.

Les paysans lui eussent infailliblement [illegible] que ses malédictions produisaient instantanément [illegible] ; mais le bruit du tonnerre, qui semblait [illegible] le dernier jour de la création, l'eau qui tombait par torrents, les éclairs qui les aveuglaient, les préoccupèrent [illegible] plus que le soin de leur vengeance, et ce fut à partir de ce moment un sauve-qui-peut général.

En un instant la berge de la rivière, couverte tout à l'heure [illegible] six mille personnes, se trouva aussi déserte que les rives d'un de ces fleuves du nouveau monde que venait de découvrir le navigateur génois.

La pluie tomba quarante jours sans discontinuer.

Et c'est pour cela, nous le croyons du moins, chers lecteurs, que lorsqu'il pleut le jour de la Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard.

III

L'AUBERGE DU CHEVAL ROUGE

Nous n'entreprendrons pas de dire [illegible] se réfugièrent les cinquante ou soixante mille personnes qui assistaient à la fête du landi, et qui, surprises [illegible] par ce nouveau déluge, cherchèrent un abri [illegible] dans les maisons, dans les cabarets et jusque dans la basilique royale.

A peine y avait-il à cette époque dans la ville de Saint-Denis cinq ou six auberges, qui se trouvèrent en un instant tellement encombrées, que quelques personnes commencèrent à en sortir avec plus de hâte [illegible] qu'elles n'y étaient entrées, préférant être noyées par la pluie plutôt qu'étouffées par la chaleur.

La seule auberge qui demeurât à [illegible] et elle devait cette faveur à sa situation isolée, [illegible] *Cheval rouge*, située sur la route, à [illegible] deux portées d'arquebuse de la ville de Saint-Denis.

Trois personnes habitaient momentanément la grande chambre enfumée que l'on appelait [illegible] la salle des voyageurs, et qui, à l'exception de la [illegible] et d'un grenier répugnant au-dessus de ce rez-de-chaussée, [illegible] qui servait de chambre à coucher aux mul[illegible] aux marchands de bestiaux attardés, formait à [illegible] l'auberge. C'était quelque chose comme un [illegible] éclairé par la porte, qui montait jusqu'au [illegible] était fait sur le modèle de l'arche, de [illegible] inclinées selon la forme du toit.

Comme dans l'arche, un certain nombre d'[illegible], chiens, chats, poules et canards grouillaient sur le [illegible], et, à défaut du corbeau qui devait revenir [illegible] la colombe qui devait rapporter le [illegible] voyait, autour des solives noircies par [illegible], le jour, des hirondelles, et, la nuit, des [illegible] aux meubles de cette salle, ils se [illegible] indispensables d'une auberge, c'est-à-[illegible] ses, à des chaises et à des tabourets [illegible].

Les trois personnes qui habitaient [illegible] étaient l'aubergiste, sa femme et un voyageur [illegible] trente-cinq ans.

Disons comment étaient [illegible] personnages, et à quelle chose ils s'occupaient.

L'aubergiste, qu'en [illegible] de mars [illegible] posons le premier [illegible] rien [illegible] était assis à cheval devant la porte, sur une chaise de paille, et, le menton appuyé au sommet du dossier, grommelait contre le mauvais temps.

La femme de l'aubergiste, assise un peu en arrière de son mari, de façon cependant à se trouver dans [illegible] mordillant à sa bouche le fil [illegible] du chanvre [illegible]

[illegible] au contraire [illegible] de la chambre, tournant le dos [illegible]

sait un consommateur, à en juger par le pot et le gobelet posés devant lui.

Cependant il ne semblait pas songer à boire : le coude sur la table, la tête dans sa main, il rêvait profondément.

— Chien de temps ! grommela l'aubergiste.

— Tu te plains ? dit la femme. C'est toi qui l'as demandé.

— C'est vrai, dit l'aubergiste ; mais j'ai eu tort.

— Alors ne te plains pas.

L'aubergiste, à cette admonestation peu consolante, mais pleine de logique, baissa la tête en poussant un soupir et se tint coi. Ce silence dura dix minutes environ ; après quoi, l'aubergiste releva la tête et répéta :

— Chien de temps !

— Tu l'as déjà dit, fit la femme.

— Eh bien, je le répète, alors.

— Quand tu le répéteras jusqu'au soir, cela n'y fera rien, n'est-ce pas ?

— C'est vrai ; mais cela me fait du bien de blasphémer contre le temps, [illegible] la pluie et la grêle.

— Pourquoi ne blasphèmes-tu pas tout de suite contre la Providence ?

— Si je croyais que ce fût elle qui envoyât un pareil temps...

L'aubergiste s'arrêta.

— Tu blasphémerais contre elle. Voyons, avoue cela tout de suite.

— Non, parce que...

— Parce que quoi ?...

— Parce que je suis un bon chrétien, et non pas un chien d'hérétique.

A ces mots : *parce que je ne suis pas un chien d'hérétique*, le voyageur, pris dans l'auberge du *Cheval rouge* comme un chat dans un trébuchet, sortit de sa méditation, releva la tête et frappa avec son gobelet de fer blanc un tel coup sur la table, que le pot se mit à danser et que le gobelet s'aplatit.

— Voilà, voilà ! dit en sautant sur sa chaise, comme le pot avait sauté sur la table, l'aubergiste, croyant que son consommateur l'appelait ; voilà, mon jeune seigneur !

Le jeune homme fit tourner sa chaise sur un des pieds de derrière, et, tournant avec elle, se trouva en face de l'aubergiste, qui se tenait debout devant lui ; puis, le regardant des pieds à la tête, sans hausser la voix d'une note, mais en fronçant le sourcil :

— N'est-ce pas vous qui venez de prononcer ces deux mots *chien d'hérétique ?*

— C'est moi, mon jeune seigneur, balbutia en rougissant le tavernier.

— Eh bien, si c'est vous, maître drôle, reprit le consommateur, vous n'êtes qu'un âne mal appris, et vous mériteriez que l'on vous rognât les oreilles.

— Pardon, mon gentilhomme, mais j'ignorais que vous fussiez de la religion réformée, dit l'aubergiste en tremblant de tous ses membres.

— C'est ce qui vous prouve, bélître que vous êtes, continua le huguenot sans hausser la voix d'un demi-ton, qu'un aubergiste, qui a affaire à tout le monde, doit garder sa langue dans sa poche ; car il se peut que, croyant avoir affaire à un chien de catholique, il ait affaire à un honorable disciple de Luther et de Calvin.

Et, en prononçant ces deux mots, le gentilhomme leva son feutre. L'aubergiste en fit autant. Le gentilhomme haussa les épaules.

— Allons, dit-il, un autre pot de vin, et que je ne vous entende plus prononcer le mot d'hérétique, ou je vous perce le ventre comme à une vieille futaille ; vous entendez, mon ami ?

L'aubergiste se retira à reculons et s'en alla dans la cuisine chercher le pot de vin demandé.

Pendant ce temps, le gentilhomme, après avoir fait décrire un demi-tour à droite à son tabouret, se retrouva dans l'ombre, tournant de nouveau le dos à la porte, quand le tavernier revint poser son cruchon devant lui.

Mais le gentilhomme silencieux lui tendit son gobelet écrasé, pour qu'il le lui changeât contre un gobelet neuf. L'[illegible] sans souffler une parole, fit des yeux et de la tête [illegible] qui signifiant « Diable ! il paraît que, quand celui-là [illegible] il cogne bien, » et il revint présenter un verre [illegible] de Calvin.

[illegible] voilà comme j'aime les aubergistes.

L'[illegible] gentilhomme le plus agréablement qu'il [illegible] reprendre sa place à l'avant-garde.

[illegible] femme qui vu [illegible] le [illegible] sa voix, n'avait point entendu un mot des paroles [illegible] entre son mari et son hôte, que t'a dit ce jeune seigneur ?

— [illegible] qu'il m'a dit ?

— Oui, je te le demande.

— Les choses les plus flatteuses, répondit celui-ci : que mon vin était excellent, que mon auberge était tenue à merveille, et qu'il s'étonnait qu'un pareil logis ne fût pas mieux achalandé.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que c'était ce chien de temps-là qui était cause de notre ruine.

Au moment où, d'une façon détournée, notre homme, pour la troisième fois, blasphémait contre le temps, la Providence, comme pour lui donner un démenti, fit apparaître en même temps, quoique venant de deux côtés opposés, deux nouveaux consommateurs, l'un à pied, l'autre à cheval. Celui qui était à pied, et qui avait l'air d'un officier d'aventures, venait par la route de gauche, c'est-à-dire par la route de Paris ; celui qui était à cheval et qui portait un costume de page, venait par la route de droite, c'est-à-dire par la route de Flandre.

Mais, en franchissant le seuil de l'auberge, les pieds du piéton se trouvèrent sous ceux du cheval. Le piéton poussa un juron et pâlit. Rien que ce juron indiquait le pays du jureur :

— Ah ! cap de Diou ! s'écria-t-il.

Le cavalier, en écuyer de première force, fit décrire un demi-tour à gauche à son cheval, qu'il enleva sur les pieds de derrière, et, sautant à terre, avant que les pieds de l'animal eussent retouché le sol, il se précipita vers le blessé, et, du ton de la plus vive sollicitude :

— Oh ! mon capitaine, dit-il, je vous fais toutes mes excuses.

— Savez-vous, monsieur le page, dit le Gascon, que vous avez failli m'écraser ?

— Croyez, capitaine, reprit le jeune page, que j'en éprouve un violent chagrin.

— Eh bien, consolez-vous, mon jeune maître, riposta le capitaine en faisant une grimace, prouvant qu'il n'était pas redevenu complètement maître de sa douleur ; consolez-vous, vous venez de me rendre, sans vous en douter, un énorme service, et je ne sais en vérité de quelle façon je pourrai le reconnaître.

— Un service ?

— Énorme ! répéta le Gascon.

— Et comment cela, mon Dieu ? demanda le page, voyant aux mouvements nerveux qui agitaient la face de son interlocuteur, qu'il lui fallait une grande puissance sur lui-même pour ne point sacrer au lieu de sourire.

— C'est bien simple, reprit le capitaine, il n'y a que deux choses qui me chagrinent souverainement en ce monde : les vieilles femmes et les bottes neuves ; eh bien, depuis ce matin, je suis empêtré de bottes neuves avec lesquelles il m'a fallu venir de Paris ici. Je cherchais un moyen expéditif de les briser, et vous venez, en un tour de main, d'accomplir ce miracle à votre gloire éternelle. Je vous prie donc de faire état de moi, et, en toute occasion, de disposer de ma personne, qui se dit votre obligée.

— Monsieur, dit le page en s'inclinant, vous êtes homme d'esprit, ce qui ne m'étonne pas, ayant entendu le juron dont vous m'avez salué ; vous êtes courtois, ce qui ne m'étonne pas, devinant que vous êtes gentilhomme : j'accepte tout ce que vous m'offrez, en me mettant de mon côté bien à votre service.

— Je présume que vous comptiez vous arrêter à cette auberge ?

— Oui, monsieur, pour quelques instants, répondit le jeune homme en attachant son cheval à un anneau scellé au mur à cet effet, opération que l'aubergiste lui vit accomplir avec des yeux étincelants de joie.

— Et moi aussi, dit le capitaine. Allons, tavernier du diable, du vin, et du meilleur !

— Voilà, messeigneurs ! dit l'aubergiste se précipitant vers sa cuisine, voilà !

Cinq secondes après, il rentrait avec deux pots et deux verres, qu'il posa sur une table voisine de celle où était déjà assis le premier gentilhomme.

— Avez-vous dans votre auberge, monsieur le tavernier, demanda le jeune page avec une voix douce comme une voix de femme, avez-vous une chambre où une jeune fille puisse se reposer une heure ou deux ?

— Nous n'avons que cette salle, répondit le tavernier.

— Ah diable ! voilà qui est fâcheux.

— Vous attendez une femme, mon gaillard ? dit mystérieusement le capitaine en passant sa langue sur ses lèvres, et en attrapant le bout de sa moustache qu'il se mit à mordiller.

— Ce n'est point une femme pour moi, capitaine, répondit gravement le jeune homme, c'est la fille de mon noble maître, M. le maréchal de Saint-André.

— Hau ! grand double et triple Diou vivant ! seriez-vous donc au service de l'illustre maréchal de Saint-André ?

— J'ai cet honneur, monsieur.

— Et vous croyez que le maréchal va descendre ici, dans ce taudis? Vous vous imaginez cela, mon jeune page?.. Allons donc! fit le capitaine.

— Il le faut bien, depuis quinze jours, M. le maréchal est malade au château de Villers-Cotterets, et, comme il lui était impossible de se rendre à cheval à Paris, où il vient pour assister au tournoi du 29, qui a lieu à l'occasion des noces du roi Philippe II avec la princesse Elisabeth, et de la princesse Marguerite avec le duc Emmanuel-Philibert de Savoie, M. de Guise, dont le château est voisin du château de Villers-Cotterets...

fatigué, et mademoiselle Charlotte de Saint-André m'a envoyé en avant chercher une auberge où son père pût prendre quelque repos.

En entendant ces paroles, qui étaient dites à la table voisine de la sienne, le premier gentilhomme, celui qui se fâchait si écarlate quand on parlait mal des huguenots, prêta l'oreille et parut prendre à la conversation un intérêt des plus directs.

— Per la crux Diou! fit le Gascon, je vous jure, jeune homme, que, si je connaissais à deux lieues [illegible] une chambre digne de recevoir ces deux capitaines, je ne céde-



Nous n'avons que cette salle, répondit le tavernier.

— M. de Guise a un château dans le voisinage de Villers-Cotterets? interrompit le capitaine, qui voulait prouver qu'il savait sa cour; où prenez-vous donc ce château, jeune homme?

— A Nanteuil-le-Haudouin, capitaine; c'est une acquisition qu'il vient de faire pour se trouver sur la route du roi quand le roi va à Villers-Cotterets et qu'il en revient.

— Ah! ah! c'est assez bien joué, ce me semble.

— Oh! dit le jeune page en riant, ce n'est pas l'adresse qui manque à ce joueur-là.

— Ni le jeu, dit le capitaine.

— Je disais donc, reprit le page, que M. de Guise a envoyé son coche au maréchal et qu'il le ramène au petit pas; mais, si doux que soit le coche, et si doucement que le traînent les chevaux, à Gonesse, M. le maréchal s'est senti

rais à personne, [illegible] l'honneur de les y conduire; mais, par malheur, ajouta-t-il, je n'en connais pas.

Le gentilhomme [illegible] mouvement qui pouvait ressembler [illegible] mouvement attira sur lui l'attention du capitaine.

— Ah! ah! [illegible]

[illegible] avec une politesse [illegible] accompli, la tête [illegible] homme avait [illegible] ment, et tourna la tête du côté [illegible] à boire au page qui [illegible] un tiers plein [illegible]

[illegible] jeune homme que vous [illegible] de Saint-André [illegible] au siège de [illegible]

et [illegible] qu'il tenta pour se jeter dans la place. Ah ! per ma [illegible] en voilà un qui n'a pas volé son titre de maréchal.

Puis, tout à coup, s'arrêtant et paraissant réfléchir :

— [illegible] Diou ! dit-il, mais j'y pense, j'arrive, le Gascon, [illegible] abandonné le château de mes pères pour me mettre au service de quelque prince de renom ou de quelque illustre capitaine. Jeune homme, n'y aurait-il point dans la maison du maréchal de Saint-André quelque place que pourrait convenablement remplir un homme tel que moi ? Je ne serai pas difficile sur les appointements, et, pourvu qu'on ne [illegible] à distance [illegible] bottes neuves à [illegible] je me [illegible] de remplir, à la satisfaction de mon maître, [illegible] que l'on voudra bien me confier.

— Ah ! capitaine, dit le jeune page, vous me voyez tout marri [illegible] malheureusement, la maison de M. le maréchal est [illegible] et je doute que, le voulût-il, il pût accepter votre offre obligeante.

— Mordiou ! [illegible] pour lui car je puis me vanter d'être un sujet [illegible] les personnes qui m'emploient. Maintenant, prenons que je n'aie rien dit, et buvons.

Le [illegible] était déjà levé son verre pour faire raison au [illegible] lorsque tout à coup, faisant un mouvement et [illegible] l'oreille, il reposa son verre sur la table.

— [illegible] capitaine, dit-il, mais j'entends le bruit d'un [illegible] et comme les coches sont encore rares, je crois, sans trop m'avancer, pouvoir affirmer que c'est celui du duc de Guise ; je vous demande donc la permission de vous quitter pour quelques instants.

— Faites, mon jeune ami, faites, dit emphatiquement le capitaine ; le devoir avant tout.

La permission que demandait le page était de pure courtoisie, car avant même que le capitaine lui répondit, il était sorti précipitamment de l'auberge et avait disparu à l'angle du chemin.

IV

LES VOYAGEURS

Le capitaine profita de cette absence pour réfléchir et pour absorber, en réfléchissant, le pot de vin qu'il avait devant lui. Le premier pot de vin absorbé, il en demanda un second. Puis, comme si la matière de la réflexion lui eût manqué, ou que cette opération de l'esprit ne s'accomplit pas chez lui sans un pénible effort, à cause du peu d'habitude qu'il avait de s'y livrer, le capitaine tourna la tête du côté du huguenot, le salua avec cette politesse affectée dont il avait [illegible] des preuves et lui dit :

— [illegible], monsieur, il me semble que je salue un compatriote.

— Vous vous trompez, capitaine, répondit celui qu'il interpellait [illegible] si je ne m'abuse, vous êtes de la Gascogne, tandis que [illegible] de l'Angoumois.

— Ah ! vous êtes de l'Angoumois ! s'écria le capitaine avec un [illegible] admiratif ; de l'Angoumois ! Tiens ! tiens ! tiens !

— Oui, capitaine ; cela vous est-il agréable ? demanda le huguenot.

— Je le crois bien ! aussi, permettez-moi de vous en faire mon compliment : pays magnifique, fertile, coupé de charmantes rivières ; les hommes y pétillent de courage, témoin [illegible] Sa Majesté François Ier ; les femmes y pétillent d'esprit, [illegible] madame Marguerite de Navarre ; enfin je vous [illegible] monsieur que si je n'étais pas de la Gascogne, je [illegible] être de l'Angoumois.

— [illegible] trop d'honneur pour ma pauvre province [illegible] le gentilhomme angoumois, et je ne sais quels [illegible] vous faire ?

— [illegible] plus facile, monsieur, que de me prouver le peu de [illegible] que vous voulez bien accorder à ma [illegible] faites-moi l'honneur de trinquer avec moi à la [illegible] prospérité de vos compatriotes.

— Avec le plus grand plaisir, capitaine, dit le huguenot en transportant [illegible] son verre sur un des [illegible] de la table devant laquelle [illegible] le Gascon, et que l'absence [illegible].

Après la santé [illegible] des enfants de l'Angoumois [illegible] pour ne pas demeurer en reste [illegible] à la prospérité et [illegible] enfants de la [illegible].

Puis [illegible] politesse [illegible] celui qui l'avait faite, le gentilhomme angoumois reprit son pot et son verre, s'apprêtant à retourner à sa place.

— Oh ! monsieur, dit le Gascon, ce serait une connaissance trop tôt interrompue ; faites-moi donc la grâce d'achever votre pot de vin à cette table.

— Je craignais de vous incommoder, monsieur, dit civilement mais froidement le huguenot.

— M'incommoder ? Jamais ! D'ailleurs, monsieur, mon avis est que les meilleures et les plus complètes connaissances se font à table. Il est bien rare qu'il n'y ait pas la valeur de trois verres dans un pot de vin, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur, c'est bien rare, répondit le huguenot cherchant visiblement où son interlocuteur en voulait venir.

— Eh bien, mettons une santé à chaque verre de vin. M'accordez-vous une santé par verre ?

— Je vous l'accorde, monsieur.

— Quand on s'est entendu pour porter en même temps et du fond du cœur la santé de trois hommes, c'est qu'on est d'esprit, d'opinions et de principes pareils.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, monsieur.

— Du vrai ! du vrai ! vous dites qu'il y a du vrai ; par le sang-Diou ! monsieur, c'est la vérité pure.

Puis, avec son plus charmant sourire :

— Pour commencer la connaissance, monsieur, et pour faire éclater au jour la similitude de nos opinions, permettez-moi donc, comme première santé, de vous proposer celle de l'illustre connétable de Montmorency.

Le gentilhomme, qui avait déjà, de confiance, levé son verre et épanoui son visage, redevint grave et posa son verre sur la table.

— Vous m'excuserez, monsieur, dit-il ; mais à l'endroit de cet homme, il m'est impossible de vous faire raison. M. de Montmorency est mon ennemi personnel.

— Votre ennemi personnel ?

— Autant qu'un homme dans sa position peut l'être d'un homme dans la mienne, autant que le grand peut être l'ennemi du petit.

— Votre ennemi personnel ! En ce cas, de cette heure, il devient le mien, d'autant plus que je vous avoue que je ne le connais aucunement et que je n'ai pas pour lui une profonde tendresse. Mauvaise réputation : avare, rabroueur, paillard, se faisant battre comme un niais, prendre comme un sot. Où diable avais-je donc l'idée de vous offrir une pareille santé ? Permettez donc que je reprenne ma revanche en vous en offrant une autre. A l'illustre maréchal de Saint-André !

— Par ma foi ! vous tombez mal, capitaine, répondit le gentilhomme huguenot, accomplissant pour le maréchal de Saint-André le même jeu de scène qu'il avait accompli pour le connétable. Je ne bois pas à la santé d'un homme que je n'estime pas, d'un homme prêt à tout faire pour des honneurs ou de l'argent, d'un homme qui vendrait sa femme ou sa fille, comme il a vendu sa conscience, si on lui en donnait le même prix.

— Oh ! cap de Diou ! que me dites-vous là ? s'écria le Gascon. Comment ! je voulais boire à la santé d'un pareil homme ? Où diable avais-tu donc l'esprit, capitaine ? continua le Gascon se réprimandant lui-même. Ah ! l'ami, si tu veux garder l'estime des honnêtes gens, il ne faut plus faire de pareilles bévues.

Puis changeant d'interlocuteur, et s'adressant au huguenot :

— Monsieur, dit-il, à partir de ce moment, je tiens le maréchal de Saint-André dans le même mépris que vous le tenez vous-même. Aussi, ne voulant pas vous laisser sous l'impression de l'erreur que j'ai commise, je viens vous proposer une troisième santé, à laquelle, je l'espère, vous n'aurez rien à redire.

— Laquelle ? capitaine ?

— A la santé de l'illustre François de Lorraine, duc de Guise ! au défenseur de Metz ! au vainqueur de Calais ! au vengeur de Saint-Quentin et de Gravelines ! au réparateur des bévues du connétable de Montmorency et du maréchal de Saint-André ! Ah !

— Capitaine, dit le jeune homme en pâlissant, vous jouez de malheur avec moi, car j'ai fait un vœu.

— Lequel, monsieur ? et croyez que, si je puis concourir à son accomplissement...

— J'ai juré que celui dont vous me proposez la santé ne mourrait que de ma main.

— Pécaïre ! fit le Gascon.

Le huguenot fit un mouvement pour se lever.

— Comment ! s'écria le Gascon. Que faites-vous donc, monsieur ?

— Monsieur, dit le huguenot, l'essai est fait ; les trois santés sont portées, et comme nous ne paraissons pas du même avis sur les hommes, il serait à craindre que ce ne fût bien pis quand nous en arriverions aux principes.

— Par le grand double et triple Diou vivant ! il ne sera pas dit, monsieur, que des hommes faits pour s'entendre

se sont brouillés pour des hommes qu'ils ne connaissent point ; car je ne connais ni le duc de Guise, ni le maréchal de Saint-André, ni le connétable de Montmorency ; prenons donc que j'ai eu l'imprudence de porter la santé de trois grands diables : Satan, Lucifer et Astaroth ; vous me faites observer, à la troisième santé, que je perds mon âme : je retourne en arrière, et lestement. Me voilà donc au point d'où je suis parti, et, comme nos verres sont pleins, nous allons, s'il vous plaît, les boire à nos santés respectives. Dieu vous donne de longs et glorieux jours, monsieur ! voilà ce que je lui demande du plus profond de mon cœur.

— Le souhait est trop plein de courtoisie pour que je ne vous le rende point, capitaine.

Et, cette fois, l'Angoumois vida son verre, suivant l'exemple du capitaine, qui avait déjà vidé le sien.

— Eh bien, voilà donc une affaire arrangée, dit le Gascon en faisant clapper sa langue, et nous nous entendons à merveille ; ainsi donc, à partir de ce jour, monsieur, vous pouvez disposer de moi comme de l'ami le plus dévoué.

— Je me mets également à votre disposition, capitaine, répondit le huguenot avec sa courtoisie ordinaire.

— Quant à moi, continua le Gascon, j'ajouterai, monsieur, que je n'attends qu'une occasion de vous rendre service.

— Moi de même, répondit l'Angoumois.

— Sincèrement, mon gentilhomme ?

— Sincèrement, mon capitaine.

— Eh bien, cette occasion que vous cherchez de me rendre service, je crois que vous l'avez trouvée.

— Est-il possible que j'aie eu ce bonheur ?

— Oui, par la crux Diou ! ou je me trompe fort, ou vous l'avez sous la main.

— Parlez, alors.

— Voici la chose ; j'arrive de Gascogne ; j'ai abandonné le château de mes pères, où j'engraissais à vue d'œil et d'une façon déplorable ; mon barbier m'a recommandé l'exercice et je viens à Paris dans l'intention de me livrer à un exercice salutaire. Il va sans dire que j'ai choisi la carrière des armes. Ne connaîtriez-vous pas, dans l'Angoumois, quelque bonne place qu'un capitaine gascon pût remplir, pourvu qu'on ne lui donne pas de vieilles femmes à distraire ou des bottes neuves à briser ? J'ose me flatter, monsieur, que, dans ce cas, je remplirai avantageusement les emplois que l'on me confiera.

— Je le voudrais, capitaine, répondit l'Angoumois ; malheureusement, j'ai quitté fort jeune mon pays et je n'y connais personne.

— Par les entrailles du saint-père ! monsieur, voilà qui est malheureux tout à fait ; mais, j'y songe, mon gentilhomme, peut-être connaissez-vous quelque bout de condition dans une autre province ; je ne tiens pas absolument à l'Angoumois, qui est, à ce que l'on assure, un pays de fiévreux, ou bien quelque vertueux seigneur de grande race auquel vous pourrez me recommander ? Il ne serait pas tout à fait vertueux que je m'en accommoderais encore, pourvu que Dieu lui eût départi en bravoure ce qu'il lui aurait refusé en vertu.

— Je regrette vivement, capitaine, de ne pouvoir servir en rien un homme aussi accommodant que vous êtes ; mais je suis un pauvre gentilhomme comme vous, et j'aurais un frère, que je ne saurais le faire vivre du superflu de ma bourse ou du superflu de mon crédit.

— Par le bon larron ! s'écria le Gascon, voilà qui est décidément très fâcheux ; mais, comme l'intention y était, mon gentilhomme, continua le capitaine en se levant et en resserrant la boucle de son épée, je vous en ai, d'honneur, la même obligation.

Et il salua le huguenot, qui lui rendit son salut, reprit son pot et son verre et retourna s'asseoir à sa première place.

Au reste, l'arrivée du coche opéra sur chacun des acteurs que nous avons mis en scène un effet différent.

Nous avons vu le gentilhomme angoumois reprendre sa première place, qui lui permettait de tourner le dos à la porte.

Le capitaine gascon resta debout, comme il convenait à un cadet de famille en face des hautes illustrations annoncées par le page ; enfin, l'aubergiste et sa femme, se précipitant vers la porte, afin de se mettre à la disposition des voyageurs que leur bonne fortune amenait chez eux.

Le page, qui, pour ne point souiller ses vêtements par le contact de la route boueuse et défoncée, se tenait debout sur le triple marchepied du coche, sauta à terre et ouvrit la portière. Un homme de haute mine, portant une large cicatrice à la joue, en descendit le premier.

C'était François de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafré, depuis la terrible blessure qu'il avait reçue à Calais. Il portait l'écharpe blanche, à la frange et aux fleurs de lis d'or, insigne de son grade de lieutenant général des armées du roi. Ses cheveux étaient coupés courts et en brosse ; il portait le toquet de velours noir à plumes blanches, à la mode à cette époque, le pourpoint gris perle et argent, qui étaient ses couleurs favorites, des chausses et un manteau de velours écarlates, avec de longues bottes, qui pouvaient au besoin se tirer jusqu'au haut de la cuisse ou se rabattre au-dessous du genou.

— Mais c'est véritablement le déluge, dit-il en prenant pied au milieu des flaques d'eau qui émaillaient le devant de la porte de l'auberge.

Puis, se retournant vers le coche et se penchant à l'intérieur :

— Voyons, continua-t-il, vous ne pouvez cependant pas, chère Charlotte, mettre vos jolis pieds dans cette grosse vilaine boue.

— Que faire, alors ? demanda une petite voix douce et flûtée.

— Mon cher maréchal, continua le duc, voulez-vous me permettre d'emporter votre fille entre mes bras ? Cela me rajeunira de quatorze ans ; car il y a quatorze ans aujourd'hui même, ma belle filleule, que je vous enlevai ainsi de votre berceau. Allons, charmante colombe, continua-t-il, sortez de votre arche.

Et, prenant la jeune fille entre ses bras, il la déposa en trois enjambées dans l'intérieur de la salle.

Le titre de colombe que le galant duc de Guise avait donné à sa filleule, dont il était question de faire sa belle-fille, n'était aucunement usurpé : il était, en effet, impossible de voir un oiseau plus blanc, plus langoureux, plus mignon que celui que le duc venait d'emporter entre ses bras et de déposer sur les dalles humides de l'auberge.

La troisième personne qui descendit, ou plutôt qui essaya de descendre du coche, était le maréchal de Saint-André. Il appela son page ; mais, quoique celui-ci fût à trois pas à peine de lui, il ne l'entendit point. En véritable page qu'il était, il couvait amoureusement des yeux la fille de son maître.

— Jacques ! Jacques ! répétait le maréchal. Ah çà ! mais viendras-tu ici, petit drôle ?

— Je suis là ! s'écria le jeune page en se retournant vivement ; je suis là, monsieur le maréchal !

— Morbleu ! dit celui-ci, je le vois bien, que tu es là ; mais ce n'est point là que tu devrais être, maroufle ! c'est ici, ici, au bas de ce marchepied. Tu sais bien que, momentanément, je suis empêché, petit drôle !... Aïe ! ouf ! tonnerre !

— Pardon, monsieur le maréchal, dit le page confus, en présentant son épaule à son maître.

— Appuyez-vous sur moi, monsieur le maréchal, dit le duc en présentant son bras au podagre.

Le maréchal profita de la permission, et, soutenu par ce double appui, fit à son tour son entrée dans l'auberge.

C'était, à cette époque, un homme d'une cinquantaine d'années aux joues roses et fleuries, quelque peu pâles pour le moment par l'indisposition dont il était atteint, à la barbe rousse, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, et l'on sentait, à la première vue, que, dix ou douze ans avant l'époque où nous sommes arrivés, le maréchal de Saint-André devait être un des plus beaux cavaliers de son temps.

Il alla s'asseoir, avec quelque peine, sur une espèce de fauteuil de paille qui semblait l'attendre au coin de la cheminée, c'est-à-dire dans l'angle opposé à celui où se trouvaient le capitaine gascon et le gentilhomme angoumois. Le duc présenta à mademoiselle Charlotte de Saint-André la chaise de paille sur laquelle nous avons vu chevaucher l'aubergiste au commencement du précédent chapitre, et lui s'accommodant d'un tabouret, fit signe à l'hôtelier de faire grand feu dans la cheminée ; car, quoiqu'on fût en plein été, l'humidité était telle, que le feu devenait un accessoire de toute nécessité.

En ce moment, la pluie redoublait tellement et tombait avec une telle violence, que l'eau commençait à entrer dans l'auberge par la porte ouverte, comme par une digue rompue ou par une écluse qu'on eût oublié de fermer.

— Holà ! tavernier, cria le maréchal, fermez donc notre porte ! Voulez-vous nous noyer tout vifs ?

L'aubergiste donna à sa femme le fagot qu'il apportait, lui laissant le soin, comme à une autre vestale, d'allumer le feu, et courut à la porte pour exécuter l'ordre du maréchal. Mais, au moment où il réunissait toutes ses forces pour faire tourner l'huis sur ses gonds, on entendit sur la route le galop rapide d'un cheval.

En conséquence, le digne homme s'arrêta, de peur que le voyageur, la porte de l'auberge fermée, ne la crût ou pleine ou déserte, et, dans l'une ou l'autre hypothèse, ne passât outre.

— Pardon, monseigneur, dit-il en passant la tête par l'entre-bâillement de la porte, mais je crois que voilà un voyageur qui m'arrive.

En effet, un cavalier s'arrêta devant l'auberge, sauta à bas de son cheval et, jetant la bride aux mains de l'hôte :

— Conduis cette bête à l'écurie, lui dit-il, et ne lui épargne ni le son ni l'avoine.

Et, entrant vivement dans l'auberge, que le lecteur [illegible] pas

encore le feu : il secoua son chapeau ruisselant de pluie, sans faire attention qu'il inondait de gouttes d'eau toutes les personnes qui occupaient la salle.

La [illegible] victime de cette averse fut le duc de Guise, qui, se [illegible]ant vivement, ne fit qu'un bond jusqu'à l'étranger, en s'é[illegible]ant.

— Hé ! monsieur le drôle, ne pouvez-vous donc prêter attention à ce que vous faites ?

A cette apostrophe, le nouveau venu se retourna, et, en se retournant, d'un mouvement rapide comme la pensée, mit l'épée à la main. Sans doute M. de Guise eût-il payé cher le mot dont il avait salué l'étranger, si, bien plus que devant l'épée, il n'eût reculé devant le visage.

— Comment, prince, [illegible] vous ? dit-il.

Celui que le duc de Guise venait de saluer du nom de prince n'eut besoin que de jeter un regard sur l'illustre capitaine lorrain pour le reconnaître à son tour.

— Mais oui, c'est moi-même, monsieur le duc, répondit-il, presque aussi étonné de le trouver installé dans cette auberge [illegible] que celui-ci avait été étonné de l'y voir entrer.

— [illegible] prince, qu'il faut que la pluie aveugle bien un homme, puisque j'ai pu prendre Votre Altesse pour un écolier du landi.

Puis, s'inclinant :

— J'en fais mes excuses bien sincères à Votre Altesse, dit-il.

— Cela n'en vaut vraiment pas la peine, duc, dit le dernier arrivé avec un air d'aisance et de supériorité qui lui était habituel. Et par quel hasard vous trouvez-vous ici, vous que je croyais en votre comté de Nanteuil ?

— J'en arrive, en effet, prince.

— Par la route de Saint-Denis ?

— Nous avons fait un coude à Gonesse pour voir, en passant, la foire du landi.

— Vous, duc ? Passe encore pour moi, dont la frivolité devient proverbiale, grâce à mes amis. Mais le grave, le sévère duc de Guise se détournant de sa route pour voir une fête d'écoliers...

— Aussi n'est-ce point moi qui ai eu cette idée, prince. Je revenais avec le maréchal de Saint-André, et sa fille, ma filleule Charlotte, qui est une petite capricieuse, a voulu voir ce que c'était que la célèbre foire du landi, et, surpris par la pluie, nous avons abordé ici.

— Le maréchal est donc là ? demanda le prince.

— Le voici, dit le duc en démasquant les deux personnes dont le prince avait bien vu dans la demi-teinte se modeler le groupe, mais n'avait pas, à cause de l'obscurité, distingué les traits.

Le maréchal fit un effort et se leva en se soutenant à son fauteuil.

— Maréchal, dit le prince en allant à lui, excusez-moi de ne pas vous avoir reconnu ; mais, outre que cette salle est obscure comme une cave, ou plutôt, que cette cave est sombre comme une prison, je suis tellement aveuglé par la pluie, que je serais capable, comme M. le duc, de confondre un gentilhomme avec un manant. Heureusement, mademoiselle, continua le prince se tournant vers la jeune fille et la regardant avec admiration, heureusement, la vue me revient peu à peu, et je plains de tout mon cœur les aveugles auxquels il n'est point donné de pouvoir contempler un visage comme le vôtre.

Ce compliment à brûle-pourpoint fit monter le rouge au visage de la jeune fille. Elle leva les yeux pour regarder celui qui venait de lui adresser la première flatterie qu'elle eût peut-être reçue ; mais elle les baissa aussitôt, éblouie par les éclairs que jetaient ceux du prince.

Nous ignorons quelle fut son impression ; mais certainement elle dut être pleine de douceur et de charme, car il est difficile qu'une jeune fille de quatorze ans arrêtât son regard sur un visage plus ravissant que ne l'était celui de ce cavalier de vingt-neuf ans que l'on appelait prince et que l'on saluait du titre d'altesse.

C'était, en effet, un cavalier accompli que Louis I[er] de Bourbon, prince de Condé.

Né le 7 mai 1530, il venait d'accomplir, comme nous l'avons dit, sa [illegible] année, à l'époque où commence ce récit.

Il [illegible] petit que grand, mais admirablement pris dans sa [illegible]. Ses cheveux châtains, coupés ras, ombrageaient [illegible] lisantes, où un phrénologue de notre temps eût trouvé toutes les bosses de l'intelligence suprême. Ses yeux, d'un [illegible] lapis-lazuli, étaient d'une douceur et d'une tendresse [illegible], et si des sourcils épais n'eussent un peu [illegible], qu'une barbe blonde adoucissait encore, [illegible] pour un bel écolier, tout frais sorti du [illegible], et cependant parfois cet œil charmant, limpide comme l'azur du ciel, était empreint d'une énergie [illegible] ce qui le faisait comparer, par les beaux esprits de l'époque, à un fleuve [illegible] selon les rayons qui l'éclairent [illegible] selon les tempêtes qui l'agitent. En un mot, il portait sur son visage ce caractère dominant, c'est-à-dire le courage physique et le besoin d'amour poussés au suprême degré.

Dans ce moment, grâce à la porte fermée et au feu flambant dans l'âtre, la salle de l'auberge s'illumina de lueurs fantastiques, éclairant de façons diverses et capricieuses les deux groupes qui occupaient, l'un, l'angle de droite, l'autre, l'angle de gauche ; en outre, les éclairs qui glissaient entre les ouvertures supérieures faisaient, de temps en temps, passer sur les visages des reflets bleuâtres, qui donnaient aux personnages, les plus jeunes et les mieux vivants, des aspects de créatures habitant un autre monde. Cette impression était si réelle, qu'elle gagna même l'aubergiste, qui, voyant que, quoiqu'il fût sept heures du soir à peine, la nuit semblait tout à fait venue, alluma une lampe qu'il posa sur le manteau de la cheminée, au-dessus du groupe du prince de Condé, du duc de Guise, du maréchal de Saint-André et de sa fille.

Au lieu de diminuer, la pluie redoublait ; on ne pouvait donc songer à s'éloigner ; à cette pluie se joignait, venant de la rivière, un vent si terrible, que les volets de l'auberge battaient contre la muraille, et que l'auberge elle-même tremblait du faîte à la base. En supposant le coche sur la route, il eût incontestablement été emporté, caisse et chevaux, par la tempête. Les voyageurs résolurent donc de demeurer dans l'auberge tant que durerait cet épouvantable ouragan.

Tout à coup, au milieu de ce tumulte effroyable des éléments, de cette pluie ruisselant sur les têtes, de ces volets battant la muraille, de ces tuiles arrachées à la couverture et se brisant contre terre, on entendit frapper à la porte, et une voix gémissante répéta d'un accent qui allait s'affaiblissant chaque fois :

— Ouvrez ! ouvrez ! Au nom de Notre-Seigneur, ouvrez !

En entendant frapper, l'aubergiste, qui croyait à l'arrivée d'un nouveau voyageur, s'était élancé pour ouvrir la porte ; mais, en reconnaissant la voix, il s'arrêta au beau milieu de la salle, et, secouant la tête :

— Tu te trompes de porte, vieille sorcière. Ce n'est point ici qu'il faut frapper, si tu veux qu'on t'ouvre.

— Ouvrez, maître tavernier, répéta la même voix plaintive ; il y a vraiment péché à laisser une pauvre vieille dehors par le temps qu'il fait.

— Tourne le manche de ton balai de l'autre côté, fiancée du diable ! répondit l'aubergiste à travers la porte ; il y a ici trop illustre compagnie pour toi.

— Et pourquoi, demanda le prince de Condé, révolté de la dureté de son hôte, pourquoi n'ouvres-tu pas à cette pauvre femme ?

— Parce que c'est une sorcière, Votre Altesse, la sorcière d'Andilly, une vieille misérable que l'on devrait brûler, pour l'exemple, au milieu de la plaine Saint-Denis, qui ne rêve que plaies et bosses, qui ne prédit que grêle et tonnerre. Je suis sûr qu'elle aura eu à se venger de quelque pauvre paysan et que c'est elle qui est cause de ce chien de temps.

— Sorcière ou non, dit le prince, allons, ouvre-lui. Il n'est pas permis de laisser une créature humaine à la porte par une pareille tempête.

— Puisque Votre Altesse le désire, dit le tavernier, je vais ouvrir à cette vieille hérétique ; mais je souhaite que Votre Altesse ne s'en repente pas ; car il arrive malheur partout où elle passe.

Le tavernier, forcé d'obéir malgré sa répugnance, ouvrit la porte ; et l'on vit entrer ou plutôt tomber une vieille femme aux cheveux gris épars et flottants, vêtue d'une robe de laine rouge toute déchirée et d'un grand manteau qui, dans le même état que la robe, retombait jusque sur ses talons.

Le prince de Condé s'avança tout prince qu'il était pour aider la sorcière à se relever, car c'était le meilleur cœur qu'il y eût au monde. Mais le tavernier s'interposa, et, remettant la vieille sur ses jambes :

— Remercie M. le prince de Condé, sorcière, dit-il ; car sans lui, tu peux bien être sûre que je t'eusse, pour le bien de la ville et de ses environs, laissée crever à la porte.

La sorcière, sans demander où était le prince, alla droit à lui, s'agenouilla et baisa le bas de son manteau. Le prince laissa tomber sur la pauvre créature un regard plein de pitié.

— Tavernier, dit-il, un pot de vin et de ton meilleur à cette pauvre femme. Va boire un peu, vieille, continua-t-il ; cela te réchauffera.

La vieille alla s'asseoir devant une des tables placées au fond de la salle ; elle se trouvait ainsi placée en face de la porte d'entrée, ayant à sa droite le groupe des princes, du maréchal de Saint-André et de sa fille ; à sa gauche, celui du capitaine gascon, du gentilhomme angoumois et du jeune page.

Le gentilhomme angoumois était retombé dans une rêverie profonde. Le jeune page était ébloui dans la contemplation des charmes de mademoiselle de Saint-André. Le capitaine gascon seul avait toute sa liberté d'esprit ; il pensa que la

vieille femme ne fût-elle sorcière que la dixième partie de ce qu'avait prétendu le tavernier, ce serait toujours une lumière pour guider ses pas à la recherche de cette condition dont il s'était informé au gentilhomme angoumois et au jeune page, et dont ceux-ci n'avaient pu lui donner aucune nouvelle.

Enjambant donc par-dessus son banc, il alla se planter devant la sorcière. qui venait, avec une satisfaction marquée, de boire un premier verre de vin, et, les jambes écartées, la main gauche à la poignée de l'épée, la tête inclinée sur la poitrine, couvrant la vieille femme de son regard à la fois plein de finesse et de persévérance :

— Holà, sorcière ! dit-il, est-ce que tu lis véritablement l'avenir ?

— Avec l'aide de Dieu, messire, oui, quelquefois.

— Est-ce que tu pourrais me tirer mon horoscope ?

— J'essayerai, si c'est votre désir.

— Eh bien, c'est mon désir.

— Je suis à vos ordres.

— Tiens, voici ma main ; car c'est dans la main que vous lisez vous autres, bohêmes, n'est-ce pas ?

— Oui.

La sorcière, de ses mains décharnées et noires, prit la main du capitaine, presque aussi sèche et aussi noire que la sienne.

— Que voulez-vous que je vous dise d'abord ? demanda-t-elle.

— Je veux que tu me dises d'abord si je ferai fortune.

La sorcière examina longuement la main du Gascon.

Celui-ci impatient de ne pas voir la sorcière se prononcer, hocha la tête ; puis, d'un air de doute :

— Comment diable peux-tu lire dans la main d'un homme s'il fera fortune ? demanda-t-il.

— Oh ! bien facilement, messire ; seulement, c'est mon secret.

— Voyons ton secret ?

— Si je vous le dis, capitaine, répondit la sorcière, ce ne sera plus mon secret, mais le vôtre.

— Tu as raison, garde-le ; mais hâte-toi ! Tu me chatouilles la main, bohême, et je n'aime pas que les vieilles femmes me chatouillent la main.

— Vous ferez fortune, capitaine.

— Vraiment, sorcière ?

— Sur la croix !

— Oh ! cap de Diou ! bonnes nouvelles ! Et crois-tu que ce sera bientôt ?

— Dans quelques années.

— Diable ! j'aimerais mieux que ce fût plus vite ; dans quelques jours, par exemple.

— Je puis dire le résultat des événements, mais non hâter leur marche.

— Et cela me donnera-t-il beaucoup de peine ?

— Non ; mais cela pourra en causer beaucoup aux autres.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que vous êtes ambitieux, capitaine.

— Ah ! per la crux Diou ! c'est la vérité, bohême.

— Eh bien, pour arriver à votre but, tous les chemins vous seront bons.

— Oui ; montre-moi seulement celui que je dois suivre, et tu verras.

— Oh ! vous le prendrez bien de vous-même, si terrible qu'il soit.

— Et que deviendrai-je, voyons, en suivant ce chemin terrible ?

— Vous deviendrez assassin, capitaine.

— Sang du Christ ! s'écria le Gascon, tu n'es qu'une carogne et tu peux aller tirer tes horoscopes à ceux qui sont assez bêtes pour y croire.

Et, couvrant la vieille d'un regard d'indignation, il alla se rasseoir tout en grommelant :

— Assassin ! assassin ! moi !... Apprends, sorcière, qu'il faudrait que ce fût pour une bien grosse somme !

— Jacques, dit alors, s'adressant au jeune page, mademoiselle de Saint-André, qui avait suivi le manège du capitaine, et qui les oreilles dilatées par une curiosité de quatorze ans, n'avait pas perdu un mot de ce dialogue échangé entre la sorcière et le Gascon, Jacques, faites-vous donc tirer votre horoscope à votre tour ; cela m'amusera.

Le jeune homme que l'on interpellait pour la seconde fois du nom de Jacques, et qui n'était autre que le page, se leva sans faire une observation, et, avec l'attitude et la spontanéité de l'obéissance absolue, il s'approcha de la sorcière.

— Voici ma main, bonne femme, dit-il ; voulez-vous me tirer mon horoscope, comme vous venez de le faire au capitaine ?

— Bien volontiers, mon bel enfant, dit-elle.

Et, prenant cette main, blanche comme celle d'une femme, que lui présentait le jeune homme, elle secoua la tête.

— Eh bien, vieille, demanda le page, vous ne voyez rien de bon dans cette main, n'est-ce pas ?

— Vous serez malheureux, vous.

— Ah ! pauvre Jacques, dit, moitié raillerie, moitié sollicitude, la jeune fille qui avait provoqué la prédiction.

Le jeune homme sourit avec mélancolie, et sa bouche murmura :

— Je ne le serai pas, je le suis.

— C'est l'amour qui causera toutes vos infortunes, continua la vieille.

— Mourrai-je jeune, au moins ? continua le page.

— Hélas ! oui, mon pauvre enfant : à vingt-quatre ans.

— Tant mieux !

— Comment, Jacques, tant mieux ?... Que dites-vous donc là ?

— Puisque je dois être malheureux, à quoi bon vivre ? répondit le jeune homme. Et mourrai-je au moins sur un champ de bataille ?

— Non.

— Dans mon lit ?

— Non.

— Par accident ?

— Non.

— Comment donc mourrai-je vieille ?

— Je ne puis vous dire précisément comment vous mourez ; mais je puis vous dire la cause de votre mort.

— Et quelle sera cette cause ?

La vieille baissa la voix.

— Vous serez assassin ! dit-elle.

Le jeune homme devint pâle comme si l'événement prédit était déjà arrivé. Et regagnant sa place la tête basse :

— Merci, vieille, dit-il ; que ce qui est écrit s'accomplisse !

— Eh bien, demanda le capitaine au page, que vous a dit cette damnée vieille, mon jeune muguet ?

— Rien que je puisse répéter, mon capitaine, répondit celui-ci.

Le capitaine se retourna vers l'Angoumois :

— Eh bien, mon brave gentilhomme, dit-il, n'êtes-vous pas curieux, vous aussi, de tenter le sort ? Voyons, vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, une prédiction fait toujours passer un instant.

— Pardonnez-moi, répondit le gentilhomme, qui parut sortir tout à coup de sa rêverie ; j'ai, au contraire, quelque chose de très important à demander à cette femme.

Et, se levant, il alla droit à la sorcière avec cette précision de mouvement qui indique chez celui qui la possède la force et la ténacité de la volonté.

— Magicienne, dit-il d'une voix sombre et en lui tendant une main nerveuse, réussirai-je dans ce que je veux entreprendre ?

La sorcière prit la main qu'on lui présentait ; mais, après l'avoir regardée une seconde, elle la laissa retomber avec une espèce d'épouvante.

— Oh ! oui, dit-elle, vous réussirez, pour votre malheur.

— Mais je réussirai ?

— A quel prix, Jésus-Dieu !

— Au prix de la mort de mon ennemi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que m'importe, alors ?

Et le gentilhomme retourna à sa place, en lançant au duc de Guise un regard d'indicible haine.

— Etrange ! étrange ! étrange ! murmura la vieille, assassins tous trois !

Et elle regarda avec une sorte de terreur le groupe composé par le capitaine gascon, par le gentilhomme angoumois et par le jeune page. Cette scène de [illegible] avait été attentivement suivie des yeux par les hôtes [illegible] qui occupaient le côté opposé de la salle. Nous d[illegible] des yeux, parce que, ne pouvant tout entendre, ils avaient du moins pu tout voir.

Or, quelque peu de confiance qu[illegible] les sorciers, on est toujours curieux d[illegible] sombre science qu'on appelle la magie, soit pour qu'elle vous prédise mille félicités et qu'on lui donne raison, soit pour qu'elle vous prédise mille m[illegible] qu'on l'accuse de mentir. Ce fut sans doute [illegible] le maréchal de Saint-André à interroger la vieille.

— Je n'ajoute qu'une f[illegible] à tous ces badinages, dit-il, mais je dois av[illegible], dans mon enfance une bohémienne m'a prédit [illegible] m'arriverait jusqu'à cinquante ans [illegible] et je ne serais point fâché qu[illegible] me [illegible] maintenant ce qui m'arrivera [illegible] ma mort. [illegible], fille de Belzébuth, ajout[illegible] en s'adressant à la vieille.

[illegible] se [illegible] et s'approcha du groupe.

— [illegible] ma[illegible] dit le maréchal, voye[illegible] [illegible] tu de bon ?

— [illegible] monsieur le maréchal.

— [illegible] ce n'est pas grand [illegible]

— [illegible] interrogez pas, monsieur le maréchal.

— Si fait, parbleu! je t'interrogerai. Voyons! dis, que lis-tu dans ma main?

— Interruption violente de la ligne de vie, monsieur le maréchal.

— Ce qui veut dire que je n'ai pas longtemps à vivre, hein?

— Mon père! murmura la jeune fille le suppliant du regard de ne pas aller plus loin.

— Laisse donc, Charlotte, dit le maréchal.

— Écoutez cette belle enfant, dit la sorcière.

— Allons, achève, bohème. Donc, je mourrai bientôt.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Mourrai-je de mort violente ou de mort naturelle?

— De mort violente. Vous recevrez la mort sur le champ de bataille, mais non d'un ennemi loyal.

— De la main d'un traître, alors?

— De la main d'un traître.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que vous serez assassiné.

— Mon père! murmura la jeune fille en frissonnant et en se serrant contre le maréchal.

— Est-ce que tu ajoutes foi à toutes ces diableries? dit celui-ci en l'embrassant au front.

— Non, mon père, et cependant mon cœur bat dans ma poitrine comme si ce malheur que l'on vous prédit allait vous arriver.

— Enfant! dit le maréchal en haussant les épaules; tiens, montre-lui ta main à ton tour et que ses prédictions ajoutent à ta vie tous les jours qu'elles retranchent à la mienne.

Mais la jeune fille refusa obstinément.

— Alors, je vais vous donner l'exemple, mademoiselle, dit le duc de Guise en tendant sa main à la sorcière.

Puis, avec un sourire :

— Je te préviens, bohème, que l'on m'a déjà trois fois tiré mon horoscope, et qu'il a trois fois donné un résultat funèbre; pour l'honneur de la magie, ne le fais pas mentir.

— Monseigneur, dit la vieille après avoir examiné la main du duc, je ne sais ce qu'on vous a dit jusqu'à présent; mais voici ce que je vous prédis, moi.

— Voyons!

— Vous mourrez, comme le maréchal de Saint-André, assassiné.

— C'est parfaitement cela, dit le duc, et il n'y a pas moyen d'y échapper. Tiens, prends cela, et va-t'en au diable.

Et il jeta une pièce d'or à la sorcière.

— Ah çà! mais c'est une tuerie de gentilshommes que nous prédit cette sorcière? Je commence à regretter de l'avoir fait entrer, duc, et, pour ne pas avoir l'air d'échapper seul à la destinée, ma foi! à mon tour, vieille!

— Croyez-vous donc aux sorcières, prince? demanda le duc de Guise.

— Ma foi! duc, j'ai vu tant de prédictions manquer, tant d'horoscopes s'accomplir, que je vous dirai comme Michel Montaigne : « Que sais-je? » Tiens, bonne femme, voici ma main; qu'y vois-tu? Bon ou mauvais, dis tout.

— Voici ce que je vois dans votre main, monseigneur : une vie pleine d'amour et de combats, de plaisirs et de dangers, terminée par une mort sanglante.

— Serai-je donc aussi assassiné?

— Oui, monseigneur.

— Comme M. le maréchal de Saint-André, comme M. de Guise.

— Comme eux.

— Que tu dises vrai ou faux, bonne femme, comme tu m'annonces que je mourrai en bonne compagnie, voici pour ta peine.

Et il lui donna, non pas une pièce d'or, comme avait fait le duc de Guise, mais sa bourse tout entière.

— Plaise au ciel, monseigneur, dit la vieille en baisant la main du prince, que ce soit la pauvre sorcière qui se trompe et que la prédiction ne se réalise pas!

— Et si elle se réalise, bonne femme, malgré ton désir de la voir échouer, je te promets désormais de croire aux sorcières. Il est vrai, ajouta-t-il en riant, que ce sera un peu tard!

Il se fit un instant de morne silence, pendant lequel on entendit la pluie tomber doucement.

— Mais voici, [illegible] l'orage diminue. Je vous salue, monsieur le [illegible]. Je vous salue, monsieur le duc. On m'attend à neuf heures à l'hôtel Coligny; je me remets donc en route.

— Comment, [illegible] et orage? demanda Charlotte.

— Mademoiselle, [illegible] prince, je vous remercie bien sincèrement [illegible], mais je n'ai rien à craindre du tonnerre, puisque je dois être assassiné!

[illegible] et arrêté sur mademoiselle de Saint-André [illegible] qui força la jeune [illegible] de l'auberge, et, un [illegible] entendit sur la route de Paris le galop [illegible] val.

[illegible] et le maréchal

si l'on attend le prince à neuf heures à l'hôtel Coligny, on nous attend, nous, à dix, au palais des Tournelles.

Le coche approcha. Le maréchal de Saint-André, sa fille et le duc de Guise y prirent leurs places.

Laissons-les suivre le prince de Condé sur la route de Paris, nous les y retrouverons plus tard.

Rapprochons seulement des noms des trois personnages à qui la sorcière avait prédit qu'ils devaient être assassinés, les noms des trois personnages à qui elle avait dit qu'ils devaient être des assassins : le duc de Guise, le maréchal de Saint-André, le prince de Condé; Poltrot de Méré, Baubigny de Mézières, Montesquiou.

C'était sans doute pour donner aux uns et aux autres un avertissement qui, aux uns comme aux autres, fut inutile, que la Providence avait réuni ces six hommes dans l'auberge du *Cheval rouge*.

I

MARCHE TRIOMPHALE DU PRÉSIDENT MINARD

Le mardi 18 décembre de l'année 1559, six mois après la fête du landi, vers trois heures de l'après-midi, par un aussi beau coucher de soleil qu'il fût permis de le désirer à cette époque avancée de l'année, chevauchait, au milieu de la Vieille-Rue-du-Temple, monté sur une mule de si chétive apparence, qu'elle dénonçait l'avarice crasse de son propriétaire, maître Antoine Minard, un des conseillers au parlement.

Maître Antoine Minard, sur lequel nous attirons momentanément les yeux de nos lecteurs, était un homme d'une soixantaine d'années, gras et joufflu, qui faisait coquettement flotter au vent les boucles blondes de sa perruque.

Son visage, en temps ordinaire, devait exprimer la béatitude la plus complète; nul chagrin n'avait jamais, à coup sûr, obscurci ce front poli, luisant et sans rides; nulle larme n'avait creusé son sillon sous ces gros yeux à fleur de tête; enfin, l'insouciance égoïste et la gaieté vulgaire avaient seules passé leurs vernis sur le vermillon de cette face rubiconde, majestueusement supportée par un triple menton.

Mais, ce jour-là, le visage du président Minard était loin de resplendir de son auréole habituelle, car, bien qu'il ne fût plus guère qu'à quatre cents pas de sa maison, et que, comme on voit, la distance ne fût point grande, il ne paraissait pas sûr d'y arriver; il en résultait que sa figure, miroir des émotions intérieures qui l'agitaient, exprimait l'inquiétude la plus poignante.

En effet, le populaire qui faisait cortège au digne président était loin de le mettre en joie : depuis sa sortie, il était accompagné par une foule immense, qui semblait prendre un vrai plaisir à le malmener; tout ce qu'il y avait de criards, de hurleurs, de braillards, dans la capitale du royaume très chrétien, semblait s'être donné rendez-vous sur la place du Palais pour lui faire escorte jusque chez lui.

Quels motifs déchaînaient donc la majorité de ses concitoyens contre le digne maître Minard?

Nous allons le dire le plus brièvement possible.

Maître Minard venait de faire condamner à mort un des hommes, à bon droit, les plus estimés de Paris, son confrère au parlement, son frère en Dieu, le vertueux conseiller Anne Dubourg. — Quel crime avait commis Dubourg? Le même que l'Athénien Aristide. On l'appelait le Juste.

Voici les causes du procès, qui durait depuis six mois, et qui venait de se terminer d'une façon si fatale pour le pauvre conseiller.

Au mois de juin de l'année 1559, Henri II, sollicité par le cardinal de Lorraine et par son frère François de Guise, que le clergé de France avait nommés les envoyés de Dieu pour la défense et la conservation de la religion catholique, apostolique et romaine, Henri II avait rendu un édit qui contraignait le parlement à condamner à mort, sans exception et sans rémission, tous les luthériens.

Or, malgré cet édit, quelques conseillers ayant fait sortir un huguenot de prison, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, qui ne tendaient pas à moins qu'à l'extermination complète des protestants, persuadèrent au roi d'aller, le lendemain, tenir son lit de justice en la grand'chambre, au couvent des Augustins, où se tenait en ce moment la cour, le palais ayant été pris pour y faire les festins de mariage du roi Philippe II avec madame Élisabeth et de madame Marguerite avec le prince Emmanuel-Philibert.

[illegible] toutes les chambres de la

cour se réunissaient dans l'une d'elles, que l'on appelait la grande chambre, et cette assemblée s'appelait mercuriale, parce qu'elle se tenait de préférence le mercredi.

Le roi se rendit donc au parlement le jour de la mercuriale, et ouvrit la séance en demandant pourquoi on s'était permis de mettre en liberté des protestants, et d'où venait qu'on n'avait pas entériné l'édit qui les condamnait.

Cinq conseillers se levèrent, mus d'un même sentiment, et, en son nom et au nom de ses confrères, Anne Dubourg dit d'une voix ferme :

— Parce que cet homme était innocent, et que délivrer un innocent, fût-il huguenot, c'est agir selon la conscience humaine.

Ces cinq conseillers s'appelaient Dufaur, La Fumée, de Poix, de La Porte et Anne ou Antoine Dubourg.

C'était Dubourg, avons-nous dit, qui s'était chargé de répondre. Il ajouta donc :

— Quant à l'édit, sire, je ne puis conseiller au roi de le faire entériner ; je demande, au contraire, que l'on sursoie aux condamnations qu'il renferme, jusqu'à ce que les opinions de ceux que l'on envoie si légèrement au supplice soient mûrement pesées et longuement débattues devant un conseil.

En ce moment intervint le président Minard, qui demanda à parler particulièrement au roi.

« C'étoit, disent les Mémoires de Condé, un homme cauteleux, astucieux, voluptueux et ignorant, mais grand faiseur de menées et factions. Désirant faire chose agréable au roi et aux principaux de l'Église de Rome, craignant que l'opinion des Dubourg ne fût la plus grande et qu'il ne fallût conclure selon icelle, il fit, en conséquence, entendre au roi que les conseillers de sa cour étoient presque tous luthériens, qu'ils vouloient lui ôter la puissance et la couronne ; qu'ils favorisoient les luthériens ; que c'étoit horreur d'entendre quelques-uns d'entre eux parler de la sainte messe ; qu'ils ne tenoient aucun compte des lois et ordonnances royales, qu'ils se vantoient tout haut de les mépriser, qu'ils s'habilloient en mauresque ; que la plupart d'entre eux alloient souvent aux assemblées, mais n'alloient jamais à la messe, et que, s'il ne coupoit point le mal dans sa racine, à partir de cette mercuriale, l'Église étoit à tout jamais perdue. »

Bref, aidé du cardinal de Lorraine, il émut, enflamma, ensorcela tellement le roi, que celui-ci, tout hors de lui, fit appeler le sieur de Lorges, comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise, et M. de Chavigny, capitaine de ses gardes ordinaires, et leur ordonna d'appréhender au corps les cinq conseillers et de les mener incontinent à la Bastille.

A peine cette arrestation fut-elle opérée, que tout le monde en prévit les conséquences : les Guises voulaient terrifier les huguenots par quelque terrible exécution, et l'on jugea sinon les cinq conseillers, du moins le plus important d'entre eux, c'est-à-dire Anne Dubourg, comme un homme perdu.

Aussi ces deux vers, qui contenaient les noms des cinq prévenus, et qui, par la manière dont ces noms étaient placés, donnaient une idée du sort réservé au chef de l'opposition huguenote, coururent-ils dès le lendemain dans Paris :

Par Poix, de La Porte, du Faur,
J'aperçois du Bourg, La Fumée.

Quoi qu'il en soit, la quintuple arrestation qui avait inspiré ce mauvais distique à quelque bel esprit du temps, produisit une sorte de stupeur par toute la ville de Paris, et, par suite, dans toutes les villes de France, mais particulièrement dans les provinces du nord. On peut même regarder l'arrestation de cet honnête homme, qui avait nom Anne Dubourg, comme la cause principale de la conspiration d'Amboise, et de tous les troubles et de toutes les batailles qui ensanglantèrent le sol de la France pendant quarante ans.

Voilà pourquoi, qu'on nous le pardonne donc, nous nous arrêtons, dans ce premier chapitre, à tous les faits historiques qui sont la base sur laquelle repose l'échafaudage complet de ce nouveau livre, que nous mettons bien humblement, mais avec la confiance à laquelle nous a habitué leur longue sympathie, sous les yeux de nos lecteurs.

Quinze jours après cette arrestation, le vendredi 25 juin, troisième jour du tournoi que le roi donna, au château des Tournelles, près de cette même Bastille dont les conseillers prisonniers entendaient retentir les clairons, les trompettes et les hautbois de la fête, le roi [illegible] le capitaine de sa garde écossaise, ce même comte de Montgomery qui, aidé de M. de Chavigny, avait conduit en prison les [illegible], et lui donna commission pour aller incontinent [illegible] les luthériens au pays de [illegible] nois.

Par cette commission, il était enjoint au comte de Montgomery de passer au fil de l'épée tous ceux qui seraient atteints et convaincus d'hérésie, de leur faire donner la question extraordinaire, de leur couper la langue et de les brûler ensuite à petit feu ; pour ceux qui ne seraient que soupçonnés, leur faire simplement crever les yeux.

Or, cinq jours après que le roi Henri II eut donné cette commission à son capitaine de la garde écossaise, Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, frappa le roi Henri de sa lance et le tua.

L'impression de cette mort fut si grande, qu'elle sauva certainement quatre des cinq conseillers arrêtés et fit surseoir à l'exécution du cinquième. Un des cinq fut absous, trois condamnés à l'amende ; Anne Dubourg seul, dut payer pour les autres. N'était-ce pas lui qui avait porté la parole ?

Or, si les Guises étaient les ardents promoteurs de ces édits, un de leurs plus ardents applicateurs était cet hypocrite président Antoine Minard, que nous avons laissé chevauchant dans la Vieille-Rue-du-Temple, sur une mule rebelle, au milieu des vociférations, des injures et des menaces d'une double haie de citoyens indignés.

Et, quand nous disons que, quoiqu'il n'eût plus qu'une centaine de pas à faire pour regagner sa maison, il n'était pas bien sûr pour cela de rentrer dans son logis, nous ne faisons pas la situation pire qu'elle n'était, attendu que, la veille, en plein jour, à bout portant et d'un coup de pistolet, on avait tué un greffier au parlement nommé Julien Fresne, qui se rendait au palais, muni, disait-on, d'une lettre du duc de Guise, lequel par cette lettre excitait son frère le cardinal de Lorraine à précipiter la condamnation d'Anne Dubourg.

Il en résulte que ce meurtre, dont on n'avait pas retrouvé l'auteur, était naturellement présent à la mémoire du président, et que le spectre du pauvre greffier assassiné la veille chevauchait en croupe avec lui.

C'était ce compagnon de voyage qui faisait le président si pâle et qui redoublait le mouvement convulsif dont il talonnait l'animal entêté qui lui servait de monture et qui n'en faisait pas un pas de plus.

Il arriva cependant sain et sauf devant sa maison ; je vous jure, et, s'il était vivant encore, il vous jurerait lui-même qu'il était temps.

En effet, la foule irritée de son silence qui n'était que le résultat de son angoisse et qu'elle redoutait comme une preuve de sa méchanceté, la foule, se rapprochant peu à peu de lui, menaçait définitivement de l'étouffer.

Or, si menacé qu'il fût par les flots de cette mer orageuse, le président Minard n'en atteignit pas moins le port, à la grande satisfaction de sa famille, qui se hâta, lui rentré, de verrouiller et de refermer la porte derrière lui.

Il avait été si troublé de ce danger, le digne homme, qu'il oublia sa mule à la porte, ce qu'il n'eût jamais fait en autre occasion, quoique, de bon compte et en la payant au-dessus de son prix, elle ne valût pas vingt sous parisis.

Et ce fut un grand bonheur pour lui d'oublier sa mule ; car ce bon peuple parisien, qui tourne si facilement de la menace au rire et du terrible au grotesque, voyant qu'on lui laissait quelque chose, se contenta de ce qu'on lui laissait, et prit la mule au lieu du président.

Ce que devint la mule aux mains du populaire, l'histoire ne le dit point ; laissons donc la mule, et suivons son maître dans l'intérieur de sa famille.

II

LA FÊTE DU PRÉSIDENT MINARD

Nous ne nous intéressons que [illegible] n'est-ce pas, chers lecteurs, aux alarmes [illegible] causées à sa famille le retard du digne président [illegible] ? Nous ne nous en occuperons donc pas [illegible] mettant à la suite de la famille comme [illegible] à la suite de son chef [illegible] dans la salle à manger où le souper était servi.

[illegible] sur les convives, puis nous [illegible] la veille [illegible] conversation.

[illegible] la table [illegible] d'un [illegible] de toutes les [illegible] par les [illegible]

[illegible] de la famille [illegible] le reflet de [illegible]

Toutes ces pensées grouillaient dans les brouillards de l'ignorance ou dans les bas-fonds de la vulgarité.

C'était chez les uns l'intérêt, chez les autres l'égoïsme, chez ceux-ci l'avarice, chez ceux-là la servilité.

Ainsi, au contraire de la foule qui, pareille à l'esclave derrière le char du triomphateur romain, venait de crier au président Minard : « Souviens-toi, Minard, que tu es mortel ! » les membres de cette famille rassemblés à l'occasion de l'anniversaire du président, qui était en même temps le jour de sa fête, tous ces gens n'attendaient qu'un mot du conseiller pour le féliciter sur la part brillante qu'il venait de prendre dans le procès de son confrère et pour boire à l'heureux résultat de ce procès, c'est-à-dire à la condamnation à mort d'Anne Dubourg ; et, quand Minard, se laissant tomber sur son fauteuil, eut dit, en passant un mouchoir sur le front :

— Ah ! ma [illegible] amis, nous avons eu aujourd'hui une orageuse séance !

Chacun, comme s'il n'eût attendu que ce signal, se confondit en exclamations.

— Taisez-vous, grand homme ! lui dit un neveu portant la parole au nom de tous ; ne parlez pas, reposez-vous de vos fatigues, et permettez-nous d'étancher la sueur qui coule de votre noble front. C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance, ce grand jour si glorieux pour votre famille et pour le parlement, dont vous êtes un des flambeaux ; elle est réunie pour le célébrer ; mais attendons quelques moments encore. Reprenez haleine : buvez un verre de ce vieux bourgogne-là, et, dans un instant, nous boirons nous-mêmes à la conservation de vos jours précieux ; mais, au nom du ciel, n'en arrêtez pas le cours par une imprudence ! Votre famille vous supplie de vous conserver à elle, de conserver à l'Église son plus ferme soutien, à la France un de ses plus illustres fils.

A ce petit speech, de forme surannée même à cette antique époque, le président Minard, les larmes aux yeux, voulut répondre ; mais les mains sèches de la présidente et les mains potelées de mesdemoiselles ses filles lui fermèrent la bouche et l'empêchèrent de parler. Enfin, après quelques minutes de repos, la parole fut rendue à M. Minard, et un *chut !* prolongé courut parmi les assistants, afin que les serviteurs eux-mêmes, qui se tenaient debout aux portes, ne perdissent pas un mot de ce qu'allait répondre l'éloquent conseiller.

— Ah ! mes amis, parvint-il à dire, mes frères, mes parents, ma vertueuse et bien-aimée famille, je vous remercie de votre amitié et de vos louanges : mais j'en suis bien digne, en vérité, ô ma tendre famille ! car je puis dire sans orgueil, ou, si vous le préférez, avec un noble orgueil, je puis dire hautement que, sans moi, sans ma persistance et sans mon acharnement, à l'heure qu'il est, l'hérétique Anne Dubourg serait acquitté comme ses complices de Foix, La Fumée, Dufaur et de La Porte ; mais, grâce à ma volonté énergique, la partie est gagnée, et je viens, continua-t-il en levant les yeux au ciel en signe de remerciement, je viens, grâce à Dieu, de faire prononcer la condamnation de ce misérable huguenot.

— Oh ! *vivat !* cria d'une seule voix la famille en levant les bras au ciel. Vive notre illustre parent ! Vive celui qui ne s'est jamais démenti ! Vive celui qui abat en toute occasion les ennemis de la foi ! Vive à jamais le grand président Minard !...

Et les domestiques derrière la porte, la cuisinière dans la cuisine, le palefrenier dans l'écurie, répétèrent :

— Vive le grand président Minard !

— Merci, mes amis, merci ! dit le président d'une voix onctueuse, merci ! Mais deux hommes, deux grands hommes, deux princes, ont [illegible] à leur part dans ces louanges que vous me prodiguez ; sans eux, sans leur appui, sans leur influence, jamais je [illegible] mené à bien cette glorieuse affaire. Ces deux hommes [illegible] amis, c'est monseigneur le duc François de Guise et Son Éminence le cardinal de Lorraine. Après avoir bu à [illegible] buvons donc à la leur [illegible] et que Dieu conserve les jours de ces deux grands hommes d'État !

[illegible] à la santé du duc de [illegible] du cardinal de Lorraine. [illegible] Minard [illegible] que son [illegible] [illegible] effleurer le verre [illegible] lèvres et qu'il le reposa sur la table, tandis qu'un [illegible] quelque [illegible] [illegible] comme un [illegible] de son [illegible] [illegible] front.

— [illegible] ami, demanda-t-elle [illegible] d'où vient cette subite [illegible] ?

— Hélas ! [illegible] il n'y a pas de triomphe complet [illegible] C'est un souvenir mélancolique qui me vient [illegible]

— Et quel souvenir [illegible] peut vous venir à [illegible] [illegible] de votre triomphe ? demanda la présidente.

— [illegible] les [illegible] de M. [illegible] et de [illegible] il [illegible]

mort assassiné un homme qu'ils me faisaient l'honneur de m'expédier.

— Un homme ? s'écria la famille.

— C'est-à-dire un greffier, reprit Minard.

— Comment ! un de vos greffiers a été assassiné hier ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Vraiment ?

— Vous connaissez bien Julien Fresne ? demanda le président Minard.

— Julien Fresne ? s'écria un parent. Mais, sans doute, nous le connaissons.

— Un zélé catholique, dit un second.

— Un bien honnête homme, dit un troisième.

— Je l'ai rencontré, hier, rue Barre-du-Bec, venant de l'hôtel de Guise, à ce qu'il m'a dit, et se rendant au palais.

— Eh bien, voilà justement : comme il abordait le pont Notre-Dame, apportant à M. le cardinal de Lorraine, de la part de son frère, le duc de Guise, une dépêche qui devait m'être communiquée, il a été assassiné !

— Oh ! s'écria la présidente, quelle horreur !

— Assassiné ! répéta en chœur la famille, assassiné ! Encore un martyr !

— Et a-t-on arrêté l'assassin, au moins ? demanda la présidente à Minard.

— On ne le connaît pas, répondit celui-ci.

— On a des soupçons ? demanda la présidente.

— Mieux que cela, des certitudes.

— Des certitudes ?

— Oui ; qui voulez-vous que ce soit, sinon un ami de Dubourg ?

— Certainement que c'est un ami de Dubourg, répéta toute la famille ; qui voulez-vous que ce soit pardieu ! sinon un ami de Dubourg ?

— A-t-on arrêté quelqu'un ? demanda la présidente.

— Cent personnes, à peu près ; pour ma part, j'en ai désigné plus de trente.

— On aura bien mauvaise chance, dit une voix, si le meurtrier ne se trouve point parmi ces cent personnes-là.

— S'il n'y est pas, dit le président, on en arrêtera cent autres, deux cents autres, trois cents autres.

— Les scélérats ! dit une jeune demoiselle de dix-huit ans, on devrait les brûler tous ensemble.

— On y songe, répondit le président ; et le jour où l'on aura résolu en masse la mort des protestants sera un beau jour pour moi.

— Oh ! quel honnête homme vous êtes, mon ami ! dit la présidente les larmes aux yeux.

Les deux filles de M. Minard vinrent embrasser leur père.

— Et sait-on ce que contenait la lettre du duc ? demanda la présidente.

— Non, répondit Minard, et c'est cela qui a si vivement préoccupé la cour aujourd'hui ; mais on le saura demain, M. le cardinal de Lorraine devant voir ce soir son illustre frère.

— La lettre a été volée, alors ?

— Sans doute ; il est même probable que le pauvre Julien Fresne n'a été assassiné que parce qu'il était porteur de cette lettre. L'assassin s'en étant emparé et ayant pris la fuite, on a mis des archers à ses trousses, tout le guet et tous les hommes de M. de Mouchy sont depuis ce matin en campagne ; mais ce soir, à cinq heures, on n'avait pas encore de nouvelles.

En ce moment, une servante entra, annonçant à M. Minard qu'un inconnu, porteur de la lettre dérobée la veille à Julien Fresne par un assassin, insistait pour lui parler à l'instant même.

— Oh ! faites entrer bien vite ! s'écria le président rayonnant de joie. C'est Dieu qui me récompense de mon zèle pour sa sainte cause en faisant tomber entre mes mains cette précieuse dépêche.

Cinq minutes après, la servante introduisait l'inconnu, et M. Minard voyait entrer un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, aux cheveux roux, à la barbe blonde, au regard vif et perçant et au visage pâle, qui, sur l'invitation du président, vint s'asseoir de l'autre côté de la table, en face de lui.

C'était le même jeune homme qui avait dit, en se retirant sur la berge, aux assassins de son ami Médard, qu'on entendrait peut-être un jour parler de lui.

C'était Robert Stuart.

Le jeune homme avait accepté la politesse ; il avait, courtoisement et le sourire sur les lèvres, salué toute la compagnie, puis il avait pris un siège, ayant le président devant et la porte derrière lui.

— Monsieur, dit Robert Stuart s'adressant au président lui-même, c'est bien à M. le président Antoine Minard que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, parfaitement, répondit le président fort étonné qu'on pût être ignorant en physionomie, au point de ne pas lire sur son visage que lui seul pouvait être [illegible] Minard. Oui, monsieur, c'est moi qui suis le président Minard.

— Très bien, monsieur, continua l'inconnu ; et, si je vous ai fait cette question, qui, au premier abord, peut vous sembler indiscrète, vous verrez par la suite que cela tenait à mon grand désir d'éviter toute équivoque.

— De quoi s'agit-il, monsieur ? demanda le magistrat. On m'a dit que vous désiriez me remettre la dépêche que portait le malheureux Julien Fresne lorsqu'il a été assassiné

— On a peut-être été un peu loin, monsieur, dit le jeune homme avec une politesse infinie, en vous annonçant que je vous remettrais cette dépêche. Je n'ai fait aucune promesse de ce genre, et je vous la remettrai ou je la garderai, selon la réponse que vous ferez à une demande que j'aurai l'honneur de vous adresser ; vous comprenez, monsieur, que, pour devenir possesseur d'un si important papier, j'ai dû risquer ma vie. Un homme ne risque pas sa vie, vous savez cela, vous, habitué à lire dans le cœur humain, sans un grand intérêt à le faire. J'ai donc l'honneur de vous répéter, afin que là-dessus non plus il n'y ait pas d'équivoque, que je ne vous remettrai cette dépêche que si je suis satisfait de la réponse que vous ferez à ma demande.

— Et quelle est cette demande, monsieur ?

— Monsieur le président, vous savez mieux que personne que, dans une instruction bien ordonnée, chaque chose a son tour ; je ne puis donc vous la dire que dans un moment.

— Vous avez cependant cette dépêche sur vous ?

— La voici, monsieur.

Et le jeune homme tira de sa poche un papier scellé qu'il montra au président Minard.

La première pensée de celui-ci fut, il faut l'avouer, une pensée malhonnête : il pensa de faire signe à ses cousins et à ses neveux, qui écoutaient cette conversation avec une certaine surprise, de se précipiter sur l'inconnu, de lui prendre la dépêche et de l'envoyer rejoindre, dans les prisons du Châtelet, les cent personnes arrêtées déjà pour l'assassinat du greffier Julien Fresne.

Mais, outre l'énergie empreinte sur le visage du jeune homme, qui portait tous les caractères de la volonté poussée jusqu'à l'entêtement et qui faisait appréhender au président de n'avoir point la force matérielle suffisante pour s'emparer du parchemin, il songea que, grâce à son habileté et à sa finesse extraordinaires, il aurait meilleur marché de son interlocuteur en employant la ruse qu'en employant la violence ; il se contraignit donc, et la tournure élégante du jeune homme, sa mise soignée, quoique sévère, justifiant à l'avance l'invitation qu'il songeait à lui adresser, il le pria, pour qu'il pût donner tout le temps nécessaire au développement de sa narration, de se mettre à table et de souper avec eux.

Le jeune homme le remercia poliment, mais refusa son invitation.

Le président lui offrit au moins de se rafraîchir, mais le jeune homme remercia et refusa encore.

— Parlez donc, monsieur, dit Minard ; et, puisque vous ne voulez rien accepter, je vous demande la permission de continuer mon souper ; car je vous avouerai franchement que je meurs de faim.

— Faites, monsieur, répondit le jeune homme, et bon appétit ! La question que j'ai à vous adresser est d'une telle importance, qu'elle a besoin, pour être bien comprise, de quelques questions préliminaires. Mangez, monsieur le président ; je questionnerai.

— Questionnez, monsieur ; je mange, dit le président.

Et, effectivement, faisant signe au reste de sa famille de suivre son exemple, il commença à souper avec un appétit qui ne démentait point le programme donné.

— Monsieur, commença lentement l'inconnu au milieu du bruit des fourchettes et des couteaux, que chacun modérait cependant de son mieux pour ne pas perdre un mot du récit qu'on allait entendre, monsieur, à mon accent, vous devez avoir reconnu déjà que je suis étranger.

— En effet, dit le président la bouche pleine, il y a dans votre accent je ne sais quoi d'anglais.

— C'est vrai, monsieur, et votre perspicacité ordinaire ne vous fait pas défaut à mon endroit. Je suis né en Ecosse ; j'y serais encore, si un événement, qu'il est inutile de vous raconter, ne m'avait contraint de venir en France. Un de mes compatriotes, fervent disciple de Knox

— Un hérétique anglais, n'est-ce pas, monsieur ? demanda le président Minard en se versant un plein verre de bourgogne.

— Mon bien-aimé maître, répondit l'inconnu en s'inclinant.

M. Minard regarda toute sa compagnie avec un air qui signifiait clairement : « Ecoutez, mes amis, et vous allez en entendre de belles ! »

Robert Stuart continua :

— Un de mes compatriotes, fervent disciple de Knox, s'est trouvé, il y a quelques jours, dans une maison où je vais moi-même quelquefois ; on y parlait de la condamnation à mort du conseiller Anne Dubourg.

La voix du jeune homme tremblait en prononçant ces derniers mots, et son visage, déjà pâle, blêmit encore.

Néanmoins, il continua sans que sa voix parût participer à l'altération de son visage ; mais, comme il s'aperçut que tous les regards se tournaient vers lui :

— Mon compatriote, dit-il, en entendant seulement prononcer le nom d'Anne Dubourg, pâlit visiblement, comme je fais peut-être en ce moment moi-même, et il demanda aux personnes qui parlaient de cette condamnation s'il était possible que le parlement commît une semblable injustice.

— Monsieur, s'écria le président, qui, lui, de son côté, pensa avaler de travers en écoutant ces paroles insolites, vous n'ignorez point que vous parlez à un membre du parlement, n'est-ce pas ?

— Pardon, monsieur, répondit l'Ecossais, c'est mon compatriote qui s'exprime ainsi ; il parlait, lui, non pas devant un membre du parlement, mais devant un simple greffier du parlement, nommé Julien Fresne, qui a été assassiné hier. Julien Fresne eut alors l'imprudence de dire devant mon compatriote :

« — J'ai, dans ma poche, une lettre de monseigneur le duc de Guise, dans laquelle M. le duc mande au parlement du roi qu'il faut en finir avec le nommé Anne Dubourg et le dépêcher au plus vite.

« En entendant ces mots, mon compatriote frissonna, et, de pâle qu'il était, devint livide ; il se leva, alla à Julien Fresne, et, par toutes les instances imaginables, il le pria de ne point porter cette lettre, lui remontrant que, si Anne Dubourg était condamné, une part de la mort de ce conseiller retomberait sur lui ; mais Julien Fresne fut inexorable.

« Mon compatriote salua et alla attendre le greffier à sa sortie de la maison ; là, après lui avoir laissé faire quelques pas, il s'approcha de lui :

« — Julien Fresne, lui dit-il tout bas avec la plus exquise douceur, mais en même temps avec la plus grande fermeté, tu as toute la nuit pour réfléchir mais si, demain, à la même heure qu'aujourd'hui, tu as accompli ton dessein ou n'en as pas changé, tu mourras !

— Oh ! oh ! fit le président.

— Et ainsi, continua l'Ecossais, mourront tous ceux qui, de près ou de loin, auront coopéré à la mort d'Anne Dubourg.

M. Minard frissonna, car il était impossible de deviner, à la contexture de la phrase, si ces dernières paroles avaient été dites à Julien Fresne par le compatriote de l'Ecossais, ou étaient dites à M. Minard lui-même.

— Mais c'est un brigand que votre compatriote, monsieur ! dit-il à Robert Stuart en voyant que sa famille n'attendait qu'un mot de lui pour donner cours à son indignation.

— Un brigand véritable ! un misérable brigand ! s'écria en chœur toute la famille.

— Monsieur, dit le jeune homme sans s'émouvoir, je suis Ecossais et ne comprends pas bien toute la portée du mot que vous venez de prononcer et qu'ont répété, après vous, vos honorables parents ; je continue donc.

Et, après avoir salué la famille, qui lui rendit son salut, mais visiblement à contre-cœur, il continua :

— Mon compatriote rentra chez lui, et, ne pouvant fermer l'œil, il se leva et alla se promener devant la maison de Julien Fresne.

« Il s'y promena pendant toute la nuit, pendant toute la matinée du lendemain ; il s'y promena jusqu'à trois heures de l'après-midi sans boire ni manger, tant il était soutenu par ce désir qui était en lui de tenir à Julien Fresne la parole qu'il lui avait donnée ; car, continua l'Ecossais en forme de parenthèse, mes compatriotes peuvent être des brigands, monsieur Minard, mais ils ont le mérite, leur parole une fois donnée, de ne jamais y faillir.

« A trois heures, enfin, Julien Fresne sortit ; mon compatriote le suivit, et, voyant qu'il allait au palais, il le devança, et, l'arrêtant au coin du pont Notre-Dame :

« — Julien Fresne, lui dit-il, tu n'as donc pas réfléchi ?

« Julien Fresne devint fort pâle ; l'Ecossais semblait sortir de terre et avait l'air on ne peut plus menaçant ; mais, il faut rendre cette justice au digne greffier, il répondit nettement

« — Si fait, j'ai réfléchi, mais le résultat de ma réflexion est que je dois remplir l'ordre qui m'a été donné par M. le duc de Guise.

« — M. de Guise n'est point votre maître, pour vous donner des ordres, reprit l'Ecossais.

« — M. de Guise est non seulement mon maître, répondit le greffier, mais encore le maître de la France.

« — Comment cela ?

« — Ignorez-vous, monsieur, que le duc de Guise est le véritable roi du royaume ?

« — Monsieur, dit mon compatriote, une discussion politique sur ce sujet nous mènerait trop loin ; je ne partage aucunement vos opinions et j'en reviens à la question que je vous ai posée hier au soir. Etes-vous toujours dans l'intention de porter cette lettre au parlement ?

« — Je m'y rends à cet effet.

« — De sorte que vous l'avez sur vous?

« — Je l'ai sur moi, répondit le greffier.

« — Au nom du Dieu vivant, s'écria mon compatriote, renoncez à porter cette lettre aux bourreaux d'Anne Dubourg!

« — Dans cinq minutes, elle sera entre leurs mains.

« Et Julien Fresne fit du bras un mouvement pour écarter mon compatriote.

« — Eh bien, puisqu'il en est ainsi, s'écria mon compatriote, ni toi ni ta lettre n'arriverez au palais, Julien Fresne.

« Et, tirant de dessous son manteau un pistolet, il ajusta Julien Fresne, qui tomba roide mort sur le pavé ; puis, ayant pris la lettre, cause de ce meurtre, mon compatriote continua paisiblement sa route, la conscience tranquille ; car il venait de tuer un misérable en essayant de sauver un innocent...

Ce fut au tour du président à devenir vert et jaune, de pourpre qu'il était. Mille gouttes de sueur perlèrent sur son front.

Le plus profond silence régnait dans toute l'assemblée.

— Il fait une chaleur étouffante ici, dit maître Minard en se tournant alternativement vers les deux bouts de la table ; ne trouvez-vous pas, mes amis?

On se leva pour aller ouvrir la fenêtre ; mais l'Écossais fit, en étendant les deux mains, signe à chacun de s'asseoir.

— Ne vous dérangez pas, messieurs, dit-il ; je vais, moi qui ne mange pas, ouvrir la fenêtre pour donner de l'air à M. le président ; mais, comme deux airs pourraient lui faire mal, ajouta-t-il après avoir ouvert la fenêtre en effet, je vais fermer la porte.

Et, ayant donné un tour de clef à la porte, il revint prendre sa place en face du président Minard.

Seulement, dans les mouvements qu'il venait d'être forcé d'opérer, le manteau de l'Écossais s'était écarté et l'on avait pu voir qu'il portait sous ce manteau, comme arme défensive, une cotte de mailles à tissu d'acier, et, comme arme offensive, deux pistolets à sa ceinture et une courte épée à son côté.

Lui ne parut nullement s'inquiéter de ce que l'on avait pu voir ou ne pas voir, et, reprenant sa place en face du président, dont il n'était séparé que par la largeur de la table :

— Eh bien, cher monsieur Minard, lui demanda-t-il, comment vous trouvez-vous?

— Un peu mieux, répondit celui-ci fort à contre-cœur.

— Croyez que j'en suis aise! continua le jeune homme.

Et il reprit son récit au milieu d'un silence dans lequel on eût entendu une mouche voler, s'il y avait eu, en décembre, d'autres mouches que les mouches de M. de Mouchy.

III

LE BOUQUET DE LA FÊTE DU PRÉSIDENT MINARD

Le jeune homme, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, reprit donc son récit à l'endroit où il l'avait laissé :

« Mon compatriote emporta la lettre, et, craignant d'être suivi, il s'enfuit par la Grande-Rue-Montmartre et gagna les marais déserts de la Grange-Batelière, où il put lire à son aise la lettre de M. le duc de Guise. Là seulement, il s'aperçut, comme je m'en aperçus moi-même en la lisant, que cette lettre de M. le duc de Guise ne faisait que servir d'enveloppe à une ordonnance du roi François II, comme vous allez le voir vous-mêmes, messieurs, quand je vous aurai donné connaissance de cette lettre ; car la missive étant décachetée, mon ami crut avoir le droit de chercher au moins et de qui elle venait et à qui elle était adressée, afin de la porter lui-même, s'il y avait lieu, à son adresse, avec tous les égards dus à son souscripteur. »

Alors, pour la seconde fois, l'Écossais tira le parchemin de sa poitrine, le déploya et lut ce qui suit :

« A nos amés et féaux président en la cour du parlement de Paris, avocats et procureurs dudit lieu.

« De par le roi,

« Nos amés et féaux, nous avons grande occasion de malcontentement de voir telles longueurs en la vuydange et expédition du procès pendant en notre cour du parlement contre les conseillers détenus pour le fait de la religion, et mesmement en celui du conseiller Dubourg, et pour ce que nous désirons qu'il y soit mis une prompte fin ; à cette cause, nous vous mandons et enjoignons très expressément que, toute autre affaire cessant, vous ayez à procéder, vaquer et entendre au jugement de leursdits procès, au nombre des juges qu'il a été et sera advisé par notre dite cour, sans souffrir ni permettre qu'ils tirent en plus grande longueur, de manière que nous en puissions avoir autre et plus grande occasion de satisfaction que nous n'avons eue jusqu'ici.

« Signé : FRANÇOIS.

« Et, plus bas : « DE LAUBESPINE. »

— Comment, monsieur ! s'écria le président Minard revenant fort à cette lecture d'une lettre qui donnait si grande raison à la condamnation qu'il venait de faire rendre, vous avez une pareille lettre depuis ce matin?

— Depuis hier quatre heures de l'après-midi, monsieur ; permettez que, pour la gloire de la vérité, je rétablisse les faits.

— Vous avez une pareille lettre depuis hier quatre heures de l'après-midi, reprit le président avec la même intonation, et vous avez retardé jusqu'ici à la remettre?

— Je vous répète, monsieur, dit le jeune homme en réintégrant la lettre dans son pourpoint, que vous ignorez encore à quel prix j'ai obtenu cette lettre et à quel prix je veux la donner.

— Alors parlez donc, dit le président, et formulez votre désir à l'endroit de la récompense que vous réclamez pour une action qui, du reste, n'est que l'accomplissement d'un simple devoir.

— Ce n'est pas un devoir si simple que vous croyez, monsieur, reprit le jeune homme ; la même raison qui a fait désirer à mon compatriote que la lettre ne fût pas rendue au parlement existe encore, et, soit que le conseiller Anne Dubourg touche de si près mon compatriote, que sa mort lui doive être une grande douleur personnelle, soit que l'injustice du parlement lui semble un crime odieux et qu'alors sa persistance à garder la lettre ne vienne que du désir qu'a tout honnête homme d'empêcher une action infâme de se commettre ou tout au moins d'y apporter un retard, s'il ne peut l'empêcher tout à fait, il a juré de ne remettre cette lettre que quand il aurait la certitude de la délivrance d'Anne Dubourg, et, en outre, de mettre à mort tous ceux qui s'opposeraient à la délivrance de ce conseiller. Et voilà même pourquoi il a tué Julien Fresne, non pas qu'il tînt pour personnellement coupable une créature aussi infime qu'un greffier ; mais, par cette mort, il a voulu prouver à de plus haut placés que Julien Fresne, que, n'ayant pas marchandé avec l'existence des petits, il ne marchanderait pas davantage avec la vie des grands.

Ici, le président fut vivement tenté de faire ouvrir la seconde fenêtre ; chaque cheveu de sa perruque blonde dégouttait de sueur comme une branche de saule dégoutte de pluie après l'orage ; mais, comme il pensa que ce n'était pas un remède suffisant à son émotion, il se contenta de jeter autour de la table des regards effarés qui demandaient de l'œil aux uns et aux autres quelle conduite il devait tenir vis-à-vis de cet Écossais qui avait un ami si féroce ; mais les convives, ne comprenant pas la pantomime du président Minard, ou refusant de la comprendre de peur de voir fondre sur eux toute une légion d'Écossais ; les convives, disons-nous, baissèrent les yeux et gardèrent un profond silence.

Cependant, un président du parlement, l'homme qu'on venait de proclamer le soutien le plus ferme de la foi et le plus grand citoyen de la France, cet homme-là ne pouvait pas laisser passer lâchement de telles menaces sans y répondre ; seulement, dans quelle mesure devait-il y répondre? S'il se levait en faisant le tour de la table et allait, contrairement à ses habitudes pacifiques, appréhender au corps ce menaçant Écossais, il courait risque que, se doutant de son projet, celui-ci ne tirât son épée du fourreau, ou ne décrochât un pistolet de sa ceinture, et cela ne pouvait manquer d'arriver, à en juger par l'expression énergique du visage de l'Écossais ; or, si cette pensée d'attaquer son hôte, hôte des plus incommodes, comme on voit, traversa un instant l'esprit du président Minard, elle passa aussi rapide qu'un nuage chassé par le vent, et cet esprit lucide, s'il en fut, vit tout d'abord qu'il avait, dans l'exécu-

tion d'une résolution pareille, toute chose à perdre et bien peu à gagner.

Or, parmi les choses à perdre, il y avait sa vie, qui était fort douce à ce bon président Minard, et qu'il tenait à garder le plus longtemps possible. Il chercha donc un biais pour sortir de ce pas difficile, où son instinct lui disait qu'il avait tant à craindre que, si avare qu'il fût, il eût bien donné cinquante écus d'or pour avoir ce damné Ecossais de l'autre côté de la porte, au lieu de l'avoir simplement de l'autre côté de la table. Ce biais, ce fut de faire avec cet hôte farouche ce que certaines personnes font avec les chiens féroces, c'est-à-dire de le flatter et de le câliner. Ce fut donc, cette résolution une fois prise, d'un ton qu'il essaya de rendre enjoué, qu'il interpella le jeune homme.

— Voyons, monsieur, lui dit-il, à votre façon de vous exprimer, à votre figure pleine d'intelligence, à votre tournure distinguée, je puis affirmer, sans me tromper, que vous n'êtes pas un homme du commun, et, je dirai même plus, c'est que vous révélez en vous le gentilhomme de bonne maison.

L'Ecossais s'inclina, mais sans répondre.

— Eh bien, continua le président, puisque je parle à un homme bien élevé et non à un citoyen fanatique, il avait grande envie de dire : et non à un assassin comme votre compatriote, mais la prudence habituelle aux gens de robe le retint, et non à un citoyen fanatique comme votre compatriote, permettez-moi de vous dire qu'un seul homme n'a point le droit, d'après sa seule appréciation, de se faire juge de la conduite de ses semblables ; une foule de considérations peuvent l'égarer, et c'est même pour que chacun ne se fît pas juge dans sa propre cause que les tribunaux ont été institués. J'admets donc, jeune homme, que votre compatriote ait été parfaitement consciencieux en faisant ce qu'il a fait ; mais vous avouerez avec moi que si chacun avait le droit de justice, il n'y aurait pas de raison, par exemple, en supposant, et c'est une supposition, que vous partageassiez les opinions de votre compatriote, il n'y aurait pas de raison pour que vous, homme bien élevé et de sang-froid, vous ne vinssiez pas m'arracher la vie au milieu de ma famille, sous prétexte que vous n'approuvez pas non plus la condamnation du conseiller Dubourg.

— Monsieur le président, dit l'Ecossais, qui, à travers ce filandreux discours, voyait transparaître la pusillanimité de maître Minard, monsieur le président, permettez-moi, comme on dit au parlement, de vous rappeler à la question, ni plus ni moins que si, au lieu d'être un président, vous étiez un simple avocat.

— Mais, à la question, nous y sommes au contraire, il me semble ; nous sommes en pleine question même, répondit Minard, qui retrouvait quelque aplomb, du moment où le dialogue rentrait dans une forme qui lui était habituelle.

— Faites excuse, monsieur, repartit l'Ecossais, car vous m'interpellez directement, et, jusqu'ici, il n'est point encore question de moi ; il n'est question que de mon ami, puisque ce n'est point de ma part, mais de celle de mon ami que je venais vous demander de répondre à cette question : « Monsieur le président Minard, pensez-vous que M. le conseiller Dubourg soit condamné à mort ? »

La réponse était bien simple, puisque le conseiller Dubourg avait été condamné à mort, une heure auparavant, et que le président Minard avait reçu à ce sujet les félicitations de sa famille.

Mais, comme maître Minard pensa qu'il y aurait peut-être, en avouant franchement l'existence de cette condamnation, qui, au reste, ne devait être connue que le lendemain, autre chose à recevoir de la part de l'Ecossais que des félicitations, il continua de suivre le système qu'il avait cru prudent d'adopter.

— Que voulez-vous que je vous réponde, monsieur ? dit-il ; je ne pourrais là-dessus vous donner l'opinion de mes confrères ; je pourrais tout au plus vous donner la mienne.

— Monsieur le président, dit l'Ecossais, je tiens votre opinion personnelle en si haute estime, que ce n'est point l'opinion de vos confrères que je vous demande, mais la vôtre.

— A quoi vous servira-t-elle ? demanda le président, continuant de biaiser.

— Elle me servira à la connaître, répondit l'Ecossais, qui paraissait décidé à faire, à l'endroit de maître Minard, ce que le chien courant fait à l'égard du lièvre, c'est-à-dire à le suivre en tous ses détours jusqu'à ce qu'il fût forcé.

— Mon Dieu, monsieur, dit le président obligé de s'expliquer, mon opinion sur l'issue de cette procédure est arrêtée depuis longtemps.

Le jeune homme regarda fixement M. Minard, qui, malgré lui, baissa les yeux et continua lentement, comme s'il eût compris la nécessité de peser la valeur de chacune de ses paroles.

— Certainement, dit-il, il est regrettable de condamner à mort un homme qui, à d'autres titres, aurait pu mériter l'estime publique, un confrère, je dirai presque un ami ; mais, vous le voyez vous-même par cette lettre patente du roi, la cour n'attend que la fin de ce malheureux procès pour respirer et pour passer à d'autres ; il faut donc en finir, et je ne doute pas que, si le parlement eût reçu hier la missive de Sa Majesté, le pauvre malheureux conseiller, que je suis obligé de condamner comme hérétique, mais que je regrette bien sincèrement comme homme, n'eût subi sa peine aujourd'hui, ou ne fût bien près de la subir.

— Ah ! cela a donc servi à quelque chose que mon ami ait tué Julien Fresne ? dit l'Ecossais.

— Pas à grand'chose, répondit le président ; ce sera un retard, voilà tout.

— Mais enfin, un retard d'un jour, c'est toujours vingt-quatre heures de répit données à un innocent, et, en vingt-quatre heures, bien des choses peuvent changer.

— Monsieur, dit le président Minard, qui peu à peu, en sa qualité d'ancien avocat, reprenait des forces dans la discussion, vous parlez toujours du conseiller Dubourg comme d'un innocent ?

— J'en parle au point de vue de Dieu, monsieur, dit l'Ecossais levant gravement un doigt vers le ciel.

— Oui, dit le président ; mais au point de vue des hommes ?

— Croyez-vous, maître Minard, demanda l'Ecossais, que, même au point de vue des hommes, la procédure soit bien sincère ?

— Trois évêques l'ont condamné, monsieur, trois évêques ont rendu la même sentence ; trois sentences conformes.

— Ces évêques n'étaient-ils pas à la fois juges et parties dans la cause ?

— Il se peut, monsieur ; mais aussi, comment un huguenot s'adresse-t-il à des évêques catholiques ?

— A qui vouliez-vous qu'il s'adressât, monsieur ?

— C'est une question fort grave, dit maître Minard, et hérissée de difficultés.

— Aussi, cette question, le parlement a-t-il résolu de la trancher.

— Comme vous dites, monsieur, répondit le président.

— Eh bien, monsieur, mon compatriote s'est imaginé que c'était à vous que revenait la gloire de cette condamnation.

Il y eut, à cette question, dans l'esprit du président, une honte telle de reculer devant un homme, quand il venait justement de se vanter devant dix autres d'avoir accompli l'acte sur lequel on le questionnait, qu'après avoir consulté des yeux ses parents, et avoir recueilli, à ce qu'il paraît, une certaine force dans leurs regards :

— Monsieur, dit-il, la vérité me force à dire que, dans cette circonstance, j'ai, en effet, sacrifié à mon devoir l'amitié bien tendre et bien réelle que je portais à mon confrère Dubourg.

— Ah ! fit l'Ecossais.

— Eh bien, monsieur, demanda maître Minard, qui commençait à perdre patience, où cela nous mène-t-il ?

— Au but, et nous en approchons.

— Voyons, qu'importe à votre compatriote que j'aie influé ou non sur la détermination du parlement ?

— Il lui importe beaucoup.

— En quoi ?

— En ce que mon compatriote prétend que, puisque c'est vous qui avez noué l'affaire, c'est à vous de la dénouer.

— Je ne comprends pas, balbutia le président.

— C'est bien simple, cependant : au lieu d'user de votre influence pour la condamnation, usez-en pour l'acquittement.

— Mais, dit un des neveux s'impatientant à son tour, puisqu'il est condamné, votre conseiller Anne Dubourg, comment voulez-vous que mon oncle le fasse acquitter maintenant ?

— Condamné ! s'écria l'Ecossais ; n'avez-vous pas dit, là-bas, que le conseiller Dubourg était condamné ?

Le président jeta sur l'indiscret neveu un regard plein d'effroi.

Mais, ou le neveu ne vit point ce regard ou il n'y fit point attention.

— Eh ! oui, condamné, dit-il, condamné aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi. Voyons, mon oncle, ne nous avez-vous pas dit cela, ou ai-je mal entendu ?

— Vous avez bien entendu, monsieur, dit l'Ecossais au jeune homme, s'expliquant le silence du président comme il devait être expliqué.

Puis, se retournant vers Minard :

— Ainsi, aujourd'hui, à deux heures, le conseiller Dubourg a été condamné ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, balbutia Minard.

— Mais à quoi ? à l'amende ?

Minard ne répondit pas.

— A la prison ?

Même silence de la part du président.

A chaque question de l'Ecossais, son visage blêmissait ; à la dernière, ses lèvres étaient livides.

— A la mort ? demanda-t-il enfin.

Le président fit un signe de tête.

Quoique plein d'hésitation, ce signe était cependant affirmatif.

— Eh bien, soit ! dit l'Écossais. Au bout du compte tant que cet homme n'est pas mort, il n'y a point à désespérer et, comme le disait mon ami, puisque vous avez tout noué, vous pouvez tout dénouer.

— Comment cela ?

— En demandant au roi l'infirmation du jugement.

— Mais, monsieur, dit maître Minard, qui à chaque pas que faisait la scène semblait enjamber par-dessus un précipice pour en retrouver un autre, il est vrai, mais qui, à chaque précipice enjambé, se rassurait momentanément ; mais, monsieur, quand j'aurais l'intention de faire grâce à Anne Dubourg, le roi n'y consentirait jamais.

— Pourquoi cela ?

— Mais, parce que la lettre que vous avez lue indique suffisamment sa volonté.

— Oui, en apparence.

— Comment, en apparence ?

— Sans doute ; cette lettre du roi était enfermée, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dans une lettre du duc de Guise. Eh bien, cette lettre du duc de Guise, que je ne vous ai pas lue, je vais vous la lire.

Et le jeune homme tira de nouveau le parchemin de sa poitrine ; mais, cette fois, au lieu de lire la dépêche du roi, il lut la lettre de François de Lorraine.

Elle était conçue en ces termes :

« Monsieur mon frère,

Voici enfin la lettre de Sa Majesté ; je la lui ai tirée des mains à grand'peine, et j'ai presque été obligé de lui mener la plume pour lui faire écrire ces huit malheureuses lettres dont se compose son nom. Il faut que nous ayons près de Sa Majesté quelque ami inconnu de ce damné hérétique ; dépêchez-vous donc, de peur que le roi ne revienne sur sa décision, ou le conseiller condamné, ne fasse grâce.

Votre frère respectueux,

FRANÇOIS DE GUISE.

17 décembre de l'an de grâce 1559. »

L'Écossais releva la tête.

— Avez-vous bien entendu, monsieur ? demanda-t-il au président.

— A merveille.

— Voulez-vous que je vous relise la lettre, de peur que quelque point ne vous en ait échappé ?

— C'est inutile.

— Voulez-vous vous assurer qu'elle est bien de l'écriture et porte bien le sceau du prince lorrain ?

— Je m'en rapporte parfaitement à vous.

— Eh bien, que ressort-il pour vous de cette lettre ?

— Que le roi a hésité à écrire, monsieur ; mais, enfin, que le roi a écrit.

— Mais a écrit à contre-cœur ; et que si un homme comme vous, par exemple, monsieur le président, allait dire à cet enfant couronné qu'on appelle le roi : « Sire, nous avons condamné le conseiller Dubourg pour l'exemple, mais il faut que Votre Majesté lui fasse grâce pour la justice, » le roi, à qui M. de Guise a été obligé de mener la main pour lui faire écrire les huit lettres de son nom, le roi ferait grâce.

— Et si ma conscience s'oppose à ce que je fasse ce que vous me demandez là, monsieur ? dit le président Minard dans l'intention évidente de tenter le terrain.

— Je vous prierai, monsieur, de vous rappeler le serment qu'a fait mon ami l'Écossais, en tuant Julien Fresne, de tuer comme lui, tous ceux qui, de près ou de loin, auraient contribué à la condamnation du conseiller Dubourg.

En ce moment, bien certainement l'ombre du greffier pareille à une ombre de lanterne magique, passa sur la muraille de la salle à manger, mais sans doute le président détourna-t-il la tête pour ne pas la voir.

— Ah ! c'est insensé, ce que vous me dites là ! répondit il au jeune homme.

— Insensé ! Pourquoi cela, monsieur le président ?

— Mais parce que vous m'adressez une menace, à moi, à un magistrat, et cela dans ma maison, au sein de ma famille.

— C'est afin que vous puisiez, monsieur, dans les considérations mêmes de la maison et de la famille un sentiment de pitié pour vous-même que Dieu n'a point mis pour les autres dans votre cœur.

— Il me semble, monsieur, qu'au lieu de vous repentir et de me faire des excuses, vous continuez de me menacer ?

— Je vous ai dit, monsieur, que celui qui avait tué Julien Fresne avait juré la mort de tout homme qui s'opposerait à ce qu'on rendît la liberté et sauvât la vie à Anne Dubourg, et que, de peur qu'on doutât de sa parole, il avait commencé par tuer le greffier, moins parce qu'il tenait ce greffier pour coupable, que parce qu'il voulait, par sa mort, donner à ses autres ennemis, si haut placés qu'ils fussent, un salutaire avertissement. Demanderez-vous au roi la grâce d'Anne Dubourg ? Je vous somme de répondre au nom de mon ami.

— Ah ! vous me sommez de vous répondre au nom d'un meurtrier, au nom d'un assassin, au nom d'un voleur ? s'écria le président exaspéré.

— Remarquez bien, monsieur, dit le jeune homme, que vous êtes libre de me répondre oui ou non.

— Ah ! je suis libre de vous répondre oui ou non ?

— Sans doute.

— Eh bien, alors, dites à votre Écossais, hurla le président mis hors de lui par le sang-froid même de celui qui l'interrogeait, dites à votre Écossais qu'il y a un homme qu'on appelle Antoine Minard, un des présidents de la cour qui a juré, lui, la mort d'Anne Dubourg ; que ce président n'a qu'une parole, et qu'il vous le prouvera demain.

— Eh bien, monsieur, répondit sans faire un geste et sans donner signe d'émotion Robert Stuart, en répétant presque les mêmes paroles qui venaient d'être dites ; sachez qu'il y a un Écossais qui a juré la mort de M. Antoine Minard, un des présidents de la cour ; que cet Écossais n'a qu'une parole, et qu'il vous le prouve aujourd'hui.

En disant ces derniers mots, Robert Stuart, qui avait passé sa main droite sous son manteau, décrocha un de ses pistolets, l'arma sans bruit et, avant que l'on songeât même à l'en empêcher, tant le mouvement avait été prompt, ajusta M. Minard d'un côté à l'autre de la table, c'est-à-dire presque à bout portant, et lâcha le coup.

M. Minard tomba à la renverse, lui et sa chaise. Il était mort.

Une autre famille que celle du président eût sans doute cherché à saisir l'assassin ; mais, loin de là ; tous les convives du défunt président ne songèrent qu'à leur propre sûreté : les uns s'enfuirent dans l'office en poussant des cris désespérés, les autres se fourrèrent sous la table, en se gardant de rien dire. Ce fut une déroute générale, et Robert Stuart se trouvant en quelque sorte seul dans cette salle à manger, d'où chacun semblait avoir disparu par une trappe, se retira lentement à la manière des lions, comme dit Dante, et sans que personne songeât le moins du monde à l'inquiéter.

IV

CHEZ LES MONTAGNARDS ÉCOSSAIS

Il était environ huit heures du soir quand Robert Stuart sortit de chez maître Minard, et se retrouvant seul dans la Vieille-Rue-du-Temple, encore plus déserte à cette époque, dès la nuit venue, qu'elle ne l'est aujourd'hui, il prononça ces deux mots expressifs, faisant allusion aux deux hommes qu'il avait assassinés :

— Et de deux !

Il ne comptait pas celui des bords de la Seine : celui-là, c'était un payement fait au comptant à son ami Médard.

Arrivé en face de l'hôtel de ville, c'est-à-dire sur la place de Grève, où s'exécutaient les condamnés, il porta machinalement les yeux sur l'endroit où l'on avait coutume de dresser la potence ; puis, il s'approcha de cet endroit.

— C'est là, dit-il, qu'Anne Dubourg subira la peine de son génie, si le roi ne lui fait pas grâce. Et comment forcer le roi à lui faire grâce ? ajouta-t-il.

Et, sur ces mots, il s'éloigna.

Il entra dans la rue de la Tannerie, et s'arrêta devant une porte au-dessus de laquelle grinçait une enseigne portant ces mots :

A L'ÉPÉE DU ROI FRANÇOIS Ier

Un instant, on put croire qu'il allait y entrer, mais, tout à coup :

— Ce serait une folie, dit-il, de rentrer dans cette auberge ; dans dix minutes, les archers y seront... Non, allons chez Patrick.

Il traversa rapidement la rue de la Tannerie et le pont Notre-Dame, cela en passant un regard sur l'endroit où, la veille, il avait tué Julien Fresne ; puis, ayant franchi à

grands pas la Cité et le pont Saint-Michel, il arriva dans la rue du Battoir-Saint-André.

Là, comme il avait fait dans la rue de la Tannerie, il s'arrêta devant une maison portant enseigne comme la première ; seulement, la légende de l'enseigne était :

AU CHARDON D'ÉCOSSE

— C'est bien ici que logeait Patrick Macpherson, dit-il en levant la tête pour reconnaître la fenêtre ; il avait là-

— Je venais te demander un service, mon cher Patrick.

— Parle ; seulement, parle vite.

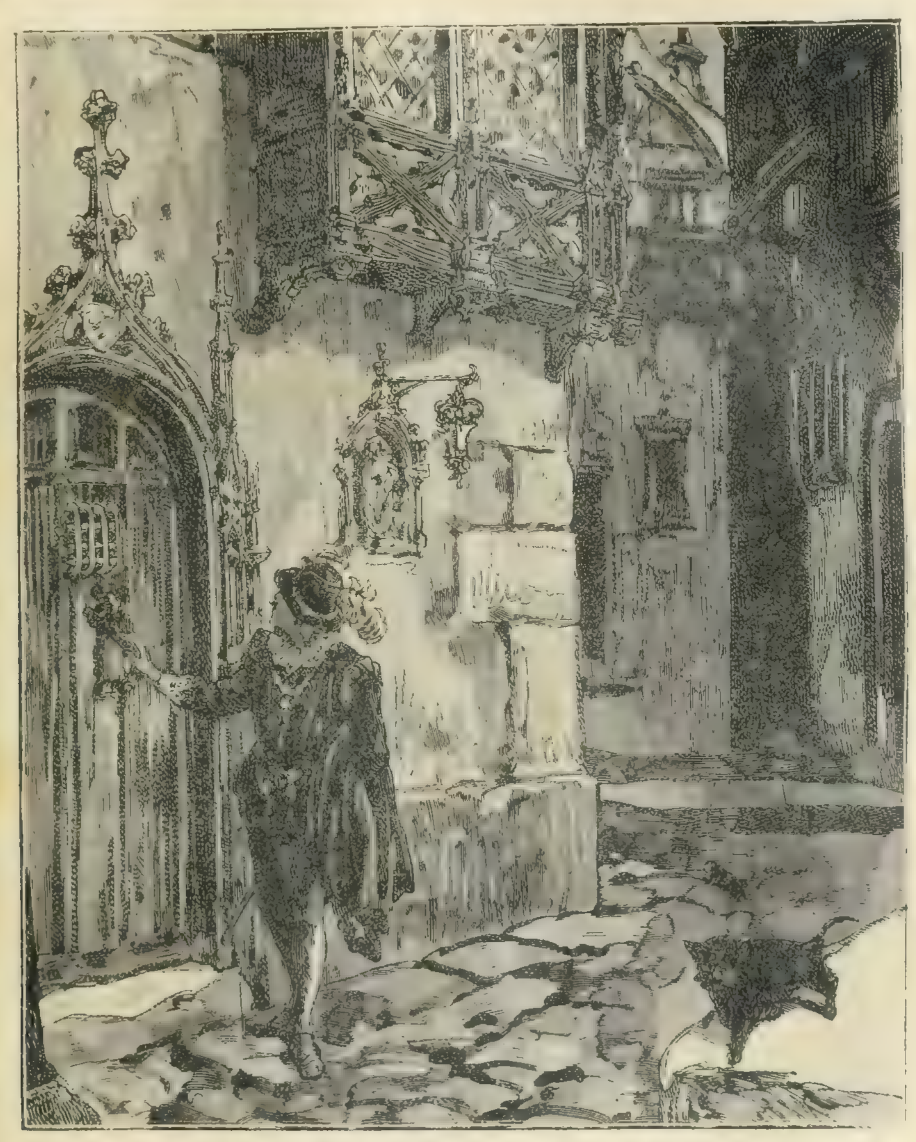
— Tu es pressé ?

— Bien malgré moi ; mais, tu comprends, on fait l'appel au Louvre à neuf heures et demie, et neuf heures viennent de sonner à la paroisse Saint-André-des-Arts ; j'écoute.

— Voici ce dont il s'agit, mon cher ami. Le dernier édit m'a fait renvoyer de mon auberge.

— Ah ! oui, je comprends : tu es de la religion, et il te faut deux répondants catholiques.

Que je n'ai pas le temps de chercher, et que je ne trou-



Robert Stuart sortit de chez maître Minard, se retrouvant seul dans la Vieille-Rue-du-Temple.

haut, sous les toits, une petite chambre où il venait les jours qu'il n'était pas de garde au Louvre.

Il fit tous ses efforts pour arriver à apercevoir la mansarde ; mais l'avancement du toit l'en empêchait.

En conséquence, il allait pousser la porte, ou, dans le cas où elle serait fermée, heurter du pommeau de son épée ou de la crosse de son pistolet, quand, tout à coup, cette porte s'entr'ouvrit et donna passage à un homme vêtu du costume des archers de la garde écossaise.

— Qui va là ? demanda l'archer, qui donna presque dans le jeune homme.

— Un compatriote, répondit notre héros en langue écossaise.

— Oh ! oh ! Robert Stuart ? s'écria l'archer.

— Moi-même, mon cher Patrick.

— Et par quel hasard dans ma rue et devant ma porte à cette heure ? demanda l'archer en tendant ses deux mains à son ami.

verais peut-être pas en les cherchant : or, je serais arrêté cette nuit, si j'errais dans les rues de Paris. Veux-tu partager ta chambre avec moi pendant deux ou trois jours ?

— Pendant deux ou trois jours, si tu veux, et même pendant toutes les nuits de l'année, si cela peut te faire plaisir ; mais pour les nuits, c'est une autre affaire.

— Et pourquoi cela, Patrick ? demanda Robert.

— Parce que, répondit l'archer avec un air tout confus de vanité, depuis que je n'ai eu le plaisir de te voir, mon cher Robert, j'ai eu la chance de faire une conquête.

— Toi, Patrick ?

— Cela t'étonne ? demanda l'archer en se dandinant.

— Non, certes ; mais cela tombe mal, voilà tout.

Robert ne paraissait pas disposé à en demander davantage ; mais l'amour-propre de son compatriote ne faisait pas son compte à cette discrétion.

— Oui, mon cher, reprit-il, la femme d'un conseiller au parlement m'a fait tout simplement l'honneur de s'amou-

racher de moi et je m'attends d'un jour à l'autre, cher ami, à l'honneur de la recevoir.

— Diable! fit Robert. Alors, suppose que je n'ai rien dit, Patrick.

— Et pourquoi donc? Prends-tu ma confiance pour un refus? Je suppose qu'un jour ou l'autre cette honnête dame, comme dit M. de Brantôme, consente à monter jusqu'à mon lambris, et remarque que ceci est une supposition, tu t'en vas; dans le cas contraire, tu demeures chez moi jusqu'au jour où il te déplaira d'y demeurer; on ne saurait mieux arranger les choses, conviens-en!

— En effet, cher Patrick, dit Robert, qui ne paraissait renoncer à son plan qu'avec un suprême regret; j'accepte ton offre avec reconnaissance, et n'attends que l'occasion de te rendre la pareille, de quelque façon que ce soit.

— Bon! dit Patrick, est-ce qu'entre amis, entre compatriotes, entre Ecossais, on parle de reconnaissance? C'est comme si... Eh! mais attends donc!

— Quoi? demanda Robert.

— Oh! une idée! s'écria Patrick comme illuminé d'une pensée subite.

— De quoi s'agit-il? Voyons.

— Mon ami, dit Patrick, tu peux me rendre un grand service.

— Un grand service?

— Un service immense.

— Parle, je suis à ta disposition.

— Merci! Seulement...

— Achève.

— Crois-tu que nous soyons de la même taille?

— A peu près.

— De la même grosseur?

— Je le crois.

— Viens au clair de la lune, que je te regarde.

Robert fit ce que son ami lui demandait.

— Sais-tu que tu as un pourpoint magnifique? continua Patrick en écartant le manteau de son ami.

— Magnifique n'est pas le mot.

— Tout neuf.

— Je l'ai acheté il y a trois jours.

— Un peu sombre, c'est vrai, continua Patrick; mais elle y verra une intention de me mieux cacher à tous les regards.

— Où veux-tu en venir?

— J'en veux venir à ceci, cher Robert: autant la dame de mes pensées me voit de bon œil, autant son mari me voit d'un œil différent. Tant qu'il y a que, chaque fois qu'il voit passer un archer de la garde, il jette sur lui des regards pleins d'aigreur, et tu comprends quels regards il jetterait s'il apercevait cet uniforme sur les marches de son escalier.

— En effet, je comprends à merveille.

— Or, la femme m'a donné le conseil, reprit Patrick, de ne plus remettre les pieds chez elle vêtu de mon costume [illegible]. Il en résulte que, depuis la tombée du jour, j'en étais à rêver à un moyen honnête de conquérir un vêtement qui pût avantageusement remplacer le mien: ton costume, quoique un peu sombre, et peut-être même à cause de sa couleur, me semble devoir atteindre le but que je me propose. Fais-moi donc l'amitié de me le prêter pour demain, je m'arrangerai de façon à ne plus en avoir besoin les jours suivants.

Les dernières paroles de l'Ecossais, qui dénotaient cette suprême confiance en eux-mêmes que possédaient et que possèdent encore ses compatriotes, firent sourire Robert Stuart.

— Mes vêtements, ma bourse et mon cœur sont à toi, [illegible] répondit-il [illegible] fais attention que j'aurai [illegible] à sortir [illegible] demain et que, en cas [illegible] mes habits me sont à peu près nécessaires.

— [illegible]

— [illegible] le philosophe antique, je porte sur moi tout [illegible]

— [illegible] voilà qui est fâcheux!

— [illegible]

— [illegible] plus je regarde ton pourpoint, plus [illegible] pour moi, s'écria Patrick.

— [illegible] un miracle, dit Robert, qui semblait [illegible] à quelque envie rare.

— [illegible] moyen de remédier à cet inconvénient?

— [illegible] tu es homme d'imagination, [illegible]

— Il y en a un, s'écria Patrick.

— Lequel?

— A moins cependant que le mari de ta maîtresse n'ait la même horreur pour MM. les archers de la garde écossaise que le mari de la mienne.

— Je n'ai pas de maîtresse, Patrick, dit Robert d'un air sombre.

— Eh bien, alors, dit l'archer, qui ne suivait que la réalisation de son idée et qui, par conséquent, ne se préoccupait pas d'autre chose, en ce cas, tout costume doit t'être indifférent.

— Indifférent tout à fait, dit le jeune homme.

— Alors, puisque je prends le tien, prends le mien.

Cette fois, Robert Stuart réprima son sourire.

— Comment cela? demanda-t-il comme s'il ne comprenait point parfaitement.

— Tu n'as pas de répugnance à endosser l'uniforme écossais?

— Aucune.

— Eh bien, si une nécessité impérieuse te force à sortir, tu sortiras avec mon uniforme.

— Tu as raison, rien n'est plus simple, en effet.

— Il te donnera en plus tes grandes entrées au Louvre.

Robert tressaillit de plaisir.

— C'était mon ambition, dit-il en souriant.

— C'est bien, à demain!

— A demain! dit Robert Stuart en prenant la main de son ami.

Patrick l'arrêta.

— Tu n'oublies qu'une chose, dit-il.

— Laquelle?

— Il est vrai qu'elle n'est pas bien utile: c'est la clef de ma chambre.

— C'est, par ma foi, vrai, dit Robert. Donne.

— La voici. Bonne nuit, Robert!

— Bonne nuit, Patrick!

Et les deux jeunes gens, après s'être serré une seconde fois la main, tirèrent chacun de son côté: Patrick vers la porte du Louvre, Robert vers la porte de Patrick.

Laissons celui-ci entrer au Louvre, où il arrivera juste à temps pour répondre à l'appel du soir, et suivons Robert Stuart, qui, après avoir tâtonné à deux ou trois portes, finit par trouver la serrure de Patrick.

Un reste de sarment encore enflammé éclairait la toute petite chambre du jeune garde. C'était un réduit propret, assez semblable aux chambrettes des étudiants de nos jours.

Il était meublé d'une couchette assez bien garnie, d'un petit bahut, de deux chaises de paille et d'une table sur laquelle, dans un petit pot de grès à goulot allongé, fumait encore la mèche d'une chandelle de suif.

Robert prit un tison, et, à force de souffler, il finit par en tirer une flamme où il alluma la chandelle.

Après quoi, il s'assit devant la petite table et, plongeant son front dans ses deux mains, il se mit à réfléchir profondément.

— C'est cela, dit-il enfin en passant la main dans ses cheveux comme pour dégager son front d'un poids terrible, c'est cela, je vais écrire au roi.

Et il se leva.

Sur la cheminée, il trouva un godet plein d'encre et une plume; mais il eut beau chercher, fouiller le tiroir de la table et les trois tiroirs du bahut, il ne trouva pas l'ombre de papier ou de parchemin.

Il chercha de nouveau, mais inutilement; son camarade avait sans doute employé sa dernière feuille à écrire à sa conseillère.

Il s'assit de nouveau, désespéré.

— Oh! dit-il, faute d'un morceau de papier, je ne pourrai donc pas tenter ce dernier moyen?

En effet, dix heures sonnaient: les marchands, à cette époque, ne veillaient pas, comme de nos jours, jusqu'à minuit; l'embarras était donc réel.

Alors et tout à coup il se souvint de la lettre du roi qu'il avait gardée sur lui. Il la tira de sa poitrine et résolut d'écrire au roi sur le verso de cette feuille.

Il alla prendre le godet et la plume et écrivit la lettre suivante:

« Sire,

La condamnation du conseiller Anne Dubourg est inique et impie. On aveugle Votre Majesté et on lui fait verser le sang le plus pur de son royaume.

Sire, un homme vous crie du milieu de la foule: Ouvrez les yeux et regardez la flamme des bûchers que des ambitieux allument autour de vous, sur tous les points de la France.

Sire, ouvrez les oreilles et écoutez les gémissements plain-

tifs qui s'exhalent de la place de Grève et qui montent jusqu'au Louvre.

« Écoutez et voyez, sire. Quand vous aurez écouté et vu, à coup sûr vous pardonnerez. »

L'Écossais relut sa lettre et la plia en sens inverse, c'est-à-dire que le recto sur lequel était écrite la lettre du roi devint le verso de sa lettre à lui, et que le verso sur lequel était écrite sa lettre devint le recto de la lettre du roi.

— Maintenant, murmura-t-il, par quel moyen faire entrer cette lettre dans le Louvre? Attendre Patrick jusqu'à demain? Ce serait trop tard. D'ailleurs, le malheureux Patrick serait arrêté comme mon complice. Je l'expose déjà bien assez en acceptant son hospitalité. Que faire?

Il se mit à la fenêtre et chercha une idée. Dans les cas désespérés, on consulte assez volontiers les objets extérieurs.

Nous avons dit que la journée avait été superbe pour une journée de décembre.

Robert demanda à l'air frais, au ciel étoilé, à la nuit silencieuse, avis sur ce qu'il avait à faire.

De la mansarde de Patrick, située au sommet le plus élevé de la maison, il apercevait les tourelles du palais du roi.

La tour de bois située à l'extrémité de ce palais, en face, à peu près de la tour de Nesle, et s'élevant entre la rivière et la cour intérieure du Louvre, lui apparut tout à coup, magnifiquement dessinée aux clartés fantastiques de la lune.

À la vue de cette tour, Robert sembla avoir trouvé le moyen qu'il cherchait de faire parvenir son message au roi; car, ayant remis son parchemin dans sa poitrine, il éteignit la chandelle, reprit son feutre, se renveloppa dans son manteau et descendit rapidement l'escalier.

On venait, quelques jours auparavant, de rendre une ordonnance qui défendait à tout passant et batelier de passer la Seine à partir de cinq heures du soir.

Il en était dix de la nuit; il n'y avait donc pas à songer à prendre le bac.

Le seul chemin possible était, pour Robert, de revenir sur ses pas et de suivre au rebours le chemin qu'il avait pris en venant de la Grève.

Il remonta donc vers le pont Saint-Michel, laissa à sa gauche la rue de la Barillerie, pour ne point se risquer aux sentinelles du palais, et, par le pont Notre-Dame, rentra dans le réseau de rues qui pouvaient le ramener au Louvre.

Le Louvre était encombré de pierres, de graviers et de charpentes depuis le règne de François Ier.

On eût dit plutôt l'intérieur d'une carrière ou l'un de ces palais inachevés qui tombent en ruine avant d'être bâtis, que l'habitation du roi de France.

Il était donc assez facile de se glisser à travers les blocs de pierres dont le Louvre, à l'extérieur comme à l'intérieur, était embarrassé.

De pierre en pierre, de fossé en fossé, Robert Stuart, en côtoyant la Seine, arriva à cent pas du grand portail du Louvre faisant face à la rivière, qui occupait, en profondeur, tout le terrain que le quai occupe maintenant; puis il longea le bâtiment jusqu'à la tour Neuve, et, voyant deux fenêtres éclairées, il ramassa, dans un des fossés, une pierre qu'il enveloppa dans le parchemin, détacha la ganse de son chapeau, noua le parchemin autour de la pierre, et, se reculant de deux ou trois pas pour prendre son élan, il mesura la distance, ajustant comme s'il s'agissait d'envoyer une balle, et il lança pierre et parchemin dans une des fenêtres éclairées du premier étage.

Le bruit de la fenêtre brisée et le mouvement qui parut se faire dans la chambre, à la suite de ce bruit, lui apprirent que son message était arrivé, et que, s'il ne parvenait point au roi, ce ne serait pas faute de messagers.

— À merveille, dit-il. Et maintenant, attendons : nous verrons bien demain si ma lettre a produit son effet.

Puis se retournant, il regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'avait point été remarqué, et ne vit, dans le lointain, que les sentinelles qui se promenaient de ce pas lent et mesuré des sentinelles.

Il était évident que les sentinelles n'avaient rien remarqué.

Robert Stuart, par le même chemin qu'il avait pris pour venir, regagna donc la rue du Pont-Saint-Michel, convaincu qu'il n'avait été vu ni entendu de personne.

Il se trompait : il avait été vu et entendu par deux hommes qui, à quelques pas de lui environ, dans un des angles de la tour Neuve, cachés dans l'obscurité projetée par cette tour, causaient d'une façon assez animée, non pas pour ne pas voir et entendre, mais au moins pour ne pas donner signe qu'ils eussent vu et entendu.

Ces deux personnages étaient le prince de Condé et l'amiral de Coligny.

Disons quel sujet de conversation pouvait préoccuper ces deux illustres personnages au point de ne pas paraître s'inquiéter des pierres que l'on jetait dans les fenêtres du Louvre à cette heure avancée de la nuit.

V

AU PIED DE LA TOUR NEUVE

« Maintenant, dit Brantôme, dans son livre des *Capitaines illustres*, il nous faut parler d'un très grand capitaine, s'il en fut oncques. »

Faisons comme Brantôme; seulement, soyons plus juste envers Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, que ne l'est le courtisan des Guise.

Dans deux autres de nos livres, nous avons déjà parlé grandement de l'illustre défenseur de Saint-Quentin; mais nos lecteurs peuvent avoir oublié *la Reine Margot* et ne pas connaître encore *le Page du duc de Savoie*; il nous paraît donc urgent de dire quelques mots de la naissance, de la famille et des *antécédents*, comme on dit aujourd'hui, de l'*amiral*.

Nous soulignons ce mot, parce que c'était le titre sous lequel était connu celui dont nous parlons, et qu'il était bien rare qu'on le désignât sous le nom de Gaspard de Coligny ou sous celui de seigneur de Châtillon, le titre de l'*amiral* ayant prévalu.

Gaspard de Coligny était né le 17 février 1517, à Châtillon-sur-Loing, résidence seigneuriale de sa famille.

Son père, noble bressan, s'était établi en France après la réunion de sa province au royaume; il occupait un rang supérieur dans les armées du roi et prit le nom de Châtillon, étant devenu propriétaire de cette seigneurie.

Il avait épousé Louise de Montmorency, sœur du connétable, duquel nous avons eu occasion de parler bien souvent, et particulièrement dans nos livres d'*Ascanio*, des *Deux Diane* et du *Page du duc de Savoie*.

Les quatre fils du seigneur de Châtillon, Pierre, Odet, Gaspard et Dandelot, se trouvaient donc les neveux du connétable. Le premier, Pierre, mourut à cinq ans. Le second, Odet, se trouva donc destiné à soutenir l'honneur du nom.

Vingt ans après cette mort, le connétable eut à sa disposition un chapeau de cardinal. Aucun de ses fils n'en voulut; il l'offrit alors aux fils de sa sœur : Gaspard et Dandelot, nés tous deux avec un tempérament guerrier, refusèrent; Odet, d'un tempérament calme et contemplatif, l'accepta.

Gaspard se trouva donc le chef de la famille, d'autant plus le chef que, dès 1522, son père était mort.

Nous avons dit ailleurs comment ses premières armes s'accomplirent comme compagnon de François de Guise, et quelle amitié unit les deux jeunes gens jusqu'au moment où, à propos de la bataille de Renty, où chacun d'eux avait fait des prodiges de valeur, un refroidissement se glissa entre eux. Le duc Claude de Lorraine étant mort, le duc François et le cardinal, son frère, s'étant mis à la tête du parti catholique et emparés des affaires de l'État, ce refroidissement devint une belle et bonne haine.

Pendant ce temps, malgré la haine des Guises, le jeune Gaspard de Châtillon était devenu un des hommes les plus distingués de son époque, et avait grandi en renommée et en honneurs. Armé chevalier, ainsi que son frère Dandelot, par le duc d'Enghien, et cela sur le champ de bataille même de Cerisoles, où chacun avait pris un drapeau, il avait été fait colonel en 1544, puis, trois ans après, colonel général de l'infanterie; puis, enfin, amiral.

C'était alors qu'il s'était défait, en faveur de son frère Dandelot, qu'il aimait tendrement et dont il était non moins tendrement aimé, de la charge de colonel général de l'infanterie.

Vers 1547, les deux frères avaient épousé deux filles de la noble maison bretonne de Laval.

Dans *le Page du duc de Savoie*, on a retrouvé l'amiral au siège de Saint-Quentin, où, avec une admirable constance, il défendit la ville jusqu'à la dernière pierre et fut pris les armes à la main au dernier assaut.

Ce fut pendant sa captivité, à Anvers, qu'une Bible lui étant tombée entre les mains, il changea de religion.

Depuis six ans déjà, son frère Dandelot était calviniste.

L'importance de l'amiral le désignait naturellement comme chef militaire de la religion réformée.

Cependant, comme il n'y avait pas encore eu rupture entre les deux partis, qu'on n'en était encore qu'aux controverses, Dandelot et son frère occupaient à la cour chacun le poste que son rang lui donnait.

« Mais, dit un historien du temps, la cour n'avait pas d'ennemi plus redoutable. »

Doué d'un sang-froid, d'un courage et d'une habileté extraordinaires, il semblait né pour devenir ce qu'il était devenu en effet : le véritable chef du parti calviniste ; il en avait été la persistance, et l'indomptable énergie ; quoique souvent vaincu, il devenait presque toujours plus redoutable après ses défaites, que ses ennemis après leurs victoires. Ne comptant son rang pour rien, sa vie que pour peu de chose, prêt à toute heure à la sacrifier pour la défense du royaume ou le triomphe de sa foi, il joignait au génie de la guerre les solides vertus des plus grands citoyens.

Au milieu de ces temps orageux, la vue de cette tête sereine repose doucement les yeux ; il est comme ces grands chênes qui restent debout au milieu des tempêtes, comme ces grands monts dont le sommet reste calme au milieu des orages, parce que ce sommet domine la foudre.

Chêne, la pluie n'entamera point sa rugueuse écorce, le vent ne courbera pas son front ; pour le déraciner, il faudra un de ces ouragans qui renversent tout.

Mont, il deviendra volcan, et, à chacune de ses éruptions, le trône tremblera, secoué jusque dans sa base, et, pour combler ce cratère, éteindre cette lave, il faudra un des cataclysmes qui changent la face des empires.

Aussi, le prince de Condé, génie actif, entreprenant, ambitieux, s'appuiera-t-il à lui pour livrer pendant dix ans bataille sur bataille aux armées du roi.

Le prince de Condé était, nous l'avons dit, l'interlocuteur de l'amiral. C'était avec cet illustre jeune homme que Coligny causait pendant cette nuit du 18 au 19 décembre, perdu dans l'ombre profilée par la tour Neuve.

Nous connaissons, physiquement du moins, le prince de Condé ; nous l'avons vu entrer dans l'auberge du *Cheval rouge*, et nous avons pu, d'après quelques mots prononcés par lui, nous faire une idée de son caractère.

Qu'on nous permette maintenant, et sur ce caractère, et sur la position que le prince occupait à la cour, quelques détails qui nous paraissent indispensables.

M. de Condé ne montrait pas encore ce qu'il était, mais on pressentait ce qu'il pouvait être, et cette prévision donnait une grande importance à ce beau jeune prince, connu jusqu'à cette heure seulement par ses folles et volages amours, et qui, comme son contemporain don Juan, inscrivait sur de gigantesques listes les dames les plus renommées de la cour.

Il avait vingt-neuf ans à cette époque, nous croyons l'avoir dit. C'était le cinquième et dernier fils de Charles de Bourbon, comte de Vendôme, tige moderne de toutes les branches de la maison de Bourbon.

Il avait pour frères aînés Antoine de Bourbon, roi de Navarre et père de Henri IV ; François, comte d'Enghien ; le cardinal Charles de Bourbon, archevêque de Rouen ; et Jean, comte d'Enghien, qui, deux ans auparavant, venait d'être tué à la bataille de Saint-Quentin.

Louis de Condé n'était donc, à cette époque, qu'un cadet de famille, ayant pour toute fortune la cape et l'épée.

Et encore l'épée valait-elle mieux que la cape.

Cette épée, le prince l'avait glorieusement tirée dans les guerres de Henri II, et dans quelques querelles particulières qui lui avaient fait une réputation de courage presque égale à celle qu'il s'était faite comme homme à bonnes fortunes et surtout à inconstantes amours.

C'était pour le prince de Condé surtout que semblait avoir été fait cet axiome : « La possession tue l'amour. »

Dès que le prince possédait, il n'aimait plus.

C'était une chose bien connue parmi ces *belles dames* dont Brantôme nous a écrit la galante histoire, et cependant, chose étrange ! cela ne paraissait faire auprès d'elles aucun tort aux intérêts du jeune prince, si amoureux et si jovial, qu'on avait fait sur lui, en forme de prière, le quatrain suivant :

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours chante et toujours rit,
Qui toujours baise sa mignonne,
Dieu gard' de mal le petit homme !

Comme on le voit, chez le poète qui avait fait ces quatre vers, l'intention était meilleure que la rime ; mais, enfin, comme ces vers donnent une idée assez exacte du sentiment de sympathie qu'inspirait à la cour Louis de Condé, nous nous hasardons à les citer.

Notre livre, d'ailleurs, est signé Alexandre Dumas et non Richelet.

Cette sympathie était grande entre l'amiral et le jeune prince ; l'amiral, encore jeune, il avait quarante-deux ans, aimait Louis de Condé, comme il eût aimé un de ses jeunes frères, et, de son côté, le prince de Condé, caractère chevaleresque et aventureux, bien plus porté par nature à étudier le mystère de l'amour qu'à s'inquiéter des triomphes ou des défaites de la religion, en pieux catholique qu'il était encore à cette époque, le prince de Condé, comme un écolier avec un maître aimé, écoutait le sévère amiral d'une oreille, tandis que, de loin, il suivait des yeux le galop d'une belle amazone au retour de la chasse, ou la chansonnette d'une jeune fille au retour des champs.

Or, voici ce qui était arrivé une heure auparavant.

L'amiral, en sortant du Louvre, où il avait été faire sa cour au jeune roi, avait aperçu, avec cet œil du capitaine habitué aux ténèbres, au pied de la tour Neuve, un homme enveloppé dans un manteau, qui, la tête levée vers un balcon que dominaient deux fenêtres éclairées, semblait ou attendre un signal ou être là pour en donner un. L'amiral, peu curieux de son naturel, allait s'acheminer vers la rue de Béthisy, où était son hôtel, lorsqu'il lui passa par l'esprit qu'un seul homme, à une heure où l'on arrêtait volontiers tous les passants, pour peu qu'ils approchassent du Louvre, pouvait avoir la hardiesse de se promener devant le palais du roi à cent pas des sentinelles, et que cet homme devait être le prince de Condé.

Il alla à lui, et comme cet homme, au fur et à mesure que l'amiral s'avançait, s'enfonçait autant que possible dans l'obscurité, arrivé à vingt pas de distance, il lui cria :

— Hé ! prince !

— Qui va là ? demanda le prince de Condé ; car c'était lui, en effet.

— Un ami, répondit l'amiral en continuant d'avancer, et en souriant à cette idée que sa perspicacité, cette fois encore, avait deviné juste.

— Ah ! ah ! c'est la voix de M. l'amiral, si je ne me trompe, dit le prince en faisant quelques pas pour venir au-devant de celui qui l'appelait.

Les deux hommes se joignirent sur la limite de l'ombre ; le premier tira l'amiral à lui ; de sorte que tous deux se trouvèrent dans l'obscurité.

— Comment, diable, demanda le prince après avoir tendrement et avec une sorte de respect serré la main de l'amiral, comment avez-vous su que j'étais là ?

— Je l'ai deviné, dit l'amiral.

— Ah ! voilà qui est fort, par exemple ! Comment vous y êtes-vous pris ?

— Oh ! bien simplement.

— Voyons, dites.

— En apercevant un homme à la portée des sentinelles, je me suis dit qu'il n'y avait qu'un cavalier en France capable de risquer sa vie pour voir le vent agiter le rideau d'une jolie femme, et que cet homme, c'était Votre Altesse.

— Mon cher amiral, permettez-moi de vous remercier, d'abord, de l'excellente opinion que vous avez de moi, puis ensuite, de vous faire mon compliment bien sincère : il est impossible d'avoir une plus merveilleuse sagacité que la vôtre.

— Ah ! fit l'amiral.

— Je suis là, en effet, dit le prince, à regarder la fenêtre d'une chambre où demeure, non pas une jolie femme, puisque celle qui me tient ici était une enfant encore il y a six mois, et aujourd'hui est à peine une jeune fille, mais une jeune fille ravissante, d'une beauté accomplie.

— Vous voulez parler de mademoiselle de Saint-André ? dit l'amiral.

— Justement. De mieux en mieux, mon cher amiral, riposta le prince ; et cela m'explique quel intérêt m'a poussé à vous prendre pour ami.

— C'est donc un intérêt qui vous a poussé à cela ? demanda en riant Coligny.

— Oui, et un très grand même.

— Lequel ? Faites-moi votre confident, prince.

— C'est que, si je ne vous avais pas eu pour ami, monsieur l'amiral, je vous eusse peut-être eu pour ennemi, et qu'alors j'eusse eu en vous un ennemi implacable.

L'amiral hocha la tête à cette flatterie venant de la part d'un homme auquel il s'apprêtait à faire des reproches, et il se contenta de lui répondre :

— Vous n'ignorez pas, sans doute, prince, que mademoiselle de Saint-André est fiancée à M. de Joinville, fils aîné du duc de Guise.

— Non seulement, je ne l'ignore pas, monsieur l'amiral, mais encore c'est à la nouvelle de ce mariage que je suis devenu amoureux fou de mademoiselle de Saint-André ; si bien que je puis dire hardiment que mon amour pour mademoiselle de Saint-André vient principalement de ma haine pour les Guises.

— Ah çà ! mais c'est la première fois, prince, que j'entends parler de cet amour ; d'ordinaire, vos amours à vous prennent, comme l'alouette, leur vol en chantant. C'est donc un nouveau-né que cet amour, qu'il n'a pas encore fait de bruit ?

— Pas si nouveau, mon cher amiral ; il est âgé de six mois, au contraire.

— Bah ! vraiment ? demanda l'amiral en accompagnant sa demande d'un regard qui exprimait son étonnement.

— Six mois, oui, presque jour pour jour, ma foi ! Vous

souvenez-vous d'un horoscope qu'une vieille sorcière a tiré de M. de Guise, du maréchal de Saint-André et de votre serviteur, à la foire du landi? Il me semble bien, pour mon compte, vous avoir rapporté cette histoire.

— Oui, je me le rappelle parfaitement. Le fait est arrivé dans une auberge sur la route de Gonesse à Saint-Denis.

— C'est cela même, mon cher amiral. Eh bien, c'est de ce jour-là que date la révélation de mon amour pour la charmante Charlotte, et, soit que la mort que l'on m'a prédite m'ait donné un singulier goût pour la vie, à partir de ce jour, je n'ai vécu que dans l'espoir d'être aimé de la fille du maréchal, et j'ai employé toutes les ressources de mon esprit pour arriver à cette fin.

— Et, sans indiscrétion, prince, demanda l'amiral, avez-vous été payé de retour?

— Non, mon cousin, non; c'est pourquoi vous me voyez ici faisant le pied de grue.

— Et attendant galant chevalier que vous êtes, qu'on vous jette une fleur, un gant, une parole?

— Ma foi, n'attendant plus même cela.

— Qu'attendez-vous donc, alors?

— Que la lumière s'éteigne et que la fiancée de M. le prince de Joinville s'endorme, afin que, de mon côté, j'éteigne ma lumière à mon tour et m'endorme aussi, si je puis.

— Et ce n'est sans doute pas la première fois, mon cher prince, que vous assistez ainsi au petit coucher de la demoiselle?

— Ce n'est point la première fois, mon cousin, et ce ne sera pas la dernière. Voici tantôt quatre mois que je me donne cette innocente distraction.

— A l'insu de mademoiselle de Saint-André? demanda d'un air de doute M. l'amiral.

— A son insu, je commence à le croire.

— Mais c'est plus que de l'amour, cela, mon cher prince: c'est un véritable culte, de l'adoration à la manière de ce que certains navigateurs nous racontent de la religion des Indous pour leurs divinités invisibles.

— Le mot est très juste, mon cher amiral: c'est un véritable culte, et il faut que je sois aussi chrétien que je le suis pour ne point m'adonner à cette idolâtrie.

— L'idolâtrie est le culte des images, mon cher prince, et vous ne possédez pas même l'image de votre déesse, peut-être?

— Ma foi, non, pas même son image, dit le prince; mais, continua-t-il avec un sourire et en appuyant sa main sur sa poitrine, son image est là, et si bien gravée, par ma foi, que je n'ai pas besoin d'autre portrait que celui qui vit dans ma mémoire.

— Et quelles limites assignez-vous à l'exercice monotone que vous faites?

— Aucune. Je viendrai ainsi tant que j'aimerai mademoiselle de Saint-André. Je l'aimerai, selon mon habitude, tant qu'elle ne m'aura rien accordé, et comme, selon toute probabilité, elle ne m'accordera pas de sitôt ce qu'il faudrait qu'elle m'accordât pour que mon amour entrât dans sa période de décroissance, il est probable que je l'aimerai longtemps.

— Quel singulier corps vous êtes, mon cher prince!

— Que voulez-vous! je suis ainsi fait; c'est au point que je ne me comprends pas moi-même: tant qu'une femme ne m'a rien accordé, je suis fou furieux d'amour, capable de tuer son mari, son amant, de la tuer, de me tuer moi-même, de faire la guerre pour elle, comme Périclès pour Aspasie, César pour Eunoé, Antoine pour Cléopâtre; puis, si elle cède...

— Si elle cède?

— Alors, mon cher amiral, malheur à elle, malheur à moi! la douche de la satiété tombe sur ma folie et l'éteint.

— Mais quel diable de plaisir trouvez-vous donc à veiller au clair de la lune?

— Sous les fenêtres d'une jolie fille? Un plaisir énorme, mon cher cousin. Oh! vous ne comprenez pas cela, vous, homme grave et austère, qui mettez tout votre bonheur dans le gain d'une bataille ou dans le triomphe de votre foi. Moi, monsieur l'amiral, c'est autre chose: la guerre n'est pour moi qu'une paix entre deux amours, un amour ancien et un amour nouveau. Je crois, en vérité, que Dieu ne m'a mis au monde que pour aimer, que je ne suis pas bon à autre chose. C'est, d'ailleurs, la loi de Dieu. Dieu nous a ordonné d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Eh bien, excellent chrétien que je suis, j'aime mon prochain plus que moi-même. Seulement, je l'aime dans sa plus belle moitié, sous sa forme la plus agréable.

— Mais où donc avez-vous revu mademoiselle de Saint-André, depuis la foire du landi?

— Ah! mon cher amiral, c'est tout une longue histoire, et, à moins que vous ne soyez décidé, malgré la futilité de mon récit, à me tenir compagnie pendant une bonne demi-heure au moins, en bon parent que vous m'êtes, je vous conseille de ne pas insister et de me laisser seul à mes rêveries et à mon dialogue avec la lune et les étoiles, qui, pour moi, sont moins lumineuses que cette lumière que vous voyez briller à travers les fenêtres de ma divinité.

— Mon cher cousin, dit en riant l'amiral, j'ai, pour l'avenir, sur vous des projets que vous ne soupçonnez même pas; il est donc de mon intérêt de vous étudier sous toutes vos faces; celle que vous me montrez aujourd'hui me paraît non seulement une face, mais une façade. Voyons, ouvrez-moi toutes vos portes. Voyons, quand je voudrai avoir affaire au vrai Condé, au grand capitaine, voyons celle par laquelle je pourrai entrer, et quand, au lieu du héros que je cherche, je ne trouverai qu'un Hercule filant aux pieds d'Omphale, qu'un Samson dormant sur les genoux de Dalila, voyons celle par laquelle il me faudra sortir.

— Alors il faudra que je vous dise toute la vérité?

— Toute.

— Comme à un confesseur?

— Mieux.

— Je vous préviens que c'est une véritable églogue.

— Les plus beaux vers de Virgilius Maro ne sont pas autre chose que des églogues.

— Je commence donc.

— Je vous écoute.

— Vous m'arrêterez quand vous en aurez assez.

— Je vous le promets, mais je crois que je ne vous arrêterai pas.

— Ah! grand et sublime politique que vous êtes!

— Savez-vous, mon cher prince, que vous m'avez l'air de railler?

— Moi? Ah! par exemple, vous savez qu'en me disant de ces choses-là, on me ferait sauter dans un gouffre?

— Allez donc, alors.

— C'était au mois de septembre dernier, après la chasse que MM. de Guise donnèrent à toute la cour dans le bois de Meudon.

— Je me rappelle en avoir entendu parler, quoique je n'y fusse pas.

— Alors vous vous rappelez aussi que, à la suite de ces chasses, madame Catherine se rendit avec toutes ses filles d'honneur, son escadron volant, comme on l'appelle, au château de M. de Gondy, à Saint-Cloud; vous vous le rappelez, car vous y étiez?

— Parfaitement.

— Eh bien, là, si votre attention ne fut pas détournée par de plus graves sujets, vous vous rappelez encore que, pendant la collation, une jeune fille fixa, par sa beauté, l'attention de la cour et particulièrement la mienne: c'était mademoiselle de Saint-André. Après la collation, pendant la promenade sur le canal, une jeune fille excita par son esprit, l'admiration de tous les invités et particulièrement encore la mienne: c'était mademoiselle de Saint-André. Enfin, le soir au bal, tous les yeux, et particulièrement les miens, se tournèrent vers une danseuse dont la grâce sans égale tira des sourires de toutes les lèvres, des murmures flatteurs de toutes les voix, des regards d'admiration de tous les yeux: c'était toujours mademoiselle de Saint-André. Vous rappelez-vous cela?

— Non.

— Tant mieux! car, si vous vous le rappeliez, ce ne serait point la peine que je vous le racontasse. Vous comprenez bien que la flamme allumée timidement dans mon cœur à l'auberge du *Cheval rouge*, devint à Saint-Cloud un foyer dévorant. Il en résulta que, le bal terminé, rentré dans la chambre qui m'avait été assignée et qui était placée au premier, au lieu de me coucher, de fermer les yeux et de m'endormir, je me mis à la fenêtre et commençai, en songeant à elle, à tomber dans une douce rêverie. J'y étais plongé tout entier, depuis combien de temps, je n'en sais rien, lorsque, à travers le voile que les amoureuses pensées étendaient devant mes yeux, je crus voir s'agiter un être vivant, presque aussi immatériel que cette brise qui passait en agitant mes cheveux; c'était quelque chose de léger comme une vapeur condensée, une ombre blanche et rose qui glissait à travers les allées du parc et qui, justement, vint s'arrêter au-dessous de ma fenêtre et s'appuyer au tronc de l'arbre dont le feuillage venait caresser ma jalousie fermée. Je reconnus, ou plutôt je devinai que la belle fée nocturne n'était autre que mademoiselle de Saint-André, et j'allais très vraisemblablement sauter par la fenêtre pour arriver plus tôt près d'elle et tomber plus promptement à ses pieds, lorsqu'une seconde ombre, moins rose et moins blanche que la première mais presque aussi légère, franchit l'espace qui séparait un côté de l'allée de l'autre côté. Cette ombre était évidemment du sexe masculin.

— Ah! ah! murmura l'amiral.

— C'est justement la même exclamation que je me permis, dit Condé; mais les doutes injurieux qui venaient de naître dans mon esprit sur la vertu de mademoiselle de Saint-André ne furent point de longue durée, car les deux ombres s'étant mises à gazouiller, et le bruit de leur voix montant à moi à travers les branches des arbres et les inters-

tres des jalousies, de même que j'avais reconnu les acteurs de la scène qui se jouait à vingt pieds au-dessous de moi j'entendis ce qu'ils disaient.

— Et quels étaient les acteurs?

— Les acteurs étaient mademoiselle de Saint-André et le page de son père.

— Et il était question?

— Il était tout simplement question d'une partie de pêche pour le lendemain au matin.

— Une partie de pêche?

— Oui, mon cousin; mademoiselle de Saint-André est fanatique de la pêche à la ligne.

— Et c'était pour arrêter une partie de pêche que, à minuit ou une heure du matin, une fille de quinze ans et un jeune page de dix-neuf ans s'étaient donné rendez-vous dans ce parc?

— J'en doutais comme vous, mon cher amiral, et je dois dire que ce jeune page parut fort désappointé, lorsque, [illegible] et tout plein d'une autre espérance sans doute, il apprit de la bouche même de mademoiselle de Saint-André qu'elle ne lui avait donné rendez-vous que dans le dessein de le prier de se procurer deux lignes, une pour elle, une pour lui, avec lesquelles elle l'invitait à se [illegible] heures du matin sur les bords du canal. Il [illegible] au jeune page de dire :

« — Mais, mademoiselle, si c'était dans le seul dessein de [illegible] une ligne que vous m'avez fait venir, il était inutile, pour une chose aussi simple, de faire un si grand mystère.

« — Et c'est ce qui vous trompe, Jacques, répondit la jeune fille : je suis depuis que les fêtes ont commencé, si adulée, si fêtée, entourée de tant de flatteurs et d'adorateurs, que, si je vous avais demandé une ligne, et que, par malheur, mon intention eût été connue, j'eusse trouvé ce matin, à cinq heures, les trois quarts des seigneurs de la cour, y compris M. de Condé, m'attendant au bord du canal, ce qui, vous devez bien le penser, eût effarouché les poissons au point que je n'eusse pas pris le plus petit goujon. Or, c'est ce que je n'ai pas voulu ; je veux faire demain, en votre seule compagnie, ingrat que vous êtes, une pêche miraculeuse.

« — Oh ! oui, mademoiselle, dit le jeune page ; oh ! oui, je suis un ingrat !

« — Ainsi c'est convenu, Jacques, à cinq heures.

« — J'y serai à quatre heures, mademoiselle, avec deux lignes.

« — Mais vous ne pêcherez pas avant moi et sans moi, Jacques ?

« — Oh ! je vous promets de vous attendre.

« — C'est bien ! [illegible] pour votre peine, voici ma main.

« — Ah ! mademoiselle, s'écria le jeune homme en se jetant sur cette main coquette et en la couvrant de baisers.

« — Tout beau ! dit alors la jeune fille en retirant sa main ; je vous ai permis de l'embrasser, mais non de l'embraser. Adieu, ou plutôt, bonne nuit, Jacques ! A cinq heures, au bord du grand canal.

« — A cinq heures, ou quand vous voudrez, mademoiselle, j'y serai, je vous le promets.

« — Allez, allez ! dit mademoiselle de Saint-André en lui faisant signe de la main. »

Le page obéit à l'instant même sans répliquer, comme un génie obéit à l'enchanteur dont il dépend. En moins d'une seconde, il avait disparu.

Mademoiselle de Saint-André resta un moment derrière lui, puis, s'étant assurée que rien ne troublait le silence de la nuit ni la solitude du jardin, elle disparut à son tour, croyant n'avoir été vue ni entendue.

— Vous êtes sûr, mon cher prince, que la fine mouche ne vous devinait pas à votre fenêtre?

— Ah ! mon Dieu, cousin, voilà que vous allez m'enlever mes illusions.

[illegible] se rapprochant de l'amiral.

— [illegible] prudent politique que vous êtes, il y a des [illegible] je n'en jurerais pas.

— [illegible]

— [illegible] vu, et que [illegible] partie de pêche [illegible] vous à cinq heures du matin [illegible] qu'un [illegible]

— [illegible]

— [illegible] jamais lorsqu'il s'agit d'une [illegible] et plus jeune et plus naïve [illegible] mon cher amiral, que, s'il [illegible] personne.

— [illegible]

— Vous comprenez [illegible] le lendemain, à cinq heures, j'étais [illegible] grand canal. Le page avait [illegible] quant à la belle Charlotte, elle [illegible] un instant avant le soleil, et de ses doigts de rose [illegible] pris aux mains de Jacques une ligne tout amorcée. Un instant, je me demandai pourquoi elle avait eu besoin d'un compagnon de pêche ; mais bientôt je compris que des doigts si charmants ne pouvaient se compromettre à toucher les affreux animaux qu'elle eût été obligée d'attacher aux hameçons et même ceux qu'elle eût obligée de détacher, si le page n'eût point été là pour lui épargner cette répugnante besogne ; de façon que, de cette partie de pêche qui dura jusqu'à sept heures, il ne resta à la belle et élégante jeune fille que le plaisir, et il dut être grand, car, par ma foi, les jeunes gens prirent à eux deux une magnifique friture.

— Et vous, que prîtes-vous, mon cher prince?

— Un très gros rhume, attendu que j'avais les pieds dans l'eau et un amour féroce dont vous voyez les suites.

— Et vous croyez que la petite péronelle vous ignorait là?

— Eh ! mon Dieu ! mon cousin, peut-être m'y savait-elle ; mais en vérité, en tirant à elle son poisson, elle arrondissait le bras de si bonne grâce, en s'approchant du bord du canal, elle relevait sa robe avec tant de coquetterie, que ce bras et cette jambe me feraient tout pardonner, puisque, si elle me savait là, c'est pour moi alors qu'elle faisait toutes ces charmantes gentillesses et non pour le page, attendu que j'étais à sa droite et que c'était le bras droit qu'elle arrondissait et la jambe droite qu'elle mettait à l'air. En somme, mon cher amiral, je l'aime, si elle est naïve ; mais, si elle est coquette, c'est bien pis, je l'adore ! Vous voyez que, de façon ou d'autre, je suis bien malade.

— Et depuis ce temps?

— Depuis ce temps, mon cousin, j'ai revu ce bras charmant, j'ai revu cette jambe, mais de loin, sans jamais pouvoir recontrer la maîtresse de ces charmants trésors, qui, dès qu'elle m'aperçoit d'un côté, je dois lui rendre cette justice, s'enfuit de l'autre.

— Et quel sera le dénoûment de cette passion muette?

— Eh ! mon Dieu ! demandez à plus savant que moi, cher cousin ; car si cette passion est muette, comme vous le dites, elle est en même temps sourde et aveugle, c'est-à-dire qu'elle n'écoute aucun conseil et qu'elle ne voit pas, et surtout ne veut pas voir au delà de l'heure présente.

— Mais vous devez cependant, mon cher prince, dans un avenir quelconque, espérer une récompense à ce servage exemplaire?

— Naturellement : mais c'est dans un si lointain avenir, que je n'ose y regarder.

— Eh bien, croyez-moi, n'y regardez pas.

— Pourquoi cela, monsieur l'amiral?

— Parce que vous n'y verriez rien et que cela vous découragerait.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh ! mon Dieu, c'est pourtant bien facile à comprendre, mais pour cela il faut m'écouter.

— Parlez, monsieur l'amiral.

— Attendez-vous à une chose, mon cher prince.

— Lorsqu'il s'agit de mademoiselle de Saint-André, je m'attends à tout.

— Je vais vous dire la vérité sans détour, mon cher prince.

— Monsieur l'amiral, j'ai depuis longtemps pour vous la tendresse respectueuse que l'on a pour un frère aîné, et le tendre dévouement que l'on a pour un ami. Vous êtes le seul homme du monde auquel je reconnaisse le droit de me conseiller. C'est vous dire que, loin d'appréhender la vérité de votre bouche, je la sollicite humblement. Parlez !

— Merci, prince ! répondit l'amiral en homme qui comprenait les influences puissantes que les choses d'amour pouvaient avoir sur un tempérament comme celui de M. de Condé et qui, par conséquent, attachait une importance grave aux choses que chez un autre que le frère du roi de Navarre il eût traitées de frivolités ; merci ! et, puisque vous me faites si beau jeu, voici la vérité toute nue : mademoiselle de Saint-André ne vous aime pas, mon cher prince ; mademoiselle de Saint-André ne vous aimera jamais.

— [illegible] l'amiral ! Et peut-on [illegible] si mauvaise prédiction ; auriez-vous d'aventure interrogé les astres sur mon compte?

— Non. Mais [illegible] pourquoi elle ne vous aimera point ? [illegible] l'amiral.

— Comment [illegible] que je sache cela, puisque je [illegible] tout au monde pour être aimé d'elle?

— Elle ne vous aimera pas parce qu'elle n'aimera jamais [illegible] pas plus ce petit page que vous ; c'est un cœur [illegible] de [illegible] tout enfant ; et, [illegible] avoir la [illegible] d'astrologie que vous me supposiez [illegible] même [illegible] que [illegible] un jour [illegible] dans cette grande maison de débauche que nous avons sous les yeux.

Et, avec un geste de suprême mépris, l'amiral montrait le Louvre.

— Ah ! ah ! fit M. de Condé, voici c'est un autre aspect, sous lequel je ne l'ai point vue encore.

— Elle n'avait pas encore huit ans qu'elle jouait à la courtisane consommée, à l'Agnès Sorel ou à la madame

d'Etampes ; ses jeunes amies lui mettaient un diadème de carton sur la tête et la promenaient autour de l'hôtel en criant « Vive la petite reine ! » Eh bien, elle a gardé, des premiers jours de sa vie de jeune fille, le souvenir de cette royauté d'enfant. Elle prétend aimer M. de Joinville, son fiancé : elle ment ! Elle en a l'air ; savez-vous pourquoi ? C'est parce que le père de M. de Joinville, M. de Guise, mon ancien ami, aujourd'hui mon ennemi acharné, sera, si on ne l'arrête, roi de France avant peu.

— Ah ! diable ! c'est votre conviction, mon cousin ?

— Sincère, mon cher prince, d'où je conclus que votre amour pour la belle demoiselle d'honneur de la reine est un amour malheureux, et dont je vous adjure de vous défaire au plus vite.

— C'est votre avis ?

— Et je vous le donne du fond du cœur.

— Et moi, mon cousin, je commence par vous dire que je le reçois comme il est donné.

— Seulement, vous ne le suivrez pas ?

— Que voulez-vous ! mon cher amiral, on n'est pas maître de ces choses-là.

— Cependant, mon cher prince, par le passé jugez l'avenir.

— Eh bien, oui, je confesse que, jusqu'à présent, elle n'éprouve pas une sympathie bien violente pour votre serviteur.

— Et vous pensez que cela ne peut durer. Ah ! je sais que vous avez bonne opinion de vous-même, mon cher prince.

— Eh ! vraiment, ce serait donner aux autres un trop beau champ à nous mépriser que de se mépriser soi-même. Mais ce n'est point cela. Cette tendresse qu'elle n'a pas pour moi, vous ne pouvez empêcher que je ne l'aie malheureusement, moi, pour elle. Cela vous fait hausser les épaules. Qu'y voulez-vous faire ! Suis-je libre d'aimer ou de n'aimer pas ? Si je vous disais : « Vous avez tenu le siège de Saint-Quentin pendant trois semaines avec deux mille hommes contre les cinquante ou soixante mille Flamands et Espagnols du prince Emmanuel-Philibert et du roi Philippe II ; eh bien, il faut faire à votre tour ce siège ; il y a trente mille hommes dans la place, et vous n'en avez que dix mille ; » refuseriez-vous d'assiéger Saint-Quentin ? Non, n'est-ce pas ? Pourquoi ? Parce que vous avez, par votre génie éprouvé de la guerre, la certitude qu'aucune place n'est imprenable pour des vaillants. Eh bien, moi, mon cher cousin, peut-être me vanté-je, mais je crois avoir la science éprouvée de l'amour, comme vous avez le génie éprouvé de la guerre, et je vous dis : « Nulle place n'est imprenable ; » vous m'avez donné l'exemple à la guerre, mon cher amiral, permettez-moi de vous donner l'exemple en amour.

— Ah ! prince ! prince ! quel grand capitaine vous eussiez fait, dit mélancoliquement l'amiral, si, au lieu que des désirs charnels vous missent l'amour au cœur, de hautes passions vous eussent mis l'épée à la main !

— Vous voulez parler de la religion, n'est-ce pas ?

— Oui, prince, et plût à Dieu qu'il voulût faire de vous un des nôtres, et, par conséquent, un des siens !

— Mon cher cousin, dit Condé avec sa gaieté habituelle, mais en laissant transparaître au fond de cette gaieté la volonté d'un homme qui, sans en avoir l'air, a souvent réfléchi sur ce sujet, vous ne le croirez pas peut-être, mais j'ai sur la religion des idées pour le moins aussi arrêtées que sur l'amour.

— Que voulez-vous dire ? demanda l'amiral étonné.

Le sourire du prince de Condé disparut de ses lèvres, et il continua sérieusement :

— Je veux dire, monsieur l'amiral, que j'ai ma religion à moi, ma foi à moi, ma charité à moi ; que je n'ai besoin, pour honorer Dieu, de l'intercession de personne, et, tant que vous ne pourrez pas me prouver, mon cher cousin, que votre doctrine nouvelle est préférable à l'ancienne, souffrez que je conserve la religion de mes pères, à moins qu'il ne me prenne fantaisie d'en changer pour faire pièce à M. de Guise.

— Oh ! prince ! prince ! murmura l'amiral, est-ce ainsi que vous allez dépenser ces trésors de force, de jeunesse et d'intelligence que l'Eternel vous a donnés, et ne saurez-vous les employer au profit de quelque grande cause ? Cette haine instinctive que vous avez pour MM. de Guise n'est-elle pas un providentiel avertissement ? Relevez-vous, prince, et si vous ne combattez pas les ennemis de votre Dieu, combattez au moins les ennemis de votre roi.

— Bon ! dit Condé, voilà que vous oubliez, mon cousin, que j'ai un roi à moi, comme j'ai un Dieu à moi ; il est vrai que, autant mon Dieu est grand, autant mon roi est petit. Mon roi, cher amiral, c'est le roi de Navarre, mon frère. Voilà mon vrai roi. Le roi de France ne peut être pour moi qu'un roi d'adoption, un seigneur suzerain.

— Voilà que vous éludez la question, prince ; ce roi, vous vous êtes cependant battu pour lui.

— Mais parce que je me bats pour tous les rois selon mon caprice, comme j'aime toutes les femmes selon ma fantaisie.

— Alors, il est impossible, mon cher prince, de parler sérieusement avec vous d'aucune de ces matières ? demanda l'amiral.

— Si fait, répondit le prince avec une certaine gravité ; en d'autres temps, nous en parlerons, mon cousin, et je vous répondrai à ce sujet. Je me regarderais comme un grand malheureux et comme un piètre citoyen, croyez-moi, si je consacrais ma vie entière au seul service des dames. Je sais que j'ai des devoirs à remplir, monsieur l'amiral, et que l'intelligence, le courage et l'adresse, dons précieux que je tiens du Seigneur, ne m'ont point été donnés seulement pour chanter des sérénades sous les balcons. Mais prenez patience, mon bon cousin et excellent ami ; laissez s'échapper ces premières flammes de la jeunesse ; songez que je n'ai pas encore trente ans, que diable ! monsieur l'amiral, et qu'en l'absence de toute guerre, il me faut bien employer à quelque chose cette énergie que j'ai en moi. Pardonnez-moi donc encore cette aventure, et, puisque je n'ai pas reçu le conseil que vous me donnez, faites-moi le plaisir de me donner celui que je vous demande.

— Parlez, âme folle, dit paternellement l'amiral, et Dieu veuille que le conseil que je vous donnerai vous profite à quelque chose !

— Monsieur l'amiral, dit M. le prince de Condé en prenant le bras de son cousin, vous êtes un grand général, un grand stratégiste, sans contredit le premier homme de guerre de notre époque : dites-moi, comment vous y prendriez-vous, à ma place, par exemple, pour pénétrer à cette heure-ci, c'est-à-dire à près de minuit, chez mademoiselle de Saint-André, pour lui dire que vous l'aimez ?

— Je vois bien, mon cher prince, dit l'amiral, que vous ne serez véritablement guéri que lorsque vous connaîtrez celle à qui vous avez affaire. C'est donc vous rendre un service que de vous aider dans votre folie jusqu'à ce que cette folie se change en raison. Eh bien, à votre place...

— Chut ! dit Condé rentrant dans l'ombre.

— Et pourquoi cela ?

— Mais parce qu'il me semble que voilà quelque chose comme un second amoureux qui s'approche de la fenêtre.

— En effet, dit l'amiral.

Et, suivant l'exemple de Condé, il se perdit dans l'obscurité que profilait l'ombre de la tour.

Alors, tous deux, immobiles, retenant leur souffle, ils virent s'approcher Robert Stuart ; ils le virent ramasser la pierre, y attacher un billet, et, pierre et billet, tout lancer à travers la fenêtre éclairée.

Puis ils entendirent le bruit que faisaient les vitres en se brisant.

Puis ils virent l'inconnu qu'ils avaient pris pour un amoureux, et qui n'était rien moins que cela, on lui rendra cette justice, fuir et disparaître, quand il eut la certitude que le projectile lancé par lui était arrivé à son adresse.

— Ah ! par ma foi, dit Condé, sans vous tenir quitte, mon cher cousin, de votre conseil pour une autre fois, je vous en remercie pour aujourd'hui.

— Comment cela ?

— Mais parce que voilà mon moyen tout trouvé.

— Lequel ?

— Eh ! pardieu ! c'est bien simple ; cette fenêtre brisée, c'est celle du maréchal de Saint-André, et elle n'est certes pas brisée à bonne intention.

— Eh bien ?

— Eh bien, je sortais du Louvre ; j'ai entendu le bruit que faisait cette fenêtre en éclatant, j'ai craint que ce ne fût le résultat de quelque complot ourdi contre le maréchal, et, par ma foi, malgré l'heure avancée de la nuit, je n'ai pu y résister et suis monté, tant est grand l'intérêt que je lui porte, pour demander s'il ne lui était pas arrivé malheur.

— Fou ! fou ! triple fou ! dit l'amiral.

— Je vous demandais un conseil, mon ami ; m'en auriez-vous donné un meilleur ?

— Oui.

— Lequel ?

— De n'y point aller.

— Mais vous le savez, celui-là [illegible] le premier, et je vous ai dit que je ne voulais [illegible].

— Eh bien, soit ! Allons chez [illegible] de Saint-André.

— Mais vous [illegible].

— Mon cher prince, quand on ne peut empêcher un fou de faire ses folies [illegible] qu'on aime comme je vous aime, il faut se mettre de moitié dans cette folie pour tâcher qu'il en [illegible]. Allons chez le maréchal.

— Mon cher amiral, [illegible] quelle brèche il faut monter, à travers quelle escalade il faut passer pour vous suivre, et à la première occasion, je ne vous suivrai pas, je vous devancerai.

— Allons chez le maréchal.

Et tous deux se dirigèrent vers la grande [illegible] du Louvre, où l'amiral, après avoir donné le mot de passe, entra, suivi du prince de Condé.

VI

LA SIRÈNE

Arrivé devant la porte de l'appartement qu'occupait au Louvre, en sa qualité de chambellan du roi, M. le maréchal de Saint-André, l'amiral frappa, mais la porte lentement poussée céda sous ses doigts et s'ouvrit sur l'antichambre.

Dans l'antichambre se tenait un valet assez effaré.

— Mon ami, dit l'amiral au valet, M. le maréchal est-il visible, malgré l'heure?

— Certainement, M. le maréchal le serait toujours pour Son Excellence, répondit le valet; mais un événement inattendu vient de le forcer de passer chez le roi.

— Un événement inattendu? dit Condé.

— C'est un événement inattendu qui, nous aussi, nous amène chez lui, dit M. de Coligny, et il est probable que c'est le même. N'est-il pas question d'une pierre qui aurait brisé une de ses fenêtres?

— Oui, monseigneur, et qui est tombée aux pieds de M. le maréchal au moment où celui-ci passait de son cabinet de travail dans sa chambre à coucher.

— Vous voyez que je connais l'événement, mon ami, et comme, peut-être, je pourrais mettre M. le maréchal sur les traces du coupable, j'aurais désiré conférer avec lui sur ce sujet.

— Si M. l'amiral veut l'attendre, répondit le valet de chambre, et, en l'attendant, passer chez mademoiselle de Saint-André, M. le maréchal ne tardera pas à rentrer.

— Mais mademoiselle n'est peut-être pas réveillée en ce moment? demanda le prince de Condé; et pour rien au monde nous ne voudrions être indiscrets.

— Oh! monseigneur, dit le valet de chambre qui avait reconnu le prince, Votre Altesse peut être rassurée. Je viens de voir une des femmes de mademoiselle, et elle a dit qu'elle ne se mettrait point au lit que son père ne fût rentré et qu'elle ne sût ce que signifiait cette lettre.

— Quelle lettre? demanda l'amiral.

Le prince le toucha du coude.

— C'est bien simple, dit-il: la lettre qui, probablement, était attachée à la pierre.

Puis, tout bas à l'amiral:

— C'est une sorte de façon de correspondre que j'ai plus d'une fois employée avec succès, mon cousin.

— Eh bien, dit l'amiral, nous acceptons votre offre, mon ami; demandez à mademoiselle de Saint-André si elle peut nous recevoir, monseigneur le prince de Condé et moi.

Le laquais sortit, et, au bout de quelques secondes, rentra, annonçant aux deux seigneurs que mademoiselle de Saint-André les attendait.

Alors, précédés du valet, ils s'engagèrent dans le corridor qui conduisait à l'appartement de mademoiselle de Saint-André.

— Convenez, mon cher prince, dit à demi-voix l'amiral, que vous me faites faire un singulier métier.

— Mon cher cousin, dit Condé, vous connaissez le proverbe: « Il n'y a pas de sot métier, » surtout parmi ceux qu'on fait par dévouement!

Le valet annonça Son Altesse monseigneur le prince de Condé et Son Excellence l'amiral Coligny.

Puis on entendit mademoiselle de Saint-André, qui, de sa voix la plus gracieuse, disait:

— Qu'ils entrent!

Le valet s'effaça, et les deux jeunes seigneurs entrèrent dans l'appartement où se tenait mademoiselle de Saint-André, et au milieu duquel étincelait ce flambeau à cinq branches, dont le prince, depuis trois mois, apercevait la lumière à travers les vitres et les rideaux de la jeune fille. C'était un petit boudoir tendu de satin bleu clair, dans lequel mademoiselle de Saint-André, rose, blanche et blonde, semblait une naïade dans une grotte d'azur.

— Eh! mon Dieu! mademoiselle, demanda le prince de Condé, lequel était trop ému de crainte pour s'arrêter aux compliments ordinaires, que vient-il donc d'arriver à vous ou à M. le maréchal?

— Ah! dit mademoiselle de Saint-André, vous savez déjà l'événement, monsieur?

— Oui, mademoiselle, reprit le prince; nous sortions du Louvre, M. l'amiral et moi; nous étions justement sous vos fenêtres, lorsqu'une pierre est passée en sifflant au-dessus de nos têtes; en même temps, nous avons entendu un grand bruit de vitres brisées qui nous a effrayés tous deux, si bien que nous sommes rentrés immédiatement au Louvre et que nous avons pris la liberté de venir nous informer près de vos laquais s'il n'était rien arrivé à M. le maréchal. Le brave homme à qui nous nous sommes adressés nous a dit fort imprudemment que nous pouvions nous informer près de vous-même; que, malgré l'heure avancée de la nuit, peut-être voudriez-vous bien, en faveur du motif qui nous amenait, nous ouvrir votre porte. M. l'amiral hésitait. L'intérêt que je porte à M. le maréchal et aux autres personnes de sa famille m'a fait insister, et, ma foi, mademoiselle, indiscrets ou non, nous voilà.

— Vous êtes, en vérité, trop bon, mon prince, croyant qu'il n'y avait que nous de menacés, de vous inquiéter ainsi à cause de nous. Mais ce danger, s'il existe, s'adresse à des têtes plus hautes que les nôtres.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle? demanda vivement l'amiral.

— Cette pierre qui a brisé les vitres était enveloppée d'une lettre presque menaçante adressée au roi. Mon père a ramassé la missive et l'a portée à son adresse.

— Mais, demanda le prince de Condé, par une inspiration subite, a-t-on prévenu le capitaine des gardes?

— Je l'ignore, monseigneur, répondit mademoiselle de Saint-André; mais, en tout cas, si ce n'est pas fait, on devrait bien le faire.

— Sans doute, il n'y a pas une minute à perdre, continua le prince.

Et, se tournant vers Coligny:

— N'est-ce point votre frère Dandelot qui commande cette semaine au Louvre? demanda Condé.

— Lui-même, mon cher prince, répondit l'amiral saisissant au vol la pensée de Condé, et, à tout hasard, je vais lui dire moi-même de redoubler de surveillance, de changer le mot de passe, enfin de se tenir sur ses gardes.

— Allez, monsieur l'amiral, s'écria le prince, tout joyeux d'être si bien compris, et Dieu veuille que vous arriviez à temps!

L'amiral sourit et se retira, laissant le prince de Condé seul avec mademoiselle de Saint-André.

La jeune fille regarda d'un œil railleur s'éloigner le grave amiral.

Puis, se retournant vers le prince:

— Et qu'on prétende maintenant, dit-il, que Votre Altesse n'est point attachée au roi comme à son propre frère!

— Mais qui a jamais douté de cet attachement, mademoiselle? demanda le prince.

— La cour entière, monseigneur, et moi particulièrement.

— Que la cour en doute, rien de plus simple, la cour appartient à M. de Guise, tandis que vous, mademoiselle...

— Moi, je ne lui appartiens pas encore, mais je vais lui appartenir: c'est la différence du présent au futur, monseigneur, rien de plus.

— Ainsi, ce mariage incroyable tient toujours?

— Plus que jamais, monseigneur.

— Je ne sais pourquoi, dit le prince, mais j'ai, moi, dans la tête, je devrais dire dans le cœur, la secrète pensée qu'il ne se fera jamais.

— En vérité, j'aurais peur, mon prince, si vous n'étiez si mauvais prophète.

— Bon Dieu! qui donc a ainsi perdu de réputation près de vous ma science astrologique?

— Vous-même, prince.

— Et comment cela?

— En me prédisant que je vous aimerais.

— Ai-je prédit cela, vraiment?

— Oh! je vois que vous avez oublié le jour de la pêche miraculeuse.

— Pour l'oublier, mademoiselle, il faudrait que j'eusse rompu les mailles du filet où vous m'avez pris ce jour-là.

— Oh! prince, vous pouvez bien dire le filet où vous vous êtes pris vous-même. Je n'ai jamais, Dieu merci! tendu aucun filet à votre intention.

— Non; mais vous m'avez attiré à vous comme ces sirènes dont parle Horace.

— Oh! dit mademoiselle de Saint-André, familière avec le latin comme toutes les femmes de cette époque, presque aussi pédantes que galantes, *desinit in piscem*, dit Horace. Regardez-moi, est-ce que je finis en poisson?

— Non, et vous n'en êtes que plus dangereuse, puisque vous avez la voix et les yeux des enchanteresses antiques. Vous m'avez, sans le savoir, innocemment peut-être, attiré à vous, mais j'y suis maintenant, et, je vous le jure, indissolublement enchaîné.

— Si j'ajoutais la moindre foi à vos paroles, je vous plaindrais sincèrement, prince; car aimer sans retour me paraît la plus cruelle douleur que puisse éprouver un cœur sensible.

— Plaignez-moi donc de toute votre âme, mademoiselle; car jamais homme aimant davantage n'a été moins aimé que je ne le suis.

— Vous me rendrez au moins cette justice, prince, répondit en souriant mademoiselle de Saint-André, que je vous ai prévenu à temps.

— Je vous demande pardon, mademoiselle : il était déjà trop tard.

— Et de quelle ère datez-vous la naissance de votre amour ? de l'ère chrétienne ou de l'ère mahométane ?

— De la fête du landi, mademoiselle, de ce jour malheureux ou bienheureux, où, tout encapuchonnée dans votre mante, vous m'êtes apparue les cheveux dénoués par l'orage et serpentant en torsades blondes autour de votre cou de cygne.

Mademoiselle de Saint-André, aussi radieuse de la victoire que M. de Condé était humilié de la défaite, fit alors de son côté un pas vers lui, et, lui tendant la main :

— Tenez, prince, dit-elle, voici comment je traite mes vaincus.

Le prince saisit la main blanche, mais froide, de la jeune fille, et y appuya ardemment ses lèvres.

Dans ce mouvement mal calculé, une larme qui tremblait au coin de la paupière du prince et que la fièvre de l'orgueil avait inutilement tenté de dessécher, tomba sur cette main de marbre, où elle trembla et brilla comme un diamant



Mademoiselle de Saint-André.

— Mais vous m'avez à peine parlé, ce jour-là, prince.

— Probablement vous regardais-je trop, et la vue a-t-elle tué la parole. On ne parle pas non plus aux étoiles : on les regarde, on rêve et l'on espère.

— Mais savez-vous, prince, que voilà une comparaison dont serait jaloux M. Ronsard ?

— Elle vous étonne ?

— Oui ; je ne vous savais pas l'esprit si fort tourné à la poésie.

— Les poètes, mademoiselle, sont les échos de la nature ; la nature chante, et les poètes répètent ses chansons.

— De mieux en mieux, prince, et je vois qu'on vous a calomnié en disant que vous n'avez que de l'esprit ; vous avez, de plus, il me semble, une splendide imagination.

— J'ai dans le cœur votre image, et cette image radieuse illumine jusqu'à mes moindres paroles : n'attribuez donc qu'à vous seule le mérite dont vous me gratifiez.

— Eh bien, prince, croyez-moi, fermez les yeux, ne regardez point mon image ; c'est ce que je puis vous souhaiter de plus heureux.

Mademoiselle de Saint-André la sentit et la vit à la fois

— Ah ! sur ma foi ! je crois que vous pleurez véritablement, prince ! s'écria-t-elle en éclatant de rire

— C'est une goutte de pluie après un orage, répondit le prince en soupirant ; qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

Mademoiselle de Saint-André fixa un regard de flamme sur le prince, sembla hésiter un instant entre la coquetterie et la pitié ; enfin, sans qu'on pût dire lequel des deux sentiments l'emportait, sous l'influence du mélange de ces deux sentiments peut être, elle tira de sa poche un fin mouchoir de batiste, sans armes, sans initiales mais tout parfumé de l'odeur qu'elle avait l'habitude de porter, et, le jetant au prince :

— Tenez, monseigneur, dit-elle, si vous étiez sujet par hasard à cette maladie de pleurer, voici un mouchoir pour sécher vos larmes.

Puis, avec un regard qui donnait bien certainement raison à la coquetterie :

— Gardez-le en mémoire d'une ingrate, dit-elle.

Et, légère comme une fée, elle disparut

Le prince, à moitié fou d'amour, reçut le mouchoir dans sa

main, et, comme s'il craignait qu'on ne lui reprît ce précieux cadeau, il s'élança par les escaliers ne se souvenant plus que la vie du roi était menacée, oubliant que son cousin l'amiral devait venir le prendre chez mademoiselle de Saint-André et ne songeant qu'à une chose, c'est-à-dire à baiser amoureusement ce précieux mouchoir.

VII

LA VERTU DE MADEMOISELLE DE SAINT-ANDRÉ

Ce ne fut que sur la berge de la rivière que s'arrêta Condé comme s'il eût pensé qu'il ne fallait pas moins que les cinq cents pas qu'il venait de mettre entre lui et mademoiselle de Saint-André pour lui assurer la possession tranquille du précieux mouchoir.

Puis aussi ce fut là seulement qu'il se souvint de l'amiral et de la promesse qu'il lui avait faite de l'attendre. Il attendit donc un quart d'heure environ, pressant le mouchoir sur ses lèvres, le serrant contre sa poitrine comme aurait pu faire un écolier de seize ans à son premier amour.

Maintenant attendait-il l'amiral en réalité, ou restait-il là purement et simplement pour voir plus longtemps cette lumière qui avait la fatale influence de l'attirer, brillante phalène, jusqu'à ce qu'il s'y brûlât?

Au reste, il était bel et bien enflammé, le pauvre prince, et ce mouchoir parfumé contribuait à l'incendier effroyablement.

Il était loin de se croire vaincu, l'orgueilleux champion d'amour, et si, cachée derrière les rideaux de sa fenêtre, la jeune fille eût vu au clair de lune une seconde larme, larme de bonheur celle-là, briller au bord de la paupière du prince, elle eût compris sans doute que ce mouchoir, au lieu de sécher les pleurs, avait le privilège de les faire naître, et que les larmes de regret avaient été effacées par les larmes de bonheur.

Au bout de quelques minutes de ces transports d'amour et de ces baisers frénétiques, un des sens du prince, qui n'était point occupé, pour se venger sans doute de ce délaissement où le laissait son maître, fut réveillé en sursaut par un bruit inattendu. Ce sens, c'était celui de l'ouïe.

Le bruit partait évidemment des plis du mouchoir. On eût dit la danse des feuilles mortes au premier souffle du vent d'automne, ou bien une petite peuplade d'insectes rentrant en foule dans le creux de son arbre après la fête du jour, ou bien encore les notes mélancoliques que font entendre les gouttes en tombant des fontaines au fond des bassins.

C'était enfin un petit froissement pareil à celui que rend sous la main une robe de soie.

D'où venait-il?

Évidemment, ce charmant petit mouchoir de batiste ne pouvait rendre de son propre mouvement et par sa seule volonté un bruit aussi insolite pour lui.

Le prince de Condé, étonné de ce bruit, déroula minutieusement le mouchoir qui lui livra naïvement son secret.

Il venait d'un petit papier roulé qui, sans doute, se trouvait par mégarde dans les plis de ce mouchoir.

Ce billet non seulement semblait être imprégné du même parfum que le mouchoir, mais peut-être même ce parfum charmant venait-il, non pas du mouchoir, mais du billet.

M. de Condé s'apprêtait à saisir entre le pouce et l'index le petit papier, avec autant de précaution qu'en met un enfant à prendre par les ailes un papillon posé sur une fleur; mais, comme échappe le papillon à l'enfant, le billet, emporté par un coup de vent, échappa à M. de Condé.

M. de Condé le vit flotter dans la nuit comme un flocon de neige et courut après lui avec une bien autre ardeur qu'un enfant court après son papillon.

Malheureusement, le papier était tombé au milieu des pierres taillées pour les constructions du palais et, à peu près de la même couleur que ces pierres, il était difficile à distinguer au milieu des moellons.

Le prince se mit à chercher avec acharnement. Ne se disait-il pas, tant [illegible] dans l'esprit des amoureux sont en vérité [illegible] que mademoiselle de Saint-André l'avait vu sous ses fenêtres, qu'elle avait écrit d'avance ce petit billet pour le lui donner, l'occasion se présentant, et que l'occasion s'étant présentée, elle le lui avait donné?

Ce petit billet lui donnait probablement l'explication de sa conduite; ce don du mouchoir n'avait été qu'une manière de mettre le billet à la poste.

C'était avoir du guignon, on en conviendra, que de perdre un pareil billet.

Mais le billet ne serait pas perdu, M. de Condé en jurait Dieu, dût-il attendre jusqu'au lendemain matin.

En attendant, il cherchait, mais inutilement.

Il eut bien l'idée un instant de courir jusqu'au corps de garde du Louvre, d'y emprunter une lumière et de revenir chercher son billet.

Oui, mais si, pendant ce temps-là, arrivait par mauvaise chance un coup de vent, qui disait au prince qu'il retrouverait le billet où il le laissait?

Le prince en était là de ses cruelles perplexités, lorsqu'il vit venir à lui une ronde de nuit, précédée d'un sergent tenant une lanterne à la main.

C'était tout ce qu'il pouvait désirer de mieux pour le moment.

Il appela le sergent, se fit reconnaître, et, pour un instant, lui emprunta sa lanterne.

Après dix minutes de recherches, il poussa un cri de joie: il venait d'apercevoir le bienheureux papier!

Cette fois, le papier ne tenta pas même de fuir, et, avec une indicible joie, le prince mit la main dessus.

Mais, en même temps qu'il mettait la main sur le papier, il sentit une main qui se posait sur son épaule, et une voix bien connue lui demanda avec le timbre de l'étonnement:

— Mais que diable faites-vous donc là, mon cher prince? Chercheriez-vous un homme, par hasard?

Le prince reconnut la voix de l'amiral.

Il rendit vivement la lanterne au sergent, et donna aux soldats les deux ou trois pièces d'or qu'il avait sur lui et qui faisaient probablement, pour l'heure, toute la fortune du pauvre cadet de famille.

— Ah! dit-il, je cherche quelque chose de bien autrement important pour un amoureux qu'un homme ne l'est pour un philosophe: je cherche une lettre de femme.

— Et l'avez-vous trouvée?

— Par bonheur! car, si je ne m'étais pas obstiné, il y avait probablement demain une honnête dame de la cour affreusement compromise.

— Ah! diable! voilà qui est d'un cavalier discret. Et ce billet?...

— N'a d'importance que pour moi, mon cher amiral, dit le jeune prince en l'assujettissant avec la main dans la poche de côté de son pourpoint. Dites-moi donc, pendant que je vais vous reconduire rue Béthisy, ce qui s'est passé entre le maréchal de Saint-André et le roi.

— Par ma foi! quelque chose de fort étrange: une lettre de remontrances relatives au supplice du conseiller Anne Dubourg annoncé pour le 22.

— Ah çà! mon cher amiral, dit en riant le prince de Condé, cela m'a tout l'air de venir de quelque enragé qui aura mangé de la vache à Colas.

— J'en ai, par ma foi, peur, dit Coligny; je doute que cela arrange les affaires du pauvre conseiller. Comment demander sa grâce, à présent? Le roi aura toujours à répondre: « Non; car, si le conseiller ne mourait pas, on croirait que j'ai peur. »

— Eh bien, dit Condé, réfléchissez à cette grave question, mon cher amiral, et je ne doute pas que, grâce à votre sagesse, vous ne trouviez quelque moyen d'arranger cette affaire.

Et, comme on était arrivé à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et que, pour regagner son hôtel, le prince était obligé de traverser la Seine par le pont aux Meuniers, qu'une heure du matin était criée à dix pas de lui par les veilleurs de nuit, tout lui fut un prétexte, localité, distance à parcourir, heure avancée de la nuit, pour quitter l'amiral et regagner son hôtel.

De son côté, l'amiral était trop préoccupé pour le retenir.

Il en résulta que rien ne s'opposa au départ de M. de Condé, qui, une fois hors de vue du seigneur de Châtillon, prit ses jambes à son cou, serrant toujours, de peur qu'il ne se perdît de nouveau, le précieux billet, dans la poche de son pourpoint. Mais, cette fois, il n'y avait pas de danger!

Rentrer chez lui, monter les quinze ou dix-huit marches qui conduisaient à son appartement, faire allumer des cires par son valet de chambre, le renvoyer en lui disant qu'il n'avait plus besoin de ses services, fermer la porte, se rapprocher des bougies et tirer le papier de sa poche, tout cela fut l'affaire de dix minutes à peine.

Seulement, au moment de dérouler et de lire ce charmant message d'amour, un billet si parfumé ne pouvant être autre chose, un nuage lui passa sur les yeux et le cœur lui battit tellement, qu'il fut obligé de s'appuyer à la cheminée.

Enfin, le prince se calma. Ses yeux s'éclaircirent et purent s'arrêter sur le billet et lire les lignes suivantes auxquelles, dans la douce illusion qu'il s'était faite, il était bien loin de s'attendre.

Et vous, chers lecteurs, vous attendez-vous au contenu de cette lettre enveloppée par mégarde dans le mouchoir que mademoiselle de Saint-André a jeté à son adorateur désespéré?

Vous qui connaissez le cœur humain, avez-vous bonne opinion de cette jeune fille qui n'a d'amour ni pour le joli

page, ni pour le beau prince, et qui donne des rendez-vous à l'un pour lui demander une ligne à pêche, et qui jette son mouchoir à l'autre pour lui aider à essuyer les larmes qu'elle fait couler, tout cela au moment où elle va en épouser un troisième ?

La nature produit-elle réellement de ces cœurs de pierre que la lame la mieux trempée ne saurait entamer ? Vous doutez ?

Voyez le contenu de la lettre, et vous ne douterez plus :

« Ne manquez pas, mon cher amour, de vous rendre demain, à une heure après minuit, dans la chambre des Métamorphoses : la chambre qui nous a réunis la nuit d'hier est trop près de l'appartement des deux reines ; notre confidente aura soin de tenir la porte ouverte ! »

Pas de signature ; écriture inconnue.

— Oh ! la perverse créature ! s'écria le prince en frappant la table du poing et en laissant tomber la lettre à terre.

Et, après cette première explosion, sortie du plus profond de son cœur, le prince resta un instant atterré.

Mais bientôt la parole et le mouvement lui revinrent, et, se promenant à grands pas dans sa chambre, il s'écria en se promenant :

— Ainsi, l'amiral avait raison !

Il aperçut alors la lettre, qu'il avait laissée tomber sur un fauteuil.

— Ainsi, continua-t-il en s'exaltant de plus en plus, ainsi, j'ai été le jouet d'une coquette insigne, et celle qui m'a joué est une enfant de quinze ans ! Moi, le prince de Condé, c'est-à-dire l'homme qui passe à la cour pour connaître le mieux le cœur des femmes, moi, j'ai été la dupe des fourberies d'une petite fille ! Sang du Christ ! j'ai honte de moi-même ! J'ai été bafoué comme un écolier, et j'ai passé trois mois de ma vie, trois mois de la vie d'un homme intelligent, sacrifiés perdus, jetés au vent sans but, sans raison, sans utilité, sans gloire, j'ai passé trois mois à aimer fiévreusement une drôlesse ! Moi ! moi !

Il se leva furieux.

— Ah ! oui ; mais, maintenant que je la connais, continua-t-il, à nous deux ! Nous allons jouer au plus fin. Vous savez mon jeu, belle demoiselle ; maintenant, à mon tour, je connais le vôtre. Ah ! je saurai le nom, je vous en réponds, moi, de cet homme qui n'a pu goûter un plaisir tranquille.

Le prince froissa la lettre, la fourra dans l'intervalle existant entre le creux de sa main et son gant, reprit son épée, reprit son chapeau et s'apprêtait à sortir, quand une pensée l'arrêta tout à coup.

Il s'accouda le long de la muraille, plongea son front dans sa main et réfléchit profondément ; puis, après un moment de réflexion, il reprit son chapeau sur sa tête, le jeta à la volée par la chambre, revint s'asseoir à la table, et, pour la seconde fois, relut cette lettre qui venait d'opérer dans son esprit un si effroyable changement.

— Engeance endiablée ! dit-il quand la lecture fut finie, femelle hypocrite et menteuse ! tu me repoussais d'une main et tu m'attirais de l'autre, tu employais contre moi, honnête homme jusqu'à la niaiserie, toutes les ressources de ton infernale duplicité, et je ne voyais rien, je ne comprenais rien ; j'avais la sottise de croire à la loyauté, moi loyal, et de m'incliner, moi vertueux, devant la fausse vertu ! Ah ! oui, je pleurais ; oui, je pleurais de dépit ; oui, je pleurais de bonheur ! Coulez, coulez maintenant, mes larmes ! larmes de honte et de rage ! Coulez et effacez les taches dont cet amour immonde m'a couvert ! Coulez et entraînez, comme fait un torrent des feuilles mortes, les dernières illusions de ma jeunesse, les dernières croyances de mon âme !...

Et, en effet, cet esprit vigoureux, ce cœur de lion, éclata en sanglots comme un enfant.

Puis ses sanglots épuisés, une troisième fois il relut la lettre, mais sans amertume cette fois.

Les larmes n'avaient point entraîné les illusions de jeunesse, les croyances de l'âme que perdent seulement ceux qui ne les ont jamais eues, mais tout au contraire, la colère et le fiel. Il est vrai qu'elles y laissent le dédain et le mépris.

— Toutefois, dit-il après un instant, je me suis juré à moi-même que je saurais le nom de cet homme ; je le saurai ; il ne sera pas dit qu'un homme avec lequel elle aura ri de ma ridicule passion m'aura raillé et vivra !... Mais cet homme, reprit le prince, qui peut-il être ?

Et il relut la lettre.

— Je connais l'écriture de presque tous les gentilshommes de la cour, depuis celle du roi jusqu'à celle de M. de Mouchy, et je ne connais pas cette écriture ; en l'étudiant on croirait reconnaître une écriture de femme ; écriture contrefaite. « A une heure après minuit demain, salle des Métamorphoses. » Attendons à demain ; c'est Dandelot qui est de semaine au Louvre. Dandelot me prêtera la main, et, au besoin, M. l'amiral.

Et, cette résolution prise, le prince fit encore trois ou quatre fois le tour de la chambre et finit par venir se jeter tout habillé sur son lit.

Mais les émotions de toute nature qu'il venait d'éprouver lui avaient donné une fièvre qui ne lui permit pas de fermer l'œil un instant.

Jamais il n'avait passé pareille nuit la veille d'une bataille, si meurtrière qu'elle dût être.

Heureusement qu'elle était déjà fort avancée ; les veilleurs de nuit criaient trois heures lorsque le prince se jeta sur son lit.

Au point du jour, le prince se leva et sortit : il allait chez l'amiral.

M. de Coligny était matinal, et le prince le trouva déjà debout.

En apercevant M. de Condé, l'amiral fut effrayé de sa pâleur et de son agitation.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'avez-vous, mon cher prince ? et que vous est-il arrivé ?

— Il y a, lui dit le prince, que vous m'avez trouvé hier cherchant une lettre, n'est-ce pas, parmi les pierres du Louvre ?

— Oui, et même vous avez eu le bonheur de la trouver.

— Le bonheur ! je crois, en effet, que c'est le mot que j'ai dit.

— Cette lettre n'était-elle pas d'une femme ?

— Oui.

— Et cette femme ?

— Comme vous l'avez dit, mon cousin, c'est un monstre d'hypocrisie.

— Ah ! ah ! mademoiselle de Saint-André ; il paraît que c'est d'elle qu'il est question.

— Tenez, lisez ; voici la lettre que j'avais perdue, et que le vent venait de prendre à un mouchoir qu'elle m'avait donné.

L'amiral lut.

Au moment où il achevait la lettre, Dandelot entra, venant du Louvre, où il avait passé la nuit. Dandelot était de l'âge du prince et fort lié avec lui.

— Ah ! mon bon Dandelot, s'écria Condé, je venais chez M. l'amiral, surtout dans l'espérance de vous y rencontrer.

— Eh bien, me voici, mon prince.

— J'ai un service à vous demander.

— A vos ordres.

— Voici de quoi il s'agit : pour une raison qu'il ne m'est pas permis de vous révéler, j'ai besoin d'entrer ce soir, vers minuit, dans la chambre des Métamorphoses ; avez-vous un motif quelconque de m'en fermer le passage ?

— Oui, monseigneur, et à mon grand regret.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que Sa Majesté a reçu cette nuit une lettre de menaces, par laquelle un homme déclare avoir des moyens de pénétrer jusqu'au roi, et le roi a donné les ordres les plus sévères pour interdire, à partir de dix heures du soir, l'entrée du Louvre à tous les gentilshommes qui ne sont pas de service.

— Mais, mon cher Dandelot, dit le prince, cette mesure ne peut me concerner ; j'ai eu, jusqu'à présent, mes entrées au Louvre à toute heure, et, à moins que ce ne soit personnellement contre moi que la mesure ait été prise...

— Il va sans dire, monseigneur, que cette mesure ne saurait être prise contre vous personnellement ; mais, comme elle est prise contre tout le monde, vous vous trouvez compris dans la généralité.

— Eh bien, Dandelot, il faut faire une exception en ma faveur, pour des motifs que connaît M. l'amiral, motifs entièrement étrangers à ce qui se passe ; pour une raison toute personnelle, j'ai besoin d'entrer ce soir, à minuit, dans la salle des Métamorphoses, et il est urgent, en outre, que ma visite soit secrète pour tout le monde, même pour Sa Majesté.

Dandelot hésitait, plein de honte de refuser quelque chose au prince.

Il se retourna vers l'amiral pour l'interroger des yeux sur ce qu'il devait faire.

L'amiral fit un signe de tête équivalant à ces quatre mots : « Je réponds de lui. »

Dandelot en prit son parti assez galamment.

— Alors, monseigneur, dit-il, avouez-moi que l'amour entre pour quelque chose dans votre expédition, afin que, si je suis réprimandé, je le sois du moins pour une cause que j'osse avouer [illegible].

— Oh ! sous ce rapport, je ne veux rien vous cacher, Dandelot : sur l'honneur, l'amour est l'unique raison qui m'a fait vous demander ce service.

— Eh bien, monseigneur, dit Dandelot, c'est chose convenue : et à minuit, je vous introduirai dans la salle des Métamorphoses.

— Merci, Dandelot ! dit le prince en lui tendant la main, et si jamais vous avez besoin, pour une affaire de cœur

[illegible] toute autre, ne cherchez pas, je vous prie, d'autre [illegible] que moi.

Et, ayant, l'une après l'autre, pressé les mains des deux frères, M. de Condé descendit rapidement l'escalier de l'hôtel de Coligny.

VIII

LA SALLE DES MÉTAMORPHOSES

Rappelez-vous, [illegible], les heures fiévreuses que vous avez lentement comptées, les unes après les autres, en attendant le moment de votre premier rendez-vous ou, mieux encore, rappelez-vous en mémoire les poignantes angoisses qui vous ont serré le cœur en attendant cette minute fatale qui devait vous apporter la preuve de l'infidélité de la femme que vous adoriez, et vous aurez une idée de la façon lente et douloureuse dont se traîna cette journée, qui parut éternelle au pauvre prince de Condé.

Il essaya alors de mettre en pratique cette recette des médecins et des philosophes de tous les temps : combattre les préoccupations de l'esprit par les fatigues du corps. Il se fit amener son cheval le plus vite, monta dessus, lui lâcha la bride ou crut la lui lâcher, et, au bout d'un quart d'heure, cheval et cavalier se trouvèrent à Saint-Cloud, où M. de Condé, cependant, n'avait nul dessein d'aller en sortant de son hôtel.

Il lança son cheval dans une direction opposée. Au bout d'une heure, il se retrouvait à la même place : le château de Saint-Cloud était pour lui la montagne d'aimant des navigateurs des *Mille et une Nuits*, qui ramène incessamment des bâtiments qui font d'inutiles efforts pour s'en éloigner.

Le moyen des philosophes et des médecins, infaillible pour les autres, n'avait point prise, à ce qu'il paraît, sur le prince de Condé. Il se trouva le soir brisé de corps, c'est vrai, mais tout aussi préoccupé d'esprit qu'il l'était le matin.

Au moment où le jour tombait, il rentrait chez lui, épuisé, abattu, mourant.

Son valet de chambre lui remit trois lettres, qu'il reconnut pour des lettres des premières dames de la cour : il ne les ouvrit même pas. Ce même valet lui annonça qu'un jeune homme s'était présenté six fois à l'hôtel dans la même journée, disant qu'il avait les communications les plus importantes à faire au prince, refusant, malgré toutes les instances, de dire son nom, et le prince ne fit pas plus attention à cette nouvelle que si on lui eût dit : « Monseigneur, il fait beau, » ou « Monseigneur, il pleut. »

Il monta dans sa chambre à coucher et ouvrit machinalement un livre. Mais quel livre pouvait engourdir les morsures de cette vipère qui lui rongeait le cœur ?

Il se jeta sur son lit ; mais, si mal qu'il eût dormi la nuit précédente, si écrasé de fatigue qu'il fût par les courses de la journée, il appela vainement cet ami qu'on nomme le sommeil et qui, pareil aux autres amis, présent à vos côtés aux jours de bonheur, s'en éloigne quand on aurait le plus grand besoin de lui, c'est-à-dire aux moments de l'infortune.

Enfin, l'heure tant attendue arriva ; le timbre d'une horloge résonna douze fois ; le veilleur passa, criant :

— Il est minuit !

Le prince prit son manteau, ceignit son épée, accrocha son poignard et sortit.

Inutile de demander de quel côté il se dirigea.

A minuit dix minutes, il était à la porte du Louvre.

La sentinelle avait le mot d'ordre, le prince n'eut qu'à se nommer ; il entra.

Un homme se promenait dans le corridor sur lequel s'ouvrait la porte de la chambre des Métamorphoses.

Condé hésita un instant. Cet homme avait le dos tourné ; mais, au bruit que fit le prince, il fit volte-face, et notre amoureux reconnut Dandelot, qui l'attendait.

— Me voilà, dit celui-ci, prêt, selon ma promesse, à vous aider contre tout amant ou mari qui vous barrera le passage.

Condé serra, d'une main fiévreuse, la main de son ami.

— Merci, dit-il ; mais je n'ai rien à redouter, que je sache ; ce n'est pas moi qui suis l'homme aimé.

— Mais alors, lui dit Dandelot, pourquoi diable venez-vous ici ?

— Pour voir qui est aimé. Mais chut ! voici quelqu'un.

— Où ? Je ne vois personne.

— Mais, moi, j'entends des pas.

— Morbleu ! dit Dandelot, quelle fine oreille ont les jaloux !

Condé tira son ami dans un enfoncement, et, de là, ils virent venir comme une ombre qui, arrivée devant la porte de la salle des Métamorphoses, s'arrêta un instant, écouta, regarda, et, n'entendant rien, ne voyant rien, poussa la porte et entra.

— Ce n'est point mademoiselle de Saint-André ! murmura le prince : celle-ci a la tête de plus qu'elle.

— C'est donc mademoiselle de Saint-André que vous attendez ? demanda Dandelot.

— Que j'attends, non ; que je guette, oui.

— Mais comment mademoiselle de Saint-André ?

— Chut !

— Cependant...

— Tenez, mon cher Dandelot, pour mettre votre conscience à l'aise, prenez ce billet ; gardez-le comme la prunelle de vos yeux ; lisez-le à loisir, et si, par hasard, je ne découvrais ce soir rien de ce que je cherche, tâchez, dans toutes les écritures que vous connaissez, de trouver un maître à cette écriture.

— Puis-je communiquer ce billet à mon frère ?

— Il l'a déjà lu ; est-ce que j'ai des secrets pour lui ? Ah ! je donnerais gros pour savoir qui a écrit ce billet.

— Demain, je vous le renverrai.

— Non, j'irai le chercher chez vous. Laissez-le à votre frère ; peut-être aurai-je moi-même quelque chose à vous raconter. Et, tenez, voici la même personne qui sort.

L'ombre qui était entrée dans la chambre en sortait en effet, et, cette fois, se dirigeait du côté des deux amis ; par bonheur, le corridor, à dessein probablement, était mal éclairé, et l'enfoncement dans lequel ils étaient les mettait hors du chemin et dans l'obscurité.

Mais, au pas rapide et assuré dont cette ombre marchait malgré les ténèbres, il était facile de voir que le chemin qu'elle suivait lui était familier.

En effet, au moment où elle passa devant les deux amis, M. de Condé serra la main de Dandelot.

— La Lanoue ! murmura-t-il.

La Lanoue était une des femmes de Catherine de Médicis ; de toutes ses femmes, celle que, disait-on, la reine mère aimait le mieux, et dans laquelle elle avait le plus de confiance.

Que venait-elle faire là, sinon appelée par le rendez-vous indiqué dans le billet ?

Au reste, elle n'avait pas fermé la porte, mais l'avait laissée entre-bâillée ; donc, elle allait revenir.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; car, derrière elle cette fois, la porte se refermerait probablement.

Toutes ces réflexions passèrent dans la tête du prince, rapides comme l'éclair ; il serra encore une fois la main de Dandelot et s'élança vers la salle des Métamorphoses.

Dandelot fit un mouvement pour le retenir : Condé était déjà loin.

Comme il l'avait pensé, la porte céda sous une simple pression, et il se trouva dans la chambre.

Cette chambre, une des plus belles du Louvre avant que la petite galerie fût commencée par Charles IX, empruntait son nom mythologique aux tapisseries qui la couvraient.

C'étaient, en effet, les fables de Persée et d'Andromède, de Méduse, du dieu Pan, d'Apollon, de Daphné, qui formaient les principaux sujets de ces tableaux, où l'aiguille avait plus d'une fois victorieusement lutté contre le pinceau.

Mais celle qui attirait le plus particulièrement l'attention, dit un historien, c'était la fable de Jupiter et de Danaé.

La Danaé était faite par une main si délicate et d'une façon si savante, que l'on voyait sur son visage le ravissement où elle était en sentant, en voyant, en écoutant tomber la pluie d'or.

Elle était, comme reine des autres tapisseries, éclairée par une lampe d'argent, sculptée, et non pas fondue, à ce que l'on assurait, par Benvenuto Cellini lui-même. Et, en effet, quel autre que le ciseleur florentin eût pu se flatter de faire d'un bloc d'argent un vase de fleurs d'où s'échappait, fleur lumineuse elle-même, la flamme ?

Cette tapisserie de Danaé formait les parois d'une alcôve, et la lampe, en même temps qu'elle éclairait la Danaé immortelle et peinte, était destinée à éclairer toutes les Danaés vivantes et mortelles qui viendraient attendre dans ce lit, au-dessus duquel elle était suspendue, la pluie d'or des Jupiters de cet olympe terrestre qu'on appelait le Louvre.

Le prince regarda tout autour de lui, souleva les rideaux et les portières pour bien s'assurer qu'il était seul, et, après cette minutieuse perquisition, il enjamba le balustre, et, se couchant sur le tapis, se glissa sous le lit.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne sont point familiarisés avec les ameublements du XVIe siècle, disons ce que c'était que le balustre.

On appelait balustre la clôture faite de petits piliers formant galerie et qui se mettait autour des lits pour fermer les alcôves, comme on en voit encore aujourd'hui dans le chœur des églises ou des chapelles, et dans la chambre à coucher de Louis XIV, à Versailles.

Nous avons cru qu'en passant de M. de Condé au balustre,

et cela aussi rapidement que nous venons de le faire, le lecteur nous tiendrait quitte de ses observations ; mais, en y réfléchissant, nous préférons, au lieu d'esquiver l'explication, aller bravement au-devant.

Et, se couchant sur le tapis, avons-nous dit, le prince se glissa sous le lit.

Eh ! oui, sans doute, c'était là une position ridicule, une position indigne d'un prince, surtout quand ce prince s'appelle le prince de Condé. Mais, que voulez-vous ! ce n'est point ma faute si le prince de Condé, jeune, beau, amoureux, était si jaloux, qu'il en était ridicule, et, comme je trouve le fait consigné dans l'histoire du prince, on me permettra de n'être point plus scrupuleux que l'historien.

Et votre observation, cher lecteur, est si vraie et si sensée, qu'à peine sous le lit, le prince se fit les mêmes réflexions que vous venez de faire, et que, s'admonestant de la façon la plus sévère, il se demanda quelle figure malséante il ferait sous ce lit, s'il y était découvert, ne fût-ce que par un valet ; quelle série de brocards et de pasquinades il allait fournir à ses ennemis ! de quelle déconsidération il risquait de se couvrir aux yeux de ses amis ! Il alla enfin jusqu'à croire qu'il voyait se détacher du fond de la tapisserie le visage courroucé de l'amiral ; car, lorsque, enfant ou homme, nous nous trouvons dans une situation équivoque, la personne à laquelle nous pensons et que nous craignons le plus de voir apparaître pour nous reprocher notre folie est toujours celle que nous aimons et respectons le plus, parce que c'est alors et en même temps celle que nous craignons le plus.

Le prince se fit donc (nous prions le scrupuleux lecteur d'en être persuadé) toutes les réprimandes qu'un homme de son caractère et de sa condition devait se faire en pareille occurrence ; mais le résultat de tous ses raisonnements fut qu'il s'avança sous le lit d'une vingtaine de centimètres de plus, comme on dirait aujourd'hui, et qu'il s'y établit le plus commodément qu'il put.

D'ailleurs, il avait bien autre chose à quoi penser !

Il avait à arrêter la conduite qu'il aurait à tenir, une fois les deux amants en présence.

Ce qui lui semblait le plus simple, c'était de sortir brusquement, et, sans explication préalable, de croiser l'épée avec son rival.

Mais cette conduite, toute simple en apparence, lui parut, en y réfléchissant, n'être pas sans danger, non pas pour sa personne, mais pour son honneur. Ce compagnon, quel qu'il fût, était, il est vrai, complice de la coquetterie de mademoiselle de Saint-André, mais complice bien innocent.

Il revint donc sur sa première détermination et résolut de voir et d'écouter froidement ce qui allait se passer sous les yeux et pour les oreilles d'un rival.

Il venait d'accomplir ce grand acte de résignation, quand le timbre de sa montre, qui était fort sonore, vint lui révéler tout à coup un péril auquel il n'avait pas songé. Dès cette époque, l'occupation de Charles-Quint à Saint-Just le prouve de reste, dès cette époque, les montres et les pendules étaient non seulement des objets de luxe, mais encore de fantaisie qui allaient beaucoup moins selon l'espérance du mécanicien que selon leur caprice. Il en résulta que la montre de M. de Condé, qui retardait d'une demi-heure sur le Louvre, se mit à sonner minuit.

M. de Condé, comme on l'a déjà vu, était en proie à une impatience peu commune ; de peur qu'ayant fini, il ne prît à sa montre la fantaisie de recommencer, et que le timbre accusateur ne le dénonçât, il mit l'indiscret bijou dans le creux de sa main gauche, appuya dessus le pommeau de son poignard, pressa vigoureusement le pommeau contre le cadran, et, sous cette pression, qui brisa sa double boîte, l'innocente montre rendit le dernier soupir.

L'injustice des hommes était satisfaite.

Cette exécution était à peine achevée, que la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau ; par le bruit qu'elle fit, elle attira les yeux du prince de son côté, et M. de Condé vit entrer mademoiselle de Saint-André, l'œil au guet, l'oreille au vent, et suivant, sur la pointe du pied, cette odieuse créature qui avait nom Lanoue.

IX

LA TOILETTE DE VÉNUS

Quand nous disons : suivant sur la pointe du pied cette odieuse créature qui avait nom Lanoue, nous nous trompons, non pas à l'endroit de Lanoue, mais à celui de mademoiselle de Saint-André.

Une fois dans la salle des Métamorphoses, mademoiselle de Saint-André ne suivit plus la Lanoue, elle la précéda.

La Lanoue resta derrière pour fermer la porte.

La jeune fille s'arrêta devant une toilette sur laquelle reposaient deux candélabres qui n'attendaient, pour briller de tout leur éclat, que la flamme communicative qui devait leur donner la vie.

— Vous êtes sûre que nous n'avons pas été vues, ma chère Lanoue ? dit-elle avec cette douce voix qui, après avoir fait vibrer l'amour, faisait vibrer la colère dans le cœur du prince.

— Oh ! ne craignez rien, mademoiselle, répondit l'entremetteuse ; en raison de la lettre de menace adressée hier au roi, les ordres les plus sévères ont été donnés, et, à partir de dix heures du soir, les portes du Louvre ont été fermées.

— A tout le monde ? demanda la jeune fille.

— A tout le monde.

— Sans exception ?

— Sans exception.

— Même au prince de Condé ?

La Lanoue sourit.

— Au prince de Condé surtout, mademoiselle.

— Vous en êtes bien sûre, Lanoue ?

— Certaine, mademoiselle.

— Ah ! c'est que...

La jeune fille s'arrêta.

— Qu'avez-vous donc à craindre de monseigneur ?

— Bien des choses, Lanoue.

— Comment cela, bien des choses ?

— Oui, et une entre autres.

— Laquelle ?

— C'est qu'il ne me poursuive jusqu'ici.

— Jusqu'ici ?

— Oui.

— Jusque dans la salle des Métamorphoses ?

— Oui.

— Mais comment saurait-il que mademoiselle y est ?

— Il le sait, Lanoue.

Le prince, comme on le comprend bien, écoutait de toutes ses oreilles.

— Qui a pu le lui apprendre ?

— Moi-même.

— Vous ?

— Moi, sotte que je suis !

— Oh ! mon Dieu !

— Imagine-toi qu'hier, au moment où il allait me quitter, j'ai eu l'imprudence, à la suite d'une plaisanterie, de lui jeter mon mouchoir : dans ce mouchoir était le petit billet que tu venais de me remettre.

— Mais le billet n'était pas signé ?

— Non, par bonheur.

— C'est bien heureux, en effet, Jésus Maria !

L'entremetteuse se signa dévotement.

— Et, continua-t-elle, vous ne lui avez pas redemandé votre mouchoir ?

— Si fait ; Mézières a passé six fois chez lui de ma part dans la journée ; le prince était sorti depuis le matin, et, à neuf heures du soir, il n'était pas rentré.

— Ah ! ah ! murmura le prince, c'est le page à la ligne qui est venu pour me parler, et qui a tant insisté pour me voir.

— Vous vous fiez à ce jeune homme, mademoiselle.

— Il est fou de moi.

— Les pages sont bien indiscrets ; il y a un proverbe sur eux à cet endroit-là.

— Mézières n'est pas mon page ; c'est mon esclave, dit la jeune fille avec un ton de reine. Ah ! Lanoue, maudit M. de Condé ! il ne lui arrivera jamais pire mal que celui que je lui souhaite.

— Merci ! belle des belles, murmura le prince. Je me rappellerai vos excellents sentiments à mon égard.

— Eh bien, mademoiselle, dit Lanoue, quant à cette nuit, vous pouvez être tranquille. Je connais le capitaine de la garde écossaise et je vais lui recommander monseigneur.

— De quelle part ?

— De la mienne ! Soyez tranquille, cela suffira.

— Ah ! Lanoue.

— Que voulez-vous, mademoiselle ! tout en faisant les affaires des autres, il n'y a pas de mal à faire un peu les siennes.

— Merci, Lanoue ; car cette idée seule troublait le plaisir que je me promettais de goûter cette nuit.

Lanoue s'apprêta à sortir.

— Hé ! Lanoue, fit mademoiselle de Saint-André, avant de sortir, allume donc, je te prie, ces candélabres ; je ne veux pas rester dans cette obscurité : toutes ces grandes figures à moitié nues me font peur ; il me semble qu'elles vont se détacher de la tapisserie et venir à moi.

— Ah ! si elles y viennent, dit Lanoue en allant allumer un papier au feu qui brûlait dans la cheminée, soyez tranquille, ce sera pour vous adorer comme la déesse Vénus.

Elle alluma les cinq branches des candélabres, laissant la belle jeune fille se détacher aux regards du prince, dans une auréole de flammes.

Pâle et ravissante, ainsi réfléchie par la glace de la toilette, vêtue d'une gaze transparente à travers laquelle perçait l'incarnat des chairs.

Elle tenait à la main une branche de myrte en fleur ; elle la passa dans ses cheveux comme une couronne.

Prêtresse de Vénus, elle venait de se parer de la fleur sacrée.

Alors, seule, ou du moins se croyant seule dans la chambre, la jeune fille se regarda complaisamment et amoureusement dans la glace, arquant du bout de ses doigts roses ses sourcils noirs, doux comme du velours, et pressant avec la paume de la main les grosses nattes de ses cheveux.

Parée ainsi, et dans cette posture qui faisait valoir sa taille fine et souple, la jeune fille, cambrée devant cette glace, fraîche comme une rose des bois, vermeille comme un nuage du matin, séduisante comme la virginité, vivace et jeune comme ces premières plantes du printemps qui, dans leur hâte de vivre, percent les dernières neiges, ressemblait, comme l'avait dit le prince, à Vénus Cythérée, mais à Vénus dans sa quatorzième année, le matin où, debout sur le rivage, près de faire son entrée dans la cour céleste, elle se regarda une dernière fois dans le miroir de la mer, encore attiédie de son dernier contact.

Après avoir arqué ses sourcils, lissé ses cheveux, fait reprendre par un moment de repos, aux chairs de son visage les tons roses qu'une marche inquiète et précipitée avait empourprés trop chaudement, le regard de la jeune fille abandonna pour elle-même cette reproduction de son visage que lui offrait la glace ; ses yeux s'abaissèrent de son cou à ses épaules, et semblèrent chercher sa poitrine, perdue dans des flots de dentelles vaporeux, comme ces nuages que le premier souffle de la brise chasse du ciel.

Elle était si belle ainsi, le regard humide, les joues rougissantes, la bouche entr'ouverte, les dents étincelantes, comme un double fil de perles dans un écrin de corail ; elle était si véritablement l'image de la volupté, qu'à ce moment le prince, oubliant sa coquetterie, sa haine, ses menaces, fut sur le point de sortir de l'endroit où il était caché et de venir se jeter à ses pieds en s'écriant :

— Pour l'amour du ciel ! jeune fille, aime-moi une heure, et prends ma vie en échange de cette heure d'amour !...

Heureusement ou malheureusement pour lui, car nous n'avons pas pesé les avantages ou les inconvénients qu'il aurait eus à suivre cette pensée soudaine, la jeune fille se retourna du côté de la porte en disant ou plutôt en bégayant

— Oh ! cher bien-aimé de mon cœur, est-ce que tu ne vas pas venir ?

Cette exclamation et cette vue rendirent au prince toute sa colère, et mademoiselle de Saint-André lui parut de nouveau la créature la plus haïssable de la terre.

Elle s'en alla vers la plus proche fenêtre, tira les épais rideaux, essaya d'ouvrir la lourde croisée, et, comme ses mains délicates et allongées manquaient de force pour une pareille besogne, elle se contenta d'appuyer sa tête sur la riche glace.

La sensation de fraîcheur communiquée à son front lui fit rouvrir ses yeux chargés de langueur ; ils demeurèrent un instant vagues et aveuglés ; puis, peu à peu, ils commencèrent à distinguer les objets, et finirent par s'arrêter sur un homme immobile, enveloppé d'un manteau et se tenant debout, à la distance d'un jet de pierre du Louvre.

La vue de cet homme fit sourire mademoiselle de Saint-André, et nul doute que, si le prince eût vu ce sourire, il eût deviné la méchante pensée qui l'avait fait naître.

D'ailleurs, s'il eût été assez près pour voir ce sourire, il eût été assez près aussi pour entendre ces mots, qui glissèrent avec l'accent du triomphe entre les lèvres de la jeune fille

— C'est lui !

Puis, avec un indéfinissable accent d'ironie :

— Promenez-vous, cher monsieur de Condé, ajouta-t-elle ; je vous souhaite bien du plaisir dans votre promenade.

Il était évident que mademoiselle de Saint-André prenait l'homme au manteau pour le prince de Condé

Et cette erreur était toute naturelle.

Mademoiselle de Saint-André savait parfaitement les visites que le prince faisait tous les soirs incognito sous ses fenêtres, depuis trois mois ; mais mademoiselle de Saint-André s'était bien gardée d'en parler au prince ; car, dire qu'on s'en était aperçu, c'était avouer que, depuis trois mois, on était occupée tout bas d'une pensée qu'au contraire on reniait hautement.

C'était donc le prince que mademoiselle de Saint-André croyait voir au bord de la rivière

Or, la vue du prince se promenant au bord de la rivière, quand elle tremblait de le rencontrer dans le Louvre, était la vue la plus rassurante que la lune, cette pâle et mélancolique amie des amoureux, pût lui découvrir.

Maintenant, à nos lecteurs qui savent parfaitement que le prince, n'étant pas pourvu du don d'ubiquité, ne pouvait être à la fois dedans et dehors, sous le lit et au bord de la rivière, hâtons-nous de dire quel était cet homme enveloppé d'un manteau, que mademoiselle de Saint-André prenait pour le prince et qu'elle supposait grelottant sur la berge.

Cet homme, c'était notre huguenot de la veille, notre Écossais Robert Stuart, lequel, au lieu de la réponse qu'il attendait à sa lettre, avait appris que messieurs du parlement avaient, pendant la journée, mis tout en œuvre pour que le supplice d'Anne Dubourg eût lieu le lendemain ou le surlendemain ; c'était Robert Stuart, résolu à risquer une seconde tentative.

Ce fut en vertu de cette résolution que, au moment même où ce méchant sourire s'épanouissait sur les lèvres de la jeune fille, elle vit l'homme de la berge tirer son bras de son manteau, faire un geste qu'elle prit pour un geste de menace, et s'éloigner à grands pas.

En même temps, elle entendit un bruit pareil à celui de la veille, c'est-à-dire celui d'une vitre volant en éclats.

— Ah ! s'écria-t-elle, ce n'était pas lui.

Et les roses de son sourire disparurent immédiatement sous les violettes de la peau.

Oh ! cette fois, elle frissonna bien réellement, non plus de plaisir, mais d'effroi ; et, laissant retomber le rideau de la fenêtre, elle revint, chancelante et pâle, s'appuyer au dossier du canapé, sur lequel quelques minutes auparavant elle gisait si languissamment étendue.

Comme la veille, on avait brisé la vitre d'une des fenêtres de l'appartement du maréchal de Saint-André.

Seulement, cette fois, c'était une des fenêtres en retour du côté de la Seine ; mais cette fenêtre appartenait toujours à l'appartement de son père

Si, comme la veille, le maréchal, encore debout ou déjà couché, mais réveillé en sursaut, allait frapper à la porte de la chambre de sa fille et ne recevait pas de réponse, qu'allait-il arriver ?

Elle était là, craintive, tremblante, à moitié évanouie, au grand étonnement du prince, qui avait vu, sans pouvoir en deviner la cause, le changement subit qui s'était opéré sur le visage de la jeune fille, dans cet état de prostration où tout ce qui peut arriver est préférable à ce qui est, quand la porte s'ouvrit et que Lanoue entra précipitamment.

Elle avait le visage presque aussi décomposé que l'était celui de la jeune fille

— Oh ! Lanoue, dit-elle, sais-tu ce qui vient d'arriver ?

— Non, mademoiselle, répondit l'entremetteuse ; mais il faut que ce soit quelque chose de bien terrible, car vous êtes pâle comme une morte.

— Bien terrible, en effet, et il faut que tu me reconduises à l'instant même chez mon père

— Et pourquoi cela, mademoiselle ?

— Tu sais ce qui est arrivé hier à minuit ?

— Mademoiselle veut parler de la pierre à laquelle était attaché un papier qui menaçait le roi ?

— Oui... Eh bien, même chose vient d'arriver, Lanoue ; un homme, le même, sans doute, que je prenais pour le prince de Condé, vient, comme hier, de jeter une pierre et de briser la vitre d'une des fenêtres du maréchal.

— Et vous avez peur ?

— J'ai peur, comprends-tu, Lanoue, j'ai peur que mon père ne vienne frapper à ma porte, et que, soit défiance, soit inquiétude, ne m'entendant point répondre, il n'ouvre ma porte et ne trouve la chambre vide.

— Oh ! si c'est cela que vous craignez, mademoiselle, dit Lanoue, rassurez-vous.

— Pourquoi ?

— Votre père est chez la reine Catherine.

— Chez la reine, à une heure du matin ?

— Ah ! mademoiselle, il est arrivé un grave accident.

— Lequel ?

— Leurs Majestés sont allées à la chasse aujourd'hui.

— Eh bien ?

— Eh bien, mademoiselle, le cheval de la petite reine (c'était ainsi que l'on appelait Marie Stuart), le cheval de la petite reine a butté. Sa Majesté est tombée, et, comme elle est enceinte de trois mois, on a peur qu'elle ne se soit blessée

— Ah ! bon Dieu !

— De sorte que toute la cour est sur pied.

— Je crois bien.

— Que toutes les filles d'honneur sont dans les antichambres ou chez la reine mère.

— Et tu ne venais pas m'avertir, Lanoue ?

— J'ai appris la nouvelle à l'instant même, mademoiselle, et je n'ai pris que le temps de courir m'assurer de la vérité.

— Alors, tu l'as vu ?

— Qui ?

— Lui.

— Sans doute.

— Eh bien?

— Eh bien, mademoiselle, c'est partie remise; vous comprenez bien qu'en un pareil moment il ne peut s'absenter.

— Et remise à quand?

— A demain.

— Où?

— Ici.

— A la même heure?

— A la même heure.

— Alors, viens-t'en vite, Lanoue.

— Me voici, mademoiselle; laissez-moi seulement éteindre les bougies.

— En vérité, s'écria la jeune fille, c'est à croire qu'il y a un mauvais génie déchaîné contre nous.

— Bon! dit Lanoue en soufflant sa dernière bougie, au contraire.

— Comment, au contraire? demanda du corridor mademoiselle de Saint-André.

— Certainement, voilà un accident qui va vous donner de la liberté.

Et elle sortit sur les pas de mademoiselle de Saint-André, pas dont le bruit se perdit bientôt, ainsi que celui des pas de sa compagne, dans les profondeurs du corridor.

— A demain donc! dit à son tour le prince, sortant de sa retraite et franchissant le balustre, aussi ignorant du nom de son rival qu'il l'était la veille. A demain, à après-demain, à tous les jours, s'il le faut; mais, par l'âme de mon père! j'irai jusqu'au bout.

Et il sortit, lui aussi, de la chambre des Métamorphoses, suivit le côté du corridor opposé à celui qu'avaient suivi mademoiselle de Saint-André et Lanoue, traversa la cour et gagna la porte de la rue, sans que personne, au milieu de la confusion que les deux incidents mentionnés par nous ci-dessus venaient de jeter dans le Louvre, songeât à lui demander ni où il allait, ni d'où il venait.

X

LES DEUX ÉCOSSAIS

Robert Stuart, que mademoiselle de Saint-André avait aperçu à travers les carreaux de la chambre des Métamorphoses, si rapidement et si étrangement rentrée dans l'obscurité; Robert Stuart que la jeune fille avait d'abord si méchamment pris pour le prince de Condé, après avoir jeté sa seconde pierre, et, par ce moyen, fait parvenir une seconde lettre au roi, avait, comme nous l'avons dit, pris la fuite et disparu.

Jusqu'au Châtelet, il avait hâté le pas; mais, une fois arrivé là, il s'était senti hors de poursuite, et, à part la rencontre qu'il avait faite sur les ponts de deux ou trois tire-laine, que la vue de son épée battant ses talons et de son pistolet suspendu à sa ceinture avait tenus à distance, il était rentré assez tranquillement chez son ami et compatriote Patrick.

Une fois rentré, il s'était couché avec cette tranquillité apparente qu'il devait à sa puissance sur lui-même; mais cette puissance, si grande qu'elle fût, n'allait point jusqu'à commander au sommeil; de sorte que, pendant trois ou quatre heures, il se tourna et se retourna dans son lit, ou plutôt dans le lit de son compatriote, sans y trouver le repos qui le fuyait depuis trois nuits.

Ce ne fut qu'au point du jour que l'esprit, vaincu par la fatigue, sembla abandonner le corps et permettre au Sommeil de venir y prendre momentanément sa place. Mais alors ce corps appartint si complètement au Sommeil, ce frère de la Mort, qu'il eût, tant sa léthargie était profonde, semblé aux yeux de tous un cadavre complètement abandonné de la vie.

Jusqu'au soir, au reste, la veille, fidèle à sa parole, il avait attendu son ami Patrick; mais l'archer, consigné au Louvre par son capitaine, qui avait reçu l'ordre de ne pas laisser sortir un seul homme du palais (on sait la cause de cette consignation), l'archer, disons-nous, n'avait pas pu profiter des habits de Robert Stuart.

A sept heures du soir, n'ayant aucune nouvelle de son ami, Robert Stuart s'était dirigé vers le Louvre, et, là, il avait appris les ordres sévères qui avaient été donnés et la cause qui les motivait.

Ensuite il avait erré dans les rues de Paris, où il avait entendu raconter de cent façons différentes, excepté de la véritable, l'assassinat du président Minard, que cette mort illustrait comme nul acte de sa vie n'avait pu le faire.

Robert Stuart, ayant pitié de l'ignorance des uns et de la curiosité des autres, avait à son tour et sur des *on dit*, recueillis en bon lieu, assurait-il, raconté cette mort dans tous ses détails véridiques et avec les circonstances réelles qui l'avaient accompagnée; mais il va sans dire que ses auditeurs n'avaient pas voulu croire un seul mot de sa narration.

Nous n'avons pas d'autre raison à donner de cette incrédulité, sinon que cette narration était la seule véritable.

Il avait, en outre, appris la promptitude et la sévérité dont le parlement se promettait d'user à propos du jugement rendu contre le conseiller Dubourg, dont, assurait-on, le supplice devait avoir lieu en Grève dans quarante-huit heures.

Alors, Robert Stuart n'avait vu d'autre remède à cet entêtement des juges que de renouveler d'une manière plus précise son épître au roi.

Après sa garde, son ami Patrick, mis enfin hors du Louvre, était venu de toute la vitesse de ses jambes, avait monté son échelle comme il disait, et avait fait invasion dans sa chambre en criant:

— Au feu!

Il avait cru que c'était le seul moyen de réveiller Robert Stuart, voyant que le bruit de la porte qu'il avait refermée, que celui des chaises qu'il avait remuées et celui de la table qu'il avait changée de place, étaient insuffisants à le tirer de son sommeil.

Le cri poussé par Patrick, bien plus que le sens de ce cri, réveilla enfin Robert; le bruit arrivait jusqu'à lui, mais pas les idées. Sa première idée fut qu'on venait l'arrêter, et il allongea le bras vers son épée, placée dans la ruelle du lit et qu'il tira à moitié du fourreau.

— Eh! là, là! s'écria Patrick en riant, il paraît que tu as le réveil batailleur, mon cher Stuart; calmons-nous, voyons! Et, surtout, réveillons-nous, il est temps.

— Ah! c'est toi, dit Stuart.

— Sans doute, c'est moi. Je te prêterai ma chambre, une autre fois, compte là-dessus, pour que tu veuilles me tuer quand j'y rentre!

— Que veux-tu! je dormais.

— C'est bien ce que je vois et ce qui m'étonne; tu dormais?

Patrick alla à la fenêtre et tira les rideaux.

— Tiens, dit-il, regarde.

Le grand jour envahit la chambre.

— Quelle heure est-il donc? demanda Stuart.

— Dix heures sonnées et bien sonnées à toutes les églises de Paris, dit l'archer.

— Je t'ai attendu hier toute la journée et je puis même dire toute la nuit.

L'archer fit un mouvement d'épaules.

— Que veux-tu! dit-il; un soldat n'est qu'un soldat, fût-il archer écossais; nous avons été, toute la journée et toute la nuit, consignés au Louvre; mais, aujourd'hui, comme tu vois, je suis libre.

— Ce qui veut dire que tu viens me redemander ta chambre?

— Non! mais te demander tes habits.

— Ah! c'est vrai; j'avais oublié madame la conseillère.

— Heureusement qu'elle ne m'oublie pas, elle, comme peut te le prouver ce pâté de gibier déposé sur la table et qui attend le bon plaisir de notre appétit. Le tien est-il venu? Quant au mien, il y a deux heures qu'il est au poste présent!

— Et pour en revenir à mes habits.

— C'est juste. Eh bien, tu comprends que ma conseillère ne va pas comme cela de but en blanc escalader mes quatre étages. Non, ce pâté n'est qu'un messager; il était porteur d'une lettre, laquelle me dit qu'on m'attendra, de midi, heure à laquelle notre conseiller fait voile pour le parlement, jusqu'à quatre heures, moment auquel il rentre dans le port de la conjugalité. A midi cinq minutes, je serai donc chez elle et je récompenserai son dévouement en m'y présentant sous un costume qui ne peut la compromettre, si toutefois tu es encore dans les mêmes dispositions à l'égard de ton ami.

— Mes habits sont à ta disposition, mon cher Patrick, dit Robert, étendus sur cette chaise comme tu vois et n'attendant qu'un propriétaire. Donne-moi les tiens en échange et dispose à ta fantaisie de ceux-là.

— Tout à l'heure; mais préalablement, nous allons causer avec ce pâté; tu n'as pas besoin de te lever pour te mêler à la conversation; je vais apporter la table près de ton lit. Là! est-ce bien ainsi?

— A merveille, mon cher Patrick.

— Maintenant (Patrick tira son poignard et le présenta, par le manche, à son ami), maintenant, pendant que je vais aller chercher de quoi l'arroser, éventre-moi ce gaillard-là, et tu me diras si ma conseillère est une femme de goût.

Robert obéit au commandement avec la même ponctualité qu'eût pu mettre un archer écossais lui-même aux ordres de son [illegible] et lorsque Patrick revint vers la table en [illegible] de ses deux mains le ventre rebondi d'une cruche [illegible] il trouva le dôme de l'édifice gastronomique [illegible] enlevé.

— Ah ! par saint Dunstan ! dit-il, un lièvre au [illegible] au milieu de six perdreaux ! Quel joli pays que celui où le poil et la plume vivent en si douce intelligence ! Messire Rabelais ne l'appelle-t-il pas *pays de Cocagne* ? Robert, mon ami, suis mon exemple : fais-toi amoureux d'une femme de robe, mon cher, au lieu de te faire [illegible] d'une femme d'épée, et tu n'auras pas besoin de voir comme le pharaon sept vaches grasses en songe pour te prédire la double abondance des biens du ciel et de la terre. Crois-moi, mon cher Stuart, ou nous ne serions pas dignes de les avoir obtenus.

Et, joignant l'exemple au précepte, l'archer se mit à table et transporta du pâté sur son assiette une première ration qui faisait honneur [illegible] ce qu'il appelait l'avant-garde de son appétit.

Robert [illegible] aussi. A vingt-deux ans, quelles que soient les préoccupations de l'esprit, on mange toujours.

Il mangea [illegible] plus silencieusement, plus soucieusement même que son ami, mais il mangea.

D'ailleurs, l'idée d'aller voir sa conseillère rendait Patrick bavard et gai pour deux.

Onze heures et demie sonnèrent.

Patrick se leva de table en toute hâte, broya sous ses dents, blanches comme celles du loup de ses montagnes, un dernier morceau de la croûte d'or du pâté, but un dernier verre de vin et commença à endosser les vêtements de son compatriote.

Ainsi habillé, il avait cet air roide et singulier qu'ont encore les militaires de nos jours lorsqu'ils quittent leurs uniformes pour des habits de ville.

Le visage et la tournure d'un soldat, en effet, empruntent toujours quelque chose à son uniforme et le dénoncent quelque part qu'il aille, sous quelque costume qu'il se présente.

L'archer n'en faisait pas moins, ainsi habillé, un beau cavalier aux yeux bleus, aux cheveux roux, à la peau vivante et animée.

Quand il se regarda dans un fragment de miroir, il sembla se dire à lui-même :

— Si ma conseillère n'est pas contente, elle sera, par ma foi, bien difficile !

Cependant, soit défiance de lui-même, soit désir de voir entrer Robert dans son opinion, se retournant du côté de son camarade :

— Comment me trouves-tu, compagnon ? lui demanda-t-il.

— Mais parfait de visage et de tournure, et je ne doute pas que tu ne fasses une profonde impression sur ta conseillère.

C'était juste ce que voulait Patrick, et il était servi à souhait.

Il sourit, rajusta son col, et, tendant la main à Robert :

— Eh bien, dit-il, au revoir ! Je cours la rassurer, car elle doit être à l'article de la mort, pauvre femme ! Depuis deux jours qu'elle ne m'a point vu et n'a point eu de mes nouvelles !

Il fit un mouvement vers la porte ; mais, s'arrêtant :

— A propos, ajouta-t-il, je n'ai pas besoin de te dire que mon uniforme ne te condamne pas à rester ici. Tu n'es pas consigné à mon quatrième comme je l'étais moi-même hier au Louvre ; tu peux circuler librement dans la ville en plein soleil s'il y en a, ou à l'ombre s'il n'y a pas de soleil, et pourvu que tu ne ramasses, sous ma défroque, aucune mauvaise querelle, et je te fais cette recommandation pour deux raisons : la première, parce que tu serais arrêté, conduit au Châtelet et reconnu ; la seconde, parce que je serais puni, [illegible] ton innocent ami, pour avoir déserté mon uniforme. Pourvu, je te le répète donc, que tu ne ramasses sous ma [illegible] aucune mauvaise querelle, tu es libre comme un [illegible].

— Tu n'as rien à craindre de ce côté-là, Patrick, répondit [illegible] je ne suis point, par nature, d'humeur fort querelleuse.

— Heu ! heu ! fit l'archer en secouant la tête, je ne voudrais pas [illegible] tu es Écossais ou à peu près, et tu dois [illegible] homme élevé au bord de la Tweed, des [illegible] ton te regarder de travers. Au reste, tu [illegible] un conseil, voilà tout. Je te dis : Ne [illegible] pas de querelle ; mais, si l'on t'en cherchait une par mon [illegible] ne l'évite pas. Peste ! il s'agit de soutenir l'honneur de [illegible] et, si tu ne les mets pas à temps, tu as [illegible] au côté une [illegible] et [illegible] qui [illegible] du fourreau.

— Sois tranquille, Patrick, [illegible] comme tu [illegible].

[illegible] pas que tu t'en ailles [illegible] montagnes ! [illegible]

dans cette chambre, dont la vue n'est pas désagréable le soir, parce que l'on n'y regarde pas, mais d'où, le jour, on ne voit que toits et clochers, et encore quand la fumée et le brouillard n'empêchent pas de les voir.

— Cela vaudra toujours celle de notre bien-aimée patrie, où il pleut toujours, fit Robert.

— Bah ! dit Patrick, et quand il neige donc !

Et, satisfait d'avoir réhabilité l'Ecosse sous le rapport atmosphérique, Patrick se décida enfin à sortir, mais sur le carré il s'arrêta, et, rouvrant la porte :

— Tout cela, c'est par manière de plaisanter, dit-il ; va, viens, cours, dispute-toi, querelle-toi, bats-toi, pourvu que tu rentres sans trous à la peau, et, par conséquent, à mon pourpoint, tout ira bien ; mais, cher ami, j'ai une recommandation sérieuse à te faire, une seule, mais médite-la profondément.

— Laquelle ?

— Mon ami, vu la gravité des circonstances dans lesquelles nous vivons et les menaces que d'infâmes parpaillots se permettent de faire au roi, je suis obligé d'être rentré au Louvre à huit heures précises : on a avancé ce soir d'une heure celle de l'appel.

— Tu me retrouveras ici à ton retour.

— Alors, que Dieu te garde !

— Et que le plaisir t'accompagne !

— Inutile, dit l'archer en faisant un geste d'amoureux vainqueur, il m'attend.

Et, cette fois, il sortit, léger et conquérant, comme le plus beau seigneur de la cour, fredonnant un air de son pays qui devait remonter à Robert Bruce.

Le pauvre soldat écossais était bien autrement heureux à cette heure que le cousin du roi franc, que le frère du roi de Navarre, que le jeune et beau Louis de Condé.

Nous saurons, d'ailleurs, dans un instant, ce que faisait et disait le prince juste dans ce moment-là ; mais nous sommes forcés de rester quelques instants encore en compagnie de maître Robert Stuart.

Celui-ci avait, comme il l'avait dit à son ami, deux graves sujets de réflexion pour ne pas s'ennuyer jusqu'à quatre heures de l'après-midi ; il lui tint donc parole en l'attendant.

De quatre à cinq heures, il l'attendit encore, mais avec plus d'impatience.

C'était l'heure où il comptait attendre à la porte du parlement pour y avoir des nouvelles fraîches, non pas de la condamnation du conseiller Dubourg, mais de la décision prise à l'endroit de son supplice.

A cinq heures et demie, il n'y put tenir, et sortit à son tour, en laissant toutefois à son compatriote un mot par lequel il lui disait d'être tranquille, et que, à sept heures précises du soir, il lui rapporterait son uniforme.

La nuit commençait à tomber ; Robert alla tout courant jusqu'à la porte du palais.

Il y avait un immense rassemblement sur la place ; la séance parlementaire durait toujours.

Cela lui expliquait l'absence de son ami Patrick ; mais cela ne lui disait aucunement ce qui se débattait dans l'intérieur.

A six heures seulement, les conseillers se séparèrent.

Ce qui arriva jusqu'à Robert du résultat de la séance était sinistre.

Le mode du supplice était arrêté : le conseiller devait périr par le feu.

Seulement, on ne savait pas si ce serait le lendemain, le surlendemain ou le jour suivant, c'est-à-dire le 22, le 23 ou le 24, qu'aurait lieu l'exécution.

Peut-être y surseoirait-on de quelques jours même, pour que la pauvre reine Marie Stuart, qui s'était blessée la veille, pût y assister.

Mais ce ne serait que dans le cas où la blessure serait assez légère pour ne pas retarder ce supplice de plus d'une semaine.

Robert Stuart quitta la place du Palais dans l'intention de revenir rue du Battoir-Saint-André.

Mais, de loin, il vit un archer écossais qui, devançant l'heure du rappel, se rendait au Louvre.

Alors, il lui vint une idée : c'était de pénétrer dans le Louvre sous le costume de son ami, et de prendre là, c'est-à-dire à une source positive, des nouvelles de la jeune reine, dont la santé devait avoir une si terrible influence sur la vie du condamné.

Il avait près de deux heures devant lui, il se dirigea vers le Louvre.

Aucune difficulté ne lui fut faite, ni à la première ni à la seconde porte. Il se trouva donc dans la cour.

Il y était à peine, qu'on annonça un envoyé du parlement.

Cet envoyé du parlement désirait parler au roi, au nom de l'illustre corps dont il était l'ambassadeur.

On fit venir Dardelot.

Dardelot alla prendre les ordres du roi.

Dix minutes après, il revenait, chargé d'introduire lui-même le conseiller.

Robert Stuart comprit qu'avec un peu de patience et d'adresse il saurait, le conseiller parti, ce qu'il désirait savoir. Il attendit donc.

Le conseiller resta près d'une heure avec le roi.

Robert avait tant attendu déjà, qu'il était résolu à attendre jusqu'à la fin.

Enfin, le conseiller sortit.

Dandelot, qui l'accompagnait, avait l'air fort triste, plus que triste, sombre.

Il prononça tout bas quelques paroles à l'oreille du capitaine de la gendarmerie écossaise et se retira.

Ces paroles avaient évidemment rapport à l'ambassade du conseiller.

— Messieurs, dit le capitaine de la garde écossaise à ses hommes, vous êtes prévenus qu'il y a après-demain service extraordinaire pour l'exécution en Grève du conseiller Anne Dubourg.

Robert Stuart savait ce qu'il voulait savoir ; aussi fit-il rapidement quelques pas vers la porte ; mais sans doute réfléchit-il, car il s'arrêta tout à coup, et, après quelques minutes de méditation profonde, il revint se perdre au milieu de ses compagnons, chose facile, vu le nombre des hommes et l'obscurité de la nuit.

XI

CE QUI PEUT SE PASSER SOUS UN LIT

En entrant dans la salle des Métamorphoses, le prince de Condé avait donné à Dandelot rendez-vous chez son frère l'amiral, pour le lendemain, à midi.

Le prince était si impatient de raconter les événements de la veille à Coligny et surtout à Dandelot, plus jeune et moins grave que son frère, qu'il était rue Béthisy avant l'heure indiquée.

Dandelot avait, de son côté, devancé le prince. Depuis une heure, il était avec Coligny, et la fantaisie amoureuse de mademoiselle de Saint-André avait été traitée d'une façon plus sérieuse entre ces deux graves esprits qu'elle ne l'avait été entre le prince et Dandelot.

L'alliance du maréchal de Saint-André avec les Guises était non seulement une alliance de famille à famille, mais encore une ligue religieuse et politique faite contre le parti calviniste ; et la façon dont on procédait à l'endroit du conseiller Anne Dubourg indiquait que l'on n'était point disposé à user de ménagements à l'endroit des religionnaires.

Les deux frères avaient pâli sur le billet de mademoiselle de Saint-André ; ils avaient eu beau chercher dans leurs souvenirs, ni l'un ni l'autre n'avaient reconnu les caractères dont il était écrit, et on l'avait envoyé à madame l'amirale, enfermée dans sa chambre, où elle faisait ses dévotions, pour savoir si ses souvenirs la serviraient mieux que ceux de son mari et ceux de son beau-frère.

Dans toute autre circonstance, Dandelot, et surtout Coligny, se fussent opposés à ce que leur cousin, le prince de Condé, donnât suite à son aventureuse folie ; mais les cœurs les plus honnêtes ont certaines capitulations de conscience auxquelles ils se croient obligés de céder dans les circonstances extrêmes.

Or, il était très important pour le parti calviniste que M. de Joinville n'épousât point mademoiselle de Saint-André, et, à moins que le rendez-vous de mademoiselle de Saint-André ne fût avec M. le prince de Joinville, ce qui n'était pas probable, il était plus que certain que M. de Condé, en supposant qu'il vît quelque chose, ferait si grand bruit de ce qu'il aurait vu, que ce bruit arriverait aux oreilles des Guises et que quelque rupture s'ensuivrait.

Il y avait plus : de cette indiscrétion du prince surgirait, selon toute probabilité, quelque déboire pour lui, et le prince flottant entre la religion catholique et la religion calviniste, attiré par Coligny et Dandelot, se ferait peut-être protestant.

Souvent un homme, pour un parti, vaut mieux qu'une victoire.

Or, c'était non seulement un homme, mais encore un victorieux, que ce beau, jeune et brave prince.

On l'attendait donc à l'hôtel Coligny avec une impatience dont il ne se doutait pas lui-même.

Il arriva, comme nous l'avons dit, avant l'heure indiquée, et, sur l'invitation des deux frères de faire une confession générale, il commença un récit dans lequel, disons-le à l'honneur de sa véracité, il ne cacha à ses auditeurs rien de ce qui lui était arrivé.

Il raconta tout ce qu'il avait vu et entendu, sans omettre un seul détail, disant même dans quelle position il avait vu et entendu ce qu'il racontait.

Le prince, en homme d'esprit, avait commencé par se moquer de lui-même, afin de prendre les devants sur les autres, et que ceux-ci, voyant que la chose était faite, n'eussent pas l'idée de se moquer.

— Et, maintenant, demanda l'amiral lorsque le prince eut fini sa narration, que comptez-vous faire ?

— Pardieu ! dit Condé, une chose bien simple et pour laquelle je compte plus que jamais sur vous, mon cher Dandelot : renouveler mon expédition.

Les deux frères se regardèrent.

Le prince abondait dans leurs pensées ; cependant Coligny crut de son honneur de faire quelques objections.

Mais, au premier mot qu'il hasarda pour dissuader le prince, celui-ci lui mit la main sur le bras en disant :

— Mon cher amiral, si vous n'êtes pas de mon avis sur ce point, parlons d'autre chose, attendu que mon parti est pris et qu'il m'en coûterait trop de lutter de raisonnement et de volonté avec l'homme que j'aime le mieux et que je respecte le plus au monde, c'est-à-dire avec vous.

L'amiral s'inclina en homme qui prend son parti d'une résolution qu'il se sent impuissant à combattre ; mais, au fond du cœur, enchanté de la persistance de son cousin.

Il fut donc convenu que, ce soir-là, comme la veille, Dandelot faciliterait au prince les moyens de pénétrer dans la chambre des Métamorphoses.

Rendez-vous lui fut pris à minuit moins un quart dans le même corridor que la veille.

Le mot d'ordre fut confié au prince, afin qu'il pût entrer sans difficulté. Puis il réclama son billet.

Alors, l'amiral avoua au prince que, n'ayant pu, ni lui ni son frère reconnaître l'écriture, il avait envoyé le billet à madame l'amirale chez laquelle on n'osait pénétrer à cette heure, attendu qu'elle faisait ses dévotions.

Dandelot se chargea de le demander à sa belle-sœur le soir même, au cercle de la reine Catherine, et l'amiral lui prit l'engagement de faire souvenir à sa femme qu'elle devait emporter le billet au Louvre.

Ces divers points arrêtés, Dandelot et le prince prirent congé de l'amiral, Dandelot pour retourner à son poste, le prince pour rentrer chez lui.

Le reste de la journée s'écoula aussi lentement et aussi fiévreusement pour celui-ci que s'était écoulée la journée précédente.

Enfin, les heures passèrent les unes après les autres, et la demie avant minuit arriva à son tour.

On sait, par ce qui était arrivé à Robert Stuart trois heures avant l'entrée du prince au palais, quelles étaient les préoccupations de la soirée.

On ne parlait au Louvre que de l'exécution du conseiller Dubourg, fixée par le roi lui-même au surlendemain.

Le prince trouva Dandelot profondément affligé ; mais, comme cette exécution établissait en somme et d'une façon incontestable, le crédit dont M. de Guise, le persécuteur avoué du conseiller Dubourg, jouissait près du roi, Dandelot n'en eut qu'un plus ardent désir de voir s'accomplir la mystification dont était menacé M. de Joinville et de jeter au moins le rire du ridicule au milieu du sanglant triomphe de ses ennemis.

Comme la veille, le corridor était plongé dans l'obscurité ; comme la veille la chambre des Métamorphoses n'était [illegible] que par la lampe d'argent ; comme la veille, la [illegible] lette était préparée ; comme la veille, les candélabres [illegible] tendaient qu'un ordre pour illuminer de nouveau les [illegible] mantes beautés qu'ils avaient éclairées la veille.

Seulement, cette fois, le balustre de l'alcôve [illegible].

C'était une indication de plus, confirmant que le rendez-vous n'avait point été contremandé.

Et, comme il [illegible] entendre des pas dans le corridor, le prince se [illegible] rapidement sous le lit, [illegible] prendre la peine de faire, ce soir-là, les mêmes [illegible] que la veille, ce qui prouve qu'on s'habitue [illegible] sous les lits.

Le prince ne s'était point trompé [illegible] bien des pas qu'il avait entendus dans le [illegible] pas cherchant [illegible] la chambre des Métamorphoses [illegible] devant l'entrée [illegible] le léger cri de la porte qui [illegible].

— Bon ! dit il [illegible] plus pressés aujourd'hui [illegible] qu'hier ; c'est tout simple [illegible] vingt-quatre heures [illegible]

Les pas s'approchaient [illegible] comme ceux d'un [illegible] qui entre [illegible].

Le prince [illegible] la tête et vit les [illegible] cuissard de la garde écossaise.

— Oh ! oh ! [illegible] le prince, que veut dire ceci ?

Et il allongea un peu plus la tête de [illegible] les jambes il vit le corps.

Il ne s'était pas trompé, car c'était [illegible] de la garde écossaise qui venait d'entrer.

Seulement, le nouveau venu semblait tout aussi dépaysé qu'il l'avait été lui-même la veille, comme avait fait le prince il souleva les rideaux et les tapis des tables, mais rien de tout cela ne lui présentant, selon toute probabilité, un assez sûr asile, il s'approcha du lit, et jugeant, comme le prince que la cachette était bonne, il s'y glissa du côté opposé à celui où M. de Condé venait de s'y glisser lui-même.

Seulement, avant que l'Ecossais eût eu le temps de s'accommoder sous le lit, il sentait la pointe d'un poignard s'appuyer sur son cœur, tandis qu'une voix lui disait à l'oreille

— Je ne sais qui vous êtes ni quel dessein vous amène ici, mais pas un mot, pas un mouvement ou vous êtes mort !

— Je ne sais ni qui vous êtes ni quel dessein vous amène ici, répondit de la même voix le nouveau venu, mais je n'accepte de conditions de personne : enfoncez donc votre poignard, si cela vous convient ; il est à la bonne place, je ne crains pas de mourir.

— Ah ! ah ! dit le prince, vous m'avez l'air d'un brave, et les braves sont toujours bienvenus avec moi. Je suis le prince de Condé, monsieur, et je remets mon poignard au fourreau. J'espère que vous allez avoir même confiance pour moi et me dire qui vous êtes ?

— Je suis Ecossais, monseigneur, et m'appelle Robert Stuart.

— Ce nom m'est inconnu, monsieur.

L'Ecossais se tut.

— Vous plairait-il, continua le prince, de me dire dans quel dessein vous venez dans cette chambre, et à quelle intention vous vous êtes caché sous ce lit ?

— Vous m'avez donné l'exemple de la confiance, monseigneur, il serait digne de vous de continuer et de me dire dans quelle intention vous y êtes vous-même ?

— Ma foi, monsieur, c'est chose facile, dit le prince en se plaçant plus commodément qu'il n'était d'abord, je suis amoureux de mademoiselle de Saint-André.

— La fille du maréchal ? dit l'Ecossais.

— Justement, monsieur elle-même. Or, ayant, par voie indirecte, reçu l'avis qu'elle avait rendez-vous ici ce soir avec son amant, j'ai eu la coupable curiosité de vouloir connaître l'heureux mortel qui jouissait des bonnes grâces de l'honnête demoiselle, et je me suis fourré sous ce lit, où je me trouve assez mal à mon aise, je vous l'avoue. A votre tour, monsieur.

— Monseigneur, il ne sera pas dit qu'un inconnu aura moins de confiance dans un prince que ce prince n'en a eu dans un inconnu : c'est moi qui, avant-hier et hier, ai écrit au roi.

— Ah ! morbleu ! et qui avez mis vos lettres à la poste à travers les carreaux du maréchal de Saint-André ?

— C'est moi-même.

— Pardon ! dit le prince, mais alors...

— Quoi, monseigneur ?

— Si je me rappelle bien, dans cette lettre, dans la première du moins, vous menaciez le roi ?

— Oui, monseigneur, s'il ne rendait point la liberté au conseiller Anne Dubourg.

— Et, pour rendre votre menace plus sérieuse, vous disiez que c'était vous qui aviez tué le président Minard ? fit le prince assez émoustillé de se trouver côte à côte avec un homme qui avait écrit une pareille lettre.

— C'est moi, en effet, monseigneur, qui ai tué le président Minard, répondit l'Ecossais, sans qu'on pût remarquer la moindre altération dans sa voix.

— Peut-être oseriez-vous faire violence au roi ?

— J'étais ici à cette intention.

— A cette intention ! s'écria le prince oubliant où il était le danger qu'il y avait pour lui à être entendu.

— Oui, monseigneur, mais je ferai remarquer à Votre Altesse qu'elle parle un peu haut et que notre position réciproque nous impose l'obligation de parler bas.

— Vous avez raison, dit le prince. Oui, morbleu ! monsieur parlons bas, car nous parlons de choses qui sonnent mal dans un palais comme le Louvre.

Et baissant, en effet, la voix :

— Peste ! il est bien heureux pour Sa Majesté que je me sois trouvé là à point nommé, tout en venant pour autre chose.

— Alors vous comptez vous opposer à mon projet ?

— Je le crois bien ! Comme vous y allez ! vous en prendre à un roi pour empêcher un conseiller d'être brûlé !

— Ce conseiller, monseigneur, c'est le plus honnête homme de la terre.

— N'importe !

— Ce conseiller, monseigneur, c'est mon père !

— Ah ! c'est autre chose. Eh bien, alors, c'est bien heureux non plus pour le roi, mais pour vous, que je vous aie rencontré.

— Pourquoi cela ?

— Vous allez le voir. Pardon, mais n'ai-je pas entendu ?

Non, je me trompais... Vous me demandiez pourquoi il était bien heureux que je vous eusse rencontré ?

— Oui.

— Je vais vous le dire : avant tout, vous allez me jurer sur votre honneur de ne faire aucune tentative sur le roi.

— Jamais !

— Mais, si je vous engage ma foi de prince d'obtenir la grâce du conseiller, moi ?

— Si vous engagez votre foi, monseigneur ?

— Oui.

— Alors, je dirai comme vous, c'est autre chose.

— Eh bien, foi de gentilhomme ! je ferai mon possible pour sauver M. Dubourg.

— Eh bien, foi de Robert Stuart ! monseigneur, si le roi vous accorde cette grâce, le roi me sera sacré.

— Deux hommes d'honneur n'ont besoin que d'échanger une parole ; notre parole est échangée, monsieur ; parlons d'autre chose.

— Je crois, monseigneur, qu'il vaudrait mieux que nous ne parlassions pas du tout.

— Avez-vous entendu du bruit ?

— Non ; mais, d'un moment à l'autre...

— Bah ! ils vous laisseront bien le temps de me dire comment vous êtes ici.

— C'est bien simple, monseigneur : j'ai pénétré dans le Louvre à l'aide de ce déguisement.

— Vous n'êtes donc pas archer ?

— Non, j'ai pris le costume d'un de mes amis.

— Vous lui avez fait là un joli tour, à votre ami.

— J'eusse déclaré que ce costume lui était soustrait.

— Et si vous aviez été tué sans avoir eu le temps de faire cette déclaration ?

— On eût trouvé dans ma poche un papier qui l'innocentait.

— Allons, je vois que vous êtes un homme d'ordre ; mais tout cela ne me dit pas comment vous avez pénétré jusqu'ici, ni comment vous êtes venu vous fourrer sous le lit de cette chambre, dans laquelle Sa Majesté ne met peut-être pas les pieds quatre fois par an.

— Parce que Sa Majesté y vient cette nuit, monseigneur.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, monseigneur.

— Et comment en êtes-vous sûr ? Voyons ! dites.

— Il n'y a qu'un instant, j'étais dans un corridor.

— Lequel ?

— Je ne le connais pas, je viens pour la première fois au Louvre.

— Eh bien, mais vous ne vous en tirez pas mal pour la première ! Donc, vous étiez dans un corridor ?

— Caché derrière la portière d'une chambre sans lumière, quand j'entendis chuchoter à deux pas de moi. Je prêtai l'oreille et j'entendis ces mots prononcés par deux femmes :

« — C'est toujours pour ce soir, n'est-ce pas ?

« — Oui.

« — Dans la salle des Métamorphoses ?

« — Oui.

« — A une heure précise le roi y sera. Je vais mettre la clef.

— Vous avez entendu cela ? s'écria le prince oubliant encore dans quel lieu il se trouvait, et donnant à sa voix un formidable éclat.

— Oui, monseigneur, répondit l'Ecossais ; autrement, que viendrais-je faire dans cette chambre ?

— C'est juste, dit le prince.

Et, à part lui :

— Oh ! murmura-t-il sourdement, c'était le roi !

— Vous dites, monseigneur ? reprit l'archer croyant que ces paroles s'adressaient à lui.

— Je vous demande, monsieur, comment vous avez fait pour trouver cette chambre, puisque vous avouez vous-même ne pas connaître le Louvre.

— Oh ! bien simplement, monseigneur. J'ai entr'ouvert la portière et suivi des yeux la personne qui venait mettre la clef. La clef mise, elle a continué son chemin et a disparu à l'extrémité du corridor. Alors, j'allais me hasarder à mon tour, quand j'ai entendu des pas qui s'approchaient : je me suis recaché derrière ma tapisserie, un homme a passé devant moi dans l'obscurité ; l'homme passé, je l'ai suivi des yeux à son tour et l'ai vu s'arrêter à la porte de cette chambre, la pousser, entrer. Alors, je me suis dit : « Cet homme, c'est le roi ! » Je n'ai pris que le temps de recommander mon âme à Dieu. J'ai fait le chemin que venaient de m'indiquer, chacun son tour, la femme et l'homme. J'ai trouvé non seulement la clef à la porte, mais encore la porte entr'ouverte : je l'ai poussée, je suis entré ; ne voyant personne, j'ai cru que je m'étais trompé, que l'homme que j'avais vu familier du Louvre était entré dans quelque pièce voisine. J'ai cherché un endroit pour me cacher. J'ai vu un lit. Vous savez le reste, monseigneur.

— Oui, morbleu ! je le sais ; mais...

— Silence, monseigneur !
— Quoi ?
— Pour cette fois, on vient
— J'ai votre parole, monsieur
— Et moi la vôtre, monseigneur.
Les mains des deux hommes se touchèrent.
Un pas léger, un pas de femme, se posa timidement sur le tapis.
— Mademoiselle de Saint André, dit tout bas le prince, là, à ma gauche
En ce moment, une porte s'ouvrit à l'autre bout de l'appartement, un jeune homme, un enfant presque, entra.
— Le roi ! dit tout bas l Écossais, là, à ma droite
— Morbleu ! murmura le prince, en voilà un, je l'avoue, dont j'étais loin de me douter !

XII

LES POÈTES DE LA REINE MÈRE

L'appartement que Catherine de Médicis occupait au Louvre, tendu d'étoffes brunes, entouré de boiseries de chêne de couleur sombre ; la longue robe de deuil que, comme veuve de quelques mois, elle portait en ce moment et qu'elle porta, d'ailleurs, tout le reste de sa vie, faisaient, à première vue, une funèbre impression ; mais il suffisait de lever la tête au-dessus du dais sous lequel elle était assise, pour s'assurer qu'on n'était point dans une nécropole.

En effet, au-dessus de ce dais rayonnait un arc-en-ciel entouré d'une devise grecque, que le roi avait donnée à sa bru, et qui pouvait, comme nous croyons déjà l'avoir dit ailleurs, se traduire par ces mots : « J'apporte la lumière et la sérénité. »

En outre, si cet arc-en-ciel, comme un pont jeté entre le passé et l'avenir, entre un deuil et une fête, n'eût pas suffi à rasséréner l'étranger introduit tout à coup dans cet appartement, il n'eût eu qu'à baisser les yeux du dessus au dessous du dais, et qu'à regarder, entourée de sept jeunes femmes que l'on appelait la pléiade royale, la vraiment belle créature qui était assise dans ce fauteuil et qui avait nom Catherine de Médicis.

Née en 1519, la fille de Laurent entrait déjà dans sa quarantième année, et, si la couleur de ses vêtements rappelait la mort dans sa toute froide rigidité, ses yeux vifs, perçants, rayonnant d'un éclat surnaturel, révélaient la vie dans toute sa force et dans toute sa beauté. En outre, la blancheur d'ivoire de son front, l'éclat de son teint, la pureté, la noblesse, la sévérité des lignes de son visage, la fierté de son regard, l'immobilité de sa physionomie, sans cesse en opposition avec la mobilité de ses yeux, tout faisait de cette tête un masque d'impératrice romaine, et, vue de profil, l'œil fixe, les lèvres immobiles, on l'eût prise pour un camée antique.

Cependant son front, sombre d'habitude, venait de s'éclaircir ; ses lèvres, immobiles d'ordinaire, venaient de s'entr'ouvrir et de s'agiter, et, quand madame l'amirale entra, elle eut peine à retenir un cri de surprise en voyant le sourire de cette femme qui souriait si peu.

Mais elle devina bientôt sous quel souffle il venait d'éclore.

Près de la reine était monseigneur le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims et de Narbonne, évêque de Metz, de Toul et de Verdun, de Thérouanne, de Luçon, de Valence, abbé de Saint-Denis de Fécamp, de Cluny, de Marmoutiers, etc

Le cardinal de Lorraine, dont nous avons eu déjà à nous occuper presque autant de fois que nous nous sommes occupé de la reine Catherine, vu la place importante qu'il tient dans l'histoire de la fin du XVIe siècle ; ce cardinal de Lorraine, second fils du premier duc de Guise, frère du Balafré ; ce cardinal de Lorraine, l'homme sur lequel toutes les grâces ecclésiastiques, connues et inconnues en France, se répandirent à la fois ; l'homme, enfin, qui, envoyé à Rome en 1548, avait produit une telle sensation dans la ville pontificale par sa jeunesse, sa beauté, sa grâce, sa taille majestueuse, son train magnifique, ses manières affables, son esprit, son amour de la science, que tous ces dons reçus de la nature, perfectionnés et encadrés par l'éducation, avaient justifié le don de la pourpre romaine dont le pape Paul III l'avait honoré depuis un an

Né en 1525, il avait, à l'époque où nous sommes arrivés, trente-quatre ans C'était un cavalier prodigue et magnifique, superbe et libéral, répétant avec sa commère Catherine, quand on leur reprochait l'épuisement des finances :

— Il faut louer Dieu de tout ; mais il faut vivre

Sa commère Catherine, puisque nous lui avons donné ce nom familier, était bien, en effet, sa commère dans toute l'acception du mot ; à cette époque, elle n'eût pas fait un pas sans consulter M. le cardinal de Lorraine. Cette intimité s'explique par la domination que le cardinal exerçait sur l'esprit de la reine mère, et fait comprendre la puissance illimitée, le pouvoir absolu de la maison de Lorraine sur la cour de France.

En voyant donc le cardinal de Lorraine appuyé au fauteuil de Catherine, madame l'amirale s'expliqua le sourire de la reine mère ; sans doute, le cardinal venait de faire quelque récit avec cet esprit railleur qu'il possédait au plus haut degré.

Les autres personnages qui entouraient la reine mère étaient : François de Guise et le prince de Joinville, son fils, fiancé de mademoiselle de Saint-André ; le maréchal de Saint-André lui-même ; le prince de Montpensier ; sa femme, Jacqueline de Hongrie, si célèbre par le crédit qu'elle avait près de Catherine de Médicis ; le prince de La Roche-sur-Yon

Derrière eux le seigneur de Bourdeilles (Brantôme) ; Ronsard, Baïf, « aussi bonhomme que mauvais poète, » dit le cardinal Duperron ; Daurat, « bel esprit, laid poète et Pindare de la France, » disent ses contemporains.

Puis Remi Belleau peu connu par sa mauvaise traduction d'*Anacréon* et son poème sur la diversité des pierres précieuses, mais célèbre par sa fraîche chanson sur le mois d'avril ; Pontus de Thiard, mathématicien, philosophe, théologien et poète, « celui-là qui introduisit, dit Ronsard, les sonnets en France ; » Jodelle, auteur de *Cléopâtre*, la première tragédie française, Dieu lui pardonne au ciel comme nous lui pardonnons sur la terre ! auteur de *Didon*, la seconde tragédie ; d'*Eugène*, comédie, et d'une foule de sonnets, chansons, odes et élégies en vogue à cette époque, inconnus à la nôtre ; enfin, la pléiade tout entière, moins Clément Marot, mort en 1544, et Joachim de Bellay, surnommé, par Marguerite de Navarre, l'Ovide français.

Ce qui réunissait ce soir-là chez la reine mère tous ces poètes qui, d'ordinaire, faisaient peu d'efforts pour se trouver en présence les uns des autres, c'était l'accident arrivé la veille à la jeune reine Marie Stuart.

C'était au moins le prétexte que chacun avait pris ; car, à vrai dire, la beauté, la jeunesse, la grâce, l'esprit de la jeune femme, pâlissaient pour eux devant la majesté et la toute-puissance de la reine mère. Aussi, après quelques banales condoléances sur un événement qui devait, cependant, avoir de si terribles conséquences dans l'avenir, la perte d'un héritier de la couronne, avait-on oublié la cause de la visite pour ne plus se souvenir que des grâces, faveurs ou bénéfices qu'on avait à demander pour les siens ou pour soi-même.

On avait même parlé des deux lettres menaçantes envoyées coup sur coup au roi de France par les fenêtres du maréchal de Saint-André ; mais la conversation, n'ayant point paru d'un intérêt suffisant, était tombée d'elle-même.

A l'arrivée de l'amirale, tous ces visages souriants se refrognèrent, et la causerie, d'enjouée qu'elle était, devint froide et sérieuse.

On eût dit l'arrivée d'un ennemi dans un camp d'alliés

En effet, par sa rigidité religieuse, madame l'amirale de Coligny faisait ombrage aux sept étoiles qui entouraient Catherine. Comme les sept filles de l'Atlas, ces brillantes constellations se sentaient mal à l'aise devant cette inébranlable vertu qu'on avait tant de fois cherché à entamer et qu'on était réduit à calomnier par l'impossibilité d'en médire.

L'amirale, au milieu de ce silence si significatif et que cependant elle fit semblant de ne pas remarquer, alla baiser la main de la reine Catherine et revint s'asseoir, sur un tabouret, à la droite de M le prince de Joinville, à la gauche de M. le prince de La Roche-sur-Yon

— Eh bien, messieurs du Parnasse, dit Catherine après que l'amirale fut assise, aucun de vous ne saurait-il donc nous réciter quelque chanson nouvelle, quelque nouveau triolet ou quelque bonne épigramme ? Voyons, maestro Ronsard, *monsou* Jodelle, *monsou* Remi Belleau, c'est à vous de défrayer la conversation. Il n'y a mérite d'avoir chez soi des oiseaux, si ces oiseaux ne chantent pas ! M. Pierre de Bourdeilles vient de nous régaler par un beau conte ; égayez-nous, vous, par quelque belle poésie

La reine disait ces paroles avec cette prononciation demi-française, demi-italienne qui donnait un charme si piquant à sa conversation, quand elle était enjouée, et qui savait cependant comme la langue du Dante, prendre un si terrible accent quand s'assombrissait cette même conversation.

Et comme le regard de Catherine était resté fixé sur Ronsard, ce fut lui qui s'avança, et, répondant à l'appel :

— Gracieuse reine, dit-il, tout ce que j'ai fait est venu à la connaissance de Votre Majesté, et quant à ce qu'elle ne connaît pas, je n'oserais trop le lui faire connaître

— Et [illegible] cela, maestro? demanda Catherine.

— [illegible] que ce sont des vers [illegible] pour [illegible] Votre Majesté est un peu [illegible] chanter devant elle les [illegible] des [illegible] de Gnide et de Cythère.

— [illegible] Catherine [illegible] de Pétrarque et [illegible] Boccace? [illegible]

La reine est reine [illegible] ses ordres [illegible] l'amirale en [illegible]

Vous voyez, maestro [illegible] vous avez toute [illegible] Allez! nous [illegible]

Ronsard fit un pas [illegible] la main dans sa belle barbe [illegible] au ciel ses yeux pleins de [illegible] pour demander la mémoire [illegible] d'une voix charmante, il dit [illegible] plus d'un de nos poètes [illegible]

Après [illegible] à la demande de la reine Catherine [illegible] sur les regrets d'un tourtereau [illegible] une méchanceté à l'adresse de l'amirale [illegible] par les mauvaises langues de [illegible] inclination pour le maréchal de Strozzi [illegible] coup de mousquet, l'année précédente, au siège [illegible]

[illegible] des mains [illegible] la grande confusion de madame l'amirale qui, quelque puissance qu'elle eût sur elle-même, ne put empêcher le sang de lui monter au visage.

[illegible] un peu rétabli, Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme, fut invité à réciter quelques-unes de ses anecdotes [illegible] qui se terminèrent par un fou rire général [illegible] à qui se tordrait ou s'accrocherait à ses voisins pour ne pas tomber. Des cris sortaient de toutes les bouches, des larmes [illegible] de tous les yeux, et [illegible] son mouchoir en disant:

— Oh! assez, monsieur de Brantôme, par grâce! assez! assez!

Madame l'amirale avait été prise comme les autres de ce spasme nerveux [illegible] qu'on appelle le rire et, comme les autres, elle avait [illegible] force mouvements convulsifs [illegible] de sa poche.

Or il arriva qu'en [illegible] son mouchoir elle tira en même temps le billet [illegible]

[illegible] qu'elle portait le mouchoir à ses yeux, le billet tomba à terre.

Le prince de Joinville, nous l'avons dit, était près de l'amirale. [illegible] le jeune prince vit tomber le billet [illegible] un véritable billet doux [illegible] de la poche de l'amirale. M. de Joinville [illegible] comme les autres. Il laissa tomber son mouchoir sur le billet et ramassa tout ensemble le billet et le mouchoir.

[illegible] que l'un enveloppait l'autre, il mit le [illegible] sa poche, se réservant de lire le billet en [illegible]

[illegible] le départ de madame l'amirale [illegible] de douleur ou de rire [illegible] de la royale société [illegible] de silence, pendant lesquelles Manon [illegible]

[illegible] de rappelèrent [illegible] de se mettre le billet [illegible]

[illegible] le billet [illegible]

[illegible]

[illegible] toutes ses poches dans [illegible] Le billet [illegible]

[illegible] la main. Cette [illegible] sa poche elle [illegible] sortir le billet [illegible]

[illegible] le billet n'y était [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] madame l'amirale [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] demanda Catherine, que [illegible]

[illegible]

[illegible] M. de Joinville et [illegible] l'amirale.

[illegible] de vous [illegible] à tous.

[illegible] à moitié suffoquée, s'inclina sans répondre et sortit.

Avec elle sortirent Ronsard, Baïf, Daurat, Jodelle, Thiard, et Belleau, qui la reconduisirent, toujours causant dans ses jupes jusqu'à sa chaise; puis ayant vu les porteurs se diriger vers l'hôtel Coligny, les six poètes gagnèrent les quais et se rendirent, causant rhétorique et philosophie, rue des Fossés-Saint-Victor, où était située la maison de Baïf, espèce d'académie antienne où les poètes se réunissaient à certains jours ou plutôt à certaines nuits pour traiter de poésie ou de toute autre matière littéraire et philosophique.

Laissons-les aller, car ils s'écartent du fil qui nous conduit dans le labyrinthe d'intrigues politiques et amoureuses où nous sommes engagés, et rentrons dans l'appartement de Catherine.

XIII

MARS ET VÉNUS

A peine l'amirale était-elle sortie, que chacun, se doutant qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, s'écria:

— Mais, qu'avait donc madame l'amirale?

— Demandez à M. de Joinville, répondit la reine mère.

— Comment! à vous? demanda le cardinal de Lorraine.

— Parlez! prince, parlez! s'écrièrent toutes les femmes.

— Ma foi! mesdames, répondit le prince, je ne sais encore que vous dire. Mais, ajouta-t-il en tirant le billet de sa poche, voici qui va parler pour moi.

— Un billet! s'écria-t-on de tous côtés.

— Un billet! tiède, parfumé, satiné, et tombé de quelle poche?

— Oh! prince...

— Devinez?

— Non, dites tout de suite.

— De la poche de notre sévère ennemie, madame l'amirale!

— Ah! dit Catherine, voilà donc pourquoi vous me faisiez signe de la laisser aller?

— Oui, j'avoue mon indiscrétion; j'avais hâte de savoir ce qu'il y avait dans ce billet.

— Et il y a? demanda Catherine.

— J'ai pensé que ce serait manquer de respect à Votre Majesté que de lire ce précieux billet avant elle.

— Alors, donnez, prince.

Et, avec un respectueux salut, M. de Joinville donna la lettre à la reine mère.

On se pressa autour de Catherine. La curiosité l'emportait sur le respect.

— Mesdames, dit Catherine, il se peut que cette lettre renferme quelque secret de cette famille. Laissez-moi d'abord la lire seule, et je vous promets que, si elle peut être lue tout haut, c'est une joie dont je ne vous priverai point.

On s'écarta de Catherine, par cet isolement, un candélabre fut demasqué et la reine mère put lire le billet.

M. de Joinville suivait avec anxiété les mouvements de la physionomie de Catherine, et, quand celle-ci eut achevé:

— Mesdames, dit-il, la reine va lire.

— En vérité, prince, je crois que vous vous hâtez bien. Je ne sais si je peux vous livrer ainsi les secrets amoureux de ma bonne amie madame l'amirale.

— C'est donc véritablement un billet d'amour? demanda le duc de Guise.

— Par ma foi! dit la reine, vous allez en juger vous-mêmes; car, pour mon compte, je crois avoir mal lu.

— Et c'est pour cela que vous allez relire, n'est-ce pas, madame? dit le prince de Joinville impatient.

— Écoutez! dit Catherine.

Il se fit un merveilleux silence dans lequel on n'entendait pas une seule respiration quoiqu'il y eût là une quinzaine de personnes.

La reine lut:

« Ne manquez pas de vous rendre à une heure après minuit, dans la chambre des Métamorphoses. La chambre où nous nous sommes vus la nuit dernière est trop près de l'appartement des deux reines. Notre confidente, dont vous connaissez la fidélité, aura soin de tenir la porte ouverte. »

Il n'y eut qu'un cri d'étonnement.

C'était un rendez-vous, un rendez-vous bien formel; un rendez-vous donné par l'amirale, puisque ce billet était tombé de la poche de l'amirale.

Ainsi la visite de l'amirale à la reine Catherine n'était qu'un prétexte pour entrer au Louvre, et comme Dandelot était de garde, l'amirale, qui sans doute pouvait compter sur son beau-frère, en sortirait quand elle voudrait.

Seulement, quel pouvait être l'homme ?

On passa en revue tous les amis de l'amirale les uns après les autres ; mais madame de Coligny vivait d'une vie si sévère, que l'on ne sut auquel s'arrêter.

On en vint à soupçonner Dandelot lui-même, tant le soupçon était facile dans cette cour corrompue.

— Mais, dit le duc de Guise, il y a un moyen bien simple de connaître le galant.

— Lequel ? demanda-t-on de tous côtés.

— Le rendez-vous est pour cette nuit ?

— Oui, dit Catherine.

— Dans la chambre des Métamorphoses ?

— Oui.

— Eh bien, c'est de faire pour les amants ce que firent les dieux de l'Olympe pour Mars et Vénus.

— Les visiter pendant leur sommeil ? s'écria M. de Joinville.

Les dames se regardèrent.

Elles mouraient d'envie d'accueillir la proposition par d'unanimes applaudissements ; mais elles n'osaient avouer cette envie. Il était minuit et demi.

C'était une demi-heure à attendre, et, en médisant de son prochain, une demi-heure passe vite.

On médit de l'amirale, on se peignit d'avance sa confusion, et la demi-heure passa.

Mais nulle n'était plus ravie que Catherine à cette excellente idée de prendre sa chère amie l'amirale sur le fait.

Une heure sonna.

Tout le monde battit des mains, tant cette heure était impatiemment attendue.

— Allons, dit le prince de Joinville, en marche !

Mais le maréchal de Saint-André l'arrêta.

— O jeunesse imprudente ! dit-il.

— Avez-vous quelque observation à faire ? demanda M. de La Roche-sur-Yon.

— Oui, dit le maréchal.

— En ce cas, écoutez-la, reprit Catherine, et religieusement, messieurs. Notre ami le maréchal a une grande expérience en toute chose et particulièrement sur ces sortes de matières.

— Eh bien, dit le maréchal, voici ce que je voulais dire pour maîtriser l'impatience de mon gendre, M. de Joinville : c'est qu'il arrive parfois qu'on ne se trouve pas à un rendez-vous à l'heure précise, et que, si nous allions arriver trop tôt, notre dessein courrait risque d'avorter.

On se rendit à ce prudent conseil du maréchal de Saint-André, et chacun convint, avec la reine Catherine, qu'il était passé maître en ces sortes de choses.

Il fut donc convenu qu'on attendrait une demi-heure encore.

La demi-heure s'écoula.

Mais alors l'impatience était devenue telle, que, quelles que fussent les observations qu'eût pu faire le maréchal de Saint-André, elles n'eussent pas été écoutées.

Aussi n'en risqua-t-il aucune, soit qu'il comprît leur parfaite inutilité, soit qu'il pensât que l'heure de tenter l'expédition fût effectivement venue.

Il promit néanmoins à la joyeuse troupe de l'accompagner jusqu'à la porte, et, une fois arrivé là, d'y attendre le résultat.

Il fut convenu que la reine mère se retirerait dans sa chambre à coucher, où le prince de Joinville viendrait lui rendre compte de tout ce qui se serait passé.

Toutes les formalités étant ainsi réglées, chacun prit une bougie à la main.

Le jeune duc de Montpensier et le prince de La Roche-sur-Yon en prirent deux, et le cortège, M. de Guise en tête, se dirigea silencieusement vers la salle des Métamorphoses.

Arrivé à la porte, on s'arrêta, et chacun colla son oreille à la serrure.

Pas le moindre bruit ne se faisait entendre.

On se rappela que de ce côté, on était encore séparé de la salle des Métamorphoses par une antichambre.

Le maréchal de Saint-André poussa doucement la porte de cette antichambre, mais la porte résista.

— Diable ! fit-il, nous n'avions pas pensé à cela. La porte est fermée en dedans.

— Enfonçons-la ! dirent les jeunes princes.

— Doucement, messieurs ! dit M. de Guise, nous sommes au Louvre.

— Soit ! répondit le prince de La Roche-sur-Yon, mais nous sommes du Louvre.

— Messieurs, messieurs ! insista le duc, nous venons constater un scandale ; ne le justifions point par un autre.

— C'est vrai ! dit Brantôme, et le conseil est bon. J'ai connu une belle et honnête dame...

— M. de Brantôme, dit en riant le prince de Joinville, nous faisons dans ce moment-ci de l'histoire et non des racontons pas. Trouvez-nous un moyen d'entrer, et ce sera un chapitre de plus à ajouter à vos *Dames galantes*.

— Eh bien, dit M. de Brantôme, faites comme on fait chez le roi : grattez doucement à la porte, et peut-être que l'on vous ouvrira.

— M. de Brantôme a raison, dit le prince de Joinville. Grattez, beau-père, grattez !

Le maréchal de Saint-André gratta.

Un valet qui veillait ou plutôt qui dormait dans l'antichambre, et qui n'avait rien entendu de tout le dialogue que nous venons de rapporter, ce dialogue ayant eu lieu à voix basse, se réveilla, et, croyant que c'était la Lanoue qui venait reprendre mademoiselle de Saint-André, comme c'était son habitude, entr'ouvrit la porte et demanda en se frottant les yeux :

— Qu'y a-t-il ?

Le maréchal de Saint-André s'effaça d'un côté de la porte, et le valet de chambre se trouva en face M. de Guise.

Le valet, en voyant toutes ces bougies, tous ces seigneurs, toutes ces dames, tous ces yeux qui riaient, toutes ces bouches qui raillaient, commença de croire à une surprise et essaya de refermer la porte.

Mais le duc de Guise avait déjà mis un pied dans l'antichambre en véritable preneur de villes qu'il était, et la porte, en se refermant, alla battre contre le cuir de sa botte.

Le valet continuait de pousser de toutes ses forces.

— Holà ! drôle ! dit le duc, ouvre-nous cette porte !

— Mais, monseigneur, dit le pauvre diable tout tremblant en reconnaissant le duc, j'ai des ordres formels...

— Je connais tes ordres, mais je connais aussi le secret de la chose qui se passe là dedans, et c'est pour le service du roi, et avec son assentiment, que nous voulons entrer ici, ces messieurs et moi.

Il eût pu ajouter *ces dames*, car cinq ou six femmes curieuses et riant sous cape suivaient la bande.

Le valet de chambre, qui, ainsi que tout le monde, savait l'empire que M. de Guise exerçait à la cour, s'imagina, en effet, qu'il s'agissait de chose convenue entre le duc et le roi. Il ouvrit d'abord la porte de l'antichambre, puis celle de la salle des Métamorphoses, se levant sur la pointe des pieds pour attraper quelque chose de la scène qui allait se passer.

Ce ne fut point une entrée, ce fut une irruption. Le flot se précipita dans la chambre comme une marée qui monte, et . . . .

XIV

OU M. DE JOINVILLE EST FORCÉ DE NARRER SA MÉSAVENTURE

— Je crois, monseigneur, dit Robert Stuart en sortant le premier de sa retraite, que vous n'avez pas grandes raisons de vous louer de Sa Majesté, et que, si Sa Majesté ne vous accordait pas maintenant la grâce d'Anne Dubourg, vous n'auriez plus contre mon projet d'arguments aussi serrés.

— Vous vous trompez, monsieur, dit le prince de Condé en sortant du côté opposé et en se remettant sur ses jambes ; m'eût-il insulté plus gravement encore, le roi est toujours le roi, et je ne saurais venger sur le chef de l'État une injure personnelle.

— Ce qui vient de se passer alors ne modifie aucunement l'engagement que vous avez pris vis-à-vis de moi, monseigneur ?

— Je vous ai promis, monsieur, de demander la grâce du conseiller Anne Dubourg au lever du roi. Aujourd'hui, à huit heures du matin, je serai au Louvre et je demanderai cette grâce.

— Franchement, monseigneur, dit Robert Stuart, croyez-vous qu'elle vous soit accordée ?

— Monsieur, répondit avec [illegible] suprême le prince de Condé, soyez certain que je ne me donnerais pas la peine de demander cette grâce, si je n'étais à peu près sûr de l'obtenir.

— Soit ! murmura Robert Stuart avec un geste qui indiquait qu'il n'avait pas la même confiance ; dans quelques heures il fera jour ; nous verrons bien.

— Maintenant, monsieur, dit le prince en regardant tout autour de lui, il s'agit de nous esquiver promptement et intelligemment. Grâce à vos deux épîtres et à la façon tant soit peu insolite dont vous les avez fait parvenir, les portes du Louvre sont gardées comme si elles étaient assiégées, et je crois qu'il vous serait difficile, surtout avec l'uniforme que vous portez, de sortir d'ici avant demain à huit heures. Je vous prie donc de remarquer qu'en vous emmenant avec

moi je viens vous tirer, vous et votre ami le prêteur d'uniforme, d'un assez mauvais pas.

— Monseigneur, je n'oublie jamais ni le bien ni le mal.

— Croyez que ce n'est aucunement pour commander votre reconnaissance, mais pour vous prouver la loyauté de mes intentions, et, par cela, vous donner l'exemple ; car vous remarquerez qu'il me suffirait purement et simplement de vous abandonner ici pour être dégagé de mon serment, sans toutefois y avoir forfait.

— Je connais la loyauté de M. le prince de Condé, répondit le jeune homme avec une certaine émotion, et je crois qu'il n'aura point à se plaindre de la mienne. A dater de ce jour, je vous suis dévoué corps et âme. Obtenez la grâce de mon père, et vous n'aurez pas de serviteur plus disposé que moi à mourir pour vous.

— Je vous crois, monsieur, répondit le prince de Condé, et, bien que la cause de cette rencontre et la façon dont nous nous sommes rencontrés soient des plus singulières, je ne vous cacherai pas qu'en vertu du motif qui vous le faisait accomplir, j'ai pour votre acte lui-même, si répréhensible qu'il soit aux yeux de tout honnête homme, une certaine indulgence qui va presque jusqu'à la sympathie. Seulement, j'ai besoin que vous me disiez une chose, c'est comment il se fait que vous portiez un nom écossais et que le conseiller Anne Dubourg soit votre père.

— Cela est simple, monseigneur, comme toutes les histoires d'amour. Il y a vingt-deux ans de cela, le conseiller Anne Dubourg en avait alors vingt-huit ; il fit un voyage en Ecosse pour voir son ami John Knox. Il y connut une jeune fille du Lothian ; ce fut ma mère. A son retour à Paris, seulement, il sut que cette jeune fille était enceinte. Il n'avait jamais douté de sa vertu, de sorte qu'il tint pour son fils et recommanda à John Knox l'enfant qu'elle mit au monde.

— C'est bien, monsieur, dit le prince de Condé, je sais ce que je voulais savoir. Maintenant, occupons-nous de notre sortie.

Le prince s'avança le premier et entr'ouvrit la porte de la salle des Métamorphoses. Le corridor était redevenu obscur et solitaire ; ils s'y engagèrent donc avec une certaine sécurité. Arrivé à la porte du Louvre, le prince jeta son manteau sur les épaules de l'Ecossais et fit demander Dandelot.

Dandelot arriva.

En deux mots, le prince le mit au courant de ce qui s'était passé, mais seulement entre le roi, mademoiselle de Saint-André et les malencontreux visiteurs qui étaient venus les tirer de leur sommeil. De Robert Stuart, il ne fut dit autre chose que ces quatre mots :

— *Monsieur est avec moi !*

Dandelot comprit la nécessité qu'il y avait pour Condé de s'éloigner au plus vite du Louvre. Il fit ouvrir une porte particulière, et le prince et son compagnon se trouvèrent dehors.

L'un et l'autre gagnèrent hâtivement la rivière sans échanger un seul mot, ce qui prouvait qu'ils appréciaient tous deux à sa mesure le danger auquel ils venaient d'échapper.

Arrivé sur la berge, le prince de Condé demanda à l'Ecossais où il allait.

— A droite, monseigneur, répondit celui-ci.

— Et moi à gauche, dit le prince. Maintenant, trouvez-vous ce soir à dix heures, devant Saint-Germain-l'Auxerrois. J'aurai, je l'espère, de bonnes nouvelles à vous raconter.

— Merci, monseigneur ! dit le jeune homme en s'inclinant respectueusement ; et permettez-moi de vous le répéter, à partir de cette heure, je vous suis dévoué corps et âme.

Et chacun tira de son côté.

Trois heures sonnaient.

Juste au même instant, le prince de Joinville était introduit dans la chambre à coucher de Catherine de Médicis.

Comment le jeune prince entrait-il, bien malgré lui, à une pareille heure, dans la chambre de la reine mère, et de quel droit le neveu empiétait-il sur les privilèges de l'oncle ?

Nous allons le dire.

Ce n'était pas de sa bonne volonté et d'un cœur joyeux que le pauvre prince venait là.

Voici, en effet, ce qui s'était passé.

On se rappelle que la reine mère était restée chez elle, annonçant qu'elle allait se mettre au lit, où elle attendrait M. le prince de Joinville, premier promoteur de tant de scandale, qui viendrait lui annoncer ce qui s'était passé.

Ce qui s'était passé, nous le savons.

Or, le prince de Joinville, tout penaud de ce qu'il venait de voir, était moins disposé que personne à se faire l'historien d'une catastrophe où son honneur conjugal jouait, avant même qu'il fût marié, un triste rôle.

Sans avoir oublié la promesse faite, le prince de Joinville n'était donc aucunement pressé de l'accomplir.

Mais Catherine ne jouissait pas de la même insouciance à l'endroit du secret inconnu. Elle s'était fait dévêtir par ses femmes, elle s'était mise au lit, avait congédié son monde, moins sa femme de chambre de confiance, et avait attendu.

Deux heures du matin avaient sonné. Il n'y avait pas encore de temps perdu.

Puis deux heures un quart, puis deux heures et demie, puis deux heures trois quarts.

Alors, ne voyant paraître ni l'oncle ni le neveu, elle avait perdu patience, avait sifflé sa femme de chambre (l'invention de la sonnette ne remonte qu'à madame de Maintenon), et avait donné l'ordre qu'on allât chercher le prince de Joinville et qu'on le lui amenât mort ou vif.

On avait trouvé le prince en grande conférence avec le duc François de Guise et le cardinal de Lorraine.

Il va sans dire que le conseil de famille décidait qu'un mariage entre le prince de Joinville et mademoiselle de Saint-André était devenu parfaitement impossible.

En face de l'ordre donné par la reine mère de passer chez elle, il n'y avait pas eu à reculer.

Le prince de Joinville était parti la tête basse, et c'était la tête plus basse encore qu'il arrivait.

Quant au duc de Montpensier et au prince de la Roche-sur-Yon, ils s'étaient esquivés pendant le trajet.

Nous verrons plus tard dans quelle intention.

Chaque minute ajoutait à l'impatience de Catherine. Si l'heure avancée lui commandait le sommeil, l'idée qu'elle allait apprendre quelque bonne aventure à la confusion de sa bonne amie madame l'amirale la tenait éveillée.

— Est-ce lui, enfin ? se dit-elle.

Puis, au moment où parut le jeune homme :

— Venez donc, monsieur de Joinville, lui cria-t-elle d'une voix assez rude ; je vous attends depuis une heure !

Le prince s'approcha du lit en balbutiant une excuse, au milieu de laquelle tout ce que Catherine put comprendre furent ces mots :

— Que Votre Majesté me pardonne...

— Je ne vous pardonnerai, *monsou* de Joinville, dit la reine mère avec son accent florentin, que, si votre récit m'amuse autant que votre absence m'a ennuyée. Prenez un tabouret, et asseyez-vous dans ma ruelle. Je vois à votre air qu'il s'est passé là-bas des choses extraordinaires.

— Oui, murmura le prince, très extraordinaires en effet, et auxquelles nous étions bien loin de nous attendre !

— Tant mieux ! tant mieux ! exclama la reine mère en se frottant les mains, contez-les-moi, ces choses, et sans en omettre une seule. Il y a longtemps que je n'ai pas eu un pareil sujet de gaieté. Ah ! *monsou* de Joinville, on ne rit plus à la cour.

— Cela est vrai, madame, répondit M. de Joinville d'un air funèbre.

— Eh bien, quand l'occasion se présente de se divertir un peu, continua Catherine, il faut courir au-devant d'elle au lieu de la laisser échapper. Commencez donc votre histoire, *monsou* de Joinville ; j'écoute et vous promets de n'en pas perdre un mot.

Et, en effet, Catherine s'accommoda dans son lit en femme qui prend d'avance toutes ses aises pour n'être pas dérangée en rien dans la satisfaction qu'elle va goûter.

Puis elle attendit.

Mais le récit était difficile à entamer pour *monsou* de Joinville, comme disait Catherine ; aussi *monsou* de Joinville restait-il muet.

La reine mère crut d'abord que le jeune homme recueillait ses idées ; mais, voyant que le silence continuait, elle allongea la tête sans déranger le reste du corps et jeta sur lui un indescriptible regard d'interrogation.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien, madame, répondit le prince, je vous avoue que mon embarras est grand.

— Votre embarras ! Pourquoi ?

— Mais pour raconter à Votre Majesté ce que j'ai vu.

— Qu'avez-vous donc vu, *monsou* de Joinville ? Je vous avoue que vous me rendez folle de curiosité. J'ai attendu c'est vrai, continua Catherine en frottant ses belles mains ; mais il paraît que je n'aurai pas perdu pour attendre. Voyons. Ah ! c'était donc bien pour ce soir, car vous vous rappelez, cher *monsou* de Joinville, que le billet que vous m'avez remis portait bien : *Ce soir*, mais ne portait pas de date ?

— C'était bien pour ce soir, oui, madame.

— De sorte qu'ils étaient dans la salle des Métamorphoses ?

— Ils y étaient.

— Tous deux ?

— Tous deux.

— Toujours Mars et Vénus ? Ah çà ! dites-moi, je sais qui était Vénus ; mais Mars ?

— Mars, madame ?

— Oui, Mars ; je ne sais qui était Mars.

— En vérité, madame, je me demande si je dois vous dire...

— Comment, si vous devez me dire ? Je crois bien que vous le devez, et si vous avez des scrupules, je les lève. Voyons le Mars ! Jeune ou vieux ?

— Jeune.

— Bien fait de sa personne ?

— Bien fait, certainement.

— De qualité, sans doute ?

— De première qualité.

— Oh ! oh ! que me dites-vous là, *monsou* de Joinville ? fit la reine mère en se mettant sur son séant.

— La vérité, madame.

— Comment, ce n'est point quelque page aveugle et ignorant ?...

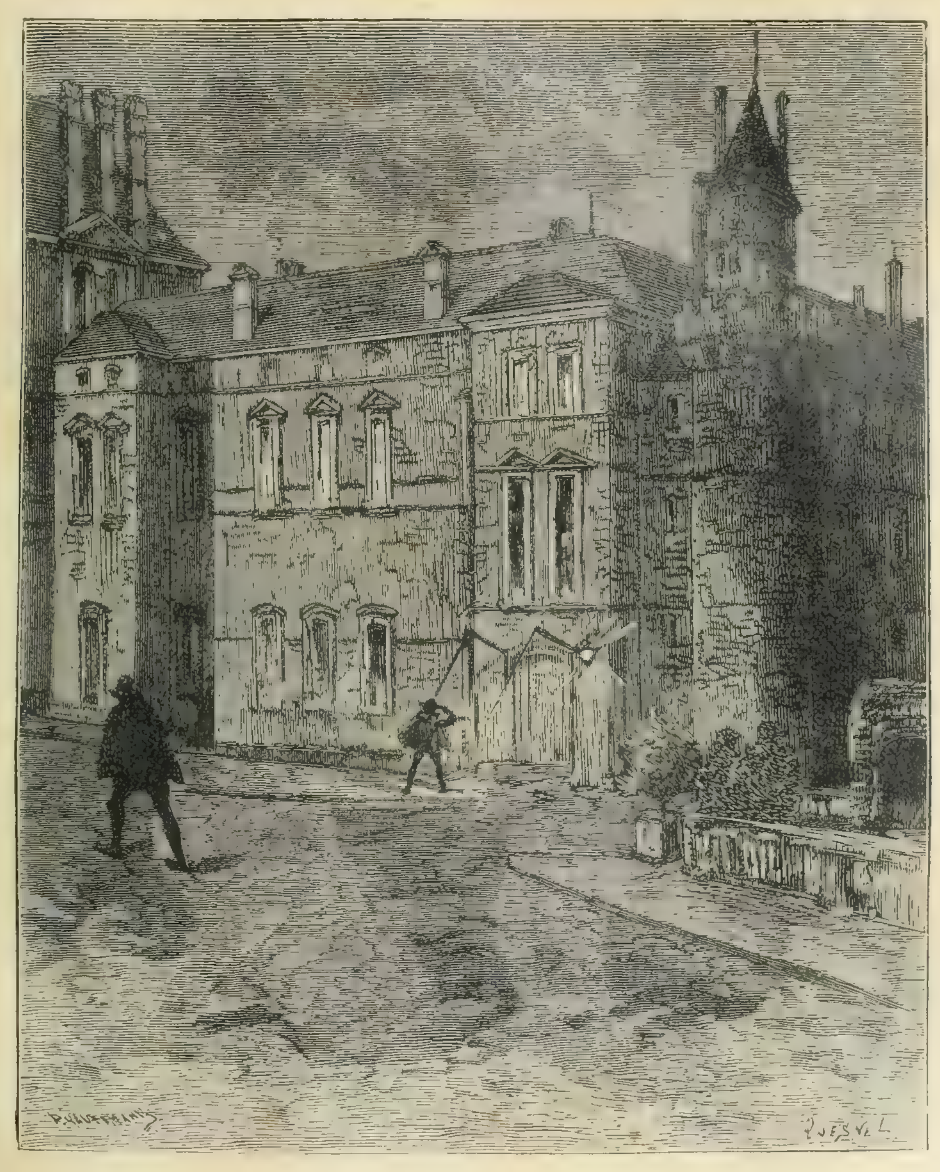
personnage, comme vous l'appelez, n'est autre que Sa Majesté le roi François II.

— Mon fils ? s'écria Catherine en bondissant sur son lit.

— Votre fils, oui, madame.

Un coup d'arquebuse, éclatant inopinément au milieu de la chambre, n'eût pas produit sur le visage de la reine mère une émotion plus violente, une décomposition plus rapide.

Elle passa la main sur ses yeux, comme si l'obscurité de cette chambre, éclairée par une seule lampe, l'empêchait de distinguer les objets ; puis, fixant sur M. de Joinville



Chacun tira de son côté.

— Ce n'est point un page.

— Et ce hardi jeune homme, demanda Catherine ne pouvant résister au désir du sarcasme ce hardi jeune homme occupe un rang à la cour ?

— Oui, Votre Majesté... un très haut même.

— Un très haut ? Mais, pour Dieu, parlez donc, *monsou* de Joinville ! vous vous faites arracher les paroles comme s'il s'agissait d'un secret d'Etat.

— C'est qu'il s'agit d'un secret d'Etat, en effet, madame, dit le prince.

— Oh ! alors, *monsou* de Joinville, ce n'est plus une prière que je vous adresse, c'est un ordre que je vous donne. Dites-moi le nom de ce personnage

— Vous le voulez ?

— Je le veux !

— Eh bien, madame, dit le prince en relevant la tête, ce

son regard pénétrant et s'approchant de lui jusqu'à le toucher, elle lui dit à demi-voix, mais avec un accent qui, de railleur, était devenu terrible :

— Je suis bien éveillée, n'est-ce pas ? *monsou* de Joinville ? J'ai bien entendu ? vous venez bien de me dire que le héros de cette aventure était mon fils ?

— Oui, madame.

— Vous le répétez ?

— Je le répète.

— Vous l'affirmez ?

— Je le jure.

Et le jeune prince étendit la main.

— Bien, *monsou* de Joinville ! continua Catherine d'un air sombre ; je comprends maintenant votre hésitation, et j'aurais même compris votre silence. Oh ! le sang me monte au visage ! Est-ce bien possible ! mon fils, ayant une jeune et

charmante femme et prenant une maîtresse qui a plus du double de son âge, mon fils passant à mes ennemis ; mon fils, par le Christ ! c'est impossible : mon fils, l'amant de madame l'amirale !

— Madame, dit le prince de Joinville, comment le billet était dans la poche de madame l'amirale, c'est ce que j'ignore. Mais ce que je sais malheureusement, c'est que ce n'était pas madame l'amirale qui se trouvait dans la chambre.

— Comment ! s'écria Catherine, que dites-vous donc ? que ce n'est pas madame l'amirale ?

— Non, madame, ce n'est pas elle.

— Mais si ce n'est pas elle, qui était-ce donc ?

— Madame...

— Monsieur de Joinville, le nom de cette personne, son nom, je [illegible].

— Que Votre Majesté daigne m'excuser...

— Vous excuser ! et pourquoi cela ?

— Parce que je suis le seul, en vérité, dont on n'ait pas le droit [illegible] de pareille révélation.

— Parce que c'est vous, *monsou* de Joinville ?

— Pas même à vous, madame. D'ailleurs, votre curiosité est facile à satisfaire, et la première personne de la cour que vous interrogerez à ma place...

— Mais pour interroger cette première personne, il me faudra attendre à demain, *monsou* de Joinville. Je veux savoir le nom de cette personne tout de suite, à l'instant même. Qui vous dit que je n'ai pas à prendre telle mesure qui ne souffre pas de retard ?

Et les yeux de Catherine flamboyèrent en se fixant sur le jeune homme.

— Madame, dit-il, cherchez dans toute la cour la seule personne que je ne puisse pas vous nommer. Nommez-la... Mais moi, oh ! moi, c'est impossible !

Et le jeune prince porta ses deux mains à son visage pour cacher moitié sa rougeur de honte, moitié ses larmes de colère.

Une idée traversa l'esprit de Catherine, rapide au flamboiement d'un éclair.

Elle jeta un cri, et, saisissant et écartant du même coup les mains du jeune homme :

— Mademoiselle de Saint-André ? dit-elle.

Le prince ne répondit pas ; mais, ne pas répondre, c'était avouer.

D'ailleurs, il se laissa tomber sur le tabouret placé près du lit.

Catherine le regarda un instant avec une commisération mêlée de dédain.

Puis, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre la plus caressante possible :

— Pauvre enfant ! dit-elle, je vous plains de tout mon cœur, car il paraît que vous aimiez cette perfide. Approchez-vous, donnez-moi votre main, et épanchez vos chagrins dans le cœur de votre bonne mère Catherine. Je comprends maintenant pourquoi vous vous taisiez, et j'ai des remords d'avoir tant insisté. Pardonnez-moi donc, mon fils ; et, maintenant que [illegible] le mal, cherchons le remède. Il y a d'autres jeunes [illegible] que mademoiselle de Saint-André en notre cour et [illegible] n'est pas d'assez noble et d'assez belle pour vous [illegible] de Paris, nous en demanderons à la cour d'Espagne [illegible] à celle d'Italie. Remettez-vous donc, mon cher [illegible] sérieusement, s'il est possible.

Mais M. de Joinville, au lieu de répondre à ce discours, qui avait [illegible] un but visible et un but caché, celui de le consoler et [illegible] son concours, M. de Joinville tomba à genoux devant le lit de la reine mère, et cacha en sanglotant son visage [illegible] les draps.

— Grâce, Votre Majesté ! [illegible] il en sanglotant, grâce et merci de votre tendre sollicitude ; mais je n'ai, à cette heure, de force que pour [illegible] ma honte et sentir ma [illegible]. Je supplie donc Votre Majesté de permettre que je me retire.

[illegible] sur cet homme courbé dans sa douleur, un regard de profond dédain.

[illegible] sa voix trahit en rien le sentiment qui se peignait dans son regard.

— Allez, mon enfant, dit-elle en tendant au jeune prince sa belle main, [illegible] baisa vivement, et venez causer [illegible] matin. Jusque-là, bonne nuit, et que Dieu vous [illegible] !

M. de Joinville accepta vivement le congé qui lui était donné et [illegible] de la chambre.

Catherine [illegible] des yeux jusqu'à ce qu'il eût [illegible] la tapisserie ; puis son regard se fixa sur cette tapisserie [illegible] le mouvement qu'avait imprimé [illegible] le passage du prince.

[illegible] d'une voix sourde, [illegible] illuminé d'un feu sombre :

— A partir d'aujourd'hui, dit-elle, j'ai une rivale, et, à partir de demain, j'ai perdu tout pouvoir sur l'esprit de mon fils si je n'y mets bon ordre.

Puis, après un instant de silence méditatif, un sourire de triomphe passa sur ses lèvres.

— J'y mettrai bon ordre ! dit-elle.

XV

GORGE CHAUDE

Maintenant, tandis que M. le cardinal de Lorraine se fait mettre au lit par son valet de chambre ; tandis que Robert Stuart rentre chez son ami Patrick ; tandis que M. de Condé rejoint son hôtel, rageant et riant tout à la fois ; tandis que madame l'amirale ne se lasse pas de retourner ses poches et de chercher le malencontreux billet qui a causé tout ce scandale ; tandis que le roi interroge la Lanoue pour tâcher de savoir d'elle comment a pu se répandre le bruit de son rendez-vous ; tandis que M. le maréchal de Saint-André se demande à lui-même s'il doit remercier Dieu ou accuser le hasard de ce qui lui arrive ; tandis que mademoiselle de Saint-André rêve qu'elle a autour du cou et des bras les bijoux de madame d'Étampes et de la duchesse de Valentinois, et sur la tête la couronne de Marie Stuart, voyons ce que font les jeunes princes de Montpensier et de la Roche-sur-Yon, auxquels nous nous sommes promis de revenir.

Les deux beaux et joyeux jeunes gens, témoins d'un spectacle qu'ils trouvaient charmant, avaient été forcés de se contenir devant ces trois graves figures, plus graves encore que d'habitude en ce moment, M. de Guise, M. de Saint-André et le cardinal de Lorraine. Il y a plus : prenant un visage de circonstance, ils avaient très convenablement fait leurs compliments de condoléance à M. le cardinal de Lorraine, à M. le maréchal de Saint-André et à M. de Guise. Puis, profitant du premier angle du corridor qui leur avait permis de se dérober, ils étaient restés silencieux et dans l'ombre jusqu'à ce que chacun se fût éloigné et eût disparu dans la direction qu'il lui convenait de prendre.

Une fois seuls et bien seuls, le rire contenu à grand'peine dans leur poitrine en était sorti avec de tels éclats, que les vitres du Louvre en avaient tremblé comme au passage d'un lourd chariot.

Adossés chacun d'un côté de la muraille, en face l'un de l'autre, les mains sur les côtes, la tête renversée en arrière, ils se tordaient dans de telles convulsions, qu'on les eût pris pour deux épileptiques, ou, comme on disait alors, pour deux possédés.

— Ah ! cher duc ! dit le prince de la Roche-sur-Yon respirant le premier.

— Ah ! cher prince ! répondit celui-ci avec effort.

— Et quand on pense... quand on pense qu'il y a des gens... des gens qui prétendent qu'on ne rit plus... qu'on ne rit plus dans ce pauvre Paris !

— Ce sont des gens... des gens mal... intentionnés.

— Ah !... mon Dieu... que cela fait de bien et de mal à la fois, de rire !

— Avez-vous vu la figure de M. de Joinville ?

— Et celle du maréchal de Saint... de Saint-André ?

— Je ne regrette qu'une chose, duc, dit le prince de la Roche-sur-Yon en se calmant un peu.

— Et moi, j'en regrette deux, prince, répondit celui-ci.

— C'est de n'avoir point été à la place du roi, eussé-je été vu de tout Paris !

— Et moi, c'est de n'avoir point été vu de tout Paris étant à la place du roi.

— Oh ! ne regrettez rien, duc : demain, avant midi, tout Paris le saura.

— Si vous êtes de mon humeur, duc, tout Paris le saura cette nuit même.

— Et de quelle façon ?

— Bien simplement.

— Mais encore ?

— Pardieu ! en le criant sur les toits.

— Mais Paris dort en ce moment.

— Paris ne doit pas dormir quand son roi veille.

— Vous avez raison ! Je réponds que Sa Majesté n'a pas encore fermé l'œil.

— Donc, réveillons Paris.

— Oh ! la bonne folie !

— Vous refusez ?

— Mais non ! Puisque je vous dis que c'est une folie, j'y consens naturellement.

— En route, alors.

— Allons ! j'ai peur que toute la ville ne sache déjà une partie de l'histoire.

Et les deux jeunes gens, se précipitant par les degrés, descendirent l'escalier du Louvre comme Hippomène et Atalante se disputant le prix de la course.

Arrivés dans la cour, ils se firent reconnaître de Dandelot, auquel ils se gardèrent bien de rien dire, à cause du rôle que sa belle-sœur avait joué dans tout cela et de peur qu'il ne s'opposât à leur sortie.

Dandelot constata leur identité comme il avait fait de celle du prince de Condé, et leur fit ouvrir la porte.

Les deux jeunes gens, bras dessus, bras dessous, riant dans leurs manteaux, s'élancèrent hors du Louvre, traversèrent le pont-levis et se trouvèrent près de la rivière, où une brise glacée commença de leur fouetter le visage. Alors, sous prétexte de s'échauffer, ils ramassèrent des pierres et les jetèrent dans les carreaux des maisons voisines.

Ils venaient d'éborgner deux ou trois fenêtres et se promettaient de continuer cet agréable divertissement, quand deux hommes enveloppés de leurs manteaux, voyant deux jeunes gens qui couraient, leur barrèrent le passage et leur crièrent de s'arrêter.

Tous deux s'arrêtèrent. Ils couraient, mais ne fuyaient pas.

— Et de quel droit nous ordonnez-vous d'arrêter ? s'écria, en marchant sur un des deux hommes, le duc de Montpensier. Passez votre chemin et laissez deux nobles gentilshommes se divertir à leur guise.

— Ah ! pardon ! monseigneur, je ne vous avais pas reconnu, dit celui des deux hommes à qui s'était adressé M. le duc de Montpensier. Je suis M. de Chavigny, commandant les cent archers de la garde, et je rentrais au Louvre en compagnie de M. de Carvoysin, premier écuyer de Sa Majesté.

— Bonsoir, monsieur de Chavigny ! dit le prince de la Roche-sur-Yon allant au commandant des cent archers et lui tendant la main, tandis que le duc de Montpensier répondait avec courtoisie aux hommages du premier écuyer. Vous dites que vous rentriez au Louvre, monsieur de Chavigny ?

— Oui, prince.

— Eh bien, nous en sortons, nous.

— A cette heure ?

— Remarquez, monsieur de Chavigny, que, si l'heure est bonne pour rentrer, elle doit l'être également pour sortir.

— Croyez bien, prince, que, du moment où c'est vous, je n'ai pas l'indiscrétion de vous questionner.

— Et vous avez tort, mon cher monsieur ; car nous aurions des choses fort intéressantes à vous dire.

— A propos du service du roi ? demanda M. de Carvoysin.

— Justement, à propos du service du roi. Vous avez découvert la chose, monsieur le grand écuyer, dit, en éclatant de rire le prince de la Roche-sur-Yon.

— Vraiment ? demanda M. de Chavigny.

— Sur l'honneur ?

— De quoi s'agit-il, messieurs ?

— Il s'agit du grand honneur dont Sa Majesté vient de combler, il n'y a qu'un instant, un de ses plus illustres capitaines, dit le prince de la Roche-sur-Yon.

— Et mon frère de Joinville, dit le duc de Montpensier, en véritable écolier qu'il était.

— De quel honneur parlez-vous, prince ?

— Quel est cet illustre capitaine, duc ?

— Messieurs, c'est le maréchal de Saint-André !

— Et quels honneurs Sa Majesté peut-elle encore ajouter à ceux dont elle a déjà surchargé M. de Saint-André, maréchal de France, premier gentilhomme de la chambre, grand-cordon de Saint-Michel, chevalier de la Jarretière ? Il y a, en vérité, des gens bien heureux !...

— C'est selon !

— Comment, c'est selon ?

— Sans doute, c'est un bonheur qui ne vous irait peut-être pas, à vous, monsieur de Chavigny, qui avez une jeune et jolie femme ; ni à vous, monsieur de Carvoysin, qui avez une jeune et jolie fille...

— En vérité ? s'écria M. de Chavigny, qui commençait à comprendre.

— Vous y êtes, mon cher, dit le prince de la Roche-sur-Yon.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? demanda M. de Chavigny.

— Parbleu !

— C'est grave, ce que vous dites là, mon prince ! reprit M. de Carvoysin.

— Vous trouvez ? Moi, je trouve cela, au contraire, terriblement comique.

— Mais qui vous a dit ?...

— Qui nous a dit ? Personne. Nous avons vu !

— Où ?

— J'ai vu, et avec moi ont vu M. de la Roche-sur-Yon, M. de Saint-André, mon frère de Joinville, lequel même, par parenthèse, a dû voir mieux que les autres, puisqu'il tenait un candélabre... A combien de branches, prince ?

— A cinq branches ! dit le prince de la Roche-sur-Yon en se reprenant à rire de plus belle.

— L'alliance de Sa Majesté avec le maréchal n'est donc plus douteuse, reprit gravement le duc de Montpensier, et, à partir de ce moment, les hérétiques n'ont qu'à se bien tenir. C'est de quoi nous allons entretenir les vrais catholiques de Paris.

— Est-ce possible ? s'écrièrent en même temps M. de Chavigny et M. de Carvoysin.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, messieurs, répondit le prince. La nouvelle est toute fraîche et n'a pas encore une heure ; de sorte que nous croyons vous donner une véritable preuve d'affection en vous la communiquant. Bien entendu que c'est à la condition que vous la ferez circuler et que vous en ferez part à tous ceux qui vous tomberont sous la main.

— Et comme, à cette heure, il tombe peu d'amis sous la main, à moins d'un bonheur comme celui qui nous a permis de vous rencontrer, nous vous invitons à faire comme nous, à vous faire ouvrir les portes fermées, à faire lever vos amis couchés et à leur dire, en leur recommandant le secret comme a fait aux roseaux le barbier du roi Midas : « Le roi François II est l'amant de mademoiselle de Saint-André. »

— Ah ! par ma foi ! messieurs, dit le grand écuyer, il sera fait comme vous le dites. Je ne puis souffrir le maréchal de Saint-André, et je sais près d'ici un de mes amis à qui la nouvelle fera tant de plaisir, que je n'hésiterai pas, en vous quittant, à aller l'éveiller, fût-il dans son premier sommeil.

— Et vous, mon cher monsieur de Chavigny, dit le prince de la Roche-sur-Yon, comme je sais que vous ne portez pas dans votre cœur M. de Joinville, je suis sûr que vous allez suivre l'exemple de M. de Carvoysin.

— Ah ! par ma foi, oui ! s'écria M. de Chavigny ; au lieu de rentrer au Louvre, je rentre chez moi, et je raconte la chose à ma femme. Demain, avant neuf heures du matin, quatre de ses amies le sauront, et je vous promets que c'est comme si vous envoyiez quatre trompettes vers les quatre points cardinaux.

Sur quoi, les quatre seigneurs s'étant salués, les deux jeunes gens se dirigèrent, par le bord de la rivière, vers la rue de la Monnaie, tandis qu'au lieu de rentrer au Louvre, MM. de Chavigny et de Carvoysin répandaient consciencieusement, chacun de son côté, la nouvelle du jour ou plutôt de la nuit.

Arrivé à la rue de la Monnaie, le prince de la Roche-sur-Yon aperçut, au-dessus d'une enseigne grinçant au vent, une fenêtre éclairée.

— Tiens, dit le duc, miracle ! voilà une vitre bourgeoise qui flamboie à trois heures et demie du matin. C'est un bourgeois qui se marie ou un poète qui fait des vers.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, mon cher, et j'avais oublié que j'étais invité à la noce. Ma foi, je voudrais pouvoir vous montrer la mariée de maître Balthazar. Vous verriez que, quoique la fille ne soit pas fille d'un maréchal de France, ce n'est pas moins une belle fille ; mais, à défaut de la femme, je vais vous montrer le mari.

— Ah ! cher prince, il ne serait pas charitable de faire mettre le pauvre homme à la fenêtre dans un pareil moment.

— Bon ! dit le prince, c'est le seul homme qui n'ait rien à craindre de ce côté-là.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est toujours enrhumé. Il y a dix ans que je le connais, et je n'ai pas encore pu tirer de lui un *bonjour, mon prince*, clair et net.

— Voyons l'homme, alors.

— D'autant plus qu'il est baigneur en même temps qu'hôtelier, qu'il a des étuves sur la Seine et que, demain, en frottant ses gens, il leur dira l'histoire que nous allons lui conter.

— Bravo !

Nos deux jeunes gens, de même que deux écoliers qui, se rendant au bord de la rivière, emplissent leurs poches de cailloux pour faire des ricochets sur l'eau, les deux jeunes gens, forcés de quitter la berge, avaient rempli leurs poches de petites pierres dont ils comptaient se servir comme de catapultes à l'endroit des maisons qu'ils espéraient assiéger.

Le prince tira un des cailloux de sa poche, et, faisant deux pas en arrière pour prendre son élan, comme nous avons vu faire à Robert Stuart, mais dans un plus sinistre dessein, il lança la pierre dans les vitres de la fenêtre éclairée.

La fenêtre s'ouvrit avec tant de promptitude, que l'on eût cru que c'était le caillou qui l'ouvrait.

Un homme en bonnet de nuit apparut, une chandelle à la main, et essaya de s'écrier :

— Brigands !

— Qu'a-t-il dit ? demanda le duc.

— Vous voyez bien, il faut être habitué à lui pour comprendre ce qu'il dit. Il nous appelle brigands.

Puis, se retournant vers la fenêtre :

— Ne vous échauffez pas, Balthazar ; c'est moi ! dit le prince.

— Vous... Votre Altesse ?... Que Votre Altesse m'excuse !... Elle a bien le droit, s'il lui plaît, de casser mes carreaux.

— Ah ! bon Dieu, s'écria le duc en riant à gorge déployée, quelle langue parle donc votre bonhomme, prince ?

— Les gens qui s'y connaissent disent que c'est un jargon qui tient le milieu entre l'iroquois et le hottentot. Il ne vient pas moins, dans cette espèce de grognement, de nous dire une chose fort honnête.

— Laquelle ?

— Que nous avions le droit de casser ses carreaux.

— Ah ! pardieu, cela mérite un remerciement.

Alors, s'adressant à Balthazar :

— Mon ami, lui dit-il, le bruit s'est répandu à la cour que vous aviez pris femme ce soir et que votre femme était jolie. Or, nous sommes sortis du Louvre tout exprès pour vous faire notre compliment.

— Et pour vous dire, mon cher Balthazar, que le ciel est au froid et que c'est un bon temps pour les biens de la terre.

— Tandis qu'au contraire le cœur de Sa Majesté est au chaud, ce qui fera du bien au maréchal de Saint-André.

— Je ne comprends pas.

— N'importe ! répétez la chose comme nous vous la disons, mon cher Balthazar. D'autres la comprendront, et sauront ce que cela veut dire. Nos compliments à madame.

Et les jeunes gens remontèrent la rue de la Monnaie en éclatant de rire et en écoutant grommeler et tousser l'hôte de la *Vache noire*, qui pouvait bien refermer sa fenêtre, mais qui ne pouvait pas reboucher son carreau.

XVI

TIRE-LAINE ET TIRE-SOIE

Les deux jeunes gens, en riant toujours, remontèrent la rue de la Monnaie et arrivèrent à la rue de Béthisy.

En tournant l'angle, il leur sembla entendre, du côté de l'hôtel Coligny, un grand cliquetis d'épées et un bruit de voix formidable.

La scène qui provoquait ce cliquetis d'épées et ce bruit de voix se passait dans l'obscurité, à vingt ou trente pas d'eux.

Ils se blottirent sous le porche d'une maison qui faisait l'angle de la rue de la Monnaie et de la rue de Béthisy.

— Ah ! ah ! disait une voix ferme et pleine de menace, vous êtes des voleurs, à ce qu'il paraît ?

— Parbleu ! répondit une voix impudente, à cette heure de nuit, il ferait bon de rencontrer d'honnêtes gens dans la rue !

— Des brigands ! disait une voix moins assurée que la première.

— Quel est le voleur qui n'est pas un peu brigand et le brigand qui n'est pas un peu voleur ? répondit la seconde voix, qui paraissait être celle d'un philosophe.

— Alors, vous voulez nous assassiner ?

— Pas le moins du monde, Votre Seigneurie !

— Que voulez-vous, alors ?

— Vous débarrasser de votre bourse, voilà tout.

— Je vous déclare, dit la voix, qu'il n'y a pas grand'chose dans ma bourse ; mais, telle qu'elle est, vous ne regarderez pas dedans.

— Vous avez tort de vous entêter, monsieur !

— Monsieur, nous vous faisons observer que vous êtes deux contre onze, encore votre compagnon ne semble-t-il que votre laquais. Toute résistance serait donc une folie.

— Place ! cria la voix devenant de plus en plus menaçante.

— Vous paraissez étranger à cette bonne ville de Paris, monsieur, dit la voix qui paraissait celle du chef de la bande, et peut-être n'êtes-vous si tenace que parce que vous craignez de demeurer sans gîte étant sans argent ; mais nous sommes des voleurs civilisés, monsieur, des *tire-soie* et non des *tire-laine*, et nous savons ce qu'il est dû d'égards à un homme comme vous. Donnez-nous gentiment votre bourse, monsieur, et nous vous rendrons un écu pour ne pas vous laisser sans gîte, à moins que vous n'aimiez mieux l'adresse d'un honnête hôtel où sur recommandation vous serez parfaitement reçu. Un homme comme vous ne saurait manquer d'amis dans Paris et demain, ou plutôt aujourd'hui, car, je ne voudrais pas vous induire en erreur, il est près de quatre heures du matin, aujourd'hui, vous ferez un appel à vos amis, qui certes ne vous laisseront point dans l'embarras.

— Place ! répéta la même voix : vous pourrez avoir ma vie, attendu que nous sommes deux contre onze ; mais, quant à ma bourse, vous ne l'aurez pas.

— Ce que vous dites là n'est pas logique, monsieur, reprit celui qui paraissait chargé de porter la parole au nom de la bande ; car, une fois que nous aurons votre vie, nous serons les maîtres de prendre votre bourse.

— Arrière, canailles ! et prenez garde, nous avons pour nous deux bonnes épées et deux bonnes dagues.

— Et, de plus, le bon droit, messieurs. Mais qu'est-ce que le bon droit quand le mauvais est le plus fort ?

— En attendant, dit le gentilhomme qui paraissait le moins endurant des deux, parez celle-ci.

Et il allongea une effroyable botte au chef de la bande, qui, par bonheur, habitué sans doute à ces sortes de boutades, se tenait sur ses gardes et fit si adroitement et si à point un saut en arrière, que son pourpoint seul fut percé.

Alors commencèrent ce cliquetis d'épées et ces cris qu'avaient entendu le prince de la Roche-sur-Yon et le duc de Montpensier.

Tout en frappant, l'un des deux hommes attaqués criait à l'aide. Mais, comme si l'autre eût compris qu'il était inutile de demander du secours ou qu'il eût dédaigné d'en appeler, il frappait en silence, et, à un ou deux blasphèmes poussés par ses adversaires, on pouvait comprendre qu'il ne frappait pas dans le vide.

Quand nous avons dit que le gentilhomme silencieux avait compris qu'il était inutile de demander du secours, nous avons espéré que le lecteur comprendrait notre pensée.

Il était inutile de demander du secours aux hommes chargés d'en porter en pareil cas, c'est-à-dire aux agents de M. de Mouchy, grand inquisiteur de la loi en France. Ces agents, qu'on appelait les *mouchis* ou même les mouchards, couraient la ville le jour et la nuit, avec mission d'arrêter, il est vrai, tous ceux qui leur paraissaient suspects.

Mais ne paraissaient point suspectes à MM. les mouchis ou les mouchards, comme on voudra les appeler, les bandes de malfaiteurs qui infestaient Paris, et plus d'une fois même, quand la circonstance avait paru opportune et que la dépouille promettait d'être opime, les agents de M. de Mouchy avaient prêté aide aux suspects, soit que les suspects appartinssent à la société des *tire-soie*, ou voleurs gentilshommes, qui n'attaquaient jamais que les gens de qualité, soit qu'ils appartinssent à la classe des *tire-laine*, pauvres hères, voleurs de la dernière classe, et qui se contentaient de détrousser les bourgeois.

Outre les deux grandes catégories que nous venons d'indiquer, il y avait encore la compagnie des *mauvais garçons*, société de bravi enrégimentés et divisés en sections, se louant pour assassiner, disons-nous, à tous ceux qui les honoraient de leur confiance. Et, constatons-le en passant, comme le nombre de ceux qui, dans ces temps d'amour et de haine, avaient à se débarrasser de quelqu'un était grand, la besogne ne chômait point.

Ceux-là non plus ne paraissaient point suspects aux agents de M. de Mouchy. On savait qu'en général, ils travaillaient pour de nobles et riches seigneurs, voire même pour des princes, et on n'eût eu garde de les déranger dans l'exercice de leurs fonctions.

Restaient encore les *guilleris*, les *plumets* et les *grisons*, qui correspondaient à nos *coupeurs de bourses*, à nos *voleurs à la tire* et à nos *barboteurs*. Mais ceux-là, c'étaient de tels faquins, que, parussent-ils suspects aux agents de M. de Mouchy, les agents de M. de Mouchy n'eussent point daigné se commettre avec eux.

Aussi était-il fort rare qu'un gentilhomme se hasardât la nuit dans les rues de Paris autrement que bien armé, et surtout accompagné d'un certain nombre de serviteurs.

C'était donc une grande imprudence à nos jeunes gens d'être sortis à une pareille heure, sans suite aucune, et il ne faut pas moins qu'une affaire de l'importance de celle qui les poussait dehors pour que nous leur pardonnions une pareille insouciance d'eux-mêmes.

Voilà pourquoi le chef des *tire-soie* avait reconnu, en attaquant l'homme à la voix menaçante, que celui-ci devait être un gentilhomme de province.

D'après ce que nous avons dit des mœurs des agents de M. de Mouchy, on ne sera point étonné de n'en voir arriver aucun aux cris du valet. Mais ces cris avaient été entendus, à ce qu'il paraît, d'un jeune homme qui sortait de l'hôtel Coligny. Comprenant de quoi il était question, il avait roulé son manteau autour de son bras gauche, avait tiré son épée de la main droite et s'était élancé en criant :

— Tenez ferme, monsieur ! Vous criez à l'aide, en voici !

— Ce n'est pas moi qui crie à l'aide, répondit le gentilhomme tout en espadonnant avec rage ; c'est ce braillard de La Briche, qui se croit en droit, pour cinq ou six misérables assassins, de déranger un gentilhomme et de réveiller un quartier.

— Nous ne sommes point des assassins, monsieur, répondit le chef de la bande, et vous pouvez le voir à la courtoisie

avec laquelle nous vous attaquons. Nous sommes des *tire-soie*, nous vous l'avons déjà dit, des voleurs de bonne famille, ayant tous pignon sur rue, et nous ne détroussons que des gentilshommes. Au lieu d'appeler à votre aide un tiers qui va envenimer l'affaire, vous feriez bien mieux de vous rendre de bonne grâce et de ne point nous forcer à en venir à des moyens violents qui nous répugnent au delà de toute expression.

— Vous n'aurez pas une pistole ! répondit le gentilhomme attaqué.

— Ah ! bandits ! ah ! canailles ! ah ! misérables ! cria en se jetant dans la mêlée le gentilhomme qui sortait de chez l'amiral.

Et l'un des *tire-soie* poussa un cri qui prouvait que le nouveau venu avait joint le geste à la menace.

— Allons ! dit le chef de la bande, puisque vous vous entêtez, je vois bien qu'il faut en finir.

Et, dans l'ombre, le groupe informe devint plus animé, les cris sortirent plus aigus des bouches et des blessures, les étincelles jaillirent plus nombreuses des dagues et des poignards.

La Briche, tout en frappant de son mieux, continuait de crier à l'aide. C'était un système chez lui, et il pouvait soutenir qu'il était bon, puisqu'il avait déjà réussi une fois.

Ses cris eurent le résultat qu'ils devaient avoir, la mise en scène une fois donnée.

— Nous ne pouvons pas cependant laisser de sang-froid assassiner ces trois hommes, dit le prince de la Roche-sur-Yon en mettant l'épée à la main.

— C'est vrai, prince, dit le duc de Montpensier, et, en vérité, j'ai honte d'avoir tant tardé.

Et les deux jeunes gens, répondant aux appels de La Briche, comme, un instant auparavant, venait de le faire le gentilhomme sorti de l'hôtel Coligny, s'élancèrent vers le lieu du combat en s'écriant à leur tour :

— Tenez ferme, messieurs ! nous voilà ! A mort ! à mort !

Les *tire-soie*, forcés de faire face à trois hommes, ayant déjà perdu deux des leurs et voyant arriver ce nouveau renfort qui s'apprêtait à charger leurs derrières, résolurent de tenter un dernier effort, quoiqu'ils ne fussent plus que neuf contre cinq.

Le chef resta pour faire face avec cinq hommes aux trois premiers attaqués, tandis que quatre bandits firent volte-face pour recevoir MM. de Montpensier et de la Roche-sur-Yon.

— A mort donc, mes gentilshommes, puisque vous le voulez absolument ! cria le chef.

— A mort ! répéta toute la troupe.

— Oui-da ! comme vous y allez, mes compagnons ! A mort ? dit le gentilhomme sorti de l'hôtel Coligny. Eh bien, oui, à mort ! Tenez...

Et, se fendant autant que le lui permettait sa petite taille, il passa son épée au travers du corps d'un des assaillants.

Le blessé poussa un cri, fit trois pas en arrière et tomba roide mort sur le pavé.

— Un joli coup, monsieur ! dit le gentilhomme arrêté le premier. Mais je crois que je vais vous offrir son pareil. Tenez...

Et, se fendant à son tour, il enfonça jusqu'à la coquille son épée dans le ventre d'un bandit.

Presque en même temps, le poignard du duc de Montpensier disparaissait jusqu'à la garde dans la gorge d'un de ses adversaires.

Les bandits n'étaient plus que six contre cinq, c'est-à-dire qu'ils commençaient à être les plus faibles, quand, tout à coup, la porte de l'hôtel Coligny s'ouvrit toute grande, et l'amiral, suivi de deux porteurs de torche et de quatre laquais armés, parut sous la voûte éclairée, vêtu d'une robe de chambre et tenant son épée nue à la main.

— Holà, marouftes ! dit-il, qu'est-ce que cela ? Que l'on me débarrasse la rue et vitement, ou sinon je vous cloue tous tant que vous êtes, comme des corbeaux, à la grande porte de mon hôtel.

Puis, se tournant vers les laquais :

— Allons, enfants, sus à ces drôles ! dit-il.

Et, donnant l'exemple, il s'élança vers le champ de bataille.

Pour le coup, il n'y avait plus moyen de tenir.

— Sauve qui peut ! cria le chef en parant, mais un peu tard, un coup d'épée qui eut encore la force de lui traverser le bras. Sauve qui peut ! c'est le prince de Condé !

Et, faisant un rapide mouvement à gauche, il s'esquiva à toutes jambes.

Par malheur, cinq de ses compagnons ne purent profiter de ce charitable avertissement. Quatre étaient couchés à terre, et le cinquième était forcé de se tenir adossé au mur pour ne pas tomber.

Celui qui était adossé au mur était là du fait du prince de la Roche-sur-Yon, de sorte que chacun avait fait son devoir.

Du côté des gentilshommes, il n'y avait que des égratignures ou des blessures sans gravité.

Le gentilhomme attaqué le premier, apprenant à son grand étonnement que celui qui était venu d'abord à son secours n'était autre que le prince de Condé, se tourna de son côté, et, s'inclinant respectueusement :

— Monseigneur, lui dit-il, j'ai à remercier deux fois la Providence : la première fois pour avoir été sauvé par elle, la seconde pour avoir choisi comme instrument de mon salut, n'en déplaise à ces nobles seigneurs, le plus brave gentilhomme de France.

— Par ma foi ! monsieur, dit le prince, je suis heureux que le hasard m'ait conduit à cette heure de nuit chez mon cousin l'amiral ; ce qui m'a mis à même de vous être utile. Maintenant, vous me remerciez en si bons termes du peu que j'ai fait pour vous, que je vous serai obligé de me dire votre nom.

— Monseigneur, je me nomme Godefroi de Barri.

— Ah ! interrompit Condé, baron de Périgord, seigneur de la Renaudie ?

— Un de mes bons amis, dit l'amiral tendant une main à la Renaudie et l'autre au prince de Condé. Mais je ne me trompe pas, continua l'amiral, et il y a longtemps que le pavé du roi n'a vu réunie si belle et si bonne compagnie, M. le duc de Montpensier et M. le prince de la Roche-sur-Yon.

— En personne, monsieur l'amiral ! dit le prince de la Roche-sur-Yon, tandis que la Renaudie se tournait vers lui et son compagnon, les saluant tous les deux ; et s'il peut être agréable à ces pauvres diables de savoir que ceux qui leur ont donné leurs passes pour l'enfer ne sont point précisément des manants, qu'ils meurent tranquilles et avec satisfaction !

— Messieurs, dit l'amiral, la porte de l'hôtel de Coligny est ouverte. C'est vous dire que, si vous voulez me faire l'honneur de monter chez moi et d'y prendre quelques rafraîchissements, vous y serez les bienvenus.

— Merci, mon cousin, dit M. de Condé. Vous savez que je vous quittais, il y a dix minutes, avec l'intention de rentrer chez moi. Je ne me doutais pas que j'aurais le plaisir de rencontrer à votre porte un gentilhomme dont vous m'aviez promis la connaissance.

Et il salua courtoisement la Renaudie.

— Un brave gentilhomme que j'ai vu à l'œuvre, mon cousin, et qui, ma foi ! s'en tire à merveille, continua le prince. Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris, monsieur de Barri ?

— J'arrive, monseigneur, répondit la Renaudie avec un accent profondément mélancolique et en jetant un dernier coup d'œil sur le malheureux qu'il avait, de son dernier coup d'épée, étendu mourant sur le carreau, et je ne m'attendais pas, ajouta-t-il, à causer la mort d'un homme et à devoir la vie à un grand prince avant qu'une demi-heure se fût écoulée depuis que j'ai franchi les barrières.

— Monsieur le baron, dit le prince de Condé en tendant, avec son élégance et sa courtoisie accoutumées, la main au jeune homme, croyez que j'aurai le plus grand plaisir à vous revoir. Les amis de M. l'amiral sont les amis du prince de Condé.

— Bien, mon cher prince ! dit Coligny avec un accent qui signifiait : « Ce n'est point une vaine promesse que vous nous faites, et nous reviendrons là-dessus. »

Puis, se retournant vers les jeunes gens :

— Et vous, messeigneurs, demanda-t-il, me ferez-vous l'honneur d'entrer dans ma maison ? Avant que je fusse devenu l'ennemi de votre père, monsieur de Montpensier, ou plutôt qu'il fût devenu le mien, nous étions de bons et joyeux compagnons. J'espère, ajouta-t-il avec un soupir, que ce sont les temps qui sont changés, et non les cœurs.

— Merci, monsieur l'amiral, dit le duc de Montpensier, répondant pour lui et pour le prince de la Roche-sur-Yon ; car c'était à lui particulièrement que les paroles de Coligny avaient été adressées ; ce serait avec un grand bonheur que nous accepterions votre hospitalité, ne fût-elle que d'un instant ; mais il y a loin d'ici à l'hôtel de Condé : il faut franchir les ponts, traverser de mauvais quartiers, et nous allons demander au prince la faveur de lui faire escorte.

— Allez, messieurs, et que Dieu vous garde ! Au reste, je ne conseillerais pas à tous les *tire-soie* et à tous les *tire-laine* de Paris de s'attaquer à trois vaillants hommes comme vous.

Toute cette conversation avait eu lieu sur la place même du combat, et les vainqueurs avaient les pieds dans le sang, et sans qu'aucun d'eux, excepté la Renaudie, homme qui semblait d'une autre trempe, donnât un regard aux cinq malheureux dont trois n'étaient déjà plus que des cadavres, mais dont deux râlaient encore.

Le prince de Condé, le prince de la Roche-sur-Yon et le duc de Montpensier saluèrent l'amiral et la Renaudie, et remontèrent du côté du pont aux Moulins, un édit défendant aux passeurs de mettre leurs bacs en mouvement passé neuf heures du soir.

Resté seul avec la Renaudie, l'amiral lui tendit la main.

— Vous venez chez moi, n'est-ce pas, mon ami ? lui dit-il

— Oui, j'arrive de Genève, et j'ai les nouvelles les plus importantes à vous donner.

— Entrez ! A toute heure du jour et de la nuit, ma maison est la vôtre.

Et il lui montra la porte de l'hôtel ouverte, et attendant l'homme qui devait lui venir sous la garde du Seigneur, puisque le Seigneur venait de le sauver si miraculeusement.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens qui avaient, comme on le pense bien, accompagné le prince, non pas pour lui faire escorte, mais pour lui raconter l'aventure du roi et de mademoiselle de Saint-André, lui racontaient, sans omettre aucun détail, cet événement qu'il, lui-même, avec des détails bien autrement précis, venait de raconter à l'amiral.

La nouvelle avait été toute fraîche pour M. de Coligny. Madame l'amirale était rentrée et s'était renfermée dans sa chambre sans dire un mot, non seulement de cet événement, qu'elle ne pouvait prévoir, mais aussi de la perte du billet, cause première de tout ce scandale ; de sorte que, si bien instruit que M. de Condé fût de tout le reste, il ignorait encore, tant il est vrai qu'il nous reste toujours quelque chose à apprendre, de quelle façon et sur quel indice toute la cour, M. de Saint-André et M. de Joinville en tête, avait fait irruption dans la salle des Métamorphoses.

C'était un secret que pouvaient lui apprendre les deux jeunes princes.

Ils lui racontèrent donc, en alternant comme les bergers de Virgile, comment l'amirale avait tant ri, qu'elle en avait pleuré ; comment, pleurant encore plus qu'elle ne riait, elle avait tiré son mouchoir de sa poche pour s'essuyer les yeux ; comment, en tirant son mouchoir de sa poche, elle en avait en même temps tiré un billet qui était tombé à terre ; comment M. de Joinville avait ramassé ce billet ; comment, après le départ de madame l'amirale, le jeune prince avait communiqué ce billet à la reine mère ; comment la reine mère, croyant que ledit billet était personnel à sa bonne amie l'amirale, avait poussé à la surprise ; comment la surprise, arrêtée à l'unanimité des voix, avait été exécutée, et comment, en fin de compte, la surprise était retombée sur ceux qui avaient cru surprendre.

A la fin du récit, on était arrivé à la porte de l'hôtel de Condé. Le prince, à son tour, fit aux deux jeunes gens l'offre que l'amiral leur avait faite à tous, mais ils refusèrent ; seulement, ils avouèrent au prince la véritable cause de leur refus. Ils avaient perdu un temps précieux avec cette estocade de M. de la Renaudie, et ils avaient encore bien des amis à qui faire le récit qu'ils venaient de faire à M. de Condé.

— Ce qui me réjouit le plus dans cette aventure, dit le prince de la Roche-sur-Yon en serrant une dernière fois la main de M. de Condé, c'est la figure que va faire l'amoureux de mademoiselle de Saint-André en apprenant cette nouvelle.

— Comment ! l'amoureux ? dit le prince de Condé, en retenant la main de M. de la Roche-sur-Yon, qu'il était sur le point de lâcher.

— Comment ! vous ne savez pas cela ? dit le jeune homme.

— Je ne sais rien, moi, messieurs, reprit le prince en riant. Dites ! dites !

— Ah ! bravo ! s'écria le duc de Montpensier ; car c'est le plus joli de l'histoire.

— Vous ne saviez pas, reprit le prince de la Roche-sur-Yon, qu'outre un fiancé et un amant, mademoiselle de Saint-André avait encore un amoureux ?

— Et cet amoureux, demanda le prince, quel est-il ?

— Ah ! par ma foi, vous m'en demandez trop, cette fois : je ne sais pas son nom.

— Est-il jeune ? est-il vieux ? demanda le prince.

— On ne voit pas son visage.

— Vraiment ?

— Non. Il est toujours enveloppé d'un grand manteau qui lui cache tout le bas de la figure.

— C'est quelque Espagnol de la cour du roi Philippe II, dit le duc de Montpensier.

— Et où apparaît-il, cet amoureux, ou plutôt cette ombre ?

— Si vous étiez moins rare au Louvre, mon cher prince, vous ne feriez pas une pareille question, dit le duc de Montpensier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que voilà tantôt six mois que, la nuit venue, il se promène sous les fenêtres de la belle.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis.

— Et vous ne savez pas le nom de cet homme ?

— Non.

— Vous n'avez pas vu son visage ?

— Jamais.

— Vous ne l'avez pas reconnu à sa tournure ?

— Il est toujours enveloppé d'un immense manteau.

— Et vous ne vous doutez pas qui il est, prince ?

— Nullement !

— Pas le moindre soupçon, duc ?

— Pas le moindre.

— On a cependant bien fait quelque conjecture ?

— Une entre autres, dit le prince de la Roche-sur-Yon.

— Laquelle ?

— On a dit que c'était vous, continua le duc de Montpensier.

— J'ai tant d'ennemis au Louvre !

— Mais il n'en était rien, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon, messieurs, c'était moi !

Et le prince, saluant cavalièrement de la main les deux jeunes gens, rentra dans son hôtel, dont il referma la porte derrière lui, et laissa M. de Montpensier et M. de la Roche-sur-Yon stupéfaits au milieu de la rue.

XVII

TELLE MÈRE, TEL FILS

La reine mère n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Jusque-là, son fils, enfant faible, maladif, à peine pubère, marié à une jeune reine coquette, ne s'occupant que d'amour, de chasse et de poésie, lui avait laissé, à elle et aux Guises, le complet maniement des affaires, ce que les rois appellent le fardeau de l'État, et que cependant ils sont si jaloux de conserver.

Pour Catherine, élevée au milieu des intrigues de la politique italienne, politique mesquine et tracassière, propre à un petit duché comme la Toscane, mais indigne d'un grand royaume comme la France commençait à l'être, la puissance, c'était la vie.

Or, que voyait-elle poindre à l'horizon opposé au sien ?

Une rivale... non pas à l'amour de son fils : à l'amour de son fils, elle s'en fût consolée : qui n'aime point, n'a pas le droit d'exiger qu'on l'aime ; et elle n'aimait ni François II, ni Charles IX.

Elle s'était donc effrayée, la prévoyante Florentine, en voyant à son fils un sentiment qui lui était inconnu, qui ne lui était pas inspiré par elle, qui s'était développé sans elle, et qui éclatait tout à coup au milieu de la cour, la surprenant, elle, en même temps et, par conséquent, encore plus qu'il ne surprenait les autres.

Et elle s'effrayait surtout, connaissant celle à qui son fils s'était adressé ; car, à travers les seize ans de la jeune fille, elle avait vu resplendir, en fulgurants éclairs, l'ambition de la femme.

Dès que le jour fut venu, elle fit donc dire à son fils qu'elle était souffrante et qu'elle le priait de passer chez elle.

Chez elle, Catherine était, comme un habile acteur sur son théâtre, libre de choisir sa place et de commander la scène. Elle se plaçait dans l'ombre, où elle restait à demi invisible ; elle plaçait son interlocuteur dans la lumière, où elle pouvait tout voir.

Voilà pourquoi, au lieu d'aller trouver son fils, elle se feignait souffrante et lui faisait dire de la venir trouver.

Le messager revint en disant que le roi dormait encore.

Catherine attendit impatiemment une heure, et envoya de nouveau.

Même réponse.

Elle attendit avec une impatience croissante pendant une autre heure. Le roi dormait toujours.

— Oh ! oh ! murmura Catherine, les fils de France n'ont pas l'habitude de dormir si tard. Voilà un sommeil trop obstiné pour être naturel !

Et elle descendit de son lit, où elle avait attendu, espérant pouvoir jouer la scène qu'elle avait méditée, à demi cachée par les courtines, et donna l'ordre qu'on l'habillât.

Le théâtre changeait. Tout ce qui aurait servi Catherine chez elle lui faisait défaut chez son fils. Mais elle s'estimait comédienne assez habile pour que ce changement de scène n'influât en rien sur le dénouement.

Sa toilette fut rapide, et, dès qu'elle l'eut achevée, elle se dirigea en toute hâte vers l'appartement de François II.

Elle entrait à toute heure chez le roi comme une mère entre chez son fils. Aucun des valets ou des officiers, stationnant dans les antichambres, n'eût songé à l'arrêter.

Elle franchit donc la première salle qui conduisait à l'appartement du roi, et, soulevant la portière de la chambre à coucher, elle l'aperçut, non pas couché, non pas endormi dans son lit, mais assis devant une table, en face de l'embrasure d'une fenêtre.

Le coude appuyé sur cette table, et le dos tourné à la porte, il regardait un objet avec tant d'attention, qu'il n'entendit pas la portière se lever devant sa mère et retomber

derrière elle. Catherine s'arrêta debout à la porte. Son œil, qui s'était d'abord égaré sur le lit, se fixa sur François II.

Son regard lança un éclair où il y avait, certes, plus de haine que d'amour.

Puis elle s'avança lentement et, sans plus de bruit que si elle eût été une ombre au lieu d'être un corps, elle s'appuya au dossier du fauteuil et regarda par-dessus l'épaule de son fils.

Le roi ne l'avait pas entendue venir ; il était en extase devant un portrait de mademoiselle de Saint-André.

L'expression du visage de Catherine se raffermit et passa, par une rapide contraction musculaire, à la haine la plus accusée.

Puis, par une puissante réaction sur elle-même, tous les muscles de son visage se détendirent, le sourire revint sur ses lèvres et elle pencha la tête au point de toucher celle du roi.

François frissonna de terreur, en sentant le vent tiède d'une haleine courir dans ses cheveux.

Il se retourna vivement et reconnut sa mère.

Par un mouvement rapide comme la pensée, il fit volter le portrait, qu'il plaça sur la table du côté de la peinture, posant sa main sur ce portrait.

Puis, au lieu de se lever et d'embrasser sa mère, comme il en avait l'habitude, il fit rouler le fauteuil et s'écarta de Catherine.

Puis il la salua avec froideur.

— Eh bien, mon fils, demanda la Florentine, sans paraître remarquer le peu d'affection du salut, que se passe-t-il donc ?

— Vous me demandez ce qui se passe ?

— Oui.

— Mais rien, que je sache, ma mère !

— Je vous demande pardon, mon fils. Il doit se passer quelque chose d'extraordinaire.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que ce n'est pas votre habitude de rester couché jusqu'à cette heure. Il est vrai que l'on m'a peut-être trompée, ou que mon messager a mal entendu.

François resta silencieux, regardant sa mère presque aussi fixement qu'elle le regardait.

— J'ai, continua Catherine, envoyé quatre fois chez vous depuis ce matin. On m'a répondu que vous dormiez.

Elle fit une pause ; mais le roi continua de se taire, la regardant toujours comme pour lui dire : « Eh bien, après ? »

— De sorte, continua Catherine, que, inquiète de ce sommeil persistant, j'ai craint que vous ne fussiez malade, et je suis venue.

— Je vous remercie, madame, dit le jeune prince en s'inclinant.

— Il ne faut jamais m'inquiéter ainsi, François, insista la Florentine. Vous savez combien je vous aime, combien votre santé m'est précieuse ! Ne jouez donc plus avec les inquiétudes de votre mère. Assez de chagrins m'assiègent au dehors, sans que mes enfants ajoutent encore à ces chagrins par leur indifférence envers moi.

Le jeune homme parut prendre un parti. Un sourire pâle erra sur sa bouche, et, tendant la main droite à sa mère, tandis que la gauche demeurait toujours appuyée sur le portrait :

— Merci, ma mère, dit-il ; il y a un peu de vrai mêlé à beaucoup d'exagération, dans ce que l'on vous a dit. J'ai été souffrant, j'ai passé une nuit agitée et je me suis levé deux heures plus tard que de coutume.

— Oh ! fit Catherine toute dolente.

— Mais, continua François II, je suis tout à fait remis à cette heure, et prêt à travailler avec vous, si c'est votre bon plaisir.

— Et pourquoi, mon cher enfant, dit Catherine en retenant la main de François dans une des siennes, qu'elle appuyait contre son cœur, et en passant l'autre dans ses cheveux, pourquoi avez-vous passé une nuit agitée ? Ne me suis-je pas réservé le poids de toutes les affaires, en vous laissant, à vous, les seules joies de la royauté ? D'où vient que quelqu'un s'est permis de vous imposer une fatigue qui doit être la mienne ? Car je présume, n'est-ce pas ? que ce sont les intérêts de l'État qui vous ont agité.

— Oui, madame, répondit François II avec tant de précipitation, que Catherine eût deviné le mensonge, n'eût-elle pas su d'avance la véritable cause d'agitation de cette nuit, en effet si [illegible].

Mais elle se garda bien d'exprimer le moindre [illegible], et, [illegible] semblant d'ajouter une foi [illegible] paroles de son fils.

— Quelque grand parti à prendre, n'est-ce pas ? continua Catherine, visiblement résolue à enferrer son fils jusqu'au bout ; quelque ennemi à combattre, quelque injustice à réparer, quelque impôt à rendre moins lourd, quelque condamnation à mort à ratifier ? .

A ces mots, François II songea, en effet, qu'on lui avait demandé, la veille, de fixer pour [illegible] même l'exécution du conseiller Anne Dubourg.

Il saisit avec vivacité la réponse qui lui était donnée.

— Justement, c'est cela, madame [illegible] d'une condamnation à mort à porter [illegible] sur un autre homme. Une [illegible] à mort est toujours si grave, que voilà la [illegible] du trouble où je suis depuis hier.

— Vous avez peur de signer la mort d'un [illegible], n'est-ce pas ?

— De M. Dubourg, oui, ma mère.

— C'est d'un bon cœur français, et vous êtes le digne fils de votre mère. Mais sur ce point, par bonheur, il [illegible] d'erreur à commettre. Le conseiller Dubourg a été [illegible] coupable d'hérésie par trois juridictions différentes, et la signature que l'on vous demande, pour que l'exécution puisse avoir lieu ce soir, est une simple formalité.

— Et voilà ce qui est terrible, ma mère, dit François : c'est qu'une simple formalité suffise à trancher la vie d'un homme.

— Quel cœur d'or vous avez, mon fils, dit Catherine, et que je suis fière de vous. Toutefois il faut vous rassurer. Le salut de l'État avant la vie d'un homme, et, dans cette circonstance, vous avez d'autant moins de doute à avoir, qu'il faut que le conseiller meure, d'abord parce que sa mort est juste, ensuite parce qu'elle est nécessaire.

— Vous n'ignorez pas, ma mère, dit le jeune homme après un moment d'hésitation, et en rougissant, que j'ai reçu deux lettres menaçantes.

— Menteur et lâche ! murmura Catherine entre ses dents.

Puis, tout haut, avec un sourire :

— Mon fils, dit-elle, c'est justement parce que vous avez reçu ces deux lettres menaçantes à propos de M. Dubourg qu'il faut condamner M. Dubourg ; autrement, on croirait que vous avez cédé à des menaces et que votre clémence est de la terreur.

— Ah ! dit François, vous croyez cela ?

— Oui, je le crois, mon fils, répondit Catherine, tandis qu'au contraire, si vous faites, à son de trompe, publier ces deux lettres et, à la suite des deux lettres, l'arrêt, il en reviendra une grande gloire à vous et une grande honte à M. Dubourg. Tous ceux qui ne sont en ce moment ni pour ni contre lui seront contre lui.

François parut réfléchir.

— A la nature de ces deux lettres, continua Catherine, je ne serais même pas étonnée que ce fût un ami qui les eût écrites et non un ennemi.

— Un ami, madame ?

— Oui, insista Catherine, un ami soucieux à la fois du bonheur du roi et de la gloire du royaume.

Le jeune homme baissa son regard terne sous le regard aigu de sa mère.

Puis, après un instant de silence, relevant la tête :

— C'est vous qui m'avez fait écrire ces deux lettres, n'est-ce pas, madame ? dit-il.

— Oh ! dit Catherine d'un ton qui démentait ses paroles, je ne dis pas cela, mon fils.

Catherine avait une double raison de laisser croire à son fils que les deux lettres venaient d'elle : d'abord, elle le faisait rougir de sa lâcheté, ensuite elle lui enlevait la [illegible] que ces lettres pouvaient lui inspirer.

Le jeune homme, que ces lettres avaient cruellement inquiété et qui conservait un doute au fond de son [illegible], lança sur sa mère un rapide regard de colère et de [illegible].

Catherine sourit.

— S'il pouvait m'étrangler, dit-elle en elle-même, il le ferait certainement à cette heure. Mais, par [illegible], il ne le peut pas.

Ainsi l'affectation de tendresse maternelle, [illegible] protestations de dévouement, les calmes et saintes [illegible] rien n'avait pu entamer le cœur de François. [illegible] mère vit-elle que ce qu'elle avait [illegible] se réaliser, et qu'elle était sur le point de perdre [illegible] remettait au plus vite l'empire qu'elle avait [illegible].

Elle changea [illegible] même de plan d'attaque.

Elle poussa un soupir [illegible] et donna à son visage l'expression du plus [illegible] accablement.

— Ah ! mon fils, [illegible] il faut donc que j'en arrive [illegible] à croire, mais [illegible] il ne m'est plus permis de douter.

— [illegible] François.

— Mon fils, [illegible] Catherine en essayant [illegible] vous n'avez plus de confiance en votre mère.

— Que voulez-vous dire ? répondit le jeune homme [illegible] air de [illegible] de ne vous [illegible].

— Je veux dire, François, que vous oubliez [illegible] quinze années de mortelle inquiétude, quinze [illegible] à votre chevet ; je veux dire que vous oubliez les terreurs

où me jetait votre enfance maladive, les soins incessants dont ma sollicitude vous a entouré depuis le berceau.

— Je ne comprends point davantage, madame ; mais j'ai été habitué à la patience : j'attends et j'écoute.

Et la main crispée du jeune homme donna un démenti à cette mansuétude dont il se vantait, en serrant le portrait de mademoiselle de Saint-André d'un mouvement presque convulsif.

— Eh bien, reprit Catherine, vous allez me comprendre. Je dis que, grâce à ces soins que j'ai eus de vous, François, je vous connais aussi bien que vous. Or, cette nuit a été pour vous pleine de trouble, je le sais, mais non point parce que vous avez pensé au salut de l'État, non point parce que vous avez hésité entre la rigueur et la clémence, mais parce que le secret de vos amours avec mademoiselle de Saint-André est dévoilé.

— Ma mère !... s'écria le jeune homme, auquel remontait au front tout ce qu'il avait avalé de honte et de colère pendant la nuit précédente.

François, habituellement pâle, d'une pâleur mate et malsaine, rougit comme si un nuage de sang passait sur son visage.

Il se leva, mais resta cramponné de la main au dossier de son fauteuil.

— Ah ! vous savez cela, ma mère ?...

— Que vous êtes enfant, François ! dit Catherine avec cette bonhomie qu'elle savait si bien affecter. Est-ce que les mères ne savent pas tout ?

François resta muet, les dents serrées, les joues tremblantes.

Catherine continua de sa voix la plus douce :

— Voyons, mon fils, pourquoi m'avoir refusé la confidence de cette passion ? Sans doute, je vous eusse fait quelques reproches ; sans doute, je vous eusse rappelé à vos devoirs d'époux ; sans doute, j'eusse essayé de faire ressortir à vos yeux la grâce, la beauté, l'esprit de la jeune reine...

François secoua la tête avec un sombre sourire.

— Cela n'eût rien fait ? reprit Catherine. Eh bien, voyant le mal incurable, je n'eusse plus essayé de le guérir, je vous eusse conseillé. Une mère n'est-elle pas la Providence visible de son enfant, et, en vous voyant si épris de mademoiselle de Saint-André, car vous aimez beaucoup mademoiselle de Saint-André, à ce qu'il paraît ?...

— Beaucoup, oui, madame !

— Eh bien, alors, j'eusse fermé les yeux. Cela m'eût été plus facile de les fermer comme mère que de les fermer comme épouse... Pendant quinze ans, n'ai-je pas vu madame de Valentinois partager avec moi le cœur de votre père, parfois même me le prendre tout entier ? Or, croyez-vous que ce qu'une femme a fait pour son mari, une mère ne puisse pas le faire pour son fils ? N'êtes-vous pas mon orgueil, ma joie, mon bonheur ? D'où vient donc que vous avez sournoisement aimé sans me le dire ?

— Ma mère, répondit François II avec un sang-froid qui eût fait honneur à sa dissimulation aux yeux de Catherine elle-même si elle eût pu deviner ce qui allait suivre, ma mère, vous êtes en vérité si bonne pour moi, que je rougis de vous tromper plus longtemps. Eh bien, oui, je l'avoue, j'aime mademoiselle de Saint-André !

— Ah ! fit Catherine, vous voyez bien.

— Remarquez, ma mère, ajouta le jeune homme, que c'est la première fois que vous me parlez de cet amour, et que si vous m'en aviez parlé plus tôt, n'ayant aucune raison de vous le cacher, attendu que cet amour est non seulement dans mon cœur, mais encore dans ma volonté, si vous m'en aviez parlé plus tôt, je vous l'eusse avoué plus tôt.

— Dans votre volonté, François ? fit Catherine étonnée.

— Oui. N'est-ce pas, cela vous étonne que j'aie une volonté, ma mère ? Mais il y a une chose qui m'étonne, moi aussi, dit le jeune homme en la regardant fixement, c'est que vous veniez jouer ce matin vis-à-vis de moi cette comédie de tendresse maternelle, quand c'est vous qui, cette nuit, avez livré mon secret à la risée de la cour, quand c'est vous qui êtes la seule cause de ce qui est arrivé.

— François ! s'écria la reine mère de plus en plus étonnée.

— Non, continua le jeune homme, non, madame, je ne dormais pas ce matin quand vous m'avez envoyé chercher. Je recueillais tous les renseignements sur la cause première de ce scandale, et de tous les renseignements que j'ai recueillis, il est résulté pour moi la certitude que c'est vous qui m'avez tendu le piège dans lequel je suis tombé.

— Mon fils, mon fils, prenez garde à ce que vous dites ! répondit Catherine les dents serrées et en jetant sur son fils un regard brillant et acéré comme la lame d'un poignard.

— D'abord, madame, convenons d'une chose, c'est qu'il n'y a plus de fils, c'est qu'il n'y a plus de mère entre nous.

Catherine fit un mouvement qui tenait le milieu entre la menace et la terreur.

— Il y a un roi qui est, grâce à Dieu, devenu majeur ; il y a une reine régente qui n'a plus rien à faire, si ce roi le veut, aux affaires de l'État. On règne à quatorze ans en France, madame, et j'en ai seize. Eh bien, je suis las de ce rôle d'enfant que vous continuez à me faire jouer quand je n'en ai plus l'âge. Je suis fatigué de me sentir autour des reins une lisière, comme si j'étais encore au maillot. Enfin, et pour tout dire, madame, à partir d'aujourd'hui, nous reprendrons, s'il vous plaît, chacun notre véritable place. Je suis votre roi, madame, et vous n'êtes que ma sujette...

Le tonnerre tombant au milieu de cette chambre n'eût pas produit un effet plus terrible que cette apostrophe foudroyante tombant au milieu des projets de Catherine. Ainsi donc, ce qu'elle avait cru dire dans son hypocrite raillerie était vrai. Elle avait, pendant seize ans, élevé, soigné, conduit, instruit, dirigé cet enfant rachitique ; elle avait, comme les dompteurs de bêtes fauves de nos jours, appauvri, épuisé, énervé ce lionceau, et voilà que, tout à coup, ce lionceau se réveillait, grondait, montrait ses griffes, dardait sur elle ses yeux ardents, et s'élançait contre elle de toute la longueur de sa chaîne. Qui pouvait répondre que, s'il brisait cette chaîne, il ne la dévorerait pas ?

Elle recula épouvantée.

Pour une femme comme Catherine de Médicis, il y avait de quoi frémir, en effet, à ce qu'elle venait de voir, à ce qu'elle venait d'entendre.

Et ce qui l'effrayait davantage, peut-être, ce n'était pas l'éclat de la fin, c'était la dissimulation du commencement.

Savoir dissimuler, pour elle, c'était tout ; la force de cette politique cauteleuse rapportée par elle de Florence, c'était la dissimulation.

Et c'était une femme, une jeune fille, presque une enfant qui avait produit ce changement, régénéré cette créature maladive, donné à cet être chétif la hardiesse de dire ces étranges paroles : A partir d'aujourd'hui, je suis votre roi, et vous n'êtes que ma sujette.

— La femme qui a opéré cette étrange métamorphose, songea Catherine, la femme qui a fait de cet enfant un homme, de cet esclave un roi, de ce nain un géant, cette femme-là, je puis entrer en lutte avec elle.

Puis, tout bas, et comme pour se redonner des forces :

— Vrai Dieu ! murmura la reine mère, j'étais lasse de n'avoir affaire qu'à un fantôme. Ainsi, dit-elle à François toute prête à soutenir la lutte, si inattendue qu'elle fût, ainsi, c'est moi que vous accusez d'être l'auteur du scandale de cette nuit ?

— Oui, répondit sèchement le roi.

— Vous accusez votre mère sans être sûr qu'elle soit coupable. C'est d'un bon fils !

— Direz-vous, madame, que le coup n'est point parti de chez vous ?

— Je ne vous dis pas que le coup ne soit point parti de chez moi, je vous dis que le coup n'est point parti de moi.

— Mais qui donc alors a trahi le secret de mon rendez-vous avec mademoiselle de Saint-André ?

— Un billet.

— Un billet ?

— Un billet tombé de la poche de madame l'amirale.

— Un billet tombé de la poche de madame l'amirale ? Quelle plaisanterie !

— Dieu me garde de plaisanter avec ce qui vous est une douleur, mon fils !

— Mais ce billet, de qui était-il signé ?

— Il ne portait pas de signature.

— Par qui était-il écrit ?

— L'écriture m'en était inconnue.

— Mais, enfin, ce billet, qu'est-il devenu ?

— Le voici ! dit la reine mère, qui l'avait gardé.

Et elle présenta le billet au roi.

— L'écriture de Lanoue ! s'écria le roi.

Puis, après une seconde, avec un étonnement croissant :

— Mon billet, dit-il.

— Oui ; mais convenez qu'il n'y avait que vous qui puissiez le reconnaître.

— Et vous dites que ce billet est tombé de la poche de madame l'amirale ?

— Si bien tombé de la poche de madame l'amirale, que tout le monde a cru que c'était d'elle qu'il était question et que c'était elle qu'on allait surprendre ; sans quoi, ajouta Catherine en levant les épaules et en souriant avec dédain, sans quoi, vous figurez-vous que les deux personnes que vous eussiez aperçues en ouvrant les yeux eussent été le maréchal de Saint-André et M. de Joinville ?

— Et le secret de toute cette intrigue dirigée contre moi et une femme que j'aime ?

— Madame l'amirale peut seule vous le donner.

François porta à ses lèvres un petit sifflet d'or et fit entendre un sifflement aigu.

Un officier souleva la portière.

— Que l'on coure à l'hôtel de l'amiral, rue de Béthisy, et que l'on dise à madame l'amirale que le roi veut lui parler à l'instant même.

En se retournant, François rencontra le regard fixe et sombre de sa mère rivé sur lui.

Il se sentit rougir.

— Je vous demande pardon, ma mère, dit-il assez honteux que son accusation eût porté à faux, je vous demande pardon de vous avoir soupçonnée.

Le jeune homme grinça des dents et pâlit jusqu'à la lividité.

— C'est vous, ma mère, dit-il avec une énergie que Catherine ne soupçonnait pas en lui, c'est vous qui vous méprenez étrangement : je suis votre fils, c'est vrai ; mais c'est parce que je suis votre fils aîné, que je suis en même temps le roi, et je vous le prouverai, ma mère !

— Vous ? fit Catherine en le regardant comme une vipère prête à s'élancer : vous, roi ? et vous me prouverez que vous l'êtes, dites-vous ?...



Que faut-il donc faire pour cela, ma mère !

— Vous avez fait plus que me soupçonner, François ; vous m'avez gravement et durement accusée. Mais je ne suis pas votre mère pour rien, et je suis disposée à supporter bien d'autres accusations.

— Ma mère !

— Laissez-moi continuer, dit Catherine en fronçant les sourcils ; car, sentant plier son adversaire, elle comprenait que c'était le moment d'appuyer sur lui.

— Je vous écoute, ma mère, dit François.

— Vous vous êtes donc trompé en ceci d'abord, et, en second lieu, vous vous êtes trompé encore, et plus lourdement, en m'appelant votre sujette. Je ne suis pas plus votre sujette, entendez-vous ? que vous n'êtes et ne serez jamais mon roi. Je vous répète que vous êtes mon fils, rien de plus, rien de moins.

Elle éclata d'un rire dédaigneux et saccadé.

— Vous me le prouverez... et de quelle façon ? Vous croyez-vous donc de taille à lutter de politique avec Elisabeth d'Angleterre et avec Philippe II d'Espagne ? Vous me le prouverez ! Comment ? En rétablissant la bonne harmonie entre les Guises et les Bourbons, entre les huguenots et les catholiques ? Vous me le prouverez ! Est-ce en vous mettant à la tête des armées, comme votre aïeul François Ier ou votre père Henri II ? Pauvre enfant ! vous roi ? Mais vous ne savez donc pas que je tiens entre mes mains votre destinée et votre existence ?... Je n'ai qu'à dire un mot, et la couronne vous glisse de la tête ; je n'ai qu'à faire un signe, et l'âme s'envole de votre corps. Regardez et écoutez, si vous avez des yeux et des oreilles, et vous verrez, monsieur mon fils, comment le peuple traite son roi. Vous... roi ? Malheu-

reux [illegible] Le roi, c'est le plus fort — et regardez-vous [illegible] moi.

[illegible] ces dernières paroles, Catherine était [illegible] Elle s'appuyait [illegible] comme un [illegible] du jeune roi, qui [illegible] s'appuyait contre le dossier du fauteuil [illegible]

— [illegible] dit la Florentine, vous [illegible] je suis toujours la reine et que [illegible] et faible roseau que le moindre [illegible] et vous [illegible] Mais [illegible] ceux qui règnent en France [illegible] les rois, si je n'étais pas là pour les [illegible] chaque fois qu'ils veulent mettre le pied [illegible] degré de votre trône. Voyez M. de [illegible] ce gagneur de batailles, ce preneur de villes [illegible] monsieur mon fils, et votre tête [illegible] sa couronne, ne lui va pas au talon.

— [illegible] je mordrai au talon M. de Guise. C'est [illegible] Achille qui fut tué, à ce que l'on m'a appris, [illegible] malgré lui et malgré vous.

— [illegible] et, quand vous aurez mordu au talon M. [illegible] votre Achille sera mort, non pas de la [illegible] la venin, qui combattra les huguenots?... Ne [illegible] pas vous n'êtes ni beau comme Pâris, ni brave comme Hector. Savez-vous qu'après M. de Guise, vous [illegible] plus qu'un grand capitaine en France? Car j'espère bien que vous ne comptez pas pour tel votre idiot de connétable de Montmorency, qui s'est fait battre dans tous les combats qu'il a commandés, ni votre courtisan de maréchal de Saint-André, qui n'a vaincu que dans les antichambres? Non! vous n'avez plus qu'un grand capitaine, et c'est M. de Coligny. Eh bien, ce grand capitaine, avec son frère Dandelot, presque aussi grand que lui, sera demain, s'il ne l'est aujourd'hui, à la tête du plus formidable parti qui ait jamais menacé un État. Regardez-les et regardez-vous, comparez-vous à eux, et vous verrez qu'ils sont des chênes puissamment enracinés dans la terre, et que vous n'êtes qu'un misérable roseau, pliant au souffle de tous les partis.

— Mais enfin, que voulez-vous, qu'exigez-vous de moi? Ne suis-je donc qu'un instrument entre vos mains, et faut-il que je me résigne à être un jouet pour votre ambition?

Catherine comprima le sourire de joie tout prêt à errer sur ses lèvres et à la trahir. Elle commençait de ressaisir son pouvoir; elle touchait du bout du doigt le fil de la marionnette qui, un instant, avait eu la prétention d'agir seule, et elle allait de nouveau la faire mouvoir à sa guise. Mais elle ne voulut rien laisser paraître de son triomphe, et, ravie de ce commencement de défaite, elle résolut de compléter sa victoire.

— Ce que je veux, ce que j'exige de vous, mon fils, dit-elle de sa voix hypocrite, plus terrible peut-être dans sa câlinerie que dans la menace, mais rien de plus simple : c'est que vous me laissiez établir votre puissance, assurer votre bonheur, rien de plus, rien de moins. Que m'importe le reste? Est-ce que je songe à moi, en parlant comme je fais et en agissant comme je parle? Est-ce que tous mes efforts [illegible] pas à vous rendre heureux? Eh! mon Dieu! [illegible] donc que le fardeau d'un gouvernement soit chose si agréable et si légère, que j'aie plaisir à le porter? Vous [illegible] mon ambition? oui, j'en ai une : c'est de lutter jusqu'à ce que j'aie renversé vos ennemis, ou qu'ils se soient du moins usés les uns après les autres. Non, François, dit-elle avec un apparent abandon, le jour où je vous verrai l'homme que je veux, le roi que j'espère, je vous remettrai avec joie, croyez-le bien, la couronne sur la tête et le sceptre entre les mains. Mais, si je le faisais aujourd'hui, ce serait un roseau que je vous rendrais au lieu d'un sceptre, une couronne d'épines que je vous mettrais sur la tête au lieu d'une couronne d'or. Grandissez, mon fils, fortifiez-vous, mûrissez sous les yeux de votre mère comme un [illegible] sous le regard du soleil [illegible] et alors grand, fort [illegible] soyez roi!

— Que faut-il donc faire pour cela, ma mère? s'écria François avec un accent presque désespéré.

— [illegible] vous le dire, mon fils. Il faut renoncer, avant tout, à la femme qui est la cause première de tout ceci.

— [illegible] à mademoiselle de Saint-André! s'écria François, qui [illegible] à tout, hors à cette condition. Renoncer [illegible] de Saint-André! répéta-t-il avec une rage [illegible] C'est donc là que vous en voulez venir?

— [illegible] Catherine, renoncer à [illegible] de Saint-André.

— [illegible] François d'un air résolu [illegible] il avait déjà fait preuve deux ou trois fois depuis le commencement de la conversation.

— Je vous demande pardon, François, dit la Florentine du [illegible] mais [illegible] Il faut renoncer à elle, c'est le prix que je mets à notre réconciliation, sinon... non!

— Mais vous ne savez donc pas que je l'aime éperdument, ma mère?

Catherine sourit de cette naïveté de son fils.

— Où donc serait le mérite de renoncer à elle, si vous ne l'aimiez pas? dit-elle.

— Mais pourquoi donc renoncer à elle, mon Dieu?

— Dans l'intérêt de l'État.

— Qu'a donc à faire mademoiselle de Saint-André avec l'intérêt de l'État? demanda François II.

— Voulez-vous que je vous le dise? demanda Catherine.

Mais le roi, l'interrompant, comme si d'avance il ne doutait pas de sa logique :

— Écoutez, ma mère, dit-il, je connais le génie suprême que Dieu a mis en vous, je reconnais la mollesse et l'inertie qu'il a mises en moi; enfin, je reconnais votre autorité présente et future, et je m'en rapporte aveuglément à vous en matière politique et dès qu'il s'agit des intérêts du royaume que vous gouvernez si savamment. Mais, à ce prix, ma mère, au prix de cet abandon que je vous fais de tous ces droits, qui seraient si précieux pour un autre, je vous prie de me laisser la libre gestion de mes affaires intimes.

— En toute autre occasion, oui! et je croyais même que vous n'aviez rien à me reprocher à ce sujet. Mais aujourd'hui, non!

— Mais, pourquoi non aujourd'hui? pourquoi cette sévérité, justement à propos de la seule femme que j'aie encore véritablement aimée?

— Parce que cette femme, plus que toute autre, mon fils, peut amener la guerre civile dans vos États, parce qu'elle est la fille du maréchal de Saint-André, un de vos plus dévoués serviteurs.

— J'enverrai M. de Saint-André commander dans quelque grande province, et M. de Saint-André fermera les yeux. D'ailleurs, M. de Saint-André est tout entier en ce moment à son amour pour sa jeune femme, et sa jeune femme sera bien aise de s'éloigner d'une belle-fille, sa rivale en esprit et en beauté.

— Il est possible que cela soit ainsi à l'endroit de M. de Saint-André, dont la jalousie est devenue proverbiale, et qui tient sa femme enfermée ni plus ni moins qu'un Espagnol du temps du Cid. Mais M. de Joinville, M. de Joinville, qui aimait passionnément mademoiselle de Saint-André et qui devait l'épouser, fermera-t-il les yeux, lui? Et s'il consent à les fermer par respect pour le roi, les fermera-t-il à son oncle, le cardinal de Lorraine, à son père, le duc de Guise? En vérité, François, permettez-moi de vous le dire, vous êtes un pauvre diplomate, et si votre mère n'y veillait pas, avant huit jours, le premier voleur de royauté vous prendrait votre couronne sur la tête, comme le premier tire-laine venu prend un manteau sur l'épaule d'un bourgeois. Une dernière fois, mon fils, il faut renoncer à cette femme, et, à ce prix, entendez-vous? nous nous réconcilions franchement, je vous le répète, et j'arrangerai la chose avec MM. de Guise. Me comprenez-vous et m'obéirez-vous?

— Oui, ma mère, je vous comprends, dit François II : mais je ne vous obéirai pas.

— Vous ne m'obéirez pas! s'écria Catherine se heurtant, pour la première fois, contre un entêtement qui, pareil au géant Antée, reprenait des forces quand on le croyait vaincu.

— Non! continua François II, non, je ne vous obéirai pas et je ne puis pas vous obéir. J'aime, vous dis-je; je suis dans les premières heures d'un premier amour, et rien ne saurait me contraindre à y renoncer. Je sais que je suis engagé dans une voie épineuse, peut-être me conduit-elle à un but fatal; mais, je vous le dis, j'aime et je ne veux pas regarder au delà de ce mot.

— C'est bien résolu, mon fils?

Il y avait dans ces deux mots : *mon fils*, ordinairement si doux dans la bouche d'une mère, un ton d'indescriptible menace.

— C'est bien résolu, madame, répondit François II.

— Vous acceptez les suites de votre fol entêtement, quelles qu'elles soient?

— Quelles qu'elles soient, je les accepte, oui!

— Alors, adieu, monsieur! je sais ce qui me reste à faire.

— Adieu, madame!

Catherine fit quelques pas vers la porte et s'arrêta.

— Vous ne vous en prendrez qu'à vous, dit-elle tentant une dernière menace.

— Je ne m'en prendrai qu'à moi.

— Songez que je ne suis pour rien dans cette folle résolution que vous prenez de lutter contre vos véritables intérêts; que, si malheur arrive soit à vous, soit à moi, toute la responsabilité pèsera sur vous seul...

— Soit! ma mère, j'accepte cette responsabilité.

— Adieu donc, François! dit la Florentine avec un rire et un regard terribles.

— Adieu, ma mère! répondit le jeune homme avec un rire non moins méchant, avec un regard non moins menaçant.

Et le fils et la mère se séparèrent pleins d'une haine profonde l'un contre l'autre.

XVIII

OÙ M. DE CONDÉ PRÊCHE LA RÉVOLTE AU ROI

On se souvient de la promesse que le prince de Condé avait faite, la veille au soir, à Robert Stuart, et du rendez-vous qu'il avait pris, pour la nuit tombante, avec le jeune homme sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le prince de Condé entrait au Louvre juste au moment où la reine sortait de l'appartement de son fils.

Il venait remplir cette promesse en demandant au roi la grâce d'Anne Dubourg.

On l'annonça chez le roi.

— Qu'il entre ! répondit le roi d'une voix faible.

Le prince entra et aperçut le jeune homme plutôt couché qu'assis dans son fauteuil, et essuyant avec son mouchoir son front couvert de sueur.

Il avait les yeux éteints, la bouche béante, le visage livide. On eût dit une statue de la Peur.

— Ah ! ah ! murmura le prince, l'enfant a du chagrin.

Qu'on n'oublie pas que le prince avait assisté à la fin de la scène entre le roi et mademoiselle de Saint-André, et avait entendu les promesses que celui-ci avait faites à sa maîtresse.

En apercevant le prince, la figure du roi s'éclaira tout à coup. Le soleil en personne entrant dans la sombre chambre ne l'eût pas plus subitement illuminée. On eût dit que le jeune roi venait de faire une grande découverte. La pensée rayonnait sur son front, pareille à une espérance. Il se leva et marcha au-devant du prince. On eût dit qu'il allait se jeter sur sa poitrine et l'embrasser.

C'était la force attirant à elle la faiblesse, avec la puissance de l'aimant attirant le fer.

Le prince, qui paraissait médiocrement se soucier de l'embrassade, s'inclina dès le premier pas qu'il vit faire au roi pour aller au-devant de lui.

François, réprimant lui-même ce premier entraînement, s'arrêta et tendit la main au prince.

Celui-ci, ne pouvant se dispenser de baiser la main qu'on lui tendait, en prit bravement son parti.

Seulement, en y appuyant ses lèvres, il se demandait à lui-même :

— A quoi diable puis-je lui être bon, qu'il me fait aujourd'hui si bon accueil ?

— Oh ! que je suis heureux de vous voir, mon cousin ! dit le roi avec tendresse.

— Et moi, sire, je suis à la fois heureux et honoré.

— On ne saurait venir plus à propos, prince.

— Vraiment ?

— Oui, je m'ennuyais horriblement.

— En effet, dit le prince, Votre Majesté portait sur son front, au moment où je suis entré, les traces d'un profond ennui.

— Profond, c'est le mot. Oui, mon cher prince, je m'ennuie affreusement.

— Royalement, enfin, dit le prince en s'inclinant et en souriant.

— Et ce qu'il y a de triste dans tout cela, mon cousin, continua François II avec un profond sentiment de mélancolie, c'est que je n'ai pas un ami à qui confier mes peines.

— Le roi a des peines ? demanda Condé.

— Oui, et de sérieuses, de véritables, mon cousin.

— Et qui donc est assez audacieux pour causer des peines à Votre Majesté ?

— Une personne qui, par malheur, en a le droit, mon cousin.

— Je ne connais personne, sire, qui ait le droit de chagriner le roi.

— Personne ?

— Personne, sire.

— Pas même la reine mère ?

— Ah ! ah ! pensa tout bas le prince, il paraît que la reine mère a donné le fouet à son poupon.

Puis, tout haut :

— Pas même la reine mère, sire, répéta le prince.

— C'est votre avis, mon cousin ?

— C'est non seulement mon avis, sire, mais c'est encore, je le présume, celui de tous les fidèles sujets de Votre Majesté.

— Savez-vous que c'est grave, ce que vous me dites là, monsieur mon cousin ?

— En quoi est-ce grave, sire ?

— En ce que vous prêchez à un fils la révolte contre sa mère.

Et il dit ces mots en regardant autour de lui comme un homme qui craint d'être entendu, quoiqu'en apparence il soit seul.

En effet, François n'ignorait pas que, pour quiconque avait leur secret, les murailles du Louvre laissaient passer les sons comme le filtre laisse passer l'eau.

N'osant donc avouer toute sa pensée, il se [illegible] de dire :

— Ah ! c'est votre opinion que la reine [illegible] pas le droit de me chagriner ? Que feriez-vous donc, mon cousin, si vous étiez roi de France et que la reine [illegible] chagrinât ? en somme, et pour abréger, si vous [illegible] ma place ?

Le prince comprit quelle était la crainte du roi ; [illegible] comme en toute circonstance il avait pris l'habitude de dire ce qu'il pensait :

— Ce que je ferais à votre place, sire ?

— Oui !

— A votre place, je me révolterais.

— Vous vous révolteriez ? s'écria François tout joyeux.

— Oui, dit le prince purement et simplement.

— Mais de quelle façon se révolter, mon cher Louis ? demanda François en se rapprochant du prince.

— Mais comme on se révolte, sire, en se révoltant. Consultez ceux qui sont compétents du fait. Il n'y a pas un nombre de moyens très varié : en n'obéissant point, par exemple, ou en faisant, du moins, tout ce qu'on peut pour se soustraire à une autorité injuste et une tyrannie implacable.

— Mais, cousin, dit François pensif et méditant évidemment les paroles du prince, on se peut bien se révolter ainsi contre son seigneur, mais un fils ne peut pas plus, il me semble, dans le sens absolu du mot, se révolter contre sa mère, qu'un sujet contre son roi...

— Que font donc en ce moment, dit le prince, ces milliers de huguenots qui semblent tout à coup sortir de terre du fond de vos plus lointaines provinces, dans les Pays-Bas, en Allemagne, sinon une immense révolte contre le pape ? Et c'est un roi, s'il en fut !

— Oui, prince, répondit François, de pensif devenant sombre ; oui, vous avez raison, et je vous suis reconnaissant de me parler ainsi. Je vous vois trop rarement, mon cousin ; vous êtes un des membres de ma famille, l'homme dans lequel j'ai le plus de confiance, le seigneur de la cour pour lequel j'ai le plus d'amitié. Dès mon enfance, mon cher prince, j'ai eu pour vous une sympathique affection, que votre courageuse franchise justifie pleinement. Nul autre ne m'aurait parlé comme vous venez de le faire : je vous en remercie doublement ; et, pour vous donner une preuve de ma reconnaissance, je vais vous faire une confidence que je n'ai faite à personne, et que la reine mère vient de m'arracher tout à l'heure.

— Faites, sire.

Le roi jeta son bras autour du cou de Condé.

— Aussi bien, mon cher prince, continua-t-il, peut-être aurais-je besoin non seulement de votre conseil, comme je viens de vous le demander, mais encore de votre appui.

— Je suis en tout point aux ordres de Votre Majesté.

— Eh bien, mon cousin, je suis éperdument amoureux.

— De la reine Marie ? Je sais cela, sire, dit Condé, et cela fait véritablement scandale à la cour.

— Non pas de la reine Marie, mais d'une de ses filles d'honneur.

— Bah ! s'écria le prince jouant le plus profond étonnement. Et il va sans dire que Votre Majesté est payée de retour ?

— On m'aime au delà de toute expression, cousin.

— Et on a donné à Votre Majesté des preuves de cet amour ?

— Oui.

— Ce qui me surprendrait, sire, c'est qu'il en fût autrement.

— Tu ne me demandes pas qui [illegible] ?

— Je ne me permettrai pas d'[illegible] mon roi ; mais j'attends qu'il veuille bien [illegible].

— Louis, c'est la fille [illegible] grands seigneurs de la cour de France.

— Ah bah !

— C'est la fille du [illegible] de Saint-André, Louis.

— Recevez mes [illegible] mes sincères, sire. Mademoiselle de Saint-André est [illegible] belles personnes du [illegible]

— N'est-ce pas [illegible] que c'est fort [illegible] de la [illegible]

— Il [illegible] sire, que j'ai exactement sur [illegible] mademoiselle de Saint-André la même pensée que Votre Majesté.

— C'est [illegible] de plus entre [illegible] cousin !

— Je n'oserais pas m'en vanter, sire.

— Avoue [illegible] que j'ai raison.

— [illegible] Quand on rencontre [illegible]

roi ou [illegible] a toujours raison de l'aimer, et surtout de se [illegible] d'elle.

— [illegible] ton avis?

— [illegible] celui de tout le monde, excepté de M. de Jouy[illegible]. Par bonheur, le roi [illegible] lui de [illegible] conseil, et, comme il est [illegible] qu'il ignorera toujours l'honneur que le roi a fait à sa fiancée...

— Voilà ce qui te trompe, Louis, dit le roi; c'est qu'il le sait.

— Votre Majesté veut dire qu'il soupçonne quelque chose?

— Je te dis qu'il sait tout.

— Oh! C'est impossible.

— Mais puisque [illegible] qui te le dis!

— Mais c'est incroyable, sire.

— Et cependant [illegible]. Toutefois, continua le roi [illegible] je n'attacherais pas une grande [illegible], s'il n'avait été suivi de [illegible] extraordinaire qui ont amené [illegible] moi, la scène violente dont je t'ai dit [illegible].

— Mais [illegible] pu arriver de plus grave, sire? J'attends [illegible] veuille me faire pénétrer au fond de [illegible] le prince de Condé, qui, [illegible] cependant, connaissant l'affaire à fond.

Alors [illegible] à raconter d'une voix lamentable, qui, [illegible] reprenait une certaine fermeté farouche, la [illegible] qui venait d'avoir lieu entre lui et sa mère.

Le prince écoutait avec une attention profonde.

Puis, quand François eut fini :

— Eh bien, mais, sire, dit-il, il me semble que vous vous en êtes assez bien tiré, et que vous voici, pour cette fois, hors de page.

Le roi regarda le prince, et, passant son bras sous le sien :

— Oui, mon cousin, dit-il, oui, je m'en suis assez bien tiré; tant qu'elle a été là, du moins, quelque chose qui ressemblait à la joie d'un esclave qui brise sa chaîne me donnait de la force. J'ai laissé la reine partir avec cette croyance que ma révolte était sérieuse. Mais la porte refermée derrière elle; mais, resté seul... tenez, il faut que je sois franc avec vous, tous les muscles de mon corps, toutes les fibres de ma volonté se sont détendus, et, si vous n'étiez pas arrivé, mon cousin, je crois que j'allais, comme autrefois, aller la trouver, me jeter à ses pieds et lui demander pardon.

— Oh! gardez-vous-en bien, sire! s'écria Condé; vous seriez perdu!

— Je le sais bien, dit le roi en serrant le bras de Condé, comme un naufragé serre l'épave flottante dont il attend son salut.

— Mais, enfin, pour vous causer une pareille terreur, il faut que la reine mère vous ait menacé de quelque grand malheur, de quelque péril suprême?

— Elle m'a menacé de la guerre civile.

— Ah! Et où Sa Majesté voit-elle donc la guerre civile?

— Mais où vous la voyiez vous-même tout à l'heure, mon cousin. Le parti huguenot est puissant; mais M. de Guise, son ennemi, est puissant aussi. Eh bien, ma mère, qui ne voit que par les Guises, qui ne mène le royaume que par les Guises, qui m'a marié à une femme qui est parente de MM. de Guise, ma mère m'a menacé de la colère et, qui pis est, de l'abandon de MM. de Guise.

— Et le résultat de tout cela, sire?

— C'étaient les hérétiques maîtres du royaume.

— Et vous avez répondu à cela, sire?

— Rien, Louis. Qu'avais-je à répondre?

— Oh! bien des choses, sire!

Le roi haussa les épaules.

— Une entre autres, continua le prince.

— Mais laquelle?

— C'est qu'il y avait un moyen d'empêcher les hérétiques d'être maîtres du royaume.

— Et ce moyen?

— C'est de vous mettre aussi à la tête des hérétiques, sire.

Le jeune roi resta un instant pensif et le sourcil froncé.

— Oui, dit-il, il y a là une idée supérieure, mon cousin, un de [illegible] de bascule auxquels excelle ma mère Catherine. Mais le parti protestant me hait.

— Et pourquoi vous haïrait-il, sire? Il sait que jusqu'ici vous n'avez été qu'un instrument aux mains de votre mère.

— Instrument! instrument! répéta François.

— Mais tout à l'heure ne le disiez-vous pas vous-même, sire? Le parti [illegible] n'a point de parti pris contre le roi; il hait la reine mère, voilà tout.

— Je la hais bien, moi! murmura le jeune homme à voix basse.

Le prince surprit ces mots, si bas qu'ils eussent été prononcés.

— Eh bien, sire? demanda-t-il.

Le roi regarda son cousin.

— Si le projet vous paraît bon, continua le prince, pourquoi ne pas l'adopter?

— Ils n'auront pas confiance en moi, Louis; il faudra leur donner un gage, et... quel gage leur donner?

— Vous avez raison, sire; mais l'occasion est bonne. Vous pouvez leur donner en ce moment un gage, un vrai gage royal, la vie d'un homme...

— Je ne comprends pas, dit le roi.

— Vous pouvez faire grâce au conseiller Dubourg.

— Mon cousin, dit le roi pâlissant, ici-même, là, tout à l'heure, ma mère me disait en parlant de lui : « Il faut qu'il meure! »

— Vous lui disiez donc, vous, sire, qu'il fallait qu'il vécût?

— Oh! faire grâce à Anne Dubourg! murmura le jeune homme en regardant autour de lui comme effrayé seulement à cette idée qu'il pouvait faire grâce.

— Eh bien, oui, sire, faire grâce à Anne Dubourg. Que voyez-vous donc de si étonnant à cela?

— Rien, certainement, mon cousin.

— N'est-ce pas votre droit?

— C'est le droit du roi, je le sais.

— Eh bien, n'êtes-vous pas le roi?

— Je ne l'ai pas encore été, du moins.

— Eh bien, sire, c'est entrer dans la royauté par une belle porte, c'est monter au trône par un riche degré.

— Mais le conseiller Anne Dubourg?...

— Est un des hommes les plus vertueux de votre royaume, sire. Demandez à M. de L'Hospital, qui s'y connaît.

— Je sais, en effet, que c'est un honnête homme.

— Ah! sire, c'est déjà beaucoup que vous disiez cela.

— Beaucoup?

— Oui; un roi ne fait pas mourir un homme qu'il a reconnu pour un honnête homme.

— Il est dangereux!

— Un honnête homme n'est jamais dangereux.

— Mais MM. de Guise le détestent.

— Ah!

— Mais ma mère le déteste.

— Raison de plus, sire, pour commencer votre rébellion contre MM. de Guise et contre la reine mère en accordant la grâce du conseiller Dubourg.

— Mon cousin!

— Dame! j'espère que Votre Majesté ne se donne pas la peine de se révolter contre la reine mère pour lui être agréable.

— C'est vrai, Louis; mais la mort de M. Dubourg est accordée, c'est chose convenue entre MM. de Guise, ma mère et moi; il n'y a pas à revenir là-dessus.

Le prince de Condé ne put s'empêcher de jeter un regard de dédain sur ce roi, qui regardait comme une chose convenue, et sur laquelle il n'y avait pas à revenir, la mort d'un des plus honnêtes magistrats du royaume, quand ce magistrat était encore vivant et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'il ne mourût pas.

— Puisque c'est une *affaire convenue*, sire, dit-il avec un accent de profond mépris, n'en parlons plus.

Et il s'apprêta à saluer le roi pour se retirer, mais le roi l'arrêta.

— Oui, c'est cela, dit-il, n'en parlons plus, ne parlons plus du conseiller; mais parlons d'autre chose.

— Et de quoi, sire? demanda le prince, qui n'était venu que pour cela.

— Mais, enfin, mon cher prince, il n'y a pas qu'une seule voie pour sortir d'une situation embarrassante? Vous avez un génie inventif : trouvez-moi un second moyen.

— Sire, c'est Dieu qui vous avait trouvé le premier. Les hommes n'inventeront rien de pareil.

— En vérité, mon cousin, dit le jeune roi, je me sens ému moi-même à la pensée que je fais mourir un innocent.

— Alors, sire, dit le prince avec une certaine solennité, alors écoutez cette voix de votre conscience. La bonté aussi est féconde, elle aussi fait fleurir dans le cœur du sujet l'amour pour son roi. Faites grâce à M. Dubourg, sire, et, à partir du jour où vous aurez fait cette grâce, c'est-à-dire usé d'un droit royal, tout le monde saura que c'est vous qui régnez souverainement, véritablement!

— Tu le veux, Louis?

— Sire, je vous le demande en grâce, et cela, je vous le jure, dans l'intérêt de Votre Majesté!

— Mais que va dire la reine?

— Quelle reine, sire?

— La reine mère, pardieu!

— Sire, il ne doit y avoir d'autre reine au Louvre que la vertueuse épouse de Votre Majesté. Madame Catherine est reine parce qu'on la redoute. Faites-vous aimer, sire, et vous serez roi!

Le roi parut faire un effort et arrêter une résolution suprême.

— Eh bien, je répéterai le mot que vous avez si bien commencé. C'est convenu, mon cher Louis, dit-il; merci de vos bons conseils, merci de me faire faire acte de justice, merci de m'enlever un remords! Donnez-moi une plume et un parchemin.

Le prince de Condé approcha le fauteuil du roi près de la table.

Le roi s'assit.

Le prince de Condé lui présenta le parchemin qu'il avait demandé ; le roi prit la plume que le prince lui présentait et écrivit la phrase sacramentelle :

« François, par la grâce de Dieu, roi de France, à tous présents et à venir, salut... »

Il en était là, quand l'officier qu'il avait envoyé à l'hôtel Coligny entra et annonça madame l'amirale.

Le roi s'interrompit où il en était, se leva tout à coup, et, de doux qu'il était, son visage prit une indéfinissable expression de férocité.

— Qu'avez-vous, sire ? demanda le prince de Condé, étonné lui-même de ce brusque changement de visage.

— Vous allez le savoir, mon cousin.

Puis, se retournant vers l'officier :

— Faites entrer madame l'amirale, dit-il.

— Madame l'amirale a sans doute à entretenir Votre Majesté d'une affaire personnelle, sire ? dit le prince ; je vais me retirer, si Votre Majesté le permet...

— Non point ! je désire, au contraire, que vous restiez, mon cousin, que vous assistiez à notre conversation, que vous n'en perdiez pas un mot. Vous savez déjà comment je pardonne, dit-il en montrant le parchemin ; je vais vous montrer comment je punis.

Le prince de Condé sentit passer quelque chose comme un frémissement. Il comprit que cette présence de l'amirale chez le roi, où elle ne venait jamais que contrainte et forcée, se rattachait au motif qui l'y amenait lui-même, et il eut comme un vague pressentiment qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Après être retombée pendant quelques secondes, la tapisserie se releva, et l'amirale parut.

XIX

OU LE ROI CHANGE D'OPINION A L'ENDROIT DE M. DE CONDÉ ET DU CONSEILLER ANNE DUBOURG

Madame l'amirale, avant de voir le roi, avait d'abord aperçu le prince de Condé, auquel elle s'apprêtait à jeter le regard le plus souriant et le plus affectueux, quand ce regard rencontra inopinément le visage du roi.

L'expression de colère empreinte sur ce visage fit baisser la tête à l'amirale, qui s'approcha en tremblant.

Arrivée devant le roi, elle s'inclina.

— Je vous ai fait appeler, madame, dit le roi, les lèvres blêmissantes et les dents serrées, pour vous demander le mot d'une énigme que je cherche inutilement à deviner depuis ce matin.

— Je suis toujours aux ordres de mon roi, balbutia l'amirale.

— Même pour déchiffrer des énigmes ? reprit François, Tant mieux ! je suis enchanté de savoir cela, et nous allons incontinent nous mettre à l'œuvre.

L'amirale s'inclina.

— Veuillez donc nous expliquer, à notre cher cousin de Condé et à nous, reprit le roi, comment il se fait qu'un billet, écrit par notre ordre à une personne de la cour, ait été perdu par vous, hier au soir, dans les appartements de la reine mère ?

Ce fut au tour du prince de Condé de comprendre ce que voulait dire ce frissonnement qu'il avait éprouvé à l'annonce de l'amirale.

Toute la vérité parut à ses yeux comme si elle sortait de terre, et ces mots terribles du roi bourdonnèrent à ses oreilles : « Je vais vous montrer comment je punis ! »

Il regarda l'amirale.

Celle-ci avait les yeux fixés sur lui, car elle semblait lui demander : « Que faut-il répondre au roi ? »

Le roi ne comprit pas la pantomime des deux complices, et continua :

— Eh bien, madame l'amirale, dit-il, voilà l'énigme posée ; nous vous en demandons le mot.

L'amirale se tut.

Le roi continua :

— Mais peut-être n'avez-vous pas bien compris ma question : je vais la répéter. Comment se fait-il qu'un billet, qui ne vous était pas adressé, se soit trouvé entre vos mains, et par quelle maladresse ou quelle perfidie ce billet est-il tombé de votre poche sur le tapis de la chambre de la reine mère, et est-il passé, du tapis de la chambre de la reine mère, dans les mains de M. de Joinville ?

L'amirale eut le temps de se remettre.

— Bien simplement, sire, dit-elle en recouvrant son sang-froid. J'ai trouvé ce billet dans le corridor du Louvre qui conduit à la chambre des Métamorphoses ; je l'ai ramassé, je l'ai lu et, n'en connaissant pas l'écriture, je l'ai porté chez la reine mère, dans l'intention de lui demander si elle était plus savante que moi. Il y avait chez Sa Majesté grande assemblée de poètes et d'écrivains, et parmi eux M. de Brantôme, lequel a raconté de si prodigieuses histoires, que chacun en a ri aux larmes, moi comme les autres, sire ; si bien, qu'en riant j'ai tiré mon mouchoir, et que mon mouchoir a fait lui-même sortir de ma poche et tomber à terre ce malheureux billet que j'avais oublié. Quand je l'ai voulu chercher, il n'y était plus, ni dans ma poche, ni même autour de moi, et je présume que M. de Joinville l'avait déjà ramassé.

— La chose est très vraisemblable, dit le roi avec un sourire railleur ; mais je ne la tiens pas pour vraie, si vraisemblable qu'elle soit.

— Que veut dire Votre Majesté ? demanda l'amirale avec inquiétude.

— Vous avez trouvé ce billet ? demanda le roi.

— Oui, sire.

— Eh bien, rien alors ne vous est plus facile que de me dire dans quoi il était enveloppé.

— Mais, balbutia l'amirale, il n'était aucunement enveloppé, sire...

— Il n'était pas enveloppé dans quelque chose ?

— Non, dit l'amirale en pâlissant, il était simplement plié en quatre.

Un éclair illumina l'esprit de M. le prince de Condé.

Evidemment mademoiselle de Saint-André avait expliqué au roi la perte de son billet par la perte de son mouchoir. Par malheur, la chose, qui devenait transparente pour M. de Condé, restait obscure pour madame l'amirale.

Elle baissa donc la tête sous le regard inquisiteur du roi, se troublant de plus en plus, avouant par son silence, qu'elle avait mérité la colère qu'elle sentait peser sur elle.

— Madame l'amirale, dit François, pour une dévote personne comme vous êtes, vous avouerez que voilà un mensonge des plus hardis.

— Sire ! balbutia l'amirale.

— Sont-ce là les fruits de la religion nouvelle, madame ? continua le roi. Voici notre cousin de Condé qui, quoique prince catholique, nous prêchait tout à l'heure la réforme en termes vraiment émouvants. Répondez donc vous-même à madame l'amirale, notre cher cousin, et dites-lui de notre part, qu'à quelque religion qu'on appartienne, on est toujours mal venu de tromper son roi.

— Grâce ! sire, balbutia l'amirale, les larmes aux yeux, en voyant la colère du roi monter peu à peu avec la rapidité de la marée.

— Et, à propos de quoi me demandez-vous grâce, madame l'amirale ? dit François. J'aurais mis ma main au feu, il n'y a pas une heure encore, quelque chose que l'on pût me dire de vous, que vous étiez la plus rigide personne de mon royaume.

— Sire ! s'écria l'amirale en relevant fièrement la tête votre colère, soit, mais non vos railleries. C'est vrai, je n'ai point trouvé ce billet.

— Ah ! vous l'avouez ? dit triomphalement le roi.

— Oui, sire, répondit simplement l'amirale.

— Alors, quelqu'un vous avait remis ce billet ?

— Oui, sire.

Le prince suivait la conversation avec l'intention visible d'intervenir quand il jugerait le moment arrivé.

— Et qui vous l'a remis, madame l'amirale ? demanda le roi.

— Je ne saurais nommer cette personne, sire, répondit fermement madame de Coligny.

— Et pourquoi donc cela, ma cousine ? dit le prince de Condé en intervenant et en lui coupant la parole.

— Oui, pourquoi cela ? reprit le roi enchanté du renfort qui lui arrivait.

L'amirale regarda le prince, comme pour lui demander l'explication des paroles qu'il venait de prononcer.

— Sans doute, continua le prince, répondant à l'interrogation muette de l'amirale, je n'ai aucune raison pour cacher la vérité au roi.

— Ah ! fit le roi se tournant vers le prince de Condé, vous savez donc le fin mot de cette histoire, vous ?

— Parfaitement, sire.

— Et comment cela ?

— Mais, sire, répondit le prince, parce que j'y ai joué le rôle principal.

— Vous, monsieur ?

— Moi-même, sire.

— Et comment se fait-il que vous ne m'en ayez pas encore dit un mot jusqu'à présent?

— Parce que, sire, répondit le prince sans se déconcerter, parce que vous ne m'avez pas fait l'honneur de m'interroger, et que je ne me permettrais pas de toucher une affaire, quelle qu'elle fût, à mon gré, aux souverains, sans être autorisé par lui.

— J'aime votre déférence, cousin, dit François. Toutefois le respect a des bornes, et l'on peut prévenir les questions de son souverain, quand on a à lui dire une chose tout au moins agréable. Faites-moi donc la grâce, mon cousin, de me dire tout ce que vous savez à ce sujet, et quelle espèce de rôle vous avez joué dans toute cette histoire.

— J'ai joué le rôle le plus simple. C'est moi qui ai trouvé le billet.

— Ah! c'est vous, dit le roi en fronçant le sourcil et en regardant [illegible]. Alors je ne suis plus étonné que vous [illegible] questions. Ah! c'est vous qui avez trouvé le billet?

— C'est moi, sire.

— Et où cela?

— Dans le corridor qui conduit à la salle des Métamorphoses, [illegible] avait tout à l'heure l'honneur de vous le dire madame l'amirale.

Le regard du roi allait du prince à l'amirale et semblait chercher à pénétrer quelle espèce de connivence il pouvait y avoir entre eux.

— Alors, mon cousin, dit-il, puisque c'est vous qui l'avez trouvé, vous devez savoir dans quoi il était enfermé.

— Il n'était pas enfermé, sire.

— Comment! s'écria le roi en blêmissant, vous osez me dire que le billet n'était pas enfermé?

— Oui, sire, j'ai l'audace de dire la vérité, et j'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté que le billet n'était pas enfermé, mais délicatement enveloppé.

— Enveloppé ou enfermé, monsieur, dit le roi, n'est-ce point la même chose?

— Ah! sire, dit le prince, il y a entre les deux mots une différence extraordinaire. On enferme un prisonnier, mais on enveloppe une lettre.

— Je ne vous savais pas si grand linguiste, mon cousin.

— Les loisirs que me laisse la paix me permettent d'étudier la grammaire, sire!

— Enfin, monsieur, pour en finir, dites-moi dans quoi le billet était enveloppé ou enfermé.

— Dans un fin mouchoir brodé aux quatre coins, sire, et c'est dans un des coins que le billet était noué!

— Où est ce mouchoir?

Le prince tira le mouchoir de sa poitrine.

— Le voici, sire!

Le roi arracha violemment le mouchoir des mains du prince de Condé.

— Bien! Mais maintenant, comment se fait-il que le billet trouvé par vous soit entre les mains de madame l'amirale?

— Rien de plus simple, sire. En descendant les degrés du Louvre, j'ai rencontré madame l'amirale et je lui ai dit: « Ma cousine, voici un billet perdu par quelque gentilhomme ou quelque dame du Louvre. Veuillez vous informer qui peut avoir perdu un billet: la chose vous est facile par Dandelot, qui est de garde, et remettez, je vous prie, le billet à son propriétaire. »

— C'est très naturel, en effet, cousin, dit le roi, qui ne croyait pas un mot de toute cette histoire.

— Alors, sire, dit le prince de Condé en faisant mine de se retirer, puisque j'ai eu l'honneur de satisfaire entièrement Votre Majesté...

Mais le roi l'arrêta du geste.

— Encore un mot, mon cousin, s'il vous plaît, dit-il.

— Comment! sire, volontiers.

— Madame l'amirale, dit le roi en se retournant vers madame de Coligny, je vous remercie pour une loyale sincérité dans la situation où vous étiez devant M. le prince de Condé: vous m'avez dit tout ce que vous pouviez me dire. Je vous demande pardon de vous avoir dérangée. Vous êtes libre, et demeurez dans mes bonnes grâces. Le reste de l'explication regarde M. de Condé.

L'amirale s'inclina et sortit.

M. de Condé eût bien voulu en faire autant; mais il était retenu par l'ordre du roi.

Dès que la porte se fut refermée, le roi s'approcha du prince, les dents serrées, les lèvres pâlissantes.

— Monsieur, dit-il, vous n'avez pas besoin de recourir à madame l'amirale pour savoir à qui était adressé le billet.

— Comment cela, sire?

— Attendu que voici, dans un coin du mouchoir, les initiales et dans l'autre les armes de mademoiselle de Saint-André.

Ce fut au tour de M. de Condé de baisser la tête.

— Vous saviez que le billet appartenait à mademoiselle de Saint-André, et, le sachant, vous avez exposé ce billet à tomber entre les mains de la reine mère.

— Votre Majesté me rendra au moins la justice de reconnaître que j'ignorais qu'il fût écrit par son ordre, et que ce billet connu pouvait la compromettre?

— Monsieur, vous qui connaissez si bien la valeur des mots de la langue française, vous devez savoir que rien ne compromet ma majesté; je fais ce qui me plaît, et personne n'a rien à y voir ni rien à y dire, et la preuve...

Il alla à la table, prit le parchemin déjà rayé par une ligne et demie de son écriture.

— Et la preuve, tenez.

Il fit le mouvement de déchirer le parchemin.

— Ah! sire, que votre colère tombe sur moi et non sur un innocent!

— Du moment où mon ennemi le protège, il n'est plus innocent pour moi, monsieur.

— Votre ennemi, sire! s'écria le prince; le roi me considère-t-il comme son ennemi?

— Pourquoi pas, puisque de ce moment je suis le vôtre?

Et il déchira le parchemin.

— Sire, sire, au nom du ciel! s'écria le prince.

— Monsieur, voici ma réponse aux menaces que vous faisiez tout à l'heure au nom du parti huguenot. Je le défie, monsieur, et vous avec lui, s'il vous plaît par hasard d'en prendre le commandement. Ce soir, le conseiller Anne Dubourg sera exécuté.

— Sire, c'est le sang d'un innocent, c'est le sang d'un juste qui va couler!

— Eh bien, dit le roi, qu'il coule, et qu'il tombe goutte à goutte sur la tête de celui qui le répand.

— Et celui-là, sire?

— C'est vous, monsieur de Condé!

Et, montrant du doigt la porte au prince:

— Sortez, monsieur! dit-il.

— Mais, sire... insista le prince.

— Sortez, vous dis-je! grinça le roi en frappant du pied. Il n'y aurait pas sûreté pour vous à rester dix minutes de plus au Louvre.

Le prince s'inclina et sortit.

Le roi, écrasé, tomba dans son fauteuil, les coudes sur la table, la tête entre ses mains.

XX

DÉCLARATION DE GUERRE

On comprend facilement que, si le roi était furieux, le prince de Condé n'était pas en proie à une rage moins grande, et cette rage était d'autant plus intense, qu'il ne pouvait s'en prendre à personne qu'à lui-même de ce qui lui arrivait, puisque c'était lui qui était venu chez mademoiselle de Saint-André, puisque c'était lui qui avait découvert le billet dans le mouchoir, puisque c'était lui, enfin, qui avait remis ce billet à l'amirale de Coligny.

Aussi, comme tous les gens qui se trouvent empêtrés par leur faute dans une mauvaise affaire, résolut-il de mener celle-ci jusqu'au bout et de brûler jusqu'au dernier vaisseau sur lequel il pouvait faire retraite.

D'ailleurs, après avoir souffert tout ce que lui avait fait souffrir mademoiselle de Saint-André, son plus grand désespoir, car il eût ressemblé à une honte et une impuissance, eût été de se retirer sans lancer en se retirant cette flèche de Parthe qui revient si souvent percer le cœur de l'amoureux qui la lance: la vengeance.

Or, la vengeance contre le roi, il l'avait déjà résolue; mais la vengeance contre mademoiselle de Saint-André, il la méditait encore.

Un instant, il se demanda s'il n'y avait pas une certaine lâcheté à lui, homme, de se venger d'une femme; mais de même qu'il s'était interrogé, il se répondit à lui-même que ce n'était pas un faible ennemi que cette jeune fille au cœur dissimulé et vindicatif, qui allait devenir, le jour même sans doute, la maîtresse déclarée du roi.

Où, certes, il courait un moins grand danger à envoyer un appel au plus brave et au plus adroit gentilhomme de la cour qu'à se brouiller sans merci avec mademoiselle de Saint-André.

Il savait bien qu'une fois brouillé avec elle, c'était une guerre mortelle, sans paix ni trêve, qu'il lui faudrait soutenir contre elle, et que cette guerre durerait, féconde en

périls, en embûches, en attaques ouvertes ou souterraines, tant que durerait l'amour du roi.

Et avec la beauté splendide de son ennemie, avec son caractère multiple, avec son tempérament plein de lascifs enivrements, il comprenait que cet amour, comme celui de Henri II pour la duchesse de Valentinois, pouvait durer aussi longtemps que sa vie.

Il ne courait donc pas le danger de l'homme brave qui va face à face affronter le lion ; mais il bravait ce péril, bien autrement sérieux, quoique moins grave en apparence, du voyageur imprudent qui, armé d'une simple baguette, s'amuse à agacer ce charmant serpent cobra dont la moindre piqûre est mortelle.

Ce danger était si grand en réalité que le prince se demanda un instant s'il était bien nécessaire d'ajouter cette foudre nouvelle aux éclairs et aux tonnerres qui grondaient déjà sur sa tête.

Mais, de même qu'il avait hésité quand, avant de réfléchir, il avait craint de tomber dans une lâcheté, de même il se sentit invinciblement poussé en avant quand il vit que son action, lâche en apparence, était, en réalité, téméraire jusqu'à la folie.

S'il lui eût fallu descendre les escaliers, traverser la cour, remonter dans quelque autre corps de logis, mettre enfin le temps d'une réflexion plus sérieuse entre sa sortie de l'appartement du roi et son entrée dans celui de mademoiselle de Saint-André, peut-être la raison fût-elle venue à son aide, et, comme la Minerve antique, tirant par la main Ulysse de la mêlée, la froide déesse l'eût-elle tiré hors du Louvre. Mais par malheur, le prince n'avait qu'à suivre le corridor dans lequel il se trouvait pour rencontrer à sa gauche, après un ou deux détours, la porte de mademoiselle de Saint-André.

Il sentait que chaque pas qu'il faisait l'en rapprochait, et, à chaque pas, les pulsations de son cœur redoublaient de rapidité et de violence.

Enfin, il arriva devant cette porte.

Il pouvait détourner la tête, passer, continuer son chemin. Sans doute, c'était le conseil que lui donnait tout bas son bon ange, mais il n'écouta que le mauvais. Il s'arrêta comme si ses pieds prenaient racine au parquet, et Daphné, changée en laurier, ne semblait pas plus immuablement fixée à la terre.

Après un instant, non d'hésitation mais de réflexion, comme César lançant sa javeline de l'autre côté du Rubicon :

— Allons ! dit-il. *Alea jacta est !*

Et il frappa.

La porte s'ouvrit.

Le prince pouvait encore avoir cette chance, que mademoiselle de Saint-André fût sortie ou ne voulût pas le recevoir.

La destinée était écrite, mademoiselle de Saint-André était chez elle, et ces deux mots : « Faites entrer, » arrivèrent jusqu'au prince.

Dans l'intervalle que l'on mit à le conduire, de l'antichambre où il attendait la réponse, au boudoir, où cette réponse avait été prononcée à voix assez haute pour qu'on l'entendît, Louis de Condé sentit passer comme un éblouissement devant ses yeux et devant son cœur, tout ce vaste panorama des six mois qui venaient de s'écouler, depuis ce jour où il avait, par une effroyable pluie d'orage, rencontré la jeune fille dans cette mauvaise auberge des environs de Saint-Denis, jusqu'à l'heure où il l'avait vue entrer dans la salle des Métamorphoses avec une branche de myrte enlacée dans les cheveux, et où son regard indiscret ne l'avait point perdue de vue une seconde, jusqu'au moment où, de toute la parure qu'elle avait en entrant dans la salle, elle n'avait gardé que cette branche de myrte.

Et, à mesure que ce panorama se déroulait devant ses yeux, il voyait, si rapidement que ce fût, se répéter, pendant une nuit de Saint-Cloud, cette scène entre la jeune fille et le page ; puis il la retrouvait au bord du grand bassin dans la demi-teinte que projetait sur elle l'ombre tremblante des platanes et des saules ; puis il se regardait lui-même, debout et immobile sous les fenêtres, attendant qu'une persienne s'entr'ouvrît et qu'une fleur ou un billet tombât à ses pieds ; enfin, il se retrouvait sous ce lit où, pendant une première nuit, il avait attendu vainement, où personne n'était venu, et où, pendant une seconde, il avait vu venir, non seulement ceux qu'il attendait, mais encore ceux qu'il n'attendait pas ; et toutes ces sensations diverses, éblouissement de l'auberge, jalousie du témoin caché, contemplation de la jeune fille se mirant dans le bassin, impatience de l'attente sous les fenêtres, angoisse de l'amant dans la chambre des Métamorphoses, toutes ces sensations montant à son cerveau, faisant battre ses tempes, brisant son cœur, tenaillant ses entrailles, toutes ces sensations, s'emparant de lui, l'assaillirent à la fois dans l'espace de quelques secondes.

Aussi ce fut en frémissant, et pâle à la fois de jalousie, de colère, d'amour, de honte et de haine, qu'il se retrouva en face de mademoiselle de Saint-André.

Mademoiselle de Saint-André était seule.

Dès qu'elle aperçut le prince cachant [illegible] les sentiments opposés qui luttaient en lui sous un air passablement impertinent, dès qu'elle eut vu le sourire railleur perché sur ses lèvres comme l'oiseau moqueur d'Amérique sur une branche, la jeune fille fronça le sourcil, mais imperceptiblement : c'était, sous le rapport de la dissimulation, une âme bien autrement trempée que celle du prince de Condé.

Le prince la salua d'un air dégagé.

Mademoiselle de Saint-André ne se méprit pas à l'expression de ce salut ; elle comprit que c'était un ennemi qui venait à elle.

Mais elle ne fit rien paraître de ces lueurs qui pénétraient en elle, et, au salut dégagé, au sourire moqueur du prince, elle répondit par une longue et gracieuse révérence.

Puis, lui souriant de son œil le plus caressant et lui adressant la parole de sa voix la plus douce :

— A quelle sainte, prince, demanda-t-elle, dois-je adresser mes remerciements pour cette visite aussi matinale qu'inattendue ?

— A sainte Aspasie, mademoiselle, répondit le prince en s'inclinant avec un geste affecté.

— Monseigneur, répondit la jeune fille, je doute que je la trouve si minutieusement que je cherche sur le calendrier de l'an de grâce 1559.

— Alors, mademoiselle, si vous voulez absolument remercier une sainte pour cette mince faveur de ma présence, attendez que madame de Valentinois soit morte et ait été canonisée ; ce qui ne peut pas manquer de lui arriver, si vous la recommandez au roi.

— Comme je doute que mon crédit aille jusque-là, monseigneur, je me bornerai à vous remercier vous-même, en vous demandant bien humblement ce qui me procure le plaisir de vous voir.

— Comment ! vous ne devinez pas ?

— Non.

— Je viens vous faire mes compliments bien sincères sur la nouvelle faveur dont Sa Majesté vous honore.

La jeune fille devint pourpre ; puis, par une réaction subite, ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle.

Et cependant elle était bien loin encore de soupçonner la réalité ; elle crut seulement que l'aventure de la nuit était déjà ébruitée et que l'écho en avait retenti aux oreilles du prince.

Elle se contenta donc de regarder le prince avec une expression qui tenait le milieu entre l'interrogation et la menace.

Le prince fit semblant de ne rien voir.

— Eh bien, demanda-t-il en souriant, qu'y a-t-il donc, mademoiselle, et en quoi le compliment que j'ai l'honneur de vous adresser a-t-il pu instantanément donner à vos joues la couleur de vos lèvres (il est vrai qu'elles ne l'ont pas conservée longtemps) et du mouchoir que vous m'avez fait l'honneur de me donner l'autre nuit ?

Le prince appuya sur ces derniers mots d'une façon si significative qu'il n'y eut plus à se tromper sur l'expression que prit le visage de mademoiselle de Saint-André.

Il tourna tout entier à la menace.

— Prenez garde, monseigneur ! dit-elle d'une voix d'autant plus terrible qu'elle affectait un calme parfait. Je crois que vous êtes venu ici avec l'intention de m'insulter.

— Me croyez-vous capable d'une pareille audace, mademoiselle ?

— Ou d'une pareille lâcheté, monseigneur [illegible] des deux mots serait le plus convenable en cette [illegible] ?

— C'est ce que je me suis demandé à la [illegible] mademoiselle. Je me suis répondu : *Audace !* et je [illegible]

— Alors vous avouez que telle était votre [illegible] ?

— Peut-être. Mais, en y réfléchissant [illegible] préféré me présenter à vous à tout autre [illegible]

— Et auquel ?

— Comme un ancien [illegible] charmes, changé en courtisan de votre [illegible]

— Et sans doute, en [illegible] vous venez me demander quelque grâce ?

— Une grâce [illegible] mademoiselle.

— Laquelle ?

— Celle de vouloir bien me pardonner d'être la cause [illegible] de cette nuit.

Mademoiselle de Saint-André regarda le prince d'un [illegible] de doute, car elle ne pouvait croire qu'un homme [illegible] si [illegible] et si directement au [illegible] elle [illegible]

— [illegible] dit-elle, vous avez réellement fait [illegible] dites ?

— Je l'ai fait.

— Si cela est vrai, laissez-moi vous dire qu'il fallait tout simplement que vous eussiez perdu l'esprit.

— Je crois tout simplement, au contraire, que je l'avais perdu jusqu'à ce moment-là, et que c'est à ce moment-là seulement que je l'ai retrouvé.

— Vous croyez-vous aussi que je [illegible] [illegible] restera [illegible], monsieur, tout prince que vous êtes ou espérez-vous que je n'en instruirai pas le roi?

— Oh! c'est inutile.

— Comment, c'est inutile?

— Mon Dieu, oui; attendu que je viens de l'en instruire moi-même.

— Et lui avez-vous dit aussi que, [illegible] sortant de chez lui, vous comptiez [illegible]?

— Non, par la [illegible] je n'y songeais pas; l'idée m'est venue en [illegible] [illegible] s'est trouvée sur mon chemin, et vous [illegible] [illegible] le proverbe: « L'occasion fait le larron. » Je ne sais [illegible] [illegible] c'était une véritable curiosité, si par bonheur [illegible] le premier à vous faire mon compliment. Suis-je le premier?

— Oui, monsieur, et ce compliment, dit fièrement mademoiselle de Saint-André, je le reçois.

— Maintenant que vous le recevez si bien, laissez-moi vous en [illegible] [illegible].

— Sur quoi?

— Sur le goût de votre toilette dans une circonstance aussi solennelle.

Mademoiselle de Saint-André se mordit les lèvres. Le prince la conduisait sur un terrain où il était difficile qu'elle se défendît avec avantage.

— Vous êtes homme d'imagination, monseigneur, dit-elle, et vous m'avez bien certainement, grâce à cette imagination, fait les honneurs d'une toilette bien supérieure à celle que j'avais en réalité?

— Non pas, je vous jure: elle était simple, au contraire; il y avait surtout une branche de myrte enlacée à ces beaux cheveux.

— Une branche de myrte! s'écria la jeune fille; d'où savez-vous que j'avais une branche de myrte dans les cheveux?

— Je l'ai vue.

— Vous l'avez vue?

Mademoiselle de Saint-André commençait à n'y plus rien comprendre et sentait son sang-froid près de lui échapper.

— Voyons, prince, dit-elle, continuez, j'aime les fables.

— Alors, vous devez vous rappeler celle de Narcisse, Narcisse amoureux de lui-même, se regardant dans un ruisseau.

— Après?

— Eh bien, avant-hier, j'ai vu quelque chose de pareil, ou plutôt de bien autrement merveilleux: c'est une jeune fille amoureuse d'elle et se regardant dans un miroir avec non moins de volupté que Narcisse se regardait dans son ruisseau.

Mademoiselle de Saint-André jeta un cri. Il était impossible que le prince eût inventé cela, ou qu'on le lui eût raconté. Elle était seule, ou plutôt elle se croyait seule dans la chambre des Métamorphoses quand avait eu lieu cette scène à laquelle le prince faisait allusion. La rougeur prit le dessus, elle devint pourpre.

— Vous mentez! dit-elle.

Mademoiselle de Saint-André rugissait entre ses dents; seulement, elle essaya de dissimuler ce rugissement dans un éclat de rire.

— Oh! reprit-elle, le beau conte que vous nous faites là!

— Oui, vous avez raison, le conte est beau; mais qu'est-il en comparaison de la réalité? Malheureusement, la réalité fut passagère comme un rêve. La belle nymphe attendait un dieu, et voilà que ce dieu ne put pas venir, la déesse sa femme étant tombée de cheval comme une simple mortelle et s'étant blessée.

— Avez-vous encore beaucoup de choses dans le genre de celle-là à me dire, monsieur? grinça mademoiselle de Saint-André, toute prête, malgré sa force, à se laisser emporter à sa colère.

— Non, je n'ai plus qu'un mot: le rendez-vous fut remis au lendemain. Voilà ce que j'étais venu vous dire; et sur ce, dans [illegible] de l'avenir, permettez-moi de terminer comme si j'étais [illegible] roi, la présente visite n'étant à autre fin, sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde!

Et, sur ce, en effet, le prince de Condé sortit avec cette impertinence qui, [illegible] [illegible] plus tard, fit la réputation des Lauzun et des Richelieu.

Arrivé sur le palier de l'escalier, il s'arrêta, et, jetant un regard en arrière:

— Bon! dit-il, me voilà brouillé avec la reine mère, me voilà brouillé avec le roi, me [illegible] brouillé avec mademoiselle de Saint-André, et tout cela d'un seul coup. Belle matinée, ma foi, pour un cadet de Navarre... Bah! ajouta-t-il philosophiquement, il est vrai que les cadets passent par où les aînés ne passeraient pas.

Et il descendit lestement l'escalier, traversa cavalièrement la cour et salua la sentinelle, qui lui présentait les armes.

XXI

LE FILS DU CONDAMNÉ

Nous avons dit que le prince avait donné rendez-vous à Robert Stuart, de sept à huit heures du soir, sur la place et devant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Pour se rendre à ce rendez-vous, il pouvait parfaitement prendre le pont Notre-Dame et le pont aux Moulins; mais un aimant l'attirait vers le Louvre; il traversa la rivière avec le passeur et aborda devant la tour de Bois.

Son chemin était d'appuyer à droite, il appuya à gauche. Il allait au danger comme la phalène imprudente va à la lumière.

Il connaissait bien ce chemin: pendant quatre ou cinq mois, tous les soirs, il l'avait fait en espérant.

Maintenant qu'il n'espérait plus, pourquoi le faisait-il encore?

Il repassa donc par la même voie; puis, arrivé sous les fenêtres de mademoiselle de Saint-André, il s'arrêta comme il avait l'habitude de s'arrêter.

Il les connaissait bien, ces fenêtres!

Les trois premières étaient celles de la chambre à coucher et du boudoir de Charlotte; les quatre autres étaient celles du maréchal.

Puis, après les quatre fenêtres du maréchal, venait une autre fenêtre encore, à laquelle il n'avait jamais fait attention.

Cette fenêtre restait toujours sombre, soit que la chambre sur laquelle elle s'ouvrait ne fût jamais éclairée, soit que d'épais rideaux tirés avec soin empêchassent la lumière de filtrer au dehors.

Cette fois, pas plus que les autres, il n'eût fait attention à cette fenêtre, s'il n'eût cru l'entendre grincer sur ses gonds. Puis il lui sembla voir passer une main par l'entrebâillement des deux volets, et de cette main s'envoler, pareil à un papillon de nuit, un petit papier qui, porté par le vent du soir, semblait faire tous ses efforts pour arriver à son adresse.

La main disparut, la fenêtre se referma, que le papier n'avait pas encore touché la terre.

Le prince l'attrapa au vol, sans bien se rendre compte de ce qu'il était et sans savoir si c'était à lui qu'il était destiné.

Puis, comme la demie après sept heures sonnait à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, il se rappela son rendez-vous et sembla se diriger vers l'endroit où le frémissement du bronze semblait l'appeler.

En attendant, il tournait et retournait le billet entre ses doigts; mais l'obscurité de la nuit l'empêchait de savoir à quoi s'en tenir sur sa frêle conquête.

Au coin de la rue Chilpéric, se trouvait une petite auberge, dans la muraille de laquelle on avait pratiqué une niche; dans la niche était une petite madone de bois doré, et devant la madone brûlait une chandelle de résine, espèce de torche qui indiquait aux zélés catholiques une auberge chrétienne et un dévot aubergiste, mais qui, pour les voyageurs attardés, prononçait hautement ces paroles: « Ici, on loge à la nuit. »

Le prince de Condé s'approcha de la maison, monta sur le banc de pierre placé près de la porte, et, se plaçant sous les rayons vacillants du fanal, il lut les lignes suivantes, qui le remplirent d'étonnement.

« Le roi est momentanément réconcilié avec la reine mère; ce soir, ils assistent à l'exécution du conseiller Anne Dubourg; je n'ose vous dire: Fuyez! mais je vous dis: Sous quelque prétexte que ce soit, ne rentrez pas au Louvre; il y va de votre tête. »

L'étonnement qu'avaient causé au prince les premières lignes était devenu de la stupéfaction à la dernière phrase. D'où lui venait cet avis? D'un ami certainement. Mais de quel sexe était cet ami? Était-ce un ami ou une amie? Non,

c'était une amie ; ce n'était point ainsi qu'aurait écrit un homme.

Puis, dans ce palais du Louvre, il n'y avait pas d'homme, il n'y avait que des courtisans, et un courtisan y eût regardé à deux fois avant d'encourir la disgrâce que sa charité méritait.

Ce n'était donc pas un homme.

Mais, si c'était une femme, quelle était cette femme ?

Quelle femme pouvait s'intéresser assez vivement à lui, Condé, pour se brouiller d'un seul coup, en supposant que

Oui, c'était une écriture de femme bien certainement, et, malgré l'allure magistrale de ces caractères que nous ne saurions comparer qu'à une belle écriture anglaise de nos jours, un expert ne se fût pas trompé, et, en écriture de femme, le prince, à force de recevoir des lettres, était devenu expert. Si les pleins des caractères étaient fermes, les déliés avaient quelque chose de fin, de gracieux et d'efféminé.

Puis le petit billet, dans son ensemble, était si net, le papier en était si fin, si velouté, si soyeux, et révélait un



Arrivé sous les fenêtres de mademoiselle de Saint-André, il s'arrêta.

l'avis charitable qu'elle venait de donner au prince fût connu, pour se brouiller d'un seul coup, disons-nous, avec le roi, avec la reine mère, avec mademoiselle de Saint-André ?

Mais peut-être était-ce mademoiselle de Saint-André elle-même !.

Oh ! quant à cela, avec un moment de réflexion, le prince comprenait bien que c'était impossible : il avait trop cruellement blessé la lionne, et la lionne devait être encore occupée de la blessure qu'il lui avait faite.

Il avait bien au Louvre deux ou trois anciennes maîtresses, mais avec celles-là il était brouillé, et, quand les femmes n'aiment plus, elles haïssent.

Une seule avait peut-être encore quelque reste de tendresse pour lui, la jolie mademoiselle de Limeuil ; mais il connaissait depuis vieux temps les pattes de mouche de la charmante enfant ; ce n'était pas de son écriture, et l'on ne se hasarde pas à prendre un secrétaire pour écrire un pareil billet. Était-ce, d'ailleurs, une écriture de femme ?

Le prince se haussa sur la pointe des pieds pour se rapprocher autant que possible de la lumière.

si doux parfum de chambre à coucher ou de boudoir féminin, que, bien décidément, c'était d'une femme.

Alors revenait cette question qui, elle, ne recevait point de réponse : Quelle est donc cette femme ?

Le prince de Condé, qui avait parfaitement oublié son rendez-vous pour ne s'occuper que de sa lettre, eût passé la nuit à chercher le nom de cette femme, et, selon toute probabilité, à le chercher inutilement, si, heureusement pour lui, Robert Stuart, qui le voyait de loin perché sur son banc, et dont le cœur était rempli d'une préoccupation bien autrement grave, ne fût apparu tout à coup, comme s'il sortait de terre, dans le cercle de lumière que projetait la torche.

Il salua le prince profondément.

Le prince rougit d'être surpris lisant ce billet, et la façon dont il rougissait le confirma dans cette certitude que le billet venait d'une femme.

— C'est moi, prince, dit le jeune homme.

— Vous voyez, monsieur, que je tiens à ma parole, dit le prince en sautant à bas de son banc de pierre.

— [illegible] dit Robert Stuart, j'attends l'occasion de vous prouver [illegible] je tiendrai la même.

— [illegible] triste nouvelle à vous annoncer, monsieur, dit le prince d'une voix émue.

Le jeune homme sourit avec amertume.

— Parlez, prince, dit-il, je suis préparé à tout.

— Monsieur, dit le prince avec [illegible] qu'on eût été étonné de trouver dans un homme [illegible] l'on tenait, en général, pour un des plus [illegible] temps nous vivons à une époque où les [illegible] et au mal sont confuses [illegible] depuis quelques années semble [illegible] et les douleurs qu'occasionne [illegible] l'âme de quelques-uns de sinistres [illegible] plongent celle des autres dans de profondes [illegible] Que résultera-t-il du choc des passions [illegible] ce moment? Je l'ignore...

— Pourquoi [illegible] de sa part, prince... « Jeune homme [illegible] je t'avais promis la grâce de ton père [illegible] m'a été refusée ; je t'avais dit que ton père [illegible] pas, et ton père va mourir ce soir. »

[illegible] le prince, presque honteux du mensonge à l'aide duquel il tentait de tromper le jeune homme, monsieur, tout n'est peut-être pas aussi bas que vous le dites.

— Me [illegible] d'espérer, prince? demanda Robert Stuart.

Condé [illegible] répondre : il y avait dans le regard du jeune homme une expression qui arrêtait la parole sur ses lèvres.

— Hier, l'arrêt de mort n'était pas encore approuvé, pas encore signé par le roi ; aujourd'hui, malgré mes efforts, il est signé, il a été signifié ; dans une heure peut-être il sera exécuté.

— Une heure! gronda sourdement le jeune homme entre ses dents. On fait bien des choses en une heure!

Il s'élança et fit vingt pas à peu près ; puis, revenant vers le prince et saisissant sa main, qu'il couvrit de baisers et baigna de pleurs :

— A partir d'aujourd'hui, à partir de cette minute, prince, dit-il, vous n'avez pas de serviteur plus fidèle ni plus dévoué que moi. Mon corps, mon âme, ma tête, mon bras, mon cœur, sont à vous, et je vous donne ma vie jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

Puis, cette fois, il s'éloigna à pas lents et disparut à l'angle du quai, après avoir fait au prince un dernier signe de tête.

XXII

HORS DE PAGE

Le jeune homme était déjà à la hauteur de la pointe de la Cité, que le prince n'était pas encore sorti de sa préoccupation.

Il est vrai que cette préoccupation avait peut-être, par un de ces fréquents caprices de la mémoire, fait retour de Robert Stuart à ce billet tombé d'une fenêtre du Louvre et que le prince venait de lire, une demi-heure auparavant, à la lueur de la lampe de la madone.

Quel que fût l'objet de sa préoccupation, il en fut tiré par un incident [illegible] et inattendu.

Un jeune homme, tête nue et sans pourpoint, la respiration râlante, sortait du Louvre et traversait la place en courant, comme s'il eût été poursuivi par quelque chien enragé.

Le prince crut le reconnaître pour le page du maréchal de Saint-André, qu'il avait vu une première fois dans l'auberge près de Saint-Denis, une seconde fois dans les jardins de [illegible]

— He! [illegible] le prince quand il le vit à dix pas de lui, où courez-vous ainsi, mon jeune maître?

Le jeune homme s'arrêta aussi soudainement que s'il se fût présenté sur ses pas un infranchissable obstacle.

— [illegible] monseigneur? s'écria-t-il, reconnaissant à son [illegible] malgré le manteau sombre qui l'enveloppait et [illegible] larges bords qui lui couvrait les yeux.

— [illegible] moi, et c'est vous aussi, si je ne me [illegible] Mézières, le jeune page de M. de Saint-André.

— Oui, monseigneur.

— [illegible] tous les apparences, l'amoureux de mademoiselle Charlotte [illegible] le prince.

— [illegible] je l'étais, oui, monseigneur, mais je ne le suis plus.

— Bon!

— Pour cela, je vous le jure.

— Vous êtes bien heureux, jeune homme, dit, moitié gaiement, moitié tristement, le prince, de pouvoir donner ainsi congé à vos amours ; mais je n'en crois rien.

— Comment! monseigneur?

— Si vous n'étiez pas amoureux comme un fou, ou fou comme un amoureux, rien ne m'expliquerait cette course échevelée au milieu de la nuit et à cette heure de la nuit.

— Monseigneur, dit le page, je viens de recevoir le plus mortel outrage qu'un homme ait jamais reçu.

— Un homme! dit le prince souriant ; de qui est-il question? Ce n'est pas de vous?

— Pourquoi ne serait-ce pas de moi?

— Mais parce que vous n'êtes qu'un enfant.

— Je vous dis, monseigneur, continua le jeune homme, je vous dis que j'ai été traité de la plus épouvantable façon : homme ou enfant, comme j'ai le droit de porter une épée au côté, je m'en vengerai.

— Si vous aviez le droit de porter une épée au côté, il fallait vous en servir.

— J'ai été pris par des valets, saisi, garrotté, et...

Le jeune homme s'arrêta avec un geste de suprême colère, et ses yeux bleus, comme ceux des animaux de nuit, lancèrent un double éclair dans l'obscurité.

A ce signe, le prince reconnut l'homme de haine et de sang.

— Et?... répéta le prince.

— Et fouetté, monseigneur! dit le jeune homme avec un cri de rage.

— Alors, dit le prince en raillant, vous voyez bien que ce n'est pas comme un homme qu'on vous a traité, mais comme un enfant.

— Monseigneur, monseigneur, s'écria Mézières, les enfants deviennent vite des hommes, quand ils ont dix-sept ans et une pareille injure à venger!

— A la bonne heure! dit le prince reprenant son sérieux, j'aime que l'on parle ainsi, jeune homme. Et comment avez-vous pu encourir un pareil affront?

— J'étais, comme vous venez de le dire, monseigneur, amoureux fou de mademoiselle de Saint-André. Pardonnez-moi cet aveu fait à vous, monseigneur...

— Et pourquoi aurais-je quelque chose à vous pardonner?

— A vous qui l'aimiez presque autant que moi.

— Ah! ah! dit le prince, vous vous étiez aperçu de cela, jeune homme?

— Prince, vous ne me rendrez jamais en bien la centième partie du mal que vous m'avez fait souffrir.

— Qui sait?... Continuez.

— J'aurais donné ma vie pour elle, continua en effet le page, et, quelle que fût la barrière que la naissance avait mise entre elle et moi, je me sentais destiné, sinon à vivre, du moins à mourir pour elle.

— Je connais cela, dit le prince en souriant et en faisant un signe de la main, comme s'il voulait écarter de lui un objet désagréable. Continuez.

— Je l'aimais tant, monseigneur, que j'eusse consenti à la voir la femme d'un autre, à la condition que cet autre l'eût aimée et respectée comme je l'eusse aimée et respectée moi-même. Oui, la savoir aimée, heureuse et honorée, m'eût suffi. C'est vous dire, monseigneur, où s'arrêtaient mes vues ambitieuses et mes désirs amoureux.

— Eh bien, dit le prince, qu'est-il arrivé?

— Eh bien, monseigneur, quand j'ai appris qu'elle était la maîtresse du roi, quand j'ai appris qu'elle trompait non seulement moi, qui étais plus que son amant, son esclave! non seulement moi, dis-je, mais vous qui l'adoriez, mais M. de Joinville, qui allait l'épouser, mais toute la cour qui, au milieu de cette escouade de filles éhontées et perdues, la croyait une enfant chaste, pure, candide, quand j'ai eu cette révélation, monseigneur, quand j'ai su qu'elle était la maîtresse d'un autre homme...

— Pas d'un autre homme, monsieur, dit Condé avec un accent intraduisible, d'un roi.

— Soit! d'un roi, mais il n'en est pas moins vrai qu'il m'est venu à l'idée de tuer cet homme, tout roi qu'il était.

— Diable! mon beau page, dit-il, vous n'y allez pas de main morte! Tuer le roi pour une aventure amoureuse! Si l'on ne vous a que fouetté pour cette idée, il me semble que vous avez tort de vous plaindre.

— Oh! ce n'est point pour cette idée que l'on m'a fouetté, dit Mézières.

— Pourquoi donc? Savez-vous que votre histoire commence à m'intéresser? Seulement, vous est-il égal de me la raconter en marchant? D'abord parce que j'ai les pieds littéralement gelés, et ensuite parce que j'ai affaire du côté de la Grève.

— Peu m'importe où je vais, monseigneur, dit le jeune homme, pourvu que je m'éloigne du Louvre.

— Eh bien, cela tombe à merveille, dit le prince en faisant résonner ses bottes sur le pavé. Venez avec moi, je vous écoute.

Puis le regardant avec un sourire :

— Voyez cependant ce que c'est qu'un malheur commun, dit-il. Hier, c'était moi que vous croyiez aimé, et c'était moi que vous aviez envie de tuer. Aujourd'hui que c'est le roi qu'on aime, l'infortune nous rapproche et me voilà votre confident, et confident en la loyauté duquel vous avez si grande confiance, que vous venez lui avouer la bonne envie que vous avez de tuer le roi. Enfin, vous ne l'avez pas tué, n'est-ce pas ?

— Non ; seulement, j'ai passé une heure dans ma chambre, en proie à une fièvre ardente.

— Bon ! murmura le prince, c'est comme moi.

— Au bout de deux heures, n'ayant pris aucune résolution, j'ai été frapper à la porte de mademoiselle de Saint-André pour lui reprocher son infâme conduite.

— Toujours comme moi, murmura le prince.

— Mademoiselle de Saint-André n'était pas chez elle.

— Ah ! dit le prince, ici la similitude disparaît. J'ai été plus heureux que vous, moi ?

— Ce fut le maréchal qui me reçut. Le maréchal m'aimait beaucoup ; il le disait, du moins. En me voyant si pâle, il fut effrayé.

« — Qu'avez-vous, Mézières ? me demanda-t-il. Êtes-vous donc malade ?

« — Non, monseigneur, lui répondis-je.

« — Qu'avez-vous alors qui vous trouble à ce point ?

« — Oh ! monseigneur, j'ai le cœur gonflé d'amertume et de haine.

« — De haine, Mézières, à votre âge ? La haine sied mal à l'âge de l'amour.

« — Monseigneur, je hais, je veux me venger. Je venais demander conseil à mademoiselle de Saint-André.

« — A ma fille ?

« — Oui ; et, puisqu'elle n'y est pas...

« — Vous voyez.

« — Ce conseil, c'est à vous que je le demanderai.

« — Parlez, mon enfant.

« — Monseigneur, continuai-je, j'aimais ardemment une jeune...

« — A la bonne heure, Mézières ! me dit en riant le maréchal, parlez-moi de vos amours ; les mots d'amour viennent naturellement sur les lèvres de votre âge, comme au printemps viennent les fleurs dans les jardins ; et êtes-vous payé de retour par celle que vous aimez si ardemment ?

« — Monseigneur, je n'y prétendais même pas. Elle était tellement au-dessus de moi par sa naissance et par sa fortune, que je l'adorais au fond de mon cœur comme une divinité dont j'osais à peine baiser le bas de la robe.

« — C'est une dame de la cour, alors ?

« — Oui, monseigneur, répondis-je en balbutiant.

« — Je la connais, alors ?

« — Oh ! oui.

« Eh bien, que vous est-il arrivé, Mézières ? Votre divinité va se marier, devenir la femme d'un autre, et c'est ce qui vous trouble ?

« — Non, monseigneur, répondis-je enhardi par la colère que ces mots réveillaient en moi ; non, la femme que j'aime ne va pas se marier.

« — Et pourquoi cela ? demanda le maréchal en me regardant d'un air inquiet.

« — Parce que la femme que j'aime est publiquement la maîtresse d'un autre.

« A ces mots, ce fut au maréchal de se troubler à son tour.

Il devint pâle comme un mort, et, faisant un pas en avant en me regardant fixement et durement :

« — De qui voulez-vous parler ? me demanda-t-il d'une voix brisée.

« — Ah ! vous le savez bien, monseigneur ! répondis-je ; et quand je viens vous parler de ma vengeance, c'est parce que je présume qu'à cette heure vous cherchez quelqu'un pour la vôtre.

En ce moment, le capitaine des gardes entra.

« — Silence ! me dit le maréchal. Sur votre tête, silence !

« Puis comme s'il eût jugé qu'il était plus prudent encore de m'éloigner tout à fait :

« — Sortez ! dit-il.

« Je compris ou plutôt je crus comprendre. S'il arrivait malheur au roi, et que le malheur vînt de ma part, le maréchal, vu causant avec moi par le capitaine des gardes, était compromis.

« — Oui, monseigneur, répondis-je, oui, je sors.

« Et je m'élançai par une des portes de dégagement de l'intérieur pour ne point rencontrer le capitaine des gardes soit dans le corridor, soit dans l'antichambre.

« Seulement, une fois hors de la salle, une fois hors de vue, je m'arrêtai ; puis je revins sur la pointe du pied, puis j'appliquai mon oreille à la tapisserie, seul obstacle qui m'empêchait de voir ce qui allait se passer, mais sans m'empêcher d'entendre.

« Jugez de mon étonnement, de mon indignation, monseigneur !

« C'étaient les lettres patentes de gouverneur de Lyon que l'on apportait à M. de Saint-André.

« Le maréchal reçut titre et faveurs avec l'humilité d'un sujet reconnaissant, et l'officier fut chargé de reporter les actions de grâces du père à l'amant de la fille !

« A peine fut-il sorti, que je ne fis qu'un bond de l'endroit où j'étais caché jusqu'en face du maréchal.

Je ne sais ce que je lui dis, je ne sais de quelle injure je flétris ce père qui vendait sa fille ; mais ce que je sais, c'est qu'après une lutte désespérée où je cherchais, où je demandais la mort, je me trouvai lié, garrotté, aux mains des laquais, livré au fouet, aux verges, à l'infamie !

Au milieu des larmes, ou plutôt à travers du sang qui coulait de mes yeux je vis le maréchal qui me regardait d'une fenêtre de son appartement ; alors, je fis un serment terrible : c'est que cet homme, qui faisait frapper de verges celui qui lui venait offrir de le venger, c'est que cet homme ne mourrait que de ma main.

Je ne sais si ce fut la douleur ou la colère, mais je m'évanouis.

« En revenant à moi, je me retrouvai libre et je m'élançai hors du Louvre, renouvelant le serment terrible que j'avais fait. Monseigneur ! monseigneur ! continua le page avec une exaltation croissante, je ne sais s'il est vrai que je ne sois qu'un enfant ; à mon amour, à ma haine, je me croyais autre chose ! Mais vous êtes un homme, vous ! mais vous êtes un prince ! eh bien, je vous le dis comme je l'ai dit alors : le maréchal ne mourra que de ma main !

— Jeune homme !

— Et moins encore pour l'injure qu'il m'a faite que pour celle qu'il a reçue.

— Jeune homme, dit le prince, savez-vous qu'un pareil serment est un blasphème ?

— Monseigneur, dit le page, tout entier à la pensée qui le maîtrisait et comme s'il n'eût pas entendu les paroles du prince, monseigneur, c'est un miracle de la Providence qui a permis qu'en sortant du Louvre vous fussiez la première personne que je rencontrasse ; monseigneur, je vous offre mes services ; notre amour était semblable, si notre haine n'est pas la même, monseigneur, au nom de cet amour commun, je vous prie de me recevoir parmi vos serviteurs ; ma tête, mon cœur, mon bras seront à vous, et, à la première occasion, je vous prouverai qu'on ne peut pas m'accuser d'ingratitude. Acceptez-vous, monseigneur ?

Le prince demeura un instant pensif.

— Eh bien, monseigneur, répéta le jeune homme impatient, acceptez-vous l'offre de ma vie ?

— Oui, dit le prince en prenant les deux mains du jeune homme dans les siennes, mais à une condition.

— Laquelle, monseigneur ?

— C'est que vous renoncerez à votre projet d'assassiner le maréchal.

— Oh ! tout ce que vous voudrez, monseigneur, s'écria le jeune homme au comble de l'exaltation, mais pas cela !

— Tant pis, alors ! car c'est la première condition que je vous impose pour entrer à mon service.

— Oh ! monseigneur, je vous en prie à genoux, n'exigez pas de moi une pareille chose !

— Si vous ne me faites pas le serment que je vous demande, quittez-moi à l'instant même, monsieur ; je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître.

— Monseigneur ! monseigneur !

— Je commande à des soldats et non à des bravi.

— Oh ! monseigneur, est-il possible qu'un homme refuse à un autre homme la permission de venger une injure mortelle ?

— De la façon que vous dites, oui.

— Mais est-il quelque autre moyen au monde ?

— Peut-être.

— Oh ! dit le jeune homme en secouant la tête, jamais le maréchal ne consentira à croiser l'épée avec un de ses anciens domestiques.

— Naturellement, répondit le prince, dans un duel régulier, non ; mais il peut se rencontrer telle occasion où le maréchal ne puisse vous refuser cet honneur.

— Laquelle ?

— Supposez le cas où vous le rencontreriez sur un champ de bataille.

— Un champ de bataille !

— Eh bien, ce jour-là, Mézières, je m'engage à vous céder ma place quand même ce serait moi et non pas vous, qui me trouverais en face de lui.

— Mais, ce jour-là, monseigneur, se présentera-t-il ja-

mais? demanda fiévreusement le jeune homme ; est-il possible qu'il se présente?

— Peut-être plus tôt que vous ne pensez, répondit le prince.

— Oh ! si j'étais sûr de cela ! s'écria le jeune homme.

— Qui diable est sûr de quelque chose en ce monde? dit le prince ; il y a des probabilités, voilà tout.

Le jeune homme, à son tour, resta un instant pensif.

— Tenez, monseigneur, dit-il, je ne sais d'où me vient le pressentiment qu'il y a, en effet, quelque chose d'étrange et de menaçant dans l'air ; d'ailleurs, on m'a fait une prédiction... J'accepte, monseigneur.

— Et vous faites serment ?...

— De ne point assassiner traîtreusement le maréchal, oui, monseigneur ; mais, si je le rencontre sur un champ de bataille...

— Oh ! là, je vous le cède, je vous le donne, il est à vous ; seulement, prenez garde.

— A quoi ?

— Le maréchal est un rude soldat.

— Oh ! ceci, monseigneur, c'est mon affaire ; que mon bon ou mon mauvais ange me conduise devant lui, c'est tout ce que je demande.

— Voilà qui est dit, et, à cette condition, vous êtes des miens.

— Oh ! monseigneur !

Le jeune homme se jeta sur la main du prince et la baisa.

Ils étaient arrivés à la hauteur du pont aux Moulins ; le quai commençait à s'encombrer de monde qui se pressait vers la place de Grève. Le prince jugea qu'il était prudent de se débarrasser de Mézières comme il s'était débarrassé de Robert Stuart.

— Vous connaissez l'hôtel de Condé? dit le prince au jeune homme.

— Oui, monseigneur, répondit celui-ci.

— Eh bien, rendez-vous-y, dites que vous faites, à compter de cette heure, partie de ma maison, et demandez une chambre dans le corps de logis destiné à mes écuyers.

Puis le prince ajouta, avec ce sourire charmant qui, lorsqu'il le voulait, lui faisait des amis de ses ennemis, et des fanatiques de ses amis :

— Vous voyez que je vous traite comme un homme, puisque je vous mets hors de page.

— Merci, monseigneur ! répondit respectueusement Mézières ; à partir de ce moment, disposez de moi comme d'une chose qui vous appartient tout entière.

XXIII

CE QUE PESAIT LA TÊTE DU PRINCE DE CONDÉ

Pendant que s'accomplissaient les événements que nous avons racontés dans les précédents chapitres, c'est-à-dire pendant la double conversation du prince de Condé avec Robert Stuart et Mezières, disons un peu ce qui se passait au Louvre.

Nous avons vu comment M. de Condé avait pris congé du roi, et comment mademoiselle de Saint-André avait pris congé de M. de Condé.

M. de Condé sorti, la jeune fille était restée anéantie par la douleur ; mais bientôt, comme une lionne blessée qui, d'abord tombée sous le coup, revient peu à peu à elle, secoue et relève la tête, allonge et regarde ses griffes, et gagne le prochain ruisseau pour s'y regarder à loisir et voir si elle est toujours bien elle-même, mademoiselle de Saint-André était allée à son miroir pour voir si, dans la lutte terrible, elle n'avait rien perdu de sa merveilleuse beauté, et, se voyant toujours aussi séduisante sous le sourire redoutable dont elle recouvrait sa haine, elle ne douta plus de la puissance de ses charmes et prit le chemin des appartements du roi.

Chacun savait déjà l'événement de la veille, de sorte que toutes les portes s'ouvrirent devant mademoiselle de Saint-André, et que, lorsqu'elle fit signe qu'elle désirait ne pas être annoncée, officiers et huissiers se rangèrent contre la muraille et se contentèrent d'indiquer du doigt la chambre à coucher.

Le roi était pensif et méditant dans son fauteuil.

A peine venait-il de se décider à être roi, que déjà le fardeau de la royauté retombait sur ses épaules et l'écrasait.

Aussi, à la suite de sa discussion avec le prince de Condé, avait-il fait dire à sa mère qu'elle lui donnât ses ordres pour qu'il passât chez elle, ou qu'elle lui fit la grâce de venir chez lui.

Il attendait donc, n'osant regarder la porte, de peur de voir apparaître le visage sévère de la reine mère.

Au lieu de ce visage sévère, ce fut la gracieuse figure de la jeune fille qui se dessina sous la tapisserie soulevée.

Mais François II ne la vit pas : il avait la tête tournée du côté opposé à la porte, pensant qu'il serait toujours temps de se retourner quand il entendrait le pas grave et un peu pesant de sa mère faire crier les parquets sous les tapis.

Le pas de mademoiselle de Saint-André n'était point de ceux qui font crier les parquets. Comme les ondines, la belle jeune fille eût, sans les courber, couru sur la tête des joncs ; comme les salamandres, elle se fût élevée au ciel sur le chapiteau d'une colonne de fumée.

Elle entra donc dans la chambre sans être entendue, elle s'approcha du jeune roi, et, quand elle fut près de lui, lui jeta amoureusement les bras autour du cou, et, au moment où il relevait la tête, lui appuya ses lèvres brûlantes sur le front.

Ce n'était point Catherine de Médicis ; la reine mère n'avait point pour ses enfants de si ardentes caresses, ou, si elle en avait, elle les gardait pour le favori de ses amours maternelles, pour Henri III. Mais, pour François II, cet enfant conçu par ordonnance du médecin, dans un moment de malaise et de maladie, venu au monde chétif et malsain, à peine avait-elle pour lui l'affection qu'une mercenaire a parfois pour son nourrisson.

Ce n'était donc pas la reine mère.

Ce n'était pas non plus la petite reine Marie.

La petite reine Marie, un peu négligée par son époux, blessée, deux jours auparavant, d'une chute de cheval, couchée sur une chaise longue par ordre des docteurs, qui craignaient une fausse couche à la suite de cette chute, la petite reine, comme on l'appelait, n'était pas en état de venir chez son mari et n'avait aucune raison de lui prodiguer ses caresses, qui furent, du reste, si mortelles à tous ceux qui les reçurent.

C'était donc mademoiselle de Saint-André.

Aussi le roi n'eut-il pas besoin de voir le visage qui souriait au-dessus du sien pour s'écrier :

— Charlotte !

— Oui, mon bien-aimé roi ! dit la jeune fille, Charlotte ; vous pouvez même dire *ma* Charlotte, à moins que vous ne me permettiez plus de dire *mon* François.

— Oh ! toujours, toujours ! dit le jeune prince, qui se rappelait à quel prix il venait d'acheter ce droit dans la discussion terrible qu'il avait eue avec sa mère.

— Eh bien, votre Charlotte vient vous demander une chose

— Laquelle ?

— Ce que pèse, ajouta la jeune fille avec un charmant sourire, ce que pèse la tête d'un homme qui l'a mortellement insultée.

Une vive rougeur passa sur le front blafard de François II, qui sembla vivre un instant.

— Un homme vous a mortellement insultée, ma mie? demanda-t-il.

— Mortellement.

— Ah ! ah ! c'est le jour des insultes, dit le roi : car un homme aussi m'a mortellement insulté ; malheureusement, je ne puis pas me venger. Tant pis alors pour le vôtre, ma belle amie ! dit François II avec le sourire d'un enfant qui étouffe un oiseau, le vôtre payera pour les deux.

— Merci, mon roi ! Je ne doutais pas que plus la jeune fille qui vous a tout sacrifié était déshonorée, plus vous ne fussiez disposé à prendre le parti de son honneur.

— Quelle peine demandez-vous pour le coupable?

— Ne vous ai-je pas dit que l'injure était mortelle?

— Eh bien ?

— Eh bien ! à l'injure mortelle, peine de mort !

— Oh ! oh ! dit le prince, la journée n'est pas à la clémence, et tout le monde veut la mort de quelqu'un, aujourd'hui. Et quelle est la tête que vous me demandez, voyons, ma belle cruelle ?

— Je vous l'ai dit, sire, la tête de l'homme qui m'a insultée

— Encore pour vous donner la tête de cet homme, dit François II en riant, faut-il que je sache son nom.

— Je croyais que la balance du roi n'avait que deux plateaux : celui de la vie et celui de la mort ; celui de l'innocent et celui du coupable.

— Mais encore le coupable est-il plus ou moins lourd, l'innocent plus ou moins léger. Eh bien, voyons, qu'est-ce que le coupable? Est-ce encore un conseiller du parlement comme ce malheureux Dubourg, que l'on brûle demain? En ce cas, cela irait tout seul, ma mère est en haine dans ce moment-ci ; on en brûlerait deux au lieu d'un, et personne ne s'en apercevrait que le second brûlé.

— Non, ce n'est point un homme de robe, sire, c'est un homme d'épée.

— Pourvu qu'il ne tienne ni à MM. de Guise ni à M. de Montmorency, ni à votre père, nous en viendrons encore à bout.

— Non seulement il ne tient à aucun des trois, mais encore il est leur ennemi mortel.

— Bon ! dit le roi ; maintenant tout va dépendre de son rang.

— Son rang ?

— Oui.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de rangs pour un roi, et que tout ce qui était au-dessous de lui était à lui.

— Oh ! ma belle Némésis, comme vous y allez ! Croyez-vous, par exemple, que ma mère soit au-dessous de moi ?

— Je ne vous parle pas de votre mère.

— Que MM. de Guise soient au-dessous de moi ?

— Je ne vous parle pas de MM. de Guise.

— Que M. de Montmorency soit au-dessous de moi ?

— Il n'est pas question du connétable.

Une idée traversa comme un éclair l'esprit du roi.

— Ah ! dit-il, et un homme, prétendez-vous, vient de vous insulter ?

— Je ne prétends pas, je l'affirme.

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— Où cela ?

— Chez moi, où il est entré en sortant de chez vous.

— Bon ! dit le roi, je comprends. Il est question de mon cousin, M. de Condé.

— Justement, sire.

— Et vous venez me demander la tête de M. de Condé ?

— Pourquoi pas ?

— Peste ! comme vous y allez, ma mie ! un prince royal !

— Beau prince !

— Un frère de roi !

— Beau roi !

— Mon cousin !

— Il n'en est que plus coupable ; car, étant des vôtres, sire, il vous devait un plus grand respect.

— Ma mie, ma mie, vous demandez beaucoup, dit le roi.

— Oh ! parce que vous ne savez pas ce qu'il a fait.

— Si, je le sais.

— Vous le savez ?

— Oui.

— Dites, alors.

— Eh bien, il a trouvé par les degrés du Louvre le mouchoir que vous y aviez perdu.

— Après ?

— Dans ce mouchoir était le billet que Lanoue vous avait écrit

— Après ?

— Ce billet, il l'a remis à madame l'amirale.

— Après ?

— Méchamment ou par mégarde, madame l'amirale l'a laissé tomber au cercle de la reine.

— Après ?

— M. de Joinville l'a trouvé, et, croyant qu'il était question de toute autre que vous, l'a montré à la reine mère.

— Après ?

— De là cette méchante plaisanterie qui a fait que, sous les yeux de votre père et de votre fiancé...

— Après ?

— Comment ! après ?

— Oui.

— N'est-ce pas tout ?

— Où était M. de Condé pendant ce temps ?

— Je ne sais, à son hôtel, ou courant les bonnes fortunes.

— Il n'était pas à son hôtel, il ne courait pas les bonnes fortunes.

— En tout cas, il n'était point parmi ceux qui nous entouraient.

— Non ; mais il était dans la chambre.

— Dans notre chambre ?

— Dans notre chambre

— Où cela ? Je ne l'ai pas vu.

— Mais il nous a vus, lui ! mais il m'a vue, moi !

— Il vous a dit cela ?

— Et bien d'autres choses encore, comme, par exemple, qu'il était amoureux de moi.

— Qu'il était amoureux de vous ! s'écria le prince rugissant.

— Oh ! quant à cela, je le savais ; car il me l'avait déjà dit ou écrit vingt fois.

François pâlit à faire croire qu'il allait mourir.

— Et depuis six mois, continua mademoiselle de Saint-André, tous les jours, de dix heures à minuit, il se promène sous mes fenêtres.

— Ah ! dit le roi d'une voix sourde et en essuyant la sueur qui perlait sur son front, ceci, c'est autre chose

— Eh bien, sire, la tête de M. le prince de Condé est-elle devenue plus légère ?

— Si légère que si je ne me retenais, le feu de ma colère l'emporterait de dessus ses épaules.

— Et pourquoi vous retenez-vous, sire ?

— Charlotte, ceci est une affaire grave, et je ne puis la résoudre seul.

— Oui, il vous faut la permission de votre mère, pauvre enfant en nourrice, pauvre roi au maillot

François lança un regard menaçant à celle qui venait de lui faire cette double insulte ; mais il rencontra le regard de la jeune fille si menaçant lui-même, qu'il détourna les yeux.

Il arrivait ce qui arrive dans un assaut d'armes : le froissement du fer écartait le fer.

Le plus fort désarmait le plus faible.

Et tout le monde était plus fort que le pauvre François II.

— Eh bien, dit François, s'il me faut cette permission, je la demanderai, voilà tout.

— Et si la reine mère vous la refuse ?

— Si elle me la refuse !... dit le jeune prince en regardant sa maîtresse avec une expression de férocité dont on eût cru son œil incapable.

— Oui, si elle vous la refuse ?

Il se fit un instant de silence. Puis, après cet instant de silence, on entendit grincer comme un sifflement de vipère.

C'était la réponse de François II.

— Je m'en passerai, dit-il

— C'est vrai, ce que dit là Votre Majesté ?

— Vrai comme il est vrai que je veux mal à mort à M. de Condé.

— Et combien de minutes me demandez-vous pour mettre à exécution ce beau projet de vengeance ?

— Ah ! de pareils projets ne mûrissent pas en quelques minutes, Charlotte.

— Combien d'heures ?

— Les heures passent vite, et l'on ne fait rien de bon en se pressant.

— Combien de jours ?

François réfléchit.

— Je demande un mois, dit-il.

— Un mois ?

— Oui.

— C'est-à-dire trente jours ?

— Trente jours.

— Trente jours et trente nuits, alors ?

François II allait répondre, mais la tapisserie se souleva et l'officier de service annonça :

— Sa Majesté la reine mère !

Le roi indiqua à sa maîtresse la petite porte de l'alcôve, laquelle donnait dans un cabinet qui avait lui-même sa sortie sur le corridor.

La jeune fille, pas plus que son amant, n'était disposée à braver la présence de la reine mère ; elle s'élança dans la direction indiquée ; mais avant de disparaître elle eut encore le temps de jeter ces dernières paroles au roi

— Tenez votre promesse, sire !

La dernière vibration de ces paroles n'était pas éteinte, que la reine mère, pour la seconde fois de la journée, franchissait le seuil de la chambre à coucher de son fils.

. . . .

Un quart d'heure après l'exécution d'Anne Dubourg, la place de Saint-Jean-en-Grève, sombre et déserte, éclairée seulement par les dernières lueurs du bûcher qui rayonnaient de temps en temps, avait l'aspect d'un immense cimetière, et les étincelles qui voltigeaient aidaient à la ressemblance en figurant ces feux follets qui dansent au-dessus des tombes pendant les longues nuits d'hiver.

Et cette illusion était encore complétée par deux hommes qui traversaient si lentement et si silencieusement la place, qu'ils semblaient deux spectres.

Sans doute avaient-ils attendu, pour commencer leur promenade de nuit, que la foule fût dispersée.

— Eh bien, prince, demanda l'un des deux hommes en s'arrêtant à dix pas du bûcher et en croisant tristement les bras, que dites-vous de ce qui vient de se passer ?

— Je ne sais que vous répondre, mon cousin, répondit l'homme désigné sous le titre de prince ; mais ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu mourir bien des créatures humaines ; j'ai assisté à des agonies de toutes sortes, j'ai entendu vingt fois le dernier râle d'un mourant : eh bien, jamais, monsieur l'amiral, ni la mort d'un brave ennemi, ni la mort d'une femme, ni la mort d'un enfant, n'ont produit sur moi une émotion semblable à celle que j'ai ressentie au moment où cette âme a quitté la terre.

— Pour moi, monseigneur, dit l'amiral, lequel n'était point suspect quand il parlait de courage, je me suis senti saisi d'une terreur inexplicable, et j'aurais été à la place du condamné que mon sang ne se serait pas plus [illegible]ment [illegible] dans mes veines. En un mot, mon cousin, [illegible] l'amiral en tenant le poignet du prince, j'ai eu peur.

— [illegible] l'amiral ! dit le prince regardant Coligny [illegible]ment. Avez-vous dit que vous aviez eu [illegible] mal entendu ?

— [illegible] dit cela et vous avez bien entendu. Oui, [illegible], il m'a passé je ne sais quel frisson de glace [illegible] veines, quelque sombre pressentiment de ma [illegible] dans le cœur. Cousin, je suis sûr que [illegible], aussi, [illegible] de mort violente.

— Alors, donnez-moi la main, monseigneur l'amiral, car on [illegible] prédit, à moi, que je [illegible] assassiné.

Il se fit un moment de [illegible].

Tous deux se tenaient debout [illegible], teintes d'une nuance rougeâtre, [illegible] flammes du bûcher.

Le prince de Condé [illegible] dans quelque mélancolique rêverie.

L'amiral de Coligny [illegible] profondément.

Tout à coup [illegible] taille et enveloppé d'un grand manteau [illegible] eux, sans qu'ils eussent même, tant leur préoccupation était grande, entendu le bruit de ses pas.

[illegible] les deux hommes en tressaillant et en portant [illegible]ment la main à leur épée.

[illegible] répondit le nouveau venu, que vous avez, [illegible] monsieur l'amiral, honoré de votre conversation, [illegible] qui eût été probablement assassiné en sortant de chez vous, s'il n'avait été secouru par monseigneur.

Et, disant cela, après avoir ôté son feutre aux larges bords et avoir salué l'amiral, le nouveau venu s'était tourné vers le prince de Condé et l'avait salué plus profondément encore qu'il n'avait fait de l'amiral.

Le prince et l'amiral le reconnurent.

— Le baron de la Renaudie ! s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

La Renaudie dégagea son bras de son manteau et l'étendit vivement vers l'amiral.

Mais si rapide qu'eût été son mouvement, une troisième main devança la sienne.

C'était celle du prince de Condé.

— Vous vous trompez, mon père, dit-il à l'amiral ; nous sommes trois.

— Est-ce bien vrai, mon fils ? dit l'amiral avec un cri de joie.

Aux dernières lueurs du bûcher, on aperçut une troupe qui débouchait par le fond de la place.

— Ah ! dit l'amiral, voici M. de Mouchy et ses hommes. Retirons-nous, amis, et n'oublions jamais ni ce que nous venons de voir, ni ce que nous venons de jurer.

De même qu'à la lueur des flammes les trois conspirateurs avaient vu M. de Mouchy, M. de Mouchy les avait vus, mais sans les reconnaître, enveloppés qu'ils étaient dans leurs manteaux.

Il donna l'ordre à ses hommes de marcher au groupe suspect.

Mais, comme si elle n'eût attendu que cet ordre pour s'éteindre, la flamme disparut, et la place rentra dans la plus profonde obscurité.

Et dans cette obscurité disparurent les trois chefs futurs de la réforme protestante, qui devaient tomber l'un après l'autre victimes du serment qu'ils venaient de faire.

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HOROSCOPE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Colombe

ILLUSTRATIONS

DE

BRION, JANET-LANGE & PHILIPPOTEAUX



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA COLOMBE

I

5 mai 1637.

Belle colombe au plumage d'argent, au collier noir et aux pieds roses, puisque ta prison te semble si cruelle, que tu menaces de te tuer aux barreaux de ta prison, je te rends la liberté.

Mais, comme tu ne veux me quitter sans doute que pour aller rejoindre une personne que tu aimes mieux que moi, c'est à moi de te justifier de tes huit jours d'absence.

J'atteste donc que j'ai voulu te faire payer d'une captivité éternelle le service que je t'avais rendu, tant le cœur humain est égoïste, qu'il ne sache rien faire sans exiger le payement de ce qu'il a fait, souvent au double de sa valeur.

Va donc, gentille messagère, va donc rendre ta présence et porter mes regrets à celui ou à celle qui t'appelle malgré la distance et que tu cherches des yeux malgré l'espace. Ce billet, que j'attache à ton aile, est la sauvegarde de ta fidélité.

Adieu donc encore une fois ; la fenêtre s'ouvre, le ciel t'attend... Adieu !

II

6 mai 1637.

Merci, qui que vous soyez, qui m'avez rendu ma seule compagne ; mais, vous le voyez, votre sainte action a sa récompense : comme si la charmante messagère qui m'a apporté votre billet eût compris que j'avais des grâces à vous rendre, et que ma seule crainte, ne sachant pas où vous habitez, était d'être accusée par vous de froideur, cette même inquiétude qui l'avait prise chez vous, l'a prise chez moi.

Hier, son retour a été tout à la joie de me retrouver ; mais, ce matin, — voyez la changeante qu'elle est ! — ce matin, je ne lui suffis plus ; elle heurte de son bec et de ses ailes, non pas les barreaux de sa cage, car jamais elle n'a eu de cage, mais les carreaux de ma fenêtre ; elle ne veut plus être à moi seule ; elle veut être à nous deux.

Soit ; contre l'avis de beaucoup, je pense, moi, que l'on double ce que l'on possède en le partageant. Nous aurons donc désormais deux Iris ; et remarquez que je l'avais appelée *Iris* dans la prévision sans doute qu'elle serait un jour notre messagère : votre Iris qui vous portera mes lettres, mon Iris qui m'apportera les vôtres ; car, je l'espère, vous voudrez bien me dire quel est le service que vous lui avez rendu, et comment elle était tombée entre vos mains.

Il vous étonne peut-être que je me livre ainsi tout d'abord et du premier coup à vous inconnu ou inconnue. Mais vous êtes bon ou bonne, puisque vous m'avez renvoyé ma colombe ; ensuite vous me l'avez renvoyée avec un billet qui dénonce celui ou celle qui l'a écrit comme personne de distinction et d'esprit ; or, toutes les âmes élevées sont sœurs, tous les esprits supérieurs sont frères : traitez-moi donc en frère ou en sœur, comme vous voudrez, car j'ai besoin de donner à quelqu'un ce titre de frère ou de sœur que je n'ai donné à personne.

Iris, ma belle amie, vous allez retourner d'où vous venez, et vous direz à celui ou à celle qui vous a renvoyée à moi que je vous renvoie à lui ou à elle, et ajoutez que j'aimerais mieux que ce fût à *elle* qu'à *lui*.

Partez, Iris, et songez que je vous attends.

III

Même jour, l'*Angelus* sonné.

Ma sœur,

Vous n'accusez ni Iris ni moi, n'est-ce pas? Je n'étais point dans ma chambre lorsque votre messagère est arrivée; seulement, la fenêtre était ouverte pour cueillir les premiers souffles de la brise du soir, Iris est entrée, et, comme si la charmante petite créature eût compris qu'elle avait une lettre à rendre et une réponse à emporter, elle a patiemment attendu mon retour, et, lorsque je suis rentré, de la planche sur laquelle elle s'était posée, elle a volé sur mon épaule...

Hélas! dans la chute que j'ai faite à travers les divers degrés de la grandeur humaine, j'ai, aux deux côtés du chemin, trouvé bien des émotions tristes ou joyeuses. Eh bien, nulle n'a été plus triste que celle dont je me suis senti saisi lorsqu'en vous renvoyant votre colombe, dont je ne savais pas même le nom, nom prédestiné, vous l'avez dit vous-même, j'ai cru me séparer d'elle à jamais; nulle n'a été plus joyeuse que celle que j'ai éprouvée lorsque, croyant m'être séparé d'elle à jamais, je l'ai aperçue dans ma chambre et que j'ai senti la fraîcheur de son aile caresser ma joue en venant se poser sur mon épaule.

O mon Dieu! pour l'homme, cet éternel esclave de tout ce qui l'entoure, vous faites donc des joies et des douleurs relatives! et tel qui n'a pas pleuré en perdant presque un royaume, tel qui n'a pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de lui, celui-là pleurera un jour en voyant fuir un oiseau dans l'espace; celui-là frissonnera en sentant l'agitation que fait dans l'air la plume agile d'une colombe! C'est là un de vos mystères, ô mon Dieu! et vous savez si vos mystères divins ont un plus humble et plus fervent adorateur que celui qui se prosterne en ce moment au pied de la croix de votre divin Fils pour vous glorifier et vous bénir!

Voilà donc tout ce que je me suis dit en revoyant la pauvre colombe que je croyais perdue; avant même que j'eusse lu le billet dont elle était porteur.

Puis, lorsque j'eus lu ce billet, je suis tombé dans une rêverie profonde.

— A quoi bon, me demandais-je, pauvre naufragé que je suis, quand j'avais déjà pactisé avec la tempête et fraternisé avec la mort, à quoi bon m'accrocher, perdu dans l'immensité de l'Océan, à cette poutre flottante, dernier débris peut-être d'un navire brisé comme le mien et que le hasard bien plutôt que la Providence pousse à la portée de ma main? N'est-ce pas, si je me laisse prendre à l'espérance, n'est-ce pas me laisser prendre en même temps à la tentation? Avais-je donc, sans le savoir, quelque pan de mon habit pris dans cette porte qui ouvre sur le monde, et ne m'étais-je pas comme je le croyais, arraché tout entier aux vanités et aux illusions de la terre?

C'était, vous le voyez, ma sœur, une ample matière à rêver et à réfléchir: Dieu sur ma tête, l'abîme sous mes pieds, tout autour de moi le monde que je ne voyais plus parce que je fermais les yeux, que je n'entendais plus parce que je fermais les oreilles, mais que je vais entendre bruire comme par le passé, mais que je vais voir tourbillonner de nouveau, si, imprudent que je suis, je rouvre les oreilles et les yeux.

Mais peut-être vois-je avec mon imagination au-delà de la réalité; peut-être ai-je élevé un fait sans force et sans portée à la hauteur d'un événement.

Vous demandez un simple récit, ma sœur; je vais vous le faire.

Il y a huit jours, j'étais assis dans le jardin, je lisais; voulez-vous savoir quel livre je lisais, ma sœur? Je lisais ce livre d'amour, de religion et de poésie qu'on appelle les *Confessions de saint Augustin*. Je lisais, et ma pensée tout entière s'était absorbée dans celle du bienheureux évêque [illegible] pour moi et qui lui servit à son tour.

Tout à coup j'entends au-dessus de ma tête comme un battement d'ailes; je lève les yeux, et à mes pieds me [illegible] une colombe, serrée de si près par un épervier, qu'elle avait laissé déjà quelques-unes de ses plumes aux serres et au bec de l'oiseau de proie.

Dieu, par la [illegible] qui tombe est [illegible], lui avait-il dit, [illegible], comme dans [illegible] la menace?

Quoi qu'il en fût, je la pris toute tremblante et même un peu ensanglantée; je la mis dans ma poitrine où elle se blottit les yeux fermés, le cœur bondissant; puis, à la vue de l'épervier, qui s'était reposé à la cime d'un peuplier, je l'emportai dans ma cellule.

Pendant cinq ou six jours, l'épervier ne quitta son observatoire que pour quelques instants, et je le voyais jour et nuit immobile, sur la branche sèche où il guettait sa proie.

De son côté, la colombe sentait sa présence, sans doute; car, pendant ces cinq ou six jours, triste mais comme résignée, elle n'alla même point à la fenêtre.

Enfin, avant-hier, l'épervier disparut, et l'instinct de la prisonnière lui dit que son ennemi s'était lassé, car presque aussitôt elle s'élança vers la vitre transparente, si rudement, qu'elle faillit la briser.

Dès lors, je ne fus plus pour elle un protecteur, mais un geôlier; ma chambre cessa d'être un asile, et devint une prison. Pendant tout un jour, j'essayai de la réconcilier avec moi; pendant tout un jour, je la retins, et elle se débattit. Enfin, hier, j'eus pitié d'elle: j'écrivis la lettre que vous avez reçue, et, les larmes aux yeux, j'ouvris la fenêtre par laquelle je croyais la voir disparaître pour toujours.

Depuis, j'ai pensé bien souvent à cet épervier qui se tenait immobile et guettant sur la plus haute branche de ce pin, et dans lui je vis le symbole de cet ennemi du genre humain qu'on entend rugir, mais qu'on ne voit pas, et qui tourne sans cesse autour de nous *quærens quem devoret*, cherchant quelqu'un pour le dévorer.

Et maintenant, si je n'éprouvais un plaisir qui m'effraye à revoir cette colombe et à recevoir vos lettres, je vous dirais: Racontez-moi, ma sœur, comment Iris vous a quittée, maintenant que je vous ai dit comment Iris est venue à moi.

Demain, le rayon du jour trouvera ma fenêtre ouverte, et sur ce premier rayon votre messagère partira, vous portant cette réponse.

En attendant, que tous les enfants ailés qu'on appelle les songes se penchent respectueux sur votre couche et rafraîchissent votre front du battement de leurs ailes!

V

10 mai, après *Matines*.

J'ai été trois jours à vous répondre, comme vous le voyez par la date de ma lettre; c'est que la vôtre ne me laissait aucun doute. J'espérais vous appeler ma sœur, et il faut que je renonce à vous écrire ou que je vous appelle mon frère.

Vous craignez, dites-vous, d'avoir un pan de votre habit pris dans la porte qui ouvre sur le monde. Vous êtes donc passé du monde dans la solitude?

Vous avez chu à travers les divers degrés de la grandeur humaine, dites-vous encore. Vous étiez donc placé au premier rang de la société, pour que votre chute traversât tant d'espaces intermédiaires?

Vous avez perdu presque un royaume, et vous n'avez pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de vous, dites-vous aussi. Vous avez donc vécu de la vie des grands? vous avez donc pris part aux luttes des princes?

Comment voulez-vous que je concilie tout cela avec votre âge, car vous êtes jeune; avec votre humilité, car vous parlez à genoux?

Et cependant, quel intérêt auriez-vous à me tromper? Vous ne me connaissez pas; vous ne savez pas si je suis noble ou vassale, jeune ou vieille, laide ou jolie?

Au reste, il ne vous importe pas plus à vous de savoir qui je suis qu'à moi de savoir qui vous êtes. Nous sommes deux créatures étrangères l'une à l'autre, séparées l'une de l'autre, inconnues l'une à l'autre, et qu'aucune puissance ne saurait matériellement réunir.

Mais, en dehors de la réunion matérielle, il y a la communion de la pensée; en dehors du toucher et de la vue des corps, il y a la fraternité des âmes, agape mystérieuse où l'on boit dans la même coupe la parole du Seigneur et les rayons de flamme de l'Esprit saint.

Voilà tout ce que je désire de vous, voilà tout ce que vous pouvez vouloir de moi.

Cela arrêté, s'il y a quelque sympathie entre nos esprits, quelque affinité entre nos âmes, quel mal peut-il y avoir aux yeux du Seigneur à ce que nos esprits et nos âmes communiquent à travers l'espace, comme feraient les rayons de deux étoiles amies qui se croiseraient dans les solitudes éthérées du firmament?

Maintenant, voici comment la pauvre Iris avait quitté ma chambre :

La veille du jour où vous lui avez sauvé la vie, je priais, agenouillée ; ma lampe était posée près des rideaux de mon lit. Vers minuit, tout en priant, je m'endormis. Dix minutes après, peut-être, ma porte, mal fermée, s'ouvrit, poussée par le vent ; mes rideaux soulevés flottèrent, atteignirent la lampe et prirent feu. En un instant, ma chambre, qui est petite, fut pleine de flamme et de chaleur. Je m'éveillai suffoquée à demi. Ma pauvre colombe voletait au plafond se débattant au milieu de la fumée. Je courus à la fenêtre et l'ouvris. A peine la fenêtre fut-elle ouverte, qu'elle s'élança et que je l'entendis se heurter dans l'obscurité aux branches des arbres bien connus, à ces branches dans lesquelles elle se joue une partie de la journée.

Espérant qu'elle rentrerait au point du jour, je laissai ma fenêtre ouverte ; mais le jour vint et s'écoula sans que je la revisse. Epouvantée par l'incendie, elle avait fui sans doute tant qu'elle avait eu d'ailes. Le lendemain, à son retour, elle aura été poursuivie par l'épervier, contre lequel elle a été vous demander secours. Vous l'avez recueillie, gardée, et je la croyais perdue, quand tout à coup j'ai entendu battre de l'aile à mon carreau. J'ai ouvert ma fenêtre : c'était la fugitive qui apportait son excuse avec elle, mais qui, ne l'eût-elle pas apportée, était pardonnée d'avance.

Voilà l'histoire de la pauvre Iris. Est-ce tout ce que vous voulez savoir, et n'avez-vous plus autre chose à me demander ? Dans ce cas-là, notre messagère reviendra sans lettre et sans billet. Je saurai ce que cela veut dire, et d'ici, je vous crierai :

Adieu, mon frère ; le Seigneur soit avec vous !

Le 11 mai, au point du jour.

Iris est revenue sans lettre ni billet. La pauvre petite avait l'air tout attristé de reparaître ainsi déchue de son rang de messagère ; elle levait d'elle-même son aile comme pour m'interroger sur ce que cela voulait dire.

Cela veut dire, chère Iris, que tu es à moi toute seule, que le jour qui s'est fait sur notre ciel sombre s'est éteint, que le frère était un étranger, que l'ami était un indifférent.

Et ceci, chère petite, je l'écris pour moi seule. Cette plainte de mon âme qui se lamente dans son isolement n'arrivera pas jusqu'à lui. Je te dis, à toi, que je souffre ; je te dis à toi, que je pleure ; je te dis, à toi, que je suis malheureuse.

Hélas ! hélas ! mon Dieu, votre justice ne s'égare-t-elle pas quelquefois, et les coups que vous réservez aux coupables, détournés par quelque ange invisible et mauvais, ne vont-ils pas frapper les innocents ? Les douleurs de cette vie préparent la félicité de l'autre, nous dit-on ; mais pourquoi des douleurs à celle qui n'a rien fait, qui a peut-être une faute, mais qui n'a certes pas un crime à expier ? pourquoi le pardon de Jésus à la Madeleine ? pourquoi l'indulgence du Christ pour la femme adultère ? pourquoi cette rigueur pour moi, pour moi seule, mon Dieu ?

J'ai aimé, c'est vrai ; mais j'ai répondu en aimant à un autre amour ; j'étais née pour la vie du monde et non pour la vie du cloître. J'ai suivi en aimant la loi imposée par vous aux animaux, aux hommes, aux plantes. Tout aime dans ce monde ; tout cherche à se joindre et à se fondre dans une même vie : les ruisseaux aux rivières, les rivières aux fleuves, les fleuves à l'Océan. Ces étoiles qui, la nuit, traversent le ciel partant d'un horizon, rayant le firmament d'une ligne d'or et disparaissant à l'horizon opposé, vont s'éteindre dans le sein d'une autre étoile ; nos âmes elles-mêmes, ces émanations de votre souffle divin, ne cherchent une autre âme sur la terre que pour se faire une compagnie d'amour, et, lorsqu'elles quittent notre corps, pour aller d'un même vol se fondre en vous qui êtes l'âme universelle et l'amour sans fin.

Eh bien, mon Dieu, un instant je m'étais réjouie à cet espoir, d'avoir, à l'extrémité de mon horizon, retrouvé une âme inconnue, mais sœur, sœur pour la souffrance ; car, aux premières plaintes, j'avais cru que c'était la bouche du cœur qui se plaignait. Pourquoi, pauvre âme endolorie, ne veux-tu pas prendre ta part de ma peine, comme je prendrais ma part de ta douleur ? C'est la loi que les fardeaux partagés soient moins lourds et que le poids qui écrase deux forces isolées paraisse léger parfois à ces deux forces réunies.

. . . .

Voici l'office qui sonne ; vous m'appelez, mon Dieu ! et je vais à vous ; je vais à vous dans la confiance de ma pureté, le cœur ouvert pour que vous puissiez y lire, et si, par quelque action ou par quelque omission, je vous avais offensé, ô mon Dieu ! faites-le moi connaître par un signe, par une intention, par une révélation quelconque, et je resterai prosternée à votre autel le front dans la poussière, les mains tendues jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné.

Toi, chère colombe, sois la gardienne fidèle de ces pensées de mon faible cœur, de ces élans de ma pauvre âme ; couvre de tes ailes ce papier que je plie pour le soustraire à tous les regards, et qui m'attendra comme la coupe à moitié pleine attend le reste du breuvage amer qui lui est promis !

V

11 mai, à midi.

En effet, vous avez deviné juste, pauvre âme en peine : j'avais résolu de ne plus vous écrire ; car à quoi bon, couché qu'on est dans la tombe, s'obstiner à sortir encore les mains du sépulcre, si ce n'est pour les élever vers Dieu ? Mais une espèce de miracle vient altérer ma résolution.

Cette lettre, que vous aviez écrite pour vous seule, cette lettre dans laquelle vous répandez votre âme aux pieds du Seigneur, cette lettre, confidente de votre pensée, coupe à moitié pleine d'amertume, et qui devait à votre retour déborder sous vos larmes, cette lettre, la colombe, infidèle cette fois, me l'a apportée non plus pliée par vous sous son aile, mais d'elle-même, mais à son bec, comme la colombe de l'Arche portait le rameau vert qui indiquait que les eux commençaient à s'écouler sur la face du globe, comme tarissent enfin les larmes sur le visage d'un pécheur pardonné.

Eh bien, soit ! j'accepte cette tâche que vous me donnez, de porter une part de votre douleur ; car, aussi bien, je ne m'appartiens plus à moi-même, et, des forces que Dieu m'a laissées, je dois faire un levier pour soulever les infortunes d'autrui.

Mon âme, à partir de ce moment, est vide de mes propres infortunes ; versez-y les vôtres, ruisseau qui cherchez une rivière où vous confondre, météore qui cherchez une étoile où vous éteindre.

Vous demandez pourquoi vous souffrez, n'ayant rien fait. Prenez garde ! vous interrogez Dieu, et, de l'interrogatoire au blasphème, la distance est faible, la chute rapide.

Notre orgueil est notre plus grand ennemi ici-bas. On dit qu'il y a en ce moment un philosophe qui vient de diviser la nature entière en tourbillons. Au compte de ce philosophe, chaque étoile fixe serait un soleil, centre d'un monde comme le nôtre, et tous ces mondes, soumis aux lois de la pondération, tourneraient et graviteraient dans l'espace, chacun autour de son centre, sans se heurter ni se confondre.

Voilà un système, n'est-ce pas ? qui grandirait bien Dieu, mais rapetisserait bien l'homme !

Ainsi notre pauvre monde à nous peut se subdiviser en des millions de mondes. Notre orgueil nous fait croire à chacun que nous sommes un soleil, centre d'un tourbillon, tandis que nous sommes tout au plus des atomes, un des grains de poussière que le souffle du Seigneur fait graviter et tourner par millions autour de ces étoiles plus ou moins brillantes qu'on appelle les rois, les empereurs, les princes, les héros, les puissants de ce monde enfin, auxquels Dieu a remis, comme signe de leur puissance, le sceptre ou la crosse, la tiare ou l'épée.

Eh bien, qui vous dit que les choses immatérielles ne se pondèrent pas comme les choses matérielles ? qui vous dit que les malheurs d'un monde ne concourent pas au bonheur de l'autre ? Qui vous dit qu'une des lois de la [illegible] morale n'est point qu'une moitié du cœur soit dans les larmes, afin que l'autre côté soit dans la joie, comme il faut qu'une part de la terre soit dans l'obscurité pour que l'autre soit dans la lumière ?

Dites-moi donc vos malheurs, pauvre âme affligée ; car, quels que soient vos malheurs, ils n'atteindront point, j'en suis sûr, à la hauteur des miens ; dites, et j'aurai, je l'espère, une consolation pour chacune de vos plaintes, un baume pour chacune de vos blessures.

Mais, de votre côté, je vous en supplie, buvez au ruisseau de mes paroles, sans chercher la fontaine d'où elles sortent ; faites comme font les noirs Ethiopiens et les pâles enfants de l'Egypte, qui se désaltèrent aux rives du Nil et qui croiraient commettre une impiété en remontant le fleuve jusqu'à sa source.

D'après quelques mots qui me sont échappés, vous avez pensé [illegible] dans ma vie passée ; vous avez [illegible] grand de ce monde ; vous avez cru qu'un [illegible] lumière [illegible] accompagné ma chute [illegible] du [illegible] sur la terre comme un astre foudr[illegible].

Détrompez-vous tout d'abord : je suis un humble religieux portant un humble nom ; de mon passé sombre ou brillant, modeste ou orgueilleux, j'ai perdu toute mémoire, et, moins clairvoyant dans la vie que le philosophe antique qui se rappelait avoir combattu au siège de Troie, ne l'était dans la mort, aujourd'hui je ne me souviens pas d'hier, et demain je ne me souviendrai pas d'aujourd'hui.

C'est ainsi que je veux marcher pas à pas dans l'éternité, effaçant chaque vestige que je laisse après moi, afin d'arriver au jour de ma mort devant le Seigneur tel que je suis sorti du sein de ma mère : *solus, pauper et nudus* ; seul, pauvre et nu.

Adieu, ma sœur ; ne me demandez pas plus que je ne puis vous donner, afin que je puisse vous donner toujours.

VI

12 mai.

Oui, vous avez tout compris ; oui, pendant que j'étais prosternée aux pieds de Dieu, lui demandant compte de sa rigueur, au lieu de lui demander pardon de mes doutes ; oui, par une espèce de miracle, Dieu me rendait cette consolation que je croyais m'être ôtée, et notre messagère, infidèle à force de dévouement, vous portait d'elle-même ce trop-plein de ma pensée ou plutôt de mon cœur qui avait débordé sur le papier.

Vous voulez rester inconnu ; soit ! que m'importe que le soleil se cache dans les nuages, que le feu se voile dans sa fumée, si, à travers fumée ou nuage, le rayon de l'un m'éclaire, ou la flamme de l'autre me réchauffe ? Dieu aussi est invisible et inconnu : sent-on moins pour cela la main de Dieu étendue sur le monde ?

Je ne vous dirai pas que je suis une noble femme ; je vous dirai : J'ai été noble, j'ai été riche, j'ai été heureuse ; je ne suis plus rien de tout cela ; j'ai aimé de toute mon âme un homme qui de toute son âme m'aimait aussi ; cet homme est mort ; la main glacée de la douleur m'a dépouillée de mes vêtements mondains, et m'a revêtue de la robe sainte, habit intermédiaire, parure funèbre de ceux qui ne vivent plus et qui cependant ne sont pas encore trépassés.

Maintenant, voici où est la plaie.

Je me suis faite religieuse pour oublier celui qui est mort et ne me souvenir que de Dieu ; et, parfois, j'oublie Dieu pour ne me souvenir que de celui qui est mort.

Voilà pourquoi je me plains ; voilà pourquoi je me lamente, voilà pourquoi je crie au Seigneur : « Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Oh ! dites-moi comment vous avez agi vous, pour vous faire votre âme vide de cette douleur qui la remplissait. L'avez-vous penchée comme on penche une coupe ? Je fais ainsi dans mes prières, et, après chaque prière, je retrouve mon âme plus pleine d'amour terrestre qu'auparavant, comme si, au lieu d'épancher la liqueur amère qu'elle contenait, elle ne savait en s'inclinant que puiser au lac ardent une liqueur nouvelle.

Votre réponse sera simple et je l'entends d'avance : « Je n'ai jamais aimé. »

Alors, si vous n'avez jamais aimé, de quel droit vous vantez-vous d'avoir souffert ?

Il fallait commencer par là et me dire : « Je n'ai jamais aimé. »

Alors, je ne vous eusse demandé ni secours ni consolation ; alors j'eusse non seulement admis votre éloignement et votre silence, mais j'eusse passé près de vous comme on passe près d'un marbre à qui le statuaire a donné une forme humaine, mais dans la poitrine duquel un cœur n'a jamais battu.

Si vous n'avez jamais aimé, c'est moi qui viens vous dire cette fois : Ne me répondez pas, nous ne sommes pas du même monde, nous n'avons pas vécu de la même vie. Je me suis trompée à des apparences ; à quoi bon échanger désormais des paroles inutiles ? Vous ne comprendriez pas ce que je dis, je ne comprendrais pas ce que vous diriez. Nous ne parlons pas la même langue.

Oh ! mais, si vous avez aimé, au contraire, dites-moi où, dites-moi qui, dites-moi comment, ou, si vous ne voulez rien me dire de tout cela, parlez-moi des choses les plus indifférentes, peu importe, tout me sera intéressant, rien ne me sera inutile ; dites-moi comment est votre chambre, si elle s'ouvre sur l'est ou sur le couchant, sur le midi ou sur le nord, si vous saluez le soleil quand il paraît, si vous lui dites adieu quand il fuit, ou si, les yeux éblouis par les rayons ardents de son midi, vous cherchez à distinguer la face de Dieu du milieu de son inextinguible rayonnement.

Dites-moi tout cela ; puis dites-moi encore ce que vous voyez de votre fenêtre, plaines ou montagnes, cimes ou vallées, ruisseaux ou rivières, lac ou océan ; dites-moi tout cela, j'occuperai mon esprit à tous ces mystérieux problèmes de l'inconnu rendu visible par la volonté, et peut-être mon cœur, distrait par ma pensée, parviendra-t-il à oublier, ne fût-ce qu'un instant...

Non, non, non, ne me dites rien de tout cela : je ne veux pas oublier !

VII

13 mai.

Celui que vous avez aimé est mort, voilà pourquoi vous avez encore des larmes ; celle que j'ai aimée m'a trahi, voilà pourquoi je n'en ai plus !

Parlez-moi de lui tant que vous voudrez, n'exigez pas que je vous parle d'elle.

Depuis quatre ans, j'habite un monastère, et cependant je ne suis point prêtre encore !

Pourquoi cela ? me demanderez-vous. Je vais vous le dire.

Quand son amour, qui était le dernier lien qui m'attachât à la vie, m'a manqué, je suis tombé dans un tel désespoir, que ce n'était point un mérite à moi de me donner à Dieu à la suite d'une pareille douleur.

Alors j'ai attendu que ce désespoir se calmât afin que le Seigneur ne me reçût pas comme le gouffre reçoit l'aveugle ou l'insensé qui se précipite, mais comme un hôte hospitalier reçoit le pèlerin fatigué qui vient lui demander le repos de la nuit au bout d'une rude marche, à la fin d'une longue journée.

Je voulais lui donner un cœur fervent et non un cœur brisé, un corps et non un cadavre.

Et voilà plus de quatre ans que je m'isole par la solitude, que je m'épure par la prière, et je n'ai pas, jusqu'à présent, osé dépouiller l'habit du novice pour la robe du moine, tant il reste encore du vieil homme en moi, tant je trouve que ce serait un sacrilège, après m'être donné si complètement à la créature, de me donner si incomplètement au Créateur.

Maintenant, vous savez de ma vie passée et intime tout ce que vous pouvez savoir. De ma vie présente et extérieure, voici ce que je puis vous dire :

J'habite, non pas dans un couvent, mais dans un ermitage bâti à mi-côte d'une colline, une chambre aux murs blanchis, sans autre ornement que le portrait d'un roi pour lequel j'ai une vénération toute particulière, et un christ d'ivoire, chef-d'œuvre du XVIe siècle, et qui m'a été donné par ma mère.

Ma fenêtre, toute garnie d'un immense jasmin dont les branches, chargées de fleurs, entrent dans ma chambre qu'elles parfument, s'ouvre sur le soleil levant, et probablement sur le point de l'horizon que vous habitez ; car je vois de loin, et d'un vol direct, accourir notre colombe, que je vois repartir dans la même direction et que je suis dans les airs jusqu'à la distance d'un quart de lieue à peu près ; après quoi, le point qui la représente, et qui a été sans cesse diminuant, se fond dans le firmament azuré ou dans le nuage grisâtre, selon que le ciel est pur ou nébuleux.

L'aube a, pour moi, des charmes tout particuliers et qui tiennent à la disposition du terrain formant le paysage que mon regard peut embrasser et que je vais essayer de vous décrire.

Mon horizon est fermé, au midi, par la grande chaîne des Pyrénées, aux flancs violets, aux sommets neigeux ; à l'est, par un contrefort de collines qui va, en s'élevant toujours se rattacher, chaînon secondaire, à cette chaîne principale ; enfin, au nord, il s'étend aussi loin que la vue peut pénétrer dans un pays de plaines, tout parsemé de bouquets d'oliviers, tout sillonné de petits ruisseaux au milieu desquels, comme une souveraine recevant le tribut de ses sujets, se déroule majestueusement une des plus grandes rivières qui arrosent la France.

Le plateau que je domine est incliné du midi au nord, des montagnes à la plaine.

Il présente trois aspects bien différents : au matin, au midi, au soir.

Au matin, le soleil se lève derrière la chaîne des collines de l'est ; dix minutes avant qu'il apparaisse, je vois mon-

ter une vapeur rose qui s'empare lentement mais victorieusement du ciel, assombrissant encore la noire silhouette des collines qui se découpent sur elle ; à travers cette vapeur, qui va passer par tous les intermédiaires, depuis le rose vif jusqu'au jaune ardent, se glissent comme des fers de lance quelques rayons précurseurs du soleil, lequel continue de monter derrière les collines, dont les contours commencent à se dorer à ses rayons. Bientôt flotte à la double cime que forme l'arête la plus élevée de cette chaîne comme un feu mouvant qui va s'élargissant toujours jusqu'à ce que l'astre lui-même, splendide, étincelant, ruisselant de flammes, apparaisse, cratère inextinguible du volcan divin. Et,



Je me suis faite religieuse pour oublier celui qui est mort.

au fur et à mesure qu'il monte au ciel, tout renaît à la vie sur la terre ; la cime des Pyrénées passe d'un blanc mat aux reflets de l'argent le plus vif ; leurs flancs sombres s'éclairent peu à peu, glissant du noir au violet, du violet au bleu clair. Comme une inondation de lumière qui descendrait des hauts sommets, le jour se répand dans la plaine. Alors les ruisseaux luisent comme des fils d'argent, la rivière se tord et ondoie comme un ruban de moire ; les petits oiseaux chantent dans les buissons de lauriers-roses, dans les haies de grenadiers, dans les touffes de myrtes, et un aigle, roi du firmament, tourne dans l'éther, embrassant de son large vol un cercle de plus d'une lieue dans lequel je le vois disparaître et reparaître alternativement.

Au midi, tout le bassin que je viens de décrire se change en une ardente fournaise ; éclairées de haut en bas, les montagnes ne savent plus cacher leurs flancs nus, que trouent les ossements granitiques de la terre ; on voit rejaillir sur les surfaces luisantes du roc les rayons brisés du soleil ; les ruisseaux et les rivières se font pareils à des torrents de plomb fondu, les fleurs se fanent, les feuilles s'inclinent, les oiseaux se taisent ; les cigales invisibles chantent aux branches des oliviers qui pétillent et à l'écorce des pins qui craquent, et les seuls êtres vivants qui animent avec elles ce désert de flammes sont tantôt un lézard vert qui monte au treillage de ma croisée, tantôt une couleuvre marbrée, qui, roulée en spirale, aspire, avec sa gueule entr'ouverte et dans laquelle joue un dard noir et inoffensif, les moucherons qui passent à portée de son haleine.

Au soir, la vie renaît pour un instant, comme pour un instant renaît la lueur de la lampe qui va mourir ; alors les cigales se taisent les unes après les autres, et le cri plaintif et monotone du grillon succède à leur grésillement ; les lézards fuient, les couleuvres disparaissent, les buissons s'agitent sous le vol inquiet des oiseaux qui cherchent une hôtellerie où passer la nuit ; le soleil descend à l'horizon qui m'est caché, et, à mesure qu'il descend, je vois les neiges pyrénéennes passer du rose tendre au rose pourpre, tandis que les ténèbres écloses au fond de la plaine montent chaque degré de l'escalier gigantesque que la lumière abandonne, jusqu'à ce que, selon la loi naturelle, le monde entier leur appartienne à son tour ; alors tout bruit cesse, toute lueur terrestre s'éteint, les étoiles naissent silencieusement au ciel, et, au milieu du silence nocturne, une seule mélodie s'éveille dans l'espace : c'est le chant du rossignol, l'amant des étoiles, l'improvisateur de l'obscurité.

Vous m'avez demandé ce que je voyais de ma fenêtre, je vous l'ai dit ; fixez ce triple aspect dans votre pensée, occupez votre esprit pour distraire votre cœur ; votre salut en ce monde et dans l'autre est dans ce mot :

Oubliez !

VIII

13 mai.

Vous me dites d'oublier :

Écoutez ce qui se passe en moi.

Dès que se répand l'obscurité, hélas ! comprenez-vous une chose effrayante, inouïe, hors de nature ? c'est que, pendant mon sommeil, le mort n'est plus mort, le trépassé revient à la vie ! il est là près de moi avec ses longs cheveux noirs, sa figure pâle, son noble visage tout empreint de la noblesse de sa race. Il est là, je lui parle, j'étends la main, je m'écrie :

— Mais tu vis donc encore ? tu m'aimes donc toujours ?

Et il me répond que oui, qu'il vit encore, qu'il m'aime toujours ; et la même vision, incessante, réglée, presque matérielle, se renouvelle chaque nuit pour ne disparaître qu'aux premiers rayons du jour.

Que n'ai-je pas fait, mon Dieu, pour que cette vision, œuvre de l'ange des ténèbres sans doute, cessât de me tourmenter !

Je me suis ensevelie sous le buis bénit, j'ai roulé des rosaires saints autour de mon cou et de mes poignets, j'ai posé un crucifix sur ma poitrine et je me suis endormie les mains croisées sur les pieds du martyr divin : tout a été vain, inutile, infructueux ; le jour me ramène à Dieu, mais l'obscurité à lui ; je suis comme cette reine dont parle le poète Homère, et dont chaque nuit défaisait l'ouvrage de chaque jour.

Qu'il n'y ait plus de nuit, qu'il n'y ait plus de sommeil, qu'il n'y ait plus de rêves, et j'oublierai peut-être.

Pouvez-vous obtenir cela de Dieu ?

IX

14 mai.

Tout ce que l'on peut obtenir de Dieu par la prière, je l'obtiendrai pour vous ; car vous êtes véritablement blessée et la blessure est profonde et saignante.

Prions.

X

15 mai.

Je ne sais pas si, depuis que je vous écris, j'éprouve plus de calme ; mais, à coup sûr, j'éprouve plus de soulagement.

C'est qu'une puissante distraction est entrée dans ma vie ; perdue sans famille, isolée dans le monde moral et dans le monde matériel, tantôt couchée sur une tombe, tantôt pleurant, désespérant toujours, et voici que tout à coup je retrouve un frère.

Car il me semble que vous êtes pour moi un frère, il me semble que ce frère, que je ne connaissais pas, a quitté la France avant que je ne fusse née, il me semble que je l'ai attendu, cherché sans cesse. Maintenant, le voici revenu ; maintenant, sans se révéler par la présence, il se révèle par la voix. Je ne le vois pas, mais je l'écoute. Je ne le touche pas, mais je l'entends.

Vous n'avez point idée combien ce paysage si brillamment coloré par votre plume a occupé ma pensée. Qu'on ne vienne pas me nier les miracles de la double vue : la double vue existe. Par la force constante de ma volonté, ce paysage est là présent, réfléchi dans mon esprit comme dans un miroir. Je vois tout, depuis les vapeurs roses du matin s'élevant derrière la colline jusqu'à l'envahissement grisâtre des ombres du soir. J'entends tout, depuis le bruit de la fleur qui ouvre son calice à la rosée du matin jusqu'au chant du rossignol se prolongeant dans la solitude et le silence de la nuit.

Et je vois tout cela de telle façon, que, si jamais je me trouvais dans ce cercle embrassé par vos regards, je dirais : « Voici les collines enflammées, voici les montagnes de neige, voici les ruisseaux d'argent, voici les rivières de nacre, voici les grenadiers, voici les lauriers-roses, voici les myrtes ! c'est ici, c'est ici ! »

Puis je vois encore votre ermitage s'élevant au-dessus des murs du jardin, avec sa fenêtre voilée de jasmins et de pampres ; puis je vous vois vous-même dans votre cellule blanche, agenouillé au pied de votre beau christ, priant pour vous et surtout pour moi.

Dites-moi quel est ce roi dont le portrait est dans votre cellule, ce roi pour lequel vous avez une vénération particulière, afin que, moi aussi, j'aie un portrait de ce roi, afin que j'aie une religion de plus qui soit votre religion.

Puis, vous aussi, je voudrais vous voir... Oh ! par la pensée seulement, tranquillisez-vous. Vous m'avez dit que pour vous le passé n'existait plus, et que je ne vous interrogeasse que sur le présent et sur l'avenir.

Laissons le passé au néant, et dites-moi quel âge vous avez, sous quels traits il faut que je me fasse une image semblable à la vôtre ; dites-moi depuis quelle époque vous êtes entré dans cet ermitage, dites-moi quand vous comptez dire un adieu définitif au monde.

Je voudrais aussi savoir à quelle distance nous sommes. Est-ce possible de calculer cela ?

Vous me semblez si bon, que je ne crains pas de vous blesser ; vous me semblez si savant, que je ne crains pas de vous demander l'impossible.

Je vais penser à ce que peut renfermer votre réponse, et, quand je l'aurai, je penserai à ce qu'elle renfermera.

Pars, colombe chérie, pars et reviens vite !

XI

15 mai, trois heures précises de l'après-midi.

Vous le voyez, en occupant votre esprit, je suis parvenu un instant à distraire votre cœur.

Il faut traiter l'âme comme le corps ; faites oublier pendant un instant à un malade qu'il souffre, et, pendant un instant, il ne souffrira plus.

Vous voulez que je vous parle de moi, vous voulez chercher si dans l'homme physique et dans l'homme moral, vivant et inconnu, il y a quelque chose du mort que vous avez aimé : soit, écoutez.

Je suis né à Fontainebleau le 1er mai 1607 ; j'ai donc trente ans et quatorze jours.

Je suis grand, je suis brun ; j'ai les yeux bleus, le teint pâle, le front haut.

Je me suis retiré du monde depuis le 17 janvier 1633, et j'ai fait vœu, si certaines choses ne changeaient pas dans ma destinée, de me consacrer à Dieu dans les cinq ans de ma retraite.

Je me suis retiré du monde à la suite d'une grande catastrophe politique, dans laquelle mes plus chers amis ont été engloutis ; à la suite d'une grande douleur personnelle dans laquelle mon cœur a été brisé.

Le portrait de ce roi qui est dans ma cellule et pour lequel j'ai une vénération toute particulière, est celui du roi Henri IV.

Maintenant, vous désirez savoir à quelle distance nous sommes l'un de l'autre : il est trois heures moins quelques minutes ; je vais dater ma lettre de trois heures précises, moment où je lâcherai notre messagère.

Les pigeons font de quinze à seize lieues à l'heure ; c'est ce que j'ai eu l'occasion d'étudier dans certaines circonstances où je me suis servi de leur office ; notez l'heure à laquelle vous recevrez cette lettre, et calculez.

Ne me répondez que dans deux ou trois jours ; employez ces deux ou trois jours à bâtir des chimères ou des réalités ; puis jetez sur le papier, pauvre recluse, tout ce qui vous passera dans l'esprit, et envoyez-moi le résumé de vos recherches, le résultat de vos rêves.

Dieu soit avec vous !

XII

15 mai, deux heures après avoir reçu votre lettre

Écoutez ! écoutez ! Ce n'est point dans deux, ce n'est point dans trois jours qu'il faut que je vous réponde, c'est tout de suite.

Mon Dieu ! quelle idée folle s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mon âme ! Si celui que j'aime n'était pas mort ! si vous étiez celui que j'aime, celui que j'appelle, celui que je cherche, celui qui m'apparaît toutes les nuits !

Vous êtes né le 1er mai 1607 : lui aussi ! Vous êtes grand : lui aussi ! Vous êtes brun : lui aussi ! Vous avez les yeux bleus, le teint pâle, le front haut : lui aussi !

Puis rappelez-vous les paroles que vous m'avez déjà dites dans une autre lettre, et qui sont restées vivantes dans ma mémoire : Vous avez chu à travers les différents degrés de la grandeur humaine ; vous n'avez pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de vous ; vous avez, en tombant, perdu presque un royaume.

Je ne sais si tout cela s'applique à vous, mais tout cela, mon Dieu ! mon Dieu ! s'applique bien réellement à lui.

Vous avez dans votre cellule le portrait d'un roi que vous entourez de vénération et d'amour. Ce portrait est celui du roi Henri IV. Et lui, lui, il était fils du roi Henri IV !

Si vous n'êtes pas Antoine de Bourbon, comte de Moret, que l'on a dit tué à la bataille de Castelnaudary, qui êtes-vous donc ?

Répondez ! au nom du ciel, répondez !

XIII

16 mai, au point du jour.

Si vous n'êtes pas Isabelle de Lautrec, que je crus infidèle, qui êtes-vous donc ?

Moi, je suis Antoine de Bourbon, comte de Moret, que l'on crut tué à la bataille de Castelnaudary, et qui vit encore, non point par la miséricorde, mais par la vengeance du Seigneur.

Oh ! si les choses sont comme je crains qu'elles ne soient, malheur à nous deux !

La colombe s'est perdue dans la nuit, ou, fatiguée peut-être, elle a été forcée de se reposer.

Elle n'est arrivée qu'aux premiers rayons du jour.

XIV

16 mai, sept heures du matin.

Oui, oui, oui, malheureux ! oui, je suis Isabelle de Lautrec !

Vous m'avez crue infidèle, moi ! Comment ? pourquoi ? à quelle occasion ? Car je ne me défends plus, j'accuse.

Savez-vous que la colombe ne met que deux heures à aller de vous à moi et de moi à vous ? savez-vous, par conséquent, que nous ne sommes qu'à trente lieues l'un de l'autre ?

Voyons, comment vous ai-je trompé ? comment vous ai-je trahi ? Dites, dites !

Va, colombe, tu portes ma vie !

XV

16 mai, onze heures.

Mes yeux, mon cœur, mon âme, tout m'a-t-il trompé à la fois ?

Est-ce ou n'est-ce pas Isabelle de Lautrec que j'ai vue entrer dans l'église cathédrale de Valence, le 5 janvier 1633 ?

Était-elle vêtue en fiancée, et celui qui marchait derrière elle en habit de fiancé, n'était-il pas le vicomte Emmanuel de Pontis ?

Ou bien tout cela n'était-il qu'une illusion du mauvais esprit ?

Pas de doute, pas d'hésitation, pas de demi-réponse.

Le silence ou la preuve.

XVI

16 mai, trois heures de l'après-midi.

La preuve, soit ! elle me sera facile à donner.

Tout ce que vous avez vu paraissait être vrai, et cependant tout ce que vous avez vu était faux.

Seulement, j'ai un long récit à vous faire ; tant mieux ! notre pauvre colombe est épuisée et a besoin de repos.

Elle a mis près de quatre heures, au lieu de deux, pour revenir.

Je vais écrire une partie de la nuit.

Mon Dieu, Seigneur ! donnez-moi un peu de calme : ma main tremble au point de ne pouvoir tenir ma plume.

Mon Dieu ! je vais d'abord aller vous remercier de ce qu'il vit.

Six heures du soir.

J'ai passé trois heures à genoux, priant, appuyant mon front brûlant sur les dalles glacées, et me voilà plus calme.

Je reviens à vous.

Laissez-moi tout vous dire, tout vous raconter, depuis le moment où je vous ai quitté à Valence, jusqu'à celui où, malheureuse que je suis, j'ai prononcé mes vœux.

C'était, vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas ? c'était le 14 août 1632, que nous nous séparâmes ; vous me dites adieu, sans me dire où vous alliez.

J'étais pleine de sombres pressentiments ; je ne pouvais lâcher le pan de votre manteau. Il me semblait que ce n'était pas une absence de quelques jours comme vous me le promettiez, mais une absence éternelle dans laquelle nous allions entrer.

Onze heures du soir sonnaient à l'église de la ville ; vous montiez un cheval blanc ; vous étiez enveloppé d'un manteau de couleur sombre ; vous partîtes doucement d'abord, et trois fois vous revîntes sur vos pas pour me dire adieu ; à la troisième fois, vous me forçâtes à rentrer ; car, me dîtes-vous, si je restais à la porte, vous ne pourriez vous décider à partir.

Pourquoi ne suis-je pas restée ? pourquoi êtes-vous parti ?

Je rentrai, mais ce ne fut que pour courir à mon balcon. Vous regardiez en arrière ; vous me vîtes apparaître faisant voltiger mon mouchoir tout mouillé de larmes ; vous levâtes votre chapeau aux plumes flottantes, et j'entendis passer sur les ailes du vent votre adieu, qui, affaibli par la distance, était devenu plaintif comme un soupir.

Un grand nuage noir flottait au ciel et marchait rapidement à l'encontre de la lune ; j'étendis les mains vers ce nuage comme pour l'arrêter, car il allait éteindre le rayon argenté à l'aide duquel je vous voyais encore ; enfin, pareil à un monstre aérien, il s'avança la gueule ouverte et engloutit la pâle déesse, qui disparut dans ses sombres flancs. Alors j'abaissai mes yeux du ciel sur la terre et je vous cherchai vainement : j'entendais encore le bruit des fers sonnant sur le pavé dans la direction d'Orange ; mais je ne vous voyais plus.

Tout à coup un éclair ouvrit la nuée, et, à la lueur de l'éclair, je distinguai encore votre cheval blanc. Quant à vous, votre manteau sombre vous avait déjà confondu avec la nuit. L'animal s'éloignait rapidement, mais semblait s'éloigner sans cavalier. Deux autres éclairs brillèrent encore, qui me montrèrent le cheval s'éloignant toujours, blanchissant comme un fantôme. Depuis quelques secondes, je n'entendais plus même le bruit de son galop. Un quatrième éclair vint accompagné du grondement de la foudre ; mais, soit qu'il eût tourné à quelque coude du chemin, soit qu'il fût éloigné, le cheval avait disparu.

Toute la nuit le tonnerre gronda, toute la nuit le vent et la pluie battirent mes fenêtres ; le lendemain, la nature éperdue, échevelée, mouillée, semblait en deuil comme mon cœur.

Je savais ce qui se passait du côté où je vous avais vu disparaître, c'est-à-dire dans le Languedoc. Le duc de Montmorency, votre ami, qui en avait le gouvernement, avait, en adoptant le parti de la reine mère exilée et de Monsieur, qui venait de traverser la France pour le joindre, le duc de Montmorency avait fait révolter sa province et levait des troupes pour marcher contre le roi et M. de Richelieu.

Vous étiez donc, pour servir un de vos [illegible] contre l'autre ; vous alliez, ce qui était bien plus dangereux

encore, tirer l'épée et risquer votre tête contre le terrible cardinal de Richelieu, qui avait fait déjà tomber tant de têtes et brisé tant d'épées !

Vous le savez, mon père était à Paris près du roi. Je partis avec deux de mes femmes sous prétexte d'aller visiter ma tante, qui était abbesse de Saint-Pons, mais en réalité pour me rapprocher de ce théâtre des événements où vous alliez jouer un rôle.

Il me fallut huit jours de voyage pour franchir la distance qui sépare Valence de Saint-Pons.

J'arrivai au monastère le 23 août.

Si peu que les saintes filles eussent l'habitude de se mêler aux choses du monde, les événements qui se passaient autour d'elles se faisaient si graves, qu'ils étaient l'objet de toutes les conversations et que tous les serviteurs du couvent étaient en quête de nouvelles.

Voici ce que l'on disait :

On disait que le frère du roi, monseigneur Gaston d'Orléans, avait fait sa jonction avec le maréchal-duc de Montmorency, lui amenant deux mille hommes qu'il avait levés dans la principauté de Trèves, qui, joints à quatre mille qu'avait déjà M. de Montmorency, faisaient un total de six mille soldats.

Avec ces six mille soldats, il tenait Lodève, Albi, Uzès, Alais, Lunel et Saint-Pons, où je me trouvais. Nîmes, Toulouse, Carcassonne et Béziers, quoique peuplés de protestants, avaient refusé de se joindre à lui.

On disait encore que deux armées marchaient contre l'armée du duc de Montmorency. L'une d'elles venait par le Pont-Saint-Esprit et était commandée par le maréchal de Schomberg.

En outre, le cardinal avait jugé nécessaire que Louis XIII se rapprochât du théâtre de la guerre, et le roi était, assurait-on, arrivé à Lyon. Une lettre que l'on m'apporta de Valence, non seulement me confirma cette nouvelle, mais m'apprit que mon père, le baron de Lautrec, était près de Sa Majesté.

Cette lettre était de mon père lui-même. Il m'annonçait la résolution prise entre son vieil ami le comte de Pontis et lui de resserrer encore les liens d'amitié et de parenté qui unissaient les deux maisons, en me mariant au vicomte de Pontis. Je vous avais déjà, vous vous le rappelez, parlé de ce projet de mariage, et c'est alors que vous m'aviez dit :

— Laissez-moi trois mois encore ; pendant ces trois mois, de grands événements peuvent s'accomplir qui changeront bien des destinées. Laissez-moi trois mois encore, et je demanderai votre main au baron de Lautrec.

Ainsi donc au tourment de vous savoir parmi ceux que mon père appelait des rebelles se joignait cette crainte de voir une haine s'élever entre votre maison et celle de mon père, si fidèle et si loyal serviteur du roi, qu'il confondait le cardinal et lui dans une même admiration, et qu'il disait au moins une fois le jour ce que le roi disait une fois la semaine : « Qui n'aime pas M. le cardinal, n'aime pas le roi. »

Le 23 août, un arrêt parut qui déclarait le duc de Montmorency déchu de tous ses honneurs et dignités, ses biens étant confisqués et l'ordre étant donné au parlement de Toulouse de lui faire son procès.

Le lendemain, le bruit se répandit que même déclaration avait paru contre vous, tout fils de roi que vous étiez, et contre M. de Rieux.

Jugez des émotions de mon pauvre cœur à tous ces bruits !

Le 24, je vis passer à Saint-Pons un émissaire du cardinal ; il allait, disait-on, proposer la paix à M. de Montmorency.

J'obtins de ma tante qu'elle lui fît offrir des rafraîchissements. Il accepta, s'arrêta un instant au parloir. Je le vis, je l'interrogeai. Ce que l'on avait dit était vrai. J'eus quelque espoir.

Cet espoir augmenta encore lorsque j'appris que l'archevêque de Narbonne, ami particulier de M. de Montmorency, était passé à Carcassonne dans le même but, d'obtenir que le maréchal-duc mît bas les armes. Les propositions qu'il était chargé de faire au gouverneur du Languedoc étaient, disait-on, fort acceptables et même avantageuses à sa fortune et à son honneur.

Le bruit se répandit bientôt que le maréchal-duc avait tout refusé.

Quant à vous, — car vous comprenez bien que l'on parlait beaucoup de vous, ce qui était à la fois un motif de terreur et de consolation pour moi, — quant à vous, on disait qu'une lettre vous avait été écrite par le cardinal lui-même, mais que vous aviez répondu que votre parole était engagée depuis longtemps à Monsieur, et que Monsieur seul pouvait vous rendre votre parole.

Hélas ! lâche et égoïste, il ne vous la rendit pas.

Le 29 août, nous apprîmes que l'armée de M. de Schomberg et celle de M. de Montmorency étaient en présence.

Cependant le vieux maréchal n'oubliait pas que M. de Richelieu n'était qu'un ministre et pouvait tomber, que le roi n'était qu'un homme et pouvait mourir. Alors Monsieur, celui contre lequel il marchait, étant l'héritier présomptif de la couronne, devenait le roi de France. Il ouvrit donc avec Monsieur une dernière négociation, et envoya M. de Cavoie pour parlementer.

Nous savions tout cela. Mon âme se suspendit à chaque espérance qui l'enlevait au ciel. J'attendis, anxieuse, cette dernière réponse de M. de Montmorency.

Soit désespoir, soit présomption, le malheureux, confiant dans sa bravoure, répondit, vous le savez :

« Combattons d'abord ; après la bataille, on parlementera. »

Dès lors, tout espoir d'accommodement fut perdu, et, comme une victoire du duc de Montmorency était votre seul salut, j'oubliai mes devoirs de fille, j'oubliai mes devoirs de sujette, et, prosternée au pied des autels, je priai le Dieu des armées d'avoir un regard favorable pour le vainqueur de Veilane et le fils du vainqueur d'Ivry.

A partir de ce moment, je n'attendis plus qu'une nouvelle, celle de la bataille.

Hélas ! le 1er septembre, à cinq heures du soir, cette nouvelle arriva terrible, fatale, désespérée.

La bataille était perdue ; le maréchal-duc était prisonnier, et vous étiez, vous, les uns disaient blessé mortellement, les autres disaient mort !...

Je n'en demandai pas davantage ; j'envoyai querir le jardinier, que je m'étais acquis d'avance. Je lui dis de se procurer deux chevaux et de m'attendre à la nuit tombante à la porte du jardin.

La nuit venue, je descendis ; nous montâmes à cheval, nous longeâmes la base des montagnes, nous franchîmes deux ou trois ruisseaux, nous laissâmes à gauche le petit village de la Livinière, et, à huit heures du soir, nous nous arrêtâmes à Caunes.

Mon cheval s'était blessé et boitait ; je le changeai contre un cheval neuf et pris des nouvelles pendant ce temps.

On disait M. de Montmorency mort, ainsi que M. de Rieux. Quant à vous, les rapports étaient toujours flottants : les uns vous disaient mort ; les autres, blessé mortellement.

Blessé mortellement, je voulais vous fermer les yeux ; mort, je voulais vous mettre dans votre linceul.

Nous partîmes de Caunes vers huit heures et demie à travers champs, sans suivre aucune route tracée ; le jardinier était de Saissac et connaissait le pays ; nous piquâmes droit sur Montolieu.

Le temps était absolument semblable à celui qu'il faisait la nuit où nous nous quittâmes ; de gros nuages noirs roulaient au ciel ; le vent de la tempête sifflait dans les oliviers, vent chaud, lourd, étouffant, qui, de temps en temps, s'arrêtait pour laisser tomber verticalement de larges gouttes de pluie ; le tonnerre grondait derrière Castelnaudary.

Nous ne fîmes que passer à travers Montolieu, sans nous arrêter. En avant de cette petite ville, nous rencontrâmes les premiers postes de M. de Schomberg.

Je renouvelai les questions. Le combat s'était engagé vers onze heures du matin et avait duré une heure à peu près ; cent personnes à peine avaient été tuées.

Je demandai si vous étiez au nombre des morts. On s'en informa. Un enfant perdu dit vous avoir vu tomber. Je le fis venir ; il avait vu en effet tomber un chef, mais il n'était pas bien sûr que ce fût vous. Je voulus l'emmener avec moi ; il était de garde et ne put venir.

Seulement, il donna tous les renseignements au jardinier. C'était le comte de Moret qui avait engagé l'action, et, s'il avait été tué, il avait été tué par un officier de carabins nommé Bitéran.

J'entendais tous ces détails avec un frissonnement glacé ; ma poitrine était oppressée à ne pouvoir parler, et des gouttes de sueur aussi grosses que mes larmes roulaient sur mon visage et se confondaient avec elles.

Nous nous remîmes en route, nous avions fait douze ou treize lieues en cinq heures ; mais, comme j'avais changé de cheval à Caunes, je pouvais arriver à Castelnaudary ; si celui du jardinier tombait en chemin, il promettait de me suivre en s'attachant à la crinière du mien.

En sortant de Montolieu, nous tombâmes dans un bois qui était gardé. Nous nous fîmes reconnaître. On nous conduisit au bord du ruisseau de Bernassonne, que nous passâmes à gué, ainsi que deux autres ruisseaux que nous rencontrâmes encore sur notre chemin.

Entre Ferrals et Villespy, le cheval du jardinier tomba et ne put se relever ; mais, par bonheur, nous étions presque arrivés : nous apercevions les bivacs de l'armée royale, et, dans la prairie où avait eu lieu le combat, des lumières errantes.

Mon compagnon de route me dit que ces lumières étaient celles des soldats qui sans doute s'apprêtaient à enterrer les morts ; je le priai de faire un dernier effort pour me suivre, j'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval prêt à tomber lui-même, et nous dépassâmes le dernier feu du camp.

Nous venions de laisser à notre droite le village de Saint-Papoul, quand mon cheval se cabra.

Je me penchai, je vis une masse informe ; c'était un soldat mort.

Je venais de heurter le premier cadavre.

Je sautai à bas de mon cheval, que je laissai aller à l'aventure. J'étais arrivée.

Le jardinier courut aux torches et aux groupes les plus proches de nous. Je m'assis sur un tertre de gazon, et j'attendis.

Le ciel était toujours assombri par de gros nuages noirs, le tonnerre continuait de gronder à l'ouest, quelques éclairs illuminaient de temps en temps le champ de bataille.

Le jardinier revint muni d'une torche et suivi de quelques soldats.

Il avait trouvé ceux-ci creusant une grande fosse pour y jeter tous les cadavres ; mais nul cadavre n'y avait encore été jeté.

Là, je commençai à avoir des nouvelles plus positives.

M. de Montmorency, quoique atteint de douze blessures, n'était pas mort, il n'était que prisonnier ; il avait été pris, porté dans une métairie à un quart de lieue du champ de bataille, s'était confessé à l'aumônier de M. de Schomberg ; après quoi, pansé par le chirurgien des chevau-légers, il avait été porté à Castelnaudary sur une échelle.

M. de Rieux était tué, on avait retrouvé son corps.

Quant à vous, on vous avait vu tomber de cheval, mais on ne pouvait dire ce que vous étiez devenu.

Je demandai où l'on vous avait vu tomber ; on me dit que c'était à l'embuscade.

Les soldats voulurent savoir qui j'étais.

— Regardez-moi, leur dis-je, et devinez.

Les sanglots m'étouffaient, les larmes ruisselaient sur mon visage.

— Pauvre femme, dit l'un d'eux, elle l'aime !

Je saisis la main de cet homme ; je l'eusse embrassé.

— Reviens avec moi, lui dis-je, et aide-moi à le retrouver, mort ou vivant.

— Nous vous aiderons, dirent deux ou trois soldats.

Puis à l'un d'eux :

— Marche devant, dirent-ils.

Celui qu'on venait de choisir pour être notre guide prit la torche et nous éclaira.

Je les suivis.

L'un d'eux m'offrit de m'appuyer sur lui.

— Merci, lui dis-je, je suis forte.

En effet, je ne me sentais aucune fatigue, et il me semblait que j'eusse pu aller jusqu'au bout du monde.

Nous fîmes trois cents pas à peu près ; de dix pas en dix pas, il y avait un cadavre ; à chaque cadavre, je voulais m'arrêter pour voir si c'était bien vous ; mais les soldats me poussaient en avant en me disant :

— Ce n'est point ici, madame.

Enfin, nous arrivâmes à un chemin creux, couronné de quelques têtes d'oliviers ; un ruisseau courait au fond de ce chemin.

— C'est ici, dirent les soldats.

Je passai ma main sur mon front ; je chancelai, et me sentis près de m'évanouir.

Nous commençâmes par chercher sur la hauteur ; il y avait là une douzaine de cadavres ; je pris la torche des mains de celui qui la portait, et je la penchai vers la terre.

Les uns après les autres, je visitai tous les cadavres ; deux avaient la face contre terre. Un de ces deux hommes était un officier ; il avait des cheveux noirs comme vous ; je le fis tourner sur le dos ; j'écartai ses cheveux : ce n'était pas vous.

Tout à coup, je poussai un cri. Je me baissai ; j'avais reconnu votre chapeau ; je le ramassai. Les plumes étaient celles que j'y avais attachées moi-même ; il n'y avait pas à s'y tromper.

C'est là que vous étiez tombé ; seulement, étiez-vous tombé mort ou blessé ? Là était la question.

Les soldats qui m'accompagnaient se parlèrent bas. Je vis l'un d'eux allonger le bras dans la direction du ruisseau.

— Que dites-vous ? leur demandai-je.

— Nous disons, madame, répondit celui qui avait allongé le bras, que, lorsqu'on est blessé, surtout d'un coup de feu, on a soif. Si le comte de Moret a été blessé seulement, peut-être se sera-t-il traîné pour boire jusqu'au ruisseau qui coule au fond de ce ravin.

— Oh ! c'est un espoir ! m'écriai-je. Venez !

Et je m'élançai à travers les oliviers.

La descente était rapide. Je ne m'en aperçus pas. Cérès, la torche à la main, cherchant Proserpine perdue, ne marchait pas, toute déesse qu'elle était, d'un pas plus rapide et plus sûr que moi.

En un instant, je fus au bord du ruisseau.

Deux ou trois blessés, en effet, avaient tenté des efforts pour l'atteindre. L'un avait expiré en route. Le second l'avait atteint de la main, mais n'avait pu aller plus loin. Le troisième avait la tête dans le ruisseau même et était mort en buvant.

Un de ces trois corps poussa un soupir.

Je courus à lui. C'était l'homme qui avait atteint le ruisseau de la main, mais qui n'avait pu l'atteindre de la bouche. Il était évanoui.

La fraîcheur de la nuit ou un miracle du ciel lui rendait le sentiment.

Je me mis à genoux, j'éclairai son visage avec ma torche, je jetai un cri.

C'était votre écuyer Armand.

A ce cri, il ouvrit les yeux et me regarda d'un air effaré. Il me reconnaissait.

— A boire ! demanda-t-il.

J'allai puiser de l'eau dans votre feutre et je la lui offris. Un soldat m'arrêta.

— Ne lui donnez pas à boire, me dit-il à l'oreille. Parfois, on meurt en buvant.

— A boire ! répéta le moribond.

— Oui, lui dis-je, vous allez avoir à boire ; mais dites-moi ce qu'est devenu le comte de Moret.

Il me regarda plus fixement qu'il n'avait fait encore et me reconnut.

— Mademoiselle de Lautrec ! murmura-t-il.

— Oui, c'est moi, Armand ; c'est moi qui cherche votre maître, répondis-je. Où est-il ? où est-il ?

— A boire ! demanda le blessé d'une voix mourante.

Je me rappelai que j'avais dans ma poche un flacon d'eau de mélisse. Je lui en versai quelques gouttes sur les lèvres.

Il parut se ranimer un peu.

— Où est-il, au nom du ciel ? lui demandai-je.

— Je ne sais, répondit-il.

— L'avez-vous vu tomber ?

— Oui.

— Mort ou blessé ?

— Blessé.

— Qu'est-il devenu ?

— On l'a emporté.

— De quel côté ?

— Du côté de Fendeille.

— Les gens du roi ou les gens de M. de Montmorency ?

— Les gens de M. de Montmorency.

— Ensuite.

— Je ne sais rien de plus en ce moment. Je fus blessé moi-même, mon cheval fut tué, je tombai. La nuit venue, je me traînai jusqu'ici, car j'avais soif. En arrivant près du ruisseau, je m'évanouis sans pouvoir y atteindre. A boire ! à boire !

— Donnez-lui à boire maintenant, dit le soldat ; il a dit tout ce qu'il savait.

Je puisai de l'eau dans votre chapeau, les soldats soulevèrent la tête du blessé, j'approchai l'eau de ses lèvres, il but avidement trois ou quatre gorgées, puis se renversa en arrière, poussa un soupir et se roidit.

Il était mort.

— Vous voyez que vous avez bien fait de le faire parler avant de lui donner à boire, dit le soldat en lâchant la tête du pauvre Armand, qui retomba lourdement à terre.

Je restai un moment immobile, me tordant les bras par un mouvement insensible.

— Que faisons-nous maintenant, madame ? demanda le jardinier.

— Sais-tu où est Fendeille ? lui demandai-je.

— Oui.

— Allons du côté de Fendeille.

Puis, me retournant vers les soldats :

— Qui vient avec moi ? demandai-je.

— Nous ! dirent-ils tous trois.

— Venez donc.

Nous gravîmes les talus du chemin creux, puis nous descendîmes dans la prairie.

Un officier faisait une ronde à la tête d'une douzaine de soldats ; mes compagnons se regardèrent et se parlèrent tout bas.

— Que dites-vous ? demandai-je.

— Nous disons que voilà un officier qui vient vous donner des renseignements.

— Lequel ?

— Celui-là.

Et ils me montraient le capitaine qui conduisait la ronde.

— Et pourquoi pourrait-il me donner des renseignements ?

— Parce que justement il combattait ici.

— Allons, à lui, alors.

Et je fis quelques pas rapides dans la direction de l'officier.

Un soldat m'arrêta.

— Mais, dit-il, c'est que...

— Pourquoi m'arrêtez-vous ? lui demandai-je.

— Vous voulez à tout prix avoir des renseignements ? demanda le soldat.

— A tout prix.

— Quel que soit celui qui vous les donne ?

— Quel qu'il soit.

— Alors, j'appellerai le capitaine.

Et, à son tour, il fit quelques pas en avant.

— Capitaine Bitéran ! dit-il.

L'officier s'arrêta, essaya de percer l'obscurité du regard.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

— On voudrait vous parler, mon officier.

— Qui cela ?

— Une dame.

— Une dame ! à cette heure, sur le champ de bataille ?

— Pourquoi pas, monsieur, si cette femme vient sur le champ de bataille chercher celui qu'elle aime, pour le soigner s'il n'est que blessé, pour l'ensevelir s'il est mort ?

L'officier s'approcha : c'était un homme de trente ans. En m'apercevant, il ôta son chapeau, et je vis une figure douce et distinguée, encadrée par des cheveux blonds.

— Qui cherchez-vous, madame ? me demanda-t-il.

— Antoine de Bourbon, comte de Moret, répondis-je.

L'officier me regarda avec plus d'attention qu'il n'avait fait encore.

Puis, pâlissant légèrement et d'une voix altérée :

— Le comte de Moret ? demanda-t-il. Vous cherchez le comte de Moret ?

— Oui, le comte de Moret ; ces braves gens m'ont dit que, mieux que personne, vous pouviez me donner des nouvelles sûres de ce qui lui est arrivé.

Il regarda les soldats, et son regard jeta une double flamme sous ses sourcils froncés.

— Dame ! mon capitaine, dit l'un d'eux, il paraît que c'est son fiancé à cette dame, et elle veut savoir ce qu'il est devenu.

— Monsieur, au nom du ciel ! m'écriai-je, vous avez vu le comte de Moret, vous savez quelque chose de lui ; dites-moi ce que vous en savez.

— Madame, voici ce que j'en sais. On m'avait envoyé avec ma compagnie de carabins pour masquer l'embuscade qui était là dans le chemin creux ; nous devions nous retirer après la décharge, afin de laisser l'ennemi s'engager. M. le comte de Moret, qui tenait à montrer son courage, ne s'étant jamais trouvé à aucun combat, chargea témérairement sur nous, et commença l'attaque en tirant un coup de pistolet sur... ma foi ! madame, je ne vois pas pourquoi je mentirais... en tirant un coup de pistolet sur moi. La balle du pistolet coupa la plume de mon feutre. Je ripostai, et j'eus le malheur de tirer plus juste.

Je poussai un cri de terreur.

— C'est vous ? fis-je en reculant d'un pas.

— Madame, dit le capitaine, le combat a été loyal. Je croyais n'avoir affaire qu'à un simple officier de l'armée du maréchal-duc. Certes, si j'eusse su que celui qui me chargeait était un prince, et que ce prince était le fils du roi Henri IV, j'eusse laissé ma vie à sa disposition plutôt que d'attenter à la sienne. Mais ce fut lorsqu'il tomba seulement que je l'entendis crier : « A moi Bourbon ! » Je me doutai alors qu'il venait d'arriver un grand malheur.

— Oh ! oui, m'écriai-je, un grand malheur ! Mais, enfin, est-il mort ?

— Je ne sais, madame ; en ce moment, la mousquetade s'engagea ; mes carabins reculèrent selon l'ordre qu'ils avaient reçu. Je reculai avec eux, et je vis qu'on emportait le comte, tout sanglant et sans chapeau.

— Oh ! son chapeau, le voilà !

Et je le portai passionnément à mes lèvres.

— Madame, dit le capitaine avec une douleur qui n'était pas feinte, donnez-moi vos ordres. Après avoir causé un si grand malheur, comment puis-je, je ne dirai pas l'expier, mais vous être utile dans vos recherches ? Dites, et je ferai tout au monde pour vous aider.

— Merci, monsieur, dis-je en essayant de reprendre ma puissance sur moi-même ; mais vous ne pouvez rien pour moi que m'indiquer la direction dans laquelle on a emporté le comte.

— Dans la direction de Fendeille, madame, répondit-il ; mais, pour plus grande sûreté, prenez le chemin que vous trouverez, non loin d'ici, à votre droite, à un quart de lieue. Vous y rencontrerez une maison où vous vous informerez.

— C'est bien, dis-je au jardinier. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Allons !

— Je pourrais offrir des chevaux à madame, hasarda timidement l'officier.

— Merci, monsieur, répondis-je ; je vous ai demandé tout ce que je désirais savoir de vous, et vous m'avez rendu tous les services que vous pouviez me rendre.

Je partageai une poignée de louis entre les trois soldats. Deux s'éloignèrent, mais le troisième voulut absolument me conduire vers la maison indiquée.

Je marchais rapidement dans la direction de cette maison. Cependant je ne pus résister au désir de saluer une dernière fois, en me retournant, le terrain consacré par votre sang, et je vis le capitaine immobile, demeurant à la place où je l'avais quitté, les yeux fixés sur moi et me regardant m'éloigner comme un homme frappé d'atonie.

Nous arrivâmes à la maison. Tout le long de la route, nous avions rencontré des cadavres gisant sur notre chemin ; mais j'étais déjà habituée à ce spectacle et je marchais d'un pas ferme, presque sur les hommes, dans cette herbe ensanglantée qui montait jusqu'à mes genoux.

Nous atteignîmes la maison ; elle était occupée par des blessés des deux partis couchés sur la paille étendue à terre. Je pénétrai dans cet asile de douleur ; j'interrogeai les mourants de la voix, comme j'avais interrogé les morts du regard ; à mes instances, un moribond se souleva sur le coude.

— Le comte de Moret ? dit-il. Je l'ai vu passer dans le carrosse de Monsieur.

— Mort ou blessé ? demandai-je.

— Blessé, dit le moribond ; mais il était comme moi : il ne valait guère mieux blessé que mort.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, et où le conduisait-on ?

— Je ne sais pas ; seulement, je lui ai entendu dire un nom.

— Lequel ?

— Celui de madame de Ventadour, et la voiture a pris un chemin de traverse.

— Oui, je comprends ; il se sera fait conduire chez madame de Ventadour, à l'abbaye de Prouille ; c'est cela. Merci, mon ami.

Et, laissant quelques louis près de lui, je sortis en disant au jardinier :

— A l'abbaye de Prouille.

L'abbaye de Prouille était située à deux lieues à peu près de l'endroit où nous nous trouvions. Le cheval du jardinier était tombé de fatigue ; j'avais laissé le mien dans la prairie du champ de bataille. Impossible de se procurer un carrosse, même une charrette. D'ailleurs, toutes les recherches eussent pris du temps. Je ne ressentais aucune fatigue, nous partîmes à pied.

A peine avions-nous fait un quart de lieue, que la pluie commença de tomber et que l'orage, contenu jusqu'alors, éclata. Mais j'étais tout entière avec vous, je ne sentais pas la pluie, je n'entendais pas l'orage ; je continuai mon chemin au milieu des torrents d'eau qui ruisselaient autour de moi, à la lueur des éclairs qui parfois illuminaient le paysage à le voir comme en plein jour. Nous passâmes près d'un grand chêne. Le jardinier me suppliait de m'y abriter un instant et d'attendre sous cet abri que l'orage fût calmé ; je secouai la tête et continuai mon chemin sans lui répondre ; une minute après, la foudre tomba sur le chêne, le mit en pièces et en dévora les débris.

Je me contentai de lui montrer de la main ce qui venait d'arriver.

— C'est vrai, madame, dit-il, vous êtes protégée du ciel, et, puisque Dieu vous donne la force, allons.

Nous allâmes donc pendant une heure encore à peu près. Au bout d'une heure, un éclair nous montra l'abbaye où nous nous rendions. Je doublai le pas et nous arrivâmes.

Tout dormait dans l'abbaye, ou faisait semblant de dormir. Je me suis toujours défiée depuis de ce sommeil si profond de la tourière, des sœurs et de l'abbesse elle-même.

On m'ouvrit enfin, mais avec mille précautions. Il est évident qu'en nous entendant frapper, on avait craint la visite de quelque corps perdu ou de quelque horde pillarde. Je me hâtai de me faire reconnaître, et aussitôt je demandai de vos nouvelles.

La sœur tourière ne savait ce que je voulais dire ; elle affirmait ne pas vous avoir vu, ne pas même savoir que vous fussiez blessé.

Je demandai à parler à madame de Ventadour.

On me conduisit à elle.

Je la trouvai tout habillée. Au bruit que nous avions fait, ignorant qui faisait ce bruit, elle s'était vêtue. Je crus remarquer qu'elle était pâle et tremblante.

Elle rejeta cette pâleur et ce tremblement sur la crainte qu'elle avait eue, en entendant frapper, que ce ne fussent des soldats mal intentionnés qui frappassent.

Je la rassurai ; je lui dis comment j'étais partie de Saint-Pons, comment j'étais arrivée sur le champ de bataille, comment j'avais retrouvé la place où vous étiez tombé. Je lui montrai votre chapeau, que je tenais toujours dans ma main crispée. Je lui dis les renseignements que m'avait donnés le mourant, et je finis par la conjurer, au nom du ciel, de me dire ce qu'elle savait de vous.

Elle me répondit que l'on m'avait trompée sans doute, ou bien que le carrosse, après avoir pris le chemin de

l'abbaye, s'était égaré, soit à droite, soit à gauche, dans quelque chemin aboutissant à cette route ; quant à elle, elle ne vous avait pas vu, elle n'avait pas même entendu parler de vous.

Je laissai tomber mes bras et me couchai sur une chaise longue qui se trouvait là ; mes forces m'avaient abandonnée avec l'espérance.

L'abbesse appela ses femmes ; on me dépouilla de mes habits, que la pluie d'orage avait collés sur moi. j'avais laissé mes souliers dans la boue des chemins, et, sans m'en douter, j'avais fait plus d'une lieue pieds nus ; on apporta un bain dans lequel on me mit et où je tombai dans une espèce de torpeur qui ressemblait à un évanouissement.

Je revins à moi en entendant dire que l'on avait vu un carrosse prendre la route de Mazères. J'interrogeai : on tenait ce renseignement d'un paysan qui avait dans la soirée apporté du lait au couvent.

L'abbesse m'offrit sa propre voiture et ses propres chevaux, en supposant que je voulusse continuer mes recherches.

J'acceptai.

On m'apporta alors des habits ; car, voyant venir les premiers rayons du jour, je ne voulais pas perdre un instant pour continuer mon chemin. Il était d'autant plus possible que vous vous fussiez fait conduire à Mazères, que Mazères était un château fort que l'on disait tenir pour M. de Montmorency.

Madame de Ventadour me donna son propre cocher, et nous partîmes.

A Villeneuve-le-Comtat, à Payra, à Sainte-Camette, nous nous informâmes ; non seulement personne n'avait rien vu, mais encore on ignorait dans ces trois villages que le combat de Castelnaudary eût eu lieu.

Nous n'en poursuivîmes pas moins notre chemin jusqu'à Mazères. Là, les renseignements devaient être positifs ; les portes étaient gardées ; ceux qui gardaient ces portes étaient à M. de Montmorency ; ils n'avaient donc aucun motif de dissimuler la présence du comte de Moret parmi eux.

Nous arrivâmes aux portes ; on n'avait vu aucun carrosse, on ignorait que le comte de Moret fût blessé ; nous apportions la première nouvelle du combat de Castelnaudary.

Nous eûmes bientôt la preuve que cette réponse était vraie ; car un officier accourut à toute bride, annonçant, de la part de Monsieur, que M. de Montmorency était prisonnier, que M. de Rieux était blessé, que tout enfin était perdu, et que chacun eût à songer à soi.

Dès lors, on ne s'occupa plus de nous, et l'on ne répondit plus à nos questions.

J'avais complètement perdu votre trace ! Nous nous mîmes à chercher au hasard ; nous enveloppâmes le théâtre des événements d'un grand cercle, comme font les chasseurs à la piste du gibier. Nous visitâmes Belpech, Cahuzac, Fanjeaux, Alzonne, Conques, Peyriac ; en aucune de ces localités il n'y avait vestige de votre passage : c'était entre Fendeille et l'abbaye que votre carrosse avait disparu comme une vision.

A Peyriac, je trouvai l'intendant de notre maison de Valence. Mon père avait fait prévenir qu'il allait passer deux ou trois mois au château. On s'était mis alors à ma recherche, et l'on me suppliait de venir.

J'avais perdu tout espoir de vous retrouver pendant les trois semaines de courses que j'avais faites. Je revins au château.

Mon père arriva le lendemain. Il me trouva mourante.

Tout le monde au château m'avait dans une si profonde vénération, que, sur un mot qu'avait dit l'intendant, nul ne parla de mon voyage.

Mon père vint à moi, s'assit sur mon lit. C'est un homme grave et sévère, comme vous savez. Je lui avais parlé de mon amour pour vous, de cette promesse que vous m'aviez faite d'être mon époux. L'honneur de votre alliance était tel, qu'il avait dû renoncer à son projet favori, qui était de me marier avec le vicomte de Pontis, le fils de son vieil ami. Mais, vous mort, ce projet rentrait dans son esprit avec plus de force et de réalité.

D'ailleurs, Louis XIII lui avait parlé de cet amour de sa fille pour un rebelle. Louis XIII était d'autant plus irrité contre vous que vous étiez son frère. Tous vos biens avaient été confisqués, et, si l'on ne vous eût pas su mort, votre procès, tout fils de roi que vous étiez, vous était fait comme à M. de Montmorency.

Ainsi donc, c'était un bonheur que vous fussiez mort, mort sur le champ de bataille. Ce capitaine que j'avais vu, que j'avais interrogé, ce meurtrier que j'avais maudit et dont la pâle figure a reparu plus d'une fois dans mes rêves, ce meurtrier vous avait sauvé de l'échafaud.

J'écoutais tristement, sombrement mon père ; j'avais jugé que son parti était pris. M. le comte de Pontis, qui avait combattu dans l'armée du maréchal de Schomberg, était en toute faveur. Mon père aurait pour lui contre moi le roi et le cardinal.

Je pris parti de mon côté.

Je demandai trois mois à mon père, m'engageant, ces trois mois écoulés, si je n'avais aucune nouvelle de vous, ou si votre mort se confirmait, à suivre le vicomte de Pontis à l'église.

Le 30 octobre, M. de Montmorency fut exécuté.

Alors je bénis presque votre meurtrier ; car, si je vous eusse su souffrant tout ce que souffrait le pauvre duc, je serais morte.

Il n'y avait plus aucun doute sur vous ; chacun disait que vous aviez été tué. J'étais veuve sans avoir été épouse !

Les trois mois s'écoulèrent ; le dernier jour du troisième mois, mon père se présenta au château avec le vicomte de Pontis.

Je connaissais la ponctualité de mon père, et je ne voulais pas le faire attendre.

Il me trouva en costume de fiancée.

Onze heures sonnaient ; le prêtre nous attendait à l'église ; je me levai et j'appuyai mon bras sur celui de mon père.

Le comte de Pontis marcha derrière nous avec son fils.

Cinq ou six amis communs, une douzaine de familiers et quelques serviteurs nous suivirent.

Nous nous acheminâmes vers l'église.

Mon père ne me parlait point ; il me regardait seulement, et visiblement il s'étonnait de me trouver si calme.

Comme les martyrs qui marchent à la mort, mon visage s'éclairait au fur et à mesure que je me rapprochais du lieu du supplice.

En entrant dans l'église, j'étais pâle mais souriante ; comme le naufragé battu de la tempête, je voyais le port.

Le prêtre nous attendait à l'autel ; nous nous approchâmes et nous nous mîmes à genoux. J'avais craint un moment qu'arrivée à ce point, la force ne me manquât.

Je remerciai le Seigneur de toute mon âme. La force était en moi.

Le prêtre demanda à M. de Pontis s'il me prenait pour épouse.

— Oui, répondit M. de Pontis.

Il me fit la même question, me demandant à mon tour si je prenais M. de Pontis pour époux.

— Mon époux dans ce monde et dans l'autre, répondis-je, est mon divin Sauveur Jésus, et je n'aurai jamais d'autre époux.

J'accentuai cette réponse d'un ton si calme et si ferme à la fois, que les assistants n'en perdirent pas une parole.

M. de Pontis me regarda d'un air effrayé et comme si j'eusse été folle.

Mon père fit un pas en avant.

Quant à moi, je franchis la grille qui me séparait de l'autel, et, d'une voix haute :

— A partir de ce moment, m'écriai-je les bras au ciel, j'appartiens à Dieu, et nul n'a le droit de me réclamer que Dieu !

— Isabelle ! cria mon père, oseriez-vous méconnaître mon autorité ?

— Il y a une autorité plus haute et plus sainte que la vôtre, mon père, répondis-je respectueusement : c'est l'autorité de celui qui m'a fait rencontrer la foi sur la route du malheur. Mon père, je ne suis plus du monde terrestre : priez pour moi. Je prierai pour vous tous.

Mon père voulut franchir la grille à son tour pour m'arracher de l'autel ; mais le prêtre étendit les deux bras vers lui.

— Malheur ! dit-il, à celui qui force la vocation, ou qui veut l'arrêter ! Cette jeune fille s'est donnée à Dieu, je la reçois dans la maison de Dieu comme dans un saint asile d'où nul, pas même son père, n'a le droit de l'arracher violemment.

Peut-être mon père n'eût-il pas été arrêté par cette menace ; mais le comte de Pontis l'entraîna. Le vicomte et les autres assistants suivirent le vieillard, et la porte se referma sur eux.

Le prêtre demanda où je voulais me retirer. Je me fis conduire au couvent des Ursulines.

Mon père partit à l'instant même pour Paris, où était le cardinal. Mais tout ce qu'il obtint du cardinal fut que je ne pourrais faire de vœux qu'au bout d'un an.

L'année s'écoula. Au bout d'un an et un jour, je pris le voile.

Il y a quatre ans de cela.

Depuis quatre ans, il ne s'est point passé un seul jour sans que j'aie prié pour vous, en baisant les plumes de ce chapeau que j'avais ramassé sur le champ de bataille de Castelnaudary, seule relique qui me restât de vous.

Vous savez tout maintenant.

Maintenant donc, à votre tour, parlez, racontez-moi chaque chose en détail ; dites-moi par quel miracle vous vivez ; dites-moi où vous êtes ; dites-moi comment je puis vous revoir. Dites vite tout cela, ou je deviens folle !

17 mai, quatre heures du matin.

XVII

Six heures du matin, aussitôt après votre lettre lue.

Dieu a détourné un instant ses yeux de nous, et, pendant cet instant, l'ange du mal a passé au-dessus de nos têtes et nous a touchés.

Ecoutez à votre tour.

Vous savez quels étaient mes engagements avec mon frère Gaston. D'ailleurs, en agissant pour l'un, je croyais agir pour l'autre. Le ministre me paraissait peser plus encore sur le roi que sur nous tous.

Une pareille oppression était intolérable pour des fils de France, et à chaque instant le cardinal forçait la volonté du roi, disposait de son sceau, sans le consulter, de ses armes malgré lui. Il dépensait six fois plus en un jour dans sa maison que tous les fils de Henri IV, y compris celui qui était sur le trône, ne faisaient dans les leurs.

Et, tandis qu'à lui seul il avait englouti plus de deux cents millions, un tiers à peine des habitants de la France mangeait du pain ordinaire; l'autre tiers ne vivait que de pain d'avoine, et le dernier tiers, pareil à un troupeau d'animaux immondes, ne se sustentait que de glands.

Il avait à lui dans le royaume autant de places et de forteresses que le roi. Il avait le Brouage, Oléron, Ré, la Rochelle, Saumur, Angers, Brest, Amboise, le Havre, Pont-de-l'Arche et Pontoise, en sorte qu'il venait jusqu'aux portes de Paris. Il était maître de la province et de la citadelle de Verdun. Outre les troupes employées dans ces places, dans ces forteresses, dans ces citadelles, il avait une armée de mer. Il sortait avec des gardes. Il tenait dans ses mains toutes les clefs de la France.

La France entière, se réunissant contre lui, n'était pas capable de lever une armée assez forte pour l'opposer à la sienne. Les prisons étaient devenues des sépulcres destinés à ensevelir les vrais serviteurs du roi, et le crime de lèse-majesté n'était plus d'attenter contre le roi ou contre son Etat, mais de n'avoir pas un zèle et une obéissance aveugles pour toutes les volontés et les desseins de son ministre.

Voilà ce que je devais vous dire, d'abord et avant tout; car ce que je vous dis là, c'est mon excuse de vous avoir quittée et d'avoir pris le parti de celui qui, plus tard, nous devait tous renier, vivants ou morts.

Ce fut le procès et l'exécution du vieux maréchal de Marillac qui décida tout. J'étais en correspondance avec mon frère Gaston et avec la reine Marie de Médicis, qui avait toujours été parfaite pour moi. Je résolus de joindre ma fortune à la leur.

Vous rappelez-vous ma tristesse à cette époque? vous rappelez-vous mon émotion, le trouble de ma voix allant jusqu'aux sanglots, quand je vous disais que mon avenir était plus incertain que celui de la feuille naissante sur l'arbre au pied duquel nous étions assis, et quand je vous demandais trois mois, avant de faire de vous ma femme, tout en vous disant que le jour le plus heureux de ma vie serait celui où je deviendrais votre époux?

En effet, dès ce moment-là, je savais tous les projets de mon frère Gaston, et j'étais l'intermédiaire entre lui et le pauvre Montmorency.

Vous me dites de n'omettre aucun détail. Oh! j'ai trop besoin de me justifier à vos yeux pour rien omettre ou rien oublier.

Nous devions avoir pour nous les Espagnols et les Napolitains.

Les Napolitains, au moment où Montmorency se déclara, parurent en effet sur la côte de Narbonne, mais ils n'osèrent débarquer. Quant aux Espagnols, ils vinrent de leur côté jusqu'à Urgel, mais ils ne passèrent pas la frontière.

Vous vîtes l'insurrection grandir tout autour de vous, vous entendîtes les cris de révolte de Bagnols, de Lunel, de Beaucaire et d'Alais. Je vous montrai un matin, et cela le cœur serré, car je sentais que c'était notre séparation, je vous montrai un matin un manifeste dans lequel mon frère Gaston prenait le titre de lieutenant général du royaume.

Peu de temps après, vous apprîtes par une lettre du roi adressée à votre père, et qui lui ordonnait de se rendre à Paris, vous apprîtes qu'il était rentré en France avec dix-huit cents chevaux, qu'il avait brûlé le faubourg de Saint-Nicolas de Dijon et les maisons des membres du parlement qui avaient jugé Marillac.

Un jour, à mon tour, je reçus une lettre. Mon frère m'écrivait d'Albi et me sommait de tenir ma parole.

Ce jour fut celui où je pris congé de vous, le 14 août 1632, date fatale, restée profondément et d'une manière aussi sombre empreinte dans mon cœur que dans le vôtre.

Oh! tous les détails de ce départ sont bien vrais. La peinture de cette nuit est bien fidèle.

Seulement, je vous vis, moi, plus longtemps que vous ne pûtes me voir. Vous étiez sur le balcon de votre chambre, éclairée derrière vous, tandis que, moi, je m'enfonçais dans un horizon toujours plus sombre.

Cependant il vint un moment où la route tourna et où je cessai de vous voir.

En ce moment, j'arrêtai mon cheval, je me demandai s'il ne valait pas mieux pour moi oublier toutes les promesses faites, tous les engagements pris, sacrifier l'honneur à l'amour et retourner près de vous.

Votre fenêtre se referma, votre lumière s'éteignit, je crus que c'était un avertissement de Dieu de continuer mon chemin; j'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, j'enveloppai ma tête dans mon manteau, et je m'élançai dans les profondeurs toujours plus obscures de l'horizon, en me criant à moi-même, pour m'étourdir:

— En avant! en avant!

Le surlendemain, j'étais à Albi, près de mon frère, qui me laissa dans cette place avec cinq cents Polonais, et marcha sur Béziers.

Le 29 août, je reçus l'ordre du maréchal-duc de venir le joindre.

Je partis avec mes cinq cents hommes, et, le 30 août au soir, je fis ma jonction.

La journée du 31 se passa à s'éclairer mutuellement. Nous avions avis que M. de Schomberg marchait sur Castelnaudary. Nous y marchâmes de notre côté. Mais M. de Schomberg nous y devança, s'empara même d'une maison qui n'était qu'à dix minutes de chemin de nous et en fit un corps de garde.

Cela se passait le 1er septembre, à huit heures du matin.

Le maréchal-duc apprit ce qui venait de s'accomplir; il prit cinq cents hommes, alla reconnaître l'armée du maréchal, et, se trouvant à portée de cette maison, il chargea ceux qui étaient dedans, lesquels abandonnèrent aussitôt leur poste.

M. de Montmorency mit cent cinquante hommes dans cette maison, et revint vers nous fort gai de ce premier succès

Il nous trouva réunis dans la première maison du village, mon frère Gaston, M. de Rieux, M. de Chaudebonne et moi.

Alors, s'avançant vers mon frère:

— Monsieur, dit-il, voici le jour où vous serez victorieux de tous vos ennemis, le jour où vous réunirez le fils avec la mère. Mais, ajouta-t-il en montrant son épée nue et ensanglantée, il faut que ce soir votre épée soit comme est la mienne ce matin, c'est-à-dire rouge jusqu'à la garde.

Mon frère n'aime pas les épées nues, et surtout les épées sanglantes; il détourna les yeux.

— Eh! monsieur, dit-il, ne perdrez-vous donc jamais l'habitude de vos rodomontades? Il y a longtemps que, tout en me promettant de grandes victoires, vous ne m'avez encore donné que des espérances.

— En tout cas, dit le maréchal, et en supposant que je ne vous aie encore, comme vous le dites, donné que des espérances, je fais plus que ne fait pour vous le roi votre frère; car, au lieu de vous donner des espérances, il vous ôte, même celle de la vie.

— Eh! monsieur, reprit Gaston en haussant les épaules, croyez-vous que la vie de l'héritier présomptif soit jamais en jeu? Arrive qu'arrive, je suis toujours sûr de faire ma paix, pour moi et trois personnes.

Le maréchal sourit amèrement, et, sans plus répondre au prince, il vint à nous.

— Allons, dit-il, allons, voilà que cela commence, et notre homme saigne déjà du nez. Il parle de s'enfuir, lui quatrième. Mais ce ne sera ni vous, monsieur de Moret, ni vous, monsieur de Rieux, ni moi, qui, à ce compte-là, lui servirons d'escorte.

Nous répondîmes que non certainement.

— Eh bien, continua le maréchal-duc, joignez-vous donc à moi; car il faut que nous l'engagions si avant aujourd'hui, que nous le voyions enfin l'épée à la main.

En ce moment, on vint nous annoncer que l'on voyait l'armée du maréchal de Schomberg sortir d'un bois et s'avancer vers nous.

— Allons, messieurs, dit le maréchal-duc, le moment est venu, chacun à son poste.

Nous avions une rivière à traverser sur un petit pont: on pouvait nous disputer le passage, mais personne n'y songea. Le plan de M. de Schomberg était, au contraire, de nous laisser avancer jusqu'à une embuscade qu'il avait dressée dans ce chemin creux où vous retrouvâtes mon pauvre écuyer.

Le pont franchi, je pris mon poste à l'aile gauche, qui était placée sous mon commandement.

C'était, comme on vous l'a dit, ma première action. J'avais hâte de montrer que, quoique du même sang que Monsieur, mon sang était plus ardent que le sien. Je vis un corps de carabins détachés en enfants perdus ; je le chargeai.

J'avais particulièrement remarqué cet officier que vous rencontrâtes le soir du combat.

Il faisait un brave gentilhomme, calme au feu, comme s'il eût été à la parade. Je piquai droit à lui et lui envoyai un coup de pistolet qui, comme il vous l'a dit, coupa la plume de son chapeau. Il riposta. Je sentis comme un coup de poing au flanc gauche ; j'y portai la main sans savoir ce que c'était, et je retirai ma main pleine de sang.

La douleur m'avait tiré de mon évanouissement, la douleur m'y replongea.

Je ne sais qui se chargea de mon introduction près de madame de Ventadour ; mais je me retrouvai couché sur un excellent lit ; seulement, j'étais dans un caveau souterrain J'avais près de moi le médecin du couvent et dans la ruelle quelqu'un qui, me voyant rouvrir les yeux, me dit tout bas :

— Ne dites pas qui vous êtes.

De même que vous aviez été mon dernier souvenir, vous fûtes ma première pensée. Je regardai si vous n'étiez point là quelque part. Je ne vis que des visages étrangers, au milieu desquels un homme aux manches retroussées et aux



M. de Schomberg s'empara même d'une maison, et en fit un corps de garde.

Au même moment, sans douleur réelle, quelque chose comme un nuage rouge passa devant mes yeux ; la terre tourna sous moi. Mon cheval fit un mouvement que je n'eus pas la force de réprimer ni de suivre. Je sentis que je glissais de ma selle. Je criai : « A moi, Bourbon ! » et je m'évanouis en pensant à vous

En fermant les yeux, il me sembla que j'entendais comme une mousquetade des plus vives et que je voyais un rideau de flammes se dérouler devant moi.

Sans doute mes Polonais m'emportèrent ; car, à partir de ce moment et jusqu'à celui où je repris mes sens, à une demi-lieue de là à peu près, dans le carrosse de mon frère, je n'ai plus conscience de ce qui m'arriva.

D'épouvantables douleurs me rappelèrent à la vie. J'ouvris les yeux ; je vis une grande foule se pressant avec curiosité et parlant vivement autour de mon carrosse. Je compris qu'il s'agissait de savoir où l'on me conduirait.

Je me souvins que la sœur de M. de Ventadour, l'un de mes bons amis, devait être abbesse dans les environs. Je fis un effort, et, passant la tête par la portière, je donnai l'ordre de me conduire chez madame de Ventadour.

Vous le voyez, votre admirable dévouement vous avait parfaitement mise sur ma trace, et il n'a pas tenu à vous que vous ne me retrouvassiez.

mains sanglantes. C'était le médecin qui venait de me panser.

Je refermai les yeux.

Ce fut pendant cette nuit que vous vous présentâtes à l'abbaye et que, dans la crainte qu'inspirait le cardinal, on vous répondit que l'on ne m'avait pas vu.

Ainsi vous ignorâtes que j'existais ; ainsi j'ignorai que vous étiez venue Nous nous étions presque touchés, sans nous voir

Je n'ai aucun sentiment de ce qui se passa pendant les quinze jours qui suivirent ma blessure Ce n'était point une convalescence, c'était une halte à la porte du tombeau.

Enfin, la jeunesse et la force de mon tempérament l'emportèrent ; je sentis une certaine fraîcheur se répandre dans mes membres alanguis et fiévreux et, à partir de ce moment, le médecin déclara que j'étais sauvé.

Mais à quelle condition ! que je ne parlerais pas, que je ne quitterais pas mon lit, que je ne prendrais aucune part de la vie extérieure. Je ne vivrais qu'à la condition d'être un mois ou six semaines sans vivre

C'est pendant cette période de temps que fut jugé et exécuté le maréchal-duc. Cette exécution redoubla la terreur des pauvres filles qui m'avaient donné l'hospitalité.

Il n'y avait, au reste, aucun doute, si l'on apprenait mon

existence, que je ne fusse traité, tout prince du sang que j'étais, comme M. de Montmorency. M. de Montmorency n'était-il pas allié à Marie de Médicis ?

Il fut donc décidé que j'étais mort, et, par toutes les voix intéressées à ce que l'on y crût, le bruit de ma mort se répandit.

Au bout de deux mois, je pus me lever. Jusque-là, j'étais resté caché dans les souterrains du couvent ; l'air devenait nécessaire à ma convalescence ; nous étions en novembre ; mais le doux hiver du Languedoc autorisait cependant quelques sorties nocturnes. On me permit d'aller respirer la nuit dans le jardin du couvent.

Avec la pensée, avec le sentiment, je ne dirai pas avec la force, car j'étais encore dans une telle faiblesse que je ne pouvais ni descendre ni monter les escaliers, tout mon amour pour vous, engourdi par la mort, était revenu. Je ne parlais que de vous, je n'aspirais qu'à vous.

Dès que je pus tenir une plume, je demandai à vous écrire : on me donna ce que je demandais, on fit partir un messager devant moi ; mais, comme le message devait révéler mon existence, et que mon existence, dans la terreur de madame de Ventadour, c'était la persécution, l'emprisonnement, la mort peut-être, le messager resta dans les environs et revint au bout de douze ou quinze jours, disant que votre père vous avait emmenée à Paris, et qu'il avait remis ma lettre à celle de vos femmes qui lui avait paru la plus dévouée.

Dès lors, je fus plus tranquille, je m'en rapportais à votre amour de me faire tenir une prompte réponse.

Un mois se passa dans cette attente ; chaque jour qui s'écoulait portait une nouvelle atteinte à ma confiance en vous et emportait un lambeau de mon espoir.

Il y avait déjà trois mois qu'avait eu lieu la bataille de Castelnaudary. Je voulais savoir les nouvelles qui pouvaient m'intéresser. Blessé au commencement du combat que j'avais engagé, j'en ignorais l'issue. On hésitait à me donner ces nouvelles. Je menaçai de les aller chercher moi-même.

Alors on me dit tout ; alors je sus la perte de la bataille ; la fuite et la réconciliation de Gaston, lui quatrième, comme il l'avait dit ; le procès et la mort de M. de Montmorency ; la confiscation de mes biens, la perte de mon rang et de mes dignités.

Je reçus toutes ces nouvelles avec plus de force qu'on ne s'y attendait. Certes, la mort du pauvre maréchal fut un rude coup. Mais, après la mort de M. de Marillac, ce coup, nous l'avions plus d'une fois prévu avec M. de Montmorency, et pour lui et pour moi.

Quant à la perte de mon rang, de mes dignités et de ma fortune, je les accueillis avec un sourire de mépris. Les hommes m'avaient ôté tout ce que pouvaient me donner les hommes ; mais ils avaient été forcés de me laisser ce qui me venait de Dieu, votre amour.

Aussi, votre amour fut-il, à partir de ce moment, la seule espérance de ma vie. C'était l'étoile qui brillait seule au ciel de l'avenir, devenu aussi sombre que celui du passé avait été brillant.

Un messager ne vous avait pas trouvée ; je résolus d'être mon propre messager. Votre réponse ne m'était point parvenue ; je résolus d'aller chercher moi-même votre réponse.

Au reste, ce n'était pas chose facile de sortir du couvent. J'étais surveillé, on craignait que je ne fusse vu ou reconnu. Je ne parlai donc pas de sortir du couvent, mais de quitter la France.

Cette proposition était la plus agréable que je pusse faire à la bonne abbesse.

Il fut convenu que l'on s'entendrait avec des pêcheurs, que je gagnerais Narbonne, et que là, je m'embarquerais. De l'abbaye à Narbonne, je ferais la route sous le costume ecclésiastique et dans le carrosse et avec les chevaux de l'abbesse.

D'ailleurs, tout le monde me croyait si bien mort, qu'il n'y avait pas probabilité que, dans ce pays où je venais pour la première fois, je fusse reconnu.

La bonne abbesse mit ses coffres à ma disposition, mais je la remerciai ; j'avais sur moi, au moment où j'avais été blessé, deux cents louis à peu près que l'on me retrouva dans ma bourse, plus, en bagues et en agrafes, pour une dizaine de mille livres de diamants.

Vous voyez, Isabelle, qu'avais-je besoin d'être riche ?

Vers le commencement de janvier, je quittai l'abbaye, plein de reconnaissance pour l'hospitalité qu'on m'y avait donnée.

Hélas ! j'ignorais que cette hospitalité allait me coûter si cher.

J'étais à vingt-huit lieues de Narbonne ; je me sentais encore si faible, que nous ne pouvions marcher qu'à petites journées. D'ailleurs, peut-être exagérais-je encore un peu ma faiblesse, pour que l'on se défiât moins de moi.

Le premier jour, nous allâmes coucher à Villepinte ; le second à Barbaira ; le troisième à Narbonne.

Dès le lendemain, marché était fait pour me conduire à Marseille. J'étais un prélat malade de la poitrine et à qui l'on avait ordonné l'air d'Hyères ou de Nice.

Je me reposai un jour à Narbonne et m'embarquai le lendemain. Quarante-huit heures après, grâce à un bon vent, j'étais à Marseille.

Là, je payai mes bateliers, je renvoyai les deux serviteurs de l'abbesse qui m'avaient accompagné, et je redevins parfaitement libre.

Je fis aussitôt marché pour me faire conduire en carrosse jusqu'à Avignon, et pour remonter le Rhône d'Avignon à Valence.

Comme mon air cavalier pouvait me trahir, je me fis faire un uniforme d'officier aux gardes de M. le cardinal. Sous cet uniforme, j'étais sûr de ne pas être inquiété.

Je partis de Marseille et gagnai Avignon en trois jours. A Avignon, les vents venant de la mer, et, par conséquent, la navigation étant bonne, je me confiai au Rhône ; d'ailleurs, quand le vent nous manquait, nous attelions des chevaux à notre barque, et nous remontions à l'aide d'un câble tiré par eux.

De loin et dès le point du jour, je voyais votre château. C'était là que vous étiez, là que vous m'attendiez, ou du moins, si ce que l'on m'avait dit était vrai, si votre père vous avait emmenée à Paris, c'était là que j'aurais de vos nouvelles.

Je voulais me faire mettre à terre ; cette barque allait si lentement ! malheureusement, j'étais trop faible encore.

Oh ! si j'eusse gagné une heure ! si je vous eusse revue ! Mais cela ne devait pas être ainsi, nous étions condamnés...

Je n'y pus tenir cependant ; une demi-lieue avant Valence, je débarquai. Je ne pouvais marcher vite encore ; cependant ma vitesse dépassait de beaucoup celle de la barque.

D'ailleurs, l'espérance de vous revoir m'avait rendu presque toutes mes forces. Depuis longtemps, je voyais votre balcon, celui d'où vous m'aviez dit adieu, car j'avais tourné l'angle du chemin ; seulement votre balcon était vide, les jalousies en étaient fermées. Il y avait dans tout l'aspect de ce château, que j'avais tant désiré revoir, quelque chose de morne et de vide qui me glaçait.

Tout à coup, je vis s'ouvrir la porte principale et sortir un cortège qui tourna du côté de la ville et disparut.

J'étais encore à un demi-quart de lieue environ ; je sentis, sans que je pusse deviner pourquoi, mon cœur se serrer et mes forces défaillir.

Je m'appuyai contre un arbre du chemin ; j'essuyai mon front couvert de sueur et je repris ma course.

Je rencontrai un domestique.

— Mon ami, lui demandai-je d'une voix à moitié éteinte, n'est-ce donc plus mademoiselle Isabelle de Lautrec qui habite ce château ?

— Si fait mon officier, répondit-il ; c'est toujours mademoiselle Isabelle de Lautrec. Seulement, dans une demi-heure, il faudra l'appeler autrement.

— Il faudra l'appeler autrement ! Et comment faudra-t-il l'appeler ?

— Madame la vicomtesse de Pontis.

— Pourquoi madame la vicomtesse de Pontis ?

— Parce que, dans une demi-heure, elle sera la femme de mon maître, M. le vicomte de Pontis.

Je sentis que je devenais livide ; je cachai mon front sous mon mouchoir.

— Ainsi, demandai-je, ce cortège que j'ai vu sortir du château ?...

— C'était celui des fiancés.

— Et dans ce moment ?...

— Dans ce moment, ils sont à l'église.

— Oh ! c'est impossible !

— Impossible ! dit le serviteur. Ma foi, si vous voulez vous assurer de la chose par vos yeux, mon officier, il en est temps encore. Prenez le plus court, et vous serez à l'église en même temps qu'eux.

Je ne me le fis pas redire, car j'avais hâte de m'assurer par mes yeux de la terrible réalité ; je ne pouvais croire au récit de cet homme. Il avait un motif quelconque pour me faire ce hardi mensonge ; mais, à coup sûr, il mentait.

Je connaissais Valence pour l'avoir habitée trois mois : je traversai rapidement le pont, j'entrai dans la ville, je pris les ruelles qui devaient le plus directement me conduire à l'église. D'ailleurs, j'étais guidé par le son des cloches qui sonnaient à pleine volée.

La place de la cathédrale était encombrée de monde. Eh bien, malgré ces cloches sonnantes, malgré cette foule encombrant la place, je ne pouvais croire ; je me disais que c'était une autre que vous qui marchait à l'autel ; je me répétais que cet homme s'était trompé ou m'avait trompé.

Et cependant, en me mêlant à la foule, je n'osais interroger personne.

Si je n'eusse été vêtu de l'uniforme des gardes du cardinal, certes, je n'eusse jamais pu, tant la foule était grande,

arriver au premier rang. Mais, devant mon uniforme, tout s'écarta.

Alors... Oh ! il me faut encore aujourd'hui toute ma force pour vous donner ces terribles détails ; hier, quand j'ignorais que ce fût vous qui m'écriviez, je n'eusse point renouvelé cette douleur sans rouvrir une plaie mortelle... Oh ! vous n'avez souffert que de ma mort ; moi, j'ai souffert de votre trahison.

Pardon, pardon, Isabelle, votre trahison, je le sais maintenant, c'était de l'apparence ; mais, pour moi, oh ! pour moi, malheureux, c'était de la réalité !

Je vous vis apparaître à travers un nuage pareil à celui qui passa sur mes yeux, lorsque, frappé par cet officier, je tombai de mon cheval à terre. Ce fut la même sensation, plus douloureuse encore ; car ce que la première fois j'avais senti au flanc, cette fois, je le sentais au cœur.

Je vous vis apparaître ; vous étiez pâle, mais presque souriante ; vous marchiez d'un pas ferme en traversant la place, vous sembliez avoir hâte d'arriver à l'église.

Je passai ma main sur mes yeux... Courbé, haletant, murmurant à demi-voix au milieu de mes voisins étonnés :

— Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas vrai !... Mon Dieu, ce n'est pas elle !... Mon Dieu, mes yeux, mes oreilles, tous mes sens me trompent !... Elle seule, elle seule ne me trompe pas ; elle seule ne peut me tromper.

Puis, comme vous passiez à dix pas de moi, je restai sans voix, espérant toujours que vous n'iriez pas jusqu'à l'église, que vous vous arrêteriez en route, et que vous croiriez qu'on vous faisait violence, que vous appelleriez à toutes les femmes de la sincérité de votre amour ; et alors moi, moi, je m'élançais, moi, je risquais ma vie pour dire :

— Oui, je l'aime ; oui, elle m'aime ; oui, je suis le comte de Moret, mort pour tout le monde, excepté pour Isabelle de Lautrec, ma fiancée dans ce monde et dans l'autre... Laissez-moi passer avec ma fiancée !

Et je vous eusse enlevée en face de tous et malgré tous, car je me sentais la force d'un géant.

O Isabelle ! Isabelle ! vous restâtes muette, vous ne vous arrêtâtes point, vous entrâtes à l'église. Un long cri, commencé dès longtemps au fond de ma poitrine, sortit en la déchirant au moment où vous disparûtes sous le porche, et, avant qu'on m'eût demandé pourquoi ce cri, j'avais écarté tout le monde, j'étais sorti de la foule, j'avais disparu.

Je regagnai le bord du fleuve, je retrouvai ma barque, je me rejetai au milieu de mes mariniers, enfonçant mes mains dans mes cheveux, et criant :

— Isabelle ! Isabelle !

Ils me laissèrent un instant à mon désespoir. Puis ils me demandèrent où il fallait aller.

Je leur montrai le cours du fleuve. Ils détachèrent la barque, et le Rhône nous emporta.

Que vous dirai-je de plus ? J'ai vécu sans doute depuis quatre ans puisque aujourd'hui vous me retrouvez vivant et vous aimant. Mais je n'ai pas existé.

J'attendais que le terme que je me suis imposé arrivât pour prononcer mes vœux. Ce terme, vous le rapprochez ; merci ! depuis que je sais que vous ne m'avez pas trahi, depuis que je sais que vous m'aimez toujours, la vocation m'est plus facile et je vais plus calme à Dieu.

Priez pour votre frère... Votre frère priera pour vous.

Trois heures de l'après-midi.

XVIII

Cinq heures et demie, même jour.

Que me dites-vous là ! je ne comprends pas bien. Vous m'avez retrouvée, vous êtes sûr que je ne vous ai pas trahi, vous êtes sûr que je vous aime, et cela, dites-vous, rapproche le terme de vos vœux, et cela vous rend la vocation plus facile, et cela vous fait plus calme pour vous consacrer à Dieu !

Oh ! mon Dieu ! auriez-vous toujours cet étrange projet de renoncer au monde ?

Mais écoutez-moi bien : Dieu n'est pas injuste. Quand je me suis consacrée à lui, c'était dans la croyance de votre mort, vous viviez : Dieu n'a pu recevoir des vœux arrachés au désespoir, puisque la cause du désespoir n'existait pas ; je suis donc libre, libre malgré mes vœux.

Oh ! oui, oui, vous le dites : nous nous sommes presque touchés un instant dans cette abbaye, et rien ne nous a dit que nous étions si près l'un de l'autre. Oh ! je me trompe, je suis ingrate envers mon propre cœur. Une voix me criait : « Insiste, reste, demeure, il est ici. »

Oui, je comprends, elle a tremblé pour elle, pauvre femme, elle a tremblé que l'hospitalité qu'elle vous donnait ne fût sa perte.

Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas retrouvé, moi ! J'eusse été fière de la mission que Dieu m'avait donnée de sauver le fils de Henri IV. J'eusse tout affronté, pour le seul orgueil pour la seule gloire de dire : « Quand le monde entier l'abandonnait, moi seule l'ai reçu, moi seule l'ai protégé. »

Folle que je suis ! en disant cela, je vous eusse trahi, et vous étiez perdu comme l'a été le maréchal-duc.

Mieux vaut donc qu'elle ait caché votre existence même à moi et que vous viviez ; mieux vaut donc que je souffre, que je sois malheureuse, que je meure.

Mais pourquoi serais-je malheureuse ? pourquoi mourrais-je ? Vous n'avez pas fait de vœux, je regarde les miens comme rompus. Partons, allons en Italie, en Espagne, au bout du monde. Je suis riche encore ; d'ailleurs, qu'avons-nous besoin de richesse ? Vous m'aimez, je vous aime ! partons ! partons !

Oh ! répondez-moi. Oui, dites-moi où vous êtes, dites-moi où je puis aller vous chercher.

Songez que vous m'avez soupçonnée, moi, votre Isabelle, soupçonnée d'une infamie et que vous me devez une expiation.

J'attends, j'attends.

XIX

Cinq heures du matin.

Votre lettre a fait tressaillir jusqu'aux fibres les plus secrètes de mon cœur.

Ah ! quelle destinée est la nôtre ! Vous m'offrez le bonheur cherché, attendu, désiré pendant toute ma vie, et je ne puis accepter ce bonheur.

Isabelle ! Isabelle ! vous êtes gentilfemme comme je suis gentilhomme. Une promesse, une simple promesse faite aux hommes nous engagerait, à plus forte raison un serment fait à Dieu.

N'essayez pas de vous faire illusion. Vos vœux sont bien réels et Dieu n'admet pas de pareilles subtilités.

Il n'y a donc plus pour nous qu'un seul avenir, celui dans lequel le malheur nous a poussés. Vous m'avez montré la route sainte en y entrant la première. Je vous suis ; nous arriverons ensemble, puisque nous poursuivons le même but. Je prierai pour vous, vous prierez pour moi. Chacun mettra dans sa prière une ardeur qu'il n'y mettait pas pour lui-même, et la vie éternelle avec l'éternel amour nous sera donnée par le Seigneur, au lieu de l'amour périssable, au lieu de la vie mortelle.

Et ne croyez point, parce que je vous dis cela que je vous aime moins que vous ne m'aimez. Non, je ne vous aime pas davantage, je le sais ; mais je vous aime avec l'énergie d'un homme d'autant plus fort qu'il est tombé de plus haut et que la chute a été plus profonde et qui, s'étant levé après avoir touché la mort de la main, a rapporté du tombeau ce visage pâle que donnent à ceux qui les ont eues les révélations d'une autre vie.

Croyez-moi donc, Isabelle, plus je vous aime, plus j'insisterai sur ce point. Ne risquez pas votre salut éternel sur un sophisme. La vie de ce monde est à l'éternité ce que la seconde est à un siècle. Nous vivons une seconde sur la terre, nous vivons une éternité près de Dieu.

Puis, d'ailleurs, écoutez bien ceci, ma fiancée dans ce monde et dans l'autre : le pouvoir qui lie a le droit de délier, et c'est Dieu qui a voulu cela pour que le désespoir ne pût pas entrer dans un cœur trompé comme l'a été le vôtre. Urbain VIII est pape, votre famille a de puissantes alliances en Italie. Obtenez la rupture de vos vœux. Ce jour-là, Isabelle, dites-moi : « Je suis libre !... » et alors, alors... Oh ! je n'ose pas penser à ce bonheur des anges, à cette félicité sans remords qui nous est réservée !

XX

Deux heures de l'après-midi.

Eh bien, oui, vous avez raison, rien ne doit troubler notre bonheur. Il ne faut dans notre cœur ni crainte ni remords ; il faut qu'à notre ciel orageux et sombre succède un ciel

pur [illegible] constellé d'étoiles. Oui, celui auquel je m'adresserai [illegible], oui, tout inflexible qu'il est, il aura pitié de moi, et je vous demande trois mois pour me faire libre. Et, si dans trois mois notre colombe ne vous a point porté la bulle qui me délie, alors c'est que tout notre espoir est anéanti.

Alors vouez-vous à Dieu comme moi, vouez-vous par des nœuds indissolubles.

Oh ! je serais trop jalouse de vous savoir libre encore, étant enchaînée comme je le suis.

Demain, je serai partie.

XXI

Quatre heures et demie de l'après-midi.

Allez, et que Dieu soit avec vous !

1er juin 1638.

Il y a juste aujourd'hui un mois que j'ai reçu votre dernière lettre ; un mois que je n'ai vu venir notre colombe ; un mois que rien ne m'a parlé de vous, excepté mon cœur.

Mais il n'y a pas de temps à perdre. Seulement, les minutes sont devenues des heures, les heures des jours, les jours des années. Pourrais-je attendre ainsi deux mois encore ?

Oui, car je ne perdrai l'espoir qu'au dernier jour.

J'écris cette lettre sans savoir si vous la recevrez jamais, mais je l'écris pour qu'au jour qui doit nous séparer ou nous réunir, vous sachiez, Isabelle, que j'ai pensé à vous à chaque battement de mon cœur.

XXII

22 juin 1638.

Vole, colombe bien-aimée, vole vers mon cher ressuscité, dis-lui que ce sont ses prières qui m'ont protégée, dis-lui que je suis libre, dis-lui que nous sommes heureux !

Libre ! libre ! libre !

Laisse-moi te raconter cela, mon bien-aimé.

Je ne sais par où commencer, je suis folle de bonheur !

Tu sais que le jour même où je t'ai écrit ma dernière lettre, cette heureuse nouvelle s'est répandue officiellement que la reine était enceinte. A cette occasion, il devait y avoir de grandes fêtes dans toute la France, et des grâces accordées par le roi et par le cardinal.

Je résolus d'aller me jeter aux pieds du cardinal, qui a, sur toutes nos questions ecclésiastiques, les pleins pouvoirs de Rome.

Voilà pourquoi je te demandais trois mois seulement.

Le jour même où je t'ai écrit, je suis partie avec un congé de notre supérieure.

Ma voisine de cellule se chargea de veiller sur notre colombe. J'étais sûre d'elle comme de moi, je la laissais donc sans crainte.

Je partis. Mais, quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver à Paris qu'en dix-sept jours.

Le cardinal était à sa campagne de Rueil. Je partis aussitôt pour Rueil.

Il était souffrant et ne recevait pas. Je me logeai dans le village et j'attendis. J'avais laissé mon nom au père Joseph. Le troisième jour, le père Joseph lui-même vint m'annoncer que Son Eminence était prête à me recevoir.

Je me levai à cette nouvelle ; mais je retombai sur ma chaise ; j'avais pâli comme pour mourir ; mon cœur semblait près de se briser, mes jambes pliaient sous moi.

Le père Joseph n'a pas le cœur tendre, dit-on, et, cependant, quand il me vit presque expirante à cette seule idée de me trouver en face du cardinal, il m'encouragea de son mieux, m'annonçant que, si j'avais quelque chose à demander à Son Eminence, le moment était bon, le cardinal se trouvant mieux qu'il n'avait été depuis bien longtemps.

Oh ! c'est que toute ma vie, toute la vôtre dépendait de ce qui allait se passer entre cet homme et moi.

Je suivis le père Joseph sans rien voir : mes yeux étaient fixés sur lui, son pas réglait mon pas, comme si ses mouvements eussent réglé les miens.

Nous traversâmes une partie du village, nous entrâmes dans le parc. Nous suivîmes une allée de grands arbres ; chacun de ces changements me frappait par l'ensemble mais les détails m'échappaient.

Enfin, j'aperçus de loin, sous une tonnelle de chèvrefeuilles et de clématites, un homme à moitié couché sur une chaise longue. Il était vêtu d'une simarre blanche et portait la calotte rouge, signe du cardinalat. J'étendis la main vers cet homme, le père Joseph comprit l'interrogation.

— Oui, dit-il, c'est lui.

Je passais en ce moment près d'un grand arbre ; je m'y appuyai car je sentais qu'un pas de plus sans soutien, je tombais.

Le cardinal vit mon hésitation, ce mouvement qui indiquait ma faiblesse ; il se souleva.

— Venez sans crainte, dit-il.

Je ne sais quel sentiment lui fit adoucir pour moi sa voix ordinairement rude ; mais enfin cette voix m'arriva pleine d'espérance.

Je repris mes forces, et, presque courant, j'allai me jeter à ses pieds.

Il fit signe de la main au père Joseph de s'éloigner. Celui-ci obéit, se retirant hors de la portée de la voix, mais non hors de la portée de la vue.

J'inclinai la tête, étendant les deux bras vers lui.

— Que voulez-vous de moi, ma fille ? demanda le cardinal-duc.

— Monseigneur, monseigneur, une grâce de laquelle dépend non seulement ma vie, mais mon salut.

— Votre nom ?

— Isabelle de Lautrec.

— Ah ! votre père était un fidèle serviteur du roi. C'est chose rare dans nos temps de rébellions. Nous avons eu le malheur de le perdre.

— Oui, monseigneur. M'est-il donc permis d'invoquer sa mémoire près de vous ?

— Je lui eusse accordé vivant ce qu'il m'aurait demandé, excepté les choses qui relèvent du Seigneur seul, et pour lesquelles je ne suis que son simple vicaire. Parlez, que désirez-vous ?

— Monseigneur, j'ai fait des vœux.

— Je me le rappelle ; car, sur la demande de votre père, je me suis opposé à ces vœux de tout mon pouvoir, et j'ai, au lieu de les avancer, comme vous le demandiez vous-même, fixé un an d'épreuve. Donc, malgré cette année, vous avez prononcé des vœux ?

— Hélas ! hélas ! monseigneur.

— Oui, vous vous repentez maintenant ?

J'aimais mieux mettre mon repentir sur le compte de mon inconstance que sur le compte de ma fidélité.

— Monseigneur, lui dis-je, je n'avais que dix-huit ans, et la mort d'un homme que j'aimais m'avait rendue folle.

Il sourit.

— Oui, et vous avez vingt-quatre ans maintenant, et vous êtes devenue raisonnable.

J'admirai la mémoire prodigieuse de cet homme qui se souvenait de l'époque d'un événement aussi peu important que devait l'être pour lui la prise de voile d'une pauvre enfant qu'il n'avait jamais vue.

J'attendis, les mains jointes toujours.

— Et maintenant, dit-il, vous voudriez rompre ces vœux, car la femme a vaincu la religieuse, car les souvenirs du monde vous ont poursuivie dans votre retraite, car vous avez voué le corps à Dieu, mais l'âme, l'âme, n'est-ce pas, l'âme est restée sur la terre ? O faiblesse humaine !

— Monseigneur ! monseigneur ! m'écriai-je, je suis perdue si vous n'avez pitié de moi !

— C'est cependant bien librement et bien volontairement que vous avez prononcé vos vœux.

— Oui, oui, librement et volontairement. Je vous le répète, monseigneur, j'étais folle.

— Et quelle excuse pouvez-vous donner à Dieu de ce peu de persistance dans votre volonté ?

Mon excuse, cette excuse bien connue de Dieu, qui vous a conservé la vie, mon bien-aimé, je ne pouvais la lui donner, puisque c'était vous perdre. Je me tus, laissant échapper seulement un second gémissement.

— D'excuses, vous n'en avez pas, dit le duc.

Je me tordis les bras de douleur.

— Eh bien, il faut donc que j'en trouve une, moi, dit-il, un peu mondaine, peut-être.

— Oh ! secondez-moi, aidez-moi, monseigneur, et vous serez béni par moi jusqu'au dernier soupir de ma vie.

— Soit ! je ne veux pas, comme ministre du roi Louis XIII qu'un si beau et si loyal nom que celui que vous portez

périsse ; votre nom est une des vraies gloires de la France, et les vraies gloires de la France me sont chères.

Puis, me regardant fixement :

— Vous aimez quelqu'un ? me demanda-t-il.

J'inclinai mon front jusque dans la poussière.

— Oui, c'est cela, reprit le duc, j'ai bien deviné, vous aimez quelqu'un. Celui que vous aimez est-il libre ?

— Oui, monseigneur.

— Il sait la démarche que vous avez faite, et il attend ?

— Il attend.

— C'est bien. Cet homme joindra à son nom, quel qu'il soit, le nom de Lautrec, afin que le nom du vainqueur de Ravenne et de Brescia soit impérissable comme sa mémoire, et vous serez libre.

— Oh ! monseigneur ! m'écriai-je en baisant ses pieds.

Il me releva haletante de joie.

Il fit un signe au père Joseph, qui se rapprocha.

— Reconduisez mademoiselle Isabelle de Lautrec où vous l'avez été prendre, dit le cardinal, et, dans une heure, vous lui porterez la bulle qui la délie de ses vœux.

— Monseigneur, monseigneur, comment faire pour vous remercier ?

— C'est bien facile : quand on vous demandera votre opinion sur moi, dites que je sais punir et récompenser. Vivant, j'ai puni le traître Montmorency ; mort, je récompense le loyal Lautrec. Allez, ma fille, allez.

Je baisai dix fois encore ses mains, et je suivis le père Joseph. Une heure après, celui-ci m'apportait la bulle qui rompt mes vœux.

Je partis à l'instant même sans perdre une minute, la précieuse bulle sur mon cœur, et certes plus fervente à Dieu depuis que Dieu m'avait rendu ma parole que jamais je n'avais été auparavant.

Je n'ai employé que treize journées à mon retour, et me voilà, et je vous écris, mon bien-aimé, non pas tout ce que j'ai à vous dire, car alors je vous écrirais un volume, et vous seriez huit jours sans savoir que je suis libre, que je vous aime et que nous allons être heureux.

Je me hâte de terminer pour que vous appreniez cette riche nouvelle une minute plus tôt.

Les chevaux resteront attelés, et, au retour de la colombe, je pars.

Dites-moi seulement où vous êtes, et attendez-moi.

Va, ma colombe : je n'ai jamais eu si grand besoin de tes ailes. Va et reviens !

Tu entends, mon bien-aimé : rien autre chose que l'endroit où je te trouverai. Je ne veux pas que tu retardes notre réunion d'une minute, fût-ce pour écrire ces deux bienheureux mots :

Je t'aime !...

Dix minutes après.

Oh ! malheur ! malheur sur nous !... Cet homme nous est fatal, mon bien-aimé, peut-être plus encore la seconde fois que la première.

Oh ! écoute, écoute, quoique tu ne m'entendes pas ; écoute, quoique tu ne doives peut-être jamais savoir ce que je vais te dire.

Ecoute !

J'avais attaché comme d'habitude ma lettre à l'aile de notre colombe, cette lettre où je te racontais tout, cette lettre qui te portait tout un avenir de bonheur. J'avais lâché la pauvre Iris, je la suivais des yeux dans les profondeurs du ciel où elle commençait à s'élancer, quand tout à coup, de l'autre côté des murs du cloître, j'entends un coup de feu et je vois notre colombe arrêtée dans son vol, qui tourbillonne et tombe.

Oh ! je jetai un tel cri de douleur, que je crus mon âme élancée hors de mon corps avec ce cri.

Puis aussitôt je me précipitai hors du couvent tellement éperdue, que l'on comprit qu'il venait de m'arriver un grand malheur et que l'on ne chercha point à m'arrêter.

J'avais vu la direction dans laquelle était tombée la colombe ; j'y courus.

A cinquante pas au delà des murs du cloître, je vis un capitaine qui chassait : c'était celui qui venait de tirer sur la colombe ; il la tenait entre ses mains ; il regardait avec étonnement, avec regret surtout, la lettre qu'elle portait attachée à son aile.

J'arrivai à lui les bras tendus. Je ne pouvais plus parler, je m'écriai seulement :

— Oh ! malheur ! oh ! malheur ! oh ! malheur !

A quatre pas, je m'arrêtai blêmissante, frappée au cœur, foudroyée ; cet homme, ce capitaine, celui qui venait de blesser notre colombe, c'était le même que j'avais vu la nuit sur le champ de bataille de Castelnaudary. C'était ce Bitéran qui avait tiré sur vous et qui vous avait déjà jeté à bas de votre cheval.

Nous nous reconnûmes.

Oh ! je vous le dis, alors sa pâleur fut presque égale à la mienne ; il me vit habillée en religieuse, et comprit que c'était lui qui m'avait revêtue de cet habit.

— Ah ! madame, murmura-t-il, en vérité je suis bien malheureux !

Et il me tendit notre pauvre colombe, qui se débattait dans sa main et qui tomba à terre.

Je la ramassai ; heureusement, elle n'a que l'aile cassée.

Mais elle avait le secret de votre demeure, mon bien-aimé. Ce secret, elle l'emporte avec elle. Où vous trouverai-je, et comment vous trouverai-je maintenant si elle ne peut plus voler vers vous ?

Voler pour vous dire où je suis moi-même ; pour vous dire que je suis libre, pour vous dire que nous allons être heureux !

Oh ! bien certainement, il y a une âme dans cette pauvre petite créature. Si vous aviez vu, mon bien-aimé comte, comme elle me regardait, tandis que je la rapportais au couvent, tandis que, immobile et sans voix, son meurtrier me suivait m'éloignant comme il m'avait vue m'éloigner à travers l'herbe ensanglantée de cette prairie qui avait été un champ de bataille.

Je ne sais si cet homme nous rendra jamais en bien le mal qu'il nous a fait ; mais il faudra cela pour que je ne le maudisse pas à mon heure dernière !

J'ai couché la colombe dans un panier. Je la tiens dans ce panier sur mes genoux. Heureusement, elle n'est point atteinte dans le corps : l'extrémité de l'aile est seule cassée.

Je viens de détacher de sa pauvre aile la lettre ensanglantée. Mon Dieu ! mon Dieu ! sans cet événement inattendu, vous seriez près maintenant de la recevoir.

Où êtes-vous ? où êtes-vous ? qui me dira où vous êtes ?

Ah ! voici venir le médecin du couvent, que j'ai envoyé chercher...

Quatre heures.

Le médecin est un bon et excellent homme ; il a compris que, dans certaines situations mystérieuses de la vie, l'existence d'une colombe était aussi précieuse que l'existence d'un roi.

Il a compris cela en voyant mon désespoir.

Il a compris cela en voyant la lettre ensanglantée.

La blessure n'est rien par elle-même ; dans trois jours, elle eût été guérie, s'il lui eût coupé l'aile.

Mais je m'y suis opposée ; je suis tombée à genoux devant lui, et je lui ai dit :

— Cette aile que vous voulez abattre, ma vie y est attachée. Il faut qu'elle vole ! il faut qu'elle vole !

— Ceci, m'a-t-il dit, c'est plus difficile, et je ne saurais en répondre ; mais, du moins, je ferai tout pour cela. En tout cas, ce ne serait que dans quinze jours ou trois semaines qu'elle volerait.

— Soit, dans quinze jours ou trois semaines ; mais qu'elle vole ! qu'elle vole !

Vous comprenez bien, mon ami, tout mon espoir est là.

On lui a attaché l'aile contre le corps ; il semble qu'elle comprenne cela, pauvre petite ; elle ne fait aucun mouvement ; seulement, elle me regarde.

J'ai mis à portée de son bec et l'eau et le grain. D'ailleurs, elle a ma main où prendre sa nourriture.

Que faire, en attendant, pour que vous sachiez ce qui est arrivé ? quel messager vous envoyer qui vous trouve ? vers quel point du ciel me tourner, pour faire, comme le naufragé perdu au milieu de l'Océan, mon signal de détresse ?

Pourquoi n'est-ce pas un de mes bras qui a été brisé, au lieu d'une de ses ailes ?

. . . .

Juin.

Oui, tu avais raison, mon bien-aimé ; je le sens, si je n'eusse obtenu la rupture de mes vœux, il y aurait toujours eu un remords au fond de notre bonheur, ou plutôt il n'y aurait pas eu de bonheur, puisque ce bonheur, Dieu ne l'eût pas sanctionné !

Quand je te disais : « Je suis libre, nous fuirons ensemble, nous serons heureux, » je voulais oublier ; mais, au fond de mon âme, une voix se lamentait, qui si forte que fût celle de mon amour, la faisait taire parfois.

Aujourd'hui, je suis bien malheureuse, puisque je ne sais comment te retrouver, te revoir ; mais ma conscience est tranquille ; mais, quand je dis, quand je répète : « Je t'aime, mon fiancé, » je ne sens plus au cœur cette douleur aiguë que j'y ressentais, même au moment où je te disais : « Sois tranquille, mon bien-aimé, nous serons heureux. »

J'ai veillé notre pauvre colombe comme j'aurais veillé une sœur malade. Elle souffre beaucoup, et de temps en temps ferme les yeux de douleur.

Je laisse tomber goutte à goutte de l'eau glacée sur son aile, et cela semble lui faire du bien.

Elle me caresse avec son bec rose, comme pour me remercier.

Pauvre colombe ! elle ne se doute pas de ce qu'il y a d'égoïsme dans les soins que je lui donne.

Mais, toi, toi, que dois-tu penser, mon Dieu !

XXIII

1er juillet 1635.

Deux mois écoulés, et pas de nouvelles. Et mes yeux s'usent à percer l'horizon, dans lequel je cherche vainement notre colombe bien-aimée.

Chaque point noir qui tache l'espace, je me dis : « C'est elle ; » puis, au bout d'un instant, je m'aperçois de mon erreur, et ma poitrine haletante d'espoir se dégonfle dans un soupir.

N'importe, j'attends toujours, j'espère toujours ; puisque tu vis, puisque tu m'aimes, pourquoi donc désespérerais-je du bonheur ?

Seulement, le temps se passe. Il y a deux mois que vous êtes partie. Si je calcule bien, depuis huit ou dix jours vous devez être revenue.

O mon Dieu ! mon Dieu ! ce cœur de bronze aurait-il refusé ?

On dit cependant qu'il a aimé, cet homme !

Mon Dieu, Seigneur, ne nous abandonnez pas !

XXIV

5 juillet.

Oh ! si tu savais, pauvre bien-aimé de mon cœur, tout ce que je t'ai écrit depuis quinze jours ! Il y a là, vois-tu, tout un monde de pensées, de désirs, d'espérances, de regrets et de souvenirs !

Si jamais nous nous retrouvons, — hélas ! hélas ! Dieu le veuille, comme je l'en prie ardemment le jour, la nuit surtout ! — si jamais nous nous retrouvons, tu liras tout cela, et alors seulement, alors je te le jure, tu comprendras combien tu étais aimé !

Si nous ne nous revoyons pas... oh ! toutes les tortures de l'enfer sont dans cette crainte... eh bien, c'est moi qui relirai ces lettres, c'est moi qui y ajouterai chaque jour un feuillet plus désespéré que celui de la veille, c'est moi qui mourrai sur le dernier en t'écrivant : « Je t'aime ! »

Oh ! moi qui croyais avoir épuisé pour toi toutes les angoisses et toutes les joies de mon cœur ; oh ! je sens qu'il y a encore dans l'avenir des abîmes de joie ou de douleur que je n'avais pas même entrevus !

Demain ! Pourquoi ma main tremble-t-elle si fort en écrivant ce mot ?

C'est que demain sera le jour qui va décider de ma vie ; demain, je verrai si la colombe peut voler. Il y a trois jours déjà qu'elle est sortie de son panier, qu'elle étend ses ailes, qu'elle s'essaye dans ma chambre, qu'elle vole de la porte à la fenêtre. On dirait qu'elle comprend, la pauvre petite, de quelle importance est, pour nous deux, qu'elle retrouve toute la puissance de son aile.

Demain ! demain ! demain !

J'écrirai un billet bien court, pour ne pas la charger d'un poids inutile. Quatre mots seulement, mais qui te diront tout.

A demain donc, mon bien-aimé ! je vais passer la nuit en prières. Je n'essayerai pas même de dormir, ce serait chose parfaitement inutile.

Que fais-tu, toi, mon Dieu ? te doutes-tu seulement combien je t'aime et combien je souffre ?

6 juillet.

Voici l'aube, mon bien-aimé, et, comme je te l'ai dit, je n'ai point fermé l'œil un seul instant, et j'ai passé la nuit en prières.

J'espère que Dieu m'aura exaucée, et qu'aujourd'hui tu sauras où je suis, que je suis libre et que je t'attends.

La colombe est aussi impatiente que moi ; elle bat les carreaux de son bec et de ses ailes.

On va t'ouvrir la fenêtre, pauvre petite ! Dieu veuille que ton aile soit assez forte pour la course que tu vas entreprendre.

J'interromps cette lettre pour écrire le billet qu'elle te portera, ou peut-être, hélas ! qu'elle va essayer de te porter.

Quatre heures du matin, 6 juillet.

Si la colombe arrive jusqu'à toi, mon bien-aimé, lis ce billet et pars sans perdre une seconde, comme je partirais, moi, si je savais où te trouver.

Je suis libre, je t'aime et je t'attends au monastère de Montolieu, entre Foix et Tarascon, sur les bords de l'Ariège.

Tu sauras pourquoi je ne t'en dis pas davantage, pourquoi ce billet est si court, et pourquoi ce papier est si fin.

Tu sauras tout cela et mille choses encore, tous nos malheurs, toutes nos angoisses, toutes nos espérances, si notre messagère chérie arrive jusqu'à toi ; car, si elle arrive jusqu'à toi, tu partiras à l'instant même, n'est-ce pas ?

Je t'attends, mon bien-aimé, comme l'aveugle attend la lumière, comme le mourant attend la vie, comme le mort attend la résurrection.

Va, colombe bien-aimée, va !

6 juillet, cinq heures du matin.

Nous sommes maudits !

O mon bien-aimé comte, qu'allons-nous devenir ? Il ne me reste donc plus qu'à mourir dans le désespoir et dans les larmes.

Elle ne peut plus voler ; au bout de cent pas son aile a faibli ; elle a rencontré les dernières branches d'un peuplier, au-dessus desquelles elle a voulu passer ; elle s'y est heurtée et, de branche en branche, elle est tombée jusqu'à terre.

J'ai couru à elle les bras étendus, le cœur brisé : toute ma course n'a été qu'un gémissement qui s'est terminé par un cri de douleur. Je l'ai ramassée, et d'elle-même, après un instant de repos, elle a essayé de s'envoler une seconde fois ; mais une seconde fois elle est retombée !

Et, moi, je suis tombée près d'elle, me roulant désespérée sur la terre, arrachant l'herbe avec mes mains et avec mes dents.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? J'étais trop fière, trop heureuse, trop sûre de mon bonheur, je le tenais dans ma main, la fatalité me l'a ouverte, et mon cher trésor est parti.

O Seigneur ! Seigneur ! vous ne m'enverrez donc pas une inspiration, une lumière, une flamme !

Seigneur, Seigneur, secourez-moi ! Seigneur, regardez-moi en pitié ! Seigneur, Seigneur, je deviens folle !

Attends, attends.

Bonté divine, tu m'as entendue, tu m'as exaucée !

Ecoute, écoute, bien-aimé, il vient de me renaître un espoir dans le cœur, ou plutôt cet espoir, c'est une illumination d'en haut.

Ecoute ! de ma fenêtre, j'ai si souvent suivi des yeux le vol de notre colombe, au moment de son départ, que, sans me tromper, je puis faire au moins deux ou trois lieues dans la même direction qu'elle. Elle passait au-dessus des sources de la large petite rivière qui vient se jeter dans l'Ariège à Foix. Elle devait passer au-dessus du petit bois d'Amourtier, au-dessus de la Salat entre Saint-Girons et Oust.

Eh bien, voici ce que je vais faire :

Je vais revêtir un habit de pèlerine ; je vais me mettre à ta recherche. J'irai jusqu'au petit village de Rieupregan ; je la perdais toujours de vue dans la direction de ce village, et, quand je l'aurai dépassé, eh bien, je m'en rapporterai à elle. Elle peut, en volant, franchir à chaque vol une distance de cent pas à peu près. Soit ! elle volera cent pas, puis se reposera et volera cent pas encore, me servant de guide ; je la suivrai, je la suivrai comme les Hébreux suivaient la colonne de flamme la nuit et la colonne de fumée le jour ; car, moi aussi, je serai à la recherche de la terre promise, et je la trouverai, ou je mourrai de fatigue et de douleur sur le chemin.

Hélas ! je le sais, la route sera longue ; la pauvre colombe, — pardonne-moi ce que je te ferai souffrir, douce martyre de notre amour ! — la pauvre colombe ne pourra faire plus

d'une ou deux lieues par jour ; n'importe, mon bien-aimé, dussé-je user le reste de ma vie à te chercher... oh ! oui, je te chercherai jusqu'à la fin de ma vie !

Ainsi je pars. Je pars sans tarder, aujourd'hui même.

J'ai tout dit à notre supérieure, tout, excepté ton nom. C'est une sainte et digne femme, qui a souffert de mes douleurs et pleuré de mes larmes. Elle m'a offert quelqu'un pour m'accompagner, j'ai refusé. Je ne veux personne ; ce que je veux faire est une chose d'instinct, un mystère entre le ciel et nous ; seulement, je lui ai promis de lui écrire si je te retrouvais. Si je ne lui écris pas, elle saura que je suis morte, morte folle, désespérée, au coin de quelque bois, au revers de quelque route, au bord de quelque rivière.

Je pars, j'emporte avec moi toutes ces lettres que je t'ai écrites, que tu n'as pas reçues, que tu ne recevras peut-être jamais. Oh ! si je puis les jeter toutes un jour à tes pieds en te disant : « Lis ! lis ! mon bien-aimé ! » tu verras, ce jour-là, combien j'ai souffert : ce jour-là je serai bien heureuse !

Je pars, il est trois heures de l'après-midi ; j'irai, je l'espère, jusqu'à Rieupregan aujourd'hui.

. . . .

7 juillet, pendant la nuit.

Je suis passée par l'église, avant de me mettre en route, afin d'emporter Dieu, pour ainsi dire, avec moi. Je me suis prosternée devant l'autel, j'ai appuyé mon front sur une pierre sculptée, à l'endroit même où la sculpture figurait une croix sur cette pierre, et j'ai prié.

Oh ! c'est bien vrai, il y a un baume dans la prière. La prière, c'est le tertre vert où l'on s'assied, après une route fatigante, et où l'on se repose. La prière, c'est le ruisseau que l'on trouve au milieu des sables du désert et où l'on se rafraîchit.

Je suis sortie de l'église pleine de force et d'espérance ; il me semblait que Dieu venait d'attacher à mes épaules les ailes de quelqu'un de ses anges ; c'était la prière toujours qui m'enlevait de la terre et m'emportait vers le Seigneur.

N'est-ce pas, Seigneur, que c'est une épreuve seulement ?

N'est-ce pas, Seigneur, que vous ne m'avez pas condamnée ?

N'est-ce pas, Seigneur, qu'il est à l'extrémité de la route dont je viens de franchir les premières distances ?

Attends-moi, bien-aimé, attends-moi, car je te le jure, un jour ou l'autre j'arriverai.

. . . .

Je t'ai quitté un instant pour m'appuyer à la barre d'une fenêtre qui donne sur le village de Boussenac.

Ce village est situé sur ma route et j'y passerai demain, à moins que notre colombe ne m'en écarte. Un chien hurlant tristement, perdu sans doute dans un petit bois que j'aperçois à ma droite, faisait une tache sombre à la terre.

Je me suis dit :

— Si le chien cesse de hurler, ce sera bon signe, et je le retrouverai.

Le chien s'est tu.

Comme on est superstitieux quand on souffre, pauvre bien-aimé de mon cœur ! Sais-tu cela ? souffres-tu, toi ?

Quelle belle nuit, mon Dieu ! Je me dis que peut-être tu es à une fenêtre comme je suis à la mienne, que tu regardes de mon côté, comme je regarde du tien, que tu penses à Dieu et à moi comme je pense à toi et à Dieu.

As-tu vu cette belle étoile qui a rayé le ciel d'un sillon de feu ? combien de lieues a-t-elle fait ainsi en une seconde ?

Oh ! si je pouvais en une seconde aller comme elle d'ici à toi, dussé-je, arrivée à toi, m'éteindre comme elle !

J'accepterais cette lumineuse seconde de bonheur, dût-elle être suivie de l'éternelle nuit.

A demain, mon bien-aimé ; demain, je l'espère, va encore me rapprocher de toi.

9 juillet.

Me voici arrêtée à un petit village nommé Soulan. Quel orage, bon Dieu ! Et qu'avait donc fait la terre, pour que le Seigneur la menaçât ainsi de sa voix terrible ?

L'eau qui a tombé par torrents a grossi la Salat, il n'y a plus de gué possible, et, pour trouver un pont, il me faudrait remonter jusqu'à Saint-Girons, c'est-à-dire perdre deux jours.

On m'assure que demain je pourrai me remettre en route, et que la rivière aura repris son niveau.

Oh ! un jour perdu ! un jour pendant lequel tu m'attends, à coup sûr ! un jour pendant lequel tu m'accuses peut-être !

12 juillet au soir, au village d'Alos.

Un paysan a consenti à me servir de guide ; j'ai traversé la rivière sur sa mule. La rivière un instant a failli nous entraîner tous ; pendant un tiers du courant, l'animal a perdu pied.

J'ai levé les yeux au ciel, j'ai croisé les mains sur ma poitrine, et j'ai dit :

— Si je meurs, mon Dieu, vous savez que c'est pour lui.

Tu vois bien que nous devons nous retrouver, puisque je ne suis pas morte.

15 juillet.

J'ai repris mes courses à pied, toujours guidée par notre colombe. Le 13, j'ai été d'Alos à Castillon ; c'était une [illegible] journée pour la pauvre petite. Je devrais avoir plus de pitié d'elle : j'ai fait au moins trois lieues.

Le lendemain 14, j'ai payé ma cruauté de la veille en faisant une lieue à peine, et, aujourd'hui 15, me voici arrivée à Saint-Lary, de l'autre côté d'un petit ruisseau sans nom qui va se jeter dans la Salat.

Au reste, je suis sur la route, j'en suis certaine. La colombe n'hésite pas un seul instant, ne dévie pas une seconde. Elle va droit devant elle sans hésitation aucune.

Seulement, le temps se passe et tu attends ; le temps se passe et tu as fait un vœu.

Oh ! ce vœu, ne te hâte pas de l'accomplir, bien-aimé ! Crois en moi, crois dans ton Isabelle.

Tu as douté d'elle un instant, et cela nous a coûté cher à tous deux.

18 juillet.

Voilà trois jours que j'erre presque au hasard, contournant des bois, longeant des ruisseaux. Hélas ! l'air n'a pas tous les obstacles que m'oppose la terre. La colombe passait là où je suis forcée de m'arrêter parfois.

Je te l'avoue, ô mon bien-aimé, le courage et les forces me manquent à la fois, et je me couche au pied de quelque arbre, mourante, désespérée.

Il y a déjà onze jours que je suis partie, et j'ai fait à peine quinze ou dix-huit lieues, ce qu'elle faisait en une heure, elle, quand elle était notre messagère d'amour, et qu'elle passait rapide comme la flèche au-dessus de ces misérables reptiles qui s'intitulent les rois de la création, qui n'ont pas l'instinct d'un oiseau, et qui mettent onze jours à faire le chemin qu'une colombe fait dans une heure.

Dis-moi, comment se fait-il qu'une misérable aiguille aimantée sache où est le nord, et que moi, une créature vivante, pensante, agissante, faite à l'image du Créateur, je ne sache pas où tu es ?

Comment se fait-il qu'un vaisseau qui part d'un point du monde, aille à l'autre bout de ce monde retrouver une île au milieu de l'Océan, et que moi, moi, je ne puisse te retrouver, toi vers lequel je n'ai pour ainsi dire qu'à étendre les bras ?

Oh ! je le sens bien, mon Dieu, si je veux le retrouver, ce n'est pas vers lui qu'il faut que j'étende les bras, c'est vers vous !

Mon Dieu, soutenez-moi ! mon Dieu, conduisez-moi ! mon Dieu, guidez-moi. . .

29 juillet.

Je reviens à moi, au jour, à la vie.

J'ai cru mourir, mon bien-aimé [illegible], et peu s'en est fallu que je ne sache enfin où tu étais, car les morts savent tout ; peu s'en est fallu que ce ne soit le fantôme de ton Isabelle qui soit entré dans ta cellule, la nuit, à l'heure où entrent les fantômes.

C'est pour cela que je regrette de vivre. En voyant mon ombre, tu aurais compris que j'étais morte, tandis qu'en ne revoyant ni ombre ni corps, tu peux croire que je t'ai oubliée ou trahi. Ne dis pas non, hélas ! tu l'as bien cru une fois.

Oh ! je ne t'ai ni oublié ni trahi, je t'aime ! je t'aime ! mais j'ai failli mourir, voilà tout.

Tu te rappelles ce blessé qui avait eu soif, qui s'était traîné près du ruisseau, en perdant les dernières gouttes de son sang, les dernières haleines de son souffle, tout cela pour atteindre l'eau, et qui était mort en buvant la pre

mère gorgée. Eh bien, il en a été presque ainsi de moi.

Après une longue course dans les bois qu'on m'a dit être ceux de Mauléon, je suis arrivée haletante à une source. Cette source sortait de terre et était glacée. J'ai bu, croyant reprendre des forces et continuer ma route. Je suis repartie, en effet; mais j'avais marché cent pas à peine, que je me suis arrêtée grelottante; un frisson a envahi tout mon corps, et je suis tombée évanouie au bord du petit sentier que je suivais.

Ce qui s'est passé à la suite de cet évanouissement, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'hier, je me suis éveillée très faible, qu'en regardant autour de moi, je me suis trouvée dans une chambre inconnue; au pied de mon lit veillait une femme inconnue, à mon chevet se tenait notre colombe caressant ma joue de sa pauvre aile brisée.

Cette femme revenait du marché de Mauléon avec deux hommes qui, voyant que je respirais encore, ont eu pitié de moi et m'ont emportée où je suis.

Où je suis, c'est un petit village près de Nestier, à ce que l'on m'a dit. La chambre que j'habite domine les environs, à ce qu'il paraît, car, de mon lit, je ne vois que le ciel.

Oui, le ciel, le ciel! c'est de lui seul que j'attends secours.

Hier, j'ai demandé la date du mois, on m'a dit que nous étions au 28 juillet. Hélas! voilà plus de vingt jours que je suis partie et que j'erre à l'aventure. Où suis-je? loin ou près de toi?

J'ai demandé du papier, de l'encre et une plume; mais, aux premières lettres que j'ai tracées, la tête m'a tourné, et il m'a été impossible de continuer.

Ce soir, je vais mieux; j'écris presque sans fatigue, et je ne me suis reposée que trois fois pour écrire les trente ou quarante lignes qui composent déjà cette lettre.

J'ai remercié la bonne femme qui me garde. Je n'ai plus besoin d'être veillée, je suis mieux, je me sens forte. Cette nuit, j'essayerai de me lever, et, demain, de me mettre en route.

Je mourrais à rester ainsi inactive, tandis que tu m'attends: car tu m'attends, n'est-ce pas, bien-aimé de mon cœur, tu m'attends?

La colombe aussi est bien reposée; j'espère qu'elle pourra fournir de plus longs vols, et, par conséquent, me rapprocher plus rapidement de toi.

J'espérais passer la nuit entière à t'écrire, mais j'avais trop présumé de mes forces; il faut que je m'arrête, il faut que je te dise adieu; mes oreilles tintent, tout vacille autour de moi, et, les lettres que trace ma plume me semblent de feu.

Ah!...

. . . .

Neuf heures du matin.

J'ai dormi deux heures à peu près, d'un sommeil horriblement agité et qui ressemblait fort à du délire. Heureusement, en rouvrant les yeux, je vois le jour près de naître.

O mon bien-aimé, la belle chose que la naissance du jour, si nous étions l'un près de l'autre, si nous comptions ensemble et au fur et à mesure qu'elles disparaissent, toutes les étoiles dont tu sais les noms, et qui se fondent et s'évanouissent dans l'éther quelques instants avant que le soleil, qui les chasse, apparaisse à son tour!

Je viens d'ouvrir ma fenêtre, il me semble qu'elle doit donner sur une étendue immense. Hélas! plus l'étendue est grande, plus je suis perdue.

Mon Dieu! cette belle fable amoureuse de Thésée et d'Ariane n'est-elle véritablement qu'une fable, et ma prière, ma prière profonde, ardente, éternelle, ne détachera-t-elle pas de votre droite bénie quelque ange qui m'apporte le fil conducteur qui doit me conduire à lui?

Oh! j'écoute, je regarde, j'attends.

Rien, rien, mon Dieu! rien que le soleil, c'est-à-dire votre image qui, sans paraître encore, colore d'une teinte rose toute l'atmosphère qui baigne la chaîne de montagnes derrière laquelle il se lève en ce moment.

Oh! pour un cœur calme, que ce spectacle serait beau!

Comme ces collines, dont le contour bleuâtre se découpe sur ses rayons dorés, sont d'une belle et gracieuse forme! Comme cette autre chaîne de montagnes qui ferme l'horizon est gigantesque et belle avec ses pics neigeux qui s'argentent et qui s'étincellent aux premières flammes de l'astre divin! Comme cette grande rivière qui sillonne la plaine, et dont le cours vient à moi, est unie, majestueuse et profonde! Comme... Oh! mon Dieu!

Mon Dieu! je ne me trompe pas, mon Dieu! cet ange que j'implorais, que j'attends, il est donc venu, invisible mais réel! Mon Dieu! ces collines derrière lesquelles le soleil se lève, cette double arête au centre de laquelle il se balance en ce moment, ces montagnes de neige, qui semblent des piliers d'argent soutenant la voûte du ciel, cette grande rivière qui coule du sud au nord et qui reçoit les ruisseaux voisins, comme une souveraine reçoit le tribut de ses sujets..., ce sont les collines, ce sont les montagnes, c'est la rivière qu'il m'a décrites et qu'il voit de ses fenêtres. Mon horizon, c'est le sien! Mon Dieu! ne m'avez-vous égarée que pour mieux me conduire près de lui? Ne m'avez-vous fermé les yeux que pour me montrer la lumière lorsque je les ouvrirais?

Mon Dieu! mon Dieu! votre miséricorde est infinie!

Vous êtes grand, vous êtes saint, vous êtes bon, et ce n'est qu'à genoux qu'on doit vous parler.

A genoux donc, cœur sans foi qui as douté de la bonté du Seigneur; à genoux! à genoux! à genoux!

Quatre heures du matin.

J'ai remercié Dieu et je pars. Oh! la force m'est revenue avec la foi. Je n'étais faible que parce que j'étais désespérée.

Un dernier coup d'œil, un dernier regard.

Oh! comme le tableau était fidèle, mon bien-aimé! Peintre, comme tu as bien vu! poète, comme tu as bien décrit!

Voilà les cimes des Pyrénées qui passent du blanc mat au reflet de l'argent le plus vif; voilà leurs flancs noirs qui s'éclairent peu à peu, glissant du noir au violet, du violet au bleu clair, comme une inondation de lumière qui descendrait des hauts sommets; voilà le jour qui se répand dans la plaine, voilà les ruisseaux qui luisent comme des fils d'argent; voilà la rivière qui se tord et ondoie comme un ruban de moire; voilà les petits oiseaux qui chantent dans les buissons de lauriers-roses, dans les haies de grenadiers, dans les touffes de myrtes; voilà, voilà l'aigle, roi du firmament, qui tourne dans l'éther.

Oh! mon bien-aimé, nous sommes donc déjà réunis par le regard, et je vois ce que tu vois.

Seulement, d'où le vois-tu?

Attends, attends, ta lettre est là. Oh! tes lettres, elles ne me quittent pas un instant; quand je mourrai, elles seront sur mon cœur, et ceux qui me déposeront dans la tombe auront mission, sous peine de sacrilège, de les y enfermer avec moi.

D'où le vois-tu?

Mon Dieu! c'est à peine si je puis lire; heureusement, je les sais par cœur; si je les perdais, je pourrais les récrire de la première à la dernière ligne.

Je les ai tant lues!

« Ma fenêtre, toute garnie d'un immense jasmin dont les branches chargées de fleurs entrent dans ma chambre qu'elles parfument, s'ouvre au soleil levant. »

C'est cela, c'est cela!

Le soleil vient de se lever à ma gauche; toi, tu es à ma droite.

« Le plateau que je domine est incliné du midi au nord, des montagnes à la plaine. »

C'est cela, toujours.

Oui, voici là-bas, là-bas à l'horizon, — merci, Seigneur, de ce que le jour que tu viens de faire est si pur! — voici là-bas le plateau où est situé ton ermitage.

Oh! pourquoi est-il si loin encore, ou pourquoi le regard humain est-il si faible! Je vois des centaines de points blancs semés au milieu des arbres verts; lequel de tous ces points blancs est ton ermitage?

Oh! colombe chérie, colombe bien-aimée, colombe fille du ciel, c'est à toi de me dire cela.

Je pars, mon bien-aimé, je pars; chaque minute perdue est un vol fait à ton bonheur et au mien; perdre une minute, ce serait tenter Dieu.

N'est-ce pas pour être arrivé trop tard d'une minute que tu m'as perdue, moi?

Viens, colombe! Oui, oui, n'est-ce pas, demain, ce soir peut-être nous allons le revoir?

31 juillet.

La nuit a interrompu notre recherche, mon bien-aimé; mais j'espère, j'espère!

J'ai interrogé tout le monde, et, de loin, on m'a montré s'élevant sur la côte un couvent de camaldules, et près de ce couvent une petite maison qui ressemble bien à celle que tu m'as décrite. Je la voyais blanchissante dans la vapeur azurée du soir; peut-être était-ce la tienne, peut-être de ton côté embrassais-tu ton horizon, sans savoir que, dans

cet horizon, s'agitait, invisible pour toi, cette pauvre créature qui ne vit plus que par toi, qui va mourir sans toi.

Je me suis informée, t'ai-je dit, et l'on m'a répondu que cette maison était habitée par un solitaire, par un sage, par un homme de Dieu, jeune encore beau toujours

Cet homme, c'est toi, mon bien-aimé ; n'est-ce pas, n'est-ce pas que c'est toi?

Si c'est toi, tu as passé dans la journée au village de Camons, où je suis.



Cette maison était habitée par un solitaire, par un sage, un homme de Dieu, jeune encore.

Tu as visité un pauvre ouvrier charpentier qui s'est cassé la cuisse en tombant d'un toit. Tu l'as pansé, tu l'as soigné. Puis, à toute la famille à genoux sur ton passage, tu as dit en sortant :

— Vous voilà consolés ; priez pour le consolateur

Oh ! c'est bien toi, et je t'ai reconnu à cette parole douloureuse. Tu m'attends ; tu ne sais pas ce que je suis devenue, et tu souffres.

Tu souffres, car tu doutes. Oh ! l'homme doute toujours ; moi, je n'ai pas douté, je t'ai cru mort.

Quand je pense que, si j'étais arrivée deux heures plus tôt, je te rencontrais peut-être !

Je dis *peut-être*, car, si j'étais sûre que ce fût toi, toute brisée que je suis, je partirais à l'instant même ; je prendrais un guide, je me ferais porter. Mais, si je me trompais, si ce n'était pas toi? Oh ! l'instinct de la colombe vaut mieux que tout ; il n'a pas erré un instant. Ce sont les forces qui m'ont manqué, ce n'est pas elle qui a failli

Que fais-tu en ce moment, quelque part que tu sois, mon bien-aimé? A moins que tu ne penses à Dieu, tu penses à moi, je l'espère.

Oh ! moi, quand je pense à toi, je pense à Dieu. Quand je pense à Dieu, je pense à toi.

Il est onze heures du soir ; à demain ! à demain ! Un immense espoir, qui est trop puissant pour ne pas venir du ciel, me dit que je te reverrai demain.

XXV

31 juillet, onze heures du soir.

Je ne sais si je te reverrai jamais, bien-aimé de mon cœur mais hâte-toi, hâte-toi, minuit sonne, et minuit en sonnant va finir le dernier jour de ma vie qui sonnera sur le monde.

C'est demain le jour indiqué pour mes vœux ; j'ai attendu

[illegible] l'accomplissement entier des trois mois, mais je [illegible] pas manquer ainsi éternellement de parole à Dieu. Dieu me parle, puisque tu te tais ; Dieu me réclame, puisque tu m'abandonnes.

[illegible] ce n'est pas sans une douleur profonde que je renonce à [illegible] l'espoir que, pendant un instant, tu m'avais rendu.

J'étais rentré corps et âme dans le passé, c'est-à-dire dans le bonheur ; il m'en coûtera plus pour sortir de ce bonheur qu'il ne m'en coûterait pour sortir de la vie.

C'est que la vie du cloître n'est, quoi qu'on en dise, ni la mort du corps ni la mort de l'âme. J'ai souvent examiné des cadavres, j'ai abaissé mes yeux sur leur front pâle et livide ; c'était la matière qui se décomposait, voilà tout. Aucun rêve ne s'agitait dans ce cerveau endormi pour toujours, aucune douleur matérielle ni morale ne faisait tressaillir ces fibres détendues à jamais.

J'ai souvent examiné, au contraire, ces cadavres vivants qu'on appelle des moines : pour être plus pâle et plus livide que le front d'un mort, leur front cependant n'était pas [illegible] les larmes qui coulaient incessamment de leur cœur comme d'une source profonde et intarissable avaient [illegible] leurs yeux au fond de leur orbite et avaient creusé le long de leurs joues ce sillon d'amertume auquel [illegible] reconnaîtra les élus de la souffrance, dont il fera, je [illegible] les élus de son amour.

[illegible] frémissement nerveux qui atteste la vie et qui constate [illegible] agitait incessamment leurs membres crispés. Ce [illegible] ni la quiétude de la vie ni le calme du sépulcre. C'est l'agonie lente, fiévreuse, dévorante, qui mène de ce monde à l'autre, de la vie à la mort, du lit au tombeau.

[illegible] Isabelle, je ne me le dissimule pas, et je descends dans l'abîme après en avoir mesuré toute la profondeur ; moi aussi, je vais entrer dans cette agonie ; puisse-t-elle [illegible] me conduire à la mort !

[illegible], je vais passer la nuit en prière. Les cloches du couvent tinteront à partir de deux heures du matin, pour annoncer qu'une âme, et non un corps, va quitter la terre pour le ciel.

C'est à neuf heures que ceux qui vont être mes frères en Dieu doivent venir me chercher.

1er août, cinq heures du matin.

Je viens de voir se lever une dernière fois le soleil. Jamais il n'avait été plus brillant, plus magnifique, plus splendide. Que lui importent à lui les douleurs de ce pauvre petit monde qu'il éclaire ! que lui importent les larmes que je répands et qui trempent le papier ! Je n'ai qu'à les exposer dix minutes à ses rayons, et il les aura bues comme il boit la goutte de rosée qui tremble à l'extrémité du brin d'herbe et qui [illegible] comme un diamant au fond du calice d'une fleur.

Je ne le verrai plus. La cellule qui m'est destinée donne sur une cour fermée de hautes murailles ; par l'échancrure d'une arcade, j'apercevrai seulement un coin du cimetière : je [illegible] que ce coin me soit accordé pour ma tombe.

Il faut avoir le plus près possible de soi ce que l'on désire atteindre plus promptement.

Prions.

Neuf heures du matin.

Les chants s'approchent ; ils viennent me chercher.

Je ne veux pas que ces hommes montent ici. Je ne veux pas qu'ils voient vos lettres, qu'ils voient ce papier. Je ne veux pas qu'ils voient mes larmes.

Je vais les attendre sur le seuil ; l'âme reste avec vous, ils n'emporteront que le cadavre.

Adieu.

Le cri qu'a poussé la création tout entière à la mort de son Dieu n'est pas plus profond, plus déchirant, plus [illegible] que celui que je jette sur la mort de notre amour.

Adieu [illegible] adieu !

XXVI

Dix heures.

Votre [illegible] votre lettre toute trempée de larmes ! votre suprême adieu !

J'arrive une demi-heure trop tard.

Si cependant les vœux n'étaient pas encore prononcés ! Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi la force.

Oh ! colombe, colombe, si j'avais ton aile, toute brisée qu'elle est !

XXVII

(Fragment d'un lettre retrouvée dans les archives du couvent des Ursulines de Montolieu, mais dont la première partie manque.)

. . . . Au point du jour, je suis partie du village de Camons, où, comme je vous l'ai dit, ma très chère mère en Dieu, tout me faisait croire qu'il était venu dans la journée.

J'avais interrogé toute la famille du pauvre charpentier blessé, et, à son signalement, je l'eusse reconnu, si déjà mon cœur ne m'eût dit que c'était lui.

D'ailleurs, ces paroles qu'il avait prononcées en les quittant : « Vous voilà consolés, priez pour le consolateur ; » ne pouvaient venir que de cette âme souffrante et prête à se vouer à Dieu.

Je repris donc des forces, dans l'espérance de le revoir ; il fallait, si je prenais un cheval ou une voiture, faire un immense détour pour atteindre cette petite maison qui m'apparaissait comme un point blanc, près de ce sombre et massif couvent des Camaldules, qui, quoique distant de près de trois lieues à vol d'oiseau, m'envoyait le bruit de ses cloches sur l'aile du vent.

En sortant du village, je lâchai la colombe ; la pauvre petite fit un de ses plus longs vols, près de deux cents pas, dans la direction de la maison que mon regard dévorait. Je n'eus plus de doute ; l'approche du but lui avait donné, comme à moi, des forces.

Par malheur, il n'y avait aucun chemin tracé ; il me fallait suivre le penchant de la montagne, tantôt coupée par des ravins, tantôt sillonnée par des ruisseaux, tantôt chargée de petits bois dans lesquels je n'osais m'engager, de peur de me perdre.

Je marchai trois heures sans m'arrêter ; mais à peine, à cause des détours, avais-je fait deux lieues.

Souvent la maison disparaissait, et, sans ma colombe chérie, je me serais égarée. Je la jetais en l'air et suivais la direction que son vol m'avait tracée.

Enfin, il me sembla qu'en approchant la route devenait moins hérissée de difficultés. J'entendis sonner huit heures à un petit village ; je ne sais pourquoi le timbre de cette horloge avait quelque chose de triste qui me serra le cœur. On eût dit que chaque heure, en passant près de moi sur ses ailes de bronze, me disait : « Hâte-toi ! hâte-toi ! »

Je me hâtai, et bientôt je commençai à distinguer la petite maison dans ses détails. A mesure que j'en approchais, je reconnaissais la description qu'il m'en avait faite, la fenêtre par laquelle il regardait se lever le soleil, le jasmin qui ombrageait cette fenêtre, et qui n'était de loin, pour moi, qu'une palissade verte.

Un instant, je crus l'apercevoir à cette fenêtre, et, soit vision, soit réalité, j'étendis les bras, je poussai un cri.

Hélas ! j'étais à plus d'un quart de lieue encore ; il ne me vit ni ne m'entendit.

Les cloches du couvent tintaient toujours ; je me rappelai malgré moi ce tintement nocturne et incessant qui avait précédé pour moi la prise de voile, et parfois, comme un terrible soupçon, il me passait par l'esprit et par le cœur que c'était pour lui que les cloches tintaient ainsi.

Mais je me disais à moi-même en secouant la tête :

— Non, non, non !

J'approchais toujours ; alors je vis une longue procession composée de moines qui se rendaient à la petite maison blanche et qui, un instant après, reprirent le chemin du couvent.

Qu'allaient-ils chercher à cette maison ?

Était-ce un vivant ou un mort ?

J'allais le savoir, car je n'étais plus qu'à quelques centaines de pas de la maison, lorsqu'un torrent me barra le passage.

Il descendait si rapide, si chargé de pierres, si fangeux, il paraissait si profond, que je ne tentai pas même de le traverser.

Je remontai vers sa source en courant, malgré ma fatigue ; [illegible] je sentais que j'arriverais jusqu'à cette maison. Il est [illegible] que, le [illegible] toute cette force factice m'abandonnerait.

Au bout d'un quart d'heure de marche, j'arrivai à un arbre jeté d'un bord à l'autre. Dans tout autre temps, je n'aurais jamais osé me hasarder sur ce pont mouvant. Je m'y élançai et le traversai d'un pied sûr, comme je l'avais mesuré d'un œil ferme.

Arrivée là, plus d'obstacle, une espèce de chemin frayé; je continuai ma course ; seulement, ma course devenait plus rapide au fur et à mesure que j'approchais.

Je l'atteignis, ce but si désiré ; la porte était ouverte ; je franchis le seuil ; un escalier s'offrait à ma droite, je m'y élançai, mais silencieuse, sans appeler personne. Je n'osais pas souffler depuis que j'avais touché la porte ; j'avais la conviction que je trouverais la chambre vide.

La chambre était vide, la fenêtre ouverte, et sur une table une lettre toute trempée encore de larmes.

Cette lettre, ô ma mère ! cette lettre, dont les dernières lignes étaient tracées depuis une demi-heure à peine, cette lettre, c'était son suprême adieu.

J'arrivais une demi-heure trop tard : il était à l'église, il prononçait ses vœux.

Je sentis la maison trembler sous mes pieds ; il me sembla que tout tournait autour de moi. Je commençai un cri qui devait se terminer par mon dernier soupir, quand tout à coup cette idée me vint que le sacrifice n'était peut-être point accompli, que les vœux n'étaient peut-être pas encore prononcés.

Je m'élançai hors de la maison, reprenant instinctivement ma colombe, qui s'était posée sur une branche de buis bénit.

Le couvent était à cent pas, à peu près ; mais, cette fois, je sentais bien qu'il ne me resterait pas assez de forces pour atteindre l'église. Je n'avais plus qu'un reste de raison dans le cerveau, qu'un reste de souffle dans la poitrine.

J'entendais les prêtres qui chantaient le *Magnificat*.

J'entendais l'orgue qui jouait le *Veni Creator*.

Mon Dieu ! mon Dieu ! il me restait quelques secondes, et voilà tout.

Malheur ! trois fois malheur ! l'église se présentait à moi du côté de l'abside ; il fallait en faire le tour pour trouver la porte.

La fenêtre du milieu était ouverte ; mais comment espérer que ma voix dominerait le bruit de l'orgue et le chant des prêtres ?

J'essayai de crier cependant ; un râlement sourd sortit de ma poitrine, et voilà tout.

Il y a des instants où l'on comprend que tout nous abandonne et que tout est perdu.

Je sentis mes idées se confondre ; tout se brisa en moi ; puis, au milieu de ce chaos, un éclair, une flamme, une lueur traversa mon cœur.

Je lançai ma colombe vers la fenêtre ouverte, et je tombai évanouie.

Bonté du ciel ! quand je revins à moi, j'étais dans ses bras

Il avait déjà la robe du moine, il avait déjà la tonsure du prêtre, et cependant il était à moi, à moi, à moi !

A moi, pour toujours !

Le serment déjà commencé sur ses lèvres, la colombe, descendant comme l'Esprit saint sur un rayon de soleil, l'avait interrompu.

Colombe bien-aimée, tu seras sculptée sur notre tombeau, endormie dans nos mains entrelacées !

Je vous avais promis de vous écrire si je le retrouvais, sainte mère. Dieu, dans sa miséricorde infinie, a permis que je le retrouve, et je vous écris.

Votre fille bien respectueuse et bien reconnaissante,

ISABELLE DE LAUTREC, Comtesse DE MORET.

Palerme-l'Heureuse, 10 septembre 1638.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Tulipe Noire

ILLUSTRATIONS

DE

Charles MOREL



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA TULIPE NOIRE

I

UN PEUPLE RECONNAISSANT

Le 20 août 1672, la ville de la Haye, si vivante, si blanche, si coquette que l'on dirait que tous les jours sont des dimanches, la ville de la Haye, avec son parc ombreux, avec ses grands arbres inclinés sur ses maisons gothiques, avec les larges miroirs de ses canaux dans lesquels se reflètent ses clochers aux coupoles presque orientales ; — la ville de la Haye, la capitale des sept Provinces Unies, gonflait toutes ses artères d'un flot noir et rouge de citoyens pressés, haletans, inquiets, — lesquels couraient, le couteau à la ceinture le mousquet sur l'épaule ou le bâton à la main, vers le Buytenhoff, formidable prison dont on montre encore aujourd'hui les fenêtres grillées et où, depuis l'accusation d'assassinat portée contre lui par le chirurgien Tyckelaer, languissait Corneille de Witt, frère de l'ex-grand pensionnaire de Hollande.

Si l'histoire de ce temps et surtout de cette année au milieu de laquelle nous commençons notre récit, n'était liée d'une façon indissoluble aux deux noms que nous venons de citer, les quelques lignes d'explication que nous allons donner pourraient paraître un hors-d'œuvre ; mais nous prévenons tout d'abord le lecteur, ce vieil ami, à qui nous promettons toujours du plaisir à notre première page, et auquel nous tenons parole tant bien que mal dans les pages suivantes ; mais nous prévenons, disons-nous notre lecteur que cette explication est aussi indispensable à la clarté de notre histoire qu'à l'intelligence du grand événement politique dans lequel cette histoire s'encadre.

Corneille ou Cornélius de Witt, Ruart de Pulten, c'est-à-dire inspecteur des digues de ce pays, ex-bourgmestre de Dordrecht, sa ville natale, et député aux états de Hollande, avait quarante neuf ans, lorsque le peuple hollandais, fatigué de la république, telle que l'entendait Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande, s'éprit d'un amour violent pour le stathoudérat, que l'édit perpétuel imposé par Jean de Witt aux Provinces-Unies avait à tout jamais aboli en Hollande.

Comme il est rare que, dans ses évolutions capricieuses, l'esprit public ne voie pas un homme derrière un principe, derrière la République le peuple voyait les deux figures sévères des frères de Witt, ces Romains de la Hollande, dédaigneux de flatter le goût national, et amis inflexibles d'une liberté sans licence et d'une prospérité sans superflu, de même que derrière le stathoudérat il voyait le front incliné, grave et réfléchi du jeune Guillaume d'Orange, que ses contemporains baptisèrent du nom de Taciturne, adopté par la postérité.

Les deux de Witt ménageaient Louis XIV, dont ils sentaient grandir l'ascendant moral sur toute l'Europe, et dont ils venaient de sentir l'ascendant matériel sur la Hollande par le succès de cette campagne merveilleuse du Rhin, illustrée par ce héros de roman qu'on appelait le comte de Guiche, et chantée par Boileau, campagne qui en trois mois venait d'abattre la puissance des Provinces-Unies.

Louis XIV était depuis longtemps l'ennemi des Hollandais, qui l'insultaient ou le raillaient de leur mieux, presque toujours, il est vrai, par la bouche des Français réfugiés en Hollande. L'orgueil national en faisait le Mithridate de la république. Il y avait donc contre les de Witt la double

animation qui résulte d'une vigoureuse résistance suivie par un pouvoir luttant contre le goût de la nation, et de la fatigue naturelle à tous les peuples vaincus quand ils espèrent qu'un autre chef pourra les sauver de la ruine et de la honte.

Cet autre chef, tout prêt à paraître, tout prêt à se mesurer contre Louis XIV, si gigantesque que parût devoir être sa fortune future, c'était Guillaume, prince d'Orange, fils de Guillaume II, et petit-fils par Henriette Stuart du roi Charles Ier d'Angleterre, ce taciturne enfant dont nous avons déjà dit que l'on voyait apparaître l'ombre derrière le stathoudérat.

Ce jeune homme était âgé de 22 ans en 1672. Jean de Witt avait été son précepteur et l'avait élevé dans le but de faire de cet ancien prince un bon citoyen. Il lui avait, dans son amour de la patrie qui l'avait emporté sur l'amour de son élève, il lui avait, par l'édit perpétuel, enlevé l'espoir du stathoudérat. Mais Dieu avait ri de cette prétention des hommes qui font et défont les puissances de la terre sans consulter le Roi du ciel ; et par le caprice des Hollandais et la terreur qu'inspirait Louis XIV, il venait de changer la politique du grand pensionnaire et d'abolir l'édit perpétuel en rétablissant le stathoudérat pour Guillaume d'Orange, sur lequel il avait ses desseins cachés encore dans les mystérieuses profondeurs de l'avenir.

Le grand pensionnaire s'inclina devant la volonté de ses concitoyens, mais Corneille de Witt fut plus récalcitrant, et malgré les menaces de mort de la plèbe orangiste qui l'assiégeait dans sa maison de Dordrecht, il refusa de signer l'acte qui rétablissait le stathoudérat.

Sur les instances de sa femme en pleurs, il signa enfin, ajoutant seulement à son nom ces deux lettres : V. C. *Vi coactus*, ce qui voulait dire : *Contraint par la force*.

Ce fut un véritable miracle qu'il échappa ce jour-là aux coups de ses ennemis.

Quant à Jean de Witt, son adhésion, plus rapide et plus facile à la volonté de ses concitoyens, ne lui fut guère plus profitable. A quelques jours de là, il fut victime d'une tentative d'assassinat. Percé de coups de couteau, il ne mourut point de ses blessures.

Ce n'était point là ce qu'il fallait aux orangistes. La vie des deux frères était un éternel obstacle à leurs projets ; ils changèrent donc momentanément de tactique, quitte, au moment donné, de couronner la seconde par la première, et ils essayèrent de consommer, à l'aide de la calomnie, ce qu'ils n'avaient pu exécuter par le poignard.

Il est assez rare qu'au moment donné, il se trouve là, sous la main de Dieu, un grand homme pour exécuter une grande action, et voilà pourquoi lorsque arrive par hasard cette combinaison providentielle, l'histoire enregistre à l'instant même le nom de cet homme élu, et le recommande à l'admiration de la postérité.

Mais lorsque le diable se mêle des affaires humaines pour ruiner une existence ou renverser un empire, il est bien rare qu'il n'ait pas immédiatement à sa portée quelque misérable auquel il n'a qu'un mot à souffler à l'oreille pour que celui-ci se mette immédiatement à la besogne.

Ce misérable, qui dans cette circonstance se trouva tout posté pour être l'agent du mauvais esprit, se nommait, comme nous croyons déjà l'avoir dit, Tyckelaer, et était chirurgien de profession.

Il vint déclarer que Corneille de Witt, désespéré, comme il l'avait du reste prouvé par son apostille, de l'abrogation de l'édit perpétuel, et enflammé de haine contre Guillaume d'Orange, avait donné mission à un assassin de délivrer la république du nouveau stathouder, et que cet assassin c'était lui, Tyckelaer, qui, bourrelé de remords à la seule idée de l'action qu'on lui demandait, aimait mieux révéler le crime que de le commettre.

Maintenant, que l'on juge de l'explosion qui se fit parmi les orangistes à la nouvelle de ce complot. Le procureur fiscal fit arrêter Corneille dans sa maison, le 16 août 1672 ; le Ruart de Pulten, le noble frère de Jean de Witt, subissait dans une salle du Buytenhoff la torture préparatoire destinée à lui arracher, comme aux plus vils criminels, l'aveu de son prétendu complot contre Guillaume.

Mais Corneille était non seulement un grand esprit, mais encore un grand cœur. Il était de cette famille de martyrs qui, ayant la foi politique, comme leurs ancêtres avaient la foi religieuse, sourient aux tourments, et pendant la torture, il récita d'une voix ferme et en scandant les vers selon leur mesure, la première strophe du *Justum et tenacem* d'Horace, n'avoua rien, et lassa non seulement la force, mais encore le fanatisme de ses bourreaux.

Les juges n'en déchargèrent pas moins Tyckelaer de toute accusation, et n'en rendirent pas moins contre Corneille une sentence qui le dégradait de toutes ses charges et dignités, le condamnant aux frais de la procédure et le bannissant à perpétuité du territoire de la république.

C'était déjà quelque chose pour la satisfaction du peuple aux intérêts duquel s'était constamment voué Corneille de Witt que cet arrêt rendu non seulement contre un innocent, mais encore un grand citoyen. Cependant, comme on va le voir, ce n'était pas assez.

Les Athéniens, qui ont laissé une assez belle réputation d'ingratitude, le cédaient sous ce point aux Hollandais. Ils se contentèrent de bannir Aristide.

Jean de Witt, aux premiers bruits de la mise en accusation de son frère, s'était démis de sa charge de grand pensionnaire. Celui-là était aussi dignement récompensé de son dévouement au pays. Il emportait dans la vie privée ses ennuis et ses blessures, seuls profits qui reviennent en général aux honnêtes gens coupables d'avoir travaillé pour leur patrie en s'oubliant eux-mêmes.

Pendant ce temps, Guillaume d'Orange attendait, non sans hâter l'événement par tous les moyens en son pouvoir, que le peuple, dont il était l'idole, lui eût fait du corps des deux frères les deux marches dont il avait besoin pour monter au siège du stathoudérat.

Or, le 20 août 1672, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, toute la ville courait au Buytenhoff pour assister à la sortie de prison de Corneille de Witt, partant pour l'exil, et voir quelles traces la torture avait laissées sur le noble corps de cet homme qui savait si bien son Horace.

Empressons-nous d'ajouter que toute cette multitude qui se rendait au Buytenhoff ne s'y rendait pas seulement dans cette innocente intention d'assister à un spectacle, mais que beaucoup, dans ses rangs, tenaient à jouer un rôle, ou plutôt à doubler un emploi qu'ils trouvaient avoir été mal rempli.

Nous voulons parler de l'emploi de bourreau.

Il y en avait d'autres, il est vrai, qui accouraient avec des intentions moins hostiles. Il s'agissait pour eux seulement de ce spectacle toujours attrayant pour la multitude, dont il flatte l'instinctif orgueil, de voir dans la poussière celui qui a été longtemps debout.

Ce Corneille de Witt, cet homme sans peur, disait-on, n'était-il pas enfermé, affaibli par la torture ? n'allait-on pas le voir, pâle, sanglant, honteux ? n'était-ce pas un beau triomphe pour cette bourgeoisie bien autrement envieuse encore que le peuple, et auquel tout bon bourgeois de la Haye devait prendre part ?

Et puis, se disaient les agitateurs orangistes, habilement mêlés à toute cette foule qu'ils comptaient bien manier comme un instrument tranchant et contondant à la fois, ne trouvera-t-on pas, du Buytenhoff à la porte de la ville, une petite occasion de jeter un peu de boue, quelques pierres même, à ce Ruart de Pulten, qui non seulement n'a donné le stathoudérat au prince d'Orange que *vi coactus*, mais qui encore a voulu le faire assassiner ?

Sans compter, ajoutaient les farouches ennemis de la France, que, si on faisait bien et que si on était brave à la Haye, on ne laisserait point partir pour l'exil Corneille de Witt, qui, une fois dehors, nouera toutes ses intrigues avec la France, et vivra de l'or du marquis de Louvois avec son grand scélérat de frère Jean.

Dans de pareilles dispositions, on le sent bien, des spectateurs courent plutôt qu'ils ne marchent. Voilà pourquoi les habitans de la Haye couraient si vite du côté du Buytenhoff.

Au milieu de ceux qui se hâtaient le plus, courait, la rage au cœur et sans projet dans l'esprit, l'honnête Tyckelaer, promené par les orangistes comme un héros de probité, d'honneur national et de charité chrétienne.

Ce brave scélérat racontait, en les embellissant de toutes les fleurs de son esprit et de toutes les ressources de son imagination, les tentatives que Corneille de Witt avait faites sur sa vertu, les sommes qu'il lui avait promises et l'infernale machination préparée d'avance pour lui aplanir, à lui Tyckelaer, toutes les difficultés de l'assassinat.

Et chaque phrase de son discours, avidement recueillie par la populace, soulevait des cris d'enthousiaste amour pour le prince Guillaume, et des hourras d'aveugle rage contre les frères de Witt.

La populace en était à maudire ces juges iniques dont l'arrêt laissait échapper sain et sauf un si abominable criminel que l'était ce scélérat de Corneille.

Et quelques instigateurs répétaient à voix basse :

— Il va partir ! il va nous échapper !

Ce à quoi d'autres répondaient :

— Un vaisseau l'attend à Schweningen, un vaisseau français. Tyckelaer l'a vu.

— Brave Tyckelaer ! honnête Tyckelaer ! criait en chœur la foule.

— Sans compter, disait une voix, que pendant cette fuite du Corneille, le Jean, qui est un non moins grand traître que son frère, le Jean se sauvera aussi.

— Et les deux coquins vont manger en France notre argent, l'argent de nos vaisseaux, de nos arsenaux, de nos chantiers vendus à Louis XIV.

— Empêchons-les de partir ! criait la voix d'un patriote plus avancé que les autres.

— A la prison ! à la prison ! répétait le chœur.

Et sur ces cris, les bourgeois de courir plus fort, les mousquets de s'armer, les haches de luire, et les yeux de flamboyer.

Cependant aucune violence ne s'était commise encore, et la ligne de cavaliers qui gardait les abords du Buytenhoff demeurait froide, impassible, silencieuse, plus menaçante par son flegme que toute cette foule bourgeoise ne l'était par ses cris, son agitation et ses menaces : immobile sous le regard de son chef, capitaine de la cavalerie de La Haye, lequel tenait son épée hors du fourreau, mais basse et la pointe à l'angle de son étrier.

Cette troupe, seul rempart qui défendit la prison, contenait par son attitude non seulement les masses populaires désordonnées et bruyantes, mais encore le détachement de la garde bourgeoise qui, placé en face du Buytenhoff pour maintenir l'ordre de compte à demi avec la troupe, donnait aux perturbateurs l'exemple des cris séditieux, en criant :

— Vive Orange ! A bas les traîtres !

La présence de Tilly et de ses cavaliers était, il est vrai, un frein salutaire à tous ces soldats bourgeois ; mais peu après ils s'exaltèrent par leurs propres cris, et comme ils ne comprenaient pas que l'on pût avoir du courage sans crier, ils imputèrent à la timidité le silence des cavaliers et firent un pas vers la prison, entraînant à leur suite toute la tourbe populaire.

Mais alors le comte de Tilly s'avança seul au-devant d'eux, et levant seulement son épée en fronçant les sourcils :

— Eh ! messieurs de la garde bourgeoise, demanda-t-il, pourquoi marchez-vous et que désirez-vous ?

Les bourgeois agitèrent leurs mousquets en répétant les cris de :

— Vive Orange ! Mort aux traîtres !

— Vive Orange ! soit ! dit M. de Tilly, quoique je préfère les figures gaies aux figures maussades. Mort aux traîtres ! si vous le voulez, tant que vous ne le voudrez que par des cris. Criez tant qu'il vous plaira : Mort aux traîtres ! mais quant à les mettre à mort effectivement, je suis ici pour empêcher cela, et je l'empêcherai.

Puis se retournant vers ses soldats :

— Haut les armes, soldats ! cria-t-il.

Les soldats de Tilly obéirent au commandement avec une précision calme qui fit rétrograder immédiatement bourgeois et peuple, non sans une confusion qui fit sourire l'officier de cavalerie.

— Là, là ! dit-il avec ce ton goguenard qui n'appartient qu'à l'épée, tranquillisez-vous, bourgeois, mes soldats ne brûleront pas une amorce, mais de votre côté vous ne ferez point un pas vers la prison.

— Savez-vous bien, monsieur l'officier, que nous avons des mousquets ? fit tout furieux le commandant des bourgeois.

— Je le vois pardieu bien, que vous avez des mousquets, dit Tilly, vous me les faites assez miroiter devant l'œil ; mais remarquez aussi de votre côté que nous avons des pistolets, que le pistolet porte admirablement à cinquante pas, et que vous n'êtes qu'à vingt-cinq.

— Mort aux traîtres ! cria la compagnie des bourgeois exaspérée.

— Bah ! vous dites toujours la même chose, grommela l'officier, c'est fatigant !

Et il reprit son poste en tête de la troupe, tandis que le tumulte allait en augmentant autour du Buytenhoff.

Et cependant le peuple échauffé ne savait pas qu'au moment même où il flairait le sang d'une de ses victimes, l'autre, comme si elle eût hâte d'aller au-devant de son sort, passait à cent pas de la place derrière les groupes et les cavaliers pour se rendre au Buytenhoff.

En effet, Jean de Witt venait de descendre de carrosse avec un domestique et traversait tranquillement à pied l'avant-cour qui précède la prison.

Il s'était nommé au concierge, qui du reste le connaissait, en disant :

— Bonjour, Gryphus, je viens chercher pour l'emmener hors de la ville mon frère Corneille de Witt, condamné, comme tu sais, au bannissement.

Et le concierge, espèce d'ours dressé à ouvrir et à fermer la porte de la prison, l'avait salué et laissé entrer dans l'édifice, dont les portes s'étaient refermées sur lui.

A dix pas de là, il avait rencontré une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, en costume de Frisonne, qui lui avait fait une charmante révérence ; et il lui avait dit en lui passant la main sous le menton :

— Bonjour, bonne et belle Rosa ; comment va mon frère ?

— Oh ! monsieur Jean, avait répondu la jeune fille, ce n'est pas le mal qu'on lui a fait que je crains pour lui, le mal qu'on lui a fait est passé.

— Que crains-tu donc, la belle fille ?

— Je crains le mal qu'on veut lui faire, monsieur Jean.

— Ah ! oui, dit de Witt, ce peuple, n'est-ce pas ?

— L'entendez-vous ?

— Il est, en effet, fort ému ; mais quand il nous verra, comme nous ne lui avons jamais fait que du bien, peut-être se calmera-t-il.

— Ce n'est malheureusement pas une raison, murmura la jeune fille en s'éloignant pour obéir à un signe impératif que lui faisait son père.

— Non, mon enfant, non ; c'est vrai ce que tu dis là.

Puis, continuant son chemin.

— Voilà, murmura-t-il, une petite fille qui ne sait probablement pas lire et qui par conséquent n'a rien lu, et qui vient de résumer l'histoire du monde dans un seul mot.

Et toujours aussi calme, mais plus mélancolique qu'en entrant, l'ex-grand pensionnaire continua de s'acheminer vers la chambre de son frère.

II

LES DEUX FRÈRES

Comme l'avait dit dans un doute plein de pressentimens la belle Rosa, pendant que Jean de Witt montait l'escalier de pierre aboutissant à la prison de son frère Corneille, les bourgeois faisaient de leur mieux pour éloigner la troupe de Tilly, qui les gênait.

Ce que voyant, le peuple, qui appréciait les bonnes intentions de sa milice, criait à tue-tête : — Vivent les bourgeois !

Quant à M. de Tilly, aussi prudent que ferme, il parlementait avec cette compagnie bourgeoise sous les pistolets apprêtés de son escadron, lui expliquant de son mieux que la consigne donnée par les états lui enjoignait de garder avec trois compagnies la place de la prison et ses alentours.

— Pourquoi cet ordre ? pourquoi garder la prison ? criaient les orangistes.

— Ah ! répondait monsieur de Tilly, voilà que vous m'en demandez tout de suite plus que je ne peux vous en dire. On m'a dit : *Gardez* ; je garde. Vous qui êtes presque des militaires, messieurs, vous devez savoir qu'une consigne ne se discute pas.

— Mais on vous a donné cet ordre pour que les traîtres puissent sortir de la ville !

— Cela pourrait bien être, puisque les traîtres sont condamnés au bannissement, répondait Tilly.

— Mais qui a donné cet ordre ?

— Les états, pardieu !

— Les états trahissent.

— Quant à cela, je n'en sais rien.

— Et vous trahissez vous-même.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Ah çà, entendons-nous, messieurs les bourgeois, qui trahirais-je ? les états ? Je ne puis pas les trahir, puisque étant à leur solde j'exécute ponctuellement leur consigne.

Et là-dessus, comme le comte avait si parfaitement raison qu'il était impossible de discuter sa réponse, les clameurs et les menaces redoublèrent ; clameurs et menaces effroyables, auxquelles le comte répondait avec toute l'urbanité possible.

— Mais, messieurs les bourgeois, par grâce, désarmez donc vos mousquets ; il en peut partir un par accident, et si le coup blessait un de mes cavaliers, nous vous jetterions deux cents hommes par terre, ce dont nous serions bien fâchés, mais vous plus encore, attendu que ce n'est ni dans vos intentions ni dans les miennes.

— Si vous faisiez cela, crièrent les bourgeois, à notre tour nous ferions feu sur vous.

— Oui, mais quand, en faisant feu sur nous, vous nous tueriez tous depuis le premier jusqu'au dernier, ceux que nous aurions tués, nous, n'en seraient pas moins morts.

— Cédez-nous donc la place alors, et vous ferez acte de bon citoyen.

— D'abord je ne suis pas citoyen, dit Tilly, je suis officier, ce qui est bien différent ; et puis je ne suis pas Hollandais, je suis Français, ce qui est plus différent encore. Je ne connais donc que les états, qui me paient ; apportez-moi de la part des états l'ordre de céder la place, je fais demi-

tour à tour moi-même, attendu que je m'ennuie énormément ici.

— Oui, oui! crièrent cent voix qui se massèrent à l'instant dans celles des autres. Allons à la maison de ville! allons trouver les députés! allons, allons!

— C'est cela, murmura Tilly en regardant s'éloigner les plus furieux, allez demander une lâcheté à la maison de ville, et vous verrez si on vous l'accorde, allez, mes amis, allez.

Le digne officier comptait sur l'honneur des magistrats, qui de leur côté comptaient sur son honneur de soldat, à lui.

— Dites donc, capitaine, dit à l'oreille du comte son premier lieutenant, que les députés refusent à ces enragés ce que ceux-ci leur demandent, mais qu'ils nous envoient à nous un peu de renfort, cela ne fera pas de mal, je crois.

Cependant Jean de Witt, que nous avons quitté montant l'escalier de pierre après son entretien avec le geôlier Gryphus et sa fille Rosa, était arrivé à la porte de la chambre où gisait sur un matelas son frère Corneille, auquel le fiscal avait, comme nous l'avons dit, fait appliquer la torture préparatoire.

L'arrêt de bannissement était venu, qui avait rendu inutile l'application de la torture extraordinaire.

Corneille, étendu sur son lit, les poignets brisés, les doigts brisés, n'ayant rien avoué d'un crime qu'il n'avait pas commis, venait de respirer enfin, après trois jours de souffrances, en apprenant que les juges dont il attendait la mort avaient bien voulu ne le condamner qu'au bannissement.

Corps énergique, âme invincible, il eût bien désappointé ses ennemis si ceux-ci eussent pu, dans les profondeurs sombres de la chambre du Buytenhoff, voir luire sur son pâle visage le sourire du martyr qui oublie la fange de la terre depuis qu'il a entrevu les splendeurs du ciel.

Le Ruart avait, par la puissance de sa volonté plutôt que par un secours réel, recouvré toutes ses forces, et il calculait combien de temps encore les formalités de la justice le retiendraient en prison.

C'était juste à ce moment que les clameurs de la milice bourgeoise, mêlées à celles du peuple, s'élevaient contre les deux frères et menaçaient le capitaine Tilly, qui leur servait de rempart. Ce bruit, qui venait se briser comme une marée montante au pied des murailles de la prison, parvint jusqu'au prisonnier.

Mais si menaçant que fût ce bruit, Corneille négligea de s'enquérir ou ne prit pas la peine de se lever pour regarder par la fenêtre étroite et treillissée de fer qui laissait arriver la lumière et les murmures du dehors.

Il était si bien engourdi dans la continuité de son mal que ce mal était devenu presque une habitude. Enfin il sentait avec tant de délices son âme et sa raison si près de se dégager des embarras corporels, qu'il lui semblait déjà que cette âme et cette raison échappées à la matière planaient au-dessus d'elle comme flotte au-dessus d'un foyer presque éteint la flamme qui le quitte pour monter au ciel.

Il pensait aussi à son frère.

Sans doute c'était son approche qui, par les mystères inconnus que le magnétisme a découverts depuis, se faisait sentir aussi. Au moment même où Jean était si présent à la pensée de Corneille que Corneille murmurait presque son nom, la porte s'ouvrit, Jean entra, et d'un pas empressé vint au lit du prisonnier, qui tendit ses bras meurtris et ses mains enveloppées de linge vers ce glorieux frère qu'il avait réussi à dépasser, non pas dans les services rendus au pays, mais dans la haine que lui portaient les Hollandais.

Jean baisa tendrement son frère sur le front, et reposa doucement sur le matelas ses mains malades.

— Corneille, mon pauvre frère, dit-il, vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas?

— Je ne souffre plus, mon frère, puisque je vous vois.

— Oh! mon pauvre cher Corneille, alors, à votre défaut, c'est moi qui souffre de vous voir ainsi, je vous en réponds.

— Aussi ai-je plus pensé à vous qu'à moi-même, et tandis qu'ils me torturaient, je n'ai songé à me plaindre qu'une fois pour dire : Pauvre frère! Mais te voilà, oublions tout. Tu viens me chercher, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je suis guéri, aidez-moi à me lever, mon frère, et vous verrez comme je marche bien.

— Vous n'aurez pas longtemps à marcher, mon ami, car j'ai mon carrosse au vivier, derrière les pistoliers de Tilly.

— Les pistoliers de Tilly? Pourquoi donc sont-ils au vivier?

— Ah! c'est que l'on suppose, dit le grand pensionnaire avec ce sourire de physionomie triste qui lui était habituel, que les gens de la Haye voudront vous voir partir, et l'on craint un peu de tumulte.

— Du tumulte? reprit Corneille en fixant son regard sur son frère embarrassé; du tumulte?

— Oui, Corneille.

— Alors c'est cela que j'entendais tout à l'heure, fit le prisonnier comme se parlant à lui-même. Puis revenant à son frère :

— Il y a du monde sur le Buytenhoff, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, mon frère.

— Mais alors, pour venir ici...

— Eh bien?

— Comment vous a-t-on laissé passer?

— Vous savez bien que nous ne sommes guère aimés, Corneille, fit le grand pensionnaire avec une amertume mélancolique. J'ai pris par les rues écartées.

— Vous vous êtes caché, Jean?

— J'avais dessein d'arriver jusqu'à vous sans perdre de temps, et j'ai fait ce que l'on fait en politique et en mer quand on a le vent contre soi : j'ai louvoyé.

En ce moment, le bruit monta plus furieux de la place à la prison. Tilly dialoguait avec la garde bourgeoise.

— Oh! oh! fit Corneille, vous êtes un bien grand pilote, Jean, mais je ne sais si vous tirerez votre frère du Buytenhoff, dans cette houle et sur les brisans populaires, aussi heureusement que vous avez conduit la flotte de Tromp à Anvers, au milieu des bas-fonds de l'Escaut.

— Avec l'aide de Dieu, Corneille, nous y tâcherons, du moins, répondit Jean; mais d'abord un mot.

— Dites.

Les clameurs montèrent de nouveau.

— Oh! oh! continua Corneille, comme ces gens sont en colère! Est-ce contre vous? est-ce contre moi?

— Je crois que c'est contre tous deux, Corneille. Je vous disais donc, mon frère, que ce que les orangistes nous reprochent au milieu de leurs sottes calomnies, c'est d'avoir négocié avec la France.

— Les niais!

— Oui, mais ils nous le reprochent.

— Mais si ces négociations eussent réussi, elles leur eussent épargné les défaites de Rees, d'Orsay, de Vesel et de Rheinberg; elles leur eussent évité le passage du Rhin, et la Hollande pourrait se croire encore invincible au milieu de ses marais et de ses canaux.

— Tout cela est vrai, mon frère, mais ce qui est d'une vérité plus absolue encore, c'est que si l'on trouvait en ce moment-ci notre correspondance avec Monsieur de Louvois, si bon pilote que je sois, je ne sauverais point l'esquif si frêle qui va porter les de Witt et leur fortune hors de la Hollande. Cette correspondance, qui prouverait à des gens honnêtes combien j'aime mon pays et quels sacrifices j'offrais de faire personnellement pour sa liberté, pour sa gloire, cette correspondance nous perdrait auprès des orangistes, nos vainqueurs. Aussi, cher Corneille, j'aime à croire que vous l'avez brûlée avant de quitter Dordrecht pour venir me rejoindre à la Haye.

— Mon frère, répondit Corneille, votre correspondance avec Monsieur de Louvois prouve que vous avez été dans les derniers temps le plus grand, le plus généreux et le plus habile citoyen des sept Provinces Unies. J'aime la gloire de mon pays; j'aime votre gloire surtout, mon frère, et je me suis bien gardé de brûler cette correspondance.

— Alors nous sommes perdus pour cette vie terrestre, dit tranquillement l'ex-grand pensionnaire en s'approchant de la fenêtre.

— Non, bien au contraire, Jean, et nous aurons à la fois le salut du corps et la résurrection de la popularité.

— Qu'avez-vous donc fait de ces lettres, alors?

— Je les ai confiées à Cornélius van Baerle, mon filleul, que vous connaissez et qui demeure à Dordrecht.

— Oh! le pauvre garçon, ce cher et naïf enfant! ce savant qui, chose rare, sait tant de choses et ne pense qu'aux fleurs qui saluent Dieu, et qu'à Dieu qui fait naître les fleurs! vous l'avez chargé de ce dépôt mortel, mais il est perdu, mon frère, ce pauvre cher Cornélius!

— Perdu?

— Oui, car il sera fort ou il sera faible. S'il est fort (car si étranger qu'il soit à ce qui nous arrive; car, quoique enseveli à Dordrecht, quoique distrait, que c'est miracle! il saura, un jour ou l'autre, ce qui nous arrive), s'il est fort, il se vantera de nous; s'il est faible, il aura peur de notre intimité; s'il est fort, il criera le secret; s'il est faible, il le laissera prendre. Dans l'un et l'autre cas, Corneille, il est donc perdu et nous aussi. Ainsi donc, mon frère, fuyons vite, s'il en est temps encore.

Corneille se souleva sur son lit et, prenant la main de son frère, qui tressaillit au contact des linges :

— Est-ce que je ne connais pas mon filleul? dit-il; est-ce que je n'ai pas appris à lire chaque pensée dans la tête de van Baerle, chaque sentiment dans son âme? Tu me demandes s'il est faible, tu me demandes s'il est fort? Il n'est ni l'un ni l'autre, mais qu'importe ce qu'il soit! Le principal est qu'il gardera le secret, attendu que ce secret, il ne le connaît même pas.

Jean se retourna surpris.

— Oh ! continua Corneille avec son doux sourire, le Ruart de Pulten est un politique élevé à l'école de Jean ; je vous le répète, mon frère, van Baerle ignore la nature et la valeur du dépôt que je lui ai confié.

— Vite alors ! s'écria Jean, puisqu'il en est temps encore, faisons-lui passer l'ordre de brûler la liasse.

— Par qui faire passer cet ordre ?

— Par mon serviteur Craeke, qui devait nous accompagner à cheval et qui est entré avec moi dans la prison pour vous aider à descendre l'escalier.

— Réfléchissez avant de brûler ces titres glorieux, Jean.

— Je réfléchis qu'avant tout, mon brave Corneille, il faut que les frères de Witt sauvent leur vie pour sauver leur renommée. Nous morts, qui nous défendra, Corneille ? Qui nous aura seulement compris ?

— Vous croyez donc qu'ils nous tueraient s'ils trouvaient ces papiers ?

Jean, sans répondre à son frère, étendit la main vers le Buytenhoff, d'où s'élançaient en ce moment des bouffées de clameurs féroces.

— Oui, oui, dit Corneille, j'entends bien ces clameurs, mais ces clameurs, que disent-elles ?

Jean ouvrit la fenêtre.

— Mort aux traîtres ! hurlait la populace.

— Entendez-vous maintenant, Corneille ?

— Et les traîtres, c'est nous ! dit le prisonnier en levant les yeux au ciel et en haussant les épaules.

— C'est nous, répéta Jean de Witt.

— Où est Craeke ?

— A la porte de votre chambre, je présume.

— Faites-le entrer, alors.

Jean ouvrit la porte ; le fidèle serviteur attendait en effet sur le seuil.

— Venez, Craeke, et retenez bien ce que mon frère va vous dire.

— Oh non, il ne suffit pas de dire, Jean ; il faut que j'écrive, malheureusement.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que van Baerle ne rendra pas ce dépôt ou ne le brûlera pas sans un ordre précis.

— Mais pourrez-vous écrire, mon cher ami ? demanda Jean, à l'aspect de ces pauvres mains toutes brûlées et toutes meurtries.

— Oh ! si j'avais plume et encre, vous verriez ! dit Corneille.

— Voici un crayon, au moins.

— Avez-vous du papier, car on ne m'a rien laissé ici ?

— Cette Bible. Déchirez-en la première feuille.

— Bien.

— Mais votre écriture sera illisible ?

— Allons donc ! dit Corneille en regardant son frère. Ces doigts qui ont résisté aux mèches du bourreau, cette volonté qui a dompté la douleur, vont s'unir d'un commun effort, et, soyez tranquille, mon frère, la ligne sera tracée sans un seul tremblement.

Et en effet, Corneille prit le crayon et écrivit.

Alors on put voir sous le linge blanc transparaître les gouttes de sang que la pression des doigts sur le crayon chassait des chairs ouvertes.

La sueur ruisselait des tempes du grand pensionnaire.

Corneille écrivit :

« Cher filleul,

« Brûle le dépôt que je t'ai confié, brûle-le sans le regar-
« der, sans l'ouvrir, afin qu'il te demeure inconnu à toi-
« même. Les secrets du genre de celui qu'il contient tuent
« les dépositaires. Brûle, et tu auras sauvé Jean et Corneille.
« Adieu et aime-moi.

« Corneille DE WITT. »

« 20 août 1672. »

Jean, les larmes aux yeux, essuya une goutte de ce noble sang qui avait taché la feuille, la remit à Craeke avec une dernière recommandation, et revint à Corneille, que la souffrance venait de pâlir encore, et qui semblait près de s'évanouir.

— Maintenant, dit-il, quand ce brave Craeke aura fait entendre son ancien sifflet de contremaître, c'est qu'il sera hors des groupes, de l'autre côté du vivier... Alors nous partirons à notre tour.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un long et vigoureux coup de sifflet perça de son roulement marin les dômes de feuillage noir des ormes et domina les clameurs du Buytenhoff.

Jean leva ses bras au ciel pour le remercier.

— Et maintenant, dit-il, partons, Corneille.

III

L'ÉLÈVE DE JEAN DE WITT

Tandis que les hurlemens de la foule rassemblée sur le Buytenhoff, montant toujours plus effrayans vers les deux frères, déterminaient Jean de Witt à presser le départ de son frère Corneille, une députation de bourgeois était allée, comme nous l'avons dit, à la maison de ville, pour demander l'expulsion du corps de cavalerie de Tilly.

Il n'y avait pas loin du Buytenhoff au Hoogstraet ; aussi vit-on un étranger, qui depuis le moment où cette scène avait commencé en suivait les détails avec curiosité, se diriger avec les autres, ou plutôt à la suite des autres, vers la maison de ville, pour apprendre plus tôt la nouvelle de ce qui allait s'y passer.

Cet étranger était un homme très jeune, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans à peine, sans vigueur apparente. Il cachait, car sans doute il avait des raisons pour ne pas être reconnu, sa figure pâle et longue sous un fin mouchoir de toile de Frise, avec lequel il ne cessait de s'essuyer son front mouillé de sueur ou ses lèvres brûlantes.

L'œil fixe comme celui de l'oiseau de proie, le nez aquilin et long, la bouche fine et droite, ouverte ou plutôt tendue comme les lèvres d'une blessure, cet homme eût offert à Lavater, si Lavater eût vécu à cette époque, un sujet d'études physiologiques qui d'abord n'eussent pas tourné à son avantage.

Entre la figure du conquérant et celle du pirate, disaient les anciens, quelle différence trouvera-t-on ? Celle que l'on trouve entre l'aigle et le vautour.

La sérénité ou l'inquiétude.

Aussi cette physionomie livide, ce corps grêle et souffreteux, cette démarche inquiète qui s'en allaient du Buytenhoff au Hoogstraet à la suite de tout ce peuple hurlant, c'était le type et l'image d'un maître soupçonneux ou d'un voleur inquiet ; et un homme de police eût certes opté pour ce dernier renseignement, à cause du soin que celui dont nous nous occupons en ce moment prenait de se cacher.

D'ailleurs, il était vêtu simplement et sans armes apparentes ; son bras maigre mais nerveux, sa main sèche mais blanche, fine, aristocratique, s'appuyait non pas au bras, mais sur l'épaule d'un officier qui, le poing à l'épée, avait, jusqu'au moment où son compagnon s'était mis en route et l'avait entraîné avec lui, regardé toutes les scènes du Buytenhoff avec un intérêt facile à comprendre.

Arrivé sur la place du Hoogstraet, l'homme au visage pâle poussa l'autre sous l'abri d'un contrevent ouvert et fixa les yeux sur le balcon de l'hôtel de ville.

Aux cris forcenés du peuple, la fenêtre du Hoogstraet s'ouvrit et un homme s'avança pour dialoguer avec la foule.

— Qui paraît là au balcon ? demanda le jeune homme à l'officier en lui montrant de l'œil seulement le harangueur, qui paraissait fort ému et qui se soutenait à la balustrade plutôt qu'il ne se penchait sur elle.

— C'est le député Bowelt, répliqua l'officier.

— Quel homme est ce député Bowelt ? le connaissez-vous ?

— Mais un brave homme, à ce que je crois du moins, monseigneur.

Le jeune homme, en entendant cette appréciation du caractère de Bowelt faite par l'officier, laissa échapper un mouvement de désappointement si étrange, de mécontentement si visible, que l'officier le remarqua et se hâta d'ajouter :

— On le dit, du moins, monseigneur. Quant à moi, je ne puis rien affirmer, ne connaissant pas personnellement monsieur Bowelt.

— Brave homme, répéta celui qu'on avait appelé monseigneur ; est-ce brave homme que vous voulez dire ou homme brave ?

— Ah ! monseigneur m'excusera, je n'oserais établir cette distinction vis-à-vis d'un homme que, je le répète à Son Altesse, je ne connais que de visage.

— Au fait, murmura le jeune homme, attendons, et nous allons bien voir.

L'officier inclina la tête en signe d'assentiment et se tut.

— Si ce Bowelt est un brave homme, continua l'altesse, il va drôlement recevoir la demande que ces furieux viennent lui faire.

Et le mouvement nerveux de sa main qui s'agitait malgré lui sur l'épaule de son compagnon, comme eussent fait les doigts d'un instrumentiste sur les touches d'un clavier,

trahissait une ardente impatience si mal déguisée en certains moments, et dans ce moment surtout, sous l'air glacial et sombre de la figure.

On entendit alors le chef de la députation bourgeoise interpeller le député pour lui faire dire où se trouvaient les autres députés ses collègues.

— Messieurs, répéta pour la seconde fois monsieur Bowelt, je vous dis que dans ce moment j'étais seul avec monsieur d'Asperen, et je ne puis prendre une décision à moi seul.

— L'ordre! l'ordre! crièrent plusieurs milliers de voix.

Monsieur Bowelt voulut parler, mais on n'entendit pas ses paroles et l'on vit seulement ses bras s'agiter en gestes multiples et désespérés.

Mais voyant qu'il ne pouvait se faire entendre, il se retourna vers la fenêtre ouverte et appela monsieur d'Asperen.

Monsieur d'Asperen parut à son tour au balcon, où il fut salué de cris plus énergiques encore que ceux qui avaient, dix minutes auparavant, accueilli monsieur Bowelt.

Il entreprit, lui aussi, cette tâche difficile de haranguer la multitude; mais la multitude préféra forcer la garde des États, qui d'ailleurs n'opposa aucune résistance au peuple souverain, à écouter la harangue de monsieur d'Asperen.

— Allons, dit froidement le jeune homme pendant que le peuple s'engouffrait par la porte principale du Hoogstraet, il paraît que la délibération aura lieu à l'intérieur, colonel. Allons entendre la délibération.

— Ah! monseigneur, monseigneur, prenez garde!

— À quoi?

— Parmi ces députés, il y en a beaucoup qui ont été en relation avec vous, et il suffit qu'un seul reconnaisse Votre Altesse.

— Oui, pour qu'on m'accuse d'être l'instigateur de tout ceci. Tu as raison, dit le jeune homme, dont les joues rougirent un instant du regret qu'il avait d'avoir montré tant de précipitation dans ses désirs; oui, tu as raison, restons ici. D'ici, nous les verrons revenir avec ou sans l'autorisation, et nous jugerons de la sorte si monsieur Bowelt est un brave homme ou un homme brave, ce que je tiens à savoir.

— Mais, dit l'officier en regardant avec étonnement celui qu'il qualifiait du titre de monseigneur, mais Votre Altesse ne suppose pas un seul instant, je présume, que les députés ordonnent aux cavaliers de Tilly de s'éloigner, n'est-ce pas?

— Pourquoi? demanda froidement le jeune homme.

— Parce que s'ils ordonnaient cela, ce serait tout simplement signer la condamnation à mort de messieurs Corneille et Jean de Witt.

— Nous allons voir, répondit froidement l'altesse; Dieu seul peut savoir ce qui se passe au cœur des hommes.

L'officier regarda à la dérobée la figure impassible de son compagnon et pâlit.

C'était à la fois un brave homme et un homme brave que cet officier.

De l'endroit où ils étaient restés, l'altesse et son compagnon entendaient les rumeurs et les piétinemens du peuple dans les escaliers de l'hôtel de ville.

Puis on entendit ce bruit sortir et se répandre sur la place par les fenêtres ouvertes de cette salle au balcon de laquelle avaient paru messieurs Bowelt et d'Asperen, lesquels étaient rentrés à l'intérieur, dans la crainte, sans doute, qu'en les poussant, le peuple ne les fît sauter par-dessus la balustrade.

Puis on vit des ombres tournoyantes et tumultueuses passer devant ces fenêtres.

La salle des délibérations s'emplissait.

Soudain le bruit s'arrêta, puis, soudain encore, il redoubla d'intensité et atteignit à un tel degré d'explosion que le vieil édifice en trembla jusqu'au faîte.

Puis enfin le torrent se reprit à rouler par les galeries et les escaliers jusqu'à la porte sous la voûte de laquelle on le vit déboucher comme une trombe.

En tête du premier groupe volait plutôt qu'il ne courait, un homme hideusement défiguré par la joie.

C'était le chirurgien Tyckelaer.

— Nous l'avons! nous l'avons! criait-il en agitant un papier en l'air.

— Ils ont l'ordre! murmura l'officier stupéfait.

— Eh bien! me voilà fixé, dit tranquillement l'altesse. Vous ne saviez pas, mon cher colonel, si monsieur Bowelt était un brave homme ou un homme brave. Ce n'est ni l'un ni l'autre.

Puis, continuant de suivre de l'œil, sans sourciller, toute cette foule qui roulait devant lui:

— Maintenant, dit-il, venez au Buytenhoff, colonel; je crois que nous allons voir un spectacle étrange.

L'officier s'inclina et suivit son maître sans répondre.

La foule était immense sur la place et aux abords de la prison. Mais les cavaliers de Tilly la contenaient toujours avec le même bonheur et surtout avec la même fermeté.

Bientôt, le comte entendit la rumeur croissante que faisait en s'approchant ce flux d'hommes, dont il aperçut bientôt les premières vagues roulant avec la rapidité d'une cataracte qui se précipite.

En même temps, il aperçut le papier qui flottait en l'air, au-dessus des mains crispées et des armes étincelantes.

— Eh! fit-il en se levant sur ses étriers et en touchant son lieutenant du pommeau de son épée, je crois que les misérables ont leur ordre.

— Lâches coquins! cria le lieutenant.

C'était en effet l'ordre, que la compagnie des bourgeois reçut avec des rugissemens joyeux.

Elle s'ébranla aussitôt et marcha les armes basses et en poussant de grands cris à l'encontre des cavaliers du comte de Tilly.

Mais le comte n'était pas homme à les laisser approcher plus que de mesure.

— Halte! cria-t-il, halte! et que l'on dégage le poitrail de mes chevaux, ou je commande: En avant!

— Voici l'ordre! répondirent cent voix insolentes.

Il le prit avec stupeur, jeta dessus un regard rapide, et tout haut:

— Ceux qui ont signé cet ordre, dit-il, sont les véritables bourreaux de monsieur Corneille de Witt. Quant à moi, je ne voudrais pas pour mes deux mains avoir écrit une seule lettre de cet ordre infâme.

Et repoussant du pommeau de son épée l'homme qui voulait le lui reprendre.

— Un moment, dit-il, un écrit comme celui-là est d'importance et se garde.

Il plia le papier et le mit avec soin dans la poche de son justaucorps.

Puis se retournant vers sa troupe:

— Cavaliers de Tilly, cria-t-il, file à droite!

Puis à demi-voix, et cependant de façon que ses paroles ne fussent pas perdues pour tout le monde:

— Et maintenant, égorgeurs, dit-il, faites votre œuvre!

Un cri furieux composé de toutes les haines avides et de toutes les joies féroces qui râlaient sur le Buytenhoff, accueillit ce départ.

Les cavaliers défilaient lentement.

Le comte resta derrière faisant face jusqu'au dernier moment à la populace ivre qui gagnait au fur et à mesure le terrain que perdait le cheval du capitaine.

Comme on voit, Jean de Witt ne s'était pas exagéré le danger quand, aidant son frère à se lever, il le pressait de partir.

Corneille descendit donc, appuyé au bras de l'ex-grand pensionnaire, l'escalier qui conduisait dans la cour.

Au bas de l'escalier, il trouva la belle Rosa toute tremblante.

— Oh! monsieur Jean, dit celle-ci, quel malheur!

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant? demanda de Witt.

— Il y a que l'on dit qu'ils sont allés chercher au Hoogstraet l'ordre qui doit éloigner les cavaliers du comte de Tilly.

— Oh! oh! fit Jean. En effet, ma fille, si les cavaliers s'en vont, la position est mauvaise pour nous.

— Aussi, si j'avais un conseil à vous donner... dit la jeune fille toute tremblante.

— Donne, mon enfant. Qu'y aurait-il d'étonnant que Dieu me parlât par ta bouche?

— Eh bien! monsieur Jean, je ne sortirais point par la grande rue.

— Et pourquoi cela, puisque les cavaliers de Tilly sont toujours à leur poste?

— Oui, mais tant qu'il ne sera pas révoqué, cet ordre est de rester devant la prison.

— Sans doute.

— En avez-vous un pour qu'il vous accompagne jusque hors la ville?

— Non.

— Eh bien! du moment où vous allez avoir dépassé les premiers cavaliers, vous tomberez aux mains du peuple.

— Mais la garde bourgeoise?

— Oh! la garde bourgeoise, c'est la plus enragée.

— Que faire, alors?

— À votre place, monsieur Jean, continua timidement la jeune fille, je sortirais par la poterne. L'ouverture donne sur une rue déserte, car tout le monde est dans la grande rue, attendant à l'entrée principale, et je gagnerais celle des portes de la ville par laquelle vous voulez sortir.

— Mais mon frère ne pourra marcher, dit Jean.

— J'essaierai, répondit Corneille avec une expression de fermeté sublime.

— Mais n'avez-vous pas votre voiture? demanda la jeune fille.

— La voiture est là, au seuil de la grande porte.

— Non, répondit la jeune fille. J'ai pensé que votre co-

cher était un homme dévoué, et je lui ai dit d'aller vous attendre à la poterne

Les deux frères se regardèrent avec attendrissement, et leur double regard, lui apportant toute l'expression de leur reconnaissance, se concentra sur la jeune fille

— Maintenant, dit le grand pensionnaire, reste à savoir si Gryphus voudra bien nous ouvrir cette porte.

— Oh ! non, dit Rosa, il ne voudra pas.

— Eh bien, alors?

— Alors, j'ai prévu son refus, et tout à l'heure tandis qu'il causait par la fenêtre de la geôle avec un pistolier, j'ai pris la clef au trousseau.

— Et tu l'as, cette clef?

— La voici, monsieur Jean.

— Mon enfant, dit Corneille, je n'ai rien à te donner en échange du service que tu me rends, excepté la Bible que tu trouveras dans ma chambre : c'est le dernier présent d'un honnête homme ; j'espère qu'il te portera bonheur.

— Merci, monsieur Corneille, elle ne me quittera jamais, répondit la jeune fille

Puis à elle-même et en soupirant :

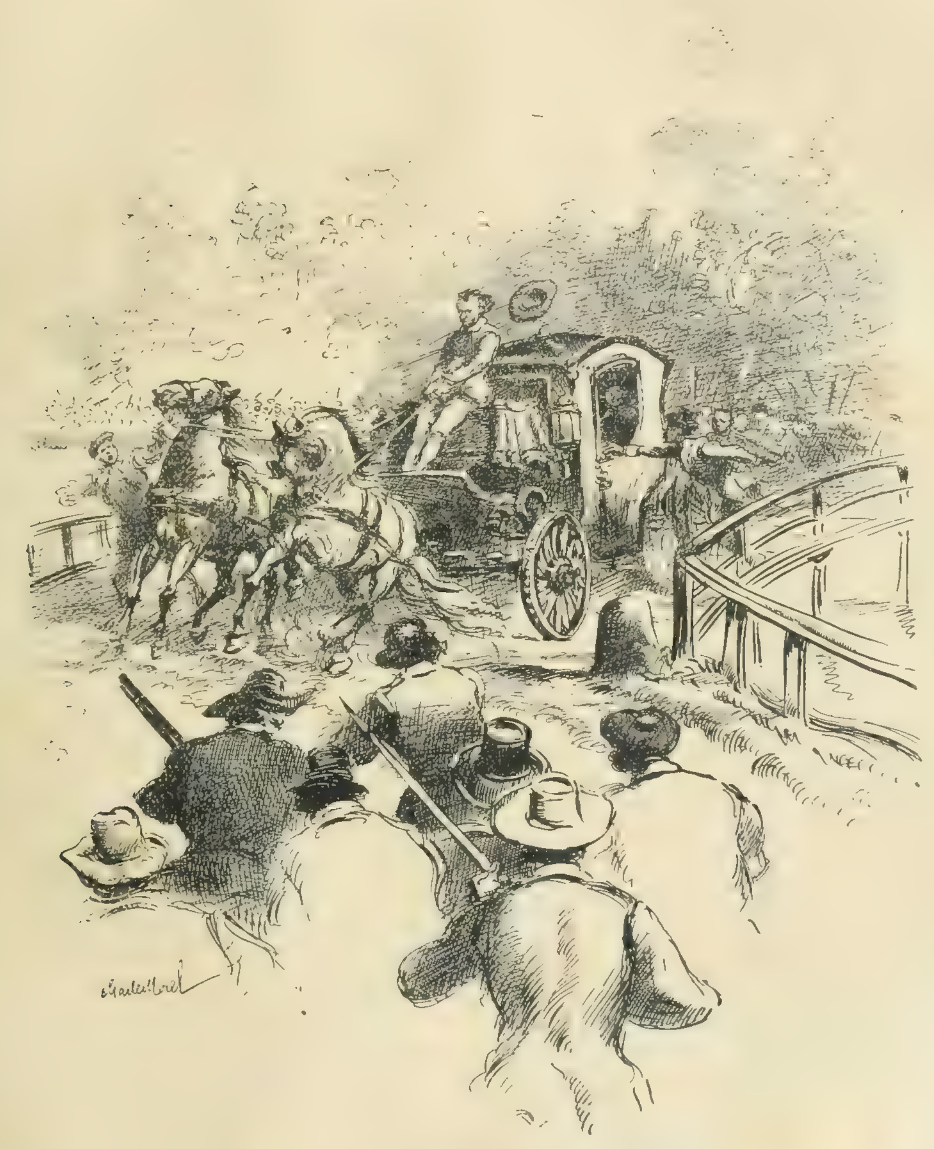
— Quel malheur que je ne sache pas lire ! dit elle

— Voici les clameurs qui redoublent, ma fille, dit Jean ; je crois qu'il n'y a pas un instant à perdre

— Venez donc, dit la belle Frisonne, et par un couloir intérieur elle conduisit les deux frères au côté opposé de la prison.

Toujours guidés par Rosa, ils descendirent un escalier d'une douzaine de marches, traversèrent une petite cour aux remparts crénelés, et la porte cintrée s'étant ouverte, ils se retrouvèrent de l'autre côté de la prison dans la rue déserte, en face de la voiture qui les attendait, le marchepied abaissé.

Eh ! vite, vite, vite, mes maîtres les entendez-vous? cria le cocher tout effaré



En un instant le carrosse se trouva pris.

Mais après avoir fait monter Corneille le premier, le grand pensionnaire se retourna vers la jeune fille.

— Adieu, mon enfant, dit-il ; tout ce que nous pourrions te dire ne t'exprimerait que faiblement notre reconnaissance Nous te recommandons à Dieu, qui se souviendra, j'espère, que tu viens de sauver la vie de deux hommes.

Rosa prit la main que lui tendait le grand pensionnaire et la baisa respectueusement.

— Allez, dit-elle, allez, on dirait qu'ils enfoncent la porte.

Jean de Witt monta précipitamment, prit place près de son frère, et ferma le mantelet de la voiture en criant

— Au Tol-Hek !

Le Tol-Hek était la grille qui fermait la porte conduisant au petit port de Schweningen, dans lequel un petit bâtiment attendait les deux frères.

La voiture partit au galop de deux vigoureux chevaux flamands et emporta les fugitifs.

Rosa les suivit jusqu'à ce qu'ils eussent tourné l'angle de la rue.

Alors elle rentra fermer la porte derrière eux et jeta la clef dans un puits.

Ce bruit qui avait fait présumer à Rosa que le peuple enfonçait la porte était en effet celui du peuple qui, après avoir fait évacuer la place de la prison, se ruait contre cette porte.

Si solide qu'elle fût, et quoique le geôlier Gryphus, il faut lui rendre cette justice, refusât obstinément d'ouvrir cette porte, on sentait qu'elle ne résisterait pas longtemps, et Gryphus, fort pâle, se demandait s'il ne valait pas mieux ouvrir que laisser briser cette porte, lorsqu'il sentit qu'on le tirait doucement par l'habit.

Il se retourna et vit Rosa.

— Tu entends les enragés ? dit-il.

— Je les entends si bien, mon père, qu'à votre place...

— Tu ouvrirais ?

— Non, je laisserais enfoncer la porte.

— Mais ils vont me tuer.

— Oui, s'ils vous voient.

— Comment veux-tu qu'ils ne me voient pas ?

— Cachez-vous.

— Où cela ?

— Dans le cachot secret.

— Mais toi, mon enfant ?

— Moi, mon père, j'y descendrai avec vous. Nous fermerons la porte sur nous, et quand ils auront quitté la prison, eh bien, nous sortirons de notre cachette.

— Tu as, pardieu, raison, s'écria Gryphus ; c'est étonnant, ajouta-t-il, ce qu'il y a de jugement dans cette petite tête.

Puis, comme la porte s'ébranlait à la grande joie de la populace :

— Venez, venez, mon père, dit Rosa en ouvrant une petite trappe.

— Mais cependant, nos prisonniers ? fit Gryphus.

— Dieu veillera sur eux, mon père, dit la jeune fille ; permettez-moi de veiller sur vous.

Gryphus suivit sa fille, et la trappe retomba sur leur tête, juste au moment où la porte brisée donnait passage à la populace.

Au reste, ce cachot où Rosa faisait descendre son père et qu'on appelait le cachot secret offrait aux deux personnes que nous allons être forcés d'abandonner pour un instant un sûr asile, n'étant connu que des autorités, qui parfois y enfermaient quelqu'un de ces grands coupables pour lesquels on craint quelque révolte ou quelque enlèvement.

Le peuple se rua dans la prison en criant :

— Mort aux traîtres ! à la potence Corneille de Witt ! à mort ! à mort !

IV

LES MASSACREURS

Le jeune homme, toujours abrité par son grand chapeau, toujours s'appuyant au bras de l'officier, toujours essuyant son front et ses lèvres avec son mouchoir, le jeune homme immobile regardait seul, en un coin du Buytenhoff, perdu dans l'ombre d'un auvent surplombant une boutique fermée, le spectacle que lui donnait cette populace furieuse et qui paraissait approcher de son dénouement.

— Oh ! dit-il à l'officier, je crois que vous aviez raison, Van Deken, et que l'ordre que messieurs les députés ont signé est le véritable ordre de mort de monsieur Corneille. Entendez-vous ce peuple ? Il en veut décidément beaucoup à messieurs de Witt.

— En vérité, dit l'officier, je n'ai jamais entendu de clameurs pareilles.

— Il faut croire qu'ils ont trouvé la prison de notre homme. Ah ! voyez, cette fenêtre n'était-elle pas celle de la chambre où a été enfermé monsieur Corneille ?

En effet, un homme saisissait à pleines mains et secouait violemment le treillis de fer qui fermait la fenêtre du cachot de Corneille, et que celui-ci venait de quitter il n'y avait pas plus de dix minutes.

— Hourra ! hourra ! criait cet homme, il n'y est plus !

— Comment, il n'y est plus ? demandèrent de la rue ceux qui, arrivés les derniers, ne pouvaient entrer tant la prison était pleine.

— Non ! non ! répétait l'homme furieux, il n'y est plus, il faut qu'il se soit sauvé.

— Que dit donc cet homme ? demanda en pâlissant l'Altesse.

— Oh ! monseigneur, il dit une nouvelle qui serait bien heureuse si elle était vraie.

— Oui, sans doute, ce serait une bienheureuse nouvelle si elle était vraie, dit le jeune homme ; malheureusement elle ne peut pas l'être.

— Cependant, voyez... dit l'officier.

En effet, d'autres visages furieux, grinçant de colère, se montraient aux fenêtres en criant :

— Sauvé ! évadé ! ils l'ont fait fuir !

Et le peuple, resté dans la rue, répétait avec d'effroyables imprécations : — Sauvés ! évadés ! courons après eux, poursuivons-les !

— Monseigneur, il paraît que M. Corneille de Witt est bien réellement sauvé, dit l'officier.

— Oui, de la prison peut-être, répondit celui-ci, mais pas de la ville ; vous verrez, Van Deken, que le pauvre homme trouvera fermée la porte qu'il croyait trouver ouverte.

— L'ordre de fermer les portes de la ville a-t-il donc été donné, monseigneur ?

— Non, je ne crois pas ; qui aurait donné cet ordre ?

— Eh bien, qui vous fait supposer ?

— Il y a des fatalités, répondit négligemment l'Altesse, et les plus grands hommes sont parfois tombés victimes de ces fatalités-là.

L'officier sentit à ces mots courir un frisson dans ses veines, car il comprit que, d'une façon ou de l'autre, le prisonnier était perdu.

En ce moment, les rugissemens de la foule éclataient comme un tonnerre, car il lui était bien démontré que Corneille de Witt n'était plus dans la prison.

En effet, Corneille et Jean, après avoir longé le vivier, avaient pris la grande rue qui conduit au Tol-Hek, tout en recommandant au cocher de ralentir le pas de ses chevaux pour que le passage de leur carrosse n'éveillât aucun soupçon.

Mais arrivé au milieu de cette rue, quand il vit de loin la grille, quand il sentit qu'il laissait derrière lui la prison et la mort et qu'il avait devant lui la vie et la liberté, le cocher négligea toute précaution et mit le carrosse au galop.

Tout à coup il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jean en passant la tête par la portière.

— Oh ! mes maîtres, s'écria le cocher, il y a...

La terreur étouffait la voix du brave homme.

— Voyons, achève, dit le grand pensionnaire.

— Il y a que la grille est fermée.

— Comment, la grille est fermée ? Ce n'est pas l'habitude de fermer la grille pendant le jour.

— Voyez plutôt.

Jean de Witt se pencha en dehors de la voiture et vit en effet la grille fermée.

— Va toujours, dit Jean, j'ai sur moi l'ordre de commutation, le portier ouvrira.

La voiture reprit sa course, mais on sentait que le cocher ne poussait plus ses chevaux avec la même confiance.

Puis en sortant sa tête par la portière, Jean de Witt avait été vu et reconnu par un brasseur qui, en retard sur ses compagnons, fermait sa porte à toute hâte, pour aller les rejoindre sur le Buytenhoff.

Il poussa un cri de surprise, et courut après deux autres hommes qui couraient devant lui.

Au bout de cent pas il les rejoignit et leur parla ; les trois hommes s'arrêtèrent, regardant s'éloigner la voiture, mais encore peu sûrs de ceux qu'elle renfermait.

La voiture, pendant ce temps, arrivait au Tol-Hek.

— Ouvrez ! cria le cocher.

— Ouvrir, dit le portier paraissant sur le seuil de sa maison, ouvrir, et avec quoi ?

— Avec la clef, pardieu ! dit le cocher.

— Avec la clef, oui ; mais il faudrait l'avoir pour cela.

— Comment ! vous n'avez pas la clef de la porte ? demanda le cocher.

— Non.

— Qu'en avez-vous donc fait ?

— Dame ! on me l'a prise.

— Qui cela ?

— Quelqu'un qui probablement tenait à ce que personne ne sortît de la ville.

— Mon ami, dit le grand pensionnaire sortant la tête de la voiture et risquant le tout pour le tout, mon ami, c'est pour moi Jean de Witt et pour mon frère Corneille, que j'emmène en exil.

— Oh ! monsieur de Witt, je suis au désespoir, dit le portier se précipitant vers la voiture, mais sur l'honneur, la clef m'a été prise.

— Quand cela?
— Ce matin.
— Par qui?
— Par un jeune homme de vingt-deux ans, pâle et maigre.
— Et pourquoi la lui avez-vous remise?
— Parce qu'il avait un ordre signé et scellé.
— De qui?
— Mais des messieurs de l'hôtel de ville.
— Allons, dit tranquillement Corneille, il paraît que bien décidément nous sommes perdus.
— Sais-tu si la même précaution a été prise partout?
— Je ne sais.
— Allons, dit Jean au cocher, Dieu ordonne à l'homme de faire tout ce qu'il peut pour conserver sa vie; va à une autre porte.
Puis tandis que le cocher faisait tourner la voiture.
— Merci de ta bonne volonté, mon ami, dit Jean au portier. L'intention est réputée pour le fait, tu avais l'intention de nous sauver, et, aux yeux du Seigneur, c'est comme si tu avais réussi.
— Ah! dit le portier, voyez-vous là-bas?
— Passe au galop à travers ce groupe, cria Jean au cocher, et prends la rue à gauche; c'est notre seul espoir.
Le groupe dont parlait Jean avait eu pour noyau les trois hommes que nous avons vus suivre des yeux la voiture, et qui depuis ce temps et pendant que Jean parlementait avec le portier s'était grossi de sept ou huit nouveaux individus.
Ces nouveaux arrivans avaient évidemment des intentions hostiles à l'endroit du carrosse.
Aussi voyant les chevaux venir sur eux au grand galop, se mirent-ils en travers de la rue en agitant leurs bras armés de bâtons et criant: Arrête! arrête!
De son côté, le cocher se pencha sur eux et les sillonna de coups de fouet.
La voiture et les hommes se heurtèrent enfin.
Les frères de Witt ne pouvaient rien voir, enfermés qu'ils étaient dans la voiture. Mais ils sentirent les chevaux se cabrer, puis éprouvèrent une violente secousse. Il y eut un moment d'hésitation et de tremblement dans toute la machine roulante, qui s'emporta de nouveau en passant sur quelque chose de rond et de flexible qui semblait être le corps d'un homme renversé, et s'éloigna au milieu des blasphèmes.
— Oh! dit Corneille, je crains bien que nous n'ayons fait un malheur.
— Au galop! au galop! cria Jean.
Mais, malgré cet ordre, tout à coup le cocher s'arrêta.
— Eh bien! demanda Jean.
— Voyez-vous? dit le cocher.
Jean regarda.
Toute la populace du Buytenhoff apparaissait à l'extrémité de la rue que devait suivre la voiture, et s'avançait hurlante et rapide comme un ouragan.
— Arrête et sauve-toi, dit Jean au cocher, il est inutile d'aller plus loin; nous sommes perdus.
— Les voilà! les voilà! crièrent ensemble cinq cents voix.
— Oui les voilà, les traîtres, les meurtriers! les assassins! répondirent à ceux qui venaient au devant de la voiture ceux qui couraient après elle, portant dans leurs bras le corps meurtri d'un de leurs compagnons, qui, ayant voulu sauter à la bride des chevaux, avait été renversé par eux.
C'était sur lui que les deux frères avaient senti passer la voiture.
Le cocher s'arrêta; mais quelques instances que lui fit son maître, il ne voulut point se sauver.
En un instant le carrosse se trouva pris entre ceux qui couraient après lui et ceux qui venaient au devant de lui. En un instant, il domina toute cette foule agitée comme une île flottante.
Tout à coup l'île flottante s'arrêta. Un maréchal venait, d'un coup de masse, d'assommer un des deux chevaux, qui tomba dans les traits.
En ce moment le volet d'une fenêtre s'entr'ouvrit et l'on put voir le visage livide et les yeux sombres du jeune homme se fixant sur le spectacle qui se préparait.
Derrière lui apparaissait la tête de l'officier presque aussi pâle que la sienne.
— Oh! mon Dieu! mon Dieu! monseigneur, que va-t-il se passer? murmura l'officier.
— Quelque chose de terrible bien certainement, répondit celui-ci.
— Oh! voyez-vous, monseigneur, ils tirent le grand pensionnaire de la voiture, ils le battent, ils le déchirent.
— En vérité il faut que ces gens-là soient animés d'une bien violente indignation, fit le jeune homme du même ton impassible qu'il avait conservé jusqu'alors.
— Et voici Corneille qu'ils tirent à son tour du carrosse, Corneille déjà tout brisé, tout mutilé par la torture. Oh! voyez donc, voyez donc.
— Oui, en effet, c'est bien Corneille.
L'officier poussa un faible cri et détourna la tête.
C'est que, sur le premier degré du marchepied, avant même qu'il eût touché la terre, le Ruart venait de recevoir un coup de barre de fer qui lui avait brisé la tête.
Il se releva cependant, mais pour retomber aussitôt.
Puis des hommes le prenant par les pieds le tirèrent dans la foule, au milieu de laquelle on put suivre le sillage sanglant qu'il y traçait et qui se refermait derrière lui avec de grandes huées pleines de joie.
Le jeune homme devint plus pâle encore, ce qu'on eût cru impossible, et son œil se voila un instant sous sa paupière.
L'officier vit ce mouvement de pitié, le premier que son sévère compagnon eût laissé échapper, et voulut en profiter de cet amollissement de son âme:
— Venez, venez, monseigneur, dit-il, car voilà qu'on va assassiner aussi le grand pensionnaire.
Mais le jeune homme avait déjà ouvert les yeux.
— En vérité, dit-il, ce peuple est implacable. Il ne fait pas bon le trahir.
— Monseigneur, dit l'officier, est-ce qu'on ne pourrait pas sauver ce pauvre homme qui a élevé Votre Altesse? S'il y a un moyen, dites-le, et dussé-je y perdre la vie...
Guillaume d'Orange, car c'était lui, plissa son front d'une façon sinistre, éteignit l'éclair de sombre fureur qui étincelait sous sa paupière, et répondit:
— Colonel van Deken, allez, je vous prie, trouver mes troupes, afin qu'elles prennent les armes à tout événement.
— Mais laisserai-je donc monseigneur seul ici, en face de ces assassins?
— Ne vous inquiétez pas de moi plus que je ne m'en inquiète, dit brusquement le prince. — Allez.
L'officier partit avec une rapidité qui témoignait bien moins de son obéissance que de la joie de n'assister point au hideux assassinat du second des frères.
Il n'avait point fermé la porte de la chambre que Jean, qui par un effort suprême avait gagné le perron d'une maison située presque en face de celle où était caché son élève, chancela sous les secousses qu'on lui imprimait de dix côtés à la fois en disant:
— Mon frère, où est mon frère?
Un de ces furieux lui jeta bas son chapeau d'un coup de poing.
Un autre lui montra le sang qui teignait ses mains, celui-là venait d'éventrer Corneille et il accourait pour ne point perdre l'occasion d'en faire autant au grand pensionnair, tandis que l'on traînait au gibet le cadavre de celui qui était déjà mort.
Jean poussa un gémissement lamentable et mit une de ses mains sur ses yeux.
— Ah! tu fermes les yeux, dit un des soldats de la garde bourgeoise, eh bien je vais te les crever moi!
Et il lui poussa dans le visage un coup de pique sous lequel le sang jaillit.
— Mon frère! cria de Witt essayant de voir ce qu'était devenu Corneille, à travers le flot de sang qui l'aveuglait: mon frère!
— Va le rejoindre! hurla un autre assassin en lui appliquant son mousquet sur la tempe et en lâchant la détente.
Mais le coup ne partit point.
Alors le meurtrier retourna son arme et la prenant à deux mains par le canon, il assomma Jean de Witt d'un coup de crosse.
Jean de Witt chancela et tomba à ses pieds.
Mais aussitôt, se relevant par un suprême effort:
— Mon frère! cria-t-il d'une voix tellement lamentable que le jeune homme tira le contrevent sur lui.
D'ailleurs il restait peu de chose à voir; car un troisième assassin lui lâcha à bout portant un coup de pistolet qui partit cette fois et lui fit sauter le crâne.
Jean de Witt tomba pour ne plus se relever.
Alors chacun de ces misérables, enhardi par cette chute, voulut décharger son arme sur le cadavre. Chacun voulut donner un coup de masse, d'épée ou de couteau, chacun voulut tirer sa goutte de sang, arracher son lambeau d'habits.
Puis quand ils furent tous deux bien meurtris, bien déchirés, bien dépouillés, la populace les traîna nus et sanglants à un gibet improvisé, où des bourreaux amateurs les suspendirent par les pieds.
Alors arrivèrent les plus lâches, qui n'ayant pas osé frapper la chair vivante, taillèrent en lambeaux la chair morte, puis s'en allèrent vendre par la ville des petits morceaux de Jean et de Corneille à dix sous la pièce.
Nous ne pourrions dire si à travers l'ouverture presque imperceptible du volet le jeune homme vit la fin de cette

terrible scène, mais au moment même où l'on pendait les deux martyrs au gibet, il traversait la foule, qui était trop occupée de la joyeuse besogne qu'elle accomplissait pour s'inquiéter de lui, et gagnant le Tol-Hek, trouvait la porte fermée.

— Ah ! monsieur, s'écria le portier, me rapportez-vous la clef ?

— Oui, mon ami, la voilà, répondit le jeune homme.

— Oh ! c'est un bien grand malheur que vous ne m'ayez pas rapporté cette clef seulement une demi-heure plus tôt, dit le portier en soupirant.

— Et pourquoi cela ? demanda le jeune homme.

— Parce que j'eusse pu ouvrir à ces messieurs de Witt. Tandis que, ayant trouvé la porte fermée, ils ont été obligés de rebrousser chemin. Ils sont tombés au milieu de ceux qui les poursuivaient.

— La porte ! la porte ! cria une voix qui semblait être celle d'un homme pressé.

Le prince se retourna et reconnut le colonel van Deken.

— C'est vous, colonel ? dit-il. Vous n'êtes pas encore sorti de La Haye ? c'est exécuter bien tardivement mon ordre.

— Monseigneur, répondit le colonel, voilà la troisième porte à laquelle je me présente, j'ai trouvé les deux autres fermées.

— Eh bien, ce brave homme va nous ouvrir celle-ci. — Ouvre, mon ami, dit le prince au portier qui était resté tout ébahi à ce titre de monseigneur que venait de donner le colonel van Deken à ce jeune homme pâle auquel il venait de parler si familièrement.

Aussi, pour réparer sa faute, se hâta-t-il d'ouvrir le Tol-Hek, qui roula en criant sur ses gonds.

— Monseigneur veut-il mon cheval ? demanda le colonel à Guillaume.

— Merci, colonel, je dois avoir une monture qui m'attend à quelques pas d'ici.

Et prenant un sifflet d'or dans sa poche, il tira de cet instrument, qui à cette époque servait à appeler les domestiques, un son aigu et prolongé au retentissement duquel accourut un écuyer à cheval et tenant un second cheval en main.

Guillaume sauta sur le cheval sans se servir de l'étrier, et piquant des deux il gagna la route de Leyde.

Quand il fut là, il se retourna.

Le colonel le suivait à une longueur de cheval.

Le prince lui fit signe de prendre rang à côté de lui.

— Savez-vous, dit-il sans s'arrêter, que ces coquins-là ont tué aussi M. Jean de Witt comme ils venaient de tuer Corneille ?

— Ah ! monseigneur, dit tristement le colonel, j'aimerais mieux pour vous que restassent encore ces deux difficultés à franchir pour être de fait le stathouder de Hollande.

— Certes, il eût mieux valu, dit le jeune homme, que ce qui vient d'arriver n'arrivât pas. Mais enfin ce qui est fait est fait, nous n'en sommes pas la cause. Piquons vite, colonel, pour arriver à Alphen avant le message que certainement les états vont m'envoyer au camp.

Le colonel s'inclina, laissa passer devant son prince, et prit à sa suite la place qu'il tenait avant qu'il lui adressât la parole.

— Ah ! je voudrais bien, murmura méchamment Guillaume d'Orange en fronçant le sourcil, serrant ses lèvres et enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, je voudrais bien voir la figure que fera Louis le Soleil, quand il apprendra de quelle façon on vient de traiter ses bons amis MM. de Witt ! Oh ! soleil, soleil, comme je me nomme Guillaume le Taciturne, soleil, gare à tes rayons !

Et il courut sur son bon cheval, ce jeune prince, rival du grand roi, ce stathouder si peu solide la veille encore dans sa puissance nouvelle, mais auquel les bourgeois de la Haye venaient de faire un marchepied avec les cadavres de Jean et de Corneille, deux nobles princes aussi devant les hommes et devant Dieu.

V

L'AMATEUR DE TULIPES ET SON VOISIN

Cependant, tandis que les bourgeois de la Haye mettaient en pièces les cadavres de Jean et de Corneille, tandis que Guillaume d'Orange, après s'être assuré que ses deux antagonistes étaient bien morts, galopait sur la route de Leyde suivi du colonel van Deken, qu'il trouvait un peu trop compatissant pour lui continuer la confiance dont il l'avait honoré jusque-là, Craeke, le fidèle serviteur, monté de son côté sur un bon cheval et bien loin de se douter des terribles événements qui s'étaient accomplis depuis son départ, courait sur les chaussées bordées d'arbres jusqu'à ce qu'il fût hors de la ville et des villages voisins.

Une fois en sûreté, pour ne pas éveiller les soupçons, il laissa son cheval dans une écurie et continua tranquillement son voyage sur des bateaux qui par relais le menèrent à Dordrecht en passant avec adresse par les plus courts chemins de ces bras sinueux du fleuve, lesquels étreignent sous leurs caresses humides ces îles charmantes bordées de saules, de joncs et d'herbes fleuries dans lesquelles broutent nonchalamment les gras troupeaux reluisans au soleil.

Craeke reconnut de loin Dordrecht, la ville riante, au bas de la colline semée de moulins. Il vit les belles maisons rouges aux lignes blanches, baignant dans l'eau leur pied de briques, et faisant flotter par les balcons ouverts sur le fleuve leurs tapis de soie diaprés de fleurs d'or, merveilles de l'Inde et de la Chine, et près de ces tapis, ces grandes lignes, pièges permanens pour prendre les anguilles voraces qu'attire autour des habitations la sportule quotidienne que les cuisines jettent dans l'eau par leurs fenêtres.

Craeke, du pont de la barque, à travers tous ces moulins aux ailes tournantes, apercevait au déclin du coteau la maison blanche et rose but de sa mission. Elle perdait les crêtes de son toit dans le feuillage jaunâtre d'un rideau de peupliers et se détachait sur le fond sombre que lui faisait un bois d'ormes gigantesques. Elle était située de telle façon que le soleil, tombant sur elle comme dans un entonnoir, y venait sécher, tiédir et féconder même les derniers brouillards que la barrière de verdure ne pouvait empêcher le vent du fleuve d'y porter chaque matin et chaque soir.

Débarqué au milieu du tumulte ordinaire de la ville, Craeke se dirigea aussitôt vers la maison dont nous allons offrir à nos lecteurs une indispensable description.

Blanche, nette, reluisante, plus proprement lavée, plus soigneusement cirée aux endroits cachés qu'elle ne l'était aux endroits aperçus, cette maison renfermait un mortel heureux.

Ce mortel heureux, *rara avis*, comme dit Juvénal, était le docteur van Baerle, filleul de Corneille. Il habitait la maison que nous venons de décrire depuis son enfance, car c'était la maison natale de son père et de son grand-père, anciens marchands nobles, de la noble ville de Dordrecht.

Monsieur van Baerle le père avait amassé dans le commerce des Indes trois à quatre cent mille florins que monsieur van Baerle le fils avait trouvés tous neufs, en 1668, à la mort de ses bons et chers parens, bien que ces florins fussent frappés au millésime, les uns de 1640, les autres de 1610, ce qui prouvait qu'il y avait florins du père van Baerle et florins du grand-père van Baerle ; ces quatre cent mille florins, hâtons-nous de le dire, n'étaient que la bourse, l'argent de poche de Cornélius van Baerle, le héros de cette histoire, ses propriétés dans la province donnant un revenu de dix mille florins environ.

Lorsque le digne citoyen père de Cornélius avait passé de vie à trépas, trois mois après les funérailles de sa femme, qui semblait être partie la première pour lui rendre facile le chemin de la mort, comme elle lui avait rendu facile le chemin de la vie, il avait dit à son fils en l'embrassant pour la dernière fois :

— Bois, mange et dépense, si tu veux vivre en réalité, car ce n'est pas vivre que de travailler tout le jour sur une chaise de bois ou sur un fauteuil de cuir, dans un laboratoire ou dans un magasin. Tu mourras à ton tour, et si tu n'as pas le bonheur d'avoir un fils, tu laisseras éteindre notre nom, et mes florins étonnés se trouveront avoir un maître inconnu, ces florins neufs que nul n'a jamais pesés que mon père, moi et le fondeur. N'imite pas surtout ton parrain, Corneille de Witt, qui s'est jeté dans la politique, la plus ingrate des carrières, et qui bien certainement finira mal.

Puis il était mort, ce digne monsieur van Baerle, laissant tout désolé son fils Cornélius, lequel aimait fort peu les florins et beaucoup son père.

Cornélius resta donc seul dans la grande maison.

En vain son parrain Corneille lui offrit-il de l'emploi dans les services publics ; en vain voulut-il lui faire goûter de la gloire, quand Cornélius, pour obéir à son parrain, se fut embarqué avec de Ruyter sur le vaisseau *les Sept Provinces*, qui commandait aux cent trente-neuf bâtimens avec lesquels l'illustre amiral allait balancer seul la fortune de la France et de l'Angleterre réunies. Lorsque, conduit par le pilote Léger, il fut arrivé à une portée de mousquet du vaisseau *le Prince*, sur lequel se trouvait le duc d'York, frère du roi d'Angleterre, lorsque l'attaque de Ruyter, son patron, eut été faite si brusque et si habile que, sentant son bâtiment près d'être emporté, le duc d'York n'eut que le temps de se retirer à bord du *Saint-*

Michel; lorsqu'il eut vu le *Saint-Michel*, brisé, broyé sous les boulets hollandais, sortir de la ligne, lorsqu'il eut vu sauter un vaisseau, *le Comte de Sandwich*, et périr dans les flots ou dans le feu quatre cents matelots, lorsqu'il eut vu qu'à la fin de tout cela, après vingt bâtimens mis en morceaux, après trois mille tués, après cinq mille blessés, rien n'était décidé ni pour ni contre, que chacun s'attribuait la victoire, que c'était à recommencer, et que seulement un nom de plus, la bataille de Southwood-Bay, était ajouté au catalogue des batailles, quand il eut calculé ce que perd de temps à se boucher les yeux et les oreilles un homme qui veut réfléchir même lorsque ses pareils se canonnent entre eux, Cornélius dit adieu à Ruyter, au Ruart de Pulten et à la gloire, baisa les genoux du grand pensionnaire, qu'il avait en vénération profonde, et rentra dans sa maison de Dordrecht, riche de son repos acquis, de ses vingt-huit ans, d'une santé de fer, d'une vue perçante, et plus que de ses quatre cent mille florins de capital et de ses dix mille florins de revenus, de cette conviction qu'un homme a toujours reçu du ciel trop pour être heureux, assez pour ne l'être pas.

En conséquence et pour se faire un bonheur à sa façon, Cornélius se mit à étudier les végétaux et les insectes, cueillit et classa toute la flore des îles, piqua toute l'entomologie de la province, sur laquelle il composa un traité manuscrit avec planches dessinées de sa main, et enfin, ne sachant plus que faire de son temps et de son argent surtout, qui allait s'augmentant d'une façon effrayante, il se mit à choisir parmi toutes les folies de son pays et de son époque une des plus élégantes et des plus coûteuses.

Il aima les tulipes.

C'était le temps, comme on sait, où les Flamands et les Portugais, exploitant à l'envi ce genre d'horticulture, en étaient arrivés à diviniser la tulipe et à faire de cette fleur venue de l'Orient ce que jamais naturaliste n'avait osé faire de la race humaine, de peur de donner de la jalousie à Dieu.

Bientôt de Dordrecht à Mons il ne fut plus question que des tulipes de mynher van Baerle, et ses planches, ses fosses, ses chambres de séchage, ses casiers de caïeux furent visités comme jadis les galeries et les bibliothèques d'Alexandrie par les illustres voyageurs romains.

Van Baerle commença par dépenser son revenu de l'année à établir sa collection, puis il employa ses florins neufs à la perfectionner; aussi son travail fut-il récompensé d'un magnifique résultat: il trouva trois espèces différentes qu'il nomma la *Jeanne*, du nom de sa mère, la *Baerle*, du nom de son père, la *Corneille*, du nom de son parrain. — les autres noms nous échappent, mais les amateurs pourront bien certainement les retrouver dans les catalogues du temps.

En 1672, au commencement de l'année, Corneille de Witt vint à Dordrecht pour y habiter trois mois dans son ancienne maison de famille, car on sait que non seulement Corneille était né à Dordrecht, mais que la famille des de Witt était originaire de cette ville.

Corneille commençait dès lors, comme disait Guillaume d'Orange, à jouir de la plus parfaite impopularité. Cependant, pour ses concitoyens, les bons habitans de Dordrecht, il n'était pas encore un scélérat à pendre, et ceux-ci, peu satisfaits de son républicanisme un peu trop pur, mais fiers de sa valeur personnelle, voulurent bien lui offrir le vin de la ville quand il entra.



Et il courut sur son bon cheval.

Après avoir remercié ses concitoyens, Corneille alla voir sa vieille maison paternelle, et ordonna quelques réparations avant que madame de Witt, sa femme, vînt s'y installer avec ses enfans.

Puis le Ruart se dirigea vers la maison de son filleul, qui seul peut-être à Dordrecht ignorait encore la présence du Ruart dans sa ville natale.

Autant Corneille de Witt avait soulevé de haines en maniant ces graines malfaisantes qu'on appelle les passions politiques, autant van Baerle avait amassé de sympathies en négligeant complètement la culture de la politique, absorbé qu'il était dans la culture de ses tulipes.

Aussi van Baerle était-il chéri de ses domestiques et de ses ouvriers, aussi ne pouvait-il supposer qu'il existât au monde un homme qui voulût du mal à un autre homme.

Et cependant, disons-le à la honte de l'humanité, Cornélius van Baerle avait, sans le savoir, un ennemi bien autrement féroce, bien autrement acharné, bien autrement irréconciliable que jusque-là n'en avaient compté le Ruart et son frère parmi les orangistes les plus hostiles à cette admirable fraternité qui, sans nuage pendant la vie, venait se prolonger par le dévouement au delà de la mort.

Au moment où Cornélius commença de s'adonner aux

tulipes, il y mit ses revenus de l'année et les florins de son père ; il y avait à Dordrecht, et demeurant porte à porte avec lui, un bourgeois nommé Isaac Boxtel qui, depuis le jour où il avait atteint l'âge de connaissance, savait le mot *tulban* et se pâmait au seul énoncé du mot *tulban*, qui, ainsi que l'assure le *floriste français*, c'est-à-dire l'historien le plus savant de cette fleur, est le premier mot qui, dans la langue du Chingulais, ait servi à désigner ce chef-d'œuvre de la création qu'on appelle la tulipe.

Boxtel n'avait pas le bonheur d'être riche comme van Baerle. Il s'était donc, à grand'peine, à force de soins et de patience, fait dans sa maison de Dordrecht un jardin commode à la culture ; il avait aménagé le terrain selon les prescriptions voulues, et donné à ses couches précisément autant de chaleur et de fraîcheur que le codex des jardiniers en autorise.

À la vingtième partie d'un degré près, Isaac savait la température de ses châssis. Il savait le poids du vent et le tamisait de façon qu'il s'accommodât au balancement des tiges de ses fleurs. Aussi ses produits commençaient-ils à plaire. Ils étaient beaux, recherchés même. Plusieurs amateurs étaient venus visiter les tulipes de Boxtel. Enfin Boxtel avait lancé dans le monde des Linné et des Tournefort une tulipe de son nom. Cette tulipe avait fait son chemin, avait traversé la France, était entrée en Espagne, avait pénétré jusqu'en Portugal, et le roi don Alphonse VI, qui, chassé de Lisbonne, s'était retiré dans l'île de Terceira, où il s'amusait, non pas comme le grand Condé à arroser des œillets, mais à cultiver des tulipes, avait dit : « Pas mal » en regardant la susdite Boxtel.

Tout à coup, à la suite de toutes les études auxquelles il s'était livré, la passion de la tulipe ayant envahi Cornélius van Baerle, celui-ci modifia sa maison de Dordrecht, qui, ainsi que nous l'avons dit, était voisine de celle de Boxtel, et fit élever d'un étage certain bâtiment de sa cour, lequel, en s'élevant, ôta environ un demi-degré de chaleur et, en échange, rendit un demi-degré de froid au jardin de Boxtel, sans compter qu'il coupa le vent et dérangea tous les calculs et toute l'économie horticole de son voisin.

Après tout, ce malheur n'était rien aux yeux du voisin Boxtel. Van Baerle n'était qu'un peintre, c'est-à-dire une espèce de fou qui essaie de reproduire sur la toile, en les défigurant, les merveilles de la nature. Le peintre faisait élever son atelier d'un étage pour avoir meilleur jour, c'était son droit. Monsieur van Baerle était peintre comme monsieur Boxtel était fleuriste-tulipier ; il voulait du soleil pour ses tableaux, il en prenait un demi-degré aux tulipes de monsieur Boxtel.

La loi était pour monsieur van Baerle. *Bene sit.*

D'ailleurs, Boxtel avait découvert que trop de soleil nuit à la tulipe, et que cette fleur poussait mieux et plus colorée avec le tiède soleil du matin ou du soir qu'avec le brûlant soleil de midi.

Il sut donc presque gré à Cornélius van Baerle de lui avoir bâti gratis un parasoleil.

Peut-être n'était-ce point tout à fait vrai, et ce que disait Boxtel à l'endroit de son voisin van Baerle n'était-il pas l'expression entière de sa pensée. Mais les grandes âmes trouvent dans la philosophie d'étonnantes ressources au milieu des grandes catastrophes.

Mais hélas ! que devint-il, cet infortuné Boxtel, quand il vit les vitres de l'étage nouvellement bâti se garnir d'oignons, de caïeux, de tulipes en pleine terre, de tulipes en pots, enfin de tout ce qui concerne la profession d'un monomane tulipier !

Il y avait les paquets d'étiquettes, il y avait les casiers, il y avait les boîtes à compartiments et les grillages de fer destinés à fermer ces casiers pour y renouveler l'air sans donner accès aux souris, aux charançons, aux loirs, aux mulots et aux rats, curieux amateurs de tulipes à deux mille livres l'oignon.

Boxtel fut tout ébahi lorsqu'il vit tout ce matériel, mais il ne comprenait pas encore l'étendue de son malheur. On savait van Baerle ami de tout ce qui réjouit la vue. Il étudiait à fond la nature pour ses tableaux, finis comme ceux de Gérard Dow, son maître, et de Miéris, son ami. N'était-il pas possible qu'ayant à peindre l'intérieur d'un tulipier, il eût amassé dans son nouvel atelier tous les accessoires de la décoration ?

Cependant, quoique bercé par cette décevante idée, Boxtel ne put résister à l'ardente curiosité qui le dévorait. Le soir venu, il appliqua une échelle contre le mur mitoyen, et, regardant chez le voisin Baerle, il se convainquit que la terre d'un énorme carré peuplé naguère de plantes différentes avait été remuée, disposée en plates-bandes de terreau mêlé de boue de rivière, combinaison essentiellement sympathique aux tulipes, le tout contreforté de bordures de gazon pour empêcher les éboulements. En outre, soleil levant, soleil couchant, ombre ménagée pour tamiser le soleil de midi ; de l'eau en abondance et à portée, exposition au sud-sud-ouest, enfin conditions complètes non seulement de réussite, mais de progrès. Plus de doute, van Baerle était devenu tulipier.

Boxtel se représenta sur-le-champ ce savant homme aux 400,000 florins de capital, aux 10,000 florins de rente, employant ses ressources morales et physiques à la culture des tulipes en grand. Il entrevit son succès dans un vague mais prochain avenir, et conçut, par avance, une telle douleur de ce succès, que ses mains se relâchant, les genoux s'affaissèrent, il roula désespéré en bas de son échelle.

Ainsi, ce n'était pas pour les tulipes en peinture, mais pour les tulipes réelles que van Baerle lui prenait un demi-degré de chaleur. Ainsi, van Baerle allait avoir la plus admirable des expositions solaires et en outre une vaste chambre éclairée, aérée, ventilée, richesse interdite à Boxtel, qui avait été forcé de consacrer à cet usage sa chambre à coucher, et qui, pour ne pas nuire par l'influence des esprits animaux à ses caïeux et à ses tubercules, se résignait à coucher au grenier.

Ainsi porte à porte, mur à mur, Boxtel allait avoir un rival, un émule, un vainqueur peut-être, et ce rival, au lieu d'être quelque jardinier obscur, inconnu, c'était le filleul de maître Corneille de Witt, c'est-à-dire une célébrité !

Boxtel, on le voit, avait l'esprit moins bien fait que Porus, qui se consolait d'avoir été vaincu par Alexandre, justement à cause de la célébrité de son vainqueur.

En effet, qu'arriverait-il si jamais van Baerle trouvait une tulipe nouvelle et la nommait *la Jean de Witt*, après en avoir nommé une *la Corneille !* Ce serait à en étouffer de rage.

Ainsi dans son envieuse prévoyance, Boxtel, prophète de malheur pour lui-même, devinait ce qui allait arriver.

Aussi Boxtel, cette découverte faite, passa-t-il la plus exécrable nuit qui se puisse imaginer.

VI

LA HAINE D'UN TULIPIER

À partir de ce moment, au lieu d'une préoccupation, Boxtel eut une crainte. Ce qui donne de la vigueur et de la noblesse aux efforts du corps et de l'esprit, la culture d'une idée favorite, Boxtel le perdit en ruminant tout le dommage qu'allait lui causer l'idée du voisin.

Van Baerle, comme on peut le penser, du moment où il eut appliqué à ce point la parfaite intelligence dont la nature l'avait doué, van Baerle réussit à élever les plus belles tulipes.

Mieux que qui que ce soit à Harlem et à Leyde, villes qui offrent les meilleurs terroirs et les plus sains climats, Cornélius réussit à varier les couleurs, à modeler les formes, à multiplier les espèces.

Il était de cette école ingénieuse et naïve qui prit pour devise dès le septième siècle cet aphorisme développé en 1653 par un de ses adeptes :

« C'est offenser Dieu que mépriser les fleurs. »

Prémisse dont l'école tulipière, la plus exclusive des écoles, fit en 1653 le syllogisme suivant :

« C'est offenser Dieu que mépriser les fleurs.

« Plus la fleur est belle, plus en la méprisant on offense Dieu.

« La tulipe est la plus belle de toutes les fleurs.

« Donc qui méprise la tulipe offense démesurément Dieu. »

Raisonnement à l'aide duquel, on le voit, avec de la mauvaise volonté, les quatre ou cinq mille tulipiers de Hollande, de France et de Portugal, nous ne parlons pas de ceux de Ceylan, de l'Inde et de la Chine, eussent mis l'univers hors la loi, et déclaré schismatiques, hérétiques et dignes de mort plusieurs centaines de millions d'hommes froids pour la tulipe.

Il ne faut point douter que pour une pareille cause Boxtel, quoique ennemi mortel de van Baerle, n'eût marché sous le même drapeau que lui.

Donc van Baerle obtint des succès nombreux et fit parler de lui, si bien que Boxtel disparut à tout jamais de la liste des notables tulipiers de la Hollande, et que la tulipe-rie de Dordrecht fut représentée par Cornélius van Baerle, le modeste et inoffensif savant.

Ainsi du plus humble rameau la greffe fait jaillir les rejetons les plus fiers, et l'églantier aux quatre pétales incolores commence la rose gigantesque et parfumée. Ainsi les maisons royales ont pris parfois naissance dans la chaumière d'un bûcheron ou dans la cabane d'un pêcheur.

Van Baerle, adonné tout entier à ses travaux de semis, de plantation, de récolte, van Baerle, caressé par toute la tulipière d'Europe, ne soupçonna pas même qu'à ses côtés il y eût un malheureux détrôné dont il était l'usurpateur. Il continua ses expériences, et par conséquent ses victoires, et en deux années couvrit ses plates-bandes de sujets tellement merveilleux que jamais personne, excepté peut-être Shakespeare et Rubens, n'avait tant créé après Dieu.

Aussi fallait-il, pour prendre une idée d'un damné oublié par Dante, fallait-il voir Boxtel pendant ce temps-là. Tandis que van Baerle sarclait, amendait, humectait ses plates-bandes, tandis qu'agenouillé sur le talus de gazon, il analysait chaque veine de la tulipe en floraison et méditait les modifications qu'on y pouvait faire, les mariages de couleurs qu'on y pouvait essayer, Boxtel, caché derrière un petit sycomore qu'il avait planté le long du mur, et dont il se faisait un éventail, suivait, l'œil gonflé, la bouche écumante, chaque pas, chaque geste de son voisin, et quand il croyait le voir joyeux, quand il surprenait un sourire sur ses lèvres, un éclair de bonheur dans ses yeux, alors il lui envoyait tant de malédictions, tant de furieuses menaces, qu'on ne saurait concevoir comment ces souffles empestés d'envie et de colère n'allaient point s'infiltrant dans les tiges des fleurs y porter des principes de décadence et des germes de mort.

Bientôt, tant le mal, une fois maître d'une âme humaine, y fait de rapides progrès, bientôt Boxtel ne se contenta plus de voir van Baerle. Il voulut voir aussi ses fleurs; il était artiste au fond, et le chef-d'œuvre d'un rival lui tenait au cœur.

Il acheta un télescope, à l'aide duquel, aussi bien que le propriétaire lui-même, il put suivre chaque révolution de la fleur, depuis le moment où elle pousse, la première année, son pâle bourgeon hors de terre, jusqu'à celui où, après avoir accompli sa période de cinq années, elle arrondit son noble et gracieux cylindre sur lequel apparaît l'incertaine nuance de sa couleur et se développent les pétales de la fleur, qui seulement alors révèle les trésors secrets de son calice.

Oh! que de fois le malheureux jaloux, perché sur son échelle, aperçut-il dans les plates-bandes de van Baerle des tulipes qui l'aveuglaient par leur beauté, le suffoquaient par leur perfection!

Alors, après la période d'admiration qu'il ne pouvait vaincre, il subissait la fièvre de l'envie, ce mal qui ronge la poitrine et qui change le cœur en une myriade de petits serpens qui se dévorent l'un l'autre, source infâme d'horribles douleurs.

Que de fois, au milieu de ses tortures, dont aucune description ne saurait donner l'idée, Boxtel fut-il tenté de sauter la nuit dans le jardin, d'y ravager les plantes, de dévorer les oignons avec les dents, et de sacrifier à sa colère le propriétaire lui-même s'il osait défendre ses tulipes.

Tuer un homme, passe encore.

Mais tuer une tulipe c'est, aux yeux d'un véritable horticulteur, un si épouvantable crime!

Cependant, grâce aux progrès que faisait tous les jours van Baerle dans la science qu'il semblait deviner par instinct, Boxtel en vint à un tel paroxysme de fureur qu'il médita de lancer des pierres et des bâtons dans les planches de tulipes de son voisin.

Mais comme il réfléchit que le lendemain, à la vue du dégât, van Baerle informerait, que l'on constaterait alors que la rue était loin, que pierres et bâtons ne tombaient plus du ciel au dix-septième siècle comme au temps des Amalécites, que l'auteur du crime, quoiqu'il eût opéré dans la nuit, serait découvert et non seulement puni par la loi, mais encore déshonoré à tout jamais aux yeux de l'Europe tulipière, Boxtel aiguisa la haine par la ruse et résolut d'employer un moyen qui ne le compromît pas.

Il chercha longtemps, c'est vrai, mais enfin il trouva.

Un soir, il attacha deux chats chacun par une patte de derrière avec une ficelle de dix pieds de long, et les jeta, du haut du mur, au milieu de la plate-bande maîtresse, de la plate-bande princière, de la plate-bande royale, qui non seulement contenait la *Corneille de Witt*, mais encore la *Brabançonne*, blanc de lait, pourpre et rouge, la *Marbrée* de Rotre, gris de lin mouvant, rouge et incarnadin éclatant, et la *Merveille*, de Harlem, la tulipe *Colombin obscur* et *Colombin clair terni*.

Les animaux effarés, en tombant du haut en bas du mur, se ruèrent d'abord sur la plate-bande, essayant de fuir chacun de son côté, jusqu'à ce que le fil qui les retenait l'un à l'autre fut tendu; mais alors, sentant l'impossibilité d'aller plus loin, ils vaguèrent çà et là avec d'affreux miaulements, fauchant avec leur corde les fleurs au milieu desquelles ils se débattaient; puis enfin, après un quart d'heure de lutte acharnée, étant parvenus à rompre le fil qui les enchevêtrait, ils disparurent.

Boxtel, caché derrière son sycomore, ne voyait rien, à cause de l'obscurité de la nuit; mais aux cris enragés des deux chats, il supposait tout, et son cœur, dégonflé de fiel, s'emplissait de joie.

Le désir de s'assurer du dégât commis était si grand dans le cœur de Boxtel qu'il resta jusqu'au jour pour jouir par ses yeux de l'état où la lutte des deux matous avait mis les plates-bandes de son voisin.

Il était glacé par le brouillard du matin, mais il ne sentait pas le froid; l'espoir de la vengeance lui tenait chaud.

La douleur de son rival allait le payer de toutes ses peines.

Aux premiers rayons du soleil, la porte de la maison blanche s'ouvrit; van Baerle apparut, et s'approcha de ses plates-bandes, souriant comme un homme qui a passé la nuit dans son lit, qui y a fait de bons rêves.

Tout à coup il aperçoit des sillons et des monticules sur cette terre, plus unie la veille qu'un miroir; tout à coup il aperçoit les rangs symétriques de ses tulipes désordonnés comme sont les piques d'un bataillon au milieu duquel aurait tombé une bombe.

Il accourt tout pâlissant.

Boxtel tressaillit de joie. Quinze ou vingt tulipes lacérées, éventrées, gisaient les unes courbées, les autres brisées tout à fait et déjà pâlissantes; la sève coulait de leurs blessures; la sève, ce sang précieux que van Baerle eût voulu racheter au prix du sien.

Mais, ô surprise! ô joie de van Baerle! ô douleur inexprimable de Boxtel! pas une des quatre tulipes menacées par l'attentat de ce dernier n'avait été atteinte. Elles levaient fièrement leurs nobles têtes au-dessus des cadavres de leurs compagnes. C'était assez pour consoler van Baerle, c'était assez pour faire crever d'ennui l'assassin, qui s'arrachait les cheveux à la vue de son crime commis et commis inutilement.

Van Baerle, tout en déplorant le malheur qui venait de le frapper, malheur qui, du reste, par la grâce de Dieu, était moins grand qu'il n'aurait pu être, van Baerle ne put en deviner la cause. Il s'informa seulement et apprit que toute la nuit avait été troublée par des miaulements terribles. Au reste, il reconnut le passage des chats à la trace laissée par leurs griffes, au poil resté sur le champ de bataille et auquel les gouttes indifférentes de la rosée tremblaient comme elles faisaient à côté sur les feuilles d'une fleur brisée, et pour éviter qu'un pareil malheur se renouvelât à l'avenir, il ordonna qu'un garçon jardinier coucherait chaque nuit dans le jardin, sous une guérite, près des plates-bandes.

Boxtel entendit donner l'ordre. Il vit se dresser la guérite dès le même jour, et trop heureux de n'avoir pas été soupçonné, seulement plus animé que jamais contre l'heureux horticulteur, il attendit de meilleures occasions.

Ce fut vers cette époque que la Société tulipière de Harlem proposa un prix pour la découverte, nous n'osons pas dire pour la fabrication de la grande tulipe noire et sans tache, problème non résolu et regardé comme insoluble, si l'on considère qu'à cette époque l'espèce n'existait pas même à l'état de bistre dans la nature.

Ce qui faisait dire à chacun que les fondateurs du prix eussent aussi bien pu mettre deux millions que cent mille livres, la chose étant impossible.

Le monde tulipier n'en fut pas moins ému de la base à son faîte.

Quelques amateurs prirent l'idée, mais sans croire à son application; mais telle est la puissance imaginante des horticulteurs que, tout en regardant leur spéculation comme manquée d'avance, ils ne pensèrent plus d'abord qu'à cette grande tulipe noire réputée chimérique comme le cygne noir d'Horace, et comme le merle blanc de la tradition française.

Van Baerle fut du nombre des horticulteurs qui prirent l'idée; Boxtel fut au nombre de ceux qui pensèrent à la spéculation. Du moment où van Baerle eut incrusté cette tâche dans sa tête perspicace et ingénieuse, il commença lentement les semis et les opérations nécessaires pour amener du rouge au brun, et du brun au brun foncé, les tulipes qu'il avait cultivées jusque-là.

Dès l'année suivante, il obtint des produits d'un bistre parfait, et Boxtel les aperçut dans sa plate-bande, lorsque lui n'avait encore trouvé que le brun clair.

Peut-être serait-il important d'expliquer aux lecteurs les belles théories qui consistent à prouver que la tulipe emprunte aux éléments ses couleurs; peut-être nous saurait-on gré d'établir que rien n'est impossible à l'horticulteur qui met à contribution par sa patience et son génie le feu du soleil, la candeur de l'eau, les sucs de la terre et les souffles de l'air. Mais ce n'est pas un traité de la tulipe en général, c'est l'histoire d'une tulipe en particulier

qu'il [illegible] résolu d'écrire [illegible] quelques [illegible] sans que soient les appâts [illegible]

Boxtel, encore une fois vaincu par la supériorité de son voisin, se dégoûta de la culture, et, à moitié fou, il se voua tout entier à l'observation.

La maison de son rival était à claire-voie : jardin ouvert au soleil, cabinets vitrés pénétrables à la vue, casiers, armoires, boîtes et étiquettes dont le télescope plongeait facilement ; Boxtel laissa pourrir les oignons sur les couches, sécher les coques dans leurs cases, mourir les tulipes sur les plates-bandes, et désormais usant sa vie avec sa vue, il ne s'occupa plus que de ce qui se passait chez van Baerle ; il respirait par la tige de ses tulipes, se désaltérait par l'eau qu'on leur jetait et se rassasiait de la terre molle et fine que saupoudrait le voisin sur ses oignons chéris. Mais la partie la plus curieuse du travail ne s'opérait pas dans le jardin.

Sonnait une heure, une heure de la nuit, van Baerle montait à son laboratoire, dans le cabinet vitré où le télescope de Boxtel pénétrait si bien, et là, dès que les lumières du savant, succédant aux rayons du jour, avaient illuminé murs et fenêtres, Boxtel voyait fonctionner le génie inventif de son rival.

Il le voyait triant ses graines, les arrosant de substances destinées à les modifier ou à les colorer. Il devinait lorsque, chauffant certaines de ces graines, puis les humectant, puis les combinant avec d'autres par une sorte de greffe, opération minutieuse et merveilleusement adroite, il enfermait dans les ténèbres celles qui devaient donner la couleur noire, exposait au soleil ou à la lampe celles qui devaient donner la couleur rouge, mirait dans un éternel reflet d'eau celles qui devaient fournir le blanc, candide représentation hermétique de l'élément humide.

Cette magie innocente, fruit de la rêverie enfantine et du génie viril tout ensemble, ce travail patient, éternel, dont Boxtel se reconnaissait incapable, [illegible] de verser dans le télescope de l'envieux toute sa vie, toute sa pensée, tout son espoir.

Chose étrange ! tant d'intérêt et l'amour-propre de l'art n'avaient pas éteint chez Isaac la féroce envie, la soif de la vengeance. Quelquefois, en tenant van Baerle dans son télescope, il se faisait l'illusion qu'il l'ajustait avec un mousquet infaillible, et il cherchait du doigt la détente pour lâcher le coup qui devait le tuer ; mais il est temps que nous rattachions à cette époque des travaux de l'un et de l'espionnage de l'autre la visite que Corneille de Witt, Ruart de Pulten, venait faire à sa ville natale.

VII

L'HOMME HEUREUX FAIT CONNAISSANCE AVEC LE MALHEUR

Corneille, après avoir fait les affaires de sa famille, arriva chez son filleul, Cornélius van Baerle, au mois de janvier 1672.

La nuit tombait.

Corneille, quoique assez peu horticulteur, quoique assez peu artiste, Corneille visita toute la maison, depuis l'atelier jusqu'aux serres, depuis les tableaux jusqu'aux tulipes. Il remerciait son filleul de l'avoir mis sur le pont du vaisseau amiral des sept Provinces pendant la bataille de Southwood-Bay, et d'avoir donné son nom à une magnifique tulipe ; et tout cela avec la complaisance et l'affabilité d'un père pour son fils, et tandis qu'il inspectait ainsi les trésors de van Baerle, la foule stationnait avec curiosité, avec respect même, devant la porte de l'homme heureux.

Tout ce bruit éveilla l'attention de Boxtel, qui goûtait près de son feu.

Il s'informa de ce que c'était, l'apprit et grimpa à son laboratoire.

Et là, malgré le froid, il s'installa, le télescope à l'œil.

Ce télescope ne lui était plus d'une grande utilité depuis l'automne de 1671. Les tulipes, frileuses comme de vraies filles de l'Orient, ne se cultivent point dans la terre en hiver. Elles ont besoin de l'intérieur de la maison, du lit douillet des tiroirs et des tendres caresses du poêle. Aussi, tout l'hiver, Cornélius le passait-il dans son laboratoire, au milieu de ses livres et de ses tableaux. Rarement allait-il dans la chambre aux oignons, si ce n'était pour y faire entrer quelques rayons de soleil qu'il surprenait au ciel et qu'il forçait, en ouvrant une trappe vitrée, de tomber bon gré mal gré chez lui.

Le soir dont nous parlons, après que Corneille et Cornélius eurent visité ensemble les appartemens, suivis de quelques domestiques :

— Mon fils, dit Corneille bas à van Baerle, éloignez vos gens et tâchez que nous demeurions quelques momens seuls.

Cornélius s'inclina en signe d'obéissance.

Puis tout haut :

— Monsieur, dit Cornélius, vous plaît-il de visiter maintenant mon séchoir de tulipes ?

Le séchoir ! Ce *pandæmonium* de la tulipierie, ce tabernacle, ce *sanctum sanctorum* était, comme Delphes jadis, interdit aux profanes.

Jamais valet n'y avait mis un pied audacieux, comme eût dit le grand Racine, qui florissait à cette époque. Cornélius n'y laissait pénétrer que le balai inoffensif d'une vieille servante frisonne, sa nourrice, laquelle, depuis que Cornélius s'était voué au culte des tulipes, n'osait plus mettre d'oignons dans les ragoûts, de peur d'éplucher et d'assaisonner le cœur de son nourrisson.

Aussi, à ce seul mot *séchoir*, les valets qui portaient les flambeaux s'écartèrent-ils respectueusement. Cornélius prit les bougies de la main du premier et précéda son parrain dans la chambre.

Ajoutons à ce que nous venons de dire que le séchoir était ce même cabinet vitré sur lequel Boxtel braquait incessamment son télescope.

L'envieux était plus que jamais à son poste.

Il vit d'abord s'éclairer les murs et les vitrages.

Puis deux ombres apparurent.

L'une d'elles, grande, majestueuse, sévère, s'assit près de la table où Cornélius avait déposé le flambeau.

Dans cette ombre, Boxtel reconnut le pâle visage de Corneille de Witt, dont les longs cheveux noirs séparés au front tombaient sur ses épaules.

Le Ruart de Pulten, après avoir dit à Cornélius quelques paroles dont l'envieux ne put comprendre le sens au mouvement de ses lèvres, tira de sa poitrine et lui tendit un paquet blanc soigneusement cacheté, paquet que Boxtel, à la façon dont Cornélius le prit et le déposa dans une armoire, supposa être des papiers de la plus grande importance.

Il avait d'abord pensé que ce paquet précieux renfermait quelques caïeux nouvellement venus du Bengale ou de Ceylan ; mais il avait réfléchi bien vite que Corneille cultivait peu les tulipes et ne s'occupait guère que de l'homme, mauvaise plante bien moins agréable à voir et surtout bien plus difficile à faire fleurir.

Il en revint donc à cette idée que ce paquet contenait purement et simplement des papiers, et que ces papiers renfermaient de la politique.

Mais pourquoi des papiers renfermant de la politique à Cornélius, qui non seulement était, mais se vantait d'être entièrement étranger à cette science, bien autrement obscure, à son avis, que la chimie et même que l'alchimie ?

C'était un dépôt sans doute que Corneille, déjà menacé par l'impopularité dont commençaient à l'honorer ses compatriotes, remettait à son filleul van Baerle ; et la chose était d'autant plus adroite de la part du Ruart, que certes ce n'était pas chez Cornélius, étranger à toute intrigue, que l'on irait poursuivre ce dépôt.

D'ailleurs, si le paquet eût contenu des caïeux, Boxtel connaissait son voisin, Cornélius n'y eût pas tenu, et il eût à l'instant même apprécié, en l'étudiant en amateur, la valeur des présens qu'il recevait.

Tout au contraire, Cornélius avait respectueusement reçu le dépôt des mains du Ruart, et l'avait, respectueusement toujours, mis dans un tiroir, le poussant au fond, d'abord sans doute pour qu'il ne fût point vu, ensuite pour qu'il ne prît pas une trop grande partie de la place réservée à ses oignons.

Le paquet dans le tiroir, Corneille de Witt se leva, serra les mains de son filleul et s'achemina vers la porte.

Cornélius saisit vivement le flambeau et s'élança pour passer le premier et l'éclairer convenablement.

Alors la lumière s'éteignit insensiblement dans le cabinet vitré pour aller reparaître dans l'escalier, puis sous le vestibule, et enfin dans la rue, encore encombrée de gens qui voulaient voir le Ruart remonter en carrosse.

L'envieux ne s'était point trompé dans ses suppositions. Le dépôt remis par le Ruart à son filleul, et soigneusement serré par celui-ci, c'était la correspondance de Jean avec monsieur de Louvois.

Seulement ce dépôt était confié, comme l'avait dit Corneille à son frère, sans que Corneille le moins du monde en eût laissé soupçonner l'importance politique à son filleul.

La seule recommandation qu'il lui eût faite était de ne rendre ce dépôt qu'à lui, sur un mot de lui, quelle que fût la personne qui vînt le réclamer.

Et Cornélius, comme nous l'avons vu, avait enfermé le dépôt dans l'armoire aux caïeux rares.

Puis, le Ruart parti, le bruit et les feux éteints, notre homme n'avait plus songé à ce paquet, auquel au contraire

songeait fort Boxtel, qui, pareil au pilote habile, voyait dans ce paquet le nuage lointain et imperceptible qui grandira en marchant, et qui renferme l'orage.

Et maintenant, voilà donc tous les jalons de notre histoire plantés dans cette grasse terre qui s'étend de Dordrecht à la Haye. Les suivra qui voudra, dans l'avenir des chapitres suivants ; quant à nous, nous avons tenu notre parole, en prouvant que jamais ni Corneille ni Jean de Witt n'avaient eu si féroces ennemis dans toute la Hollande que celui que possédait van Baerle dans son voisin mynheer Isaac Boxtel.

Toutefois, florissant dans son ignorance, le tulipier avait fait son chemin vers le but proposé par la Société de Harlem, il avait passé de la tulipe bistre à la tulipe café brûlé ; sans rien craindre des républicains ou des orangistes, continuer de tenir mes plates-bandes en somptueux état. Je ne craindrai pas non plus qu'un jour d'émeute, les boutiquiers de Dordrecht et les mariniers du port viennent arracher mes oignons pour nourrir leurs familles, comme ils m'en menacent tout bas parfois, quand il leur revient que j'ai acheté un oignon deux ou trois cents florins. C'est résolu, je donnerai donc aux pauvres les cent mille florins du prix de Harlem.

Quoique...

Et à ce *quoique*, Cornélius van Baerle fit une pause et soupira.

— Quoique, continua-t-il, c'eût été une bien douce dé-



Mousquets, drapeaux, tambours et proclamations dominent la situation en ce moment !

et revenant à lui, ce même jour où se passait à la Haye le grand événement que nous avons raconté, nous allons le retrouver vers une heure de l'après-midi, enlevant de sa plate-bande les oignons, infructueux encore, d'une semence de tulipes café brûlé, tulipes dont la floraison avortée jusque-là était fixée au printemps de l'année 1673, et qui ne pouvaient manquer de donner la grande tulipe noire demandée par la Société de Harlem.

Le 20 août 1672, à une heure de l'après-midi, Cornélius était donc dans son séchoir, les pieds sur la barre de sa table, les coudes sur le tapis, considérant avec délices trois caïeux qu'il venait de détacher de son oignon : caïeux purs, parfaits, intacts, principes inappréciables d'un des plus merveilleux produits de la science et de la nature unies dans cette combinaison dont la réussite devait illustrer à jamais le nom de Cornélius van Baerle.

— Je trouverai la grande tulipe noire, disait à part lui Cornélius tout en détachant ses caïeux. Je toucherai les cent mille florins du prix proposé. Je les distribuerai aux pauvres de Dordrecht ; de cette façon, la haine que tout riche inspire dans les guerres civiles s'apaisera, et je pourrai, pense que celle de ces cent mille florins appliqués à l'agrandissement de mon parterre ou même à un voyage dans l'Orient, patrie des belles fleurs.

Mais, hélas ! il ne faut plus penser à tout cela ; mousquets, drapeaux, tambours et proclamations, voilà ce qui domine la situation en ce moment !

Van Baerle leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

Puis, ramenant son regard vers ses oignons, qui dans son esprit passaient bien avant ces mousquets, ces tambours, ces drapeaux et ces proclamations, toutes choses propres seulement à troubler l'esprit d'un honnête homme :

— Voilà cependant de bien jolis caïeux, dit-il ; comme ils sont lisses, comme ils sont bien faits, comme ils ont cet air mélancolique qui promet le noir d'ébène à ma tulipe ! sur leur peau les veines de circulation ne paraissent même pas à l'œil nu. Oh ! certes, pas une tache ne gâtera la robe de deuil de la fleur qui me devra le jour.

Comment nommera-t-on cette fille de mes veilles, de mon travail, de ma pensée ? *Tulipa nigra Barlænsis.*

Oui, *Barlænsis*, beau nom. Toute l'Europe tulipière, c'est-à-dire toute l'Europe intelligente, tressaillira quand ce

bruit courra sur le vent aux quatre points cardinaux du globe :

LA GRANDE TULIPE NOIRE EST TROUVÉE ! Son nom ? demanderont les amateurs. — *Tulipa nigra Baerlensis*. — Pourquoi *Baerlensis?* — A cause de son inventeur van Baerle, répondra-t-on. — Ce van Baerle, qui est-ce ? — C'est déjà celui qui avait trouvé cinq espèces nouvelles : la Jeanne, la Jean de Witt, la Corneille, etc. Eh bien, voilà mon ambition à moi. Elle ne coûtera de larmes à personne. Et l'on parlera encore de la *Tulipa nigra Baerlensis*, quand peut-être mon parrain, ce sublime politique, ne sera plus connu que par la tulipe à laquelle j'ai donné son nom.

Les charmants caïeux !

Quand ma tulipe sera fleurie, continua Cornélius, je veux, si la tranquillité est revenue en Hollande, donner seulement aux pauvres cinquante mille florins, au bout du compte, c'est beaucoup pour un homme qui ne doit absolument rien. Puis, avec les cinquante mille autres florins, je ferai des expériences. Avec ces cinquante mille florins, je veux arriver à parfumer la tulipe. Oh ! si j'arrivais à donner à la tulipe l'odeur de la rose ou de l'œillet, ou même une odeur complètement nouvelle, ce qui vaudrait encore mieux ; si je rendais à cette reine des fleurs ce parfum naturel générique qu'elle a perdu en passant de son trône oriental sur son trône européen, celui qu'elle doit avoir dans la presqu'île de l'Inde, à Goa, à Bombay, à Madras, et surtout dans cette île qui autrefois, à ce qu'on assure, fut le paradis terrestre et qu'on appelle Ceylan, ah ! quelle gloire ! J'aimerais mieux, je le dis, j'aimerais mieux alors être Cornélius van Baerle que d'être Alexandre, César ou Maximilien.

Les admirables caïeux !

Et Cornélius se délectait dans sa contemplation, et Cornélius s'absorbait dans les plus doux rêves.

Soudain la sonnette de son cabinet fut plus vivement ébranlée que d'habitude.

Cornélius tressaillit, étendit la main sur ses caïeux et se retourna.

— Qui va là ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le serviteur, c'est un messager de la Haye.

— Un messager de la Haye. Que veut-il ?

— Monsieur, c'est Craeke.

— Craeke, le valet de confiance de monsieur Jean de Witt ? Bon ! qu'il attende.

— Je ne puis attendre, dit une voix dans le corridor.

Et en même temps, forçant la consigne, Craeke se précipita dans le séchoir.

Cette apparition presque violente était une telle infraction aux habitudes établies dans la maison de Cornélius van Baerle, que celui-ci, en apercevant Craeke qui se précipitait dans le séchoir, fit de la main qui couvrait les caïeux un mouvement presque convulsif, lequel envoya deux des précieux oignons rouler, l'un sous une table voisine de la grande table, l'autre dans la cheminée.

— Au diable ! dit Cornélius se précipitant à la poursuite de ses caïeux, qu'y a-t-il donc, Craeke ?

— Il y a, monsieur, dit Craeke, déposant le papier sur la grande table où était resté gisant le troisième oignon ; il y a que vous êtes invité à lire ce papier sans perdre un seul instant.

Et Craeke, qui avait cru remarquer dans les rues de Dordrecht les symptômes d'un tumulte pareil à celui qu'il venait de laisser à la Haye, s'enfuit sans tourner la tête.

— C'est bon, c'est bon ! mon cher Craeke, dit Cornélius, étendant le bras sous la table pour y poursuivre l'oignon précieux, on le lira, ton papier.

Puis, ramassant le caïeu, qu'il mit dans le creux de sa main pour l'examiner :

— Bon ! dit-il, en voilà déjà un intact. Diable de Craeke, va ! entrer ainsi dans mon séchoir ! Voyons à l'autre, maintenant.

Et, sans lâcher l'oignon fugitif, van Baerle s'avança vers la cheminée et, à genoux, du bout du doigt, se mit à palper les cendres qui heureusement étaient froides.

Au bout d'un instant, il sentit le second caïeu.

— Bon, dit-il, le voici.

Et le regardant avec une attention presque paternelle :

— Intact comme le premier, dit-il.

Au même instant, et comme Cornélius, encore à genoux, examinait son second caïeu, la porte du séchoir fut secouée si rudement, et s'ouvrit de telle façon à la suite de cette secousse, que Cornélius sentit monter à ses joues, à ses oreilles, la flamme de cette mauvaise conseillère que l'on nomme la colère.

— Qu'est-ce encore ? demanda-t-il. Ah çà ! devient-on fou céans ?

— Monsieur ! monsieur ! s'écria un domestique se précipitant dans le séchoir avec le visage plus pâle et la mine plus effarée que ne les avait Craeke.

— Eh bien ! demanda Cornélius, présageant un malheur à cette double infraction de toutes les règles.

— Ah ! monsieur, fuyez, fuyez vite ! cria le domestique.

— Fuir et pourquoi ?

— Monsieur, la maison est pleine de gardes des états.

— Que demandent-ils ?

— Ils vous cherchent.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous arrêter.

— Pour m'arrêter, moi ?

— Oui, monsieur, et ils sont précédés d'un magistrat.

— Que veut dire cela ? demanda van Baerle en serrant ses deux caïeux dans sa main et en plongeant son regard effaré dans l'escalier.

— Ils montent, ils montent ! cria le serviteur.

— Oh ! mon cher enfant, mon digne maître, cria la nourrice en faisant à son tour son entrée dans le séchoir. Prenez votre or, vos bijoux, et fuyez, fuyez.

— Mais par où veux-tu que je fuie, nourrice ? demanda van Baerle.

— Sautez par la fenêtre.

— Vingt-cinq pieds.

— Vous tomberez sur six pieds de terre grasse.

— Oui, mais je tomberai sur mes tulipes.

— N'importe, sautez.

Cornélius prit le troisième caïeu, s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit, mais à l'aspect du dégât qu'il allait causer dans ses plates-bandes bien plus encore qu'à la vue de la distance qu'il lui fallait franchir :

— Jamais, dit-il.

Et il fit un pas en arrière.

En ce moment on voyait poindre à travers les barreaux de la rampe les hallebardes des soldats.

La nourrice leva les bras au ciel.

Quant à Cornélius van Baerle, il faut le dire à la louange non pas de l'homme mais du tulipier, sa seule préoccupation fut pour ses inestimables caïeux.

Il chercha des yeux un papier où les envelopper, aperçut la feuille de la Bible déposée par Craeke sur le séchoir, la prit sans se rappeler, tant son trouble était grand, d'où venait cette feuille, y enveloppa les trois caïeux, les cacha dans sa poitrine et attendit.

Les soldats, précédés du magistrat, entrèrent au même instant.

— Êtes-vous le docteur Cornélius van Baerle ? demanda le magistrat, quoiqu'il connût parfaitement le jeune homme ; mais en cela il se conformait aux règles de la justice, ce qui donnait, comme on le voit, une grande gravité à l'interrogation.

— Je le suis, maître van Spennen, répondit Cornélius en saluant gracieusement son juge, et vous le savez bien.

— Alors livrez-nous les papiers séditieux que vous cachez chez vous.

— Les papiers séditieux ? répéta Cornélius, tout abasourdi de l'apostrophe.

— Oh ! ne faites pas l'étonné.

— Je vous jure, maître van Spennen, reprit Cornélius, que j'ignore complètement ce que vous voulez dire.

— Alors je vais vous mettre sur la voie, docteur, dit le juge ; livrez-nous les papiers que le traître Corneille de Witt a déposés chez vous au mois de janvier dernier.

Un éclair passa dans l'esprit de Cornélius.

— Oh ! oh ! dit van Spennen, voilà que vous commencez à vous rappeler, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais vous parliez de papiers séditieux, et je n'ai aucun papier de ce genre.

— Ah ! vous niez ?

— Certainement.

Le magistrat se retourna pour embrasser d'un coup d'œil tout le cabinet.

— Quelle est la pièce de votre maison qu'on nomme le séchoir ? demanda-t-il.

— C'est justement celle où nous sommes, maître van Spennen.

Le magistrat jeta un coup d'œil sur une petite note placée au premier rang de ses papiers.

— C'est bien, dit-il comme un homme qui est fixé.

Puis se retournant vers Cornélius :

— Voulez-vous me remettre ces papiers ? dit-il.

— Mais je ne puis, maître van Spennen. Ces papiers ne sont point à moi, ils m'ont été remis à titre de dépôt, et un dépôt est sacré.

— Docteur Cornélius, dit le juge, au nom des états, je vous ordonne d'ouvrir ce tiroir et de me remettre les papiers qui y sont renfermés.

Et du doigt le magistrat indiquait juste le troisième tiroir d'un bahut placé près de la cheminée.

C'était dans ce troisième tiroir, en effet, qu'étaient les papiers remis par le Ruart de Pulten à son filleul, preuve que la police avait été parfaitement renseignée.

— Ah ! vous ne voulez pas ? dit van Spennen voyant que

Cornélius restait immobile de stupéfaction. Je vais donc l'ouvrir moi-même.

Et ouvrant le tiroir dans toute sa longueur, le magistrat mit d'abord à découvert une vingtaine d'oignons, rangés et étiquetés avec soin ; puis le paquet de papier demeuré dans le même état exactement où il avait été remis à son filleul par le malheureux Corneille de Witt.

Le magistrat rompit les cires, déchira l'enveloppe, jeta un regard avide sur les premiers feuillets qui s'offrirent à ses regards, et s'écria d'une voix terrible :

— Ah ! la justice n'avait donc pas reçu un faux avis !

— Comment ! dit Cornélius, qu'est-ce donc ?

— Ah ! ne faites pas davantage l'ignorant, monsieur van Baerle, répondit le magistrat, et suivez-nous.

— Comment ! que je vous suive ! s'écria le docteur.

— Oui, car au nom des états, je vous arrête.

On n'arrêtait pas encore au nom de Guillaume d'Orange. Il n'y avait pas assez longtemps qu'il était stathouder pour cela.

— M'arrêter ! s'écria Cornélius ; mais qu'ai-je donc fait ?

— Cela ne me regarde point, docteur, vous vous en expliquerez avec vos juges.

— Où cela ?

— A la Haye.

Cornélius, stupéfait, embrassa sa nourrice, qui perdait connaissance, donna la main à ses serviteurs, qui fondaient en larmes, et suivit le magistrat, qui l'enferma dans une chaise comme un prisonnier d'Etat, et le fit conduire au grand galop à la Haye.

VIII

UNE INVASION

Ce qui venait d'arriver était, comme on le devine, l'œuvre diabolique de mynheer Isaac Boxtel.

On se rappelle qu'à l'aide de son télescope, il n'avait pas perdu un seul détail de cette entrevue de Corneille de Witt avec son filleul.

On se rappelle qu'il n'avait rien entendu, mais qu'il avait tout vu.

On se rappelle qu'il avait deviné l'importance des papiers confiés par le Ruart de Pulten à son filleul, en voyant celui-ci serrer soigneusement le paquet à lui remis dans le tiroir où il serrait les oignons les plus précieux.

Il en résulte que lorsque Boxtel, qui suivait la politique avec beaucoup plus d'attention que son voisin Cornélius, sut que Corneille de Witt était arrêté comme coupable de haute trahison envers les états, il songea à part lui qu'il n'aurait sans doute qu'un mot à dire pour faire arrêter le filleul en même temps que le parrain.

Cependant, si heureux que fût le cœur de Boxtel, il frissonna d'abord à cette idée de dénoncer un homme que cette dénonciation pouvait conduire à l'échafaud.

Mais le terrible des mauvaises idées, c'est que peu à peu les mauvais esprits se familiarisent avec elles.

D'ailleurs mynheer Isaac Boxtel s'encourageait avec ce sophisme :

Corneille de Witt est un mauvais citoyen, puisqu'il est accusé de haute trahison et arrêté.

Je suis, moi, un bon citoyen, puisque je ne suis accusé de rien au monde et que je suis libre comme l'air.

Or, si Corneille de Witt est un mauvais citoyen, ce qui est chose certaine, puisqu'il est accusé de haute trahison et arrêté, son complice Cornélius van Baerle est un non moins mauvais citoyen que lui.

Donc, comme moi je suis un bon citoyen, et qu'il est du devoir des bons citoyens de dénoncer les mauvais citoyens, il est de mon devoir à moi, Isaac Boxtel, de dénoncer Cornélius van Baerle.

Mais ce raisonnement n'eût peut-être pas, si spécieux qu'il fût, pris un empire complet sur Boxtel, et peut-être l'envieux n'eût-il pas cédé au simple désir de vengeance qui lui mordait le cœur, si à l'unisson du démon de l'envie n'eût surgi le démon de la cupidité.

Boxtel n'ignorait pas le point où van Baerle était arrivé de sa recherche sur la grande tulipe noire.

Si modeste que fût le docteur Cornélius, il n'avait pu cacher à ses plus intimes qu'il avait la presque certitude de gagner en l'an de grâce 1673 le prix de cent mille florins proposé par la Société d'horticulture de Harlem.

Or, cette presque certitude de Cornélius van Baerle, c'était la fièvre qui rongeait Isaac Boxtel.

Si Cornélius était arrêté, cela occasionnerait certainement un grand trouble dans la maison. La nuit qui suivrait l'arrestation, personne ne songerait à veiller sur les tulipes du jardin.

Et, cette nuit-là, Boxtel enjamberait la muraille, et comme il savait où était l'oignon qui devait donner la grande tulipe noire, il enlèverait cet oignon ; et au lieu de fleurir chez Cornélius, la tulipe noire fleurirait chez lui, et ce serait lui qui aurait le prix de cent mille florins, au lieu que ce fût Cornélius, sans compter cet honneur suprême d'appeler la fleur nouvelle *Tulipa nigra Boxtellensis*.

Résultat qui satisfaisait non seulement sa vengeance, mais sa cupidité.

Eveillé, il ne pensait qu'à la grande tulipe noire ; endormi, il ne rêvait que d'elle.

Enfin, le 19 août, vers deux heures de l'après-midi, la tentation fut si forte, que mynheer Isaac ne sut point y résister plus longtemps.

En conséquence, il dressa une dénonciation anonyme, laquelle remplaçait l'authenticité par la précision, et jeta cette dénonciation à la poste.

Jamais papier vénéneux glissé dans les gueules de bronze de Venise ne produisit un plus prompt et un plus terrible effet.

Le même soir, le principal magistrat reçut la dépêche ; à l'instant même il convoqua ses collègues pour le lendemain matin. Le lendemain matin ils s'étaient réunis, avaient décidé l'arrestation et avaient remis l'ordre, afin qu'il fût exécuté, à maître van Spennen, qui s'était acquitté, comme nous avons vu, de ce devoir en digne Hollandais, et avait arrêté Cornélius van Baerle juste au moment où les orangistes de la Haye faisaient rôtir les morceaux des cadavres de Corneille et de Jean de Witt.

Mais, soit honte, soit faiblesse dans le crime, Isaac Boxtel n'avait pas eu le courage de braquer ce jour-là son télescope, ni sur le jardin, ni sur l'atelier, ni sur le séchoir.

Il savait trop bien ce qui allait se passer dans la maison du pauvre docteur Cornélius pour avoir besoin d'y regarder. Il ne se leva même point lorsque son unique domestique, qui enviait le sort des domestiques de Cornélius, non moins amèrement que Boxtel enviait le sort du maître, entra dans sa chambre. Boxtel lui dit :

— Je ne me lèverai pas aujourd'hui ; je suis malade.

Vers neuf heures, il entendit un grand bruit dans la rue et frissonna à ce bruit ; en ce moment, il était plus pâle qu'un véritable malade, plus tremblant qu'un véritable fiévreux.

Son valet entra ; Boxtel se cacha dans sa couverture.

— Ah ! monsieur, s'écria le valet, non sans se douter qu'il allait, tout en déplorant le malheur arrivé à van Baerle, annoncer une bonne nouvelle à son maître ; ah ! monsieur, vous ne savez pas ce qui se passe en ce moment ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répondit Boxtel d'une voix presque inintelligible.

— Eh bien ! dans ce moment, monsieur Boxtel, on arrête votre voisin Cornélius van Baerle comme coupable de haute trahison.

— Bah ! murmura Boxtel d'une voix faiblissante, pas possible !

— Dame ! c'est ce qu'on dit, du moins ; d'ailleurs, je viens de voir entrer chez lui le juge van Spennen et les archers.

— Ah ! si tu as vu, dit Boxtel, c'est autre chose.

— Dans tous les cas, je vais m'informer de nouveau, dit le valet, et soyez tranquille, monsieur, je vous tiendrai au courant.

Boxtel se contenta d'encourager d'un signe le zèle de son valet.

Celui-ci sortit et rentra un quart d'heure après.

— Oh ! monsieur, tout ce que je vous ai raconté, dit-il, c'était la vérité pure.

— Comment cela ?

— M. van Baerle est arrêté, on l'a mis dans une voiture et on vient de l'expédier à la Haye.

— A la Haye ?

— Oui, où, si ce que l'on dit est vrai, il ne fera pas bon pour lui.

— Et que dit-on ? demanda Boxtel.

— Dame ! monsieur, on dit, mais cela n'est pas bien sûr, on dit que les bourgeois doivent être à cette heure en train d'assassiner monsieur Corneille et monsieur Jean de Witt.

— Oh ! murmura ou plutôt râla Boxtel en fermant les yeux pour ne pas voir la terrible image qui s'offrait sans doute à son regard.

— Diable ! fit le valet en sortant, il faut que mynheer Isaac Boxtel soit bien malade pour n'avoir pas sauté en bas du lit à une pareille nouvelle.

En effet, Isaac Boxtel était bien malade, malade comme un homme qui vient d'assassiner un autre homme.

Mais il avait assassiné cet homme dans un double but ; le premier était accompli ; restait à accomplir le second.

La nuit vint. C'était la nuit qu'attendait Boxtel.

La nuit venue, il se leva.

Puis il monta dans son sycomore.

Il avait bien calculé : personne ne songeait à garder le jardin ; maison et domestiques étaient sens dessus dessous.

Il entendit successivement sonner dix heures, onze heures, minuit.

A minuit, le cœur bondissant, les mains tremblantes, le visage livide, il descendit de son arbre, prit une échelle, l'appliqua contre le mur, monta jusqu'à l'avant dernier échelon et écouta.

Tout était tranquille. Pas un bruit ne troublait le silence de la nuit.

Une seule lumière veillait dans toute la maison.

C'était celle de la nourrice.

Ce silence et cette obscurité enhardirent Boxtel.

Il enjamba le mur, s'arrêta un instant sur le faîte ; puis, bien certain qu'il n'avait rien à craindre, il passa l'échelle de son jardin dans celui de Cornélius et descendit.

Puis, comme il savait à une ligne près l'endroit où étaient enterrés les caïeux de la future tulipe noire, il courut dans leur direction, suivant néanmoins les allées pour n'être point trahi par la trace de ses pas, et, arrivé à l'endroit précis, avec une joie de tigre, il plongea ses mains dans la terre molle.

Il ne trouva rien et crut s'être trompé.

Cependant, la sueur perlait instinctivement sur son front.

Il fouilla à côté : rien.

Il fouilla à droite, il fouilla à gauche : rien.

Il fouilla devant et derrière : rien.

Il faillit devenir fou, car il s'aperçut enfin que dans la matinée même la terre avait été remuée.

En effet, pendant que Boxtel était dans son lit, Cornélius était descendu dans son jardin, avait déterré l'oignon et, comme nous l'avons vu, l'avait divisé en trois caïeux.

Boxtel ne pouvait se décider à quitter la place. Il avait retourné avec ses mains plus de dix pieds carrés.

Enfin il ne lui resta plus de doute sur son malheur.

Ivre de colère, il regagna son échelle, enjamba le mur, ramena l'échelle de chez Cornélius chez lui, la jeta dans son jardin et sauta après elle.

Tout à coup il lui vint un dernier espoir.

C'est que les caïeux étaient dans le séchoir.

Il ne s'agissait que de pénétrer dans le séchoir comme il avait pénétré dans le jardin.

Là, il les trouverait.

Au reste, ce n'était guère plus difficile.

Les vitrages du séchoir se soulevaient comme ceux d'une serre.

Cornélius van Baerle les avait ouverts le matin même et personne n'avait songé à les fermer.

Le tout était de se procurer une échelle assez longue, une échelle de vingt pieds au lieu d'une de douze.

Boxtel avait remarqué dans la rue qu'il habitait une maison en réparation ; le long de cette maison une échelle gigantesque était dressée.

Cette échelle était bien l'affaire de Boxtel, si les ouvriers ne l'avaient pas emportée.

Il courut à la maison : l'échelle y était.

Boxtel prit l'échelle et l'apporta à grand'peine dans son jardin ; avec plus de peine encore, il la dressa contre la muraille de la maison de Cornélius.

L'échelle atteignait juste au vasistas.

Boxtel mit une lanterne sourde tout allumée dans sa poche, monta à l'échelle et pénétra dans le séchoir.

Arrivé dans ce tabernacle, il s'arrêta, s'appuyant contre la table ; les jambes lui manquaient, son cœur battait à l'étouffer.

Là, c'était bien pis que dans le jardin : on dirait que le grand air ôte à la propriété ce qu'elle a de respectable ; tel qui saute par dessus une haie ou qui escalade un mur s'arrête à la porte ou à la fenêtre d'une chambre.

Dans le jardin, Boxtel n'était qu'un maraudeur ; dans la chambre, Boxtel était un voleur.

Cependant il reprit courage : il n'était pas venu jusque-là pour rentrer chez lui les mains vides.

Mais il eut beau chercher, ouvrir et fermer tous les tiroirs, et même le tiroir privilégié où était le dépôt qui venait d'être si fatal à Cornélius ; il trouva, étiquetées comme dans un jardin des plantes, la Joannis, la Witt, la tulipe bistre, la tulipe café brûlé : mais de la tulipe noire ou plutôt des caïeux où elle était encore endormie et cachée dans les limbes de la floraison, il n'y en avait pas de traces.

Et cependant, sur le registre des graines et des caïeux tenu en partie double par van Baerle avec plus de soin et d'exactitude que le registre commercial des premières maisons d'Amsterdam, Boxtel lut ces lignes :

Aujourd'hui, 20 août 1672, j'ai déterré l'oignon de la grande tulipe noire que j'ai séparé en trois caïeux parfaits.

— Ces caïeux ! ces caïeux ! hurla Boxtel en ravageant tout dans le séchoir, où les a-t-il pu cacher ?

Puis tout à coup se frappant le front à s'aplatir le cerveau :

— Oh ! misérable que je suis ! s'écria-t-il ; ah ! trois fois perdu Boxtel, est-ce qu'on se sépare de ses caïeux, est-ce qu'on les abandonne à Dordrecht quand on part pour la Haye, est-ce qu'on peut vivre sans ses caïeux, quand ces caïeux sont ceux de la grande tulipe noire ! Il aura eu le temps de les prendre, l'infâme ! il les a sur lui, il les a emportés à la Haye.

C'était un éclair qui montrait à Boxtel l'abîme d'un crime inutile.

Boxtel tomba foudroyé sur cette même table, à cette même place où, quelques heures avant, l'infortuné van Baerle avait admiré si longuement et si délicieusement les caïeux de la tulipe noire.

— Eh bien ! après tout, dit l'envieux en relevant sa tête livide, s'il les a, il ne peut les garder que tant qu'il sera vivant, et...

Le reste de sa hideuse pensée s'absorba dans un affreux sourire.

— Les caïeux sont à la Haye, dit-il ; ce n'est donc plus à Dordrecht que je puis vivre.

A la Haye pour les caïeux ! à la Haye !

Et Boxtel, sans faire attention aux richesses immenses qu'il abandonnait, tant il était préoccupé d'une autre richesse inestimable, Boxtel sortit par son vasistas, se laissa glisser le long de l'échelle, reporta l'instrument de vol où il l'avait pris et, pareil à un animal de proie, rentra rugissant dans sa maison.

IX

LA CHAMBRE DE FAMILLE

Il était minuit environ quand le pauvre van Baerle fut écroué à la prison du Buytenhoff.

Ce qu'avait prévu Rosa était arrivé. En trouvant la chambre de Corneille vide, la colère du peuple avait été grande, et si le père Gryphus s'était trouvé là sous la main de ces furieux, il eût certainement payé pour son prisonnier.

Mais cette colère avait trouvé à s'assouvir largement sur les deux frères, qui avaient été rejoints par les assassins, grâce à la précaution qui avait été prise par Guillaume, l'homme aux précautions, de fermer les portes de la ville.

Il était donc arrivé un moment où la prison s'était vidée et où le silence avait succédé à l'effroyable tonnerre de hurlements qui roulait par les escaliers.

Rosa avait profité de ce moment, était sortie de sa cachette et en avait fait sortir son père.

La prison était complètement déserte ; à quoi bon rester dans la prison quand on égorgeait au Tol-Hek ?

Gryphus sortit tout tremblant derrière la courageuse Rosa. Ils allèrent fermer tant bien que mal la grande porte, nous disons tant bien que mal, car elle était à moitié brisée. On voyait que le torrent d'une puissante colère avait passé par là.

Vers quatre heures, on entendit le bruit qui revenait, mais ce bruit n'avait rien d'inquiétant pour Gryphus et pour sa fille. Ce bruit, c'était celui des cadavres que l'on traînait et que l'on revenait pendre à la place accoutumée des exécutions.

Rosa, cette fois encore, se cacha, mais c'était pour ne pas voir l'horrible spectacle.

A minuit, on frappa à la porte du Buytenhoff, ou plutôt à la barricade qui la remplaçait.

C'était Cornélius van Baerle que l'on amenait.

Quand le geôlier Gryphus reçut ce nouvel hôte et qu'il eut vu sur la lettre d'écrou la qualité du prisonnier :

— Filleul de Corneille de Witt, murmura-t-il avec son sourire de geôlier, ah, jeune homme, nous avons justement ici la chambre de famille, nous allons vous la donner.

Et enchanté de la plaisanterie qu'il venait de faire, le farouche orangiste prit son falot et les clefs pour conduire Cornélius dans la cellule qu'avait le matin même quittée Corneille de Witt pour l'*exil* tel que l'entendent en temps de révolution ces grands moralistes qui disent comme un axiome de haute politique :

— Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

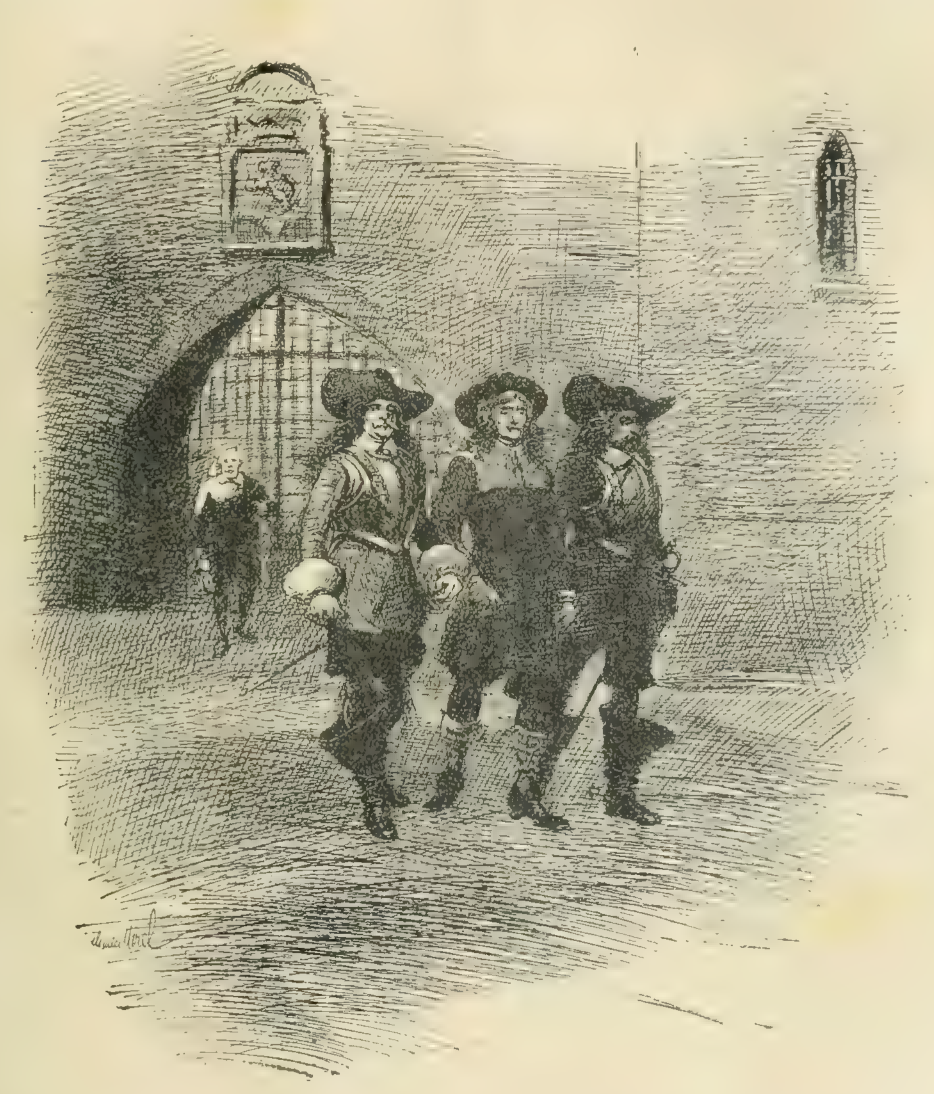
Gryphus se prépara donc à conduire le filleul dans la chambre du parrain.

Sur la route qu'il fallait parcourir pour arriver à cette chambre, le désespéré fleuriste n'entendit rien que l'aboie-

ment d'un chien, ne vit rien que le visage d'une jeune fille.

Le chien sortit d'une niche creusée dans le mur, en secouant une grosse chaîne, et il flaira Cornélius afin de le bien reconnaître au moment où il lui serait ordonné de le dévorer.

La jeune fille, quand le prisonnier fit gémir la rampe de l'escalier sous sa main alourdie, entr'ouvrit le guichet d'une chambre qu'elle habitait dans l'épaisseur de cet escalier même. Et la lampe à la main droite, elle éclaira en même temps son charmant visage rose encadré dans d'admirables cheveux blonds à torsades épaisses, tandis que de la gauche, elle croisait sur la poitrine son blanc vêtement



C'était Cornélius van Baerle que l'on amenait.

de nuit, car elle avait été réveillée de son premier sommeil par l'arrivée inattendue de Cornélius.

C'était un bien beau tableau à peindre et en tout digne de maître Rembrandt que cette spirale noire de l'escalier illuminée par le falot rougeâtre de Gryphus avec la sombre figure de geôlier au sommet, la mélancolique figure de Cornélius qui se penchait sur la rampe pour regarder; au-dessous de lui, encadré par le guichet lumineux, le suave visage de Rosa, et son geste pudique un peu contrarié peut-être par la position élevée de Cornélius, placé sur ces marches d'où son regard caressait vague et triste les épaules blanches et rondes de la jeune fille

Puis en bas, tout à fait dans l'ombre, à cet endroit de l'escalier où l'obscurité faisait disparaître les détails, les yeux d'escarboucle du molosse secouant sa chaîne aux anneaux de laquelle la double lumière de la lampe de Rosa et du falot de Gryphus venait attacher une brillante paillette

Mais ce que n'aurait pu rendre dans son tableau le sublime maître, c'est l'expression douloureuse qui parut sur le visage de Rosa quand elle vit ce beau jeune homme pâle monter l'escalier lentement et qu'elle put lui appliquer ces sinistres paroles prononcées par son père :

— Vous aurez la chambre de famille.

Cette vision dura un moment, beaucoup moins de temps que nous n'avons mis à la décrire. Puis Gryphus continua son chemin, Cornélius fut forcé de le suivre, et cinq minutes après il entrait dans le cachot, qu'il est inutile de décrire, puisque le lecteur le connaît déjà.

Gryphus, après avoir montré du doigt au prisonnier le lit sur lequel avait tant souffert le martyr qui dans la journée même avait rendu son âme à Dieu, reprit son falot et sortit.

Quant à Cornélius, resté seul, il se jeta sur ce lit, mais ne dormit point. Il ne cessa d'avoir l'œil fixe sur l'étroite fenêtre à treillis de fer qui prenait son jour sur le Buytenhoff; il vit de cette façon blanchir par delà des arbres ce premier rayon de lumière que le ciel laisse tomber sur la terre comme un blanc manteau

Çà et là, pendant la nuit, quelques chevaux rapides avaient galopé sur le Buytenhoff, des pas pesans de patrouilles avaient frappé le petit pavé rond de la place, et les mèches des arquebuses avaient, en s'allumant au vent d'ouest, lancé jusqu'au vitrail de la prison d'intermittents éclairs

Mais quand le jour naissant argenta le faîte chaperonné des maisons, Cornélius, impatient de savoir si quelque chose vivait autour de lui, s'approcha de la fenêtre et promena circulairement un triste regard

A l'extrémité de la place, une masse noirâtre teintée de

[illegible] par les brumes mat[illegible], de[illegible] sur les maisons pâles sa silhouette [illegible].

Cornélius reconnut le gibet.

Au gibet pendaient deux informes lambeaux qui n'étaient plus que des squelettes encore sanglants.

Le bon peuple de la Haye avait déchiqueté les chairs de ses victimes, mais rapporté fidèlement au gibet le prétexte d'une double inscription tracée sur une énorme pancarte.

Sur cette pancarte, avec ses yeux de jeune homme de vingt-huit ans, Cornélius parvint à lire les lignes suivantes tracées par l'épais pinceau de quelque barbouilleur d'enseignes.

« Ici pendent le grand scélérat nommé Jean de Witt et le petit coquin Corneille de Witt, son frère, deux ennemis du peuple, mais grands amis du roi de France. »

Cornélius poussa un cri d'horreur, et dans le transport de sa terreur délirante, frappa des pieds et des mains à sa porte si rudement et si précipitamment que Gryphus accourut furieux, un trousseau d'énormes clefs à la main.

Il ouvrit la porte en proférant d'horribles imprécations contre le prisonnier qui le dérangeait en dehors des heures où il avait l'habitude de se déranger.

— Ah çà! mais, dit-il, est-il enragé, cet autre de Witt! s'écria-t-il; mais les de Witt ont donc le diable au corps!

— Monsieur, monsieur, dit Cornélius en saisissant le geôlier par le bras et en le traînant vers la fenêtre; monsieur, qu'ai-je donc lu là-bas?

— Où, là-bas?

— Sur cette pancarte.

Et tremblant, pâle et haletant, il lui montrait, au fond de la place, le gibet surmonté de la cynique inscription.

Gryphus se mit à rire.

— Ah! ah! répondit-il. Oui, vous avez lu... Eh bien! mon cher monsieur, voilà où l'on arrive quand on a des intelligences avec les ennemis de monsieur le prince d'Orange.

— Messieurs de Witt ont été assassinés! murmura Cornélius, la sueur au front et en se laissant tomber sur son lit, les bras pendans, les yeux fermés.

— Messieurs de Witt ont subi la justice du peuple, dit Gryphus; appelez-vous cela assassinés, vous? moi, je dis, exécutés.

Et, voyant que le prisonnier était arrivé non seulement au calme, mais à l'anéantissement, il sortit de la chambre, tirant la porte avec violence, et faisant rouler les verrous avec bruit.

En revenant à lui, Cornélius se trouva seul et reconnut la chambre où il se trouvait, la chambre de famille, ainsi que l'avait appelée Gryphus, comme le passage fatal qui devait aboutir pour lui à une triste mort.

Et comme c'était un philosophe, comme c'était surtout un chrétien, il commença par prier pour l'âme de son parrain, puis pour celle du grand pensionnaire, puis enfin il se résigna lui-même à tous les maux qu'il plairait à Dieu de lui envoyer.

Puis, après être descendu du ciel sur la terre, être rentré de la terre dans son cachot, s'être bien assuré que dans ce cachot il était seul, il tira de sa poitrine les trois caïeux de la tulipe noire et les cacha derrière un grès sur lequel on posait la cruche traditionnelle, dans le coin le plus obscur de la prison.

Inutile labeur de tant d'années! destruction de si douces espérances! sa découverte allait donc aboutir au néant comme lui à la mort! — Dans cette prison, pas un brin d'herbe, pas un atome de terre, pas un rayon de soleil.

A cette pensée, Cornélius entra dans un sombre désespoir dont il ne sortit que par une circonstance extraordinaire.

Quelle était cette circonstance?

C'est ce que nous nous réservons de dire dans le chapitre suivant.

X

LA FILLE DU GEÔLIER

Le même soir, comme il apportait la pitance du prisonnier, Gryphus, en ouvrant la porte de la prison, glissa sur la dalle humide et tomba en essayant de se retenir. Mais la main portant à faux, il se cassa le bras au-dessus du poignet.

Cornélius fit un mouvement vers le geôlier, mais comme il ne doutait pas de la gravité de l'accident:

— Ce n'est rien, dit Gryphus, ne bougez pas.

Et il voulut se relever en s'appuyant sur son bras, mais l'os plia. Gryphus seulement alors sentit la douleur et jeta un cri.

Il comprit qu'il avait le bras cassé, et cet homme si dur pour les autres retomba évanoui sur le seuil de la porte, où il demeura inerte et froid, semblable à un mort.

Pendant ce temps, la porte de la prison était demeurée ouverte, et Cornélius se trouvait presque libre.

Mais l'idée ne lui vint même pas à l'esprit de profiter de cet accident; il avait vu, à la façon dont le bras avait plié, au bruit qu'il avait fait en pliant, qu'il y avait fracture, qu'il y avait douleur; il ne songea pas à autre chose qu'à porter secours au blessé, si mal intentionné que le blessé lui eût paru à son endroit dans la seule entrevue qu'il eût eue avec lui.

Au bruit que Gryphus avait fait en tombant, à la plainte qu'il avait laissé échapper, un pas précipité se fit entendre dans l'escalier, et à l'apparition qui suivit immédiatement le bruit de ce pas, Cornélius poussa un petit cri auquel répondit le cri d'une jeune fille.

Celle qui avait répondu au cri poussé par Cornélius, c'était la belle Frisonne, qui, voyant son père étendu à terre et le prisonnier courbé sur lui, avait cru d'abord que Gryphus, dont elle connaissait la brutalité, était tombé à la suite d'une lutte engagée entre lui et le prisonnier.

Cornélius comprit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille au moment même où le soupçon entrait dans son cœur.

Mais ramenée par le premier coup d'œil à la vérité, et honteuse de ce qu'elle avait pu penser, elle leva sur le jeune homme ses beaux yeux humides et lui dit:

— Pardon et merci, monsieur. Pardon de ce que j'avais pensé, et merci de ce que vous faites.

Cornélius rougit.

— Je ne fais que mon devoir de chrétien, dit-il, en secourant mon semblable.

— Oui, et en le secourant ce soir, vous avez oublié les injures qu'il vous a dites ce matin. Monsieur, c'est plus que de l'humanité, c'est plus que du christianisme.

Cornélius leva ses yeux sur la belle enfant, tout étonné qu'il était d'entendre sortir de la bouche d'une fille du peuple une parole à la fois si noble et si compatissante.

Mais il n'eut pas le temps de lui témoigner sa surprise. Gryphus, revenu de son évanouissement, ouvrit les yeux, et sa brutalité accoutumée lui revenant avec la vie:

— Ah! voilà ce que c'est, dit-il, on se presse d'apporter le souper du prisonnier, on tombe en se hâtant, en tombant on se casse le bras, et l'on vous laisse là sur le carreau.

— Silence, mon père, dit Rosa, vous êtes injuste envers ce jeune monsieur, que j'ai trouvé occupé à vous secourir.

— Lui? fit Gryphus avec un air de doute.

— Cela est si vrai, monsieur, que je suis tout prêt à vous secourir encore.

— Vous? dit Gryphus; êtes-vous donc médecin?

— C'est mon premier état, dit le prisonnier.

— De sorte que vous pourriez me remettre le bras?

— Parfaitement.

— Et que vous faut-il pour cela, voyons?

— Deux clavettes de bois et des bandes de linge.

— Tu entends, Rosa, dit Gryphus, le prisonnier va me remettre le bras; c'est une économie; voyons, aide-moi à me lever, je suis de plomb.

Rosa présenta au blessé son épaule; le blessé entoura le col de la jeune fille de son bras intact, et faisant un effort, il se mit sur ses jambes, tandis que Cornélius, pour lui épargner le chemin, roulait vers lui un fauteuil.

Gryphus s'assit dans le fauteuil, puis se retournant vers sa fille:

— Eh bien, n'as-tu pas entendu? lui dit-il. Va chercher ce que l'on te demande.

Rosa descendit et rentra un instant après avec deux douves de baril et une grande bande de linge.

Cornélius avait employé ce temps-là à ôter la veste du geôlier et à retrousser ses manches.

— Est-ce bien cela que vous désirez, monsieur? demanda Rosa.

— Oui, mademoiselle, fit Cornélius en jetant les yeux sur les objets apportés; oui, c'est bien cela. Maintenant, poussez cette table pendant que je vais soutenir le bras de votre père.

Rosa poussa la table. Cornélius posa le bras cassé dessus, afin qu'il se trouvât à plat, et avec une habileté parfaite, rajusta la fracture, adapta la clavette et serra les bandes.

A la dernière épingle, le geôlier s'évanouit une seconde fois.

— Allez chercher du vinaigre, mademoiselle, dit Cornélius, nous lui en frotterons les tempes, et il reviendra.

Mais au lieu d'accomplir la prescription qui lui était faite, Rosa, après s'être assurée que son père était bien sans connaissance, s'avançant vers Cornélius:

— Monsieur, dit-elle, service pour service.

— Qu'est-ce à dire, ma belle enfant? demanda Cornélius.

— C'est-à-dire, monsieur, que le juge qui doit vous interroger demain est venu s'informer aujourd'hui de la cham-

bre où vous étiez ; qu'on lui a dit que vous occupiez la chambre de monsieur Corneille de Witt, et qu'à cette réponse, il a ri d'une façon sinistre qui me fait croire que rien de bon ne vous attend.

— Mais, demanda Cornélius, que peut-on me faire ?

— Voyez d'ici ce gibet.

— Mais je ne suis point coupable, dit Cornélius.

— L'étaient-ils, eux, qui sont là-bas, pendus, mutilés, déchirés ?

— C'est vrai, dit Cornélius en s'assombrissant.

— D'ailleurs, continua Rosa, l'opinion publique veut que vous le soyez, coupable. Mais enfin, coupable ou non, votre procès commencera demain, après-demain, vous serez condamné : les choses vont vite par le temps qui court.

— Eh bien, que concluez-vous de tout ceci, mademoiselle ?

— J'en conclus que je suis seule, que je suis faible, que mon père est évanoui, que le chien est muselé, que rien par conséquent ne vous empêche de vous sauver. Sauvez-vous donc, voilà ce que je conclus.

— Que dites-vous ?

— Je dis que je n'ai pu sauver monsieur Corneille ni monsieur Jean de Witt, hélas ! et que je voudrais bien vous sauver, vous. Seulement, faites vite ; voilà la respiration qui revient à mon père, dans une minute peut-être il rouvrira les yeux, et il sera trop tard. Vous hésitez ?

En effet, Cornélius demeurait immobile, regardant Rosa, comme s'il la regardait sans l'entendre.

— Ne comprenez-vous pas ? fit la jeune fille impatiente.

— Si fait, je comprends, fit Cornélius ; mais...

— Mais ?

— Je refuse ; on vous accuserait.

— Qu'importe ? dit Rosa en rougissant.

— Merci, mon enfant, reprit Cornélius, mais je reste.

— Vous restez ! Mon Dieu ! mon Dieu ! N'avez-vous donc pas compris que vous serez condamné, condamné à mort, exécuté sur un échafaud et peut-être assassiné, mis en morceaux comme on a assassiné et mis en morceaux monsieur Jean et monsieur Corneille ! Au nom du ciel, ne vous occupez pas de moi et fuyez cette chambre où vous êtes. Prenez-y garde, elle porte malheur aux de Witt.

— Hein ! s'écria le geôlier en se réveillant. Qui parle de ces coquins, de ces misérables, de ces scélérats de de Witt ?

— Ne vous emportez pas, mon brave homme, dit Cornélius avec son doux sourire ; ce qu'il y a de pis pour les fractures, c'est de s'échauffer le sang.

Puis, tout bas à Rosa :

— Mon enfant, dit-il, je suis innocent, j'attendrai mes juges avec la tranquillité et le calme d'un innocent.

— Silence ! dit Rosa.

— Silence, et pourquoi ?

— Il ne faut pas que mon père soupçonne que nous avons causé ensemble.

— Où serait le mal ?

— Où serait le mal ? — C'est qu'il m'empêcherait de jamais revenir ici, dit la jeune fille.

Cornélius reçut cette naïve confidence avec un sourire ; il lui semblait qu'un peu de bonheur luisait sur son infortune.

— Eh bien ! que marmottez-vous là tous deux ? dit Gryphus en se levant et en soutenant son bras droit avec son bras gauche.

— Rien, répondit Rosa ; monsieur me prescrit le régime que vous avez à suivre.

— Le régime que je dois suivre ! le régime que je dois suivre ! Vous aussi vous en avez un à suivre, la belle !

— Et lequel, mon père ?

— C'est de ne pas venir dans la chambre des prisonniers, ou, quand vous y venez, d'en sortir le plus vite possible ; marchez donc devant moi, et lestement !

Rosa et Cornélius échangèrent un regard.

Celui de Rosa voulait dire :

— Vous voyez bien !

Celui de Cornélius signifiait :

— Qu'il soit fait ainsi qu'il plaira au Seigneur !

XI

LE TESTAMENT DE CORNÉLIUS VAN BAERLE

Rosa ne s'était point trompée. Les juges vinrent le lendemain au Buytenhoff et interrogèrent Cornélius van Baerle. Au reste, l'interrogatoire ne fut pas long ; il fut avéré que Cornélius avait gardé chez lui cette correspondance fatale des de Witt avec la France.

Il ne le nia point.

Il était seulement douteux aux yeux des juges que cette correspondance lui eût été remise par son parrain, Corneille de Witt.

Mais comme, depuis la mort des deux martyrs, Cornélius van Baerle n'avait plus rien à ménager, non seulement il ne nia point que le dépôt lui eût été confié par Corneille en personne, mais encore il raconta comment, de quelle façon et dans quelle circonstance le dépôt lui avait été confié.

Cette confidence impliquait le filleul dans le crime du parrain.

Il y avait complicité patente entre Corneille et Cornélius.

Cornélius ne se borna point à cet aveu ; il dit toute la vérité à l'endroit de ses sympathies, de ses habitudes, de ses familiarités. Il dit son indifférence en politique, son amour pour l'étude, pour les arts, pour les sciences et pour les fleurs. Il raconta que jamais, depuis le jour où Corneille était venu à Dordrecht, et lui avait confié ce dépôt, ce dépôt n'avait été touché ni même aperçu par le dépositaire.

On lui objecta qu'à cet égard il était impossible qu'il dît la vérité, puisque les papiers étaient justement enfermés dans une armoire où chaque jour il plongeait la main et les yeux.

Cornélius répondit que cela était vrai, mais qu'il ne mettait la main dans le tiroir que pour s'assurer que ses oignons étaient bien secs, mais qu'il n'y plongeait les yeux que pour s'assurer si ses oignons commençaient à germer.

On lui objecta que sa prétendue indifférence à l'égard de ce dépôt ne pouvait se soutenir raisonnablement, parce qu'il était impossible qu'ayant reçu un pareil dépôt de la main de son parrain, il n'en connût pas l'importance.

Ce à quoi il répondit :

Que son parrain Corneille l'aimait trop et surtout était un homme trop sage pour lui avoir rien dit de la teneur de ces papiers, puisque cette confidence n'eût servi qu'à tourmenter le dépositaire.

On lui objecta que si M. de Witt avait agi de la sorte, il eût joint au paquet, en cas d'accident, un certificat constatant que son filleul était complètement étranger à cette correspondance, ou bien, pendant son procès, lui eût écrit quelque lettre qui pût servir à sa justification.

Cornélius répondit que sans doute son parrain n'avait point pensé que son dépôt courût aucun danger, caché comme il l'était dans une armoire qui était regardée comme aussi sacrée que l'arche pour toute la maison van Baerle ; que par conséquent il avait jugé le certificat inutile ; que, quant à une lettre, il avait quelque souvenir qu'au moment de son arrestation, et comme il était absorbé dans la contemplation d'un oignon des plus rares, le serviteur de M. Jean de Witt était entré dans son séchoir et lui avait remis un papier ; mais que de tout cela il ne lui était resté qu'un souvenir pareil à celui qu'on a d'une vision ; que le serviteur avait disparu, et que quant au papier, peut-être le trouverait-on si on le cherchait bien.

Quant à Craeke, il était impossible de le retrouver, attendu qu'il avait quitté la Hollande.

Quant au papier, il était si peu probable qu'on le retrouverait, qu'on ne se donna pas la peine de le chercher.

Cornélius lui-même n'insista pas beaucoup sur ce point, puisque, en supposant que ce papier se retrouvât, il pouvait n'avoir aucun rapport avec la correspondance qui faisait le corps du délit.

Les juges voulurent avoir l'air de pousser Cornélius à se défendre mieux qu'il ne le faisait ; ils usèrent vis-à-vis de lui de cette bénigne patience qui dénote soit un magistrat intéressé par l'accusé, soit un vainqueur qui a terrassé son adversaire, et qui étant complètement maître de lui, n'a pas besoin de l'opprimer pour le perdre.

Cornélius n'accepta point cette hypocrite protection, et dans une dernière réponse qu'il fit avec la noblesse d'un martyr et le calme d'un juste :

« Vous me demandez, messieurs, des choses auxquelles je n'ai rien à répondre, sinon l'exacte vérité. Or l'exacte vérité, la voici. Le paquet est entré chez moi par la voie que j'ai dite ; je proteste devant Dieu que j'en ignorais et que j'en ignore encore le contenu, qu'au jour de mon arrestation seulement j'ai su que ce dépôt était la correspondance du grand pensionnaire avec le marquis de Louvois. Je proteste enfin que j'ignore et comment on a pu savoir que ce paquet était chez moi, et surtout comment je puis être coupable pour avoir recueilli ce que m'apportait mon illustre et malheureux parrain. »

Ce fut là tout le plaidoyer de Cornélius. Les juges allèrent aux opinions.

Ils considérèrent :

Que tout rejeton de dissension civile est funeste, en ce qu'il ressuscite la guerre qu'il est de l'intérêt de tous d'éteindre.

L'un d'eux, et c'était un homme qui passait pour un pro

fort observateur, établit que ce jeune homme si flegmatique en apparence devait être très dangereux en réalité, attendu qu'il devait cacher sous le manteau de glace qui lui servait d'enveloppe un ardent désir de venger MM. de Witt, ses proches.

L'autre fit observer que l'amour des tulipes s'allie parfaitement avec la politique, et qu'il est historiquement prouvé que plusieurs hommes des plus dangereux ont jardiné ni plus ni moins que s'ils eussent été des jardiniers, quoique au fond ils fussent occupés de toute autre chose. Témoin Tarquin l'Ancien, qui cultivait des pavots à Gabies, et le grand Condé, qui arrosait ses œillets au donjon de Vincennes, et cela au moment où le premier méditait sa rentrée à Rome et le second sa sortie de prison.

Le juge conclut par ce dilemme :

Ou Monsieur Cornélius van Baerle aime fort les tulipes, ou il aime fort la politique ; dans l'un et l'autre cas, il nous a menti : d'abord parce qu'il est prouvé qu'il s'occupait de politique, et cela par les lettres que l'on a trouvées chez lui ; ensuite parce qu'il est prouvé qu'il s'occupait de tulipes. Les caïeux sont là qui en font foi. Enfin, et là était l'énormité, puisque Cornélius van Baerle s'occupait à la fois de tulipes et de politique, l'accusé était donc d'une nature hybride, d'une organisation amphibie, travaillant avec une ardeur égale la politique et la tulipe, ce qui lui donnait tous les caractères de l'espèce d'hommes la plus dangereuse au repos public, et une certaine ou plutôt une complète analogie avec les grands esprits dont Tarquin l'Ancien et M. de Condé fournissaient tout à l'heure un exemple.

Le résultat de tous ces raisonnemens fut que Monsieur le prince stathouder de Hollande saurait, sans aucun doute, un gré infini à la magistrature de la Haye de lui simplifier l'administration des sept provinces, en détruisant jusqu'au moindre germe de conspiration contre son autorité.

Cet argument prima tous les autres, et pour détruire efficacement le germe des conspirations, la peine de mort fut prononcée à l'unanimité contre Monsieur Cornélius van Baerle, atteint et convaincu d'avoir, sous les apparences innocentes d'un amateur de tulipes, participé aux détestables intrigues et aux abominables complots de MM. de Witt contre la nationalité hollandaise, et à leurs secrètes relations avec l'ennemi français.

La sentence portait subsidiairement que le susdit Cornélius van Baerle serait extrait de la prison de Buytenhoff pour être conduit à l'échafaud dressé sur la place du même nom, où l'exécuteur des jugemens lui trancherait la tête.

Comme cette délibération avait été sérieuse, elle avait duré une demi-heure, et pendant cette demi-heure, le prisonnier avait été réintégré dans sa prison.

C'est là que le greffier des états vint lui lire l'arrêt.

Maître Gryphus était retenu sur son lit par la fièvre que lui causait la fracture de son bras. Ses clefs étaient passées aux mains d'un de ses valets surnuméraires, et derrière ce valet, qui avait introduit le greffier, Rosa, la belle Frisonne, s'était venue placer à l'encoignure de la porte, un mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses soupirs et ses sanglots.

Cornélius écouta la sentence avec un visage plus étonné que triste.

La sentence lue, le greffier lui demanda s'il avait quelque chose à répondre.

— Ma foi, non, répondit-il. J'avoue seulement qu'entre toutes les causes de mort qu'un homme de précaution peut prévoir pour les parer, je n'eusse jamais soupçonné celle-là.

Sur laquelle réponse le greffier salua Cornélius van Baerle avec toute la considération que ces sortes de fonctionnaires accordent aux grands criminels de tout genre.

Et comme il allait sortir :

— A propos, monsieur le greffier, dit Cornélius, pour quel jour est la chose, s'il vous plaît ?

— Mais pour aujourd'hui, répondit le greffier un peu gêné par le sang-froid du condamné.

Un sanglot éclata derrière la porte.

Cornélius se pencha pour voir qui avait poussé ce sanglot, mais Rosa avait deviné le mouvement et s'était rejetée en arrière.

— Et, ajouta Cornélius, à quelle heure l'exécution ?

— Monsieur, pour midi.

— Diable ! fit Cornélius, j'ai entendu, ce me semble, sonner dix heures il y a au moins vingt minutes. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Pour vous réconcilier avec Dieu, oui, monsieur, fit le greffier en saluant jusqu'à terre, et vous pouvez demander tel ministre qu'il vous plaira.

En disant ces mots, il sortit à reculons, et le geôlier remplaçant allait le suivre en refermant la porte de Cornélius, quand un bras blanc et qui tremblait s'interposa entre cet homme et la lourde porte.

Cornélius ne vit que le casque d'or aux oreillettes de dentelles blanches, coiffure des belles Frisonnes ; il n'entendit qu'un murmure à l'oreille du guichetier ; mais celui-ci remit ses lourdes clefs dans la main blanche qu'on lui tendait, et, descendant quelques marches, il s'assit au milieu de l'escalier, gardé ainsi en haut par lui, en bas par le chien.

Le casque d'or fit volte-face, et Cornélius reconnut le visage sillonné de pleurs et les grands yeux bleus tout noyés de la belle Rosa.

La jeune fille s'avança vers Cornélius en appuyant ses deux mains sur sa poitrine brisée.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! dit-elle.

Et elle n'acheva point.

— Ma belle enfant, répliqua Corneille ému, que désirez-vous de moi ? Je n'ai pas grand pouvoir désormais sur rien, je vous en avertis.

— Monsieur, je viens réclamer de vous une grâce, dit Rosa tendant ses mains moitié vers Cornélius, moitié vers le ciel.

— Ne pleurez pas ainsi, Rosa, dit le prisonnier ; car vos larmes m'attendrissent bien plus que ma mort prochaine. Et, vous le savez, plus le prisonnier est innocent, plus il doit mourir avec calme et même avec joie, puisqu'il meurt martyr. Voyons, ne pleurez plus et dites-moi votre désir, ma belle Rosa.

La jeune fille se laissa glisser à genoux.

— Pardonnez à mon père, dit-elle.

— A votre père ! fit Cornélius étonné.

— Oui, il a été si dur pour vous ! mais il est ainsi de sa nature, il est ainsi pour tous, et ce n'est pas vous particulièrement qu'il a brutalisé.

— Il est puni, chère Rosa, plus que puni même par l'accident qui lui est arrivé, et je lui pardonne.

— Merci ! dit Rosa. Et maintenant, dites, puis-je moi, à mon tour, quelque chose pour vous ?

— Vous pouvez sécher vos beaux yeux, chère enfant, répondit Cornélius avec son doux sourire.

— Mais pour vous... pour vous...

— Celui qui n'a plus à vivre qu'une heure est un grand sybarite s'il a besoin de quelque chose, chère Rosa.

— Ce ministre qu'on vous avait offert ?

— J'ai adoré Dieu toute ma vie, Rosa. Je l'ai adoré dans ses œuvres, béni dans sa volonté. Dieu ne peut rien avoir contre moi. Je ne vous demanderai donc pas un ministre. La dernière pensée qui m'occupe, Rosa, se rapporte à la glorification de Dieu. Aidez-moi, ma chère, je vous en prie, dans l'accomplissement de cette dernière pensée.

— Ah ! monsieur Cornélius, parlez, parlez ! s'écria la jeune fille inondée de larmes.

— Donnez-moi votre belle main, et promettez-moi de ne pas rire, mon enfant.

— Rire ! s'écria Rosa au désespoir, rire en ce moment ! Mais vous ne m'avez donc pas regardée, monsieur Cornélius ?

— Je vous ai regardée, Rosa, et avec les yeux du corps et avec les yeux de l'âme. Jamais femme plus belle, jamais âme plus pure ne s'était offerte à moi, et si je ne vous regarde plus à partir de ce moment, pardonnez-moi, c'est que, prêt à sortir de la vie, j'aime mieux n'avoir rien à y regretter.

Rosa tressaillit. Comme le prisonnier disait ces paroles, onze heures sonnaient au beffroi du Buytenhoff.

Cornélius comprit.

— Oui, oui, hâtons-nous, dit-il, vous avez raison, Rosa.

Alors tirant de sa poitrine, où il l'avait caché de nouveau depuis qu'il n'avait plus peur d'être fouillé, le papier qui enveloppait les trois caïeux :

— Ma belle amie, dit-il, j'ai beaucoup aimé les fleurs. C'était dans le temps où j'ignorais que l'on pût aimer autre chose. Oh ! ne rougissez pas, ne vous détournez pas, Rosa, dussé-je vous faire une déclaration d'amour. Cela, pauvre enfant, ne tirerait pas à conséquence ; il y a là-bas sur le Buytenhoff certain acier qui dans soixante minutes fera raison de ma témérité. Donc j'aimais les fleurs, Rosa, et j'avais trouvé, je le crois du moins, le secret de la grande tulipe noire que l'on croit impossible, et qui est, vous le savez ou vous ne le savez pas, l'objet d'un prix de cent mille florins proposé par la Société horticole de Harlem. Ces cent mille florins, et Dieu sait que ce ne sont pas eux que je regrette, ces cent mille florins, je les ai là dans ce papier ; ils sont gagnés avec les trois caïeux qu'il renferme, et que vous pouvez prendre, Rosa, car je vous les donne.

— Monsieur Cornélius !

— Oh ! vous pouvez les prendre, Rosa, vous ne faites de tort à personne, mon enfant. Je suis seul au monde ; mon père et ma mère sont morts ; je n'ai jamais eu ni sœur ni frère ; je n'ai jamais pensé à aimer personne d'amour, et si quelqu'un a pensé à m'aimer, je ne l'ai jamais su. Vous le voyez bien d'ailleurs, Rosa, que je suis abandonné, puis

que à cette heure vous seule êtes dans mon cachot, me consolant et me secourant.

— Mais, monsieur, cent mille florins...

— Ah! soyons sérieux, chère enfant, dit Cornélius. Cent mille florins feront une belle dot à votre beauté; vous les aurez, les cent mille florins, car je suis sûr de mes caïeux. Vous les aurez donc, chère Rosa, et je ne vous demande en échange que la promesse d'épouser un brave garçon, jeune, que vous aimerez, et qui vous aimera autant que moi j'aimais les fleurs. Ne m'interrompez pas, Rosa, je n'ai plus que quelques minutes...

La pauvre fille étouffait sous ses sanglots.

Cornélius lui prit la main.

— Ecoutez-moi, continua-t-il; voici comment vous procéderez. Vous prendrez de la terre dans mon jardin de Dordrecht. Demandez à Butruysheim, mon jardinier, du terreau de ma plate-bande nº 6; vous y planterez dans une caisse profonde ces trois caïeux, ils fleuriront en mai prochain, c'est-à-dire dans sept mois, et quand vous verrez la fleur sur sa tige, passez les nuits à la garantir du vent, les jours à la sauver du soleil. Elle fleurira noir, j'en suis sûr. Alors vous ferez prévenir le président de la Société de Harlem. Il fera constater par le congrès la couleur de la fleur, et l'on vous comptera les cent mille florins.

Rosa poussa un grand soupir.

— Maintenant, continua Cornélius en essuyant une larme tremblante au bord de sa paupière et qui était donnée bien plus à cette merveilleuse tulipe noire qu'il ne devait pas voir qu'à cette vie qu'il allait quitter, je ne désire plus rien, sinon que la tulipe s'appelle *Rosa Baerlensis*, c'est-à-dire qu'elle rappelle en même temps votre nom et le mien, et comme ne sachant pas le latin, bien certainement, vous pourriez oublier ce mot, tâchez de m'avoir un crayon et du papier, que je vous l'écrive.

Rosa éclata en sanglots et tendit un livre relié en chagrin, qui portait les initiales de C. W.

— Qu'est-ce que cela? demanda le prisonnier.

— Hélas! répondit Rosa, c'est la Bible de votre pauvre parrain, Corneille de Witt. Il y a puisé la force de subir la torture et d'entendre sans pâlir son jugement. Je l'ai trouvée dans cette chambre après la mort du martyr, je l'ai gardée comme une relique; aujourd'hui je vous l'apportais, car il me semblait que ce livre avait en lui une force toute divine. Vous n'avez pas eu besoin de cette force que Dieu avait mise en vous. Dieu soit loué! Ecrivez dessus ce que vous avez à écrire, monsieur Cornélius, et quoique j'aie le malheur de ne pas savoir lire, ce que vous écrivez sera accompli.

Cornélius prit la Bible et la baisa respectueusement.

— Avec quoi écrirai-je? demanda-t-il.

— Il y a un crayon dans la Bible, dit Rosa. Il y était, je l'ai conservé.

C'était le crayon que Jean de Witt avait prêté à son frère et qu'il n'avait pas songé à reprendre.

Cornélius le prit, et sur la seconde page, — car, on se le rappelle, la première avait été déchirée, — près de mourir à son tour comme son parrain, écrivit d'une main non moins ferme:

« Ce 23 août 1672, sur le point de rendre, quoique innocent, mon âme à Dieu sur un échafaud, je lègue à Rosa Gryphus le seul bien qui me soit resté de tous mes biens dans ce monde, les autres ayant été confisqués; je lègue, dis-je, à Rosa Gryphus trois caïeux qui, dans ma conviction profonde, doivent donner au mois de mai prochain la grande tulipe noire, objet du prix de cent mille florins proposé par la Société de Harlem, désirant qu'elle touche ces cent mille florins en mon lieu et place et comme mon unique héritière, à la seule charge d'épouser un jeune homme de mon âge à peu près, qui l'aimera et qu'elle aimera, et de donner à la grande tulipe noire qui créera une nouvelle espèce le nom *Rosa Baerlensis*, c'est-à-dire son nom et le mien réunis.

« Dieu me trouve en grâce et elle en santé!

« Cornélius VAN BAERLE. »

Puis, donnant la Bible à Rosa:

— Lisez, dit-il.

— Hélas! répondit la jeune fille à Cornélius, je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas lire.

Alors Cornélius lut à Rosa le testament qu'il venait de faire.

Les sanglots de la pauvre enfant redoublèrent.

— Acceptez-vous mes conditions? demanda le prisonnier en souriant avec mélancolie et en baisant le bout des doigts tremblans de la belle Frisonne.

— Oh! je ne saurais, monsieur, balbutia-t-elle.

— Vous ne sauriez, mon enfant, et pourquoi donc?

— Parce qu'il y a une de ces conditions que je ne saurais tenir.

— Laquelle? je croyais pourtant avoir fait accommodement par notre traité d'alliance.

— Vous me donnez les cent mille florins à titre de dot?

— Oui.

— Et pour épouser un homme que j'aimerai?

— Sans doute.

— Eh bien! monsieur, cet argent ne peut être à moi. Je n'aimerai jamais personne et ne me marierai pas.

Et après ces mots péniblement prononcés, Rosa fléchit sur ses genoux et faillit s'évanouir de douleur.

Cornélius, effrayé de la voir si pâle et si mourante, allait la prendre dans ses bras, lorsqu'un pas pesant, suivi d'autres bruits sinistres, retentit dans les escaliers, accompagné des aboiemens du chien.

— On vient vous chercher! s'écria Rosa en se tordant les mains. Mon Dieu! mon Dieu! monsieur, n'avez-vous pas encore quelque chose à me dire?

Et elle tomba à genoux, la tête enfoncée dans ses bras, et toute suffoquée de sanglots et de larmes.

— J'ai à vous dire de cacher précieusement vos trois caïeux et de les soigner selon les prescriptions que je vous ai dites, et pour l'amour de moi. Adieu, Rosa.

— Oh! oui, dit-elle, sans lever la tête, oh! oui, tout ce que vous avez dit, je le ferai. Excepté de me marier, ajouta-t-elle tout bas, car cela, oh! cela, je le jure, c'est pour moi chose impossible.

Et elle enfonça dans son sein palpitant le cher trésor de Cornélius.

Ce bruit qu'avaient entendu Cornélius et Rosa, c'était celui que faisait le greffier qui revenait chercher le condamné, suivi de l'exécuteur, des soldats destinés à fournir la garde de l'échafaud, et des curieux familiers de la prison.

Cornélius, sans faiblesse comme sans fanfaronnade, les reçut en amis plutôt qu'en persécuteurs, et se laissa imposer telles conditions qu'il plut à ces hommes pour l'exécution de leur office.

Puis, d'un coup d'œil jeté sur la place par sa petite fenêtre grillée, il aperçut l'échafaud, et à vingt pas de l'échafaud, le gibet, du bas duquel avaient été détachées, par ordre du stathouder, les reliques outragées des deux frères de Witt.

Quand il lui fallut descendre pour suivre les gardes, Cornélius chercha des yeux le regard angélique de Rosa, mais il ne vit derrière les épées et les hallebardes qu'un corps étendu près d'un banc de bois et un visage livide à demi voilé par de longs cheveux.

Mais, en tombant inanimée, Rosa, pour obéir encore à son ami, avait appuyé sa main sur son corset de velours, et même dans l'oubli de toute vie, continuait instinctivement à recueillir le dépôt précieux que lui avait confié Cornélius.

Et en quittant le cachot, le jeune homme put entrevoir dans les doigts crispés de Rosa la feuille jaunâtre de cette Bible sur laquelle Cornélius de Witt avait si péniblement et si douloureusement écrit les quelques lignes qui eussent infailliblement, si Cornélius les avait lues, sauvé un homme et une tulipe.

XII

L'EXÉCUTION

Cornélius n'avait pas trois cents pas à faire hors de la prison pour arriver au pied de son échafaud.

Au bas de l'escalier le chien le regarda passer tranquillement; Cornélius crut même remarquer dans les yeux du molosse une certaine expression de douceur qui touchait à la compassion.

Peut-être le chien connaissait-il les condamnés et ne mordait-il que ceux qui sortaient libres.

On comprend que plus le trajet était court de la porte de la prison au pied de l'échafaud, plus il était encombré de curieux.

C'étaient ces mêmes curieux qui, mal désaltérés par le sang qu'ils avaient déjà bu trois jours auparavant, attendaient une nouvelle victime.

Aussi, à peine Cornélius apparut-il qu'un hurlement immense se prolongea dans la rue, s'étendit sur toute la surface de la place, s'éloignant dans les directions différentes des rues qui aboutissaient à l'échafaud, et qu'encombrait la foule.

Aussi l'échafaud ressemblait à une île que serait venu battre le flot de quatre ou cinq rivières.

Au milieu de ces menaces, de ces hurlements et de ces vociférations, pour ne pas les entendre sans doute, Cornélius s'était absorbé en lui-même.

À quoi pensait ce juste qui allait mourir?

Ce n'était ni à ses ennemis, ni à ses juges, ni à ses bourreaux.

C'était aux belles tulipes qu'il verrait du haut du ciel, soit à Ceylan, soit au Bengale, soit ailleurs, alors qu'assis avec tous les innocents à la droite de Dieu, il pourrait regarder en pitié cette terre où l'on avait égorgé MM. Jean et Corneille de Witt pour avoir trop pensé à la politique, et où l'on allait égorger M. Cornélius van Baerle pour avoir trop pensé aux tulipes.

L'affaire d'un coup d'épée, disait le philosophe, et mon beau rêve commencera.

Seulement restait à savoir si, comme à M. de Chalais, comme à M. de Thou, et autres gens mal tués, le bourreau ne réservait pas plus d'un coup, c'est-à-dire plus d'un martyre, au pauvre tulipier.

Van Baerle n'en monta pas moins résolument les degrés de son échafaud.

Il y monta orgueilleux, quoiqu'il en eût, d'être l'ami de cet illustre Jean et le filleul de ce noble Corneille que les marauds, amassés pour le voir, avaient déchiquetés et brûlés trois jours auparavant.

Il s'agenouilla, fit sa prière et remarqua, non sans éprouver une vive joie, qu'en posant sa tête sur le billot et en gardant ses yeux ouverts, il verrait jusqu'au dernier moment la fenêtre grillée du Buytenhoff.

Enfin l'heure de faire ce terrible mouvement arriva. Cornélius posa son menton sur le bloc humide et froid. Mais en ce moment, malgré lui, ses yeux se fermèrent pour soutenir plus résolument l'horrible avalanche qui allait tomber sur sa tête et engloutir sa vie.

Un éclair vint luire sur le plancher de l'échafaud: le bourreau levait son épée.

Van Baerle dit adieu à la grande tulipe noire, certain de se réveiller en disant bonjour à Dieu dans un monde fait d'une autre lumière et d'une autre couleur.

Trois fois il sentit le vent froid de l'épée passer sur son cou frissonnant.

Mais, ô surprise!

Il ne sentit ni douleur ni secousse.

Il ne vit point changement de nuances.

Puis tout à coup, sans qu'il sût par qui, van Baerle se sentit relevé par des mains assez douces et se retrouva bientôt sur ses pieds quelque peu chancelant.

Il rouvrit les yeux.

Quelqu'un lisait quelque chose près de lui, sur un grand parchemin scellé d'un grand sceau de cire rouge.

Et le même soleil, jaune et pâle comme il convient à un soleil hollandais, luisait au ciel, et la même fenêtre grillée le regardait du haut du Buytenhoff, et les mêmes marauds, non plus hurlants, mais ébahis, le regardaient du bas de la place.

À force d'ouvrir les yeux, de regarder, d'écouter, van Baerle commença de comprendre ceci.

C'est que monseigneur Guillaume, prince d'Orange, craignant sans doute que les dix-sept livres de sang que van Baerle avait, quelques onces plus, quelques onces moins, dans le corps, ne fissent déborder la coupe de la justice céleste, avait pris en pitié son caractère et les semblants de son innocence.

En conséquence, Son Altesse lui avait fait grâce de la vie. Voilà pourquoi l'épée, qui s'était levée avec ce reflet sinistre, avait voltigé trois fois autour de sa tête comme l'oiseau funèbre autour de celle de Turnus, mais ne s'était point abattue sur sa tête et avait laissé intactes les vertèbres.

Voilà pourquoi il n'y avait eu ni douleur ni secousse. Voilà pourquoi encore le soleil continuait à rire dans l'azur médiocre, il est vrai, mais fort supportable, des voûtes célestes.

Cornélius, qui avait espéré Dieu et le panorama tulipier de l'univers, fut bien un peu désappointé, mais il se consola en faisant jouer avec un certain bien-être les ressorts intelligents de cette partie du corps que les Grecs appelaient *trachelos* et que nous autres Français nous nommons modestement le col.

Et puis Cornélius espéra bien que la grâce était complète et qu'on allait le rendre à la liberté et à ses plates-bandes de Dordrecht.

Mais Cornélius se trompait; comme le disait vers le même temps Mme de Sévigné, il y avait un *post-scriptum* à la lettre, et le plus important de cette lettre était renfermé dans le *post-scriptum*.

Par ce *post-scriptum*, Guillaume, stathouder de Hollande, condamnait Cornélius van Baerle à une prison perpétuelle.

Il était trop peu coupable pour la mort, mais il était trop coupable pour la liberté.

Cornélius écouta donc le *post-scriptum*, puis, après la première contrariété soulevée par la déception que le *post-scriptum* apportait:

— Bah! pensa-t-il, tout n'est pas perdu. La réclusion perpétuelle a du bon. Il y a Rosa dans la réclusion perpétuelle. Il y a encore aussi mes trois caïeux de la tulipe noire.

Mais Cornélius oubliait que les Sept Provinces peuvent avoir sept prisons, une par province, et que le pain du prisonnier est moins cher ailleurs qu'à la Haye, qui est une capitale.

Son Altesse Guillaume, qui n'avait point, à ce qu'il paraît, les moyens de nourrir van Baerle à la Haye, l'envoyait faire sa prison perpétuelle dans la forteresse de Loewestein, bien près de Dordrecht, hélas! mais pourtant bien loin.

Car Loewestein, disent les géographes, est situé à la pointe de l'île que forment, en face de Gorcum, le Wahal et la Meuse.

Van Baerle savait assez l'histoire de son pays pour ne pas ignorer que le célèbre Grotius avait été renfermé dans ce château après la mort de Barneveldt, et que les états, dans leur générosité envers le célèbre publiciste, jurisconsulte, historien, poète, théologien, lui avaient accordé une somme de vingt-quatre sous de Hollande par jour pour sa nourriture.

— Moi qui suis bien loin de valoir Grotius, se dit van Baerle, on me donnera douze sous à grand'peine, et je vivrai fort mal, mais enfin je vivrai.

Puis tout à coup frappé d'un souvenir terrible:

— Ah! s'écria Cornélius, que ce pays est humide et nuageux, et que le terrain est mauvais pour les tulipes!

Et puis Rosa, Rosa qui ne sera pas à Loewestein, murmura-t-il en laissant tomber sur sa poitrine sa tête qu'il avait bien manqué de laisser tomber plus bas.

XIII

CE QUI SE PASSAIT PENDANT CE TEMPS-LÀ DANS L'ÂME D'UN SPECTATEUR

Tandis que Cornélius réfléchissait de la sorte, un carrosse s'était approché de l'échafaud.

Ce carrosse était pour le prisonnier. On l'invita à y monter; il obéit.

Son dernier regard fut pour le Buytenhoff. Il espérait voir à la fenêtre le visage consolé de Rosa, mais le carrosse était attelé de bons chevaux qui emportèrent bientôt van Baerle du sein des acclamations que vociférait cette multitude en l'honneur du très magnanime stathouder, avec un certain mélange d'invectives à l'adresse des de Witt et de leur filleul sauvé de la mort.

Ce qui faisait dire aux spectateurs:

— Il est bien heureux que nous nous soyons pressés de faire justice de ce grand scélérat de Jean et de ce petit coquin de Corneille, sans quoi la clémence de Son Altesse nous les eût bien certainement enlevés comme elle vient de nous enlever celui-ci!

Parmi tous ces spectateurs que l'exécution de van Baerle avait attirés sur le Buytenhoff, et que la façon dont la chose avait tourné désappointait quelque peu, le plus désappointé certainement était certain bourgeois vêtu proprement et qui depuis le matin avait si bien joué des pieds et des mains qu'il en était à n'être séparé de l'échafaud que par la rangée de soldats qui entouraient l'instrument du supplice.

Beaucoup s'étaient montrés avides de voir couler le sang *perfide* du coupable Cornélius, mais nul n'avait mis dans l'expression de ce funeste désir l'acharnement qu'y avait mis le bourgeois en question.

Les plus enragés étaient venus au point du jour sur le Buytenhoff pour se garder une meilleure place; mais lui, devançant les plus enragés, avait passé la nuit au seuil de la prison, et de la prison il était arrivé au premier rang, comme nous avons dit, *unguibus et rostro*, caressant les uns et frappant les autres.

Et quand le bourreau avait amené son condamné sur l'échafaud, le bourgeois, monté sur une borne de la fontaine pour mieux voir et être mieux vu, avait fait au bourreau un geste qui signifiait:

— C'est convenu, n'est-ce pas?

Geste auquel le bourreau avait répondu par un autre geste qui voulait dire:

— Soyez donc tranquille.

Qu'était donc ce bourgeois qui paraissait si bien avec le bourreau et que voulait dire cet échange de gestes?

Rien de plus naturel ; ce bourgeois était mynheer Isaac Boxtel, qui, depuis l'arrestation de Cornélius, était, comme nous l'avons vu, venu à la Haye pour essayer de s'approprier les trois caïeux de la tulipe noire.

Boxtel avait d'abord essayé de mettre Gryphus dans ses intérêts, mais celui-ci tenait du bouledogue pour la fidélité, la défiance et les coups de crocs. Il avait en conséquence pris à rebrousse-poil la haine de Boxtel, qu'il avait évincé comme un fervent ami s'enquérant de choses indifférentes pour ménager certainement quelque moyen d'évasion au prisonnier.

Aussi, aux premières propositions que Boxtel avait faites à Gryphus, de soustraire les caïeux que devait cacher, sinon dans sa poitrine, du moins dans quelque coin de son cachot, Cornélius van Baerle, Gryphus n'avait répondu les bijoux d'or et d'argent qu'il laissait à l'exécuteur, il acheta toute la défroque du futur mort la somme un peu exorbitante de cent florins.

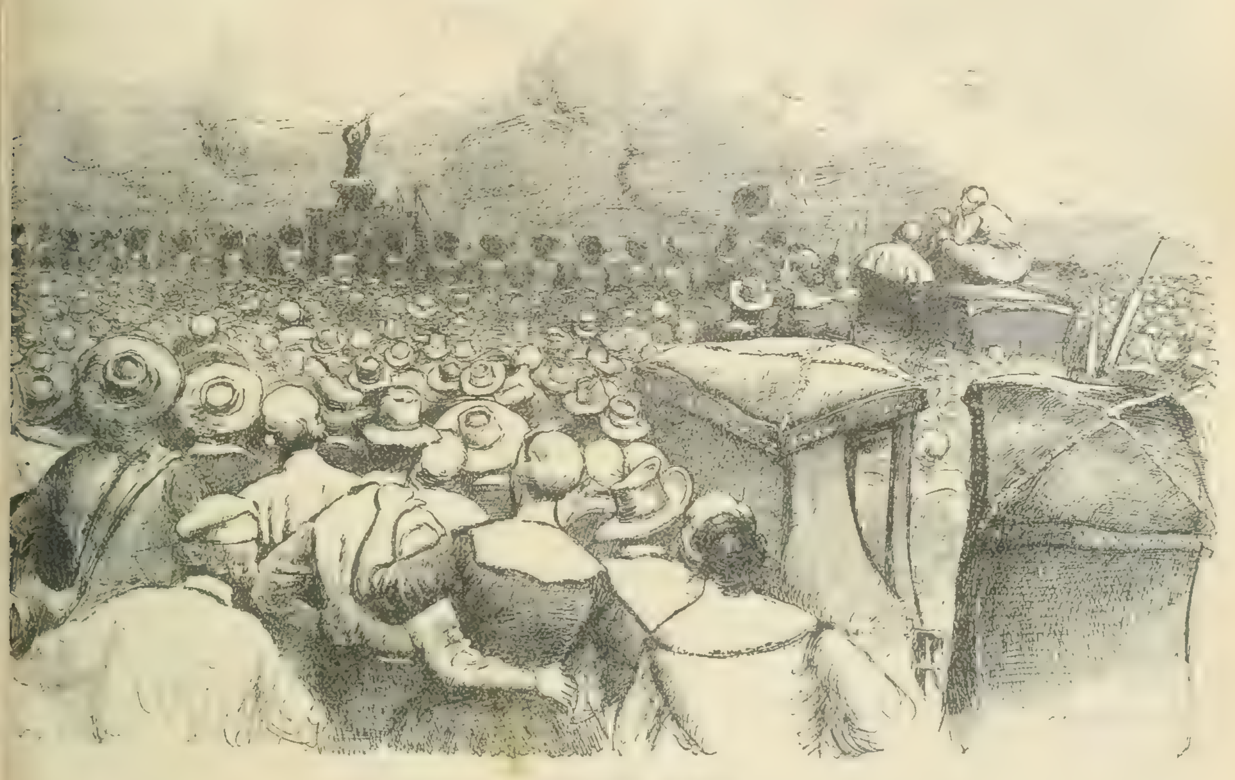
Mais qu'était-ce qu'une somme de cent florins pour un homme à peu près sûr d'acheter pour cette somme le prix de la Société de Harlem ?

C'était de l'argent prêté à mille pour un, ce qui est, on en conviendra, un assez joli placement.

Le bourreau, de son côté, n'avait rien ou presque rien à faire pour gagner ses cent florins. Il devait seulement, l'exécution finie, laisser mynheer Boxtel monter sur l'échafaud avec ses valets pour recueillir les restes inanimés de son ami.

La chose au reste était en usage parmi les fidèles, quand un de leurs maîtres mourait publiquement sur le Buytenhoff.

Un fanatique comme l'était Cornélius pouvait bien avoir



Le bourreau levait son épée.

que par une expulsion accompagnée des caresses du chien de l'escalier.

Boxtel ne s'était pas découragé pour un fond de culotte resté aux dents du molosse. Il était revenu à la charge : mais cette fois, Gryphus était dans son lit, fiévreux et le bras cassé. Il n'avait donc pas même admis le pétitionnaire qui s'était retourné vers Rosa, offrant à la jeune fille, en échange des trois caïeux, une coiffure d'or pur. Ce à quoi la noble jeune fille, quoique ignorant encore la valeur du vol qu'on lui proposait de faire, et qu'on lui offrait de si bien payer, avait renvoyé le tentateur au bourreau, non seulement le dernier juge, mais encore le dernier héritier du condamné.

Ce renvoi fit naître une idée dans l'esprit de Boxtel.

Sur ces entrefaites, le jugement avait été prononcé ; jugement expéditif, comme on voit. Isaac n'avait donc le temps de corrompre personne. Il s'arrêta en conséquence à l'idée que lui avait suggérée Rosa : il alla trouver le bourreau.

Isaac ne doutait pas que Cornélius ne mourût avec ses tulipes sur le cœur.

En effet, Boxtel ne pouvait deviner deux choses :

Rosa, c'est-à-dire l'amour ;

Guillaume, c'est-à-dire la clémence.

Moins Rosa et moins Guillaume, les calculs de l'envieux étaient exacts.

Moins Guillaume, Cornélius mourait.

Moins Rosa, Cornélius mourait, ses caïeux sur son cœur.

Mynheer Boxtel alla donc trouver le bourreau, se donna à cet homme comme un grand ami du condamné, et moins un autre fanatique qui donnât cent florins de ses reliques.

Aussi le bourreau acquiesça-t-il à la proposition. Il n'y avait mis qu'une seule condition, c'est qu'il serait payé d'avance.

Boxtel, comme les gens qui entrent dans les baraques de foire, pouvait n'être pas content et par conséquent ne pas vouloir payer en sortant.

Boxtel paya d'avance et attendit.

Qu'on juge après cela si Boxtel était ému, s'il surveillait gardes, greffier, exécuteur, si les mouvemens de van Baerle l'inquiétaient : comment se placerait-il sur le billot, comment tomberait-il, en tombant n'écraserait-il pas dans sa chute les inestimables caïeux, avait-il eu soin au moins de les enfermer dans une boîte d'or, par exemple, l'or étant le plus dur de tous les métaux?

Nous n'entreprendrons pas de décrire l'effet produit sur ce digne mortel par l'empêchement apporté à l'exécution de la sentence. A quoi perdait-il donc son temps le bourreau à faire flamboyer son épée ainsi au-dessus de la tête de Cornélius au lieu d'abattre cette tête ; mais quand il vit le greffier prendre la main du condamné, le relever tout en tirant de sa poche un parchemin ; quand il entendit la lecture publique de la grâce accordée par le stathouder, Boxtel ne fut plus un homme. La rage du tigre, de la hyène et du serpent éclata dans ses yeux, dans son cri, dans son geste ; s'il eût été à portée de van Baerle, il se fût jeté sur lui et l'eût assassiné.

Ainsi donc Cornélius vivrait, Cornélius irait à Lœvestein, là, dans sa prison, il emporterait les caïeux, et peut

être se trouverait-il un jardin où il arriverait à faire fleurir la tulipe noire.

Il est certaines catastrophes que la plume d'un pauvre écrivain ne peut décrire et qu'il est forcé de livrer à l'imagination de ses lecteurs dans toute la simplicité du fait.

Boxtel, pâmé, tomba de sa borne sur quelques orangistes mécontens comme lui de la tournure que venait de prendre l'affaire Lesquels, pensant que les cris poussés par mynheer Isaac étaient des cris de joie, le bourrèrent de coups de poing, qui certes n'eussent pas été mieux donnés de l'autre côté du détroit.

Mais que pouvaient ajouter quelques coups de poing à la douleur que ressentait Boxtel.

Il voulut alors courir après le carrosse qui emportait Cornélius avec ses caïeux. Mais dans son empressement il ne vit pas un pavé, trébucha, perdit son centre de gravité, roula à dix pas et ne se releva que foulé, meurtri, et lorsque toute la fangeuse populace de la Haye lui eut passé sur le dos.

Dans cette circonstance encore, Boxtel qui était en veine de malheur en fut donc pour ses habits déchirés, son dos meurtri et ses mains égratignées.

On aurait pu croire que c'était assez comme cela pour Boxtel.

On se serait trompé

Boxtel, remis sur ses pieds, s'arracha le plus de cheveux qu'il put, et les jeta en holocauste à cette divinité farouche et insensible qu'on appelle l'Envie

Ce fut une offrande sans doute agréable à cette déesse qui n'a, dit la mythologie, que des serpens en guise de cheveux.

XIV

LES PIGEONS DE DORDRECHT

C'était déjà certes un grand honneur pour Cornélius van Baerle que d'être enfermé justement dans cette même prison qui avait reçu le savant M Grotius

Mais une fois arrivé à la prison, un honneur bien plus grand l'attendait. Il se trouva que la chambre habitée par l'illustre ami de Barneveldt était vacante à Loewestein, quand la clémence du prince d'Orange y envoya le tulipier van Baerle.

Cette chambre avait bien mauvaise réputation dans le château depuis que, grâce à l'imagination de sa femme, M Grotius s'en était enfui dans le fameux coffre à livres qu'on avait oublié de visiter

D'un autre côté, cela parut de bien bon augure à van Baerle, que cette chambre lui fut donnée pour logement : car enfin, jamais, selon ses idées à lui, un geôlier n'eût dû faire habiter à un second pigeon la cage d'où un premier s'était si facilement envolé.

La chambre est historique. Nous ne perdrons donc pas notre temps à en consigner ici les détails, sauf une alcôve qui avait été pratiquée pour madame Grotius. C'était une chambre de prison comme les autres, plus élevée peut-être ; aussi, par la fenêtre grillée, avait-on une charmante vue

L'intérêt de notre histoire d'ailleurs ne consiste pas dans un certain nombre de descriptions d'intérieur. Pour van Baerle, la vie était autre chose qu'un appareil respiratoire. Le pauvre prisonnier aimait au delà de sa machine pneumatique deux choses dont la pensée seulement, cette libre voyageuse, pouvait désormais lui fournir la possession factice.

Une fleur et une femme, l'une et l'autre à jamais perdues pour lui.

Il se trompait par bonheur, le bon van Baerle ! Dieu, qui l'avait au moment où il marchait à l'échafaud, regardé avec le sourire d'un père, Dieu lui réservait au sein même de sa prison dans la chambre de M Grotius, l'existence la plus aventureuse que jamais tulipier ait eue en partage.

Un matin, à sa fenêtre, tandis qu'il humait l'air frais qui montait du Wahal et qu'il admirait dans le lointain, derrière une forêt de cheminées, les moulins de Dordrecht sa patrie, il vit des pigeons accourir en foule de ce point de l'horizon et se percher tout frissonnants au soleil sur les pignons aigus de Loewestein.

Ces pigeons, se dit van Baerle, viennent de Dordrecht et par conséquent ils y peuvent retourner. Quelqu'un qui attacherait un mot à l'aile de ces pigeons courrait la chance de faire passer de ses nouvelles à Dordrecht, où on le pleure.

Puis, après un moment de rêverie :

— Ce quelqu'un-là, ajouta van Baerle, ce sera moi.

On est patient quand on a vingt-huit ans et qu'on est condamné à une prison perpétuelle, c'est-à-dire à quelque chose comme vingt-deux ou vingt-trois mille jours de prison.

Van Baerle, tout en pensant à ses trois caïeux, car cette pensée battait toujours au fond de sa mémoire comme bat le cœur au fond de la poitrine, van Baerle, disons-nous, tout en pensant à ses trois caïeux, se fit un piège à pigeons. Il tenta ces volatiles par toutes les ressources de sa cuisine, dix-huit sous de Hollande par jour, — 12 sous de France — et au bout d'un mois de tentatives infructueuses, il prit une femelle.

Il mit deux autres mois à prendre un mâle ; puis il les enferma ensemble, et vers le commencement de l'année 1673, ayant obtenu des œufs, il lâcha la femelle, qui confiante dans le mâle qui les couvait à sa place, s'en alla toute joyeuse à Dordrecht avec son billet sous son aile.

Elle revint le soir.

Elle avait conservé le billet.

Elle le garda ainsi quinze jours, au grand désappointement d'abord, puis ensuite au grand désespoir de van Baerle.

Le seizième jour enfin elle revint à vide.

Or, van Baerle adressait ce billet à sa nourrice, la vieille Frisonne, et suppliait les âmes charitables qui le trouveraient de le lui faire remettre le plus sûrement et le plus promptement possible.

Dans cette lettre, adressée à sa nourrice, il y avait un petit billet adressé à Rosa

Dieu, qui porte avec son souffle les grains de ravenelles sur les murailles des vieux châteaux et qui les fait fleurir dans un peu de pluie, Dieu permit que la nourrice de van Baerle reçût cette lettre

Et voici comment

En quittant Dordrecht pour la Haye et la Haye pour Gorcum, mynheer Isaac Boxtel avait abandonné non seulement sa maison, non seulement son domestique, non seulement son observatoire, non seulement ses télescopes, mais encore ses pigeons.

Le domestique, qu'on avait laissé sans gages, commença par manger le peu d'économies qu'il avait, puis ensuite il se mit à manger les pigeons.

Ce que voyant les pigeons, ils émigrèrent du toit d'Isaac Boxtel sur le toit de Cornélius van Baerle.

La nourrice était un bon cœur qui avait besoin d'aimer quelque chose. Elle se prit de bonne amitié pour les pigeons qui étaient venus lui demander l'hospitalité, et quand le domestique d'Isaac réclama pour les manger les douze ou quinze derniers, comme il avait mangé les douze ou quinze premiers, elle offrit de les lui racheter, moyennant six sous de Hollande la pièce.

C'était le double de ce que valaient les pigeons ; aussi le domestique accepta-t-il avec une grande joie.

La nourrice se trouva donc légitime propriétaire des pigeons de l'envieux.

C'étaient ces pigeons mêlés à d'autres qui, dans leur pérégrination, visitaient la Haye, Loewenstein, Rotterdam, allant chercher sans doute du blé d'une autre nature, du chènevis d'un autre goût.

Le hasard, ou plutôt Dieu, Dieu que nous voyons, nous, au fond de toute chose, Dieu avait fait que Cornélius van Baerle avait pris justement un de ces pigeons-là.

Il en résulte que si l'envieux n'eût pas quitté Dordrecht pour suivre son rival à la Haye d'abord, puis ensuite à Gorcum ou à Loewestein, comme on voudra, les deux localités n'étant séparées que par la jonction du Wahal et de la Meuse, c'eût été entre ses mains et non entre celles de la nourrice que fut tombé le billet écrit par van Baerle, de sorte que le pauvre prisonnier, comme le corbeau du savetier romain, eût perdu son temps et ses peines, et qu'au lieu d'avoir à raconter les événements variés qui, pareils à un tapis aux mille couleurs, vont se dérouler sous notre plume, nous n'eussions eu à décrire qu'une longue série de jours pâles, tristes et sombres comme le manteau de la nuit

Le billet tomba donc dans les mains de la nourrice de van Baerle.

Aussi vers les premiers jours de février, comme les premières heures du soir descendaient du ciel laissant derrière elles les étoiles naissantes, Cornélius entendit dans l'escalier de la tourelle une voix qui le fit tressaillir.

Il porta la main à son cœur et écouta.

C'était la voix douce et harmonieuse de Rosa

Avouons-le, Cornélius ne fut pas si étourdi de surprise, si extravagant de joie qu'il l'eût été sans l'histoire du pigeon. Le pigeon lui avait en échange de sa lettre rapporté l'es-

poir sous son aile vide, et il s'attendait chaque jour, car il connaissait Rosa, à avoir, si le billet lui avait été remis, des nouvelles de son amour et de ses caïeux.

Il se leva, prêtant l'oreille, inclinant le corps du côté de la porte.

Oui, c'étaient bien les accens qui l'avaient ému si doucement à la Haye.

Mais maintenant Rosa, qui avait fait le voyage de la Haye à Loewestein, Rosa qui avait réussi, Cornélius ne savait comment, à pénétrer dans la prison, Rosa parviendrait-elle aussi heureusement à pénétrer jusqu'au prisonnier?

Tandis que Cornélius, à ce propos, échafaudait pensée sur pensée, désirs sur inquiétudes, le guichet placé à la porte de sa cellule s'ouvrit, et Rosa, brillante de joie, de parure, belle surtout du chagrin qui avait pâli ses joues depuis cinq mois, Rosa colla sa figure au grillage de Cornélius en lui disant :

— Oh monsieur ! monsieur, me voici.

Cornélius étendit les bras, regarda le ciel et poussa un cri de joie.

— Oh ! Rosa, Rosa ! cria-t-il.

— Silence ! parlons bas, mon père me suit, dit la jeune fille.

— Votre père ?

— Oui, il est là dans la cour au bas de l'escalier, il reçoit les instructions du gouverneur, il va monter.

— Les instructions du gouverneur ?...

— Ecoutez, je vais tâcher de tout vous dire en deux mots. Le stathouder a une maison de campagne à une lieue de Leyde, une grande laiterie pas autre chose : c'est ma tante, sa nourrice, qui a la direction de tous les animaux qui sont renfermés dans cette métairie. Dès que j'ai reçu votre lettre, votre lettre que je n'ai pas pu lire, hélas ! mais que votre nourrice m'a lue, j'ai couru chez ma tante là je suis restée jusqu'à ce que le prince vînt à la laiterie, et quand il y vint, je lui demandai que mon père troquât ses fonctions de premier porte-clefs de la prison de la Haye contre les fonctions de geôlier à la forteresse de Loewestein. Il ne se doutait pas de mon but ; s'il l'eût connu, peut-être eût-il refusé ; au contraire, il accorda.

— De sorte que vous voilà.

— Comme vous voyez.

— De sorte que je vous verrai tous les jours ?

— Le plus souvent que je pourrai.

— O Rosa ! ma belle madone Rosa ! dit Cornélius, vous m'aimez donc un peu ?

— Un peu... dit-elle, oh ! vous n'êtes pas assez exigeant, monsieur Cornélius.

Cornélius lui tendit passionnément les mains, mais leurs doigts seuls purent se toucher à travers le grillage.

— Voici mon père ! dit la jeune fille.

Et Rosa quitta vivement la porte et s'élança vers le vieux Gryphus qui apparaissait au haut de l'escalier.

XV

LE GUICHET

Gryphus était suivi du molosse.

Il lui faisait faire sa ronde pour qu'à l'occasion il reconnût les prisonniers.

— Mon père, dit Rosa, c'est ici la fameuse chambre d'où M. Grotius s'est évadé ; vous savez, M. Grotius ?

— Oui, oui, ce coquin de Grotius ; un ami de ce scélérat de Barneveldt, que j'ai vu exécuter quand j'étais enfant. Grotius ! ah ! ah ! c'est de cette chambre qu'il s'est évadé. Eh bien, je réponds que personne ne s'en évadera après lui.

Et, en ouvrant la porte, il commença dans l'obscurité son discours au prisonnier.

Quant au chien, il alla en grognant flairer les mollets du prisonnier, comme pour lui demander de quel droit il n'était pas mort, lui qu'il avait vu sortir entre le greffier et le bourreau.

Mais la belle Rosa l'appela, et le molosse vint à elle.

— Monsieur, dit Gryphus en levant sa lanterne pour tâcher de projeter un peu de lumière autour de lui, vous voyez en moi votre nouveau geôlier. Je suis chef des porte-clefs et j'ai les chambres sous ma surveillance. Je ne suis pas méchant, mais je suis inflexible pour tout ce qui concerne la discipline.

— Mais je vous connais parfaitement, mon cher monsieur Gryphus, dit le prisonnier en entrant dans le cercle de lumière que projetait la lanterne.

— Tiens, tiens, c'est vous, monsieur van Baerle, dit Gryphus, ah ! c'est vous, tiens, tiens, tiens, comme on se rencontre !

— Oui, et c'est avec un grand plaisir, mon cher monsieur Gryphus, que je vois que votre bras va à merveille, puisque c'est de ce bras que vous tenez une lanterne.

Gryphus fronça le sourcil.

— Voyez ce que c'est, dit-il, en politique on fait toujours des fautes. Son Altesse vous a laissé la vie, je ne l'aurais pas fait, moi.

— Bah ! demanda Cornélius, et pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes homme à conspirer de nouveau ; vous autres savans, vous avez commerce avec le diable.

— Ah çà ! maître Gryphus, êtes-vous mécontent de la façon dont je vous ai remis le bras, ou du prix que je vous ai demandé ? dit en riant Cornélius.

— Au contraire, morbleu ! au contraire ! maugréa le geôlier, vous me l'avez trop bien remis le bras ; il y a quelque sorcellerie là-dessous : au bout de six semaines je m'en servais comme s'il ne lui fût rien arrivé. A telles enseignes que le médecin du Buytenhoff, qui sait son affaire, voulait me le casser de nouveau, pour me le remettre dans les règles, promettant que, cette fois, je serais trois mois sans pouvoir m'en servir.

— Et vous n'avez pas voulu ?

— J'ai dit : Non. Tant que je pourrai faire le signe de la croix avec ce bras-là, — Gryphus était catholique, — tant que je pourrai faire le signe de la croix avec ce bras-là, je me moque du diable.

— Mais si vous vous moquez du diable, maître Gryphus, à plus forte raison devez-vous vous moquer des savans.

— Oh ! les savans, les savans ! s'écria Gryphus sans répondre à l'interpellation ; les savans ! j'aimerais mieux avoir dix militaires à garder qu'un seul savant. Les militaires, ils fument, ils boivent, ils s'enivrent ; ils sont doux comme des moutons quand on leur donne de l'eau-de-vie ou du vin de la Meuse. Mais un savant, boire, fumer, s'enivrer ! ah bien oui ! C'est sobre, ça ne dépense rien, ça garde sa tête fraîche pour conspirer. Mais je commence par vous dire que ça ne vous sera pas facile, à vous, de conspirer. D'abord pas de livres, pas de papier, pas de grimoire. C'est avec des livres que M. Grotius s'est sauvé.

— Je vous assure, maître Gryphus, reprit van Baerle, que peut-être j'ai eu un instant l'idée de me sauver, mais que bien certainement je ne l'ai plus.

— C'est bien ! c'est bien ! dit Gryphus, veillez sur vous, j'en ferai autant, C'est égal, c'est égal, Son Altesse a fait une lourde faute.

— En ne me faisant pas couper la tête ?... Merci, merci, maître Gryphus.

— Sans doute. Voyez si MM. de Witt ne se tiennent pas bien tranquilles maintenant.

— C'est affreux ce que vous dites là, monsieur Gryphus, dit van Baerle en se détournant pour cacher son dégoût. Vous oubliez que l'un de ces malheureux est mon ami, et l'autre... l'autre mon second père.

— Oui, mais je me souviens que l'un et l'autre sont des conspirateurs. Et puis c'est par philanthropie que je parle.

— Ah ! vraiment ! Expliquez donc un peu cela, cher monsieur Gryphus, je ne comprends pas bien.

— Oui. Si vous étiez resté sur le billot de maître Harbruck...

— Eh bien ?

— Eh bien vous ne souffririez plus. Tandis qu'ici je ne vous cache pas que je vais vous rendre la vie très dure.

— Merci de la promesse, maître Gryphus.

Et tandis que le prisonnier souriait ironiquement au vieux geôlier, Rosa, derrière la porte, lui répondait par un sourire plein d'angélique consolation.

Gryphus alla vers la fenêtre.

Il faisait encore assez jour pour qu'on vît sans le distinguer un horizon immense qui se perdait dans une brume grisâtre.

— Quelle vue a-t-on d'ici ? demanda le geôlier.

— Mais fort belle, dit Cornélius en regardant Rosa.

— Oui, oui, trop de vue, trop de vue.

En ce moment les deux pigeons, effarouchés par la vue et surtout par la voix de cet inconnu, sortirent de leur nid, et disparurent tout effarés dans le brouillard.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? demanda le geôlier.

— Mes pigeons, répondit Cornélius.

— Mes pigeons ! s'écria le geôlier, mes pigeons ! Est-ce qu'un prisonnier a quelque chose à lui ?

— Alors, dit Cornélius, les pigeons que le bon Dieu m'a prêtés ?

— Voilà déjà une contravention, répliqua Gryphus ; des pigeons ! Ah ! jeune homme, jeune homme, je vous préviens d'une chose, c'est que, pas plus tard que demain, ces oiseaux bouillent dans ma marmite.

— Il faudrait d'abord que vous les eussiez, maître Gryphus, dit van Baerle. Vous ne voulez pas que ce soit mes pigeons, ils sont encore bien moins les vôtres, je vous jure, qu'ils ne sont les miens.

— Ce qui est différé n'est pas perdu, maugréa le geôlier, et pas plus tard que demain je leur tordrai le cou.

Et tout en faisant cette méchante promesse à Cornélius, Gryphus se pencha en dehors pour examiner la structure du nid. Ce qui donna le temps à van Baerle de courir à la porte et de serrer la main de Rosa, qui lui dit :

— A neuf heures ce soir.

Gryphus, tout occupé du désir de prendre dès le lendemain les pigeons, comme il avait promis de le faire, ne vit rien, n'entendit rien, et comme il avait fermé la fenêtre, il prit sa fille par le bras, sortit, donna un double tour à la serrure, poussa les verrous, et alla faire les mêmes promesses à un autre prisonnier.

A peine eut-il disparu, que Cornélius s'approcha de la porte pour écouter le bruit décroissant des pas, puis, lorsqu'il se fut éteint, il courut à la fenêtre et démolit de fond en comble le nid des pigeons.

Il aimait mieux les chasser à tout jamais de sa présence que d'exposer à la mort les gentils messagers auxquels il devait le bonheur d'avoir revu Rosa.

Cette visite du geôlier, ses menaces brutales, la sombre perspective de sa surveillance dont il connaissait les abus, rien de tout cela ne put distraire Cornélius des douces pensées et surtout du doux espoir que la présence de Rosa venait de ressusciter dans son cœur.

Il attendait impatiemment que neuf heures sonnassent au donjon de Loewestein.

Rosa avait dit : A neuf heures, attendez-moi.

La dernière note de bronze vibrait encore dans l'air lorsque Cornélius entendit dans l'escalier le pas léger et la robe onduleuse de la belle Frisonne, et bientôt le grillage de la porte sur laquelle se fixaient ardemment les yeux de Cornélius s'éclaira.

Le guichet venait de s'ouvrir en dehors.

— Me voici, dit Rosa encore tout essoufflée d'avoir gravi l'escalier, me voici !

— Oh ! bonne Rosa !

— Vous êtes donc content de me voir ?

— Vous le demandez ! Mais comment avez-vous fait pour venir ? dites.

— Écoutez, mon père s'endort chaque soir presque aussitôt qu'il a soupé ; alors, je le couche un peu étourdi par le genièvre ; n'en dites rien à personne, car, grâce à ce sommeil, je pourrai chaque soir venir causer une heure avec vous.

— Oh ! je vous remercie, Rosa, chère Rosa.

Et Cornélius avança, en disant ces mots, son visage si près du guichet que Rosa retira le sien.

— Je vous ai rapporté vos caïeux de tulipe, dit-elle.

Le cœur de Cornélius bondit. Il n'avait point osé demander encore à Rosa ce qu'elle avait fait du précieux trésor qu'il lui avait confié.

— Ah ! vous les avez donc conservés !

— Ne me les aviez-vous donc pas donnés comme une chose qui vous était chère ?

— Oui, mais seulement parce que je vous les avais donnés, il me semble qu'ils étaient à vous.

— Ils étaient à moi après votre mort, et vous êtes vivant, par bonheur. Ah ! comme j'ai béni Son Altesse ! Si Dieu accorde au prince Guillaume toutes les félicités que je lui ai souhaitées, certes le roi Guillaume sera non seulement l'homme le plus heureux de son royaume, mais de toute la terre. Vous étiez vivant, dis-je, et tout en gardant la Bible de votre parrain Corneille, j'étais résolue de vous rapporter vos caïeux ; seulement je ne savais comment faire. Or, je venais de prendre la résolution d'aller demander au stathouder la place de geôlier de Gorcum pour mon père, lorsque la nourrice m'apporta votre lettre. Ah ! nous pleurâmes bien ensemble, je vous en réponds. Mais votre lettre ne fit que m'affermir dans ma résolution. C'est alors que je partis pour Leyde ; vous savez le reste.

— Comment, chère Rosa, reprit Cornélius, vous pensiez, avant ma lettre reçue, à venir me rejoindre ?

— Si j'y pensais ! répondit Rosa laissant prendre à son amour le pas sur sa pudeur, mais je ne pensais qu'à cela !

Et en disant ces mots, Rosa devint si belle, que pour la seconde fois, Cornélius précipita son front et ses lèvres sur le grillage, et cela sans doute pour remercier la belle jeune fille.

Rosa se recula comme la première fois.

— En vérité, dit-elle avec cette coquetterie qui bat dans le cœur de toute jeune fille, en vérité, j'ai bien souvent regretté de ne pas savoir lire, mais jamais autant et de la même façon que lorsque votre nourrice m'apporta votre lettre ; j'ai tenu dans ma main cette lettre qui parlait pour les autres et qui, pauvre sotte que j'étais, était muette pour moi.

— Vous avez souvent regretté de ne pas savoir lire ? dit Cornélius, et à quelle occasion ?

— Dame ! fit la jeune fille en riant, pour lire toutes les lettres que l'on m'écrivait.

— Vous receviez des lettres, Rosa ?

— Par centaines.

— Mais qui vous écrivait donc ?

— Qui m'écrivait ! Mais d'abord tous les étudians qui passaient sur le Buytenhoff, tous les officiers qui allaient à la place d'armes, tous les commis et même les marchands qui me voyaient à ma petite fenêtre.

— Et tous ces billets, chère Rosa, qu'en faisiez-vous ?

— Autrefois, répondit Rosa, je me les faisais lire par quelque amie, et cela m'amusait beaucoup, mais depuis un certain temps, à quoi bon perdre son temps à écouter toutes ces sottises, depuis un certain temps je les brûle.

— Depuis un certain temps, s'écria Cornélius avec un regard troublé tout à la fois par l'amour et la joie.

Rosa baissa les yeux toute rougissante.

De sorte qu'elle ne vit pas s'approcher les lèvres de Cornélius qui ne rencontrèrent, hélas ! que le grillage, mais qui, malgré cet obstacle, envoyèrent jusqu'aux lèvres de la jeune fille le souffle ardent du plus tendre baiser.

A cette flamme qui brûla ses lèvres, Rosa devint aussi pâle, plus pâle peut-être qu'elle ne l'avait été au Buytenhoff le jour de l'exécution. Elle poussa un gémissement plaintif, ferma ses beaux yeux et s'enfuit le cœur palpitant, essayant en vain de comprimer avec sa main les palpitations de son cœur. Cornélius, demeuré seul, en fut réduit à aspirer le doux parfum des cheveux de Rosa, resté comme un captif entre le treillage.

Rosa s'était enfuie si précipitamment qu'elle avait oublié de rendre à Cornélius les trois caïeux de la tulipe noire.

XVI

MAITRE ET ÉCOLIÈRE

Le bonhomme Gryphus, on a pu le voir, était loin de partager la bonne volonté de sa fille pour le filleul de Corneille de Witt.

Il n'avait que cinq prisonniers à Loewestein ; la tâche de gardien n'était donc pas difficile à remplir, et la geôle était une sorte de sinécure donnée à son âge.

Mais dans son zèle, le digne geôlier avait grandi de toute la puissance de son imagination la tâche qui lui était imposée. Pour lui Cornélius avait pris la proportion gigantesque d'un criminel de premier ordre. Il était en conséquence devenu le plus dangereux de ses prisonniers. Il surveillait chacune de ses démarches, ne l'abordait qu'avec un visage courroucé, lui faisant porter la peine de ce qu'il appelait son effroyable rébellion contre le clément stathouder.

Il entrait trois fois par jour dans la chambre de van Baerle, croyant le surprendre en faute, mais Cornélius avait renoncé aux correspondances depuis qu'il avait sa correspondante sous la main. Il était même probable que Cornélius, eût-il obtenu sa liberté entière et permission complète de se retirer partout où il eût voulu, le domicile de la prison avec Rosa et ses caïeux lui eût paru préférable à tout autre domicile sans ses caïeux et sans Rosa.

C'est qu'en effet chaque soir, à neuf heures, Rosa avait promis de venir causer avec le cher prisonnier, et dès le premier soir, Rosa, nous l'avons vu, avait tenu parole.

Le lendemain, elle monta comme la veille, avec le même mystère et les mêmes précautions. Seulement elle s'était promis à elle-même de ne pas trop approcher sa figure du grillage. D'ailleurs, pour entrer du premier coup dans une conversation qui pût occuper sérieusement van Baerle, elle commença par lui tendre à travers le grillage ses trois caïeux toujours enveloppés dans le même papier.

Mais, au grand étonnement de Rosa, van Baerle repoussa sa blanche main du bout de ses doigts.

Le jeune homme avait réfléchi.

— Écoutez-moi, dit-il, nous risquerions trop, je crois, de mettre toute notre fortune dans le même sac. Songez qu'il s'agit, ma chère Rosa, d'accomplir une entreprise que l'on regarde jusqu'aujourd'hui comme impossible. Il s'agit de faire fleurir la grande tulipe noire. Prenons donc toutes nos précautions, afin, si nous échouons, de n'avoir rien à nous reprocher. Voici comment j'ai calculé que nous parviendrions à notre but.

Rosa prêta toute son attention à ce qu'allait lui dire le

prisonnier, et cela plus pour l'importance qu'y attachait le malheureux tulipier que pour l'importance qu'elle y attachait elle-même.

— Voici, continua Cornélius, comment j'ai calculé notre commune coopération à cette grande affaire.

— J'écoute, dit Rosa.

— Vous avez bien dans cette forteresse un petit jardin, à défaut de jardin une cour quelconque, à défaut de cour une terrasse?

— Nous avons un très beau jardin, dit Rosa, il s'étend le long du Wahal et est plein de beaux vieux arbres.

— Pouvez-vous, chère Rosa, m'apporter un peu de la terre de ce jardin, afin que j'en juge?

— Dès demain.

— Vous en prendrez à l'ombre et au soleil, afin que je juge de ses deux qualités sous les deux conditions de sécheresse et d'humidité.

— Soyez tranquille.

— La terre choisie par moi et modifiée s'il est besoin, nous ferons trois parts de nos trois caïeux, vous en prendrez un que vous planterez le jour que je vous dirai dans la terre choisie par moi ; il fleurira certainement, si vous le soignez selon mes indications.

— Je ne m'en éloignerai pas une seconde.

— Vous m'en donnerez un autre que j'essaierai d'élever ici dans ma chambre, ce qui m'aidera à passer ces longues journées pendant lesquelles je ne vous vois pas. J'ai peu d'espoir, je vous l'avoue, pour celui-là, et, d'avance, je regarde ce malheureux comme sacrifié à mon égoïsme. Cependant le soleil me visite quelquefois. Je tirerai artificieusement parti de tout, même de la chaleur et de la cendre de ma pipe. Enfin nous tiendrons, ou plutôt vous tiendrez en réserve le troisième caïeu, notre dernière ressource pour le cas où nos deux premières expériences auraient manqué. De cette manière, ma chère Rosa, il est impossible que nous n'arrivions pas à gagner les cent mille florins de notre dot et à nous procurer le suprême bonheur de voir réussir notre œuvre.

— J'ai compris, dit Rosa. Je vous apporterai demain de la terre, vous choisirez la mienne et la vôtre. Quant à la vôtre, il me faudra plusieurs voyages, car je ne pourrai vous en apporter que peu à la fois.

— Oh ! nous ne sommes pas pressés, chère Rosa ; nos tulipes ne doivent pas être enterrées avant un grand mois. Ainsi vous voyez que nous avons tout le temps ; seulement, pour planter votre caïeu, vous suivrez toutes mes instructions, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

— Et une fois planté, vous me ferez part de toutes les circonstances qui pourront intéresser notre élève, tels que changemens atmosphériques, traces dans les allées, traces sur les plates-bandes. Vous écouterez la nuit si notre jardin n'est pas fréquenté par des chats. Deux de ces malheureux animaux m'ont, à Dordrecht, ravagé deux plates-bandes.

— J'écouterai.

— Les jours de lune... Avez-vous vue sur le jardin, chère enfant?

— La fenêtre de ma chambre à coucher y donne.

— Bon. Les jours de lune, vous regarderez si des trous du mur ne sortent point des rats. Les rats sont des rongeurs fort à craindre, et j'ai vu de malheureux tulipiers reprocher bien amèrement à Noé d'avoir mis une paire de rats dans l'arche.

— Je regarderai, et s'il y a des chats ou des rats...

— Eh bien ! il faudra aviser. Ensuite, continua van Baerle devenu soupçonneux depuis qu'il était en prison, ensuite il y a un animal bien plus à craindre encore que le chat et le rat!

— Et quel est cet animal?

— C'est l'homme ! Vous comprenez, chère Rosa, on vole un florin, et l'on risque le bagne pour une pareille misère, à plus forte raison peut-on voler un caïeu de tulipe qui vaut cent mille florins.

— Personne que moi n'entrera dans le jardin.

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure!

— Bien, Rosa ! merci, chère Rosa ! oh ! toute joie va donc me venir de vous!

Et comme les lèvres de van Baerle se rapprochaient du grillage avec la même ardeur que la veille, et que, d'ailleurs, l'heure de la retraite était arrivée, Rosa éloigna la tête et allongea la main.

Dans cette jolie main, dont la coquette jeune fille avait un soin tout particulier, était le caïeu.

Cornélius baisa passionnément le bout des doigts de cette main. Était-ce parce que cette main tenait un des caïeux de la grande tulipe noire? Était-ce parce que cette main était la main de Rosa? C'est ce que nous laissons deviner à de plus savans que nous.

Rosa se retira donc avec les deux autres caïeux, les serrant contre sa poitrine.

Les serrait-elle contre sa poitrine parce que c'étaient les caïeux de la grande tulipe noire, ou parce que les caïeux lui venaient de Cornélius van Baerle? Ce point, nous le croyons, serait plus facile à préciser que l'autre.

Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, la vie devint douce et remplie pour le prisonnier.

Rosa, on l'a vu, lui avait remis un des caïeux.

Chaque soir elle lui apportait poignée à poignée la terre de la portion du jardin qu'il avait trouvée la meilleure et qui en effet était excellente.

Une large cruche que Cornélius avait cassée habilement lui donna un fonds propice, il l'emplit à moitié et mélangea la terre apportée par Rosa d'un peu de boue de rivière qu'il fit sécher et qui lui fournit un excellent terreau.

Puis, vers le commencement d'avril, il y déposa le premier caïeu.

Dire ce que Cornélius déploya de soins, d'habileté et de ruse pour dérober à la surveillance de Gryphus la joie de ses travaux, nous n'y parviendrions pas. Une demi-heure, c'est un siècle de sensations et de pensée pour un prisonnier philosophe.

Il ne se passait point de jour que Rosa ne vînt causer avec Cornélius.

Les tulipes, dont Rosa faisait un cours complet, fournissaient le fond de la conversation ; mais si intéressant que soit ce sujet, on ne peut pas toujours parler tulipes.

Alors on parlait d'autre chose, et, à son grand étonnement le tulipier s'apercevait de l'extension immense que pouvait prendre le cercle de la conversation.

Seulement Rosa avait pris une habitude : elle tenait son beau visage invariablement à six pouces du guichet, car la belle Frisonne était sans doute défiante d'elle-même, depuis qu'elle avait senti à travers le grillage combien le souffle d'un prisonnier peut brûler le cœur d'une jeune fille.

Il y a une chose surtout qui inquiétait à cette heure le tulipier presque autant que ses caïeux, et sur laquelle il revenait sans cesse.

C'était la dépendance où était Rosa de son père.

Ainsi la vie de van Baerle le docteur savant, le peintre pittoresque, l'homme supérieur, — de van Baerle qui, le premier, avait, selon toute probabilité, découvert ce chef-d'œuvre de la création que l'on appellerait, comme la chose était arrêtée d'avance, *Rosa Baerlensis*, la vie, bien mieux que la vie, le bonheur de cet homme dépendait du plus simple caprice d'un autre homme, et cet homme c'était un être d'un esprit inférieur, d'une caste infime ; c'était un geôlier, quelque chose de moins intelligent que la serrure qu'il fermait, de plus dur que le verrou qu'il tirait. C'était quelque chose du Caliban de *la Tempête*, un passage entre l'homme et la brute.

Eh bien, le bonheur de Cornélius dépendait de cet homme ; cet homme pouvait un beau matin s'ennuyer à Loewestein, trouver que l'air y était mauvais, que le genièvre n'y était pas bon, et quitter la forteresse et emmener sa fille, — et encore une fois Cornélius et Rosa étaient séparés. Dieu, qui se lasse de faire trop pour ses créatures, finirait peut-être alors par ne plus les réunir.

— Et alors à quoi bon les pigeons voyageurs, disait Cornélius à la jeune fille, puisque, chère Rosa, vous ne saurez ni lire ce que je vous écrirai, ni m'écrire ce que vous aurez pensé?

— Eh bien, répondait Rosa, qui au fond du cœur craignait la séparation autant que Cornélius, nous avons une heure tous les soirs, employons-la bien.

— Mais il me semble, reprit Cornélius, que nous ne l'employons pas mal.

— Employons-la mieux encore, dit Rosa en souriant. Montrez-moi à lire et à écrire ; je profiterai de vos leçons, croyez-moi, et de cette façon nous ne serons plus jamais séparés que par notre volonté, à nous-mêmes.

— Oh ! alors, s'écria Cornélius, nous avons l'éternité devant nous.

Rosa sourit et haussa doucement les épaules.

— Est-ce que vous resterez toujours en prison? répondit-elle. Est-ce qu'après vous avoir donné la vie, Son Altesse ne vous donnera pas la liberté? Est-ce qu'alors vous ne rentrerez pas dans vos biens? Est-ce que vous ne serez point riche? Est-ce qu'une fois libre et riche, vous daignerez regarder, quand vous passerez à cheval ou en carrosse, la petite Rosa, une fille de geôlier, presque une fille de bourreau?

Cornélius voulut protester, et certes il l'eût fait de tout son cœur et dans la sincérité d'une âme remplie d'amour.

La jeune fille l'interrompit.

— Comment va votre tulipe? demanda-t-elle en souriant.

Parler à Cornélius de sa tulipe, c'était un moyen pour Rosa de tout faire oublier à Cornélius, même Rosa.

— Mais assez bien, dit-il, la pellicule noircit, le travail de la fermentation a commencé, les veines du caïeu s'échauf-

lent et grossissent, d'ici à huit jours avoir peut-être en pointe... distinguer les premières protubérances de la germination. Et la vôtre, Rosa?

— Oh! moi, j'ai fait les choses en grand et d'après vos indications.

— Voyons, Rosa, qu'avez-vous fait? dit Cornélius, les yeux presque aussi ardents, l'haleine presque aussi haletante que le soir où ces yeux avaient brûlé le visage et cette haleine le cœur de Rosa.

— J'ai, dit en souriant la jeune fille, car au fond du cœur elle ne pouvait s'empêcher d'étudier ce double amour du prisonnier pour elle et pour la tulipe noire, j'ai fait les choses en grand: je vous ai préparé dans un carré nu, loin des arbres et des murs, dans une terre légèrement sablonneuse, plutôt humide que sèche, sans un grain de pierre, sans un caillou, je vous ai disposé une plate-bande comme vous me l'avez décrite.

— Bien, bien, Rosa.

— Le terrain préparé de la sorte n'attend plus que votre avertissement. Au premier beau jour vous me direz de planter mon caïeu et je le planterai. Vous savez que je dois tarder sur vous, moi qui ai toutes les chances du bon air, du soleil et de l'abondance des sucs terrestres.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écria Cornélius en frappant avec joie dans ses mains, et vous êtes une bonne écolière, Rosa, et vous gagnerez certainement vos cent mille florins.

— N'oubliez pas, dit en riant Rosa, que votre écolière, puisque vous m'appelez ainsi, a encore autre chose à apprendre que la culture des tulipes.

— Oui, oui, et je suis aussi intéressé que vous, belle Rosa, à ce que vous sachiez lire.

— Quand commencerons-nous?

— Tout de suite.

— Non, demain.

— Pourquoi demain?

— Parce qu'aujourd'hui notre heure est écoulée et qu'il faut que je vous quitte.

— Déjà! mais dans quoi lirons-nous?

— Oh! dit Rosa, j'ai un livre, un livre qui, je l'espère, nous portera bonheur.

— A demain donc?

— A demain.

Le lendemain Rosa revint avec la bible de Corneille de Witt.

XVII

PREMIER CAÏEU

Le lendemain, avons-nous dit, Rosa revint avec la bible de Corneille de Witt.

Alors commença entre le maître et l'écolière une de ces scènes charmantes qui font la joie du romancier quand il a le bonheur de les rencontrer sous sa plume.

Le guichet, seule ouverture qui servît de communication aux deux amants, était trop élevé pour que des gens qui s'étaient jusque-là contentés de lire sur le visage l'un de l'autre tout ce qu'ils avaient à se dire pussent lire commodément sur le livre que Rosa avait apporté.

En conséquence, la jeune fille dut s'appuyer au guichet, la tête penchée, le livre à la hauteur de la lumière qu'elle tenait de la main droite, et que, pour la reposer un peu, Cornélius imagina de fixer par un mouchoir au treillis de fer. Dès lors Rosa put suivre avec un de ses doigts sur le livre les lettres et les syllabes que lui faisait épeler Cornélius, lequel, muni d'un fétu de paille en guise d'indicateur, désignait ces lettres par le trou du grillage à son écolière attentive.

Le feu de cette lampe éclairait les riches couleurs de Rosa, son œil bleu et profond, ses tresses blondes sous le casque d'or bruni qui, ainsi que nous l'avons dit, sert de coiffure aux Frisonnes; ses doigts levés en l'air et dont le sang descendait, prenaient ce ton pâle et rose qui resplendit aux lumières et qui indique la vie mystérieuse que l'on voit circuler sous la chair.

L'intelligence de Rosa se développait rapidement sous le contact vivifiant de l'esprit de Cornélius, et quand la difficulté paraissait trop ardue, ces yeux qui plongeaient l'un dans l'autre, ces cils qui s'effleuraient, ces cheveux qui se mariaient, détachaient des étincelles électriques capables d'éclairer les ténèbres même de l'idiotisme.

Et Rosa, descendue chez elle, repassait seule dans son esprit les leçons de lecture, et en même temps dans son âme les leçons non avouées de l'amour.

Un soir elle arriva une demi-heure plus tard que de coutume.

C'était un trop grave événement qu'une demi-heure de retard pour que Cornélius ne s'informât pas avant toute chose de ce qui l'avait causé.

— Oh! ne me grondez pas, dit la jeune fille, ce n'est point ma faute. Mon père a renoué connaissance à Loewestein avec un bonhomme qui était venu fréquemment le solliciter à la Haye pour voir la prison. C'était un bon diable, ami de la bouteille, et qui racontait de joyeuses histoires, en outre, un large payeur qui ne reculait pas devant un écot.

— Vous ne le connaissez pas autrement? demanda Cornélius étonné.

— Non, répondit la jeune fille, c'est depuis quinze jours environ que mon père s'est affolé de ce nouveau venu si assidu à le visiter.

— Oh! fit Cornélius en secouant la tête avec inquiétude, car tout nouvel événement présageait pour lui une catastrophe, quelque espion du genre de ceux que l'on envoie dans les forteresses pour surveiller ensemble prisonniers et gardiens.

— Je ne crois pas, fit Rosa en souriant; si ce brave homme épie quelqu'un, ce n'est pas mon père.

— Qui est-ce alors?

— Moi, par exemple.

— Vous!

— Pourquoi pas? dit en riant Rosa.

— Ah! c'est vrai, fit Cornélius en soupirant, vous n'aurez pas toujours en vain des prétendans, Rosa, cet homme peut devenir votre mari.

— Je ne dis pas non.

— Et sur quoi fondez-vous cette joie?

— Dites cette crainte, monsieur Cornélius.

— Merci, Rosa, car vous avez raison; cette crainte...

— Je la fonde sur ceci.

— J'écoute, dites.

— Cet homme était déjà venu plusieurs fois au Buytenhoff, à la Haye, tenez, juste au moment où vous y fûtes enfermé. Moi sortie, il en sortit à son tour; moi venue ici, il y vint. A la Haye il prenait pour prétexte qu'il voulait vous voir.

— Me voir, moi?

— Oh! prétexte, assurément, car aujourd'hui qu'il pourrait encore faire valoir la même raison puisque vous êtes redevenu le prisonnier de mon père, ou plutôt que mon père est redevenu votre geôlier, il ne se recommande plus de vous, bien au contraire. Je l'entendais hier dire à mon père qu'il ne vous connaissait pas.

— Continuez, Rosa, je vous prie, que je tâche de deviner quel est cet homme et ce qu'il veut.

— Vous êtes sûr, monsieur Cornélius, que nul de vos amis ne se peut intéresser à vous?

— Je n'ai pas d'amis, Rosa, je n'avais que ma nourrice, vous la connaissez et elle vous connaît. Hélas! cette pauvre Zug, elle viendrait elle-même et ne ruserait pas et dirait en pleurant à votre père ou à vous: « Cher monsieur ou chère demoiselle, mon enfant est ici, voyez comme je suis désespérée, laissez-moi le voir une heure seulement et je prierai Dieu toute ma vie pour vous. » — Oh! non, continua Cornélius, oh! non, à part ma bonne Zug, non je n'ai pas d'amis.

— J'en reviens donc à ce que je pensais, d'autant mieux qu'hier, au coucher du soleil, comme j'arrangeais la plate-bande où je dois planter votre caïeu, je vis une ombre qui, par la porte entr'ouverte, se glissait derrière les sureaux et les trembles. Je n'eus pas l'air de regarder, c'était notre homme. Il se cacha, me vit remuer la terre, et, certes, c'était bien moi qu'il avait suivie, c'était bien moi qu'il épiait. Je ne donnai pas un coup de râteau, je ne touchai pas un atome de terre qu'il ne s'en rendît compte.

— Oh! oui, oui, c'est un amoureux, dit Cornélius. Est-il jeune, est-il beau?

Et il regarda avidement Rosa, attendant impatiemment sa réponse.

— Jeune, beau? s'écria Rosa éclatant de rire. Il est hideux de visage, il a le corps voûté, il approche de cinquante ans et n'ose me regarder en face ni parler haut.

— Et il s'appelle?

— Jacob Gisels.

— Je ne le connais pas.

— Vous voyez bien, alors, que ce n'est pas pour vous qu'il vient.

— En tout cas, s'il vous aime, Rosa, ce qui est bien probable, car vous voir c'est vous aimer, vous ne l'aimez pas, vous?

— Oh! non certes!

— Vous voulez que je me tranquillise, alors?

— Je vous y engage.

— Eh bien! maintenant que vous commencez à savoir lire, Rosa, vous lirez tout ce que je vous écrirai, n'est-ce

pas, sur les tourmens de la jalousie et sur ceux de l'absence?

— Je lirai si vous écrivez bien gros

Puis, comme la tournure que prenait la conversation commençait à inquiéter Rosa :

— A propos, dit-elle, comment se porte votre tulipe, à vous?

— Rosa, jugez de ma joie : ce matin je la regardais au soleil, après avoir écarté doucement la couche de terre qui couvre le caïeu, j'ai vu poindre l'aiguillon de la première pousse ; ah ! Rosa, mon cœur s'est fondu de joie, cet imperceptible bourgeon blanchâtre, qu'une aile de mouche écorcherait en l'effleurant, ce soupçon d'existence qui se révèle par un insaisissable témoignage, m'a plus ému que la lecture de cet ordre de Son Altesse, qui me rendait la vie en arrêtant la hache du bourreau, sur l'échafaud du Buytenhoff.

— Vous espérez, alors? dit Rosa en souriant.

— En effet, dit le prisonnier, ce ne peut être Gryphus, on l'entend de loin, lui.

— Non, ce n'est pas mon père, j'en suis sûre, mais...

— Mais...

— Mais ce pourrait être M. Jacob.

Rosa s'élança dans l'escalier, et l'on entendit en effet une porte qui se fermait rapidement avant que la jeune fille eût descendu les dix premières marches.

Cornélius demeura fort inquiet, mais ce n'était pour lui qu'un prélude.

Quand la fatalité commence d'accomplir une œuvre mauvaise, il est rare qu'elle ne prévienne pas charitablement sa victime, comme un spadassin fait à son adversaire pour lui donner le loisir de se mettre en garde.

Presque toujours, ces avis qui émanent de l'instinct de l'homme ou de la complicité des objets inanimés, souvent moins inanimés qu'on ne le croit généralement ; presque toujours, disons-nous, ces avis sont négligés. Le coup a



Le marché de Gorcum.

— Oh ! oui, j'espère !

— Et moi, à mon tour, quand planterai-je mon caïeu?

— Au premier jour favorable, je vous le dirai ; mais surtout, n'allez point vous faire aider par personne, surtout ne confiez votre secret à qui que ce soit au monde ; un amateur, voyez-vous, serait capable, rien qu'à l'inspection de ce caïeu, de reconnaître sa valeur ; et surtout, surtout, ma bien chère Rosa, serrez précieusement le troisième oignon qui vous reste.

— Il est encore dans le même papier où vous l'avez mis et tel que vous me l'avez donné, monsieur Cornélius, enfoui tout au fond de mon armoire et sous mes dentelles qui le tiennent au sec sans le charger. Mais, adieu, pauvre prisonnier.

— Comment, déjà?

— Il le faut.

— Venir si tard et partir si tôt !

— Mon père pourrait s'impatienter en ne me voyant pas revenir ; l'amoureux pourrait se douter qu'il a un rival.

Et elle écouta inquiète

— Qu'avez-vous donc? demanda van Baerle.

— Il m'a semblé entendre.

— Quoi donc?

— Quelque chose comme un pas qui craquait dans l'escalier.

sifflé en l'air, et il retombe sur une tête que ce sifflement eût dû avertir, et qui, avertie, a dû se prémunir.

Le lendemain se passa sans que rien de marquant eût lieu. Gryphus fit ses trois visites. Il ne découvrit rien. Quand il entendait venir son geôlier, — et dans l'espérance de surprendre les secrets de son prisonnier, Gryphus ne venait jamais aux mêmes heures, — quand il entendait venir son geôlier, van Baerle, à l'aide d'une mécanique qu'il avait inventée, et qui ressemblait à celles à l'aide desquelles on monte et descend les sacs de blé dans les fermes, van Baerle avait imaginé de descendre sa cruche au-dessous de l'entablement de tuiles d'abord et ensuite de pierres qui régnait au-dessous de sa fenêtre. Quant aux ficelles à l'aide desquelles le mouvement s'opérait, notre mécanicien avait trouvé un moyen de les cacher avec les mousses qui végètent sur les tuiles et dans les creux des pierres.

Gryphus n'y devina rien.

Ce manège réussit pendant huit jours.

Mais un matin que Cornélius, absorbé dans la contemplation de son caïeu, d'où s'élançait déjà un point de végétation, n'avait pas entendu monter le vieux Gryphus, — il faisait grand vent ce jour-là, et tout craquait dans la tourelle, — la porte s'ouvrit tout à coup, et Cornélius fut surpris sa cruche entre ses genoux.

Gryphus, voyant un objet inconnu, et par conséquent

défendaient les mains de son prisonnier. Gryphus fondit sur cet endroit avec plus de rapidité que ne fait le faucon sur sa proie.

Le hasard ou cette adresse fatale que le mauvais esprit accorde parfois aux êtres malfaisants fit que sa grosse main calleuse se posa tout d'abord au beau milieu de la cruche, sur la portion de terreau déposée sur le précieux oignon, cette main brisée au-dessus du poignet et que Cornélius van Baerle lui avait si bien remise.

— Qu'avez-vous là? s'écria-t-il. Ah! je vous y prends!

Et il enfonça sa main dans la terre.

— Moi? Rien, rien! s'écria Cornélius tout tremblant.

— Ah! je vous y prends. Une cruche, de la terre! il y a quelque secret coupable là-dessous!

— Cher monsieur Gryphus, supplia van Baerle, inquiet comme la perdrix à qui le moissonneur vient de prendre sa couvée.

En effet, Gryphus commençait à creuser la terre avec ses doigts crochus.

— Monsieur, monsieur! prenez garde! dit Cornélius pâlissant.

— A quoi? mordieu! à quoi? hurla le geôlier.

— Prenez garde! vous dis-je; vous allez le meurtrir!

Et, d'un mouvement rapide, presque désespéré, il arracha des mains du geôlier la cruche, qu'il cacha comme un trésor sous le rempart de ses deux bras.

Mais Gryphus, entêté comme un vieillard, et de plus en plus convaincu qu'il venait de découvrir une conspiration contre le prince d'Orange, Gryphus courut sur son prisonnier le bâton levé, et voyant l'impassible résolution du captif à protéger son pot de fleurs, il sentit que Cornélius tremblait bien moins pour sa tête que pour sa cruche.

Il chercha donc à la lui arracher de vive force.

— Ah! disait le geôlier furieux, vous voyez bien que vous vous révoltez.

— Laissez-moi ma tulipe! criait van Baerle.

— Oui, oui, tulipe, répliquait le vieillard. On connaît les ruses de MM. les prisonniers.

— Mais je vous jure...

— Lâchez, répétait Gryphus en frappant du pied. Lâchez, ou j'appelle la garde.

— Appelez qui vous voudrez, mais vous n'aurez cette pauvre fleur qu'avec ma vie.

Gryphus exaspéré enfonça ses doigts pour la seconde fois dans la terre, et cette fois en tira le caïeu tout noir, et tandis que van Baerle était heureux d'avoir sauvé le contenant ne s'imaginant pas que son adversaire possédât le contenu, Gryphus lança violemment le caïeu amolli qui s'écrasa sur la dalle et disparut presque aussitôt broyé, mis en bouillie sous le large soulier du geôlier.

Van Baerle vit le meurtre, entrevit les débris humides, comprit cette joie féroce de Gryphus et poussa un cri de désespoir qui eût attendri ce geôlier assassin qui, quelques années plus tôt, avait tué l'araignée de Pélisson.

L'idée d'assommer ce méchant homme passa comme un éclair dans le cerveau du tulipier. Le feu et le sang tout ensemble lui montèrent au front, l'aveuglèrent, et il leva de ses deux mains la cruche lourde de toute l'inutile terre qui y restait. Un instant de plus, et il la laissait retomber sur le crâne chauve du vieux Gryphus.

Un cri l'arrêta, un cri plein de larmes et d'angoisses, le cri que poussa derrière le grillage du guichet la pauvre Rosa pâle, tremblante, les bras levés au ciel, et placée entre son père et son ami.

Cornélius abandonna la cruche qui se brisa en mille pièces avec un fracas épouvantable.

Et alors Gryphus comprit le danger qu'il venait de courir et s'emporta à de terribles menaces.

— Oh! il faut, lui dit Cornélius, que vous soyez un homme bien lâche et bien manant pour arracher à un pauvre prisonnier sa seule consolation, un oignon de tulipe.

— Fi! mon père, ajouta Rosa, c'est un crime que vous venez de commettre.

— Ah! c'est vous, péronnelle, s'écria en se retournant vers sa fille le vieillard bouillant de colère, mêlez-vous de ce qui vous regarde et surtout descendez au plus vite.

— Malheureux! malheureux! continuait Cornélius au désespoir.

— Après tout, ce n'est qu'une tulipe, ajouta Gryphus un peu honteux. On vous en donnera tant que vous voudrez, des tulipes, j'en ai trois cents dans mon grenier.

— Au diable vos tulipes! s'écria Cornélius. Elles vous valent et vous les valez. Oh! cent milliards de millions! si je les avais je les donnerais pour celle que vous avez écrasée là.

— Ah! fit Gryphus triomphant. Vous voyez bien que ce n'est pas à la tulipe que vous tenez. Vous voyez bien qu'il y avait dans ce faux oignon quelques sorcelleries, un moyen de correspondance peut-être avec les ennemis de Son Altesse qui vous a fait grâce. Je le disais bien, qu'on avait eu tort de ne pas vous couper le cou.

— Mon père! mon père! s'écriait Rosa.

— Eh bien! tant mieux! tant mieux! répétait Gryphus en s'animant, je l'ai détruit, je l'ai détruit. Il en sera de même chaque fois que vous recommencerez! Ah! je vous avais prévenu, mon bel ami, que je vous rendrais la vie dure.

— Maudit! maudit! hurla Cornélius tout à son désespoir en retournant avec ses doigts tremblans les derniers vestiges du caïeu, cadavre de tant de joies et de tant d'espérances.

— Nous planterons l'autre demain, cher monsieur Cornélius, dit à voix basse Rosa, qui comprenait l'immense douleur du tulipier et qui jeta, cœur saint, cette douce parole comme une goutte de baume sur la blessure saignante de Cornélius.

XVIII

L'AMOUREUX DE ROSA

Rosa avait à peine jeté ces paroles de consolation à Cornélius que l'on entendit dans l'escalier une voix qui demandait à Gryphus des nouvelles de ce qui se passait.

— Mon père, dit Rosa, entendez-vous?

— Quoi?

— M. Jacob vous appelle. Il est inquiet.

— On a fait tant de bruit, fit Gryphus. N'eût-on pas dit qu'il m'assassinait, ce savant! Ah! que de mal on a toujours avec les savans!

Puis, indiquant du doigt l'escalier à Rosa:

— Marchez devant, mademoiselle! dit-il.

Et, fermant la porte:

— Je vous rejoins, ami Jacob, acheva-t-il.

Et Gryphus sortit emmenant Rosa et laissant dans sa solitude et dans sa douleur amère le pauvre Cornélius qui murmurait:

— Oh! c'est toi qui m'as assassiné, vieux bourreau. Je n'y survivrai pas.

Et en effet le pauvre prisonnier fût tombé malade sans ce contrepoids que la Providence avait mis à sa vie et que l'on appelait Rosa.

Le soir la jeune fille revint.

Son premier mot fut pour annoncer à Cornélius que désormais son père ne s'opposait plus à ce qu'il cultivât des fleurs.

— Et comment savez-vous cela? dit d'un air dolent le prisonnier à la jeune fille.

— Je le sais parce qu'il l'a dit.

— Pour me tromper peut-être?

— Non, il se repent.

— Oh! oui, mais trop tard.

Ce repentir ne lui est pas venu de lui-même.

— Et comment lui est-il donc venu?

— Si vous saviez combien son ami le gronde!

— Ah! M. Jacob; il ne vous quitte donc pas, M. Jacob?

En tout cas il nous quitte le moins qu'il peut.

Et elle sourit de telle façon que ce petit nuage de jalousie qui avait obscurci le front de Cornélius se dissipa.

— Comment cela s'est-il fait? demanda le prisonnier.

— Eh bien, interrogé par son ami, mon père à souper a raconté l'histoire de la tulipe ou plutôt du caïeu, et le bel exploit qu'il avait fait en l'écrasant.

Cornélius poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.

— Si vous eussiez vu en ce moment maître Jacob! continua Rosa. En vérité j'ai cru qu'il allait mettre le feu à la forteresse; ses yeux étaient deux torches ardentes, ses cheveux se hérissaient, il crispait ses poings, un instant j'ai cru qu'il voulait étrangler mon père. — Vous avez fait cela, s'écria-t-il, vous avez écrasé le caïeu? — Sans doute, fit mon père. — C'est infâme! continua-t-il, c'est odieux! c'est un crime que vous avez commis là! hurla Jacob.

Mon père resta stupéfait.

— Est-ce que vous aussi vous êtes fou? demanda-t-il à son ami.

— Oh! digne homme que ce Jacob, murmura Cornélius; c'est un honnête cœur, une âme d'élite.

— Le fait est qu'il est impossible de traiter un homme plus durement qu'il n'a traité mon père, ajouta Rosa;

c'était de sa part un véritable désespoir, il répétait sans cesse :

— Ecrasé, le caïeu écrasé ; oh ! mon Dieu, mon Dieu, écrasé !

Puis, se tournant vers moi :

— Mais ce n'était pas le seul qu'il eût ? demanda-t-il.

— Il a demandé cela ! fit Cornélius dressant l'oreille.

— Vous croyez que ce n'était pas le seul ? dit mon père. Bon, l'on cherchera les autres.

— Vous chercherez les autres, s'écria Jacob en prenant mon père au collet ; mais aussitôt il le lâcha.

Puis, se tournant vers moi :

— Et qu'a dit le pauvre jeune homme ? demanda-t-il.

— Je ne savais que répondre, vous m'aviez bien recommandé de ne jamais laisser soupçonner l'intérêt que vous portiez à ce caïeu. Heureusement mon père me tira d'embarras.

— Ce qu'il a dit ?... il s'est mis à écumer.

Je l'interrompis.

— Comment n'aurait-il pas été furieux, lui dis-je, vous avez été si injuste et si brutal !

— Ah çà ! mais êtes-vous fou ? s'écria mon père à son tour, le beau malheur d'écraser un oignon de tulipe ; on en a des centaines pour un florin au marché de Gorcum.

— Mais peut-être moins précieux que celui-ci, eus-je le malheur de répondre.

— Et à ces mots, lui, Jacob ? demanda Cornélius.

— A ces mots, je dois le dire, il me sembla que son œil lançait un éclair.

— Oui, fit Cornélius, mais ce ne fut pas tout ; il dit quelque chose ?

— Ainsi, belle Rosa, dit-il d'une voix mielleuse, vous croyez cet oignon précieux ?

Je vis que j'avais fait une faute.

— Que sais-je, moi ? répondis-je négligemment, est-ce que je me connais en tulipes ? Je sais seulement, hélas ! puisque nous sommes condamnés à vivre avec les prisonniers, — je sais que pour le prisonnier tout passe-temps a son prix. Ce pauvre M. van Baerle s'amusait de cet oignon. Eh bien ! je dis qu'il y a de la cruauté à lui enlever cet amusement.

— Mais d'abord, fit mon père, comment s'était-il procuré cet oignon ? Voilà ce qu'il serait bon de savoir, ce me semble.

Je détournai les yeux pour éviter le regard de mon père. Mais je rencontrai les yeux de Jacob.

On eût dit qu'il voulait poursuivre ma pensée jusqu'au fond de mon cœur.

Un mouvement d'humeur dispense souvent d'une réponse. Je haussai les épaules, tournai le dos et m'avançai vers la porte.

Mais je fus arrêtée par un mot que j'entendis si bas qu'il fût prononcé.

Jacob disait à mon père :

— Ce n'est pas chose difficile que de s'en assurer, parbleu.

— C'est de le fouiller, et s'il a les autres caïeux nous les trouverons.

— Oui, ordinairement, il y en a trois.

— Il y en a trois ! s'écria Cornélius. Il a dit que j'avais trois caïeux !

— Vous comprenez, le mot m'a frappée comme vous. Je me retournai.

Ils étaient si occupés tous deux qu'ils ne virent pas mon mouvement.

— Mais, dit mon père, il ne les a peut-être pas sur lui, ses oignons.

— Alors, faites-le descendre sous un prétexte quelconque ; pendant ce temps, je fouillerai sa chambre.

— Oh ! oh ! fit Cornélius. Mais c'est un scélérat que votre M. Jacob.

— J'en ai peur.

— Dites-moi, Rosa, continua Cornélius tout pensif.

— Quoi ?

— Ne m'avez-vous pas raconté que le jour où vous aviez préparé votre plate-bande, cet homme vous avait suivie ?

— Oui.

— Qu'il s'était glissé comme une ombre derrière les sureaux ?

— Sans doute.

— Qu'il n'avait pas perdu un de vos coups de râteau ?

— Pas un.

— Rosa... fit Cornélius pâlissant.

— Eh bien !

— Ce n'était pas vous qu'il suivait.

— Qui suivait-il donc ?

— Ce n'est pas de vous qu'il est amoureux.

— De quoi donc, alors ?

— C'était mon caïeu qu'il suivait ; c'était de ma tulipe qu'il était amoureux.

— Ah ! par exemple ! cela pourrait bien être, s'écria Rosa.

— Voulez-vous vous en assurer ?

— Et de quelle façon ?

— Oh ! c'est chose bien facile.

— Dites.

— Allez demain au jardin ; tâchez, comme la première fois, que Jacob sache que vous y allez ; tâchez, comme la première fois, qu'il vous suive ; faites semblant d'enterrer le caïeu, sortez du jardin, mais regardez à travers la porte, et vous verrez ce qu'il fera.

— Bien ! mais après ?

— Après ! comme il agira, nous agirons.

— Ah ! dit Rosa en poussant un soupir, vous aimez bien vos oignons, M. Cornélius.

— Le fait est, dit le prisonnier avec un soupir, que depuis que votre père a écrasé ce malheureux caïeu, il me semble qu'une portion de ma vie s'est paralysée.

— Voyons ! dit Rosa, voulez-vous essayer autre chose encore ?

— Quoi ?

— Voulez-vous accepter la proposition de mon père ?

— Quelle proposition ?

— Il vous a offert des oignons de tulipes par centaines.

— C'est vrai.

— Acceptez-en deux ou trois, et au milieu de ces deux ou trois oignons, vous pourrez élever le troisième caïeu.

— Oui, ce serait bien, dit Cornélius le sourcil froncé, si votre père était seul ; mais cet autre, ce Jacob, qui nous épie...

— Ah ! c'est vrai ; cependant, réfléchissez ! vous vous privez là, je le vois, d'une grande distraction.

Et elle prononça ces paroles avec un sourire qui n'était pas entièrement exempt d'ironie.

En effet, Cornélius réfléchit un instant, il était facile de voir qu'il luttait contre un grand désir.

— Eh bien, non ! s'écria-t-il avec un stoïcisme tout antique, non ! ce serait une faiblesse, ce serait une folie, ce serait une lâcheté ! si je livrais ainsi à toutes les mauvaises chances de la colère et de l'envie la dernière ressource qui nous reste, je serais un homme indigne de pardon. Non ! Rosa, non ! demain nous prendrons une résolution à l'endroit de votre tulipe ; vous la cultiverez selon mes instructions ; et quant au troisième caïeu, — Cornélius soupira profondément, — quant au troisième, gardez-le dans votre armoire ! gardez-le comme l'avare garde sa première ou sa dernière pièce d'or, comme la mère garde son fils, comme le blessé garde sa suprême goutte de sang de ses veines ; gardez-le, Rosa ! quelque chose me dit que là est notre salut, que là est notre richesse ! gardez-le ! et si le feu du ciel tombait sur Loevestein, jurez-moi, Rosa, qu'au lieu de vos bagues, qu'au lieu de vos bijoux, qu'au lieu de ce beau casque d'or qui encadre si bien votre visage, jurez-moi, Rosa, que vous emporterez ce dernier caïeu qui renferme ma tulipe noire.

— Soyez tranquille, monsieur Cornélius, dit Rosa avec un doux mélange de tristesse et de solennité ; soyez tranquille, vos désirs sont des ordres pour moi.

— Et même, continua le jeune homme s'enfiévrant de plus en plus, — si vous vous aperceviez que vous êtes suivie, que vos démarches sont épiées, que nos conversations éveillent les soupçons de votre père ou de cet affreux Jacob que je déteste, eh bien ! Rosa, sacrifiez-moi tout de suite, moi qui ne vis plus que par vous, qui n'ai plus que vous au monde, sacrifiez-moi, — ne me voyez plus.

Rosa sentit son cœur se serrer dans sa poitrine ; des larmes jaillirent jusqu'à ses yeux.

— Hélas ! dit-elle.

— Quoi ? demanda Cornélius.

— Je vois une chose.

— Que voyez-vous ?

— Je vois, dit la jeune fille en éclatant en sanglots ; je vois que vous aimez tant les tulipes, qu'il n'y a plus place dans votre cœur pour une autre affection.

Et elle s'enfuit.

Cornélius passa ce soir-là, et après le départ de la jeune fille, une des plus mauvaises nuits qu'il eût jamais passées.

Rosa était courroucée contre lui, et elle avait raison. Elle ne reviendrait plus voir le prisonnier, peut-être, et il n'aurait plus de nouvelles, ni de Rosa ni de ses tulipes.

Maintenant, comment allons-nous expliquer ce bizarre caractère aux tulipiers parfaits tels qu'il en existe encore en ce monde.

Nous l'avouons à la honte de notre héros et de l'horticulture, de ses deux amours, celui que Cornélius se sentait le plus enclin à regretter, ce fut l'amour de Rosa, et lorsque vers trois heures du matin, il s'endormit harassé de fatigue, harcelé de craintes, bourrelé de remords, la grande tulipe noire céda le premier rang, dans les rêves, aux yeux bleus si doux de la Frisonne blonde.

XIX

FEMME ET FLEUR

Mais la pauvre Rosa, enfermée dans sa chambre, ne pouvait savoir à qui ou à quoi rêvait Cornélius.

Il en résultait que, d'après ce qu'il lui avait dit, Rosa était bien plus encline à croire qu'il rêvait à sa tulipe qu'à elle, et cependant Rosa se trompait.

Mais comme personne n'était là pour dire à Rosa qu'elle se trompait, comme les paroles imprudentes de Cornélius étaient tombées sur son âme comme des gouttes de poison, Rosa ne rêvait pas, elle pleurait.

En effet, comme Rosa était une créature d'esprit élevé, d'un sens droit et profond, Rosa se rendait justice, non pas quant à ses qualités morales et physiques, mais quant à sa position sociale.

Cornélius était savant, Cornélius était riche, ou du moins il l'avait été avant la confiscation de ses biens ; Cornélius était de cette bourgeoisie de commerce, plus fière de ses enseignes de boutique tracées, formées en blason, que ne l'a jamais été la noblesse de race de ses armoiries héréditaires. Cornélius pouvait donc trouver Rosa bonne pour une distraction, mais à coup sûr quand il s'agirait d'engager son cœur, ce serait plutôt à une tulipe, c'est-à-dire à la plus noble et à la plus fière des fleurs qu'il l'engagerait, qu'à Rosa, humble fille d'un geôlier.

Rosa comprenait donc cette préférence que Cornélius donnait à la tulipe noire sur elle, mais elle n'en était que plus désespérée parce qu'elle comprenait.

Aussi Rosa avait-elle pris une résolution pendant cette nuit terrible, pendant cette nuit d'insomnie qu'elle avait passée.

Cette résolution, c'était de ne plus revenir au guichet.

Mais comme elle savait l'ardent désir qu'avait Cornélius d'avoir des nouvelles de sa tulipe, comme elle voulait bien ne pas s'exposer, elle, à revoir un homme pour lequel elle sentait sa pitié s'accroître à ce point qu'après avoir passé par la sympathie, cette pitié s'acheminait tout droit et à grands pas vers l'amour, mais comme elle ne voulait pas désespérer cet homme, elle résolut de poursuivre seule les leçons de lecture et d'écriture commencées, et heureusement elle était à ce point de son apprentissage qu'un maître ne lui eût plus été nécessaire si ce maître ne se fût appelé Cornélius.

Rosa se mit donc à lire avec acharnement dans la Bible du pauvre Corneille de Witt, sur la seconde feuille de laquelle, devenue la première depuis que l'autre était déchirée, sur la seconde feuille de laquelle était écrit le testament de Cornélius van Baerle.

— Ah ! murmurait-elle en relisant ce testament qu'elle n'achevait jamais sans qu'une larme, perle d'amour, ne roulât de ses yeux limpides sur ses joues pâlies, ah ! dans ce temps, j'ai pourtant cru un instant qu'il m'aimait.

Pauvre Rosa ! elle se trompait. Jamais l'amour du prisonnier n'avait été réel qu'arrivé au moment où nous sommes parvenus, puisque, nous l'avons dit avec embarras, dans la lutte entre la grande tulipe noire et Rosa, c'était la grande tulipe noire qui avait succombé.

Mais Rosa, nous le répétons, ignorait la défaite de la grande tulipe noire.

Aussi, sa lecture finie, opération dans laquelle Rosa avait fait de grands progrès, Rosa prenait-elle la plume et se mettait-elle avec un acharnement non moins louable à l'œuvre bien autrement difficile de l'écriture.

Mais enfin, comme Rosa écrivait déjà presque lisiblement le jour où Cornélius avait si imprudemment laissé parler son cœur, Rosa ne désespéra point de faire des progrès assez rapides pour donner dans huit jours au plus tard des nouvelles de sa tulipe au prisonnier.

Elle n'avait pas oublié un mot des recommandations que lui avait faites Cornélius. Du reste, jamais Rosa n'oubliait un mot de ce que lui disait Cornélius, même lorsque ce qu'il lui disait n'empruntait pas la forme de la recommandation.

Lui, de son côté, se réveilla plus amoureux que jamais. La tulipe était bien encore lumineuse et vivante dans sa pensée, mais enfin il ne la voyait plus comme un trésor auquel il dût tout sacrifier, même Rosa, mais comme une fleur précieuse, une merveilleuse combinaison de la nature et de l'art que Dieu lui accordait pour le corsage de sa maîtresse.

Cependant toute la journée une inquiétude vague le poursuivait. Il était pareil à ces hommes dont l'esprit est assez fort pour oublier momentanément qu'un grand danger les menace le soir ou le lendemain. La préoccupation une fois vaincue, ils vivent de la vie ordinaire. Seulement, de temps en temps, ce danger oublié leur mord le cœur tout à coup de sa dent aiguë. Ils tressaillent, se demandent pourquoi ils ont tressailli, puis, se rappelant ce qu'ils avaient oublié : — Oh ! oui, disent-ils avec un soupir, c'est cela !

Le *cela* de Cornélius, c'était la crainte que Rosa ne vint point ce soir-là comme d'habitude.

Et au fur et à mesure que la nuit s'avançait, la préoccupation devenait plus vive et plus présente, jusqu'à ce qu'enfin cette préoccupation s'emparât de tout le corps de Cornélius, et qu'il n'y eut plus qu'elle qui vécût en lui.

Aussi fut-ce avec un long battement de cœur qu'il salua l'obscurité ; à mesure que l'obscurité croissait, les paroles qu'il avait dites la veille à Rosa, et qui avaient tant affligé la pauvre fille, revenaient plus présentes à son esprit, et il se demandait comment il avait pu dire à sa consolatrice de le sacrifier à sa tulipe, c'est-à-dire de renoncer à le voir si besoin était, quand chez lui la vue de Rosa était devenue une nécessité de sa vie.

De la chambre de Cornélius on entendait sonner les heures à l'horloge de la forteresse. Sept heures, huit heures, puis neuf heures sonnèrent. Jamais timbre de bronze ne vibra plus profondément au fond d'un cœur que ne le fit le marteau frappant le neuvième coup marquant cette neuvième heure.

Puis tout rentra dans le silence. Cornélius appuya la main sur son cœur pour en étouffer les battemens, et écouta.

Le bruit du pas de Rosa, le froissement de sa robe aux marches de l'escalier, lui étaient si familiers que, dès le premier degré monté par elle, il disait :

— Ah ! voilà Rosa qui vient.

Ce soir-là, aucun bruit ne troubla le silence du corridor : l'horloge marqua neuf heures un quart. Puis sur deux sons différens neuf heures et demie, puis neuf heures trois quarts, puis enfin de sa voix grave annonça non seulement aux hôtes de la forteresse, mais encore aux habitans de Loevestein, qu'il était dix heures.

C'était l'heure à laquelle Rosa quittait d'habitude Cornélius. L'heure était sonnée et Rosa n'était pas encore venue.

Ainsi donc, ses pressentimens ne l'avaient pas trompé : Rosa irritée se tenait dans sa chambre et l'abandonnait.

— Oh ! j'ai bien mérité ce qui m'arrive, disait Cornélius. Oh ! elle ne viendra pas, et elle fera bien de ne pas venir ; à sa place, certes, j'en ferais autant.

Et, malgré cela, Cornélius écoutait, attendait et espérait toujours.

Il écouta et attendit ainsi jusqu'à minuit, mais à minuit il cessa d'espérer et, tout habillé, alla se jeter sur son lit.

La nuit fut longue et triste, puis le jour vint ; mais le jour n'apportait aucune espérance au prisonnier.

A huit heures du matin, sa porte s'ouvrit, mais Cornélius ne détourna même pas la tête, il avait entendu le pas pesant de Gryphus dans le corridor, mais il avait parfaitement senti que ce pas s'approchait seul.

Il ne regarda même pas du côté du geôlier.

Et cependant il eût bien voulu l'interroger pour lui demander des nouvelles de Rosa. Il fut sur le point, si étrange qu'eût dû paraître cette demande à son père, de lui faire cette demande. Il espérait, l'égoïste, que Gryphus lui répondrait que sa fille était malade.

A moins d'événement extraordinaire, Rosa ne venait jamais dans la journée. Cornélius, tant que dura le jour, n'attendit donc point en réalité. Cependant, à ses tressaillemens subits, à son oreille tendue du côté de la porte, à son regard rapide interrogeant le guichet, on voyait que le prisonnier avait la sourde espérance que Rosa ferait une infraction à ses habitudes.

A la seconde visite de Gryphus, Cornélius, contre tous ses antécédens, avait demandé au vieux geôlier, et cela de sa voix la plus douce, des nouvelles de sa santé ; mais Gryphus, laconique comme un Spartiate, s'était borné à répondre :

— Ça va bien.

A la troisième visite, Cornélius varia la forme de l'interrogation :

— Personne n'est malade à Loevestein ? demanda-t-il.

— Personne ! répondit plus laconiquement encore que la première fois Gryphus, en fermant la porte au nez de son prisonnier.

Gryphus, mal habitué à de pareilles gracieusetés de la part de Cornélius, y avait vu de la part de son prisonnier un commencement de tentative de corruption.

Cornélius se retrouva seul : il était sept heures du soir ; alors se renouvelèrent à un degré plus intense que la veille les angoisses que nous avons essayé de décrire.

Mais, comme la veille, les heures s'écoulèrent sans ame-

ner la douce vision qui éclairait, à travers le guichet, le cachot du pauvre Cornélius, et qui, en se retirant, y laissait de la lumière pour tout le temps de son absence.

Van Baerle passa la nuit dans un véritable désespoir. Le lendemain, Gryphus lui parut plus laid, plus brutal, plus désespérant encore que d'habitude : il lui était passé par l'esprit, ou plutôt par le cœur, cette espérance que c'était lui qui empêchait Rosa de venir.

Il lui prit des envies féroces d'étrangler Gryphus ; mais Gryphus étranglé par Cornélius, toutes les lois divines et humaines défendaient à Rosa de jamais revoir Cornélius.

Le geôlier échappa donc, sans s'en douter, à un des plus grands dangers qu'il eût jamais courus de sa vie.

Le soir vint et le désespoir tourna en mélancolie ; cette mélancolie était d'autant plus sombre que, malgré van Baërle, les souvenirs de sa pauvre tulipe se mêlaient à la douleur qu'il éprouvait. On en était arrivé juste à cette époque du mois d'avril que les jardiniers les plus experts indiquent comme le point précis de la plantation des tulipes ; il avait dit à Rosa : Je vous indiquerai le jour où vous devez mettre le caïeu en terre. Ce jour, il devait, le lendemain, le fixer à la soirée suivante. Le temps était bon, l'atmosphère, quoique encore un peu humide, commençait à être tempérée par ces pâles rayons du soleil d'avril, qui venant les premiers semblent si doux, malgré leur pâleur. Si Rosa allait laisser passer le temps de la plantation ; si à la douleur de ne pas voir la jeune fille se joignait celle de voir avorter le caïeu, pour avoir été planté trop tard, ou même pour n'avoir pas été planté du tout !

De ces deux douleurs réunies, il y avait certes de quoi perdre le boire et le manger.

Ce fut ce qui arriva le quatrième jour.

C'était pitié que de voir Cornélius, muet de douleur et pâle d'inanition, se pencher en dehors de la fenêtre grillée, au risque de ne pouvoir retirer sa tête d'entre les barreaux, pour tâcher d'apercevoir à gauche le petit jardin dont lui avait parlé Rosa, et dont le parapet confinait, lui avait-elle dit, à la rivière, et cela dans l'espérance de découvrir, à ces premiers rayons du soleil d'avril, la jeune fille ou la tulipe, ses deux amours brisées.

Le soir, Gryphus emporta le déjeuner et le dîner de Cornélius ; à peine celui-ci y avait-il touché.

Le lendemain, il n'y toucha pas du tout, et Gryphus descendit les comestibles destinés à ces deux repas parfaitement intacts.

Cornélius ne s'était pas levé de la journée.

— Bon, dit Gryphus en descendant après la dernière visite ; bon, je crois que nous allons être débarrassés du savant.

Rosa tressaillit.

— Bah ! fit Jacob, et comment cela ?

— Il ne boit plus, il ne mange plus, il ne se lève plus, dit Gryphus. Comme M. Grotius, il sortira d'ici dans un coffre, seulement ce coffre sera une bière.

Rosa devint pâle comme la mort.

— Oh ! murmura-t-elle, je comprends : il est inquiet de sa tulipe.

Et se levant tout oppressée, elle rentra dans sa chambre, où elle prit une plume et du papier, et pendant toute la nuit s'exerça à tracer des lettres.

Le lendemain, en se levant pour se traîner jusqu'à la fenêtre, Cornélius aperçut un papier qu'on avait glissé sous la porte.

Il s'élança sur ce papier, l'ouvrit, et lut, d'une écriture qu'il eut peine à reconnaître pour celle de Rosa, tant elle s'était améliorée pendant cette absence de sept jours :

— Soyez tranquille, votre tulipe se porte bien.

Quoique ce petit mot de Rosa calmât une partie des douleurs de Cornélius, il n'en fut pas moins sensible à l'ironie. Ainsi, c'était bien cela. Rosa n'était point malade, Rosa était blessée ; ce n'était point par force que Rosa ne venait plus, c'était volontairement qu'elle restait éloignée de Cornélius.

Ainsi Rosa libre, Rosa trouvait dans sa volonté la force de ne pas venir voir celui qui mourait du chagrin de ne pas l'avoir vue.

Cornélius avait du papier et un crayon que lui avait apportés Rosa. Il comprit que la jeune fille attendait une réponse, mais que cette réponse elle ne la viendrait chercher que la nuit. En conséquence, il écrivit sur un papier pareil à celui qu'il avait reçu :

« Ce n'est point l'inquiétude que me cause ma tulipe qui me rend malade ; c'est le chagrin que j'éprouve de ne pas vous voir. »

Puis Gryphus sorti, puis le soir venu, il glissa le papier sous la porte et écouta.

Mais, avec quelque soin qu'il prêtât l'oreille, il n'entendit ni le pas ni le froissement de sa robe.

Il n'entendit qu'une voix faible comme un souffle, et douce comme une caresse, qui lui jetait par le guichet ces deux mots :

— A demain.

Demain, — c'était le huitième jour. — Pendant huit jours Cornélius et Rosa ne s'étaient point vus.

XX

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ PENDANT CES HUIT JOURS

Le lendemain, en effet, à l'heure habituelle, van Baerle entendit gratter à son guichet comme avait l'habitude de le faire Rosa dans les bons jours de leur amitié.

On devine que Cornélius n'était pas loin de cette porte à travers le grillage de laquelle il allait revoir enfin la charmante figure disparue depuis trop longtemps.

Rosa, qui l'attendait sa lampe à la main, ne put retenir un mouvement quand elle vit le prisonnier si triste et si pâle.

— Vous êtes souffrant, monsieur Cornélius ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit Cornélius, souffrant d'esprit et de corps.

— J'ai vu, monsieur, que vous ne mangiez plus, dit Rosa ; mon père m'a dit que vous ne vous leviez plus ; alors je vous ai écrit pour vous tranquilliser sur le sort du précieux objet de vos inquiétudes.

— Et moi, dit Cornélius, je vous ai répondu. Je croyais, vous voyant revenir, chère Rosa, que vous aviez reçu ma lettre.

— C'est vrai, je l'ai reçue.

— Vous ne donnerez pas pour excuse, cette fois, que vous ne savez pas lire. Non seulement vous lisez couramment, mais encore vous avez énormément profité sous le rapport de l'écriture.

— En effet, j'ai non seulement reçu, mais lu votre billet. C'est pour cela que je suis venue pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de vous rendre à la santé.

— Me rendre à la santé ! s'écria Cornélius, mais vous avez donc quelque bonne nouvelle à m'apprendre ?

Et en parlant ainsi, le jeune homme attachait sur Rosa des yeux brillans d'espoir.

Soit qu'elle ne comprît pas ce regard, soit qu'elle ne voulût pas le comprendre, la jeune fille répondit gravement :

— J'ai seulement à vous parler de votre tulipe, qui est, je le sais, la plus grave préoccupation que vous ayez.

Rosa prononça ce peu de mots avec un accent glacé qui fit tressaillir Cornélius.

Le zélé tulipier ne comprenait pas tout ce que cachait, sous le voile de l'indifférence, la pauvre enfant toujours aux prises avec sa rivale, la tulipe noire.

— Ah ! murmura Cornélius, encore, encore ! Rosa, ne vous ai-je pas dit, mon Dieu ! que je ne songeais qu'à vous, que c'était vous seule que je regrettais, vous seule qui me manquiez, vous seule qui, par votre absence, me retiriez l'air, le jour, la chaleur, la lumière, la vie ?

Rosa sourit mélancoliquement.

— Ah ! dit-elle, c'est que votre tulipe a couru un si grand danger.

Cornélius tressaillit malgré lui, et se laissa prendre au piège si c'en était un.

— Un si grand danger ! s'écria-t-il tout tremblant, mon Dieu ! et lequel ?

Rosa le regarda avec une douce compassion, elle sentait que ce qu'elle voulait était au-dessus des forces de cet homme, et qu'il fallait accepter celui-là avec sa faiblesse.

— Oui, dit-elle, vous aviez deviné juste, le prétendant, l'amoureux, le Jacob ne venait point pour moi.

— Et pour qui venait-il donc ? demanda Cornélius avec anxiété.

— Il venait pour la tulipe.

— Oh ! fit Cornélius pâlissant à cette nouvelle plus qu'il n'avait pâli lorsque Rosa, se trompant, lui avait annoncé quinze jours auparavant que Jacob venait pour elle.

Rosa vit cette terreur, et Cornélius s'aperçut à l'expression de son visage qu'elle pensait ce que nous venons de dire.

— Oh ! pardonnez-moi, Rosa, dit-il, je vous connais, je sais la bonté et l'honnêteté de votre cœur. Vous, Dieu vous a donné la pensée, le jugement, la force et le mouvement pour vous défendre, mais à ma pauvre tulipe menacée, Dieu n'a rien donné de tout cela.

Rosa ne répondit point à cette excuse du prisonnier et continua :

— Du moment où cet homme, qui m'avait suivie au jardin et que j'avais reconnu pour Jacob, vous inquiétait, il m'inquiétait bien plus encore. Je fis donc ce que vous m'avez dit, le lendemain du jour où je vous ai vu pour la dernière fois et où vous m'avez dit...

Cornélius l'interrompit.

— Pardon, encore une fois, Rosa, s'écria-t-il. Ce que je vous ai dit, j'ai eu tort de vous le dire. — J'en ai déjà demandé mon pardon de cette fatale parole. Je le demande encore. Sera-ce donc toujours vainement?

— Le lendemain de ce jour-là, reprit Rosa, me rappelant ce que vous m'aviez dit... de la ruse à employer pour m'assurer si c'était moi ou la tulipe que cet odieux homme suivait...

— Oui, odieux... N'est-ce pas, dit-il, vous le haïssez bien, cet homme?

— Oui, je le hais, dit Rosa, car il est cause que j'ai bien souffert depuis huit jours!

— Ah! vous aussi, vous avez donc souffert? Merci de cette bonne parole, Rosa.

— Le lendemain de ce malheureux jour, continua Rosa, je descendis donc au jardin et m'avançai vers la plate-bande où je devais planter la tulipe, tout en regardant derrière moi si cette fois comme l'autre, j'étais suivie.

— Eh bien? demanda Cornélius.

— Eh bien! la même ombre se glissa entre la porte et la muraille et disparut encore derrière les sureaux.

— Vous fîtes semblant de ne pas la voir, n'est-ce pas? demanda Cornélius se rappelant dans tous ses détails le conseil qu'il avait donné à Rosa.

— Oui, et je m'inclinai sur la plate-bande que je creusai avec une bêche comme si je plantais le caïeu.

— Et lui... lui... pendant ce temps?

— Je voyais briller ses yeux ardens comme ceux d'un tigre à travers les branches des arbres.

— Voyez-vous? voyez-vous? dit Cornélius.

— Puis, ce semblant d'opération achevé, je me retirai.

— Mais derrière la porte du jardin seulement, n'est-ce pas? De sorte qu'à travers les fentes ou la serrure de cette porte, vous pûtes voir ce qu'il fit, vous une fois partie.

— Il attendit un instant sans doute pour s'assurer que je ne reviendrais pas, puis il sortit à pas de loup de sa cachette, s'approcha de la plate-bande par un long détour, puis arrivé enfin à son but, c'est-à-dire en face de l'endroit où la terre était fraîchement remuée, il s'arrêta d'un air indifférent, regarda de tous côtés, interrogea chaque angle du jardin, interrogea chaque fenêtre des maisons voisines, interrogea la terre, le ciel, l'air, et croyant qu'il était bien seul, bien isolé, bien hors de la vue de tout le monde, il se précipita sur la plate-bande, enfonça ses deux mains dans la terre molle, en enleva une portion qu'il brisa doucement entre ses mains pour voir si le caïeu s'y trouvait, recommença trois fois le même manège, et chaque fois avec une action plus ardente, jusqu'à ce qu'enfin, commençant à comprendre qu'il pouvait être dupe de quelque supercherie, il calma l'agitation qui le dévorait, prit le râteau, égalisa le terrain pour le laisser à son départ dans le même état où il se trouvait avant qu'il ne l'eût fouillé, et tout honteux, tout penaud, il reprit le chemin de la porte affectant l'air innocent d'un promeneur ordinaire.

— Oh! le misérable, murmura Cornélius, essuyant les gouttes de sueur qui ruisselaient sur son front. Oh! le misérable, je l'avais deviné. Mais le caïeu, Rosa, qu'en avez-vous fait? Hélas! il est déjà un peu tard pour le planter.

— Le caïeu, il est depuis six jours en terre.

— Où cela? comment cela? s'écria Cornélius. Oh! mon Dieu, quelle imprudence! où est-il? Dans quelle terre est-il? Est-il bien ou mal exposé? Ne risque-t-il pas de nous être volé par cet affreux Jacob?

— Il ne risque pas de nous être volé, à moins que Jacob ne force la porte de ma chambre.

— Ah! il est chez vous, il est dans votre chambre, Rosa, dit Cornélius un peu tranquillisé. Mais dans quelle terre, dans quel récipient? Vous ne le faites pas germer dans l'eau comme les bonnes femmes de Harlem et de Dordrecht, qui s'entêtent à croire que l'eau peut remplacer la terre, comme si l'eau, qui est composée de trente-trois parties d'oxygène et de soixante-six parties d'hydrogène, pouvait remplacer... Mais qu'est-ce que je vous dis là moi, Rosa!

— Oui, c'est un peu savant pour moi, répondit en souriant la jeune fille. Je me contenterai donc de vous répondre, pour vous tranquilliser, que votre caïeu n'est pas dans l'eau.

— Ah! je respire.

— Il est dans un bon pot de grès, juste de la largeur de la cruche où vous aviez enterré le vôtre. Il est dans un terrain composé de trois quarts de terre ordinaire prise au meilleur endroit du jardin et d'un quart de terre de rue. Oh! j'ai entendu dire si souvent à vous et à cet infâme Jacob, comme vous l'appelez, dans quelle terre doit pousser la tulipe, que je sais cela comme le premier jardinier de Harlem!

— Ah! maintenant, reste l'exposition. A quelle exposition est-il, Rosa?

— Maintenant il a le soleil toute la journée, les jours où il y a du soleil. Mais quand il sera sorti de terre, quand le soleil sera plus chaud, je ferai comme vous faisiez ici, cher monsieur Cornélius. Je l'exposerai sur ma fenêtre au levant de huit heures du matin à onze heures, et sur ma fenêtre du couchant depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq.

— Oh! c'est cela, c'est cela! s'écria Cornélius, et vous êtes un jardinier parfait, ma belle Rosa. Mais j'y pense, la culture de ma tulipe va vous prendre tout votre temps.

— Oui, c'est vrai, dit Rosa; mais qu'importe, votre tulipe, c'est ma fille. Je lui donne le temps que je donnerais à mon enfant, si j'étais mère. Il n'y a qu'en devenant sa mère, ajouta Rosa en souriant, que je puis cesser de devenir sa rivale.

— Bonne et chère Rosa! murmura Cornélius en jetant sur la jeune fille un regard où il y avait plus de l'amant que de l'horticulteur, et qui consola un peu Rosa.

Puis, au bout d'un instant de silence, pendant le temps que Cornélius avait cherché par les ouvertures du grillage la main fugitive de Rosa :

— Ainsi, reprit Cornélius, il y a déjà six jours que le caïeu est en terre?

— Six jours, oui, monsieur Cornélius, reprit la jeune fille.

— Et il ne paraît pas encore?

— Non, mais je crois que demain il paraîtra.

— Demain soit, vous me donnerez de ses nouvelles en me donnant des vôtres, n'est-ce pas, Rosa? — Je m'inquiète bien de la fille, comme vous disiez tout à l'heure; mais je m'intéresse bien autrement à la mère.

— Demain, dit Rosa en regardant Cornélius de côté, demain, je ne sais si je pourrai.

— Eh! mon Dieu! dit Cornélius, pourquoi donc ne pourriez-vous pas demain?

— Monsieur Cornélius, j'ai mille choses à faire.

— Tandis que moi je n'en ai qu'une, murmura Cornélius.

— Oui, répondit Rosa, à aimer votre tulipe.

— A vous aimer, Rosa.

Rosa secoua la tête.

Il se fit un nouveau silence.

— Enfin, continua van Baerle, interrompant ce silence, tout change dans la nature, aux fleurs du printemps succèdent d'autres fleurs, et l'on voit les abeilles qui caressaient tendrement les violettes et les giroflées se poser avec le même amour sur les chèvrefeuilles, les roses, les jasmins, les chrysanthèmes et les géraniums.

— Que veut dire cela? demanda Rosa.

— Cela veut dire, mademoiselle, que vous avez d'abord aimé à entendre le récit de mes joies et de mes chagrins; vous avez caressé la fleur de notre mutuelle jeunesse; mais la mienne s'est fanée à l'ombre. Le jardin des espérances et des plaisirs d'un prisonnier n'a qu'une saison. Ce n'est pas comme ces beaux jardins à l'air libre et au soleil. Une fois la moisson de mai faite, une fois le butin récolté, les abeilles comme vous, Rosa, les abeilles au fin corsage, aux antennes d'or, aux diaphanes ailes, passent entre les barreaux, désertent le froid, la solitude, la tristesse, pour aller trouver ailleurs les parfums et les tièdes exhalaisons. Le bonheur, enfin!

Rosa regardait Cornélius avec un sourire que celui-ci ne voyait pas; il avait les yeux au ciel.

Il continua avec un soupir :

— Vous m'avez abandonné, mademoiselle Rosa, pour avoir vos quatre saisons de plaisirs. Vous avez bien fait; je ne me plains pas; quel droit avais-je d'exiger votre fidélité?

— Ma fidélité! s'écria Rosa tout en larmes, et sans prendre la peine de cacher plus longtemps à Cornélius cette rosée de perles qui roulait sur ses joues, ma fidélité! je ne vous ai pas été fidèle, moi!

— Hélas! est-ce m'être fidèle, s'écria Cornélius, que de me quitter, que de me laisser mourir ici?

— Mais, monsieur Cornélius, dit Rosa, ne fais-je pas pour vous tout ce qui pouvait vous faire plaisir, ne m'occupais-je pas de votre tulipe?

— De l'amertume, Rosa! vous me reprochez la seule joie sans mélange que j'ai eue en ce monde.

— Je ne vous reproche rien, monsieur Cornélius, sinon le seul chagrin profond que j'aie ressenti depuis le jour où l'on vint me dire au Buytenhoff que vous alliez être mis à mort.

— Cela vous déplaît, Rosa, ma douce Rosa, cela vous déplaît que j'aime les fleurs?

— Cela ne me déplaît pas que vous les aimiez, monsieur Cornélius, seulement cela m'attriste que vous les aimiez plus que vous ne m'aimez moi-même.

— Ah! chère, chère bien-aimée, s'écria Cornélius, regardez mes mains comme elles tremblent, regardez mon front

comme il est pâle, écoutez, écoutez mon cœur comme il bat : eh bien, ce n'est point parce que ma tulipe noire me sourit et m'appelle ; non : c'est parce que vous me souriez, vous, c'est parce que vous penchez votre front vers moi ; c'est parce que — je ne sais si cela est vrai — c'est parce qu'il me semble que, tout en les fuyant, vos mains aspirent aux miennes, et que je sens la chaleur de vos belles joues derrière le froid grillage. Rosa, mon amour, rompez le caïeu de la tulipe noire, détruisez l'espoir de cette fleur, éteignez la douce lumière de ce rêve chaste et charmant que je m'étais habitué à faire chaque jour, soit ! plus de fleurs aux riches habits, aux grâces élégantes, aux caprices divins,



La lune argentait le double fleuve.

ôtez-moi tout cela, fleur jalouse des autres fleurs, ôtez-moi tout cela, mais ne m'ôtez point votre voix, votre geste, le bruit de vos pas dans l'escalier lourd, ne m'ôtez pas le feu de vos yeux dans le corridor sombre, la certitude de votre amour qui caressait perpétuellement mon cœur ; aimez-moi, Rosa, car je sens bien que je n'aime que vous.

— Après la tulipe noire, soupira la jeune fille, dont les mains tièdes et caressantes consentaient enfin à se livrer à travers le grillage de fer aux lèvres de Cornelius.

— Avant tout, Rosa...

— Faut-il que je vous croie?

— Comme vous croyez en Dieu.

— Soit, cela ne vous engage pas beaucoup de m'aimer?

— Trop peu, malheureusement, chère Rosa, mais cela vous engage, vous.

— Moi, demanda Rosa, et à quoi cela m'engage-t-il?

— A ne pas vous marier d'abord.

Elle sourit.

— Ah ! voilà comme vous êtes, dit-elle, vous autres tyrans. Vous adorez une belle : vous ne pensez qu'à elle, vous ne rêvez que d'elle, vous êtes condamné à mort, et en marchant à l'échafaud vous lui consacrez votre dernier soupir, et vous exigez de moi, pauvre fille, vous exigez le sacrifice de mes rêves, de mon ambition.

— Mais de quelle belle me parlez-vous donc, Rosa? dit Cornelius cherchant, mais inutilement, dans ses souvenirs, une femme à laquelle Rosa pût faire allusion.

— Mais de la belle noire, monsieur, de la belle noire à la taille souple, aux pieds fins, à la tête pleine de noblesse. Je parle de votre fleur, enfin.

Cornélius sourit.

— Belle imaginaire, ma bonne Rosa, tandis que vous, sans compter votre amoureux, ou plutôt mon amoureux Jacob, vous êtes entourée de galans qui vous font la cour. Vous rappelez-vous, Rosa, ce que vous m'avez dit des étudians, des officiers, des commis de la Haye ! Eh bien, à Lœvestein, n'y a-t-il point de commis, point d'officiers, point d'étudians?

— Oh ! si fait qu'il y en a, et beaucoup même, dit Rosa.

— Qui écrivent?

— Qui écrivent.

— Et maintenant que vous savez lire...

Et Cornelius poussa un soupir en songeant que c'était à lui, pauvre prisonnier, que Rosa devait le privilège de lire les billets doux qu'elle recevait.

— Eh bien ! mais, dit Rosa, il me semble, monsieur Cornélius, qu'en lisant les billets qu'on m'écrit, qu'en examinant les galans qui se présentent, je ne fais que suivre vos instructions.

— Comment, mes instructions?

— Oui, vos instructions ; oubliez-vous, continua Rosa en soupirant à son tour, oubliez-vous le testament écrit par vous sur la Bible de M. Corneille de Witt. Je ne l'oublie pas, moi ! car, maintenant que je sais lire, je le relis tous les jours, et plutôt deux fois qu'une. Eh bien, dans ce testament vous m'ordonnez d'aimer et d'épouser un beau

jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans. Je le cherche, ce jeune homme, et comme toute ma journée est consacrée à votre tulipe, il faut bien que vous me laissiez le soir pour le trouver.

— Ah ! Rosa, le testament est fait dans la prévision de ma mort, et, grâce au ciel, je suis vivant.

— Eh bien ! donc, je ne chercherai pas ce beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, et je viendrai vous voir.

— Ah ! oui, Rosa, venez ! venez !

— Mais à une condition.

— Elle est acceptée d'avance !

— C'est que de trois jours il ne sera question de la tulipe noire.

— Il n'en sera plus question jamais, si vous l'exigez, Rosa.

— Oh ! dit la jeune fille, il ne faut pas demander l'impossible.

Et, comme par mégarde, elle approcha sa joue fraîche, si proche du grillage, que Cornélius put la toucher de ses lèvres.

Rosa poussa un petit cri plein d'amour et disparut.

XXI

LE SECOND CAIEU

La nuit fut bonne et la journée du lendemain meilleure encore.

Les jours précédens la prison s'était alourdie, assombrie, abaissée ; elle pesait de tout son poids sur le pauvre prisonnier. Ses murs étaient noirs, son air était froid, les barreaux étaient serrés à laisser passer à peine le jour.

Mais lorsque Cornélius se réveilla, un rayon du soleil matinal jouait dans les barreaux, des pigeons fendaient l'air de leurs ailes étendues, tandis que d'autres roucoulaient amoureusement sur le toit voisin de la fenêtre encore fermée.

Cornélius courut à cette fenêtre et l'ouvrit, il lui sembla que la vie, la joie, presque la liberté, entraient avec ce rayon du soleil dans la sombre chambre.

C'est que l'amour y fleurissait et faisait fleurir chaque chose autour de lui, l'amour, fleur du ciel bien autrement radieuse, bien autrement parfumée que toutes les fleurs de la terre.

Quand Gryphus entra dans la chambre du prisonnier, au lieu de le trouver morose et couché comme les autres jours, il le trouva debout et chantant un petit air d'opéra.

Gryphus le regarda de travers.

— Hein ! fit celui-ci.

— Comment allons-nous, ce matin ?

Gryphus le regarda de travers.

— Et le chien, et M. Jacob, et notre belle Rosa, comment tout cela va-t-il ?

Gryphus grinça des dents.

— Voilà votre déjeuner, dit-il.

— Merci, ami Cerbérus, — fit le prisonnier, il arrive à temps, car j'ai grand'faim.

— Ah ! vous avez faim ? dit Gryphus.

— Tiens, pourquoi pas ? demanda van Baerle.

— Il paraît que la conspiration marche, dit Gryphus.

— Quelle conspiration ? demanda Cornélius.

— Bon ! on sait ce qu'on dit, mais on veillera, monsieur le savant, soyez tranquille, on veillera.

— Veillez, ami Gryphus, dit van Baerle, veillez ! ma conspiration, comme ma personne, est toute à votre service.

— On verra cela à midi, dit Gryphus.

Et il sortit.

— A midi, répéta Cornélius, que veut-il dire ? soit, attendons midi ; à midi nous verrons.

C'était facile à Cornélius d'attendre midi. Cornélius attendait neuf heures.

Midi sonna et l'on entendit dans l'escalier, non seulement le pas de Gryphus, mais le pas de trois ou quatre soldats montant avec lui.

La porte s'ouvrit, Gryphus entra, introduisit les hommes et referma la porte derrière eux.

— Là, maintenant, cherchons.

On chercha dans les poches de Cornélius, entre sa veste et son gilet, entre son gilet et sa chemise, entre sa chemise et sa chair ; on ne trouva rien.

On chercha dans les draps, dans les matelas, dans la paillasse du lit, on ne trouva rien.

Ce fut alors que Cornélius se félicita de ne point avoir accepté le troisième caïeu. Gryphus, dans cette perquisition, l'eût bien certainement trouvé, si bien caché qu'il fût, et il l'eût traité comme le premier.

Au reste, jamais prisonnier n'assista d'un visage plus serein à une perquisition faite dans son domicile.

Gryphus se retira avec le crayon et les trois ou quatre feuilles de papier blanc que Rosa avait donnés à Cornélius, ce fut le seul trophée de l'expédition.

A six heures, Gryphus revint, mais seul ; Cornélius voulut l'adoucir, mais Gryphus grogna, montra un croc qu'il avait dans le coin de la bouche, et sortit à reculons, comme un homme qui a peur qu'on ne le force.

Cornélius éclata de rire.

Ce qui fit que Gryphus, qui connaissait les auteurs, lui cria à travers la grille.

— C'est bon, c'est bon ; rira bien qui rira le dernier.

Celui qui devait rire le dernier, ce soir-là du moins, c'était Cornélius, car Cornélius attendait Rosa.

Rosa vint à neuf heures ; mais Rosa vint sans lanterne. Rosa n'avait plus besoin de lumière, elle savait lire.

Puis la lumière pouvait dénoncer Rosa, espionnée plus que jamais par Jacob.

Puis enfin, à la lumière, on voyait trop la rougeur de Rosa lorsque Rosa rougissait.

De quoi parlèrent les deux jeunes gens ce soir-là ? Des choses dont parlent les amoureux au seuil d'une porte en France de l'un et de l'autre côté d'un balcon en Espagne, du haut en bas d'une terrasse en Orient.

Ils parlèrent de ces choses qui mettent des ailes au pied des heures, qui ajoutent des plumes aux ailes du temps.

Ils parlèrent de tout, excepté de la tulipe noire.

Puis à dix heures, comme d'habitude, ils se quittèrent.

Cornélius était heureux, aussi complètement heureux que peut l'être un tulipier à qui on n'a point parlé de sa tulipe.

Il trouvait Rosa jolie comme tous les amours de la terre ; il la trouvait bonne, gracieuse, charmante.

Mais pourquoi Rosa défendait-elle qu'on parlât tulipe ?

C'était un grand défaut qu'avait la Rosa.

Cornélius se dit, en soupirant, que la femme n'était point parfaite.

Une partie de la nuit il médita sur cette imperfection. Ce qui veut dire que tant qu'il veilla il pensa à Rosa.

Une fois endormi, il rêva d'elle.

Mais la Rosa des rêves était bien autrement parfaite que la Rosa de la réalité. Non seulement celle-là parlait tulipe, mais encore celle-là apportait à Cornélius une magnifique tulipe noire éclose dans un vase de Chine.

Cornélius se réveilla tout frissonnant de joie et en murmurant : Rosa, Rosa, je t'aime.

Et comme il faisait jour, Cornélius ne jugea point à propos de se rendormir.

Il resta donc toute la journée sur l'idée qu'il avait eue à son réveil.

Ah ! si Rosa eût parlé tulipe, Cornélius eût préféré Rosa à la reine Sémiramis, à la reine Cléopâtre, à la reine Elisabeth, à la reine Anne d'Autriche, c'est-à-dire aux plus grandes ou aux plus belles reines du monde.

Mais Rosa avait défendu sous peine de ne plus revenir, Rosa avait défendu qu'avant trois jours on causât tulipe.

C'était soixante-douze heures données à l'amant, c'est vrai, mais c'était soixante-douze heures retranchées à l'horticulteur.

Il est vrai que sur ces soixante-douze heures, trente-six étaient déjà passées.

Les trente-six autres passeraient bien vite, dix-huit à attendre, dix-huit au souvenir.

Rosa revint à la même heure ; Cornélius supporta héroïquement sa pénitence. C'eût été un Pythagoricien très distingué que Cornélius, et pourvu qu'on lui eût permis de demander une fois par jour des nouvelles de sa tulipe, il fût bien resté cinq ans selon les statuts de l'ordre sans parler d'autre chose.

Au reste, la belle visiteuse comprenait bien que lorsqu'on commande d'un côté, il faut céder de l'autre. Rosa laissait Cornélius tirer ses doigts par le guichet ; Rosa laissait Cornélius baiser ses cheveux à travers le grillage.

Pauvre enfant ! toutes ces mignardises de l'amour étaient bien autrement dangereuses pour elle que de parler tulipe.

Elle comprit cela en rentrant chez elle le cœur bondissant, les joues ardentes, les lèvres sèches et les yeux humides.

Aussi, le lendemain soir, après les premières paroles échangées, après les premières caresses faites, elle regarda Cornélius à travers le grillage, et dans la nuit, avec ce regard qu'on sent quand on ne le voit pas :

— Eh bien ! dit-elle, elle a levé !

— Elle a levé ! quoi ? qui ? demanda Cornélius n'osant croire que Rosa abrégeât d'elle-même la durée de son épreuve.

— La tulipe, dit Rosa.

— Comment, s'écria Cornélius, vous permettez donc ?

— Eh oui ! dit Rosa du ton d'une mère tendre qui permet une joie à son enfant.

— Ah ! Rosa ! dit Cornélius en allongeant ses lèvres à

travers le grillage, dans l'espérance de toucher une joue, une main, un front, quelque chose enfin.

Il toucha mieux que tout cela, il toucha deux lèvres entr'ouvertes.

Rosa poussa un petit cri.

Cornélius comprit qu'il fallait se hâter de continuer la conversation ; il sentait que ce contact inattendu avait fort effarouché Rosa.

— Levé bien droit ? demanda-t-il.

— Droit comme un fuseau de Frise, dit Rosa.

— Et elle est bien haute ?

— Haute de deux pouces au moins.

— Oh ! Rosa, ayez-en bien soin, et vous verrez comme elle va grandir vite.

— Puis-je en avoir plus de soin ? dit Rosa. Je ne songe qu'à elle.

— Qu'à elle, Rosa ? Prenez garde, c'est moi qui vais être jaloux à mon tour.

— Eh ! vous savez bien que penser à elle, c'est penser à vous. Je ne la perds pas de vue. De mon lit je la vois ; en m'éveillant c'est le premier objet que je regarde, en m'endormant le dernier objet que je perds de vue. Le jour je m'assieds et je travaille près d'elle, car depuis qu'elle est dans ma chambre, je ne quitte plus ma chambre.

— Vous avez raison, Rosa, c'est votre dot, vous savez ?

— Oui, et grâce à elle je pourrai épouser un jeune homme de vingt-six ou vingt-huit ans que j'aimerai.

— Taisez-vous, méchante.

Et Cornélius parvint à saisir les doigts de la jeune fille, ce qui fit, sinon changer de conversation, du moins succéder le silence au dialogue.

Ce soir-là, Cornélius fut le plus heureux des hommes. Rosa lui laissa sa main tant qu'il lui plut de la garder, et il parla tulipe tout à son aise.

A partir de ce moment, chaque jour amena un progrès dans la tulipe et dans l'amour des deux jeunes gens. Une fois c'était les feuilles qui s'étaient ouvertes, l'autre fois c'était la fleur elle-même qui s'était nouée.

A cette nouvelle, la joie de Cornélius fut grande, et ses questions se succédèrent avec une rapidité qui témoignait de leur importance.

— Nouée, s'écria Cornélius, elle est nouée !

— Elle est nouée, répéta Rosa.

Cornélius chancela de joie et fut forcé de se retenir au guichet.

— Ah ! mon Dieu ! exclama-t-il.

Puis revenant à Rosa :

— L'ovale est-il régulier, le cylindre est-il plein, les pointes sont-elles bien vertes ?

— L'ovale a près d'un pouce et s'effile comme une aiguille, le cylindre gonfle ses flancs, les pointes sont prêtes à s'entr'ouvrir.

Cette nuit-là, Cornélius dormit peu, c'était un moment suprême que celui où les pointes s'entr'ouvriraient.

Deux jours après, Rosa annonçait qu'elles étaient entr'ouvertes.

— Entr'ouvertes, Rosa, s'écria Cornélius, l'involucrum est entr'ouvert ! mais alors on voit donc, on peut donc distinguer déjà ?

Et le prisonnier s'arrêta haletant.

— Oui, répondit Rosa, oui, l'on peut distinguer un filet de couleur différente, mince comme un cheveu.

— Et la couleur ? fit Cornélius en tremblant.

— Ah ! répondit Rosa, c'est bien foncé.

— Brun ?

— Oh ! plus foncé.

— Plus foncé, bonne Rosa, plus foncé ! merci. Foncé comme l'ébène, foncé comme...

— Foncé comme l'encre avec laquelle je vous ai écrit.

Cornélius poussa un cri de joie folle.

Puis s'arrêtant tout à coup :

— Oh ! dit-il en joignant les mains, oh ! il n'y a pas d'ange qui puisse vous être comparé, Rosa.

— Vraiment ! dit Rosa, souriant à cette exaltation.

— Rosa, vous avez tant travaillé, Rosa, vous avez tant fait pour moi ; Rosa, ma tulipe va fleurir, et ma tulipe fleurira noire, Rosa. Rosa, vous êtes ce que Dieu a créé de plus parfait sur la terre !

— Après la tulipe cependant ?

— Ah ! taisez-vous, mauvaise. Taisez-vous, par pitié, ne me gâtez pas ma joie. Mais, dites-moi, Rosa, si la tulipe en est à ce point, dans deux ou trois jours au plus tard elle va fleurir.

— Demain ou après demain, oui.

— Oh ! et je ne la verrai pas, s'écria Cornelius, en se renversant en arrière, et je ne la baiserai pas comme une merveille de Dieu qu'on doit adorer, comme je baise vos mains, Rosa, comme je baise vos cheveux, comme je baise vos joues, quand par hasard elles se trouvent à portée du guichet.

Rosa approcha sa joue, non point par hasard, mais avec volonté ; les lèvres du jeune homme s'y collèrent avidement.

— Dame ! je la cueillerai si vous voulez, dit Rosa.

— Ah ! non ! non ! Sitôt qu'elle sera ouverte, mettez-la bien à l'ombre, Rosa, et à l'instant même, à l'instant, envoyez à Harlem prévenir le président de la Société d'horticulture que la grande tulipe noire est fleurie. C'est loin je le sais bien, Harlem, mais avec de l'argent vous trouverez un messager. Avez-vous de l'argent, Rosa ?

Rosa sourit.

— Oh oui ! dit-elle.

— Assez ? demanda Cornélius.

— J'ai trois cents florins.

— Oh ! si vous avez trois cents florins, ce n'est point un messager qu'il vous faut envoyer, c'est vous-même, vous-même, Rosa, qui devez aller à Harlem.

— Mais pendant ce temps, la fleur...

— Oh ! la fleur, vous l'emporterez, vous comprenez bien qu'il ne faut pas vous séparer d'elle un instant.

— Mais en ne me séparant point d'elle, je me sépare de vous, monsieur Cornélius, dit Rosa attristée.

— Ah ! c'est vrai, ma douce, ma chère Rosa. Mon Dieu ! que les hommes sont méchans, que leur ai-je donc fait et pourquoi m'ont-ils privé de la liberté ! Vous avez raison, Rosa, je ne pourrais vivre sans vous. Eh bien, vous enverrez quelqu'un à Harlem, voilà ; ma foi ! le miracle est assez grand pour que le président se dérange ; il viendra lui-même à Lœvestein chercher la tulipe.

Puis, s'arrêtant tout à coup et d'une voix tremblante :

— Rosa ! murmura Cornélius, Rosa ! si elle allait ne pas être noire ?

— Dame ! vous le saurez demain ou après-demain soir.

— Attendre jusqu'au soir, pour savoir cela, Rosa ! je mourrai d'impatience. Ne pourrions-nous convenir d'un signal ?

— Je ferai mieux.

— Que ferez-vous ?

— Si c'est la nuit qu'elle s'entr'ouvre, je viendrai, je viendrai vous le dire moi-même. Si c'est le jour, je passerai devant la porte et vous glisserai un billet, soit dessous la porte, soit par le guichet, entre la première et la deuxième inspection de mon père.

— Oh ! Rosa, c'est cela ! un mot de vous m'annonçant cette nouvelle, c'est-à-dire un double bonheur.

— Voilà dix heures, dit Rosa, il faut que je vous quitte.

— Oui ! oui ! dit Cornélius, oui ! allez, Rosa, allez !

Rosa se retira presque triste.

Cornélius l'avait presque renvoyée.

Il est vrai que c'était pour veiller sur la tulipe noire.

XXII

ÉPANOUISSEMENT

La nuit s'écoula bien douce mais en même temps bien agitée pour Cornélius. A chaque instant il lui semblait que la douce voix de Rosa l'appelait ; il s'éveillait en sursaut, il allait à la porte, il approchait son visage du guichet : le guichet était solitaire, le corridor était vide.

Sans doute Rosa veillait de son côté ; mais, plus heureuse que lui, elle veillait sur la tulipe ; elle avait là sous ses yeux la noble fleur, cette merveille des merveilles, non seulement inconnue encore, mais crue impossible.

Que dirait le monde lorsqu'il apprendrait que la tulipe noire était trouvée, qu'elle existait, et que c'était van Baerle le prisonnier qui l'avait trouvée ?

Comme Cornélius eût envoyé loin de lui un homme qui fût venu lui proposer la liberté en échange de sa tulipe !

Le jour vint sans nouvelles. La tulipe n'était pas fleurie encore.

La journée passa comme la nuit.

La nuit vint et avec la nuit Rosa joyeuse, Rosa légère comme un oiseau.

— Eh bien ? demanda Cornélius.

— Eh bien ! tout va à merveille. Cette nuit sans faute votre tulipe fleurira.

— Et fleurira noire ?

— Noire comme du jais.

— Sans une seule tache d'une autre couleur ?

— Sans une seule tache.

— Bonté du ciel ! Rosa, j'ai passé la nuit à rêver, à vous d'abord...

Rosa fit un petit signe d'incrédulité.

— Puis à ce que nous devions faire.

— Eh bien ?

— Eh bien ! voilà ce que j'ai décidé. La tulipe fleurie quand il sera bien constaté qu'elle est noire et parfaitement noire, il vous faut trouver un messager.

— Si ce n'est que cela, j'ai un messager tout trouvé.

— Un messager sûr ?

— Un messager dont je réponds, un de mes amoureux

— Ce n'est pas Jacob, j'espère?

— Non, soyez tranquille. C'est le batelier de Lœvestein, un garçon alerte, de vingt-cinq à vingt-six ans.

— Diable!

— Soyez tranquille, dit Rosa en riant, il n'a pas encore l'âge, puisque vous-même vous avez fixé l'âge de vingt-six à vingt-huit ans.

— Enfin vous croyez pouvoir compter sur ce jeune homme?

— Comme sur moi; il se jetterait de son bateau dans le Wahal ou dans la Meuse, à mon choix, si je le lui ordonnais.

— Eh bien, Rosa, en dix heures ce garçon peut être à Harlem. Vous me donnerez un crayon et du papier, mieux encore serait une plume et de l'encre, et j'écrirai, ou plutôt vous écrirez vous; moi, pauvre prisonnier, peut-être verrait-on, comme votre père, une conspiration là-dessous. Vous écrirez au président de la Société d'horticulture, et, j'en suis certain, le président viendra.

— Mais s'il tarde?

— Supposez qu'il tarde un jour, deux jours même; mais c'est impossible, un amateur de tulipes comme lui ne tardera pas une heure, pas une minute, pas une seconde à se mettre en route pour voir la huitième merveille du monde. Mais, comme je le disais, tardât-il un jour, tardât-il deux, la tulipe serait encore dans toute sa splendeur. La tulipe vue par le président, le procès-verbal dressé par lui, tout est dit. Vous gardez un double du procès-verbal, Rosa, et vous lui confiez la tulipe. Ah! si nous avions pu la porter nous-mêmes, Rosa, elle n'eût quitté mes bras que pour passer dans les vôtres; mais c'est un rêve auquel il ne faut pas songer, continua Cornélius en soupirant; d'autres yeux la verront défleurir. Oh! surtout, Rosa, avant que ne la voie le président, ne la laissez voir à personne. La tulipe noire, bon Dieu! si quelqu'un voyait la tulipe noire, on la volerait!...

— Oh!

— Ne m'avez-vous pas dit vous-même ce que vous craignez à l'endroit de votre amoureux Jacob; on vole bien un florin, pourquoi n'en volerait-on pas cent mille?

— Je veillerai, allez, soyez tranquille.

— Si pendant que vous êtes ici elle allait s'ouvrir?

— La capricieuse en est bien capable, dit Rosa.

— Si vous la trouviez ouverte en rentrant?

— Eh bien?

— Ah! Rosa, du moment où elle sera ouverte, rappelez-vous qu'il n'y aura pas un moment à perdre pour prévenir le président.

— Et vous prévenir, vous. Oui, je comprends.

Rosa soupira, mais sans amertume et en femme qui commence à comprendre une faiblesse, sinon à s'y habituer.

— Je retourne auprès de la tulipe, monsieur van Baerle, et aussitôt ouverte, vous êtes prévenu; aussitôt vous prévenu, le messager part.

— Rosa, Rosa, je ne sais plus à quelle merveille du ciel ou de la terre vous comparer.

— Comparez-moi à la tulipe noire, monsieur Cornélius, et je serai bien flattée, je vous jure; disons-nous donc au revoir, monsieur Cornélius.

— Oh! dites: au revoir, mon ami.

— Au revoir, mon ami, dit Rosa un peu consolée.

— Dites: Mon ami bien aimé.

— Oh! mon ami...

— Bien aimé, Rosa, je vous en supplie, bien aimé, bien aimé, n'est-ce pas?

— Bien aimé, oui, bien aimé, fit Rosa palpitante, enivrée, folle de joie.

— Alors, Rosa, puisque vous avez dit bien aimé, dites aussi bien heureux, dites heureux comme jamais homme n'a été heureux et béni sous le ciel. Il ne me manque qu'une chose, Rosa.

— Laquelle?

— Votre joue, votre joue fraîche, votre joue rose, votre joue veloutée. Oh! Rosa, de votre volonté, non plus par surprise, non plus par accident, Rosa. Ah!

Le prisonnier acheva sa prière dans un soupir; il venait de rencontrer les lèvres de la jeune fille, non plus par accident, non plus par surprise, comme cent ans plus tard Saint-Preux devait rencontrer les lèvres de Julie.

Rosa s'enfuit.

Cornélius resta l'âme suspendue à ses lèvres, le visage collé au guichet.

Cornélius étouffait de joie et de bonheur. Il ouvrit sa fenêtre et contempla longtemps avec un cœur gonflé de joie l'azur sans nuages du ciel, la lune qui argentait le double fleuve ruisselant par delà les collines. Il se remplit les poumons d'air généreux et pur, l'esprit de douces idées, l'âme de reconnaissance et d'admiration religieuse.

— Oh! vous êtes toujours là-haut, mon Dieu! s'écria-t-il, à demi prosterné, les yeux ardemment tendus vers les étoiles; pardonnez-moi d'avoir presque douté de vous ces jours derniers; vous vous cachiez derrière vos nuages, et un instant j'ai cessé de vous voir, Dieu bon, Dieu éternel, Dieu miséricordieux. Mais aujourd'hui! mais ce soir, mais cette nuit, oh! je vous vois tout entier dans le miroir de vos cieux et surtout dans le miroir de mon cœur.

Il était guéri, le pauvre malade, il était libre, le pauvre prisonnier!

Pendant une partie de la nuit, Cornélius demeura suspendu aux barreaux de sa fenêtre, l'oreille au guet, concentrant ses cinq sens en un seul, ou plutôt en deux seulement, il regardait et écoutait.

Il regardait le ciel, il écoutait la terre.

Puis, l'œil tourné de temps en temps vers le corridor:

— Là-bas, disait-il, est Rosa, Rosa qui veille comme moi, comme moi attendant de minute en minute. Là-bas, sous les yeux de Rosa, est la fleur mystérieuse, qui vit, qui s'entr'ouvre, qui s'ouvre; peut-être en ce moment Rosa tient-elle la tige de la tulipe entre ses doigts délicats et tièdis. Touche cette tige doucement, Rosa. Peut-être touche-t-elle de ses lèvres son calice entr'ouvert: effleure-le avec précaution, Rosa. Rosa, tes lèvres brûlent; peut-être en ce moment, mes deux amours se caressent-ils sous le regard de Dieu.

En ce moment, une étoile s'enflamma au midi, traversa tout l'espace qui séparait l'horizon de la forteresse et vint s'abattre sur Lœwestein.

Cornélius tressaillit.

— Ah! dit-il, voilà Dieu qui envoie une âme à ma fleur.

Et comme s'il eût deviné juste, presque au même moment, le prisonnier entendit dans le corridor des pas légers, comme ceux d'une sylphide, le froissement d'une robe qui semblait un battement d'ailes et une voix bien connue qui disait:

— Cornélius, mon ami, mon ami bien aimé et bien heureux, venez, venez vite.

Cornélius ne fit qu'un bond de la croisée au guichet; cette fois encore ses lèvres rencontrèrent les lèvres murmurantes de Rosa, qui lui dit dans un baiser:

— Elle est ouverte, elle est noire, la voilà.

— Comment, la voilà! s'écria Cornélius détachant ses lèvres des lèvres de la jeune fille.

— Oui, oui, il faut bien risquer un petit danger pour donner une grande joie, la voilà, tenez.

Et, d'une main, elle leva à la hauteur du guichet une petite lanterne sourde, qu'elle venait de faire lumineuse; tandis qu'à la même hauteur, elle levait de l'autre la miraculeuse tulipe.

Cornélius jeta un cri et pensa s'évanouir.

— Oh! murmura-t-il, mon Dieu! mon Dieu! vous me récompensez de mon innocence et de ma captivité, puisque vous avez fait pousser ces deux fleurs au guichet de ma prison.

— Embrassez-la, dit Rosa, comme je l'ai embrassée tout à l'heure.

Cornélius, retenant son haleine, toucha du bout des lèvres la pointe de la fleur, et jamais baiser donné aux lèvres d'une femme, fût-ce aux lèvres de Rosa, ne lui entra si profondément dans le cœur.

La tulipe était belle, splendide, magnifique, sa tige avait plus de dix-huit pouces de hauteur, elle s'élançait du sein de quatre feuilles vertes, lisses, droites comme des fers de lance, sa fleur tout entière était noire et brillante comme du jais.

— Rosa, dit Cornélius tout haletant, Rosa, plus un instant à perdre, il faut écrire la lettre.

— Elle est écrite, mon bien aimé Cornélius, dit Rosa.

— En vérité!

— Pendant que la tulipe s'ouvrait, j'écrivais, moi, car je ne voulais pas qu'un seul instant fût perdu. Voyez la lettre, et dites-moi si vous la trouvez bien.

Cornélius prit la lettre et lut, sur une écriture qui avait encore fait de grands progrès depuis le petit mot qu'il avait reçu de Rosa:

« Monsieur le président,

« La tulipe noire va s'ouvrir dans dix minutes peut-être. Aussitôt ouverte, je vous enverrai un messager pour vous prier de venir vous-même en personne la chercher dans la forteresse de Lœvestein. Je suis la fille du geôlier Gryphus, presque aussi prisonnière que les prisonniers de mon père. Je ne pourrai donc vous porter cette merveille. C'est pourquoi j'ose vous supplier de la venir prendre vous-même.

« Mon désir est qu'elle s'appelle *Rosa Baerlensis*.

« Elle vient de s'ouvrir; elle est parfaitement noire... Venez, monsieur le président, venez.

« J'ai l'honneur d'être votre humble servante.

« ROSA GRYPHUS »

— C'est cela, c'est cela, chère Rosa. Cette lettre est à merveille. Je ne l'eusse point écrite avec cette simplicité. Au congrès vous donnerez tous les renseignements qui vous seront demandés. On saura comment la tulipe a été créée, à combien de soins, de veilles, de craintes, elle a donné

lieu ; mais, pour le moment, Rosa, pas un instant à perdre... Le messager ! le messager !

— Comment s'appelle le président ?

— Donnez, que je mette l'adresse. Oh ! il est bien connu. C'est mynheer van Herysen, le bourgmestre de Harlem... Donnez, Rosa, donnez.

Et d'une main tremblante, Cornelius écrivit sur la lettre :

« A mynheer Peters van Herysen, bourgmestre et président de la Société horticole de Harlem. »

— Et maintenant, allez, Rosa, allez, dit Cornelius, et mettons-nous sous la garde de Dieu, qui jusqu'ici nous a si bien gardés.

XXIII

L'ENVIEUX

En effet, les pauvres jeunes gens avaient grand besoin d'être gardés par la protection directe du Seigneur.

Jamais ils n'avaient été si près du désespoir que dans ce moment même où ils croyaient être certains de leur bonheur.

Nous ne douterons point de l'intelligence de notre lecteur à ce point de douter qu'il n'ait reconnu dans Jacob notre ancien ami, ou plutôt notre ancien ennemi, Isaac Boxtel.

Le lecteur a donc deviné que Boxtel avait suivi du Buytenhoff à Loevestein l'objet de son amour et l'objet de sa haine :

La tulipe noire et Cornélius van Baerle.

Ce que tout autre qu'un tulipier et qu'un tulipier envieux n'eût jamais pu découvrir, c'est-à-dire l'existence des caïeux et les ambitions du prisonnier, l'envie l'avait fait, sinon découvrir, du moins deviner à Boxtel.

Nous l'avons vu, plus heureux sous le nom de Jacob que sous le nom d'Isaac, faire amitié avec Gryphus, dont il arrosa la reconnaissance et l'hospitalité pendant quelques mois, avec le meilleur genièvre que l'on eût jamais fabriqué du Texel à Anvers.

Il endormit ses défiances ; car, nous l'avons vu, le vieux Gryphus était défiant ; il endormit ses défiances, disons-nous, en le flattant d'une alliance avec Rosa.

Il caressa en outre ses instincts de geôlier, après avoir flatté son orgueil de père. Il caressa ses instincts de geôlier en lui peignant sous les plus sombres couleurs le savant prisonnier que Gryphus tenait sous ses verrous, et qui, au dire du faux Jacob, avait passé un pacte avec Satan pour nuire à Son Altesse le prince d'Orange.

Il avait d'abord aussi bien réussi près de Rosa, non pas en lui inspirant des sentimens sympathiques, Rosa avait toujours fort peu aimé mynheer Jacob, mais en lui parlant mariage et passion folle, il avait d'abord éteint tous les soupçons qu'elle eût pu avoir.

Nous avons vu comment son imprudence à suivre Rosa dans le jardin l'avait dénoncé aux yeux de la jeune fille et comment les craintes instinctives de Cornélius avaient mis les deux jeunes gens en garde contre lui.

Ce qui avait surtout inspiré des inquiétudes au prisonnier, notre lecteur doit se rappeler cela, c'est cette grande colère dans laquelle Jacob était entré contre Gryphus, à propos du caïeu écrasé.

En ce moment, cette rage était d'autant plus grande, que Boxtel soupçonnait bien Cornélius d'avoir un second caïeu, mais n'en n'était rien moins que sûr.

Ce fut alors qu'il épia Rosa et la suivit non seulement au jardin, mais encore dans les corridors.

Seulement, comme cette fois il la suivait dans la nuit et nu-pieds, il ne fut ni vu ni entendu.

Excepté cette fois où Rosa crut avoir vu passer quelque chose comme une ombre dans l'escalier.

Mais il était déjà trop tard, Boxtel avait appris, de la bouche même du prisonnier, l'existence du second caïeu.

Dupe de la ruse de Rosa, qui avait fait semblant de l'enfouir dans la plate-bande, et ne doutant pas que cette petite comédie n'eût été jouée pour le forcer à se trahir, il redoubla de précautions et mit en jeu toutes les ruses de son esprit pour continuer à épier les autres sans être épié lui-même.

Il vit Rosa transporter un grand pot de faïence de la cuisine de son père dans sa chambre.

Il vit Rosa laver, à grande eau, ses belles mains pleines de la terre qu'elle avait pétrie pour préparer à la tulipe le meilleur lit possible.

Enfin, il loua, dans un grenier, une petite chambre juste en face de la fenêtre de Rosa ; assez éloignée pour qu'on ne pût pas le reconnaître à l'œil nu, mais assez proche pour qu'à l'aide de son télescope il pût suivre tout ce qui se passait à Lœvestein dans la chambre de la jeune fille, comme il avait suivi à Dordrecht tout ce qui se passait dans le séchoir de Cornélius.

Il n'était pas installé depuis trois jours dans son grenier, qu'il n'avait plus aucun doute.

Dès le matin au soleil levant, le pot de faïence était sur la fenêtre, et pareille à ces charmantes femmes de Mieris et de Metzu, Rosa apparaissait à cette fenêtre encadrée par les premiers rameaux verdissans de la vigne vierge et du chèvrefeuille.

Rosa regardait le pot de faïence d'un œil qui dénonçait à Boxtel la valeur réelle de l'objet renfermé dans le pot.

Ce que renfermait le pot, c'était donc le deuxième caïeu, c'est-à-dire la suprême espérance du prisonnier.

Lorsque les nuits menaçaient d'être trop froides, Rosa rentrait le pot de faïence.

C'était bien cela, elle suivait les instructions de Cornélius, qui craignait que le caïeu ne fût gelé.

Quand le soleil devint plus chaud, Rosa rentrait le pot de faïence depuis onze heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi.

C'était bien cela encore, Cornélius craignait que la terre ne fût desséchée.

Mais quand la lance de la fleur sortit de terre, Boxtel fut convaincu tout à fait, elle n'était pas haute d'un pouce que, grâce à son télescope, l'envieux n'avait plus de doutes.

Cornélius possédait deux caïeux, et le second caïeu était confié à l'amour et aux soins de Rosa.

Car, on le pense bien, l'amour des deux jeunes gens n'avait point échappé à Boxtel.

C'était donc ce second caïeu qu'il fallait trouver moyen d'enlever aux soins de Rosa et à l'amour de Cornélius.

Seulement, ce n'était pas chose facile.

Rosa veillait sa tulipe comme une mère veillerait son enfant ; mieux que cela, comme une colombe couve ses œufs.

Rosa ne quittait pas la chambre de la journée ; il y avait plus, chose étrange, Rosa ne quittait plus sa chambre le soir.

Pendant sept jours Boxtel épia inutilement Rosa, Rosa ne sortit point de sa chambre.

C'était pendant les sept jours de brouille qui rendirent Cornélius si malheureux, en lui enlevant à la fois toute nouvelle de Rosa et de sa tulipe.

Rosa allait-elle bouder éternellement Cornélius ? Cela eût rendu le vol bien autrement difficile que ne l'avait cru d'abord mynheer Isaac.

Nous disons le vol, car Isaac s'était tout simplement arrêté à ce projet de voler la tulipe ; et, comme elle poussait dans le plus profond mystère, comme les deux jeunes gens cachaient son existence à tout le monde, comme on le croirait plutôt, lui, tulipier reconnu, qu'une jeune fille étrangère à tous les détails de l'horticulture ou qu'un prisonnier condamné pour crime de haute trahison, gardé, surveillé, épié, et qui réclamerait mal du fond de son cachot ; d'ailleurs, comme il serait possesseur de la tulipe, et qu'en fait de meubles et autres objets transportables, la possession fait foi de la propriété, il obtiendrait bien certainement le prix, serait bien certainement couronné, en place de Cornélius, et la tulipe, au lieu de s'appeler *Tulipa nigra Baerlensis*, s'appellerait *Tulipa nigra Boxtellensis* ou *Boxtellea*.

Mynheer Isaac n'était point encore fixé sur celui de ces deux noms qu'il donnerait à la tulipe noire ; mais comme tous deux signifiaient la même chose, ce n'était point là le point important.

Le point important, c'était de voler la tulipe.

Mais, pour que Boxtel pût voler la tulipe, il fallait que Rosa sortît de sa chambre.

Aussi, fut-ce avec une véritable joie que Jacob ou Isaac, comme on voudra, vit reprendre les rendez-vous accoutumés du soir.

Il commença par profiter de l'absence de Rosa pour étudier sa porte.

La porte fermait bien et à double tour, au moyen d'une serrure simple, mais dont Rosa seule avait la clef.

Boxtel eut l'idée de voler la clef de Rosa, mais outre que ce n'était pas chose facile que de fouiller dans la poche de la jeune fille, Rosa s'apercevant qu'elle avait perdu sa clef faisait changer la serrure, ne sortait pas de sa chambre que la serrure ne fût changée, et Boxtel avait commis un crime inutile.

Mieux valait donc employer un autre moyen.

Boxtel réunit toutes les clefs qu'il put trouver, et pendant que Rosa et Cornelius passaient au guichet une de leurs heures fortunées, il les essaya toutes.

Deux entrèrent dans la serrure, une des deux fit le premier tour et ne s'arrêta qu'au second.

Il n'y avait donc que peu de chose à faire à cette clef.

Boxtel l'enduisit d'une légère couche de cire et renouvela l'expérience.

L'obstacle que la clef avait rencontré au second tour avait laissé son empreinte sur la cire.

Boxtel n'eut qu'à suivre cette empreinte avec le mordant d'une lime à la lame étroite comme celle d'un couteau.

Avec deux autres jours de travail, Boxtel mena sa clef à la perfection.

La porte de Rosa s'ouvrit sans bruit, sans efforts, et Boxtel se trouva dans la chambre de la jeune fille, seul à seul avec la tulipe.

La première action condamnable de Boxtel avait été de passer par-dessus un mur, pour déterrer la tulipe; la seconde avait été de pénétrer dans le séchoir de Cornélius, par une fenêtre ouverte; la troisième de s'introduire dans la chambre de Rosa avec une fausse clef.

On le voit, l'envie faisait faire à Boxtel des pas rapides dans la carrière du crime.

Boxtel se trouva donc seul à seul avec la tulipe.

Un voleur ordinaire eût mis le pot sous son bras et l'eût emporté.

Mais Boxtel n'était point un voleur ordinaire et il réfléchit.

Il réfléchit, en regardant la tulipe, à l'aide de sa lanterne sourde, qu'elle n'était pas encore assez avancée pour lui donner la certitude qu'elle fleurirait noire, quoique les apparences offrissent toute probabilité.

Il réfléchit que si elle ne fleurissait pas noire, ou que, si elle fleurissait avec une tache quelconque, il aurait fait un vol inutile.

Il réfléchit que le bruit de ce vol se répandrait, que l'on soupçonnerait le voleur, d'après ce qui s'était passé dans le jardin, que l'on ferait des recherches, et que, si bien qu'il cachât la tulipe, il était possible de la retrouver.

Il réfléchit que, cachât-il la tulipe de façon qu'elle ne fût pas retrouvée, il pourrait, dans tous les transports qu'elle serait obligée de subir, lui arriver malheur.

Il réfléchit enfin que mieux valait, puisqu'il avait une clef de la chambre de Rosa et pouvait y entrer quand il voulait, il réfléchit qu'il valait mieux attendre la floraison, la prendre une heure avant qu'elle s'ouvrît, ou une heure après qu'elle serait ouverte, et partir à l'instant même sans retard pour Harlem où, avant qu'on eût même réclamé, la tulipe serait devant les juges.

Alors, ce serait celui ou celle qui réclamerait que Boxtel accuserait de vol.

C'était un plan bien conçu et digne en tout point de celui qui le concevait.

Ainsi tous les soirs, pendant cette douce heure que les jeunes gens passaient au guichet de la prison, Boxtel entrait dans la chambre de la jeune fille, non pas pour violer le sanctuaire de virginité, mais pour suivre les progrès que faisait la tulipe noire dans sa floraison.

Le soir où nous sommes arrivés, il allait entrer comme les autres soirs; mais, nous l'avons vu, les jeunes gens n'avaient échangé que quelques paroles, et Cornélius avait renvoyé Rosa pour veiller sur la tulipe.

En voyant Rosa rentrer dans sa chambre, dix minutes après en être sortie, Boxtel comprit que la tulipe avait fleuri ou allait fleurir.

C'était donc pendant cette nuit-là que la grande partie allait se jouer; aussi Boxtel se présenta-t-il chez Gryphus avec une provision de genièvre double de coutume.

C'est-à-dire avec une bouteille dans chaque poche.

Gryphus gris, Boxtel était maître de la maison à peu près.

A onze heures, Gryphus était ivre mort. A deux heures du matin, Boxtel vit sortir Rosa de sa chambre, mais visiblement elle tenait dans ses bras un objet qu'elle portait avec précaution.

Cet objet, c'était sans aucun doute la tulipe noire qui venait de fleurir.

Mais qu'allait-elle en faire?

Allait-elle à l'instant même partir pour Harlem avec elle?

Il n'était pas possible qu'une jeune fille entreprît seule, la nuit, un pareil voyage.

Allait-elle seulement montrer la tulipe à Cornélius? C'était probable.

Il suivit Rosa pieds nus et sur la pointe du pied.

Il la vit s'approcher du guichet.

Il l'entendit appeler Cornélius.

A la lueur de la lanterne sourde, il vit la tulipe ouverte, noire comme la nuit dans laquelle il était caché.

Il entendit tout le projet arrêté entre Cornélius et Rosa d'envoyer un messager à Harlem.

Il vit les lèvres des deux jeunes gens se toucher, puis il entendit Cornélius renvoyer Rosa.

Il vit Rosa éteindre la lanterne sourde et reprendre le chemin de sa chambre.

Il la vit rentrer dans sa chambre.

Puis il la vit, dix minutes après, sortir de sa chambre et en fermer avec soin la porte à double clef.

Pourquoi fermait-elle cette porte avec tant de soin, c'est que derrière cette porte elle enfermait la tulipe noire.

Boxtel, qui voyait tout cela caché sur le palier de l'étage supérieur à la chambre de Rosa, descendait une marche de son étage à lui, lorsque Rosa descendait une marche du sien.

De sorte que, lorsque Rosa touchait la dernière marche de l'escalier, de son pied léger, Boxtel, d'une main plus légère encore, touchait la serrure de la chambre de Rosa avec sa main.

Et dans cette main, on doit le comprendre, était la fausse clef qui ouvrait la porte de Rosa ni plus ni moins facilement que la vraie.

Voilà pourquoi nous avons dit au commencement de ce chapitre que les pauvres jeunes gens avaient bien besoin d'être gardés par la protection directe du Seigneur.

XXIV

OU LA TULIPE NOIRE CHANGE DE MAITRE

Cornélius était resté à l'endroit où l'avait laissé Rosa, cherchant presque inutilement en lui la force de porter le double fardeau de son bonheur.

Une demi-heure s'écoula.

Déjà les premiers rayons du jour entraient, bleuâtres et frais, à travers les barreaux de la fenêtre dans la prison de Cornélius, lorsqu'il tressaillit tout à coup à des pas qui montaient l'escalier et à des cris qui se rapprochaient de lui.

Presque au même moment, son visage se trouva en face du visage pâle et décomposé de Rosa.

Il recula pâlissant lui-même d'effroi.

— Cornélius! Cornélius! s'écria celle-ci haletante.

— Quoi donc? mon Dieu! demanda le prisonnier.

— Cornélius! la tulipe...

— Eh bien?

— Comment vous dire cela?

— Dites, dites, Rosa.

— On nous l'a prise, on nous l'a volée.

— On nous l'a prise, on nous l'a volée! s'écria Cornélius.

— Oui, dit Rosa en s'appuyant contre la porte pour ne pas tomber. Oui, prise, volée.

Et, malgré elle, les jambes lui manquant, elle glissa et tomba sur ses genoux.

— Mais comment cela? demanda Cornélius. Dites-moi, expliquez-moi...

— Oh! il n'y a pas de ma faute, mon ami.

Pauvre Rosa! elle n'osait plus dire: Mon bien-aimé.

— Vous l'avez laissée seule! dit Cornélius avec un accent lamentable.

— Un seul instant, pour aller prévenir notre messager qui demeure à cinquante pas à peine, sur le bord du Wahal.

— Et pendant ce temps, malgré mes recommandations, vous avez laissé la clef à la porte, malheureuse enfant!

— Non, non, non, et voilà ce qui me passe, la clef ne m'a point quittée, je l'ai constamment tenue dans ma main, la serrant comme si j'eusse eu peur qu'elle ne m'échappât.

— Mais alors, comment cela se fait-il?

— Le sais-je, moi-même? j'avais donné la lettre à mon messager; mon messager était parti devant moi; je rentre, la porte était fermée, chaque chose était à sa place dans ma chambre, excepté la tulipe qui avait disparu. Il faut que quelqu'un se soit procuré une clef de ma chambre, ou en ait fait faire une fausse.

Elle suffoqua, les larmes lui coupaient la parole.

Cornélius, immobile, les traits altérés, écoutait presque sans comprendre, murmurant seulement:

— Volée, volée, volée! je suis perdu.

— Oh! monsieur Cornélius, grâce! grâce! criait Rosa, j'en mourrai.

A cette menace de Rosa, Cornélius saisit les grilles du guichet, et les étreignant avec fureur:

— Rosa, s'écria-t-il, on nous a volés, c'est vrai, mais faut-il nous laisser abattre pour cela? Non, le malheur est grand, mais réparable peut-être, Rosa, nous connaissons le voleur.

— Hélas! comment voulez-vous que je vous dise positivement?

— Oh! je vous le dis, moi, c'est cet infâme Jacob. Le laisserons-nous porter à Harlem le fruit de nos travaux, le fruit de nos veilles, l'enfant de notre amour? Rosa, il faut le poursuivre, il faut le rejoindre.

— Mais comment faire tout cela, mon ami, sans découvrir à mon père que nous étions d'intelligence? Comment moi, une femme si peu libre, si peu habile, comment parviendrai-je à ce but, que vous-même n'atteindriez peut-être pas?

— Rosa, Rosa, ouvrez-moi cette porte, et vous verrez si

je ne l'atteins pas. Vous verrez si je ne découvre pas le voleur, vous verrez si je ne lui fais pas avouer son crime Vous verrez si je ne lui fais pas crier grâce!

— Hélas! dit Rosa éclatant en sanglots, puis-je vous ouvrir? Ai-je les clefs sur moi? Si je les avais, ne seriez-vous pas libre depuis longtemps?

— Votre père les a, votre infâme père, le bourreau qui m'a déjà écrasé le premier caïeu de ma tulipe. Oh! le misérable, le misérable! il est complice de Jacob.

— Plus bas, plus bas, au nom du ciel.

— Oh! si vous ne m'ouvrez pas, Rosa, s'écria Cornélius au

Elle n'acheva point, un hurlement poussé devant elle interrompit sa phrase.

— Mon père! s'écria Rosa.

— Gryphus! rugit van Baerle, ah! scélérat!

Le vieux Gryphus, au milieu de tout ce bruit, était monté sans que l'on pût l'entendre.

Il saisit rudement sa fille par le poignet.

— Ah! vous me prendrez mes clefs, dit-il d'une voix étouffée par la colère. Ah! cet infâme! ce monstre! ce conspirateur à pendre est votre Cornélius. Ah! l'on a des connivences avec les prisonniers d'Etat. C'est bon.



Boxtel, la tulipe noire enveloppée dans son large manteau...

paroxysme de la rage, j'enfonce ce grillage et je massacre tout ce que je trouve dans la prison.

— Mon ami, par pitié!

— Je vous dis, Rosa, que je vais démolir le cachot pierre à pierre.

Et l'infortuné, de ses deux mains, dont la colère décuplait les forces, ébranlait la porte à grand bruit, peu soucieux des éclats de sa voix qui s'en allait tonner au fond de la spirale sonore de l'escalier.

Rosa, épouvantée, essayait bien inutilement de calmer cette furieuse tempête.

— Je vous dis que je tuerai l'infâme Gryphus, hurlait van Baerle; je vous dis que je verserai son sang, comme il a versé celui de ma tulipe noire.

Le malheureux commençait à devenir fou.

— Eh bien, oui, disait Rosa palpitante, oui, oui, mais calmez-vous, oui je lui prendrai ses clefs, oui je vous ouvrirai, oui, mais calmez-vous, mon Cornélius

Rosa frappa dans ses deux mains avec désespoir.

— Oh! continua Gryphus passant de l'accent fiévreux de la colère à la froide ironie du vainqueur, ah! monsieur l'innocent tulipier, ah! monsieur le doux savant, ah! vous me massacrerez, ah! vous boirez mon sang! Très bien! rien que cela! Et de complicité avec ma fille! Jésus! mais je suis donc dans un antre de brigands, je suis donc dans une caverne de voleurs! ah! monsieur le gouverneur saura tout ce matin, et S. A. le stathouder saura tout demain Nous connaissons la loi Quiconque se rebellera dans la prison, article 6. Nous allons vous donner une seconde édition du Buytenhoff, monsieur le savant, et la bonne édition celle-là. Oui, oui, rongez vos poings comme un ours en cage, et vous, la belle, mangez des yeux votre Cornélius. Je vous avertis, mes agneaux, que vous n'aurez plus cette félicité de conspirer ensemble. Çà, qu'on descende, fille dénaturée Et vous monsieur le savant, au revoir, soyez tranquille, au revoir!

Rosa, folle de terreur et de désespoir, envoya un baiser à son ami ; puis, sans doute illuminée d'une pensée soudaine, elle se lança dans l'escalier en disant :

— Tout n'est pas perdu encore, comptez sur moi, mon Cornélius.

Son père la suivit en hurlant.

Quant au pauvre tulipier, il lâcha peu à peu les grilles que retenaient ses doigts convulsés ; sa tête s'alourdit, ses yeux oscillèrent dans leurs orbites, et il tomba lourdement sur le carreau de sa chambre en murmurant :

— Volée ! on me l'a volée !

Pendant ce temps, Boxtel, sorti du château par la porte qu'avait ouverte Rosa elle-même, la tulipe noire enveloppée dans un large manteau, Boxtel s'était jeté dans une carriole qui l'attendait à Gorcum et disparaissait, sans avoir, on le pense bien, averti l'ami Gryphus de son départ précipité.

Et maintenant que nous l'avons vu monter dans sa carriole, nous le suivrons, si le lecteur y consent, jusqu'au terme de son voyage.

Il marchait doucement, on ne fait pas impunément courir la poste à une tulipe noire.

Mais Boxtel, craignant de ne pas arriver assez tôt, fit fabriquer à Delft une boîte garnie tout autour de belle mousse fraîche, dans laquelle il encaissa sa tulipe ; la fleur s'y trouvait si mollement accoudée de tous les côtés avec de l'air par en haut, que la carriole put prendre le galop sans préjudice possible.

Il arriva le lendemain matin à Harlem, harassé mais triomphant, changea sa tulipe de pot, afin de faire disparaître toute trace de vol, brisa le pot de faïence dont il jeta les tessons dans un canal, écrivit au président de la Société horticole une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il venait d'arriver à Harlem avec une tulipe parfaitement noire, s'installa dans une bonne hôtellerie avec sa fleur intacte.

Et là attendit.

XXV

LE PRESIDENT VAN SYSTENS

Rosa, en quittant Cornélius, avait pris son parti.

C'était de lui rendre la tulipe que venait de lui voler Jacob, ou de ne jamais le revoir.

Elle avait vu le désespoir du pauvre prisonnier, double et incurable désespoir.

En effet, d'un côté, c'était une séparation inévitable, Gryphus ayant à la fois surpris le secret de leur amour et de leurs rendez-vous.

De l'autre c'était le renversement de toutes les espérances d'ambition de Cornélius van Baerle, et ces espérances, il les nourrissait depuis sept ans.

Rosa était une de ces femmes qui s'abattent d'un rien, mais qui, pleines de force contre un malheur suprême, trouvent dans le malheur même l'énergie qui peut le combattre, ou la ressource qui peut le réparer.

La jeune fille rentra chez elle, jeta un dernier regard dans sa chambre, pour voir si elle ne s'était pas trompée, et si la tulipe n'était point dans quelque coin où elle eût échappé à ses regards. Mais Rosa chercha vainement, la tulipe était toujours absente, la tulipe était toujours volée.

Rosa fit un petit paquet des hardes qui lui étaient nécessaires, elle prit ses trois cents florins d'épargne, c'est-à-dire toute sa fortune, fouilla sous ses dentelles où était enfoui le troisième caïeu, le cacha précieusement dans sa poitrine, ferma sa porte à double tour pour retarder de tout le temps qu'il faudrait pour l'ouvrir le moment où sa fuite serait connue, descendit l'escalier, sortit de la prison par la porte qui une heure auparavant avait donné passage à Boxtel, se rendit chez un loueur de chevaux et demanda à louer une carriole.

Le loueur de chevaux n'avait qu'une carriole, c'était justement celle que Boxtel lui avait louée depuis la veille et avec laquelle il courait sur la route de Delft.

Nous disons sur la route de Delft, car il fallait faire un énorme détour pour aller de Lœvestein à Harlem ; à vol d'oiseau la distance n'eût pas été de moitié.

Mais il n'y a que les oiseaux qui puissent voyager à vol d'oiseau en Hollande, le pays le plus coupé de fleuves, de ruisseaux, de rivières, de canaux et de lacs qu'il y ait au monde.

Force fut donc à Rosa de prendre un cheval, qui lui fut confié facilement : le loueur de chevaux connaissant Rosa pour la fille du concierge de la forteresse.

Rosa avait un espoir, c'était de rejoindre son messager, bon et brave garçon qu'elle emmènerait avec elle et qui lui servirait à la fois de guide et de soutien.

En effet, elle n'avait point fait une lieue qu'elle l'aperçut allongeant le pas sur l'un des bas-côtés d'une charmante route qui côtoyait la rivière.

Elle mit son cheval au trot et le rejoignit.

Le brave garçon ignorait l'importance de son message, et cependant allait aussi bon train que s'il l'eût connue. En moins d'une heure il avait déjà fait une lieue et demie.

Rosa lui reprit le billet devenu inutile et lui exposa le besoin qu'elle avait de lui. Le batelier se mit à sa disposition, promettant d'aller aussi vite que le cheval, pourvu que Rosa lui permît d'appuyer la main soit sur sa croupe, soit sur son garrot.

La jeune fille lui permit d'appuyer la main partout où il voudrait, pourvu qu'il ne la retardât point.

Les deux voyageurs étaient déjà partis depuis cinq heures et avaient déjà fait plus de huit lieues, que le père Gryphus ne se doutait point encore que la jeune fille eût quitté la forteresse.

Le geôlier d'ailleurs, fort méchant homme au fond, jouissait du plaisir d'avoir inspiré à sa fille une profonde terreur.

Mais tandis qu'il se félicitait d'avoir à conter une si belle histoire au compagnon Jacob, Jacob était aussi sur la route de Delft.

Seulement, grâce à sa carriole, il avait déjà quatre lieues d'avance sur Rosa et sur le batelier.

Tandis qu'il se figurait Rosa tremblante ou boudant dans sa chambre, Rosa gagnait du terrain.

Personne, excepté le prisonnier, n'était donc où Gryphus croyait que chacun était.

Rosa paraissait si peu chez son père depuis qu'elle soignait la tulipe, que ce ne fut qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à midi, que Gryphus s'aperçut qu'au compte de son appétit, sa fille boudait depuis trop longtemps.

Il la fit appeler par un de ses porte-clefs ; puis, comme celui-ci descendit en annonçant qu'il l'avait cherchée et appelée en vain, il résolut de la chercher et de l'appeler lui-même.

Il commença par aller droit à sa chambre ; mais il eut beau frapper, Rosa ne répondit point.

On fit venir le serrurier de la forteresse ; le serrurier ouvrit la porte, mais Gryphus ne trouva pas plus Rosa que Rosa n'avait trouvé la tulipe.

Rosa, en ce moment, venait d'entrer à Rotterdam.

Ce qui fait que Gryphus ne la trouva pas plus à la cuisine que dans la chambre, pas plus au jardin que dans la cuisine.

Qu'on juge de la colère du geôlier, lorsque ayant battu les environs, il apprit que sa fille avait loué un cheval, et, comme Bradamante ou Clorinde, était partie en véritable chercheuse d'aventures, sans dire où elle allait.

Gryphus remonta furieux chez van Baerle, l'injuria, le menaça, secoua tout son pauvre mobilier, lui promit le cachot, lui promit le cul de basse-fosse, lui promit la faim et les verges.

Cornélius, sans même écouter ce que disait le geôlier, se laissa maltraiter, injurier, menacer, demeurant morne, immobile, anéanti, insensible à toute émotion, mort à toute crainte.

Après avoir cherché Rosa de tous les côtés, Gryphus chercha Jacob, et comme il ne le trouva pas plus qu'il n'avait retrouvé sa fille, soupçonna dès ce moment Jacob de l'avoir enlevée.

Cependant, la jeune fille, après avoir fait une halte de deux heures à Rotterdam, s'était remise en route. Le soir même elle couchait à Delft, et le lendemain elle arrivait à Harlem, quatre heures après que Boxtel y était arrivé lui-même.

Rosa se fit conduire tout d'abord chez le président de la Société horticole, maître van Systens.

Elle trouva le digne citoyen dans une situation que nous ne saurions omettre de dépeindre, sans manquer à tous nos devoirs de peintre et d'historien.

Le président rédigeait un rapport au comité de la Société.

Ce rapport était sur grand papier et de la plus belle écriture du président.

Rosa se fit annoncer sous son simple nom de Rosa Gryphus, mais ce nom, si sonore qu'il fût, était inconnu du président, car Rosa fut refusée. Il est difficile de forcer les consignes en Hollande, pays des digues et des écluses.

Mais Rosa ne se rebuta point, elle s'était imposé une mission et s'était juré à elle-même de ne se laisser abattre ni par les rebuffades, ni par les brutalités, ni par les injures.

— Annoncez à M. le président, dit-elle, que je viens lui parler pour la tulipe noire.

Ces mots, non moins magiques que le fameux : *Sésame*

ouvre-toi, des Mille et une Nuits, lui servirent de *passe-porte*. Grâce à ces mots, elle pénétra jusque dans le bureau du président van Systens, qu'elle trouva galamment en chemin pour venir à sa rencontre.

C'était un bon petit homme au corps grêle, représentant assez exactement la tige d'une fleur, dont la tête formait le calice, deux bras vagues et pendans simulaient la double feuille oblongue de la tulipe, un certain balancement qui lui était habituel complétait sa ressemblance avec cette fleur lorsqu'elle s'incline sous le souffle du vent.

Nous avons dit qu'il s'appelait M. van Systens.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, vous venez dites-vous, de la part de la tulipe noire?

Pour M. le président de la Société horticole, la *Tulipa nigra* était une puissance de premier ordre, qui pouvait bien, en sa qualité de reine des tulipes, envoyer des ambassadeurs.

— Oui, monsieur, répondit Rosa, je viens du moins pour vous parler d'elle.

— Elle se porte bien? fit van Systens avec un sourire de tendre vénération.

— Hélas! monsieur, je ne sais, dit Rosa.

— Comment! lui serait-il donc arrivé quelque malheur?

— Un bien grand, oui monsieur, non pas à elle, mais à moi.

— Lequel?

— On me l'a volée.

— On vous a volé la tulipe noire?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous qui?

— Oh! je m'en doute, mais je n'ose encore accuser.

— Mais la chose sera facile à vérifier.

— Comment cela?

— Depuis qu'on vous l'a volée, le voleur ne saurait être loin.

— Pourquoi ne peut-il être loin?

— Mais parce que je l'ai vue il n'y a pas deux heures

— Vous avez vu la tulipe noire? s'écria Rosa en se précipitant vers M. van Systens.

— Comme je vous vois, mademoiselle

— Mais où cela?

— Chez votre maître, apparemment.

— Chez mon maître?

— Oui. N'êtes-vous pas au service de M. Isaac Boxtel?

— Moi?

— Sans doute, vous.

— Mais pour qui donc me prenez-vous, monsieur?

— Mais, pour qui me prenez-vous, vous-même?

— Monsieur, je vous prends, je l'espère, pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour l'honorable M. van Systens, bourgmestre de Harlem et président de la Société horticole.

— Et vous venez me dire?

— Je viens vous dire, monsieur, que l'on m'a volé ma tulipe.

— Votre tulipe alors est celle de M. Boxtel. Alors, vous vous expliquez mal, mon enfant; ce n'est pas à vous, mais à M. Boxtel qu'on a volé la tulipe.

— Je vous répète, monsieur, que je ne sais pas ce que c'est que M. Boxtel et que voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Vous ne savez pas ce que c'est que M. Boxtel, et vous aviez aussi une tulipe noire?

— Mais, il y en a donc une autre? demanda Rose, toute frissonnante.

— Il y a celle de M. Boxtel, oui.

— Comment est-elle?

— Noire, pardieu.

— Sans tache?

— Sans une seule tache, sans le moindre point.

— Et vous avez cette tulipe, elle est déposée ici?

— Non, mais elle y sera déposée, car je dois en faire l'exhibition au comité avant que le prix ne soit décerné.

— Monsieur, s'écria Rosa, ce Boxtel, cet Isaac Boxtel, qui se dit le propriétaire de la tulipe noire...

— Et qui l'est en effet.

— Monsieur, n'est-ce point un homme maigre?

— Oui

— Chauve?

— Oui.

— Ayant l'œil hagard?

— Je crois que oui

— Inquiet, voûté, jambes torses?

— En vérité, vous faites le portrait, trait pour trait, de M. Boxtel.

— Monsieur, la tulipe est-elle dans un pot de faïence blanc et blanche à fleurs jaunâtres qui représentent une corbeille sur trois faces du pot.

— Ah! quant à cela, j'en suis moins sûr, j'ai plus regardé l'homme que le pot

— Monsieur, c'est ma tulipe, c'est celle qui m'a été volée; monsieur, c'est mon bien; monsieur, je viens le réclamer ici devant vous, à vous

— Oh! oh! fit M. Systens en regardant Rosa. Quoi! vous venez réclamer ici la tulipe de M. Boxtel? Tudieu! vous êtes une hardie commère.

— Monsieur, dit Rosa un peu troublée de cette apostrophe, je ne dis pas que je vienne réclamer la tulipe de M. Boxtel, je dis que je viens réclamer la mienne.

— La vôtre?

— Oui; celle que j'ai plantée, élevée moi-même.

— Eh bien, allez trouver M. Boxtel à l'hôtellerie du Cygne-Blanc, vous vous arrangerez avec lui; quant à moi, comme le procès me paraît aussi difficile à juger que celui qui fut porté devant le feu roi Salomon, et que je n'ai pas la prétention d'avoir sa sagesse, je me contenterai de faire mon rapport, de constater l'existence de la tulipe noire et d'ordonnancer les cent mille florins à son inventeur. Adieu, mon enfant.

— Oh! monsieur! monsieur! insista Rosa.

— Seulement, mon enfant, continua van Systens, comme vous êtes jolie, comme vous êtes jeune, comme vous n'êtes pas encore tout à fait pervertie, recevez mon conseil: Soyez prudente en cette affaire, car nous avons un tribunal et une prison à Harlem; de plus, nous sommes extrêmement chatouilleux sur l'honneur des tulipes. Allez, mon enfant, allez. M. Isaac Boxtel, hôtel du Cygne-Blanc.

Et M. van Systens, reprenant sa belle plume, continua son rapport interrompu.

XXVI

UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HORTICOLE

Rosa, éperdue, presque folle de joie et de crainte, à l'idée que la tulipe noire était retrouvée, prit le chemin de l'hôtellerie du Cygne-Blanc, suivie toujours de son batelier, robuste enfant de la Frise, capable de dévorer à lui seul dix Boxtel.

Pendant la route, le batelier avait été mis au courant, il ne reculait pas devant la lutte, au cas où une lutte s'engagerait; seulement, ce cas échéant, il avait ordre de ménager la tulipe.

Mais arrivée dans le Grote-Markt, Rosa s'arrêta tout à coup, une pensée subite venait de la saisir, semblable à cette Minerve d'Homère, qui saisit Achille par les cheveux, au moment où la colère va l'emporter.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, j'ai fait une faute énorme, j'ai perdu peut-être et Cornélius, et la tulipe et moi!

J'ai donné l'éveil, j'ai donné des soupçons. Je ne suis qu'une femme, ces hommes peuvent se liguer contre moi, et alors je suis perdue.

Oh! moi perdue, ce ne serait rien, mais Cornélius, mais la tulipe!

Elle se recueillit un moment.

— Si je vais chez ce Boxtel et que je ne le connaisse pas, si ce Boxtel n'est pas mon Jacob, si c'est un autre amateur qui, lui aussi, a découvert la tulipe noire, ou bien si ma tulipe a été volée par un autre que celui que je soupçonne, ou a déjà passé dans d'autres mains, si je ne reconnais pas l'homme, mais seulement ma tulipe, comment prouver que la tulipe est à moi?

D'un autre côté, si je reconnais ce Boxtel pour le faux Jacob, qui sait ce qu'il adviendra? Tandis que nous contesterons ensemble, la tulipe mourra! Oh! inspirez-moi, sainte Vierge! il s'agit du sort de ma vie, il s'agit du pauvre prisonnier qui expire peut-être en ce moment.

Cette prière faite, Rosa attendit pieusement l'inspiration qu'elle demandait au ciel.

Cependant un grand bruit bourdonnait à l'extrémité du Grote-Markt. Les gens couraient, les portes s'ouvraient; Rosa, seule, était insensible à tout ce mouvement de la population.

— Il faut, murmura-t-elle, retourner chez le président

— Retournons, dit le batelier.

Ils prirent la petite rue de la Paille qui les mena droit au logis de M. van Systens, lequel, de sa plus belle écriture et avec sa meilleure plume, continuait de travailler à son rapport.

Partout, sur son passage, Rosa n'entendait parler que de la tulipe noire et du prix de cent mille florins. La nouvelle courait déjà la ville.

Rosa n'eut pas peu de peine à pénétrer de nouveau chez M. van Systens, qui cependant se sentit ému comme la première fois, au mot magique de la tulipe noire.

Mais quand il reconnut Rosa, dont il avait, dans son esprit, fait une folle, ou pis que cela, la colère le prit et il voulut la renvoyer.

Mais Rosa joignit les mains, et avec cet accent d'honnête vérité qui pénètre les cœurs :

— Monsieur, dit-elle, au nom du ciel, ne me repoussez pas ; écoutez, au contraire, ce que je vais vous dire, et si vous ne pouvez me faire rendre justice, du moins vous n'aurez pas à vous reprocher un jour, en face de Dieu, d'avoir été complice d'une mauvaise action.

Van Systens trépignait d'impatience ; c'était la seconde fois que Rosa le dérangeait au milieu d'une rédaction à laquelle il mettait son double amour propre de bourgmestre et de président de la Société horticole.

— Mais mon rapport ! s'écria-t-il, mon rapport sur la tulipe noire !

— Monsieur, continua Rosa avec la fermeté de l'innocence et de la vérité, monsieur, votre rapport sur la tulipe noire reposera, si vous ne m'écoutez, sur des faits criminels ou sur des faits faux. Je vous en supplie, monsieur, faites venir ici, devant vous et devant moi, ce monsieur Boxtel, que je soutiens, moi, être M. Jacob, et je jure Dieu de lui laisser la propriété de sa tulipe si je ne reconnais pas et la tulipe et son propriétaire.

— Pardieu ! la belle avance, dit van Systens.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous demande ce que cela prouvera quand vous les aurez reconnus ?

— Mais enfin, dit Rosa désespérée, vous êtes honnête homme, monsieur. Eh bien, si non seulement vous alliez donner le prix à un homme pour une œuvre qu'il n'a pas faite, mais encore pour une œuvre volée ?

Peut-être l'accent de Rosa avait-il amené une certaine conviction dans le cœur de van Systens et allait-il répondre plus doucement à la pauvre fille, quand un grand bruit se fit entendre dans la rue, qui paraissait purement et simplement être une augmentation du bruit que Rosa avait déjà entendu, mais sans y attacher d'importance, au Grote-Markt, et qui n'avait pas eu le pouvoir de la réveiller de sa fervente prière.

Des acclamations bruyantes ébranlèrent la maison.

M. van Systens prêta l'oreille à ces acclamations, qui pour Rosa n'avaient point été un bruit d'abord, et maintenant n'étaient qu'un bruit ordinaire.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria le bourgmestre, qu'est-ce cela ? serait-il possible et ai-je bien entendu ?

Et il se précipita vers son antichambre, sans plus se préoccuper de Rosa qu'il laissa dans son cabinet.

A peine arrivé dans son antichambre, M. van Systens poussa un grand cri en apercevant le spectacle de son escalier envahi jusqu'au vestibule.

Accompagné, ou plutôt suivi de la multitude, un jeune homme vêtu simplement d'un habit de petit velours violet brodé d'argent montait avec une noble lenteur les degrés de pierre, éclatans de blancheur et de propreté.

Derrière lui marchaient deux officiers, l'un de la marine, l'autre de la cavalerie.

Van Systens, se faisant faire place au milieu des domestiques effarés, vint s'incliner, se prosterner presque devant le nouvel arrivant qui causait toute cette rumeur.

— Monseigneur, s'écria-t-il, monseigneur, Votre Altesse chez moi ! honneur éclatant à jamais pour mon humble maison.

— Cher monsieur van Systens, dit Guillaume d'Orange avec une sérénité qui, chez lui, remplaçait le sourire, je suis un vrai Hollandais, moi, j'aime l'eau, la bière et les fleurs, quelquefois même ce fromage dont les Français estiment le goût ; parmi les fleurs, celles que je préfère sont naturellement les tulipes. J'ai ouï dire à Leyde que la ville de Harlem possédait enfin la tulipe noire, et après m'être assuré que la chose était vraie, quoique incroyable, je viens en demander des nouvelles au président de la Société d'horticulture.

— Oh ! monseigneur, monseigneur, dit van Systens ravi, quelle gloire pour la Société si ses travaux agréent à Votre Altesse.

— Vous avez la fleur ici ? dit le prince qui sans doute se repentait déjà d'avoir trop parlé.

— Hélas, non, monseigneur, je ne l'ai pas ici.

— Et où est-elle ?

— Chez son propriétaire.

— Quel est ce propriétaire ?

— Un brave tulipier de Dordrecht.

— De Dordrecht ?

— Oui

— Et qui s'appelle ?

— Boxtel

— Il loge ?

— Au Cygne Blanc ; je vais le mander, et si, en attendant, Votre Altesse veut me faire l'honneur d'entrer au salon, il s'empressera, sachant que monseigneur est ici, d'apporter sa tulipe à monseigneur.

— C'est bien, mandez-le.

— Oui, Votre Altesse. Seulement...

— Quoi ?

— Oh ! rien d'important, monseigneur.

— Tout est important dans ce monde, monsieur van Systens.

— Eh bien, monseigneur, une difficulté s'élevait.

— Quelle ?

— Cette tulipe est déjà revendiquée par des usurpateurs. Il est vrai qu'elle vaut cent mille florins.

— En vérité ?

— Oui, monseigneur, par des usurpateurs, par des faussaires.

— C'est un crime cela, monsieur van Systens.

— Oui, Votre Altesse.

— Et, avez-vous les preuves de ce crime ?

— Non, monseigneur, la coupable...

— La coupable, monsieur...

— Je veux dire, celle qui réclame la tulipe, monseigneur, est là, dans la chambre à côté.

— Là ! Qu'en pensez-vous, monsieur van Systens ?

— Je pense, monseigneur, que l'appât des cent mille florins l'aura tentée.

— Et elle réclame la tulipe ?

— Oui, monseigneur.

— Et que dit-elle de son côté, comme preuve ?

— J'allais l'interroger quand Votre Altesse est entrée.

— Écoutons-la, monsieur van Systens, écoutons-la ; je suis le premier magistrat du pays, j'entendrai la cause et ferai justice.

— Voilà mon roi Salomon trouvé, dit van Systens en s'inclinant et en montrant le chemin au prince.

Celui-ci allait prendre le pas sur son introducteur quand, s'arrêtant soudain :

— Passez devant, dit-il, et appelez-moi Monsieur.

Ils entrèrent dans le cabinet.

Rosa était toujours à la même place, appuyée à la fenêtre et regardant par les vitres dans le jardin.

— Ah ! ah ! une Frisonne dit le prince en apercevant le casque d'or et les jupes rouges de Rosa.

Celle-ci se retourna au bruit, mais à peine vit-elle le prince, qui s'asseyait dans l'angle le plus obscur de l'appartement.

Toute son attention, on le comprend, était pour cet important personnage que l'on appelait van Systens, et non pour cet humble étranger qui suivait le maître de la maison, et qui probablement ne s'appelait pas.

L'humble étranger prit un livre dans la bibliothèque et fit signe à van Systens de commencer l'interrogatoire.

Van Systens, toujours à l'invitation du jeune homme à l'habit violet, s'assit à son tour, et tout heureux et tout fier de l'importance qui lui était accordée :

— Ma fille, dit-il, vous me promettez la vérité, toute la vérité sur cette tulipe ?

— Je vous la promets.

— Eh bien, parlez donc devant monsieur ; monsieur est un des membres de la Société horticole.

— Monsieur, dit Rosa, que vous dirai-je que je ne vous aie point dit déjà ?

— Eh bien alors ?

— Alors, j'en reviendrai à la prière que je vous ai adressée.

— Laquelle ?

— De faire venir ici M. Boxtel avec sa tulipe ; si je ne la reconnais pas pour la mienne, je le dirai franchement : mais si je la reconnais, je la réclamerai. Dussé-je aller devant Son Altesse le stathouder lui-même, mes preuves à la main.

— Vous avez donc des preuves, la belle enfant ?

— Dieu, qui sait mon bon droit, m'en fournira.

Van Systens échangea un regard avec le prince, qui, depuis les premiers mots de Rosa, semblait essayer de rappeler ses souvenirs, comme si ce n'était point la première fois que cette douce voix frappât ses oreilles.

Un officier partit pour aller chercher Boxtel.

Van Systens continua l'interrogatoire.

— Et sur quoi, dit-il, basez-vous cette assertion, que vous êtes propriétaire de la tulipe noire ?

— Mais sur une chose bien simple, c'est que c'est moi qui l'ai plantée et cultivée dans ma propre chambre.

— Dans votre chambre, et où était votre chambre ?

— A Lœvestein.

— Vous êtes de Lœvestein ?

— Je suis la fille du geôlier de la forteresse.

Le prince fit un petit mouvement qui voulait dire :

— Ah ! c'est cela, je me rappelle maintenant.

Et, tout en faisant semblant de lire, il regarda Rosa avec plus d'attention encore qu'auparavant.

— Et vous aimez les fleurs ? continua van Systens.

— Oui, monsieur.

— Alors, vous êtes une savante fleuriste?

Rosa hésita un instant, puis avec un accent tiré du plus profond de son cœur :

— Messieurs, je parle à des gens d'honneur, dit elle.

L'accent était si vrai, que van Systens et le prince répondirent tous deux en même temps par un mouvement de tête affirmatif.

— Eh bien, non ! ce n'est pas moi qui suis une savante fleuriste, non ! moi je ne suis qu'une pauvre fille du peuple.

— Continuez, dit froidement Guillaume au président de la Société horticole.

— Oh ! monsieur, dit Rosa en s'adressant à celui qu'elle croyait son véritable juge, c'est que je vais m'accuser bien gravement.

— En effet, dit van Systens, les prisonniers d'Etat doivent être au secret à Lœvestein.

— Hélas ! monsieur.

— Et, d'après ce que vous dites, il semblerait que vous auriez profité de votre position comme fille du geôlier et



Rosa prit le chemin de l'hôtellerie, suivie toujours de son batelier.

une pauvre paysanne de la Frise, qui, il y a trois mois encore, ne savait ni lire ni écrire. Non ! la tulipe noire n'a pas été trouvée par moi-même.

— Et par qui a-t-elle été trouvée ?

— Par un pauvre prisonnier de Lœvestein.

— Par un prisonnier de Lœvestein ? dit le prince.

Au son de cette voix, ce fut Rosa qui tressaillit à son tour.

— Par un prisonnier d'Etat alors, continua le prince, car à Lœvestein, il n'y a que des prisonniers d'Etat ?

Et il se remit à lire, ou du moins fit semblant de se remettre à lire

— Oui, murmura Rosa tremblante, oui par un prisonnier d'Etat.

Van Systens pâlit en entendant prononcer un pareil aveu devant un pareil témoin.

que vous auriez communiqué avec lui pour cultiver des fleurs ?

— Oui, monsieur, murmura Rosa éperdue ; oui, je suis forcée de l'avouer, je le voyais tous les jours.

— Malheureuse ! s'écria M. van Systens.

Le prince leva la tête en observant l'effroi de Rosa et la pâleur du président.

— Cela, dit-il de sa voix nette et fermement accentuée, cela ne regarde pas les membres de la Société horticole ; ils ont à juger la tulipe noire et ne connaissent pas des délits politiques. Continuez, jeune fille, continuez.

Van Systens, par un éloquent regard, remercia au nom des tulipes le nouveau membre de la Société horticole.

Rosa, rassurée par cette espèce d'encouragement que lui avait donné l'inconnu, raconta tout ce qui s'était passé depuis trois mois, tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle

avait souffert. Elle parla des duretés de Gryphus, de la destruction du premier caïeu, de la douleur du prisonnier, des précautions prises pour que le second caïeu arrivât à bien, de la patience du prisonnier, de ses angoisses pendant leur séparation; comment il avait voulu mourir de faim parce qu'il n'avait pas de nouvelles de sa tulipe; de la joie qu'il avait éprouvée à leur réunion, enfin de leur désespoir à tous deux lorsqu'ils avaient vu que la tulipe qui venait de fleurir leur avait été volée une heure après sa floraison.

Tout cela était dit avec un accent de vérité qui laissait le prince impassible en apparence du moins, mais qui ne laissait pas de faire son effet sur M. van Systens.

— Mais, dit le prince, il n'y a pas longtemps que vous connaissez ce prisonnier?

Rosa ouvrit ses grands yeux et regarda l'inconnu, qui s'enfonça dans l'ombre, comme s'il eût voulu fuir ce regard.

— Pourquoi cela, monsieur? demanda-t-elle.

— Parce qu'il n'y a que quatre mois que le geôlier Gryphus et sa fille sont à Lœvestein.

— C'est vrai, monseigneur.

— Et, à moins que vous n'ayez sollicité le changement de votre père pour suivre quelque prisonnier qui aurait été transporté de La Haye à Lœvestein...

— Monsieur! fit Rosa en rougissant.

— Achevez, dit Guillaume.

— Je l'avoue, j'avais connu le prisonnier à La Haye.

— Heureux prisonnier! dit en souriant Guillaume.

En ce moment, l'officier qui avait été envoyé près de Boxtel rentra et annonça au prince que celui qu'il était allé quérir le suivait avec sa tulipe.

XXVII

LE TROISIÈME CAÏEU

L'annonce de l'arrivée de Boxtel était à peine faite, que Boxtel entra en personne dans le salon de M. van Systens, suivi de deux hommes portant dans une caisse le précieux fardeau, qui fut déposé sur une table.

Le prince, prévenu, quitta le cabinet, passa dans le salon, admira et se tut, et revint silencieusement prendre sa place dans l'angle obscur où lui-même avait placé son fauteuil.

Rosa, palpitante, pâle, pleine de terreur, attendait qu'on l'invitât à aller voir à son tour.

Elle entendit la voix de Boxtel.

— C'est lui! s'écria-t-elle.

Le prince lui fit signe d'aller regarder dans le salon par la porte entr'ouverte.

— C'est ma tulipe, s'écria Rosa, c'est elle, je la reconnais. O mon pauvre Cornélius!

Et elle fondit en larmes.

Le prince se leva, alla jusqu'à la porte, où il demeura un instant dans la lumière.

Les yeux de Rosa s'arrêtèrent sur lui. Plus que jamais elle était certaine que ce n'était pas la première fois qu'elle voyait cet étranger.

— Monsieur Boxtel, dit le prince, entrez donc ici.

Boxtel accourut avec empressement et se trouva face à face avec Guillaume d'Orange.

— Son Altesse! s'écria-t-il en reculant.

— Son Altesse! répéta Rosa tout étourdie.

A cette exclamation partie à sa gauche, Boxtel se retourna et aperçut Rosa.

A cette vue, tout le corps de l'envieux frissonna comme au contact d'une pile de Volta.

— Ah! murmura le prince se parlant à lui-même, il est troublé.

Mais Boxtel, par un puissant effort sur lui-même, s'était déjà remis.

— Monsieur Boxtel, dit Guillaume, il paraît que vous avez trouvé le secret de la tulipe noire?

— Oui, monseigneur, répondit Boxtel d'une voix où perçait un peu de trouble.

Il est vrai que ce trouble pouvait venir de l'émotion que le tulipier avait éprouvée en reconnaissant Guillaume.

— Mais, reprit le prince, voici une jeune fille qui prétend l'avoir trouvé aussi.

Boxtel sourit de dédain et haussa les épaules.

Guillaume suivait tous ses mouvements avec un intérêt de curiosité remarquable.

— Ainsi vous ne connaissez pas cette jeune fille? dit le prince.

— Non, monseigneur.

— Et vous, jeune fille, connaissez-vous M. Boxtel?

— Non, je ne connais pas M. Boxtel, mais je connais M. Jacob.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'à Lœvestein, celui qui se fait appeler Isaac Boxtel se faisait appeler M. Jacob.

— Que dites-vous à cela, monsieur Boxtel?

— Je dis que cette jeune fille ment, monseigneur.

— Vous niez avoir jamais été à Lœvestein?

Boxtel hésita; l'œil fixe et impérieusement scrutateur du prince l'empêchait de mentir.

— Je ne puis nier avoir été à Lœvestein, monseigneur, mais je nie avoir volé la tulipe.

— Vous me l'avez volée, et dans ma chambre! s'écria Rosa indignée.

— Je le nie.

— Écoutez, niez-vous m'avoir suivie dans le jardin, le jour où je préparai la plate-bande où je devais l'enfouir? Niez-vous m'avoir suivie dans le jardin le jour où j'ai fait semblant de la planter? Niez-vous ce soir-là vous être précipité, après ma sortie, sur l'endroit où vous espériez trouver le caïeu? Niez-vous avoir fouillé la terre avec vos mains, mais inutilement, Dieu merci! car ce n'était qu'une ruse pour reconnaître vos intentions? Dites, niez-vous tout cela?

Boxtel ne jugea point à propos de répondre à ces diverses interrogations. Mais laissant la polémique entamée avec Rosa et se retournant vers le prince:

— Il y a vingt ans, monseigneur, dit-il, que je cultive des tulipes à Dordrecht, j'ai même acquis dans cet art une certaine réputation: une de mes hybrides porte au catalogue un nom illustre. Je l'ai dédiée au roi de Portugal. Maintenant voilà la vérité. Cette jeune fille savait que j'avais trouvé la tulipe noire, et de concert avec un certain amant qu'elle a dans la forteresse de Lœvestein, cette jeune fille a formé le projet de me ruiner en s'appropriant le prix de cent mille florins que je gagnerai, j'espère, grâce à votre justice.

— Oh! s'écria Rosa outrée de colère.

— Silence! dit le prince.

Puis, se retournant vers Boxtel:

— Et quel est, dit-il, ce prisonnier que vous dites être l'amant de cette jeune fille?

Rosa faillit s'évanouir, car le prisonnier était recommandé par le prince comme un grand coupable.

Rien ne pouvait être plus agréable à Boxtel que cette question.

— Quel est ce prisonnier? répéta-t-il.

— Oui.

— Ce prisonnier, monseigneur, est un homme dont le nom seul prouvera à Votre Altesse combien elle peut avoir de foi en sa probité. Ce prisonnier est un criminel d'État, condamné une fois à mort.

— Et qui s'appelle?

Rosa cacha sa tête dans ses deux mains avec un mouvement désespéré.

— Qui s'appelle Cornélius van Baerle, dit Boxtel, et qui est le propre filleul de ce scélérat de Corneille de Witt.

Le prince tressaillit. Son œil calme jeta une flamme, et le froid de la mort s'étendit de nouveau sur son visage immobile.

Il alla à Rosa et lui fit du doigt signe d'écarter ses mains de son visage.

Rosa obéit, comme eût fait sans voir une femme soumise à un pouvoir magnétique.

— C'est donc pour suivre cet homme que vous êtes venue me demander à Leyde le changement de votre père?

Rosa baissa la tête et s'affaissa écrasée en murmurant:

— Oui, monseigneur.

— Poursuivez, dit le prince à Boxtel.

— Je n'ai plus rien à dire, continua celui-ci, Votre Altesse sait tout. Maintenant, voici ce que je ne voulais pas dire pour ne pas faire rougir cette fille de son ingratitude. Je suis venu à Lœvestein parce que mes affaires m'y appelaient; j'y ai fait connaissance avec le vieux Gryphus, je suis devenu amoureux de sa fille, je l'ai demandée en mariage, et comme je n'étais pas riche, imprudent que j'étais, je lui ai confié mon espérance de toucher cent mille florins, et pour justifier cette espérance, je lui ai montré la tulipe noire. Alors, comme son amant, à Dordrecht, pour faire prendre le change sur les complots qu'il tramait, affectait de cultiver des tulipes, tous deux ont comploté ma perte.

La veille de la floraison de la fleur, la tulipe a été enlevée de chez moi par cette jeune fille, portée dans sa chambre, où j'ai eu le bonheur de la reprendre au moment e

elle avait l'audace d'expédier un messager pour annoncer à MM. les membres de la Société d'horticulture qu'elle venait de trouver la grande tulipe noire ; mais elle ne s'est pas démontée pour cela. Sans doute pendant les quelques heures qu'elle l'a gardée dans sa chambre, l'aura-t-elle montrée à quelques personnes qu'elle appellera en témoignage? Mais heureusement, monseigneur, vous voilà prévenu contre cette intrigante et ses témoins.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! l'infâme ! gémit Rosa en larmes, en se jetant aux pieds du stathouder, qui, tout en la croyant coupable, prenait en pitié son horrible angoisse.

— Vous avez mal agi, jeune fille, dit-il, et votre amant sera puni pour vous avoir ainsi conseillée. Car vous êtes si jeune et vous avez l'air si honnête, que je veux croire que le mal vient de lui et non de vous.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria Rosa, Cornélius n'est pas coupable.

Guillaume fit un mouvement

— Pas coupable de vous avoir conseillée. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?

— Je veux dire, monseigneur, que Cornélius n'est pas plus coupable du second crime qu'on lui impute qu'il ne l'est du premier.

— Du premier, et savez-vous quel a été ce premier crime? Savez-vous de quoi il a été accusé et convaincu? D'avoir, comme complice de Corneille de Witt, caché la correspondance du grand pensionnaire et du marquis de Louvois.

— Eh bien ! monseigneur, il ignorait qu'il fût détenteur de cette correspondance ; il l'ignorait entièrement. Eh mon Dieu ! il me l'eût dit. Est-ce que ce cœur de diamant aurait pu avoir un secret qu'il m'eût caché? Non, non, monseigneur, je le répète, dussé-je encourir votre colère, Cornélius n'est pas plus coupable du premier crime que du second, et du second que du premier. Oh ! si vous connaissiez mon Cornélius, monseigneur !

— Un de Witt ! s'écria Boxtel. Eh ! monseigneur ne le connaît que trop, puisqu'il lui a déjà fait une fois grâce de la vie.

— Silence, dit le prince. Toutes ces choses d'Etat, je l'ai déjà dit, ne sont point du ressort de la Société horticole de Harlem.

Puis, fronçant le sourcil :

— Quant à la tulipe, soyez tranquille, monsieur Boxtel, ajouta-t-il, justice sera faite.

Boxtel salua, le cœur plein de joie, et reçut les félicitations du président.

— Vous, jeune fille, continua Guillaume d'Orange, vous avez failli commettre un crime, je ne vous en punirai pas, mais le vrai coupable paiera pour vous deux. Un homme de son nom peut conspirer, trahir même... mais il ne doit pas voler.

— Voler ! s'écria Rosa, voler ! lui, Cornélius, oh ! monseigneur, prenez garde ; mais il mourrait s'il entendait vos paroles, mais vos paroles le tueraient plus sûrement que n'eût fait la hache du bourreau sur le Buytenhoff. S'il y a eu un vol, monseigneur, je le jure, c'est cet homme qui l'a commis.

— Prouvez-le, dit froidement Boxtel.

— Eh bien, oui. Avec l'aide de Dieu, je le prouverai, dit la Frisonne avec énergie.

Puis se retournant vers Boxtel :

— La tulipe était à vous?

— Oui.

— Combien avait-elle de caïeux?

Boxtel hésita un instant, mais il comprit que la jeune fille ne ferait pas cette question si les deux caïeux connus existaient seuls.

— Trois, dit-il.

— Que sont devenus ces caïeux? demanda Rosa.

— Ce qu'ils sont devenus?... l'un a avorté, l'autre a donné la tulipe noire...

— Et le troisième?

— Le troisième?

— Le troisième, où est-il?

— Le troisième est chez moi, dit Boxtel tout troublé

— Chez vous, où cela, à Lowestein ou à Dordrecht?

— A Dordrecht, dit Boxtel.

— Vous mentez ! s'écria Rosa. Monseigneur, ajouta-t-elle en se tournant vers le prince, la véritable histoire de ces trois caïeux, je vais vous la dire, moi. Le premier a été écrasé par mon père dans la chambre du prisonnier, et cet homme le sait bien, car il espérait s'en emparer, et quand il vit cet espoir déçu, il faillit se brouiller avec mon père qui le lui enlevait. Le second, soigné par moi, a donné la tulipe noire, et le troisième, le dernier, — la jeune fille le tira de sa poitrine, — le troisième le voici dans le même papier qui l'enveloppait avec les deux autres quand, au moment de monter sur l'échafaud, Cornélius van Baerle me les donna tous trois. Tenez, monseigneur, tenez

Et Rosa, démaillotant le caïeu du papier qui l'enveloppait, le tendit au prince, qui le prit de ses mains et l'examina.

— Mais, monseigneur, cette jeune fille ne peut-elle pas l'avoir volé comme la tulipe, balbutia Boxtel effrayé de l'attention avec laquelle le prince examinait le caïeu et surtout de celle avec laquelle Rosa lisait quelques lignes tracées sur le papier resté entre ses mains.

Tout à coup, les yeux de la jeune fille s'enflammèrent elle relut haletante ce papier mystérieux, et poussant un cri en tendant le papier au prince :

— Oh ! lisez, monseigneur, dit-elle, au nom du ciel, lisez !

Guillaume passa le troisième caïeu au président, prit le papier et lut.

A peine Guillaume eut-il jeté les yeux sur cette feuille qu'il chancela, sa main trembla comme si elle était prête à laisser échapper le papier, ses yeux prirent une effrayante expression de douleur et de pitié.

Cette feuille, que venait de lui remettre Rosa, était la page de la bible que Corneille de Witt avait envoyée à Dordrecht, par Craecke, le messager de son frère Jean, pour prier Cornélius de brûler la correspondance du grand pensionnaire avec Louvois.

Cette prière, on se le rappelle, était conçue en ces termes :

« Cher filleul.

« Brûle le dépôt que je t'ai confié, brûle-le sans le regarder, sans l'ouvrir, afin qu'il demeure inconnu à toi-même : les secrets du genre de celui qu'il contient tuent les dépositaires. Brûle-le, et tu auras sauvé Jean et Corneille.

« Adieu, et aime moi,

« Corneille DE WITT.

« 20 août 1672. »

Cette feuille était à la fois la preuve de l'innocence de van Baerle et son titre de propriété aux caïeux de la tulipe.

Rosa et le stathouder échangèrent un seul regard.

Celui de Rosa voulait dire : Vous voyez bien !

Celui du stathouder signifiait : Silence et attends !

Le prince essuya une goutte de sueur froide qui venait de couler de son front sur sa joue. Il plia lentement le papier, laissant son regard plonger avec sa pensée dans cet abîme sans fond et sans ressource qu'on appelle le repentir et la honte du passé.

Bientôt relevant la tête avec effort :

— Allez, monsieur Boxtel, dit-il, justice sera faite, je l'ai promis.

Puis au président :

— Vous, mon cher monsieur van Systens, ajouta-t-il, gardez ici cette jeune fille et la tulipe. Adieu.

Tout le monde s'inclina, et le prince sortit courbé sous l'immense bruit des acclamations populaires.

Boxtel s'en retourna au Cygne-Blanc assez tourmenté. Ce papier, que Guillaume avait reçu des mains de Rosa, avait lu, plié et mis dans sa poche avec tant de soin, ce papier l'inquiétait.

Rosa s'approcha de la tulipe, en baisa religieusement la feuille, et se confia tout entière à Dieu en murmurant :

— Mon Dieu ! saviez-vous vous-même dans quel but mon bon Cornélius m'apprenait à lire?

Oui, Dieu le savait, puisque c'est lui qui punit et qui récompense les hommes selon leurs mérites.

XXVIII

LA CHANSON DES FLEURS

Pendant que s'accomplissaient les événemens que nous venons de raconter, le malheureux van Baerle, oublié dans la chambre de la forteresse de Lœvestein, souffrait de la part de Gryphus tout ce qu'un prisonnier peut souffrir quand son geôlier a pris le parti bien arrêté de se transformer en bourreau.

Gryphus ne recevant aucune nouvelle de Rosa, aucune nouvelle de Jacob, Gryphus se persuada que tout ce qui lui arrivait était l'œuvre du démon, et que le docteur Cornélius van Baerle était l'envoyé de ce démon sur la terre.

Il en résulta qu'un beau matin, c'était le troisième jour depuis la disparition de Jacob et de Rosa, il en résulta qu'un beau matin il monta à la chambre de Cornélius plus furieux encore que de coutume.

Celui-ci, les deux coudes appuyés sur la fenêtre, la tête appuyée sur ses deux mains, les regards perdus dans l'horizon brumeux que les moulins de Dordrecht battaient de leurs ailes, aspirait l'air pour refouler ses larmes et empêcher sa philosophie de s'évaporer.

Les pigeons y étaient toujours, mais l'espoir n'y était plus, mais l'avenir manquait.

Hélas! Rosa surveillée ne pourrait plus venir. Pourrait-elle seulement écrire, et si elle écrivait, pourrait-elle lui faire parvenir ses lettres?

Non. Il avait vu la veille et l'avant-veille trop de fureur et de malignité dans les yeux du vieux Gryphus pour que sa vigilance se ralentît un moment, et puis outre la réclusion, outre l'absence, n'avait-elle pas à souffrir des tourmens pires encore? Ce brutal, ce sacripant, cet ivrogne, ne se vengeait-il pas à la façon des pères du théâtre grec? quand le genièvre lui montait au cerveau ne donnait-il à son bras, trop bien raccommodé par Cornélius, la vigueur de deux bras et d'un bâton?

Cette idée, que Rosa était peut-être maltraitée, exaspérait Cornélius.

Il sentait alors son inutilité, son impuissance, son néant. Il se demandait si Dieu était bien juste d'envoyer tant de maux à deux créatures innocentes. Et certainement dans ces momens-là il doutait. Le malheur ne rend pas crédule.

Van Baerle avait bien formé le projet d'écrire à Rosa. Mais où était Rosa?

Il avait bien eu l'idée d'écrire à la Haye pour prévenir ce que Gryphus voulait sans doute amasser, par une dénonciation, de nouveaux orages sur sa tête.

Mais avec quoi écrire? Gryphus lui avait enlevé crayons et papier. D'ailleurs, eût-il l'un et l'autre, ce ne serait certainement pas Gryphus qui se chargerait de sa lettre.

Alors Cornélius passait et repassait dans sa tête toutes ces pauvres ruses employées par les prisonniers.

Il avait bien songé encore à une évasion, chose à laquelle il ne songeait pas quand il pouvait voir Rosa tous les jours. Mais plus il y pensait, plus une évasion lui paraissait impossible. Il était de ces natures choisies qui ont horreur du commun et qui manquent souvent toutes les bonnes occasions de la vie, faute d'avoir pris la route du vulgaire, ce grand chemin des gens médiocres et qui les mène à tout.

— Comment serait-il possible, se disait Cornélius, que je pusse m'enfuir de Lœvestein, d'où s'enfuit jadis M. de Grotius? Depuis cette évasion, n'a-t-on pas tout prévu? Les fenêtres ne sont-elles pas gardées? les portes ne sont-elles pas doubles ou triples? Les postes ne sont-ils pas dix fois plus vigilans?

Puis outre les fenêtres gardées, les portes doubles, les postes plus vigilans que jamais, n'ai-je pas un argus infaillible? Un argus d'autant plus dangereux qu'il a les yeux de la haine, Gryphus?

Enfin n'est-il pas une circonstance qui me paralyse? L'absence de Rosa. Quand j'userais dix ans de ma vie à fabriquer une lime pour scier mes barreaux, à tresser des cordes pour descendre par la fenêtre, ou me coller des ailes aux épaules pour m'envoler comme Dédale... Mais je suis dans une période de mauvaise chance! La lime s'émoussera, la corde se rompra, mes ailes fondront au soleil. Je me tuerai mal. On me ramassera boiteux, manchot, cul-de-jatte. On me classera dans le musée de la Haye, entre le pourpoint taché de sang de Guillaume le Taciturne, et la femme marine recueillie à Stavesen, et mon entreprise n'aura eu pour résultat que de me procurer l'honneur de faire partie des curiosités de la Hollande.

Mais non, et cela vaut mieux, un beau jour Gryphus me fera quelque noirceur. Je perds la patience depuis que j'ai perdu la joie et la société de Rosa, et surtout, depuis que j'ai perdu mes tulipes. Il n'y a pas à en douter, un jour ou l'autre Gryphus m'attaquera d'une façon sensible à mon amour-propre, à mon amour ou à ma sûreté personnelle. Je me sens, depuis ma réclusion, une vigueur étrange, hargneuse, insupportable. J'ai des prurits de lutte, des appétits de bataille, des soifs incompréhensibles de horions. Je sauterai à la gorge de mon vieux scélérat, et je l'étranglerai!

Cornélius, à ces derniers mots, s'arrêta un instant, la bouche contractée, l'œil fixe.

Il retournait avidement dans son esprit une pensée qui lui souriait.

— Eh mais! continua Cornélius, une fois Gryphus étranglé, pourquoi ne pas lui prendre les clefs? pourquoi ne pas descendre l'escalier comme si je venais de commettre l'action la plus vertueuse? pourquoi ne pas aller trouver Rosa dans sa chambre? pourquoi ne pas lui expliquer le fait et sauter avec elle de sa fenêtre dans le Wahal?

Je sais certes assez bien nager pour deux.

Rosa! mais mon Dieu, ce Gryphus est son père; elle ne m'approuvera jamais — quelque affection qu'elle ait pour moi — de lui avoir étranglé ce père, si brutal qu'il fut, si méchant qu'il ait été. Besoin alors sera d'une discussion, d'un discours pendant la péroraison duquel arrivera quelque sous-chef ou quelque porte-clefs qui aura trouvé Gryphus râlant encore ou étranglé tout à fait, et qui me remettra la main sur l'épaule. Je reverrai alors le Buytenhoff et l'éclair de cette vilaine épée, qui cette fois ne s'arrêtera pas en route et fera connaissance avec ma nuque. Point de cela, Cornélius, mon ami; c'est un mauvais moyen!

Telles étaient les réflexions de Cornélius trois jours après la scène funeste de séparation entre Rosa et son père, juste au moment où nous avons montré au lecteur Cornélius accoudé sur sa fenêtre.

C'est dans ce moment même que Gryphus entra.

Il tenait à la main un énorme bâton, ses yeux étincelaient de mauvaises pensées, un mauvais sourire crispait ses lèvres, un mauvais balancement agitait son corps, et dans sa tacite personne tout respirait les mauvaises dispositions.

Cornélius, rompu comme nous venons de le voir par la nécessité de la patience, nécessité que le raisonnement avait menée jusqu'à la conviction, Cornélius l'entendit entrer, devina que c'était lui, mais ne se détourna même pas.

Il savait que cette fois Rosa ne viendrait pas derrière lui.

Rien n'est plus désagréable aux gens qui sont en veine de colère que l'indifférence de ceux à qui cette colère doit s'adresser.

On a fait des frais, on ne veut pas les perdre.

On s'est monté la tête, on a mis son sang en ébullition. Ce n'est pas la peine si cette ébullition ne donne pas la satisfaction d'un petit éclat.

Tout honnête coquin qui a aiguisé son mauvais génie désire au moins en faire une bonne blessure à quelqu'un.

Aussi Gryphus, voyant que Cornélius ne bougeait point, se mit à l'interpeller par un vigoureux:

— Hum! hum!

Cornélius chantonna entre ses dents la chanson des fleurs, triste mais charmante chanson:

Nous sommes les filles du feu secret,
Du feu qui circule dans les veines de la terre:
Nous sommes les filles de l'aurore et de la rosée,
Nous sommes les filles de l'air,
Nous sommes les filles de l'eau;
Mais nous sommes avant tout les filles du ciel.

Cette chanson, dont l'air calme et doux augmentait la placide mélancolie, exaspéra Gryphus.

Il frappa la dalle de son bâton en criant:

— Eh! monsieur le chanteur, ne m'entendez-vous pas?

Cornélius se retourna.

— Bonjour, dit-il.

Et il reprit sa chanson.

Les hommes nous souillent et nous tuent en nous aimant.
Nous tenons à la terre par un fil.
Ce fil c'est notre racine, c'est-à-dire notre vie.
Mais nous levons le plus haut que nous pouvons nos bras [vers le ciel.

— Ah! sorcier maudit, tu te moques de moi, je pense! cria Gryphus.

Cornélius continua:

C'est que le ciel est notre patrie,
Notre véritable patrie, puisque de lui vient notre âme,
Puisque à lui retourne notre âme,
Notre âme, c'est-à-dire notre parfum.

Gryphus s'approcha du prisonnier:

— Mais tu ne vois donc pas que j'ai pris le bon moyen pour te réduire et pour te forcer à m'avouer tes crimes?

— Est-ce que vous êtes fou, mon cher monsieur Gryphus? demanda Cornélius en se retournant.

Et, comme en disant cela, il vit le visage altéré, les yeux brillans, la bouche écumante du vieux geôlier:

— Diable! dit-il, nous sommes plus que fou, à ce qu'il paraît, nous sommes furieux!

Gryphus fit le moulinet avec son bâton.

Mais, sans se mouvoir:

— Çà, maître Gryphus, dit van Baerle en se croisant les bras, vous paraissez me menacer.

— Oh! oui, je te menace! cria le geôlier.

— Et de quoi?

— D'abord, regarde ce que je tiens à la main.

— Je crois que c'est un bâton, dit Cornélius avec calme, et même un gros bâton, mais je ne suppose point que ce soit là ce dont vous me menacez.

— Ah! tu ne supposes pas cela! et pourquoi?

— Parce que tout geôlier qui frappe un prisonnier s'expose à deux punitions; la première, art. IX du règlement de Lœvestein :

« Sera chassé tout geôlier, inspecteur ou porte-clefs qui portera la main sur un prisonnier d'État. »

— La main, fit Gryphus ivre de colère; mais le bâton; ah! le bâton, le règlement n'en parle pas.

— La deuxième, continua Cornélius, la deuxième, qui n'est



Guillaume prit le papier et lut.

pas inscrite au règlement mais que l'on trouve dans l'Evangile, la deuxième, la voici :

« Quiconque frappe de l'épée périra par l'épée.

« Quiconque touche avec le bâton sera rossé par le bâton. »

Gryphus, de plus en plus exaspéré par le ton [illegible] sentencieux de Cornélius, brandit son gourdin, [illegible] au moment où il le levait, Cornélius s'élança vers lui, le lui arracha des mains et le mit sous son propre [illegible].

Gryphus hurlait de colère.

— Là, là, bonhomme, dit Cornélius, ne vous [illegible] à perdre votre place.

— Ah! sorcier, je te pincerai autrement [illegible] plus.

— A la bonne heure.

— Tu vois que ma main est vide?

— Oui, je le vois, et même avec satisfaction.

— Tu sais qu'elle ne l'est pas [illegible] lorsque le matin je monte l'escalier?

— Ah! c'est vrai, vous m'apportez [illegible] de la plus mauvaise soupe ou le plus piteux ord[illegible] que l'on puisse imaginer. Mais ce n'est point un [illegible] pour moi; je [illegible] mauvais à ton goût, Gryphus, meilleur, il est au mien.

— Plus il est meilleur au tien?

— Oui.

— Et la raison?

— Oh! elle est bien simple.

— Dis-la donc, alors.

— Volontiers, je sais qu'en me donnant du mauvais pain [illegible]

— [illegible] pour t'être agréable, [illegible]

— [illegible] en sais, je change [illegible] plaisir, celui [illegible] et ensuite de te faire [illegible]

[illegible]

— [illegible] sorcier, dit-il.

— [illegible] je ne le dis pas devant le [illegible] me conduire au bûcher [illegible] mais quand [illegible] pas [illegible]

— [illegible] sorcier

fait du pain bâté avec du pain [illegible] Ne meurt-il pas [illegible] s'il n'a pas de pain du [illegible] ?

— [illegible] fit Cornélius.

— [illegible] te l'apporterai plus de [illegible] et nous verrons [illegible] bout de huit jours.

Cornélius pâlit.

— Et cela, continua Gryphus [illegible] d'aujourd'hui. Puisque tu es si bon sorcier [illegible] pain les meubles de ta chambre [illegible] gagnerai tous les jours les dix-huit sous [illegible] pour ta nourriture.

— Mais c'est [illegible] Cornélius, emporté par un premier [illegible] terreur bien compréhensible, et qui lui [illegible] horrible genre de mort.

— Bon ! [illegible] raillant, bon ! puisque tu es sorcier, tu [illegible]

Cornélius reprit son air riant, et haussant les épaules :

— [illegible] tu as pas vu faire venir ici les pigeons de D[illegible]

— [illegible] Gryphus.

— [illegible] est un joli rôti que le pigeon ; un homme qui [illegible] un pigeon tous les jours ne mourrait pas [illegible] ce me semble ?

— [illegible] dit Gryphus.

— [illegible] mais tu sais bien que j'ai fait un pacte avec le diable. Penses-tu que le diable me laissera manquer [illegible] quand le feu est son élément ?

— Un homme si robuste qu'il soit ne saurait manger un pigeon tous les jours. Il y a eu des paris de faits, et les parieurs ont renoncé.

— Eh bien, mais, dit Cornélius, quand je serai fatigué de pigeons, je ferai monter les poissons du Wahal et de la Meuse.

Gryphus ouvrit de larges yeux effarés.

— J'aime assez le poisson, continua Cornélius, tu ne m'en sers jamais. Eh bien ! je profiterai de ce que tu veux me faire mourir de faim pour me régaler de poisson.

Gryphus faillit s'évanouir de colère et même de peur.

Mais se ravisant :

— [illegible] Gryphus. A partir d'aujourd'hui. Puisque [illegible]

Et il [illegible] qu'il avait.

— [illegible] Cornélius se mettant en défense avec son bâton.

XXIX

OU VAN BAERLE AVANT DE QUITTER LOEVESTEIN RÈGLE SES COMPTES AVEC GRYPHUS

Tous deux demeurèrent un instant, Gryphus sur l'offensive, van Baerle sur la défensive.

Puis [illegible] situation pouvait se prolonger indéfiniment, Cornélius s'enquérant des causes de cette recrudescence de [illegible] son antagoniste.

— Eh bien, lui demanda-t-il, que voulez-vous encore ?

— Ce que je veux, je vais te le dire, répondit Gryphus. Je veux que tu me rendes ma fille Rosa.

— Votre fille ! s'écria Cornélius.

— Oui, Rosa ! Rosa, que tu m'as enlevée par ton art du démon. Voyons, veux-tu me dire où elle est ?

Et l'attitude de Gryphus [illegible] de plus en plus menaçante.

— Rosa n'est point à Lœvestein ? s'écria Cornélius.

— Tu le sais bien. Veux-tu me rendre Rosa, encore une fois ?

— Bon, dit Cornélius, c'est un piège que tu me tends.

— Une dernière fois, veux-tu me dire où est ma fille ?

— Eh ! devine-le, coquin, si tu ne le sais pas.

— Attends, attends, gronda Gryphus, pâle et les lèvres agitées par la folie qui commençait à envahir son cerveau. Ah ! tu ne veux rien dire ? Eh bien ! je vais te desserrer les dents !

Il fit un pas vers Cornélius, et lui montrant l'arme qui brillait [illegible]

— Vois-tu [illegible], dit-il, eh bien ! j'ai tué avec plus de cinquante [illegible] je tuerai bien leur maître, le diable, comme je les ai tués eux, attends, attends !

— Mais [illegible] Cornélius, tu veux donc décidément m'assassiner ?

— Je veux t'ouvrir le cœur, pour voir dedans l'endroit où tu caches ma fille.

Et en disant ces mots avec l'égarement de la fièvre, Gryphus se précipita sur Cornélius, qui n'eut que le temps de se jeter derrière sa table pour éviter le premier coup.

Gryphus brandissait son grand couteau en proférant d'horribles menaces.

Cornélius prévit que s'il était hors de la portée de la main, il n'était pas hors de la portée de l'arme, l'arme lancée à distance pouvait traverser l'espace, et venir s'enfoncer dans sa poitrine ; il ne perdit donc pas de temps, et du bâton qu'il avait précieusement conservé, il asséna un vigoureux coup sur le poignet qui tenait le couteau.

Le couteau tomba par terre, et Cornélius appuya son pied par dessus.

Puis, comme Gryphus paraissait vouloir s'acharner à une lutte que la douleur du coup de bâton et la honte d'avoir été désarmé deux fois auraient rendue impitoyable, Cornélius prit un grand parti.

Il roua de coups son geôlier avec un sang-froid des plus héroïques, choisissant l'endroit où tombait chaque fois le terrible gourdin.

Gryphus ne tarda point à demander grâce.

Mais avant de demander grâce, il avait crié, et beaucoup ; ses cris avaient été entendus et avaient mis en émoi tous les employés de la maison. Deux porte-clefs, un inspecteur et trois ou quatre gardes, parurent donc tout à coup et surprirent Cornélius opérant le bâton à la main, le couteau sous le pied.

A l'aspect de tous ces témoins du méfait qu'il venait de commettre, et dont les circonstances atténuantes, comme on dit aujourd'hui, étaient inconnues, Cornélius se sentit perdu sans ressources.

En effet, toutes les apparences étaient contre lui.

En un tour de main, Cornélius fut désarmé et Gryphus entouré, relevé, soutenu, put compter en rugissant de colère les meurtrissures qui enflaient ses épaules et son échine, comme autant de collines diaprant le piton d'une montagne.

Procès-verbal fut dressé, séance tenante, des violences exercées par le prisonnier sur son gardien, et le procès-verbal soufflé par Gryphus ne pouvait pas être accusé de tiédeur ; il ne s'agissait de rien moins que d'une tentative d'assassinat, préparée depuis longtemps et accomplie sur le geôlier, avec préméditation par conséquent, et rébellion ouverte.

Tandis qu'on instrumentait contre Cornélius, les renseignements donnés par Gryphus rendant sa présence inutile, les deux porte-clefs l'avaient descendu dans sa geôle, moulu de coups et gémissant.

Pendant ce temps, les gardes qui s'étaient emparés de Cornélius s'occupaient à l'instruire charitablement des us et coutumes de Lœvestein, qu'il connaissait, du reste, aussi bien qu'eux, lecture lui ayant été faite du règlement au moment de son entrée en prison, et certains articles du règlement lui étant parfaitement entrés dans la mémoire.

Ils lui racontaient en outre comment l'application de ce règlement avait été faite à l'endroit d'un prisonnier nommé Mathias, qui en 1668, c'est-à-dire cinq ans auparavant, avait commis un acte de rébellion bien autrement anodin que celui que venait de se permettre Cornélius.

Il avait trouvé sa soupe trop chaude et l'avait jetée à la tête du chef des gardiens, qui, à la suite de cette ablution, avait eu le désagrément en s'essuyant le visage de s'enlever une partie de la peau.

Mathias, dans les douze heures, avait été extrait de sa chambre ;

Puis conduit à la geôle, où il avait été inscrit comme sortant de Loevestein ;

Puis mené à l'esplanade, dont la vue est fort belle et embrasse onze lieues d'étendue.

Là on lui avait lié les mains ;

Puis bandé les yeux, récité trois prières ;

Puis on l'avait invité à faire une génuflexion, et les gardes de Lœvestein, au nombre de douze, lui avaient, sur un signe fait par un sergent, logé fort habilement chacun une balle de mousquet dans le corps.

Ce dont Mathias était mort incontinent.

Cornélius écouta avec la plus grande attention ce récit désagréable.

Puis, l'ayant écouté :

— Ah ! ah ! dit-il, dans les douze heures, dites-vous ?

— Oui, la douzième heure n'était pas encore sonnée, à ce que je crois, dit le narrateur.

— Merci, dit Cornélius.

Le garde n'avait pas terminé le sourire gracieux qui servait de ponctuation à son récit qu'un pas sonore retentit dans l'escalier.

Des éperons sonnaient aux arêtes usées des marches.

Les gardes s'écartèrent pour laisser passer un officier.

Celui-ci entra dans la chambre de Cornélius au moment où le scribe de Lœvestein verbalisait encore.

— C'est ici le nº 11 ? demanda-t-il.

— Oui, colonel, répondit un sous-officier.

— Alors, c'est ici la chambre du prisonnier Cornélius van Baerle ?

— Précisément, colonel.

— Où est le prisonnier?

— Me voici, monsieur, répondit Cornélius en pâlissant un peu malgré tout son courage.

— Vous êtes M. Cornélius van Baerle? demanda-t-il, s'adressant cette fois au prisonnier lui-même.

— Oui, monsieur.

— Alors, suivez-moi.

— Oh! oh! dit Cornélius, dont le cœur se soulevait, pressé par les premières angoisses de la mort, comme on va vite en besogne à la forteresse de Lœvestein, et le drôle qui m'avait parlé de douze heures!

— Hein! qu'est-ce que je vous ai dit? fit le garde historien à l'oreille du patient.

— Un mensonge.

— Comment cela?

— Vous m'aviez promis douze heures.

— Ah! oui. Mais l'on vous envoie un aide de camp de Son Altesse, un de ses plus intimes même, M. van Deken. Peste! on n'a pas fait un pareil honneur au pauvre Mathias.

— Allons, allons, fit Cornélius, en renflant sa poitrine avec la plus grande quantité d'air possible; allons, montrons à ces gens-là qu'un bourgeois, filleul de Corneille de Witt, peut, sans faire la grimace, contenir autant de balles de mousquet qu'un nommé Mathias.

Et il passa fièrement devant le greffier qui, interrompu dans ses fonctions, se hasarda de dire à l'officier:

— Mais, colonel van Deken, le procès-verbal n'est pas encore terminé.

— Ce n'est point la peine de le finir, répondit l'officier.

— Bon! répliqua le scribe en serrant philosophiquement ses papiers et sa plume dans un portefeuille usé et crasseux.

— Il était écrit, pensa le pauvre Cornélius, que je ne donnerais mon nom en ce monde ni à un enfant, ni à une fleur, ni à un livre, ces trois nécessités dont Dieu impose une au moins, à ce que l'on assure, à tout homme un peu organisé qu'il daigne laisser jouir sur terre de la propriété d'une âme et de l'usufruit d'un corps.

Et il suivit l'officier le cœur résolu et la tête haute.

Cornélius compta les degrés qui conduisaient à l'esplanade, regrettant de ne pas avoir demandé au garde combien il y en avait; ce que, dans son officieuse complaisance, celui-ci n'eût certes pas manqué de lui dire.

Tout ce que redoutait le patient dans ce trajet, qu'il regardait comme celui qui devait définitivement le conduire au but du grand voyage, c'était de voir Gryphus et de ne pas voir Rosa. Quelle satisfaction, en effet, devait briller sur le visage du père! Quelle douleur sur le visage de la fille!

Comme Gryphus allait applaudir à ce supplice, à ce supplice, vengeance féroce d'un acte éminemment juste, que Cornélius avait la conscience d'avoir accompli comme un devoir!

Mais Rosa, la pauvre fille, s'il ne la voyait pas, s'il allait mourir sans lui avoir donné le dernier baiser ou tout au moins le dernier adieu!

S'il allait mourir enfin, sans avoir aucune nouvelle de la grande tulipe noire, et se réveiller là-haut, sans savoir de quel côté il fallait tourner les yeux pour la retrouver!

En vérité, pour ne pas fondre en larmes dans un pareil moment, le pauvre tulipier avait plus d'*æs triplex* autour du cœur qu'Horace n'en attribue au navigateur qui le premier visita les infâmes écueils acrocérauniens.

Cornélius eut beau regarder à droite, Cornélius eut beau regarder à gauche, il arriva sur l'esplanade sans avoir aperçu Rosa, sans avoir aperçu Gryphus.

Il y avait presque compensation.

Cornélius, arrivé sur l'esplanade, chercha bravement des yeux les gardes ses exécuteurs, et vit en effet une douzaine de soldats rassemblés et causant.

Mais, rassemblés et causant sans mousquets, rassemblés et causant sans être alignés;

Chuchotant même entre eux plutôt qu'ils ne causaient, conduite qui parut à Cornélius indigne de la gravité qui préside d'ordinaire à de pareils événemens.

Tout à coup Gryphus, clopinant, chancelant, s'appuyant sur une béquille, apparut hors de sa geôle. Il avait allumé pour un dernier regard de haine tout le feu de ses vieux yeux gris de chat. Alors il se mit à vomir contre Cornélius un tel torrent d'abominables imprécations, que Cornélius s'adressant à l'officier:

— Monsieur, dit-il, je ne crois pas qu'il soit bien séant de me laisser ainsi insulter par cet homme, et cela surtout dans un pareil moment.

— Écoutez donc, dit l'officier en riant, il est bien naturel que ce brave homme vous en veuille, il paraît que vous l'avez rossé de coups?

— Mais, monsieur, c'était à mon corps défendant.

— Bah! dit le capitaine en imprimant à ses épaules un geste éminemment philosophique, bah! laissez-le dire; que vous importe à présent?

Une sueur froide passa sur le front de Cornélius à cette réponse, qu'il regardait comme une ironie un peu brutale, de la part surtout d'un officier qu'on lui avait dit être attaché à la personne du prince.

Le malheureux comprit qu'il n'avait plus de ressources, qu'il n'avait plus d'amis, et se résigna.

— Soit, murmura-t-il en baissant la tête, on en a fait bien d'autres au Christ, et si innocent que je sois, je ne puis me comparer à lui. Le Christ se fût laissé battre par son geôlier et ne l'eût point battu.

Puis, se retournant vers l'officier, qui paraissait complaisamment attendre qu'il eût fini ses réflexions:

— Allons, monsieur, demanda-t-il, où vais-je?

L'officier lui montra un carrosse attelé de quatre chevaux, qui lui rappela fort le carrosse qui dans une circonstance pareille avait déjà frappé ses regards au Buytenhoff.

— Montez là dedans, dit-il.

— Ah! murmura Cornélius, il paraît qu'on ne me fera pas les honneurs de l'esplanade, à moi!

Il prononça ces mots assez haut pour que l'historien qui semblait être attaché à sa personne l'entendît.

Sans doute crut-il que c'était un devoir pour lui de donner de nouveaux renseignements à Cornélius, car il s'approcha de la portière, et tandis que l'officier, le pied sur le marchepied, donnait quelques ordres, il lui dit tout bas:

— On a vu des condamnés conduits dans leur propre ville, et pour que l'exemple fût plus grand, y subir leur supplice devant la porte de leur propre maison. Cela dépend.

Cornélius fit un signe de remerciement.

Puis à lui-même:

— Eh bien! dit-il, à la bonne heure, voici un garçon qui ne manque jamais de placer une consolation quand l'occasion s'en présente. Ma foi, mon ami, je vous suis bien obligé. Adieu.

La voiture roula.

— Ah! scélérat! ah! brigand! hurla Gryphus en montrant le poing à sa victime qui lui échappait. Et dire qu'il s'en va sans me rendre ma fille.

— Si l'on me conduit à Dordrecht, dit Cornélius, je verrai en passant devant ma maison si mes pauvres plates-bandes ont été bien ravagées.

XXX

OU L'ON COMMENCE DE SE DOUTER À QUEL SUPPLICE ÉTAIT RÉSERVÉ CORNÉLIUS VAN BAERLE

La voiture roula tout le jour. Elle laissa Dordrecht à gauche, traversa Rotterdam, atteignit Delft. A cinq heures du soir, on avait fait au moins vingt lieues.

Cornélius adressa quelques questions à l'officier qui lui servait à la fois de garde et de compagnon; mais, si circonspectes que fussent ses demandes, il eut le chagrin de les voir rester sans réponse.

Cornélius regretta de n'avoir plus à côté de lui ce garde si complaisant qui parlait, lui, sans se faire prier.

Il lui eût sans doute offert sur cette étrangeté, qui survenait dans sa troisième aventure, des détails aussi gracieux et des explications aussi précises que sur les deux premières.

On passa la nuit en voiture. Le lendemain, au point du jour, Cornélius se trouva au delà de Leyde, ayant la mer du Nord à sa gauche et la mer de Harlem à sa droite.

Trois heures après, il entrait à Harlem.

Cornélius ne savait point ce qui s'était passé à Harlem, et nous le laisserons dans cette ignorance jusqu'à ce qu'il en soit tiré par les événemens.

Mais il ne peut pas en être de même du lecteur, qui a le droit d'être mis au courant des choses, même avant notre héros.

Nous avons vu que Rosa et la tulipe, comme deux sœurs et comme deux orphelines, avaient été laissées, par le prince Guillaume d'Orange, chez le président van Systens.

Rosa ne reçut aucune nouvelle du stathouder avant le soir du jour où elle l'avait vu en face.

Vers le soir, un officier entra chez van Systens; il venait de la part de Son Altesse inviter Rosa à se rendre à la maison de ville.

Là, dans le grand cabinet des délibérations où elle fut introduite, elle trouva le prince qui écrivait.

Il était seul et avait à ses pieds un grand lévrier de Frise qui le regardait fixement, comme si le fidèle animal eût voulu essayer de faire ce que nul homme ne pouvait faire: lire dans la pensée du maître.

Guillaume continua d'écrire un instant encore; puis, levant les yeux et voyant Rosa debout près de la porte:

— Venez, mademoiselle, dit-il sans quitter ce qu'il écrivait.

Rosa fit quelques pas vers la table.

— Monseigneur, dit-elle en s'arrêtant.

— C'est bien, fit le prince. Asseyez-vous.

Rosa obéit, car le prince la regardait. Mais à peine le prince eut-il reporté les yeux sur son papier, qu'elle se retira toute honteuse.

Le prince achevait sa lettre.

Pendant ce temps, le lévrier était allé au-devant de Rosa et l'avait examinée et caressée.

— Ah ! ah ! fit Guillaume s'adressant à son chien, on voit bien que c'est une compatriote ; il la reconnaît.

Puis, se retournant vers Rosa et fixant sur elle son regard scrutateur et voilé en même temps :

— Voyons, mon enfant, dit-il.

Le prince avait vingt-deux ans à peine. Rosa en avait dix-huit ou vingt. Il eût mieux dit en disant ma sœur.

— Ma fille, dit-il avec cet accent étrangement imposant qui glaçait tous ceux qui l'approchaient, nous ne sommes que nous deux, causons.

Rosa commença de trembler de tous ses membres, et cependant il n'y avait rien que de bienveillant dans la physionomie du prince.

— Monseigneur, balbutia-t-elle.

— Vous avez un père à Loevestein ?

— Oui, monseigneur.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Je ne l'aime pas, du moins, monseigneur, comme une fille devrait aimer.

— C'est mal de ne pas aimer son père, mon enfant, mais c'est bien de ne pas mentir à son prince.

Rosa baissa les yeux.

— Et pour quelle raison n'aimez-vous point votre père ?

— Mon père est méchant.

— De quelle façon se manifeste sa méchanceté ?

— Mon père maltraite les prisonniers.

— Tous ?

— Tous.

— Mais ne lui reprochez-vous pas de maltraiter particulièrement quelqu'un ?

— Mon père maltraite particulièrement M. van Baerle, qui...

— Qui est votre amant.

Rosa fit un pas en arrière.

— Que j'aime, monseigneur, répondit-elle avec fierté.

— Depuis longtemps ? demanda le prince.

— Depuis le jour où je l'ai vu.

— Et où l'avez-vous vu ?

— Le lendemain où furent si terriblement mis à mort M. le grand pensionnaire Jean et son frère Corneille.

Les lèvres du prince se serrèrent, son front se plissa, ses paupières se baissèrent de manière à cacher un instant ses yeux. Au bout d'un instant de silence, il reprit :

— Mais que vous sert-il d'aimer un homme destiné à vivre et à mourir en prison ?

— Cela me servira, monseigneur, s'il vit et meurt en prison, à l'aider à vivre et à mourir.

— Et vous accepteriez cette position d'être la femme d'un prisonnier ?

— Je serais la plus fière et la plus heureuse des créatures humaines étant la femme de M. van Baerle ; mais...

— Mais quoi ?

— Je n'ose dire, monseigneur.

— Il y a un sentiment d'espérance dans votre accent ; qu'espérez-vous ?

Elle leva ses beaux yeux sur Guillaume, ses yeux limpides et d'une intelligence si pénétrante qu'ils allèrent chercher la clémence endormie au fond de ce cœur sombre d'un sommeil qui ressemblait à la mort.

— Ah ! je comprends.

Rosa sourit en joignant les mains.

— Vous espérez en moi, dit le prince.

— Oui, monseigneur.

— Hum !

Le prince cacheta la lettre qu'il venait d'écrire et appela un de ses officiers.

— Monsieur van Deken, dit-il, portez à Loevestein le message que voici ; vous prendrez lecture des ordres que je donne au gouverneur, et en ce qui vous regarde vous les exécuterez.

L'officier salua, et l'on entendit retentir sous la voûte sonore de la maison le galop d'un cheval.

— Ma fille, poursuivit le prince, c'est dimanche la fête de la tulipe, et dimanche c'est après-demain. Faites-vous belle avec les cinq cents florins que voici, car je veux que ce jour-là soit une grande fête pour vous.

— Comment Votre Altesse veut-elle que je sois vêtue ? murmura Rosa.

— Prenez le costume des épousées frisonnes, dit Guillaume, il vous siéra fort bien.

XXXI

HARLEM

Harlem, où nous sommes entrés il y a trois jours avec Rosa et où nous venons de rentrer à la suite du prisonnier, est une jolie ville qui s'enorgueillit à bon droit d'être une des plus ombragées de la Hollande.

Tandis que d'autres mettaient leur amour-propre à briller par les arsenaux et par les chantiers, par les magasins et par les bazars, Harlem mettait toute sa gloire à primer toutes les villes des États par ses beaux ormes touffus, par ses peupliers élancés, et surtout par ses promenades ombreuses, au-dessus desquelles s'arrondissaient en voûte, le chêne, le tilleul et le marronnier.

Harlem, voyant que Leyde sa voisine, et Amsterdam sa reine, prenaient, l'une, le chemin de devenir une ville de science, et l'autre celui de devenir une ville de commerce, Harlem avait voulu être une ville agricole ou plutôt horticole.

En effet, bien close, bien aérée, bien chauffée au soleil, elle donnait aux jardiniers des garanties que toute autre ville, avec ses vents de mer ou ses soleils de plaine, n'eût point su leur offrir.

Aussi avait-on vu s'établir à Harlem tous ces esprits tranquilles qui possédaient l'amour de la terre et de ses biens, comme on avait vu s'établir à Rotterdam et à Amsterdam tous les esprits inquiets et remuants, qui possèdent l'amour des voyages et du commerce, comme on avait vu s'établir à la Haye tous les politiques et les mondains.

Nous avons dit que Leyde avait été la conquête des savans.

Harlem prit donc le goût des choses douces, de la musique, de la peinture, des vergers, des promenades, des bois et des parterres.

Harlem devint folle des fleurs, et, entre autres fleurs, des tulipes.

Harlem proposa des prix en l'honneur des tulipes, et nous arrivons ainsi, fort naturellement comme on voit, à parler de celui que la ville proposait, le 15 mai 1673, en l'honneur de la grande tulipe noire sans tache et sans défaut, qui devait rapporter cent mille florins à son inventeur.

Harlem ayant mis en lumière sa spécialité, Harlem ayant affiché son goût pour les fleurs en général et les tulipes en particulier, dans un temps où tout était à la guerre et aux séditions, Harlem ayant eu l'insigne joie de voir fleurir l'idéal de ses prétentions et l'insigne honneur de voir fleurir l'idéal des tulipes, Harlem, la jolie ville pleine de bois et de soleil, d'ombre et de lumière, Harlem avait voulu faire de cette cérémonie de l'inauguration du prix une fête qui durât éternellement dans le souvenir des hommes.

Et elle en avait d'autant plus le droit que la Hollande est le pays des fêtes ; jamais nature plus paresseuse ne déploya plus d'ardeur criante, chantante et dansante que celle des bons républicains des Sept Provinces à l'occasion des divertissemens.

Voyez plutôt les tableaux des deux Teniers.

Il est certain que les paresseux sont de tous les hommes les plus ardens à se fatiguer, non pas lorsqu'ils se mettent au travail, mais lorsqu'ils se mettent au plaisir.

Harlem s'était donc mise triplement en joie, car elle avait à fêter une triple solennité : la tulipe noire avait été découverte, puis le prince Guillaume d'Orange assistait à la cérémonie, en vrai Hollandais qu'il était. Enfin il était de l'honneur des États de montrer aux Français, à la suite d'une guerre aussi désastreuse que l'avait été celle de 1672, que le plancher de la république batave était solide à ce point qu'on y pût danser avec accompagnement du canon des flottes.

La Société horticole de Harlem s'était montrée digne d'elle en donnant cent mille florins d'un oignon de tulipe. La ville n'avait pas voulu rester en arrière, et elle avait voté une somme pareille, qui avait été remise aux mains de ses notables pour fêter ce prix national.

Aussi était-ce, au dimanche fixé pour cette cérémonie, un tel empressement de la foule, un tel enthousiasme des citadins, que l'on n'eût pu s'empêcher, même avec ce sourire narquois des Français, qui rient de tout et partout, d'admirer le caractère de ces bons Hollandais, prêts à dépenser leur argent aussi bien pour construire un vaisseau destiné à combattre l'ennemi, c'est-à-dire à soutenir l'honneur de la nation, que pour récompenser l'invention d'une fleur nouvelle destinée à briller un jour, et destinée à distraire pendant ce jour les femmes, les savans et les curieux.

En tête des notables et du comité horticole, brillait M. van Systens, paré de ses plus riches habits.

Le digne homme avait fait tous ses efforts pour ressembler à sa fleur favorite par l'élégance sombre et sévère de ses vêtemens, et hâtons-nous de dire à sa gloire qu'il y avait parfaitement réussi.

Noir de jais, velours scabieuse, soie pensée, telle était, avec du linge d'une blancheur éblouissante, la tenue cérémoniale du président, lequel marchait en tête de son comité avec un énorme bouquet pareil à celui que portait, cent vingt et un ans plus tard, M. de Robespierre, à la fête de l'Etre Suprême.

Harlem n'avait d'autres triomphateurs que ses jardiniers. Adorant les fleurs, Harlem divinisait le fleuriste.

On voyait, au centre du cortège pacifique et parfumé, la tulipe noire, portée sur une civière couverte de velours blanc frangé d'or. Quatre hommes portaient les brancards et se voyaient relayés par d'autres, ainsi qu'à Rome étaient relayés ceux qui portaient la mère Cybèle, lorsqu'elle entra dans la ville éternelle, apportée d'Étrurie au son des fanfares et aux adorations de tout un peuple.

Cette exhibition de la tulipe, c'était un hommage rendu par tout un peuple sans culture et sans goût au goût et à la culture des chefs célèbres et pieux dont il savait jeter le



Les jeunes filles de Harlem parurent pour escorter la tulipe.

Seulement, le brave président, à la place de ce cœur gonflé de haine et de ressentimens ambitieux du tribun français, avait dans la poitrine une fleur non moins innocente que la plus innocente de celles qu'il tenait à la main.

On voyait derrière ce comité, diapré comme une pelouse, parfumé comme un printemps, les corps savants de la ville, les magistrats, les militaires, les nobles et les rustres.

Le peuple, même chez MM. les républicains des Sept Provinces, n'avait point son rang dans cet ordre de marche; il faisait la haie.

C'est, au reste, la meilleure de toutes les places pour voir... et pour avoir.

C'est la place des multitudes, qui attendent, philosophie des états, que les triomphes aient défilé, pour savoir ce qu'il en faut dire, et quelquefois ce qu'il en faut faire.

Mais cette fois il n'était question, ni du triomphe de Pompée, ni du triomphe de César. Cette fois, on ne célébrait ni la défaite de Mithridate ni la conquête des Gaules. La procession était douce comme le passage d'un troupeau de moutons sur terre, inoffensive comme le vol d'une troupe d'oiseaux dans l'air.

sang aux pavés fangeux du Buytenhoff, sauf, plus tard, à inscrire les noms de ses victimes sur la plus belle pierre du Panthéon hollandais.

Il était convenu que le prince stathouder distribuerait certainement lui-même le prix de cent mille florins, ce qui intéressait tout le monde en général, et qu'il prononcerait peut-être un discours, ce qui intéressait en particulier ses amis et ses ennemis.

En effet, dans les discours les plus indifférents des hommes politiques, les amis ou les ennemis de ces hommes veulent toujours y voir reluire et croient toujours pouvoir interpréter par conséquent un rayon de leur pensée.

Comme si le chapeau de l'homme politique n'était pas un boisseau destiné à intercepter toute lumière.

Enfin, ce grand jour tant attendu du 15 mai 1673 était donc arrivé, et Harlem tout entière, renforcée de ses environs, s'était rangée le long des beaux arbres du bois, avec la résolution bien arrêtée de n'applaudir cette fois ni les conquérants de la guerre ni ceux de la science, mais tout simplement ceux de la nature, qui venaient de forcer cette inépuisable mère à l'enfantement, inespéré jusqu'alors, de la tulipe noire.

Mais rien ne tient moins chez les peuples que cette résolution prise de n'applaudir qu'à telle ou telle chose. Quand une ville est en train d'applaudir, c'est comme lorsqu'elle est en train de siffler, elle ne sait jamais où elle s'arrêtera.

Elle applaudit donc d'abord van Systens et son bouquet, elle applaudit ses corporations, elle s'applaudit elle-même, et enfin, avec toute justice cette fois, avouons-le, elle applaudit d'excellente musique que les messieurs de la ville prodiguaient généreusement à chaque halte.

Tous les yeux cherchaient après l'héroïne de la fête, qui était la tulipe noire, le héros de la fête qui, tout naturellement, était l'auteur de cette tulipe.

Ce héros paraissant à la suite du discours que nous avons vu le bon van Systens élaborer avec tant de conscience, ce héros eût produit certes plus d'effet que le stathouder lui-même.

Mais pour nous, l'intérêt de la journée n'est ni dans ce vénérable discours de notre ami van Systens, si éloquent qu'il fût, ni dans les jeunes aristocrates endimanchés croquant leurs lourds gâteaux, ni dans les pauvres petits plébéiens demi-nus grignotant des anguilles fumées pareilles à des bâtons de vanille. L'intérêt n'est pas même dans ces belles Hollandaises, au teint rose et au sein blanc, ni dans ces mynheers gras et trapus qui n'avaient jamais quitté leurs maisons, ni dans les maigres et jaunes voyageurs arrivant de Ceylan ou de Java, ni dans la populace altérée qui avale en guise de rafraîchissemens le concombre confit dans la saumure. Non, pour nous, l'intérêt de la situation, l'intérêt puissant, l'intérêt dramatique n'est pas là.

L'intérêt est dans une figure rayonnante et animée qui marche au milieu des membres du comité d'horticulture, l'intérêt est dans ce personnage fleuri à la ceinture, peigné, lissé, tout d'écarlate vêtu, couleur qui fait ressortir son poil noir et son teint jaune.

Ce triomphateur rayonnant, enivré, ce héros du jour destiné à l'insigne honneur de faire oublier le discours de van Systens et la présence du stathouder, c'est Isaac Boxtel, qui voit marcher en avant de lui, à sa droite, sur un coussin de velours, la tulipe noire, sa prétendue fille, à sa gauche, dans une vaste bourse, les cent mille florins en belle monnaie d'or reluisante, étincelante, et qui a pris le parti de loucher en dehors pour ne pas les perdre un instant de vue.

De temps en temps Boxtel hâte le pas pour aller frotter son coude au coude de van Systens. Boxtel prend à chacun un peu de sa valeur pour en composer une valeur à lui, comme il a volé à Rosa sa tulipe, pour en faire sa gloire et sa fortune.

Encore un quart d'heure au reste et le prince arrivera, le cortège fera halte au dernier reposoir ; la tulipe étant placée sur son trône, le prince, qui cède le pas à cette rivale dans l'adoration publique, prendra un vélin magnifiquement enluminé, sur lequel est écrit le nom de l'auteur, et il proclamera à haute et intelligible voix qu'il a été découvert une merveille ; que la Hollande, par l'intermédiaire de lui, Boxtel, a forcé la nature à produire une fleur noire, et que cette fleur s'appellera désormais *Tulipa nigra Boxtellea*.

De temps en temps cependant Boxtel quitte pour un moment des yeux la tulipe et la bourse et regarde timidement dans la foule, car dans cette foule il redoute par-dessus tout d'apercevoir la pâle figure de la belle Frisonne.

Ce serait un spectre, on le comprend, qui troublerait sa fête, ni plus ni moins que le spectre de Banco troubla la festin de Macbeth.

Et, hâtons-nous de le dire, ce misérable qui a franchi un mur qui n'était pas son mur, qui a escaladé une fenêtre pour entrer dans la maison de son voisin, qui avec une fausse clef a violé la chambre de Rosa, cet homme qui a volé enfin la gloire d'un homme et la dot d'une femme, cet homme ne se regarde pas comme un voleur.

Il a tellement veillé sur cette tulipe, il l'a suivie si ardemment du tiroir du séchoir de Cornélius jusqu'à l'échafaud du Buytenhoff, de l'échafaud du Buytenhoff à la prison de la forteresse de Loevestein, il l'a si bien vue naître et grandir sur la fenêtre de Rosa, il a tant de fois réchauffé l'air autour d'elle avec son souffle, que nul n'en est plus l'auteur que lui-même ; quiconque à cette heure lui prendrait la tulipe noire la lui volerait.

Mais il n'aperçoit point Rosa.

Il en résulte que la joie de Boxtel ne fut pas troublée.

Le cortège s'arrêta au centre d'un rond-point dont les arbres magnifiques étaient décorés de guirlandes et d'inscriptions ; le cortège s'arrêta au son d'une musique bruyante et les jeunes filles de Harlem parurent pour escorter la tulipe jusqu'au siège élevé qu'elle devait occuper sur l'estrade à côté du fauteuil d'or de Son Altesse le stathouder.

Et la tulipe orgueilleuse, hissée sur son piédestal, domina bientôt l'assemblée qui battit des mains et fit retentir les échos de Harlem d'un immense applaudissement.

XXXII

UNE DERNIÈRE PRIÈRE

En ce moment solennel et comme ces applaudissemens se faisaient entendre, un carrosse passait sur la route qui borde le bois, et suivait lentement son chemin à cause des enfans refoulés hors de l'avenue d'arbres par l'empressement des hommes et des femmes.

Ce carrosse, poudreux, fatigué, criant sur ses essieux, renfermait le malheureux van Baerle, à qui, par la portière ouverte, commençait de s'offrir le spectacle que nous avons essayé, bien imparfaitement sans doute, de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cette foule, ce bruit, ce miroitement de toutes les splendeurs humaines et naturelles éblouirent le prisonnier comme un éclair qui serait entré dans son cachot.

Malgré le peu d'empressement qu'avait mis son compagnon à lui répondre lorsqu'il l'avait interrogé sur son propre sort, il se hasarda à l'interroger une dernière fois sur tout ce remue-ménage, qu'au premier abord il devait et pouvait croire lui être totalement étranger.

— Qu'est-ce que cela, je vous prie, monsieur le colonel ? demanda-t-il à l'officier chargé de l'escorter.

— Comme vous pouvez le voir, monsieur, répliqua celui-ci, c'est une fête.

— Ah ! c'est une fête ! dit Cornélius de ce ton lugubrement indifférent d'un homme à qui nulle joie de ce monde n'appartient plus depuis longtemps.

Puis, après un instant de silence et comme la voiture avait roulé quelques pas.

— La fête patronale de Harlem ? demanda-t-il, car je vois bien des fleurs.

— C'est en effet une fête où les fleurs jouent le principal rôle, monsieur.

— Oh ! les doux parfums ! oh ! les belles couleurs ! s'écria Cornélius.

— Arrêtez, que monsieur voie, dit, avec un de ces mouvements de douce pitié qu'on ne trouve que chez les militaires, l'officier au soldat chargé du rôle de postillon.

— Oh ! merci, monsieur, de votre obligeance, repartit mélancoliquement van Baerle, mais c'est une bien douloureuse joie que celle des autres ; épargnez-la-moi donc, je vous prie.

— A votre aise ; marchons, alors. J'avais commandé qu'on arrêtât, parce que vous me l'aviez demandé, et ensuite parce que vous passiez pour aimer les fleurs, celles surtout dont on célèbre la fête aujourd'hui.

— Et de quelles fleurs célèbre-t-on la fête aujourd'hui, monsieur ?

— Celle des tulipes.

— Celle des tulipes ! s'écria van Baerle, c'est la fête des tulipes, aujourd'hui ?

— Oui, monsieur ; mais puisque ce spectacle vous est désagréable, marchons.

Et l'officier s'apprêta à donner l'ordre de continuer la route.

Mais Cornélius l'arrêta, un doute douloureux venait de traverser sa pensée.

— Monsieur, demanda-t-il d'une voix tremblante, serait-ce donc aujourd'hui qu'on donne le prix ?

— Le prix de la tulipe noire, oui.

Les joues de Cornélius s'empourprèrent, un frisson courut par tout son corps, la sueur perla son front.

Puis, réfléchissant que, lui et sa tulipe absents, la fête avorterait sans doute faute d'un homme et d'une fleur à couronner :

— Hélas ! dit-il, tous ces braves gens seront aussi malheureux que moi, car ils ne verront pas cette grande solennité à laquelle ils sont conviés, ou du moins ils la verront incomplète.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire que jamais, dit Cornélius en se rejetant au fond de la voiture, excepté par quelqu'un que je connais, la tulipe noire ne sera trouvée.

— Alors, monsieur, dit l'officier, ce quelqu'un que vous connaissez l'a trouvée, car ce que tout Harlem contemple en ce moment, c'est la fleur que vous regardez comme introuvable.

— La tulipe noire ! s'écria van Baerle en jetant la moitié de son corps par la portière. Où cela ? où cela ?

— Là-bas, sur le trône, voyez-vous ?

— Je vois !

— Allons, monsieur, dit l'officier, maintenant il faut partir.

— Oh ! par pitié, par grâce, monsieur, dit van Baerle, oh ! ne m'emmenez pas ! laissez-moi regarder encore ! Comment, ce que je vois là-bas est la tulipe noire, bien noire... est-ce possible ? oh ! monsieur l'avez-vous vue ? elle doit avoir des taches, elle doit être imparfaite, elle est peut-

— Oh ! soyez patient, soyez généreux, toute ma vie repose sur un mouvement de votre pitié. Hélas ! ma vie, monsieur, elle ne sera probablement pas longue maintenant. Ah ! vous ne savez pas, monsieur, ce que je souffre, vous ne savez pas, monsieur, tout ce qui se combat dans ma tête et dans mon cœur ; car enfin, continua Cornélius avec désespoir, si c'était ma tulipe à moi, si c'était celle que l'on a volée à Rosa ? Oh ! monsieur, comprenez-vous bien



Le prince alors, voyant tous les auditeurs disposés, déploya lentement le vélin

être teinte en noir seulement ; oh ! si j'étais là, je saurais bien le dire, moi, monsieur ; laissez-moi descendre, laissez-moi la voir de près, je vous en prie.

— Êtes-vous fou, monsieur, le puis-je ?

— Je vous en supplie.

— Mais vous oubliez que vous êtes prisonnier ?

— Je suis prisonnier, il est vrai, mais je suis un homme d'honneur ; et sur mon honneur, monsieur, je ne me sauverai pas ; je ne tenterai pas de fuir ; laissez-moi seulement regarder la fleur !

— Mais mes ordres, monsieur ?

Et l'officier fit un nouveau mouvement pour ordonner au soldat de se remettre en route.

Cornélius l'arrêta encore.

ce que c'est que d'avoir trouvé la tulipe noire, de l'avoir vue un instant, d'avoir reconnu qu'elle était parfaite, que c'était à la fois un chef-d'œuvre de l'art et de la nature, et de la perdre, de la perdre à tout jamais ! Oh ! il faut que je sorte, monsieur, il faut que j'aille la voir, vous me tuerez après si vous voulez, mais je la verrai, je la verrai.

— Taisez-vous, malheureux, et rentrez vite dans votre carrosse, car voici l'escorte de Son Altesse le stathouder qui croise la vôtre, et si le prince remarquait un scandale, entendait un bruit, ce serait fait de vous et de moi.

Van Baerle, encore plus effrayé pour son compagnon que pour lui-même, se rejeta dans le carrosse, mais il n'y put tenir une demi-minute, et les vingt premiers cavaliers étaient à peine passés qu'il se remit à la portière en ges-

[illegible] le [illegible] moment [illegible]

[illegible] impassible [illegible] ordinaire, [illegible] la place pour [illegible] président [illegible] la main son rouleau [illegible] dans cette [illegible] de fête devenu son [illegible]ment

[illegible] cet homme qui [illegible] re con-[illegible] aussi peut-être [illegible] accompagnait cet [illegible] le prince [illegible] d'arrêter

[illegible] instant même [illegible] sur leurs jarrets [illegible] halte [illegible] encage dans son carrosse

— Qu'est-ce que [illegible] le prince à l'officier qui, au premier ordre [illegible] avait sauté en bas de la voiture [illegible] respectueusement de lui

— Monseigneur [illegible] le prisonnier d'État que par Votre ordre [illegible] Loevestein et que je vous amène [illegible] Votre Altesse l'a désiré.

[illegible]

— [illegible] qu'on lui permette d'arrêter [illegible]

[illegible] tulipe noire monseigneur [illegible] van Baerle [illegible] après quand je l'aurai vue quand [illegible] je mourrai s'il le faut, [illegible] Votre Altesse miséricordieuse, [illegible] et moi. Votre Altesse, qui [illegible] sa fin et sa glorification

[illegible] spectacle que celui de ces [illegible] de son carrosse entouré [illegible] l'autre misérable l'un [illegible] son trône, l'autre se croyant près de [illegible]

[illegible] regarde froidement Cornelius et entendu [illegible] prière

[illegible] s'adressant à l'officier

— [illegible] est le prisonnier rebelle qui a voulu [illegible]

[illegible] baissa la tête [illegible] et [illegible] la [illegible] Ces mots du prince [illegible] divine qui, par [illegible] au reste des hommes [illegible] non seulement une [illegible]

[illegible] de se dé-[illegible] spectacle touchant d'un déses-[illegible] en émouvant pour un si [illegible] un si grand esprit que celui qui le contem-[illegible]

[illegible] Permettez au prisonnier de descendre dit le stathouder, et qu'il aille voir la tulipe noire, bien digne d'être vue au moins une fois.

— Oh! dit Cornelius près de s'évanouir de joie et chancelant sur le marchepied du carrosse; oh! monseigneur!

[illegible] et sous le bras de l'officier qui lui prêta [illegible] genoux et le front dans la poussière que [illegible] Cornelius [illegible] Son Altesse

[illegible] le prince continua sa route dans [illegible] des acclamations les plus enthousiastes

[illegible] son estrade, et le canon tonna dans les [illegible] de l'horizon

CONCLUSION

[illegible] qui se trouvaient [illegible] vers la tulipe [illegible] en plus rappro-[illegible]

[illegible] devant [illegible] des combi-[illegible] de lumière, [illegible] Il la vit à [illegible] les [illegible] il [illegible] une grande [illegible] de noblesse et de pureté [illegible] par ses propres yeux de la perfection [illegible] Il [illegible] Mais [illegible] s'adres-[illegible] de [illegible] stathouder [illegible] se leva, promena un tranquille regard sur la foule enivrée, et son œil [illegible] sur les trois extrémités d'un [illegible] par trois [illegible] et par [illegible]

[illegible] la tulipe [illegible]

A l'autre, Cornelius haletant, muet, n'ayant de regard, de vie, de cœur, d'amour que pour la tulipe noire, sa fille ;

Enfin au troisième, debout sur un gradin parmi les vierges de Harlem, une belle Frisonne vêtue de fine laine rouge brodée d'argent et couverte de dentelles tombant à flot de son casque d'or

Rosa enfin, qui s'appuyait, défaillante et l'œil noyé, au bras d'un des officiers de Guillaume.

Le prince alors, voyant tous ses auditeurs disposés, déroula lentement le vélin, et d'une voix calme, nette, bien que faible, mais dont pas une note ne se perdait grâce au silence religieux qui s'abattit tout à coup sur les cinquante mille spectateurs et enchaîna leur souffle à ses lèvres

— Vous savez, dit-il, dans quel but vous avez été réunis ici

Un prix de cent mille florins a été promis à celui qui trouverait la tulipe noire

La tulipe noire ! et cette merveille de la Hollande est là, exposée à vos yeux ; la tulipe noire a été trouvée, et cela dans toutes les conditions exigées par le programme de la Société horticole de Harlem

L'histoire de sa naissance et le nom de son auteur seront inscrits au livre d'honneur de la ville.

Faites approcher la personne qui est propriétaire de la tulipe noire

Et en prononçant ces paroles, le prince, pour juger de l'effet qu'elles produiraient, promena son clair regard sur les trois extrémités du triangle.

Il vit Boxtel s'élancer de son gradin.

Il vit Cornelius faire un mouvement involontaire

Il vit enfin l'officier chargé de veiller sur Rosa la conduire, ou plutôt la pousser devant son trône

Un double cri partit à la fois à la droite et à la gauche du prince

Boxtel foudroyé, Cornelius éperdu, avaient tous deux crié : Rosa ! Rosa !

— Cette tulipe est bien à vous, n'est-ce pas, jeune fille ? dit le prince

— Oui, monseigneur ! balbutia Rosa, qu'un murmure universel venait de saluer en sa touchante beauté

— Oh ! murmura Cornelius, elle mentait donc, lorsqu'elle disait qu'on lui avait volé cette fleur. Oh ! voilà donc pourquoi elle avait quitté Loevestein ! oh ! oublié, trahi par elle, par elle que je croyais ma meilleure amie !

— Oh ! gémit Boxtel de son côté, je suis perdu

— Cette tulipe, poursuivit le prince, portera donc le nom de son inventeur, et sera inscrite au Catalogue des fleurs sous le titre de *Tulipa nigra Rosa Barlænsis*, à cause du nom de van Baerle, qui sera désormais le nom de femme de cette jeune fille.

Et en même temps, Guillaume prit la main de Rosa et la mit dans la main d'un homme qui venait de s'élancer, pâle, étourdi, écrasé de joie, au pied du trône, en saluant tour à tour son prince, sa fiancée et Dieu qui, du fond du ciel azuré, regardait en souriant le spectacle de deux cœurs heureux.

En même temps aussi tombait aux pieds du président van Systens un autre homme frappé d'une émotion bien différente.

Boxtel, anéanti sous la ruine de ses espérances, venait de s'évanouir

On le releva, on interrogea son pouls et son cœur : il était mort.

Cet incident ne troubla point la fête, attendu que ni le président ni le prince ne parurent s'en préoccuper beaucoup

Cornelius recula épouvanté : dans son voleur, dans son faux Jacob, il venait de reconnaître le vrai Isaac Boxtel, son voisin, que dans la pureté de son âme il n'avait jamais soupçonné un seul instant d'une si méchante action

Ce fut, au reste, un grand bonheur pour Boxtel que Dieu lui eût envoyé si à propos cette attaque d'apoplexie foudroyante, qu'elle l'empêcha de voir plus longtemps des choses si douloureuses pour son orgueil et son avarice

Puis, au son des trompettes, la procession reprit sa marche sans qu'il y eût rien de changé dans son cérémonial, sinon que Boxtel était mort et que Cornelius et Rosa, triomphants, marchaient côte à côte et la main de l'un dans la main de l'autre.

Quand on fut rentré à l'hôtel de ville, le prince montrant du doigt à Cornelius la bourse aux cent mille florins [illegible]

— On ne sait trop, dit-il, par qui est gagné cet argent, si c'est par vous ou si c'est par Rosa ; car si vous avez trouvé la tulipe noire, elle l'a élevée et fait fleurir ; aussi ne l'offrira-t-elle pas comme dot ; ce serait injuste.

D'ailleurs, c'est le don de la ville de Harlem à la tulipe

Cornelius attendait pour savoir où voulait en venir le prince. Celui-ci continua

— Je donne à Rosa cent mille florins, qu'elle aura bien

gagnés et qu'elle pourra vous offrir, ils sont le prix de son amour, de son courage et de son honnêteté.

Quant à vous, monsieur, grâce à Rosa encore, qui a apporté la preuve de votre innocence, et en disant ces mots, le prince tendit à Cornélius le fameux feuillet de la Bible sur lequel était écrite la lettre de Corneille de Witt, et qui avait servi à envelopper le troisième caïeu; quant à vous, l'on s'est aperçu que vous aviez été emprisonné pour un crime que vous n'aviez pas commis.

C'est vous dire, non seulement que vous êtes libre, mais encore que les biens d'un homme innocent ne peuvent être confisqués.

Vos biens vous sont donc rendus.

Monsieur van Baerle, vous êtes le filleul de M. Corneille de Witt et l'ami de M. Jean. Restez digne du nom que vous a confié l'un sur les fonts de baptême, et de l'amitié que l'autre vous avait vouée. Conservez la tradition de leurs mérites à tous deux, car ces MM. de Witt, mal jugés, mal punis, dans un moment d'erreur populaire, étaient deux grands citoyens dont la Hollande est fière aujourd'hui.

Le prince, après ces deux mots qu'il prononça d'une voix émue, contre son habitude, donna ses deux mains à baiser aux deux époux, qui s'agenouillèrent à ses côtés.

Puis, poussant un soupir :

— Hélas ! dit-il, vous êtes bien heureux, vous, qui peut-être rêvant la vraie gloire de la Hollande et surtout son vrai bonheur, ne cherchez à lui conquérir que de nouvelles couleurs de tulipes.

Et jetant un regard du côté de la France, comme s'il eût vu de nouveaux nuages s'amonceler de ce côté-là, il remonta dans son carrosse et partit.

De son côté, Cornélius, le même jour, partit pour Dordrecht avec Rosa, qui, par la vieille Zug, qu'on lui expédia en qualité d'ambassadeur, fit prévenir son père de tout ce qui s'était passé.

Ceux qui, grâce à l'exposé que nous avons fait, connaissent le caractère du vieux Gryphus, comprendront qu'il se réconcilia difficilement avec son gendre. Il avait sur le cœur les coups de bâton reçus, il les avait comptés par les meurtrissures ; ils montaient, disait-il, à quarante-un ; mais il finit par se rendre, pour n'être pas moins généreux, disait-il, que Son Altesse le stathouder.

Devenu gardien de tulipes, après avoir été geôlier d'hommes, il fut le plus rude geôlier de fleurs qu'on eût encore rencontré dans les Flandres. Aussi fallait-il le voir, surveillant les papillons dangereux, tuant les mulots et chassant les abeilles trop affamées.

Comme il avait appris l'histoire de Boxtel et qu'il était furieux d'avoir été la dupe du faux Jacob, ce fut lui qui démolit l'observatoire élevé jadis par l'envieux derrière le sycomore ; car l'enclos de Boxtel, vendu à l'encan, s'enclava dans les plates-bandes de Cornélius, qui s'arrondit de façon à défier tous les télescopes de Dordrecht.

Rosa, de plus en plus belle, devint de plus en plus savante et au bout de deux ans de mariage, elle savait si bien lire et écrire, qu'elle put se charger seule de l'éducation de deux beaux enfans, qui lui étaient poussés au mois de mai 1674 et 1675, comme des tulipes, et qui lui avaient donné bien moins de mal que la fameuse fleur à laquelle elle devait de les avoir.

Il va sans dire que l'un étant un garçon et l'autre une fille, le premier reçut le nom de Cornélius, et la seconde, celui de Rosa.

Van Baerle resta fidèle à Rosa comme à ses tulipes, toute sa vie, il s'occupa du bonheur de sa femme et de la culture des fleurs, culture grâce à laquelle il trouva un grand nombre de variétés qui sont inscrites au catalogue hollandais.

Les deux principaux ornemens de son salon étaient dans deux grands cadres d'or, ces deux feuillets de la Bible de Corneille de Witt ; sur l'un on se le rappelle, son parrain lui avait écrit de brûler la correspondance du marquis de Louvois.

Sur l'autre, il avait légué à Rosa le caïeu de la tulipe noire, à la condition qu'avec sa dot de cent mille florins elle épouserait un beau garçon de vingt-six à vingt-huit ans, qui l'aimerait et qu'elle aimerait.

Condition qui avait été scrupuleusement remplie, quoique Cornélius ne fût point mort, et justement parce qu'il n'était point mort.

Enfin, pour combattre les envieux à venir, dont la Providence n'aurait peut-être pas eu le loisir de le débarrasser comme elle avait fait de mynheer Isaac Boxtel, il écrivit au-dessus de sa porte ce vers que Grotius avait gravé, le jour de sa fuite, sur le mur de sa prison :

« On a quelquefois assez souffert pour avoir le droit de ne jamais dire : *Je suis trop heureux.* »



TABLE DES MATIÈRES

DE LA

TULIPE NOIRE

TABLE DU VOLUME



LA GUERRE DES FEMMES

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Guerre des Femmes

ILLUSTRATIONS

DE

JANET-LANGE & GUSTAVE JANET



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA GUERRE DES FEMMES

NANON DE LARTIGUES

I

A quelque distance de Libourne, la ville si gaie, qui se mire dans les eaux rapides de la Dordogne, entre Fronsac et Saint-Michel-la-Rivière, s'élevait autrefois un joli village aux murs blancs et aux toits rouges, à demi enfoui sous les sycomores, les tilleuls et les hêtres. La route de Libourne à Saint-André-de-Cubzac passait au milieu de ses maisons symétriquement alignées, et formait la seule vue qu'elles possédassent. Derrière une de ces rangées de maisons, à cent pas à peu près, serpentait le fleuve, dont la largeur et la puissance commencent, dès cet endroit, à annoncer le voisinage de la mer.

Mais la guerre civile a passé par là, et d'abord, elle a renversé les arbres, puis dépeuplé les maisons, qui, exposées à toutes ses capricieuses fureurs, et ne pouvant fuir comme les habitants, se sont à peu près écroulées sur les gazons, en protestant à leur manière contre la barbarie des guerres intestines ; mais, peu à peu, la terre, qui semble avoir été créée pour servir de tombe à tout ce qui fut, a recouvert le cadavre de ces maisons, autrefois si gaies et si joyeuses ; enfin, l'herbe a poussé sur ce sol factice, et, aujourd'hui, le voyageur qui suit la route solitaire est loin de se douter, en voyant paître sur les monticules inégaux un de ces grands troupeaux comme on en rencontre à chaque pas dans le Midi, que berger et moutons foulent le cimetière où dort un village. Mais, au temps dont nous parlons, c'est-à-dire vers le mois de mai de l'année 1650, le village en question s'épanouissait des deux côtés de la route, qui l'alimentait comme une grande artère, avec un luxe de végétation et de vie des plus réjouissants ; l'étranger qui l'eût traversé alors eût trouvé de son goût ces paysans occupés à atteler et dételer les chevaux de leur charrue, ces bateliers tirant sur la rive leurs filets, où frétillait le poisson blanc et rose de la Dordogne, et ces maréchaux ferrants frappant rudement sur l'enclume, et sous le marteau desquels jaillissait une gerbe d'étincelles, qui illuminait la forge à chaque coup de marteau.

Cependant, ce qui l'eût le plus charmé, surtout si la route lui eût donné cet appétit devenu proverbial chez les coureurs de grands chemins, c'eût été, à cinq cents pas de ce village, une maison basse et longue, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage seulement, exhalant par sa cheminée certaines vapeurs, et par ses fenêtres certains fumets qui indiquaient mieux encore qu'une figure de veau doré peinte sur une plaque de tôle rouge, laquelle craquait suspendue à une tringle de fer scellée dans l'entablement du premier étage, qu'il était arrivé enfin à l'une de ces maisons hospitalières dont les habitants, moyennant une certaine rétribution, se chargent de réparer les forces des voyageurs.

Pourquoi l'*hôtel du Veau d'or* était-il situé [illegible]

à cinq cents pas du village, au lieu d'avoir pris son alignement naturel au milieu des riantes maisons groupées aux deux côtés du chemin?

D'abord, c'est que, tout perdu qu'il était dans ce petit coin de terre, l'hôte était, en matière de cuisine, un artiste de premier ordre. Or, en prenant rang du commencement au milieu, ou à l'extrémité d'une des deux longues lignes de maisons qui formaient le village, il courait risque d'être confondu avec quelques-uns de ces gargotiers qu'il était forcé d'admettre comme ses confrères, mais qu'il ne pouvait se décider à regarder comme ses égaux: tout au contraire, en s'isolant, il attirait sur lui les regards des connaisseurs, lesquels, dès qu'ils avaient goûté une fois seulement de sa cuisine, se disaient les uns aux autres

— Quand vous irez de Libourne à Saint-André-de-Cubzac, ou de Saint-André-de-Cubzac à Libourne, ne manquez pas de vous arrêter pour déjeuner, dîner ou souper, à l'auberge du *Veau-d'or*, à cinq cents pas du petit village de Matifou.

Et les connaisseurs s'arrêtaient, sortaient contents, renvoyaient d'autres connaisseurs; de sorte que l'intelligent hôtelier faisait peu à peu sa fortune, et cela ne l'empêchait pas, chose rare, de continuer à tenir sa maison à la même hauteur gastronomique, ce qui prouve, ainsi que nous l'avons déjà dit, que maître Biscarros était un véritable artiste.

Or, par un de ces beaux soirs du mois de mai où la nature, déjà réveillée dans le Midi, commence à se réveiller dans le Nord, des fumées plus épaisses et des odeurs plus suaves encore que d'habitude s'échappaient des cheminées et des fenêtres de l'auberge du *Veau-d'or*, tandis qu'au seuil du logis, maître Biscarros en personne, vêtu de blanc, selon l'usage des sacrificateurs de tous les temps et de tous les pays, plumait de ses augustes mains des perdrix et des cailles destinées à quelqu'un de ces fins repas qu'il s'entendait si bien à ordonner, et qu'il avait l'habitude, toujours par suite de l'amour qu'il portait à son art, de soigner dans leurs moindres détails

Donc, le jour baissait, les eaux de la Dordogne, qui, dans une de ces tortueuses déviations dont est semé son cours, s'éloignaient de la route, à la distance d'un quart de lieue environ pour aller passer au pied du petit fort de Vayres, commençaient à blanchir sous les feuillages noirs. Quelque chose de calme et de mélancolique se répandait dans la campagne avec la brise du soir; les laboureurs rentraient avec leurs chevaux dételés, les pêcheurs avec leurs filets ruisselants; les bruits du village s'éteignaient, et le dernier coup de marteau ayant retenti, fermant la laborieuse journée, le premier chant du rossignol commença de se faire entendre dans un massif voisin.

Aux premières notes qui s'échappèrent du gosier du musicien emplumé, maître Biscarros se mit à chanter aussi, pour l'accompagner sans doute; il résulta de cette rivalité harmonique, et de l'attention que l'aubergiste donnait à son ouvrage qu'il n'aperçut point une petite troupe composée de six cavaliers, laquelle apparaissait à l'extrémité du village de Matifou, et s'avançait vers son auberge.

Mais une interjection partie d'une fenêtre du premier étage, le mouvement rapide et bruyant avec lequel se ferma cette fenêtre firent lever le nez au digne aubergiste; il vit alors le cavalier qui marchait en tête de la troupe s'avancer directement vers lui.

Directement n'est pas tout à fait le mot, et nous nous hâtons de nous reprendre, car cet homme s'arrêtait de vingt pas en vingt pas lançant à droite et à gauche des regards scrutateurs, fouillant d'un clin d'œil sentiers, arbres et buissons, tenant d'une main un mousqueton sur son genou, pour être prêt à l'attaque comme à la défense, et de temps en temps faisant signe à ses compagnons, qui imitaient en tout ses mouvements, de se remettre en marche. Alors il se risquait de nouveau à faire quelques pas, et la même manœuvre recommençait.

Biscarros suivit des yeux ce cavalier, dont la marche singulière le préoccupait si furieusement, que, pendant tout ce temps, il oublia de détacher du corps du volatile la pincée de plumes qu'il tenait entre le pouce et l'index.

— C'est un seigneur qui cherche ma maison, dit Biscarros. Ce digne gentilhomme est sans doute myope; cependant mon *Veau-d'or* est repeint à neuf, et la saillie de l'enseigne est considérable. Voyons, mettons-nous en relief.

Et maître Biscarros alla se planter au milieu de la route, où il continua de plumer sa volaille avec des gestes pleins d'ampleur et de majesté

Ce mouvement produisit le résultat qu'en attendait l'aubergiste, à peine le cavalier l'eut-il aperçu, qu'il piqua droit à lui, et le salua avec courtoisie:

— Pardon, dit-il, maître Biscarros, n'avez-vous pas vu de ce côté une troupe de gens de guerre, qui sont mes amis, et qui doivent être en quête de moi? Gens de guerre est beaucoup dire, gens d'épée est le mot, gens armés, enfin; oui, gens armés, cela rend mieux mon idée. Auriez-vous donc vu une petite troupe de gens armés?

Biscarros, on ne peut plus flatté d'être appelé par son nom, salua affablement à son tour; il n'avait point remarqué que, d'un seul coup d'œil lancé par l'étranger sur son auberge, celui-ci avait lu le nom et la qualité sur l'enseigne, comme il venait de lire l'identité sur la figure du propriétaire.

— En fait de gens armés, monsieur, répondit-il après avoir réfléchi un instant, je n'ai vu qu'un gentilhomme et son écuyer, lesquels sont arrêtés chez moi depuis une heure environ.

— Ah! ah! fit l'étranger en caressant le bas d'une figure presque imberbe, et cependant déjà empreinte de virilité; ah! ah! il y a un gentilhomme et son écuyer dans votre hôtel, et tous deux sont armés, dites-vous?

— Mon Dieu, oui, monsieur; voulez-vous que je fasse dire à ce gentilhomme que vous désirez lui parler?

— Mais, reprit l'étranger, est-ce bien convenable? Déranger ainsi un inconnu est peut-être en user trop familièrement, si cet inconnu surtout est de qualité. Non, non, maître Biscarros, veuillez seulement me le dépeindre; ou mieux encore, me le montrer sans qu'il me voie.

— Vous le montrer est difficile, monsieur, vu qu'il a l'air de se cacher lui-même, car il a fermé sa fenêtre au moment où vous et vos compagnons avez paru sur la route; vous le dépeindre est donc plus aisé: c'est un petit jeune homme blond et délicat, âgé de seize ans à peine, et qui semble avoir tout juste la force de porter la petite épée de salon pendue à son baudrier.

Le front de l'étranger se plissa sous l'ombre d'un souvenir.

— Fort bien, dit-il, je sais ce que vous voulez dire: un jeune maître blond et efféminé, monté sur un cheval barbe et suivi d'un vieil écuyer, roide comme un valet de pique; ce n'est point cela que je cherche.

— Ah! ce n'est pas celui que monsieur cherche? dit Biscarros

— Non.

— Eh bien, en attendant celui que monsieur cherche et qui ne peut manquer de passer par ici, puisqu'il n'y a que cette route, monsieur pourrait entrer chez moi, et se rafraîchir, lui et ses compagnons.

— Non. Il me reste à vous remercier, voilà tout, et à vous demander quelle heure il peut être.

— Voilà six heures qui sonnent à l'horloge du village, monsieur entendez-vous la grosse voix de la cloche?

— Bien... Maintenant, un dernier service, monsieur Biscarros.

— Avec plaisir.

— Dites-moi, s'il vous plaît, comment je pourrais me procurer un bateau et un batelier.

— Pour traverser la rivière?

— Non, pour me promener sur le fleuve.

— Rien de plus facile le pêcheur qui me fournit mon poisson Aimez-vous le poisson, monsieur? demanda Biscarros en manière de parenthèse, et revenant à son idée de faire souper l'étranger chez lui

— C'est une médiocre chère, répondit le voyageur; cependant, quand il est convenablement assaisonné, je n'en fais pas fi.

— J'ai toujours du poisson excellent, monsieur.

— Je vous en félicite, maître Biscarros; mais revenons à celui qui vous fournit.

— C'est juste; eh bien, à cette heure, il a fini sa journée, et dîne probablement. Vous pouvez voir d'ici sa barque amarrée à ces saules, tout là-bas près de cet orme. Quant à la maison, elle est cachée dans cette oseraie. Vous le trouverez à table très certainement.

— Merci, maître Biscarros, merci! dit l'étranger.

Et, faisant signe à ses compagnons de le suivre, il piqua rapidement vers les arbres et frappa à la cabane désignée La femme du pêcheur ouvrit.

Comme l'avait dit maître Biscarros le pêcheur était à table

— Prends tes avirons, dit le cavalier, et suis-moi; il y a un écu à gagner.

Le pêcheur se leva avec une précipitation qui témoignait du peu de libéralité que mettait dans ses marchés l'aubergiste du *Veau-d'or*.

— Est-ce donc pour descendre à Vayres? demanda-t-il

— C'est uniquement pour me conduire au milieu de la rivière et y rester avec moi pendant quelques minutes

Le pêcheur ouvrit de grands yeux à l'exposé de ce caprice étrange; mais, comme il y avait un écu à gagner, et qu'à vingt pas derrière le cavalier qui avait heurté à sa porte il vit se dessiner les silhouettes de ses compagnons il ne fit aucune difficulté, pensant bien que l'absence de sa bonne volonté amènerait l'emploi de la force, et que, dans le conflit, il perdrait la récompense offerte.

Il se hâta donc de dire à l'étranger qu'il était à ses ordres, lui, sa barque et ses avirons.

La petite troupe alors s'achemina immédiatement vers la rivière, et, tandis que l'étranger s'avançait jusqu'au bord de l'eau, elle s'arrêta sur le haut du talus, se disposant, de crainte de surprise sans doute, de manière à voir de tous les côtés. D'où elle était placée, elle pouvait à la fois dominer la plaine qui s'étendait derrière elle, et protéger l'embarquement qui se faisait à ses pieds.

Alors l'étranger, qui était un grand jeune homme blond, pâle et nerveux, quoique maigre, et d'une physionomie intelligente, bien qu'un cercle de bistre entourât ses yeux bleus et qu'une expression de vulgaire cynisme errât sur ses lèvres, l'étranger disons-nous, visita ses pistolets avec soin, se passa son mousqueton en bandoulière, fit jouer une longue rapière dans son fourreau, et fixa ses regards attentifs sur la rive opposée, vaste prairie coupée par un sentier qui partait de la berge du fleuve et aboutissait en droite ligne au bourg d'Ison, dont on apercevait, dans la vapeur dorée du soir, le clocher brun et la blanche fumée.

— De l'autre côté encore, et à un demi-quart de lieue à peu près, s'élevait à droite le petit fort de Vayres.

— Eh bien, dit l'étranger, qui commençait à s'impatienter, s'adressant à ses compagnons en sentinelle, vient-il, et le voyez-vous poindre enfin à droite ou à gauche, devant ou derrière?

— Je crois, dit l'un des hommes, distinguer un groupe noir sur le chemin d'Ison; mais je ne suis pas encore bien sûr, vu que le soleil m'éblouit. Attendez! Oui, oui, c'est bien cela: un, deux, trois, quatre, cinq hommes, un chapeau bordé en tête avec un manteau bleu. C'est le messager que nous attendons, qui se sera fait escorter pour plus grande sûreté.

— Il en a le droit, répondit flegmatiquement l'étranger. Venez prendre mon cheval, Ferguzon.

Celui auquel cet ordre était adressé, d'un ton moitié amical, moitié impératif, s'empressa d'obéir et descendit le talus. Pendant ce temps, l'étranger mit pied à terre, et, au moment où l'autre le joignait, il lui jeta la bride au bras et s'apprêta à passer dans le bateau.

— Écoutez, dit Ferguzon en lui mettant la main sur le bras, pas de vaillantise inutile, Cauvignac; si vous voyez le moindre mouvement suspect de la part de votre homme, commencez par lui loger une balle dans la tête; vous voyez qu'il amène toute une troupe, le rusé compère.

— Oui, mais moins forte que la nôtre. Ainsi, outre la supériorité du courage, nous avons encore celle du nombre; il n'y a donc rien à craindre. Ah! ah! voici leurs têtes qui commencent à apparaître.

— Ah çà! comment vont-ils faire? dit Ferguzon. Ils ne pourront pas se procurer un bateau. Ah! si fait, voilà qu'il s'en trouve un là comme par enchantement.

— C'est celui de mon cousin, le passeur d'Ison, dit le pêcheur, que les préparatifs semblaient intéresser vivement, et qui tremblait cependant qu'un combat naval n'eût lieu à bord de sa chaloupe et de celle de son cousin.

— Bon! voilà le manteau bleu qui s'embarque, dit Ferguzon; seul, ma foi, dans les strictes conditions du traité.

— Ne le faisons donc pas attendre, reprit l'étranger.

Et sautant à son tour dans le bateau, il fit signe au pêcheur de se placer à son poste.

— Faites bien attention, Roland, reprit Ferguzon revenant à ses prudentes recommandations, la rivière est large; n'allez pas avancer auprès de l'autre bord pour recevoir une décharge de mousquets que nous ne pourrions rendre, tenez-vous, s'il est possible, en deçà de la ligne de démarcation.

Celui que Ferguzon avait appelé tantôt Roland tantôt Cauvignac, et qui répondait à ces deux noms, sans doute parce que l'un était son nom de baptême et l'autre son nom de famille ou son nom de guerre, fit un signe de la tête.

— Ne crains rien, j'y pensais à l'instant même; c'est bon pour ceux qui n'ont rien à risquer de faire des imprudences; mais l'affaire est trop avantageuse pour que je m'expose sottement à en perdre le fruit; donc, s'il y a une imprudence commise dans cette occasion, ce ne sera point de ma part. En route, batelier!

Le pêcheur détacha son amarre, plongea sa longue gaffe dans les herbes et la barque commença de s'éloigner du bord, en même temps que, de la rive opposée, partait la chaloupe du passeur d'Ison.

Il y avait au milieu de l'eau une petite estacade de trois pièces de bois surmontées d'un drapeau blanc, lequel servait à indiquer aux longs bateaux de transport qui descendent la Dordogne un banc de roches d'un dangereux accès. Dans les basses eaux, on pouvait même apercevoir, noire et lisse, au-dessus du cours de la rivière, la pointe de ces roches; mais dans ce moment où la Dordogne était pleine, le petit drapeau et un léger bouillonnement de l'eau indiquaient seuls la présence de l'écueil.

Les deux bateliers comprirent sans doute que là pouvait avoir lieu la jonction des parlementaires; en conséquence, ils dirigèrent les esquifs de ce côté, ce fut le passeur d'Ison qui aborda le premier, et qui, d'après l'ordre de son passager, attacha son bateau à l'un des anneaux de l'estacade.

En ce moment, le pêcheur qui était parti de la rive opposée se tourna vers son voyageur pour prendre ses ordres, et ne fut pas peu surpris de ne plus trouver dans sa barque qu'un homme masqué et enveloppé de son manteau.

La frayeur, qui ne l'avait jamais quitté, redoubla alors, et ce ne fut qu'en balbutiant qu'il demanda ses ordres à cet étrange personnage.

— Amarre le canot à cette pièce de bois, dit Cauvignac en étendant la main vers un des poteaux, le plus près possible du canot de monsieur.

Et sa main indicatrice passa du poteau désigné au gentilhomme amené par le passeur d'Ison.

Le batelier obéit, et les deux barques, rangées bord à bord par le courant, permirent aux deux plénipotentiaires d'ouvrir la conférence suivante.

II

— Quoi! vous êtes masqué, monsieur! dit avec une surprise mêlée de dépit le nouveau venu, gros homme d'environ cinquante-cinq à cinquante-huit ans, à l'œil sévère et fixe comme celui d'un oiseau de proie, à la moustache et à la royale grisonnantes, et qui, s'il n'avait pas mis de masque, avait du moins caché le plus possible ses cheveux et son visage sous un vaste chapeau galonné, et son corps et ses vêtements sous un manteau bleu à longs plis.

Cauvignac, en considérant de plus près le personnage qui venait de lui adresser la parole, ne put s'empêcher de trahir sa surprise par un mouvement involontaire.

— Eh bien, monsieur, demanda le gentilhomme, qu'avez-vous donc?

— Rien, monsieur; j'ai failli perdre l'équilibre. Mais vous me faisiez, je crois, l'honneur de m'adresser la parole; que me disiez-vous, s'il vous plaît?

— Je vous demandais pourquoi vous vous étiez masqué?

— La question est franche, dit le jeune homme, et j'y répondrai avec une franchise égale: je me suis masqué pour vous cacher mon visage.

— Je le connais donc?

— Je ne crois pas; mais, l'ayant vu une fois, vous pourriez plus tard le reconnaître; ce qui, dans mon opinion du moins, est parfaitement inutile.

— Mais il me semble que vous êtes au moins aussi franc que moi.

— Oui, quand ma franchise ne peut pas me faire de tort.

— Et cette franchise va jusqu'à révéler les secrets des autres?

— Pourquoi pas, quand cette révélation peut me rapporter quelque chose?

— C'est un singulier état que vous faites là.

— Dame! on fait ce qu'on peut, monsieur; j'ai été tour à tour avocat, médecin, soldat et partisan; vous voyez que je ne manquerai pas faute de profession.

— Et maintenant, qu'êtes-vous?

— Je suis votre serviteur, dit le jeune homme en s'inclinant avec un respect affecté.

— Avez-vous la lettre en question?

— Avez-vous le blanc-seing demandé?

— Le voici.

— Voulez-vous que nous fassions l'échange?

— Un instant, monsieur, dit l'étranger au manteau bleu; votre conversation me plaît, et je n'en voudrais pas sitôt perdre l'agrément.

— Comment donc! monsieur, elle est tout à votre service, ainsi que moi, répondit Cauvignac; causons donc, si cela peut vous être agréable.

— Voulez-vous que je passe dans votre bateau, ou préférez-vous passer dans le mien, afin que, dans le bateau qui restera libre, nous tenions nos bateliers éloignés de nous?

— Inutile, monsieur; vous parlez sans doute une langue étrangère?

— Je parle l'espagnol.

— Moi aussi; causons donc en espagnol, si cette langue vous convient.

— À merveille! Quelle raison, continua le gentilhomme adoptant, à partir de ce moment, l'idiome convenu, vous a porté à dévoiler au duc d'Epernon l'infidélité de la dame en question.

— J'ai voulu rendre un service à ce digne seigneur, et me mettre dans ses bonnes grâces.

— En voulez-vous donc à mademoiselle de Lartigues?

— Moi ? tout au contraire ; je lui ai même, je dois l'avouer, quelques obligations, et serais fort fâché qu'il lui arrivât malheur.

— C'est donc M. le baron de Canolles que vous avez pour ennemi ?

— Je ne l'ai jamais vu ; je ne le connais que de réputation, et, je dois le dire, il a celle d'un galant chevalier et d'un brave gentilhomme.

— Ainsi, aucun motif de haine ne vous fait agir ?

— Fi donc ! si j'en voulais à M. le baron de Canolles, je le prierais de se brûler la cervelle ou de se couper la gorge avec moi, et il est trop galant pour refuser jamais une partie de ce genre.

— Il faut donc que je m'en rapporte à ce que vous avez dit ?

— C'est, je crois, ce que vous avez de mieux à faire.

— Bien ! Est-ce vous avez cette lettre qui prouve l'infidélité de mademoiselle de Lartigues ?

— La voici. Sans reproche, c'est la seconde fois que je vous la montre.

Le vieux gentilhomme jeta de loin un regard plein de tristesse sur ce papier fin, au travers duquel apparaissaient des [illegible].

Le jeune homme déplia lentement la lettre.

— Vous reconnaissez bien l'écriture, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors donnez-moi le blanc-seing, et vous aurez la lettre.

— Tout à l'heure ! Me permettez-vous une question ?

— Faites, monsieur.

Et le jeune homme replia tranquillement le papier, qu'il remit dans sa poche.

— Comment vous êtes-vous procuré ce billet ?

— Je veux bien vous le dire.

— J'écoute.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement tant soit peu dilapidateur du duc d'Épernon lui a suscité de grands embarras en Guyenne ?

— Bien ; passons.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement effroyablement avaricieux de M. de Mazarin lui a suscité des embarras fort grands dans la capitale ?

— Qu'ont à faire en cela M. de Mazarin et M. d'Épernon ?

— Attendez : de ces deux gouvernements opposés est sorti un état de choses qui ressemble fort à une guerre générale, dans laquelle chacun prend parti. M. de Mazarin fait dans ce moment-ci la guerre pour la reine ; vous faites la guerre pour le roi ; M. le coadjuteur fait la guerre pour M. de Beaufort ; M. de Beaufort fait la guerre pour madame de Montbazon ; M. de la Rochefoucauld fait la guerre pour madame de Longueville ; M. le duc d'Orléans fait la guerre pour mademoiselle Soyon ; le parlement fait la guerre pour le peuple ; enfin, on a mis en prison M. de Condé, qui faisait la guerre pour la France. Or, moi qui ne gagnerais pas grand'chose à faire la guerre pour la reine, pour le roi, pour M. le coadjuteur, pour M. de Beaufort, pour madame de Montbazon, pour madame de Longueville, pour mademoiselle Soyon, pour le peuple ou pour la France, il m'est venu cette idée, c'est de n'adopter aucun parti, mais de suivre celui vers lequel je me sens momentanément entraîné ; tout est donc chez moi une affaire d'à-propos. Que dites-vous de l'idée ?

— Elle est ingénieuse.

— En conséquence, j'ai rassemblé une armée. Vous la voyez rangée sur le bord de la Dordogne.

— Cinq hommes ? Peste !

— C'est un de plus que vous n'en avez vous-même ; vous auriez donc fort mauvaise grâce à les mépriser.

— Fort mal vêtus, continua le vieux gentilhomme, qui était de mauvaise humeur, et, par conséquent, en train de déprécier.

— Il est vrai, reprit son interlocuteur, qu'ils ressemblent un peu aux compagnons de Falstaff. Ne faites pas attention. Falstaff est un gentilhomme anglais de ma connaissance ; mais ce soir, ils seront habillés de neuf, et, si vous les rencontrez demain, vous verrez que ce sont réellement de jolis garçons.

— Revenons à vous, je n'ai que faire de vos hommes.

— Eh bien donc, en faisant la guerre pour mon compte, nous rencontrâmes le percepteur du district, qui allait de village en village arrondissant la bourse de Sa Majesté. Tant qu'il lui resta une seule taxe à récolter, nous lui fûmes fidèles ; mais, je l'avoue, en voyant cette sacoche grossissante, j'eus envie de me mettre du parti du roi. Mais les événements ont décidé en diable un mouvement de mauvaise humeur contre M. de Mazarin, les plaintes que nous entendîmes de tous côtés contre M. le duc d'Épernon nous firent rentrer en nous-mêmes. Nous pensâmes qu'il y avait du bon et beaucoup dans la cause des princes, et, ma foi, nous l'embrassâmes avec ardeur. Le percepteur terminait sa tournée par cette petite maison isolée que vous voyez là-bas perdue dans les peupliers et les sycomores.

— Celle de Nanon ! murmura le gentilhomme ; oui, je la vois.

— Nous le guettâmes à la sortie, nous le suivîmes comme nous faisions depuis cinq jours, nous passâmes avec lui la Dordogne, un peu au-dessous de Saint-Michel, et, lorsque nous fûmes au milieu du fleuve, je lui fis part de notre conversion politique, en l'invitant, avec toute la politesse dont nous sommes capables, à nous remettre l'argent dont il était porteur. Croyez-vous, monsieur, qu'il refusa ! Alors mes compagnons le fouillèrent, et, comme il criait de façon à faire scandale, mon lieutenant, garçon plein de ressources, celui que vous voyez là-bas, en manteau rouge et tenant mon cheval en main, réfléchit que l'eau, interceptant les courants d'air, interrompait, par cette raison, la continuité du son ; c'est un axiome de physique que je compris, en ma qualité de médecin, et auquel j'applaudis ; celui qui avait émis la proposition courba donc la tête du récalcitrant vers la rivière et la maintint un pied sous l'eau, pas davantage. En effet, le percepteur ne cria plus, ou, pour mieux dire, on ne l'entendit plus crier : nous pûmes donc saisir, au nom des princes, tout l'argent qu'il portait, et la correspondance dont il était chargé. J'ai donné l'argent à mes soldats, qui, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, avaient besoin de s'équiper à neuf, et j'ai gardé les papiers, celui-ci entre autres ; il paraît que le brave percepteur servait de Mercure galant à mademoiselle de Lartigues.

— En effet, murmura le vieux gentilhomme, c'était, si je ne me trompe, une créature de Nanon. Et qu'est devenu ce misérable ?

— Ah ! vous allez voir si nous avons bien fait de le tremper dans l'eau, ce misérable, comme vous l'appelez ! En effet, sans cette précaution, il eût ameuté la terre entière ; figurez-vous que, lorsque nous le retirâmes de la rivière, quoiqu'il y fût resté un quart d'heure à peine, il était mort de rage.

— Et vous l'y avez replongé, sans doute ?

— Comme vous le dites.

— Mais si le messager a été noyé ?...

— Je n'ai pas dit qu'il eût été noyé.

— Ne discutons pas sur les mots, si le messager est mort...

— Oh ! quant à cela, oui, bien mort.

— M. de Canolles n'aura pas été prévenu et, par conséquent, ne viendra point au rendez-vous.

— Oh ! un instant, je fais la guerre aux puissances, mais point aux particuliers. M. de Canolles a reçu un duplicata de la lettre qui lui donnait un rendez-vous ; seulement, jugeant que le manuscrit autographe avait quelque valeur, je l'ai conservé.

— Que pensera-t-il, en ne reconnaissant pas l'écriture ?

— Que la personne qui le convie à la voir a, pour plus grande précaution, employé le secours d'une main étrangère.

L'étranger regarda Cauvignac avec une certaine admiration causée par tant d'impudence, mêlée à tant de présence d'esprit.

Il voulut voir s'il n'y aurait pas moyen d'intimider ce hardi jouteur.

— Mais le gouvernement, mais les enquêtes, dit-il, n'y songez-vous point quelquefois ?

— Les enquêtes ? reprit le jeune homme en riant. Ah bien, oui, M. d'Épernon a bien autre chose à faire que des enquêtes ; et puis ne vous ai-je pas dit que ce que j'en avais fait, c'était pour me procurer ses bonnes grâces ? Il serait donc bien ingrat s'il ne me les accordait pas.

— Je ne comprends pas tout à fait, dit alors le vieux gentilhomme avec ironie, comment, vous qui avez, de votre propre aveu, embrassé le parti des princes, il vous est venu cette idée étrange de vouloir rendre service à M. d'Épernon.

— C'est cependant la chose du monde la plus simple : l'inspection des papiers pris sur le percepteur m'a convaincu de la pureté des intentions du roi ; Sa Majesté est justifiée entièrement à mes yeux, et M. le duc d'Épernon a mille fois raison contre ses administrés. Là est donc la bonne cause ; et, là-dessus, j'ai pris parti pour la bonne cause.

— Voilà un brigand que je ferai pendre si jamais il tombe entre mes mains ! grommela le vieux gentilhomme en tirant les poils hérissés de sa moustache.

— Vous dites ? demanda Cauvignac en clignant les yeux sous son masque.

— Rien. Maintenant une question : que ferez-vous du blanc-seing que vous exigez ?

— Le diable m'emporte si j'ai pris une résolution là-dessus ! J'ai demandé un blanc-seing, parce que c'est la chose la plus commode, la plus portative, la plus élastique ; il est probable que je le ménagerai pour quelque circonstance extrême ; il est possible que je le gaspille pour le premier caprice qui me passera par l'esprit ; peut-être vous le pré-

senterai-je moi-même avant la fin de la semaine, peut-être ne vous reviendra-t-il que dans trois ou quatre mois avec une douzaine d'endosseurs, comme un billet lancé dans le commerce, mais, en tout cas, soyez tranquille, je n'en abuserai pas pour faire des choses dont nous ayons, vous et moi, à rougir. On est gentilhomme, après tout !

— Vous êtes gentilhomme ?

— Oui, monsieur, et des meilleurs.

— Alors, je le ferai rouer, murmura l'inconnu ; voilà à quoi son blanc-seing lui servira.

— Êtes-vous décidé à me donner ce blanc-seing ? demanda Cauvignac.

— Il le faut bien, répondit le vieux gentilhomme.

— Je ne vous force pas, entendons-nous : c'est un échange que je vous propose ; gardez votre papier, et je garderai le mien.

— La lettre ?

— Le blanc-seing ?

Et il tendit la lettre d'une main, tandis que de l'autre, il armait un pistolet.

— Laissez votre pistolet au repos, dit l'étranger en ouvrant son manteau, car j'en ai aussi, moi, des pistolets, et de tout armés même. Franc jeu de part et d'autre : voici votre blanc-seing.

L'échange des papiers se fit alors loyalement, et chacune des parties examina en silence, à loisir et avec attention, celui qu'on venait de lui remettre.

— Maintenant, monsieur, dit Cauvignac, quel chemin prenez-vous ?

— Il faut que je passe sur la rive droite de la rivière.

— Et moi sur la rive gauche, répondit Cauvignac.

— Comment allons-nous faire ? Mes hommes sont du côté où vous allez, et vos hommes sont du côté où je vais.

— Eh bien, mais rien de plus facile : renvoyez-moi mes hommes dans votre bateau, et je vous renverrai vos hommes dans le mien.

— Vous avez l'esprit rapide et inventif.

— J'étais né pour être général d'armée.

— Vous l'êtes.

— Ah ! c'est vrai, dit le jeune homme, je l'avais oublié.

L'étranger fit signe au passeur de démarrer sa barque et de le conduire sur la rive opposée à celle d'où il était parti, et dans la direction d'un bouquet de bois qui se prolongeait jusqu'à la route.

Le jeune homme, qui s'attendait peut-être à quelque trahison, se souleva alors à demi pour le suivre des yeux, la main toujours appuyée à la gâchette de son pistolet, prêt à faire feu au moindre mouvement suspect de l'étranger ; mais celui-ci ne daigna pas même remarquer la défiance dont il était l'objet, et, tournant le dos au jeune homme avec une insouciance réelle ou affectée, il commença de lire la lettre, et fut bientôt entièrement absorbé dans cette lecture.

— Rappelez-vous bien le moment dit Cauvignac ; c'est ce soir, à huit heures.

L'étranger ne répondit point, et ne parut même pas avoir entendu.

— Ah ! dit Cauvignac à voix basse et se parlant à lui-même, tout en caressant la crosse de son pistolet, quand on pense que, si c'était mon plaisir, je pourrais ouvrir la succession du gouverneur de la Guyenne et arrêter la guerre civile ; mais, le duc d'Épernon mort, à quoi me servirait son blanc-seing ? et la guerre civile terminée, de quoi vivrais-je ? En vérité, il y a des moments où je crois que je deviens fou. Vivent le duc d'Épernon et la guerre civile ! Allons, batelier, à tes rames, et gagnons l'autre rive ; il ne faut pas faire attendre son escorte, à ce digne seigneur.

Un instant après, Cauvignac abordait à la rive gauche de la Dordogne, juste au moment où le vieux gentilhomme lui renvoyait Ferguzon et ses cinq bandits, dans le bac du passeur d'Ison ; il ne voulut pas être en reste d'exactitude avec lui, et renouvela à son batelier l'ordre de prendre dans sa barque et de conduire à la rive droite les quatre hommes de l'inconnu. Au milieu du fleuve, les deux barques se croisèrent et se saluèrent poliment ; puis chacune aborda sur le point où elle était attendue. Alors le vieux gentilhomme s'enfonça, avec son escorte, dans le taillis qui s'étendait des rives du fleuve jusqu'au grand chemin ; et Cauvignac, à la tête de son armée, prit le sentier qui conduisait à Ison.

III

Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, la même fenêtre de l'hôtel de maître Biscarros, qui s'était refermée si brusquement, se rouvrit avec précaution, et, sur l'appui de cette fenêtre, après avoir regardé attentivement à droite et à gauche, s'accouda un jeune homme de seize à dix-huit ans, vêtu de noir, avec des manchettes bouffantes aux poignets, selon la mode d'alors ; une chemise de fine batiste brodée sortait orgueilleusement de son justaucorps, et retombait en ondulant sur son haut-de-chausses tout boursouflé de rubans ; sa main, petite, élégante et potelée, véritable main de race, froissait avec impatience des gants de daim brodés sur les coutures ; un feutre de couleur gris de perle, ployant à son extrémité sous la courbe d'une magnifique plume bleue, ombrageait ses cheveux longs et chatoyants de reflets dorés, qui encadraient merveilleusement une figure ovale, au teint blanc, aux lèvres rosées, aux sourcils noirs. Mais, il faut le dire, tout ce gracieux ensemble, qui devait faire du jeune homme un des plus charmants cavaliers qui se pussent voir, était pour le moment tant soit peu assombri par un air de mauvaise humeur provenant sans doute d'une attente inutile, car le jeune homme interrogeait de son œil dilaté la route déjà noyée au loin dans la brume du soir.

Dans son impatience, il frappait sa main gauche de ses gants. Au bruit qu'il faisait, l'hôte, qui achevait de plumer ses perdrix, leva la tête, et, ôtant son bonnet :

— À quelle heure souperez-vous mon gentilhomme ? dit-il ; car on n'attend plus que vos ordres pour vous servir.

— Vous savez bien que je ne soupe pas seul et que j'attends un compagnon, dit celui-ci, quand vous le verrez arriver, vous pourrez dresser votre repas.

— Ah ! monsieur, répondit maître Biscarros, ce n'est pas pour censurer votre ami, il est certainement bien libre de venir ou de ne pas venir ; mais c'est bien une bien mauvaise habitude que de se faire attendre.

— Ce n'est pas la sienne cependant, et je m'étonne de ce retard.

— Je fais plus que m'en étonner, moi, monsieur : je m'en afflige ; le rôti va être brûlé.

— Ôtez-le de la broche.

— Alors il sera froid.

— Mettez-en un autre au feu.

— Il ne sera pas cuit.

— En ce cas, mon ami, faites comme vous voudrez, dit le jeune homme ne pouvant, malgré sa mauvaise humeur, s'empêcher de sourire du désespoir de l'hôte. J'abandonne la chose à votre suprême sagesse.

— Il n'y a pas de sagesse, fût-ce celle du roi Salomon, répondit l'hôte, qui puisse rendre mangeable un dîner réchauffé.

Et, sur cet axiome, que, vingt ans plus tard, Boileau devait mettre en vers, maître Biscarros rentra dans son hôtel en secouant douloureusement la tête.

Le jeune homme alors, comme pour tromper son impatience, rentra dans la chambre, fit sonner un instant ses bottes sur le plancher retentissant ; puis, au bruit lointain de quelques pas de chevaux qu'il croyait avoir entendus, il revint vivement à la fenêtre.

— Enfin, s'écria-t-il, le voilà ! Dieu soit loué !

En effet, au delà du massif où chantait le rossignol, aux accents mélodieux duquel le jeune homme, à cause de sa grande préoccupation sans doute, n'avait accordé aucune attention, il vit apparaître la tête d'un cavalier ; mais, à son grand étonnement, il attendit en vain que le cavalier débouchât par le chemin : le nouvel arrivant prit à droite, entra dans le massif, où bientôt son feutre s'enfonça, preuve certaine que le cavalier avait mis pied à terre. Un instant après, l'observateur aperçut, à travers les branches écartées avec précaution, une casaque grise et l'éclair d'un des derniers rayons du soleil couchant reflété sur le canon d'un mousquet.

Le jeune homme resta pensif à sa fenêtre ; évidemment, le cavalier caché dans le massif n'était pas le compagnon qu'il attendait, et l'expression d'impatience qui crispait son visage mobile fit place à une expression de curiosité.

Bientôt un second chapeau se montra au coude de la route ; le jeune homme s'effaça de manière à ne pas être vu.

Même casaque grise, même manteau, même cheval, même mousqueton brillant ; le second arrivant adressa au premier venu quelques paroles que notre observateur ne put entendre à cause de la distance ; et, à la suite des renseignements que lui donna sans doute son compagnon, il s'enfonça dans le taillis parallèle au massif, descendit à son tour de cheval, se blottit derrière un rocher et attendit.

Du point élevé où il était, le jeune homme voyait le feutre au-dessus du rocher. À côté du feutre étincelait un point lumineux : c'était le bout du canon du mousquet.

Un sentiment de vague terreur passa dans l'esprit du gentilhomme, qui regardait cette scène en s'effaçant de plus en plus.

— Oh ! oh ! se demanda-t-il, est-ce à moi et aux mille louis que je porte avec moi que l'on en veut ? Mais non, car en supposant que Richon arrive et que je puisse me mettre en route ce soir, je vais à Libourne et non à Saint-André-de-Cubzac ; par conséquent, je ne passe point du côté de ces

— Moi ? Tout au contraire ; je lui ai même, je dois l'avouer, quelques obligations, et serais fort fâché qu'il lui arrivât malheur.

— C'est donc M. le baron de Canolles que vous avez pour ennemi ?

— Je ne l'ai jamais vu ; je ne le connais que de réputation, et je dois le dire, il a celle d'un galant chevalier et d'un brave gentilhomme.

— Ainsi, aucun motif de haine ne vous fait agir ?

— Eh donc ! si j'en voulais à M. le baron de Canolles, je le prierais de se brûler la cervelle ou de se couper la gorge avec moi, et il est trop galant pour refuser jamais une partie de ce genre.

— Il faut donc que je m'en rapporte à ce que vous avez dit ?

— C'est, je crois, ce que vous avez de mieux à faire.

— Bien ! Donc, vous avez cette lettre qui prouve l'infidélité de mademoiselle de Lartigues ?

— La voici ! Sans reproche, c'est la seconde fois que je vous la montre.

Le vieux gentilhomme jeta de loin un regard plein de tristesse sur le papier fin au travers duquel apparaissaient des caractères.

Le jeune homme déplia lentement la lettre.

— Vous reconnaissez bien l'écriture, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors donnez-moi le blanc-seing, et vous aurez la lettre.

— Tout à l'heure ! Me permettez-vous une question ?

— Faites, monsieur.

Et le jeune homme replia tranquillement le papier, qu'il remit dans sa poche.

— Comment vous êtes-vous procuré ce billet ?

— Je veux bien vous le dire.

— J'écoute.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement tant soit peu dilapidateur du duc d'Epernon lui a suscité de grands embarras en Guyenne ?

— Bien ; passons.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement effroyablement avaricieux de M. de Mazarin lui a suscité des embarras fort grands dans la capitale ?

— Qu'ont à faire en cela M. de Mazarin et M. d'Epernon ?

— Attendez : de ces deux gouvernements opposés est sorti un état de choses qui ressemble fort à une guerre générale, dans laquelle chacun prend parti. M. de Mazarin fait dans ce moment-ci la guerre pour la reine ; vous faites la guerre pour le roi ; M. le coadjuteur fait la guerre pour M. de Beaufort ; M. de Beaufort fait la guerre pour madame de Montbazon ; M. de la Rochefoucauld fait la guerre pour madame de Longueville ; M. le duc d'Orléans fait la guerre pour mademoiselle Soyon ; le parlement fait la guerre pour le peuple ; enfin, on a mis en prison M. de Condé, qui faisait la guerre pour la France. Or, moi qui ne gagnerais pas grand'chose à faire la guerre pour la reine, pour le roi, pour M. le coadjuteur, pour M. de Beaufort, pour madame de Montbazon, pour madame de Longueville, pour mademoiselle Soyon, pour le peuple ou pour la France, il m'est venu cette idée, c'est de n'adopter aucun parti, mais de suivre celui vers lequel je me sens momentanément entraîné ; tout est donc chez moi une affaire d'à-propos. Que dites-vous de l'idée ?

— Elle est ingénieuse.

— En conséquence, j'ai rassemblé une armée. Vous la voyez rangée sur le bord de la Dordogne.

— Cinq hommes ! Peste !

— C'est un de plus que vous n'en avez vous-même ; vous auriez donc fort mauvaise grâce à les mépriser.

— Fort mal vêtus, continua le vieux gentilhomme, qui était de mauvaise humeur, et, par conséquent, en train de déprécier.

— Il est vrai, reprit son interlocuteur, qu'ils ressemblent un peu aux compagnons de Falstaff. Ne faites pas attention : Falstaff est un gentilhomme anglais de ma connaissance ; mais ce soir, ils seront habillés de neuf, et, si vous les rencontrez demain, vous verrez que ce sont réellement de beaux soldats.

— [illegible] vous, je n'ai que faire de vos hommes.

— Eh bien, donc, en faisant la guerre pour mon compte, nous rencontrâmes le percepteur du district, qui allait de village en village arrondissant la bourse de Sa Majesté. Tant qu'il percevait une seule taxe à récolter nous lui fîmes fidèle compagnie, et j'avoue qu'en voyant cette sacoche grossissante, j'eus envie de me mettre du parti du roi. Mais les événements ont tourné au diable, un mouvement de mauvaise humeur contre M. de Mazarin, les plaintes que nous entendîmes de tous côtés contre M. le duc d'Epernon nous firent réfléchir. Nous pensâmes qu'il y avait du bon et beaucoup dans la cause des princes, et, ma foi, nous l'embrassâmes avec ardeur. Le percepteur terminait sa tournée par cette petite auberge isolée que vous voyez là-bas, perdue dans les peupliers et les sycomores.

— Celle de Nanon ! murmura le gentilhomme ; oui, je la vois.

— Nous le guettâmes à la sortie, nous le suivîmes comme nous faisions depuis cinq jours, nous passâmes avec lui la Dordogne, un peu au-dessous de Saint-Michel, et, lorsque nous fûmes au milieu du fleuve, je lui fis part de notre conversion politique, en l'invitant, avec toute la politesse dont nous sommes capables, à nous remettre l'argent dont il était porteur. Croyez-vous, monsieur, qu'il refusa ! Alors mes compagnons le fouillèrent, et, comme il criait de façon à faire scandale, mon lieutenant, garçon plein de ressources, celui que vous voyez là-bas, en manteau rouge et tenant mon cheval en main, réfléchit que l'eau, interceptant les courants d'air, interrompait, par cette raison, la continuité du son ; c'est un axiome de physique que je compris, en ma qualité de médecin, et auquel j'applaudis ; celui qui avait émis la proposition courba donc la tête du récalcitrant vers la rivière et la maintint un pied sous l'eau, pas davantage. En effet, le percepteur ne cria plus, ou, pour mieux dire, on ne l'entendit plus crier ; nous pûmes donc saisir, au nom des princes, tout l'argent qu'il portait, et la correspondance dont il était chargé. J'ai donné l'argent à mes soldats, qui, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, avaient besoin de s'équiper à neuf, et j'ai gardé les papiers, celui-ci entre autres ; il paraît que le brave percepteur servait de Mercure galant à mademoiselle de Lartigues.

— En effet, murmura le vieux gentilhomme, c'était, si je ne me trompe, une créature de Nanon. Et qu'est devenu ce misérable ?

— Ah ! vous allez voir si nous avons bien fait de le tremper dans l'eau, ce misérable, comme vous l'appelez ! En effet, sans cette précaution, il eût ameuté la terre entière ; figurez-vous que, lorsque nous le retirâmes de la rivière, quoiqu'il y fût resté un quart d'heure à peine, il était mort de rage.

— Et vous l'y avez replongé, sans doute ?

— Comme vous le dites.

— Mais si le messager a été noyé ?...

— Je n'ai pas dit qu'il eût été noyé.

— Ne discutons pas sur les mots, si le messager est mort...

— Oh ! quant à cela, oui, bien mort.

— M. de Canolles n'aura pas été prévenu et, par conséquent, ne viendra point au rendez-vous.

— Oh ! un instant, je fais la guerre aux puissances, mais point aux particuliers. M. de Canolles a reçu un duplicata de la lettre qui lui donnait un rendez-vous ; seulement, jugeant que le manuscrit autographe avait quelque valeur, je l'ai conservé.

— Que pensera-t-il, en ne reconnaissant pas l'écriture ?

— Que la personne qui le convie à la voir a, pour plus grande précaution, employé le secours d'une main étrangère.

L'étranger regarda Cauvignac avec une certaine admiration causée par tant d'impudence, mêlée à tant de présence d'esprit.

Il voulut voir s'il n'y aurait pas moyen d'intimider ce hardi jouteur.

— Mais le gouvernement, mais les enquêtes, dit-il, n'y songez-vous point quelquefois ?

— Les enquêtes ? reprit le jeune homme en riant. Ah bien, oui. M. d'Epernon a bien autre chose à faire que des enquêtes ; et puis ne vous ai-je pas dit que ce que j'en avais fait, c'était pour me procurer ses bonnes grâces ? Il serait donc bien ingrat s'il ne me les accordait pas.

— Je ne comprends pas tout à fait, dit alors le vieux gentilhomme avec ironie, comment, vous qui avez, de votre propre aveu, embrassé le parti des princes, il vous est venu cette idée étrange de vouloir rendre service à M. d'Epernon.

— C'est cependant la chose du monde la plus simple : l'inspection des papiers pris sur le percepteur m'a convaincu de la pureté des intentions du roi ; Sa Majesté est justifiée entièrement à mes yeux, et M. le duc d'Epernon a mille fois raison contre ses administrés. Là est donc la bonne cause ; et, là-dessus, j'ai pris parti pour la bonne cause.

— Voilà un brigand que je ferai pendre si jamais il tombe entre mes mains ! grommela le vieux gentilhomme en tirant les poils hérissés de sa moustache.

— Vous dites ? demanda Cauvignac en clignant les yeux sous son masque.

— Rien. Maintenant une question : que ferez-vous du blanc-seing que vous exigez ?

— Le diable m'emporte si j'ai pris une résolution là-dessus ! J'ai demandé un blanc-seing, parce que c'est la chose la plus commode, la plus portative, la plus élastique ; il est probable que je le ménagerai pour quelque circonstance extrême ; il est possible que je le gaspille pour le premier caprice qui me passera par l'esprit ; peut-être vous le pré-

senterai-je moi-même avant la fin de la semaine, peut-être ne vous reviendra-t-il que dans trois ou quatre mois avec une douzaine d'endosseurs, comme un billet lancé dans le commerce ; mais, en tout cas, soyez tranquille, je n'en abuserai pas pour faire des choses dont nous ayons, vous et moi, à rougir. On est gentilhomme, après tout !

— Vous êtes gentilhomme ?

— Oui, monsieur, et des meilleurs.

— Alors, je le ferai rouer, murmura l'inconnu ; voilà à quoi son blanc-seing lui servira.

— Êtes-vous décidé à me donner ce blanc-seing ? demanda Cauvignac.

— Il le faut bien, répondit le vieux gentilhomme.

— Je ne vous force pas, entendons-nous ; c'est un échange que je vous propose ; gardez votre papier, et je garderai le mien.

— La lettre ?

— Le blanc-seing ?

Et il tendit la lettre d'une main, tandis que de l'autre, il armait un pistolet.

— Laissez votre pistolet au repos, dit l'étranger en ouvrant son manteau ; car j'en ai aussi, moi, des pistolets, et de tout armés même. Franc jeu de part et d'autre ; voici votre blanc-seing.

L'échange des papiers se fit alors loyalement, et chacune des parties examina en silence, à loisir et avec attention, celui qu'on venait de lui remettre.

— Maintenant, monsieur, dit Cauvignac, quel chemin prenez-vous ?

— Il faut que je passe sur la rive droite de la rivière.

— Et moi sur la rive gauche, répondit Cauvignac.

— Comment allons-nous faire ? Mes hommes sont du côté où vous allez, et vos hommes sont du côté où je vais.

— Eh bien, mais rien de plus facile ; renvoyez-moi mes hommes dans votre bateau, et je vous renverrai vos hommes dans le mien.

— Vous avez l'esprit rapide et inventif.

— J'étais né pour être général d'armée.

— Vous l'êtes.

— Ah ! c'est vrai, dit le jeune homme, je l'avais oublié.

L'étranger fit signe au passeur de démarrer sa barque et de le conduire sur la rive opposée à celle d'où il était parti, et dans la direction d'un bouquet de bois qui se prolongeait jusqu'à la route.

Le jeune homme, qui s'attendait peut-être à quelque trahison, se souleva alors à demi pour le suivre des yeux, la main toujours appuyée à la gâchette de son pistolet, prêt à faire feu au moindre mouvement suspect de l'étranger ; mais celui-ci ne daigna pas même remarquer la défiance dont il était l'objet, et, tournant le dos au jeune homme avec une insouciance réelle ou affectée, il commença de lire la lettre, et fut bientôt entièrement absorbé dans cette lecture.

— Rappelez-vous bien le moment dit Cauvignac ; c'est ce soir, à huit heures.

L'étranger ne répondit point, et ne parut même pas avoir entendu.

— Ah ! dit Cauvignac à voix basse et se parlant à lui-même, tout en caressant la crosse de son pistolet, quand on pense que, si c'était mon plaisir, je pourrais ouvrir la succession du gouverneur de la Guyenne et arrêter la guerre civile ; mais, le duc d'Epernon mort, à quoi me servirait son blanc-seing ? et la guerre civile terminée, de quoi vivrais-je ? En vérité, il y a des moments où je crois que je deviens fou. Vivent le duc d'Epernon et la guerre civile ! Allons, batelier, à tes rames, et gagnons l'autre rive ; il ne faut pas faire attendre son escorte, à ce digne seigneur.

Un instant après, Cauvignac abordait à la rive gauche de la Dordogne, juste au moment où le vieux gentilhomme lui renvoyait Ferguzon et ses cinq bandits, dans le bac du passeur d'Ison ; il ne voulut pas être en reste d'exactitude avec lui, et renouvela à son batelier l'ordre de prendre dans sa barque et de conduire à la rive droite les quatre hommes de l'inconnu. Au milieu du fleuve, les deux barques se croisèrent et se saluèrent poliment ; puis chacune aborda sur le point où elle était attendue. Alors le vieux gentilhomme s'enfonça avec son escorte, dans le taillis qui s'étendait des rives du fleuve jusqu'au grand chemin ; et Cauvignac, à la tête de son armée, prit le sentier qui conduisait à Ison.

III

Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, la même fenêtre de l'hôtel de maître Biscarros, qui s'était refermée si brusquement, se rouvrit avec précaution, et, sur l'appui de cette fenêtre, après avoir regardé attentivement à droite et à gauche, s'accouda un jeune homme de seize à dix-huit ans, vêtu de [illegible], avec des manchettes bouffantes aux poignets, selon la mode d'alors ; une chemise de fine batiste brodée sortait [illegible]eusement de son justaucorps, et retombait en ondulant sur son haut-de-chausses tout boursouflé de rubans ; sa main, petite, élégante et potelée, véritable main de race, froissait avec impatience des gants de daim brodés sur les coutures ; un feutre de couleur gris de perle, ployant à son extrémité sous la courbe d'une magnifique plume bleue, ombrageait ses cheveux longs et chatoyants de reflets dorés, qui encadraient merveilleusement une figure ovale, au teint blanc, aux lèvres rosées, aux sourcils noirs. Mais, il faut le dire, tout ce gracieux ensemble, qui devait faire du jeune homme un des plus charmants cavaliers qui se pussent voir, était pour le moment tant soit peu assombri par un air de mauvaise humeur provenant sans doute d'une attente inutile, car le jeune homme interrogeait de son œil dilaté la route déjà noyée au loin dans la brume du soir.

Dans son impatience, il frappait sa main gauche de ses gants. Au bruit qu'il faisait, l'hôte, qui achevait de plumer ses perdrix, leva la tête, et, ôtant son bonnet :

— A quelle heure souperez-vous mon gentilhomme ? dit-il ; car on n'attend plus que vos ordres pour vous servir.

— Vous savez bien que je ne soupe pas seul et que j'attends un compagnon, dit celui-ci ; quand vous le verrez arriver, vous pourrez dresser votre repas.

— Ah ! monsieur, répondit maître Biscarros, ce n'est pas pour censurer votre ami, il est certainement bien libre de venir ou de ne pas venir ; mais c'est bien une bien mauvaise habitude que de se faire attendre.

— Ce n'est pas la sienne cependant, et je m'étonne de ce retard.

— Je fais plus que m'en étonner, moi, monsieur : je m'en afflige ; le rôti va être brûlé.

— Otez-le de la broche.

— Alors il sera froid.

— Mettez-en un autre au feu.

— Il ne sera pas cuit.

— En ce cas, mon ami, faites comme vous voudrez, dit le jeune homme ne pouvant, malgré sa mauvaise humeur, s'empêcher de sourire du désespoir de l'hôte. J'abandonne la chose à votre suprême sagesse.

— Il n'y a pas de sagesse, fût-ce celle du roi Salomon, répondit l'hôte, qui puisse rendre mangeable un dîner réchauffé.

Et, sur cet axiome, que, vingt ans plus tard, Boileau devait mettre en vers, maître Biscarros rentra dans son hôtel en secouant douloureusement la tête.

Le jeune homme alors, comme pour tromper son impatience, rentra dans la chambre, fit sonner un instant ses bottes sur le plancher retentissant ; puis, au bruit lointain de quelques pas de chevaux qu'il croyait avoir entendus, il revint vivement à la fenêtre.

— Enfin, s'écria-t-il, le voilà ! Dieu soit loué !

En effet, au delà du massif où chantait le rossignol, aux accents mélodieux duquel le jeune homme, à cause de sa grande préoccupation sans doute, n'avait accordé aucune attention, il vit apparaître la tête d'un cavalier ; mais, à son grand étonnement, il attendit en vain que le cavalier débouchât par le chemin : le nouvel arrivant prit à droite, entra dans le massif, où bientôt son feutre s'enfonça, preuve certaine que le cavalier avait mis pied à terre. Un instant après, l'observateur aperçut, à travers les branches écartées avec précaution, une casaque grise et l'éclair d'un des derniers rayons du soleil couchant reflété sur le canon d'un mousquet.

Le jeune homme resta pensif à sa fenêtre : évidemment, le cavalier caché dans le massif n'était pas le compagnon qu'il attendait, et l'expression d'impatience qui crispait son visage mobile fit place à une expression de curiosité.

Bientôt un second chapeau se montra au coude de la route : le jeune homme s'effaça de manière à ne pas être vu.

Même casaque grise, même [illegible] cheval, même mousqueton brillant ; le second arrivant adressa au premier venu quelques paroles que notre observateur ne put entendre à cause de la distance, et, à la suite des renseignements que lui donna sans doute son compagnon, il s'enfonça dans le taillis parallèle au massif, descendit à son tour de cheval, se blottit derrière un rocher et attendit.

Du point élevé où il était, le jeune homme voyait le feutre au-dessus du rocher. A côté du feutre étincelait un point lumineux : c'était le bout du canon du mousquet.

Un sentiment de vague terreur passa dans l'esprit du gentilhomme qui regardait cette scène en s'effaçant de plus en plus.

— Oh ! oh ! se demanda-t-il, est-ce à moi et aux mille pistoles que je porte avec moi que l'on en veut ? Mais non, car [illegible] supposât que Richon arrive et que je puisse me [illegible] en route ce soir, je vais à Libourne et non à Saint-André-de-Cubzac ; par conséquent, je ne passe point [illegible]

drôles sont embusqués. Si encore mon vieux Pompée était là, je le consulterais. Mais, si je ne me trompe, oui, ma foi ! ce sont deux hommes encore. Ouais ! ceci m'a tout l'air d'un guet-apens.

Et le jeune homme fit encore un pas en arrière.

En effet, en ce moment, deux autres cavaliers paraissaient au même point culminant du chemin ; mais, cette fois, un seul des deux était vêtu de la casaque grise. L'autre, monté sur un puissant cheval noir et enveloppé d'un grand manteau, portait un feutre galonné orné d'une plume blanche, et, sous ce manteau que soulevait le vent du soir, on voyait reluire une riche broderie serpentant sur un justaucorps de couleur nacarat.

On eût dit que le jour se prolongeait pour éclairer cette scène, car les derniers rayons du soleil, se dégageant d'un de ces bancs de nuages noirs qui parfois s'étendent d'une façon si pittoresque à l'horizon, allumèrent tout à coup mille rubis aux vitres d'une jolie maison située à une centaine de pas du fleuve, et que le jeune homme n'eût point aperçue sans cela, perdue qu'elle était entre les branches d'une épaisse futaie. Ce renfort de lumière permit de voir d'abord que les regards des espions se tournaient alternativement vers l'entrée du village et vers la petite maison aux vitres étincelantes ; ensuite, que les casaques grises paraissaient avoir le plus grand respect pour la plume blanche, à laquelle elles ne parlaient que chapeau bas ; puis, enfin, qu'une des fenêtres illuminées s'étant ouvertes, une femme se montra au balcon, se pencha un instant, comme si, de son côté, elle attendait quelqu'un, et rentra aussitôt, craignant sans doute d'être vue.

En même temps qu'elle rentrait, le soleil s'abaissait derrière la montagne, et, à mesure qu'il s'abaissait, le rez-de-chaussée de la maison semblait s'enfoncer dans l'ombre, et la lumière abandonnant peu à peu les fenêtres, montait au toit d'ardoises et disparaissait enfin, après s'être jouée un dernier moment à un faisceau de flèches d'or qui faisait girouette.

Pour tout esprit intelligent, il y avait là un nombre suffisant d'indices, et, sur ces indices, on pouvait établir, sinon des certitudes, du moins des probabilités.

Il était probable que ces hommes surveillaient la petite maison isolée au balcon de laquelle une femme s'était montrée un instant ; il était probable toujours que cette femme et ces hommes attendaient une même personne, mais avec des intentions bien différentes ; il était probable encore que cette personne attendue devait venir par le village, et, par conséquent, passer devant l'auberge, située à moitié route du village au massif d'arbres, comme le massif d'arbres lui-même était situé à mi-chemin de l'auberge à la maison ; il était probable enfin que le cavalier à la plume blanche était le chef des cavaliers aux casaques grises, et qu'à l'ardeur qu'il déployait en se haussant sur ses étriers pour voir de plus loin ce chef était jaloux et guettait certainement pour son propre compte.

Au moment où le jeune homme achevait dans sa pensée cette série de raisonnements, qui s'enchaînaient mutuellement les uns aux autres, la porte de sa chambre s'ouvrit et maître Biscarros entra.

— Mon cher hôte, dit le jeune homme sans laisser le temps à celui qui entrait si à propos chez lui de lui exposer le motif de sa visite, motif qu'il devinait d'ailleurs, venez ici et apprenez-moi, s'il n'y a pas toutefois d'indiscrétion dans ma demande, à qui appartient cette petite maison que l'on aperçoit là-bas, comme un point blanc au milieu des peupliers et des sycomores.

L'hôte suivit des yeux la direction du doigt indicateur, et, se grattant le front :

— Ma foi ! tantôt à l'un, tantôt à l'autre, dit-il avec un sourire qu'il essayait de rendre narquois ; à vous, si vous avez quelque motif de chercher la solitude, soit que vous désiriez vous cacher vous-même, soit que vous désiriez tout simplement y cacher quelqu'un.

Le jeune homme rougit.

— Mais, aujourd'hui, demanda-t-il, qui habite cette maison ?

— Une jeune dame qui se fait passer pour veuve, et que l'ombre de son premier, et peut-être même de son second mari, vient visiter de temps à autre. Seulement, il y a une chose à remarquer, c'est que les deux ombres s'entendent parfaitement entre elles, et ne reviennent jamais en même temps.

— Et depuis quelle époque, demanda en souriant le jeune homme, la belle veuve habite-t-elle cette maison, si commode pour les revenants ?

— Depuis deux mois à peu près. Au reste, elle se tient fort à l'écart, et personne, je crois, depuis ces deux mois, ne peut se vanter de l'avoir vue, car elle sort fort rarement, et lorsqu'elle sort, ne sort que voilée. Une petite camériste fort charmante, ma foi, vient chaque matin, commander chez moi les repas de la journée ; on les porte ; elle reçoit les plats dans le vestibule, paye largement la carte, et ferme immédiatement la porte au nez du garçon. Ce soir, par exemple, il y a festin, et c'est pour elle que je préparais les cailles et les perdreaux que vous m'avez vu plumer.

— Et à qui donne-t-elle à souper ?

— Sans doute à l'une des deux ombres dont je vous ai parlé.

— Avez-vous vu parfois ces deux ombres ?

— Oui, mais passer seulement, le soir quand le soleil était couché, ou le matin avant que le jour fût venu.

— Je n'en suis pas moins certain que vous avez dû les remarquer, mon cher monsieur Biscarros ; car, au premier mot que vous dites, on voit que vous êtes un observateur. Voyons, qu'avez-vous remarqué de particulier dans la tournure de ces deux ombres ?

— L'une est celle d'un homme de soixante à soixante-cinq ans, et celle-là m'a l'air d'être celle du premier mari, car elle vient comme une ombre sûre de l'antériorité de ses droits. L'autre est celle d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit, et celle-là, je dois le dire, est plus timide, et a tout à fait l'air d'une âme en peine. Aussi, je jurerais que c'est celle du second mari.

— Et pour quelle heure avez-vous reçu l'ordre de servir à souper aujourd'hui ?

— Pour huit heures.

— Il en est sept et demie, dit le jeune homme en tirant de son gousset une fort jolie montre qu'il avait déjà plusieurs fois consultée ; vous n'avez donc pas de temps à perdre.

— Oh ! il sera prêt, soyez tranquille ; seulement, j'étais monté pour vous parler du vôtre et vous dire que je venais de le recommencer complètement. Tâchez donc, maintenant, puisque votre compagnon a tant fait que de se mettre en retard, qu'il ne vienne plus que dans une heure.

— Écoutez, mon cher hôte, dit le jeune cavalier de l'air d'un homme pour qui cette grave affaire d'un repas servi à point n'est qu'une chose secondaire, ne vous tourmentez pas pour notre souper, même quand la personne que j'attends arriverait, car nous avons à causer. Si le souper n'est pas prêt, nous causerons auparavant ; s'il est prêt, au contraire, nous causerons après.

— En vérité, monsieur, dit l'hôte, vous êtes un gentilhomme fort accommodant et, puisque vous voulez bien vous en rapporter à moi, vous serez content, soyez tranquille.

Sur quoi, maître Biscarros fit une profonde révérence, à laquelle le jeune homme répondit par un léger signe de tête, et il sortit.

— Et maintenant, se dit le jeune homme en reprenant avec curiosité son poste à la fenêtre, je comprends tout. La dame attend quelqu'un qui doit venir de Libourne, et les hommes du taillis se proposent d'aborder le visiteur avant que celui-ci ait eu le temps de heurter à la porte.

A cet instant, et comme pour justifier les prévisions de notre sagace observateur, le pas d'un cheval se fit entendre vers sa gauche. Prompt comme l'éclair, l'œil du jeune homme sonda le taillis pour épier l'attitude des gens embusqués. Quoique la nuit commençât à confondre les objets, il lui sembla que les uns écartaient les branches, et que les autres se soulevaient pour regarder par-dessus le rocher, ceux-ci et ceux-là se préparant à un mouvement qui avait toutes les apparences d'une agression. En même temps, un bruit sec, comme celui d'un mousquet que l'on arme, vint, à trois reprises, frapper son oreille et faire tressaillir son cœur. Alors il se tourna rapidement du côté de Libourne, pour tâcher d'apercevoir celui que menaçait ce bruit meurtrier, et il vit sur un cheval parfaitement découplé et lancé au trot, apparaître le nez au vent, l'air vainqueur, le bras arrondi sur la hanche, un beau jeune homme dont le manteau court doublé de satin blanc découvrait gracieusement l'épaule droite. De loin, cette figure semblait pleine d'élégance, de molle poésie et d'orgueil joyeux. De plus près, ce fut un visage aux lignes fines, au teint animé, à l'œil ardent, à la bouche entr'ouverte par l'habitude du sourire, à la moustache noire et délicate, aux dents fines et blanches. Un triomphant moulinet de houssine, un petit sifflotement, pareil à celui dont avaient l'habitude les petits-maîtres de l'époque, et que M. Gaston d'Orléans avait mis à la mode, achevaient de faire du nouvel arrivant un cavalier parfait, selon les lois du bel air en vigueur à la cour de France, laquelle commençait déjà à donner le ton à toutes les cours de l'Europe.

A cinquante pas derrière lui, et montant un cheval dont il réglait l'allure sur celle du cheval de son maître, venait un laquais fort prétentieux et fort rengorgé, qui paraissait tenir parmi les domestiques un rang non moins distingué que son maître parmi les gentilshommes.

Le bel adolescent qui se tenait à la fenêtre de l'hôtel, trop jeune encore, sans doute, pour assister froidement à une scène dans le genre de celle qui lui était promise, ne put s'empêcher de frémir en songeant que les deux incomparables qui s'avançaient, si pleins d'insouciance et de sécurité, allaient, selon toute probabilité, être passés par les armes

en arrivant à l'embuscade qui les attendait. Un combat rapide parut se livrer chez lui entre la timidité de son âge et l'amour de son prochain. Enfin, ce fut le sentiment généreux qui l'emporta, et, comme le cavalier allait passer devant la porte de l'auberge sans même regarder de son côté, cédant à un élan subit, à une résolution irrésistible, le jeune homme se jeta en avant, et, interpellant le beau voyageur :

— Holà ! monsieur, cria-t-il, arrêtez-vous, s'il vous plaît, car j'ai quelque chose d'important à vous dire.

dez-moi la main ; c'est cela ! Enchanté de vous voir ! Maintenant, ne dépassez pas cette auberge ou vous êtes perdu !

— Qu'y a-t-il donc ? En vérité, vous m'effrayez, dit en souriant le voyageur.

— Il y a que vous vous rendez à la petite maison où brille cette lumière, n'est-ce pas ?

Le cavalier fit un mouvement.

— Mais, sur la route de cette maison, là, au coude du chemin, dans ce taillis sombre, quatre hommes sont embusqués qui vous attendent.



Ne dépassez pas cette auberge.

A cette voix et à ces paroles, le cavalier leva la tête, et, voyant ce jeune homme à la fenêtre, arrêta son cheval d'un mouvement de main qui eût fait honneur au meilleur écuyer.

— N'arrêtez pas votre cheval, monsieur, continua le jeune homme, et approchez-vous au contraire de moi sans affectation et comme si vous me connaissiez.

Le voyageur hésita un instant ; mais, voyant, à l'air de celui qui lui parlait, qu'il avait affaire à un gentilhomme de bonne tournure et de beau visage, il mit le chapeau à la main, et s'avança tout en souriant.

— Me voici à vos ordres, monsieur, lui dit-il ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Avancez plus près encore, monsieur, continua l'inconnu de la fenêtre, car ce que j'ai à vous dire ne peut se dire tout haut. Remettez votre chapeau, car il faut que l'on croie que nous nous connaissons depuis longtemps, et que c'est moi que vous venez voir à cette auberge.

— Mais, monsieur, dit le voyageur, je ne comprends pas.

— Vous comprendrez tout à l'heure ; en attendant, couvrez-vous... Bien, avancez encore, plus près, plus près ! ten-

— Ah ! fit le cavalier en regardant de tous ses yeux le petit jeune homme pâle. Ah ! vraiment ! vous êtes sûr ?

— Je les ai vus arriver les uns après les autres, descendre de leurs chevaux, se cacher, les uns derrière les arbres et les autres derrière des rochers. Enfin, quand, tout à l'heure, vous avez débouché du village je les ai entendus armer leurs mousquets.

— Bon ! dit le cavalier, qui commençait à s'effaroucher à son tour.

— Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis, continua le jeune homme au feutre gris ; et, s'il faisait plus clair, peut-être pourriez-vous les voir et les reconnaître.

— Oh ! dit le voyageur, je n'ai pas besoin de les reconnaître, et je sais à merveille quels sont ces hommes. Mais vous, monsieur, qui vous a dit que j'allais à cette maison, et que c'était moi que l'on guettait ainsi ?

— Je l'ai deviné.

— Vous êtes un Œdipe très charmant ; merci ! Ah ! l'on veut me fusiller ; et combien sont-ils pour cette belle opération ?

— Quatre, dont l'un paraît le chef.

— Ce chef est plus vieux que les autres, n'est-ce pas?

— Oui, autant que j'ai pu en juger d'ici.

— [illegible]?

— Rond des épaules, plume blanche, justaucorps brodé, manteau brun, le geste rare, mais impératif.

— Justement, c'est le duc d'Épernon.

— Le duc d'Épernon! s'écria le jeune homme.

— Ah bien, voilà que je vous conte mes affaires, dit en riant le voyageur. Je n'en fais jamais autant, mais, n'importe, vous me rendez un assez grand service pour que je n'y regarde pas de si près avec vous. Et ceux qui l'accompagnaient, comment étaient-ils vêtus?

— De casaques grises.

— Précisément, ce sont ses porte-bâtons.

— Qui aujourd'hui sont devenus des porte-mousquets.

— En mon honneur, bien obligé! Maintenant, savez-vous ce que vous devriez faire, mon gentilhomme?

— Non, mais dites votre avis, et si ce que je dois faire peut vous servir, j'y suis d'avance tout disposé.

— Vous avez des armes?

— Mais oui, j'ai mon épée.

— Vous avez votre laquais?

— Sans doute, mais il n'est pas ici, je l'ai envoyé au-devant de quelqu'un que j'attends.

— Eh bien, vous devriez me donner un coup de main.

— Pour quoi faire?

— Pour charger ces misérables, et leur faire demander merci à eux et à leur chef.

— Êtes-vous fou, monsieur? s'écria le jeune homme avec un accent qui prouvait qu'il n'était pas le moins du monde disposé à une pareille expédition.

— En effet, je vous demande pardon, dit le voyageur; j'oubliais que la chose ne vous regarde pas.

Puis se retournant vers son laquais, qui, en voyant son maître s'arrêter, avait de son côté fait halte en conservant sa distance.

— Castorin, dit-il, venez ici.

Et, en même temps, il porta la main aux fontes de sa selle, comme pour s'assurer que ses pistolets étaient en bon état.

— Ah! monsieur, s'écria le jeune gentilhomme en étendant les bras comme pour l'arrêter, monsieur, au nom du ciel, ne risquez pas votre vie dans une pareille aventure! Entrez plutôt dans l'auberge, afin de ne donner aucun soupçon à celui qui vous attend; songez qu'il s'agit de l'honneur d'une femme.

— Vous avez raison, dit le cavalier, quoique, dans cette circonstance, il ne s'agisse pas précisément de l'honneur, mais de la fortune. Castorin, mon ami, continua-t-il en s'adressant à son laquais, qui l'avait rejoint, nous n'allons pas plus loin pour le moment.

— Comment! s'écria Castorin presque aussi désappointé que son maître; que dit donc monsieur?

— Je dis que madamoiselle Francinette sera privée ce soir du bonheur de vous voir, attendu que nous passons la nuit à l'hôtel du *Veau-d'or*; entrez donc, commandez-moi à souper, et me faites préparer un lit.

Et, comme le cavalier s'aperçut sans doute que M. Castorin s'apprêtait à répliquer, il accompagna ces dernières paroles d'un mouvement de tête qui n'admettait pas une plus longue discussion.

Aussi Castorin disparut-il sous la grande porte, l'oreille basse et sans oser risquer un seul mot.

Le voyageur suivit Castorin un instant des yeux; puis, après avoir réfléchi, il parut prendre sa résolution, mit pied à terre, entra par la grande porte après son laquais, au bras duquel il jeta la bride de son cheval, et, en deux bonds, il fut à la chambre du jeune gentilhomme, qui, voyant tout à coup s'ouvrir sa porte, laissa échapper un mouvement de surprise mêlé de crainte que le nouvel arrivant ne put voir à cause de l'obscurité.

— Ainsi, dit le voyageur en s'approchant gaiement du jeune homme et en serrant cordialement une main qu'on ne lui tendait pas, c'est convenu, je vous dois la vie.

— Oh! monsieur, vous exagérez le service que je vous ai rendu, dit le jeune homme en faisant un pas en arrière.

— Non, pas de modestie; c'est comme je vous le dis; je connais le duc, il est brutal en diable. Quant à vous, vous êtes un [illegible] de perspicacité, un phénix de charité chrétienne. Mais dites-moi, vous qui êtes si aimable, si compatissant, avez-vous poussé l'obligeance jusqu'à prévenir dans la maison?

— Dans quelle maison?

— Dans la maison où j'allais, pardieu! dans la maison où l'on m'attend.

— Non, dit le jeune homme, je n'y ai point pensé, je l'avoue, et j'y eusse pensé, d'ailleurs, que je n'en avais pas le moyen, de [illegible] deux heures à peine, et je ne connais [illegible].

— Ah! diable! dit le voyageur avec un mouvement d'inquiétude, l'auvre Nanon, pourvu qu'il ne lui arrive rien.

— Nanon! Nanon de Lartigues? s'écria le jeune homme stupéfait.

— Ah çà! mais vous êtes donc un sorcier? dit le voyageur. Vous voyez des hommes s'embusquer sur une route, et vous devinez à qui ils en veulent; je vous dis un nom de baptême, et vous devinez le nom de famille. Vite expliquez-moi la chose, ou sinon je vous dénonce et vous fais condamner au feu par le parlement de Bordeaux.

— Ah! cette fois, vous en conviendrez, reprit le jeune homme, il ne faut pas être bien malin pour vous avoir deviné; une fois que vous aviez nommé le duc d'Épernon comme étant votre rival, il était évident que, si vous nommiez une Nanon quelconque, ce devait être cette Nanon de Lartigues, si belle, si riche, si spirituelle, dit-on, dont le duc est ensorcelé et qui gouverne dans son gouvernement; ce qui fait que dans toute la Guyenne, elle est presque aussi exécrée que lui. Et vous alliez chez cette femme? continua le jeune homme avec un ton de reproche.

— Ma foi, oui, je l'avoue; et, puisque je l'ai nommée, je ne m'en dédis pas. D'ailleurs, Nanon est méconnue et calomniée. Nanon est une charmante fille, pleine de fidélité à ses promesses tant qu'elle trouve du plaisir à les garder, et toute dévouée à celui qu'elle aime, tant qu'elle l'aime. Je devais souper avec elle ce soir, mais le duc a renversé la marmite. Voulez-vous que, demain, je vous présente à elle? Que diable! il faudra bien que le duc, une heure ou l'autre, retourne à Agen!

— Merci, dit d'un ton sec le jeune gentilhomme. Je ne connais mademoiselle de Lartigues que de nom, et ne désire point la connaître autrement.

— Eh! vous avez tort, morbleu! Nanon est une fille bonne à connaître de toutes les façons.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent.

— Ah! pardon, reprit le voyageur étonné; mais je croyais qu'à votre âge. .

— Sans doute, mon âge est celui où l'on accepte d'ordinaire de pareilles propositions, reprit le jeune homme en s'apercevant du mauvais effet que faisait son rigorisme, et je l'accepterais volontiers, si je n'étais ici de passage et forcé de continuer mon chemin cette nuit.

— Oh! pardieu! vous ne vous en irez pas du moins que je ne sache quel est le gentil cavalier qui m'a si galamment sauvé la vie.

Le jeune homme parut hésiter, puis, après un instant:

— Je suis le vicomte de Cambes.

— Ah! ah! dit son interlocuteur, j'ai entendu parler d'une charmante vicomtesse de Cambes qui a bon nombre de terres tout autour de Bordeaux et qui est amie de madame la Princesse.

— C'est ma parente, dit vivement le jeune homme.

— Ma foi, je vous en fais mon compliment, vicomte, car on la dit incomparable; j'espère que, si l'occasion me favorise en ce point, vous me présenterez à elle. Je suis le baron de Canolles, capitaine dans Navailles, et, pour le moment, jouissant d'un congé que M. le duc d'Épernon a bien bien voulu m'accorder, à la recommandation de mademoiselle de Lartigues.

— Baron de Canolles! s'écria à son tour le vicomte regardant son interlocuteur avec toute la curiosité qu'éveillait en lui ce nom fameux dans les aventures galantes du temps.

— Vous me connaissez? dit Canolles.

— De réputation seulement, répondit le vicomte.

— Et de mauvaise réputation, n'est-ce pas? Que voulez-vous! chacun suit sa nature; moi, j'aime la vie agitée.

— Vous êtes parfaitement libre, monsieur, de vivre comme il vous convient, répondit le vicomte. Cependant permettez-moi une réflexion.

— Laquelle?

— C'est que voilà une femme horriblement compromise à cause de vous, et sur laquelle le duc va se venger de son désappointement à votre égard.

— Diable! vous croyez?

— Sans doute; pour être une femme légère... mademoiselle de Lartigues n'en est pas moins femme, et compromise par vous: c'est à vous de veiller à sa sûreté.

— Vous avez, ma foi, raison, mon jeune Nestor; et j'oubliais, dans le charme de votre conversation, mes devoirs de gentilhomme, nous aurons été trahis, et, selon toute probabilité, le duc sait tout. Il est vrai que, si seulement Nanon était prévenue, elle est adroite, et je m'en rapporterais à elle de faire demander pardon au duc. Voyons, voyons donc, savez-vous la guerre, jeune homme?

— Pas encore, répondit le vicomte en riant. Mais je crois que je vais l'apprendre où je vais.

— Eh bien, une première leçon. Vous savez qu'en bonne guerre, quand la force est inutile, il faut employer la ruse. Aidez-moi donc à ruser.

— Je ne demande pas mieux. Mais de quelle façon? Dites!

— L'auberge a deux portes.

— Quant à cela, je n'en sais rien.

— Je le sais, moi: une qui donne sur la grande route;

l'autre qui donne sur la campagne. Je sors par celle qui donne sur la campagne, je décris un demi-cercle, et je vais frapper à la maison de Nanon, qui a aussi une porte de derrière.

— Oui, pour qu'on vous surprenne dans cette maison ! s'écria le vicomte. Vous faites, en vérité, un beau tacticien !

— Qu'on me surprenne ? reprit Canolles.

— Sans doute. Le duc, las d'attendre et ne vous voyant pas sortir d'ici, se retournera vers la maison.

— Oui, mais je ne ferai qu'entrer et sortir.

— Une fois entré... vous ne sortirez plus.

— Décidément, jeune homme, dit Canolles, vous êtes magicien.

— Vous serez surpris, tué peut-être sous ses yeux, voilà tout.

— Bah ! dit Canolles, il y a des armoires.

— Oh ! fit le vicomte.

Ce *oh !* fut prononcé de telle sorte, avec une intonation si éloquente, il contenait tant de reproches voilés, tant de honte pudique, tant de suave délicatesse, que Canolles s'arrêta tout court et attacha, malgré l'obscurité, son regard perçant sur le jeune homme accoudé à l'appui de la fenêtre.

Le vicomte sentit tout le poids de ce regard et reprit d'un air enjoué :

— Au fait, vous avez raison, baron ; allez-y ; mais cachez-vous bien, afin qu'on ne vous surprenne pas.

— Eh bien, non, j'ai tort, dit Canolles, et c'est vous qui avez raison ; mais comment la prévenir ?

— Il me semble qu'une lettre...

— Qui la portera ?

— Je croyais vous avoir vu un laquais. Un laquais, en pareille circonstance, ne risque que quelques coups de bâton, tandis qu'un gentilhomme risque sa vie.

— En vérité, je perds la tête, dit Canolles, et Castorin fera la commission à merveille ; d'autant plus que je soupçonne le drôle d'avoir des intelligences dans la maison.

— Vous voyez bien que tout peut s'arranger ici, dit le vicomte.

— Oui. Avez-vous de l'encre, du papier, des plumes ?

— Non, dit le vicomte, mais il y en a en bas.

— Pardon, dit Canolles ; mais en vérité, je ne sais ce qui m'arrive ce soir, et je fais bêtise sur bêtise. N'importe ! Merci de vos bons conseils, vicomte, et je vais les suivre à l'instant même.

Et Canolles, sans quitter des yeux le jeune homme, qu'il examinait déjà depuis quelques instants avec une singulière ténacité, gagna la porte et descendit l'escalier, tandis que le vicomte, inquiet et presque troublé, murmurait :

— Comme il me regarde ! m'aurait-il donc reconnu ?

Cependant Canolles était descendu, et, après avoir un instant regardé en homme profondément affligé les cailles, les perdrix et les friandises que maître Biscarros entassait lui-même dans la manne placée sur la tête de son aide de cuisine, et qu'un autre que lui allait manger peut-être, quoique bien certainement elles lui fussent destinées, il demanda la chambre qu'avait dû lui préparer maître Castorin, s'y fit apporter de l'encre, des plumes et du papier, et écrivit à Nanon la lettre suivante :

« Chère dame,

« A cent pas de votre porte, si la nature a doué vos beaux yeux de la faculté de voir pendant la nuit, vous pouvez distinguer, dans un tas d'arbres, M. le duc d'Epernon, qui m'attend pour me faire fusiller, et vous compromettre horriblement ensuite. Mais je ne me soucie ni de perdre la vie, ni de vous faire perdre votre repos. Demeurez donc en paix de ce côté-là. Quant à moi, je vais un peu user du congé que vous me fîtes signer l'autre jour, afin que je profitasse de ma liberté pour vous venir voir. Où je vais, je n'en sais rien, et j'ignore même si je vais quelque part. Quoi qu'il en soit, rappelez votre fugitif quand l'orage sera passé. On vous dira au *Veau d'or* quelle route j'ai prise. Vous me saurez gré, je l'espère, du sacrifice que je m'impose. Mais vos intérêts me sont plus chers que mon plaisir. Je dis mon plaisir, parce que j'eusse eu quelque agrément à rosser M. d'Epernon et ses sbires sous leur déguisement. Ainsi, chère dame, croyez-moi votre bien dévoué, et surtout bien fidèle. »

Canolles signa ce billet, tout bouillant de la fanfaronnade gasconne, et dont il connaissait l'effet sur la Gasconne Nanon. Puis, appelant son laquais :

— Venez çà, maître Castorin, lui dit-il, et avouez-moi ingénument où vous en êtes avec mademoiselle Francinette.

— Mais, monsieur, répondit Castorin tout étonné de la question, je ne sais si je dois...

— Soyez tranquille, maître fat, je n'ai aucune intention sur elle, et vous n'avez pas l'honneur d'être mon rival. Ce que je vous demande, c'est un simple renseignement.

— Ah ! dans ce cas, monsieur, c'est autre chose, et mademoiselle Francinette a eu l'obligeance d'apprécier mes qualités.

— Ainsi, vous êtes au mieux, n'est-ce pas, monsieur le faquin ? Fort bien. Prenez ce billet, alors ; tournez par la prairie.

— Je sais le chemin, monsieur, dit Castorin d'un air suffisant.

— C'est juste. Et allez heurter à la porte de derrière. Sans doute vous connaissez aussi cette porte ?

— Parfaitement.

— De mieux en mieux. Prenez donc ce chemin, allez donc frapper à cette porte, et remettez la lettre que voici à mademoiselle Francinette.

— En ce cas, monsieur, dit Castorin joyeux... je puis donc ?...

— Vous pouvez partir à l'instant même, vous avez dix minutes pour aller et venir. Il faut que cette lettre soit remise à l'instant même à mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Mais, monsieur, dit Castorin, qui flairait une mésaventure, si l'on ne m'ouvre pas la porte ?

— Vous serez un sot, car vous devez avoir quelque manière particulière de frapper, grâce à laquelle on ne laisse point dehors un galant homme ; s'il en est autrement, je suis un gentilhomme bien à plaindre d'avoir à mon service un bélître comme vous.

— J'en ai une, monsieur, dit Castorin de son air le plus conquérant. Je frappe d'abord deux coups à intervalles égaux, puis un troisième...

— Je ne vous demande pas de quelle manière vous frappez : peu m'importe, pourvu qu'on vous ouvre. Allez donc ; et, si l'on vous surprend, mangez le papier, sinon, je vous couperai les oreilles à votre retour, si cela n'est pas déjà fait.

Castorin partit comme l'éclair. Mais, en arrivant au bas de l'escalier, il s'arrêta, et, au mépris de toute règle, glissa le billet dans le haut de sa botte ; puis, sortant par la porte de la basse-cour et faisant un long circuit, traversant les buissons comme un renard, franchissant les fossés comme un lévrier, il s'en vint heurter à la porte dérobée de cette façon particulière qu'il avait tenté d'expliquer à son maître, et qui avait tant d'efficacité, qu'à l'instant même la porte s'ouvrit.

Dix minutes après, Castorin était de retour sans mésaventure aucune, et annonçait à son maître que le billet avait été remis entre les belles mains de mademoiselle Nanon.

Canolles avait employé ces dix minutes à ouvrir son portemanteau, à préparer sa robe de chambre et à se faire dresser sa table. Il écouta avec une satisfaction visible le rapport de M. Castorin, alla faire un tour à la cuisine en donnant tout haut ses ordres pour la nuit, et en bâillant démesurément, comme un homme qui attend avec impatience le moment de se coucher. Cette manœuvre avait pour but, si le duc d'Epernon le faisait guetter, de lui apprendre que l'intention du baron n'avait jamais été de dépasser l'auberge, où il était venu, simple et inoffensif voyageur, demander un souper et un gîte. En effet, ce plan obtint le résultat que s'en promettait le baron : une espèce de paysan qui buvait dans le coin le plus obscur de la salle appela le garçon, paya son écot, se leva et sortit sans affectation, et tout en grommelant un triolet. Canolles le suivit jusqu'à la porte, et le vit se diriger vers le massif d'arbres ; dix minutes après, il entendit le pas de plusieurs chevaux qui s'éloignaient ; l'embuscade était levée.

Alors le baron rentra, et, l'esprit tout à fait libre du côté de Nanon, il ne songea plus qu'à passer sa soirée de la façon la plus divertissante possible : en conséquence, il ordonna à Castorin de préparer des cartes et des dés, et, ce soin accompli, d'aller demander au vicomte de Cambes s'il voulait bien lui faire l'honneur de le recevoir.

Castorin obéit et trouva au seuil de la chambre un vieil écuyer à poils blancs, lequel, tenant la porte à peine entrebâillée, répondit à son compliment d'un air fort rébarbatif :

— Impossible pour le moment ; M. le vicomte est en affaires.

— Très bien, dit Canolles, j'attendrai.

Et comme il entendait un grand bruit devers la cuisine, il alla pour tuer le temps voir un peu ce qui se passait dans cette importante partie de la maison.

C'était le pauvre marmiton qui revenait plus mort que vif : au coude du chemin, il avait été arrêté par quatre hommes qui l'avaient interrogé sur le but de sa promenade nocturne, et qui, apprenant qu'il allait porter à souper à la dame de la maison isolée, l'avaient dépouillé de son bonnet, de sa veste blanche et de son tablier ; le plus jeune des quatre hommes avait alors revêtu les insignes de sa profession, avait posé le panier en équilibre sur sa tête, et avait continué au lieu et place de l'apprenti cuisinier le chemin vers la petite maison. Dix minutes après, il était revenu et s'était entretenu tout bas avec celui qui paraissait le chef de la troupe. Alors on avait rendu au marmiton sa veste,

son bonnet et son tablier, on lui avait remis son panier sur la tête, et on lui avait donné un coup de pied au derrière pour le mettre dans la direction qu'il devait suivre. Le pauvre diable n'en avait pas demandé davantage. Il était parti tout courant, et était venu tomber à demi mort de terreur sur le seuil de la porte où l'on venait de le ramasser.

Cette aventure était fort inintelligible pour tout le monde, excepté pour Canolles ; mais, comme celui-ci n'avait aucun motif d'en donner l'explication, il laissa hôte, garçons, servantes, cuisinier et marmiton se perdre en conjectures sur l'événement, et tandis qu'ils battaient la campagne à qui mieux mieux, il monta chez le vicomte, et, présumant que la première demande qu'il lui avait adressée par l'entremise de M. Castorin le dispensait d'une seconde démarche du même genre, il ouvrit la porte sans façon et entra.

Une table illuminée et chargée de deux couverts était dressée au milieu de la chambre, n'attendant plus, pour être complète, que les plats dont elle devait être ornée.

Canolles remarqua ces deux couverts et en tira un joyeux augure.

Cependant, en l'apercevant, le vicomte se leva d'un mouvement si brusque, qu'il était aisé de voir que sa visite avait surpris le jeune homme, et que ce n'était point à lui, comme il s'en était flatté d'abord, qu'était destiné le second couvert.

Ce doute fut confirmé par les premières paroles que lui adressa le vicomte.

— Puis-je savoir, monsieur le baron, lui demanda celui-ci en s'avançant toujours cérémonieux vers lui, à quelle nouvelle circonstance je dois l'honneur de votre visite?

— Mais, répondit Canolles un peu ébouriffé de cette disgracieuse réception, à une circonstance toute naturelle. La faim m'est venue. J'ai pensé qu'elle devait vous être venue aussi. Vous êtes seul, je suis seul, et je voulais avoir l'honneur de vous proposer de souper avec moi.

Le vicomte regarda Canolles avec une défiance visible et parut éprouver quelque embarras à lui répondre.

— Sur mon honneur ! dit Canolles en riant, on dirait que je vous fais peur ; êtes-vous donc chevalier de Malte? Vous destine-t-on à l'Église, ou votre respectable famille vous aurait-elle élevé dans l'horreur des Canolles? Voyons, pardieu ! je ne vous perdrai pas pour une heure passée ensemble, chacun d'un côté d'une table.

— Impossible de descendre chez vous, baron.

— Eh bien, ne descendez pas chez moi. Mais, puisque je suis monté chez vous...

— Encore plus impossible, monsieur. J'attends quelqu'un.

Pour cette fois Canolles fut désarçonné.

— Ah ! vous attendez quelqu'un? dit-il.

— Oui.

— Ma foi, dit Canolles après un instant de silence, j'aimerais presque autant que vous m'eussiez laissé continuer ma route, au risque de ce qui pouvait m'en arriver, que de gâter ainsi, par cette répulsion que vous me manifestez, le service que vous m'avez rendu, et dont il me semblait que je ne vous avais point encore assez remercié.

Le jeune homme rougit et se rapprocha de Canolles.

— Pardon, monsieur ! dit-il d'une voix tremblante, je comprends toute mon impolitesse ; aussi, si ce n'était d'affaires sérieuses, d'affaires de famille que nous avons à causer avec la personne que j'attends, ce me serait à la fois un honneur et un plaisir de vous admettre en tiers, quoique...

— Oh ! achevez, dit Canolles, quelque chose que vous me disiez, j'ai décidé que je ne me fâcherais point contre vous.

— Quoique, continua le jeune homme, notre connaissance soit un de ces effets imprévus du hasard, une de ces rencontres fortuites, une de ces relations éphémères.

— Et pourquoi cela? demanda Canolles. C'est de cette façon, au contraire, que se lient les longues et sincères amitiés, il ne s'agit que de faire un mérite à la Providence de ce que vous attribuez au hasard.

— La Providence, monsieur, reprit le vicomte en riant, veut que je parte dans deux heures, et que, selon toute probabilité, je prenne une route tout opposée à la vôtre ; recevez donc tous mes regrets de ne pouvoir accepter, comme je le désirerais, cette amitié que vous m'offrez si cordialement et que j'apprécie à sa valeur.

— Ma foi, dit Canolles, décidément vous êtes un singulier garçon, et j'avoue que votre générosité m'avait d'abord donné une tout autre idée de votre caractère. Mais, enfin, qu'il soit fait comme vous le désirez ; je n'ai certes pas le droit d'être exigeant, puisque c'est moi qui suis votre obligé, et que vous avez fait pour moi beaucoup plus que je n'avais le droit d'attendre d'un inconnu. Je m'en retourne donc souper seul ; mais je vous avoue que cela me coûte : le monologue n'est point dans mes habitudes.

Et, en effet, malgré ce qu'avait dit Canolles et la résolution de se retirer qu'annonçaient ses paroles, il ne se retirait pas ; quelque chose le clouait à sa place dont il ne se rendait pas compte ; il se sentait invinciblement attiré vers le vicomte, mais celui-ci, prenant un flambeau, s'approcha de Canolles, et, avec un charmant sourire :

— Monsieur, dit-il en lui tendant la main, quoi qu'il en soit, et si courte qu'ait été notre entrevue, croyez que je suis enchanté d'avoir pu vous être bon à quelque chose.

Canolles ne vit que le compliment : il saisit la main que le vicomte lui présentait, et qui, au lieu de répondre à sa masculine et amicale pression, se retira tiède et frémissante ; puis, comprenant que, tout enveloppé qu'il était d'une phrase obligeante, le congé que lui donnait le jeune homme n'en était pas moins un congé, il se retira tout désappointé et surtout tout pensif.

A la porte, il rencontra le sourire édenté du vieux valet, qui prit le flambeau des mains du vicomte, reconduisit cérémonieusement Canolles jusqu'à son appartement et remonta incontinent vers son maître, lequel l'attendait au haut de l'escalier.

— Que fait-il? demanda le vicomte à voix basse.

— Je crois qu'il se décide à souper seul, répondit Pompée.

— Alors il ne remontera plus?

— Je l'espère, du moins.

— Commandez les chevaux, Pompée, ce sera toujours du temps de gagné. Mais, ajouta le vicomte en prêtant l'oreille, qu'est-ce que ce bruit?

— On dirait la voix de M. Richon.

— Et celle de M. de Canolles.

— Ils se querellent, ce me semble.

— Au contraire, ils se reconnaissent ; écoutez.

— Pourvu que Richon ne parle point.

— Oh ! il n'y a rien à craindre, c'est un homme fort circonspect.

— Chut !...

Les deux écouteurs se turent, et l'on entendit alors la voix de Canolles.

— Deux couverts, maître Biscarros, criait le baron, deux couverts ! M. Richon soupe avec moi.

— Non pas, s'il vous plaît, répondit Richon : impossible.

— Ah çà ! mais vous voulez donc souper seul comme ce jeune gentilhomme.

— Quel gentilhomme?

— Celui qui est là-haut.

— Comment l'appelez-vous?

— Le vicomte de Cambes.

— Vous connaissez donc le vicomte?

— Pardieu ! il m'a sauvé la vie.

— Lui?

— Oui, lui.

— Comment cela?

— Soupez avec moi, et je vous conterai la chose en soupant.

— Je ne puis pas : je soupe avec lui.

— En effet, il attend quelqu'un.

— C'est moi, et, comme je suis en retard, vous permettrez que je vous quitte, n'est-ce pas, baron?

— Non, sacrebleu ! je ne le permets pas ! s'écria Canolles. J'ai mis dans ma tête que je souperais en compagnie, et vous souperez avec moi ou je souperai avec vous. Maître Biscarros, deux couverts.

Mais, pendant que Canolles se retournait pour voir si cet ordre était exécuté, Richon avait enfilé l'escalier et en montait rapidement les degrés. En arrivant sur la dernière marche, sa main rencontra une petite main qui l'attira dans la chambre du vicomte de Cambes, dont la porte se referma derrière lui, et dont, pour plus grande sûreté, les deux verrous vinrent corroborer la clôture.

— En vérité, murmura Canolles en cherchant inutilement des yeux Richon disparu, et en s'asseyant à sa table solitaire, en vérité, je ne sais ce qu'il y a contre moi dans ce maudit pays : les uns courent après moi pour me tuer, les autres me fuient comme si j'avais la peste. Corbleu ! mon appétit s'éteint, je sens que je m'attriste, je suis capable de me griser ce soir comme un lansquenet. Holà ! Castorin, venez là que je vous rosse. Ah çà ! mais ils s'enferment là-haut comme s'ils conspiraient. Ah ! double bœuf que je suis ! en effet, ils conspirent ; c'est cela : voilà qui m'explique tout. Maintenant, pour qui conspirent-ils? est-ce pour le coadjuteur? est-ce pour les princes? est-ce pour le parlement? est-ce pour le roi? est-ce pour la reine? est-ce pour M. de Mazarin? Ma foi, qu'ils conspirent contre qui ils voudront, cela m'est bien égal, et l'appétit m'est revenu. Castorin, faites servir et versez-moi à boire ; je vous pardonne.

Et Canolles entama philosophiquement le premier souper qui avait été préparé pour le vicomte de Cambes, et que, faute de provisions nouvelles, maître Biscarros était forcé de lui servir réchauffé.

IV

Tandis que le baron de Canolles cherchait inutilement quelqu'un pour souper avec lui, et, lassé de ses recherches infructueuses, se décidait enfin à souper seul, voyons ce qui se passait chez Nanon.

Nanon, quoi qu'en ait dit et écrit ses ennemis, et au nombre de ses ennemis, il faut compter la plupart des historiens qui se sont occupés d'elle, était, à cette époque, une charmante créature de vingt-cinq à vingt-six ans, petite de taille, brune de peau, mais avec une allure souple et gracieuse, mais avec de vives et fraîches couleurs, mais avec des yeux d'un noir profond, dont la cornée limpide s'irisait, comme celle des chats, de tous les feux et de tous les reflets; gaie à la surface, rieuse en apparence, Nanon était cependant bien loin de laisser aller son esprit à tous ces caprices et à toutes ces futilités qui brodent de folles arabesques la trame soyeuse et dorée dont se compose d'ordinaire la vie d'une petite-maîtresse; tout au contraire, les plus graves délibérations, mûrement et longuement pesées dans sa tête mutine, prenaient un aspect à la fois plein de séduction et de lucidité en se traduisant par sa voix vibrante et fortement empreinte d'accent gascon. Personne n'eût deviné sous ce masque rose, aux traits fins et souriants, derrière ce regard plein de promesses voluptueuses et tout pétillant de vives ardeurs, la persévérance infatigable, la ténacité invincible et la profondeur de vues de l'homme d'Etat. Et cependant, telles étaient les qualités ou les défauts de Nanon, selon qu'on voudra les examiner par la face ou par le revers de la médaille; tel était l'esprit calculateur, tel était le cœur ambitieux, auxquels un corps plein d'élégance servait d'enveloppe.

Nanon était d'Agen. M. le duc d'Epernon, fils de cet inséparable ami de Henri IV qui était dans sa voiture au moment où le couteau de Ravaillac le frappa, et sur lequel planèrent des soupçons qui retentirent jusqu'à Catherine de Médicis, M. le duc d'Epernon, nommé gouverneur de la Guyenne, où sa morgue, ses insolences et ses exactions l'avaient fait généralement exécrer, avait distingué cette petite bourgeoise, fille d'un simple avocat. Il lui avait fait la cour, en avait triomphé à grand peine, et après une défense soutenue avec l'habileté d'un grand tacticien qui veut faire sentir à son vainqueur tout le prix de sa victoire. Mais, comme rançon de sa réputation désormais perdue, Nanon avait dérobé au duc sa puissance et sa liberté. Au bout de six mois de liaison avec le gouverneur de la Guyenne, c'était elle qui gouvernait en réalité cette belle province, rendant avec usure à tous ceux qui autrefois l'avaient lésée ou humiliée les torts et les offenses qu'elle en avait reçus. Reine de hasard, elle se fit tyran par calcul, pressentant, avec sa subtile intelligence, qu'il fallait suppléer par l'abus à la brièveté probable du règne.

En conséquence, elle s'empara de tout: trésor, influence, honneurs; elle fut riche, nomma aux emplois, reçut les visites de Mazarin et des premiers seigneurs de la cour. Combinant avec une admirable adresse les divers éléments dont elle disposait, elle s'en fit un amalgame utile à son crédit, profitable à sa fortune. Chaque service que rendait Nanon était coté à son prix. Un grade dans l'armée, une charge dans la magistrature avaient leur tarif: Nanon faisait accorder ce grade ou cet emploi; mais on les lui payait en bel et bon argent ou par un riche et royal cadeau: en sorte que, se dessaisissant d'un fragment de pouvoir au bénéfice de quelqu'un, elle récupérait ce fragment sous une autre espèce, donnant l'autorité, mais retenant l'argent, qui en est le nerf.

Cela explique la durée de son règne; car les hommes, dans leur haine, hésitent à renverser un ennemi auquel restera une consolation. Ce que veut la vengeance, c'est une ruine totale, c'est une prostration complète. Les peuples chassent avec regret un tyran qui emporterait leur or et qui s'en irait en riant. Nanon de Lartigues avait deux millions!

Aussi vivait-elle avec une sorte de sécurité sur ce volcan qui, sans relâche, ébranlait tout autour d'elle. Elle avait senti la haine populaire monter comme une marée, grandir et battre de ses flots le pouvoir de M. d'Epernon, qui, chassé de Bordeaux dans un jour de colère, avait entraîné Nanon avec lui comme la barque suit le vaisseau. Nanon plia sous l'orage, quitte à se relever quand l'orage serait passé: elle avait pris M. de Mazarin pour modèle, et, humble écolière, pratiquait de loin la politique de l'adroit et souple Italien. Le cardinal remarqua cette femme, qui grandissait et s'enrichissait par les mêmes moyens qui avaient fait de lui un premier ministre possesseur de cinquante millions: il admira la petite Gasconne; il fit plus, il la laissa faire. Peut-être plus tard saura-t-on pourquoi!

Malgré tout cela, et quoique quelques-uns qui se disaient mieux informés prétendissent qu'elle correspondait directement avec M. de Mazarin, on parlait peu des intrigues politiques de la belle Nanon. Canolles lui-même, qui, du reste, beau, jeune et riche, ne comprenait pas qu'on eût besoin d'être intrigant, ne savait point à quoi s'en tenir sur ce point. Quant à ses intrigues amoureuses, soit que Nanon, occupée de plus graves soins, les eût renvoyées à plus tard, soit que le bruit que faisait l'amour de M. d'Epernon pour elle eût absorbé le bruit que pouvaient faire des amours secondaires, ses ennemis mêmes n'avaient pas été prodigues de scandales envers elle, et Canolles pouvait, avec quelque droit, croire, dans son amour-propre personnel et national, Nanon invincible avant son arrivée. Soit qu'effectivement Canolles eût eu le premier élan amoureux de ce cœur accessible seulement jusque-là à l'ambition, soit que la prudence eût conseillé à ses prédécesseurs une discrétion absolue, Nanon, maîtresse, devait être une charmante femme; Nanon, offensée, devait être une terrible ennemie.

La connaissance de Nanon et de Canolles s'était faite de la façon la plus naturelle. Canolles, lieutenant au régiment de Navailles, avait voulu devenir capitaine: pour cela il dut écrire à M. d'Epernon, colonel général de l'infanterie. Ce fut Nanon qui lut la lettre: elle répondit à son ordinaire, croyant avoir affaire à traiter, et donnant à Canolles un rendez-vous d'affaires. Canolles choisit parmi ses bijoux de famille une bague magnifique, et qui pouvait valoir cinq cents pistoles; c'était toujours moins cher que d'acheter une compagnie, et se rendit à son rendez-vous. Mais, cette fois, le vainqueur Canolles, précédé de son cortège pompeux de bonnes fortunes, mit en déroute les calculs et la fiscalité de mademoiselle de Lartigues. C'était la première fois qu'il voyait Nanon, c'était la première fois que Nanon le voyait: ils étaient jeunes, beaux et spirituels tous deux. L'entrevue se passa en compliments réciproques; de l'affaire en instance il ne fut pas dit un seul mot, et cependant l'affaire fut faite. Le lendemain, Canolles reçut son brevet de capitaine, et, lorsque la bague précieuse passa de son doigt à celui de Nanon, ce ne fut plus comme le prix de l'ambition satisfaite, mais comme le gage de l'amour heureux.

V

Quant à expliquer la résidence de Nanon près du village de Matifou, l'histoire suffira. Comme nous l'avons dit, le duc d'Epernon s'était fait haïr en Guyenne. Nanon, à qui on avait fait l'honneur de la transformer en mauvais génie, s'y était fait exécrer. L'émeute les chassa de Bordeaux et les repoussa à Agen. Mais, à Agen, l'émeute recommença. Un jour, on renversa sur un pont le carrosse doré dans lequel Nanon allait rejoindre le duc. Nanon, sans qu'on sût comment, se trouva dans la rivière, et ce fut Canolles qui l'en retira. Une nuit, le feu prit à la maison de ville de Nanon, et ce fut Canolles qui pénétra à point jusque dans sa chambre à coucher et qui la sauva du feu. Nanon jugea qu'une troisième épreuve pourrait bien réussir aux Agenois. Quoique Canolles s'éloignât d'elle le moins possible, c'eût été un miracle qu'il se trouvât toujours là à point nommé pour la tirer de péril. Elle profita d'un départ du duc, qui allait tenter une tournée dans son gouvernement, et d'une escorte de douze cents hommes dont le régiment de Navailles avait fourni sa part, pour sortir de la ville en même temps que Canolles, narguant de la portière de son carrosse la populace, qui eût bien voulu mettre ce carrosse en pièces, mais qui ne l'osait point.

Alors le duc et Nanon choisirent, ou plutôt Canolles avait secrètement choisi pour eux la petite campagne où il fut décidé que Nanon demeurerait, tandis qu'on lui monterait une maison à Libourne. Canolles eut un congé, en apparence, pour aller terminer chez lui quelques affaires de famille, en réalité pour avoir le droit de quitter son régiment, qui était resté à Agen, et ne pas trop s'éloigner de Matifou, où sa présence tutélaire était plus urgente que jamais. En effet, les événements commençaient à prendre une gravité alarmante. Les princes de Condé, de Conti et de Longueville, arrêtés le 17 janvier précédent et enfermés à Vincennes, offraient, aux quatre ou cinq partis qui divisaient la France à cette époque, un excellent prétexte de guerre civile. L'impopularité du duc d'Epernon, que l'on savait tout entier à la cour, allait croissant, quoique raisonnablement on eût pu espérer qu'elle ne pouvait plus

croître. Une catastrophe, souhaitée de tous les partis, qui, dans l'étrange situation où se trouvait la France, ne savaient pas où ils en étaient eux-mêmes, devenait imminente. Nanon, comme les oiseaux qui voient venir l'orage, disparut de l'horizon et rentra dans son nid de feuillage pour y attendre, obscure et ignorée, l'événement.

Elle se donna pour une veuve qui cherche la retraite. C'était ainsi, on se le rappelle, que l'avait désignée maître Biscarros.

Donc, M. d'Épernon était venu visiter la charmante recluse, en lui annonçant qu'il partait pour une tournée de huit jours; et, aussitôt son départ, Nanon avait envoyé par le percepteur, son protégé, un petit mot à Canolles, qui, grâce à son congé, se tenait dans les environs. Seulement, comme nous l'avons dit, ce petit mot original avait disparu entre les mains du messager, et était devenu une copie d'invitation sous la plume de Cauvignac. C'était à cette invitation que l'insouciant gentilhomme s'empressait de se rendre lorsque le vicomte de Cambes l'avait arrêté à quatre cents pas de son but.

Nous savons le reste.

Nanon attendait donc Canolles, comme attend une femme qui aime, c'est-à-dire en tirant dix fois par minute sa montre de sa poche, en s'approchant à chaque instant de la croisée, en épiant chaque bruit, en interrogeant du regard le soleil rouge et splendide qui se cachait derrière la montagne pour faire place aux premières ombres de la nuit. D'abord on frappa à la porte de devant, et elle lança Francinette vers la porte; mais ce n'était rien autre chose que le marmiton supposé, lequel apportait le souper auquel manquait le convive. Nanon plongea ses yeux dans l'antichambre et vit le faux messager de maître Biscarros, qui, de son côté, insinuait son regard dans la chambre à coucher où était dressée une petite table à deux couverts. Nanon recommanda à Francinette de tenir les viandes chaudes, referma tristement la porte et s'en revint à sa fenêtre, laquelle lui montrait, autant qu'elle pouvait la voir au milieu des premières ténèbres, la route vide.

Un second coup, un coup frappé d'une manière particulière, retentit à la petite porte de derrière, et Nanon s'écria :

— Le voici !

Mais, dans la crainte que ce ne fût point lui encore, elle resta debout et immobile au milieu de la chambre. Un instant après, la porte s'ouvrit, et mademoiselle Francinette apparut sur le seuil l'air consterné, muette et tenant le billet. La jeune femme aperçut le papier, bondit vers la camérière, le lui arracha de la main, l'ouvrit rapidement et lut avec angoisse.

A cette lecture, Nanon fut comme frappée de la foudre : elle aimait fort Canolles, mais, chez elle, l'ambition était un sentiment presque égal à l'amour, et, en perdant le duc d'Épernon, elle perdait non seulement toute sa fortune à venir, mais peut-être même encore sa fortune passée. Cependant, comme c'était une femme de tête, elle commença par éteindre la bougie qui eût fait transparaître son ombre, et courut à la fenêtre. Il était temps, quatre hommes s'approchaient de la maison, dont ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de pas. L'homme au manteau marchait le premier, et, dans l'homme au manteau, Nanon, à n'en pas douter, reconnut le duc. En ce moment, mademoiselle Francinette entra une bougie à la main. Nanon jeta un coup d'œil de désespoir sur la table, sur les deux couverts, sur les deux fauteuils, sur les deux oreillers brodés, qui étalaient leur blancheur insolente sur le fond cramoisi des rideaux de damas, enfin sur son appétissant négligé de nuit, si bien en harmonie avec tous ces préparatifs.

— Je suis perdue ! pensa-t-elle.

Mais presque aussitôt la pensée revint à cet esprit subtil, un sourire passa sur ses lèvres plus prompte que l'éclair, elle saisit le verre de simple cristal destiné à Canolles, et le lança au hasard dans le jardin, tira d'un étui le gobelet d'or aux armes du duc, plaça près de son assiette son couvert de vermeil, puis, [illegible] de terreur, mais avec un [illegible] composé à la hâte, elle se précipita par les degrés et [illegible] devant la porte au moment où venait d'y retentir [illegible] grave et solennel.

[illegible] voulut ouvrir, mais Nanon la saisit par le [illegible] poussa de côté, et, avec ce regard rapide, qui, chez les [illegible] complète si bien la pensée :

— [illegible] que j'attends, dit-elle, et non M. de Canolles [illegible]

[illegible] même les verrous, et, se jetant au cou de [illegible] blanche qui préparait une mine des [illegible]

— Ah ! [illegible] rêve ne m'a donc pas trompé ! [illegible] vous êtes servi, et nous allons souper.

D'Épernon [illegible] comme une caresse de [illegible] bonne à prendre, il se laissa embrasser.

Mais [illegible] preuve accablante il possédait.

— Un moment, mademoiselle, dit-il, expliquons-nous, s'il vous plaît.

Et, faisant de la main un signe à ses acolytes, qui s'écartèrent respectueusement, mais sans s'éloigner cependant tout à fait, il entra seul et d'un pas grave et compassé dans la maison.

— Qu'avez-vous donc, mon cher duc ? lui dit Nanon avec une gaieté si bien feinte, qu'on aurait pu la croire naturelle, est-ce que vous avez oublié quelque chose la dernière fois que vous êtes venu ici, que vous regardez avec tant de soin de tous les côtés ?

— Oui, dit le duc, j'ai oublié de vous dire que je n'étais pas un sot, un Géronte comme M. Cyrano de Bergerac en met dans ses comédies, et, ayant oublié de vous le dire, je reviens en personne pour vous le prouver.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, dit Nanon de l'air le plus calme et le plus franc. Expliquez-vous donc, je vous en supplie.

Le regard du duc s'arrêta sur les deux fauteuils, passa aux deux couverts, des deux couverts aux deux oreillers. Là, il se fixa longtemps, et le rouge de la colère monta au visage du duc.

Nanon avait prévu tout cela, et elle attendait le résultat de l'examen avec un sourire qui découvrait ses dents blanches comme des perles. Seulement, ce sourire ressemblait fort à une crispation, et ses dents si blanches se fussent entre-choquées si l'angoisse ne les eût serrées les unes contre les autres.

Le duc ramena son regard courroucé sur elle.

— J'attends toujours le bon plaisir de Votre Seigneurie, dit Nanon avec une gracieuse révérence.

— Le bon plaisir de Ma Seigneurie, dit-il, est que vous m'expliquiez pourquoi ce souper.

— Parce que, je vous l'ai déjà dit, j'ai fait un rêve qui m'annonçait que, quoique vous m'eussiez quittée hier, vous reviendriez aujourd'hui. Or, mes rêves ne me trompent jamais. J'ai donc fait préparer ce souper à votre intention.

Le duc fit une grimace qu'il eut l'intention de faire passer pour un sourire ironique.

— Et ces deux oreillers ? dit-il.

— Monseigneur aurait-il donc l'intention de retourner coucher à Libourne ? Cette fois, mon rêve aurait menti, car il m'annonçait que monseigneur resterait.

Le duc fit une seconde grimace plus significative encore que la première.

— Et ce charmant négligé, madame ? et ces parfums exquis ?

— C'est un de ceux que j'ai l'habitude de mettre quand j'attends monseigneur. Ces parfums viennent des sachets de peau d'Espagne que je mets dans mes armoires, et que monseigneur m'a dit souvent qu'il préférait à toutes les autres odeurs, attendu que c'était l'odeur que préférait la reine.

— Ainsi, vous m'attendiez ? continua le duc avec un ricanement plein d'ironie.

— Ah çà, monseigneur, dit Nanon en fronçant le sourcil à son tour, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez envie de regarder dans les armoires. Seriez-vous jaloux, par hasard ?

Et Nanon éclata de rire.

Le duc prit un air majestueux.

— Moi, jaloux ! Oh ! non pas ; Dieu merci, je n'ai pas ce ridicule. Vieux et riche, je sais naturellement que je suis fait pour être trompé. Mais à ceux qui me trompent, du moins, je veux prouver que je ne suis pas leur dupe.

— Et comment leur prouverez-vous cela ? dit Nanon. Je suis curieuse de le savoir.

— Oh ! cela ne sera pas difficile. Je n'aurai qu'à leur montrer ce papier.

Le duc tira un billet de sa poche.

— Je ne fais pas de rêves, moi, dit-il ; à mon âge, on ne rêve plus, même éveillé ; mais je reçois des lettres. Lisez celle-ci, elle est intéressante.

Nanon prit en frémissant le billet que lui tendait le duc, et tressaillit en voyant l'écriture ; mais ce tressaillement fut imperceptible, et elle lut :

« Monseigneur le duc d'Épernon est prévenu que, ce soir, un homme qui, depuis près de six mois, a des familiarités avec mademoiselle Nanon de Lartigues, viendra chez elle, et qu'il y restera à souper et à coucher.

» Comme on ne veut laisser à monseigneur le duc d'Épernon aucune incertitude, on le prévient que ce rival heureux se nomme M. le baron de Canolles. »

Nanon pâlit : le coup portait en plein cœur.

— Ah ! Roland ! Roland ! murmura-t-elle, je croyais cependant bien être débarrassée de toi.

— Suis-je bien renseigné ? dit le duc triomphant.

— Mais assez mal, répondit Nanon, et, si votre police politique n'est pas mieux faite que votre police amoureuse, je vous plains.

— Vous me plaignez ?

— Oui ; car enfin ce M. de Canolles, à qui vous faites l'honneur gratuit de le croire votre rival, n'est point ici ; et, d'ailleurs, vous pouvez attendre, et vous verrez s'il y viendra.

— Il y est venu !

— Lui ? s'écria Nanon. Ce n'est point vrai.

Cette fois, il y avait un accent de profonde vérité dans l'exclamation de l'accusée.

— Je veux dire qu'il est venu à quatre cents pas d'ici, et qu'il s'est arrêté, heureusement pour lui, à l'auberge du *Veau-d'or*.

Nanon comprit que le duc était beaucoup moins avancé qu'elle ne l'avait cru d'abord, elle haussa les épaules ; puis une autre idée que lui avait sans doute donnée cette lettre, qu'elle tournait et retournait dans ses mains, commençait à germer dans son esprit.

— Est-il possible, dit-elle, qu'un homme de génie, un des plus habiles politiques du royaume, se laisse prendre à des lettres anonymes ?

— Mais, enfin, anonyme tant que vous voudrez, comment expliquez-vous cette lettre ?

— Oh ! l'explication n'est point difficile ; c'est une suite des bons procédés de nos amis d'Agen. M. de Canolles vous a demandé, pour affaires de famille, un congé que vous lui avez accordé ; on a su qu'il venait par ici et l'on a bâti sur son voyage cette ridicule accusation.

Nanon s'aperçut que la physionomie du duc, au lieu de se dérider, se renfrognait de plus en plus.

— L'explication serait bonne, dit-il, si la fameuse lettre que vous attribuez à vos amis n'avait pas certain post-scriptum que, dans votre trouble, vous avez oublié de lire.

Un frisson mortel courut par tout le corps de la jeune femme ; elle sentait que, si le hasard ne venait point à son aide, elle ne pourrait longtemps soutenir la lutte.

— Un post-scriptum ? répéta-t-elle.

— Oui, lisez, dit le duc ; vous avez la lettre entre les mains.

Nanon essaya de sourire, mais elle sentit elle-même que ses traits contractés ne se prêteraient plus à cette démonstration de calme ; elle se contenta donc de lire, de l'accent le plus assuré qu'elle pût prendre :

« J'ai dans mes mains la lettre de mademoiselle de Lartigues à M. de Canolles, par laquelle le rendez-vous que je vous annonce est fixé à ce soir. Je donnerai cette lettre en échange d'un blanc seing que M. le duc fera déposer par un seul homme, en bateau sur la Dordogne, en face du village de Saint-Michel-la-Rivière, à six heures du soir. »

— Et vous avez eu l'imprudence ?... dit Nanon.

— Votre écriture m'est si précieuse, chère dame, que je n'ai point pensé que je pusse payer trop cher une lettre de vous.

— Exposer un pareil secret à l'indiscrétion d'un confident ! Ah ! monsieur le duc !...

— Ces sortes de confidences, madame, on les reçoit en personne, et c'est ainsi que j'ai reçu celle-là. L'homme qui a été sur la Dordogne, c'est moi.

— Alors vous avez ma lettre ?

— La voici.

Par un effort rapide de mémoire, Nanon essaya de se rappeler ce que contenait cette lettre. Mais la chose lui fut impossible, son cerveau commençait à se troubler.

Force lui fut donc de prendre sa propre lettre, et de la relire; elle contenait trois lignes à peine : Nanon les embrassa d'un regard avide, et reconnut, avec une joie indicible, que cette lettre ne la compromettait pas complètement.

— Lisez tout haut, dit le duc. Je suis comme vous, j'ai oublié ce que contenait cette lettre.

Nanon retrouva le sourire qu'elle avait inutilement cherché quelques secondes auparavant, et, se rendant à l'invitation du duc, elle lut :

« Je souperai à huit heures. Êtes-vous libre ? Je le suis. En ce cas, soyez exact, mon cher Canolles, et ne craignez rien pour notre secret. »

— Voilà qui est clair, ce me semble, s'écria le duc pâle de fureur.

— Voilà qui m'absout, pensa Nanon.

— Ah ! ah ! continua le duc, vous avez un secret avec M. de Canolles ?

VI

Nanon comprit qu'une hésitation d'une seconde la perdait. D'ailleurs elle avait eu le loisir de mûrir dans son cerveau le plan que lui avait inspiré la lettre anonyme.

— Eh bien, oui, dit-elle en regardant fixement le duc, j'ai un secret avec ce gentilhomme.

— Vous l'avouez ! s'écria le duc d'Épernon.

— Il le faut bien, puisque vous ne voulez rien vous cacher.

— Oh ! vociféra le duc.

— Oui, j'attendais M. de Canolles, continua tranquillement Nanon.

— Vous l'attendiez !

— Je l'attendais.

— Vous osez en convenir !

— Hautement. Mais, monsieur, savez-vous ce que c'est que M. de Canolles ?

— C'est un fat que je punirai cruellement de son impudence.

— C'est un noble et brave gentilhomme à qui vous continuerez vos bontés.

— Oh ! je jure Dieu qu'il n'en sera rien, par exemple !

— Pas de serment, monsieur le duc, avant du moins que je n'aie parlé, répondit Nanon en souriant.

— Parlez donc, mais parlez vite...

— N'avez-vous pas remarqué, vous qui sondez les plus profonds replis du cœur, reprit Nanon, toutes mes préférences pour M. de Canolles, mes instances près de vous à son sujet, ce brevet de capitaine que je lui ai fait avoir, cette allocation de fonds pour un voyage en Bretagne avec M. de la Meilleraye, ce congé récent, en un mot, ma constante étude à l'obliger ?

— Madame, madame, dit le duc, vous passez les bornes.

— Pour Dieu, monsieur le duc, attendez donc jusqu'au bout.

— Qu'ai-je besoin d'attendre davantage, et que vous reste-t-il à me dire ?

— Que j'ai pour M. de Canolles le plus tendre intérêt.

— Je le sais pardieu bien !

— Que je lui suis dévouée corps et âme.

— Madame, vous abusez...

— Que je le servirai jusqu'à la mort, et cela parce que...

— Parce qu'il est votre amant ; cela n'est point difficile à deviner.

— Parce que, continua Nanon en saisissant par un mouvement dramatique le bras du duc tremblant, parce qu'il est mon frère !

Le bras du duc d'Épernon retomba le long de sa cuisse.

— Votre frère ? dit-il.

Nanon fit un signe de tête accompagné d'un sourire triomphateur.

Puis, au bout d'un instant :

— Ceci demande explication, s'écria le duc.

— Et je vais vous la donner, dit Nanon. A quelle époque mon père est-il mort ?

— Mais, dit le duc en calculant, voilà huit mois, à peu près.

— A quelle époque avez-vous signé le brevet de capitaine pour M. de Canolles ?

— Eh ! mais, vers le même temps, continua le duc.

— Quinze jours après, dit Nanon.

— Quinze jours après, c'est possible.

— Il est triste pour moi, continua Nanon, de révéler la honte d'une autre femme, de divulguer ce secret, qui est notre secret, entendez-vous? Mais votre jalousie étrange m'y pousse, vos façons cruelles m'y obligent. Je vous imite, monsieur le duc, je manque de générosité.

— Continuez, continuez ! s'écria le duc, qui commençait déjà à se prendre aux imaginations que forgeait la belle Gasconne.

— Eh bien, mon père était un avocat qui ne manquait pas d'une certaine célébrité. Il y a vingt-huit ans, mon père était encore jeune : mon père avait toujours été beau. Il aimait, dès son mariage, la mère de M. de Canolles, qu'on lui avait refusée, parce qu'elle était noble et qu'il était roturier. L'amour se chargea de réparer, comme cela arrive souvent, l'erreur de la nature, et, pendant un voyage de M. de Canolles... Comprenez-vous maintenant ?

— Oui ; mais comment cette amitié pour M. de Canolles vous a-t-elle prise si tard ?

— Parce qu'à la mort de mon père seulement, j'ai su le lien qui nous unissait ; parce que ce secret était consigné dans une lettre que le baron lui-même m'a remise en m'appelant sa sœur.

— Et où est cette lettre, demanda le duc.

— Oubliez-vous l'incendie qui a tout dévoré chez moi, mes bijoux les plus précieux et mes papiers les plus secrets ?

— C'est vrai, dit le duc.

— Vingt fois j'ai voulu vous raconter cette histoire, bien sûre que vous feriez tout pour celui que j'appelle tout bas mon frère ; mais il m'a toujours retenue, toujours suppliée d'épargner la réputation de sa mère, qui vit encore ; j'ai respecté ses scrupules, parce que je les comprenais.

— Ah ! vraiment ! dit le duc presque attendri ; pauvre Canolles !

— Et cependant, continua Nanon, c'était sa fortune qu'il retenait.

— C'est d'une âme délicate, reprit le duc, et cela lui fait honneur.

— J'avais fait plus : j'avais fait serment que jamais ce mystère ne serait révélé à qui que ce fût au monde ; mais vos soupçons ont fait déborder la coupe. Malheur à moi ! j'ai oublié mon serment ! Malheur à moi ! j'ai trahi le secret de mon frère...

Et Nanon fondit en larmes.

Le duc se précipita à ses genoux et baisa ses belles mains, qu'elle laissait pendre avec abattement, tandis que ses yeux, levés au ciel, semblaient demander à Dieu pardon de son parjure.

— Vous dites : « Malheur à moi ! » s'écria le duc ; dites donc : « Bonheur pour tous ! » Je veux qu'il répare le temps perdu, ce cher Canolles. Je ne le connais pas, mais je veux le connaître. Vous me le présenterez, et je l'aimerai comme un fils !

— Dites comme un frère, reprit en souriant Nanon.

Puis, passant à une autre idée :

— Monstres de démons ! s'écria-t-elle en froissant la lettre qu'elle fit semblant de jeter au feu, mais qu'elle serra soigneusement dans sa poche pour en rattraper plus tard l'auteur.

— Mais j'y pense, dit le duc, que ne vient-il, ce garçon ? Pourquoi attendrais-je pour le voir ? Je vais à l'instant même l'envoyer chercher au *Veau d'or*.

— Ah ! oui, dit Nanon, pour qu'il sache que je ne puis rien vous cacher, et qu'au mépris de mon serment, je vous ai tout dit.

— Je serai discret.

— Ah çà ! monsieur le duc, à moi de vous faire une querelle, reprit Nanon avec ce sourire que les démons empruntent aux anges.

— Et pourquoi donc, ma chère belle ?

— Parce qu'autrefois vous étiez plus friand de tête-à-tête que maintenant. Soupons, croyez-moi, et, demain matin, il sera temps d'envoyer chercher Canolles. — D'ici à demain, se disait Nanon, j'aurai le temps de le prévenir.

— Soit, dit le duc. Mettons-nous à table.

Et, mû par un reste de doute, il ajouta tout bas :

— D'ici à demain, je ne la quitterai pas, et elle sera sorcière ou elle ne trouvera pas moyen de le renseigner.

— Ainsi donc, dit Nanon en posant son bras sur l'épaule du duc, il me sera permis de solliciter mon ami pour mon frère ?

— Comment donc ! reprit d'Epernon, tout ce que vous voudrez, de l'argent ?

— Oh ! de l'argent ! dit Nanon, il n'en a pas besoin, et c'est lui qui m'a donné cette magnifique bague que vous avez remarquée et qui vient de sa mère.

— De l'avancement alors ? dit le duc.

— Oh ! oui, de l'avancement. Nous le ferons colonel, n'est-ce pas ?

— Peste ! colonel, comme vous y allez, ma mie, dit le duc. Il faudrait, pour cela, qu'il eût rendu quelque service à la cause de Sa Majesté.

— Il est prêt à rendre tous ceux qu'on lui indiquera.

— Ah ! dit le duc en regardant du coin de l'œil Nanon, j'aurais bien une mission de confiance pour la cour.

— Une mission pour la cour ? s'écria Nanon.

— Oui, reprit le vieux courtisan ; mais cela vous séparerait.

Nanon vit qu'il fallait anéantir ce reste de défiance.

— Oh ! ne craignez pas cela, mon cher duc. Qu'importe la séparation, pourvu que la séparation lui soit profitable ! De près, je le servirai mal, — vous en êtes jaloux ; — mais, de loin, vous étendrez votre puissante main sur lui. Exilez-le, expatriez-le, si c'est pour son bien, et ne vous inquiétez pas de moi. Pourvu que l'amour de mon cher duc me reste, n'est-ce pas plus qu'il ne m'en faut pour me rendre heureuse ?

— Eh bien, c'est dit, reprit le duc ; demain matin, je l'enverrai chercher et lui donnerai ses instructions. Et maintenant, comme vous l'avez dit, continua le duc en jetant un regard fort radouci sur les deux fauteuils, les deux couverts et les deux oreillers, et maintenant, soupons, ma toute belle.

Et chacun d'eux se mit à table, le visage souriant. Si bien que Francinette elle-même, quelque habitude qu'elle eût, [illegible] de camériste de confiance, des façons du duc [illegible] de sa maîtresse, crut que sa maîtresse était [illegible] tranquille et le duc complètement rassuré.

VII

[illegible] salué du nom de Richon [illegible] l'auberge du *Veau d'or*, et [illegible]

[illegible] avec impatience, lors- [illegible] préparatifs hostiles de M. d'Epernon, et l'avait mis à même de rendre au baron de Canolles le service signalé que nous avons dit.

Il avait quitté Paris il y avait huit jours, et Bordeaux le jour même ; il apportait donc des nouvelles récentes sur les affaires quelque peu embrouillées qui, de Paris à Bordeaux, s'ourdissaient en ce moment en trames inquiétantes. A mesure qu'il parlait, tantôt de l'emprisonnement des princes, qui était l'affaire du jour, tantôt du parlement de Bordeaux, qui était la puissance de l'endroit, tantôt de M. de Mazarin, qui était le roi du moment, le jeune homme observait en silence sa figure mâle et brune, son œil perçant et plein d'assurance, ses dents blanches et aiguës apparaissant sous sa longue moustache noire, signes divers qui faisaient de Richon le type du véritable officier de fortune.

— Ainsi, dit le vicomte au bout d'un instant, madame la princesse est à cette heure à Chantilly ?

On sait que c'était ainsi qu'on appelait les deux duchesses de Condé ; seulement, à la duchesse de Condé la mère on ajoutait le titre de douairière.

— Oui, répondit Richon, c'est là qu'on vous attend le plus tôt possible.

— Et dans quelle situation est-elle là ?

— Mais dans un véritable exil : on l'y surveille, ainsi que sa belle-mère, avec le plus grand soin, attendu qu'on se doute bien à la cour qu'elles ne s'en tiennent pas à des requêtes au parlement, et qu'elles machinent quelque chose de plus efficace en faveur des princes. Malheureusement, comme toujours, l'argent... A propos d'argent, avez-vous touché celui qui vous était dû ? C'est une question qu'on m'a fort recommandé de vous faire.

— Mais, dit le vicomte, j'ai à grand'peine recueilli une vingtaine de mille livres que j'ai là en or : voilà tout.

— Voilà tout ! Peste ! comme vous y allez, vicomte ; on voit bien que vous êtes millionnaire. Parler avec un pareil mépris d'une pareille somme en un pareil moment ! Vingt mille francs ! nous allons être moins riches que M. de Mazarin, mais nous serons plus riches que le roi.

— Ainsi, vous croyez, Richon, que cette humble offrande sera acceptée de madame la Princesse ?

— Avec reconnaissance ; vous lui apportez de quoi payer une armée.

— Croyez-vous donc que nous en aurons besoin ?

— De quoi ? d'une armée ? Assurément, et nous nous occupons d'en réunir une. M. de la Rochefoucauld a enrôlé quatre cents gentilshommes, sous prétexte de les faire assister aux obsèques de son père. M. le duc de Bouillon va partir avec pareil nombre, si ce n'est plus, pour la Guyenne. M. de Turenne promet de faire une pointe sur Paris, dans le but de surprendre Vincennes et d'enlever les princes par un coup de main : il aura trente mille hommes, — toute son armée du Nord qu'il débauche du service royal. — Oh ! les choses sont en bon train, continua Richon, soyez tranquille, et je ne sais pas si nous ferons grande besogne, mais, à coup sûr, nous ferons grand bruit...

— Et n'avez-vous pas rencontré le duc d'Epernon ? interrompit le jeune homme, dont les yeux pétillaient de joie à cette énumération de forces qui lui promettaient le triomphe du parti auquel il était attaché.

— Le duc d'Epernon ? demanda l'officier de fortune en ouvrant de grands yeux ; et où voulez-vous que je l'aie rencontré ? Je ne viens pas d'Agen, je viens de Bordeaux.

— Vous pourriez l'avoir rencontré à quelques pas d'ici, reprit en souriant le vicomte.

— Ah ! c'est juste, la belle Nanon de Lartigues ne demeure-t-elle pas dans les environs ?

— A deux portées de mousquet de cette auberge.

— Bon ! voilà qui m'explique la présence du baron de Canolles à l'hôtel du *Veau-d'or*.

— Vous le connaissez ?

— Qui ? le baron ? — Oui. Je pourrais même presque dire que je suis son ami, si M. de Canolles n'était pas d'excellente noblesse, tandis que, moi, je ne suis qu'un pauvre roturier.

— Les roturiers comme vous, Richon, valent des princes dans la situation où nous sommes. Vous savez, du reste, que je l'ai sauvé du bâton, et peut-être de quelque chose de pis, votre ami M. le baron de Canolles.

— Oui, il m'a dit deux mots de cela ; mais je ne l'ai point trop écouté ; j'étais pressé de monter près de vous. Etes-vous sûr de n'avoir pas été reconnu par lui ?

— On reconnaît mal ceux qu'on n'a jamais vus.

— Aussi est-ce deviné que j'aurais dû dire.

— En effet, reprit le vicomte, il me regardait fort.

Richon sourit.

— Je le crois bien, dit-il ; on ne rencontre pas tous les jours des gentilshommes de votre façon.

— C'est un cavalier qui me paraît joyeux, dit le vicomte après un instant de silence.

— Joyeux et bon, un charmant esprit et un grand cœur. Le Gascon, vous le savez, n'est pas médiocre : il est excellent ou ne vaut rien. Celui-là est de bon aloi. En amour

comme en guerre, c'est à la fois un petit-maître et un brave capitaine ; je suis fâché qu'il tienne contre nous. En vérité vous eussiez dû, puisque le hasard vous avait mis en relation avec lui, profiter de la circonstance pour le gagner à notre cause.

Une rougeur fugitive passa comme un météore sur les joues pâles du vicomte.

— Eh ! mon Dieu ! répondit Richon avec cette philosophie mélancolique que l'on rencontre parfois dans les hommes vigoureusement trempés, sommes-nous donc si sérieux et si raisonnables, nous autres, qui manions de nos mains imprudentes le flambeau de la guerre civile comme nous ferions d'un cierge d'église ? Est-ce un homme bien sérieux que M. le coadjuteur, qui d'un mot calme ou soulève Paris ? Est-ce un homme bien sérieux que M. de Beaufort, qui exerce une telle influence dans la capitale, qu'on l'appelle le roi des halles ? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Chevreuse, qui fait et qui défait les ministres à sa volonté ? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Longueville, qui cependant a trôné trois mois à l'hôtel de ville ? Est-ce enfin une femme bien sérieuse que madame la princesse de Condé, qui, hier encore, ne s'occupait que de robes, de bijoux et de diamants ? Enfin, est-ce un chef de parti bien sérieux que M. le duc d'Enghien, qui joue encore au polichinelle entre les mains des femmes, et qui peut-être mettra son premier haut-de-chausses pour bouleverser toute la France ? Enfin, moi-même, si vous permettez que mon nom vienne après tant d'illustres noms, suis-je donc un personnage bien grave, moi, le fils d'un meunier d'Angoulême, moi, ancien serviteur de M. de la Rochefoucauld, moi, auquel, un jour, mon maître, au lieu d'une brosse ou d'un manteau, a donné une épée que je me suis mise bravement au côté, en m'improvisant homme de guerre ? Et cependant voilà le fis du meunier d'Angoulême, l'ancien valet de chambre de M. de la Rochefoucauld, devenu capitaine ; le voilà qui lève une compagnie, qui réunit quatre ou cinq cents hommes, avec la vie desquels il va jouer à son tour, comme si Dieu lui en eût donné le droit ; le voilà qui marche sur le chemin des grandeurs, le voilà qui va être colonel, gouverneur de place, qui sait ? le voilà qui arrivera peut-être à tenir pendant dix minutes, une heure, un jour même, le destin d'un royaume entre ses mains. Vous le voyez, cela ressemble fort à un rêve, et, cependant, je le prendrai pour une réalité jusqu'au jour où quelque grande catastrophe me réveillera...

— Et, ce jour-là, reprit le vicomte, malheur à ceux qui vous réveilleront, Richon ; car vous serez un héros...

— Un héros ou un traître, selon que nous serons les plus forts ou les plus faibles. Sous l'autre cardinal, j'y eusse regardé à deux fois, car j'eusse joué ma tête.

— Allons donc, Richon, n'allez-vous pas essayer de me faire croire que de pareilles considérations retiennent un homme comme vous, vous que l'on cite comme un des plus braves soldats de l'armée !

— Eh ! sans doute, dit Richon avec un intraduisible mouvement d'épaules, j'ai été brave lorsque le roi Louis XIII, avec sa figure pâle, son cordon bleu et son œil brillant comme une escarboucle, criait de sa voix stridente et en mâchant sa moustache : « Le roi vous voit : en avant, messieurs ! » Mais, quand il me faudra retrouver, non plus derrière moi, mais en face de moi, sur la poitrine du fils ce même cordon bleu que je vois encore sur la poitrine du père et crier à mes soldats « Feu sur le roi de France ! » ce jour-là, continua Richon en secouant la tête, ce jour-là, vicomte, j'ai peur d'avoir peur et de tirer de travers...

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui, que vous mettiez ainsi les choses au pis, mon cher Richon ? demanda le jeune homme. La guerre civile est une chose triste, je le sais, mais parfois nécessaire.

— Oui, comme la peste, comme la fièvre jaune, comme la fièvre noire, comme la fièvre de toutes les couleurs. Croyez-vous, par exemple, qu'il soit bien nécessaire, monsieur le vicomte, que, moi qui, ce soir, ai serré avec tant de plaisir la main de ce brave Canolles, j'aille, demain, lui planter mon épée dans le ventre, parce que je sers madame la Princesse de Condé, qui se moque de moi, et lui, M. de Mazarin, qui se moque de lui ? Ce sera ainsi pourtant.

Le vicomte fit un mouvement d'horreur.

— A moins toutefois, continua Richon, que je ne me trompe et que ce ne soit lui qui me troue la poitrine d'une façon quelconque. Ah ! vous ne comprenez pas la guerre, vous autres ; vous ne voyez qu'une mer d'intrigues, et vous vous y plongez comme dans votre élément naturel ; et, tenez, je le disais l'autre jour à Son Altesse, et elle en convint : Vous vivez dans une sphère de laquelle les feux d'artillerie qui nous tuent vous semblent de simples feux d'artifice.

— En vérité, Richon, dit le vicomte, vous me faites peur, et si je n'étais sûr de vous avoir là pour me protéger, je n'oserais me mettre en route ; mais, sous votre escorte, ajouta le jeune homme en tendant sa petite main au partisan, je ne crains rien.

— Mon escorte ? dit Richon. Ah ! oui, c'est juste, et vous m'y faites penser : il faudra vous en passer, de mon escorte, monsieur le vicomte, et la partie est rompue.

— Mais ne devez-vous pas revenir avec moi à Chantilly ?

— C'est-à-dire que je devais revenir dans un cas, celui où je ne serais pas nécessaire ici ; mais, comme je vous le disais, mon importance a tellement grandi, que j'ai reçu l'ordre positif de madame la Princesse de ne pas quitter les environs du fort, sur lequel il paraît que l'on a des projets.

Le vicomte poussa une exclamation d'effroi.

— Partir ainsi, sans vous ? s'écria-t-il ; partir avec ce digne Pompée, qui est cent fois plus poltron que moi encore ? traverser la moitié de la France ainsi seul, ou à peu près ? Oh ! non, je ne partirai pas, j'en jure ! je mourrais de peur avant d'être arrivé.

— Oh ! monsieur le vicomte, répliqua Richon en éclatant de rire, vous ne pensez donc plus à l'épée qui vous pend au côté ?...

— Riez, tant mieux ! mais je ne partirai pas. Madame la Princesse m'a promis que vous m'accompagneriez, et ce n'est qu'à cette condition que je me suis engagé.

— Ce sera comme vous voudrez, vicomte, dit Richon avec une feinte gravité. Toutefois, on compte sur vous à Chantilly ; et, prenez garde, les princes ne sont pas longs à perdre patience, surtout lorsqu'ils attendent de l'argent.

— Et, pour comble de malheur, dit le vicomte, il faut que je parte pendant la nuit...

— Tant mieux ! dit Richon en riant, on ne verra pas que vous avez peur, et vous rencontrerez plus poltrons que vous encore que vous ferez fuir.

— Vous croyez ? dit le vicomte mal rassuré, malgré cette promesse.

— D'ailleurs, dit Richon, il y a un moyen de tout concilier : c'est pour l'argent que vous avez peur, n'est-ce pas ? eh bien, laissez-moi l'argent, je l'enverrai par trois ou quatre hommes sûrs. Mais, croyez-moi, le moyen le plus certain qu'il arrive, c'est de le porter vous-même.

— Vous avez raison, je vais partir, Richon ; et, comme il faut être brave tout à fait, je garde l'argent. Je crois que Son Altesse, d'après ce que vous me dites, a encore plus besoin de l'argent que de moi ; peut-être donc serais-je mal venu en arrivant sans argent ?

— Je vous ai bien dit, en entrant, que vous avez l'air d'un héros ; d'ailleurs, il y a partout des soldats du roi, et nous ne sommes pas encore en guerre ; cependant ne vous y fiez pas trop, et recommandez à Pompée de charger ses pistolets.

— C'est pour me rassurer que vous me dites cela ?

— Sans doute ; qui connaît le danger ne se laisse pas surprendre. Partez donc, continua Richon en se levant ; la nuit sera belle, et, avant le jour, vous pourrez être à Monlieu.

— Et notre baron, ne va-t-il pas épier notre départ ?

— Oh ! dans ce moment-ci, il fait ce que nous venons de faire, c'est-à-dire qu'il soupe, et, pour peu que son souper ait valu le nôtre, il est trop bon convive pour quitter la table sans un puissant motif. D'ailleurs, je vais descendre et le retenir.

— Alors faites-lui mes excuses sur mon impolitesse envers lui. Je ne veux pas, s'il me rencontre un jour en moins généreuse disposition qu'il n'était aujourd'hui, qu'il me cherche une querelle. Avec cela que ce doit être un véritable raffiné que votre baron !

— Vous avez dit le mot, et il serait homme à vous suivre au bout du monde rien pour croiser l'épée avec vous ; mais, soyez tranquille, je lui ferai vos compliments.

— Oui ; seulement, attendez que je sois parti.

— Peste ! je n'y manquerai point.

— Et pour Son Altesse, n'avez-vous pas quelque commission ?

— Je le crois bien ! vous me rappelez le plus important. Vous lui avez écrit ?

— Non, il n'y a que deux mots à lui transmettre.

— Lesquels ?

— *Bordeaux. Oui.*

— Elle saura ce que cela veut dire ?

— Parfaitement ; et, sur ces deux mots, elle peut partir en toute assurance ; vous lui direz que je réponds de tout.

— Allons, Pompée, dit le vicomte au vieux serviteur, qui, en ce moment, montrait sa tête par l'ouverture de la porte qu'il venait d'entrebâiller ; allons, mon ami, il faut partir.

— Comment, partir ? dit Pompée. M. le vicomte y pense-t-il ? il va faire un temps affreux.

— Que dites-vous donc là, Pompée ? répondit Richon. Il n'y a pas un nuage au ciel.

— Mais, pendant la nuit, nous pouvons nous tromper de chemin.

— Vous tromper de chemin ! vous n'avez que la grande route à suivre. D'ailleurs, il fait un clair de lune magnifique.

— Un clair de lune, murmura Pompée, ...

comprenez bien que ce n'est pas pour moi ce que j'en dis, mon cher Richon.

— Sans doute, dit Richon, un vieux soldat !

— Quand on a fait la guerre contre les Espagnols et qu'on a été blessé à la bataille de Corbie, continua Pompée en se rengorgeant.

— On n'a plus peur de rien, n'est-ce pas ? Eh bien, cela tombe à merveille, car M. le vicomte n'est pas rassuré du tout, je vous en préviens.

— Oh ! oh ! dit Pompée en pâlissant, vous avez peur ?

— Pas avec toi, mon brave Pompée, dit le jeune homme. Je te connais et je sais que tu te ferais tuer avant qu'on arrivât à moi.

— Sans doute, sans doute, reprit Pompée ; si cependant vous avez trop peur, il faudrait attendre à demain.

— Impossible, mon bon Pompée. Transporte donc cet or sur la croupe de ton cheval, je vais te rejoindre dans un instant.

— C'est une grosse somme pour s'exposer la nuit, dit Pompée pesant la sacoche.

— Il n'y a pas de danger, du moins, Richon le dit. Voyons, les pistolets sont-ils aux fontes, l'épée au fourreau, le mousqueton au crochet ?

— Vous oubliez, répondit le vieil écuyer en se redressant, que lorsqu'on a été soldat toute sa vie, on ne se laisse pas prendre en défaut. Oui, monsieur le vicomte, chaque chose est à sa place.

— Voyez, dit Richon, si l'on peut avoir peur avec un pareil compagnon ! Bon voyage donc, vicomte !

— Merci du souhait, mais la route est longue, répondit le vicomte avec un reste d'angoisse que ne pouvait dissiper l'air martial de Pompée.

— Bah ! dit Richon, toute route a un commencement et une fin. Mes hommages à madame la princesse ; dites-lui que je suis à elle et à M. de la Rochefoucauld jusqu'à la mort, et n'oubliez pas les deux mots en question : *Bordeaux. Oui.* Moi, je vais retrouver M. de Canolles.

— Dites donc, Richon, reprit le vicomte en arrêtant celui-ci par le bras au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, si ce Canolles est aussi brave capitaine et aussi bon gentilhomme que vous le dites, pourquoi ne feriez-vous pas quelque tentative pour le débaucher à notre parti ? Il pourrait nous rejoindre soit à Chantilly, soit pendant le voyage ; le connaissant déjà un peu, je le présenterais.

Richon regarda le vicomte avec un si singulier sourire que celui-ci, qui lut sans doute sur les traits du partisan ce qui se passait dans son esprit, se hâta de lui dire :

— Au reste, Richon, prenez que je n'ai rien dit, et faites là-dedans ce que vous croyez devoir faire. Adieu !

Et, lui tendant la main, il rentra vivement dans sa chambre, soit de crainte que Richon ne vît la rougeur subite qui avait couvert son visage, soit de crainte d'être entendu de Canolles, dont les éclats bruyants arrivaient jusqu'au premier étage.

Il laissa donc le partisan descendre l'escalier, suivi de Pompée, qui portait la valise avec une négligence apparente pour ne pas laisser soupçonner ce qu'elle pouvait contenir ; et, ayant laissé passer quelques minutes, il se hâta pour voir s'il n'avait rien oublié, éteignit ses chandelles, descendit à son tour avec précaution, hasarda un coup d'œil timide à travers la fente lumineuse d'une porte du rez-de-chaussée ; puis, s'enveloppant d'un manteau épais que lui tendait Pompée, mit son pied dans la main de l'écuyer, sauta légèrement sur son cheval, gourmanda un instant en souriant la lenteur du vieux soldat, et disparut dans l'ombre.

Au moment où Richon était entré dans la chambre de Canolles, qu'il devait amuser tandis que le petit vicomte ferait ses préparatifs de départ, un hourra de joie poussé par le baron, à demi renversé sur sa chaise, prouva que celui-ci ne l'avait pas de rancune.

Sur la table, au milieu de deux corps diaphanes qui avaient été des bouteilles pleines, s'élevait trapue et orgueilleuse de sa rotondité, une fiole matelassée de roseaux, par les interstices desquels la vive lumière de quatre bougies faisait jaillir des étincelles de topazes et de rubis : c'était un flacon de ces vieux vins de Collioure dont un palais délicat aime à savourer l'épice moelleuse ; de belles figues, des amandes, des biscuits, des fromages piquants, des raisins secs, révélaient le calcul intéressé de l'hôte, calcul dont deux bouteilles vides et une troisième à moitié pleine démontraient la juste exactitude. En effet, il était certain que quiconque s'attaquerait à ce dessert provocateur ferait nécessairement, si sobre qu'il fût, une large consommation de liquide.

Or, Canolles ne se piquait pas d'être un anachorète. Peut-être aussi, en sa qualité de huguenot, Canolles était de la noble profession, et pratiquait tant bien que mal la religion de ses pères ; peut-être aussi, comme nous, en sa qualité de huguenot, Canolles ne croyait-il pas à la canonisation de ces pieux solitaires qui avaient gagné le ciel en buvant de l'eau claire et mangeant des racines. Aussi, tout au rebours, en homme avisé et amoureux qu'il était, Canolles n'était-il jamais insensible au fumet d'un bon dîner et à la vue de ces bouteilles de forme particulière, et aux bouchons rouges, jaunes ou verts qui emprisonnent sous un liège fidèle, le plus pur du sang gascon, champenois ou bourguignon. Dans cette circonstance, Canolles avait donc, comme d'habitude, cédé aux charmes de la vue ; de la vue, il avait passé à l'odorat ; de l'odorat, au goût ; et, comme, sur les cinq sens dont l'avait doué cette bonne mère commune qu'on nomme dame nature, trois étaient complètement satisfaits, les deux autres prenaient tout doucement patience et attendaient leur tour avec une résignation pleine de béatitude.

Ce fut dans ce moment que Richon entra et trouva Canolles se dodelinant sur sa chaise.

— Ah ! tenez, s'écria celui-ci, vous arrivez bien, mon cher Richon ! j'avais besoin de trouver quelqu'un à qui faire l'éloge de maître Biscarros, et j'allais être réduit à le vanter à ce bélître de Castorin, qui ne sait ce que c'est que de boire, et à qui je n'ai jamais pu apprendre à manger. Tenez, regardez cette étagère, cher ami, et jetez les yeux sur cette table à laquelle je vous invite à vous asseoir. N'est-ce pas un véritable artiste, un homme que je veux recommander à mon ami le duc d'Épernon, que l'hôtelier du Veau d'or ? Écoutez le détail de ce menu, et jugez, — vous, Richon, qui êtes un appréciateur ! — Potage de bisques ; hors-d'œuvre d'huîtres marinées, d'anchois, de petits pieds ; chapon aux olives avec une bouteille de médoc dont voici le cadavre ; — un perdreau truffé, des pois au caramel, une gelée de merises arrosés d'une bouteille de chambertin ici gisante ; — de plus ce dessert et cette bouteille de collioure qui essaye de se défendre et qui y passera comme les autres, surtout si nous nous mettons deux contre elle. — Sarpejeu ! je suis de fort belle humeur, et Biscarros est un grand maître. Mettez-vous là, Richon. Vous avez soupé, qu'importe ! moi aussi j'ai soupé ; mais cela ne fait rien, nous recommencerons.

— Merci, baron, dit en riant Richon, je n'ai plus faim.

— J'admets cela à la rigueur : on peut n'avoir plus faim, mais on doit toujours avoir soif ; goûtez-moi de ce collioure.

Richon tendit son verre.

— Ainsi, vous avez soupé, continua Canolles, soupé avec votre petit bélître de vicomte ? — Ah ! pardon, Richon. — Non pas, je me trompe, un charmant garçon, au contraire, auquel je dois le plaisir de savourer la vie par son beau côté, au lieu de rendre l'âme par trois ou quatre trous que comptait faire à ma peau ce brave duc d'Épernon. Je lui suis donc reconnaissant à ce joli vicomte, ce ravissant Ganymède. Ah ! Richon, vous m'avez bien l'air d'être ce que l'on dit, c'est-à-dire le vrai serviteur de M. de Condé.

— Allons donc, baron, s'écria Richon en éclatant ; n'ayez pas de ces idées-là, vous me feriez mourir de rire.

— Mourir de rire, vous ! Allons donc ; non pas, très cher.

Igne tantum perituri
Quod estis . . . .
Landerirette

Vous connaissez la complainte, n'est-ce pas ? C'est un noël de votre patron fait sur le fleuve germain *Rhenus*, un jour qu'il rassurait un de ses compagnons qui craignait de mourir par l'eau. Diable de Richon, va ! N'importe, j'ai horreur de votre petit gentilhomme, s'intéresser ainsi au premier beau cavalier qui passe.

Et Canolles se renversa sur sa chaise en éclatant de rire et en frisant sa moustache avec un paroxysme d'hilarité que Richon ne put s'empêcher de partager.

— Ainsi, dit Canolles, ainsi, sérieusement, mon cher Richon, vous conspirez, n'est-ce pas ?

Richon continua de rire, mais d'un rire moins franc.

— Savez-vous que j'avais bonne envie de vous faire arrêter, vous et votre petit gentilhomme ? Corbleu ! c'eût été drôle et surtout facile. J'avais sous la main les porte-bâtons de mon compère d'Épernon. Ah ! Richon au corps de garde et le petit gentilhomme aussi. Landerirette !

En ce moment, on entendait le galop de deux chevaux qui s'éloignaient.

— Ohé ! dit Canolles en écoutant, qu'est-ce que ceci, Richon ? le savez-vous ?

— Je crois m'en douter.

— Dites, alors.

— C'est le petit gentilhomme qui part.

— Sans me dire adieu ! s'écria Canolles. Décidément, c'est un croquant.

— Non pas, mon cher baron, c'est un homme pressé, voilà tout.

Canolles fronça le sourcil.

— Quelles singulières façons ! dit-il. Et où a-t-on élevé ce garçon-là ? Richon, mon ami, je vous préviens qu'il vous fait tort. On ne se conduit pas ainsi entre gentilshommes. Corbleu ! je crois que, si je le tenais, je lui frotterais les oreilles. Le diable emporte son bonhomme de père, qui par économie sans doute ne lui a pas donné de précepteur.

— Ne vous fâchez pas, baron, dit Richon en riant ; le vicomte n'est pas si mal élevé que vous le croyez, car il m'a, en partant, chargé de vous exprimer tous ses regrets, et m'a recommandé de vous dire mille choses flatteuses.

— Bon, bon ! dit Canolles, eau bénite de cour, qui fait d'une grande impertinence une petite impolitesse, voilà tout. Corbleu ! je suis d'une humeur féroce ; cherchez-moi donc querelle, Richon ! Vous ne voulez pas ? Attendez, Sarrazin ! Richon, mon ami, je vous trouve fort laid.

Richon se mit à rire.

— Avec cette humeur-là, baron, dit-il, vous seriez, si nous jouions, capable de me gagner cent pistoles ce soir. Le jeu, vous le savez, favorise les grands chagrins.

Richon connaissait Canolles et savait ce qu'il faisait en ouvrant ce débouché à la mauvaise humeur du baron.

— Ah ! pardieu ! le jeu ! s'écria-t-il. Oui, le jeu. Vous avez raison. Mon ami, voilà une parole qui me réconcilie avec vous. Richon, je vous trouve très agréable ; Richon, vous êtes beau comme Adonis, et je pardonne à M. de Cambes. Castorin, des cartes !

Castorin accourut, accompagné de Biscarros ; tous deux dressèrent une table, et les deux compagnons se mirent à jouer. Castorin, qui rêvait depuis dix ans une martingale sur le trente-et-quarante, et Biscarros, qui couvait l'argent d'un œil de convoitise, restèrent debout, de chaque côté de la table, à les regarder. En moins d'une heure, malgré la prédiction qu'il avait faite à Canolles, Richon gagna à son adversaire quatre-vingts pistoles. Alors Canolles, qui n'avait plus d'argent sur lui, commanda à Castorin d'en aller chercher dans sa valise.

— Inutile, dit Richon, qui avait entendu l'ordre ; je n'ai pas le temps de vous donner votre revanche.

— Comment ! vous n'avez pas le temps ? dit Canolles.

— Non. Il est onze heures, dit Richon, et, à minuit, il faut que je sois à mon poste.

— Allons donc ! vous voulez rire ? dit Canolles.

— Monsieur le baron, dit gravement Richon, vous êtes militaire, et, par conséquent, vous savez la rigueur du service.

— Alors que ne partiez-vous avant de me gagner mon argent ? reprit Canolles moitié riant, moitié bourru.

— Me reprochez-vous par hasard de vous avoir rendu visite ? demanda Richon.

— A Dieu ne plaise ! Cependant, voyons, je n'ai pas la moindre envie de dormir, et je vais m'ennuyer horriblement... Si je vous proposais de vous accompagner, Richon ?

— Je refuserais cet honneur, baron. Les affaires du genre de celles dont je suis chargé se traitent sans témoins.

— Fort bien ! Vous allez... de quel côté ?

— J'allais vous prier de ne pas me faire cette question.

— Et de quel côté est allé le vicomte ?

— Je dois vous répondre que je n'en sais rien.

Canolles regarda Richon pour s'assurer que la raillerie n'entrait pour rien dans ces réponses désobligeantes ; mais l'œil si bon et le sourire si franc du gouverneur de Vayres désarmèrent, sinon son impatience, du moins sa curiosité.

— Allons, dit Canolles, vous êtes, ce soir, tout confit de mystères, mon cher Richon ; mais liberté complète ; j'aurais été fort ennuyé, moi-même, que l'on me suivît, il y a trois heures, quoique, au bout du compte, celui qui m'eût suivi eût été aussi désappointé que moi. Ainsi donc, un dernier verre de vin de Collioure et bon voyage !

Sur ce, Canolles remplit les verres, et Richon, après avoir trinqué et bu à la santé du baron, sortit, sans qu'il vînt même à la pensée de celui-ci de chercher à savoir par quel chemin il s'éloignait ; mais, resté seul au milieu des bougies à demi consumées, des bouteilles vides, des cartes éparses, le baron ressentit une de ces tristesses qu'on ne comprend bien qu'en les éprouvant, car sa gaieté de toute la soirée avait été faite avec un désappointement sur lequel il avait cherché à s'étourdir, sans y être complètement parvenu.

Il se traîna donc vers sa chambre à coucher, en lançant à travers les vitres du corridor un regard plein de regret et de colère dans la direction de la petite maison isolée, dont une fenêtre, illuminée d'un reflet rougeâtre et traversée de temps en temps par des ombres, indiquait assez que mademoiselle de Lartigues passait une soirée moins solitaire que la sienne.

Sur la première marche de l'escalier, Canolles heurta quelque chose du bout de sa botte ; il se baissa et ramassa un des petits gants gris perle du vicomte, que celui-ci avait laissé tomber dans sa précipitation à sortir de l'auberge de maître Biscarros, et qu'il n'avait sans doute pas jugé assez précieux pour perdre son temps à le chercher.

Quoi qu'en ait pensé Canolles dans un moment de misanthropie bien pardonnable chez un amant dépité, il n'y avait pas dans la maison isolée une plus vive satisfaction que dans l'hôtel du Veau d'or.

Nanon, toute la nuit inquiète et agitée, roulant mille plans pour prévenir Canolles, avait mis en usage tout ce qu'il y a d'esprit et de fourberies dans une tête de femme bien organisée pour se tirer de la situation précaire où elle se trouvait. Il ne s'agissait que d'escamoter une minute au duc pour parler à Francinette, ou deux minutes pour écrire une ligne à Canolles sur un morceau de papier.

Mais on eût dit que le duc, se doutant de tout ce qui se passait en elle et lisant l'inquiétude de son esprit à travers le masque joyeux dont elle avait couvert son visage, s'était juré à lui-même de ne pas lui laisser cette liberté d'un instant qui lui était cependant si nécessaire.

Nanon eut la migraine ; M. d'Épernon ne voulut point permettre qu'elle se levât pour prendre son flacon de sels, et alla le lui chercher lui-même.

Nanon se piqua d'une épingle, laquelle fit poindre tout à coup un rubis au bout de son doigt nacré, et voulut aller chercher dans son nécessaire une parcelle de ce fameux taffetas rose que l'on commençait à apprécier dès cette époque. M. d'Épernon, infatigable dans sa complaisance, se leva, découpa la parcelle de taffetas rose avec une adresse désespérante, et referma le nécessaire à double tour.

Nanon alors feignit de dormir profondément ; presque aussitôt le duc se mit à ronfler ; alors Nanon rouvrit les yeux, et, à la lueur de la veilleuse, placée sur la table de nuit dans son enveloppe d'albâtre, elle tâcha de tirer les tablettes mêmes du duc de son justaucorps, placé près du lit et à la portée de sa main ; mais, au moment où elle tenait déjà le crayon et venait de déchirer une feuille de papier, le duc ouvrit un œil.

— Que faites-vous, ma mie ? dit-il.

— Je cherchais s'il n'y avait pas un calendrier dans vos tablettes, répondit Nanon.

— Pour quoi faire ? demanda le duc.

— Pour voir à quelle époque tombe votre fête.

— Je m'appelle Louis, et ma fête tombe le 25 août, comme vous savez ; vous avez donc tout le temps de vous y préparer, chère belle.

Et il lui reprit les tablettes des mains et les replaça dans son justaucorps.

Nanon avait au moins, à cette dernière manœuvre, gagné un crayon et du papier. Elle fourra l'un et l'autre sous son traversin et renversa fort adroitement sa veilleuse, espérant pouvoir écrire dans les ténèbres ; mais le duc sonna aussitôt Francinette et demanda de la lumière à grands cris, prétendant qu'il ne pouvait dormir sans y voir. Francinette accourut que Nanon n'avait pas encore eu le temps d'écrire la moitié de sa phrase, et le duc, de peur d'un accident pareil à celui qui venait d'arriver, ordonna à Francinette de placer les deux bougies sur la cheminée. Ce fut alors Nanon qui déclara qu'elle ne pouvait dormir en y voyant, et qui, toute fiévreuse d'impatience, tourna le nez contre le mur, attendant le jour avec une anxiété facile à comprendre.

Ce jour tant redouté finit par luire à la cime des peupliers et fit pâlir la lumière des deux bougies. M. le duc d'Épernon, qui se faisait un mérite de suivre les habitudes de la vie militaire, se leva au premier rayon qui filtra par les jalousies, s'habilla seul pour ne pas quitter d'un seul instant sa petite Nanon, passa une robe de chambre, et sonna pour savoir s'il n'y avait rien de nouveau.

Francinette répondit à cette demande en apportant au duc un paquet de dépêches que Courtauvaux, son piqueur favori, avait apportées pendant la nuit.

Le duc se mit à les décacheter et à les lire d'un œil ; l'autre œil, auquel le duc essayait de donner l'expression la plus amoureuse possible, ne quittait pas Nanon.

Nanon eût mis le duc en morceaux si elle avait pu.

— Savez-vous, lui dit le duc après avoir lu une portion de ses dépêches, ce que vous devriez faire, chère amie ?

— Non, monseigneur, répondit Nanon ; mais, si vous voulez donner vos ordres, on s'y conformerait.

— Ce serait d'envoyer chercher votre frère, dit le duc. Je reçois justement de Bordeaux une lettre qui contient les renseignements que je désirais, et il pourrait partir à l'instant même, si bien qu'à son retour j'aurais un prétexte pour lui donner le commandement que vous désirez.

La figure du duc exprimait la plus franche bienveillance.

— Allons, se dit tout bas Nanon, du courage ! j'ai la chance que Canolles lira dans mes yeux ou comprendra à demi-mot.

Puis, tout haut :

— Envoyez vous-même, mon cher duc, répondit-elle, car elle se doutait que, si elle voulait se charger de la commission, le duc ne la laisserait pas faire.

D'Épernon appela Francinette, et la dépêcha vers l'auberge du Veau d'or sans autre instruction que ces mots :

— Dites à M. le baron de Canolles que mademoiselle de Lartigues l'attend à déjeuner.

Nanon lança un coup d'œil à Francinette ; mais, si expressif que fût ce coup d'œil, Francinette ne pouvait rien y

lire : « Dites à M. le baron de Canolles que je suis sa sœur ».

Francinette partit, comprenant qu'il y avait quelque anguille sous roche, et que, peut-être, cette fois, cette anguille était un bel et bon serpent.

Pendant ce temps, Nanon se leva et se plaça derrière le duc, de façon à pouvoir du premier coup d'œil inviter Canolles à se tenir sur ses gardes, et elle se mit à préparer une phrase artificieuse à l'aide de laquelle, dès les premiers mots, le baron devait être instruit de tout ce qu'il devait savoir pour ne pas faire de notes discordantes dans le trio de famille qu'on allait exécuter.

Du coin de l'œil elle embrassait toute la route, jusqu'à ce coude où s'était caché la veille M. d'Epernon avec ses sbires.

— Ah ! dit tout à coup le duc, voilà Francinette qui revient.

Et il fixa ses yeux sur ceux de Nanon, qui fut alors forcée de détourner la vue du chemin pour répondre aux regards du duc.

Le cœur de Nanon battait à rompre sa poitrine ; elle n'avait pu voir que Francinette, et c'eût été Canolles qu'elle eût voulu voir pour chercher sur sa physionomie quelque lueur rassurante.

On monta les degrés ; le duc prépara un sourire à la fois noble et amical. Nanon repoussa la rougeur qui montait à ses joues, et s'anima au combat.

Francinette heurta légèrement à la porte.

— Entrez, dit le duc.

Nanon affila la fameuse phrase dont elle devait saluer Canolles.

La porte s'ouvrit ; Francinette était seule. Nanon interrogea l'antichambre d'un regard avide ; il n'y avait personne dans l'antichambre.

— Madame, dit Francinette avec l'imperturbable aplomb d'une soubrette de comédie, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du Veau-d'or.

Le duc ouvrit de grands yeux et s'assombrit.

Nanon renversa sa tête en arrière et respira.

— Comment ! dit le duc, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du Veau-d'or.

— Vous vous trompez sûrement, Francinette, ajouta Nanon.

— Madame, dit Francinette, je répète ce que m'a dit M. Biscarros lui-même.

— Il aura tout deviné, ce cher Canolles, murmura tout bas Nanon. Aussi spirituel, aussi adroit que brave et beau !

— Allez chercher à l'instant même maître Biscarros, dit le duc avec sa mine des mauvais jours.

— Oh ! je présume, dit précipitamment Nanon, qu'il aura su que vous étiez ici et qu'il aura craint de vous déranger. Il est si timide, ce pauvre Canolles.

— Timide, lui ! dit le duc ; ce n'est cependant pas la réputation qu'on lui a faite, ce me semble.

— Non, madame, dit Francinette, M. le baron est bien réellement parti.

— Mais, madame, dit d'Epernon, comment se fait-il que le baron ait eu peur de moi, puisque Francinette avait charge seulement de l'inviter de votre part ? Vous lui avez donc dit que j'étais ici, Francinette ? Répondez.

— Je n'ai pu le lui dire, monsieur le duc, puisqu'il n'y était pas.

Malgré cette riposte de Francinette, qui venait avec toute la rapidité de la franchise et de la vérité, le duc parut reprendre toute sa défiance. Nanon, joyeuse, ne trouvait plus la force de rien dire.

— Faut-il toujours que je retourne appeler maître Biscarros ? demanda Francinette.

— Plus que jamais, dit le duc de sa grosse voix ; ou plutôt, non, attendez. Restez ici ; votre maîtresse pourrait avoir besoin de vous, et je vais envoyer Courtauvaux.

Francinette disparut. Cinq minutes après, Courtauvaux grattait à la porte.

— Allez dire à l'hôtelier du Veau-d'Or, fit le duc, qu'il vienne me parler, et qu'en venant il apporte le menu d'un déjeuner. Donnez-lui ces dix louis pour que le repas soit bon. Allez.

Courtauvaux reçut l'argent sur la basque de son habit, et sortit aussitôt pour aller exécuter les ordres de son maître.

C'était un valet de bonne maison et sachant son métier à en remontrer à tous les Crispins et à tous les Mascarilles du temps. Il alla trouver Biscarros et lui dit :

— J'ai permission de monsieur de vous commander un déjeuner fin ; il m'a donné huit louis, j'en garde deux naturellement pour la commission ; en voilà six pour vous, venez tout de suite.

Biscarros, tout étonné, roula autour de ses reins un tablier blanc, empocha les six louis, et serrant la main à Courtauvaux, se mit sur les traces du piqueur qui le mena tout courant jusqu'à la petite maison.

VIII

Cette fois, Nanon ne tremblait pas ; l'assurance de Francinette l'avait complètement tranquillisée ; elle éprouvait même le plus vif désir de causer avec Biscarros. Il fut donc introduit aussitôt son arrivée.

Biscarros entra, son tablier galamment retroussé dans sa ceinture et son bonnet à la main.

— Vous avez hier chez vous un jeune gentilhomme, dit Nanon, M. le baron de Canolles, n'est-ce pas ?

— Qu'est-il devenu ? demanda le duc.

Biscarros, assez inquiet, car le piqueur et les six louis lui faisaient pressentir le grand personnage sous la robe de chambre, répondit évasivement :

— Mais, monsieur, il est parti.

— Parti, dit le duc, véritablement parti ?

— Véritablement.

— Où est-il allé ? demanda à son tour Nanon.

— Cela, je ne puis vous le dire, car en vérité je l'ignore, madame.

— Vous savez au moins quelle route il a prise ?

— La route de Paris.

— Et à quelle heure a-t-il pris cette route ? demanda le duc.

— Vers minuit.

— Et sans rien dire ? demanda timidement Nanon.

— Sans rien dire ; il a seulement laissé une lettre en recommandant de la remettre à mademoiselle Francinette.

— Et pourquoi n'avez-vous pas remis cette lettre, maraud ? dit le duc ; est-ce là le respect que vous avez pour la recommandation d'un gentilhomme ?

— Je l'ai remise, monsieur, je l'ai remise !

— Francinette ! vocifera le duc.

Francinette, qui se tenait aux écoutes, ne fit qu'un bond de l'antichambre dans la chambre à coucher.

— Pourquoi n'avez-vous pas rendu à votre maîtresse la lettre que M. de Canolles avait laissée pour elle ? demanda le duc.

— Mais, monseigneur..., murmura la camériste tout épouvantée.

— Monseigneur ! pensa Biscarros éperdu en se blottissant dans l'angle le plus éloigné de l'appartement ; monseigneur ! c'est quelque prince déguisé.

— Je ne la lui ai pas demandée, se hâta de dire Nanon toute pâle.

— Donnez, fit le duc en étendant la main.

La pauvre Francinette allongea lentement la lettre en tournant vers sa maîtresse un regard qui voulait dire :

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de ma faute ; c'est cet imbécile de Biscarros qui a tout perdu.

Un double éclair jaillit de la prunelle de Nanon et alla poignarder Biscarros dans son angle.

Le malheureux suait à grosses gouttes, et eût donné les six louis qu'il avait dans sa poche pour être devant ses fourneaux, la queue d'une casserole à la main.

Pendant ce temps, le duc avait pris la lettre, l'avait ouverte, et lisait. Durant la lecture, Nanon, debout, plus pâle et plus froide qu'une statue, ne se sentait plus vivre qu'au cœur.

— Que signifie ce grimoire ? dit le duc.

Nanon comprit, à ces quelques mots, que la lettre ne la compromettait pas.

— Lisez tout haut et je vous l'expliquerai peut-être, dit-elle.

« Chère Nanon, » lut le duc.

Et, après ces mots, il se tourna vers la jeune femme, qui, se remettant de plus en plus, supporta son regard avec une admirable audace.

« Chère Nanon, reprit le duc, je profite du congé que je vous dois, et je vais, pour me distraire, faire un temps de galop sur la route de Paris. Au revoir, je vous recommande ma fortune. »

— Ah ça ! mais il est fou, ce Canolles !

— Fou ! pourquoi ? demanda Nanon.

— Est-ce que l'on part comme cela à minuit, sans motif ? demanda le duc.

— En effet, dit Nanon en se parlant à elle-même.

— Voyons, expliquez-moi ce départ.

— Eh ! mon Dieu, dit Nanon avec un sourire charmant, rien de plus facile, monseigneur.

— Elle aussi l'appelle monseigneur ! murmura Biscarros. Décidément, c'est un prince.

— Voyons, dites !

— Comment ! vous ne devinez pas ce dont il s'agit ?

— Non, pas le moins du monde.

— Eh bien, Canolles a vingt-sept ans ; il est jeune, beau, insouciant. A quelle folie pensez-vous qu'il donne la préférence ? A l'amour. Eh bien, il aura vu passer à l'hôtel de maître Biscarros quelque jolie voyageuse, et Canolles l'aura suivie.

— Amoureux ! vous croyez ? s'écria le duc souriant à cette idée toute naturelle, que, si Canolles était amoureux d'une voyageuse quelconque, il n'était pas amoureux de Nanon.

— Eh ! sans doute, amoureux. N'est-ce pas, maître Biscarros ? dit Nanon enchantée de voir le duc adopter son idée. Voyons, répondez franchement : n'est-ce pas que j'ai deviné juste ?

Biscarros pensa que le moment était venu de rentrer dans les bonnes grâces de la jeune femme en abondant dans son sens, et, tout en faisant fleurir sur ses lèvres un sourire de quatre pouces d'envergure :

— En effet, dit-il, madame pourrait bien avoir raison.

Nanon fit un pas vers l'aubergiste, et dit en frémissant malgré elle :

— N'est-ce pas ?

— Je le pense, madame, répondit Biscarros d'un air fin.

— Vous le pensez ?

— Oui, attendez donc ; en effet, vous m'ouvrez les yeux.

— Ah ! contez-nous cela, maître Biscarros, reprit Nanon commençant à se laisser aller aux premiers soupçons de la jalousie ; voyons, dites, quelles sont les voyageuses qui se sont arrêtées chez vous cette nuit ?

— Oui, dites, fit d'Epernon en allongeant ses jambes et en s'accoudant dans un fauteuil.

— Il n'est pas venu de voyageuses, dit Biscarros.

Nanon respira.

— Mais seulement, continua l'aubergiste sans se douter que chacune de ses paroles faisait bondir le cœur de Nanon, un petit gentilhomme blond, mignon, potelé, qui ne mangeait pas, qui ne buvait pas, et qui avait peur de se mettre en route la nuit... Un gentilhomme qui avait peur, continua Biscarros en faisant un petit mouvement de tête plein de finesse ; vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Ah ! ah ! ah ! fit avec une hilarité superbe le duc mordant franchement à l'hameçon.

Nanon répondit à ce rire par une espèce de grincement.

— Continuez, dit-elle, c'est charmant ! Et sans doute le petit gentilhomme attendait M. de Canolles ?

— Non pas, non pas ; il attendait à souper un grand monsieur à moustaches, et a même quelque peu rudoyé M. de Canolles quand il a voulu souper avec lui. Mais il ne se démonta point pour si peu de chose, le brave gentilhomme. C'est un compagnon entreprenant, à ce qu'il paraît, et, ma foi, après le départ du grand, qui avait tourné à droite, il a couru après le petit, qui avait tourné à gauche.

Et, sur cette conclusion rabelaisienne, Biscarros, voyant la figure épanouie du duc, crut pouvoir se permettre de détonner sur une gamme d'éclats de rire tellement formidables, que les vitres en tremblèrent.

Le duc, entièrement rassuré, eût embrassé Biscarros, s'il eût été le moins du monde gentilhomme. Quant à Nanon, pâle et avec un sourire convulsif glacé sur les lèvres, elle écoutait chaque parole qui tombait des lèvres de l'aubergiste avec cette soif dévorante qui pousse les jaloux à boire à longs traits, et jusqu'à la lie, le poison qui les tue.

— Mais qui vous fait penser, dit-elle, que ce petit gentilhomme soit une femme, que M. de Canolles soit amoureux de cette femme, et qu'il ne court pas le grand chemin par ennui et par caprice ?

— Ce qui me le fait penser ? répondit Biscarros, qui tenait à faire passer la conviction dans l'esprit de ses auditeurs. Attendez ; je vais vous le dire.

— Oui, dites-nous-le, mon cher ami, reprit le duc. Vous êtes, en vérité, fort réjouissant.

— Monseigneur est trop bon, dit Biscarros. Voici.

Le duc devint tout oreilles, Nanon écouta en serrant les poings.

— Je ne me doutais de rien, et j'avais pris tout bonnement le petit cavalier blond pour un homme, lorsque je rencontrai M. de Canolles au milieu de l'escalier, tenant de la main gauche sa bougie, et de la droite un petit gant qu'il examinait et flairait passionnément.

— Oh ! oh ! oh ! fit le duc, dont, à mesure qu'il cessait de craindre pour lui, la rate se dilatait outre mesure.

— Un gant ! répéta Nanon en cherchant à se rappeler si elle n'avait pas laissé pareil gage en la possession de son chevalier ; un gant dans le genre de celui-ci ?

Et elle montra à l'aubergiste un de ses gants.

— Non pas, dit Biscarros ; un gant d'homme.

— Un gant d'homme ? M. de Canolles regarder et flairer passionnément un gant d'homme ? Vous êtes fou !

— Non pas, car c'était un gant du petit gentilhomme, du joli cavalier blond, qui ne buvait pas, qui ne mangeait pas et qui avait peur la nuit ; un tout petit gant, où la main de madame eût entré à peine, quoique madame ait, certes, une jolie main.

Nanon poussa un petit cri sourd, comme si elle eût été frappée par un dard invisible.

— J'espère, dit-elle avec un effort violent, que vous voilà suffisamment renseigné, monseigneur, et que vous savez tout ce que vous désiriez savoir.

Et, les lèvres frémissantes, les dents serrées, les yeux fixes, elle montrait du doigt la porte à Biscarros, qui, remarquant sur le visage de la jeune femme ces signes de colère, n'y comprenait plus rien, et restait la bouche béante et les yeux écarquillés.

— Si l'absence de ce gentilhomme, pensa-t-il, est une si suprême infortune, son retour serait un grand bonheur. Flattons ce noble seigneur d'un doux espoir, afin qu'il ait bon appétit.

En vertu de ce raisonnement, Biscarros prit son air le plus gracieux, et, portant par un mouvement plein de grâce sa jambe droite en avant :

— Après tout, dit-il, le cavalier est parti, et, d'un moment à l'autre, il peut revenir...

Le duc sourit à cette ouverture.

— C'est vrai, dit-il ; pourquoi ne reviendrait-il pas ? Peut-être même est-il déjà revenu... Allez-y voir, monsieur Biscarros, et me rendez réponse.

— Mais le déjeuner ? dit vivement Nanon. Je meurs de faim, moi...

— C'est juste, dit le duc, et Courtauvaux ira. Venez çà, Courtauvaux : allez jusqu'à l'auberge de maître Biscarros, et voyez si M. le baron de Canolles ne serait pas de retour... S'il n'y était pas, demandez, informez-vous, cherchez aux environs... Je tiens à déjeuner avec ce gentilhomme. Allez.

Courtauvaux partit. Et Biscarros, qui remarquait le silence embarrassé des deux personnages, fit mine d'émettre un nouvel expédient.

— Ne voyez-vous pas que madame vous fait signe de vous retirer ? dit Francinette.

— Un moment ! un moment ! s'écria le duc ; que diable ! voilà que vous perdez la tête à votre tour, ma chère Nanon... Et le menu, donc !... Je suis comme vous, moi : j'ai une faim dévorante... Tenez, maître Biscarros, ajoutez ces six louis aux autres : c'est pour payer l'agréable histoire que vous venez de nous raconter.

Puis il ordonna à l'historien de faire place au cuisinier ; et, hâtons-nous de le dire, maître Biscarros ne brilla pas moins dans le second emploi que dans le premier.

Cependant Nanon avait réfléchi et embrassé d'un coup d'œil toute la situation où la plaçait la supposition de maître Biscarros ; d'abord cette supposition était-elle bien exacte ? et puis, au bout du compte, le fût-elle, Canolles n'était-il pas excusable ? En effet, quelle déception cruelle pour un brave gentilhomme comme lui que ce rendez-vous manqué, et quel affront que cet espionnage du duc d'Epernon, et cette nécessité imposée, à lui, Canolles, d'assister, pour ainsi dire, au triomphe de son rival ! Nanon était si éprise, qu'attribuant cette fugue à un paroxysme de jalousie, non seulement elle excusa, mais encore elle plaignit Canolles, s'applaudissant presque d'être assez aimée pour avoir provoqué de sa part cette petite vengeance. Mais aussi, avant toute chose, il fallait couper le mal dans sa racine, il fallait arrêter les progrès de cet amour à peine naissant.

Ici, une réflexion terrible passa par l'esprit de Nanon et pensa foudroyer la pauvre femme.

Si cette rencontre de Canolles et du petit gentilhomme était un rendez-vous !

Mais non, elle était folle, puisque le petit gentilhomme attendait un monsieur à moustaches, puisqu'il a rudoyé Canolles, puisque Canolles lui-même n'a peut-être reconnu le sexe de l'inconnu qu'à ce petit gant trouvé par hasard.

N'importe ! il fallait contrecarrer Canolles.

Alors, s'armant de toute son énergie, elle revint au duc qui venait de renvoyer Biscarros chargé de compliments et de recommandations.

— Quel malheur, monsieur, dit-elle, que l'étourderie de ce fou de Canolles le prive d'un honneur comme celui que vous allez lui faire ! Présent, son avenir était assuré ; absent, il perd peut-être tout son avenir.

— Mais, dit le duc, si nous le retrouvons...

— Oh ! il n'y a pas de danger, dit Nanon ; s'il s'agit d'une femme, il ne sera pas revenu.

— Que voulez-vous que j'y fasse, ma mie ? répondit le duc. La jeunesse est l'âge du plaisir ; il est jeune et il s'amuse.

— Mais moi, dit Nanon, moi qui suis plus raisonnable que lui, je serais bien d'avis que l'on troublât quelque peu cette joie intempestive.

— Ah ! sœur grondeuse ! s'écria le duc.

— Il m'en voudra peut-être dans le moment, continua Nanon ; mais, à coup sûr, il m'en remerciera plus tard.

— Eh bien ! [illegible] avez-vous [illegible] pas mieux, si vous en avez un, que [illegible] moi.
— [illegible]
— [illegible] alors.
— Ne voulez-vous pas [illegible] cette nouvelle presse ?
— Sans doute, mais [illegible]
— Faites courir après lui [illegible] sur la route de Paris, ce sera [illegible]
— Vous avez parfaitement raison.
— Chargez-moi de cela [illegible] ce soir ou demain [illegible] en réponds.
— Mais qui enverrez-vous ?
— Avez-vous besoin de Courtanvaux ?
— Moi ? Pas [illegible]
— Donnez-le moi [illegible] avec mes instructions.
— Oh ! [illegible] Nanon !
— Que je reste éternellement à faire mon éducation sous un si bon maître [illegible] que l'ambitieuse.
Et elle passa son bras [illegible] qui tressaillit de joie.
— Quelle délicieuse plaisanterie à faire à notre Céladon ! dit-elle.
— Ce sera charmant [illegible] ma chère.
— En vérité, je voudrais courir moi-même après lui pour voir la figure qu'il fera au messager.
— Malheureusement, ou plutôt heureusement, cela n'est pas possible, et vous êtes forcé de rester près de moi.
— Oui, mais ne perdons pas de temps. Voyons, [illegible] votre ordre et mettez Courtanvaux à ma disposition.
Le duc prit une plume et écrivit sur un morceau de papier ces deux seuls mots :

« Bordeaux. — Nanon. »

Et il signa.
Puis sur l'enveloppe [illegible] il écrivit cette adresse :

« A Sa Majesté la reine Anne d'Autriche, régente de France. »

Nanon [illegible] deux lignes qu'elle adjoignit au papier après les avoir méditées [illegible]
Voici ces deux lignes :

« Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe est pour Sa Majesté la reine. [illegible] portez-la à l'instant même ; il s'agit du salut du royaume !
« Votre bonne sœur,
« NANON. »

Nanon achevait [illegible] de l'escalier un bruit pressé de pas et que Courtanvaux [illegible] la porte avec le visage épanoui d'un homme qui apporte une nouvelle qu'il sait être attendue avec impatience.
— Voici M. de Canolles [illegible]
Le duc poussa une exclamation de bienveillante surprise. Nanon pâlit et s'élança vers la porte en murmurant :
— Il est donc écrit que je ne l'éviterai pas.
En ce moment un nouveau personnage parut à la porte, vêtu d'un costume [illegible] tenant son chapeau à la main et souriant de l'air le plus gracieux.

IX

La [illegible] aux pieds de Nanon [illegible] certes pas [illegible] grande surprise que cette apparition [illegible] probablement pas arraché une exclamation [illegible] qu'elle [illegible] malgré [illegible]
— Lui ! [illegible]
— Sans doute [illegible] votre sœur, répondit une voix toute gracieuse [illegible] le propriétaire de cette voix [illegible] d'Épernon, pardon ! je vous importune [illegible]
Et il salua [illegible] de la Guyenne qui [illegible]
Cauvignac [illegible] si bas que [illegible] yeux.

— Soyez le bienvenu, monsieur de Canolles, dit le duc avec la meilleure mine du monde ; votre sœur et moi nous n'avons fait que parler de vous depuis hier au soir, et depuis hier au soir nous vous désirons.
— Ah ! vous me désirez ! en vérité ! dit Cauvignac en tournant vers Nanon un regard où perçait une indéfinissable expression d'ironie et de doute.
— Oui, dit Nanon ; M. le duc a eu cette bonté de désirer que vous lui fussiez présenté.
— La crainte seule d'être importun, monseigneur, dit Cauvignac en s'inclinant devant le duc, m'a empêché de réclamer plus tôt cet honneur.
— En effet, baron, dit le duc, j'ai admiré votre délicatesse ; mais je vous en ferai un reproche.
— A moi, monseigneur, un reproche de ma délicatesse ? Ah ! oh !
— Oui ; car si votre bonne sœur n'avait pas soigné vos affaires...
— Ah ! dit Cauvignac en jetant un regard d'éloquent reproche à Nanon ; ah ! ma bonne sœur a soigné les affaires... de monsieur.
— Son frère, dit vivement Nanon ; quoi de plus naturel ?
— Et aujourd'hui même encore, à quoi dois-je le plaisir de vous voir ?
— Oui, dit Cauvignac, à quoi devez-vous le plaisir de me voir, monseigneur ?
— Eh bien, au hasard, au simple hasard, qui fait que vous êtes revenu.
— Ah ! fit Cauvignac en lui-même, il paraît que j'étais parti.
— Oui, vous étiez parti, mauvais frère ! et sans me prévenir autrement que par deux mots qui n'ont fait que redoubler mon inquiétude.
— Que voulez-vous, ma chère Nanon ! il faut bien passer quelque chose aux amoureux, dit le duc en souriant.
— Oh ! oh ! cela se complique, se dit Cauvignac en lui-même. Je suis amoureux, à ce qu'il paraît.
— Allons, dit Nanon, avouez que vous l'êtes.
— Je ne le nierai pas, répliqua Cauvignac avec un sourire vainqueur et en cherchant à extraire de tous les yeux quelque bribe de vérité à l'aide de laquelle il pût confectionner un bon gros mensonge.
— Oui, oui, dit le duc ; mais déjeunons, s'il vous plaît. Vous nous conterez vos amours en déjeunant, baron. — Francinette, un couvert pour M. de Canolles. Vous n'avez pas déjeuné, j'espère, capitaine ?
— Non, monseigneur, et j'avoue même que l'air frais du matin m'a prodigieusement aiguisé l'appétit.
— Dites celui de la nuit, mauvais sujet, dit le duc ; car, depuis hier, vous courez sur les grands chemins.
— Ma foi ! pour le coup, se dit tout bas Cauvignac, le beau-frère a deviné juste. Eh bien, soit ! je l'avoue, l'air de la nuit.
— Eh bien, dit le duc en donnant le bras à Nanon et en passant dans la salle à manger, suivi de Cauvignac, voilà, je l'espère, de quoi faire face à votre appétit, de si bonne constitution qu'il soit.
En effet, Biscarros s'était surpassé : les mets n'étaient pas nombreux, mais exquis et succulents. Le vin jaune de la Guyenne et le vin rouge de la Bourgogne tombaient de la bouteille comme des perles d'or et des cascades de rubis.
Cauvignac dévorait.
— Ce garçon-là opère de très bonne grâce, dit le duc. Et vous, ne mangez-vous point, Nanon ?
— Monseigneur, je n'ai plus faim.
— Cette chère sœur ! s'écria Cauvignac. Et quand je pense que c'est le plaisir de me voir qui lui a coupé l'appétit. En vérité, je lui en veux de m'aimer à ce point.
— Cette aile de gelinotte, Nanon ? dit le duc.
— Pour mon frère, monseigneur, pour mon frère, dit la jeune femme, qui voyait l'assiette de Cauvignac se vider avec une rapidité effrayante et qui craignait les railleries après la disparition des vivres.
Cauvignac tendit l'assiette avec un sourire des plus reconnaissants. Le duc posa l'aile sur son assiette et Cauvignac son assiette devant lui.
— Çà ! que faites-vous de bon, Canolles ? dit le duc avec une familiarité qui parut à Cauvignac du plus charmant augure. Il est entendu que je ne parle point de l'amour.
— Parlez-en, au contraire, monseigneur, parlez-en, ne vous gênez pas, dit le jeune homme, à qui le médoc et le chambertin combinés ensemble par doses successives et égales commençaient à délier la langue et qui, d'ailleurs, tout au contraire de ceux dont on prend le nom, ne craignait pas d'être dérangé par son sosie.
— Oh ! monseigneur, il entend fort bien la raillerie, dit Nanon.
— Nous pouvons donc le mettre sur le chapitre du petit gentilhomme ? demanda le duc.
— Oui, dit Nanon, du petit gentilhomme que vous avez rencontré hier au soir.

— Ah ! oui, sur mon chemin, dit Cauvignac.

— Et ensuite à l'hôtel de maître Biscarros, ajouta le duc.

— Et ensuite à l'hôtel de maître Biscarros, reprit Cauvignac ; c'est ma foi vrai.

— Ainsi vous l'avez réellement rencontré ? demanda Nanon.

— Ce petit gentilhomme ?

— Oui.

— Comment était-il ? Voyons, dites-moi cela franchement.

— Ma foi, reprit Cauvignac, c'était un charmant petit homme blond, svelte, élégant, voyageant avec une manière d'écuyer.

— C'est cela même ! dit Nanon en se pinçant les lèvres.

— Et vous en êtes amoureux ?

— De qui ?

— Du petit gentilhomme blond, svelte et élégant.

— Oh ! monseigneur ! dit Cauvignac prêt à rompre la glace, que voulez-vous dire ?

— Avez-vous toujours le petit gant gris-perle sur votre cœur ? continua le duc en riant sournoisement.

— Le petit gant gris-perle ?

— Oui, celui que vous flairiez et baisiez si passionnément hier au soir.

Cauvignac comprit tout à ce seul mot.

— Ah ! s'écria-t-il, le gentilhomme était donc une femme ! Eh bien, parole d'honneur, je m'en étais douté !

— Plus de doute, murmura Nanon.

— Donnez-moi donc à boire, ma sœur, dit Cauvignac ; je ne sais pas qui a vidé la bouteille qui est devant moi, mais il n'y a plus rien dedans.

— Allons, allons, dit le duc, il y a du remède, puisque son amour ne l'empêche ni de boire ni de manger, et les affaires du roi n'en souffriront pas.

— Les affaires du roi en souffrir ! s'écria Cauvignac. Jamais ! Les affaires du roi avant toute chose ! les affaires du roi, c'est sacré ! A la santé de Sa Majesté, monseigneur.

— On peut donc compter sur votre dévouement, baron ?

— Sur mon dévouement au roi ?

— Oui.

— Je le crois bien, qu'on y peut compter. Je me ferais couper en quatre pour lui ! — par moments.

— Et c'est tout simple, dit Nanon craignant que dans son enthousiasme pour le médoc et le chambertin, Cauvignac n'oubliât le personnage dont il jouait le rôle pour rentrer dans sa propre individualité ; — et c'est tout simple : n'êtes-vous pas capitaine au service de Sa Majesté, grâce aux bontés de M. le duc ?

— Et je ne l'oublierai jamais ! dit Cauvignac avec une émotion larmoyante et en posant une main sur son cœur.

— Nous ferons mieux, baron, nous ferons mieux à l'avenir, dit le duc.

— Merci, monseigneur, merci !

— Et nous avons déjà commencé.

— Vraiment !

— Oui. Vous êtes trop timide, mon jeune ami, reprit le duc d'Épernon. Quand vous aurez besoin de protections, il faudra recourir à moi, maintenant qu'il est inutile de prendre des détours, maintenant que vous n'avez plus besoin de vous cacher, maintenant que je sais que vous êtes le frère de Nanon.

— Monseigneur, s'écria Cauvignac, désormais je m'adresserai directement à vous.

— Vous me le promettez ?

— Je m'y engage.

— Vous ferez bien. En attendant, votre sœur va vous expliquer de quoi il est question ; elle a une lettre à vous confier de ma part. Peut-être votre fortune est-elle dans le message que je vous confie sur sa recommandation. Prenez les avis de votre sœur, jeune homme ; prenez ses avis : c'est une bonne tête, un esprit distingué, un cœur généreux. Aimez votre sœur, baron, et vous aurez mes bonnes grâces.

— Monseigneur, s'écria Cauvignac avec explosion, ma sœur sait à quel point je l'aime, et que je ne désire rien tant que de la voir heureuse, puissante et riche.

— Cette chaleur me plaît, dit le duc ; restez donc avec Nanon, tandis que je vais, moi, m'occuper de certain drôle. Mais, à propos, baron, continua le duc, peut-être pourriez-vous me donner quelques renseignements sur ce bandit ?

— Volontiers, dit Cauvignac ; seulement il faut que je sache de quel bandit vous parlez, monseigneur ; il y en a beaucoup et de toute sorte par le temps qui court.

— Vous avez raison, mais celui-là est un des plus impudents que j'aie rencontrés.

— Vraiment ! dit Cauvignac.

— Imaginez-vous que ce misérable, en échange de la lettre que votre sœur vous avait écrite hier, et qu'il s'est procurée par une violence infâme, m'a extorqué un blanc-seing.

— Un blanc-seing ! vraiment ! Mais quel intérêt aviez-vous donc, demanda d'un air naïf Cauvignac, à posséder cette lettre d'une sœur à son frère ?

— Oubliez-vous que j'ignorais cette parenté ?

— Ah ! c'est vrai.

— Et que j'avais la sottise — vous me pardonnez, n'est-ce pas, Nanon ? continua le duc en tendant la main à la jeune femme, — et que j'avais la sottise d'être jaloux de vous ?

— Vraiment ! jaloux de moi ! Ah ! monseigneur, vous aviez bien tort !

— Je voulais donc vous demander si vous aviez quelque soupçon sur celui qui a joué près de moi le rôle de dénonciateur.

— Non, en vérité. Mais vous comprenez, monseigneur, de telles actions ne restent pas impunies, et un jour, vous saurez quel est celui qui l'a commise.

— Oui, certainement, je le saurai un jour, dit le duc, et j'ai pris mes précautions pour cela ; mais j'aurais mieux aimé le savoir tout de suite.

— Ah ! reprit Cauvignac en dressant l'oreille, ah ! vous avez pris vos précautions pour cela, monseigneur ?

— Oui, oui ! Et le drôle, continua le duc, aura bien du bonheur si son blanc-seing ne le fait pas pendre.

— Oh ! dit Cauvignac, et comment reconnaîtrez-vous ce blanc-seing des autres ordres que vous donnez, monseigneur ?

— A celui-là, j'ai fait une marque.

— Une marque ?

— Oui, invisible pour tous, mais que je reconnaîtrai, moi, à l'aide d'un procédé chimique.

— Tiens, tiens, tiens ! dit Cauvignac, c'est du plus grand ingénieux, ce que vous avez fait là, monseigneur, mais il faut prendre garde qu'il ne se doute du piège.

— Oh ! il n'y a pas de danger : qui voulez-vous qui le lui dise ?

— Ah ! c'est vrai, reprit Cauvignac, ce ne sera pas Nanon, ce ne sera pas moi.

— Ni moi, dit le duc.

— Ni vous ! Ainsi vous avez raison, monseigneur, vous ne pouvez manquer de savoir un jour quel est cet homme, et alors...

— Et alors, comme je serai quitte de ma parole envers lui, puisqu'en échange du blanc-seing, on lui aura donné ce qu'il désirait, alors je le ferai pendre.

— Amen ! dit Cauvignac.

— Et maintenant, continua le duc, puisque vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur ce drôle...

— Non, en vérité, monseigneur, je ne le puis pas.

— Eh bien, comme je vous le disais, je vous laisse avec votre sœur. Nanon, continua le duc, donnez à ce garçon des instructions précises, et qu'il ne perde pas de temps surtout !

— Soyez tranquille, monseigneur.

— Ainsi, à vous deux.

Et le duc fit de la main un salut gracieux à Nanon, un geste amical à son frère, et descendit l'escalier en promettant qu'il serait probablement de retour dans la journée.

Nanon accompagna le duc sur le palier.

— Peste ! dit Cauvignac, il a bien fait de me prévenir, le digne seigneur ! Allons, allons, il n'est pas encore aussi niais qu'il en a l'air. Mais que ferai-je du blanc-seing ? Dame ! ce qu'on fait d'un billet : je l'escompterai.

— Maintenant, monsieur, dit Nanon en rentrant et refermant la porte, maintenant, comme l'a dit tout à l'heure M. le duc d'Épernon, à nous deux.

— Oui, chère petite sœur, répondit Cauvignac, à nous deux ; car je ne suis venu que pour causer avec vous ; mais pour bien causer, il faut être assis. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Et Cauvignac tira une chaise près de lui, et fit de la main signe à Nanon que cette chaise lui était destinée.

Nanon s'assit avec un froncement de sourcil qui n'annonçait rien de bon.

— D'abord, dit Nanon, pourquoi n'êtes-vous pas où vous devriez être ?

— Ah ! chère petite sœur, voilà qui n'est pas galant. Si j'étais où je dois être, je ne serais pas ici, et par conséquent, vous n'auriez pas le plaisir de me voir.

— N'aviez-vous pas désiré entrer dans les ordres ?

— Non, pas moi ; dites que des personnes qui s'intéressaient à moi, vous particulièrement, avez eu le désir de me faire entrer ; mais personnellement je n'ai jamais eu pour l'Église une vocation bien décidée.

— Cependant votre éducation a été toute religieuse ?

— Oui, ma sœur, et je dois en avoir saintement profité.

— Pas de sacrilège, monsieur, et ne plaisantons pas sur les choses saintes !

— Je ne plaisante pas, chère petite sœur ; je raconte, voilà tout. Écoutez : vous m'avez envoyé chez les frères minimes d'Agen, pour y faire mes études.

— Eh bien.

— Eh bien, je les ai faites. Je sais le grec comme Homère, le latin comme Cicéron, et la théologie comme Jean Huss. N'ayant plus rien à apprendre chez ces dignes frères,

je suis passé de chez eux, selon vos intentions toujours, chez les carmes de Rouen, pour y faire profession.

— Vous oubliez de dire que j'avais promis de vous faire une rente annuelle de cent pistoles et que j'ai tenu ma promesse. Cent pistoles pour un carme, c'était, ce me semble, plus que suffisant.

— Je ne le nie pas, ma chère sœur ; mais, sous prétexte que je ne l'étais pas encore, carme, c'est le couvent qui a constamment touché cette [illegible].

— Quand cela serait, n'aviez-vous pas, en vous consacrant à l'Eglise, fait vœu de pauvreté ?

— Ma sœur, si j'ai fait vœu de pauvreté, je vous jure que j'ai strictement accompli ce vœu : personne n'a été plus pauvre que moi.

— Mais comment êtes-vous sorti de leur couvent ?

— Ah ! voilà : comme Adam est sorti du paradis terrestre : c'est la science qui m'a perdu, ma sœur ; j'étais trop savant.

— Comment, vous étiez trop savant ?

— Oui. Imaginez-vous que parmi les carmes, qui ont une tout autre réputation que d'être des Pic de la Mirandole, des Erasmes et des Descartes, je passais pour un prodige de science, bien entendu ; il en résulta que, lorsque M. le duc de Longueville vint à Rouen pour solliciter cette ville de se déclarer en faveur du parlement, on me dépêcha vers M. de Longueville pour le haranguer ; ce que je fis en termes si élégants et si choisis que M. de Longueville se montra non seulement très satisfait de ma faconde, mais encore me demanda si je voulais être son secrétaire. C'était juste au moment où j'allais prononcer mes vœux.

— Oui, je me le rappelle, et même, sous prétexte de faire vos adieux au monde, vous me demandâtes cent pistoles que je vous fis parvenir en mains propres.

— Et ce sont les seules que j'aie touchées, foi de gentilhomme !

— Mais vous deviez renoncer au monde.

— Oui, telle était mon intention ; mais telle n'a pas été celle de la Providence, qui probablement a des vues sur moi : elle a disposé de moi autrement par l'organe de M. de Longueville ; elle n'a pas voulu que je demeurasse moine. Je me suis donc conformé à la volonté de cette bonne Providence, et je dois le dire, je ne m'en repens pas.

— Alors, vous n'êtes plus en religion ?

— Non, pas pour le moment du moins, chère sœur. Vous dire que je n'y rentrerai point quelque jour, c'est ce que je n'ose ; car quel est l'homme qui peut dire la veille ce qu'il fera le lendemain ? M. de Rancé ne vient-il pas de fonder l'ordre de la Trappe ? Peut-être ferai-je comme M. de Rancé et inventerai-je quelque ordre nouveau. Mais pour le moment, j'ai tâté de la guerre, voyez-vous, et, pour quelque temps, cela m'a rendu profane et impur ; à la première occasion, je me purifierai.

— Vous, homme de guerre ! dit Nanon en haussant les épaules.

— Pourquoi pas ? Dame ! je ne vous dirai pas que je suis un Dunois, un Duguesclin, un Bayard, un chevalier sans peur et sans reproche. Non, je n'ai pas l'orgueil de dire que je n'ai pas quelques légers reproches à me faire, et je ne demanderai pas, comme l'illustre condottière Sforza, ce que c'est que la peur. Je suis homme, et, comme dit Plaute, *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto* ; ce qui veut dire : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » J'ai donc peur, comme il est permis à un homme d'avoir peur ; ce qui ne m'empêche pas d'être brave dans l'occasion. Je joue, même quand je suis forcé, assez agréablement de l'épée et du pistolet. Mais mon véritable penchant, ma vocation décidée, c'est la diplomatie, voyez-vous. Ou je me trompe fort, ma chère Nanon, ou je deviendrai un grand politique. C'est une belle carrière que la politique ; voyez M. de Mazarin : s'il n'est pas pendu, il ira loin. Eh bien, moi, je suis comme M. de Mazarin ; aussi, une de mes peurs, la plus grande même, c'est d'être pendu. Heureusement que vous êtes là, chère Nanon, et que cela me donne une grande confiance.

— Ainsi, vous êtes homme de guerre ?

— Et homme de cour au besoin. Ah ! mon séjour près de M. de Longueville m'a bien profité.

— Et qu'avez-vous appris près de lui ?

— Ce qu'on apprend près des princes : à guerroyer, à intriguer [illegible].

— Et [illegible] mené ?

— A la [illegible] position.

— Que vous avez perdue ?

— Dame ! M. de [illegible] a bien perdu la sienne. On n'est pas maître des événements. Chère sœur, tel que vous me voyez, [illegible] moi.

— Vous ?

— Oui, moi !

— Combien de temps ?

— Une heure, trois [illegible] à la main.

— Vous avez gouverné l'Etat ?

— En empereur.

— Comment cela ?

— D'une façon toute simple. Vous savez que M. le coadjuteur, M. de Gondy, l'abbé de Gondy...

— Très bien !

— Etait maître absolu de la ville. Eh bien, à ce moment-là, j'étais à M. le duc d'Elbeuf. C'est un prince lorrain, et il n'y a pas de honte à être à M. d'Elbeuf. Or, pour le moment, M. d'Elbeuf était l'ennemi du coadjuteur. J'ai donc fait une émeute en faveur de M. d'Elbeuf, émeute dans laquelle j'ai pris...

— Qui ? le coadjuteur ?

— Non pas, je n'aurais su qu'en faire, et j'en eusse été fort embarrassé. J'ai pris sa maîtresse, mademoiselle de Chevreuse.

— Mais c'est affreux ! s'écria Nanon.

— N'est-ce pas que c'est affreux qu'un prêtre ait une maîtresse ? C'est absolument ce que je me suis dit. Aussi, mon intention était de l'enlever et de la mener si loin, qu'il ne la revît jamais. Je lui fis donc dire mon intention ; mais ce diable d'homme, il a des raisons auxquelles on ne résiste pas : il me fit offrir mille pistoles.

— Pauvre femme ! se voir ainsi marchandée !

— Comment donc ! elle a dû être enchantée, au contraire : cela lui a prouvé combien M. de Gondy l'aimait ! Il n'y a que les hommes d'Eglise pour avoir de ces dévouements-là pour leurs maîtresses. Je crois que cela tient à ce qu'il leur est défendu d'en avoir.

— Alors vous êtes riche ?

— Moi ! fit Cauvignac.

— Sans doute, au moyen de ces brigandages.

— Ne m'en parlez pas ; tenez, Nanon, j'ai eu du malheur ! La fille d'atours de mademoiselle de Chevreuse, que personne n'avait pensé à me racheter et qui, par conséquent, était restée près de moi, m'a enlevé cet argent.

— Au moins vous reste-t-il, je l'espère, l'amitié de ceux que vous serviez en offensant le coadjuteur.

— Ah ! Nanon, qu'on voit bien que vous ne connaissez pas les princes. M. d'Elbeuf s'est raccommodé avec le coadjuteur. Dans le traité qu'ils ont fait entre eux, j'ai été sacrifié. Je me suis donc vu forcé d'entrer à la solde de M. de Mazarin ; mais M. de Mazarin est un pleutre. De sorte que, comme il ne proportionnait pas la récompense au service, j'acceptai l'offre qui me fut faite d'entreprendre une nouvelle émeute en l'honneur du conseiller Broussel, et qui avait pour but de nommer le chancelier Séguier. Mais mes hommes, les maladroits ! ne l'assommèrent qu'à moitié. Ce fut au milieu de cette bagarre que je courus le plus grand danger qui m'ait jamais menacé. M. de la Meilleraie tira sur moi un coup de pistolet presque à bout portant. Heureusement, je me baissai ; la balle passa au-dessus de ma tête, et l'illustre maréchal ne tua qu'une vieille femme.

— Quel tissu d'horreurs ! s'écria Nanon.

— Mais non, chère sœur, ce sont les nécessités de la guerre civile.

— Je comprends maintenant qu'un homme capable de pareilles choses ait osé faire ce que vous avez fait hier.

— Qu'ai-je donc fait ? demanda Cauvignac de l'air le plus innocent du monde ; qu'ai-je osé ?

— Vous avez osé mystifier en face un personnage aussi considérable que M. d'Epernon ! Mais ce que je ne comprends pas, ce que je n'eusse jamais pensé, je l'avoue, c'est qu'un frère comblé de mes bontés ait froidement conçu le projet de perdre sa sœur.

— Perdre ma sœur ?... moi ? dit Cauvignac.

— Oui, vous ! répliqua Nanon. Je n'ai pas eu besoin d'attendre le récit que vous venez de me faire et qui me prouve que vous êtes capable de tout, pour reconnaître l'écriture de ce billet. Tenez ! niérez-vous que cette lettre anonyme soit de votre écriture ?

Et Nanon, indignée, plaça sous les yeux de son frère la lettre de délation que lui avait remise le duc, la veille au soir.

Cauvignac la lut sans se déconcerter.

— Eh bien, dit-il, qu'avez-vous contre cette lettre ? La trouveriez-vous mal tournée, par hasard ? J'en serais fâché pour vous, cela prouverait que vous n'avez point de littérature.

— Il ne s'agit pas de sa rédaction, monsieur ; il s'agit du fait même. Est-ce vous ou n'est-ce pas vous qui avez écrit cette lettre ?

— C'est moi, sans aucun doute. Si j'eusse voulu nier le fait, j'eusse contrefait mon écriture ; mais c'était chose inutile : je n'ai jamais eu l'intention de me cacher à vos yeux ; je désirais même que vous reconnussiez que la lettre venait de moi.

— Oh ! fit Nanon avec un geste d'horreur, vous l'avouez.

— C'est un reste d'humilité, chère sœur ; oui, il faut bien que je vous le dise, j'étais poussé par une sorte de vengeance...

— De vengeance ?

— Oui, bien naturelle...

— De la vengeance envers moi, malheureux ! Mais songez donc à ce que vous dites... Que vous ai-je fait de mal, pour que cette idée se présente à votre esprit, de vous venger de moi ?

— Ce que vous m'avez fait ? Ah ! Nanon, mettez-vous à ma place... Je quitte Paris parce que j'y avais trop d'ennemis : c'est le malheur de tous les hommes politiques... Je reviens à vous... je vous implore... Vous en souvient-il ?

— A moi ? Rien ; et je n'eusse pas même songé à m'en inquiéter, si vous aviez continué d'avoir des relations avec moi.

— Savez-vous bien que, si je disais un seul mot à M. le duc d'Epernon, si je lui faisais un aveu sans détour, vous seriez perdu ?

— Certainement.

— Vous avez entendu vous-même tout à l'heure, et de sa propre bouche, quel est le sort qu'il destine à celui qui lui a enlevé ce blanc-seing



Nierez-vous que cette lettre soit de votre écriture ?

Vous avez reçu trois lettres. Vous ne direz pas que vous n'avez pas reconnu mon écriture... c'était exactement la même que celle du billet anonyme, et, d'ailleurs, les lettres étaient signées... Je vous écris trois lettres pour vous demander cent malheureuses pistoles... cent pistoles ! à vous qui avez des millions ! c'était une misère... Mais, vous le savez, cent pistoles, c'est mon chiffre... Eh bien, ma sœur me repousse ; je me présente chez ma sœur, ma sœur me fait éconduire !... Naturellement, je m'informe... « Peut-être est-elle dans la détresse, me dis-je ; c'est le moment de lui prouver que ses bienfaits ne sont point tombés sur une terre ingrate. Peut-être même n'est-elle plus libre. En ce cas, elle est pardonnable... » Vous le voyez, mon cœur vous cherchait des excuses, et c'est alors que j'apprends que ma sœur est libre, heureuse, riche, richissime ! et qu'un baron de Canolles, un étranger, usurpe mes privilèges et se fait protéger à ma place... Alors la jalousie m'a tourné la tête.

— Dites la cupidité. Vous m'avez vendue à M. d'Epernon, comme vous avez vendu mademoiselle de Chevreuse au coadjuteur. Que vous importait, je vous le demande un peu, que j'eusse des relations avec M. le baron de Canolles ?

— Ne m'en parlez pas ; j'en ai frissonné jusqu'à la moelle des os, et il m'a fallu toute la puissance que j'ai sur moi-même pour ne pas me trahir.

— Et vous ne tremblez pas, vous qui avouez cependant que vous connaissez la peur ?

— Non ; car cet aveu sans détour prouverait que M. de Canolles n'est point votre frère ; car alors les mots de votre épître étant adressés à un étranger, prennent une fâcheuse signification. Il vaut mieux, croyez-moi, avoir fait un aveu avec détours comme celui que vous venez de faire, ingrate, je n'ose pas dire aveugle, je vous connais trop pour cela ; mais voyez donc combien d'avantages prévus par moi résultent de ce petit éclat préparé par mes soins. D'abord, vous étiez fort embarrassée, et vous trembliez de voir arriver M. de Canolles, qui, n'étant pas prévenu, aurait affreusement pataugé au milieu de votre petit roman de famille. Ma présence, au contraire, a tout sauvé. Votre frère n'est plus un mystère. M. d'Epernon l'a adopté, et même fort galamment, je dois le dire. Maintenant, le frère n'a plus besoin de se cacher ; il est de la maison ; de là, correspondance, rendez-vous extérieurs et même inté-

[illegible] de pas [illegible] venir [illegible] le duc d'Épernon [illegible] énormément [illegible] que [illegible] M. d'Épernon [illegible] sortir de [illegible] qui lui dise [illegible] pas un man[illegible] Vous [illegible] Seulement, [illegible] rendre [illegible] m'a[illegible] Canolles, c'est [illegible] savoir gré [illegible] du sacrifice.

[illegible] impudence, [illegible] opposer [illegible] enlevé d'as[illegible]

— Et même [illegible] si longue absence [illegible] après tant de traverses [illegible] que désormais vous [illegible] au bouclier que l'amour étendra sur vous ; vous allez vivre aussi tranquille [illegible] ce qui n'est pas [illegible] qu'elle en passe par où nous [illegible] votre seuil : M. d'Éper[illegible] au lieu de six hommes [illegible] Avec ces deux mille hommes, je renouvelle les [illegible] d'Hercule : on me nomme duc et pair [illegible] d'Épernon meurt ; M. d'Épernon vous épouse.

— Avant tout cela, deux choses, dit Nanon d'une voix [illegible]

— Lesquelles, chère sœur ? Parlez [illegible]

— D'abord, vous rendrez le blanc-seing au duc ; sans quoi [illegible] pendu. Vous [illegible] de sa propre [illegible] Ensuite, vous sortirez d'ici à l'instant même [illegible] cela je suis perdu, ce qui n'est rien pour vous ; mais [illegible] vous perdez avec moi, raison qui, je l'espère, vous [illegible] prendre ma [illegible] en considération.

— Deux réponses [illegible] est ma propriété et vous ne pouvez pas m'empêcher de me faire pendre si tel est mon bon plaisir.

— Qui [illegible]

— Moi [illegible] sera rien, soyez tranquille. Je vous ai [illegible] l'honneur [illegible] je garde donc le blanc-seing, à moins que vous n'ayez quelque velléité de me l'acheter, auquel cas nous pourrons traiter ensemble.

— Je n'en ai pas besoin. Les blancs-seings, c'est moi qui les donne.

— Heureuse Nanon !

— Ainsi, vous le gardez ?

— Oui.

— Au risque de ce qui peut en résulter pour vous ?

— Ne craignez rien, j'ai son placement. Quant à me retirer, je ne commettrai pas [illegible] de [illegible] le lui. Il y a plus : dans votre désir de vous débarrasser de moi, vous oubliez une chose.

— Laquelle ?

— [illegible] commission importante dont m'a parlé le duc, [illegible] faire ma fortune.

Nanon [illegible]

— Mais, malheureux, dit-elle, vous savez bien que cette commission ne vous est pas destinée. Vous savez bien [illegible] crime, [illegible] crime [illegible]

— Aussi ne veux-je pas abuser [illegible] Voilà [illegible]

— D'ailleurs, M. de Canolles est désigné dans la commission.

— Eh bien, [illegible] m'appelle pas le baron de Canolles ?

— Oui, mais on connaît [illegible] non seulement son nom [illegible] encore sa figure. M. de Canolles a été plusieurs fois [illegible] cour.

— À la bonne heure, voilà une bonne raison : c'est la première [illegible] vous me donnez [illegible] vous le voyez, je m'y [illegible]

[illegible] vos ennemis politiques [illegible] peut-être votre figure [illegible] quoique sous [illegible] non moins connue que celle de [illegible]

[illegible] la chose [illegible] comme l'a dit [illegible] de rendre un grand service [illegible] le messager. Un service [illegible] et l'amnistie du passé [illegible] des conversions politiques [illegible] ce n'est point à vous [illegible] à moi de vous proposer [illegible]

— Voyons [illegible]

— D'abord [illegible] l'heure la pré[illegible]

— Est-ce tout ?

— Mais le solde de [illegible]

— Alors je vous redois quelque chose, à ce qu'il paraît ?

— Vous me devez les cent pistoles que je vous ai demandées et que vous m'avez inhumainement refusées.

— En voici deux cents.

— À la bonne heure, voilà où je vous reconnais, Nanon.

— Mais c'est à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous réparerez le mal que vous avez fait.

— C'est trop juste. Que faut-il faire pour cela ?

— Vous allez monter à cheval et courir sur la route de Paris jusqu'à ce que vous ayez trouvé M. de Canolles.

— Alors je perds son nom ?

— Vous le lui rendez.

— Et que dois-je lui dire ?

— Vous devez lui remettre l'ordre que voici et vous assurer qu'il est parti à l'instant même pour l'exécuter.

— Voilà tout ?

— Absolument.

— Est-il nécessaire qu'il sache qui je suis ?

— Au contraire, il est de toute importance qu'il l'ignore.

— Ah ! Nanon, rougiriez-vous de votre frère ?

Nanon ne répondit pas, elle réfléchissait.

— Mais, dit-elle au bout d'un instant, comment serai-je sûre que vous ferez fidèlement ma commission ? S'il y avait quelque chose de sacré pour vous, je vous demanderais un serment.

— Faites mieux.

— Quoi ?

— Promettez-moi cent autres pistoles après la commission faite.

Nanon haussa les épaules.

— C'est conclu, dit-elle.

— Eh bien, regardez, je ne vous demande pas de serment, moi, et votre parole me suffit. Ainsi, nous disons cent pistoles à la personne qui vous remettra de ma part le reçu de M. de Canolles.

— Oui ; mais vous parlez d'un tiers : comptez-vous ne pas revenir vous-même, par hasard ?

— Qui sait ? Une affaire m'appelle moi-même dans les environs de Paris.

Nanon ne laissa échapper un mouvement de joie involontaire.

— Ah ! voilà qui n'est pas gentil, dit Cauvignac en riant ; mais n'importe, chère sœur, sans rancune.

— Sans rancune, mais à cheval.

— À cheval à l'instant même ; le temps seulement de boire le coup de l'étrier.

Cauvignac versa dans son verre le reste de la bouteille de chambertin, salua sa sœur avec un geste plein de déférence, et, sautant à cheval, disparut au bout d'un instant dans un nuage de poussière.

X

La lune commençait à se lever quand le vicomte, suivi du fidèle Pompée, sortit de l'auberge de maître Biscarros et se lança sur la route de Paris.

Après un quart d'heure environ, que le vicomte donna tout entier à ses réflexions, et pendant lequel une lieue et demie à peu près se trouva faite, celui-ci se retourna vers l'écuyer, qui rebondissait gravement sur sa selle, à trois pas en arrière du cavalier son maître.

— Pompée, demanda le jeune homme, auriez-vous par hasard mon gant de main droite ?

— Pas que je sache, monsieur, dit Pompée.

— Que faites-vous donc à votre valise ?

— Je regarde si elle est bien attachée, et j'en serre les courroies de peur qu'elle ne sonne. Le son de l'or est fatal, monsieur, et il attire les mauvaises rencontres, surtout la nuit.

— C'est fort bien fait, Pompée, reprit le vicomte, et j'aime à vous voir aussi soigneux et prudent.

— Ce sont des qualités toutes naturelles dans un vieux soldat, monsieur le vicomte, et qui se concilient admirablement avec le courage ; cependant, comme le courage n'est point la témérité, j'avoue que je regrette que M. Richon n'ait pu nous accompagner ; car vingt mille livres sont d'une garde difficile, surtout dans des temps aussi orageux que les nôtres.

— Ce que vous dites là est plein de sens, Pompée, répondit le vicomte, et je suis en tout point de votre avis.

— J'oserai même dire, continua Pompée, enhardi dans sa peur par l'approbation du vicomte, qu'il est imprudent de s'aventurer comme nous le faisons. Rangeons-nous donc, s'il vous plaît, que je visite mon mousqueton.

— Eh bien, Pompée ?

— Le rouet est en bon état et celui qui voudrait nous arrêter passerait un mauvais quart d'heure. Oh ! oh ! que vois-je donc là-bas ?

— Où cela ?

— Devant nous, à cent pas à peu près, vers notre droite, tenez, dans cette direction.

— Je vois quelque chose de blanc.

— Oh ! oh ! dit Pompée, du blanc... quelque buffleterie, peut-être. J'ai bien envie, sur mon honneur, de gagner cette haie à gauche ; en termes de guerre, on appelle cela se retrancher ; retranchons-nous, monsieur le vicomte.

— Si ce sont des buffleteries, Pompée, elles sont portées par des soldats du roi, et les soldats du roi ne détroussent pas les passants.

— Détrompez-vous, monsieur le vicomte, détrompez-vous ; on n'entend, au contraire, parler que de coureurs qui se font une égide de l'uniforme de Sa Majesté pour commettre mille vilenies plus damnables les unes que les autres, et dernièrement, à Bordeaux, on a roué deux chevau-légers qui... Je crois que je reconnais l'uniforme des chevau-légers, monsieur.

— L'uniforme des chevau-légers est bleu, Pompée, et ce que nous voyons est blanc.

— Oui ; mais souvent ils mettent une blouse par-dessus leur uniforme, c'est ce qu'avaient fait les misérables qu'on a roués dernièrement à Bordeaux. Ceux-ci gesticulent fort, ce me semble ; ils menacent ; c'est leur tactique, voyez-vous, monsieur le vicomte, ils s'embusquent comme cela, par le chemin, et, de loin, la carabine au poing, ils forcent le voyageur à jeter sa bourse.

— Mais, mon bon Pompée, dit le vicomte qui, quoique fort effrayé de son côté, gardait sa présence d'esprit, s'ils menacent de loin avec leur carabine, faites-en autant avec la vôtre.

— Oui ; mais ils ne me voient pas, moi, dit Pompée, ma démonstration serait donc inutile.

— S'ils ne vous voient pas, ils ne peuvent pas vous menacer, ce me semble, dit le vicomte.

— Vous n'entendez absolument rien à la guerre, répliqua l'écuyer, de mauvaise humeur. Il va m'arriver ici la même chose qui m'est arrivée à Corbie.

— Il faut espérer que non, Pompée ; car, si je me le rappelle bien, c'est à Corbie que vous fûtes blessé ?

— Oui, et une terrible blessure. J'étais avec M. de Cambes, un téméraire. Nous faisions une patrouille de nuit pour reconnaître le lieu où se donnerait la bataille. Nous apercevons des buffleteries. Je l'engage à ne pas faire de vaillantise inutile ; il s'obstine et marche droit aux buffleteries. Je tourne le dos de dépit. En ce moment une maudite balle... Vicomte, soyons prudents !

— Soyons prudents, Pompée, je ne demande pas mieux. Cependant ils me semblent bien immobiles.

— Ils flairent leur proie. Attendons.

Les voyageurs heureusement pour eux n'attendirent pas longtemps. Au bout d'un instant, la lune se dégagea d'un nuage noir dont elle argentait les franges et éclaira splendidement, à une cinquantaine de pas des deux compagnons, deux ou trois chemises séchant derrière une haie, les manches étendues.

C'étaient là les buffleteries qui avaient rappelé à Pompée sa fatale patrouille de Corbie.

Le vicomte poussa un éclat de rire et piqua son cheval. Pompée le suivit en s'écriant :

— Quel bonheur que je n'aie pas suivi ma première inspiration ! j'allais envoyer une balle de ce côté et j'aurais eu l'air d'un don Quichotte. Voyez, vicomte, à quoi servent la prudence et l'expérience de la guerre !

Après les grandes émotions, il y a toujours un temps de repos ; les chemises dépassées, les voyageurs firent deux lieues assez tranquillement ; le temps était magnifique, l'ombre tombait large et noire comme l'ébène du sommet d'un bois qui bordait un des côtés du chemin.

— Décidément, je n'aime pas le clair de lune, dit Pompée. Quand on est vu de loin, on risque d'être pris au dépourvu. J'ai toujours entendu dire aux gens de guerre que de deux hommes qui se cherchent, la lune n'en favorise jamais qu'un seul. Nous sommes en pleine lumière, monsieur le vicomte, c'est imprudent.

— Eh bien, passons à l'ombre, Pompée.

— Oui ; mais, si des hommes étaient embusqués à la lisière de ce bois, nous irions littéralement nous jeter dans la gueule. En campagne, on n'approche jamais d'un bois qu'on ne l'ait fait reconnaître.

— Malheureusement, reprit le vicomte, nous manquons d'éclaireurs. N'est-ce pas ainsi que l'on nomme ceux qui reconnaissent les bois, mon brave Pompée ?

— C'est vrai, c'est vrai, murmura l'écuyer. Diable de Richon, pourquoi n'est-il pas venu ? Nous l'aurions envoyé en avant-garde, tandis que nous aurions formé, nous, le corps d'armée.

— Eh bien, Pompée, que [illegible] restons-nous au clair de lune ? passons-nous à l'ombre ?

— Passons à l'ombre, monsieur le vicomte, c'est encore le plus prudent, à ce que je crois.

— Passons à l'ombre.

— Vous avez peur, n'est-ce pas, monsieur le vicomte ?

— Non pas, mon cher Pompée, je vous jure.

— Vous auriez tort, car je suis là et je veille ; si j'étais seul, vous comprenez, cela m'inquiéterait fort peu. Un vieux soldat ne craint ni Dieu ni diable. Mais vous êtes un compagnon aussi difficile à garder que le trésor que j'ai en croupe, et cette double responsabilité m'effraye. Ah ! ah ! qu'est-ce que cette ombre noire que j'aperçois là-bas ? [illegible] fois, elle marche.

— C'est incontestable, dit le vicomte.

— Voyez ce que c'est que d'être dans l'obscurité : nous voyons l'ennemi et il ne nous voit pas. Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce malheureux porte un mousquet ?

— Oui. Mais cet homme est seul, Pompée, et nous sommes deux.

— Monsieur le vicomte, ceux qui marchent seuls sont les plus à craindre, car la solitude indique les caractères résolus. Le fameux baron des Adrets marchait toujours seul. Eh ! tenez, il nous ajuste, ce me semble ! il va tirer, baissez-vous !

— Mais non, Pompée, il change seulement son mousquet d'épaule.

— N'importe, baissons-nous toujours : c'est l'usage. Essuyons le feu le nez sur l'arçon.

— Mais vous voyez bien qu'il ne tire pas, Pompée.

— Il ne tire pas ! dit l'écuyer en se relevant. Bon ! il aura eu peur et notre mine résolue l'aura intimidé. Ah ! il a peur ! Laissez-moi lui parler alors, et vous parlerez après moi en enflant votre voix.

L'ombre s'avançait toujours.

— Holà ! l'ami, qui êtes-vous ? cria Pompée.

L'ombre s'arrêta avec un mouvement de terreur fort visible.

— Criez donc à votre tour, dit Pompée.

— Inutile, dit le vicomte, le pauvre diable a déjà assez peur.

— Ah ! il a peur ! dit Pompée en s'élançant la carabine au poing.

— Grâce ! monsieur, dit l'homme en tombant à genoux, grâce ! je suis un pauvre marchand forain qui, depuis huit jours, n'a pas vendu un seul mouchoir de poche et qui n'a pas un denier sur soi.

Ce que Pompée avait pris pour un mousquet était l'aune avec laquelle le pauvre diable mesurait sa marchandise.

— Apprenez, mon ami, dit majestueusement Pompée, que nous ne sommes point des voleurs, mais des gens de guerre qui voyagent la nuit parce qu'ils ne craignent rien ; passez donc votre chemin tranquillement, vous êtes libre.

— Tenez, mon ami, ajouta la voix plus douce du vicomte, voici une demi-pistole pour la peur que nous vous avons faite, et que Dieu vous conduise.

Et le vicomte donna de sa blanche petite main une demi-pistole au pauvre diable qui s'éloigna en remerciant le ciel de l'heureuse rencontre qu'il avait faite.

— Vous avez eu tort, monsieur le vicomte, vous avez eu grand tort, dit Pompée au bout de vingt pas.

— Tort, tort ! en quoi ?

— En donnant une demi-pistole à cet homme. [illegible] il ne faut jamais avouer qu'on a de l'argent ; voyez, le premier cri de ce poltron n'a-t-il pas été qu'il n'avait pas un denier sur lui ?

— C'est vrai, dit le vicomte en souriant ; mais c'était un poltron, comme vous le dites, tandis que nous, comme vous l'avez dit, nous sommes des gens de guerre qui ne craignons rien.

— Entre craindre et se défier, monsieur le vicomte, il y a aussi loin qu'il y a de la peur à la prudence. Or, il n'est pas prudent, je le répète, de [illegible] à un inconnu qu'on rencontre sur une grande route que l'on possède de l'or.

— Mais quand cet inconnu est seul et désarmé ?

— Il peut appartenir à une bande armée, il peut n'être qu'un espion jeté en avant pour reconnaître le terrain ; il peut revenir avec des [illegible], et que voulez-vous que fassent deux hommes seuls, si braves qu'ils soient, contre des masses ?

Le vicomte [illegible] la vérité du reproche que lui faisait Pompée, ou plutôt, pour abréger la mercuriale, sembla passer condamnation, et l'on arriva sur les bords de la petite rivière de Saye, près de Saint-Genès.

Il n'y avait pas de pont, et il fallait traverser à gué.

Pompée fit alors au vicomte une savante théorie [illegible] des rivières ; mais comme une théorie [illegible] pont il ne fallait pas moins, la théorie faite, [illegible] gué.

Heureusement, la rivière n'était pas profonde [illegible]

meilleur fut une nouvelle preuve au vicomte que, vues de loin, et surtout la nuit, les choses sont beaucoup moins effrayantes que vues de près.

Le vicomte commençait donc à se rassurer pleinement, et, d'ailleurs, [illegible] encore à peu près [illegible] allait [illegible], lorsque, parvenus au milieu [illegible] qui entoure Marsas, les deux voyageurs s'arrêtèrent [illegible], en effet, ils venaient d'entendre [illegible], mais distinctement le galop de plusieurs chevaux.

En même temps leurs propres chevaux relevèrent la tête, et l'un d'eux hennit.

— Cette fois, dit Pompée [illegible] en saisissant la bride du cheval de son [illegible]. Cette fois, monsieur le vicomte, vous [illegible] montrer de la docilité et abandonner [illegible] à l'expérience d'un vieux soldat. J'entends [illegible] à cheval : on nous poursuit. [illegible] de votre faux maréchal, je vous [illegible] imprudent que vous êtes ! Allons, pas [illegible], sauvons notre vie et notre argent. La fuite [illegible] un moyen de vaincre ; Horace fit [illegible].

— En fuite [illegible] Pompée, dit le vicomte tout tremblant.

Pompée [illegible] des deux : sa monture, excellent cheval [illegible] l'éperon avec un zèle qui enflamma l'ardeur [illegible] barbe du vicomte, et tous deux à l'envi [illegible] comme un tonnerre sur le pavé, d'où jaillissaient [illegible] étincelles les coups cadencés de leurs fers.

Cette course dura une demi-heure à peu près ; mais, loin de gagner du terrain, il semblait aux deux fugitifs que leurs ennemis s'approchaient.

Tout à coup une voix s'éleva du sein des ténèbres, voix qui, mêlée au sifflement produit par le vent que fendaient les deux cavaliers, semblait la lugubre menace des esprits de la nuit.

Cette voix fit dresser les cheveux gris sur la tête de Pompée.

— Ils crient : « Arrêtez ! » murmura-t-il ; ils crient : « Arrêtez ! »

— Eh bien, faut-il arrêter ? demanda le vicomte.

— Bien au contraire, s'écria Pompée ; doublons de vitesse, si c'est possible. En avant ! en avant !...

— Oui, oui, en avant ! en avant ! s'écria le vicomte aussi effrayé cette fois que son défenseur.

— Ils gagnent, ils gagnent, disait Pompée ; les entendez-vous ?

— Hélas ! oui.

— Ils sont plus de trente. Tenez, ils nous appellent en [illegible]. Nous sommes perdus !

— Crevons les chevaux s'il le faut, dit le vicomte plus mort que vif.

— Vicomte ! vicomte ! criait la voix, arrêtez !... arrêtez !... Arrête, vieux Pompée !

— C'est quelqu'un qui nous connaît, c'est quelqu'un qui sait que nous portons de l'argent à madame la Princesse, c'est quelqu'un qui sait que nous conspirons ; nous allons être pris vifs !

— Arrêtez ! arrêtez ! continuait la voix.

— Ils crient qu'ils [illegible], dit Pompée ; ils ont du [illegible], nous sommes perdus.

— Si nous nous [illegible] de côté dans ce champ, et que nous laissions passer ceux qui nous poursuivent ?

— C'est une idée, dit Pompée ; allons.

Les deux cavaliers firent sentir à la fois la bride et le genou à leurs montures [illegible] à gauche ; le cheval du vicomte, habilement enlevé, sauta le fossé ; mais le cheval plus lourd de Pompée prit trop peu de bond, la terre s'écroula sous ses pieds, et il tomba, entraînant son écuyer dans sa chute. Le pauvre écuyer jeta un cri de profond désespoir.

Le vicomte, qui avait déjà fait cinquante pas dans les [illegible], entendit cet appel de détresse, et, bien que fort [illegible] lui-même, il tourna bride et revint vers son compagnon.

— [illegible], criait Pompée. Rien... ! je me rends ; j'appartiens [illegible] de Candales.

Un [illegible] éclat de rire répondit seul à cette lamentable [illegible]. Le vicomte, arrivant en ce moment, vit Pompée [illegible] du vainqueur, qui, d'une voix étran[illegible], essayait de le rassurer.

— [illegible] s'écria le vicomte.

— [illegible] donc, vicomte, ce n'est pas bien [illegible] que vous cherchiez ?

— M. le baron [illegible], reprit Pompée doutant encore de sa [illegible] Canolles et M. Castorin !

— [illegible], dit Castorin se dressant sur ses étriers [illegible] de son maître, qui [illegible] que faites-vous donc [illegible] !

— Vous le voyez [illegible] cheval s'est abattu au moment où, [illegible] je me re-tranchais afin de faire une vigoureuse défense ! Monsieur le vicomte, continua Pompée en se relevant et en se secouant, c'est M. de Canolles.

— Quoi ! monsieur, vous ici ? murmura le vicomte avec une espèce de joie qui perça malgré lui dans son intonation.

— Ma foi, oui, moi-même, répondit Canolles en considérant le vicomte avec une ténacité qui explique la trouvaille du gant. Je m'ennuyais à mourir dans cette auberge. Richon m'avait quitté après m'avoir gagné mon argent. J'appris que vous étiez parti par la route de Paris. J'avais par fortune affaire du même côté, je me suis alors mis en route pour vous rejoindre ; je ne me doutais pas que, pour en arriver là, il me faudrait brûler le pavé. Peste ! mon gentilhomme, quel cavalier vous faites !

Le vicomte sourit en balbutiant quelques mots.

— Castorin, continua Canolles, aidez donc M. Pompée à se remettre en selle. Vous voyez bien que, malgré son habileté, il ne peut en venir à bout.

Castorin descendit et donna un coup de main à Pompée, qui finit par reconquérir ses arçons.

— Et maintenant, dit le vicomte, remettons-nous en chemin, s'il vous plaît.

— Un instant, dit Pompée assez embarrassé, un instant, monsieur le vicomte, il me semble qu'il me manque quelque chose.

— Je le crois bien, dit le vicomte ; il vous manque la valise.

— Ah ! mon Dieu ! dit Pompée feignant un profond étonnement.

— Malheureux ! s'écria le vicomte, auriez-vous perdu ?...

— Elle ne peut être loin, monsieur, répondit Pompée.

— N'est-ce point cela ? demanda Castorin en ramassant l'objet demandé et en le soulevant avec peine.

— Justement ! dit le vicomte.

— Justement ! s'écria Pompée.

— Il n'y a pas de sa faute, dit Canolles voulant se faire un ami du vieil écuyer ; dans la chute, les courroies se seront rompues et la valise se sera détachée.

— Les courroies ne sont pas rompues, monsieur, mais coupées, dit Castorin ; voyez !

— Oh ! oh ! monsieur Pompée, dit Canolles, que veut dire ceci ?

— Cela veut dire, reprit sévèrement le vicomte, que, dans la crainte d'être poursuivi par des voleurs, M. Pompée aura adroitement coupé la valise pour n'avoir pas la responsabilité d'être le trésorier. En terme de guerre, comment s'appelle cette ruse, monsieur Pompée ?

Pompée voulut s'excuser sur son couteau de chasse qu'il avait imprudemment tiré ; mais, comme il ne put donner une explication suffisante, il demeura entaché, aux yeux du vicomte, de ce soupçon d'avoir voulu sacrifier la valise à sa sûreté.

Canolles fut de meilleure composition.

— Bon ! bon ! bon ! dit-il, cela s'est vu ; — mais rattachez cette valise. — Tenez, Castorin, aidez M. Pompée ; vous aviez raison, maître Pompée, de craindre les voleurs ; la sacoche est lourde et serait de bonne prise.

— Ne plaisantez pas, monsieur, dit Pompée en frissonnant ; toute plaisanterie nocturne est équivoque.

— Vous avez raison, Pompée, toujours raison ; aussi, continua Canolles, je veux vous servir d'escorte, à vous et au vicomte ; ce renfort de deux hommes ne vous sera pas inutile.

— Non, certes ! s'écria Pompée ; le nombre, c'est la sécurité.

— Et vous, vicomte, que pensez-vous de mon offre ? dit Canolles, qui voyait que le vicomte accueillait l'offre gracieuse qu'il lui faisait avec moins d'enthousiasme que son écuyer.

— Mais, monsieur, dit le vicomte, je reconnais là votre obligeance habituelle, et vous remercie bien sincèrement ; mais nous ne suivons pas le même chemin, et je craindrais de vous déranger.

— Comment ! dit Canolles désappointé et voyant que la lutte de l'auberge allait recommencer sur la grande route ; comment, nous ne suivons pas le même chemin ? N'allez-vous point à... ?

— À Chantilly, se hâta de dire Pompée tout tremblant à l'idée de continuer son voyage sans autre compagnon que le vicomte.

Quant à celui-ci, il fit un geste d'impatience bien marqué, et, s'il eût fait jour, on eût pu voir le rouge de la colère monter à ses joues.

— Eh ! mais, s'écria Canolles sans paraître remarquer le regard furibond avec lequel le vicomte foudroyait le pauvre Pompée ; eh ! mais Chantilly, c'est justement mon chemin. Je vais à Paris, moi, ou plutôt, ajouta-t-il en riant, tenez, vicomte, je n'ai rien à faire et ne sais point où je vais. Allez-vous à Paris, je vais à Paris ; allez-vous à Lyon, je vais à Lyon ; allez-vous à Marseille, j'ai depuis longtemps envie de voir la Provence, je vais à Marseille ; allez

vous à Stenay, où sont les armées de Sa Majesté, allons à Stenay. Quoique né dans le Midi, j'ai toujours eu une prédilection pour le Nord.

— Monsieur, reprit le vicomte avec une certaine fermeté qu'il devait sans doute à l'irritation où l'avait mis Pompée, faut-il vous le dire? Je voyage sans compagnie, pour affaires personnelles de la plus haute importance, pour des raisons tout à fait sérieuses, et, pardonnez-moi, si vous insistez, vous me forcez, à mon grand regret, de vous dire que vous me gênez dans mes démarches.

Il ne fallait pas moins que le souvenir du petit gant que Canolles tenait caché sur sa poitrine, entre son justaucorps et sa chemise, pour que le baron, vif et impétueux comme un Gascon, n'éclatât point. Cependant il se contint.

— Monsieur, reprit-il plus sérieusement, je n'ai jamais ouï dire que la grande route appartînt plus particulièrement à une personne qu'à une autre. On l'appelle même, si je ne me trompe, le chemin du roi, en preuve que tous les sujets de Sa Majesté ont un droit égal à s'en servir. Je suis donc sur le chemin du roi, sans intention de vous gêner : j'y suis même pour vous rendre service, car vous êtes jeune, faible et sans grande défense. Je ne croyais pas avoir l'air d'un détrousseur de passants. Mais, puisque vous vous déclarez ainsi, je passerai condamnation sur ma fâcheuse mine. Pardonnez-moi donc mon importunité, monsieur. J'ai bien l'honneur de vous présenter mes compliments. Bon voyage !

Et Canolles, faisant faire un léger écart à son cheval, passa, après avoir salué le vicomte, de l'autre côté de la route, où Castorin le suivit de fait et Pompée d'intention.

Canolles joua cette scène avec tant de politesse gracieuse, avec un geste si séduisant, en recouvrant de son large feutre un front si pur, ombragé de cheveux si soyeux et si noirs, que le vicomte fut touché de son procédé, moins encore que de sa haute mine : il s'était éloigné comme nous l'avons dit ; Castorin le suivait droit et ferme sur ses étriers. Pompée, resté de l'autre côté du chemin, poussait des soupirs à fendre les cailloux de la route ; alors le vicomte, qui avait fait de nombreuses réflexions, pressa de son côté le pas de son cheval, et, rejoignant Canolles, qui feignait de ne pas voir et de ne pas entendre, il lui glissa ces deux mots d'une voix à peine intelligible.

— Monsieur de Canolles !

Canolles tressaillit et se retourna : un frisson de plaisir courut dans ses veines, il lui sembla que toutes les musiques des sphères célestes se réunissaient pour lui donner un divin concert.

— Vicomte ! dit-il à son tour.

— Écoutez, monsieur, répondit celui-ci d'une voix douce et veloutée, je crains, en vérité, d'être impoli envers un gentilhomme de votre mérite. Pardonnez-moi ma timidité ; j'ai été élevé par des parents pleins de frayeurs nées de leur affection pour moi : je vous le répète, pardonnez-moi donc, je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser, et, en preuve de notre réconciliation sincère, permettez-moi de marcher à vos côtés.

— Comment donc ! s'écria Canolles, mais cent fois, mais mille fois ! Je suis sans rancune, moi, vicomte, et la preuve...

Il lui tendit sa main, dans laquelle tomba ou plutôt glissa une main fine, légère et fugitive, comme la charmante serre d'un passereau.

Le reste de la nuit se passa en causeries folles de la part du baron. Le vicomte écoutait toujours et riait quelque fois.

Les deux valets venaient derrière ; Pompée expliquant à Castorin comment la bataille de Corbie avait été perdue quand elle aurait parfaitement pu être gagnée, si l'on n'avait pas négligé de l'appeler au conseil qui avait eu lieu le matin.

— Mais, dit le vicomte à Canolles quand parurent les premières lueurs du matin, comment avez-vous terminé votre affaire avec M. le duc d'Épernon ?

— La chose n'a pas été difficile, répondit Canolles. D'après ce que vous m'avez dit, vicomte, c'était lui qui avait affaire à moi, et non pas moi qui avais affaire à lui : ou il se sera lassé de m'attendre et se sera retiré, ou il se sera entêté et il m'attend encore.

— Mais mademoiselle de Lartigues ? ajouta le vicomte avec une légère hésitation.

— Mademoiselle de Lartigues, vicomte, ne peut être à la fois chez elle avec M. d'Épernon et au *Veau d'Or* avec moi. Il ne faut pas exiger des femmes l'impossible.

— Ce n'est pas répondre, baron. Je vous demande comment, amoureux comme vous l'êtes de mademoiselle de Lartigues, vous avez pu vous séparer d'elle.

Canolles regarda le vicomte avec des yeux trop clairvoyants, car il faisait jour et il n'y avait plus sur le visage du jeune homme d'autre ombre que celle de son feutre.

Alors il se sentit pris d'une envie folle de répondre comme il le pensait ; mais Pompée, mais Castorin, mais l'air grave du vicomte le retinrent ; puis, d'ailleurs, il fut arrêté par un doute.

— Si je me trompais, si, malgré ce petit gant et cette petite main, c'était un homme ; en vérité, dit-il, ce serait à mourir écrasé sous ma bévue !

Il patienta donc et répondit à la question du vicomte par un de ces sourires qui répondent à tout.

On s'arrêta à Barbezieux pour déjeuner et pour faire souffler les chevaux. Canolles, cette fois, déjeuna avec le vicomte, et, au déjeuner, il admira cette main dont l'enveloppe musquée lui avait causé une si vive émotion. De plus, force fut au vicomte, au moment de se mettre à table, d'ôter son chapeau et de découvrir des cheveux si lisses, si beaux et plantés si fièrement dans une peau si fine, que tout autre qu'un homme amoureux et, par conséquent, déjà aveugle, eût été affranchi de son incertitude ; mais Canolles avait trop peur de se réveiller pour ne pas prolonger la durée du rêve. Il trouvait quelque chose de charmant dans cet incognito du vicomte, qui lui permettait une foule de petites familiarités qu'une reconnaissance entière ou qu'un aveu complet lui eussent interdites. Il ne dit donc pas un mot qui pût faire soupçonner au vicomte que son incognito était trahi.

Après le déjeuner, on se remit en route et l'on marcha jusqu'au dîner. De temps en temps, une fatigue qu'il commençait à ne plus pouvoir dissimuler amenait sur le visage du vicomte une teinte nacrée, ou dans tout son corps de petits frissons dont Canolles lui demandait amicalement la cause. Alors M. de Cambes souriait et paraissait ne plus souffrir, proposant même de doubler le pas, ce que refusait Canolles, disant qu'il y avait une longue route à faire, et qu'il était, par conséquent, essentiel de ménager les chevaux.

Après le dîner, le vicomte éprouva quelque difficulté à se lever. Canolles s'élança et lui vint en aide.

— Vous avez besoin de repos, mon jeune ami, lui dit-il ; une route continuée ainsi vous tuerait à la troisième étape. Nous ne chevaucherons pas cette nuit ; mais, au contraire, nous nous coucherons. Je veux que vous dormiez bien, et la meilleure chambre de l'auberge sera pour vous, ou que je meure !

Le vicomte regarda Pompée d'un air tellement effaré, que Canolles ne put réprimer son envie de rire.

— Quand on entreprend, comme nous le faisons, un long voyage, dit Pompée, on devrait avoir chacun sa tente.

— Ou une tente pour deux, dit Canolles de l'air le plus naturel du monde ; cela suffirait bien.

Un frisson courut par tout le corps du vicomte.

Le coup était porté, et Canolles s'en aperçut : du coin de l'œil, il vit le vicomte qui faisait signe à Pompée. Pompée s'approcha de son maître ; celui-ci lui dit quelques mots tout bas, et bientôt Pompée, sous un prétexte quelconque, prit les devants et disparut.

Une heure et demie après cette pointe, dont Canolles ne demanda pas même l'explication, les voyageurs, en entrant dans un gros bourg, aperçurent l'écuyer sur le seuil d'une hôtellerie de bonne apparence.

— Ah ! ah ! dit Canolles, il paraît que c'est ici que nous passerons la nuit, vicomte ?

— Mais oui, si vous le voulez bien, baron.

— Comment donc ! je veux tout ce que vous voudrez. Je vous l'ai dit, je voyage pour mon plaisir, moi, tandis que vous, vous me l'avez dit, vous voyagez pour vos affaires. Seulement, je crains que vous ne soyez bien mal dans cette bicoque !

— Oh ! dit le vicomte, une nuit est bientôt passée.

On s'arrêta, et, plus prompt que Canolles, Pompée s'élança et prit l'étrier de son maître : d'ailleurs, Canolles réfléchit qu'un pareil empressement serait ridicule de la part d'un homme envers un autre homme.

— Vite, ma chambre, dit le vicomte. En vérité, vous avez raison, monsieur de Canolles, continua-t-il en se retournant vers son compagnon, et je suis véritablement très fatigué.

— La voici, monsieur, dit l'hôtesse en montrant une assez grande pièce au rez-de-chaussée qui donnait sur la cour, mais dont les fenêtres étaient [illegible], tandis qu'au-dessus régnaient les [illegible] de la [illegible].

— Et la mienne, s'écria Canolles, où est-elle donc ?

Et il [illegible] les yeux sur une porte contiguë à celle du vicomte, et [illegible] la mince cloison était un bien fragile rempart [illegible] curiosité aussi aiguisée que la sienne.

— La vôtre [illegible] Venez par ici, monsieur, et je vais vous y conduire.

Et en effet [illegible] remarquer la maussaderie de Canolles, elle le [illegible] extrémité d'un corridor [illegible] séparé de la chambre du vicomte par la [illegible] de la cour.

[illegible] manœuvre du seuil [illegible] chambre.

— [illegible] Canolles, je suis sûr de mon fait, [illegible]

[illegible] comme [illegible] Allons, allons [illegible] ne la perdons pas sans retour ; allez-vous [illegible] plus [illegible].

[illegible] revenant sur l'espèce de [illegible] comme [illegible] l'avons dit, le corridor [illegible].

— Bonsoir, cher vicomte [illegible] bien. Vous en [illegible] véritablement besoin. Voulez-vous [illegible] demain [illegible] vous réveille ? Non. Eh bien [illegible] vous réveillerez à [illegible] heure. Bonne nuit.

— Bonne nuit, baron [illegible].

— A propos [illegible] Castorin [illegible] de Dieu ! voulez-vous que je [illegible] délacer vos aiguillettes ?

— Merci, j'ai Pompée [illegible] votre valet.

— Bonne [illegible] de Castorin. Mesure de [illegible] pas, Pompée ? on ne peut pas prendre trop de [illegible] dans une auberge. Bonsoir, vicomte.

Le vicomte [illegible] souhait pareil, et la porte se [illegible].

— C'est [illegible] bon vicomte, murmura Canolles [illegible] de préparer les logements et [illegible]. Bien [illegible] il ferme jusqu'aux [illegible] rideaux ; il étend un drap devant pour intercepter [illegible] ombre. Peste ! c'est un garçon fort pudibond [illegible] ce petit gentilhomme ; mais c'est égal. A demain.

[illegible] Canolles rentra tout en grommelant, se déshabilla [illegible] fort mauvaise humeur, se coucha tout maussade et rêva [illegible] Nanon trouvait dans sa poche le [illegible] gris perle du vicomte.

XI

Le lendemain, Canolles [illegible] d'une humeur encore plus [illegible] que la veille ; [illegible] le vicomte de Cambes se [illegible] aller aussi à une gaieté plus franche. Pompée lui-même folâtrait en [illegible] ses campagnes à Castorin. Toute la matinée se passa en gracieusetés de part et d'autre.

Au déjeuner, Canolles s'excusa de quitter le vicomte ; mais il avait disait-il une longue lettre [illegible] à l'un de ses amis, qui demeurait dans les environs, et il le prévint en outre, qu'il aurait une visite à faire chez un autre de ses amis, dont la maison devait être située à trois ou quatre lieues de Poitiers, presque sur le bord de la grande route. Canolles s'informa de cet ami, dont il dit le nom à l'aubergiste, et il lui fut répondu qu'un peu avant le village de [illegible], il trouverait la maison de cet ami et la reconnaîtrait à deux tourelles.

Alors, comme Castorin devait quitter la petite troupe pour porter la lettre, comme Canolles lui-même devait faire une pointe de son côté, le vicomte fut prié d'avance de désigner le lieu où l'on coucherait ; le vicomte jeta les yeux sur une petite carte que Pompée portait dans un étui, et proposa le village de [illegible]. Canolles ne fit aucune objection et poussa même la perfidie jusqu'à dire tout haut :

— Pompée, si l'on vous envoie comme hier en maréchal des logis, retenez s'il est possible ma chambre près de celle de votre maître, afin que nous soyons à portée de causer un peu.

Le sournois [illegible] un coup d'œil avec le vicomte et sourit, bien déterminé à ne rien faire de ce que lui disait Canolles. Quant à Castorin, qui avait d'avance reçu ses instructions, il vint prendre la lettre et reçut l'ordre de rejoindre à [illegible].

[illegible] à se tromper d'auberge ; il n'y avait pas de danger, [illegible] ne possédant que la seule auberge du *[illegible]*.

[illegible] en route. A cinq cents pas de Poitiers ou [illegible], Castorin prit un chemin de traverse à droite [illegible] deux heures à peu près [illegible] Canolles [illegible] aux indications prises la maison de [illegible] au vicomte [illegible] de [illegible] à l'[illegible] de [illegible] logis [illegible] à gauche.

Le vicomte [illegible] tranquille ; la scène de la veille avait [illegible] et il avait vu s'écouler la journée sans [illegible] allusion ; il ne craignait donc plus de [illegible] le moindre obstacle à ses volontés, et, du [illegible] baron était tout pour lui un simple [illegible] et [illegible]. Il ne demandait [illegible] dans sa

[illegible]. Aussi, soit que le vicomte jugeât la précaution inutile, soit qu'il ne voulût pas se séparer de son écuyer et demeurer seul sur le grand chemin, Pompée ne fut-il pas même envoyé en avant.

On arriva dans le village à la nuit ; la pluie tombait par torrents. Le bonheur voulut qu'une chambre se trouvât chauffée ; le vicomte, pressé de changer de vêtements, la prit et chargea Pompée de s'occuper du logis de Canolles.

— C'est déjà fait, dit l'égoïste Pompée, qui, brûlant d'envie d'aller se coucher lui-même, [illegible] de s'en occuper.

— C'est bien. Mon [illegible] ?

— Le voici.

— Mes flacons.

— Les voilà.

— Merci. Où couchez-vous, Pompée ?

— Au bout du corridor.

— Et si j'ai besoin d'appeler ?

— Voici une clochette, l'hôtesse viendra.

— Il suffit. Cette porte ferme bien, n'est-ce pas ?

— Monsieur peut voir.

— Il n'y a pas de verrous ?

— Non, mais il y a une serrure.

— Bien, je m'enfermerai en dedans. Il n'y a pas d'autre entrée ?

— Non, que je sache.

Et Pompée prit la bougie et fit le tour de la chambre.

— Voyez si les contrevents sont solides.

— Les crochets sont mis.

— Bien. Allez, Pompée.

Pompée sortit, et le vicomte donna un tour de clef à la serrure.

Une heure après, Castorin, qui était arrivé le premier à l'hôtel et qui logeait près de Pompée sans qu'il s'en doutât, sortit de sa chambre sur la pointe du pied, et vint ouvrir la porte à Canolles.

Canolles, le cœur palpitant, se glissa dans l'auberge, et laissant à Castorin le soin de refermer la porte, se fit désigner la chambre du vicomte et monta.

Le vicomte allait se mettre au lit, lorsqu'il entendit des pas dans le corridor.

Le vicomte, on a pu le remarquer déjà, était fort craintif ; aussi ces pas le firent-ils tressaillir et prêta-t-il l'oreille avec attention.

Ces pas s'arrêtèrent devant sa porte.

Une seconde après, on frappa.

— Qui est là ? demanda une voix tellement effrayée que Canolles n'en eût pas reconnu le timbre si plusieurs fois déjà il n'avait eu l'occasion d'étudier les variations de cette voix.

— Moi ! dit Canolles.

— Comment, vous ! reprit la voix passant de l'effroi à l'épouvante.

— Oui. Figurez-vous, vicomte, qu'il n'y a plus de place dans votre hôtel, pas une seule chambre libre. Votre imbécile de Pompée n'a pas songé à moi. Pas d'autre hôtel dans tout le village, et comme votre chambre est une chambre à deux lits...

Le vicomte jeta avec terreur les yeux sur deux lits jumeaux, placés côte à côte dans une alcôve, et séparés seulement par une table.

— Eh bien, vous comprenez ? continua Canolles. J'en viens réclamer un. Ouvrez-moi donc vite, je vous prie, car je meurs de froid.

On entendit alors un grand remue-ménage dans la chambre, un froissement d'habits et des pas précipités.

— Oui, oui, baron, dit la voix de plus en plus effarée du vicomte, oui, j'y vais, j'y cours.

— J'attends. Mais, par grâce, cher ami, hâtez-vous, si vous ne voulez pas me trouver gelé.

— Pardon, mais c'est que je dormais, voyez-vous.

— Tiens, il me semblait que vous aviez de la lumière.

— Non, vous vous trompez.

Et la lumière fut éteinte aussitôt. Canolles ne s'en plaignit pas.

— Me voici. Je ne trouve pas la porte, continua le vicomte.

— Je le crois bien, dit Canolles. J'entends votre voix à l'autre bout de la chambre. Par ici donc.

— Ah ! c'est que je cherche la clochette pour appeler Pompée.

— Pompée est à l'autre bout du corridor et ne vous entendra point. J'ai voulu le réveiller pour en tirer quelque chose, mais [illegible] impossible. Il dort comme un [illegible] qu'il est.

— Alors je vais appeler l'hôtesse.

— Bah ! l'hôtesse a cédé son lit à un voyageur et est allée coucher au [illegible]. Personne ne viendra donc [illegible] D'ailleurs, j'ai [illegible] faire appeler du [illegible] a-t-il besoin de [illegible].

— Mais [illegible]

Vous, vous m'ouvrez la porte, [illegible] Je [illegible] à tâtons mon lit, je [illegible] donc, je vous en prie.

Mais enfin, dit le vicomte [illegible] trouver [illegible] chambres, fussent-elles [illegible] impossible [illegible] n'y ait pas d'autres chambres [illegible]

Mais, cher vicomte, dix heures [illegible] de [illegible]. Vous allez réveiller tout l'hôtel [illegible] que [illegible] est à la maison [illegible] plus [illegible] de toute la nuit [illegible] meilleurs sommeil...

Ces dernières paroles semblèrent rassurer un peu le vicomte. De petits pas se rapprochèrent de [illegible] et la porte s'ouvrit.

Canolles entra et referma la porte derrière lui. Le vicomte, après avoir ouvert, s'était éloigné précipitamment.

Le baron se trouva alors dans une chambre [illegible] car les derniers charbons du foyer [illegible] ne jetaient qu'une lueur insuffisante [illegible] était tiède et parfumée de toutes les [illegible] la plus excessive recherche de toilette.

Ah ! merci ! vicomte, dit Canolles [illegible] ici que dans le corridor.

Vous avez envie de dormir [illegible] dit le vicomte.

— Oui, certainement. Indiquez-moi [illegible] lit, vous [illegible] connaissez la chambre [illegible]

Non, non, inutile ! dit vivement le vicomte [illegible] à gauche.

Comme la gauche du vicomte était la droite du baron, le baron alla à droite, rencontra une fenêtre, près de cette fenêtre une petite table et sur cette petite table la sonnette que le vicomte éperdu avait tant [illegible] A tout hasard, [illegible] la sonnette dans sa poche.

Mais, que dites-vous ? s'écria [illegible] nous [illegible] donc au colin-maillard ? [illegible] au moins ! Mais que diable [illegible] dans l'ombre ?

Je cherche la clochette pour appeler [illegible]

Mais que diable voulez-vous [illegible]

— Je veux [illegible] je veux qu'il [illegible]

Pour qui ?

— Pour lui.

Pour lui ! Que dites-vous donc [illegible] dans notre chambre ? Allons [illegible] de petite fille peureuse [illegible] sommes assez grands garçons pour nous [illegible] nous-mêmes [illegible] moi seulement la main et [illegible] ne puis trouver... ou bien... rallumons [illegible]

— Non, non, non, s'écria le vicomte.

Puisque vous ne voulez pas me donner la main [illegible] Canolles, vous devriez me passer [illegible] je suis dans un véritable labyrinthe.

Et il s'avança, les bras étendus, du [illegible] la voix ; mais, près de lui, il vit [illegible] et sentit passer comme un parfum [illegible] mais, pareil à l'Orphée de Virgile [illegible]

[illegible] dit le vicomte à l'autre [illegible] votre lit, baron.

Lequel des deux est le mien ?

Peu importe ! je ne me coucherai [illegible]

Comment ! vous ne vous coucherez pas ? dit Canolles [illegible] retournant à cette parole imprudente [illegible]

Je passerai la nuit sur une chaise.

Allons donc ! dit Canolles, je ne souffrirai [illegible] pas un pareil enfantillage [illegible]

[illegible] Canolles guidé par un dernier rayon [illegible] du foyer et mourut [illegible] le vicomte [illegible] angle entre la fenêtre et la [illegible] manteau.

Ce rayon ne fut qu'un éclair [illegible] et pour faire comprendre [illegible] Canolles s'avança droit [illegible] la chambre fût rentrée dans [illegible] comprit que, cette fois [illegible] qui le poursuivait.

Baron ! balbutia le vicomte [illegible] baron, ne quittez [illegible] un pas de plus, si vous [illegible]

Canolles s'arrêta ; le vicomte [illegible] qu'il [illegible] battre son cœur, et qu'il [illegible] de son souffle haletant en même temps [illegible] enivrant, composé de toutes les [illegible] de la jeunesse et de la [illegible] plus doux que celui des fleurs [illegible] pour lui ôter toute possibilité d'[illegible] l'envie.

Cependant il demeura un instant [illegible] étendues vers ces mains qui le repoussaient [illegible] sentant qu'il n'avait qu'un mouvement à faire pour [illegible] ce corps charmant dont tant de fois, depuis deux jours, il avait admiré la souplesse...

Grâce, grâce ! murmura [illegible] une voix dans laquelle un commencement de volupté [illegible] à la terreur. Grâce ! et la voix expira sur [illegible] et Canolles sentit ce corps charmant glisser [illegible] tomber à genoux.

Sa poitrine se dilata ; il y avait dans [illegible] plorait un accent qui lui fit comprendre [illegible] était déjà à moitié vaincu.

Il fit donc un pas encore, étendit les mains [illegible] les deux mains jointes et suppliantes du [illegible] cette fois, n'ayant plus même la force de jeter un cri [illegible] un soupir presque douloureux.

Tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre [illegible] la fenêtre, des coups précipités retentirent à la porte de l'auberge ; ces coups furent suivis de cris et de rumeurs. On appelait et l'on frappait alternativement.

M. le baron de Canolles ! criait une voix.

Oh ! merci, mon Dieu ! je suis sauvé, murmura le vicomte.

— Peste soit de l'animal ! dit Canolles ; ne pouvait-il venir demain matin ?

M. le baron de Canolles ! criait la voix. M. le baron de Canolles ! Il faut que je lui parle à l'instant même.

— Voyons, qu'y a-t-il ? demanda le baron en faisant un pas en arrière.

— Monsieur ! monsieur ! dit [illegible] on vous demande... on vous cherche.

— Mais qui cela, bélître ?

— Un courrier.

— De la part de qui ?

— De la part de M. le duc d'Epernon.

— Que me veut-il ?

— Service du roi.

A ce mot magique et auquel il fallait obéir, Canolles [illegible] en maugréant, ouvrit la porte et descendit l'escalier.

On entendait ronfler Pompée.

Le courrier était entré et attendait dans une salle [illegible] Canolles alla le trouver et lui en [illegible] la lettre de Nanon ; car, ainsi que le lecteur l'a deviné, le courrier était Courtauvaux lui-même, qui, parti près de dix heures après Canolles, n'avait pu, quelque diligence qu'il eût faite, le rejoindre qu'à la seconde étape.

Quelques questions faites à Courtauvaux [illegible] Canolles aucun doute sur la nécessité de la diligence à faire. Il relut une seconde fois la lettre et la [illegible] *Votre bonne sœur Nanon*, lui fit comprendre ce qui était arrivé, c'est-à-dire que mademoiselle de Lartigues s'était tirée d'affaire en le faisant passer pour son frère.

Canolles avait plusieurs fois entendu parler à Nanon [illegible] même, en termes peu flatteurs, de ce frère dont il avait pris la place. Cela n'ajouta point peu [illegible] la mauvaise [illegible] qu'il mit à obéir à ce message du duc.

— C'est bien, dit-il à Courtauvaux, sans lui ouvrir [illegible] crédit dans l'hôtel et sans lui vider sa bourse dans les mains, ce qu'il n'eût pas manqué de faire en toute autre occasion ; c'est bien : dites à votre maître que vous [illegible] rattrapé et que j'ai obéi à l'instant même.

— Et à mademoiselle de Lartigues, ne lui dirai-je [illegible] ?

Si fait ; vous lui direz que son frère apprécie le [illegible] ment qui l'a fait agir, et lui est fort [illegible] — [illegible], sellez les chevaux !

Et, sans dire autre chose au messager [illegible] ébahi de cette rude réception, Canolles remonta chez [illegible] vicomte [illegible] trouva pâle tremblant et rhabillé [illegible] sur la cheminée.

Canolles jeta un regard de profond [illegible] et surtout sur ces deux lits jumeaux [illegible] une légère et courte pression [illegible] regard avec un sentiment de pudeur [illegible] rouge au visage.

Soyez content, vicomte, dit [illegible] vous voilà débarrassé de moi pour tout le [illegible] en poste pour le service du roi.

Et quand cela ? demanda [illegible] voix encore mal assurée.

A l'instant même [illegible] qu'il paraît.

Adieu, monsieur [illegible] le jeune homme, qui se laissa tomber sur un siège sans [illegible] compagnon.

Canolles fit un pas vers lui.

Je ne vous [illegible] plus [illegible]

[illegible] dit le vicomte en essayant [illegible]

Promettez une chose à un homme qui [illegible] votre souvenir, dit Canolles en [illegible] et cela avec une harmonie [illegible] qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

— La preuve ?
— C'est que vous penserez à lui quelquefois.
— Je vous le promets.
— Sans... colère?...
— Oui.
— Une preuve à l'appui de cette promesse, dit Canolles.
Le vicomte lui tendit la main.
Canolles prit cette main tout d'abord sans autre intention que de la serrer entre les siennes; mais par un mouvement plus fort que sa volonté, il la pressa ardemment sur ses lèvres, et s'élança hors de la chambre en murmurant :
— Ah ! Nanon, Nanon, vous ne pourrez me dédommager jamais de ce que vous me faites perdre !

XII

Maintenant, si nous suivons les princes de la maison de Condé dans cet exil de Chantilly dont Richon a fait au vicomte une peinture assez effrayante, voici ce que nous allons voir.

Sous ces belles allées de marronniers, saupoudrées d'une neige de fleurs, sur ces pelouses gazonneuses qui s'étendent jusqu'aux étangs bleus, s'agite incessamment un essaim de promeneurs, riant, devisant et chantant. Çà et là, au milieu des grandes herbes, quelques figures de lecteurs apparaissent perdues dans des flots de verdure, où l'on ne voit distinctement que la page blanche qu'ils dévorent et qui appartient soit à la *Cléopâtre*, de M. de la Calprenède, soit à l'*Astrée*, de M. d'Urfé, soit au *Grand Cyrus*, de mademoiselle de Scudéry; au fond des berceaux de chèvrefeuilles et de clématites, on entend accorder les luths et chanter des voix invisibles. Enfin, dans la grande allée qui conduit au château, passe, par intervalles, avec la rapidité de l'éclair, un cavalier qui court porter un ordre.

Pendant ce temps, sur la terrasse, trois femmes vêtues de satin et suivies à distance par des écuyers muets et respectueux, se promènent gravement avec des gestes pleins de cérémonie et de majesté; au milieu, une dame, de noble tournure malgré ses cinquante-sept ans, disserte magistralement sur les affaires d'État; à sa droite, une jeune femme toute roide d'ajustements sombres écoute en fronçant le sourcil la docte théorie de sa voisine; à sa gauche, enfin, une autre vieille, la plus raide et la plus compassée des trois, parce qu'elle est de qualité moins illustre, parle, écoute et médite tout à la fois.

La dame du milieu est madame la princesse douairière, mère du vainqueur de Rocroy, de Nordlingen et de Lens, que l'on commence, depuis qu'il est persécuté, et que cette persécution l'a conduit à Vincennes, à appeler le grand Condé, nom que la postérité lui conserva : cette dame, sur les traits de laquelle on peut reconnaître encore les restes de cette beauté qui lui fit les dernières et peut-être les plus folles amours de Henri IV, vient d'être blessée à la fois dans son amour de mère et dans son orgueil de princesse par un *facchino italiano* que l'on nommait Mazarini quand il était domestique du cardinal Bentivoglio, et qu'on appelle maintenant Son Eminence le cardinal Mazarin, depuis qu'il est l'amant d'Anne d'Autriche et le premier ministre du royaume de France.

C'est lui qui a osé emprisonner Condé et exiler à Chantilly la mère et la femme du noble prisonnier.

La dame de droite est Claire-Clémence de Maillé, princesse de Condé, que, par une habitude aristocratique du temps, on appelle madame la Princesse tout court pour signifier que la femme du chef de la famille des Condé est la première princesse du sang, la princesse par excellence. Elle a toujours été fière, mais depuis qu'elle est persécutée, sa fierté a grandi de sa persécution, et elle est devenue orgueilleuse.

Jusqu'alors condamnée à jouer un rôle secondaire tant que monsieur le Prince était libre, la prison de son mari l'a [illegible] elle est devenue plus lamentable qu'une veuve, et son fils, le duc d'Enghien, qui va atteindre sa [illegible] est plus intéressant qu'un orphelin. On [illegible] et sans la crainte du ridicule, elle s'habillerait [illegible] l'exil imposé par Anne d'Autriche [illegible] éplorées, leurs [illegible] perçants se sont [illegible] d'opprimée qu'elles sont, elles vont [illegible] Madame la Princesse, Thémis toute en courroux [illegible] en jupe et les lauriers de madame de L[illegible] de Paris, l'empêchent de dormir.

La duègne de gauche est la marquise de Tourville, qui n'ose écrire des romans, mais qui compose en politique : elle n'a pas fait la guerre en personne comme ce brave Pompée, et, comme lui, n'a pas reçu une balle à la bataille de Corbie; mais son mari, qui était un capitaine assez estimé, a été blessé à La Rochelle et tué à Fribourg : il en résulte, qu'héritière de sa fortune patrimoniale, elle a cru hériter en même temps de son génie militaire. Depuis qu'elle est venue rejoindre mesdames les princesses à Chantilly, elle a déjà fait trois plans de campagne qui ont successivement excité l'admiration des femmes de la suite, et qui ont été, non pas abandonnés, mais ajournés au moment où l'on tirera l'épée, et où l'on jettera le fourreau. Elle n'ose mettre l'uniforme de son mari, quoiqu'elle en ait bonne envie parfois, mais elle possède une épée suspendue dans sa chambre, au-dessus du chevet de son lit, et, de temps en temps, lorsqu'elle est seule, elle la tire hors de sa gaine d'un air fort martial.

Chantilly, malgré son air de fête, pourrait donc n'être au fond qu'une vaste caserne, et, si l'on cherchait bien, on trouverait de la poudre dans les caves et des baïonnettes dans les charmilles.

Les trois dames, dans leur lugubre promenade, se dirigent à chaque tour vers la principale porte du château, et semblent guetter l'arrivée de quelque messager d'importance. Déjà plusieurs fois madame la princesse douairière a dit, en secouant la tête et en soupirant :

— Nous échouerons, ma fille, nous serons humiliées.

— Il faut un peu payer beaucoup de gloire, dit madame de Tourville sans rien perdre de son maintien anguleux, et il n'y a point de victoire sans combat !

— Si nous échouons, si nous sommes vaincues, dit la jeune princesse, nous nous vengerons.

— Madame, dit la princesse douairière, si nous échouons, ce sera Dieu qui aura vaincu M. le Prince. Voudriez-vous donc vous venger de Dieu?

La jeune princesse s'inclina devant la superbe humilité de sa belle-mère, et ces trois personnages, se saluant ainsi et se donnant un mutuel encens, ne ressemblaient pas mal à un évêque assisté de deux diacres, qui prennent Dieu pour prétexte des hommages qu'ils se rendent chacun à chacun.

— Ni M. de Turenne, ni M. de La Rochefoucauld, ni M. de Bouillon, murmura la douairière; tout manque à la fois.

— Ni argent ! répondit madame de Tourville.

— Et sur qui compter, reprit madame la Princesse, si Claire elle-même nous oublie?

— Qui vous dit, ma fille, que madame de Cambes vous oublie?

— Elle ne revient pas.

— Peut-être en est-elle empêchée, les chemins sont gardés par l'armée de M. de Saint-Aignan, vous le savez.

— Elle pourrait au moins écrire.

— Comment voulez-vous qu'elle confie au papier une réponse si importante, l'adhésion de toute une ville comme Bordeaux au parti de MM. les princes?... Non, ce côté-là n'est donc pas celui qui m'inquiète le plus.

— D'ailleurs, reprit madame de Tourville, l'un des trois plans que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Altesse avait pour but immanquable un soulèvement dans la Guyenne.

— Oui, oui, et nous y reviendrons s'il est besoin, répondit madame la Princesse; mais je me range à l'avis de madame ma mère, et je commence à croire que Claire aura essuyé quelque disgrâce; autrement, elle serait déjà ici. Peut-être ses fermiers lui ont-ils manqué de parole : un croquant saisit toujours l'occasion de ne pas payer lorsqu'il peut s'en dispenser. Sait-on aussi ce que les gens de Guyenne auront fait ou n'auront pas fait, malgré leurs promesses? Des Gascons !

— Des bavards ! dit madame de Tourville; braves individuellement, c'est vrai, mais mauvais soldats en troupe, bons à crier : « Vive M. le Prince ! » quand ils ont peur de l'Espagnol; voilà tout.

— Ils détestaient bien M. d'Épernon, cependant, dit la princesse douairière, car ils l'ont pendu en effigie à Agen, et ont promis de le pendre en personne à Bordeaux, s'il y rentrait jamais.

— Il y sera rentré, et les aura fait pendre eux-mêmes, dit madame la Princesse avec dépit.

— Et tout cela, reprit madame de Tourville, c'est la faute de M. Lenet, de M. Pierre Lenet, répéta-t-elle avec affectation, de cet opiniâtre conseiller que vous vous obstinez à garder, et qui n'est bon qu'à contrecarrer tous nos projets. Si l'on n'avait pas repoussé mon second plan, qui avait pour but, vous vous le rappelez, d'enlever par surprise le château de Vayres, l'île Saint-Georges et le fort de Blaye, nous tiendrions maintenant Bordeaux assiégé, et il faudrait bien que Bordeaux capitulât.

— J'aime mieux, sauf l'avis de Leurs Altesses, qu'il s'offre de plein gré, dit derrière madame de Tourville une voix douce, respectueuse, mais point exempte d'une teinte d'ironie. Ville qui capitule cède à la force et ne s'engage à rien; ville qui s'offre se compromet et est obligée de suivre jusqu'au bout la fortune de ceux à qui elle s'est offerte.

Les trois dames se retournèrent, et aperçurent Pierre Lenet, qui, tandis qu'elles faisaient une de leurs allées vers cette grande porte du château sur laquelle revenaient constamment leurs regards, était sorti, lui, par une petite porte donnant de plain-pied sur la terrasse, et s'était approché par derrière.

Ce qu'avait dit madame de Tourville était vrai en partie. Pierre Lenet, conseiller de M. le Prince, homme froid, savant et grave, avait mission du prisonnier de surveiller amis et ennemis ; et, il faut le dire, il avait bien plus de peine à empêcher les amis de M. le Prince de compromettre sa cause qu'à combattre les mauvaises intentions de ses ennemis. Mais, habile comme un procureur, accoutumé aux chicanes et aux ruses du palais, il triomphait ordinairement, soit par quelque heureuse contre-mine, soit par quelque inébranlable inertie. C'était, au reste, à Chantilly même qu'il livrait ses batailles les plus savantes. L'amour-propre de madame de Tourville, l'impatience de madame la Princesse, l'habileté aristocratique de la douairière valaient bien l'astuce de Mazarin, l'orgueil d'Anne d'Autriche et les indécisions du parlement.

Lenet, chargé de la correspondance par les princes, s'était imposé la loi de ne donner les nouvelles aux princesses qu'en temps utile, et c'était lui qui se faisait juge de cette opportunité, car la diplomatie féminine ne procédant pas toujours par le mystère, premier principe de la diplomatie masculine, plusieurs des plans de Lenet avaient ainsi été livrés par ses alliés à ses ennemis.

Les deux princesses, qui n'en reconnaissaient pas moins, malgré l'opposition qu'elles rencontraient en lui, le dévouement et surtout l'utilité de Pierre Lenet, accueillirent le conseiller avec un geste amical ; un léger sourire se dessina même sur les lèvres de la douairière.

— Eh bien, mon cher Lenet, vous l'entendiez, dit-elle, madame de Tourville se plaignait ou plutôt nous plaignait. — Tout va de mal en pis. — Ah ! nos affaires, mon cher Lenet, nos affaires !

— Madame, dit Lenet, je suis loin de voir les choses aussi en noir que les voit Votre Altesse. J'espère beaucoup du temps et des retours de la fortune. Vous connaissez le proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

— Le temps, les retours de la fortune, c'est de la philosophie, cela, monsieur Lenet, et non de la politique ! s'écria madame la Princesse.

Lenet sourit à son tour.

— La philosophie est utile en toutes choses, madame, et surtout en politique. Elle apprend à ne point s'enorgueillir du succès et à ne point perdre patience dans les revers.

— N'importe ! dit madame de Tourville, j'aimerais mieux un bon courrier que toutes vos maximes. N'est-il pas vrai, madame la Princesse ?

— Oui, je l'avoue, répondit madame de Condé.

— Votre Altesse sera donc satisfaite, car elle en recevra trois aujourd'hui, répliqua Lenet avec le même sang-froid.

— Comment, trois ?

— Oui, madame. Le premier a été vu sur la route de Bordeaux, le second vient de Stenay, et le troisième arrive de la Rochefoucault.

Les deux princesses poussèrent une exclamation de surprise joyeuse. Madame de Tourville se pinça les lèvres.

— Il me semble, mon cher monsieur Pierre, dit-elle en minaudant pour dissimuler son dépit et envelopper d'une feuille dorée l'amertume du mot qu'elle allait lancer, il me semble qu'un habile nécromancien comme vous ne devrait pas demeurer en si beau chemin, et qu'après nous avoir annoncé les courriers, il devrait nous dire le contenu des dépêches.

— Ma science, madame, ne va pas si loin que vous le croyez, dit-il modestement, elle se borne à être un serviteur fidèle [illegible], mais je devine peu.

Au même instant, comme si, en effet, Lenet eût été servi par un démon familier, on aperçut deux cavaliers qui franchissaient la grille du château et qui s'avançaient au galop de leurs montures. Aussitôt une volée de [illegible] désertant les parterres et la pelouse, s'abattit près des tampes pour avoir sa part des nouvelles.

Les deux cavaliers mirent pied à terre, et l'un des deux [illegible] donnant à l'autre, qui semblait [illegible], la bride de son cheval trempé de sueur, courut [illegible] vers les princesses, qui venaient au-devant de lui et qu'il [illegible] à l'extrémité de la [illegible] qu'il entrait par l'autre.

— Claire ! [illegible] madame la Princesse.

— Oui, Votre Altesse. Agréez mes très humbles respects, madame.

Et, mettant un genou en terre, la [illegible] essaya de saisir la main de madame la Princesse pour la baiser respectueusement.

— Dans mes bras, chère vicomtesse, dans mes bras ! s'écria madame de Condé la relevant.

Et, après s'être laissé embrasser, avec toutes les marques de respect possibles par madame la Princesse, le cavalier se tourna vers la princesse douairière, qu'il salua profondément.

— Vite, parlez, chère Claire ? dit celle-ci.

— Oui, parle, reprit madame de Condé. As-tu vu Richon ?

— Oui, Votre Altesse, et il m'a chargée pour vous d'une mission.

— Bonne ou mauvaise ?

— Je l'ignore moi-même, elle se compose de deux mots.

— Lesquels ? Vite ! je meurs d'impatience.

Et l'anxiété la plus vive se peignit sur le visage des deux princesses.

— *Bordeaux... Oui !* dit Claire, inquiète elle-même de l'effet que ces deux mots allaient produire.

Mais elle fut bientôt rassurée, car les princesses accueillirent ces deux mots par un cri de triomphe qui fit accourir Lenet du bout de la galerie.

— Lenet ! Lenet ! venez, venez ! s'écria madame la Princesse. Vous ne savez pas quelle nouvelle nous apporte la petite Claire ?

— Si fait, madame, dit Lenet en souriant, je le savais, et voilà pourquoi je ne l'attendais pas.

— Comment, vous le saviez ?

— *Bordeaux...* — *Oui.* N'est-ce pas cela ? dit Lenet.

— En vérité, mon cher Pierre, vous êtes sorcier, dit madame la douairière.

— Mais si vous le saviez, Lenet, dit d'un ton de reproche madame la Princesse, pourquoi [illegible] deux mots ?

— Parce que je voulais réserver à madame la vicomtesse de Cambes la récompense de ses [illegible], et parce que [illegible] devant [illegible], que je craignais, sur la terrasse et [illegible] l'explosion de joie de Vos Altesses.

— Vous avez raison, toujours raison, [illegible] Pierre, dit madame la Princesse. [illegible].

— Et c'est pourtant à ce brave Richon que nous devons cela, dit la princesse douairière. N'est-ce pas que vous êtes content de lui, et qu'il a bien manœuvré, dites, mon compère Lenet ?

Compère était le mot caressant de la princesse douairière, laquelle avait retenu ce mot du roi Henri IV, qui l'employait fréquemment.

— Richon est un homme de tête et d'exécution, madame, dit Lenet, et que Votre Altesse croie bien que, si je n'en eusse pas été sûr comme de moi-même, je ne le lui eusse pas recommandé.

— Que ferons-nous pour lui ? dit madame la Princesse.

— Il faudra lui donner quelque poste important, dit la douairière.

— Quelque poste important ?... Votre Altesse n'y pense pas ! dit aigrement madame de Tourville, et elle oublie que M. Richon n'est pas gentilhomme !

— Ni moi non plus, madame, je ne le suis pas, reprit Lenet ; ce qui n'empêche pas M. le Prince d'avoir, je suppose, quelque confiance en moi. Certes, j'admire et je respecte la noblesse de France, mais il y a des circonstances où j'oserai dire qu'un grand cœur vaut mieux qu'un vieux blason.

— Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même annoncer cette riche nouvelle, ce bon Richon ? dit madame la Princesse.

— Il est resté en Guyenne pour réunir un certain nombre d'hommes. Il m'a dit qu'il pouvait déjà compter sur plus de trois cents soldats : seulement, il dit qu'ils seront [illegible] de temps maladroits pour tenir la campagne, et il [illegible] mieux qu'on obtînt pour lui le commandement d'une [illegible] comme Vayres ou l'île Saint-Georges. La, dit-il, [illegible] sûr d'être parfaitement utile à Leurs Altesses.

— Mais comment obtenir cela ? demanda la Princesse. Nous sommes trop mal en cour, à cette heure, pour recommander quelqu'un, et celui que nous recommanderions deviendrait à l'instant même suspect.

— Peut-être, madame, dit la vicomtesse, y aurait-il le moyen que M. Richon m'a suggéré lui-même.

— Et lequel ?

— M. d'Épernon est, à ce qu'il paraît, continua la vicomtesse en rougissant, [illegible] demoiselle.

— Ah ! oui, la belle Nanon, dit avec dédain madame la Princesse, nous [illegible].

— Eh bien, [illegible] d'Épernon [illegible] refuser à cette femme, et que cette femme accorde [illegible]. Ne pourrait-on pas lui acheter un brevet pour M. Richon ?

— Ce serait de l'argent bien placé, dit Lenet.

— Oui, mais la caisse est à sec, vous le savez bien, [illegible] madame de Tourville.

Lenet se tourna en souriant du côté de madame [illegible].

— [illegible] le moment, madame, lui dit-il, de [illegible] Leurs Altesses que vous avez pensé à tout.

— Que voulez-vous dire, Lenet ?

— Il veut dire, madame, que je suis assez [illegible]

[illegible] une faible somme [illegible] grande-[illegible] mais [illegible] la [illegible] les yeux [illegible] aux deux [illegible] dames du royaume [illegible]

[illegible] mille livres [illegible]

[illegible] c'est une nature [illegible] les lettres, [illegible] la douairière.

[illegible] cette chère [illegible] Princesse, comment vous acquitterez-vous [illegible]

— Votre Altesse y [illegible]

Et où est [illegible] de Tourville.

Dans la chambre [illegible] Altesse [illegible] l'ordre de [illegible]

Lenet, dit [illegible] Princesse. Vous vous souviendrez [illegible] de Cambes.

[illegible] Lenet en tirant [illegible] tablettes [illegible] la date du jour [illegible] vingt mille livres de [illegible] à une colonne dont [illegible] si elles [illegible] de l'addition.

Mais comment avez-vous fait pour passer, chère belle? [illegible] madame la Princesse, car on nous dit ici que M. de [illegible] la route et visite hommes et choses, [illegible] qu'un préposé de la gabelle.

Grâce à la sagesse de Pompée, madame, [illegible] de danger, dit la vicomtesse en faisant un énorme [illegible] lequel [illegible] à peine d'un jour et demi, mais [illegible] notre voyage, [illegible] je serais près de Votre Altesse depuis avant-hier.

— Rassurez-vous, madame, dit Lenet, il n'y a pas encore de temps de perdu ; il s'agit seulement de bien employer la journée d'aujourd'hui et de demain. Aujourd'hui que Vos Altesses s'en souviennent [illegible] trois courriers : l'un est déjà arrivé, restent les deux autres.

— Et peut-on savoir le nom de ces deux autres, monsieur? demanda madame de Tourville, espérant [illegible] prendre en faute le conseiller, auquel elle [illegible] qui, pour n'être pas déclarée, [illegible] moins réelle.

— Le premier, si mes prévisions ne me trompent pas, répondit Lenet, sera Gourville ; il vient de la part du duc de La Rochefoucauld.

— De la part du prince de Marsillac, voulez-vous dire, reprit madame de Tourville.

— M. le prince de Marsillac est maintenant duc de La Rochefoucauld, madame.

— Son père est donc mort?

— Il y a huit jours.

— Et où cela?

— A Verteuil.

— Et le second? demanda madame la Princesse.

— Le second [illegible] capitaine des gardes de M. le Prince. Il arrive de Stenay et vient de la part de M. de Turenne.

[illegible] dit madame de Tourville, que, pour éviter toute perte de temps, on pourrait s'en rapporter au premier plan que j'avais fait, dans le cas probable de l'adhésion de Bordeaux et de l'alliance de MM. de Turenne et de Marsillac.

Lenet sourit comme à son ordinaire.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il du ton le plus poli ; [illegible] les plans [illegible] M. le Prince lui-même sont à cette [illegible] en voie d'[illegible] et promettent un entier succès.

— Les plans arrêtés par M. le Prince, dit [illegible] madame de Tourville, par M. le Prince qui est au donjon de Vincennes et qui ne communique avec personne!

— Voici les ordres de Son Altesse, écrits de sa main même, [illegible] d'hier, fit Lenet tirant de sa poche une lettre du prince de Condé, et que j'ai reçus ce matin. Nous sommes en correspondance.

Le papier fut presque arraché des mains du conseiller [illegible] les deux princesses qui dévorèrent [illegible] des yeux le [illegible] qu'il renfermait.

[illegible] les poches de Lenet contiennent [illegible] de France? dit en riant madame la princesse [illegible]

[illegible] pas encore, répondit le conseil[illegible] de les agrandir [illegible] continua-t-il en montrant [illegible] madame la vicomtesse [illegible] cette longue route.

La vicomtesse [illegible] qu'avait Lenet de rester seul avec les deux [illegible] un sourire de la douairière qui la [illegible] elle fit un respectueux salut et s'éloigna.

Madame de Tourville [illegible] et se promettait ample [illegible] de [illegible] ; mais sur un signe imperceptible de madame [illegible] à sa [illegible] les deux [illegible] dans [illegible]

madame de Tourville que le terme de la séance politique à laquelle elle était appelée à prendre part était arrivé. La [illegible] comprit parfaitement l'invitation, rendit aux deux dames une révérence plus grave et plus cérémonieuse encore que les leurs, et se retira en [illegible] Dieu [illegible] de l'ingratitude des princes.

Les deux princesses passèrent dans leur cabinet, et Pierre Lenet les y suivit.

— Maintenant, dit Lenet après s'être assuré que la porte était bien fermée, si Vos Altesses veulent recevoir Gourville, il est arrivé et change d'habits, n'osant pas se présenter à vous dans son costume de voyage.

— Et quelle nouvelle apporte-t-il?

— La nouvelle que M. de la Rochefoucauld sera [illegible] soir ou demain avec cinq cents gentilshommes.

— Cinq cents gentilshommes! s'écria la princesse ; mais c'est une véritable armée.

— Qui rendra notre passage difficile. J'aurais mieux aimé cinq ou six serviteurs seulement que tout cet attirail ; nous nous serions dérobés plus facilement à M. de Saint-Aignan. Maintenant il sera presque impossible de gagner le Midi sans être inquiétés.

— Tant mieux si l'on nous inquiète, s'écria la princesse ; car si l'on nous inquiète, nous combattrons et nous serons vainqueurs. L'esprit de M. le Condé marchera avec nous.

Lenet regarda la princesse douairière comme pour prendre [illegible] mais Charlotte de Montmorency, élevée dans les guerres [illegible] de Louis XIII, qui avait vu tant de [illegible] pour entrer en prison ou rouler sur les échafauds pour avoir voulu rester droites, passa tristement la main sur son front lourd de souvenirs pénibles.

— Oui, dit-elle, nous en sommes réduits là : nous cacher ou combattre. L'horrible chose! Nous vivions tranquilles, avec un peu de gloire que Dieu avait envoyée à notre maison ; nous ne cherchions, du moins j'espère que nul de nous n'avait eu d'autre intention, qu'à rester au rang où nous sommes [illegible] que les hasards du temps nous poussent à combattre notre maître...

— Madame, [illegible] la jeune princesse, je vois avec moins de peine que Votre Altesse la nécessité où nous sommes réduites. Mon époux et mon frère souffrent une indigne captivité ; cet époux et ce frère sont vos fils ; en outre, votre fille est proscrite. Voilà qui excuse bien certainement toutes les entreprises que nous pourrons tenter.

— Oui, dit la douairière avec une tristesse pleine de résignation, oui, je supporte cela avec plus de patience que vous, madame ; mais c'est qu'il semble aussi que ce soit devenu notre destinée, d'être proscrits ou prisonniers. A peine ai-je été la femme du père de votre mari, qu'il m'a fallu quitter la France, poursuivie par l'amour du roi Henri IV. A peine y sommes-nous revenus, qu'il nous a fallu entrer à Vincennes, poursuivis par la haine du cardinal de Richelieu. Mon fils, en prison aujourd'hui, est venu au monde en prison, et a pu revoir, au bout de trente-deux ans, la chambre où il est né. Hélas! votre beau-père, M. le Prince, avait donc raison dans ses sombres prophéties, lorsqu'on lui annonça le gain de la bataille de Rocroy, lorsqu'on le conduisit dans la salle tapissée des drapeaux pris sur les Espagnols : « Dieu sait la joie que cette action de mon fils me donne, dit-il en se retournant vers moi ; mais souvenez-vous, madame, que plus notre maison acquerra de gloire, plus il lui arrivera de malheurs. Si je n'avais les armes de France, ce qui est un trop beau blason pour l'abandonner, je voudrais prendre pour armoiries un faucon que ses sonnettes dénoncent et aident à reprendre, avec cette devise *Fama* [illegible]. » Nous avons fait trop de bruit, ma fille, et voilà ce qui nous nuit. N'êtes-vous pas de mon avis, Lenet?

— Madame, reprit Lenet, affligé par les souvenirs que venait d'évoquer la princesse, Votre Altesse a raison ; mais nous nous sommes trop avancés pour reculer maintenant. [illegible] il y a plus [illegible] pareilles à celles où nous sommes, il s'agit de prendre une résolution prompte. Il ne faut pas nous dissimuler notre situation. Nous ne sommes libres qu'en apparence, la reine a les yeux sur nous, et M. de Saint-Aignan nous bloque. Eh bien, il s'agit de sortir de Chantilly malgré la vigilance de la reine et le blocus de M. de Saint-Aignan.

— Sortons de Chantilly, mais sortons la tête haute! s'écria madame la Princesse.

— Je suis de cet avis, dit la douairière [illegible] les Condés ne sont pas des Espagnols, et ne trahissent pas. Ils ne sont pas des Italiens et ne rusent pas. Ce qu'ils font, ils le font au grand jour et le front levé.

— Madame, dit Lenet avec l'accent de la conviction, Dieu m'est témoin que je serai le premier à exécuter l'ordre de Votre Altesse quel qu'il soit ; mais pour sortir de Chantilly comme vous voulez le faire, il faut livrer bataille. Vous [illegible] sans doute pas [illegible] femmes le jour du [illegible] dans le conseil. Vous [illegible] après avoir [illegible] dans le conseil [illegible] et ce sera vous qui [illegible]

jetterez à vos soldats le cri de guerre. Mais vous oubliez qu'à côté de vos précieuses existences commence à poindre une existence non moins précieuse : c'est celle de M. le duc d'Enghien, votre fils et petit-fils. Risquerez-vous d'ensevelir dans le même tombeau le présent et l'avenir de votre maison ? Croyez-vous que le père ne servira point d'otage au Mazarin lors des entreprises téméraires qu'on exécutera au nom du fils ? Ne connaissez-vous plus les secrets du donjon de Vincennes, si lugubrement approfondis par M. le grand prieur de Vendôme, par le maréchal d'Ornano et par Puylaurens ? Avez-vous oublié cette chambre fatale qui, au dire de madame de Rambouillet, vaut son pesant d'arsenic ? Non, mesdames, continua Lenet en joignant les mains, non ; vous écouterez l'avis de votre vieux serviteur : vous sortirez de Chantilly comme il convient à des femmes qu'on persécute... Rappelez-vous que votre arme la plus sûre est la faiblesse... Un enfant qu'on prive de son père, une femme qu'on prive de son mari, une mère qu'on prive de son fils échappent comme ils peuvent au piège où on les retenait... Attendez, pour agir et parler hautement, que vous ne serviez plus de garantie au plus fort. Captives, vos partisans resteront muets ; libres, ils se déclareront, n'ayant plus à craindre qu'on leur dicte les conditions de votre rachat. Notre plan est concerté avec Gourville. Nous sommes sûrs d'une bonne escorte avec laquelle nous éviterons les insultes du chemin... car, aujourd'hui, vingt partis différents tiennent la campagne et vivent indistinctement sur l'ami et sur l'ennemi. Consentez. Tout est prêt.

— Partir en cachette, partir comme des malfaiteurs ! s'écria la jeune princesse. Oh ! que dira M. le Prince lorsqu'il apprendra que sa mère, sa femme et son fils ont subi une pareille honte.

— Je ne sais pas ce qu'il dira ; mais si vous réussissez, il vous devra sa liberté ; si vous échouez, vous ne compromettez pas vos ressources, et surtout votre position, comme vous le feriez par une bataille.

La douairière réfléchit un instant, et, avec un visage plein d'affectueuse mélancolie :

— Cher monsieur Lenet, dit-elle, persuadez ma fille ; car, pour moi, je suis forcée de demeurer ici. J'ai lutté jusqu'à présent, mais enfin je succombe ; la douleur qui me consume et que j'essaye en vain de cacher pour ne pas décourager ceux qui m'entourent, va me clouer sur un lit de douleur, qui sera peut-être mon lit de mort ; mais vous l'avez dit, il faut, avant toute chose, sauver la fortune des Condés. Ma fille et mon petit-fils quitteront Chantilly, et, j'espère, seront assez sages pour se conformer à vos conseils, je dis plus, à vos ordres. Ordonnez, Lenet, on exécutera !

— Vous pâlissez, madame ! s'écria Lenet en soutenant la douairière, que déjà madame la Princesse, alarmée de cette pâleur, avait prise dans ses bras.

— Oui, dit la douairière de plus en plus faiblissante ; oui, les bonnes nouvelles d'aujourd'hui m'ont fait plus de mal que les angoisses des jours derniers. Je sens que la fièvre me dévore ; mais ne témoignons rien : cela, dans un pareil moment, pourrait nous faire du tort.

— Madame, dit Lenet à voix basse, l'indisposition de Votre Altesse serait un bienfait du ciel si votre personne ne souffrait point. Gardez le lit, répandez le bruit de cette maladie. Vous, madame, continua-t-il en s'adressant à la jeune princesse, faites appeler votre médecin Bourdelot, et, comme nous allons avoir besoin de mettre les écuries et les équipages en réquisition, annoncez partout que votre intention est de faire courre un daim dans le parc. De cette façon, personne ne sera surpris de voir hommes, armes et chevaux en activité.

— Faites vous-même, Lenet. Mais comment un homme aussi prévoyant que vous n'a-t-il pas senti que l'on pourra s'étonner de cette étrange partie de chasse au moment même où madame ma mère tombe malade ?

— Aussi tout est-il prévu, madame. N'est-ce point après-demain que M. le duc d'Enghien prend sept ans, et doit sortir des mains des femmes ?

— Oui.

— Eh bien, nous disons que cette partie de chasse est donnée pour la prise du premier haut-de-chausses du jeune prince, et que Son Altesse a insisté de telle façon pour que sa maladie ne portât point préjudice à cette solennité, que vous avez dû céder à ses instances.

— Excellente idée ! s'écria avec un sourire joyeux la douairière, toute orgueilleuse de cette première proclamation de la virilité de son petit-fils ; oui, le prétexte est bon, et, en vérité, Lenet, vous êtes un digne et bon conseiller.

— Mais, pour suivre la chasse, M. le duc d'Enghien sera donc en voiture ? demanda la princesse.

— Non, madame, à cheval. Oh ! que votre cœur maternel ne s'effraye pas. J'ai imaginé une petite selle que Vialas, son écuyer, appliquera devant l'arçon de la sienne ; de cette façon, monseigneur le duc d'Enghien sera en vue, et, le soir, nous pourrons partir en toute sécurité ; car, supposez qu'il faille gagner à pied [illegible] M. le duc d'Enghien passera partout ; en carrosse [illegible] arrêté au premier obstacle.

— Vous êtes donc d'avis de partir...

— Après-demain au soir, madame... Votre Altesse n'a aucun motif de retarder son départ ?

— Oh ! non, tout au contraire ; [illegible] sortir de notre prison le plus tôt possible, Lenet.

— Et une fois sortis de Chantilly, que ferez-vous ? demanda la douairière.

— Nous traversons l'armée de M. de Saint-Aignan, à qui nous trouvons bien un moyen de mettre un bandeau sur les yeux. Nous rejoignons M. de la Rochefoucauld et son escorte et nous arrivons à Bordeaux où l'on nous attend. Une fois dans la seconde ville du royaume, dans la capitale du Midi, nous pouvons négocier et guerroyer, selon qu'il conviendra à Votre Altesse ; toutefois, j'aurai l'honneur de vous rappeler, madame, que même à Bordeaux, nous n'aurions pas chance de tenir longtemps si nous n'avons pas autour de nous quelques places qui forcent les troupes royales à faire diversion. Deux de ces places surtout sont de grande importance : Vayres, qui commande la Dordogne et permet aux subsistances d'arriver à la ville, et l'île Saint-Georges, qui est regardée par les Bordelais eux-mêmes comme la clef de leur ville. Mais nous penserons à cela plus tard ; pour le moment ne songeons qu'à sortir d'ici.

— Rien ne sera plus aisé, je le pense, dit madame la Princesse. Nous sommes seuls et maîtres ici, quoi que vous en disiez, Lenet.

— Ne comptez sur rien, madame, avant d'être à Bordeaux ; rien n'est aisé avec l'esprit diabolique de M. de Mazarin, et si j'ai attendu que nous fussions seuls pour exposer mon plan à Votre Altesse, c'est pour l'acquit de ma conscience, je vous le jure, car je crains en ce moment même pour la sûreté du projet que ma seule tête a conçu et que vos seules oreilles viennent de recevoir. M. de Mazarin n'apprend pas les nouvelles, il les devine.

— Oh ! je le défie de déjouer celui-ci, dit la princesse. Mais nous aidons madame ma mère à regagner son appartement ; dès aujourd'hui, je propagerai le bruit de notre partie de chasse d'après-demain. Chargez-vous des invitations, Lenet.

— Reposez-vous-en sur moi, madame.

La douairière rentra chez elle et se mit au lit. Bourdelot, médecin de la maison de Condé et précepteur de M. le duc d'Enghien, fut appelé ; la nouvelle de cette indisposition inattendue se répandit aussitôt à Chantilly, et, en une demi-heure, les bosquets, les galeries, les parterres furent déserts, les hôtes des deux princesses s'empressant dans l'antichambre de madame la douairière.

Lenet passa toute la journée à écrire, et, le soir même, plus de cinquante invitations étaient portées dans toutes les directions par les nombreux serviteurs de cette royale maison.

XIII

Le surlendemain, désigné pour l'accomplissement des projets de maître Pierre Lenet, fut un des plus sombres jours de ce printemps qu'on appelle traditionnellement la plus belle saison de l'année, et qui en est presque toujours, en France surtout, la plus désagréable.

La pluie tombait fine et drue dans les parterres de Chantilly, rayant une brume grise qui estompait les massifs du jardin et les futaies du parc. Dans les vastes cours, rangés autour de leurs poteaux d'attente, cinquante chevaux tout sellés attendaient, l'oreille basse, l'œil triste, et grattant impatiemment la terre du pied [illegible] des meutes de chiens accouplés et réunis par groupes de douze attendaient en soufflant une haleine bruyante [illegible] de longs bâillements, et essayaient, par un effort commun, d'entraîner le valet qui essuyait les oreilles trempées de pluie de ses favoris. Çà et là erraient, les mains derrière le dos et la trompe en sautoir, les piqueurs en uniforme chamois. Quelques officiers, endurcis aux intempéries par les bivacs de Rocroy ou de Lens, bravaient l'eau du ciel, adoucissant les ennuis de l'attente en causant par groupes sur les terrasses ou les escaliers extérieurs.

Chacun était prévenu que c'était jour de cérémonie et avait pris son air solennel pour voir M. le duc d'Enghien vêtu de son premier haut-de-chausses courre son premier daim. Tout officier au service du prince, tout client de cette illustre maison invité par la circulaire de Lenet avait accompli ce qu'il regardait [illegible]

courant à Chantilly. Les inquiétudes qu'avait d'abord données la santé de madame la princesse douairière étaient, on le sait, dissipées par un bulletin favorable de Bourdelot : la princesse, [illegible] saignée, avait pris le matin l'émétique, panacée universelle de cette époque.

À dix heures, tous les convives [illegible] madame de [illegible] étaient arrivés, chacun [illegible] en présentant sa lettre, et ceux qui, par [illegible], l'avaient oubliée, reconnus par Lenet, avaient été introduits sur un signe de lui au suisse. Ces invités [illegible] aux serviteurs de la maison composaient [illegible] quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes dont le plus grand nombre était rassemblé autour [illegible] cheval blanc qui, avec une sorte d'orgueil, piaffait en avant de sa grande selle à la française [illegible] de velours avec dossier, destiné à M. le duc d'Enghien, et où il devait prendre sa place lorsque Vialas, son écuyer, aurait lui-même pris place sur la selle principale.

Cependant on ne parlait point encore de se mettre en chasse, et l'on semblait attendre d'autres invités.

Vers dix heures et demie, trois gentilshommes suivis de six valets [illegible] et porteurs de valises tellement [illegible] qu'on eût dit qu'ils allaient faire le tour [illegible] entrèrent dans le château et, apercevant dans la cour ces poteaux qui semblaient dressés à cet effet, s'allaient y attacher leurs chevaux.

Aussitôt un homme vêtu de bleu, avec un baudrier d'argent, s'approcha, la hallebarde en main, des nouveaux venus, que leur équipage [illegible] de pluie à leurs bottes [illegible] de la [illegible] on reconnaissait pour des voyageurs de long cours.

— D'où venez-vous, messieurs ? dit cette espèce de suisse en croisant la hallebarde.

— Du Nord, répondit un des cavaliers.

— Et où allez-vous ?

— À l'enterrement.

— La preuve ?

— Voyez notre crêpe.

En effet, les trois maîtres avaient, chacun, un crêpe à son épée.

— Excusez-moi, messieurs, dit alors le suisse, le château est à votre disposition ; il y a une table préparée, un promenoir [illegible] des hommes qui attendent vos ordres ; quant à vos gens, ils seront traités à l'office.

Les gentilshommes, francs campagnards affamés et curieux, [illegible] mirent pied à terre, jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs laquais et, s'étant fait montrer le chemin de la salle à manger, s'acheminèrent de ce côté. Un [illegible] les attendait à la porte, et leur servit de guide.

Pendant ce temps, les chevaux étaient, par les mains des laquais de la maison, tirés des mains des laquais étrangers, conduits aux écuries, étrillés, brossés, bouchonnés et mis à même d'une auge garnie d'avoine et d'un râtelier garni de paille.

À peine les trois gentilshommes étaient-ils attablés, que six autres cavaliers, suivis de six laquais armés et équipés à l'instar de ceux que nous avons déjà décrits, entrèrent comme eux, et, comme eux, voyant des poteaux, voulurent attacher leurs montures aux anneaux. Mais l'homme à la hallebarde, qui avait reçu une rigide consigne, s'approcha d'eux, et renouvelant ses questions :

— D'où venez-vous ? dit-il.

— De Picardie. Nous sommes officiers dans Turenne.

— Où allez-vous ?

— À l'enterrement.

— La preuve ?

— Voyez notre crêpe.

Et comme les premiers, ils montrèrent le crêpe qui pendait à la poignée de leur rapière.

Mêmes politesses furent faites à ces derniers, qui allèrent prendre leurs places à table ; mêmes soins furent donnés à leurs chevaux, qui allèrent prendre leurs places à l'écurie.

Derrière eux, quatre autres se présentèrent, et la même scène se renouvela.

Jusqu'à midi, deux par deux, quatre par quatre, cinq par cinq, seuls ou en troupes, somptueux ou mesquins, [illegible] montés, bien armés, bien équipés, arrivèrent [illegible] que le hallebardier interrogea de la même [illegible] qui répondirent en disant d'où ils venaient, [illegible] qu'ils allaient à l'enterrement et en montrant leur crêpe.

Lorsque [illegible] eut fait connaissance, tandis que leurs [illegible] et que leurs chevaux se reposaient, Lenet [illegible] la salle où ils se trouvaient réunis et leur dit :

— Messieurs, madame la princesse vous remercie par ma voix de l'honneur que vous lui avez fait de passer chez elle en [illegible] de M. le duc de La Rochefoucauld, qui vous attend pour [illegible] obsèques de monsieur son père... Regardez cette demeure comme vôtre, et veuillez prendre votre part du divertissement d'une chasse à courre, commandée pour cette après-dînée par M. le duc d'Enghien, lequel prend aujourd'hui son premier haut-de-chausses.

Un murmure d'approbation et de remerciements flatteurs accueillit cette première partie du discours de Lenet, qui, en habile orateur, avait interrompu sa harangue sur un effet certain.

— Après la chasse, continua-t-il, vous trouverez à souper à la table de madame la Princesse, qui désire vous remercier elle-même ; après quoi, vous aurez toute liberté de continuer votre route.

Quelques-uns des gentilshommes prêtèrent une attention particulière à l'énoncé de ce programme, qui semblait quelque peu porter atteinte à leur libre arbitre ; mais, sans doute prévenus par M. le duc de la Rochefoucauld, ils s'attendaient à quelque chose de pareil, car personne ne réclama. Les uns s'en allèrent visiter leurs chevaux ; les autres recoururent à leurs valises pour se mettre en état de paraître dignement devant les princesses ; d'autres, enfin, continuèrent à tenir table, causant des affaires du temps, qui paraissaient avoir, avec les événements de la journée, une certaine affinité.

Beaucoup se promenaient au-dessous du grand balcon sur lequel, sa toilette terminée, devait paraître M. le duc d'Enghien, confié pour la dernière fois aux soins des femmes. Le jeune prince, au fond de ses appartements avec ses nourrices et ses berceuses, ignorait son importance. Mais, déjà plein d'orgueil aristocratique, il contemplait, d'un regard [illegible] le costume riche et pourtant sévère dont, pour la première fois, il allait être revêtu : c'était un habit de velours noir brodé d'argent mat, qui donnait à sa parure l'air sombre du deuil ; sa mère, voulant à tout prix passer pour veuve, et ayant médité d'insérer, dans certaine harangue, ces mots : *Pauvre prince orphelin*.

Mais ce n'était pas le prince qui regardait avec le plus de convoitise ces habits splendides, insignes de sa virilité tant attendue : à deux pas de lui, un autre enfant, plus âgé de quelques mois à peine, aux joues roses, aux cheveux blonds, tout éblouissant de santé, de force et de pétulance, dévorait du regard le faste qui entourait son heureux compagnon ; déjà même, plusieurs fois, ne pouvant résister à sa curiosité, il avait osé s'approcher de la chaise sur laquelle étaient préparés les beaux habits, et avait sournoisement manié l'étoffe et caressé les broderies, tandis que le petit prince regardait d'un autre côté. Mais il arriva qu'une fois le duc d'Enghien ramena les yeux à temps, et que Pierrot retira sa main trop tard.

— Prends garde ! s'écria le petit prince avec aigreur, prends garde, Pierrot ! tu vas gâter mon haut-de-chausses : c'est du velours brodé, vois-tu !... et cela se fane lorsqu'on le touche. Je te défends de toucher à mon haut-de-chausses.

Pierrot cacha la main coupable derrière le dos, en tournant et en retournant ses épaules par ce mouvement de mauvaise humeur familier aux enfants de toutes les conditions.

— Ne vous fâchez pas, Louis, dit madame la Princesse à son fils, qui déjà faisait une assez laide grimace. Si Pierrot touche encore à votre habit, nous le ferons fouetter.

Pierrot changea sa moue boudeuse en une moue menaçante et dit :

— Monseigneur est prince ; mais moi, je suis jardinier... et, si monseigneur veut m'empêcher de toucher à ses habits, je l'empêcherai, moi, de jouer avec mes pintades... Ah ! mais ! c'est que je suis plus fort que monseigneur, moi, il le sait bien.

À peine avait-il prononcé ces imprudentes paroles, que la nourrice du prince, mère de Pierrot, saisit l'indépendant bambin par le poignet et lui dit :

— Pierrot, vous oubliez que monseigneur est votre maître, le maître de tout ce qui est dans le château et autour du château, et que, par conséquent, vos pintades sont à lui.

— Tiens ! moi, dit Pierrot, je croyais qu'il était mon frère...

— Votre frère de lait, oui.

— Alors, s'il est mon frère, nous devons partager ; et, si mes pintades sont à lui, ses habits sont à moi.

La nourrice allait répliquer par une démonstration sur la différence qu'il y a entre un frère utérin et un frère de lait ; mais le jeune prince, qui voulait que Pierrot assistât à son triomphe tout entier, car c'était de Pierrot surtout qu'il désirait exciter l'admiration et l'envie, ne lui en laissa pas le temps.

— N'aie pas peur, Pierrot, dit-il, je ne suis pas fâché contre toi, et tu me verras tout à l'heure sur mon beau cheval blanc et sur ma belle petite selle ! Je vais courir la chasse, et c'est moi qui tuerai le daim !

— Ah ! oui, répondit l'irrévérencieux Pierrot avec le plus

impertinent signe d'ironie, vous y resterez longtemps, à cheval !... Vous avez voulu monter l'autre jour sur mon âne, et mon âne vous a jeté à terre !

— Oui... mais, aujourd'hui, reprit le jeune prince avec toute la majesté qu'il put appeler à son aide et trouver dans ses souvenirs, aujourd'hui, je représente papa, et je ne tomberai point... D'ailleurs, Vialas me tiendra dans ses bras.

— Allons, allons, dit madame la Princesse, pour couper court à la discussion de Pierrot et de M. le duc d'Enghien, allons, qu'on habille le prince ! Voici une heure qui sonne, et tous nos gentilshommes attendent avec impatience. Lenet, faites sonner le départ.

XIV

Au même instant, le son du cor retentit dans les cours et pénétra jusqu'au fond des appartements. Alors chacun courut à son cheval frais et reposé, grâce aux soins qu'on en avait pris, et se mit en selle ; le veneur avec ses limiers, les piqueurs avec leurs compagnies de chiens partirent les premiers. Puis les gentilshommes se rangèrent en haie, et le duc d'Enghien, monté sur un cheval blanc, soutenu par Vialas, son écuyer, parut entouré de dames d'honneur, d'écuyers, de gentilshommes et suivi de sa mère, éblouissante de parure et montée sur un cheval noir comme le jais ; près d'elle, sur un cheval qu'elle maniait avec une grâce charmante, était la vicomtesse de Cambes, adorable sous ses habits de femme, qu'elle avait enfin repris à sa grande joie.

Quant à madame de Tourville, on la cherchait vainement des yeux depuis la surveille ; elle avait disparu : comme Achille, elle s'était retirée sous sa tente.

Cette brillante cavalcade fut accueillie par des acclamations unanimes. On se montrait, en se haussant sur les étriers, madame la Princesse et M. le duc d'Enghien, inconnus à la plupart des gentilshommes qui n'étaient jamais venus à la cour, et qui étaient étrangers à toutes ces pompes royales. L'enfant saluait avec un charmant sourire, madame la Princesse avec une douce majesté : c'étaient la femme et le fils de celui que ses ennemis eux-mêmes appelaient le premier capitaine de l'Europe. Ce premier capitaine de l'Europe était poursuivi, persécuté, emprisonné par ceux-là mêmes qu'il avait sauvés de l'ennemi à Lens et défendus contre les rebelles à Saint-Germain. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme. Aussi l'enthousiasme fut-il à son comble.

Madame la Princesse savoura à longs traits toutes ces preuves de sa popularité ; puis, sur quelques mots que lui glissa Lenet à l'oreille, elle donna le signal du départ, et bientôt l'on passa des parterres dans le parc, dont toutes les portes étaient gardées par des soldats du régiment de Condé. Derrière les chasseurs, les grilles furent refermées, et, comme si cette précaution était encore insuffisante pour qu'aucun faux frère ne se mêlât à la fête, les soldats restèrent en sentinelles derrière les grilles, et à chacune d'elles un suisse, vêtu comme celui de la cour et armé d'une hallebarde comme lui, se tenant debout, ayant ordre de n'ouvrir qu'à ceux qui pourraient répondre aux trois questions qui composaient le mot d'ordre.

Un instant après que les grilles furent fermées, le son du cor et les aboiements furieux des chiens annoncèrent que le daim était lancé.

Cependant, de l'autre côté du parc, en face du mur d'enceinte, bâti par le connétable Anne de Montmorency, sur le revers de la route, six cavaliers, dressant l'oreille au bruit des trompes et aux aboiements des chiens, s'étaient arrêtés, caressant leurs chevaux en haleine, et semblaient tenir conseil.

A voir leurs costumes entièrement neufs, les harnais brillants de leurs montures, les manteaux lustrés qui retombaient galamment de leurs épaules sur la croupe de leurs chevaux, le luxe des armes que des ouvertures artistement ménagées laissaient apercevoir, on pouvait s'étonner de l'isolement de ces gentilshommes, si beaux et si pimpants à l'heure où toute la noblesse des environs était réunie dans le château de Chantilly.

Ces gentilshommes si brillants étaient éclipsés toutefois par le luxe de leur chef ou de celui qui paraissait être leur chef : plumes au chapeau, baudrier doré, bottes fines éperonnées d'or, longue épée à poignée ciselée à jour, tel était, avec l'accompagnement d'un splendide manteau bleu de ciel à l'espagnole, l'équipement de ce cavalier.

— Pardieu ! dit-il au bout d'un instant de réflexions profondes, pendant lequel les six cavaliers s'étaient entre-regardés d'un air assez embarrassé, par où entre-t-on dans un parc ? Par la porte ou par la grille. Présentons-nous à la première grille ou à la première porte, et nous entrerons. Ce n'est point des cavaliers de notre tournure qu'on laisse dehors, lorsque entrent dedans des hommes vêtus comme ceux que nous rencontrons depuis ce matin.

— Je vous répète, Cauvignac, répondit un des cinq cavaliers auxquels s'adressait le discours de leur chef, que ces gens mal vêtus, et qui, malgré leur costume et leur tournure de croquants, sont à cette heure dans le parc, avaient sur nous un avantage : c'était de posséder le mot de passe. Nous ne l'avons pas et nous n'entrerons pas.

— Vous croyez, Ferguzon ? dit, avec une certaine déférence pour l'opinion de son lieutenant, celui qui avait parlé le premier, et que nos lecteurs reconnaissent pour l'aventurier qu'ils ont rencontré dès les premières pages de cette histoire.

— Si je le crois ? J'en suis sûr. Croyez-vous donc que ces gens-là chassent pour chasser ? Tarare ! ils conspirent, c'est positif.

— Ferguzon a raison, dit un troisième ; ils conspirent, et nous n'entrerons pas.

— La chasse au daim est cependant bonne à prendre quand on la rencontre sur son chemin.

— Surtout, quand on est las de la chasse à l'homme ; n'est-ce pas, Barrabas ? reprit Cauvignac. Eh bien, il ne sera pas dit que celle-là nous passera devant le nez. Nous avons tout ce qu'il faut pour figurer dignement à cette fête ; nous sommes brillants comme des écus neufs. S'il faut des soldats à M. le duc d'Enghien, où en trouvera-t-il de plus beaux ? s'il lui faut des conspirateurs, où en trouvera-t-il de plus élégants ? Le moins somptueux de nous a la mine d'un capitaine.

— Et vous, Cauvignac, reprit Barrabas, vous passeriez au besoin pour un duc et pair.

Ferguzon ne disait rien, il réfléchissait

— Malheureusement, continua en riant Cauvignac, Ferguzon n'est point d'avis de chasser aujourd'hui.

— Peste ! dit Ferguzon, je ne suis pas si dégoûté ; la chasse est un plaisir de gentilhomme qui me va de toute façon. Aussi je n'en fais pas fi pour moi, et n'en dissuade pas les autres. Je dis seulement que l'entrée de ce parc où l'on chasse vous est défendue par les portes et par les grilles.

— Tenez, s'écria Cauvignac, voici les trompes qui sonnent la vue.

— Mais, continua Ferguzon, cela ne veut pas dire que nous ne chasserons pas.

— Et comment veux-tu que nous chassions, tête d'âne, si nous ne pouvons pas entrer ?

— Je ne dis pas que nous ne pouvons pas entrer, reprit Ferguzon.

— Et comment veux-tu que nous entrions, puisque les portes et les grilles, ouvertes pour les autres, sont, selon toi, fermées pour nous ?

— Pourquoi ne ferions-nous pas à ce petit mur, et pour nous seuls, une brèche par où nous passerions, nous et nos chevaux, et derrière laquelle nous ne trouverions certainement personne pour nous demander raison ?

— Hourra ! s'écria Cauvignac en secouant avec joie son chapeau. — Réparation entière ! Ferguzon, tu es l'homme de ressource parmi nous ! Et quand j'aurai renversé le roi de France de son trône pour y mettre M. le Prince, je demande pour toi la place d'el signor Mazarino Mazarini. A l'ouvrage, compagnons, à l'ouvrage !

A ces mots, Cauvignac sauta à bas de sa monture, et aidé de ses compagnons, dont un seul suffit pour tenir les chevaux de tous, il se mit à démolir les pierres déjà ébranlées du mur d'enceinte.

En un clin d'œil, les cinq travailleurs eurent pratiqué une brèche de trois ou quatre pieds de large. Alors ils remontèrent sur leurs chevaux, et, guidés par Cauvignac, s'élancèrent dans la place.

— Maintenant, leur dit celui-ci en se dirigeant du côté où il entendait le son des trompes, maintenant soyez polis et de bon goût, et je vous invite à souper chez M. le duc d'Enghien.

XV

Nous avons dit que nos six gentilshommes de nouvelle fabrique étaient bien montés ; leurs chevaux avaient, en outre, sur ceux des cavaliers venus le matin, l'avantage d'être frais. Ils rejoignirent donc bientôt le gros de la chasse, et prirent rang parmi les chasseurs sans contes-

[illegible] des invités venaient de provinces [illegible] les [illegible] dans le parc pouvaient [illegible] passer pour [illegible]

[illegible] merveille [illegible] à leur [illegible] même s'ils se fussent [illegible] dépasser les [illegible] et de se mêler aux [illegible] officiers de [illegible]. Mais il n'en fut pas ainsi. [illegible] instant Cauvignac parut convaincu [illegible] se donnait en son honneur, il arracha un [illegible] d'un valet de chiens [illegible] le [illegible] à la tête des veneurs [illegible] le capitaine des [illegible] sens coupa à travers bois et taillis [illegible] trompe à tort et à travers, confondant [illegible], le débuché avec le [illegible], renversant les valets, [illegible] coquettement [illegible] passait devant elles [illegible] même quand il les avait perdues de vue [illegible] daim au moment où l'animal [illegible] après [illegible] le grand étang, était sur ses abois.

— Hallali! [illegible] Cauvignac, à nous le daim! Corbleu [illegible]

— [illegible] Ferguzon, qui le suivait à une longueur de cheval, Cauvignac, vous allez nous faire mettre [illegible] la porte. Au nom de Dieu, modérez-vous!

Mais Cauvignac n'entendait rien, et, voyant que l'animal faisait tête aux chiens, il mit pied à terre et tira son [illegible] en criant de toute la force de ses poumons:

— Hallali! hallali!

Et ses compagnons, moins le prudent Ferguzon, encouragés par son exemple se préparaient à fondre sur leur proie quand le capitaine des chasses, écartant Cauvignac avec son couteau:

— Doucement, monsieur, dit-il, c'est madame la Princesse qui dirige la chasse. C'est donc à elle de couper la gorge du daim ou de concéder cet honneur à qui bon lui semble.

Cauvignac fut rappelé à lui par cette rude semonce, et comme il reculait d'assez mauvaise grâce, il se vit enveloppé tout à coup par la foule des chasseurs, à qui les cinq minutes de halte de Cauvignac avaient suffi pour rejoindre et qui formaient un grand cercle autour de l'animal, acculé au pied d'un chêne et entouré de tous les chiens [illegible] et acharnés sur lui.

Au même moment, par une longue avenue, on vit accourir madame la Princesse, précédant M. le duc d'Enghien, les gentilshommes et les dames qui avaient tenu à honneur de ne pas la quitter. Elle était fort animée et l'on comprenait qu'elle préludait à une guerre véritable par ce simulacre de guerre.

En arrivant au milieu du cercle, elle s'arrêta, jeta un coup d'œil princier autour d'elle, et aperçut Cauvignac et ses compagnons dévorés par les regards inquiets et soupçonneux des piqueurs et des officiers des chasses.

Le capitaine s'approcha d'elle, son couteau à la main: c'était un couteau qui servait d'ordinaire à M. le Prince. [illegible] la lame était du plus fin acier et la poignée de vermeil.

— Son Altesse connaît-elle ce gentilhomme? dit-il à voix basse et en indiquant Cauvignac du coin de l'œil.

— Non, dit-elle, mais s'il est entré il est sans doute connu de quelqu'un.

— Il n'est connu de personne, Altesse, et tous ceux que j'interroge le voient aujourd'hui pour la première fois.

— Mais il n'a pu franchir les grilles sans avoir le mot de passe?

— Non, sans doute, reprit le capitaine, cependant j'oserai donner à Votre Altesse le conseil de s'en défier.

— Il faut d'abord connaître qui il est, dit la princesse.

— On le saura tout à l'heure, madame, répondit avec son [illegible] habituel Lenet qui avait accompagné la princesse. [illegible] ai dépêché un Normand, un Picard et un Breton, et [illegible] être questionné d'importance, mais, pour le moment, [illegible] Votre Altesse n'ait pas l'air de faire attention à lui, [illegible] nous échappera.

— Vous avez raison, Lenet, revenons à notre chasse.

— Cauvignac, dit Ferguzon, je crois qu'il est question de [illegible] bien. Nous ne ferions pas mal de nous éclipser.

— [illegible] crois, dit Cauvignac. Ah! ma foi tant pis, je [illegible] l'hallali, il en arrivera ce qu'il pourra.

— [illegible] spectacle, je le sais bien, dit Ferguzon, [illegible] de payer nos places plus cher qu'à l'hôtel de Bourgogne.

— [illegible] capitaine des chasses en présentant le [illegible] qui Votre Altesse veut-elle accorder l'honneur [illegible] animal à mort?

— Je le [illegible] monsieur, dit la princesse, [illegible] femme [illegible] s'habituer à toucher au fer [illegible]

— Nanon [illegible] des chasses à l'arquebusier, [illegible]

[illegible] son arquebuse au [illegible]. Cette manœuvre avait pour but de tirer le daim avec une balle si le daim, poussé au désespoir, comme cela arrive quelquefois, au lieu d'attendre madame la Princesse, fondait sur elle.

Madame la Princesse descendit de cheval, prit le couteau [illegible] les yeux fixes, les joues ardentes, les lèvres demi relevées, s'avança vers la bête, qui, presque entièrement ensevelie sous les chiens, semblait couverte d'un tapis bariolé de mille couleurs. Sans doute l'animal ne crut pas que la mort venait à lui sous les traits de cette belle princesse dans la main de laquelle il était venu manger plus de dix fois; aussi, tombé sur les genoux qu'il était, essaya-t-il de faire un mouvement en laissant tomber de ses yeux cette grosse larme qui accompagne l'agonie du cerf, du daim et du chevreuil. Mais il n'en eut pas le temps. La lame du couteau sur laquelle se reflétait un rayon de soleil disparut tout entière dans sa gorge; le sang jaillit jusqu'au visage de madame la Princesse; le daim leva la tête, brama douloureusement, et, jetant un dernier regard de reproche sur sa belle maîtresse, tomba et mourut.

Au même instant toutes les trompes sonnèrent la mort, et mille cris retentirent de « Vive madame la Princesse! » tandis que le jeune prince, s'agitant sur sa selle, battait joyeusement des mains.

Madame la Princesse retira le couteau de la gorge de l'animal, tourna avec un regard d'amazone les yeux tout autour d'elle, rendit l'arme ensanglantée au capitaine des chasses et remonta à cheval. Alors Lenet s'approcha d'elle.

— Madame la Princesse veut-elle que je lui dise [illegible] avec son sourire habituel, à qui elle pensait en coupant la gorge de la pauvre bête?

— Oui, Lenet, dites, vous me ferez plaisir.

— Elle pensait à M. de Mazarin et aurait voulu qu'il fût à la place du daim.

— Oui, s'écria madame la Princesse, c'est bien cela, et je l'eusse égorgé sans pitié, je vous le jure; mais, en vérité, Lenet, vous êtes sorcier.

Puis se retournant vers le reste de la compagnie:

— Maintenant que la chasse est finie, messieurs, dit-elle, veuillez me suivre. Il est trop tard maintenant pour attaquer un autre daim et, d'ailleurs, le souper nous attend.

Cauvignac répondit à cette invitation par un geste des plus gracieux.

— Que faites-vous donc, capitaine? demanda Ferguzon.

— J'accepte, pardieu! Ne vois-tu pas que madame la Princesse vient de nous inviter à souper, comme je te l'avais promis?

— Cauvignac, vous me croirez si vous voulez, dit le lieutenant, mais, à votre place, je regagnerais la brèche.

— Ferguzon, mon ami, votre perspicacité naturelle vous fait défaut. N'avez-vous pas remarqué les ordres qu'a donnés ce monsieur vêtu de noir, et qui a un faux air du renard quand il rit et du blaireau quand il ne rit pas. Ferguzon, la brèche est gardée, et aller du côté de la brèche c'est indiquer que nous voulons sortir par où nous sommes entrés.

— Mais alors, qu'allons-nous devenir?...

— Sois tranquille. Je réponds de tout.

Et, sur cette assurance, les six aventuriers prirent leur rang au milieu des gentilshommes, et s'acheminèrent avec eux vers le château.

Cauvignac ne s'était pas trompé: on ne les perdait pas de vue. Lenet marchait sur le flanc. Il avait à sa droite le capitaine des chasses, à sa gauche l'intendant de la maison de Condé.

— Vous êtes sûrs, disait-il, que personne ne connaît ces cavaliers?

— Personne. Voilà plus de cinquante gentilshommes que nous interrogeons et toujours même réponse: parfaitement étrangers à tout le monde.

Le Normand, le Picard et le Breton revinrent rejoindre Lenet sans pouvoir en dire davantage. Seulement, le Normand avait découvert une brèche dans le parc et, en homme intelligent, l'avait fait garder.

— Alors, dit Lenet, nous allons recourir au moyen le plus efficace. Il ne faut pas qu'une poignée d'espions nous fasse congédier en pure perte cent braves gentilshommes. Ayez soin, vous, monsieur l'intendant, que personne ne puisse sortir de la cour ni de la galerie où la cavalerie va entrer. Vous, monsieur le capitaine, une fois la porte de la galerie refermée, disposez un piquet de douze hommes avec des armes chargées en cas d'événement... Maintenant allez, je ne les perds pas de vue.

Au reste, Lenet n'avait pas grand'peine à remplir la charge qu'il s'était imposée, lui-même: Cauvignac et ses compagnons ne manifestaient aucune envie de fuir. Cauvignac marchait au premier rang, frisant galamment sa moustache; Ferguzon le suivait, rassuré par sa promesse, car il connaissait trop son chef pour ne pas être sûr qu'il ne se serait pas fourré dans ce terrier si le terrier n'avait pas [illegible] Barrabas et à ses [illegible]

autres compagnons, ils suivaient le lieutenant et le capitaine sans penser à autre chose qu'à l'excellent souper qui les attendait ; c'étaient, en somme, des hommes fort matériels, qui abandonnaient avec une parfaite insouciance la partie intellectuelle des relations sociales à leurs deux chefs, dans lesquels ils avaient pleine et entière confiance.

Tout se passa selon la prévision du conseiller et s'exécuta selon son ordre. Madame la Princesse s'assit dans le grand salon de réception, sous un dais qui lui servait de trône ; elle avait près d'elle son fils, vêtu comme nous l'avons dit.

Tout le monde se regardait ; on avait promis un souper, et il était évident qu'on allait faire un discours.

En effet, la princesse se leva et prit la parole. Sa harangue (1) fut entraînante. Cette fois, Clémence de Maillé-Brézé ne garda aucune mesure et rompit en visière avec le Mazarin ; de leur côté, les assistants, électrisés par le souvenir de l'affront fait à toute la noblesse de France dans la personne des princes, et peut-être, mieux encore, par l'espoir de bonnes conditions à faire à la cour en cas de succès, interrompirent deux ou trois fois le discours de madame la Princesse, jurant à grands cris de servir fidèlement la cause de l'illustre maison de Condé et de l'aider à sortir de l'abaissement où Mazarin la voulait réduire.

— Ainsi donc, messieurs, s'écria la princesse en terminant sa harangue, c'est le concours de votre bravoure, c'est l'offrande de votre dévouement que demande à vos cœurs généreux l'orphelin que voici. Vous êtes nos amis. Vous vous êtes présentés comme tels, du moins. Que pouvez-vous faire pour nous ?

Alors, après un silence d'un instant, silence plein de solennité, commença la scène à la fois la plus grande et la plus touchante qui se put voir.

L'un des gentilshommes s'inclina, saluant respectueusement la princesse.

— Je me nomme Gérard de Montalent, dit-il ; j'amène avec moi quatre gentilshommes de mes amis. Nous avons entre nous tous, cinq bonnes épées et deux mille pistoles que nous mettons au service de M. le Prince. Voici notre lettre de créance signée de M. le duc de la Rochefoucauld.

La princesse salua à son tour, prit la lettre de créance des mains du donateur, la remit à Lenet et fit signe aux gentilshommes de passer à sa droite.

A peine eurent-ils pris la place indiquée, qu'un autre gentilhomme se leva.

— Je me nomme Claude-Raoul de Lessac, comte de Clermont, dit-il. Je viens avec six gentilshommes de mes amis. Nous avons chacun mille pistoles, que nous demandons la faveur de verser au trésor de Votre Altesse. Nous sommes armés et équipés, et une simple solde journalière nous suffira. Voici notre lettre de créance signée de M. le duc de Bouillon.

— Passez à ma droite, messieurs, dit la princesse prenant la lettre de M. de Bouillon, qu'elle lut comme la première et que, comme la première, elle passa à Lenet, et croyez à ma reconnaissance.

Les gentilshommes obéirent.

— Je me nomme Louis-Ferdinand de Lorges, comte de Duras, dit alors un troisième gentilhomme. J'arrive sans amis et sans argent, riche et fort de ma seule épée, avec laquelle je me suis ouvert un chemin à travers l'ennemi, car j'étais assiégé dans Bellegarde. Voici ma lettre de créance, de M. le vicomte de Turenne.

— Venez, venez, monsieur, dit madame la Princesse en prenant d'une main la lettre de créance et en lui donnant l'autre à baiser. Venez, et tenez-vous près de moi ; je vous fais un de mes brigadiers.

L'exemple fut imité par tous les gentilshommes : chacun venait avec une lettre de créance, soit de M. de la Rochefoucauld, soit de M. de Bouillon, soit de M. de Turenne ; il remettait la lettre et passait à droite de la Princesse. Quand le côté droit fut plein, la Princesse fit passer à gauche.

Ainsi, le fond de la salle se dégarnissait peu à peu. Bientôt il ne resta plus que Cauvignac et ses sbires, formant un groupe solitaire sur lequel chacun, murmurant avec défiance, tournait un regard de colère et de menace.

Lenet jeta un coup d'œil vers la porte. La porte était bien fermée. Il savait que, derrière cette porte, se tenait le capitaine avec douze hommes bien armés. Alors, ramenant son œil sur les inconnus :

— Et vous, messieurs, dit-il, qui êtes-vous ? Nous ferez-vous l'honneur de vous nommer et de nous montrer vos lettres de créance ?

Le début de la scène, dont, avec l'intelligence qu'on lui connaît, l'issue l'inquiétait fort, avait jeté une ombre d'inquiétude sur le visage de Ferguzon, et cette inquiétude s'était tout doucement communiquée à ses compagnons, qui, comme Lenet, regardaient du côté de la porte. Mais leur chef, majestueusement drapé dans son manteau, était resté impassible, et, à l'invitation de Lenet, faisant deux pas en avant et saluant la Princesse avec infiniment de grâce prétentieuse :

— Madame, dit-il, je me nomme Roland de Cauvignac ; j'amène pour le service de Votre Altesse ces cinq gentilshommes qui appartiennent aux premières familles de Guyenne, mais qui désirent garder l'incognito.

— Mais vous n'êtes sans doute pas venus à Chantilly sans être recommandés par quelqu'un, messieurs ? dit, inquiète, la Princesse, émue du tumulte affreux qui allait résulter de l'arrestation de ces six hommes suspects. Où est votre lettre de créance ?

Cauvignac s'inclina en homme qui reconnaît la justesse de la demande, fouilla dans son pourpoint et en tira un papier plié en quatre, qu'il passa à Lenet avec le salut le plus profond.

Lenet ouvrit, lut, et l'expression la plus joyeuse vint dérider ses traits, contractés par une appréhension bien naturelle.

Pendant que Lenet lisait, Cauvignac promenait sur les assistants un regard de triomphateur.

— Madame, dit-il à voix basse en se penchant à l'oreille de la princesse, regardez quelle fortune : un blanc-seing de M. d'Épernon !

— Monsieur, dit la princesse avec le plus gracieux sourire, merci trois fois : merci pour mon époux ! merci pour moi ! merci pour mon fils !

La surprise avait rendus muets tous les spectateurs.

— Monsieur, dit Lenet, cette pièce est trop précieuse pour que votre intention soit de nous l'abandonner sans condition. Ce soir, après le souper, nous causerons, s'il vous plaît, et vous me direz en quoi nous pouvons vous être agréables.

Et Lenet mit dans sa poche le blanc-seing, que Cauvignac eut la délicatesse de ne lui pas redemander.

— Eh bien, dit Cauvignac à ses compagnons, ne vous avais-je pas dit que je vous invitais à souper avec M. le duc d'Enghien ?

— Et maintenant, à table ! dit la princesse.

— Les doubles battants de la porte latérale s'ouvrirent à ces mots, et l'on vit un magnifique souper servi dans la grande galerie du château.

Le souper fut des plus bruyants ; la santé de M. le Prince, proposée plus de dix fois, fut toujours portée par les convives à genoux, l'épée à la main, et avec des imprécations contre le Mazarin à faire crouler les murailles.

Chacun fit honneur à la bonne chère de Chantilly. Ferguzon lui-même, le prudent Ferguzon, se laissa aller à l'appât des vins de Bourgogne, avec lesquels, pour la première fois, il faisait connaissance. Ferguzon était Gascon et n'avait jusque-là été en position que d'apprécier les vins de son pays, qu'il trouvait excellents, mais qui, à cette époque, s'il faut en croire le duc de Saint-Simon, n'avaient pas encore grande renommée.

Mais il n'en était pas ainsi de Cauvignac. Cauvignac, tout en appréciant à leur juste valeur les crus de Moulin-à-Vent, de Nuits et de Chambertin, n'en faisait qu'une raisonnable consommation. Il n'avait point oublié le sourire retors de Lenet, et il pensait qu'il avait besoin de toute sa raison pour faire avec le rusé conseiller un marché dont il n'eût pas à se repentir : aussi excita-t-il l'admiration de Ferguzon, de Barrabas et de ses trois autres compagnons, qui, ignorant les causes de cette tempérance, furent assez simples pour croire que leur chef faisait un retour sur lui-même.

Vers la fin du repas, et comme les santés commençaient à devenir plus fréquentes, la princesse se leva, emmenant avec elle M. le duc d'Enghien et laissant toute liberté à ses convives de prolonger le festin aussi avant dans la nuit qu'il leur conviendrait. Tout, au reste, s'était passé selon ses désirs, et elle fit un récit circonstancié de la scène du salon et du repas de la galerie, ne mettant qu'une seule chose : c'était le mot que Lenet lui avait glissé à l'oreille au moment où elle se levait de table.

— Que Votre Altesse [illegible] que nous partions à dix heures.

Il allait être neuf heures ; madame la Princesse commença ses préparatifs.

Pendant ce temps, Lenet et Cauvignac échangeaient un regard. Lenet se leva ; Cauvignac en fit autant. Lenet sortit par une petite porte située à l'angle de la salle ; Cauvignac comprit la manœuvre et le suivit.

Lenet conduisit Cauvignac dans son cabinet. Lavernie marchait derrière lui, l'air insouciant et [illegible] dans sa main, tout en marchant, [illegible] négligemment le manche d'un long poignard passé à sa ceinture, et [illegible]

---

(1) Les amateurs de discours pourront retrouver cette harangue [illegible] dans les Mémoires de Pierre Lenet. Quant à nous, nous [illegible] de Henri IV qui prétendait que c'était aux longs discours [illegible] fait d'entendre qu'il devait ses cheveux blancs.

œil, ardent et rapide, fouillait les portes entr'ouvertes et les tapisseries flottantes.

Il ne craignait pas précisément qu'on le trahît, mais il avait pour principe de toujours se tenir en mesure contre la trahison.

Une fois entré dans le cabinet, qu'il éclairait par une lampe, mais dont un seul coup d'œil lui assura la solitude, Lenet indiqua de la main un siège à Cauvignac. Cauvignac s'assit d'un côté de la table où brûlait la lampe, et Lenet de l'autre.

— Monsieur, dit Lenet pour gagner du premier coup la confiance du gentilhomme, voici d'abord et avant toute chose votre blanc-seing que je vous rends. Il est bien à vous, n'est-ce pas?

— Il est, monsieur, répondit Cauvignac, à celui qui le possède, puisque, comme vous pouvez le voir, il n'y a d'autre nom dessus que celui de M. le duc d'Épernon.

— Quand je vous demande s'il est bien à vous, je demande si vous le possédez du consentement de M. le duc d'Épernon.

— Je le tiens de sa propre main, monsieur.

— Ainsi, il ne lui a été soustrait ni extorqué par violence? Je ne dis pas par vous, mais par quelque autre de qui vous l'auriez reçu; peut-être ne le tenez-vous que de seconde main?

— Il m'a été, vous dis-je, donné par le duc, de plein gré et à titre d'échange contre un papier que je lui ai remis.

— Avez-vous pris avec M. le duc d'Épernon l'obligation de faire de ce blanc-seing une chose plus qu'une autre?

— Je n'ai pris avec M. le duc d'Épernon aucun engagement.

— Celui qui le possédera peut donc en user en toute sécurité?

— Il le peut.

— Pourquoi, alors, n'en usez-vous pas vous-même?

— Parce qu'en gardant ce blanc-seing je n'en puis tirer qu'une chose, tandis qu'en vous le cédant j'en puis tirer deux.

— Et quelles sont ces deux choses?

— De l'argent, d'abord.

— Nous n'en avons guère.

— Je serai raisonnable.

— Et la seconde?

— Un grade dans l'armée de MM. les princes.

— MM. les princes n'ont point d'armée.

— Ils vont en avoir une.

— N'aimeriez-vous pas mieux un brevet pour lever quelque compagnie?

— J'allais vous proposer cet accommodement.

— Reste donc l'argent?

— Oui, reste l'argent.

— Quelle somme désirez-vous?

— Dix mille livres. Je vous ai dit que je serais raisonnable.

— Dix mille livres?

— Oui. Il me faut bien quelques avances pour armer et équiper mes hommes.

— En effet, ce n'est pas trop.

— Vous consentez donc?

— C'est marché fait.

Lenet tira un brevet tout signé, le remplit des noms que lui indiqua le jeune homme, y apposa le sceau de madame la Princesse et le remit au titulaire; puis, ouvrant une espèce de caisse à secret où était renfermé le trésor de l'armée rebelle, il en tira dix mille livres en or qu'il aligna en piles de vingt louis chacune.

Cauvignac les compta scrupuleusement les unes après les autres, puis, à la dernière, il fit de la tête signe à Lenet que le blanc-seing était à lui. Lenet le prit et le renferma dans la caisse à secret, pensant sans doute qu'un papier si précieux ne pouvait être trop soigneusement gardé.

Au moment où Lenet remettait dans la poche de son justaucorps la clef de la caisse, un valet tout effaré vint lui dire qu'on le demandait pour affaire importante.

En conséquence, Lenet et Cauvignac sortirent du cabinet, Lenet pour suivre le domestique, Cauvignac pour rentrer dans la salle du festin.

Pendant ce temps, madame la Princesse faisait ses préparatifs de départ, qui consistaient à changer sa robe d'apparat contre une robe d'amazone bonne à la fois pour la voiture et pour le cheval, à trier ses papiers, afin de brûler les inutiles et d'emporter les précieux, enfin à réunir ses diamants qu'elle avait fait démonter afin qu'ils fussent moins volumineux et qu'elle pût, dans une occasion pressante, plus facilement en tirer parti.

Quant à M. le duc d'Enghien, il devait partir dans le costume où il avait couru la chasse, attendu qu'on n'avait [illegible] de lui faire faire que celui-là. Son écuyer V[illegible] tenir constamment à la portière de la voiture, [illegible] le cheval blanc qui était un pur coursier [illegible] prendre sur sa petite selle et de l'emmener [illegible] On avait d'abord craint qu'il ne [illegible] avait fait venir Pierrot pour jouer avec lui; mais la précaution était inutile: l'orgueil de se voir habillé en homme le tenait éveillé.

Les voitures, attelées en cachette et comme pour reconduire à Paris madame la vicomtesse de Cambes, avaient été conduites sous une sombre allée de marronniers où il était impossible de les apercevoir, et où elles se tenaient, portières ouvertes et cochers sur le siège, à vingt pas seulement de la grille principale. On n'attendait plus que le signal, qui devait être une fanfare de cors. Madame la Princesse, les yeux fixés sur la pendule, qui marquait dix heures moins cinq minutes, se levait déjà et s'avançait vers M. le duc d'Enghien pour le prendre par la main, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit précipitamment, et Lenet bondit plutôt qu'il n'entra dans la chambre.

Madame la Princesse, voyant sa figure pâle et son regard troublé, pâlit et se troubla à son tour.

— Oh! mon Dieu! lui dit-elle en allant à lui, qu'avez-vous et qu'y a-t-il?

— Il y a, dit Lenet d'une voix étranglée par l'émotion, qu'un gentilhomme vient d'arriver et demande à vous parler de la part du roi.

— Grand Dieu! s'écria madame la Princesse, nous sommes perdus! Mon cher Lenet, que faire?

— Une seule chose.

— Laquelle?

— Faire déshabiller M. le duc d'Enghien tout de suite et revêtir Pierrot de ses habits.

— Mais je ne veux pas qu'on m'ôte mes habits pour les donner à Pierrot! s'écria le jeune prince tout prêt à fondre en larmes à cette seule idée, tandis que Pierrot, au comble de la joie, craignait d'avoir mal entendu.

— Il le faut, monseigneur, dit Lenet de cet accent puissant que l'on trouve dans les occasions graves, et qui est capable d'impressionner même un enfant, ou l'on va, à l'instant même, vous conduire, vous et votre maman, dans la même prison que M. le Prince votre père.

Le duc d'Enghien se tut, tandis que Pierrot, au contraire, incapable de maîtriser ses sentiments, se laissait aller à une indicible explosion de joie et d'orgueil; on les emmena tous deux dans une salle voisine de la chapelle, où la métamorphose devait s'opérer.

— Heureusement, dit Lenet, que madame la douairière est ici; sans quoi, nous étions battus par le Mazarin.

— Pourquoi cela?

— Parce que le messager a dû commencer par visiter madame la douairière, et qu'il est dans son antichambre en ce moment.

— Mais ce messager du roi n'est qu'un surveillant sans doute, un espion que la cour nous envoie?

— Votre Altesse l'a dit.

— Alors sa consigne est de nous garder à vue?

— Oui; mais que vous importe, si ce n'est pas vous qu'il garde?

— Je ne vous comprends pas, Lenet.

Lenet sourit.

— Je me comprends, moi, madame, et je réponds de tout. Faites habiller Pierrot en prince et le prince en jardinier, je me charge de faire la leçon à Pierrot.

— Oh! mon Dieu! laisser partir mon fils seul!

— Votre fils, madame, partira avec sa mère.

— Impossible!

— Pourquoi? Si l'on a trouvé un faux duc d'Enghien, on trouvera bien une fausse princesse de Condé.

— Oh! maintenant, à merveille! Je comprends, mon bon Lenet, mon cher Lenet; mais qui me représentera? ajouta la princesse avec une certaine inquiétude.

— Soyez tranquille, madame, répondit l'imperturbable conseiller, la princesse de Condé, dont je veux me servir et que je destine à être gardée à vue par l'espion de M. de Mazarin, vient de se déshabiller en toute hâte, et, dans ce moment même, entre dans votre lit.

Voici comment s'était passée la scène dont Lenet venait de rendre compte à la princesse.

Tandis que les gentilshommes continuaient, dans la salle du festin, de boire en portant des santés à MM. les princes et en maudissant Mazarin, tandis que Lenet traitait dans son cabinet avec Cauvignac de l'échange du blanc-seing, tandis qu'enfin madame la Princesse faisait ses derniers préparatifs de départ, un cavalier s'était présenté à la grille principale du château, suivi de son laquais, et avait sonné.

Le concierge avait ouvert; mais, derrière le concierge, le nouveau venu avait trouvé le hallebardier que nous connaissons.

— D'où venez-vous? demanda celui-ci.

— De Mantes, répondit le cavalier.

Jusque-là, tout allait bien.

— Où allez-vous? continua le hallebardier.

— Chez madame la princesse douairière de Condé, chez madame la Princesse ensuite, et enfin chez M. le duc d'Enghien.

— On n'entre pas ! dit le hallebardier en mettant sa hallebarde en travers.

— Ordre du roi ! répondit le cavalier en tirant un papier de sa poche.

A ces mots redoutables, la hallebarde s'était abaissée, la sentinelle avait appelé, un officier de la maison était accouru, et le messager de Sa Majesté, ayant remis sa lettre de créance, avait été immédiatement introduit dans les appartements.

Heureusement que Chantilly était grand, et que les appartements de madame la princesse douairière étaient loin de la galerie où se passaient les dernières scènes du bruyant festin dont nous avons esquissé la première partie.

Si le messager eût demandé à voir d'abord madame la Princesse et son fils, tout était bien réellement perdu. Mais l'étiquette voulait qu'il saluât d'abord madame la princesse mère. Le premier valet de chambre le fit donc entrer dans un grand cabinet, attenant à la chambre à coucher de Son Altesse.

— Veuillez excuser, monsieur, lui dit-il, mais Son Altesse s'est sentie subitement indisposée avant-hier, et vient d'être saignée, il y a moins de deux heures, pour la troisième fois. Je vais lui annoncer votre arrivée, et, dans une minute, j'aurai l'honneur de vous introduire.

Le gentilhomme fit un signe de tête en manière d'assentiment, et demeura seul, sans s'apercevoir que, par le trou des serrures, trois têtes curieuses guettaient sa contenance et essayaient de le reconnaître.

C'étaient d'abord Pierre Lenet, puis Vialas, l'écuyer du prince, puis la Roussière, le capitaine des chasses. Au cas où l'un ou l'autre eût reconnu le gentilhomme, il entrait, et, sous prétexte de lui tenir compagnie, il l'abordait pour l'amuser et gagner du temps.

Mais aucun d'eux n'avait pu reconnaître celui qu'on avait tant d'intérêt à gagner. C'était un beau jeune homme en costume d'infanterie; il regarda, avec une nonchalance qu'on eût facilement pu traduire en dégoût de la mission dont il était chargé, les portraits de famille et l'ameublement du cabinet, s'arrêtant tout particulièrement devant le portrait de la douairière, chez laquelle il allait être introduit, et qui avait été fait au plus beau moment de sa jeunesse et de sa beauté.



Le capitaine allongea sa main.

Fidèle, d'ailleurs, à sa promesse, le valet de chambre, au bout de quelques minutes à peine, vint chercher le cavalier pour le conduire chez la princesse douairière.

Charlotte de Montmorency s'était mise sur son séant. Son médecin Bourdelot venait de quitter son chevet; il rencontra l'officier au seuil de la porte et lui fit un salut très cérémonieux, que l'officier lui rendit de la même manière.

Lorsque la princesse entendit les pas du visiteur et les paroles qu'il échangeait avec le médecin, elle fit un signe rapide du côté de la ruelle, et alors la tapisserie à lourdes franges qui enveloppait le lit, excepté du côté que la douairière avait ouvert pour recevoir sa visite, s'agita imperceptiblement pendant deux ou trois secondes.

Il y avait en effet dans la ruelle de la douairière la jeune princesse de Condé, entrée par une porte secrète pratiquée dans la boiserie, et Lenet, impatient de savoir, dès le début de l'entretien, ce que pouvait venir faire à Chantilly le messager du roi près les princesses.

L'officier fit trois pas dans la chambre et s'inclina avec

[illegible] respect [illegible] n'était pas [illegible] par [illegible].

[illegible] la [illegible] ses grands yeux [illegible] superbe d'une [illegible] son silence était [illegible] mate, rendue [illegible] signe au messager [illegible] dont il était porteur.

Le capitaine [illegible] de la princesse [illegible] y déposa respectueusement [illegible] d'Altesse [illegible] pas d'attendre [illegible] les quatre lignes qu'elle renfermait.

[illegible] bien [illegible] et [illegible] je [illegible] pour [illegible] légère qu'a [illegible] Votre présence.

— Madame [illegible] officier embarrassé.

— Pas [illegible] monsieur, reprit madame de Condé [illegible] je ne suis pas en état de faire bien loin et [illegible] comme vous avez pu le voir en entrant [illegible] un garde [illegible] c'est mon médecin, M. Bourdelot.

[illegible] mots la douairière arrêta plus fixement [illegible] sur le messager dont la physionomie lui parut [illegible] agréable pour qu'elle demandât quelque chose de [illegible] du porteur d'une pareille [illegible].

— Je savais, continua-t-elle, M. de Mazarin capable de [illegible] des violences indignes, mais je ne le croyais pas [illegible] assez puissant pour craindre une vieille femme malade [illegible] pauvre veuve [illegible] présence [illegible] vous êtes porteur [illegible] aussi la [illegible] et le duc mon petit-fils.

— Madame, dit le jeune homme, je serais au désespoir [illegible] Votre Altesse me jugeât d'après sa mission [illegible] le malheur [illegible] de remplir [illegible] arrivé [illegible] porteur d'un message pour la reine [illegible] *post-scriptum* du message recommandant le messager à Sa Majesté, la reine [illegible] de me dire de demeurer près d'elle [illegible] qu'elle aurait selon toute probabilité besoin de mes services. Deux [illegible] après la reine m'a envoyé ici [illegible] en acceptant [illegible] mon devoir la mission qu'elle [illegible] Sa Majesté daignait me charger [illegible] que je n'ai pas sollicitée et que j'eusse refusée même [illegible] rois [illegible] personnes qui puissent essuyer un refus.

[illegible] en disant ces mots l'officier s'inclina une seconde [illegible] aussi respectueusement que la première.

— [illegible] de votre explication et j'espère [illegible] vous me [illegible] être malade en repos [illegible] de fausse honte, monsieur; dites-moi tout [illegible] suite la vérité. Me veillera-t-on jusque dans ma chambre comme [illegible] mon pauvre fils [illegible] Vincennes? [illegible] le droit de rire et visiter [illegible] visiter [illegible] mes lettres? Si contre toute apparence [illegible] de me lever jamais, borner [illegible] mes promenades?

— Madame, répondit l'officier, voici la consigne que la reine m'a fait l'honneur de me donner elle-même : « Allez, [illegible] dit Sa Majesté, assurer ma cousine de Condé que je [illegible] MM. les princes tout ce que la sûreté de l'État [illegible] de faire. Je la prie par cette lettre de recevoir un de mes officiers qui puisse servir d'intermédiaire entre elle et moi pour les messages qu'elle me fera. Cet officier [illegible] la reine, ce sera vous. » Voilà, madame, continua le jeune homme toujours avec les mêmes démonstrations respectueuses, quelles ont été les propres paroles de Sa Majesté.

La princesse [illegible] récit avec l'attention qu'on [illegible] dans une note diplomatique les sens qui [illegible] souvent d'un mot placé dans telle ou telle condition ou d'une virgule placée dans tel ou tel endroit.

[illegible] après [illegible] de réflexion [illegible] sans doute [illegible]

Voir des l'abord, c'est-à-dire un espionnage à bout portant, se pinça les lèvres et dit :

— Vous logerez à Chantilly, monsieur, selon les désirs de la reine, et de plus, vous direz quel appartement vous sera plus agréable et plus commode pour exercer votre charge, et cet appartement sera le vôtre.

— Madame, répondit le gentilhomme en fronçant légèrement le sourcil, j'ai eu l'honneur d'expliquer à Votre Altesse bien des choses qui n'étaient pas dans mes instructions. Entre la colère de Votre Altesse et la volonté de la reine je suis dangereusement placé, moi pauvre officier et surtout mauvais courtisan; toutefois, il me semble que Votre Altesse pourrait faire preuve de générosité en s'abstenant de mortifier un homme qui n'est qu'un instrument passif. Il est fâcheux pour moi, madame, d'avoir à faire ce que je fais. Mais la reine ayant ordonné, c'est à moi d'obéir religieusement aux ordres de la reine. Je n'eusse pas demandé l'emploi, je serais heureux qu'on l'eût donné à un autre : il me semble que c'est beaucoup dire.

Et l'officier redressa la tête avec une rougeur qui appela une rougeur semblable sur le front altier de la princesse.

— Monsieur, répliqua-t-elle, à quelque rang de la société que nous soyons placés, vous l'avez dit, nous devons obéissance à Sa Majesté. Je suivrai donc l'exemple que vous me donnez et j'obéirai comme vous; mais vous devez comprendre toutefois combien il est dur de ne pouvoir recevoir chez soi un digne gentilhomme comme vous sans être libre de lui faire à son gré les honneurs de sa maison. À partir de ce moment, c'est vous qui êtes le maître ici. Commandez.

L'officier salua profondément la princesse et répliqua :

— Madame, à Dieu ne plaise que j'oublie la distance qui me sépare de Votre Altesse et le respect que je dois à sa maison. Votre Altesse continuera d'ordonner chez elle et je serai le premier de ses serviteurs.

Et, à ces mots, le jeune gentilhomme se retira sans embarras, sans servilité, sans hauteur, laissant la douairière agitée d'une colère d'autant plus intense qu'elle ne pouvait s'en prendre à un messager si discret et si respectueux.

Aussi Mazarin fit-il, ce soir-là, les frais de la conversation, qui, du fond de cette ruelle, eût foudroyé le ministre si des malédictions avaient le pouvoir de tuer comme des projectiles.

Le gentilhomme retrouva dans l'antichambre le laquais qui l'avait annoncé.

— Maintenant, monsieur, dit celui-ci s'approchant du messager, madame la princesse de Condé, à laquelle vous avez demandé audience de la part de la reine, consent à vous recevoir. Veuillez me suivre.

L'officier comprit ce détour qui servait à sauver l'orgueil des princesses, et il parut aussi reconnaissant de la faveur qu'on lui faisait que si cette faveur n'eût pas été imposée par ordre supérieur. Traversant donc les appartements sur les pas du valet de chambre, il arriva à la porte de la chambre à coucher de la princesse.

Arrivé là, le valet de chambre se retourna.

— Madame la Princesse, dit-il, s'est mise au lit au retour de la chasse, et comme elle est fatiguée, elle vous recevra couchée. Qui annoncerai-je à Son Altesse?

— Annoncez M. le baron de Canolles, de la part de Sa Majesté la reine régente, répondit ce jeune gentilhomme.

À ce nom, que la prétendue princesse entendit de son lit, elle fit un mouvement de surprise qui, s'il eût été vu, eût singulièrement compromis son identité, et, rabattant précipitamment de la main droite ses coiffes sur ses yeux, tandis que de la gauche, elle ramenait jusqu'à son menton la riche courtine de son lit.

— Faites entrer, dit-elle d'une voix [illegible].

L'officier entra.

MADAME DE CONDÉ

I

[illegible] dans une vaste chambre tendue [illegible] et éclairée seulement par une [illegible] sur une console entre les deux fenêtres [illegible] qu'elle répandait on pouvait distinguer [illegible] de la lampe un grand tableau [illegible] en pied tenant par la main [illegible] quatre angles étincelaient les [illegible] ne fallait ôter que la [illegible] les trois fleurs de lis de [illegible] Enfin [illegible] vaste alcôve [illegible] faible et tremblante lueur pénétrait à peine, on distinguait sous les lourdes courtines d'un lit la femme sur laquelle le nom du baron de Canolles avait produit un si singulier effet.

Le gentilhomme recommença les formalités d'usage, c'est-à-dire qu'il fit vers le lit les trois pas de rigueur, salua, fit trois pas encore, puis deux femmes de chambre qui sans doute avaient aidé madame de Condé à se mettre au lit s'étant retirées, le valet de chambre referma la porte et Canolles se trouva seul avec la princesse.

Ce n'était point à Canolles d'entamer la conversation

il attendit donc qu'on lui adressât la parole ; mais, comme la princesse, de son côté, paraissait vouloir garder un obstiné silence, le jeune officier pensa qu'il valait mieux passer par-dessus les convenances que de rester plus longtemps dans une position si embarrassée. Cependant, il ne se dissimulait pas que l'orage, encore contenu dans ce dédaigneux silence, allait sans doute éclater aux premiers mots qui le rompraient, et qu'il allait avoir à subir une seconde colère d'une princesse plus redoutable encore que la première, en ce qu'elle était plus jeune et plus intéressante.

Mais l'excès même de l'affront qu'on lui faisait enhardit le jeune gentilhomme, et, s'inclinant une troisième fois, selon la circonstance, c'est-à-dire avec un salut roide et compassé, présage de la mauvaise humeur qui chauffait dans son cerveau de Gascon :

— Madame, dit-il, j'ai eu l'honneur de demander, de la part de Sa Majesté la reine régente, une audience à Votre Altesse ; Votre Altesse a daigné me l'accorder. Maintenant, veut-elle mettre le comble à ses bontés en me faisant connaître, par un mot, par un signe, qu'elle a bien voulu s'apercevoir de ma présence, et qu'elle est prête à m'entendre ?

Un mouvement dans les rideaux et sous les couvertures avertit Canolles qu'on allait lui répondre.

En effet, une voix se fit entendre presque étouffée, tant elle était pleine d'émotion.

— Parlez, monsieur, dit cette voix, je vous écoute.

Canolles prit le ton oratoire et commença :

— Sa Majesté la reine, dit-il, m'envoie près de vous, madame, pour assurer Votre Altesse du désir qu'elle a de continuer avec elle ses bonnes relations d'amitié.

Un mouvement visible s'opéra dans la ruelle du lit, et la princesse, interrompant l'orateur :

— Monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée, ne parlez plus de l'amitié qui règne entre Sa Majesté la reine et la maison de Condé ; il y a des preuves du contraire dans les cachots du donjon de Vincennes.

— Allons, pensa Canolles, il paraît qu'ils se sont donné le mot et qu'ils répéteront tous la même chose.

Pendant ce temps, un nouveau mouvement que le messager ne remarqua point, grâce à l'embarras de la situation, s'opérait dans la ruelle du lit. La princesse continua :

— Au fait, monsieur, dit-elle, que voulez-vous ?

— Je ne veux rien, moi, madame, dit Canolles en se redressant. C'est Sa Majesté la reine qui veut que je pénètre dans ce château, que je tienne, si indigne que je sois de cet honneur, société à Votre Altesse, et que je contribue de tout mon pouvoir à rétablir la bonne harmonie entre les deux princes du sang royal, désunis sans cause en un temps si douloureux.

— Sans cause ? s'écria la princesse ; vous prétendez que notre rupture n'a pas de cause ?

— Pardon, madame, reprit Canolles. Je ne prétends rien, je ne suis pas juge, je ne suis qu'interprète.

— Et, en attendant que cette bonne harmonie se rétablisse, la reine me fait espionner, sous prétexte...

— Ainsi, dit Canolles exaspéré, je suis un espion ! Voilà enfin le mot lâché ! Je remercie Votre Altesse de sa franchise.

Et, dans le désespoir qui commençait à s'emparer de lui, Canolles fit un de ces beaux mouvements que cherchent avec tant d'avidité les peintres pour leurs tableaux inanimés, les acteurs pour leurs tableaux vivants.

— Ainsi, c'est dit, c'est arrêté, je suis un espion ! continua Canolles. Eh bien, madame, veuillez me traiter comme on traite de pareils misérables ; oubliez que je suis l'envoyé d'une reine, que cette reine répond de tous mes actes, que je ne suis qu'un atome obéissant à son souffle. Faites-moi chasser par vos laquais, faites-moi tuer par vos gentilshommes, mettez en face de moi des gens auxquels je puisse répondre avec le bâton ou l'épée ; mais veuillez ne pas insulter aussi cruellement un officier qui remplit à la fois son devoir de soldat et de sujet, vous, madame, qui êtes si haut placée par la naissance, le mérite et le malheur !

Ces mots échappés du cœur, douloureux comme un gémissement, stridents comme un reproche, devaient produire et produisirent leur effet. En les écoutant, la princesse se souleva, appuyée sur son coude, les yeux brillants, la main tremblante, et, faisant un geste plein d'angoisse vers le messager :

— A Dieu ne plaise, dit-elle, que mon intention soit d'insulter un si brave gentilhomme que vous. Non, monsieur de Canolles, non, je ne suspecte pas votre loyauté ; reprenez mes paroles, elles sont blessantes, j'en conviens, et je ne voulais pas vous blesser. Non, non, vous êtes un noble cavalier, monsieur le baron, et je vous rends pleine et entière justice.

Et comme, pour prononcer ces mots, entraînée sans doute par le mouvement généreux qui les lui arrachait du cœur, la princesse, malgré elle, s'était avancée hors de l'ombre du dais formé par les épais rideaux, comme on avait pu voir son front blanc sous ses coiffes, ses blonds cheveux déroulés en tresses, ses lèvres d'un rouge ardent, ses yeux humides et doux, Canolles tressaillit, car il venait de lui passer devant les yeux comme une vision, et il lui sembla respirer de nouveau un parfum dont le souvenir seul l'enivrait. Il lui sembla qu'une de ces portes d'or, par lesquelles passent les beaux rêves, s'ouvrait pour lui, ramenant l'essaim envolé des riantes pensées et des joies de l'amour. Son regard tomba plus sûr et plus clair sur le lit de la princesse, et, dans le court espace d'une seconde, pendant la lueur rapide d'un éclair qui illuminait tout le passé, dans la princesse couchée devant lui il reconnut le vicomte de Cambes.

Au reste, depuis quelques instants, son agitation était telle, que la fausse princesse put la mettre sur le compte du reproche fâcheux qui l'avait tant fait souffrir, et, comme le mouvement qu'elle avait fait n'avait eu, comme nous l'avons dit, que la durée d'un instant, comme elle avait eu le soin de rentrer presque aussitôt dans la pénombre, de voiler de nouveau ses yeux, de cacher à l'instant même sa main blanche et effilée qui pouvait trahir son incognito, elle essaya, non sans émotion, mais du moins sans inquiétude, de reprendre la conversation où elle l'avait laissée.

— Vous disiez donc, monsieur ? fit la jeune femme.

Mais Canolles était ébloui, fasciné ; les visions passaient et repassaient devant ses yeux, ses idées tourbillonnaient ; il perdait la mémoire, le sens ; il allait perdre le respect et interroger. Un seul instinct, peut-être celui que Dieu mit dans le cœur des gens qui aiment et que les femmes appellent timidité, et qui n'est que de l'avarice, conseilla à Canolles de dissimuler encore et d'attendre, de ne pas perdre son rêve, de ne pas compromettre, par un mot imprudent et trop vite échappé, le bonheur de toute sa vie.

Il n'ajouta plus un geste, plus un mot, que ce qu'il voulait strictement dire ou faire. Que deviendrait-il, grand Dieu ! si cette grande princesse le reconnaissait tout à coup ; si elle allait le prendre en horreur, dans son château de Chantilly, comme elle l'avait pris en défiance dans l'auberge de maître Biscarros ; si elle allait revenir sur l'accusation de [illegible] abandonnée, et si elle allait croire qu'il voulait, grâce à un titre officiel, grâce à un ordre royal, continuer des poursuites pardonnables envers le vicomte ou la vicomtesse de Cambes, mais insolentes et presque criminelles lorsqu'il s'agissait d'une princesse du sang ?

— Mais, pensa-t-il tout à coup, est-il possible qu'une princesse de ce nom et de ce rang ait voyagé seule ainsi avec un unique serviteur ?

Et, comme il arrive toujours en pareille occasion où l'esprit, chancelant et troublé, cherche à s'appuyer sur quelque chose, Canolles, éperdu, regarda tout autour de lui, et ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait de cette femme tenant son fils par la main.

A cette vue, une illumination subite passa par son esprit, et, malgré lui, il fit un pas pour se rapprocher du tableau.

De son côté, la fausse princesse ne put retenir un léger cri, et, lorsque à ce cri Canolles se retourna, il vit que son visage, déjà voilé, était maintenant masqué tout à fait.

— Oh ! oh ! se demanda Canolles en lui-même, que veut dire cela ? Ou c'est la princesse que j'ai rencontrée sur le chemin de Bordeaux, ou je suis dupe d'une ruse, et ce n'est pas elle qui est dans ce lit... En tout cas, nous verrons bien.

— Madame, dit-il tout à coup, je ne sais que penser maintenant de votre silence, et j'ai reconnu...

— Qu'avez-vous reconnu ? s'écria vivement la dame du lit.

— J'ai reconnu, reprit Canolles, que j'ai eu le malheur de vous inspirer la même opinion que j'ai déjà inspirée à madame la princesse douairière.

— Ah ! ne put s'empêcher de faire la voix avec un soupir de soulagement.

La phrase de Canolles n'était peut-être pas bien logique, et faisait même hors d'œuvre dans la conversation ; mais le coup était porté. Canolles avait remarqué le mouvement d'angoisse qui l'avait interrompu et le mouvement de joie qui avait accueilli ses dernières paroles.

— Seulement, continua l'officier, je n'en suis pas moins forcé de dire à Votre Altesse, si désagréable que lui soit la chose, que je dois rester au château et accompagner Votre Altesse partout où il lui plaira d'aller.

— Ainsi donc, s'écria la princesse, je ne pourrai être seule même dans ma chambre ! Oh ! monsieur, c'est plus que de l'indignité, cela !

— J'ai dit à Votre Altesse quelles étaient mes instructions ; mais que Votre Altesse se rassure, ajouta Canolles en fixant un regard perçant sur la dame du lit et en pesant sur chaque parole, je fais connaître mieux que personne que je sais obéir à la prière d'une femme.

— Moi ! s'écria la princesse avec un accent où il y avait encore plus d'embarras que d'étonnement. En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. J'ignore à quelles circonstances vous faites allusion.

— Madame, continua l'officier en s'inclinant, je crois que le valet de chambre qui m'a introduit avait dit mon nom à Votre Altesse. Je suis le baron de Canolles.

— [illegible] dit la princesse d'une voix assez ferme qui [illegible], monsieur ?

— [illegible] pensais qu'ayant déjà [illegible] l'honneur d'être agréable à Votre Altesse.

— Voyez [illegible] comment [illegible] reprit la voix avec une altération qui [illegible] Canolles certaine intonation très [illegible] mais [illegible] même temps qui était restée dans sa mémoire.

Canolles pensa qu'il [illegible] d'ailleurs il était à peu près fixé.

— [illegible] mes instructions, reprit-il avec l'air du [illegible].

La princesse [illegible].

— [illegible] veux point vous mettre en faute [illegible] instructions quelles qu'elles soient.

— Madame [illegible] ignore encore, heureusement, comment [illegible] une femme, à plus forte raison comment [illegible] princesse. J'ai donc l'honneur de répéter à Votre Altesse ce que j'ai déjà dit à madame la princesse [illegible] que j'étais son très humble serviteur. Votre [illegible] votre parole que vous ne sortirez pas du [illegible] sans ma compagnie, et je vous délivre de ma présence qui, je le comprends bien, doit être odieuse à Votre Altesse.

— Mais en ce cas, monsieur, dit vivement la princesse, vous n'exécuterez donc pas vos ordres?...

— [illegible] ce que ma conscience me dit que je dois faire.

— Monsieur de Canolles, dit la voix, je vous jure que je ne sortirai pas de Chantilly sans vous prévenir.

— En ce cas, madame, dit Canolles en s'inclinant jusqu'à terre, pardonnez-moi d'avoir été la cause involontaire de votre colère d'un instant. Votre Altesse ne me reverra plus que lorsqu'elle me fera appeler.

— Je vous remercie, baron, dit la voix avec une expression de joie qui parut avoir son écho dans la ruelle. Allez, allez, je vous remercie ; demain j'aurai le plaisir de vous revoir.

Cette fois, le baron reconnut, à ne s'y plus méprendre, la voix, les yeux et le sourire indicibles voluptueux de l'être charmant qui lui avait, pour ainsi dire, glissé entre les mains pendant cette soirée où le cavalier inconnu était venu lui apporter l'ordre du duc d'Épernon. C'étaient ces [illegible] qui parfument l'air que respire la femme aimée, c'était cette tiède vapeur qui est un corps dont l'âme éprise croit embrasser les contours ; suprême effort de l'imagination, cette capricieuse fée qui se nourrit par l'idéalité, comme la matière par le positif.

Un dernier coup d'œil sur le portrait, si mal éclairé qu'il fût, montra au baron, dont les yeux, d'ailleurs, commençaient à s'habituer à cette demi-obscurité, le nez aquilin des Maillé, les cheveux noirs et l'œil enfoncé de la princesse ; tandis que, devant lui, la femme qui venait de jouer le premier acte du rôle si difficile qu'elle avait entrepris avait l'œil à fleur de tête, le nez droit à narines dilatées, la bouche creusée au coin par l'habitude du sourire, et ces joues arrondies qui éloignent toute idée des laborieuses méditations.

Canolles savait tout ce qu'il voulait savoir ; il salua donc avec le même respect que s'il avait cru avoir toujours affaire à la princesse et se retira dans son appartement.

II

Canolles n'avait qu'une résolution arrêtée ; aussi, en rentrant chez lui, se mit-il à marcher rapidement en long et en large, comme c'est l'habitude de le faire les gens indécis, [illegible] remarquer que Castorin, qui attendait son retour, [illegible] et le [illegible] entre ses mains une robe de chambre tout étendue, derrière laquelle il [illegible].

[illegible] un meuble. Canolles se retourna.

— [illegible] lui dit-il, que faites-vous là avec cette robe de chambre ?

— [illegible] que monsieur [illegible] son habit.

— [illegible] pas quand j'ôterai mon habit. Posez cette robe [illegible] sur un fauteuil et attendez.

— [illegible] monsieur n'ôte pas son habit ? demanda Castorin [illegible] de sa mauvaise humeur [illegible], ce soir-là, plus revêche que d'habitude. Monsieur ne compte donc pas [illegible] de suite ?

— Non.

— [illegible] compte-t-il se coucher, alors ?

— [illegible]

— [illegible] attendu que je suis très fatigué.

— Ah ! vraiment ! dit Canolles s'arrêtant et regardant Castorin en face. Vous êtes [illegible] !

Et le gentilhomme lut visiblement sur le visage de son laquais cette expression impertinente des domestiques qui meurent d'envie de se faire mettre à la porte.

— Très fatigué ! dit Castorin.

Canolles haussa les épaules.

— Sortez, lui dit-il, tenez-vous dans l'antichambre ; quand j'aurai besoin de vous, je sonnerai.

— Je préviens monsieur que, s'il tarde longtemps, il ne me trouvera plus dans l'antichambre.

— Et où serez-vous, s'il vous plaît ?

— Dans mon lit. Il me semble qu'après avoir fait deux cents lieues, il est bien temps de se coucher.

— Monsieur Castorin, dit Canolles, vous êtes un maroufle.

— Si monsieur trouve qu'un maroufle n'est pas digne d'être son laquais, monsieur n'a qu'à dire un seul mot, et je le débarrasserai de mon service, répondit Castorin en prenant son air le plus majestueux.

Canolles n'était pas dans un moment de patience, et, si Castorin eut eu la faculté d'entrevoir seulement l'ombre de l'orage qui grossissait dans l'esprit de son maître, il est évident que, si pressé qu'il fût de se trouver libre, il eût attendu à un autre moment pour lui faire la proposition qu'il venait de hasarder. Aussi le gentilhomme marcha-t-il droit à son laquais, et prenant un des boutons de son justaucorps entre le pouce et l'index, mouvement devenu, depuis, familier à un plus grand homme que ne le fut jamais le pauvre Canolles :

— Répétez, lui dit-il.

— Je répète, répondit Castorin avec la même impudence que, si monsieur n'est pas content de moi, je délivrerai monsieur de mes services.

Canolles lâcha Castorin et alla gravement prendre sa canne. Castorin comprit de quoi il était question.

— Monsieur, s'écria-t-il, prenez garde à ce que vous allez faire. Je ne suis plus un simple laquais, je suis au service de madame la Princesse.

— Ah ! ah ! fit Canolles en abaissant la canne déjà levée, ah ! vous êtes au service de madame la Princesse !

— Oui, monsieur, depuis un quart d'heure, dit Castorin en se redressant.

— Et qui vous a engagé à ce service ?

— M. Pompée, son intendant.

— M. Pompée ?

— Oui.

— Eh ! que ne disais-tu cela tout de suite ! s'écria Canolles. Oui, oui, tu as raison de quitter mon service, mon cher Castorin, et voilà deux pistoles pour t'indemniser des coups que j'ai été sur le point de te donner.

— Oh ! fit Castorin n'osant prendre l'argent, que veut dire cela ? Monsieur se moque-t-il de moi ?

— Non pas. Au contraire, fais-toi laquais de madame la Princesse, mon ami. Seulement, quand devait commencer ton service ?

— A compter du moment où monsieur m'aurait rendu ma liberté.

— Eh bien, je te rends ta liberté à compter de demain matin.

— Et d'ici à demain matin ?

— D'ici à demain matin, tu es toujours mon laquais, et tu dois m'obéir.

— Volontiers ! Qu'ordonne monsieur ? dit Castorin se décidant à prendre les deux pistoles.

— J'ordonne, puisque tu as envie de dormir, que tu te déshabilles et que tu te mettes dans mon lit.

— Comment ! que veut dire monsieur ? Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, mais d'obéir, voilà tout. Déshabille-toi, je vais t'aider.

— Comment ! monsieur va m'aider ?

— Sans doute, puisque tu vas jouer le rôle du baron de Canolles, il faut bien que je joue celui de Castorin.

Et, sans attendre la permission de son laquais, le baron lui enleva son justaucorps, qu'il revêtit, son chapeau, qu'il mit sur sa tête, et l'enfermant à double tour avant qu'il fût revenu de sa surprise, il descendit rapidement l'escalier.

Canolles commençait enfin à voir clair dans tout ce mystère, quoiqu'une partie des événements demeurât encore pour lui enveloppée d'un nuage. Depuis deux heures, il lui avait semblé que rien de ce qu'il avait vu, rien de ce qu'il avait entendu n'était parfaitement naturel. L'attitude de chacun à Chantilly était compassée ; toutes les personnes qu'il rencontrait lui semblaient jouer un rôle, et les détails cependant se fondaient dans une harmonie générale qui indiquait au surveillant exercé par la pensée que, s'il ne voulait pas être dupe de quelque grande mystification, il lui fallait redoubler de surveillance.

La réunion de Pompée et du vicomte de Cambes éclaircissait bien des doutes.

Ce qu'il en restait à Canolles acheva de se dissiper quand, à peine sorti de la cour, il vit, malgré la profonde obscurité de la nuit, quatre hommes s'avancer et s'apprêter à entrer par la porte même qu'il venait de franchir : ces quatre hommes étaient conduits par le même valet de chambre qui

l'avait introduit chez les princesses. Un autre homme, enveloppé d'un manteau, suivait par derrière.

Sur le seuil de la porte, la petite troupe s'arrêta, attendant les ordres de l'homme au manteau.

— Vous savez où il loge, dit celui-ci d'une voix impérieuse en s'adressant au valet de chambre ; vous le connaissez, puisque c'est vous qui l'avez conduit. Surveillez-le donc de manière qu'il ne puisse sortir ; placez vos hommes dans l'escalier, dans le corridor, où vous voudrez, peu importe, pourvu que, sans se douter de rien, il soit gardé lui-même au lieu que ce soit lui qui garde Leurs Altesses.

Canolles se fit plus impalpable qu'une vision dans l'angle où la nuit jetait son ombre la plus épaisse ; de là, sans être aperçu, il vit disparaître sous la voûte les cinq gardiens qu'on lui donnait, tandis que l'homme au manteau, après s'être assuré qu'ils exécutaient l'ordre donné, reprit le chemin par lequel il était venu.

— Cela n'indique encore rien de bien précis, se dit Canolles en le suivant des yeux, car le dépit peut les forcer à me rendre la pareille. Maintenant, pourvu que ce diable de Castorin n'aille pas crier, appeler, faire quelque sottise !... J'ai eu tort de ne pas le bâillonner. Malheureusement, il est trop tard maintenant. Allons, commençons ma ronde.

Aussitôt Canolles, après avoir jeté tout autour de lui un regard investigateur, traversa la cour et parvint à l'aile du bâtiment derrière laquelle étaient situées les écuries.

Toute la vie du château semblait s'être réfugiée dans cette partie des bâtiments. On entendait piaffer les chevaux et courir des gens pressés. La sellerie retentissait du cliquetis des mors et des harnais. On roulait des carrosses hors des remises, et des voix étouffées par la crainte, mais que cependant on pouvait surprendre en prêtant attentivement l'oreille, s'appelaient et se répondaient.

Canolles demeura un instant aux écoutes. Il n'y avait pas à en douter, on s'apprêtait pour un départ.

Il traversa tout l'espace compris entre une aile et l'autre, passa sous une voûte et parvint jusqu'à la façade du château.

Là, il s'arrêta.

En effet, les fenêtres du rez-de-chaussée brillaient d'une trop vive lumière pour qu'on ne devinât point qu'une quantité de flambeaux étaient allumés dans l'intérieur, et, comme ces flambeaux allaient et venaient, traçant de grandes ombres et de vastes raies lumineuses sur le gazon du jardin, Canolles comprit que là où était le centre de l'activité, là aussi était le siège de l'entreprise.

Canolles hésita d'abord à surprendre le secret que l'on essayait de lui cacher. Mais bientôt il réfléchit que son titre d'envoyé de la reine et la responsabilité que lui imposait cette mission excusaient bien des choses, même auprès des consciences les plus scrupuleuses.

S'avançant donc avec précaution en longeant la muraille, dont la base était d'autant plus obscure que les fenêtres, situées à six ou sept pieds du sol, étaient plus resplendissantes, il monta sur une borne, de la borne passa à une saillie de la muraille, se soutint d'une main à un anneau, de l'autre au rebord de la croisée, et, par un coin de vitre, il darda le regard le plus perçant et le plus attentif qui ait jamais pénétré dans le sanctuaire d'une conspiration.

Voici ce qu'il vit :

Près d'une femme debout et qui attachait la dernière épingle destinée à fixer sur sa tête son chapeau de voyage, quelques filles de service achevaient d'habiller un enfant en costume de chasse ; l'enfant tournait le dos à Canolles, qui ne distingua que sa chevelure blonde. Mais la dame, éclairée en plein visage par la lueur de deux flambeaux à six branches, que soutenaient, de chaque côté de la toilette, des valets de pied semblables à des cariatides, offrit à Canolles l'original exact de ce portrait qu'il avait aperçu naguère dans la pénombre de l'appartement de la princesse : c'était bien le visage allongé, la bouche sévère, le nez aux courbes impérieuses de la femme dont Canolles reconnaissait alors la vivante image ; tout en elle annonçait la domination : son geste hardi, son regard étincelant, ses brusques mouvements de tête.

Tout chez les assistants dénotait l'obéissance : leurs saluts, leur précipitation à apporter l'objet demandé, leur promptitude à répondre à la voix de leur souveraine et à interroger son regard.

Plusieurs officiers de la maison, parmi lesquels Canolles reconnut le valet de chambre, entassaient, dans des valises, dans des coffres, dans des malles, les uns des joyaux, les autres de l'argent, les autres cet arsenal [illegible] qu'on appelle la toilette. Le petit prince, pendant ce temps, jouait et courait parmi les serviteurs empressés, mais, par une fatalité singulière, Canolles ne put apercevoir son visage.

— Je m'en étais douté, murmura-t-il ; on me joue, et ces gens-là font les préparatifs du départ. Oui, mais je puis d'un geste changer cette scène de mystification en une scène de deuil ; je n'ai qu'à courir sur la terrasse et à siffler trois fois dans ce sifflet d'argent, et, dans cinq minutes, au son aigre qu'il rendra, deux cents hommes auront pénétré dans ce château, arrêté les princesses, garrotté tous ces officiers qui rient sournoisement. Oui, [illegible] seulement, cette fois, il parlait du cœur et non [illegible], oui, mais elle, elle qui dort là-bas, ou qui feint de dormir, je la perdrai sans retour, elle me prendra en haine, et cette fois, dans une haine bien méritée. Il y a plus, elle me méprisera en disant que j'ai fait jusqu'au bout mon métier d'espion, et cependant, puisqu'elle obéit à la princesse, pourquoi, moi, n'obéirais-je point à la reine ?

En ce moment, comme si le hasard eût voulu [illegible] retour de résolution, une porte de l'appartement où se faisait la toilette de madame la Princesse s'ouvrit, et deux personnages, un homme de cinquante ans et une femme de vingt, entrèrent tout joyeux et tout empressés. A cette vue, le cœur de Canolles passa tout entier dans ses yeux. Il venait de reconnaître les beaux cheveux, les lèvres fraîches, l'œil intelligent du vicomte de Cambes, qui, souriant encore, vint respectueusement baiser la main de Clémence de Maillé, princesse de Condé. Seulement, cette fois, le vicomte portait les habits de son véritable sexe et faisait la plus charmante vicomtesse de la terre.

Canolles eût donné dix ans de sa vie pour entendre leur conversation ; mais en vain il collait sa tête aux vitres ; un bourdonnement inintelligible parvenait seul à son oreille. Il vit la princesse faire un geste d'adieu à la jeune femme, et la baiser au front en lui recommandant quelque chose qui fit rire tous les assistants, puis cette dernière regagner les appartements de cérémonie avec quelques bas officiers qui endossèrent des uniformes d'officiers supérieurs ; il vit même le digne Pompée, gonflé d'orgueil dans un habit orange chamarré d'argent, se [illegible] noblesse, et pesant, comme don Japhet d'Arménie, sur la poignée d'une énorme rapière, en accompagnant sa maîtresse, qui relevait gracieusement sa longue robe de satin ; puis, à gauche, par une porte opposée, commença de défiler sans bruit l'escorte de la princesse, laquelle marchait d'abord, avec la démarche, non pas d'une fugitive, mais d'une reine ; puis venait l'écuyer Vialas, portant dans ses bras le petit duc d'Enghien enveloppé d'un manteau ; Lenet, tenant un coffre ciselé et des liasses de papier, et enfin le capitaine du château, fermant la marche, ouverte par deux officiers marchant l'épée nue.

Tout ce monde sortit par un couloir secret. Aussitôt Canolles sauta à bas de son observatoire et courut à la voûte, dont, pendant ce temps, les lumières avaient été éteintes ; alors il vit passer tout le cortège se rendant silencieusement aux écuries : on allait partir.

En ce moment, l'idée des devoirs qui lui étaient imposés par la mission dont l'avait chargé la reine se présenta à l'esprit de Canolles. Cette femme qui allait sortir, c'était la guerre civile tout armée qu'il laissait échapper et qui allait de nouveau ronger les entrailles de la France. Sans doute il était honteux, à lui, homme, de se faire l'espion et le gardien d'une femme ; mais c'était une femme aussi, cette dame de Longueville qui avait mis le feu aux quatre coins de Paris !

Canolles s'élança vers la terrasse, qui dominait le parc, et approcha de ses lèvres le sifflet d'argent.

C'en était fait de tous ces préparatifs ; madame de Condé ne fût pas sortie de Chantilly, ou, si elle en fût sortie, elle n'aurait pas fait cent pas sans être enveloppée, elle est son escorte, par une force triple ; ainsi Canolles accomplissait sa mission sans courir le moindre danger ; ainsi d'un seul coup, il détruisait la fortune et l'avenir de la maison de Condé, et, de ce même coup, sur leurs ruines, il établissait sa fortune et fondait son avenir comme avaient fait autrefois les Vitry et les Luynes, et récemment les Guitaut et les Miossens, dans des circonstances peut-être moins importantes encore pour le salut de la royauté.

Mais Canolles leva les yeux vers l'appartement où, sous des rideaux de velours rouge, brillait douce et mélancolique la lueur de la lampe de nuit qui brûlait chez la fausse princesse, et il crut voir l'ombre chérie se [illegible] sur les grands stores blancs.

Alors toutes les résolutions du raisonnement, tous les calculs de l'homme disparurent [illegible] lumière comme aux premières lueurs [illegible] passent tous les rêves et tous les fantômes de la nuit.

— M. de Mazarin, se dit [illegible] passionné, est assez riche pour perdre [illegible] toutes ces princesses qui lui échappent [illegible] pas assez riche, moi, pour perdre le trésor [illegible] présent m'appartient, [illegible] que [illegible] un dragon. A présent, elle est seule, en ma puissance, dépendant de moi ; à toute heure du [illegible] entrer dans son appartement, elle [illegible] dire, car j'ai reçu sa parole [illegible] moi que la reine soit trompée [illegible] M. de Mazarin soit furieux ! On m'a dit de garder [illegible] la princesse de Condé [illegible] la garde. On n'avait qu'à [illegible]ner [illegible] ou lancer après elle un espion [illegible] bile que moi !

Et Canolles remit son sifflet dans sa poche, écouta grincer

[illegible] rouler le tonnerre [illegible] sur le [illegible], et se perdre le bruit [illegible] d'une cave. [illegible] lorsque tout eut disparu, [illegible] rumeurs, [illegible] songer qu'il venait de [illegible] entre l'amour [illegible] femme, c'est-à-dire [illegible] le bonheur [illegible] glissa dans la seconde [illegible] avec [illegible] l'on son escalier plongé [illegible], dans l'obscurité la plus profonde.

Mais quelque [illegible] Canolles, il ne put faire [illegible] en arrivant dans [illegible] se heurtait contre un personnage qui [illegible] porte, lequel poussa un cri de terreur [illegible].

— Qui êtes-vous [illegible] demanda le personnage d'une voix [illegible].

— Eh! [illegible] Canolles, qui êtes-vous vous-même, et vous [illegible] un espion dans cet escalier?

— Je suis [illegible].

— [illegible] de madame la Princesse?

— Oui, [illegible] de madame la Princesse.

— [illegible] à merveille, dit le gentilhomme [illegible].

— [illegible] le valet de M. le baron de Canolles?

— Lui-même.

— Ah! mon cher Castorin, dit Pompée, je parie que [illegible] fait grand'peur.

— A moi?

— Oui; dame, quand on n'a pas été soldat... Puis-je quelque chose pour votre service, mon cher ami? continua Pompée en reprenant ses airs d'importance.

— Oui.

— Dites, alors.

— Vous pouvez annoncer sur-le-champ à madame la Princesse que mon maître désire lui parler.

— A cette heure?

— Précisément.

— Impossible.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Alors elle ne recevra pas mon maître?

— Non.

— Ordre du roi, monsieur Pompée! Allez lui dire cela.

— Ordre du roi! s'écria Pompée. J'y vais.

Et Pompée descendit impétueusement, mû à la fois par le respect et la peur, ces deux lévriers capables de faire courir une tortue à leur pas.

Canolles continua son chemin, rentra chez lui, trouva maître Castorin qui ronflait, magistralement étendu dans un grand fauteuil, reprit ses habits d'officier et attendit l'événement que lui-même venait de préparer.

— Ma foi! se dit-il, si je ne fais pas bien les affaires de M. de Mazarin, aussi me semble-t-il que je ne fais pas trop mal les miennes.

Canolles attendit inutilement le retour de Pompée; mais, au bout de dix minutes, voyant qu'il ne venait point, ni personne en son lieu, il résolut de se présenter tout seul.

En conséquence, il réveilla M. Castorin, dont une heure de sommeil avait calmé la bile, lui enjoignit de se tenir prêt à tout événement, d'un ton qui n'admettait point de réplique, et prit le chemin des appartements de la princesse.

A la porte, le baron trouva un valet de pied de fort mauvaise humeur, parce que la sonnette venait de l'appeler au moment où son service finissait, et où il croyait enfin, comme maître Castorin, qu'il allait commencer un somme réparateur après cette fatigante journée.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda le valet en apercevant Canolles.

— Je demande à présenter mes respects à madame la Princesse de Condé.

— A cette heure, monsieur?

— Comment, à cette heure?

— Oui, il me semble qu'il est bien tard.

— Comment avez-vous dit cela, drôle?

— Cependant, monsieur... balbutia le laquais.

— Je ne demande plus, je veux, dit Canolles d'un ton [illegible] hauteur.

— [illegible] voulez?... Il n'y a que madame la Princesse qui [illegible].

— [illegible] commande partout... Ordre du roi!

[illegible] frémit et baissa la tête.

— [illegible] monsieur, dit-il tout tremblant, mais je ne [illegible] pauvre serviteur, je ne puis donc prendre [illegible] ouvrir la porte de madame la Princesse. [illegible] réveiller un chambellan.

— [illegible] l'habitude de se coucher à onze heures, au château de Chantilly?

— On a chassé toute la journée, balbutia le laquais.

— En effet, murmura Canolles, il leur faut bien le temps d'habiller quelqu'un en chambellan.

[illegible], tout [illegible].

— C'est bien, dit-il; [illegible] attendrai.

Le laquais partit tout courant porter l'alarme dans le château, où déjà Pompée, effarouché par sa mauvaise rencontre, venait de semer une épouvante incroyable.

Canolles, resté seul, prêta l'oreille et ouvrit les yeux.

Il entendit alors courir dans les salons et les corridors; il vit à la lueur des lumières mourantes des gens armés de mousquetons se placer aux angles des escaliers; enfin, partout il sentit un murmure menaçant remplacer le silence de stupéfaction qui, un instant auparavant, régnait dans tout le château.

Canolles porta la main à son sifflet et s'approcha d'une fenêtre à travers les vitres de laquelle il apercevait, se détachant comme une masse sombre et nuageuse, la cime des grands arbres au pied desquels il avait fait embusquer les deux cents hommes qu'il avait amenés avec lui.

— Non, dit-il, cela nous mènerait tout droit à la bataille, et ce ne serait pas mon compte; mieux vaut attendre. Le pis qui puisse m'arriver en attendant, c'est d'être assassiné, tandis qu'en me battant je puis la perdre.

Canolles venait à peine, à part lui, de se faire cette réflexion, qu'il vit s'ouvrir une porte, et qu'un nouveau personnage parut.

— Madame la Princesse n'est pas visible, dit celui-ci avec une précipitation qui ne lui permit pas de saluer le gentilhomme; elle est au lit et a défendu de laisser pénétrer qui que ce fût chez elle.

— Qui êtes-vous? dit Canolles en toisant l'étrange personnage, et qui vous a donné cette insolence de parler à un gentilhomme le chapeau sur la tête?

Et du bout de sa canne, Canolles fit sauter le chapeau de son interlocuteur.

— Monsieur! s'écria celui-ci en faisant fièrement un pas en arrière.

— Je vous ai demandé qui vous étiez, reprit Canolles.

— Je suis, répondit celui-ci, je suis, comme vous pouvez le voir à mon uniforme, le capitaine des gardes de Son Altesse.

Canolles sourit.

En effet, il avait eu le temps d'apprécier du regard celui qui lui parlait, et il avait reconnu qu'il avait affaire à quelque sommelier au ventre large comme ses bouteilles, à quelque Vatel florissant, emprisonné dans un justaucorps d'officier que le défaut de temps, ou le trop d'abdomen, n'avaient pas permis d'agrafer suffisamment.

— C'est fort bien, monsieur le capitaine des gardes, dit Canolles, ramassez votre chapeau et répondez.

Le capitaine exécuta la première partie de l'injonction de Canolles en homme qui a étudié cette belle maxime de la discipline militaire : « Pour savoir commander, il faut savoir obéir. »

— Capitaine des gardes, reprit Canolles. Peste! c'est un beau poste.

— Mais oui, monsieur, assez beau, [illegible] fit l'individu en se redressant.

— Ne vous rengorgez pas tant, monsieur le capitaine, dit Canolles, ou vous allez faire casser votre dernière aiguillette, et votre haut-de-chausses vous tombera sur les talons, ce qui sera fort disgracieux.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous vous-même? demanda, interrogeant à son tour, le prétendu capitaine.

— Monsieur, j'imiterai l'exemple d'urbanité que vous m'avez donné, et je répondrai à votre question comme vous avez répondu à la mienne. Je suis capitaine dans Navailles, et je viens, au nom du roi, en ambassadeur revêtu d'un caractère pacifique ou violent, et je revêtirai l'un ou l'autre de ces deux caractères, selon que l'on [illegible] ou que l'on [illegible] aux ordres de Sa Majesté.

— Violent! monsieur, s'écria le [illegible] capitaine. Un caractère violent?...

— Très violent, je vous préviens.

— Même chez Son Altesse?

— Pourquoi pas? Son Altesse n'est que la première sujette de Sa Majesté.

— Monsieur, n'essayez pas de la force : j'ai cinquante hommes d'armes tout prêts à venger l'honneur de Son Altesse.

Canolles ne voulut pas lui dire que ses cinquante hommes étaient autant de laquais et de marmitons dignes de servir sous un pareil chef, et que, quant à l'honneur de sa princesse, il courait avec elle, à cette heure, sur la route de Bordeaux.

Il répondit seulement avec ce sang-froid plus intimidant qu'une menace, et qui est l'éternel [illegible] des gens braves et des hommes aux périls :

— Si vous avez cinquante hommes d'armes, monsieur le capitaine, moi j'ai deux cents soldats qui sont l'avant-garde d'une armée royale. Comptez-vous vous mettre en rébellion ouverte contre Sa Majesté?

— Non, monsieur, non, répondit vivement le gros homme fort humilié; Dieu m'en garde! mais je vous prie de rendre témoignage que je ne cède qu'à la force.

— C'est bien le moins que je vous doive en qualité de confrère.

— Eh bien, je vous conduirai donc chez madame la princesse douairière qui n'est pas encore endormie.

Canolles n'eut pas besoin de réfléchir pour apprécier l'effroyable danger que lui offrait le piège, mais il s'en tira brusquement à l'aide de son omnipotence.

— J'ai ordre non pas de voir madame la princesse douairière, mais bien Son Altesse madame la princesse jeune.

Le capitaine des gardes baissa encore une fois la tête, imprima un mouvement rétrograde à ses grosses jambes, traîna sa longue épée sur le parquet et repassa majestueusement le seuil de la porte entre deux sentinelles qui tremblaient pendant cette scène, et auxquelles l'annonce de l'arrivée des deux cents hommes avait failli faire quitter leur poste, peu disposées qu'elles étaient à devenir des martyres de fidélité dans le sac du château de Chantilly.

Dix minutes après le capitaine, suivi de deux gardes, revenait, avec des cérémonies innombrables, prendre Canolles pour le conduire chez la princesse, dans la chambre de laquelle celui-ci fut introduit sans avoir à subir de nouveaux retards.

Canolles reconnut l'appartement, les meubles, le lit, et jusqu'au parfum de cette chambre qui s'était révélé à lui. Mais il chercha vainement deux choses : le portrait de la vraie princesse, qu'il avait remarqué lors de sa première visite, et qui avait jeté dans sa pensée la première lumière de cette ruse dont on voulait le faire dupe, et la figure de la fausse princesse pour laquelle il venait de faire un si grand sacrifice.

Le portrait avait été enlevé ; et, par une précaution quelque peu tardive, et sans doute par suite de cette même précaution, le visage de la personne alitée était tourné vers la ruelle avec une impertinence toute princière.

Deux femmes se tenaient debout près d'elle, dans la ruelle du lit.

Le gentilhomme eût volontiers passé sur ce manque d'égards ; mais, comme il craignait que quelque nouvelle substitution ne permît à madame de Cambes de fuir comme avait fui la princesse, ses cheveux se dressèrent d'effroi sur sa tête, et il voulut aussitôt s'assurer de l'identité du personnage qui occupait le lit en appelant à son aide le pouvoir suprême dont le revêtait sa mission.

— Madame, dit-il en s'inclinant profondément, je demande pardon à Votre Altesse de me présenter ainsi devant elle, et surtout après lui avoir donné ma parole que j'attendrais ses ordres ; mais je viens d'entendre un grand bruit dans le château, et...

La personne couchée tressaillit, mais ne répondit pas. Canolles chercha quelque signe auquel il pût reconnaître si c'était bien celle qu'il cherchait qu'il avait devant les yeux ; mais au milieu des flots de dentelles et dans la moelleuse épaisseur des édredons et des courtines, il lui fut impossible de reconnaître autre chose que la forme d'une personne couchée.

— Et, continua Canolles, je me dois à moi-même de m'assurer que ce lit renferme toujours la même personne avec laquelle j'ai eu l'honneur de causer une demi-heure.

Cette fois, ce ne fut pas un simple tressaillement, ce fut un véritable mouvement de terreur. Ce mouvement n'échappa point à Canolles, qui en fut effrayé.

— Si elle m'a trompé, pensa-t-il, si malgré la parole solennellement donnée, elle a fui, je sors du château, je monte à cheval, je me mets à la tête de mes deux cents hommes, et je rattrape mes fugitifs, dussé-je mettre le feu à trente villages pour éclairer mon chemin.

Canolles attendit un instant encore ; mais la personne couchée ne répondit ni ne se retourna ; il était évident que l'on désirait gagner du temps.

— Madame, dit enfin Canolles avec une impatience qu'il n'avait plus le courage de dissimuler, je prie Votre Altesse de se rappeler que je suis l'envoyé du roi, et qu'au nom du roi je réclame l'honneur de voir son visage.

— Oh ! c'est une insupportable inquisition, dit alors une voix tremblante et qui fit frissonner de joie le jeune officier, car il venait de reconnaître le timbre d'une voix qu'aucune autre voix ne pouvait imiter ; si c'est, comme vous le dites, monsieur, le roi qui vous force à vous conduire ainsi, c'est que le roi, qui n'est qu'un enfant, ne connaît pas encore les devoirs d'un gentilhomme ; forcer une femme à montrer son visage, c'est lui faire la même insulte que si on lui arrachait son masque.

— Madame, il y a un mot devant lequel se courbent les femmes quand ce mot vient des rois, et les rois quand ce mot vient du destin : *Il le faut.*

— Eh bien, puisqu'il le faut, dit la jeune femme, puisque je suis seule et sans défense contre l'ordre du roi et l'exigence de son messager, j'obéis, monsieur : regardez-moi.

Alors un brusque mouvement écarta le rempart d'oreillers, de couvertures et de dentelles qui défendait la belle assiégée, et, à travers la brèche improvisée, rouge de pudeur plutôt que d'indignation, apparut la blonde tête et le charmant visage qui avait d'avance dénoncé la voix. Avec le regard rapide de l'homme habitué à se rendre compte de situations sinon semblables, du moins équivalentes, Canolles s'assura que ce n'était pas la colère qui tenait baissés ces yeux voilés par des cils de velours et qui faisait trembler cette blanche main qui retenait, sur un cou de nacre, les flots d'une chevelure fugitive et la batiste des draps parfumés.

La fausse princesse resta un instant dans cette pose, qu'elle eût voulu rendre menaçante, et qui n'était qu'irritée, tandis que Canolles la regardait, respirant délicieusement et comprimant de ses deux mains les battements de son cœur bondissant de joie.

— Eh bien, monsieur, dit, après quelques secondes, la belle persécutée, l'humiliation est-elle assez grande ? M'avez-vous examinée à votre loisir ? Oui, n'est-ce pas, votre triomphe est complet ? Eh bien, soyez donc vainqueur généreux, retirez-vous.

— Je le voudrais, madame ; mais je dois remplir mes instructions jusqu'au bout. Je n'ai accompli, jusqu'à présent, que le côté de la mission qui concerne Votre Altesse ; mais ce n'est point assez que de vous avoir vue, il faut maintenant que je voie M. le duc d'Enghien.

A ces paroles, prononcées du ton d'un homme qui sait qu'il a le droit de commander et qui veut être obéi, succéda un silence terrible. La fausse princesse se souleva, appuyée sur sa main, et fixa sur Canolles un de ces regards étranges qui semblaient n'appartenir qu'à elle, tant ils contenaient de choses à la fois. Celui-là voulait dire : « M'avez-vous reconnue ? savez-vous qui je suis réellement ? Si vous le savez, épargnez-moi, pardonnez-moi ; vous êtes le plus fort, ayez pitié de moi. »

Canolles comprit tout ce que disait ce regard ; mais il s'endurcit contre sa séduisante éloquence, et, répondant à ce regard avec la voix :

— Impossible, madame, dit-il, l'ordre est précis.

— Qu'il soit donc fait en tout comme vous le désirez, monsieur, puisque vous n'avez aucune condescendance ni pour la position ni pour le rang ; allez, ces dames vous conduiront près du prince mon fils.

— Ces dames, dit Canolles, ne pourraient-elles pas, au lieu de me conduire près de votre fils, amener votre fils près de vous, madame ? Cela, me semble, vaudrait infiniment mieux.

— Et pourquoi, monsieur ? demanda la fausse princesse, évidemment plus inquiète de cette nouvelle demande qu'elle ne l'avait encore été d'aucune autre.

— Parce que, pendant ce temps, je ferais part à Votre Altesse d'une partie de ma mission qui ne peut être communiquée qu'à elle seule.

— A moi seule ?

— A vous seule, répondit Canolles avec une révérence plus profonde qu'aucune de celles qu'il avait encore faites.

Cette fois, le regard de la princesse, qui avait successivement passé de la dignité à la supplication, et de la supplication à l'inquiétude, s'arrêta sur Canolles avec la fixité de la terreur.

— Qu'y a-t-il dans ce tête-à-tête qui puisse vous si fort effrayer, madame ? dit Canolles. N'êtes-vous pas princesse, et ne suis-je pas gentilhomme ?

— Oui, vous avez raison, monsieur, et j'ai tort de craindre. Oui, quoique j'aie le plaisir de vous voir pour la première fois, le bruit de votre courtoisie et de votre loyauté est venu jusqu'à moi. — Allez chercher M. le duc d'Enghien, mesdames, et revenez avec lui.

Les deux femmes quittèrent la ruelle du lit, s'avancèrent vers la porte, se retournèrent encore une fois pour savoir si cet ordre était bien positif, et, sur un signe qui confirmait les paroles de leur maîtresse, ou du moins de celle qui tenait sa place, sortirent de l'appartement.

Canolles les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles eussent refermé la porte. Puis il ramena sur la fausse princesse ses yeux étincelants de joie.

— Voyons, dit celle-ci en se mettant sur son séant et en se croisant les mains, voyons, monsieur de Canolles, pourquoi me persécutez-vous ainsi ?

Et en disant cela, elle regardait le jeune officier, non pas avec ce regard hautain de princesse qu'elle avait essayé et qui ne lui avait pas réussi, mais en coquette, avec une expression si touchante et si séduisante, que tous les détails charmants de leur première entrevue, tous les épisodes enivrants de la route, tous les souvenirs de cet amour naissant enfin surgirent en foule, enveloppant comme des vapeurs embaumées le cœur du baron.

— Madame, dit-il en faisant un pas vers le lit, c'est madame de Condé que je poursuis au nom du roi, et non pas vous, qui n'êtes point madame la Princesse.

Celle à qui ces paroles étaient adressées poussa un petit cri, devint fort pâle, et appuya une de ses mains contre son cœur.

— Que voulez-vous dire, alors, monsieur ? et qui pensez-vous donc que je sois ? s'écria-t-elle.

— Oh ! quant à cela, répondit Canolles, je serais fort embarrassé de vous l'expliquer ; car je jurerais presque que

vous êtes le plus charmant vicomte si vous n'étiez la plus adorable vicomtesse.

— Monsieur, dit la fausse princesse espérant imposer à Canolles en rappelant sa dignité, monsieur, je ne comprends de tout ce que vous me dites qu'une seule chose, c'est que vous me manquez de respect, c'est que vous m'insultez !

— Madame, dit Canolles, on ne manque pas de respect à Dieu parce qu'on l'adore, on n'insulte pas les anges parce qu'on se met à genoux devant eux.

Et, à ces mots, Canolles s'inclina comme pour s'agenouiller.

— Monsieur, dit vivement la vicomtesse en arrêtant Canolles, monsieur, la princesse de Condé ne peut souffrir...

— La princesse de Condé, madame, répondit celui-ci, court à cette heure sur un bon cheval côte à côte avec M. Vialas, son écuyer ; avec M. Lenet, son conseiller ; avec ses gentilshommes, ses capitaines, avec sa maison enfin, sur la route de Bordeaux, et n'a rien à faire dans ce qui se passe à cette heure entre le baron de Canolles et le vicomte ou la vicomtesse de Cambes.

— Mais que dites-vous donc là, monsieur ? êtes-vous fou ?

— Non, madame ; je dis seulement ce que j'ai vu, je raconte seulement ce que j'ai entendu.

— Alors, si vous avez vu, si vous avez entendu ce que vous dites, votre mission doit être terminée.

— Vous croyez, madame ? Il faut donc que je retourne à Paris et que j'avoue à la reine que, pour ne pas déplaire à une femme que j'aimais, je ne nomme personne, madame, ainsi n'armez pas vos yeux de colère ; j'ai violé ses ordres, j'ai permis la fuite de son ennemie, fermé les yeux sur ce que je voyais, trahi enfin, oui, trahi la cause de mon roi ?

La vicomtesse parut émue et regarda le baron avec une compassion presque tendre.

— N'avez-vous pas la meilleure excuse de toutes, dit-elle, l'impossibilité ? Pouvez-vous, seul, arrêter l'escorte imposante de madame la Princesse ? Vous avait-on ordonné de combattre seul cinquante gentilshommes ?

— Je n'étais pas seul, madame, dit Canolles en secouant la tête ; j'avais, et j'ai encore là, dans le bois, à cinq cents pas de nous, deux cents soldats que je puis rassembler et appeler à moi d'un seul coup de sifflet ; il m'était donc facile d'arrêter madame la Princesse, qui, au contraire, elle, ne pouvait résister. Puis, enfin, mon escorte eût-elle été plus faible que la sienne, au lieu d'être quatre fois plus forte, je pouvais toujours combattre, je pouvais toujours me faire tuer en combattant ; cela m'était aussi facile, continua le jeune homme en s'inclinant de plus en plus, qu'il me serait doux de toucher cette main si je l'osais.

En effet, cette main sur laquelle le baron fixait des yeux ardents, cette main fine, potelée et blanche, cette main intelligente était tombée hors du lit et palpitait à chaque mot du jeune homme. La vicomtesse, aveuglée elle-même par cette électricité de l'amour dont elle avait ressenti les effets dans la petite auberge de Jaulnay, ne put se rappeler qu'elle devait retirer cette main qui avait fourni à Canolles un si heureux point de comparaison ; elle l'oublia donc, et le jeune homme, se laissant aller à genoux, appuya sa bouche avec une timidité voluptueuse sur la main, qui, au contact de ses lèvres, se retira comme si un fer rouge l'eût brûlée.

— Merci, monsieur de Canolles, dit la jeune femme ; merci du fond du cœur de ce que vous avez fait pour moi ; croyez que je ne l'oublierai jamais. Mais doublez le prix du service que vous me rendez en appréciant ma position et en vous retirant. Ne faut-il pas que nous nous quittions, puisque votre tâche est terminée ?

Ce nous, prononcé avec une intonation si douce qu'elle semblait contenir une nuance de regret, fit vibrer jusqu'à la douleur les fibres les plus secrètes du cœur de Canolles. En effet, le sentiment de la douleur existe presque toujours au fond des grandes joies.

— J'obéirai, madame, dit-il ; seulement je vous ferai observer, non pas pour me faire valoir, mais pour vous épargner à vous-même un remords peut-être, qu'en vous obéissant je suis perdu. Du moment que j'avouerai ma faute et que je n'aurai pas l'air d'avoir été la dupe de votre ruse, je deviens la victime de ma complaisance ; on me déclare traître, je suis embastillé, passé par les armes peut-être. C'est tout simple, car j'ai trahi.

Claire poussa un cri et saisit elle-même la main de Canolles, qu'elle laissa aussitôt retomber avec une confusion charmante.

— Que faut-il donc faire alors ?

Le cœur du jeune homme se dilata à ce bienheureux *nous*, [illegible] la formule favorite de madame de Condé.

— Vous êtes [illegible] si bon, si généreux, continua-t-elle. Vous perdre, moi ? jamais ! A quel prix puis-je vous sauver ? [illegible]

— Il faudrait, madame, que vous me permissiez de jouer mon rôle jusqu'au bout. Il faudrait, comme je vous l'ai dit, que je passe pour votre dupe et que je rende compte à M. de Mazarin de ce que je vois, et non de ce que je sais.

— Oui, mais, si l'on savait que c'est pour moi que vous faites tout cela, si l'on apprenait que nous nous sommes déjà rencontrés, que vous m'avez déjà vue, c'est moi qui serais perdue à mon tour ; songez-y !

— Madame, dit Canolles avec une mélancolie parfaitement jouée, je ne crois pas, à votre air si froid, à votre dignité qu'il vous coûte si peu de garder en ma présence, que vous laissiez échapper un secret qui, d'ailleurs, dans votre cœur du moins, n'existe pas.

Claire garda le silence ; mais un regard fugitif, mais un imperceptible sourire, échappé malgré elle à la belle prisonnière, répondirent à Canolles de façon à le rendre le plus fortuné des hommes.

— Je resterai donc ? dit-il avec un indicible sourire.

— Puisqu'il le faut ! répondit la vicomtesse.

— En ce cas, je vais écrire à M. de Mazarin.

— Oui, allez.

— Comment cela ?

— Je vous dis d'aller lui écrire.

— Non pas ; il faut que je lui écrive d'ici, de votre chambre ; il faut que je date ma lettre du pied de votre lit.

— Mais ce n'est pas convenable.

— Voici mes instructions, madame ; lisez vous-même.

Et Canolles présenta un papier à la vicomtesse, qui lut :

« M. le baron de Canolles gardera à vue madame la Princesse et M. le duc d'Enghien, son fils. »

— A vue, dit Canolles.

— A vue, oui, cela y est.

Claire alors comprit tout le parti qu'un homme amoureux comme l'était Canolles pouvait tirer de pareilles instructions ; mais elle comprit aussi quel service elle rendait à la princesse en prolongeant à son égard l'erreur de la cour.

— Écrivez donc, dit-elle en femme résignée.

Canolles l'interrogea du regard, et, du regard aussi, elle lui montra un nécessaire qui contenait tout ce qu'il fallait pour écrire ; le jeune homme ouvrit le nécessaire, y prit du papier, une plume et de l'encre, les posa sur une table, tira la table le plus près possible du lit, demanda, comme si Claire était toujours madame la Princesse, la permission de s'asseoir, permission qui lui fut accordée, et écrivit à M. de Mazarin la dépêche suivante :

« Monseigneur,

« Je suis arrivé au château de Chantilly à neuf heures du soir ; vous voyez que j'ai fait toute diligence, puisque j'avais eu l'honneur de prendre congé de Votre Éminence à six heures et demie.

« J'ai trouvé les deux princesses au lit : madame la douairière assez gravement malade, madame la Princesse fatiguée d'une grande chasse qu'elle avait faite dans la journée.

« Selon les instructions de Votre Éminence, je me suis présenté chez Leurs Altesses, qui ont à l'instant même congédié tous leurs convives, et je garde à vue, en ce moment, madame la Princesse et son fils. »

— Et son fils, répéta Canolles en se retournant vers la vicomtesse. Diable ! il me semble que je mens, et cependant je voudrais bien ne pas mentir.

— Rassurez-vous, répliqua Claire en riant ; si vous n'avez pas encore vu mon fils, vous allez le voir.

— Et son fils, continua Canolles en riant.

Et, reprenant sa lettre où il l'avait abandonnée :

« C'est de la chambre même de madame la Princesse et assis au chevet de son lit, que j'ai l'honneur d'écrire cette lettre à Votre Éminence. »

Il signa, et, après avoir demandé respectueusement la permission à Claire, il tira un cordon de sonnette ; un valet de chambre entra.

— Appelez mon laquais, dit Canolles, et lorsqu'il sera dans l'antichambre, prévenez-moi.

Cinq minutes après, l'on prévenait le baron que M. Castorin était à son poste.

— Tenez, lui dit Canolles, allez porter ce billet à l'officier qui commande mes deux cents hommes ; dites-lui qu'il l'envoie à Paris par un exprès.

— Mais, monsieur le baron, répondit Castorin, à qui une pareille commission donnée au milieu de la nuit paraissait des plus désagréables à exécuter, je croyais vous avoir dit que M. Pompée m'avait engagé au service de madame la Princesse.

— Aussi est-ce au nom de madame la Princesse que je vous transmets cet ordre. Votre Altesse, dit Canolles en se retournant, veut-elle bien confirmer mes paroles ? Elle sait de quelle importance il est que cette lettre soit remise à l'instant même.

— Allez, dit la fausse princesse avec une intonation et un geste pleins de majesté.

Castorin s'inclina jusqu'à terre et partit.

— Maintenant, dit Claire en tendant vers Canolles deux petites mains jointes et suppliantes, vous allez vous retirer, n'est-ce pas ?

— Pardon, répondit Canolles ; mais votre fils, madame ?

— C'est juste, répondit Claire en souriant ; vous allez le voir.

En effet, à peine madame de Cambes eut-elle achevé ces mots, que l'on gratta à sa porte, selon la coutume d'alors. C'était le cardinal de Richelieu, qui, sans doute dans son amour pour les chats, avait mis à la mode cette manière de frapper. Pendant sa longue faveur, on avait donc gratté à la porte de M. de Richelieu, puis à celle de M. de Chavigny, qui avait bien droit à cette succession, ne fût-ce qu'à titre d'héritier naturel ; puis enfin à celle de M. de Mazarin. On pouvait donc bien gratter à celle de madame la Princesse.

— On vient, dit madame de Cambes.

— C'est bien... Je reprends mon caractère officiel, alors.

Et Canolles éloigna la table, tira la chaise, reprit son chapeau, et se tint respectueusement debout à quatre pas du lit de la princesse.

— Entrez, dit la vicomtesse.

Aussitôt le plus cérémonieux cortège qui se pût voir entra dans l'appartement.

C'étaient les femmes, les officiers, les chambellans, tout le service ordinaire de la princesse.

— Madame, dit le premier valet de chambre, on a réveillé monseigneur le duc d'Enghien. Il peut donc maintenant recevoir le messager de Sa Majesté.

Un regard de Canolles à madame de Cambes lui dit aussi clairement qu'aurait pu le faire la voix :

Était-ce là ce dont nous étions convenus ?

Ce regard, qui portait avec lui toutes les supplications d'un cœur en détresse, fut compris à merveille, et, sans doute par reconnaissance pour tout ce qu'avait fait Canolles, puis peut-être un peu pour exercer cette malice cachée éternellement au plus profond même des meilleurs cœurs féminins :

— Amenez ici M. le duc d'Enghien, dit-elle. Monsieur verra mon fils en ma présence.

On se hâta d'obéir, et, un instant après, le jeune prince fut amené dans l'appartement.

Nous avons dit que, tout en suivant dans les moindres détails les derniers préparatifs du départ de madame la Princesse, le baron avait vu le jeune prince jouant et courant, mais sans apercevoir son visage ; seulement, Canolles avait remarqué son costume, qui était un simple costume de chasse. Il pensa donc que ce n'était pas en son honneur qu'on lui avait fait revêtir le costume splendide sous lequel il se présentait à ses yeux. Cette idée qu'il avait déjà eue que le prince était parti avec sa mère devint donc presque une certitude. Il examina pendant quelque temps en silence l'héritier de l'illustre prince de Condé, et, sans rien ôter du respect empreint dans toute sa personne, un imperceptible sourire d'ironie effleura ses lèvres :

— Je suis trop heureux, dit-il en s'inclinant, d'être admis à l'honneur de présenter mes hommages à monseigneur le duc d'Enghien.

Madame de Cambes, sur qui l'enfant attachait ses gros yeux fixes, lui fit signe de saluer de la tête ; et, comme il lui sembla que Canolles suivait tous les détails de cette scène d'un air trop narquois :

— Mon fils, dit-elle avec un calcul de méchanceté qui fit frémir Canolles, lequel devinait déjà, au mouvement des lèvres de la vicomtesse, qu'il allait être victime de quelque trahison féminine, mon fils, l'officier qui est devant vous est M. de Canolles, envoyé par Sa Majesté. Donnez votre main à baiser à M. de Canolles.

À cet ordre, Pierrot, dressé convenablement par Lenet, qui, ainsi qu'il l'avait promis à madame la Princesse, s'était chargé de son éducation, allongea une main qu'il n'avait eu ni le temps ni le moyen de changer en une main de gentilhomme, et force fût à Canolles d'imprimer, au milieu des rires étouffés des assistants, un baiser sur cette main, qu'un homme même moins expert en cette matière que ne l'était Canolles eût facilement reconnue pour ne point appartenir à l'aristocratie.

— Ah ! madame de Cambes, murmura Canolles, vous me payerez ce baiser-là !

Et il s'inclina respectueusement devant Pierrot pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait.

Puis il comprit qu'après cette épreuve, la dernière du programme, il lui était impossible de rester plus longtemps dans la chambre d'une femme.

— Madame, dit-il en se retournant vers le lit, ma mission de ce soir est accomplie, et il me reste à vous demander la permission de me retirer.

— Allez, monsieur, dit Claire ; vous voyez que nous sommes bien tranquilles ici. Vous pouvez donc dormir tranquille.

— Il me reste auparavant une haute faveur à solliciter de vous, madame.

— Laquelle ? demanda madame de Cambes inquiète, car elle comprenait, à l'intonation de la voix du baron, qu'il s'apprêtait à prendre une revanche.

— C'est de m'accorder la même grâce que je viens de recevoir du prince votre fils.

Cette fois, la vicomtesse était prise... Il n'y avait pas moyen de refuser à un officier du roi la cérémonieuse faveur qu'il réclamait ainsi en face de tous. Madame de Cambes allongea donc sa main tremblante vers Canolles.

Celui-ci s'avança vers le lit comme s'il se fût avancé vers le trône d'une reine, prit du bout des doigts la main qu'on lui tendait, mit un genou en terre et appuya sur cette peau fine, blanche et frémissante, un long baiser que chacun attribua au respect, et qui, pour la vicomtesse seule, fut une ardente étreinte d'amour.

— Vous m'avez promis, vous m'avez juré même, dit à demi-voix Canolles en se relevant, de ne pas quitter le château sans me prévenir. Je compte sur votre promesse et sur votre serment.

— Comptez-y monsieur, dit madame de Cambes en retombant sur son oreiller, près de s'évanouir.

Canolles, que l'expression de la voix avait fait tressaillir, essaya de chercher dans les yeux de la belle prisonnière la confirmation de l'espoir que lui avait donné son accent.

Mais les beaux yeux de la vicomtesse étaient hermétiquement fermés.

Canolles pensa que les coffres fermés sont ceux qui contiennent les plus précieux trésors, et se retira le paradis dans le cœur.

Dire comment cette nuit se passa pour notre gentilhomme, dire comment sa veille et son sommeil ne furent qu'un long rêve, pendant lequel il passa et repassa dans son esprit tous les détails de la chimérique aventure qui mettait en sa possession le trésor le plus précieux qu'un avare ait jamais pu couver sous les ailes de son cœur ; dire les projets qu'il fit pour soumettre l'avenir aux calculs de son amour et aux caprices de sa fantaisie ; dire les raisons qu'il se donna à lui-même pour se convaincre qu'il agissait bien, serait chose impossible, la folie étant une fatigue pour tout autre esprit que pour celui d'un fou.

Canolles s'était endormi tard, si toutefois on peut appeler sommeil le fiévreux délire qui succéda à la veille ; et cependant le jour éclairait à peine la cime des peupliers et n'était pas encore descendu jusqu'à la surface des belles eaux où dorment les nymphéas aux larges feuilles, dont les fleurs ne s'ouvrent qu'au soleil, que déjà Canolles sautait de son lit, et, s'habillant à la hâte, descendait au jardin. Sa première visite fut pour l'aile qu'habitait la princesse, son premier regard fut pour la fenêtre de son appartement ; soit que la prisonnière ne fût pas encore endormie, soit qu'elle fût déjà éveillée, une lumière, trop forte pour être celle d'une lampe de nuit, rougissait les rideaux de damas, tirés hermétiquement. Canolles s'arrêta à cette vue, qui, sans doute, fit entrer à l'instant même, dans son esprit, bon nombre de conjectures insensées, et, sans pousser plus loin sa promenade, gagnant le socle d'une statue qui le cachait convenablement, il entama, seul à seul avec sa chimère, cet éternel dialogue des cœurs amoureux qui retrouvent l'objet aimé dans toutes les poétiques émanations de la nature.

Le baron était à son observatoire depuis une demi-heure à peu près, et il regardait avec un indicible bonheur ces rideaux devant lesquels tout autre que lui eût passé indifférent, lorsqu'il vit une fenêtre de la galerie s'ouvrir, et cette fenêtre encadrer presque aussitôt l'honnête figure de maître Pompée. Tout ce qui avait rapport à la vicomtesse inspirait un puissant intérêt à Canolles ; il détourna donc son regard de ces rideaux si attractifs, et crut remarquer que Pompée tentait d'établir avec lui une correspondance de signes. D'abord Canolles douta que ces signes lui fussent adressés, et regarda tout autour de lui ; mais Pompée, qui remarqua le doute où était le baron, accompagna ses signes d'un sifflement appellatif qui eût paru assez peu convenable de la part d'un écuyer à l'ambassadeur de Sa Majesté le roi de France, si ce sifflement n'avait eu pour excuse une espèce de point blanc presque imperceptible à tout autre regard qu'à ceux d'un amoureux, qui reconnut immédiatement dans ce point blanc un papier roulé.

— Un billet ! pensa Canolles, elle m'écrit ! Que signifie cela ?

Et il s'approcha tout tremblant, quoique son premier mouvement fût une grande joie ; mais il y a, dans les grandes joies des amoureux, une certaine part d'appréhension qui en fait peut-être le plus grand charme : être convaincu de son bonheur, c'est déjà n'être plus heureux.

À mesure que Canolles approchait, Pompée se disposait davantage à montrer le papier ; enfin Pompée tendit le bras, et Canolles tendit son chapeau. Ces deux hommes s'entendaient donc à merveille, comme on le voit : le premier laissa tomber le billet, et le second le reçut fort adroitement ; puis aussitôt il s'enfonça sous une charmille pour le lire à son aise, et Pompée, qui sans doute craignait un rhume, referma aussitôt la fenêtre.

Mais on ne lit pas comme cela le premier billet [illegible]

femme qu'on aime, surtout quand ce billet inattendu n'a [illegible] de vous venir troubler [illegible] est pour porter [illegible] à votre bonheur. En effet, qu[illegible] à lui dire la [illegible], si rien n'était changé [illegible] de programme [illegible] entre eux la veille? Ce billet ne pouvait donc contenir que quelque fatale nouvelle.

Canolles était si bien convaincu [illegible], qu'il n'approcha pas même le papier de se[illegible] comme il est d'habitude qu'un amant fasse en [illegible] circonstance. Tout au contraire, il le tourna et le [illegible] avec un effroi croissant. Cependant, comme il fallait toujours l'ouvrir, soit à un moment, soit à l'autre, il rappela tout son courage, brisa le cachet et lut :

« Monsieur, je ne [illegible] pas longtemps dans la situation où nous sommes [illegible], j'espère que vous le penserez comme moi, est [illegible] impossible ; vous devez souffrir de passer [illegible] de tous les gens de la maison pour un surveillant [illegible], d'un autre côté, je puis craindre si [illegible] mieux que ne le ferait madame la Princesse [illegible] place, que l'on ne devine que nous jouons une [illegible] dont le dénoûment serait la perte certaine [illegible] réputation... »

Canolles s'essuya le front ; ses pressentiments ne l'avaient [illegible] trompé. Avec le jour, ce grand chasseur de fantômes, [illegible] ses rêves dorés disparaissaient. Il secoua la tête, poussa [illegible] soupir et continua :

« Feignez de découvrir la ruse dont nous nous sommes servis ; il y a, pour arriver à cette découverte, un moyen tout simple, et que je vous fournirai moi-même si vous promettez de vous rendre à ma prière. Vous le voyez, je ne vous dissimule pas à vous-même combien je dépends de vous. Si vous vous rendez à ma prière, je vous ferai passer un portrait de moi qui porte mon nom et mes armes sous le dessin de la figure. Vous direz que vous avez trouvé ce portrait dans une de vos rondes nocturnes, et que vous avez, par ce portrait, reconnu que je n'étais pas madame la Princesse.

» Ai-je besoin de vous dire que comme un souvenir de la reconnaissance que je vous garderai au fond du cœur, si vous partez ce matin même, je vous autorise, en supposant cependant que vous y attachiez quelque prix, à garder cette [illegible].

» Quittez-nous donc sans me revoir, si c'est possible, et [illegible] emporterez toute ma gratitude, tandis que, de mon côté, j'emporterai votre souvenir comme celui d'un des plus nobles et des plus loyaux gentilshommes que j'aie connus de ma vie. »

Canolles relut le billet et demeura pétrifié. Quelque faveur que contienne une lettre de congé, de quelque miel que l'on enveloppe un refus ou un adieu, adieu, refus, congé n'en [illegible] pas moins une cruelle déception pour le cœur. C'était [illegible] une douce chose que ce portrait ; mais la cause qui le faisait offrir lui enlevait une grande partie de sa valeur.

[illegible] le portrait quand l'original est là, [illegible] qu'on peut ne pas le lâcher ? [illegible] Canolles, qui n'avait pas reculé devant la colère de la [illegible] et de Mazarin, tremblait devant un froncement de sourcil de madame de Cambes.

[illegible] comme cette femme l'avait joué sur la route [illegible] puis à Chantilly, en prenant la place de madame la Princesse, puis en lui donnant, la veille, un espoir qu'elle [illegible] le lendemain. Mais, de toutes ces déceptions, celle-ci était la plus cruelle. Sur la route, elle ne le connaissait pas et se débarrassait d'un compagnon incommode [illegible]. En prenant la place de madame de Condé, elle [illegible] à un ordre imposé ; elle s'acquittait d'un rôle prescrit par sa suzeraine, elle ne pouvait faire autrement ; mais [illegible] qu'elle le [illegible] après avoir paru [illegible], après avoir prononcé deux fois ce *nous* qui [illegible] vibrer jusqu'au fond du cœur du jeune homme, [illegible] ses pas, désavouer sa bonté, renier sa reconnaissance [illegible] pareille lettre c'était, aux yeux [illegible] plus que de la cruauté, c'était presque de la [illegible].

[illegible] plein d'un douloureux [illegible] derrière ces rideaux, où [illegible] comme si le [illegible] rendue [illegible] voilée par les rideaux bien abritée [illegible] la pantomime de son désespoir, [illegible].

[illegible] sa pensée de [illegible] préoccupait, car, c'est [illegible] un grand événement [illegible] espérais [illegible] pas ainsi [illegible] que cette [illegible]. Ah ! oui, me fier à sa promesse, maintenant ! Autant se fier à la constance du vent et au calme de la mer. Ah ! madame, madame, continua Canolles en se retournant vers la fenêtre, voilà deux fois que vous m'échappez ; mais je vous le jure, que je trouve une occasion pareille, et vous ne m'échapperez pas la troisième.

Et Canolles remonta chez lui dans l'intention de s'habiller et d'entrer, fût-ce de force, chez la vicomtesse. Mais, en mettant le pied dans sa chambre, en jetant les yeux sur sa pendule, Canolles s'aperçut qu'il était sept heures à peine.

Personne encore n'était levé au château. Canolles se jeta sur un fauteuil en fermant les yeux, pour rafraîchir ses idées et chasser, s'il était possible, les fantômes qui dansaient autour de lui, ne les rouvrant que pour consulter de cinq minutes en cinq minutes sa montre.

Huit heures sonnèrent, et le château commença de se réveiller, s'emplissant peu à peu de mouvement et de bruit. Canolles attendit encore une demi-heure avec une peine infinie ; enfin, il n'y put tenir davantage, il descendit, et, abordant Pompée, qui humait avec orgueil l'air dans la grande cour, entouré de laquais auxquels il racontait ses campagnes de Picardie sous le feu roi :

— Vous êtes l'intendant de Son Altesse? lui dit-il comme s'il voyait le pauvre Pompée pour la première fois.

— Oui, monsieur, répliqua Pompée étonné.

— Veuillez prévenir Son Altesse que je désire avoir l'honneur de lui présenter mes respects.

— Mais, monsieur, Son Altesse...

— Est levée.

— Cependant...

— Allez.

— Je croyais que le départ de monsieur...

— Mon départ dépendra de l'entrevue que je vais avoir avec Son Altesse.

— Je dis cela parce que je n'ai pas d'ordre de ma maîtresse.

— Et moi, je dis cela, dit Canolles, parce que j'ai un ordre du roi.

Et Canolles, à ces mots, frappa majestueusement sur la poche de son justaucorps, geste qu'il adopta comme le plus satisfaisant de tous ceux qu'il avait pu employer depuis la veille.

Mais tout en faisant ce coup d'État, notre négociateur sentait son courage l'abandonner. En effet, depuis la veille, son importance avait bien diminué : depuis près de douze heures, madame la princesse était partie ; sans doute elle avait marché toute la nuit, elle devait donc être à vingt ou vingt-cinq lieues de Chantilly. Quelque diligence que Canolles essayât de faire faire à ses hommes, il n'y avait plus maintenant moyen de la rejoindre ; et, la rejoignît-il, partie avec une centaine de gentilshommes déjà, qui lui assurait que l'escorte de la fugitive ne montait point, à cette heure, à trois ou quatre cents partisans? Il restait toujours à Canolles, comme il l'avait dit la veille, la ressource de se faire tuer ; mais avait-il le droit de faire tuer avec lui les hommes qui l'accompagnaient, et de leur faire ainsi porter la sanglante peine de ses caprices amoureux? Madame de Cambes, s'il s'était trompé la veille sur ses sentiments à son égard, si son trouble n'était qu'une comédie, madame de Cambes pouvait donc se moquer ouvertement de lui ; il y avait alors huée des laquais, huée des soldats cachés dans la forêt, disgrâce de Mazarin, colère de la reine, et par-dessus tout cela, ruine de son amour naissant ; car jamais femme n'a aimé celui qu'un seul instant elle a eu l'intention de rendre ridicule.

Comme il tournait et retournait toutes ces pensées dans son esprit, Pompée revint, l'oreille basse, lui dire que madame la princesse l'attendait.

Cette fois, tout cérémonial était banni : la vicomtesse l'attendait dans un petit salon attenant à sa chambre, habillée et debout. Des traces d'insomnie qu'on avait vainement cherché à effacer étaient empreintes sur son charmant visage ; une légère teinte de bistre surtout, en enveloppant ses yeux, indiquait que ces yeux ne s'étaient point fermés ou s'étaient fermés à peine.

— Vous le voyez, monsieur, lui dit-elle sans lui laisser le temps de parler le premier, je me rends à votre désir, mais dans l'espérance, je l'avoue, que cette entrevue sera la dernière, et qu'à votre tour vous vous rendrez au mien.

— Pardon, madame, dit Canolles ; mais, d'après notre entretien d'hier au soir, j'avais espéré moins de rigueur dans vos exigences, et je comptais qu'en échange de ce que j'avais fait pour vous, pour vous seule, car je ne connais pas madame de Condé, entendez-vous bien, vous daigneriez plus longtemps me souffrir à Chantilly.

— Oui, monsieur, je l'avoue, dit la vicomtesse ; dans le premier moment, le trouble inséparable de la position où je me trouvais, la grandeur du sacrifice que vous me faisiez, l'intérêt de madame la Princesse, qui voulait que je gagnasse du temps, ont pu arracher de ma bouche quelques paroles mal d'accord avec ma pensée ; mais, pendant cette

longue nuit, j'ai réfléchi : un plus long séjour de vous ou de moi en ce château devient une chose impossible.

— Impossible, madame ! dit Canolles. Vous oubliez donc que tout est possible à qui parle au nom du roi ?

— Monsieur de Canolles, j'espère qu'avant toutes choses vous êtes gentilhomme, et que vous n'abuserez pas de la position où m'a placée mon dévouement pour Son Altesse.

— Madame, répondit Canolles, avant toutes choses, je suis fou ; vous l'avez bien vu, mon Dieu ! car il n'y a qu'un fou qui puisse faire ce que j'ai fait. Eh bien, prenez pitié de ma folie, madame, ne me renvoyez pas, je vous en supplie !

— C'est donc moi qui vous quitterai la place, monsieur ; c'est donc moi qui, malgré vous, vous rendrai à vos devoirs. Nous verrons si vous m'arrêterez de force, si vous nous exposerez tous deux à l'éclat d'un scandale. Non, non, monsieur, continua la vicomtesse avec un accent que Canolles entendait vibrer pour la première fois ; non, vous réfléchirez que vous ne pouvez rester éternellement à Chantilly, vous vous souviendrez que vous êtes attendu ailleurs.

Ce mot, qui brilla comme un éclair aux yeux de Canolles, lui rappela la scène de l'auberge de Biscarros, la découverte que madame de Cambes avait faite de la liaison du jeune homme avec Nanon, et tout alors lui fut expliqué.

Cette insomnie, ce n'étaient pas les anxiétés du présent, c'étaient les souvenirs du passé qui l'avaient causée. Cette résolution matinale, qui faisait éviter Canolles, ce n'était pas le résultat de la réflexion, c'était l'expression de la jalousie.

Il y eut alors, entre ces deux personnes debout en face l'une de l'autre, un silence d'un instant ; mais, pendant ce silence, chacun d'eux écoutait la parole de sa propre pensée qui parlait dans sa poitrine avec les battements de son cœur.

— Jalouse ! disait Canolles, jalouse ! Oh ! dès ce moment, je comprends tout. Oui, oui, elle veut s'assurer que je l'aime assez pour lui sacrifier tout autre amour ! C'est une épreuve !

De son côté, madame de Cambes se disait :

— Je suis pour M. de Canolles une distraction d'esprit ; il m'a rencontrée sur son chemin au moment sans doute où il était forcé de quitter la Guyenne, et il m'a suivie comme le voyageur suit un feu follet ; mais son cœur est resté dans cette petite maison entourée d'arbres où il se rendait le soir où je l'ai rencontré. Il est donc impossible que je garde près de moi un homme qui en aime une autre, et que j'aie, en le voyant plus longtemps, la faiblesse d'aimer [illegible]. Oh ! ce serait non seulement trahir mon honneur, mais encore trahir les intérêts de madame la Princesse, que d'être assez lâche pour aimer l'agent de ses persécuteurs !

Aussi se reprit-elle tout à coup, répondant à sa propre pensée :

— Oh ! non, non, il faut que vous partiez, monsieur ; partez, ou je pars.

— Vous oubliez, madame, dit Canolles, que j'ai votre parole de ne point partir sans m'avoir averti de votre départ.

— Eh bien, monsieur, je vous avertis que je quitte Chantilly à l'instant même.

— Et vous croyez que je le permettrai ? dit Canolles.

— Comment ! s'écria la vicomtesse, vous me retiendriez de force ?

— Madame, je ne sais pas ce que je ferai ; mais ce que je sais, c'est qu'il m'est impossible de vous quitter.

— Mais je suis votre prisonnière !

— Vous êtes une femme que j'ai déjà perdue deux fois, et que je ne veux pas perdre une troisième.

— Violence alors ?

— Oui, madame, violence, répondit Canolles, si c'est le seul moyen de vous garder.

— Oh ! s'écria madame de Cambes, quelle félicité en effet de garder une femme qui vous fuit, qui appelle la liberté, qui ne vous aime pas, qui vous déteste !

Canolles tressaillit et essaya de démêler rapidement ce qu'il y avait dans la parole et ce qu'il y avait dans la pensée.

Il comprit que le moment était venu de jouer le tout pour le tout.

— Madame, dit-il, les mots que vous venez de prononcer, avec un accent si vrai qu'il n'y a point à s'abuser sur leur signification, ont résolu toutes mes incertitudes. Vous gémissez d'être captive ! moi retenir une femme qui ne m'aime pas, qui me déteste ? Non, madame, non, soyez tranquille, il n'en sera pas ainsi. J'avais cru d'abord, au bonheur que j'éprouvais à vous voir, que vous supporteriez ma présence ; j'avais espéré, après avoir perdu considération, repos de conscience, avenir, honneur peut-être, que vous me dédommageriez, vous, de ce sacrifice, par le don de quelques heures que sans doute je ne retrouverai jamais. Tout cela était possible, si vous m'eussiez aimé ; si je vous eusse été indifférent même, car vous êtes bonne et vous eussiez fait par pitié ce qu'une autre eût fait par amour. Mais ce n'est plus à de l'indifférence que j'ai affaire, c'est à de la haine : dès lors, c'est autre chose ; vous avez raison. Pardonnez-moi seulement, madame, de n'avoir pas compris que l'on pouvait être haï lorsqu'on aimait éperdument. C'est à vous de rester reine, maîtresse et libre dans ce château comme partout ; c'est à moi de me retirer, et je me retire. Dans dix minutes, vous aurez reconquis toute liberté. Adieu, madame, adieu pour toujours.

Et Canolles, avec un désordre qui, de feint qu'il était au commencement, était devenu réel et douloureux avec la fin de la période, salua madame de Cambes, tourna sur lui-même, cherchant la porte qu'il ne trouvait pas, et répétant le mot « Adieu ! adieu ! » avec un accent si profondément senti, que, parti du cœur, il allait au cœur. Les vraies affections ont leur voix comme les tempêtes.

Madame de Cambes ne s'attendait pas à cette obéissance de Canolles ; elle avait amassé des forces pour une lutte, non pour une victoire, et, à son tour, elle fut bouleversée par tant de résignation mêlée à tant d'amour ; et, comme le jeune homme avait déjà fait deux pas vers la porte en étendant les bras à l'aventure et avec une sorte de sanglot, il sentit tout à coup une main qui se posait sur son épaule avec la pression la plus significative ; on ne le touchait pas seulement, on l'arrêtait.

Il se retourna.

Elle était toujours debout devant lui. Son bras, étendu gracieusement, touchait encore son épaule, et l'expression de dignité, empreinte un instant auparavant sur son visage, s'était fondue dans un délicieux sourire.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, voilà comme vous obéissez à la reine ! Vous partirez quand vous avez l'ordre de rester ici, traître que vous êtes !

Canolles poussa un cri, tomba à genoux, et appuya son front brûlant sur les deux mains qu'elle lui tendait.

— Oh ! c'est à mourir de joie ! s'écria-t-il.

— Hélas ! ne vous réjouissez pas encore, dit la vicomtesse ; car, si je vous arrête, c'est pour que nous ne nous quittions pas ainsi, c'est pour que vous n'emportiez pas de moi cette idée que je suis une ingrate, c'est pour que vous me rendiez volontairement la parole que je vous ai donnée, c'est pour que vous voyiez du moins en moi une amie, puisque les partis opposés que nous suivons m'empêchent d'être jamais autre chose pour vous.

— Oh ! mon Dieu ! dit Canolles, je m'étais donc trompé encore une fois : vous ne m'aimez pas ?

— Ne parlons pas de nos sentiments, baron ; parlons du danger que nous courons tous deux à rester ici ; voyons, partez, ou laissez-moi partir ; il le faut.

— Que me dites-vous là, madame ?

— La vérité. Laissez-moi ici ; retournez à Paris ; dites à Mazarin, dites à la reine ce qui vous est arrivé. Je vous aiderai autant qu'il sera en moi ; mais partez, partez.

— Mais, faut-il vous le répéter ? s'écria Canolles, vous quitter, c'est mourir !

— Non, non, vous ne mourrez pas, car vous garderez cet espoir qu'en des temps plus heureux nous nous retrouverons.

— Le hasard m'a jeté sur votre route, madame, ou plutôt vous a placée sur la mienne deux fois déjà ; le hasard se lassera, et, si je vous quitte, je ne vous retrouverai plus.

— Eh bien, c'est moi qui vous chercherai.

— Oh ! madame, demandez-moi de mourir pour vous. La mort, c'est un instant de douleur, voilà tout. Mais ne me demandez pas de vous quitter encore. A cette seule idée, mon cœur se brise. Mais songez-y donc, je vous ai vue à peine, à peine si je vous ai parlé.

— Eh bien, si je vous permets de rester aujourd'hui encore, si toute la journée vous pouvez me voir et me parler, serez-vous content ? Dites.

— Je ne promets rien.

— Moi non plus alors. Seulement, j'avais pris un engagement avec vous, c'était de vous prévenir du moment où je partirais. Eh bien, dans une heure je pars.

— Il faut donc faire tout ce que vous voulez ? il faut donc vous obéir en tout point ? il faut donc faire abnégation de moi-même pour suivre aveuglément votre volonté ? Eh bien, s'il faut tout cela, soyez contente. Vous n'avez plus devant vous qu'un esclave prêt à vous obéir ; ordonnez, madame, ordonnez.

Claire tendit sa main au baron, et de sa voix la plus douce et la plus caressante :

— Un nouveau traité en échange de ma parole, dit-elle : si je ne vous quitte pas de ce moment à ce soir neuf heures, à neuf heures partirez-vous ?

— Je vous le jure.

— Venez donc alors ; le ciel est bleu, il nous promet une journée adorable ; il y a de la rosée dans les gazons, des parfums dans l'air, du baume dans les bois. Holà ! Pompée !

Le digne intendant, qui, sans doute, avait reçu l'ordre de se tenir à la porte, entra aussitôt.

— Mes chevaux de promenade, dit madame de Cambes

rôle de princesse ; je vais ce matin aux étangs et je reviens par la ferme, où je déjeunerai. Vous m'accompagnez, monsieur le baron, continua-t-elle ; c'est dans les attributions de votre charge, puisque vous avez reçu de Sa Majesté la reine l'ordre de ne pas me perdre de vue.

Un nuage de joie suffocante aveuglait le jeune homme et l'enveloppait comme ces vapeurs qui autrefois ravissaient les dieux au ciel ; il se laissa conduire, sans opposition et presque sans volonté ; il était le captif, il était enivré, il était fou. Bientôt, au milieu d'un bois charmant, sous des allées mystérieuses dont les rameaux retombaient flottants sur son front nu, il revint les yeux aux choses matérielles : il était à pied, muet, le cœur étreint par une joie presque aussi poignante que la douleur, marchant sa main enlacée à la main de madame de Cambes, aussi pâle, aussi muette et sans doute aussi heureuse que lui.

Pompée venait derrière, assez près pour tout voir, assez loin pour ne rien entendre.

III

La fin de cette enivrante journée arriva comme arrive toujours la fin d'un rêve ; les heures avaient passé comme des secondes pour le bienheureux gentilhomme, et cependant il lui semblait qu'il amassait dans cette seule journée assez de souvenirs pour trois existences ordinaires. Chacune des allées de ce parc avait été enrichie d'un mot, d'un souvenir de la vicomtesse ; un regard, un geste, un doigt posé sur la bouche, tout avait sa signification. En descendant dans la barque, elle lui avait serré la main ; en remontant sur le rivage, elle s'était appuyée à son bras ; en longeant le mur du parc, elle s'était sentie fatiguée et s'était assise ; et à cha un de ces éblouissements qui avaient passé comme des éclairs devant les yeux du jeune homme, le paysage, éclairé d'une lueur fantastique, était resté présent à son souvenir non seulement dans son ensemble, mais encore dans ses moindres détails.

Canolles ne devait pas quitter la vicomtesse de la journée ; en déjeunant, elle l'invita à dîner, et, en dînant, à souper.

Au milieu de tout l'éclat que la fausse princesse dut déployer pour recevoir l'envoyé du roi, Canolles distingua les douces attentions de la femme éprise. Il oublia les valets, l'étiquette, le monde ; il oublia jusqu'à la promesse qu'il avait faite de se retirer, et se crut installé pour l'éternité bienheureuse dans ce paradis terrestre, dont il serait l'Adam et dont madame de Cambes serait l'Ève.

Mais lorsque la nuit fut venue, lorsque le souper fut écoulé à son tour comme s'étaient écoulés tous les autres actes de la journée, c'est-à-dire dans une ineffable joie, lorsqu'au dessert une dame d'honneur eut emmené M. Pierrot, toujours déguisé en duc d'Enghien, et qui avait profité de la circonstance pour manger comme eussent fait quatre princes du sang ensemble, lorsque le timbre de la pendule commença de retentir, et qu'en levant les yeux, madame de Cambes se fut assurée qu'il allait retentir dix fois :

— Maintenant, dit-elle avec un soupir, il est l'heure.

— Quelle heure ? demanda Canoles en tâchant de sourire et en essayant de parer un grand malheur par une plaisanterie.

— L'heure de tenir la parole que vous m'avez donnée.

— Eh ! madame, répliqua Canolles avec tristesse, vous n'oubliez donc rien, vous ?

— Peut-être eussé-je oublié comme vous, dit madame de Cambes, mais voici qui me rend la mémoire.

Et elle tira de sa poche une lettre qu'elle avait reçue au moment de se mettre à table.

— De qui est cette lettre ? demanda Canolles.

— De madame la Princesse, qui me rappelle près d'elle.

— Oh ! oh ! c'est un prétexte ! Je vous remercie d'avoir [illegible] ménagement pour moi.

— Ne vous abusez pas, monsieur de Canolles, répondit [illegible] avec une tristesse qu'elle ne prenait point la [illegible]. Je n'eusse point reçu cette lettre, qu'à [illegible] vous eusse, comme je viens de le faire, rappelé [illegible]. Croyez-vous que les gens dont nous [illegible] être longtemps sans s'apercevoir de [illegible] ? Nos rapports, convenez-en, ne sont pas [illegible] persécutée avec son persécuteur. Mais [illegible] séparation vous est aussi cruelle qu'à [illegible] moi vous dire, monsieur le baron, qu'il ne tient [illegible] que nous ne nous séparions pas.

— Parlez ! oh ! parlez ! [illegible] Canolles.

— Ne devinez-vous point ?...

— Oh ! si fait, madame ! je devine au contraire, et parfaitement ! Vous voulez me parler de suivre avec vous madame la Princesse ?...

— C'est elle-même qui m'en parle dans cette lettre, dit vivement madame de Cambes.

— Merci de ce que l'idée ne vient pas de vous, merci encore de l'embarras avec lequel vous avez abordé la proposition ; non pas que ma conscience se révolte à l'idée de servir tel ou tel parti ; non, je n'ai pas de conviction, moi ; qui donc en a dans cette guerre, à part les intéressés ? Quand l'épée sera tirée hors du fourreau, que le coup me vienne d'ici ou de là, que m'importe ? je ne connais pas la cour, je ne connais pas les princes ; indépendant de ma fortune, sans ambition, je n'attends rien ni des uns ni des autres. Je suis officier, voilà tout.

— Alors vous consentiriez donc à me suivre ?

— Non.

— Mais pourquoi donc, si les choses sont comme vous me le dites ?

— Parce que vous m'estimeriez moins.

— C'est le seul obstacle qui vous arrête ?

— Je vous le jure.

— Oh ! alors ne craignez rien.

— Vous ne croyez pas vous-même à ce que vous dites en ce moment, reprit Canolles en levant le doigt et en souriant ; un transfuge est toujours un traître ; le premier mot est plus doux, mais les deux mots sont équivalents.

— Eh bien, vous avez raison, dit madame de Cambes, et je n'insisterai point davantage. Si vous eussiez été dans une position ordinaire, j'eusse essayé de vous gagner à la cause des princes ; mais, envoyé du roi, chargé d'une mission de confiance par Sa Majesté la reine régente et par le premier ministre, honoré de la bienveillance de M. le duc d'Épernon, qui malgré les soupçons que j'avais conçus d'abord, vous protège, m'a-t-on assurée, d'une façon toute particulière...

Canolles rougit.

— J'y mettrai toute discrétion, mais, écoutez-moi, baron, nous ne nous quittons pas pour toujours, soyez-en sûr ; nous nous reverrons, mes pressentiments me le disent.

— Où cela ? demanda Canolles.

— Je n'en sais rien ; mais nous nous reverrons certainement.

Canolles hocha tristement la tête.

— Je n'y compte pas, madame, dit-il ; il y a entre nous la guerre ; c'est trop, quand, en même temps, il n'y a pas l'amour.

— Et cette journée, demanda avec une intonation ravissante la vicomtesse, la comptez-vous donc pour rien ?

— C'est la seule où je sois bien sûr d'avoir vécu depuis que je suis au monde.

— Alors vous voyez bien que vous êtes un ingrat.

— Accordez-moi une seconde journée pareille à celle-ci.

— Je ne puis, il faut que je parte ce soir.

— Je ne vous la demande pas pour demain, pas pour après-demain ; je vous la demande pour un jour, dans l'avenir. Prenez le temps que vous voudrez, choisissez le lieu que vous voudrez, mais que je vive avec une certitude ; je souffrirais trop de n'avoir qu'une espérance.

— Où allez-vous en me quittant ?

— A Paris, rendre compte de ma mission.

— Et ensuite ?

— A la Bastille, peut être.

— Mais en supposant que vous n'y alliez pas ?

— Je retourne à Libourne, où doit être mon régiment.

— Et moi à Bordeaux, où sera madame la Princesse. Connaissez-vous quelque village bien isolé qui soit sur la route de Bordeaux et de Libourne ?

— J'en connais un dont le souvenir m'est presque aussi cher que Chantilly.

— Jaulnay ? dit en souriant la vicomtesse.

— Jaulnay, répéta Canolles.

— Eh bien, il faut quatre jours pour aller à Jaulnay ; nous sommes aujourd'hui à mardi ; je m'y arrêterai dimanche toute la journée.

— Oh ! merci, merci ! s'écria Canolles en pressant sur ses lèvres une main que madame de Cambes n'eut pas le courage de lui retirer.

Puis, au bout d'un instant :

— Et maintenant, dit-elle, il nous reste à jouer notre petite comédie.

— Ah ! oui, c'est vrai, madame, la comédie qui doit me couvrir de ridicule aux yeux de toute la France. Mais je n'ai rien à dire ; c'est moi qui l'ai voulu ainsi, c'est moi qui ai, non pas choisi le rôle que j'y joue, mais ménagé le dénoûment qui la couronne.

Madame de Cambes baissa les yeux.

— Maintenant, apprenez-moi ce qui me reste à faire, dit impassiblement Canolles ; j'attends vos ordres et je suis prêt à tout.

Claire était si émue, que Canolles pouvait voir se soulever

le velours de sa robe sous les battements inégaux et précipités de son sein.

— Vous me faites un énorme sacrifice, je le sais ; mais, au nom du ciel, croyez-moi ! je vous en garde une reconnaissance éternelle. Oui, vous allez encourir pour moi la disgrâce de la cour ; oui, vous allez être jugé sévèrement. Monsieur, je vous en prie, méprisez tout cela si vous avez quelque plaisir à penser que vous m'avez rendue heureuse.

— J'y tâcherai, madame.

— Croyez-moi, baron, continua madame de Cambes, cette

— Eh ! madame, encore un mot ! s'écria Canolles ; qu'est-ce que cela vous coûte donc de me rendre heureux tout à fait ?

Claire fit un mouvement rapide vers le jeune homme, lui tendit la main, et ouvrit la bouche pour ajouter :

— En amour.

Mais, en même temps que la bouche, les portes s'ouvrirent, et le prétendu capitaine des gardes apparut sur la porte, accompagné de Pompée.

— A Jaulnay, j'achèverai, dit la vicomtesse.



Il lui avait serré la main.

froide douleur à laquelle je vous vois en proie est un affreux remords pour moi. D'autres vous récompenseraient plus complètement que je ne le fais peut-être ; mais, monsieur, une récompense qui s'accorderait avec tant de facilité ne payerait pas dignement votre sacrifice.

Et, en disant ces mots, Claire baissa les yeux avec un soupir de pudique souffrance.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda Canolles.

— Tenez, dit la vicomtesse en tirant de sa poitrine un portrait qu'elle tendit à Canolles, tenez, prenez ce portrait, et, à chaque douleur que vous vaudra cette malheureuse affaire, regardez-le, dites-vous que vous souffrez pour celle dont voici l'image, et que chacune de vos souffrances est payée en regrets.

— Est-ce tout ?

— En estime.

— Est-ce tout ?

— En sympathie ?

— Votre phrase, ou votre pensée ?

— Toutes deux : l'une exprime toujours l'autre.

— Madame, dit le capitaine des gardes, les chevaux de Votre Altesse sont à la voiture.

— Faites l'étonné, dit tout bas Claire à Canolles.

Le gentilhomme fit un sourire de pitié qui s'adressait à lui-même.

— Où va donc Votre Altesse ? demanda-t-il.

— Je pars.

— Mais Votre Altesse oublie-t-elle que j'ai mission de Sa Majesté de ne pas la quitter un instant ?

— Monsieur, votre mission est finie.

— Qu'est-à-ce à dire ?

— Que je suis non point Son Altesse madame la princesse de Condé, mais seulement madame la vicomtesse de Cambes, sa première dame d'honneur. Madame la Princesse est partie hier au soir, et moi je vais la rejoindre.

Canolles demeura immobile ; il lui répugnait visiblement à

[illegible] de jouer cette comédie devant un parterre de laquais.

Madame de Cambes [illegible] Canolles [illegible] de son doux regard [illegible] rendit quelque courage.

— [illegible] a trompé le [illegible] M. le duc d'Enghien, [illegible]?

J'ai donné l'ordre à [illegible] de retourner à ses plates-bandes, dit une voix [illegible] de l'appartement.

Cette voix, c'était celle de [illegible] la princesse douairière, laquelle se tenait debout à sa porte, soutenue par deux dames de compagnie.

Retournez [illegible] à Saint-Germain, retournez à la cour [illegible] mission ici est terminée. Vous direz au roi que ceux [illegible] l'on persécute ont recours à la ruse [illegible] de la force. Vous êtes libre [illegible] à Chantilly pour veiller sur moi qui [illegible] qui ne quitterai point le château parce que [illegible] point mon dessein. Sur ce, monsieur le baron, je vous [illegible] mes adieux.

[illegible] de honte trouva à peine la force de [illegible] en regardant la vicomtesse et en murmurant d'un [illegible] de reproche :

— [illegible] madame ! madame.

La vicomtesse comprit ce regard et entendit ces paroles.

— Que Votre Altesse me permette, dit-elle en s'adressant à la douairière, de jouer encore pendant une seconde le rôle de madame la Princesse, de vous remercier M. le baron de Canolles, au nom des illustres hôtes qui ont [illegible] cette maison, du respect qu'il [illegible] et de la délicatesse qu'il a mise dans l'accomplissement d'une mission si [illegible] [illegible] madame que Votre Altesse est de cet avis [illegible] espérer, en conséquence, qu'elle joindra ses remerciements aux miens.

La douairière touchée de ces paroles [illegible] sa profonde sagesse révélait [illegible] [illegible] qui n'était point exempte [illegible] les paroles suivantes :

[illegible] que vous [illegible] [illegible] pour tout ce que vous avez fait pour ma maison, [illegible] reconnaissance.

Canolles mit un genou en terre devant la princesse qui [illegible] Henri IV.

[illegible] le complément [illegible] [illegible] qu'à partir [illegible] le faire madame de Cambes, il se retira d'un [illegible] et se hâta d'écrire à Mazarin le bulletin le plus désespérant qu'il put trouver. [illegible] ce bulletin, devait lui épargner les rebuffades du premier mouvement de surprise [illegible] puis, traversant avec quelque crainte d'être insulté par eux, [illegible] du château, il parvint jusque dans la cour, où on lui tenait prêt son cheval.

Au moment où il allait mettre le pied à l'étrier, une voix impérieuse fit entendre ces paroles :

[illegible] l'envoyé de Sa Majesté le roi notre [illegible]

[illegible] courber [illegible] les fronts [illegible] Canolles, qui [illegible] la fenêtre où se tenait madame la princesse, [illegible] son cheval et [illegible] la tête haute.

[illegible] dans son [illegible] tête basse.

IV

[illegible] maintenant de revenir à l'un des [illegible] de cette histoire qui, monté sur un [illegible] [illegible] Paris à Bordeaux [illegible] dont les yeux [illegible] [illegible] à l'arçon de sa selle [illegible] harmonie [illegible] comme le son des tambours et [illegible] le soleil dans les [illegible]

— [illegible] l'un des hommes, dix mille livres [illegible]

[illegible] Ferguzon que ce serait un denier [illegible] [illegible] la Princesse [illegible] qui peut se réduire [illegible] [illegible] Barrabas [illegible] qui [illegible] [illegible] trop.

Qu'il en coûte cher pour paraître honnête homme ! dit Cauvignac ; toute la recette du père [illegible] royal a passé en harnais, en justaucorps et en broderies. Nous sommes [illegible] comme des seigneurs, et nous poussons le luxe jusqu'à avoir des bourses ; il est vrai qu'il n'y a rien dedans. [illegible] apparence !

— Parlez pour nous, capitaine, et non pour vous, reprit Barrabas ; vous avez la bourse et dix mille livres avec.

— Ami, dit Cauvignac, n'as-tu pas entendu ou as-tu mal compris ce que vient de dire Ferguzon à l'endroit de nos obligations envers madame la Princesse ? Je ne suis pas de ceux qui s'engagent à une chose et qui en font une autre. M. Lenet m'a compté dix mille livres pour lever une compagnie, je la lèverai ou le diable m'emporte ! Maintenant, il m'en redoit quarante mille autres le jour où elle sera levée. Alors, s'il ne paye pas ces quarante mille livres, nous verrons.

— Avec dix mille livres ! s'écrièrent en chœur quatre voix trompées ; car Ferguzon, plein de confiance dans les ressources du chef, semblait de toute la troupe être le seul convaincu que Cauvignac arriverait au résultat promis ; avec dix mille livres vous lèverez une compagnie ?

— Oui, dit Cauvignac, quand on voudra bien y ajouter quelque chose.

— Et qui est-ce qui y ajoutera quelque chose ? demanda une voix.

— Ce ne sera pas moi, dit Ferguzon.

— Et qui donc alors ? demanda Barrabas.

— Eh bien, le premier venu. Tenez, justement, j'aperçois un homme là-bas sur la route. Vous allez voir.

— Je comprends, dit Ferguzon.

— Est-ce tout ? demanda Cauvignac.

— Et [illegible]

— Oui, dit l'un des cavaliers en se rapprochant de Cauvignac [illegible] [illegible] [illegible] perdre [illegible] trop [illegible] Aujourd'hui nous sommes [illegible] [illegible] y mettra les [illegible] et l'on nous [illegible] [illegible]

— Vous êtes un sot en toutes lettres, mon ami Carrotel, et ce n'est pas la première fois que je vous le dis, reprit Cauvignac ; le pitoyable raisonnement que vous venez de faire vous prive du grade que je vous destinais dans cette compagnie ; car il est évident que nous serons les six officiers de ce nouveau corps d'armée. [illegible] Carrotel, vous ne serez que sergent [illegible] le pauvre que vous venez d'entendre, Barrabas, [illegible] qui occuperez ce poste jusqu'à ce que Ferguzon ayant été pendu, vous passiez lieutenant par droit d'ancienneté. Mais ne perdons pas de vue mon premier soldat, que j'aperçois là-bas.

— Avez-vous quelque idée de ce qu'est cet homme, capitaine ? demanda Ferguzon.

— Attendez.

— Ce doit être un bourgeois ; il porte un manteau noir.

— Tu es sûr ?

— [illegible] le vent le soulève. Voyez-vous ?

— S'il a un manteau noir, c'est un riche bourgeois ; alors tant mieux, nous recruterons pour le service de MM. les princes, et il est important que la compagnie soit bien composée. [illegible] de Mazarin tout serait bon [illegible] pour les princes, peste ! Ferguzon, j'ai idée que [illegible] comme dit Falstaff.

[illegible] pour rattraper le bourgeois qui s'en allait [illegible] suivant le milieu du pavé.

[illegible] qui était monté sur une bonne mule [illegible] beaux cavaliers galopants [illegible] [illegible] sur le revers du chemin. [illegible] salua Cauvignac.

— Il est poli, dit [illegible] c'est déjà bien [illegible] s'il ne connaît [illegible]

[illegible] se plaçant côte à côte avec lui.

— Monsieur, lui demanda-t-il, veuillez nous dire si vous [illegible]

— Parbleu ! répondit le bourgeois.

— C'est admirable ! dit [illegible] en roulant des yeux ravis. Et le [illegible] ?

— Je rends [illegible] la plus grande vénération pour elle.

— Excellent ! Et M. de Mazarin ?

— M. de Mazarin est un grand homme, monsieur, et je l'admire.

— Parfait. Alors, continua Cauvignac, nous avons eu le bonheur de rencontrer un bon serviteur de Sa Majesté ?

— Monsieur, je m'en vante !

— Et prêt à lui témoigner son zèle ?

— En toute occasion.

— Comme cela tombe heureusement ! Il n'y a que les grandes routes pour offrir de ces rencontres-là.

— Que voulez-vous dire ? demanda le bourgeois commen-

çant à regarder Cauvignac avec une certaine inquiétude.

— Je veux dire, monsieur, qu'il faut nous suivre.

Le bourgeois fit sur sa selle un bond de surprise et d'effroi.

— Vous suivre!... Et où cela, monsieur?

— Mais je ne sais pas trop où nous allons.

— Monsieur, je ne voyage que dans la compagnie de gens que je connais!

— C'est juste et c'est d'un homme prudent; je vais donc vous dire qui nous sommes.

Le bourgeois fit un mouvement indiquant qu'il croyait déjà l'avoir deviné. Cauvignac reprit, sans paraître s'apercevoir de ce mouvement:

— Je suis Roland de Cauvignac, capitaine d'une compagnie absente, c'est vrai, mais dignement représentée par Louis-Gabriel Ferguzon, mon lieutenant, par Georges-Guillaume Barrabas, mon sous-lieutenant, par Zéphirin Carrotel, mon sergent, et par ces deux messieurs, dont l'un est mon fourrier et l'autre mon maréchal des logis. Vous nous connaissez maintenant, monsieur, continua Cauvignac de l'air le plus [illegible], et j'ose espérer que vous n'avez pas d'antipathie pour nous.

— Mais, monsieur, j'ai déjà servi Sa Majesté dans la garde urbaine, et je paye régulièrement mes impôts, tailles, charges, etc., répondit le bourgeois.

— Aussi, monsieur, continua Cauvignac, n'est-ce point au service de Sa Majesté que je vous engage, mais bien à celui de MM. les princes, dont vous voyez devant vous l'indigne représentant.

— Au service des princes ennemis du roi! s'écria le bourgeois de plus en plus étonné; mais d'où vient que vous me demandiez alors si j'aimais Sa Majesté?

— Parce que, monsieur, si vous n'eussiez pas aimé le roi, si vous aviez [illegible] la reine, si vous aviez blasphémé M. de Mazarin, je me fusse bien gardé de vous déranger de vos [illegible]; vous m'eussiez été sacré alors comme un [illegible].

— Mais enfin, monsieur, je ne suis pas un esclave, et [illegible] je ne suis pas un serf.

— Non, monsieur, vous êtes soldat, [illegible] dire [illegible] libre de devenir capitaine comme moi, et maréchal de France comme M. de Turenne.

— Monsieur, j'ai beaucoup étudié [illegible].

— Ah! tant pis, monsieur, tant pis! c'est [illegible] que celle des [illegible], et [illegible] est peut-être parce que j'ai étudié pour être [illegible].

— Mais [illegible] j'ai appris les lois du royaume.

— C'est bien [illegible]! Vous savez, monsieur, que depuis les *Pandectes* [illegible] qui [illegible] la mort du maréchal d'Ancre [illegible] il y a dix-huit mille sept cent soixante et douze lois, sans compter les ordonnances; mais enfin il y a [illegible] privilégiées qui [illegible] mémoire et [illegible]. Pic de la Mirandole [illegible] douze [illegible] Et quel fruit avez-vous tiré de [illegible], monsieur?

— Le fruit de savoir qu'on ne [illegible] sur le grand chemin sans autorisation.

— J'en ai une, monsieur, et la voici!

— De madame la Princesse?

— De Son Altesse elle-même.

Et Cauvignac [illegible] son [illegible].

— Mais il y a [illegible] deux fois en France [illegible] bourgeois.

— Oui, monsieur, voilà pourquoi je me fais l'honneur de vous demander la préférence pour le [illegible], et que je regarde comme un devoir de vous [illegible].

— Monsieur, j'en appellerai au parlement.

— C'est un [illegible] et vous [illegible] de le servir aussi. Notre [illegible]. En route, monsieur!

— Mais c'est impossible, monsieur [illegible] affaires.

— Où cela?

— A Orléans.

— Qui cela?

— Mon procureur.

— Pourquoi cela?

— Pour affaires d'argent.

— La première affaire, c'est le service [illegible], monsieur!

— Ne pourrait-on se passer de moi?

— Nous comptions sur vous et [illegible] en votre [illegible]. Cependant, si, comme vous [illegible], vous vous rendiez à Orléans pour affaires d'argent...

— Oui, monsieur, pour affaires d'argent.

— De combien d'argent?

— De quatre mille livres.

— Que vous allez recevoir?

— Non, que je vais payer.

— A votre procureur?

— Justement, monsieur.

— Pour un procès gagné?

— Pour un procès perdu.

— En effet, cela mérite [illegible]. Quatre mille livres! Quatre mille livres.

— C'est justement la somme [illegible] vous [illegible] rembourseriez au cas où MM. les princes consentiraient à remplacer vos services par ceux d'un mercenaire.

— Par exemple! J'aurais un remplaçant [illegible] cent écus, moi.

— Un remplaçant de votre taille! un remplaçant qui monte à mulet les pieds en dehors comme vous! un remplaçant qui sache dix-huit mille sept cent soixante [illegible] lois! Allons donc, monsieur, pour un homme ordinaire [illegible] cent écus suffiraient certainement; mais, si nous nous [illegible] d'hommes ordinaires, ce n'est point la peine de faire [illegible] au roi. Il nous faut des hommes de votre [illegible], de votre rang, de votre taille. Que diable! ne vous dépréciez pas, il me semble que vous valez bien quatre mille livres.

— Je vois bien où l'on veut en venir, s'écria le bourgeois, c'est un vol à main armée.

— Monsieur, vous nous insultez, dit Cauvignac, et nous vous chercherions tout vif la réparation de cette insulte, si nous ne tenions à conserver une bonne réputation aux yeux de MM. les princes. Non, monsieur, donnez-moi vos quatre mille livres, mais n'allez pas croire que ce soit un [illegible], du moins [illegible] c'est une nécessité.

— Qui payera mon procureur, alors?

— Vous?

— Nous.

— Mais [illegible]?

— En règle.

— Signée de lui?

— Signée de lui.

— Alors, c'est autre chose.

— Vous voyez bien. Ainsi vous [illegible]?

— Il le faut bien, puisque je ne [illegible].

— Maintenant, [illegible], nous [illegible] quelles [illegible].

— Je vous ai dit [illegible] d'un procès perdu.

— Contre qui?

— Contre un certain [illegible] de sa femme, qui était Orléanaise.

— Attention, dit Ferguzon.

Cauvignac [illegible] qui voulait dire: Ne [illegible].

— Biscarros, reprit Cauvignac, [illegible] des environs de Libourne?

— Justement [illegible].

— A l'enseigne du *Veau d'or*?

— C'est cela [illegible]. Le connaissez-vous?

— Un peu.

— Le misérable! me [illegible] d'une somme...!

— Que vous ne lui deviez pas?

— Si fait, mais [illegible] lui payer.

— Je comprends, c'est dur.

— Aussi je vous donne ma parole [illegible] dans vos [illegible].

— [illegible] vous [illegible].

— [illegible]!

— [illegible] vous [illegible].

— Comment vous [illegible]?

— Cela me regarde.

On continua de marcher vers Orléans, [illegible] après. Le bourgeois [illegible] l'auberge la plus voisine de son [illegible] trouva une compagnie [illegible] à l'enseigne du *[illegible]*.

— Maintenant, dit le bourgeois [illegible], je voudrais bien ne pas me [illegible] quatre mille livres [illegible] contre mon [illegible].

— On [illegible]. Comment [illegible] votre procureur?

— Parfaitement.

— Quand nous vous rapporterons [illegible], vous ne ferez donc [illegible].

— [illegible] Mais [illegible] ne doit [illegible].

— [illegible] dit Cauvignac.

— [illegible] quatre mille livres, dont deux mille [illegible] et le reste en demi-pistoles [illegible] des [illegible] du bourgeois.

— Maintenant [illegible] se nomme votre procureur?

— Maître Rabodin.

— Eh bien, prenez une plume et écrivez:

[illegible]:

Maître Rabodin, je vous envoie les quatre mille livres de dommages et intérêts auxquelles je suis condamné [illegible]. [illegible] je soupçonne fort d'être [illegible]. Ayez l'obligeance de [illegible] votre reçu en bonne forme.

— Après ? demanda le bourgeois.

— Après, datez et signez.

Le bourgeois data et signa.

— Maintenant, dit Cauvignac à Ferguzon, prends cette lettre, cet argent, déguise-toi en meunier et va-t'en chez le procureur.

— Que ferais-je, chez le procureur ?

— Tu lui remettras cette somme, et tu prendras son reçu.

— Voilà tout ?

— Voilà tout.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux ! la commission en sera mieux faite.

Ferguzon avait une grande confiance en son capitaine, aussi, sans répliquer, s'achemina-t-il vers la porte.

— Fais-nous monter du vin, et du meilleur, dit Cauvignac ; monsieur doit être altéré.

Ferguzon salua en signe d'obéissance et sortit. Une demi-heure après il revint et trouva Cauvignac attablé avec le bourgeois, tous deux faisant honneur à ce fameux petit vin d'Orléans qui réjouissait tant le palais gascon de Henri IV.

— Eh bien ? demanda Cauvignac.

— Eh bien, voilà le reçu.

— Est-ce bien cela ?

Et Cauvignac passa au bourgeois le chiffon de papier timbré.

— C'est cela même.

— Le reçu est-il en règle ?

— Parfaitement.

— Vous ne faites donc aucune difficulté contre ce reçu de me donner votre argent ?

— Aucune.

— Donnez, alors.

Le bourgeois compta les quatre mille livres ; Cauvignac les mit dans sa sacoche, où elles remplacèrent les quatre mille livres absentes.

— Et, moyennant cela, je suis racheté ? dit le bourgeois.

— Oh ! mon Dieu, oui, à moins que vous ne teniez absolument à servir.

— Non, pas personnellement ; mais...

— Mais quoi ? Voyons, dit Cauvignac. J'ai le pressentiment que nous ne nous quitterons pas sans faire une seconde affaire.

— C'est possible, dit le bourgeois complètement rasséréné par la possession de son reçu ; mais j'ai un neveu.

— Ah ! ah !

— Garçon rétif et tapageur.

— Et dont vous voudriez vous débarrasser ?

— Non, pas précisément, mais qui, je crois, ferait un excellent soldat.

— Envoyez-le-moi, j'en ferai un héros.

— Ainsi vous l'engageriez ?

— Avec plaisir.

— J'ai aussi mon filleul, un garçon de mérite qui veut prendre les ordres, et pour lequel je suis forcé de payer une lourde pension.

— De sorte que vous préféreriez qu'il prît le mousquet, n'est-ce pas ? Envoyez-moi le filleul et le neveu ; cela vous coûtera cinq cents livres pour les deux, voilà tout.

— Cinq cents livres ? Je ne comprends pas.

— Sans doute, on paye en entrant.

— Alors, pourquoi voulez-vous me faire payer pour ne pas entrer ?

— Ce sont raisons particulières ; votre neveu et votre filleul payeront chacun deux cent cinquante livres, et vous n'en entendrez jamais parler.

— Diable ! c'est fort séduisant ce que vous me dites là ; et ils seront bien ?

— C'est-à-dire qu'une fois qu'ils auront goûté du service sous mes ordres, ils ne changeraient pas leur position contre celle de l'empereur de la Chine. Demandez à ces messieurs comment je les nourris. Répondez, Barrabas, répondez, [illegible]

— En vérité, dit Barrabas, nous vivons comme des seigneurs.

— Et comment sont-ils vêtus ? Regardez.

[illegible] une pirouette sur lui-même afin de montrer sur toutes faces son splendide ajustement.

— [illegible], dit le bourgeois, qu'il n'y a rien à dire à la [illegible]

— Alors, [illegible] vos deux jeunes gens ?

— [illegible] Vous arrêtez-vous longtemps ici ?

— Je n'en ai que deux cent cinquante.

— Non, [illegible] demain matin ; mais, pour les attendre [illegible] pas. Donnez-nous les cinq cents livres, et c'est une affaire [illegible]

— Vous leur donnerez les deux cent cinquante autres ; cela vous fera même un [illegible] pour me les envoyer ; car, sans cela, si vous n'aviez [illegible] le prétexte, vous comprenez, ils se douteraient de [illegible] chose.

— Mais, dit le bourgeois, peut-être me répondront-ils qu'un seul suffit à la commission.

— Vous leur direz que les chemins ne sont pas sûrs, et vous leur donnerez à chacun vingt-cinq livres, ce sera une avance faite sur leur solde.

Le bourgeois ouvrit des yeux émerveillés.

— En vérité, dit-il, il n'y a que les militaires pour n'être arrêtés par aucune difficulté.

Et, après avoir compté les deux cent cinquante livres à Cauvignac, il se retira enchanté d'avoir trouvé l'occasion de placer, pour cinq cents livres, un neveu et un filleul qui lui coûtaient plus de deux cents pistoles par an.

V

— Maintenant, maître Barrabas, dit Cauvignac, avez-vous dans votre valise quelque habit un peu moins élégant que celui que vous portez et qui vous donne l'air d'un employé des aides et des gabelles ?

— J'ai celui du percepteur, vous savez, que nous avons...

— Bien, très bien ! Et vous avez sans doute sa commission ?

— Le lieutenant Ferguzon m'avait dit de ne point l'égarer, et je l'ai conservée avec soin.

— Le lieutenant Ferguzon est l'homme le plus prévoyant que je connaisse. Habillez-vous en percepteur, et prenez cette commission.

Barrabas sortit et revint dix minutes après complètement transformé.

Il trouva Cauvignac tout vêtu de noir, et ressemblant à s'y méprendre à un homme de justice.

Tous deux s'acheminèrent vers la maison du procureur. Maître Rabodin demeurait au troisième étage, au fond d'un appartement composé d'une antichambre, d'une étude et d'un cabinet ; sans doute il y avait encore d'autres pièces, mais, comme elles n'étaient pas ouvertes aux clients, nous n'en parlerons pas.

Cauvignac traversa l'antichambre, laissa Barrabas dans l'étude, jeta en passant un regard appréciateur sur les deux clercs qui faisaient semblant de griffonner tout en jouant à la marelle et passa dans le *sanctum sanctorum*.

Maître Rabodin était assis devant un bureau tellement chargé de dossiers, que le respectable procureur semblait véritablement enfoui sous les grosses, les expéditions et les jugements. C'était un homme grand, sec et jaune, portant un habit noir collé sur ses membres comme la peau d'une anguille est collée sur son corps. En entendant le bruit des pas de Cauvignac, il releva son long torse courbé et redressa sa tête, qui alors dépassa le rempart dont il était entouré.

Cauvignac crut un instant avoir retrouvé le basilic, animal que les savants modernes regardent comme fabuleux, tant les petits yeux du procureur brillaient du sombre éclat de l'avarice et de la cupidité.

— Monsieur, dit Cauvignac, je vous demande pardon si je me présente ainsi chez vous sans être annoncé ; mais, ajouta-t-il en souriant de son plus charmant sourire, c'est un privilège de ma charge.

— Un privilège de votre charge ! dit maître Rabodin ; et quelle est votre charge, s'il vous plaît ?

— Je suis exempt de Sa Majesté, monsieur.

— Exempt de Sa Majesté ?

— J'ai cet honneur.

— Monsieur, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Vous connaissez M. Biscarros, n'est-ce pas ?

— Certainement que je le connais ; c'est mon client.

— Qu'en pensez-vous, s'il vous plaît ?

— Ce que j'en pense ?

— Oui.

— Mais je pense... je pense... je pense que c'est un très brave homme.

— Eh bien, monsieur, vous vous trompez.

— Comment, je me trompe ?

— Votre brave homme est un rebelle.

— Comment, un rebelle !

— Oui, monsieur, un rebelle qui profitait de la position isolée de son auberge pour en faire un foyer de conspirations.

— En vérité !

— Qui s'était engagé à empoisonner le roi, la reine et M. de Mazarin, si par hasard ils s'arrêtaient chez lui.

— En vérité !

— Et que je viens d'arrêter et de conduire dans les pri-

sons de Libourne, sous la prévention du crime de lèse-majesté.

— Monsieur, vous me suffoquez, dit maître Rabodin se renversant dans son fauteuil.

— Il y a plus, monsieur, continua le faux exempt : c'est que vous êtes compromis dans cette affaire.

— Moi, monsieur ! s'écria le procureur en passant du jaune-orange au vert-pomme ; moi, compromis ! et comment cela ?

— Vous détenez une somme que cet infâme Biscarros destinait au payement d'une armée de rebelles.

— Il est vrai, monsieur, que j'ai reçu pour lui...

— Une somme de quatre mille livres ; on lui a donné la torture des brodequins, et, au huitième coin, le lâche a avoué que cette somme devait se trouver chez vous.

— Elle y est, en effet, monsieur, mais depuis un instant seulement.

— Tant pis, monsieur, tant pis !

— Pourquoi cela, tant pis ?

— Parce que je vais être forcé de m'assurer de votre personne.

— De ma personne ?

— Sans doute ; l'acte d'accusation vous désigne comme complice.

Le procureur passa du vert-pomme au vert bouteille.

— Ah ! si vous n'aviez pas reçu cette somme, continua Cauvignac, ce serait autre chose ; mais vous avouez l'avoir reçue ; c'est une pièce de conviction, vous comprenez.

— Monsieur, si je consens à la rendre, si je vous la remets à l'instant même, si je déclare que je n'ai aucun rapport avec le misérable Biscarros, si je le renie ?

— De graves soupçons ne continueront pas moins de planer sur vous. Cependant, je dois vous dire que la remise immédiate de l'argent...

— Monsieur, à l'instant même ! s'écria maître Rabodin. L'argent est encore là, dans le sac où on me l'a remis. J'ai vérifié la somme, voilà tout.

— Et elle est exacte ?

— Comptez vous-même, monsieur, comptez vous-même.

— Non pas, s'il vous plaît, monsieur, car je n'ai pas pouvoir de toucher l'argent de Sa Majesté ; mais j'ai avec moi le receveur de Libourne, qui m'a été adjoint pour toucher les différentes sommes que le malheureux Biscarros disséminait ainsi pour les réunir au besoin.

— En effet, il m'a bien recommandé, lorsque je toucherais ces quatre mille livres, de les lui faire parvenir sans retard.

— Voyez-vous ! il sait déjà, sans doute, que madame la Princesse a fui de Chantilly et s'achemine vers Bordeaux, il rassemblait toutes ses ressources pour se faire chef de parti.

— Le misérable !

— Et vous ne vous doutiez de rien ?

— De rien, monsieur, de rien.

— Personne ne vous avait averti ?

— Personne.

— Que dites-vous donc là ? fit Cauvignac en étendant le doigt vers la lettre du bourgeois, qui était demeurée tout ouverte sur le bureau de maître Rabodin, au milieu d'une foule d'autres papiers ; que dites-vous donc là, tandis que vous-même me fournissez la preuve du contraire ?

— Comment, la preuve ?

— Dame ! lisez.

Rabodin lut d'une voix tremblante :

« Maître Rabodin, je vous envoie les quatre mille livres de dommages et intérêts auxquelles je suis condamné envers maître Biscarros, que je soupçonne fort d'en vouloir faire un coupable usage. »

— Un coupable usage ! répéta Cauvignac ; vous voyez bien que l'affreuse réputation de votre client s'était répandue jusqu'ici.

— Monsieur, je suis atterré, dit le procureur.

— Je ne puis vous cacher, monsieur, dit Cauvignac, que mes ordres sont sévères.

— Monsieur, je vous jure que je suis innocent.

— Pardieu ! Biscarros en disait autant que vous jusqu'à ce qu'on l'eût mis à la question ; seulement, au cinquième coin, il a changé de langage.

— Je vous dis, monsieur, que je suis prêt à vous remettre l'argent ; le voilà, prenez-le, il me brûle.

— Faisons les choses en règle, dit Cauvignac ; je vous ai déjà répondu que je n'avais pas charge de toucher les deniers du roi.

Alors, s'avançant vers la porte :

— Venez ici, monsieur le receveur, dit-il, à chacun son office.

Barrabas s'avança.

— Monsieur avoue tout, continua Cauvignac.

— Comment, j'avoue tout ? s'écria le procureur.

— Oui, vous avouez que vous étiez en correspondance avec Biscarros.

— Monsieur, je n'ai jamais reçu que deux lettres de lui et je ne lui en ai jamais écrit qu'une.

— Monsieur avoue qu'il était détenteur de fonds appartenant à l'accusé.

— Les voici, monsieur ; je n'ai jamais reçu pour lui que ses quatre mille livres, et je suis prêt à vous les remettre.

— Monsieur le percepteur, dit Cauvignac, justifiez de votre brevet, prenez cet argent, et donnez un reçu au nom de Sa Majesté.

Barrabas tendit son brevet au procureur, qui le repoussa de la main, ne voulant pas lui faire l'injure de le lire.

— Maintenant, dit Cauvignac, tandis que, crainte d'erreur, Barrabas comptait l'argent, maintenant, il faut me suivre.

— Vous suivre ?

— Sans doute ; ne vous ai-je pas dit que vous étiez suspect ?

— Mais, monsieur, je vous jure que Sa Majesté n'a pas de plus fidèle serviteur que moi.

— Ce n'est pas le tout que d'affirmer, il faut des preuves.

— Des preuves, monsieur, j'en donnerai.

— Lesquelles ?

— Toute ma vie passée !

— Ce n'est point assez ; il faudrait une garantie pour l'avenir.

— Indiquez-moi ce que je puis faire, et je le ferai.

— Il y aurait bien un moyen de prouver d'une façon incontestable votre dévouement.

— Lequel ?

— Il y a dans ce moment-ci, à Orléans même, un capitaine de mes amis qui lève une compagnie pour le roi.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce serait de vous engager dans cette compagnie.

— Moi, monsieur ? un procureur ?

— Le roi a grand besoin de procureurs, monsieur, car ses affaires sont fort embrouillées.

— Je le ferais volontiers, monsieur ; mais mon étude ?

— Vous la ferez gérer par vos clercs.

— Impossible ! et les signatures donc ?

— Pardon, messieurs, si je me mêle à la conversation, dit Barabbas.

— Comment donc ! dit le procureur ; parlez, monsieur, parlez.

— Il me semble que si, à sa place, monsieur, qui ferait un assez triste soldat...

— Oui, monsieur, vous avez raison, fort triste, dit le procureur.

— Si monsieur offrait à votre ami, ou plutôt au roi...

— Quoi, monsieur ? que puis-je offrir au roi ?

— Ses deux clercs.

— Mais certainement, s'écria le procureur, certainement, et avec grand plaisir ; que votre ami les prenne tous les deux, je les lui donne ; ce sont deux charmants garçons.

— L'un m'a paru un enfant.

— Quinze ans, monsieur, quinze ans ! et de première force sur le tambour. Venez ici, Fricotin.

Cauvignac fit un signe de la main pour indiquer qu'il désirait qu'on laissât M. Fricotin où il était.

— L'autre ? continua-t-il.

— Dix-huit ans, monsieur ; cinq pieds six pouces, aspirant pour être suisse à Saint-Sauveur, et par conséquent connaissant déjà le maniement de la hallebarde. Venez ici, Chalumeau.

— Mais louchant horriblement, à ce qu'il m'a semblé, dit Cauvignac en faisant un second signe pareil au premier.

— Tant mieux, monsieur, tant mieux ! vous le placerez en sentinelle, et comme il louche en dehors, il verra à droite et à gauche, tandis que les autres ne voient que devant eux.

— C'est un avantage, je le sais bien ; mais vous comprenez, le roi est fort gêné ; quand on plaide à coups de canon, c'est encore plus cher qu'à coups de paroles ; le roi ne peut se charger de l'équipement de ces deux gaillards-là ; c'est bien assez qu'il se charge de leur instruction et de leur solde.

— Monsieur, dit maître Rabodin, s'il ne faut que cela pour prouver mon dévouement au roi, eh bien, je ferai un sacrifice !

Cauvignac et Barrabas se regardèrent.

— Que pensez-vous de monsieur le receveur ? demanda Cauvignac.

— Je pense que monsieur a l'air de bonne foi, répondit Barrabas.

— Et que par conséquent il faut avoir des égards pour lui ? Donnez à monsieur un reçu de cinq cents livres.

— Cinq cents livres !

— Un reçu motivé pour l'équipement de deux jeunes soldats que dans son zèle maître Rabodin offre à Sa Majesté.

— Mais au moins, moyennant ce sacrifice, monsieur, pourrai-je demeurer tranquille ?

— Je le crois.

— Ne serai-je point inquiété ?

— Je [illegible] ?

— [illegible] toute justice, on me [illegible]

— Vous [illegible] appelleriez à mon témoignage [illegible] vos deux clercs [illegible] ils ?

— Ils seront enchantés.

— [illegible] en êtes sûr ?

— [illegible] cependant il ne faudrait [illegible]

— L'honneur qu'on leur [illegible] pas ?

— Cela serait plus [illegible]

— Comment faire, alors ?

— C'est bien simple [illegible] votre ami. Comment s'appelle votre ami ?

— Le capitaine [illegible]

— [illegible] capitaine Cauvignac [illegible] de les envoyer [illegible] mieux que ce fût hors d'Orléans [illegible] d'esclandre.

[illegible] l'envie aux Orléanais de [illegible] fit faire Camille à ce maître [illegible]

[illegible] de la ville

[illegible] à Tours, par exemple

[illegible] auberge

[illegible] le capitaine Cauvignac à table il [illegible] de vin, ils acceptent Il leur propose la [illegible] d'enthousiasme et les voilà soldats.

[illegible] maintenant vous pouvez les appeler

[illegible] appela les deux jeunes gens. Frictin était [illegible] alerte et trapu ; [illegible]

[illegible]

VI

[illegible]

rent devant les menaces de Cauvignac les promesses de Ferguzon et la logique de Barrabas.

Le cheval du neveu et du filleul fut destiné à porter les bagages, et, comme c'était une compagnie d'infanterie de laquelle Cauvignac avait commission, les deux nouveaux enrôlés n'eurent rien à dire.

On se remit en route. La marche de Cauvignac ressemblait à un triomphe. L'ingénieux partisan avait trouvé moyen de mener à la guerre les plus opiniâtres partisans de la paix. A ceux-ci c'était la cause du roi qu'il faisait embrasser, à ceux-là c'était celle des princes. Quelques-uns croyaient servir le parlement, quelques autres le roi d'Angleterre, qui parlait d'une descente en Écosse pour reconquérir ses États. Il y avait bien eu d'abord quelque disparate dans les couleurs, quelque discordance dans les réclamations, que le lieutenant Ferguzon, malgré sa persuasion, avait eu peine à soumettre au diapason de l'obéissance passive. Cependant, à l'aide d'un mystère continuel, nécessaire, disait Cauvignac, au succès de l'opération, on avait [illegible] soldats et officiers sans savoir ce qu'on allait faire. Cauvignac, quatre jours après avoir quitté Chantilly, avait réuni vingt-cinq hommes : c'était déjà, comme on le voit, une assez jolie patrouille. Beaucoup de fleuves qui font grand bruit en se jetant dans la mer ont des origines moins imposantes.

Cauvignac cherchait un centre : il arriva à un petit village situé entre Châtellerault et Poitiers, et crut avoir trouvé là ce qu'il cherchait. C'était le village de Jaulnay ; Cauvignac [illegible] y être venu un soir apporter un ordre à Canolles et il établit son quartier général dans l'auberge où il se rappelait avoir assez [illegible] soupé [illegible] D'ailleurs il n'y avait pas à choisir. [illegible] déjà dit, cette auberge était la seule.

Placé ainsi à cheval sur la route principale de Paris à Bordeaux, Cauvignac avait derrière lui les troupes de M. de la Rochefoucauld, qui assiégeait Saumur, et devant lui celles [illegible] la main à chacun, se gardant bien d'arborer une couleur quelconque avant l'occasion, il [illegible] pour [illegible] un [illegible] d'hommes [illegible] un petit [illegible] où le recrutement allait [illegible] et Cauvignac en était presque à la moitié de sa [illegible]

Or, un soir que Cauvignac, après avoir [illegible] toute sa [illegible] à la chasse à l'homme, se tenait par habitude à l'affût sur la porte de l'auberge, causant avec son lieutenant et son sous-lieutenant, il vit poindre à l'extrémité de la rue une jeune dame à cheval, suivie d'un écuyer à cheval comme elle et de deux mulets chargés de bagages. L'air [illegible] avec lequel la belle amazone [illegible] son cheval, la tournure roide et fière de l'écuyer [illegible] la compagnait [illegible] un souvenir en tête de Cauvignac. Il posa sa main sur le bras de Ferguzon, qui [illegible] la jour[illegible] la ruminait assez tristement, et lui dit en lui montrant la voyageuse :

— Voilà le cinquantième soldat du régiment de Cauvignac, ou que je meure !

— Qui ? cette dame ?

— Précisément.

— Ah çà ! nous avons déjà un neveu qui devait être avocat, un filleul qui devait être homme d'Église, deux clercs [illegible] deux [illegible] un [illegible] boulangers et deux [illegible] c'est assez de mauvais soldats comme cela, ce me semble, sans y ajouter encore une femme [illegible] il faudra se battre.

— Oui, mais notre trésor ne se monte encore qu'à vingt-cinq mille livres, [illegible] le trésor [illegible] la troupe [illegible] et si on [illegible] arriver à [illegible] mille livres [illegible] il me semble que ce [illegible] pas mal [illegible]

— Ah ! c'est [illegible] que tu envisages la chose ? Je n'ai rien à dire et j'approuve complètement.

— Silence et tu vas voir.

Cauvignac [illegible] de la jeune dame [illegible] de [illegible] une des fenêtres de l'auberge [illegible] l'hôtesse, laquelle lui [illegible] de l'appartement.

— Serviteur, mon gentilhomme, dit-il d'un air fin et en portant cavalièrement la main à son chapeau.

— Gentilhomme [illegible] la dame avec un sourire

— [illegible]

La dame rougit.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondit-elle.

— [illegible] et la preuve, c'est que vous avez [illegible] un [illegible] de rouge sur les [illegible]

— [illegible] sur vous [illegible] monsieur.

— Non pas, non pas ! [illegible] ce que je dis au contraire.

— [illegible] monsieur [illegible] de railleries.

— Je ne raille pas, monsieur, et si vous en voulez la preuve, [illegible] l'honneur de vous [illegible] il y a trois semaines sous le costume de votre sexe, un soir sur les bords de la Dordogne, suivi de [illegible]

votre fidèle écuyer, M. Pompée. Avez-vous toujours M. Pompée? Eh! oui, justement le voilà, ce cher M. Pompée! Direz-vous aussi que je ne le connais pas?

L'écuyer et la jeune dame se regardaient stupéfaits.

— Oui, oui, continua Cauvignac, voilà qui vous étonne, mon beau vicomte; mais osez dire que ce n'est pas vous que j'ai rencontré, là, vous savez bien, sur la route de Saint-Martin-de-Cubzac, à un quart de lieue de l'auberge de maître Biscarros.

— Je ne me [illegible] pas cette rencontre, monsieur.

— Ah! vous voyez bien.

— Seulement, c'est ce jour-là que j'étais déguisée.

— Non pas, non pas, c'est aujourd'hui que vous l'êtes. Au reste, je comprends que, le signalement du vicomte de Cambes étant donné dans toute la Guyenne, vous jugiez plus prudent, pour dérouter les soupçons, d'adopter momentanément ce costume, qui, au reste, c'est justice à vous rendre, mon gentilhomme, vous sied à merveille.

— Monsieur, dit la vicomtesse avec un trouble qu'elle cherchait inutilement à déguiser, si vous n'entremêlez votre conversation de quelques paroles sensées, en vérité, je vous croirais fou.

— Je ne vous ferai pas le même compliment, et je trouve fort raisonnable de se déguiser quand on conspire.

La jeune femme fixa sur Cauvignac un regard de plus en plus inquiet.

— En effet, monsieur, dit-elle, il me semble que je vous ai vu quelque part; mais je ne me rappelle plus où.

— La première fois, je vous l'ai dit, c'est sur les bords de la Dordogne.

— Et la seconde?

— La seconde, c'est à Chantilly.

— Le jour de la chasse?

— Justement.

— Alors, monsieur, je n'ai pas à craindre, et vous êtes un des nôtres.

— Pourquoi cela?

— Puisque vous étiez chez madame la Princesse.

— Permettez-moi de vous dire que ce n'est point une raison.

— Il me semble cependant...

— Il y avait bien du monde pour être sûr que tous ceux qui se trouvaient là fussent des amis.

— Prenez garde, monsieur, vous me donneriez une singulière idée de vous.

— Oh! prenez celle que vous voudrez, je ne suis point susceptible.

— Mais enfin, que désirez-vous?

— Vous faire, si vous le voulez bien, les honneurs de cette auberge.

— Je vous rends grâce, monsieur, et je n'ai point besoin de vous. J'attends quelqu'un.

— C'est bien; descendez, et, en attendant ce quelqu'un, eh bien, nous causerons.

— Que faut-il faire, madame? demanda Pompée.

— Descendre, demander une chambre et commander le souper, dit Cauvignac.

— Mais, monsieur, reprit la vicomtesse, c'est à moi, ce me semble, à donner des ordres.

— C'est selon, vicomte, vu que je commande à Jaulnay et que j'ai cinquante hommes à ma disposition. Pompée, faites ce que j'ai dit.

Pompée baissa la tête et entra dans l'auberge.

— Mais, monsieur, vous m'arrêtez donc? demanda la jeune femme.

— Peut-être.

— Comment, peut-être?

— Oui, cela dépendra de la conversation que nous allons avoir ensemble; mais prenez donc la peine de descendre, vicomte; là, bien! Maintenant, acceptez mon bras; les gens de l'auberge conduiront votre cheval à l'écurie.

— J'obéis, monsieur, car vous l'avez dit, vous êtes le plus fort. Je n'ai aucun moyen de résister; mais je vous préviens d'une chose, c'est que la personne que j'attends va venir, et que cette personne est un officier du roi.

— Eh bien, vicomte, vous me ferez l'honneur de me présenter à lui, et je serai enchanté de faire sa connaissance.

La vicomtesse comprit qu'il n'y avait pas de résistance à opposer, et marcha la première en faisant signe à son étrange interlocuteur qu'il était libre de la suivre.

Cauvignac l'accompagna jusqu'à la porte de la chambre que lui avait fait préparer Pompée, et il allait en franchir le seuil derrière elle, lorsque Ferguzon, montant rapidement l'escalier, s'approcha de son oreille et lui dit :

— Capitaine, une voiture à trois chevaux, un jeune homme masqué dans la voiture, deux laquais aux portières.

— Bon! dit Cauvignac. C'est probablement le gentilhomme attendu.

— Ah! l'on attend un gentilhomme?

— Oui, et je descends au-devant de lui. Toi, demeure dans ce corridor, ne perds pas de vue la porte, laisse entrer tout le monde, mais que personne ne sorte.

— Cela suffit, capitaine.

Une chaise de voyage venait, en effet, de s'arrêter à la porte de l'auberge, amenée par quatre hommes de la compagnie de Cauvignac qui l'avaient rencontrée à un quart de lieue de la ville, et qui, de ce moment, lui avaient fait escorte.

Un jeune gentilhomme vêtu de velours bleu, enveloppé d'un grand manteau fourré, était couché plutôt qu'assis au fond de la chaise. Depuis le moment où les quatre hommes avaient entouré son carrosse, il leur avait adressé bon nombre de questions; mais, voyant que, si pressantes que fussent ces questions, elles n'obtenaient aucune réponse, il paraissait s'être résigné à attendre, et seulement, de temps en temps, il soulevait sa tête pour voir si quelque chef ne s'approchait pas, auquel il pût demander l'explication de la conduite singulière que ses gens avaient [illegible] envers lui.

Au reste, il était impossible d'apprécier au juste l'impression produite sur le jeune voyageur par cet événement, attendu qu'un de ces masques de satin noir que l'on appelait un loup, et qui étaient si fort à la mode à cette époque, lui cachait la moitié du visage. Ce que le masque laissait voir, c'est-à-dire le haut du front et le bas du visage, annonçait la jeunesse, la beauté et l'esprit; les dents étaient petites et blanches, et, à travers le masque, les yeux étincelaient.

Deux grands laquais, pâles et tremblants, quoiqu'ils portassent le mousqueton sur le genou, se tenaient de chaque côté de la voiture et semblaient cloués sur leurs chevaux aux deux portières; le tableau eût pu passer pour une scène de brigands arrêtant des voyageurs, moins le grand jour, l'auberge, la figure riante de Cauvignac et l'aplomb des prétendus voleurs.

A la vue de Cauvignac, qui, ainsi que nous l'avons dit, prévenu par Ferguzon, apparaissait à la porte, le jeune homme arrêté poussa un petit cri de surprise et porta vivement la main à son visage, comme pour s'assurer que son masque y était toujours. Cette assurance parut le rendre plus tranquille.

Si rapide qu'eût été ce mouvement, il n'avait point échappé à Cauvignac; il regarda le voyageur en homme habitué à épeler les signalements, même sur les traits les plus dissimulés; puis, malgré lui, il tressaillit d'un étonnement à peu près égal à celui qu'avait manifesté le cavalier vêtu de bleu; il se remit cependant, et, mettant le chapeau à la main avec une grâce toute particulière :

— Belle dame, dit-il, soyez la bienvenue.

Les yeux du voyageur brillèrent d'étonnement à travers les ouvertures de son masque.

— Où allez-vous donc comme cela? continua Cauvignac.

— Où je vais? répondit le voyageur laissant de côté la salutation de Cauvignac, et répondant seulement à sa question, où je vais? Vous devez le savoir mieux que moi, puisque je ne suis plus libre de continuer mon voyage. Je vais où vous me conduirez.

— Permettez-moi de vous faire observer, continua Cauvignac avec une politesse croissante, que ceci n'est point répondre, belle dame! Votre arrestation n'est que momentanée. Lorsque nous aurons causé un instant de nos petites affaires mutuelles, à cœur et à visage découverts, vous reprendrez votre route sans empêchement aucun.

— Pardon, reprit le jeune voyageur; mais, avant d'aller plus loin, rectifions d'abord une erreur. Vous faites semblant de me prendre pour une femme, tandis qu'au contraire vous voyez très bien à mes vêtements que je suis un homme.

— Vous connaissez le proverbe latin : *Ne [illegible] colori*; le sage ne juge pas sur les apparences. Or, j'ai la prétention d'être un sage; il en résulte que sous ce costume menteur j'ai reconnu...

— Quoi? demanda le voyageur avec [illegible]

— Eh bien, je vous l'ai dit, [illegible]

— Eh bien, si je suis une femme, [illegible] m'arrêtez-vous alors?

— Peste! Parce que dans le [illegible] où nous vivons les femmes sont plus dangereuses que les hommes; aussi, notre guerre pourrait, à proprement parler, s'appeler la guerre des femmes. La reine et madame de Condé sont les deux puissances belligérantes [illegible] pour lieutenants généraux mademoiselle de Chevreuse, madame de Montbazon, madame de Longueville et vous. Mademoiselle de Chevreuse est le général de M. le coadjuteur, madame de Montbazon est le général de M. de Beaufort, madame de Longueville est le général de M. de la Rochefoucauld [illegible] [illegible] a fait l'air d'être le général de M. le duc d'Épernon.

— Vous êtes fou, monsieur, dit le jeune voyageur en haussant les épaules.

— Je ne vous croirai pas plus, belle dame, [illegible] tout à l'heure un beau jeune homme [illegible] me faisait le même compliment.

Vous lui soutenez peut-être, à [illegible] était un homme.

— [illegible]ment. Moi qui avais reconnu un petit gentilhomme, pour l'avoir vu, certain[illegible]ement de mal rôder autour de l'auberge de [illegible] l'[illegible]arros, je ne me suis pas laissé tromper à ses [illegible] coiffes et à sa petite voix flûtée, pas plus que [illegible] laissé tromper à votre pourpoint bleu, à votre [illegible] et à vos bottes à dentelles ; et je lui ai dit [illegible] ami, prenez le nom que vous voudrez, pre[illegible] que vous voudrez, prenez la voix que vous [illegible], vous n'en serez pas moins le vicomte de Cambes.

— Le vicomte de Cambes [illegible] le jeune voyageur.

— Ah ! le nom vous [illegible], à ce qu'il paraît ; le connaîtriez-vous aussi, par hasard ?

— Un jeune [illegible] tout jeune, presque un enfant ?

— Dix-sept [illegible] ans, tout au plus.

— Très [illegible] ?

— Très [illegible].

— De [illegible] yeux bleus ?

— Très [illegible] très bleus.

— [illegible] ?

— Il [illegible] là.

— [illegible] vous dites qu'il est ?

— Déguisé en femme, le méchant, comme vous en homme, [illegible].

— Et que vient-il faire ici ? s'écria le jeune cavalier avec une véhémence et un trouble qui devenaient de plus en plus visibles à mesure que Cauvignac, au contraire, devenait plus sobre de gestes et plus avare de paroles.

— Mais, répondit Cauvignac pesant sur chacune de ses paroles, il prétend avoir rendez-vous avec un de ses amis.

— Un de ses amis ?

— Oui.

— Un gentilhomme ?

— Probablement.

— Baron ?

— Peut-être.

— Et dont le nom ?...

Le front de Cauvignac se plissa sous une pensée laborieuse qui, pour la première fois, se présentait à son esprit, et qui faisait, en y entrant, une révolution visible dans son cerveau.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, ce serait un joli coup de filet.

— Et dont le nom ? répéta le jeune voyageur.

— Attendez donc, reprit Cauvignac, attendez donc... et dont le nom finit en *olles*.

— M. de Canolles ! s'écria le jeune voyageur, dont les lèvres se couvrirent d'une pâleur mortelle, ce qui faisait, d'une façon sinistre, trancher son masque noir avec la blancheur de sa peau.

— C'est cela même : M. de Canolles, reprit Cauvignac en suivant sur les parties visibles du visage et sur tout le corps du jeune homme la révolution qui s'y opérait. M. de Canolles, vous avez bien dit ; vous connaissez M. de Canolles aussi ? Ah çà ! mais vous connaissez donc tout le monde ?

— Trêve de railleries ! balbutia le jeune homme qui tremblait de tous ses membres et semblait prêt à s'évanouir. Où est cette dame ?

— Dans cette chambre ; tenez, la troisième fenêtre à partir de celle-ci, qui a des rideaux jaunes.

— Je veux la voir ! s'écria le jeune voyageur.

— Oh ! oh ! me serais-je trompé, dit Cauvignac, et seriez-vous ce M. de Canolles qu'elle attend ? ou plutôt M. de Canolles ne serait-il pas ce beau cavalier qui arrive trottant, suivi d'un laquais qui m'a l'air d'un maître fat ?

Le jeune voyageur s'élança vers la glace de devant la voiture avec tant de précipitation qu'il la brisa du front.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-il sans même s'apercevoir que quelques gouttes de sang sortaient d'une légère bles[illegible]. Oh ! malheureuse ! Il vient, il va la retrouver, je suis [illegible] !

— [illegible] vous voyez bien que vous êtes une femme !

— [illegible] s'étaient donné rendez-vous, continua le jeune [illegible] en se tordant les bras. Oh ! je me vengerai !

C[illegible] voulut essayer d'une nouvelle raillerie, mais [illegible] lui fit un signe impérieux d'une main tandis que [illegible] arracha son masque, et l'on vit alors [illegible] apparaître tout armé de menaces aux [illegible] de Cauvignac.

II

— Bonjour, petite sœur, [illegible] Nanon en tendant à la jeune femme [illegible] plus imperturbable.

— Bonjour ! Ainsi, vous m'aviez reconnue, n'est-ce pas ?

— A l'instant même où je vous ai aperçue ; ce n'était point assez de cacher votre visage, il fallait encore voiler ce charmant petit signe et ces dents de perles. Mettez un masque tout entier, au moins, quand vous voudrez vous déguiser, coquette ! mais vous n'avez garde... *et fugit ad salices...*

— Assez, dit impérieusement Nanon ; parlons sérieusement.

— Je ne demande pas mieux ; ce n'est qu'en parlant sérieusement que l'on fait les bonnes affaires.

— Ainsi, vous dites que la vicomtesse de Cambes est ici ?

— En personne.

— Et que M. de Canolles entre dans l'auberge en ce moment ?

— Pas encore ; il descend de cheval, jette la bride aux mains de son laquais. Ah ! il a été vu de ce côté-là aussi. Voici la fenêtre aux rideaux jaunes qui s'ouvre, voici la tête de la vicomtesse qui passe. Ah ! elle pousse un cri de joie. M. de Canolles s'élance dans la maison ; cachez-vous, petite sœur, ou tout serait perdu !

Nanon se rejeta en arrière, serrant convulsivement la main de Cauvignac, qui la regardait d'un air de paternelle compassion.

— Et moi qui allais le rejoindre à Paris ! s'écria Nanon ; moi qui risquais tout pour le revoir !

— Ah ! des sacrifices, petite sœur, et pour un ingrat encore ! En vérité, vous pouvez mieux placer vos bienfaits.

— Que vont-ils dire, maintenant que les voilà réunis ? que vont-ils faire ?

— En vérité, chère Nanon, vous m'embarrassez beaucoup en me faisant une pareille question, dit Cauvignac ; ils vont, pardieu ! ils vont s'aimer beaucoup, je suppose.

— Oh ! cela ne sera pas ! s'écria Nanon en mordant avec rage ses ongles polis comme l'ivoire.

— Je crois, au contraire, que cela sera, répondit Cauvignac. Ferguzon, qui avait ordre de ne laisser sortir personne, n'avait pas reçu celui d'empêcher d'entrer. En ce moment même, selon toute probabilité, la vicomtesse et le baron de Canolles échangent toutes sortes de mignardises plus charmantes les unes que les autres. Peste ! ma chère Nanon, vous vous y êtes prise trop tard.

— Vous croyez ? répliqua la jeune femme avec une indéfinissable expression de profonde ironie et de finesse haineuse ; vous croyez ? Eh bien, montez près de moi, pauvre diplomate !

Cauvignac obéit.

— Çà, Bertrand, continua Nanon s'adressant à l'un des porte-mousquetons, dites au cocher de tourner sans affectation et d'aller se ranger sous ce massif d'arbres que nous avons laissé à droite, en entrant dans le village.

Puis, se retournant vers Cauvignac :

— Ne serons-nous pas bien là pour causer ? dit-elle.

— Parfaitement ; mais permettez, à mon tour, que je prenne mes précautions.

— Prenez.

Cauvignac fit signe de le suivre à quatre de ses hommes qui flânaient autour de l'auberge, bourdonnant et s'époumonnant comme des frelons au soleil.

— Vous faites bien d'emmener ces hommes, dit Nanon, et, si vous m'en croyez, prenez-en plutôt six que quatre, nous pourrons leur tailler de la besogne.

— Bon ! dit Cauvignac, de la besogne, c'est ce qu'il me faut, à moi.

— Alors vous serez satisfait, répondit la jeune femme.

Et la chaise tournant sur elle-même, emmena Nanon rouge du feu de sa pensée, et Cauvignac calme et froid en apparence, mais ne s'appétant pas moins à accorder une profonde attention aux ouvertures que lui préparait sa sœur.

Pendant ce temps, Canolles, attiré par le cri de joie qu'avait, en l'apercevant, poussé madame de Cambes, s'était élancé dans l'auberge et avait gagné l'appartement de la vicomtesse sans faire attention à Ferguzon qu'il avait rencontré debout dans le corridor, mais qui n'ayant reçu aucune consigne relativement à Canolles, ne fit point difficulté de le laisser entrer.

— Ah ! monsieur, s'écria madame de Cambes en l'apercevant, arrivez donc vite, car je vous attends avec bien de l'impatience.

— Voilà des paroles qui me rendraient le plus heureux homme du monde, madame, si votre pâleur et votre trouble ne me disaient clairement que ce n'est point pour moi seul que vous m'attendez.

— Oui, monsieur, vous avez raison, reprit Claire avec son charmant sourire, et je veux vous avoir une obligation de plus.

— Laquelle ?

— Celle de me tirer de je ne sais quel danger qui me menace.

— Un danger ?

— Oui. Attendez.

Claire alla à la porte et poussa le verrou.

— J'ai été reconnue, dit-elle en revenant.

— Et par qui?

— Par un homme dont je ne sais pas le nom, mais dont le visage ni la voix ne me sont étrangers. Il me semble que j'ai entendu sa voix le soir où, dans cette même chambre, vous avez reçu l'ordre de partir à l'instant même pour Mantes; il me semble que j'ai reconnu son visage à la chasse de Chantilly, le jour où j'ai pris la place de madame de Condé.

— Et pour qui tenez-vous cet homme?

— Pour un agent de M. le duc d'Épernon, par conséquent, pour un ennemi.

— Diable! fit Canolles, et vous dites que vous avez été reconnue?

— J'en suis sûre; il m'a appelée par mon nom en me soutenant seulement que j'étais un homme. Il y a partout aux environs d'ici, des officiers du parti royal; on me sait du parti des princes, peut-être comptait-on m'inquiéter; mais vous voilà, je ne crains plus rien. Vous êtes officier vous-même, vous êtes du même parti qu'eux, vous me servirez de sauvegarde.

— Hélas! dit Canolles, j'ai bien peur de ne pouvoir vous offrir d'autre défense et d'autre protection que celle de mon épée.

— Comment cela?

— A partir de ce moment, madame, je ne suis plus au service du roi.

— Dites-vous vrai? s'écria Claire au comble de la joie.

— Je me suis promis d'envoyer ma démission datée du lieu où je vous rencontrerais. Je vous ai rencontrée, ma démission sera datée de Jaulnay.

— Oh! libre! libre! vous êtes libre! Vous pouvez embrasser le parti de la justice, de la loyauté; vous pouvez servir la cause de MM. les princes, c'est-à-dire celle de toute la noblesse. Oh! je savais bien que vous étiez un trop digne gentilhomme pour n'en pas venir là.

Et Claire tendit à Canolles une main qu'il baisa avec transport.

— Et comment cela s'est-il fait? comment cela s'est-il passé? Racontez-moi la chose dans tous ses détails.

— Oh! ce ne sera pas long. J'ai écrit d'avance à M. de Mazarin pour le prévenir de ce qui s'était passé; en arrivant à Mantes, j'ai reçu l'ordre de me rendre chez lui. Il m'a appelé pauvre cervelle, je l'ai appelé pauvre cerveau; il a ri, je me suis fâché; il a élevé la voix, je l'ai envoyé de l'autre côté des monts. Je suis rentré à mon hôtel, j'ai attendu qu'il voulût bien me faire jeter à la Bastille; il a attendu qu'une bonne réflexion me fît sortir de Mantes. Au bout de vingt-quatre heures, cette bonne réflexion m'est venue. Et c'est encore à vous que je la dois, car j'ai songé à ce que vous m'aviez promis, et j'ai pensé que vous pourriez m'attendre, ne fût-ce qu'une seconde. Alors, respirant le grand air, dégagé de toute responsabilité, de tout devoir, sans parti, sans engagement et presque sans préférence, je me suis souvenu d'une seule chose, c'est que je vous aimais, madame, et que, maintenant, je pouvais vous le dire hautement et hardiment.

— Ainsi, vous avez perdu votre grade pour moi, vous êtes disgracié pour moi, ruiné pour moi! Cher monsieur de Canolles, comment vous payerai-je jamais mes obligations? Comment vous prouverai-je ma reconnaissance?

Et, avec un sourire et une larme qui lui rendaient cent fois plus qu'il n'avait perdu, madame de Cambes fit tomber Canolles à ses pieds.

— Ah! madame, lui dit-il, de ce moment au contraire je suis riche et heureux; car je vais vous suivre, et je ne vous quitterai plus, car je vais être heureux de votre joie et riche de votre amour.

— Rien ne vous arrête, alors?

— Non.

— Vous m'appartenez tout entier, et [illegible] cœur je puis offrir votre bras à madame la Princesse.

— Vous le pouvez.

— Ainsi, vous avez envoyé votre démission?

— Pas encore; je voulais vous revoir auparavant. Mais, comme je vous l'ai dit, maintenant que je vous ai revue, je vais l'écrire ici, à l'instant même. Je me fais une fête d'avoir à vous obéir.

— Écrivez donc! écrivez avant toute chose. Si vous ne l'écrivez pas, vous serez regardé comme un transfuge. Il faut même que vous attendiez, avant de faire aucune démarche décisive, que cette démission soit acceptée.

— Cher petit diplomate, ne craignez rien. [illegible] droit et de grand cœur encore; ma maladie de Chantilly ne leur laisse pas beaucoup de regrets. Ne m'ont-ils pas dit, ajouta Canolles en riant, que j'étais une pauvre cervelle.

— Oui, mais nous vous dédommagerons de l'opinion qu'ils ont prise de vous, soyez tranquille. V[illegible] de Chantilly aura plus de succès à Bordeaux qu'à P[illegible] croyez-moi. Mais écrivez, baron, écrivez vite, afin que nous partions! car je vous avoue, baron, que le séjour de cette auberge ne me rassure pas le moins du monde.

— Parlez-vous du passé, et vous effrayez-vous si fort de souvenirs? dit Canolles en promenant les yeux avec amour tout autour de lui et en les arrêtant sur cette petite alcôve à deux lits, qui déjà, plus d'une fois, avait attiré son regard.

— Non, je parle du présent, et vous n'êtes plus pour rien dans mes terreurs. Aujourd'hui, ce n'est plus vous que je crains.

— Et qui craignez-vous donc? qu'avez-vous à craindre?

— Eh! mon Dieu! qui sait?

En ce moment, comme pour justifier les craintes de la vicomtesse, trois coups retentirent à la porte: ils étaient frappés avec une gravité solennelle.

Canolles et la vicomtesse firent silence, se regardant avec inquiétude et s'interrogeant l'un l'autre.

— Au nom du roi! dit une voix, ouvrez!

Et soudain la porte fragile vola en éclats. Canolles voulait sauter sur son épée; mais déjà un homme s'était jeté entre son épée et lui.

— Qu'est-ce à dire? demanda le baron.

— Vous êtes M. le baron de Canolles, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Capitaine au régiment de Navailles?

— Oui.

— Envoyé en mission par M. le duc d'Épernon?

Canolles fit un signe de la tête.

— En ce cas, au nom du roi et de Sa Majesté la reine régente, je vous arrête!

— Votre ordre?

— Le voici.

— Mais, monsieur, dit Canolles en regardant le papier après avoir jeté dessus un rapide regard, je vous connais, ce me semble.

— Parbleu! si vous me connaissez! N'est-ce pas dans ce même village où je vous arrête aujourd'hui, que je vous ai apporté, de la part de M. le duc d'Épernon, commission de partir pour la cour? Votre fortune était dans cette commission, mon gentilhomme: vous l'avez manquée, tant pis pour vous.

Claire pâlit et tomba éplorée sur une chaise: elle avait, de son côté, reconnu l'indiscret questionneur.

— M. de Mazarin se venge, murmura Canolles.

— Allons, monsieur, partons! dit Cauvignac.

Claire ne bougeait plus. Canolles, indécis, semblait près de devenir fou. Son malheur était si grand, si lourd, si inattendu, qu'il succombait sous le poids. Il courba la tête et se résigna.

D'ailleurs, à cette époque, ces mots: *Au nom du roi!* avaient encore leur magie, et nul n'essayait d'y résister.

— Où me conduisez-vous, monsieur? dit-il; vous est-il même défendu de me donner cette consolation de savoir où je vais?

— Non, monsieur, et je vais vous le dire. Nous vous conduisons à la forteresse de l'île Saint-Georges.

— Adieu, madame, dit Canolles en s'inclinant avec respect devant madame de Cambes, adieu!

— Allons, allons, se dit Cauvignac en lui-même, les choses sont moins avancées que je ne l'aurais cru. Je le dirai à Nanon, et cela lui fera plaisir.

Puis, allant sur le seuil de la porte:

— Quatre hommes pour escorter le capitaine! cria-t-il, et quatre autres hommes en avant.

— Et moi, s'écria madame de Cambes en étendant les bras vers le prisonnier, et moi, où me conduit-on? car si le baron est coupable, oh! je le suis encore plus que lui.

— Vous, madame, répondit Cauvignac, vous pouvez vous retirer, vous êtes libre.

Et il sortit emmenant le baron.

Madame de Cambes se leva, ranimée par un rayon d'espoir, et prépara tout pour son départ, afin de ne pas laisser ces bonnes dispositions faire place à des ordres contraires.

— Libre! dit-elle; je pourrai donc veiller sur lui; partons.

Et se jetant à la fenêtre, elle aperçut la cavalcade qui entraînait Canolles, échangea avec lui un dernier adieu de la main, et, appelant Pompée, qui, dans l'espérance d'une halte de deux ou trois jours, s'était déjà établi dans la meilleure chambre qu'il avait pu trouver, elle lui donna l'ordre de tout préparer pour le départ.

VIII

L[illegible] se fit pour Canolles plus tristement encore qu'il ne s'y était attendu. En effet, un cheval, qui donne au prisonnier même le mieux gardé un faux air de liberté, avait

succédé [illegible] mauvaise patache de [illegible] on a conservé la forme et les cahots en Touraine ; en outre, Canolles avait les genoux enchevêtrés dans ceux d'un homme au nez d'aigle, dont la main reposait [illegible] d'amour [illegible] sur la crosse d'un pistolet [illegible]. Quelquefois, la nuit [illegible] il dormait le jour, il espérait surprendre la vigilance du nouvel argus ; mais [illegible] au nez d'aigle, brillaient deux grands yeux [illegible] flamboyants et [illegible] propres aux [illegible], de sorte que, de quelque côté qu'il se [illegible], [illegible] les voyait toujours ces deux yeux ronds [illegible] de son regard.

Pendant qu'il dormait, ces deux yeux dormaient aussi, mais un seul [illegible] que la nature avait donnée à cet homme [illegible] d'un œil.

Deux jours [illegible] se passèrent pour Canolles en [illegible] sur la forteresse de l'île Saint-Georges, forteresse [illegible], prenait aux yeux du prisonnier [illegible] à mesure que la [illegible] s'enfonçaient plus profondément son cœur.

[illegible] parce qu'il comprenait que sa mission près de madame la Princesse était une mission de confiance dont il avait [illegible] à ses amours, et que le résultat de la faute qu'il avait commise en cette occasion était terrible. A Chantilly, madame de Condé n'était qu'une femme fugitive ; à Bordeaux, madame de Condé était une princesse rebelle.

La [illegible] parce qu'il savait par tradition les sombres vengeances d'une Anne d'Autriche en colère.

Autre remords plus sourd, mais peut-être plus poignant que le premier. Il y avait de par le monde une femme jeune, belle, spirituelle, une femme qui n'avait usé de son influence que pour le pousser en avant, qui n'avait usé de son crédit que pour le protéger ; une femme qui, par son amour pour lui, avait vingt fois risqué sa position, son avenir, sa fortune. Eh bien, cette femme, non seulement la plus charmante des maîtresses, mais encore la plus dévouée des [illegible], il l'avait quittée [illegible] sans excuse [illegible] au moment où elle songeait à lui ; et, au lieu de se venger, elle l'avait poursuivi de nouvelles grâces, et son [illegible], au lieu de se présenter à lui avec l'accent du reproche, avait résonné à son oreille avec la douceur caressante d'une faveur presque royale. Il est vrai que cette faveur était arrivée dans un mauvais moment, dans un moment où certes Canolles eût préféré une disgrâce ; mais était-ce la faute de Nanon ? Nanon n'avait vu dans cette mission près de Sa Majesté qu'un accroissement de fortune et de considération pour l'homme auquel elle songeait incessamment.

Aussi tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois (et je demande pardon à mes lectrices, ce phénomène incompréhensible pour elles, qui n'ont jamais qu'un amour, est commun chez nous autres hommes), aussi, dis-je, tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois comprendront-ils qu'à mesure que Canolles s'enfonçait dans ses réflexions, Nanon [illegible] plus en plus sur son esprit une influence qu'il [illegible]. Les aspérités anguleuses du caractère qui blessent [illegible] le frottement de l'intimité et font naître de [illegible] disparaissent dans l'absence, tandis qu'au contraire [illegible] plus doux reprennent leur intensité [illegible] ; c'est chose triste à dire, l'amour [illegible] des faveurs, se volatilise [illegible] au [illegible] se représente [illegible] la mémoire [illegible] qui ont bien leur prix [illegible] perdue [illegible]. Voilà ce que paraissait [illegible] Nanon [illegible] Canolles.

[illegible] que Canolles [illegible] en lui-même avec naïveté, [illegible] pas [illegible] que lui avait fait Nanon [illegible] madame de [illegible] qu'il la suivît [illegible] amoureux dans [illegible] du Vendôme ? Madame de Cambes l'emportait-elle [illegible] sur Nanon ? Les [illegible] blonds [illegible] les cheveux noirs [illegible] sa maîtresse [illegible] des tresses blondes ? Et cependant [illegible] Canolles se [illegible] de soie [illegible] le cœur est plein de [illegible] pas Canolles de s'en vouloir [illegible]

[illegible]

sous terre avec les rats et les crapauds, tandis que j'aurais pu vivre au jour et fleurir au soleil, dans les bras d'une femme qui m'aimait, que j'ai aimée, et, ma foi, que j'aime peut-être encore. Maudit petit vicomte, va ! pourquoi servais-tu d'enveloppe à une si charmante vicomtesse ? Oui ; mais y a-t-il au monde une vicomtesse qui vaille ce que celle-ci va me coûter ? Car ce n'est pas le tout que le gouverneur et le cachot à quinze pieds sous terre ; si l'on me croit traître, on ne laissera pas les choses à moitié éclaircies, on me cherchera noise sur ce séjour à Chantilly, que je n'expliquerais pas assez, j'en conviens, s'il avait été plus fructueux pour moi, mais qui m'a rapporté en tout, de compte fait, trois baisers sur la main. Triple sot qui, ayant la force et pouvant en abuser, n'en ai pas usé ! Pauvre cervelle, comme dit M. de Mazarin, qui a trahi, et qui ne s'est pas fait payer sa trahison ! Or, qui me la payera maintenant ?

Et Canolles haussait les épaules, répondant avec mépris par ce mouvement à l'interrogation de sa pensée.

L'homme aux yeux ronds qui, si clairvoyant qu'il fût, ne pouvait rien comprendre à cette pantomime, le regardait avec étonnement.

— Si l'on m'interroge, continua Canolles, je ne répondrai pas ; car qu'aurais-je à répondre ? que je n'aimais pas M. de Mazarin ? Alors il ne fallait pas le servir ; que j'aimais madame de Cambes ? La belle raison à donner à une reine et à un premier ministre ! Je ne répondrai donc pas. Mais les juges sont personnages fort susceptibles ; lorsqu'ils interrogent, ils veulent qu'on réponde ; il y a des coins fameux dans les geôles de province ; on me brisera ces petits genoux dont j'étais si fier, et l'on me renverra tout disloqué à mes rats et à mes crapauds. J'en resterai toute ma vie cagneux comme M. le prince de Conti, ce qui est fort laid, en supposant que la clémence de Sa Majesté me couvre de son aile, ce qu'elle se gardera bien de faire.

Il y avait encore, outre ce gouverneur, ces rats, ces crapauds, ces coins, certains échafauds où l'on décapite les rebelles, certains poteaux où l'on pend les traîtres, certaines places d'armes où l'on fusille les déserteurs. Mais cela pour un beau garçon comme Canolles, ce n'était rien, on le comprend, en comparaison des genoux cagneux.

Il résolut donc d'en avoir le cœur net, et d'interroger son compagnon de route à ce sujet.

Les yeux ronds, le nez d'aigle et l'air refrogné du personnage n'encourageaient que médiocrement le prisonnier à hasarder un dialogue. Cependant, comme si impassible que soit une figure, il est impossible qu'il n'y ait pas des moments où elle se déride quelque peu, Canolles profita d'une seconde où une grimace, qui ressemblait à un sourire, passait sur le visage de l'exempt subalterne qui faisait si bonne garde.

— Monsieur ! dit-il.

— Monsieur ? répondit l'exempt.

— Excusez-moi si je vous arrache à vos réflexions.

— Il n'y a pas d'excuses, monsieur ; je ne réfléchis jamais.

— Ah ! diable ! vous êtes donc là d'une heureuse organisation, monsieur.

— Aussi je ne me plains pas.

— Eh bien, ce n'est pas comme moi, car j'ai bonne envie de me plaindre.

— De quoi, monsieur ?

— De ce qu'on m'enlève ainsi au moment où j'y pensais le moins, pour me conduire je ne sais où.

— Si fait, monsieur, vous le savez, car on vous l'a dit.

— C'est juste. Nous allons à l'île Saint-Georges, n'est-ce pas, monsieur ?

— Parfaitement.

— Croyez-vous que j'y reste longtemps ?

— Je l'ignore, monsieur ; mais, à la manière dont vous m'êtes recommandé, je pense que oui.

— Ah ! ah ! Et est-ce fort laid, l'île Saint-Georges ?

— Vous ne connaissez pas la forteresse ?

— A l'extérieur, oui ; je n'y suis jamais entré.

— Monsieur, ce n'est pas beau ; et, à part les appartements du gouverneur qu'on vient de remettre à neuf et qui sont fort agréables, à ce qu'il paraît, le reste de l'habitation est une assez triste demeure.

— Bien... Pensez-vous qu'on m'interroge ?

— C'est assez la coutume.

— Et si je ne réponds pas ?

— Si vous ne répondez pas ?

— Oui.

— Diable ! dans ce cas, vous le savez, il y a la question.

— Ordinaire ?

— Ordinaire ou extraordinaire, c'est selon l'accusation. De quoi êtes-vous accusé, monsieur ?

— Mais, dit Canolles, j'ai peur d'être accusé de crime d'État.

— Ah ! dans ce cas, vous jouissez de la question extraordinaire : dix pots.

— Comment, dix pots ?

— Oui.
— Que dites-vous?
— Je dis que vous aurez les dix coquemars.
— C'est donc l'eau qui est en vigueur à l'île Saint-Georges?
— Dame! monsieur, vous comprenez, sur la Garonne.
— C'est juste, on a la chose sous la main. Et combien de seaux font dix coquemars?
— Trois seaux, trois seaux et demi.
— J'enflerai alors?
— Un peu. Mais, si vous avez la précaution de vous faire bien venir du geôlier...
— Eh bien?
— Vous aurez bonne composition.
— Et en quoi consiste-t-il, s'il vous plaît, le service que le geôlier peut me rendre?
— Il peut vous faire boire de l'huile.
— L'huile est donc un spécifique?
— Souverain, monsieur!
— Vous croyez?
— J'en parle par expérience: j'ai bu...
— Vous avez bu?
— Pardon, je voulais dire: j'ai vu. L'habitude de parler avec des Gascons fait que je prononce parfois les *b* comme les *v* et *vice versa*.
— Vous disiez donc, dit Canolles ne pouvant s'empêcher de sourire, malgré la gravité de la conversation, vous disiez donc que vous aviez vu?
— Oui, monsieur; j'ai vu un homme boire les dix coquemars avec une facilité extrême, grâce à l'huile qui avait préalablement préparé les voies. Il est vrai qu'il enfla comme c'est l'habitude; mais, avec un bon feu on le fit désenfler sans trop d'avaries. C'est là l'essentiel de la seconde partie de l'opération. Retenez bien ces deux mots: chauffer sans brûler.
— Je comprends, fit Canolles; monsieur était exécuteur des hautes-œuvres, peut-être?
— Non, monsieur, répliqua son interlocuteur avec une modestie confite de politesse.
— Aide, peut-être?
— Non, monsieur, curieux amateur seulement.
— Ah! ah! et monsieur s'appelle?
— Barrabas.
— Beau nom, vieux nom connu avantageusement dans les Écritures.
— Dans la Passion, monsieur.
— C'est ce que je voulais dire, mais j'ai l'habitude de me servir de l'autre locution.
— Monsieur préfère les Écritures. Monsieur est donc huguenot?
— Oui, mais huguenot très ignorant. Croiriez-vous que je sais à peine trois mille vers de psaumes?
— En effet, c'est bien peu.
— Je retenais mieux la musique. On a été beaucoup pendu et brûlé dans ma famille.
— J'espère que pareil sort n'est pas réservé à monsieur.
— Non, l'on est beaucoup plus tolérant aujourd'hui, on me submergera, voilà tout.
Barrabas se mit à rire.
Le cœur de Canolles tressaillit de joie: il avait conquis son gardien. En effet, si ce geôlier par intérim devenait son geôlier permanent, il avait toute chance pour obtenir l'huile. Il résolut donc de reprendre la conversation où il l'avait laissée.
— Monsieur Barrabas, dit-il, sommes-nous destinés à être séparés bientôt, ou me ferez-vous l'honneur de me continuer votre compagnie?
— Monsieur, en arrivant à l'île Saint-Georges, j'aurai le regret bien vif de vous quitter, il faut que je revienne à notre compagnie.
— Fort bien; vous faites partie alors d'une compagnie d'archers?
— Non, monsieur, d'une compagnie de soldats.
— Levée par le ministre?
— Non, monsieur, par le capitaine Cauvignac, celui-là même qui a eu l'honneur de vous arrêter.
— Et vous servez le roi?
— Je crois que oui, monsieur.
— Que diable dites-vous donc là? n'en êtes-vous pas sûr?
— On n'est sûr de rien dans ce monde.
— Alors, si vous avez du doute, vous devriez bien vous faire d'une chose.
— Laquelle?
— Me laisser aller.
— Impossible, monsieur!
— Mais je vous payerai honorablement votre complaisance.
— Avec quoi?
— Avec de l'argent, pardieu!
— Monsieur n'en a pas.
— Comment, je n'en ai pas?
— Non.
Canolles se fouilla vivement.
— En effet, dit-il, ma bourse a disparu; qui donc m'a pris ma bourse?
— Moi, monsieur, répondit Barrabas en saluant respectueusement.
— Et pourquoi cela?
— Pour que monsieur ne puisse pas me corrompre.
Canolles, stupéfait, regarda le digne recors avec admiration, et, l'argument lui ayant paru sans réplique, il ne répliqua absolument rien.
Il en résulta que, les voyageurs étant retombés dans le silence, le voyage reprit, vers la fin, l'allure mélancolique qu'il avait eue à son commencement.

IX

Il commençait de faire petit jour quand la patache arriva au village le plus rapproché de l'île où l'on se rendait. Canolles, sentant la voiture s'arrêter, passa la tête à travers la petite barbacane, guichet destiné à fournir de l'air à des gens libres, et tout à fait commode pour l'intercepter à des prisonniers.
Un joli petit village, composé d'une centaine de maisons groupées autour d'une église, sur le penchant d'une colline, et dominé par un château, se dessinait noyé dans l'air limpide du matin, et doré par les rayons du soleil, qui faisaient fuir devant eux des flocons de vapeurs pareils à des gazes.
En ce moment, la patache montait une côte, et le cocher, descendu de son siège, marchait auprès de la voiture.
— Mon ami, demanda Canolles, êtes-vous de ce pays-ci?
— Oui, monsieur, je suis de Libourne.
— En ce cas, vous devez connaître ce village. Quelle est cette maison blanche? quelles sont ces charmantes chaumières?
— Monsieur, répondit le paysan, ce château, c'est le domaine de Cambes, et le village forme une de ses dépendances.
Canolles tressaillit et passa un instant du pourpre le plus foncé à une pâleur presque livide.
— Monsieur, dit Barrabas, à l'œil rond duquel rien n'échappait, vous seriez-vous blessé par hasard à ce guichet?
— Non pas... Merci.
Puis, continuant d'interroger le paysan:
— Et à qui appartient cette propriété? demanda-t-il.
— A la vicomtesse de Cambes.
— Une jeune veuve?
— Fort belle et fort riche.
— Et, par conséquent, fort recherchée?
— Sans doute: belle dot, belle femme; avec cela on ne manque point de prétendants.
— Bonne réputation?
— Oui, mais enragée pour MM. les princes.
— En effet, je crois l'avoir entendu dire.
— Un démon, monsieur, un vrai démon!
— Un ange! murmura Canolles, qui, toutes les fois qu'il revenait à Claire, y revenait avec des transports d'adoration. Un ange!
Puis, tout haut:
— Habite-t-elle donc ici quelquefois? ajouta-t-il.
— Rarement, monsieur; mais elle y a demeuré longtemps. Son mari l'y avait laissée, et, tout le temps qu'elle y resta, ce fut la bénédiction de la contrée. Maintenant, elle est près de MM. les princes, à ce qu'on dit.
La voiture, après avoir monté, était prête à descendre: le conducteur fit de la main un signe pour solliciter la permission de se replacer sur son siège. Canolles, qui craignait de donner des soupçons en continuant l'interrogatoire, rentra sa tête dans la patache, et la lourde voiture reprit le petit trot, son allure extrême.
Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel, toujours sous le regard de Barrabas, Canolles était resté plongé dans les plus sombres réflexions, la patache fit halte.
— Nous arrêtons-nous ici pour déjeuner? demanda Canolles.
— Nous nous arrêtons tout à fait, monsieur. Nous sommes arrivés. Voici l'île Saint-Georges. Nous n'avons plus que la rivière à traverser.
— C'est vrai, murmura Canolles; si près et si loin!
— Monsieur, on vient à nous, dit Barrabas; veuillez vous apprêter à descendre.
Le second gardien de Canolles, qui se tenait sur le siège près du cocher, mit pied à terre et ouvrit la portière, qui fermait à serrure, et dont il avait la clef.

Canolles reporta ses yeux du petit château blanc, qu'il n'avait pas perdu de vue, sur la forteresse qui allait devenir son séjour. Il aperçut d'abord de l'autre côté d'un bras de rivière assez rapide, un bac, et près de ce bac, un poste de huit hommes et un sergent.

Derrière le poste s'élevaient les ouvrages de la citadelle.

— Bon ! dit Canolles, je vois que les précautions sont prises. Ce sont mes gardiens, n'est-ce pas ? demanda-t-il tout haut à Barrabas.

— Je voudrais répondre pertinemment à monsieur, dit Barrabas ; mais, en vérité, je n'en sais rien.

En ce moment, après avoir fait un signal qui fut répété par la sentinelle qui montait la garde à la porte du fort, les huit soldats et le sergent montèrent dans le bac, traversèrent la rivière et mirent pied à terre au moment même où Canolles franchit lui-même le marchepied.

Aussitôt le sergent, voyant un officier, s'approcha de lui et salua militairement.

— Est-ce à M. le baron de Canolles, capitaine au régiment de Navailles, que j'ai l'honneur de parler ? demanda le sergent.

— À lui-même, répondit Canolles, étonné de la politesse de ce militaire.

Le sergent se retourna aussitôt vers ses hommes, commanda une prise d'armes, montra du bout de sa pique le bateau à Canolles. Canolles s'y plaça entre ses deux recors ; les huit soldats et le sergent y descendirent après lui, et le bateau s'éloigna du bord, tandis que Canolles jetait un dernier regard vers Cambes, qui allait disparaître derrière un mouvement de terrain.

L'île presque entière était couverte d'escarpes, de contrescarpes, de glacis et de bastions ; un petit fort en assez bon état dominait l'ensemble de tous ces ouvrages. On y pénétrait par une porte cintrée, devant laquelle se promenait de long en large la sentinelle.

— Qui vive ? cria-t-elle.

La petite troupe fit halte, le sergent s'en détacha, s'avança vers la sentinelle et lui dit quelques mots.

— Aux armes ! cria la sentinelle.

Aussitôt, une vingtaine d'hommes, dont se composait le poste, sortirent d'un corps de garde, et, accourant fort empressés, se rangèrent en ligne devant la porte.

— Venez, monsieur, dit le sergent à Canolles.

Le tambour battit aux champs.

— Que veut dire cela ? se demanda le jeune homme.

Et il s'avança vers le fort, ne comprenant plus rien à ce qui s'y passait ; car tous ces préparatifs ressemblaient à des honneurs militaires rendus à un supérieur, plutôt qu'à des précautions prises envers un prisonnier.

Ce n'était pas le tout : Canolles n'avait pas remarqué qu'au moment même où il descendait de voiture, une fenêtre des appartements du gouverneur s'était ouverte, et qu'un officier avait attentivement examiné les mouvements du bateau et la réception qu'on avait faite au prisonnier et à ses deux recors.

Cet officier, lorsqu'il vit que Canolles venait de mettre le pied dans l'île, descendit rapidement et vint à sa rencontre.

— Ah ! ah ! dit Canolles en l'apercevant, voici le commandant de la place qui vient reconnaître son locataire.

— En effet, dit Barrabas, il paraît, monsieur, que vous ne languirez pas comme certaines personnes qu'on laisse des huit jours entiers dans un vestibule : vous serez écroué tout de suite.

— Tant mieux ! dit Canolles.

Pendant ce temps, l'officier s'approchait. Canolles se posa dans l'attitude fière et digne d'un homme persécuté.

À quelques pas de Canolles, l'officier mit le chapeau à la main.

— C'est à M. le baron de Canolles que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le prisonnier, je suis en vérité confus de votre politesse. Oui, je suis le baron de Canolles. Maintenant, traitez-moi, je vous prie, avec la courtoisie d'un officier envers un autre officier, et logez-moi le moins mal que vous pourrez.

— Monsieur, répondit l'officier, la demeure est toute spé[illegible] comme pour prévenir vos désirs, on y a fait toutes les améliorations possibles.

— Et qui dois-je remercier de ces précautions inusitées ? demanda Canolles en souriant.

— Le roi, monsieur, qui fait bien tout ce qu'il fait.

— Sans doute, monsieur, sans doute. Dieu me garde de calomnier Sa Majesté, en cette occasion surtout ; cependant je ne serais pas fâché d'obtenir certains renseignements.

— Si vous le désirez, monsieur, je suis à votre disposition. Mais je prendrai la liberté de vous faire observer que la garnison vous attend pour vous faire reconnaître.

— Peste ! murmura Canolles, une garnison tout entière pour reconnaître un prisonnier qu'on enferme : voilà bien les façons, ce me semble.

Puis, tout haut :

— C'est moi qui suis à vos ordres, monsieur, reprit-il, et tout prêt à vous suivre où vous voudrez bien me conduire.

— Permettez-moi donc, dit l'officier, de marcher devant vous pour vous faire les honneurs.

Canolles le suivit en se félicitant, à part lui, d'être tombé aux mains d'un homme si courtois.

— Je crois que vous en serez quitte pour la question ordinaire : quatre coquemars seulement, lui glissa Barrabas en s'approchant de lui.

— Tant mieux, dit Canolles, j'enflerai moitié moins.

En arrivant dans la cour de la citadelle, Canolles trouva une partie de la garnison sous les armes. Alors l'officier qui le conduisait tira son épée et s'inclina devant lui.

— Que de façons, mon Dieu ! murmura Canolles.

Au même instant, le tambour roula sous une voûte voisine. Canolles se retourna, et une seconde file de soldats, sortant de cette voûte, vint se placer derrière la première.

En ce moment, l'officier présenta deux clefs à Canolles.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le baron, et que faites-vous ?

— Nous accomplissons le cérémonial habituel, selon les plus rigoureuses lois de l'étiquette.

— Mais pour qui me prenez-vous donc ? demanda Canolles au comble de l'étonnement.

— Mais pour ce que vous êtes, ce me semble ; pour M. le baron de Canolles.

— Après ?

— Gouverneur de l'île Saint-Georges.

Un éblouissement faillit jeter Canolles à terre.

— J'aurai, continua l'officier, l'honneur de remettre dans un instant à M. le gouverneur les provisions que j'ai reçues ce matin, accompagnées d'une lettre qui m'annonce l'arrivée de monsieur pour aujourd'hui.

Canolles regarda Barrabas, dont les deux yeux ronds étaient fixés sur lui avec une expression de stupéfaction impossible à dire.

— Ainsi, balbutia Canolles, je suis gouverneur de l'île Saint-Georges ?

— Oui, monsieur, répondit l'officier, et Sa Majesté nous a rendus bien heureux par un tel choix.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas erreur ? demanda Canolles.

— Monsieur, répondit l'officier, daignez me suivre dans vos appartements, et vous trouverez vos titres.

Canolles, hébété d'un pareil événement, qui était si loin de ressembler à celui auquel il s'attendait, se mit en marche, suivant, sans dire un seul mot, l'officier, qui lui montrait le chemin, au milieu des tambours qui recommençaient à battre, des soldats qui présentaient les armes, et de tous les habitants de la forteresse qui faisaient retentir l'air d'acclamations ; saluant, pâle et palpitant, à droite et à gauche, et interrogeant Barrabas d'un œil effaré.

Enfin, arrivé dans un salon assez élégant, et des fenêtres duquel il remarqua tout d'abord qu'on pouvait apercevoir le château de Cambes, il lut ses provisions, écrites en bonne forme, signées par la reine et contre-signées par le duc d'Épernon.

À cette vue, les jambes manquèrent tout à fait à Canolles, et il tomba stupéfait sur un fauteuil.

Cependant, après toutes les fanfares, les mousquetades, les bruyantes démonstrations des hommages militaires, et surtout après la première surprise que ces démonstrations avaient produite en lui, Canolles désira savoir à quoi s'en tenir au juste sur le poste que la reine lui avait confié, et releva les yeux que, pendant quelque temps, il avait tenus fixés sur le parquet.

Il vit alors debout devant lui, non moins stupéfait que lui, son ex-geôlier, devenu son très humble serviteur.

— Ah ! c'est vous, maître Barrabas ? lui dit-il.

— Moi-même, monsieur le gouverneur.

— M'expliquerez-vous ce qui vient de se passer, et que j'ai toutes les peines du monde à ne pas prendre pour un rêve ?

— Je vous expliquerai, monsieur, que, lorsque je vous parlais de la question extraordinaire, c'est-à-dire des huit coquemars, je croyais, foi de Barrabas, vous dorer la pilule.

— Vous étiez donc convaincu, alors ?

— Que je vous conduisais ici pour être roué, monsieur.

— Merci ! dit Canolles frissonnant malgré lui. Maintenant, avez-vous quelque opinion arrêtée sur ce qui m'arrive ?

— Oui, monsieur.

— Faites-moi la grâce de me l'exposer, alors.

— Monsieur, la voici. La reine aura compris combien était difficile la mission dont elle vous avait chargé. Le premier mouvement de colère passé, elle se sera repentie, et, comme à tout prendre, vous n'êtes point un homme haïssable, Sa gracieuse Majesté vous aura récompensé de ce qu'elle vous avait trop puni.

— Inadmissible, répondit Canolles.

— Inadmissible, vous croyez?
— Invraisemblable du moins.
— Invraisemblable?
— Oui.

— En ce cas, monsieur le gouverneur, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes très humbles salutations, vous pouvez être heureux comme un roi à l'île Saint-Georges, excellent vin, gibier que fournit la plaine, poisson qu'à chaque marée apportent les barques de Bordeaux et les femmes de Saint-Georges, monsieur, ah! voilà qui est miraculeux!

— Très bien: je tâcherai de suivre vos conseils; prenez ce bon signe de moi, et passez chez le payeur, qui vous comptera dix pistoles. Je vous les donnerais bien; mais, puisque, par prudence, vous m'avez pris mon argent

— Et j'ai bien fait, monsieur, s'écria Barrabas, car enfin, si vous m'aviez corrompu, vous auriez fui, et, si vous aviez fui, vous auriez perdu tout naturellement la position élevée à laquelle vous voilà parvenu, ce dont je ne me serais jamais consolé.

— Très puissamment raisonné, maître Barrabas. J'ai déjà remarqué que vous étiez de première force sur la logique. En attendant, prenez ce papier comme un témoignage de votre éloquence. Les anciens, comme vous le savez, représentaient l'Éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient des lèvres

— Monsieur, reprit Barrabas, si j'osais vous faire observer que je crois inutile de passer chez le payeur...

— Comment! vous refusez? s'écria Canolles étonné.

— Non pas, Dieu m'en garde! Je n'ai pas, grâce au ciel, de ces fausses fiertés; mais j'aperçois, sortant d'un coffre placé sur votre cheminée, certains cordons qui me font l'effet de cordons de bourse.

— Vous vous connaissez en cordons, maître Barrabas, dit Canolles tout surpris; car, en effet, il y avait sur la cheminée un coffre de vieille faïence incrusté d'argent, avec des émaux de la renaissance. Nous allons voir si vos prévisions sont justes.

Canolles souleva le couvercle du coffre et trouva effectivement une bourse, et dans cette bourse mille pistoles avec ce petit billet:

« Pour la caisse particulière de M. le gouverneur de l'île Saint-Georges. »

— Corbleu! dit Canolles en rougissant, la reine fait bien les choses.

Et, malgré lui, les souvenirs de Buckingham lui revinrent en tête. Peut-être la reine avait-elle vu derrière quelque tapisserie la figure victorieuse du beau capitaine, peut-être le protégeait-elle d'un intérêt fort tendre; peut-être. On se souvient que Canolles était Gascon.

Malheureusement, la reine avait alors vingt ans de plus que du temps de M. de Buckingham.

Quoi qu'il en fût, et de quelque part qu'elle vînt, Canolles puisa dans la bourse et y prit dix pistoles, qu'il remit à Barrabas, lequel sortit en faisant les révérences les plus réitérées et les plus respectueuses.

X

Barrabas sorti, Canolles appela l'officier et le pria de le guider dans la revue qu'il voulait passer de ses nouveaux États.

L'officier se mit aussitôt à ses ordres.

A la porte, il trouva une espèce d'état-major se composant des autres personnages principaux de la citadelle; conduit par eux, causant avec eux, se faisant expliquer toutes les demi-lunes, les casemates, les caves et les greniers. Enfin, à onze heures du matin, il rentra après avoir tout visité. Son escorte alors se dissipa, et Canolles resta seul avec le premier officier qu'il avait rencontré d'abord.

— Maintenant, lui dit celui-ci en s'approchant mystérieusement de lui, il ne reste plus à M. le gouverneur qu'un seul appartement et une seule personne à voir.

— Plaît-il? demanda Canolles.

— L'appartement de cette personne est là, dit l'officier en tendant le doigt vers une porte qu'en effet Canolles n'avait point encore ouverte.

— Ah! il est là? fit Canolles.

— Oui.

— Et la personne aussi?

— Oui.

— Très bien. Mais, pardon, je suis très fatigué d'avoir voyagé nuit et jour, et n'ai point ce matin la tête bien saine, expliquez-vous donc un peu plus clairement, je vous prie.

— Eh bien, monsieur le gouverneur, continua l'officier avec son sourire le plus fin, l'appartement...

— De la personne..., reprit Canolles.

— Qui vous attend, est là. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas?

Canolles fit un mouvement comme s'il revenait du pays des abstractions.

— Oui, oui, très bien, dit-il; et je puis y entrer?

— Sans doute, puisqu'on vous y attend.

— Allons donc! dit Canolles.

Et, le cœur battant à rompre sa poitrine, n'y voyant plus, sentant se confondre ses craintes et ses désirs, au point de devenir fou, Canolles poussa une seconde porte et aperçut derrière une tapisserie la rieuse et pétillante Nanon, qui poussa un grand cri pour lui faire peur, et vint jeter ses deux bras au cou du gentilhomme.

Canolles demeura inerte, les bras pendants, l'œil atone.

— Vous? balbutia-t-il.

— Moi! dit-elle en redoublant ses rires et ses baisers.

Le souvenir de ses torts traversa l'esprit de Canolles, qui, devinant sur-le-champ le nouveau bienfait de cette fidèle amie, resta écrasé sous le poids du remords et de la reconnaissance.

— Ah! dit-il, c'est donc vous qui m'avez sauvé, pendant que je me perdais comme un insensé; vous veillez sur moi; vous êtes mon ange tutélaire.

— Ne m'appelez point votre ange, car je suis un diable, dit Nanon; seulement, je n'apparais qu'aux bons moments, avouez-le.

— Vous avez raison, chère amie; car, en vérité, je crois que vous me sauvez de l'échafaud.

— Je le pense aussi... Ah çà! baron, comment êtes-vous, vous si clairvoyant, si fin, pour vous laisser tromper par ces mijaurées de princesses?

Canolles rougit jusqu'au blanc des yeux; mais Nanon avait pris le parti de ne rien voir de cet embarras.

— En vérité, dit-il, je ne sais; je ne comprends pas moi-même.

— Oh! c'est qu'elles sont rusées!... Ah! messieurs, vous voulez faire la guerre aux femmes! Que m'a-t-on conté? On vous a montré, à la place de la jeune princesse, une fille d'honneur, une femme de chambre, un seigneur... que donc?

Canolles sentait la fièvre monter de ses doigts tremblants à son cerveau extravasé.

— J'ai cru voir la princesse, dit-il, je ne la connaissais pas.

— Et qui était-ce donc?

— Une dame d'honneur, je crois.

— Ah! pauvre garçon! c'est la faute de ce traître de Mazarin... Que diable! quand on charge les gens d'une mission aussi difficile que celle-là, on leur donne un portrait. Si vous eussiez eu ou vu seulement un portrait de madame la Princesse, vous l'eussiez certainement reconnue. Mais ne parlons plus de cela. Savez-vous que cet affreux Mazarin, sous prétexte que vous aviez trahi le roi, voulait vous faire jeter aux crapauds?

— Je m'en doutais.

— Mais, moi, j'ai dit: « Faisons-le jeter aux Nanons. » Ai-je bien fait? Dites!

Canolles, tout préoccupé qu'il était du souvenir de la vicomtesse; Canolles, quoiqu'il portât sur son cœur le portrait de la vicomtesse; Canolles ne put tenir à cette bonté exquise, à cet esprit rayonnant dans les plus beaux yeux du monde; il baissa la tête et appuya ses lèvres sur la jolie main qu'on lui tendait.

— Et vous êtes venue m'attendre ici?

— J'allais vous trouver à Paris pour vous ramener ici. Je vous apportais votre brevet, cette absence m'était longue; M. d'Épernon seul retombait de tout son poids sur ma vie monotone. J'appris votre départ... A propos, j'avais oublié de vous dire: vous êtes mon frère, vous savez.

— J'ai cru le deviner en lisant votre lettre.

— Sans doute, on nous avait trahis. La lettre que je vous écrivais était tombée en de méchantes mains. Le duc est arrivé furieux. Je vous ai nommé, avoué pour mon frère, pauvre Canolles, et nous sommes maintenant protégés par la plus légitime union. Vous voilà presque marié, mon pauvre ami.

Canolles se laissa emporter par l'incroyable entraînement de cette femme. Après avoir baisé ses blanches mains, il baisa ses yeux noirs. L'ombre de madame de Cambes dut s'enfuir en se voilant lugubrement la tête.

— Dès lors, continua Nanon, j'ai tout prévu, tout arrangé; j'ai fait de M. d'Épernon votre protecteur, ou plutôt votre ami, j'ai fléchi le courroux de Mazarin. Enfin, j'ai choisi pour retraite Saint-Georges, car, vous le savez, à Agen, on veut toujours me lapider. Il n'y a que vous qui m'aimiez le

qu'[illegible] un peu, mon cher Canolles. Voyons, dites-moi [illegible] vous m'aimez.

[illegible] ravissante sirène, jetant ses deux bras au cou de Canolles, plongea son regard ardent dans les yeux du jeune homme, comme pour aller chercher sa pensée au plus profond de son cœur.

Canolles sentit dans ce [illegible] cherchait à lire Nanon qu'il ne pouvait rester insensible à tant de dévouement. Un secret pressentiment lui disait qu'il y avait quelque chose de plus que de l'amour chez Nanon, qu'il y avait de la générosité, et que non seulement elle aimait, mais encore qu'elle pardonnait.

Le jeune homme [illegible] signe de tête qui répondait à la demande de Nanon [illegible] de bouche, il n'eût osé lui dire qu'il l'aimait [illegible] au fond de sa poitrine, tous ses souvenirs [illegible] en sa faveur.

— J'ai [illegible], continua-t-elle, l'île Saint-Georges pour mettre en sûreté mon argent, mes pierreries et ma personne [illegible] que l'homme qui m'aime, me suis-je dit, peut défendre ma vie? quel autre que mon maître peut me conserver mes trésors? Tout est dans vos mains, cher ami, [illegible] et richesses. Veillerez-vous soigneusement sur [illegible] serez-vous fidèle ami et gardien fidèle?

En ce moment, une trompette résonna dans la cour et [illegible] vibrer dans le cœur de Canolles; il avait devant lui l'amour plus éloquent qu'il n'avait jamais été, il avait [illegible] pas de lui la guerre menaçante, la guerre qui entraîne et qui enivre.

— Oh! oui, Nanon, s'écria-t-il. Votre personne et vos biens sont en sûreté près de moi, et je mourrai, je vous le jure, pour vous sauver du moindre danger.

— Merci, dit-elle, mon noble chevalier; je suis aussi sûre de votre courage que de votre générosité. Hélas! ajouta-t-elle en souriant, je voudrais être aussi sûre de votre amour!

— Oh! murmura Canolles, soyez certain...

— Bien, bien, dit Nanon, l'amour se prouve non point par des serments, mais par des actions; par ce que vous ferez, monsieur, nous [illegible]rons de votre amour.

Et passant autour du cou de Canolles les plus beaux bras du monde, elle pencha sa tête sur la poitrine palpitante du jeune homme.

— Maintenant, il faut qu'il oublie... se dit-elle, et il oubliera...

XI

[illegible] où Canolles avait été arrêté à Jaulnay sous [illegible] de madame de Cambes, celle-ci était partie avec Pompée pour aller rejoindre madame la Princesse, qui était [illegible] de Coutras.

Le premier soin du digne écuyer fut d'essayer de prouver à sa maîtresse que si la bande de Cauvignac n'avait exigé aucune rançon ni commis aucune violence à l'endroit de la belle voyageuse, c'était à sa mine résolue et à son expérience [illegible] devait attribuer ce bonheur. Il est vrai que madame de Cambes, moins facile à persuader que Pompée ne l'avait espéré d'abord, lui fit observer que, pendant près d'une heure, il avait complètement disparu; mais Pompée lui expliqua que, pendant ce temps, il était resté caché dans un corridor où, à l'aide d'une échelle, il avait préparé pour la vicomtesse une fuite certaine. Seulement il lui avait fallu tenir tête à deux soldats ennemis qui lui disputaient la possession de cette échelle; ce qu'il [illegible] on le devine, avec le courage indompté qu'on lui connaissait.

Cette conversation amena tout naturellement Pompée à [illegible] des soldats de son temps, farouches contre l'ennemi, [illegible] l'avaient prouvé dans le siège de Montauban [illegible] de Corbie, mais doux et polis envers les [illegible] qualités dont, il faut le dire, ne se piquaient [illegible] contemporains.

[illegible] que sans s'en douter, Pompée venait d'échapper [illegible] danger, celui d'être raccolé. Comme [illegible] des yeux étincelants, des écarts [illegible] et une cambrure de Nem[illegible] degré dans l'œil de Cauvignac [illegible] subséquents qui avaient [illegible], grâce à deux cents [illegible] Nanon pour ne s'occuper que [illegible] philosophique [illegible] des passions, et qu'il [illegible] le trouve sur son chemin [illegible] Pompée et laissé madame de Cambes [illegible] Bordeaux. [illegible]

aux yeux de Nanon, à Bordeaux, c'était encore bien près de Canolles. Elle eût voulu la vicomtesse au Pérou, aux Indes, au Groenland.

D'un autre côté, lorsque Nanon songeait que désormais elle tiendrait seule entre bonnes murailles son cher Canolles, et que d'excellentes fortifications, fort peu accessibles aux soldats du roi, enfermeraient aussi madame de Cambes prisonnière dans sa rébellion, elle se sentait gonfler de ces joies infinies que les enfants et les amants connaissent seuls sur la terre.

Nous avons vu comment ce rêve s'était réalisé, et comment Canolles et Nanon s'étaient retrouvés à l'île Saint-Georges.

Donc, de son côté, madame de Cambes voyageait triste et tremblante. Pompée, malgré toutes ses vanteries, était loin de la rassurer, et ce ne fut pas sans une grande crainte que, vers le soir du jour où elle était partie de Jaulnay, elle vit venir, suivant une route transversale, une troupe considérable de cavaliers.

C'étaient ces mêmes gentilshommes qui revenaient de ce fameux enterrement du duc de la Rochefoucauld, enterrement qui avait, sous prétexte de rendre les honneurs convenables à son père, servi d'occasion à M. le prince de Marsillac pour tirer de France et de Picardie toute la noblesse, qui détestait encore plus Mazarin qu'elle n'était affectionnée aux princes. Mais une chose singulière frappa madame de Cambes et surtout Pompée, c'est que, parmi ces cavaliers, les uns portaient le bras en écharpe, les autres laissaient pendre à l'étrier une jambe empaquetée de compresses, plusieurs avaient des bandeaux sanglants au front; il fallait donc y regarder de bien près pour reconnaître dans ces gentilshommes si cruellement accommodés, ces lestes et pimpants chasseurs qui avaient couru le daim dans le parc de Chantilly.

Mais la peur a les yeux perçants. Pompée et madame de Cambes reconnurent, sous ces bandeaux sanglants, quelques figures de leur connaissance.

— Peste! madame, dit Pompée, voici un enterrement qui a eu lieu par de bien mauvais chemins. Il faut que ces gentilshommes soient tombés de cheval pour la plupart; regardez donc comme les voilà étrillés.

— C'est justement ce que je regardais, dit madame de Cambes.

— Cela me rappelle le retour de Corbie, dit Pompée avec orgueil; seulement, cette fois, je n'étais point au nombre des braves qui revenaient, mais au nombre des braves qu'on rapportait.

— Mais, demanda Claire avec une certaine inquiétude pour une entreprise qui se présentait sous d'aussi tristes auspices, mais ces gentilshommes ne sont-ils pas commandés par quelqu'un? n'ont-ils pas un chef? ce chef est-il tué, qu'on ne le voit pas? Regardez donc!

— Madame, répondit Pompée en se posant fièrement sur sa selle, rien de plus facile à reconnaître qu'un chef parmi les gens qu'il commande. D'ordinaire, dans l'escadron, l'officier marche au centre avec ses sous-officiers; dans l'action, il marche derrière ou sur le flanc de la troupe. Jetez donc les yeux vers les différents endroits que je désigne, et vous jugerez par vous-même.

— Je ne vois rien, Pompée, mais il me semble qu'on nous suit. Regardez donc derrière nous.

— Ham, hum! non, madame, dit Pompée en toussant, mais sans se retourner, de peur de voir effectivement quelqu'un. Non, personne; mais, attendez, le chef, ne serait-ce pas cette plume rouge? Non. Cette épée dorée? Non... Ce cheval pie, pareil à celui de M. de Turenne? Non. Voilà qui est bizarre. Il n'y a pas de danger, cependant, et le chef pourrait bien se faire voir; ce n'est point ici comme à Corbie.

— Vous vous trompez, maître Pompée, dit derrière le pauvre écuyer, qu'elle faillit faire tomber à la renverse, une voix stridente et railleuse; vous vous trompez, c'est pire qu'à Corbie.

Claire tourna vivement la tête et aperçut à deux pas d'elle un cavalier d'une taille médiocre et d'une mise affectant la simplicité, qui la regardait avec de petits yeux brillants et enfoncés comme ceux du renard. Avec ses épais cheveux noirs, sa lèvre pincée et mobile, sa pâleur bilieuse et son front chagrin, ce cavalier inspirait la tristesse en plein jour; le soir, il eût peut-être inspiré l'effroi.

— M. le prince de Marsillac! s'écria Claire tout émue. Ah! soyez le bienvenu, monsieur.

— Dites M. le duc de la Rochefoucauld, madame, car maintenant que le duc mon père est mort, j'ai hérité de ce nom, sous lequel bonnes ou mauvaises, vont s'inscrire les actions de ma vie.

— Vous revenez... dit Claire avec hésitation.

— Nous revenons battus, madame.

— Battus, jusqu'à vous?

— Je dis que nous revenons battus, madame, parce que je suis peu fanfaron de ma nature, et que je me dis la vérité à moi-même comme je la dis aux autres; autrement.

je pourrais prétendre que nous revenons vainqueurs ; mais, en réalité, nous sommes battus, puisque notre dessein sur Saumur a échoué. Je suis arrivé trop tard ; nous perdons cette place importante que Jarzé venait de rendre. Désormais, en supposant que madame la Princesse ait Bordeaux, comme la chose lui a été promise, toute la guerre va se concentrer en Guyenne.

— Mais, monsieur, demanda Claire, si, comme j'ai cru

toujours des projets sans consulter la passion, le seul et le véritable architecte de sa vie, qui vient réformer son édifice, quand elle ne le renverse pas tout à fait.

Madame de Cambes sourit ; elle [illegible] que M. de La Rochefoucauld avait dit que, pour les beaux yeux de madame de Longueville, il avait fait la guerre aux rois et la ferait aux dieux.

Ce sourire n'échappa pas au duc [illegible]



Merci, dit-elle, mon noble chevalier.

le comprendre, la capitulation de Saumur a eu lieu sans coup férir, que signifie ce que nous voyons, et pourquoi tous ces gentilshommes sont-ils donc blessés ainsi ?

— Parce que, dit la Rochefoucauld avec une sorte d'orgueil qu'il ne put dissimuler malgré sa puissance sur lui-même, nous avons rencontré quelques troupes royales.

— Et l'on s'est battu ? demanda vivement madame de Cambes.

— Oh ! mon Dieu, oui, madame.

— Ainsi, murmura la vicomtesse, le premier sang français a déjà été répandu par des Français ! Et c'est vous, monsieur le duc, qui avez donné l'exemple !

— C'est moi, madame.

— Vous, si calme, si froid, si sage ?

— Lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens fort peu raisonnable.

— N'êtes-vous point blessé, au moins ?

— Non. J'ai eu cette fois plus de bonheur qu'aux Lignes et à Paris. Je croyais même alors avoir assez reçu de la guerre civile pour ne plus rentrer en compte avec elle ; mais je m'étais trompé. Que voulez-vous ! l'homme bâtit

temps à la vicomtesse de faire suivre ce sourire de la pensée qui l'avait fait naître.

— Mais vous, madame, continua-t-il, laissez-moi vous faire mes compliments ; car, en vérité, vous [illegible] modèle de bravoure.

— Et pourquoi ?

— Comment donc ! voyager seule ainsi, avec un seul écuyer, comme une Clorinde [illegible] Bradamante ! Oh ! [illegible] propos, j'ai appris votre [illegible] conduite à Chantilly. Vous avez, m'a-t-on assuré, joué admirablement un pauvre diable d'officier royal. [illegible] n'est-ce pas ? [illegible] le duc avec ce sourire et [illegible] regard qui, chez lui, voulaient dire tant de choses.

— Comment cela ? demanda Claire tout émue.

— Je dis aisée, continua le duc, parce qu'il ne [illegible] tait point à armes égales avec vous. Toutefois [illegible] m'a frappé, dans le récit qui m'a été fait de cette a[illegible]

Et, avec plus d'acharnement que jamais, le [illegible] petits yeux sur la vicomtesse.

Il n'y avait pas, pour madame de Cambes, [illegible] battre honorablement en retraite. Elle se [illegible]

sequemment à une défense qu'elle résolut de faire la plus vigoureuse possible.

— Parlez, monsieur le duc, dit-elle ; quelle est cette chose qui vous a frappé ?

— C'est votre habileté extrême, [illegible] à tenir [illegible] rôle comique, en effet [illegible] ce qu'on m'a [illegible] l'officier avait déjà vu votre [illegible] et vous-même, je crois ?

Ces derniers mots, [illegible] l'habileté réservée d'un homme d[illegible] ne laissa pas de faire une profonde impression sur [illegible] de Cambes.

— Il m'avait vue [illegible] vous ?

— Un instant [illegible] nous nous, ce n'est pas moi qui le dis, c'est [illegible] ce personnage indéfini qu'on appelle *On* et à la [illegible] duquel les rois sont soumis aussi bien que les [illegible] leurs sujets.

— Et où m'avait-il vue ?

— *On* dit [illegible] sur la route de Libourne à Chantilly, dans un village qu'on appelle Jaulnay ; seulement, l'entrevue n'a [illegible] longue, le gentilhomme ayant reçu l'ordre de M. d'Épernon de partir à l'instant même pour Mantes.

— Mais si ce gentilhomme m'avait vue, monsieur le duc, comment [illegible] fait qu'il ne m'eût pas reconnue ?

— Ah ! le fameux *On* dont je vous parlais tout à l'heure et qui a réponse à tout, disait que la chose était possible, attendu que l'entrevue avait eu lieu dans les ténèbres.

— Cette fois, monsieur le duc, reprit la vicomtesse toute palpitante, je ne sais plus, en vérité, ce que vous voulez dire.

— Alors, reprit le duc avec une feinte bonhomie, j'aurai été mal renseigné ; puis, à tout prendre, qu'est-ce qu'une rencontre d'un instant ?... Il est vrai, madame, ajouta galamment le duc, que vous êtes de tournure et de visage à laisser une profonde impression, ne fût-ce qu'après une entrevue d'un instant.

— Mais la chose ne serait pas possible, reprit la vicomtesse, puisque vous dites vous-même que l'entrevue a eu lieu dans les ténèbres.

— C'est juste, et vous parez habilement, madame. C'est donc moi qui me trompe, à moins cependant qu'avant cette entrevue ce jeune homme ne vous eût déjà remarquée. Alors l'aventure de Jaulnay ne serait plus précisément une rencontre.

— Et que serait-ce donc ? répondit Claire. Prenez garde à vos paroles, monsieur le duc.

— Aussi vous le voyez, je m'arrête ; notre chère langue française est si pauvre, que je cherche vainement un mot qui rende ma pensée. Ce serait un *appuntamento*, comme disent les Italiens ; une *assignation*, comme disent les Anglais.

— Mais, si je ne me trompe, monsieur le duc, dit Claire, ces deux mots se traduisent en français par celui de *rendez-vous*.

— Allons, reprit le duc, voilà que je dis une sottise en deux langues étrangères, et que je tombe justement sur une personne qui entend ces deux langues ! Madame, pardonnez-moi, il paraît décidément que l'italien et l'anglais sont aussi pauvres que le français.

Claire étreignit son cœur de sa main gauche pour respirer plus librement ; elle étouffait. Une chose lui revenait à l'esprit dont elle s'était toujours doutée, c'est que M. de la Rochefoucauld avait fait pour elle, en pensée et en désir du moins, une infidélité à madame de Longueville, et que, s'il parlait ainsi, c'était un sentiment de jalousie qui le faisait parler. En effet, deux ans auparavant, le prince de Marsillac lui avait voué une cour aussi assidue que le permettaient ce caractère sournois, ces perpétuelles incertitudes et ces timidités éternelles qui faisaient de lui le plus [illegible] ennemi, quand il n'était pas l'ami le plus [illegible]. Aussi la vicomtesse préféra-t-elle ne pas rompre en visière à un homme qui menait ainsi de front et les affaires publiques et les intérêts les plus familiers.

— Savez-vous, monsieur le duc, dit-elle, que vous êtes un homme précieux dans les circonstances où nous nous [illegible] surtout, et que M. de Mazarin, qui s'en pique [illegible] n'a pas une police mieux faite que la vôtre ?

— [illegible] savais rien, madame, reprit le duc de la Rochefoucauld [illegible] lui ressemblerais trop à ce cher ministre [illegible] aucun motif de lui faire la guerre. Aussi [illegible] tenu à peu près au courant de tout.

— Même [illegible] de vos alliées, si elles en avaient ?

— V[illegible] là un mot qui s'interpréterait fort mal si [illegible] un secret de femme. Ce voyage et cette [illegible] donc un secret ?

— [illegible] le duc, car vous n'avez qu'à moitié raison. La [illegible] était un accident. Le voyage était un secret, et [illegible] secret de femmes, puisque, en effet, le voyage n'était [illegible] que de moi et de madame la Princesse.

Le duc sourit. Cette bonne défense accusait sa perspicacité.

— Et de Lenet, dit-il, et de Richon, et de madame de Tourville, et même d'un certain vicomte de Cambes, que je ne connais pas, dont j'ai entendu parler pour la première fois en cette occasion... Il est vrai que ce dernier étant votre frère, vous me direz que le secret ne sortait pas de la famille.

Claire se mit à rire pour ne pas irriter le duc, dont elle voyait déjà onduler le sourcil.

— Savez-vous une chose, duc ? dit-elle.

— Non, mais apprenez-la moi, et, si c'est un secret, madame, je vous promets d'être aussi discret que vous et de ne le dire qu'à mon état-major.

— Eh bien, faites ; je ne demande pas mieux, quoique je risque par là de me rendre ennemie une grande princesse dont il ne fait pas bon encourir la haine.

Le duc rougit imperceptiblement.

— Eh bien, ce secret ? dit-il.

— Dans ce voyage qu'on m'a fait entreprendre, savez-vous quel est le compagnon que madame la Princesse me destinait ?

— Non.

— C'était vous-même.

— En effet, je me rappelle que madame la Princesse m'avait fait demander si je pouvais servir d'escorte à une personne qui revenait de Libourne à Paris.

— Et vous avez refusé ?

— J'étais retenu en Poitou par des affaires indispensables.

— Oui, vous aviez à recevoir les courriers de madame de Longueville.

La Rochefoucauld regarda vivement la vicomtesse, comme pour fouiller le fond de son cœur avant que la trace de ses paroles fût disparue, et, se rapprochant d'elle :

— M'en faites-vous un reproche ? dit-il.

— Non pas ; votre cœur est si bien placé en ce lieu, monsieur le duc, qu'au lieu de reproches, ce sont des compliments que vous avez droit d'attendre.

— Ah ! dit le duc en soupirant malgré lui, plût au ciel que j'eusse fait ce voyage avec vous !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne fusse point allé à Saumur, répondit le duc d'un ton qui signifiait qu'il avait une autre réponse prête, mais qu'il n'osait ou ne voulait pas faire.

— C'est Richon qui lui aura tout dit, pensa Claire.

— Mais, du reste, continua le duc, je ne me plains pas de mon malheur privé, puisqu'il en résulte un bonheur public.

— Que voulez-vous dire, monsieur le duc ? Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que si j'eusse été avec vous, vous n'eussiez pas fait la rencontre de cet officier qui s'est trouvé, tant il est clair que le ciel protège notre cause, être le même que le Mazarin a envoyé à Chantilly.

— Ah ! monsieur le duc, dit Claire d'une voix étranglée par un douloureux et récent souvenir, ne plaisantez pas sur ce malheureux officier !

— Pourquoi ? Est-ce une personne sacrée ?

— Oui, maintenant, car les grands malheurs ont pour les nobles cœurs leur sacre comme les hautes fortunes. Cet officier est peut-être mort à cette heure, monsieur, et il aura payé son erreur ou son dévouement de sa vie.

— Mort d'amour ? demanda le duc.

— Parlons sérieusement, monsieur ; vous savez bien que si je donnais mon cœur à quelqu'un, ce ne serait point aux gens qu'on rencontre par les grands chemins. Je vous dis que ce malheureux a été aujourd'hui même arrêté par ordre de M. de Mazarin.

— Arrêté ! dit le duc ; et comment savez-vous cela ? encore par rencontre ?

— Oh ! mon Dieu, oui ! Je passais à Jaulnay... Connaissez-vous Jaulnay ?

— Parfaitement ! j'y ai reçu un coup d'épée dans l'épaule. Vous passiez donc à Jaulnay ; et puis n'est-ce pas dans ce même village que le récit assure ?...

— Laissons là le récit, monsieur le duc, répondit Claire en rougissant. Je passais donc à Jaulnay, comme je vous le dis, lorsque je vis une troupe de gens armés qui arrêtait et emmenait un homme : cet homme, c'était lui.

— Lui, dites-vous ? Ah ! prenez-y garde, madame, vous avez dit *lui* !

— Lui, l'officier. Mon Dieu, monsieur le duc, que vous êtes profond ! Laissez là vos finesses, et, si vous n'avez pas pitié de ce malheureux...

— Pitié, moi ? s'écria le duc. Eh ! madame, est-ce que j'ai le temps d'avoir pitié, surtout des gens que je ne connais pas !...

Claire regarda à la dérobée le visage pâle de la Rochefoucauld et ses lèvres minces crispées par un sourire sans rayonnement, et elle frissonna malgré elle.

— Madame, continua le duc, je voudrais avoir l'honneur de vous escorter plus loin ; mais je dois jeter une garnison dans Montrond ; excusez-moi donc si je vous quitte. Vingt

gentilshommes plus heureux que moi vous serviront de gardes jusqu'à ce que vous ayez rejoint madame la Princesse à laquelle je vous prie de vouloir bien présenter mes respects.

— Ne venez-vous point à Bordeaux ? demanda Claire.

— Non, pour le moment je vais à Turenne prendre M. de Bouillon. Nous luttons de politesse à qui ne sera point général dans cette guerre. J'ai affaire à forte partie, mais je veux le vaincre et rester lieutenant.

Et sur ces paroles, le duc salua cérémonieusement la vicomtesse et reprit à pas lents le chemin que suivait sa troupe de cavaliers. Claire le suivit des yeux en murmurant :

— Sa pitié ! j'invoquais sa pitié, il n'a pas le temps d'en avoir.

Elle vit alors un groupe de cavaliers se détacher vers elle, et le reste de la troupe s'enfoncer dans le bois voisin.

Derrière la troupe allait rêveur et les rênes sur le cou de son cheval cet homme au regard faux et aux mains blanches qui mit avant plus tard, en tête de ses mémoires, cette phrase assez étrange pour un philosophe moraliste :

« Je crois qu'il faut se contenter de témoigner de la compassion, mais se garder d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple qui n'exécutant jamais rien par raison a besoin de passion pour faire les choses. »

Deux jours après, madame de Cambes était rendue près de la princesse.

XII

Madame de Cambes avait bien des fois instinctivement songé à ce qu'il arriverait d'une haine comme celle de M. de la Rochefoucauld, mais se voyant jeune, belle, riche, en faveur, elle ne comprenait pas que cette haine, en supposant toutefois qu'elle existât, pût jamais avoir une funeste influence sur sa vie.

Cependant, quand madame de Cambes sut, à n'en pas douter, qu'il s'était inquiété d'elle au point d'avoir appris ce qu'il savait, elle prit les devants près de la princesse.

— Madame, lui dit-elle en réponse aux compliments qu'elle lui faisait, ne me félicitez pas trop sur la prétendue adresse que j'ai déployée en cette occasion ; car certaines gens prétendent que l'officier notre dupe, savait à quoi s'en tenir sur la vraie et sur la fausse princesse de Condé.

Mais comme cette supposition ôtait à madame la Princesse la part de mérite qu'elle prétendait avoir déployée dans l'exécution de cette ruse elle n'en voulut naturellement rien croire.

— Oui, oui ma chère Claire, répondit-elle, oui, je comprends aujourd'hui que notre gentilhomme voit que nous l'avons trompé, il voudrait se donner les airs de nous avoir favorisées, malheureusement c'est s'y prendre un peu tard, que d'avoir attendu d'être disgracié pour cela. Mais, à propos, vous avez, m'avez-vous dit, rencontré M. de la Rochefoucauld par les chemins ?

— Oui, madame.

— Que vous a-t-il conté de nouveau ?

— Qu'il se rendait à Turenne pour se concerter avec M. de Bouillon.

— Oui il y a lutte entre eux, je le sais bien ; tout en ayant l'air de refuser cet honneur c'est à qui des deux sera généralissime de nos armées. En effet, lorsque nous ferons la paix, plus le rebelle aura été à craindre, plus il aura le droit de faire payer cher son retour. Mais, j'ai pour les mettre d'accord, un plan de madame de Tourville.

— Oh ! oh ! dit la vicomtesse souriant à ce nom, Votre Altesse s'est donc réconciliée avec sa conseillère ordinaire ?

— Il l'a bien fallu ; elle nous a rejoints à Montrond, apportant son rouleau de papier avec une gravité qui nous a fait mourir de rire, Lenet et moi.

« Bien que Votre Altesse, a-t-elle dit, ne fasse aucun cas de ces réflexions, fruits de laborieuses veilles, j'apporte mon tribut à l'association générale. »

— Mais c'était donc un véritable discours ?

— En trois points.

— Auquel Votre Altesse a répondu ?

— Non pas, j'ai passé la parole à Lenet. « Madame, a-t-il dit, nous n'avons jamais douté de votre zèle et encore moins de vos lumières ; elles nous sont si précieuses, que nous les regrettons chaque jour, madame la Princesse et moi. » Bref, il lui a dit encore un tas de si belles choses qu'il l'a séduite et qu'il l'a décidée par lui donner son plan.

— Qui est ?

— De ne nommer généralissime ni M. de Bouillon, ni M. de la Rochefoucauld, mais M. de Turenne.

— Eh bien, mais dit Claire il me semble que la conseillère conseillait assez bien, cette fois-là ; qu'en dites-vous, monsieur Lenet ?

— Je dis que madame la vicomtesse a raison et qu'elle apporte une bonne voix de plus à nos délibérations, répondit Lenet, qui justement entrait à cette heure avec un rouleau de papier qu'il tenait aussi gravement que l'avait pu le faire madame de Tourville. Malheureusement, M. de Turenne ne peut pas quitter l'armée du Nord, et mieux vaut qu'il marche sur Paris, quand le Mazarin et la reine marcheront sur Bordeaux.

— Vous remarquerez ma chère amie, que Lenet est l'homme des impossibilités. Aussi, n'est-ce ni M. de Bouillon, ni M. de la Rochefoucauld, ni M. de Turenne qui est notre généralissime. Notre généralissime, c'est Lenet ! — Que tient là Votre Excellence ? est-ce une proclamation ?

— Oui, madame.

— Celle de madame de Tourville, bien entendu ?

— Absolument, madame, sauf quelques nécessités de rédaction. Le style de chancellerie, vous savez...

— Bon, bon ! dit en riant la princesse, ne nous attachons point à la lettre ; que l'esprit y soit, c'est tout ce qu'il faut.

— Il y est, madame.

— Et M. de Bouillon, où signera-t-il ?

— Sur la même ligne que M. de la Rochefoucauld.

— Ce n'est pas me dire où signera M. de la Rochefoucauld, cela.

— M. de la Rochefoucauld signera au-dessous de M. le duc d'Enghien.

— M. le duc d'Enghien ne doit pas signer un pareil acte. Un enfant ! songez-y donc, Lenet.

— J'y ai songé, madame. Quand le roi meurt, le dauphin lui succède, n'eût-il qu'un jour... Pourquoi n'en serait-il pas de la maison des Condé comme de la maison de France ?

— Mais que dira M. de la Rochefoucauld ? que dira M. de Bouillon ?

— Le premier a dit, madame, et s'en est allé après avoir dit ; le second saura la chose quand elle sera faite, et, par conséquent, dira ce qu'il voudra, peu nous importe.

— Voilà donc la cause de cette froideur que le duc vous a témoignée, Claire ?

— Laissez-le froid, madame, dit Lenet ; il se réchauffera aux premiers coups de canon que nous tirera le maréchal de la Meilleraie. Ces messieurs veulent faire la guerre, eh bien, qu'ils la fassent.

— Prenons garde de les mécontenter par trop, Lenet, dit la princesse, nous n'avons qu'eux.

— Et eux n'ont que votre nom ; qu'ils essayent donc de se battre pour leur compte et vous verrez combien de temps ils tiendront ; donnant, donnant.

Depuis quelques secondes déjà, madame de Tourville était entrée et, à l'air radieux épanoui sur son visage avait succédé une nuance d'inquiétude que redoublèrent encore les dernières paroles du conseiller son rival.

Elle s'avança vivement.

— Le plan que j'ai proposé à Votre Altesse aurait-il le malheur, dit-elle, de ne pas obtenir l'approbation de M. Lenet ?

— Au contraire, madame, répondit Lenet en s'inclinant, et j'ai gardé soigneusement la majeure partie de votre rédaction ; seulement, au lieu que la proclamation soit signée du duc de Bouillon ou du duc de la Rochefoucauld, elle sera signée de monseigneur le duc d'Enghien ; le nom de ces messieurs viendra après celui du prince.

— Vous compromettez le jeune prince, monsieur.

— C'est trop juste qu'il soit compromis, madame, puisque c'est pour lui qu'on se bat.

— Mais les Bordelais aiment M. le duc de Bouillon, ils adorent M. le duc de la Rochefoucauld et ils ne connaissent même pas le duc d'Enghien.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Lenet en tirant, selon son habitude, un papier de cette poche qui étonnait toujours madame la Princesse par sa contenance ; car voici une lettre de M. le président de Bordeaux dans laquelle il me prie de faire signer les proclamations par le jeune duc.

— Eh ! moquez-vous des parlements, Lenet, s'écria la princesse ; ce n'est pas la peine d'échapper au pouvoir de la reine et de M. de Mazarin, si nous retombons en celui des parlements.

— Votre Altesse veut-elle entrer à Bordeaux ? demanda Lenet.

— Sans doute.

— Eh bien, c'est la condition *sine qua non*, les Bru-

serait après une amorce pour un autre que pour M. le duc d'Épernon.

Madame de Tourville se mordit les lèvres.

— Ainsi, dit la princesse, vous nous avez fait fuir de Chantilly, vous nous avez fait courir cinquante lieues pour nous faire recevoir un affront des Bordelais?

— Ce que vous prenez pour un affront, madame, est un honneur. Quoi de plus flatteur et de plus doux pour madame la princesse de Condé que de voir que c'est elle qu'on reçoit, et non les autres?

— Ainsi, les Bordelais ne recevront même pas les deux ducs?

— Ils ne recevront que Votre Altesse.

— Que puis-je faire seule?

— Eh! mon Dieu, entrez toujours, puis, en entrant, laissez les portes ouvertes, et les autres entreront derrière vous.

— Nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

— C'est mon avis, et dans quinze jours, ce sera l'avis du parlement. Bordeaux repousse votre armée dont elle a peur; dans quinze jours, elle l'appellera pour se défendre. Vous aurez alors le double mérite d'avoir fait deux fois ce que les Bordelais vous auront demandé, et alors, soyez tranquille, ils se feront tuer pour vous, depuis le premier jusqu'au dernier.

— Bordeaux est-il donc menacé? demanda madame de Tourville.

— Très menacé, répondit Lenet; voilà pourquoi il est urgent d'y prendre position. Tant que nous n'y serons pas, Bordeaux peut, sans que son honneur soit compromis, refuser de nous ouvrir ses portes; une fois que nous y serons, Bordeaux ne peut pas, sans se déshonorer, nous chasser hors de ses murailles.

— Et qui menace Bordeaux, s'il vous plaît?

— Le roi, la reine, M. de Mazarin. Les forces royales se recrutent; nos ennemis prennent position. L'île Saint-Georges, qui n'est qu'à trois lieues de la ville, vient de recevoir un renfort, un secours de munitions et un nouveau gouverneur. Les Bordelais vont essayer de prendre l'île et se feront battre naturellement, attendu qu'ils auront affaire aux meilleures troupes du roi. Bien et dûment étrillés comme il convient à des bourgeois qui veulent parader des soldats, ils appelleront à grands cris les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld. Alors, madame, c'est vous qui tenez ces deux ducs dans vos mains, qui ferez vos conditions aux parlements...

— Mais ne vaut-il pas mieux essayer de gagner à nous ce nouveau gouverneur avant que les Bordelais aient essuyé une défaite qui les découragera peut-être?

— Si vous êtes dans Bordeaux quand cette défaite aura lieu, vous n'avez rien à craindre. Quant à gagner ce gouverneur, c'est chose impossible.

— Impossible! Et pourquoi cela?

— Parce que ce gouverneur est un ennemi personnel de Votre Altesse.

— Un ennemi personnel à moi?

— Oui.

— Et d'où vient son inimitié?

— De ce qu'il ne pardonnera jamais à Votre Altesse la mystification dont il a été victime à Chantilly. Oh! M. de Mazarin n'est pas un sot comme vous le croyez, mesdames, quoique je me tue à vous répéter sans cesse le contraire; et la preuve, c'est qu'il a mis à l'île Saint-Georges, c'est-à-dire dans la meilleure position du pays, devinez qui?

— Je vous ai déjà dit que j'ignorais complètement qui ce pouvait être.

— Eh bien, c'est l'officier dont vous avez tant ri, et qui, par une inconcevable maladresse, a laissé fuir Votre Altesse de Chantilly...

— M. de Canolles? s'écria Claire.

— Oui.

— M. de Canolles gouverneur de l'île Saint-Georges!

— En personne.

— Impossible! je l'ai vu arrêter devant moi, sous mes yeux.

— C'est vrai. Mais il est puissamment protégé, sans doute, et sa disgrâce s'est changée en faveur.

— Et vous qui le croyiez déjà mort, ma pauvre Claire, dit en riant madame la Princesse.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur? demanda Claire stupéfaite.

Lenet, selon son habitude, porta la main à la fameuse poche et en tira un papier.

— Voici une lettre de Richon, dit-il, qui me donne tous les détails de l'installation du nouveau gouverneur, et qui m'exprime son regret de ce que Votre Altesse ne l'ait pas placé lui-même à l'île Saint-Georges.

— Madame la Princesse aurait dû placer M. Richon à l'île Saint-Georges, dit madame de Tourville avec un rire triomphant. Est-ce que nous disposons, nous, des nominations de gouverneurs aux places de Sa Majesté?

— Nous disposons d'une, madame, répondit Lenet, et c'était assez.

— Et de laquelle donc?

Madame de Tourville frissonna en voyant Lenet approcher la main de sa poche.

— Le blanc-seing de M. le duc d'Épernon! s'écria la princesse. C'est vrai, je l'avais oublié.

— Bah! qu'est-ce que cela? dit dédaigneusement madame de Tourville. Un chiffon de papier, et pas autre chose.

— Ce chiffon de papier, madame, dit Lenet, c'est la nomination qu'il nous faut pour contre-balancer celle qui vient d'être faite. C'est le contrepoids à l'île Saint-Georges, c'est notre salut enfin, c'est quelque autre place sur la Dordogne, comme l'île Saint-Georges est sur la Garonne.

— Et vous êtes sûr, reprit Claire, qui n'avait rien écouté de ce qui se disait depuis cinq minutes, et qui en était restée à la nouvelle annoncée par Lenet et confirmée par Richon, et vous êtes sûr, monsieur, que c'est bien le même M. de Canolles qui a été arrêté à Jaulnay qui est maintenant gouverneur à l'île Saint-Georges?

— J'en suis sûr, madame.

— M. de Mazarin a une singulière façon, continua-t-elle, de conduire ses gouverneurs à leurs gouvernements.

— Oui, dit la princesse, et, bien certainement, il y a quelque chose là-dessous.

— Sans doute, dit Lenet, il y a mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Nanon de Lartigues! s'écria la vicomtesse de Cambes, qu'un effroyable souvenir venait mordre au cœur.

— Cette fille! dit la princesse avec mépris.

— Oui, madame, répondit Lenet, cette fille que Votre Altesse a refusé de voir, alors qu'elle sollicitait l'honneur de vous être présentée, et que la reine, moins sévère que vous sur les lois de l'étiquette, avait reçue, ce qui fait qu'elle a répondu à votre chambellan qu'il était possible que madame la princesse de Condé fût plus grande dame qu'Anne d'Autriche, mais qu'à coup sûr Anne d'Autriche avait plus de prudence que la princesse de Condé.

— La mémoire vous manque, Lenet, ou bien vous voulez me ménager, s'écria la princesse. L'insolente ne s'est pas contentée de dire plus de prudence, elle a dit encore plus d'esprit.

— C'est possible, dit Lenet en souriant. Je passais dans l'antichambre à ce moment-là et n'ai point entendu la fin de la phrase.

— Mais moi qui écoutais à la porte, dit madame la Princesse, moi, je l'ai entendue tout entière.

— Eh bien, vous comprenez, madame, dit Lenet, c'est une femme qui vous fera la guerre la plus acharnée. La reine vous eût envoyé des soldats à combattre; Nanon vous enverra des ennemis qu'il faudra terrasser.

— Peut-être, à la place de Son Altesse, dit aigrement madame de Tourville à Lenet, l'eussiez-vous reçue avec révérence?

— Non, madame, dit Lenet, je l'eusse reçue en riant, et je l'eusse achetée.

— Eh bien, s'il ne s'agit que de l'acheter, il est toujours temps.

— Sans doute, il est toujours temps; seulement à cette heure, ce sera probablement trop cher pour notre bourse.

— Combien donc vaut-elle? demanda la princesse.

— Cinq cent mille livres avant la guerre.

— Mais aujourd'hui?

— Un million.

— Mais pour ce prix-là, j'achèterais M. de Mazarin!

— C'est possible, dit Lenet; les choses qui ont déjà été vendues et revendues baissent de prix.

— Mais, dit madame de Tourville, qui était toujours pour les moyens violents, si l'on ne peut pas l'acheter, il faut la prendre!

— Vous rendriez, madame, un véritable service à Son Altesse en arrivant à ce but; mais ce sera difficile d'y arriver, attendu que l'on ignore entièrement où elle est. Mais ne nous occupons point de cela, entrons d'abord à Bordeaux, et ensuite nous entrerons à l'île Saint-Georges.

— Non! non! s'écria Claire, non, entrons à l'île Saint-Georges auparavant!

Cette exclamation, partie du fond du cœur de la vicomtesse, fit retourner les deux femmes de son côté, tandis que Lenet regardait Claire avec autant d'attention qu'eût pu le faire M. de la Rochefoucauld, mais avec la bienveillance de plus.

— Mais tu es folle, dit la princesse, tu vois bien que Lenet dit que la place est imprenable!

— C'est possible, dit Claire, mais moi, je crois que nous la prendrons.

— Auriez-vous un plan? dit madame de Tourville avec l'air d'une femme qui craint de voir élever autel contre autel.

— Peut-être, dit Claire.

— Mais, dit en riant la princesse, si l'île Saint-Georges

est aussi chère à acheter que le dit Lenet, peut-être ne sommes-nous point assez riches.

— On ne l'achètera point, dit Claire, et cependant on l'aura de même.

— Par la force, alors, dit madame de Tourville ; ma chère amie, vous rentrez dans mon plan.

— C'est cela, dit la princesse. Nous enverrons Richon assiéger Saint-Georges ; il est du pays, il connaît les localités, et, si un homme peut s'emparer de cette forteresse, que vous prétendez être si importante, c'est lui.

— Avant d'employer ce moyen, dit Claire, laissez-moi tenter l'aventure, madame. Et, si j'échoue, alors vous ferez la chose comme vous l'entendrez.

— Comment ! dit la princesse étonnée, tu iras à l'île Saint-Georges ?

— J'irai.

— Seule ?

— Accompagnée de Pompée.

— Et tu ne crains rien ?

— J'irai comme parlementaire, si toutefois Votre Altesse veut bien me charger de ses instructions.

— Ah ! voilà qui est nouveau ! s'écria madame de Tourville ; il me semble, à moi, que les diplomates ne s'improvisent pas ainsi, et qu'il faut faire une longue étude de cette science que M. de Tourville, un des meilleurs diplomates de son époque comme il en était un des plus grands guerriers, prétendait être la plus difficile de toutes.

— Quelle que soit mon insuffisance, madame, répondit Claire, j'essayerai cependant, si madame la Princesse veut bien le permettre.

— Certainement que madame la Princesse vous le permettra, dit Lenet en jetant un regard à madame de Condé, et je suis même persuadé que, s'il est au monde une personne qui puisse réussir dans une pareille négociation, c'est vous...

— Et que fera donc madame qu'une autre ne puisse pas faire ?

— Elle marchandera tout simplement M. de Canolles, ce qu'un homme n'essayerait pas sans se faire jeter par les fenêtres.

— Un homme, soit ! reprit madame de Tourville ; mais une femme ?

— Si c'est une femme qui va à l'île Saint-Georges, dit Lenet, autant vaut, et même mieux vaut que ce soit madame qu'une autre, puisque c'est madame qui, la première, en a eu l'idée.

En ce moment, un messager entra chez madame la Princesse. Il était porteur d'une lettre du parlement de Bordeaux.

— Ah ! s'écria la princesse, la réponse à ma requête sans doute.

Les deux femmes se rapprochèrent, mues par un sentiment de curiosité et d'intérêt. Quant à Lenet, il demeura à sa place avec son flegme ordinaire, sachant d'avance, sans doute, ce que contenait la lettre. La princesse lui avidement.

— Ils me demandent, ils m'appellent, ils m'attendent ! s'écria-t-elle.

— Ah ! fit madame de Tourville avec un accent de triomphe.

— Mais les ducs, madame ? dit Lenet, mais l'armée ?

— Ils ne m'en parlent pas.

— Alors, nous sommes dénués, dit madame de Tourville.

— Non, dit la duchesse, car, grâce au blanc-seing du duc d'Epernon, j'aurai Vayres, qui commande la Dordogne.

— Et moi, dit Claire, j'aurai Saint-Georges, qui est la clef de la Garonne.

— Et moi, dit Lenet, j'aurai les ducs et l'armée, si vous m'en laissez le temps, toutefois.

LA VICOMTESSE DE CAMBES

I

Le surlendemain on arriva en vue de Bordeaux. Il s'agissait de décider enfin comment on entrerait dans la ville. Les ducs n'étaient plus, avec leur armée, qu'à une distance de dix lieues à peu près ; on pouvait donc essayer également d'entrer pacifiquement ou par force. L'important était de savoir lequel valait mieux de commander à Bordeaux ou d'obéir au parlement. Madame la Princesse rassembla son conseil, qui se composait de madame de Tourville, de Claire, de ses dames d'honneur et de Lenet. Madame de Tourville, qui connaissait son antagoniste, avait fort insisté pour qu'il n'assistât point au conseil, attendu que la guerre était une guerre de femmes, dans laquelle on ne se servait des hommes que pour combattre. Mais madame la Princesse déclara que Lenet lui ayant été imposé par le prince, son mari, elle ne pouvait l'exclure de la chambre des délibérations, dans laquelle d'ailleurs sa présence n'aurait aucune importance, vu qu'il était convenu d'avance qu'il pourrait parler tant qu'il voudrait, mais qu'on ne l'écouterait pas.

La précaution de madame de Tourville n'était pas une précaution inutile ; elle avait employé les deux jours de marche qui venaient de s'écouler à tourner la tête de madame la Princesse vers des idées belliqueuses auxquelles celle-ci n'était déjà que trop encline, et elle craignait que Lenet ne vînt détruire encore tout l'échafaudage de son travail si laborieusement élevé.

En effet, le conseil assemblé, madame de Tourville exposa son plan : c'était de faire venir secrètement les ducs et leur armée ; de se procurer, soit de force, soit à l'amiable, un certain nombre de bateaux, et d'entrer dans Bordeaux, en descendant la rivière, aux cris de : — A nous, Bordelais ! Vive Condé ! Pas de Mazarin !

Ainsi l'entrée de madame la Princesse devenait une véritable entrée triomphale, et madame de Tourville, par un chemin détourné, revenait ainsi à son fameux projet de s'emparer de force de Bordeaux, et de faire ainsi peur à la reine d'une armée dont le coup d'essai serait un si brillant coup de main.

Lenet approuva toute chose de la tête, interrompant madame de Tourville par des exclamations admiratives ; puis, lorsqu'elle eut fini d'exposer son plan :

— C'est magnifique, Madame ! dit-il ; maintenant veuillez vous résumer.

— C'est chose facile, et qui sera faite en deux mots, dit la bonne dame triomphante et s'animant elle-même à son propre récit. Au milieu de la grêle des balles, au son des cloches, aux cris de fureur ou d'amour des populations, on verra de faibles femmes poursuivre intrépidement leur généreuse mission ; on verra un enfant dans les bras de sa mère supplier le parlement pour obtenir sa protection. Ce touchant spectacle ne manquera point d'attendrir les âmes les plus farouches. Nous vaincrons ainsi, moitié par la force, moitié par la justice de notre cause : ce qui est, je crois, le but de Son Altesse madame la Princesse.

Le résumé fit plus d'effet encore que le discours ; madame la Princesse applaudit ; Claire, que le désir d'être nommée parlementaire à l'île Saint-Georges poignait de plus en plus, applaudit ; le capitaine des gardes, dont c'était l'état de rechercher les grands coups d'épée, applaudit ; enfin Lenet fit plus que d'applaudir, il alla prendre la main de madame de Tourville, et la pressant avec autant de respect que de sensibilité :

— Madame, s'écria-t-il, quand je n'eusse pas su combien votre prudence est grande, combien vous connaissez à fond, d'instinct ou d'étude, je n'en sais rien, et peu m'importe, la grande question civile et militaire qui nous occupe, je serais certes convaincu à cette heure, et je me prosternerais devant la plus utile conseillère que Son Altesse puisse jamais trouver.

— N'est-ce pas, Lenet, dit la princesse, n'est-ce pas que voilà une belle chose ? C'était aussi mon avis. Vite, allons, Vialas, qu'on mette à monsieur le duc d'Enghien la petite épée que je lui ai fait faire, ainsi que son casque et son armure.

— Oui ! faites, Vialas. Mais un seul mot encore auparavant, s'il vous plaît, Madame, dit Lenet, tandis que madame de Tourville, qui s'était d'abord rengorgée d'orgueil, commençait à s'assombrir, vu la parfaite connaissance qu'elle avait des subtilités de Lenet à son endroit.

— Eh bien ! dit la princesse, voyons, qu'y a-t-il encore ?

— Rien, Madame, rien certainement, car jamais ne se présenta une chose qui fût plus en harmonie avec le caractère d'une princesse auguste comme vous l'êtes ; un pareil avis ne pouvait venir que de votre maison.

Ces paroles produisirent un nouvel applaudissement de ma

dame de Tourville et ramenait le [illegible] sur les lèvres de madame la Princesse qui commençait à [illegible] le sourcil.

— Non, Madame, continua Lenet, [illegible] lu tout ce terrible *veto* sur le visage [illegible] comme tantôt en l'adoptant je ne devais pas [illegible] répugnance ; mais dans l'enthousiasme [illegible] plan [illegible] j'y prévoyais une légère modification.

Madame de Tourville se [illegible] sur elle-même, raide, [illegible] prête à la défense [illegible] madame la Princesse [illegible].

Lenet s'inclina et [illegible] indiquant qu'il demandait la permission [illegible].

— Le son des [illegible] des populations, dit-il, me comblera [illegible] que je ne puis exprimer. Mais je [illegible] aussi rassuré que je voudrais l'être sur [illegible] balles dont a parlé Madame.

Madame de [illegible] en prenant un air martial [illegible] davantage et continua en baissant la voix d'un demi-ton :

— [illegible] de voir une femme et son enfant [illegible] au milieu de cette tempête qui épouvante [illegible] les hommes eux-mêmes. Mais je craindrais qu'une de ces balles frappant aveuglément selon l'usage des [illegible] brutales et sans intelligence, ne donnât raison [illegible] à monsieur de Mazarin, et ne gâtât notre plan [illegible] d'ailleurs. Je suis d'avis, ainsi que l'a dit avec tant d'éloquence madame de Tourville, qu'on voie le jeune prince et son auguste mère s'ouvrir un chemin jusqu'au parlement, mais par la supplication et non par les armes. Je pense enfin qu'il sera plus beau d'attendrir ainsi les âmes les plus farouches, que de vaincre autrement les cœurs les plus forts. Je pense enfin que l'un des deux moyens offre infiniment plus de chances que l'autre, et que le but de madame la Princesse est avant toute chose d'entrer à Bordeaux. Or, je le dis, rien n'est moins sûr que cette entrée si nous livrons bataille.

— Vous allez voir, dit aigrement madame de Tourville, que Monsieur, selon son habitude, va démolir mon plan pierre à pierre et proposer tout doucement un plan de sa façon à la place du mien.

— Moi ! s'écria Lenet, tandis que la Princesse rassurait madame de Tourville d'un sourire et d'un coup d'œil, moi le plus zélé de vos admirateurs ! non, mille fois non ! Mais je sais qu'en venant de Blaye il est entré en ville un officier de Sa Majesté nommé monsieur Dalvimar, dont la mission est de soulever les jurats et le peuple contre Son Altesse. Et je dis que si monsieur de Mazarin peut terminer la guerre d'un seul coup, il le fera. Voilà pourquoi je crains cette grêle de balles dont parlait tout à l'heure madame de Tourville, et parmi elles peut-être plus encore les balles intelligentes que les balles brutales et sans raison.

Cette dernière allocution de Lenet parut faire réfléchir la princesse.

— Vous avez toujours tout vous, monsieur Lenet, répondit d'une voix tremblante de colère madame de Tourville.

— [illegible] bien étendu eût été belle pourtant, dit [illegible] et en faisant avec le pied des appels comme [illegible] dans une salle d'armes le capitaine des gardes, vieux soldat confiant dans les idées de force, et qui eût [illegible] d'action.

Lenet lui [illegible] le pied tout en le regardant avec le plus aimable sourire.

— Oui, capitaine, dit-il ; mais vous pensez aussi, n'est-ce pas, que monsieur le duc d'Enghien est nécessaire à notre cause, et que lui mort ou pris, le véritable généralissime de l'armée des princes est pris ou mort ?

Le capitaine des gardes, qui savait que ce titre pompeux de généralissime donné en apparence à un prince de sept ans le faisait lui, en réalité, premier brigadier de l'armée, [illegible] la sottise qu'il venait de faire et renonçant à sa [illegible], il appuya chaudement l'avis de Lenet.

Pendant ce temps madame de Tourville s'était rapprochée de [illegible] et lui avait parlé tout bas. Lenet vit qu'il [illegible] une nouvelle lutte à soutenir. En effet, se tournant [illegible] :

— Il [illegible] les desseins étranges, dit Son Altesse avec humeur [illegible] avec tant d'acharnement ce qui était [illegible].

— Son Altesse [illegible] l'erreur, dit Lenet. Jamais je n'ai mis [illegible] les conseils que j'ai eu l'honneur de lui donner [illegible] c'est pour refaire. Si malgré les [illegible] de lui soumettre Votre Altesse veut [illegible] avec monsieur son fils, elle [illegible] nous nous ferons tuer à ses côtés : ceci n'est qu'un fait facile à accomplir, et le premier [illegible] le dernier croquant de [illegible]. Mais [illegible] nous voulons réussir malgré le Mazarin, malgré [illegible], malgré les parlements, malgré [illegible], enfin malgré toutes les mauvaises chances inséparables de la faiblesse où nous sommes réduits ; voilà, je crois, ce qui nous reste à faire.

— Monsieur ! s'écria impétueusement madame de Tourville saisissant au bond la dernière phrase de Lenet, Monsieur, il n'y a point de faiblesse là où se trouve le nom de Condé d'une part et deux mille soldats de Rocroy, de Nordlingen et de Lens, de l'autre ; et s'il y a faiblesse malgré cela, nous sommes perdus de toutes façons et ce ne sera point votre plan, si magnifique qu'il soit, qui nous sauvera.

— J'ai lu, Madame, répondit avec calme Lenet, savourant d'avance l'effet qu'il allait produire sur la princesse attentive malgré elle, j'ai lu que la veuve d'un des plus illustres Romains, sous Tibère, que la généreuse Agrippine, à laquelle la persécution venait d'enlever Germanicus, son époux, princesse qui pouvait soulever à son gré une armée toute palpitante au souvenir du général mort, aima mieux entrer à Brindes seule, traverser la Pouille et la Campanie vêtue de deuil et tenant un enfant de chaque main, et marcher ainsi, pâle, les yeux rouges de larmes, la tête baissée, tandis que les enfants sanglotaient et imploraient du regard ; qu'alors tous les assistants, et il y en avait plus de deux millions de Brindes à Rome, fondirent en larmes, se répandirent en imprécations, éclatèrent en menaces, et que la cause de cette femme fut gagnée non seulement devant Rome, mais devant toute l'Italie, non seulement près de ses contemporains, mais près de la postérité ; car elle ne trouva pas une seule résistance à ses pleurs et à ses gémissements, tandis qu'aux lances elle eût vu s'opposer les piques, et les épées aux épées. Je crois que la ressemblance est grande entre Son Altesse et Agrippine, entre monsieur le prince et Germanicus, enfin entre Pison, ministre persécuteur et empoisonneur, et monsieur de Mazarin. Or, la ressemblance étant identique, la situation étant pareille, je demande que la conduite soit la même ; car, à mon avis, il est impossible que ce qui a si bien réussi dans une époque ne réussisse pas dans l'autre.

Un sourire d'approbation épanouit les traits de la princesse et assura à Lenet le triomphe de sa harangue. Madame de Tourville alla se retrancher dans l'angle de la chambre, se voilant comme une statue antique. Madame de Cambes, qui avait trouvé un ami dans Lenet, lui rendit l'appui qu'il lui avait prêté en approuvant de la tête, le capitaine pleurait comme un tribun militaire, et le petit duc d'Enghien s'écria :

— Maman, vous me tiendrez par la main, et vous m'habillerez de deuil ?

— Oui, mon fils, répondit la princesse. Lenet, vous savez que j'ai toujours eu l'intention de me présenter aux Bordelais vêtue de noir.

— D'autant plus, dit madame de Cambes, que le noir sied à merveille à Votre Altesse.

— Chut ! chère petite, dit la princesse ; madame de Tourville le criera bien assez tout haut, sans que vous le disiez même tout bas.

Le programme de l'entrée à Bordeaux fut donc arrêté ainsi sur la proposition de Lenet. Les dames de l'escorte eurent ordre de se préparer. Le jeune prince fut vêtu d'une robe de tapis blanc chamarrée de passements noir et argent, avec un chapeau couvert de plumes blanches et noires.

Quant à la princesse, affectant la plus grande simplicité, afin de ressembler à Agrippine, sur laquelle elle avait résolu de se modeler en tout point, elle s'habilla de noir sans aucune pierrerie.

Lenet, entrepreneur de la fête, se multipliait pour qu'elle fût splendide. La maison qu'il habitait dans une petite ville, située à deux lieues de Bordeaux, ne désemplissait point de partisans de madame la Princesse, qui, avant de la faire entrer à Bordeaux, voulaient savoir quel genre d'entrée lui serait le plus agréable. Lenet, comme un directeur de théâtre moderne, leur conseilla les fleurs, les acclamations et les cloches ; puis, voulant faire une part à la belliqueuse madame de Tourville, il proposa quelques saluts de canon.

Le lendemain 31 mai, sur l'invitation du parlement, la princesse se mit en marche. Un nommé Lavie, avocat général près le parlement, et partisan enragé de monsieur de Mazarin, avait bien fait fermer les portes l'avant-veille pour empêcher que la princesse ne fût reçue si elle se présentait ; mais, d'un autre côté, les partisans des Condé avaient agi, et le matin même le peuple, excité par eux, s'était rassemblé aux cris de : *Vive madame la Princesse ! vive monsieur le duc d'Enghien !* et avait brisé les portes à coups de hache ; de sorte que, en définitive, rien ne s'opposait plus à cette fameuse entrée qui prenait ainsi tout le caractère d'un triomphe. Les observateurs pouvaient en outre retrouver dans ces deux événements l'inspiration des chefs des deux partis qui divisaient la ville, car Lavie recevait directement les conseils du duc d'Épernon, et le peuple avait ses moteurs conseillés par Lenet.

A peine la princesse eut-elle dépassé la porte, que la scène

préparée depuis longtemps eut lieu dans des proportions gigantesques. Le salut militaire fut fait par les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et les canons de la ville y répondirent. Les fleurs tombaient des fenêtres ou traversaient les rues en guirlandes, si bien que le pavé en était couvert et l'air embaumé. Les acclamations étaient poussées par trente mille zélés de tout âge et de tout sexe qui sentaient leur enthousiasme s'accroître de l'intérêt qu'inspiraient madame la Princesse et son fils, et de la haine qu'ils portaient au Mazarin...

Au reste, le petit duc d'Enghien fut le plus habile acteur de toute cette scène; madame la Princesse avait renoncé à le conduire par la main, de peur de le fatiguer, ou qu'il ne fût enseveli sous les roses. Il était donc porté par son gentilhomme, de sorte qu'ayant les mains libres, il envoyait des baisers à droite et à gauche, et ôtait gracieusement son chapeau à plumes.

Le peuple bordelais s'enivre aisément : les femmes en arrivèrent à une adoration frénétique pour ce bel enfant qui pleurait avec tant de charmes, les vieux magistrats s'emparent des paroles du petit orateur qui disait : « Messieurs, servez-moi de père, puisque monsieur le cardinal m'a ôté le mien. »

En vain les partisans du ministre voulurent-ils tenter quelque opposition, les poings, les pierres et même les hallebardes leur enjoignirent la prudence, et il fallut se résigner à laisser le champ libre aux triomphateurs.

Cependant madame de Cambes, pâle et grave, marchant derrière la princesse, attirait sa part des regards. Elle ne songeait pas à tant de gloire sans s'affliger intérieurement de ce que le succès d'aujourd'hui ferait peut-être oublier la résolution de la veille. Elle était donc sur ce chemin, heurtée par les adorateurs, foulée par le peuple, inondée de fleurs et de caresses respectueuses, frémissant d'être portée en triomphe, comme certains cris commençaient à en menacer madame la Princesse, le duc d'Enghien et leur suite, lorsqu'en apercevant Lenet, qui, voyant son embarras, lui tendait la main pour l'aider à gagner un carrosse, elle lui dit, répondant à sa propre pensée :

— Ah ! vous êtes bien heureux, vous, monsieur Lenet, vous faites prévaloir vos avis en toute chose, et ce sont toujours ceux qu'on suit. Il est vrai, ajouta-t-elle, qu'ils sont bons et qu'on s'en trouve bien.

— Il me semble, Madame, répondit Lenet, que vous n'avez point à vous plaindre, et que le seul que vous ayez émis a été adopté.

— Comment cela ?

— N'est-il pas convenu que vous essayez de nous avoir l'île Saint-Georges ?

— Oui, mais quand me permettra-t-on de me mettre en campagne ?

— Dès demain si vous me promettez d'échouer.

— Soyez tranquille : je n'ai que trop peur de remplir vos intentions.

— Tant mieux.

— Je ne vous comprends pas bien.

— Nous avons besoin de la résistance de l'île Saint-Georges pour obtenir des Bordelais nos deux ducs et leur armée, qui, je dois le dire, quoique mon opinion sur ce point se rapproche de madame de Tourville, me paraissent éminemment nécessaires dans les circonstances où nous nous trouvons.

— Sans doute, répondit Claire ; mais, quoique je n'aie pas en guerre les connaissances de madame de Tourville, il me semble qu'on n'attaque pas une place sans la faire sommer auparavant.

— Ce que vous dites est parfaitement juste.

— On enverra donc un parlementaire à l'île Saint-Georges ?

— Indubitablement.

— Eh bien ! je demande à être ce parlementaire.

Les yeux de Lenet se dilatèrent de surprise.

— Vous, dit-il, vous ! mais toutes nos dames sont donc devenues des amazones ?

— Passez-moi cette fantaisie, mon cher monsieur Lenet.

— Vous avez raison. Le pis qui puisse nous arriver, au fait, c'est que vous preniez Saint-Georges.

— C'est donc dit ?

— Oui.

— Mais promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est que personne ne saura le nom et la qualité du parlementaire que vous aurez envoyé, que dans le cas où ce parlementaire aura réussi.

— C'est convenu, dit Lenet tendant la main à madame de Cambes.

— Et quand partirai-je ?

— Quand vous voudrez.

— Demain.

— Demain soit.

— Bien. Maintenant, voilà que madame la Princesse va monter, avec monsieur son fils, sur la terrasse de monsieur le président de Lalasne. Je laisse ma part de triomphe à madame de Tourville. Vous m'excuserez près de son Altesse, sous prétexte d'indisposition. Faites-moi conduire au logement qu'on m'a préparé : je vais faire mes préparatifs et réfléchir à ma mission, qui ne laisse pas de m'inquiéter, attendu que c'est la première de ce genre que j'accomplis, et que tout, dit-on, dans ce monde, dépend du début.

— Peste ! dit Lenet, je ne m'étonne plus que monsieur de La Rochefoucauld ait été sur le point de faire pour vous une infidélité à madame de Longueville. Vous la valez en certaines choses et beaucoup mieux en d'autres.

— C'est possible, dit Claire, et je ne repousse pas tout à fait le compliment ; mais si vous avez quelque pouvoir sur monsieur de La Rochefoucauld, mon cher monsieur Lenet, affermissez-le dans son premier amour, car le second me fait peur.

— Eh bien ! nous y tâcherons, dit Lenet en souriant. Ce soir je vous donnerai vos instructions.

— Vous consentez donc à ce que je vous prenne Saint-Georges ?

— Il le faut bien, puisque vous le désirez.

— Et les deux ducs et l'armée ?

— J'ai dans ma poche un autre moyen de les faire venir.

Et Lenet, après avoir donné l'adresse du logement de madame de Cambes au cocher, prit congé d'elle en souriant et alla rejoindre la princesse.

II

Le lendemain de l'entrée de madame la Princesse à Bordeaux, il y avait grand dîner à l'île Saint-Georges : Canolles ayant invité à sa table les principaux officiers de la garnison et les autres gouverneurs de place de la province.

A deux heures de l'après-midi, l'heure fixée pour le commencement du repas, Canolles se trouvait donc entouré d'une douzaine de gentilshommes qu'il voyait la plupart pour la première fois, et qui, racontant le grand événement de la veille, s'égayant sur le compte des dames qui accompagnaient madame la Princesse, ressemblaient peu à des gens qui vont entrer en campagne et à qui sont confiés les plus sérieux intérêts d'un royaume.

Canolles, tout radieux, Canolles, magnifique dans son habit doré, animait encore cette joie par son exemple. On allait servir.

— Messieurs, dit-il, je vous présente toutes mes excuses, mais il nous manque encore un convive.

— Lequel ? demandèrent les jeunes gens en s'entre-regardant.

— Le gouverneur de Vayres, à qui j'ai écrit, quoique je ne le connaisse pas, et qui, justement parce que je ne le connais pas, a droit à quelques égards. Je vous prierai donc de m'accorder un sursis d'une demi-heure.

— Le gouverneur de Vayres ! dit un vieil officier habitué sans doute à la régularité militaire, et à qui ce retard fit pousser un soupir, le gouverneur de Vayres ! attendez donc, c'est, si je ne me trompe, le marquis de Bernay : mais il n'administre pas, il a un lieutenant.

— Alors, dit Canolles, il ne viendra pas, ou son lieutenant viendra à sa place. Quant à lui, il est sans doute à la cour, séjour des faveurs.

— Mais, baron, dit un des assistants, il me semble qu'il n'est pas besoin d'être à la cour pour avancer : et je sais un commandant de ma connaissance qui n'a pas à se plaindre. Peste ! en trois mois capitaine, lieutenant-colonel, gouverneur de l'île Saint-Georges ! C'est un joli petit chemin, avouez-le.

— Aussi, je l'avoue, dit Canolles en rougissant, et comme je ne sais à quoi attribuer de pareilles faveurs, il faut, en vérité, que je convienne qu'il y a quelque bonne fée dans ma maison pour qu'elle prospère ainsi.

— Nous connaissons la bonne fée, monsieur le gouverneur, dit en souriant le lieutenant qui avait introduit Canolles dans la forteresse.

— Je ne conteste pas le mérite, bien au contraire, répondit un autre officier, et je suis le premier à le reconnaître. Mais à ce mérite j'ajouterai la recommandation de certaine dame, la plus spirituelle, la plus bienfaisante, la plus aimable de France, après la reine, bien entendu.

— Pas d'équivoque, comte, dit Canolles en souriant à ce nouvel interlocuteur ; si vous avez des secrets à vous, contez-les pour vous ; s'ils sont à vos amis, gardez-les pour eux.

— J'avoue, dit un officier, que lorsque j'ai entendu parler de retard, j'ai cru qu'on allait nous demander la faveur de quelque resplendissante toilette. Mais je vois que je m'étais trompé.

— Nous dînerons donc sans femmes ! demanda un autre.

— Hélas ! à moins que je n'invite madame la Princesse et sa suite, dit Canolles, je ne vois pas trop qui nous pour-

nous avons d'ailleurs, n'oublions pas que notre présent dîner est un dîner sérieux; si nous voulons causer d'affaires, au dessert nous n'importunerons que nous.

— Bien dit, commandant, quoiqu'en vérité, si nous n'y faisions pas attention, les femmes soient en ce moment d'une véritable croisade contre notre autorité. C'est du moins ce que disait devant moi monsieur le cardinal à don Luis de Haro.

— Et que disait-il donc? demanda Canolles.

— « Vous êtes bien heureux, vous. Les femmes d'Espagne ne s'occupent que d'argent, de coquetterie et de galants, tandis que les femmes de France ne prennent plus à cette heure un amant sans l'avoir essayé sur la question politique, si bien que c'est à désespérer, que les rendez-vous d'amour se passent aujourd'hui à traiter sérieusement des affaires de gouvernement. »

— Aussi, dit Canolles, la guerre que nous faisons s'appelle-t-elle la guerre des femmes, ce qui ne laisse pas que d'être flatteur pour elles.

En ce moment, comme la demi-heure de répit demandée par Canolles était écoulée, la porte s'ouvrit, et un laquais parut et annonça que monsieur le gouverneur était servi.

Canolles invita ses convives à le suivre; mais comme ils se mettaient en marche, une autre annonce retentit dans l'antichambre.

— Monsieur le gouverneur de Vayres!

— Ah! ah! dit Canolles, c'est fort aimable à lui.

Et il fit un pas pour s'avancer au-devant du collègue qui lui était inconnu. Mais tout à coup reculant de surprise:

— Richon! s'écria-t-il; Richon, gouverneur de Vayres!

— Moi-même, mon cher baron, répondit Richon conservant malgré son affabilité l'air grave qui lui était habituel.

— Ah! tant mieux, mille fois tant mieux! dit Canolles en lui serrant cordialement la main. Messieurs, ajouta-t-il, vous ne connaissez pas Monsieur, mais je le connais, moi, et je dis hautement qu'on ne pouvait confier un emploi d'importance à un plus honnête homme.

Richon promena autour de lui son regard fier comme celui d'un aigle qui écoute, et ne voyant dans tous les regards qu'une légère surprise tempérée par beaucoup de bienveillance:

— Mon cher baron, dit-il, maintenant que vous avez si hautement répondu de moi, présentez-moi, je vous prie, à ceux de ces Messieurs que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Et Richon indiqua des yeux trois ou quatre gentilshommes pour lesquels effectivement il était tout à fait étranger.

Il se fit alors cet échange de hautes civilités qui donnaient un caractère si noble et si amical à la fois à toutes les relations de cette époque. Richon, au bout d'un quart d'heure, était l'ami de tous ces jeunes officiers et pouvait demander à chacun d'eux son épée ou sa bourse. Sa garantie était son courage bien connu, sa réputation sans tache et sa noblesse écrite dans ses yeux.

— Pardieu! Messieurs, dit le commandant de Braunes, il faut avouer que quoique homme d'église, monsieur de Mazarin se connaît en hommes de guerre et fait bien les choses depuis quelque temps. Il flaire la guerre et choisit ses gouverneurs. Canolles ici, Richon à Vayres.

— Est-ce qu'on se battra? demanda Richon négligemment.

— Si l'on se battra! répondit un jeune homme qui arrivait directement de la cour. Vous demandez si l'on se battra, monsieur Richon?

— Oui.

— Eh bien! moi, je vous demanderai en quel état sont vos bastions.

— Mais à peu près neufs, monsieur, car depuis trois jours que je suis dans la place, j'y ai fait faire plus de réparations qu'on n'y en avait fait faire depuis trois ans.

— Eh bien! ils ne tarderont pas à étrenner, répondit le jeune homme.

— Tant mieux, dit Richon, que peuvent désirer des hommes de guerre? la guerre.

— Bon! dit Canolles, le roi peut maintenant dormir sur les deux oreilles, car il tient les Bordelais en bride avec ses deux rivières.

— Le fait est, dit Richon, que celui qui m'a mis là peut compter sur moi.

— Et depuis quand dites-vous, Monsieur, que vous êtes à Vayres?

— Depuis trois jours; et vous, Canolles, depuis combien de temps à Saint-Georges?

— Depuis hier. Il paraît qu'on vous a fait une entrée comme la mienne, Richon? Mon entrée à moi a été splendide, et je n'en ai en vérité pas encore assez remercié ces messieurs; j'ai eu les cloches, les tambours, les vivats; il n'y manquait que le canon, mais on me le promet dans peu de jours, et cela me console.

— Eh bien, dit Richon, voici la différence qu'il y a eu entre nous deux: mon entrée à moi, mon cher Canolles, a été aussi modeste que la vôtre a été magnifique; j'avais ordre d'introduire dans la place cent hommes, cent hommes du régiment de Turenne, et je ne savais pas comment je les y introduirais, quand mon brevet m'est arrivé à Saint-Pierre, où je me tenais, signé de monsieur d'Epernon. Je suis parti aussitôt, j'ai remis ma lettre au lieutenant, et, sans tambour ni trompette, j'ai pris possession de la place. A présent j'y suis.

Canolles, qui riait d'abord, sentit à l'accent dont ces derniers mots étaient prononcés son cœur se serrer sous l'étreinte d'un pressentiment sinistre.

— Et vous êtes chez vous? demanda-t-il à Richon.

— Je m'arrange pour cela, dit Richon tranquillement.

— Et vous avez combien d'hommes? demanda Canolles.

— D'abord les cent hommes du régiment de Turenne, vieux soldats de Rocroy, sur lesquels on peut compter; de plus, une compagnie que je forme dans la ville, et que j'instruis à mesure que les enrôlés me viennent trouver: des bourgeois, des jeunes gens, des ouvriers, deux cents hommes à peu près; enfin, j'attends un dernier renfort de cent ou cent cinquante hommes levés par un capitaine du pays.

— Le capitaine Ramblay? demanda un des convives.

— Non, le capitaine Cauvignac, répondit Richon.

— Je ne connais pas cela, dirent plusieurs.

— **Je le connais, moi, dit Canolles.**

— Est-ce un royaliste éprouvé?

— Je n'oserais le dire. Cependant j'ai tout lieu de penser que le capitaine Cauvignac est une créature de monsieur d'Epernon, et qu'il est fort dévoué au duc.

— Alors voilà qui répond à la question: qui est dévoué au duc l'est à Sa Majesté.

— C'est quelque coureur de l'avant-garde du roi, dit le vieil officier qui regagnait à table le temps perdu à attendre. J'en ai entendu parler dans ce sens.

— Est-ce que Sa Majesté est en route? demanda Richon avec sa tranquillité ordinaire.

— C'est-à-dire qu'à cette heure, répondit le jeune homme qui venait de la cour, le roi doit être au moins à Blois.

— Vous en êtes sûr?

— Très sûr. L'armée sera commandée par le maréchal de La Meilleraie, qui doit faire sa jonction aux environs d'ici avec monsieur le duc d'Epernon.

— A Saint-Georges peut-être? dit Canolles.

— Ou plutôt à Vayres, dit Richon. Monsieur de La Meilleraie arrive de Bretagne, et Vayres est sur son chemin.

— Celui qui soutiendra le choc des deux armées risquera fort pour ses bastions, dit le gouverneur de Braunes. Monsieur de La Meilleraie a trente pièces de canon, et monsieur d'Epernon vingt-cinq.

— Ce sera un beau feu, dit Canolles; malheureusement nous ne le verrons pas.

— Ah! dit Richon, à moins que quelqu'un de nous ne se déclare pour les princes.

— Oui, mais Canolles est toujours sûr de voir un feu quelconque, lui. S'il se déclare pour les princes, il verra le feu de monsieur de La Meilleraie et de monsieur d'Epernon; s'il reste attaché à Sa Majesté, il verra le feu des Bordelais.

— Oh! quant à ces derniers, reprit Canolles, je ne les crois pas fort terribles, et j'avoue que j'ai quelque honte de n'avoir affaire qu'à eux. Malheureusement je suis corps et âme à Sa Majesté, et il faudra que je me contente d'une guerre toute bourgeoise.

— Qu'ils vous feront, soyez tranquille, dit Richon.

— Vous avez donc quelques probabilités là-dessus? demanda Canolles.

— J'ai mieux que cela, dit Richon, j'ai des certitudes. Le conseil des bourgeois a décidé qu'avant toutes choses on prendrait l'île Saint-Georges.

— Bien, dit Canolles, qu'ils viennent, je les attends.

On en était là de la conversation, et l'on venait d'entamer le dessert, lorsque tout à coup on entendit rouler le tambour aux portes de la forteresse.

— Que veut dire ceci? demanda Canolles.

— **Ah! pardieu! s'écria le jeune officier qui avait donné** les nouvelles de la cour, il serait curieux qu'on vous attaquât en ce moment, mon cher Canolles, ce serait une charmante après-dînée qu'un assaut et une escalade!

— Le diable m'emporte! cela m'en a tout l'air, dit le vieux commandant; ces misérables bourgeois n'en font jamais d'autres que de vous déranger aux heures des repas. J'étais aux avant-postes de Charenton du temps de la guerre de Paris; nous ne pouvions jamais déjeuner ni dîner tranquilles.

Canolles sonna; le soldat de planton dans l'antichambre entra.

— Que se passe-t-il? demanda Canolles.

— Je n'en sais rien encore, monsieur le gouverneur. Quelque messager du roi ou de la ville, sans doute.

— Informez-vous, et rendez-moi réponse.

Le soldat sortit tout en courant.

— Remettons-nous à table, Messieurs, dit Canolles à ses convives qui, pour la plupart, s'étaient levés. Il sera temps de quitter la table quand nous entendrons le canon.

Tous les convives se rassirent en riant. Richon seul, sur le visage duquel un nuage avait passé, demeura inquiet et les yeux fixes sur la porte, attendant le retour du soldat. Mais au lieu du soldat, ce fut un officier qui se présenta à la porte, l'épée nue, en disant :

— Monsieur le gouverneur, un parlementaire.

— Un parlementaire, dit Canolles, et de la part de qui?

— De la part des princes.

Presque aussitôt, rapides dans leurs mouvements comme s'ils eussent déjà été sur le champ de bataille, les convives avaient sauté en selle ou étaient montés dans leurs carrosses et, suivis de leurs piquets d'escorte, s'étaient éloignés dans les directions de leurs résidences respectives.

Richon était resté le dernier.

— Baron, dit-il à Canolles, je n'ai pas voulu vous quitter tout à fait comme les autres, attendu que nous nous con-



Richon! s'écria-t-il.

— Venant d'où?

— De Bordeaux.

— De Bordeaux! répétèrent tous les convives, excepté Richon.

— Ah çà! mais, la guerre est donc sérieusement déclarée, dit le vieil officier, que l'on envoie des parlementaires?

Canolles réfléchit un moment, et, pendant ce moment, son visage, souriant dix minutes auparavant, prit toute la gravité qu'exigeait la circonstance.

— Messieurs, dit-il, le devoir avant toutes choses... Je vais probablement avoir, avec l'envoyé de messieurs les Bordelais, une question difficile à résoudre. J'ignore à quel moment je pourrai vous revoir.

— Non pas! non pas! s'écrièrent en chœur les convives. Congédiez-nous, au contraire, commandant; ce qui vous arrive est un avis à nous de retourner à nos postes respectifs. Il est donc important que nous nous séparions à l'instant même.

— Ce n'était point à moi de vous le proposer, Messieurs, dit Canolles, mais puisque vous me l'offrez, je suis forcé d'avouer que c'est le plus prudent, et j'accepte. Les chevaux ou les équipages de ces Messieurs, dit Canolles.

naissons depuis plus longtemps que vous ne connaissez les autres. Adieu donc, maintenant ; donnez-moi la main, et bonne chance.

Canolles donna la main à Richon.

— Richon, lui dit-il en le regardant fixement, je vous connais, il se passe quelque chose en vous, vous ne me le dites pas, car il est probable que ce n'est point votre secret ; cependant, vous êtes ému, et quand un homme de votre trempe est ému, ce n'est pas pour peu de chose.

— N'allons-nous pas nous quitter? dit Richon.

— Nous allons nous quitter aussi, lorsque nous primes congé l'un de l'autre [illegible] de Biscarros, et cependant vous étiez tranquille.

Richon sourit tristement.

— Baron, dit-il, j'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus.

Canolles tressaillit, tant il y avait de profonde mélancolie dans la voix ordinairement si ferme de l'aventurier [illegible]

— Eh bien! dit-il, si nous ne nous voyons plus, Richon, [illegible] que l'un de nous deux sera mort [illegible] et dans ce cas, celui qui sera frappé [illegible] au moins

en mourant, de survivre dans le cœur d'un ami ! Embrassons-nous, Richon ; vous m'avez dit bonne chance ; je vous dirai, moi : bon courage !...

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et tinrent quelque temps leurs loyaux cœurs appuyés l'un contre l'autre.

Lorsqu'ils se séparèrent, Richon essuya une larme, la seule peut-être qui eût jamais obscurci son fier regard ; puis, comme s'il eût craint que Canolles ne vît cette larme, il s'élança hors de la chambre, honteux sans doute d'avoir donné à un homme dont il connaissait le courage une pareille marque de faiblesse.

III

La salle à manger était demeurée vide, à l'exception de Canolles et à l'exception de l'officier qui avait annoncé le parlementaire et qui se tenait debout à l'angle de la porte.

— Qu'ordonne monsieur le gouverneur ? dit-il après un instant de silence.

Canolles, qui était d'abord demeuré absorbé dans ses pensées, tressaillit à cette voix, releva la tête, et sortant de sa préoccupation :

— Où est le parlementaire ? demanda-t-il.

— Dans la salle d'armes, Monsieur.

— Par qui est-il accompagné ?

— Par deux gardes de la milice bourgeoise de Bordeaux.

— Quel est-il ?

— Un jeune homme, autant qu'on en peut juger ; car il porte un large feutre et est enveloppé d'un grand manteau.

— Et comment s'est-il annoncé ?

— Comme porteur de lettres de madame la Princesse et du parlement de Bordeaux.

— Priez-le d'attendre un instant, dit Canolles ; je suis à lui.

L'officier sortit pour accomplir sa mission, et Canolles s'apprêtait à le suivre, lorsqu'une porte s'ouvrit et Nanon, toute pâle, toute frémissante, mais avec son affectueux sourire, apparut, et, saisissant la main du jeune homme :

— Un parlementaire, mon ami, dit-elle ; que veut dire cela ?

— Cela veut dire, chère Nanon, que messieurs les Bordelais veulent m'effrayer ou me séduire !

— Et qu'avez-vous décidé ?

— Que je le recevrais.

— Ne pouvez-vous donc vous en dispenser ?

— Impossible. Il est des usages auxquels on ne se soustrait pas.

— Oh ! mon Dieu !

— Qu'avez-vous, Nanon ?

— J'ai peur...

— De quoi ?

— Ne m'avez-vous pas dit que ce parlementaire venait pour vous effrayer ou pour vous séduire ?

— Sans doute, un parlementaire n'est bon qu'à l'un ou l'autre de ces deux usages... Avez-vous peur qu'il ne m'effraye ?

— Oh ! non ; mais il vous séduira peut-être.

— Vous m'offensez, Nanon.

— Hélas ! mon ami, je dis ce que je crains.

— Vous doutez de moi à ce point ! Et pour qui me prenez-vous donc ?

— Pour ce que vous êtes, Canolles, c'est-à-dire pour un cœur généreux, mais tendre !

— Ah çà ! dit Canolles en riant, mais quel parlementaire m'envoie-t-on ? serait-ce Cupidon en personne ?

— Peut-être.

— Vous l'avez donc vu ?

— Je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu sa voix. Elle est bien douce pour une voix de parlementaire.

— Nanon, vous êtes folle ! laissez-moi accomplir ma charge. Vous m'avez fait gouverneur...

— Pour vous, cher ami.

— Me croyez-vous donc assez lâche pour vous trahir ? En vérité, Nanon, vous m'insultez en doutant ainsi de moi.

— Vous êtes donc bien décidé à voir ce jeune homme ?

— Je le dois, et je vous saurais vraiment mauvais gré de vous opposer davantage à ce que je remplisse ce devoir.

— Vous êtes libre, ami, dit tristement Nanon. Un mot encore seulement.

— Dites.

— Où le recevrez-vous ?

— Dans mon cabinet.

— Canolles, une grâce.

— Laquelle ?

— Au lieu de le recevoir dans votre cabinet, recevez-le dans votre chambre à coucher.

— Quelle idée avez-vous là ?...

— Ne comprenez-vous point ?

— Non.

— Ma chambre donne dans votre alcôve...

— Et vous écouterez ?

— Derrière les rideaux, si vous le permettez...

— Nanon !

— Laissez-moi demeurer près de vous, ami. J'ai foi dans mon étoile, je vous porterai bonheur.

— Mais cependant, Nanon, si ce parlementaire...

— Eh bien ?

— Venait pour me confier quelque secret d'État...

— Ne pouvez-vous confier un secret d'État à celle qui vous a confié sa vie et sa fortune ?...

— Eh bien ! écoutez-nous, Nanon, puisque vous le voulez absolument ; mais ne me retenez pas davantage ; ce parlementaire attend.

— Allez, Canolles, allez ; mais, auparavant, soyez béni pour le bien que vous me faites !

Et la jeune femme voulut baiser la main de son amant.

— Folle ! dit Canolles en l'approchant de sa poitrine et en l'embrassant au front ; ainsi donc, vous serez...

— Derrière les rideaux de votre lit... Je pourrai, de là, voir et entendre...

— N'allez pas rire, au moins, Nanon ; car ce sont choses graves.

— Soyez tranquille, dit la jeune femme ; je ne rirai pas.

Canolles donna ordre qu'on introduisît le messager, et passa dans sa chambre, vaste salle meublée sous Charles IX, et d'un aspect sévère. Deux candélabres brûlaient sur la cheminée, mais ne jetaient qu'une faible lueur dans l'immense appartement ; l'alcôve, placée au plus profond de la chambre, était entièrement dans l'ombre.

— Êtes-vous là, Nanon ? demanda Canolles.

Un oui étouffé, haletant, parvint jusqu'à lui.

En ce moment des pas retentirent ; le factionnaire présenta les armes. Le messager entra, suivit des yeux celui qui l'avait introduit, jusqu'à ce qu'il fût ou crût être seul avec Canolles ; alors il leva son chapeau et rejeta son manteau en arrière ; aussitôt de blonds cheveux se déroulèrent sur de charmantes épaules, la taille fine et cambrée d'une femme apparut sous le baudrier d'or, et Canolles, à son regard doux et triste, reconnut la vicomtesse de Cambes.

— Je vous avais dit que je vous retrouverais, et je vous tiens parole, dit-elle ; me voici...

Canolles, par un mouvement de stupeur et d'angoisse, frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Vous ! vous ! murmura-t-il. Oh ! mon Dieu ! que venez-vous faire, que venez-vous demander ici ?

— Je viens vous demander, Monsieur, si vous vous souvenez encore de moi.

Canolles poussa un profond soupir et mit ses deux mains devant ses yeux, pour conjurer cette apparition ravissante et fatale à la fois.

Alors tout lui fut expliqué : la crainte, la pâleur, le tremblement de Nanon, et surtout son désir d'assister à l'entrevue. Nanon, avec les yeux de la jalousie, avait reconnu une femme dans le parlementaire.

— Je viens vous demander, continua Claire, si vous êtes prêt à remplir cet engagement que vous prîtes avec moi dans cette petite chambre de Jaulnay, de donner votre démission à la reine et d'entrer au service des princes.

— Oh ! silence, silence ! s'écria Canolles.

Claire tressaillit à cet accent de terreur tremblant dans la voix du jeune homme, et regardant avec inquiétude autour d'elle :

— Ne sommes-nous pas seuls ici ? demanda-t-elle.

— Si fait, Madame, dit Canolles ; mais à travers ces murailles, quelqu'un ne peut-il pas nous entendre ?

— Je croyais les murailles du fort Saint-Georges plus solides que cela, dit Claire en souriant.

Canolles ne répondit rien.

— Je venais donc vous demander, reprit Claire, comment il se fait que, depuis huit ou dix jours que vous êtes ici, je n'aie point entendu parler de vous, de sorte que j'ignorerais encore qui commande à l'île Saint-Georges, si le hasard, ou plutôt le bruit public, ne m'avait appris que c'est l'homme qui me jurait, il y a douze jours à peine, que sa disgrâce était un bonheur, puisqu'elle lui permettait de consacrer son bras, son courage, sa vie, au parti auquel j'appartiens.

Nanon ne put retenir un mouvement qui fit tressaillir Canolles et retourner madame de Cambes.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle.

— Rien, répondit Canolles, un des bruits habituels de cette vieille chambre, pleine de craquements lugubres.

— Si c'est autre chose, dit Claire en posant sa main sur le bras de Canolles, ne me le cachez point, baron, car, vous

comprenez, du moment où je me suis décidée à venir vous trouver moi-même, quelle est l'importance de l'entretien que nous allons avoir.

Canolles essuya la sueur qui coulait de son front, et essayant de sourire :

— Parlez, dit-il.

— Je venais donc vous rappeler cette promesse et vous demander si vous étiez prêt à la tenir.

— Hélas ! madame, répondit Canolles, la chose est devenue impossible.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que depuis ce temps bien des événements inattendus sont arrivés, bien des liens que je croyais rompus se sont renoués ; à la punition que je croyais mériter, la reine a substitué une récompense dont j'étais indigne ; aujourd'hui je suis lié au parti de Sa Majesté par... la reconnaissance.

Un soupir traversa l'espace, la pauvre Nanon attendait sans doute un autre mot que celui qui venait d'être prononcé.

— Dites par l'ambition, monsieur de Canolles, et je comprendrai cela : vous êtes noble, de haute naissance ; on vous fait à vingt-huit ans lieutenant-colonel, gouverneur d'une place forte ; c'est beau, je le sais, mais ce n'est que la récompense naturelle de votre mérite, et ce mérite, monsieur de Mazarin n'est pas le seul qui l'apprécie.

— Madame, dit Canolles, pas un mot de plus, je vous prie.

— Pardon, Monsieur, dit Claire, cette fois, ce n'est plus la vicomtesse de Cambes qui vous parle, c'est l'envoyée de madame la Princesse qui s'est chargée d'une mission près de vous ; il faut donc qu'elle accomplisse cette mission.

— Parlez, Madame, répondit Canolles avec un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Eh bien ! madame la Princesse, connaissant les sentiments que vous m'aviez manifestés à Chantilly d'abord et à Jaulnay ensuite, inquiète de savoir à quel parti vous appartenez définitivement, avait résolu de vous envoyer un parlementaire pour faire une tentative sur votre place ; cette tentative, qu'un autre parlementaire eût faite peu convenablement peut-être, je m'en suis chargée, moi, pensant que confidente de vos secrètes pensées à ce sujet, mieux que personne je pourrais l'accomplir.

— Merci, Madame, dit Canolles déchirant sa poitrine avec sa main ; car pendant les courts silences du dialogue il entendait la respiration haletante de Nanon.

— Voici donc ce que je vous propose, Monsieur... au nom de madame la Princesse, je m'explique ; car si c'eût été au mien, continua Claire avec son charmant sourire, j'eusse interverti l'ordre des propositions.

— J'écoute, dit Canolles d'une voix sourde.

— Vous rendrez l'île Saint-Georges à l'une des trois conditions que je vais vous faire à votre choix. La première est celle-ci, ce n'est pas moi qui parle, rappelez-vous le bien : une somme de deux cent mille livres.

— Oh ! Madame, n'allez pas plus loin, dit Canolles essayant de rompre la la conversation. J'ai été chargé par la reine d'un commandement... ce commandement, c'est l'île Saint-Georges, et je la défendrai jusqu'à la mort.

— Rappelez-vous le passé, Monsieur, s'écria tristement Claire ; ce n'est point cela que vous me disiez dans notre dernière entrevue, quand vous me proposiez de tout quitter pour me suivre, quand vous teniez déjà la plume pour offrir votre démission à ceux à qui aujourd'hui vous voulez sacrifier votre vie.

— J'ai pu vous offrir cela, Madame, quand j'étais libre de choisir mon chemin ; aujourd'hui je ne le suis plus.

— Vous n'êtes plus libre ! s'écria Claire pâlissante ; comment l'entendez-vous, Monsieur ? que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je suis lié d'honneur.

— Eh bien ! écoutez donc ma seconde proposition alors.

— A quoi bon ? dit Canolles ; ne vous ai-je point assez répété, Madame, que j'étais inébranlable dans ma résolution, ne me tentez donc pas, ce serait inutile.

— Pardon, Monsieur, répondit Claire à son tour ; mais moi aussi je suis chargée d'une mission, et il faut que je l'accomplisse jusqu'au bout.

— Faites, murmura Canolles ; mais, en vérité, vous êtes bien cruelle.

— Donnez votre démission, et nous agirons alors sur votre successeur plus efficacement que sur vous. Dans un an, dans deux ans, vous reprendrez du service sous monsieur le Prince avec le grade de brigadier.

Canolles hocha tristement la tête.

— Hélas ! Madame, dit-il, pourquoi donc ne me demandez-vous que des choses impossibles ?

— Et c'est à moi que vous répondez cela ? dit Claire, mais en vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas. N'avez-vous pas été sur le point de la signer, cette démission ? Ne disiez-vous pas à celle qui était près de vous alors, et qui vous écoutait avec tant de joie, que c'était librement et du fond du cœur que vous la donniez ? Pourquoi donc ne feriez-vous pas à présent, lorsque je vous le demande, lorsque je vous en prie, ce que vous proposiez de faire à Jaulnay ?

Toutes ces paroles entraient comme des coups de poignard dans le cœur de la pauvre Nanon, et Canolles les sentait entrer.

— Ce qui, à cette époque, était un acte sans importance, serait aujourd'hui une trahison, une trahison infâme ! dit Canolles d'une voix sourde. Jamais je ne rendrai l'île Saint-Georges ! jamais je ne donnerai ma démission.

— Attendez, attendez, dit Claire de sa plus douce voix, mais tout en regardant cependant autour d'elle avec inquiétude, car cette résistance de Canolles, et surtout la crainte que paraissait éprouver celui qui la faisait, lui semblaient singulières. Écoutez maintenant cette dernière proposition, par laquelle je voulais commencer, car je savais, moi, et j'avais dit d'avance que vous refuseriez les deux premières : les avantages matériels, et je suis heureuse de l'avoir deviné, ne sont pas choses qui tentent un cœur comme le vôtre ; il vous faut, à vous, d'autres espérances que celles de l'ambition et de la fortune ; il faut aux nobles instincts de nobles récompenses. Écoutez donc.

— Au nom du ciel, Madame, dit Canolles, ayez pitié de moi.

Et il fit un mouvement pour se retirer.

Claire crut qu'il était ébranlé, et, convaincue que ce qu'elle allait dire devait achever sa victoire, elle le retint et continua :

— Si, au lieu d'un vil intérêt, on vous offrait un intérêt pur et honorable ; si l'on payait votre démission, cette démission que vous pouvez donner sans blâme ; car les hostilités n'étant point commencées, cette démission n'est ni une défection ni une perfidie, mais un droit pur et simple ; si, dis-je, on payait cette démission d'une alliance ; si une femme, à laquelle vous avez dit que vous l'aimiez, à laquelle vous avez juré de l'aimer toujours, et qui, malgré ces serments, n'a jamais ouvertement répondu à votre passion ; si cette femme venait vous dire : Monsieur de Canolles, je suis libre, je suis riche, je vous aime, devenez mon mari, partons ensemble... allons où vous voudrez, loin de toutes les dissensions civiles, hors de France. Eh bien ! dites, Monsieur, cette fois n'accepteriez-vous pas ?

Canolles, malgré la rougeur, malgré la charmante hésitation de Claire, malgré le souvenir du joli petit château de Cambes qu'il eut pu voir de sa fenêtre, si, pendant toute la scène que nous venons de raconter, la nuit n'était pas descendue du ciel, demeura immobile et ferme dans sa résolution ; car il voyait de loin, pâle dans l'ombre, sortir des rideaux gothiques la tête échevelée de Nanon, tremblante d'angoisses.

— Mais répondez-moi donc, au nom du ciel ! continua la vicomtesse, car je ne comprends plus rien à votre silence. Me suis-je trompée ? n'êtes-vous pas monsieur le baron de Canolles ? n'êtes-vous pas le même homme qui m'avez dit à Chantilly que vous m'aimiez, qui me l'avez répété à Jaulnay ? qui m'avez juré que vous n'aimiez que moi au monde et que vous étiez prêt à me sacrifier tout autre amour ? Dites, dites ! au nom du ciel, répondez ! Mais répondez donc !

Un gémissement se fit entendre, si intelligible, si distinct cette fois, que madame de Cambes ne put douter qu'une troisième personne n'assistât à l'entretien ; ses yeux effarés suivirent la direction des yeux de Canolles, et celui-ci ne put détourner si rapidement ses regards que, guidée par eux, la vicomtesse n'aperçût point cette tête pâle et immobile, cette forme pareille à celle d'un fantôme, qui suivait haletante toutes les phases de la conversation.

Les deux femmes, à travers l'obscurité, échangèrent un regard de flamme et poussèrent toutes deux un cri.

Nanon disparut.

Quant à madame de Cambes, elle saisit vivement son feutre et son manteau et se retournant vers Canolles :

— Monsieur, dit-elle, je comprends maintenant ce que vous appelez le devoir et la reconnaissance ; je comprends quel est le devoir que vous refusez d'abandonner ou de trahir ; je comprends enfin qu'il y a des affections inaccessibles à toutes les séductions, et je vous laisse tout entier à ces affections, à ce pouvoir, à cette reconnaissance. Adieu, Monsieur, adieu !

Elle fit un mouvement pour se retirer sans que Canolles essayât de la retenir ; mais un douloureux souvenir l'arrêta.

— Encore une fois, Monsieur, dit-elle, au nom d'une amitié que je vous dois pour le service que vous avez bien voulu me rendre, au nom de l'amitié que vous me devez pour le service que je vous ai rendu aussi, au nom de tous ceux qui vous aiment et que vous aimez, je vous en prie, n'acceptez point la lutte : demain, après demain peut-être, on vous attaquera à Saint-Georges ; ne me donnez pas cette douleur de vous savoir vaincu ou mort.

A ces paroles, le jeune homme tressaillit et se leva.

— Madame, dit-il, je vous remercie à genoux pour le bonheur que vous venez de me donner de cette amitié qui m'est

plus précieuse que je ne puis vous le dire ; qu'on vienne m'attaquer, que l'on vienne, mon Dieu ! j'appelle l'ennemi avec plus d'ardeur qu'il n'en mettra jamais à me venir joindre. J'ai besoin du combat, j'ai besoin du danger pour me relever à mes propres yeux. Vienne donc le combat, vienne le danger, vienne la mort même ! la mort sera la bienvenue, puisque je sais que je mourrai honoré de votre amitié, fort de votre compassion et honoré de votre estime.

— Adieu, Monsieur, dit Claire en se dirigeant vers la porte.

Canolles la suivit. Parvenu au milieu du corridor sombre, il lui saisit la main, et d'une voix si basse que lui-même avait peine à entendre les paroles qu'il prononçait :

— Claire, lui dit-il, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée ; mais le malheur veut que je ne puisse vous prouver cet amour qu'en mourant loin de vous.

Un petit cri étouffé fut pour le moment la seule réponse de madame de Cambes ; mais à peine fut-elle hors du château, qu'un sanglot douloureux lui déchira la gorge, et qu'elle se tordit les bras en s'écriant :

— Ah ! il ne m'aime pas, mon Dieu ! il ne m'aime pas ! Et moi, et moi, malheureuse que je suis, moi, je l'aime !

IX

En quittant madame de Cambes, Canolles rentra dans sa chambre. Nanon était debout, pâle et immobile, au milieu de l'appartement. Canolles marcha vers elle avec un sourire triste ; à mesure qu'il s'avançait, Nanon fléchissait le genou ; il lui tendit la main, elle tomba à ses pieds.

— Pardonnez-moi, dit-elle, pardonnez-moi, Canolles ! C'est moi qui vous ai amené ici, c'est moi qui vous ai fait donner ce poste difficile et dangereux ; si vous êtes tué, c'est moi qui serai cause de votre mort. Je suis une égoïste qui n'ai songé qu'à mon bonheur. Abandonnez-moi, partez !

Canolles la souleva doucement.

— Vous abandonner, moi ! dit-il ; jamais, Nanon, jamais ! Vous m'êtes sacrée ; j'ai juré de vous protéger, de vous défendre, de vous sauver, et je vous sauverai ou que je meure !

— Dis-tu cela du fond du cœur, Canolles, sans hésitation, sans regret ?

— Oui, dit Canolles en souriant.

— Merci, mon digne, mon noble ami, merci. Vois-tu, la vie à laquelle je tenais, je te la sacrifierais aujourd'hui sans une plainte ; car d'aujourd'hui seulement je sais ce que tu as fait pour moi. On t'offrait de l'argent, est-ce que mes trésors ne sont pas à toi ? On t'offrait de l'amour, est-ce qu'il y aurait jamais au monde une femme qui t'aimerait comme je t'aime ? On t'offrait un grade ! Écoute, on va t'attaquer ; eh bien ! achetons des soldats, amassons des munitions et des armes, doublons nos forces, défendons-nous. Moi, je combattrai pour mon amour, toi pour ton honneur. Tu les battras, mon brave Canolles ; tu feras dire à la reine qu'elle n'a pas de plus brave capitaine que toi ; puis, ton grade, je m'en chargerai. Va ! et quand tu seras riche, chargé de gloire et d'honneurs, tu m'abandonneras si tu veux ; j'aurai tes souvenirs pour me consoler.

Et Nanon regardait Canolles en disant cela, et elle attendait la réponse que les femmes demandent toujours aux paroles exagérées, c'est-à-dire folle et exaltée comme les paroles. Mais Canolles baissa tristement la tête.

— Nanon, dit-il, jamais vous ne souffrirez un dommage, jamais vous n'endurerez un affront tant que je vivrai à l'île Saint-Georges. Rassurez-vous donc, car vous n'avez rien à craindre.

— Merci, dit-elle, quoique ce ne soit point là tout ce que je demande.

Puis tout bas :

— Hélas ! je suis perdue, murmura-t-elle, il ne m'aime plus.

Canolles surprit ce regard de l'amante qui brille comme un éclair, cette affreuse pâleur d'une seconde qui révèle tant de douleur.

— Soyons généreux jusqu'au bout, se dit-il, sans quoi je serais un misérable.

— Viens, Nanon, lui dit-il ; viens, mon amie ; jette ton manteau sur tes épaules ; prends ton chapeau d'homme ; l'air de la nuit te fera du bien. Je dois être attaqué d'un moment à l'autre ; je vais faire une ronde de nuit.

Nanon, pâle et tremblante, s'habilla comme son amant le lui disait et le suivit.

Canolles était un officier de premier ordre. Entré presque enfant au service, il avait fait une étude de la règle de son métier. Aussi visita-t-il non seulement tout en commandant, mais en ingénieur. Les officiers qui l'avaient vu arriver en favori, et qui croyaient avoir affaire à un capitaine de parade, furent interrogés les uns après les autres par leur chef sur tous les moyens d'attaque et de défense. Force leur fut alors de reconnaître dans le jeune et frivole jeune homme un capitaine expérimenté ; les plus vieux lui parlèrent alors avec respect. La seule chose qu'ils pouvaient lui reprocher, c'était la douceur de sa voix en donnant des ordres et sa politesse extrême en interrogeant : ils craignaient que cette courtoisie ne fût le masque de la faiblesse. Cependant, comme chacun sentait le danger imminent, les commandements du gouverneur furent exécutés avec une ponctuelle célérité qui donna au chef une idée de ses soldats égale à celle qu'ils avaient prise de lui. Une compagnie de pionniers était arrivée dans la journée. Canolles ordonna des travaux qui furent commencés à l'instant même. Nanon vainement voulut le ramener au fort pour lui épargner la fatigue d'une nuit passée ainsi ; mais Canolles continua sa ronde, et ce fut lui qui congédia doucement Nanon en exigeant qu'elle rentrât chez elle. Puis, ayant expédié trois ou quatre batteurs d'estrades que le lieutenant lui avait recommandés comme les plus intelligents parmi ceux qui étaient à son service, il revint se coucher sur un bloc de pierre d'où il inspecta les travaux.

Mais tandis que ses yeux suivaient machinalement le mouvement des hoyaux et des pioches, l'esprit de Canolles, enlevé aux choses matérielles qui s'exécutaient, s'arrêtait tout entier non seulement sur les événements de la journée, mais encore sur toutes les aventures étranges dont il avait été le héros depuis le jour où il avait vu madame de Cambes. Mais, chose singulière, son esprit n'allait point au delà ; il lui semblait que de cette heure seulement il avait commencé de vivre ; que jusque-là, il avait vécu dans un autre monde aux instincts inférieurs, aux sensations incomplètes. A partir de cette heure il y avait dans sa vie une lumière qui donnait un autre aspect à toute chose, et dans ce nouveau jour, Nanon, la pauvre Nanon, était impitoyablement sacrifiée à un autre amour, violent dès sa naissance, comme ces amours qui s'emparent de toute la vie dans laquelle ils sont entrés.

Aussi, après de douloureuses méditations, mêlées de ravissements célestes à l'idée qu'il était aimé de madame de Cambes, Canolles s'avoua-t-il que c'était le devoir seul qui lui préservait d'être homme d'honneur, et que l'amitié qu'il avait pour Nanon n'était pour rien dans sa détermination.

Pauvre Nanon ! Canolles appelait le sentiment qu'il avait pour elle de l'amitié. Or, l'amitié en amour est bien près d'être de l'indifférence.

Nanon veillait aussi, car elle n'avait pu se résoudre à se mettre au lit ; debout à une fenêtre, enveloppée d'une mante noire pour n'être pas vue, elle suivait, non pas la lune triste et voilée glissant à travers les nuages, non pas les hauts peupliers balancés gracieusement par le vent de la nuit, non pas la majestueuse Garonne, qui semble une vassale rebelle se dressant pour faire la guerre à son maître, bien plutôt qu'une esclave fidèle portant son tribut à l'Océan, mais ce lent et pénible travail qui se faisait contre elle dans la pensée de son amant : elle voyait dans cette forme brune se dessinant sur la pierre, dans cette ombre immobile accroupie devant un fallot, le fantôme vivant de son bonheur passé ; elle si énergique, si fière, si adroite autrefois, elle avait perdu maintenant toute adresse, toute fierté, toute énergie ; on eût dit que ses sens exaltés par le sentiment de son malheur redoublaient d'intelligence et de subtilité : elle sentait germer l'amour au fond du cœur de son amant comme Dieu, en se penchant sur l'immense coupole du ciel, sent germer le brin d'herbe dans les entrailles de la terre.

Le jour venu seulement alors Canolles rentra dans sa chambre ; Nanon avait regagné la sienne : il ignora donc qu'elle avait veillé toute la nuit ; il s'habilla alors avec soin, rassembla de nouveau la garnison, visita au jour les différentes batteries, et surtout celles qui dominaient la rive gauche de la Garonne, fit fermer le petit port par des chaînes, établit des espèces de chaloupes chargées de fauconneaux et d'espingoles, passa en revue ses hommes, les anima en outre sous sa parole si colorée et si généreuse, et put ainsi ne rentrer que sur les dix heures.

Nanon l'attendait le sourire sur les lèvres ; ce n'était plus cette fière et impérieuse Nanon dont les caprices faisaient trembler monsieur d'Épernon lui-même ; c'était une maîtresse timide, une esclave craintive qui n'exigeait même plus qu'on l'aimât, mais qui demandait seulement qu'on lui permît d'aimer.

La journée se passa sans événement autre que les différentes péripéties de ce drame intérieur qui se jouait dans l'âme de chacun des deux jeunes gens. Les coureurs expédiés par Canolles revinrent les uns après les autres. Aucun d'eux ne rapportait une nouvelle positive ; seulement il y avait grande agitation dans Bordeaux, et il était évident qu'il s'y préparait quelque chose.

En effet, madame de Cambes, de retour dans la ville, tout en cachant les détails de l'entrevue dans les plis les plus secrets de son cœur, en avait transmis le résultat à Lenet. Les Bordelais demandaient à grands cris que l'île Saint-Georges fût prise. Le peuple s'offrait en foule pour faire

partie de l'expédition. Les chefs ne les retenaient qu'en prétextant l'absence d'un homme de guerre qui pût conduire l'expédition, et de soldats réguliers qui pussent la soutenir. Lenet profita de ce moment pour glisser le nom des deux ducs et pour offrir leur armée : l'ouverture fut reçue avec enthousiasme, et ceux-là même qui, la veille, avaient voté pour qu'on fermât les portes, les appelèrent à grands cris.

Lenet courut porter cette bonne nouvelle à la princesse, qui assembla aussitôt son conseil.

Claire prétexta la fatigue pour ne prendre part à aucune décision contre Canolles, et se retira dans sa chambre pour pleurer tout à son aise.

De cette chambre elle entendait les cris et les menaces du peuple. Tous ces cris, toutes ces menaces étaient dirigés contre Canolles.

Bientôt le tambour retentit : les compagnies s'assemblèrent, les jurats firent armer le peuple, qui demandait des piques et des arquebuses ; on tira le canon de l'arsenal, on distribua la poudre, et deux cents bateaux se tinrent prêts à remonter la Garonne à l'aide de la marée de la nuit, tandis que trois mille hommes, marchant par la rive gauche, attaqueraient par terre.

L'armée de mer devait être commandée par Espagnet, conseiller au parlement, homme brave et de bon conseil, et l'armée de terre par monsieur de la Rochefoucauld, qui venait d'entrer à son tour dans la ville avec deux mille gentilshommes à peu près. Monsieur le duc de Bouillon ne devait arriver que le surlendemain avec mille autres. Aussi monsieur le duc de la Rochefoucauld pressa-t-il l'attaque autant qu'il put pour que son collègue ne s'y trouvât point.

V

Le surlendemain du jour où madame de Cambes s'était présentée sous l'habit d'un parlementaire à l'île Saint-Georges, comme vers deux heures de l'après-midi Canolles faisait sa ronde sur les remparts, on lui annonça qu'un messager chargé d'une lettre pour lui demandait à lui parler.

Le messager fut introduit aussitôt, et remit sa dépêche à Canolles.

Cette dépêche n'avait visiblement rien d'officiel ; c'était une petite lettre plus longue que large, écrite d'une écriture fine et légèrement tremblée, sur un papier de teinte bleuâtre, glacé et parfumé.

Canolles, rien qu'à la vue de ce papier, sentit battre son cœur malgré lui.

— Qui t'a remis cette lettre ? demanda-t-il.

— Un homme de cinquante-cinq à soixante ans.

— Moustache et royale grisonnantes ?

— Oui.

— Taille cambrée ?

— Oui.

— Tournure militaire ?

— C'est cela.

Canolles donna un louis à l'homme, et lui fit signe de se retirer à l'instant même.

Puis il s'éloigna, et le cœur tout palpitant se cacha dans l'angle d'un bastion pour lire à son aise la lettre qu'il venait de recevoir.

Elle ne renfermait que ces deux lignes :

« Vous allez être attaqué. Si vous n'êtes plus digne de moi, montrez-vous du moins digne de vous. »

La lettre n'était point signée ; mais Canolles reconnut madame de Cambes comme il avait reconnu l'ompée. Il regarda si personne ne le voyait, et rougissant comme un enfant à son premier amour, il porta le papier à ses lèvres, le baisa ardemment et le mit sur son cœur.

Puis il monta sur le couronnement du bastion, d'où il pouvait distinguer le cours de la Garonne pendant près d'une lieue, et la plaine environnante dans toute son étendue.

Rien n'apparaissait ni sur le fleuve ni dans la campagne.

— La matinée se passera ainsi, murmura-t-il, ce n'est point en plein jour qu'ils viendront ; ils se seront reposés en route et commenceront l'attaque ce soir.

Canolles entendit un léger bruit derrière lui et se retourna : c'était son lieutenant.

— Eh bien ! monsieur de Vibrac, dit Canolles, que dit-on ?

— On dit, mon commandant, que le drapeau des princes flottera demain sur l'île Saint-Georges.

— Et qui dit cela ?

— Deux de nos coureurs qui viennent de rentrer, et qui ont vu les préparatifs que font contre nous les bourgeois de la ville.

— Et qu'avez-vous répondu à ceux qui ont dit que le drapeau de messieurs les princes flotterait demain sur le fort Saint-Georges ?

— J'ai répondu, mon commandant, que cela m'était bien égal, attendu que je ne le verrais pas.

— En ce cas, vous m'avez volé ma réponse, Monsieur, dit Canolles.

— Bravo, commandant ! nous ne demandions pas autre chose, et les soldats vont se battre comme des lions quand ils connaîtront votre réponse.

— Qu'ils se battent comme des hommes, c'est tout ce que je leur demande... Et que dit-on du genre d'attaque ?

— Général, c'est une surprise que l'on nous prépare, dit de Vibrac, en riant.

— Peste ! quelle surprise ! dit Canolles ; voilà déjà le second avis que j'en reçois. Et qui conduit les assaillants ?

— Monsieur de La Rochefoucauld, les troupes de terre ; d'Espagnet, le conseiller au parlement, les troupes de mer.

— Eh bien ! dit Canolles, je lui donnerai un conseil, moi.

— A qui ?

— A monsieur le conseiller au parlement.

— Lequel ?

— C'est de renforcer les milices urbaines de quelque bon régiment, bien discipliné, qui apprenne à ces bourgeois comment on reçoit un feu bien nourri.

— Il n'a pas attendu votre conseil, commandant, car, avant d'avoir été homme de justice, il a été, je crois, quelque peu homme de guerre, et il s'est associé pour cette expédition le régiment de Navailles.

— Comment ! le régiment de Navailles ?

— Oui.

— Mon ancien régiment ?

— Lui-même. Il est passé, à ce qu'il paraît, avec armes et bagages, à messieurs les princes.

— Et qui le commande ?

— Le baron de Ravailly.

— Vraiment ?

— Le connaissez-vous ?

— Oui... un charmant garçon, brave comme son épée !... Dans ce cas, alors, ce sera plus chaud que je ne croyais, et nous allons avoir de l'agrément.

— Qu'ordonnez-vous, commandant ?

— Que ce soir les postes soient doublés ; que les soldats se couchent tout habillés, avec leurs armes chargées à portée de la main... Une moitié veillera, tandis que l'autre prendra du repos... La moitié qui veillera se tiendra cachée derrière les talus... Attendez encore.

— J'attends.

— Avez-vous fait part à quelqu'un du rapport du messager ?

— A personne au monde.

— C'est bien ; tenez la chose secrète pendant quelque temps encore. Choisissez une dizaine de vos plus mauvais soldats : vous devez avoir ici des braconniers, des pêcheurs ?

— Nous n'en avons que trop, commandant.

— Eh bien ! comme je vous dis, choisissez-en dix, donnez-leur congé pour jusqu'à demain matin. Ils iront jeter leurs lignes de fond dans la Garonne ; ils iront tendre leurs lacets dans la plaine... Cette nuit, Espagnet et monsieur de La Rochefoucauld les prendront et les interrogeront.

— Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas qu'il faut que les assaillants nous croient dans la plus parfaite sécurité ? Eh bien ! ces hommes qui ne sauront rien, leur jureront avec un air de vérité auquel ils se laisseront prendre, attendu qu'il ne sera pas joué, que nous dormons sur les deux oreilles.

— Ah ! très bien.

— Laissez approcher l'ennemi, laissez-le débarquer, laissez-le planter ses échelles.

— Mais alors, quand tirera-t-on ?

— Quand je l'ordonnerai. Si un seul coup part de nos rangs avant mon commandement, foi de gouverneur, je fais fusiller celui qui l'a tiré.

— Ah ! diable !

— La guerre civile est deux fois la guerre. Il importe donc que la guerre civile ne se fasse pas comme une partie de chasse... Laissez rire messieurs les Bordelais, riez vous-mêmes, si cela vous amuse, mais que ce ne soit que lorsque je dirai qu'on rie.

Le lieutenant partit et alla transmettre les ordres de Canolles aux autres officiers, qui se regardèrent étonnés. Il y avait deux hommes dans le gouverneur : le gentilhomme courtois, le commandant implacable.

Canolles revint souper avec Nanon ; seulement le souper était avancé de deux heures. Canolles avait décidé qu'il ne quitterait pas le rempart du crépuscule à l'aube. Il trouva Nanon feuilletant une volumineuse correspondance.

— Vous pouvez vous défendre hardiment, cher Canolles, lui dit-elle ; vous ne serez pas longtemps à être secouru : le roi vient, monsieur de La Meilleraie amène une armée, et monsieur d'Epernon arrive avec quinze mille hommes.

— Mais, en attendant, ils ont huit jours, dix jours peut-être, Nanon, reprit Canolles en souriant, l'île Saint-Georges n'est pas imprenable.

— Oh ! tant que vous y commanderez, je réponds de tout.

— Oui ; mais, justement parce que j'y commande, je puis

être tué, Nanon, que feriez-vous dans ce cas? l'avez-vous prévu au moins?

— Oui, répondit Nanon en souriant à son tour.

— Eh bien, tenez donc vos coffres prêts. Un batelier sera à un poste désigné; s'il faut sauter à l'eau, vous aurez quatre de mes gens bons nageurs qui ont ordre de ne pas vous quitter, et qui vous transporteront à l'autre bord.

— Toutes ces précautions sont inutiles, Canolles; si vous êtes tué je n'aurai plus besoin de rien.

On annonça qu'on était servi. Dix fois, pendant le souper, Canolles se leva et alla à la fenêtre qui donnait sur la rivière; avant la fin du souper, Canolles quitta la table... la nuit commençait à tomber.

Nanon voulut le suivre.

— Nanon, dit Canolles, rentrez chez vous et jurez-moi de n'en pas sortir. Si je vous savais dehors, exposée, courant un danger quelconque, je ne répondrais plus de moi. Nanon, il y va de mon honneur, ne jouez pas avec mon honneur.

Nanon tendit à Canolles ses lèvres de carmin, plus rouges encore de la pâleur de ses joues, puis elle rentra chez elle en disant :

— Je vous obéis, Canolles : je veux qu'amis et ennemis connaissent l'homme que j'aime; allez!

Canolles s'éloigna; il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette nature pliée à tous ses désirs, obéissante à toutes ses volontés. A peine était-il à son poste, que la nuit vint, terrible et menaçante, comme elle paraît toujours quand elle cache dans ses plis noirs un secret sanglant.

Canolles s'était placé au bout de l'esplanade. Il dominait le cours du fleuve et ses deux rives. Pas de lune, un voile de nuages sombres glissant lourdement au ciel. Impossible d'être vu, mais aussi presque impossible de voir.

A minuit cependant il lui sembla distinguer des masses sombres se mouvant sur la rive gauche, et des formes gigantesques glissant sur le fleuve. Du reste, pas d'autre bruit que le vent de la nuit se lamentant dans les feuilles des arbres.

Ces masses s'arrêtèrent, ces formes se fixèrent à distance. Canolles crut qu'il s'était trompé; cependant il redoubla de vigilance; ses yeux ardents perçaient les ténèbres, son oreille, incessamment tendue percevait le moindre bruit.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de la forteresse, et le tintement prolongé se perdit lent et lugubre dans la nuit : Canolles commençait à croire qu'il avait reçu un faux avis, et il allait se retirer, quand tout à coup le lieutenant de Vibrac, qui était près de lui, lui posa vivement une main sur l'épaule en étendant l'autre vers le fleuve.

— Oui, oui, dit Canolles, ce sont eux : allons, nous n'aurons rien perdu pour attendre. Réveillez les hommes qui ont dormi, et qu'ils viennent prendre leur poste derrière la muraille. Vous leur avez dit, n'est-ce pas, que je tuerais le premier qui ferait feu?

— Oui.

— Eh bien! redites-le-leur pour la seconde fois.

En effet, aux premières lueurs du jour on voyait approcher de longues barques chargées d'hommes qui riaient et causaient à voix basse, tandis qu'on pouvait remarquer dans la plaine une espèce d'éminence qui n'existait point la veille. C'était une batterie de six pièces de canon que monsieur de La Rochefoucauld venait d'établir pendant la nuit : les hommes des barques n'avaient tant tardé que parce que jusque-là la batterie n'était point en état de commencer.

Canolles demanda si les armes étaient chargées, et sur la réponse affirmative fit un signe que l'on attendît.

Les barques s'approchaient de plus en plus, et aux premières clartés du jour Canolles distingua bientôt les buffleteries et le chapeau particulier de la compagnie de Navailles, qui, comme on le sait, avait été la sienne : à la proue d'une des premières barques était le baron de Ravailly, qui l'avait remplacé dans le commandement de la compagnie et à la poupe le lieutenant, qui était son frère [illegible] fort aimé parmi ses camarades pour sa joyeuse humeur et ses intarissables plaisanteries.

— Vous verrez, disait-il, qu'ils ne bougeront pas et qu'il [illegible] monsieur de La Rochefoucauld les réveille avec [illegible] comme on dort à Saint-Georges; quand je [illegible] j'y viendrai.

— [illegible] répondait Ravailly, il fait son rôle de [illegible] père de famille, il craint d'enrhumer ses [illegible] monter des gardes de nuit.

— [illegible] un autre, on ne voit pas même une sentinelle.

— [illegible] en prenant terre, réveillez-vous [illegible] la main pour monter.

A cette dernière plaisanterie les éclats de rire coururent sur toute la ligne des assiégeants, et tandis que trois ou quatre barques s'avançaient du côté du port, le reste de l'armée de terre débarquait.

— Allons, allons, Ravailly, je comprends. Canolles veut avoir l'air de se laisser surprendre afin de ne pas se brouiller avec la cour. Ça, Messieurs, rendons-lui sa politesse et ne tuons personne. Une fois dans la place, miséricorde pour tous, excepté pour les femmes, qui d'ailleurs ne la demanderont peut-être pas, sarpejeu! Mes enfants, n'oublions pas que c'est une guerre d'amis, aussi le premier qui dégaine, je le passe au fil de l'épée.

A cette recommandation faite avec une gaieté toute française, les rires recommencèrent et les soldats partagèrent l'hilarité des officiers.

— Ah çà! mes amis, dit le lieutenant, il fait bon rire, mais il ne faut pas que cela empêche la besogne. Aux échelles et grimpons.

Les soldats tirèrent alors des barques de longues échelles et s'avancèrent vers la muraille.

Alors Canolles se leva, et, la canne à la main, le chapeau sur la tête, pareil à un homme qui prend le matin le frais pour son plaisir, il s'approcha du parapet qu'il dépassa de toute la ceinture.

Il faisait assez clair pour qu'on le reconnût.

— Eh! bonjour, Navailles, dit-il à tout le régiment; bonjour, Ravailly; bonjour, Remonenq.

— Tiens, c'est Canolles! s'écrièrent les jeunes gens; tu es donc enfin réveillé, baron?

— Eh oui! que voulez-vous, on mène ici une vie de roi d'Yvetot, on se couche tôt et on se lève tard; mais vous, que diable venez-vous faire de si bonne heure?

— Pardieu! dit Ravailly, tu le vois bien, ce me semble : nous venons t'assiéger, rien que cela.

— Et pourquoi faire venez-vous m'assiéger?

— Pour prendre ton fort.

Canolles se mit à rire.

— Voyons, dit Ravailly, tu capitules, n'est-ce pas?

— Mais, auparavant, il faut que je sache à qui je me rends. Comment se fait-il que Navailles serve contre le roi?

— Ma foi, mon cher, parce que nous nous sommes faits rebelles. En y songeant, nous avons avisé que le Mazarin était décidément un pleutre, indigne d'être servi par de braves gentilshommes; en conséquence, nous sommes passés aux princes. Et toi?

— Mais, mon cher, je suis épernoniste enragé.

— Bah! laisse là tes gens, et viens avec nous.

— Impossible. Hé! dites donc là-bas, laissez donc les chaînes du pont. Vous savez bien qu'on regarde ces choses-là, mais de loin, et que lorsqu'on y touche cela porte malheur. Ravailly, dis-leur donc de ne pas toucher aux chaînes, continua Canolles en fronçant le sourcil, ou je fais tirer sur eux... et je t'en préviens, Ravailly, j'ai d'excellents tireurs.

— Bah! tu plaisantes! répondit l'officier. Laisse-les te prendre; tu n'es pas en force.

— Je ne plaisante pas... A bas les échelles! Ravailly, je t'en prie, c'est la maison du roi que tu assièges, prends-y garde!

— Saint-Georges, maison du roi!

— Pardieu! regarde plutôt, et tu verras le drapeau à la corne du bastion... Voyons, fais remettre tes barques à l'eau, et tes échelles dans tes barques, ou je tire. Si tu veux causer, viens seul ou avec Remonenq, et alors nous causerons en déjeunant. J'ai un excellent cuisinier à l'île Saint-Georges.

Ravailly se mit à rire, et encouragea les hommes du regard. Pendant ce temps, une autre compagnie se préparait à débarquer.

Canolles alors s'aperçut que le moment décisif était arrivé; et, reprenant l'attitude ferme et l'air grave qui convenaient à un homme chargé d'une aussi lourde responsabilité que la sienne :

— Halte-là! Ravailly... Trêve de plaisanterie, Remonenq, cria-t-il; plus un mot, plus un pas, plus un geste, ou je fais tirer, aussi vrai que c'est le drapeau du roi qui est là, et que vous marchez contre les fleurs de lis de France.

Et, joignant l'action à la menace, il renversa d'un bras vigoureux la première échelle qui montrait sa tête au-dessus des pierres du rempart.

Cinq ou six hommes plus pressés que les autres commençaient à monter : le choc les renversa. Ils tombèrent, et leur chute souleva un immense éclat de rire parmi les assaillants et parmi les assiégés : on eût dit des jeux d'écoliers.

En ce moment, un signal indiqua que les assiégeants avaient franchi les chaînes qui fermaient le port.

Aussitôt Ravailly et Remonenq saisirent une échelle, et s'apprêtèrent, à leur tour, à descendre dans les fossés en criant :

— A nous, Navailles! à l'escalade! montons! montons!

— Mon pauvre Ravailly, cria Canolles, je t'en prie, arrête...

Mais au même moment la batterie de terre, qui s'était tue jusque-là, éclata en bruit et en lumière, et un boulet vint soulever la terre tout autour de Canolles.

— Allons, dit Canolles en étendant sa canne, puisqu'ils le veulent absolument... Feu! mes amis, feu sur toute la ligne!

Alors, sans qu'on aperçût un seul homme, on vit une rangée de mousquets s'abaisser vers le parapet, une ceinture de flamme enveloppa le couronnement de la muraille, tandis que la détonation de deux énormes pièces d'artillerie répondait à la batterie du duc de La Rochefoucauld.

Une dizaine d'hommes tomba ; mais leur chute, au lieu de décourager leurs compagnons, leur donna une nouvelle ardeur. De son côté, la batterie de terre répondait à la batterie du rempart ; un boulet abattit le drapeau royal, un second boulet écrasa un lieutenant de Canolles, nommé d'Elboin.

Canolles jeta de nouveau les yeux autour de lui, et vit que ses hommes avaient déjà rechargé leurs armes.

— Feu partout ! dit-il.

Ce commandement fut exécuté avec la même ponctualité que la première fois.

Dix minutes après, il ne restait plus une seule vitre dans l'île Saint-Georges. Les pierres tremblaient et volaient en éclats ; le canon trouait les murs, les balles s'aplatissaient sur les larges dalles, et une épaisse fumée obscurcissait l'air, tout plein de cris, de menaces et de gémissements.

Canolles vit que ce qui faisait le plus de tort à son fort était la batterie de monsieur de La Rochefoucauld.

— Vibrac, dit-il, chargez-vous de Ravailly, et qu'il ne gagne pas un pouce de terrain en mon absence. Moi, je cours à nos batteries.

En effet, Canolles courut aux deux pièces qui répondaient au feu de monsieur de La Rochefoucauld, dirigea lui-même le service, se fit chargeur, pointeur, commandant ; démonta en un instant trois pièces sur six, et coucha dans la plaine une cinquantaine d'hommes. Les autres, qui ne s'attendaient pas à cette rude résistance, commencèrent à se débander et à fuir.

Monsieur de La Rochefoucauld, en les ralliant, fut atteint d'un éclat de caillou, qui lui fit sauter son épée des mains.

En voyant ce résultat, Canolles laissa le reste de la besogne à faire au chef de la batterie, et courut à l'assaut que continuait de pousser la compagnie de Navailles, secondée des hommes d'Espagnet.

Vibrac tenait bon, mais il venait de recevoir une balle dans l'épaule.

La présence de Canolles redoubla le courage de ses troupes ; sa présence fut accueillie par des cris de joie.

— Pardon ! cria-t-il à Ravailly ; si j'ai été obligé de te quitter un instant, cher ami, c'était, comme tu peux le voir, pour démonter les pièces de monsieur le duc de La Rochefoucauld ; mais sois tranquille, me voici.

Et comme en ce moment le capitaine de Navailles, trop animé pour répondre à la plaisanterie que d'ailleurs, au milieu du fracas épouvantable que menait l'artillerie et la mousqueterie, il n'avait peut-être pas entendue, ramenait pour la troisième fois ses hommes à l'assaut, Canolles tira un pistolet de sa ceinture, et tendant la main vers son ancien camarade devenu son ennemi, lâcha le coup.

La balle était dirigée par une main ferme et par un œil sûr, elle alla casser le bras de Ravailly.

— Merci, Canolles ! cria celui-ci qui avait vu d'où venait le coup. Merci, je te revaudrai celle-là.

Mais malgré sa force sur lui-même, le jeune capitaine fut forcé de s'arrêter, et son épée tomba de ses mains. Remonenq accourut et le soutint dans ses bras.

— Veux-tu venir te faire panser chez moi, Ravailly ? cria Canolles, j'ai un chirurgien qui ne le cède en rien à mon cuisinier.

— Non pas ; je m'en retourne à Bordeaux. Mais attends-moi d'un moment à l'autre ; car je reviendrai, je te le promets. Seulement cette fois je choisirai mon heure.

— En retraite ! en retraite ! cria Remonenq. On se sauve là-bas... A revoir, Canolles : vous avez la première manche...

Remonenq disait vrai : l'artillerie avait fait d'affreux ravages sur l'armée de terre, qui avait perdu une centaine d'hommes au moins. Quant à l'armée de mer, elle en avait perdu presque autant. Cependant, la perte la plus forte avait été soufferte par la compagnie de Navailles, qui, pour soutenir l'honneur de l'uniforme, avait toujours voulu marcher en tête des bourgeois d'Espagnet.

Canolles leva son pistolet déchargé.

— Cessez le feu ! dit-il ; laissons-les battre tranquillement en retraite, nous n'avons pas de munitions à perdre.

En effet, les coups tirés n'eussent été que des coups à peu près perdus. Les assaillants se retiraient en hâte, laissant leurs morts et emportant leurs blessés. Canolles compta les siens : il avait seize blessés et quatre morts. Quant à lui personnellement, il n'avait pas reçu une égratignure.

— Peste ! dit-il en recevant, dix minutes après, les joyeuses caresses de Nanon, on n'a pas tardé, chère amie, à me faire gagner mon brevet de gouverneur. Quelle sotte boucherie ! je leur ai tué cent cinquante hommes au moins, et j'ai cassé le bras d'un de mes meilleurs amis pour l'empêcher de se faire tuer tout à fait.

— Oui, dit Nanon ; mais vous êtes sain et sauf, vous ?

— Dieu merci ! et sans doute vous m'avez porté bonheur, Nanon... Mais gare la seconde manche ! Les Bordelais sont entêtés !... et, d'ailleurs Ravailly et Remonenq m'ont promis de revenir.

— Eh bien ! dit Nanon, c'est le même homme qui commande au fort Saint-Georges, et ce sont les mêmes soldats qui le défendent... Qu'ils viennent, et, à la seconde fois, ils seront encore mieux reçus qu'à la première ; car d'ici là, n'est-ce pas, vous avez le temps d'augmenter encore vos moyens de défense ?

— Ma chère, dit confidentiellement Canolles à Nanon, on ne connaît bien une place qu'à l'usage... La mienne n'est point imprenable, je l'ai découvert tantôt... et si je m'appelais le duc de La Rochefoucauld, j'aurais l'île Saint-Georges demain matin !... A propos, d'Elboin ne déjeunera pas avec nous.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a été coupé en deux par un boulet de canon.

VI

La rentrée des assiégeants dans Bordeaux présentait un triste spectacle. Les bourgeois étaient partis triomphants comptant sur leur nombre et sur l'habileté de leurs généraux, tout à fait tranquilles, enfin, sur l'issue de l'événement, grâce à l'habitude, cette seconde foi de l'homme en danger.

En effet, quel était celui des assiégeants qui n'avait pas dans sa jeunesse couru les bois et les prairies de l'île Saint-Georges, seul ou en douce compagnie ? Quel était le Bordelais qui n'avait point manié l'aviron, le mousquet de chasse, ou les filets du pêcheur dans le canton qu'il allait revoir en soldat ?

Aussi, pour nos bourgeois, la défaite fut deux fois lourde : les localités leur faisaient honte aussi bien que l'ennemi. On les vit donc revenir la tête basse, et entendre avec résignation le bruit des lamentations et des gémissements des femmes qui, en comptant les guerriers absents, à la manière des sauvages de l'Amérique, s'apercevaient successivement des pertes éprouvées par les vaincus.

Alors un murmure général emplit la grande ville de deuil et de confusion. Les soldats rentrèrent chez eux pour raconter le désastre chacun à sa manière. Les chefs se rendirent chez la princesse, qui logeait, comme nous l'avons dit, chez le président.

Madame de Condé attendait à sa fenêtre le retour de l'expédition. Elle, née dans une famille de guerriers, femme d'un des plus grands vainqueurs du monde, élevée dans le mépris de l'armure rouillée et du plumeau ridicule des bourgeois, elle ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude en songeant que les bourgeois, ses partisans, allaient combattre une armée de vieux soldats. Mais trois choses la rassuraient cependant : la première, c'est que monsieur de La Rochefoucauld commandait l'expédition ; la seconde, c'est que le régiment de Navailles marchait en tête ; la troisième, c'est que le nom de Condé était inscrit sur les drapeaux.

Mais, par un contraste facile à comprendre, tout ce qui était espoir pour la princesse était douleur pour madame de Cambes ; comme aussi tout ce qui allait être douleur pour l'illustre dame, allait devenir triomphe pour la vicomtesse.

Ce fut le duc de La Rochefoucauld qui se présenta chez elle, tout poudreux et tout sanglant ; la manche de son pourpoint noir était ouverte, et sa chemise toute trempée de sang.

— Est-ce vrai, ce qu'on me dit ? s'écria la princesse en s'élançant à la rencontre du duc.

— Et que dit-on, Madame ? demanda froidement le duc.

— On dit que vous avez été repoussés ?

— On ne dit point assez, Madame ; pour dire vrai, nous avons été battus.

— Battus ! s'écria la princesse en pâlissant ; battus ! ce n'est pas possible !

— Battus, murmura la vicomtesse, battus par monsieur de Canolles !...

— Et comment donc cela s'est-il fait ? demanda madame de Condé, d'un ton hautain qui décelait sa profonde indignation.

— Cela s'est fait, Madame, comme se font tous les mécomptes, en jeu, en amour, en guerre ; nous nous sommes attaqués à plus fin ou à plus fort que nous.

— Mais il est donc brave, ce monsieur de Canolles ? demanda la princesse.

Le cœur de madame de Cambes palpitait de joie.

— Eh ! mon Dieu ! répondit La Rochefoucauld en haussant

les épaules, brave comme tout le monde ! Seulement comme il avait des soldats frais, de hautes murailles, et qu'il se tenait sur ses gardes, ayant probablement été prévenu, il a eu bon marché de nos bourgeois. Ah ! Madame, par parenthèse, les tristes soldats ! Ils ont fui au second feu.

— Et Navailles ! s'écria Claire sans s'apercevoir de l'imprudence de cette exclamation.

— Madame, dit La Rochefoucauld, toute la différence qu'il y a eu entre Navailles et les bourgeois, c'est que les bourgeois ont fui et que Navailles s'est replié.

— Il ne nous manquerait plus maintenant que de perdre Vayres !

— Je ne dis pas non, répondit froidement La Rochefoucauld.

— Battus ! reprit la princesse en frappant du pied, battus par des gens de rien commandés par un monsieur de Canolles ! Ce nom est ridicule.

Claire rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous trouvez ce nom ridicule, Madame, répliqua le duc, mais monsieur de Mazarin le trouve sublime. Et j'oserais presque dire, ajouta-t-il en jetant un regard rapide et perçant vers Claire, qu'il n'est pas seul de son avis. Les noms sont comme les couleurs, Madame, continua-t-il en souriant de son sourire [illegible], il n'en faut pas disputer.

— Croyez-vous donc que Richon soit homme à se laisser battre ?

— Pourquoi pas ? je me suis bien laissé battre, moi ! Il faut nous attendre à épuiser la mauvaise veine ; la guerre est un jeu ; un jour ou l'autre, nous prendrons notre revanche.

— Cela ne serait pas arrivé, dit madame de Tourville, si l'on avait suivi mon plan.

— C'est vrai, dit la princesse, on ne veut jamais faire ce que nous proposons, sous prétexte que nous sommes des femmes et que nous n'entendons rien à la guerre... Les hommes font à leur tête et se font battre.

— Eh ! mon Dieu, oui, Madame, mais cela arrive aux meilleurs généraux. Paul-Émile s'est fait battre à Cannes, Pompée à Pharsale et Attila à Châlons. Il n'y a qu'Alexandre et vous, madame de Tourville, qui n'ayez jamais été battus. Voyons votre plan.

— Mon plan, monsieur le duc, dit madame de Tourville de son ton le plus sec, était que l'on fît un siège en règle. On n'a pas voulu m'écouter, et l'on a préféré un coup de main ; vous voyez le résultat.

— Répondez à Madame, monsieur Lenet, dit le duc ; quant à moi je ne me sens pas assez fort en stratégie pour soutenir la lutte.

— Madame, dit Lenet, dont les lèvres ne s'étaient encore ouvertes que pour un sourire, il y avait ceci contre le siège que vous proposiez, c'est que les Bordelais ne sont point des soldats, mais des bourgeois, il leur faut le souper au logis et le coucher dans le lit conjugal. Or un siège en règle exclut une foule de commodités auxquelles sont habitués nos braves citadins. Ils ont donc été assiéger l'île Saint-Georges en amateurs ; ne les blâmez pas d'avoir échoué aujourd'hui : ils referont les quatre lieues et recommenceront la même guerre autant de fois qu'il le faudra.

— Vous croyez qu'ils recommenceront ? demanda la princesse.

— Oh ! quant à cela, Madame, dit Lenet, j'en suis sûr ; ils aiment trop leur île pour la laisser au roi.

— Et ils la prendront ?

— Sans doute, un jour ou l'autre...

— Eh bien ! le jour où ils l'auront prise, s'écria madame la Princesse, je veux qu'on fusille cet insolent monsieur de Canolles, s'il ne se rend pas à condition.

Claire sentit un frisson mortel qui courait dans ses veines.

— Le fusiller ! dit le duc de La Rochefoucauld ; peste ! si c'est comme cela que Votre Altesse entend la guerre, je me félicite bien sincèrement d'être au nombre de ses amis.

— Mais alors qu'il se rende.

— Je voudrais bien savoir ce que dirait Votre Altesse si [illegible] se rendait ?

— Richon n'est pas en jeu, monsieur le duc ; il n'est pas [illegible] de Richon. Voyons, qu'on m'amène un bourgeois, [illegible] un conseiller, quelque chose enfin, à qui je puisse [illegible] m'assure que cette honte ne sera pas sans [illegible] ceux qui me l'ont fait boire.

— [illegible] merveille, dit Lenet, voici monsieur d'Espagnet qui [illegible] l'honneur d'être introduit près de Votre Altesse.

— Faites [illegible], dit la princesse.

Le [illegible] pendant toute cette conversation, tantôt avait [illegible] tantôt avait été resserré comme dans [illegible] en effet, elle se disait aussi que les Bordelais [illegible] à Canolles son premier triomphe.

[illegible] Espagnet vint encore, par [illegible] assurances de Lenet.

— Madame, [illegible] que Votre Altesse se rassure ; au lieu de quatre mille hommes, nous en enverrons huit mille ; au lieu de six pièces de canon, nous en dresserons douze ; au lieu de cent hommes, nous en perdrons deux cents, trois cents, quatre cents s'il le faut, mais nous reprendrons Saint-Georges.

— Bravo ! Monsieur, s'écria le duc, voilà qui est parlé ; vous savez que je suis votre homme, soit comme chef, soit comme volontaire, toutes et quantes fois que vous tenterez cette entreprise. Seulement, remarquez qu'à cinq cents hommes par fois, en supposant quatre expéditions seulement comme celle-ci, notre armée sera fort diminuée à la cinquième.

— Monsieur le duc, reprit Espagnet, nous sommes trente mille hommes en état de porter les armes, à Bordeaux ; nous traînerons, s'il le faut, tous les canons de l'arsenal devant la forteresse ; nous ferons un feu à réduire en poudre une montagne de granit ; je passerai moi-même la rivière à la tête des sapeurs, et nous reprendrons Saint-Georges ; nous en avons fait tout à l'heure le serment solennel.

— Je doute que vous preniez Saint-Georges tant que monsieur de Canolles sera vivant, dit Claire d'une voix presque inintelligible.

— Eh bien ! répondit Espagnet, nous le tuerons ou nous le ferons tuer, et nous reprendrons Saint-Georges après.

Madame de Cambes étouffa un cri d'effroi prêt à sortir de sa poitrine.

— Veut-on prendre Saint-Georges ?

— Comment ! si on le veut, s'écria la princesse. Je le crois bien, on ne veut que cela.

— Eh bien ! alors, dit madame de Cambes, qu'on me laisse faire et je livrerai la place.

— Bah ! répondit la princesse, tu m'avais déjà promis pareille chose, et tu as échoué.

— J'avais promis à Votre Altesse de faire une tentative près de monsieur de Canolles. Cette tentative a échoué, j'ai trouvé monsieur de Canolles inflexible.

— Crois-tu le trouver plus facile après son triomphe ?

— Non. Aussi cette fois ne vous ai-je pas dit que je vous livrerais le gouverneur, je vous dis que je vous livrerai la place.

— Comment cela ?

— En introduisant vos soldats jusque dans la cour de la forteresse.

— Êtes-vous fée, Madame, pour vous charger d'une pareille besogne ? demanda La Rochefoucauld.

— Non, Monsieur, je suis propriétaire, dit la vicomtesse.

— Madame plaisante, reprit le duc.

— Non pas, non pas, dit Lenet, j'entrevois beaucoup de choses dans les trois mots que vient de prononcer madame de Cambes.

— Alors cela me suffit, dit la vicomtesse, et l'avis de monsieur Lenet est tout pour moi. Je répète donc que Saint-Georges est pris si l'on veut me laisser dire quatre mots en particulier à monsieur Lenet.

— Madame, interrompit madame de Tourville, moi aussi je prends Saint-Georges, si l'on veut me laisser faire.

— Laissez d'abord madame de Tourville exposer tout haut son plan, dit Lenet en arrêtant madame de Cambes qui voulait l'entraîner dans un coin, ensuite vous me direz le vôtre tout bas.

— Dites, Madame, fit la princesse.

— Je pars de nuit avec vingt barques portant deux cents mousquetaires ; une autre troupe, de même nombre, se glisse le long de la rive droite ; quatre ou cinq cents autres remontent la rive gauche ; pendant ce temps, mille ou douze cents Bordelais...

— Faites-y attention, Madame, dit La Rochefoucauld, voici déjà mille ou douze cents hommes engagés.

— Moi, dit Claire, avec une seule compagnie je prends Saint-Georges, qu'on me donne Navailles, et je réponds de tout.

— Ceci est à considérer, reprit la princesse, tandis que monsieur de La Rochefoucauld, souriant de son plus méprisant sourire, regardait en pitié toutes ces femmes raisonnant sur des choses de guerre qui embarrassaient les hommes les plus hardis et les plus entreprenants.

— J'écoute, dit Lenet. Venez, Madame.

Et Lenet emmena la vicomtesse dans l'embrasure d'une fenêtre.

Claire lui conta son secret à l'oreille, et Lenet laissa échapper un cri de joie.

— En effet, dit-il en se retournant vers la princesse, pour cette fois, si vous voulez bien donner carte blanche à madame de Cambes, Saint-Georges est pris.

— Et quand cela ? demanda la princesse.

— Quand on voudra.

— Madame est un grand capitaine, dit La Rochefoucauld avec ironie.

— Vous en jugerez, monsieur le duc, répondit Lenet, quand vous entrerez triomphant à Saint-Georges sans avoir tiré un seul coup de fusil.

— J'approuverai alors.

— Alors, dit la princesse, si la chose est aussi sûre que vous le dites, que tout se prépare donc pour demain.

— Ce sera pour le jour et l'heure qu'il plaira à Son Altesse, répondit madame de Cambes, et j'attendrai ses ordres dans mon appartement.

Et en disant ces mots, elle salua et se retira chez elle : la princesse, qui venait de passer en un instant de la colère à l'espérance, en fit autant. Madame de Tourville la suivit. Espagnet, après avoir renouvelé ses protestations, tira de son côté, et le duc se trouva seul avec Lenet.

VII

— Mon cher monsieur Lenet, dit le duc, puisque les femmes se sont emparées de la guerre, je crois qu'il serait bon aux hommes de faire un peu d'intrigue. J'ai entendu parler d'un certain Cauvignac, chargé par vous de recruter une compagnie, et que l'on m'a présenté comme un habile compagnon. Je l'avais demandé, y aurait-il moyen de le voir ?

— Monseigneur, il attend, dit Lenet.

— Qu'il vienne alors.

Lenet tira le cordon d'une sonnette, un domestique entra.

— Introduisez le capitaine Cauvignac, dit Lenet.

Un instant après, notre ancienne connaissance apparut sur le seuil de la porte. Mais, toujours prudent, il s'arrêta là.

— Approchez, capitaine, dit le duc, je suis monsieur le duc de La Rochefoucauld.

— Monseigneur, répondit Cauvignac, je vous connais parfaitement.

— Ah ! tant mieux alors. Vous avez reçu commission de lever une compagnie ?

— Elle est levée.

— Combien d'hommes avez-vous à votre disposition ?

— Cent cinquante.

— Bien équipés, bien armés ?

— Bien armés, mal équipés. Je me suis occupé des armes avant tout, comme de la chose la plus essentielle. Quant à l'équipement, comme je suis un garçon fort désintéressé, et que j'étais mû surtout par mon amour pour messieurs les princes, n'ayant reçu que dix mille livres de monsieur Lenet, l'argent a manqué.

— Et avec dix mille livres vous avez enrôlé cent cinquante soldats ?

— Oui, Monseigneur.

— C'est merveilleux.

— Monseigneur, j'ai des moyens connus de moi seul, à l'aide desquels je procède.

— Et où sont ces hommes ?

— Ils sont là ; vous allez voir la belle compagnie, Monseigneur, sous le rapport moral surtout ; tous gens de condition ; pas un seul croquant de la race croquante.

Le duc de La Rochefoucauld s'approcha de la fenêtre, et vit effectivement dans la rue cent cinquante individus de tout âge, de toute taille et de tout état, maintenus sur deux rangs par Ferguzon, Barrabas, Carrotel et leurs deux autres compagnons revêtus de leurs plus magnifiques habits. Ces individus avaient infiniment plus l'air d'une troupe de bandits que d'une compagnie de soldats.

Comme l'avait dit Cauvignac, ils étaient fort déguenillés, mais admirablement armés.

— Avez-vous reçu quelque ordre à l'endroit de vos hommes ? demanda le duc.

— J'ai reçu l'ordre de les conduire à Vayres, et je n'attends que la confirmation de cet ordre par monsieur le duc pour consigner toute ma compagnie entre les mains de monsieur Richon qui l'attend.

— Mais vous, ne restez-vous point à Vayres avec eux ?

— Moi, Monseigneur, j'ai pour principe de ne jamais faire la sottise de m'enfermer entre quatre murailles quand je puis battre la campagne. J'étais né pour mener la vie des patriarches.

— Eh bien ! demeurez où vous voudrez ; mais expédiez vos hommes à Vayres.

— Alors ils font décidément partie de la garnison de cette place ?

— Oui.

— Sous les ordres de monsieur Richon ?

— Oui.

— Mais, Monseigneur, dit Cauvignac, que vont faire là mes hommes, puisqu'il y a déjà trois cents hommes à peu près dans la place ?

— Vous êtes bien curieux ?

— Oh ! ce n'est point par curiosité, Monseigneur, c'est par crainte.

— Et que craignez-vous ?

— Je crains qu'on les condamne à l'inaction, et ce serait fâcheux ; quiconque laisse rouiller une bonne arme a tort.

— Soyez tranquille, capitaine, ils ne se rouilleront pas ; dans huit jours ils se battront.

— Mais on me les tuera, alors ?

— C'est probable ; à moins qu'ayant un moyen pour recruter des soldats, vous n'ayez aussi un secret pour les rendre invulnérables.

— Oh ! ce n'est pas cela ; c'est qu'avant qu'on ne me les tue, je voudrais qu'ils fussent payés.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu dix mille livres ?

— Oui, à compte. Demandez à monsieur Lenet, qui est un homme d'ordre, et qui, j'en suis sûr, se rappelle nos conventions.

Le duc se tourna du côté de Lenet.

— C'est la vérité, monsieur le duc, dit l'irréprochable conseiller ; nous avons donné à monsieur Cauvignac dix mille livres comptant pour les premiers frais ; mais nous lui avons promis cent écus par homme au delà de l'application de ces dix mille livres.

— Alors, dit le duc, c'est trente-cinq mille francs que nous devons au capitaine ?

— Juste, Monseigneur.

— On vous les donnera.

— Ne pourrions-nous point parler au présent, monsieur le duc ?

— Non, impossible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes de nos amis et que les étrangers doivent passer avant tout. Vous comprenez que ce n'est que lorsqu'on a peur des gens qu'on a besoin de les amadouer.

— Excellente maxime ! dit Cauvignac ; cependant dans tous les marchés il est d'habitude de fixer un délai.

— Eh bien ! mettons huit jours, dit le duc.

— Mettons huit jours, reprit Cauvignac.

— Mais si, dans huit jours, nous n'avons pas payé ? dit Lenet.

— Alors, dit Cauvignac, je redeviens maître de ma compagnie.

— C'est trop juste, dit le duc.

— J'en fais ce que je veux ?

— Puisqu'elle vous appartient.

— Cependant... fit Lenet.

— Bah ! dit le duc, puisque nous la tiendrons enfermée dans Vayres.

— Je n'aime pas ces sortes de marchés, répondit Lenet en secouant la tête.

— Ils sont cependant fort en usage dans la coutume de Normandie, dit Cauvignac ; cela s'appelle une vente à réméré.

— C'est donc convenu ? demanda le duc.

— Parfaitement convenu, répondit Cauvignac.

— Et quand partiront vos hommes ?

— Tout de suite, si vous l'ordonnez.

— J'ordonne alors.

— Dans ce cas, ils sont partis, Monseigneur.

Le capitaine descendit, dit deux mots à l'oreille de Ferguzon, et la compagnie Cauvignac, accompagnée de tous les curieux que son aspect étrange avait amassés autour d'elle, s'avança vers le port, où l'attendaient les trois bateaux dans lesquels elle devait remonter la Dordogne jusqu'à Vayres, tandis que son chef, fidèle aux principes de liberté exprimés un instant auparavant au duc de La Rochefoucauld, la regardait s'éloigner amoureusement.

Cependant la vicomtesse, retirée chez elle, sanglotait et priait.

— Hélas ! disait-elle, je n'ai pu lui sauver l'honneur tout entier, mais au moins j'en sauverai les apparences. Il ne faut pas qu'il soit vaincu par la force ; car, je le connais, vaincu par la force il mourra en se défendant ; il faut qu'il paraisse vaincu par la trahison. Alors, lorsqu'il saura ce que j'ai fait pour lui, et surtout dans quel but je l'ai fait, tout vaincu qu'il sera, il me bénira encore.

Et, rassurée par cette espérance, elle se leva, écrivit quelques mots qu'elle cacha dans sa poitrine, et passa chez madame la Princesse, qui venait de la faire demander pour porter avec elle des secours aux blessés et des consolations et de l'argent aux veuves et aux orphelins.

Madame la Princesse réunit tous ceux qui avaient pris part à l'expédition ; elle exalta en son nom et en celui de monsieur le duc d'Enghien les faits et gestes de ceux qui s'étaient distingués, causa longtemps avec Ravailly, qui, le bras en écharpe, lui jura qu'il était prêt à recommencer le lendemain, posa sa main sur l'épaule d'Espagnet en lui disant qu'elle le considérait, lui et ses braves Bordelais, comme les plus fermes soutiens de son parti ; enfin, échauffa si bien toutes les imaginations que les plus découragés juraient de prendre leur revanche et voulaient retourner à l'île Saint-Georges à l'instant même.

— Non, pas à l'instant même, dit la duchesse, prenez ce jour et cette nuit de repos, et, après-demain, vous y serez installés pour jamais.

Cette assurance, faite d'une voix ferme, fut accueillie par des vociférations d'ardeur guerrière. Chacun de ces cris plongeait profondément dans le cœur de la vicomtesse, car c'étaient comme autant de poignards menaçant la vie de son amant.

— Vois à quoi je me suis engagée, Claire, dit la princesse, c'est à toi de m'acquitter envers ces braves gens.

— Soyez tranquille, madame, répondit la vicomtesse, je tiendrai ce que j'ai promis.

Le soir même, un messager partit en toute hâte pour Saint-Georges.

VIII

LE SOUTERRAIN

Le lendemain, tandis que Canolles faisait sa ronde du matin, Vibrac s'approcha de lui et lui remit un billet et une clef qu'un homme inconnu avait apportés pendant la nuit, et qu'il avait laissés au lieutenant de garde en disant qu'il n'y avait pas de réponse.

Canolles tressaillit en reconnaissant l'écriture de madame de Cambes et il n'ouvrit le billet qu'en tremblant.

Voici ce qu'il contenait :

« Dans mon dernier billet, je vous prévenais que, dans la nuit, le fort Saint-Georges serait attaqué ; dans celui-ci, je vous préviens que demain le fort Saint-Georges sera pris. Comme homme, comme soldat du roi, vous ne courez d'autre risque que d'être prisonnier ; mais mademoiselle de Lartigues est dans une autre situation, et la haine qu'on lui porte est si grande, que je ne répondrais pas de sa vie si elle tombait aux mains des Bordelais. Déterminez-la donc à fuir ; je vais vous en donner les moyens.

« Au chevet de votre lit, derrière une tapisserie aux armes des seigneurs de Cambes, auxquels appartenait autrefois l'île Saint-Georges, qui faisait partie de leur domaine, et dont feu monsieur le vicomte de Cambes, mon mari, a fait don au roi, vous trouverez une porte dont voici la clef. C'est l'une des ouvertures d'un grand passage souterrain qui passe sous la rivière et qui aboutit au manoir de Cambes. Faites fuir par ce passage mademoiselle Nanon de Lartigues... et, si vous l'aimez... fuyez avec elle.

« Je réponds de sa vie sur mon honneur.

« Adieu. Nous sommes quittes.

« Vicomtesse DE CAMBES. »

Canolles lut et relut la lettre, frissonnant de terreur à chaque ligne, pâlissant à chaque lecture : il sentait, sans pouvoir approfondir ce mystère, qu'un pouvoir étrange l'enveloppait et disposait de lui. Ce souterrain, qui correspondait du chevet de son lit au château de Cambes, et qui devait lui servir à sauver Nanon, n'aurait-il pas pu servir, si le secret de ce passage eût été connu, à livrer Saint-Georges à l'ennemi ?

Vibrac suivait sur le visage du gouverneur les dernières émotions qui s'y reflétaient.

— Mauvaises nouvelles, commandant ? demanda-t-il.

— Oui, il paraît que nous serons encore attaqués la nuit prochaine.

— Les entêtés ! dit Vibrac, j'aurais cru qu'ils se tenaient pour suffisamment étrillés, et que nous n'entendrions plus parler d'eux avant huit jours au moins.

— Je n'ai pas besoin, dit Canolles, de vous recommander la plus exacte surveillance.

— Soyez tranquille, commandant. Sans doute ils essayeront de nous surprendre comme la dernière fois ?

— Je [illegible] mais tenons-nous prêts à tout, et prenons les [illegible] que nous primes alors. Achevez la ronde [illegible] place ; je rentre chez moi, où j'ai quelques ordres à [illegible]

De Vibrac [illegible] d'adhésion et s'éloigna avec cette insouciance [illegible] éprouvent pour le danger les hommes qui [illegible] rencontrer le danger à chaque pas.

Quant à Canolles, [illegible] chez lui en prenant toutes les précautions [illegible] n'être pas vu de Nanon ; et après s'être bien assuré qu'il était seul dans sa chambre, il s'enferma à la clef.

Au chevet de son lit étaient les armes des seigneurs de Cambes sur une pièce de tapisserie entourée d'une espèce de ruban d'or.

Canolles souleva le ruban qui, en se détachant de la tapisserie, montra la suture d'une porte.

Cette porte s'ouvrit à l'aide de la clef que la vicomtesse avait fait remettre au jeune homme en même temps que sa lettre, et l'ouverture d'un souterrain se présenta béante aux yeux de Canolles, s'enfonçant visiblement dans la direction du château de Cambes.

Canolles demeura un instant muet et la sueur au front. Ce passage mystérieux, qui pouvait ne pas être le seul, l'épouvantait malgré lui.

Il alluma une bougie et s'apprêta à le visiter.

Il descendit d'abord vingt marches rapides, puis, par une pente plus douce, continua de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre.

Bientôt il entendit un bruit sourd qui l'effraya d'abord, ignorant à quelle cause il était dû ; mais, en s'avançant davantage, il reconnut au-dessus de sa tête l'immense murmure du fleuve roulant ses eaux vers la mer.

Plusieurs crevasses s'étaient faites à la voûte, par lesquelles, à différentes époques, les eaux avaient dû filtrer ; mais les crevasses, aperçues à temps sans doute, avaient été bouchées avec une espèce de ciment qui était devenu plus dur lui-même que la pierre qu'il consolidait.

Pendant près de dix minutes, Canolles entendit rouler les eaux au-dessus de sa tête ; puis le bruit diminua peu à peu ; bientôt ce ne fut plus qu'un murmure. Enfin, ce murmure s'éteignit à son tour, le silence le remplaça, et après cinquante pas faits au milieu de ce silence, Canolles arriva à un escalier pareil à celui par lequel il était descendu, et que fermait à sa dernière marche une porte massive que dix hommes réunis n'auraient pu ébranler, et qu'une épaisse plaque de fer rendait inaccessible à l'épreuve du feu.

— Maintenant je comprends, dit Canolles ; on attendra Nanon à cette porte et on la sauvera.

Canolles revint, repassa sous la rivière, retrouva son escalier, rentra dans sa chambre, recloua le ruban et se rendit tout pensif chez Nanon.

IX

Nanon était, comme d'habitude, entourée de cartes, de lettres et de livres. La pauvre femme faisait à sa manière la guerre civile pour le roi. Dès qu'elle aperçut Canolles, elle lui tendit la main avec transport.

— Le roi vient, dit-elle, et dans huit jours nous serons hors de péril.

— Il vient toujours, dit Canolles en souriant avec tristesse, malheureusement il n'arrive jamais.

— Oh ! cette fois je suis bien renseignée, cher baron, et avant huit jours il sera ici.

— Si fort qu'il se presse, Nanon, il arrivera encore trop tard pour nous.

— Que dites-vous ?

— Je dis qu'au lieu de vous brûler le sang sur ces cartes et sur ces papiers, vous feriez bien mieux de songer aux moyens de fuir.

— Fuir, et pourquoi ?

— Parce que j'ai de mauvaises nouvelles, Nanon. Une nouvelle expédition se prépare ; cette fois je puis succomber.

— Eh bien ! ami, n'est-il pas convenu que votre sort est mon sort, que votre fortune est la mienne ?

— Non, cela ne peut pas être ainsi ; je serai trop faible si j'ai à craindre pour vous. N'ont-ils pas voulu, à Agen, vous faire périr par le feu ? N'ont-ils pas voulu vous précipiter à la rivière ? Tenez, Nanon, par pitié pour moi, ne vous obstinez pas à rester, votre présence me ferait faire quelque lâcheté.

— Mon Dieu, Canolles, vous m'épouvantez.

— Nanon, je vous en supplie, jurez-moi, si je suis attaqué, de faire ce que j'ordonnerai.

— Oh ! mon Dieu, à quoi bon ce serment ?

— A me donner la force de vivre, Nanon ; si vous ne me promettez pas de m'obéir aveuglément, je vous jure qu'à la première occasion je me fais tuer.

— Oh ! tout ce que vous voudrez, Canolles ; tout, je le jure par notre amour.

— Dieu merci ! chère Nanon, me voici plus tranquille. Rassemblez vos bijoux les plus précieux. Où est votre or ?

— Dans un baril cerclé de fer.

— Préparez tout cela. Que l'on puisse emporter tout cela avec vous.

— Oh ! Canolles, vous savez bien que le véritable trésor de mon cœur ce n'est ni mon or ni mes bijoux. Canolles ! tout cela n'est-il point pour m'éloigner de vous ?

— Nanon, vous me croyez homme d'honneur, n'est-ce pas ? Eh bien ! sur l'honneur, ce que je fais là m'est inspiré par la seule crainte du danger que vous courez.

— Et vous croyez sérieusement à ce danger ?

— Je crois que demain l'île Saint-Georges sera prise.

— Mais comment ?

— Je n'en sais rien, mais je le crois.

— Et si je consens à fuir ?

plaine, les sinuosités de la rivière : tout fut inutile, il ne vit rien.

Et lorsque la nuit fut tout à fait venue, une aile du château de Cambes s'illumina ; c'était la première fois que Canolles y apercevait de la lumière depuis qu'il était à l'île Saint-Georges.

— Ah ! dit-il, voici les sauveurs de Nanon qui sont à leur poste.

Et il soupira profondément.

Quelle étrange et mystérieuse énigme que celle que renferme le cœur humain ! Canolles n'aimait plus Nanon,



Mets le feu à la mèche.

— Je ferai tout pour vivre, Nanon, je vous le jure.

— Vous ordonnerez, ami, et j'obéirai, dit Nanon tendant la main à Canolles, et oubliant, dans son ardeur à le regarder, deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Canolles serra la main de Nanon et sortit. S'il était resté un instant de plus, il eût recueilli ces deux perles avec ses lèvres, mais il mit la main sur la lettre de la vicomtesse, et, pareille à un talisman, cette lettre lui donna la force de s'éloigner.

La journée fut cruelle. Cette menace si positive : Demain l'île Saint-Georges sera prise, bruissait sans cesse aux oreilles de Canolles. Comment ? par quel moyen ? quelle certitude avait donc la vicomtesse pour lui parler ainsi ? Serait-il attaqué par eau ? serait-il attaqué par terre ? De quel point inconnu fondrait ce malheur invisible et pourtant certain ? C'était à en devenir fou.

Tant que le jour dura, Canolles brûla ses yeux au soleil, cherchant partout des ennemis. Le soir, Canolles usa ses yeux à sonder les profondeurs du bois, les horizons de la

Canolles adorait madame de Cambes, et cependant, au moment de se séparer de celle qu'il n'aimait plus, Canolles sentait son âme se briser ; ce n'était que loin d'elle ou lorsqu'il allait la quitter que Canolles ressentait la véritable force du sentiment singulier qu'il portait à cette charmante personne.

Toute la garnison était debout et veillait sur les remparts. Canolles, las de regarder, interrogeait le silence nocturne. Jamais obscurité n'avait été plus muette et n'avait paru plus solitaire. Aucun bruit ne troublait ce calme qui semblait celui du désert.

Tout à coup l'idée vint à Canolles que c'était peut-être par le souterrain qu'il avait visité que l'ennemi allait pénétrer dans le fort. C'était peu probable, car dans ce cas on ne l'eût point prévenu ; il n'en résolut pas moins de garder ce passage. Il fit préparer un baril de poudre avec une mèche, choisit le plus brave parmi les sergents, roula le baril sur la dernière marche du souterrain, alluma une torche, et la mit à la main du sergent. Deux autres hommes se tenaient près de lui.

— S'il se présente plus de six hommes par ce souterrain, dit-il au sergent, sommez-les de se retirer ; puis, s'ils refusent, mets le feu à la mèche et roule le baril ; comme le passage va en pente, il ira éclater au milieu d'eux.

Le sergent prit la torche ; les deux soldats se tinrent debout et immobiles derrière lui, éclairés par son reflet rougeâtre, tandis qu'à leurs pieds était le baril qui contenait la poudre.

Canolles remonta tranquille de ce côté, du moins ; mais en rentrant dans sa chambre, il aperçut Nanon qui, l'ayant vu descendre du rempart et rentrer chez lui, l'avait suivi pour avoir quelques nouvelles. Elle regardait, effrayée, cette ouverture béante qu'elle ne connaissait pas.

— Oh ! mon Dieu, demanda-t-elle, qu'est-ce que cette porte ?

— Celle du passage par lequel tu vas fuir, chère Nanon.

— Tu m'as promis que tu n'exigerais que je te quittasse qu'en cas d'attaque.

— Et je te le promets encore.

— Tout paraît bien calme autour de l'île, mon ami.

— Tout paraît bien calme au dedans aussi, n'est-ce pas ? Eh bien ! cependant il y a à vingt pas de nous un baril de poudre, un homme et une torche. Si l'homme approchait la torche du baril de poudre, en une seconde il ne resterait pas pierre sur pierre dans tout le château. Voilà comme tout est tranquille, Nanon !

La jeune femme pâlit.

— Oh ! vous me faites frémir ! s'écria-t-elle.

— Nanon, dit Canolles, appelez vos femmes, qu'elles viennent ici avec vos écrins ; votre valet de chambre, qu'il vienne ici avec votre argent. Peut-être me suis-je trompé, peut-être ne se passera-t-il rien cette nuit ; mais n'importe, tenons-nous prêts.

— Qui vive ? cria la voix du sergent dans le souterrain.

Une autre voix répondit, mais sans accent hostile.

— Tenez, dit Canolles, voici qu'on vient vous chercher.

— On n'attaque pas encore, mon ami ; tout est calme ; laissez-moi près de vous, ils ne viendront pas.

Comme Nanon achevait ces paroles, le cri de : Qui vive ? retentit trois fois dans la cour intérieure, et la troisième fois fut suivie de la détonation d'un mousquet.

Canolles s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

— Aux armes ! cria la sentinelle, aux armes !

Canolles vit dans un angle une masse noire et mouvante : c'était l'ennemi qui sortait à flots d'une porte basse et cintrée, ouvrant sur une cave qui servait de bûcher : sans doute dans cette cave, comme au chevet de Canolles, il y avait quelque issue ignorée.

— Les voilà ! cria Canolles ; hâtez-vous, les voilà !

Au même moment, la décharge d'une vingtaine de mousquets répondit au coup de fusil de la sentinelle. Deux ou trois balles vinrent briser les carreaux de la fenêtre que refermait Canolles.

Il se retourna. Nanon était à genoux.

Par la porte intérieure accouraient les femmes et son laquais.

— Pas un instant à perdre, Nanon ! s'écria Canolles ; venez ! venez !

Et il enleva la jeune femme entre ses bras, comme il eût fait d'une plume, et s'enfonça dans le souterrain en criant aux gens de Nanon de le suivre.

Le sergent était à son poste, la torche à la main ; les deux soldats, la mèche allumée, se tenaient prêts à faire feu sur un groupe au milieu duquel apparaissait, pâle et faisant force assurances d'amitié, notre ancienne connaissance maître Pompée.

— Ah ! monsieur de Canolles, s'écria-t-il, dites-leur donc que nous sommes les gens que vous attendiez ; que diable ! on ne fait pas de ces plaisanteries-là avec des amis.

— Pompée, dit Canolles, je vous recommande Madame : quelqu'un que vous connaissez m'a répondu d'elle sur son honneur ; vous m'en répondez, vous, sur votre tête.

— Oui, oui, je réponds de tout, dit Pompée.

— Canolles, Canolles, je ne vous quitte pas ! s'écria Nanon en se cramponnant au cou du jeune homme ; Canolles, vous avez promis de me suivre.

— J'ai promis de défendre le fort Saint-Georges tant qu'il y resterait une pierre debout, et je vais tenir ma promesse.

Et malgré les cris, les pleurs, les supplications de Nanon, Canolles la remit aux mains de Pompée, qui, secondé de deux ou trois hommes de madame de Cambes et de la propre suite de la fugitive, l'entraîna dans les profondeurs du souterrain.

Canolles suivit un instant des yeux ce doux et blanc fantôme qui s'éloignait les bras tendus vers lui. Mais tout à coup il se rappela qu'il était attendu ailleurs et s'élança vers l'escalier en criant au sergent et aux deux soldats de le suivre.

De Vibrac était dans la chambre, sans chapeau, pâle et l'épée à la main.

— Commandant, cria-t-il en apercevant Canolles, l'ennemi !.. l'ennemi !

— Je le sais.

— Que faut-il faire ?

— Parbleu ! la belle demande, nous faire tuer.

Canolles s'élança vers la cour. Chemin faisant, il aperçut une hache de mineur et s'en empara.

La cour était pleine d'ennemis ; soixante soldats de la garnison, réunis en groupe, essayaient de défendre la porte des appartements de Canolles. On entendait du côté des remparts des cris et des coups de feu annonçant que partout on en était aux mains.

— Le commandant ! le commandant ! crièrent les soldats en apercevant Canolles.

— Oui ! oui ! répondit celui-ci, le commandant, qui vient mourir avec vous. Courage, amis, courage ! on vous a pris par trahison ne pouvant vous vaincre.

— Tout est bon en guerre, dit la voix railleuse de Ravailly, qui, le bras en écharpe, animait ses hommes à saisir Canolles. Rends-toi, Canolles, rends-toi, et il te sera fait bonne composition.

— Ah ! c'est toi, Ravailly ! cria Canolles. Je croyais cependant t'avoir payé ma dette d'amitié. Tu n'es pas content, attends...

Et Canolles, bondissant de cinq ou six pas en avant, lança à Ravailly la hache qu'il tenait à la main avec tant de force, qu'elle alla fendre, auprès du capitaine de Navailles, le casque et le hausse-col d'un officier des bourgeois qui tomba mort.

— Peste ! dit Ravailly, comme tu réponds aux politesses qu'on te fait ! Je devrais cependant être habitué à tes façons. Mes amis, il est enragé, feu sur lui ! feu !

A cet ordre, une vigoureuse fusillade partit des rangs ennemis, et cinq ou six hommes tombèrent auprès de Canolles.

— Feu ! cria-t-il à son tour, feu !

Mais trois ou quatre coups de mousquet répondirent à peine. Surpris au moment où ils s'y attendaient le moins, troublés par la nuit, les soldats de Canolles avaient perdu courage.

Canolles vit qu'il n'y avait rien à faire.

— Rentrez, dit-il à Vibrac, rentrez, et faites rentrer vos hommes ; nous nous barricaderons, et nous ne nous rendrons au moins que lorsqu'ils nous auront pris d'assaut.

— Feu ! répétèrent deux autres voix qui étaient celles d'Espagnet et de La Rochefoucauld. Souvenez-vous de vos camarades morts, et qui demandent vengeance. Feu !

Et l'ouragan de fer siffla de nouveau autour de Canolles sans l'atteindre, mais en décimant une seconde fois sa petite troupe.

— En retraite ! dit de Vibrac, en retraite !

— Sus ! sus ! cria Ravailly ; en avant, amis ! en avant !

Les ennemis s'élancèrent : Canolles, avec une dizaine d'hommes tout au plus, soutint le choc ; il avait ramassé le fusil d'un soldat mort et s'en servait comme d'une massue.

Ses compagnons rentrèrent et il rentra le dernier avec Vibrac.

Alors tous deux se raidirent contre la porte, qu'ils parvinrent à repousser, malgré les efforts des assaillants, et qu'ils assujettirent avec une énorme barre de fer.

Le fenêtres étaient grillées.

— Des haches, des leviers, du canon s'il le faut ! cria la voix du duc de La Rochefoucauld ; il faut que nous les prenions tous, morts ou vivants.

Un feu effroyable suivit ces mots ; deux ou trois balles trouèrent la porte, l'une d'elles cassa la cuisse à Vibrac.

— Ma foi, mon commandant, dit-il, j'ai mon compte : voyez maintenant à régler le vôtre, cela ne me regarde plus.

Et il se laissa aller couché le long de la muraille, ne pouvant plus se tenir debout.

Canolles regarda tout autour de lui ; une douzaine d'hommes étaient encore en état de défense ; le sergent qu'il avait mis de planton dans le souterrain était parmi eux.

— La torche, lui dit-il, qu'as-tu fait de la torche ?

— Ma foi, commandant, je l'ai jetée près du baril.

— Brûle-t-elle encore ?

— C'est probable.

— Bien. Fais sortir tous ces hommes par les portes, par les fenêtres de derrière. Obtiens pour eux et pour toi la meilleure composition que tu pourras trouver ; le reste me regarde.

— Mais, mon commandant...

— Obéis.

Le sergent courba la tête et fit signe à ses soldats de le suivre. Aussitôt tous disparurent par les appartements intérieurs ; ils avaient compris l'intention de Canolles et ne se souciaient pas de sauter avec lui.

Canolles prêta l'oreille un instant : on broyait la porte à coups de hache, ce qui n'empêchait pas la fusillade d'aller toujours ; on tirait au hasard et sur les fenêtres, derrière

lesquelles on supposait que pouvaient être embusqués les assiégés.

Tout à coup un grand tumulte annonça que la porte avait cédé, et Canolles entendit la foule qui se ruait dans le château avec des cris de joie.

— Bien ! bien ! murmura-t-il, dans cinq minutes ces cris de joie seront des hurlements de désespoir.

Et il s'élança dans la galerie souterraine.

Mais, sur le baril, un jeune homme était assis, ayant la torche à ses pieds, la tête appuyée dans ses deux mains.

Le jeune homme, au bruit, releva la tête, et Canolles reconnut madame de Cambes.

— Ah ! s'écria-t-elle en se levant, le voilà enfin !

— Claire, murmura Canolles, que venez-vous faire ici ?

— Mourir avec vous, si vous voulez mourir.

— Je suis déshonoré, perdu, il faut bien que je meure.

— Vous êtes sauvé et glorieux, sauvé par moi !

— Perdu par vous ! Les entendez-vous ? ils viennent, les voilà : fuyez, Claire, fuyez par ce souterrain ; vous avez cinq minutes, c'est plus qu'il ne vous en faut.

— Je ne fuis pas, je reste.

— Mais savez-vous pourquoi je suis descendu ici ? savez-vous ce que je vais faire ?

Madame de Cambes ramassa la torche et l'approcha du baril de poudre.

— Je m'en doute, dit-elle.

— Claire, s'écria Canolles épouvanté, Claire !

— Répétez encore que vous voulez mourir, et nous mourrons ensemble. »

La figure pâle de la vicomtesse indiquait une telle résolution, que Canolles comprit qu'elle allait faire ce qu'elle disait : il s'arrêta.

— Mais enfin, que voulez-vous ? dit-il.

— Je veux que vous vous rendiez.

— Jamais ! dit Canolles.

— Le temps est précieux, continua la vicomtesse, rendez-vous. Je vous offre la vie, je vous offre l'honneur, puisque je vous donne l'excuse de la trahison.

— Laissez-moi fuir alors, j'irai mettre mon épée aux pieds du roi et lui demander l'occasion de prendre ma revanche.

— Vous ne fuirez pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne puis vivre ainsi ; parce que je ne puis vivre séparée de vous ; parce que je vous aime.

— Je me rends, je me rends ! s'écria Canolles en se précipitant aux genoux de madame de Cambes, et en jetant loin d'elle la torche qu'elle tenait à la main.

— Oh ! murmura la vicomtesse, cette fois je le tiens, et on ne me le reprendra plus.

Il y avait une chose étrange et qui cependant peut s'expliquer, c'était que l'amour agit d'une façon si opposée sur ces deux femmes.

Madame de Cambes, retenue, douce, timide, était devenue décidée, hardie et forte.

Nanon, capricieuse, volontaire, était devenue timide, douce et retenue.

C'est que madame de Cambes se sentait de plus en plus aimée par Canolles.

C'est que Nanon sentait que chaque jour l'amour de Canolles diminuait.

X

Cette seconde rentrée de l'armée des princes à Bordeaux fut bien différente de la première. Cette fois il y avait des lauriers pour tout le monde, même pour les vaincus.

La délicatesse de madame de Cambes en avait réservé une bonne part à Canolles, qui, aussitôt qu'il eut franchi la barrière côte à côte avec son ami Ravailly, qu'il avait failli tuer deux fois, fut entouré comme un grand capitaine et félicité comme un vaillant soldat.

Les vaincus de l'avant-veille, et surtout ceux qui avaient attrapé quelque horion dans le combat, avaient bien conservé une certaine rancune contre le vainqueur. Mais Canolles était si bon, si beau, si simple, il supportait si gaiement et si dignement à la fois sa nouvelle position ; il avait été entouré d'un cortège d'amis si empressés ; les officiers et les soldats du régiment de Navailles en faisaient un si grand éloge, comme leur capitaine et comme gouverneur de l'île Saint-Georges, que les Bordelais oublièrent vite. Ils avaient d'ailleurs bien autre chose à penser.

Monsieur de Bouillon arrivait le lendemain ou le surlendemain, et les nouvelles les plus précises annonçaient que, dans huit jours au plus tard, le roi serait à Libourne.

Madame de Condé se mourait d'envie de voir Canolles ; elle le regarda passer cachée derrière le rideau de sa fenêtre, et lui trouva une mine tout à fait conquérante, et qui répondait à merveille à la réputation qu'amis et ennemis lui avaient faite.

Madame de Tourville, contrairement à l'avis de madame la Princesse, prétendit qu'il manquait de distinction. Lenet affirma qu'il le tenait pour un galant homme, et monsieur de La Rochefoucauld se contenta de dire :

— Ah ! ah ! voici donc le héros.

On assigna un logement à Canolles, c'était dans la grande forteresse de la ville, au château Trompette. Le jour, il avait entière liberté de se promener par la ville, d'y faire ses affaires, ou d'y suivre ses plaisirs. A la retraite il rentrait, le tout sur parole d'honneur de ne point chercher à s'échapper et de ne point correspondre avec ceux du dehors.

Avant de faire ce dernier serment, Canolles avait demandé la permission d'écrire quatre lignes ; cette permission lui avait été accordée, et il avait fait parvenir à Nanon la lettre suivante :

« Prisonnier, mais libre dans Bordeaux, sur ma parole de n'avoir pas de correspondance extérieure, je vous écris ces quelques mots, chère Nanon, pour vous assurer de mon amitié, dont pourrait vous faire douter mon silence. Je m'en rapporte à vous pour défendre mon honneur près du roi et de la reine.

« Baron de CANOLLES. »

Dans ces conditions-là, fort douces, comme on le voit, on pouvait reconnaître l'influence de madame de Cambes.

Canolles en eut pour cinq ou six jours avant d'en avoir fini avec tous les repas, avec toutes les fêtes que lui donnaient ses amis ; on le rencontrait sans cesse avec Ravailly, qui se promenait le bras gauche passé au bras de Canolles et le bras droit en écharpe. Quand le tambour battait et que les Bordelais partaient pour quelque expédition ou couraient à quelque émeute, on était sûr de voir sur le chemin Canolles, ayant Ravailly au bras, ou seul et les mains derrière le dos, curieux, souriant et inoffensif.

Depuis son arrivée, au reste, il n'avait aperçu madame de Cambes que rarement, et il lui avait parlé à peine ; il semblait suffire à la vicomtesse que Canolles ne fût plus près de Nanon, et elle était heureuse de le tenir, comme elle l'avait dit, près d'elle. Alors Canolles lui avait écrit pour se plaindre doucement, et alors elle l'avait fait recevoir dans une ou deux maisons de la ville, par cette protection invisible aux yeux, mais palpable au cœur, pour ainsi dire, de la femme qui aime sans vouloir être devinée.

Il y avait même plus. Canolles, par l'intermédiaire de Lenet, avait reçu la permission de faire sa cour à madame de Condé, et le beau prisonnier paraissait là quelquefois, bourdonnant et coquetant autour des femmes de madame la Princesse.

Au reste, il n'y avait pas d'homme qui parût plus désintéressé dans les affaires politiques que l'était Canolles : voir madame de Cambes, échanger quelques mots avec elle ; s'il ne pouvait parvenir à lui parler, recueillir son geste affectueux, lui serrer la main quand elle montait en voiture ; tout huguenot qu'il était, lui offrir de l'eau bénite à l'église, c'était la grande affaire des journées du prisonnier.

La nuit, il pensait à la grande affaire du jour.

Cependant, au bout de quelque temps, cette distraction ne suffit plus au prisonnier. Or, comme il comprenait l'exquise délicatesse de madame de Cambes, qui agissait ainsi encore plus pour l'honneur de Canolles que pour le sien, il chercha à augmenter le cercle de ses distractions. D'abord il se battit avec un officier de la garnison et avec deux bourgeois, ce qui lui fit toujours passer quelques heures. Mais comme il désarma l'un de ses adversaires et blessa les deux autres, cette distraction lui manqua bientôt, faute de gens disposés à le distraire.

Puis il eut une ou deux bonnes fortunes ; ce n'était point étonnant : outre que Canolles, comme nous l'avons dit, était fort beau garçon, depuis qu'il était prisonnier il était devenu on ne peut plus intéressant. Pendant trois jours entiers et pendant toute la matinée du quatrième, on avait parlé de sa captivité ; c'était presque autant que celle de monsieur le Prince.

Un jour que Canolles espérait voir madame de Cambes à l'église et que madame de Cambes, de peur de l'y rencontrer peut-être, n'y était point venue, Canolles, fidèle à son poste près de la colonne, offrit de l'eau bénite à une charmante dame qu'il n'avait pas encore vue ; ce n'était point la faute de Canolles, mais celle de madame de Cambes : si la vicomtesse fût venue il n'aurait songé qu'à elle, il n'eût vu qu'elle, il n'aurait offert d'eau bénite qu'à elle.

Le jour même, comme Canolles s'enquérait auprès de lui-même quelle pouvait être cette charmante brune, il reçut une lettre d'invitation pour passer la soirée chez l'avocat général Lavie, le même qui avait voulu s'opposer à l'entrée

de madame la Princesse, et qui, en sa qualité de soutien de la cause royale, était détesté presque à l'égal de monsieur d'Épernon. Canolles, qui éprouvait de plus en plus le besoin de se distraire, accueillit l'invitation avec reconnaissance, et, à six heures, se rendit chez l'avocat général.

L'heure peut paraître étrange à nos modernes lions ; mais il y avait deux raisons pour que Canolles se rendit de bonne heure à l'invitation de monsieur l'avocat général : la première c'est qu'à cette époque, comme on dînait à midi, les soirées commençaient naturellement moins tard ; la seconde c'est que, comme Canolles rentrait régulièrement au château Trompette à neuf heures et demie au plus tard, il lui fallait, s'il voulait faire autre chose qu'une simple apparition, arriver des premiers.

En entrant au salon, Canolles poussa un cri de joie ; madame Lavie n'était autre que cette charmante brune à laquelle il avait si galamment offert de l'eau bénite le matin même.

Canolles fut accueilli dans les salons de l'avocat général en royaliste qui a fait ses preuves. A peine la présentation eut-elle eu lieu, qu'il fut entouré d'hommages capables d'étourdir un des sept sages de la Grèce. On compara sa défense, lors de sa première attaque, à celle d'Horatius Coclès, et sa défaite à la prise de Troie, ruinée par les artifices d'Ulysse.

— Mon cher monsieur de Canolles, lui dit l'avocat général, je sais de bonne part qu'il a été fort question de vous à la cour, et que votre belle défense vous y a couvert de gloire ; aussi la reine a-t-elle juré qu'elle vous échangerait aussitôt qu'elle le pourrait, et que le jour où vous rentreriez à son service, ce serait avec le grade de mestre-de-camp ou de brigadier ; maintenant, voulez-vous être changé ?

— Ma foi, monsieur, répondit Canolles en lançant un coup d'œil meurtrier à madame Lavie, je vous jure que mon plus grand désir est que la reine ne se presse pas ; elle aurait à m'échanger contre de l'argent ou contre un bon militaire. Je ne vaux pas cette dépense et je ne mérite pas cet honneur. J'attendrai que Sa Majesté ait pris Bordeaux, où je me trouve à merveille ; alors elle m'aura pour rien.

Madame Lavie sourit avec grâce.

— Diable ! dit son mari, vous parlez tièdement de votre liberté, baron.

— Eh ! pourquoi m'y échaufferais-je ? dit Canolles ; croyez-vous qu'il me soit bien agréable de reprendre du service actif pour me retrouver exposé à tuer quotidiennement quelqu'un de mes amis ?

— Mais, quelle vie menez-vous ici ? reprit l'avocat général, une vie indigne d'un homme de votre portée, étranger à tout conseil, à toute entreprise, forcé de voir les autres servir la cause à laquelle ils appartiennent, tandis que vous vous croisez les bras, inutile, froissé, voilà ce que vous êtes ; la situation doit vous peser.

Canolles regarda madame Lavie, qui le regardait de son côté.

— Mais non, dit-il, vous vous trompez, et je ne m'ennuie pas le moins du monde. Vous vous occupez de politique, ce qui est fort ennuyeux, moi, je fais l'amour, ce qui est fort amusant. Vous êtes les uns les serviteurs de la reine, les autres les serviteurs de la princesse. Moi, je ne m'attache pas exclusivement à une souveraine, je suis l'esclave de toutes les femmes.

Cette réponse fut goûtée, et la maîtresse de la maison en exprima son opinion par un sourire.

Bientôt les parties s'organisèrent, Canolles se mit à jouer. Madame Lavie entra de moitié dans son jeu contre son mari, qui perdit cinq cents pistoles.

Le lendemain le peuple, je ne sais à quel propos, s'avisa de faire une émeute. Un partisan des princes, plus fanatique que les autres, proposa d'aller casser à coups de pierres les carreaux de monsieur Lavie. Lorsque les carreaux furent cassés, un autre proposa de mettre le feu à sa maison. On courait déjà aux tisons lorsque Canolles arriva avec un détachement du régiment de Navailles, conduisit madame Lavie en sûreté, et arracha son mari des mains d'une douzaine de furieux qui, ne pouvant point le brûler, voulaient au moins le pendre.

— Eh bien, monsieur l'homme d'action, dit Canolles à l'avocat général tout blémissant de terreur, que pensez-vous maintenant de mon oisiveté ? fais-je pas mieux de ne rien faire ?

Sur quoi il rentra au château Trompette, attendu que la retraite sonnait. En rentrant il trouva sur son guéridon une lettre dont la forme lui fit battre le cœur, et dont l'écriture le fit tressaillir.

C'était l'écriture de madame de Cambes.

Canolles ouvrit vivement la lettre et lut :

« Demain, soyez seul à l'église des Carmes vers six heures de l'après-midi, et vous mettez dans le premier confessionnal, à gauche en entrant. Vous en trouverez la porte ouverte. »

— Tiens ! pensa Canolles, voilà une idée originale.

Il y avait un post-scriptum.

« Ne vous vantez pas, disait-il, d'aller où vous avez été hier et aujourd'hui ; Bordeaux n'est pas une ville royaliste, songez-y, et que le sort que sans vous allait subir monsieur l'avocat général vous fasse réfléchir. »

— Bon ! dit Canolles, elle est jalouse. J'ai donc eu raison, quoi qu'elle en dise, d'aller hier et aujourd'hui chez monsieur Lavie.

XI

Il faut dire que, depuis son arrivée à Bordeaux, Canolles avait passé par tous les tourments de l'amour malheureux. Il avait vu la vicomtesse choyée, entourée, adulée, sans avoir pu se montrer assidu près d'elle, et il lui avait fallu, pour toute consolation, saisir au passage quelque coup d'œil dérobé par Claire à l'investigation des médisants. Après la scène du souterrain, après les paroles ardentes échangées entre la vicomtesse et lui dans ce moment suprême, cet état de choses lui semblait non plus même de la tiédeur, mais de la glace. Cependant, comme au fond de cette froideur Canolles sentait qu'il était aimé réellement et profondément, il avait pris son parti d'être le plus infortuné des amants heureux. Après tout, la chose était facile. Grâce à la parole qu'on lui avait fait donner de ne point entretenir de correspondance avec l'extérieur, il avait relégué Nanon dans ce petit coin de la conscience destiné aux remords amoureux. Or, comme il n'avait aucune nouvelle de la jeune femme, et que, par conséquent, il s'épargnait l'ennui que cause toujours la lutte, c'est-à-dire le souvenir palpable de la femme à qui l'on est infidèle, ses remords à lui n'étaient point par trop insupportables.

Cependant, parfois, au moment où le plus joyeux sourire épanouissait le visage du jeune homme, au moment où sa voix éclatait en mots spirituels et joyeux, tout à coup un nuage passait sur son front et un soupir s'échappait, sinon de son cœur, du moins de ses lèvres. Ce soupir était pour Nanon ; ce nuage, c'était le souvenir des temps passés qui projetait son ombre dans le présent.

Madame de Cambes avait remarqué ces secondes de tristesse ; son œil avait sondé toutes les profondeurs du cœur de Canolles, et elle avait réfléchi qu'elle ne pouvait laisser Canolles ainsi abandonné à lui-même. Entre un ancien amour qui n'était pas éteint tout à fait, et une nouvelle passion qui pouvait naître, le surplus de cette sève ardente, consumée autrefois par les occupations militaires et par la représentation d'un poste élevé, pouvait tourner en élément contraire à cet amour si pur qu'elle cherchait à lui inspirer. Elle ne cherchait d'ailleurs qu'à gagner du temps afin que le souvenir de tant d'aventures romanesques s'effaçât ou à peu près, après avoir tenu éveillée la curiosité de tous les courtisans de la princesse. Peut-être madame de Cambes se trompait-elle ; peut-être, en avouant tout haut son amour, eût-elle obtenu qu'on s'en fût moins occupé, ou qu'on s'en fût occupé moins longtemps.

Mais celui de tous qui suivait avec le plus d'attention et de succès les progrès de cette mystérieuse passion, c'était Lenet. Quelque temps son œil observateur avait reconnu l'existence de l'amour sans en connaître l'objet ; il n'avait point deviné, il est vrai, la situation précise de cet amour, il ignorait s'il était solitaire ou partagé ; seulement, madame de Cambes, quelquefois tremblante et indécise, quelquefois forte et arrêtée, presque toujours indifférente aux plaisirs qu'on goûtait autour d'elle, lui avait paru véritablement frappée au cœur ; tout à coup cette ardeur qu'elle avait montrée pour la guerre s'était éteinte, elle n'était plus tremblante, ni forte, ni indécise, ni arrêtée ; elle était pensive, souriant sans motif, pleurant sans cause, comme si ses lèvres et ses yeux répondaient aux variations de sa pensée, aux élans opposés de son esprit ; c'était depuis six ou sept jours que ce changement s'était opéré ; c'était depuis six ou sept jours que Canolles était pris. Canolles, à n'en pas douter, était donc l'objet de cet amour.

Lenet, au reste, était tout prêt à favoriser un amour qui pouvait donner un jour un si brave défenseur à madame la Princesse.

Monsieur de La Rochefoucauld était peut-être encore plus avancé que Lenet dans l'exploration du cœur de madame de Cambes. Mais ses gestes, ses yeux, sa bouche, disaient

si juste ce qu'il leur permettait de dire seulement, que personne n'aurait pu affirmer s'il avait de l'amour ou de la haine pour madame de Cambes. Quant à Canolles, il n'en parlait pas, ne le regardait pas, et n'en tenait point plus de compte que s'il n'eût pas existé. Du reste, guerroyant plus que jamais, se posant en héros, prétention dans laquelle il était secondé par un courage à toute épreuve et une véritable habileté militaire ; donnant chaque jour plus d'importance à sa position de lieutenant du généralissime. Monsieur de Bouillon, au contraire, froid, mystérieux, calculateur, servi admirablement dans sa politique par des accès de goutte qui venaient parfois tellement à point qu'on était tenté d'en nier la réalité, négociait toujours, se dissimulait le plus possible, ne pouvant s'habituer à mesurer l'abîme qui séparait Mazarin de Richelieu, et craignant toujours pour sa tête, qu'il avait failli perdre sur le même échafaud que Cinq-Mars, et qu'il n'avait rachetée qu'en donnant Sedan, sa ville, et en renonçant, sinon de droit, du moins de fait, à sa qualité de prince souverain.

Quant à la ville elle-même, elle était emportée par le torrent de mœurs galantes qui débordait de tous côtés sur elle. Entre deux feux, entre deux morts, entre deux ruines, les Bordelais étaient si peu sûrs du lendemain, qu'il fallait bien adoucir cette existence précaire qui pouvait ne compter l'avenir que par secondes.

On se rappelait La Rochelle, dévastée déjà par Louis XIII, et la profonde admiration d'Anne d'Autriche pour ce fait d'armes ; pourquoi Bordeaux n'offrirait-il pas à la haine et à l'ambition de cette princesse une seconde édition de La Rochelle ?

On oubliait toujours que celui qui passait son niveau sur les têtes et sur les murailles trop hautes était mort, et que le cardinal de Mazarin était à peine l'ombre du cardinal de Richelieu

Donc chacun se laissait aller, et ce vertige prenait Canolles comme les autres ; il est vrai aussi que parfois il se mettait à douter de tout, et dans ses accès de scepticisme il doutait de l'amour de madame de Cambes comme des autres choses de ce monde Dans ces moments-là, Nanon grandissait dans son cœur, plus tendre et plus dévouée de son absence même. Dans ces moments-là, si Nanon eût apparu à ses yeux, l'inconstant esprit qu'il était, il fût tombé aux pieds de Nanon.

Ce fut au milieu de toutes ces incohérences de pensée, que peuvent seuls comprendre les cœurs qui se sont trouvés entre deux amours, que Canolles reçut la lettre de la vicomtesse. Il va sans dire que toute autre idée disparut à l'instant même. Après avoir lu la lettre, il ne comprenait pas qu'il eût jamais pu aimer une autre que madame de Cambes, après l'avoir relue il crut n'avoir jamais aimé qu'elle.

Canolles passa une de ces nuits fiévreuses qui brûlent et reposent à la fois, le bonheur faisant le contrepoids de l'insomnie. Quoique de toute la nuit il eût à peine fermé l'œil, dès le matin il était levé.

On sait comment les amoureux passent les heures qui précèdent un rendez-vous : à regarder leur montre, à courir çà et là, et à aller donner de la tête dans leurs plus chers amis qu'ils ne reconnaissent pas. Canolles fit toutes les folies qu'exigeait son état

A l'heure précise, (il entrait pour la vingtième fois dans l'église), il alla au confessionnal, qui était ouvert. A travers les vitraux sombres, filtraient les rayons du soleil couchant ; tout l'intérieur du monument religieux était éclairé de cette mystérieuse lumière si douce à ceux qui prient et à ceux qui aiment. Canolles eût donné un an de sa vie pour ne pas perdre une espérance en ce moment.

Canolles regarda autour de lui pour bien s'assurer que l'église était déserte, fouilla des yeux chaque chapelle ; puis, lorsqu'il fut convaincu que personne ne pouvait le voir, il entra dans le confessionnal, qu'il ferma après lui.

XII

Un instant après, Claire, enveloppée d'une mante épaisse, apparut elle-même à la porte, au dehors de laquelle elle laissa Pompée en sentinelle ; puis, après s'être assurée à son tour qu'elle ne courait pas le danger d'être vue, elle vint s'agenouiller sur un des prie-Dieu du confessionnal.

— Enfin, dit Canolles, c'est donc vous, Madame, vous avez eu enfin pitié de moi !

— Il le fallait bien, puisque vous vous perdiez, répondit Claire toute troublée de dire, au tribunal de la vérité, un mensonge bien innocent, mais qui n'en était pas moins un mensonge.

— Ainsi, Madame, dit Canolles, c'est à un simple sentiment de commisération que je dois le bienfait de votre présence. Oh ! vous en conviendrez, j'avais droit d'attendre mieux que cela de vous.

— Parlons sérieusement, dit Claire essayant vainement de raffermir sa voix émue, et comme il convient de le faire dans un lieu saint : vous vous perdiez, je le répète, en allant chez M. Lavie, l'ennemi juré de la princesse. Hier, madame de Condé l'apprit de M. de La Rochefoucauld, qui sait tout, et elle dit ces mots qui m'ont effrayée :

« Si nous avons à craindre aussi les complots de nos prisonniers, il faudra mettre la sévérité où nous avions mis l'indulgence ; dans les situations précaires, il faut des décisions rigoureuses ; non seulement nous sommes prêts à en prendre, mais décidés à les exécuter. »

La vicomtesse prononça ces paroles d'une voix plus ferme ; il lui semblait qu'en faveur du prétexte, Dieu excuserait l'action C'était une espèce de sourdine qu'elle mettait à sa conscience.

— Je ne suis pas le chevalier de Son Altesse, Madame, répondit Canolles je suis le vôtre, et voilà tout : c'est à vous que je me suis rendu, à vous seule ; vous savez en quelle circonstance et à quelle condition.

— Je ne croyais pas, dit Claire, qu'il y eût eu des conditions faites.

— Pas de bouche, peut être, mais de cœur. Ah ! Madame, après ce que vous m'aviez dit, après le bonheur que vous m'aviez laissé entrevoir, après les espérances que vous m'aviez données !... Ah ! Madame convenez franchement que vous avez été bien cruelle.

— Ami, dit Claire, est-ce à vous à me faire un reproche de ce que j'ai soigné votre honneur à l'égal du mien ? et ne comprenez-vous point, il faut que je vous l'avoue, car vous le devineriez certainement, ne devinez-vous pas que j'ai souffert autant que vous, plus que vous-même, puisque je n'ai pas eu la force de supporter cette souffrance ? Ecoutez-moi donc, et que mes paroles, qui sortent du plus profond de mon cœur, entrent au plus profond du vôtre. Ami, je vous l'ai dit, j'ai souffert plus que vous, car une crainte m'obsédait, crainte que vous ne pouviez pas avoir, vous, car vous savez bien que je n'aime que vous. En demeurant ici, avez-vous quelque regret de celle qui n'y est pas, et dans les rêves de votre avenir, avez-vous quelque espérance qui ne soit pas de moi.

— Madame, dit Canolles, vous faites un appel à ma franchise, et je vais vous parler franchement : oui, quand vous m'abandonnez à mes réflexions douloureuses, quand vous me laissez seul en face du passé, quand par votre absence vous me condamnez à errer parmi les tripots avec ces niais plumés qui courtisent leurs petites bourgeoises ; quand vous m'évitez du regard, ou que vous me faites acheter si cher un mot, un geste, un coup d'œil dont je suis indigne peut-être, oui, je m'en veux de ne pas être mort en combattant, je me reproche de m'être rendu, j'ai des regrets, j'ai du remords.

— Du remords ?

— Oui, Madame, du remords ; car, aussi vrai que Dieu est sur ce saint autel devant lequel je vous dis que je vous aime, il y a à cette heure une femme qui pleure, qui gémit, qui donnerait sa vie pour moi et cependant elle se dit ou que je suis un lâche ou que je suis un traître.

— Oh ! Monsieur.

— Sans doute, Madame : ne m'avait-elle pas fait tout ce que je suis ? n'avait-elle pas mon serment de la sauver ?

— Mais, vous l'avez sauvée aussi, ce me semble ?

— Oui, des ennemis qui eussent pu torturer sa vie, mais non du désespoir qui déchire son cœur, si cette femme sait que c'est à vous que je me suis rendu.

Claire baissa la tête et soupira.

— Ah ! vous ne m'aimez pas ! dit-elle

Canolles soupira à son tour

— Je ne veux pas vous tenter, Monsieur continua-t-elle, je ne veux pas vous faire perdre une amie que je ne vaux pas ; pourtant, vous le savez, moi aussi je vous aime ; je venais vous demander votre amour bien dévoué, bien exclusif : je venais vous dire Je suis libre, voici ma main. Je vous l'offre, car je n'ai personne à vous opposer, moi, car je ne connais personne qui vous soit supérieur.

— Ah ! Madame, s'écria Canolles, vous me transportez, vous me faites le plus heureux des hommes !

— Oh ! dit-elle tristement, vous ! Monsieur, vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime, je vous adore ; seulement ce que j'ai souffert de votre silence et de votre réserve ne se peut exprimer.

— Mon Dieu ! vous ne devinez donc rien, vous autres hommes ? répondit Claire en levant ses beaux yeux au ciel N'avez-vous donc pas compris que je ne voulais pas vous faire jouer un rôle ridicule, que je ne voulais pas qu'il fût possible de croire que la reddition de Saint-Georges

était une chose arrangée entre nous. Non, je voulais que, libéré par la reine ou racheté par moi, vous m'appartinssiez sans réserve. Hélas ! vous n'avez pas voulu attendre.

— Oh ! maintenant, Madame, j'attendrai. Une heure comme celle-ci, une promesse de votre douce voix qui me dira que vous m'aimez, et j'attendrai des heures, des jours, des années...

— Vous aimez encore mademoiselle de Lartigues ? reprit madame de Cambes en secouant la tête.

— Madame, répondit Canolles, si je vous disais que je n'ai point pour elle une amitié reconnaissante, je mentirais ; croyez-moi, je ne mens pas avec ce sentiment. Je vous donne tout ce que je puis donner d'amour, et c'est beaucoup.

— Hélas ! dit Claire, je ne sais si je dois accepter, car vous faites preuve d'un cœur bien généreux, mais aussi bien aimant !

— Écoutez, reprit Canolles, je mourrais pour vous épargner une larme, et je fais pleurer sans être ému celle que vous dites. Pauvre femme ! elle a des ennemis, elle, et ceux qui ne la connaissent pas la maudissent. Vous n'avez que des amis, vous ; ceux qui ne vous connaissent pas vous respectent, ceux qui vous connaissent vous aiment ; jugez donc de la différence de ces deux sentiments, dont l'un est commandé par ma conscience, l'autre par mon cœur.

— Merci, mon ami. Mais peut-être cédez-vous à un mouvement d'entraînement produit par ma présence et dont vous pourriez vous repentir. Pesez donc mes paroles. Je vous donne jusqu'à demain pour y répondre. Si vous voulez faire dire quelque chose à mademoiselle de Lartigues, si vous voulez la rejoindre, vous êtes libre. Canolles, je vous prendrai par la main et je vous conduirai moi-même hors des portes de Bordeaux.

— Madame, répondit Canolles, il est inutile d'attendre à demain, je vous le dis avec un cœur ardent, mais avec une tête froide. Je vous aime, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous.

— Ah ! merci, merci, ami ! s'écria Claire en faisant glisser la grille et en passant sa main par l'ouverture. A vous ma main, à vous mon cœur.

Canolles saisit cette main qu'il couvrit de baisers.

— Pompée me fait signe qu'il est temps de sortir, dit Claire. Sans doute on va fermer l'église. Adieu, mon ami, ou plutôt au revoir. Demain vous saurez ce que je veux faire pour vous, c'est-à-dire pour nous. Demain vous serez heureux, car je serai heureuse.

Et ne pouvant maîtriser le sentiment qui l'entraînait vers le jeune homme, elle attira à son tour sa main vers elle, baisa le bout de ses doigts, et s'enfuit légèrement laissant Canolles joyeux comme les anges, dont les célestes concerts semblaient avoir un écho dans son cœur.

XIII

Cependant, comme l'avait dit Nanon, le roi, la reine, le cardinal et monsieur de La Meilleraie s'étaient mis en route pour châtier la ville rebelle qui avait osé prendre ouvertement le parti des princes : ils approchaient lentement, mais ils approchaient.

En arrivant à Libourne, le roi reçut une députation des Bordelais qui venaient l'assurer de leur respect et de leur dévouement ; dans l'état où étaient les choses, l'assurance était étrange.

Aussi la reine reçut-elle les ambassadeurs du haut de sa hauteur autrichienne.

— Messieurs, dit-elle, nous allons poursuivre notre chemin par Vayres ; nous pourrons donc bientôt juger par nous-mêmes si votre respect et votre dévouement sont aussi sincères que vous le dites.

A ce nom de Vayres, les députés, informés sans doute de quelque circonstance ignorée de la reine, se regardèrent avec une sorte d'inquiétude. Anne d'Autriche, à qui rien n'échappait, ne faillit point à remarquer ce regard.

— Allons camper à Vayres, dit-elle, la place est bonne, à ce que m'a assuré monsieur le duc d'Epernon ; nous y logerons le roi.

Puis se retournant vers son capitaine et vers les personnes de sa suite :

— Qui commande donc à Vayres ? demanda-t-elle.

— On dit, Madame, répondit Guitaut, que c'est un nouveau gouverneur.

— Un homme sûr, j'espère ! dit la reine en fronçant le sourcil.

— Un homme à monsieur le duc d'Epernon.

Le front de la reine s'éclaircit.

— S'il en est ainsi, marchons vite, dit-elle.

— Madame, dit le duc de La Meilleraie, Votre Majesté fera comme elle l'entendra, mais je crois qu'il ne faudrait pas marcher plus vite que l'armée. Une entrée belliqueuse dans la citadelle de Vayres ferait à merveille ; il est bon que les sujets du roi connaissent les forces de Sa Majesté : cela encourage les fidèles et désespère les perfides.

— Je crois que monsieur de La Meilleraie a raison, dit le cardinal de Mazarin.

— Et moi je dis qu'il a tort, répondit la reine. Nous n'avons rien à craindre avant Bordeaux ; le roi est fort par lui-même et non par ses troupes ; sa maison suffira.

Monsieur de La Meilleraie baissa la tête en signe d'obéissance.

— Que Votre Majesté ordonne, dit-il, elle est la reine.

La reine appela Guitaut, lui ordonna de rassembler les gardes, les mousquetaires et les chevau-légers. Le roi monta à cheval, et se mit à leur tête. La nièce de Mazarin, et les dames d'honneur montèrent dans un carrosse.

On se mit aussitôt en marche pour Vayres. L'armée suivait : et comme il y avait dix lieues seulement à faire, elle devait arriver trois ou quatre heures après le roi et camper sur la rive gauche de la Dordogne.

Le roi avait douze ans à peine, et cependant, c'était déjà un charmant cavalier, maniant sa monture avec grâce et ayant dans toute sa personne cet orgueil de race qui en fit par la suite le roi d'Europe le plus exigeant en matière d'étiquette. Elevé sous les yeux de la reine, mais persécuté par les éternelles lésineries du cardinal, qui le laissait manquer des choses les plus nécessaires, il attendait avec une impatience furieuse l'heure de sa majorité, qui devait sonner au 5 septembre suivant, et, par anticipation, laissait parfois échapper au milieu de ses caprices d'enfant des boutades royales qui indiquaient ce qu'il serait un jour. Cette campagne lui avait donc souri très fort : c'était en quelque sorte une mise hors de page, un apprentissage du capitanat, un essai de la royauté. Il marchait donc fièrement, tantôt à la portière du carrosse, saluant la reine et faisant les doux yeux à madame de Frontenac dont on le disait amoureux, et tantôt en tête de sa maison, causant avec monsieur de La Meilleraie et le vieux Guitaut des campagnes du roi Louis XIII, et des prouesses de feu monsieur le cardinal.

Tout en causant et en marchant ainsi, l'on gagnait du chemin et l'on commençait à apercevoir les tours et les galeries du fort de Vayres. Le temps était magnifique, le paysage pittoresque, le soleil dardait ses rayons obliques sur la rivière ; on se fût cru en promenade tant la neige affectait de joie et de belle humeur. Le roi marchait entre monsieur de La Meilleraie et Guitaut, lorgnant la place, dans laquelle pas un mouvement ne se faisait sentir, quoiqu'il fût plus que probable que les sentinelles qu'on apercevait avaient de leur côté découvert et signalé cette brillante avant-garde de l'armée du roi.

Le carrosse de la reine doubla le pas et vint se placer au premier rang.

— Mais, dit Mazarin, une chose m'étonne, monsieur le maréchal.

— Laquelle, Monseigneur ?

— Il me semble qu'habituellement les bons gouverneurs savent ce qui se passe autour de leurs forteresses, et que lorsqu'un roi prend la peine de marcher vers cette forteresse, ils lui doivent au moins une députation.

— Oh bah ! dit la reine en éclatant d'un rire bruyant et forcé, des cérémonies ! allons donc, c'est inutile, j'aime mieux la fidélité.

Monsieur de La Meilleraie se couvrit le visage de son mouchoir pour cacher, sinon une grimace, du moins l'envie qu'il avait de la faire.

— Mais c'est qu'en vérité personne ne bouge, dit le jeune roi assez mécontent d'un pareil oubli de ces règles de l'étiquette dont il devait plus tard faire les bases de sa grandeur.

— Sire, répondit Anne d'Autriche, voici monsieur de La Meilleraie et Guitaut qui vous diront que le premier devoir d'un gouverneur, en pays ennemi surtout, est, de peur de surprise, de se tenir coi et couvert derrière ses murailles. Voyez-vous pas votre drapeau, le drapeau de Henri IV et de François Ier qui flotte sur la citadelle ?

Et elle montrait avec orgueil cet emblème significatif qui prouvait combien elle avait raison dans son espoir.

Le cortège continua sa route, et en s'avançant découvrit un ouvrage avancé qui paraissait élevé depuis quelques jours seulement.

— Ah ! ah ! dit le maréchal, il paraît que le gouverneur est véritablement un homme du métier. Cet avant-poste est bien choisi et ce retranchement habilement dessiné.

La reine sortit la tête par la portière et le roi se haussa sur ses étriers.

Une seule sentinelle se promenait sur la demi-lune ; mais, du reste, le retranchement paraissait aussi solitaire et aussi muet que la citadelle.

— N'importe, dit Mazarin, quoique je ne sois pas soldat, quoique je ne connaisse pas les devoirs militaires d'un gouverneur, je trouve étrange cette façon d'agir à l'égard d'une majesté.

— Avançons toujours, dit le maréchal, nous verrons bien.

Lorsque la petite troupe ne fut plus qu'à cent pas du retranchement, la sentinelle, qui jusque-là avait marché de long en large, s'arrêta. Puis, après un instant d'examen :

— Qui vive ? cria-t-elle.

— Le roi ! répondit monsieur de La Meilleraie.

A ce seul mot, Anne d'Autriche s'attendait à voir courir les soldats, s'empresser les officiers, s'abaisser les ponts, s'ouvrir les portes, flamboyer les épées hautes.

Rien de tout cela n'eut lieu.

Le factionnaire ramena sa jambe droite contre sa jambe gauche, croisa le mousquet sur les arrivants, et se contenta de dire d'une voix haute et ferme :

— Halte-là !

Le roi pâlit de colère ; Anne d'Autriche se mordit les lèvres jusqu'au sang ; Mazarin murmura un juron italien qui était peu de mise en France, mais dont il n'avait jamais pu se déshabituer ; monsieur le maréchal de La Meilleraie n'eut qu'un regard pour Leurs Majestés, mais il fut éloquent.

— J'aime les mesures de précaution pour mon service, dit la reine essayant de se mentir à elle-même, car malgré l'assurance factice de son visage elle commençait à être inquiète au fond du cœur.

— J'aime le respect pour ma personne, murmura le jeune roi fixant son regard morne sur cette sentinelle impassible.

XIV

Cependant le cri : Le roi ! le roi ! prononcé par la sentinelle plutôt comme un avis que comme marque de respect, fut répété par deux ou trois voix et parvint jusqu'au corps de la place. On vit alors un homme apparaître sur le couronnement des remparts et toute la garnison se rangea autour de lui.

Cet homme leva en l'air son bâton de commandement ; aussitôt les tambours battirent aux champs, les soldats du fort présentèrent les armes, et un coup de canon retentit grave et solennel.

— Voyez-vous, dit la reine, les voici qui se rendent à leur devoir : vaut mieux tard que jamais. Passons.

— Pardon, Madame, dit le maréchal de La Meilleraie ; mais je ne vois pas le moins du monde qu'ils ouvrent les portes, et nous ne pouvons passer que si les portes sont ouvertes.

— Ils oublient de le faire dans l'étonnement et dans l'enthousiasme où les a sans doute jetés cette auguste visite qu'ils ne s'attendaient pas à recevoir, se hasarda de dire un courtisan.

— On n'oublie pas ces choses-là, Monsieur, répondit le maréchal.

Puis, se retournant vers le roi et la reine :

— Leurs Majestés me permettent-elles de leur donner un conseil ? ajouta-t-il.

— Lequel, maréchal ?

— Leurs Majestés devraient se retirer à cinq cents pas d'ici avec Guitaut et ses gardes, tandis qu'avec les mousquetaires et les chevau-légers j'irais reconnaître la place.

La reine ne répondit que par un mot :

— En avant ! dit-elle, et nous verrons si l'on ose nous refuser le passage.

Le jeune roi, enchanté, piqua son cheval et se trouva de vingt pas en avant.

Le maréchal et Guitaut s'élancèrent et le rejoignirent.

— On ne passe pas ! dit la sentinelle qui n'avait pas quitté sa position hostile.

— C'est le roi ! crièrent les pages.

— Arrière ! cria la sentinelle avec un geste menaçant.

En même temps on vit poindre au-dessus du parapet les chapeaux et les mousquets des soldats qui gardaient le premier retranchement.

Un long murmure accueillit ces paroles et cette apparition. Monsieur de La Meilleraie saisit le mors du cheval du roi et lui fit tourner bride, ordonnant en même temps au cocher de la reine de s'éloigner. Les deux majestés insultées se retirèrent donc à la distance de mille pas à peu près des premiers retranchements, tandis que leur suite s'éparpillait comme une bande d'oiseaux après le coup de fusil du chasseur.

Alors le maréchal de La Meilleraie, maître de la position, laissa une cinquantaine d'hommes pour garder le roi et la reine, et, rassemblant le reste de sa troupe, revint avec elle vers les retranchements.

Lorsqu'il fut à cent pas environ des fossés, la sentinelle, qui avait repris sa marche calme et mesurée, s'arrêta de nouveau.

— Prenez un trompette, mettez un mouchoir au bout de votre épée, Guitaut, dit le maréchal, et allez sommer cet impertinent gouverneur de se rendre.

Guitaut obéit, arbora les signes pacifiques qui, dans tous les pays du monde, protègent les hérauts, et s'avança vers le retranchement.

— Qui vive ? cria la sentinelle.

— Parlementaire, répondit Guitaut en agitant son épée et le chiffon qui la décorait.

— Laissez venir, dit le même homme qu'on avait déjà vu apparaître sur le rempart de la place, et qui sans doute s'était rendu à ce poste avancé par un chemin couvert.

La porte s'ouvrit, un pont s'abaissa

— Que voulez-vous ? demanda un officier qui l'attendait sur la porte.

— Parler au gouverneur, répondit Guitaut.

— Me voici, dit l'homme qui avait déjà apparu deux fois, une fois sur les remparts de la place, une fois sur le parapet des retranchements.

Guitaut remarqua que cet homme était fort pâle, mais calme et poli.

— Vous êtes le gouverneur de Vayres ? demanda Guitaut.

— Oui, Monsieur.

— Et vous refusez d'ouvrir la porte de votre forteresse à Sa Majesté le roi et à la reine régente ?

— J'ai cette douleur.

— Et que prétendez-vous ?

— La liberté de messieurs les princes, dont la captivité ruine et désole le royaume.

— Sa Majesté ne parlemente pas avec ses sujets.

— Hélas ! nous le savons, Monsieur ; aussi sommes-nous prêts à mourir, sachant que nous mourrons pour le service de Sa Majesté, bien qu'en apparence nous ayons l'air de lui faire la guerre.

— C'est bien, dit Guitaut, voilà tout ce que nous voulions savoir.

Et après avoir salué assez cavalièrement le gouverneur, qui lui répondit par un salut plein de courtoisie, il se retira.

Rien ne bougea sur le bastion.

Guitaut rejoignit le maréchal et lui rendit compte de sa mission.

— Que cinquante hommes, dit le maréchal en étendant la main vers le village d'Isson, se rendent au galop dans ce bourg et rapportent à l'instant même toutes les échelles qu'ils pourront trouver.

Cinquante hommes partirent à fond de train, et comme le village n'était pas très éloigné, ils y furent en un instant.

— Maintenant, Messieurs, dit le maréchal, mettez pied à terre ; la moitié de vous, armée de mousquets, protégera l'assaut ; le reste montera à l'escalade.

La proposition fut accueillie par de grands cris de joie. Les gardes, les mousquetaires et les chevau-légers descendirent vivement et chargèrent les armes.

Pendant ce temps, les cinquante fourrageurs revenaient avec une vingtaine d'échelles.

Tout était toujours calme dans le bastion ; la sentinelle se promenait de long en large, et l'on voyait toujours, dépassant la galerie, le bout des mousquets et les cornes des chapeaux.

La maison du roi se mit en marche commandée par le maréchal en personne ; elle se composait de quatre cents hommes en tout à peu près, dont [illegible] l'avait ordonné le maréchal, s'apprêtait à monter à l'assaut, et l'autre moitié à soutenir l'escalade.

Le roi, la reine et sa cour suivaient de loin avec anxiété les mouvements de la petite troupe. La reine elle-même semblait avoir perdu toute son assurance ; pour mieux voir, elle avait fait tourner sa voiture, qui présentait un de ses côtés aux fortifications.

A peine les assaillants eurent-ils fait vingt pas, que la sentinelle s'approcha du bord du rempart, et d'une voix éclatante :

— Qui vive ? cria-t-elle.

— Ne répondez pas, dit monsieur de La Meilleraie, et allons toujours.

— Qui vive ? cria une seconde fois la sentinelle en apprêtant son arme.

— Qui vive ? répéta-t-elle une troisième fois.

Et elle mit en joue.

— Feu sur ce drôle ! dit monsieur de La Meilleraie.

Au même instant une volée de coups de mousquet partit des rangs royalistes. La sentinelle, frappée, [illegible] laissa

échapper son mousquet, qui alla rouler dans le fossé et tomba en criant

— Aux armes !

Un seul coup de canon répondit au commencement des hostilités. Le boulet passa en sifflant sur le premier rang, plongea dans le deuxième et le troisième, renversa quatre soldats, et s'en alla, en ricochant, éventrer un des chevaux de la voiture de la reine

Un long cri d'effroi partit du groupe qui gardait Leurs Majestés ; le roi, entraîné, recula ; Anne d'Autriche faillit s'évanouir de rage et Mazarin de peur. On coupa les traits du cheval mort et des chevaux vivants, qui, en se cabrant de terreur, menaçaient de briser la voiture. Huit ou dix gardes s'y attelèrent et traînèrent la reine hors de la portée des boulets

Pendant ce temps, le gouverneur démasquait une batterie de six pièces.

Quand monsieur de La Meilleraie vit cette batterie, qui en quelques secondes menaçait d'écharper ses trois compagnies, il pensa qu'il serait inutile de pousser plus loin l'attaque, et ordonna la retraite.

Du moment où la maison du roi fit son premier pas en arrière, les dispositions hostiles de la forteresse disparurent.

Le maréchal revint près de la reine, l'invitant à choisir un point quelconque des environs pour son quartier général. La reine avisa alors, de l'autre côté de la Dordogne, la petite maison isolée perdue dans les arbres, et qui ressemblait à un petit château

— Voyez, dit-elle à Guitaut, à qui appartient cette maison, et demandez-y l'hospitalité pour moi.

Guitaut partit à l'instant même, traversa la rivière dans le bac du passeur d'Isson, et revint disant que la maison était inhabitée, excepté par une espèce d'intendant, lequel avait répondu que la maison appartenait à monsieur d'Epernon ; elle était bien au service de Sa Majesté

— Partons alors, dit la reine ; mais où est le roi ?

On appela alors le petit Louis XIV qui s'était retiré un peu à l'écart ; il se retourna, et quoiqu'il essayât de cacher ses larmes, on vit qu'il avait pleuré.

— Qu'avez-vous donc, sire ? demanda la reine.

— Oh ! rien, Madame, répondit l'enfant : si ce n'est qu'un jour je serai roi, j'espère, et alors... malheur à ceux qui m'auront offensé !

— Comment se nomme le gouverneur ? demanda la reine.

Personne ne put lui répondre. Tout le monde l'ignorait. On s'informa alors près du passeur du bac, qui répondit qu'il s'appelait Richon.

— C'est bien, dit la reine. je me rappellerai ce nom.

— Et moi aussi, dit le jeune roi.

XV

Cent hommes de la maison du roi à peu près passèrent la Dordogne avec Leurs Majestés, le reste demeura autour de monsieur de La Meilleraie, qui, décidé à assiéger Vayres, attendait l'armée.

A peine la reine était-elle installée dans la petite maison, que, grâce au faste de Nanon, elle trouva infiniment plus habitable qu'elle ne l'espérait, que Guitaut se présenta chez elle pour lui dire qu'un capitaine, qui prétendait avoir une affaire importante à traiter, lui demandait l'honneur d'une audience.

— Et quel est ce capitaine ? demanda la reine.

— Le capitaine Cauvignac, Madame.

— Est-il de mon armée ?

— Je ne le crois pas.

— Informez-vous-en, et s'il n'est pas de mon armée, dites-lui que je ne puis le recevoir.

— Je demande pardon à Votre Majesté de n'être pas de son avis sur ce point, dit Mazarin, mais il me semble que c'est justement s'il n'était pas de son armée qu'elle devrait le recevoir.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que s'il est de l'armée de Votre Majesté et qu'il demande une audience à la reine, ce ne peut être qu'un sujet fidèle, tandis qu'au contraire, s'il appartient à l'armée ennemie, ce peut être un traître. Or, en ce moment, Madame, les traîtres ne sont point à mépriser, attendu qu'ils peuvent être fort utiles.

— Faites entrer alors, dit la reine, puisque tel est l'avis de monsieur le cardinal !

Le capitaine fut introduit aussitôt, et se présenta avec une aisance et une familiarité qui étonnèrent la reine, habituée qu'elle était à produire sur ceux qui l'entouraient une impression contraire.

Elle toisa Cauvignac des pieds à la tête, mais celui-ci supporta à merveille le regard royal.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? demanda la reine

— Le capitaine Cauvignac, répondit le nouveau venu.

— Au service de qui êtes-vous ?

— Au service de Votre Majesté, si elle le veut bien.

— Si je le veux bien ? sans doute. D'ailleurs y a-t-il donc un autre service dans le royaume ? Sommes-nous deux reines en France ?

— Assurément non, Madame, il n'y a qu'une reine en France, et c'est celle aux pieds de laquelle j'ai le bonheur de déposer en ce moment mon très humble respect ; mais il y a deux opinions, du moins à ce qu'il m'a paru tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ? demanda la reine en fronçant le sourcil.

— Je veux dire, Madame, que je me promenais aux environs et que j'étais justement sur un petit tertre qui domine tout le pays, admirant le paysage qui, comme l'a pu remarquer Votre Majesté, est ravissant, lorsque j'ai cru voir que monsieur Richon ne la recevait pas avec tout le respect qui lui était dû ; cela m'a confirmé une chose dont je me doutais déjà d'ailleurs ; c'est qu'il y avait en France deux opinions : l'opinion royaliste, et une autre, et que monsieur Richon appartenait à cette autre opinion.

Le visage d'Anne d'Autriche se rembrunit de plus en plus.

— Ah ! vous avez cru voir cela ? dit-elle.

— Oui, Madame, répondit Cauvignac avec un ton de parfaite naïveté. J'ai même cru voir encore qu'un coup de canon chargé à boulet était parti de la place, et que ce boulet avait offensé le carrosse de Votre Majesté.

— Assez... Ne m'avez-vous demandé audience, Monsieur, que pour me faire part de vos sottes observations ?

— Ah ! tu es impolie, se dit en lui-même Cauvignac, en ce cas tu payeras plus cher.

— Non, Madame, je vous ai demandé audience pour vous dire que vous êtes une bien grande reine et que mon admiration pour vous est sans égale.

— Ah vraiment ! dit la reine d'un ton sec.

— En conséquence de cette grandeur et de cette admiration qui en est la suite naturelle, j'ai donc résolu de me consacrer entièrement au service de Votre Majesté.

— Merci, dit la reine avec ironie ; puis se retournant vers son capitaine des gardes :

— Çà, Guitaut, dit-elle, que l'on me chasse ce bavard.

— Pardon, Madame, dit Cauvignac, je m'en irai bien sans qu'on me chasse ; mais si je m'en vais, vous n'aurez pas Vayres.

Et Cauvignac, saluant Sa Majesté avec une grâce charmante, pirouetta sur ses talons.

— Madame, dit tout bas Mazarin, je crois que vous avez tort de renvoyer cet homme.

— Çà, revenez, dit la reine, et parlez : après tout, vous êtes bizarre et me paraissez divertissant.

— Votre Majesté est bien bonne, répondit Cauvignac en s'inclinant.

— Que parliez-vous donc d'entrer à Vayres ?

— Je disais, Madame, que si Votre Majesté était toujours dans l'intention que j'ai cru lui voir manifester ce matin d'entrer à Vayres, je me ferai un devoir de l'y introduire

— Et comment cela ?

— J'ai cent cinquante hommes à moi dans Vayres.

— A vous ?

— Oui, à moi.

— Eh bien ?

— Je cède ces cent cinquante hommes à Votre Majesté

— Après ?

— Après ?

— Oui ?

— Après, il me semble que c'est bien le diable si avec cent cinquante portiers Votre Majesté ne peut pas se faire ouvrir une porte.

La reine sourit.

— Le drôle a de l'esprit, dit-elle

Cauvignac devina sans doute le compliment, car il s'inclina une seconde fois.

— Combien vous faut-il, Monsieur ? demanda-t-elle.

— Oh ! mon Dieu, Madame, cinq cents livres par portier ; ce sont les gages que je donne aux miens.

— Vous les aurez.

— Et pour moi ?

— Ah ! vous demandez aussi quelque chose pour vous ?

— Je serais fier de tenir un grade de la munificence de Votre Majesté.

— Et quel grade demandez-vous ?

— J'aimerais à être gouverneur de Braune. J'ai toujours désiré être gouverneur.

— Accordé.

— En ce cas, sauf une petite formalité, l'affaire est faite.

— Et quelle est cette formalité ?

— Votre Majesté veut-elle signer ce petit papier, que j'avais préparé d'avance dans l'espoir que mes services seraient accueillis de ma magnanime souveraine?

— Et quel est ce papier?

— Lisez, Madame.

Et en arrondissant gracieusement le bras, et en fléchissant le genou de l'air le plus respectueux, Cauvignac présenta un papier à la reine.

La reine lut :

« Le jour où j'entrerai sans coup férir dans Vayres, je payerai à monsieur le capitaine Cauvignac la somme de soixante-quinze mille livres, et je le ferai gouverneur de Braune. »

— Ainsi, dit la reine avec une colère contenue, le capitaine Cauvignac n'a point une confiance suffisante dans notre parole royale, et il veut un écrit.

— Un écrit me paraît ce qu'il y a de mieux, Madame, dans les affaires importantes, reprit Cauvignac en s'inclinant : *verba volant*, dit un vieux proverbe : les paroles volent, et, que Votre Majesté m'excuse, je viens d'être volé.

— Insolent ! s'écria la reine, pour cette fois sortez !...

— Je sors, Votre Majesté, répondit Cauvignac ; mais vous n'aurez pas Vayres.

Cette fois encore, le capitaine, répétant la même manœuvre qui lui avait déjà réussi, pirouetta sur ses talons, et s'avança vers la porte. Mais, plus irritée cette fois que la première, Anne d'Autriche ne le rappela point.

Cauvignac sortit.

— Qu'on s'assure de cet homme, dit la reine.

Guitaut fit un mouvement pour obéir.

— Pardon, Madame, dit Mazarin ; mais je crois que Votre Majesté aurait tort de se laisser aller à un premier mouvement de colère.

— Et pourquoi cela? demanda la reine

— Parce que je crains que vous n'ayez besoin de cet homme plus tard, et qu'alors, si Votre Majesté le moleste d'une façon quelconque, elle ne soit forcée de le payer le double

— C'est bien, dit la reine, on le payera ce qu'il faudra, mais qu'en attendant on ne le perde pas de vue.

— Ah ! pour ceci, c'est autre chose, et je suis le premier à applaudir à cette précaution

— Guitaut, voyez ce qu'il devient, dit la reine.

Guitaut sortit et rentra au bout d'une demi-heure.

— Eh bien ! demanda Anne d'Autriche, qu'est-il devenu?

— Oh ! Votre Majesté peut être parfaitement tranquille, répondit Guitaut, et votre homme ne cherche pas le moins du monde à s'éloigner. Je me suis informé ; il a son domicile à trois cents pas d'ici, chez un aubergiste nommé Biscarros.

— Et c'est là qu'il s'est retiré?

— Non pas, Madame : il a gagné une hauteur et regarde de là les préparatifs que fait monsieur de La Meilleraie pour forcer les retranchements. Ce spectacle paraît l'intéresser beaucoup

— Et le reste de l'armée?

— Elle arrive, Madame, et se met en bataille à mesure qu'elle arrive.

— Ainsi, le maréchal va attaquer à l'instant même?

— Je crois, Madame, qu'il vaut mieux, avant de risquer une attaque, laisser une nuit de repos aux troupes.

— Une nuit de repos ! s'écria Anne d'Autriche ; l'armée royale aura été arrêtée un jour et une nuit devant une pareille bicoque? Impossible. Guitaut, allez dire au maréchal qu'il ait à attaquer à l'instant même Le roi veut coucher cette nuit à Vayres

— Mais, Madame, murmura Mazarin, il me semble que cette précaution du maréchal...

— Il me semble, à moi, dit Anne d'Autriche, que lorsque l'autorité royale a été insultée, on ne peut la venger trop vite. Allez, Guitaut, et dites à monsieur de La Meilleraie que la reine le regarde.

Et congédiant Guitaut d'un geste majestueux, la reine prit son fils par la main, sortit à son tour, et, sans s'inquiéter si elle était suivie, monta un escalier qui conduisait à une terrasse.

Cette terrasse, pour laquelle des échappées de vue avaient été ménagées avec le plus grand art, dominait tous les environs.

La reine jeta un coup d'œil rapide sur le paysage. A deux cents pas derrière elle passait la route de Libourne, sur laquelle blanchissait la maison de notre ami Biscarros. A ses pieds coulait la Gironde, calme, rapide et majestueuse ; à sa droite s'élevait le fort de Vayres, silencieux comme une ruine ; tout autour du fort s'étendaient circulairement les retranchements nouvellement élevés. Quelques sentinelles se promenaient sur la galerie, cinq pièces de canon passaient par les embrasures leur cou de bronze et leur gueule béante : à sa gauche, monsieur de La Meilleraie faisait ses dispositions pour camper. Toute l'armée, comme l'avait dit Guitaut, était arrivée et se pressait autour de lui.

Sur un tertre, un homme debout et attentif suivait des yeux tous les mouvements des assiégeants et des assiégés ; cet homme, c'était Cauvignac.

Guitaut traversait le fleuve sur le bac du pêcheur d'Isson.

La reine était debout sur la terrasse, immobile, le sourcil froncé, et tenant par la main le petit Louis XIV, qui regardait ce spectacle avec une certaine curiosité, et qui de temps en temps disait à sa mère :

— Madame, permettez donc que je monte sur mon beau cheval de bataille. et me laissez aller, je vous prie, avec monsieur de La Meilleraie, qui va châtier ces insolents.

Près de la reine était Mazarin, dont le visage fin et railleur avait pris pour le moment un caractère de pensée sérieuse qu'il n'avait que dans les grandes occasions, et derrière la reine et le ministre se tenaient les dames d'honneur, qui, imitant le silence d'Anne d'Autriche, osaient à peine échanger entre elles quelques mots pressés et à voix basse.

Tout cela avait au premier abord l'apparence du calme et de la tranquillité ; mais on comprenait que c'était la tranquillité de la mine, qu'une étincelle va changer en tempête et en destruction.

C'était surtout Guitaut que suivaient tous les regards ; car de lui allait venir l'explosion que l'on attendait avec tant de sentiments divers.

Du côté de l'armée aussi l'attente était grande; car à peine le messager eut-il touché la rive gauche de la Dordogne et l'eut-on reconnu, que tous les regards se tournèrent sur lui. Monsieur de La Meilleraie, en l'apercevant, quitta le groupe d'officiers au centre duquel il se trouvait, et vint à sa rencontre.

Guitaut et le maréchal causèrent quelques instants. Quoique la rivière fût assez large en cet endroit, et quoique la distance qui séparait le groupe royal des deux officiers fût grande, elle ne l'était cependant point assez pour qu'on ne pût voir l'étonnement se peindre sur le visage du maréchal. Il était évident que l'ordre qu'il recevait lui paraissait intempestif; aussi leva-t-il un regard de doute vers le groupe au milieu duquel se distinguait la reine. Mais Anne d'Autriche, qui comprit la pensée du maréchal, fit à la fois de la tête et de la main un geste si impératif, que le maréchal, qui connaissait de longue date son impérieuse souveraine, baissa la tête en signe, sinon d'assentiment, du moins d'obéissance.

Au même instant, et sur un ordre du maréchal, trois ou quatre capitaines qui faisaient près de lui le service que font aujourd'hui nos aides de camp, sautèrent en selle, et s'élancèrent au grand galop dans trois ou quatre directions différentes.

Partout où ils passaient, le travail du campement, qu'on venait de commencer, était interrompu à l'instant même, et au roulement des tambours et au cri des trompettes, l'on voyait les soldats laisser tomber, les uns la paille qu'ils portaient, les autres le marteau avec lequel ils enfonçaient les piquets des tentes ; tous couraient aux armes déposées en faisceaux, les grenadiers saisissant leurs fusils, les simples soldats leurs piques, les artilleurs leurs instruments ; un mouvement de confusion inouïe eut lieu, causé par le croisement de tous ces hommes courant en sens opposé, puis, peu à peu, les cases de l'immense échiquier s'éclaircirent, l'ordre succéda au tumulte, chacun se trouva rangé sous son drapeau : les grenadiers au centre, la maison du roi à l'aile droite, l'artillerie à gauche ; les trompettes et les tambours se turent.

Un seul tambour répondit de derrière les retranchements puis il cessa à son tour, et un silence funèbre plana sur la plaine.

Alors un commandement clair, précis et ferme retentit. De la distance où elle se trouvait, la reine ne pouvait entendre les paroles, mais elle vit à l'instant même les troupes se former en colonnes ; elle tira son mouchoir et l'agita en l'air, tandis que le jeune roi criait d'une voix fiévreuse et en frappant du pied : En avant ! en avant !

L'armée répondit par un seul cri : Vive le roi ! Puis l'artillerie partit au galop, alla se placer sur un petit tertre, et au son des tambours qui battaient la charge, les colonnes s'ébranlèrent

Ce n'était point un siège en règle, c'était une simple escalade. Les retranchements élevés à la hâte par Richon étaient des remparts de terre ; il n'y avait donc point de tranchée à ouvrir, mais un assaut à donner. Cependant toutes les précautions avaient été prises par l'habile commandant de Vayres, et l'on voyait qu'il avait profité avec une habileté peu commune de toutes les ressources du terrain.

Sans doute Richon s'était imposé à lui-même cette loi de ne point tirer le premier, car cette fois encore il attendit la provocation des troupes royales ; seulement on vit, comme à la première attaque, s'abaisser ce terrible rang de mous-

quels dont le feu avait fait un si grand ravage dans la maison du roi.

En même temps, les six pièces en batterie tonnèrent, et l'on vit voler la terre des parapets et les palissades dont ils étaient couronnés.

La réponse ne se fit pas attendre ; l'artillerie des retranchements tonna à son tour, creusant des vides profonds dans les rangs de l'armée royale ; mais, à la voix des chefs, ces sillons sanglants disparurent ; les lèvres de la blessure un instant ouvertes se refermèrent, la colonne principale, un moment ébranlée, se remit en marche.

Alors ce fut au tour de la mousquetade de pétiller pendant que les canons se rechargeaient.

Cinq minutes après, les deux volées opposées se répondaient d'un seul et même coup, pareilles à deux orages qui lutteraient ensemble, pareilles à deux tonnerres qui gronderaient en même temps.

Puis, comme le temps était calme, qu'aucun souffle n'agitait l'air, que la fumée s'amassait au-dessus du champ de bataille, bientôt assiégés et assiégeants disparurent dans un nuage que par intervalles déchirait d'un bruyant éclair de flamme la foudre de l'artillerie.

De temps en temps, de ce nuage on voyait, sur les derrières de l'armée royale, sortir des hommes se traînant avec peine et qui allaient tomber à des distances différentes en laissant derrière eux une trace de sang.

Bientôt le nombre des blessés s'augmenta, le bruit des canons et de la mousquetade continuait ; cependant l'artillerie royale ne tirait plus qu'au hasard et en hésitant ; car, au milieu de cette épaisse fumée, elle ne pouvait distinguer les amis des ennemis.

Quant à l'artillerie de la place, comme elle n'avait devant elle que des ennemis, ses coups retentissaient plus terribles et plus pressés que jamais.

Enfin l'artillerie royale cessa tout à fait son feu ; il était évident qu'on montait à l'assaut et qu'on se battait corps à corps.

Il y eut de la part des spectateurs un instant d'angoisse, pendant lequel la fumée, cessant d'être entretenue par le feu des canons et des mousquets, monta lentement. On vit alors l'armée royale repoussée en désordre, laissant le pied des remparts jonché de morts. Une espèce de brèche était pratiquée ; quelques palissades arrachées laissaient apparaître une ouverture ; mais cette ouverture était hérissée d'hommes, de piques, de mousquets ; et au milieu de ces hommes, couvert de sang et cependant calme et froid comme s'il assistait en spectateur à la tragédie dans laquelle il venait de jouer un si terrible rôle, se dressait Richon, tenant à la main une hache émoussée par les coups qu'il avait frappés.

Un charme semblait protéger cet homme sans cesse au milieu du feu, toujours au premier rang, incessamment debout et découvert ; aucune balle ne l'avait atteint, aucune pique ne l'avait touché ; il était invulnérable comme il était impassible.

Trois fois le maréchal de La Meilleraie ramena en personne les troupes royales à l'assaut ; trois fois les troupes royales furent repoussées sous les yeux du roi et de la reine.

Des larmes silencieuses coulaient sur les joues pâles du jeune roi. Anne d'Autriche tordait ses poings en murmurant :

— Oh ! cet homme, cet homme ! si jamais il tombe entre mes mains, j'en ferai un terrible exemple.

Heureusement la nuit descendait rapide et sombre ; c'était une espèce de voile étendu sur la rougeur royale. Le maréchal de La Meilleraie fit sonner la retraite.

Cauvignac quitta son poste, descendit du tertre où il était monté, et, les mains dans les poches de son haut-de-chausses, il s'achemina à travers la prairie vers la maison de maître Biscarros.

— Madame, dit Mazarin en montrant Cauvignac du doigt, voici un homme qui vous eût épargné pour un peu d'or tout le sang que vous venez de répandre.

— Fi ! dit la reine, monsieur le cardinal, est-ce donc la [illegible] d'homme économe comme vous ?

— Madame, dit le cardinal, c'est vrai ; je sais le prix de l'or, mais je sais aussi le prix du sang, et dans ce moment [illegible] plus cher pour nous que l'or.

— [illegible] reprit la reine, le sang répandu [illegible], murmura-t-elle en s'adressant au [illegible] allez chercher monsieur de La Meilleraie [illegible]

— [illegible] dit le cardinal en montrant à son valet [illegible] qui n'était plus qu'à quelques pas de la [illegible] vous voyez bien cet homme ?

— Oui, Monseigneur.

— [illegible] de ma part et introduisez-le cette nuit [illegible] ma chambre.

La [illegible] son amant dans l'église des Carmes [illegible] s'était rendu chez la princesse avec [illegible] qu'elle avait faite à Canolles.

Toute la ville était en rumeur : on venait annoncer l'arrivée du roi devant Vayres, et, en même temps que cette arrivée, l'admirable défense de Richon, qui, avec cinq cents hommes, avait repoussé deux fois l'armée royale, forte de douze mille hommes. Madame la Princesse avait appris la nouvelle une des premières, et, dans le transport de sa joie, elle s'était écriée en battant des mains :

— Oh ! que n'ai-je cent capitaines comme mon brave Richon !

Madame de Cambes se joignit à l'admiration générale, doublement heureuse de pouvoir applaudir hautement à la conduite d'un homme qu'elle estimait, et de trouver ainsi l'occasion de placer en temps opportun une demande dont l'annonce d'un revers eût compromis le succès, tandis qu'au contraire ce succès était presque garanti par l'annonce d'une victoire.

Mais, au milieu de sa joie, la princesse avait cependant de trop grandes occupations pour que Claire osât risquer sa requête. Il s'agissait de faire parvenir à Richon un secours d'hommes dont on comprenait facilement qu'il eût besoin, vu la prochaine jonction de l'armée de monsieur d'Epernon à l'armée royale. On organisait le secours dans le conseil. Claire, voyant les affaires politiques prendre pour le moment le pas sur les affaires de cœur, rentra dans son personnage de conseillère d'Etat, et, pour ce jour, il ne fut point question de Canolles.

Un mot bien concis, mais bien tendre, avertit le cher prisonnier de ce retard. Ce nouveau délai lui fut moins cruel qu'on ne pourrait le croire ; il y a dans l'attente d'un heureux événement presque autant de douces sensations que dans l'événement lui-même. Canolles avait trop d'amoureuses délicatesses dans le cœur pour ne pas se complaire dans ce qu'il appelait l'antichambre du bonheur. Claire lui demandait d'attendre avec patience : il attendit presque avec joie.

Le lendemain le secours était organisé : à onze heures du matin il partit en remontant le fleuve ; mais, comme le vent et le courant étaient contraires, on calcula que, quelque diligence qu'il fît, comme il n'avançait qu'à la rame, il ne pourrait arriver que le lendemain. Le capitaine Ravailly, commandant l'expédition, eut ordre de reconnaître en même temps la citadelle de Braune, qui était à la reine et dont on savait que le gouvernement était vacant.

La matinée se passa pour madame la Princesse à surveiller les préparatifs et les détails de l'embarquement. L'après-midi devait être consacrée à un grand conseil, qui avait pour but de s'opposer, si la chose était possible, à la jonction du duc d'Epernon et du maréchal de La Meilleraie, ou tout au moins de retarder cette jonction jusqu'au moment où le secours envoyé à Richon serait entré dans la citadelle.

Force fut donc à Claire d'attendre encore jusqu'au lendemain ; mais, vers quatre heures, elle eut l'occasion de faire à Canolles, qui passait sous ses fenêtres, un si charmant signe, ce signe était si plein de regret et d'amour, que Canolles se trouva presque heureux d'être forcé d'attendre.

Cependant le soir, pour être sûre que le retard ne serait pas prolongé plus longtemps, et pour se forcer elle-même à faire à la princesse une confidence qui n'était pas sans lui causer quelque embarras, Claire demanda, pour le lendemain, une audience particulière à madame de Condé, audience qui, comme on le pense bien, lui fut accordée sans conteste.

A l'heure dite, Claire entra chez la princesse, qui la reçut avec son plus charmant sourire. Elle était seule, comme Claire le lui avait demandé.

— Eh bien ! petite, lui dit la princesse, qu'y a-t-il donc de si grave que tu me demandes une audience particulière et secrète, lorsque tu sais qu'à toute heure du jour je suis à la disposition de mes amis ?

— Il y a, Madame, reprit la vicomtesse, qu'au milieu de la félicité bien due à Votre Altesse, je viens la prier de jeter tout particulièrement les yeux sur sa fidèle servante, qui a besoin aussi d'un peu de bonheur.

— Avec grand plaisir, ma bonne Claire, et jamais le bonheur que Dieu t'enverra n'égalera celui que je te souhaite. Parle donc. Quelle grâce désires-tu ? et, si elle est en mon pouvoir, compte d'avance qu'elle t'est accordée.

— Veuve, libre, et trop libre, car cette liberté m'est plus pesante que ne me le serait l'esclavage, je voudrais, répondit Claire, changer mon isolement en une condition meilleure.

— C'est-à-dire que tu veux te marier, n'est-ce pas, petite ? demanda en riant madame de Condé.

— Je crois que oui, répondit Claire toute rougissante.

— Eh bien, soit. Cela nous regarde.

Claire fit un mouvement.

— Sois tranquille, nous aurons soin de ton orgueil ; il te faut un duc et pair, vicomtesse. Je te chercherai cela parmi nos fidèles.

— Votre Altesse prend trop de soin, reprit madame de Cambes, et je ne comptais pas lui donner cette peine.

— Oui, mais moi je veux la prendre, car je dois te rendre

en bonheur ce que tu m'as donné en dévouement ; cependant tu attendras la fin de cette guerre, n'est-ce pas?

— J'attendrai le moins possible, Madame, répondit la vicomtesse en souriant.

— Tu me parles là comme si ton choix était déjà fait, comme si tu avais sous la main le mari que tu me demandes.

— C'est qu'en effet la chose est ainsi que le dit Votre Altesse.

faisons, les louis d'or de monsieur de Cambes et les gros écus de tes paysans nous ont tirés plus d'une fois d'embarras.

— Votre Altesse m'honore en me rappelant combien je lui suis dévouée.

— Bien! Nous en ferons un colonel de notre armée, s'il n'est pas capitaine, et un mestre-de-camp, s'il n'est que colonel, car il est fidèle, je présume?

— Il était à Lens, Madame, répondit Claire avec toute



Un charme semblait protéger cet homme.

— En vérité! et quel est cet heureux mortel? Parle, ne crains rien.

— Oh! Madame, dit Claire, excusez-moi, je ne sais pourquoi, mais je suis toute tremblante.

La princesse sourit, prit la main de Claire et l'attira à elle.

— Enfant! lui dit-elle. Puis, la regardant avec une expression qui redoubla l'embarras de la vicomtesse : Est-ce que je le connais? dit-elle.

— Je crois que Votre Altesse l'a vu plusieurs fois.

— Il n'y a pas besoin de demander s'il est jeune?

— Vingt-huit ans.

— S'il est noble?

— Il est bon gentilhomme.

— S'il est brave?

— Sa réputation est faite.

— S'il est riche?

— Je le suis.

— Oui, petite, oui, et nous ne l'avons pas oublié. Tu es un des plus opulents seigneurs de notre paroisse, et nous nous souvenons avec bonheur que, dans la guerre que nous

l'habileté qu'elle avait puisée depuis quelque temps dans les études diplomatiques.

— A merveille! Maintenant, il ne me reste plus qu'une chose à savoir, ajouta la princesse.

— Laquelle? Madame.

— Le nom du bien heureux gentilhomme qui possède déjà le cœur, et qui possédera bientôt la personne qui est la plus belle guerrière de mon armée.

Claire, poussée dans ses derniers retranchements, amassait tout son courage pour prononcer le nom du baron de Canolles, quand tout à coup le galop d'un cheval retentit dans la cour, suivi d'une de ces sourdes rumeurs qui accompagnent les grandes nouvelles.

La princesse entendit ce double bruit et courut à la fenêtre. Le messager, couvert de sueur et de poussière, sautait à bas de son cheval, et, entouré de quatre ou cinq personnes que son entrée avait attirées autour de lui, semblait donner des détails qui, à mesure qu'ils sortaient de sa bouche, plongeaient dans la consternation ceux qui l'écoutaient. La princesse ne put maîtriser plus longtemps sa curiosité, et ouvrant la fenêtre :

— Laissez monter! cria-t-elle.

Le messager leva la tête, reconnut la princesse et se lança dans l'escalier. Cinq minutes après il entrait dans la chambre tout souillé de boue, comme il était, les cheveux en désordre et la voix étranglée

— Pardon, Altesse dit-il, de me présenter devant vous dans l'état où je suis ! Mais j'apporte une de ces nouvelles qui brisent les portes [illegible] prononçant : Vayres a capitulé !

La princesse fit un bond en arrière. Claire laissa tomber ses bras avec découragement. Lenet, qui était entré derrière le messager, [illegible]

Cinq ou six autres personnes qui, oubliant un instant le respect dû [illegible] avaient fait invasion dans la chambre, restèrent muettes de stupéfaction

— Monsieur [illegible], dit Lenet, car le messager n'était autre [illegible] capitaine de Navailles, répétez ce que vous venez de dire car j'ai peine à vous croire

— [illegible] Monsieur : Vayres a capitulé !

— [illegible] reprit la princesse ; et le secours que vous conduisiez ?

— Arrivé trop tard, Madame ! Richon se rendait à l'instant même où nous arrivions.

— Richon se rendait ! s'écria madame la Princesse ; le lâche !

Cette exclamation de la princesse fit courir un frisson dans les veines de tous les assistants ; cependant tous restèrent muets, à l'exception de Lenet.

— Madame, dit-il sévèrement et sans aucun ménagement pour l'orgueil de madame de Condé, n'oubliez pas que l'honneur des hommes est dans la parole des princes, comme leur vie est dans la main de Dieu. N'appelez pas lâche le plus brave de vos serviteurs, sans quoi, demain, les plus fidèles vous abandonneront en voyant comment vous traitez leurs pareils, et vous resterez seule, maudite et perdue.

— Monsieur ! dit la princesse.

— Madame, reprit Lenet, je répète à Votre Altesse que Richon n'est pas un lâche ; que je réponds de lui corps pour corps ; et que, s'il a capitulé, certes c'est parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

La princesse, pâle de colère, allait jeter à la face de Lenet quelqu'une de ces extravagances aristocratiques dans lesquelles elle croyait suppléer suffisamment au bon sens par l'orgueil ; mais, à la vue de tous ces visages qui se détournaient d'elle, de ces yeux qui fuyaient les siens, de Lenet le front haut, de Ravailly la tête basse, elle comprit qu'en effet elle serait perdue si elle persévérait dans ce système fatal. Elle appela donc à son secours un argument habituel.

— Malheureuse princesse que je suis, dit-elle, tout m'abandonne donc, la fortune et les hommes ! Ah ! mon enfant, mon pauvre enfant, vous serez perdu comme votre père.

Ce cri de faiblesse de la femme, l'élan de la douleur maternelle, a toujours un écho dans les cœurs. Cette comédie, qui déjà si souvent avait réussi à la princesse, cette fois encore produisit son effet.

Pendant ce temps Lenet se faisait répéter sur la capitulation de Vayres tout ce qu'avait pu en apprendre Ravailly.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria-t-il au bout d'un instant.

— Et que saviez-vous ? demanda la princesse.

— Que Richon n'était point un lâche, Madame.

— Et comment savez-vous cela ?

— Parce qu'il a tenu deux jours et deux nuits ; parce qu'il se fût enseveli sous les ruines de son fort criblé de boulets, si une compagnie de recrues ne s'était, à ce qu'il paraît, révoltée et ne l'avait forcé de capituler.

— Il devait mourir, Monsieur, plutôt que de se rendre. dit la princesse.

— Eh ! Madame, meurt-on quand on veut ? dit Lenet ; mais au moins, ajouta-t-il en se tournant vers Ravailly, il est prisonnier avec garantie, j'espère

— Sans garantie, j'en ai peur, répondit Ravailly. On m'a dit que c'était un lieutenant de la garnison qui avait traité, de sorte qu'il pourrait bien y avoir quelque trahison là-dessous et qu'au lieu d'avoir fait ses conditions Richon ait [illegible]

— [illegible] s'écria Lenet trahi livré, c'est cela ; je connais [illegible] et je le sais incapable je ne dirai pas d'une lâcheté [illegible] d'une faiblesse. Oh ! Madame continua Lenet en [illegible] à la princesse, trahi, livré, entendez-vous ? Vite [illegible] nous de lui. Un traité fait par un lieutenant [illegible] Ravailly ? Il y a quelque grand malheur sur la [illegible] Richon. Écrivez vite, Madame, écrivez je vous [illegible]

— Moi [illegible] nt la princesse, moi, que j'écrive ; et pourquoi faire ?

— Mais pour le [illegible] Madame.

— Bah ! dit la princesse [illegible] quand on rend une forteresse on prend ses précautions

— Mais n'entendez-vous [illegible] qu'il ne l'a pas rendue, Madame ? n'entendez-vous point ce que dit le capitaine, qu'il a été trahi, vendu peut-être ; que c'est un lieutenant et non pas lui qui a traité ?

— Que voulez-vous qu'on lui fasse donc, à votre Richon ? demanda la princesse.

— Ce qu'on lui fera ? Oubliez-vous, Madame, à l'aide de quel subterfuge il s'est introduit dans Vayres ? que nous avons usé à son égard d'un blanc-seing de monsieur d'Epernon ? qu'il a tenu contre une armée royale commandée par la reine et par le roi en personne ? que Richon est le premier qui ait levé l'étendard de la rébellion ? qu'on va faire un exemple, enfin ? Ah ! Madame, au nom du ciel, écrivez à monsieur de La Meilleraie ; envoyez un messager, un parlementaire.

— Et quelle mission donnerons-nous à ce messager, à ce parlementaire ?

— Celle d'empêcher à tout prix la mort d'un brave capitaine ; car si vous ne vous hâtez... Oh ! je connais la reine, Madame, et peut-être votre messager arrivera-t-il trop tard !

— Trop tard, dit la princesse : et n'avons-nous pas des otages ? n'avons-nous pas à Chantilly, à Montrond, et ici même des officiers du roi prisonniers ?

Claire se leva épouvantée.

— Ah ! Madame ! Madame ! s'écria-t-elle, faites ce que vous dit monsieur Lenet : les représailles ne rendront pas la liberté à monsieur Richon.

— Il ne s'agit pas de la liberté, il s'agit de la vie, dit Lenet avec sa sombre persévérance.

— Eh bien ! dit la princesse, ce qu'ils feront, on le fera : la prison pour la prison, l'échafaud pour l'échafaud.

Claire jeta un cri et tomba à genoux.

— Ah ! Madame, dit-elle, monsieur Richon est de mes amis. Je venais vous demander une grâce, et vous aviez promis de me l'accorder. Eh bien ! je vous demande d'user de tout votre crédit pour sauver monsieur Richon.

Claire était à genoux. La princesse saisit cette occasion d'accorder aux prières de Claire ce qu'elle refusait aux conseils un peu rudes de Lenet. Elle alla à une table, saisit une plume et écrivit à monsieur de La Meilleraie pour lui demander l'échange de Richon contre un des officiers qu'elle tenait prisonniers, au choix de la reine. Cette lettre écrite, elle chercha des yeux le messager qu'elle devait envoyer. Alors, tout souffrant qu'il était encore de son ancienne blessure tout écrasé qu'il fût de sa nouvelle fatigue, Ravailly s'offrit à la seule condition qu'on lui donnât un cheval frais. La princesse l'autorisa à prendre dans ses écuries celui qui lui conviendrait, et le capitaine partit activé par les cris de la foule, par les exhortations de Lenet et par les supplications de Claire.

Un instant après on entendit les rumeurs du peuple assemblé, à qui Ravailly venait d'expliquer sa mission, et qui, dans sa joie, criait à tue-tête :

— Madame la Princesse ! monsieur le duc d'Enghien !

Fatiguée de ces apparitions journalières qui ressemblaient bien plus à des ordres qu'à des ovations, la princesse voulut un instant essayer de se refuser aux désirs de cette populace ; mais comme il arrive en pareille circonstance, elle s'entêta, et bientôt les cris dégénérèrent en hurlements.

— Allons ! dit madame la Princesse en prenant son fils par la main, allons ! serfs que nous sommes, obéissons !

Et, armant son visage d'un gracieux sourire, elle parut au balcon et salua ce peuple dont elle était à la fois esclave et reine

XVI

Au moment où la princesse et son fils se montraient sur le balcon, au milieu des acclamations enthousiastes de la multitude, on entendit tout à coup retentir dans le lointain un bruit de fifres et de tambours accompagnés d'une joyeuse rumeur.

Au même instant, cette foule tumultueuse, qui assaillait la maison du président Lalane pour voir madame de Condé, tourna la tête du côté du bruit qui se faisait entendre, et peu soucieuse des lois de l'étiquette, commença de s'écouler au devant de ce bruit qui se rapprochait de plus en plus C'était tout simple. Ils avaient vu déjà dix fois, vingt fois cent fois peut-être madame la Princesse, tandis que ce bruit promettait quelque chose d'inconnu.

— Ils sont francs, au moins, ceux-là, murmura en souriant Lenet derrière la princesse indignée. Mais que signifient cette musique et ces cris ? J'avoue à Votre Altesse que je suis presque aussi avide de le savoir que l'ont été ces mauvais courtisans.

— Eh bien ! dit la princesse, quittez-moi à votre tour, et courez les rues comme eux.

— Je le ferais à l'instant même, Madame, répondit Lenet si j'étais sûr de vous rapporter une bonne nouvelle.

— Oh ! les bonnes nouvelles, dit la princesse avec un regard d'ironie adressé au ciel magnifique qui resplendissait au-dessus de sa tête, je ne m'y attends plus. Nous ne sommes pas en veine.

— Madame, dit Lenet, vous savez que je ne me leurre pas facilement ; cependant je me trompe bien si tout ce bruit n'annonce pas quelque événement heureux.

En effet, le murmure toujours plus rapproché, une multitude empressée apparaissant au bout de la rue, des bras levés en l'air, des mouchoirs agités, convainquirent la princesse elle-même que la nouvelle était bonne. Elle prêta donc l'oreille avec une attention qui lui fit momentanément oublier la désertion de sa cour, et elle entendit ces mots :

— Braune ! le gouverneur de Braune, prisonnier le gouverneur !

— Ah ! ah ! dit Lenet, le gouverneur de Braune prisonnier ! Il n'y a que moitié mal. Cela nous fait un otage qui répondra de Richon.

— N'avions-nous pas le gouverneur de l'île Saint-Georges ? répondit la princesse.

— Je suis heureuse, dit madame de Tourville, que le plan que j'avais proposé pour prendre Braune ait si heureusement réussi.

— Madame, dit Lenet, ne nous flattons pas encore d'une victoire aussi complète ; le hasard se joue des plans de l'homme, et quelquefois même des plans de la femme.

— Cependant, Monsieur, dit madame de Tourville en se redressant avec son aigreur accoutumée, si le gouverneur est pris, la place doit être prise !

— Ce que vous dites là, Madame, n'est point d'une logique absolue ; mais tranquillisez-vous, si nous vous devons ce double succès, je serai comme toujours le premier à vous en féliciter.

— Ce qui m'étonne dans tout cela, dit la princesse, cherchant déjà à l'heureux événement qu'elle attendait un côté blessant pour cet orgueil aristocratique qui faisait le fond de son caractère, ce qui m'étonne, c'est que je ne sois pas prévenue la première de ce qui se passe : c'est une inconvenance impardonnable, et monsieur le duc de La Rochefoucauld n'en fait jamais d'autres.

— Eh ! madame, dit Lenet, nous manquons de soldats pour combattre, et vous voudriez que nous les détournassions encore de leurs postes pour en faire des messagers ! Hélas ! n'exigeons pas trop, et lorsqu'une bonne nouvelle nous arrive, prenons-la telle que Dieu nous l'envoie, et ne demandons pas comment elle nous est venue.

Cependant la foule allait grossissant, car tous les groupes particuliers allaient se joindre au groupe principal, comme des ruisseaux vont se mêler à un fleuve. Au milieu de ce groupe principal, qui se composait peut-être d'un millier d'individus, apparaissait un petit noyau de soldats, trente hommes à peu près, et, au milieu de ces trente hommes, un prisonnier que les soldats semblaient défendre contre la fureur du peuple.

— A mort ! à mort ! criait la populace ; à mort, le gouverneur de Braune !

— Ah ! ah ! dit la princesse avec un sourire de triomphe, décidément il paraît qu'il y a un prisonnier, et que ce prisonnier est le gouverneur de Braune.

— Oui, dit Lenet ; mais voyez, Madame : il paraît aussi que ce prisonnier court danger de mort. Entendez-vous ces menaces ? voyez-vous ces gestes furieux ? Eh ! Madame, ils vont forcer les soldats, ils vont le mettre en morceaux. Oh ! les tigres, ils sentent la chair et ils voudraient boire du sang.

— Qu'ils boivent ! dit la princesse avec cette férocité particulière aux femmes quand leurs passions mauvaises sont exaltées, qu'ils boivent ! c'est celui d'un ennemi.

— Madame, dit Lenet, cet ennemi est sous la garde de l'honneur de Condé, songez-y ; et d'ailleurs, qui vous dit qu'en ce moment Richon, notre brave Richon, ne court pas les mêmes risques que ce malheureux ? Ah ! ils vont forcer les soldats ; s'ils le touchent, il est perdu. Çà, vingt hommes, cria Lenet en se retournant, vingt hommes de bonne volonté pour aider à repousser toute cette canaille. Si un cheveu de ce prisonnier tombe de sa tête, vous m'en répondrez sur la vôtre ; allez.

A ces mots, vingt mousquetaires de la garde bourgeoise appartenant aux meilleures familles de la ville, roulèrent comme un torrent dans les escaliers, percèrent la foule à grands coups de crosse et de mousquet et vinrent grossir l'escorte ; il était temps, quelques griffes, plus longues et plus acérées que les autres, avaient déjà enlevé des lambeaux d'étoffe à l'habit bleu du prisonnier.

— Ma foi ! merci, Messieurs, dit le prisonnier, car vous venez de m'empêcher d'être dévoré par ces cannibales ; c'est fort bien fait à vous. Peste ! s'ils mangent comme cela les hommes, le jour où l'armée royale donnera l'assaut à votre ville, ils la dévoreront toute crue.

Et il se mit à rire en haussant les épaules.

— Ah ! c'est un brave ! s'écria la foule en voyant le calme peut-être un peu affecté du prisonnier et en répétant cette plaisanterie qui flattait son amour-propre ; c'est un vrai brave ! Il n'a pas peur. Vive le gouverneur de Braune !

— Ma foi, oui ! cria le prisonnier, vive le gouverneur de Braune ! Cela m'irait assez qu'il vécût.

La fureur du peuple se changea dès lors en admiration, et cette admiration s'exprima aussitôt en termes énergiques. Ce fut donc une ovation véritable qui succéda au martyre imminent du gouverneur de Braune, c'est-à-dire de notre ami Cauvignac.

Car ainsi que l'ont sans doute déjà deviné nos lecteurs, c'était Cauvignac qui, sous le nom pompeux du gouverneur de Braune, faisait cette triste entrée dans la capitale de la Guyenne.

Cependant, ainsi protégé par ses gardes et ensuite par sa présence d'esprit, le prisonnier de guerre fut introduit dans la maison du président Lalanne, et, tandis que la moitié de son escorte gardait la grille, conduit par l'autre moitié devant la princesse.

Cauvignac entra fier et tranquille dans le logis de madame de Condé ; mais il faut dire que sous cette apparence héroïque, le cœur cependant lui battait fort.

Au premier coup d'œil, il fut reconnu, malgré l'état où l'empressement de la foule avait mis son bel habit bleu, ses galons d'or et la plume de son feutre.

— Monsieur Cauvignac ! s'écria Lenet.

— Monsieur Cauvignac, gouverneur de Braune ! ajouta la princesse ; ah ! Monsieur, cela sent la belle et bonne trahison.

— Que dit Votre Altesse ? demanda Cauvignac comprenant que c'était le cas ou jamais d'appeler à son aide tout son sang-froid et surtout tout son esprit. Je crois qu'elle a prononcé le mot trahison !

— Oui, Monsieur, trahison ; car sous quel titre vous présentez-vous devant moi ?

— Sous le titre de gouverneur de Braune, Madame.

— Trahison, vous le voyez bien. Par qui sont signées vos provisions ?

— Par monsieur de Mazarin.

— Trahison, double trahison ! je le disais. Vous êtes gouverneur de Braune, et c'est votre compagnie qui a livré Vayres : le titre a récompensé l'action.

A ces mots, le plus profond étonnement se peignit sur le visage de Cauvignac. Il regarda autour de lui comme pour chercher la personne à qui ces étranges paroles s'adressaient ; et convaincu par l'évidence qu'aucun autre que lui-même n'était l'objet de l'accusation de la princesse, il laissa retomber ses mains le long de ses hanches avec un geste plein de découragement.

— Ma compagnie a livré Vayres ! dit-il, et c'est Votre Altesse qui me fait un pareil reproche !

— Oui, Monsieur, c'est moi ; faites donc semblant d'ignorer cela ; feignez l'étonnement ; oui, vous êtes bon comédien à ce qu'il paraît ; mais je ne serai dupe ni de vos physionomies ni de vos paroles, si bien en harmonie qu'elles soient les unes avec les autres.

— Je ne feins rien, Madame, répondit Cauvignac ; comment Votre Altesse veut-elle que je sache ce qui s'est passé à Vayres, n'y ayant jamais été ?

— Subterfuge, Monsieur, subterfuge !

— Je n'ai rien à répondre à de pareilles paroles, Madame, sinon que Votre Altesse paraît mécontente de moi... Que Votre Altesse pardonne à la franchise de mon caractère la liberté de ma défense, c'est moi au contraire qui pensais avoir à me plaindre d'elle.

— A vous plaindre de moi, vous, Monsieur ! s'écria la princesse étonnée d'une pareille impudence.

— Sans doute, oui, Madame, répondit Cauvignac sans se déconcerter ; sur votre parole et sur celle de monsieur Lenet ici présent, [illegible] de braves, je contractai envers eux des engagements d'autant plus sacrés qu'ils étaient presque tous [illegible] sur parole. Et voilà que lorsque je viens demander à Votre Altesse la somme promise, une misérable [illegible] ou quarante mille livres, destinée, non pas à moi, remarquez bien, mais aux nouveaux défenseurs que j'ai faits à messieurs les princes, voilà que Votre Altesse me refuse, oui, me refuse ! J'en appelle à monsieur Lenet.

— C'est vrai, dit Lenet [illegible] Monsieur s'est présenté, nous n'avions pas [illegible].

— Et ne pouviez-vous pas attendre quelques jours, Monsieur ? Votre fidélité et celle de vos hommes était-elle à l'heure ?

— J'ai attendu le temps que monsieur de La Rochefoucauld m'a demandé lui-même, Madame, c'est-à-dire huit jours. Au bout de ces huit jours, je me suis présenté de nouveau ; cette fois, refus formel ; j'en appelle encore à monsieur Lenet.

La princesse se retourna du côté du conseiller : ses lèvres étaient serrées, et ses yeux lançaient des éclairs sous ses sourcils froncés.

— Malheureusement, dit Lenet, je suis forcé d'avouer que ce que dit là Monsieur est [illegible] vrai.

Cauvignac se redressa triomphant.

— Eh bien ! Madame [illegible] en pareille circonstance qu'eût fait un [illegible] intrigant eût été se vendre à la reine lui [illegible] Moi qui ai l'intrigue en horreur, j'ai cru [illegible] en rendant à chaque homme sa parole [illegible] isolé dans une neutralité absolue, j'ai fait [illegible] commande de faire dans le doute, je me [illegible]

— Mais vos [illegible] Monsieur, vos soldats ! s'écria la princesse furieuse.

— Madame, [illegible] Cauvignac, comme je ne suis ni roi ni prince [illegible] capitaine ; comme je n'ai ni sujets ni [illegible] j'appelle mes soldats que les soldats que je [illegible] comme les miens, ainsi que l'a affirmé monsieur [illegible] au [illegible]ement payés, ils se sont trouvés libres [illegible] qu'ils aient tourné contre leur nouveau [illegible] j'avoue que je n'en sais rien.

— Mais vous, Monsieur, vous, qui avez pris le parti du roi, qu'avez-vous à dire ? que votre neutralité vous pesait ?

— Non, Madame, mais ma neutralité, toute innocente qu'elle fût, est devenue suspecte aux partisans de Sa Majesté. Un beau matin j'ai été arrêté à l'auberge du Veau-d'Or, sur la route de Libourne, et conduit devant la reine.

— Et là, vous avez traité avec elle ?

— Madame, répondit Cauvignac, un homme de cœur a des endroits bien sensibles par où la délicatesse d'un souverain sait l'attaquer. J'avais l'âme ulcérée ; on m'avait repoussé d'un parti dans lequel je m'étais lancé en aveugle, avec tout le feu, toute la bonne foi de la jeunesse. Je parus devant la reine entre deux soldats prêts à me tuer ; je m'attendais à des récriminations, à des outrages, à la mort. Car, enfin, j'avais servi d'intention au moins la cause des princes ; mais, tout au contraire de ce que j'attendais, au lieu de me punir en me ravissant la liberté en m'envoyant dans une prison, en me faisant monter sur un échafaud, cette grande princesse me dit :

« Brave gentilhomme égaré, je puis d'un mot faire tomber ta tête ; mais, tu le vois, là-bas on a été ingrat envers toi, ici on sera reconnaissant ; au nom de sainte Anne, ma patronne, tu compteras désormais parmi les miens. Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à mes gardes, respectez cet officier, car j'ai apprécié ses mérites, et je le fais votre chef. Et vous, ajouta-t-elle encore en se retournant vers moi, vous, je vous fais gouverneur de Braune ; voilà comme se venge une reine de France. »

Que pouvais-je répondre ? fit Cauvignac en reprenant sa voix et son geste naturels, après avoir imité d'une façon moitié comique, moitié sentimentale, la voix et le geste d'Anne d'Autriche. Rien. J'étais blessé dans mes plus chères espérances ; j'étais blessé dans le dévouement tout gratuit que j'avais mis aux pieds de Votre Altesse, à laquelle je me le rappelle avec joie, j'avais eu le bonheur de rendre à Chantilly un léger service. J'ai fait comme Coriolan, je suis entré sous la tente des Volsques.

Ce discours prononcé d'une voix dramatique et avec un geste majestueux, fit beaucoup d'effet sur les assistants. Cauvignac s'aperçut de son triomphe en voyant la princesse pâlir de fureur.

— Mais enfin, Monsieur, à qui êtes-vous fidèle alors ? demanda-t-elle.

— A ceux qui apprécient la délicatesse de ma conduite, répondit Cauvignac.

— C'est bien. Vous êtes mon prisonnier.

— J'ai cet honneur, Madame ; mais j'espère que vous me traiterez en gentilhomme. Je suis votre prisonnier, c'est [illegible], mais sans avoir combattu contre Votre Altesse ; je me rendais à mon gouvernement avec mes bagages, lorsque je [illegible] tombé dans un parti de vos soldats qui m'a arrêté. Je [illegible] songé un seul instant à cacher mon rang ni mon [illegible] je le répète, je demande donc à être traité, non [illegible] en gentilhomme, mais en officier supérieur.

— [illegible] Monsieur, répondit la princesse. Vous [illegible] pour prison ; seulement vous jurerez sur [illegible] chercher à en sortir.

— [illegible] Madame, tout ce que me demandera Votre Altesse.

— [illegible] donner à Monsieur la formule [illegible] nous [illegible]

Lenet [illegible] serment qu'il devait faire prêter à Cauvignac.

Cauvignac [illegible] solennellement de ne point sortir de la ville avant que la princesse ne l'eût relevé de son serment.

— [illegible] la princesse, nous nous en rapportons à votre loyauté de gentilhomme et à votre honneur de soldat.

Cauvignac ne se le fit pas dire deux fois, il salua et sortit ; mais, en sortant, il eut le temps de saisir un geste du conseiller qui signifiait :

— Madame, il a raison et nous avons tort ; voilà ce que c'est que de lésiner en politique.

Le fait est que Lenet, appréciateur de tous les mérites, avait reconnu toute la finesse du caractère de Cauvignac, et justement parce qu'il n'avait, sur aucun point, été dupe des raisons spécieuses qu'il avait données, admirait comment le prisonnier s'était tiré d'une des plus fausses positions où un transfuge puisse se trouver.

Quant à Cauvignac, il descendait l'escalier tout pensif, tenant son menton dans sa main et se disant à part lui :

— Voyons, maintenant il s'agirait de leur revendre une centaine de mille livres mes cent cinquante hommes, ce qui est possible, puisque l'honnête et intelligent Ferguzon a obtenu liberté entière pour lui et les siens. J'en trouverai l'occasion un jour ou l'autre, bien certainement. Allons, allons, continua Cauvignac tout consolé, je vois que je n'ai pas encore fait, en me laissant prendre, une si mauvaise affaire que je l'avais cru d'abord.

XVII

Maintenant faisons un pas en arrière, et ramenons l'attention de nos lecteurs sur les événements qui s'étaient passés à Vayres, événements qu'ils ne connaissent encore qu'imparfaitement.

Après plusieurs assauts d'autant plus terribles que le général des troupes royalistes sacrifiait plus d'hommes pour perdre moins de temps, les retranchements avaient été pris ; mais les braves défenseurs de ces retranchements, après avoir disputé le terrain pied à pied, après avoir jonché le champ de bataille de morts, s'étaient retirés par le chemin couvert et s'étaient établis dans Vayres. Or, monsieur de La Meilleraie ne se dissimulait pas que, s'il avait perdu cinq ou six cents hommes pour prendre un mauvais rempart de terre surmonté d'une palissade, il en perdrait six fois autant pour prendre un fort entouré de bonnes murailles et défendu par un homme dont il avait eu l'occasion d'apprécier à ses dépens la science stratégique et le courage militaire.

On était donc décidé à ouvrir une tranchée et à faire un siège en règle, lorsqu'on avait aperçu l'avant-garde de l'armée du duc d'Epernon qui venait de faire sa jonction avec l'armée de monsieur de La Meilleraie, jonction qui doublait les forces royales. Cela changeait entièrement la face des choses. On entreprend avec vingt-quatre mille hommes ce qu'on n'ose pas entreprendre avec douze mille. L'assaut fut donc résolu pour le lendemain.

A l'interruption des travaux de la tranchée, aux nouvelles dispositions qu'on prenait, et surtout à la vue du renfort survenu, Richon comprit que l'intention des assiégeants était de le presser sans relâche ; et devinant un assaut pour le lendemain, il assembla ses hommes afin de juger de leurs dispositions, dont au reste il n'avait aucun motif de douter, d'après la manière dont ils l'avaient secondé dans la défense des premiers retranchements.

Aussi son étonnement fut-il extrême lorsqu'il vit l'attitude nouvelle de la garnison. Ses hommes jetaient un regard sombre et inquiet sur l'armée royale, et de sourds murmures sortaient des rangs.

Richon n'entendait pas la plaisanterie sous les armes, et surtout la plaisanterie de ce genre.

— Holà ! qui murmure ? dit-il en se retournant vers le côté où le bruit improbateur avait été le plus distinct.

— Moi, répondit un soldat plus hardi que les autres.

— Toi !

— Oui, moi.

— Alors, viens ici et réponds.

Le soldat sortit des rangs et s'approcha de son chef.

— Que te faut-il à toi qui te plains ? dit Richon en croisant les bras et en regardant fixement le mutin.

— Ce qu'il me faut ?

— Oui, que te faut-il ? As-tu ta ration de pain ?

— Oui, commandant.

— Ta ration de viande ?

— Oui, commandant.

— Ta ration de vin ?

— Oui, commandant.

— Es-tu mal logé ?

— Non.

— T'est-il dû quelque arriéré ?

— Non.

— Alors, parle : que désires-tu? que veux-tu? et que signifient ces murmures?

— Ils signifient que nous nous battons contre notre roi, et que c'est dur au soldat français.

— Alors, tu regrettes le service de Sa Majesté?

— Dame! oui.

— Et tu désires rejoindre ton roi?

— Oui, dit le soldat, qui, trompé par le calme de Richon, croyait que la chose se terminerait par sa simple exclusion des rangs condéens.

— C'est bien, dit Richon en saisissant l'homme par son baudrier; mais comme j'ai fermé les portes, il te faudra prendre le seul chemin qui te reste.

— Lequel? demanda le soldat épouvanté.

— Celui-ci, dit Richon en le soulevant de son bras d'Hercule et en le lançant par-dessus le parapet.

Le soldat jeta un cri et alla tomber dans le fossé, qui, heureusement pour lui, était plein d'eau.

Un morne silence accueillit cette action de vigueur. Richon crut avoir apaisé la sédition, et, comme un joueur qui risque le tout pour le tout, il se retourna vers ses hommes.

— Maintenant, dit-il, s'il y a des partisans du roi ici, qu'ils parlent, et ceux-là on les fera sortir comme ils l'entendront.

Une centaine d'hommes s'écrièrent.

— Oui! Oui! nous sommes partisans du roi et nous voulons sortir!...

— Ah! ah! dit Richon comprenant que ce n'était plus une opinion partielle, mais une révolte générale qui se faisait jour, ah! c'est autre chose; je croyais n'avoir affaire qu'à un mutin, et je vois que j'ai affaire à cinq cents lâches.

Richon avait tort d'accuser la généralité : une centaine d'hommes avait parlé seulement, le reste s'était tu; mais le reste impliqué dans l'accusation de lâcheté, murmura à son tour.

— Voyons, dit Richon, ne parlons pas tous ensemble, qu'un officier, s'il y a un officier qui consente à trahir son serment, porte la parole pour tous; celui-là, je le jure, pourra parler impunément.

Ferguzon fit alors un pas hors des rangs, et saluant son commandant avec une politesse exquise :

— Commandant, dit-il, vous entendez le vœu de la garnison : vous combattez Sa Majesté notre roi; or, la plupart de nous n'étaient pas prévenus que c'était pour faire la guerre à un pareil ennemi qu'on nous enrôlait. Un des braves ici présents, violenté ainsi dans ses opinions, eût pu, au milieu de l'assaut, se tromper dans la direction de son mousquet, et vous loger une balle dans la tête; mais nous sommes de vrais soldats et non des lâches, comme vous avez eu tort de le dire. Voici donc l'opinion de mes compagnons et la mienne, que nous vous exposons respectueusement : rendez-nous au roi, ou nous nous rendrons nous-mêmes.

Ce discours fut accueilli par un hourra universel qui prouvait que l'opinion exprimée par le lieutenant était, sinon celle de toute la garnison, du moins celle de la majeure partie. Richon comprit qu'il était perdu.

— Je ne puis me défendre seul, dit-il, et je ne veux pas me rendre, puisque mes soldats m'abandonnent, que quelqu'un traite pour eux comme il l'entendra et comme ils l'entendront, mais ce quelqu'un ce ne sera pas moi. Pourvu que les quelques braves qui me sont restés fidèles, s'il en est toutefois, aient la vie sauve, c'est tout ce que je désire. Voyons, qui sera le négociateur?

— Ce sera moi, mon commandant, si toutefois vous le voulez bien, et si mes compagnons m'honorent de leur confiance.

— Oui, oui, le lieutenant Ferguzon! le lieutenant Ferguzon! crièrent cinq cents voix au milieu desquelles on distinguait les voix de Barrabas et de Carrotel.

— Ce sera donc vous, Monsieur, dit Richon. Vous êtes libre d'entrer et de sortir dans Vayres comme vous voudrez.

— Et vous n'avez pas d'instructions particulières à me donner, mon commandant? demanda Ferguzon.

— La liberté pour mes hommes.

— Et pour vous?

— Rien.

Une pareille abnégation eût ramené des hommes égarés; mais ils n'étaient pas seulement égarés, ils étaient vendus.

— Oui! oui! la liberté pour nous! crièrent-ils.

— Soyez tranquille, commandant, dit Ferguzon, je ne vous oublierai pas dans la capitulation.

Richon sourit tristement, haussa les épaules, rentra chez lui et s'enferma dans sa chambre.

Ferguzon passa aussitôt chez les royalistes. Cependant monsieur de La Meilleraie ne voulut rien faire sans l'autorisation de la reine; or, la reine avait quitté la petite maison de Nanon pour ne plus assister, comme elle l'avait dit elle-même, à la honte de l'armée, et s'était retirée à l'hôtel de ville de Libourne.

Il donna donc Ferguzon en garde à deux soldats, monta à cheval et courut à Libourne. Il trouva monsieur de Mazarin, auquel il crut annoncer une grande nouvelle; mais aux premiers mots du maréchal le ministre l'arrêta avec son sourire habituel.

— Nous savons tout cela, Monsou le maréchal, lui dit-il, et la chose s'est arrangée hier soir entre moi et le lieutenant Ferguzon, mais ne vous engagez que sur parole pour monsieur Richon.

— Comment! que sur parole? dit le maréchal; mais lorsque ma parole sera engagée, elle vaudra cela, je l'espère bien.

— Allez, allez toujours, Monsou le maréchal; j'ai reçu de Sa Sainteté des indulgences particulières qui me permettent de relever les gens de leur serment.

— C'est possible, dit le maréchal, mais ces indulgences-là ne regardent pas les maréchaux de France.

Mazarin sourit, en faisant signe au maréchal qu'il pouvait retourner au camp.

Le maréchal revint tout en grommelant, donna à Ferguzon une sauvegarde écrite pour lui et ses hommes, et engagea sa parole à l'égard de Richon.

Ferguzon rentra dans le fort, qu'il abandonna avec ses compagnons une heure avant le jour, après avoir fait part à Richon de la promesse verbale du maréchal. Deux heures après, comme Richon apercevait déjà de ses fenêtres le renfort que lui amenait Ravailly, on entra dans sa chambre et on l'arrêta au nom de la reine.

Au premier moment, une vive satisfaction se peignit sur le visage du brave commandant. Libre, madame de Condé pouvait le soupçonner de trahison; captif, sa captivité répondait de lui.

C'est dans cette espérance qu'au lieu de sortir avec les autres, il était resté.

Cependant on ne se contenta point de lui prendre son épée, comme il s'y était attendu d'abord, mais lorsqu'il fut désarmé, quatre hommes, qui l'attendaient à la porte, se jetèrent sur lui et lui lièrent les mains derrière le dos.

Richon n'opposa à cet indigne traitement que le calme et la résignation d'un martyr. C'était une de ces âmes fortement trempées, aïeules des héros populaires du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

Richon fut conduit à Libourne et amené devant la reine qui le toisa arrogamment; devant le roi, qui l'écrasa d'un regard féroce; devant monsieur de Mazarin, qui lui dit :

— Vous avez joué un gros jeu, monsou Richon.

— Et j'ai perdu, n'est-ce pas, Monseigneur? Maintenant reste à savoir ce que nous jouons.

— J'ai peur que vous n'ayez joué votre tête, dit Mazarin.

— Qu'on prévienne monsieur d'Epernon que le roi veut le voir, dit Anne d'Autriche. Quant à cet homme, qu'il attende ici son jugement.

Et, se retirant avec un superbe dédain, elle sortit de la chambre donnant la main au roi et suivie de monsieur de Mazarin et des courtisans.

Monsieur d'Epernon était en effet arrivé depuis une heure; mais, en véritable vieillard amoureux, sa première visite avait été pour Nanon. Il avait appris au fond de la Guyenne, la belle défense qu'avait faite Canolles à l'île Saint-Georges, et, en homme toujours plein de confiance dans sa maîtresse, il complimentait Nanon sur la conduite de son frère chéri, duquel, disait-il avec naïveté, la physionomie n'annonçait cependant ni tant de noblesse ni tant de valeur.

Nanon avait autre chose à faire qu'à rire intérieurement de la prolongation du quiproquo. Il s'agissait en ce moment, non seulement de son bonheur à elle, mais encore de la liberté de son amant. Nanon aimait si éperdument Canolles, qu'elle ne pouvait pas croire à l'idée d'une perfidie de sa part, quoique cette idée se fût présentée bien souvent à son esprit. Elle n'avait vu, dans le soin qu'il avait pris de l'éloigner, qu'une tendre sollicitude; elle le croyait prisonnier par force, elle pleurait et n'espérait qu'au moment où, grâce à M. d'Epernon, elle pourrait le délivrer.

Aussi, par dix lettres écrites au duc, avait-elle de tout son pouvoir hâté son retour.

Enfin il était arrivé et Nanon lui avait présenté sa supplique à l'endroit de son prétendu frère, qu'elle tenait à tirer le plus tôt possible des mains de ses ennemis, ou plutôt de celles de madame de Cambes, car elle croyait que Canolles en réalité ne courait d'autre danger que de devenir de plus en plus amoureux de la vicomtesse.

Mais ce danger était pour Nanon un danger capital. Elle demandait donc à mains jointes, à monsieur d'Epernon, la liberté de son frère.

— Cela tombe à merveille, répondit le duc, je viens d'apprendre à l'instant que le gouverneur de Vayres s'est laissé prendre. Eh bien! on l'échangera pour ce brave Canolles.

— Oh! s'écria Nanon, voilà une grâce du ciel, monsieur le duc.

— Vous aimez donc bien ce frère, Nanon?

— Oh! plus que ma vie.

— Quelle étrange chose que vous ne m'en ayez jamais parlé [illegible] ce fameux jour où j'eus [illegible].

— Ainsi, monsieur le duc?... interrompit Nanon.

— Ainsi, je renvoie le gouverneur de Vayres à madame de Condé, qui nous renvoie Canolles [illegible] tous les [illegible] en guerre, c'est un échange qui se fait.

— Oui, mais madame de Condé [illegible] elle pas monsieur de Canolles plus [illegible] officier?

— Eh bien! en ce cas [illegible] on lui en enverra deux, on lui en [illegible] trois, on s'arrangera de manière enfin à ce que [illegible] contente, entendez-vous, ma toute belle? et [illegible] brave commandant de l'île Saint-Georges rentrera à Libourne, eh bien! nous lui ferons un triomphe.

Nanon ne se [illegible] pas de joie. Rentrer en possession de Canolles [illegible] de toutes ses heures. Quant à ce que [illegible] monsieur d'Epernon, quand il verrait [illegible] que [illegible] Canolles là, elle s'en [illegible] ment [illegible] Canolles sauvé, elle lui dirait que c'était son [illegible] elle le dirait tout haut, elle le dirait à tout le monde!

Les [illegible] en étaient là lorsque entra le messager de la reine.

— Voyez, dit le duc, cela tombe à merveille, chère Nanon, je passe chez Sa Majesté et j'en rapporte le cartel d'échange.

— De sorte que mon frère pourra être ici?...

— Demain, peut-être, dit le duc.

— Allons donc! s'écria Nanon, et ne perdez pas un instant. Oh! demain, demain, ajouta-t-elle en levant ses deux bras au ciel avec une admirable expression de prière, demain, Dieu le veuille!

— Oh! quel cœur! murmura en sortant le duc d'Epernon.

Lorsque le duc d'Epernon entra dans la chambre de la reine, Anne d'Autriche, rouge de colère, m[illegible] ses lèvres qui faisaient l'admiration des [illegible] ment parce qu'elles étaient l'endroit défectueux de son visage. Aussi monsieur d'Epernon, homme [illegible] au sourire des dames, fut-il reçu en [illegible].

Le duc regarda la reine avec étonnement: elle n'avait pas répondu à son salut, et, les sourcils froncés, le regardait du haut de sa majesté royale.

— Ah! ah! c'est vous, monsieur le duc, dit-elle enfin après un moment de silence; venez ici que je vous fasse compliment sur la façon dont vous nommez aux emplois de votre gouvernement?

— Qu'ai-je donc fait, Madame? demanda le duc tout surpris, et qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé que vous avez fait gouverneur de Vayres un homme qui a tiré le canon sur le roi: rien que cela.

— Moi, Madame! s'écria le duc; mais certainement Votre Majesté commet quelque erreur; ce n'est pas moi qui ai nommé le gouverneur de Vayres... pas que je sache, du moins.

D'Epernon se reprenait, parce que sa conscience lui reprochait de ne pas toujours nommer seul.

— Ah! voilà du nouveau, répondit la reine, monsieur Richon n'a pas été nommé par vous, *peut-être?*

Et elle appuya avec une profonde méchanceté sur le dernier mot.

Le duc, qui connaissait le talent de Nanon pour assortir les hommes aux emplois, se rassura promptement.

— Je ne me rappelle pas avoir nommé monsieur Richon, dit-il; mais si je l'ai nommé, monsieur Richon doit être un bon serviteur du roi.

— Voire! dit la reine, monsieur Richon, selon vous, est un bon serviteur du roi; peste! quel serviteur qui, en moins de trois jours, nous tue cinq cents hommes!

— Madame, dit le duc avec inquiétude, s'il en est ainsi, [illegible] avouer que j'ai tort. Mais avant que [illegible] [illegible], laissez-moi [illegible] la preuve que [illegible] qui l'ai nommé. Cette preuve, je vais la chercher.

[illegible] reine fit un mouvement pour retenir le duc, mais [illegible] ravisa.

— [illegible] dit-elle, et quand vous m'aurez apporté votre [illegible] donnerai la mienne.

[illegible] d'Epernon sortit tout courant, et alla, sans s'arrêter [illegible] Nanon.

— [illegible] lui dit-elle, m'apportez-vous le cartel [illegible] duc?

— [illegible]! s'agit bien de cela, répondit le duc, [illegible] la reine [illegible].

— [illegible] de Sa Majesté?

— De ce que [illegible] avons nommé monsieur Richon gouverneur de Vayres, et que ce gouverneur, qui s'est défendu comme [illegible] il paraît, vient de nous tuer cinq cents hommes.

— Monsieur [illegible] Nanon, je ne connais pas cela.

— Ni moi non plus [illegible] m'emporte!

— En ce cas, dites hardiment à la reine qu'elle se trompe.

— Mais n'est-ce pas vous qui vous trompez, voyons?

— Attendez, je ne veux rien avoir à me reprocher, et je vais vous le dire.

Et Nanon passa dans son cabinet d'affaires, consulta son registre d'affaires, à la lettre R: il était vierge de tout brevet donné à Richon.

— Vous pouvez retourner vers la reine, dit-elle en rentrant, et lui annoncer hardiment qu'elle est dans l'erreur.

Monsieur d'Epernon ne fit qu'un bond de la maison de Nanon à l'hôtel de ville.

— Madame, dit-il en entrant fièrement chez la reine, je suis innocent du crime que l'on m'impute. La nomination de monsieur Richon vient des ministres de Votre Majesté.

— Alors, mes ministres signent d'Epernon, reprit aigrement la reine.

— Comment cela?

— Sans doute, puisque cette signature est au bas du brevet de monsieur Richon.

— Impossible, Madame, répondit le duc avec le ton faiblissant d'un homme qui commence à douter de lui-même.

La reine haussa les épaules.

— Impossible? dit-elle. Eh bien! lisez.

Et elle prit un brevet posé sur la table du côté de l'écritoire, et sur lequel elle tenait la main.

Monsieur d'Epernon prit le brevet, le parcourut avidement, examinant chaque pli du papier, chaque mot, chaque lettre, et demeura consterné: un souvenir terrible lui repassait par l'esprit.

— Puis-je voir ce monsieur Richon? demanda-t-il.

— Rien de plus facile, répondit la reine; je l'ai fait rester dans la chambre à côté pour vous donner cette satisfaction.

Puis se retournant vers les gardes qui attendaient ses ordres à la porte:

— Qu'on amène ce misérable, dit-elle.

Les gardes sortirent, et un instant après Richon fut amené les mains garrottées et la tête couverte. Le duc marcha à lui et attacha sur le prisonnier un regard que celui-ci soutint avec sa dignité habituelle. Comme il avait son chapeau sur la tête, un des gardes le lui jeta à terre d'un revers de sa main.

Cette insulte ne provoqua point le moindre mouvement de la part du gouverneur de Vayres.

— Mettez-lui un manteau sur les épaules, un masque sur le visage, dit le duc, et donnez-moi une bougie allumée.

On obéit d'abord aux deux premières injonctions. La reine regardait avec étonnement ces singuliers préparatifs. Le duc tournait autour de Richon masqué, le regardant avec la plus grande attention, essayant de rappeler tous ses souvenirs et paraissant douter encore.

— Apportez-moi la bougie que j'ai demandée, dit-il, cette épreuve fixera tous mes doutes.

On apporta la bougie. Le duc approcha le brevet de la lumière, et à la chaleur de la flamme une croix double, tracée au-dessous de la signature avec une encre sympathique, apparut sur le papier.

A cette vue, le front du duc s'éclaircit, et il s'écria:

— Madame, ce brevet est signé de moi, c'est vrai; mais il ne l'a été ni pour monsieur Richon ni pour aucun autre; il m'a été extorqué par cet homme dans une sorte de guet-apens; mais avant de livrer ce blanc-seing, j'avais fait au papier l'espèce de remarque que Votre Majesté peut y voir, et elle sert de preuve accablante contre le coupable. Regardez.

La reine saisit avidement le papier et regarda, tandis que le duc lui montrait le signe du bout du doigt.

— Je ne comprends pas un mot de l'accusation que vous venez de porter contre moi, dit simplement Richon.

— Comment! s'écria le duc, vous n'étiez pas l'homme masqué auquel j'ai remis ce papier sur la Dordogne?

— Jamais je n'ai parlé à Votre Seigneurie avant ce jour; jamais je n'ai été masqué sur la Dordogne, répondit froidement Richon.

— Si ce n'est pas vous, c'est un homme envoyé par vous qui est venu à votre place.

— Il ne me servirait à rien de cacher la vérité, dit Richon toujours avec le même calme: le brevet que vous tenez, monsieur le duc, je l'ai reçu de madame la princesse de Condé, des mains mêmes de monsieur le duc de La Rochefoucauld; il a été rempli de mes nom et prénoms par monsieur Lenet, dont vous connaissez peut-être l'écriture. Comment ce brevet est-il tombé aux mains de madame la Princesse? comment monsieur de La Rochefoucauld en était-il possesseur? En quel lieu mes nom et prénoms ont-ils été écrits par monsieur Lenet sur ce papier? C'est ce que j'ignore entièrement, c'est ce qui m'importe peu, c'est ce qui ne me regarde pas.

— Ah! vous croyez cela? dit le duc d'un ton goguenard.

Et s'approchant de la reine, il lui conta tout bas une assez longue histoire que la reine écouta fort attentivement: c'était la délation de Cauvignac et l'aventure de

la Dordogne; mais comme la reine était femme, elle comprit parfaitement le mouvement de jalousie du duc.

Puis, quand il eut achevé :

— C'est une infamie à ajouter à une haute trahison, dit-elle, voilà tout ; quiconque n'a pas hésité à faire feu sur son roi pouvait bien vendre le secret d'une femme.

— Que diable disent-ils là ! murmura Richon en fronçant le sourcil ; car sans en entendre assez pour comprendre la conversation, il en entendait assez pour deviner que son honneur était compromis ; d'ailleurs les yeux flamboyants du duc et de la reine ne lui promettaient rien de bon, et si brave que fût le commandant de Vayres, cette double menace ne laissait pas que de l'inquiéter, quoiqu'il eût été impossible de deviner sur son visage, armé d'un calme méprisant, ce qui se passait dans son cœur.

— Il faut qu'on le juge, dit la reine. Assemblons un conseil de guerre ; vous le présiderez, monsieur le duc d'Epernon, choisissez donc sans retard vos assesseurs et faisons vite.

— Madame, dit Richon, il n'y a pas de conseil à assembler, pas de jugement à faire. Je suis prisonnier sur la parole de monsieur le maréchal de La Meilleraie ; je suis prisonnier volontaire, et la preuve, c'est que je pouvais sortir de Vayres avec mes soldats ; c'est que je pouvais fuir avant ou après leur sortie, et que je ne l'ai point fait.

— Je ne connais rien aux affaires, dit la reine en se levant pour passer dans une salle voisine ; si vous avez de bonnes raisons, vous les ferez valoir devant vos juges... Ne serez-vous pas très bien ici pour siéger, Monsieur le duc ?

— Oui, Madame, répondit celui-ci ; et à l'instant même, choisissant douze officiers dans l'antichambre, il constitua le tribunal.

Richon commençait à comprendre : les juges improvisés prirent leurs places ; puis le rapporteur lui demanda son nom, ses prénoms et sa qualité.

Richon répondit à ces trois questions.

— Vous êtes accusé de haute trahison pour avoir tiré le canon sur les soldats du roi, dit le rapporteur : avouez-vous vous être rendu coupable de ce crime ?

— Nier, serait nier l'évidence ; oui, Monsieur, j'ai tiré le canon contre les soldats du roi.

— En vertu de quel droit ?

— En vertu du droit de la guerre, en vertu du même droit qu'ont invoqué en circonstance pareille monsieur de Conti, monsieur de Beaufort, monsieur d'Elbeuf et tant d'autres.

— Ce droit n'existe pas, Monsieur, car ce droit n'est rien autre chose que la rébellion.

— C'est cependant en vertu de ce droit que mon lieutenant a fait une capitulation. Cette capitulation, je l'invoque.

— Capitulation ! s'écria d'Epernon avec ironie, car il sentait que la reine écoutait, et son ombre lui dictait cette parole outrageante ; capitulation ! vous, traiter avec un maréchal de France !

— Pourquoi pas ? répondit Richon, puisque ce maréchal de France traitait avec moi.

— Alors montrez-la, cette capitulation, et nous jugerons de sa valeur.

— C'est une convention verbale.

— Produisez votre témoin.

— Je n'en ai qu'un seul à produire.

— Lequel ?

— Le maréchal lui-même.

— Qu'on appelle le maréchal, dit le duc.

— Inutile, dit la reine en ouvrant la porte derrière laquelle elle écoutait ; depuis deux heures monsieur le maréchal est parti ; il marche sur Bordeaux avec notre avant-garde.

Et elle referma la porte.

Cette apparition glaça tous les cœurs, car elle imposait aux juges l'obligation de condamner Richon.

Le prisonnier sourit amèrement.

— Ah ! dit-il, voici l'honneur que monsieur de La Meilleraie fait à sa parole ! Vous aviez raison, Monsieur, dit-il en se retournant vers le duc d'Epernon, j'ai eu tort de traiter avec un maréchal de France.

En ce moment, Richon se renferma dans le silence et le dédain, et, quelque question qu'on lui fît, cessa complètement d'y répondre.

Cela simplifiait beaucoup la procédure, aussi le reste des formalités dura-t-il une heure à peine. On écrivit peu et l'on parla encore moins. Le rapporteur conclut à la mort, et sur un signe du duc d'Epernon les juges votèrent la mort à l'unanimité.

Richon écouta ce jugement comme s'il eût été simple spectateur, et, toujours impassible et muet, fut remis séance tenante au prévôt de l'armée.

Quant au duc d'Epernon, il passa chez la reine qu'il trouva d'une humeur charmante, et qui l'invita à dîner. Le duc, qui se croyait en disgrâce, accepta et passa chez Nanon pour lui faire part du bonheur qu'il avait d'être toujours dans les bonnes grâces de sa souveraine.

Il la trouva assise sur une chaise longue, près d'une croisée qui donnait sur la place publique de Libourne.

— Eh bien ! lui dit-elle, avez-vous découvert quelque chose ?

— J'ai tout découvert, ma chère, dit le duc.

— Bah ! dit Nanon avec inquiétude.

— Ah ! mon Dieu oui ! Vous rappelez-vous cette délation à laquelle j'avais eu la sottise de croire, cette délation touchant vos amours avec votre frère ?

— Eh bien ?

— Vous rappelez-vous le blanc-seing qu'on me demandait ?

— Oui, après ?

— Le délateur est en nos mains, ma chère, pris dans les lignes de son blanc-seing comme un renard au piège.

— En vérité ! dit Nanon épouvantée, car elle savait, elle, que ce délateur était Cauvignac, et quoiqu'elle n'eût pas une profonde tendresse pour son véritable frère, elle n'eût point voulu qu'il lui arrivât malheur ; d'ailleurs ce frère pouvait, pour se tirer d'affaire, dire une foule de choses que Nanon aimait autant voir demeurer secrètes.

— Lui-même, ma chère, continua d'Epernon ; que dites-vous de l'aventure ? Le drôle, à l'aide de ce blanc-seing, s'était de son autorité privée, nommé gouverneur de Vayres ; mais Vayres est pris, et le coupable est entre nos mains.

Tous ces détails rentraient si bien dans les industrieuses combinaisons de Cauvignac, que Nanon sentit redoubler son effroi.

— Et cet homme, dit-elle d'une voix troublée, cet homme, qu'en avez-vous fait ?

— Ah ! ma foi, dit le duc, vous allez le voir vous-même, ce que nous en avons fait. Oui, ma foi, ajouta-t-il en se levant, cela tombe à merveille : soulevez le rideau, ou plutôt ouvrez franchement la fenêtre ; ma foi, c'est un ennemi du roi et l'on peut le voir pendre.

— Pendre ! s'écria Nanon. Que dites-vous, monsieur le duc ? pendre l'homme du blanc-seing !

— Oui, ma belle. Voyez-vous sous la halle, à cette poutre, cette corde qui se balance, cette foule qui court ? Tenez, tenez, apercevez-vous les fusiliers qui amènent l'homme, là-bas à gauche ? Eh ! tenez, voici le roi qui se met à sa fenêtre.

Le cœur de Nanon se soulevait dans sa poitrine et semblait remonter jusqu'à sa gorge : elle avait vu cependant d'un coup d'œil rapide que l'homme que l'on amenait n'était point Cauvignac.

— Allons, allons, dit le duc, le sieur Richon va être pendu haut et court ; cela lui apprendra à calomnier les femmes.

— Mais, s'écria Nanon en saisissant la main du duc et en rassemblant toutes ses forces, mais il n'est pas coupable, ce malheureux : c'est peut-être un brave soldat ; c'est peut-être un honnête homme ; vous allez peut-être assassiner un innocent !

— Non pas, non pas, vous vous trompez grandement, ma chère il est faussaire et calomniateur. D'ailleurs, ne fût-il que gouverneur de Vayres, il serait traître de haute trahison, et il me semble que, ne fût-il coupable que de ce crime, ce serait déjà bien assez.

— Mais n'avait-il pas la parole de monsieur de La Meilleraie ?

— Il l'a dit, mais je n'en crois rien.

— Comment le maréchal n'a-t-il pas éclairé le tribunal sur un point si important ?

— Il était parti deux heures avant que l'accusé ne comparût devant ses juges.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, Monsieur ! quelque chose me dit que cet homme est innocent, s'écria Nanon, et que sa mort nous portera malheur à tous. Ah ! Monsieur, au nom du ciel, vous qui êtes puissant, vous qui dites que vous n'avez rien à me refuser, accordez-moi la grâce de cet homme !

— Impossible, ma chère, c'est la reine elle-même qui l'a condamné, et là où elle est il n'y a plus qu'un pouvoir.

Nanon poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

En ce moment Richon était arrivé sous la halle ; on le conduisit, toujours calme et dédaigneux, jusqu'à la poutre où pendait la corde ; une échelle était dressée d'avance et attendait : Richon monta à cette échelle d'un pas ferme, dominant de sa noble tête toute cette foule sur laquelle se tendait son regard armé d'un froid dédain. Alors le prévôt lui passa le nœud au cou, et le crieur proclama à haute voix que le roi faisait justice du sieur Etienne Richon, faussaire, traître et manant.

— Nous sommes arrivés à un temps, dit Richon, où mieux vaut être manant comme je suis, que d'être maréchal de France.

A peine avait-il prononcé ces mots, que [illegible] l'échelon manquait [illegible] lui et que son corps tout [illegible] se balançait à la [illegible] fatale.

Un mouvement universel de [illegible] dispersa la foule sans qu'aucun cri de Vive le [illegible] se fût fait entendre, quoique chacun pût voir [illegible] leurs majestés à leur fenêtre. Nanon cachait sa [illegible] ses deux mains et s'était enfuie dans l'[illegible] reculée de la chambre.

— Eh bien ! dit le duc, [illegible] vous en pensiez, chère Nanon, je crois que [illegible] sera d'un bon exemple, et quand ils [illegible] qu'on pend leurs gouverneurs, je sais [illegible] ce qu'ils feront.

A l'idée de [illegible] aient faire, Nanon ouvrit la bouche pour [illegible] elle ne put que pousser un cri terrible et [illegible] deux mains au ciel comme pour le supplier [illegible] que la mort de Richon ne fût pas vengée [illegible] que si tous les ressorts de la vie se fussent [illegible] elle, elle tomba de toute sa hauteur sur le [illegible].

— Eh [illegible] eh bien ! s'écria le duc, qu'avez-vous donc, Nanon [illegible] vous prend-il ? Est-il possible que vous vous [illegible] dans un état pareil pour avoir vu pendre un [illegible] Voyons, chère Nanon, relevez-vous ; revenez à vous, mais Dieu me pardonne, elle est évanouie ; et ses [illegible] qui disent qu'elle est insensible ! Holà ! quelqu'un ! des sels ! du secours ! de l'eau froide !

Et le duc, voyant que personne ne venait à ses cris, sortit tout courant pour aller chercher lui-même ce qu'il demandait inutilement à ses domestiques, qui ne pouvaient l'entendre sans doute, tout occupés qu'ils étaient encore du spectacle dont venait de les régaler gratis la générosité royale.

XVIII

Au moment où s'accomplissait à Libourne le terrible drame que nous venons de raconter, madame de Cambes, assise près d'une table de chêne à pieds tordus, ayant devant elle Pompée, qui faisait une espèce d'inventaire de sa fortune, écrivait à Canolles la lettre suivante :

« Encore un retard, mon ami. Au moment que j'allais prononcer votre nom à madame la Princesse et demander son agrément à notre union, est arrivée la nouvelle de la prise de Vayres, qui a glacé les paroles sur mes lèvres, mais je sais ce que vous devez souffrir, et je n'ai point la force de supporter à la fois votre douleur et la mienne. Les succès ou les revers de cette guerre fatale peuvent nous mener trop loin, si nous ne nous décidons à forcer les circonstances. Demain, mon ami, demain, à sept heures du soir, je serai votre femme.

« Voici le plan de conduite que je vous prie d'adopter, il est urgent que vous vous y conformiez en tout point.

« Vous passerez l'après-dînée chez madame de Lalasne, qui depuis que je vous ai présenté à elle, fait, ainsi que sa sœur, grand cas de vous. On jouera : jouez comme les autres ; cependant ne liez aucune partie pour le souper ; faites plus, le soir venu, éloignez vos amis, s'il s'en trouve autour de vous. Alors, quand vous serez isolé, vous verrez entrer quelque messager, je ne sais encore lequel, qui vous appellera par votre nom, comme si une affaire quelconque vous réclamait. Quel qu'il soit, suivez-le avec confiance, car il viendra de ma part, et sa mission sera de vous conduire où je vous attendrai.

« Je voudrais que ce fût dans l'église des Carmes, qui [illegible] déjà pour moi de si doux souvenirs ; mais je n'ose l'es[illegible] encore, cela sera cependant ainsi, si l'on consent à [illegible] l'église pour nous.

« [illegible] de ma lettre, en attendant cette heure, ce que [illegible] de ma main quand j'oublie de vous la retirer [illegible] je vous dis à demain, demain je vous dirai à [illegible]

C[illegible] dans un de ses moments de misanthropie [illegible] lettre de toute la journée de la veille et de [illegible] du jour il n'avait pas même aperçu madame [illegible] dans l'espace de vingt-quatre heures [illegible] passé dix fois devant ses fenêtres. Alors la [illegible] s'opérait dans l'âme de l'amoureux [illegible] la vicomtesse de coquetterie [illegible] il se reprenait malgré lui à ses souvenirs de N[illegible] si dévouée, si ardente, se faisant [illegible] amour dont Claire semblait se faire [illegible] le pauvre cœur, pris entre cet amour [illegible] qui ne pouvait s'éteindre, et cet amour désireux qui ne pouvait se satisfaire : l'épître de la vicomtesse vint tout décider en sa faveur.

Canolles lut et relut la lettre : comme l'avait prévu Claire il la baisa vingt fois comme il eût fait de sa main. En y réfléchissant, Canolles ne pouvait à tout prendre se dissimuler que son amour pour la vicomtesse était et avait été l'affaire la plus sérieuse de sa vie. Avec les autres femmes, ce sentiment avait toujours pris un autre aspect et surtout un autre développement. Canolles avait joué son rôle d'homme à bonnes fortunes, s'était posé en vainqueur, s'était presque réservé le droit d'être inconstant. Avec madame de Cambes, au contraire, c'était lui qui se sentait soumis à une puissance supérieure contre laquelle il n'essayait même pas de réagir, parce qu'il sentait que cet esclavage d'aujourd'hui lui était plus doux que sa puissance d'autrefois. Et dans ces moments de découragement où il concevait des doutes sur la réalité de l'affection de Claire, à ces heures où le cœur endolori se replie sur lui-même et creuse ses douleurs avec la pensée, il s'avouait, sans rougir même de cette faiblesse, qu'il eût tenue un an auparavant pour indigne d'une grande âme, que perdre madame de Cambes serait pour lui une insupportable calamité.

Mais l'aimer, être aimé d'elle, la posséder en cœur, en âme, en personne ; la posséder dans toute l'indépendance de son avenir, puisque la vicomtesse n'exigeait pas même de lui le sacrifice de ses opinions au parti de madame la Princesse et ne demandait que son amour ; l'avenir le plus heureux, le plus riche officier de l'armée du roi : car enfin, pourquoi oublier la richesse ? la richesse ne gâte rien ; rester au service de Sa Majesté si Sa Majesté récompensait dignement la fidélité ; la quitter, si, selon l'usage des rois, elle était ingrate ; n'était-ce pas là, en vérité, un bonheur plus grand, plus superbe, si on peut le dire, que celui auquel, dans ses doux rêves, il eût osé jamais aspirer ?

Mais Nanon ?

Ah ! Nanon, Nanon, c'était ce remords sourd et lancinant qui demeure toujours au fond des nobles âmes... Il n'y a que les cœurs vulgaires chez lesquels la douleur qu'ils causent n'ait point d'écho. Nanon, pauvre Nanon ! Que ferait-elle, que dirait-elle, que deviendrait-elle lorsqu'elle apprendrait la nouvelle terrible que son amant était le mari d'une autre ?... Hélas ! elle ne se vengerait pas, quoiqu'elle eût certes dans les mains tous les moyens de se venger, et c'était la pensée qui poignait le plus Canolles... Ah ! si du moins Nanon essayait de se venger, se vengeait même d'une façon quelconque, l'infidèle ne verrait plus en elle qu'une ennemie, et serait au moins débarrassé de ses remords.

Cependant, Nanon ne lui avait pas répondu à la lettre dans laquelle il lui avait dit de ne plus lui écrire : comment cela se faisait-il qu'elle eût suivi si scrupuleusement ses instructions ? Certes, si Nanon l'eût voulu, elle eût trouvé moyen de lui faire passer dix lettres : Nanon n'avait donc pas essayé de correspondre avec lui. Ah ! si Nanon pouvait ne plus l'aimer !

Et le front de Canolles se rembrunit à cette pensée qu'il était possible que Nanon ne l'aimât plus : c'est une cruelle chose que de trouver ainsi l'égoïsme de l'orgueil jusque dans le plus noble cœur.

Heureusement Canolles avait un moyen de tout oublier : c'était de lire et de relire la lettre de madame de Cambes ; il la lut et la relut, et le moyen opéra. Notre amoureux parvint donc ainsi à s'étourdir sur tout ce qui n'était pas son propre bonheur. Et pour obéir d'abord à sa maîtresse, qui lui ordonnait de se rendre chez madame de Lalasne, il se fit beau, ce qui n'était pas difficile à sa jeunesse, à sa grâce et à son bon goût, puis il s'achemina vers la maison de la présidente au moment où deux heures sonnaient.

Canolles était si préoccupé de son bonheur, qu'en passant sur le quai, il n'avait pas vu son ami Ravailly, qui, d'un bateau qui s'avançait en forçant de rames, lui faisait mille signaux. Les amoureux, dans leurs moments de bonheur, marchent d'un pas si léger qu'ils semblent ne pas toucher la terre. Canolles était donc déjà loin quand Ravailly aborda.

A peine à terre, ce dernier donna, d'une voix brève, quelques ordres aux hommes du canot, et s'élança rapidement vers le logis de madame de Condé.

La princesse était à table, lorsqu'elle entendit quelque rumeur dans l'antichambre ; elle demanda qui causait ce bruit, et on lui répondit que c'était le baron de Ravailly qu'elle avait envoyé à monsieur de La Meilleraie, et qui arrivait à l'instant même.

— Madame, dit Lenet, je crois qu'il serait bon que Votre Altesse le reçût sans retard ; quelles que soient les nouvelles qu'il rapporte, elles sont importantes.

La princesse fit un signe, et Ravailly entra, mais il était si pâle et avait un visage si bouleversé que rien qu'en l'apercevant madame de Condé se douta qu'elle avait devant les yeux un messager de malheur.

— Qu'y a-t-il donc, capitaine? demanda-t-elle, et qu'est-il donc arrivé de nouveau ?

— Excusez-moi, Madame, de me présenter ainsi devant Votre Altesse, mais j'ai pensé que la nouvelle que j'apportais ne souffrait point de retard

— Parlez, avez-vous vu le maréchal ?

— Le maréchal a refusé de me recevoir, Madame.

— Le maréchal a refusé de recevoir mon envoyé ! s'écria la princesse.

La princesse se leva de son siège comme si un ressort invisible l'eût fait mouvoir. Lenet jeta un cri de douleur. Madame de Cambes, qui s'était levée, retomba sur sa chaise en portant la main à son cœur, comme on fait lorsqu'on reçoit une blessure profonde ; elle était évanouie.

— Enlevez la vicomtesse, dit le duc de La Rochefoucauld, nous n'avons pas le loisir en ce moment de songer aux pâmoisons des dames.

Deux femmes emportèrent la vicomtesse



Mettant un doigt sur la bouche pour lui faire signe de se taire

— Oh ! Madame, ce n'est point tout.

— Qu'y a-t-il donc encore? parlez ! parlez ! j'écoute

— Ce pauvre Richon...

— Eh bien ! je le sais prisonnier, puisque je vous avais envoyé pour traiter de sa rançon

— Quelque diligence que j'aie faite, je suis arrivé trop tard

— Comment ! trop tard ! s'écria Lenet, lui serait-il arrivé malheur ?

— Il est mort !

— Mort ! répéta la princesse.

— On lui a fait son procès comme traître ; il a été condamné et exécuté

— Condamné ! exécuté ! Ah ! vous l'entendez, Madame, fit Lenet consterné, je vous le disais bien !

— Et qui l'a condamné? qui a eu cette audace ?

— Un tribunal présidé par le duc d'Épernon, ou plutôt par la reine elle-même ; aussi ne s'est-on pas contenté de la mort, on a voulu que cette mort fût infamante

— Quoi ! Richon

— Pendu, Madame ! pendu comme un misérable, comme un voleur, comme un assassin ! J'ai vu son corps sous la halle de Libourne

— Voilà une rude déclaration de guerre, dit le duc impassible

— C'est infâme, dit la princesse

— C'est féroce ! dit Lenet

— C'est impolitique, fit le duc

— Oh ! mais j'espère que nous allons nous venger ! s'écria la princesse, et cela cruellement !

— J'ai mon plan ! s'écria madame de Tourville qui n'avait encore rien dit ; représailles, Madame, représailles !

— Un moment, Madame, de par le diable ! comme vous y allez. La chose est assez grave pour qu'on y songe

— Non, Monseigneur, ... au contraire, répondit madame de Tourville ; plus on a frappé vite, plus il faut nous hâter de lui répondre en frappant promptement le même coup

— Eh ! Madame, s'écria Lenet, vous parlez en vérité de verser le sang comme si vous étiez reine de France. Attendez au moins pour donner votre opinion que Son Altesse vous la demande

— Madame a raison, dit le capitaine des gardes ; représailles, c'est la loi de la guerre

— Voyons, dit le duc de La Rochefoucauld toujours calme

[illegible] ne perdons pas comme [illegible] faisons le temps [illegible] roles. La nouvelle va [illegible] ville, et dans [illegible] nous ne serons plus ma[illegible] événements [illegible] ni des hommes [illegible] de Votre [illegible] doit être de prendre [illegible] ferme pour [illegible] inébranlable.

[illegible] dit la princesse [illegible] donne ce soin, monsieur le duc, et [illegible] à vous du [illegible] de venger mon hon[illegible] actions; car, avant d'entrer à mon service [illegible] au vôtre, je le tiens [illegible] vous, et vous me [illegible] comme un de vos [illegible] que comme [illegible] iques.

— Soyez tranq[illegible] répondit le duc en s'incli[illegible]nant, je me s[illegible] que je dois, à vous, à moi et à ce pauvre [illegible].

Et il s'[illegible] capitaine des gardes, et lui parla longtemps [illegible] que la princesse sortait accompagnée de [illegible] Tourville et suivie de Lenet qui se frappa [illegible] douleur.

La [illegible] à la porte. En reprenant ses sens, sa prem[illegible] été de revenir à madame de Condé; elle [illegible] sur son chemin, mais avec une figure si sévère [illegible] n'osa point l'interroger personnellement.

— [illegible] mon Dieu! que va-t-on faire! s'écria timi[illegible]dement la vicomtesse en joignant ses mains suppliantes.

— [illegible] va se venger! répondit madame de Tourville avec majesté.

— Se venger! et comment? demanda Claire.

— Madame, répondit Lenet, si vous avez quelque empire sur la princesse, usez-en pour que, sous le nom de représailles, il ne se commette point quelque horrible assassinat.

Et il passa à son tour, laissant Claire épouvantée.

En effet, par une de ces intuitions singulières qui font croire aux pressentiments, le souvenir de Canolles s'était douloureusement présenté tout à coup à l'esprit de la jeune femme. Elle entendit dans son cœur comme une voix triste qui lui parlait de cet ami absent, et remontant chez elle avec une précipitation furieuse, elle commençait de s'habiller pour aller au rendez-vous, quand elle s'aperçut que le rendez-vous ne devait avoir lieu que dans trois ou quatre heures.

Cependant Canolles s'était présenté chez madame de Lalasne comme la recommandation lui en avait été faite par la vicomtesse. C'était le jour anniversaire de la naissance du président, et on lui donnait une espèce de fête. Comme on était aux plus beaux jours de l'année, toute la société était dans le jardin, où un jeu de bague avait été établi sur une vaste pelouse. Canolles, dont l'adresse était extrême et la grâce parfaite, lia à l'instant même plusieurs défis, et, grâce à son habileté, fixa constamment la victoire de son côté.

Les dames riaient de la maladresse des rivaux de Canolles et admiraient l'habileté de celui-ci: à chaque coup nouveau qu'il faisait, c'étaient des bravos prolongés; les mouchoirs flottaient en l'air, et c'était tout au plus si les bouquets ne s'échappaient pas des mains pour aller tomber à ses pieds.

Ce triomphe ne suffisait pas pour détourner de l'esprit de Canolles la grande pensée qui le préoccupait, mais il lui faisait prendre patience. Si pressé qu'on soit d'arriver au but, on prend en patience les retards de la marche quand ces retards sont des ovations.

Cependant, à mesure que l'heure attendue s'avançait, les regards du jeune homme se tournaient plus fréquents vers la grille par laquelle entraient ou sortaient les convives, et par laquelle naturellement devait apparaître l'envoyé promis.

Tout à coup, et comme Canolles se félicitait de n'avoir plus, selon toute probabilité, qu'un temps bien court à attendre, une rumeur singulière se glissa dans cette foule [illegible]. Canolles remarquait que des groupes se formaient [illegible] causaient bas et le regardaient avec un intérêt [illegible] qui semblait avoir quelque chose de douloureux. [illegible] il attribua cet intérêt à sa personne, à son adresse [illegible] les honneurs de ce sentiment, dont il était loin de [illegible] la véritable cause.

[illegible] il commença, comme nous l'avons dit, de re[illegible] y avait quelque chose de douloureux dans [illegible] dont il était l'objet, il s'approcha souriant d[illegible] ; les personnes qui le composaient [illegible] mais leur contenance était visible[illegible]ment [illegible] qui ne causaient pas avec Canolles s'éloignaient.

[illegible] que peu à peu chacun s'éclipsait [illegible] nouvelle fatale, et qui avait glacé tout le monde [illegible] répandue tout à coup dans l'assemblée [illegible] et repassait le président de Lalasne qui [illegible], une autre dans sa poitrine, se [illegible]. La présidente, [illegible] et sa sœur [illegible] un moment où personne [illegible] vers Canolles, et, sans adresser la parole à personne, dit avec un ton qui jeta le trouble dans l'âme du jeune homme:

— Si j'étais prisonnier de guerre, fût-ce sur parole, de peur qu'on ne tînt pas vis-à-vis de moi la parole engagée, je sauterais sur un bon cheval, je gagnerais la rivière; je donnerais dix louis, vingt louis, cent louis à un batelier, s'il le fallait, mais je gagnerais au pied...

Canolles regarda les deux femmes avec étonnement, et les deux femmes firent à la fois un signe de terreur qui demeura incompréhensible pour lui. Il s'avança, cherchant à savoir des deux femmes l'explication des paroles qu'elles venaient de prononcer, mais elles s'enfuirent comme des fantômes, l'une, mettant un doigt sur la bouche pour lui faire signe de se taire, l'autre, en levant le bras pour lui faire signe de fuir.

En ce moment, le nom de Canolles retentit à la grille.

Le jeune homme tressaillit de tout son corps; ce nom devait être prononcé par le messager de madame de Cambes. Il s'élança vers la grille.

— Monsieur le baron de Canolles est-il ici? demandait une voix forte.

— Oui, s'écria Canolles oubliant tout pour ne se souvenir que de la promesse de Claire; oui, me voici.

— Vous êtes bien monsieur de Canolles? dit alors une espèce de sergent en franchissant le seuil de la grille derrière lequel il s'était tenu jusque-là.

— Oui, Monsieur.

— Le gouverneur de l'île Saint-Georges?

— Oui.

— L'ex-capitaine au régiment de Navailles?

— Oui.

Le sergent se retourna, fit signe, et quatre soldats, cachés par un carrosse, s'avancèrent aussitôt; le carrosse lui-même s'approcha au point que son marchepied touchait le seuil de la grille: le sergent invita Canolles à y monter.

Le jeune homme regarda autour de lui: il était absolument seul. Seulement, il vit au loin, dans les arbres, pareilles à deux ombres, madame de Lalasne et sa sœur, qui, appuyées l'une à l'autre, semblaient le regarder avec compassion.

— Pardieu! se dit-il, ne comprenant rien à ce qui se passait, madame de Cambes a été choisir là une singulière escorte. Mais, ajouta-t-il en souriant à sa propre pensée, ne soyons pas difficile sur le choix des moyens.

— Nous vous attendons, commandant, dit le sergent.

— Pardon, Messieurs, répondit Canolles, me voici.

Et il monta dans le carrosse. Le sergent et deux soldats montèrent avec lui; les deux autres se placèrent, l'un près du cocher, l'autre derrière, et la lourde machine partit aussi vite que pouvaient l'entraîner deux vigoureux chevaux.

Tout cela était étrange, et commençait à donner à penser à Canolles: aussi, se retournant vers le sergent:

— Monsieur, dit-il, maintenant que nous sommes entre nous, pouvez-vous me dire où vous me conduisez?

— Mais à la prison d'abord, monsieur le commandant, répondit celui à qui cette demande était adressée.

Canolles regarda cet homme avec stupeur.

— Comment, à la prison! dit-il. Ne venez-vous pas de la part d'une femme?

— Si fait!

— Et cette femme n'est-elle point madame la vicomtesse de Cambes?

— Non, Monsieur, cette femme est madame la princesse de Condé.

— Madame la princesse de Condé! s'écria Canolles.

— Pauvre jeune homme! murmura une femme qui passait. Et elle fit le signe de la croix.

Canolles sentit un frisson aigu passer dans ses veines.

Plus loin, un homme qui courait, une pique à la main, s'arrêta en voyant le carrosse et les soldats. Canolles se pencha en dehors, et sans doute cet homme le reconnut, car il lui montra le poing avec une expression menaçante et furieuse.

— Ah çà! mais ils sont fous dans votre ville, dit Canolles en essayant de sourire encore: suis-je donc depuis une heure devenu un objet de pitié ou de haine, pour que les uns me plaignent et que les autres me menacent?

— Eh! Monsieur, répondit le sergent, ceux qui vous plaignent n'ont pas tort, et ceux qui vous menacent pourraient bien avoir raison.

— Enfin, si je comprenais, au moins, dit Canolles.

— Vous allez comprendre tout à l'heure, Monsieur, répondit le sergent.

On arriva à la porte de la prison et l'on fit descendre Canolles au milieu de la foule, qui commençait à se rassembler.

Seulement, au lieu de le conduire à la chambre habituelle, on le fit descendre dans un cachot rempli de gardes.

— Voyons! il faut cependant que je sache à quoi m'en tenir, se dit Canolles.

Et, tirant deux louis de sa poche, il s'approcha d'un soldat et les lui mit dans la main.

Le soldat hésita à les recevoir.

— Prends, mon ami, lui dit Canolles, car la question que je vais te faire ne peut te compromettre en rien.

— Alors parlez, mon commandant, répondit le soldat en mettant préalablement les deux louis dans sa poche.

— Eh bien ! je voudrais savoir la cause de mon arrestation subite?

— Il paraîtrait, lui répondit le soldat, que vous ignorez la mort de ce pauvre M. Richon?

— Richon est mort! s'écria Canolles avec un cri de profonde douleur, car on se rappelle l'amitié qui les unissait. Aurait-il donc été tué, mon Dieu?

— Non, mon commandant, il a été pendu.

— Pendu! murmura Canolles en blêmissant et en joignant les mains, et en regardant le sinistre appareil qui l'entourait et la mine farouche de ses gardiens. Pendu! diable! voilà qui pourrait bien ajourner indéfiniment mon mariage!

XIX

Madame de Cambes avait terminé sa toilette, toilette simple et charmante ; alors elle jeta une espèce de cape sur ses épaules et fit signe à Pompée de la précéder ; il faisait presque nuit, et pensant qu'elle serait moins remarquée à pied qu'en carrosse, elle avait donné l'ordre à sa voiture de l'attendre seulement à la sortie de l'église des Carmes, près d'une chapelle dans laquelle elle avait obtenu qu'on la mariât. Pompée descendit l'escalier et la vicomtesse le suivit. Ces fonctions d'éclaireur rappelaient au vieux sol at la fameuse patrouille qu'il avait faite la veille de la bataille de Corbie.

Au bas de l'escalier, et comme la vicomtesse longeait le salon où il se faisait un grand tumulte, elle rencontra madame de Tourville qui entraînait le duc de La Rochefoucauld vers le cabinet de la princesse, tout en discutant avec lui.

— Oh! par grâce, Madame, un mot, dit-elle; qu'a-t-on résolu?

— Mon plan est adopté! s'écria madame de Tourville triomphante.

— Et quel était votre plan, Madame? je ne le connais pas.

— Les représailles, ma chère, les représailles!

— Pardon, Madame, mais j'ai le malheur de ne point être aussi familière que vous avec les termes de guerre ; qu'entendez-vous par le mot représailles?

— Rien de plus simple, chère enfant.

— Mais enfin expliquez-vous.

— Ils ont pendu un officier de l'armée de messieurs les princes, n'est-ce pas?

— Oui, eh bien?

— Eh bien! cherchons dans Bordeaux un officier de l'armée royale, et pendons-le.

— Grand Dieu! s'écria Claire épouvantée, que dites-vous donc là, Madame?

— Monsieur le duc, continua la douairière sans paraître remarquer la terreur de la vicomtesse, n'a-t-on pas arrêté déjà le gouverneur qui commandait à Saint-Georges?

— Oui, Madame, répondit le duc.

— Monsieur de Canolles est arrêté! s'écria Claire.

— Oui, Madame, dit froidement le duc, monsieur de Canolles est arrêté ou va l'être; l'ordre a été donné devant moi, et j'ai vu partir les hommes qui étaient chargés de l'exécution.

— Mais on savait donc où il était? demanda Claire avec un dernier espoir.

— Il était dans la petite maison de notre hôte, monsieur de Lalasne, où il avait même, m'a-t-on dit, de grands succès au jeu de bague.

Claire poussa un cri; madame de Tourville se retourna avec étonnement, le duc regarda la jeune femme avec un imperceptible sourire.

— Monsieur de Canolles est arrêté! reprit la vicomtesse; mais qu'a-t-il donc fait, mon Dieu! et qu'y a-t-il de commun entre lui et l'horrible événement qui nous désole?

— Ce qu'il y a de commun? Tout, ma chère. N'est-ce pas un gouverneur comme Richon?

Claire voulut parler, mais son cœur se serra tellement que la parole se glaça sur ses lèvres. Cependant, saisissant le bras du duc, et le regardant avec terreur, elle parvint à murmurer ces mots :

— Oh! mais c'est une feinte, n'est-ce pas, monsieur le duc? une manifestation, voilà tout. On ne peut rien faire à un prisonnier sur parole.

— Richon aussi, Madame, était prisonnier sur parole.

— Monsieur le duc, je vous supplie.

— Épargnez-vous les supplications, Madame, elles sont inutiles. Je ne puis rien dans cette affaire ; le conseil seul décidera.

Claire quitta le bras de monsieur de La Rochefoucauld, courut droit au cabinet de madame de Condé. Lenet pâle et agité, se promenait à grands pas ; madame de Condé causait avec le duc de Bouillon.

Madame de Cambes se glissa près de la princesse, légère et pâle comme une ombre.

— Oh! Madame, dit-elle, au nom du ciel, un moment d'entretien, je vous en supplie!

— Ah! c'est toi petite ; je n'ai pas le loisir en ce moment, répondit la princesse ; mais, après le conseil, je suis tout à toi.

— Madame, Madame, c'est justement avant le conseil qu'il faut que je vous parle.

La princesse allait céder, lorsqu'une porte, placée en face de celle par laquelle la vicomtesse était entrée, s'ouvrit, et monsieur de La Rochefoucauld parut.

— Madame, dit-il, le conseil est assemblé et attend impatiemment Votre Altesse.

— Tu vois, petite, dit madame de Condé, qu'il m'est impossible de t'écouter en ce moment ; mais viens avec nous au conseil, et lorsqu'il sera terminé, nous sortirons ensemble et nous causerons.

Il n'y avait pas moyen d'insister. Éblouie, fascinée par l'effroyable rapidité avec laquelle marchaient les événements, la pauvre femme commençait à avoir le vertige ; elle interrogea tous les yeux, interpréta tous les gestes, sans rien voir, sans que sa raison lui fit comprendre de quoi il s'agissait, sans que son énergie put la tirer de ce rêve effroyable.

La princesse s'avança vers le salon. Claire la suivit machinalement sans s'apercevoir que Lenet avait pris dans les siennes sa main glacée qu'elle laissait pendre comme celle d'un cadavre.

On entra dans la chambre du conseil ; il était huit heures du soir à peu près.

C'était une vaste salle déjà sombre par elle-même mais assombrie encore par de vastes tapisseries. Une espèce d'estrade avait été dressée entre les deux portes qui faisaient face aux deux fenêtres par lesquelles pénétraient les dernières lueurs du jour mourant. Sur cette estrade étaient préparés deux fauteuils, l'un pour madame de Condé ; l'autre pour monsieur le duc d'Enghien. De chaque côté de ces fauteuils partait une ligne de tabourets destinés aux femmes qui formaient le conseil privé de Son Altesse. Tous les autres juges devaient s'asseoir sur des bancs disposés à cet effet. Appuyé au fauteuil de madame la Princesse se tenait le duc de Bouillon ; appuyé au fauteuil du petit prince se tenait M. le duc de La Rochefoucauld.

Lenet s'était placé en face du greffier ; près de lui était Claire, égarée, debout, tremblante.

On introduisit six officiers de l'armée royale, six officiers de la municipalité, et six jurats de la ville.

Ils prirent leurs places sur les bancs.

Deux candélabres supportant trois bougies chacun éclairaient seuls cette assemblée improvisée ; ils étaient posés sur une table placée devant madame la Princesse, mettant en lumière le groupe principal, tandis que le reste des assistants allait successivement se confondant dans l'ombre à mesure qu'ils s'éloignaient de ce faible centre de lumière.

Des soldats de l'armée de madame la Princesse gardaient les portes, la hallebarde à la main.

On entendait bruire au dehors la foule mugissante. Le greffier fit l'appel, chacun se leva à son tour et répondit.

Puis le rapporteur exposa l'affaire : il raconta la prise de Vayres, la parole de monsieur de La Meilleraie violée, la mort infamante de Richon.

En ce moment un officier aposté exprès et qui avait reçu d'avance sa consigne ouvrit une fenêtre, et l'on entendit entrer comme une bouffée de vent ; les voix criaient : Vengeance pour le brave Richon ! Mort aux mazarins!

C'était ainsi que l'on désignait les royalistes.

— Vous entendez, dit monsieur de La Rochefoucauld, ce que la grande voix du peuple demande. Or, dans deux heures ou le peuple aura méprisé notre puissance et se sera fait justice lui-même, ou les représailles ne seront plus opportunes. Jugeons donc, Messieurs, et cela sans tarder.

La princesse se leva.

— Et pourquoi donc juger? s'écria-t-elle. A quoi bon un jugement? Le jugement, vous venez de l'entendre, et c'est le peuple de Bordeaux qui l'a prononcé.

— En effet, dit madame de Tourville, et rien n'est plus simple que la situation. C'est la peine du talion, ni plus ni moins. Ces sortes de choses devraient se faire d'instinct, pour ainsi dire, et de prévôt à prévôt tout bonnement.

Lenet [illegible] put pas entendre davantage [illegible] la place où il était [illegible] au milieu du cercle.

[illegible] pas un mot de plus, [illegible] Madame [illegible] car un avis pareil serait [illegible] ! s'il prévalait [illegible] oubliez que l'autorité royale [illegible], en punissant [illegible], c'est-à-dire d'une [illegible], a conservé au moins le respect des formes [illegible] qu'elle a fait con[illegible]er le châtiment juste [illegible] un arrêt des juges, croyez-vous avoir le droit [illegible] ce que n'a point osé faire le roi ?

— Oh ! dit madame [illegible], c'est assez que j'ouvre un avis pour que [illegible] Lenet soit de l'avis contraire. Malheureusement, [illegible] mon avis est d'accord avec celui de Son [illegible].

— Oui [illegible] dit Lenet.

— Monsieur [illegible] princesse.

— Eh [illegible] Lenet, gardez les apparences, du moins, [illegible] pas toujours libre de condamner ?

— Monsieur [illegible] a raison, dit le duc de La Rochefoucauld [illegible] son maintien. Et la mort d'un homme est [illegible] grave, surtout en pareille circonstance, pour [illegible] en laissions la responsabilité peser sur une seule [illegible] cette tête fut-elle une tête princière.

[illegible] à l'oreille de la princesse, afin que le gros [illegible] intimes pût seul l'entendre :

— Madame, dit-il, prenez l'avis de tous et ne gardez pour prononcer le jugement que ceux dont vous serez sûre. Ainsi nous n'aurons point à craindre que notre vengeance nous échappe.

— Un moment, un moment, interrompit monsieur de Bouillon en s'appuyant sur sa canne et en soulevant sa jambe goutteuse ; vous avez parlé d'éloigner la responsabilité de la tête de la princesse, je ne la récuse pas, mais je veux que les autres la partagent avec moi. Je ne demande pas mieux que de continuer d'être rebelle, mais en compagnie avec madame la Princesse d'un côté, et avec le peuple de l'autre. Diable ! je ne veux pas qu'on m'isole. J'ai perdu ma souveraineté de Sedan à une plaisanterie de ce genre. Alors j'avais une ville et une tête. Le cardinal de Richelieu a pris ma ville ; aujourd'hui je n'ai plus qu'une tête, et je ne veux pas que le cardinal Mazarin me la prenne.

Je demande donc pour assesseurs messieurs les notables de Bordeaux.

— De pareilles signatures près des nôtres, murmura la princesse, fi donc !

— La cheville soutient la poutre, Madame, répondit le duc de Bouillon, que la conspiration de Cinq-Mars avait rendu prudent pour tout le reste de sa vie.

— Est-ce votre avis, Messieurs ?

— Oui, dit le duc de La Rochefoucauld.

— Et vous, Lenet ?

— Madame, répondit Lenet, je ne suis heureusement ni prince, ni duc, ni officier, ni jurat. J'ai donc le droit de m'abstenir, et je m'abstiens.

Alors la princesse se leva, invitant l'assemblée qu'elle avait réunie à répondre, par un acte énergique, à la provocation royale. A peine avait-elle fini son discours, que la fenêtre se rouvrit de nouveau, et qu'on entendit pour la seconde fois pénétrer dans la salle du tribunal les mille voix du peuple criant d'un seul cri :

— Vive madame la Princesse ! Vengeance pour Richon ! Mort aux épernonistes et aux mazarins !

Madame de Cambes saisit le bras de Lenet.

— Monsieur Lenet, dit-elle, je me meurs !

— Madame la vicomtesse de Cambes, dit celui-ci, demande à Son Altesse la permission de se retirer.

— Non pas, non pas, dit Claire, je veux..

— Votre place n'est point ici, Madame, interrompit Lenet. Vous ne pouvez rien pour lui, je vous tiendrai au courant de tout, et nous verrons à tâcher de le sauver.

— La vicomtesse peut se retirer, dit la princesse. Celles de ces dames qui ne voudront point assister à cette séance [illegible] libres de la suivre. Nous ne voulons que des hommes [illegible].

[illegible] les femmes ne bougea : une des aspirations éternelles [illegible] moitié du genre humain destinée à séduire est [illegible] l'exercice des droits de la partie destinée [illegible] dames trouvaient, comme l'avait dit la [illegible] de se faire homme pour un moment : [illegible] circonstance pour qu'elles n'en [illegible]nt.

Ma[illegible] soutenue par Lenet. Sur l'escalier [illegible] qu'elle avait envoyé aux informations.

— Eh [illegible]

— Eh [illegible]

— Monsieur [illegible] je n'ai plus de confiance qu'en vous [illegible]

Et elle rentra [illegible] chambre.

— Quelles questions [illegible] celui qui va comparaître ? demandait la princesse au moment où Lenet reprenait sa place près du greffier, et sur qui tombera le sort ?

— Rien de plus simple, Madame, répondit le duc. Nous tenons trois cents prisonniers peut-être, dont dix ou douze officiers : interrogeons-les seulement sur leurs noms et sur leurs grades dans l'armée royale ; le premier qui sera reconnu pour commandant de place comme était mon pauvre Richon, eh bien ! c'est celui qu'aura désigné le sort.

— Il est inutile de perdre notre temps à interroger dix ou douze officiers différents, Messieurs, dit la princesse. Vous tenez le registre, monsieur le greffier, cherchez et nommez les prisonniers d'un grade égal à celui qu'occupait M. Richon.

— Il n'y en a que deux, Madame, répondit le greffier : le gouverneur de l'île Saint-Georges et le gouverneur de Braune.

— Nous en avons deux, c'est vrai ! s'écria la princesse ; le sort, vous le voyez, nous fait la part belle. Sont-ils arrêtés, Labussière ?

— Certainement, Madame, répondit le capitaine des gardes, et tous deux attendent à la forteresse l'ordre de comparaître.

— Qu'ils comparaissent, dit madame de Condé.

— Lequel amènera-t-on ? demanda Labussière.

— Amenez-les tous deux, répondit la princesse ; seulement nous commencerons par le premier en date, par monsieur le gouverneur de Saint-Georges.

XX.

Un silence de terreur, troublé seulement par le bruit des pas du capitaine des gardes qui s'éloignait et par le murmure sans cesse renaissant de la multitude, suivit cet ordre, qui allait lancer la rébellion de messieurs les princes dans une voie terrible et plus dangereuse encore que celle où ils avaient marché jusqu'à présent. C'était par un seul acte mettre la princesse et ses conseillers, l'armée et la ville en quelque sorte hors la loi ; c'était rendre une population tout entière responsable des intérêts et surtout des passions de quelques-uns ; c'était faire en petit ce que la Commune de Paris fit au 2 septembre. Mais, comme on le sait, la Commune de Paris agissait en grand.

Pas un souffle ne bruissait dans la salle ; tous les yeux étaient fixés sur la porte par laquelle on attendait le prisonnier. La princesse, pour bien jouer son rôle de président, faisait semblant de feuilleter des registres ; monsieur de La Rochefoucauld avait pris une attitude rêveuse, monsieur de Bouillon causait avec madame de Tourville de sa goutte qui le faisait beaucoup souffrir.

Lenet s'approcha de la princesse pour tenter un dernier effort ; non pas qu'il espérât, mais c'était un de ces hommes austères qui acquittent un devoir, parce que c'est pour eux une obligation de l'acquitter.

— Songez-y, Madame, dit-il, vous jouez sur un coup de dé l'avenir de votre maison.

— Il n'y a pas de mérite à cela, dit sèchement la princesse ; je suis sûre de gagner.

— Monsieur le duc, dit Lenet se retournant vers La Rochefoucauld, vous qui êtes si supérieur aux intelligences vulgaires et aux passions humaines, vous conseillerez la modération, n'est-ce pas ?

— Monsieur, répondit hypocritement le duc, je discute en ce moment-ci la chose avec ma raison.

— Discutez-la avec votre conscience, monsieur le duc, répondit Lenet, et cela vaudra mieux !

En ce moment un bruit sourd se fit entendre. C'était la grille que l'on refermait. Ce bruit retentit dans tous les cœurs, car il annonçait l'arrivée de l'un des deux prisonniers. Bientôt des pas résonnèrent dans l'escalier, les hallebardes sonnèrent sur les dalles, la porte se rouvrit et Canolles parut.

Jamais il n'avait semblé si élégant, jamais il n'avait été si beau : son visage, plein de sérénité, avait conservé la fleur empourprée de la joie et de l'ignorance. Il s'avança d'une marche facile et sans affectation, comme il eût fait chez l'avocat Lavie ou chez le président Lalasne, et salua respectueusement la princesse et les ducs.

La princesse elle-même fut étonnée de cette aisance parfaite ; aussi demeura-t-elle un instant à regarder le jeune homme.

Enfin elle rompit le silence.

— Approchez, Monsieur, dit-elle.

Canolles obéit et salua une seconde fois.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le baron Louis de Canolles, Madame.

— Quel grade occupiez-vous dans l'armée royale?

— J'étais lieutenant-colonel.

— N'étiez-vous pas gouverneur de l'île Saint-Georges?

— J'avais cet honneur.

— Vous avez dit la vérité?

— En toutes choses, Madame.

— Avez-vous écrit les demandes et les réponses, greffier?

Le greffier fit, en s'inclinant, un signe affirmatif.

— Alors signez, Monsieur, dit la princesse.

Canolles prit la plume en homme qui ne comprend pas dans quel but on lui fait une injonction, mais qui obéit par déférence pour le rang de la personne qui la lui fait, puis il signa en souriant.

— C'est bien, Monsieur, dit la princesse, et vous pouvez vous retirer maintenant.

Canolles salua de nouveau ses nobles juges et se retira avec la même liberté et la même grâce, sans manifester ni curiosité ni étonnement.

A peine avait-il repassé la porte, et cette porte s'était-elle fermée derrière lui, que la princesse se leva.

— Eh bien? Messieurs, dit-elle.

— Eh bien! Madame, votons, dit le duc de La Rochefoucauld.

— Votons, répéta le duc de Bouillon.

Puis se retournant vers les jurats:

— Ces messieurs veulent-ils bien donner leur avis? ajouta-t-il.

— Après vous, Monseigneur, répondit un des bourgeois.

— Non, pas avant vous! s'écria une voix retentissante.

Cette voix avait un tel accent de fermeté qu'elle étonna tout le monde.

— Que veut dire ceci? demanda la princesse en essayant de reconnaître le visage de celui qui venait de parler.

— Cela veut dire, s'écria un homme en se levant pour qu'on ne conservât aucun doute sur celui qui avait parlé, que moi, André Lavie, avocat du roi, conseiller près le parlement, je réclame, au nom du roi et surtout au nom de l'humanité, privilège et sûreté pour les prisonniers retenus à Bordeaux sur parole. En conséquence, je prends mes conclusions...

— Oh! oh! monsieur l'avocat, dit la princesse en fronçant le sourcil, pas de style de procédure devant moi, je vous prie, car je ne le comprends pas. C'est une affaire de sentiment que celle que nous suivons, et non un procès mesquin et chicanier; chacun des membres qui composent ce tribunal comprendra cette convenance, je suppose.

— Oui, oui, reprirent en chœur les jurats et les officiers; votons, Messieurs, votons!

— Je l'ai dit et je le répète, dit Lavie sans se déconcerter à l'apostrophe de la princesse, je demande privilège et sûreté pour les prisonniers retenus sur parole. Ceci n'est point le style de la procédure, c'est le style du droit des gens.

— Et moi j'ajoute, s'écria Lenet, que l'on a entendu Richon avant de le frapper si cruellement, et qu'il est bien juste que nous entendions aussi les accusés.

— Et moi, dit d'Espagnet, ce chef de bourgeois qui avait attaqué Saint-Georges avec monsieur de La Rochefoucauld, je déclare que si l'on use de clémence, la ville se révoltera.

Un murmure du dehors sembla répondre à cette assertion et la confirmer.

— Hâtons-nous, dit la princesse. A quoi condamnons-nous l'accusé?

— Les accusés, Madame, dirent quelques voix, car il y en a deux.

— Un seul ne vous suffit-il donc pas? dit Lenet en souriant de mépris à cette sanglante servilité.

— Lequel, alors? lequel? répétèrent les mêmes voix.

— Les plus gras, cannibales! s'écria Lavie. Ah! vous vous plaignez d'une injustice, vous criez au sacrilège, et vous voulez répondre à un assassinat par deux meurtres! Belle réunion de philosophes et de soldats qui se confondent en égorgeurs!

Les yeux flamboyants de la plupart des juges semblaient prêts à foudroyer le courageux avocat du roi. Madame de Condé s'était soulevée et, appuyée sur ses deux poignets, elle semblait interroger du regard les assistants pour s'assurer si les paroles qu'elle avait entendues avaient bien été prononcées, et s'il existait au monde un homme assez audacieux pour dire de pareilles choses devant elle.

Lavie comprit que sa présence envenimait le tout, et que sa manière de défendre les accusés, au lieu de les sauver, les perdrait. Il résolut donc de se retirer, mais de se retirer en juge qui se récuse, et non en soldat qui fuit.

— Au nom de Dieu, dit-il, je proteste contre ce que vous voulez faire; au nom du roi, je vous le défends!

Et renversant son fauteuil avec un geste de majestueuse colère, il sortit de la salle le front haut et le maintien assuré, comme un homme fort de l'accomplissement d'un devoir et peu soucieux des malheurs qui peuvent résulter d'un devoir accompli.

— Insolent! murmura la princesse.

— Bon! bon! laissons faire, dirent quelques voix; maître Lavie aura son tour.

— Votons, répondit la presque unanimité des juges.

— Mais, dit Lenet, pourquoi votez-vous sans avoir entendu les deux accusés? Peut-être assumerez-vous sur une seule tête la vengeance que vous voulez faire porter sur deux.

En ce moment on entendit rouler pour la seconde fois la grille.

— Eh bien! soit, dit la princesse, nous voterons sur les deux à la fois.

Le tribunal qui s'était déjà levé tumultueusement, se rassit, on entendit de nouveau le bruit des pas, le retentissement des hallebardes, la porte se rouvrit, et Cauvignac parut à son tour.

Le nouvel arrivant formait un frappant contraste avec Canolles; ses vêtements, encore mal remis des outrages de la populace, avaient, quelque soin qu'il eût pris de les effacer, conservé des traces de désordre. Ses yeux se portèrent vivement sur les jurats, les officiers, les ducs et la princesse, embrassant tout le tribunal d'un regard circulaire, puis, de l'air d'un renard qui ruse, il s'avança sondant, pour ainsi dire, le terrain du pied à chaque pas qu'il faisait, l'oreille attentive, pâle et visiblement inquiet.

— Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'appeler devant elle? dit-il sans qu'on l'interrogeât.

— Oui, Monsieur, répondit la princesse: j'ai voulu être fixée par vous-même sur quelques points qui vous sont relatifs et qui nous embarrassent.

— En ce cas, répondit Cauvignac en s'inclinant, me voici, Madame, et tout prêt à répondre à la faveur que me fait Votre Altesse.

Et il s'inclina de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, mais il était visible que cet air manquait d'aisance et de naturel.

— Cela sera bientôt fait, répondit la princesse, surtout si vous répondez d'une façon aussi positive que nous interrogerons.

— Je ferai observer à Votre Altesse, dit Cauvignac, que la demande étant toujours préparée à l'avance et la réponse ne l'étant jamais, il est plus difficile de répondre que d'interroger.

— Oh! nos demandes seront si claires et si précises, dit la princesse, que nous vous épargnerons toute réflexion. Votre nom?

— Eh bien! justement, Madame, voici dès l'abord une question embarrassante.

— Comment cela?

— Oui, il arrive souvent qu'on a deux noms, le nom qu'on a reçu de sa famille, et le nom qu'on a reçu de soi-même. Par exemple, moi, j'ai cru avoir quelque raison d'abandonner mon premier nom pour en prendre un autre moins connu. Lequel de ces deux noms-là exigez-vous que j'avoue?

— Celui sous lequel vous vous êtes présenté à Chantilly, celui sous lequel vous vous êtes engagé à lever pour moi une compagnie, celui sous lequel vous l'avez levée, celui enfin sous lequel vous vous êtes vendu à monsieur de Mazarin.

— Pardon, Madame, dit Cauvignac, mais il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de répondre victorieusement à toutes ces questions pendant l'audience que Votre Altesse m'a fait la grâce de m'accorder ce matin.

— Aussi à cette heure, je ne vous en fais qu'une seule, dit la princesse qui commençait à s'impatienter, je ne vous demande que votre nom.

— Eh bien! voilà justement ce qui m'embarrasse.

— Écrivez, baron de Cauvignac, dit la princesse.

L'accusé ne fit aucune réclamation, et le greffier écrivit.

— Maintenant, votre grade? dit la princesse; j'espère que vous ne trouverez aucune difficulté à répondre à cette question.

— Au contraire, Madame, c'est justement cette question qui me paraît des plus embarrassantes. Si vous me parlez de mon grade comme savant, je suis bachelier ès lettres, licencié en droit, docteur en théologie, et je gradue, comme le voit Votre Altesse, sans hésiter.

— Non, Monsieur, nous parlons de votre grade militaire.

— Ah! eh bien, sur ce point, il m'est impossible de répondre à Votre Altesse.

— Comment cela?

— Parce que je n'ai jamais bien su ce que j'étais moi-même.

— Tâchez de vous fixer sur ce point, Monsieur, car je désire le savoir, moi.

— Eh bien! je me suis fait d'abord de mon autorité privée lieutenant, mais comme je n'avais pas mission de me signer un brevet et que je n'ai jamais eu que six hommes sous mes ordres pendant tout le temps que j'ai porté le titre, je crois bien que je n'ai pas le droit de m'en prévaloir.

— Mais moi, moi, dit la princesse, moi, je vous en fais capitaine: ainsi vous êtes capitaine.

— Ah! voilà justement où mon embarras redouble et où

ma [illegible] re. Tout grade [illegible] l'État, j'en ai [illegible] depuis, doit em[illegible] volonté royale [illegible] une valeur. Or, Votre A[illegible] sait, c'est [illegible] le désir de me faire cap[illegible] je crois qu'elle n'en avait pas le droit de [illegible] pas été, dans ce cas, plus capitaine que je [illegible].

— Soit, Monsieur ; mais [illegible] que vous n'ayez pas été lieutenant de Votre [illegible] vous n'ayez pas été capitaine du mien, attendu [illegible] vous ni moi n'avons pouvoir de signer un brevet [illegible] êtes-vous gouverneur de Braune. Et [illegible] c'est le roi qui a signé vos provisions, vous [illegible] avez pas la valeur de l'acte.

— Et voilà [illegible] Madame, répondit Cauvignac, celui des trois qui [illegible] inattaquable.

— Comment [illegible] la princesse.

— J'ai [illegible] mais je ne suis pas entré en fonctions [illegible] Ce n'est point la possession [illegible] lui-même, c'est l'accomplissement des fonctions [illegible] titre. Or je n'ai rempli aucune des fonctions [illegible] j'étais élevé ; je n'ai pas mis le pied dans [illegible] gouvernement, il n'y a pas eu de ma part commencement d'exécution, donc je ne suis pas plus gouverneur [illegible] que je n'étais capitaine avant d'être gouverneur [illegible] lieutenant avant d'être capitaine.

— Cependant, Monsieur, on vous a trouvé sur la route de Braune.

— Sans doute, mais à cent pas de l'endroit où j'ai été arrêté la route est bifurquée : un des chemins va à Braune, mais l'autre va à Isson. Qui dit que je n'allais pas à Isson aussi bien qu'à Braune ?

— C'est bien, dit la princesse, le tribunal appréciera votre défense. Greffier, écrivez, gouverneur de Braune.

— Je ne peux point m'opposer, dit Cauvignac, à ce que Votre Altesse fasse écrire ce qui lui conviendra.

— C'est fait, Madame, dit le greffier.

— Bien. Et maintenant, Monsieur, dit la princesse à Cauvignac, signez votre interrogatoire.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, Madame, dit Cauvignac, et j'aurais été enchanté de faire quelque chose qui fût agréable à Votre Altesse ; mais dans la lutte que j'ai eu à soutenir ce matin contre le populaire de Bordeaux, lutte dont Votre Altesse [illegible] a si généreusement tiré par l'intervention de ses mousquetaires, j'ai eu le malheur d'avoir le poignet droit foulé, et il m'a toujours été impossible d'écrire de la main gauche.

— Constatez le refus de l'accusé, Monsieur, dit la princesse au greffier.

— L'impossibilité, Monsieur ; écrivez l'impossibilité ; dit Cauvignac. Dieu me garde de refuser quelque chose à une aussi grande princesse que l'est Votre Altesse, si cette chose était en mon pouvoir.

Et Cauvignac, saluant avec le plus profond respect, sortit accompagné de ses deux gardes.

— Je crois que vous aviez raison, monsieur Lenet, dit le duc de La Rochefoucauld, et que c'est nous qui avons eu tort de ne pas nous assurer cet homme.

Lenet était trop préoccupé pour répondre. Cette fois, sa perspicacité ordinaire l'avait mal servi ; il espérait que Cauvignac attirerait sur lui seul la colère du tribunal ; mais Cauvignac [illegible] et [illegible] subterfuges, avait plutôt amusé [illegible] juges qu'il ne les avait irrités. Seulement, son interrogatoire avait détruit tout l'effet qu'avait produit celui de Canolles, si toutefois il en avait produit, et la noblesse, la franchise, la loyauté du premier prisonnier avaient, si l'on peut dire cela, [illegible] sous les ruses du second. Cauvignac avait effacé Canolles.

Aussi, lorsqu'on alla aux voix, l'unanimité des voix fut-elle pour la mort.

La princesse fit dépouiller les votes, et, se levant, prononça avec solennité l'arrêt qui venait d'être rendu.

Puis chacun à son tour signa au registre des délibérations : le duc d'Enghien d'abord, pauvre enfant qui ne savait pas [illegible] signait, et dont la première signature allait coûter la vie d'un homme ; puis la princesse, puis les ducs, puis [illegible] du conseil, puis les officiers, puis les jurats, ainsi [illegible] avait trempé dans les représailles. Noblesse [illegible] armée et parlement, il fallait punir tout le [illegible] on sait que lorsqu'il faut punir tout le [illegible] ral, on ne punit personne.

A[illegible] tout le monde eut signé, la princesse, qui [illegible] vengeance, et dont cette vengeance satisfaisait [illegible] ouvrir elle-même la fenêtre déjà ouverte [illegible] besoin de popularité qui la dévorait.

— Mes [illegible] dit-elle à haute voix, Richon sera vengé [illegible] reposez-vous-en sur nous.

Un hurra [illegible] du tonnerre, accueillit cette déclaration [illegible] se répandit dans les rues, heureux d'avance du [illegible] promettait la parole de la princesse.

Mais à peine [illegible] fut-elle rentrée dans sa chambre avec Lenet, qui la suivait tristement, espérant encore la faire changer de résolution, que la porte s'ouvrit et que madame de Cambes, pâle, éplorée, vint se jeter à ses genoux.

— Oh ! Madame, au nom du ciel, écoutez-moi ! au nom du ciel, ne me repoussez pas !

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant ? demanda la princesse, et pourquoi pleures-tu ainsi ?

— Je pleure, Madame, parce que j'ai appris que la mort avait été votée, et que vous avez confirmé ce vote ; et cependant, Madame, vous ne pouvez pas faire tuer monsieur de Canolles.

— Et pourquoi cela, ma chère ? ils ont bien fait tuer Richon.

— Mais, Madame, parce que c'est ce même monsieur de Canolles qui a sauvé Votre Altesse à Chantilly.

— Dois-je lui savoir gré d'avoir été dupe de notre ruse ?

— Eh bien ! Madame, voilà où est l'erreur : c'est que monsieur de Canolles n'a pas été dupe un instant de la substitution. Au premier coup d'œil il m'avait reconnue.

— Toi, Claire !

— Oui, Madame. Nous avions fait une partie de la route ensemble ; monsieur de Canolles me connaissait ; monsieur de Canolles, enfin, était amoureux de moi ; et, dans cette circonstance... eh bien ! Madame... peut-être a-t-il eu tort, mais ce n'est pas à vous de lui en faire un reproche... dans cette circonstance, il a sacrifié son devoir à son amour.

— Alors, celui que tu aimes ?...

— Oui, fit la vicomtesse.

— Celui que tu es venue me demander la permission d'épouser ?...

— Oui.

— C'était donc...

— C'était monsieur de Canolles lui-même, s'écria la vicomtesse ; monsieur de Canolles, qui s'est rendu à moi à Saint-Georges, et qui, sans moi, allait se faire sauter lui et vos soldats... monsieur de Canolles, enfin, qui pouvait s'enfuir et qui m'a rendu son épée pour ne pas être séparé de moi. Vous comprenez donc que s'il meurt, il faut que je meure aussi, Madame : car c'est moi qui l'aurai tué !

— Ma chère enfant, dit la princesse avec une certaine émotion, songe donc que tu me demandes là une chose qui est impossible. Richon est mort, il faut que Richon soit vengé. Une délibération a été prise, il faut qu'elle s'exécute : mon époux lui-même me demanderait ce que tu me demandes là, je le lui refuserais.

— Oh ! malheureuse, malheureuse ! s'écria madame de Cambes en se renversant en arrière et en éclatant en sanglots, c'est moi qui ai perdu mon amant.

Alors Lenet, qui n'avait point encore parlé, s'approcha de la princesse.

— Madame, lui dit-il, n'avez-vous donc point assez d'une victime, et vous faut-il deux têtes pour payer celle de monsieur Richon.

— Ah ! ah ! dit la princesse, monsieur l'homme sévère, c'est-à-dire que vous me demandez la vie de l'un et la mort de l'autre. Est-ce bien juste cela, dites-moi ?

— Madame, il est juste, quand deux hommes doivent mourir, d'abord qu'il n'en meure qu'un, s'il est possible, en supposant encore toutefois qu'une bouche ait le droit de souffler sur le flambeau allumé par la main de Dieu. Ensuite, il est juste, s'il y a un choix à faire, que l'honnête homme soit sauvé de préférence à l'intrigant. Il faut être juif pour mettre Barrabas en liberté et pour crucifier Jésus...

— Oh ! monsieur Lenet, monsieur Lenet, s'écria Claire, parlez pour moi, je vous en conjure ! car vous êtes un homme, et l'on vous écoutera peut-être. Et vous, Madame, continua-t-elle en se tournant vers la princesse, rappelez-vous seulement que j'ai passé ma vie au service de votre maison.

— Et moi aussi, dit Lenet. Et cependant, pour trente ans de fidélité, je n'ai rien demandé à Votre Altesse ; mais dans cette occasion, si Votre Altesse est sans pitié, je lui demanderai, en échange de ces trente ans de fidélité, une seule faveur.

— Laquelle ?

— Celle de me donner mon congé, Madame, afin que je puisse aller me jeter aux pieds du roi, auquel je consacrerai le reste de l'existence que j'avais vouée à l'honneur de votre maison.

— Eh bien ! s'écria la princesse vaincue par cette communauté de prières, ne menace pas, mon vieil ami ; ne pleure plus, ma douce Claire ; rassurez-vous tous deux : enfin un seul mourra, puisque vous le voulez ; mais qu'on ne vienne plus me demander la grâce de celui qui est destiné à mourir.

Claire saisit la main de la princesse et la dévora de baisers.

— Oh ! merci ! merci, Madame ! dit-elle : de ce moment, ma vie et la sienne sont à vous.

— Et en faisant ainsi, Madame, dit Lenet, vous serez à la

fois juste et miséricordieuse, ce qui jusqu'à présent, n'avait été le privilège que de Dieu seul.

— Oh ! maintenant, Madame, s'écria Claire impatiente, puis-je le voir ? puis-je le délivrer ?

— Une démonstration pareille, en ce moment, est impossible, dit la princesse ; elle nous perdrait. Laissons les prisonniers en prison ; on les fera sortir en même temps, l'un pour la liberté, l'autre pour la mort.

— Mais ne puis-je le voir, le rassurer, le consoler du moins ? demanda Claire.

— Le rassurer ! chère amie, dit la princesse, je crois que vous n'en avez pas le droit : on apprendrait l'arrêt, on commenterait la faveur. Non, impossible : contentez-vous de le savoir sauvé. J'annoncerai aux deux ducs ma décision.

— Allons, je me résigne. Merci, merci, Madame ! s'écria Claire.

Et madame de Cambes s'enfuit pour pleurer en liberté et pour remercier Dieu du fond de son cœur, qui débordait de joie et de reconnaissance.

XXI

Les deux prisonniers de guerre occupaient deux chambres dans la même forteresse. Ces deux chambres attenaient l'une à l'autre : elles étaient situées au rez-de-chaussée ; mais les rez-de-chaussée des prisons peuvent passer pour des troisièmes. Les prisons ne commencent pas comme les maisons, à la terre, elles ont en général deux étages de cachots.

Chaque porte de la prison était surveillée par un piquet d'hommes choisis parmi les gardes de la princesse ; mais la foule, ayant vu ces préparatifs qui satisfaisaient son désir de vengeance, avait peu à peu quitté les abords de la prison, où elle s'était portée en apprenant que Canolles et Cauvignac venaient d'y être conduits. Alors les piquets, qui stationnaient dans le corridor intérieur, bien plus pour garder les prisonniers de la fureur populaire que de crainte qu'ils ne s'évadassent, les gardes avaient quitté leur poste et s'étaient contentés d'un renfort de sentinelles.

En effet, le peuple n'ayant plus rien à voir là où il était, s'était dirigé naturellement vers le lieu où se faisaient les exécutions, c'est-à-dire vers l'esplanade. Les paroles jetées du haut de la salle du conseil à la multitude, s'étaient à l'instant même répandues dans la ville ; chacun les avait commentées à sa manière. Mais, ce qu'elles offraient de plus clair, c'est qu'il y aurait quelque terrible spectacle pour la nuit même, ou au plus tard pour le lendemain : c'était une volupté de plus pour la populace que de ne savoir précisément à quoi s'en tenir sur ce spectacle, car il lui restait l'attrait de l'inattendu.

Artisans, bourgeois, femmes, enfants, couraient donc aux remparts, et, comme il faisait nuit close et que la lune ne devait se lever que vers minuit, beaucoup couraient une torche à la main. D'un autre côté, presque toutes les fenêtres étaient ouvertes, et beaucoup encore avaient mis sur les entablements des flambeaux ou des lampions, comme on fait aux jours de fête. Cependant, au murmure de la foule, au regard effaré des curieux, aux patrouilles à pied et à cheval qui se succédaient, on comprenait que ce n'était pas une fête ordinaire que celle qui s'annonçait par de si lugubres préparatifs.

De temps en temps des cris furieux partaient des groupes qui se formaient et se dissipaient avec une rapidité qui n'appartient qu'à l'influence de certains événements. Ces cris étaient toujours les mêmes que ceux qui, à deux ou trois reprises différentes, avaient pénétré dans l'intérieur du tribunal.

— Mort aux prisonniers ! vengeance pour Richon !

Ces cris, ces lueurs, ce bruit de chevaux, avaient tiré madame de Cambes de sa prière ; elle s'était mise à sa fenêtre, et elle examinait avec effroi tous ces hommes et toutes ces femmes aux yeux altérés, aux cris sauvages qui semblaient des bêtes féroces lâchées dans un cirque, et appelant, par leurs rugissements, les victimes humaines qu'elles doivent dévorer : elle se demandait comment il était possible que tant d'êtres, auxquels les deux prisonniers n'avaient jamais rien fait, demandassent avec un pareil acharnement la mort de deux de leurs semblables, et elle ne savait quelle réponse se faire à elle, pauvre femme, qui ne connaissait des passions humaines que celles qui adoucissent le cœur.

De la fenêtre où elle était, madame de Cambes voyait, au-dessus des maisons et des jardins, apparaître l'extrémité des hautes et sombres tours de la forteresse. C'était là qu'était Canolles, c'était là que s'attachaient plus particulièrement ses regards.

Mais cependant elle ne pouvait pas faire qu'ils ne retombassent de temps en temps dans la rue, et alors elle voyait ces visages menaçants, elle entendait ces cris de vengeance, et des frissons glacés comme ceux de la mort couraient alors dans ses veines.

— Oh ! disait-elle, ils ont beau me défendre de le voir, il faut que je pénètre jusqu'à lui ! Ces cris peuvent être parvenus jusqu'à son oreille ; il peut croire que je l'oublie ; il peut m'accuser ; il peut me maudire. Oh ! chaque moment qui s'écoule sans que je cherche un moyen de le rassurer me semble une trahison envers lui ; il m'est impossible de demeurer dans cette inaction, quand peut-être il m'appelle à son secours. Oh ! il faut que je le voie... Oui, mais comment le voir, mon Dieu ! qui me conduira à cette prison, quel pouvoir m'en ouvrira les portes ? Madame la Princesse m'a refusé un laissez-passer, et elle venait de tant m'accorder qu'elle en avait bien le droit. Il y a des gardes, il y a des ennemis autour de cette forteresse ; une population tout entière qui rugit, qui flaire le sang et qui ne veut pas qu'on lui arrache sa proie ; on va croire que je veux l'enlever, le sauver, oh ! oui, je le sauverais, s'il n'était déjà en sûreté sous la sauvegarde de la parole de Son Altesse ; leur dire que je veux seulement le voir, ils n'en croiront rien, ils me refuseront ; puis, essayer une pareille tentative contre la volonté de madame la Princesse, n'est-ce point m'exposer à ce qu'elle retire la parole donnée ? Et cependant lui laisser passer ainsi dans l'angoisse et dans la torture les longues heures de la nuit, oh ! je le sens, pour lui, pour moi surtout, c'est impossible ! Prions Dieu, et Dieu m'inspirera peut-être.

Et alors madame de Cambes alla pour la seconde fois s'agenouiller devant son crucifix, et se mit à prier avec une ferveur qui eût touché madame la Princesse elle-même, si madame la Princesse avait pu l'entendre.

— Oh ! je n'irai pas, je n'irai pas, disait-elle ; car je comprends bien qu'il m'est impossible d'y aller. Toute la nuit il m'accusera peut-être... Mais demain, demain, n'est-ce pas, mon Dieu, demain m'absoudra près de lui ?

Cependant ce bruit, cette exaltation de la foule, qui allaient croissants, ces reflets de sinistre lumière qui, comme des éclairs, pénétraient jusqu'à elle et illuminaient par instants sa chambre demeurée dans l'obscurité, lui causaient une telle épouvante qu'elle boucha ses oreilles avec ses mains et qu'elle appuya ses yeux fermés sur le coussin de son prie-Dieu.

Alors la porte s'ouvrit, et sans qu'elle l'entendît, un homme entra, qui s'arrêta un instant sur le seuil, fixant sur elle un regard d'affectueuse pitié, et qui, voyant se soulever si douloureusement les épaules de la jeune femme, agitées par ses sanglots, s'approcha avec un soupir et lui posa la main sur le bras.

Claire se releva effrayée.

— Monsieur Lenet ! dit-elle ; monsieur Lenet, ah ! vous ne m'avez donc pas abandonnée ?

— Non, dit-il ; j'avais pensé que vous n'étiez pas suffisamment rassurée encore, et je m'étais hasardé à venir jusqu'à vous pour vous demander si je pouvais vous être utile à quelque chose.

— Oh ! cher monsieur Lenet, s'écria la vicomtesse, que vous êtes bon et que je vous remercie !

— Il paraît que je ne m'étais pas trompé, dit Lenet. On se trompe rarement, ô mon Dieu ! quand on pense que les créatures souffrent, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique.

— Oh ! oui, Monsieur, s'écria Claire, oui, vous avez dit vrai : je souffre !

— N'avez-vous pas obtenu tout ce que vous désiriez, Madame, et plus que je n'espérais moi-même, je vous l'avoue ?

— Oui, sans doute ; mais...

— Mais, je comprends ; n'est-ce pas, vous vous effrayez de voir la joie de cette populace altérée de sang, et vous vous apitoyez sur le sort de cet autre malheureux qui va mourir à la place de votre amant ?

Claire se releva sur ses genoux et demeura un instant immobile, pâlissant et les yeux fixés sur Lenet, puis elle porta sa main glacée à son front couvert de sueur.

— Ah ! pardonnez-moi, ou plutôt maudissez-moi ! dit-elle ; car, égoïste que je suis, je n'y avais pas même songé. Non, Lenet, non, je vous l'avoue dans toute l'humilité de mon cœur, ces craintes, ces larmes, ces prières, c'est pour celui qui doit vivre, car, absorbée que je suis par mon amour, j'avais oublié celui qui va mourir !

Lenet sourit avec tristesse.

— Oui, dit-il, cela doit être ainsi, car cela est dans la nature humaine ; peut-être est-ce l'égoïsme des individus qui fait le salut des masses. Chacun fait autour de soi et des siens un cercle avec une épée. Allons, allons, Madame, continua-t-il, faites la confession jusqu'au bout. Avouez franchement qu'il vous tarde que le malheureux ait subi son destin, car, par sa mort, le malheureux assure la vie à votre fiancé !

— Oh ! je n'avais pas songé à cela encore, Lenet, je vous le jure. Mais ne forcez pas mon esprit de s'arrêter là-dessus, car je l'aime tant que je ne sais pas ce que je suis capable de désirer dans la folie de mon amour.

— Pauvre enfant ! dit Lenet avec un ton de profonde pitié ; pourquoi donc n'avez-vous pas dit tout cela plus tôt ?

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez. Est-il donc trop tard, et n'est-il pas encore tout à fait sauvé ?

— Il l'est, reprit Lenet, puisque madame la Princesse a donné sa parole ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais, hélas ! on n'est jamais sûr de rien dans ce monde, et vous qui, comme moi, le croyez sauvé, ne pleurez-vous pas au lieu de vous réjouir ?

— Je pleure de ne pouvoir le visiter, mon ami, répondit Claire. Songez qu'il doit entendre ces bruits affreux et croire son danger prochain ; songez qu'il peut m'accuser de tiédeur, d'oubli, de trahison. Oh ! Lenet, Lenet, quel supplice. En vérité, si la princesse savait ce que je souffre, elle aurait pitié de moi.

— Eh bien ! vicomtesse, dit Lenet, il faut le voir.

— Le voir ! impossible. Vous savez bien que j'en ai demandé la permission à Son Altesse et que Son Altesse m'a refusé.

— Je le sais, je l'approuve au fond du cœur, et cependant...

— Et cependant vous m'exhortez à la désobéissance ! s'écria Claire surprise en regardant fixement Lenet, qui, embarrassé sous ce regard, baissa les yeux.

— Je suis vieux, chère vicomtesse, dit-il, et défiant par cela même que je suis vieux, non pas en cette occasion, car la parole de la princesse est sacrée : il ne mourra qu'un des prisonniers, elle l'a dit ; mais, habitué pendant le cours d'une longue vie à voir toutes les chances tourner contre celui qui se croit le plus favorisé, j'ai pour principe qu'on doit toujours saisir l'occasion qui se présente. Voyez votre fiancé, vicomtesse ; voyez-le, croyez-moi.

— Oh ! s'écria Claire, je vous jure que vous m'épouvantez, Lenet.

— Ce n'est pas mon intention ; d'ailleurs, aimeriez-vous que je vous conseillasse de ne pas le voir ? Non, n'est-ce pas ? Et vous me gronderiez plus fort sans doute si j'étais venu vous dire le contraire de ce que je vous dis.

— Oh ! oui, je l'avoue. Mais vous me parlez de le voir ; c'était mon seul, mon unique désir ; c'était la prière que j'adressais à Dieu quand vous êtes arrivé. Mais n'est-ce donc point chose impossible ?

— Y a-t-il quelque chose d'impossible pour la femme qui a pris Saint-Georges ? dit Lenet en souriant.

— Hélas ! dit Claire, depuis deux heures que je cherche un moyen de pénétrer dans la forteresse, je ne l'ai point encore trouvé.

— Et si je vous l'offre, moi, dit Lenet, que me donnerez-vous ?

— Je vous donnerai !... Oh ! tenez, je vous donnerai la main le jour où je marcherai à l'autel avec lui.

— Merci, mon enfant, dit Lenet, et vous avez raison : en effet, je vous aime comme un père ; merci.

— Le moyen ! le moyen ! dit Claire.

— Le voici. J'avais demandé à madame la Princesse un laissez-passer pour m'entretenir avec les prisonniers ; car s'il y avait eu moyen de sauver le capitaine Cauvignac, j'aurais voulu rattacher cet homme à notre parti ; mais maintenant ce laissez-passer est inutile, puisque vous venez de le condamner à mort par vos prières pour monsieur de Canolles.

Claire frissonna malgré elle.

— Prenez donc ce papier, continua Lenet ; il n'y a pas de nom, vous voyez.

Claire le prit et lut :

« Le geôlier de la forteresse laissera communiquer le porteur du présent avec celui des deux prisonniers de guerre qu'il lui plaira d'entretenir, et cela pendant une demi-heure.

« CLAIRE-CLÉMENCE DE CONDÉ.

— Vous avez un costume d'homme, dit Lenet ; endossez-le. Vous avez le laissez-passer, usez-en.

— Pauvre officier ! murmura Claire, ne pouvant chasser de sa pensée l'idée de Cauvignac, exécuté à la place de Canolles.

— Il subit la loi commune, répondit Lenet. Faible, il est dévoré par le fort ; sans appui, il paye pour celui qu'on protège. Je le regrette, c'est un garçon d'esprit.

Cependant Claire tournait et retournait le papier entre ses mains.

— Savez-vous, dit-elle, que vous me tentez cruellement avec ce laissez-passer ? Savez-vous qu'une fois que je tiendrai mon pauvre ami entre mes bras, je suis capable de l'emmener au bout du monde ?

— Je vous le conseillerais, Madame, si la chose était possible ; mais ce laissez-passer n'est point une carte blanche, et vous ne pouvez lui donner d'autre destination que celle qu'il a.

— C'est vrai, dit Claire en le relisant ; et cependant on m'a accordé monsieur de Canolles ; il est à moi ! on ne peut plus me l'arracher !

— Aussi personne n'y songe-t-il. Allons, allons, Madame, ne perdez pas de temps ; revêtez votre costume d'homme et partez. Ce laissez-passer vous donne une demi-heure ; je sais bien que c'est peu de chose qu'une demi-heure ; mais après cette demi-heure viendra la vie tout entière. Vous êtes jeune, la vie sera longue ; Dieu la fasse heureuse !

Claire saisit Lenet par la main, l'attira à elle et l'embrassa au front comme elle eût fait au plus tendre père.

— Allez, allez, dit Lenet en la poussant doucement, ne perdez pas de temps : celui qui aime véritablement n'a pas de résignation.

Puis, la regardant passer dans une autre chambre où Pompée, appelé par elle, l'attendait pour l'aider à changer de costume :

— Hélas ! qui sait ? murmura-t-il.

XXII

Les cris, les hurlements, les menaces et l'agitation de la foule n'avaient point en effet échappé à Canolles. Par les barreaux de sa fenêtre il avait pu à son tour jouir du tableau mouvant et animé qui se déroulait sous ses yeux, et qui était le même d'un bout à l'autre de la ville émue.

— Pardieu ! disait-il, voici un fâcheux contre-temps. Cette mort de Richon... Pauvre Richon ! c'était un brave. Cette mort de Richon va redoubler les rigueurs de notre captivité ; on ne me laissera plus courir la ville comme auparavant ; plus de rendez-vous et même plus de mariage, si Claire ne se contente de la chapelle d'une prison. Elle s'en contentera. On est aussi bien marié dans une chapelle que dans une autre. Cependant c'est d'un triste augure. Pourquoi diable n'a-t-on pas reçu la nouvelle demain au lieu de la recevoir aujourd'hui ?

Puis, se rapprochant de sa fenêtre et se penchant pour regarder :

— Quelle surveillance ! continua-t-il ; deux factionnaires ! Et quand je pense que je vais être confiné ici huit jours, quinze jours peut-être, jusqu'à ce qu'il soit arrivé quelque événement qui fasse oublier celui-ci. Heureusement que les événements se succèdent rapidement par le temps qui court, et que les Bordelais ont l'esprit léger ; en attendant, je n'en aurai pas moins passé des moments fort désagréables. Pauvre Claire ! elle doit être désespérée ; heureusement qu'elle sait que j'ai été arrêté. Oh ! oui, elle le sait, et par conséquent qu'il n'y a point de ma faute. Ah çà ! mais où diable vont donc tous ces gens-là ? On dirait que c'est du côté de l'Esplanade ! Il n'y a cependant ni parade ni exécution à cette heure-ci ; ils vont tous du même côté. On dirait en vérité qu'ils savent que je suis là comme un ours derrière mes barreaux...

Canolles fit quelques pas dans sa chambre, les bras croisés : les murs d'une véritable prison l'avaient rendu momentanément aux idées philosophiques, dont il se préoccupait peu en temps ordinaire.

— La sotte chose que la guerre ! murmura-t-il. Voilà ce pauvre Richon, avec lequel je dînais il y a un mois à peine, mort. Il se sera fait tuer sur ses canons, l'intrépide, comme j'aurais dû faire, moi : comme j'aurais fait si tout autre que la vicomtesse m'eût assiégé. Cette guerre de femmes est, en vérité, la plus à craindre de toutes les guerres. Au moins je n'ai contribué en rien à la mort d'un ami. Dieu merci, je n'ai pas tiré l'épée contre mon frère, cela me console. Allons, c'est encore à mon bon petit génie féminin que je dois cela ; tout bien décidé, allons, je lui dois beaucoup de choses.

En ce moment un officier entra et interrompit le soliloque de Canolles.

— Avez-vous besoin de souper, Monsieur ? lui dit-il. En ce cas, donnez vos ordres ; le geôlier est avisé de vous faire faire telle chère qui vous conviendra.

— Allons, allons, dit Canolles, il paraît qu'ils comptent au moins me traiter honorablement tout le temps que je demeurerai ici. J'avais craint un instant le contraire, en voyant le visage pincé de la princesse et la mine rébarbative de tous ses assesseurs.

— J'attends, répéta l'officier en s'inclinant.

— Ah ! c'est juste ; pardon. Votre demande m'a, par son extrême politesse, amené à certaines réflexions... Revenons à la matière ; oui, Monsieur, je souperai, car j'ai grand'faim ; mais je suis sobre d'habitude, et un souper de soldat me suffira.

— Maintenant, reprit l'officier en s'approchant de lui avec

intérêt, n'avez-vous aucune recommandation à faire... en ville?... n'attendez-vous rien? Vous avez dit que vous étiez soldat, moi aussi, je le suis; agissez donc envers moi comme envers un camarade.

Canolles regarda l'officier avec étonnement.

— Non, Monsieur, dit-il, non, je n'ai aucune recommandation à faire en ville; non, je n'attends rien, si ce n'est une personne que je ne puis nommer. Quant à agir envers vous comme envers un camarade, je vous remercie de l'offre. Voici ma main, Monsieur; et, plus tard, si j'ai besoin de quelque chose, je m'en souviendrai.

Ce fut l'officier qui, cette fois, regarda Canolles avec surprise.

— Bien Monsieur, dit-il, vous allez être servi à l'instant même, et il se retira.

Un instant après, deux soldats entrèrent, portant un souper tout servi; il était plus recherché que ne l'avait demandé Canolles. Il s'assit devant la table et mangea de bon appétit.

Les soldats le regardaient à leur tour avec étonnement. Canolles prit cet étonnement pour de la convoitise, et comme le vin était d'excellent vin de Guyenne:

— Mes amis, dit-il, demandez deux verres.

Un des soldats sourit et rentra avec les deux verres demandés.

Canolles les remplit; puis il versa quelques gouttes de vin dans le sien.

— A votre santé! mes amis, dit-il.

Les deux soldats prirent leurs verres et les choquèrent machinalement à celui de Canolles, et burent sans lui rendre son toast.

— Ils ne sont pas polis, pensa Canolles, mais ils boivent bien; on ne peut pas tout avoir.

Et il continua son souper qu'il mena triomphalement jusqu'au bout.

Lorsqu'il eut fini, il se leva, et les soldats enlevèrent la table.

L'officier rentra.

— Ah! pardieu! Monsieur, lui dit Canolles, vous auriez bien dû souper avec moi; le souper était excellent.

— Je n'aurais pu avoir cet honneur, Monsieur; car je sors moi-même de table il n'y a qu'un instant... Et je reviens...

— Pour me faire compagnie? dit Canolles. S'il en est ainsi, recevez tous mes compliments, Monsieur; car c'est fort aimable à vous.

— Non, Monsieur; ma mission est moins agréable. Je viens pour vous prévenir qu'il n'y a pas de ministre dans la prison, et que le chapelain est catholique; or, je sais que vous êtes protestant, et cette différence dans le culte vous gênera peut-être...

— Moi, Monsieur? pour quoi faire? demanda naïvement Canolles.

— Mais, dit l'officier embarrassé, pour faire vos prières.

— Mes prières!... Bon, dit Canolles en riant, je songerai à cela demain... Je ne fais mes prières que le matin, moi.

L'officier regarda Canolles avec une stupeur qui se changea graduellement en une commisération profonde. Il salua et sortit.

— Ah çà! dit Canolles, mais le monde se détraque donc! Depuis la mort de ce pauvre Richon, tous les gens que je rencontre ont l'air idiot ou enragé... Sarpejeu! ne verrai-je donc pas un visage quelque peu raisonnable...

Il achevait à peine ces mots que la porte de Canolles se rouvrit, et qu'avant qu'il eût pu reconnaître quelle personne c'était, quelqu'un vint se jeter entre ses bras, et, liant ses deux mains à son cou, inonda son visage de larmes.

— Allons! s'écria le prisonnier en se débarrassant de l'étreinte, encore un fou. Mais, en vérité, je suis donc aux petites maisons!

Mais, du geste qu'il fit en se reculant, il jeta à terre le chapeau de l'inconnu, et les beaux cheveux blonds de madame de Cambes se déroulèrent sur ses épaules.

— Vous ici! s'écria Canolles courant à elle pour la reprendre dans ses bras. Vous! Ah! pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore reconnue, ou plutôt de ne vous avoir pas devinée...

— Silence! dit-elle en ramassant son chapeau et en le remettant vivement sur sa tête, silence! car si l'on savait que c'est moi, peut-être me reprendrait-on mon bonheur. Enfin il m'est donc permis de vous revoir encore... Oh! mon Dieu, mon Dieu! que je suis heureuse!

Et Claire, sentant sa poitrine se dilater, éclata en bruyants sanglots.

— *Encore!* dit Canolles; il vous est permis de me voir *encore*, dites-vous? et vous me dites cela avec des larmes... Ah çà! mais, vous ne deviez donc plus me revoir? continua-t-il en riant.

— Oh! ne riez pas! mon ami, dit Claire, votre gaieté me fait mal... Ne riez pas, je vous en supplie! J'ai eu tant de peine à venir près de vous... si vous saviez... et il s'en est fallu de si peu que je ne vinsse pas!... Sans Lenet, cet excellent homme... Mais revenons à vous, pauvre ami. Mon Dieu! vous voilà donc... c'est donc vous que je retrouve? c'est donc vous que je puis presser encore contre mon cœur?...

— Mais oui, c'est moi, c'est bien moi, dit Canolles souriant.

— Oh! tenez, dit Claire, c'est inutile, n'affectez pas ce maintien joyeux... Je sais tout... On ne savait pas que je vous aimais, on ne s'était pas caché de moi...

— Mais que savez-vous donc? dit Canolles.

— N'est-ce pas, continua la vicomtesse, n'est-ce pas que vous m'attendiez? N'est ce pas que vous étiez mécontent de mon silence? N'est-ce pas que vous m'accusiez déjà?...

— Moi! tourmenté, mécontent, sans doute! mais je ne vous accusais pas... Je me doutais bien que quelque circonstance plus forte que votre volonté vous éloignait de moi; et mon plus grand malheur, dans tout cela, c'est que notre mariage était différé, remis à huit jours, à quinze jours, peut-être...

Claire, à son tour, regarda Canolles avec la même stupeur que l'officier avait témoignée un instant auparavant.

— Comment! dit-elle, parlez-vous sérieusement, ou n'êtes-vous pas en réalité plus effrayé que cela?

— Moi, effrayé! dit Canolles, effrayé de quoi?... Est-ce que par hasard, dit-il en riant, je cours un danger que je ne connais pas?

— Oh! le malheureux! s'écria-t-elle, il ne savait rien.

Puis, ayant peur sans doute de révéler sans préparation toute la vérité à celui que cette vérité menaçait si cruellement, elle arrêta, par un violent effort sur elle-même, les paroles qui avaient bondi de son cœur à ses lèvres.

— Non, je ne sais rien, dit gravement Canolles. Mais vous allez tout me dire, n'est-ce pas? Je suis un homme, parlez, Claire, parlez...

— Vous savez que Richon est mort? dit-elle.

— Oui, répondit Canolles, je le sais.

— Mais savez-vous comment il est mort?

— Non, mais je m'en doute... Il a été tué à son poste, n'est-ce pas, sur la brèche de Vayres?

Claire garda un moment de silence; puis, grave comme l'airain qui sonne un glas funèbre:

— Il a été pendu à la halle de Libourne, dit-elle.

Canolles fit un bond en arrière...

— Pendu! s'écria-t-il, Richon, un soldat!

Puis pâlissant tout à coup et passant sur son front sa main tremblante:

— Ah! je comprends tout maintenant, dit-il; je comprends mon arrestation, je comprends mon interrogatoire, je comprends les paroles de l'officier, le silence des soldats; je comprends votre démarche, vos pleurs en me voyant si gai; je comprends enfin cette foule, ces cris, ces menaces... Richon a été assassiné!... et c'est sur moi qu'on vengera Richon!

— Non, non, mon bien-aimé! non, pauvre ami de mon cœur! s'écria Claire rayonnante de joie, en saisissant les deux mains de Canolles, et en plongeant ses yeux dans ses yeux. Non, ce n'est pas toi qu'ils vont sacrifier, cher prisonnier! Tu ne t'étais pas trompé; oui, tu étais désigné; oui, tu étais condamné, oui, tu allais périr; oui, tu as vu la mort de bien près, mon beau fiancé!... Mais, sois tranquille, tu peux parler de bonheur et d'avenir, celle qui va te consacrer toute sa vie a sauvé la tienne!... Sois joyeux, mais tout bas; car tu réveillerais peut-être ton malheureux compagnon, celui sur lequel va tomber l'orage, celui qui doit mourir à ta place.

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, chère amie! vous me glacez d'horreur, dit Canolles mal remis, malgré les ardentes caresses de Claire, du coup terrible qu'on venait de lui porter. Moi, si calme, si confiant, si niaisement joyeux, je courais risque de mourir et quand cela? à quel moment?... juste ciel! à celui de devenir votre époux... Oh! sur mon âme, c'eût été un double assassinat!

— Ils appellent cela des représailles, dit Claire.

— Oui, oui... c'est vrai, ils ont raison.

— Allons, vous voilà sombre et rêveur maintenant.

— Oh! s'écria Canolles, ce n'est pas de la mort que j'ai peur; mais la mort sépare de vous...

— Si vous étiez mort, mon bien-aimé, je serais morte aussi... Mais au lieu de vous attrister ainsi, réjouissez-vous avec moi... Voyons, cette nuit, dans une heure peut-être vous allez sortir de prison... Eh bien! ou je viendrai vous chercher moi-même, ou je vous attendrai à la sortie... Alors, sans perdre une minute, sans perdre une seconde, nous fuirons... oh! sur-le-champ; je ne veux pas attendre; cette ville maudite m'épouvante... Aujourd'hui encore je suis parvenue à vous sauver; mais, demain, quelque autre malheur inattendu vous enlèverait peut-être encore à moi!

— Oh! dit Canolles, savez-vous, chère bien-aimée Claire,

que vous me donnez trop de bonheur d'un seul coup... oh ! oui, en vérité, trop de bonheur ; j'en mourrai !

— Eh bien, alors, dit Claire retrouvant votre insouciance ; reprenez votre gaieté...

— Mais vous-même, reprenez la vôtre.

— Voyez, je ris.

— Et ce souper ?

— Ce souper, mon ami, c'est pour le malheureux qui paye notre joie de sa vie.

— Oui, oui... vous avez raison... Oh ! pourquoi ne pouvez-vous pas m'emmener à l'instant même ? Allons, mon bon ange, ouvre tes ailes et emporte-moi !

— Patience, patience, mon cher époux ! Demain, je vous emporterai où nous serons rien que dans le paradis de notre amour. En attendant, me voilà.

Canolles la prit dans ses bras, l'attira sur sa poitrine.

Elle noua ses mains au cou du jeune homme, et se laissa tomber toute palpitante sur ce cœur qui, comprimé par tant de sentiments divers, battait à peine.

Tout à coup et pour la seconde fois, un sanglot douloureux monta de sa poitrine à ses lèvres, et, tout heureuse qu'était Claire, elle inonda de larmes le visage de Canolles, qui s'était penché sur le sien.

— Eh bien, dit-il, voilà votre gaieté, pauvre ange !

— C'est le reste de ma douleur.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'officier, qui était déjà venu, annonça que la demi-heure qu'annonçait le laissez-passer était expirée.

— Adieu, murmura Canolles, ou cache-moi dans un pli de ton manteau et emmène-moi !

— Pauvre ami ! répliqua-t-elle à voix basse, tais-toi donc, car tu me brises le cœur ! Ne vois-tu pas que j'en meurs d'envie ? Aie patience pour toi, aie patience pour moi surtout ! Dans quelques heures nous nous rejoindrons pour ne plus nous quitter.

— J'ai patience, dit joyeusement Canolles complètement rassuré par cette promesse ; mais il faut nous quitter. Voyons, du courage, ce mot adieu disons-le. Adieu, Claire, adieu.

— Adieu ! dit-elle en essayant de sourire, ad...

Mais elle ne put achever ce mot cruel. Pour la troisième fois, les sanglots étouffèrent sa voix.

— Adieu ! adieu ! s'écria Canolles en saisissant de nouveau la vicomtesse et en couvrant son front d'ardents baisers, adieu.

— Diable ! murmura l'officier, heureusement que je sais que le pauvre garçon n'a plus grand'chose à craindre, sans quoi voilà une scène qui me briserait le cœur !

L'officier alla reconduire Claire jusqu'à la porte et revint.

— Maintenant, Monsieur, dit-il à Canolles, qui s'était laissé tomber sur un siège encore tout plein de ses émotions, maintenant, il ne suffit pas d'être heureux, il faut encore être compatissant. Votre voisin, votre malheureux compagnon, celui qui va mourir, est seul, lui, personne ne le protège, personne ne le console. Il demande à vous voir. J'ai pris sur moi de lui accorder cette demande ; mais il faut encore que vous y consentiez.

— Si j'y consens, s'écria Canolles, oh ! je le crois bien... Pauvre infortuné ! je l'attends, je lui ouvre les bras ! Je ne le connais pas, mais n'importe !

— Cependant il semble vous connaître, vous.

— Sait-il le sort qui lui est réservé ?

— Non, je ne le crois pas. Vous comprenez donc qu'il faut le lui laisser ignorer.

— Oh ! soyez tranquille.

— Écoutez donc : onze heures vont sonner, je vais rentrer au poste ; à partir de onze heures, ce sont les geôliers seuls qui règnent en maîtres dans l'intérieur de la prison. Le vôtre est prévenu, il sait que votre voisin sera chez vous, il l'y viendra prendre au moment où il devra le faire rentrer dans son cachot. Si le prisonnier ne sait rien, ne lui apprenez rien ; s'il sait quelque chose, dites-lui de notre part que nous autres soldats nous le plaignons tous du fond de l'âme. Car, enfin, mourir n'est rien, mais, sacrebleu ! être pendu, c'est mourir deux fois.

— Il est donc décidé qu'il mourra ?...

— De la même mort que Richon. Ce sont des représailles... Mais nous bavardons, et il attend votre réponse avec impatience sans doute.

— Allez le chercher, Monsieur, et croyez que je vous suis bien reconnaissant pour lui et pour moi.

L'officier sortit, alla ouvrir la porte du cachot voisin, et Cauvignac, un peu pâle, mais d'un pas dégagé et le front haut, entra dans le cachot de Canolles, qui fit quelques pas au-devant de lui.

Alors l'officier fit à Canolles un dernier signe d'adieu, regarda Cauvignac avec compassion, et sortit, emmenant avec lui ses soldats, dont les pas lourds furent quelque temps à se perdre sous les voûtes.

Bientôt le geôlier fit sa ronde, on entendit ses clefs résonner dans le corridor.

Cauvignac n'était pas abattu, parce qu'il y avait dans cet homme une inaltérable confiance en lui-même, une inépuisable espérance dans l'avenir. Mais cependant, sous son apparence tranquille et sous son masque presque gai, une profonde douleur s'était glissée, et, comme un serpent, mordait son cœur. Cette âme sceptique, qui avait toujours douté de tout, doutait enfin du doute lui-même.

Depuis la mort de Richon, Cauvignac ne mangeait plus, ne dormait plus.

Habitué à railler le malheur des autres parce qu'il prenait le sien gaiement, notre philosophe n'avait cependant pas même eu l'idée de rire d'un événement qui amenait ce résultat terrible, et, malgré lui, dans tous ces fils mystérieux qui le rendaient responsable de la mort de Richon, il entrevoyait la main impassible de la Providence, et il commençait à croire, sinon à la rémunération des bonnes actions, du moins à la punition des mauvaises.

Il se résignait donc et songeait ; mais tout en se résignant, comme nous l'avons dit, il ne mangeait plus, ne dormait plus.

Et, singulier mystère de cette âme personnelle sans cependant être égoïste, ce qui le frappait encore plus que sa propre mort, prévue à l'avance, c'était la mort de ce compagnon qu'il savait à deux pas de lui, attendant, soit l'arrêt fatal, soit l'exécution sans arrêt. Tout cela lui remettait encore en tête Richon, son spectre vengeur, et la double catastrophe résultant de ce qu'il avait trouvé d'abord une charmante espièglerie.

Sa première idée avait été de s'évader ; car, quoique prisonnier sur parole, puisqu'on avait manqué aux engagements pris envers lui en le menant en prison, il croyait à son tour, et sans aucun scrupule, pouvoir manquer aux siens. Mais, malgré la perspicacité de son esprit et l'ingéniosité de ses moyens, il avait reconnu la chose pour impossible. C'était alors qu'il s'était persuadé plus fortement encore qu'il était entre les serres d'une inexorable fatalité. Dès lors il ne demanda plus qu'une chose, c'était de causer quelques moments avec son compagnon, dont le nom avait paru éveiller en lui une triste surprise, et de se réconcilier dans sa personne avec cette humanité tout entière qu'il avait si cruellement outragée.

Nous n'affirmerons pas que toutes ces pensées fussent des remords, non... Cauvignac était bien trop philosophe pour en avoir, mais tout au moins c'était ce qui leur ressemble beaucoup, c'est-à-dire un violent dépit d'avoir fait le mal pour rien. Avec du temps et une combinaison qui maintînt Cauvignac dans cette disposition d'esprit, ce sentiment eût peut-être eu le même résultat que le remords ; mais le temps manquait.

Cauvignac, en entrant dans la prison de Canolles, attendit donc d'abord, avec sa prudence ordinaire, que l'officier qui l'avait introduit fût retiré ; puis, voyant la porte bien refermée, le guichet hermétiquement clos, il alla vers Canolles, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait de son côté fait quelques pas au-devant de lui, et lui serra affectueusement la main.

Malgré la gravité de sa situation, Cauvignac ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant l'élégant et beau jeune homme, à l'esprit aventureux, à la joyeuse humeur, qu'il avait déjà deux fois surpris dans des situations bien différentes de celle où il se trouvait, l'une pour l'envoyer en mission à Nantes, l'autre pour l'emmener à Saint-Georges. En outre, il se rappelait l'usurpation momentanée de son nom et la bonne mystification qui en avait été la suite pour le duc. Et si lugubre que fût la prison, le souvenir était si joyeux, que le passé, pendant une seconde, l'emporta sur le présent.

De son côté, Canolles le reconnut à la première vue pour avoir été déjà en contact avec lui dans les deux circonstances que nous avons dites, et comme, à tout prendre, dans ces deux circonstances, Cauvignac avait été pour lui un messager de bonnes nouvelles, sa pitié sur le sort réservé au malheureux s'en accrut encore, et d'autant plus profondément qu'il savait que c'était son salut à lui qui causait la perte irrévocable de Cauvignac ; et, dans une âme aussi délicate que l'était la sienne, une pareille pensée causait bien plus de remords que n'eût causé un crime véritable dans celle de son compagnon.

Il l'accueillit donc avec une parfaite bienveillance.

— Eh bien ! baron, lui dit Cauvignac, que dites-vous de la situation où nous sommes ? elle est assez précaire, ce me semble.

— Oui, nous voici prisonniers, et Dieu sait quand nous sortirons d'ici, répondit Canolles, faisant bonne contenance pour essayer d'adoucir au moins par l'espoir l'agonie de son compagnon.

— Quand nous en sortirons ! reprit Cauvignac. Dieu, que vous invoquez, daigne décider dans sa miséricorde que ce soit le plus tard possible ! Mais je ne crois pas qu'il soit disposé à nous donner grand répit. J'ai vu de mon cachot, comme vous avez pu le voir du vôtre, courir une foule ar-

dente vers un certain endroit qui doit être l'Esplanade, ou je me trompe fort. Vous connaissez l'Esplanade, mon cher baron, et vous savez à quoi elle sert ?

— Oh ! bah vous vous exagérez la position, je crois. Oui, le peuple courait vers l'Esplanade, mais pour assister à quelque correction militaire, sans doute. Nous faire payer la mort de Richon, à nous, ce serait affreux ; car enfin nous sommes innocents l'un et l'autre de cette mort !

Cauvignac tressaillit, et fixa sur Canolles un regard qui,

Canolles alors frappa à la porte, mais on ne lui répondit point ; il redoubla, et, au bout d'un instant, un enfant qui jouait dans le corridor s'approcha du prisonnier.

— Que voulez vous ? demanda l'enfant.

— Du vin, dit Canolles ; dis à ton papa d'en apporter deux bouteilles.

L'enfant s'éloigna et revint au bout d'un instant.

— Papa, dit-il, est occupé dans ce moment-ci à causer avec un Monsieur. Il viendra tout à l'heure.



Lequel de vous deux, dit-il.

d'une expression sombre, passa peu à peu à une expression de pitié.

— Allons, se dit-il en lui-même, encore un qui s'abuse sur sa situation. Il faut pourtant que je lui dise ce qu'il en est ; car à quoi bon le leurrer pour que le coup soit plus pénible ensuite, tandis qu'au moins, quand on a le temps de se préparer, la pente paraît toujours un peu plus facile.

Alors, après un nouveau moment de silence et d'examen :

— Monsieur, dit-il à Canolles en lui prenant les deux mains et en continuant de fixer sur lui un regard qui l'embarrassait fort, mon cher Monsieur, demandons, s'il vous plaît, une bouteille ou deux de bon vin de Beaune que vous savez. Hélas ! j'en eusse bu à mon aise, si j'eusse été gouverneur plus longtemps, et je vous avouerai même que c'est ma prédilection pour cet excellent vin qui m'a fait de préférence demander ce gouvernement. Dieu me punit de ma gourmandise.

— Je le veux bien, dit Canolles.

— Oui, je vous conterai tout cela en buvant, et si la nouvelle est mauvaise, comme au moins le vin sera bon, l'un fera passer l'autre.

— Pardon, dit Cauvignac, voulez-vous me permettre à mon tour de faire une question ?

— Faites.

— Mon ami, dit-il de sa voix la plus insinuante, avec quel Monsieur cause ton papa ?

— Avec un grand Monsieur.

— Cet enfant est charmant, dit Cauvignac ; attendez, et nous allons savoir quelque chose. Et comment est vêtu ce Monsieur ?

— Tout en noir.

— Ah diable ! Vous entendez, tout en noir. Et comment l'appelle-t-on, ce grand Monsieur tout en noir ? Saurais-tu par hasard, mon petit ami ?

— On l'appelle M. Lavie.

— Ah ! ah ! fit Cauvignac, l'avocat du roi ; je crois que nous n'avons trop rien à attendre en mal de celui-là. Profitons donc de ce qu'ils causent pour causer aussi.

Et glissant une pièce de monnaie sous la porte :

— Tiens, mon petit ami, dit Cauvignac, voici pour acheter des billes. Il est bon de se faire des amis partout, continua-t-il en se relevant.

L'enfant tout joyeux prit la pièce en remerciant les deux prisonniers.

— Eh bien ! Monsieur, fit Canolles, vous disiez donc...

— Ah ! oui, répondit Cauvignac. Eh bien, je disais donc que vous me paraissiez errer [illegible] sur le sort qui nous attend en sortant de cette prison. Vous parlez d'Esplanade, de [illegible] militaire, de [illegible] pour des étrangers ; moi, je serais tenté de croire qu'il est question de nous, et qu'il s'agit de quelque [illegible].

— Allons donc ! dit Canolles.

— Bien, fit Cauvignac, [illegible] les choses sous un jour moins sombre que le [illegible], peut-être parce que vous n'avez [illegible] les mêmes raisons de craindre que moi. Tout [illegible] pas trop de votre affaire ; elle n'est [illegible] pas, allez. Mais la vôtre ne fait rien à la mienne [illegible] la mienne est, je dois le dire parce que c'est ma [illegible] la mienne est diablement embrouillée. Savez-vous [illegible] je suis, Monsieur ?

— Mais [illegible] singulière question. Vous êtes le capitaine Cauvignac, gouverneur de Braune, ce me semble.

— Oui, pour le moment ; mais je n'ai pas toujours porté ce nom, je n'ai pas toujours occupé ce titre. J'ai changé souvent de nom, j'ai essayé de différents grades ; par exemple, un jour je me suis appelé le baron de Canolles, exactement comme vous.

Canolles regarda Cauvignac en face.

— Oui, continua celui-ci, je comprends ; vous vous demandez si je suis fou, n'est-ce pas ? Eh bien ! rassurez-vous, je jouis de toutes mes facultés mentales et n'ai jamais été si complètement dans mon bon sens.

— Expliquez-vous alors, dit Canolles.

— Rien de plus facile. Monsieur le duc d'Epernon... Vous connaissez monsieur le duc d'Epernon, n'est-ce pas ?

— De nom, car je ne l'ai jamais vu.

— Heureusement pour moi. Monsieur d'Epernon, dis-je, me trouvant une fois chez une dame où je savais que vous n'étiez pas mal reçu, je pris la liberté de vous emprunter votre nom.

— Monsieur, que voulez-vous dire ?

— Là, là, tout beau, n'allez-vous pas avoir l'égoïsme d'être jaloux d'une femme au moment d'en épouser une autre ! et puis, le fussiez-vous, ce qui est encore dans la nature de l'homme, qui décidément est un vilain animal, vous me pardonneriez tout à l'heure. Je vous appartiens de trop près pour que nous nous querellions.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, Monsieur.

— Je dis que j'ai droit à ce que vous me traitiez en frère, ou tout au moins en beau-frère.

— Vous parlez par énigmes, et je ne comprends pas davantage.

— Eh bien ! vous allez comprendre d'un seul mot. Mon vrai nom est Roland de Lartigues, et Nanon est ma sœur.

Canolles passa de la défiance à une expansion subite.

— Vous, le frère de Nanon ! s'écria-t-il. Ah ! pauvre garçon !

— Eh bien ! oui, pauvre garçon, reprit Cauvignac ; vous avez justement dit le mot, vous avez justement mis le doigt sur la chose ; car entre une foule d'autres désagréments qui résulteront de l'instruction de mon petit procès ici, j'ai encore celui de m'appeler Roland de Lartigues, et d'être le frère de Nanon. Vous savez que ma chère sœur n'est point en odeur de sainteté chez messieurs les Bordelais. Qu'on apprenne ma qualité de frère de Nanon, et je suis trois fois perdu ; or, il y a ici un La Rochefoucauld et un Lenet qui savent tout.

— Ah ! dit Canolles, reporté par ce que lui disait Cauvignac à d'anciens souvenirs, ah ! je comprends maintenant pourquoi dans une lettre cette pauvre Nanon m'appela un jour son frère. Excellente amie !

— Ah ! oui, fit Cauvignac, c'était une bonne personne, et je me repens bien de n'avoir pas toujours pris ses recommandations à la lettre ; mais, que voulez-vous, si l'on pouvait deviner l'avenir, il n'y aurait plus besoin de Dieu.

— Et qu'est-elle devenue ? demanda Canolles.

— Qui peut dire cela ? Pauvre femme, elle se désespère [illegible] pas sur moi dont elle ignore l'arrestation, [illegible] dont elle connaît peut-être le sort.

— [illegible]-vous, dit Canolles, Lenet ne dira pas que vous êtes frère de Nanon. Monsieur de La Rochefoucauld [illegible] un motif de vous en vouloir. On ne saura [illegible].

— Si, on ne saura rien de tout cela, croyez-moi, on saura toujours [illegible] saura que c'est moi, par exemple, qui ai donné [illegible] blanc-seing, et que ce blanc-seing [illegible] possible. Quel malheur qu'il ne vienne pas [illegible] en se retournant vers la porte. Il n'y [illegible] pour faire oublier.

— Voyons, [illegible] du courage !

— Eh ! pardieu [illegible] manque ? Vous me verrez au fameux moment [illegible] faire un tour sur l'Esplanade. Mais une chose me taquine, cependant : serons-nous fusillés, décapités ou pendus ?

— Pendus ! s'écria Canolles. Vive Dieu ! nous sommes gentilshommes, et l'on ne ferait pas un pareil outrage à la noblesse.

— Eh bien ! vous verrez qu'ils sont encore capables de me chicaner sur ma généalogie... puis encore...

— Quoi ?

— Est-ce vous ou moi qui passera le premier ?

— Mais, pour Dieu ! mon cher ami, dit Canolles, ne vous mettez donc pas en tête de ces choses-là ! Rien n'est moins sûr que cette mort dont vous vous préoccupez d'avance : on ne juge pas, on ne condamne pas, et on n'exécute pas ainsi en une nuit.

— Ecoutez, répondit Cauvignac, j'étais là-bas quand on a fait le procès de ce pauvre Richon, Dieu veuille avoir son âme ! Eh bien, procès, jugement, pendaison, tout cela a duré trois ou quatre heures tout au plus : mettons un peu moins d'activité, parce que madame Anne d'Autriche est reine de France, et que madame de Condé n'est que princesse du sang, et cela nous donne quatre ou cinq heures à nous. Or, comme voilà trois heures que nous avons été arrêtés, comme voilà deux heures que nous avons comparu devant nos juges, cela nous donne, le compte fait, encore une heure ou deux à vivre ; c'est court.

— En tout cas, dit Canolles, on attendra bien le jour pour nous exécuter ?

— Ah ! ce n'est pas sûr du tout, cela : une exécution aux flambeaux est une fort belle chose ; cela coûte plus cher, c'est vrai ; mais comme la Princesse a grand besoin des Bordelais en ce moment-ci, il se pourrait bien qu'elle se décidât à faire cette dépense.

— Chut ! dit Canolles, j'entends des pas.

— Diable ! dit Cauvignac en pâlissant quelque peu.

— C'est sans doute le vin qu'on nous monte, dit Canolles.

— Ah ! oui, dit Cauvignac en attachant sur la porte un regard plus qu'attentif, il y a encore cela : si le geôlier entre avec des bouteilles, ça va bien ; mais si au contraire...

La porte s'ouvrit, et le geôlier entra sans bouteilles.

Cauvignac et Canolles échangèrent un regard expressif ; mais le geôlier n'y fit pas attention... Il paraissait si pressé, le temps était si court, il faisait si sombre dans le cachot...

Il referma la porte et entra.

Puis s'approchant des prisonniers en tirant un papier de sa poche.

— Lequel de vous deux, dit-il, est le baron de Canolles ?

— Ah ! diable ! firent ensemble les deux hommes en échangeant un nouveau regard.

Cependant Canolles hésita avant que de répondre, et Cauvignac en fit autant : le premier avait porté ce nom trop longtemps pour douter que l'appellation s'adressât à lui ; mais l'autre l'avait porté assez pour craindre qu'on le lui rappelât.

Cependant Canolles comprit qu'il fallait répondre.

— C'est moi, dit-il.

Le geôlier s'approcha de lui.

— Vous étiez gouverneur de place ?

— Oui.

— Mais moi aussi je l'étais, gouverneur de place ; moi aussi je me suis appelé Canolles, dit Cauvignac. Voyons, expliquons-nous bien, et pas de méprise. C'est déjà assez de ce qui m'est arrivé vis-à-vis de ce pauvre Richon, sans que je cause encore la mort d'un autre.

— Ainsi vous vous appelez maintenant Canolles ? demanda le geôlier ?

— Oui, répondit Canolles.

— Ainsi vous vous êtes appelé autrefois Canolles ? dit encore le geôlier à Cauvignac.

— Oui, répondit celui-ci ; autrefois, un jour seulement, et je commence à croire que j'ai eu une sotte idée ce jour-là.

— Vous êtes tous deux gouverneurs de place ?

— Oui, répondirent ensemble Canolles et Cauvignac.

— Maintenant une dernière question qui éclaircira tout.

Les deux prisonniers prêtèrent le plus profond silence.

— Lequel de vous deux, dit le geôlier, est le frère de madame Nanon de Lartigues ?

Ici Cauvignac fit une grimace qui eût été comique dans un moment moins solennel.

— Quand je vous le disais, interrompit-il en s'adressant à Canolles, quand je vous disais, cher ami, que ce serait par là qu'on m'attaquerait !

Puis se retournant vers le geôlier :

— Et si c'était moi, dit-il, qui fusse le frère de madame Nanon de Lartigues, que me diriez-vous, mon ami ?

— Je vous dirais de me suivre à l'instant même.

— Peste ! fit Cauvignac.

— Mais elle m'a aussi appelé son frère, dit Canolles, essayant de détourner un peu de l'orage qui s'amassait alors visiblement sur la tête de son malheureux compagnon.

— Un moment, un moment, dit Cauvignac, passant devant le geôlier et prenant Canolles à part, un moment, mon gentilhomme, il n'est pas juste que vous soyez frère de Nanon

en pareille circonstance. J'ai assez jusqu'à présent fait payer les autres pour moi, et il est juste que je paye à mon tour.

— Que voulez-vous dire? demanda Canolles.

— Oh! ce serait trop long, puis, d'ailleurs, vous voyez bien que notre geôlier s'impatiente et frappe du pied. C'est bien, mon ami, c'est bien ; soyez tranquille, on vous suit. Adieu donc, cher compagnon continua Cauvignac, voici au moins mes doutes fixés sur un point, c'est que je passe le premier. Dieu fasse que vous ne me suiviez pas trop vite. Reste à savoir le genre de mort, maintenant. Diable! pourvu que ce ne soit pas la pendaison. Eh! l'on y va, pardieu! l'on y va! Vous êtes bien pressé, mon brave homme! Allons donc, mon cher frère, mon cher beau frère, mon cher compagnon, mon cher ami. Un dernier adieu, et bonsoir!

Cauvignac alors fit encore un pas vers Canolles en lui tendant la main ; Canolles prit cette main entre les siennes et la serra affectueusement.

Pendant ce temps, Cauvignac le regardait avec une singulière expression.

— Que me voulez-vous? dit Canolles, avez-vous quelque chose à me demander?

— Oui, dit Cauvignac.

— Alors, faites hardiment.

— Priez-vous quelquefois? dit Cauvignac.

— Oui, répondit Canolles.

— Eh bien! quand vous prierez... dites un mot pour moi.

Et se retournant vers le geôlier, qui paraissait s'impatienter de plus en plus.

— C'est moi qui suis le frère de madame Nanon de Lartigues, lui dit-il ; venez, mon ami...

Le geôlier ne se le fit pas dire à deux fois et emmena hâtivement Cauvignac qui, du seuil de la porte, fit un dernier signe à Canolles.

Puis la porte se referma, leurs pas s'éloignèrent dans le corridor et tout retomba dans un silence qui sembla à celui qui restait le silence de la mort.

Canolles demeura profondément absorbé dans une tristesse qui ressemblait à de la terreur. Cette manière d'enlever un homme, nuitamment, sans bruit, sans appareil, sans gardes, était plus effrayante que les apprêts du supplice faits à la face du soleil. Néanmoins tout l'effroi de Canolles était pour son compagnon, car sa confiance dans madame de Cambes était si grande, que depuis qu'il l'avait vue, malgré la nouvelle fatale qu'elle lui avait annoncée, il ne craignait plus pour lui-même.

Aussi la seule chose qui l'occupât réellement à cette heure, c'était le sort réservé au compagnon qu'on lui enlevait. Alors la dernière recommandation de Cauvignac se présenta à son esprit. Il se mit à genoux et pria.

Quelques instants après, il se releva, se sentant consolé et fort, et n'attendant plus qu'une chose, l'arrivée du secours promis par madame de Cambes ou sa présence.

Pendant ce temps, Cauvignac suivait le geôlier dans le corridor sombre, ne prononçant pas une seule parole et réfléchissant aussi sérieusement que possible.

Au bout du corridor, le geôlier ferma aussi soigneusement la porte qu'il avait déjà fait pour le cachot de Canolles, et après avoir prêté l'oreille à quelques bruits vagues qui montaient de l'étage inférieur :

— Allons! dit-il en se retournant brusquement vers Cavignac, en route, mon gentilhomme.

— Je suis prêt, répondit Cauvignac assez majestueusement.

— Ne criez pas si haut, dit le geôlier, et marchez plus vite.

Et il prit un escalier qui descendait aux cachots souterrains.

Oh! oh! se dit Cauvignac, voudrait-on m'égorger entre deux murs, ou me pousser dans quelque oubliette? J'ai entendu dire qu'on se contentait parfois d'exposer les quatre membres sur une place publique, comme a fait César Borgia pour don Ramiro d'Orco. Voyons, ce geôlier est tout seul, il a les clefs à sa ceinture. Ces clefs doivent ouvrir une porte quelconque. Il est petit, je suis grand ; il est faible, je suis fort ; il est devant, je suis derrière, je l'aurai bientôt étranglé, si je le veux. Le veux-je?

Et déjà Cauvignac, qui s'était répondu qu'il le voulait, allongeait ses deux mains osseuses pour mettre à exécution le projet qu'il venait d'arrêter, quand tout à coup le geôlier se retourna avec terreur.

— Chut! dit-il, n'entendez-vous rien?

— Décidément, continua Cauvignac, se parlant toujours à lui-même, il y a quelque chose d'obscur dans tout ceci ; et tant de précautions, si elles ne me rassurent pas, doivent fort m'inquiéter.

Aussi s'arrêtant tout à coup

— Or çà, dit-il, où me menez-vous, voyons?

— Ne le voyez-vous pas? dit le geôlier, dans la cave.

— Ouais! fit Cauvignac, vont-ils m'enterrer tout vif?

Le geôlier haussa les épaules, enfila un dédale de corridors, et, arrivé à une petite porte basse, cintrée et suante, derrière laquelle se faisait un bruit étrange, il l'ouvrit.

— La rivière! s'écria Cauvignac, effrayé en voyant l'eau qui roulait, sombre et noire comme celle de l'Achéron.

— Eh! oui, la rivière. Savez-vous nager?

— Oui... non.. si... c'est-à-dire... Pourquoi diable me demandez vous cela?

— C'est que si vous ne savez pas nager, nous serons forcés d'attendre un bateau qui stationne là-bas, et c'est un quart d'heure perdu, sans compter qu'on peut entendre le signal que je vais faire et par conséquent nous rattraper.

— Nous rattraper! s'écria Cauvignac. Ah çà! cher ami mais nous nous sauvons donc?

— Pardieu! certainement que nous nous sauvons.

— Où cela?

— Où nous voudrons.

— Je suis donc libre?

— Libre comme l'air.

— Ah! mon Dieu! s'écria Cauvignac.

Et sans ajouter un seul mot à cette éloquente exclamation, sans regarder autour de lui, sans s'inquiéter si son compagnon le suivait, il s'élança vers la rivière et plongea plus rapidement que n'eût pu le faire une loutre poursuivie. Le geôlier l'imita, et tous deux, après un quart d'heure d'efforts silencieux pour rompre le courant, se trouvèrent en vue du bateau. Alors le geôlier siffla trois fois tout en nageant ; les rameurs, reconnaissant le signal convenu, vinrent à leur rencontre, les hissèrent promptement dans la barque, et, sans dire une seule parole, firent force de rames, et en moins de cinq minutes les déposèrent tous deux sur la rive opposée.

— Ouf! dit Cauvignac qui, depuis le moment où il s'était si résolument jeté à la rivière, n'avait pas prononcé une seule parole. Ouf! me voilà donc sauvé. Cher geôlier de mon cœur, Dieu vous récompensera.

— En attendant la récompense que Dieu me garde, dit le geôlier, j'ai toujours touché une quarantaine de mille livres qui m'aideront à prendre patience.

— Quarante mille livres! s'écria Cauvignac stupéfait, et qui diable peut donc avoir dépensé quarante mille livres pour moi?

L'ABBAYE DE PEYSSAC

I

Un mot d'explication nécessaire, et après lequel nous reprendrons le fil de notre histoire.

D'ailleurs, il est temps de revenir à Nanon de Lartigues, qui, à l'aspect du malheureux Richon expirant sous la halle du marché de Libourne, avait poussé un cri et était tombée évanouie.

Cependant Nanon, on a dû le voir déjà, n'était pas une femme de complexion frêle ; malgré la délicatesse de son corps et l'exiguïté de ses proportions, elle avait supporté de longs chagrins, soutenu des fatigues, bravé de longs dangers, et cette âme, à la fois aimante et vigoureuse, douée d'une trempe peu commune, savait plier selon les circonstances, et rebondir plus forte à chaque relâche que lui donnait le destin.

Le duc d'Épernon, qui la connaissait, ou plutôt qui croyait la connaître, parut fort étonné de la voir aussi complètement abattue par l'aspect d'une douleur physique ; elle qui, dans l'incendie du palais de Nanon, avait failli brûler vive sans pousser un cri, de peur de faire plaisir à ses ennemis, haletants après le supplice qu'un d'entre eux, plus exaspéré que les autres, avait préparé à la favorite du gouverneur détesté ; elle, Nanon, qui au milieu de ce tumulte, avait vu périr deux de ses femmes, assassinées pour elle et à sa place, et qui n'avait pas même sourcillé.

L'évanouissement de Nanon dura près de deux heures et se termina par d'affreuses attaques de nerfs, pendant lesquelles elle ne put point parler, mais seulement pousser des cris inarticulés. Ce fut au point que la reine elle-même,

après avoir envoyé force messages à la malade, vint lui rendre une visite, en personne, et que monsieur de Mazarin, récemment arrivé, voulut prendre place au chevet de son lit pour y faire de la médecine — ce qui était sa grande prétention — de la médecine à ce corps malade, de la théologie à cette âme en péril.

Mais Nanon ne reprit connaissance que bien avant dans la nuit. Alors elle fut encore un certain temps à rassembler ses idées ; mais enfin, pressant sa tête dans ses deux mains, elle s'écria avec un accent déchirant :

— Je suis perdue ! ils me l'ont tué !

Heureusement ces mots étaient assez étranges pour que les assistants les missent sur le compte du délire, et ce fut ce qui arriva.

Cependant ces paroles restèrent dans l'esprit des assistants, et lorsque le matin le duc d'Epernon vint d'une expédition qui l'avait éloigné de Libourne depuis la veille, il apprit à la fois l'évanouissement de Nanon et les paroles qu'elle avait prononcées en revenant à elle. Le duc connaissait toute l'effervescence de cette âme de feu. Il comprit qu'il n'y avait là plus que du délire ; il se hâta donc de se rendre près de Nanon, et profitant du premier moment de solitude que lui laissèrent les visiteurs :

— Chère amie, lui dit-il, j'ai su tout ce que vous avez souffert à propos de la mort de Richon, qu'on a eu l'imprudence de venir pendre sous vos fenêtres.

— Oh ! oui, s'écria Nanon, c'est affreux ! c'est infâme !

— Une autre fois, soyez tranquille, dit le duc, maintenant que je sais l'effet que cela vous produit, je ferai pendre les rebelles sur la place du Cours, et non sur la place du Marché. Mais de qui donc parliez-vous quand vous disiez qu'on vous l'avait tué ? Ce ne pouvait être de Richon, je présume ; car jamais Richon ne vous a rien été, pas même une simple connaissance.

— Ah ! c'est vous, monsieur le duc ? dit Nanon en se soulevant sur son coude et en lui saisissant le bras.

— Oui, c'est moi, et je suis bien aise que vous me reconnaissiez, cela prouve que vous allez mieux. Mais de qui parliez-vous ?

— De lui ! monsieur le duc ! de lui ! dit Nanon avec un reste de délire ; c'est vous qui l'avez tué ! Oh ! le malheureux.

— Chère amie, vous m'épouvantez ! que dites-vous donc ?

— Je dis que vous l'avez tué. Ne comprenez-vous pas, monsieur le duc ?

— Non, chère amie, reprit monsieur d'Epernon essayant [illegible] dans les idées que lui suggérait son délire ; comment puis-je l'avoir tué, puisque je ne le connais pas ?

— Ne savez-vous donc qu'il est prisonnier de guerre, qu'il était capitaine, qu'il était gouverneur, qu'il avait les mêmes titres et le même grade que ce pauvre Richon, et que les Bordelais vont venger sur lui le meurtre de celui que vous avez fait assassiner ? car, vous avez beau prendre l'apparat de la justice, c'est un véritable assassinat, monsieur le duc !...

Le duc, démonté par cette apostrophe, par le feu de ces regards étincelants, par l'action fiévreuse de ce geste énergique, recula en pâlissant.

— Oh ! c'est vrai ! c'est vrai ! s'écria-t-il en se frappant le front, ce pauvre Canolles, je l'avais oublié !

— Mon frère ! mon pauvre frère ! s'écria à son tour Nanon heureuse de pouvoir éclater, et donnant à son amant le titre sous lequel monsieur d'Epernon le connaissait.

— Vous avez mille fois raison, dit le duc, et c'est moi qui suis une tête sans cervelle. Comment diable ai-je oublié notre pauvre [illegible] il n'y a pas de temps de perdu [illegible] sait la nouvelle à Bordeaux ; le temps de se réunir, de juger... D'ailleurs, ils hésiteront.

— La reine a-t-elle [illegible] dit Nanon.

— Mais la reine est la reine ; elle a droit de vie et de mort. Eux, ce sont des rebelles.

— Hélas ! dit Nanon raison de plus pour qu'ils ne ménagent rien ; mais, voyons, dites, qu'allez-vous faire ?

— [illegible] mais reposez-vous sur moi.

— Oh ! dit Nanon en essayant de se lever, quand je devrais aller moi-même à Bordeaux me livrer à sa place, il ne [illegible].

— [illegible] ma chère amie, c'est moi que cela [illegible] moi, je le réparerai, foi de gentilhomme. [illegible] quelques amis dans la ville, [illegible].

[illegible] du fond de son cœur.

[illegible] la franchise et [illegible] prise d'une tela [illegible].

— Oh ! Monseigneur [illegible] appuyant ses lèvres en [illegible] comme je vous aimerai !

Le duc [illegible] c'était la première fois que Nanon lui parlait avec cette expansion et lui faisait une pareille promesse.

Il sortit aussitôt de l'appartement en assurant de nouveau à Nanon qu'elle n'avait rien à craindre ; puis, faisant venir un de ses serviteurs dont l'adresse et la fidélité lui étaient bien connues, il lui ordonna de se rendre à Bordeaux, d'entrer dans la ville, dût-il en escalader les remparts, et de remettre à l'avocat Lavie la note suivante, écrite tout entière de sa propre main :

« Empêcher qu'il n'arrive rien de fâcheux à monsieur « de Canolles, capitaine commandant de place au service « de Sa Majesté.

« Si cet officier est arrêté, comme on le présume, le délivrer par tous les moyens imaginables ; séduire les gardiens par l'offre de tout l'or qu'ils demanderont, un million, s'il le faut, et engager la parole de monsieur le duc d'Epernon pour la direction d'un château royal.

« Si la corruption échoue, tenter la force ; ne s'arrêter « devant rien ; la violence, l'incendie, le meurtre, seront « excusés.

« Signalement :

« Taille haute, œil brun, nez recourbé. En cas de doute, « demander :

« *Êtes-vous le frère de Nanon ?*

« *Célérité*, il n'y a pas une minute à perdre. »

Le messager partit. Trois heures après, il était à Bordeaux. Il entra dans une ferme, troqua ses habits contre un sarrau de toile d'un paysan et pénétra dans la ville en conduisant une charrette pleine de farine.

Lavie reçut la lettre un quart d'heure après la décision du conseil de guerre. Il se fit ouvrir la porte du château fort, parla au geôlier chef, lui offrit vingt mille livres qu'il refusa, puis trente mille qu'il refusa encore, puis enfin quarante qu'il accepta.

On sait comment, trompé par cette appellation, qui, selon le duc d'Epernon, devait sauver de toute méprise : « Êtes-vous le frère de Nanon ? » Cauvignac, dans le seul mouvement de générosité qu'il avait peut-être eu pendant toute sa vie, avait répondu : « Oui, » et prenant ainsi la place de Canolles, s'était retrouvé libre, à son grand étonnement.

Cauvignac fut entraîné sur un cheval rapide vers le village de Saint-Loubès, qui appartenait aux épernonistes. Là on trouva un messager du duc venu au-devant du fugitif sur le cheval même du duc, jument espagnole d'un prix inestimable.

— Est-il sauvé ? s'écria-t-il en s'adressant au chef de l'escorte qui conduisait Cauvignac.

— Oui, répondit celui-ci, et nous le ramenons.

C'était tout ce que demandait le messager ; il fit faire volte-face à son cheval et s'élança rapide comme un météore dans la direction de Libourne. Une heure et demie après, le cheval fourbu tombait à la porte de la ville, et envoyait rouler son cavalier aux pieds de monsieur d'Epernon, qui palpitait d'impatience en attendant le mot : Oui. Le messager, à moitié brisé, eut encore la force de prononcer ce mot [illegible], et le duc se précipita, sans perdre une seconde, vers le logis de Nanon, qui, toujours étendue sur son lit, égarée, l'œil atone, fixait son regard insensé sur la porte encombrée de serviteurs.

— Oui ! s'écria le duc d'Epernon, oui, il est sauvé, chère amie, il me suit, et vous allez le voir !

Nanon bondit de joie dans son lit, ces quelques mots enlevaient de sa poitrine le poids qui l'étouffait ; elle étendit ses deux mains vers le ciel ; puis, toute baignée des larmes que ce bonheur inattendu tirait de ces yeux que le désespoir avait taris arides, elle s'écria avec un accent impossible à décrire :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! je te remercie !

Puis, abaissant ses yeux du ciel à la terre, elle vit à côté d'elle le duc d'Epernon, si heureux de son bonheur qu'on eût dit qu'autant qu'elle il prenait intérêt au cher prisonnier. Ce fut alors seulement que se présenta à son esprit cette inquiétante pensée :

— Comment le duc sera-t-il récompensé de sa bonté, de sa sollicitude, lorsqu'il verra l'étranger à la place du frère, la fourberie d'un amour presque adultère substitué au sentiment si pur de l'amitié fraternelle ? La réponse de Nanon à elle-même fut courte et tragique.

— Eh bien ! n'importe ! songea ce cœur sublime à la fois d'abnégation et de dévouement ; je ne le tromperai pas davantage ; je lui dirai tout ; il me chassera, il me maudira ; alors je me jetterai à ses pieds pour le remercier de ce que [illegible] l'ambition, mais heureuse, je sortirai d'ici riche de mon amour, et heureuse de la vie nouvelle qui m'attendra.

Ce fut au milieu de ce rêve d'abnégation, dans lequel l'ambition était sacrifiée à l'amour, que la haie des serviteurs s'ouvrit et qu'un homme se précipita dans la chambre où était couchée Nanon en s'écriant :

— Ma sœur ! ma bonne sœur !

Nanon se redressa sur son séant, ouvrit de grands yeux effarés, devint plus blanche que l'oreiller brodé placé derrière sa tête, et pour la seconde fois tomba foudroyée en murmurant :

— Cauvignac ! mon Dieu ! Cauvignac !

— Cauvignac ! répéta le duc en promenant autour de lui un regard étonné, qui cherchait évidemment celui à qui s'adressait cette interpellation. Cauvignac ! dit-il, qui donc s'appelle ici Cauvignac ?

Cauvignac n'eut garde de répondre, il était encore trop peu sauvé pour se permettre une franchise qui d'ailleurs, même dans les circonstances habituelles de la vie, ne lui était pas ordinaire ; il comprenait qu'en répondant il perdait sa sœur, et en perdant sa sœur il se ruinait infailliblement lui-même ; si inventif qu'il fût, il demeura court, laissant parler Nanon, à la charge par lui de corriger ses paroles.

— Et monsieur de Canolles ? s'écria celle-ci avec un ton de furieux reproche et en dardant sur Cauvignac le double éclair de ses yeux.

Le duc fronçait le sourcil et commençait à mordre sa moustache. Les assistants, hormis Finette qui était tout pâle, et Cauvignac qui faisait tout ce qu'il pouvait pour ne point pâlir, ignoraient ce que voulait dire cette colère inattendue et s'entre-regardaient étonnés.

— Pauvre sœur ! murmura Cauvignac à l'oreille du duc, elle a eu si peur de moi, qu'elle a le délire et qu'elle ne me reconnaît pas.

— C'est à moi qu'il faut répondre, s'écria Nanon, misérable, c'est à moi ! Où est monsieur de Canolles ? qu'est-il devenu ? réponds, mais, réponds donc !

Cauvignac prit une résolution désespérée : il fallait jouer le tout pour le tout, et s'affermir dans son impudence, car chercher son salut dans un aveu, faire connaître au duc d'Épernon le double personnage de ce faux Canolles qu'il avait favorisé, et de ce vrai Cauvignac qui avait levé des troupes contre la reine et vendu à la reine ces mêmes soldats, c'était vouloir aller remplacer Richon sur la poutre du Marché. Il s'approcha donc de monsieur le duc d'Épernon et les larmes aux yeux :

— Oh ! Monsieur, dit-il, ce n'est plus du délire, c'est de la folie, et la douleur, comme vous le voyez, lui a tourné l'esprit au point de ne plus reconnaître ses plus proches. Si quelqu'un peut lui rendre sa raison perdue, vous comprenez que c'est moi : faites donc, je vous en supplie, éloigner tous ces serviteurs, à l'exception de Finette qui sera là pour lui donner des soins si elle en avait besoin ; car, ainsi que moi, vous seriez fâché de voir rire des indifférents aux dépens de cette pauvre sœur.

Peut-être le duc ne se fût-il pas rendu facilement à ce moyen [illegible] par Cauvignac, [illegible] si crédule qu'il fût, [illegible] commençait à lui inspirer quelque méfiance, si un messager ne fût venu lui dire de la part de la reine qu'on l'attendait au palais, monsieur de Mazarin ayant convoqué un conseil extraordinaire.

Pendant que l'envoyé s'acquittait de son message, Cauvignac se pencha vers Nanon, et lui dit rapidement :

— Au nom du ciel ! calmez-vous, ma sœur ; que nous puissions échanger quelques mots en tête-à-tête, et tout sera réparé.

Nanon [illegible] sur son lit, [illegible] calmée, du moins maîtresse d'elle-même, car l'espoir, à si petite dose qu'il soit donné, est un baume qui adoucit les souffrances du cœur.

Quant au duc, [illegible] décidé à jouer jusqu'au bout les Orgons et les Géronte, il [illegible] vers Nanon, et lui baisant la main :

— Allons, chère amie, lui dit-il, voilà la crise passée, je l'espère ; rappelez vos esprits, je vous laisse avec ce frère que vous aimez tant, car la reine me fait demander. Croyez qu'il ne faut rien moins qu'un ordre de Sa Majesté pour que je vous quitte dans un pareil moment.

Nanon sentit que le cœur allait lui manquer. Elle n'eut point la force de répondre au duc, seulement elle regarda Cauvignac et lui serra la main comme pour lui dire :

— Ne m'avez-vous point trompée, mon frère, et puis-je réellement espérer ?

Cauvignac répondit à ce serrement de main par un serrement de main pareil, et se retournant vers monsieur d'Épernon :

— Oui, monsieur le duc, dit-il, la crise la plus forte du moins est passée, et ma sœur va revenir à cette conviction [illegible] qu'elle [illegible] cœur dévoué prêt à tout entreprendre pour lui rendre la liberté et le bonheur.

Nanon ne put y tenir plus longtemps, elle éclata en sanglots. [illegible] l'esprit fort, mais tant de choses l'avaient brisée qu'elle n'était plus qu'une femme ordinaire, c'est-à-dire faible et éprouvant le besoin des larmes. [illegible] en [illegible] recommandant du regard Nanon à Cauvignac. À peine fut-il dehors :

— Oh ! que cet homme m'a fait souffrir, s'écria Nanon ; s'il était resté un instant de plus, je crois que je serais morte.

Cauvignac fit de la main un signe qui commandait le silence, puis il alla coller son oreille à la porte pour s'assurer que le duc s'éloignait bien réellement.

— Oh ! que m'importe ! s'écria Nanon, qu'il écoute ou qu'il n'écoute pas ; vous m'avez dit tout bas deux mots pour me rassurer ; dites, que pensez-vous, qu'espérez-vous ?

— Ma sœur, répliqua Cauvignac en prenant un air sérieux qui ne lui était aucunement habituel, je ne vous affirmerai pas que je suis sûr de réussir, mais je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit, je ferai tout au monde pour cela.

— Réussir à quoi ? demanda Nanon ; nous entendons-nous bien cette fois, et n'y a-t-il pas encore entre nous quelque terrible quiproquo ?

— À sauver le malheureux Canolles.

Nanon le regarda avec une fixité effrayante.

— Il est perdu ! n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit Cauvignac, si vous me demandez mon opinion franche et entière, j'avoue que la position me paraît mauvaise.

— Comme il dit cela ! s'écria Nanon. Mais sais-tu bien, malheureux, ce que c'est pour moi que cet homme ?

— Je sais que c'est un homme que vous préférez à votre frère, puisque vous le sauviez plutôt que moi, et que lorsque vous m'avez vu vous m'avez reçu en m'anathématisant.

Nanon fit un signe d'impatience.

— Eh ! pardieu ! vous avez raison, reprit Cauvignac, et je ne vous dis pas cela comme [illegible] reproche, mais comme simple observation ; car tenez, la main sur le cœur, je n'ose dire sur la conscience, de peur de mentir, si nous étions encore tous deux dans le cachot du Château-Trompette, moi sachant ce que je sais, je dirais à monsieur de Canolles : Monsieur, vous avez été appelé par Nanon, son frère, c'est qu'on vous demande et non moi, et c'est lui qui serait venu à ma place, et c'est moi qui serais mort à la sienne.

— Mais il mourra donc ! s'écria Nanon avec une explosion de douleur qui prouve que dans les esprits les mieux organisés le sentiment de la mort n'entre jamais qu'à l'état de crainte et non jamais à l'état de certitude, puisque l'affirmation porte un coup si violent ; mais il mourra donc !

— Ma sœur, répondit Cauvignac, voici tout ce que je puis vous dire, et ce sur quoi il faut baser ce que nous allons faire. Il est huit heures du soir ; depuis deux heures qu'on me fait courir, il peut s'être passé bien des choses. Ne vous désolez pas, morbleu ! car aussi il peut ne s'être absolument rien passé du tout. Voici une idée qui m'arrive.

— Dites vite.

— J'ai à une lieue de Bordeaux cent hommes et mon lieutenant.

— Un homme sûr ?

— Ferguzon.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma sœur, quoi que dise monsieur de Bouillon, quoi que fasse monsieur de La Rochefoucauld, quoi que pense madame la Princesse, qui se croit un bien autre capitaine que ces deux généraux, j'ai l'idée, moi, qu'avec cent hommes, dont je sacrifierai la moitié, j'arriverai jusqu'à monsieur de Canolles.

— Oh ! vous vous trompez, mon frère, vous n'arriverez pas ! vous n'arriverez pas !

— J'arriverai, morbleu ! ou je me ferai tuer.

— Hélas ! votre mort ne [illegible] mais votre mort ne le sauvera pas. Il est perdu, il est perdu !

— Et moi, je vous dis que non, dussé-je me [illegible] sa place ! [illegible] un [illegible] générosité qui le surprit lui-même.

— Vous livrer, vous !

— Oui, sans doute, moi, car [illegible] de moi, [illegible] l'aime, au contraire, tandis que moi on me déteste.

— [illegible]

— Mais c'est tout simple, parce que j'ai l'honneur de vous appartenir par les liens du sang [illegible] pour une bonne royaliste [illegible]

[illegible] sur ses lèvres.

— [illegible]

— [illegible] bien détesté des Bordelais ?

— [illegible] qu'ils vous exècrent.

— Ah ! vraiment ! fit Nanon avec un sourire demi-[illegible] demi-joyeux.

— Je ne [illegible] pas vous dire la quelque [illegible] fait si [illegible]

— Si fait, si fait, dit Nanon ; [illegible] du

moins très-sûre. Oui, vous avez raison, [illegible]-t-elle se parlant plutôt à elle-même qu'à son [illegible] n'est pas monsieur de [illegible] que l'on hait, ce [illegible] vous non plus. Attendez, attendez.

Elle se leva, roula autour de [illegible] souple et brûlant une longue mante de soie, et s'asseyant devant la table, elle écrivit à la hâte quelques [illegible] Cauvignac, à la rougeur de son front et au [illegible] de son sein, jugea devoir être bien importantes.

— Prenez ceci, dit-elle [illegible] sa lettre ; courez seul, sans soldats et sans [illegible] Bordeaux ; il y a dans l'écurie un barbe qui [illegible] la route en une heure. Arrivez aussi vite que [illegible] humains permettent d'arriver, présentez cette lettre à madame la Princesse, et monsieur de [illegible] sauvé.

Cauvignac [illegible] avec étonnement ; mais comme il connaissait la [illegible] de cet esprit vigoureux, il ne perdit pas de [illegible] commenter ses phrases ; il s'élança dans l'écurie, sauta sur le cheval désigné, et au bout d'une demi-heure [illegible] déjà fait plus de la moitié du chemin.

Quant à Nanon, dès qu'elle l'eût vu partir de sa fenêtre, elle s'agenouilla, elle l'athée, fit une courte prière, enferma son [illegible] et ses diamants dans un coffre, commanda un carrosse et se fit habiller par Finette de ses plus beaux habits.

II

La nuit descendait sur Bordeaux, et, à part le quartier de l'Esplanade vers lequel tout le monde se pressait, la ville semblait déserte. Pas d'autre bruit dans les rues éloignées de cet endroit privilégié que les pas des patrouilles ; pas d'autre voix que celle de quelque vieille qui rentrait en fermant sa porte avec effroi.

Mais, du côté de l'Esplanade, au loin dans le brouillard du soir, on entendait une rumeur sourde et continue comme [illegible] marée qui se [illegible].

Madame la Princesse venait de terminer sa correspondance, et elle avait fait mander à monsieur le duc de La Rochefoucauld qu'elle pouvait le recevoir.

Aux pieds de la princesse, humblement roulée sur un tapis, étudiant avec l'anxiété la plus vive son visage et son humeur, madame de Cambes semblait attendre le moment de parler sans être importune ; mais cette patience contrainte, cette douceur étudiée étaient bien démenties par les crispations de ses mains, qui froissaient et déchiquetaient un mouchoir.

— Soixante-dix-sept signatures ! s'écria la princesse ; vous voyez que cela n'est pas tout plaisir, Claire, que de jouer à la reine.

— [illegible] fait, Madame, répondit la vicomtesse ; car, en prenant la place de la reine vous vous êtes arrogé son plus beau privilège, celui de faire grâce.

— Et celui de punir, Claire, reprit orgueilleusement la princesse, car une de ces soixante-dix-sept signatures est apposée au bas d'une condamnation à mort.

— Et la soixante-dix-huitième va l'être au bas d'une lettre de grâce, n'est-ce pas, Madame ? reprit Claire d'un ton suppliant.

— Que dis-tu, petite ?

— Je dis, Madame, que je crois qu'il est temps que j'aille délivrer mon prisonnier ; ne voulez-vous pas que je lui épargne cet affreux spectacle de voir conduire son compagnon à la mort ? Ah ! Madame, puisque vous voulez bien faire grâce, faites-la pleine et entière.

— Ma foi, oui : tu as raison, petite, dit madame la Princesse ; mais, en vérité, j'avais oublié ma promesse au milieu de ces graves occupations, et tu as bien fait de me la rappeler.

— Ainsi donc, s'écria Claire toute joyeuse ?...

— Ainsi donc, fais ce que tu voudras.

— [illegible] une signature, Madame, dit Claire avec un [illegible] eût attendri le cœur le plus dur, sourire que nulle [illegible] ne saurait rendre, parce qu'il n'appartient qu'à [illegible] qui aime, c'est-à-dire à la vie dans sa plus divine [illegible].

[illegible] papier sur la table de madame la Princesse [illegible] du bout du doigt la place où sa main devait [illegible].

Madame de [illegible] écrivit :

« Ordre à [illegible] le [illegible] du Château-Trompette, de laisser [illegible] la Vicomtesse de Cambes près de monsieur le baron de Canolles, [illegible] nous rendons la liberté pleine et entière. »

— Est-ce cela ? demanda la princesse.

— Oh ! oui, Madame ! s'écria madame de Cambes.

— Et il faut que je signe ?

— Bien certainement.

— Allons, petite, dit madame de Condé avec son plus charmant sourire, il faut bien faire tout ce que tu veux.

Et elle signa.

Claire tomba sur le papier comme un aigle sur sa proie. À peine si elle prit le temps de remercier Son Altesse, et, pressant le papier sur son cœur, elle s'élança hors de l'appartement.

Sur l'escalier, elle rencontra monsieur de La Rochefoucauld qu'un cortège assez nombreux de capitaines et de populaire suivait toujours dans ses excursions par la ville.

Claire lui fit un petit salut joyeux : monsieur de La Rochefoucauld, étonné, s'arrêta un instant sur le palier, et avant d'entrer chez madame de Condé, la suivit des yeux jusqu'au bas des degrés.

Puis en arrivant près de Son Altesse :

— Madame, dit-il, tout est prêt.

— Où ?

— Là-bas.

La duchesse chercha dans son esprit.

— Sur l'Esplanade, continua le duc.

— Ah ! fort bien, répondit la princesse en affectant beaucoup de calme, parce qu'elle sentait qu'on la regardait, et que, malgré sa nature de femme qui lui ordonnait de frissonner, elle écoutait sa dignité de chef de parti qui lui commandait de ne pas faiblir. Eh bien ! si tout est prêt, allez, monsieur le duc.

Le duc hésita.

— Est-ce que vous croiriez convenable que j'y assistasse ? demanda la princesse avec un tremblement de voix que, malgré sa puissance sur elle-même, elle ne put complètement réprimer.

— Mais c'est comme il vous plaira, Madame, répondit le duc, qui peut-être en ce moment faisait une de ses études physiologiques.

— Nous verrons, duc, nous verrons ; vous savez que j'ai fait grâce à bien des condamnés.

— Oui, Madame.

— Et que dites-vous de cette mesure ?

— Je dis que tout ce qu'a fait Votre Altesse est bien fait.

— Oui, reprit la princesse, j'aime mieux cela. Il sera plus digne de nous de montrer aux épernonistes que nous ne craignons pas d'user de représailles, et de traiter de puissance à puissance avec Sa Majesté, mais que, confiants dans notre force, nous rendons le mal sans fureur, sans exagération.

— C'est très politique.

— N'est-ce pas, duc ? dit la princesse, qui cherchait à pénétrer, par l'accent de La Rochefoucauld, sa véritable intention.

— Mais, continua le duc, votre avis est toujours qu'un des deux expie la mort de Richon ; car cette mort, en demeurant sans vengeance, ferait croire que Votre Altesse estime bien peu les braves gens qui se consacrent à son service.

— Oh ! certainement ; et l'un des deux mourra, foi de princesse, soyez tranquille.

— Puis-je savoir auquel des deux Votre Altesse a daigné faire grâce ?

— A monsieur de Canolles !

— Ah !

Ce *ah !* fut prononcé d'une singulière façon.

— Auriez-vous quelque chose de particulier contre ce gentilhomme, monsieur le duc ? demanda la princesse.

— Moi ! Madame, est-ce que j'ai jamais quelque chose pour ou contre quelqu'un ? Je range les hommes en deux catégories : les obstacles et les soutiens. Il faut renverser les uns et soutenir les autres... tant qu'ils nous soutiennent ; voilà ma politique, Madame, et je dirai presque ma morale.

— Quel diable d'embarras cherche-t-il, et où veut-il en venir ? se demanda tout bas Lenet : il avait l'air de détester le pauvre Canolles.

— Eh bien ! donc, reprit le duc, si Votre Altesse n'a pas d'autres ordres à me donner ?...

— Non, monsieur le duc.

— Je prendrai congé de Votre Altesse.

— C'est donc ce soir même ? demanda madame de Condé.

— C'est dans un quart d'heure.

Lenet s'apprêta à suivre le duc.

— Vous allez voir cela, Lenet ? demanda la princesse.

— Oh ! non, Madame, dit Lenet, je ne suis pas pour les émotions violentes, vous le savez, moi ; je me contenterai d'aller à moitié chemin, c'est-à-dire jusqu'à la prison, et de voir le touchant tableau de la mise en liberté du pauvre Canolles par la femme qu'il aime.

Le duc fit une moue de philosophe, Lenet haussa les épaules et le cortège funèbre sortit du palais pour se rendre à la prison.

Madame de Cambes n'avait pas mis cinq minutes à franchir cet espace ; elle arriva, montra l'ordre à la sentinelle du pont-levis, puis au concierge du château, puis elle fit appeler le gouverneur.

Le gouverneur examina l'ordre avec cet œil terne du gouverneur d'une prison qui ne s'anime jamais ni devant les jugements à mort ni devant les lettres de grâce, reconnut le sceau et la signature de madame de Condé, salua la messagère, et se retournant vers la porte :

— Appelez le lieutenant, dit-il.

Puis il fit signe à madame de Cambes de s'asseoir ; mais madame de Cambes était trop agitée pour ne pas combattre son impatience par le mouvement : elle resta debout.

Le gouverneur crut devoir lui adresser la parole.

— Vous connaissez monsieur de Canolles? dit-il de la même voix qu'il eût demandé quel temps il faisait.

— Oh ! oui, Monsieur, répondit la vicomtesse.

— C'est votre frère, peut-être, Madame?

— Non, Monsieur.

— Votre ami?

— C'est... mon fiancé, dit madame de Cambes, espérant qu'après cet aveu le gouverneur mettrait un peu plus de hâte à l'élargissement du prisonnier.

— Ah ! reprit le gouverneur du même ton qu'il avait adopté jusque-là. Je vous fais mon compliment, Madame.

Et n'ayant plus de questions à faire, le gouverneur rentra dans son immobilité et dans son silence.

Le lieutenant entra.

— Monsieur d'Orgemont, dit le gouverneur, appelez le porte-clefs en chef, et faites mettre monsieur de Canolles en liberté ; voici son ordre de sortie.

Le lieutenant s'inclina et prit le papier.

— Voulez-vous attendre ici? demanda le gouverneur.

— M'est-il donc défendu de suivre Monsieur?

— Non, madame.

— Alors, je le suis ; vous comprenez : je veux être la première à lui apprendre qu'il est sauvé.

— Allez donc, Madame, et recevez l'assurance de mes respects.

Madame de Cambes fit une rapide révérence au gouverneur et suivit le lieutenant.

Celui-ci était justement le jeune homme qui avait déjà causé avec Canolles et avec Cauvignac, et il y mettait tout l'empressement de la sympathie.

En un instant madame de Cambes et lui furent dans la cour.

— Le porte-clefs en chef ! cria le lieutenant.

Puis se retournant vers madame de Cambes :

— Soyez tranquille, Madame, dit-il, dans un instant il sera ici.

Le second guichetier arriva.

— Monsieur le lieutenant, dit-il, le porte-clefs en chef est disparu ; on l'a inutilement appelé.

— Oh ! Monsieur, s'écria madame de Cambes, cela va-t-il encore nous retarder?

— Non, madame, l'ordre est formel ; ainsi tranquillisez-vous.

Madame de Cambes le remercia par un de ces regards qui n'appartiennent qu'à la femme et à l'ange.

— Vous avez des doubles clefs de tous les cachots? demanda M. d'Outremont.

— Oui, Monsieur, répondit le guichetier.

— Ouvrez la chambre de monsieur de Canolles.

— Monsieur de Canolles, le n° 2?

— Précisément, le n° 2 ; ouvrez vite.

— D'ailleurs, reprit le guichetier, je crois qu'ils sont tous deux ensemble ; on choisira le bon.

De tout temps les geôliers ont été facétieux.

Mais madame de Cambes est trop heureuse pour se fâcher de l'atroce plaisanterie... Elle y sourit au contraire, elle embrasserait cet homme s'il le fallait pour qu'il se hâtât et qu'elle pût revoir Canolles une seconde plus tôt.

Enfin la porte s'ouvre. Canolles qui a entendu des pas dans le corridor, qui a reconnu la voix de la vicomtesse, Canolles se jette dans ses bras, et elle, sublime d'impudeur, oubliant qu'il n'est ni son mari ni son amant, elle l'étreint de toute sa force.

Le danger qu'il a couru, cette séparation éternelle à laquelle ils ont touché comme à un abîme, purifie tout.

— Eh bien ! mon ami, dit-elle radieuse de joie et d'orgueil, vous voyez que je tiens parole, j'ai obtenu votre grâce comme je vous l'avais promis, je viens vous chercher et nous partons !

Et tout en parlant elle entraînait Canolles vers le corridor.

— Monsieur, dit le le lieutenant, vous pouvez consacrer toute votre vie à Madame, car c'est bien certainement à Madame que vous la devez.

Canolles ne répondit rien ; mais son œil regarda tendrement l'ange libérateur, mais sa main serra la main de la femme...

— Oh ! ne vous pressez pas tant, dit le lieutenant avec un sourire, c'est bien fini, et vous êtes libre, prenez donc le loisir d'ouvrir vos ailes.

Mais madame de Cambes, sans tenir compte de ces paroles rassurantes, continuait d'entraîner Canolles par les corridors. Canolles se laissait faire, échangeant des signes avec le lieutenant. On arriva à l'escalier ; l'escalier fut franchi comme si les deux amants avaient eu ces ailes dont le lieutenant parlait tout à l'heure. Enfin on se trouva dans la cour : une porte encore, et l'atmosphère de la prison ne pèsera plus sur leurs deux pauvres cœurs...

Enfin cette dernière porte s'ouvrit.

Mais de l'autre côté de la porte une troupe de gentilshommes, de gardes et d'archers encombraient le pont-levis. c'était monsieur de La Rochefoucauld et ses acolytes.

Sans savoir pourquoi, madame de Cambes frissonna. Il lui était toujours arrivé malheur chaque fois qu'elle avait rencontré cet homme.

Quant à Canolles, s'il éprouva une émotion quelconque, elle demeura au fond de son cœur et ne transparut pas sur son visage.

Le duc salua madame de Cambes et Canolles, et s'arrêta même à leur faire quelques compliments. Puis il fit un signe à la haie de gentilshommes et de gardes qui le suivaient, et la haie s'ouvrit.

Tout à coup une voix se fit entendre du fond de la cour, sortant des corridors, et ces paroles retentirent :

— Eh ! le n° 1 est vide. l'autre prisonnier n'est plus dans sa chambre depuis cinq minutes ; je le cherche inutilement, et nulle part je ne puis le trouver.

Ces paroles firent courir un long frémissement parmi tous ceux qui les entendirent : le duc de La Rochefoucauld tressaillit, et ne pouvant réprimer un premier mouvement, il étendit la main vers Canolles comme pour l'arrêter.

Claire vit ce mouvement et pâlit.

— Venez, venez, dit-elle au jeune homme, hâtons-nous.

— Pardon, Madame, dit le duc ; mais je réclamerai de vous un moment de patience : laissons, s'il vous plaît, s'éclaircir cette erreur ; ce sera, je vous en réponds, l'affaire d'une minute.

Et sur un autre signe du duc, la haie qui s'était ouverte se referma.

Canolles regarda Claire, le duc, l'escalier d'où venait la voix et pâlit à son tour.

— Mais, Monsieur, demanda Claire, à quoi sert-il que j'attende? Madame la princesse de Condé a signé la mise en liberté de monsieur de Canolles ; voici l'ordre, il est nominatif, tenez, regardez.

— Oui, sans doute, Madame, et mon intention n'est pas de nier la validité de cet ordre. il sera aussi bon dans un instant que maintenant ; ayez donc patience, je viens d'envoyer quelqu'un qui ne peut tarder à revenir.

— Mais en quoi cela nous regarde-t-il? demanda Claire, et qu'a de commun monsieur de Canolles avec le prisonnier numéro 1?

— Monsieur le duc, dit le capitaine des gardes que monsieur de La Rochefoucauld avait envoyé, nous venons de chercher inutilement ; l'autre prisonnier est introuvable, le geôlier en chef a disparu aussi, et l'enfant de ce dernier, qu'on a questionné, dit que son père et le prisonnier sont sortis par la porte secrète qui donne sur la rivière.

— Oh ! oh ! s'écria le duc ; savez-vous quelque chose de cela, monsieur de Canolles? Une évasion !

A ces mots, Canolles comprend tout et devine tout. Il comprend que c'est Nanon qui veillait sur lui ; il comprend que c'est lui qu'on est venu chercher, que c'est lui qu'on a désigné sous le nom du frère de mademoiselle de Lartigues ; que, sans le savoir, Cauvignac a pris sa place et a trouvé la liberté où il croyait rencontrer la mort. Toutes ces idées entrent à la fois dans sa tête, il porte les deux mains à son front, pâlit et chancelle à son tour, et ne se remet qu'en voyant la vicomtesse trembler et haleter à son bras ; aucun de ces signes de terreur involontaire n'a échappé au duc.

— Fermez les portes, cria celui-ci. Monsieur de Canolles, ayez la bonté de demeurer ; il faut, vous le comprenez, que tout cela s'éclaircisse.

— Mais, monsieur le duc, s'écria la jeune femme, vous n'avez pas la prétention, j'espère, d'aller contre un ordre de madame la Princesse !

— Non, Madame, dit le duc ; mais je crois qu'il est important qu'elle soit prévenue de ce qui se passe. Je ne vous dirai pas : Je vais y aller moi-même ; vous pourriez croire que mon intention est d'influencer notre auguste maîtresse, mais je vous dirai : Allez-y, Madame ; car, mieux que personne, vous saurez solliciter la clémence de madame de Condé.

Lenet fit un signe imperceptible à Claire.

— Oh ! je ne le quitte pas ! s'écria en serrant convulsivement le bras du jeune homme la vicomtesse de Cambes.

— Et moi, dit Lenet, je cours près de Son Altesse. Venez avec [illegible] capitaine ou vous-même [illegible] le duc.

— [illegible] je vous accompagne. Mo[illegible] le capitaine res[illegible] et continuera les [illegible] notre absence [illegible] trouvera-t-on l'autre [illegible].

Et comme pour appuyer [illegible] la dernière partie de sa phrase, le duc de La R[illegible]ault dit quelques mots à l'oreille de l'offi[illegible] avec Lenet.

Au même instant [illegible] gens sont repoussés dans la cour par [illegible]ers qui accompagnaient monsieur de La Ro[illegible] derrière lequel la porte se referma.

Depuis dix minutes [illegible] a pris un caractère si grave et si sombre [illegible] pâles et muets, s'entre-regardent et [illegible] les yeux de Canolles et de Claire, lequel des [illegible] le plus. Canolles comprend qu'il faut que [illegible] vienne de lui; il est grave et affectueux [illegible] qui, livide, les yeux rougis et les genoux [illegible], s'attache à son bras, le serre, l'attire à elle [illegible] d'un air de tendresse effrayante, puis [illegible] promenant çà et là des regards effarés sur tous [illegible] parmi lesquels elle cherche en vain un ami.

Le capitaine qui a reçu les ordres du duc de La Rochefou[illegible] parle à son tour à voix basse à ses officiers. Canolles, dont le coup d'œil est sûr et dont l'oreille est tendue aux moindres paroles qui peuvent changer son doute en certitude, l'entend, malgré la précaution qu'il prend de parler le plus bas possible, prononcer ces mots :

— Il faudrait pourtant trouver un moyen d'éloigner cette pauvre femme.

Il essaye alors de dégager son bras de l'étreinte caressante qui le retient. Claire s'aperçoit de son intention, et se cramponne à lui de toutes ses forces.

— Mais, s'écrie-t-elle, il faut chercher encore, peut-être qu'on a mal cherché, et qu'on retrouvera cet homme. Cherchons, cherchons tous. Il est impossible qu'il se soit évadé. Pourquoi monsieur de Canolles ne se serait-il pas évadé avec lui, aussi bien que lui? Voyons, monsieur le capitaine, je vous en supplie, ordonnez que l'on cherche.

— On a cherché, Madame, répondit celui-ci, et dans ce moment même on cherche encore. Le geôlier sait bien qu'il y a pour lui la peine de mort s'il ne représente pas son prisonnier; il a donc intérêt, vous le comprenez bien, de faire les plus actives recherches.

— Mon Dieu! murmura Claire, et monsieur Lenet qui ne revient pas!

— Patience, chère amie, patience, dit Canolles avec ce ton de douceur dont on parle aux enfants; monsieur Lenet vient de partir à l'instant même, il a eu le temps à peine d'arriver près de madame la Princesse : laissez-lui le temps d'exposer l'événement et de revenir ensuite nous apporter la réponse.

Et tout en disant ces mots il pressa doucement la main de la vicomtesse.

Puis voyant la fixité du regard et l'impatience de l'officier qui commande à la place de monsieur de La Rochefoucauld :

— Capitaine, dit-il, est-ce que vous voulez me parler?

— Oui, sans doute, Monsieur, répliqua celui-ci, que la surveillance de la vicomtesse mettait au supplice.

— Mon[illegible] madame de Cambes, conduisez-nous chez madame la Princesse, je vous en supplie. Qu'est-ce que cela [illegible]? Autant nous conduire chez elle que de rester ici dans l'[illegible] elle le verra, Monsieur, elle me verra [illegible] lui parlerai, et elle m[illegible] sa promesse.

— Mais, dit [illegible] profitant avec empressement de cette idée [illegible] par la vicomtesse, vous avez là une excellente pensée. Madame, allez-y vous-même, allez. Vous avez toute la chance de réussir.

— [illegible] dites-vous [illegible]? demanda la vicomtesse. [illegible]-vous que ce sera bien? Vous ne voudriez pas me [illegible] qui doutait?

— Allez, Madame, dit Canolles en faisant sur lui-même [illegible].

[illegible] se quitta son bras, essaya de faire quelques pas [illegible] à son amant.

— [illegible] dit-elle, je ne le quitterai pas.

[illegible] la porte qui se rouvrait.

— [illegible] Dieu soit loué! voilà monsieur Lenet et [illegible] qui reviennent.

[illegible] de La Rochefoucauld reparais[illegible] impassible, venait [illegible] la figure [illegible] semblables. Au premier regard qu'[illegible] avec lui Canolles comprit [illegible] qu'il était bien condamné.

— Eh bien [illegible] femme en faisant un mouvement si [illegible] qu'elle traîna Canolles avec elle.

— Eh bien [illegible] la Princesse [illegible] embarrassée.

— Embarrassée! s'écria Claire, que signifie cela?

— Cela signifie qu'elle vous demande, répondit le duc, qu'elle veut vous parler.

— Est-ce vrai, monsieur Lenet? demanda Claire, sans s'embarrasser de ce que cette interrogation avait d'insultant pour le duc.

— Oui, Madame, balbutia Lenet.

— Mais lui? demanda-t-elle.

— Qui lui?

— Monsieur de Canolles.

— Eh bien! monsieur de Canolles rentrera dans sa prison, et vous lui rapporterez la réponse de la princesse, dit le duc.

— Resterez-vous avec lui, monsieur Lenet? demanda Claire.

— Madame...

— Resterez-vous avec lui? répéta-t-elle.

— Je ne le quitterai pas.

— Vous ne le quitterez pas, vous me le jurez?

— Mon Dieu! murmure Lenet, en regardant ce jeune homme qui attend son arrêt, et cette femme qu'un mot de lui va tuer. Mon Dieu! puisque l'un des deux est condamné, donne-moi au moins la force de sauver l'autre.

— Vous ne le jurez pas, monsieur Lenet!

— Je vous le jure, reprit le conseiller, en portant avec effort sa main sur son cœur prêt à se briser.

— Merci, Monsieur, dit tout bas Canolles, je vous comprends.

Puis se retournant vers la vicomtesse :

— Allez, Madame, dit-il, vous voyez bien que je ne cours aucun danger entre monsieur Lenet et monsieur le duc.

— Ne la laissez point partir sans l'embrasser, dit Lenet.

Une sueur froide monta au front de Canolles; il sentit comme un brouillard qui passait devant ses yeux; il retint Claire, qui partait, et, feignant d'avoir à lui dire quelques mots tout bas, il la rapprocha de sa poitrine, et, se baissant à son oreille :

— Suppliez sans bassesse, dit-il; je veux vivre pour vous, mais vous devez vouloir que je vive honoré.

— Je supplierai de manière à te sauver, répliqua-t-elle; n'es-tu pas mon époux devant Dieu?

Et Canolles, en se retirant, a trouvé moyen d'effleurer son cou avec ses lèvres, mais avec tant de circonspection qu'elle ne l'a point senti, et que la pauvre insensée s'est éloignée sans lui rendre son dernier baiser. Cependant, au moment de sortir de la cour, elle se retourne; mais une haie s'est formée entre elle et le prisonnier.

— Ami, dit-elle, où es-tu? je ne peux plus te voir : un mot, un mot encore, que je m'éloigne avec le son de ta voix!

— Allez, Claire, dit Canolles, je vous attends!

— Allez, allez, Madame, dit un officier charitable, plus tôt vous serez partie, plus tôt vous serez revenue.

— Monsieur Lenet, cher monsieur Lenet, crie la voix de Claire dans le lointain, je me fie à vous, vous m'en répondez.

Et la porte se referma derrière elle.

— A la bonne heure, murmura le duc philosophe, ce n'est pas sans peine; mais nous voilà enfin rentrés dans le possible.

III

Aussitôt que la vicomtesse eut disparu, que sa voix se fut éteinte dans le lointain, et que la porte se fut refermée derrière elle, le cercle des officiers se resserra autour de Canolles et l'on vit paraître, sortant on ne savait d'où, deux hommes à figure sinistre qui, s'approchant du duc, lui demandèrent humblement ses ordres.

Le duc se contenta, pour toute réponse, de leur désigner le prisonnier.

Puis, s'approchant de lui :

— Monsieur, dit-il à Canolles en le saluant avec cette politesse glacée qui lui était habituelle, vous avez compris sans doute que le départ de votre compagnon d'infortune laisse retomber sur vous le sort auquel on le destinait.

— Oui, monsieur, répondit Canolles, je m'en doute du moins; mais ce dont je suis sûr, c'est que madame la Princesse a fait nominativement grâce à ma personne. J'ai vu, et vous avez pu voir vous-même tout à l'heure mon ordre de sortie aux mains de madame la vicomtesse de Cambes.

— Il est vrai, Monsieur, dit le duc; mais madame la Princesse n'a pu prévoir le cas qui arrive.

— Alors, reprit Canolles, madame la Princesse reprend sa signature?

— Oui, répondit le duc.

— Une princesse du sang manque à sa parole?

Le duc resta impassible.

Canolles regarda autour de lui.

— Est-ce que le moment est venu? dit-il.

— Oui, Monsieur.

— Je croyais qu'on attendait le retour de madame la vicomtesse de Cambes ; on lui avait promis que rien ne se ferait en son absence. Tout le monde manque donc à sa parole aujourd'hui?

Et le prisonnier fixa son regard plein de reproche, non pas sur le duc de La Rochefoucauld, mais sur Lenet.

— Hélas ! Monsieur, s'écria celui-ci les larmes aux yeux, pardonnez-nous. Madame la Princesse a refusé positivement votre grâce ; je l'ai bien priée cependant. Monsieur le duc en est témoin et Dieu aussi. Mais il fallait des représailles à la mort du pauvre Richon, et elle a été de pierre. Maintenant, jugez-moi vous-même, monsieur le baron ; au lieu de faire peser la situation terrible où vous êtes, moitié sur vous, moitié sur la vicomtesse, j'ai osé, pardonnez-moi, car je sens que j'ai grand besoin de votre pardon, j'ai osé la faire peser sur vous tout entière, sur vous qui êtes un soldat, sur vous qui êtes un gentilhomme.

— Alors, balbutia Canolles que l'émotion étranglait, alors je ne la verrai donc plus ! Quand vous me disiez de l'embrasser, c'était pour la dernière fois !

Un sanglot plus fort que le stoïcisme, que la raison, que l'orgueil, brisa la poitrine de Lenet ; il se retira en arrière et pleura amèrement. Canolles alors promena son regard pénétrant sur tous ces hommes qui l'entouraient, il ne vit partout que gens endurcis par la mort cruelle de Richon, et qui épiaient sa contenance : si l'un n'ayant pas faibli, l'autre faiblirait ; ou, près de ceux-ci, des gens timides qui raidissaient leurs muscles pour dissimuler leurs émotions et avaler leurs larmes et leurs soupirs.

— Oh ! c'est affreux à penser, murmura le jeune homme dans un instant de lucidité surhumaine qui ouvre à l'âme des horizons infinis sur tout ce qu'on appelle la vie, c'est-à-dire sur quelques courts instants de bonheur jetés comme des îles au milieu d'une océan de larmes et de souffrances... c'est affreux ! j'avais là une femme adorée qui, pour la première fois, venait de me dire qu'elle m'aimait ! un long et doux avenir ! l'accomplissement du rêve de toute ma vie ! et voilà qu'en un instant, en une seconde, la mort prend la place de tout cela.

Son cœur se serra, et il sentit des picotements dans ses yeux comme s'il allait pleurer ; mais alors il se souvint, comme l'avait dit Lenet, qu'il était un homme, un soldat.

— Orgueil, pensa-t-il, seul et unique courage qui existe réellement, viens à mon secours ! Moi, pleurer une chose aussi futile que la vie... Combien on rirait si on pouvait se dire : en apprenant qu'il allait mourir, Canolles a pleuré ! Comment ai-je fait le jour où l'on est venu m'assiéger dans Saint-Georges, et où les Bordelais voulaient me tuer comme aujourd'hui? J'ai combattu, j'ai plaisanté, j'ai ri... Eh bien ! de par le ciel qui m'entend, et qui a peut-être tort avec moi, de par le diable qui lutte en ce moment-ci avec mon bon ange, je ferai, aujourd'hui comme j'ai fait ce jour-là, et si je ne combats plus, au moins je plaisanterai encore, au moins je rirai toujours.

Aussitôt son visage devint calme comme si toute émotion s'était envolée de son cœur ; il passa la main dans ses beaux cheveux noirs, et s'approchant d'un pas ferme et le sourire sur les lèvres de monsieur de La Rochefoucauld et de Lenet :

— Messieurs, dit-il, vous le savez, dans ce monde si plein d'accidents divers, bizarres, inattendus, on a besoin de s'accoutumer à tout. J'ai pris, et j'ai eu tort de ne pas vous le demander, une minute pour m'accoutumer à la mort ; si c'est trop, je vous présente mes excuses pour vous avoir fait attendre.

Un étonnement profond courut dans les groupes ; le prisonnier sentit lui-même que de l'étonnement on passait à l'admiration ; ce sentiment si glorieux pour lui le grandit et doubla ses forces.

— Quand vous voudrez, Messieurs, dit-il, c'est moi qui vous attends.

Le duc, un instant saisi de stupeur, reprit son flegme accoutumé et fit un signe.

A ce signe, les portes se rouvrirent et le cortège s'apprêta à se remettre en marche.

— Un moment ! s'écria Lenet pour gagner du temps ; un moment, monsieur le duc ! C'est bien à la mort que nous conduisons monsieur de Canolles, n'est-ce pas ?

Le duc fit un mouvement de surprise et Canolles regarda avec étonnement Lenet.

— Mais oui, dit le duc.

— Eh bien ! reprit Lenet, s'il en est ainsi, ce digne gentilhomme ne peut se passer d'un confesseur.

— Pardon, pardon, Monsieur, reprit Canolles, je m'en passerai, au contraire, et parfaitement.

— Comment cela? demanda Lenet en faisant au prisonnier des signes que celui-ci ne voulait pas comprendre.

— Parce que je suis huguenot, reprit Canolles, et huguenot renforcé, je vous en préviens. Si vous voulez me faire un dernier plaisir, laissez-moi donc mourir comme je suis.

Et, tout en refusant, un geste de reconnaissance prouva à Lenet que le jeune homme avait parfaitement compris sa pensée.

— Alors, si rien ne nous arrête plus, marchons, dit le duc.

— Qu'il se confesse ! qu'il se confesse ! crièrent quelques furieux.

Canolles se haussa sur la pointe des pieds regarda autour de lui d'un œil calme et assuré, et, s'adressant au duc :

— Allons-nous faire des lâchetés, Monsieur? dit-il sévèrement. Il me semble que si quelqu'un a ici le droit de faire ses volontés, c'est moi, qui suis le héros de la fête ; je refuse donc un confesseur, mais je demande l'échafaud, et cela le plus tôt possible ; à mon tour, je suis las d'attendre.

— Silence, là-bas ! cria le duc en se tournant vers les groupes.

Puis, lorsque, sous la puissance de sa voix et de son regard, le silence se fut effectivement rétabli :

— Monsieur, dit-il à Canolles, vous ferez comme il vous plaira.

— Merci, Monsieur. Alors, partons et hâtons le pas. Voulez-vous?

Lenet prit le bras de Canolles.

— Allez lentement, au contraire, lui dit-il. Qui sait? Un sursis, une réflexion, un événement sont possibles. Allez lentement, je vous en conjure au nom de celle qui vous aime, et qui pleurera tant si nous allons trop vite.

— Oh ! reprit Canolles, ne m'en parlez pas, je vous en supplie, tout mon courage échoue contre cette pensée que je vais être à jamais séparé d'elle ; mais que dis-je... au contraire, monsieur Lenet, parlez-m'en, répétez-moi bien qu'elle m'aime, qu'elle m'aimera toujours, et surtout qu'elle me pleurera.

— Allons ! cher et malheureux enfant, dit Lenet, ne vous attendrissez pas, songez que l'on nous regarde, et que l'on ignore de quoi nous parlons.

Canolles releva fièrement la tête, et ses beaux cheveux, par un mouvement plein d'élégance, roulèrent en boucles noires sur son cou. On était arrivé dans la rue, de nombreux flambeaux éclairaient sa marche, de sorte qu'on pouvait voir son visage calme et souriant.

Il entendit quelques femmes pleurer et d'autres dire :

— Pauvre baron, si jeune et si beau !

On continua silencieusement la route, puis tout à coup :

— Oh ! monsieur Lenet, dit-il, je voudrais bien cependant la voir encore une fois.

— Voulez-vous que j'aille vous la chercher? voulez-vous que je vous l'amène? demanda Lenet, qui n'avait plus de volonté.

— Oh ! oui, murmura Canolles.

— Eh bien ! j'y cours ; mais vous la tuerez.

— Tant mieux ! souffla l'égoïsme au cœur du jeune homme ; si tu la tues, un autre ne la possédera jamais.

Puis, soudain, surmontant cette dernière faiblesse :

— Non, non, dit Canolles en retenant Lenet par la main, vous lui avez promis de rester avec moi, restez.

— Que dit-il? demanda le duc au capitaine des gardes.

Canolles entendit la question.

— Je dis, monsieur le duc, répondit-il, que je ne croyais pas qu'il y eût si loin de la prison à l'Esplanade.

— Hélas ! ajouta Lenet, ne vous plaignez pas, pauvre jeune homme, car nous voilà arrivés.

En effet, les flambeaux qui éclairaient la marche et l'avant-garde qui précédait l'escorte disparurent en cet instant même au tournant d'une rue.

Lenet serra la main du jeune homme et voulut, avant d'arriver sur le lieu de l'exécution, tenter un dernier effort ; il alla au duc.

— Monsieur, lui dit-il tout bas, encore une fois, je vous en supplie, grâce ! vous perdez notre cause en faisant exécuter monsieur de Canolles.

— Au contraire, répliqua le duc, nous prouvons que nous la regardons comme juste, puisque nous ne craignons pas d'user de représailles.

— Les représailles se font entre égaux, monsieur le duc, et vous avez beau dire, la reine sera toujours reine et nous ses sujets.

— Ne discutons pas de pareilles choses devant monsieur de Canolles, répondit tout haut le duc ; vous voyez bien que c'est inconvenant.

— Ne parlez donc pas de grâce devant monsieur le duc, reprit Canolles. Vous voyez bien qu'il est en train de faire son coup d'État ; ne le troublons pas pour si peu.

Le duc ne répliqua point, mais à ses lèvres pincées, à son coup d'œil ironique, on vit que le trait avait porté.

Pendant ce temps, on avait continué de marcher, et Ca

nolles, à son tour, se trouvait à l'entrée de l'Esplanade; au bout, c'est-à-dire vers l'autre extrémité de la place, on voyait la foule presser et un vide se former par les reflets reluisants des mousquets, où s'élevait quelque chose de noir et d'informe que Canolles ne s'attacha point à distinguer dans les ténèbres, et croyant que c'était un échafaud ordinaire, mais ce qui, à la lueur des flambeaux, en arrivant au centre de la place, lui parut être cet objet noir, d'abord méconnaissable, c'était l'horrible silhouette d'un gibet.

— Un gibet! s'écria Canolles en s'arrêtant et en étendant la main vers la potence. Monsieur le duc, ce n'est pas un gibet que je vois là, pas n'est-ce pas, dites?

— En effet et vous ne vous trompez pas, répondit froidement celui-ci.

La rougeur de l'indignation colora le front du jeune homme; d'un mouvement, il écarta les deux soldats qui marchaient à ses côtés, et d'un bond se trouva en face de monsieur de La Rochefoucault.

— Monsieur, s'écria-t-il, oubliez-vous que je suis gentilhomme, tout le monde sait, et le bourreau lui-même ne l'ignore pas, qu'un gentilhomme a le droit d'avoir la tête tranchée.

— Monsieur, il est des circonstances...

— Monsieur, interrompit Canolles, ce n'est point en mon nom que je vous parle, c'est au nom de toute la noblesse où vous tenez un si haut rang, vous qui avez été prince, vous qui êtes duc; ce sera un déshonneur, non pas pour moi qui suis innocent, mais pour vous tous tant que vous êtes, qu'un des vôtres soit mort par le gibet.

— Monsieur, le roi a fait pendre Richon!

— Monsieur, Richon était un brave soldat, noble par le cœur autant que qui que ce soit au monde, mais qui n'était pas noble de naissance; moi je le suis.

— Vous oubliez, dit le duc, qu'il s'agit ici de représailles; fussiez-vous prince du sang, on vous pendrait.

Canolles, par un mouvement irréfléchi, chercha son épée à son côté, mais ne l'y trouvant pas, le sentiment de sa situation reprit toute sa force, sa colère s'évanouit, et il comprit que sa supériorité à lui était dans sa faiblesse même.

— Monsieur le philosophe, dit-il, malheur à ceux qui usent de représailles, et deux fois malheur à ceux qui en usent ne font pas le parti de l'humanité! Je ne demande pas grâce, je demande justice. Il y a des gens qui m'aiment, Monsieur, appuyez sur ce mot, parce que vous ignorez, vous, je le sais, que l'on puisse aimer. Eh bien! dans le cœur de ces gens-là, vous allez imprimer à jamais, avec le souvenir de ma mort, l'ignoble image du gibet. Un coup d'épée, je vous prie; une balle de mousquet; passez-moi votre poignard que je me frappe moi-même, et puis ensuite vous pendrez mon cadavre si cela vous fait plaisir.

— Richon a été pendu vivant, Monsieur, répondit froidement le duc.

— C'est bien. Maintenant, écoutez-moi: un jour, un affreux malheur vous frappera; un jour, vous vous rappellerez que ce malheur est une punition du ciel; quant à moi, je meurs avec cette conviction que ma mort est votre ouvrage.

Et Canolles tout frémissant, tout pâle, mais plein d'exaltation et de courage, s'approcha de la potence et se posa fier et dédaigneux devant la populace, le pied sur le premier degré de l'échelle.

— Et maintenant, messieurs les bourreaux, dit-il, faites votre office.

— Il n'y en a qu'un! s'écria la foule surprise. L'autre! où est donc l'autre? on nous en avait promis deux!

— Ah! voilà qui me console, dit Canolles en souriant, cette excellente populace n'est pas même contente de ce que vous faites pour elle. L'entendez-vous, monsieur le duc?

— A mort! à mort! vengeance pour Richon! hurlèrent dix mille voix.

— Si je les irritais, pensa Canolles, ils sont capables de me mettre en morceaux, alors je ne serais pas pendu, et monsieur le duc enragerait.

— Vous êtes des lâches! cria-t-il, j'en reconnais parmi vous qui étaient à l'attaque du fort Saint-Georges, et que j'ai fait fuir. Vous vous vengez aujourd'hui sur moi de ce que je vous ai battus.

Un hurlement lui répondit.

— Vous êtes des lâches! reprit-il, des rebelles, des misérables!

Mille couteaux étincelèrent, et des pierres vinrent tomber au pied de la potence.

— A la bonne heure, murmura Canolles, et puis tout haut: Le roi a fait pendre Richon et il a bien fait; quand il prendra Bordeaux, il en fera pendre bien d'autres.

A ces mots la foule se précipita comme un torrent vers l'Esplanade, renversa les gardes, brisa les palissades, et s'élança rugissante vers le prisonnier.

Cependant, sur un geste du duc, un des bourreaux avait soulevé Canolles par-dessous les bras, tandis que l'autre lui passait un lacet au cou.

Canolles sentit la pression de la corde et redoubla d'injures; s'il voulait être tué à temps, il n'avait pas une minute à perdre.

En ce moment suprême il regarda autour de lui; partout il ne vit que des yeux flamboyants et des armes menaçantes.

Un homme seulement, un soldat à cheval, lui montra son mousquet.

— Cauvignac! C'est Cauvignac! s'écria Canolles en se cramponnant à l'échelle de ses deux mains qu'on n'avait pas liées.

Cauvignac fit avec son arme un signe à celui qu'il n'avait pu sauver, et le coucha en joue.

Canolles le comprit.

— Oui, oui! cria-t-il avec un mouvement de tête.

Maintenant, disons comment Cauvignac se trouvait là.

IV

Nous avons vu Cauvignac sortir de Libourne et nous savons dans quel but il en sortait.

Arrivé près de ses soldats commandés par Ferguzon, il s'était arrêté un instant, non pas pour reprendre haleine, mais pour exécuter le plan qu'une marche aussi rapide avait permis à son esprit inventif de former en une demi-heure.

D'abord il s'était dit, et cela avec infiniment de raison, que s'il se présentait devant madame la Princesse après ce qui était arrivé, madame la Princesse, qui faisait pendre Canolles contre lequel elle n'avait rien, ne manquerait pas de le faire pendre lui, à qui elle avait bien quelque chose à reprocher, et sa mission, remplie en ce que Canolles était sauvé peut-être, était manquée en ce que lui était pendu.

Il s'empressa donc de changer d'habit avec un de ses soldats, fit mettre à Barrabas, moins connu que lui de madame la Princesse, ses plus beaux vêtements, et l'emmenant avec lui reprit au grand galop la route de Bordeaux. Cependant une chose l'inquiétait, c'était le contenu de cette lettre dont il était porteur et que sa sœur avait écrite avec une si grande confiance que, selon elle, il n'y avait qu'à la remettre à madame la Princesse pour que Canolles fût sauvé; or, cette inquiétude grandit à un tel point, qu'il résolut purement et simplement de lire le contenu de la lettre, se faisant à lui-même cette observation qu'un bon négociateur ne saurait réussir dans sa négociation s'il ne connaît à fond l'affaire dont on le charge; et puis, il faut le dire, Cauvignac ne péchait pas par une extrême confiance dans son prochain, et Nanon, toute sa sœur qu'elle était et justement même parce qu'elle était sa sœur, pouvait bien garder rancune à son frère, d'abord de l'aventure de Jaulnay, puis ensuite de l'évasion inattendue du Château-Trompette, et jouant le rôle du hasard, remettre toute chose à sa place, ce qui n'était qu'une simple tradition de famille.

Cauvignac décacheta donc facilement le pli qui n'était fermé que par un simple cachet de cire, et il éprouva une impression étrange et bien douloureuse en lisant la lettre.

Voici ce qu'écrivait Nanon:

« Madame la Princesse, il faut une victime expiatoire au
« malheureux Richon; ne prenez pas un innocent, prenez
« la vraie coupable; je ne veux pas que monsieur de Ca-
« nolles meure, car tuer monsieur de Canolles ce serait
« venger un assassinat par un meurtre. Au moment où vous
« lirez cette lettre, je n'aurai plus qu'une lieue à faire pour
« arriver à Bordeaux avec tout ce que je possède; vous me
« livrerez au peuple qui me hait, puisqu'il a voulu déjà
« deux fois m'égorger, et vous garderez pour vous mes
« richesses qui montent à deux millions. Oh! Madame,
« c'est à genoux que je vous demande cette grâce; je suis
« en partie cause de cette guerre; moi morte, la province est
« pacifiée et Votre Altesse triomphe. Madame, un quart
« d'heure de sursis! vous ne lâcherez Canolles que lorsque
« vous me tiendrez; mais alors, sur votre âme, vous le lâche-
« rez, n'est-ce pas?

« Et moi, je serai votre respectueuse et reconnaissante

« NANON DE LARTIGUES. »

Cauvignac, après cette lecture, fut stupéfait de trouver son cœur gonflé et ses yeux humides.

Il demeura ainsi immobile et muet comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il venait de lire. Puis tout à coup il s'écria:

— Il est donc vrai qu'il y a dans le monde des cœurs généreux pour le plaisir de l'être! Eh bien! morbleu! on verra que je suis aussi capable qu'un autre d'être généreux quand il le faut.

Et, comme il était à la porte de la ville, il remit sa lettre à Barrabas, en lui donnant ces seules instructions :

— A tout ce qu'on te dira, réponds seulement « De la part du roi ! »

Et ne remets cette lettre qu'aux mains mêmes de madame de Condé.

Et, tandis que Barrabas s'élançait vers le palais habité par madame la Princesse, Cauvignac prenait de son côté le chemin du Château-Trompette.

Barrabas ne trouva aucun empêchement ; les rues étaient



La balle lui avait traversé la poitrine.

désertes, la ville semblait vide, toute la population s'était portée vers l'Esplanade.

A la porte du palais, les sentinelles voulurent l'empêcher de passer ; mais, selon la recommandation faite par Cauvignac, il agita sa lettre en criant :

— De la part du roi !... de la part du roi !

Les sentinelles le prirent pour un messager de la cour, et levèrent leurs hallebardes.

Barrabas pénétra donc dans le palais comme il avait pénétré dans la ville.

Or, si on se le rappelle, ce n'était pas la première fois que le digne lieutenant de maître Cauvignac avait l'honneur de pénétrer chez madame de Condé. Il sauta donc à bas de cheval, et comme il connaissait son chemin, il s'élança rapidement dans l'escalier et, à travers les valets affairés, pénétra jusqu'au fond des appartements ; là il s'arrêta, car il se trouva en face d'une femme qu'il reconnut pour madame la Princesse, et aux genoux de laquelle se tenait une autre femme.

— Oh ! Madame, grâce, au nom du ciel ! disait celle-ci.

— Claire, répondait la princesse, laisse-moi, sois raisonnable ; songe que nous avons abdiqué notre qualité de femmes comme nous en avons quitté les habits : nous sommes les lieutenants de monsieur le Prince, et la raison d'État commande.

— Oh ! Madame, il n'y a plus de raison d'État pour moi, s'écria Claire, il n'y a plus de parti politique, il n'y a plus d'opinion, il n'y a plus que lui dans ce monde qu'il va quitter, et quand il l'aura quitté il n'y aura plus rien pour moi que la mort !...

— Claire, mon enfant, je t'ai déjà dit que c'était impossible, reprit la princesse ; ils nous ont tué Richon, si nous ne leur rendons pas la pareille, nous sommes déshonorés.

— Oh ! Madame, on n'est jamais déshonoré pour avoir fait grâce, on n'est jamais déshonoré pour avoir usé d'un privilège réservé au roi du ciel et aux rois de la terre ; un mot, Madame, un seul, il sauvera ce malheureux !

— Mais, Claire, tu es folle, puisque je te dis que c'est impossible !

— Mais je lui ai dit qu'il était sauvé, moi, mais je lui ai montré sa grâce signée de votre propre main ; mais je lui ai dit que j'allais revenir avec la confirmation de cette grâce !

— Je l'avais donnée à la condition que l'autre payerait pour lui ; pourquoi a-t-on laissé partir l'autre ?

— Il n'est pour rien dans cette évasion, je vous le jure ; d'ailleurs l'autre n'est peut-être pas sauvé, peut-être va-t-on le reprendre.

— Ah ! [illegible] ! prends garde, dit Barrabas, qui arrivait juste en ce moment.

— Madame, ils vont l'emmener, maintenant, le temps presse... Vous ne laissez d'attendre.

— Tu as raison, Claire, dit la princesse, car j'ai ordonné que tout fût fini à onze heures, et voilà onze heures qui sonnent, tout doit être fini.

La vicomtesse jeta un cri [illegible], et, se relevant, elle se trouva face à face avec Barrabas.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? s'écria-t-elle, venez-vous déjà annoncer sa mort?

— Non, Madame, répondit Barrabas en prenant son air le plus gracieux, je viens au contraire pour le sauver.

— Comment cela? s'écria la vicomtesse ; parlez vite.

— En remettant cette lettre à madame la Princesse.

Madame de Cambes étendit le bras, arracha la lettre des mains du messager, et la présentant à la princesse :

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette lettre, dit-elle, mais au nom du ciel lisez!

La princesse ouvrit la lettre et lut tout haut, tandis que madame de Cambes, pâlissant à chaque ligne, dévorait les paroles à mesure qu'elles tombaient des lèvres de la princesse.

— Nanon! s'écria la princesse après avoir lu. Nanon est ici. Nanon se livre! Où est Lenet? où est le duc? Quelqu'un! quelqu'un!

— Moi, dit Barrabas, prêt à courir où Votre Altesse voudra.

— Courez sur l'Esplanade, courez au lieu de l'exécution, dites qu'on suspende... mais non, on ne vous croirait pas!

Et la princesse, sautant sur une plume, écrivit au bas du billet :

Suspendez!

Et elle remit la lettre tout ouverte à Barrabas, qui s'élança hors de l'appartement.

— Oh! murmura la vicomtesse, elle l'aime plus que moi, et, malheureuse que je suis, c'est à elle qu'il devra la vie.

Et cette idée la renversa foudroyée sur un fauteuil, elle qui a reçu debout tous les chocs de cette terrible journée.

Cependant Barrabas n'avait pas perdu une seconde, il avait descendu l'escalier comme s'il avait eu des ailes, puis il avait sauté sur son cheval et avait pris au grand galop la route de l'Esplanade.

En même temps qu'il se rendait au palais, Cauvignac avait couru tout droit au Château-Trompette. Là, protégé par la nuit, rendu méconnaissable par le large feutre abattu jusque sur ses yeux, il avait interrogé et avait appris sa propre évasion dans tous ses détails, et comment Canolles allait payer pour lui. Alors instinctivement, sans savoir ce qu'il allait y faire, il s'élança du côté de l'Esplanade, éperonnant son cheval avec fureur, fendant la foule, meurtrissant, renversant, écrasant tout ce qui se trouve sur son passage, arrive jusqu'à l'Esplanade, il aperçoit le gibet et pousse un cri perdu parmi les hurlements de ce peuple que Canolles excite et provoque, afin de se faire déchirer par lui.

C'est alors que Canolles l'aperçoit, qu'il devine l'intention de Cauvignac et que Canolles lui fait signe de la tête qu'il est le bienvenu.

Cauvignac se dresse sur ses étriers, regarde tout autour de lui s'il voit venir Barrabas ou un messager de la princesse, écoute s'il entend retentir le mot : *Grâce!* mais il ne voit rien, mais il n'entend rien que Canolles que le bourreau va détacher de l'échelle et lancer dans le vide, et qui d'une main lui montre son cœur.

C'est alors que Cauvignac abaisse son mousquet dans la direction du jeune homme, met en joue, ajuste et fait feu.

— Merci! dit Canolles en ouvrant les bras, au moins je meurs de la mort d'un soldat.

La balle lui avait traversé la poitrine.

Le bourreau poussa le corps, qui resta suspendu au bout de la corde infâme, mais ce n'était plus qu'un cadavre.

La détonation fut comme un signal, mille autres coups de mousquet partent en même temps. Une voix crie :

— Arrêtez! arrêtez! coupez la corde!

Mais la voix se perdit dans les hurlements de la foule. En même temps la corde est coupée par une balle, la garde ré[illegible] et est enfoncée par les flots du peuple ; la [illegible] arrachée, anéantie ; les bourreaux fuient ; la [illegible] comme une ombre, s'empare du cadavre, l'[illegible] et le traîne en lambeaux par la ville.

La [illegible] dans sa haine croyait ajouter au supplice [illegible], et tout au contraire, elle lui sauvait [illegible] nait tant.

Pendant [illegible] Barrabas avait joint le duc, et quoiqu'il [illegible] qu'il arrivait trop tard, il lui avait remis la dépêche dont il était porteur.

Le duc [illegible] au milieu des coups de fusil, de se retirer un peu [illegible] car il était froid et calme dans son courage [illegible] qu'il faisait, il décacheta la lettre et la lut.

— C'est dommage, dit-il en se retournant vers ses officiers, la chose que proposait cette Nanon eût peut-être mieux valu, mais ce qui est fait est fait.

Puis, après un moment de réflexion :

— A propos, dit-il, puisqu'elle attend notre réponse de l'autre côté de la rivière, il y aurait peut-être moyen de renouer cette affaire-là.

Et sans s'inquiéter davantage du messager, piquant son cheval, il retourna vers la princesse avec son escorte.

Au même instant l'orage, qui depuis quelque temps menaçait, éclata sur Bordeaux, et une pluie accompagnée d'éclairs tomba sur la place de l'Esplanade comme pour laver le sang innocent.

V

Pendant que ces choses se passaient à Bordeaux, pendant que la populace traînait par les rues le corps du malheureux Canolles, que le duc de La Rochefoucauld retournait flatter l'orgueil de madame la Princesse en lui disant que, pour faire le mal, elle était aussi puissante qu'une reine ; pendant que Cauvignac regagnait les portes de la ville avec Barrabas, jugeant qu'il était inutile de pousser plus loin leur mission, un carrosse, traîné par quatre chevaux hors d'haleine et ruisselant d'écume, venait de s'arrêter sur la rive de la Gironde opposée à Bordeaux, entre le village de Belcroix et celui de la Bastide.

Onze heures venaient de sonner.

Un coureur, qui suivait à cheval, sauta précipitamment à terre aussitôt qu'il vit le carrosse immobile et ouvrit la portière.

Une femme descendit précipitamment, interrogea le ciel tout rougi d'un reflet sanglant, écouta les rumeurs et les bruits lointains.

— Vous êtes sûre, dit-elle à sa femme de chambre qui descendait après elle, que nous n'avons été suivies par personne?

— Non, Madame, répondit celle-ci ; les deux piqueurs qui étaient restés en arrière par ordre de Madame viennent de rejoindre le carrosse et n'ont rien vu ni entendu.

— Et vous, n'entendez-vous rien du côté de la ville?

— Il me semble que j'entends des cris lointains.

— Ne voyez-vous pas quelque chose?

— Je vois comme une lueur d'incendie.

— Ce sont des flambeaux.

— Oui, Madame, car ils s'agitent, ils courent comme des feux follets ; entendez-vous, Madame, le bruit redouble, et les cris deviennent presque distincts?

— Mon Dieu! balbutia la jeune femme en tombant à genoux sur le sol humide ; mon Dieu! mon Dieu!

C'était là sa seule prière. Un seul mot se présentait à son esprit, sa bouche ne savait articuler qu'une parole, c'était le nom de celui-là seul qui pouvait faire un miracle en sa faveur.

La femme de chambre ne s'était pas trompée. En effet, des flambeaux s'agitaient, les cris semblaient se rapprocher ; on entendit un coup de fusil suivi de cinquante autres, puis un grand tumulte, puis les flambeaux s'éteignirent, puis les cris s'éloignèrent ; la pluie commença de tomber, un orage grondait au ciel, mais qu'importait à la jeune femme : ce n'était pas de la foudre qu'elle avait peur...

Elle avait toujours les yeux fixés sur cet endroit où elle avait entendu un si grand tumulte. Elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien et, à la lueur des éclairs, il lui semblait que la place était vide.

— Oh! s'écria-t-elle, je n'ai pas la force d'attendre plus longtemps. A Bordeaux! que l'on me conduise à Bordeaux!

Tout à coup, un bruit de chevaux se fit entendre qui allait se rapprochant.

— Ah! s'écria-t-elle, enfin ils viennent. Les voilà! Adieu, Finette, retire-toi, il faut que j'aille seule ; prenez-la en croupe, Lombard, et laissez dans le carrosse tout ce que j'ai apporté.

— Mais qu'allez-vous donc faire, Madame? s'écria la femme de chambre tout effrayée.

— Adieu, Finette, adieu!

— Mais pourquoi adieu, Madame? où allez-vous donc?

— Je vais à Bordeaux.

— Oh! ne faites pas cela, Madame, au nom du ciel! ils vous tueront.

— Eh bien ; pourquoi crois-tu donc que je veuille y aller?

— Oh! Madame! Lombard, à mon secours! aidez-moi, empêchons Madame.

— Chut! retire-toi, Finette. Je me suis souvenue de toi,

sois tranquille; retire-toi, je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Obéis... Ils s'approchent, les voilà!

En effet, un cavalier accourut suivi à quelque distance d'un autre cavalier; on entend rugir plutôt que respirer son cheval.

— Ma sœur! ma sœur! s'écria-t-il. Ah! j'arrive à temps!

— Cauvignac! s'écria Nanon. Eh bien! est-ce convenu? m'attend-il? partons-nous?

Mais, au lieu de répondre, Cauvignac s'est élancé à bas de son cheval; il a saisi dans ses bras Nanon, qui le laisse faire avec l'immobile raideur des spectres et des fous. Cauvignac la dépose dans le carrosse, fait monter près d'elle Finette et Lombard, ferme la portière et saute sur son cheval. En vain la pauvre Nanon, revenue à elle, s'écrie et se débat.

— Ne la lâchez point, dit Cauvignac, pour rien au monde ne la lâchez. Barrabas, garde l'autre portière, et toi, cocher, si tu quittes le galop, je te fais sauter la cervelle.

Ces ordres sont si rapides qu'il y a un moment d'hésitation: la voiture est lente à s'ébranler, les valets tremblent, les chevaux hésitent à partir.

— Mais hâtez-vous donc, mille diables! vociféra Cauvignac, ils viennent! ils viennent!

En effet, dans le lointain on commençait à entendre des pas de chevaux retentissant comme on entend le roulement d'un tonnerre qui va se rapprochant rapide et menaçant.

La peur est contagieuse. Le cocher, à la voix de Cauvignac, comprend que quelque grand danger menace, et saisit les rênes de ses chevaux.

— Où allons-nous? balbutie-t-il.

— A Bordeaux! à Bordeaux! crie Nanon de l'intérieur de la voiture.

— A Libourne, mille tonnerres! crie Cauvignac.

— Monsieur, les chevaux tomberont avant de faire seulement deux lieues.

— Je ne demande pas qu'ils en fassent tant! crie Cauvignac en les fouettant de son épée. Qu'ils arrivent jusqu'au poste de Ferguzon, c'est tout ce que je demande.

Et la lourde machine s'ébranle, part et roule avec une effroyable rapidité. Hommes et chevaux suants, haletants, sanglants, s'animent les uns les autres, les uns par des cris, les autres par des hennissements.

Nanon a essayé de réagir, de lutter, de sauter à bas de la voiture; mais elle a épuisé ses forces dans la lutte: elle est retombée en arrière sans force et épuisée; elle n'entend plus, elle ne voit plus. A force de chercher Cauvignac dans ce pêle-mêle d'ombres fuyantes, le vertige la prend, elle ferme les yeux, jette un cri et reste froide dans les bras de sa femme de chambre.

Cauvignac a dépassé la portière de la voiture; il a gagné la tête des chevaux. Son cheval laisse une traînée de feu sur le pavé de la route.

— A moi, Ferguzon! à moi! crie-t-il.

Et il entend comme un hourra dans le lointain.

— Enfer, s'écrie Cauvignac, tu joues contre moi, mais je crois qu'aujourd'hui encore tu perdras. Ferguzon! à moi, Ferguzon!

Deux ou trois coups de feu retentissent par derrière, mais en avant on y répond par une décharge générale.

La voiture s'arrête: deux des chevaux sont tombés de fatigue, un troisième frappé d'une balle.

Ferguzon et ses hommes tombent sur les troupes de monsieur de La Rochefoucauld: comme ils sont triples en nombre, les Bordelais, incapables de résister, tournent bride, et vainqueurs et vaincus, poursuivants et fuyards, pareils à un nuage qu'emporte le vent, disparaissent dans la nuit.

Cauvignac reste seul avec les valets de Finette près de Nanon insensible.

Heureusement l'on n'était qu'à cent pas du village du Carbonblanc. Cauvignac prit Nanon dans ses bras jusqu'à la première maison du faubourg; là, après avoir donné l'ordre d'amener la voiture, il déposa sa sœur sur un lit, et tirant de sa poitrine un objet que Finette ne put distinguer, il le glissa dans la main crispée de la pauvre femme.

Le lendemain, en sortant de ce qu'elle prenait pour un affreux rêve, Nanon porta cette main à son visage, et quelque chose de soyeux et de parfumé caressa ses lèvres pâles.

C'était une boucle de cheveux de Canolles que Cauvignac avait héroïquement conquise au péril de sa vie sur les tigres bordelais.

VI

Pendant huit jours et huit nuits, madame de Cambes demeura délirante et glacée sur le lit où on l'avait portée évanouie, après qu'elle eut appris l'affreuse nouvelle.

Ses femmes veillaient autour d'elle, mais c'était Pompée qui gardait la porte, seul, le vieux serviteur, s'agenouillant devant le lit de sa malheureuse maîtresse, pouvait réveiller en elle un éclair de raison.

Des visites nombreuses assiégeaient cette porte, mais le fidèle écuyer, sévère en sa consigne comme un vieux soldat, défendait courageusement l'entrée, d'abord par la conviction qu'il avait que toute visite serait une gêne à sa maîtresse, puis par l'ordre du médecin, qui redoutait pour madame de Cambes une trop forte émotion.

Chaque matin, Lenet se présentait à la porte de la pauvre jeune femme, mais Lenet n'était pas plus reçu que les autres. Madame la Princesse elle-même s'y présenta à son tour avec une grande suite un jour qu'elle venait de rendre visite à la mère du pauvre Richon, qui demeurait dans un faubourg de la ville. Le but de madame de Condé, outre l'intérêt qu'elle portait à la vicomtesse, était d'afficher une complète impartialité.

Elle se présenta donc pour jouer la souveraine; mais Pompée lui fit respectueusement observer qu'il avait une consigne, de laquelle il ne pouvait s'écarter; que tous les hommes, même les ducs et les généraux; que toutes les femmes, même les princesses, étaient soumises à cette consigne, et madame de Condé bien plus encore qu'une autre, attendu qu'après ce qui s'était passé, sa visite pourrait amener une crise terrible chez la malade.

La princesse, qui acquittait ou qui croyait acquitter un devoir et qui ne demandait qu'à se retirer, ne se le fit pas redire à deux fois, et partit avec sa suite.

Le neuvième jour, Claire avait repris connaissance; on avait remarqué que, durant son délire, qui avait duré neuf fois vingt-quatre heures, elle n'avait point cessé de pleurer; quoique ordinairement la fièvre sèche les larmes, les siennes avaient pour ainsi dire creusé un sillon sous sa paupière cerclée de rouge et de bleu pâle, comme celle de la sublime Vierge de Rubens.

Le neuvième jour, comme nous l'avons dit, au moment où on s'y attendait le moins, et comme on commençait à désespérer, la raison lui revint tout à coup, comme par enchantement: ses larmes tarirent, ses yeux se portèrent tout autour d'elle et s'arrêtèrent avec un sourire triste sur ses femmes qui l'avaient si bien servie, et sur Pompée qui l'avait si bien gardée; alors, elle demeura quelques heures muette et appuyée sur son coude, poursuivant d'un œil aride la même pensée, qui renaissait plus vivace incessamment dans son intelligence régénérée.

Puis tout à coup, sans s'inquiéter si ses forces répondaient à sa résolution:

— Qu'on m'habille, dit-elle.

Les femmes s'approchèrent stupéfaites et voulurent lui offrir quelques avis. Pompée fit trois pas dans la chambre, et joignit les mains comme pour l'implorer.

Cependant la vicomtesse répéta doucement, mais avec fermeté:

— J'ai dit que l'on m'habille, habillez-moi.

Les femmes s'apprêtèrent à obéir. Pompée s'inclina et sortit à reculons.

Hélas! les joues roses et rebondies avaient fait place à la pâleur, à la maigreur des mourants; sa main, toujours belle et d'une forme charmante, se souleva diaphane et d'un blanc mat comme celui de l'ivoire sur sa poitrine, qui effaçait la blancheur de la batiste dans laquelle elle était enveloppée; sous la peau couraient ces veines violacées, symptôme de l'épuisement causé par une longue souffrance. Les habits qu'elle avait quittés la veille pour ainsi dire, et qui avaient dessiné sa taille élégante, tombaient autour d'elle en longs et vastes plis; on l'habilla comme elle le désirait, mais la toilette fut longue, car elle était si faible que trois fois elle faillit se trouver mal; puis, lorsqu'elle fut habillée, elle s'approcha d'une fenêtre. Mais soudain se reculant comme si la vue du ciel et de la ville l'eussent effrayée, elle revint s'asseoir à une table, demanda une plume et de l'encre, et écrivit à madame la Princesse pour lui demander la faveur d'une audience.

Dix minutes après que cette lettre eut été envoyée par Pompée à madame la Princesse, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant l'hôtel, et presque aussitôt on annonça madame de Tourville.

— Est-ce bien vous, demanda-t-elle, madame la vicomtesse de Cambes, qui avez écrit à madame la Princesse pour lui demander une audience?

— Oui, Madame, répondit Claire; me la refusera-t-elle?

— Oh! tout au contraire, chère enfant, car j'accours vous dire de sa part que vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'audience, et que vous pouvez entrer à toute heure du jour et de la nuit chez Son Altesse.

— Merci, Madame, dit la comtesse, je vais profiter de la permission.

— Comment cela! s'écria madame de Tourville. Allez-vous donc sortir dans l'état où vous êtes?

— Rassurez-vous, Madame, répondit la vicomtesse, je me sens parfaitement bien.

— Et vous allez venir?

— Dans un instant.

— Je vais prévenir Son Altesse de votre arrivée.

Et madame de Tourville sortit comme elle était entrée après avoir fait à la vicomtesse une cérémonieuse révérence.

La nouvelle de cette visite inattendue produisit, comme on le comprend bien, un grand effet sur cette petite cour. La situation de la vicomtesse avait excité un intérêt aussi vif que général, car il s'en fallait de beaucoup que tout le monde approuvât la conduite qu'avait tenue la Princesse dans les dernières circonstances. La curiosité était donc à son comble. Officiers, dames et courtisans, garnissaient le cabinet de madame de Condé, ne pouvant croire à la visite promise, car la veille encore, on avait présenté l'état de Claire comme presque désespéré.

Tout à coup on annonça madame la vicomtesse de Cambes.

Claire parut.

A l'aspect de cette figure pâle comme la cire, froide et immobile comme le marbre, et dont les yeux caves et bistrés n'avaient plus qu'une seule étincelle, dernier reflet des larmes qu'ils avaient versées, un murmure douloureux s'éleva autour de la princesse.

Claire ne parut pas s'en apercevoir.

Lenet s'avança tout ému à sa rencontre, et lui tendit timidement la main.

Mais Claire, sans donner la sienne, fit un salut plein de noblesse à madame de Condé et s'avança vers elle, traversant toute la longueur de la salle d'une marche ferme, quoiqu'elle fût si pâle qu'à chaque pas on eût pu croire qu'elle allait tomber.

La princesse, fort agitée et fort pâle elle-même, vit s'avancer Claire avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi, et n'eut point la force de cacher ce sentiment qui se peignait malgré elle sur son visage.

— Madame, dit la vicomtesse d'une voix grave, j'ai sollicité de Votre Altesse une audience qu'elle a bien voulu m'accorder pour lui demander en face de tous si, depuis que j'ai l'honneur de la servir, elle a été satisfaite de ma fidélité et de mon dévouement.

La princesse porta son mouchoir à ses lèvres, et répondit en balbutiant

— Sans doute, chère vicomtesse, en toute occasion j'ai eu à me louer de vous, et plus d'une fois je vous en ai exprimé ma reconnaissance.

— Ce témoignage est précieux pour moi, Madame, répondit la vicomtesse, car il m'autorise à solliciter de Votre Altesse la faveur d'un congé.

— Comment ! s'écria la princesse, vous me quittez, Claire?

Claire salua respectueusement et se tut.

On voyait sur tous les visages la honte, le remords ou la douleur. Un silence funèbre planait sur l'assemblée.

— Mais pourquoi me quittez-vous? reprit la princesse

— J'ai peu de jours à vivre Madame, répliqua la vicomtesse, et ce peu de jours je voudrais les employer à l'œuvre de mon salut.

— Claire, chère Claire ! s'écria la princesse, mais réfléchissez donc

— Madame, interrompit la vicomtesse, j'ai deux grâces à vous demander puis-je espérer que vous me les accorderez?

— Oh ! parlez, parlez ! s'écria madame de Condé, car je serai bien heureuse de faire quelque chose pour vous.

— Vous le pouvez, Madame.

— Alors, quelles sont-elles?

— La première c'est la concession de l'abbaye de Sainte-Radegonde vacante depuis la mort de madame de Montivy

— Une abbaye à vous, chère enfant ! mais vous n'y songez pas.

— La seconde, Madame, continua Claire avec un léger tremblement dans la voix, c'est qu'il me soit permis de faire inhumer dans mon domaine de Cambes le corps de mon fiancé, monsieur le baron Raoul de Canolles, assassiné par les habitants de Bordeaux

La princesse se retourna en étreignant son cœur d'une main défaillante. Le duc de La Rochefoucauld pâlit et perdit contenance. Lenet ouvrit la porte de la salle et s'enfuit.

— Votre Altesse ne répond pas? dit Claire, refuse-t-elle? J'ai peut-être demandé beaucoup.

Madame de Condé n'eut que la force de faire un mouvement de tête en signe d'assentiment, et elle retomba évanouie dans son fauteuil.

Claire se retourna comme eût fait une statue, et chacun ouvrant devant elle un large chemin, elle passa droite et impassible devant ces fronts courbés, et ce ne fut seulement que lorsqu'elle eut quitté la salle qu'on s'aperçut que nul n'avait songé à porter secours à madame de Condé.

Au bout de cinq minutes, un carrosse roula lentement dans la cour : c'était la vicomtesse qui quittait Bordeaux.

— Que décide Votre Altesse? demanda la marquise de Tourville à madame de Condé lorsque celle-ci revint à elle.

— Que l'on obéisse à madame la vicomtesse de Cambes pour l'accomplissement des deux vœux qu'elle a formés tout à l'heure, et qu'on la supplie de nous pardonner

ÉPILOGUE

I

L'ABBESSE DE SAINTE RADEGONDE DE PEYSSAC

Un mois s'était écoulé depuis ces événements.

Un dimanche soir, après l'office du salut, l'abbesse du couvent de Sainte-Radegonde de Peyssac revenait la dernière de l'église, située à l'extrémité du jardin du couvent, détournant parfois ses yeux rougis de pleurs vers un sombre couvert de tilleuls et de sapins, et cela avec une telle expression de regret, qu'on eût dit que son cœur était resté à cette place dont elle ne pouvait s'éloigner.

Devant elle, et suivant sur une seule et longue ligne le chemin de la maison, les religieuses, muettes et voilées, semblaient une procession de fantômes rentrant dans leur tombeau, et dont se détournait un autre fantôme regrettant la terre.

Peu à peu, et les unes après les autres, les nonnes disparurent sous les sombres arcades du cloître, la supérieure les suivit des yeux jusqu'à la dernière, puis elle se laissa tomber sur un chapiteau de colonne gohtique, à moitié enseveli dans l'herbe, avec une indicible expression de désespoir.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en appuyant une main sur son cœur, vous m'êtes témoin que je ne puis supporter cette vie, que je ne connaissais pas ; c'est la solitude et l'obscurité que je cherchais dans le cloître, et non tous ces regards attachés sur moi.

Alors elle se releva et fit un pas vers le petit bois de sapins.

— Après tout, dit-elle, que m'importe le monde, puisque je l'ai renié? ce monde ne m'a fait que du mal ; cette société a été cruelle envers moi, pourquoi donc alors m'inquiéterais-je de ses jugements, moi qui me suis réfugiée près de Dieu, et qui ne relève plus que de lui ; mais peut-être Dieu proscrit-il cet amour qui vit dans mon cœur et qui le dévore. Eh bien ! alors, qu'il l'arrache donc de mon âme, ou qu'il arrache mon âme de mon corps.

Mais à peine la pauvre désespérée eut-elle prononcé ces paroles, que, jetant les yeux sur la robe dont elle était couverte, elle eut horreur de ce blasphème, si peu en harmonie avec la robe sainte qu'elle portait ; elle essuya de sa main blanche et amaigrie les larmes qui bordaient sa paupière, et levant les yeux au ciel, lui offrit dans un seul regard l'holocauste de ses éternelles souffrances.

En ce moment une voix retentit à son oreille. L'abbesse se retourna : cette voix était celle de la sœur tourière.

— Madame, dit-elle, il y a une femme au parloir qui voudrait être admise à vous parler.

— Son nom?

— Elle ne veut le dire qu'à vous.

— A quelle condition semble-t-elle appartenir?

— Mais à une condition distinguée.

— Encore le monde, murmura l'abbesse.

— Que répondrai-je? demanda la tourière.

— Que je l'attends

— Où cela, Madame?

— Amenez-la ici, je l'écouterai dans ce jardin, assise sur ce banc. L'air me manque ; j'étouffe quand je ne suis pas sous le ciel

La tourière se retira, et un instant après reparut, suivie d'une femme qu'à ses habits, riches jusque dans leur sombre simplicité, on reconnaissait pour une femme de distinction.

Elle était de petite taille ; sa démarche, rapide, manquait peut-être un peu de noblesse, mais respirait un charme inexprimable. Elle portait sous son bras un petit coffret d'ivoire, dont la mate blancheur tranchait avec le satin noir de sa robe garnie de jais

— Madame, dit la tourière, voici madame la supérieure.

L'abbesse abaissa son voile, et se retourna vers l'étrangère.

Celle-ci baissa les yeux ; la supérieure, la voyant pâle et tremblante d'émotion, la regarda d'un œil plein de douceur, et lui dit :

— Vous avez demandé à me parler, me voici prête à vous entendre, ma sœur

— Madame, répondit l'inconnue, j'ai été heureuse au point que mon orgueil a cru peut-être que Dieu lui même ne pouvait pas détruire mon bonheur. Aujourd'hui, Dieu a soufflé dessus ; j'ai besoin de pleurer, j'ai besoin de me repentir. Je viens vous demander asile pour que mes sanglots soient

étouffés par les murs épais de votre manoir, pour que mes pleurs, qui tracent un sillon sur mes joues, ne servent pas de risée au monde, pour que Dieu, qui me cherche peut-être joyeuse au milieu des fêtes, me retrouve éplorée dans une sainte retraite et priant aux pieds de ses autels.

— Votre âme est profondément blessée, je le vois, car, moi aussi, je sais ce que c'est que de souffrir, répondit la jeune supérieure ; et dans son trouble, elle ne sait pas bien distinguer ce qui est réellement de ce qu'elle désire. S'il vous faut le silence, s'il vous faut les macérations, s'il vous faut la pénitence, ma sœur, entrez ici, et souffrez avec nous ; mais si vous cherchez un endroit où l'on puisse dilater son cœur par de libres sanglots, où l'on puisse pousser tous les cris de son désespoir, où nul regard ne s'arrête sur vous ; triste victime, oh ! Madame, Madame ! dit-elle en secouant la tête, éloignez-vous, enfermez-vous dans votre chambre, le monde vous y verra bien moins que vous ne serez vue ici, et les tapisseries de votre oratoire absorberont bien mieux vos sanglots que les planches de nos cellules.

Quant à Dieu, à moins que de trop grands crimes ne l'aient forcé à détourner de vous son regard, il vous verra partout.

L'inconnue releva la tête et regarda à son tour avec étonnement la jeune abbesse qui lui parlait ainsi.

— Madame, dit-elle, tous ceux qui souffrent ne doivent-ils pas venir au Seigneur, et votre maison n'est-elle pas une sainte station sur la route du ciel ?

— Il n'y a qu'une manière d'aller à Dieu, ma sœur, répondit la religieuse entraînée par son désespoir ; que regrettez-vous ? que pleurez-vous ? que demandez-vous ? le monde vous a froissée, l'amitié vous a trahie, l'or vous a manqué, une douleur passagère vous fait croire à une douleur éternelle, n'est-ce pas, vous souffrez en ce moment, et vous croyez que vous souffrirez toujours ainsi, comme lorsqu'on se voit une blessure ouverte, on croit qu'elle ne se refermera jamais ; vous vous trompez, toute blessure qui n'est pas mortelle se cicatrise ; souffrez donc, et laissez la souffrance suivre son cours ; vous guérirez, et alors, si vous êtes enchaînée à nous, commencera une autre souffrance ; mais celle-là bien réellement éternelle, implacable, inouïe ; vous reverrez, à travers une barrière d'airain, le monde dans lequel vous ne pourrez pas rentrer ; alors vous maudirez le jour où derrière vous se sera refermée la grille de cette hôtellerie sainte, que vous prenez pour une station du ciel. Ce que je vous dis là n'est peut-être pas selon nos règles, il n'y a pas assez longtemps que je suis abbesse pour les bien connaître, mais c'est selon mon cœur, c'est ce que je vois à chaque instant, non pas en moi, Dieu merci ! mais autour de moi.

— Oh ! non, non ! s'écria l'étrangère, le monde est fini pour moi, j'ai perdu tout ce qui me faisait aimer le monde ; non, soyez tranquille, Madame, je ne le regretterai jamais. Oh ! j'en suis bien sûre... Jamais !

— Alors ce dont vous vous plaignez est-il plus grave ? au lieu d'une illusion avez-vous perdu une réalité ? Etes-vous séparée à jamais d'un époux, d'un enfant, d'un ami ? oh ! alors je vous plains bien réellement, Madame, car alors votre cœur est percé de part en part, votre mal est incurable ; alors venez à nous, Madame, le Seigneur vous consolera, il remplacera par nous, qui formons une grande famille, un troupeau dont il est le pasteur, les amis ou les parents que vous avez perdus, et, ajouta la religieuse à voix basse, s'il ne vous console pas, ce qui est encore possible, eh bien, il vous restera cette dernière consolation de pleurer avec moi, qui suis venue ici pour y chercher comme vous la consolation, et qui ne l'ait point encore trouvée.

— Hélas ! s'écria l'étrangère, était-ce de semblables paroles que je devais entendre ? est-ce ainsi que l'on soutient les malheureux ?

— Madame, dit la supérieure en étendant la main vers la jeune femme comme pour écarter le reproche qu'elle venait de lui faire, ne parlez pas de malheur devant moi ; je ne sais pas qui vous êtes, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, mais vous ne connaissez pas le malheur.

— Oh ! s'écria l'inconnue avec un accent si douloureux qu'il fit tressaillir la supérieure, vous ne me connaissez pas, Madame, car si vous me connaissiez, vous ne me parleriez pas ainsi ; d'ailleurs vous n'êtes pas juge du degré de ma souffrance, car il faudrait pour cela que vous eussiez souffert ce que je souffre ; en attendant, accueillez-moi, recevez-moi, ouvrez-moi les portes de la maison de Dieu, et, à mes larmes, à mes cris, et à mes agonies de chaque jour, vous verrez bien si je suis réellement malheureuse.

— Oui, dit la supérieure, je comprends à votre accent, je comprends à vos plaintes que vous avez perdu l'homme que vous aimez, n'est-ce pas ?

L'étrangère poussa un sanglot et se tordit les bras.

— Oh ! oui, oui, dit-elle.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, reprit la supérieure, entrez donc ici, mais je vous en préviens, pour le cas où vous souffririez autant que je souffre, voici ce que vous aurez dans ce cloître : deux murs éternels, impitoyables qui au lieu de conduire nos pensées au ciel où elles tendent à s'élever, aboutiront incessamment à la terre, dont vous serez séparée ; car rien ne s'éteint où le sang circule, le pouls bat, le cœur aime ; car tout isolées que nous sommes et cachées que nous croyons être, les morts nous appellent du fond de leurs sépultures ; pourquoi quittez-vous la sépulture de vos morts ?

— Parce que tout ce que j'ai aimé au monde est ici, répondit d'une voix étranglée l'inconnue se jetant à genoux devant la supérieure qui la regardait avec stupéfaction. Maintenant vous avez mon secret, ma sœur ; maintenant vous pouvez apprécier ma douleur, ma mère. Je vous en supplie à genoux, vous voyez mes larmes, acceptez le sacrifice que je fais à Dieu, ou plutôt accueillez la grâce que je vous demande. Il est enterré dans l'église de Peyssac, laissez-moi pleurer sur sa tombe, qui est ici.

— Qui est ici ? quelle tombe ? de qui parlez-vous ? que voulez-vous dire ? s'écria la supérieure, en reculant devant cette femme agenouillée qu'elle regardait presque avec effroi.

— Quand j'étais heureuse, continua la pénitente d'une voix si basse que cette voix était couverte par le bruit du vent passant dans les branches, et j'ai été bien heureuse, on m'appelait Nanon de Lartigues. Me reconnaissez-vous à présent, et savez-vous ce que j'implore ?

La supérieure se leva comme si un ressort l'eût fait mouvoir, et les yeux au ciel, les mains jointes elle demeura un instant muette et pâle.

— Oh ! Madame, dit-elle enfin d'une voix en apparence assez calme, et dans laquelle cependant on entendait trembler une dernière émotion, oh ! Madame, vous ne me connaissez donc pas non plus, vous qui demandez à venir ici pleurer sur une tombe ? vous ne savez donc pas que j'ai payé de ma liberté, de mon bonheur en ce monde, de toutes les larmes de mon cœur, la triste joie dont vous venez réclamer la moitié ? Vous êtes Nanon de Lartigues ; moi, quand j'avais un nom, l'on m'appelait la vicomtesse de Cambes.

Nanon poussa un cri, s'approcha de la supérieure, et soulevant le capuce sous lequel s'abritaient les yeux éteints de la religieuse, elle reconnut sa rivale.

— Elle ! murmura Nanon. Elle qui était si belle, lorsqu'elle vint à Saint-Georges ! Ah ! pauvre femme !

Elle fit un pas en arrière, les yeux toujours fixés sur la vicomtesse et en secouant la tête.

— Oh ! s'écria à son tour la vicomtesse entraînée par cette satisfaction de l'orgueil qui veut que nous sachions plus et mieux souffrir que les autres ; ah ! vous venez de dire une bonne parole et qui m'a fait du bien. Oh ! j'ai donc cruellement souffert, que je suis si cruellement changée ; j'ai donc bien pleuré ; je suis donc plus malheureuse que vous, car vous, vous êtes encore belle.

Et la vicomtesse leva au ciel, comme pour y chercher Canolles, ses yeux resplendissants du premier rayon de joie qui y avait brillé depuis un mois.

Nanon, toujours à genoux, cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

— Hélas ! Madame, dit-elle, j'ignorais à qui je m'adressais, car depuis un mois j'ignore tout ce qui s'est passé, et ce qui m'a conservée belle ; c'est sans doute que j'ai été folle. Maintenant, me voici ; je ne veux point vous rendre jalouse jusque dans la mort ; je demande à entrer ici comme la plus humble de vos religieuses ; vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, vous aurez contre moi la discipline, le cachot, l'*in-pace*, si je vous désobéis. Mais, au moins, de temps en temps, ajouta-t-elle d'une voix frémissante, vous me laisserez voir, n'est-ce pas, la place où repose cet homme que nous avons tant aimé ?

Et elle tomba haletante et sans forces sur le gazon.

La vicomtesse ne répondit pas ; renversée au tronc d'un sycomore auquel elle avait demandé un appui, elle semblait prête à expirer de son côté.

— Oh ! Madame, Madame ! s'écria Nanon, vous ne me répondez pas, vous me refusez ! Eh bien ! un seul trésor me reste ; vous n'avez rien de lui, peut-être, vous. Eh bien ! moi j'en ai quelque chose, ce trésor, accordez-moi ce que je vous demande, et il est à vous.

Et détachant de son cou un large médaillon soutenu par une chaîne d'or, et qui était caché sur sa poitrine, elle l'offrit à madame de Cambes. Le médaillon restait ouvert dans la main de Nanon de Lartigues.

Claire poussa un cri et se précipita sur cette relique, baisant avec un transport si véhément ces cheveux froids et desséchés qu'il lui sembla que son âme remontait jusqu'à ses lèvres pour prendre sa part de ce baiser.

— Eh bien ! reprit Nanon, toujours à genoux et suffoquant à ses pieds, croyez-vous avoir jamais plus souffert que je ne souffre en ce moment ?

— Oh ! vous l'emportez, Madame, répondit la vicomtesse de Cambes en la relevant et en l'attirant dans ses bras. Venez, venez, ma sœur, car maintenant je vous aime plus que tout au monde, vous qui avez partagé avec moi ce trésor.

Et, s'inclinant vers Nanon, qu'elle releva doucement, la vicomtesse effleura de ses lèvres la joue de celle qui avait été sa rivale.

— Oui, vous serez bien ma sœur et mon amie, dit-elle, oui nous vivrons et nous mourrons ensemble en parlant de lui, en priant pour lui. Venez, vous avez raison, il dort près d'ici dans notre église ; c'est la seule faveur que j'aie pu obtenir de celle à qui j'avais sauvé la vie. Dieu lui pardonne !

A ces mots, Claire prit Nanon de Lartigues par la main, et pas à pas si légèrement que leurs pieds foulaient à peine l'herbe, elles arrivèrent sous le massif de tilleuls et de sapins derrière lequel était cachée l'église.

La vicomtesse conduisit Nanon à une chapelle au milieu de laquelle s'élevait, à la hauteur de quatre pouces, une simple pierre sur laquelle était gravée une croix.

Madame de Cambes se mit à genoux sans dire une seule parole et montra du doigt à Nanon la pierre.

Nanon s'agenouilla et baisa le marbre. Madame de Cambes s'appuya sur la tombe en baisant les cheveux. L'une essayait de se figurer le mort, l'autre essayait de rêver une dernière fois au vivant.

Lorsque, une heure après, les deux femmes regagnèrent la porte, n'ayant plus à parler à Dieu, elles n'avaient pas un seul instant interrompu leur lugubre silence.

— Ma sœur, dit la vicomtesse, à partir de cette heure vous avez une cellule dans ce couvent ; voulez-vous celle qui touche à la mienne, nous serons moins séparées ?

— Je vous rends grâce bien humblement, Madame, dit Nanon de Lartigues, de l'offre que vous me faites, et que j'accepte avec reconnaissance. Mais avant de quitter pour jamais le monde, laissez-moi dire un dernier adieu à mon frère qui m'attend à la porte et qui lui aussi est bien navré de douleur.

— Hélas ! dit madame de Cambes se souvenant malgré elle que le salut de Cauvignac avait coûté la vie à son compagnon de captivité, allez, ma sœur.

Nanon sortit.

II

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Nanon avait dit vrai. Cauvignac l'attendait, assis sur une pierre, à deux pas de son cheval, qu'il considérait tristement, tandis que le cheval lui-même, broutant l'herbe sèche autant que le lui permettait la longueur de sa bride, relevant de temps en temps la tête, regardait intelligemment son maître.

Devant l'aventurier passait la route poudreuse qui, disparaissant à une lieue de là dans les ormes d'une petite montagne, semblait partir de ce monastère pour se perdre dans l'immensité.

On eût pu dire et peut-être si peu tourné que fût son esprit vers les choses philosophiques, notre aventurier pensait-il que là-bas était le monde et que ses bruits venaient expirer seulement à cette grille de fer surmontée d'une croix.

Et, certes, Cauvignac en était arrivé à ce degré de sensibilité que l'on peut supposer qu'il pensait à des choses semblables.

Mais il s'était, pour un caractère comme le sien, oublié depuis déjà bien longtemps dans cette rêverie sentimentale. Il rappela donc à lui le sentiment de sa dignité d'homme, et se repentant d'avoir été si faible :

— Quoi ! dit-il, moi qui suis supérieur à toutes ces gens-là, certes, pour l'esprit, je ne serais pas leur égal pour le cœur, ou plutôt pour le défaut de cœur ! Que diable ! Richon est mort, c'est vrai ; Canolles est mort, c'est vrai encore ; mais moi je vis, et quant à moi, il me semble que c'est le principal.

— Mais c'est justement parce que je vis que je pense, et qu'en pensant je me rappelle, et qu'en me rappelant je suis triste. Pauvre Richon ! un si brave capitaine ! pauvre Canolles ! un si beau gentilhomme ! pendus tous deux, et cela, mille tonnerres ! par ma faute, par la faute de Roland Cauvignac ! Mordieu ! c'est triste, j'étouffe.

— Sans compter que ma sœur, qui n'a pas toujours eu à se louer de moi, n'ayant plus aucun motif pour me ménager, maintenant que Canolles est mort et qu'elle a fait la sottise de se brouiller avec monsieur d'Épernon, sans compter que ma sœur doit m'en vouloir à mort, et aussitôt qu'elle aura un moment, elle va en profiter pour me déshériter de son vivant !

C'est là, bien certainement, ce qui est la vraie infortune et non pas dans ces diables de souvenirs qui me poursuivent. Canolles, Richon, Richon, Canolles, et bien ! mais, n'en ai-je pas vu mourir par centaines, des hommes ? et eux étaient-ils donc autre chose que des hommes ? Oh ! c'est égal, ma parole d'honneur, il y a des moments où je crois que je regrette de n'avoir pas été pendu avec lui, je serais mort en bonne société au moins, tandis que qui sait en quelle compagnie je mourrai.

En ce moment, la cloche du monastère sonna sept coups ; ce bruit rappela Cauvignac à lui-même ; il se rappela que sa sœur lui avait dit de l'attendre jusqu'à sept heures, que ce timbre lui annonçait que Nanon allait reparaître, et qu'il devait jouer jusqu'au bout son rôle de consolateur.

En effet, la porte se rouvrit, et Nanon reparut. Elle traversa la petite cour où Cauvignac aurait pu l'attendre, s'il eût voulu, car les étrangers avaient le droit d'entrer dans cette petite cour qui, n'étant pas tout à fait lieu profane, n'était pas encore endroit sacré.

Mais l'aventurier n'avait pas voulu pénétrer jusque-là, disant que le voisinage des couvents et surtout des couvents de femmes lui donnait toujours de mauvaises pensées, et il s'était tenu, comme nous l'avons dit, sur la route et en dehors de la grille.

Au bruit des pas qui faisaient crier le sable, Cauvignac se retourna et aperçevant Nanon dont il était encore séparé par la grille :

— Ah ! dit-il avec un énorme soupir, vous voilà donc, petite sœur. Quand je vois une de ces malheureuses grilles se refermer sur une pauvre femme, il me semble toujours voir la pierre du sépulcre retomber sur une morte, et je n'attendais plus l'une qu'avec son habit de novice, l'autre qu'avec son suaire de trépassée.

Nanon sourit tristement.

— Bon ! dit Cauvignac, vous ne pleurez plus ; c'est déjà quelque chose.

— C'est vrai, dit Nanon, je ne puis plus pleurer.

— Mais vous pouvez encore sourire, c'est mieux ; avec votre permission, nous allons repartir, n'est-ce pas ? Je ne sais pas comment cela se fait, mais ce lieu m'inspire toutes sortes de pensées.

— Salutaires ? dit Nanon.

— Salutaires ! vous trouvez ? bon ! nous ne discuterons pas là-dessus, et je suis enchanté que vous trouviez ces pensées telles que vous dites ; vous en aurez fait bonne provision, je l'espère, chère sœur, et vous n'aurez pas besoin d'en venir rechercher de longtemps.

Nanon ne répondit pas, elle pensait.

— Au nombre de ces pensées salutaires, dit Cauvignac se hasardant à interroger, j'espère que vous avez puisé l'oubli des injures ?

— J'y ai puisé sinon l'oubli, du moins le pardon.

— J'aimerais mieux l'oubli, mais n'importe ; il ne faut pas se montrer trop difficile quand on est dans son tort ; vous me pardonnerez donc mes injures envers vous, petite sœur ?

— C'est pardonné, répondit Nanon.

— Ah ! vous me ravissez, dit Cauvignac ; ainsi donc vous me verrez désormais sans répugnance ?

— Non seulement sans répugnance, mais même avec plaisir.

— Avec plaisir ?

— Oui, mon ami.

— Votre ami ! eh bien ! Nanon, voici un nom qui me fait plaisir, car vous n'êtes pas forcée de me le donner, tandis que vous êtes forcée de m'appeler votre frère ; ainsi, vous me souffrirez près de vous ?

— Oh ! je ne dis pas cela, répondit Nanon ; il y a des impossibilités, Roland, nous les respecterons tous les deux.

— Je comprends, dit Cauvignac avec un soupir en progression sur le premier. Exilé ! vous m'exilez n'est-ce pas ? Je ne vous verrai plus. Eh bien ! quoique cela me fasse grand'peine de ne plus vous voir, parole d'honneur, Nanon, je sais que je mérite cela, et je m'étais condamné moi-même. D'ailleurs, que ferais-je en France, puisque voilà la paix faite, puisque voilà la Guyenne pacifiée, puisque voilà la reine et madame de Condé qui vont redevenir les meilleures amies du monde ? Or, je ne m'abuse pas au point de croire que je sois dans les bonnes grâces de l'une ou de l'autre des deux princesses. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est donc de m'exiler comme vous dites ; ainsi donc, petite sœur, dites adieu au voyageur éternel. Il y a guerre en Afrique ; monsieur de Beaufort va combattre les Infidèles, j'irai avec lui. Ce n'est pas, à vous dire vrai, que les Infidèles ne me paraissent avoir cent fois raison contre les fidèles ; mais n'importe, ceci est l'affaire des rois et non la nôtre. On peut être tué là-bas, voilà tout ce qu'il me faut. J'irai ; vous me haïrez moins quand vous me saurez mort.

Nanon, qui avait écouté ce flux de paroles la tête baissée, leva ses grands yeux sur Cauvignac.

— Est-ce vrai ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Ce que vous méditez là, mon frère.

Cauvignac s'était laissé entraîner à son discours comme un homme habitué, à défaut de la sensibilité réelle, à

s'échauffer lui-même aux cliquetis de ses paroles, la question de Nanon le rappela au positif, il l'interrogea lui-même pour voir s'il devait tomber de cette emphase dans quelque calcul un peu plus vulgaire.

— Eh bien! oui, dit-il, petite sœur, je le jure, par quoi? je ne sais. Voyons, je jure, foi de Cauvignac, que je suis réellement triste et malheureux depuis la mort de Richon et surtout de... Enfin, tenez, là, tout à l'heure, sur cette pierre, je me faisais des raisonnements sans nombre pour endurcir mon cœur, dont, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu parler, et qui maintenant ne se contente plus de battre, mais qui parle, qui crie, qui pleure. Dites-moi, Nanon, est-ce que ce serait là ce que l'on appelle des remords?

Ce cri fut si naturel et si douloureux, malgré sa burlesque sauvagerie, que Nanon reconnut qu'il venait du plus profond du cœur.

— Oui, dit-elle, c'est du remords, et vous êtes meilleur que je ne le croyais.

— Eh bien, dit Cauvignac, puisque c'est du remords, va pour la campagne à Gigery. Vous me donnerez bien quelque petite chose pour mes frais de voyage et mes équipements, n'est-ce pas, petite sœur? et puisse-je emporter tous vos chagrins avec les miens.

— Vous ne partirez pas, mon ami, dit Nanon, et vous allez vivre désormais dans toute la prospérité dont une destinée favorable peut vous faire jouir. Depuis dix ans, vous luttez contre la misère; je ne parle pas des dangers que vous avez courus, ce sont ceux d'un soldat; cette fois vous avez gagné la vie où un autre l'a perdue, c'était donc la volonté de Dieu que vous viviez, et mon désir, d'accord avec cette volonté, est qu'à partir d'aujourd'hui vous viviez heureux.

— Voyons, petite sœur, comment dites-vous cela? répondit Cauvignac, et qu'entendez-vous par ces paroles?

— J'entends que vous alliez à ma maison de Libourne avant qu'elle ne soit pillée, vous y trouverez, dans l'armoire secrète qui est derrière ma glace de Venise...

— Dans l'armoire secrète? reprit Cauvignac.

— Oui, vous la connaissez, n'est-ce pas? dit Nanon avec un faible sourire; n'est-ce pas dans cette armoire que vous avez pris deux cents pistoles, le mois passé?

— Nanon, rendez-moi cette justice que j'aurais pu prendre davantage si j'avais voulu, car cette armoire était pleine d'or, et je n'ai pris absolument que la somme dont j'avais besoin.

— C'est vrai, dit Nanon, et si cela peut vous excuser à vos propres yeux, je m'empresse d'en rendre témoignage.

Cauvignac rougit et baissa les yeux.

— Eh! mon Dieu! dit Nanon, n'y pensons plus, vous savez bien que je vous pardonne.

— La preuve? demanda Cauvignac.

— La preuve, la voici: vous irez à Libourne, vous ouvrirez cette armoire, vous y trouverez tout ce que j'ai pu mobiliser de ma fortune: vingt mille écus en or.

— Qu'en ferai-je?

— Vous les prendrez.

— Mais à qui destinez-vous ces vingt mille écus?

— A vous, mon frère, c'est tout ce dont je puis disposer, car vous savez bien que, n'ayant rien demandé pour moi en quittant monsieur d'Epernon, mes maisons et mes terres ont été saisies.

— Que dites-vous donc là, ma sœur? s'écria Cauvignac tout effaré, et que vous passe-t-il par la tête?

— Il y a, Roland, que, comme je vous le dis, vous prendrez pour vous ces vingt mille écus!

— Pour moi! et vous, donc?

— Moi, je n'ai pas besoin de cet argent.

— Oui, je comprends, vous en avez d'autre, tant mieux. Mais la somme est énorme, petite sœur, réfléchissez-y, c'est trop pour moi, du moins d'un seul coup.

— Je n'ai pas d'autre somme; seulement je garde mes pierreries. Je voudrais vous les donner aussi, mais c'est ma dot pour entrer dans ce couvent.

Cauvignac fit un bond de surprise.

— Dans ce couvent! s'écria-t-il; vous, ma sœur, vous voulez entrer dans un couvent?

— Oui, mon ami.

— Ah! par le ciel, ne faites pas cela, petite sœur. Le couvent! vous ne savez pas comme c'est ennuyeux. Je puis vous le dire, moi qui ai été au séminaire. Le couvent! Nanon, ne faites pas cela, vous en mourriez.

— Je l'espère bien, dit Nanon.

— Ma sœur, je ne veux pas de votre argent à ce prix, entendez-vous. Cordieu! il me brûlerait.

— Roland, reprit Nanon, ce n'est pas pour vous faire riche que j'entre ici, c'est pour me faire heureuse.

— Oh! c'est de la folie, dit Cauvignac. Je suis votre frère, Nanon, je ne souffrirai pas cela.

— Mon cœur est déjà ici, Roland, que ferait mon corps ailleurs?

— Cela est affreux à penser, dit Cauvignac. Oh! ma sœur, ma bonne Nanon, par pitié!

— Pas un mot de plus, Roland. Vous m'avez entendue? l'argent est à vous, faites-en un bon usage, car votre pauvre Nanon ne sera plus là pour vous en donner d'autre, de force ou de bonne volonté.

— Mais pour être si excellente avec moi, pauvre sœur, quel bien avez-vous donc reçu de moi?

— Le seul que je pouvais attendre, le seul que j'ambitionnasse, le plus grand de tous, celui que vous me rapportâtes de Bordeaux, le soir où il mourut, et où moi je ne pus pas mourir.

— Ah! oui, dit Cauvignac, je me rappelle, cette boucle de cheveux...

L'aventurier baissa la tête, il sentait dans son œil une sensation inconnue.

Il y porta la main.

— Un autre pleurerait, dit-il; moi, je ne sais pas pleurer, mais, en vérité, je souffre autant, si ce n'est plus.

— Adieu, mon frère, ajouta Nanon en tendant la main au jeune homme.

— Non, non, non! dit Cauvignac, je ne vous dirai jamais adieu de ma pleine volonté. Est-ce la crainte qui vous fait entrer dans ce couvent? eh bien! nous quitterons la Guyenne, nous parcourrons le monde ensemble. Moi aussi j'ai dans le cœur une flèche que je traînerai partout avec moi, et dont la douleur me rendra sensible à votre douleur. Vous me parlerez de lui, moi je vous parlerai de Richon, vous pleurerez, et peut-être que je parviendrai à pleurer aussi, moi, cela me fera du bien. Voulez-vous que nous nous retirions dans un désert? je vous y servirai, et respectueusement, car vous êtes une sainte fille. Voulez-vous que je me fasse moine? Non, je ne pourrai pas, je l'avoue. Mais n'entrez pas au couvent, mais ne me dites pas adieu!

— Adieu, mon frère.

— Voulez-vous rester en Guyenne, malgré les Bordelais, malgré les Gascons, malgré tout le monde? Je n'ai plus ma compagnie, mais j'ai toujours Ferguzon, Barrabas et Carrotel. A nous quatre, nous pouvons faire bien des choses. Nous vous garderons, et la reine ne sera pas gardée comme vous. Et si l'on arrive jusqu'à vous, si l'on touche un cheveu de votre tête, vous pourrez dire: Ils sont morts tous les quatre. *Requiescat in pace.*

— Adieu, dit-elle.

Cauvignac allait répondre par quelque nouvelle supplication, quand on entendit le bruit d'un carrosse qui roulait sur la route.

Devant ce carrosse galopait un courrier à la livrée de la reine.

— Qu'est-ce que cela? demanda Cauvignac en se retournant de ce côté de la route, mais sans quitter la main de sa sœur qui serrait la sienne à travers la grille.

Ce carrosse, selon la forme du temps, avec les armoiries massives et les panneaux ouverts, était traîné par six chevaux, et contenait huit personnes avec tout un monde de laquais et de pages.

Derrière ce carrosse venaient des gardes et des courtisans à cheval.

— Place! place! cria le courrier en envoyant un coup de fouet au cheval de Cauvignac, qui se tenait cependant avec une réserve pleine de modestie sur le revers de la route.

Le cheval bondit tout effaré.

— Eh! l'ami! cria Cauvignac en lâchant la main de sa sœur, prenez, s'il vous plaît, garde à ce que vous faites.

— Place à la reine! dit le courrier en continuant son chemin.

— La reine! Ah! diable! dit Cauvignac, n'allons point nous faire encore une mauvaise affaire de ce côté-là.

Et il se rangea le plus près qu'il pût de la muraille, tenant son cheval par la bride.

En ce moment un trait de la voiture cassa, et le cocher, d'une secousse vigoureuse, força les six chevaux de plier les genoux.

— Qu'y a-t-il, dit une voix remarquable par son accent italien, et pourquoi vous arrêtez-vous?

— Il y a un trait de cassé, Monseigneur, dit le cocher.

— Ouvrez, ouvrez! cria la même voix.

Deux laquais s'élancèrent et ouvrirent la portière; mais avant que le marchepied ne fût abaissé, l'homme à l'accent italien était déjà à terre.

Après lui descendit la reine.

Après la reine, monsieur de La Rochefoucauld.

Cauvignac se frotta les yeux.

Après monsieur de La Rochefoucauld, monsieur d'Epernon.

— Ah! ah! fit l'aventurier, pourquoi donc n'est-ce pas ce beau-frère-là qui est pendu au lieu de l'autre?

Après monsieur d'Epernon, monsieur de La Meilleraie.

Après monsieur de La Meilleraie, le duc de Bouillon.

Puis deux dames d'honneur.

— Je savais bien qu'ils ne se battaient plus, dit Cauvignac, mais je ne savais qu'ils fussent si bien raccommodés.

— Messieurs, dit la reine, au lieu d'attendre ici que ce train soit raccommodé, il fait beau, l'air du soir est frais, voulez-vous marcher un peu !

— Aux ordres de Votre Majesté, dit monsieur de La Rochefoucauld en s'inclinant.

— Venez près de moi, duc, vous me direz quelques-unes de vos belles maximes ; vous avez dû en faire bon nombre depuis que nous ne nous sommes vus.

— Donnez-moi le bras, duc, dit Mazarin à monsieur de Bouillon, je sais que vous avez la goutte.

Monsieur d'Epernon et monsieur de La Meilleraie fermèrent la marche en causant avec les deux dames d'honneur.

Tout ce monde riait et s'épanouissait aux chaudes teintes d'un soleil couchant comme un groupe d'amis réunis pour une fête.

— Y a-t-il encore loin d'ici à Bourcy ? demanda la reine ; vous pouvez me dire cela, vous, monsieur de La Rochefoucauld, qui avez étudié le pays.

— [illegible], Madame ; nous y serons certainement avant neuf heures.

— C'est bien, et demain vous partirez de grand matin, pour dire à notre chère cousine, madame de Condé, que nous serons tout à fait heureuse de la voir.

— Votre Majesté, dit le duc d'Epernon, voit-elle ce beau cavalier qui tourne sa tête du côté de la muraille, et, à cette vue, la belle dame qui a disparu lorsque nous sommes descendus de voiture ?

— Oui, dit la reine, j'ai vu tout cela ; il paraît qu'on se donne du bon temps au couvent de Sainte-Radegonde de Peyssac.

En ce moment, la voiture raccommodée passa au grand trot pour rejoindre les illustres promeneurs qui avaient déjà, lorsqu'elle les rejoignit, dépassé le couvent d'une vingtaine de pas.

— Allons, dit la reine, ne nous fatiguons pas. Messieurs, vous savez que le roi nous donne les violons ce soir.

Et tous remontèrent dans la voiture avec de grands éclats de rire qui se perdirent bientôt dans le bruit des roues du carrosse.

Cauvignac, absorbé par l'affreux contraste de cette joie qui passait bruyante sur le chemin, devant cette douleur muette enfermée dans le couvent, les regarda s'éloigner, puis lorsqu'il les eut perdus de vue :

— C'est égal, dit-il, je suis content de savoir une chose : c'est que, tout mauvais que je suis, il y a des gens qui ne me valent pas ; et, mort de Marie ! je vais tâcher qu'il n'y ait plus personne qui me vaille ; je suis riche maintenant, ce sera facile. Et il se retourna pour prendre congé de sa sœur, mais, comme nous l'avons dit, Nanon avait disparu.

Alors il remonta en soupirant sur son cheval, jeta un dernier regard sur le couvent, prit au galop le chemin de Libourne, et disparut à l'angle opposé de la route où venait de disparaître elle-même la voiture qui emmenait les illustres personnages qui ont joué le principal rôle dans cette histoire.

Peut-être les retrouverons-nous un jour ; car cette prétendue paix, mal cimentée par le sang de Richon et de Canolles, n'était qu'une trêve, et la guerre des femmes n'était pas encore finie.

———— ✻ ————

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

GUERRE DES FEMMES

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Princesse de Monaco

ILLUSTRATIONS

DE

GERLIER, MORIN, PHILIPPOTEAUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA PRINCESSE DE MONACO

PRÉFACE

Tout homme publiant l'histoire d'un prince, d'une princesse, d'un grand seigneur ou d'une danseuse, écrite par lui-même ou par elle-même, doit compte au public, qui doute toujours de l'authenticité de ces sortes de livres, de la façon dont ces sortes de livres sont tombés entre ses mains.

Ce sera chose facile de notre part à l'endroit du livre que nous publions aujourd'hui. Nous n'aurons qu'à raconter les faits dans toute leur simplicité.

En 1838 ou 39 nous écrivions ceci, à propos de notre voyage en 1835 à travers la principauté de Monaco.

. . . .

« Monaco fut vers le xe siècle érigé en seigneurie héréditaire par la famille Grimaldi, puissante maison génoise, qui avait des possessions considérables dans le Milanais et dans le royaume de Naples. Vers 1605, au moment de la formation des grandes puissances européennes, le seigneur de Monaco, craignant d'être dévoré d'une seule bouchée par les ducs de Savoie ou par les rois de France, se mit sous la protection de l'Espagne. Mais, en 1641, cette protection lui étant devenue plus onéreuse que profitable, Honoré II résolut de changer de protecteur, et introduisit garnison française à Monaco. L'Espagne, qui avait dans Monaco un port et une forteresse presque imprenables, entra dans une de ces belles colères flamandes comme il en prenait de temps en temps à Charles-Quint et à Philippe II, et confisqua à son ancien protégé ses possessions milanaises et napolitaines. Il résulta de cette confiscation que le pauvre seigneur se trouva réduit à son petit État. Alors Louis XIV, pour l'indemniser, lui donna en échange le duché de Valentinois dans le Dauphiné, le comté de Carlades dans le Lyonnais, le marquisat des Baux et la seigneurie de Buis en Provence; puis il maria le fils d'Honoré II avec la fille de M. le maréchal de Gramont. (C'est le fils de notre princesse de Monaco qui a épousé la fille de M. Le Grand.) Ce mariage valut à M. de Monaco et à ses enfants le titre de princes étrangers. Ce fut depuis ce temps-là que les Grimaldi changèrent leur titre de seigneur contre celui de prince.

« Le mariage ne fut pas heureux; la nouvelle épousée, qui était cette belle et galante duchesse de Valentinois si fort connue dans la chronique amoureuse du siècle de Louis XIV, se trouva un beau matin, d'une [illegible] hors des États de son époux, et se réfugia à Paris, [illegible] sur

le pauvre prince les plus singuliers propos. Cela ne fut pas tout : la duchesse de Valentinois ne cacha pas son opposition conjugale aux paroles, et le prince apprit bientôt qu'il était aussi malheureux qu'un mari puisse l'être.

« A cette époque on ne faisait guère que rire d'un pareil malheur ; mais le prince de Monaco était fort bizarre, de sorte qu'il se fâcha. Il se fit instruire du nom des différents amants que prenait sa femme, et les fit pendre en effigie dans la cour de son château. Bientôt la cour fut pleine et déborda sur le grand chemin, mais le prince ne se lassa point et continua de faire pendre. Le bruit de ces exécutions se répandit jusqu'à Versailles. Louis XIV se fâcha à son tour et fit dire à M. de Monaco d'être plus clément. M. de Monaco répondit qu'il était prince souverain, qu'en conséquence il avait droit de justice basse et haute dans ses Etats, et qu'on devait lui savoir gré de ce qu'il se contentait de faire pendre des hommes de paille.

« La chose fit un si grand scandale, qu'on jugea à propos de ramener la duchesse à son mari. Celui-ci, pour rendre la punition entière, voulait la faire passer devant les effigies de ses amants ; mais la princesse douairière de Monaco insista si bien, que son fils se départit de cette vengeance, mais il fut fait un grand feu de joie de tous les mannequins.

« Ce fut, dit madame de Sévigné, le flambeau de ce second hyménée.

On vit bientôt cependant qu'un grand malheur menaçait les princes de Monaco. Le prince Antoine n'avait qu'une fille et perdait de jour en jour l'espoir de lui donner un frère. En conséquence, le prince Antoine maria, le 20 octobre 1715, la princesse Louise-Hippolyte à Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, auquel il céda le duché de Valentinois, en attendant qu'il lui laissât la principauté de Monaco, ce qu'il fit à son grand regret le 26 février 1731. Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, Valentinois par mariage et Grimaldi par succession, est donc la souche de la maison régnante actuelle.

« Honoré IV régnait tranquillement, lorsque arriva la révolution de 89. Les Monacois en suivirent les phases avec une attention toute particulière ; puis, lorsque la république fut proclamée en France, ils profitèrent d'un moment où le prince était je ne sais où, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver sous leurs mains, et marchèrent sur le palais, qu'ils prirent d'assaut, et dont ils commencèrent par piller les caves, qui pouvaient contenir douze à quinze mille bouteilles de vin. Deux heures après, les huit mille sujets du prince de Monaco étaient ivres.

« Or, à ce premier essai de liberté, ils trouvèrent que la liberté était une bonne chose, et résolurent à leur tour de se constituer en république. Seulement, comme Monaco était un trop grand Etat pour donner naissance à une république une et indivisible comme la république française, il fut résolu entre les fortes têtes du pays, qui s'étaient constituées en assemblée nationale, que la république de Monaco serait, à l'instar de la république américaine, une république fédérative. Les bases de la nouvelle constitution furent donc débattues et arrêtées entre Monaco et Mantone, qui s'allièrent ensemble à la vie et à la mort. Il restait un troisième village appelé Roque-Brune. Il fut décidé qu'il appartiendrait par moitié à l'une et à l'autre des deux villes. Roque-Brune murmura : il aurait voulu être indépendant et entrer dans la fédération ; mais Monaco et Mantone ne firent que rire d'une prétention aussi exagérée. Roque-Brune n'était pas le plus fort, il lui fallut donc se taire seulement. A partir de ce moment, Roque-Brune fut signalé aux deux conventions nationales comme un foyer de révolution. Malgré cette opposition, la république fut proclamée sous le nom de république de Monaco.

« Mais ce n'était pas le tout pour les Monacois que d'être constitués en république : il fallait se faire dans les Etats qui avaient adopté la même forme de gouvernement des alliés qui les pussent soutenir. Ils pensèrent naturellement aux Américains et aux Français ; quant à la république de Saint-Marin, la république fédérative de Monaco la méprisait tant qu'il n'en fut pas même question.

« Cependant, parmi ces deux gouvernements, un seul était à portée par sa position topographique d'être utile à la république de Monaco : c'était la république française. La république de Monaco résolut donc de ne s'adresser qu'à elle. Elle envoya trois députés à la Convention nationale pour lui demander son alliance et lui offrir la sienne. La Convention nationale était dans un moment de bonne humeur ; elle reçut parfaitement les envoyés de la république de Monaco, et les invita à repasser le lendemain pour prendre le traité.

« Le traité fut dressé le jour même. Il est vrai qu'il n'était pas long ; il se composait de deux articles :

« Article 1. Il y aura paix et alliance entre la république « française et la république de Monaco.

« Art. 2. La république française est enchantée d'avoir « fait la connaissance de la république de Monaco. »

« Ce traité, comme il avait été dit, fut remis aux ambassadeurs, qui s'en allèrent fort contents.

« Trois mois après, la république française avait emporté la république de Monaco dans sa peau de lion.

« On n'a pas oublié sans doute comment, grâce à madame de D***, le traité de Paris rendit, en 1814, au prince Honoré V, ses Etats, qu'il a heureusement conservés depuis.

« Au reste, le prince Honoré V, plaisanterie à part, est fort aimé de ses sujets, qui voient avec une grande inquiétude l'heure où ils changeront de maître. En effet, malgré le mépris qu'en fait Saint-Simon (1), ils habitent un délicieux pays, dans lequel il n'y a pas de recrutement, et presque pas de contributions, la liste civile du prince étant presque entièrement défrayée par les deux et demi pour cent qu'il perçoit sur les marchandises, et par les seize sous qu'il prélève sur les passeports. Quant à son armée, qui se compose de cinquante carabiniers, elle se recrute par les enrôlements volontaires.

Malheureusement nous ne pûmes jouir, comme nous l'aurions voulu, de cette charmante orangerie qu'on appelle la principauté de Monaco, une pluie atroce nous ayant pris à la frontière, et nous ayant accompagnés avec acharnement pendant les trois quarts d'heure que nous mîmes à traverser le pays. Il en résulta que nous n'aperçûmes la capitale et sa forteresse, dans laquelle tiendrait la population de toute la principauté, qu'à travers une espèce de voile humide et grisâtre ; il en fut ainsi du port, où nous distinguâmes cependant une felouque, laquelle, avec une autre, qui pour le moment était en course, forme toute la marine du prince.

« En traversant Mantone, une enseigne nous donna une idée du degré de civilisation où en était venue l'ex-république fédérative, l'an de grâce 1835. Au-dessus d'une porte, on lisait en grosses lettres : *Marianne Casanove vend pain et modes.*

« Je ne sais pas si les Monacois sont bien nourris, mais je doute que les Monacoises soient bien coiffées.

« A un quart de lieue de la ville, nous retombâmes dans une seconde ligne de douanes et dans un second visa de passeport : le passeport n'était rien, mais la visite fut cruelle, et nous pûmes nous convaincre que, dans les Etats du prince de Monaco, l'exportation était aussi sévèrement défendue que l'importation. Nous voulûmes employer le moyen usité en pareil cas, mais nous avions affaire à des douaniers incorruptibles qui ne nous firent pas grâce d'une brosse à dents, de sorte qu'il nous fallut, nous et nos effets, recevoir une espèce de contre-épreuve du déluge, attendu que, sous le prétexte de la beauté du climat, il n'y a pas même de hangar. Je profitai de ce contretemps pour essayer d'approfondir un point de science chorégraphique, que je m'étais toujours proposé de tirer au clair à la première occasion ; il s'agissait de la *monaco*, où, comme chacun sait, l'on chasse et l'on déchasse. Je fis, en conséquence, pour la troisième fois depuis que j'avais quitté la frontière, toutes les questions possibles sur cette contredanse si populaire par toute l'Europe ; mais là, comme ailleurs, je n'obtins que des réponses évasives qui redoublèrent ma curiosité, car elles me confirmèrent dans ma première opinion, à savoir que quelque grand secret, où l'honneur du prince ou de la principauté se trouvait compromis, se rattachait à cette respectable gigue. Il me fallut donc sortir des Etats du prince aussi ignorant sur ce point que j'y étais entré, et perdant à jamais l'espoir de découvrir un mystère que je n'avais pu éclaircir sur les lieux.

Quant à Jadin, il était complètement absorbé dans un problème qui lui paraissait insoluble.

Il cherchait à comprendre comment il pouvait tomber une si grande pluie dans une si petite principauté. »

Voilà donc ce que j'avais écrit en 1838, et j'avais parfaitement oublié les lignes que l'on vient de lire, lorsqu'en passant, en 1842, à travers la capitale de la principauté monacoise, je m'arrêtai un jour et une nuit à l'hôtel du *Grand Roi d'Espagne.*

Pour obtenir une chambre et un lit, j'avais dû donner mon passeport.

Mon passeport avait naturellement appris à mon hôte qui j'étais.

Mon hôte l'avait appris au reste de la ville.

J'avais déjà reçu, sous différents prétextes, bon nombre de visites des principaux sujets de mon excellent et artistique ami le prince Florestan Ier, lorsque se présenta une visite qui me paraissait plus mystérieuse que les autres.

---

(1) C'est au demeurant la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites.
Mémoires du duc de Saint-Simon.

Le visiteur était justement le fils de cette excellente *Marianne Casanove*, qui, en 1835, vendait pain et modes.

Son fils avait eu le malheur de la perdre depuis trois ans, il avait vendu le double fonds maternel et, riche d'un petit capital d'une douzaine de mille francs, il était entré ou allait entrer dans l'honorable corps des douaniers sardes.

Or voilà ce qu'il me voulait.

Son grand-père *Jacques Casanove* avait, lors de la révolution monacoise de 1793, pénétré avec les autres révoltés dans le château du prince Honoré IV.

Seulement il s'était trompé d'escalier : au lieu de descendre à la cave avec les autres, il était monté à la bibliothèque tout seul.

L'erreur n'était pas aussi grossière qu'elle pourrait sembler au premier abord. *Jacques Casanove* n'était pas un ivrogne, c'était un bibliomane.

Plus d'une fois, il était venu en cachette, profitant de ce que le ministre de l'intérieur se fournissait de pain, et madame la ministresse de l'intérieur de chapeaux chez sa femme, visiter la bibliothèque, et, dans ses visites, il avait remarqué cinq petits volumes manuscrits intitulés *Mémoires de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*, qui lui avaient tiré l'œil.

Dans la part de dépouilles opimes que pouvait lui offrir le château, c'était celle-là qu'il ambitionnait.

Il mit les cinq volumes dans sa poche et rentra tranquillement chez lui, sans dire un mot à qui que ce fût de la petite soustraction qu'il venait de faire.

Personne, au reste, ne fit attention à la disparition de ces petits volumes manuscrits qui paraissaient être là depuis un siècle, sans que qui que ce fût, excepté Jacques Casanove, eût songé à les ouvrir.

Jacques Casanove mourut en 1813, léguant le précieux dépôt à son fils Nicolas Casanove, lequel mourut en 1830, le léguant à son tour à son fils Gaëtan Casanove, que j'avais là, devant moi.

Un jour, il tomba sur le journal de Nice, lequel reproduisait l'article que je viens de mettre sous les yeux du lecteur. Il vit que j'avais, en passant, remarqué l'enseigne de sa mère. Cette attention lui mit en tête que, le cas échéant, je pourrais faire quelque chose de ce manuscrit dont son grand-père n'avait rien fait et dont lui ne faisait rien.

Il rumina pendant trois ans un moyen de me faire parvenir ces livres, sans en trouver aucun qui lui parût assez sûr pour le tenter, lorsque justement, vers la fin de la troisième année de ce ruminage, il apprit tout à coup que l'homme auquel il désirait avoir affaire depuis si longtemps, était arrivé à Monaco.

Il perdit trois heures à chercher un moyen de se faire présenter à moi ; vers la fin de cette troisième heure, n'en ayant point trouvé, il résolut de se présenter seul.

Il fut à peu près trois minutes devant moi, balbutiant, et sans arriver à me dire le motif qui l'amenait ; mais enfin il tira les cinq volumes de sa poche et finit par où il eût dû commencer, c'est-à-dire par me montrer le titre en me disant :

— Lisez.

Ce titre, on le connaît.

Il était assez piquant, surtout aux yeux de l'homme qui allait commencer d'écrire *Louis XIV et son siècle*, pour attirer immédiatement mon attention.

Alors, rassuré par mon accueil, il me raconta l'histoire du manuscrit, et comment, en ricochant de père en fils, à chaque génération éteinte, il était enfin parvenu jusqu'à lui.

Maintenant, à quelles conditions j'acquis ce manuscrit de Gaëtan Casanove, c'est ce qui ne regarde que moi et n'intéresse que mon libraire ; la seule chose qui importait, c'est qu'au moment de le publier, je misse en lumière tous les détails qui peuvent garantir son authenticité.

Au reste, ce qui la garantit mieux que tous les détails bibliographiques du monde, c'est ce style d'un sentiment du XVII[e] siècle, auquel il est impossible de se tromper.

On voit que la femme qui a écrit le livre que l'on va lire a familiarisé avec madame de Grignan [illegible] sur la table et avec la plume de madame de Sévigné.

Ceci posé comme prologue indispensable à ce que l'on va lire, commençons.

ALEXANDRE DUMAS.

P.-S. Il va sans dire que, je répète assez haut pour que tout le monde l'entende, même les sourds, que je suis purement et simplement l'éditeur de l'œuvre de *Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*.

I

Toutes les personnes un peu considérables de mon temps ont écrit l'histoire de leur vie. Chacun sait que Mademoiselle s'est fait registre de ses belles actions au temps de la Fronde ; que le Père Joseph a conservé les faits et gestes du feu cardinal de Richelieu ; et quant au Mazarin [illegible] bien d'autres encore, sans compter M. [illegible] et madame de Motteville, se chargent de transmettre à la postérité les gentillesses de cette Éminence jusqu'au vieux Laporte qui, dit-on, griffonne du papier ; la reine mère l'en dispenserait bien, peut-être !... Je n'ai pas la prétention de me faire un nom dans les lettres, ni de me créer une réputation de bel esprit ; ce n'est pas pour les autres que je veux raconter les événements auxquels j'ai pris part ; c'est pour moi, c'est surtout pour un homme qui [illegible] et auquel je le dévoilerai tout [illegible] jamais. Il est malheureux [illegible] sont cause de [illegible] je l'ai trempé [illegible] sans doute mon image lui est apparue, il a peut-être pardonné ses torts, il a peut-être [illegible] qui, si j'en suis aussi de mon côté, c'est qu'il m'y a poussée presque malgré moi. Quelques bons procédés, et je restais digne de [illegible] digne de lui, car il ne me mérite point, même telle que je suis ; quand je serai morte et [illegible] on lui remettra ces cahiers. Je serai franche ; je n'écris pas pour autre chose, ce n'est pas la peine de cacher une partie de la vérité et de dire le reste. Je ne parlerai que très peu des affaires du temps, je m'en suis guère mêlée ; j'aime mieux les gens que les choses ; j'aime mieux plaisanter que raisonner. Ce n'est point le métier des femmes, et je me suis assez moquée de celles d'entre nous qui en font leur occupation principale, au lieu de songer à plaire et à s'amuser.

Je commence par transcrire ici mon portrait, que l'on me condamna à faire un soir chez la feue reine mère, devant toute la cour. C'était fort à la mode alors, et il n'en est pas une d'entre nous qui n'ait passé par là. Je le crois ressemblant ; du moins mes ennemies assurent que je ne me suis pas flattée. Madame de Montespan, qui me déteste, et à laquelle je le rends bien, a seulement prétendu que je me peignais en buste, et que c'était un médaillon. Si jamais elle lisait ces Mémoires, elle n'en pourrait dire autant, car je suis très résolue à ce que la peinture soit en pied, sans oublier un de mes défauts. Il me semble que je serai moins malheureuse après.

Je suis née en 1639, au mois de juin, vingt et un mois après le roi notre sire ; j'ai donc trente-six ans à l'époque où je suis [illegible] en 1675. Ma jeunesse est finie ; c'est le moment de réfléchir ; aussi ne réfléchis-je que trop, car le regret me rend malade et je ne puis m'accoutumer à me voir au second rang des beautés du jour, bien près du troisième encore.

Je suis fille d'Antoine III de Gramont, prince souverain de Bidache et [illegible], duc et pair du royaume, maréchal de France, chevalier des ordres du roi [illegible], et de Marguerite Duplessis de Chivré, nièce du cardinal de Richelieu. J'avais deux frères : l'un bien connu de tous par ses amours, sa bravoure et son caractère [illegible], s'appelait le comte de Guiche, ainsi que les aînés de notre maison ; il est mort très jeune, et [illegible] est mort d'ennui ; rien ne lui plaisait plus dans la vie. On le juge fort diversement ; peut-être [illegible] dirai par la suite le forcé d'en juger d'une autre manière encore. Mon second frère, le comte de Louvigny [illegible] duc de Gramont [illegible] il ne pouvait [illegible] le comte de Guiche [illegible] cacher sa joie [illegible] chose de mes [illegible] personne ne [illegible]. J'ai de superbes cheveux blonds [illegible] yeux doux et vifs [illegible] un teint [illegible] pied et la main bien, sans être parfaits [illegible] remarquables. J'ai la gorge et les épaules [illegible] on en a tant parlé dans [illegible] que ce serait mauvaise grâce à le nier. On m'accorde un fort grand air, un port majestueux, une physionomie [illegible] et quelque chose de très avenant dans le sourire quand je ne fronce pas les sourcils [illegible] de bien loin. Mes dents sont [illegible] et mes lèvres vermeilles. Je porte un signe très [illegible] au-dessous du nez ; on dirait une [illegible]. M. de Monaco a toujours eu la fantaisie de me le faire arracher,

[illegible] pas plus passé [illegible] autres. Voilà donc mon portrait physique; quant au moral, c'est plus [illegible].

D'abord je suis peu instruite [illegible] voulu m'instruire [illegible] On m'a gâtée [illegible], c'était le temps de la Fronde où l'on [illegible] guère de l'éducation. Nos pères se battaient [illegible] se souvenaient [illegible] elles n'étaient pas [illegible] à la bataille. [illegible] de l'esprit naturel [illegible] on ne l'a cru; je me suis appliquée à [illegible] mieux m'en servir, je [illegible] ce qui me donne une [illegible]. Les uns me portent aux nues, les autres [illegible] sauvage. M. de Monaco est de ceux [illegible] avec moi-même, ayant toujours été [illegible].

Je suis [illegible] de ma naissance et de mon rang, je ne me familiarise pas avec les inférieurs, quoi qu'en ait dit la [illegible] c'est que de regarder [illegible] en dessus, encore cela ne [illegible], mes yeux ne se lèvent ni ne [illegible] à leur niveau. J'ai juste assez de [illegible] qui m'aime [illegible] je ne comprends pas les [illegible] et les sensibilités pleurnicheuses; ce ne fut [illegible] de m'attendrir. Hors celui dont j'ai parlé [illegible] mon maître et ne le sera toujours pas un homme [illegible] donnée un quart d'heure.

[illegible] celui-là j'ai tout éprouvé, tout senti, les désespoirs [illegible] les plus vives de ce monde. Les autres m'ont plu [illegible] amusée, ils n'ont approché que de mon amour-propre et de mes sensations. J'étais supérieure à tous, je les savais par cœur au bout de deux heures d'intimité, et [illegible] ne m'a coûté une larme.

J'ai peu de piété selon l'expression générale de ce mot, cependant je remplis mes devoirs exactement, par bienséance et pour ne pas permettre à mes inférieurs de me blâmer. Je suis active et courageuse; je cours les chemins dès que je suis libre et je cherche les aventures, c'est un besoin pour moi. Je suis [illegible] et rieuse, je [illegible] la raillerie avec une certitude de coup d'œil qui me rend redoutable. Gare à ceux qui me déplaisent et qui m'ont [illegible], je pardonne peu et j'oublie encore moins, tous mes [illegible] sont de la mémoire.

J'en conviens, j'ai peu d'amis. Cela vient plus de mon [illegible] que de ce que je ne suis pas digne d'en avoir. Je [illegible] au contraire, moi, que bien peu de gens sont dignes de l'être, et je ne prends pas la peine d'en chercher. Mon père ne m'aime pas beaucoup, il n'aime que lui et sa maison. Louvigny et moi ne lui sommes rien, aussi a-t-il pleuré son fils aîné, parce qu'il était le comte de Guiche, il n'a point permis que Louvigny prît ce titre.

Ma mère est une sainte, qui a souffert par son mari et par ses enfants; son cœur est plein de miséricorde, et son intelligence aussi nulle que commune. L'esprit de famille est peu ardent chez nous, mais *l'esprit de nom* nous a tous empêchés de le montrer. Nous nous soutenons, nous nous vantons, et le fond de cela est assez sec; nous ne [illegible] pas une révérence.

J'ai besoin de plaisirs, de distractions, d'hommages. La cour m'est aussi indispensable que l'air. Je suis coquette, l'intrigue m'attire et entretient l'activité de mon âme. Je ne suis pas menteuse, je ne suis pas fausse, je suis cachée. Je n'attends pas qu'on me devine, cela me paraît impertinent. J'aime à commander: ma petite couronne de Monaco, les honneurs qu'elle m'attire dans mon *royaume*, m'ont souvent inspiré des rages d'ambition, et des regrets de n'être pas réellement souveraine. Si je ne me suis pas plus mêlée des affaires du temps, c'est que je ne me trouve point à ma place; j'aspire à monter plus haut; l'impossibilité me repousse et me fait prendre toutes choses en dégoût; je les laisse aller comme il leur plaît, ou comme il plaît à Dieu.

Je prise surtout la magnificence et le faste. L'avarice, et même l'économie, me semblent des vices ignobles pour des [illegible] de notre naissance. Ce sont des péchés du peuple qu'il [illegible] pas lui prendre, il en a besoin. Nous avons reçu des trésors afin de les dépenser et de posséder une supériorité [illegible]. Il y a lâcheté de les garder pour soi et de perdre [illegible] avantages.

Je suis violente et colère; pourtant un simple mouvement de [illegible] m'arrête sur-le-champ. Je ne permets pas aux [illegible] à mes furies: on les blâmerait ensuite, et [illegible] n'entends point. Me voilà dépeinte, et sans [illegible]. Il est facile de distinguer dans ce portrait les traits [illegible] à celui que j'ai tracé chez la reine-mère. Ces aveux ne se font pas devant une cour, disposée incessamment à tourner en ridicule ceux qui s'y prêtent, surtout quand l'envie, cette lèpre du courtisan, trouve à placer ses dents d'acier sur une existence semblable à la mienne.

Ainsi que je l'ai dit, je naquis vingt et un mois après le roi Louis XIV. Louis XIII vivait encore, et ma famille était en grande faveur. Mon père, déjà maréchal de France, se comptait parmi ce qu'on appelait les dix-sept seigneurs, c'est-à-dire parmi ce qu'il y avait de plus élégant, de plus brave, de plus élevé. M. le cardinal, en lui donnant sa nièce, lui donna aussi une grande preuve de l'estime où il le tenait. Le roi l'aimait, la reine en avait peur, son horreur profonde pour le comte de Louvigny, mon oncle, assez vilain compagnon, il est vrai, se reflétait sur nous tous. Cette haine s'entretenait par madame de Chevreuse, sa favorite, et cela se conçoit du reste. Le comte de Louvigny trahit autrefois le pauvre comte de Chalais, amant de la duchesse: il fit contre lui une déposition fausse, qui le conduisit à l'échafaud, le tout pour plaire au cardinal et en tirer quelque faveur.

Il ne sortit pas non plus très blanc d'un duel avec Hocquincourt, auquel il donna un coup de Jarnac par derrière, qui le retint au lit six mois. On l'estimait peu et mon père lui-même le regardait comme une sorte de bravache, indigne de nous et bon à jeter à la porte. Mon autre oncle, le chevalier, depuis comte de Gramont, est assez connu d'ailleurs; nous le retrouverons plus tard.

C'était le temps du règne de M. de Cinq-Mars sur l'esprit du roi, le temps de la gloire du grand Corneille, du commencement de M. le prince et de M. de Turenne. On conspirait contre le cardinal, on criait beaucoup à la tyrannie, et il semblait fort difficile de se maintenir en équilibre au milieu de ces écueils. Mon père y parvint néanmoins, grâce à une souplesse d'esprit et une habileté gasconne qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il a de ces mots qui déconcertent la mauvaise humeur et auxquels Louis XIV lui-même n'a jamais su résister.

Sous prétexte de franchise mon père est souvent grandement insolent, on le lui passe, il est sur ce pied-là. Le comte de Gramont aussi, et moi comme eux.

Le comte de Guiche avait un autre genre: il sophistiquait à perte de vue, en ne se comprenant souvent pas lui-même. Il avait de l'esprit, du savoir, mais il manquait tout à fait de naturel, ou pour parler plus juste, il était affecté naturellement, comme un autre est simple. Je n'ai jamais [illegible] à ses passions, il en eut des douzaines et toujours excessives, disait-il. Il agonisait au moindre refus, la jalousie lui donnait des vapeurs, la facilité le rebutait, une senteur un peu forte le faisait évanouir; à la moindre querelle, il nous revenait comme un crucifié. Ma pauvre mère passait les nuits à son chevet, elle lui parlait de Dieu, un peu, et, malgré sa dévotion, de ses maîtresses, beaucoup. Elle l'exhortait à la patience, il entrait en furie, maudissant les inhumaines, les volages, avec de grands cris. Sept à huit petits chiens couchaient dans sa chambre et lui répondaient en hurlant.

Si mon père entendait cette musique, il arrivait enragé, traitait son héritier de bélître, sa femme de folle, frappait les chiens, qui n'en pouvaient mais et qui n'en hurlaient que mieux; personne ne dormait dans l'hôtel.

On fit du comte de Guiche un héros dans ses amours avec Madame: vous verrez plus tard la vérité de cela; j'admire combien le monde est facile à tromper.

J'avais encore une sœur, qu'on appelait mademoiselle de Barnache. Sa naissance fut un remords de mon père, elle avait quatorze ans de moins que Louvigny, elle était borgne et très laide, ce qui n'empêcha pas M. d'Hacqueville, l'ami intime du maréchal, de devenir amoureux d'elle, aussitôt qu'elle parut chez ma mère. Il s'en défendait, car il sentait le ridicule d'un sentiment disproportionné de toutes manières. Cependant, il en fut si fort blessé, qu'il en fit une maladie.

— Je n'aurais jamais cru d'Hacqueville capable de pareille extravagance, amoureux d'une fille telle que celle-là! Comment pourrait-elle être mieux qu'elle est, je l'ai faite si à contre-cœur!

— Oui, répondait Guiche, avec sa nonchalance ordinaire, vous avez oublié un œil, monsieur.

Ma sainte mère levait les regards vers le ciel, pour le prendre à témoin que ce n'était pas sa faute.

Nous étions établis à l'hôtel de Gramont, proche du Louvre. Nous courions, mes frères et moi, dans notre grand jardin, nous souciant peu des intrigues politiques, bien graves en ce moment-là. Je me souviens pourtant d'une chose qui me frappa et qui éveilla chez moi des idées auxquelles je n'ai que trop obéi plus tard.

M. de Cinq-Mars, que l'on appelait M. Le Grand, à cause de sa charge de grand écuyer, prit pour maîtresse mademoiselle de Chemerault. Elle et lui venaient souvent à l'hôtel de Gramont. Je me les rappelle à merveille, bien que je fusse toute petite, et certainement la circonstance que je vais dire en est la cause. M. Le Grand avait la meilleure mine possible: c'était un des hommes les mieux faits de la cour. Toujours vêtu d'un air miraculeux, de couleurs assorties, ce fut lui qui donna cette mode d'incarnat noir et blanc si longtemps suivie du temps de la Régence. Mademoiselle les adopta, et le roi les choisit souvent dans les

ballets, soit pour plaire à sa cousine, soit pour les imposer selon son caprice.

Mademoiselle de Chemerault était belle et d'un grand air. le roi Louis XIII en gagna une jalousie incroyable chez un si illustre prince, et un jour, las de souffrir, il lui intima l'ordre de se retirer en Poitou, son pays. Cet arrêt la trouva près de ma mère, ainsi que M. de Cinq-Mars ; ils descendirent dans le jardin où nous étions mon frère et moi. En les voyant arriver très vite et fort animés, Guiche et Louvigny se sauverent. Moi je restai ; ils ne me remarquèrent point, j'entendis toute la conversation.

— Je partirai, disait mademoiselle de Chemerault ; je vous ferai heureux en vous cédant la place. Ce n'est pas le roi qui me chasse, c'est vous.

— Vous êtes injuste, ingrate, mademoiselle : vous me voyez accablé, vous m'accablez encore.

— Vous êtes heureux, vous dis-je, vous voilà libre avec votre princesse Marie de Gonzague. Vous allez l'aimer, la courtiser sans obstacles. Pauvre papillon ! vous vous brûlez à la flamme, et, avec l'éclat de vos ailes d'or, vous êtes perdu. L'avenir ne me vengera que trop !

M. Le Grand ne répondit pas. Il essaya de baiser sa main, qu'elle retira d'un geste superbe, puis elle essuya ses yeux et retourna vers le logis. Il la retint.

— Non, non, continua-t-elle, c'est en vain : adieu. Vous ne m'aimez pas, vous me sacrifiez à votre ambition, à votre vanité ; vous oubliez les plus saintes promesses, vous en serez victime, car vous êtes trompé et vous vous trompez. Restez entre le roi et la princesse Marie, soyez le jouet de tous les deux, et rejetez loin de vous le seul cœur qui vous aime, le seul dévouement qui ne vous eût jamais failli. Un jour, vous vous souviendrez de mes paroles.

Il a dû s'en souvenir, en effet. Moi aussi, je m'en souviens. Enfant, j'en fis un jeu ; je disais souvent à mes frères et à mes cousins :

— Jouons à M. Le Grand et à mademoiselle de Chemerault.

Et je répétais la scène.

Plus tard, j'en fis une leçon ; plus tard encore, un regret, un retour sur moi-même ; j'ai connu tout cela.

Ce fut aussi une réputation héroïque bien usurpée que celle de M. de Cinq-Mars. Mon père (et il s'y connaissait, mon père) le définissait ainsi :

— Un hanneton botté, coiffé de plumes et armé en guerre. Il mène beaucoup de bruit, et il est impuissant à bien faire, sinon à nuire, quand on ne l'écrase pas du pied.

Le cardinal écoutait mon père quand il parlait ainsi : il souriait de son sourire indéfinissable, et il fit, involontairement sans doute, un mouvement du pied qui n'échappa à personne.

Je n'ai plus revu M. Le Grand depuis ce jour-là. La cour partie pour se rendre dans le Midi, mes parents la suivirent, nous demeurâmes ; on nous laissa notre gouvernante et nos gens. Guiche avait deux gentilshommes, dont l'un l'instruisait dans les armes et dans l'équitation. Nous ne le voyions guère. Louvigny l'accompagnait quelquefois à l'académie, quelquefois aussi il restait près de moi. Les pages que le maréchal n'avait pas emmenés partageaient ses jeux. Ma sœur n'était pas encore née.

Tout dans ma vie devait être étrange ; cette singularité commença dès le moment où j'avais quatre ans à peine, par une aventure dont j'ignore encore aujourd'hui la signification. Ce fut le premier anneau d'un commerce qui durera sans doute autant que moi, et dont les circonstances offrent un mystère impénétrable même à mes propres yeux.

Ma nourrice avait une sœur ; cette sœur habitait auprès du bois de Vincennes, et un matin, à force de tourmenter ma gouvernante, j'obtins qu'elle me mènerait boire du lait chez cette bonne femme. Mes deux frères voulurent être de la partie. Nous montâmes en carrosse, accompagnés à l'ordinaire, et lorsque nous arrivâmes, la paysanne était absente. Je me mis à crier en véritable enfant gâté, il fallut, pour me satisfaire, me conduire à une jolie maison distante d'un quart de lieue, où, nous dit-on, elle se rendait chaque jour. Cette maison appartenait à une dame qui la protégeait et lui achetait presque tous ses légumes. Guiche et Louvigny s'ennuyèrent de cette course, ils gagnèrent pays, et s'en allèrent au château même, voir les mousquetaires de M. de Tréville, dont une partie restait à la forteresse en punition de quelque folie.

Je partis seule avec ma gouvernante, mon écuyer et mes gens pour le logis de la dame inconnue, tout à fait enfoncé dans le bois. Je voulus marcher ; pour comble de tyrannie, il faisait un froid de décembre et une belle gelée. A mesure que nous approchions, nous trouvions les allées plus étroites, les arbres plus épais. Le toit de cette maison nous apparaissait pointu et ses ardoises reluisantes au soleil, une vraie gentilhommière du temps de Henri II, lequel y cacha, en effet, une gentille fillette, qu'il fallait dérober à la fois à deux jalousies de femmes : celle de la reine Catherine et celle de la belle Diane de Valentinois. Une seule barrière en fermait le jardin, que notre guide, le fils de ma nourrice, ouvrit sans peine. Nous nous trouvâmes dans un enclos planté de pommiers couverts de givre, et où tout annonçait les soins les plus minutieux de propreté et d'économie. Le soleil jetait un reflet sur les branches de la haie ; c'était si gai et si charmant, que les oiseaux s'y trompaient et chantaient d'avance le printemps.

En avant de la maison, j'aperçus une grande femme, vêtue de noir, avec des engageantes de dentelles de Flandre, encapuchonnée de carapoufs de velours, ni plus ni moins qu'un chanoine ; à côté d'elle un enfant, un peu plus âgé que moi, ramassait des graines de lierre sèches, tombées de la muraille voisine. En nous entendant, la femme tourna la tête : je vis une figure maigre et pâle, comme une figure de Benoît (1), deux grands yeux bleus clairs, percés et hardis, et un sourire si glaçial qu'il m'en ôta l'appétit de mon déjeuner. La sœur de ma nourrice me reconnut, et s'élança vers moi en me nommant :

— Mademoiselle de Gramont !

— Mademoiselle de Gramont ! reprit la dame, en saisissant la main du petit garçon et en l'entraînant vers le logis.

Ma gouvernante comprit notre indiscrétion et fit deux pas en arrière, j'étais déjà loin, elle me rappela en vain.

— Ma bonne Gothon, criai-je, je viens manger ton lait et tes œufs !

L'enfant suivait sa compagne sans résistance, mais, au mot de lait, il s'arrêta tout court et se tourna vers moi :

— Du lait ! j'en veux aussi, et on m'en donnera, répliqua-t-il en me regardant.

Cet enfant était beau comme les anges, paré à miracle, une fierté sans pareille régnait dans toute sa personne, sa lèvre inférieure, plus forte que l'autre, se relevait dédaigneusement à l'autrichienne. Il portait un pourpoint de velours violet, la petite oie en rubans semblables et des ferrets d'améthystes et de diamants. Son collet et ses manchettes, en point de Venise, étaient d'un prix ridicule pour un campagnard. Jamais rien ne m'a tant étonnée depuis que je suis au monde que cette apparition au milieu de la forêt. Cela rappelait les contes du prince Percillet, abandonné par ordre de sa méchante belle-mère et protégé par une fée.

— Venez, monsieur, répéta la vieille femme, il n'est pas l'heure de vous arrêter ici.

Elle semblait visiblement effrayée ; j'avais pris le bras de l'enfant, avant qu'elle eût pu nous empêcher de nous rejoindre.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je, hardie comme une fille du maréchal de Gramont, que j'étais.

— Je m'appelle Jules-Philippe, répondit-il, malgré les efforts de sa conductrice pour le reconduire à la maison.

— Et après ?

— Après ? c'est tout. Est-ce que cela ne suffit pas ?

— Le roi seul s'appelle Louis tout court, répliquai-je, piquée de son orgueil, et vous n'êtes pas le roi, apparemment !

L'étrangère prit le petit garçon dans ses bras, et s'enfuit avec une peur si inexplicable, qu'elle eût donné des soupçons à tout autre qu'à une fille de quatre ans. Je courus après elle, sans cérémonie, et j'arrivai à la porte au moment où elle la fermait. Ma gouvernante et Gothon me suivaient, elles employèrent en vain les séductions les plus positives pour m'enlever de cette place, je m'entêtais à rester, en criant à fendre les pierres, pendant que Philippe me répondait de la même façon. Je vous l'ai dit, je suis obstinée, je le suis de naissance, je me serais fait tuer plutôt que de céder, ce que voyant la bonne Gothon, qui m'aimait fort, elle, offrit d'obtenir pour moi la permission tant désirée de revoir l'enfant mystérieux. Elle fit le tour du petit château, pénétra par une autre porte et, après un quart d'heure d'attente, la tête blonde de Philippe parut à la fenêtre.

— Nous allons manger du lait et jouer dans la salle basse, me dit-il.

En effet, les verrous se tirèrent. On nous introduisit avec des excuses embarrassées, dont j'eus plus tard l'explication, et nous entrâmes. Tout était riche, mais sévère, autour de nous ; les meubles du temps de Henri II y étaient encore, un portrait de la recluse d'amour ornait cette grande chambre. L'expression de la mélancolie la plus douloureuse couvrait ses traits, elle tenait sur ses genoux un enfant triste et pâle comme elle. Leurs noms et leurs souvenirs s'étaient perdus, il ne restait d'eux que cette image. Je ne fis point alors ces réflexions ; mais, depuis, j'ai revu bien des fois ces lieux, et leur singulière destination m'a frappée de plus en plus. Nous les retrouverons, nous retrouverons aussi Philippe et sa compagne.

Pauvre Philippe ! quelle destinée que la sienne, et combien de choses ignorées j'aurai à raconter plus tard !

---

(1) Cel... cabinet de cire du temps où Madame de M...

I.

[illegible] que nous man[illegible] nous racontant nos prouesses. [illegible] ma gouvernante, et la femme qui [illegible] mademoiselle, causaient fort à leur aise [illegible] dissipés, quand un homme se précipita dans l'appartement et, avant de nous avoir [illegible]

— [illegible] Rougemont, le cardinal de Richelieu est mort.

[illegible] se leva en pied, devint plus pâle [illegible] du geste.

— [illegible] pas seule, monsieur, nous causerons tout [illegible]

[illegible] plein de larmes se tourna vers mon nouvel ami [illegible]

— [illegible] le hasard nous a fait rencontrer ; [illegible] nous a réunis, ma position nous [illegible] Pardonnez-moi si je vous prie de [illegible] surtout d'oublier le chemin [illegible] petite doit être heureuse. Vous [illegible] si vous venez à nous revoir ou si vous vous souvenez de [illegible] pour ma pupille, je [illegible] que nous ne soyons pas [illegible] bien mauvais que nous venons de goûter ! [illegible] je le crains.

[illegible] sur la route de Paris, dans notre [illegible] je ne pensais qu'à [illegible] le nom de ce [illegible] je ne [illegible] de la mort du cardinal, [illegible] de nous impressionna guère. [illegible] événement !

Ainsi [illegible] le cardinal de Richelieu était l'oncle [illegible] en porta le grand deuil à cause de la [illegible] et moi, nous en fûmes [illegible] pas sept ans accomplis. M. le maréchal [illegible] le roi, pour une affaire en parlement au sujet [illegible] à mon oncle le chevalier de Gramont, lequel en avait besoin je ne sais plus pourquoi. [illegible] et permit au comte de Guiche [illegible] dans son appartement, où il recevait une [illegible]

[illegible] ne revint que plusieurs semaines après la cour, en litière, malade et dolente. Elle regrettait [illegible] M. son oncle, peut-être était-elle la seule personne [illegible] véritablement. Elle lui savait un gré infini [illegible] à mon père qu'elle [illegible] et qui, en [illegible] toute sa vie de lui donner des [illegible]

[illegible] du cardinal que nous eûmes à nos [illegible] pendant plusieurs semaines, fut mademoiselle de Gournay. [illegible] que ma mère gagna de madame la duchesse d'Aiguillon la continuation, pour toute sa vie, [illegible] de feu M. le cardinal par Boisrobert. [illegible] d'une façon originale. Elle avait [illegible] vers [illegible] d'un portrait de Jeanne d'Arc, et [illegible] vers assez mauvais du reste, plurent à Son Éminence. [illegible] voir [illegible] l'abbé la lui amena. Le cardinal se divertit à la recevoir en cérémonie, et lui débita [illegible] livre de sa composition, intitulé : *L'ombre ou les présents et les avis de la [illegible] de Gournay*. J'ai aperçu ce bouquin couvert de [illegible] dans un coin du cabinet des livres, à l'hôtel Gra[illegible] je ne crois pas que personne de nous l'ait jamais [illegible] comprit que Son Éminence se jouait à ses dé[illegible] sans se dé[illegible] du monde.

— Vous riez de la pauvre vieille, monseigneur, dit-elle, [illegible] grand génie, il faut que chacun contribue [illegible]

[illegible] étonné de cette réplique si bien tournée [illegible] lui dit un petit mot d'excuse et se tournant vers Boisrobert :

— Lebois, continua-t-il (il l'appelait familièrement ainsi), [illegible] quelque chose pour mademoiselle de Gournay. [illegible] deux cents écus de pension.

— Mais, répliqua l'abbé, je ferai observer à monseigneur [illegible] a une servante.

— Et comment s'appelle la servante ?

— Mademoiselle Jamin, [illegible] d'Amadis Jamin, le page de Ronsard.

— Je donne cinquante livres par an à mademoiselle Jamin.

— Mais, monseigneur, avec sa servante, mademoiselle de Gournay a encore une chatte.

— Comment s'appelle la chatte ?

— Ma mie Piaillon, monseigneur.

— Je donne vingt livres de pension à ma mie Piaillon, ajouta Son Éminence.

— Mais, monseigneur, ma mie Piaillon vient de chatonner.

— Combien de chatons a-t-elle faits ?

— Quatre, et c'est une grande famille pour une veuve !

— Allons ! les enfants d'une chatte de cette sorte ne peuvent aller à l'hôpital ; j'ajoute une pistole pour les chatons.

Cette histoire courut les ruelles, ainsi qu'une autre de [illegible] demoiselle de Gournay avec Racan ; on l'a trop répétée, je ne la dirai pas. Ce que j'aime mieux raconter de mon illustre oncle, ce sont ses amours. Il en eut de bien des sortes, sans compter ses familiers, grands originaux, dont [illegible] duchesse d'Aiguillon et ma mère héritèrent. D'abord Boisrobert, qu'il chassa pour une étourderie à propos de sa pièce de *Mirame*. Cette Éminence n'entendait pas la plaisanterie sur ses vers et sur tout ce qui s'y rattachait. Il avait [illegible] Boisrobert un bout de table chez le maréchal et [illegible] sait comment il le payait : en histoires ! J'en ai toujours retenu des mots qui m'amusaient. Entre autres, les [illegible] de Racan, mettant ses bas à sécher sur la tête de madame de Bellegarde et de madame de Lorges, qu'il prenait pour des chenets ; un plus attentif s'y serait trompé [illegible] ces deux mascarons n'avaient pas leur pareil à la cour. Mon père se réjouissait à le leur rappeler, et il ajoutait avec sa brusquerie gasconne :

— En vérité, le pauvre [illegible] si ce n'est que des chenets [illegible] parler [illegible] sont des [illegible]

Le vieux [illegible] aussi à l'hôtel après la mort de Son Éminence. Il [illegible] le plus [illegible] des prières [illegible] ses [illegible]

— Mon Dieu ! faites-moi la faveur de bien digérer ce que j'ai si bien mangé.

Cette mauvaise [illegible] de chevalier de Gramont apprit cette prière à huit ou dix enfants de la cour qui la répétèrent croyant bien dire et qui n'en voulurent pas accepter d'autre, tant il les en avait entichés. Il ne se frotta pas à nous, il craignait mon père qui ne le marchandait pas.

— Mon frère, lui disait-il, voici de l'argent, il vous en faut pour tricher au jeu ; sans cela, vous vous ferez peut-être coupeur de bourses par les chemins, et je n'aimerais pas à vous voir pendu.

J'ai parlé des amours du cardinal de Richelieu. Marion Delorme, qu'on lui prêta, ne voulut point de lui ; elle le trouvait trop ladre et trop petit compagnon.

— J'ai eu toute la seigneurie de l'Europe, disait-elle, je n'ai plus de place chez moi pour ce prestolet.

Il lui en garda rancune et la ruina si bien qu'elle est morte dans l'obscurité, abandonnée de ses amants et remplacée par Ninon, moins belle qu'elle. La duchesse de Chaulnes se montra moins difficile et il faillit lui en coûter cher. Un soir qu'elle revenait de Saint-Denis, des officiers du régiment de la marine arrêtèrent son carrosse et cherchèrent à lui casser deux bouteilles d'encre sur le visage. Rien de plus merveilleux pour défigurer ; pendant les guerres civiles on en fit un grand usage. Le verre coupe, l'encre pénètre dans les coupures, cela ne s'ôte point, tout est dit. La duchesse se défendit tant, que le carrosse et ses jupes en furent seuls endommagés. Combien de fois j'ai envié cette vengeance et quelle joie d'arracher à une rivale la beauté dont elle est fière ! Madame de Montespan a été bien heureuse que les convenances de mon rang et de ma famille aient imposé silence à mes ressentiments ; j'ai toujours trouvé cette femme sur mon chemin, et j'ai toujours été vaincue par sa beauté. À mon lit de mort je me souviendrai de ce qu'elle m'a fait souffrir. Elle est encore, à l'heure où j'écris, plus belle que moi, malgré ses couches et ses passions furieuses. Cela ne finira point !

Madame la duchesse d'Aiguillon, ma tante, autrefois madame de Combalet, fut, dit-on, la plus constante maîtresse de Son Éminence. Cet amour fut nié, mais non caché de manière qu'on ne le découvrît pas. Elle eut quatre enfants de son oncle, deux sont morts, deux vivent encore. La fille a épousé, avec une bonne dot, un gentilhomme du Périgord, qui la tient en chartre privée sous prétexte de lui faire honneur. Le garçon, connu dans le monde sous le nom de chevalier Duplessis, obtint un brevet de Malte, je ne sais sur quelles preuves. C'est un beau cavalier, fin comme son père, nous le retrouverons : est-ce que tous les bâtards de ce siècle ne m'ont pas poursuivie ? M. de Lauzun disait que j'avais le vol des bâtards, il en prenait des airs superbes à me fermer la porte au nez.

La roi Louis XIII se mourait. Sur la fin de ses jours, il

avait pris une manie, celle de raser ses courtisans ; il fallait se laisser faire sous peine de disgrâce. Mon père, qui n'était pas encore duc et qui aspirait à l'être, n'eut garde de refuser son menton au royal caprice. Il amusa le tapis par ses contes habituels ; le roi se mit à rire, et la main lui trembla.

— Prenez garde, sire ! vous allez me couper ! s'écria le maréchal, incapable de se contraindre et à qui sa franchise était un moyen de faveur.

— C'est fait, mon cher maréchal, répondit le monarque, il n'y a plus à y revenir.

— C'est la marque de l'ouvrier, sire, je la garderai, ma foi jurée, et je conserverai cette mouche au-dessous de ma lèvre pour cacher la cicatrice.

— Ce sera désormais une royale, maréchal, puisqu'elle vient de la main d'un roi.

De là cette mode que la volonté d'un autre roi a seule pu faire disparaître. Combien peu de gens se rappellent ce trait aujourd'hui !

Ma mère était bonne et sainte ; mais elle était crédule ; elle avait foi aux devins et les consultait malgré l'avis de son confesseur. Mon père disait qu'elle choisissait ce péché-là pour avoir à s'accuser de quelque chose, et parce qu'elle n'avait pas juré d'être parfaite. Le plus célèbre astrologue à ce moment était Campanella. Le cardinal l'avait tiré des prisons de Milan, où il gémissait sous l'accusation de magie, pour dresser l'horoscope de M. le Dauphin, maintenant Louis XIV. Il en fit un fort remarquable et qui, jusqu'à présent, semble devoir s'accomplir.

— Cet enfant, a-t-il dit, sera luxurieux comme Henri IV, et très fier ; il régnera longtemps et péniblement, quoique avec un certain bonheur. Mais sa fin sera misérable, et amènera une très grande confusion dans la religion et dans le royaume.

Voici ce qui nous arriva à ma mère et à moi, peu de jours avant la mort de Louis XIII. Elle se sentait malade, et l'idée de sa fin la poursuivait nuit et jour. Cependant elle désira connaître son sort, afin de s'y préparer sans doute ; en même temps l'idée lui vint de s'assurer de mon avenir, elle m'emmena avec elle. Nous sortîmes à pied, déguisées, c'est-à-dire cachées sous des mantes. L'écuyer de la maréchale lui donnait le poing, et son valet de chambre me tenait par la main. Nous arrivâmes à une maison isolée, située près de la Grange-Batelière, dans ces marais croupissant au-dessous de Saint-Lazare. Cette maison fermée de toutes parts, entourée d'un jardin que l'humidité du terrain rendait vert plus tôt et plus tard que les autres, semblait un couvent de pénitence, tant elle était triste. Je perdis un de mes souliers dans la boue, maladroite que j'étais à marcher longtemps, et je pleurai de grosses larmes quand je me vis si loin de toute habitation, perdue dans un désert.

On frappa, la porte s'ouvrit toute grande, sans qu'on vît personne ; nous entrâmes, et une manière de nain contrefait et hideux parut sur le seuil de la maison. Il nous fit signe de nous arrêter, une voix de l'autre monde demanda ce que nous cherchions.

— L'illustre Campanella, répondit ma mère en tremblant.

— Pourquoi faire ?

— Pour connaître la vérité de notre fortune.

— Avez-vous la foi ?

— Sans doute, nous l'avons.

— Entrez alors !

Nous entrâmes. Ma mère dut laisser à la porte son écuyer et son valet de chambre, nous pénétrâmes seules dans le sanctuaire. Campanella était enveloppé d'une longue soutane à trois couleurs, noir, violet et rouge ; il portait un grand bonnet pointu bleu fourré, avec un paquet de grelots au sommet, ce qui faisait un bruit assourdissant, selon qu'il le trouvait convenable à ses sortilèges. Il avait une barbe blanche fort longue et fort vénérable. Il ne se leva point, mais il nous regarda d'un œil de basilic, noir et étincelant, puis il allongea le bras, et fit signe à la maréchale de s'asseoir ; elle s'assit, je restai debout tout intimidée. D'un geste, il m'attira vers lui.

— Voulez-vous savoir ce qu'il adviendra de cette jeune fille, madame ?

Ma mère fit un signe que oui, sans avoir le courage de répondre. Il prit ma main, l'ouvrit presque de force, et se mit à la contempler ; tout en mesurant des lignes de mon visage, il secoua lentement la tête en signe de mécontentement.

— Ce n'est pas là du bonheur, c'est de la puissance, de la richesse, des honneurs, presque un diadème ! Voici bien des larmes, un cœur fier pourtant. Enfant, méfiez-vous des lundis, méfiez-vous des yeux verts, méfiez-vous des langues dorées. Vous porterez une couronne malgré vous ; vous mourrez jeune, vous n'aurez pas de regrets. Un astre singulier préside à votre destinée, vous serez aimée de beaucoup, surtout des enfants sans mère. Quant à vous, vous aurez des enfants que vous aimerez peu. Rappelez-vous un jour ce que je vous annonce aujourd'hui, votre étoile n'est point fixe, et vous aurez comme elle des temps sombres. Allez ! je ne me plais point en votre pensée, elle est triste et me repousse. Vous serez belle pourtant !

Le sang de mon père a toujours travaillé et bouillonné en moi, même à cet âge. Je me redressai fièrement ; la sorcellerie de Campanella ne m'effrayait pas, j'aurais tenu tête au diable en personne.

— Vous êtes bien insolent, lui dis-je, de parler ainsi à la fille du maréchal de Gramont. Si vous ne vous plaisez pas en ma compagnie, la mienne n'est pas faite pour vous, et je ne sais pourquoi on m'y a conduite.

Et sans regarder si ma mère me suivait, je rentrai dans l'antichambre où se tenait le nain contrefait, je cherchai la porte, je ne la trouvai point. Il m'examinait en silence et immobile.

— Par où puis-je sortir ? demandai-je du même ton.

— On ne m'a pas commandé de vous mettre hors, me répondit-il.

J'étouffais presque de colère ; moi que l'on ne contrariait jamais, moi que toute la cour avait gâtée pour plaire à ma mère, mieux à la cardinal ! un misérable nain, son maître, aussi misérable que lui, osaient me résister ! Je rentrai dans le laboratoire, où ma bonne mère se confondait en excuses, promettant monts et merveilles pour conjurer le sort. J'entendis Campanella qui disait :

— Je n'y puis rien, madame, je ne suis pas le destin ; cette fille si impérieuse aura un maître, un maître dur et impitoyable, elle pliera sous son genou.

— Vous en avez menti, m'écriai-je, je ne plierai sous le genou de personne. Ouvrez-moi tout à l'heure, je veux sortir d'ici.

« Je me plaindrai à mon père, il saura qu'on m'y a conduite, et nous verrons, monsieur le devin, si devant lui vous parlerez aussi haut. »

Madame de Gramont devint pâle. Elle craignait son mari, elle nous craignait Guiche et moi, elle craignait surtout mon oncle le chevalier, qui l'épluchait comme une volaille du bout des doigts et qui mettait mon père en train. Elle eut grand'peur de mon rapport.

— Mon enfant, me dit-elle, vous ne ferez pas cela.

J'étais déjà retournée près du nain, auquel Campanella avait crié d'une voix de tonnerre :

— Laissez aller !

Nous sortîmes, et nos gens nous attendaient transis de peur. La sotte canaille ! Je sais bien que ces marais à cette heure étaient effrayants. On y entendait des bruits étranges, des cris de toutes sortes, des trépignements lointains. Une lumière brillait à la fenêtre de la Grange-Batelière. La nuit était venue pendant notre consultation. Le couvent de Saint-Lazare présentait au loin ses masses noires et les murailles de son clos immense. Nous avions fait emporter des torches par précaution, un laquais les alluma. Nous revînmes à pied jusqu'au rempart ; le carrosse nous y attendait ; j'étais toujours en colère, et ni les prières, ni les menaces de la maréchale ne me purent apaiser.

Quand nous entrâmes à l'hôtel, j'aperçus Guiche, que son gouverneur emmenait chez M. le duc de Beaufort, pour assister à de beaux exercices que faisaient là, je ne sais pourquoi, en vérité, une troupe d'enfants de la cour. Il me tourmenta comme à l'ordinaire, sur mon air superbe, ce qui acheva de m'exaspérer. Je courus droit chez mon père.

— Monsieur, lui dis-je, défendez donc à madame la maréchale de me conduire chez des gens qui me manquent de respect !

Le maréchal se mit à rire, et m'attira vers lui.

— On vous a manqué de respect, mademoiselle de Gramont ? et qui donc, s'il vous plaît ?

— Une espèce de sorcier qui s'est terré au bas de Saint-Lazare, un moine italien, avec des sonnettes à son bonnet, comme les bouffons de M. le cardinal.

— Encore ! Ah ! la pauvre maréchale fera la fortune de ces baladins aux dépens de la mienne. Et que vous a-t-il prédit ?

— Que j'aurais un maître, monsieur, et que je ploierais à genoux devant lui.

— Voyez-vous l'insolent ! un maître à mademoiselle de Gramont !

Quand mon père m'appelait ainsi, c'était pour se railler de moi, et je m'irritais contre lui-même.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, vous aussi, vous vous amusez à mes dépens.

Mon père dit alors ces paroles mémorables, que je n'ai point oubliées, et dont M. de Guiche ne fit que trop l'application.

— Quel dommage que cette petite fille ne puisse porter le nom de Gramont toute sa vie ! elle le défendrait mieux que ses frères, elle le placerait aussi haut que moi. C'est là mon vrai sang !

Il n'en fut pas davantage. Ma mère ne m'en reparla jamais, elle avait trop peur de me fâcher.

Il passa par la tête à Mademoiselle, en ce temps-là, de

nous appeler aux Tuileries pour se jouer avec nous ; bien qu'elle eût beaucoup d'années de plus que moi, je fus au nombre des élues. Elle faisait venir chez elle mesdemoiselles ses sœurs, filles du second mariage de Monsieur, à peu près de mon âge et même un peu plus jeunes. Je n'aimais point ces jeux. Il me fallait me soumettre aux caprices des princesses et cela me déplaisait. Mademoiselle surtout, aussi orgueilleuse que moi-même, me faisait bouillir le sang. C'était un pressentiment sans doute, car c'est une des personnes que j'ai le plus détestées, et avec le plus de raison. Elle commençait à avoir chez elle alors un tout jeune garçon, fils naturel de Monsieur son père et d'une fille nommée Louison Roger, qu'il avait connue et aimée dans ses séjours en son apanage à Tours et à Blois. Cette fille était belle et spirituelle, mais elle n'était pas de taille à venir à la cour. Mademoiselle la vit beaucoup et prit dans sa maison le petit chevalier de Charny, sous prétexte de plaire à Monsieur, mais bien plus dans l'idée de faire pièce à sa belle-mère, la nouvelle Madame, Marguerite de Lorraine, que Gaston épousa à l'insu du roi, et que Mademoiselle détestait de tout son cœur.

Ce chevalier de Charny était une charmante créature. Dès qu'il me vit, il s'attacha à mes jupes et ne me quitta plus. Il me plaisait aussi ; nous nous en allâmes, nous tenant la main en courant, pendant qu'on ne s'occupait pas de nous, jusqu'au cabaret de Renard, dans le jardin des Tuileries. Là, mon compagnon voulut agir en cavalier, et prenant un air d'importance, il me demanda si je n'accepterais point un cadeau ou quelques rafraîchissements.

— Je ferai venir Renard, ajouta-t-il, il me connaît bien, il me voit souvent avec Mademoiselle, et nous servira de suite. D'ailleurs, voici là-bas mon cousin de Beaufort.

— Comment, votre cousin de Beaufort ! m'écriai-je, étonnée de l'outrecuidance.

— Oui, répliqua-t-il très tranquillement ; M. de Beaufort est petit-fils de Henri le Grand comme moi, comme Mademoiselle, et le côté ne fait rien à l'affaire.

Je fus au moment de me révolter, mais il me passait par la tête un projet délicieux, et je ne voulais point m'en distraire en me fâchant. Depuis que j'avais vu Philippe, sa jolie maison, et goûté son bon lait, je demandais sans cesse à y revenir. On me refusait, bien entendu. L'heureux succès de mon escapade avec mon nouvel ami me donna l'idée de la pousser plus loin.

— Vous avez un gouverneur ? lui dis-je.

— Non, j'ai une mie.

— Est-elle bien bonne et bien complaisante ?

— Elle fait tout ce que je veux.

— Est-elle bien vieille ?

— Oh ! oui, je crois qu'elle a au moins cinquante ans. Pourquoi cela ?

— Parce que les vieilles mies ne savent pas refuser ; nous irons mieux à notre fantaisie. Avez-vous un carrosse ?

— Oui, pour ma mie et pour moi.

— Allons chercher la mie et le carrosse, et promenons-nous.

— Je le veux bien ; mais Mademoiselle ?

— Qui le lui dira avant ? Si elle le sait après, elle vous grondera, vous vous laisserez gronder, et vous vous serez amusé.

— Allons !

Nous reprîmes notre chemin, sans que personne s'en occupât. M. de Beaufort et ses amis tenaient le cabaret, ils buvaient, se querellaient et ne nous voyaient pas. La mie Gothon n'essaya même point de nous contrarier ; on attela le carrosse, et nous voilà partis pour le bois de Vincennes, battant des mains et sautant de joie. Ma mère m'avait conduite aux Tuileries et ma gouvernante aussi. Ma mère me crut avec madame de Basté ; madame de Basté me crut avec ma mère ; on avait ouvert les grands appartements, afin de donner plus d'espace à nos jeux. Quant au chevalier, il vaguait par la maison du matin au soir, et Mademoiselle qui le protégeait plus par orgueil que par tendresse, se confiait à la mie Gothon.

Nous arrivâmes au château. Comme la première fois, nous y laissâmes nos gens, et je me chargeai de servir de guide. Je ne puis oublier cette journée ; elle eut une grande influence sur ma vie sans doute. Nous courions nous sautions autour de la mie, le chevalier et moi. Nous n'avions à notre suite que deux laquais ; c'était un fort petit équipage et personne n'eût soupçonné notre rang en nous voyant aussi simples de la sorte. Charny, qui courait plus que moi, en sautant un fossé et par un effort déchira son haut de chausses ; ce fut un grand événement, auquel je ne pouvais ni remédier ni assister.

— Faites à votre aise, criai-je à la mie Gothon, j'aperçois le logis ; j'en sais le chemin et je vais vous faire ouvrir la porte.

J'approchai, en effet, du jardin, la grille en était poussée ; je la franchis, mais la maison était close. La sœur de ma nourrice, dans ma première visite, avait trouvé derrière le bâtiment une entrée ; je n'hésitai pas à la chercher : est-ce que j'hésitais, moi ? Je découvris une cour assez sombre, puis un perron ; il n'y avait absolument personne, le plus profond silence régnait partout, la porte céda sous ma main et m'introduisit dans un vestibule, où j'en vis plusieurs autres, toujours personne.

Un bruit de voix m'attira vers une chambre, en face d'un assez bel escalier. J'écoutai : Philippe était là certainement, j'entendais ses réponses à des questions faites plus bas sans doute. Je ne m'amusai pas à réfléchir davantage, et je me mis à frapper de toutes mes forces en m'écriant :

— Philippe ! Philippe !

Le pêne tourna en même temps et je restai clouée à ma place. J'avais en face de moi la reine Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin, qui venait de succéder à mon grand-oncle, et que je connaissais parfaitement, pour l'avoir vu pateliner à l'hôtel.

— La petite de Gramont ! dit la reine en fronçant le sourcil. Qu'est-ce ceci, madame ? et pensez-vous bien à ce que vous faites !

III

Madame de Rougemont resta pétrifiée comme moi ; car, toute hardie que j'étais, la présence de la reine m'imposait plus que qui que ce soit. La reine Anne était belle, mais elle n'était ni bonne, ni avenante, excepté pour ceux qu'elle voulait s'attacher. Autrement, son visage froid, ses yeux vifs et impatients, sa lèvre dédaigneuse, marquaient plus de dignité que de grâce ; elle était violente et colère, on l'a bien vu depuis, dans la Fronde. En cette circonstance, elle fut loin de se contenir. Me prenant par le bras, elle me secoua fortement.

— Que faites-vous ici, mademoiselle ? répondez.

Je commençais à me remettre, j'osai lever les yeux.

— Je suis venue voir Philippe, madame.

Elle m'attira au milieu de la chambre, et s'asseyant dans un fauteuil sous le portrait de la recluse d'amour dont j'ai déjà parlé :

— Dites donc, dites donc, petite malheureuse, parlez, qui vous a appris cette route ?

Madame de Rougemont, un peu moins effrayée aussi, prit la parole avant que je pusse répondre.

— S'il plaît à Votre Majesté, dit-elle, je lui expliquerai ce qui s'est passé, et la fatalité de tout ceci.

Elle raconta en peu de mots notre première rencontre et le hasard qui l'avait amenée ; elle ne manqua pas d'ajouter l'injonction positive faite à ma gouvernante, et les promesses de celle-ci.

— N'importe ! c'est votre faute, madame, il ne fallait pas admettre ici cette paysanne, il ne fallait pas...

L'emportement de la reine était tel, qu'elle allait sans doute en dire plus qu'il n'était convenable. M. de Mazarin l'interrompit d'un geste, et lui parla longtemps à l'oreille en espagnol, langue que je commençais à étudier comme c'était l'usage à la cour alors, mais que je ne savais pas assez pour tout comprendre. Je saisis quelques mots ; cependant, ces quelques mots ne purent m'apprendre que l'existence d'un secret d'État, dont je me trouvais dépositaire à mon âge. Quel était ce secret ? on ne le dit point. Ce qui me frappa le plus, ce fut la voix doucereuse du cardinal, ce fut son accent insinuant, ce fut la manière dont la reine l'accueillit, et dont il apaisa sa colère. J'avais aussi été étonnée d'une chose : la reine et le cardinal étaient déguisés, la reine, en petite bourgeoise ; le cardinal, en cavalier, et déguisés à ce point, que, très probablement, si Anne d'Autriche ne m'eût point interpellée, je ne l'aurais pas reconnue. Je n'aperçus pas un domestique. Ils étaient venus seuls dans une mauvaise chaise de voyage, que je distinguai à travers les arbres où elle était cachée. Toute jeune que j'étais, j'étais si bien née pour la cour, j'étais si bien fille du maréchal de Gramont, que je flairai une position importante et difficile ; instinctivement, sans m'en rendre compte, je compris que je devais me taire, et qu'il ne fallait pas me laisser surprendre.

La reine répondit encore assez vivement à Mazarin, qui lui répliqua de nouveau, toujours du même ton.

— Où est cette gouvernante ? interrompit-elle ; comment a-t-elle osé après ce qu'on lui avait dit ?

Le cardinal fit un signe de la main pour la prier d'avoir patience ; puis il m'appela.

— Mademoiselle, me demanda-t-il, avec qui êtes-vous venue ?

Je lui racontai, à mon tour, tranquillement, clairement, comme quoi Charny et Gothon m'attendaient dans le bois. Il m'écouta sans émotion apparente ; il n'en fut pas de même de la reine, qui s'écria :

— Charny ! Mademoiselle ! Monsieur ! mais c'est l'enfer, que tout cela !

— Un instant, un instant, madame ; apprenons tout ; le mal n'est pas grand peut-être.

Les questions continuèrent.

— Monsieur le maréchal a-t-il eu connaissance de votre venue ici, mademoiselle ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mon père me gronde souvent et que je ne lui dis rien de ce que je fais.

Le cardinal sourit. L'interrogatoire reprit encore ; ils parlèrent bas de nouveau ; pendant tout ce temps, Philippe resta caché derrière les jupes de madame de Rougemont, hasardant quelquefois la tête pour me regarder ; il avait bien plus peur que moi. Je ne sourcillai pas. La reine écoutait impatiemment ; elle avança la main, puis m'examinant avec des yeux furibonds :

— Retournez d'où vous venez, emmenez Charny, et si jamais...

— Pardon, madame, interrompit le cardinal. Ma chère enfant, vous êtes fort raisonnable et fort discrète ; vous en donnerez une preuve de plus en ne révélant à personne ce que vous avez vu aujourd'hui. M. le maréchal en serait très fâché contre vous et l'on vous enfermerait au logis pour bien longtemps.

— Vous avez raison, monsieur, je m'en souviendrai.

— Cette petite fille ! dit la reine toujours prête à s'emporter, il faudrait...

J'avais la prétention de ne pas être une petite fille ; je pris un air superbe et je répondis :

— Vous verrez, madame, si je suis une petite fille !

— Emmenez-la, emmenez-la, madame de Rougemont, qu'elle parte ! Fermez les portes ! laissez Philippe avec moi. Allez ! allez !

J'entendis qu'elle ajoutait en espagnol, se penchant vers le cardinal :

— Il vaudrait mieux l'enfermer pour sa vie.

— Et son père ?

Je me retournai furieuse. Madame de Rougemont m'entraîna, elle m'accabla de reproches, me menaça des plus terribles châtiments si je revenais et si je parlais. Je ne lui répondis point. Je commençais à avoir peur : elle m'effrayait plus que la reine, parce qu'elle était laide. Néanmoins, je me tus. Nous passâmes à côté de la chaise. L'homme qui la gardait était le même que j'avais entendu, à ma première visite, annoncer la mort de mon grand-oncle. Nous ne lui parlâmes pas.

Charny et Gothon m'attendaient au milieu de l'allée. Madame de Rougemont alla droit à eux.

— Je vous ramène cette petite imprudente, ma mie ; une autre fois ne la suivez plus et ne vous laissez plus conduire chez des gens qui ne désirent pas vous voir. Vous êtes trop heureuse qu'on ne prévienne pas Mademoiselle de la façon dont vous élevez son pupille. Adieu.

Elle s'échappa sans rien ajouter, ma mie Gothon me prit la main, Charny de l'autre et retourna vers notre carrosse, très penaude et très embarrassée. Alors ma colère éclata. Je poussai des cris terribles, et mon petit compagnon comme moi, sans savoir pourquoi il criait. Gothon nous entraînait malgré notre résistance ; elle eût voulu déjà être bien loin. Je ne me souviens plus de ce que je pensais, mais, une chose qu'on aura beaucoup de peine à croire et qui n'en est pas moins très positive, c'est que je n'ai jamais ouvert la bouche de tout ceci. Je me promis de me taire par orgueil, pour montrer que j'en étais capable, et aussi un peu par crainte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la reine, c'est que le Mazarin eurent de ce moment les yeux sur moi, c'est que cette discrétion me valut de leur part une faveur constante. Jusqu'à sa mort, la feue reine mère me reçut avec la plus haute distinction ; il ne tint qu'à moi d'entrer chez elle avant et après mon mariage ; elle me désigna pour être chez la jeune reine, et comme le roi voulut donner cette place à une de ses fidèles, elle insista pour que je fusse la surintendante de la première Madame. Le cardinal Mazarin arrangea mon mariage avec M. de Monaco. Il faisait grand cas de moi et le répétait à qui voulait l'entendre. Jamais entre nous la moindre allusion ne fut faite à ce qui s'était passé, il n'en est pas moins vrai que cette journée décida de mon sort, ainsi que je l'ai dit, car elle fit mon avenir. Sans M. de Mazarin, qui se mit Monaco en tête, et qui le mit à mon père, j'aurais probablement épousé celui que j'aimais, ou un autre.

Voici bientôt le moment de l'introduire dans ma vie, voici le moment où son nom se trouvera à chaque instant sous ma plume, car, depuis lors, il n'est pas sorti de mon cœur. Personne ne sait jusqu'à quel point j'ai aimé cet homme, personne ne sait combien je l'aime encore, et combien la douleur de son exil contribue à la maladie qui me tuera prochainement. Je ne suis pas de ceux qu'on abuse, Fagon ne l'ignore pas, aussi m'a-t-il prévenue de me tenir prête. J'ai quelques années devant moi, et ce sera tout. Que m'importe ! Je ne suis plus jeune, je ne suis plus belle, je ne puis pas être reine ; je n'ai donc en perspective ni succès ni puissance, à quoi bon vivre alors ?

Le roi Louis XIII mourut, je m'en souviens bien ; je me souviens du grand deuil, et d'avoir été en personne, dans une lanterne, au premier lit de justice du petit roi Louis XIV. Je me rappelle sa gravité, et je me rappelle surtout combien je fus frappée de sa ressemblance avec mon ami Philippe. Peu de jours après cette séance solennelle, nous partîmes pour le château de Bidache, ma mère et moi ; nous y devions rester seulement quelques mois, afin d'essayer de remettre sa santé : c'était son dernier remède. Mon père voulut que je l'accompagnasse, ainsi que Louvigny ; il garda le comte de Guiche. Ma sœur n'était pas encore née, remarquez-le bien, par conséquent, la bonne maréchale avait encore quelque chose à faire en ce monde. Elle se rétablit, en effet, merveilleusement pendant cette campagne et nous laissa, mon frère et moi, très libres de nos fantaisies. Nous courions le pays comme des fils de montagnards ; je montais à cheval, je grimpais les rochers, j'étais la première dans les découvertes, aussi je me rendis très populaire dans cette province, où nous étions souverains, et l'on m'y adorait.

Un soir nous revenions d'une promenade lointaine avec notre suite de petits garçons, que l'on régalait à l'office, et qui nous avaient frayé les chemins toute la journée. J'entrai dans l'appartement de ma mère, encore mouillée d'une averse ; elle m'embrassa, me grondant à moitié, selon son habitude, et dit à la gouvernante de me faire mettre un habit propre pour souper.

— Nous avons du monde, ajouta-t-elle.

— Et qui cela, madame ?

— Un de nos parents, ma fille, un des cousins de M. le maréchal, le marquis de Nompar de Caumont de Lauzun ; il vient ici pour nous remettre son fils, le jeune comte de Puyguilhem, auquel votre père veut bien permettre d'étudier dans sa maison ; nous le ramènerons à Paris.

Ceci ne me frappa guère, et c'était pourtant tout mon avenir. Je remontai chez moi ; on m'habilla, je jouai encore quelques instants avec mes poupées, et lorsque le souper fut servi, madame de Basté me prit par la main pour m'y conduire ; c'était une joie toujours nouvelle ; lorsque le maréchal était présent, nous ne mangions jamais à table.

En entrant au salon, j'y trouvai les personnes annoncées. Je fis la révérence au marquis, auquel ma mère dit, de sa meilleure grâce :

— Monsieur, voici ma fille.

Il me salua, et, voulant répondre par la même politesse envers une enfant de mon âge, il me présenta le jeune comte, en ajoutant :

— Mademoiselle ma cousine, voici mon fils le comte de Puyguilhem.

Je levai les yeux sur le jeune homme, car, vous le savez, je ne suis pas timide, et je trouvai en lui je ne sais quel attrait qui me charma. Plus âgé que moi de six ans, il avait déjà l'air d'un seigneur, bien qu'il fût petit et qu'on ne pût le regarder comme un joli garçon. C'est ici le lieu de faire son portrait, je crois, non tel qu'il était alors, mais tel qu'il est devenu ; c'est ici le lieu de dépeindre cet homme, qui tint tant de place à cette cour où il en restait si peu en dehors du roi, et qui a réussi par des moyens qui eussent mené les autres à leur ruine, pour se briser plus tard sur des obstacles dont le plus niais eût triomphé. Il était, à l'époque de notre connaissance, un cadet de famille, très pauvre, sans espérances qu'en la faveur de mon père et en sa propre habileté. Il n'était jamais sorti de la Gascogne, son pays ; il était né Gascon, et je vous réponds qu'il mourra de même. S'il quitte sa prison, il parviendra encore à reprendre des dupes ; c'est le sort de cet homme ; il a besoin de tromper, mais il a plus besoin encore de dominer ; qu'il doit être puni derrière ses murailles !

Puyguilhem, plus tard le comte de Lauzun, et si connu sous ce nom, est plutôt petit que grand, plutôt maigre que gras, plutôt blond que brun, je dirai mieux, plutôt laid que beau. Avec tout cela, il n'est personne de plus agréable, de mieux fait, de plus accompli, quand il le veut. La première fois, il ne frappe point ; mais quand on l'a remarqué, il ne peut passer ensuite inaperçu. Il a dans la taille je ne sais quelle légèreté, quelle grâce, quelle hardiesse, que je n'ai vues qu'à lui seul. Son pied et sa main sont de sa race et de sa province, c'est tout dire. Il a la jambe belle et la montre volontiers ; les bottes à manchettes ne lui plaisent guère, il aime mieux le genre actuel. A qui la montre-t-il maintenant ?

[illegible] est entreprenant [illegible] jusqu'à la [illegible]. Il a une volonté de fer [illegible] jamais, il se [illegible]. Son esprit est brillant [illegible] de saillies, mais il est extravagant et brouillon [illegible] comme dans les [illegible] il rêve des choses [illegible] à tout autre, qui, par lui, se trouvent réalisées [illegible] n'a pas besoin d'être vantée, on la connaît [illegible] partout que c'est un des plus honnêtes hommes [illegible] siècle. L'ambition est son premier mobile, [illegible] il sacrifie; ne l'a-t-on pas vu [illegible] de Mademoiselle [illegible]. Il devint favori du roi sans y [illegible] par hasard; [illegible] il conserva cette faveur sans se [illegible] à [illegible] du monarque; il a même [illegible] à Louis XIV ce que [illegible] autre [illegible]. Le roi l'aimait plus qu'il n'aimait [illegible] avec son cynisme ordinaire, a [illegible] cette position-là.

[illegible] avec Sa Majesté le roi de France, comme [illegible] avec un cadet de Gascogne.

[illegible] de croire que le maréchal se servait d'autres termes [illegible] les miens.

[illegible] n'a pas de cœur, il n'aime rien, il n'a jamais [illegible], c'est un parfait égoïste. Il ne donnerait pas un fétu [illegible] toutes qui l'aventurent. Il nous a foulées aux pieds, et la dernière des femmes dont il pourrait se servir [illegible] ailleurs, pour son [illegible] nous rejetterait bien loin; je ne l'ignore pas. Il a autant d'orgueil que moi, ce qui n'est pas peu dire. Il m'a dominée et il me domine encore au point de tout abandonner pour lui. Je vendrais de bon cœur la principauté de Monaco à celui qui [illegible] de Pignerol. La difficulté serait que M. de Valentinois ne la livrerait point. Quant à Lauzun, il ne m'en aimerait pas davantage pour cela, une fois qu'il serait dehors.

Il a le [illegible] il ne cède point et ne souffre pas qu'on le contredise. Avec madame de Montespan, il avait des luttes à s'arracher les yeux; ils sont aussi méchants l'un que l'autre. Il [illegible] ne pardonne. Quiconque lui a fait du mal volontairement ou involontairement, est sûr de le payer tôt ou tard. Enfin c'est l'assemblage le plus complet de défauts et de vices qu'on adore malgré soi, en les connaissant, en les appréciant, en les détestant même. Beaucoup de femmes ont aimé Lauzun, aucune n'a pu s'en guérir en apprenant à ses dépens combien il mettait peu cet amour. Il a en lui un charme qui enivre, il dédommage en une heure des siècles de souffrances lorsqu'il le veut, il fait de cette vie misérable un paradis qu'on n'échangerait pas contre celui des anges.

Je sais parfaitement ce qu'il a été, ce que je lui dois de chagrins, d'humiliations, de hontes; aussi je le hais à la mort. Ne croyez pas que cela soit impossible et demandez plutôt à Mademoiselle ce qui en est. Cet homme était destiné à soumettre au joug les orgueilleuses.

Voilà l'homme; revenons à l'enfant.

Pendant cette soirée, il se montra parfaitement à sa place, il parla peu et consentit à jouer avec Louvigny, plus jeune que lui et beaucoup moins avancé que son âge. Cependant mon frère l'ayant frappé à la joue, en plaisantant et sans savoir ce qu'il faisait, il devint pâle comme son linge et s'avançant vers ma mère il lui dit avec une de ces colères qui se contiennent si mal:

— Madame la maréchale, n'a-t-on pas enseigné à M. le comte de Louvigny qu'un gentilhomme ne se frappe jamais à la joue?

Si vous l'eussiez vu en cet instant, comme il grandissait!

Le lendemain, M. son père partit, et il devint le commensal de la maison. M. le maréchal en avait donné l'ordre. Il ordonnait aussi de le traiter comme un de mes frères, de lui rendre les mêmes soins, de ne pas faire de différence entre eux. Les Nompar sont de grande race, et mon père le savait.

On a dit de moi que je n'avais jamais eu d'enfance. Il n'en eut moins encore. On nous rappela à Paris. Les troubles [illegible]. Mon père voulait tenir en grand état sa maison; il avait besoin de sa femme, non qu'elle l'aidât [illegible], mais sa présence et son nom étaient [illegible]. Pendant le voyage que nous fîmes en litière, ma [illegible] Puyguilhem me boudant constamment, il resta [illegible] le gouverneur et mon frère sont dans leur [illegible] cheval. Il faisait le jaloux du comte de [illegible] j'étais joyeuse de le revoir.

— [illegible] donc moins que vos frères, ma cousine [illegible]. Eh bien! aimez-les si vous voulez, [illegible] plus.

[illegible] larmes, car, au contraire, mes [illegible]. Nous ne fîmes la [illegible] si peu! Il [illegible] le maréchal et mes oncles. Il [illegible] lui trouvait des [illegible] les cultiver, disait-il [illegible].

C'est au moment [illegible] lorsque le duc de Beaufort, le *cousin de Charny*, se mit à leur tête et compta diriger les affaires. L'hôtel de Gramont était littéralement envahi, car mon père hésitait encore; il ne se décidait pas si vite. Il pesait d'abord le pour et le contre. La cour lui faisait mille promesses auxquelles il tendait la main; les Importants lui annonçaient monts et merveilles. Souvent on le mettait au pied du mur, nous lui servions alors de faux-fuyants.

— J'ai des enfants, répondait-il, je dois penser à eux.

Puis il faisait une révérence et tournait les talons.

En ce même temps arriva la fameuse histoire des lettres d'amour trouvées chez madame de Montbazon et que celle-ci attribua à madame de Longueville. Ce fut une rumeur générale; chacun prit un parti: les hommes pour madame de Montbazon, les femmes pour madame de Longueville, que madame la princesse sa mère défendit à outrance.

De tout ceci je ne sais rien que par ouï-dire. J'étais trop jeune, j'entendais quelquefois parler, mais je ne retenais guère. J'écrirai tout à l'heure, en quelques pages seulement, ce dont je me rappelle du temps de la Fronde, les scènes que j'ai vues, où j'ai même joué un rôle. Le reste se trouvera dans les historiens. D'ailleurs, je n'écris pas l'histoire de France, c'est mon histoire à moi. Quand les intérêts de la France se trouveront mêlés aux miens, il me faudra bien m'en occuper; autrement, je me tais. Que m'importent les affaires de ce temps à présent que rien ne m'importe plus. Cependant, si j'avais été autre chose qu'une enfant à cette époque-là, j'aurais cherché les aventures comme Mademoiselle. J'aurais fait parler de moi, je vous en réponds.

Le maréchal se décida, il prit parti pour la cour. Ma mère y contribua par ses prières continuelles et ses obsessions.

— Songez à mon oncle, monsieur, lui disait-elle, songez qu'il nous a mariés et que vous ne pouvez vous déclarer contre le roi, contre le cardinal Mazarin, son élève.

C'était la même antienne, perpétuelle.

M. de Beaufort vint en personne faire des reproches à mon père.

— Nous comptions sur vous, monsieur le maréchal, lui dit-il de son air enragé.

— Et moi aussi, j'y comptais, monsieur; mais que voulez-vous? madame de Gramont a exigé. Vous comprenez, la mémoire de son oncle. Ce qui ne m'empêche pas d'être fort serviteur de la maison de Vendôme.

— Vous jouez un mauvais jeu, je vous en avertis. J'ai pour moi le peuple, et si Louis XIV, le pauvre innocent, est le roi de la noblesse, moi je suis...

— Le roi des Halles, monsieur, je le sais fort bien.

Ce fut lui qui lui donna le premier ce titre, dont le duc de Beaufort fut assez simple pour être flatté. Le lendemain, cela courait Paris, et on ne l'appela plus autrement.

Quelques semaines après, M. de Beaufort fut arrêté. Mon père, ce jour-là, en rentrant, embrassa la maréchale, ce qu'il ne faisait jamais, et lui dit:

— Vous êtes une merveille de sagacité, madame.

La pauvre femme pensa en tomber à la renverse.

Il arriva, vers la même époque, une chose que je n'oublierai jamais. Je jouai, ainsi que Puyguilhem, un rôle dans cette aventure, qu'une seule personne eût pu nous éclaircir, et cette personne ne parlait point, c'était le cardinal. Mon père et ma mère même n'ont pas été plus instruits que nous. Voici le fait:

Un matin, mon oncle le chevalier, l'homme de ce monde le plus léger et le plus futile, vint de bonne heure chez mon père. Il avait un de ces airs solennels qui annoncent quelque chose, surtout chez les gens de cette espèce. Mon père s'en aperçut à l'instant.

— Qu'y a-t-il, chevalier? Vous avez l'air de porter le monde, lui dit-il.

— J'ai besoin de vous parler seul, monsieur; j'en demande pardon à la maréchale, et quant à ces enfants...

— Ils vont rentrer chez eux avec leur mère, même votre élève, à qui vous apprenez de si belles choses.

Nous sortîmes en effet. Ce qui se passa, je ne le sais pas en détail. Le chevalier apportait à son frère une lettre remise par un inconnu à sa porte. Par cette lettre on annonçait au maréchal que le soir même, à neuf heures, il eût à tenir sa maison à la disposition d'un ami, pour y recevoir un étranger; que cette entrevue était un secret important, et que, par conséquent, personne, fût-ce le maréchal ou ma mère, ne devait se trouver au logis. Le billet portait la marque très connue des serviteurs d'Anne d'Autriche, par laquelle elle leur transmettait sa volonté. Mon père devait obéir; quant à mon oncle, il n'y comprenait rien, n'étant en tout ceci qu'intermédiaire, pour plus de sûreté sans doute, et n'ayant jamais été initié à quoi que ce fût en politique, pour de bonnes raisons.

Les ordres s'exécutèrent. Ce bon temps de la Fronde était fort étrange, il arrivait les choses les plus inouïes, [illegible] que personne [illegible]. Jamais on ne pourra les raconter, fît-on mille volumes de Mémoires sur cette époque.

Tous les hommes et toutes les femmes intriguaient chacun dans leur sens et chacun pour soi, on changeait de parti selon son intérêt ou sa fantaisie ; tout était mystères, menées inconnues, aventures ténébreuses ; on se vendait, on se rachetait, on se trahissait, on livrait la vie des autres souvent en marchandant fort peu, et cela avec une bonne grâce, une gaieté, une élégance qui ne ressemblent qu'à notre nation ; aucune autre n'y eût pu tenir.

Ce jour dont je parle, nous étions brouillés Puyguilhem et moi, pour jouer à M. Le Grand et à mademoiselle de Chemerault, et nous nous étions donné rendez-vous, à la nuit tombante, dans un petit cabinet des livres où le maréchal s'enfermait pour dormir, sous prétexte d'étudier l'art de la guerre dans des in-folio qu'il n'ouvrait jamais. Hors ce moment, ce cabinet était l'endroit le plus solitaire et le plus retiré de la maison. Il avait issue sur le grand cabinet du maréchal, et une fenêtre-porte ouvrait de l'autre côté sur le jardin. Le grand cabinet était justement l'endroit choisi pour le rendez-vous mystérieux. Le nôtre était pour nous d'une bien autre importance ; il fallait s'échapper, il fallait mettre en défaut madame de Baste et l'écuyer du maréchal, qui gardait Puyguilhem ; il fallait nous retrouver là au moment indiqué. Mes rendez-vous sérieux ne m'ont pas donné depuis une émotion plus vive. Le cœur me battait. Je mis la main sur ma poitrine pour en comprimer les palpitations. J'étais à huit heures et demie dans notre asile. Puyguilhem m'y attendait. Nous nous étions glissés par le jardin. Le [illegible] ce qui allait arriver plus tard.

Je commençai mes mines et mes coquetteries ; mon cousin cherchait à m'embrasser tout bonnement [illegible] je ne me défendais qu'en qualité de mademoiselle de Chemerault, car pour mon compte, je n'y faisais point de façons quand on ne me voyait pas. Au moment le plus intéressant nous entendîmes marcher sur le degré de pierre et, à travers les carreaux qui laissaient passer les rayons de la lune, nous aperçûmes un homme qui montait.

— Nous sommes perdus ! dis-je en cachant ma tête.

IV

C'était le valet de confiance de mon père. Il vint fermer à clef les volets de notre porte et ne se douta pas de notre présence. Je fus au moment de crier. Puyguilhem me mit la main sur la bouche.

— Nous sortirons par l'autre côté, me dit-il.

Au même instant, on entra dans le cabinet du maréchal. La peur nous prit bien plus fort encore ; je me serrai contre mon cousin, moi d'ordinaire si hardie. Je ne sais d'où venait cette crainte, peut-être l'instinct de la pudeur qui s'éveillait déjà. Nous entendîmes marcher, aller, venir. C'était une personne seule, probablement le laquais préparant les flambeaux et les sièges. Nous eûmes la même pensée, mon compagnon et moi. Mon père allait venir travailler. C'en était fait de nous.

— On nous séparera, dit Lauzun avec fatuité.

Après quelques instants tout redevint tranquille.

— Si nous sortions, lui dis-je, car j'ai grand faim.

— Et moi donc !

C'était l'heure du souper, notre estomac le savait. Je marchai sur la pointe du pied, pour quitter ma cachette, mais un bruit du dehors me repoussa en arrière. Deux hommes furent introduits dans la pièce voisine, le mouvement des chaises, un moment d'hésitation auparavant nous prouva qu'on s'asseyait après les cérémonies convenables.

— Mon cousin, repris-je bien bas, nous ne [illegible] en irons plus.

J'avais grande envie de pleurer. Lauzun me consola. Il prenait des airs d'amant qui me charmaient, je le trouvais tout à fait dans le personnage de M. Le Grand. Un éclat de voix d'un de nos voisins attira notre attention. Cette voix nous était inconnue ainsi que celle de l'autre interlocuteur. Pour la seconde fois dans une si courte existence, j'allais me trouver à portée d'un secret important et comme l'autre ce secret me restait caché.

Ils se parlèrent plus bas alors, nous n'entendîmes rien qu'un murmure. Le premier qui s'éleva de la voix continua :

— [illegible] monsieur, les Vendôme ?

— Tous !

— Mon[illegible] la maison de Condé, monsieur.

— C'est vrai. [illegible] pourtant il reste [illegible] à [illegible]

— [illegible] plus d[illegible]

— [illegible]

— Je le ferai.

— Nous tenons le duc [illegible] le tenons bien.

— De bonne foi, monsieur [illegible] le duc de Beaufort ! Un bras sans cervelle [illegible] une goutte de sang de Henri IV m[illegible] je ne sais quel limon grossier.

— C'est vrai.

— Au lieu que *lui* !

La conversation recommença de la même [illegible] fois en vain de les [illegible] une discussion assez vive ; tous les deux [illegible] la [illegible] le tiers de la tire [illegible] les uns contre les autres [illegible] se portaient des coups [illegible] il s'agissait [illegible] question de vie ou de mort comme la plus [illegible] qu'il y eut de singulier, c'est que de [illegible] les grands seigneurs de France, l'un prince souverain [illegible] mêlé par ses relations à ce qu'il y avait de considérable [illegible] n'est plus présente [illegible] à moi, ni volontairement ni par hasard. Il est vrai que le [illegible] chose sur un autre pied et que d'ailleurs je m'occupais peu de la politique.

— Monsieur [illegible] pouvez-vous m'en répondre ?

— Sur ma tête, monsieur.

— C'est [illegible]

— C'est certain.

— Donnez-m'en des preuves [illegible]

— Enfin, monsieur [illegible] honneurs tel que la reine [illegible] rien que le droit de délivrer [illegible] capable. Est-ce trop ?

— Vous le haïssez donc bien ?

La réponse qui dura quelques minutes [illegible] encore, il semblait pourtant [illegible] dans cette [illegible] qui se [illegible] ne répliquait pas, il écoutait sans doute [illegible] Il y eut un silence assez prolongé.

— Monsieur, nous ne pouvons [illegible] un [illegible] semblable.

— Un martyr [illegible] vous demande quelque chose pour ce service ?

— Vous nous [illegible] d'un crime, vous nous demandez la sûreté d'une vengeance, n'est-ce pas assez ? Si nous l'acceptions, ne serions-nous pas complices et l'odieux de ce meurtre ne retomberait-il pas sur nous ?

— Jamais ! J'accepte tout.

— Allez donc, monsieur, alors, vous n'avez pas besoin de nous pour être responsable de vos actes. Faites ce qui vous conviendra.

L'argument n'était pas inattaquable, car l'homme à la vengeance débattait la question de la même manière. Nous trouvions la séance longue. On se leva enfin, et voici ses derniers mots :

— Je vais faire part de votre proposition à qui de droit, et je vous transmettrai la réponse.

— Où cela ?

— Vous en serez prévenu, on trouvera une maison pour nous recevoir.

— Et qui m'assure que je ne serai pas inquiété ?

— La parole de la reine que je vous donne en son nom.

— C'est bien !

Il se fit encore des cérémonies pour partir, puis la porte se referma, puis le silence. Nous étions libres ! Je m'échappai. Lauzun m'arrêta.

— Ma cousine, ne parlons point de ceci.

— Je sais bien autre chose que je ne dis pas ! répliquai-je avec dédain.

Nous nous échappâmes, grâce à Dieu ; ma gouvernante disait ses prières et le souper n'était pas servi encore. Elle se contenta de mon assurance que je n'étais point sortie de chez moi, car on lui avait recommandé d'y veiller. Quelle étrange gouvernante que madame de Baste. La plus honnête, la plus sainte de tout l'univers, mais la plus facile à tromper ; elle dormait la moitié de sa vie, l'autre moitié elle récitait les [illegible] effet. Ignorante comme un [illegible] elle [illegible] lire, écrire fort mal [illegible] sans grammaire et voilà tout. Bonne [illegible] la faiblesse [illegible] point et souffrait que [illegible] Mon père [illegible] confiance [illegible] sur toutes deux, il avait bien autre chose en tête. Ma gouvernante était du reste une parente de [illegible] maison ruinée sous la Ligue, parente éloignée du maréchal et qu'il considérait. On verra dans la suite ce qu'on [illegible] les négligences de cette pauvre dame [illegible]

[illegible]

[illegible]

à Saint-Germain, on y but avec tant d'excès, que le duc d'Orléans, très facile à enivrer, comme les gens faibles, marchant vers le minuit dans la galerie pour se remettre, se jeta tout habillé sur un lit, placé là pour quelque gardien. Il était enveloppé dans son manteau, connu à la cour, à cause du gros diamant qui le fermait, et pour lequel Mademoiselle s'est tant disputée avec Madame sa belle-mère. Personne ne passa de deux heures, jusqu'à ce que M. de Candale en se retirant dans sa chambre au palais, s'approcha pour voir qui dormait ainsi; il reconnut le prince. Monsieur avait parmi ses pages un frère de Louison Roger, qu'il aimait et qui ne le perdait jamais de vue; l'enfant se promenait sur le quai, apercevant un homme près de son maître, il vint. M. de Candale lui demanda si Gaston était malade.

— Non, monseigneur, il est ivre.

— Eh bien, dit charitablement le duc, emportons-le chez moi, il n'est pas séant que l'oncle du roi soit vu en cet état par la canaille des estafiers qui loge ici.

Ils l'emportèrent, en effet, oubliant le manteau sur le lit. M. de Candale donna congé au page de se reposer, ajoutant qu'il veillerait sur Monsieur et que sa chambre était trop petite pour contenir trois personnes. Le page s'alla jeter sur le matelas, s'entortilla du manteau et s'endormit, la tête cachée par le feutre de son maître, oublié aussi, qu'il se posa en manière de rideau, par-dessus l'oreiller.

Monsieur se réveilla le matin, remercia Candale et demanda son page. On l'alla quérir, et l'on trouva le pauvre petit avec un poignard dans le cœur, le manteau percé, le chapeau à la même place; on l'avait ajusté si droit, que ses yeux ne s'ouvrirent pas.

Jugez quelle surprise, quels cris! un meurtre dans le château royal, sur un enfant, un favori de Monsieur. On examina l'affaire de tous les sens, on ne put rien découvrir. Les sentinelles affirmèrent n'avoir vu personne. Cela fit du bruit pendant quelques jours, et on l'étouffa soigneusement, malgré les réclamations du duc d'Orléans, criant qu'il donnerait la moitié de son apanage afin de connaître la vérité. Le peuple et les Frondeurs en herbe accusèrent le cardinal. Le page avait été certainement pris pour son maître à cause du manteau et du chapeau, personne n'en doutait.

Monsieur consulta les devins. Campanella lui montra le visage du meurtrier dans un miroir. Il ne le connaissait pas. Le sorcier, par son art de magie, en fit tirer un portrait, dont on répandit le plus de copies possible, afin de faciliter les recherches; ce fut inutile. Je ne vois que cette circonstance dans les événements survenus, qui puisse se rapporter à ce que j'ai appris d'une façon si étrange. Et encore n'avons-nous pas pu deviner quel était l'homme, et pourquoi il haïssait si fort Monsieur. Ce sera quelque complice de ses conspirations contre le cardinal de Richelieu, qu'il aura perdu par sa faiblesse, son indifférence et son manque de foi, car des rivalités d'amour, il n'en eut guère qui en valussent la peine. Les deux fils de Henri IV, du vert galant, ne tenaient pas de lui.

Pendant ces derniers jours de la régence, la révolution d'Angleterre éclata, et la sœur de ces deux princes, l'épouse de Charles Ier, chassée, ou plutôt poursuivie, se réfugia en France avec ses enfants. Elle fut d'abord reçue en reine et conduite au Louvre, où on lui donna de beaux appartements et où elle eut une grosse cour. A peine y était-elle établie que ma mère eut l'honneur de la voir en particulier; la reine lui fit de grandes démonstrations de joie; elle l'avait beaucoup connue dans sa jeunesse, le cardinal de Richelieu, comme le cardinal Mazarin, ayant approché sa famille le plus possible des personnes royales.

La reine d'Angleterre eut la bonté de me demander pour être des amies de la princesse Henriette, sa fille; on m'y conduisit dès le lendemain; de là nos habitudes et ma familiarité avec elle. La princesse d'Angleterre s'engoua de moi et de ce que l'on appelait mon intelligence prodigieuse. A dater de ce jour, nous ne nous quittâmes plus, et mon existence se passa entre elle et Puyguilhem. Celui-ci, jaloux de tout, me faisait la mine lorsque je restais longtemps au Louvre, il ne travaillait à aucun de ses exercices et refusait même de manger. On en riait à l'hôtel de Gramont, et mon père plus que les autres.

— Ce petit compagnon ne regarde pas au-dessous de lui, disait-il, il nous promet.

Il a tenu ses promesses, en effet, il ne les a que trop tenues.

Je passe sous silence les troubles, les barricades, les batailles, M. le coadjuteur et le président Broussel, le parlement et les princes, tout cela est de l'histoire, mais il est plusieurs événements cependant que je veux dire, parce qu'ils m'ont frappée. D'abord ma courte connaissance avec ce pauvre Tancrède de Rohan, qui ne pouvait manquer à ma recherche en sa qualité de bâtard, car il l'était bien, quoiqu'il ne le fût pas; c'est-à-dire que madame de Rohan l'avait mis au monde sans que son mari s'en mêlât, et qu'il n'en était pas moins Rohan pour cela, malgré les réclamations de madame sa sœur qui défendait aux autres ce qu'elle a tant fait elle-même. Il fut amené chez mon père par la duchesse, et il y plut à tous. Je le trouvai plus beau que mon cousin, ce dont celui-ci se mit en furie et lui eût volontiers cherché querelle. Une tristesse profonde régnait sur ce pâle visage, et, comme il le répétait lui-même, il était né pour le malheur. Son histoire est des plus touchantes; enlevé chez sa nourrice, élevé en Hollande par un mercier, il se crut longtemps un misérable orphelin. Madame de Rohan le cachait, disait-elle, à cause de ceux de la religion, qui l'auraient voulu pour leur chef et pour recommencer les guerres. Le grand duc de Rohan connaissait son existence et l'aimait comme un fils unique, toujours à ce que disait madame de Rohan. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne parut qu'après sa mort, tout à coup, venant réclamer l'héritage, dont mademoiselle sa sœur se croyait bien maîtresse, sans contestation possible. Ce fut une grande rumeur, le parlement, saisi de l'affaire, rendit un jugement saugrenu, qui ne décidait rien.

Mais Dieu devait décider pour lui. Tancrède avait dix-sept ans, il semblait en avoir vingt. Sa tristesse et ses réflexions continuelles le vieillissaient encore. Dès qu'il me vit, moi, qui n'avais rien non plus d'une fille de mon âge, il annonça à sa mère qu'il n'accepterait jamais d'autre femme. Ce furent des étonnements, d'autant plus que rien n'était moins sûr que son état, malgré les espérances qu'on en conservait. Madame sa mère avait été et était encore une des personnes les plus galantes de la cour. Elle aimait les jeunes gens et leur eût donné une partie de son bien, si sa fille n'y eût mis bon ordre. Celle-ci épousa malgré vent et marée M. de Chabot, dont elle fit un duc de Rohan, et ils tenaient fort, on le conçoit, à ce que Tancrède ne fût point reconnu; peut-être la dame plus encore, car plus de duché, elle était madame de Chabot, bien maigrement.

Mon oncle le chevalier, pour lors abbé de Gramont, dont il était bien marri, s'avisa de faire la cour à mademoiselle de Rohan. Chabot l'appela en duel. L'abbé y alla bravement; une fois sur le pré, il se frotta les mains et dit qu'il avait froid. Chabot ne valait guère mieux, les voilà qui se regardent, l'un et l'autre voyaient la figure d'un grand couard.

— Pourquoi nous battons-nous? dit Chabot.

— Ma foi! monsieur, répondit l'abbé, je n'en sais rien, et il me semble que nous ne nous battons guère. C'est peut-être à cause de ce que j'ai demandé à madame la duchesse si mademoiselle sa fille avait toujours le droit de parer sainte Catherine. Ce n'est pas moi qui ai inventé la réponse, mais il est de fait qu'elle m'a riposté:

« — Hélas! elle est si négligente, qu'elle pourrait bien avoir laissé le chapeau de la sainte en quelque coin, avec ses coiffes.

Chabot écumait, et il ne disait mot. Il gelait à pierre fendre, ils tremblaient tous les deux, autant de peur que de froid. Enfin, ils ne se battirent point. Mon père, apprenant cela, s'écria en colère:

— Mon frère ne veut point de ses abbayes, et parle de s'intituler chevalier. Je l'enverrai à mon père, dans une valise, par le messager, pour en faire un moine.

C'était une étrange vie que celle de madame de Rohan la mère. Elle changeait volontiers de galant, et sa liste était longue. Les principaux furent MM. de Candale, Miossens et Jarzé. Tancrède était le fils de M. de Candale, bien qu'il eût un toupet de cheveux blancs, comme le duc de Rohan, son autre père, ce dont la duchesse menait grand bruit. Elle se retira à Romorantin avec lui, et s'en fit donner la capitainerie, afin de lui réserver quelque chose. Dès que la guerre civile commença, elle le renvoya à Paris et lui recommanda de faire rage contre M. le prince, qui se déclarait le soutien de sa sœur et son plus grand ennemi. En racontant cette circonstance à ma mère, il disait:

— M. le prince aura beau faire, je sais qui je suis et je tiendrai le pavé.

Il continuait ses exercices, du matin au soir à l'académie; il ne la quittait que pour moi, je n'en étais pas peu fière, car on ne parlait que de lui. Les plus belles dames le voulaient pour serviteur, c'était le héros du jour. Il n'attendait que mon nom. S'il eût vécu, je l'aurais sans doute épousé, car on a su depuis que le parlement allait le recevoir duc de Rohan et que ses Bretons allaient lui faire rendre ses terres; ils détestaient Chabot, qu'ils appelaient un intrus. Il s'en fallut de peu qu'ils ne le jetassent à la porte, quand il vint présider les états.

La veille de la sortie de Vincennes, il galopa jusqu'à Paris, afin de me voir; il était plus triste que de coutume, on le trouva changé.

— Vous vous donnez trop de peine, monsieur, lui dit ma mère.

— C'est qu'en l'état où je suis, madame, il ne faut pas s'endormir; si je ne vaux quelque chose, je n'ai plus de ressources à espérer.

Je l'écoutais avec admiration, j'ai toujours aimé les braves. Puyguilhem n'était point au logis ce jour-là, et je me laissai cajoler plus à mon aise. Les dames présentes n'en revenaient pas de nous voir. Une femme de vingt ans n'eût pas su mieux entendre les discours d'un galant. Je me souviens que je pris l'éventail de ma tante et j'en jouai. Nous nous promenions dans la galerie, où il y avait quantité de belles fleurs, quoique ce fût le dernier jour du mois de janvier ; ma mère y tenait beaucoup. On ne le troublait point.

— Mademoiselle, me disait Tancrède, me laisserez-vous vous aimer et vous mériter par mon épée?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondis-je en minaudant, ainsi que je le voyais faire aux précieuses de la cour.

— Oh! mademoiselle, je suis jeune, je suis peu de chose encore, mais si vous voulez me le promettre, je prouverais à tous que je suis bien un Rohan. Vous ne savez pas combien vous êtes mon unique pensée, combien j'ai toujours votre nom sur les lèvres et votre image devant les yeux. Ce matin, qu'il faisait froid, la forêt de Vincennes étincelait, au lever du jour, comme une aigrette de diamants; c'était un spectacle magnifique. Je sortis de mon quartier, afin de m'entretenir avec votre idée, ma compagne ordinaire, et comme je me sentais fort en m'appuyant sur votre souvenir! j'aurais, je crois, bouleversé le monde. Je marchais toujours sans savoir où j'allais, sans penser que l'ennemi n'était pas loin; j'aperçus tout à coup, au détour d'une allée, une petite maison, au toit pointu, bien cachée parmi les arbres, et que je ne connaissais pas; elle semblait un nid dans le feuillage, et je songeai qu'il y ferait bon enfouir ses amours.

— Je sais, je sais, répondis-je.

— Cette maison était habitée, et déjà on s'éveillait pour partir.

— Partir?

— Oui, j'ai vu monter dans un carrosse une vieille dame, un joli enfant et une servante, avec quantité de coffres arrangés par un vieux laquais. Les chevaux qui traînaient le carrosse étaient marqués d'un chiffré, comme ceux des gens du roi. Un gros de cavaliers armés l'entourait, commandé par un gentilhomme que j'ai vu quelquefois en différents lieux, ici, et qu'on appelle M. de Saint-Mars. Ils me regardèrent de travers, et leur chef s'avança jusqu'à moi; il me demanda, avec politesse, si j'avais affaire à eux et si j'étais seul.

— Je me promène, monsieur, répondis-je, je suis seul, et je n'ai affaire à personne qu'à ma pensée.

Il me salua, et tout partit au galop.

— Pauvre Philippe! songeai-je, où le conduira-t-on?

— Et moi, mademoiselle, poursuivit Tancrède, je continuai à marcher. Bien des espérances marchaient devant moi, il me semble pourtant que ces espérances me fuyaient. Je les voyais comme des anges, en robes blanches, planant au-dessus de ma tête; je cherchais à les saisir, elles s'envolaient à tire-d'aile, et, se retournant vers moi une fois encore, toutes me montraient votre visage baigné de pleurs, m'envoyaient un adieu. Je mourrai bientôt.

— Monsieur, repris-je, ce sont là des enfantillages.

Il ouvrait ses grands yeux, si sérieusement tendres, et me disait :

— Nous devrions, vous et moi, être des enfants, en effet, et nous parlons comme ceux qui ne le sont plus. C'est qu'on mûrit vite au feu des événements et des guerres civiles. Nos pères et mères, à nos âges, étaient jeunes, mais ceux d'avant avaient la Ligue, et qu'auront les enfants à naître ? Tenez, par moments je crois que la vie est funeste et qu'il fait meilleur là-haut.

— Vous êtes pourtant de la religion, monsieur.

— Oui, mademoiselle, comme mon père et ma mère.

— Alors, je ne saurais vous épouser, car je ne voudrais pas aller au prêche à Charenton.

— Est-ce que M. de Chabot, mon beau frère, y va?

— Et vous ne vous ferez point catholique?

— Je n'y pense pas avant d'être reconnu pour ce que je suis, sans quoi l'on dirait que j'ai voulu séduire mes juges. Si jamais je fais abjuration, ce sera pour l'amour de vous, mademoiselle, et aussi pour la Vierge Marie.

— Pour la Vierge Marie?

— Oui. Je ne puis assez vous dire combien je l'aimerais, elle est si belle et si divine! La mère de Jésus-Christ! mais elle est toute puissante, toute bonté, elle doit tendre la main à ceux qui souffrent, elle qui a tant souffert ; elle doit protéger les orphelins, les abandonnés, elle doit être notre mère enfin, une mère pure, sans tache. Ah! je me surprends souvent à la prier!

— Vous n'êtes pas huguenot, alors, car c'est pour eux une abomination.

— Voici l'heure de retourner à mon poste : je vous dis adieu, mademoiselle, je vous remets à Dieu. On annonce pour demain une escarmouche d'avant-garde, j'y serai le premier. Ne me donnerez-vous point un de vos rubans, afin de me porter bonheur? Ne me refusez pas, je vous en conjure... Qui sait? c'est peut-être la dernière chose que je vous demande.

Je fus si touchée de sa prière et de son regard, que les larmes me vinrent aux yeux. J'ôtai un de mes nœuds d'épaule et je l'attachai à son épée. Il était bleu et blanc. Madame la marquise de Sévigné passait près de nous, allant faire la révérence à ma mère ; elle s'arrêta.

— Voyez les beaux enfants, dit-elle à son oncle, l'abbé de Coulanges, qui l'accompagnait; ils jouent à la poupée d'amour.

Tancrède en devint rouge de vergogne, et la regarda fièrement. Je la conduisis jusqu'à la porte. Lorsqu'elle fut fermée, il me sembla entendre un grand soupir ; je regardai autour de moi : j'étais seule. J'eus peur, et je me sauvai dans ma chambre. Si mon cousin eût été là

Le lendemain, dans cette escarmouche qu'il m'avait annoncée, il reçut une arquebusade à travers le corps. On le ramassa sur le champ de bataille, mourant, mais ayant encore sa connaissance ; on le transporta au château du bois de Vincennes. Son caractère resta le même ; il ne faiblit point, et ne voulut point donner à ses ennemis la joie d'une pareille capture. On l'interrogea, il répondit en hollandais, ne parla que hollandais et ne voulut passer que pour un Hollandais. Il demanda une plume et de l'encre à une espèce de ritmestrer, au service de M. le Prince, et écrivit quelques mots à son valet de chambre ; c'étaient des adieux pour moi et pour sa mère, sans nommer personne ; puis il mourut presque de suite après. On me rapporta mon ruban.

Je ne dirai pas que j'en fus touchée, c'est trop pour cet âge : j'en fus frappée. Depuis, je l'ai regretté davantage, j'ai mieux senti sa perte, et je suis persuadée qu'il m'eût aimée de toute sa vie autrement que je ne l'ai été.

Il fut tué par les troupes de mon père, alors du parti de la cour, le lendemain de la défaite du chevalier de Sévigné, à la tête du régiment de Corinthe au coadjuteur, que l'on appela la *Première aux Corinthiens*.

V

J'avais appris de la sorte le départ de Philippe, et, tout enfant que j'étais, cette séparation sans terme me semblait cruelle à supporter. Je n'avais dit mot au pauvre Tancrède, dont la mort me frappa presque en même temps, mais j'ai toujours été de nature à ne rien oublier. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu souffrir M. de Monaco, qui m'a insultée le jour de mes noces, ainsi que je le raconterai en son temps. Je l'ai tourmenté, il me l'a rendu ; seulement il me l'a rendu sottement, comme un sot qu'il est ; il a ameuté les rieurs contre lui et il est parvenu à me donner raison, malgré mes torts. On rit de lui, on leva les épaules de pitié, on se raconta tout haut et tout bas ses extravagances, et jamais il n'a pu gagner qu'on le plaigne, bien qu'il soit à plaindre, j'en conviens, dans le genre de malheurs qu'il a choisi.

Laissons là M. de Monaco, nous aurons assez à en parler dans la suite ; à présent je suis encore ce que j'enrage de ne plus être, en effet, la petite de Gramont, enfant gâté, modèle en miniature d'une coquette et d'une dame de qualité, et aussi, comme je vais le dire, d'une héroïne ; peu de personnes peut-être eussent montré autant de courage et de présence d'esprit que moi.

J'ai promis de raconter succinctement les deux seules circonstances de la Fronde auxquelles j'aie pris une part active. Le reste, je ne l'ai vu qu'à travers les récits des autres, et je n'en sais pas assez long pour ennuyer d'une chose si connue. On a mis cela partout : le dernier hobereau de province a son histoire de la Fronde, ou, quand il n'en a pas, il en invente. Je ne vous en importunerai donc pas longtemps.

Mon père, ainsi que tous les seigneurs de cette époque, changea deux ou trois fois de parti, et entra successivement dans l'un ou dans l'autre ; mais, plus que les autres grands seigneurs, il était toujours parfaitement reçu, parce qu'il se préparait les voies : il avait un otage quelconque dans tous les camps ; et puis, semblable au singe de la Fontaine, lorsqu'il essaya la couronne, dans une de ses fables nouvelles que je lisais l'autre jour, le maréchal de Gramont passait si bien à travers la difficulté, s'en faisait un cerceau si facile, que c'était merveille de l'en voir sortir.

Par exemple le roi déteste qu'on lui rappelle aucun incident de sa minorité, il déteste surtout ceux qui ont em-

[illegible] les princes ne [illegible] une allu[illegible] les vieilles [illegible] il ne manque pas [illegible] son œil.

[illegible] du temps que [illegible] Majesté contre le *petit Mazarin*.

[illegible] le roi ne [illegible] de rire aux [illegible] de sa manière [illegible] Je ne [illegible] dans [illegible] on ne se [illegible] qu'après avoir été brûlé par ses rayons.

[illegible] donc au [illegible] de la révolte où Paris vivait [illegible] ne s'en portait pas plus mal pour cela. [illegible] petit épouvantable M. le cardinal [illegible] l'autre cardinal [illegible] si peu. On se [illegible] ils étaient [illegible] Mais [illegible] la populace s'y [illegible] de Frondeurs. On [illegible] même les [illegible] de [illegible].

[illegible] le 5 janvier, il donnait un grand souper [illegible] des galants [illegible] les princes et [illegible] venir [illegible] d'autres [illegible] de qualité, avec lesquels [illegible] Ce fut [illegible] de Nemours, madame de Longueville [illegible] il fallut l'effronterie du maréchal pour [illegible] de ces choses-là.

Le [illegible] fut [illegible] mon père charmant, la [illegible] Madame de Longueville [illegible] M. de Nemours [illegible] malgré les sollicitations du maréchal [illegible] la [illegible]. Aussitôt, il [illegible] dans l'appartement de ma mère qui [illegible] se [illegible] Louvigny et Puyguilhem [illegible] depuis longtemps [illegible] de femmes et aux [illegible] l'église de [illegible] Puyguilhem [illegible] sa morgue ordinaire, y [illegible] du maréchal ma [illegible].

[illegible] dit le maréchal en entrant, tout botté, nous allons partir à l'instant.

— Nous partons, monsieur, à cette heure?

— Non pas vous [illegible] Louvigny, non pas Puyguilhem, non pas mademoiselle de Gramont, mais Guiche et moi avec une partie de mes gens.

— Ce voyage ne peut-il se remettre?

— C'est impossible. Le roi, la reine et Monsieur sont au Cours-la-Reine [illegible] le rendez-vous [illegible] s'en va à Saint-Germain. Il faut [illegible] messieurs les Parisiens tendraient [illegible] et nous prendraient comme dans une souricière.

— Je vais aller aussi, monsieur, dit la maréchale avec sang-froid.

— Non pas, ma mie, ne fermons pas la porte à toutes choses. Restez ici et voyez, au contraire, beaucoup MM. les princes et leurs partisans. Je vous laisse en bonne posture avec eux. Protestez que je suis parti à votre insu, que vous ignorez tout [illegible] Vous ne m'eussiez pas suivi. Attachez-vous [illegible] de ce que je vous ai dérobé le comte de Guiche et [illegible] que du moins vos autres enfants appartiennent à la cause parlementaire, des quels seront [illegible] quelque chose. Vous ne [illegible] pas de [illegible] avant ce temps-là, les parlementaires et les [illegible] dix fois d'avis.

— Cependant, monsieur, il ne fera pas [illegible] peut être en l'absence de la cour [illegible] Paris.

[illegible] Parisiens viennent [illegible] les portes [illegible] refusez rien [illegible] et [illegible] plaignez-vous, je vous [illegible].

[illegible] cela.

[illegible] pour un rien je vous [illegible] D'ailleurs [illegible] sur les [illegible] contre mes [illegible] après lesquels [illegible] votre rébellion.

[illegible] je ne suis point rebelle [illegible] de ma vie.

[illegible] donc et [illegible] de temps à perdre [illegible] N'oubliez pas mes [illegible].

— Je m'en [illegible] avec ce

[illegible] magnifique que je tenais de lui et qu'il m'avait [illegible] moi à cause de cela.

— Ah! c'est juste, j'allais oublier de m'adresser à vous, mademoiselle, et me rappeler que vous êtes la forte tête de la maison.

Pendant ce temps Puyguilhem tirait le maréchal par son [illegible].

— Monsieur, monsieur, disait-il, voulez-vous me répondre?

— Qu'y a-t-il, monsieur? mais ayez hâte, car je serai en retard.

— Aurez-vous la bonté de me dire si on se battra plus à Saint-Germain qu'à Paris?

— Pourquoi cela?

— C'est que j'irai où l'on se battra.

— Vous irez où je veux, s'il vous plaît; en voilà un plaisant [illegible] qui [illegible].

— Monsieur le maréchal.

— Monsieur le [illegible]! non, je me trompe, monsieur le [illegible], ne savez-vous point qu'en mon absence il faut un homme ici et que je ne puis me confier mieux qu'à vous? Je vous laisse la garde de ma maison et de madame la maréchale, c'est la plus grande marque de confiance que je puisse vous donner, et j'espère que vous vous en montrerez [illegible].

Puyguilhem ne [illegible] pas. Il releva sa tête et se sentit tout fier. Le maréchal le regarda en souriant.

— Allons, dit-il, vous êtes un brave cadet, et je ne désespère pas de vous voir un jour, maréchal de France.

Puyguilhem ne répondit pas, comme je ne sais quel cuistre disait à mon père :

— Monsieur, je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait.

— Il est certain, monsieur, que lorsqu'on en fera de bois, vous aurez tous les droits possibles, répliqua M. de Gramont.

Il était [illegible], mon père, et il avait de ces bouffées qui faisaient rire toute la France. Quand je dis *il était*, je devrais dire : *il est*, car il est toujours le même et il vivra plus que moi.

Ma mère finit par comprendre et par accepter selon son habitude. Nous ne dormîmes pas de la nuit. Le lendemain, à son réveil, Paris apprit le départ du roi, ce furent des cris, des révolutions, des furies. Tous les marmots couraient les rues en hurlant, et nos gens arrivèrent, joignant les mains et levant les yeux au ciel; ma mère joua piètrement la comédie; de plus fins auraient vu que nous savions la chose. Elle se souvint heureusement de sa lettre au coadjuteur, elle la mit de son mieux, ce qui n'était guère. Le coadjuteur lui envoya un hoqueton qui devait rester au logis, pour nous protéger. Quant à moi, je m'en allai droit chez madame de Rambouillet, grande amie de ma famille et dont mon père avait manqué d'épouser la fille, mademoiselle Julie d'Angennes, si célèbre par les beaux esprits qui l'ont chantée. Mon grand-père, il vivait encore et venait d'être fait duc, en vrai pingre qu'il était, ne voulut pas donner au maréchal une dot suffisante, et madame de Rambouillet, malgré tout son désir, refusa sa fille. Elle ne nous en aimait pas moins et me faisait souvent venir le matin dans cette chambre bleue d'Arthénice, le sanctuaire des muses et l'antichambre du Parnasse.

Ce soir-là, j'y allai de moi-même pour prendre l'air. *Prendre l'air* était le mot, car la chambre d'Arthénice était grande. Madame de Rambouillet ne pouvait supporter ni la chaleur du feu ni même celle du soleil. Elle devenait écarlate, à quatre reprises, si bien que tout l'hiver elle restait sur son lit, les jambes enveloppées dans une peau d'ours en manière de sac. Chacun se chauffait à la lueur du bel esprit, chacun aussi se plaignait de geler et l'on soufflait dans ses doigts.

Je la trouvai avec mademoiselle Paulet, la célèbre lionne de Voiture, cette fille dont toute la France avait parlé, qui fut la maîtresse de tout le monde et qui, en vieillissant, était devenue si prude qu'elle voulait marquer au front celles qui avaient eu des galanteries. Mon père, seul dans l'univers, avait son franc-parler avec elle, et Dieu sait pourquoi! Il lui disait :

— Mademoiselle, mademoiselle, de l'indulgence; l'indulgence sied si bien à la vertu, et vous serez trop fière d'avoir seule le front net.

Il fallait voir son sourire avec ces paroles; la Paulet en devenait chèvre et n'osait répondre. Je me souviens qu'une autre fois elle faisait un grand tapage de je ne sais plus quoi, pour sur le fait par son [illegible], et demandait justice contre la dame avec des gestes et des cris d'hurluberlue.

— Mon Dieu! mademoiselle, lui dit mon père selon sa façon, que je n'y répéterai point : si, toutes les fois qu'il se [illegible] dans Paris un [illegible] on menait pareil sabbat, on n'entendrait plus Dieu tonner.

[illegible] plus tard s'empara du mot et le raconta sur le théâtre un jour que l'on jouait les *Sosies* de Rotrou. M. de

Gramont a souvent bourré la foire ou l'hôtel de Bourgogne de ses bons.

Mademoiselle Paulet me déplaisait à la mort à cause de ses sermons. Elle nous prêchait la haute morale, et madame de Rambouillet, la vertu la plus enragée, lui passant ses aventures, et en faisant sa chérie. Voilà pourquoi l'autre craignait. Le matin du 7 janvier elle en était sur la nouvelle, et prenait ses airs sublimes de précieuse, dont la marquise se pâmait d'aise. En me voyant arriver :

— Ah ! voilà la petite de Gramont ! dirent-elles. Nous en saurons davantage.

— Ah ! que nenni, mesdames, répliquai-je, en faisant une belle révérence, car je n'en sais pas plus que vous. M. le maréchal est parti cette nuit, sans rien dire, avec M. de Guiche, et nous a laissées, ma mère et moi. Je ne saurais vous exprimer le trouble où nous sommes.

— Quant à moi, répliqua la marquise, j'ai envoyé mon page par la ville ; il ne tardera pas à revenir.

— Quoi ! votre vilain page, qui écorche tous les mots qu'il dit et qu'on ne saurait entendre sans trépigner ? Je ne comprends pas comment, vous, la perle des précieuses, vous pouvez garder un tel garnement.

— C'est M. de Chaudebonne qui me l'a installé chez moi et je n'ose le chasser de peur que Chaudebonne ne s'en tourmente. Pourtant il a mille défauts ; il se querelle avec les laquais de M. de Rambouillet, avec son écuyer même, et l'autre hier ils m'arrivèrent tous les deux en bataille.

« — Madame la marquise, il m'a menacé.

« — Soutiendrez-vous pas que je vous ai frappé, par exemple ?

« — Non, parce que incontinent que vous m'avez montré le poing, je *sorta*.

« — Il est vrai, madame la marquise, répliqua l'écuyer, qui ne manque pas de saillies, il *sorta* tout aussitôt ; mais incontinent après il *rentrit*. »

Mademoiselle Paulet faillit quasi tomber en entendant ces barbarismes. Très certainement Molière connaissait cette histoire quand il fit les *Femmes savantes*, et mademoiselle Paulet, la belle lionne aux cheveux roux, servit de modèle aux *Précieuses ridicules*. Elle passait pour être la fleur des beautés ; je ne l'ai pas connue jeune. Ce que je puis assurer, c'est qu'elle avait la senteur de sa couleur rousse et que toutes les eaux de la reine de Hongrie ne l'auraient pas éteinte.

Mademoiselle Paulet, qu'en langage de précieuse on appelait Parthénie, comme Voiture la nommait la lionne, avait une magnifique voix. Elle chantait si bien, qu'un jour, à une fontaine de Rambouillet, on trouva deux rossignols morts de jalousie après l'avoir entendue. On s'organisait en ce temps des flatteries de cette espèce, et bien que tout le monde sût à quoi s'en tenir, on s'en faisait des compliments à la ronde.

Elle était presque toujours à l'hôtel de Rambouillet, dont mon père charmait les habitants, qui l'aimaient justement parce qu'il ne leur ressemblait point. J'y avais, moi, habitude avec la petite de Montausier, fille de la célèbre Julie d'Angennes, qui est présentement duchesse d'Uzès et un modèle de dévotion, de vertu, comme ses deux mères. Seulement elle a moins de lettres et parle un peu plus souvent la langue des mortels. En ce temps-là c'était une jolie petite fille, dont l'esprit se citait déjà par ses reparties. Je me souviens qu'en cette circonstance elle prit un air très grave et dit à madame de Rambouillet :

— Puisque voilà mademoiselle de Gramont, ma grand-maman, parlons, s'il vous plaît, d'affaires d'État, à cette heure.

Elle était fort drôle avec M. de Grasse, qu'on nommait dans cette langue incroyable *le nain de la princesse Julie*. Il élevait un renard, que l'on conduisit à M. de Montausier ; dès que la petite l'aperçut, elle porta la main à ses perles de cou. Comme on lui en demandait la raison :

— C'est de peur, dit-elle, que le renard ne me les vole ; ils sont si fins dans les fables d'Ésope !

— Et tenez, ajouta sa tante, voici le maître du renard, que vous en semble ?

— Il me semble encore plus fin que son renard.

— Vraiment, mademoiselle ! Je ne suis pourtant pas assez fin pour savoir depuis combien de temps votre grande poupée a été sevrée. Me le direz-vous ?

— Et vous-même, combien y a-t-il que vous l'êtes ? car vous n'êtes guère plus grande qu'elle.

On raconta ces bons mots jusque chez la reine ; pourtant, je l'aimais assez ; elle était bien moins jolie que moi. Nous nous fréquentons peu depuis que nous sommes des femmes. Je trouve qu'elle a moins d'esprit qu'autrefois. Nous allions ensemble par tout Paris après cette fameuse fugue de la reine et du cardinal, surtout chez madame de Longueville, dont je ne bougeais, et qui me faisait l'honneur de m'admettre à ses conseils, disait-elle. C'était merveille de la voir commander, ordonner, retourner les seigneurs, les présidents, les bourgeois, cajoler M. de la Rochefoucauld, tenir en bride le coadjuteur, mettre [illegible] la cour, arrêter [illegible] furies en menaçant M. le prince [illegible] caressait M. le prince de Conti. Quant à M. de Longueville [illegible] bien qu'il vint ensuite, il n'avait garde de [illegible].

Cependant M. d'Elbeuf *et ses cadets* [illegible] disaient les triolets, faillit lui jouer un pied de [illegible] sans moi la Fronde eût tourné d'une autre manière. C'est [illegible] ce que je veux dire avant d'abandonner les [illegible] politiques et d'entrer dans les intrigues.

Mon père avait un œil à Paris et un œil à Saint-Germain ; avec sa perspicacité gasconne, il devinait et savait tout ce qui se passait ici, les projets du coadjuteur [illegible] du cardinal, enfin toutes choses. Il était à l'affût des gestes, des paroles, des regards, même des intentions. Le jour où MM. d'Elbeuf quittèrent la cour, il l'apprit à la minute et commença à épier leurs amis, leurs protecteurs et leurs protégés. Il se défia surtout de l'abbé de la Rivière, l'âme damnée de Monsieur, cet intrigant de bas étage qu'on retrouve partout dans la Fronde, qui voulait tout faire et ne faisait rien, qui se posait de fête pour brouiller et qui, comme son maître, comme mon père, comme M. d'Elbeuf, comme les autres enfin, avait toujours sa petite trahison dans sa poche, bien atournée, bien parée, afin de ressembler à un dévouement quelconque, à quelqu'un ou à quelque chose.

Il résulta de cette surveillance la possibilité de copier une lettre [illegible] commère abbé, laquelle lettre le compromettait [illegible] vis-à-vis des parlementaires, et servait en tout point les projets du coadjuteur envers M. le prince de Conti, dont il voulait faire le chef de sa mécanique, non à cause de sa [illegible] le pauvre homme, mais à cause de son nom.

Mon père avait un page, le compagnon fidèle de Puyguilhem, comme lui spirituel, entreprenant, hardi même. Il le fit venir et lui demanda, avec son ton ordinaire de persiflage, s'il était disposé à mourir sans confession.

— J'aimerais mieux avoir le temps de voir un prêtre, monsieur le maréchal ; mais s'il le faut absolument, je dirai un *Pater* et un *Ave*, une prière à mon saint patron, et en avant.

— Bien, monsieur le héros, je suis content de vous. Voici ce dont il s'agit : cousez ce papier dans votre pourpoint, dans la semelle de vos bottes, dans votre plumet, où il vous plaira ; présentez-vous ensuite à la porte que garderont MM. les bourgeois et demandez à rentrer dans Paris pour rejoindre votre maîtresse, madame la maréchale de Gramont. On vous fouillera à vous laisser tout nu, et si le papier n'est pas bien caché, il est parfaitement sûr que vous serez pendu haut et court, fussiez-vous aussi noble que le roi.

— Je n'en doute pas, Monseigneur.

— Et cela ne te fait pas trembler ? Il est vrai que tu es Gascon. Si tu es pendu, je dirai que tu n'es qu'un sot et je ne te regretterai guère ; si tu n'es pas pendu, tu iras à l'hôtel, tu rendras ta lettre à la maréchale et tu la prieras de l'envoyer immédiatement, *mais non directement*, au coadjuteur.

— Ensuite ?

— Ensuite tu n'as pas besoin d'y songer. Occupe-toi d'abord d'arriver en sûreté et de ne pas être pendu ; c'est pour toi et pour moi, en ce moment, la principale affaire.

— Devrai-je revenir, monseigneur ?

— Quand tu auras vu l'effet de mon message. Je n'ai pas besoin de te le dire ; si tu es fin, tu le devineras, et alors ta fortune est faite. Dieu protège ceux qui se protègent eux-mêmes. Tu auras encore pour ce retour quelques précautions à prendre. Ces bons Parisiens n'aiment pas qu'on cherche à quitter leur bonne ville. Ils tireront peut-être une ou deux arquebusades dans tes chausses ; mais, je te le répète, un Gascon et un bâtard (qui est plus !) n'a pas [illegible] s'il ne met à néant tous les quarteniers et les dizainiers de la garde bourgeoise.

Le jeune homme s'inclina.

— Un mot encore, monsieur le maréchal [illegible] doit parvenir de suite à M. le coadjuteur [illegible] très pressé, si je le portais moi-même ?

— Et ta livrée, niais ! Est-ce que [illegible] venu de ma part ? Est-ce que je dois prendre une [illegible] pour mieux m'annoncer ? Tu ne comprends donc rien ?

Cet enfant était un bâtard de Bassompierre, né du maréchal et d'une jolie femme [illegible] il avait connu la famille en Béarn, lorsqu'il [illegible] son ambassade d'Espagne. Elle vint à Paris lorsqu'il [illegible] Bastille et en amourette avec madame de [illegible].

Notre *bâtard* [illegible] pas de l'aller voir après en avoir obtenu la permission par le moyen de [illegible] qui la visitait [illegible] qu'il y a de beau. Il en résulta [illegible] madame de [illegible] ce fils auquel mon père [illegible] quelques plaisamment qu'il n'avait pas un mais [illegible] car sa mère resta attachée à Bassompierre [illegible] tant tout pour lui, vivant cachée et [illegible] au coin de son logis et ne s'occupant que de son [illegible] le vieux maréchal mourut. M. de Gramont [illegible] et dit qu'il prendrait chez lui [illegible] le ferait

élever [illegible] pages, la mère s'en mo[illegible] [illegible]naissante, et préf[illegible] [illegible]e école à laisser le p[illegible] [illegible] Bassompierre, car [illegible] lui fut ce nom, av[illegible] [illegible] Latour-Bassompierre, fils du maréchal et de [illegible] [illegible] princesse de Conti, et l'abbé de Bassompierre, présentement évêque de [illegible] qu'il avait eu de m[illegible] [illegible] Entragues.

Ce beau favori des dames [illegible] [illegible]vare de son nom, il le laissait porter même [illegible]

— Qu'est-ce que cela me [illegible] [illegible]il, elles ne me l'ôteront pas.

Il va sans dire que [illegible] [illegible]mpierre-Louston, que son aîné, Latour Bassomp[illegible] [illegible] au nombre de mes galants, ils n'y pou[illegible] [illegible]r, en leur qualité de bâtards. Pour le dire en passant, Latour était très bien fait et brave comme un lion. Il s'avisa un jour de chercher querelle à un [illegible] [illegible] dont il était jaloux, sans qu'ils fussent [illegible] [illegible] je jure, plus avancés l'un que l'autre [illegible] [illegible] à la guerre une blessure qui lui tenait le [illegible] impotent, et avait fort bien appris à se servir [illegible] Latour, pour égaliser la partie, se fit attacher le [illegible] et emmancha son épée de gauche, avec tant [illegible] qu'il blessa son homme, et lui rendit les deux [illegible]

[illegible] gentilhomme allié à la maison d'Estrées, qui m'a [illegible] toute sa vie, et qui est mort de malefaim à [illegible] quel siège, car il s'obstinait à guerroyer.

Latour est mort de maladie plus tard.

Le petit page, hardi et adroit, passa comme une anguille, [illegible] son cheval et sa lettre. Il faillit se faire porter en triomphe, comme le coadjuteur, en haranguant les poissardes. Lorsqu'il arriva à l'hôtel, j'y étais seule, avec ma gouvernante et Louvigny. Ma mère courait par la ville depuis le matin pour apprendre des nouvelles, et Puyguilhem avait été envoyé au Louvre pour saluer la reine et la princesse d'Angleterre. Louston ne se déferra pas, il demanda à me parler. Il me fit part de son message, et j'étais déjà si dressée au manège des cours, que je compris sur-le-champ l'intention de mon père.

— Mademoiselle, je suis bien empêché de l'absence de madame la maréchale, qu'on ne sait où trouver encore, et cette commission ne souffre pas de retard.

— Il faut qu'elle arrive au coadjuteur sur-le-champ?

— Oui, [illegible]. Je songe à un moyen; mais...

— Lequel?

— Madame de Lesdiguières.

— Ah! vous avez raison, et laissez-moi faire, je m'en charge.

— Vous, mademoiselle! s'écria la gouvernante épouvantée.

— Madame, j'exécute les ordres de mon père. Faites demander un carrosse, et vous, Bassompierre, apprêtez-vous à me suivre.

— Jésus Dieu! mademoiselle, dans l'état où est Paris! Je ne souffrirai point cela.

— Madame, M. le maréchal ne vous le pardonnerait jamais.

Elle leva les bras au ciel et fit ensuite la croix de par Dieu.

VI

Nous partîmes, et ce n'était pas une petite entreprise. Le carrosse fut arrêté et fouillé plus de vingt fois, la bonne dame se mourait de peur. On nous demandait à chaque pas si nous sortions de Paris, si nous allions à Saint-Germain, et lorsqu'on reconnut nos livrées, ils poussèrent quelques cris [illegible] mon père. Je n'eus pas une minute de crainte. Je r[illegible] [illegible] que nous allions [illegible] madame de Lesdiguières et qu'on n'avait qu'à nous y conduire pour en être sûr. Ils [illegible] nous voilà avec cette belle escorte de voyous.

— [illegible] Dieu! mon Dieu! que dira la maréchale? répétait la gouvernante, pourvu qu'il ne nous arrive pas malheur!

— [illegible] [illegible] rien, et nous aurons obéi à mon père.

I[illegible] [illegible]mée pour Bassompierre, il me regardait déjà [illegible]. Après plus de trois heures de marche, [illegible] [illegible]mes à l'hôtel de Lesdiguières, dont les grilles [illegible]. Il fallut parlementer pour les faire ouvrir, l'aspect de la canaille ne rassurant point le suisse.

— [illegible] quand le carrosse entra dans la cour [illegible] et vous me reconduirez à l'hôtel de Grenelle?

Cette brav[illegible] les [illegible] Français aiment la témérité. Ils n'en [illegible] et m'attendirent, heureusement, comme on le voit.

Madame de Lesdiguières [illegible] tous ses étonnements de [illegible] voir entrer [illegible] escortée de ces [illegible] en haillons qui criaient:

— Vraiment, ce sont les amis du coadjuteur, ma belle demoiselle, ils ne mourront ni de froid ni de besoin à ma porte.

Elle fit allumer un grand feu et distribuer du vin et de la viande; ce fut bientôt un bruit infernal, on entendait les cris à travers les cours; je crus que madame de Basté en mourrait, moi j'en riais.

— Madame la duchesse, dis-je enfin, vous ne vous doutez guère de ce qui m'amène en pareil équipage?

— Non, en vérité.

— Madame, je vous le dirai à vous seule, et c'est bien un coup de ma tête, car ni père ni mère ne s'en doutent seulement.

Je disais la vérité. Ma gouvernante eut grand'peine à me quitter; il fallut l'ordre et l'autorité de madame de Lesdiguières. Elle finit par entrer dans la pièce voisine.

— Madame, dis-je très vite, voici ce dont il s'agit; mais gardez-moi le plus grand secret. Peut-être est-ce un enfantillage, alors je m'en retourne; peut-être aussi cela peut être utile, en ce cas, il ne faut rien négliger.

Je lui tendis la copie de la lettre, toute de la main de l'abbé de La Rivière, et portant dans un coin ces mots:

« A conserver soigneusement. »

Madame de Lesdiguières devint rouge.

— Comment avez-vous eu ce papier, mignonne? me demanda-t-elle.

— Quant à cela, madame, je ne le dirai point, on me gronderait trop.

— De me le dire?

— Non point de vous le dire, mais de l'avoir trouvé.

— Enfin, qu'importe! Ceci est précieux, et il faut le faire tenir de suite au coadjuteur, vous aurez peut-être sauvé la cause.

— Qui le portera au coadjuteur?

— J'ai des envoyés... j'y puis aller moi-même.

— Ou moi?

Elle réfléchit.

— Non, j'irai. Vous, ma petite, faites autre chose: rendez-vous chez madame de Longueville, et racontez-lui aussi secrètement qu'à moi ce que vous venez de faire.

J'étais si charmée de me sentir un personnage que je n'hésitai pas. Je quittai la duchesse en cérémonie, reconduite jusqu'à mon carrosse par M. son fils, et je repris à la grille mon honnête canaille, à laquelle je fis presque la révérence, en leur criant que j'allais chez madame de Longueville. Ils se remirent à m'accompagner et crièrent bravement cette fois.

Lorsque mon père racontait cette histoire, il s'en pâmait toujours de rire, et il ajoutait:

— Cette petite est bien ma fille; il n'y avait qu'elle et moi en France, capables de faire de sang-froid une révérence à la canaille sur le marchepied de son carrosse, en grande livrée, et sans s'en soucier.

Comme j'arrivai chez madame de Longueville, je les trouvai dans l'embarras, et je les réconfortai avec ma nouvelle, c'est-à-dire la princesse et M. le prince de Conti, son frère, car je me gardai d'en parler à personne autre. Ma mère était là qui n'en sut rien. Je recommandai à Bassompierre de n'en souffler mot.

Madame de Longueville était grosse alors de ce pauvre jeune homme que nous avons tant regretté au passage du Rhin, et qui passait, avec raison, je crois, pour le fils de M. de La Rochefoucauld, l'amant avoué de la duchesse. Elle venait d'avoir la petite vérole; mais elle était belle comme un ange et le peuple de Paris l'adorait. Si elle eût pu devenir le chef de la Fronde au lieu de M. son frère, tout eût marché plus vite. Elle fut si charmée de moi, qu'elle demanda à la maréchale de me laisser avec elle quelques jours, ce à quoi ma mère consentit sur ma prière, et sur ce que je lui rappelai combien mon père avait recommandé de se tenir amis de la duchesse.

Il en résulta que je la suivis à l'hôtel de ville le jour où elle y alla faire la reine et y déposer son *dauphin* entre les mains des Parisiens, avec madame de Bouillon et sa marmaille; mais je fus séparée d'elle par un gros de gens, et me voilà au milieu de la place entre trois commères et des chaudronniers tout noirs qui criaient à s'égosiller:

— Nous avons la petite princesse de Conti! Laissez-nous passer avec la petite princesse de Conti!

Je regardais, et je n'étais pas fière de me trouver ainsi toute seule dans ces sales mains. Sans compter qu'il leur prit envie de m'embrasser, et que je servis de patène à ces lèvres baveuses, à ces nez barbouillés, à ces haleines avinées! J'eus beau me débattre, il fallut y passer.

— On ne te mordra pas, va! ma petite *dauphine*. (Voilà pourquoi, tout à l'heure, j'appelais ainsi les enfants de la duchesse; j'avais bien mes raisons.) C'est de l'amour, et l'amour du peuple, s'il est dur, est solide.

Quand ils m'eurent bien baisée sur les deux joues à me

les rendre bleues, ils m'élevèrent en l'air comme dans la gloire de Niquée, et me promenèrent jusque sous les fenêtres de l'hôtel de ville, où M. le coadjuteur jetait de l'argent. Il aperçut ma splendeur et devina bien vite que je n'étais pas à mon aise.

— Mes amis! leur cria-t-il, apportez ici cette jeune demoiselle, elle est de mes amies et nous a rendu à tous aujourd'hui un grand service.

Cette funeste inspiration continua mon supplice ; ils pensèrent m'étouffer et m'ajustèrent si bien que je n'avais plus une jupe à sa place. En ce moment je repris courage pour-



Le carrosse fut arrêté et fouillé plus de vingt fois.

tant, j'eus moins peur ; je savais que le coadjuteur ne m'abandonnerait pas. En effet, il m'envoya M. de Quincerot, capitaine au régiment de Navarre, le même qui avait porté ma fameuse lettre de la part de madame de Lesdiguières. Cet officier me tira de leurs mains, aidé d'une charmante fille dont je raconterai tout à l'heure l'histoire, car elle mérite d'être conservée.

Quand je parus dans la salle, la princesse, les princes, les seigneurs assemblés, se pressèrent autour de moi, et je fus couverte d'applaudissements sur ma belle conduite. Ce fut à qui me féliciterait. Autant j'avais en horreur la faveur des manants, dont je venais de voir un échantillon, que je n'ai jamais oublié, autant je fus charmée de ces succès de cour, autant je pris une haute idée et une grande envie du rôle que jouaient alors madame de Longueville et Mademoiselle.

Au milieu de ces visages j'aperçus les yeux inquiets de Puyguilhem, caché derrière mon oncle Louvigny, et qui semblait dans un état d'angoisse incompréhensible. Dès que je pus me dégager, j'allai vers lui.

— Ma cousine, me dit-il, j'ai failli mourir de peur que vous ne mouriez ; je vous en conjure, ne restez pas ici, allez à l'hôtel de Gramont, ou bien encore au Louvre, chez la reine d'Angleterre, car la princesse Henriette vous demande à grands cris ; elle dit que vous seule pouvez la rassurer.

— Y viendrez-vous avec moi ?

— En doutez-vous, mademoiselle ?

— J'irai donc, alors, quand nous aurons fini céans : aussi bien, l'hôtel de Gramont m'ennuie : ma mère et ma gouvernante ont peur de tout.

Je me croyais nécessaire à l'hôtel de ville, à ces brouillons, qui se trouvèrent complétés quelques jours après par l'arrivée du duc de Beaufort, lequel, depuis sa fuite de Vincennes, errait dans le Vendômois et revint à Paris aussitôt qu'il apprit le départ de la cour. Son entrée fut un triomphe. On faillit le mettre en pièces, à force de passion. Les poissardes l'enlevèrent du carrosse du coadjuteur et le voulurent avoir au milieu d'elles, dans les halles. Là, une de ces bonnes femmes, appelée la Marlotte, qui vendait du poisson à l'hôtel de Condé et chez monsieur de Vendôme, comme dans presque toutes les maisons de Paris, s'approcha de M. de Beaufort, tenant par la main sa fille âgée de seize ans, la plus belle qui fût en toutes les halles. La Marlotte était fort riche ; elle portait sur elle pour plus de deux mille écus de dentelles ou de chaînes d'or et d'argent, avec des agréments en pierreries.

— Monseigneur, lui dit-elle, voici une fille qui est à moi, que l'on trouve bien faite ; je vous la donne, c'est ce que j'ai de plus cher, vous me ferez grand honneur en l'acceptant.

Il va sans dire que le duc ne la refusa point, et que les harengères s'en montrèrent plus fières que des princesses.

Elle eut un fils du prince, que l'on appela [illegible], comme

[illegible] Henri le Grand. M. de [illegible] fit élever [illegible] le frère de [illegible] qui est un [illegible] de la [illegible]. Il l'aimait [illegible] en parlant d[illegible]

— C'est l'enfant de mes [illegible] bonne ville de [illegible]

Ce pauvre chevalier de [illegible] manquer à sa destinée, aussi je [illegible] dans ces mémoires. Je l'ai beaucoup [illegible]

Ainsi que je [illegible] je me fis conduire auprès de la [illegible] retirée au Louvre et que [illegible] à cause d'une maladie de la [illegible] causée par les privations de [illegible] fille de Henri IV, l'épouse de Charles I[illegible] si misérable, qu'elle manquait [illegible] pour se chauffer. Le jour [illegible] en fit porter des charretées, ainsi [illegible] des matelas, des rideaux, tout ce [illegible] deux chambres. Madame Henr[illegible] de feu lorsqu'elle aperçut le fagot [illegible] si heureuse qu'elle n'en dormit pas [illegible] toujours voir la flamme, en s'écriant :

— [illegible] c'est joli, ah ! que c'est bon !

[illegible] princesses étaient alors bien malheureuses de [illegible] les misères, de tout ce qu'elles avaient à souffrir et elles avaient une inquiétude des plus douloureuses au sujet de Charles Ier, qui en effet fut décapité à Londres [illegible] même mois de janvier. Elles s'y attendaient, mais n'en avaient pas été [illegible] la nouvelle. La reine me faisait l'honneur de m'aimer beaucoup et la princesse encore davantage, elle m'appelait sa sœur ; elle eût voulu m'avoir sans cesse auprès d'elle. Nous jouions aux mêmes jeux, nous dansions ensemble, ce qui plus tard nous rendit les meilleures danseuses de la cour. Madame Henriette était alors très maigre, peu jolie, pâle, sans formes, mais elle avait déjà cette grâce exquise à nulle autre pareille, ce charme auquel nul ne résistait [illegible] et qui déguisait si bien ses défauts qu'on ne les voyait plus. Car Madame n'était pas meilleure qu'une autre au fond : coquette, capricieuse, volontaire, elle eût rendu la vie très dure à ceux qu'elle n'eût pu subjuguer. Il est vrai que [illegible] pas, excepté le chevalier de Lorraine et d'[illegible] qui l'eussent aimée si elle n'eût commencé par [illegible]. Tous, à la cour, hommes et femmes, sont devenus ses esclaves et ses admirateurs.

En ce temps-là, elle avait déjà un penchant très vif pour mon frère le comte de Guiche, penchant qui, quelques années après, se révéla d'une autre manière ; je crois qu'elle m'aimait à cause de lui. Elle m'aimait aussi, parce que je l'amusais, parce que ma gaieté faisait trêve aux chagrins de sa mère, dont elle était victime à un si jeune âge. La folie de la danse, que nous nous étions mise en tête toutes deux, occupait une grande partie de nos journées. Je vais dire comment cette folie nous était venue ; aussi bien, ce sera raconter l'histoire de la jolie fille dont je parlais tout à l'heure et qui aida Quincerot à me retirer des mains du peuple à l'hôtel de ville. C'est elle qui fut notre maîtresse.

Un jour de l'été précédent, nous étions à une des fenêtres du Louvre, du côté de la rivière, la princesse et moi, et nous nous amusions à regarder les gens qui descendaient sur la grève [illegible] lavaient du linge ; en ce temps-là, puis des [illegible] se battaient, puis des soldats allant à la [illegible]. Nous vîmes arriver au bout du pont Neuf une foule [illegible] que joyeuse, chose rare en ce moment où [illegible] partout. Ceci nous piqua de curiosité [illegible] la foule venant à nous [illegible]. Au milieu de la place, il se fit un cercle [illegible] une troupe de Bohémiens, les plus [illegible] du monde [illegible] à la perfection et tout autrement que [illegible] ces sortes d'espèces. Parmi les femmes [illegible] si belle que la princesse et moi nous la remarquâmes [illegible]. Elle avait la gorge [illegible] puis une jupe de [illegible] satin bleu [illegible] brodée de passements d'or et d'argent, les cheveux en [illegible] descendant jusqu'à la ceinture [illegible]

[illegible]

— Oh ! madame, nous sommes avec mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, toute la famille ; nous ne volons pas et nous ne menons pas une mauvaise vie.

— Vous n'avez point de galants ?

— Non, madame, j'ai un mari, le plus beau, le meilleur de notre troupe.

— Dansez un peu pour voir.

Elle se mit à danser d'une grâce, d'un air ! Elle enlevait la paille, enfin. La princesse Henriette dit qu'elle voulait apprendre cette danse, et moi aussi. Nous lui ordonnâmes de nous donner des leçons, et la reine lui fit présent d'un très joli bijou. Depuis, elle revint presque chaque jour, et c'est à elle que, madame Henriette et moi, nous avons dû notre réputation de bonnes danseuses.

Liance n'avait point menti, elle était honnête et sage ; malgré qu'elle eût après elle tous les galants de la cour, pas un ne lui avait baisé le bout du doigt. M. le prince et ses petits maîtres, étant à Saint-Maur, la demandèrent. Elle dansa tant qu'ils voulurent, mais ce fut tout ; pour le reste, ils n'y parent rien. Elle en faisait le conte avec des gestes et des mines à mourir de rire.

Une autre fois, chez madame la princesse la mère, ce fou de Benserade lui pressa le genou, croyant avoir affaire à une fille ordinaire. Elle se retourna comme une lionne en furie, en tirant fort résolument une demi-épée qu'elle portait toujours à sa ceinture.

— Si nous n'étions céans, dit-elle, je vous poignarderais.

— Cela étant, répondit Benserade avec son sang-froid impertinent, je suis donc bien aise que nous y soyons.

Madame la princesse la jeune, témoin de ce fait, répliqua à Benserade qu'il lui manquait de respect, et, se retournant vers Liance, elle lui fit des offres magnifiques pour l'engager à rester chez elle.

— Je vous donnerai beaucoup et je vous aimerai bien ; vous me suivrez partout et vous quitterez ce vilain métier.

— Je ne le peux, madame. Sans ma danse, mon père, ma mère et mes frères mourraient de faim. Pour moi, je laisserais volontiers cette vie-là.

— Mais vous les secourrez.

— Madame, ils ne l'accepteraient pas. Et puis, ils sont six. Cela ne se peut ; j'en suis bien fâchée, cela ne se peut.

La Roque, capitaine des gardes de M. le prince, en était amoureux à tourner la tête, et fit faire son portrait par Beaubrun. Elle le voulut bien souffrir, ce qui étonna le monde, et comme on le lui disait :

— Le portrait tout qu'il lui plaira, cela fait gagner de l'argent au peintre ; mais après, c'est tout, messieurs, mesdames.

Gombault, La Roque et bien d'autres lui donnèrent à souper ; elle était en bergère et lui en berger couleur de rose. Elle montra un esprit plein de verve et d'à-propos ; elle mangea plus grassement qu'une duchesse, et de meilleure grâce que personne. La Roque en perdait le sens. Il se trouvait là un poète qui, depuis deux heures, les ennuyait de ses vers. On entreprit de le railler.

— Vous aurez beau dire, reprit-il, je ne crois pas mes vers fort beaux, mais franchement, je les crois fort passables.

— Vous avez fort raison, lui répondit Liance, ils sont passables en toutes façons, car vous vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passés de les entendre, et la mémoire en passera bien vite.

Quelques jours après, elle dansait à l'accoutumée sur la place du Châtelet. La foule était grande autour d'elle. Quand elle eut fait et fait le tour avec sa sébile, que portait un petit singe, elle vit deux hommes fort propres, vêtus de noir, qui vinrent à elle et l'arrêtèrent. Elle s'informa de ce qu'ils voulaient.

— De la part de la reine, ma belle fille.

— Et pourquoi faire, messieurs ? Sa Majesté souhaite-t-elle que j'aille danser à Saint-Germain ? Ce serait bien de l'honneur pour moi.

— Sa Majesté ordonne que vous nous suiviez. Elle a été fort sollicitée pour vous, et elle décide qu'elle vous fera mettre en une religion.

— En une religion, moi ! je suis mariée.

— Aussi ne ferez-vous point de vœux, mais vous apprendrez à mener une sainte vie et vous réformerez vos façons, après quoi on vous rendra libre.

Liance n'était pas en position de résister ; elle suivit les deux hommes en pleurant bien fort, et on l'enferma chez les Ursulines du faubourg Saint-Antoine. Les premiers jours, ses yeux ne lui séchèrent pas, mais ensuite elle prit un autre parti, qui pensa rendre toutes les religieuses enragées. Dès qu'on lui parlait d'oraison, ou de n'importe quel autre objet du culte, elle se mettait à danser et prenait des attitudes. La supérieure, la prieure, l'abbesse, l'aumônier lui-même, y perdaient leur latin. On en donna avis à la reine, et on demanda permission de la mettre dehors.

— Puisqu'elle ne veut pas de la grâce, dit Sa Majesté, qu'on l'abandonne, je ne puis plus rien pour elle.

Liance fut rendue à son mari et à sa bande ; ce fut une grande joie pour eux et pour bien d'autres, car dès que Liance paraissait sur une place, jusqu'aux petits enfants l'applaudissaient.

Tout ceci eut une triste fin. Le mari de Liance, entraîné par les autres, se mit à voler par les grands chemins. Comme on se défie toujours de ces bohêmes, ils ne furent pas longtemps à être arrêtés et amenés prisonniers à l'Abbaye du faubourg Saint-Germain. Je n'oublierai jamais cette pauvre fille, quand elle arriva au Louvre afin de supplier la reine d'Angleterre de lui rendre son *chéri*, ainsi qu'elle l'appelait. Elle était pâle, ses cheveux tombaient de dessous une cape de drap ; elle avait, au lieu de sa belle robe, un haillon, et ses pieds étaient tachés par la boue. Elle pleurait à fendre le cœur, et se jeta aux genoux d'Henriette de France, qui la releva tout émue.

— Je ne puis rien, mon enfant ; voyez vous-même dans quel dénûment on me laisse, et jugez si l'on se soucie de nous. Mademoiselle de Gramont est plus puissante que moi, demandez-lui de parler à M. son père, elle obtiendra mieux que personne.

Je n'y manquai pas, vous le pensez bien ; ce fut ma première affaire, et je tourmentai tant le maréchal, que le maréchal en tourmenta la reine. De son côté, Liance alla chez toute la France ; elle supplia, conjura, pleura, enfin la reine prit la chose en main, fit quérir le bailli et voulut voir les charges.

Le jour qu'elle avait fixé, Liance et ses compagnes vinrent au Palais-Cardinal, et se jetèrent à ses genoux.

— Dieu vous punit, Liance, d'avoir fui sa maison, dit la reine, qui n'était point bonne. Vos maris m'ont bien la mine d'être roués, sans que je puisse l'empêcher ; je dois protection à mes sujets, qu'ils pillent, assassinent et détroussent. Ne m'importunez pas davantage, il n'y a pas moyen de les sauver.

Ces malheureuses se relevèrent et partirent désolées. Tout ce que Liance put obtenir, ce fut de ne point quitter son *chéri*. A dater de ce moment, elle s'enferma dans sa prison, elle adoucit toutes ses douleurs, elle le suivit au supplice et elle y assista, humectant ses lèvres d'une liqueur adoucissante et soporifique, dit-on, qui le fit mourir plus tôt et souffrir moins. Elle le baisait au front et l'encourageait de paroles, tout cela avec la même bonne grâce qu'elle dansait autrefois, et en renfermant sa douleur. Il y eut presque une sédition. Le peuple voulait sauver son mari et porter Liance en triomphe ; les gens de la prévôté dégainèrent et emmenèrent la pauvre femme. Heureusement, son *chéri* était mort.

Elle obtint son corps, et l'ensevelit fort honorablement pour un roué.

Depuis ce temps-là, la triste Liance a toujours porté le deuil et n'a plus dansé avec son tambour.

VII

Les affaires tournèrent comme chacun sait. Mon père suivit la fortune de M. le prince dans ses différents partis ; mais, lorsqu'il le vit prisonnier, il ne voulut plus servir personne, et s'en retourna planter ses choux à Bidache. Il est bien entendu que ma mère et nous tous le suivîmes, excepté le comte de Guiche, qui demeura à Paris avec son gouverneur, pour prendre les airs de la cour et conserver nos amis, disait le maréchal.

Nous nous en allâmes à très petites journées. Puyguilhem nous accompagnait à cheval, avec un fripon d'écuyer de mon père qui s'appelait Dutertre, et qui, depuis, fut pendu, ou roué, je ne sais lequel. Il s'était mis en tête un peu avant d'enlever une fille, et en vint demander la permission à son maître, comme aussi de le servir et de le protéger.

— La fille t'aime-t-elle fort ? Est-ce de son consentement ?

— Nenni, monsieur, je ne la connais guère, mais elle a du bien.

— Ah ! si c'est ainsi, je te conseille d'enlever mademoiselle de Longueville, car elle en a encore davantage.

Et il lui défendit d'y penser, sous peine de le mettre dehors. Il l'emmenait pourtant. Plus tard, il le fit gouverneur de Gergeau, près d'Orléans. Lorsqu'il fut pendu, le curé dit au prône :

— Priez pour l'âme de M. Dutertre, notre gouverneur, qui est mort de ses blessures.

Ce beau sire cheminait à côté de Puyguilhem en tête de l'équipage, lorsque les gendarmes nous arrêtèrent près de Bordeaux. Puyguilhem mit l'épée au vent ; on ne l'écouta pas ; mon père se montra, point d'affaire, on voulait nous fourrer au château Trompette, et nous commencions à avoir peur, quand enfin un officier entendit raison.

— Eh ! que diable, monsieur, disait mon père, cela se fait chez les cannibales, pas ailleurs ; je ne suis point armé contre personne ; je vais tout doucement à Bidache avec ma femme et mes enfants ; qu'est-ce qu'on me veut encore ?

Nous passâmes. Ma mère en fit presque une maladie. Elle ne cessa de répéter plusieurs lieues durant :

— Ah ! mon cher maréchal ! mon cher maréchal !

Nous avancions vers le Midi, nous voyions ces belles montagnes des Pyrénées si effrayantes, et nous nous sentions bien tristes d'aller vivre dans cette retraite. Bien que ma famille fût souveraine de Bidache, que nous y ayons des officiers, des juges et tout ce qui nous est accordé par les chartres, mon père ne s'y plaisait point, surtout en ce temps-là, que mon aïeul vivait encore. Il était gouverneur du Béarn ; nous ne le vîmes point ; il résidait à Pau. Mon père y alla ; nous restâmes à Bidache. Ma mère était malade, et moi si fatiguée du voyage que je ne pouvais mettre un pied devant l'autre.

Mon grand-père était plus que méchant, il était cruel. Marié en premières noces à mademoiselle de Roquelaure, il s'imagina, sur le faux rapport d'un valet, qu'elle le trompait, et qu'elle passait son temps avec un de ses cousins, fort bien fait, qui l'avait suivie. Il ne trouva rien de mieux que de l'enfermer dans la chambre nommée des oubliettes, à Bidache. En un endroit le plancher s'enfonce, et l'on tombe dans un trou profond. Madame de Gramont, sans défiance, s'alla mettre, bien triste, sur le meilleur fauteuil, placé justement en ce lieu, pour y pleurer à son aise. Elle s'engouffra et se rompit une cuisse. On eut la barbarie de la laisser là deux jours, malgré ses cris ; il en résulta que sa blessure était incurable, et qu'elle en mourut. M. de Gramont se remaria en secondes noces à mademoiselle de Montmorency-Boutteville. Elle eut, à mon avis, bien du courage de se jeter entre les mains de cet homme. Quant à moi, je ne l'aurais pas fait : et j'ai toujours, par précaution, placé M. de Monaco devant moi partout, à Monaco, jusqu'à ce que les secrets du château me fussent connus. On ne sait ce qui eût pu lui venir dans la tête, où il se met de si singulières idées.

Aussitôt notre arrivée à Bidache, je repris mes anciennes promenades ; mais la maréchale adopta son grand air de résistance et me le défendit.

— A votre âge, mademoiselle, cela ne se fait plus. Une demoiselle qui s'est mêlée de tant de choses, qui en sait si long en politique ne peut courir les champs comme une petite fille.

Il fallut se soumettre, d'autant plus que mon père était là. Je m'ingéniai donc à étudier, ou plutôt à en avoir l'air. Les seules leçons que je répétais avec plaisir étaient celles de la pauvre Liance. Nous dansions chaque soir, Puyguilhem, Louvigny et moi, avec des jeunes filles du pays ; elles nous apprenaient leurs pas, ce que l'on appelle le pas de Basque, que j'introduisis depuis dans la danse qui porte mon nom et sur laquelle on a fait de si sots ponts-neufs. Mon père se divertissait de ce qu'il nommait ses ballets ordinaires et ses petits danseurs. Certainement Puyguilhem était alors d'une grâce sans pareille, il eût été remarqué à la cour, et depuis il ne dansa jamais si bien, à ce point qu'il finit par ne plus danser du tout. Bassompierre le suivait de près ; il le surpassait de beaucoup en beauté, néanmoins Lauzun était le plus charmant. Nos journées se passaient chacun de notre côté, madame de Baste faisant rage, enchantée de me tenir ainsi à sa disposition.

Quant à moi, je courais dans tous les coins dès que je me pouvais arracher de ses griffes. J'aimais surtout la galerie, avec ses portraits de famille. Celui de Corisandre de Gramont, qui fut une des amies d'Henri IV, me faisait rêver. Je me demandais ce qu'avait voulu dire mon grand-père en la regardant. — Quand on pense qu'il n'a tenu qu'au duc de Gramont d'être déclaré fils du roi Henri, et que nous aurions à l'heure qu'il est le pas sur les Vendôme, qui sont pourtant si fiers ! Ah ! si cela eût été moi !

J'ai compris depuis, et je ne sais pourtant si je le regrette. La bâtardise, même royale, est toujours une tache, il vaut mieux, je crois, être ce que nous sommes, pour n'en pas tirer meilleur parti que MM. de Vendôme et se faire appeler comme M. de Beaufort le roi des Halles ! Ne voilà-t-il pas une belle principauté ! [illegible] n'est pas la première de toutes ?

Mon père était le plus divertissant du monde, surtout avec mon oncle de Toulongeon, qui ne le nommait jamais autrement que le *pauvre prince de Bidache*.

— Cependant, mon frère, répliquait le maréchal, M. le prince m'appelle le *grand prince de Bidache*, il me semble que...

— Il ne me semble qu'une chose, c'est que M. le prince n'a pas vu la principauté de Bidache.

M. de Toulongeon avait beaucoup d'esprit, mais il passait

avec raison pour le plus grand lésineur de France. On ne lui a jamais vu un habit neuf. Sa maison était misérable, ses écuyers perdaient leurs chausses, et il faisait à mon père les scènes inouïes sur notre [illegible] en Béarn.

— Vous ruinerez vos enfants, et je serai obligé de les nourrir, monsieur ; le jeu, les chevaux, [illegible] donzelles, la viande, que sais-je, moi ? rien n'y manque.

— Monsieur, je ne suis point un prodigue, demandez plutôt à ma fille.

— Ah ! monsieur, je le voudrais bien apprendre, et ce me serait une grande consolation. Est-il certain, mademoiselle de Gramont, que le maréchal ne jette pas son argent à ses gens par poignées ?

— Cela n'est pas vrai, monsieur, répondis-je sans me déferrer, il le jette [illegible] c'est quand il a perdu ; ses pages et ses laquais [illegible] dessus.

— Je m'en souviens, mademoiselle l'insolente, je le reprends vite, en criant : « Pages, quartier ! »

— Mais, par la mort Dieu ! vous perdez donc, alors, monsieur mon frère ?

— Hélas ! quelquefois, quand j'ai des bêtes autour de moi ; ainsi [illegible] d'Andonville, que je chassai, parce que son nom de [illegible] me portait malheur. Mademoiselle, racontez, je vous prie, comment je payai l'année dernière les vingt-quatre violons qui me vinrent donner les étrennes.

— Oh ! monsieur, ce sera, selon vous, un des plus beaux exploits de mon père. Il écouta tranquillement, la tête à la fenêtre, ces pauvres gens qui s'escrimaient. Quand ils eurent fini :

« — Combien êtes-vous, messieurs ?

« — Nous sommes vingt, monsieur.

« — Je vous remercie tous les vingt bien humblement. »

Et il referma sa croisée.

— Ceci est à merveille. De quoi ces pleutres s'avisaient-ils de régaler qui ne le demandait pas ?

Tant que nous sommes de Gramont, nous avons notre coin d'extraordinaire, et tous de l'esprit ; Louvigny est celui qui en a le moins.

Cependant le temps marchait, les affaires de la cour s'arrangèrent, mon père trouvait le temps long de ne pas y être, et il y faisait faute, on lui écrivait lettres sur lettres. Il se décida à partir, laissant ma mère malade ! Pour cela, nous ne pûmes pas aller avec lui ; il emmena néanmoins Louvigny, et la maréchale demanda en grâce de garder Puyguilhem. Mon père, qui n'y tenait pas, il ne tenait à rien ni à personne, le lui accorda ; mon cousin n'en fut pas fâché, et moi je ne m'en sentais pas d'aise. Bidache, seule avec ma mère, était un tombeau. Ma sœur était née, j'ai oublié de le dire ; on s'en occupait fort ; la maréchale l'aimait, je crois, plus que nous, à cause de son œil. Elle croyait lui devoir un dédommagement, je m'en souciais peu, je n'ai jamais pu souffrir les enfants, excepté les miens.

Mon père parti, nous restâmes dans une grande solitude. Nous y restâmes près de quatre années, et c'est alors que commença l'histoire de mon cœur. Avant de la dire, il me semble que j'ai besoin de me reposer un peu. Cette longue chaîne à dérouler, tous ces anneaux qui se suivent m'effrayent parfois. Que d'événements ! que d'erreurs ! que de larmes ! que de caractères à faire connaître ! que d'hypocrisies à dévoiler ! que de masques à jeter bas ! En ce siècle, on a la manie de la grandeur, depuis le roi, qui se fait plus grand que le monde, jusqu'au dernier courtisan, qui veut être grand aussi, tout est immense. Et pourtant combien de petites gens et de petites choses ! à commencer du plus haut même !

Puyguilhem ne passa pas ces quatre années avec nous ; il alla chez monsieur son père, ensuite, il fit un voyage à Paris, il revint encore chez monsieur son père ; enfin il arriva un matin, par un soleil de printemps, au milieu des fleurs et de la rosée, comme le dieu du jour, éclatant, paré, superbe. J'avais quatorze ans, il en avait vingt, mais mes quatorze années étaient plus âgées que ses vingt ans ; j'avais l'air d'une femme et par ma taille et par mon visage, encore bien plus par mon esprit et par mes pensées.

Ce matin-là, sans l'attendre pourtant, je m'étais levée plus tôt que de coutume, et, sans autre parure que ma jeunesse et un simple déshabillé, je descendis au jardin avec un roman, ma lecture favorite : c'était l'*Astrée*. Depuis une heure au moins je me délectais dans ces aventures, que j'aurais tant voulu faire miennes, et je n'étais plus en ce monde, quand je m'entendis appeler par mon nom, d'une voix qui tremblait et qui m'alla au cœur. Je relevai les yeux et je ne vis personne.

Mon cœur battait pourtant bien fort. D'où venait cette voix que je connaissais et qui me nommait d'une façon si tendre ? À côté de moi s'élevait une charmille épaisse ; j'écoutai ; le vent seul agitait son feuillage et m'apportait par bouffées la senteur des roses plantées à l'entour. La voix parla encore. Je n'en pouvais plus douter, c'était Puyguilhem. Il se cachait derrière cette charmille [illegible] et je ne pouvais le voir ; ce qui me consolait, c'est qu'il ne me voyait pas davantage.

— Ah ! m'écriai-je, c'est donc vous, monsieur ?

— C'est moi, mademoiselle.

— Vraiment ! vous, à Bidache ! je ne l'aurais jamais cru. Vous vous souvenez de nous ?

— Je n'oublie rien.

— Vous venez de la cour ?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous y avez appris, sans doute, à faire la conversation à travers les branches ?

— C'est que je n'ose pas me montrer.

— Pourquoi ?

— J'arrive à cheval et je suis en bottes.

— Qu'importe ? ne suis-je pas en déshabillé ?

— Permettez-vous les bottes ?

— Je les demande, et je ne m'excuse pas du déshabillé. Est-ce qu'il est question de toilette après six mois d'absence ?

Cette phrase sentait la Clélie dont j'étais imprégnée comme une éponge. J'entendis courir, et bientôt j'aperçus Puyguilhem, volant de son plus vite. Ma tête était en feu, mon cœur battait. Quant à lui, il était pâle.

Au lieu de nous élancer l'un vers l'autre, suivant notre habitude, nous restâmes interdits à la même place, n'osant pas nous regarder. Puyguilhem me fit la révérence, et je la lui rendis. Ces six mois avaient amené en nous un changement immense. Il était un homme, et un homme de cour ; quant à moi, j'étais tout à fait une femme, je l'ai dit ; les deux enfants avaient disparu.

— Ma cousine, dit-il enfin, ma cousine...

— Eh bien, mon cousin ?

— Oh ! que je suis heureux de vous voir !

— Moi aussi.

— Bien vrai ?

— Est-ce que je mentais autrefois ?

— Vous êtes devenue si belle !

— Est-ce une raison pour mentir ?

— C'est une raison pour ne plus m'aimer.

— Ah ! mon cousin ! on aime toujours ses amis.

— Merci, mademoiselle.

— Vous avez donc vu le roi, la reine ?

— Oui, mademoiselle.

Toute sa joie était partie. Ses *mademoiselle* étaient froids et tristes comme un adieu. Je le regardai et je me tus. Je sentais comme lui je ne sais quelle tristesse vague, qui n'était pas sans douceur peut-être, mais qui m'ôtait de l'esprit tout ce que j'avais à lui dire.

À ce moment-là même, ma gouvernante parut.

VIII

Madame de Basté prit son grand air harpigneur quand elle aperçut Puyguilhem à mes côtés, Puyguilhem renforcé dans sa braverie, couvert de rubans et de points de Venise, avec des airs évaporés et qui la salua comme un petit maître.

— Vous ici, monsieur ? et vous n'allez pas d'abord chez madame la maréchale ?

— Madame, je m'y suis présenté ; mais l'on m'a dit qu'elle n'était point visible, répliqua-t-il avec un sourire à déconcerter la haine.

— Ce n'était pas une raison pour chercher mademoiselle de Gramont, sans avoir obtenu son agrément ou le mien, du moins !

— Je ne cherchais pas mademoiselle, je vous le jure, mais je l'ai trouvée ; quant à vous, madame, vous rajeunissez, en vérité ; vous avez là une coiffure qu'on serait heureux de connaître à la cour. Qui vous l'a enseignée, de grâce, afin que j'en écrive à mademoiselle du Gué Bagnols, qui veut bien avoir quelque estime pour mon goût.

Le petit masque connaissait sa Basté sur le bout du doigt ; il savait avec quelle prétention elle portait chaque matin un tour de cheveux frisés et une espèce de béguin en velours noir auquel elle attachait son voile de veuve par des nonpareilles et des manières de ficelles dorées, ce qui lui donnait la même élégance qu'à une bonne Vierge de village. Mon père lui en faisait sérieusement des compliments ; chacun de nous se mit sur ce pied-là, si bien qu'elle nous crut, et que son occupation la plus chère était de se coiffer d'une manière nouvelle. Pour l'achever, Guiche imagina de lui offrir, à un de ses voyages, un touret de nez du temps de la Ligue, qu'il dénicha chez ma grand'mère à Pau. Il le lui donna comme la dernière mode. Elle le portait à toutes nos promenades et nous méprisait avec nos masques, qui dataient, assurait-elle, du règne du roi Guillemot. Ma mère avait beau lui répéter honnêtement qu'on se moquait d'elle.

— Voire ! On n'oserait.

Et elle n'en continuait pas moins.

Le compliment de Puyguilhem la toucha et l'adoucit.

— Il n'y a donc rien de nouveau à Paris, monsieur, que les belles demoiselles prendraient les toquets des vieilles femmes de province?

— Si, madame, on y fait encore des choses miraculeuses ; j'en ai quelques-unes dans mon portemanteau, que j'aurai l'honneur de vous offrir. Mais rien de plus couru que les tourets de nez ; c'est la fine fleur de l'élégance, et mesdemoiselles de Mancini ne sortent pas sans cela.

Madame de Basté me regarda d'un œil vainqueur. Quant a moi, je ne voyais en ceci qu'une espièglerie, et je me préparais à m'en jouer, lorsque tout à coup Lauzun prit une contenance sérieuse et entama avec ma gouvernante le chapitre des affaires. Nous en étions émerveillés, et de l'aplomb avec lequel il débitait ses phrases.

— Vraiment, monsieur, on ne vous reconnaît plus, dit la gouvernante. vous voilà devenu un gentilhomme respectable; vous vous entendez a la chose publique aussi bien que M. le cardinal.

— Ah ! madame, c'est que je suis un cadet de Gascogne, de bonne maison, grâce à Dieu ! et que j'ai la vue plus haute que ma taille. Il faut que j'arrive et j'arriverai.

Sa physionomie devint nouvelle en ce moment. C'était une résolution, une volonté immuable, une volonté que je n'ai que trop connue. Ses yeux fixés sur moi me mettaient de moitié dans ses projets, et je sentis que je l'aimais en ce moment, je sentis que ma vie, mon avenir dépendaient de ce petit homme, si fier et si décidé. Je le sentis plutôt d'instinct que de fait, mon cœur soulevait par ses battements les plis de ma gorgerette ; je ne pouvais m'expliquer ces mouvements, ces palpitations. Cette sorte de rougeur qui me montait au visage, cet attrait qui m'entraînait vers mon cousin, et qui me fit même involontairement risquer un pas en avant, c'était l'amour, l'amour à sa naissance, ou plutôt à son développement ; car depuis que je suis au monde, j'ai aimé cet homme et je l'aimerai toute ma vie.

Il venait de recevoir un échec amoureux dans les plus belles ruelles, et sa vanité en souffrait fort. Il s'était mis au char de mademoiselle du Gué Bagnols, depuis madame de Coulanges, déjà célèbre par ses bons mots, son esprit, et une sorte de beauté qui n'en est pas et qu'elle conserve : je crois qu'elle la conservera toujours. Cette fille n'était point une héritière, mais elle avait tant de charmes que tout le monde la voulait. Puyguilhem fit comme les autres, et se mit sur les rangs. Elle le reçut d'abord assez bien, à cause de sa bonne mine et de cette impertinence naturelle qui lui montait le nez au vent, comme s'il en eût eu le droit. Puis un jour, chez Mademoiselle, elle lui tourna le dos. Il eut beau faire, elle persista malgré ses Dieu gard ! et ses airs dolents. Quelqu'un lui en demanda la raison.

— Ah ! répondit-elle, je ne veux plus de ce pauvre garçon pour mon *mourant* ; il est trop bête.

Le mot fut répété ; Puyguilhem l'apprit, un peu tard peut-être, mais il l'apprit. Il en pensa enrager de colère, et le conserva sur le cœur : il l'a encore, je gage. Lui bête !

— Ah ! je lui prouverai bien, à cette pécore, que je ne suis pas aussi bête qu'elle le croit.

De ce jour, il cessa de s'occuper d'elle, il lui montra son mépris, bien digne d'un enfant de cet âge, et tout propre à donner raison à la demoiselle qui n'en fit que rire.

— Cela prouve qu'il est encore plus bête que je ne l'ai dit, racontait-elle en manière d'oraison funèbre de son galant.

Toute la cour fut pour elle contre lui, même mon père, auquel Puyguilhem porta ses plaintes.

— Monsieur mon cousin, ce n'est pas ainsi qu'on se comporte. Quand une dame vous accuse de manquer d'esprit, on lui prouve à tout prix qu'on en a, au lieu de se retirer comme un sot. Mademoiselle du Gué se moque de vous, elle est dans son droit, et vous n'avez rien à répondre.

Lauzun conserva à madame de Coulanges la rancune de Puyguilhem ; celle-ci est une fine mouche et sait se défendre. Elle ne fit pas semblant de s'en soucier, mais elle se garda toujours contre lui lorsqu'elle s'aperçut qu'il fallait compter avec le favori du roi, et qu'elle s'était trompée sur son compte. Elle lui a joué plus d'un mauvais tour qu'il a en vain cherché à lui rendre. Son charmant esprit lui a tenu lieu des dignités qui lui manquaient, et cette femme appartenant par elle et par son mari à la robe, tint la place que les plus grandes dames lui envient. Elle resta et elle est encore dans les particuliers du roi, par madame de Montespan, par madame de Maintenon, par madame d'Heudicourt, par mille côtés. Elle passe des trois ou quatre jours établie à Versailles, à la toilette de la reine, à celle des favorites ; partout on l'appelle, partout on la désire ; elle est bien avec tout le monde et Lauzun est à Pignerol ! Décidément, il faut croire qu'elle avait plus d'esprit que lui.

Quoi qu'il en soit, il nous arriva à Bidache tout meurtri de cette chute et désireux de s'en relever. Jusque-là, ses sentiments pour moi n'avaient été que de l'enfantillage ; il avait essayé le germe de ses [illegible] sur une petite fille à sa portée, mais la pensée [illegible] de devenir le gendre du maréchal de Gramont n'avait [illegible] jour dans sa cervelle. Il était jaloux de moi parce qu'il l'était de toutes choses, parce qu'il l'était de Guiche et de Louvigny lui-même. L'épigramme de madame de Coulanges, son arrivée près de nous, firent éclore à la fois son ambition et son amour.

Il s'aperçut qu'il avait soif de parvenir et [illegible] moyen était à ses côtés. Il s'agissait de le mettre [illegible] et pour cela, tout jeune qu'il était, il employa la [illegible] serpent.

Les premiers jours de son séjour à Bidache se passèrent en observations d'abord, ensuite il les employa à se créer des amis. Rien n'était plus attentif, plus charmant que ses manières pour la maréchale ; jamais elle n'avait été [illegible] de cette sorte, et elle se prit à l'aimer presque au-dessus de ses enfants, tous fort peu tendres à son endroit.

— Comme ce petit Puyguilhem est changé à son avantage ! Comme il est devenu aimable et galant ! On voit bien qu'il a été à l'école du maréchal, et qu'il l'écoute.

Ma pauvre mère ! Pour elle, le maréchal était l'idéal de la perfection, voire même de la bonté ; je n'ai jamais rencontré une affection aussi aveugle. Quoi qu'il en soit, Puyguilhem devint promptement son favori. Elle ne pouvait s'en passer, elle ne sortait point sans qu'il l'accompagnât ; il lui donnait le poing et ne souffrait pas qu'un écuyer s'approchât d'elle. Madame de Basté avait son tour ; quant à moi, il me regardait à peine, je ne comptais pour rien auprès de lui. Il adoptait l'opinion de ma mère, celle de ma gouvernante contre la mienne. Parmi les présents qu'il rapporta, il ne me donna qu'une petite cornette très simple et très ordinaire. De dépit, je la donnai devant lui à ma fille suivante, disant tout haut que c'était bon pour elle.

Il en résulta ce qu'il avait prévu, c'est-à-dire une confiance entière de la part de ces saintes personnes, elles ne soupçonnèrent même pas qu'il pût regarder une petite fille de ma sorte, et fermèrent les yeux de leur surveillance. De mon côté, je m'occupai de lui sans cesse, justement par ma colère, par ma blessure d'amour-propre de me voir dédaignée ; mon sentiment fit plus de chemin en quinze jours que s'il fût resté six mois à mes pieds. Avec une orgueilleuse, c'est toujours la meilleure voie. J'en arrivai à dessécher d'impatience, à ne trouver de goût à rien, à m'enfermer pour pleurer des heures entières, à traiter, surtout la maréchale et madame de Basté, de Turc à Maure. Je les rudoyais à plaisir, et jamais on ne vit une humeur semblable.

Cette belle conduite durait déjà depuis plusieurs semaines, lorsqu'un jour, par un de ces temps dont les Parisiens ne se douteront jamais, et qui ne règnent que dans nos beaux cantons du Midi, je sortis de chez moi en catimini, seule, avec ma petite chienne Clélie, pour aller courir dans les champs, afin de me faire bien gronder, mais de donner d'abord une bonne inquiétude et une bonne furie à mes deux tyrans. Tyrans ! pauvres et bonnes créatures ! Je pensais ainsi alors. Tout le monde dormait encore au château, je me faisais une fête de passer cette journée seule, d'aller manger du pain noir et du fromage dans les chaumières et de me faire chercher.

Je sortis heureusement du parc, je trouvai un joli sentier, que je connaissais bien, et qui me conduisit, entre deux haies fleuries, jusqu'au sommet d'une sorte de mamelon où se trouvait une ruine. J'avais cent fois parcouru ces environs avec Puyguilhem et mes frères, j'y rappelais mille souvenirs, je me souvenais de sa tendresse pour moi à cette époque, et, en la comparant à son mépris actuel, je me disais :

— Je suis cependant plus belle, plus grande, plus quelque chose que je n'étais alors ; pourquoi donc ne veut-il pas le voir?

De cette hauteur, j'apercevais le château de Bidache, et je pensais avec une joie maligne qu'on devait y être inquiet à cette heure. Les vitres étincelaient au soleil, tout le paysage avait cet air de richesse, cette grandeur que donnent les rayons de cet astre, et qui m'ont toujours enchantée à Bidache comme à Monaco. Je me [illegible] songer à bien des choses, plus sérieusement que de coutume, il me vint à l'idée qu'on me marierait, et je me [illegible] qui

— J'aurais épousé le pauvre [illegible] j'épouserais Philippe, mais où est-il ? [illegible]

Ici je m'arrêtai

— Non, je ne l'épouserai [illegible] il adore madame de Basté et son touret de nez, il pense à faire fortune avec les vieilles. C'est un moyen comme un autre. Qu'il y tâche. Enfin mademoiselle de Gramont n'est point faite pour si peu que cela.

Je ne pus retenir une larme de dépit en songeant que [illegible] *si peu* me dédaignait. C'était pour en mourir de [illegible]

— Il faudra qu'il vienne à me regarder, ce beau [illegible] de flatteur, d'hypocrite, je ferai si bien qu'il y sera [illegible] et alors ! oh ! comme je le dédaignerai à mon tour [illegible] je le laisserai à mes genoux, comme je me [illegible] quelque prince pour le repousser du pied et le faire enrager

[illegible] cela sera, [illegible] le veux, je [illegible]

[illegible] autour de [illegible] tous les bruits [illegible] les cris de quelques [illegible] elle s'élança en [illegible] comme une folle [illegible] cris dans le [illegible] où des pas se faisaient [illegible]

Je n'avais aucune [illegible] jamais fille de mon âge et de mon rang ne se trouva [illegible] seule, sans protection, sans même [illegible] ma suite, c'était là une [illegible] équipée et [illegible] aussi folle que moi pour la tenter.

J'avais [illegible] je la savourais merveilleusement [illegible] de ces pas qui se rapprochaient [illegible] me faire réfléchir.

[illegible]

[illegible] sur la montre et le crochet [illegible] je portais sur mes [illegible] En ce moment la furie de la chienne [illegible]

IX

[illegible] je ne suis point craintive, j'avais affronté les cris de la canaille de Paris, ses menaces et ses injures, ce qui n'est pas une petite chose; pourtant je ne me défendis point d'une frayeur involontaire, et je me tins prête à résister de mon mieux. Je suis de ces gens qui se dominent, dont la présence d'esprit et la volonté ne se démentent pas, qui sont presque toujours maîtres d'une situation en l'étant de leur courage. J'étais ainsi même alors. Je me levai au-devant du danger, en m'écriant :

— Bien, Clélie, bien, [illegible]

Clélie revint vers moi le poil hérissé et je frémis encore quand je pense à ce que je vis.

[illegible] une vieille femme, c'était je ne sais quelle créature [illegible] couverte de haillons dont les cheveux grisâtres [illegible] rares tombaient en mèches droites sur ses épaules. Elle ressemblait à une vieille Espagnole bohème. [illegible] mère s'était empêtrée et qu'elle avait nommée [illegible] ses gitanas et perroquets de sa chambre. C'était la même tournure aux guenilles près, car l'autre s'habillait toujours galamment en sorcière avec du noir et du rouge. Elle prédisait admirablement l'avenir, disaient les [illegible] qui la consultaient du matin au soir.

Ma vieille [illegible] moi, s'approchait, écartant Clélie d'une baguette de coudrier entourée de vieilles faveurs, et ne s'en souciant pas plus que d'un roquet, malgré son origine [illegible] Elle fixait sur moi ses yeux perçants et [illegible] à l'instar de deux charbons luisants. Une pierre, tombée d'une colonne, couverte de lierre, était au bout du sentier [illegible] de moi. Dès qu'elle y fut parvenue, elle s'assit, [illegible] drapa sa cape qui pendait par derrière [illegible]

[illegible] d'un geste si noble que le baron le lui eût envié.

— Regardez votre chien, Charlotte de Gramont, si vous ne voulez pas que je le frappe.

Je n'étais pas accoutumée à ce qu'on me parlât ainsi ; je relevai la tête et lui demandai d'un ton impérieux où elle prenait tant de hardiesse.

— Dans ma puissance, me répondit-elle.

— Votre puissance ?

— Vous en doutez ? Imprudente fille qui venez chercher la liberté, la rêverie, l'amour peut-être et qui méconnaissez la reine de ces montagnes, la déesse des pics élevés, [illegible] des neiges éternelles moins glacées que mon [illegible]

Ce langage m'étonnait de plus en plus.

— La reine ? repris-je d'un air méprisant.

— [illegible] La reine, et une reine plus puissante que toutes [illegible] sur leurs trônes, car je commande non [illegible] mes sujets, mais aux éléments, mais au démon [illegible] sur la terre et dans ces espaces [illegible] un sceptre invincible auquel nul ne peut [illegible]

[illegible] sans répondre.

[illegible] preuve, enfant indocile ? Regarde.

[illegible] particulière et si perçante que les [illegible] l'instant même cent deux cents trois [illegible] épouvantables, horribles surgirent de [illegible] de toutes parts, mais d'une [illegible] étaient armés ; je n'en sais [illegible]

[illegible] davantage, il en [illegible] Ell[illegible]

[illegible]

Je fus effrayée, je l'avoue. Me trouver seule avec cette multitude de gueux, sans foi ni loi, qui, pour s'emparer de mes joyaux, m'auraient, sur un signe de cette vieille infernale, bientôt mise en pièces, me semblait un danger mille fois plus redoutable que les barricades et les hurlements de messieurs les Parisiens. Je fus sur le point de pleurer, mais ma fierté a toute ma vie arrêté mes larmes. Je m'efforçai, au contraire, à la regarder en face, et je lui demandai presque sans trembler :

— Quels sont ces gens, et que font-ils sur les terres de mon père ?

— Ils ne sont point sur les terres d'autrui, ils sont sur les leurs, depuis le commencement du monde ; les montagnes appartiennent à notre race, et elles ne cesseront de lui appartenir qu'au dernier des jours. Parmi ces gens qui t'entourent et que tu méprises, il en est plus de cent pour qui ta noblesse est à la leur ce qu'une étincelle est au soleil. Leurs aïeux ont porté le diadème lorsque les tiens n'étaient que de misérables serfs. Ne sois donc pas si orgueilleuse, Charlotte de Gramont, et ne dédaigne pas ceux que tu ignores.

J'avais souvent entendu parler à mon père de nos terribles voisins, de ces tribus nomades qui peuplent les Pyrénées et que les Espagnols appellent des gitanos ; je ne les avais pourtant jamais vus. Autrefois ils descendaient jusqu'à Bidache et y pillaient tout ce qu'ils pouvaient prendre, mais mon aïeul leur fit une furieuse guerre, les décima avec les troupes du roi, les relégua au fond de leurs cavernes et leur fit enfin signer une convention par laquelle ils s'engageaient à respecter nos terres et nos vassaux, pourvu que nous ne nous mêlions pas de leurs affaires avec les autres et que nous restions neutres dans leurs querelles. Ce traité fut scrupuleusement observé de part et d'autre. Il datait de l'enfance de mon père ; depuis lors on n'avait aperçu l'ombre d'un gitano dans la principauté.

On conçoit donc mon épouvante en les y voyant revenir, armés, ils l'étaient tous, menaçants sans doute, et de me trouver à leur merci, éloignée de tout secours, de toute protection. Je me repentais cruellement de mon escapade. Cependant mon instinct me disait que la seule manière de leur imposer était de me montrer calme et courageuse. Je recueillis mes forces.

— Que venez-vous faire ici ? que me voulez-vous ? pourquoi vous approcher de moi et me troubler dans ma solitude ?

— Nous t'attendons, nous te cherchons depuis longtemps, Charlotte.

Son accent s'attendrissait au point de devenir presque affectueux.

— Moi ! m'écriai-je.

— Toi-même.

— Qu'y a-t-il de commun entre votre race de proscrits et la mienne ?

— Tu ne le sais pas et tu ne peux pas le savoir. Tu vas l'apprendre.

— Je n'ai l'habitude d'être tutoyée par personne, interrompis-je, outrée de cette insolence et incapable de me contenir.

— Je te tutoierai pourtant, et peu m'importe que tu t'en offenses ; quand tu sauras la vérité, tu ne t'en étonneras plus. Nous n'avons pas besoin de ces témoins, fais aussi taire cette bête, ou je l'étrangle.

Clélie s'acharnait à crier, à gratter, à remplir enfin les obligations d'un chien habitué à la grande compagnie en face de pareilles canailles. Je la pris dans mes bras, je la caressai, je la cachai sous mes jupes ; elle grognait sourdement, mais elle n'aboyait plus.

— Tu me demandes ce qu'il y a de commun entre toi et moi, Charlotte de Gramont. Sais-tu quel sein t'a nourrie ?

— Une jeune et belle paysanne, qui mourut peu après m'avoir sevrée et que je n'ai point connue.

— Cette jeune et belle paysanne, car elle était bien jeune et bien belle, c'est vrai, ce n'était pas une paysanne pourtant, c'était ma fille.

— Une gitana ma nourrice ! Non, non, mille fois non ; ma mère ne l'aurait pas souffert [illegible]

— Ne s'appelait-elle pas Catherinette ?

— Oui, un nom chrétien.

— Ma fille était chrétienne, mais elle était ma fille. Ma seule enfant, le seul fruit de mon seul amour avec un chrétien aussi, ajouta-t-elle d'un air sombre qui recommença à m'effrayer.

Elle garda un instant le silence, puis elle reprit :

— Ce chrétien s'était joué de moi, s'il ne m'aimait pas, il aimait Catherinette, car, malgré mes pleurs et mes cris, il me l'enleva, il lui donna son nom et la reconnut pour sa fille, il la rendit la plus [illegible] parmi vos vassaux de Bidache. C'était pour sauver sa [illegible] de repris deux fois ma Catherinette, deux fois elle [illegible] pour revenir à vos villages ; elle ne m'aimait [illegible] que l'[illegible] le sang de son père étouffait le [illegible] cœur. Je ne voulus pas la [illegible] esclave, puisque [illegible] reprise la liberté.

Je ne puis vous rendre ce visage hideux qui se transformait, ces yeux horribles qui puisaient de la tendresse dans la douleur, c'était incompréhensible. J'écoutais attentivement, elle se tut encore, puis elle recommença par un cri sauvage qui glaça mon sang dans mes veines.

— Tu as un oncle, Charlotte?

— J'en ai plusieurs.

— Tu en as un qui se rit et se joue des choses les plus sacrées, un traître, un lâche, un trompeur, un infâme, le comte de Louvigny, enfin!

— Parlez avec plus de respect de...

— Du respect à celui qui a tué ma fille! Moi, du respect! A qui d'abord? Je n'en dois à personne, et je ne connais que ma haine pour les chrétiens. Tais-toi! Du respect à Louvigny, le menteur, le suborneur, qui, à l'abri de son nom, de sa jeunesse, de son beau visage, de son amour perfide, a séduit ma Catherinette, l'a rendue mère, et l'a abandonnée pour qu'elle en mourût. Tu ne savais pas cela, jeune fille, n'est-ce pas? Tu avais bien entendu dire que Louvigny était un poltron, un assassin, un dénonciateur, mais tu ne savais pas qu'il fût aussi un menteur impudent, le plus misérable des hommes.

J'étais complètement édifiée sur les faits et gestes de mon oncle, dont nous rougissions dans la famille, entre nous; je ne jugeai pas à propos de répondre. La *reine* continua:

— Elle devint mère d'un enfant que ses larmes étouffèrent, et comme tu venais de naître alors, comme son père, en apprenant sa faute, l'avait rejetée, Louvigny crut tout réparer en la faisant entrer chez la maréchale pour te nourrir. Elle était alors à Pau, et on s'en rapporta aux quelques renseignements fournis par un domestique complaisant pour le fils de son maître. Il eut ainsi sa maîtresse au logis, et il en profita pour l'humilier. La douce créature supportait tout en silence, elle l'aimait comme une folle, et elle vous aimait, vous mademoiselle, autant que l'enfant qu'elle avait perdu. Elle vous donna sa vie, car cette vie s'éteignait chaque jour, et cependant jamais lait ne profita mieux que le sien à un pauvre petit enfant du bon Dieu. Mais j'étais loin, bien loin, depuis trois années : quand je revins, il était trop tard, ma Catherinette s'était éteinte comme une belle flamme que le vent souffle; je ne la retrouvai plus.

J'étais intéressée sinon émue par ce récit; je regardais l'horrible vieille avec moins de crainte et d'éloignement. J'attendais ce qu'elle allait ajouter.

— Depuis ce temps, votre oncle de Louvigny a-t-il été heureux, mademoiselle? N'a-t-il pas recueilli le mépris, la haine, même l'injure? Dans quel état est sa fortune? A-t-il réussi à la cour? a-t-il un ami? Vous savez bien que non. Et moi aussi, je le sais, car c'est moi qui ai fait cela, c'est moi qui ai prononcé ma malédiction sur son avenir et aussitôt ma malédiction a porté ses fruits. Me croyez-vous puissante, à présent?

Ce qu'elle disait était régulièrement vrai. Je sentis un frisson dans mes membres en présence de cette femme extraordinaire : elle me glaçait.

— Mais si ma vengeance a poursuivi ce monstre que j'exècre, ma tendresse s'est reportée sur la jeune fille nourrie de mon sang, nourrie du lait de mes entrailles. A cause de toi, j'ai fait respecter les traités arrachés à mon père par ton aïeul. A cause de toi, ce château de Bidache, ce village sont encore debout. Sans toi, quel bûcher allumé à la mémoire de Catherinette! Comme la maison de Gramont eût disparu de dessus la terre! Tu me rendais tout sacré. J'étouffais ma colère; je la concentrai sur le véritable coupable, et j'épargnai les innocents. Depuis ta naissance, je te suis de l'œil; depuis ton retour dans ce pays, j'épie l'occasion de te voir; elle s'est enfin présentée, tu m'entendras jusqu'à la fin. Tu ne peux pas m'échapper.

J'en étais trop sûre pour la contredire.

— Je sais tes pensées, tes désirs, tes espérances; je voudrais pouvoir les réaliser : mais cela ne dépend pas de moi; le destin t'entraîne, et je ne te dirai pas jusqu'où il ira, bien que je le sache parfaitement, il ne me convient pas de te l'apprendre. Seulement, Charlotte, tu as vu une partie de mes sujets, eux et moi nous t'appartenons. Quoi que tu demandes, quoi que tu ordonnes, tu seras obéie. Au bout du monde notre assistance te suivra; à ton premier appel, tu nous verras accourir. Les dangers seront écartés de toi à ton insu. Nous pouvons tout et sur tous. Quelque haut que tu regardes, nous y atteindrons. Il faut seulement que ce secret te reste à toi seule, car si tu le révélais, tu nous rendrais impuissants, tu perdrais tes esclaves.

Un grand garçon fort beau, admirablement bien découplé, se drapant majestueusement dans des guenilles, se présenta tout à coup, prononça quelques phrases dans une langue inconnue, à quoi la vieille répondit par deux mots, et il disparut aussi soudainement qu'il était entré. La vieille, se tournant vers moi, me dit :

— Tu vas voir que je sais prévenir tes vœux, même quand tu les ignores toi-même.

X

Je dressai l'oreille à cette prétention [illegible] expri-mèrent probablement le doute, elle me [illegible] de la main, comme pour m'inviter à la pa[illegible]

— Tu aimes le jeune Puyguilhem, [illegible] avec un sourire qu'elle voulait rendre [illegible] de ta cage dans l'espoir de l'attirer à ta recherche [illegible] ceci, je l'ai su mieux trouver que toi. Il monte [illegible] dans cinq minutes et tu pourras lui parler à [illegible] je t'en réponds, personne ne vous dérangera. Es-tu contente?

Je devenais rouge comme une rose de mai et mon sang battait à mes tempes si fort, que j'en eus un éblouissement. Mon secret entre les mains de cette créature! J'en frissonnais et pourtant mon cousin approchait, j'allais le voir, j'allais l'entendre, j'allais savoir le mot de cette énigme qu'il me refusait; c'était un fruit aussi tentant que celui de la mère Ève, et la vieille valait au moins le serpent.

— Quoi! répliquai-je, Puyguilhem ici, devant vous.

— Non pas devant moi, soyez tranquille. Ni moi ni les miens ne pourrons vous voir, ni vous entendre; nous vous regarderons de loin. Prends garde à ce jeune homme, pourtant, il est plus fort que toi, il est plus fin, il est plus méchant, si tu n'y prends garde, il deviendra ton maître.

Pour la seconde fois ces [illegible] devins m'annonçaient un maître; je n'en voulais pas. Je frappai du pied d'impatience. J'entendais déjà ses pas. Je me cachai derrière un pan de mur encore debout, lorsque je regardai à travers les pierres branlantes, la vieille avait disparu, et Puyguilhem s'avançait, je ne vis plus que lui, j'oubliai le reste. L'orgueil, la crainte disparurent. Je sortis de ma cachette, tout aussi involontairement que j'y étais entrée, en m'apercevant, il poussa un cri. Je restai interdite.

— Vous! mademoiselle, ici, seule! Ah! nous vous avons bien cherchée.

— Je suis venue me promener, répondis-je d'un air dégagé, j'étais fatiguée du logis.

— Vous eussiez pu le dire, et ne pas vous exposer à tous les dangers. J'ai vu rôder en bas des hommes de mauvaise mine; il y a des ours, des...

— Monsieur de Puyguilhem, premièrement je ne suis point peureuse; secondement je ne suis pas aussi entichée que vous de la société de ma gouvernante, et j'ai pris un peu de la liberté qu'on me refuse. Vous qui ne vous trouvez bien que sous le vertugadin des vieilles femmes, en face des tourets de nez, vous ne comprendrez pas cette fantaisie, je le conçois.

M. de Lauzun sourit comme il souriait alors, quand il n'était qu'à l'aurore de sa dépravation, quand il avait une ombre de jeunesse et de sentiment; c'était un vrai rayon de soleil que ce sourire.

— Ah! ma cousine, vous qui avez tant d'esprit, comment ne devinez-vous pas ce que cela voulait dire?

— Il n'y a rien à deviner, ce me semble, et cela voulait dire ce que cela disait.

— Cela voulait dire ce que cela ne disait pas, mademoiselle. Cela voulait dire, ma cousine, si je m'occupe de [illegible] qui m'occupe uniquement, nous avons là deux saintes personnes qui n'entendent point qu'on les délaisse, qui ne souffrent pas aux jeunes la fantaisie de s'amuser, de s'aimer surtout. Il faut leur fermer les yeux, et, pour cela, un seul moyen nous reste, c'est de les tromper si fort, de leur inspirer une telle confiance qu'elles ne croient pas plus tard ce qu'elles verraient de ces mêmes yeux si bien fermés. Commencez-vous à comprendre?

— Non, répondis-je malignement, car [illegible] de reste.

— Je m'expliquerai plus clairement [illegible] vous êtes si difficile à persuader. D'ordinaire [illegible] de famille ne sont pas admis à l'intimité [illegible] et bien que vous ne soyez pas seule [illegible] vous est toujours héritière, ceci est convenu. Au premier regard, au premier soupir, à la première [illegible] Puyguilhem eût été chassé sans rémission [illegible] même plus permis de contempler le seuil de la porte. Au lieu que... Vous avez lu la fable d'Orphée, qui donne un gâteau à Cerbère?

— Oui, je crois.

— J'ai donné de bons gâteaux à vos gardiennes, elles les ont mangés et elles les digèrent, je vous en réponds. Vienne qui voudra, je ne crains plus ni les médisances, ni les calomnies. Je puis hardiment marcher tête [illegible] quelquefois qu'il se trouve [illegible] Bidache *une petite fille assez jolie* selon l'expression de madame de Brissac, on ne m'accusera que de [illegible] encore!

— Vous êtes savant, monsieur ; c'est [illegible] la cour, c'est sans doute mademoiselle du Gué Bagnols [illegible] vous a appris cela ?

— Mademoiselle du Gué Bagnols a [illegible]endu que j'étais [illegible]. Je ne serais pas fâché de [illegible] à elle et aux autres qu'elle se trompe, cela est [illegible] mais mademoiselle du Gué Bagnols ni la cour [illegible] faire ici, c'est mon cœur.

— Votre cœur ? vis-à-vis de [illegible] ?

— Oh ! que vous le [illegible] ma cousine, et si vous ne le saviez pas, vous [illegible] trop mauvaise mémoire. Qui ai-je aimée [illegible] enfance ? Quelle a été la souveraine de ma [illegible] femme a jamais pu la faire oublier un instant ? [illegible] ai-je porté haut mes visées, si ce n'est pour [illegible] rapprocher d'elle ? Pourquoi ai-je désiré la gloire, si ce n'est pour la lui offrir ? Pourquoi ai-je ployé mon [illegible] si fière jusqu'au servage, si ce n'est pour rester [illegible].

— Je [illegible].

— Ma [illegible], osez répéter encore que vous ne savez. Répétez-le en me regardant.

Je [illegible]garde, car pour le regarder, il eût fallu qu'il me [illegible] aussi, et j'en avais grand peur. On est si niais [illegible]. Ah ! depuis, je n'ai rien éprouvé de semblable, et j'ai souvent regretté ces ruines, ces montagnes fleuries, ces grandes prairies émaillées de marguerites, où nous promenions notre jeunesse ! J'ai tout connu dans la vie, et je ne me souviens que de ce temps-là quand je ne veux pas souhaiter la fin de ce bail où je suis engagée malgré moi.

— Oui, je vous aime, reprit-il avec feu. Je vous aime, non plus comme autrefois, non plus avec ce sentiment enfantin qui n'était que l'instinct d'un autre, mais je vous aime pleinement, ardemment ; je vous aime avec une passion profonde, terrible, indomptable, à laquelle je sacrifierais tout, sans hésiter, et dont je mourrai certainement, si vous me défendez l'espérance.

J'ignore s'il pensait tout cela, cette âme double ; mais il parlait avec un feu, avec une éloquence à animer les pierres. Mon cœur battait et mes soupirs contraints soulevaient mon corps de jupe. Il prit ma main. J'étais hors d'état de la lui retirer ; il la baisa, je ne m'y opposai pas davantage. Le bonheur, la surprise, je ne sais quoi encore, m'étouffaient ; il ne me semblait plus être sur la terre, et ces murailles tombées étaient pour moi un palais enchanté.

— Ma cousine... répéta-t-il, aussi ému, en apparence du moins.

— Mon cou... monsieur... balbutiai-je.

— Pourquoi monsieur. Pourquoi cette cérémonie entre nous ? Ma cousine, est-ce que je puis espérer quelque chose ? Ah ! ne dites pas non ! ne dites pas non !

Je ne dis rien, mais j'osai lever les yeux. Mes yeux ont toujours été pour moi les plus perfides du monde ; ils ne savent point mentir, ils disent clairement les choses. Je me mets en furie, ils l'avouent ; un homme me plaît, ils le lui disent ; une femme est ma rivale, je l'exècre, ils le lui révèlent ; je suis heureuse, ils chantent ; je suis triste, ils n'ont point de larmes, et cependant ils pleurent ; je suis blessée, ils se plaignent ; j'espère, j'attends, je crains, ils racontent tout, les indiscrets ! Ce jour de premier aveu ils firent leur apprentissage, et Puyguilhem ne les trouva jamais plus bavards.

Nous restâmes trois heures dans cette douce occupation, gardés par nos sauvages, et aussi en sûreté que le roi dans son Louvre. Ces trois heures passèrent vite, elles nous parurent trois minutes. Nous formâmes les plus magnifiques projets qui aboutissaient au même but, c'est-à-dire le mariage du comte de Puyguilhem avec mademoiselle de Gramont, comme s'il n'eût existé ni maréchal ni maître, et qu'il suffît de notre volonté pour conclure ce superbe hyménée. C'étaient des rêves, et ces rêves ont été les plus [illegible] réalités de mon cœur. Aucune vérité n'a pu les effacer jamais, aucunes larmes n'ont pu les éteindre ; ils me brûlent encore, ils me brûleront toujours.

Il faut cependant que tout finisse ici-bas. La première [illegible] qui nous rappela à la terre, ce furent les cris de nos [illegible] adolescents, lesquels s'accoutumaient peu à la [illegible]. Au milieu d'un château aussi beau que ceux d'Ar[illegible] Puyguilhem s'interrompit en riant.

— [illegible], demanda-t-il, avez-vous faim ?

— [illegible] j'ai grand'faim, malgré mon déjeuner [illegible].

— [illegible] alors ? Car j'ai grand'faim aussi, et [illegible] trouver à manger dans ces affreuses [illegible].

— [illegible] Est-on bien inquiet de moi à Bidache ?

— [illegible] les gens sont en campagne et je ne m'explique [illegible] comment on ne vous a pas encore découverte [illegible] bien stupides ; quant à moi, c'est le premier [illegible] j'ai songé.

— Me grondera-t-on à mon retour ?

— Autant que la langue française servira de termes pour cela.

— Alors, je me ferai gronder pour quelque chose, je veux profiter du crédit qu'on m'ouvre et l'épuiser jusqu'au bout. Il ne serait peut-être pas impossible de nous faire servir un dîner passable. J'y vais essayer.

— Vous avez donc un Pacolet à votre disposition ?

— Peut-être ! Attendez.

Je me levai alors, je me rapprochai le plus possible du bois où je supposais ma vieille amie cachée, et je prononçai à haute voix ces paroles :

— Je voudrais avoir un joli repas, pour mon cousin et pour moi. Les nymphes de ces bosquets, les sylphes, les esprits de l'air, qui nous ont si gracieusement protégés, n'auront-ils pas pitié d'un appétit qu'ils ne connaissent point, sans doute, mais qui est, hélas ! une attribution de notre humaine faiblesse ?

Mon cousin me regardait ébahi, il crut que je devenais folle, et commençait à s'en effrayer, lorsque à mon propre étonnement, et au sien bien plus grand encore, nous entendîmes une voix qui semblait venir de loin et qui nous cria comme un écho :

— Entrez dans les ruines.

Puyguilhem me dit tout bas :

— Ma cousine, ceci tient de la magie, ne vous va-t-on point brûler comme sorcière, en manière de Circé ?

— Allons toujours, et voyons !

Nous pénétrâmes sous une arcade garnie de ronces et de lierre qui tombaient en guirlandes, avec des églantines et une multitude de fleurs, formant comme une voûte au-dessus de nos têtes. De petits oiseaux y chantaient leurs tendresses, cachés parmi les feuillages, tandis que les insectes de toutes sortes se jouaient au soleil en étalant leurs couleurs. C'était aussi joli, aussi frais que nos amours. Nous parvînmes à une grande salle encore assez bien conservée, d'une architecture barbare, ainsi que cela se rencontre souvent dans ces pays ; elle ne manquait pas cependant d'une certaine élégance ; d'ailleurs, le temps était si clair, si beau, il sentait si bon dans l'air, qu'on se fût aimés en dépit de soi-même.

Au milieu de cette chambre, sur une pierre soigneusement balayée, nous trouvâmes la plus charmante collation du monde, servie et pimponnée. Des roses, des bluets, des pâquerettes tenaient lieu d'argenterie et de belle vaisselle, mais le laitage, le beurre, les œufs, les fruits, un morceau de venaison froide, du pain blanc magnifique, le tout servi dans des vases grossiers, mais brillants de propreté, n'étaient point à dédaigner ; aussi ne dédaignâmes-nous rien, non plus qu'un flacon de vin exquis, la seule pièce de ménage avec les verres qui sentît le luxe d'un grand seigneur ; ils étaient en cristal de Venise, d'une forme étrange, montés en or et garnis de pierreries. Je reconnus à ces soins ma vieille reine : elle avait prévu nos exigences d'estomac ; je la remerciai intérieurement, et j'invitai d'un geste mon cousin à s'asseoir sur des sièges de mousse tout préparés.

Il marchait d'étonnement en étonnement. Un billet qu'il trouva sous un fruit l'étonna davantage ; il contenait ces mots :

« *Souvenez-vous bien et comptez sur nous.* »

— Vous ne m'expliquerez pas tout ceci, ma cousine ? En vérité, je n'y comprends rien.

— Peut-être ! quand je serai sûre que vous n'êtes pas amoureux de ma mère ou de madame de Basté.

XI

Nous mangeâmes comme des amoureux satisfaits, c'est-à-dire du bout des dents, et en nous regardant sans cesse. Le repas fini, il fallut songer au retour ; il nous semblait bien cruel de nous séparer si tôt. La raison de Puyguilhem était alors plus grande que la mienne, il organisa le plan du retour, et se chargea de détourner les soupçons de nos Argus, si notre double escapade leur en avait donné. Il me baisa la main en me quittant ; je m'acheminai seule avec Clélie, sautant, riant, cueillant des coquelicots dont je lui fis un collier, et à moi une coiffure. J'étais heureuse, heureuse ! Je ne songeais guère à ce qu'on allait me dire, et je m'en souciais bien, ma foi jurée !

Dès que je parus, les servantes et les valets, placés en embuscade, commencèrent à crier et à lever les bras.

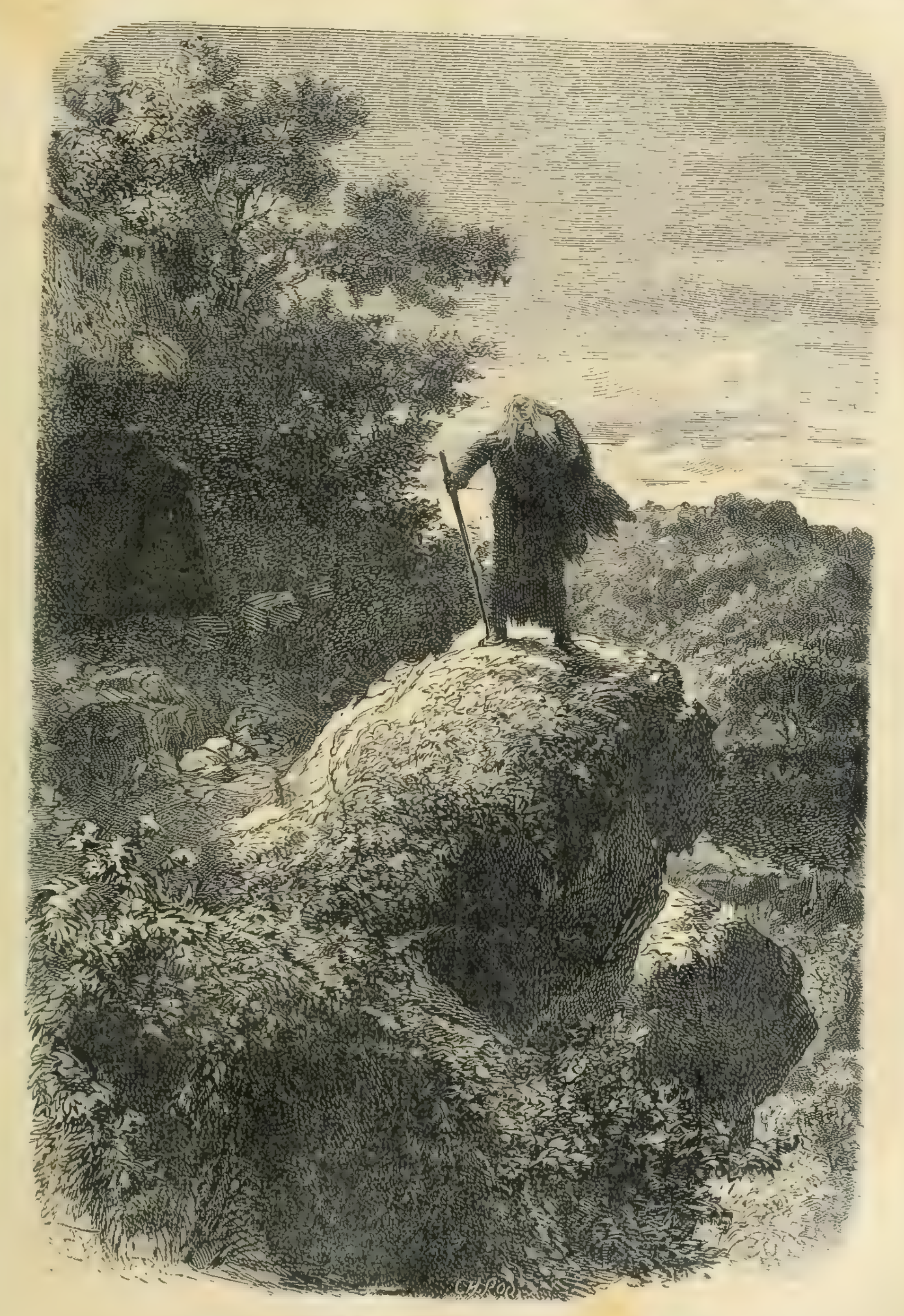
— Voilà mademoiselle ! voilà mademoiselle !

Madame de Basté, dont le touret de nez se dessinait à la

grille de la cour, fit bien une autre pantomime, et porta sa canne en l'air comme le tambour des Suisses, en proférant quelque chose qui ressemblait à des malédictions ou à des menaces.

Quant à ma mère... il y a une chose que je ne vous ai point dite, sur ma mère, c'est la fausse puissance que lui laissait chez elle le maréchal, et sa rage de mentir à l'en-

s'adressaient à elle, c'était merveille de le voir. En réalité, l'idole était de bois, elle ne savait, ne sentait, ne faisait rien. Plantée dans sa niche, à une grande hauteur, couverte d'oripeaux et de pierreries, tout fléchissait le genou devant elle, tous la vénéraient, mais le prêtre mangeait les offrandes, mais le prêtre dictait les oracles distribués à l'idole ; mais l'escamotait de temps en temps, et lui pre-



C'était une vieille femme, hideuse, couverte de haillons.

droit de la pauvre femme, sans que j'aie jamais pu savoir à quel propos. Très peu de nos familiers savaient combien elle était nulle ; à la cour et parmi le monde, elle passait pour une personne très froide, très adroite, menant son mari comme un joli garçon. Le maréchal prétendait en avoir été passionnément amoureux, et être traité par elle avec hauteur ; enfin ils étaient ensemble dans la position des prêtres païens avec leurs idoles. En apparence, tout se faisait pour la déesse, tout s'offrait à la déesse, on commandait en son nom, les adorations du prêtre et du peuple

nait à son tour ses oripeaux et ses pierreries pour jouer son rôle à sa place ; vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

Ma mère, dressée à ces façons dès son jeune âge, savait si bien se taire en s'étalant que chacun la croyait sur parole. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à autre chose qu'à une idole de bois, à force de dignité. En cette circonstance, elle se tenait debout à la porte du salon, roide plus émue que son *étoffe* ne le permettait, en ruminant une mercuriale que j'avais notée d'avance. Cela aurait pour exorde, pour discours et pour péroraison.

— Mademoiselle ! Quoi ! mademoiselle ! Comment se peut-il, mademoiselle....

Je lui fis une révérence je continuai ; sa tête s'allongerait, la main, comme pour baiser le [illegible] elle la rabaissa tout d'un coup d'éventail, et tout serait terminé.

Madame de Basté fit quelques pas en avant, et m'attendant au passage, elle se posa [illegible].

— Peut-on savoir, mademoiselle, où vous êtes allée si matin, sans être accompagnée, sans prévenir madame la maréchale, ou moi ?

Je commençai par elle le cours de mes révérences, et j'en fis une bien profonde.

— Demandez à Clélie, madame, elle ne m'a pas quittée d'un instant.

La gouvernante arracha d'un mouvement brusque son touret de nez, ce qui était la plus épouvantable de ses mesures de [illegible] et elle me fit un signe impérieux de son bâton, pour m'ordonner de passer devant elle. Puis après quelques secondes, elle reprit :

— C'est [illegible] impertinent mademoiselle, on vous gardera [illegible].

Parvenue au milieu de la cour, elle s'arrêta toute droite.

— Et M. de Puyguilhem, mademoiselle, ce cher M. de Puyguilhem qui depuis l'aube court les monts et les vaux pour vous chercher, l'avez-vous rencontré, au moins ?

Je marchais toujours et je fus bien rassurée ; on ne soupçonnait rien, mon cousin était toujours en grâce. Ma mère ne branla pas sur son perron et l'entrevue se passa exactement comme je viens de vous le dire. Après la phrase sacramentelle, elle rentra au salon, reprit son fauteuil, son éventail et me regarda.

— Madame la maréchale, dit madame de Basté impatientée, jugez-vous à propos de savoir où a été mademoiselle ?

— Oui, madame.

— Vous entendez, mademoiselle ; répondez à madame votre mère.

— Ma mère, j'ai été courir par les montagnes avec ma chienne, cueillir des fleurs et manger du lait chez les paysans.

Ma mère répliqua par quelques mots de sermon, qu'elle laissa à madame de Basté le soin de finir. J'écoutai l'une et l'autre docilement, c'était plus qu'elles n'espéraient, et elles se calmèrent peu à peu. Mais leur inquiétude pour Puyguilhem ne connaissait plus de bornes. Le fait est qu'il ne revenait point et que, sans mon alliance avec les bohêmes, j'aurais partagé leurs craintes. On renvoya de nouveau vingt estafiers après lui ; à huit heures du soir, ils le ramenèrent fait comme un miquelet, couvert de boue, ses habits déchirés, le visage pâle, les cheveux déroulés ; c'était le plus beau désordre du monde : cet homme-là est né comédien. Il raconta des aventures inouïes : il s'était perdu, il avait roulé dans un précipice, on l'avait attaqué, dépouillé, que sais-je moi ? un roman inconcevable. Jugez des exclamations et des cris ! On le coucha, on le parfuma, on le soigna aussi bien qu'une relique, mais ce qui m'amusa [illegible] la nuit, la diète, sous prétexte qu'il avait la fièvre, lui qui depuis le matin n'avait rien mangé autre chose que [illegible]. Il se releva la nuit et vola un pain à l'office.

Cette histoire se termina ainsi. Elle aurait eu peut-être et probablement d'autres suites, s'il n'était arrivé la nuit un courrier de mon père. Il nous envoyait une invitation pressante du duc de Caderousse pour nous rendre chez lui à Avignon. Il allait se marier à mademoiselle Duplessis-Guénégaud, et il engageait beaucoup de noblesse à les aller fêter dans leur belle maison de Caderousse, des quatre coins de la France. Mon père l'aimait : il n'y pouvait aller, mais il désirait que la maréchale et moi nous lui témoignassions cette marque de déférence. Il avait encore un autre motif. M. de Valentinois y devait être ; M. le cardinal commençait à lui parler de ce mariage. Il pensa qu'il me verrait là tout naturellement, bien qu'il n'en fît part à personne, pas même à ma mère, et encore moins à moi. Cette invitation me contraria et me charma ensuite : il fut [illegible] que Puyguilhem nous accompagnerait, et j'espérais trouver des occasions dans ce voyage. Il fit le difficile, [illegible] prier.

— [illegible] ne connais pas le duc de Caderousse !

— [illegible] de la maison, et nous sommes tous conviés.

— [illegible] serait indiscret, peut-être !

— [illegible] y pensez ! monsieur. N'avons-nous pas l'honneur [illegible] monsieur votre père, et les parents du [illegible] ne sont-ils pas bien reçus partout ?

— J'irai [illegible] vous l'exigez !

La bonne [illegible] dans sa peau.

— [illegible] en chœur ma mère [illegible] profite doublement de la [illegible] à la grande compagnie, mais lui !

Ce qu'il y eut [illegible] l'une à l'autre n'ont [illegible] voulu [illegible] son caractère [illegible] les [illegible] l'on n'a pas vu un ensorcellement pareil. Ce que c'est que les dévotes !

M. de Caderousse était un homme de qualité, du comtat d'Avignon, fait duc par le pape, et il tenait un rang fort élevé dans la province. C'était un homme d'esprit, d'une grande discrétion, qui se couvrit de gloire, justement par un trait admirable, dont toutes les femmes raffolaient. Sa femme, mademoiselle Duplessis-Guénégaud, dont le père était secrétaire d'État, avait une santé déplorable. Il consentait à n'être que son frère, pour la ménager, après toutefois avoir rendu le mariage indissoluble. Je vous raconterai son caractère et ses aventures quand nous serons chez lui. En ce moment, nous allons quitter Bidache, et tout notre train se prépare à partir, y compris Puyguilhem et Clélie. Il fallut cependant prévenir le comte de Lauzun, son père, capitaine des cent becs-à-corbin du roi, et qui se sentait quelque envie de l'emmener avec lui à la cour. Au premier mot de la maréchale, il céda de bonne grâce. Nous partîmes un matin, de très bonne heure, en grand équipage ; j'avais pris un air contrarié de voir mon cousin galoper à la portière, car je devais le haïr comme autrefois, plus qu'autrefois même, puisque ce n'était plus naturel.

Quant à lui, il m'honorait de ses impertinences, affectant de porter les couleurs qui me déplaisaient, de ne me point regarder, de me donner à peine la main pour descendre de carrosse. Il est croyable que nos savantes dames s'y soient prises ; je m'y prenais quelquefois moi-même, au point de m'en affliger.

Nous voyagions à journées forcées, avec des chevaux de relais. C'est la meilleure manière, la plus prompte et la moins fatigante, car la poste est une sotte invention ; en temps de fronde surtout, on ne trouve jamais de chevaux. Nous envoyions nos officiers en avant, pour nous préparer les repas dans les auberges, ce midi de la France étant un pays presque sauvage, où l'on mourait de faim devant une broche.

Il arrivait souvent que les chemins, défoncés par les pluies, nous arrêtaient au milieu de la journée. Il fallait soulever la voiture, les roues enfonçant dans l'ornière jusques et plus de la moitié. Ma mère s'établissait en ces occasions à dire son chapelet, avec une patience qui me mettait hors de moi ; il semblait qu'elle n'eût qu'à sortir son bonnet de nuit de sa poche. Je cherchais habituellement tous les moyens de l'émouvoir, et j'en avais trouvé un, qui ne manquait jamais son effet. Dès que je prononçais le nom de la belle Corisande des Andouins, comtesse de Gramont, mon aïeule et celle de Puyguilhem, dès que je me permettais sur elle une question plus ou moins indiscrète, ma mère laissait son *Ave* à moitié chemin et me jetait un :

— Taisez-vous, mademoiselle !

qui résonnait à cent pas. Madame de Basté levait les yeux au ciel et moi, en vérité, je ne savais que penser de cette pauvre Corisande, que mon père aimait si tendrement, et dont la maréchale ne souffrait pas qu'on parlât.

Un jour, nous étions depuis trois quarts d'heure dans une ornière, on ne nous en pouvait tirer. Les chevaux suaient sang et eau, les palefreniers et les cochers juraient ; malgré notre présence, mon cousin avait grande envie d'en faire autant. Clélie abovait à se rompre la tête, madame de Basté dormait en ronflant, ma mère en était à la quatorzième dizaine de rosaire ; quant à moi, je chantais, et la complainte de Corisande encore. La maréchale, absorbée dans sa prière, ne m'avait pas entendue.

— Sortirons-nous bientôt de là, monsieur ? criai-je à Puyguilhem, qui passait près de la portière. Les mantelets du carrosse étaient baissés.

— Je l'espère, mademoiselle, car la nuit approche ; voici là-bas un orage, et si nous ne nous en débarrassons pas auparavant, nous n'aurons pas un fil de sec sur nous d'ici une demi-heure.

Les efforts redoublèrent ; on fouetta les bêtes, on recria, on tendit, et enfin, nous voilà en route. Nous marchâmes quelque temps ; les nuages noirs nous suivaient, et il fallait faire grande diligence, car le gîte était loin. Puyguilhem menait, pressait les gens qui ne demandaient pas mieux que de l'être. Nous avancions assez bon train, quand une des roues de devant rencontra une grosse pierre ensevelie sous la boue, et nous versâmes outrageusement les uns sur les autres, dans un océan noir à faire mal au cœur. Nous étions alors dans un pays perdu du Languedoc, au milieu de landes presque incultes, un vrai désert. Ce fut un cri et une terreur générale. Pour nous rassurer, la maréchale répétait, en barbotant dans je ne sais quoi :

— Mon Dieu ! recevez mon âme ; protégez mon mari et mes enfants !

Madame de Basté gémissait à fendre le cœur, et moi, je poussais Puyguilhem à grands cris.

Nous tirer de là n'était pas chose aisée ; il y fallait essayer à plusieurs. Les laquais se dévouèrent, entrèrent dans la crotte jusqu'à la ceinture et l'on parvint à nous arracher l'un après l'autre, pour mieux recevoir une pluie à verse qui [illegible] précisément.

— Que devenir? que devenir? demandait ma mère.

— Je vais à la découverte, madame la maréchale.

— Ne nous laissez pas seules Puyguilhem; gardez-nous: envoyez un laquais, criait-elle. Ils viendraient nous rouer et nous voler en votre absence.

— Comment faire, alors, madame? Il faut un gîte, néanmoins.

— Madame la maréchale, poursuivit son écuyer, voilà un homme qui parle d'un château situé derrière ces bois.

— Oui, monsieur, répliqua un de nos postillons de voyage, mais on n'y entre point dans cette maisons-là, le diable y tient sabbat, et la porte en est murée.

— Il ne s'y trouve donc personne?

— Faites excuse, monsieur; il y a deux seigneurs, un vieux et un jeune, trois domestiques. Mais allez-y frapper, vous verrez si l'on vous ouvrira.

XII

Nous étions donc dans cette crotte fort indécis, Puyguilhem n'osant pas jurer à cause de ma mère, mais en ayant bonne envie, les postillons ne s'en faisant pas faute, et moi riant de tout mon cœur, au grand scandale de madame de Basté.

— Ah bah! dis-je à la maréchale, ne pensez-vous pas, madame, qu'il vaut mieux affronter le gentilhomme si terrible que de rester à la pluie et au tonnerre?

— Je pense, mademoiselle, que nous savons mieux que vous ce qu'il y a à faire dans cette circonstance.

Je ne sais ce qui aurait pu suivre de cette réplique; mais, comme on entendit un bruit de chevaux courant au galop, l'attention ou plutôt l'humeur de ma mère fut détournée, et chacun regarda de ce côté.

C'étaient deux seigneurs avec un laquais, courant à travers la boue en gens qui savent où descendre; mon cousin les appela. Le premier passa sans répondre; le second, qui était un jeune homme, s'arrêta court, ce qui annonçait un bon cavalier. L'inconnu toucha légèrement le bord de son chapeau avec une grâce et une grandeur dont Lauzun se trouva éclipsé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda l'inconnu, ou pour celui de ces dames?

— La position où vous nous voyez parle de reste, monsieur; nous ne savons que devenir en ce pays inconnu, et nous vous aurions toute l'obligation du monde si vous vouliez bien nous indiquer une maison quelconque où l'on puisse entrer quelques instants jusqu'à ce que le carrosse soit raccommodé ou remis sur ses roues.

— Rien n'est plus facile, monsieur; si ces dames et vous daignez prendre la peine de me suivre, je vous conduirai en un lieu qui n'est pas bien loin d'ici, et où vous trouverez au moins un abri sûr à défaut d'autre chose.

Le premier voyageur courait fort vite, il arriva à un détour où la route faisait un coude; il se retourna, et, voyant que son compagnon ne le suivait point, il revint sur ses pas en appelant d'un ton brusque:

— Monsieur! monsieur! que faites-vous ainsi par les chemins? Trouvez-vous qu'il fasse si bon à la grêle et par la tempête?

Il arriva juste au moment où Lauzun, vaincu par la courtoisie du jeune homme, avait enfin mis coiffon bas; l'inconnu se tenait près de nous, tête nue, malgré les sollicitations, les ordres de ma mère, et nous montrait un beau visage, noble, franc, régulier, un peu mélancolique peut-être, mais d'un air à brûler le monde. Plus je le regardais, plus il me semblait l'avoir déjà vu ailleurs. Je lui aurais, je crois, demandé son nom, tant j'en étais impatientée, quand le grand gentilhomme parut sur la scène, et nous apporta une autre mine, lui.

A peine mit-il la main à son chapeau, qu'il cria du haut de son nez:

— Venez donc, monsieur, que faites-vous avec ces gens-ci?

Il n'en fallait pas tant pour irriter la susceptibilité gasconne de Puyguilhem; il courut vers ce bourru, remettant son feutre qu'il enfonça d'un coup de poing, et nous couvrit de boue par cette belle manœuvre.

— *Ces gens-ci, mon cher*, sont accoutumés à un autre accent; au lieu de maltraiter monsieur votre fils pour son honnêteté, vous feriez mieux de mesurer vos paroles.

L'inconnu leva les épaules et répéta comme s'il n'avait pas entendu:

— Venez donc, monsieur, je vous attends, il se fait tard.

Le jeune homme fronça le sourcil et ses traits prirent une expression de hauteur et de crainte qu'il me serait impossible à rendre. Puyguilhem, hors de ses gonds, levait déjà une houssine qu'il tenait à la main, mais notre chevalier errant fit un geste si impérieux et si courtois en même temps, qu'involontairement elle se baissa devant lui.

— Une minute, et un peu de calme, monsieur, je vous le demande; laissez-moi parler à mon tuteur, et je me flatte que nous nous entendrons. Ces dames, vous le voyez, continua-t-il, en s'adressant à son tuteur, sont fort embarrassées et cherchent un gîte dans les environs. J'ai pensé que vous ne refuseriez pas l'hospitalité à des personnes de leur qualité; je la leur ai offerte pour vous, et si vous le voulez bien, nous allons les conduire à votre logis, en nous excusant d'avance de les traiter si mal.

L'inconnu était un homme d'une quarantaine d'années, bourru et peu accort, il lâcha le mordieu! le plus sonore que j'eusse entendu de ma vie et fit un mouvement pour tourner bride. Bien lui en prit de se raviser, car mon très impétueux cousin allongeait la main vers ses pistolets de voyage et lui eût certainement labouré les côtes de quelque balle, il n'en était chiche. Notre futur hôte lança un regard de colère à son pupille, qui le soutint héroïquement, et s'approchant de ma mère, avec la galanterie d'un chien auquel on va mettre un collier de force:

— Madame, dit-il, vous menez un bien grand équipage pour une dame de cette province, je vous soupçonnais plutôt d'être de la cour.

— Et vous ne vous trompez pas, monsieur, je suis la maréchale de Gramont.

J'oubliai bien vite son mouvement de surprise et de mécontentement en entendant le jeune homme s'écrier:

— Et voici mademoiselle votre fille!

Tous les yeux se tournèrent vers lui; il rougit et se tut.

Le nom de ma mère obtint du rustre campagnard un salut qu'il refusait à notre incognito. Il sembla se consulter lui-même, et *aboya* pour ainsi dire ces quelques mots:

— Si vous daignez, madame la maréchale, venir jusqu'à la maison, vous y trouverez un asile contre l'orage, et vous me ferez infiniment d'honneur.

— Ce n'est pas malheureux, marmotta Puyguilhem entre ses dents, j'ai cru qu'il nous laisserait fondre ici.

Quant au jeune homme, il ne cessait de me regarder, et profitant du moment où chacun songeait à soi pour sortir le mieux possible de cette crapaudière, il me fit un signe d'intelligence en mettant un doigt sur ses lèvres. Je n'y comprenais rien, et je me perdais en conjectures. La glace une fois rompue, notre gentilhomme fut obligé de commencer son hospitalité. Il descendit de son cheval, dont il jeta la bride à son laquais, et présenta la main à ma mère. Son pupille fut auprès de moi en un clin d'œil, de sorte que Puyguilhem eut pour figurante madame de Basté, sa bonne amie, dont le touret de nez déteignait par la pluie, et lui donnait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Je lui fis une mine de condoléance qui l'acheva; peu s'en fallut qu'il ne jetât ma gouvernante dans l'ornière.

Nous voilà donc marchant comme les moines à la procession, deux à deux, ma mère répondant aux apparences rechignées de notre hôte par sa bonté et son indulgence habituelles, et celui-ci se tenant empesé dans son collet, qui ne l'était plus, n'osant couvrir son crâne dépouillé de cheveux avant l'âge et sur lequel il ne mettait point de perruque, contre la mode générale. J'avais grande envie de rire, et je ne m'en faisais faute, ne m'étant jamais privée de rien qu'à mon corps défendant.

Mon compagnon regardait autour de lui, et lorsqu'il vit chacun engagé pour son compte, il me glissa dans l'oreille:

— Avez-vous oublié Philippe, mademoiselle?

— Phil...

— Chut! pas un mot, je vous en conjure; n'ayez pas l'air de me reconnaître; j'ai été moi-même bien imprudent, mais la surprise... Ah! je ne suis pas encore assez maître de moi. Pourtant...

— Comment! c'est vous! Vous ici! vous si loin de Paris et de la cour!

— Avez-vous pensé à moi, depuis notre enfance? Avez-vous daigné vous rappeler le pauvre prisonnier de Vincennes? Ah! pour moi, j'ai toujours eu présentes nos deux entrevues, j'ai toujours désiré vous revoir, et je remercie le ciel, qui vous a si miraculeusement envoyée vers moi.

— Que faites-vous en ce pays perdu? avec qui? et votre mie Rougemont?

— Pas de questions en ce moment; nous tâcherons de nous rejoindre plus tard.

Songez qu'il pleuvait à verse, comme accompagnement de ceci; que l'orage était dans toute sa force, et que nous nous trempions comme dans la rivière. Les éclairs aveuglaient les chevaux; ils faisaient rage autour de nous. Les roues [illegible] des flots de crotte. [illegible] s'y reconnaître, les laquais avaient peine à les tenir

— Arriverons-nous bientôt? demandai-je, lasse de traîner mes jupes devenues d'un poids insupportable.

— Au bout de ce sentier, vous verrez ma prison, répliqua-t-il tristement.

Nous étions alors dans un rond-point, au milieu des arbres. Le terrain en était meilleur, mais le vent, secouant les branches sur nos têtes, nous inondait en revanche. La pauvre madame de Basté ne jetait qu'un cri. Enfin, nous aperçûmes la grille modeste d'une gentilhommière fort délabrée et en fort mauvais état. Les dorures d'un palais ne m'auraient pas plus charmée. Ma mère entra d'abord, nous ensuite, et le maître se mit à crier de tous ses poumons. Deux vieilles servantes, un vieux cocher, accoururent, et se dispersèrent aussitôt, d'après les ordres qu'ils reçurent, les unes pour allumer des fagots dans les cheminées, l'autre pour conduire les chevaux à l'écurie, aidé de Puyguilhem et de nos valets; il fallait que tout le monde s'y mît. Mon chevalier, cependant, ne branlait pas : son tuteur lui fit de la tête un signe qu'il comprit sans doute, car il quitta ma main subitement, non sans trouver le moyen de me dire très vite :

— La seconde porte à gauche, en haut du degré.

Il se baissait comme pour ramasser mon masque, qui m'échappait, et pour me le rendre ; personne ne l'entendit que moi. Ensuite, il entra dans la maison et disparut.

Cependant notre hôte nous introduisit, avec une cérémonie boudeuse, d'abord dans une grande pièce du rez-de-chaussée, où il restait à peine une boiserie, où les tentures de cuir de Cordoue du temps de la reine Berthe pendaient sur les murailles, où les meubles, brisés, salis, couraient l'un après l'autre. Philippe avait grandement raison d'appeler ce lieu un cacnot ; le cœur se serrait, rien qu'en y entrant.

— On vous prépare des chambres, mesdames, dit le châtelain ; excusez-moi si vous les trouvez aussi nues et aussi indignes de vous que celle-ci. Je suis ici depuis peu de temps, j'y compte rester fort peu aussi, je ne reçois absolument personne, et mes goûts sont simples. Heureusement vous n'aurez pas longtemps à en souffrir.

Cette phrase me sembla le parangon de la politesse.

— Mais, monsieur, dit ma mère après une phrase de compliments où elle s'embrouilla, et cela se comprend ; mais, monsieur, vous savez bien qui nous sommes, et nous ignorons encore chez qui nous venons d'entrer.

Je regardais toujours la porte, et Philippe ne paraissait pas ; cependant je rappelai mon attention pour entendre la réponse du tuteur.

— On me nomme Dupont, madame, je suis un gentilhomme périgourdin, venu en ce pays pour des affaires.

Ce n'était point là le nom qu'avait entendu le pauvre Tancrède. Philippe changeait donc aussi souvent de tuteur que de maison. Combien j'étais impatiente d'en savoir davantage ! Les servantes vinrent nous avertir que le feu nous attendait, et que nos femmes nous avaient préparé des vêtements secs. M. Dupont s'empressa de passer devant nous, d'offrir la main à la maréchale et de nous guider dans les corridors. Nous montâmes un degré qui ne tenait plus, noir, sale, enfumé, où les araignées prenaient leurs ébats. Il s'éclairait par une fenêtre, ouvrant sur le plus affreux, le plus triste, le plus désolé de tous les jardins. Je vivrais cent ans que je ne l'oublierais pas. Entouré de murs, entièrement inculte, les arbres fruitiers non taillés, les allées couvertes de grandes herbes qui s'enchevêtraient les unes dans les autres. Le chagrin vous prenait rien qu'en y jetant les yeux. Toutes les croisées de cet aimable logis avaient la même vue. Pauvre Philippe !

Nous trouvâmes une galerie obscure en haut des montées, on nous fit tourner à droite ; Puyguilhem nous avait précédées et nous attendait sur le seuil de la porte.

— Madame, dit-il à sa mère, je viens prendre vos ordres. Nous sommes fort empêtrés ; le carrosse ne peut se relever, il est brisé au timon et à la roue, il n'y a point de charron dans le voisinage, il faut aller à quatre lieues d'ici, à une petite ville, mais on n'en pourra ramener un que demain matin. Mon avis est de passer la nuit ici, si monsieur veut bien le permettre, en lui faisant des excuses de notre dérangement. Il est impossible de songer à partir d'ici, la pluie continue, les chemins sont gâtés. Quant à moi, j'irai chercher le charron, et je resterai à la ville jusqu'au jour. C'est plus sûr et moins embarrassant pour monsieur notre hôte. Vos gens apportent ici vos coffres et passeront la nuit debout, près de vos chambres afin de déranger le moins possible. Nous avons des provisions pour eux et pour vous. Nous essayerons donc de ne pas être à charge ; cela vous paraît-il convenable ainsi ?

— Monsieur, dit le Dupont en se relevant d'un air magnifique, bien que je ne sois pas de la cour, je sais comment on reçoit les dames ; madame la maréchale ne manquera de rien.

— Nous resterons ici jusqu'à demain, pensai-je. Ah ! je reverrai Philippe !

XIII

On avait préparé trois chambres, à côté l'une de l'autre, dont une plus grande, où avait été autrefois le lit d'honneur, pour la maréchale. Les servantes me conduisirent à celle qui m'était destinée, j'y trouvai mes deux femmes avec des habits. Je me séchai, je changeai de linge et de vêtements en un tour de main ; je les congédiai ensuite, inquiète que j'étais de trouver le logis indiqué par Philippe. Une fois seule, je m'élançai dehors, je laissai la galerie, je traversai le haut du degré, et je me préparais à passer à gauche, lorsqu'un obstacle imprévu m'arrêta, une grande grille, très serrée, pis que celle du couvent le plus cloîtré, la seule chose neuve qui fût dans cette maison, avec d'excellentes serrures, fermées à double tour et deux gros verrous tirés, en dedans et en dehors.

— Philippe disait bien que c'était une prison, répétai-je. J'eus beau examiner de tous les côtés, sous toutes les faces, la grille était inattaquable et le passage bien clos. Je fus obligée de me retirer. Puyguilhem était parti ; j'avais entendu les chevaux dans la cour, je ne craignais plus personne, et je me promis de recommencer plus tard mes recherches. Ma mère et madame de Basté, que je rejoignis, se lamentaient. M. Dupont leur faisait peur. Ses gros yeux et son air dur leur semblaient épouvantables ; elles se croyaient dans un repaire de brigands, et nos sottes femmes, qui les entouraient, les persuadaient encore davantage par leurs récits.

— Ah ! pourquoi ai-je laissé partir Puyguilhem, s'écria la maréchale. Nous voilà maintenant sans défense.

— Et tous nos gens, madame, pour qui les comptez-vous ?

— Nos gens ! on nous les ôtera !

— Je gage que non. D'ailleurs, mon cousin a voulu aller lui-même à la ville, et il a eu raison, sans cela nous fussions restées ici trois jours, peut-être.

— M. le comte a remarqué qu'on renfermait sous triples barres ce jeune homme si bien fait, qui nous avait reçus, d'abord, dit la femme de chambre favorite de ma mère. Il m'a dit, en montant à cheval : « C'est sans doute pour apprendre à ce beau muguet à faire le galant ! » Or, je vous demande : si on met en prison un si charmant gentilhomme, pour avoir donné la main à mademoiselle, que nous fera-t-on à nous ?

La facilité avec laquelle mon cousin me quittait lorsqu'il se trouvait au logis un jeune garçon tel que Philippe, et qui m'étonnait fort, me fut ainsi expliquée. Il avait vu cela pendant nos compliments avec le tuteur et notre halte dans la salle basse. Il aida peut-être à l'exécution.

— Ah ! le masque ! pensai-je. Je ne saurai donc rien.

Ma mère et madame de Basté continuèrent à gémir. Celle-ci faisait sécher son touret de nez, devenu un peu entortillé, et ne ressemblant pas mal à une coquille de colimaçon. La porte s'ouvrit, toutes ces femmes à la fois jetèrent un cri d'épouvante : c'était tout bonnement le majordome, suivi des deux vieilles, portant un plateau d'argent sur lequel se trouvaient du vin, des fruits, des conserves et du lait, pour le cas où madame la maréchale ne voudrait pas attendre l'heure du souper qui se préparait à la cuisine, à grand renfort de volailles massacrées ; M. Dupont avait à cœur de justifier son hospitalité.

— Mon maître me charge de demander à madame la maréchale où son bon plaisir est d'être servie ?

— Où votre maître se sert ordinairement.

— Mon maître aura-t-il l'honneur de souper avec madame la maréchale ?

— Non seulement lui, mais tous ceux qu'il voudra convier me seront fort agréables.

L'ambassade sortit avec le même cérémonial.

— Ah ! madame ! s'écria ma gouvernante, qu'avez-vous dit ? Il va nous amener sa bande !

— Ah ! madame ! reprit la femme de chambre, que vous avez bien fait ! Si vous eussiez mangé seule, il vous eût peut-être empoisonnée.

Je partis d'un grand éclat de rire. Mon Dieu ! qu'elles étaient plaisantes !

— Ma mère, dis-je, n'ayez donc pas cette peur-là. Ce M. Dupont est un homme tout à fait du bel air, et quant à sa maison, assez délabrée, je l'avoue, je vais la parcourir de la cave au grenier, je vous en rendrai bon compte ; si elle a des trappes et des pièges, nous le saurons au moins.

— Ma fille !

— Mademoiselle !

— Je vous le défends !

J'étais déjà loin, emmenant avec moi la plus jeune de mes femmes. Blondeau, qui ne m'a jamais quittée, par parenthèse, que j'ai mariée à un Monacois, et qui sera chargée de mes Mémoires après ma mort. Elle était comme moi rieuse et hardie, et, comme moi se faisait un grand plaisir de se moquer des poltronnes.

— Voyons d'abord ma chambre, Blondeau ; j'y ai à peine jeté un coup d'œil.

Ma chambre était, comme le reste, sans meubles et sans tenture ; une manière de lit à baldaquin, avec des rideaux troués, jadis d'assez belle étoffe, en remplissait un des côtés. Le reste du fagot se mourait dans l'immense cheminée ; la fenêtre prenait jour sur cet abominable jardin que j'ai dit. Un figuier, placé en face, et dont les branches venaient jusque-là, donnait encore une ombre plus triste.

— Ah ! le vilain séjour, dis-je, et qu'a donc fait au ciel ce M. Dupont pour y être condamné ?

— Ce n'est pas la peine de se faire voleur pour si peu de chose, répliqua judicieusement Blondeau.

— Il y a peut-être des trésors dans les caves ; allons-y voir.

Nous y allâmes, en effet, et partout, hors dans la galerie grillée ; nous allâmes à la chapelle, nous allâmes aux salles à manger, c'était un vaste désert, une désolation de thébaïde. Les cuisines seules vivaient, nous y comptâmes jusqu'à trois marmitons, très étonnés de s'y voir.

Après une excursion complète, nous revînmes auprès de ma mère, dont la peur était arrivée à l'extravagance, elle n'espérait presque plus mon retour, et suppliait ses femmes de courir après moi, s'il en était temps encore. Elle me demanda en tremblant si je n'avais rien vu d'horrible en nous déclarant qu'elle ne se coucherait point, et que nous passerions la nuit en prières.

— Madame, lui dis-je, je vous jure qu'excepté les rats, il ne se rencontre pas un être dans cette masure. Je vous jure encore que vous n'y courez aucuns dangers, que personne ne pense à vous faire le moindre mal. Vos laquais mangent dans l'office, et de bon appétit, on a même porté à souper à ceux qui gardent le carrosse ; on a pour eux tous les soins possibles, et ils se trouvent mieux que dans une auberge. Rassurez-vous donc, chère mère, nous serons fort bien, aux araignées près, et nous dormirons, s'il plaît à Dieu.

— Je ne me coucherai pas, ma foi jurée ! Vous êtes si folle, mademoiselle, vous avez un esprit si incrédule en toutes choses, comment voulez-vous qu'on ait confiance en vos renseignements ? Rien que d'avoir en face de moi, à table, cet abominable homme, me fait frissonner d'avance, je ne sais comment je m'en tirerai.

Madame de Basté disait son chapelet dans son coin ; de provision, en cas de malheur, elle marmottait ses *Ave*, comme une chèvre qui ronge sa corde. On avertit pour le souper au milieu de tous ces propos, et notre hôte lui-même vint chercher ma mère. Ce fut une scène à peindre. A peine osait-elle s'appuyer sur le poing qu'il lui présentait, il semblait qu'il lui eût la peste ou le mal Saint-Jacques. Néanmoins, en descendant, elle trouva la force de lui dire :

— Et M. votre fils, monsieur, le jeune gentilhomme qui nous a si gracieusement offert votre logis, ne le verrons-nous point ?

— Non, madame, il est parti tout à l'heure pour une affaire pressée. Je le regrette fort, mais il le fallait.

— Ah ! mon Dieu, me dit madame de Basté, le pauvre jeune homme est assassiné !

— Ou bien il a été envoyé pour réunir la bande et la prévenir de la bonne aubaine.

— Miséricorde ! que me dites-vous là, mademoiselle ! Je crois que vous avez raison.

— Et ils viendront nous égorgiller cette nuit, soyez-en sûre.

Je lui glissai cet honnête avertissement dans l'oreille, et je me repris à rire de tout mon cœur, ce qui me valut une mercuriale, de laquelle je me souciai peu. On soupa tristement et cérémonieusement, mais *copieusement*. Le Dupont avait l'air d'une cariatide, il ne mangeait pas et ne parlait guère. Le repas expédié, nous remontâmes comme nous étions descendus, avec des torches fumeuses, portées par les servantes. Le maître de céans nous salua jusqu'à terre, nous souhaita une bonne nuit et disparut.

Madame de Gramont commença par faire une revue minutieuse de toutes nos chambres, puis elle fit jeter dans la cheminée des fagots en pyramide, malgré la chaleur, ensuite elle commanda à ses femmes de rester avec elle, et pria madame de Basté de lui lire quelques prières et quelques chapitres du *Miroir de l'âme chrétienne*, son livre favori. Je m'approchai d'elle alors, et je lui demandai la permission d'emmener Blondeau dans ma chambre, afin d'essayer de dormir.

— Je suis très fatiguée, madame, je ne suis pas peureuse, et je pense que je me reposerai bien.

— Allez, ma fille, si j'ai trop peur, je vous rappellerai. Je garde Clélie, elle m'avertira.

— A vos ordres, ma mère.

Blondeau me suivit ; nous fermâmes notre porte assez solidement pour que ni amis ni ennemis ne pussent l'ouvrir sans notre aveu. J'étais contrariée, cette manière d'embastiller Philippe, de le soustraire, ne me semblait pas naturelle, et j'avais tant envie de le voir ! Je voulais rêver en paix à tout cela, j'établis Blondeau dans un grand bahut de fauteuil, où elle ne tarda pas à fermer les yeux. Au bout d'une demi-heure, le plus grand silence régnait autour de nous. On n'entendait que la respiration douce et égale de ma suivante, qui, sous ma protection, ne craignait, disait-elle, ni le diable ni les hommes. La lune avait dissipé les nuages, elle éclairait la chambre et y marquait les grandes ombres du figuier, dont le vent agitait les branches. J'avais ouvert la croisée, car la chaleur de cette chambre, où il y avait eu du feu, m'étouffait.

Tout à coup, il me sembla entendre du bruit dans le parterre, comme des pas étouffés, se dirigeant au-dessous de ma chambre. Je m'étais jetée toute habillée sur le lit, j'eus bientôt sauté à bas, en un clin d'œil je fus au balcon. Je ne m'étais pas trompée, un homme marchait presque courbé en deux, avec des précautions infinies. Au premier regard, j'eus peur, mon cœur se mit à battre ; au second, il battit plus fort, mais non de crainte, c'était Philippe !

J'avais peu cru à son absence, je l'attendais presque, néanmoins je fus aussi surprise que charmée. Je le suivis du regard ; il ne me voyait point, mais ses informations étaient bonnes ; il venait droit au but. Arrivé près de l'arbre, il en saisit le tronc, en deux secondes, sa tête se trouva presque à la hauteur de la mienne. Il me reconnut, se cramponna à la plus haute branche, et sauta légèrement sur le balcon.

— Mademoiselle !.. me dit-il d'une voix émue.

— Chut !

Je lui montrai Blondeau endormie. Je venais de penser qu'il valait mieux la prévenir ; car le moindre mouvement, la moindre parole dite un peu haut pouvait l'éveiller et lui faire donner l'alarme. Je m'approchai d'elle doucement, je touchai son bras ; elle ouvrit les paupières et me reconnut.

— Blondeau, lui dis-je, n'aie pas peur ; il y a ici un gentilhomme de ma connaissance avec lequel je vais causer ; ne t'endors pas, regarde, mais n'écoute point ; ce sont des affaires sérieuses.

Blondeau était une fille d'esprit, qui m'aimait ; je lui aurais commandé de rester, comme la femme de Loth, pendant dix ans, qu'elle n'eût pas été changée en statue de sel. Elle me fit un signe d'obéissance, et se plaça de façon à ne pas nous perdre de vue, tout en s'éloignant de nous. Je retournai vers Philippe, qui m'attendait impatiemment, tapi au coin de la fenêtre.

— Me voilà maintenant, causons.

— Ah ! je ne demande pas mieux.

— C'est vous qui devez m'expliquer beaucoup de choses, car votre vie est cousue de mystères, et je vous avertis que je suis enragée de questions. D'abord, au nom de Dieu ! qui êtes-vous ?

— Je ne le sais pas.

— Que venaient faire chez vous la reine et Son Eminence ?

— Je l'ignore.

— Vous avez donc quitté M. de Saint-Mars ?

— Hélas ! non.

— Ce M. Dupont, quoi ! c'est...

— C'est lui-même.

— Mais... alors !...

— Mademoiselle de Gramont ! mademoiselle de Gramont ! interrompit madame de Basté, qui frappait à la porte comme une sourde, ouvrez vite, madame la maréchale vous demande.

Clélie aboyait à se rompre la tête.

XIV

Ah ! madame de Basté ! m'interrompre au moment le plus intéressant ! lorsque j'allais enfin savoir quelque chose. Et si l'on apercevait Philippe dans ma chambre, que d'histoires ! que de cris ! Ce n'était rien d'être grondée, mes chères matrones ne m'effrayaient pas du tout, mais Puyguilhem l'apprendrait, et comment lui persuader la vérité vraie ? il ne la croirait point, il m'accuserait ; je ne savais auquel entendre dans ma pensée, j'hésitais à répondre ; mon jeune ami me tira d'embarras, il avait déjà touché la terre par son figuier, en me disant :

— Je reviendrai, soyez tranquille !

Blondeau, bien moins troublée que moi, cria à travers la porte :

— Mademoiselle dort !

— Éveillez-la.

[illegible] *[illegible]* et [illegible] il y avait.

— [illegible] la maréchale [illegible] vous veut tout [illegible] elle a peur.

[illegible] en ouvrant, je m'[illegible] lit et j'étendis les bras.

— Il faut donc se lever !

— À l'instant, je vous [illegible] des femmes de madame a entendu marcher dans [illegible] a regardé par la lucarne et elle a vu un [illegible].

— Oh ! pensai-je, [illegible]. Nous ne nous rejoindrons plus.

J'entendis cette [illegible] qui poussait des cris [illegible] dans un œil-de-bœuf, et Clélie qui faisait [illegible].

— Je l'ai vu, je [illegible] il est descendu de ce figuier, près de la fenêtre de mademoiselle. À l'aide ! à l'assassin ! au feu ! au voleur !

Et voilà [illegible] les autres répétant à l'envi :

— À [illegible] l'assassin !

Je [illegible] à quoi la maréchale répondit, en [illegible] dans le corridor :

— [illegible] partons ! je ne veux pas rester. Où sont mes [illegible] ma fille prenez garde à ma fille !

Les gens étaient couchés pêle-mêle au haut du degré, ils furent obligés de se lever à ce vacarme, et l'écuyer de la maréchale arriva l'épée à la main. Malgré ma colère, j'avais grande envie de rire. Tout ce train pour un pauvre [illegible] qui voulait causer tranquillement avec une autre enfant, sans faire de mal à personne ! Ma mère s'écriait [illegible] qu'elle ne resterait pas une minute de plus en cette caverne qu'on allait nous massacrer, qu'elle partirait à pied plutôt. Il fallut plus d'une demi-heure pour la calmer. Elle fit fermer ma fenêtre, des restes de volets qui ne tenaient point, elle exigea que je vinsse avec elle dans sa chambre et posa deux laquais en faction à ma porte. Quant à moi, [illegible].

Le jour point vite en cette saison, il commençait lorsque cette belle cérémonie fut terminée, et que madame de Basté m'eut établie entre ma mère et elle dans leur sanctuaire où l'on ne respirait plus et où les torches fumaient à qui mieux mieux. On reprit la lecture du *Miroir de l'Âme* [illegible] il me fallut l'entendre malgré moi et mes [illegible] ma mère s'endormait à moitié, ma gouvernante [illegible] quelquefois au milieu d'une phrase, c'était [illegible] de ridicule.

Blondeau comprenait tout : elle retourna dans ma chambre sous prétexte de chercher un chiffon qu'elle y avait laissé et s'établit à la croisée. Elle craignit que, n'entendant plus de bruit, l'étourdi n'essayât de revenir. Les laquais placés en sentinelle s'endormaient sur le bâton qu'ils tenaient en manière de hallebarde. Tout sommeillait, excepté la jeunesse, et [illegible] dirai-je l'amour ? Non, pas encore, quant à moi du moins, car pour le pauvre Philippe il en avait dans l'aile.

Ce que je n'ai point compris, c'est comment les cris de ces [illegible] n'avaient pas attiré M. de Saint-Mars. Il avait [illegible] homme ; il se débarrassait ainsi de toutes explications.

Jamais nuit ne me parut aussi longue. Au lever de l'aurore [illegible] la permission de retourner dans ma chambre [illegible] m'attendait. Elle vint au devant de moi, mettant un doigt sur ses lèvres et, me montrant un papier dans son autre main ouverte :

— Un billet ! me dit-elle à voix basse, il est joli, ce gentilhomme, quel dommage !

Je pris le billet toute tremblante ; je n'en avais jamais reçu ; je n'osais l'ouvrir, je le désirais, j'en avais peur, j'étais rouge, j'étais pâle, j'étais émue et fière, j'étais tout [illegible] quand on [illegible] la douleur ni la joie et que la jeunesse bourdonne [illegible] les mots [illegible].

— [illegible] Blondeau. Si on ne vous surprend point [illegible]. Comment te l'a-t-il donné ?

— Il est, comme un page, mademoiselle, il a grimpé les [illegible] et me l'a tendu de là-bas. M. de Bas[illegible] mieux fait.

[illegible] Blondeau connaissait par expérience les façons de [illegible] de Bassompierre, bien qu'elle n'ait pas voulu [illegible] le billet ; il contenait quatre lignes :

« Mademoiselle,

« Je m'estime [illegible] cette nuit chassé de ce [illegible] mais il faut que je vous [illegible] que vous allez à Caderousse, [illegible] dans le comtat Venaissin, [illegible] un mois [illegible]. Je suis né pour le malheur. Je n'ai à attendre de l'avenir ni amour ni gloire, mon tuteur est le seul homme qu'il me soit permis de fréquenter ; eh bien, plutôt que de végéter ainsi, je déciderai mon sort tout de suite, et c'est vous qui êtes mon étoile. À bientôt ou à jamais.

« JULES PHILIPPE. »

Je relus deux fois ce billet, et puis je m'en allai bâiller à la croisée. L'air était adorable, le temps délicieux, les petits oiseaux, qui se becquetaient en chantant sur les branches du figuier, s'enfuirent à mon approche, et s'établirent plus loin pour reprendre leurs ébats.

— Voilà que je leur représente madame de Gramont et madame de Basté cette nuit, pensai-je ; ce figuier-là est ensorcelé.

Je cherchais dans ce jardin inculte, sous ses arbres à longues feuilles, je cherchais mon amoureux, et je pensais, je l'avoue, infiniment plus à lui qu'à Puyguilhem. Ce billet si déterminé me plaisait. Cet enfant, risquant la partie tout entière pour me suivre, me semblait un véritable paladin, tout au moins un des bouillants héros de Clélie ou de Cléopâtre.

— Nous verrons bien s'il arrive à Caderousse. Je le voudrais pour lui et pour moi.

Et je relisais encore ! Que de lettres semblables j'ai reçues depuis ! Je les ai brûlées, j'ai gardé celle-là. C'était la première. Si madame de Basté se fut doutée de cette aventure, elle eût certainement appelé à son aide tous les exorcismes, la bonne femme ne m'a jamais connue. Je n'ai été pour elle que mademoiselle de Gramont d'abord, et la princesse de Monaco ensuite. Pour l'esprit, pour le cœur, pour les inclinations et la conduite elle les a ignorés comme elle ignorait les tourbillons de M. Descartes et les cent mille folies des cartésiens. Je ne donnerai jamais une sotte pour garde à une fille d'esprit.

À huit heures, Puyguilhem arriva avec le carrosse raccommodé. Je devins rouge en le voyant ; il s'en aperçut, et cette confusion était si fine qu'il me sentit un tort sans pouvoir deviner lequel. Lorsqu'on raconta la panique, il fixa les yeux sur moi et devina ce qu'il pouvait deviner. Il en fut, le reste du voyage, d'une humeur hérissonne.

M. de Saint-Mars reparut pour nous servir un superbe déjeuner, pendant que filles et laquais rechargeaient les coffres. Il fut d'une politesse obséquieuse, de cette politesse du dernier moment, laquelle dit tout clair qu'on est enchanté de vous voir partir. Ma mère était magnifique dans ses façons, elle fit donner de l'or aux marmitons et aux servantes. Mon père les eût payés en monnaie de singe.

Au moment où notre hôte nous disait adieu, elle se crut obligée à un remerciment, et lui annonça qu'au retour nous lui ferions une visite.

— Je vous rends mille grâces, madame la maréchale ; je serai très loin d'ici, et je ne pourrai vous offrir même la triste hospitalité que vous avez reçue.

— S'il en est ainsi, monsieur, recevez mes compliments, et faites état de nous à la cour. Nous y avons encore quelque crédit, le maréchal et moi, nous vous l'offrons volontiers.

Un salut fut toute la réponse du gentilhomme. Nous montâmes en carrosse, on ferma les mantelets et nous nous remîmes en chemin. À la première halte, Puyguilhem interrogea ces dames sur les événements de la nuit et sur le mystérieux pupille, dont on n'avait plus entendu parler.

— Il a une ressemblance bien extraordinaire et dont j'ai été frappée de suite, ajouta-t-il, je suis étonné, madame la [illegible] n'y avez pas songé, tant elle est incroyable. Ce jeune homme est le vrai portrait du roi.

— Du roi ? m'écriai-je.

— Oui, mademoiselle, deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables : la voix, la taille, tout y est.

— Je ne puis le dire, répliqua ma mère, ni aucun de nous tous, tant que nous sommes ici. Nous n'avons pas vu Sa Majesté depuis son enfance. Vous oubliez notre séjour à Bidache et comme quoi auparavant nous étions de la Fronderie.

— Ah ! c'est vrai.

La conversation en resta là. Nous continuâmes à marcher ainsi, assez vite et sans aventures jusqu'à la frontière du comtat, où le vice-légat nous envoya recevoir et complimenter en italien. On lui répondit en français, le tout selon les usages, qui consistent à se parler lorsqu'on est très sûr de ne se comprendre ni l'un ni l'autre. On tira le canon ; on nous rendit les honneurs. Ma bonne mère assura que tout cela était pour le maréchal, et qu'elle ne s'en glorifiait point.

Une déconvenue nous attendait en arrivant à Caderousse, qui est une très belle maison au bord du Rhône. Il se trouva que le mariage n'avait point lieu, cependant, comme on avait convié toute la France et qu'il eût fallu envoyer plus de cent courriers, le duc se résolut à donner

les fêtes pour ses hôtes. Ce qu'il y eut de plus étrange en tout ceci, c'est que cet hyménée se renoua plus tard, lorsque mademoiselle Duplessis-Guénégaud eut atteint l'âge où on se marie, car alors ce n'était qu'une petite fille. On les eût mariés comme les évêques, *in partibus infidelium*. Caderousse essaya d'aller ailleurs, et plusieurs fois il demanda, entre autres, quelques années plus tard, mademoiselle de Sévigné, qui ne fut point pour lui, et devint ma bonne amie et voisine, la comtesse de Grignan.

Il me prend envie de vous conter Caderousse et ses déconfitures, bien qu'elles ne soient arrivées que beaucoup après son mariage manqué. C'est un personnage assez étrange, qui se trouve mêlé à d'autres personnages plus étranges que lui. Il était jeune quand il nous fit ainsi courir par les chemins pour assister à son bonheur. Nous y allons revenir. Parlons d'abord d'une autre entrevue.

En descendant de notre carrosse, dans la cour de ce logis, nous fûmes reçues par le duc lui-même et par plusieurs de ses amis de plaisir. Un d'entre eux se présenta pour me donner la main et me dit d'un air agréable, comme une scie qui grince :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur d'être porteur d'une lettre de M. le maréchal de Gramont pour madame la maréchale. Ne pourrai-je pas la lui remettre ? je suis le duc de Valentinois.

— Ma mère en sera honorée, monsieur, lui répondis-je, très sec. Il ne me plaisait point.

Je le regardai du coin de l'œil, et vous allez savoir ce que je vis.

Un gros homme petit, court, avec des yeux de lapin blanc, un nez en trompe, des lèvres en bourrelet, une perruque démesurée, d'un blond d'épis et sans boucles, un vrai toit de paille, un habit à poches, ce qui commençait à être du bel air, en velours mordoré, avec la petite oie écarlate ; des dentelles à profusion, des diamants et des bijoux à tous les doigts, une main d'accoucheur ou d'arracheur de dents. Il marchait comme un porteur de chaise, les jambes écartées ; mais, ce qu'il avait de remarquable, c'était une de ces peaux de sanguin qui prennent la couleur d'une crête de coq à la moindre contrariété. M. de la Rochefoucauld et la Bruyère assurent que ces sortes de [illegible] annoncent un grand entêtement et une méchanceté superlative. Ils ont raison quant à celui-là du moins.

Il me conduisit jusqu'au salon, où s'échangèrent les révérences, les embrassades, les Dieu garde ! de toutes sortes. C'est ce que madame Pilou appelait une *fricassée de museaux*. M. de Valentinois resta derrière moi, attendant le moment propice. Lorsque tout fut terminé et qu'on s'établit en cercle, il s'approcha de ma mère, arrondit son coude, prit un air de tourtereau et présenta sa missive en souriant :

— Qu'est-ce cela, monsieur ? demanda ma mère étonnée.

— Une lettre de M. le maréchal, madame. Je suis chargé de la remettre entre vos mains.

La phrase me parut un peu de la basoche pour un duc de Valentinois, mais qu'importe ? La maréchale, en femme usagère, serra la lettre et n'en parla plus. Il se trouva justement qu'alors M. de Valentinois me regardait ! J'étais loin de me douter combien d'orages madame de Gramont portait dans sa poche. Si je l'avais su, grand Dieu ! À présent que l'on a vu M. de Valentinois en profil, revenons-en à Caderousse et à ses historiettes, cela retardera d'autant le jour où il faut arriver pourtant, et que je voudrais si bien oublier !

XV

Caderousse était un homme de bonne mine, grand, assez bien fait, ayant l'air cavalier et la moustache retroussée. En relisant mes cahiers, je m'aperçois que j'ai fait un anachronisme à son égard ; j'ai admis d'abord comme achevé son mariage, et cela pourrait faire confusion. Sachez donc, une fois pour toutes, que j'écris selon ma fantaisie, que je suis fort paresseuse et que je hais les ratures, et les notes et les corrections. Quand je fais une erreur de date, je la laisse ; il m'ennuie de recommencer et d'expliquer les choses. Puis, je suis fort malade, depuis quelques années ; ce mal va en augmentant jusqu'à ce qu'il m'emporte, ce dont je ne me soucie guère. Ma souffrance me rend capricieuse et difficile ; je me soulève d'une billevesée, je n'aime plus rien ni personne. Je me détache petit à petit ; il y a longtemps que je le suis de moi-même. Que faire en ce monde quand on n'est plus jeune et qu'on ne peut plus plaire ni régner ?

A l'époque où nous fîmes le voyage du Comtat, Caderousse était jeune et non marié. Il épousa mademoiselle Duplessis-Guénégaud, comme vous savez, et il n'en vécut pas moins en garçon ; sa femme n'en était pas une. C'est en ce temps que nous allons le retrouver en anticipant sur l'avenir, et pour terminer son chapitre qui m'amuse aujourd'hui et qui me sera peut-être odieux demain. Je suis ainsi faite.

Il faut dire d'abord que la maréchale de la Mothe, gouvernante des enfants de France, avait trois filles. Leur père, simple gentilhomme de Picardie, s'éleva par son mérite à la plus haute dignité du royaume et les mit en posture de prétendre à tout. Leur mère, demeurée veuve de bonne heure, en voulut faire, à son exemple, de sûres et dignes personnes. Elles ne demandaient peut-être pas mieux ; mais le diable s'en mêla, et elles devinrent ce que nous les voyons. Elles sont toutes jolies, pourtant la taille est à reprendre. Madame de Sévigné dit :

— C'est grand dommage ; mesdemoiselles de la Mothe sont des diamants, mais il y a une paille.

Cette paille, c'est une manière de bosse, non point placée comme les autres, qui ne dépare pas, qui a de la grâce, qui ne gâte même point le corps de jupe. On la voit, on la sait, on ne la voudrait pas ôter ; il semble que sans cette paille, elles ne seraient point aussi charmantes qu'elles sont. Quant au visage, c'est la perfection. La dernière surtout, madame de Ventadour, est un vrai prodige. Je voudrais toute la journée la regarder dans la glace ; je voudrais qu'elle fût une autre avec cette figure-là, car, pour elle, je ne puis la souffrir.

Enfin, lorsqu'elles étaient mesdemoiselles de la Mothe, on appelait l'aînée mademoiselle de Toussi. Elle eut autour d'elle les petits-maîtres de bel air ; la maréchale, qui voulait un mari, écarta d'un geste souverain cette tourbe menue, défendit les œillades, les soupirs et les billets doux, et eut assez d'adresse pour triompher des habitants du *Tendre*. Ce n'était point le compte de la demoiselle. Ses petites passions s'agitaient ; elle désirait autre chose que des gens par-devant notaire qui ne se pressaient point, et chercha à peloter en attendant partie.

La seule personne qu'elle eut sous sa main, tant on faisait bonne garde, ce fut l'écuyer de sa mère, nommé d'Hervieux, homme de quarante ans, laid, quoique assez bien fait de taille ; mais, tout laid qu'il était, c'était un homme, et non une poupée, comme les joujoux des petites filles. Elle lui fit comprendre clair et net que, s'il lui en contait, elle achèverait le conte. Il n'en fit semblant de rien, demeura dans le respect et finit par demander à la duchesse la permission de se retirer. Celle-ci pénétra le mystère, lui octroya le consulat de Turin, mille francs de pension sur un évêché, et le tint pour le plus honnête homme de France.

Voilà donc mademoiselle de Toussi délaissée. Cela ne pouvait durer longtemps. Elle rencontra Caderousse chez madame de Bonnelle, sa tante, où l'on jouait un jeu d'enfer. C'était le temps où on l'estimait si fort de ne pas être le mari de sa femme. Il se faisait plaindre et dorloter par tout le monde, et, comme il était fort discret, il lui pleuvait des dédommagements. On concluait de sa bonté conjugale qu'il valait mieux que les autres, puisqu'il sacrifiait son plaisir à la santé d'une honnête, affreuse et mourante créature dont il était fort heureux d'être quitte à si bon marché.

Il poussa sa pointe près de mademoiselle de Toussi ; elle fit la renchérie ; ensuite elle s'avisa de lui demander s'il l'épouserait bien après la mort de sa femme. Caderousse se révolta, puis il s'adoucit, puis il avoua que sa femme ne signifiait rien, qu'il était ou serait libre, enfin, il ne ménagea pas ces promesses fallacieuses et doubles qui n'engagent pas celui qui les donne et qui permettent à celle qui les reçoit de s'abuser si elle le veut absolument. Mademoiselle de Toussi le voulut plus absolument qu'une autre.

C'était donc en chemin de réussite lorsque Caderousse perdit au jeu contre le roi une somme considérable. Il paya une partie comptant et sollicita pour avoir du temps ensuite. Il lui fut répondu que les dettes de jeu n'attendaient pas. Le duc fut donc obligé de partir et d'aller chez lui battre monnaie. Ce départ devint une désolation d'autant plus vive qu'on en était aux bourgades primitives, sur la carte de mademoiselle de Scudéri. On n'avait pas dépassé *Tendres billets* et *Petits soins*, *Jolis vers*. Ces villages-là sont très loin de la capitale ; il y a encore bien du chemin avant le palais du *Bonheur parfait* !

Mon Dieu ! la sotte chose que cette carte ! la sotte fille que mademoiselle de Scudéri ! et les sottes gens qui l'ont prônée !

Il y a longtemps que je pense cela ; je le dis.

Caderousse trouva l'argent rare en province ; il resta longtemps à revenir, et cette absence lui fut la plus malheureuse du monde. Le duc d'Aumont se présenta pour mademoiselle de Toussi. Le duc d'Aumont, duc et pair, [illegible] de la chambre, gouverneur du [illegible], veuf en premières noces de la sœur du marquis de [illegible], y avait-il apparence qu'on le [illegible] la mort de sa première femme avait eu quelque chose de si

étrange qu'il y avait à réfléchir et pour lui et pour celle qui la [illegible] Il faut vous la ra[illegible] cette mort ; je la sais d'original car je connaissais [illegible] la duchesse, et [illegible] même me l'a souvent [illegible] depuis. Tout Paris [illegible] parle chacun a fait sa version ; voici la véritable :

Le duc d'Aumont et sa femme [illegible] aimaient comme dans [illegible] romans ce qui est rare en [illegible] et à cette cour.

Mademoiselle de Louvois [illegible] à son mariage un cadeau magnifique, auquel elle [illegible] le plus grand prix, et que son mari la pria de porter [illegible] comme un talisman de bonheur. C'était un chapelet de diamants, en chatons de la plus belle eau. Elle le porta en effet nuit et jour. Un matin, qu'elle avait [illegible] de personnes de qualité chez elle, ce chapelet disparut. Je vous laisse à penser la colère, le chagrin et [illegible] la vergogne de ne savoir qui accuser. On fit cent [illegible] Elle l'avait sorti de sa poche, elle l'avait [illegible] à la ronde, ensuite posé sur une table, et, depuis, on ne le revit plus.

Une de ses femmes, témoin de ses angoisses, la tourmenta jusqu'à ce qu'elle l'eût conduite au devin. C'était pour une personne très pieuse, une grande affaire, mais elle [illegible] sa conscience à la manière de la maréchale de [illegible] et se décida. Le devin, après l'avoir entendue, la renvoya à un prêtre de la paroisse Saint-Séverin, chez [illegible] se rendre à minuit, dans la pleine lune [illegible] fit clair au ciel et sur la terre. Elle profita d'une nuit où le duc était à la cour pour son service, et la voilà chez le prêtre de Saint-Séverin, accompagnée de sa suivante.

Elle eut grand'peur ; cependant elle entra seule, ainsi qu'il l'exigeait, et monta avec lui en haut de son logis, dans une vieille tourelle, où il élevait des pigeons. Ces pigeons étaient nourris d'une façon particulière, avec une graine rouge, qui venait on ne sait d'où et qui les rendait bavards comme des perroquets lorsqu'il leur déliait la langue. Madame d'Aumont entra dans une petite chambre fort malpropre. Ces bêtes dormaient et commençaient à piailler quand leur maître leur ordonna, en une langue inconnue, de rendre des oracles et de s'y préparer sur-le-champ. Il ferma la porte à clef, ouvrit la fenêtre pour que les rayons de la lune tombassent sur la cage, et les interrogea, en recommandant à la duchesse, transie de peur, de ne pas quitter sa place et de ne répondre qu'à lui seul, quoi qu'elle entendît.

Les pigeons et le sorcier commencèrent alors un dialogue, toujours dans le même baragouin. Cela dura un quart d'heure, ils se firent prier, ils essayèrent des façons que le devin mit à néant avec force graines rouges. La duchesse s'entendit appeler trois fois et resta immobile, sans une goutte de sang dans les veines. Enfin le prêtre se tourna et lui dit qu'elle aurait son chapelet à deux conditions :

La première, qu'elle ne révélerait rien de tout ceci à son mari ;

La seconde, elle n'a jamais voulu la dire.

Elle s'engagea à la première chose, pour l'autre, elle n'en voulut pas entendre parler. Il se passa alors des événements singuliers, qui sont restés un mystère ; cependant elle obtint de retrouver son chapelet, malgré tout ; mais elle ne put savoir qui l'avait dérobé, à cause de son refus. Elle sortit de là, désolée de s'y être rendue, et répétant incessamment qu'elle en mourrait. Le devin l'avait prévenue que, si elle manquait à sa parole, rien ne la sauverait de la colère des esprits.

— Je suis donc une femme morte, pensait-elle ; je vais être obligée de prendre le lit. M. d'Aumont me tourmentera pour lui dire quel est mon mal ; je l'aime trop, je ne saurais lui rien refuser ; il apprendra tout, et les diables me viendront tordre le cou, en récompense.

Tout se réalisa comme le sorcier et elle l'annonçaient. Le chapelet se retrouva le lendemain dans la poche de sa jupe. Elle ne se releva point, car son sang s'était glacé et rien ne la réchauffa. Son mari passa les nuits et les jours auprès d'elle, avec les médecins ; on n'en put rien obtenir. M. le duc la pressa tant, qu'elle conta son histoire, en [illegible]

— C'est ma vie que je vous donne.

[illegible] vingt-quatre heures après, désespérée.

On [illegible] expliquer la chose et on l'expliqua ; il y a des [illegible] rien n'embarrasse. Le chapelet avait été volé par [illegible] qui imagina la comédie afin d'en tirer de l'argent [illegible] en donna beaucoup à cette clique. Dans la [illegible] dénouement elle aida sa maîtresse à accomplir [illegible] du devin en lui *sucrant* sa tisane à la façon de [illegible] On découvrit que cet homme n'était point prêtre ; on le [illegible] bruit, lui et ses pigeons ; la fille disparut, et M. d'Aumont assure que sa femme est morte d'une [illegible] qu'il y a de certain, c'est qu'il la regretta fort et qu'il [illegible] bien de la peine à en reprendre une autre.

Cette histoire mystérieuse [illegible] la cour et la ville. Chacun fit sa version ; quelques-uns [illegible] que le diable avait gravement offensé la pauvre duchesse, qu'elle en mourait de honte et de regret. Dans ce siècle, où nous avons tant de beaux esprits, on croit à tout ce qui ne s'explique pas sur-le-champ ; on accepte les choses surnaturelles, on se bouche les yeux pour ne pas voir celles qui nous les crèvent. Je ne donne pas mon opinion sur cette histoire ; M. d'Aumont n'en a jamais parlé qu'en frissonnant, et longtemps il voulut se jeter à la Trappe, en expiation, disait-il. En expiation de quoi ? Voilà ce que je ne saurais vous raconter.

Il vécut comme un saint, fuyant les occasions, ne levant pas les yeux, jusqu'à ce qu'il rencontrât mademoiselle de Toussi, dont il s'éprit dès la première fois. S'il lui fallait une expiation, Dieu la lui envoya bonne.

Mademoiselle de Toussi ne le refusa pas ; bien que très amoureuse, elle réfléchissait. Madame de Caderousse vivait encore, elle y pouvait mettre de l'obstination et durer longtemps. M. d'Aumont était prêt ; elle se laissa faire. Mais elle écrivit à son amant de se hâter, s'il voulait la retrouver libre. Il se hâta en effet et put la voir deux jours avant le mariage. Ce ne furent que pleurs, désespoir et *arrachement* de cheveux. Cependant, on ne sortit point des deux villages que vous savez, malgré les supplications de Caderousse, et le lendemain elle arriva triomphante au contrat que Leurs Majestés signèrent.

Caderousse ne parut pas aux fêtes du mariage ; il était réellement amoureux, et le bonheur de son rival le suffoquait. Il se mit à jouer comme un fou, se jeta après quinola et la bassette, à défaut de sa maîtresse, et perdit mille pistoles en deux jours.

Mais qu'il avait affaire à une autre mouche qu'il ne croyait ! Après une semaine de cet hyménée, au moment où il entrait chez madame de Bonnelle pour une partie de hocca, Catherine, sa suivante, parangon de vertu et de dévotion, lui remit, en grand mystère, une lettre, dont il ne reconnut pas l'écriture.

— C'est une restitution, monsieur le duc, dit la sainte fille.

Elle ne savait pas si bien parler. Et combien ce mot amusa les rieurs.

XVI

Madame la duchesse d'Aumont s'ennuya de son mari dès le lendemain, et se résolut à rappeler Caderousse ; mais comment faire, puisqu'il ne paraissait pas ? où le chercher ? Lui envoyer un message, c'était risquer fort : elle essaya un de ces coups que leur hardiesse même rendent faciles, et chargea Catherine de ce bienheureux billet, en ajoutant :

— Un jour, au jeu, avant mon mariage, j'ai gagné à M. de Caderousse une somme assez ronde, mais j'ai appris qu'il y a eu de la triche, je dois la restituer honnêtement, et, pour ne compromettre personne, je m'adresse à toi. Fais que nul n'en sache rien.

Catherine crut fermement le conte, elle s'acquitta en femme usagée de la mission qu'elle avait reçue, et Caderousse surpris, charmé, trouva un rendez-vous sous cette enveloppe. Il lui était enjoint de venir le lendemain à l'hôtel d'Aumont, déguisé suivant sa fantaisie, et de faire en sorte de parvenir jusqu'à elle. Le mari allait à Versailles, c'était une occasion trop favorable pour la manquer.

Caderousse ne fit pas grand frais d'invention ; il prit un habit commun, monta à cheval, arriva à l'hôtel d'Aumont comme s'il débarquait de Versailles, disant qu'il était un des vingt-quatre violons du roi, qui venait de sa part trouver le duc, pour quelque bagatelle relative à l'Opéra, le duc ayant la surintendance sur tous les divertissements. Comme on lui dit qu'il n'y était pas, il demanda la duchesse ; elle le reçut ; il feignit de s'en retourner et entra dans une salle basse, où il se cacha jusqu'à ce qu'elle le vint quérir. Les laquais furent envoyés en différents messages. Le suisse le crut sorti, nul n'y pensa plus, et pendant ce temps, madame d'Aumont l'enferma dans un cabinet derrière sa chambre, où elle lui donna du pain et des confitures, afin qu'il ne mourût pas de faim. Il resta là jusqu'à la nuit, n'osant remuer. La duchesse se fit malade, pour se retirer de bonne heure ; elle congédia ses femmes et enfin elle ouvrit la porte à l'amour. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels transports ils se revirent ni ce qu'ils se contèrent, mais la conversation fut longue, et vers les quatre heures du matin, au moment où elle se ralentissait un peu, un carrosse à six chevaux s'arrêta devant l'hôtel. On heurte à tour de bras, c'était M. d'Aumont, impatient de retrouver sa chère duchesse.

Elle se crut perdue, remit Caderousse en sa boîte et attendit. Le mari se fit un grand mérite de son retour. Elle le donna au diable et n'en fut pas moins obligée de le recevoir

Pour comble de désolation, il ne songea pas à retourner dans son appartement. Il s'établit chez elle, très amoureux, très empressé, et y resta la grasse matinée. Vous voyez d'ici Caderousse grelottant, ne pouvant pas s'asseoir, à peine se tenir debout, n'osant faire un mouvement, et la belle, de son côté, le sachant témoin et auditeur de sa conversation avec son mari. M. de Monaco ne m'a heureusement jamais joué de ces tours-là, je crois que je n'y aurais point tenu.

Vers onze heures, le duc ouvrit l'œil ; pour la duchesse elle ne l'avait guère fermé. Il se disposa à rentrer chez lui ; on vint annoncer une cousine de province, grande dévote, de qui la succession était grasse. Il poussa un cri de joie et ordonna qu'on la fît entrer.

— Elle sera charmée de me voir *dans mon ménage*, dit-il Vous n'avez point hâte de vous lever, chère amie, elle ne passera ici que deux jours pour vous connaître. Après elle s'en retourne ; mais elle m'a déclaré dans sa lettre qu'elle ne vous quitterait pas de ce temps-là afin de ne point perdre une minute.

— Votre intention est-elle de la faire coucher dans ma chambre, monsieur? dit la dame, en furie contre cette fâcheuse.

— Non pas, s'il vous plaît ! mais j'y coucherai moi-même. Ma cousine prendrait mauvaise opinion de nous s'il en était autrement, et il y en aurait assez pour qu'elle nous déshéritât ; elle n'entend pas les modes de la cour, et vit selon les anciens.

Pauvre Caderousse ! il devait en entendre de toutes les espèces ! la faim, la terrible faim ! commençait à lui ronger les entrailles, et il souffrait la mort et la passion.

La cousine vint madame de Rarai, non pas celle qui court les ruelles et les antichambres, qui intrigue partout, je ne sais même si elles étaient parentes). On lui fit une fête et une chère infinies. Elle baisa et rebaisa la duchesse, la trouva jolie *comme un petit Jésus de cire*, dit-elle. Puis elle exigea qu'on ne se gênât point ; elle voulut assister à la toilette de la mignonne, admira ses affiquets, bavarda à rompre la tête, et, jusqu'au dîner, fut son ombre.

Le dîner servi, le duc reparut ; tout ce que la pauvre amoureuse put faire fut de mettre adroitement la clef de Caderousse dans sa poche, car la bonne dame et une vieille gouvernante, qu'elle avait amenée, furetaient dans les recoins, ouvraient les armoires en poussant des cris d'étonnement de ce qu'elles y trouvaient. Elles en auraient poussé bien d'autres en découvrant ce secret-là. La journée, la soirée se passèrent ; impossible d'échapper à cette sempiternelle, à son mari et à la servante, qui l'entouraient comme saint Joseph dans l'étable, entre les bêtes ; elle en pensa crever de colère. Ce fut bien pis lorsque, le soir, elle ne vit pas le moyen de courir, même une minute, aux provisions, et qu'après avoir conduit la Rarai dans son trou, elle fut suivie en pompe par M. d'Aumont, qui ne la lâchait pas.

— Il en mourra ! pensait-elle, il est peut-être mort en faiblesse, que sais-je?

Elle fut dix fois sur le point de se trouver mal, et le duc, remarquant son occupation, lui demandait à chaque instant ce qu'elle avait et d'où venaient ses soupirs.

— C'est, dit-elle, que j'étouffe.

Il voulut la secourir par ses soins, ce fut pis encore, enfin il s'endormit. Elle avait bourré ses poches de gâteaux et de fruits au dessert pour les jeter au prisonnier, elle essaya dès qu'elle crut l'autre hors d'état de l'entendre, et se leva, mais il ne sommeillait que tout juste, et, se mettant sur son séant, il s'informa si c'était qu'elle fût malade.

— Non, répliqua-t-elle avec beaucoup de sang-froid, mais j'ai l'habitude d'un peu d'eau de la reine de Hongrie sur mes tempes, j'en vais chercher dans mon cabinet.

— J'irai pour vous, si vous le voulez bien, ou j'appellerai vos femmes

— Je sais où cela est, ne dérangez personne.

Pendant ce temps, elle ouvrait la cachette, y jetait précipitamment ses poches pleines de friandises, ce qui lui fut un grand soulagement s'assura que le *muré* vivait encore, et revint prendre sa place. Heureusement, il n'y avait point de lumières.

— Ah ! dit M. d'Aumont, cette eau de senteur fait merveilles autour de vous

Elle n'avait ni eau ni senteur, mais l'imagination lui frappait le nez à ce pauvre mari ! Caderousse mourait de faim, il chercha sa vie dans les poches ; il était si près, qu'on l'entendit grignoter.

— Qu'est-ce cela ? commença le duc un peu endormi.

— Un rat dans la tapisserie, apparemment.

— Je les ferai jeter bas demain, je ne puis souffrir ces vilaines bêtes. Tapez un peu sur le mur pour le faire taire.

Le bruit cessa. La nuit finit en paix. Le lendemain, même obsession de la vieille et du mari. La patience échappait à la duchesse, lorsque M. d'Aumont reçut un courrier de Versailles qui le forçait à partir sur-le-champ La pauvre femme respira. Cependant elle eut encore une autre aubaine, la Rarai voulut voir madame de Bonnelles, et le duc les y conduisit avant de s'en [illegible]

Chez madame de Bonnelles, [illegible] d'une façon plus rare l'attendait. Il n'était bruit que de la disparition de Caderousse, sa femme le demandait [illegible], elle n'avait qu'un cri, et vingt estafiers étaient en quête, sans compter ses parents et ses amis Les uns le [illegible] assassiné, d'autres pris par un duel, d'autres à la [illegible] quelques uns juraient qu'il faisait la débauche en [illegible] le plus grand nombre le supposait autour d'un tapis vert avec des aigrefins Quoi qu'il en fût, on le cherchait. Le marquis de Fervaques, fils de madame de Bonnelles, demanda étourdiment à la duchesse si ce n'était point elle qui cachait Caderousse? Il ne croyait pas si bien dire, et elle, toute jeune, se troubla, ce que le marquis vit très bien, tout sot qu'il était. Elle demeura la soirée dans une anxiété affreuse. Heureusement, la vieille médaille de cousine voulut rentrer de bonne heure, elle la suivit avec grande joie

Je vous réponds qu'elle la coucha vite, qu'elle renvoya ses femmes, qu'elle ferma les verrous et qu'elle se jeta à la cachette ; elle trouva le malheureux à moitié mort. Lorsqu'elle le retira de là, il tomba tout du long sur le tapis. L'eau de la reine de Hongrie fit son jeu pour de bon cette fois ; il fallut plus d'une heure, après quoi il revint à lui-même et avala un bouillon, qu'elle avait demandé comme pour elle ; outre cela, tout au moins pour quatre sous de pain, un grand pot de confitures avec une douzaine de noix confites, et but une bouteille du meilleur vin de la cave. Il se sentit plus rassuré ; mais ces deux jours l'avaient changé à un point inouï Il semblait un vrai *stratagème*, comme disait cette vieille diablesse de madame Noblet à Monsieur, au lieu de *fantôme*, en parlant de M. de Vitry. Il resta après dans un fauteuil, ne pouvant remuer, et elle le soigna. La nuit se passa ainsi ou autrement, je l'ignore ; mais le matin il fallut partir, et pour cela, elle fit monter le suisse, sous prétexte de lui dire ceux qui devaient entrer et ceux qu'elle ne voulait pas recevoir ; pendant ce temps, le galant s'échappa par un petit degré.

Sa femme le trouva tellement *stratagème*, qu'elle le voulut à peine reconnaître et que les commères se mirent à jaser là-dessus. La marquise de Rambures le guignait depuis longtemps ; elle avait entendu la conversation du marquis de Fervaques et de la duchesse ; elle devina tout par le trouble de celle-ci et se promit de les brouiller à son profit. Ce qui fut dit fut fait, d'abord par des confidences, ensuite par lettres supposées, elle les mit si bien en furie l'un contre l'autre, qu'ils en étaient à se manger le blanc des yeux Caderousse ne revit jamais l'armoire aux confitures, en revanche, on dit que d'autres l'ont vue.

Ce n'était pas le tout de l'ôter à la duchesse, il fallait le prendre, et là la marquise échoua. Elle essaya en vain tous les charmes ; elle était si décriée, qu'il ne voulut point se mettre en concurrence avec plusieurs gens d'épée, un conseiller, deux hommes de finance et même quelques bourgeois Pour le retenir, elle le fit jouer à la bassette, la rage du moment, succédant au hocca. Ils se mirent en train Dans une seule séance, il gagna sept mille pistoles, et le lendemain cent mille livres. Vous jugez les cris ! J'ai oublié de vous dire que, pendant toutes ces intrigues, la duchesse de Caderousse était allée de vie à trépas, faisant jurer à son mari d'avoir soin de ses enfants et de ne se jamais remarier. Madame de Rambures, comme tout le monde, ne l'ignorait point ; mais elle n'ignorait pas non plus que les hommes ne tiennent leurs serments qu'autant qu'ils en ont envie. Pour se tirer de cette ruine, elle fait à Caderousse une proposition en manière de payement, que celui-ci se hâte d'accepter. C'était tout simplement d'épouser mademoiselle de Rambures, sa fille, très grande héritière et de reprendre les sommes perdues sur sa dot Il s'agissait d'environ quatre-vingt mille livres de rente ; c'était là un fier *alpiou* et un *va-tout* distingué que la bassette lui apportait.

Le mariage se fit presque en cachette les parents de M. de Rambures, d'une haute et très ancienne famille de Picardie, s'y seraient opposés Un veuf avec des enfants, et connu comme lui ! Madame d'Aumont en fut enragée et ne trouva rien de mieux que de se faire dévote, de porter des grandes manches et d'aller avec la duchesse de Charost fille du pauvre M Fouquet soigner les malades et ensevelir les morts La duchesse de Charost tuait les gens avec ses remèdes, et madame d'Aumont les mettait en bière Elles parcouraient les villages des environs de Paris avec leur apothicairerie et leurs linceuls, et, partout où elles passaient c'était pis que la peste, les paysans les fuyaient Elles formaient, ainsi que quelques autres béates une manière de communauté dont le scapulaire était de ne point mettre de rouge La princesse d'Harcourt, entre [illegible] du duc de Brancas les prône en tous lieux [illegible] lui parle de sa sainteté :

— Ah ! dit-elle humblement, je ne suis pas [illegible] que

ma [illegible] d'Aumont, *ma sœur* le [illegible] vont aux [illegible] et dans le cimetière.

Je [illegible] si je me trompe sur [illegible] de Caderousse et [illegible] duchesse d'Aumont, mais [illegible] j'ai l'idée de leur mérite et de leur pénitence. Caderousse mange le bien de ses enfants et la duchesse [illegible] son amour pour le Créateur, n'a pas renoncé à [illegible] demandez plutôt au marquis de Riran [1].

XVII

Nous [illegible] à Caderousse où il vint quantité de [illegible] nous voir, et où l'on donna des fêtes admirables [illegible] nous [illegible] faire une procession à la [illegible] et ce ne fut pas ce qui nous amusa le [illegible] plaisant. Nous passions très bien notre temps à Avignon, dans la maison de Caderousse. Tout le [illegible] M. de Monaco faisait la roue du matin au soir autour de moi. Il étalait des habits magnifiques, et ce fut la seule fois de sa vie qu'il s'avisa de s'habiller suivant son rang et suivant les manières de tout le monde. Il me l'a bien fait payer depuis, sans compter les reproches. Quant à moi, je ne me doutais guère que ce gros homme fût là pour me courtiser. La lettre du maréchal à ma mère ne le disait pas, elle l'engageait seulement à le bien recevoir et à le traiter comme un des grands amis de notre maison. Il venait s'asseoir sur un tabouret derrière moi, et commençait invariablement la conversation par les mêmes mots que voici :

— Mademoiselle, ce ciel d'Avignon ressemble beaucoup à celui de Monaco.

A quoi je lui répondais :

— J'en suis bien aise, et cela vous [illegible] monsieur.

Nous en faisions des rires infinis avec Puyguilhem, quand nous pouvions nous échapper.

Une autre fois, il me demanda sérieusement si j'aimais la merluche.

— En vérité, monsieur, je n'en sais rien, je n'en ai jamais mangé.

— C'est que, reprit-il, il y a deux ans j'ai passé un carême à Monaco dans un couvent de franciscains, et l'on m'en donnait deux fois par jour, les dimanches.

Voyez un peu quel intéressant détail et comme il est tout propre à rendre une jeune demoiselle amoureuse !

Le jour de la procession, il y avait une armée infinie de pénitents de toutes les couleurs. Ils passaient sous notre balcon et beaucoup s'arrêtaient pour saluer Caderousse et les autres grands seigneurs du pays. C'était d'autant plus [illegible] de leur part qu'avec leur capuce il était impossible de les reconnaître. Caderousse, qui voulait être aimé chez lui, leur disait à tous :

— Passez au logis ce soir, on vous y recevra.

Il en résulta une foule de toutes sortes de gens, qui soupèrent, burent, mangèrent et dormirent même, sans gêne aucune. Ma mère, Lauzun, M. de Monaco, presque tout ce qui composait la compagnie des étrangers allèrent au château où le vice-légat donnait un gala magnifique. J'étais fatiguée, je demandai à rester céans. On me l'accorda avec peine, mais comme je me couchai tranquillement, ma mère fut bien forcée d'y consentir. J'entendais ce train dans la maison, qui me berçait à la clarté d'une petite chandelle de cire brûlant devant une image. Ma porte s'ouvrit bien [illegible] et Blondeau tout émue s'approcha de mon lit.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle, dit-elle, si vous saviez !

— Quoi ?

— Oh ! quelque chose de bien merveilleux ; je ne l'aurais jamais cru.

— Quoi, encore ?

— [illegible] je l'ai vu, je lui ai parlé, je lui ai promis de vous [illegible] Un pénitent bien [illegible]

— [illegible]

— [illegible] mademoiselle, c'est le jeune homme au figuier.

— [illegible]

— Oui, Philippe ; il est là, il demande, il supplie, il dit qu'il a risqué sa vie pour vous voir ; que, si on le rattrape, on le tuera, mais que cela lui est égal, pourvu qu'il vous ait vue auparavant.

— Où est-il ?

— Là, dans la galerie.

— Aide-moi à me lever, à m'ajuster un peu, et tu l'appelleras.

— Ah ! mademoiselle, quel bonheur que vous ne soyez pas allée avec les autres !

J'étais restée uniquement pour faire pièce à ma mère qui m'avait forcée à mettre une coiffure que je haïssais, et qui m'allait mal. Le tout, parce que madame de Basté voulait rompre mon caractère dans les petites choses, disait-elle, et m'obliger à faire la volonté des autres, non la mienne. D'après ce beau système, je m'étais décidée à leur rompre en visière, à faire juste l'opposé de ce que l'on me demanderait. Je me fis malade et n'allai pas chez le vice-légat ; je préférai m'ennuyer au logis, et, comme Dieu protège l'innocence, il advint que je ne m'ennuyai point.

En un tour je fus levée, habillée d'assez bon air et prête à recevoir Philippe. Il entra avec sa robe bleue de pénitent, passe-partout et sauf-conduit universel dans ces pays de prêtres. Il était beau comme Apollon, et, réellement, il est impossible d'être plus semblable à quelqu'un qu'il ne l'était au roi, si ce n'est que Philippe a une beauté bien plus véritable. Il se jeta à mes genoux, dès qu'il me vit, dans un transport de joie qui ne se peut concevoir. Je fus un peu troublée, je l'avoue. Pourtant, j'en voulus sortir en lui demandant comment il avait fait pour s'échapper, et ce qu'il venait faire à Avignon.

— Je viens vous voir, mademoiselle, implorer votre aide et votre protection pour sortir de mon emprisonnement, de mon oisiveté, pour être rendu à la vie des autres, pour reprendre une place sur la terre et parvenir à vous mériter.

— Mais, Philippe, il me semble que ce sont là beaucoup de choses à la fois.

— Toutes ces choses n'en font qu'une, mademoiselle ; on m'a ôté mes droits, on m'a enfermé depuis que je suis au monde, on m'a refusé ce que l'on accorde à ceux de mon âge, la permission de se faire un sort, au moins, si on n'en a pas un tout fait. Je suis las de cette injustice, et je n'entends pas la supporter davantage.

La curiosité me dévorait ; le moment des questions était venu et je grillais de les commencer. Je n'osais guère.

— Pourtant, Philippe, hasardai-je, vous dépendez de quelqu'un ?

— De personne.

— Et de M. de Saint-Mars ?

— C'est un valet du Mazarin.

— Mais votre père, votre mère ?

— Je n'en ai jamais eu.

— On en a toujours.

— Je n'en ai point, moi, répliqua-t-il avec amertume.

— Et la reine, et le cardinal ? Ils vous protègent, ils vous aiment.

— Dites qu'ils me persécutent ; car c'est par leur ordre que je suis séparé de tout ; c'est par leur ordre que j'ai quitté Vincennes et ma mie Rougemont, qui était si bonne. C'est par leur ordre que j'ai été remis aux mains de mon geôlier qui fait peser sur moi un joug de fer, qui m'enferme sous les verrous, comme un criminel, qui me défend de voir même les domestiques du logis, et, lorsque par hasard, une fois tous les mois, il me promène dans la campagne, comme vous m'avez vu, m'interdit de regarder jusqu'aux pauvres enfants abandonnés sur le bord du chemin, dont le malheur et le mien sont pareils.

— Pauvre Philippe !

— Il me voudrait faire porter un masque, car mon visage est mon crime, à ce qu'il paraît. Ce masque, il me le met sans cesse, et sans cesse je l'arrache, j'étouffe sous ce carton, il me brûle. Si vous saviez de quelles duretés j'ai payé le bonheur de vous avoir vue un quart d'heure.

— Comment alors avez-vous fait pour vous soustraire à lui ? Votre grille est cependant bien fermée.

— Plus fermée que jamais ; pourtant, j'en suis venu à bout. J'avais de l'argent, je n'en voulais pas davantage, vous étiez à Avignon, j'étais sûr d'y arriver. Je me suis fait condamner à rester dans ma chambre trois jours, en ayant des airs de rébellion que mon *maître* ne souffre pas. J'ai refusé d'ouvrir un matin, quand on est venu m'apporter ma pitance ; j'ai encore refusé le soir, et l'on sait que dans ces moments de pénitence c'est assez mon habitude. La nuit, j'ai pris le même chemin que pour arriver au bienheureux figuier : ma fenêtre et le vieux lierre qui y grimpe.

— Ensuite ? Vous êtes si bien gardé !

— Oui, le jardin a de hautes murailles, ces hautes murailles sont garnies de verres et de lames tranchantes, et puis l'on me croyait sans moyens, sans but d'évasion, sur tout perdu dans le monde, on ne m'y connaissait pas un

---

1. M[illegible] se [illegible] pas [illegible] de Caderousse [illegible] Bouillac, sa maîtresse, en lui allant [illegible] tout le monde d'en [illegible] frappé [illegible] de honte et [illegible] la duchesse d'Aumont [illegible] M. [illegible] de M. de Louvois, [illegible] le duc de Villequier [illegible] d'Hippolyte. Madame de M[illegible] que [illegible] ces deux faits [illegible] un parfait modèle [illegible] honnête [illegible]

ami. Mon gardien ne me supposant pas capable de tant de résolution, est-ce qu'il me connaît ? Est-ce que je n'ai pas toujours dissimulé avec lui ? C'est dans ma solitude que se sont développées mes facultés de toutes sortes ; tout seul avec moi-même, j'ai essayé les forces de mon âme et celles de mon corps. Ils me traitent comme un enfant faible, débile, volontaire, mais impuissant, que le malheur et la servitude ont accablé, et qui ne saurait oser, même en pensée, s'il murmure.

— Comment vous ont-ils laissé de l'argent ?

— Ils l'ignoraient. Madame Rougemont, en me quittant dans un autre château, où l'on me conduisit après le bois de Vincennes, la dernière fois que je fus seul avec elle, me dit, et ceci je ne l'oublierai jamais :

— Mon cher Philippe, on va nous séparer, c'est éternel ; Dieu m'est témoin que je vous aime comme mon enfant, et que je ne me consolerai pas de vous perdre. Je crains que vous ne soyez bien malheureux, hélas ! Je n'y puis rien faire, ni vous non plus, la lutte même est impossible. Cependant, ce n'est point un crime que de chercher à fuir ce malheur. Prenez cet or et ces trois diamants enfermés dans ce petit sac ; ayez-les toujours sur vous et cachez-les avec un soin minutieux ; ce sera peut-être un jour votre vie et votre liberté. Quand vous serez en âge de courir pays, essayez de vous échapper, allez le plus loin possible de la France et n'y rentrez plus, voilà ce que ma tendresse vous engage à faire, et rien autre ; surtout, soyez discret. Adieu.

— Vous ne l'avez plus revue ?

— Non, elle partit le soir même. Je fus mené de maison en maison, ou plutôt de masure en masure, de province en province, jusqu'au logis où Dieu vous a conduite. Je voyageais presque toujours masqué, en dépit de ma volonté à moi, surtout en traversant les villes. Dès qu'on m'avait remarqué quelque part, le lendemain nous déménagions. Nous étions sur le point de quitter ce castel, et...

— Comment s'appelle cet endroit ?

— Je l'ignore. Depuis Vincennes, je n'ai jamais su le nom des lieux que j'habitais. Je ne sais rien ni de moi ni des autres ; je ne suis rien et je ne tiens à rien ici-bas.

Il prononça ces mots d'un ton à déchirer le cœur. Je répétai :

— Pauvre Philippe !

— Je ne suis plus à plaindre maintenant, car je suis libre et la vie est à moi. Depuis la première fois que je vous ai vue à Vincennes, j'ai toujours pensé à vous, moi qui n'ai, depuis que je suis au monde, ni mère, ni sœur, ni maîtresse. Je ne connaissais que vous, je n'aimai que vous. Cette rencontre me parut un coup du ciel, je jurai que maintenant je ne vous perdrais plus. Je m'échappai, ainsi que je vous l'ai dit, je franchis cette muraille hérissée en y laissant des lambeaux de ma chair, puis je me mis à courir par la campagne, jusqu'à une ferme, où pour de l'or on me vendit un cheval. Je demandai la route d'Avignon, je l'ai suivie, par les traverses le plus possible et en courant de mon mieux, crevant les chevaux et en achetant d'autres. Hier au soir, je suis arrivé ; on m'a annoncé la procession, ses usages, j'en ai profité, me voilà.

— Et maintenant, qu'allez-vous devenir ?

— Je vais aller où l'on se bat : on se bat toujours quelque part. Je me ferai un nom, puisque je n'en ai point ; je gagnerai des richesses, je viendrai ensuite vous apporter tout cela et vous demander ma récompense.

— A moi, Philippe ?

— Et à qui donc ? Hors vous, qu'ai-je à aimer sur la terre ? — qui m'aimera, encore une fois ?

— Et si je ne vous aimais pas, Philippe ! lui dis-je avec la cruauté d'une petite fille qui joue à la coquetterie et à la dissimulation.

— Vous !

Il me regarda d'un air si étonné, si naïf, que j'en aurais eu pitié dix ans plus tard ; alors j'essayais seulement mon sceptre et ces premiers triomphes m'enivraient ; et puis j'aimais Puyguilhem et puis je n'étais pas accoutumée à un cœur parfait, tendre, soumis comme celui de Philippe. L'instinct qui nous porte à céder aux mauvais et à tourmenter les bons s'éveillait en moi. Je pris un air d'importance pour lui répondre et l'instruire de ce qu'il ignorait.

XVIII

— Je ne suis pas comme vous, mon pauvre Philippe ; j'ai une mère, j'ai un père, et ce père est le maréchal de Gramont. Si vous le connaissiez, cela vous en dirait assez.

— Et pourquoi le maréchal de Gramont vous empêcherait-il de m'aimer ?

— Parce que des filles de ma qualité ne peuvent écouter que des grands seigneurs très riches, et qu'il leur est interdit de regarder aucun autre.

— Mais en revenant de l'armée, je serai grand seigneur, je serai riche.

— On ne me permettra jamais d'attendre jusque-là.

— Vous ne consentirez point à autre chose ?

— Je ne suis pas la maîtresse.

— Alors je vois bien qu'il faut me hâter.

— Vous hâter bien vite, et encore !

— Dites-moi, mademoiselle, reprit-il après avoir rêvassé un instant, savez-vous à qui je ressemble ?

— Oh ! que oui, je le sais.

— Dites-le-moi, oh ! dites-le-moi, je vous en conjure.

— Il vaut peut-être mieux vous le cacher.

— Non, non, au contraire. Si je le sais, cela m'aidera beaucoup.

— Oui, à des folies !

— Des folies ? Ma fortune, notre mariage !

Je secouai la tête sans répondre, j'avais grande envie de lui raconter mon amour pour Lauzun, rien que pour voir comment il le prendrait. Il ne m'en laissa pas le temps, et recommença à me supplier.

— Dites-le-moi ! dites-le-moi ! A qui donc est-ce que je ressemble ?

Ma mère avait dans sa chambre un joli portrait du roi, envoyé par mon père, et que M. de Monaco lui avait remis de sa part ; c'était une copie de celui que le maréchal devait porter en Espagne, en demandant la main de l'Infante. Sa Majesté permit qu'il fût donné à madame de Gramont, ce qui n'était pas alors une mince faveur. Je me levai, je courus chez elle, je pris ce petit cadre et je l'apportai vivement.

— Tenez, lui dis-je.

Il poussa un cri de surprise et se jeta devant une glace.

— C'est moi ! c'est moi ! Mais c'est moi, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas vous.

— Et qui donc alors ?

— Sa Majesté Louis quatorzième, roi de France et de Navarre.

— Le roi !

Il tomba sur une chaise comme anéanti, et resta plusieurs minutes sans parler. Ensuite il regarda de nouveau le portrait comme dans une sorte de contemplation.

— Il n'y a pas à balancer, je partirai demain pour Paris.

— Pour Paris ! et qu'y voulez-vous faire ?

Il se releva avec une noblesse et une majesté incomparable.

— Mademoiselle de Gramont, j'irai demander compte à la reine Anne d'Autriche de cette ressemblance, de mon enfance élevée par elle, de tout ce que j'ignore, de tout ce que j'ai souffert et de ce que je sais aussi !

Je fus vivement frappée et j'éprouvai une sorte de respect pour ce jeune homme, qui me parut véritablement grand. Je ne sais quel rayon entourait ses cheveux, on eût dit une auréole ou une couronne. Le feu du génie étincelait dans son regard, une volonté puissante, un courage indomptable s'y lisaient également.

— Monsieur, lui dis-je, entraînée par une émotion involontaire, n'allez point à Paris, vous n'en reviendriez plus.

— Qu'importe, si j'y gagne une gloire durable !

— Pauvre Philippe ! je répétai toujours, pauvre Philippe !

Cependant le temps s'écoulait et nous ne nous en apercevions pas. Blondeau faisait bonne garde, et quelques-uns des gens qui revenaient du palais passant à côté d'elle, elle leur demanda si la fête durait encore.

— Nos maîtres sont en chemin ; nous ne les précédons guère.

Elle se hâta de me prévenir. Philippe, absorbé dans ses pensées, ne voyait, n'entendait rien. Je lui parlai plusieurs fois sans qu'il y prît garde. Enfin, je lui touchai le bras, il tressaillit.

— Ma mère arrive, il faut nous séparer, Philippe.

— Pourquoi ?

— Parce que si l'on vous trouvait ici, nous serions perdus tous les deux.

— Perdus ! Est-ce que mon visage n'est pas une sauvegarde ? Est-ce que lorsqu'on ressemble ainsi à Louis XIV et qu'on a été élevé par la reine mère en [illegible] pas le droit de commander ? Je reste ici.

— Mon Dieu ! dans ma chambre, à cette heure, lorsque j'ai refusé de les suivre, tout m'accuse. Vous dis-je, partez, partez.

— Laissez-moi ce portrait.

— Cela ne se peut, il n'est pas à moi.

— Je le veux pourtant, et je ne le rendrai point, [illegible] nécessaire.

Philippe, élevé dans la retraite, loin du monde, ignorait les choses les plus simples, les plus [illegible] se

doutait pas des lois du monde, de ses [illegible] les exigences de rang, de qualité lui étaient [illegible] il croyait en son [illegible] et en celui des autres et ne comprenait pas qu'on [illegible] entre lui et ses désirs [illegible] lorsqu'ils ne nuisaient à personne.

— Que vous importe, reprit-il, de me laisser cette peinture ! Je n'en ferai pas [illegible] usage.

— Elle ne m'appartient pas [illegible] ma mère la demandera.

— Vous lui direz qu'on [illegible] prise.

Le débat continuait [illegible], Blondeau, sur les épines, allait et venait de [illegible] la porte, guettant le retour du cortège. Tout [illegible] dans ces villes du Midi ! Tout à coup elle s'écria :

— Mademoiselle ! mademoiselle ! hâtez-vous ! J'aperçois les torches.

— Sortez, [illegible] au nom du ciel ! Philippe, remettez votre capuchon, ou je ne sais ce qui arrivera.

— Mais [illegible] vous [illegible] verrai-je point ?

— [illegible] non ; si vous ne partez à l'instant, nous sommes séparés pour la vie.

— [illegible] demain.

— [illegible] demain ; mais allez-vous-en !

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— J'obéis alors.

Il ramena son capuce sur son front, et il en attachait le dernier nœud lorsque ma porte s'ouvrit toute grande et Puyguilhem entra suivi de Blondeau, qui s'y opposait de tout son pouvoir.

— Elle est couchée, dites-vous ? Eh bien, je m'en assurerai du moins.

Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Je connaissais ces deux hommes; je savais jusqu'où la jalousie pouvait conduire mon cousin, et, quant à Philippe, c'était bien pis encore. Hors M. de Saint-Mars il ne respectait rien. Heureusement, le pénitent était masqué. Je sentis que de ma présence d'esprit dépendait ce qui devait suivre, aussi je me remis promptement et je demandai à Lauzun ce qu'il venait faire chez moi, à une pareille heure et avec de pareilles façons.

— Et qu'y fait donc ce révérend, mademoiselle ?

— C'est un saint homme qui m'apportait des reliques.

Malgré l'imminence du danger, j'avais grande envie de rire en faisant cette réponse.

— Madame la maréchale et madame de Basté ne seront pas fâchées de les voir, et je suppose qu'il va les attendre.

Philippe ne remua pas ; mais je voyais les éclairs de ses yeux à travers les trous de son masque.

— Est-il muet ?

— Monsieur de Puyguilhem, quand ma mère et ma gouvernante viendront, j'aurai à leur répondre ; à vous, je ne vous dois rien. Veuillez sortir d'ici sur-le-champ.

Philippe ne comprenait pas trop cette scène ; cependant, par un instinct chevaleresque, il sentit qu'une querelle n'était point à sa place en ma présence. Il passa devant moi en s'inclinant, atteignit Lauzun qui masquait l'entrée, et, le poussant avec sa force de jeune sauvage, il s'élança dans le corridor.

— Par la mort Dieu ! j'en aurai raison ! s'écria Puyguilhem.

Les voilà courant tous les deux, Blondeau après eux, moi après Blondeau, traversant une grande galerie où dormaient des laquais, bien étonnés de cette poursuite. Philippe n'alla pas loin sans se retourner, la fuite et cette manière de couardise n'étaient pas de son caractère. Je les rejoignis dans un passage, au moment où Lauzun dégainait et où l'autre déchirait sa robe.

— Au nom du ciel ! pas de bruit, pas d'esclandre, pour moi au moins, que ce soit pour moi !

Ils ne m'écoutaient pas et je ne sais ce qui s'allait passer, lorsque nous entendîmes un grand tumulte en bas et la voix de Caderousse commandant à ses gens :

— Fermez les portes, gardez les issues, que personne ne sorte sans mon ordre. Personne, entendez-vous ? qui que ce soit. Est-ce bien là ce que vous désirez, monsieur ?

— Oui, monsieur, je vous remercie.

À ces mots, Philippe se recula jusqu'à la muraille, cher[illegible] et donnant des marques de la plus grande fr[illegible].

— Le [illegible] le voilà ! disait-il, cachez-moi, sur votre salut éternel.

— Ah ! [illegible] Lauzun, avant que j'aie eu le temps de [illegible] vous vous cachez, beau sire, nous allons voir [illegible] faudra bien montrer qui vous êtes. Par [illegible] aventure !

En un [illegible] parurent.

— Tenez [illegible] ne le lâchez pas, je vais quérir M. le duc de Caderousse [illegible].

— Ah ! mon cousin, [illegible] je, vous ne savez pas ce que vous faites !

— Je ne le sais, mordieu ! que trop. Laissez-moi passer.

Blondeau me suppliait pendant ce temps de tirer à quartier et de les laisser se débattre, mais je n'aurais eu garde. Je n'eus pas longtemps à attendre, la compagnie tout entière parut au bout de ce petit passage noir où nous étions, qui conduisait à la salle du dais, par derrière. Philippe s'était d'abord débattu ; depuis qu'on approchait, il restait immobile, et moi je tremblais horriblement. En jetant les yeux sur ceux qui s'avançaient, j'eus la clef du mystère. Je reconnus M. de Saint-Mars entre ma mère et M. de Caderousse.

— Est-ce là votre homme, monsieur ? demanda le duc en le lui montrant.

— Je n'en puis répondre, monsieur, mais cela doit être, d'après ce que dit ce jeune cadet.

— Il est difficile de s'en assurer ici, le capuce d'un pénitent est sacré à Avignon.

— Je ne veux pas plus que vous le lui enlever, monsieur le duc, car si c'est lui, je lui défends, sous peine de la vie, de se démasquer. Je suis ses traces, bien faciles à suivre depuis qu'il s'est échappé de chez moi ; je sais dans quelle auberge il a couché cette nuit à Avignon, je sais qu'il est sorti ce matin en pénitent bleu, les pénitents de toutes les couleurs sont ce soir chez vous, ou au château. Vous avez vu les ordres dont je suis porteur. M. le vice-légat m'a permis de chercher mon pupille, tout est parfaitement en règle, je vous prie de vouloir bien souffrir que je l'emmène.

— De tout mon cœur, monsieur ; pourtant, je voudrais être certain de mon fait. Je ne puis accepter qu'aucun Avignonnais soit molesté chez moi. Tâchez donc de vous assurer du personnage, après vous en serez le maître.

Je regardais fixement Philippe, et il me sembla s'agiter sous sa robe, comme s'il cherchait à en dénouer les cordons. M. de Saint-Mars avait deux pistolets à sa ceinture, et je ne doutai pas une minute qu'il ne lui envoyât un coup dans la tête au premier mouvement. Mon anxiété était extrême. La foule grossissait autour de nous ; je me trouvais placée à côté du prisonnier ; un de ceux qui le tenaient m'en séparait seulement. Je lui glissai quelques mots à voix basse :

— Ne vous démasquez pas, et l'on vous sauvera.

Comment ? je n'en savais rien, pourtant je n'en doutais pas. Il resta insensible. M. de Saint-Mars approchait, il lui prit la main, tandis que les estafiers lui serraient le bras ; je vis le pauvre enfant tressaillir des pieds à la tête.

— C'est vous, Philippe ? dit-il.

Il ne répliqua pas.

— Si vous n'êtes pas celui que je cherche, avouez-moi qui vous êtes. Sur mon honneur, il ne vous sera rien fait, fussiez-vous coupable, je vous préserverai de tout !

Même silence.

— Prenez garde ! Je suis porteur des pouvoirs les plus étendus ; en refusant de m'éclairer, les prisons pontificales s'ouvriront pour vous tout à l'heure.

Rien.

— Parlez donc !

Point d'affaires.

— Parlerez-vous ?

Il commença à tirer son pistolet de sa ceinture : nous vîmes tous ce mouvement. Blondeau était derrière moi qui frissonnait.

— Votre vie est à moi, poursuivit-il ; je vais la prendre, vous l'aurez voulu.

A ces mots, la pauvre Blondeau, qui n'y entendait malice, et qui voyait seulement la mort d'un si beau jeune homme devant ses yeux, se précipita comme une folle entre eux deux, en criant :

— Ne le tuez pas, monsieur, c'est lui !

XIX

M. de Saint-Mars retira précipitamment sa main et saisit son pupille par le bord de sa robe. Le jeune homme restait à la même place.

— Venez, monsieur ! lui dit-il de ce ton auquel Philippe ne résistait pas et qui le faisait trembler incessamment.

Il arriva une chose qui saisit tout le monde, plus que des phrases, des débats ou des menaces : on entendit un immense sanglot sortir de ce capuchon impassible, et le pauvre enfant tomba comme foudroyé aux pieds de son bourreau.

Nous le crûmes mort. Chacun s'élança, moi la première. M. de Saint-Mars se mit entre nous et le corps, et, sortant de sa poche un parchemin auquel pendait le sceau royal :

— De par le roi, que nul n'avance ; il s'agit ici de haute trahison.

Je vous laisse à penser comme on se sauva, en dépit de la curiosité! Blondeau, Puyguilhem, et moi nous les âmes seuls avec ce terrible et mystérieux gardien, qui se baissait vers sa victime en nous faisant signe de suivre les autres.

— Envoyez-moi mes gens qui sont en bas, criait-il à Lauzun. Et vous, jeune fille, qui vous a si bien instruite?

— Mais monsieur, dis-je, le cœur palpitant, est-il mort? Regardez le premier s'il est mort!

— Je le saurai tout à l'heure, que cette jeune fille me réponde.

— Monsieur, c'est horrible; il en peut encore revenir, il a besoin de soins, secourez-le. C'est un assassinat.

Lauzun revenait avec les domestiques qui nous servirent au château de cet homme; leur maître fit signe d'emporter ce malheureux, ajouta quelques recommandations à voix basse, puis, avant de les suivre, il se retourna vers Puyguilhem.

— Monsieur, vous qui paraissez si zélé aux ordres du roi, je vous confie cette jeune fille, je reviens incontinent l'interroger. Ne la laissez point partir.

Lui et ses domestiques descendirent l'escalier. Comme je voulais regagner ma chambre, j'aperçus madame de Basté en sentinelle dans la galerie; il fallait passer à côté d'elle, j'étais entre deux feux. Puyguilhem n'ayant pas pris la peine d'accompagner M. de Saint-Mars, auquel il ne pardonnait point de l'avoir appelé *Cadet*.

J'avançai néanmoins, préparée à tout; ma gouvernante ardait de curiosité. Elle s'avança sur moi comme un faucon, auquel elle ressemblait un peu par son nez crochu et les grelots qu'elle portait aux manchettes.

— Voilà donc, mademoiselle, cette belle maladie qui vous retient au logis! Vous courez par les chemins après des vagabonds poursuivis par la justice de Sa Majesté. Cette fois, c'est sans rémission, M. le maréchal en sera instruit.

— Je le lui dirai moi-même, madame.

— En attendant, venez répondre à madame votre mère, qui s'apprête à vous demander compte de tout ceci.

— Je le lui rendrai, madame.

Je passai en levant fièrement la tête.

— Orgueil de Satan! marmottait-elle.

Et comme Blondeau me suivait, elle la retint, espérant en avoir meilleur marché, c'était ce que je craignais. A peine si elle commençait ses exclamations contre ma suivante que j'appelai celle-ci.

— Venez, Blondeau, lui dis-je, c'est à ma mère qu'il vous faut répondre avec moi.

Madame de Basté n'avait plus que mon cousin, et celui-là n'était pas en humeur de fête. Elle s'allait accrocher à lui, lorsqu'il tira une grande révérence:

— Excusez-moi, madame, moi aussi je me rends chez madame la maréchale.

Il la coupa si lestement, qu'elle sentit le vent de son manteau, et ce fut tout. Pendant ce temps nous arrivions chez ma mère, qui se promenait entourée de ses femmes, avec une impatience visible.

— Enfin! s'écria-t-elle, vous voilà, mademoiselle de Gramont. Et vous, impudente que je vais chasser tout à l'heure.

— Ne chassez personne et ne grondez point, ma mère, tout peut s'expliquer d'un mot. Ce jeune homme est celui que nous avons rencontré sur la route, qui nous a si honnêtement offert un asile. Je m'étais couchée, mais, ne pouvant dormir, je me relevai en robe de nuit, vous le voyez bien, je jetai sur moi ma mante et j'allai avec Blondeau prendre l'air à la fenêtre de la galerie; ce jeune homme vint, se fit reconnaître, me reconduisit jusqu'à ma chambre, où mon cousin l'a trouvé en rentrant, et où il implorait votre protection, celle du maréchal, pour quitter la France, pour aller guerroyer quelque part et gagner, s'il se peut, la gloire et la fortune. Il vous attendait, il voulait se jeter à vos pieds, lorsque M. de Puyguilhem s'est écrié comme un fou, juste au moment de l'entrée de cet homme, et a causé tout ce tapage. Vous voyez qu'en ceci je n'ai pas eu le moindre reproche à me faire.

Ma mère, lorsque j'entortillais ainsi mes excuses, les prenait pour bonnes et s'en contentait; cette fois elle fut difficile, il s'agissait de haute trahison. Elle nous interrogea un quart d'heure durant, Blondeau et moi et nous tira bien entendu les mêmes réponses. Puyguilhem n'osait y mettre son mot, mais il enrageait à vue d'œil. Pour madame de Basté, elle me parut transformée en harpie.

Peu après, M. de Saint-Mars reparut, et ce fut à recommencer. Il fut plus minutieux encore. J'adoucis mon conte de mon mieux. Blondeau, fine comme une servante de comédie, [illegible] ses yeux [illegible] des *pots chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld, et me laissa m'expliquer. Il fallut se contenter de ce que nous voulûmes dire, c'était une chose trop grave que d'aller plus loin vis-à-vis de nous, dans les États du pape, le vice-légat ne l'eût pas souffert. Je voulais surtout savoir des nouvelles de Philippe, et je n'en osais demander. Au moment de prendre congé, cet homme ajouta, me menaçant presque du doigt:

— Écoutez un bon avis, mademoiselle, il est plus que probable que vous ne rencontrerez plus ce jeune homme; mais si, par des événements impossibles à prévoir, il se trouvait de nouveau sur votre chemin, ne vous mêlez plus de ses affaires, c'est trop dangereux, et remerciez Dieu d'en être quitte à si bon marché cette fois.

Ma mère lui répliqua qu'elle y mettrait bon ordre.

— On ne sait, madame, on ne sait, je pars à l'instant même avec mon pupille, revenu de son évanouissement; je vous dis adieu et merci, et à vous aussi, jeune homme, il se peut que nous nous rencontrions encore.

Quand je pense où et comment ces trois hommes devaient se revoir!

Il était cinq heures du matin quand on rentra chez soi; ma mère ne s'aperçut pas encore du larcin qu'on lui avait fait. Philippe l'emportait, cette funeste peinture, qui devait plus tard rendre son sort épouvantable. Il parvint à la soustraire, je ne sais comment. Alors, j'étais bien aise qu'il l'eût, parce qu'il l'avait désirée. Lorsque la maréchale la réclama à grands cris, je soutins que je ne l'avais pas vue, et l'on ne put être sûr de rien.

Celui qui se contenta le plus difficilement, ce fut Puyguilhem, dont la jalousie ne prit pas le change, et nous vîmes, justement deux jours après, un spectacle dont il se fit une arme et un exemple pour me tourmenter. Ce fut la dernière chose dont on nous régala à Avignon. En ce pays, *les petits pendements bien choisis* sont offerts aux dames en manière de cadeaux.

Un gentilhomme du comtat, s'en allant faire un voyage du Levant, recommanda sa femme à un autre gentilhomme, nommé Tinosi, dont il se croyait sûr comme de lui-même et qui était son ami particulier. Cette femme était très belle. Tinosi, de complexion amoureuse, n'y résista pas et la rendit infidèle. Ils ne se cachèrent point, tout le monde savait leurs amours. Le bruit courut faussement que le mari était mort; au lieu de cela, il revint la même année. Les amants s'étaient si peu contraints qu'ils se virent découverts, et, dès le soir de son arrivée, ils l'empoisonnèrent bel et bien.

La justice de Sa Sainteté s'empara d'eux. On les jugea, on les condamna à avoir la tête coupée sur le même échafaud. Nous les vîmes passer, et l'exécution s'allait faire sur la place, en face de nous. La femme était belle à miracle et marchait la tête haute comme au triomphe, ce qui fit dire à madame de Basté:

— Fi! la vilaine! comme elle nous regarde. Elle n'aura honte ni vergogne, même en face du bourreau.

— Voilà une hardie commère! reprenait M. de Monaco. Pourquoi cet homme qui est avec elle a-t-il l'air le plus abattu qu'on puisse voir? Est-ce donc un couard?

Il jetait des yeux féroces à tout le monde, surtout du côté du vice-légat placé près de ma mère. On le voulut exécuter le premier. Il supplia tant, et comme on passait outre, il se montra tellement furieux, qu'on fut contraint de lui céder pour ne pas le mettre au désespoir. Quand sa maîtresse fut entre les mains du bourreau, il criait:

— Tuez-la, mais ne la touchez pas!

Il étendit le bras vers elle, lui adressa les plus tendres paroles; dès que la tête tomba, il se montra presque joyeux, toute crainte, toute faiblesse avait disparu.

— Ah! dit-il, je vais la rejoindre et personne, du moins, ne la possédera sur la terre après moi!

C'était un jaloux, et quel jaloux que celui-là! ses regards sur le vice-légat n'étaient que dans la peur qu'il ne graciât cette femme lorsqu'il aurait été exécuté, et qu'ensuite elle n'en vînt à en aimer un autre. Voilà pourquoi il tenait tant, comme la femme de Sganarelle, à ne la quitter qu'après *l'avoir vue pendue*. Je ne sais d'où vient que Molière me trotte ainsi par la tête, ce matin.

Chacun discourut à ce sujet. Puyguilhem, placé derrière moi, me parlait à travers mes mille boucles qui le cachaient à la compagnie.

— Ah! je comprends cet homme, [illegible] ainsi. En ce moment, depuis cette aventure, il me semble que je voudrais vous voir morte pour que vous ne retrouviez jamais ce prétendu de malheur.

— Il n'est pas besoin de mourir, je ne le retrouverai point.

Je lui disais cela tristement, le sort de Philippe me mettait en grande inquiétude, je n'en aimais pas moins mon cousin de tout mon amour, mais il ne voulait pas que j'eusse même une pensée ou un regret pour un autre. Je m'étais levée de la loge au moment de la tuerie, il m'y retint de force et exigea que je regardasse.

— C'est une leçon, répéta-t-il, c'est une leçon.

M. de Monaco, de l'autre côté, me contait des sornettes. Il faisait des préceptes de jalousie dont nous avons vu les beaux résultats. Notre départ, fixé à huit jours de là, ne lui laissait guère le temps de s'expliquer; il n'avait encore rien dit. Ce moment lui sembla opportun. Ne prenant aucun

ombrage de Lauzun, qu'il considérait comme un marmouset. Il me demanda tout à coup par une transition brusque de la [illegible] au Parnasse, il me demanda si j'aimais les vers et si je lui ferais l'honneur d'en lire quelques-uns.

— Comment, monsieur, vous êtes poète! s'écria Lauzun. Après cela vous n'êtes peut-être poète que comme vous étiez jaloux tout à l'heure, à votre aise et suivant les circonstances.

Nous avions quitté la [illegible] depuis plus d'une heure, et nous nous promenions le long des plates-bandes et de la charmille du jardin; [illegible] encore le cœur très gros de ce que j'avais été obligée de subir.

— Voyons ces vers, monsieur, continuai-je.

— Les voici [illegible] sont adressés.

— Ah! monsieur le duc, ceci est du dernier galant!

Puyguilhem me pria de lire tout haut, si cela n'était pas indiscret [illegible] rien moins qu'un chef-d'œuvre, ajouta-t-il [illegible] de Valentinois.

Je lus, et voici ce que je lus.

SONNET

SUR LES YEUX DE MADEMOISELLE DE G...

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux! non, ce sont des cieux, ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux! non, mais deux soleils clairement radieux
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.
Soleils! non; mais éclairs, de puissance inconnue,
Des foudres de l'amour signes présagieux.

Car s'ils étaient des dieux feraient-ils tant de mal?
Si des cieux, ils auraient leur mouvement égal.
Deux soleils ne se peut, le soleil est unique.

Éclairs! non, car ceux-ci durent trop et trop clairs.
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

— Oh! que ce dernier vers est beau, monsieur le duc, s'écria Lauzun, et qu'il a dû vous coûter cher?

M. de Monaco ne l'écoutait point et me regardait; je repliais ce papier dans mes doigts et je ne savais par où commencer pour en rire, lorsque madame de Basté parut soudain, et Lauzun courut à elle.

— Venez, venez, madame, écouter les soleils, les cieux, les éclairs de M. de Valentinois: on en est ébloui.

Elle prit sa mine agréable, et je m'apprêtai à recommencer. Au troisième soleil, elle m'interrompit.

— Eh! mignonne, ne prenez pas cela pour vous, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas pavaner; je connais ces vers pour les avoir souvent lus dans ma jeunesse; ils furent adressés par Porcher-Laugier à la duchesse de Beaufort. Je les ai grandement enviés, et vous me charmez de me les redire; mais, encore une fois, ne les prenez pas pour vous.

Puyguilhem se sauva d'un côté en éclatant; moi, je tirai de l'autre en riant encore plus fort. Nous laissâmes M. de Monaco et madame de Basté se regarder en face; je vous assure qu'ils étaient à peindre. Le duc marmottait entre ses dents je ne sais quoi; nous n'entendîmes que

— Vieille sorcière!

Heureusement, elle était un peu sourde, elle crut avoir fait une belle chose, et elle prit cela pour des compliments

XX

Nous prîmes bientôt congé d'Avignon, de Caderousse, du [illegible] et de tous les plaisirs, pour rejoindre notre pays de [illegible]. Je ne fus pas fâchée de m'en aller. J'avais une espèce de [illegible] à cause de Philippe, et j'y pensais trop dans [illegible] Blondeau m'en parlait à chaque instant, et nous [illegible] de conjectures. L'humeur de mon cousin [illegible] guère, il n'avait d'attention pour personne, et [illegible] commençait à se plaindre de lui. Tout le voyage [illegible] par les routes au lieu de se tenir à la portière [illegible] tout le plus ennuyeux du monde.

Nous [illegible] aux mêmes endroits. Ma mère voulut aller à [illegible] dévotion, elle fit un vœu pour que [illegible] ambassade et nous ramenât [illegible]. Nous retrouvâmes notre [illegible] et ses trois [illegible] cinq fenêtres et sa salle

d'armes et tout ce qui le rendait célèbre, mais j'ai négligé de dire qu'auparavant nous avions passé par Toulouse, où nous allâmes au parloir des Ursulines saluer madame la comtesse d'Isembourg, cousine de l'empereur, qui s'y était retirée et y vivait en grande odeur de sainteté. Elle avait eu une plaisante aventure, laquelle prouve qu'il faut savoir tirer parti de tout et combien les fortunes sont différentes. Bien que cela ne soit pas de mon temps, puisque le feu roi et le cardinal mon oncle régnaient alors, je ne puis m'empêcher de le dire comme chose digne de remarque.

Il y avait à Nancy un gentilhomme nommé Massaube, originaire de Montpellier. Il vint en France avec un régiment lorrain au service du roi; mais comme il voulait faire entrer des *passe-volants* à une revue, il fut obligé, par suite de rébellion, de se sauver en Allemagne. On l'exécuta en effigie à Paris, il n'en fut que mieux reçu en ce pays ennemi, les princes lui firent fête, le duc de Lorraine le menait souvent chez le comte d'Isembourg, général des finances en Espagne et gouverneur du Luxembourg. Massaube commença ses prouesses avec les demoiselles suivantes, par mille talents qu'il avait et son air français, dont les femmes sont très friandes, et puis il n'avait pour rivaux que des Allemands. Nul n'est prophète dans son pays, nous le savons, et cela me rappelle ce que madame Cornuel disait de la comtesse de Fiesque, au temps où, ne trouvant plus d'amants à la cour ni à la ville, elle s'était rabattue sur des Polonais.

— Cette bonne comtesse est absolument comme les vieux rubans dont la mode est passée ici et qui se vendent merveilleusement à l'étranger.

Massaube n'en était pas là encore, mais les demoiselles en caquetèrent si bien du matin au soir, qu'elles mirent la curiosité dans le cerveau de leur maîtresse. Elle en fut vite affolée. Comme elle était admirablement belle, qu'elle n'avait que vingt-deux ans, il ne se fit point prier pour y répondre. Cette amourette commença à se répandre et mena du bruit. La dame eut peur de son mari, et supplia le gentilhomme de l'enlever et de l'emmener en France.

Le bât le blessait juste à cet endroit. Il avait été pendu en effigie et trouvait que c'était assez. Tout le monde n'a pas l'effronterie de Pommenars, allant se voir à la potence et se plaignant qu'on l'a mal habillé. Mon Dieu! qu'il est amusant, ce pauvre Pommenars, avec ses procès! Et quel joli voleur cela fait! Massaube essaya néanmoins; il connaissait le duc de Saint-Simon, alors favori du feu roi et père de ma bonne amie la duchesse de Brissac, dont nous aurons bien à dire. Il lui écrivit (à M. de Saint-Simon) pour négocier son retour, il lui promit tout ce qu'on voulut, fit toutes les soumissions, les excuses, et enfin il eut permission de rentrer.

Ce n'était encore que la moitié de la chose, son imagination acheva le reste. Il inventa que la comtesse d'Isembourg, parente de l'empereur, tenait un fort sur le Rhin et le voulait livrer au roi, par mécontentement de sa famille. Il osa demander au cardinal main forte pour cette exécution, et celui-ci lui donna des lettres pour tous les gouverneurs des places frontières, portant ordre de lui fournir les gens et les munitions dont il pourrait avoir besoin, le tout pour *enlever Hermione!* Il prit son frère cadet, jeune homme plein de courage, fit faire un carrosse à quatre personnes, et disposa des relais en trente endroits, avec l'argent de la comtesse, bien entendu; jamais on ne vit pareille rage d'être enlevée.

Les gouverneurs tinrent des escortes par les chemins, selon le commandement qu'ils en avaient reçu. Il fut si heureux, qu'il ne manqua pas d'une heure, et qu'il emmena sa maîtresse à la barbe du comte, un jour de foire, en plein midi; il employa le nom de son maître, celui du roi, celui de toute la terre, et passa. On les poursuivit néanmoins à la frontière de Lorraine, il en fallut découdre. Le frère qui y trempait à peine le bout du doigt, fut pris, conduit à Cologne, où on lui coupa la tête.

Pendant ce temps, les étourneaux arrivèrent à la cour, se présentèrent au roi, à Son Éminence, assurèrent que le fort était gardé pour Sa Majesté, et tout allait au mieux quand le comte d'Isembourg les envoya réclamer. Prévenus à temps, ils s'échappèrent, changèrent de nom, s'appelèrent Mesplach, et s'enfuirent dans l'Albigeois, au fond des montagnes. Ils y vécurent trois ou quatre ans, de l'or et des pierreries de la comtesse, sans que personne pût savoir qui ils étaient.

Massaube allait quelquefois se divertir à Toulouse. Un jour son valet, mal satisfait de lui, le dénonça comme un espion de l'empereur. On n'en douta pas, vu le mystère dont il s'entourait. On l'arrêta, on en donna avis à la cour. M. le cardinal de bonne humeur ce jour-là, sans doute, répondit que ce n'était point un espion, mais un officier qui avait enlevé une princesse allemande.

— Je souhaiterais, ajouta-t-il, que tous les gentilshommes français en fissent autant.

On le jeta dehors, mais la comtesse était à Toulouse et, comme désormais elle augmenta son train et se ruina,

elle en fut réduite à laver les écuelles, triste métier pour une héroïne impériale. L'évêque d'Alby prit le temps où la misère d'une part et les infidélités de l'autre la mettaient au désespoir, et la persuada de se mettre en une religion. Massaube, rassasié, fit la grimace pour la forme, puis il s'alla faire capitaine de chevau-légers. La princesse devint une excellente religieuse et reprit si bien la dignité de sa naissance, que les plus grandes dames l'allaient voir et comptaient avec elle. Ma mère n'y manqua point et s'arrêta exprès à Toulouse. J'ai cru qu'il était à propos de raconter la vie de cette dame comme une chose rare et précieuse ; d'ordinaire, on n'a pas un roi et un cardinal pour complices dans les exploits amoureux qu'on accomplit. Elle paraissait douce, bonne, mais fort triste.

En arrivant à Bidache, nous fûmes reçus par un gentilhomme de mon père, envoyé de sa part, et aussi par Louston-Bassompierre, devenu un des beaux cavaliers de France, ce qui fit froncer le sourcil à M. de Puyguilhem. Le maréchal les mandait à madame de Gramont, afin d'annoncer d'abord son ambassade, tout à fait arrangée, et à laquelle il se préparait, puis les paroles échangées entre lui et M. de Monaco et la décision de mon mariage, qui devait se célébrer un peu avant celui du roi, pour que je pusse assister aux fêtes et jouir de mes honneurs. Ma mère ne me communiqua pas dès le même jour la seconde partie de cette lettre ; je l'appris le soir par Blondeau, laquelle la tenait du petit Bassompierre, car les pages, les écuyers et les gentilshommes du maréchal ne parlaient d'autre chose.

Je jetai un cri de terreur, et je vous assure que je la ressentais réellement, à la seule pensée d'être la femme de M. de Monaco. M. de Monaco ! ce gros, sot, vilain, colère, fat, ennuyeux personnage ! M. de Monaco, à moi ! à Charlotte de Gramont !

— Ah ! m'écriai-je, monsieur mon père, je suis votre fille, et cela ne se fera point !

— Mademoiselle, il y faudra bien consentir, M. le cardinal le veut, la reine le veut, le roi le veut, M. le maréchal le veut, M. le prince de Monaco le veut.

— Et moi, je ne veux pas ! Dussé-je plutôt m'en aller courir le pays avec les bohêmes !

Blondeau se mit à rire.

— Mademoiselle, ils disent qu'il est prince souverain à Monaco, que vous y serez comme reine, et cela vaut la peine qu'on s'y attache.

— J'aimerais autant épouser le roi d'Ethiopie.

Il était venu avant ma naissance, à Paris, une manière de nègre affreux, qui se donnait pour le roi d'Ethiopie, dont nos mères faisaient des bons contes et des comparaisons. Il s'appelait Zaga-Christ, et j'ai vu son tombeau à Rueil. Il avait enlevé je ne sais quelle femme de robe, on les arrêta, et Zaga-Christ refusa de répondre à ce misérable Laffemas, au Fort-l'Evêque, ajoutant que les rois ne répondaient qu'aux dieux. Mon père prétendait que Laffemas avait été comédien, et qu'il dit à ses gens d'un air olympique :

— Qu'on m'apporte donc ma robe de Jupiter.

J'ai entendu ce conte plus de cent fois en mon enfance, et depuis nous connaissions le roi d'Ethiopie comme s'il eût vécu en même temps que nous.

J'étais si folle que, malgré ma peur et ma colère, cette comparaison du roi d'Ethiopie et de M. de Monaco me fit rire aux larmes. Il en sera toujours ainsi, ou du moins il en était ainsi autrefois, lorsqu'il ne me faisait pas pleurer, il me faisait rire ; il n'a jamais su être qu'atroce ou ridicule. Quand Blondeau m'eut mise au lit, je ne pus dormir. Le temps pressait, je le sentais, il fallait être prête à la résistance, il fallait à tout prix empêcher ce sot hyménée, et pour cela, il fallait prévenir mon cousin, aussi attaqué que moi par cette nouvelle. Dès l'aube, j'éveillai Blondeau et je lui commandai d'aller à sa chambre, de lui parler de ma part et de savoir comment nous y prendre pour nous rejoindre.

— Vraiment, mademoiselle, si on me voit entrer, je passerai pour sa mignonne, mais cela est peu de chose. Si j'étais à votre place, je le ferais venir sur-le-champ. Avant deux heures d'ici, excepté les jardiniers là-bas ou les valets de chevaux par ici, personne ne lèvera le nez à Bidache, je ferai bonne garde et vous pourrez dire tout à votre aise.

Je me fis un peu prier, pourtant je consentis. Blondeau fit ces choses à merveille et si finement, que les souris n'en trottèrent pas moins dans les corridors. Elle amena Puyguilhem, encore marri de sommeil et de ses jalousies, et ne sachant ce que je lui voulais ainsi. Blondeau s'établit dans l'antichambre ; on ne pouvait arriver à nous sans l'écarter ; c'est bien la meilleure *Dariolette ou plaisir de ma vie* que l'on puisse voir. Dès que nous fûmes seuls, j'allai vers mon cousin et je lui demandai brusquement s'il m'aimait.

— Je croyais, mademoiselle, que c'était à moi de faire cette question.

— Pas de reproches, pas de plaintes, mon cher Puyguilhem, nous avons autre chose en tête. Mon mariage est décidé.

— Votre mariage est décidé ! Et avec qui donc ?

— Hélas ! M. de Monaco.

— C'est là un plaisant rival qu'on me [illegible]. Cela ne se peut.

— Cela est !

— Qui vous l'a dit ?

— Mon père l'a annoncé à toute sa maison, et il ne vient ici que pour cela.

— Ce mariage vous déplaît ?

Il faisait déjà cette même mine qui le rend le plus hautain, le plus impertinent, le plus odieux de tous les hommes. Je me sentis à mon tour en colère.

— Qui vous a dit qu'il me déplaise ?

Dans certains moments de notre vie, lorsque nos caractères sont en présence, nous devenons indomptables l'un et l'autre, et si nous avions été unis, je crois que nous nous fussions tués dans quelque dispute. Ce jour-là, nous allions commencer ainsi, mais la grandeur du péril me ramena la première, je rétractai cette parole et je le suppliai de trouver un moyen pour que ce mariage ne s'accomplît pas.

Comme mon orgueil ployait, le sien s'en fit accroire et il me *pardonna*. J'étais d'abord trop visiblement éplorée pour qu'il doutât de mon chagrin.

— Je vous crois, je vous crois, ma cousine, et je ne veux pas conserver un soupçon, aujourd'hui qu'il faut nous sauver tous les deux. Ce beau prince de Monaco, vraiment ! ce roi de paille, oser s'attaquer à vous et à moi ! Nul ne sait ce que nous pouvons faire et combien peu il nous inquiète.

— Un moyen, un moyen ! répétais-je avec impatience. Un moyen !

Il se mit à rêver.

— Si j'étais déjà ce que je serai un jour, il y en aurait mille ; mais un pauvre cadet ayant pour toute fortune assurée la survivance des cent becs-à-corbin, qu'est-ce que cela ? — Un moyen ! un moyen ! — Il y en a deux, cependant, ma cousine ; seulement peut-être ne vous plaira-t-il point d'y avoir recours.

— Je les accepte d'avance.

— Ne vous engagez pas, écoutez d'abord.

— Dites vite, je meurs d'impatience.

— Vous les saurez demain, si vous consentez à m'envoyer quérir comme aujourd'hui, et, foi de gentilhomme, s'ils vous agréent, ce ne sera pas moi qui reculerai.

— Il est indispensable d'attendre jusqu'à demain ?

— Oui, mademoiselle, car on se lève autour de nous.

— Eh bien, attendons, alors ! mais j'aurai grand'peine à aller jusque-là.

XXI

Après le déjeuner, madame de Gramont prit un air solennel et m'ordonna de la suivre avec madame de Basté. Nous entrâmes dans son dernier cabinet, et elle fit soigneusement fermer les portes derrière nous, comme s'il se fût agi d'une conspiration. Elle se mit à sa place ordinaire, ma gouvernante à côté d'elle, et me fit signe de m'asseoir en face sur un tabouret, qui m'avait bien la mine d'une sellette. Après trois minutes de silence solennel, ma mère me dit :

— Il est fort question de vous dans la lettre de votre père, vous ne sauriez être trop reconnaissante de ce qu'il fait.

— Je le suis beaucoup, madame, mais je le serai bien davantage quand je saurai de quoi il s'agit.

— Il est question de votre mariage, mademoiselle.

Je m'inclinai.

— Un parti magnifique, une maison princière.

Même silence.

— Grande fortune, alliance superbe.

Je ne répondis pas davantage.

— Quoi ! cela ne vous suffit pas encore ?

— Mais, madame, vous ne me parlez pas du mari ?

— Je ne vous ai pas parlé d'autre chose, ce me semble.

— Pourtant...

— Parti magnifique, maison princière, grande fortune, alliance superbe.

— Après ?

— Comment, après ?

— Qui [illegible] le mari, encore une fois ?

— Le mari ! Réellement, mademoiselle, vous vous [illegible]

— Madame, je vous assure que je ne [illegible] point

Quel est [illegible] heureux seigneur auquel je [illegible] destinée, et qui réunit [illegible] ces perfections?

— Vous le connaissez, il ne saurait vous déplaire; c'est le prince de Monaco.

Je me mordis les lèvres pour [illegible] répondre, je voulais voir venir.

— Vous ne dites rien?

— Non, madame.

— Vous n'êtes pas contente?

— Non, madame.

— Vous ne comptez [illegible] refuser, je pense?

— Si, madame.

— Vous refusez?

— Absolument.

— Vous ne [illegible] princesse de Monaco?

— Je n'en ai [illegible] envie.

Ma mère [illegible] de Basté poussèrent une exclamation en chœur [illegible] reprirent l'une après l'autre.

— Vous [illegible] à M. le maréchal?

— Vous repousseriez un état comme celui-là?

— Vous ne considéreriez pas les avantages qu'il vous offre?

— [illegible] demoiselle, vous ai-je élevée pour cela?

— Vous m'avez élevée pour être heureuse, madame, j'espère.

— Ne le seriez-vous point?

Et les litanies recommencèrent pour me vanter la principauté, la fortune, les alliances et le reste. Je n'en fus point éblouie; pour tout *répons*, je secouai la tête, ce qui signifiait :

— Je sais tout cela, et je le repousse.

— Le maréchal va venir, mademoiselle, reprit ma mère d'un ton piqué, oserez-vous lui répéter la même chose?

— A lui, comme à vous, ma mère.

— Vous verrez qu'il faudra un ordre du roi pour la marier!

— N'avez-vous plus rien à m'ordonner, madame?

— Rien. Seulement, réfléchissez mûrement. Cette affaire mystérieuse du pénitent d'Avignon n'a pas été expliquée, votre père l'ignore, mon intention était de la lui cacher; si vous persistez dans votre rébellion, je lui dirai tout.

— Mon père en rira, madame, je le connais mieux que vous.

Je rentrai chez moi et je n'en sortis pas de la journée, je me fis excuser pour dîner, pour souper même; on me servit chez moi, je ne touchai à rien; je ne vivais pas, dans l'attente de la nuit et de ce que j'allais apprendre. Les officiers racontèrent ma tristesse, comme quoi je leur avais tout rendu sans y mettre la dent (ce sont les expressions de Blondeau), il en résulta une visite de ma mère, qui s'inquiéta et qui m'aimait fort; quant à madame de Basté, elle me tint rigueur.

La maréchale me demanda si je n'étais point malade, elle m'interrogea avec tendresse. Quand elle fut très sûre de ma santé, elle reprit son grand air et me quitta sur cette sentence :

— Mademoiselle, le commandement de Dieu dit : *Père et mère honoreras afin de vivre longuement*. Vous êtes souffrante, parce que vous avez désobéi.

La nuit arriva trop lentement à mon gré. J'écoutai les bruits, jusqu'à [illegible] qu'ils fussent éteints, et comme le cœur me battait! Blondeau essayait de me distraire, je n'entendais rien, j'attendais! Ce n'était plus cette émotion tiède de Philippe, le jour du figuier, c'était une flamme dont j'étais glacée, c'était un frisson ardent, c'étaient les impressions les plus opposées qui me dévoraient la tête et le cœur. Je respirais à peine, je ne parlais point, un seul nom était sur mes lèvres, une seule image devant mes yeux. Ah! que je l'aimais!

Blondeau me demanda trois fois si l'heure était venue, j'aurais voulu à la fois la retarder et l'avancer. Je lui fis signe de voir elle-même. Elle ouvrit doucement les portes, [illegible] deux pas dans le corridor et poussa un cri aussitôt étouffé [illegible] tout découvert, je faillis m'évanouir lorsque je le [illegible] à mes pieds, presque aussi éperdu que moi.

— Ma cousine! ma cousine! remettez-vous, c'est votre [illegible] celui dont la vie vous appartient qui vous en conjure.

— [illegible] je reviens de bien loin, je me mourais.

Blondeau s'était installée dans l'antichambre, son lit en travers de la [illegible] nous avions ouvert à tout risque une issue [illegible] conduisant par un petit degré à une vaste salle [illegible] de moi. Mes frères et Lauzun y avaient [illegible] dans notre enfance, tout cela était [illegible]. Nous ne craignions donc pas les surprises de [illegible] Puyguilhem à côté de moi, et je lui demandai [illegible] de mon caractère, les moyens qu'il m'avait [illegible] Je lui racontai l'entrevue du matin et mes [illegible].

Il me baisait les mains [illegible] m'interrompre.

— Mais dites donc, dites [illegible], répétai-je.

— Je vais dire, je réfléchis seulement. Oui, il y a deux moyens sûrs.

— Lesquels?

— Le premier, c'est de me permettre de vous enlever. Nous pourrons nous échapper un soir, nous enfuir dans les montagnes et capituler ensuite.

— Oui, il faudra bien nous marier, je pense.

— Il faudra! sans doute. Nous avons pour nous le précédent de mademoiselle de Montmorency-Boutteville et de M. de Châtillon; mais peut-être ne sommes-nous pas dans les mêmes termes, et encore ils ont eu de la peine à réussir. M. le Prince, alors dans toute sa faveur, a difficilement garanti M. de Châtillon d'un séjour à la Bastille, et M. de Châtillon était un Coligny!

— C'est vrai.

— Le mariage était fait, consommé, et cependant, si l'épée victorieuse de Rocroi et de Lens ne se fût pas mise dans la balance, madame de Boutteville le faisait casser malgré tout. Le maréchal de Gramont sera-t-il plus clément que madame de Boutteville? Qu'en pensez-vous, ma cousine?

Je baissai la tête, je connaissais mon père. Ces raisons spécieuses me fermèrent la bouche, je croyais en Lauzun; depuis ce temps, éclairée par l'expérience, j'ai tout compris. Il me voulait bien épouser, mais avec l'agrément de ma famille; ce qu'il désirait le plus de moi, c'était la fortune et la puissance. Or, si le maréchal nous persécutait, il n'aurait ni l'une ni l'autre. Ce n'était pas son compte. Il s'y prit avec beaucoup d'adresse pour arriver à son but; s'il n'y parvint pas, c'est qu'il avait affaire à un de ces hommes qui défient tous les calculs, et avec lesquels il est impossible de deviner d'avance ce qu'il arrivera.

— Ce moyen-là ne me paraît pas inattaquable; vous en avez un autre, quel est-il?

Ah! que je me souviens de cette nuit-là! Que de fois depuis, en retrouvant dans mon imagination le fidèle tableau, je me suis demandé si le Puyguilhem d'alors pouvait être le Lauzun d'aujourd'hui, le Lauzun de Louis XIV, de madame de Montespan, de Mademoiselle? Je le vois d'ici, lorsque je lui adressai cette question, dont le danger m'était inconnu, je vois son regard, je vois son geste, je vois la grâce sans pareille avec laquelle il se remit à mes genoux, les coudes appuyés sur les bras du fauteuil, les mains jointes, le visage animé de tout ce que la tendresse a de plus séduisant, de plus irrésistible. Et comme je le regardais aussi, moi! Comme je me sentais pénétrée par cet amour qui s'emparait de moi-même! il me fascinait à la manière du serpent avec les petits oiseaux.

— Ma cousine, dit-il enfin de cette voix voilée qui lui a gagné tant de cœurs, je vais voir jusqu'à quel point vous m'aimez, car, si je ne vous suis pas plus cher que toutes choses au monde, il est très certain que je ne repasserai plus le seuil de cette porte.

— Vous êtes un grand ingrat, monsieur.

— N'importe! nous verrons bien.

— Écoutez-moi, et, je vous en conjure, ne me chassez pas au premier mot.

Il s'approcha alors de mon oreille et me parla bas plus d'un quart d'heure, avec un feu, une passion, une adresse toutefois, qui m'ôtèrent et la volonté de l'interrompre et celle de me fâcher. Je devins rouge comme une cerise, il m'embarrassait fort, il me donnait vergogne, et me forçait à baisser les yeux; bientôt je ne trouvai point que ce fût assez, je les fermai tout à fait. Il me semblait qu'en ne le voyant plus je me cachais.

Je ne suis point obligée de vous répéter ce qu'il me dit. La conversation fut longue, et continua à voix si basse que nous ne nous entendions pour ainsi dire pas, nous nous devinions. Blondeau toussa plusieurs fois pour nous avertir que le temps s'écoulait; nous n'y prîmes pas garde, et les rayons du soleil nous retrouvèrent à la même place, dans la même position; ils nous apportèrent une clarté indiscrète, un signal indispensable, auquel il nous fallut obéir, dans l'intérêt même de nos amours. Blondeau frappait à la porte avec insistance.

— Mademoiselle! mademoiselle! le chien de madame de Basté aboie, on commence à se lever, au nom du ciel, séparez-vous!

— Il le faut donc! reprit Puyguilhem.

— Oui, répondis-je tout étourdie et ne me rendant pas bien compte de moi-même.

— Nous nous reverrons ce soir, nous nous reverrons, ma reine, et alors...

— Partez! partez! N'en dites pas davantage, partez!

Il eut grand'peine à quitter mes genoux et moi grand'peine à ne pas l'y retenir. Blondeau le fit dextrement sortir, après une reconnaissance des alentours, sauf l'affreux chien de Bologne de ma gouvernante, tout était silencieux. Celle-ci était trop bien élevée pour ne pas comprendre son

rôle de confidente ; elle me léchait les pieds, pendant que Blondeau faisait si parfaitement le métier de la demoiselle *Plaisir de ma vie*.

Quant à moi, je ne remuais point de cette place, j'écoutais encore cette voix enfuie, j'entendais toujours ce qu'il ne me disait plus, un nouveau monde s'ouvrait devant moi, je me sentais vivre tout autrement, et je n'avais plus qu'une pensée. Tout à coup, un bouquet tomba à mes côtés, lancé hardiment par ma fenêtre ouverte, un bouquet tout humide des pleurs de l'aurore, tout parfumé des senteurs du matin ; dans ce bouquet était un billet embaumé, lui, des fleurs de l'amour. Je l'ouvris bien vite, je le lus, je le dévorai vingt fois, je le plaçai sur mon cœur, où chacun des mots se grava si parfaitement qu'ils y sont encore. Il fallut pourtant s'habiller, descendre, paraître au salon, répondre aux autres, tandis que je pensais à lui ; avoir l'air de vivre, tandis que j'aimais seulement, le revoir lui-même, et non pas le regarder, car mon regard m'eût trahie.

Le soir arriva ; je montai comme à l'ordinaire, j'ouvris ma croisée et je m'enivrai de ces arbres, de ces roses, de cette lune qui brillait, de toute la nature, radieuse et jeune comme moi. J'attendais ; il vint.

Ah ! que ces souvenirs me vieillissent et me laissent une vie désolée. Où est-il, mon jeune amant ? Où suis-je moi-même ? Où sont ces splendeurs du bel âge, ces magnificences de Bidache ? Je me meurs, il est à Pignerol, Bidache est décapité de ses maîtres.

C'est ainsi que tout change, que tout passe, et, quand on y songe bien, ce n'est pas la peine de naître.

Lorsque Puyguilhem me quitta, il faisait plus grand jour encore que la veille, et ses derniers mots furent ceux-ci :

— Maintenant, cousine adorée, nous attendrons M. le maréchal de Gramont de pied ferme.

XXII

Le maréchal retarda tout un mois ; ce fut le temps le plus heureux de ma vie. Je ne puis vous dire ce que j'éprouvai de joies, de craintes charmantes, de brûlantes émotions, pendant ces premiers moments d'un amour qui me transportait. Jamais Puyguilhem ne retrouva les amabilités, les attentions d'alors. Il se conduisait avec assez de finesse pour tromper les autres et pour me satisfaire complètement. Ma mère et madame de Baste jouaient chaque soir avec lui et l'écuyer de la maréchale au reversis. Souvent, pendant le jeu, Bassompierre tenait mes laines ou m'aidait à tendre mon ouvrage. Il me contait les plus belles choses, dont je n'entendais pas un mot. Moi, car mes yeux, mes oreilles étaient à mes souvenirs, à mes espérances, et quelquefois, lassé, l'enfant me disait tout triste :

— Ah ! mademoiselle, vous étiez bien plus aimable à Paris qu'à Bidache.

Le jour, je me promenais dans le parc avec *mon ombre*, madame de Baste, qui me chantait toujours la même antienne. Vous jugez si mes oreilles, fermées au gentil page, s'ouvraient pour la gouvernante ! Lorsqu'elle avait recommencé inutilement la même question, elle ajoutait invariablement :

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? à quoi pensez-vous ? Il est fort impoli de ne point écouter les gens.



Je vois la grâce sans pareille avec laquelle il se remit à mes genoux.

— Madame, je pense à M. de Monaco.

Cette réponse, faite deux ou trois fois répétée, ma mère, persuada la bonne dame que j'étais amoureuse de ce masque malgré mes refus qu'elle prit pour une feinte malgré les apparences. elle en bénit le ciel et je la trouvai plus bienveillante qu'autrefois. Elle m'envoyait de loin des petits signes approbateurs et encourageants lorsque je bayais aux corneilles ou plutôt aux étoiles, attendant l'heure où je devais *le* voir. Je n'y comprenais rien, mais j'acceptais, comme j'acceptais tout alors avec indifférence en fille amoureuse qui n'a plus qu'une pensée. Je changeais à vue d'œil, mes joues devenaient pâles et mes yeux éteints, on en fit l'honneur à M. de Monaco et à l'impatience de conclure ce pompeux hyménée ; je ne m'en doutais seulement pas.

Mon père précéda tout son train d'ambassade (je parlerai tout à l'heure de l'ambassade et du train), afin de venir passer quelques semaines chez lui, pour mettre ordre et préparer les cérémonies. La maréchale le salua de mon tendre sentiment avec une joie sans pareille. Il leva les épaules.

— Madame, répliqua-t-il, vous n'y êtes point, et jamais on ne me fera croire que ma fille soit férue d'un pareil museau.

— Alors pourquoi le lui donnez-vous ?

— Belle question ! Pourquoi ? a-t-il en perspective la principauté de Monaco et le duché de Valentinois ?

— C'est là tout ?

— Que souhaitez-vous encore ? La couronne de France ? Elle est prise, je vous en avertis. D'ailleurs, je saurai, j'interrogerai mademoiselle de Gramont.

Le soir, il y eut une façon de cour plénière à Bidache, ainsi que cela arrivait dès que mon père y paraissait. Il débarquait de tous les coins des hobereaux avec leurs rapières dans les jambes pour le venir saluer. Nous étions ordinairement fort peu parées en ces cérémonies ; mais il me prit envie, ce jour-là, de me couvrir de joyaux. Le maréchal le remarqua, et je l'entendis plusieurs fois répéter :

— Elle est vraiment belle, madame la princesse, et elle représentera bien dans son empire.

Je me flattais de ne jamais représenter dans cet empire-là. Lauzun ne me quittait pas de l'œil. Bassompierre, de l'autre côté, et même un beau jeune homme habitant un petit château dans notre voisinage ; sa race était aussi ancienne que les rochers des Pyrénées, il remontait à la bataille de Roncevaux et méprisait souverainement ce qu'il appelait les nouveaux nobles. Il eut la hardiesse de dire une fois à mon père qui, selon sa coutume, le traitait fort cavalièrement :

— M. le maréchal, il se peut que vous soyez plus grand seigneur que moi, mais je suis meilleur gentilhomme que vous. Mes pères étaient des princes, lorsque les vôtres leur tenaient l'étrier et frottaient leurs bottes.

— Ma foi ! répliqua M. de Gramont, que rien ne déferrait, je ne dis pas le contraire, mon cher monsieur ; mais, à présent, c'est moi qui suis à cheval, et je le fais piaffer à ma guise. Vous connaissez le proverbe : Vaut mieux goujat debout qu'empereur enterré.

Ce M. de Biaritz, tel est son nom, ne venait jamais à Bidache sans une invitation spéciale et répétée. Mon père ne l'appelait que Charlemagne, par une dérision de parole, mais il le tenait en grande estime ; et dès son arrivée, il l'avait mandé pour en obtenir des renseignements. La mère de notre voisin était une très grande dame espagnole ; il lui ressemblait beaucoup, et j'ai rarement vu beauté plus remarquable et plus étrange que la sienne. Je savais qu'il me trouvait belle aussi, et si je jette en passant ce mot sur son compte, c'est que j'aurai à en parler plus tard.

Puyguilhem, jaloux de tout et de tous, ne manqua pas ... en présence entre lui et Bassompierre, il se contraignit pourtant ; mais lorsque nous fûmes seuls, le soir, il donna carrière à sa furie, et m'accabla de toutes façons.

— Il s'en est fallu de peu que je n'éclatasse, mademoiselle ; j'ai failli perdre en une minute tout notre avenir, et cela par votre faute. Vous êtes d'une coquetterie !

— Lorsque je serai madame de Puyguilhem, il me faudra donc renfermer !

— Quand vous serez ma femme, j'y saurai mettre ordre ; jusque-là, mettez-le vous-même.

Je trouvais ces brusqueries, ces rages adorables ; je l'aimais ! Il se calma promptement par la nécessité d'examiner de près les affaires. Le lendemain était ce grand jour où, selon son expression, je serais appelée à confesser ma foi.

— Avez-vous du courage, chère cousine ? Oserez-vous ?

— J'oserai.

— Et si la confession va jusqu'au martyre, le pourrez-vous supporter ?

— Je supporterai même la mort.

— Quant à moi, je m'attends à tout ; mes chevaux sont sellés et mes coffres prêts. Si le maréchal se fâche, il me chassera.

— Nous séparer !

— Je reviendrai, soyez tranquille, on ne me bat pas ainsi. M. de Gramont est un Gascon gasconnant, mais je suis un Gascon gasconnant et agissant, un Gascon entêté surtout. Or, je veux vous avoir à moi, bien à moi, à moi seul et, pour peu que vous soyez constante, je vous aurai. Apprêtez-vous, la tempête sera terrible. Jugez donc ! un si bon mariage avec ce cher prince, de si jolis établissements, tout cela rompu pour un cadet sans un rouge liard ! Mettez-vous à sa place, à ce père courtisan. Je sais que dans vingt ans d'ici, quand je serai le premier personnage du royaume après le roi, si une de mes filles s'avisait d'en faire autant, je l'enfermerais dans un *in pace*.

— Merci.

— Rassurez-vous, le maréchal n'est point d'étoffe à cela. Il va crier, il va se plaindre, il va menacer ; mais si vous êtes ferme, il cédera. Je le connais. C'est un fanfaron de courage ; sa réputation est faite ; en argent comme à la guerre, il paye beaucoup en paroles. D'ailleurs, il m'entendra à mon tour, et après je vous réponds de lui.

Je me rassurai donc, et je vins d'un pas tranquille au déjeuner. Cependant mon cœur battait plus fort, lorsque mon père me dit d'un ton fort gai :

— Nous avons à causer, ma fille.

— Quand il vous plaira, monsieur le maréchal.

En sortant de table, il passa son bras sous le mien, et m'emmena dans la galerie, pour rejoindre son cabinet.

— Eh bien, eh bien, mademoiselle, on m'a dit de singulières choses à mon arrivée, continua-t-il en riant.

— Que vous a-t-on dit, monsieur ?

— On m'a dit, mais je ne l'ai pas cru, je vous assure, on m'a dit que vous étiez amoureuse.

Je devins rouge jusqu'à la racine des cheveux, et je pris mon grand courage.

— Et pourquoi ne le croyez-vous pas, mon père ?

Il me regarda de l'air le plus surpris ; nous étions alors à la porte de son cabinet, il s'effaça pour me faire place, et, me saluant comme si j'avais été la reine, pendant que je passais :

— C'est différent, dit-il, et tant mieux ! les choses iront toutes seules, mademoiselle la princesse, je vais mander votre prétendu.

— Pas encore, monsieur, répliquai-je en m'asseyant, et aussi résolue que si je montais à l'assaut.

— Quoi ! amoureuse et si peu pressée ! quoi ! ambitieuse et retardataire ! Tout cela ne va pas ensemble.

— Je ne comprends pas trop ce que signifient vos paroles, mon père, et vous devriez me les expliquer. Que vous a-t-on dit ?

— Que vous étiez amoureuse, je dis *amoureuse*, entendez-vous ? du prince de Monaco. Ceci m'a étonné, je l'avoue, et jusqu'à ce que vous me l'ayez confirmé tout à l'heure, je ne le croirai point.

— Vous avez raison de ne pas le croire, monsieur, et je vous en remercie, cela ne pouvait pas être, cela n'est pas.

— Qu'est-ce que je disais ! Ainsi vous n'êtes pas amoureuse, hein ?...

— Je vous demande pardon, monsieur ; mais non pas de M. de Monaco.

— Et de qui donc ? de Charlemagne ?

Il fit un grand éclat de rire, dont je fus un peu déconcertée.

— Non, monsieur, répliquai-je ; pourtant...

— Cela m'étonne, car il a juste ce qu'il faut pour vous tourner la tête, à vous autres jeunes filles. Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc, alors ?

— Je vous le dirai après. Il est nécessaire d'abord de nous expliquer franchement.

— Parlez, parlez, mademoiselle de Gramont.

— Je suis irrévocablement décidée à ne pas épouser M. de Monaco.

— Vraiment ? demanda-t-il de son air goguenard. Et pourquoi cela ?

— Vous le savez, monsieur. J'en aime un autre.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Comment, ce que cela fait ?

— Sans doute. Me prenez-vous pour un tyran, et croyez-vous que j'exige l'impossible ? Je vous donne M. de Monaco, ou plutôt la principauté, le duché, la fortune, le grand État, tout ce qui s'y rattache, enfin ; mais je ne vous force pas d'aimer le mari que je vous offre ; je ne vous demande pas compte de votre cœur. Soyez princesse de Monaco, et qu'ensuite M. de Monaco soit tout ce qu'il plaira à Dieu, cela ne me regarde plus.

— Ce que vous dites là est affreux, monsieur ; et... si l'on vous entendait...

— Si l'on m'entendait, cela n'étonnerait personne. On ne peut être plus raisonnable que je le suis. Je vous parle en bon père, qui veut votre fortune et votre bonheur.

— Heureusement, tout cela n'est plus possible. Je ne veux

pas, je ne puis pas, je vous le répète, épouser M. de Monaco.

— C'est une plaisanterie, mademoiselle.

— Rien n'est plus sérieux, mon père.

— Une fille de votre esprit !

— Vous m'avez donné quelque peu du vôtre, c'est vrai, non de la même sorte.

— Je suis donc bien trompé, alors. Mais ne jouons plus, ce n'en est pas la saison, votre mariage est annoncé, accepté du roi, de la reine, de Son Eminence, il doit s'accomplir.

— Il ne s'accomplira pas.

— Qui l'empêchera ?

— Moi ! Je mourrai plutôt à la peine.

Le maréchal se remit à rire.

— Voyez-vous cela ! Quel beau chapitre de l'*Astrée* ou de *Cléopâtre*.

— Ne riez pas, monsieur, car je ne ris point.

— C'est justement là le plus plaisant de l'aventure.

— Je ne vous ai pas encore tout dit.

En ce moment je devins si tremblante, que j'aurais fait pitié à tout autre qu'à mon père.

— Ah ! il y en a encore. Ma foi ! je ne vois pas ce que cela peut être de mieux. Ce que je sais n'est pas mal comme cela.

Je me sentais embarrassée, intimidée même. L'aveu que j'allais faire n'était point facile, mon père le pourrait mal prendre, et alors que deviendrais-je? C'était l'entrée dans une religion, c'était la perte de mes espérances. Le maréchal me regardait de cet œil perçant et inquisiteur dont la sûreté l'a rendu célèbre

— Eh bien ? dit-il.

Je n'eus encore pas le courage de répondre, j'étais si émue, que je tombai à genoux, les mains jointes, comme une petite fille à confesse. Mon père ne me releva pas

— Monsieur, monsieur, balbutiai-je, je ne puis, je ne dois pas épouser M. de Monaco, parce que...

— Parce que?...

— Parce que... je ne m'appartiens plus.

M. de Gramont m'examina un instant et partit d'un grand éclat de rire.

XXIII

Jamais, dans toute ma vie, je ne fus si déconcertée, et cela se comprend. Je m'attendais à une scène pathétique, à la malédiction paternelle peut être, tout au moins à des reproches sanglants ; les frais en étaient faits d'avance, la résistance était préparée ; au milieu de ces furies, de ces imprécations, on se moquait de moi, on me riait au nez, je ne puis vous rendre ce que j'éprouvais.

— Ah ! ah ! ah ! continua le maréchal se tenant les côtes, recommencez cela : *je ne m'appartiens plus* ! d'honneur vous êtes meilleure comédienne que la Baron.

Je me relevai ébouriffée et je lui jetai des yeux féroces.

— Monsieur, je ne comptais pas vous voir plaisanter avec mon honneur.

— Votre honneur ! encore mieux ! quelque promesse de petite fille, quelques serrements de mains échangés au coin d'un rosier, au clair de la lune, ne voilà-t-il pas un bel embarras !

Je me piquai au jeu, et d'humiliée que j'étais, je devins résolue. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été humble, cela m'en a guéri pour longtemps. J'étais exaspérée d'un pareil traitement. Moi, une petite fille ! moi qui, pour me conserver à mon amant, avais accompli le plus grand de tous les sacrifices ; moi, qui me croyais presque une héroïne ! Je racontai à mon père ce qui s'était passé, excepté que je ne nommai point Puyguilhem, et que j'évitai même toute désignation trop claire. Le maréchal m'écouta assez attentivement, jouant avec ses ordres, ce qui de sa part était preuve d'une réflexion soutenue. Quand j'eus fini, il leva les yeux sur moi.

— Vraiment, mademoiselle, voilà une magnifique histoire, fort bien imaginée Il est malheureux que je ne puisse pas en accepter un mot

— Que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes une tête folle, que vous êtes moins ma fille que je ne le supposais. Vous vous laissez prendre aux bagatelles, au lieu de songer au solide, je n'aurais pas cru cela de vous.

— Mon père ..

— Raisonnons tranquillement, ma fille ; vous ne trouvez pas M. de Valentinois selon votre goût, il vous déplaît ; c'est un sot, je le sais ; c'est un tonneau, je le vois, c'est peut être un chien de caractère, je le crois aussi · devant ces niaiseries vous évitez l'essentiel, c'est-à-dire un bon et solide état, les honneurs véritables, le rang et tout ce qui s'ensuit ; ce n'est pas digne d'un esprit pareil au vôtre. Vous construisez un petit roman sur le modèle de *Cyrus* ou je ne sais quoi ; il est fort bien conçu, mademoiselle Scudery en serait jalouse, et vous me le débitez à grand renfort de larmes et de soupirs. Vous imaginez un héros, vous lui prêtez vos sentiments et vos idées, comme s'il était quelqu'un, dans ma maison, qui fût assez ennemi de lui-même, pour .

— Oui, monsieur, et je vous le nommerai ! m'écriai-je, poussée à bout par sa dénégation. C'est mon cousin, le comte de Puyguilhem.

— De mieux en mieux ! Puyguilhem ! le garçon le plus ambitieux que je connaisse, le triple sang de Gascon, enté sur Gascon gasconnant. Puyguilhem, qui me connaît, avoir agi de la sorte ! Se laisser entraîner par l'amour, sans être certain que l'amour le conduit où il veut aller ! Allons ! allons ! mademoiselle de Gramont, vous me prenez pour un autre.

— Faites venir Puyguilhem et interrogez-le sur l'heure, monsieur, vous verrez.

— Chansons que tout cela ! il n'est pas, il ne peut pas être que vous vous soyez oubliée à ce point ; revenons à la vérité. Une fille de votre naissance, de votre esprit, ne fait pas de ces choses-là, elle connaît trop ses devoirs et ses intérêts, elle juge son père et ses vues, le caractère de ses parents d'une façon plus vraisemblable. Est-il possible qu'un bambin, un cavalier de fortune, soit pour elle autre chose qu'un serviteur ou un instrument ? Vous iriez crier ces folies sur les toits qu'on ne vous écouterait point.

— Je vous jure, monsieur ..

— Assez ! assez, ne vous moquez pas de moi davantage, je n'entendrai plus rien. M. de Monaco ne tardera pas à venir ; vous le recevrez, s'il vous plaît, comme un homme qui vous est destiné. Vous rentrerez en vous-même, vous laisserez de côté ces fables et ces sornettes, et je suis certain qu'en consultant même votre cousin, dont il vous a plu de faire votre mannequin à effaroucher, je suis sûr, dis-je, qu'il vous donnera les mêmes avis que moi ; croyez-le.

Je sentais mon sang bouillir. Le sang-froid du maréchal, sa froide raillerie, cette résistance que je sentais inébranlable comme un roc, derrière ce masque qui souriait, me mettaient hors de toutes mesures. Je ne sais plus ce que je dis, mais j'entrai en pleine révolte. Je menaçai mon père de tout révéler à M. de Monaco, de m'enfuir, de me jeter dans un couvent, de me tuer même. Il n'en riait que de plus belle

— Révéler à M. de Monaco? Hélas ! le pauvre homme, il ne s'en fâchera point ; il sait d'avance ce qui l'attend, et l'époque ne fait rien à l'affaire ; d'ailleurs, il ne vous croira pas ; je le préviendrai. Vous enfuir? Où irez-vous toute seule ? Vous jeter au couvent ! Lequel vous recevra quand je vous réclamerai ? Quant à vous tuer vous-même, vous en êtes la maîtresse, si vous voulez emporter la réputation d'une sotte. Prenez votre parti, mon enfant ; laissez-vous faire princesse souveraine, vous tâterez de la puissance ; c'est bon. Vous rendrez vos sujets heureux, vous mènerez votre mari comme il vous plaira vous aurez une maison composée à votre fantaisie, rien ne vous empêchera de faire la fortune de vos amis, de vos parents.

— Ah ! monsieur !

— Ingrate ! moi qui vous ai choisi ce mari entre tous. Le cardinal Mazarin même a décidé qu'il vous convenait à ravir. C'est lui qui en a eu la première idée, et vous le désobligeriez beaucoup, vous nous nuiriez à tous en hésitant.

Son Eminence m'a dit à mon audience de congé :

« — Allez, monsou le maressal, allez vite marier la pétité di Gramont avec cet essellent prince, et ramenez-la aux fêtes de la reine. Ze dois cela à la mémoire di son grand oncle, mon protectore, et ze ne l'oublirai zamais. »

Notre conversation dura ainsi plus de deux heures sans que je pusse gagner un pouce de terrain. Mon père nia tout, et nia en goguenardant, ce qui m'ôtait même la possibilité de le convaincre. Je le quittai versant des larmes de rage, et je rentrai chez moi pour m'y désoler à mon aise. J'entendis un grand bruit de chevaux dans la cour ; je courus à mon cabinet qui y avait vue ; c'était le maréchal sortant avec Puyguilhem et une grosse suite. Tous les deux me saluèrent, mon père avec une courtoisie ironique qui m'exaspéra davantage encore.

J'ai su depuis ce qui s'était passé entre eux dans cette promenade et la manière dont se décida mon sort. M. de Gramont précéda les gentilshommes de quelques pas et tira Lauzun à quartier.

— En vérité, mon cousin, lui dit il de très bonne humeur, si je ne te connaissais pas pour ce que tu es, ma fille m'a fait des sots contes qui t'auraient singulièrement recommandé dans mon esprit ; heureusement, je sais ce que tu veux. Mais rends-moi donc le service de lui remettre la cervelle à sa place ; elle est restée trop longtemps à Bidache et elle devient provinciale en diable. Ne s'avise-t-elle

pas de me conter des billevesées sur l'amour, sur le mariage, absolument comme si elle habitait un village. Fais-lui entendre, et elle te croira, que je ne puis avoir pour gendre qu'un homme de [illegible] et d'état fixe; persuade-lui bien que le galant [illegible] elle parle, je ne sais quel Loberau, Charlemagne [illegible] ou un de mes pages, le petit Bassompierre [illegible] pas voulu qu'elle me le dise, ce beau galant-là, quand [illegible] il en viendrait à un éclat quelconque en l'enlevant [illegible] de moi que ce qu'il aurait pris. Je la lui [illegible] épouser pour les punir tous les deux, mais [illegible] argent ne tomberait dans l'escarcelle; il en serait [illegible] pour les beaux yeux de ma fille, et, foi de gentilhomme, je ne pourrais pas lui faire un plus mauvais [illegible]

Mon père [illegible] il parlait, il n'eut pas besoin d'en dire davantage. La promenade n'était à autre fin et les fruits secs [illegible] pour tout le monde.

Je me les [illegible] au souper. Le maréchal dit à ma mère et à ma [illegible]

— [illegible] un peu, je vous prie, et surtout que personne n'entre chez elle d'ici à demain matin, sous aucun prétexte. Je connais cette maladie-là, et je gage que [illegible] elle sera souple comme un gant.

Le bon apôtre avait ses raisons et voulait laisser agir son auxiliaire.

Moi, je ruminais autre chose et j'en étais venue à décider l'enlèvement. Je haïssais mon père, je ne doutais pas que Lauzun ne partageât mes sentiments, et j'avais déjà tout préparé dans ma pensée. Mon cousin arriva plus tard avec plus de précautions que de coutume. Nos entrevues avaient toujours lieu au clair de lune et des étoiles, il eût été imprudent de garder la lumière. Dès qu'il entra, rien qu'à sa façon de marcher, je le devinai triste, même sans le voir.

— Ah! lui dis-je, vous savez tout, mon père vous a parlé.

— Hélas! oui.

— Et vous êtes indigné, furieux, comme moi, je l'espère.

— Je suis désespéré, ma cousine.

— Moi, je suis pleine d'espérance au contraire. Il nous reste le premier moyen, le plus sûr peut-être, il faut l'employer.

— Non, me répondit-il tout abattu.

— Comment, non? Vous ne le voulez pas, vous me refusez de me soustraire à la tyrannie, vous me livrerez au malheur. Ah! mon cousin!

— Ma cousine, ma chère cousine, écoutez-moi.

— Vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas! je ne vous aime pas, moi! Moi qui [illegible] à vous uniquement à vous, moi qui sacrifie mon bonheur au vôtre! Moi qui donnerais ma vie pour vous éviter un chagrin, je ne vous aime pas!

— Ah! vous m'abandonnez!

— Écoutez-moi, ma cousine, écoutez celui pour qui vous êtes tout sur la terre, écoutez un ami dévoué, et si vous me condamnez ensuite, je m'y soumettrai puisque j'aurai la certitude d'avoir rempli mon devoir, quelque pénible qu'il soit. Le maréchal est décidé à user de la plus grande rigueur si vous quittez le logis paternel. Il me l'a déclaré. Vous serez poursuivie, reprise, enfermée pour votre vie dans quelque couvent éloigné où nul ne vous cherchera, où vous vivrez séparée de tout, sans espoir et sans consolation. Il m'en a donné sa parole et m'a chargé de vous prévenir. Or vous connaissez le maréchal, plus il rit, et il a beaucoup ri, à ce qu'il paraît, plus il est à craindre. Il sait tout et prononce ainsi, c'est vous dire qu'il est sûr de son fait.

Je ne pouvais répondre à cela.

— Maintenant, que puis-je, moi? Rien que vous rendre votre liberté, rien que vous supplier d'obéir et de ne pas perdre pour moi votre existence. Je ne serais point un honnête homme si j'agissais autrement. Vous laisser immoler à mon amour, c'est ce que je ne ferai jamais, soyez-en sûre! Soumettez-vous donc et épousez M. de Monaco; voilà ce que je puis encore trouver le courage de vous conseiller.

— Grand Dieu! c'est vous qui parlez ainsi?

— Ne voyez-vous pas ma douleur, mon désespoir? Ne comprenez-vous pas ce que j'éprouve? Renoncer à vous! Vous [illegible] les bras d'un autre, lorsque... Ah! pas un mot de plus, ou je succomberais.

Il versa des larmes en abondance, des larmes qui se mêlèrent aux miennes et qui en diminuèrent l'amertume. Nous [illegible] une nuit entière dans cette lutte; il s'y prit avec tant [illegible] que je me laissai convaincre. Je crus [illegible] mais encore à son dévouement [illegible] qu'il [illegible] à moi par ce dévouement même [illegible] il voulut me faire croire enfin. Il est impossible [illegible] et plus sotte que cela.

Je promis [illegible] de ce jour je rompis avec [illegible] à donner ma main à un homme que je haïssais [illegible] à un autre de l'aimer toujours. N'est-ce pas la faute de mon père! Ne m'a-t-il pas ouvert lui-même la carrière où j'ai marché, en me contraignant ainsi? Il a refusé de m'entendre, il m'a poussée dans l'abîme, ne se souciant pas de savoir si j'y tomberais. Que Dieu le lui pardonne! Quant à moi, j'ai bien de la peine à m'y décider, lorsque j'arrive, si jeune encore, à la fin d'une vie de douleur. Sa conduite actuelle n'est pas faite pour effacer le reste. Ah! qu'il est cruel, cet homme, lorsqu'il rit! C'est un bourreau.

XXIV

Je veux interrompre le récit de mes aventures pour raconter ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis m'en taire, car la chose est trop bouffonne; elle m'a rendu un peu de gaieté, à moi qui, depuis deux ans, ne ris plus. C'est un bon moment de gagné, il a eu pourtant son petit coin d'amertume, ne faut-il pas payer en ce monde?

J'étais éveillée, j'entends en disposition de recevoir ceux que ma maladie n'effraye pas, et qui veulent bien encore passer quelques instants auprès de mon lit. Hélas! je ne me réveille plus, car je ne dors point. Blondeau vint, d'un air de grand mystère, m'annoncer une dame qui désirait ne pas se nommer. J'étais seule, par conséquent la précaution me sembla de mauvais augure. J'ai déjà eu la visite d'une des mignonnes de M. de Monaco, qui ne s'en gêne pas malgré ses furies, et je ne me souciais pas de recommencer cette entrevue, encore moins de subir les gémissements et les accusations dont on accablait le *traître*. Je fis donc répondre que je n'étais point visible. Blondeau reparut.

— Madame la princesse, cette dame veut entrer.

— Vraiment? Comment est-elle cette dame?

— Madame, elle est assez belle.

— Jeune?

— On ne sait.

— Comment, on ne sait!

— Non, madame, elle est si singulièrement habillée, elle a une coiffure si relevée, tant de garnitures et de falbalas, qu'on ne comprend rien à son visage.

— Serait-ce donc quelque coureuse?

— Si madame la princesse le permet, c'est plutôt quelque sorcière, elle a une baguette.

— Dis-lui que j'ai vu tous les devins possibles, et que je n'en recevrais plus. Si elle résiste, appelle mes laquais et chasse-la.

J'attendis quelques minutes. Blondeau apparut de nouveau.

— Elle est partie, je pense?

— Non, madame. Elle ne s'en ira point sans voir madame la princesse. Elle est résolue, c'est pour un très grand intérêt, il s'agit de M. le comte de Lauzun.

— Que ne l'annonçait-elle tout de suite! Il n'eût pas été besoin de tant de questions. Introduis-la.

Je vis entrer une grande femme, d'assez bon air, un beau port de tête, mais quelque chose d'égaré dans les yeux. Ainsi que l'avait dit Blondeau, son âge était un problème; cependant en la regardant de près et attentivement on découvrait qu'elle était jeune. Jamais plus bizarre accoutrement ne frappa mes regards, depuis madame de Mirams et sa toge de dévotion. J'aurai peine à vous le décrire, mais il réunissait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce qui m'étonna le plus, ce fut une chérusque, à la mode de la reine Marie de Médicis, telle que j'en avais vu sur le portrait de ma grand'mère, puis d'une manière de collier avec des pointes comme un hérisson, fichées dans des rosettes de velours nacarat. Elle portait à la main deux gros livres ou plutôt deux cahiers remplis d'écriture et de l'autre côté, le plus précieux chien épagneul qui se puisse rencontrer de la race de ceux de la princesse de Tarente, dont elle en a donné deux à Madame, celui-là était plus petit encore.

A la porte elle s'arrêta, me fit une révérence qui sentait la cour sans bassesse ni familiarité, ceci me parut valoir mieux que la chérusque. Avançant quelques pas, elle en fit une autre, ce ne fut qu'à la troisième, et tout près de mon lit, qu'elle entama le discours.

— C'est bien à Son Altesse madame la princesse de Monaco que j'ai l'honneur de parler?

L'Altesse me dégrisa un peu. Ce titre qu'on me refuse en France, et auquel j'ai réellement droit, ne m'était donné à Paris que par des inférieurs ou des obséquieux. Je me tins sur mes gardes, et je répondis :

— Oui, madame, je suis la princesse de Monaco. Et vous?

— Moi, madame, je suis Charlotte Rose de Caumont la Force, maintenant épouse de Brion, conseiller au parlement de Paris, et cousine du comte de Lauzun, votre parent et votre ami

— Blondeau, approcha un siège à madame

— C'est de lui que je viens vous entretenir

— Je suis prête à vous entendre.

Elle fit un arrangement d'un quart d'heure durant, avec ses jupes, ses garnitures, ses festons, son chien, ses livres, on ne peut se figurer cela, et son éventail, brochant sur le tout. J'attendais impatiemment, car j'étais assez folle pour espérer un souvenir, un message de celui qui m'a oubliée et qui est la seule pensée de mon cœur.

— Eh bien, madame? repris-je

— M'y voici. Fidèle est à sa place, tout va bien ; nous pouvons causer. Vous aimez M. de Lauzun?

Je fis un bond dans mon lit. Une question semblable, à brûle-pourpoint, d'une étrangère, c'était à ne pas supporter. Je déteste qu'on m'interroge. Excepté le roi, la reine et le dauphin, je ne le permets à personne. Monsieur même et les deux Madame connaissent mon aversion et ils ne me demandent que ce que je veux dire.

— Qui vous donne le droit, madame, de me parler ainsi?

— Mon Dieu! je ne tiens pas à votre réponse, madame, est-ce que quelqu'un l'ignore? C'est un fait que je constate, afin d'expliquer ma visite, et pourquoi je m'adresse à vous de préférence à madame de Nogent, ou à d'autres parentes du comte, c'est que vous me seconderez mieux. Il s'agit de le délivrer.

J'oubliai tout.

— Le délivrer! est-ce possible?

— Oui, s'il veut suivre exactement mes instructions. Avez-vous une personne sûre à lui envoyer?

— Miséricorde, madame! Vous perdez le sens, pardonnez-moi de vous le dire. Une personne sûre à Pignerol! Comment y entrerait-elle? Comment lui parlerait-on, à lui, qui est au secret? Si c'est là votre moyen, il ne nous conduira guère loin, je vous en avertis

Cette singulière femme se prit à sourire d'un air de pitié, puis elle se leva, étendit les bras, après avoir posé son chien et ses livres sur un fauteuil, fit deux ou trois signes en l'air avec son éventail, prononça quelques paroles dans la langue de Covielle, du *Bourgeois Gentilhomme*, apparemment, ensuite elle se tourna de mon côté et recommença la révérence

— Vous ne me connaissez pas, madame, je le vois bien, dit-elle, vous ignorez quel pouvoir est le mien et avec quel esprit je suis en relation Je vais vous conter mon histoire, et après cela vous aurez toute confiance. La conjuration que je viens de faire nous assure la liberté entière, personne n'approchera, soyez-en sûre, nous pouvons causer tranquilles.

J'avais bien ouï parler de cette extravagante, je l'avais même vue à la cour, quelques années auparavant, lors qu'elle était chez madame de Guise. Je me souviens confusément qu'on racontait des choses extraordinaires sur ses amours et ses habitudes; on la prétendait sorcière, et, vous le voyez, elle adopte cette prétention ; je me résolus donc à la laisser dire, ne fût-ce que pour voir où elle en arriverait avec M. de Lauzun.

— Il n'est pas que vous ne me connaissiez, madame, reprit-elle, vous savez que je suis bel et bien une Caumont la Force, et que, si mon père n'a pas le sou, il n'en est pas moins grand seigneur pour cela. Il me plaça chez madame de Guise, ce qui ne m'allait guère ; mais c'était pour me faire connaître pour entrer à la cour Mon Dieu! quel chien de service! Ma maîtresse employait et emploie encore certainement sa vie à se quereller avec Mademoiselle. Les deux sœurs en sont aux gros mots ce qui n'est guère de saison pour deux princesses cousines germaines du roi.

— Passons, passons, madame

— J'habitais donc le Luxembourg, et chaque matin nous n'étions pas sûres d'y coucher le soir, tant Mademoiselle faisait rage pour nous en déguerpir. Je trouvais cette existence insupportable, et je méditais fort de la quitter lorsqu'un jour, furetant dans le cabinet des livres de feu monsieur Gaston je découvris un bouquin tout poudreux, tout lacéré, oublié dans un coin depuis le temps de la reine Marie Je l'ouvris sans penser à rien Il ne m'est pas permis de vous dire ce qui en résulta ; mais, à dater de ce jour, je fus investie des merveilleux pouvoirs qui m'ont rendue célèbre et qui soumettent tout à ma volonté

— Vous êtes bien heureuse, madame, et je voudrais pouvoir dire autant

— Ah! fit elle avec un soupir, une seule chose m'est rebelle, et c'est, dans ce monde corrompu, la plus nécessaire, l'argent! oui, madame, l'argent ; il paraît que c'est de famille j'ai beau faire, beau crier, il n'en vient point dans ma poche, ou si, par fortune il m'en tombe, il la perce sur-le-champ pour en sortir. J'ai eu les plus beaux galants de la cour, tous magnifiques et empressés, jamais rien pour cela, ils m'en auraient volontiers pris au lieu de m'en donner, ainsi qu'ils faisaient aux autres. Un seul excepté, mais celui-là! celui-là! oh! mon Dieu, est-il possible qu'on me l'ait enlevé, cela est-il possible.

Et ma folle se met à jeter les hauts cris, en se tordant les bras, tandis que son chien, assis sur son derrière en face d'elle, lui répondait en duo sur l'air le plus lamentable ; jamais je n'entendis pareille musique Je m'égosillai à les faire taire, point! Ils n'en hurlèrent que mieux j'appelai Blondeau, afin qu'on m'en débarrassât, elle ne parut pas davantage. Je commençais à me croire réellement ensorcelée, et cependant je ne pouvais m'empêcher de rire de ce ramage et de ces deux figures, lorsque tout à coup le silence se fit maîtresse et chien reprirent leur place comme par enchantement ; elle recommença l'arrangement des jupes et me dit, en s'essuyant la bouche avec son éventail :

— Ah! cela fait du bien de se soulager un peu ; je savais qu'on ne nous interromprait pas. Où en étais-je?

— A votre bourse vide, madame.

— J'en suis toujours là ; mais revenons-en à ma jeunesse et au beau temps de mes amours. Vous connaissez certainement le marquis de Nesle? Il me vit chez madame de Guise ; il me plut, et je décidai que je lui plairais. J'entrepris de l'épouser, je n'avais qu'à vouloir. Il devint en huit jours si amoureux de moi qu'il s'en alla déclarer à monsieur son père qu'il n'aurait jamais d'autre femme. Les Mailly jetèrent les hauts cris ; ils repoussèrent très loin cette alliance, toujours parce que je n'ai point de bien, et prièrent monsieur le prince, dont ils ont l'honneur d'être parents, de raisonner le jeune homme. On l'emmena pour cela à Chantilly. J'étais bien tranquille, je me croyais sûre de mon fait, je le devais croire ; mais ce misérable esprit m'a trompée! Malheureuse! malheureuse fille!

Et la voilà qui recommence à geindre, à se lamenter, en compagnie de Fidèle, toujours sur son derrière, la copiant de son mieux. Pour cette fois, je ne me tourmentai point, et je ris de bon cœur attendant patiemment qu'elle finisse. Je me souviens en même temps de cette histoire de M. de Nesle, et voici ce que c'était.

Mademoiselle de la Force était très mal famée ; elle s'éprit même de monsieur le Dauphin, bien jeune encore, et fit toutes choses pour le toucher. Il paraît qu'elle n'avait point le livre de la reine Marie, Monseigneur ne la regardait pas, il ne regarde guère personne. Les rimeurs firent ce couplet, qu'en cherchant tout à l'heure j'ai trouvé dans les noëls

Ah! que monseigneur est charmant,
Disait la Force en soupirant,
Que n'est-il un peu plus pressant!
J'en ferais la folie
Ah! que monseigneur est charmant!
Faut-il que je l'en prie?

Les Mailly savaient cela comme tout le monde ; ils savaient encore mille autres galanteries dont on avait parlé, et puis ils ne voulaient pas s'embâter de cette folle *sans le sou*, ainsi qu'elle me l'avait dit elle-même. Ils employèrent le vert et le sec pour détacher le jeune homme de cette créature. Monsieur le Prince le chapitra inutilement ; tous les Condés et les Conti réunis n'en purent rien obtenir ; il se jeta dans le parc de Chantilly, comme un insensé, après plusieurs heures de discussions avec eux à ce sujet, tellement ému qu'il cherchait la rivière pour s'y précipiter Il fit un mouvement brusque et se retira en arrière. Voici pourquoi il portait au cou un sachet suspendu par un ruban ; la la Force le lui avait donné, sous prétexte de sa santé, avec la recommandation de ne le quitter jamais, et il le gardait religieusement. Dans son effort pour se jeter à l'eau le cordon se rompit le sachet tomba, et sur l'heure même, le marquis de Nesle fut guéri de son amour Celle qu'il adorait lui parut aussi laide et désagréable qu'il l'avait vue belle jusque-là et il courut bien vite annoncer aux princes qu'il ne voulait plus en entendre parler

Il se crut ensorcelé, ce qui pouvait être vrai, et fit chercher dans les jardins au bord du canal, où il avait voulu quitter ses habits, le malheureux sachet, cause de tous ces désastres.

En l'ouvrant on y trouva deux pattes de crapaud, tenant un cœur enveloppé dans une aile de chauve-souris, et dans un papier couvert de caractères inconnus

Lorsque M. de Nesle vit tout cela il s'enfuit, saisi d'horreur Quant à moi, j'en aurais ri à sa place et je ne puis m'empêcher d'en rire encore, surtout en songeant à ce qui s'ensuivit et à ce que j'ai entendu ce matin.

XXV

Quand madame de Briou eut terminé son second *soulagement*, ainsi qu'elle le disait, elle reprit sa tranquillité, son chien, son livre et sa pipe, et parut aussi droite qu'en sortant d'un baquet [illegible]. J'essuyai de bonnes larmes que je lui devais à force d'avoir ri, et je me préparai à entendre la suite. C'est mon premier moment de gaieté depuis des années, et ce sera certainement le dernier de ma vie. Il faut donc que je remercie cette excellente créature, qui ne s'en formalisa pas et n'eut point l'air de s'en apercevoir.

— Vous jugez, princesse, reprit-elle (je trouvai cela un peu familier pour une première entrevue), vous jugez si je fus contente de voir M. de Nesle m'échapper sans avoir eu pour moi d'autre attention que de m'aimer à la rage. Il m'en fallut cependant prendre mon parti et chercher fortune ailleurs. Madame de Guise ne voit guère d'honnêtes gens, vous le savez ; on la fuit parce qu'elle est hargneuse et dévote. Ce n'est pas comme madame la grande-duchesse. Oh ! celle-là, à la bonne heure ! on peut être au nombre de ses filles et vivre en repos : elle aime la plaisanterie, le beau monde, elle aime le roi aussi, car vous savez qu'elle aime le roi.

— On le dit.

— *Parbleu* ! on a raison de le dire. elle n'a pas planté là le Toscane et son sot mari pour autre chose. J'en suis sûre, moi ! et j'ai le droit de n'en pas douter, puisque je lui ai envoyé son horoscope, où il est annoncé qu'elle aura la gloire de subjuguer son auguste cousin et d'accomplir avec lui des merveilles. Elle a fait venir ensuite plusieurs devins en Italie qui lui ont annoncé la même destinée, là-dessus elle est arrivée tout droit ici.

— A l'abbaye de Montmartre où on l'a reléguée, et votre horoscope a eu tort.

— Oh ! c'est que, quand le diable est de mauvaise humeur, quand une âme lui échappe, il s'attaque à nous qui n'en pouvons mais. Je reprends. Un matin, je me promenais dans le jardin du Luxembourg de très bonne heure ; il n'y avait de levé, croyais-je, que le soleil et moi, lorsqu'au détour d'une allée j'aperçus un jeune robin, [illegible] poupin, dont les yeux et les dents brillaient dans son sourire, dont la belle main, chargée de bagues, sortait toute blanche de ses manchettes de dentelles, et qui me regarda tout d'abord. Je ne pus m'empêcher de le regarder aussi ; il me salua, je lui rendis son salut ; il me parla, je lui répondis ; il me sembla aimable, je lui produisis le même effet, et nous fîmes, côte à côte, plusieurs tours d'allée. Ah ! le charmant passe-temps, madame, que l'amour d'un jeune conseiller timide, chaste, honnête, qui n'ose pas avoir une pensée douteuse. En avez-vous jamais essayé ?

— Non, madame.

— Eh bien, je vous plains, ils valent mieux que les seigneurs. C'était M. de Briou, mon cher monsieur de Briou ! nous nous aimâmes dès ce premier jour avec une folie qui dure encore ; et, quand je remontai pour le déjeuner de Madame, j'en étais si préoccupée que je lui mis dans une salade du sucre en poudre au lieu de sel. Le soir, je laissai ma croisée ouverte ; il vint me donner une sérénade la plus plaisante du monde. Le lendemain, nous nous retrouvâmes à la même heure dans la même allée, et ainsi tous les jours, n'ayant pour confident que Fidèle, le vrai parangon des amis, jusqu'au moment où, ne résistant plus à nos transports, nous nous allâmes marier dans une église de village, malgré ce père dénaturé, cet homme sans entrailles, ce président Briou auquel je dois tous mes malheurs.

Ici elle ne jugea pas à propos de faire les frais d'un [illegible] désespoir, mais Fidèle, sur un signe convenu probablement, se mit à hurler d'une façon lamentable.

— Il en est toujours ainsi, madame, dès qu'on prononce devant lui le nom de ce monstre impitoyable. Jugez si c'est un chien ! Nous nous mariâmes, je quittai le Luxembourg et mon mari m'emmena triomphalement à Versailles, où [illegible] avec la permission et sous la protection de Sa Majesté. Mais l'on ne sait pas quelle peine nous eûmes [illegible] et par quelle superbe invention l'on [illegible].

— Cela doit être fort intéressant.

— Cela est du dernier galant et du dernier intérêt. Vous le verrez, c'est [illegible] roman, et cependant la [illegible] comme. Mon cher Briou, dès qu'il se fut résolu à m'épouser, ne manqua pas, en fils respectueux, d'aller [illegible] sa volonté à son père, en ajoutant qu'il était irrévocablement décidé, et que certainement il ne changerait point. Le président se mit dans une fureur épouvantable [illegible] chez M. de Nesle et toutes les calomnies dont je suis abreuvée. Vous comprenez comment mon cher Briou le reçut. Mais le père ne se tint pas pour battu. Il mit ses laquais en souquenilles de soldats et enferma son fils dans sa maison, avec des sentinelles tout autour de lui, pour nous empêcher de nous voir. Je crus que j'en mourrais, et je fus pendant quelques jours à m'arracher les cheveux et à méditer mon trépas.

— Je suis charmée de voir que vous en êtes restée aux méditations.

— J'en revins, oui, madame, j'en revins par une merveilleuse combinaison que voici : je connaissais un trompette. Je ne sais plus trop comment j'avais connu ce trompette, mais enfin, je le connaissais. Il avait pris depuis quelque temps une profession assez lucrative, à cause de la mode qui se mêle de tout, et qui vint à ces sortes de divertissements. Il s'était fait musicien ambulant et accompagnait des ours dansant dans la rue.

Je le payai et je l'envoyai à l'hôtel de Briou avec ses bêtes ; il les conduisit de son mieux et obtint, à force d'instances, l'autorisation d'y entrer. Le prisonnier, attiré par le bruit, parut à sa croisée ; il vit son père et un gros de gens dans la cour, et il demanda que l'on trouvât bon qu'il y vînt aussi. Il avait reconnu le trompette pour un homme à moi, et il eut envie de lui parler, si c'était possible.

Mon messager chercha son moment et lui remit un poulet de ma part, pendant que le père et ses amis admiraient les ours. Leur maître recueillit un bon lopin, dont il remercia la compagnie, en s'inclinant, puis il ajouta :

— Si monsieur le président veut me le permettre, je lui amènerai dans huit jours un autre ours dont il sera plus charmé encore. Il est plein de grâce et de gentillesse ; il danse, il devine, il ne lui manque que la parole.

— Savez-vous quel était cet ours ?

— Il m'est, je suppose, très permis de l'ignorer.

— Eh bien, madame, c'était moi ! Jugez si j'aimais mon Briou pour m'affubler d'un costume semblable ! oui, princesse, oui, je me fis ours, je m'habituai à marcher en ours, je dansai des sarabandes avec les autres ours, qui me grognaient et qui m'auraient dévorée sans leur muselière. Je vécus pendant ces huit jours de la vie des ours, dans une de leurs peaux, que je me faisais appliquer quelques heures afin de ne point sembler gênée, et le moment venu, je traversai Paris, cousue dans cette sale fourrure, conduite au bout d'une chaîne, recevant les pierres et la boue lancées par les polissons, obéissant au bâton et à des ordres donnés en la langue des ours. Étais-je assez humiliée ?

A la pensée de cette fille en ours, cabriolant et paradant sur la place, le rire me reprit de plus belle, et je crus que j'en allais étouffer. Elle ne s'en déconcerta pas, et attendit patiemment que je fusse en état d'écouter son histoire, ce qui n'arriva pas trop vite, car je recommençais dès qu'elle ouvrait la bouche. Enfin, je me calmai, et elle reprit :

— Ma lettre avait prévenu mon cher Briou ; il obtint encore de descendre, assista à mes exercices, dont tout le monde fut parfaitement satisfait. On voulut ensuite voir de près et caresser un si charmant animal ; chacun y vint à son tour. Quand ce fut lui, je lui expliquai tout bas, en deux mots, le plan de fuite que j'avais formé. Il me comprit sur-le-champ ; il avait compris aussi bien vite le trompette, lorsqu'il lui avait glissé dans l'oreille :

— L'ours est mademoiselle de la Force (1).

Une troisième visite de la troupe permit à mon amant de recevoir une clef de la porte du jardin, par laquelle il se sauva la nuit, en descendant d'abord de sa fenêtre avec ses draps noués ensemble. Je l'attendais dans la ruelle, non pas en ours, cette fois, mais en femme impatiente de le retrouver. Nous courûmes au village, où le curé nous maria, ainsi que je vous l'ai dit. Le roi nous fit loger au Grand-Commun, à Versailles, à cause de l'honneur que j'ai d'appartenir à MM. de la Force, qui voulaient maintenir le mariage. Mais le tyran fut inflexible, mon Briou n'avait pas vingt-cinq ans, et le mariage fut cassé en plein Parlement ; l'avocat général Talon leur en dit de tant de couleurs, qu'ils m'enlevèrent mon mari, et, qui pis est, le donnèrent à une autre.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le moment était venu du cinquième acte de la tragédie, et que la sorcière, ainsi que le *parangon des amis*, ne manquèrent point leur scène. Je me rappelais le procès et le mariage ; les Briou étaient fort riches, aussi n'avaient-ils aucune envie de donner leur fortune à cette écervelée dont les amours avec Baron avaient précédé de bien peu cette aventure. Ce que je n'ai jamais compris, c'est comment le roi et MM. de la Force la protégèrent, et comment, l'ayant protégée, ils l'abandonnèrent ensuite au point où elle était d'être obligée

(1) Cette histoire parfaitement vraie et dont parlent plusieurs Mémoires du temps, ne rappelle-t-elle pas la fable si spirituelle : *L'ours et le pacha* ? Ne croit-on pas entendre [illegible] dire à la sultane : « L'ours est votre époux » ?

d'écrire de pauvres romans comme l'*Histoire de Marguerite de Valois*, dont elle m'apportait le manuscrit, qu'elle publiera bientôt, à ce qu'elle assure. — A sa place, j'aimerais mieux retrouver mon trompette et me remettre à danser avec les ours ; au moins, on serait obligé de la nourrir, et son nom resterait caché, avec son visage, sous sa peau.

Je n'ai pas pensé à lui demander si cette comédie d'ours fut jouée en hiver ou en été, ce qui donnerait un bien autre mérite à la chose.

Quand elle eut suffisamment pleuré et moi suffisamment ri, je revins au sujet principal de sa visite, et je lui demandai ce qui se pouvait faire pour M. de Lauzun, et en quoi je servirais le projet étrange dont elle m'avait entretenu.

— L'esprit m'a révélé ce que vous ne croirez point, peut-être ; c'est que M. de Lauzun a résolu de se sauver tout seul, et qu'il y travaille en ce moment. Il est venu à bout de faire un trou à sa cheminée, avec tant de bonheur, qu'on ne s'est encore aperçu de rien. Il faudrait maintenant tenir plusieurs affidés autour de Pignerol, et le recevoir dès que la brèche sera assez large ; on aidera après à sa fuite en Suisse, en Italie, au diable, s'il le faut, s'il est un asile sûr qui l'arrache à la vengeance du roi.

— Quoi ! madame, c'est là tout votre plan ?

— Ne suffit-il point, madame ?

— Hélas ! il ne me semble même pas raisonnable. En admettant ce dont je doute fort, que M. de Lauzun ait pu creuser ce trou et le cacher jusqu'ici, comment le dissimulera-t-il ? comment sortira-t-il de la forteresse si bien gardée (1) ?

Je n'avais pas achevé ces mots, que mon extravagante se leva en pied et me fit une grande révérence.

— Je vois bien, madame, que je me suis trompée, et que la maladie vous ôte l'esprit que vous aviez autrefois. Vous ne croyez rien, vous riez de tout, vous n'aimez pas assez M. de Lauzun pour me comprendre ; vous ressemblez aux courtisans qui ne pensent qu'à eux. Je ne vous en dirai pas davantage, on ne me tirerait plus un mot ; je remporte ce manuscrit, cette *Reine Marguerite*, dont je vous supposais digne, vous ne la lirez point, vous n'en saurez rien, ni de rien autre chose venant de moi. Adieu, décidément il n'y a au monde de bon, de précieux, de véritable que Fidèle, je ne veux plus voir rien que lui ; vous, qui me sembliez si parfaite, vous ne valez pas mieux que les autres ; grâce à votre dureté, mon pauvre cousin mourra de misère et d'ennui sur la paille d'un cachot. Allez ! allez ! cela vous portera malheur, et cet agneau sera vengé !

Lauzun en agneau et mademoiselle de la Force en ours, composent une bizarre ménagerie.

Après ce trait de Parthe, lancé en fuyant, elle reprit tout son bagage, m'adressa de nouveau un geste désespéré, et sortit, sans retourner la tête.

J'en ris encore.

Ce qu'il y a de particulier, néanmoins, c'est que Blondeau a été prise de sommeil aussitôt son entrée, qu'elle n'a ouvert les yeux qu'à son départ, et que mes autres femmes n'ont entendu ni mon sifflet, ni mes éclats de rire, ni même les cris du chien.

Explique qui pourra ce phénomène.

XXVI

Revenons maintenant à ma jeunesse, à ce moment suprême de mon mariage, où ma vie allait se décider, et où je fus si lâchement abandonnée par celui qui aurait dû me soutenir. Je l'avais écouté dans l'admiration de son amour, de son dévouement ; je lui promis, puisqu'il le fallait, que j'obéirais à mon père, mais que, jusqu'au dernier soupir, je l'aimerais, et ce serment-là je l'ai tenu, quoi qu'on en puisse dire et penser.

Le maréchal arrivait de Lyon, où il avait été avec la cour, pour l'entrevue de Madame Royale, duchesse de Savoie, avec le roi et la reine. On comptait, à défaut de l'Infante, prendre une de ses filles pour notre sire. Mais là justement tout changea ; la reine mère reçut l'avis que l'Espagne nous donnerait Marie-Thérèse, tout autre projet fut éloigné, et comme mon père s'était montré dans son ambassade en Allemagne, dont il arrivait, aussi droit que magnifique (chose rare pour lui, quant au dernier article du moins !), on le chargea de cette négociation difficile. Il laissa, ainsi que je l'ai raconté, son train en arrière, afin de passer quelques moments en sa maison de Bidache et de régler ses affaires de famille. Ce train, plus magnifique encore que celui de Bavière, allait à petites journées, le maréchal le devait rejoindre à Fontarabie. Il eut l'adresse de se faire payer une bonne somme par le cardinal, pour ses mules, ses caparaçons et ses habits, de sorte qu'il n'y perdit point, sans compter les présents qu'il reçut.

Le lendemain de mon entrevue avec Lauzun, je descendis plus morte que vivante, et si pâle, que ma bonne mère s'en effraya.

— Laissez, dit M. de Gramont. Une demoiselle qui se marie est toujours sérieuse, surtout quand elle va régner, non seulement sur son époux, mais encore sur ses sujets. J'ai écrit ce matin à M. de Valentinois d'arriver à Bidache le plus tôt possible. Mon ambassade ne sera pas longue, ce n'est point moi qui ramènerai la jeune reine, je serai donc vite de retour, et, comme madame la duchesse de Valentinois doit briller aux fêtes du mariage royal, nous conduirons incontinent pour nous y rendre après tous ensemble.

Ma mère dit que cela était admirable et que je devais remercier mon père de ses bontés. Je crois que j'eusse étranglé de colère plutôt que de répondre un mot.

— C'est bien ! c'est bien ! poursuivit le maréchal ; je veux que chacun soit content aujourd'hui ; et vous, Puyguilhem, vous allez m'être aussi obligé que cette morveuse. J'ai une dépêche importante à porter à Son Éminence ; la Cour retourne à Paris, je vous y envoie. Vous partirez ce soir, vous reviendrez avec le comte de Guiche pour le splendide hyménée de madame la princesse, je tiens à ce que la famille soit réunie. Vous voilà bien content de retourner vers les belles dames ! Mademoiselle du Gué-Bagnols se marie, dit-on, vous serez peut-être plus heureux après qu'avant. Quant à M. Guiche, il va bien, il va très bien ; on ne parle que de lui dans les ruelles. Vous verrez, madame, combien votre fils a bon air maintenant.

Il causa très librement, ne semblant pas s'apercevoir des coups qu'il me portait, me forçant à lui répondre, à sourire, lorsque les larmes roulaient dans mes yeux. Il me surveilla si bien et me tint de si bonne façon, que je ne pus trouver une minute de solitude jusqu'au départ de mon cousin. Je m'échappai quand il prit congé de ma mère ; je n'aurais pu résister, je me serais trahie.

Je me mis au lit, avec une grosse fièvre, et j'y restai plusieurs jours.

Lorsque mon père quitta Bidache, il monta dans mon appartement et me fit mille plaisanteries, qui m'enflammèrent le sang au point que j'en pensai étouffer.

— Je reviendrai dans un mois, deux tout au plus ; d'ici là vous ne vous ennuierez point, ma fille, vous allez être entourée des tailleurs, des brodeurs, des bijoutiers, qui vous arriveront de Bordeaux et de Toulouse, encore ne sera-ce que le fretin ; car, pour les magnificences, votre frère s'en est chargé et vous les rapportera de la bonne faiseuse. Que vous allez être éblouissante, et que vos yeux feront de mal quand vous reparaîtrez à la cour ! Je m'en inquiète d'avance pour ce pauvre M. de Monaco.

S'il ne fût pas parti, je ne sais ce que j'allais lui dire.

Combien cette maison me parut immense et déserte, lorsque je recommençai à descendre !

Cependant elle se remplissait chaque jour de personnes conviées, de parents, de simples connaissances ou de tenanciers. Les compliments pleuvaient, j'avais grande envie de répondre des injures. J'obtins de ma mère et de madame de Basté de très peu paraître, j'obtins même de reprendre mes promenades, à la condition d'être accompagnée par Blondeau et par un laquais. Ma première course fut pour la ruine de la montagne, où je trouvai mes bohêmes, où Puyguilhem m'avoua sa tendresse ! Ah ! que je fus malheureuse en revoyant ces pierres, ces lierres en festons, ces beaux arbres et ces sentiers défleuris maintenant comme mon cœur ! Je versai d'abondantes larmes, le laquais restait loin et je ne gardai que Blondeau, qui me voyait pleurer tous les jours dans ma chambre et dont je ne me cachais pas.

— Mademoiselle, me dit-elle, si vous alliez rencontrer la vieille femme, elle qui vous a fait tant de promesses, elle pourrait peut-être vous consoler.

— Je ne la rencontrerai point, ma chère amie, ces sortes de gens ne viennent jamais quand on en a besoin, et puis d'ailleurs m'empêcherait-elle d'épouser M. de Monaco ?

Je ne la rencontrai pas, en effet, j'eus beau remuer et retourner les ruines dans tous les sens, j'avoue que j'espérais mieux, et mes secrètes pensées étaient de la revoir. Je revins au logis triste et découragée ; en entrant dans ma chambre, dont la fenêtre était ouverte, je trouvai sur le balcon une boule de papier enveloppant une petite

(1) Madame de Brion disait vrai, Lauzun creusait un trou en cachette ; mais madame de Monaco ne se trompait pas non plus, le trou fut découvert et bouché.

pomme ; je fus sur le point de la jeter lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur ces mots, écrits très lisiblement par dessus :

— Le destin ne peut être changé. Notre sort est fixé, il faut s'y soumettre ; mais l'avenir [illegible] les amis sont là.

Cela ne compromettait personne et c'était clair à mes yeux. J'en fus à la fois triste et bien aise : je ne pouvais éviter mon malheur, le mariage se devait conclure, au moins l'espérance était là. Je serrai ce billet soigneusement. Ma vieille amie veillait [illegible] sur moi si je ne la voyais point. Elle me suivait peut-être, elle me secourrait ; c'était un appui, croyais-je : dans la jeunesse on croit tout.

J'en fus un peu [illegible]. Après un mois d'absence, je vis un matin, à l'heure où je ne l'attendais pas, — j'étais à ma toilette, — je vis Puyguilhem descendre d'un carrosse dans la cour. Le cœur me battit à m'étouffer, et je ne regardai point qui l'accompagnait. Il me parut néanmoins qu'il y avait plusieurs personnes. Mes jambes flageolaient sous moi. Bonteau fut obligée de me donner des gouttes, j'allais perdre connaissance. J'entendis après marcher, causer et rire dans le corridor, on frappa fortement à ma porte ; je crus que c'était lui, une joie folle traversa ma pensée ; il était gai, il était heureux, il fallait donc qu'il apportât de bonnes nouvelles à notre amour. Je m'élançai les cheveux épars, et j'ouvris moi-même. Je me trouvai en face d'un cavalier que je ne reconnais point d'abord.

— Mademoiselle de Gramont ? demanda-t-il.

Je m'apprêtais à prendre mon grand air pour le tancer de son insolence, il laissa tomber son feutre, son manteau de voyage qui l'enveloppait, et, me jetant les bras au cou, il me baisa deux ou trois fois sans me laisser le temps de me reconnaître, tout en riant de ma surprise.

— Ma sœur ! ma sœur ! répéta-t-il comme un écolier faisant un tour à son camarade.

C'était le comte de Guiche.

Nous étions séparés depuis bien des années, et à cet âge la différence est énorme. Je retrouvais mon frère beau, bien fait, agréable de tout point, fort spirituel et d'une élégance suprême. Je le regardais étonnée, je l'écoutais, je ne répondais point tant j'étais étourdie de toutes ces émotions à la fois. Quant à lui, il ne faisait que rire, tournait autour de moi, prenant ma main, mes cheveux, examinant ma taille.

— Par ma foi ! mademoiselle de Gramont, vous êtes belle et j'en suis charmé. J'amène avec moi certain amoureux bien empressé de se jeter à vos pieds, et, ce qui est plus important, j'apporte des caisses où vous trouverez des miracles de goût, qui vous rendront encore plus belle, ce qui ne nuit point.

Jamais je ne fus si sotte : je pris machinalement un soulier posé sur un coussin et je me chaussai, ce qui fit rire mon frère de plus belle, et il y avait de quoi.

— Des souliers ! ah ! quels souliers, ma sœur ! j'en ai dans votre bagage de si jolis, de si mignons, qu'en vérité je les crois seulement propres à garder le lit. Mais remettez-vous, remettez-vous donc. Êtes-vous devenue à ce point *Bulachienne* que vous ne sachiez pas dominer une impression, et que l'arrivée d'un frère vous fasse pâmer ? Mauvaise habitude ! il faudra vous en défaire au pays où vous allez, sans quoi vous seriez la victime de vous-même et des autres. Premier conseil de frère aîné : ne vous y accoutumez pas, je suis rarement en humeur de maître d'école.

Je commençais à respirer ; pourtant ce qu'il m'avait dit d'un amoureux m'occupait. Je songeais à Puyguilhem et je n'osais lui faire une question directe. Était-il donc dans la confidence ?

— Qui vient avec vous, mon frère ? répliquai-je bien timidement.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? *j'apporte* M. de Monaco et *j'amène* vos présents de noce. La langue m'a fourché et je ne m'en dédis pas, car votre mari n'est réellement qu'une [illegible] et vos joyaux, vos parures, deviendront la partie essentielle de cette union.

Je [illegible] soupirai.

— [illegible] votre parti, ma petite sœur, il en est toujours [illegible] ainsi à la cour. Vous ne serez pas la [illegible], je vous en réponds. Mais vous voilà toute [illegible] d'où vient cela ? Vous n'êtes plus gaie, folle [illegible] comme jadis, vous avez pris un air de petite fille [illegible] vous êtes une belle personne. Vous ne serez [illegible] de la Fronde à présent, et je n'aurais pas cru [illegible] vous ! Allons, du courage, faites relever ces cheveux [illegible] la coiffure à la mode ; nous avons [illegible] et nous y prendrons ce qui vous plaira. [illegible] commencez à vous accoutumer [illegible] vous du reste !

Je lui obéis [illegible] il nous expliqua ce qu'il fallait faire [illegible] mes boucles selon la coutume du jour chez [illegible] une douzaine des plus célèbres [illegible] marchait

Sa volubilité était extrême. Je le jugeai tout de suite sur cette conversation, et combien je me trompais !

Lorsqu'il m'eût bichonnée à sa fantaisie, je le renvoyai pour qu'on me passât ma robe ; et comme son valet de chambre le venait prévenir que son appartement était prêt, il me supplia d'attendre qu'il fût habillé pour descendre avec lui.

— Je veux assister à l'entrevue de Cyrus et de Mandane, ma petite sœur ; je veux vous remettre moi-même aux bras de ce grand vainqueur. A propos, il radote d'une aventure d'Avignon, d'un pénitent, où vous êtes mêlée. Si bien que la reine l'a fait venir pour l'interroger ; elle doit en parler à mon père ; on dit qu'il y a là-dessous un secret d'État. Qu'est-ce que c'est ?

Il sortit sans s'occuper de ma réponse, en me criant :

— Attendez-moi !

L'attente fut assez longue, mais j'avais bien à penser ! — J'allais revoir Puyguilhem ; il revenait avec mon frère et mon mari futur, c'était entre eux deux que je le retrouvais, et il y pouvait consentir. Je suivis le comte de Guiche lorsqu'il reparut ; je répondis à tort et à travers aux plaisanteries qu'il m'adressa. Le bruit courait, prétendait-il, que j'adorais M. de Valentinois.

— Si je n'étais pas votre frère, je dirais : Tant mieux ! si elle aime celui-là, c'est une preuve qu'elle en pourra bien aimer un autre.

En entrant au salon, j'aperçus un cercle imposant, ma mère et madame de Baste au centre. Guiche me donnait la main ; mon oncle, le comte de Gramont, était près de la maréchale, puis M. de Monaco, puis *lui* !

Je fis la révérence en tremblant et les yeux baissés. Mon oncle m'embrassa et me dit que j'étais belle. M. de Monaco me baisa le bout des doigts avec la permission de la maréchale, et, quant à lui, il me salua le plus respectueusement possible.

XXVII

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de consacrer quelques pages au comte de Guiche et aux événements de cour dans lesquels il commençait à se trouver mêlé. Nous allons bientôt remonter sur le théâtre, la première chose est de présenter les acteurs, et ce que les poètes appellent, je crois, l'exposition.

Depuis plusieurs années déjà mon frère, malgré sa jeunesse, était fort du monde et commençait à compter. Il ne bougeait de chez la reine d'Angleterre, où la princesse Henriette et lui *jouaient à la poupée d'amour*, selon l'expression de madame de Sévigné. Ils pelotaient en attendant la partie. Il voyait chaque jour le roi et Monsieur, étant de leur âge à peu de chose près, et ayant l'honneur d'être de leurs jeux, plus tard de leurs parties. Le roi ne le goûta jamais beaucoup ; mais Monsieur s'en engoua et le prit pour son favori. Guiche le menait par le bout du nez et s'en moquait déjà. Personne n'était plus moqueur que ce cher comte, il mordait à tout et par tout, on le verra bien. Il fut des voyages avec son gouverneur même, lorsque mon père était absent, et commença d'aller à l'armée en même temps que le roi. Il s'y distingua fort, il reçut une blessure à la main au siège de Dunkerque, le jour où Sa Majesté tomba malade de cette fièvre qui faillit l'emporter.

Dès lors, il s'était marié, j'ai négligé de le dire, tout occupée de moi-même. D'ailleurs sa femme fut si peu de chose dans sa vie qu'elle n'y compta point. Elle avait treize ans quand il l'épousa. Elle était petite-fille de M. le chancelier, et c'est une jolie et aimable personne. Elle a supporté avec beaucoup d'esprit et de bonté les mauvaises façons de son mari ; on ne l'entendit jamais s'en plaindre, et pour moi j'ai trouvé en elle une amie ; même depuis la mort de mon frère, elle me vient voir assidûment ; elle a l'indulgence de la vraie vertu.

Le premier amour du comte de Guiche fut mademoiselle de Beauvais, la fille de cette vieille et laide Beauvais, femme de chambre de la reine, dont l'affreux museau reçut le plus par encens de la jeunesse du roi. Je ne sais si le comte fut aussi *heureux* près de la fille que son maître près de la mère. Il n'aimait point qu'on lui parlât, et détournait les entretiens toutes les fois qu'il en était question.

Vers cette époque on commençait à beaucoup aller en masque, et c'est aussi le commencement des loteries, même

celui des ballets. Le roi en dansait fréquemment avec mesdemoiselles de Mancini, Mademoiselle et ce qu'on appelait le monde du Louvre. La comtesse de Soissons était mariée ; c'était sous le règne de madame la connétable, alors Marie de Mancini. La reine de Suède paraissait dans ses assemblées, où l'on se jouait d'elle, et trouvait mon frère à son goût ; il la maltraitait et la faisait courir sans montrer qu'il s'aperçût de sa bonne volonté ; elle en témoigna plus d'une fois sa colère.

M. de Candale, amant en titre de madame d'Olonne, et l'un des petits-maîtres les plus brillants de la cabale de la Fronde, mourut de sa belle mort, à Lyon, ce qui est un vrai malheur, dans un moment où il pleut des coups. M. le Prince se raccommoda à la grande joie de mon père ; il prit aussitôt Guiche en gré, et en fit grand état. Il était (M. le Prince) tout à fait brouillé avec madame de Châtillon, qui, pour s'en consoler, descendait jusqu'à l'abbé Fouquet, lequel la maltraitait et la battait. Que les temps sont changés ! Si on eût dit à l'amiral de Coligny :

— La femme de votre petit-fils sera maltraitée par l'abbé Fouquet !

Il eût juré son gros juron et jeté le prophète à la porte. Cela était cependant, et au vu de chacun.

Monsieur était un étrange prince ; il s'habillait en femme, il portait du rouge et des mouches, il passait sa vie à ajuster mademoiselle de Gordon et à se mettre des rubans dans les cheveux. Mon frère le méprisait jusqu'au point de lui donner un jour, dans un bal où l'on était en masques, à Lyon, lors de la visite à Madame Royale, de lui donner, dis-je, des coups de pied au derrière, devant toute la cour, et le prince n'en faisait que rire ; il se croyait parfaitement déguisé.

La reine prit quelque ombrage de cette grande intimité et Monsieur ne pouvait voir le comte qu'en présence du maréchal Duplessis, son gouverneur ; mais madame de Choisy et cette folle comtesse de Fiennes, les bonnes amies de Monsieur, leur procuraient des rendez-vous en secret, comme des amants. Au voyage de Lyon, ainsi que je l'ait dit, ils s'émancipèrent. La princesse Marguerite de Savoie, qu'on y fit venir si maladroitement pour épouser le roi, qui ne voulait pas d'elle, s'y montra la personne la plus spirituelle et en même temps la plus naturelle du monde. Nul n'aurait pris la position comme elle la prit. Mon père eut avec elle des entretiens particuliers qui la lui révélèrent avec ses qualités éminentes.

Manicamp était le grand ami du comte de Guiche et le plus insolent, le plus drôle de corps que je connaisse. Il se croyait tout permis sous l'abri de mon frère, et même vis-à-vis de Monsieur ; ils en firent tant, que la reine les renvoya à Paris, où le comte devint amoureux de madame d'Olonne ; de peur que personne n'en ignore, il la suivait au sermon du père Enève, jésuite, qui prêchait l'Avent aux hospitalières de la Place-Royale. C'était le sermon à la mode, où se rendait le beau monde. Les adorateurs de madame d'Olonne y passaient en troupe, entre autres Marcillac, fils du duc de Larochefoucault et de la Fronde, qui mangeait des yeux mon cher frère, avec ses rubans et ses élégances qui n'appartenaient qu'à lui. Le bruit courait, mais je n'en crois rien, que Guiche ménageait la d'Olonne pour la donner à Monsieur. La reine, qui n'aimait pas les favoris de ses enfants, le répétait à Monsieur toute la journée, celui-ci se défendait ; ce qu'il y a de sûr, c'est que mon frère n'était guère homme à servir d'hameçon aux autres.

Pendant le temps que mon frère et Puyguilhem avaient passé à Paris, il y eut une mascarade avec Mademoiselle, mademoiselle de Villeroy et mademoiselle de Gordon. Ce fut une galanterie très précieuse, et qui me coûta plus tard bien des larmes ; car, à dater de ce jour, Mademoiselle remarqua M. de Lauzun et conserva son idée. Les femmes étaient habillées de toile d'argent, avec des passepoils couleur rose, des tabliers et des pièces de velours noir, garnis de dentelles d'or et d'argent. Les habits étaient échancrés à la bressane, avec des manchettes et collerettes à leur mode, de toile jaune très fine, le tout entouré de point de Venise. Les chapeaux de velours noir étaient couverts de plumes couleur de feu rose et blanc. Le corps de Mademoiselle était lacé de perles, attachées avec des diamants, il y en avait partout ; Monsieur et mademoiselle de Villeroy étaient parés de diamants, mademoiselle de Gordon d'émeraudes. Elles étaient coiffées en paysannes de Bresse, avec des cheveux noirs, des houlettes de vernis couleur de feu, bordé d'argent. Monsieur était en femme et portait ce costume ; de mon temps, je ne lui aurais jamais permis ces choses-là.

Le duc de Roquelaure, le marquis de Villeroy, mon frère et Puyguilhem, bergers de ces paysannes, étaient fort bien vêtus. J'ai noté tout cela dans le temps, parce que nos deux courtisans en radotaient. Mademoiselle m'en parla dès que je revins à la cour, et bien des fois depuis ; elle ne l'oublia point, ni moi non plus.

Mon cher frère fit une fort vilaine action envers sa belle madame d'Olonne, et il en fut payé tout de suite. Il lui arracha les lettres de Marcillac et alla les colporter partout, surtout à l'hôtel de Liancourt, afin d'empêcher le mariage du prince avec la petite-fille de ce duc. Il n'en vint point à bout, et en fut d'abord pour sa courte honte et puis pour le reste. A son tour, Marcillac obtint les lettres du comte de Guiche, et les promena à Paris et dans tous les coins des ruelles. Il les porta même au cardinal, et là se gâta l'affaire. Dans une de ces lettres, il parlait de Monsieur et de la reine en ces termes peu aimables :

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour résoudre l'enfant à être votre galant ; il en avait assez d'envie, mais il craint la bonne femme. »

Notez qu'il mentait comme un charlatan. Jamais il ne voulut donner Monsieur à la d'Olonne. Quoi qu'il en soit, la reine, se voyant traitée de *bonne femme*, entra en furie. Monsieur, Mademoiselle, qui étaient fort tripoteurs, s'en mêlèrent. Mon père partait pour son ambassade, il en fut désespéré et eut les mille peines à raccommoder la chose, mais la reine mère ne pardonna jamais, et la vie entière du comte de Guiche s'en ressentit.

La reine avait un ressouvenir très mauvais ; il ne faisait pas bon à l'offenser, elle n'était pas Espagnole pour rien. Voilà où en étaient les choses au moment de mon mariage : le roi, amoureux éperdu de mademoiselle de Mancini, qui n'en valait guère la peine, après avoir oublié sa sœur Olympe (la comtesse de Soissons) et mademoiselle de la Mothe-Argencourt, une des filles de la reine, se laissait marier malgré lui. Le cardinal était encore tout-puissant ; la reine essayait de dominer son fils, et n'y réussissait point. Toutes les intrigues se croisaient autour de l'avenir ; c'était le roi, c'était la jeune cour.

Mon frère, dont on a voulu faire un héros de roman, était un homme capricieux, d'humeur noire avec sa famille, visionnaire, sans cœur, fort brave, très emporté par moments, apathique et paresseux, presque toujours mordant, caustique, incapable d'amitié pour personne, pas même pour lui, lorsque cela lui donnait de la peine. Il n'aima pas même Madame, car je l'ai vu souvent se plaindre de l'esclavage qu'elle lui imposait, il ne la conservait que pour sa vanité. Il lui fallait être maître et non pas soumis ; il lui fallait être adulé sans le rendre ; enfin, excepté dans ses moments brillants de la cour, le comte de Guiche n'avait rien d'aimable ni d'attachant que son visage et sa bonne grâce. Je le sais mieux que personne, car il ne se cachait point avec moi.

Son esprit se perdait quelquefois dans des lanterneries et des sophistications sans terme. Il s'engageait dans des discussions qu'il ne pouvait soutenir, car il était fort ignorant, bien qu'il eût la rage de savoir le pourquoi de toutes choses. J'ai déjà parlé de ses affectations, de ses plaintes sans sujet, de ses évanouissements et de ses petits chiens. Il était une manière d'hermaphrodite par les façons et les habitudes ; femme, en tout ce qui touchait la toilette, les finesses, les confidences exagérées, les susceptibilités, les coquetteries, les puérilités même, il redevenait homme aussitôt que le danger ou la gloire l'appelaient, comme Achille à Lesbos. Ses fréquentations avec Monsieur lui donnaient les goûts de ce prince, il s'était accoutumé près de lui à regarder comme capital l'arrangement d'un justaucorps ou d'un panache. Presque aussi Gascon que mon père, sa nonchalance donnait à ses gasconnades une autre tournure. Il disait tout, comme lui, mais ce n'était pas un trait lancé, c'était une mine dont on n'entendait l'explosion qu'après avoir écouté un instant. Plus incisif, peut-être, plus mordant, il eut des amis néanmoins qui se prirent à l'écorce et qui crurent à sa bonté, à cause de sa paresse qui l'empêchait d'être méchant sans un intérêt bien direct. Moins adroit que le maréchal parce qu'il était plus fier et plus orgueilleux de son mérite, ou plutôt je m'explique mal, parce qu'il tenait davantage à l'imposer aux autres, il ne réussit point à la cour aussi bien que lui. Il est mort à temps, il ne serait jamais arrivé à rien ; il avait jeté son feu, comme une fusée. D'ailleurs, le roi ne l'aimait pas.

Tel était cet homme que la moitié du monde a jugé si différemment de l'autre, sans que nul rencontrât juste. A dater du moment où nous sommes arrivés, il se mêla toujours dans ma vie, nous le retrouverons sans cesse, voilà pourquoi j'ai tenu à développer son caractère ; de plus, j'écris pour ôter les masques, je veux faire connaître mes gens. Du point où je suis placée, sur mon lit de mort, je les vois bien ; je n'ai plus d'intérêt à ménager, je n'ai plus à craindre que mon juge de là-haut, je n'oserais pas calomnier, car il me voit et m'entend ; mais je suis juste, et c'est un soulagement en l'état où je suis. Voilà que ce mot de *soulagement* venu au bout de ma plume me fait rire en me rappelant madame de Brion. Cependant je ne l'effacerai pas. Retournons à mon mariage et à M. de Monaco.

XXVIII

Après la présentation et un compliment, M. de Monaco se regarda comme le maître futur de ma personne et s'étala en conséquence.

— Ah ! mademoiselle, que je suis heureux ! s'écria-t-il.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda le comte de Guiche, suivant sa [illegible] de famille.

— Pourquoi [illegible] ?

— C'est que vous n'en avez pas l'air, et que ma sœur ne me semble [illegible] ni de son bonheur ni du vôtre.

Je regardai Guiche avec reconnaissance, j'espérais que le duc se fâcherait ; mais votre [illegible], il se mit à rire.

— Votre père sera ici dans deux jours, poursuivit le comte, et [illegible] une foule d'amis ; il en a, je crois, recruté dans toutes les Espagnes.

Nous [illegible] manquions déjà pas d'amis autour de nous, et, comme je ne voulais pas regarder Puyguilhem, je les regardai. J'avisai dans un coin M. de Biarritz, qui me salua d'un air profondément triste ; j'en fus étonnée, et son visage me sembla plus beau encore avec cette expression. Lorsqu'il vit sur ma physionomie que je pensais à lui, il s'approcha lentement et, profitant d'un moment où je me retournais, ce qui m'écartait un peu des autres, il me demanda si je comptais bientôt me promener encore dans les ruines.

Cette question m'étonna et me fit rougir. Je lui demandai à mon tour comment il savait que j'y étais allée.

— Parce que j'y étais moi-même, mademoiselle.

— Mais je ne vous ai point vu.

— Je vous ai bien vue, moi !

Je n'osai en dire davantage. Je ne savais de laquelle de mes promenades il s'agissait. Peut-être était-ce la première ; peut-être m'avait-il entendue avec Puyguilhem, et cependant mes Basques faisaient bonne garde. Une idée me poursuivait : que ce beau jeune homme si sauvage, si loin des façons de cour, d'un sang aussi vieux que les rochers de ces montagnes, avait un lien quelconque avec les sujets de ma bonne amie. J'en eus presque le frisson. Je savais qu'il m'aimait ; on sait toujours ces choses-là ; mais il me laissait peu.

Il viendra une époque où nous aurons la clef de cette énigme.

Il me fut impossible d'échanger un mot avec Lauzun dans cette éternelle journée. J'espérais que le soir il se souviendrait d'autrefois, et je mis Blondeau en sentinelle. En effet, nous l'entendîmes arriver, et je courus à lui le cœur plein tout à la fois de douleur et de joie. Je le trouvai froid, composé, raisonnable. Armé de son sacrifice, il exigea que je devinsse comme lui, en apparence du moins. Il me fit [illegible] cesser nos entrevues et à lui garder l'avenir. Il [illegible], assurait-il, que nous fussions découverts. Le maréchal n'ignorait rien ; il devait nous épier et j'en serais la victime. Il mourrait de désespoir s'il était cause pour moi d'un chagrin, d'une privation. Il m'aimait tant ! Il se dévouait aux regrets, à la jalousie, à mille tourments, pour me jeter aux bras d'un rival riche et puissant, parce qu'un cadet de famille n'était point un mari digne de moi.

Ce qu'il y a de pis, ce dont je rougis à présent, c'est que j'étais assez folle pour l'en remercier, pour admirer ce désintéressement et pour le proclamer le plus héroïque des amoureux. On passe la moitié de la vie à être dupe et le reste à se venger sur les autres de l'humiliation de l'avoir été.

Nous vîmes arriver mon père trois jours après, avec une [illegible] de Paris. Le pays entier le suivait. Il fut [illegible] des mulets de carrosse par les gens de son [illegible] [illegible] de [illegible] Parmache, etc., derrière [illegible] mes frères. Louvigny arriva aussi [illegible] M. de Monaco et les autres. Ma mère et moi [illegible] dames nous restâmes aux fenêtres. Mon père [illegible] représenter [illegible] il dit ce qu'il [illegible] dans le château avec les courtisans [illegible] les nouveaux.

Après [illegible] ma mère puis [illegible] des [illegible] dames [illegible] jeune homme très proprement [illegible] et dit à la duchesse [illegible] à ma mère.

— Madame [illegible] homme d'assez bonne mai[illegible] qui m'a été [illegible] sœur aînée, et pour lequel je vous demande [illegible] C'est le chevalier de Charny.

[illegible] Charny accepta un compliment [illegible] en homme qui sait ce qu'il vaut, qui connaît sa position et qui la prend. Il vint à moi de la meilleure grâce du monde, me rappela notre escapade et nos jeux d'enfants, et me supplia de le regarder à l'avenir comme le plus passionné de mes serviteurs. Je me trouvais donc bien placée entre toute cette jeunesse et la perspective d'appartenir à M. de Valentinois, le seul qui n'eût de jeune que l'âge, dont l'extérieur, l'esprit, les manières étaient si différents des miens et des leurs. Je poussai un gros soupir et je me réfugiai derrière ma mère, pour n'avoir plus à répondre à personne.

M. de Gramont m'y découvrit et me complimenta. Il me jeta deux ou trois grosses railleries en me témoignant sa satisfaction.

— Je vous l'avais dit, ma fille, on s'accoutume à tout. Vous vous ferez merveilleusement à votre futur état, vous serez bientôt charmée de l'avoir accepté, et vous m'en remercierez plus tard.

M. le maréchal duc de Gramont s'est fort trompé ; je ne l'ai point remercié, et je ne le remercierai jamais.

Pendant les quelques semaines qui s'écoulèrent jusqu'à mon mariage, Lauzan m'évita sans affectation ; nous n'échangeâmes pas un mot en particulier, il veillait même sur ses regards. Chaque soir je l'attendais en vain ; je restais de longues heures immobile, les yeux fixés sur cette porte qui ne s'ouvrait plus pour lui, et sur Blondeau s'endormant à son poste. J'étais si cruellement atteinte, que plusieurs fois j'eus la tentation de le chercher, puisqu'il ne me cherchait pas. La honte me retint, peut-être la crainte encore plus que la honte ; je le trouvais si glacé, que je craignais d'être mal reçue.

Au contraire de lui, Charny s'enflammait et ne prenait pas la peine de le cacher. Il me suivait partout, il m'assassinait de sa passion ; en outre qu'il ne me déplaisait point, je le supportais pour tâcher d'exciter Puyguilhem à la jalousie ; il ne paraissait pas s'en apercevoir, ce qui m'exaspérait. M. de Monaco d'une part et *Charlemagne* de l'autre en se [illegible]. M. de Monaco n'y fit point de façon et en parla à mon père, qui lui répondit tout bonnement ceci :

— Je sais, je sais ; il n'y a pas de quoi brider une puce. Charny est un enfant, ma fille est une coquette, ce sont des folies. D'ailleurs il ne faut pas nous en occuper ; à la cour cela vous arrivera sans cesse. Lorsqu'on a une belle femme, on n'a pas le droit d'empêcher les autres de s'en apercevoir et même de le lui dire. Le seul parti à prendre est de la mieux persuader que les autres, et, avec votre esprit, cela ne peut pas manquer d'arriver.

Cette maxime ne le contenta point ; il eut recours à ma mère ; elle l'assura de moi, se [illegible] tendre pour lui, et me fit un sermon magnifique dont je ne retins pas le premier mot. Désespéré de ces efforts inutiles, le duc se mit à bouder et crut que j'y allais prendre garde ; il en fut pour son humeur chagrine et revint de lui-même lorsqu'il s'ennuya.

Quant à M. de Biarritz, il ne dit mot, il ne porta pas une plainte ; mais un jour de grande chasse dans les montagnes, je priai sérieusement Guiche de ne pas quitter le chevalier et de ne point souffrir qu'il s'écartât. L'œil de notre héros basque étincelait de telle sorte, que je craignais une rencontre et [illegible] son terrain, au milieu de ses précipices, le descendant des preux eût vaincu le petit-fils de Henri IV, malgré le sang béarnais qu'il tenait de son aïeul. M. de Biarritz eut le bon esprit de se contenir ; j'ai su tout ce qu'il lui en avait coûté.

Les jours s'écoulaient, le moment approchait, mon sang se glaçait dans mes veines à cette idée. Je passais ma vie entre les tailleurs, les brodeurs et les compliments. Mes frères ne sortaient pas de ma chambre, où toutes les femmes assistaient à ma toilette. Cette jeunesse était folle et gaie. Les fêtes se succédaient à l'envi, celles à la mode du pays pour les vassaux, puis les nôtres. On m'accablait de harangues ; il pleuvait des lettres auxquelles il fallait répondre. Mes parents, ceux de M. de Monaco, me félicitaient et se félicitaient eux-mêmes. L'alliance était brillante des deux côtés.

La veille du contrat, trois gentilshommes arrivèrent : un du roi, un de la reine, un du cardinal ; ils venaient complimenter de la part de Leurs Majestés et de son Éminence. La cour voyageait dans le Midi et s'acheminait vers Saint-Jean-de-Luz, où se devait conclure le mariage avec l'Infante. Le cardinal envoyait à la duchesse de Valentinois une [illegible] à la mode italienne pour porter à Monaco, et le présent n'était pas mince. Rien ne marquait autant la faveur de mon père, car le Mazarin était avare ; il ne donnait jamais rien à personne, si ce n'est pour qu'on le lui rendît au centuple, et, à cet égard-là, mon père en savait encore plus long que lui.

Le contrat fut signé au bruit des fusées, des coups de fusil, des réjouissances de tous les Bidachiens. Les cours et le parc, le château même, étaient pleins de gens. On

chantait, on dansait, on buvait, on brûlait des feux de joie, et la triste héroïne de cette fête avait les yeux gros de larmes. Mon cousin se montra charmant. Sa gaieté brillait plus que les pièces d'artifice, et M. de Monaco l'adorait. Moi, je suffoquais ; mais il fallait se contraindre sous ce harnais de pierreries qu'on m'imposait. Guiche fut très bon ; il comprit que je n'étais pas heureuse et ne se moqua pas de moi : c'est un beau trait.

Le matin du 4 janvier 1660, dès sept heures, on fut éveillé par le bruit du canon ; c'est-à-dire de deux petits fauconneaux qu'avait le maréchal, et dont on tirait des salves, dans les occasions. Ma mère, madame de Baste, ma jeune sœur, mes frères, toutes les dames entrèrent dans ma chambre en cérémonie portant l'habit de la mariée magnifique robe de brocart d'argent, entièrement brodée en perles fines, avec des reliefs moitié satin, moitié velours blanc, comme le reste. Le manteau pareil, à la longue queue, que devait porter le pauvre Bassompierre, et qu'il porta, malgré ses gémissements.



Ah ! Mademoiselle, que je suis heureux ! s'écria-t-il.

Ma coiffure était une espèce de chaperon de perles fines, tout en fleurs, d'un travail admirable. C'étaient des lis, des marguerites, des fleurs d'orangers et des renoncules. L'étoffe de la robe avait été faite et brodée exprès à Lyon. Pour la couronne, le maréchal l'avait commandée, dans son ambassade d'Allemagne, à un joaillier de Munich très renommé pour ces sortes de travaux. La princesse Louise de Savoie, mariée à l'électeur de Bavière, lui en fit présent. Mon voile, en point de Venise, de toute magnificence, venait de la dogaresse. Rien ne manquait à cette parure, que la fleur de mon visage, pâle et défiguré à effrayer ceux qui m'aimaient.

Lorsque je fus prête, les cloches sonnèrent en branle, le canon recommença, les vassaux crièrent ; le maréchal me vint prendre et me conduisit à son carrosse. Je devais revenir dans celui que M. de Monaco avait amené pour cette circonstance, et qui étincelait de dorures. Je trouvai sur mon passage Charny, plus pâle que moi, M. de Biaritz, qui me fit trembler tant il était sinistre. Bassompierre m'attendait pour porter ma queue, il ne se soutenait plus lui-même, et de chaque côté de la portière M. de Monaco, épanoui, mille fois plus sot que de coutume, et Puyguilhem souriant, mais dont les yeux me parurent des flammes.

Nous allâmes à l'église du bourg ; l'évêque de Pamiers nous maria, assisté de deux ou trois autres. Le cardinal de Grimaldi, archevêque d'Aix, grand-oncle de *mon mari*, n'avait pu venir et avait délégué M. de Pamiers à sa place. Je retournai avec M. de Valentinois et ses proches dans son carrosse ; j'étais séparée des miens, c'en était fait, mademoiselle de Gramont n'existait plus.

Je devais porter le soir la couronne du cardinal Mazarin, une robe de satin blanc, couverte de point d'Espagne en argent et brodée de diamants et de perles, la plus magnifique chose du monde. Je dînai avec ma toilette de mariage, entre mon père et M. de Monaco. Je saisis ensuite un moment où l'on me laissait respirer pour remonter chez moi et pleurer un peu quelques minutes, la nuit tombait, il faisait un temps horrible.

Lorsque j'entrai dans un corridor noir conduisant chez mes femmes, j'entendis des pas derrière moi : j'étais suivie ; je me retournai, on me saisit par mon beau voile, qui fut mis en pièces, un bras se passa autour de ma taille, une voix bien connue se fit entendre et bouleversa mon cœur.

— Si cet homme vient ce soir dans votre appartement, je vous donne ma parole que je le tue et vous avec lui ; je n'y tiens plus !

Il est facile de comprendre combien je fus à la fois heureuse et épouvantée. Il se réveillait donc enfin ! Cette tranquillité n'était qu'une feinte, il avait souffert ! Il me regrettait, il m'aimait, il me disputait à son rival, il se regardait comme mon maître, et ne me permettait pas la

révolte Mais aussi ces menaces ! Je [illegible] connaissais, il les exécuterait ! il braverait tout, il détruirait en une minute la dissimulation de trois mois [illegible] faire ? Comment [illegible] ? Comment empêcher M. de Monaco de se prélasser dans ses droits de mari et [illegible] une chambre devenue la sienne ? Il y avait là de quoi embarrasser une tête plus rassise. J'appelai Blondeau qui me suivait, et je laissai échapper mon inquiétude [illegible] pour la consulter. Je hais les avis des subalternes et je ne descendais point jusque à eux, mais [illegible] me desserrait le cœur.

— Ah ! mademoiselle [illegible] sur le champ, M. le maréchal seul peut [illegible] faut lui tout dire.

Cette idée [illegible] mais je répugnais à l'exécution. Mon père [illegible] terrible manière de plaisanter ! Je [illegible] plus que les mots sévères de [illegible] depuis le matin plusieurs fois il m'avait [illegible]. Cette menace de Puyguilhem [illegible] il m'avait quittée de suite [illegible] Blondeau dans un corridor noir, [illegible] dangereuse, il en rirait M. de Monaco, [illegible] ne se rangeait pas dans ma tête [illegible] et avenable. Cette figure-là [illegible]. Comment être jaloux sérieusement d'un [illegible] et aller jusqu'à la tragédie du couteau ? [illegible] d'avance les pasquinades de M. de Gramont [illegible].

Je me déterminai pourtant. J'étai mon voile mis en pièces, et je descendis très décidée à tout braver. La première personne que je rencontrai fut le chevalier de Charny, tout [illegible] l'air triste et la mine basse.

— Eh ! mon Dieu ! lui dis-je, qu'avez-vous, et où allez-vous ainsi ?

— Hélas ! madame, je pars tout à l'heure.

— Vous partez !

— Oui, avec M. le maréchal, M. de Puyguilhem et M. de Louvigny.

— Puyguilhem ! Louvigny ! mon père ! où vous conduit-on ?

— A Pau ; un courrier arrivé à l'instant apporte une dépêche ; M. le maréchal doit s'y rendre et nous emmène.

— Oh ! Jésus ! mon père ! mon père ! il songe à tout !

C'était un grand poids de moins ; je n'aurais pas de confidence à faire ; je quittai Charny bien soulagée, mais craignant encore. Puyguilhem suivrait-il le maréchal ? N'allait-il pas débuter par une désobéissance ? Je le cherchai, je cherchai M. de Gramont. Guiche me dit qu'ils étaient enfermés ensemble, mon sort se jouait.

J'ai su depuis cette conversation. Le maréchal trouva Lauzun au bas du degré, rouge encore de notre entrevue brusquée. Il le saisit au passage et l'emmena, beaucoup malgré lui. Entré dans le cabinet des livres, il le fit passer d'abord et derrière lui ferma la porte au verrou. Puis il le regarda jusque dans le blanc de l'œil, ce dont le hardi compagnon ne se déconcerta pas.

— Monsieur, dit-il, allez incontinent mettre des bottes et un [illegible], nous partons dans un quart d'heure.

— Pardon, monsieur le maréchal, c'est impossible.

— Impossible ! et pourquoi ?

— Je suis hors d'état de monter à cheval.

— Vraiment ! vous me semblez cependant alerte et dispos. N'êtes-vous pas plutôt sur le chemin de la folie ? je n'entends pas qu'on y marche sous ma bannière.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

— Je sais ou plutôt je devine ce que vous voulez faire, moi. Vous avez des [illegible] de jeune homme ; depuis ce [illegible] je vous étudie et vos yeux vous trahissent, mon pauvre [illegible]. Vous n'êtes pas [illegible] bien habile quoique vous [illegible] infiniment.

— Monsieur le maréchal me fait trop d'honneur.

— Ne prenez pas cet air [illegible] et écoutez-moi. Avec [illegible] je ne ferai point de discours de beaux sentiments [illegible] nous connaissons l'un et l'autre. Le roi va se marier [illegible] Jean-de-Luz.

— [illegible] monsieur.

— [illegible] votre père a décidé qu'à partir de ce moment [illegible] commandant la compagnie des Cent-Becs [illegible] vous n'avez que la survivance.

— [illegible] pas.

— [illegible] cette compagnie, c'est votre entrée [illegible] le commencement de votre fortune [illegible] vous qu'il connaît à peine [illegible] bien il ne vous en faut pas davantage [illegible] parer du poste.

[illegible] les yeux, mais il se tut.

— [illegible] dépêche de Son Éminence [illegible] peut-être à Bayonne sur [illegible] de ces deux villes d'un au[illegible] à vous. Vous y [illegible] deux ou trois semaines [illegible] la maréchale y viendront *espérer* leurs Majestés, au-devant desquelles je dois me rendre ; ensuite, vous servirez d'écuyer à ces dames, pour marcher vers Saint-Jean-de-Luz, où vous attendra votre compagnie. Je suis bon parent, monsieur, et j'arrange bien les choses, ne le trouvez-vous pas ?

En retour, il vous faut me sacrifier aujourd'hui votre *incommodité*, m'accompagner de bonne grâce, et laisser le Dieu d'hyménée éteindre ses flambeaux pour allumer ceux de votre gloire. C'est non seulement un ordre que je vous donne, mais c'est une prière que je vous fais.

Puyguilhem m'aimait ; il était certainement enragé contre mon mariage et contre mon mari, mais la première passion de cet homme a toujours été et sera toujours l'ambition, soutenue par l'orgueil. Mon père touchait admirablement cette corde. Cependant, il ne se rendait pas encore.

— Si votre maladie vous jouait le mauvais tour de vous retenir ce soir, plus de Becs-à-Corbin, plus de commandement de Bayonne, plus de duchesse de Valentinois à la cour, plus de faveur pour son cousin, partant plus de fortune. Ce serait là une méchante maladie, bien pis que les sept plaies d'Égypte, en vérité. Elle vous jetterait même peut-être en Espagne ou ailleurs, selon que l'exil vous séduirait plus en un lieu qu'en l'autre. Mon pauvre comte, je vous plaindrais fort, et ce serait dommage.

M. de Lauzun est nanti d'une promptitude de jugement très rare et d'une résolution aussi prompte que le jugement. En un clin d'œil ces paroles lui montrèrent l'abîme ouvert, il n'était pas homme à s'y jeter.

— A quelle heure monsieur le maréchal monte-t-il en carrosse ?

— A l'instant, monsieur. Vous avez juste le temps de vous préparer, sans vous écarter même.

— J'obéis, monsieur le maréchal.

Mon père lui fit un signe de main, et, dès qu'il fut sorti, il revint vers nous. On était réuni autour de ma mère dans la chambre du dais, le cercle, fort sérieux déjà, se ressentait de ce départ subit. Au fond, tout à fait dans l'ombre, j'aperçevais le visage pâle de Biaritz, ne bougeant non plus qu'une statue et me lançant des regards effrayants. Bassompierre et Charny faisaient la paire de muets. M. de Monaco s'était imprimé un sourire résumant toutes les sottises qu'il avait dites et celles qu'il dirait. Mon père vint droit à moi, et, me donnant la main, il me conduisit à la cheminée, où personne ne se tenait.

— Madame de Valentinois, me dit-il, je remplis jusqu'à la fin mes obligations de père ; j'espère que vous vous en souviendrez, et que mademoiselle de Gramont se montrera digne de la maison dont elle sort. Vous avez une belle boule à jouer, ne la manquez pas, vous vous en repentiriez toute votre vie.

Il n'attendit point de réponse, et retourna vers ma mère, jusqu'à ce que les écuyers le vinssent prévenir. Mes amants le suivirent comme des crucifiés, excepté Biaritz, qui ne branla pas. Je crois que, s'il eût tenu M. de Monaco dans quelque coin, j'eusse été bientôt veuve. Nous ne les vîmes pas partir ; mais j'entendis les carrosses, et chaque tour de roue me passa sur le cœur.

La veillée ne se conduisit point tard. Ma mère conservait les anciens usages lorsqu'elle en était la maîtresse. On me mena dans ma chambre en grande pompe ; j'avais tant prié pour être dispensée des cérémonies de la chemise et autres qu'on me l'avait accordé. Nous n'étions point à la cour, et puis en ce temps-là on n'y tenait pas tant qu'aujourd'hui, le feu roi n'en ayant pas la furie comme celui d'à présent. On suivait encore les modes de Louis XIII pour toutes ces choses, notre sire ne s'étant pas montré ce qu'il devait être sous le cardinal Mazarin.

Ma mère et madame de Basté m'embrassèrent tout en larmes, après le sermon d'usage. Je ne sais pourquoi elles pleuraient, puisqu'elles me croyaient heureuse. Guiche, qui venait de chez le marié, força la porte pour m'embrasser et se moquer de moi. Il me trouva le meilleur air du monde sous mes dentelles et mes fleurs, badina quelques minutes et s'enfuit en criant :

— Voilà Son Altesse !

Les étiquettes d'à présent veulent que l'on vous couche en face de toute la France. Grâces au ciel, je le répète, nous étions en affranchissons. J'attendais M. de Valentinois, seule avec Blondeau, ayant renvoyé les autres, bien triste et bien marrie et décidée pourtant à obéir à mon père. Il entra. Son déshabillé, parfaitement ridicule, le faisait ressembler au Gros-Guillaume de la comédie. Il s'était surtout muni d'un bonnet, en manière de cloche, qui m'eût fait rire aux larmes pour peu que je ne fusse pas l'héroïne de la pièce. Blondeau, quoique toute contristée, ne put s'en tenir et se cacha derrière mes rideaux. Un valet de chambre et deux pages le suivaient, chargés de ces mille brimborions italiens sans lesquels il ne pouvait dormir : des reliques, des images, des dragées, je ne sais quelle horloge à mécanique avec un coq chantant les heures, puis deux ou trois fioles, dont une d'eau bénite et des chapelets.

Il fallut une table exprès, à côté du lit, pour ranger tout cela. Le prince m'avait saluée aussi sérieusement que le roi sur son trône, ensuite il ne s'occupa plus que de ses habitudes, avec ses valets, le tout en langue italienne, que je ne comprenais pas. Je crus que cela ne prendrait point de fin ; mais cela en eut une pourtant, et nous nous trouvâmes seuls. Blondeau, avant de sortir, me baisa la main, me suppliant d'avoir du courage ; la pauvre enfant n'enviait pas mon sort.

Lorsqu'elle eut fermé la porte, M. de Monaco alla s'assurer que tout était clos, puis il revint vers moi. N'allez pas vous imaginer qu'il fût vieux, au moins ; il n'était que trop jeune, au contraire, et avait peu d'années de plus que moi. Son grand-père vivait et régnait ; nous n'avions à attendre que deux générations. Cela ne tarda guère, néanmoins, comme il se verra. Il alla s'agenouiller devant le prie-Dieu et y resta plus d'une demi-heure, les mains dévotement jointes, les yeux au ciel et dans l'attitude d'un vrai béat. Deux chandelles de cire brûlaient à mes colonnes ; j'eus l'espièglerie de les souffler et de nous mettre ainsi dans une obscurité complète.

— Qu'est-ce à dire, madame ? demanda-t-il.

— Je ne sais, monsieur, répondis-je.

— Appellerai-je vos femmes ou mes gens pour nous rendre de la clarté ?

— Il n'en est pas besoin, monsieur.

Il ne parla point, mais je l'entendis marcher par la chambre, sans se rapprocher, toutefois, et je ne puis dire combien de temps il resta autour de ses drogues, grommelant à tâtons. Enfin, il vint !

Le jour est long à paraître en hiver. Je l'attendais avec impatience, par cette nuit éternelle. Il n'est point de supplice comparable à celui-là, et les hommes ne s'en douteront jamais. A la petite pointe de l'aurore, mon mari dormait, je n'osai pas le regarder, mais il me sembla qu'il dormait bien et que je me pouvais éclipser sans danger. Je courus chez Blondeau. La bonne fille ne s'était pas couchée et s'était endormie un chapelet à la main, priant pour moi, sans doute. Je me jetai sur son lit, fondant en larmes ; cependant la fatigue me saisit et je m'endormis également pendant une heure ou deux. Le mouvement des domestiques, allant et venant par les corridors, me réveilla. Il fallut retourner à cette chambre fatale, le prince n'avait pas changé de place.

A mon aspect, il ouvrit les yeux, se les frotta, me regarda un instant et me dit d'un ton aussi rogue que sa mine :

— Corbleu ! madame, vous voici donc ma femme ! et vous ne doutez pas que ce vous soit un grand honneur. Je vous avertis dès ce matin que, si vous vous avisez de ressembler à vos grand'mères, à vos tantes et à une infinité de vos parentes qui ne valent rien, vous y trouverez votre perte.

Vous qui connaissez maintenant Charlotte de Gramont, vous comprendrez comment elle accepta cette algarade, et l'effet qu'elle produisit.

XXIX

Mon premier mouvement fut une colère si superbe, que j'en crus étouffer. Je n'avais pas la force de parler, tant j'étais émue. Quant à lui, fier de son chef-d'œuvre, il me regardait en dessous, d'un air narquois, en homme qui se croit le maître et qui établit solidement sa couronne. De mon côté, je songeai aussitôt que j'allais devenir esclave, si je ne lui montrais de suite à qui il parlait. Je connaissais le sire, son esprit obtus, borné, étroit, entêté, stupide ; je savais également qu'avec l'âge ces défauts augmenteraient, et qu'une volonté ferme pouvait seule dompter cet ours des Alpes. Assez maîtresse de moi-même, après un instant, je lui dis d'une voix assurée.

— Vous oubliez sans doute où vous êtes et qui je suis, monsieur, que vous insistiez ainsi sur l'honneur que vous me faites et que vous insultiez ma famille.

Il me regarda, étonné que j'osasse lui répondre. Je continuai :

— Je n'eusse pas provoqué, et sitôt, une explication de ce genre ; mais je l'accepte ; il ne saurait être mieux que d'apprendre à quoi l'on doit se fixer dans l'avenir. Je suis d'assez bonne maison pour qu'on puisse compter avec moi. Je n'aime pas les discours de cette sorte, et ce n'est pas en vous y prenant ainsi que vous ferez de moi une personne soumise. Je ne cède jamais à la contrainte ; je me roidis contre les ordres, même lorsque je suis disposée à accepter des prières. Je suis votre femme, il est vrai, mais je suis la duchesse de Valentinois ; je sais ce que je dois à ce nom, à ce titre, de toutes les manières ; il n'est pas besoin que vous me le rappeliez.

La figure du prince, assis sur son lit, son bonnet à cloche aplati par les coussins, ses cheveux hors des papillotes (on ne portait pas encore de perruques en ce temps), ne peut se rendre. Il avait l'air d'un premier pris. Il essaya de gronder pourtant. Je criai plus haut que lui, et, avant de quitter la chambre, il était complètement désarmé. Mais cette injure était gravée dans ma mémoire sans pouvoir s'en effacer jamais ; de ce moment data toute notre vie ; il avait attaqué mon orgueil, mon orgueil n'oublia pas.

Les cérémonies recommencèrent au lever, comme aussi les plaisanteries de mon frère, avec lequel j'aurais voulu rire : j'étais trop fortement blessée. Je fis ma toilette presque en silence ; je renvoyai mes femmes ; je reçus ma mère comme la duchesse de Gramont venant chez la duchesse de Valentinois. Rien n'effaçait de ma mémoire les paroles que j'avais entendues, rien ! pas même ma tristesse et mes regrets.

Au déjeuner, qui fut somptueux, je retrouvai Biaritz plus blanc qu'un linceul. Il me glaça ; néanmoins, il me toucha également, et j'allai vers lui comme on se promenait dans les jardins. Il se recula, croyant que je passais.

— Monsieur de Biaritz, lui dis-je, vous êtes très pâle. Souffrez-vous ? Seriez-vous malade ?

— Non, madame, je suis mort.

— Mort ? répétai-je, m'efforçant de rire ; n'allez-vous point ressusciter ?

— Jamais.

— Sérieusement ?

— Madame, je ne suis point de ceux qui plaisantent.

Puyguilhem n'était pas là, M. de Monaco y était trop ; j'eus envie d'une distraction, je cherchai à consoler ce beau ténébreux.

— Pas même si l'on vous plaint ?

— Et qui me plaindrait ? D'ailleurs, je ne demande point que l'on me plaigne.

Il était alors fier comme un hidalgo.

— Je suis Basque, continua-t-il, je suis gentilhomme, pas une race d'au delà des monts ne vaut la mienne ; je ne dois rien à personne, grâce au ciel ! Je suis jeune et fort, je crains Dieu, je ne crains que lui, et, s'il me plaît d'être malheureux, c'est que je veux l'être ; je ne vois pas pourquoi l'on me plaindrait.

Je ne pus m'empêcher de lui tendre ma main afin qu'il la baisât ; ce mouvement me vint malgré moi, malgré ma volonté, malgré mon cœur. Il était si beau, si fier, si ardent ! Mon regard exprima mes pensées ; car, en baisant cette main que je lui donnais sans qu'il l'eût demandée, il me dit tout bas :

— Est-il donc trop tard ?

Une charmille nous cachait ; je fus émue pour la première fois de ma vie, d'une de ces émotions qui depuis m'ont été familières. Je lui laissai un rayon d'espérance ; il demeura dans le respect, mais il me mit au doigt un anneau constellé fort bizarre.

— Cette bague vient du premier, du plus ancien des enchanteurs ; elle fut trouvée par un de mes ancêtres, après la bataille de Roncevaux, au doigt d'un Sarrasin terrible qu'il tua de sa propre main, sur un tas de cadavres immolés à sa gloire. Elle est depuis lors dans notre maison ; je vous la prête, madame : gardez-la soigneusement, elle a de grandes vertus, elle vous portera bonheur ; je vous la prête, entendez-vous ? Je viendrai vous la demander en temps et lieu.

On me cherchait déjà ; des pas se firent entendre ; il disparut, léger comme un écureuil, et, lorsqu'on parvint jusqu'à moi, on me trouva seule. J'étais tremblante et bouleversée au dernier point. Une nouvelle sorte d'émotions se réveillait en moi ; j'en étais aussi surprise qu'effrayée ; je sentais qu'elle me conduirait à des actions coupables, et je n'avais pas la force de la réprimer. J'en rêvais toute la journée et toute la nuit encore, et bien des fois depuis ; j'en rêve sur ce lit de mort, où je suis arrivée si jeune, victime de cette puissance contre laquelle je n'ai pas combattu.

L'absence de mon père rendit les fêtes de mon mariage assez tristes. Je ne faisais rien pour les égayer. Mon nouvel état me déplaisait mortellement ; l'absence de Puyguilhem attristait mon cœur, la présence de Biaritz me donnait le frisson. Je ne vivais plus en moi-même ; je fuyais le passé, le présent, je fuyais surtout l'avenir. Je m'habillais avec coquetterie, je me parais pendant de longues heures ; je me surprenais à mon miroir, me regardant, heureuse de me trouver belle. J'appelais de tous mes vœux le moment du départ, l'arrivée de la cour, ces magnificences, ces hommages qui m'attendaient. Mon mari se rapetissait de plus en plus et ma domination s'établissait sur les ruines de sa tentative manquée. Je le traitais en cadet de famille, non pas en Grimaldi ; il prenait de l'amour aussi à mes yeux.

qui en mitraillaient. Je le voyais du reste, et j'en doublais le charme pour doubler mon pouvoir.

Un courrier du maréchal vint enfin nous prévenir; il nous attendait à Bayonne pour se mettre en chemin, au-devant du roi, jusqu'aux confins de la province. Notre départ, tout préparé, s'exécuta presque sur l'heure. J'étais si pressée! M. de Monaco y fit beaucoup de diligence, puisque je le voulais. Je n'étais pas peu orgueilleuse de l'avoir changé ainsi, en comparant cette soumission à ses sottes paroles du lendemain des noces. Vit-on jamais pareil bélître? Je n'y saurais penser encore sans honte et sans colère.

Nous trouvâmes Puyguilhem à la dernière couchée, ainsi que mon frère et Chamilly. Je fus comblée de joie en les voyant, chacun s'en aperçut, et Louche me demanda si je me troublais ainsi à chaque arrivée de parents.

— Prenez garde, ma soeur, la famille est nombreuse, et vous vous engagez fort.

Il va sans dire que Biaritz ne nous avait pas suivis et que j'avais conservé sa bague. Son dernier regard fut en même temps un adieu, un regret, une menace et un ordre. Cette race de montagnards ne ressemble à rien qu'à elle-même.

On nous reçut à Bayonne avec tous les égards dus à mon gouvernement. Mon père nous escorta depuis la porte de la ville à cheval, à côté du carrosse, et un gros de gentilshommes ayant fort bon air, au bruit du canon et de toutes les cloches en branle. Je fus fort louée, on me trouva belle, ce dont je fis hommage à l'amant de mon coeur.

Dès le lendemain, mon père, mes frères, la noblesse presque entière, nous quittèrent, et, à mon inexprimable joie, M. de Monaco se crut obligé de faire le gendre et de les suivre. J'étais libre! Nous logions au gouvernement, mon cousin y était avec nous. M. de Gramont me baisa d'une façon toute malicieuse en partant.

— Ma fille, vous voilà dame et maîtresse ici, en mon absence, n'en abusez pas, soyez bonne à vos *sujets* et que je n'aie point à mon retour les oreilles cornées de vos cruautés.

Peut-on donner une absolution plus positive? Mon père n'aime personne; mais parmi ceux auxquels il veut le plus de bien, on peut mettre Lauzun en première ligne; et parmi ceux auxquels il souhaite le plus de mal, M. de Monaco tient la meilleure place. Il n'a jamais fait que rire de ses plaintes à mon sujet. Je me souviens qu'il lui écrivit une fois:

« Croyez-moi, monsieur, ne vous plaignez pas de la princesse; considérez ce qu'elle vaut, ce qu'elle est au prix de vous. Le coeur des femmes est une chose fragile, et n'en eût-on qu'une partie, il faut s'estimer heureux, les morceaux en sont bons. Vous ne pouvez douter de la portion qu'elle vous laisse, c'est assez. »

Aussitôt après avoir, à notre tour, conduit le maréchal et ses suivants aussi loin que possible, nous revînmes à Bayonne. Je prétextai la fatigue, une incommodité subite; je rentrai chez moi en annonçant que je voulais dormir et qu'on ne me troublât point. Blondeau l'introduisit. Quel moment! mon coeur bat encore à ce souvenir; et quelles heures, quels jours les suivirent! Ce fut là le bonheur suprême, ce fut un de ces coins du ciel qui paraissent radieux au milieu des orages de la vie, le paradis qu'on nous promet ne saurait être au-dessus.

Je parcourus avec lui les environs de Bayonne, délicieux malgré la saison. Le soleil du Midi ne boude point comme le nôtre. Nous vîmes la mer, nous vîmes ces bords de l'Adour chantés par les poëtes, et partout nous nous aimions sans contrainte; nul ne nous suivait que des valets. Une seule pensée me console de ce temps passé, c'est qu'aucune autre n'a eu ce coeur neuf et jeune comme moi, c'est qu'aucun amour ne l'a emporté sur le mien dans sa vie. Je gage que lui ne se souvient même plus de cela.

Nous recevions chaque jour un courrier de mon père, nous instruisant de la marche de la cour et de ses repos. Nous avions encore deux semaines devant nous; je proposai au comte une longue course pour voir une grotte célèbre où se passa, dit la complainte, je ne sais quelle aventure d'amour. Nous devions partir le matin et à cheval, j'en [illegible] un fourgon chargé de vivres et nos gens pour le conduire. Ma mère s'étonnait un peu de nos façons d'être, mais madame de Basté assura qu'à présent les jeunes femmes étaient libres, que les grandes manières l'exigeaient [illegible] du reste, le comte de Puyguilhem, mon proche parent, mon compagnon d'enfance, si respectueux, si sage, si honnête, comme ne pouvait en aucune façon me compromettre. Le [illegible] se rendit sur le champ. Le rusé garçon avait [illegible] la vieille Basté, au point de lui faire rêver [illegible] de veuvage et de la vertu la plus pure s'il avait souhaité le vouloir.

Nous passâmes une journée admirable, et nous suivîmes longtemps les bords d'un petit ruisseau, doré par le soleil, avec de belles verdures et des baies rouges, lui faisant une voûte malgré la saison. Nous nous disions ce que notre sentiment passionné apportait de douceurs à nos lèvres. Plusieurs fois, derrière cette haie impénétrable de l'autre rive, il m'avait semblé entendre des pas se réglant sur les nôtres. Je crus m'être trompée jusqu'au moment où la bordure cessa pendant quelque distance, et j'aperçus alors un paysan, un montagnard, beau et découplé comme ils le sont tous, mais dont le visage me frappa par sa régularité et sa pâleur. Le comte n'y fit aucune attention, moi, je n'en pouvais détourner mes yeux; il s'arrêta, je rencontrai les siens, je les reconnus sur l'heure. C'était Biaritz. Ce regard-là n'avait pas son pareil. Il me fit un geste de désespoir et disparut. Je tremblais des pieds à la tête. L'énergie de cet homme, sa violence et sa volonté me troublaient au point d'en perdre le jugement. Par un mouvement involontaire, je me mis entre mon cousin et le ruisseau, et cette haie, si charmante tout à l'heure, à présent si remplie de terreurs et de piéges. Lauzun crut à une frayeur puérile d'un inconnu.

— Ne craignez rien, me dit-il en souriant, nos montagnards ne sont ni des assassins ni des voleurs, d'ailleurs ils nous connaissent tous et nos gens ne sont pas loin.

Mais je ne respirais plus, je voulus quitter le sentier, retourner près de la grotte où nous attendions nos domestiques, il consentit à tout en me raillant. M. de Lauzun est un des courages les plus téméraires de toute l'armée. Il n'a jamais rien redouté au monde, même la colère du roi.

Nous revînmes bien plus tôt que l'on ne nous attendait; la nuit m'effrayait par les chemins, et je ne puis exprimer ce que je souffrais pendant cette route. Je voyais derrière chaque branche un mousquet braqué sur nous; chaque pierre me semblait un homme en embuscade, et le moindre bruit me faisait tressaillir. Puyguilhem se moquait beaucoup de moi.

Heureusement, j'en fus quitte pour la peur.

Cet homme me devait désormais poursuivre, rien n'était plus clair. L'espèce de charme qui m'attirait vers lui et vers sa beauté ne diminuait point et m'étonnait de plus en plus. Mon coeur, tout à Puyguilhem, n'était pour rien dans cette affaire, en ce temps-là, du moins. Je souhaitais qu'il s'éloignât, et pourtant ses apparitions me frappaient agréablement. J'ai souvent éprouvé cela depuis; c'est le secret de mon existence singulière.

On vint nous dire que la cour approchait, j'en fus ravie. Mon père la précéda pour la recevoir. Il me lança un regard à jour, comme disait mon oncle, le comte de Gramont; ensuite ses yeux se portèrent sur Lauzun, qui le salua profondément en manière de réponse, l'impertinent! Mon père se mit à rire; on sait déjà qu'il riait de tout.

M. de Monaco resta avec la reine; elle le retint, par un de ces caprices qu'elle avait souvent; mes frères restèrent également; tout cela arriva le jour suivant, et Leurs Majestés nous trouvèrent à une lieue de la ville. Nous descendîmes du carrosse pour les saluer; la reine ne me reconnut point, même lorsqu'on m'eut annoncée; elle m'examina attentivement, et j'entendis le roi lui dire:

— C'est là madame de Valentinois! elle est belle!

Je fus fort goûtée dès ce premier jour: la personne qui se rapprocha le plus de moi et qui fut la plus remplie de grâces, était Mademoiselle, alors en grand deuil de monsieur Gaston, son père. Elle voulut que je restasse près d'elle, et, comme ma mère et moi nous faisions les honneurs de la ville à la reine, elle me prit à son côté partout où nous allions. Les principales visites furent dans les couvents; les religieuses sont très coquettes en ce pays; elles portaient des guimpes de quintin plissé, mettaient du rouge et se faisaient gloire d'avoir des *mourants*, j'espère qu'elles ne les ressuscitent jamais. A l'abbaye des Ursulines, une d'elles, pria Comminges de la présenter à Mademoiselle, et de lui dire qu'elle était la dévote de Saint-Aunois, un de ses serviteurs depuis plus de dix ans. Mademoiselle et moi nous restâmes interdites.

Les hommes et les femmes sont habillés à l'espagnole et vivent de même, ce qui charma la reine mère. Le lendemain de la cour, la princesse de Carignan, madame de Bade et bien d'autres arrivèrent. Ce furent des réceptions continuelles, j'en aurais été excédée sans que Leurs Majestés me comblèrent de leurs bontés et tout le reste de compliments. Puyguilhem était d'une jalousie folle; tout en félicitant son amour-propre, il ne m'eût voulu ni moins belle ni moins adorée.

Au voyage de Saint-Jean de Luz, j'allai dans le carrosse de Mademoiselle, ma mère dans celui de la reine. Mademoiselle m'interrogea sur lui presque tout le chemin; j'en étais ravie alors, je ne me doutais pas de ce qui en résulterait quelques années plus tard.

On logea la cour, partie dans la ville, partie à Sibourre,

petit village de l'autre côté de la rivière, où mène un pont, par l'île des Récollets. M. le cardinal y demeurait. Le roi d'Espagne arriva à Saint-Sébastien en même temps que nous à Saint-Jean de Luz, et les compliments s'échangèrent. Les conférences se faisaient à l'île des Faisans, à deux lieues de la ville. Mademoiselle eut la fantaisie d'y aller avec Monsieur, et m'emmena. L'on passait un pont, qui était comme une galerie tapissée ; au bout, il y avait un salon, dont l'autre porte donnait sur un pareil pont, bâti du côté de l'Espagne. Une grande fenêtre ouvrait sur la rivière, en face de Fontarabie, qui était l'endroit par où ils arrivaient d'Espagne sur cette eau. On entrait ensuite dans deux chambres, une de France, une d'Espagne ; elles étaient magnifiquement meublées avec des tapisseries. Il y avait d'autres petites chambres autour avec des cabinets, et la salle de l'assemblée à l'autre bout de l'île ; elle était fort vaste, avec une seule croisée sur la rivière, on y mettait deux sentinelles lorsque les rois y étaient. Chaque chambre n'avait qu'une porte, à la réserve de la salle de la conférence, qui en avait deux très vastes. La tapisserie du côté d'Espagne était admirable, et la nôtre aussi. Les Espagnols avaient par terre des tapis de Perse à fond d'or et d'argent, merveilleusement beaux, les nôtres étaient d'un velours cramoisi, chamarrés d'un gros galon d'or et d'argent. Les serrures étaient d'or. Il y avait deux horloges et deux écritoires, tout était égal et bien mesuré.

Après beaucoup d'allées et de venues de Fontarabie à Saint-Jean de Luz, le jour du mariage fut fixé. Mademoiselle obtint d'aller à la cérémonie, ce qu'on refusa à Monsieur, comme de trop grande conséquence pour lui, sous prétexte que, l'héritier présomptif d'Espagne n'entrant point en France, lui ne pouvait aller en Espagne. Monsieur commençait déjà de me trouver à son goût et de me le dire ; aussi me fit-il un crime de ce que je suivis Mademoiselle au lieu de rester à bouder avec lui. M. de Créqui devait porter à la reine une cassette, que l'on accommoda la veille chez Son Eminence, en famille. Je la vis pourtant. C'était un assez grand coffre de calambour garni d'or ; on y mit tout ce qu'on put s'imaginer de bijoux d'or et de diamants comme des montres, des livres, des gants et miroirs, boîtes à mouches, pastilles, petits flacons, couteaux, ciseaux, étuis à cure-dents, petits tableaux de miniature, croix, chapelets, bracelets, bagues, crochets de toutes sortes. C'était un vrai trésor. L'on y mit aussi des perles, des pendants d'oreilles, des diamants en grand nombre, dans une petite boîte. Il n'y eut jamais de présent si galant et si magnifique.

Le lendemain, je prêtai à Mademoiselle mon carrosse, afin que ses armes ne parussent pas à cette cérémonie, où elle allait inconnue. Elle prit avec elle la duchesse de Navailles, qui venait pour être dame d'honneur de la reine, deux autres dames et moi. Nous montâmes dans des bateaux à Andaye, en face de Fontarabie. Ces bateaux étaient peints et dorés d'une manière très propre et très magnifique, avec des meubles qui y répondaient et des rideaux de damas bleu, à franges d'or et d'argent.

Nous allâmes droit à l'église, où l'on nous mit fort à notre aise, en vue du roi d'Espagne, lequel avait bien la plus drôle de place qui se puisse imaginer. C'était une courtine, ou plutôt un lit sans bois, en brocart d'or, attaché au plancher. Son drap de pied était sous la courtine, auprès duquel était un siège pour don Louis de Haro et un banc pour les grands d'Espagne. Les Français étaient sur le degré autour de l'autel.

Le roi arriva bientôt après, précédé de ses gardes suisses, de ses aumôniers et de l'évêque de Pampelune. Philippe IV portait un habit gris, avec de la broderie d'argent ; un gros diamant en table, d'où pendait une perle, retroussait son chapeau. Ce sont deux pièces de la couronne d'une grande beauté ; le diamant s'appelle le *Miroir du Portugal* et la perle la *Pèlegrine*. Il fit la révérence avec une gravité qui ne se peut copier et dont j'eus grande envie de rire.

L'infante le suivait seule, habillée de satin blanc en broderies, avec de petits nœuds à lames d'argent, fort parée à la mode d'Espagne. Elle était coiffée avec de faux cheveux et portait d'assez vilaines pierreries. Elle ressemblait beaucoup en laid à la reine mère, sa tante, elle n'avait pas les mains si belles qu'elle.

Après la messe, le roi se mit dans sa chaise et l'infante sur son carreau ; on lut les dispenses du pape, on apporta la procuration de notre roi, que don Louis représentait, puis on les maria. Lorsqu'il fallut dire : Oui, elle fit une grande révérence au roi son père, qui lui permit de répondre, mais elle ne donna pas la main à don Louis, et l'on n'échangea pas de bague.

Nous allâmes ensuite voir manger le roi : il prenait de la grenade avec une cuiller, buvait de l'eau de cannelle, entouré de son médecin et de tous les grands ; on le servait à genoux. Comme on crierait ici si le nôtre exigeait pareille chose, et cependant la fierté castillane s'en accommode. L'infante, chez laquelle on nous conduisit ensuite, dînait également. Elle embrassa Mademoiselle, et nous la suivîmes toutes en sa chambre. Nous y restâmes un quart d'heure, puis nous nous pressâmes de retourner à Saint-Jean de Luz, où le soir, au bal, il n'y en eut que pour nous à parler.

Le roi n'y tenait pas de voir l'infante. Pendant que la reine était à une conférence en l'île des Faisans, il s'échappa et y courut, fort peu accompagné, en vrai héros de roman. Pendant que le roi d'Espagne et son auguste sœur causaient, la jeune reine auprès d'eux, il la regarda par-dessus l'épaule de don Louis. Ils le virent de leur côté et sourirent, autrement ils ne firent semblant de rien. Le roi les attendit à embarquer et galopa au bord de la rivière comme un jeune cadet. L'infante lui trouva la bonne mine qu'il avait, elle rougit fort, mais elle n'ôta pas les yeux de dessus lui.

La paix fut signée le dimanche suivant, en grande cérémonie, les deux cours y étaient. Jamais il ne se vit tant de dorures et de bijoux, tant de broderies, tant de magnificence. La reine mère avait son voile de veuve et deux demi-tours, une croix de perles et ses pendants d'oreilles. Les cordons de chapeaux du roi et de Monsieur étaient en diamants, on peut juger, par là, du reste de leur ajustement. Les mousquetaires avaient des casaques neuves, les gardes et les suisses aussi. Ils avaient tous des houppelandes bleues, avec un galon d'or et d'argent et le chiffre du roi au milieu. Les Espagnols étaient affreux, en jaune avec des passements à carreaux rouges et blancs : on eût dit des livrées.

On porta au roi cinq ou six coffres-forts magnifiques en forme de bahuts, garnis de bandes d'or, ils étaient remplis de parfums, que Sa Majesté nous distribua. La reine mère nous présenta elle-même au roi son frère et à la jeune reine, qui nous accueillirent fort honnêtement. Marie-Thérèse avait une robe de satin blanc, en broderies de jais ; dans les lisières étaient des fleurs de lis, elle était coiffée avec des cheveux d'un beau blond, et des émeraudes en poires, bordées de diamants, venant du coffre que M. de Créquy avait porté, suivi de soixante laquais ou pages à sa livrée, et plus de deux cents gentilshommes, c'est bien là sa magnificence. Le traité fut juré par les rois, à genoux, la main sur l'Evangile, ensuite, ils s'embrassèrent. Puis le roi d'Espagne regarda M. de Turenne et dit :

— Cet homme m'a donné de méchantes heures.

Dès le lendemain, la reine mère alla seule avec ses dames chercher la jeune reine. Dès en arrivant le soir, elle ôta son *garde-enfant* et soupa, puis se coucha de fort bonne heure ; elle avait beaucoup pleuré, mais elle était gaie. Elle resta habillée à l'espagnole les deux jours de devant son mariage, où Mademoiselle et la Palatine eurent de grands démêlés, à cause de la queue que voulait celle-ci et qu'elle n'eut point. Cette affaire réglée, on partit pour la messe. La reine avait un manteau royal de velours violet, semé de fleurs de lis, un habit blanc dessous de brocart, avec quantité de pierreries et une couronne sur la tête. Mon Dieu ! qu'elle devait avoir chaud ! Le roi était tout couvert d'or, c'était un soleil, et Monsieur aussi, qui menait la reine. Les deux compagnies de gentilshommes au Bec-de-Corbin ne se montrent que dans ces grandes occasions, elles formaient la haie. Puyguilhem commandait la première et le marquis d'Humières l'autre. Le capitaine des gardes du corps voulut déloger les Bec-de-Corbin pour y mettre ses gens. Lauzun le prit sur un ton avec lui qui ne sentait pas le cadet de Gascogne, et qui révélait ce qu'il deviendrait plus tard. Il alla au roi, sans façon, réclama son droit, et le fit valoir de telle sorte, qu'il l'emporta sur-le-champ ; on ne parla d'autre chose à la cour toute la journée.

Le soir, la reine s'habilla et se para à la française, et reçut toute la France jusqu'à huit heures. Le coucher eut lieu sans cérémonie aucune. Le lendemain et les jours suivants, le roi se montra fort amoureux de la reine. Il fit à Puyguilhem l'honneur de lui en parler souvent, ce qui sembla à tous une étrange étoile pour une entrée en ce pays-ci. Il le mit de ses promenades, de son jeu le soir ; quant à moi, j'en fus ravie, et M. de Valentinois aussi, ce qu'il y a de plus bizarre. Il ne cessait de le répéter à tout le monde. Mon père l'écouta comme les autres ; enfin, impatienté, il lui dit :

— Ne tambourinez donc pas tant le comte de Puyguilhem, monsieur, il vous est devenu trop proche pour en faire les honneurs ; cela vous donne un air glorieux qui ne vous va pas.

Et les gens de rire ! Il est à remarquer que M. de Monaco n'a jamais été jaloux de Lauzun, et c'est le seul. Admirable instinct ! Pendant ces fêtes, il tourmenta le pauvre Charny, que le roi fit comte, il tourmenta les courtisans dont j'étais entourée, et il essaya de me tourmenter moi-même, ce qui était plus malaisé. Je ne l'écoutais de rien point ; il me menaça de m'emmener à Monaco sur l'heure, je le menaçai de demander la place de surintendante de la reine, dont la princesse Palatine désirait se déprendre, bien que je

n'en eusse aucune envie. Le roi la quitta peu après pour Olympe Mancini, comtesse de Soissons. De ces menaces reçues, il advint que nous retournâmes à Paris avec Leurs Majestés et que nous fîmes avec elles ce long chemin, où il nous arriva des choses dignes de remarque ; je vous les raconterai certainement mieux qu'aucune personne vivante, car j'ai su par mon père et par M. d'Épernon, gouverneur de la province, ce que l'on s'est efforcé de cacher, à cause des conséquences.

D'abord à Captieux, le jour que le roi et la reine y logèrent, une maison où étaient quantité de dames vint à crouler. Elles coururent toutes en chemise par les rues, dans leur frayeur, ce qui réveilla tout les sentinelles et ceux de la cour que ce vacarme réveilla. C'était un tremblement de terre, il en arrive très rarement en ce pays ; on n'y fait presque pas d'attention. Le roi en fut dérangé, parce que la sentinelle placée devant sa fenêtre ne savait d'où venait ce bruit et cria : Aux armes ! Je ne m'aperçus de rien, je dormais.

Une autre aventure plus grave nous occupa au Mont-de-Marsan et c'est de celle-là surtout que je veux parler, car peu connaissent les dessous de cartes, peu les ont appris. On s'est empressé d'étouffer l'affaire, à cause de la qualité des coupables et aussi du crime qu'ils avaient commis. Les peuples du Midi s'emportent facilement ; il ne faut pas leur dire ce qui les peut exciter à mal faire, ils n'y sont que trop disposés. Voici donc le fait tel qu'il s'est passé et je n'en sais point de plus extraordinaire.

On trouva, la veille de notre passage, au milieu des champs une malheureuse à moitié enterrée, percée de cent coups, le visage tout défiguré, avec une chemise très fine, garnie de rubans aux manchettes. Cela fit supposer que c'était une femme de qualité ; on la porta à l'hôpital ; après l'avoir pansée, on lui donna un peu de vin, et la justice y alla pour l'interroger. Au temps qu'elle allait répondre, elle ne retrouva point la parole, mais elle fit des signes qui parurent être que depuis la veille, elle était dans cet état.

Le roi apprit cela et commanda les plus exactes perquisitions, ajoutant que peut-être Dieu permettrait que la connaissance et la parole lui revinssent pour lui demander justice. Dans cette espérance on essaya de lui faire voir Sa Majesté, et on l'apporta à la porte de l'église, où le roi la trouva en sortant de la messe. On ne saurait se figurer ce visage, ces pieds, ces mains, qu'elle joignait ou plutôt qu'elle essayait de joindre, car elles étaient affreusement mutilées ; il ne se peut rien de plus effroyable. Le roi eut la patience et la bonté d'attendre plus de dix minutes auprès d'elle, espérant toujours un miracle, qui ne se fit point. La pauvre femme jeta seulement quelques larmes, et sur cette figure sans traits, cela faisait compassion.

Il était facile de reconnaître à sa peau, à ses cheveux, qu'elle était jeune et sans doute belle. Aussi l'indignation fut-elle générale contre ses bourreaux. Le peuple demanda hautement qu'il fût ordonné des recherches. Le duc d'Épernon prit la chose à cœur, ainsi que mon père, lequel rendait à ce duc de grands devoirs, à cause de son âge, de sa place de gouverneur de Guyenne et de colonel général de l'infanterie. Ils jurèrent qu'ils auraient raison de ce crime. M. de Gramont demanda un bailli d'auprès de Bayonne, un homme savant et adroit dans sa partie, et le chargea de cette affaire. Lorsque nous quittâmes le Mont-de-Marsan, la cour n'en entendit plus parler ; mais moi j'appris la fin de mon père, dont le bailli découvrit toute l'histoire avec cette intelligence naturelle à sa profession quand on l'exerce rigoureusement.

Vers le milieu de ces landes, qui ont une grande étendue dans un pays aussi désert que les sables de l'Arabie, se trouve un ancien château nommé Tosse, bâti un peu loin du bourg et de l'étang portant le même nom. Cependant on les aperçoit du haut des tours et tout le canton appartient au même seigneur. Il n'est pas fort éloigné de Bayonne. La maison de Cauteretz possédait ce fief depuis les croisades et de père en fils ils n'en sortaient point. Vivant sur leurs terres, y chassant, allant à la pêche, quelquefois même en mer sur de petits bâtiments côtiers. Cette [illegible] sévère farouche, presque sauvage, noble comme le roi, [illegible] inaccessible aux misères des autres. Aussi mal [illegible] et leur état n'y avait-il point de presse [illegible]. Les filles en avaient peur à vingt lieues à la ronde [illegible] ils n'épousaient presque toujours leurs femmes [illegible] plus d'une châtelaine mourut de [illegible] vieilles tours.

A [illegible] cette maison de Cauteretz n'était [illegible] orphelins : mademoiselle de Cauteretz avait [illegible] son frère vingt-quatre. Elle était sortie de [illegible] avec sa nourrice et jamais [illegible] le seuil. Les Cauteretz étaient, il est vrai, barbares [illegible] ; ils n'étaient ni libertins ni voleurs. On les craignait tout en les estimant cependant, et le jeune comte surtout s'était fait non des amis, c'est trop dire, mais des partisans, par la sévérité de ses mœurs et la rigidité de ses habitudes. Sa sœur ne le quittait point, ils allaient partout ensemble ; aussi téméraire, aussi forte que lui, elle ne reculait devant aucun péril. Le bruit général était qu'ils ne se marieraient pas, et qu'en eux finirait cette antique lignée. Ils ne voyaient absolument personne, suivant la coutume de leurs ancêtres. Cependant les gens du pays apercevaient de la lumière en haut d'une tourelle jusque bien avant dans la nuit. On ne manqua pas à l'accusation ordinaire, le sortilège et la magie, et on les craignit davantage encore.

Un jour, ils se mirent en chasse de bonne heure et coururent comme des désespérés, avec leurs gens, sans rien prendre, ce qui les rendit d'une humeur enragée. En rentrant, ils trouvèrent une nouvelle dont nous eussions tous été ravis, et qui les désola. Un héritage considérable leur arrivait du côté de leur mère, et leur présence était nécessaire à Dax, où on les mandait à cet effet. Leur premier mouvement fut un refus positif ; ils étaient assez riches. La sœur, en sa qualité de fille d'Ève, eut un accès de curiosité et l'envie de voir, pour la première fois, une petite ville ; elle décida son frère à accepter. Ils partirent le lendemain.

Le bruit de leur arrivée à Dax se répandit vite, et beaucoup eurent la curiosité de les voir. Ils se logèrent chez la veuve d'un gentilhomme un peu leur parente, dont le bien n'était pas grand et qui avait une fille d'une rare beauté. La pauvre petite conjurait sa mère de ne pas les accueillir ; elle tremblait devant eux, il semblait qu'elle pressentait l'avenir. Elle se fit malade afin de ne pas les voir ; mais comme leurs affaires se trouvèrent plus embrouillées qu'ils ne croyaient, ils restèrent assez longtemps pour qu'elle ne pût continuer son rôle. Il fallut se montrer, ce qui la désespéra.

M. de Cauteretz était beau à la façon de Biaritz, de ces beautés étranges, impérieuses, incontestables pourtant, qu'on trouve en ces pays-là. Il étonnait et saisissait en même temps. Sa sœur était belle aussi, belle en arrière d'amazone, sans grâce, sans charmes, belle *à coups de serpe*, comme disait mon oncle de la duchesse de Lude. L'un et l'autre ne ressemblaient à personne. Malgré leur rudesse, ils se montrèrent aimables envers mademoiselle de Taras, laquelle en fut d'autant plus charmée qu'elle s'y attendait moins.

Peu à peu elle s'habitua à leurs manières, elle osa les regarder. En levant les yeux sur le frère, elle le trouva bien fait ; en levant les yeux sur la sœur, il lui sembla qu'elle était bonne. Ils passaient leurs soirées ensemble, ils sortaient aux environs, ils visitaient les endroits remarquables ; ils en vinrent enfin à ne plus se quitter : mademoiselle de Cauteretz devina promptement que le comte aimait sa compagne, et que celle-ci était bien près d'en faire autant. elle en fut ravie ; au moins, pour cette fois, il entrerait une femme de bonne volonté au château de Tosse. Incapable de se contraindre, elle communiqua sa pensée à son frère et celui-ci avoua qu'en effet il aimait mademoiselle de Taras.

— Ce qui vous étonnera, ma sœur, c'est que je ne suis point, malgré cela, disposé à l'épouser. Mon aversion pour le mariage augmente à un tel point, qu'elle ne doit pas être naturelle ; il faut que cette union me prépare quelque grand malheur.

— Que prétendez-vous faire, alors ?

— Je ne sais ; je ne prétends rien. J'attends. Ma cousine est libre, moi aussi ; nous verrons si elle m'aime assez pour me suivre en dépit de tout. Si elle refuse, eh bien, je ferai comme mon père, je l'enlèverai.

— Vous, mon frère ! Vous si sage, si prudent !

— Je l'aime.

Mademoiselle de Cauteretz réfléchit et ne poussa pas plus loin la conversation. Il lui fut facile de suivre les progrès de l'amour dans le cœur de la jeune fille ; elle vit combien chaque jour elle cherchait davantage le comte, combien elle semblait plus triste en le quittant. Elle en eut du chagrin pour elle. C'était alors le temps de la Fronde, où l'on se permettait toutes choses. Mademoiselle de Cauteretz devina que son frère n'y ferait aucune façon, que la petite ne s'y opposerait pas ; elle essaya de retourner à Tosse. Il lui fut formellement déclaré qu'il n'en serait rien, les affaires n'étant point terminées. Elle prit alors le parti de prévenir madame de Taras. Celle-ci répondit de sa fille et jura, en femme bornée et aveugle qu'elle était, sur les saints et sur les reliques, qu'elle connaissait son enfant et qu'elle la savait incapable de l'oubli d'elle-même.

Huit jours après, en se réveillant, mademoiselle de Cauteretz apprit le départ du comte et de sa cousine, et trouva une lettre par laquelle il lui jurait d'en faire sa femme aussitôt qu'il serait sûr d'en être aimé uniquement.

— Quant à vous, ajouta-t-il, retournez à Tosse, c'est ce

que vous avez de mieux à faire, attendez-nous et préparez des berceaux pour vos neveux.

La mère désespérée jeta les hauts cris, voulut les faire poursuivre, on la calma en lui répétant qu'elle perdrait sa fille, qu'à présent elle ne dépendait plus que de la générosité du ravisseur, bien dangereux à irriter, et qu'il ne l'épouserait jamais si on excitait sa colère. Le parti était assez bon pour risquer quelque chose, après tout, il n'en serait ni plus ni moins. Le fin mot, c'est que personne ne se souciait de mettre son doigt dans cette sauce-là, avec un homme tel que le comte.

Mademoiselle de Cauteretz retourna à Tosse et y resta trois ans seule, regardant souvent du haut des tours ce pays désolé qui l'entourait, cet étang aux bords fangeux et cette vaste plaine de sable où rien ne se montrait à l'horizon. Un grand changement s'opéra en elle, on ne la reconnaissait plus. Abandonnant ses exercices favoris, elle ne sortait du château que rarement, pour se promener aux endroits les plus déserts et les plus lointains, elle n'échangeait pas un mot avec ses gens, on la voyait seulement à la messe le dimanche, dans un banc seigneurial, où elle priait avec ferveur, la tête baissée, souvent les yeux rougis de larmes.

Une nuit on frappa fortement à la porte ; un bruit de chevaux se fit entendre et des voix appelèrent. Elle reconnut celle du comte et s'empressa de courir au-devant de lui. Dès qu'on eut ouvert, elle se jeta dans ses bras, tout émue.

— Ma sœur, lui dit-il en l'embrassant, je vous ramène ma femme.

Elle regarda à côté de lui, c'était mademoiselle de Taras, souriante et heureuse. Elle l'embrassa aussi, de bon cœur, et la conduisit à l'appartement du comte, toujours préparé, toujours entretenu avec le même soin que s'il eût couché la veille. Ensuite, elle retourna chez elle, pâle, triste, elle qui aurait dû être si charmée. Au lieu de se remettre au lit, elle écrivit, ensuite elle pria, et dans sa prière elle répandit bien des larmes.

— Mon Dieu ! répétait-elle, inspirez-moi et envoyez-moi la force pour ce que je dois faire.

Au lever du soleil, elle était debout et marchait à grands pas vers le bourg. A leur réveil, le comte et la comtesse la demandèrent, elle rentrait à peine, et, comme son frère fut étonné de sa promenade, elle s'en excusa sur le besoin d'aller à l'église remercier Dieu de leur heureux retour.

— Vous eussiez pu au moins emmener un domestique, répondit le comte, il me semble qu'en mon absence vous oubliez beaucoup votre rang.

Mademoiselle de Cauteretz continua à mener son train ordinaire de tristesse et de solitude ; elle ne sortit plus du tout et refusa d'accompagner son frère sous prétexte de santé. Le ménage du comte semblait très heureux. Sa femme et lui s'aimaient comme dans les romans ; seulement il était d'une jalousie effrénée, et la comtesse ne regardait pas un oiseau dans l'air qu'il ne lui en demandât le motif. Comme par le passé, il ne vint pas une visite chez eux, ils s'enfermaient ensemble et laissaient leur sœur dans son appartement, où la pauvre fille dépérissait ainsi qu'un rossignol en cage. Le soir ils se promenaient sur la plate-forme des tours, prononçant de rares paroles. La comtesse aimait sa belle-sœur et, s'apercevant de sa tristesse, elle essayait d'en pénétrer la cause. Par extraordinaire, un dimanche, le curé étant au logis, le comte les laissa seules une heure.

— Qu'avez-vous, ma sœur ? dit vivement la jeune femme ; je vois que vous mourez de chagrin, et je n'en puis deviner la cause.

— Ah ! s'écria mademoiselle de Cauteretz, ne parlez jamais ainsi devant mon frère, ou vous seriez responsable des malheurs les plus affreux.

La comtesse la regarda étonnée.

— Mon Dieu ! dit la comtesse, vous m'effrayez ; qu'y a-t-il ? des malheurs ! quels malheurs peuvent nous atteindre ici, dans notre château, où nous sommes les maîtres absolus, où personne n'entre ? Qu'avons-nous à craindre du reste du monde, qui nous ignore et que nous ignorons ?

— Ma sœur ! ma sœur ! ne m'interrogez pas, par pitié. Ne voyez-vous point que vous me déchirez le cœur ?

— Au contraire, je vous interrogerai, je vous supplierai ; je veux tout savoir.

Elles passèrent ainsi le temps de leur solitude, l'une à supplier, l'autre à dire non. Le comte revint, et il s'écoula beaucoup de semaines avant que l'occasion se représentât. Madame de Cauteretz ne pensait qu'à ce silence et devenait triste aussi. Son mari, qui ne voyait point la tristesse de sa sœur, vit la sienne, et commença à la tourmenter pour en connaître la raison. Mille fois elle fut au moment de se confier à lui, elle eut peur et se tut.

Pour la fête de Notre-Dame de mars, le comte fit encore venir le curé et les deux sœurs purent se promener seules, dans leur prison sans toit. Madame de Cauteretz ne perdit pas son temps en prières ; elle démontra à sa belle-sœur la nécessité de s'entendre et lui jura que, si elle refusait de lui tout avouer, elle préviendrait son frère et le lui ferait demander par lui. Mademoiselle de Cauteretz hésita encore ; elle jeta bien des larmes, et enfin elle se décida à lui avouer le sujet de ses chagrins.

Pendant leur absence, un jour, à la chasse, elle rencontra un jeune homme fort bien fait, qui lisait au pied d'un arbre. Son cheval en eut peur, fit un écart si violent qui la désarçonna, malgré son habileté, et la jeta sur le sable. Elle était seule avec un vieux piqueur. Le jeune homme s'empressa de la ramasser, de lui jeter de l'eau au visage et de lui donner les soins nécessaires. Comme elle ne revenait point à elle, il tira de sa poche une lancette et la saigna ; il était médecin. Mademoiselle de Cauteretz resta fort longtemps malade de cette chute. Le docteur vint tous les jours la voir. Lorsqu'elle fut guérie, il revint encore, car il s'était fixé au bourg. Enfin ils s'aimèrent, ils se le dirent, en dépit des obstacles et de la naissance ; la demoiselle oublia son rang, descendit jusqu'à celui qui devint son amant, et, à dater de ce jour, rendus prudents par la crainte, ils ne se virent plus au château que la nuit, aidés par la nourrice, et quelquefois le matin, dans de longues promenades. Tel était l'état des choses. Depuis le retour de son frère, ils ne se voyaient plus ; elle n'osait sortir ; lui n'osait paraître au château sans y être appelé ; ils s'écrivaient, mais tous les deux mouraient de cette séparation, dont mademoiselle de Cauteretz sentait pourtant la nécessité, tandis que l'amoureux entrait en révolte. Il rôdait sans cesse autour du logis ; la moindre circonstance les devait perdre, le comte pouvait le découvrir, et c'en était fait de la pauvre fille ; son frère ne lui pardonnerait jamais une mésalliance, les Cauteretz, impitoyables sur toutes choses, l'étaient bien plus encore à cet égard. Elle était donc au désespoir, ne vivant pas, tremblante au moindre bruit, désolée de ne plus le voir et craignant sa présence ; elle ne savait que devenir, à qui se vouer ; sa belle-sœur, aussi impuissante qu'elle, était cependant son unique refuge ; et maintenant que la glace était rompue, elle était charmée de l'avoir fait.

Il s'ensuivit un conseil entre elles deux, aussi long qu'il leur fut permis de le tenir. Le comte revint trop tôt, et elles restèrent indécises ; mais la comtesse ne pensa à autre chose toute la nuit, et le lendemain elle eut l'*audace* d'aller seule dans la chambre de sa sœur. Elle lui déclara la nécessité impérieuse de terminer cette intrigue, elle releva son courage, mit à néant ses objections, et finit par lui dire :

— Cet homme doit être prévenu afin qu'il s'éloigne et vous rende la paix. Je sais que vous ne pouvez plus le revoir, aussi ne le reverrez-vous plus. Mon mari sera forcé d'aller à Bayonne, où on a convoqué le ban de la noblesse. Il ne nous emmène pas. Pendant ce temps, je me ferai malade, on appellera le médecin, et je lui parlerai, la nourrice nous aidera.

— Quoi ! vous, ma sœur ! mais si mon frère l'apprend, il ne vous pardonnera jamais ! Michelet n'est point un médecin ordinaire, sa beauté le rendra suspect à un jaloux.

— Dieu nous fera la grâce qu'il ne le saura point, et puis je suis forte de mon devoir, de ma grande amitié pour lui, de mon innocence, il ne m'arrivera rien, soyez tranquille. Je m'estimerai trop heureuse de vous avoir délivrée d'une pareille douleur et d'un pareil danger.

A peine elle était là depuis un quart d'heure, que son mari arriva, déjà inquiet. Il avait la mine sombre et leur demanda brusquement pourquoi elles s'étaient tues à son aspect. Ni l'une ni l'autre ne savait mentir, elles s'embarrassèrent dans la réponse. Il alla aussitôt vers la fenêtre, et, comme elles le suivaient de l'œil, elles aperçurent Michelet la tête en l'air, le regard fixé sur ce côté du château, avec toutes les marques d'une grande tristesse et d'un profond accablement.

— Connaissez-vous cet homme ? dit-il.

— Non, répliqua sa femme, nous ne savons pas ce que cela veut dire.

— Ah ! ah !

Il lui présenta la main pour l'emmener, sans rien ajouter davantage, et, à dater de ce moment jusqu'à son départ pour Bayonne, il ne la quitta pas une minute, elles ne purent échanger une parole. Il demeura plus sévère encore que de coutume, semblant les observer, ne parlant plus de Michelet, qui se promenait toujours néanmoins ; enfin, la maison devenait plus triste que jamais, les domestiques osaient à peine marcher, la mauvaise humeur du maître se reflétait sur tout, on eût dit un sépulcre.

La veille de son voyage, en soupant, il reprit un peu de gaieté. Il fit à sa sœur quelques plaisanteries et à sa femme quelques caresses fort tendres. Celle-ci, qui l'aimait fort et que sa froideur désolait, en fut joyeuse et les lui rendit de bon cœur. Il souffrit qu'elle chantât plusieurs airs avec son luth et l'encouragea de ses éloges.

— Allons, dit-il, je vois que vous passerez bien votre

[illegible] désiré et que vous [illegible] entrerez point ensemble. C'est fort heureux, car vous n'aurez aucune com[illegible] les jours sont longs [illegible]

[illegible] le temps que nous [illegible] à Bayonne, attendant le roi et que mon père [illegible] convoqua la noblesse [illegible] lui faire honneur. [illegible] y venait, beaucoup de gentilshommes et de dames [illegible] bien faites, car il s'en trouve en cette province plus [illegible] autre en France ; elles ont des airs [illegible] dont les hommes raffolent. M. de Cauteretz [illegible] grand désespoir à sa femme et à sa sœur [illegible] à ses domestiques de [illegible] et de ne les laisser manquer de rien, puis il monta à cheval [illegible]

Elles restèrent [illegible] sur la plate-forme à le suivre des yeux [illegible] en agitant leurs mouchoirs jusqu'à ce qu'il [illegible] bien loin dans cet horizon de [illegible] elles parlèrent de ce qui les occupait [illegible] voulait absolument faire venir Michelet [illegible] de ne plus penser à sa belle-sœur, que [illegible] mademoiselle de Cauteretz ne s'y [illegible] Elles passèrent ainsi deux jours à [illegible] après bien des larmes et des soupirs, le troisième [illegible] lui envoyèrent la nourrice avec ordre de venir [illegible] la comtesse qui était malade. Sa [illegible] se fondait en eau. Quand arriva la nuit, elle [illegible]

— [illegible] me vous enfermer dans ma chambre ; sans cela, je [illegible] pas de paraître et tout serait perdu. Ne m'envoyez pas quérir après qu'il sera parti ; je ne sortirai [illegible] demain matin ; je resterai à prier Dieu dans le jeûne, [illegible] alors réunir mes forces pour entendre ce que vous aurez à m'apprendre. Je désire qu'il vous écoute, pour [illegible] et pour mon repos ; mais mon cœur tremble rien [illegible] en pensant. Je ne veux donc rien savoir aujourd'hui, [illegible] pas assez préparée et je sens que j'en mourrais, [illegible] que vous ayez à me dire.

La pauvre fille ne prévoyait pas les suites de cette retraite [illegible] la plus petite circonstance [illegible] arriver.

[illegible] pas, la comtesse se mit au lit pour [illegible] se disant malade, elle envoya demander le médecin [illegible] c'était le moment. Il accourut très empressé, [illegible] ce qui allait lui revenir. La comtesse [illegible] lui parler de sa sœur et doucement, [illegible] coup. Cet homme l'aimait par passion [illegible] entendit qu'il ne la verrait plus, que tout [illegible] quantité de larmes, semblant un crucifié, la suppliant de ne point ordonner cette séparation, et se [illegible] en cet état qu'elle en eut pitié elle-même [illegible] de le désespérer.

[illegible] tous ces détails par la nourrice, cachée dans le [illegible] et que la frayeur empêcha de paraître.

Il [illegible] genoux devant son lit, prit sa main et la baisa [illegible] toujours, et elle était très émue, car [illegible] se montrer plus tendre et plus serviable que [illegible] femme. À ce même moment le comte [illegible] qu'ils l'eussent vu pour ainsi dire, il s'était [illegible] sur Michelet, son poignard à la main, et lui en [illegible] tomba roide. La comtesse le regarda [illegible] saisie, blême, aussi morte que lui.

— [illegible] mon ami !...

[illegible] dire, et s'évanouit.

[illegible] elle était dans un carrosse bien fermé [illegible] on ne voyait rien ; ou mantelets [illegible] c'était une tombe ambulante [illegible] elle appela, on ne lui répondit ; il lui parut [illegible] chevaux galopaient autour du carrosse [illegible] cet enlèvement, son idée [illegible] la faisait partir afin d'agir à sa fantaisie [illegible] et son inquiétude ne connaît point de bornes.

— [illegible] pensa-t-elle, il la tuera !

[illegible] du monde question d'elle, et qu'on [illegible] elle [illegible] certainement point. La voiture [illegible] toujours. Elle ne douta pas qu'on prit la poste [illegible] de chevaux, et chaque fois qu'on s'arrêta [illegible] son mari d'un ton lamentable. Rien ne lui [illegible]

[illegible] pas à manger, elle n'eut signe de vie de [illegible] elle avait faim, elle était épuisée, [illegible] qu'elle n'eût d'autre vêtement qu'une [illegible] enfin la fatigue l'endormit, et elle [illegible] du carrosse. Il faisait nuit close lors [illegible] Elle ne reconnut aucun des [illegible] la conduisait.

[illegible] madame.

[illegible] et fort délabrée, [illegible] se montraient seuls, [illegible] ni autres ne [illegible] et suivit, bien [illegible] dans une chambre [illegible] qu'un mauvais lit

et deux escabelles. Elle supplia qu'on lui fît venir le comte ou quelqu'un ; ils ne répondirent rien et la laissèrent.

Cinq minutes après, une porte dérobée s'ouvrit au fond ; c'était son mari ; elle courut à lui, se jeta à son cou en criant :

— Grâce ! grâce ! — songeant toujours à sa sœur, apparemment.

Il passa son bras sous elle, l'enleva, se mit à courir à travers un jardin inculte, enclos de haies à demi brisées, en franchit une qui tombait, rentra dans un champ et la déposa au bord d'un trou profond, fraîchement creusé dans la terre. Rien n'était plus sauvage que ce lieu et plus effrayant que la pâleur du comte.

— Écoute, lui dit-il, tu m'as trompé, tu m'as trahi, tu mérites tous les supplices. En vain tu demandes grâce. Tu as vu la punition de ton galant ; je me suis trop pressé, depuis lors j'ai réfléchi ; tu mourras lentement, toi, et ce ne sera pas encore assez de tes souffrances pour payer les miennes.

La malheureuse se récria, protesta, jura, supplia, sans accuser sa sœur, néanmoins ; elle n'eût point trahi ce secret pour sauver sa vie ; il n'en tint compte, la lia et commença cette horrible boucherie que j'ai dite. Il la larda par tout le corps, lui coupa les doigts, lui fendit la langue, la perça de cent coups ; elle criait à fendre le cœur, mais, comme son sang coulait de ses blessures, elle tomba en faiblesse. Il l'enterra donc alors jusqu'aux aisselles, l'accabla d'injures, lui souhaita de mourir en désespérée et d'être damnée ensuite, bien qu'elle ne l'entendît point, puis il la laissa à cette place et dans cet état, où le lendemain les vieilles gens, qui étaient des fermiers de cette ancienne maison appartenant aux Cauteretz, la trouvèrent et la firent porter au Mont-de-Marsan.

Quant à cet infâme, à ce bourreau, il prit son cheval et erra toute la nuit à l'aventure, puis il retourna à Tosse d'un trait. La bête tomba morte en arrivant. Le logis était sens dessus dessous. Mademoiselle de Cauteretz, à la vue de son amant assassiné, était devenue complètement folle et ne souffrait pas qu'on le lui enlevât. Les domestiques ne savaient que dire et que faire, la disparition d'une de leurs maîtresses, car tout le monde dormait, hors la nourrice et l'écuyer, son confident, qui l'avait introduit quand il était venu la nuit ; la folie de l'autre, cet homme tout sanglant : ils allaient çà et là, courant et ne sachant que faire et que dire. La vue de leur maître les rassura dans le premier moment, mais ils s'en effrayèrent encore davantage lorsqu'ils l'eurent regardé. La nourrice s'arrachait les cheveux en criant à tous les échos ce qu'on ne lui demandait point. Ce qu'elle disait, l'aspect de sa sœur, lui donnèrent des doutes ; il l'interrogea, il se rappela les dernières paroles de sa malheureuse femme :

« Ce n'est pas moi, mais je ne puis le dire ! »

Il rassembla ces circonstances ; il vit son crime, et, poussant un grand cri, il courut à l'écurie, prit le premier cheval venu, qu'il monta sans selle, et courut comme un éberlué droit à la ferme. La main de Dieu le suivait ; il tomba dans une fondrière et y resta deux jours à moitié mort, les jambes cassées. Des paysans l'entendirent geindre et le sortirent de là à grande peine.

Sa pauvre femme mourut sans parler, bien entendu. Mais le bailli de mon père n'eut pas mâle mort à découvrir le fait. On en parlait sourdement dans le pays ; ses vassaux le craignaient, tout agonisant qu'il était ; cependant la rumeur se prolongeait, et l'on sut tout. Le bailli en appela à mon père, demandant s'il fallait poursuivre. Le maréchal ne le trouva pas à propos. Mademoiselle de Cauteretz restait folle ; le comte, dont le curé s'était emparé, souffrait des maux moins comme une punition méritée, et promit de se jeter, dès qu'il pourrait, dans une religion, et la plus austère, afin d'expier pendant toute sa vie.

On assoupit autant qu'on le put, afin de ne point faire crier après nous et c'était sagement pensé. Il faut que l'on respecte les grands investis de la puissance ; en eux, on respecte cette puissance même, qui, sans cela, ne devient plus qu'un jouet.

XXX

À Bordeaux, la comtesse de Lauzun, ma tante, amena mademoiselle de Lauzun, sa fille, pour être à la jeune reine. Le roi désirait qu'elle prît des personnes de la première qualité du royaume. Je m'emparai de cette aimable cousine, dont je [illegible] son frère, qui l'aimait fort et qui me la recommanda instamment. Elle épousa un an après le comte de Nogent. Ce voyage ne nous était

guère commode, nous nous voyions à peine et jamais seuls. M. de Valentinois ne me quittait pas, il faisait la roue près de moi, même aux courses à Vincennes et à Fontainebleau, où il y eut de fort grands festins. Mes amoureux, mes *mourants*, ainsi qu'on disait alors, s'en pâmaient, et je n'y avais que faire. On allait partout faire sa cour et nous assistâmes en mante à l'entrée de la reine à Paris, qui dura depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Ce fut fort magnifique, mais jamais il ne se vit pareille fatigue.

Le vieux M. de Lorraine obsédait tout le monde. Il souhaitait marier monsieur son neveu, le prince Charles, soit à Mademoiselle, soit à mesdemoiselles ses sœurs, soit à mesdemoiselles de Mancini, qui n'en voulaient point ; en attendant, il était, lui, amoureux de la fille d'un apothicaire de chez Mademoiselle, nommée Marianne Pajot, et parlait de l'épouser. Madame en était enragée, la cour entière s'occupait de cela, et les jeunes seigneurs se mirent à tourner autour de Marianne pour démonter son vieux galant. Guiche même s'en voulut mêler, malgré ses visées sur un gibier de meilleure race, qui commençait à se faire chasser par les amateurs. Quant à Puyguilhem, il ne pensait alors qu'à moi ; il a bien changé depuis.

M. le cardinal s'apprêtait à donner un bal à la reine, mais le feu prit dans la salle où l'on faisait les préparatifs. Il en eut une telle peur, qu'il se fit transporter à Vincennes, où il mourut deux mois après. Il laissa, par son testament, cent mille livres à mon père, dont il fut fort charmé ; cela le consola vite de la perte de son grand ami ; il n'en parlait qu'en révérences et avec une figure d'héritier, dont le roi se divertissait infiniment.

M. de Monaco commençait à me tourmenter en ce temps pour me faire aller en Italie, et moi, je ne m'en souciais point, je le refusais en le rudoyant si bien qu'il en porta plainte au maréchal. Celui-ci, à l'ordinaire, n'en fit que rire, et m'approuva de rester à la cour.

— Vous aurez bien le temps d'y être quand vous régnerez ; puisque M., votre père tient encore la place, laissez-la-lui et ne vous en inquiétez pas.

Ce n'était point le compte de mon mari. Je tremblais qu'un jour il ne m'enlevât sans rien dire, et nous en parlions tout le long du jour avec Puyguilhem dès qu'il pouvait me rencontrer seule. Il était fort question du mariage de Monsieur avec madame Henriette d'Angleterre, que j'avais retrouvée bonne et affable comme en notre enfance.

Mon cousin me dit un jour :

— Il y a moyen de rester, devenez surintendante de la nouvelle Madame.

Ce fut une lumière. Je fis atteler mon carrosse et je me rendis chez la reine d'Angleterre, dont j'invoquai l'ancienne bonté pour moi, en ajoutant que je souhaitais passionnément cette place qui me fixerait près de la princesse. Elle me promit qu'elle y ferait tous ses efforts et ajouta :

— Je crois y arriver sans grande peine. La reine mère, je ne sais pourquoi, car elle vous connaît peu, vous tient en grande estime. Monsieur parle de vous ainsi qu'il ne le fait d'aucune autre, le roi vous regarde comme fort digne de votre rang ; ma fille vous aime et tous nous serons flattés de ce que vous demandez à entrer chez elle. C'est beaucoup une duchesse ! De mon temps, à la cour, cela n'eût point été admis ; elles étaient si fières avant le cardinal de Richelieu ! Beaucoup vous blâmeront au moins. Y avez-vous réfléchi ?

Que m'importaient les blâmes ! je voulais rester.

Je m'en retournais à mon logis, lorsque je trouvai à la porte même du Louvre où demeurait la reine d'Angleterre, le carrosse de madame de Boisse qui en descendit sur-le-champ et me vint parler à la portière du mien. Son mari était de la maison de la Force, proche parent de M. de Lauzun, et à cause de cela nous nous voyions quelquefois, bien qu'elle ne me plût pas non plus que ses aventures. Elle avait fait grand bruit sous la Régence, quand elle s'appelait madame de Langey ; elle était, elle, mademoiselle de Courtaumer de Saint-Simon de Normandie. Le duc de Saint-Simon est leur cadet, quoi qu'il en dise, et cette branche-là vaut mieux que la sienne à cause des alliances.

Cette aventure est fort difficile à [illegible] et cependant en ce temps-là [illegible] était chose reçue en public [illegible] ne s'offusquait pas même les plus sévères. A présent on devient sérieux, on ne veut pas que les mots [illegible] les choses, et si ce qu'on m'assurait hier est vrai [illegible] roi est embéguiné de madame de Maintenon, le règne des prudes approche. Heureusement je ne le verrai point.

Je n'en vais pas moins vous dire l'histoire de madame de Boisse. *Honny soit qui mal y pense !* [illegible] Parlement a passé par là.

M. de L[illegible] [illegible] M. de [illegible] oncle et [illegible] sa mère [illegible] le vieux président [illegible] grand-père [illegible] il ne laissait point madame [illegible] communiquer avec sa famille autrement qu'à coups de pique ; elle était héritière et fort riche, sa [illegible] était extrême ; il la suivait jusqu'au prêche et roulait les yeux enragés aux bedeaux quand ils touchaient sa chaise en passant. Ils étaient huguenots et il lui donnait à lire les saintes Écritures avec ses commentaires ; il en vint même jusqu'à lui proposer de s'enfermer ensemble dans [illegible], à Courtaumer, et de faire faire un tour par lequel on leur donnerait les choses nécessaires, afin de ne se plus quitter du tout.

La famille eut des soupçons sur cette grande [illegible] ; quelques mots échappés à la jeune femme leur firent supposer que ce mariage n'était pas comme les autres, et l'on s'arrangea de manière, en usant de ruse, à la faire venir sans lui chez sa tante madame Lecoq, pour l'interroger à leur aise. Il en résulta des aveux complets. M. de Langey n'était pas dans son devoir. Grande rumeur ! Voilà le bonhomme Madelaine révolutionnant sa compagnie sur ce qu'il appelait *les mauvais traitements* du comte, et l'exploit arriva pour la rupture au moment où il s'y attendait le moins.

On échangea des factums. La maison de Langey jeta les hauts cris, demanda le congrès en particulier ; on le refuse, et les voilà en visite chez le lieutenant civil, à cause que les parties sont de la religion. Que de cérémonies ! Nous n'avons pas cela à craindre maintenant. Quel que soit son lot, on le garde, en modifiant les conséquences.

Langey était bien fait et de bonne mine. Je tiens ces détails et bien d'autres, que je n'écrirai pas, de mon père qui vit l'aventure d'original. Madame de Franquetot-Carcabu, en voyant Langey au Cours, dit au maréchal :

— Hélas ! à qui se fiera-t-on désormais ?

Les harengères et les poissardes l'allèrent attendre à la porte du lieutenant civil.

— Ah ! ma commère, se répétaient-elles, plût à Dieu que j'eusse un mari fait comme cela !

Il eut les femmes pour lui ; elles se révoltèrent des façons de la sienne et de ce qu'elle endurait d'humiliations pour arriver à son but. Le lieutenant civil lui fut favorable, et il eût conservé sa femme s'il eût eu l'esprit de ne pas demander le congrès. Il y eut des procédures qui durèrent deux ans ; on ne parlait que de cela partout Paris. Les femmes, même les plus bégueules, s'accoutumèrent à ces discussions, jusqu'à ma mère, la reine des précieuses, qui venait de faire mettre Ninon aux Madelonettes, et qui s'égosillait à défendre M. de Langey. Le maréchal en riait dans les ruelles.

On fit des vers, méchants à la vérité ; les vaudevilles ne chantaient que cette sotte histoire. On appelait Langey le *Marquis de Congrès* ; les laquais se le répétaient les uns aux autres, beaucoup ne le connaissaient que sous ce nom. Madame de Sévigné lui dit un peu gaillardement :

— Pour vous, monsieur, votre procès est dans vos chausses.

Madame de Rambouillet disait aussi :

— Cet homme-là a le courage d'un coq.

Madame de Sévigné ! madame de Rambouillet ! la fine fleur de ces précieuses qu'un mot équivoque faisait évanouir !

Il n'y eut pas jusqu'à Berthod, musicien de la chapelle, qui ne se mêlât d'aboyer. C'était un de ces gens d'Italie que le cardinal Mazarin appela pour jouer les rôles de femmes dans les comédies en musique qu'il faisait jouer. Je vous demande si ce n'est pas la pelle qui se moque du fourgon ! A quoi Langey y répondit, lors qu'on lui dit cela, avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait :

— Je ne suis point une pelle, et il est un [illegible].

On appelait ces chanteurs des *incommodés*, d'après un mot de madame de Longueville, qui, en entendant une de leurs ariettes, se pencha vers mademoiselle de Scudéry et lui jeta dans l'oreille :

— Mon Dieu ! mademoiselle, que cet incommodé chante bien !

Il en résulta un sobriquet assez drôle. Madame de Motteville avait un frère fort ennuyeux [illegible] Bertault et forçant tout le monde [illegible] ses vers. On appela Bertault l'*incommodé* [illegible] Berthod l'*incommode*.

Madame de Langey [illegible] beaucoup de cœur, [illegible] des indignités qu'elle eut à souffrir et jouir [illegible] avec sa cousine. Ni lui ni elle ne voulurent [illegible] et le congrès eut lieu [illegible] et le mari fut condamné. Les [illegible] que si la religion eût [illegible] madame Lecoq [illegible] sa mère [illegible] comme s'il [illegible] alla partout : on était embarrassé [illegible] [illegible] Mademoiselle [illegible] [illegible] [illegible]

Il fallait une fille pareille pour un pareil homme. Voici un de ses exploits. Elle avait une vieille tante, qui lui refusait son héritage. Elle la prit en son château, la mit en prison dans une chambre où il n'y avait que les quatre murs, sans pain ni eau; puis elle enferma les deux gentilshommes dans une armoire où on a accoutumé, en ce pays, de mettre du sale. Ils restèrent trois fois vingt-quatre heures sans boire ni manger. On dit que depuis elle a aussi *salé* Langey.

Pour mademoiselle de [illegible], elle devint madame de Boisse, comme vous savez; elle est morte jeune avec une tiolée d'enfants [illegible] trois filles vivantes et je ne sais combien de [illegible]. Elle ne se releva point de son ridicule et de ses [illegible]. Comme on ne se rend jamais justice, elle s'était [illegible] de devenir dame d'atours de Madame. C'est pourquoi elle allait chez la reine d'Angleterre et [illegible] elle m'arrêtait au passage pour me demander mon avis.

— Vous êtes la maîtresse, madame, lui répondis-je; pourtant [illegible] regarde monsieur votre mari; et pour une [illegible] les atours de Madame sont peu de chose. Permettez-moi de vous saluer.

Il [illegible] dire que, duchesse ou non, elle fut refusée; [illegible] dévote avant de mourir, et envoya tous ses gens à confesse. Un des cochers ne s'y prêta guère, mais il fallut s'y décider. Son confesseur lui ordonna de jeûner.

— Je ne saurais faire cela, mon père.

— Et pourquoi?

— Je ne veux point me ruiner, je suis un pauvre homme, ai femme et enfants. J'ai vu jeûner monsieur et madame tout le carême, il faut du cotignac, des poires de bon chrétien, du riz, des épinards, des raisins, des figues... C'est trop cher.

On en a bien ri; on a bien ri aussi d'un mot de mon père à propos de ce Boisse et de M. de la Guiche. A une chasse du roi, ils aperçurent le cerf avant les autres, et coururent ensemble comme deux fous de ce côté-là. Boisse a une aune de menton, et la Guiche n'en a pas du tout.

— Eh bien, dit le roi, où vont-ils si vite?

— Sire, M. de Boisse emporte le menton de M. de la Guiche, et la Guiche court après.

Il est joli, mon père; je me souviens encore de sa réponse à Michelette Herault, gouvernante de la guenon, des chiens et des perroquets de la chambre du roi, sous la régence. Elle venait de perdre son mari; et le maréchal, courtisan de tout et de tous, prit un air triste et lui fit un compliment plein de douleur.

— Hélas! le pauvre homme, il a bien fait de mourir.

— Le prenez-vous par là, madame Herault? — Ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous.

Cela est resté en proverbe, et on le dit encore.

XXXI

Il est à propos maintenant de parler de madame Henriette, qui nous a tous honorés de ses bontés et que j'ai connue mieux que personne. Elle a laissé une réputation toute singulière et toute différente de celle qu'elle se fit d'abord; je puis dire d'elle ce que j'ai dit du comte de Guiche, qu'elle ne mérite ni l'une ni l'autre.

Dans son enfance et sa première jeunesse, lorsqu'elle était *soufferte* à la cour, sa santé et son humeur s'en ressentirent. Les privations, les humiliations qu'elle supporta outraient justement sa fierté. Elle ne parlait à qui que ce fût, ne répondait point, semblant plus prête à mordre qu'à sourire. Le roi la détestait, la reine mère la traitait avec [illegible], Monsieur la raillait, Mademoiselle la querellait [illegible] le rang; elle en devint acariâtre et passa pour méchante. Sa beauté, qui l'a rendue si célèbre, n'existait [illegible]. Maigre à l'excès, sans teint, par cela même sans [illegible] tournure, sans le moindre charme, on lui dis[illegible] à ses yeux et à ses cheveux, magnifiquement [illegible] fit un monstre. Elle n'eut pas la permission [illegible] à qui se sauverait pour qu'elle ne les [illegible] par le roi, auquel la reine sa mère [illegible] formellement.

Il [illegible] lorsque celui-ci insistait pour son mariage:

— Vous êtes [illegible] d'épouser des os?

Et cependant [illegible] parlait ainsi, tout était changé [illegible] la [illegible] la restauration de Charles II, la reine d'Angleterre [illegible] aller jouir de cet heureux retour; elle emmena [illegible] Henriette et celle-ci ne fut pas plutôt au milieu d'une cour idolâtre, qu'elle se transforma entièrement. En six mois, elle devint aussi charmante qu'elle l'était peu. Cette enfant gauche, embarrassée, maladroite, parut gracieuse par essence; cette taille de travers ne se redressa point, bien entendu, mais ce défaut semblait un charme de plus. Ses bras longs et maigres s'arrondirent, le visage se fit souriant, frais, ouvert, de jaune et de sournois qu'il était. Les yeux étincelèrent, toute cette personne enfin, que nul ne regardait, qui repoussait les gens, éclipsa les plus grandes beautés et les rendit fades à côté d'elle.

Les seigneurs anglais s'en montrèrent tous passionnés, entre autres le duc de Buckingham, fils de celui qui a été si amoureux de la reine mère au temps de sa jeunesse. Il faisait publiquement la cour à la princesse royale, sœur aînée de Charles II, mariée à Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Celle-ci ne le rebutait pas; mais, quand il vit la princesse Henriette, il ne put tenir contre elle et il en perdit la raison.

Madame était coquette, d'une de ces coquetteries qui se plaisent à exciter les gens pour les désespérer. Elle permit au duc toutes sortes d'entreprises, et elle les autorisa en ne les défendant point. Cela fit le discours de l'Angleterre et de l'Europe, et Monsieur, dont le caractère ne ressemble à personne, loin de s'en alarmer, en tira vanité.

— Eh bien, disait-il au roi, il paraît que mes os sont maintenant bons à ronger, car tout le monde y veut mettre la dent.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être par la suite le plus ridicule de tous les jaloux, avec les habitudes qu'il affichait.

Cependant on écrivait d'ici pour presser le mariage, il fallait se décider à partir. Madame m'a souvent répété qu'elle n'en avait nulle envie et que le beau Buckingham lui effleurait le cœur. Il n'est sorte de galanteries qu'il n'inventât, à la mode de son père, jetant l'argent par flots, ne trouvant rien d'assez extravagant pour prouver sa flamme: on ferait un livre de ces amours.

Bien qu'on fût en hiver, Monsieur pressa tellement, qu'il fallut se mettre en route.

Le roi Charles II accompagna la reine, sa mère, jusqu'à une journée de Londres. Buckingham la suivit comme tout le reste de la cour; mais il ne put se résoudre à abandonner la princesse, et demanda la permission de passer en France. Sans bagages, sans équipages d'aucune sorte, il s'embarqua à Portsmouth avec la reine.

Le premier jour tout alla bien; mais le second, le navire fut ensablé, par suite d'un vent contraire, et au plus grand danger de périr. Le duc de Buckingham devint pour ainsi dire fou, l'idée de voir mourir son idole sans rien tenter pour la sauver le rendait furieux, il accusait *et les vents et Neptune*, comme dans les pièces à machines de l'Opéra, et ne parlait rien moins que de traverser le détroit à la nage, la princesse sur son dos. Heureusement l'orage se calma, le péril se dissipa, et l'on put entrer au port, où l'on relâcha de force.

Madame Henriette avait une fièvre violente, elle insista cependant pour se rembarquer; on la transporta au vaisseau, elle n'y fut pas plutôt que la rougeole sortit. La voilà dans un autre péril tout aussi redoutable, où le duc ne pouvait mais, et dont il resta le patient, en donnant le spectacle d'une douleur enragée. Certainement il se fût jeté sur son épée si madame Henriette eût succombé.

Lorsqu'elle se sentit assez bien pour souffrir la mer, on se dirigea sur le Havre, ce fut une autre aventure; il eut des jalousies extravagantes des soins que l'amiral d'Angleterre donnait à la princesse, et il le querella sans aucune raison. Les choses se poussèrent si loin, que la reine envoya Buckingham à Paris pendant qu'elles se reposaient au Havre, afin de *remplumer* la malade, comme disait mon père.

Nous vîmes ici le duc, dans un état à faire pitié, contant ses soupirs aux échos, au point d'en mettre Monsieur en furie par la volonté du comte de Guiche, son favori du moment, lequel trouvait insolent, disait-il, qu'un Anglais osât lever les yeux jusqu'à la femme d'un de nos princes, fût-elle cent fois plus sœur de son maître encore.

Lorsqu'ils se rencontraient, c'étaient deux coqs furieux, ils semblaient prêts à se jeter l'un sur l'autre. Le maréchal en houspillait mon frère de la belle façon, et celui-ci prenait ses airs pointus, en répliquant qu'il était à Monsieur et qu'il ne souffrirait pas qu'on l'insultât.

— Oui, disait mon père, vous ne souffrirez pas qu'il soit trompé d'une autre façon que de la vôtre.

Enfin elle arriva, cette charmante des charmantes, et révolutionna la cour. A peine était-on remis du mariage de mademoiselle de Mancini avec le connétable Colonne et des cris qu'elle avait poussés en partant. Le roi ne fit rien pour la consoler; au contraire. Il ordonna qu'elle obéît à son oncle, comme s'il était vivant, et la vit s'éloigner avec une indifférence complète. Il nous fallait autre chose maintenant. En ce pays-ci on attend toujours un spec-

tacle quelconque, la faveur, la disgrâce, le bonheur, le malheur, tout est bon, pourvu qu'on voie et que ce soit du nouveau.

Mon frère, on le sait, tenait le haut du pavé, Monsieur l'aima depuis leur enfance, maintenant il en raffolait. Vaniteux et méprisant, Guiche était d'une hauteur insupportable ; si j'avais porté le haut-de-chausses, j'aurais eu du plaisir à rabattre cela, je l'avoue. Il était amoureux de madame de Chalais, fille du duc de Marmoutiers, très aimable, sans être fort belle. Il la cherchait partout ; c'était la passion la plus publique et la plus déclarée du monde, si bien qu'on doutait qu'il fût accepté, il y eût mis plus de mystère. Quant à moi, je le croyais assez insolent pour ne se cacher point.

Le duc de Buckingham imagina le premier que madame de Chalais ne le garderait pas longtemps ; la jalousie a de si bons yeux ! Un soir, chez la princesse d'Angleterre, celle-ci lui dit, en lui montrant la Chalais, que c'était la maîtresse du comte de Guiche. Ils parlaient toujours anglais ensemble.

— Ah ! lui répondit-il, elle n'est pas assez aimable pour un pareil seigneur, qui me paraît, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de la cour. Je souhaite, madame, que tout le monde ne soit pas de mon avis.

Le pauvre Buckingham devinait juste, Guiche souffla si bien la jalousie à Monsieur, que celui-ci alla trouver la reine mère et demanda qu'on chassât le duc. La reine avait grande complaisance pour M. de Buckingham, en mémoire de son père, qui l'avait tant aimée, et qu'elle fut soupçonnée d'aimer aussi. Elle le défendit de tout son pouvoir ; mais Monsieur ne voulut rien entendre, et Buckingham fut obligé de partir un peu plus tard.

Il parut cependant au mariage. On le fit en carême, sans cérémonie, dans la chapelle du palais. J'y assistai en ma qualité de surintendante, à la grande rage de M. de Monaco, et à la grande joie de Lauzun, qui y vint un peu en contrebande, mais qui commençait pourtant déjà à s'approcher du roi insensiblement. Le comte de Guiche et Buckingham se lançaient des regards désolés et furieux. Je crois que, si Monsieur n'eût été une personne royale, ils se fussent jetés sur lui en furie, quittes à se transpercer ensuite.

La nouvelle Madame étonna par son esprit, comme elle étonnait par sa beauté. Jusque-là toujours près de la reine, sa mère, ou de la reine mère de notre sire, elle n'avait rien été par elle-même. Mais aussitôt après son union, elle vint habiter les Tuileries avec Monsieur, pendant que Leurs Majestés allèrent à Fontainebleau. Toute la France alors se trouva chez elle, les hommes ne pensaient qu'à lui faire leur cour, et les femmes à obtenir l'octroiement de son amitié.

Nulle n'y réussit autant que moi, d'abord à cause de la grande habitude, et puis Madame aimait mon frère, en ce moment, autant que sa coquetterie et sa soif de conquêtes lui permettaient d'aimer quelqu'un, et puis encore Monsieur, toujours poussé par Guiche, se mit à m'aimer, moi, indigne, selon que ses goûts et ses inclinations lui permettaient d'aimer une femme. C'était un drôle de ménage que celui de Monsieur et Madame, allez ! et je n'oserais dire, même après ma mort, tout ce que j'en ai vu. Madame de Lafayette, mesdemoiselles de la Trémoille, de Créqui, de Châtillon et de Tonnay-Charente furent les plus près dans l'intimité de madame Henriette, mais personne n'en sut aussi long que moi sur cela.

Nous restions les après-midi avec Madame, nous avions l'honneur de la suivre au cours ; au retour de la promenade, on soupait chez Monsieur ; après le souper, les hommes de la cour s'y rendaient, et l'on passait le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons. Mon frère ne manquait pas de s'y rendre. Sa familiarité avec Monsieur lui donnait entrée aux heures les plus particulières. Il voyait Madame à tous moments et avec tous ses charmes, Monsieur était assez fou pour les lui faire admirer. Il l'introduisit même un jour à sa toilette, et lui montra ses beaux cheveux, tombant sur ses épaules comme un manteau.

Puyguilhem, au milieu de ces joies, se montrait malheureux. Bien que je l'aimasse fort, nos entrevues étaient rares, et nous ne nous voyions plus qu'à la dérobée. D'abord mes devoirs et mes plaisirs chez Madame, puis M. de Monaco, puis Charny, puis vingt autres, qui ne me quittaient guère, Villeroy, du Lude, Rochefort, et *tutti quanti !* Il était naturellement jaloux, on le sait, et il enrageait de la belle façon, tout en étant bien aise qu'on me trouvât belle ! Quant à lui, il ne s'occupait que du roi et de moi. Beaucoup lui jetaient des regards, beaucoup l'appelaient ; il ne songeait qu'à sa faveur et à mon amour. Combien de fois depuis j'ai regretté ce temps où j'en savais si mal jouir !

Un jour, Madame partait pour Fontainebleau le lendemain, afin de rejoindre la reine ; j'étais chez moi et j'y avais madame Cornuel, cette robine dont l'esprit était une puissance. On parlait de cette petite de Turin, qui venait d'épouser la Renouillère, dont elle s'était embrelucoquée, bien qu'il n'eût pas le sou, parce qu'il étalait une manière de train, c'est-à-dire un gentilhomme ! ce gentilhomme ne lui coûtait guère à entretenir ; ils étaient d'accord entre eux que, quand l'un dînerait, il ne souperait pas, chacun à son tour. Tant il en fut qu'elle l'épousa malgré sa mère. Nous avions aussi parlant de cette belle œuvre, Sapho, mademoiselle de Scudéry, qui ne s'en pouvait taire.

— Ce garçon est un sot, disait-elle ; elle lui en donnera à garder.

— Ah bah ! répondit madame Cornuel, il s'y fera comme les autres. Les cornes sont comme les dents, elles font du mal à percer, et après on s'en trouve très bien.

— Madame, reprit mademoiselle de Scudéry d'un air pincé, parlons, s'il vous plaît, de votre procès et de M. de Sainte-Foy, le maître des requêtes.

— Cet homme est un grand fourbe ; il s'appelle Sainte-Foy, comme les Blancs-Manteaux qui sont habillés de noir.

— Gagnerez-vous, nonobstant ?

— Je ne sais ; j'ai des protecteurs. Pourtant les plus puissants me manqueront, je le crains. M. de Rohan, surtout qui ne fait point les choses à propos. Cet homme-là est bien né, mais il a été mal fouetté.

— Il a pourtant aidé la comtesse de Fiesque dans sa dernière affaire au Parlement.

— Je le crois bien ; elle dit qu'il n'est pas fou et qu'il parle comme un autre. A la manière de ces gens qui ont mangé de l'ail et qui ne sentent point leurs camarades. Cette pauvre comtesse ! elle sera longtemps jolie, elle est salée dans l'extravagance, comme les conserves dans du vinaigre.

— Ne vîtes-vous point hier chez Madame les beaux diamants de madame de Lyonne ? Elle s'obstine à rester jeune, et nos pères disent qu'elle ne l'est plus depuis longtemps.

— M. le maréchal en sait quelque chose, madame ; mais pour M. le comte de Guiche et les seigneurs de son âge, ses diamants sont du lard dans la souricière.

— Nous allons recevoir cela à Fontainebleau.

— Madame, vous y allez donc ?

— Oui, madame, et vous ?

— Madame, je n'ai point l'honneur d'être de la cour, et puis je déteste la route de Fontainebleau, depuis le jour où les voleurs m'y arrêtèrent et me mirent la main sur la gorge. « Vous n'avez que faire là, leur dis-je ; je n'ai ni perles ni... le reste. » Ils ne m'en firent pas moins une grande peur.

Mademoiselle de Scudéry et madame Cornuel se détestaient. Celle-ci ne pouvait pardonner à Sapho de l'avoir mise dans les romans sous le nom de Zénocrite ; elle s'en était amèrement plainte, et l'autre lui avait répondu de son ton de prédicateur de façon à la mécontenter encore : mademoiselle de Scudéry était laide et très noire ; aussi madame Cornuel, pour se venger, disait-elle :

— La Providence paraît en ce que Dieu fait suer de l'encre à mademoiselle de Scudéry, qui barbouille tant de cet honnête papier, qui n'en peut mais !

Elles se harpignaient sans cesse, et c'était grande fête de les avoir ensemble. Cela m'arrivait souvent. Je me rappelle ce jour, à cause de ce qui survint. Pendant qu'elles étaient là, Puyguilhem entra par chez moi, et Guiche par chez M. de Monaco. Ils tournèrent jusqu'à ce que tous deux, en grand mystère, ils fussent venus me dire à l'oreille, se cachant l'un de l'autre et très tragiquement :

— Il faut que je vous parle à l'instant, et *seule*. Renvoyez ces vieilles folles.

J'étais fort embarrassée pour les satisfaire, vous en conviendrez.

XXXII

Renvoyer mes deux vieilles folles, ce n'était pas difficile : mais leur parler à chacun en particulier et tout de suite, je ne savais comment m'y prendre. J'y réfléchissais à part moi et je me décidais à me débarrasser de mon frère, lorsque M. de Monaco entra, et pour la première, pour la seule fois de sa vie peut-être, il sut faire quelque chose à propos. Son air mystérieux chassa Sapho et Zénocrite, ensuite il emmena Guiche avec lui en parlant de je ne sais quel procès qu'il s'était mis en tête d'intenter à M. de M[illegible]. Nous restâmes seuls, Puyguilhem et moi ; mon frère me cria en sortant :

— Je reviens

La porte fermée, mon cousin [illegible] me prenant [illegible] les siennes, il me la [illegible] me faire crier :

— [illegible] me répondre et franchement, ajouta-t-il à cet [illegible].

— A quoi ? Vous me faites horriblement mal, monsieur.

— Qui choisirez-vous du roi ou de Monsieur ?

— Pourquoi faire ?

Les yeux lui sortaient de [illegible] mon étonnement qu'il prenait pour de la dissimulation lui donnait plus de colère.

— Comment ! pourquoi [illegible] qu'une jeune et belle dame comme [illegible] faire de princes jeunes et beaux comme eux.

— Ce que je [illegible] en faire assurément.

— Vous [illegible] madame, vous me rendez la risée de la cour [illegible] me forcerez à manquer de respect. Je ne me [illegible].

— Je [illegible] et vous cessez de me connaître aussi [illegible] plairait de vous expliquer mieux, de me dire [illegible] ce qui en est, nous finirions peut-être [illegible].

— [illegible] vous ne m'aimez plus.

[illegible] injuste, j'eus d'abord envie de me fâcher [illegible] au contraire, je fus bien aise.

— Je [illegible] que vous voulez dire, je ne vous ai [illegible] aimé.

— Et vos amants ?

— Que vous importe ! Ils me trouvent belle et c'est là [illegible] je ne leur ai jamais permis d'aller plus loin.

— Mais ces deux-là !

— Lesquels ?

— Le roi ! Monsieur !

— J'ignore ce que cela signifie.

— Ne mentez pas, je vous en conjure. Je vais tâcher, moi, de parler avec calme. Monsieur vous aime.

— Vous ne connaissez pas Monsieur, il n'aime personne. Il n'aimera surtout jamais une femme. Il voit en nous des êtres plus jolis que lui, à la peau plus douce, plus fine, plus blanche, des rivales en ajustements, en pierreries, en tout ce qui l'occupe uniquement. Il cause avec moi parce que j'entends mieux qu'une autre la parure et les joyaux, parce que j'écoute sans l'interrompre ses plaintes sur Madame, parce que je ris quand il a envie de faire rire et que je cause sérieusement de bagatelles. Mais de l'amour ! de l'amour avec Philippe d'Orléans ! Il n'aura des maîtresses qu'en peinture, je vous en réponds.

— Alors ce sera le roi.

— Le roi, qui ne me regarde pas, qui me salue juste lorsqu'il y est obligé, pour ne point manquer au nom que je porte ! Le roi, qui ne se doute pas si je suis brune ou blonde. Allons, mon cher Puyguilhem, décidément vous êtes fou.

— Je ne suis point fou ; je sais ce que j'ai entendu moi-même à Fontainebleau avant-hier. Sa Majesté interrogeait madame Colbert sur plusieurs dames avec un intérêt très marqué, vous avez été la première. « Quel est son âge ? A-t-elle de l'esprit ? — Elle ne peut aimer M. de Valentinois ? Quelle est son humeur ? — Elle est fort belle. — Elle danse bien. — Madame la va conduire avec elle, je suppose ? » Que pensez-vous de ces questions ?

— Que Sa Majesté n'avait apparemment rien à dire à madame Colbert et qu'elle s'était informée de moi, faute de mieux.

Je ne pus m'empêcher de rougir, et ma vanité se trouva agréablement chatouillée. La jalousie est maladroite. Est-ce qu'il aurait dû me raconter cela ? Les hommes ordinaires on peut ne les point [illegible], mais un roi qui parle à la voix bien haute. Puyguilhem s'en aperçut, et ne retint plus sa colère. Il me traita de Turc à More, au point de m'embarrasser, et finit par *me défendre* le voyage de Fontainebleau. Jamais il ne fut homme plus dominant et plus [illegible] ; il eût été ainsi avec tout le monde, même avec le roi ; aussi il est à Pignerol et il y restera, ainsi qu'il [illegible] dit en y entrant, *in secula seculorum*.

[illegible] car je ne suis point patiente. Nous eûmes [illegible] ton, et, comme je lui objectais ma charge, M[illegible] Madame, et le reste, il me répondit fort [illegible] que j'étais libre de les envoyer par-dessus les moulins.

[illegible] mauvaise humeur, je ne pus m'empêcher d'en [illegible] les moulins mon mari, la surintendance [illegible] de Madame, parce que le roi avait dit [illegible] madame Colbert et que Monsieur prétend [illegible] des galanteries ! J'allais essayer quelque [illegible] nous entendîmes Guiche qui revenait.

— Arrangez-vous [illegible] il vous plaira, me dit très vite mon cousin [illegible] Fontainebleau, j'éclate et ma foi [illegible] cela dépend de vous.

Mon frère [illegible] que Puyguilhem. Il s'ingérait de [illegible] il voyait que ce qu'il voulait voir et ne parlait jamais de ce qu'il voyait. Il plaisanta agréablement, suivant sa manière, puis tout à coup haussant le ton :

— Puyguilhem, allez un peu faire la cour à mademoiselle de Tonnay-Charente, s'il vous plaît, j'ai besoin de parler à ma sœur.

— A mademoiselle de Tonnay-Charente ! Pourquoi elle plutôt qu'une autre ?

— Parce qu'elle est plus jolie, parce qu'elle lui plaît infiniment et que je ne l'en crois pas mal traité.

— Vraiment ! il compte l'épouser, peut-être ?

— Madame, je ne me marie pas ainsi. Un astrologue, c'est-à-dire une sorcière de nos montagnes m'a prédit que ma fortune ou ma ruine se feraient par un mariage. M. de Mortemart est fort riche, fort grand seigneur, mais ce n'est pas encore assez haut pour moi. D'ailleurs, mademoiselle de Tonnay-Charente est courtisée par le marquis de Montespan, quasi notre voisin ; je n'irais pas sur ses brisées.

— Enfin, monsieur, je ne vous impose personne ; pourtant je voudrais vous voir occuper ailleurs, pour une heure au moins.

Puyguilhem ne se le fit pas répéter, mais, pour s'enfuir *en* Parthe, ainsi que le dit M. Corneille, il me lança comme adieu ces mots :

— Vous êtes réellement trop incommodée, madame la duchesse, et vous ne pouvez être demain du voyage de Fontainebleau.

Aussitôt qu'il eut disparu, Guiche se récria.

— Comment ! vous n'irez pas à Fontainebleau ? J'espère qu'il se trompe, et que vous y triompherez, au contraire.

— Je ne sais, repris-je, comme une sotte lâche que j'étais, je ne me sens pas bien, en effet.

— Ne pas aller à Fontainebleau ! mais c'est impossible, ma sœur, c'est impossible de toutes les manières. Madame a besoin de vous et moi je vous conjure de n'y point manquer, si vous m'aimez seulement un peu.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Ma sœur, voulez-vous me rendre un grand, un très grand service ?

— De tout mon cœur.

— Écoutez-moi donc, alors. Non seulement il faut aller demain à Fontainebleau, mais il faut vous y conduire d'une certaine façon.

— Quelle est cette certaine façon ?

— Monsieur vous aime.

— Allons donc ! Quelle folie !

— Monsieur vous aime, vous dis-je. Il vous aime, parce que je le veux. Il vous aimera bien davantage lorsque cela sera nécessaire à mes intérêts.

— Je n'ai aucun intérêt à être aimée de Monsieur.

— Vous peut-être ! mais moi.

— Vous.

— Oui, moi. Et pour ce même intérêt, si vous êtes une bonne sœur, il faudra... il faudra.

— Achevez.

— Il faudra aimer Monsieur vous-même, ou du moins en faire assez semblant pour l'occuper.

— Il vous ennuie donc, que vous cherchez à vous en décharger sur moi ?

— Mon Dieu, ma sœur, qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? Je vous croyais plus habile. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne vous demande, après tout, rien de bien pénible, rien en dehors du devoir. Mon sœur a de l'esprit. Monsieur est bien fait, Monsieur est aussi futile que la femme la plus futile de France, il n'est point méchant, il aime à rire, attirez-le à vous, faites qu'il ne s'occupe que de vous, et vous me rendrez le plus heureux du monde.

— Vous êtes donc bien amoureux de Madame ?

— Vous êtes une curieuse, madame la duchesse.

— Eh bien ! franchement, je ne serais pas fâchée d'assister à cela. Je vous défie de vous en tirer tous les deux. Vous visiterez les quatre coins de la carte du Tendre et vous ne serez pas plus avancés en ce pays-là qu'en celui-ci. Vous n'avez pourtant pas, comme l'illustre Sapho qui sort d'ici, pris pour fille suivante *la demoiselle Modestie* ; vous ne placerez jamais vos fonds *à la banque d'Estime* ; mais si vous trouvez moyen de découvrir quelque nouveau village en cette contrée, vous n'aurez garde de le laisser à l'écart. Ah ! mon cher frère, vous ne connaissez pas Madame. Si vous l'aimiez et au cas où elle vous *réciproquerait*, comme disait cette diablesse, c'est qu'elle ne vous connaîtrait guère non plus.

— Ce sont là nos affaires et non les vôtres ; soyez seulement bonne sœur et le reste ira de soi-même.

— Hélas ! monsieur, je suis fâchée de vous refuser !

— Pourquoi me refuser ?

— Parce que je ne suis pas libre de faire autrement. M. de Valentinois m'emmènera.

— Il ne vous emmènera pas, nous le lui ferons défendre

— Malgré cela, je ne saurais.

— Ma petite sœur, s'agit-il donc de quelque galant ?

— Quand cela serait ! Vous en voulez donner un à Son Altesse royale, je ne saurais faire mieux qu'elle.

— Mon Dieu ! je ne me mêle pas de vos amours, ma chère duchesse, M. de Valentinois ne le permettrait pas ; il est gardien de ses trésors, maintenant, et nous n'avons plus que le droit de conseil. Allez à Fontainebleau, soyez belle, soyez ajustée, qu'on vous remarque et que je puisse vous voir satisfaite, je n'en demande pas davantage.

M. de Monaco ouvrit la porte et allongea la tête pour regarder qui était là ; il n'en fait jamais d'autres ; il semble qu'il n'y ait point de laquais dans sa maison et qu'il soit obligé de se chausser lui-même.

Il entra de son pas d'éléphant.

— Madame, j'ai rencontré M. de Puyguilhem, sur le degré, il m'a appris que vous renonciez au voyage.

— Je me sens fort incommodée, monsieur.

— J'en suis fâché, madame, il faut tâcher de vous porter mieux ; j'ai besoin que vous alliez à la cour, ne fût-ce que pour une semaine, et vous me semblez disposée à garder le logis.

— Ne puis-je me reposer un peu ?

— Vous reposer, madame, vous vous reposerez dans le carrosse. Madame vous permettra de prendre le vôtre pour cette fois. Pourtant, il ne serait guère honnête de céder votre place dans le sien, songez-y. Vous avez voulu vous mettre chez elle, au lieu de venir commander chez vous, ce n'est pas moi qui vous y ai forcée. Vous ne me refuserez pas votre crédit, lorsque j'ai nécessité d'en user ?

— Vous entendez, ma sœur ?

— Je sais que le roi s'est enquis de vous, je sais qu'il vous a distinguée, je sais qu'il ne vous refusera point ce que vous lui demanderez, et qu'il s'agit d'une chose importante pour notre maison.

— Allons ! pensai-je, ils ont tous gagé que je n'en sortirais pas nette. Que faut-il demander ?

— L'annexe au duché de Valentinois de la terre de Cresse donnée à madame Diane de Poitiers par le roi Henri II, et qu'on nous a retirée lors de nos lettres patentes. Nous la revoulons, mon père et moi, depuis tant d'années !

— Ah ! vous voulez la terre de madame Diane ! repris-je en souriant, et que diriez-vous, monsieur, si, avec sa terre, je prenais aussi sa place ?

— Sa place ! Laquelle, s'il vous plaît ?

— Celle de maîtresse du roi, qui me trouve belle, qui parle de moi et auquel vous m'adressez si bien.

M. de Valentinois me regarda, tout étonné de cette conséquence. Il hésita un peu, ensuite il reprit plus fermement :

— Madame, nous partirons demain pour Fontainebleau.

XXXIII

J'étais fort tourmentée au sujet de Puyguilhem, je ne savais réellement pas quelle figure il me ferait à Fontainebleau ; je craignais ses brusqueries, et l'avenir a prouvé que j'avais grandement raison de les craindre. Je montai dans le carrosse avec Monsieur et Madame, très inquiète de mon arrivée et de ce qu'il allait me dire en public, cela ne l'arrêtant point.

Nous arrivâmes aux flambeaux. Le roi et les courtisans vinrent au-devant de Madame, ce qui formait une superbe cavalcade ; il faisait le plus beau temps du monde ; on avait servi le souper dans l'appartement de la reine mère, les portes ouvertes et le parterre embaumant, je vous assure que c'était fort propre. J'aperçus dans la foule le visage de Lauzun, pâle et courroucé. Comme j'étais à la table de Leurs Majestés, il n'approchait pas. Je ne servais pas Madame, le roi avait décidé que la reine serait servie par sa dame d'honneur et les Filles de France par les filles ; d'ailleurs ma place de surintendante était au-dessus de la dame d'honneur, et je n'aurais point consenti à donner la serviette. Madame Henriette a été la première Madame qui ait eu une surintendante en sa qualité de fille de roi et aussi de petite-fille de France, la reine sa mère étant fille de notre bon roi Henri IV. Il est digne de remarque que cette grande reine d'Angleterre a eu son mari décapité par ses sujets rebelles, et son père assassiné par Ravaillac. Elle est bien heureuse de n'avoir pas vu mourir sa fille empoisonnée par cet exécrable chevalier de Lorraine, qui eût dû périr sur l'échafaud. Cette race royale des Stuarts est marquée d'un sceau fatal.

On se retira tard, malgré la fatigue de la journée. Monsieur ne me quitta pas et Madame ne s'occupa que du roi, lequel ne s'occupa que d'elle. C'était pitié de voir la mine de mon frère d'un côté et celle de Lauzun de l'autre. L'un, sérieux, rongeant ses lèvres, l'autre pâteux, et pleurant à moitié. Mon frère n'a jamais su se dominer en rien, par une faiblesse dans les nerfs, il n'avait pas une impression un peu forte sans pleurer. À l'armée où il était fort brave, il était rare qu'on ne lui vît pas une larme. Je rentrai dans l'appartement qu'on m'avait donné, et M. de Monaco s'en alla jouer le reste de la nuit chez la comtesse de Soissons, où ils restèrent à perdre des sommes folles.

Je n'étais pas encore couchée, lorsque Blanceau me vint trouver dans le cabinet de ma toilette, et me dit que Puyguilhem était là, insistant pour me parler absolument.

— J'ai eu beau dire que madame quittait ses cartes, il m'a répondu qu'il voulait la voir, et madame sait bien ce qui arrive lorsque M. le comte veut...

— Qu'il entre dans ma chambre, restez aux alentours, afin d'écarter les gens et prévenez-moi si M. de Valentinois arrivait.

J'étais en transes, je l'avoue. Je passai chez moi presque tremblante. Il vint à moi, me prit les deux mains, sans me faire de mal cette fois, et me regarda quelques minutes en silence, bien fixement :

— Vous me mettez au supplice, ma cousine, dit-il : vous voulez que je me livre à quelque extravagance. Ne pouviez-vous rester à Paris ? Ne pouviez-vous être malade ?

— M. de Valentinois ne le veut point.

— Ne pouviez-vous parler à Monsieur de telle sorte qu'il ne continuât pas son manège ?

— M. le comte de Guiche en ordonne autrement.

— Ne pouviez-vous, au moins, vous montrer moins avenante, moins affable, moins coquette, s'il faut le dire, et ne pas attirer après vous cette foule de mouches bourdonnant et brillant à votre suite ?

— M. le comte de Puyguilhem ne me le pardonnerait pas.

— Comment ! s'écria-t-il en furie, je ne vous le pardonnerais pas, moi qui enrage de vous voir ainsi.

— Si j'étais moins suivie, c'est que l'on me trouverait moins belle, c'est que personne ne vous disputerait votre maîtresse et vous cesseriez de m'aimer, je vous en réponds. Vous m'en voudriez bien fort de ma retenue.

— Raisonnement de votre frère de Guiche, sophistication à perte de vue, à laquelle je ne me laisserai pas prendre. *Je ne veux pas*, entendez-vous, je ne veux pas souffrir ces façons de faire. Je vous aime pour moi tout seul, et ni roi ni princes ne partageront ce qui est à moi.

— Alors, nous allons rompre avec Madame, n'est-ce pas ? quitter cette place que j'ai obtenue à si grande peine ?

— Certainement, qu'avez-vous besoin, madame la duchesse, d'être domestique chez madame Henriette ? Vous êtes assez grande dame pour être servie sans servir les autres.

— Faisons donc nos paquets et partons pour Monaco : c'est là qu'on me servira bien et que j'aurai un trône tout à mon aise. Par exemple, M. de Puyguilhem ne me verra plus ; M. de Puyguilhem ne sera plus maître de me dicter ses ordres. J'aurai près de moi des gens de qualité fort honnêtes, assure-t-on ; il me sera facile de choisir une distraction, sans compter les cours d'Italie, que l'on me propose de visiter.

Il écumait et mordait ses lèvres, selon son habitude en pareil cas.

— Vous me rendrez fou.

— Choisissez.

Nous eûmes ainsi une longue lutte, qui se termina le mieux du monde par une de ces heures qu'il savait occuper de façon à faire oublier le reste. Il n'est point d'homme plus agréable et plus attachant ; Mademoiselle, madame de Montespan et mille autres le savent bien. Notre attachement fut pendant des années tel que je viens de vous le montrer : un combat perpétuel entre sa [illegible] son despotisme et les nécessités indispensables du [illegible] que je porte, de ma famille, de tout ce qui [illegible] amour mutuel. Il me donnait en dépit de [illegible] me tourmentait de toutes manières. J'essayai [illegible] de me révolter, de le faire bien plus [illegible] les distractions qui me détachaient de lui [illegible] par [illegible] même [illegible] sa duplicité et son ingratitude ont passé les bornes. [illegible] pas long temps à l'aimer [illegible] la vie que pour lui.

Nous eûmes quelques [illegible] cette [illegible] la nouvelle attitude du roi près de Madame. Il [illegible] en la voyant de plus [illegible] il avait [illegible] ne la trouvait pas la plus belle personne [illegible]. Il s'attachait à elle de plus en plus. Elle était la véritable reine, elle disposait de toutes les parties de divertissements, elles se faisaient pour elle, et le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait.

J'étais donc [illegible] placée [illegible] tout [illegible] En dépit de [illegible] et de sa jalousie [illegible] Monsieur me traitait de façon [illegible]

créer bien des envieux ; cela ne manqua point. On essaya de me brouiller avec Madame, et cette princesse me le vint dire sur-le-champ, en m'assurant que ce serait inutile, et qu'elle n'écoutait rien.

C'était dans le milieu de l'été. Madame s'allait baigner tous les jours et nous avec elle. Nous partions en carrosse, à cause de la chaleur. Nous restions assez longtemps dans l'eau, la princesse aimait ce rafraîchissement. Nous revenions ensuite à cheval avec ces dames, habillées galamment, mille plumes au chapeau, accompagnées du roi et de la jeunesse de la cour. Après souper, on montait dans les calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal.

Un soir, nous rentrâmes, ou plutôt un matin, j'eus l'honneur de suivre la princesse jusque dans sa chambre du lit ; comme je m'en [illegible] elle fit deux pas vers moi, et me demanda si j'avais envie de dormir.

— Pas le moins du monde, madame.

— Eh bien ! que diriez-vous d'un tour de parc toutes les deux, pour nous amuser ? Le temps est superbe, j'ai envie d'un bouquet de roses, allons le cueillir !

— Mais, madame...

— Qui le saura ? Ils dorment tous depuis le roi jusqu'au marmiton, excepté les amoureux, cependant, qui ne dorment point.

— A ce compte-là, madame, le roi ne dormirait guère.

Madame rougit un peu et ne répondit pas. Elle appela sa femme de chambre anglaise, la mieux dans ses confidences, et se fit donner une mante ; elle ordonna qu'on m'en jetât une sur ma toilette, déjà un peu chiffonnée par la promenade, et, me montrant la vaste étendue du parc et de la forêt devant nous :

— Allons, duchesse, ce sera charmant. Mary, ajouta-t-elle, enferme-toi ici et n'ouvre qu'à nous. Si Monsieur vient céans, ne fais pas mine d'entendre, laisse-le frapper ; sa patience n'est pas longue, il s'en ira. Pour tous les autres, je dors, fût-ce les reines.

Elle sortit, riant en vraie enfant, bien enveloppée, se croyant méconnaissable et s'apprêtant, en cas de rencontre, à se donner comme une femme de service en bonne fortune. Nos coiffes très amples et très faibles, appartenant à Mary, pouvaient tromper au premier coup d'œil, mais il ne fallait voir ni la chaussure ni les broderies de la robe. Nous ne trouvâmes personne par les montées, ce qui fut un vrai coup du sort, et nous arrivâmes sans événement dans le parc. La princesse sautait comme une petite fille en riant de joie. Elle me voulait faire courir ; mais j'avais grand' peur d'être vue, et je l'entraînai le plus tôt possible vers le couvert. Elle se calma tout à coup.

— Duchesse, me dit-elle, je ne suis pas venue ici pour danser, au moins.

— Je m'en doute, madame, malgré les apparences. Il y a tant à admirer en ce beau lieu, et cette lune a des rayons si brillants ce soir !

— Les beaux lieux et la lune ne gâteront rien, mais nous causerons, s'il vous plaît.

— Tout autant que Votre Altesse le désirera.

— Dites-moi, madame de Valentinois, et bien franchement, m'aimez-vous ?

— Je trouve cette question inutile, madame. Avant d'être madame de Valentinois, j'étais mademoiselle de Gramont, et la princesse Henriette d'Angleterre daignait m'appeler sa sœur et son amie.

— On change quelquefois en vieillissant.

— Vous ai-je donné sujet de le croire ?

— Non, je ne puis dire cela ; mais, en la condition où je suis, on craint toujours d'être trompée.

— Madame, je ne demande rien à Son Altesse royale, c'est elle qui veut bien...

— Je vous crois donc, alors, et nous allons nous faire une promesse.

— Laquelle ? je m'y soumets d'avance.

— Confiance entière, absolue. Je vous dirai tout ; vous ne me cacherez rien.

— Je le jure.

— [illegible] commencerons à présent, tout à l'heure. Je vous [illegible] ce que vous me conterez vous-même, pour vous mettre à votre aise, et puis je vous ouvrirai mon cœur. A nous deux [illegible] nous ferons merveille. Avouez-moi que vous aimez M. de Puyguilhem, madame la duchesse.

Je ne [illegible] point à le cacher ; c'était pour moi chose si naturelle, c'était une vérité si bien entrée dans ma vie, je répondis [illegible] :

— Oui, madame.

— Le maréchal [illegible] connaissent-ils cet amour ?

— Le maréchal [illegible] ; quant à mon frère, il ne m'en a jamais parlé, mais il doit le savoir.

— Et M. le duc de Valentinois ?

— Doux Sauveur ! madame, il ne s'en doute pas.

— Tant mieux. Maintenant, dites encore, M. de Puyguilhem est ambitieux, il veut plaire au roi ?

— Avant toutes choses, madame.

— Je m'en charge. Le roi l'aimera et il deviendra son favori avant la fin du voyage, vous pouvez le lui dire de ma part. Seulement qu'il n'en parle pas encore ; laissez le temps passer et ne donnez pas l'éveil aux envieux.

— Que de bontés Votre Altesse royale a pour moi !

— C'est pour vous, en effet, ma belle, car M. de Puyguilhem ne me plaît point. Il n'est pas beau, pardonnez-moi mon mauvais jugement ; il n'est pas bon ; son regard gronde sans cesse comme un tonnerre lointain, enfin ce petit homme-là n'est point de mon goût, et j'ai idée que vous n'en serez pas longtemps contente.

— Hélas ! madame, c'est bien possible.

— A votre place, j'aimerais mieux Charny, j'aimerais mieux le chevalier Duplessis, j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux... Monsieur lui-même.

— Ah ! cependant, madame, pour ce qui est de Monsieur... il me semble que...

— Que je ne l'aime guère, n'est-ce pas ? Aussi je dis : A votre place, non pas à la mienne ; je n'aime pas Monsieur, c'est vrai, mais Monsieur ne m'aime point, partant quitte, au lieu que vous !...

— Monsieur croit peut-être qu'il me fait l'honneur de m'aimer, c'est possible ; quant à moi, je suis assurée qu'il se trompe.

— Vous pourriez avoir raison.

— Monsieur ressemble trop à une femme ; il a trop des mêmes goûts que nous, pour pouvoir être jamais amoureux. Ce qui lui plaît dans celle qu'il appelle sa maîtresse, ce sont des atours à chiffonner, ce sont des pierreries à placer, ce sont des points de Venise à toucher et des brocarts à frôler en passant. La plus belle personne de la terre qui ne serait point ajustée lui ferait l'effet d'une buse, tandis que la buse sera pour lui la plus belle personne de la terre si elle suit la dernière mode, si elle porte des perles, des rubans et des satins.

— J'en suis aussi sûre que vous ; eh bien ! duchesse, me blâmerez-vous de ne pouvoir supporter un pareil homme ?

— Je n'en ai ni le droit ni la volonté.

— Me blâmerez-vous ? mais il faut reprendre les choses de plus loin. Il faut tenir l'engagement que j'ai pris et vous révéler mes pensées. Cela ne me coûtera pas beaucoup, vous avez tant d'esprit !

— Pourvu que vous soyez sincère.

— Madame, encore un coup, je supplie Votre Altesse royale de ne me rien apprendre.

— J'en serais plus fâchée que vous, j'ai trop besoin de parler.

XXXIV

— J'écoute, madame.

— Apprenez donc, avant tout, que la reine mère est jalouse de moi.

— La reine mère ?

— Oui, elle-même. Elle m'a envoyé ce matin l'abbé de Montaigu, avec la mission de me parler sévèrement.

— Pourquoi ?

— Depuis que je suis ici, le roi ne me quitte pas, le roi ne va plus chez elle ; le roi vient avec moi par les chemins, à la chasse, sur la rivière, il ne se plaît qu'en ma compagnie. Je l'ai ravi même à la jeune reine, dont la grossesse ne lui permet pas d'être des nôtres et qu'il laisse parfaitement au logis.

— C'est vrai.

— La reine mère est malade, elle est dévote, elle fuit les plaisirs et voudrait que son royal fils eût les mêmes idées. Il en est fort loin, car il ne songe au contraire qu'à se divertir et à rendre sa cour la plus brillante du monde. La reine mère est abandonnée dans son oratoire, et la jeune reine avec ses femmes espagnoles. Ce n'est point leur compte.

— Je le comprends.

— Ma belle-mère pense qu'en me retenant auprès d'elle, on y retiendra le roi, qu'en m'engageant à rester sous sa tutelle, le roi et Monsieur y seront également. La mort de M. le cardinal a apporté beaucoup de tristesse dans la vie de ma belle-mère ; elle l'aimait plus que de raison, cet Italien, qu'en pensez-vous ?

Je me rappelai le pauvre Philippe et ce que j'avais vu dans mon enfance, il me sembla que Madame disait vrai, mais je me tus, malgré nos conventions.

— M. de Mazarin était fort bien fait du temps du feu roi, répliquai-je ; mon père me l'a assuré, du moins.

— Quoi qu'il en soit, l'abbé de Montaigu est venu ce matin, de l'air sucré que vous savez. Ma chère, il m'a

représenté que nous étions bien jeunes, le roi et moi, pour courir ainsi partout ensemble, sans autre escorte qu'une folle jeunesse, à qui souvent le respect interdit de nous approcher ; c'est un tête-à-tête public. Monsieur en pourrait prendre de l'ombrage, et les médisants en jaseraient. Le seul moyen d'empêcher ces deux choses, c'est de nous tenir le plus possible auprès de la reine mère, de ne point la quitter, de nous contenter des amusements sérieux auxquels notre rang nous condamne. Alors, la cour reprendra sa dignité, et nous serons, le roi et moi, des personnes accomplies.

— Et qu'a répondu Votre Altesse royale ?

— J'ai répondu sans détour que, depuis mon enfance j'avais souffert, que j'étais lasse de l'ennui et de la contrainte essuyés auprès de la reine ma mère, que je ne céderais jamais plus à une autorité pareille, maintenant que je m'y pouvais soustraire. J'ai ajouté que les bontés du roi m'étaient trop précieuses pour y renoncer, et que je ne souffrirais pas qu'on me les enlevât. J'assurai, à cela près, Sa Majesté, de mon respectueux attachement et de mon obéissance. Je ne puis oublier le Louvre, le temps de la Fronde, la maladie que j'y ai gagnée à force de misère, et comment la fille et la petite-fille de Henri IV ont été traitées par sa bru et par le galant de sa bru. Croyez-moi, chère duchesse, ces choses-là ne s'oublient pas parmi ceux de ma condition.

— Je le crois, en effet, madame. Et que compte faire maintenant Votre Altesse royale ? La reine doit être furieuse.

— Elle le sera bien davantage encore. Ne prenez point de jalousie de ce que je vais me lier avec la comtesse de Soissons, le roi me l'a demandé, et c'est uniquement pour lui complaire, car cette femme-là m'est odieuse. Mais la jeune reine la croit sa rivale, et la reine mère, pour cette raison et pour d'autres, l'a en aversion. Quant à moi, je sais à quoi m'en tenir sur ses façons avec Sa Majesté, et je n'ignore pas les motifs qui les rapprochent. L'amour n'est pour rien en cela, du côté du roi du moins, car, pour la comtesse, je n'en répondrais pas. Je ne répondrais pas non plus qu'à son défaut elle ne tournât ses visées du côté de Monsieur. C'est à vous d'y prendre garde, duchesse.

Nous nous mîmes à rire. Cependant, j'osai, au milieu de cette gaieté, adresser à la princesse une question très intéressante, en m'autorisant de l'exemple qu'elle m'avait donné.



A la chasse, sur la rivière, il ne se plait qu'en ma compagnie.

— Madame daignera-t-elle me répondre, ainsi que je l'ai fait ? lui dis-je.

— Tout aussi franchement. Parlez.

— Est-ce que le roi... en vérité, je suis très indiscrète est-ce que le roi aime Madame autrement que... comme la femme de Monsieur...

— Hum ! hum ! fit-elle en secouant sa jolie tête avec un sourire mutin, cela se pourrait.

— Est-ce que Madame regarderait Sa Majesté comme le plus honnête homme, le mieux fait de la cour, ainsi qu'il est réellement ?

— Ah ! duchesse, je suis fort embarrassée pour vous répondre. Je suis charmée de cette question, parce que cela me donnera l'occasion d'examiner mon cœur. Nous l'allons faire ensemble, n'est-ce pas ? vous m'éclairerez. Le roi est, en effet, le plus honnête homme et le mieux fait de son royaume, je le vois et je le sens ; mais le roi a surtout un grand charme à mes yeux, c'est le roi, et puis c'est celui qui m'a tant méprisée, c'est celui qui a refusé de

[illegible] avec moi au mariage du roi de [illegible] et devant la reine de Suède, parce que [illegible]. C'est celui qui a déclaré hautement qu'il laisserait [illegible] sa lignée plutôt que d'épouser une princesse [illegible] et désagréable, je le [illegible] espère, c'est celui [illegible] Monsieur de son [illegible] à ma recherche [illegible] la vallée de [illegible], c'est celui-là même [illegible] qui me supplie. Il est à mes genoux, il [illegible] tout pour moi, il se proclame aveugle [illegible] plus adorable de l'univers, de moi dépendent [illegible] et sa vie. Qu'en pensez-vous, duchesse? N'[illegible] une vengeance douce à savourer? [illegible] soit pressée de pardonner à cet homme, d'en [illegible] mon maître, tandis que ce maître-là est [illegible] esclave? Est-ce de l'amour que cet [illegible] Vous qui aimez Puyguilhem, est-ce de [illegible] la passion seule du triomphe? Croyez-vous [illegible] j'aime le roi?

— Il me [illegible] que c'est une sorte d'inclination [illegible].

— Je [illegible] être en une autre posture auprès de lui que [illegible] d'à présent; mais je ne veux pas non plus [illegible] je possède l'empire tout entier. Je [illegible] de partage. Il me semble que je haïrais [illegible] rivale dans son amitié. Je suis sa belle-sœur, la première dame de France, après la reine, et la première dame [illegible] *avant elle*. Une maîtresse me prendrait tout cela; une maîtresse relèverait de sa main ce superbe, qui m'a méprisée, et que je laisse à mes pieds; il n'aura point de maîtresse.

— Alors vous n'aurez non plus ni mari ni amant, si vous voulez tout interdire?

— Non.

— Ah! je sais quelqu'un qui mourra de chagrin.

— Et qui cela?

— Faut-il le dire?

— Oui, oui, dites-le.

— Mon pauvre frère, dis-je en soupirant.

— Le comte de Guiche?

Madame devint fort rouge.

— Il est déjà plus qu'à moitié mort, que sera-ce donc?

— Le comte de Guiche est aimable sans doute; il est le seigneur le plus élégant, le plus brave, le mieux fait [illegible] mais, madame, vous vous trompez, le comte de Guiche ne m'aime pas!

Le ton de Madame était d'une grande aigreur, cela me redonna de l'espérance.

— Comment, madame, le comte de Guiche ne vous aime pas!

— Il a aimé madame de Chalais, et maintenant il aime la Vallière, est-ce là le chemin de mon cœur, madame, le pensez-vous? Et quand on vise aussi haut, s'amuse-t-on à regarder aussi bas?

— Mademoiselle de la Vallière est une fille dont on ne parle pas, madame; elle est à Votre Altesse, parce que votre bonté l'a acceptée. Ignorée, obscure, c'est de toutes les personnes de la cour la moins faite pour porter ombrage.

On ne peut vous parler, il faut pourtant parler à quelqu'un; un homme bien épris choisit justement cette fille, la plus humble et la plus modeste, et vous ne le permettez pas! Vous ne croyez point à son sentiment! Ah! madame!

— Me supposeriez-vous jalouse de votre frère, par hasard? m'interrompit-elle avec cette hauteur qu'elle prenait quelquefois.

— Pardonnez-moi, madame! répliquai-je presque de la même [illegible]. Vous l'avez bien été de Buckingham!

— Je n'ai jamais rien accepté de qui que ce fût sans le rendre.

Madame me connaissait, elle n'en dit pas davantage. Nous nous promenâmes en silence un bon quart d'heure [illegible], elle le rompit.

— Duchesse, vous [illegible] m'en voulez pas?

— Madame...

— [illegible], c'est que votre frère m'impatiente avec ses [illegible] à porter de [illegible] adresses à cette petite sotte. Elle [illegible] de ses grands yeux étonnés et ne lui répond [illegible]. [illegible] d'elle? Quel plaisir y trouve [illegible] lui donc [illegible], de la laisser de côté.

— Je [illegible] manquerai pas.

[illegible] Madame par cet entretien d'une heure [illegible] familiarités passées, de me promis [illegible] et de le diriger. Il y avait en elle [illegible] de tendresse plus de coquetterie que [illegible] regret seule, la résistance [illegible] du prix à ce qu'on [illegible] Vallière devait servir à la [illegible].

— [illegible] que me conseillez-vous? Le [illegible] la comtesse de Soissons [illegible] sûrement!

— [illegible] Sa Majesté que comme un beau-frère.

— Non, non.

— Alors c'est comme un amant?

— Encore moins.

— Quoi donc, alors?

— Je vous l'ai dit, c'est une vengeance.

— Elle vous plaît?

— Ah! si elle me plaît!

— Eh bien, faites-la durer le plus longtemps possible. Je ne vois que cet avis à vous donner.

— Je n'y manquerai pas. Quant au comte.

— Madame, mon frère saura la vérité, et j'espère qu'il aura le courage de l'entendre.

— Bah! bah! bah! ma chère, il se consolera vite.

— J'y tâcherai, madame.

— Il nous faut rentrer, me jeta-t-elle avec humeur; je suis fatiguée, je veux dormir. Prenons le plus court.

— Aux ordres de madame.

Elle se remit à bouder. J'en avais envie de rire et je pensais à part moi combien le roi eût changé pour elle, s'il l'avait entendue. Mon opinion sur ceci est que le roi lui plaisait sans qu'elle se l'avouât; je crois encore qu'il avait pour elle un sentiment de galanterie, non de passion. Il la trouvait ce qu'elle était réellement, la plus attrayante personne qui fût autour de lui, mais son cœur ne s'y prit point. Enfin ils étaient tous les deux infiniment aimables, tous deux nés avec des dispositions galantes, ils se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissements, il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède les grandes passions. Il n'en était rien; moi seule je le savais. La reine mère en était persuadée et en séchait sur sa chaise; Madame ne craignit jamais que le roi et un peu Monsieur, quand il s'opposait à ses plaisirs.

Il était fort tard lorsque nous rentrâmes. Nous rencontrâmes quantité de gens sans être reconnues. Qui nous attendait là à cette heure? La princesse ne me dit rien jusqu'au moment de nous séparer. Mary ouvrit la porte au signal convenu. Je lui fis une révérence, et je me retirai; elle me rappela.

— N'oubliez pas vos promesses, madame, me dit-elle souriante.

— Jamais je n'oublie.

— C'est bien, nous verrons alors. Soyez à deux heures chez moi, nous dînerons seules. Monsieur va chez sa mère.

— Votre Altesse royale ne va pas avec Sa Majesté?

— Non, me glissa-t-elle dans le tuyau de l'oreille; je veux essayer s'il saurait se passer de moi.

Elle rentra vite après ces mots, et moi je retournai à ma chambre. Blondeau me vint ouvrir toute troublée.

— Ah! madame, s'écria-t-elle, je ne sais ce qui va arriver, mais Monsieur attend madame la duchesse.

— Monsieur! à cette heure? et que veut-il?

— Je ne sais. Il est furieux.

— Pourquoi?

— Parce que madame la duchesse est sortie. Il prétend que c'est avec M. le comte de Charny.

— C'est bien, je lui parlerai.

Je voulus passer.

— Ce n'est pas tout encore.

— Qu'y a-t-il de plus?

— Monseigneur est de retour, il attend madame dans sa chambre.

— Mon mari a-t-il vu Son Altesse royale?

— Oui, madame.

— Il a dit que madame partirait demain pour Monaco.

— Ah! je n'y suis pas encore! Conduis-moi près de Monsieur. A-t-il quelques flacons à la glace au moins, par cette chaleur?

Blondeau me regarda étonnée, elle ne comprenait pas ma présence d'esprit.

XXXV

Je trouvai Monsieur devant un miroir, s'ajustant sur la tête un bandeau de jayet qu'il avait trouvé dans mes coffres, où il fouillait toujours sans cérémonie. En me voyant derrière lui, il fronça le sourcil et demanda, sans se retourner:

— D'où venez-vous, madame, à une pareille heure?

Je lui fis une superbe révérence.

— Est-il donc nécessaire que je fasse à monsieur une confession générale?

— Ceci est pour me dire que cela ne me regarde pas. Vous vous trompez, madame; cela me regarde. La [illegible] conduite de Madame ne saurait être trop surveillée et

sans compter ce qu'il peut y avoir de particulier dans ma curiosité, ce motif-là doit vous suffire.

— Monsieur est admirablement coiffé avec ce diadème, il le porte aussi bien que moi.

— Ce n'est pas là répondre, s'écria-t-il en frappant du pied.

— J'étais avec Madame.

— Avec Madame, où cela ?

— Dans sa chambre.

— Elle était donc enfermée ?

— Oui, monsieur.

— Que faisiez-vous ?

— Nous causions.

— Ah ! vous causiez ! et que disiez-vous, s'il vous plaît ? Puisque vous causez si bien, vous pourrez, j'espère, m'éclairer sur les sentiments, sur la conduite de Madame, dont on me rebat les oreilles. Elle traite de chansons mes remontrances, elle le prend sur le haut ton avec la reine mère. Qu'est-ce à dire que tout cela ? Que compte-t-elle faire à l'avenir ?

— Ce qu'elle a fait dans le passé, je suppose.

— Me narguer, m'offenser, me déshonorer, peut-être, n'est-ce pas ? J'y mettrai fin.

— Ah ! monsieur !

— Et vous aussi, madame, je vous ferai morigéner par votre mari. Vous n'aurez plus la permission de courir ainsi partout, de vous moquer de lui, de pousser Madame dans une mauvaise voie ; il faudra que tout cela change.

— Mon Dieu ! monsieur, d'où vient cette colère ? qui a pu y donner lieu ? Qu'avons-nous fait depuis hier pour vous fâcher ainsi ?

— Morbleu ! il y a deux heures que je vous attends !

— Monsieur ne m'a pas fait l'honneur de m'annoncer sa visite.

— N'eussiez-vous pas dû la deviner ?

— Et pourquoi ? Votre Altesse royale daignera-t-elle me le dire ?

— Ces visites-là ne s'annoncent point, il me semble que nous sommes ensemble de façon... Vous savez que je vous aime.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous en riez ! Vous n'en ririez point si le roi était à ma place.

— Monsieur aime trop Madame pour qu'il y ait une place à côté d'elle dans son cœur.

— Le roi ! c'est que Sa Majesté... enfin je pourrais le croire, tandis que Monsieur...

— Eh bien ?

— Madame est Madame, interrompit-il impatienté, et cela ne regarde qu'elle et moi. Vous... vous, je vous aime... surtout à cause de votre frère.

Monsieur n'a jamais pu parler à une femme que de ses amis. Je n'en étais pas si sûre en ce temps-là que toute la cour l'a appris depuis, le chevalier de Lorraine et d'Effiat aidant. Je ne sus que trop répondre, et je désirais fort qu'il s'en allât. Je tombais de fatigue et de sommeil. Il resta plus d'une heure à divaguer de la sorte. Je découvris cependant dans ses bavardages (car il était grand parleur et faiseur de propos) que les deux reines ne laisseraient à Madame ni paix ni trêve jusqu'à ce que le roi leur fût retourné. Elles avaient entièrement dominé Monsieur, elles le manœuvraient à leur manière, et elles en allaient faire un instrument de persécution à laquelle la princesse céderait quelque jour. Je ne pus dormir en rentrant chez moi, tant ces idées me tourmentaient. Il fallait peu de chose pour exciter M. de Monaco, pour le décider à m'emmener, pour m'arracher à Puyguilhem, et si Monsieur se mettait de la partie, je n'aurais pas longtemps à attendre.

Lorsque je parus le lendemain, je trouvai la cour occupée de quelques paroles de la reine mère et de son entrevue fort longue avec Monsieur. Elle était ravie de trouver un prétexte si spécieux de bienséance et de dévotion pour s'opposer à l'attachement du roi pour Madame. Elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentiments : il était jaloux, on l'a vu ; il l'était par lui-même, et il le devenait encore davantage par l'humeur de Madame, qu'il ne trouvait pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'aurait souhaité.

L'aigreur s'augmentait tellement, que le soir, comme on soupait chez la reine mère, elle n'adressa pas une seule fois la parole à Madame ; elle fit offrir des fruits confits d'Espagne au roi, à Monsieur, à Mademoiselle, même aux dames des princesses, et Madame n'en eut point. Le roi en fut si choqué, qu'il lui envoya les siens. En sortant de table, la reine mère ne le laissa pas jouer : elle l'entraîna dans son oratoire et lui dit les choses les plus tendres et les plus propres à lui toucher le cœur. Il se laissa aller, il lui promit tout ce qu'elle voulut, assura que Madame serait désormais traitée seulement comme la femme de son frère et qu'il reviendrait ainsi que par le passé.

Monsieur en fut instruit par sa mère ; il le répéta à Madame, en en tirant la conséquence que le roi n'avait pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignait. Tout cela fit bientôt un cercle de redites et de démêlés qui ne nous donna pas un moment de repos. Le roi et la princesse continuaient leurs habitudes, chacun à la cour les croyant amoureux l'un de l'autre, excepté cependant Guiche et moi. Je rassurai mon frère, je lui montrai le fond de cette amitié, qui n'était que de l'orgueil et de la coquetterie satisfaite. Il excitait Monsieur sous main, et celui-ci, nous faisant des cris abominables chaque soir, Madame arrivait éplorée dans ma chambre, jurant qu'elle demanderait justice au roi, qu'on ne traitait pas ainsi une princesse comme elle, qu'elle s'enfuirait plutôt près du roi, son frère, que d'endurer davantage ces indignités.

J'essayai de tout pour la calmer, sans y réussir. Elle passait des nuits désolées. Quelquefois, dans son désespoir, elle me parlait du comte de Guiche ; elle voulait qu'il employât son pouvoir pour obtenir de Monsieur qu'il ne la tourmentât point. Je me chargeai de la commission ; j'essayai moi-même mon apparente influence ; le prince ne me répondait qu'en battant la campagne.

La veille de je ne sais quelle fête, il faisait fort chaud, nous devions aller de bonne heure à la paroisse, Madame me dit dans l'oreille :

— Nous ne nous coucherons pas cette nuit.

— Pourquoi, Madame ?

— J'ai parlé au roi de notre promenade mystérieuse, il a eu envie d'en essayer. Il a été convenu qu'il nous viendrait prendre chez moi, accompagné d'un seul courtisan, et que nous irions tous les quatre admirer le temps dans les bosquets.

— Quel sera le courtisan ?

— Ne le devinez-vous pas ? Vous avez donc bien peu de confiance en ma parole.

— Quoi !... mon frère...

— Ah ! duchesse ! vous voulez que je le dise, car vous savez que M. de Guiche n'a que faire entre le roi et moi. C'est Puyguilhem.

— Merci, madame.

— Oui, nous tiendrons conseil, il faut en finir avec la reine mère et Monsieur. Je ne sais d'ailleurs pourquoi vous me voudriez faire arracher le comte de Guiche à ses *nobles* amours.

— Je ne comprends pas ce que Votre Altesse me fait l'honneur de me dire.

— Oui, jouez l'ignorante. Vous ne comprenez pas ? Est-il quelqu'un à la cour qui ignore la passion de ce beau seigneur pour cette petite de la Vallière ?

— Enfantillage !

— Il l'a fort bien caché, je ne l'ignore point ; mais tout se découvre, et l'on publie maintenant ses intrigues avec cette fille. Qu'ont-ils donc tous à la trouver si jolie ? Elle boite, elle a l'air d'un mouton qui rêve et qu'on éveille en sursaut ; rien n'y manque, même le bêlement.

Ce fut la l'aurore de cet astre, si étincelant depuis. Elle était entrée chez Madame, en sortant de Blois, après la mort de M. Gaston, duc d'Orléans. Sa mère était remariée à Saint-Remy, son premier maître d'hôtel. Leur fortune était médiocre et leur noblesse *cahin caha*. On la trouvait douce et naïve ; elle montrait sans dissimulation sa grande joie d'être chez Madame et de ne plus entendre sa mère harpigner autour d'elle. Il était très vrai que mon frère la courtisait, non seulement lui, mais d'autres jeunes seigneurs encore, et cela à cause de sa simplicité et de ses façons de bergère ; elle n'avait rien de brillant dans l'esprit. Mademoiselle de Tonnay-Charente s'en moquait à la journée, et Madame, on le voit, ne s'en privait point. Quant à moi, je l'avais à peine remarquée.

J'essayai de défendre le comte de Guiche sans trop appuyer néanmoins ; avec l'humeur de Madame le mieux était de l'inquiéter. Je ne manquai pas d'en avertir l'amoureux avant de rentrer chez moi. Je mis à la hâte une manière de déshabillé et je passai chez la princesse, que je trouvai se parant d'une manière recherchée. Elle se faisait jolie à la sourdine comme une femme qui ne veut plaire qu'à un seul et qui ne fait voir que lui. On frappa discrètement à la porte. C'étaient le roi et Lauzun, le mouchoir sur le nez et enveloppés de manteaux de livrée ; nous étions prêtes à les suivre. Le roi préludait ainsi, avec son favori nouveau, à ces fameuses promenades nocturnes chez les filles de la reine en escaladant les toits et les cheminées pour cette effrontée de la Mothe Houdancourt. M. et madame de Navailles payèrent les pots cassés de ces promenades, sans me compter, ainsi qu'on le verra en son lieu.

Nous les [illegible] sans parler l'escalier de service ; nous arrivâmes [illegible] le parc et nous prîmes les charmilles que je préférais de préférence. Il s'y trouvait un [illegible] que nous allâmes nous asseoir. Le [illegible] cette grande [illegible] faisait mille folies [illegible]

qu'à embrasser Madame ! Je n'en [illegible] encore, quand je songe surtout à ce qu'il est aujourd'hui !

— C'est que je l'aime bien, ma [illegible] ajouta-t-il.

— Sire, vous n'avez pas toujours [illegible] comme cela.

— J'étais aveugle alors.

— A présent, vous êtes [illegible] qui craignez le [illegible], ainsi que certain [illegible] de Monsieur.

— Madame, je crains [illegible] mère, que le ciel ne me laissera peut-être plus [illegible].

Madame parlait d'un [illegible], et le roi commençait à répondre [illegible] sentis qu'ils allaient se fâcher ; je fis signe [illegible] dont la présence d'esprit et la hardiesse [illegible] connues. Il se leva brusquement du tapis de [illegible] lequel il était assis.

— Sire, j'ai une [illegible]

— Je crois que [illegible] avez beaucoup ; mais dites toujours celle-là.

— Le roi [illegible] permettra-t-il d'entrer un peu dans des détails que [illegible] au premier coup d'œil..

— Dites [illegible] que vous voudrez.

— Eh bien, sire, Sa Majesté la reine mère, que Dieu conserve...

— Mon Dieu, que vous êtes long ! interrompit Madame [illegible] j'aurai tout expliqué en deux minutes, moi. Sa Majesté la reine mère a la bonté de me supposer sur [illegible] le cœur de son auguste fils un crédit que je n'ai point [illegible] pousse même cette bonté jusqu'à la jalousie. Cette maladie se communique par ses soins à Monsieur et à la jeune reine ; il en résulte pour chacun une existence qui ne se supporte pas, il y faut donc mettre un terme, et je supplie le roi de vouloir bien à l'avenir ne me plus parler et ne me plus chercher jamais.

— Ah ! madame !

— Oui, sire, j'y suis décidée. Puisque la reine, puisque Monsieur...

Elle détourna la tête sans achever. Était-elle émue ? Feignait-elle l'émotion ? Je ne sais ; elle était fort habile comédienne et ne disait que ce qu'elle voulait.

— Voulez-vous me désespérer ? reprit le roi.

— Sire, j'ai mon idée, répliqua Lauzun.

— Et vous, madame de Valentinois ?

— Sire, je dois avoir la même que celle de M. de Puyguilhem.

— Qu'il la dise donc, le bourreau !

— Sire, vous ne voulez point vous éloigner de Madame ?

— A aucun prix.

— Vous voulez détourner les soupçons des reines et de Monsieur ?

— Soupçons parfaitement stupides et imaginaires, mais qui n'en troublent pas moins la vie à chaque instant.

— Alors, sire, j'ai l'affaire de Votre Majesté ; elle n'a plus qu'à y consentir.

XXXVI

— Pour détourner les soupçons d'une chose, il n'y a, selon moi, qu'un seul moyen à employer, continua Lauzun.

— Lequel ? comment cela ?

— On accuse Votre Majesté d'aimer Madame, on accuse Madame d'aimer le roi, prouvez à ceux qui vous accusent que l'on se trompe.

— Certainement, on se trompe, interrompit vivement la princesse, nous n'avons l'un pour l'autre que les sentiments d'un frère et d'une sœur.

— Je n'en doute pas, Madame (et ses lèvres se plissèrent de son fin sourire), mais les autres en doutent beaucoup. C'est fort peu respectueux, c'est téméraire, c'est d'une audace incroyable, mais cela est.

— Hélas ! oui, ma mère ne me laisse pas un moment de [illegible].

— [illegible] sire, qui vous empêche de donner le change à Sa Majesté la reine mère, à la reine, à tout le monde ? [illegible] un mannequin, une maîtresse supposée, dont on [illegible] épris et qui détourne sur elle l'attention des uns [illegible] des autres.

Le [illegible] fort tout en écoutant Puyguilhem. Madame [illegible] et son nez *s'armait en guerre*. Il y a des [illegible] le nez est redoutable, et le sien était du [illegible] je connaissais si bien, que je ne m'y trompai [illegible].

— C'est [illegible] le roi lentement, me regardant [illegible] poupées à Fontainebleau.

— Non [illegible] interrompit vivement la princesse [illegible] mouvement et devinant la pensée du roi [illegible] elle ne serait point une poupée et vous l'adoreriez.

Lauzun devint rouge à son tour, et son œil lança un de ces éclairs qui tuent lorsqu'on est Dieu ou lorsqu'on est roi.

— J'ai plusieurs noms à citer à Sa Majesté, qui rempliront parfaitement le but des personnes obscures, trop heureuses d'attirer les regards et de faire parler d'elles.

— Voyons cela.

— D'abord mademoiselle de Pons. Le maréchal d'Albret, son cousin, aiderait son habileté un peu provinciale encore, et tout serait pour le mieux.

— Après ?

— Nous avons Chemerault...

— La plus coquette de toutes les filles de la reine ! interrompit Madame, cela ne se peut pas.

— Je vous citerai enfin la Vallière, et Madame la connaît bien, puisque c'est une de ses filles.

— La Vallière ? demanda le roi. Qui est cela ? A qui appartient-elle ? Comment est-elle ?

Il ne l'avait pas même remarquée !

— Sire, poursuivit la princesse, je crois que M. de Puyguilhem a trouvé ce qu'il faut. C'est une petite fille assez jolie, quoiqu'un peu boiteuse, bien douce, bien naïve, incapable d'une pensée d'orgueil et d'ambition. Elle est peu de chose ; elle ne tient guère à personne, et, excepté le comte de Guiche, fort amoureux d'elle, je ne crois pas que nul à la cour l'ait encore regardée.

Le roi fronça le sourcil ; il n'a jamais pu supporter l'ombre d'une rivalité. Je le devinai mieux que la princesse et je m'empressai d'ajouter :

— Mon frère, en effet, y a fait quelque attention comme à une jolie enfant, sire, et c'est là tout. Je sais, à n'en pas douter, qu'aucune de ses vues sérieuses n'est tournée de ce côté ; il vise ailleurs.

— Le comte de Guiche est un de ces hommes dont on ne triomphe pas aisément, fût-on roi, madame, répliqua notre sire très sérieusement.

— Qu'importe, d'ailleurs ! pour un mannequin, ajouta Madame.

— Je ne permettrais pas une plaisanterie à cet égard, madame ; du moment où on la croit mienne, une femme ne peut même pas être soupçonnée. Je réfléchirai à cette conversation et votre moyen me plaît assez, M. de Puyguilhem ; il est possible que je l'emploie.

— Ah ! sire, n'allez pas...

Madame s'arrêta là en rougissant. Elle eût voulu garder le frère *comme frère*, mais sans que le frère devînt amant ailleurs. Ce qu'elle désirait avant tout, c'était la gloire de se savoir aimée, celle de résister au plus grand roi du monde ; c'était de dominer la cour et de voir les courtisans à ses pieds. Quant à son cœur, il penchait plus pour Guiche, s'il penchait quelque part, ce que je ne sais pas encore. Madame était une vraie linotte, sans grande méchanceté, mais sans grande attache ; elle s'ennuyait de Monsieur, qu'elle n'estimait pas ; c'était une de ces personnes sur lesquelles on ne peut compter que lorsqu'on les tient.

Lauzun ne l'aimait guère ; son conseil était à deux tranchants, il avait envie de donner une maîtresse au roi et de le détacher d'elle. Pendant le reste de la promenade, il entretint le maître, qui l'écoutait en rêvant et me regardait à la dérobée. Je le voyais et les autres aussi. Madame en prit de l'humeur ; quand nous rentrâmes, elle me plaisanta aigrement sur la nonchalance de ma marche, et me ferma presque la porte de sa chambre au nez, au moment où je lui demandais ses derniers ordres.

Le lendemain chez la reine mère, nous vîmes l'effet des idées de Lauzun. Le roi s'arrêta devant les *trois poupées*, et leur parla. Elles répondirent suivant leur caractère ; mademoiselle de Pons gauchement (elle en a bien rappelé depuis qu'elle est madame d'Heudicourt !), Chemerault hardiment, et ses yeux brillant comme le *grand-duc des chandelles*, quant à la Vallière, elle ne répondit pas du tout, elle baissa les yeux, et elle eût volontiers pleuré de se savoir remarquée. Son émotion n'échappa à personne, et au roi encore moins.

Guiche vint après ; il la trouva distraite. Pendant plusieurs jours, la pareille épreuve se renouvela jusqu'à ce qu'un beau matin, à l'étonnement général, le roi entrant chez Madame, chercha tout autour du cercle, et demanda où était la Vallière.

— Dans la chambre à côté, sire, répondit la princesse tout étonnée ; elle s'occupe de mes rubans. La ferai-je mander ?

— Non, j'y vais moi-même ; j'aime fort les rubans et vous avez ordinairement de charmants atours.

Le roi ouvrit la porte, entra, s'approcha de la Vallière ; elle laissa tomber une coiffe, et Louis la ramassa promptement. Ses compagnes s'écartèrent par respect, et le roi l'entretint seul, les issues tout ouvertes, plus de deux heures. Chacun les pouvait voir, je vous jure qu'on les regardait !

Mesdemoiselles de Tonnay-Charente et Montalais, les deux bonnes amies de la Vallière, chuchotaient dans un

coin ; et j'entendis la belle Athénaïs de Mortemart qui disait en riant :

— Elle est trop niaise, elle ne saura jamais dire ce qu'il faut.

— Allez ! allez ! dit-il. Madame enrage, et j'en suis bien aise ; elle veut vous conter cela.

La princesse enrageait en effet, et pour deux raisons.

— Votre frère est jaloux, me dit-elle.

Il l'était, du moins peut-être il le voulait faire croire, car il n'aimait pas la Vallière autant que ses petits chiens. Son amour-propre était en souffrance ; il eût bien joui d'entendre Madame... il ne le perdit pas, je le lui répétai le soir.

On annonça les carrosses. Le roi n'osa pas emmener la Vallière ; il la salua profondément, et vint reprendre Madame, qui ne put lui cacher son dépit et sa colère.

— Eh bien, sire, vous vous êtes fort amusé avec cette petite fille !

— Mademoiselle de la Vallière est charmante, madame.

— Le trouvez-vous réellement ? ne jouez-vous pas ? n'en sommes-nous pas aux choses convenues ?

Ces mots prononcés avec vivacité trahissaient une impression assez vive pour ne pouvoir se contraindre ; le roi n'y répondit pas, c'était la meilleure réponse. Madame comprit, à dater de ce moment, qu'elle perdait le sceptre, et fut, pendant toute la promenade, d'une humeur détestable. J'étais à la portière, tout près d'elle, à côté de la comtesse de Soissons ; elle se pencha vers moi, et me dit tout bas :

— Quel dangereux conseil votre Puyguilhem nous a donné là !

Je crus ne pouvoir mieux faire que d'imiter le maître, je me tus.

En même temps, mon frère jouait la contre-partie avec la Vallière. Piqué dans son cher orgueil, il courut au-devant d'elle et la chambra à son tour. Pendant que chacun s'organisait dans les carrosses, elle voulut lui échapper, mais il eut le temps d'exhaler sa bile en mots peu mesurés, et qui, plus tard, achevèrent sa disgrâce. Il la traita de la bonne façon, à ce point qu'elle en pleura et que, sans mademoiselle de Tonnay-Charente, elle fût restée au logis.

Le soir, au moment où je me couchais, ma porte s'ouvrit, et je vis entrer mon frère sur la pointe du pied, le visage pâle, fort peu ajusté, mais charmant. Il me demanda pardon de venir ainsi à pareille heure, il fallait qu'il me vît, moi seule je pouvais l'aider dans cette circonstance, car le maréchal ne voulait absolument pas se mêler de ses affaires.

— Et qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Il y a que j'ai maltraité ce matin la Vallière.

— C'est d'autant mieux de votre part, que le roi a presque déclaré l'amour qu'il lui porte.

— C'est justement pour cela, j'étais jaloux.

— Vous l'aimez donc bien ?

— Moi ! je ne m'en soucie guère ; c'est une niaise, qui n'a que sa jeunesse et qui à trente ans ne vaudra pas un regard.

— Alors, je ne vous conçois pas.

— Mon Dieu, ma sœur, vous ne me connaissez donc point ? Je me suis occupé d'elle par désœuvrement, pour faire quelque chose ; elle m'a accueilli par des airs originaux qui m'ont affriolé ; il me fallait une contenance, j'ai pris celle-là. Dans huit jours, je l'aurais laissée. Mais à présent qu'on me l'enlève, eh bien, je ne puis souffrir qu'elle m'échappe.

— Ah ! que voilà un beau raisonnement !

— J'ai eu la niaiserie de le lui dire de le lui dire en termes peu mesurés. Si elle le veut, elle peut me perdre ; je suis entre ses mains, et cela m'inquiète.

— Mon cher comte, elle ne le voudra pas.

— Mais *si* elle le voulait ? Le roi ne m'aime point, j'en ignore le motif ; si elle devient sa maîtresse il ne me pardonnera pas de la lui avoir disputée et de l'avoir ensuite traitée du haut en bas. Que faire ?

— Vous venez me demander un conseil, à moi !

— A qui le demanderais-je ?

— Vous avez votre ami de Vardes, vous avez ce singe de Malicorne, plus fin que toutes les finesses, vous avez la comtesse de Soissons, vous avez...

— Je n'ai que ma sœur, et cette sœur est la duchesse de Valentinois, surintendante et amie de Madame.

Je souris ; je le voyais venir, et j'attendais.

Il se fit en ce moment du bruit dans mon cabinet, où se tenait Blondeau ; j'eus envie d'appeler ; il me sembla qu'on parlait bas ; je réfléchis sur-le-champ que c'était sans doute quelque garçon bleu venant prendre les ordres du service. A cette heure, cela ne pouvait être autre chose ; je ne m'en occupai plus, et je revins à Guiche qui me regardait.

— Que puis-je faire, à cause de tous ces titres ?

— Duchesse, vous ne me devinez pas ?

— Moi ! suis-je un devin ou un expliquateur d'oracles ?

— Voyons, ma chère, vous savez que j'aime Madame.

— Je sais que vous aimez la Vallière.

— Ne vous souvenez-vous pas de mes prières, de mes recommandations au sujet de Monsieur ?

— Sans doute, mais qu'est-ce à dire ?

— Ah ! vous m'impatientez ! J'aime Madame, je n'ai jamais aimé qu'elle, je n'ai pris la Vallière que pour me venger de son mépris, de sa coquetterie avec le roi, et maintenant que le roi lui échappe, il faut, ma sœur, que je la voie, il faut que j'espère, il faut que cet amour soit connu d'elle, il faut que vous me serviez, enfin !

Depuis quelques minutes je sentais à travers mes courtines une senteur pénétrante que Madame avait rapportée d'Angleterre et dont elle remplissait ses armoires. Le roi, en ce temps, aimait fort les senteurs, autant qu'il les a détestées depuis. Derrière mon baldaquin se trouvait une petite porte ouvrant chez mes femmes en glissant dans la rainure. Quelque mystère du temps d'Henri II ou de François I[er], une vertu de jeune fille peut-être succombant à l'abri de ce secret d'alcôve. Je me sentis prendre la main, et Madame apparut comme un éclair par la fente de mes rideaux, un doigt sur les lèvres.

— Ah ! me dis-je, M. le comte de Guiche est un heureux coquin ! Savez-vous, mon frère, repris-je tout haut, que vous me demandez là une chose fort difficile ?

— Pourquoi ?

— Madame, en ce moment, ne songe point à vous, et, d'ailleurs, elle y songeât, qu'une si grande princesse ne saurait descendre jusqu'à votre obscurité.

— Madame, en ce moment-ci, ma sœur, est irritée, elle l'est beaucoup, et avec raison, elle m'écoutera.

— Elle ne vous écoutera point. Comment la persuaderez-vous de votre amour, après avoir osé lui donner pour rivale une de ses filles ?

— Pour rivale ! dites pour victime. J'ai passé ma rage de ce côté, Madame me torturait le cœur.

— Le cœur !

— Oui, le cœur, et jusqu'au dernier fond. J'aime Madame, entendez-vous ? je l'aime, et dût le roi m'exiler, me jeter à la Bastille, je lui dirai que je l'aime.

— Oh ! pour cela, répliquai-je en souriant malgré moi, je crois que personne ne vous en empêchera maintenant.

Un mouvement de mes courtines me révéla que j'étais comprise.

XXXVII

Mon frère avait dans ses idées, dans son caractère, de ces changements subits qui le rendaient impossible à deviner ou à suivre. Il ne mentait point, il disait vrai jusqu'au revirement de ses pensées, presque aussi inattendues une fois que l'autre. En ce moment, il adorait Madame, il l'adorait parce qu'il perdait la Vallière et qu'il lui fallait une vengeance ; il la lui fallait éclatante, il la lui fallait surtout contre le roi, ce projet insensé ne l'effrayait pas. Le roi lui enlevait la fille d'honneur, il prendrait la princesse, la belle-sœur du monarque, celle qui n'avait pas eu assez d'amour pour braver en sa faveur les jugements du monde. Tout cela je le devinais, moi qui le connaissais jusqu'à l'âme ; mais quant à madame Henriette, elle ne voyait que le beau côté de la chose. Elle aussi voulait une vengeance : le roi verrait que, comme lui, elle ne s'amusait pas à pleurer, et que le consolateur était le comte de Guiche, le roi des cœurs, si lui était le roi de France.

Je trouvais notre position à tous les trois originale, et je me promettais de la prolonger, lorsque Blondeau entra par la grande issue cette fois, et me dit d'un air effaré :

— Madame, voilà Monsieur.

Son Altesse royale avait quelquefois l'idée de passer chez moi à cette heure indue ; mais il semblait y avoir renoncé, et je ne l'attendais plus depuis au moins trois semaines. Cette arrivée subite ne me troubla point, bien que la rencontre fût originale, et, me tournant gravement vers le comte de Guiche :

— Voulez-vous le voir ? lui demandai-je.

— Non, non, certainement ; pourtant je ne puis m'en aller ainsi, j'ai à vous parler encore.

— Passez donc dans mon cabinet de garde-robe, mon frère, et tenez-vous coi, il ne restera guère. Introduisez Son Altesse royale, ajoutai-je, lorsque mon frère fut caché.

Le prince s'impatientait, je ne lui avais jamais permis de pénétrer chez moi à cette heure sans m'en avoir prévenue. Il poussa presque Blondeau quand elle l'annonça, et me fit de fort mauvaise grâce.

— Qui donc était ici, madame la duchesse, que l'on a caché en m'entendant venir ?

— Monsieur, c'était mon frère.
— Comment! [illegible] à cette heure que [illegible] ?
— [illegible] que me veut Son Altesse [illegible]
— Parbleu! je veux vous parler [illegible] d'abord, de vous ensuite. Venait-il pour le [illegible] ?
— Justement, monsieur.
— Ah! ah! pourquoi est-il [illegible] ?
— Il a craint d'être [illegible].
— Quel enfantillage! [illegible] je suis fort content de Madame [illegible] à son aise.
— Vraiment, monsieur?
— Très content [illegible] mais elle va me gâter tout cela, j'en ai peur.
— Je ne comprends [illegible].
— Sans doute [illegible] au monde entier que le roi était pour elle [illegible] rien de plus. Elle a donné satisfaction [illegible] elle n'a laissé voir une certaine envie de [illegible]. J'ai trouvé les choses bien ainsi [illegible]. Voilà le roi fourré chez ses filles hier [illegible] aujourd'hui avec la Vallière; on [illegible] abandonnée pour [illegible] garder et je ne [illegible] pas ce que je gagne à ce changement.
— [illegible] Madame? Le roi n'est-il pas le maître?
— Madame sait bien lui parler quand elle le veut, et [illegible], qu'elle lui déclare sa résolution de ne point [illegible] ce chagrin chez elle, de mettre plutôt toutes ses [illegible] à la porte, et il s'en ira faire l'amour ailleurs.
Je compris le fond de l'histoire.
— Monsieur, répliquai-je, [illegible] n'est pas vous qui avez trouvé cela?
— Non, c'est la reine mère.
— J'en étais sûre; cela ne ressemble point à votre esprit habituel. Vous ne pouvez vouloir que Madame se brouille avec le roi et perde son crédit en même temps que le vôtre. Tout cela, je suis fâchée de vous le dire, tout cela est inventé pour empêcher le roi de suivre Madame, pour qu'il ne se plaise point chez elle, pour qu'elle devienne à la cour au rang de madame la princesse ou de telle autre au même point. On a changé le moyen, mais non le but.
Monsieur ne répondit pas et se leva.
— Que vous a dit le comte de Guiche? reprit-il.
— Absolument ce que je viens d'avoir l'honneur de répéter à Votre Altesse royale.
— Madame de Valentinois, me jurez-vous que Madame m'est fidèle?
— Si je vous le jurais, monsieur, vous auriez tort de [illegible], attendu que si je savais le contraire, je jurerais encore que vous n'êtes pas trompé. Madame est la plus charmante comme la plus honnête princesse du monde, mais... mais?
— **Eh bien! mais?...**
Je savais que trois respirations s'étouffaient, que trois cœurs palpitaient après ma réponse. J'y mis de la malice, je les fis attendre.
— Mais, monsieur, vous êtes peut-être cause de ses torts apparents? Vous ne lui rendez pas justice. Vous [illegible]
— Je m'en occupe sans cesse.
— Oui, pour la tourmenter.
— Est-ce ma faute si elle ne me plaît point?
— Serait-ce la sienne, alors, si vous ne lui plaisiez guère?
— Je la trouve froide, impérieuse, coquette. Je la trouve maigre, [illegible] sèche de toute façon.
— Elle peut vous trouver, pardonnez le mot, monsieur, elle peut vous trouver fat, prétentieux, efféminé. Elle peut ne pas aimer chez un homme tant de pommades, d'essences et d'attirail [illegible] senteurs.
— Et vous, duchesse, comment me trouvez-vous?
— Monsieur...
— Vous ne me détestez point, je le sais, mais puisque [illegible] me trouve si mal [illegible] ce que vous dites, je serais [illegible] de savoir si cette opinion est celle des autres. [illegible] ne pensent point ainsi. Votre frère pas plus [illegible], et cependant votre frère n'est point flatteur [illegible] sait combien je suis heureuse de l'attention [illegible] m'honorer.
[illegible] tête, en faisant ce que mon père appelait [illegible] mais au fond pour cacher mon envie de [illegible] sur le même ton et pendant une demi-[illegible] sur sottises, pauvretés sur pauvretés, [illegible] sa femme à se moquer de lui un peu [illegible]
[illegible] pour conclusion, il résulte [illegible] point dû épouser Madame, et [illegible] eût bien mieux été mon fait, [illegible] qu'une autre et [illegible] une immobile le reste si [illegible]
[illegible] me demandai comment [illegible] me conter [illegible] lui dire.
— Il me [illegible] grand' temps, monsieur, et il n'est pas besoin de prendre des semblants de bonne fortune pour si peu de chose.
— Au contraire, je veux qu'on vous croie ma maîtresse, et puisque je ne puis rien obtenir de vous qu'un semblant, il faut bien m'y résigner.
Je ne pus retenir un éclat de rire, auquel répondirent mes courtines et mon cabinet; le prince n'entendit rien.
— Trouvez bon, à l'avenir, monsieur, que l'on vous refuse ma porte, puisqu'il est ainsi que M. de Valentinois pourrait n'être point satisfait de vos visites nocturnes, il a peut-être la faiblesse de ne point aimer à voir mon nom vous servir de bouquet.
Monsieur leva les épaules.
— M. de Valentinois, reprit-il, qui s'en inquiète! Ce n'est pas vous assurément, et votre cher cousin Puyguilhem vous tient au cœur d'une autre manière, ne croyez pas que je l'ignore, au moins.
Au moment même où il parlait, la porte s'ouvrit de nouveau, et M. de Valentinois montra sa touffe ébouriffée, plus une mine interminable et aussi embarrassée que s'il eût été le premier pris.
Je ne puis vous exprimer comment il fut accueilli, par quels rires inextinguibles de ma part, de celle du prince et de celle des deux témoins cachés de cette scène. Nous ne pouvions trouver une parole. Mon cher époux restait ébahi, les battants poussés, il nous regardait et me répétait sans savoir ce qu'il disait:
— Monsieur! Monsieur! chez vous à cette heure! Monsieur!
— Et Madame aussi, répliqua vivement la princesse en montrant sa tête au milieu de mes rideaux, j'espère que c'est touchant.
Autre méprise, ce fut au tour de Son Altesse royale de rester confondue. Il se rappelait ce qu'il venait de dire, et ces deux visages de maris étaient plus plaisants l'un que l'autre, j'en ris encore de souvenir.
— Ah! pensai-je sans le dire, bien entendu, il manque quelqu'un ici, c'est Puyguilhem!
Il n'y manquait pas, la bonne pièce. Souvent, très souvent, il *oubliait* de me communiquer dans la journée une de ces affaires indispensables dont l'on aime tant à causer ensemble lorsque la confiance est entière, il venait donc la nuit par l'entrée de Blondeau qui le gardait quelquefois sans l'introduire, si cela ne se pouvait. Il habitait alors une certaine armoire à garde-robe, de la même fabrique certainement que la porte secrète et tout aussi bien cachée. Il se trouva justement ce soir-là fort empressé de me parler, et il occupait sa retraite pendant que les autres personnages de la comédie remplissaient la chambre.
Je repris ma présence d'esprit et mon sang-froid en même temps que Madame, tandis que Monsieur et M. de Valentinois en étaient encore à l'étonnement. La princesse rompit la première le silence et, faisant à son mari un charmant et mutin signe de menace, elle lui dit d'un air où la jalousie n'avait rien de féroce:
— Ah! Monsieur, je vous y prends.
— Palsembleu, Madame, nous sommes tous pris, ce me semble; nous n'avons rien de mieux à faire que de rentrer bons amis et d'oublier tout; M. de Valentinois, je le gage, est de mon avis.
M. de Valentinois n'en était point, il voyait là quelque chose qu'il ne pouvait comprendre, et son caractère ombrageux cherchait à mordre, surtout quand il ne trouvait rien sous sa dent. Il se releva comme un coq en furie et se contenta d'un profond salut pour toute réponse.
Madame riait, elle riait comme une femme heureuse qui veut que chacun le soit et que les autres bonheurs passent à côté du sien sans le heurter.
— M. de Valentinois, reprit-elle, la duchesse a été ce soir juge du camp entre Monsieur et moi, elle nous a entendus ensemble et séparément afin de nous réconcilier ensuite. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Monsieur a tous les torts, encore, ainsi que vous êtes en train d'en avoir en jetant sur ma bonne amie ces regards flamboyants. Savez-vous que vous n'êtes point beau ainsi et que vous êtes injuste, ce qui est plus grave. Ne souriez-vous pas enfin?
Le courtisan prit le dessus et il se mit à grimacer quelque chose dont la physionomie ne s'était pas. Nous fîmes semblant de nous en contenter. Madame l'attaqua de propos, ainsi que Monsieur. Elle s'était assise sur mon lit à moitié, toujours encadrée par mes rideaux et presque dans l'ombre. Elle fut étincelante d'esprit et de malice, et les mit tous les deux à terre. Lasse de son triomphe, elle songea à faire retraite. Avant de partir, elle me baisa au front et me dit tout bas:
— Je vous les emmène. Demain, continua-t-elle à haute voix, nous commencerons les répétitions du ballet. Vous serez tranquille, et d'autres aussi. M. le comte! Monsieur, soyez tranquille, et d'autres aussi. M. le duc de Valentinois, veuillez m'attendre à la petite porte. [illegible] par la Votre Altesse royale m'accompagne aussi; n'est-ce pas? Laissons reposer notre juge, elle en a besoin.

Le moyen de refuser? Il fallut s'en aller de compagnie. Je les suivis des yeux en criant à M. de Valentinois :

— A demain, n'est-ce pas? venez de bonne heure chez Madame, je suis épuisée, je vais dormir.

Ils n'avaient pas fermé la porte que Guiche s'élança hors de sa cachette, ivre de joie :

— Ah ! ma sœur, ma sœur ! que je suis heureux et que vous êtes habile. Voyez en moi le meilleur de vos amis. Demain, bienheureux jour ! elle m'aime, elle m'aime ! Vous n'en doutez pas, j'espère ?

— Hâtez-vous de rentrer et cachez-vous bien, comte, vous allez commencer une intrigue hardie, ne vous perdez pas et nous avec vous. C'est égal, ils étaient très drôles, tout à l'heure, messieurs les maris !

Nous recommençâmes à rire, il me fallut presque le chasser, il eût toujours voulu parler d'elle. Je me tournais vers ma ruelle après l'avoir renvoyé, lorsque je rencontrai une main qui cherchait la mienne, lorsque j'entendis une voix douce et passionnée murmurant à la porte secrète, à l'endroit où était Madame, le mot :

— Enfin !...

avec un tremblement de joie. *Il* était là !

Et maintenant que je me rappelle tout ceci, que je crois encore l'entendre, maintenant je ne le verrai plus, il est mort pour tous. Moi, je vais mourir aussi, je vais mourir, et il ne m'aime plus !

Tous les bonheurs s'expient.

XXXVIII

Le lendemain la cour offrait un spectacle curieux. Je me rendis chez Madame de bonne heure, et lorsque nous descendîmes pour la promenade du jour, elle était radieuse. Son regard eut en un tour rencontré celui de mon frère ; elle devint du plus bel incarnat du monde, au point de se cacher derrière son éventail, ce qui fut remarqué. Nous nous attendions tous à voir le roi auprès de La Vallière ; mais, à notre étonnement, il ne la regarda pas. Il s'approcha de sa belle-sœur, très empressé et très galant, et demeura auprès d'elle tant que l'on fut au logis. Il riait, il semblait libre et dégagé de tous soucis comme de toute dissimulation. Madame en fut contrariée, elle avait compté sur autre chose, et la cour entière ne savait comment s'y reconnaître.

A la promenade il ne nous quitta point ; des filles, pas un mot !

Guiche resta dans un coin tout désespéré, et moi je me demandais à quoi menait cette comédie.

— Mon Dieu, sire, dit Madame, vous voilà près de moi comme si je n'étais pas la femme de Monsieur et comme si la reine n'en devait rien savoir.

Elle avait parlé à voix basse, il répondit tout haut d'un air décidé :

— Madame, je suis heureux de trouver en *ma sœur* une princesse aussi accomplie, de laquelle ma cour reçoit son principal lustre, et dont *la vertu* est aussi éclatante que l'esprit et la beauté.

La manière dont il appuya sur *ma sœur* et sur *la vertu* me démontra le dessous de ses cartes. Le frère afficherait désormais son amitié pour que l'amant de La Vallière pût la voir en secret à son aise, pour que la colère des reines ne se détournât point de la princesse à l'humble fille, et pour essayer en même temps de donner satisfaction aux mécontentements des royales intéressées. Le jeu était bon, il fallait le jouer toujours ; l'Amour était là qui brouilla les levées ; ce sont de ses coups.

En quittant les carrosses, on alla à la répétition du fameux ballet où nous dansions tous. Madame, dès en entrant, me prit par le bras et commença à folâtrer de manière à appeler près de nous celui qu'on y voulait avoir. Je n'avais pas prévenu Guiche de l'ambassade de la veille, j'attendais qu'il fût maître de lui, car ma place était fort difficile à tenir au milieu de tous. La princesse s'établit entre nous deux pendant qu'on répétait la première entrée où nous ne figurions point. Elle badinait avec mon frère en femme sûre de sa puissance et dont la [illegible] commence à céder. Celui-ci la voyant si familière [illegible] il n'en fallait pas tant montrer, se mit en devoir d'aller plus loin et profitant d'un instant où je laissai trotter mes yeux après Puyguilhem, il lui dit tout naturellement :

— Est-ce que Madame ne me trouverait point trop hardi si je lui adressais une question ?

— C'est selon la réponse qui s'en devra suivre.

— La réponse est [illegible] à la volonté de Madame. Une chose m'a toujours étonné : on demande aux gens des nouvelles de leur santé, personne ne s'en [illegible] de

l'état de votre fortune à la cour [illegible] est flatté ; on vous dit : Êtes-vous de bonne humeur ? c'est une attention, et à côté de cela, il est défendu de s'enquérir du cœur de ses amis !... de celui des indifférents, ou même des belles idoles que chacun adore. N'est-ce pas étrange, en vérité, madame ?

J'écoutais, sans en avoir l'air, et je reconnus les phrases alambiquées, sophistiquées de mon cher frère, j'en riais en moi-même et j'aurais voulu gager que Madame trouvait cela superbe. Elle répondit, en effet, la [illegible] cœur.

— Mais qui songe au cœur des gens, monsieur ? Que me fait votre cœur ? que vous fait le mien ?

— Ah ! madame !

Il poussa un de ces soupirs qui étouffent les autres, tant sa poitrine semblait lourde à soulever.

— Eh bien ?

— Madame...

— C'est là tout, et ce beau préambule vous amène à me répondre comme un écolier devant son pédagogue.

— C'est que je n'ose plus si vous défendez qu'on parle de votre cœur.

— Le cœur est un meuble inutile aux personnes de ma condition.

— Quoi ! madame, vous n'en avez pas ?

— Je ne dis pas cela, je dis que je ne devrais pas en avoir.

— Alors... comment se porte-t-il ?

Madame se mit à rire pour cacher son embarras.

— Vous vous jouez à merveille, monsieur de Guiche, vous riez aussi bien que votre sœur qui se moque de tout.

— Ce n'est point une réponse.

— Je ne sais plus ce que vous me demandiez.

— Des nouvelles de votre cœur, madame.

— Elles sont excellentes.

— Quoi ! personne ne l'a jamais touché ?

— Personne.

— Comment ! le plus grand roi du monde...

— Prenez garde, monsieur, vous allez devenir impertinent.

— Ah ! madame, Votre Altesse royale assomme un homme à terre.

Elle se tourna vers lui en lui jetant le plus charmant sourire ; elle tendit de son côté son éventail comme un sceptre.

— Retirez-vous, comte, je vous pardonne et je vous rends votre épée.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, ah ! madame, je vous quitte la place, je m'enfuis, je suis en trop grand péril.

Il s'enfuyait, en effet, lorsque je lui fis signe de revenir. La princesse étant charmée, elle voulait causer encore ; je me mis en tiers, craignant de laisser les choses se pousser trop loin. On nous regardait de tous les côtés ; les yeux du maître préparaient la foudre ; cette petite sotte de La Vallière était prête à pleurer dans un coin, apparemment parce qu'il ne s'en occupait plus.

Monsieur, qui comméraît à l'ordinaire, vint à nous en riant aux larmes et nous voulut absolument dire un conte.

— Monsieur, interrompit Madame, nous l'entendrons s'il est bon, autrement je me bouche les oreilles. Les méchants contes ne sont pas mon fait.

— Il s'agit des filles, toujours des filles, non pas des vôtres, mais de celles de la reine, et je n'en suis pas fâché ; ma mère n'aura pas à me crier que chez vous seulement elles se pervertissent.

— Et quelle est celle des saintes de chez la reine que l'on accuse ?

— Mademoiselle de Chemerault, ce n'est point une sainte, et madame de Navailles ne le sait que trop. Elle se promenait hier vers une heure par les corridors tout au travers des galants, qui, personne ne l'ignore, foisonnent à cette heure le manteau sur le nez se rendant chez ces dames.

— Comme *certains* chez *certaine* duchesse, n'est-ce pas ?

— Il ne s'agit pas de ces certains-là [illegible] bien d'autres Bussy ; vous ne me disputerez pas [illegible] au moins ? Bussy, donc, se glissant le long des ruelles, cherchant le sanctuaire où repose la marquise de la Baume, peut-être madame de Monglat, peut-être...

— Peut-être une troisième, peut-être personne. Bussy est tout calomnié.

— Ah ! madame, reprit mon frère, peut-on appeler cela une calomnie ? Bussy serait au désespoir s'il savait comment vous le [illegible].

— Monsieur [illegible] notre conte [illegible] pour l'entrée.

— [illegible] Bussy, puisque vous [illegible] le mot de [illegible] le plus noir de tous les [illegible] qui venait de [illegible] à moitié cachée sous [illegible] le nez [illegible] d'esprit, et [illegible] pas été reconnue et [illegible] Bussy [illegible]

lui en boucha que de plus belle le passage et la salua jusqu'à terre en l'appelant par son nom.

— Monsieur, répliqua-t-elle, tout [illegible] je venais... je cherchais...

— Je comprends, mademoiselle, lui repartit-il avec le plus profond respect ; mais, par le nom de Dieu, je ne voudrais pas avoir perdu ce que vous cherchez.

— Fi ! monsieur ! s'écria [illegible], est-ce qu'on répète ces choses-là !

Elle ne s'en pâma pas [illegible] rire et de façon à attirer sur moi l'attention. On comprit qu'elle cherchait à piquer le roi [illegible] montrer qu'elle ne se souciait guère qu'il la regardât [illegible]. Il continuait une manière de passion pour mademoiselle de Sévigné, depuis ma bonne amie [illegible] de Grignan, qui représentait une nymphe ou [illegible], je ne me souviens plus, et qui était bien la plus [illegible] du monde ; elle paraissait pour la première fois [illegible] que plusieurs petites filles de son âge, [illegible] fort.

Cette même scène entre le roi, Madame, mon frère et Monsieur se renouvela presque tous les jours ; seulement, chaque jour le comte gagnait du terrain, par suite de l'indifférence du roi, de la folie de Madame, et, il faut bien [illegible], de la bêtise de Monsieur, à qui je demande bien [illegible] de ma franchise. Je me mêlais de tout cela le moins [illegible], à cause de Puyguilhem, qui craignait pour moi les éclaboussures, et aussi pour M. de Monaco, auquel je [illegible] satisfaction sur ce point, afin d'être maîtresse ailleurs. On m'en mêlait malgré moi, je recevais les confidences de tous, les plaintes, les transports, et je voyais les choses avancer vers le dénouement.

Le roi avait pris une habitude, il ne disait pas un mot à la Vallière le jour, soit au ballet, soit à la promenade, il ne la regardait même pas. Mais, à la promenade du soir, il sortait de la calèche de Madame, et s'allait mettre près de celle de la Vallière, dont la portière était abattue, et, comme c'était dans l'obscurité de la nuit, il lui parlait avec beaucoup de commodité.

Tout cela ne raccommoda pas Madame avec les reines. Ainsi que vous l'avez vu, elles tournèrent l'esprit de Monsieur, qui s'en aigrit et qui prit un point d'honneur de ce que le roi fût amoureux d'une fille de Madame. Il ne lui laissait ni paix ni trêve pour la lui faire chasser ; de son côté, Madame manquait souvent à ce qu'elle devait à Monsieur, de sorte que les piques étaient grandes de toutes parts.

Dans ce même temps, le bruit fut énorme de la passion du comte de Guiche. La reine mère se hâta de l'apprendre à Monsieur, celui-ci commença par lui faire mauvaise mine. Mon cher frère, avec son impertinence ordinaire, ne fit semblant ni de le savoir ni de s'en soucier ; ce ne fut pas [illegible] d'observations. Il poussa l'insolence si loin, qu'il vint prendre la main de Madame, et la conduisit sous le grand boulingrin, pour y mieux causer à la barbe de toute la cour. Monsieur n'étant qu'à quelques pas et ne pouvant manquer de le savoir sur l'heure. Ce que voyant, je prévis le coup et je me retirai chez moi.

J'y étais à peine depuis cinq minutes, que j'entendis marcher très vite dans le corridor. Mon frère poussa la porte sans gratter, et jetant son chapeau sur un meuble, dans une de ces brusques colères auxquelles il était sujet :

— Je ne souffrirai point cela ! s'écria-t-il, il me faudra faire raison, entendez-vous, ma sœur ?

— Et de quoi ? lui demandai-je en tâchant de conserver mon sang-froid et de dominer le sien.

— Eh ! pardieu ! Monsieur prend des airs que je n'entends point endurer. J'étais avec Madame sous le boulingrin, il est arrivé comme un coq en furie et l'a emmenée en me lançant des regards de tonnerre, sans répondre à mon salut et sans lui donner le temps de finir sa phrase. Que diable ! nous sommes gentilshommes tous les deux !

— Je ne dis pas le contraire, mais il y a deux petites circonstances qui vous donnent tort ; la première, c'est que Madame est la femme de Monsieur et qu'il aurait le droit de la garder, fût-il le dernier des [illegible] de Paris ; la seconde, c'est que le sang royal ne coule pas dans vos veines, [illegible] gentilhomme que vous êtes.

— [illegible] grand'mère Corisande, pour qui la prenez-vous [illegible] ? Nous descendons d'Henri IV au même [illegible] que [illegible] importe la manière !

[illegible] de hanneton. Il se mit à rire de [illegible] je le sentais perdu.

— Vous [illegible] où vous allez, mon frère, que vous vous [illegible]. Vous visez droit à la ruine de notre maison [illegible] personne. Le roi, par mille raisons, prendra le parti de Monsieur, et le moins qui puisse vous arriver sera une [illegible] Bastille.

— Je ne [illegible], s'écria-t-il, reprenant sa colère et [illegible] Monsieur n'est qu'une femme [illegible] de rubans qui défend un bien auquel il ne peut prétendre. De par tous les saints, je ne me laisserai point insulter ! il en arrivera ce qu'il plaira au sort.

— Vous êtes fou !

— J'enlèverai plutôt Madame et je m'enfuirai avec elle en Amérique.

— A l'autre, à présent ! Madame se fera lourde pour ne pas vous suivre.

— Elle m'aime, je le sais, et...

J'entendis courir dans la galerie, j'entendis une respiration haletante à ma porte, qui se poussa plutôt qu'elle ne s'ouvrit, et Monsieur parut, le chapeau sur la tête, sa fraise dérangée, ce qui indiquait chez lui une grande émotion, ses yeux étaient ces escarboucles. Guiche le regardait fixement et ne branlait point. Quant à moi, je tremblais fort.

— Sortez, monsieur ! dit le prince en allongeant sa canne vers le corridor.

— Nos ancêtres auraient dit : « Sortons ! » répliqua Guiche, sans faire un pas.

XXXIX

Je les connaissais tous les deux et je me doutais de ce qui allait arriver. Jamais je ne fus plus embarrassée de ma vie. Je n'osais appeler à l'aide, et pourtant je prévoyais des suites terribles. Ma destinée m'a toujours liée à des gens sans cervelle et sans mesure. Deux hommes seulement à la cour ont osé résister en face à nos maîtres (sauf M. de Montespan qui était fou) : l'un était mon frère, l'autre mon amant. Quoi qu'il en fût, je me trouvais la fort empêtrée. J'essayai de dire une parole, Guiche me salua d'un « Laissez-nous, madame » qui en eût effrayé une plus timide. Monsieur riposta à la provocation de tout à l'heure par un mouvement en avant. Monsieur était très brave, en dépit de son rouge et de ses mouches.

— Insolent ! s'écria-t-il.

— Prenez garde, monsieur ! répliqua Guiche, blanc comme un spectre ; songez à qui vous parlez !

— Songez à qui vous parlez vous-même ! m'écriai-je, décidée à intervenir pour empêcher les choses d'aller plus loin.

— Je parle à Philippe de Bourbon, le premier gentilhomme du royaume après le roi, je ne l'ignore point, madame ; je ne l'oublierai pas, je vous le promets, à condition que Monsieur s'en souviendra comme moi. Son aïeul était Béarnais comme le mien, et plus d'une fois les princes de la maison de Navarre et ceux de Bidache ont eu la même table et le même lit. Que Monsieur veuille bien le tenir en mémoire.

Je ne vis jamais port de tête plus fier que celui du comte, lorsqu'il parlait ainsi, et, en dedans de moi-même, j'en étais fière aussi, quoique tremblante. Ces choses-là étaient bonnes à dire avant que le cardinal de Richelieu eût nivelé tous les fronts, pour ne laisser au-dessus des autres que celui qui portait la couronne.

Monsieur devint timide, non pas qu'il eût peur, mais par suite de l'ascendant que prenaient ses favoris sur son caractère faible. Son premier moment de colère factice passé, il se soumettait au tyran du jour. N'avons-nous pas vu bien pis du temps du chevalier de Lorraine ? Cependant le souvenir de son offense lui rendit un peu de vaillantise. Il fit quelques pas en avant ; car jusque-là il était resté à la porte, et, tout rouge de son ressentiment, il reprit :

— Je vous croyais mon ami, monsieur de Guiche ?

— Certes, monsieur, je l'étais, et j'en tirais honneur.

— Pourquoi vous permettre, alors, d'attenter au mien ? Pourquoi donner lieu à des blâmes impertinents contre Madame ? Ma femme ne vous devait-elle pas être sacrée ?

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vous osez lever les yeux sur Madame ! ne le niez pas, je le sais.

— Cela est faux ; mais cela serait vrai que nous serions quittes.

— Comment, s'il vous plaît ?

— Vous daignez afficher ma sœur que voici assez publiquement, monsieur, et, malgré mon respect pour la maison royale, l'honneur de la maison de Grimaldi et celui de la maison de Gramont sont tout aussi susceptibles que le sien.

Je restai interdite ; pour Monsieur, il n'hésita pas, et se tournant de mon côté :

— Je vous prie de croire, madame la duchesse, que je n'autoriserai jamais monsieur votre frère à parler ainsi.

— J'ai le droit de le faire et j'en use. Je n'ai point manqué à mon devoir envers Madame, je ne puis souffrir d'être accusé, et désormais, vous le comprenez, monsieur, tout est

rompu entre nous. L'amitié que vous invoquiez tout à l'heure ne peut exister sans la confiance. Vous trouverez bon que je me retire et que je ne sois plus que votre serviteur.

— Vit-on jamais pareille audace ! Il me donne mon congé.

— Si Votre Altesse royale le veut prendre ainsi, je ne retire pas mes paroles.

— Monsieur... balbutiai-je en m'inclinant.

— C'est très bien, madame, c'est à merveille, me répondit Monsieur d'une voix émue et tremblante. M. de Guiche est un ingrat, on me l'avait toujours répété, je ne le croyais point. Je sais ce qui me reste à faire. Quant à vous, ce n'est pas votre faute et vous n'avez point à vous en tourmenter. Adieu.

Il m'ôta son chapeau si bas, que les plumes balayaient la terre, et sortit sans regarder son ancien ami, lequel, Dieu me pardonne, ne daigna pas même baisser les yeux.

— Vous avez fait là un beau trait, mon frère, repris-je aussitôt, vous êtes sûr de ne point coucher dans votre lit ce soir. Hâtez-vous de vous retirer, nous tâcherons d'apaiser cela.

— Moi, je vais de ce pas chez Madame, pour la répétition du ballet ; elle m'attend.

— Encore une fois, vous êtes fou !

— Je ne courberai point la tête, ma sœur. Ce bijou de prince m'a insulté et je ne sais ce qui m'a retenu de lui jeter mon gant au visage.

— En vérité, je ne sais plus où nous sommes, où vous vous croyez. Attendez au moins que j'aille un peu voir, demander..., que je sache s'il y a sûreté pour vous.

— On ne me traitera point en laquais, je vous le répète. Madame m'aime, je n'en puis douter ; je m'en montrerai digne et je soutiendrai le choix qu'elle a daigné faire.

Je passai trois quarts d'heure à le raisonner, à le tranquilliser, à le consoler ensuite ; il riait, il pleurait, selon son habitude, et, hors le petit moment où il parla au prince, ses façons ordinaires d'affectation reprirent le dessus. J'obtins enfin de le précéder chez Madame, et ce fut pour lui un grand bonheur ; sans cette précaution il se fût trouvé à la porte avec le roi en furie, il eût été capable de lui jeter au nez, comme à son frère, que *Louis de Bourbon* ne valait pas mieux que le comte de Guiche et eût peut-être porté sa tête sur l'échafaud.

Ici je me rappelle un conte que fit mon père, et je ne puis m'empêcher de vous le dire :

Du temps de la Fronde, un gentilhomme espagnol de nos parents s'était mis en tête de soulever la ville de Pau, qui tenait alors pour le roi. Pour ce faire, il mit en avant un honnête bourgeois très aimé des corporations, lequel prit la chose au sérieux jusqu'à se compromettre gravement. Mon grand-père, on le sait, ne plaisantait pas. Il fit pendre le bourgeois, et le pendit haut et court, afin d'obtenir l'ordre dans son gouvernement. On en fit de grands reproches à l'Espagnol.

— C'est vous qui l'avez fait mourir, lui répétait souvent mon père, cela est sur votre conscience.

— Ah bah ! il était si *court*, il serait mort *depuis*.

Mon pauvre frère aussi serait mort *depuis* ; mais il n'importe, il s'est sauvé le billot.

Madame était incommodée de la scène du boulingrin ; elle gardait la chambre et ordonna de laisser entrer seulement les acteurs du ballet ; Guiche en faisait partie, ce n'était donc pas l'exclure. Le roi arriva, fort sérieux. J'entrais par l'intérieur en même temps. Sa Majesté [illegible] le sourcil [illegible] et dit à Madame qu'il croyait la trouver seule.

Elle lui répondit qu'en effet elle ne recevait personne, hors les danseurs, pour ne pas faire manquer la répétition. Je faisais ma révérence pour retourner d'où je venais, fort inquiète. Madame me rappela.

— Restez, madame de Valentinois, dit-elle, le roi n'a rien de particulier à me communiquer.

— Je vous demande pardon, madame ; mais madame de Valentinois peut rester, néanmoins ; elle sait aussi bien que moi ce qui s'est passé. Je suis fort mécontent du comte de Guiche, il s'est permis des façons que j'entends réprimer. Et sans une vieille amitié d'enfance pour le maréchal, je le punirais de façon qu'il se rappelât ce qu'il oublie.

— Quoi donc, sire ? Est-ce cette sotte aventure du boulingrin ? Elle fera bientôt autant de bruit que celle de la reine mère avec le duc de Buckingham dans le jardin d'Amiens, au clair de lune.

— Madame ! s'écria le roi d'une voix irritée.

Il ne pouvait souffrir aucune allusion [illegible] la reine sa mère et [illegible] le mettait autant en furie que de l'[illegible] d'une galanterie quelconque.

— C'est [illegible] [illegible]

[illegible]

aime à plaire, étant jeune comme moi, et qu'elle n'était pas coupable pour cela.

Le roi [illegible] le sourcil [illegible] sa belle-sœur une affection aussi [illegible] il la put avoir. Je dirai à la fin de ces Mémoires [illegible] sur le roi ; je ne veux point mourir sans l'avoir [illegible] la postérité le jugera mal, je le crains, il a tant [illegible]. En cette circonstance, il sut vaincre son ressentiment [illegible] tranquillement à [illegible] ce qui s'était passé [illegible] Monsieur et mon frère. Je la vis pâlir ; elle avait peur.

— Vous comprenez donc, madame, que, [illegible] recevoir *seulement* les danseurs du ballet chez vous [illegible] vous faut au contraire, les exclure. Monsieur ne [illegible] pas à venir, ces propos ne doivent pas se renouveler. J'ai prié le maréchal de Gramont de chercher son fils, de le renvoyer à Paris et de lui défendre de ma part de reparaître à Fontainebleau, tant que la cour y sera. Il en est quitte pour cela ; mais qu'à l'avenir il ne recommence point.

— Allons, pensai-je, la Vallière est une bonne fille, elle n'a point parlé ; sans cela l'occasion était trop belle et nous verrions une autre question.

Je n'essayai pas de défendre Guiche, et Madame en dit moins que moi, de fois [illegible] obligée de remercier le maître ; il pouvait frapper plus fort. Dès que je pus m'échapper, je courus à mon appartement ; j'y trouvai deux lettres de l'exilé, une pour moi, une pour la princesse. Je remis celle-ci en [illegible] temps. La princesse la reçut avec émotion et me chargea d'une réponse [illegible] transmis, en attendant que [illegible] lettres [illegible].

Le fameux ballet se dansa sans le pauvre comte, mais il n'en sembla pas moins le plus agréable qu'il fut possible, soit par le lieu où il se dansait, qui était le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avait trouvée de faire venir au bout d'une allée le théâtre [illegible] chargé d'une infinité de personnages qui s'approchaient insensiblement et qui faisaient une entrée en dansant devant le théâtre.

Le matin même, comme nous endossions nos habits de caractère, un de mes laquais vint prévenir Blondeau qu'un [illegible] bien demanda [illegible] me remettre à moi-même un billet de Madame. Bien que je fusse en peignoir, j'ordonnai qu'il [illegible] et sans le regarder, je pris sa lettre. Je lus ces [illegible] lignes :

« Ma sœur, si vous ne voulez pas que je me fasse arrêter pour quelque folie, il faut que vous m'introduisiez chez Madame tout à l'heure. »

Je me retournai épouvantée. C'était lui !

— Blondeau, au nom du ciel, ferme les portes, que personne n'entre, c'est une extravagance qui va le perdre. Vit-on jamais pareille folie !

Il se mit à rire aux éclats, en protestant qu'on [illegible] son déguisement était parfait.

— Souvenez-vous de [illegible] madame la duchesse, et je vous en donne ma parole d'honneur, souvenez-vous que, si [illegible] heure je n'ai pas vu Madame, je vais tranquillement sur le théâtre, en costume, prendre ma place et en chasser ce fat de Dampierre à qui on l'a donnée.

J'en tremblais des pieds à la tête, il l'aurait fait. Ni prières ni menaces ne purent rien obtenir de cette tête éventée. Il me fallut céder. Ce n'était pas fort dangereux. Je pénétrais chez Madame par des couloirs de service ; [illegible] les garçons bleus et tous les gens du château y passaient sans qu'on le remarquât ; ni Monsieur ni aucun courtisan n'y venaient, et depuis l'histoire de Chemerault [illegible] Bussy, les filles ne s'y risquaient guère [illegible]. Il me suivit jusqu'au cabinet de toilette, où la princesse était seule avec ses femmes [illegible] sous un prétexte [illegible] Monsieur pouvait [illegible] lui raconter la chose. Après quelques [illegible] un peu [illegible], elle permit que j'appelasse le [illegible].

[illegible]

— Madame, je vous en conjure, il est tard, vous ne serez point prête, on viendra vous chercher, et, si l'on soupçonnait!

— Qui donc oserait entrer chez moi quand j'y suis enfermée? Monsieur lui-même?

Comme pour lui donner un démenti, on frappa à la porte, et la voix de Son Altesse royale se fit entendre.

— Ouvrez, ouvrez, madame, je sais qui est là et je veux le voir.

XL

Nous tous demeurâmes pétrifiés; mais je repris bien vite ma présence d'esprit, et, saisissant mon frère par le bras, je voulus l'entraîner dans le couloir de service.

— Non, me dit-il, je ne fuirai pas devant lui, je ne laisserai pas Madame exposée seule à sa fureur.

— Ouvrez donc, ouvrez donc, criait Monsieur.

— Au nom de Dieu! sauvez-vous, comte, balbutia Madame interdite, ou c'en est fait de nous.

— Vous l'exigez?

— Oui, je l'exige, je l'ordonne; allez! allez! Madame de Valentinois, emmenez-le.

— Je cède, mais je n'irai pas loin, et s'il ose...

Je le poussai dehors, je fermai doucement après lui, je mis le verrou, et, plus forte alors, j'allai parlementer avec Monsieur.

— Que voulez-vous, grand prince? lui dis-je avec un air d'atonie.

— Je vous l'apprendrai quand je serai entré; je sais que vous êtes là, dépêchez-vous.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Nul ne verra Madame qu'elle ne soit habillée.

Je lui donnai ainsi le temps de se remettre; elle reprenait la couleur et la vie.

— Mais, morbleu! je le veux, ouvrez!

— Non.

— Je ferai jeter la porte en dedans.

J'éclatai d'un rire bruyant.

— Vous n'avez qu'à essayer.

— Vous ne voulez pas?

— Non, non, non.

— Que Madame répète aussi non.

La princesse cria du haut de sa tête:

— Non!

— C'est bien.

J'écoutai: tout rentra dans le silence; nous nous en croyions débarrassées et je courais déjà vers l'autre issue pour veiller à notre étourdi, lorsque la voix du prince se fit entendre justement de ce côté. Le danger devenait plus fort au contraire, et nous ne savions plus quel moyen employer.

— Imbécile, maraud, rustre! disait-il, que fais-tu à cette porte? Qui t'a permis d'approcher de si près les cabinets de Madame? Ôte-toi de ce degré, ou sinon je t'apprendrai à rôder ainsi autour de ses filles de service.

Je devinais tout. Monsieur, trompé par le déguisement de mon frère, par l'obscurité du lieu, le prenait simplement pour un laquais en faute; il lui eût donné un coup de pied en conséquence que je n'en eusse pas été étonnée, et certainement le chatouilleux gentilhomme ne l'eût pas souffert; j'ouvris.

— Ah! vous voilà par ici, monsieur! Il n'y a pas à vous [illegible] vous découvrez tout. Entrez donc, puisque vous avez éventé nos ruses; la garnison est prête à se rendre.

J'avais pris mon air le plus riant et je tremblais de peur.

— Quel est ce drôle, madame? demanda Monsieur en me montrant le comte qui se cachait dans l'ombre et qui ne bougeait pas.

— Qui, cet homme? c'est un ancien valet du Cerdeau, [illegible] garçon bien et que j'ai placé ici. Il m'a [illegible] différents objets demandés par Madame, et il attend mes ordres, sans doute. — C'est bien, mon garçon, [illegible] plus besoin de toi, retourne chez M. le maréchal de Gramont et portes-y la petite caisse que je t'ai montrée [illegible] monsieur, c'est une brave créature, mais c'est un sot [illegible]. Entrez donc.

Monsieur hésita [illegible] un soupçon le retenait, il vit passer le comte et le suivit des yeux. J'eus un moment terrible, vers le milieu du corridor, un jour très brillant arrivait par une fenêtre [illegible] l'obscurité n'en était que plus vive tout alentour [illegible] dessous et fut éclairé des pieds à la tête. M[illegible] il l'eût reconnu peut-être sa présence d'esprit [illegible] il se baissa juste à cette place, ramassa précieusement une épingle qu'il piqua sur sa manche en marronnant. Ce trait de caractère et cette tranquillité ôtèrent toutes les craintes, si toutefois le prince en avait conçu.

Il passa donc devant moi et s'approcha de Madame qui minaudait au miroir, à moitié coiffée.

— Quoi! pas plus habillée que cela! On va vous attendre, et j'en suis charmé. Le roi se guérira peut-être ainsi de cette rage de vous mettre où vous ne devez pas être.

— Comment cela?

— Je suis venu exprès pour vous donner avis de ce que j'ai pensé. Vous ne danserez plus de ballet.

— Cela m'amuse trop, j'en danserai encore.

— Vous n'en danserez plus, vous dis-je. La reine en danse-t-elle?

— Non certainement, jamais. Elle s'en meurt d'envie; mais le roi ne le veut point.

— Pourquoi feriez-vous autrement qu'elle? Pourquoi vous exposer sur le théâtre comme les histrions?

— Mais le roi, mais Mademoiselle, mais bien d'autres princesses, mais vous-même?...

— Tout cela n'est rien, c'est vous. Ma mère me l'a bien montré ce matin: le roi veut marquer une différence du tout de vous à la reine; il vous fait danser pour la divertir, il vous mêle aux autres dames, il n'y a plus de distinction, c'est un parti pris de vous humilier.

— Mais, monsieur...

— Vous ne danserez point.

— Songez donc...

— Non.

Il continua sur ce ton une demi-heure, et je vis le moment où il nous enfermait. C'était là une nouvelle invention de la reine mère pour brouiller le roi et Madame; sa jalousie et sa haine ne pouvaient être satisfaites à moins. En rendant Monsieur l'instrument de ses coups, elle les portait plus sûrement et leur donnait une apparence de raison. Philippe la croyait comme un oracle, rien ne put jamais balancer le pouvoir qu'elle avait sur lui, et sa mort seule y mit un terme.

A force de prières, nous arrachâmes *la permission* de ne rien déranger à la fête, mais sous la condition que ce serait la dernière fois. Madame le promit, il me semble qu'elle l'a tenu, mes souvenirs ne sont pas très précis à cet égard-là. J'en ai tant d'autres!

Ce fut le temps que la cour quitta Fontainebleau et que le pauvre M. Fouquet donna sa célèbre fête. Madame y fut, bien entendu, et nous tous aussi. Le comte de Guiche obtint d'y paraître, ce qui le combla de joie. Il avait les habits les plus galants qu'on pût voir, et Puyguilhem était admirablement ajusté aussi. Un des plus remarqués fut encore le comte de Charny, qu'on appelait en riant le *fils de Louison*. Il ne pouvait s'en taire et dégainait à chaque instant pour cela. Il eut même un duel à Vaux qui fit le plus grand bruit possible et dont Mademoiselle se mêla. J'en étais la cause et Louison le prétexte. Il ne digérait point un comte de Medina, admirablement beau, et qui me suivait partout. Ce Medina eut le malheur, en jouant dans leur chambre la nuit, avec une vingtaine de gentilshommes, de l'appeler fils de Louison. Il lui en coûta un œil, que Charny embrocha fort proprement de sa rapière.

J'étais tranquille et heureuse alors, ne prévoyant pas l'orage qui grondait autour de moi. Tous les Grimaldi de l'espèce s'étaient ligués, j'étais grosse et l'on me voulait faire faire mes couches à Monaco pour montrer au peuple l'héritier de ses souverains. On ne m'en soufflait mot, je ne m'en doutais guère. Je me croyais solidement établie dans ma place et hors de toute atteinte. Pour me mieux ménager même, je me retirais des intrigues de mon frère, j'affectais de ne pas m'en mêler du tout, afin de pouvoir m'en ôter les mains nettes en cas d'exclusion. Puyguilhem ne m'avait jamais plus aimée, il ne s'occupait que de moi. J'étais heureuse.

M. Fouquet faillit être arrêté à Vaux, on le sait de reste, mais la reine mère, qui le perdait à l'instigation de madame de Chevreuse, obtint du roi qu'il ne se manquât pas à lui-même et qu'il ne le fît prendre qu'à Nantes, où la cour se rendit. Madame de Chevreuse était mariée en secret à un gentilhomme nommé de Laigues, parce que personne ne la voulait plus autrement. Ce fut ce gentilhomme, mal content du surintendant, qui le ruina. Madame n'en sut rien qu'avec le public.

On parlait donc d'aller à Nantes; je faisais mes préparatifs quand mon père entra chez moi un matin et me dit, tournant autour de mes coffres selon son habitude:

— Voilà de beaux atours, ma pauvre fille; mais, hélas! ils ne verront point le pays que vous croyez.

— Comment cela?

— Vous emballez ces ajustements pour suivre la cour, eh bien! vous ne la suivrez pas.

— Qui m'en empêchera?

— Messieurs de Grimaldi.

— Allons donc !

— Tout est prêt, ma chère duchesse, avant huit jours, que vous le vouliez ou non, vous serez en route pour Monaco.

Je restai interdite et je me mis à trembler. Cependant, comme il n'était pas dans mon caractère d'être longtemps abattue, je me levai précipitamment et, m'avançant vers le maréchal :

— Vous souffrirez cela, vous, monsieur? lui dis-je en furie.

— MM. de Monaco ont écrit au roi, lequel m'en a prévenu hier au coucher. Monsieur y a consenti sur-le-champ, je n'ai plus rien à faire qu'à m'humilier.

— Eh bien, moi je ne m'humilierai pas et je ne partirai point.

— Vous partirez.

— Vous m'aviez promis...

— Que vous n'habiteriez pas Monaco, et je vous le promets encore ; mais une fois, mais cette première fois, je ne puis vous garantir, il y faut aller. Restez-y le moins possible, revenez ensuite, et je vous proteste que vous n'y retournerez plus. Que diable ! il faut être raisonnable aussi et ne pas exiger l'impossible.

— Je me jetterai aux pieds du roi.

— Vous ferez une sottise inutile.

— Ah ! mon père, mon père, j'en mourrai.

— Point. Vous en reviendrez plus belle que jamais, ayant fait votre devoir en donnant un héritier à la maison de votre mari, et ensuite vous régnerez ici, sans qu'on vous tourmente de nouveau.

Je ne pouvais m'empêcher de jeter des larmes, à quoi mon père ne faisait nulle attention. Il continua à me prêcher de la sorte tant qu'il lui plut, puis il s'en alla, et comme M. de Valentinois arriva aussitôt après, je vous laisse à penser comme il fut reçu. Il écouta tout avec la plus grande patience, jusqu'au moment où je lui déclarai que je ne partirais point !

— Ah ! quant à cela, madame, c'est autre chose. J'ai l'ordre du roi, la permission de Monsieur et du maréchal, vous partirez, dussé-je vous lier dans votre carrosse.

— Me manquer à ce point !

— C'est un parti arrêté ; mettez-vous en mesure, nous quitterons Paris deux jours après la cour, seulement nous prendrons une autre route.

— Quand reviendrons-nous ?

— Dans quelques années ; ma présence est nécessaire à Monaco ; d'ailleurs, une fois que vous connaîtrez le pays, vous ne voudrez plus le quitter.

— Ah ! fi ! l'abomination ! je sais ce qu'est votre Italie, j'ai vu les lettres de madame Royale et de madame la grande-duchesse, lesquelles gouvernent autre chose que la principauté de Monaco.

— Ces princesses, me répliqua-t-il d'un air tendre, n'aiment point leurs maris.

Et moi donc ! Comment pouvait-il s'y tromper? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y tâchais pas et qu'il se trompait bien lui-même.

Il fallait maintenant tout dire à Puyguilhem, et ce n'était pas le plus facile ; il fallait prévenir aussi Madame et mon frère, ils allaient jeter les hauts cris. Bien que je ne me mêlasse point de leurs amours, ma présence seule était une sauvegarde. Je m'apprêtai donc à deux expéditions ; je n'eus pas longtemps à attendre. Puyguilhem passa chez moi de bonne heure.

Il me trouva encore en larmes. Quant à lui, s'il ne pleurait point, c'est qu'il y avait en lui plus de fermeté que de tendresse, quand l'orgueil et la colère ne l'emportaient pas.

— Je vous suivrai, me dit-il sur-le-champ.

— Et comment? sous quel prétexte?

— Je ne sais, mais je vous suivrai.

Je l'aurais adoré pour ce mot seul.

Bien des gens ont blâmé mon sentiment, beaucoup m'ont accusée à tort et à travers ; c'est que nul ne pouvait savoir, excepté la femme aimée, quel charme immense il y avait en lui, comment il traitait la femme aimée, tant qu'il l'aimait, hélas ! J'ai quelque expérience, jamais je n'ai rencontré rien de pareil. Mademoiselle ne l'a pas fait pour rien comte d'Eu et duc de Montpensier.

Nous passâmes deux heures ensemble, ce fut un éclair. Il me promit de tout arranger pour nous séparer le moins possible. Je me consolai quelque peu. Ensuite je me rendis à mon service. La princesse savait déjà la triste nouvelle, elle vint au-devant de moi en pleurant.

— Vous reviendrez bientôt, chère duchesse, je ne saurais me passer de vous, et votre frère vous aime tant !

Je savais à quoi m'en tenir sur le grand amour de mon frère ; je ne m'en tourmentais point, et cela seul, au contraire, me consolait un peu de mon départ. Je reçus de tous côtés des compliments.

— Vous allez régner, me disait-on.

Je ne songeais point au trône, hélas !

Monsieur vint à moi d'un air joyeux.

— Je vous laisse partir, méchante, j'y trouve mon compte de deux façons.

— Monsieur, je vous en conjure, n'écoutez point ces billevesées sur le comte de Guiche. Malgré sa vivacité, c'est le plus dévoué de vos serviteurs.

— Oui-da, duchesse ! vous me prenez pour un autre. Je sais ce que j'ai vu, et rien ne m'en fera départir.

— Si vous m'aimez, pourtant, ma voix doit être puissante sur votre cœur.

— Vous vous moquez de moi et vous aidez les autres à en faire autant.

— Vision.

— Madame la duchesse, je ne vous crois plus.

— Monsieur, je suis, ou plutôt j'étais votre meilleure amie ; mais après un pareil traitement ne comptez plus sur moi.

— Comme il vous plaira.

Nous nous séparâmes brouillés, ce qui ne me sembla pas d'un bon augure pour les amours de Madame.

XLI

Il fallait donc partir ! Nous en étions dans la désolation, Puyguilhem et moi. Je fis mes adieux à la cour une semaine avant de quitter Paris afin d'être tout à nous. Madame fondit en larmes, elle avait besoin de moi. L'intrigue de mon frère marchait bien ; mais, entourés d'ennemis, ainsi qu'ils l'étaient, qui pouvait me remplacer? ils couraient de grands dangers. La Vallière et tout son escadron de filles gênaient la princesse, elle les craignait plus qu'elle n'en voulait convenir et était ainsi plus jalouse qu'elle ne l'avouait de la nouvelle passion du roi. Elle eut bien raison de me pleurer, après mon départ ils ne firent que des sottises ; le comte de Guiche, avec tout son esprit, n'a jamais su se conduire, à force d'alambiquer sa vie et ses sentiments. Quant à Madame, son orgueil, sa coquetterie et son envie de dominer l'ont toujours aveuglée sur elle-même et sur les autres.

Lorsque je pris congé du roi, il me regarda fort, j'étais très belle, et je l'entendais dire :

— Madame, revenez-nous bientôt et ne nous quittez plus.

J'avais bien envie de lui répondre :

— Hélas ! sire, je ne demande pas mieux que de rester avec vous dès à présent.

Je n'osai point, mon père ne m'aurait pas soutenue, et je n'étais pas assez forte contre tous les Grimaldi. Je sortis du château les larmes aux yeux ; la reine mère, qui se souvenait, me reçut par exception, elle souffrait déjà beaucoup de son cancer, néanmoins elle se disposait au voyage de Nantes. Sa Majesté me recommanda à M. de Valentinois comme *une des fleurs de la cour de France*, ce qui le rendit très fier et moi fort peu soumise.

Je comptais les heures et les minutes et je les voyais s'enfuir avec une douleur insensée : un homme vaut-il tous ces regrets ! La pensée de m'en aller tête à tête avec M. de Valentinois me glaçait d'ennui ; qu'allait-il me dire pendant ce long voyage? Il me vint une idée et je me hâtai de la mettre à exécution. Sous prétexte de grossesse, je demandai une litière, je voulus une litière, afin de m'y étendre à mon aise et de ne pas avoir face à face ce chien de visage pendant deux cents lieues et plus. Je convins de n'y souffrir que Blondeau, mon indispensable. Mon mari s'en consola en emportant nombre de bouteilles de vin et en prenant avec lui une manière de chapelain qu'il avait, lequel s'inclinait devant son génie en écoutant ses sots discours avec jubilation. C'était aussi un sot homme.

Tout était prêt, il fallait se mettre en route. Je retardais néanmoins et je gagnai quatre ou cinq jours encore, sous prétexte de fatigue et de santé. Je ne pouvais m'arracher à cet homme que j'aimais tant pour mon malheur ; enfin le moment vint, nos adieux furent déchirants, je me faisais mille fantômes, je croyais ne le jamais revoir, j'avais des pressentiments terribles et je ne voyais plus rien dans l'avenir au delà de cet instant fatal.

Je me couchai brisée, on me réveilla dès l'aube, il me sembla que le ciel portait un crêpe comme mon cœur, le soleil n'était plus pour moi à sa place, mon amant l'avait dans sa poche. Blondeau me remit une lettre, je reconnus son écriture ; je l'ouvris sur-le-champ, les yeux gros de larmes et convaincue néanmoins que j'y trouverais une consolation. Celui qu'on aime ne console-t-il pas de tout

[illegible] un regard, [illegible] que cela avec une [illegible]

[illegible] la [illegible] toutes ses lettres. [illegible] c'est moi, [illegible]

Ne vous tourmentez [illegible] ma belle cousine [illegible] je ne saurais consentir à nous séparer [illegible] de rien [illegible] vous me revoir [illegible] costume [illegible] seule me [illegible] pas un signe de surprise et [illegible] des jaloux et des [illegible] Vous avez ce dont je suis [illegible] je ne veux pas perdre ainsi les [illegible] sourire et j'ai besoin pour vivre [illegible] vos yeux.

Votre esclave, chère cousine,

PUYGUILHEM. »

[illegible] Blondeau, nous allons le revoir ! il ne me [illegible] entends-tu ? Fais bien attention par [illegible] sera là. Où ? comment ? je l'ignore, mais il y [illegible]

[illegible] alors tout ce qu'il disait :

[illegible] avec une sorte de joie qui me rendait la vie. M. de Valentinois et ceux qui, la veille [illegible] n'en revenaient point. Mon père [illegible] nous regarder partir, me fit un compliment à sa [illegible] point le répéter textuellement, mais on [illegible]

— En vérité, ma fille, [illegible] serait tenté de croire, à l'éclat de vos yeux, que vous avez vu cette nuit bonne compagnie.

M. de Valentinois ne manqua pas de répondre une bêtise.

[illegible] en chemin, lui avec son abbé Paldi, [illegible] naturel du [illegible] qu'il m'adorait de [illegible] une surprise [illegible] de mon état [illegible] du carrosse et jusqu'à ma couche [illegible] un vrai singe pour la [illegible] d'esprit et n'était pas plus laid [illegible] Très bien proportionné [illegible] homme véritable vu par une de ces lunettes [illegible] Il était de la Pologne, où il y en a une [illegible] on l'appelait Ladislas Kouski ; on en fit le [illegible] Lesko qu'il a porté toute sa vie. Il mourut l'année [illegible] indigestion de boudins ; il en mangeait de [illegible] que lui.

Nous sortions à peine de Paris, qu'en regardant de tous [illegible] un homme qui trottinait l'amble sur un [illegible] de gros camelot, des balles bien pleines [illegible] toute l'apparence d'un marchand [illegible] Son chapeau assez avancé sur une paire de [illegible] lunettes lui donnant l'apparence d'un vieillard [illegible] les cheveux [illegible] pourtant. Il [illegible] de ceux des Pyrénées [illegible] Il resta seulement cinq minutes [illegible] il se mêla avec nos [illegible] Nous voyagions à petite journée [illegible]

[illegible] me passa par la tête.

[illegible] le comte.

[illegible]

— Monsieur [illegible] madame [illegible]

[illegible]

[illegible] comme je [illegible] elle me [illegible] les [illegible] qui mènent [illegible]

— [illegible] vraisemblable, madame, que M. le comte puisse [illegible] de monseigneur ?

[illegible]

[illegible] dans une auberge isolée où [illegible] préparait à man[illegible] la meilleure chambre [illegible]

[illegible]

Cette exclamation fut si naturelle, que Blondeau me crut désabusée.

— Non, non, madame, il a vendu à toute la cour, à M. le comte de Guiche même ; il prétend s'être présenté chez madame la duchesse et n'avoir pu pénétrer jusqu'à elle.

— Eh bien, qu'il vienne ! répliquai-je négligemment. Ah ! comme le cœur me battait ! M. de Valentinois était là.

Le porte-balle entra avec force révérences, son chapeau à la main, ses lunettes fichées sur son nez, ses longs cheveux et sa barbe blanche entourant sa tête ; ce n'était pas Puyguilhem, ce ne pouvait être lui ; c'était un affreux juif. J'en fus toute glacée, et Blondeau, me regardait en triomphe.

Cependant, il approchait et ne parlait point. Quand il fut à mon côté, je regardai le coin de sa joue entre ses lunettes et sa barbe ; je ne pouvais m'y tromper, mais moi seule l'aimais assez pour le connaître : c'était lui... ce ne pouvait être que lui ! Je ne pus retenir un mouvement de surprise ; un éclair passa à travers ces verres sales, son regard ! il me recommandait la prudence.

— Madame, monseigneur, reprit-il d'une voix étranglée et avec un accent de l'autre monde ; madame, monseigneur, achetez ces brocarts et ces damas ; je suis un pauvre juif et j'ai besoin d'argent.

Je tremblais à faire pitié, et je ne répondis pas. J'eus à peine la force de faire un geste de consentement. M. de Valentinois eut un mouvement de galanterie inaccoutumée.

— As-tu de belles choses, vieux d'Israël, ou bien comptes-tu attraper notre argent ? Montre le fond de ton sac à madame la duchesse, elle choisira selon son goût.

Il ouvrit fort tranquillement ses valises et nous montra des pièces d'étoffes, des pierreries, des objets enfin de toute magnificence à nous éblouir ; tout cela venait réellement du Levant. Il avait loué la balle et les habits d'un juif, s'engageant à lui faire gagner de bonnes sommes pour prix de sa complaisance. Je n'en revenais point, moi qui ignorais cela. J'achetai presque toute la boutique. M. de Valentinois faisait une singulière grimace, je n'y pris point garde, et j'entassai les bracelets, les colliers, les corps de jupe et les habits les uns sur les autres, Blondeau en était chargée.

Puyguilhem joua son rôle à merveille ; personne n'eut de soupçons, pas même l'amoureux secrétaire, auquel je fis présent d'une bague. *Le juif* se retira en tirant le pied ; il débattit le prix comme un vrai usurier, ne cédant rien et tenant bon contre le duc, bien plus avare que tous les juifs ensemble.

Le soir, dans une autre auberge, après le souper, j'entrai dans ma chambre. Blondeau me dit tout bas qu'il attendait. Ce n'était pas le marchand, grâce à Dieu ! mais un beau courtisan, un charmant seigneur musqué, élégant, amoureux surtout, qu'elle avait introduit facilement pendant que nous et toute la suite nous nous occupions du repas. Et quelle joie ! je crus l'aimer encore davantage ; je crus ne l'avoir pas vu depuis un siècle. Je lui savais tant de gré de son déguisement, de la peine qu'il se donnait pour moi !

Le lendemain le marchand nous suivit encore. Sous prétexte des trésors qu'il portait, il demandait humblement la permission de marcher avec nos gens trois jours encore. M. de Valentinois le refusa, dans la crainte que je n'achetasse encore quelque bagatelle ; mais je n'en tins compte, et Blondeau au contraire que le juif fût accueilli, en assurant à mon époux que je n'avais plus besoin de rien.

Ce voyage, ce [illegible], ces dangers, ces craintes, ces [illegible] rendirent nos entrevues plus douces et plus tendres. Chaque soir je le priais de ne pas aller plus loin [illegible] chère. Le matin, mes regards cherchaient le pauvre juif [illegible], modestement caché parmi les derniers de nos domestiques ; je frémissais de ne pas l'y trouver, et je ne respirais à l'aise qu'après l'avoir découvert. M. de Valentinois ne le remarquait plus.

Cela dura toute une semaine, et puis nous nous dîmes adieu. Il ne pouvait quitter la cour si longtemps, c'était risquer sa faveur [illegible] le lendemain [illegible] il fallut me porter à la litière. Au moment où l'on m'y [illegible] Blondeau, qui soutenait mon bras, [illegible] un mouvement de surprise.

[illegible] lui demandai-je.

Elle [illegible] les [illegible] me [illegible]

— [illegible]

— Oui, madame.

— [illegible]

[illegible] dans [illegible]

[illegible] lus :

[illegible] vous me reverrez [illegible]

[illegible]

— Ah ! dis-je, il est là, mais où ?

Nous le cherchâmes et nous ne le vîmes point. Rien jusqu'à la dînée ; mais, au moment de repartir, le postillon qui conduisait ma litière me parut avoir une tournure toute pimpante, bien qu'il ne se retournât pas. J'en eus le soupçon toute la journée. Le soir j'eus la joie immense d'apprendre que je ne me trompais point, et que mon amant m'aimait assez pour ne pouvoir m'abandonner si vite.

Tout cela fut bien particulier, surtout par ce qui s'ensuivit de part et d'autre.

XLII

Nous arrivâmes enfin à Lyon, et là je sentais qu'il en fallait voir la fin et qu'il ne pouvait aller plus loin sans se perdre. Je m'en désolais, cette manière de roman me semblant bien plus charmante que le reste.

Nous passâmes quatre jours en cette grande ville avec toutes sortes de fêtes et de festins ; on nous rendit de grands honneurs : le roi et M. de Villeroi, gouverneur de la province, l'avaient ordonné ainsi. M. de Valentinois commença dès lors à être traité comme l'héritier d'une maison souveraine. Il reçut en même temps un mot de mon père ; le maréchal nous priait, de la part de M. Fouquet, de passer à Pignerol pour y voir un prisonnier, recommandé par madame Duplessis-Bellière, et qu'on avait pris en Savoie. Cela ne nous détournait guère et il s'agissait de rendre un grand service à une famille.

C'était un jeune homme de grande maison, qui s'avisa de contrecarrer M. de Savoie dans ses amours avec une jolie fille, et, comme la jolie fille se laissait prendre à sa puissance, il songea à se débarrasser de son rival. M. de Savoie, prévenu, le fit traquer ; il se sauva en France, où, en bon voisin et parent, le roi lui rendit le service de l'envoyer à Pignerol. Madame Duplessis-Bellière était la grande amie de sa mère, on s'adressa à elle pour obtenir son élargissement, et cette affaire se traitait. Il est inutile de dire à personne en ce siècle-ci que madame Duplessis-Bellière était l'amie complaisante de M. Fouquet ; sa *complaisance* ne se bornait pas à sa propre personne, elle s'étendait encore à celle des autres, quand le surintendant en avait la fantaisie.

Mon père avait bien flairé à Vaux le danger de M. Fouquet, il était trop bon courtisan pour que son nez se trompât à cette chasse. Mais une fois le voyage de Nantes décidé, bien que ce danger existât toujours, il le vit assez éloigné pour ne pas refuser au ministre une petite complaisance qui ne le compromettait point. Le roi semblait des plus affables avec son hôte, il lui parlait sans cesse de son luxe et de sa magnificence avec une grimace si bien cachée qu'elle ne paraissait pas. Les habitudes du maréchal chez la reine mère, quelque intimes qu'elles fussent, ne lui laissèrent pas découvrir avec certitude ce qui se tramait. Dans tous les cas, avant de nous écrire, il parla de son projet et de la recommandation chez la reine mère, et eut soin de faire ressortir la sévérité partiale de M. de Savoie, que la reine mère ne pouvait souffrir.

— Quoi ! monsieur le maréchal, dit-elle, un pauvre jeune homme est amoureux ! M. de Savoie le condamne à mort parce qu'il prend sa maîtresse et que le malheureux en est jaloux ! A-t-on jamais pendu les gens sur une pensée ? Écrivez, écrivez à votre gendre qu'il voie l'état des choses et qu'il le fasse savoir, le roi ne s'en fâchera point, d'ailleurs cela fait plaisir au bon M. Fouquet.

Le *bon M. Fouquet* sembla dangereux en diable à ce fin renard : c'était trop tendre ; mais la phrase précédente le mettait à couvert, il écrivit.

Quant à moi, je trouvais indifférent de passer d'un côté ou de l'autre. Puyguilhem m'avait définitivement quittée, que m'importait le reste ! Je ne voyais plus rien sur la terre qui fût digne de m'occuper. Après trois jours encore de séjour à Lyon, nous prîmes la route des montagnes.

Ma litière fut mise à dos de mulets dès que nous entrâmes dans les Alpes et que nous nous exposâmes dans ces sentiers épouvantables. Je ne sais où l'on peut trouver cela beau, c'est effrayant, c'est étouffant voilà tout. Nos Pyrénées sont bien plus riantes, et je ne pus m'empêcher de penser à Bidache, quand je me vis entourée de ces grands monts. Je me rappelai ma jeunesse, mes amours si doux avec Puyguilhem, puis Biarritz, puis les gitanos et la protection singulière qu'ils m'avaient promise. J'en riais en moi-même, jusqu'ici je n'en avais guère ressenti les effets. J'admirais comment cette reine se faisait des illusions sur son pouvoir, et je fus presque tentée de me moquer d'elle. J'avais bien choisi mon moment.

Il n'y a pour ainsi dire point de route dans les Alpes, ce sont des précipices à faire trembler ; quant aux gîtes, ce sont des cahutes où, sans les matelas de ma litière, je n'aurais pas trouvé de quoi dormir. Ma grossesse me fatiguait fort ; il fallait être moi, il fallait être M. de Valentinois pour courir les chemins dans un état semblable.

Un soir, bêtes et gens, nous ne tenions plus sur nos pieds, nous ne trouvions ni cabane ni chalet ; il tombait depuis le matin une pluie fine et nous commencions à craindre de demeurer à la belle étoile, joint à cela que la nuit ne montrait le bout de son nez. Pomarest fut envoyé à la découverte avec trois laquais ; il revint au bout d'une heure, en chantant victoire. Il avait trouvé une chaumière occupée par une tribu de bohémiens, ce qui n'était pas trop rassurant ; mais nous étions en force et, en veillant bien sur nos personnes, nous n'avions point de risques à courir.

— D'ailleurs, ajoutai-je, les bohêmes sont de la même famille que les gitanos et je ne les crains point. Allons !

Mon courage en prêta à tout le monde. Nous suivîmes Pomarest et ses Argonautes malgré les difficultés du chemin et nous eûmes tous une grande joie à l'aspect de la lumière qui brillait un peu plus haut. Ces pluies de montagnes sont glacées et nous soupirions plus encore après le feu qu'après le souper.

M. de Valentinois entra devant moi ; Pomarest m'aida à descendre, l'abbé Poldi était comme hébété ; quant au nain, on l'avait envoyé directement à Monaco avec les carrosses.

Nous trouvâmes une assez grande chambre, noire et enfumée, dans une nudité complète ; au milieu brûlait un grand bûcher, autour duquel la horde tout entière était assise sur la terre battue. Ils se levèrent tous quand ils me virent ; leurs visages et surtout leurs haillons n'avaient rien de rassurant. On ne peut s'imaginer un rassemblement de brigands semblable. Une vieille femme décrépite nous souhaita la bienvenue en je ne sais quelle langue ; ses gestes nous indiquaient des intentions pacifiques et bienveillantes ; elle nous montrait le feu et nous engageait à en approcher comme eux.

— Allons ! dis-je à M. de Valentinois, nous voilà en cercle avec des bohêmes ; on en rirait bien à la cour. La peste soit de la commission de madame Duplessis-Bellière.

Je fis pourtant bonne contenance, et je me plaçai sur des coussins, toujours fournis par ma litière, que je bénissais. Mes yeux firent le tour de l'assemblée ; j'avisai une jolie fille aux yeux noirs et à la peau brune qu'il me sembla avoir déjà vue ailleurs, et, comme je la regardais fort, elle se leva, me fit la révérence, avec un petit signe d'intimité signifiant :

— C'est bien moi, vous ne vous trompez pas.

Mes souvenirs devinrent plus précis, c'était une gitana, une des sujettes de ma reine amie ; je lui adressai la parole en patois de mon pays ; ses yeux brillèrent encore davantage et elle me répondit sur-le-champ. Je n'avais plus peur, nous étions sauvés. Je lui demandai comment elle avait quitté sa tribu et ce qu'elle faisait si loin de l'Espagne et du Béarn.

— Oh ! dit-elle, je suis ici pour vous et je n'y suis pas seule.

— Pour moi !

— Croyez-vous qu'une gitana oublie l'enfant de son lait ? n'a-t-elle pas promis que partout vous seriez protégée ? Nous vous attendons depuis longtemps, maintenant nous allons vous suivre et nous poserons nos tentes dans vos États.

— A Monaco ?

— Oui.

Le voisinage était peu tentant et j'allais faire un [illegible] singulier cadeau à mes sujets. Ce n'était pourtant pas le moment de faire des manières, ces gens-là ar[illegible] fort [illegible] intéressant.

La vieille femme qui nous avait reçus s'était [illegible] avec de sa place, elle nous écoutait avec [illegible] tout à coup elle nous interrompit par quelques paroles dans sa langue inconnue, la jeune fille se [illegible] et me dit :

— La mère a affaire à vous.

— Que me veut-elle ?

Elles recommencèrent leur [illegible] et l'enfant sembla très effrayée.

— La mère voit le malheur [illegible] elle après un instant de réflexion, elle dit que vous allez vers un endroit dont le nom vous fera pleurer et couler vos larmes pendant bien des années de votre vie, et que vous y trouverez le grand infortuné [illegible] que vous ne vous y attendez point [illegible].

[illegible] pour moi [illegible] Je me mis à [illegible] que [illegible] la vieille [illegible] étendit vers moi les bras comme une femme qui menace et qui avertit en [illegible] incompréhensibles.

— Qu'a dit la mère ? demandai-je.

— Elle dit qu'il ne faut pas vous [illegible] [illegible]

— M[illegible] repris-je, je crois facilement [illegible] je dois pleurer à [illegible] quant au reste je n'y [illegible] rien.

— [illegible] n'est pas à Monaco.

— Où donc?

— Je ne sais, elle ne le [illegible]

— C'est à Pignerol alors [illegible] retiendra peut-être en prison!

La vieille s'était [illegible] cachée dans le bas de sa robe, et ne semblait [illegible] disposée à s'expliquer davantage. Seulement après [illegible] d'heure de silence elle laissa échapper ces mots [illegible] changer d'attitude.

— Ce que vous aimez le plus! ce que vous aimez le plus!

Je frissonnai [illegible] me les eut répétés, un danger me[illegible] sans doute. J'interrogeai [illegible] prières [illegible] ni demandes, ni prières, ni menaces ne purent lui arracher une réponse. M. de Valentinois, ne comprenant rien à cette scène, faisait la plus étrange figure [illegible] étaient des bohèmes à moi, à mesure que nous parlions, jusqu'à ce qu'il me vit inquiète et cour[illegible]

— Ces [illegible] vous manquent-elles de respect? de[illegible] bouffi de colère.

— Non [illegible] monsieur, ne vous inquiétez point.

[illegible] pas davantage.

[illegible] préparait le souper tant bien que mal pendant [illegible] temps et par une impression que je ne saurais définir [illegible] parler bas. Les bohèmes ne parlaient point du [illegible], mais ils regardaient de tous leurs yeux la vaisselle d'argent que mes officiers étalaient : nous n'en avions pas d'autre sur les mulets, et il fallait bien manger dans quelque chose. J'en conçus quelque inquiétude, je le dis à ma petite amie ; elle me répondit que nous étions en sûreté d'après les ordres de ma grand'mère nourrice, et qu'il ne nous serait pas pris une aiguière. Je dois avouer cependant qu'en arrivant à Monaco, lorsque le maître d'hôtel compta les assiettes, il en manquait trois sur le service de campagne ; on ne manqua pas d'accuser les bohèmes peut-être n'étaient-ils, après tout, qu'un prétexte.

On avait monté mon lit, je m'étendis avec plaisir, Blondeau à mes pieds. M. de Monaco et mes gens veillèrent ; il n'était point prudent de se trop fier à nos hôtes. Le lendemain je vidai ma bourse dans le tablier de la gitana. Elle en fit la distribution à ses camarades et ne garda rien pour elle. Je lui voulus donner quelque monnaie, elle refusa. J'eus beaucoup de peine à lui faire accepter une bague.

Depuis ce moment jusqu'à Pignerol, il ne nous arriva plus rien de remarquable. Quand nous fûmes en vue de la forteresse, mon cœur se serra. Ces tours, ces remparts, ces sentinelles, la prédiction de la vieille bohème, qui donc serait enfermé là? Il y eut des pourparlers à la porte avant d'ouvrir et d'introduire notre équipage. Enfin on baissa le pont-levis, on leva la herse, nous entrâmes ; un homme nous attendait chapeau bas et parlait déjà au duc qui l'appelait M. le gouverneur ; à la lueur des torches, je reconnus M. de Saint-Mars, le gardien, le tyran du malheureux Philippe.

XLIII

La vue de cet homme me fit tressaillir et me rappela le pauvre Philippe. Il devait être là, puisque ce gardien y était lui-même. Mes lèvres s'ouvrirent pour lui demander ce qu'il était devenu ; je me souvins à temps du grand mystère de tout ceci, et je me promis seulement d'employer la ruse et l'adresse pour découvrir quelque chose à son endroit.

M. de Valentinois, heureusement, ne reconnut pas l'homme qu'il avait vu à Avignon, et l'autre feignit de ne pas le reconnaître ; les explications eussent été trop difficiles à donner. M. de Saint-Mars est fort prudent.

Nous fûmes reçus avec tous les honneurs possibles, la [illegible] sous les armes. Je cherchais autour de moi ce pauvre Philippe ; je ne le vis point ni rien qui lui ressemblât [illegible] qu'on le renfermait bien pour le punir de son [illegible]. M. de Saint-Mars nous précéda dans des corridors [illegible] et sombres, il nous fit monter un degré tout noir [illegible] se serra, sans que je pusse dire pourquoi, c'était un [illegible] de l'avenir.

On nous introduisit dans une pièce immense, tendue de cuir de Cordoue dont les dorures étaient fanées ; une manière de lampe [illegible] éclairait juste le milieu ; on alluma pour [illegible] les bougies d'un flambeau à plusieurs branches, mais il y faisait froid, et je tremblais.

— Madame la duchesse, me dit le gouverneur, cet appartement est bien indigne de vous, mais je vous reçois comme je peux, non comme je veux. Le service du roi m'impose une retraite absolue. Je vis seul dans cette forteresse, et les habitudes d'un vieux soldat ne sont pas celles d'une princesse. Vous voulez donc bien m'excuser.

— Vous vivez seul, monsieur? repris-je.

— Avec mes officiers, oui, madame, et ils sont peu nombreux.

— Avez-vous beaucoup de prisonniers?

— Je n'en sais pas au juste le nombre, madame.

Ceci signifiait : Ne me questionnez pas là-dessus, vous n'en saurez rien.

M. de Valentinois, selon son habitude, avait déjà demandé son appartement ; il avait toujours les mêmes manies, et il lui fallait chaque soir un entretien d'un quart d'heure avec son valet de chambre. J'étais seule avec le gouverneur, je me risquai.

— Je vous dois, monsieur, des remercîments et de la reconnaissance, je ne l'ai point oublié. Vous avez rendu un grand service à ma mère et à moi, il y a deux ans, en Languedoc.

Il s'inclina sans répondre.

— Vous me faites sans doute l'honneur de me reconnaître?

— En doutez-vous, madame la duchesse?

— Vous aviez alors près de vous monsieur votre fils, je crois, ou un de messieurs vos neveux. Je ne le vois point ici, où donc est-il?

Je m'efforçai de prononcer cette phrase le plus indifféremment possible ; mais ma voix tremblait néanmoins. M. de Saint-Mars prit un air désolé et me répondit :

— Hélas! madame, ce n'était ni mon fils ni mon filleul, c'était mon pupille ; mais Dieu me l'a repris, il est mort.

Je me sentis pâlir, et j'eus bien de la peine à me contraindre ; je me sentais observée, et l'air de cet homme me pénétrait comme une flèche. Je baissai les yeux ; quand je les relevai, il me regardait encore, mais avec une expression de triomphe qui m'éclaira. Il me trompait, Philippe vivait encore. Philippe était à Pignerol, je le sentais au dedans de moi ; j'en étais sûre. De ce moment je pris la résolution de tout savoir. Pour en arriver à ce but, il fallait jouer la comédie avec ce geôlier et le bien convaincre de mes regrets ; car, assurément, il en savait plus long sur nos rapports que je le pensais.

— C'est triste, monsieur, c'est bien triste de mourir à cet âge. De quoi l'avez-vous perdu?

— D'une fluxion de poitrine, madame ; il s'est trop échauffé à la chasse, qu'il aimait fort.

Je soupirais avec une vérité qui le prit. Il me crut persuadée. Tout alguazil qu'il était, il s'y trompa d'autant mieux que j'affectai un air affligé dont M. de Valentinois ne manqua pas de faire la remarque. Je ne mangeai point au souper, passablement servi du reste. Le gouverneur me pressait juste assez pour un honnête homme, geôlier de son état. Mon Dieu! que je le hais.

Mon mari eût été soufflé par moi qu'il n'eût pas mieux fait ni mieux dit. Il annonça son projet de passer deux jours à Pignerol, pour reposer bêtes et gens, en même temps que l'on traiterait l'affaire du prisonnier. M. de Saint-Mars se montra très disposé à seconder les vues du ministre et à lui être agréable, surtout après avoir lu la lettre où le maréchal parlait de la reine mère. Il poussa la complaisance jusqu'à dire que nous le pourrions voir.

— On voit donc les prisonniers, monsieur? demandai-je de la façon la plus innocente.

— Pas tous, ni tout le monde, madame ; mais à M. le duc je n'ai rien à refuser.

— Comment vivent-ils? restent-ils seuls ; ont-ils quelque plaisir, quelque distraction?

— Madame, on n'est pas en prison dans le but de se divertir, cependant je fais mes efforts pour que mes pensionnaires vivent le mieux qu'il se peut faire. Je les reçois quelquefois à ma table, ceux qui ne sont pas au secret, je leur permets de se voir entre eux ; ils ont un mail, ils se promènent, ils jouent aux cartes, je leur prête des livres et le temps se passe.

— En avez-vous plusieurs au secret?

— Un seul, madame.

— Qu'est-ce que le secret? s'il vous plaît. Pardon, je suis bien indiscrète peut-être, mais je n'ai pas l'habitude des prisons, vous le comprenez, et l'on n'est pas fâché de s'instruire ; qui sait ce que l'avenir nous réserve!

Je jouais avec cette possibilité, je ne me doutais guère qu'un jour cet homme tiendrait sous ses mêmes verrous, à ce même secret, l'être qui m'est le plus cher en ce monde ; que ces verrous, ces murailles, ces bastions, qui m'effrayaient seraient ainsi autour de lui comme autour du pauvre Philippe. Le gouverneur me regardait en souriant, de son sourire tout particulier, il me répondit avec beaucoup de complaisance ; j'appris ainsi que les malheureux au secret restaient seuls à perpétuité sans sortir, sans échanger un mot avec personne ; leur quartier était une grosse

tour plus forte et mieux défendue que les autres, sous trois portes de fer, une garde particulière et des difficultés sans nombre même pour respirer. Les grilles n'eussent pas laissé passer une mouche.

— Rassurez-vous, madame la duchesse, ajouta-t-il, votre protégé n'est pas là.

Non certes, mon protégé n'était pas là ; mais un secret mouvement me disait que Philippe y était, que Philippe, l'enfant caché au bois de Vincennes, l'adolescent du château de Languedoc, devenu jeune homme, souffrait dans ces murs, sous la main de ce bourreau. J'examinais le vi-

— Philippe est ici, n'est-ce pas?

— Qui vous l'a dit?

— Personne, mais je le sais.

— Chut ! on peut nous entendre, madame, et Dieu sait les suites. Pardon, madame, je suis bien hardie, pourtant...

— Je pardonne, parle bas, si tu veux, mais parle vite.

— Madame a-t-elle remarqué le maître d'hôtel?

— Oui, un laquais qui s'en donne les airs... est un gitano de Bidache.

— Madame, il est ici pour vous.

— Pour moi ! celui-là aussi !



Ce qu'il sait, c'est qu'il y a un prisonnier qui porte un masque de fer sur le visage.

sage de tout ce monde, comme pour y lire ce secret ; j'avisai en ce moment même un laquais, derrière la chaise de Saint-Mars, dont la figure m'était connue ; je ne savais où je l'avais vu, mais ce n'était pas la première fois. Il me semblait là un vrai factotum, s'occupant de tout et possédant la confiance entière de son maître. Sa peau brune, ses yeux noirs, ses dents blanches, le rendaient très facile à reconnaître ; c'était un gitano. Ce point une fois trouvé, je me souvins qu'il avait servi à Bidache et qu'il faisait partie de la bande de ma bonne amie.

Quant à lui, il ne fit point mine de m'avoir jamais rencontrée, cela se comprend. Pourtant je ne pus m'empêcher de chercher quelque chose de particulier dans sa présence à la forteresse.

Je saluai notre hôte aussitôt après souper, et je rentrai dans ma chambre, où Blondeau m'attendait avec impatience, je le vis aux regards qu'elle jeta sur M. de Valentinois, lequel ne s'en allait point. Enfin je le renvoyai, et vite elle tira les barres pour nous enfermer.

— Madame, madame, j'ai bien du nouveau !

— Oui, madame et depuis deux ans. Sa reine l'a envoyé près de M. de Saint-Mars, parce que M. de Saint-Mars se trouve mêlé à votre horoscope et qu'il doit être surveillé.

— M. de Saint-Mars est mêlé à mon horoscope, comment ?

— Je ne sais, mais il y est. Le gitano a été prévenu de l'arrivée de madame, il l'attendait. Il m'a reconnue et il est venu me le dire. Son maître ne voit que par ses yeux, il a commencé par lui sauver la vie dans une embuscade ménagée exprès, depuis lors, il est tout-puissant auprès de M. le gouverneur, que tout le monde craint excepté lui.

— Il t'a donc parlé de Philippe !

— Oui, madame ; c'est-à-dire madame croit que c'est M. Philippe, à ce qu'il paraît, lui, il n'en sait rien. Ce qu'il sait, c'est qu'il y a ici un prisonnier que personne ne voit, qui ne vient à la messe que dans une tribune grillée et qui porte un masque de fer sur le visage chaque fois qu'il reçoit les services d'un porte-clefs ou d'un soldat ; il ne l'ôte que lorsqu'il est seul. M. de Saint-Mars va passer avec lui de longues heures, quelquefois on entend ce pauvre malheureux crier, malgré l'épaisseur des mu-

[illegible]

XLIV

Nous étions confondus, d'autant plus qu'on entendait au dehors la voix de M. de Saint-Mars qui criait :

— N'craignez rien, madame la duchesse, c'est moi, veuillez m'ouvrir.

Le gitano disparut si prestement par la petite porte, qu'on le vit à peine. Blondeau m'interrogea du regard. J'étais tremblante, mais je voulais savoir.

— Fais entrer monsieur le gouverneur, lui dis-je.

Il entra et son regard fit le tour de la chambre, où il ne vit sans doute rien de dangereux, car ses sourcils froncés se déplissèrent. Il me salua et me demanda pardon d'oser se présenter à une pareille heure, mais il arrivait à l'instant un courrier de la cour, lequel apportait des nouvelles importantes et une lettre de mon père pour moi.

Les nouvelles étaient la disgrâce de M. Fouquet, son arrestation à Nantes, ses conspirations, ses aventures avec de belles dames, la cassette de la correspondance et tout ce qui s'ensuit. La lettre de mon père ne contenait que ces mots :

« Ma chère fille, laissez crever comme un chien le protégé du surintendant, et faites-vous bien venir de M. de Saint-Mars, lequel a l'oreille de M. Colbert et peut nous être utile à tous. Mon courrier vous trouvera, je l'espère, à Pignerol ; si vous n'y êtes plus, écrivez au gouverneur et restez-y pour quelques jours ; Monaco, c'est du bon voisinage et cela se trouve en l'avenir.

Votre affectionné père,

« GRAMONT. »

Ma première idée fut que mon mari voudrait repartir le lendemain ; ensuite la recommandation du maréchal me rassura. Il fallait séduire le geôlier ; nous n'avions pas trop de vingt-quatre heures pour cela ; cependant, pour être plus sûre de mon fait, je commençai sur-le-champ.

M'armant du plus aimable sourire, je levai les yeux sur lui, et je trouvai les siens qui me scrutaient. Il n'était jamais en défaut.

— M. Fouquet était-il de vos amis, monsieur ? lui demandai-je.

— Non, madame.

La réponse fut brève et tranchée, comme un homme qui ne marchande pas. C'était commode, je sus ce que j'avais à ajouter.

— Je m'en doutais bien et cela devait être. Ces airs évaporés ne plaisent qu'aux têtes sans cervelle et aux gens médiocres. On n'est pas surintendant en jetant l'argent par les fenêtres à la première femme qui plaît et en envoyant des billets doux. Parlez-moi de M. Colbert, à la bonne heure ! voilà un homme !

Il m'écoutait toujours.

— Oui, répondit-il lentement, M. Colbert est un homme d'un grand mérite, c'est un homme juste, c'est un homme de ressources ; d'ailleurs, n'est-il pas l'élève du cardinal Mazarin ?

— Ah ! sans doute. Ce cher cardinal qui m'aimait tant !

— Il vous aimait, madame ! Pardon, je suis un peu bien indiscret, je devrais me retirer et vous laisser en repos.

Il sourit en s'inclinant ; le sourire était si étranger à ce visage qu'il s'en effaça sur-le-champ, il n'y pouvait rester.

— Non, non, monsieur, vous ne me gênez point. Je ne puis dormir. Vous le voyez, j'avais appelé mes femmes. J'étais le feu cardinal m'aimait, à cause de mon grand-oncle le cardinal de Richelieu.

Blondeau lui avait avancé un siège, il s'assit et insensiblement nous causâmes. Je me fis toute de grâce et de douceur ; il m'écouta beaucoup, je ne le contrariai point, enfin je sus si bien m'y prendre qu'à ce loup ôta les griffes limées. Il me quitta deux heures après, sans que je lui eusse rien promis ni rien avoué, mais seulement par une [illegible]. C'est une des rares circonstances de ma vie où je dus prendre la peine de feindre. Philippe eût dû m'en savoir gré, car cela me révolte.

Le lendemain, M. de Valentinois apprit tout ; il ne s'en était point douté, son sommeil résiste même aux orages de [illegible]. Je n'avais plus entendu parler du gitano. Blondeau, qui le chercha sur mon ordre, ne put l'apercevoir nulle part de la journée. Le gouverneur nous fit servir chez moi et demanda humblement s'il pouvait être admis à ma table

sans me désobliger. Vous jugez si je refusai! Je fus encore plus chatte que la veille et, pour passe-temps, il me proposa ce que je désirais le plus, une visite dans la forteresse.

Je le suivis sur les remparts, je montai des degrés qui ne prenaient point de fin, je fis l'ignorante sur bien des choses que je n'ignorais pas, afin de lui donner le plaisir de me les expliquer. Il me montra les donjons, les cachots vides et les gentillesses recherchées d'une prison d'État. J'ai peut-être vu la chambre de Lauzun! Depuis qu'il est dans ce lieu abominable, je le vois sans cesse, je m'y promène et je passe des nuits entières à chercher laquelle de ces affreuses niches est la sienne.

En ce temps-là, je ne songeais qu'au pauvre Philippe, je voyais devant moi ce grand donjon tout droit, où il était, sans doute. Les fenêtres avaient trois grilles, c'étaient plutôt des trous que des fenêtres, le jour n'y devait arriver que comme par un entonnoir. J'en frissonnais. Saint-Mars ne disait mot là-dessus, il m'expliquait tout hors cela, et moi je n'osais le questionner, tout en craignant qu'il ne fût affecté de ne le point faire.

Il me sembla une fois apercevoir comme un point blanc au bout de ces trois grilles, le gouverneur le vit comme moi, car il fit un haut-le-corps très prononcé, réprimé bien vite. Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, quant à M. de Valentinois, il ne voyait rien.

Après une longue promenade, nous rentrâmes un peu fatigués, très attristés surtout. Je retournai vers ma chambre pour interroger Blondeau encore une fois et savoir des nouvelles du gitano si singulièrement disparu. Elle ne l'avait point vu davantage; je commençai à craindre très fort pour lui. Nous nous mîmes à table; ce ne fut pas lui qui tint le bâton de majordome. Je regardais ces visages inconnus, et je devais faire moi-même une piteuse figure. Le rusé renard de gouverneur avait-il imaginé de m'endormir par ses cajoleries et savait-il nos intelligences? J'en tremblais; s'il allait me retenir! Et puis, je suis du nombre de ces gens qui désirent d'autant plus ce qui est difficile. J'avais la fièvre à l'idée de ne point voir Philippe, de le savoir malheureux, si près de moi, sans échanger une parole. Ce mystère m'affriolait. Pourquoi le retenir ainsi? quel était son crime? quel était ce malheureux lui-même? J'y songeais malgré moi, et son souvenir s'embellissait de mes pensées et de mes recherches.

M. de Valentinois fut ma providence. Lui, qui n'entendait point de malice, demanda tout bonnement à Saint-Mars où était ce maître d'hôtel basané de la veille, qui sert si adroitement qu'il en voudrait bien un semblable.

— Tous nos officiers sont quasi timbrés, ajouta-t-il. Madame de Valentinois leur tourne la tête, en trouvant qu'ils ne font que des gaucheries, et la peur de mal faire fait qu'ils font plus mal de moitié.

— Ah! dit le gouverneur en souriant d'un sourire qui me parut franc cette fois, vous avez remarqué mon pauvre Basto, monsieur le duc? C'est, en effet, un garçon fort habile et fort honnête. Il m'a sauvé la vie, il m'est entièrement dévoué; c'est le seul homme en qui j'aie confiance et je ne lui cache rien. Il est en ce moment chargé d'un soin plus important que de servir la table; j'espère que vous n'en serez pas moins soignés pour cela.

— Nous vous incommodons fort, monsieur, j'ai grand'peur, repris-je avec une douceur que je ne sentais guère, aussi nous partirons demain.

Il me répondit des compliments; et, au fait, il n'était pas fâché de nous avoir, ses officiers surtout, ils devaient s'ennuyer dans ce coin isolé, sous ces murs noirs. C'étaient presque des prisonniers aussi. On entra dans la salle, le gouverneur nous établit au jeu et disparut pendant deux heures. J'avais le champ libre pour interroger un petit enseigne, assez bien fait, qui me dévorait des yeux et qui m'eût révélé bien autre chose que les secrets de la prison si je l'eusse laissé dire. Il ne se fit point prier pour me répondre et pour défiler son chapelet sur son redoutable état. J'appris qu'il existait dans la grosse tour un être inconnu dont le gouverneur ne parlait jamais, avec lequel il passait quelquefois des journées entières, sans qu'on le vît ni entrer ni sortir; c'était sans doute un grand personnage, car on le servait dans des plats d'argent et une cuisine fort rehaussée. Basto seul portait ce [illegible], en vain l'interrogeait-on, il restait muet comme son maître. La garde se faisait en bas des montées de ce donjon, mais nul n'avait seulement franchi la première marche. M. de Saint-Mars était arrivé avec cet homme couvert d'un manteau, un masque noir sur le visage; depuis lors le nombre des soldats était doublé et l'on ne sortait plus de la citadelle dont les portes restaient closes et les ponts levés, sans compter les herses.

Il y avait là de quoi rendre cent femmes [illegible] leur faire [illegible] leur langue aux chiens.

Le gouverneur revint et fit des excuses sans les motiver. Je pris mes belles façons plus que jamais. Je le conviai pour Monaco. Je lui représentai qu'il [illegible] besoin d'air et que le service du roi ne souffrirait pas d'une petite absence. Il me remercia fort, mais il tint bon dans son refus.

— A moins d'une circonstance imprévue, je ne puis sortir d'ici de longtemps. Je suis le serviteur de Sa Majesté et je dois rester à ma tâche. Elle est rude [illegible], mais je l'ai prise et je la garderai.

Enfin, le soir arriva! Nous nous retirâmes [illegible] devions partir dans la journée du lendemain. J'[illegible] de regret et de colère. Mes désirs s'allaient briser contre ces murs inaccessibles et contre cet homme plus [illegible] encore. Je me fis déshabiller sans mot dire. Blondeau savait mon humeur, elle ne me parlait pas, seulement elle crut devoir me prévenir d'une liberté qu'elle avait prise.

— Monseigneur a fait demander si madame était visible. J'ai répondu qu'elle ne recevait point, tant elle était fatiguée et tant le sommeil l'accablait ce soir.

— C'est bien, Blondeau, dès que je serai couchée, tu peux rentrer chez toi, ma fille, je ne veillerai ni ne lirai cette nuit. Mets bien les verrous et ferme la porte, excepté la tienne, car j'ai presque peur ici.

Depuis une heure peut-être elle était partie, je ne dormais point, le plus grand silence régnait autour de moi, excepté dans ma tête qui bruissait comme une mer en furie. Il me sembla tout à coup entendre parler bas, du côté de Blondeau, je n'eus pas peur, au contraire, j'espérai que le gitano revenait, ainsi qu'il l'avait promis la veille; je me levai sur mon séant pour écouter. Aucune porte ne s'était ouverte, aucun meuble n'avait bougé, cependant on chuchotait, je n'en pouvais douter un instant. Ma fidèle suivante conservait de la lumière selon mon ordre, je l'appelai, elle vint presque aussitôt tout effarée.

— Madame, c'est le bohémien!

— Ah! qu'il vienne! qu'il vienne vite!

— Mais, madame, il a si peur, qu'il tremble que je ne reconnais plus sa voix. Il est entré par le mur [illegible], il m'a éveillée doucement, afin que je ne criasse pas. Je ne sais pourquoi il me semble que ce n'est pas celui d'hier, et pourquoi je tremble plus fort que lui encore.

— N'importe! qu'il entre!

Elle lui fit signe, il parut caché sous le manteau, un grand feutre sur ses yeux, qu'il n'ôta point, il fit signe à Blondeau de sortir, mais si impérieusement que j'en restai stupéfaite. Ce geste était d'un maître et il n'y avait rien là de la bassesse obséquieuse d'un gitano. Blondeau hésita à obéir, mais comme il le renouvela plus vivement que la première fois, elle obéit, après avoir toutefois allumé des bougies.

Nous étions seuls, le chapeau et le manteau tombèrent, c'était Philippe! Je jetai un cri et je faillis m'évanouir.

Il tomba à genoux près de mon lit, prit ma main qu'il tomba devant ses lèvres et me conjura, à voix basse, au nom de ma vie, de la sienne, de prendre du calme et de ne pas nous trahir. Il était beau d'une beauté triomphante, d'une beauté magique, sa ressemblance avec le roi était plus frappante que jamais, mais il lui ressemblait comme un ange ressemble à un homme. C'étaient les mêmes traits avec je ne sais quel charme dont je ne pourrais rendre compte et qu'il me serait impossible de vous exprimer. Je restai à le regarder, à l'entendre, c'était du miel que ses paroles, du feu que ses regards. Enfin, que vous dirai-je? Je vous ai déjà confessé la singulière impression éveillée en moi par la vue de Biarritz, cette impression se trouvait là plus vive, ce malheur était si touchant, si immérité.

Je ne sus qu'au moment de le quitter comment il avait pu s'introduire, je n'avais pas même songé à m'en enquérir, il me le dit bien tard et je vais vous le dire [illegible].

XI

[illegible] ainsi que vous [illegible] Saint-Mars du moins [illegible] chaque [illegible] plusieurs [illegible] le prisonnier à quelque [illegible] dont il [illegible] le gouverneur le [illegible] ensemble les [illegible] M. de Saint-Mars et le [illegible] respect [illegible] la [illegible] presque rien [illegible] plus [illegible] son maintien.

Ce jour-là, le gitano alla comme de coutume près de [illegible] mais il lui raconta [illegible] de le voir [illegible] s'associa de tout son [illegible], je n'en doute pas, [illegible] aussi son projet de [illegible] et celui qu'il [illegible] conçu pour le soir.

Basto connaissait aussi bien que le gouverneur lui-même les secrets de la citadelle [illegible], il se rendait au donjon par des passages [illegible] dans l'intérieur de ces épaisses murailles [illegible] passages aboutissait à mon appartement [illegible] par là la veille. Chose horrible ! cet homme n'était près de M. Saint-Mars que pour une mission [illegible] à la moindre révolte, à la moindre tentative [illegible] au moindre accident préparé dont le [illegible] victime, il avait ordre de pénétrer près de [illegible] et de le poignarder sur-le-champ. [illegible] un geôlier et un bourreau. Heureusement [illegible] étoile en avait fait un ami !

Il fut [illegible] entre eux, ce matin-là, que Basto porterait à son maître la nouvelle d'une soi-disant indisposition de Philippe, ce qui arrivait quelquefois. En pareil [illegible] ne le quittait point ; comme tous ses pareils, il [illegible] peu de médecine empirique, il le soignait donc [illegible] re et passait souvent la nuit près de lui. Jamais [illegible] ne s'y opposa ; car, il faut en convenir, excepté la liberté et la tendresse, il ne lui refusait aucun égard. [illegible] il paraissait peu lui-même, il mettait une manière de délicatesse à lui épargner sa présence. C'étaient les beaux [illegible] pour le malheureux jeune homme.

Tout se passa comme à l'ordinaire. Le gouverneur nous quitta pour lui rendre visite, et le trouva au lit, avec une grande difficulté de parler et une somnolence très lourde et impossible à vaincre. Basto dit à voix basse à M. de Saint-Mars qu'il lui avait fait prendre une goutte calmante et qu'il fallait ne point en déranger l'effet.

— Soignez-le bien, Basto, répliqua le gentilhomme, je ne voudrais pas pour vingt années de ma vie qu'il mourût en ce moment.

— Il faudra le laisser tranquille, il dormira jusqu'à demain, moi-même je le quitterai cette nuit, car le repos le plus absolu est nécessaire. Le moindre bruit, en l'éveillant, détruirait l'effet du remède. Vous pouvez vous fier à moi, vous le savez ; ne craignez rien, je réponds de tout en suivant exactement ce qui doit être fait.

Saint-Mars revint près de nous ; à l'heure où tout dort, il vint de nouveau chez Philippe et le trouva dans le même état. Basto ferma la porte après lui, très certain que jusqu'au lendemain au moins il ne paraîtrait pas. Aussitôt il affubla son prisonnier de ses vêtements, pendant qu'il se couvrit lui-même de son manteau de lit, qu'il s'ajusta pour plus de sûreté encore le masque sur le visage, chose que l'infortuné faisait souvent lui-même dans ses accès de désespoir. Il lui montra ensuite le passage, lui en indiqua les détours et revint prendre sa place dans le lit que quittait Philippe. L'honnête Basto, il risquait sa tête, ainsi qu'il l'a fait [illegible] depuis, mais cette fois sans la sauver. Les bohêmes sont ainsi, ils obéissent jusqu'à la mort à ceux qui les protègent, mais ils haïssent également ceux qui les offensent ; c'est une race terrible.

Je n'ai pas besoin de vous en dire plus, vous le devinez. Le lendemain, dès l'aube, il me quitta, plus heureux que le roi, auquel il ressemblait tant, ayant goûté la première joie de sa vie en emportant un éternel souvenir. Son dernier mot fut celui-ci :

— Je vous reverrai, ou ils me tueront.

Je n'entreprendrai pas de vous dire ce qui se passa en moi, je n'en sais rien. De ce jour, une existence ignorée s'ouvrit devant mes yeux ; je me jetai la tête en avant dans cette carrière ; je n'ai jamais réfléchi depuis, je n'ai jamais bien compris mes sentiments, mais je me suis laissée aller suivant le moment et la circonstance. Mon cœur n'a point varié de son unique amour, c'est tout ce que je puis assurer.

Nous partîmes à midi ; le gouverneur nous donna un déjeuner auquel je ne parus point ; je demandai un bouillon dans ma chambre, j'avais peur de mes regards. Il ne me revit que sous mon loup de voyage, dolente, appuyée sur le bras de Blondeau et me plaignant fort.

— Venez à Monaco, lui répétai-je en montant dans ma litière, vous y trouverez un accueil digne de notre reconnaissance, monsieur, et vous y serez reçu en ami.

Il me promit bien, mais il sembla soucieux. Avait-il des soupçons ?

Une fois [illegible] mes rideaux, avant qu'on se mît en marche, je jetai mes yeux sur ce donjon où j'étais tant aimée et je ne les en écartai plus tant qu'il me fut possible de l'apercevoir.

Très peu [illegible] arrivâmes à Monaco. Je fus contente de ma réception et des honneurs qu'on me rendit ; là, j'étais souveraine. Les [illegible] montrèrent grande joie de me revoir. On me fit des arcs de triomphe, des harangues et des présents. Je [illegible] le tout de mon mieux. Monaco est un pays superbe, où l'on jouit d'une vue merveilleuse ; malgré l'ennui que j'emportais avec moi, et qui ne me quitta pas, j'en étais frappée. Le château est au bord de la mer, entouré de quantité d'orangers. Il n'est pas très vieux, bien meublé et fort magnifique en domestique et en vaisselle. La ville, enfin, n'est point grande, c'est un joujou de prince ; les Grimaldi en sont fiers cependant. Ils ont trois bateaux qu'ils appellent une flotte, quatre gendarmes qu'ils appellent une armée, dix courtisans qu'ils appellent une cour.

Les parents de M. de Valentinois étant les gens les plus considérables d'Italie, on en avait réuni beaucoup pour me faire cortège. Tous avaient des habits fort riches, mais ridicules. Ils admiraient les nôtres tout en les critiquant, surtout la quantité de rubans et d'aiguillettes à ferrets que nous portons. J'avais une chambre très grande et très sombre, avec des courtines prises à Constantinople par un ancien Grimaldi. Rien n'est plus majestueux et plus triste.

M. de Valentinois rayonnait, il était le premier, et ne craignait plus les moqueries d'en haut. Il me montra avec orgueil ses portraits de famille, me les voulant faire apprécier, en appuyant sur les dates et les hauts faits de chacun, comme s'il eût parlé à une maltotière.

— Monsieur, lui dis-je, je vous pardonnerais ces façons, si vous n'étiez pas venu à Bidache ; mais vous devez savoir que je me connais en ancêtres, et la bataille de Roncevaux, où était mon aïeul, ne s'est pas donnée hier, que je sache.

Je me croyais là bien en repos, certes, et loin de tout. Il en fut autrement, ainsi qu'on le verra, et certes, j'étais loin de m'y attendre, mais les romans ne m'abandonneront point.

Le pays de Monaco est charmant, je vous l'ai dit ; il renferme plusieurs villes, qui lui donnent fort bon air, surtout celle de Menton, qui est grande et belle. On m'y fit une entrée magnifique. MM. de Monaco me promenant avec un certain orgueil, car tout ce qui tient à la cour de France est au premier rang partout, la fille du maréchal de Gramont, la petite-nièce du feu cardinal de Richelieu, si craint et si respecté dans toute l'Europe, ne peut être une mince dame.

Le jour de mon entrée à Menton, je regardais machinalement la foule de ces yeux noirs qui me regardaient aussi, et je crus apercevoir parmi ces visages étrangers quelques figures de ma connaissance : mes gardes du corps les bohêmes. J'admirai comme à la cour, où j'étais entourée de ma famille, il n'était point question d'eux, et comme ils me trouvaient le jour où j'étais seule, au loin de tous les miens. Une autre circonstance me frappa. A mon aspect chacun se découvrait, ils criaient, leurs chapeaux en l'air, ouvrant des bouches comme des petits oiseaux qui demandent la becquée. Un seul homme, enveloppé d'un manteau brun se cachant derrière les autres, gardait un feutre brun sur la tête. J'en étais intriguée, car il me semblait se multiplier ; je le voyais à tous les coins de rues.

La nuit, je ne pus dormir, à cause de la chaleur et de ma grossesse, qui me fatiguait, je me mis à ma fenêtre pour respirer un peu cet air parfumé d'orangers ; mon homme au manteau et au feutre se promenait de long en large, assez loin des sentinelles pour ne pas être inquiété. Je le montrai à Blondeau, car, maintenant que je le voyais mieux, si la pensée n'eût pas été si folle, il me semblait le reconnaître. Cette idée s'effaça, je fis mes couches à Monaco, j'eus mon fils et je ne pensai plus à cet inconnu.

Ce n'est pas que j'eusse l'adoration des marmots, c'est là, selon moi, une sotte engeance ; mais mon mari ayant un héritier de son nom, j'étais dès lors bien plus fière et bien mieux placée dans sa famille, où je devenais une puissance. Je jouai fort bien à la reine, je tins ma cour de façon à montrer ce que j'aurais su faire sur un autre théâtre, et jamais la principauté ne fut en liesse comme en ce temps-là ; on y dansait partout.

On ne peut se figurer les guerres dont Monaco et notre port d'Hercule furent témoins au temps des Guelfes et des Gibelins, lorsque MM. de Spinola et MM. de Grimaldi se disputaient la possession de ce rocher, qui demeura enfin à ceux-ci. Il existe à Monaco une foule de vieux tableaux et d'images représentant ces hauts faits. Ils composent une grande moitié de la galerie du palais, où se trouvent pourtant quelques toiles précieuses. Il en existe une entre autres représentant François de Grimaldi, déguisé en moine, ainsi que tous les siens, et chassant les Spinola gibelins de la ville, après en avoir préalablement égorgé les trois quarts ; c'était la manière de ce temps-là. De ces déguisements sont venus les supports des armes de MM. de Grimaldi, qui sont deux moines, l'épée haute d'une main et soutenant de l'autre l'écu de leur maison.

Parmi ces tableaux assez princiers, il en était un surtout dont je ne comprenais point le sujet et qui m'occupait. On

voyait au milieu un Sarrasin en costume magnifique, agenouillé dans une église, en face d'une femme fort belle, agenouillée comme lui. Tous les deux, les mains jointes, priaient avec ferveur. Tout autour, dans de petits ronds, il se représentait d'autres scènes ainsi de grandes forêts, des paysages, des vaisseaux, des combats, une femme le poignard levé sur une autre, cette même femme coupable liée à un arbre, les cheveux épars ; d'autres femmes enlevées, des incendies, toute espèce *d'espiègleries* de ce genre, et toujours ce même Sarrasin tenant la place principale, sabrant, brûlant, tapant d'estoc et de taille, le tout accompagné de légendes latines et italiennes, illisibles, et datant du X[e] siècle.

(A propos j'avais négligé de vous dire que mes sujets me haranguaient en italien, et que, comme il m'ennuyait de leur répondre en cette langue, je me mis à parler français avec mon assurance ordinaire. Jamais je ne vis de figures plus étonnées que les leurs.)

Je demandai à M. de Valentinois ce qu'était ce Turc si brave et si beau ; il me répondit que c'était Aroune, de la vallée des Châtaigniers ; il n'en savait pas davantage, et c'était, je crois, tout ce que sa nourrice lui avait appris.

Cette vallée des Châtaigniers m'était vantée partout comme un des plus beaux lieux du monde ; je demandai qu'on m'y conduisît. Aussitôt après mes couches, il fut décidé que j'irais, et l'on fit de grands préparatifs pour m'y donner une fête. Chacun m'assurait que j'allais voir une merveille ; j'en voulais l'histoire, on l'ignorait ; on est fort ignorant à Monaco. On savait seulement qu'Aroune avait été un pirate célèbre, et qu'il s'était ensuite converti. On ajoutait encore que son âme errait dans les arbres qu'il avait plantés (singulière occupation pour un pirate que de planter des arbres !) et que chaque siècle, à un certain anniversaire, il revenait en chair et en os, recommençait ses exactions, pour en être puni jusqu'au pardon universel. L'époque de son apparition approchait. Je n'en étais point fâchée ; il me plaisait de rencontrer ce corsaire de l'autre monde et d'apprendre par lui ce qui s'y passe ; cela aide à se conduire en celui-ci.

Un moine franciscain, assez instruit, me promit une histoire complète d'Aroune, et il me la donna en effet. Je vous la dirai tout à l'heure. J'ai d'abord à vous raconter pourquoi je n'allai point en ce moment à la vallée *Castagni* et les deux événements qui m'en empêchèrent.

Au moment où tout se préparait, où les beaux esprits de Monaco enfantaient des vers à ma louange, où l'on tressait des fleurs et des guirlandes, le prince régnant, Honoré II, tomba malade. Je dois avoir dit quelque part qu'il était grand-père de mon mari et frère de l'archevêque d'Arles. Madame sa femme, Hippolyte Trivulce Metzi, était morte depuis longtemps, et son fils ne lui avait guère survécu. M. de Valentinois allait donc se trouver sur le trône, si Dieu lui enlevait son aïeul. On effeuilla les roses, on serra les rimes dans un tiroir, et l'on alla prier aux églises pour la conservation des jours d'Honoré, fort aimé de ses peuples et très digne souverain, en effet.

Il était vieux, le ciel avait compté ses jours, il mourut dans mes bras, après avoir béni son arrière-petit-fils et recommandé à ses gens de nous obéir maintenant comme à lui-même. Ce bon vieillard me toucha le cœur à sa dernière heure, et je commençais à l'aimer quand Dieu le prit, ce qui diminua mes regrets, ou du moins ne les prolongea pas plus longtemps que n'avait duré ma tendresse.

Aussitôt après la mort d'Honoré, mon mari fut proclamé prince, sous le nom de Louis I[er]. Il était filleul du roi Louis XIII. On ne le couronna qu'après les funérailles, qui furent fort belles. Il est inutile d'ajouter que je partageai ses honneurs ; nous devînmes, à dater de cette époque, prince et princesse souverains de Monaco, et mon fils, presque naissant, reçut le titre de duc de Valentinois, que lui donna sa berceuse, en l'appelant monseigneur. J'avais pour confesseur un jeune moine qui se moquait beaucoup de cela, comme si ce n'était point la chose la plus naturelle du monde.

Les premiers moments du deuil, les étiquettes, les révérences, les lettres et les compliments éloignèrent la promenade à laquelle je pensais souvent néanmoins. Tout à coup il se répandit une grande nouvelle Aroune avait reparu, mais cette fois si positivement, qu'il devenait ridicule d'en douter, et, pour que rien n'y manquât, il s'était fait accompagner de toute une bande diabolique, certainement noircie au feu de l'enfer, jusqu'ici inoffensive, mais devant bientôt, sans aucun doute, tomber sur les paisibles Monacois. On avait vu ses forbans, cent témoins l'attestaient ; les cris d'effroi montaient jusqu'à nous. Ce n'étaient pas nos vingt soldats de carton qui devaient les faire fuir.

J'ai hérité, on le sait, de la hardiesse paternelle, cette aventure me piquait, et je pris la résolution d'aller voir moi-même de près, si ces gens étaient des corps ou des âmes. M. de Monaco trouvait la chose un peu bien osée il essaya de me la défendre, mais avec la certitude que je n'obéirais point. Je devais visiter la vallée ; ce projet, retardé par la mort du prince, s'exécuterait en automne au lieu de l'été, c'était plus commode et moins fatigant. On ne me donnerait pas de fête, parce que cela serait manquer au respect dû à notre aïeul, à peine dans la tombe ; mais je me promènerais à loisir dans mes Etats, et, si j'y rencontrais les ennemis de mes sujets, tant mieux, c'était à moi de veiller sur nos peuples et de savoir par moi-même quels dangers ils allaient courir. Armée de ce raisonnement, je partis avec une suite peu nombreuse.

XLVI

M. de Monaco me vit partir d'un air assez contrit. Cet exploit d'amazone ne lui plaisait point. D'un autre côté il savait de reste que j'en ferais à ma guise.

— Madame, songez à votre fils ! me dit-il en me mettant en carrosse, ne vous exposez pas dans ces précipices et parmi les brigands. Je vous attends demain au soir.

Notre principauté, toute souveraine qu'elle est, n'est guère plus grande que Bidache ; on en fait deux fois le tour en douze heures ; ainsi je n'allai pas bien loin. Nous nous dirigeâmes d'abord sur Roquebrune, qui est un village fort champêtre et fort bien situé ; quand je dis *situé*, c'est-à-dire *perché* sur la cime d'un bloc de rochers à pic où l'air vous coupe la respiration. Les gens du pays prétendent qu'il a été précipité de la colline où il reposait jadis, et qu'il a été retenu à la place qu'il occupe par un genêt. On ne manqua pas de m'en offrir un bouquet magnifique ; je le payai de la grâce d'un voleur. Les rues, pavées de cailloux, sont étroites et tortueuses, bonnes tout au plus pour les montagnards ou les chèvres ; on pénètre dans les maisons par des escaliers à se casser le cou : le vieux château menace ruine, mais il a dû être beau dans les anciens jours.

De là, on domine quatre vallées ; Castagni, que je cherchais, est la plus reculée et la plus sauvage. Ce n'était pourtant que l'antichambre du nid des pirates. On nomme ce lieu le val *Cabralos* ou *Cabruari*. Deux torrents rafraîchissent ces affreux précipices, dominés par les montagnes de Sainte-Agnès. Ce sont des pics hérissés, déchiquetés, s'élevant jusqu'à un point culminant où se dressent les tourelles d'un château féodal.

Ce château est celui d'Aroune, le revenant d'aujourd'hui, le héros d'autrefois. Lorsque j'en aperçus les murailles, mon cœur se mit à battre, je ne sais en vérité pourquoi. Ce n'était point de la crainte, ce n'était pas de l'amour, assurément ; l'amour pour un esprit sans corps n'est point dans mes habitudes. C'était une sorte d'impression dont je ne fus pas la maîtresse et qui me charma. Je ne l'avais jamais ressentie.

Avant d'aller plus loin, il faut vous dire l'histoire d'Aroune, et pourquoi ces pauvres sots de Monacois en ont une si belle peur. C'est le vieux moine qui parle en ce moment, ou plutôt je vous traduis son homélie en la diminuant de moitié, sans cela vous n'y comprendriez rien ; elle est écrite pour la grâce de Dieu :

« Aroune était un Africain, un Maure, un infidèle, jeune, beau, brave entre tous les autres. Il commandait en son pays et avait juré, sur le tombeau de ses pères, haine aux chrétiens, surtout aux chrétiennes, qu'il enlevait sur les côtes de la Méditerranée pour s'en composer un sérail. Quand il eut fini, il se fit pirate, vola sur les mers, apportant des richesses immenses à son rocher qui n'était pas encore Cabruari, mais un autre plus près de la Turquie. La terreur régnait partout, en Provence, en Italie, en Espagne ; les pêcheurs allumaient des feux, se répondant de cime en cime quand on voyait à l'horizon la terrible voile triangulaire du malandrin. Plus méchante que lui était Sarah, sa femme en titre ; jalouse et idolâtre, toute chrétienne belle et jeune était son ennemie, elle les faisait fouetter d'abord et jeter à la mer ensuite, elle eût pu, ce me semble, commencer par là.

« Aroune, un jour, fit captif un vaisseau de France allant en Espagne. Les commerçants luttèrent jusqu'à la mort (ils n'en feraient plus autant aujourd'hui), on les tua, mais on retint en esclavage une jeune fille d'une grande beauté, fille du maître du navire ; elle vit succomber son père et ses frères, elle se vit transporter sur le corsaire sans que rien pût abattre son courage et sa fierté. Aroune l'aperçut, il fut frappé de sa pâleur et de la résignation chrétienne empreinte sur ses traits. Il la trouva belle et pour la première fois la pitié approcha de son

[illegible] Elle était bien belle en effet cette Anna [illegible] son âme était [illegible] encore que son corps.

[illegible] ses efforts et sa résolution [illegible] compta sa [illegible] tomba malade [illegible] qu'elle fut [illegible] même et [illegible] tout [illegible] lui et autour de [illegible] abattu il [illegible] plus la tête au bruit [illegible] de l'exer[illegible] il désirait le [illegible] son bercer mol[illegible] par les vagues. [illegible] incapable de se [illegible] elle vomit [illegible] contre sa rivale et quitta son [illegible] ses paroles.

[illegible] Anna [illegible]

Aroune [illegible] il se précipita sur ses [illegible] dans la cabine de la belle [illegible] par deux esclaves qui [illegible] la tuer. Ce n'était point le compte de [illegible] la scène changea bientôt, les esclaves [illegible] un coup de cimeterre qui les envoya [illegible] Sarah fut à son tour prise, [illegible] à la mer en présence de tout l'équipage [illegible] pour cette justice.

[illegible] en face de Sainte-Agnès dont la [illegible] regards d'Aroune et lui plut par sa [illegible] débarqua, lui, ses richesses et [illegible] du pays se percha sur la montagne, [illegible] ses lois, excepté le cœur d'Anna, le plus [illegible] pour lui cependant. Il essaya de tous les [illegible] elle résista. Il voulait la faire musulmane, elle [illegible] le faire chrétien ; ils étaient loin de s'entendre. [illegible] le voyez, ils s'entendirent néanmoins, car ils s'aimaient, et celui qui aimait le plus céda à l'autre.

Il vint trouver sa maîtresse qui priait et pleurait toujours, et lui annonça qu'il reniait pour elle sa patrie [illegible] de ses ancêtres, à la guerre [illegible] vie qu'il allait se faire instruire dans la foi du Christ, et habiter avec elle la Provence, si pour prix de tout cela elle voulait lui appartenir.

[illegible] En récompense d'un pareille action, Aroune, je suis à vous.

[illegible] de l'amie du héros quelques [illegible] aussi quelques caisses de [illegible] un peu bien suspects à leur [illegible] regardait pas de si près. Il enveloppa son [illegible] régala ses compagnons d'une prophétie [illegible] leur ruine prochaine et ne leur demanda [illegible] de ne le point déranger dans la route qu'Allah [illegible]

Il eut bien quelques regrets, quelques remords, il hésita encore souvent, mais l'amour l'emporta ; la forteresse fuyant [illegible] lui avec ses souvenirs, ils arrivèrent à Marseille.

Les fiancés se rendirent à l'abbaye de Saint-Victor, descendirent dans les catacombes, près des tombeaux des martyrs, où un prêtre célébrait la messe. Anna pria avec [illegible] et [illegible] le musulman subjugué pria comme elle [illegible]. Il ne lui manquait que le baptême. Anna le conduisit chez l'évêque, où se formait en ce moment [illegible] des barons du voisinage, commandée par [illegible] de Marseille, pour l'aller combattre [illegible]

[illegible] Aroune est ici et il est chrétien ! tombèrent comme la foudre au milieu d'eux. L'assemblée entière tressaillit, [illegible] la main à son épée. Mais à la voix d'Anna [illegible] un cri d'admiration et d'enthousiasme [illegible] Le saint prélat appela les bénédictions de Dieu [illegible] après des cérémonies [illegible] le Sarrasin [illegible] en même temps que la [illegible] de la Vierge [illegible]

Le [illegible] expié encore sans doute ; à dater de ce moment une grande tristesse s'empara de lui, malgré son bonheur. Il avait des visions sanglantes, sa [illegible] lui apparaissait [illegible] le menaçait d'une [illegible] et d'un [illegible] qui durerait jusqu'à la fin [illegible] Il ne fit que languir et mourut quelques mois [illegible] finir ses jours dans la [illegible] par Aroune et [illegible] dans les environs la [illegible] appela à lui [illegible]

[illegible] prétendent que la nuit de la mort [illegible] ses camarades, réunis dans [illegible] Il leur reprocha son apostasie et leur [illegible] en ces lieux mêmes. Il retarait [illegible] le pardon de l'Éternel [illegible] du diable pendant vingt [illegible] disent vrai, ce que [illegible] selon le bruit général [illegible] de Cabrière, et que [illegible] avant que ce [illegible] de [illegible]

De la grotte [illegible] ne reste rien. La [illegible] Nous y montâmes [illegible] Poma

rest que j'avais laissé au prince, mais un Italien, nommé le chevalier Carmenti, plus mon nain, qui ne me quittait jamais et qui avait le courage d'un géant, plus deux laquais que j'avais emmenés de Bidache, gens de sac et de corde, qui auraient assassiné le roi sur un signe de moi. Le reste de ma suite demeura en bas et n'en fut pas fâché.

A peine je mis le pied sur la plate-forme, que j'entendis [illegible] dans les broussailles.

Je m'arrêtai ; nous écoutâmes tous. On marchait, et sans précaution même, rien n'était plus vrai. L'écuyer me voulut éloigner ; je me moquai de lui et lui demandai s'il me prenait pour une poule mouillée.

— Je suis venue ici pour voir, et je verrai. Allez tous de côté et d'autre, fouillez, cherchez ; vous avez des armes, ne craignez rien. Au premier bruit, d'ailleurs, nous serions secourus par ceux d'en bas. Moi je reste ici avec mon vaillant nain ; il suffira pour me défendre. Peut-être les esprits nous viendront-ils. Aroune aimait mon sexe ; s'il a envie de me voir, je l'attends.

Ils essayèrent de me détourner ; je m'assis résolument sur une colonne abattue, et je leur fis signe de m'obéir. Demeurée seule avec mon pauvre nain, sa petite voix fêlée me faisait l'effet d'une crécelle de la semaine sainte ; je lui ordonnai de se taire. Il se tut, mais il pleura comme si je lui eusse donné un soufflet. Je lui jetai une aveline pour le consoler. J'avais fait habiller ce petit homme d'après un tableau de Paul Véronèse, qui se trouve dans notre galerie. Son costume était tout à la mode de ce temps-là et ne déparait point mon entreprise. Il tira sa manière d'épée et fit sentinelle courant à moi. Je songeais, et cela me parut singulier d'être là sur ma colonne à attendre le diable, en compagnie d'un nain. J'en aurais ri volontiers, si je n'eusse pas eu autre chose à faire.

Après quelques minutes, j'avais derrière moi un gros buisson si touffu qu'on n'y voyait rien à travers, il me sembla que les branches remuaient ; je me tournai vivement, je crus apercevoir un œil de feu et entendre une respiration pressée. Mon *chevalier* se promenait toujours à quelques pas de moi ; j'écoutais. On approchait, on rampait ; j'étais clouée à ma place, et, en dépit de ma raison, je ne craignais rien. Ce danger me plaisait. Allais-je voir briller un poignard ou paraître quelque horrible figure ? Pas une puissance de ce monde ne m'eût fait essayer un mouvement ; j'entendis murmurer doucement, doucement, tout près de mon oreille, d'une voix douce et mélodieuse :

— C'est moi.

— Qui ? demandai-je sans retourner la tête.

Je songeai à Puyguilhem d'abord, à Philippe ensuite. L'impossibilité m'ôta cette pensée.

— Devinez ! répliqua-t-on.

— Je ne sais. Si vous étiez Aroune, par hasard ? Je ne vous connais pas.

— Vous me connaissez.

La curiosité prenait insensiblement la place de cette impression involontaire, causée peut-être par les sottes idées de mes vassaux ; je fis un mouvement brusque en arrière, je regardai : c'était Biaritz. J'aurais dû le deviner. Qui d'autre pouvait jouer le rôle de pirate de l'autre monde, excepté lui ! J'en fus à la fois éblouie, troublée et contente. C'était un vrai [illegible]. Lui, à demi caché sous les branches, dardant ses yeux noirs, sans pareils dans l'univers, excepté ceux de la duchesse de Mazarin, moi embarrassée et joyeuse, baissant mes regards comme une petite fille à la grille de son couvent, et le valeureux nain, la brette levée, disposé à pourfendre corps et esprit mal intentionné, restant en vraie figure de Benoît à l'aspect de ma bonne entente avec le revenant. J'en ai ri souvent toute seule depuis.

Mon imagination fit beaucoup de chemin en quelques secondes. Je compris tout. Il était l'allié des bohèmes, il était là pour moi ; c'était un de ces exploits à la façon de ses ancêtres, les preux sauvages. Il me voulait voir, il me voulait enlever peut-être ; ceci me séduisait moins. J'aimais mon état de princesse, et je n'avais nulle envie de l'échanger contre un roman dans une masure, dussé-je être la compagne du grand Aroune lui-même en propre original. Il profitait de mon silence pour avancer et se trouva bientôt agenouillé derrière mon coude. Je sentais le feu de ses prunelles brûler mon visage qu'elles fixaient constamment ; le vent amenait les boucles de ses cheveux dans les miennes, chatouillant mon épaule à demi nue sous la [illegible] dont je m'étais couverte [illegible] et qui s'échappait de ma main.

— C'est vous, c'est vous, me disait-il vingt fois de suite, si bas, qu'il semblait peu désirer d'être entendu et ne comptait plus au monde que nous deux.

J'étais plus maîtresse de moi, bien que je ne le fusse point absolument, et j'essayais de sourire en faisant une moquerie.

— Monsieur, lui dis-je, d'où vient que vous allez ainsi

en masque par les chemins et que vous faites peur aux petits enfants?

Il ne daigna pas me répondre; je ne l'avais pas blessé.

— On vous cherche, on vous trouvera, et alors que direz-vous?

— Rien qui blesse votre renommée, madame, je mourrais plutôt.

— Je ne veux point que vous mouriez. Mes gens vont reparaître, et alors...

Je n'achevais pas que le chevalier était au bout de l'allée; en un clin d'œil je retrouvai mes esprits; je fis signe à Biaritz de se lever, j'appelai mon écuyer, le nain, et leur montrant cet étranger qui les occupait fort :

— Voilà monsieur qui bat la montagne depuis vingt-quatre heures et qui n'a rien trouvé, leur dis-je; ce sont des esprits assurément, ou peut-être les paysans n'ont-ils point vu ce qu'ils croyaient.

Carmen s'inclina respectueusement, on ne me contredisait point à Monaco. Mes deux piqueurs basques m'inquiétaient bien autrement que lui; ils allaient reconnaître notre compatriote et je ne me souciais pas de partager un secret avec eux. La chose devenait difficile; il fallait le renvoyer, certainement; il fallait s'armer d'une vertu tigresse et mettre tout ce bel amour sur le grand chemin. C'était dommage! Je n'ai jamais su mentir à moi-même surtout, et j'avais grande envie qu'il restât. Entre le danger et le désir une femme n'hésite guère. Aussi, pourquoi M. de Monaco était-il si ennuyeux? J'ai dit que je serais franche et je le suis. Je ne puis nier la pente de mon caractère à laquelle je me suis abandonnée presque sans combattre. Il y a beaucoup chez moi des hommes de ma race; je ressemble infiniment davantage au maréchal qu'à ma sainte mère. J'ai de lui le courage, le franc parler et tout ce qui s'ensuit; est-ce ma faute?

Cependant il fallait se hâter, mes coquins allaient revenir. Il me traversa l'esprit qu'il saurait bien me retrouver, pour peu que j'ouvrisse le chemin. Lui faisant donc ce geste italien, un des plus gracieux que je sache, et qui contient tant de choses :

— Monsieur, lui dis-je, je suis bien aise d'avoir causé avec vous et de savoir de votre bouche combien l'apparition d'Aroune est insensée. Cela me tranquillise pour mes sujets. Je retourne à Monaco, et, quant à moi, je ne croirai désormais à l'existence du beau pirate qu'après l'avoir vu de mes yeux dans mon palais. Adieu... Qu'on appelle mes Béarnais, messieurs, ils sont heureux de courir la montagne; cela leur rappelle Bidache et leur enfance, et moi aussi je n'ai rien oublié.

Je parlais à un homme dans le cœur duquel chacune de mes paroles entrait comme une flèche; je n'eus donc besoin de rien ajouter; j'étais comprise. Au moment où je quittais les ruines, il s'était déjà éclipsé sous les feuillages; mes gens ne le virent point lorsqu'ils revinrent de leur battue.

— Madame, s'écrièrent-ils à la fois, afin de montrer le même zèle, ce sont des gitanos, nous les avons bien reconnus, mais pas plus de revenants que dans nos chausses. Si Son Altesse veut envoyer ici quelques hommes de milice on en aura raison.

Nous redescendîmes près des autres, puis à Roquebrune, puis je repris mon carrosse et la route de Monaco. Je rêvais doucement à mon enfance, à ma jeunesse, au temps où j'avais connu Biaritz, si près encore et si loin déjà. Combien j'étais plus heureuse alors! combien ce visage si étrangement beau me rappelait de souvenirs et se rattachait aux années tranquillement passées dans le pays de mes pères! J'arrivai le soir au palais. Les gens de la ville étaient sur leurs portes et montraient une grande joie de me revoir. J'entendais leurs acclamations, distraite encore par ma pensée.

Comme le carrosse entrait dans la cour d'honneur, j'aperçus un gros de *mes courtisans* courant avec des torches et M. de Monaco à la fenêtre, en compagnie d'une dame. Sans la reconnaître, car elle avait des coiffes, [illegible] bien à soi, [illegible] qu'elle n'était pas du cru. Je descendis [illegible] la tête piquée d'envie de la voir; elle venait au-devant de moi et le prince lui donnait la main. J'entendis [illegible] de rire sous ces coiffes, une main sans [illegible] France que celle de la reine mère [illegible]; une voix joyeuse me jeta :

— Devinez!

C'était une personne à laquelle je [illegible] et à laquelle j'avais [illegible] même à propos des yeux de Biaritz [illegible] de Mazarin qui fuyait son mari [illegible] près de [illegible] sa sœur à Rome avec [illegible]. Elle était ravie de cette [illegible] vie d'aventures [illegible] les pans de sa robe à la [illegible]

tout ce que l'admiration de M. de Monaco pour cette princesse errante couvrait de [illegible] ce que je sentis fort bien, c'est qu'elle était plus belle que moi et que je ne voulais point du voisinage.

XLVII

Madame de Mazarin, héritière de son cher oncle, avait été mariée, on le sait, à un Laporte de la Meilleraie à la condition qu'il prendrait les noms et armes de l'*illustrissimo [illegible]*, et il fallut le maréchal de la Meilleraie pour accepter cette clause sans s'ouvrir une porte de derrière après la mort du cardinal. Le nouveau Mazarin était un fou et un sot, c'est trop de la moitié. Sa femme, belle, charmante, spirituelle était cependant, il faut l'avouer, aussi folle que le put jamais être une créature du bon Dieu. Quand je dis *était*, c'est *est* que je devrais écrire. Ils vivent l'un et l'autre, ils sont toujours ce qu'ils *étaient* et resteront ainsi probablement tant que la terre les portera. Je me reconnais si bien comme morte, tout est si passé pour moi, que je mets les autres à la même règle; nous sommes notre univers à nous-mêmes, quand nous approchons de la tombe.

Elle s'était détournée de sa route pour venir chez nous, voyageant comme une aventurière et une héroïne de roman, seule avec un page et une servante. Le page, beau comme l'amour, était le fils du duc de Beaufort et de la poissarde (vous le savez bien!) le chevalier de Pezon, un enfant adorable qui vient souvent encore perdre son temps à causer près de mon lit, et qui n'est plus un enfant. Elle l'avait pris au maillot et l'élevait à la brochette. C'était pour elle un passe-temps; elle ne l'appelait que le petit *la [illegible]*. A cet âge-là il avait déjà le génie de l'intrigue et des aventures. Il conduisait la fuite et les déguisements de sa maîtresse comme s'il eût mené la cour au cabaret pendant trente ans. Madame de Mazarin nous le présenta; je le lui enviais; c'était là un joli page vraiment! j'eusse donné les douze miens en échange.

M. de Monaco fit la roue dès ce premier soir. Il fallait le voir empressé; rien n'était beau, rien n'était bon, rien n'était assez présentable pour madame la duchesse; on eût dit des gens du ruisseau recevant un fermier des gabelles ou un marguillier de paroisse.

J'en levais les épaules et je l'aurais volontiers appelée Mancini, en lui rappelant monsieur son père. Elle fut du reste charmante, pleine de gentillesse, elle se moqua de son mari et d'elle-même. Elle nous conta en mourant de rire comment elle s'était sauvée avec son page et sa duègne, comment M. de Mazarin était resté en prison vingt-quatre heures pour demander à Dieu la grâce de sa femme qui avait sucé un os de poulet le samedi soir, avant minuit. Toutes ces Mancini sont plus ou moins extraordinaires; celle-là et la duchesse de Bouillon sont assurément les meilleures.

J'étais rendue de fatigue, ou plutôt j'avais envie d'être seule pour me représenter cette journée à mon aise. La duchesse nous fit veiller jusqu'à trois heures du matin, s'essayant la main sur mon mari, lequel prenait feu comme une allumette. Cette petite femme était de fer; elle aurait dû être lasse, car elle n'avait point dormi depuis Paris, je crois, courant à cheval par monts et par vaux, en barque avec des tempêtes et des bateliers qui lui voulaient parler d'amour. De tout cela elle riait galamment. Elle aimait peu ses sœurs, surtout Olympe, qu'elle appelait scélérate et qu'elle supposait capable de tout. Il est certain qu'elle ne se retira pas blanche de la mort de Madame, ainsi qu'on le verra. Elle en avait sur son [illegible] des volumes et elle jurait [illegible] avait épousé la belle-mère.

Hélas! madame [illegible] M. de Monaco dans la simplicité de son [illegible] mauvais marché qu'ils ont fait là tous les deux.

A partir de ce jour et de cette visite, qui se prolongea [illegible] M. de Monaco devint l'esclave de [illegible] femme; il ne vit plus que pour elle et pour [illegible] d'autre [illegible]. On [illegible] que maintenant il s'occupe [illegible] de ses sujets [illegible]. Quand la duchesse [illegible] Rome [illegible] elle et la [illegible] mari ses [illegible] tant qu'elle [illegible]

mennes [illegible] moins tant qu'elles m'ont [illegible] libre d'en avoir [illegible] côté.

Je n'[illegible] plus entendu parler d'Aro[illegible] le voyant point [illegible] présence l'avait chassé, [illegible] les commères, le pays redevenu tranquille, reprit [illegible] habitudes [illegible] [illegible], [illegible] des olives et des oranges [illegible] de nous, des [illegible] plus du revenant du [illegible] compte. Demeurée seule chez moi, je [illegible] en dépit de mes [illegible], j'étais sûre qu'il [illegible] tout. Chaque soir je congédiais ma cour [illegible] heure pour m'asseoir sur une terrasse au [illegible] orangers dominant la mer, entourée de parfums [illegible] le ciel étoilé avec une musique que j'entretenais [illegible] à une lieue les vingt-quatre violons [illegible] Baptiste. Cette musique jouait toutes sortes [illegible] de chansons dans le lointain; l'écho les [illegible] n'était pas au nombre des plaisirs innocents [illegible] que je fasse seule à en jouir. Il n'y a à Monaco [illegible] sont admirables toute l'année [illegible] pleut jamais. J'y voudrais voir Paris, on s'y [illegible] fort!

Depuis [illegible] j'étais dame et maîtresse; je m'ennuyais de [illegible] et de mon entourage. Quand on est [illegible] Saint-Germain et à Fontainebleau, Monaco paraît [illegible] petit, y fût-on souveraine. Ces gens-là étaient de véritables [illegible] ils ne connaissaient rien de ce qui [illegible] vie à nous, et le bel air de mes États était la mode du temps de Louis XIII. Je m'amusai alors, pour occuper mes loisirs, à faire jeter sur le papier le plan d'une église que je comptais bâtir, afin d'attacher à mon nom un monument durable. Il est dommage que ma couronne soit si petite; j'aurais été loin, je suis ambitieuse.

Les lettres que je recevais de France m'apprenaient ce qui s'y passait; on m'y regrettait beaucoup, du moins on daignait me le dire. Madame et mon frère continuaient leurs imprudentes amours en narguant et le roi et Monsieur, et la Vallière, ce qui était bien pis, car ils narguaient deux fois le roi. Vous verrez plus tard ce qui en résulta. Quant à Lauzun, il m'oubliait un peu, lui.

Un dimanche soir, l'on avait fait une de ces ridicules processions du pays, pour je ne sais quel saint monacois; j'étais assez fatiguée de la représentation de la journée. Je fis dire que je ne recevrais personne le soir, et je m'établis en robe de chambre sur un lit de repos avec la *Clélie*. J'étais dans la galerie des ancêtres, tout près de la chambre où fut assassiné Lucien de Grimaldi, aïeul du prince, par son neveu Doria, dont il était le tuteur, parce qu'il refusait de lui rendre sa fortune, et un peu aussi, peut-être parce qu'il avait lui-même assassiné son frère aîné dans sa jeunesse. Ce meurtre est célèbre dans la maison de Grimaldi; la chambre est consacrée, le portrait de l'assassin y est encore voilé d'un crêpe, et celui de la victime, toute sanglante, occupe la place d'honneur. On ne peut s'empêcher de frémir en face de ces preuves muettes de la justice.

J'avais renvoyé mes femmes; je lisais; la nuit tombait petit à petit; une fraîche senteur me venait des jardins; placée sous une fenêtre, un vent coquet soulevait mes cheveux et agitait la dentelle de ma gorgerette; je me sentais endormir comme si quelque lutin m'avait bercée. Un bruit léger se fit entendre du côté de la chambre du meurtre. Ma paupière alourdie ne s'entr'ouvrit même pas pour l'écouter; je n'écoute que des yeux. Un instant après le bruit recommença. Je crus que c'était Lasky courant quelque part sur les terrasses, ainsi qu'il en avait l'habitude. Je me retournai de l'autre côté en lui ordonnant d'une voix bourrue de me laisser tranquille et d'aller jouer ailleurs. Je n'entendis plus rien pendant quelques secondes, et puis cela recommença, et puis les pas approchèrent; on y voyait à peine autour de soi. Impatientée et presque furieuse, je me levai vivement sur mon coude et je demandai impérieusement qui était là. Nul ne me répondit, mais une figure pâle, sanglante comme le tableau de Lucien, était debout [illegible] la porte de la chambre du meurtre.

Il me faut bien l'avouer, ma terreur fut si grande que je m'é[illegible]uis.

XLVIII

Je ne sais com[illegible] je restai ainsi, je ne sais encore à présent [illegible] j'avais vu était réel, ou si j'étais la dupe d'[illegible]. Ce que je sais, c'est que j'étais, en ouvr[illegible] à la même place, dans la même obscur[illegible] seule, un homme agenouillé devant moi [illegible] glacée et la réchauffait de ses baisers. Je ne compris pas d'abord qui ce pouvait être, ni même ce que cela pouvait être; je n'avais nulle conscience de moi-même; sa voix me rappela tout à fait à la vie, au souvenir; c'était Biaritz.

— Écoutez-moi, écoutez-moi! me disait-il; revenez à vous, ne craignez rien, mais écoutez-moi; le temps presse, on peut entrer.

— Étiez-vous donc là tout à l'heure? lui demandai-je préoccupée de ce que j'avais vu.

— Non, me dit-il, non, je n'y étais pas. J'arrive à travers mille dangers, je vous trouve ainsi mourante; peut-être vous ai-je effrayée, peut-être en suis-je cause. Mais vous voilà revenue, écoutez-moi, écoutez-moi, ma vie ou ma mort en dépendent.

Je n'étais pas accoutumée à un pareil langage. Il y avait dans cet homme je ne sais quelle sauvagerie fière et *subjugante* (je crois que ce mot n'est point sur le dictionnaire) qui me tenait sous son regard. Je me soulevai languissamment et je l'écoutai pour ainsi dire malgré moi, ainsi qu'il le demandait.

— Je vous aime, madame, non point comme vous aiment les autres, à la cour et ailleurs, mais comme un homme de mon nom, de ma race, de mon sang peut aimer. Je vous aime à ce point de vouloir *envahir* votre existence et m'en rendre maître à tout prix.

Ceci sentait Roland et les preux de la Table Ronde dans leurs moments de frénésie. Je ne pus m'empêcher de sourire; il le vit.

— Ne riez point, car c'est trop sérieux. Je veux que vous soyez à moi, que vous quittiez tout pour moi, ou je ne vous veux que morte.

Excusez du peu! Ce n'était plus un *envahissement*, c'était une *invasion* qu'il me proposait, et les barbares seuls pouvaient avoir de ces façons-là. Il y avait du Roncevaux et de messieurs les Sarrasins dans ce désir de possession, en excluant le reste, et nous n'admettons pas ces habitudes en ces pays-ci.

— Un mot encore, poursuivit-il, voyant que j'allais répondre sans avoir tout entendu, si vous consentez à ce que j'implore, vous serez reine, madame, reine comme le fut la femme aimée d'Aroune, dont j'avais pris le nom pour m'approcher de vous; toute cette contrée, si vous le voulez, toutes nos montagnes des Pyrénées, si vous le préférez, m'appartiendront; ou bien les rivages de l'Afrique, ou ceux de la Corse, dont un ferme courage peut se rendre maître, vous n'avez qu'à choisir; aimé de vous, je suis tout-puissant, je suis invincible.

Ce pauvre Biaritz se trompait d'adresse. S'il eût offert ces merveilles à la duchesse de Mazarin, la bien-aimée de mon mari, elle n'aurait eu garde de le dédire, et nous les aurions vus courant les aventures ensemble. Mais moi! moi, qui aimais Lauzun, moi qui aimais la cour, le roi, la puissance, mes commodités, mes élégances; moi qui aimais le plaisir, moi qui aimais les beaux esprits, moi la fille du maréchal de Gramont, la sœur du comte de Guiche, la souveraine de Monaco! quelle folie! Et pourquoi faire? Pour aller courir des dangers, coucher sur des planches ou sur des bruyères, à la manière des bohêmes, mes amis et mes gardiens! Pour avoir une couronne de papier d'or, un beau garçon, fort bien fait, fort épris, c'est vrai, pour amant et pour esclave, ou pour maître! Je n'étais point de cet acabit, je vous le jure, et j'eus grande envie de lui rire au nez, pour tout de bon cette fois, moi dont les pensées étaient tout à l'heure si accommodantes et si tendrement indulgentes à l'endroit de ce fier Sicambre amoureux.

— Vous n'y pensez pas, monsieur, lui dis-je seulement d'un ton un peu bien rogue et étonné.

Il ne branla pas d'abord; ensuite il se leva. Je m'attendais à des cris, à des furies, je fus toute surprise, au lieu de cela, d'un sang-froid et d'une tranquillité impassibles.

— Réfléchissez bien, madame; réfléchissez.

Je ne le voyais guère; il faisait une nuit claire, sans doute, mais il était dans l'ombre, entre les fenêtres, cependant le son de sa voix me fit presque peur.

— Je n'ai ni à réfléchir ni à m'occuper de semblable folie, monsieur, n'en parlons plus.

— Vous ne savez pas tout, ajouta-t-il, il s'en faut bien.

— Vraiment! il y a encore quelque chose? Ce n'est pas assez?

— Raillez, raillez, belle princesse, raillez ce fou, cet insensé qui vous veut, qui vous aime; raillez-le, prenez-le pour un capitan, pour un matamore défiant le ciel et la terre contre un de vos regards; mais sachez auparavant ce que ce capitan, ce matamore peut accomplir pour sa vengeance. Je ne suis pas seul à vous défendre en ce moment, je ne serai pas seul à vous attaquer.

— Je ne me défendrai point, monsieur, ce n'est pas moi

que ce soin regarde, répliquai-je avec un mépris qui commençait à me gagner.

— Je vous suivrai partout, je vous arracherai ce qui vous rend si fière, même votre beauté.

— Etes-vous le diable, ou quelqu'un de ses ministres, pour avoir cette puissance ?

— Prenez garde, prenez garde ! ne me tentez pas, car je vous tuerais sur-le-champ !

Le tigre se réveillait, il est vrai que je l'avais piqué depuis une heure aux endroits les plus sensibles. Par un des inexplicables sentiments de mon caractère, il me plaisait davantage en ce moment, et je me sentais envers lui dans la même disposition que ces gens qui se tueraient bien, s'ils étaient sûrs de ressusciter le lendemain. Je me serais volontiers fait couronner par lui reine des montagnes et des bohèmes pendant vingt-quatre heures durant. Mais ensuite...

Un rayon de la lune fit briller à sa main un de ces bons et beaux couteaux catalans que je connaissais de reste, et qui vous ôtent tout moyen de discussion. Je ne sais pourquoi le souvenir de cette scène effrayante, qui me créa un ennemi mortel, ne me laissa qu'une impression plaisante et une envie de m'en jouer. Cependant cet homme est peut-être cause de ma mort. Blondeau prétend qu'il s'en est vanté ; je ne puis en être sûre, car, sans cela, je devrais le haïr. A la vérité je ne le hais pas. Je serais très embarrassée de vous dire pourquoi. Je suis ainsi, voilà tout.

Il se consultait sans doute pour savoir s'il en finirait d'un coup avec moi, ou s'il me laisserait le plaisir de souffrir pendant quelques années, afin de s'en réjouir à son aise. Je voyais bien cela, mais je ne le craignais pas, je l'admirais. Il y avait dans lui un autre personnage que dans Philippe ; c'était aussi un être bizarre, d'une autre bizarrerie ; ils étaient beaux également, d'une beauté différente, plus beaux que Lauzun tous les deux. Cependant ils ne l'effaçaient pas dans mon cœur, si, par moments, ils l'effaçaient dans *mon caprice*, selon le mot inventé par Ninon, pour désigner son amant d'un jour. Elle a de l'esprit et du plus judicieux, cette Ninon.

Lui ne voyait qu'une chose : sa rage de tuerie et de massacre, sa passion de lion à assouvir. Il piaffait comme un cheval impatient du joug et qui n'ose le rompre. Je me défendais mieux par ma faiblesse et mon impuissance qu'avec un bataillon armé.

— Ah ! dit-il, je ne puis vous ôter la vie, moi, lâche cœur ! je vous aime trop.

Et tout de suite, il se mit à mes genoux, où il recommença ses *tentations irrésistibles*, où il m'étala par toutes sortes de perspectives attendrissantes, dont la plus douce était de nous adorer sur une montagne inaccessible, entourés de brigands et de sorciers. Il prenait à ces images un plaisir anodin ; moi, je songeais à tout autre chose, et le temps s'écoulait. Un mot me frappa dans son pathos à la Clélie, c'est qu'il avait là tout prêts ses enleveurs pour me transporter à un petit bâtiment attendant au port d'Hercule ; cette fois, je ne me sentis point tranquille.

Nous causions assez paisiblement, je le laissais dire et je pensais au moyen de sortir de cet embarras sans l'offenser : la fenêtre était ouverte, en trois sauts il aurait franchi les terrasses, même en m'emportant dans ses bras ; les montagnards basques sont d'une force et d'une agilité sans secondes. Mes gens n'oseraient pas venir, j'avais défendu qu'on me troublât ; mon nain seul, mon spirituel nain, aurait peut-être assez de hardiesse pour me sauver ; il m'aimait fort, il avait fait de ces espiègleries-là ; je me fiai à la Providence et je cherchai à gagner du temps, car d'appeler qui que ce fût, il n'y fallait pas songer.

Je vous ai promis que vous sauriez tout, mais je ne vous ai pas promis de tout vous raconter. Il est des détails que l'on devine, un confesseur intelligent ne les demande même pas. On m'a amené le père Bourdaloue l'autre jour ; certes, il a voulu sonder mon âme, je la lui ai ouverte [illegible] entière, mais il m'a comprise à demi-mot. Dieu m[illegible], j'en suis certaine, il a mis la punition [illegible] de la faute. Ces fautes me tuent, elles ont détruit [illegible] et ce Biaritz qui me quitta ce soir-là désarmé [illegible] m'a peut-être conduite au tombeau et mise dans l'état où je suis. On m'ôte les miroirs, je n'ai pas la force de me lever pour les aller quérir, je dirai plus, je n'en [illegible] envie, je ne me soucie pas de constater l'état de ma [illegible]. Je vois mes mains, cela me suffit. Il est [illegible] de penser qu'on a été belle, jeune, adorée, qu'on [illegible] trente-huit ans et qu'on ne laissera peut-être [illegible].

J'étais depuis plus de trois heures [illegible], lorsque j'entendis courir dans la galerie [illegible] la voix de Lasky criant du haut de sa tête :

— Madame la princesse, Votre Altesse [illegible] un gentilhomme français venant de la part du roi et qu'on appelle M. de Saint-Mars ?

Biaritz avait disparu avant que le vaillant nain se fût approché de moi.

XLIX

J'ai toujours eu dans mon existence de ces coups de massue donnés par la Providence, juste au moment où ils devaient frapper et où on ne les attendait point. Ainsi, le souvenir de Philippe en ce moment me venait comme un regret, et le nom du roi mêlé à tout cela me paraissait je ne sais quel mélange de certain, fort propre à me ramener des hauteurs où Biaritz m'avait conduite.

Le nain ne me voyait guère, il me devinait, il comprit qu'il m'était agréable d'être dérangée, il insista.

— Le souper est-il prêt ? demandai-je en rattrapant autant de dignité que j'en pus saisir.

— Il attend madame la princesse depuis bien longtemps. On n'a pas osé la prévenir. Mais ce seigneur est si pressé, il veut repartir demain matin, il a montré un ordre du roi. J'ai cru devoir...

— Tu as bien fait. Mes femmes sont chez moi, sans doute ; que M. de Saint-Mars attende quelques instants avec mes officiers, je le recevrai ensuite.

Je tombais de Biaritz en disgrâce, je le pressentais. Saint-Mars ne venait pas pour un léger motif passer une nuit à Monaco ; on avait pénétré mon intelligence avec Philippe, il y avait peut-être là une de ces haines de puissance qui brisent tout. Mes folies de jeune femme, mes aventures à la façon de la Calprenède commençaient à m'inquiéter. Les autres ne les voyaient point des mêmes yeux que moi, je me trouvais mêlée à quelque intrigue dont le but m'échappait comme la source. L'absence de M. de Monaco me rassurait néanmoins, j'étais maîtresse et très impatiente d'apprendre ; je fis réparer en quelques instants le désordre de ma toilette de sommeil, et je me rendis à la salle du dais, puisque ce geôlier venait au nom du roi, notre souverain d'abord, le suzerain de la principauté de Monaco ensuite.

Saint-Mars m'y attendait. Nos gentilshommes italiens et français mettaient toutes leurs grâces à dérider ce visage de prison, ils n'y parvenaient point. A mon aspect il s'avança, me fit ses saluts respectueux et me demanda, sans autre préambule, s'il pourrait avoir l'honneur de m'entretenir.

— Après le souper, sans doute, monsieur le gouverneur, et ce sera un vrai plaisir pour moi.

— Non, madame, avant le souper ; les ordres du roi ne souffrent pas de retard.

— Laissez-nous, messieurs.

Je congédiai l'assemblée, et, restés seuls, je pris un siège, en montrant un autre à l'ambassadeur, qui devait à cette qualité le droit de s'asseoir devant moi. Je me dédommageai de l'étiquette par les formes, et l'impératrice n'eût pas demandé plus superbement :

— Qu'y a-t-il, monsieur ? Je vous écoute.

Rien ne troublait cet homme de pierre. Il s'inclina juste autant qu'il le fallait, et commença :

— Votre Altesse m'excusera, madame, mais je dois remplir mon devoir, voici l'ordre de Sa Majesté. Vous voudrez bien me répondre.

— C'est selon, monsieur.

— Réfléchissez que la bonté du roi vous épargne les formalités ordinaires, elle vous épargne les préventions et les inconvénients d'un éclat, même ignoré. Je ne vous crois point coupable, peut-être seulement êtes-vous trop instruite, ne cherchez à rien cacher, répondez franchement, et si vous savez vous taire, j'espère en demeurer là avec vous.

Le préambule était peu rassurant.

— Vous avez vu mon prisonnier en passant à Pignerol.

J'hésitai, puis je pensai qu'il le savait [illegible] ensuite qu'il valait mieux le taire, à tout hasard [illegible].

— Il a été dans votre appartement [illegible] sous les habits du gitano, vous avez passé plusieurs heures ensemble ; que vous a-t-il dit ?

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Encore un coup, madame, [illegible] l'ordre de Sa Majesté, c'est en son nom que je vous parle, c'est elle-même qui vous interroge.

— Votre prisonnier ne m'a rien dit qui puisse intéresser ni le roi ni vous.

— Que savez-vous sur lui ?

— Rien.

— Que savait-il lui-même ?

— Je l'ignore.

— N'est-ce pas vous qui lui avez remis un portrait dont il tire des conséquences mensongères ?

— [illegible] comprends rien à cela.

— Avez-vous entendu parler de [illegible] votre séjour [illegible]?

— [illegible]

— [illegible] du bohémien?

— Pas davantage.

— Vous l'avez connu [illegible] vous avez ren[illegible] chez lui [illegible] qu'en avez-vous [illegible]

— Ce que l'on pouvait [illegible] cet âge.

— Et depuis?

— Qu'il y avait [illegible] un secret important, et [illegible]

— N'avez-vous [illegible] rencontré à personne?

— A personne.

— Pas [illegible] pas même à M. le ma[illegible]

— [illegible]

— [illegible] le hasard vous a mis en [illegible] d'un de ces secrets qui tuent [illegible] Heureusement encore vous n'en savez [illegible] sans cela, ni votre rang, ni votre [illegible] ne vous mettraient à l'abri [illegible] Biaritz et ses sacripants. Ils va[illegible] la Bastille. Je les pourtant bonne conte[illegible]

— [illegible] m'adresse-vous ces ques[illegible]

— [illegible] du roi.

— [illegible] donc arrivé quelque malheur à Philippe au [illegible]?

— [illegible] l'ordre de vous le cacher.

— Mon Dieu! que cet ordre [illegible] désespérant.

— [illegible] m'intéresse à ce jeune homme, monsieur, je m'y [illegible] beaucoup, son malheur est sans exemple, il mérite [illegible] c'est une [illegible]

— Madame, vous êtes jeune et charmante. Il faudrait avoir [illegible] si vous voulez vivre, si vous voulez [illegible] vous resteriez ensevelie jus[illegible] que jamais, jamais, entendez-vous? même [illegible] quand nous nous rencontrerons de nou[illegible] un mot, un geste, un regard, ne puissent [illegible] supposer que vous avez percé le mystère de cette [illegible] en est fait, vous êtes perdue. Si celui que [illegible] appelez Philippe est encore un vivant, ni vous ni qui [illegible] sur la terre ne le saurez désormais; nul œil [illegible] il n'est plus de ce monde, s'il y est [illegible] me fait sortir de mon devoir, mais je ne puis [illegible] empêcher de vous le donner néanmoins. Ne m'en remer[illegible] je veux oublier moi-même que vous l'avez en[illegible] de ma visite ne doit pas être révélé à M. de [illegible] le demande, cherchez un prétexte, et que [illegible] Il y va de votre liberté [illegible] je vous le répète, de la ruine de [illegible]

— [illegible] depuis bien des années, monsieur, [illegible] ne se fait pas d'ordinaire. Je ne [illegible] Avez-vous rempli toute votre mission?

— [illegible]

— [illegible] s'il vous plaît, car il en est l'heure [illegible] ne faisant pas semblant de voir [illegible] avait peut-être tué Philippe. Il [illegible]

[illegible] qui le découvrit, je ne sais [illegible] j'ai su depuis [illegible] avec le gitano, avait essayé [illegible] de quitter [illegible] la nuit en se laissant glisser [illegible] d'abord il n'avoua [illegible] Philippe [illegible] et tout ce qu'il [illegible] alors avec son [illegible] autre laquelle? je ne sais [illegible] revenu à la folie [illegible] Saint-Mars [illegible] y tient enfermé [illegible] et bien d'autres!

[illegible] se fit contre moi [illegible] C'était [illegible] temps [illegible] et c'est sans doute elle et [illegible] sans rien dire de la quatre [illegible] Il s'en fit une arme contre [illegible] belle [illegible] qui souffrent [illegible] les [illegible] lui!

[illegible] véritablement [illegible]

[illegible] C'est [illegible]

[illegible] les vestiges

de l'ancienne, mais tout cela se marie passablement. Les quatre ailes regardent les quatre points cardinaux, c'est-à-dire la place, le cap d'Aglio, les Moneghetti et le cap Martin. L'aile du midi est bizarrement construite: elle est flanquée de deux tourelles, et au centre on admire une porte, ouvrage des païens, disent les commères de Monaco. La grande salle de Grimaldi, avec ses fresques d'un grand peintre et sa magnifique cheminée, est célèbre dans toute l'Italie. C'est un véritable chef-d'œuvre, dont MM. de Monaco sont très fiers.

Ce qui est admirable, je l'ai dit, c'est le pays: les rochers, les pelouses, conduisant jusqu'à cette mer bleue de la Méditerranée, sont le plus délicieux coup d'œil, le plus propre à enflammer l'esprit et les sens que l'on puisse voir. Je comprends que Biaritz en ait fait le théâtre de ses exploits. Saint-Mars visita tout cela sans s'étonner et sans rien dire; mon nain assura qu'il n'y regardait point. Il en est capable.

Le lendemain, il partit; son congé était pris de la veille. Je le fis tout doucettement suivre; mais le compère avait prévu le coup, il s'en fut droit à Menton, et s'embarqua sur un bâtiment côtier, qu'il loua pour lui et ses gens, sans permettre à aucune figure nouvelle de s'y glisser. Nous n'en sûmes pas davantage.

Le même soir, me promenant avec Lasky dans le jardin au bord de la mer, j'aperçus Biaritz en moine de sainte Dévote, la patronne du pays; ils entrent partout, ces moines, jusque chez le prince, presque sans en demander la permission. Je fus tout émue de le reconnaître. Comme il s'avançait vers moi, le nain, qui jouait quelques pas en avant avec mon petit chien, s'écria, revenant de mon côté:

— Altesse! voilà monseigneur.

Je l'ai fait fouetter bien des fois pour le guérir de me parler ainsi; mais c'est une coutume de son pays dont il ne peut se départir, j'ai fini par y renoncer. L'arrivée de mon mari me tira de peine, et je le reçus d'un air agréable, ce qui l'étonna au point de le déconcerter.

— Quoi! déjà de retour de Rome? lui dis-je.

— J'ai reçu des lettres, il faut retourner en France, si cela ne vous déplaît point.

— Des lettres de France, adressées à vous, à Rome! Il faut donc que ce soient des sorciers pour deviner que vous y êtes. Quant à me déplaire de retourner dans mon pays, je n'ai rien à répondre à cela. Quand partons-nous?

— Mais... bientôt... demain.

— Demain! soit. Pourtant c'est un peu bien pressé, j'ai peur. N'avez-vous pas à donner ordre ici à vos affaires? Votre secrétaire d'État, votre contrôleur général, tous vos ministres ne sont point prévenus, vos peuples espéraient vous conserver encore, avec quoi les consolerez-vous?

Il n'aimait point les railleries sur sa petite couronne, ses petits sujets, sa petite cour; d'ordinaire il s'emportait et me quittait la place; ce jour-là il sourit. Je n'en comprenais pas encore toute la portée, j'ignorais quel collier il s'était fait passer par madame de Mazarin et par la connétable; je ne tardai pas à le deviner. Ce départ subit m'étonnait pourtant, non pas jusqu'à trouver tout simple et concevoir du premier coup que le prince de Monaco se fît à Paris l'ambassadeur extraordinaire de la connétable Colonne et de madame de Mazarin près des amants de ces dames; c'était certainement le diplomate le plus occupé de l'Europe.

Il s'embrouilla dans cent mille bêtises imaginées pour en cacher une plus grosse. Il me fit des contes de la Mère l'Oie que je fis l'air d'accepter. Je le laissai [illegible] et cela ne me contrariait pas. C'est une assez commode raison à donner lorsqu'on est tourmentée par les [illegible] les torts de son mari, [illegible] de ceux qu'on vous prête. Le monde en est fort généreux, il ne l'est que de cela.

Trois jours après cette conversation, nous montions en carrosse pour retourner à Paris. Je n'avais pas revu Biaritz, en me tenant au fond de ma chambre, sous prétexte de santé; je pris très [illegible] vis-à-vis de lui [illegible] Lasky me [illegible] d'apparitions, [illegible] entendus la nuit. Le spectre de Lucien se promenait par les galeries en faisant un train épouvantable; filles et [illegible] n'en dormaient pas. Je savais à quoi m'en tenir [illegible] une partie, cependant je tremblais au souvenir de ce que j'avais vu [illegible] selon moi [illegible] catastrophe à la maison de Monaco. Je ne me trompais pas; depuis lors elle n'a fait que décroître. Mon mari [illegible] son amour pour cette [illegible] n'a fait que des [illegible] et mon fils est un pauvre sire qui, en âge d'en [illegible] doubles.

[illegible] l'Italie, de revoir la France [illegible] avant tout le monde [illegible] le craindre et [illegible] pour en avoir peur [illegible]

représentais rugissant. Le matin même de mon départ, Blondeau me remit une lettre qu'elle avait reçue à mon adresse :

« Vous partez, vous m'abandonnez, vous ne me laissez pas même un regard d'adieu ! Vous n'êtes plus devant moi, je ne puis vous joindre, vous vivrez donc. N'en soyez pas heureuse, cette vie sera pire que la mort, je me vengerai de vous sur tout ce que vous aimez, si toutefois vous aimez quelque chose. Vous vous souviendrez de moi malgré vous ; quant à moi, je vous oublierai, hors les moments où la vengeance fera battre ce cœur que vous foulez aux pieds avec tant de barbarie. Je serai là quand vous ne m'attendrez point, mais j'y serai pour vous maudire et pour vous rendre tout le mal que vous me faites. Menteuse, perfide, traîtresse. Ne pas même me léguer l'illusion d'un regret ! Je ne comprends plus comment je vous ai tant aimée ! Adieu. »

Je ne m'effrayai pas trop de ces menaces. Biaritz, ainsi que la vieille reine, me paraissait hors de son bon sens ; ils criaient à rompre la tête, c'était le plus clair de leurs furies et de leurs espérances. Nous suivîmes la route directe, cette fois, sans passer par Pignerol, et plus vite, puisque je n'étais plus grosse. On nous fit quantité de harangues ; on nous reçut partout en princes couronnés, même M. de Savoie, que nous saluâmes au passage. J'y eusse souhaité demeurer quinze jours, M. de Monaco ne le voulut point, le temps le dévorait de faire sa commission de la part de ces Mancini, et de mériter leur reconnaissance. Nous entrâmes à Paris le quinzième jour après notre départ de Monaco. C'était faire très vite beaucoup de chemin.

A Lyon, nous rencontrâmes M. de Villeroi qui y était exilé dans le gouvernement de son père pour certaines folies amoureuses ; ce fut là le premier de ses exils. Il était alors un des plus honnêtes gens et des hommes les mieux faits de la cour ; on l'avait baptisé *le Charmant*. Cependant madame de Coulanges, qui nous reçut chez son père, l'intendant de Lyon, Dugué-Bagnols, madame de Coulanges m'assura qu'il était encore *bien plus charmé que charmant*. Elle a un de ces esprits qui rendraient belle la plus laide des femmes. Cette famille et cette société dont elle fait partie sont les plus agréables de la cour, et de la ville. Son mari n'est qu'un maître des requêtes au conseil, encore n'y put-il point rester, depuis son fameux discours, le jour où il plaidait pour un croquant nommé Grapin, lequel réclamait une mare ou pour une mare. Coulanges s'embrouilla dans sa phrase sérieuse, lui, le petit homme le plus jovial, le plus amusant qu'il y ait, il s'en aperçut, s'arrêta tout court, au lieu de se déconcerter, ainsi qu'aurait fait un maître sot, et, se tournant vers les juges :

— Messieurs, leur dit-il, pardon, mais je me noie dans la mare à Grapin.

Ce fut là sa dernière épreuve.

Malgré leur robe et leur qualité douteuse, les Coulanges vont jusque dans l'intimité de la reine et de madame la Dauphine ; madame de Coulanges est une autorité. Il y a encore, dans ce cercle, madame de Sévigné, dont l'esprit pétille, qui est prude et précieuse sans qu'il y paraisse ; madame de la Fayette ; son charmant roman de la *Princesse de Clèves*, que l'on s'arrache de toutes parts, l'a fait mieux connaître ; madame de Marans, devenue dévote et indulgente, c'est un fier miracle. M. de la Rochefoucauld tous les beaux esprits, Bussy-Rabutin avant d'être en exil ; j'aurais voulu connaître cet homme lorsqu'il était jeune encore, quel défi je lui aurais porté, et comme j'aurais volontiers humilié sa superbe. Il a bien de l'esprit ; sans cette jactance, il en aurait davantage, il l'étouffe.

Quand je le puis, je vais en ce logis de Carnavalet, où demeure madame de Sévigné ; on y cause mieux qu'en aucun lieu de France. Madame de Grignan est l'idole de ce temple, on l'y adore ; je ne sais jusqu'à quel point elle le mérite, ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas l'air de s'en soucier, et qu'elle vit dans sa beauté comme un coq en pâte dans sa propre essence. Elle se conservera longtemps ainsi. Tant mieux !

L

J'arrivai à Paris enchantée ; je trouvai Puyguilhem, alors comte de Lauzun, beaucoup moins tendre qu'à mon départ, et Guiche ne tarda pas de m'apprendre, sans avoir l'air d'y toucher, qu'il passait pour fort soupirant d'Athénaïs de Tonnay-Charente, maintenant marquise de Gondrin de Montespan. Elle l'appelait son *mourant*, et il se laissait donner ce titre. Si je m'en étais avisée ! Elle se prétendait cruelle, mais elle était charmée qu'on l'adorât, qu'on le sût et qu'on me crût délaissée. Elle m'honorait déjà de sa haine, et je le lui rendais de toute ma puissance, qui n'est pas mince en ce genre-là.

Madame se jeta à mon cou en pleurant, et Monsieur, de son côté, m'appela sa fortune et me dit qu'il m'attendait avec impatience.

— Depuis que vous n'y êtes plus, ma belle princesse, je perds tout ce que je joue.

Je ne sais d'où venait cette tendresse, elle me parut étrange, jamais Monsieur ne m'en avait dit autant depuis que nous étions refroidis. Je parlerai d'eux tout à l'heure ; mais je veux, pour n'en plus parler, raconter de suite mon aventure avec le roi, afin que ce soit une chose terminée. On l'a répétée de toutes les façons ; j'aurai le courage de le dire, moi, quoi qu'il m'en coûte. Il n'est point flatteur pour mon amour-propre de faire l'aveu de mon délaissement. Je ne suis pas la seule, il est vrai, bien d'autres ont eu le même sort. J'ai succombé sous une cabale, peut-être aussi à cause de mon caractère, peut-être aussi... enfin, on va le savoir.

Tout ceci n'eut lieu que l'année suivante, à l'époque où le roi, fatigué de la Vallière, cherchait à s'en distraire quand il pouvait, sinon à se séparer d'elle. Il jetait les yeux autour de lui afin de rendre justice à tout le monde, je dois dire que chacun briguait sa faveur, que l'on se parait, s'attifait, se bretaudait à qui mieux mieux. Depuis ma couche et mon retour de Monaco, j'étais fort embellie ; le roi m'avait reçue avec tous les agréments qu'il ne faisait guère. Il me parlait peu, en revanche il me regardait beaucoup. Madame, toujours aux aguets de ses yeux, malgré ses tendresses avec mon frère, me le dit un peu aigrement. Lauzun, favori déclaré, courait avec notre sire à la chambre des filles, par les toits, afin de voir la Mothe-Houdancourt qui l'écoutait à toutes oreilles. Lauzun pourtant, ambitieux avant le reste, poussait madame de Montespan, il espérait par elle tenir le roi sous sa domination et l'isoler des autres. C'était sagement pensé pour sa fortune ; Dieu en disposa autrement.

Un jour, nous étions à Saint-Germain, fort en gaieté et en fort bonne compagnie. Monsieur même, contre son ordinaire, ne boudait pas. Il avait son chevalier de Lorraine, plus madame de Grancey, qui commençait à se laisser donner pour maîtresse, et qui l'était en réalité, du chevalier, l'homme le plus arrogant, le plus insolent, le plus impudent qu'il y eût à la cour, sans compter sa scélératesse que nous retrouverons plus tard. Madame folâtrait avec Guiche et de Vardes ; la Vallière était un peu malade et gardait la chambre, madame de Montespan ne se dévoilait pas encore ; il y avait bien madame d'Heudicourt, madame de Soubise et deux ou trois autres aspirantes en titre ; mais le vent n'était point tourné de leur côté en ce moment.

Lauzun et moi nous ne nous parlions plus depuis trois semaines. J'étais superbe d'indignation et de fureur, mais je ne le montrais point.

Le roi parla de se promener en calèche après *médianoche* dans la forêt. Il aimait cette sorte de parties, en l'absence de la reine surtout. Il faisait un clair de lune digne de Monaco, une belle nuit chaude et transparente ; nous étions tous jeunes, plus ou moins amoureux ; nous fûmes charmés. Le roi commençait à essayer ces petites calèches qu'il a adoptées maintenant de préférence à tout, fort commodes dans les commencements d'un commerce, puisqu'on n'y peut tenir que deux. A présent il les conduit lui-même. Autrefois il avait un cocher de confiance, auquel il était défendu, sous les peines les plus sévères, de retourner la tête. Ce cocher s'appelait Simon, je ne l'ai pas oublié. Il est mort d'une chute de cheval.

Toute la soirée Sa Majesté s'était occupée de moi et j'en triomphais. Il ressemblait à Philippe à faire crier, de quoi je me gardais de parler à personne. Saint-Mars et ses menaces étaient toujours devant moi. Lorsqu'on se prépara pour la promenade, il s'approcha de moi et me dit de façon à n'être entendu que de moi seule :

— Madame, vous plaît-il de venir dans ma calèche ?

J'en rougis d'orgueil et de joie. Je répondis : Oui, très fortement et jetant un regard à Lauzun qui m'observait. Le roi m'offrit la main et me conduisit, selon son habitude, avec un respect et une galanterie que personne ne poussait plus loin que lui envers les femmes, surtout envers celles qui lui plaisaient. Avant de monter en carrosse, il dit à Simon à demi-voix :

— Va devant toi, dans les allées, sans t'inquiéter des autres, et tâche qu'on te perde.

Cocher et courtisans connaissaient ce signal. Lorsqu'en s'asseyant il ne disait point : « Messieurs, on me suit », c'était un ordre de s'écarter.

Je compris où nous allions, et mon premier mouvement

but une [illegible] d'impression triste. J'[illegible] Lauzun, j'aurais été [illegible] lui porter un pareil [illegible] ce moment cela [illegible] il possible? Ne m'[illegible] pas, et devant [illegible] l'air d'être abandonnée [illegible] je repousser le [illegible] grand roi du monde [illegible] homme du [illegible] pour l'amant de [illegible] de Montespan? Je me serais trouvée humiliée [illegible]

— Madame, me demanda le [illegible] que nous fûmes hors de portée d'être entendus [illegible] vous aimez M. de Lauzun?

La question était [illegible]. Il ne supportait les rivaux ni dans le [illegible] passé. Nier l'un et l'autre me semblait [illegible] sus comment répondre, je balbutiai.

— Je suis [illegible], reprit-il, n'ayez pas peur. J'ai [illegible] secret et je le suis encore. Répondez-moi.

Il n'y [illegible] de reculer.

— Sire [illegible] nous marier tous deux, nous sommes [illegible] la même maison, vous comprenez...

— Oui [illegible], j'entends cela.

Je [illegible] clair de la lune son front plissé et ses sourcils [illegible] rapprochaient, je n'étais pas tranquille. Il a [illegible] par orgueil.

— [illegible] maintenant? continua-t-il.

— Oh! maintenant je ne l'aime plus, sire.

[illegible] cela le plus naturellement du monde, je croyais que [illegible] véritable. Le roi sourit.

— En êtes-vous bien sûre?

— J'en suis certaine.

— Aimeriez-vous, par hasard, M. de Monaco?

Le *par hasard* me sembla bien plus joli que le *quoi qu'on dise* de Trissotin. Je souris à mon tour.

— Ces hasards-là n'arrivent pas à tout le monde, sire.

— Ah! oui, il y a cette folle de madame de Mazarin.

Mon mari était alors avec elle en Italie, d'où il devait la suivre en Angleterre jusqu'à ce qu'elle le chassât comme un laquais pour satisfaire Saint-Evremont son vieil amoureux et la demi-douzaine de jeunes évaporés qu'elle élevait à la brochette.

— Et puisque vous n'aimez ni M. de Lauzun ni M. de Monaco, qui aimez-vous donc, madame? Il faut bien que vous aimiez quelqu'un.

La demande était directe, je ne pouvais y répondre aussi directement; je baissai les yeux. Il me prit la main et la baisa. Le roi était avec les femmes, je l'ai dit, aussi respectueux, aussi *déférent* qu'un écolier des Quatre-Nations. Il les traitait avec tous les égards du monde, jusqu'à ce que... Ce sera le dernier chapitre de mes mémoires, j'ai promis de dire la vérité sur lui, je la dirai.

— Ne voulez-vous pas me dire qui vous aimez? Si on vous avouait qu'on vous aime, que répondriez-vous, madame?

— C'est selon *à qui* je répondrais.

— Mais... répondriez-vous, vraiment?

— Oui, sire!

— Et quoi donc enfin?

— Votre Majesté ne m'a pas fait d'abord l'honneur de me répondre, à moi.

— Madame, vous éludez la question.

— Je ne l'élude pas, sire, je l'attends.

— Suis-je d'ordinaire le confident des autres? Il ne peut être question que de moi.

— Votre Majesté m'honore beaucoup, mais...

— Mais ma recherche ne vous agrée pas.

— Je ne dis point cela.

— Mais... que dites-vous, alors?

— Je dis que je n'ose pas dire ce que je pense, et que je n'ose pas penser ce que je dirais.

— Ah! madame.

Je suis obligée de vous avouer que le roi était charmant.

LI

Nous [illegible] promenâmes ainsi fort longtemps. Le roi fut tendre [illegible], il fut prodigue et généreux, et, sans se montrer [illegible] à la façon de Biaritz, il me laissa voir un [illegible] vif dont je fus enivrée, je l'avoue. Pour la [illegible] vie j'oubliai complètement Lauzun; je ne me [illegible] son existence pendant ces moments adorables [illegible] toutes mes passions. Je rentrai chez moi [illegible] déjà l'univers à mes pieds, me [illegible] la [illegible] cour, de la France entière, et [illegible] les gloires les plus splendides. Il m'aimait! Il [illegible] il m'avait promis de quitter la Vallière, de me donner la première place. Il m'avait promis que je serais désormais sa seule pensée, son seul amour.

J'étais sûre de ma famille, mon père m'avait élevée dans la vénération de la belle Corisandre, une des *mies* d'Henri IV et mon aïeule, on le sait. Mon frère s'expliquerait avec Madame; quant à M. de Monaco, madame de Mazarin, qui le consolait de tout, le consolerait bien d'un petit exil dans ses États. C'était donc pour le mieux. Le lendemain, je devais être déclarée, la Vallière perdue; je n'en dormis pas de la nuit.

Dès l'aube, je commençai ma toilette, et jamais je ne fus plus belle. Je mis mes magnifiques perles, qui me seyaient à miracle; j'en avais pour soixante mille écus. Je mis une jupe et un corps de jupe en brocart mordoré et bleu de ciel, avec des broderies en chenille frisée qui firent fureur plus tard; c'était la première. Blondeau m'avait déniché un brodeur dont j'ai fait la fortune et qui avait, j'en conviens, des inventions merveilleuses. C'était le lundi de la Pentecôte et le jour de la procession des chevaliers du Saint-Esprit, où le roi était si beau. Les dames redoublaient de parures, sans quoi les courtisans les eussent écrasées.

Quand je parus, il y eut murmure et rumeur. Les uns me louaient, les autres me critiquaient, tous attendaient impatiemment ce qui allait suivre. Ma promenade de la veille était connue. Chacun en parlait, selon ses craintes ou ses espérances. La Vallière était là, pâle, défaite, très peu belle, il en faut convenir; Madame pinçait ses lèvres et armait son nez; madame de Montespan riait en femme qui s'impose la gaieté; quant à Lauzun, il affectait l'indifférence, mais ses yeux étincelaient de rage.

Je saluai la reine, qui ne se doutait de rien. La reine mère était morte alors; elle se fût doutée de tout, elle. Je saluai Madame, et je me mis près d'elle, selon ma charge; elle ne me parla d'abord pas, puis, me regardant du haut en bas, elle me jeta tout haut ce compliment :

— Madame, vous êtes bien belle, on vous prendrait pour une nouvelle mariée.

J'allais répondre : le roi entrait, je ne pensai plus qu'à lui. Monsieur, les princes, tous les courtisans le suivaient. Mon père me fit de loin un signe de l'œil qui me prouva qu'il savait tout. Le roi, comme à l'ordinaire, ne me donna aucune marque de distinction; j'en fus saisie.

On se rendit à la chapelle, je suivais Madame, tout en me demandant de n'être point où je croyais. Un regard de la Montespan me rappela à moi-même; elle triomphait de mon abattement. Je pris ma place la tête haute; je voulus être belle, je le fus, et j'eus la joie de l'entendre répéter autour de moi. La cérémonie eut lieu, les colliers furent donnés, on rentra dans les appartements, et chacun se dispersa à sa guise. Le roi était rentré chez lui.

J'avais reçu bien des compliments, bien des Dieu garde sur ma faveur naissante. Cette éclipse déconcerta les courtisans plus que moi encore. Je marchais en causant gaiement, bien que j'eusse la mort dans le cœur, lorsque M. de Marsillac s'approcha de moi et me demanda tout bas de le suivre. C'était le confident bien connu des amours de Sa Majesté, le rival de Lauzun, le seul des préférés de Louis XIV qui n'ait eu que des disgrâces passagères jusqu'ici. Il m'a bien la mine d'y tenir longtemps; c'est une médiocrité.

Tous les visages changèrent, excepté le mien, que je sus dominer. Je demeurai quelques instants encore, tant pour jouir de leur confusion que pour donner décemment le change. Puis je fis mes excuses et je me dirigeai vers mon appartement, sauf à prendre un autre chemin ensuite. M. de Marsillac me précédait. Il connaissait les couloirs secrets du château aussi bien que Bontemps, chez lequel nous allions. Je trouvai le valet de chambre du roi qui m'attendait et qui me salua jusqu'à terre. M. de Marsillac ne s'en allait point et personne ne parlait. Je me décidai pourtant et je demandai ce que signifiait tout cela.

— Sa Majesté désire vous voir, madame.

— Où dois-je aller, alors?

— Bontemps vous conduira, il a le mot d'ordre des petites entrées.

— Pourquoi les petites entrées?

— Sa Majesté vous le dira elle-même.

— Alors pourquoi vous, monsieur le duc, êtes-vous venu m'appeler dans la galerie?

— Par l'ordre du roi, madame.

Tout ceci ne ressemblait pas aux promesses de la veille. J'aurais éclaté volontiers; mais je me contins, il fallait voir la fin de la pièce.

— Eh bien, monsieur Bontemps, puisque c'est vous que je dois suivre, conduisez-moi.

Il ne se le fit pas répéter et m'emmena par un labyrinthe de passages tous noirs, tous puants, tous peu faits pour y porter une robe telle que la mienne, jusqu'à une petite porte, dans un corridor borgne, et dans une partie du

château destinée aux seuls domestiques et où je n'avais jamais mis le pied. Je suffoquais de colère, je faillis dix fois le laisser en route. Parvenus à cette porte, il s'arrêta, tira une clef, l'ouvrit, et, me faisant un nouveau salut, il me fit signe d'entrer en me disant à voix basse :

— Le roi est là.

J'entrai. Je le voyais, en effet, assis dans une manière de cabinet, fort richement orné, mais très sombre ; il prenait jour par le haut, à travers des grilles et des vitrages. Il vint à moi, me tendant la main ; je ne donnai pas la mienne, et je me contentai d'une révérence de cérémonie.

— Ah ! madame, vous voilà plus belle que toutes les belles, et que je suis heureux de vous revoir !

Je recommençai de la même manière.

— Quoi donc ! Est-ce ainsi que je vous retrouve ? Si différente d'hier ! êtes-vous déjà changée ? Avez-vous oublié...

— Je n'ai rien oublié, sire, il me semble que je suis la seule à me souvenir.

Le roi rougit et essaya de sourire.

— Ah ! oui, hier ! Vous êtes pressée, madame ; je vois qu'on ne m'a pas trompé, et chez vous l'ambition est plus forte que l'amour.

Cette sorte de déclaration à brûle-pourpoint, si opposée à ce que j'avais entendu la veille, me confondit. Mes ennemis étaient bien actifs, qu'ils avaient trouvé déjà le moyen de tout changer en quelques heures ! J'ignorais alors que la Vallière attendait, le soir, son royal amant au passage, et qu'ils étaient restés ensemble très longtemps après que le roi m'eut quittée. Ses pleurs, son désespoir, ses prières, un feu mal éteint, la crainte d'un éclat, et par-dessus toutes choses l'habitude, tout avait contribué à ma confusion. Le roi, d'ailleurs, je le dirai, puisqu'il faut le dire, le roi me désirait, mais il ne m'aimait point. Son jeune âge, ses passions l'entraînaient vers moi, son cœur et sa raison l'en détournaient. Ma famille était trop considérable, une favorite dans la maison de Gramont, et une favorite de ma trempe, c'était une grande puissance. Il le sentait, surtout il sentait la résistance qu'on lui opposerait, et pour lui c'était la plus souveraine antipathie.

Il fallut à madame de Montespan une persistance de volonté que je n'eus point, pour s'établir où elle est encore, presque en effigie seulement, il est vrai. MM. de Mortemart sont bien aussi grands seigneurs que nous, mais ils n'ont point cet esprit d'intrigue et d'envahissement que possèdent mon père et mes oncles. Le gros Vivonne s'est laissé faire maréchal de France, général des galères, gouverneur de Champagne par la grâce de sa divine sœur ; mais il n'a jamais cherché à commander personne, il n'a jamais donné un conseil, il n'a songé qu'à se bien divertir et à faire la cour à madame de Ludres. Mon père eût songé à autre chose, lui !

Je me trouvais précipitée de bien haut. Je suis fière, on le sait ; je ne souffre ni contrainte ni l'ombre même d'un mépris. Je fis un mouvement vers la porte.

— Où allez-vous donc ? me demanda le roi, fort étonné.

— Ma place n'est plus ici, dès que Votre Majesté me méconnaît, sire, et vous trouverez bon que je me retire sur-le-champ.

— Au contraire, princesse ; asseyons-nous et causons.

C'était un ordre, j'obéis.

Le roi ne savait pas plaisanter, il ne savait pas feindre en plaisantant non plus. Il voulut jouer au plus fin ; je le devinai sur-le-champ et je me tins sur mes gardes.

— Voyons, me dit-il, je suis bien coupable à vos yeux, n'est-ce pas ? Il fallait ce matin, après avoir donné les colliers de l'Ordre et l'accolade de chevalerie, prendre madame de Monaco par la main, et la déclarer, comme sous mon aïeul Philippe-Auguste, reine de la beauté et des amours. Voilà ce que vous vouliez.

— Vous raillez très bien, sire, mais ce n'est pas s'excuser, c'est encore moins se faire pardonner ; si vous daignez me passer ce mot et cette idée.

— Je ne m'excuse point, puisque je ne suis point coupable, madame. Je suis délicat en amour, je le suis à l'excès peut-être ; mais enfin, tout ce que j'ai promis hier, je l'aurais fait, si un mot, un seul mot, ne m'en avait empêché.

— Me sera-t-il permis de demander lequel ?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, madame, je crains de n'être pas aimé, de ne l'être pas du moins tant que je le voudrais et comme je le voudrais.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Enfin, je crains de trouver chez vous l'ambitieuse, la femme avide d'honneurs, plutôt que la maîtresse amoureuse. J'ai tort sans doute, il dépend de vous de me convaincre.

— Comment ?

— Acceptez le mystère, contentez-vous de mon cœur, n'exigez rien de plus. Soyez mon amie secrète, venez en ce lieu ignoré me porter le bonheur que j'attends de vous, et, aux yeux de toute la cour, soyons étrangers l'un à l'autre. Si vous acceptez, je reconnais la calomnie, et je crois en vous comme en moi-même.

C'était poser la question sur un terrain brûlant, il y fallait rester, ou périr, je n'avais pas le choix. Je répondis fermement :

— J'accepte, sire.

— Quoi ! le mystère, quoi ! des entrevues rares, ignorées ! quoi ! la soumission, l'abnégation de vos penchants et le sacrifice de tout ce qui vous plaît ?

— Oui, sire.

— Vous m'aimez donc, alors ?

Je l'aimais, en effet, ou plutôt je m'aveuglais moi-même à cet égard, il ne m'était donc pas difficile de l'aveugler aussi. Je trouvai une éloquence véritable qui le frappa, il fut pour moi, au bout d'une demi-heure, aussi tendre, aussi confiant que la veille, il en revint au même point, aux mêmes propositions, et me pressa de les accepter. Plus adroite que lui, plus maîtresse de moi-même, je refusai.

— Non, sire, quand j'aurai prouvé ce que je suis, quand j'aurai confondu ceux qui m'accusent, alors j'accepterai le triomphe, encore peut-être je le refuserai. Je tiens à vous montrer combien mes ennemis sont lâches et vils, à mesure que vous apprendrez à me mieux connaître. Ne troublez pas la joie que j'éprouve par des instances inutiles, ou vous m'ôteriez toute envie de revenir la chercher.

Il fut subjugué par mes instances, par tout ce que je déployai d'adresse et de sentiments. J'étais piquée au vif. Nous restâmes fort longtemps en ce divin cabinet, et, lorsque je revins chez moi, j'étais si fatiguée de ma contrainte, de mes impressions refoulées, qu'il fallut me mettre au lit. Blondeau passa la nuit à me soigner.

Le lendemain je me levai réconfortée, sûre de moi-même, prête à faire face à tout et à tout terminer. Le maréchal vint dans mon appartement s'informer de la vérité ; les bruits de la cour, qui ne cessait de parler depuis la veille, l'inquiétaient. Il eut beau m'interroger, je me tus.

— J'ai été malade, monsieur, et je vais bien, voilà toute la malice. Le roi m'a conduite en calèche, c'est vrai, mais il y conduit souvent les dames, selon l'idée qu'il a chaque jour, on n'en glose point, pourquoi gloser sur moi ? Je vais reparaître tout à l'heure, je dirai à tous ce que je vous dis, et cela se terminera là.

Cela se termina en effet, je tins ma promesse. Je fus naturelle, digne, gaie suivant la circonstance, et nul n'eut rien à reprendre en moi. Je vis le roi presque tous les jours dans notre cachette, conduite par Bontemps. M. de Marcillac ne s'en mêla plus, il était trop officiel. J'eus le courage de me taire, de ne montrer à personne ce que j'éprouvais. Je restai impassible devant les railleries, et je mis tant de mesure dans mes démarches, qu'on en vint à douter de la vérité. Le roi m'en félicita, il voulut même, dans un accès de générosité et d'amour, me faire humilier mes envieux et me proclamer sa maîtresse ; je m'y refusai de nouveau. Je voulais mieux.

Enfin le terme vint, et ces circonstances sont toutes présentes à ma mémoire ! Il arriva ce jour-là un événement que je veux retracer, parce qu'il est à la gloire du roi, et qu'il se montra dans toute sa puissance de volonté, dans la grandeur de son intelligence et dans la sagesse de son esprit.

C'était avant la messe. M. de Dangeau commençait déjà à être une manière de favori en dessous. Il se vantait d'aimer les lettres et de protéger ceux qui les servaient. Il dit au roi que M. de Corneille était dans la galerie, et qu'il lui voudrait bien parler un moment. Cela ne se faisait point ; mais le roi n'était pas, en ce temps-là, si sévère sur l'étiquette qu'il l'a été depuis.

— Faites venir M. Corneille, dit-il.

On appela le bonhomme, qui vint comblé de cette faveur, et que Sa Majesté reçut avec toute la distinction qu'il méritait. Son génie n'était plus au niveau de sa jeunesse, on l'abandonnait pour Racine qui commençait, et sa fortune s'en ressentait.

— Eh bien, que me voulez-vous, monsieur Corneille ? demanda le roi.

— Sire, ma pension est bien modique, elle ne me suffit pas, je suis très malheureux.

— Comment ! M. Colbert ne vous a-t-il point donné ce qu'il fallait ? Je ne l'avais pas [illegible] j'aime le génie, monsieur Corneille, et vous êtes [illegible] des gloires de mon règne.

— M. Colbert ne m'a même pas répondu, sire.

— Vous avez bien fait de vous adresser à moi, faites-en toujours autant, je ne veux pas que vous manquiez.

Corneille était si ému qu'il ne pouvait pas répondre. Le roi l'interrogea alors sur des choses indifférentes, pour lui laisser le temps de se remettre. Il répondit presque en pleurant. Sa Majesté en fut profondément touchée et les assistants aussi, si bien qu'on oubliait l'heure de la messe, et les courtisans attendant dans la galerie. L'huissier se présenta et salua le roi pour lui faire comprendre que le moment était venu.

Sa Majesté se leva alors, prit M. Corneille par le bras.

[illegible] entendu jusqu'aux derniers rangs, messieurs, le roi et le grand Cor[illegible]

[illegible] mais l'émotion [illegible] plus beau moment de [illegible]

Le roi, après [illegible] la messe, me fit un signe convenu [illegible] d'aller à notre asile ; [illegible] de nous seuls en ce temps-[illegible] servi également à madame de S[illegible] c'est là où elle retrouve encore le roi [illegible] est éternelle, elle résiste à tout [illegible] Je la laisserai établie comme [illegible] dépit de madame de la Vallière, de [illegible] Montespan en présence de madame de V[illegible] et qui ira loin. Du fond de mon [illegible]

[illegible] Lauzun ne me parlait absolument [illegible] ne pas avoir l'air de me dédaigner. Ce [illegible] Madame passa chez Sa [illegible] sus quelle affaire, j'attendais dans la [illegible] d'autres personnes, lorsqu'il vint à moi [illegible] je ne lui connaissais point.

[illegible] me dit-il, vous êtes bien triomphante, vous [illegible] plus vos amis.

— Monsieur, si mes amis veulent que je les regarde, ils n'ont qu'à se montrer.

— Très bien, madame, ils se montreront, soyez tranquille.

Ces [illegible] une menace, je la sentais sans la pouvoir toucher.

— Alors, s'ils se montrent, monsieur, je vous promets que je les verrai bien.

— [illegible] peut-être pas autant que vous le pensez, madame.

[illegible] il se mit à goguenarder sur ma coiffure, sur une robe verte que j'avais ce jour-là, sur mille folies qui faisaient [illegible] les gens. J'en fus d'abord un peu inquiète [illegible] Madame m'appela et je n'y pris point garde. Elle me dit que nous irions passer la journée à Saint-Cloud, [illegible] le lendemain, et que c'était le roi, qui [illegible] qu'il avait reçu décommandait la cour [illegible] que c'était une manière de me prévenir, et que [illegible] serait remis au jour suivant. Souvent [illegible] Madame nous servait de communication et [illegible] si elle l'avait su.

L[illegible] le changement de scène, Lauzun parut d'une [illegible] il se mit à hargneur tout le monde [illegible] droite et à gauche, sur n'importe qui [illegible] Madame en riait fort et moi [illegible] qu'il y avait là-dessous quelque [illegible] Madame de Montespan le [illegible] où elle excellait ou elle avait les [illegible] qu'alors ils étaient au mieux, [illegible] garder de sa [illegible] Il tomba sur [illegible] du chapelet des Artois de ruelles [illegible] blondasse, nullement [illegible] de si grand [illegible] que les beaux, plus grand que les [illegible] plaisait de les [illegible]

Nous [illegible] Saint-Cloud par une chaleur à tout brûler. Madame [illegible] ses amours n'allaient [illegible] Lauzun ainsi [illegible] de carrosses était [illegible] par le soleil et peu disposés à la cérémonie.

Madame avait [illegible] qu'elle ne l'aimait point [illegible] la cérémonie et qu'elle la bannissait volontiers [illegible] Monsieur n'y était pas [illegible] y tenait fort [illegible] de s'asseoir par terre sur le parquet pour [illegible] plus frais [illegible] comme elle du moins les [illegible] à l'entour. Lauzun se [illegible] avec les plus belles, il tournait dans le [illegible] partout cherchant sa place sans prétention [illegible] une main renversée derrière [illegible] comme pour répondre à la [illegible] le turlupinait et mit son talon [illegible] le poids de son corps dans le creux de [illegible] en alla.

[illegible] Idée des conséquences [illegible] mes doigts sont machurés [illegible] je me tus [illegible] si j'eusse été debout, je [illegible] les grands force du monde [illegible] s'en aper[illegible] Madame, qui en [illegible] C'était pendant [illegible] tout le monde les [illegible] tout de turlupinait Vardes qui plus tard... on verra cela.

Aussitôt qu'on lui eut dit ce qui se passait, elle m'appela. J'y dus courir ; je me tenais tout juste debout.

— Madame, dit-elle, on assure que vous êtes blessée.

— Moi, madame, nullement.

— Ah ! j'en suis bien aise, c'eût été là une vilaine blessure à recevoir.

Elle me parla ainsi tout haut, ce qui m'humilia et me blessa tant, que j'en crus crever sur l'heure. Je faillis lui répondre une impertinence ; j'eus encore la force de me contenir dans l'espoir d'une autre vengeance plus éclatante que celle-là.

— Ah ! demain, pensai-je, le roi saura tout, et j'accepte ce que j'ai refusé tant de fois, pour avoir raison de ces insolents.

J'eus donc l'esprit en repos et satisfait par cette résolution ; je plaisantai, je jouai, je fus calme avec Madame au point de l'amener aux manières de nos beaux jours, malgré les gros yeux de Vardes ; j'appelai tout le monde à moi, ce fut moi qui tins la belle place et qui eus la palme du bel esprit. En rentrant dans ma chambre, j'étais si suffoquée, que je ne me couchai point, et que, prenant Blondeau et un laquais, j'allai vaguer par les allées du parc ; j'étouffais.

On devait rentrer à Versailles de bonne heure, ce qui m'arrangeait fort ; j'espérais voir le roi et avoir mon *audience*, ainsi que le disait madame de Beauvais, sa première maîtresse. Madame me prit dans son carrosse à l'ordinaire. J'avais enveloppé ma main d'un gant, elle me faisait beaucoup souffrir et elle était fort enflée. Madame y jeta les yeux, mais elle ne prononça pas une parole. Le voyage se passa bien ; nous rencontrâmes à la moitié du chemin M. de Marsillac, qui prit soin de nous dire combien le roi nous attendait avec impatience et combien il avait de projets à communiquer à la princesse. Je n'eus garde de ne pas comprendre, et j'en fis mon profit tout doucement.

En effet, nous aperçûmes Sa Majesté se promener dans le parc, au soleil, avec Lenôtre et quelques employés du jardin. Ils discouraient fort et semblaient ne pas voir que nous arrivions ; mais ils nous voyaient, et le roi avait une manière de coin de l'œil que je connaissais bien, qui en disait *gros*. Je me rendis chez moi et j'attendis. Je n'attendis pas longtemps. Bontemps vint et m'avertit qu'on était *où je savais*.

Je pris ma mante, je me mis en marche derrière lui, moins bien déguisée que de coutume, mais plus impatiente encore. Nous voilà enfilant corridors sur corridors, pour arriver à cette montée dont tant de gens eussent voulu connaître la route. Sur le palier, en face de la bienheureuse porte, était un privé auquel je n'avais jamais pris garde jusque-là. Il me sembla y entendre un léger bruit ; je n'y songeai point et je laissai faire à Bontemps les préliminaires habituels.

D'ordinaire, le roi ouvrait la porte en arrivant, mettait la clef à la serrure et la refermait ensuite ; nous la trouvions toute prête. Bontemps eut beau chercher, beau regarder, beau retourner partout, il n'y avait point de clef ; cependant le roi était là, il attendait, comment faire ?

— Sa Majesté aura oublié d'ouvrir la porte, dit-il.

Et il frappa doucement d'abord, puis plus fort, plus fort encore, jusqu'à ce qu'enfin le roi vint et demanda qui était là.

— C'est moi, sire, répliqua le valet de chambre.

— Seul ?

— Non, sire.

— Eh bien, entrez.

— Impossible, sire. Votre Majesté a gardé la clef.

— Je l'ai mise comme à l'ordinaire.

— Je puis assurer au roi qu'elle n'y est point.

— Je l'y ai mise.

— Si Sa Majesté voulait bien nous ouvrir.

Le roi essaya, impossible.

— La serrure est fermée à double tour, il faut qu'il y ait quelque diablerie là-dessous. Que c'est insolent !

Nous parlementâmes ainsi à travers la porte, ce qui nous mettait dans la situation la plus ridicule du monde, et si nous avions su !

LII

Je ne sache rien de plus ridiculement plaisant, je l'avoue, que ce colloque avec une porte entre nous, sans pouvoir nous rejoindre à cause d'un si mièvre obstacle. Le plus grand roi de l'univers arrêté dans sa volonté par un tel empêchement ! Bontemps cherchant cette malheureuse clef par terre, le roi s'obstinant à ouvrir le pêne, moi fort empêchée

et ne sachant vraiment pas ce qui en résulterait. Je concentrais ma colère, mais elle était bien près d'éclater, lorsqu'enfin le roi me jeta un bonsoir très sec et nous n'entendîmes plus rien.

Sa Majesté est fort indisposée de ceci, me dit Bontemps, j'engage madame la princesse à lui parler demain et à tâcher de le rejoindre, je le connais, c'est une chose grave pour lui, il soupçonnera quelque amant caché et c'est une chose qu'il ne pardonne pas.

Je ne répondis point, il ne me convenait en rien de m'exposer auprès du confident de Louis XIV, il me reconduisit chez moi. J'avais grande envie de dire que j'étais malade et de ne pas reparaître ; mais je réfléchis que, si l'on m'avait joué un tour, je donnerais gain de cause aux méchants et je mettrais les rieurs de leur côté.

Bien m'en prit, comme on va voir, car voici ce qui était arrivé.

Lauzun avait connu, je ne sais par qui, mes entretiens avec le roi, il avait découvert mon chemin, et, ce jour-là, il alla d'abord visiter les alentours pour y chercher une cachette, gagna les privés et eut soin de s'y établir en fermant le crochet. Il n'y était pas depuis dix minutes, qu'il vit le roi ouvrir la porte, mettre la clef en dehors et rentrer chez lui. Aussitôt ce fut à son tour de sortir, d'aller prendre la clef, qu'il jeta dans les privés pour être sûr de ne pas la rendre, et de se remettre en embuscade au même lieu, toujours sous la protection de son crochet.

Il fut donc témoin de toute l'aventure, qu'il se garda de répéter, mais qu'il me raconta plus tard à moi-même, dans notre court raccommodement ; je ne puis dire que je lui aie pardonné la sotte mine qu'il me fit faire en cette occasion, de même que je crois pieusement qu'il a pu aller à Pignerol à cause de ce souvenir et de bien d'autres ; mais celui-là ne lui a point nui.

Le soir, au jeu, le roi, qui d'ordinaire me parlait toujours, ne me dit pas un mot, il me salua avec sa galanterie ordinaire, mais ce fut tout. Il entreprit un reversis effrayant, avec Langlée et Dangeau, et mon oncle, qui faisait cent lazzis, selon son habitude. Je me voulus mettre du jeu du comte de Gramont, afin de me tenir à la table.

— Non, pas de dames ce soir, c'est trop sérieux ; elles nous amuseraient et nous feraient faire une triste partie, je ne veux pas.

Je compris que Bontemps avait eu raison ; mais, s'il est dans mon caractère de tenir d'autant plus à ce qui m'échappe, il est aussi dans ma façon de ne rien faire pour le reconquérir. Je me blesse, mais je ne plie devant le caprice de personne, pas même celui du roi. Je n'avais pas le moindre tort, je voulus attendre. Je n'eus l'air ni inquiet, ni soucieux, cependant je souffrais à mourir.

Une semaine tout entière se passa sans que j'entendisse parler de rien. L'histoire se racontait sans noms, personne n'osait songer au roi, ou, si l'on y songeait, on ne le disait point ; on nommait encore moins la dame, mais on se divertissait hautement à ses dépens et à ceux de l'amant enfermé. On en parla jusque dans le carrosse de la reine, où le roi était aussi. Madame en fit mille plaisanteries, et me mit sur le chevalet.

— Voyez-vous cet amant derrière cette porte, et la belle dans ce corridor, et le confident cherchant la clef, pendant que le jaloux, à son observatoire, jouissait de tout cela ? Le beau coup d'œil !

— Comment en ont-ils fini ? demanda la reine.

— Je le sais, répondit le roi, car je tiens cette aventure d'original.

— Vous, sire ? s'écria Madame en jetant vers moi un regard soupçonneux. Et comment cela ?

— Personne n'ignore que je suis fort secret ; l'on n'ignore pas non plus que ma police est faite de façon à n'avoir rien de caché dans le château. Je connais les *deux* amants. Je connais la dame ; elle a reçu là une bonne leçon. Dieu veuille qu'elle lui profite. J'ai lu dans mon enfance un livre espagnol dont le héros défile des proverbes sans fin ; il y en a un que j'ai retenu et qu'elle fera bien de retenir aussi :

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.



L'histoire se racontait sans noms, personne n'osait songer au roi.

— Les proverbes sont, en effet, une bonne chose, dit la reine, qui n'y comprenait rien ; je sais de quel livre vous parlez, c'est notre *Don Quichotte* ; nous l'estimons fort en Espagne, et je suis étonnée que vous ne le fassiez pas traduire en français, ne l'est-il point ?

Nul ne dit mot. J'avais reçu le coup, il me frappa, et il me fallut une force enragée pour ne pas éclater. Madame flairait la chose, je le voyais. On m'eût tuée qu'on n'eût pas effacé mon sourire.

— Voilà, en effet, dis-je, une pauvre femme bien attrapée, et c'est le cas de se retirer ou jamais.

Cette audace me sauva aux yeux des autres ; pour le roi, je ne sais ce qu'il en pensa.

— Vous en parlez bien à votre aise, madame la duchesse, reprit-il ; on ne peut pas toujours faire ce que l'on désire : on a un mari, une famille, des devoirs, peut-être et probablement même une place à garder. On a affaire à un honnête homme ; quelque blessé qu'il soit, il se tait ; il considère l'entourage bien plus que la personne ; il se contente d'un mépris secret, et il garde pour lui ses préventions.

Madame de Montespan se mordait les lèvres ; elle couvait quelque méchanceté, et la méchanceté éclata.

— Comment, sire ! vous traitez les choses ainsi. Que feriez-vous donc à la place de l'amant ?

— Duquel ? demanda Madame.

Le poison se versait goutte à goutte.

— Mais de celui qu'on avait si bien grillé derrière cette porte. Quelle figure il devait y faire ! Ah ! ah ! ah ! les plaisantes gens.

Le roi aurait pu répondre :

Je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis !...

— Si [illegible] qu'il fût, madame, dit le roi se contenant à peine, [illegible] fait comme lui. Moi, tenant en haut de mon [illegible], je n'ai laissé la femme à celui qu'elle préfère, sans [illegible] cela de mal à personne. La vengeance est trop [illegible] trop indigne d'un grand cœur quand elle descend [illegible]. En voilà assez, ce me semble, sur cette niaiserie, [illegible] d'autre chose.

Depuis ce moment, le roi fut pour moi de la même manière : parfaitement poli, mais froid ; il ne me fit point de mal, mais il ne m'accorda rien. J'avais demandé pour M. de Monaco le titre et le rang de prince étranger, auquel il a bien autant de droits, je crois, que MM. de Rohan et d'autres qui, enfin, ne sont souverains nulle part ; il me l'avait promis, il s'y est refusé formellement. Mes frères ont été sans cesse poursuivis, tourmentés pour des riens. Le pauvre Guiche a passé la moitié de sa vie en exil. Il est vrai que ses sottises ne chômaient pas. Louvigny, qui est un pauvre sire, ne put jamais avoir le régiment des gardes, lorsque Guiche y dut renoncer ; mon père en eut le déboire. Excepté son franc parler, qu'on ne lui ôtait pas parce qu'il était amusant, il ne garda pas grand chose de son ancienne faveur. Le comte et la comtesse de Gramont sont les seuls qui aient conservé leur manière habituelle. Il est vrai que ma tante ne me peut souffrir et qu'il est impossible de se brouiller avec mon oncle : il rit de tout et n'accepte rien au sérieux.

J'ai rarement autant souffert qu'en cette promenade. Elle dura plus de trois heures ; ensuite, il y eut appartement en grande cérémonie pour la réception d'un ambassadeur de Venise, nous y assistâmes toutes, et moi à côté de Madame, selon ma charge. Le soir, la reine tint cercle, autre supplice, et Madame imagina une promenade aux flambeaux, comme aux premiers jours de son mariage. On y rit fort, et moi plus que les autres.

Lauzun m'attrapa dans un coin de charmille, car nous, nous jouions comme des enfants, il me cloua derrière un arbre et me dit.

— Vous avez le courage des gladiateurs romains, qui mouraient en riant, à ce que racontait hier M. de Condom chez la reine.

— Je ne meurs point, monsieur, ni je n'ai envie de mourir.

— Si je ne vous connaissais pas, je vous croirais, tant vous êtes merveilleusement fière et belle ainsi.

Je cherchai à m'échapper, il me retint.

— Vous m'en voulez bien fort, n'est-ce pas ?

— Moi, monsieur, et pourquoi vous en voudrais-je? Vous ne m'aimez plus, c'est votre bon plaisir, et je suis faite de façon à ne pas retenir les gens de force.

— Je ne vous aime plus ! Ah ! plût au ciel !

— Monsieur, madame de Montespan vous appelle, ce me semble.

— Désolé de vous laisser seule, madame, mais malheureusement Bontemps a perdu sa clef.

Il s'enfuit sur ce sarcasme, que je n'oubliai pas.

Maintenant que j'ai fini ce qui me concerne par rapport au roi et que je tenais à dire pour ne pas laisser en chemin l'histoire de mon frère et de Madame, nous allons la reprendre au point où elle en était à mon départ pour Monaco. Peu de personnes la savent bien, on la fait d'ordinaire en vraie pastorale, et cela n'a jamais été ainsi. Madame se consola du départ de Guiche, et Guiche se consola de la mort de Madame, lorsqu'il eut bien pleuré entre ma mère et ses petits chiens. Il s'éprit à sa façon de la duchesse de Brissac, qui l'adorait, en prenant des airs de divinité champêtre. Ces amours-là étaient curieux. Je ne crois pas qu'ils aient dit une fois *Je vous aime* du ton des autres. Ils roulaient des yeux, ils levaient le petit doigt au ciel pour le prendre à témoin de leurs folies, dont il ne se souciait guère, ils soupiraient en [illegible] des heures entières ; quant au reste, je ne sais ma foi ce qu'il en était. Il courait de singuliers bruits sur Guiche à la fin de sa vie, et Ninon disait de madame de Grignan et de moi :

— Ces deux dames sont les seuls hommes de leurs familles.

Cependant Louvigny montra bien quelque velléité masculine à l'époque de son mariage avec mademoiselle de Castelnau, qu'il enleva fort joliment. Monsieur son frère n'en [illegible] point raillerie, il mit le pistolet sur la gorge à Louvigny, qui, suivant les errements de notre oncle du même nom, [illegible] ne flairait pas comme [illegible] à l'endroit du courage. Il [illegible] plus par peur que par amour. Mais sa pauvre femme l'a rudement payé, il lui en a fait voir de toutes [illegible], à quoi elle riposta de bonne grâce, à ce que [illegible] les galants de la cour. Le seul bon moment qu'elle [illegible] par lui, c'est lorsque la mort de son frère aîné lui a [illegible] duché de Gramont.

Je vous ai laissé Madame et Guiche, au moment de mon départ, [illegible] sur sottises et fait chasser mon frère de Fontainebleau. Je ne voulais plus m'en mêler, on le sait. Or [illegible] pendant mon absence.

Madame [illegible] se rapprocha plus que jamais de [illegible] dangereuse confidente à laquelle [illegible] je sais avoir les mêmes inconvénients, en avait de grands néanmoins, par son esprit d'intrigue et d'insinuation, par le peu de raison et de bon sens de sa conduite. C'était mademoiselle de Montalais, sœur de madame de Marans, dont nous parlions l'autre jour, laquelle a eu un enfant de M. le duc, s'est amourachée, comme un tas d'autres, de M. de Longueville, et devint dévote à sa mort, dans l'idée qu'il ne voulait point l'aimer et qu'elle n'avait plus que Dieu. Elle aurait dû s'en aviser plus tôt, elle se fût épargné un ridicule.

Les filles de la reine et de Madame avaient des galants à la douzaine. On eût pu monter une maison de charité pour y élever leurs enfants. Fiennes en eut un du chevalier de Lorraine qu'elle donna à madame d'Armagnac et celle-ci le fit élever avec les siens ; c'est une chose avouée, elles ne s'en cachent que juste assez pour ne point passer pour des effrontées et se faire jeter des pierres par les petits garçons. Une personne qui ferait les Mémoires de cette cour, qui raconterait tout exactement, ainsi que cela se passe, léguerait un beau livre à la postérité. On dit que le comte de Bussy-Rabutin s'en est occupé : je voudrais savoir s'il parle de moi et ce qu'il en dit.

Montalais était en même temps intime amie et confidente de la Vallière ; elle était née pour cet emploi, auquel elle joignait celui de maîtresse d'un ami de mon frère, grand original, nommé Malicorne. Cette Montalais avait dans la tête toute la légion des démons de l'intrigue ; elle en menait cinq ou six à la fois ; elle allait et venait de l'un à l'autre, les poches pleines de poulets qu'elle portait à chacun, sans se tromper d'adresse, ce que j'admire fort. Elle fut assez hardie pour se fourrer elle-même dans les affaires de sa maîtresse et de mon frère, leur racontant tout droit qu'elle était à leur disposition, ou du moins à l'amoureux, car, pour Madame, elle y fit plus de façon.

Elle l'alla trouver un jour qu'elle était malade (Madame était grosse en ce temps-là et souffrait beaucoup) : elle se jeta à ses genoux et se mit à la câliner, ce qui plaisait à la princesse en ces moments, la plaignant de ses petits maux et des ennuis que lui donnait Monsieur. Elle en vint insensiblement à lui parler des consolations et des dédommagements d'un beau seigneur qui se mourait pour elle, qui écrivait des lettres merveilleuses, et supplia Madame d'en écouter seulement la moitié d'une.

La princesse refusa d'abord. Montalais lui fit une douce violence et lui débita les phrases obscures que le comte de Guiche venait de lui remettre. Madame la voulut faire taire en badinant ; mais elle entendit, malgré tout, et Montalais l'entortilla si bien, qu'elle lui fit avouer d'abord que l'amour de Guiche ne lui déplaisait pas ; enfin, au bout de quelques jours, elle convint qu'elle l'aimait aussi.

Ceci se passait à Fontainebleau, où Guiche était revenu après le voyage de Nantes ; il savait à quoi s'en tenir avant ; mais ce voyage pouvait avoir tout changé, et Montalais mena les choses de la bonne façon. Comme Madame quittait Fontainebleau en litière, Montalais lui jeta dedans plus de vingt lettres du comte, qu'elle lut pendant la route pour se distraire et pour autre chose aussi, non qu'elle en fût très amoureuse, mais pour faire du roman et s'amuser.

Madame habitait alors les Tuileries et elle y resta quelques semaines sans en bouger. Montalais ne se trouva point empêchée ; elle menait de front les affaires de la Vallière et celles de la princesse, leur contant à toutes deux, sans qu'elles s'en doutassent, les secrets de chacune, et se croyant, avec son Malicorne, maîtresse de la France, parce qu'elle tripotait les fantaisies du roi comme celles de sa belle-sœur.

Bientôt les lettres ne lui suffirent plus, il lui fallut des entrevues, il fallut qu'elle amenât mon frère chez Madame, et cela avec une hardiesse dont seule elle était capable. Si Monsieur s'en fût douté, je crois qu'il l'aurait fait fouetter par ses pages. Elle habilla le comte en femme qui dit la bonne aventure, et si parfaitement, qu'il entra en plein jour aux Tuileries, devant les laquais, les filles, toute la maison, qui le voyaient chaque soir, et nul ne le reconnut.

Elle l'introduisit dans les cabinets où Madame se faisait faire la lecture, et les femmes de la princesse l'entouraient comme une personne de son rang a accoutumé de l'être quand elle est malade. Guiche entra, fit des révérences de vieille femme à s'y tromper, il contrefit sa voix, son regard, commença par annoncer la bonne fortune à ces mijaurées et leur prédit juste ce qui leur pouvait plaire, afin de les attendrir en sa faveur. Ce fut ensuite au tour de Madame, qui était au lit et qui se dolentait de toutes les manières. Il voulut être seul avec elle ; elle y fit des difficultés, mais elle finit par céder pourtant, et ils se mirent à causer bas. Le plus fort de l'affaire roula sur des moqueries de Monsieur. C'était bien la peine de s'exposer à tout pour un si beau sujet.

Mon frère s'en alla comme il était venu, sans laisser un soupçon. Il croisa Monsieur sur le degré qui montait chez le chevalier de Lorraine, il ne le vit point. Ces entretiens se renouvelèrent plusieurs fois, aussi heureusement ; cependant il fut bien près d'être pris. Un soir que Monsieur était

allé chasser à Saint-Germain avec le roi et ne devait revenir que deux jours après, soit qu'il eût été prévenu, soit qu'il se défiât lui-même, il arriva à l'heure du souper. Guiche était chez Madame, seul avec elle. Montalais faisait le guet. Elle entendit le mari qui montait quatre à quatre, et n'eut que le temps de se précipiter avant lui dans la chambre. Le trouble s'empara des amants ; Montalais, plus adroite, prit mon frère par le bras et le cacha derrière la porte, qu'elle ouvrit toute grande. Madame se sauva dans son arrière-cabinet, s'étendit sur une chaise allongée et fit semblant de dormir. Le bon prince traversa vite la chambre de sa femme, où était le galant, et, ne voyant personne, il poussa plus loin ; il était heureusement sans son d'Effiat et son chevalier de Lorraine, qui n'y eussent point été pris.

Montalais, la fine mouche, l'arrêta dans le premier cabinet, disant que Madame dormait, qu'elle souffrait fort, qu'on ne la dérangeât point, et mille autres sornettes. Pendant ce temps, mon frère s'échappait et se mêlait doucement dans l'antichambre à ceux qui attendaient, comme s'il ne venait que d'arriver. Nul n'y prit garde. Monsieur en fut pour ses recherches et Madame le maltraita fort d'être venu ainsi la priver de son repos.

— C'est, dit-il pour s'excuser, qu'on m'avait assuré que le comte de Guiche était ici.

— Quand il y serait, monsieur, est-ce qu'il n'en entre pas d'autres?

— Sans doute, mais j'avais bien le droit d'y être aussi.

Je ne sais si son excuse fut admise.

Les affaires ne tardèrent pas à se gâter par la bêtise de la Vallière, qui était certes une très bonne fille, mais qui n'a jamais eu le moindre de tous les esprits. Elle cachait au roi les secrets de Madame, qu'elle savait par Montalais, à qui elle avait juré le silence ; mais elle fit si bien avec des réticences et des airs pincés, que le roi se doutait qu'elle avait des mystères pour lui. C'est ce qu'il déteste le plus au monde, il veut tout savoir de ses maîtresses, il ne souffre pas qu'on lui cèle la moindre chose, et il demande à chaque minute :

— Qu'est-ce qu'on dit? que savez-vous?

Il avait encore contre elle une certaine jalousie d'un M. de Bragelonne, qui l'avait aimée à Blois et qu'elle avait manqué épouser. Montalais sut bien s'en servir plus tard pour entrer dans la confiance du roi, comme je le dirai. Il interrogea donc la Vallière, qui s'obstina à ne rien répondre. Il insista, il supplia ensuite ; elle persista à se taire, il la quitta furieux. Ils s'étaient promis de ne point s'endormir sur une colère, elle attendit, rien ne vint ; elle se monta la tête, pleura toute la nuit, et enfin le matin, de bonne heure, partit comme une folle et s'alla jeter dans un petit couvent borgne à Chaillot.

Le diable, qui se mêlait de tout cela, voulut que justement la veille, chez M. le Grand, quelqu'un s'avisa de dire que Madame était fort mal, beaucoup plus qu'on ne disait, et qu'elle n'en reviendrait assurément pas. Monsieur mon frère, qui est une vraie licorne pour ces choses-là, ne manqua pas de s'évanouir, et d'emmener Vardes dans un coin, afin de lui bien conter où il en était avec Madame, le chagrin qu'il aurait s'il lui arrivait un malheur, et tout ce qu'il aurait dû coudre derrière ses lèvres.

Or, Vardes était bien le plus perfide, le plus abominable de tous les hommes, et, comme si ce ne fût pas assez, il avait pour maîtresse la comtesse de Soissons, plus méchante et plus intrigante que lui, si c'est possible, et plus capable de toutes sortes de mauvaisetés. Vardes alla de ce pas lui tout conter, pendant que mon frère courut chez Madame, se confessa à elle de son indiscrétion, dont Madame fut très en colère et lui commanda de rompre avec Vardes sur-le-champ.

— Madame, lui répliqua-t-il, je me battrai avec Vardes incontinent, si vous l'exigez, mais je ne puis rompre avec un ami parce que j'ai eu le tort de lui faire une confidence ; Vardes est un honnête homme, il ne nous trahira point, et peut nous servir au contraire.

Sur ces entrefaites la Vallière se sauva. Le matin, on va dire au roi qu'on ne sait où la trouver et qu'elle a disparu des Tuileries.

Le roi arrive et va chez Madame lui demander compte de sa chère maîtresse ; Madame répond qu'elle n'en sait rien ; le roi lui dit qu'elle doit le savoir. Ils s'emportent de propos ensemble et Monsieur arrive, qui dit gravement :

— Elle a bien fait de s'en aller, elle ne rentrera plus chez moi.

Le roi n'eut pas l'air d'avoir entendu, il les quitta, parcourut le château, interrogea les filles ses compagnes, jusqu'aux laquais, aux suivantes et même les servantes de peine. Montalais jetait les hauts cris et jurait qu'elle ignorait tout, ce qui était vrai. Enfin, un cocher raconta où il l'avait conduite. Le roi y courut, lui quatrième. Il la trouva couchée par terre, dans les larmes, et l'emmena bien vite, mais en conservant néanmoins une arrière-pensée de son silence, ce que voyant, elle lui ouvrit son cœur.

Il se sentit fort de cette confidence, rentra aux Tuileries par un petit degré, fit appeler Madame dans un cabinet noir et lui demanda en grâce de reprendre la Vallière. On sait qu'elle ne la pouvait souffrir, la regardant comme la cause de sa rupture avec le roi ; elle se sentit bien puissante, et, pour se venger, répondit : Non, très sec.

— Et pourquoi, madame? demanda-t-il, quelle est votre raison?

— Vous ne l'ignorez point ; d'ailleurs Monsieur n'y consentira pas.

— C'est donc parce qu'on la croit à moi que mon frère la chasse de sa maison?

Madame baissa les yeux et se tut.

— S'il en est ainsi, je sais les moyens de le rendre moins difficile. La maîtresse du comte de Guiche vaut-elle mieux que celle du roi de France?

— Et qui èst la maîtresse du comte de Guiche? demanda la princesse avec hauteur.

— Vous, madame.

— Moi!

— Ne mentez pas, je le sais.

Il lui raconta les détails, ce qu'il avait su par la Vallière, de façon à ce qu'elle ne pût rien nier, mais sans dire qui l'avait si bien renseigné là-dessus.

Madame fut atterrée. Le roi, qui avait fort pleuré et ne voulait pas le faire voir, avait l'âme attendrie ; il n'insista pas sur le blâme, et promit à Madame que, si elle voulait rompre avec le comte de Guiche et reprendre la Vallière, il ne se souviendrait plus de rien. Elle promit ce qu'il lui demanda, tout en maudissant les indiscrets.

La Vallière rétablie dans sa chambre, le roi vint le soir chez Madame et fit appeler Montalais, fière d'une telle distinction. Il la questionna sur Bragelonne, lui fit raconter dix fois ce qu'il lui plut de dire ; elle mentait comme la *Vie des saints*. Le roi la quitta enchanté et calmé. Sa maîtresse était justifiée, et Montalais un oracle.

Le roi conservait des habitudes de tous les jours chez la comtesse de Soissons. La Vallière ne pouvait l'en empêcher ; mais elle haïssait la comtesse, et celle-ci ne l'ignorait pas. Vardes et elle s'ingéniaient contre elle du matin au soir ; enfin, ils crurent avoir trouvé un bon moyen, et ce fut la fameuse lettre espagnole, qu'ils adressèrent à la Molina, femme de chambre de la reine, pour être remise à Sa Majesté, et dans laquelle ils racontaient les amours du roi et de la Vallière avec force de méchancetés.

La Molina, après l'avoir lue, au lieu de la remettre à sa maîtresse, la porta au roi, qui entra dans une colère épouvantable et jura qu'il en ferait rouer les auteurs s'il les pouvait découvrir. Il s'adressa à tout le monde, même à ce scélérat de Vardes, qui ne trouva rien de mieux que de jeter les soupçons sur le duc et la duchesse de Navailles, ce qui contribua beaucoup à leur disgrâce arrivée peu après.

Toute la cour fut en rumeur. Madame et le comte de Guiche savaient la chose ; ils étaient dans les transes horribles et se voyaient chaque jour, par les soins de Montalais, pour chercher, disaient-ils, les moyens de se séparer. Est-ce que les amoureux trouvent ensemble ces moyens-là?

Vardes, devenu ami et confident de Madame, s'avisa de penser un jour qu'elle était plus jeune, plus belle que la comtesse de Soissons, qu'elle avait infiniment d'esprit, qu'elle était Madame, au plus particulier avec le roi, et qu'enfin elle valait mieux pour un homme de sa sorte que la nièce de Mazarin. Il se mit donc à en devenir amoureux et à le lui montrer sans le lui dire, prenant seulement vis-à-vis d'elle les airs du plus grand respect et du plus grand dévouement.

Quand il vit la tournure nouvelle des affaires de son *ami*, il chercha les moyens de s'en débarrasser sans y paraître et sous les semblants de tendresse. Il alla chez mon père, lui raconta tout, lui dit que son fils se perdait, qu'il fallait l'arracher malgré lui à ce danger, et que le seul moyen était de l'envoyer en Lorraine commander les troupes devant Nancy. Le roi se hâta de le satisfaire ; lorsque le maréchal, persuadé, le lui demanda, il ne douta pas que tous ne fussent d'accord pour avoir trouvé cette manière de l'éloigner sans scandale et le dit le soir à Madame, laquelle entra dans une douleur extravagante, non de perdre mon frère, mais de ce qu'elle le crut décidé à la quitter sans l'avoir prévenue.

Guiche, fort superbe et fort frondeur, une fois averti, écrivit à Madame qu'il n'irait point, et que, si elle y voulait consentir, il soutiendrait au roi, devant tous, qu'il n'avait pas demandé ce commandement et qu'il le refusait. Sans Vardes, qui craignait les éclaboussures, il faisait cette folie.

Montalais l'emmena promptement (j'entends mon frère), afin qu'ils se pussent consulter et dire adieu. Elle s'enferma dans un oratoire ; comme ils étaient tout au plus tendre, Monsieur revint. On n'eut que le temps de cacher mon frère dans une cheminée où il demeura longtemps sans pouvoir sortir. Enfin Montalais l'en tira et le crut sauvé, tandis qu'au contraire le plus grand danger qu'il eût encouru en cette galanterie le menaçait présentement.

Montalais avait des ennemies parmi ses compagnes, furieuses de la voir si avant dans les bonnes grâces du roi et de sa

[illegible] toutes une appelée [illegible], elle très peu [illegible] toutes façons, mais [illegible] résolut de [illegible]. Elle vit entrer le [illegible] chez Madame [illegible] et puis elle alla tout [illegible] à la reine [illegible] ne l'avait jamais aimée.

La [illegible] envoya incontinent [illegible] Monsieur, et par un [illegible] de dévote, elle lui [illegible] laisse à juger [illegible]. Il donna sur l'[illegible] chasser Montalais, laquelle se laissa faire [illegible] la tête et emporta ses [illegible] où étaient [illegible]. Ensuite il alla chez Madame et [illegible] par lui déclarer ce qu'il venait de faire [illegible] de toutes sortes d'injures et lui reprocha [illegible] Guiche, qu'il connaissait maintenant [illegible], disait-il.

— Je vais [illegible] votre mère au Palais-Royal, et [illegible] répudie que je vous envoie [illegible] garderai point céans et que vous [illegible].

Madame [illegible] elle ne répondit point d'abord, mais [illegible] assez de présence d'esprit pour [illegible] afin de n'avouer que tout juste [illegible] peu et se fit un mérite de livrer [illegible] le reste. Elle convint d'une unique [illegible] lettres.

— [illegible] innocemment, ajouta-t-elle.

Monsieur [illegible] l'a crut pas ; il en eut l'air, car elle commençait [illegible] sur un terrain peu sûr pour lui, et sur lequel [illegible] point à la suivre. Elle se plaignit doucement de [illegible] et dit qu'elle se croyait permis quelques amitiés [illegible] moins exclusives, bien moins violentes que le chevalier de Lorraine et ses autres suivants.

— Le chevalier de Lorraine, monsieur, est votre comte de [illegible] vous. J'ai voulu prendre un ami, comme vous en [illegible] un ; seulement cet ami n'est pas toujours avec moi, [illegible] point au château ; il ne me suit pas jusque dans [illegible] et me laisse plus des trois quarts de ma vie à passer avec vous. Vous voyez que nous ne sommes pas encore quittes.

Monsieur, lorsqu'on lui parlait *haut* du chevalier de Lorraine [illegible] *et des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld, c'était un embarras bien convenable, et que je ne m'[illegible] pas de vous expliquer, ayant toujours eu pour principe de ne me mêler que de ce qui me regarde. Madame se [illegible] par là ; il ne sonna mot du couvent, et lui demanda seulement de ne plus recevoir mon frère.

— Mais, monsieur, cela fera parler, reprit Madame.

— Je me charge de le renvoyer sans bruit et sans éclat, madame.

— N'est-ce pas assez d'avoir renvoyé Montalais?

— Ah ! quant à celle-là, ne m'en parlez pas, c'est une fille à ne point accepter. J'en ai appris de belles sur son compte. Je ne la veux plus, je ne la veux jamais.

Madame ne s'amusa pas à défendre Montalais, elle avait autre chose à faire et la savait fille à se tirer d'affaire sans être [illegible] ; elle dit à Monsieur que ces discussions et ces [illegible] dans sa maison lui donnaient mauvaise tournure, et [illegible] de les cesser.

— Je n'ai rien à vous dire pour ce qui est entre nous, monsieur, vous êtes le maître ; mais ne publiez pas vos [illegible] ; nous vivons bien au moins pour ceux qui nous regardent. Nous sommes sur un théâtre où les places se payent double, et [illegible] nous siffle en conséquence.

Hélas ! elle avait raison, les petits nous jugent ; s'ils nous [illegible] innocents, mais ils nous jugent d'après leurs souffrances, dont ils nous croient [illegible] et ils nous [illegible]. Dieu les venge.

Monsieur, enchanté d'avoir exercé son autorité, ou du moins d'en avoir [illegible] l'ombre, ne conserva plus de ressentiments contre mon frère. Il crut à la parole de Madame [illegible] voulut y croire, seulement il exigea qu'elle ne revît plus [illegible]. Montalais fut le bouc émissaire, toutes les injures [illegible] sur elle, on l'envoya au couvent, la pauvre [illegible] fut là un couvent bien révolutionné assurément.

Mon frère partit, bon gré, mal gré, Vardes l'embarqua en [illegible] que sa présence froissait Madame. Dès qu'il fut [illegible] mettre à profit cette absence pour s'insinuer. [illegible] je le dis, moi qui vais paraître devant Dieu, [illegible] que la vérité m'attire et que je ne veux pas [illegible] aimé un homme dans sa vie, c'est [illegible] sa mort ; c'est Vardes enfin qui doit [illegible] le fardeau de son existence détruite, et [illegible] serez bientôt convaincus comme moi.

Mon frère [illegible] de roman à sa façon ; il n'aimait que [illegible] qu'il avait l'air d'aimer les autres [illegible] pas de trop près. Il est des gens pour [illegible] tendres ont une [illegible] un sujet à ces [illegible]. C'est un faux air d'attachement qui n'est que [illegible]. Guiche était de ce nombre. Mais ce même caractère [illegible] chez lui toute intrigue, toute ambition, il ne voulait d'agitation que celle de Clélie ou de Madame, et il n'eût pas donné les émotions d'un rendez-vous difficile pour la couronne de France. Ce n'était donc point un amant dangereux pour une princesse, au contraire, il la détournait du souci des affaires, et n'employa jamais l'ombre de son crédit ni pour lui ni pour les siens.

Vardes, dévoré de toutes les passions possibles, énergique, dominateur, persistant, aimait, dans Madame, la princesse d'abord, la femme ensuite. Il la voulait posséder plus encore pour la conduire que pour en recevoir le bonheur. Je l'ai connu, Vardes, j'ai passé avec lui vingt-quatre heures d'une façon étrange, et ces vingt-quatre heures m'ont tout révélé sur cet homme. Si j'eusse été près de Madame, je l'en aurais garantie ; je le Larrais.

La rivalité s'établit entre lui et le chevalier de Lorraine, autre dominant. La pauvre princesse en fut la victime ; ne pouvant la vaincre, on l'a tuée.

La cour alla à Saint-Germain, et là commença une nouvelle intrigue de la comtesse de Soissons et de Vardes contre la Vallière, et on y employa Madame, qui se laissa faire. On voulut donner au roi la Mothe-Houdancourt ; ils persuadèrent à Sa Majesté que cette fille se mourait d'amour pour lui. Malgré sa passion pour la Vallière, il le crut, les hommes croient toujours ces choses-là, et commença à courir les gouttières avec Lauzun pour l'aller voir dans la chambre des filles. Madame de Navailles s'en aperçut et fit griller les cheminées ; ce fut son coup de grâce, on la renvoya le lendemain.

Mon oncle, alors le chevalier de Gramont, était amoureux de la Mothe et quelque peu son amant ; on l'exila sans miséricorde. C'est alors qu'il alla en Angleterre, où il fut le premier seigneur du pays pour les galanteries et les caprices. Il en revint le mari de mademoiselle d'Hamilton bien des années après.

Tout marchait donc en cette affaire contre la pauvre la Vallière, qui pleurait dans son coin et n'intriguait pas, elle, lorsque la reine mère, dont les haines sommeillaient et ne mouraient point, découvrit l'histoire. Elle ne pouvait souffrir madame de Soissons, qui, au temps de la minorité du roi, avait élevé autel contre autel et lui avait enlevé son empire sur son fils ; elle écumait tout dans les amours de notre sire. Elle eut la certitude que les marquis d'Aluyé et Bouillon, amis de la comtesse, faisaient les lettres de la Mothe au roi, dont celle-ci n'écrivait pas un mot.

— Tenez-le pour certain, lui dit-elle, et voici d'avance la copie de celle que l'on vous remettra ce soir, dans laquelle, vous le voyez, on vous demande l'éloignement de la Vallière. Vous comparerez vous-même, et vous verrez si je vous trompe.

Le roi, le soir, reçut la lettre telle que la reine la lui avait annoncée. Il la rendit séance tenante et la copie avec. La comtesse en pensa crever. Le roi ne revit plus la Mothe, qui afficha des regrets et une désolation inconsolables, et la Vallière respira un peu. Quant à Madame, toute sous la domination de Vardes, elle ne renvoya point d'Artigni, qui l'avait vendue, lorsque Montalais, Montalais n'oubliait rien, la digne fille !), lorsque Montalais, du fond de son couvent, eut découvert qu'elle était venue à la cour grosse, qu'elle avait un enfant et qu'elle trompait tout le monde. Elle envoya les lettres de d'Artigni même. Madame fit mine de la chasser ; mais Vardes ne le voulut pas, et elle resta.

Le beau, c'est que Monsieur le chérissait et n'en était nullement jaloux. Il trouva le moyen de lui faire tomber toute sa jalousie sur le prince de Marcillac, fils de M. de la Rochefoucauld, le même qui servait les amours du roi, dont j'ai parlé. Monsieur fit si bien rage, qu'il le força à s'en aller chez lui, ce dont il n'avait nullement envie, et Vardes triomphant, commença à mettre madame de Châtillon dans ses intérêts, afin de ne point brouiller encore avec la Soissons, qui lui pouvait servir jusqu'à ce qu'il fût assez sûr de Madame.

Je ne puis m'empêcher d'interrompre mes anciennes aventures pour raconter ce qui vient de m'arriver aujourd'hui ; je ne saurais penser à autre chose, et, comme je ne me soucie pas de le confier à personne, je le veux écrire, cela me soulagera. Il est merveilleux que je puisse encore tenir la plume après ce que je souffre depuis deux ans. Fagon ne me cache pas la vérité, je sais que je suis perdue, et si je ne le savais pas, la scène de ce matin ne me laisserait aucuns doutes ; sans mon caractère et mon insouciance de tout à présent, j'en serais morte de peur de mourir.

Je parlais l'autre jour de mon père et de sa cruauté : depuis le commencement de ma maladie, il l'a exercée sur moi d'une façon épouvantable, il vient d'y mettre le comble. Décidément, je ne sais plus que penser de cet homme-là. Je comprends toutes choses, si méchantes qu'elles soient, lorsqu'elles peuvent rapporter gloire, plaisirs, honneurs ou profits ; mais les atrocités inutiles ! mais les tortures infligées à un cadavre, ce n'est rien, ou plutôt c'est une lâcheté.

M. de Gramont m'entretient depuis un mois, dans ses rares visites, de son départ pour son gouvernement de Béarn. Il

a presque l'air de me quereller de ce que je ne meurs pas assez vite, et il me reproche la quasi-obligation qui le force à retarder ses projets.

— Guérissez-vous donc, madame, dit-il du même ton que s'il me conviait à me faire enterrer bien vite.

Ce matin il est arrivé de bonne heure. J'avais conquis une heure de sommeil, et c'est pour moi plus précieux que tous les trésors du monde. Blondeau l'en a prévenu, il n'en a tenu aucun compte et a ordonné qu'on m'éveillât, sous prétexte qu'il était pressé. J'en ai souffert des martyres, dont il n'a point eu pitié, au point de ne pouvoir lui répondre pendant quelques instants. Il a pris place auprès de mon lit, m'a beaucoup regardée, et puis il a commencé ainsi :

— J'arrive de Versailles, ma fille.

J'ai fait un signe de tête.

— J'ai vu le roi, et Sa Majesté m'a répété trois fois que je devais partir pour mon gouvernement ; elle s'étonne que je sois encore ici. De sorte que, bon gré, mal gré, il faut charger mes carrosses.

— Je suis fâchée, mon père, car nous ne nous reverrons plus.

— J'espérais ne pas être contraint à cette extrémité, j'espérais que vous guéririez ; mais puisque cela traîne en longueur, le devoir parle, je dois obéir.

— Ce n'est pas moi qui vous retiens, monsieur.

— En vérité, ma fille, vous êtes une femme forte, et il y a plaisir à causer avec vous en vous reconnaissant un si grand courage. Que voulez-vous ? c'est assez triste à votre âge de plier un bagage encore si bien garni ; mais le comte de Guiche est allé marquer les logis, je vous suivrai bientôt, et il ne restera plus que Louvigny et sa sotte femme pour se moquer de nous tous.

— Vous resterez longtemps aussi, monsieur, vous avez bon pied, bon œil, bonnes dents, vous prenez les maux de la vie en homme qui ne les redoute guère, et, pour votre âge, vous avez le meilleur visage qui se puisse voir.

— Parbleu, je vous remercie du compliment, ma chère princesse ; au moment où vous voilà, on ne farde pas la vérité, et quand on a votre fermeté d'esprit, on aime à l'entendre, je vous la dirai donc tout entière.

— Je vous écoute, monsieur.

— Eh bien, chacun s'étonne que vous n'appeliez pas un confesseur, et votre belle-sœur vous propose le père Bourdaloue comme celui qui vous préparera le mieux au grand passage, et que vous avez déjà vu, d'ailleurs.

— Je ne suis pas décidée encore, monsieur, j'y songe, mais je veux auparavant achever certains arrangements d'affaires, pour être tout à mon salut. Je sais ce que j'ai à vivre, Fagon me l'a calculé, et je puis donner encore quelques jours au monde.

— Mais, du tout ! du tout ! Fagon vous trompe, ma pauvre fille, cela presse. Le roi me demandait hier de vos nouvelles, et il a insisté fort sur la visite du père Bourdaloue. Madame de Montespan et lui ne parlaient d'autre chose. « Il faut qu'elle fasse venir Bourdaloue, il n'y a que lui ! ont-ils répété, et le plus tôt possible, Fagon prétend qu'elle est fort mal. »

Madame de Montespan ! jusque sur mon lit de mort ce nom et ce souvenir doivent donc me poursuivre !

J'ai répondu au maréchal que j'aviserais, mes souffrances devant bien, en face de Dieu, me servir d'expiation.

— Tenez, ma fille, interrompit-il, comme un homme qui se déboutonne malgré lui, pressé par l'urgence ; je vois que vous ne me comprenez pas et qu'il faut casser les vitres ; c'est dur, mais c'est indispensable, vous n'en avez peut-être pas pour deux jours. Il suffit de vous regarder pour en être convaincu. Regardez plutôt.

Il sortit alors son petit miroir de poche et me le présenta ; mes yeux s'y portèrent involontairement, et qu'y vis-je, grand Dieu ! un dessèchement outrageant pour la nature humaine, par le dérangement de tous les traits du visage, une tête de mort gâtée par une peau noire et luisante, rien, rien qui puisse faire souvenir de moi, pas un reste de cette beauté dont j'étais si vaine.

Je suis restée anéantie. Quoi ! c'est là moi, moi ! la princesse de Monaco ! moi, que tant d'hommes ont adorée, moi, dont les poètes ont célébré la beauté ; moi qui ai vu à mes pieds l'univers, c'est moi ! Ah ! que suis-je devenue ! C'est une cruauté épouvantable que de m'en avoir instruite ; ma pauvre Blondeau avait eu plus de pitié, elle me l'avait caché, elle !

Lorsque le maréchal s'aperçut de l'état où il m'avait mise, lorsqu'il me vit prête à perdre connaissance, je ne sais s'il s'en repentit, mais il agita les sonnettes et appela mes gens. Blondeau ne se fit pas attendre.

— Ah ! qu'avez-vous fait, monsieur le maréchal ! s'écria-t-elle, me voyant à la main ce terrible miroir.

Ne fallait-il pas lui dire, mademoiselle Blondeau ? Et pouvait-on la laisser mourir comme cela ?[1]

— Madame ne mourra pas, monseigneur, elle va mieux, au contraire. M. Fagon l'a dit. Maintenant, permettez-moi de la soigner, je sais ce qu'il lui faut.

Elle l'écarta sans cérémonie et me donna les cordiaux ordonnés par Fagon ; je revins à moi-même, et j'eus un moment horrible, un moment qui doit être un avant-goût de l'enfer. Je ne puis ni le rendre ni l'exprimer. Ce qui me domina fut une haine suprême pour mon père ; je lui souhaitai sur-le-champ, en moi-même, de trouver à sa mort une pareille barbarie pour l'aider à partir ; mais je ne lui donnai point la connaissance de cette douleur. Lorsque je fus un peu remise, je redemandai à Blondeau le miroir.

— Non, madame, non, je ne vous le donnerai point.

— Je le veux, et j'en veux un plus grand même. Apportez-moi sur l'heure celui de ma toiletta.

Après quelques difficultés, elle a obéi. Je me suis soulevée et j'ai contemplé ce spectre avec le plus grand sang-froid, en apparence, mais blessée pourtant jusqu'au fond de mon être.

— Voilà, dis-je, une femme bien abîmée qui s'en va. Il ne m'en coûtera plus guère, à présent, de mourir tout à fait, je sais ce qui reste de moi, c'est si peu de chose ! Monsieur, vous avez bien fait, je vous remercie ; je vous dois beaucoup ; après m'avoir donné la vie, vous m'apportez encore la mort ! C'est bien ainsi.

— Vous êtes aussi courageuse qu'un maréchal de France, madame ; je voudrais que toute la cour fût là pour vous entendre.

Je trouvai la force de sourire.

— Pour m'entendre, je le veux bien, à condition qu'on ne me verra pas. Blondeau, envoyez sur l'heure chez M. Fagon, il est près d'ici, et on le trouvera chez lui en ce moment. Je désire lui parler devant M. le maréchal.

Et je changeai la conversation. Je me mis à parler du roi, de la cour, de ce qui intéressait mon père autrement que moi et les siens. J'avais tant de tranquillité, que le maréchal s'en déconcerta. Il ne savait plus que me répondre, lorsque Fagon entra.

Après les révérences obligées, lorsqu'il approcha de moi, je le reçus en souriant et en lui montrant le miroir.

— En vérité, monsieur Fagon, lui dis-je, grâce à M. le maréchal, je sais ce que vous me cachiez, et c'est très mal d'agir ainsi envers moi, qui suis une de vos meilleures pratiques. Quoi ! j'en suis réduite à cet état-ci, et vous me l'avez celé ! Comme c'est mal à vous ! Aussi faut-il réparer votre faute et me parler franchement sur le reste. Aussi bien, le plus difficile est fait. Vous m'estimez trop, je le suppose, pour penser que je prendrais encore la vie avec un pareil visage. Combien ai-je encore de temps à souffrir ?

Fagon me regarda étonné, confus, ne sachant que me répondre ; j'insistai.

— Monsieur Fagon, je vous demande une décision. Je la veux, il me la faut. Les gens de ma qualité et de ma sorte ne meurent point sans avoir des dispositions à prendre. Ne craignez pas ; voyons, combien ai-je de jours ?

— Vous êtes loin de compter par jours, madame la princesse.

— Ah ! ah ! c'est déjà mieux. Combien de semaines ?

— Plus que des semaines, madame.

— Vraiment, ce sont des mois. Vous verrez que M. le maréchal aura l'agréable surprise de retrouver sa *jolie* fille. Combien de mois donc, monsieur ?

— Au moins trois, madame la princesse.

— Trois mois ! c'est une fortune ! J'ai le temps de tout terminer et d'apprendre au monde ce que c'est qu'une femme de mon caractère, lorsqu'elle le veut. Maintenant, monsieur Fagon, vous ne me trompez point ?

— Malheureusement, madame, il est des maladies sur lesquelles nous errons quelquefois, la science n'est pas infaillible ; mais il en est d'autres dont la marche est connue, réglée d'avance. Celle de madame la princesse est de ce genre. De même que lorsque vous m'avez interrogé, je vous ai dit, sur votre demande, qu'elle était incurable, de même je vous dis aujourd'hui qu'elle sera longue, et que vous arriverez à la fin sans plus souffrir du tout. Je dois ajouter qu'il n'est pas une seule femme à laquelle je voulusse parler ainsi, et que je connais même peu d'hommes assez courageux et d'un esprit assez élevé pour entendre avec autant de calme ce que je viens d'être appelé à vous dire.

— Il est vrai, répliqua le maréchal, ma fille est une vraie héroïne.

— Eh bien, monsieur, maintenant vous pourrez répéter à madame de Montespan et au roi ce que vous avez entendu ; vous pourrez les tranquilliser sur mon salut et leur appren-

1. Cette conversation *incroyable* du maréchal de Gramont avec sa fille est relatée dans plusieurs lettres de madame de Sévigné et de Bussy Rabutin, au mois de juin 1678.

dre [illegible] saurai m'en aller quand [illegible] sera temps. Votre cons[illegible] de courtisan et de père est [illegible] repos désormais.

— Vous raillez, madame.

— [illegible] ne raille point, je vous [illegible] parle très sérieusement. Vous allez partir, n'est-ce pas? Disons-nous donc adieu tout à l'heure, pour qu'il n'en soit plus question, et que cela se termine le même jour. Je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi [illegible] vous reste à vivre, je vous souhaite la continuation [illegible] philosophie et de votre bonne humeur. Je vous [illegible] surtout des derniers moments aussi doux que [illegible] que vous m'avez faits.

Fagon était parti [illegible] parlai d'adieux à mon père, de sorte que nous [illegible]

— Vous avez [illegible] vie, ma fille, digne du commencement [illegible] ne vous êtes jamais refusé grand-chose. Vous avez [illegible] vous avez mené un train magnifique et de [illegible] La vie est donc pleine pour vous, elle n'aurait plus que la vieillesse à vous offrir, et c'est [illegible] A vous surtout on peut dire : « Tirez le [illegible] farce est jouée. »

Tel est [illegible] mon père, sur mon lit de mort, il plaisante [illegible] adieu est un sarcasme.

Comme il me quittait, il a voulu m'embrasser.

— [illegible] monsieur, dispensez-vous de cet effort, on ne peut embrasser un pareil visage. Nous ne nous en séparons pas moins bons amis pour cela.

Il est parti, son mouchoir sur les yeux, afin de cacher qu'il ne pleurait point.

C'en est fait ! je ne le reverrai plus... C'est mon père cependant !

LIII

Je terminerai ces Mémoires, du moins ce que je me suis promis d'écrire, car je n'aurai pas le temps de tout raconter, ensuite je ferai venir Bourdaloue, et tout sera dit avec le monde. J'essayerai de me donner à Dieu. Je suis fâchée de ne l'avoir pas fait plus tôt, il me répugne de revenir à lui en l'état où je suis, je lui fais un triste présent. Il est souverainement bon, cela est vrai, mais c'est lui manquer de respect que de lui offrir de pareils débris, le rebut des créatures et le reste des passions. J'ai un courage qui m'étonnerait si mon orgueil ne m'était pas connu. L'orgueil seul me soutient et me dirige, l'orgueil me rend la puissance que la faiblesse humaine m'ôterait. Je mourrai bien, si j'ai mal vécu, je terminerai le rôle en femme forte et sûre d'elle-même, je ne veux pas que personne le puisse mieux jouer quand je n'y serai plus.

J'en étais restée au moment où madame de Châtillon entra un peu dans les affaires de Madame ; elle n'y tint guère, parce que Vardes la craignit et l'évinça. Montalais, mise à Fontevrault par ordre de Monsieur, se désespérait, écrivait à Malicorne des lettres désespérées, ainsi qu'à son ami Corbinelli ; tous les deux avaient ses fameuses cassettes, et ils se résolurent à en faire usage pour obtenir quelque adoucissement à son sort. Voilà donc tout ce monde en mouvement et en marche pour ces lettres. Mon père même s'en mêla, mais Malicorne ne les voulut point livrer qu'à bon escient, et Vardes, ami intime de Corbinelli, essaya de se les faire remettre par lui pour en avoir le profit qu'il comptait.

Il se fit un mérite de ces démarches près de Madame, en même temps qu'il en prit prétexte pour demander une entrevue secrète. Elle eut lieu à Chaillot, par les soins de la mère de la Fayette, l'ancienne maîtresse de Louis XIII, qui aimait fort Madame, l'ayant eue enfant dans son couvent. Madame vit Vardes seul à seul, non seulement là, mais encore chez [illegible] de Châtillon, devenue madame de Mecklembourg, et je [illegible] sûre qu'elle lui accorda ce que mon frère n'en a [illegible] Elle m'a avoué elle-même, peu avant sa mort, qu'[illegible] aimé Vardes avec une véritable passion, au [illegible] lui rien refuser.

Pendant [illegible] temps, il la trahissait de tous les côtés, et avec [illegible] Il s'était mis dans sa confidence au point qu'elle lui montrait [illegible] lettres du roi d'Angleterre, son frère, et qu'il avait [illegible] contre notre sire, à nous, auquel il portait [illegible] dont il lui vendait les secrets. Ensuite il [illegible] que Madame le trompait pour Marcillac, en même temps qu'il desservait Marcillac auprès du roi et de Monsieur [illegible] le faire chasser, ce qui eut lieu une seconde fois. Il [illegible] la comtesse de Soissons qu'il gardait et [illegible] au point de la faire entrer dans ses intrigues [illegible] et de l'aider à persuader Madame qu'il [illegible] de Marcillac, et qu'il n'en voulait plus [illegible] parler.

Sur ces entrefaites [illegible] en Lorraine, il reçut mon frère avec une faveur inaccoutumée, il le mit de ses particuliers, et lui fit raconter l'histoire entière de Madame et jurer qu'il ne la reverrait plus. Pour preuve, mon frère fit la cour à madame de Grancey, la même qui est aujourd'hui la maîtresse de Monsieur, et qui trônait en Lorraine à son chapitre. Madame le sut ; Vardes aidant, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, et lui défendit de jamais prononcer son nom. Sur quoi Guiche, après la prise de Marsal, joua le désespéré, s'en fut se battre en Pologne et s'y conduisit avec grande vaillance. Il y eût été tué sans un gros médaillon où était le portrait de Madame, qui para le coup. On fit de ce portrait un étalage romanesque ; pour être juste, j'ajouterai qu'il le montrait à tout venant, et que Hongrois, Polonais ou Turcs le crurent l'amant de madame Henriette, ce qui n'était point, en ce moment du moins. Plus tard... c'est possible, je ne crois pas.

Vardes avait donc éloigné Guiche, Marcillac ; il voulut éloigner aussi les favorites et se servir des unes pour détruire les autres. Madame de Mecklembourg résista plus longtemps ; mais madame d'Armagnac, madame de Montespan, ne durèrent guère. Il fit agir Monsieur, qu'il menait en laisse ; on obtint du roi qu'il ne s'en mêlerait pas, et la princesse restait isolée. Je ne finirais pas si je vous racontais les intrigues qui se croisaient : c'était un vrai réseau dans lequel Madame était prise et dont Vardes tenait les bouts. Ils se voyaient chaque jour en cachette. Madame de Mecklembourg, bien que Madame ne lui montrât plus la même amitié, continua à les servir et à les recevoir comme par le passé. Madame en était folle.

Que se passa-t-il dans l'esprit de cet homme? Je n'ai jamais pu l'expliquer ; mais ce qui est sûr, c'est qu'enveloppé dans ses filets comme il l'était, c'est qu'aimé de la plus charmante princesse du monde, au risque de se perdre, il lui revint le caprice de madame de Soissons avec son grand nez, et qu'il se redonna à elle au point que Madame ne put s'empêcher de s'en apercevoir.

Il n'alla point au rendez-vous, il se retira peu à peu, non des confidences, car il voulait tout savoir, mais des privautés amoureuses, n'étant que juste ce qu'il fallait pour ne pas rompre. Il y mit tant de négligence et de maladresse, que ses ficelles parurent, que chacun commença à s'apercevoir des fourberies, et que l'on se défia.

Madame avait le défaut de trop écrire, ses lettres étaient par douzaines, et elle y disait tout. Vardes montrait au roi celles où il n'était question que d'affaires, ce qui livrait les secrets de tout le monde et amenait de grands inconvénients.

Un soir, Madame était conviée à dîner chez la reine-mère, en cérémonie ; elle n'y allait guère autrement ; avant de s'y rendre, on était à Fontainebleau, elle passa dans l'appartement de madame de Mecklembourg, où Vardes devait l'attendre. Elle était fort parée de jayets, ce qui lui seyait à merveille, avec ses cheveux et son beau teint. Elle se sentait fort gaie et sortit presque en chantant. Vardes y était, en effet, mais tout l'opposé d'elle, triste et sombre. Elle lui demanda ce qu'il avait.

— Pas grand'chose, madame, je sais seulement que vous ne m'aimez point et que nous ne pouvons durer longtemps aux termes où nous en sommes.

— Je ne vous aime point ! d'où vient cette belle imagination-là, et que fais-je ici, s'il vous plaît ?

Lui, déterminé à lui chercher querelle, lui dit amèrement :

— Ne sais-je point où vous en êtes maintenant avec le roi ?

— Moi !

— Oui, oui, madame, vous êtes en l'état qu'un honnête homme n'ose point croire à ce que vous dites, avec vos fourberies.

Rien n'était insolent comme Vardes, si ce n'est Lauzun. Madame se leva.

— Je vous quitte la place, car je vois un parti pris de m'injurier, quoi que je fasse, et c'est bien vous qui ne m'aimez plus.

— Vous ai-je aimée seulement ?

— Je crois bien que non.

— Suis-je fait d'un air à me jeter à la tête de tout le monde, et me faut-il partager ma maîtresse avec les souvenirs de Guiche et les familiarités du roi ?

— C'en est trop, monsieur, répliqua la princesse outrée de tant de hauteur impertinente, et je romps avec vous pour jamais. Quant au roi, je vous permets le rôle de Chabanier, et pour le comte de Guiche, il saura les services que vous lui avez rendus.

— Les saura-t-il tous, madame ?

— Il saura ce que vous valez, et moi je le sais désormais.

— Elle sortit plus en colère qu'elle n'était entrée joyeuse.

— Au dîner chez la reine-mère, qui dès lors ne mangeait point et épiloguait tout le monde, quelqu'un vint à parler de l'armée de Pologne, de leurs misères et de l'état affreux où ils étaient.

— Rien n'est plus vrai, dit le comte Duplessis, et j'ai vu

tantôt la maréchale de Gramont tout en larmes pleurant le comte de Guiche, qui certainement n'en reviendra point.

Madame, à qui son dépit contre Vardes donnait de la bonne volonté pour son rival, fut saisie. Elle ne répondit rien, mais, en sortant de table, elle rencontra son infidèle, qui, comme les autres, avait tout entendu, et lui dit :

— Je vois que vous avez raison et que j'aime le comte de Guiche plus que je ne pense.

— J'en étais sûr, et cela étant, vous n'avez rien à me reprocher.

A dater de ce jour, tout fut terminé entre eux, et cela parce que Vardes ne voulut point recommencer, car pour Madame elle y serait venue, tant sa faiblesse était grande pour cet homme. Elle l'aimait en dépit d'elle-même avec son cœur, tandis que sa tête seule et ses romans s'excitaient pour le comte de Guiche, elle me l'a dit cent fois elle-même.

— Je n'ai eu d'inclination naturelle que pour ce fripon de Vardes ; le reste, c'est-à-dire le roi et Guiche, je me le suis donné comme un jeu, une ambition et une vanité.

Vardes fut son Lauzun à elle ! Au fait ils se ressemblaient en plus d'un point.

Madame, je l'ai dit, était un de ces caractères versatiles et excités tout à la fois, qui prennent tout passionnément et qui oublient promptement ce qu'ils avaient adopté aussi vite. Ce sentiment pour Vardes se calma, il ne lui en resta guère que l'envie de se venger de ce méchant marquis, et de le punir de la préférence inouïe qu'il accordait au nez de madame de Soissons, sur son joli et charmant visage. La comtesse, qui n'avait rien dit tant qu'elle avait eu sujet de parler, s'imagina d'être jalouse lorsqu'il ne fut plus temps. Elle était malade et pria Madame de l'aller voir. Celle-ci n'y manqua point, bien qu'elle la détestât, mais dans l'espérance de lui jouer quelque bon tour et de lui dire son fait doucement. Rien ne pouvait être plus favorable, car madame la comtesse aborda droit l'entretien. Elle se plaignit à Madame de ce qu'elle ne l'aimait point, elle qui lui était si dévouée.

— Je ne vous aime pas ! dit la princesse ; en vérité madame, je ne vous comprends point ; quoi ! je ne vous aime pas ! et qui peut vous faire penser que je suis aussi ingrate ?

— Ingrate est bien le mot ; moi qui vous suis si tendrement et respectueusement dévouée. Cependant je ne me plains pas sans sujet, soyez-en sûre, et je sais très bien ce que je dis.

— Chansons que tout cela.

— Chansons ! Votre commerce depuis trois ans avec M. de Vardes, lorsque vous n'ignorez point ce qu'il m'est, et à mon insu !

— Il n'a tenu qu'à vous de le savoir, je ne l'ai point caché.

— Vous l'avez caché, au contraire, à moi surtout. Si c'est galanterie, c'est me faire un tour bien sensible ; si ce n'est que de l'amitié, je ne m'explique point comment vous pouvez me la dissimuler, sachant combien je suis attachée à vos intérêts.

— Allons donc ! ma chère comtesse, vous êtes folle. Jamais Vardes n'a eu pour moi qu'une préférence où l'ambition avait plus de part qu'autre chose ; mais, il vous aime plus que vous ne le pensez, je vous en réponds ; il ne vous quitterait pas pour les plus belles.

— Cela est-il certain ?

— Je vous en réponds.

— Et vous ne me comptez point faire de peine ?

— Rien n'est plus loin de ma pensée.

— Eh bien, souffrez donc, madame, qu'on aille quérir Vardes dans l'instant, et dites-lui, en ma présence, que vous ne voulez plus avoir de commerce avec lui que par moi.

— Ah ! pour cela, de tout mon cœur, je vous assure.

Vardes arriva. Les trouvant en présence, il fut mortellement embarrassé, ne sachant trop si ces amazones ne s'allaient pas ruer sur lui et si elles ne le prendraient point pour le déchirer, comme les nymphes de Diane. La comtesse lui expliqua ce dont il s'agissait. Il resta interdit, ce qui eût dû lui donner à penser, mais elle ne s'arrêta point aux apparences.

— Je n'ai point de difficultés à vous dire cela, monsieur de Vardes, continua Madame, et je ne sais pourquoi j'en aurais fait. Nous ne nous sommes ni dit ni écrit aucune chose que la comtesse ne pût connaître, et je ne m'oppose pas à ce qu'il en soit de même à l'avenir.

— Madame sait bien qu'en tout point je suis son humble serviteur.

— Vous me l'avez prouvé, et je n'en doute pas, la comtesse non plus, elle peut être sûre...

— Je ne sais quoi me dit que vous me trompez, et que, s'il n'y a plus, il y a eu quelque commerce amoureux entre vous.

— Madame la comtesse, dit Vardes en se levant, comme je ne veux ni manquer de respect à Madame, ni quereller avec vous, je vous quitte la place, ne pouvant entendre discuter un sujet si délicat en ma présence. Je reviendrai plus tard, et je ne vous trouverai pas de si méchante humeur.

— Non, non, au contraire, interrompit la princesse très vite, c'est moi qui m'en vais, et vous vous arrangerez pour le mieux ; j'ai dit ce qu'on a voulu, je tiendrai ce que j'ai dit, on n'en peut demander davantage. Madame la comtesse sera toujours entre nous, elle entendra nos secrets.

— Oui, dit madame de Soissons tristement, quand les oiseaux sont envolés, on ferme la cage.

Madame sortit en riant comme une folle, ce qui déconcerta les amoureux, mais elle ne riait pas des lèvres. Vardes fit mine de l'accompagner, elle ne le souffrit pas ; il fallait qu'il fût pris au piège et qu'il entendît les doléances de la comtesse, ce qui ne manqua point. Elle le tourna et le retourna si bien qu'il se coupa. Ce furent alors des cris et des plaintes qui le touchèrent et achevèrent de lui perdre la tête. Il avoua tout.

Madame de Soissons tomba en syncope et fit appeler Madame en ajoutant qu'elle se mourait. Madame y courut, ne supposant point pareille chose. Elle fut reçue de façon à lui faire regretter d'être venue.

— Madame, il m'a trompée pour vous ; mais, sachez-le bien, il ne vous aime pas, il ne vous a jamais aimée, il vous a trahie tout le temps, il vous a desservie près du roi, il lui a livré tous vos secrets et à moi aussi, appelez-vous cela de l'amour ?

Quand Madame vit qu'elle le prenait ainsi et que Vardes s'était conduit de pareille façon, elle ne l'épargna pas non plus ; elles se mirent à défiler leur chapelet, à raconter comment chacune avait été dupe, et découvrirent des tromperies qui passaient l'imagination.

La comtesse s'écria, dans son désespoir :

— Je ne le reverrai de ma vie ! c'est un monstre !

Je vous jure qu'elle le revit et qu'il s'y prit de façon à lui faire rétracter son mot.

Juste en ce temps, mon frère revint de Pologne. Monsieur permit qu'il reparût à la cour ; mais il exigea qu'il ne se trouvât point aux endroits où serait Madame. Il était bien temps : après l'avoir laissé aimer par Vardes.

Le comte de Guiche se donna des airs d'amant malheureux en public ; mais, en particulier, il s'en donnait de la bonne façon avec Bussy, Malicorne, du Lude et tous les mauvais sujets de la cour. Chacun lui disait que Madame aimait Vardes, il n'en voulait pas convenir par orgueil, mais il en avait une peur très concevable.

Cependant celui-ci, j'entends Vardes, qui voulait s'excuser et ne se point brouiller, lui conta les choses de façon à le laisser dans le doute du fait véritable, et à ne pas savoir s'il en devait tirer vengeance ou non. Tout le monde s'en mêla, madame de Mecklembourg surtout ; on les accommoda par ordre de Madame, qui défendit qu'ils se battissent ; mais Guiche ne se tint pas pour satisfait, pendant que Vardes jouait des tragédies, se cognait la tête contre les murs et semblait prêt à expirer de douleur.

Madame sut maintenir le roi dans ses intérêts malgré les perfidies de Vardes, qui se poussèrent au dernier point. Madame et mon frère trouvèrent moyen de se rejoindre à une partie de masques, où Monsieur les réunit lui-même sans le reconnaître. Cette entrevue fut fort tendre. Mon frère montra une passion extraordinaire, et la princesse, qui avait refusé et ses lettres et de le voir chez la comtesse de Gramont, ma tante, l'écouta avec d'autant plus de plaisir qu'elle était furieuse contre Vardes, qui tenait contre elle des discours infâmes, et qu'elle venait de faire mettre à la Bastille, pour l'envoyer ensuite à son gouvernement.

La comtesse de Soissons, enragée de le perdre par le fait de Madame, s'en vengea sur le comte de Guiche, et l'accusa d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglais, sans compter la lettre espagnole, qu'elle eut la lâche maladresse de lui mettre toute sur le dos. Heureusement, le roi s'échappa devant Madame ; il se montra furieux contre le comte de Guiche et le plus obligé du monde à la comtesse de Soissons. Madame, alors, n'y tint plus, elle éclata. Elle dit au roi qu'on la poussait à bout, qu'elle allait alors dire la vérité ; mais elle lui fit jurer qu'il accorderait la grâce au comte de Guiche si elle lui prouvait combien ses fautes étaient petites en comparaison de celles de Vardes et de la comtesse.

Le roi le promit. Elle avoua alors l'intrigue de la lettre espagnole avec les détails, ce qui mit Sa Majesté dans une furie telle qu'il n'en avait jamais eu de semblable. Il convint de chasser la Soissons et d'exiler Vardes, et il tint parole. Elle est tôt revenue, mais Vardes est encore en exil et n'a pas mine de reparaître. Nous reparlerons de lui plus tard.

Mon frère serait resté, en dépit de tout, si le maréchal, dans sa terreur, ne l'eût fait partir pour la Hollande. En vain Guiche, et en vain moi, qui étais à la cour, tous le suppliâmes de le laisser à Paris, il ne nous écouta pas. Mon frère en tomba malade ; il voulait que je lui fisse voir Madame, mais j'avais déclaré que je ne me mêlerais point de ces intrigues, ni pour ni contre. Il trouva alors à lui seul

[illegible] je servis [illegible] Versaille. [illegible] je n'étais pas en [illegible] elle lui [illegible] de la Vallière [illegible] Ma[illegible] dans le Louvre [illegible] lui par[illegible] Le soir du [illegible] manquait pas de [illegible] déguisement [illegible] et de se [illegible] dans la rue [illegible]

[illegible] et je lui dis

— Il va partir, madame [illegible] lui direz-vous rien?

— Je lui dirai que [illegible] et que si monsieur [illegible] pas cette peine [illegible]

— Madame [illegible] la fièvre, et je [illegible] revienderai [illegible]

— Ce sont [illegible] Vous en reviendrez, et [illegible] plus

— Ma[illegible] toujours et avec la person[illegible] que Vardes m'a chassé de [illegible] une place, et c'est là ce [illegible] désespoir

— [illegible] votre plus grand désespoir c'est [illegible] comte de Grancey qui vous est accou[illegible] plus de moi que vous vous occupez.

[illegible] coquetant, lui sophistiquant sur ce [illegible] surpris, sans songer qu'ils se disaient [illegible] le naturel est fort. C'était bien le [illegible] ils ne se sont plus revus. Ils parlèrent ainsi [illegible] quart d'heure, enfin, la peur me prit tout de bon, [illegible] que je m'en allais.

Au moment de prendre ce dernier congé, mon pauvre [illegible] pâmé sur la montée, et comme il arriva quel[illegible] il nous fut bien forcé de passer et de le laisser en [illegible] état.

Pour être vraie et finir cette histoire en son entier, j'ajou[illegible] que le soir même, il s'arrêta dans un petit village où [illegible] Malicorne, Manicamp, Pomenars, je ne sais qui [illegible] qu'ils y firent une débauche enragée et que Guiche [illegible] lui-même sa douleur et sa pâmoison en riant de [illegible] Il se contrefit, il contrefit Madame et moi, de façon à amuser son monde qui le répéta. Madame l'a su, elle m'en a parlé, sans en avoir d'autre fâcherie que celle de l'orgueil blessé. Je tâchai d'excuser mon frère, et ce fut alors qu'elle me dit

— Ne vous tourmentez pas de cela, ma chère princesse, les [illegible] ne sont pas et n'ont jamais été ce que vous et les autres pensent. Ce n'est pas votre frère que j'ai aimé sérieusement, c'est ce scélérat de Vardes. Avec le comte de Guiche, je faisais un roman qui me plaisait ; avec Vardes, c'était de la réalité et de l'histoire. S'il n'eût point été ainsi, il m'aurait conduit à mille folies, je crois que j'aurais quitté la cour, le roi, Monsieur et tout pour lui, à la façon des princesses errantes, comme dans les livres de chevalerie.

— Vous parlez de romans, madame, celui-là les passe tous. [illegible] vous assurer que Vardes y eût regardé à deux fois, vous n'emporteriez point le royaume d'Angleterre dans la queue de votre robe.

Depuis ce temps jusqu'à son voyage d'Angleterre, jusqu'à sa mort, à laquelle je n'assistai point, c'était en 70, pendant mon second et dernier voyage à Monaco, Madame ne me parla plus ni de Vardes ni de mon frère, qu'en termes généraux sans [illegible] en particulier. Elle eut, à ce qu'on prétend, quelques galanteries, mais je ne le crois pas. Il est hors de doute qu'elle est morte empoisonnée par le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat. Le roi, à sa prière, avait chassé le chevalier de Lorraine, qui, en réalité, devenait pour elle d'une insolence extrême. Il ne le lui pardonna jamais, et il savait bien qu'il ne rentrerait pas en grâce de son vivant. Il envoya le poison d'Italie au marquis d'Effiat, et d'Effiat le versa dans le verre d'eau de chicorée qu'elle but malheureusement.

Je la regrettai fort. D'abord j'avais pris d'elle une qualité que je n'eus plus ensuite et que nulle n'aurait pu avoir [illegible] les défauts que j'ai dits, je lui étais attachée [illegible] en affecta un grand deuil qui ne me toucha qu'à [illegible] j'en conviens, je savais le dessous des cartes. Nous [illegible] le chevalier de Lorraine et ses intrigues, à la [illegible] Monsieur plus tard sous la seconde Madame qui [illegible] même humeur et qui le souffrit, mais il faut voir [illegible]

LIV

Mon retour de Mo[illegible] me plaça dans une bonne posture à la cour, par la [illegible] dont le roi [illegible] pour moi. J'y étais de toutes les parties [illegible] de Monsieur, que je ne quittais pas et de la bonne [illegible] de tout [illegible]

La reine mère ne tarda pas à mourir, on la regretta peu. Le roi la pleura et Monsieur aussi, Madame pas du tout : elle savait qu'elle ne l'aimait point.

Mon père eut un petit déboire assez drôle pour un vieux courtisan comme lui.

Il ne voulait point qu'on lui en parlât, mais nous ne nous en privions guère et voici ce qui arriva.

La Vallière faisant de méchants vers, le roi qui, à cette époque, en était tout à fait embrelucoque, se mit à en faire aussi. Il avait pour maîtres Dangeau et Saint-Aignan, ce n'était pas le dessus du panier, enfin, tel quel il s'en rapportait à eux. Il fit un petit madrigal assez plat, et, à son réveil, avisant mon père :

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, lisez, je vous prie, ce petit madrigal et dites-moi si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que j'aime les vers, depuis quelque temps on m'en apporte de toutes les façons.

Le maréchal les prit, les lut, et, faisant une grimace de dégoût :

— Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses, il est bien vrai que voilà le plus sot et le plus plat madrigal que j'aie jamais vu.

Le roi se mit à rire de bonne grâce.

— N'est-il pas encore vrai, reprit-il, que celui qui l'a fait est un fat ?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Eh bien, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement, car c'est moi qui l'ai fait.

— Ah ! ah ! sire, quelle trahison ! Je l'ai lu brusquement, que Votre Majesté me le rende.

— Non, non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Je m'en souviendrai et je vous remercie de la leçon.

Et il se mit à rire de plus belle. Mon père, confus, désolé, essaya de raccommoder sa sottise, le roi ne s'y voulut point soumettre, et il répétait toujours :

— Je suis un grand fat, vous l'avez dit, monsieur le maréchal.

M. de Gramont n'en dormit pas de huit jours. Nous étions allés à la foire de Saint-Germain avec Madame, lorsqu'on nous raconta cette histoire, et j'en veux dire quelques mots, parce qu'elle était alors si différente d'à présent qu'on ne la reconnaîtrait plus. C'était une grande enceinte où l'on entrait par sept portes au moins, et où se trouvaient réunies toutes les richesses du monde entier. Dans chaque partie on plaçait une profession, ce qui évitait la peine de chercher. Je ne vous parle pas des comédies de toutes sortes, des bêtes savantes, des jeux de hasard et autres, enfin de ce qui attirait les étrangers de cent pays. Cela durait deux mois. Le peuple y était le matin, la cour le soir ou la nuit, toujours masquée et déguisée, dans des carrosses gris et avec des grisons. On se promenait ainsi dans les rues ; dans celles des orfèvres et des merciers, on achetait pour beaucoup d'argent quantité de pierreries et d'habits, des meubles, des grands miroirs, comme la comtesse de Fiesque qui vendit une métairie pour en avoir un.

On allait dans une allée sombre à des rendez-vous mystérieux, et Dieu sait ce qu'il s'y faisait d'intrigues ! Ou bien l'on jouait sous le masque, et l'on tirait à une loterie que le roi avait mise à la mode, de là on se chauffait aux feux allumés, car c'était en février et mars. Madame et moi nous y courions sans cesse, dès que Monsieur était couché, ou qu'il s'était sauvé pour s'y rendre aussi. Il nous y arriva une drôle de chose : pendant que mon frère emmenait Madame dans les galeries noires, je restai avec un grison à choisir une étoffe de robe de chambre. Un page vint derrière moi et me glissa dans l'oreille :

— La veux-tu ?

Je trouvai la question un peu bien familière, et je me retournai pour lui donner un soufflet ; je reconnus le petit joli page de la Mazarin, ce chevalier de Pezou qui, à cause du sang de sa mère apparemment, se trouvait là comme chez lui. Je me radoucis en le retrouvant plus joli que jamais.

— Oui-da, répondis-je, me la donneras-tu donc ? et avec quoi ?

— Avec mon argent, pardieu ! ma gentille soubrette ; crois-tu donc que ma grand'mère Catiche m'en laisse manquer ?

— Ah ! ah ! je suis une soubrette ? Qui te l'a dit ?

— Ton pied, ton œil et ta tournure. Je sais même ton nom et même à qui tu es.

— Dis-le vite.

— Tu es une belle et imposante dame, que j'ai vue une fois en Italie, dont le mari m'a enlevé ma maîtresse.

— Voilà pourquoi tu veux lui enlever sa suivante.

— Je l'enlèverais bien elle-même, si elle y daignait consentir.

— Halte-là ! beau sire, on n'arrive point ainsi aux grandes dames, c'est bon pour nous tout au plus.

— Bah ! bah ! elle que je quitte n'y faisait pas tant de façons. Nous sommes très bien partis ensemble pour Rome

— Mais tu en es revenu ?

— Et le prince de...

— Tais-toi ! Nomme-t-on les gens ! D'ailleurs la dame était au fonds pour deux ce me semble.

— Ah ! oui ; mais, je voulais revenir, je ne voulais point la suivre en Angleterre, je ne voulais pas abandonner les idées qui s'étaient mises dans ma tête.

— Quelles idées ?

— Ah ! je ne te les dirai pas, tu serais indiscrète.

— Je ne le serai point.

— Tu le seras.

— On voit que tu ne me connais guère.

— Je te connais plus que tu ne penses.

— Qui sait ? dis toujours.

— Eh bien, je suis ici pour ta belle maîtresse.

— Vraiment !

— Oui, pour elle, pour elle seule ; depuis que je l'ai vue j'en rêve ; je ne connais rien à lui comparer.

— Pas même moi, fripon ?

— Toi, c'est autre chose.

— Cela fait deux jolies femmes au lieu d'une.

Il se mit à rire et à montrer deux rangs de perles.

— Je me contenterais bien d'une.

— De laquelle ?

Il eut un petit mouvement d'hésitation, et, prenant ma main, que j'avais dégantée :

— De toi, ma foi ! cela me suffira ; voilà une royale main.

— Ah ! monsieur ?

— Est-ce dit ? veux-tu ?

Ce fut à mon tour de rire.

— Viens avec moi là-bas, sous la galerie des Feronniers, il n'y a personne à cette heure.

— Je ne puis, j'attends ma maîtresse.

— Ta maîtresse ! elle est ici ? où ?

— Elle se promène plus loin, là-bas, je ne sais où.

— Avec quelque amant ?

— Avec le comte de Guiche.

— Son frère ?

Il se mit à tourner autour de moi pour m'examiner et en se parlant à lui-même :

— Cependant... cependant...

— Que marronnes-tu tout seul ?

— Je dis... je dis... Ah çà ! te moques-tu de moi ?

— En aucune façon.

— Tu me prends pour un niais.

— Je n'aurais garde.

— Ton bras, et partons alors.

— Partons.

Nous allâmes aux environs ; je savais par expérience que Madame et le comte de Guiche ne revenaient pas de sitôt. Je le suivis une bonne heure durant pendant laquelle il m'amusa fort. Je savais bien qu'il me reconnaissait ; mais je n'en eus pas l'air, ni lui non plus ; il me parla d'amour sous le nom de ma suivante, ce qui était commode et m'arrangeait tout à fait. Je n'avais qu'à entendre sans m'engager à rien.

Le lendemain, je revins seule à la foire de Saint-Germain, j'y revins plusieurs fois, et j'y rencontrai toujours ce charmant Pezou ; je ne suis pas bien sûre que nous n'en soyons pas convenus d'avance. Je continuai à le voir souvent jusqu'à l'époque où il suivit M. de Beaufort, son père, à l'expédition de Candie ; il y ramassa beaucoup de gloire et lui seul peut dire ce que le duc est devenu. Il se peut que je le raconte, je ne sais s'il m'en donnera la permission et je ne voudrais pas le désobliger.

Une autre fois je trouvai à la foire le comédien Floridor, qui essaya de m'en conter. C'était l'époque de son procès, lorsque le fisc lui défendait de garder les privilèges de sa naissance, sous prétexte qu'il jouait la comédie. Il gagna bel et bien ; c'était un gentilhomme d'excellente mine. Il s'était jeté au théâtre par vocation et pour jouer les rois. Il fallait l'entendre là-dessus.

— Je suis roi pendant trois heures, disait-il, et je n'ai point les soucis du trône. Je fais ce que je veux, je décide, je me venge, et, si je meurs à la fin, c'est de mon consentement. Ah ! le bel état, madame ! et que Molière a bien fait de laisser celui de son père pour prendre le mien.

Quoi qu'on en ait dit, le père Poquelin que j'ai connu et qui tendait mes tapisseries, n'était point si fâché de voir son fils où il était. Il maugréait seulement de ce qu'il n'amassait point, au lieu de dépenser, et aussi de son mariage.

— Gagner tant d'argent avec des paroles et des pattes de mouches, sans qu'il n'en coûte rien et ne pas mettre un rouge liard dans son escarcelle, voilà, madame, mon grand chagrin, et vous en auriez bien autant à ma place.

Le pauvre Poquelin nous jugeait *à son aune* ! c'est bien là l'expression.

J'arrivai juste au grand carrousel, qui a donné son nom à la place devant les Tuileries et pour lequel le roi et les courtisans firent de si grandes dépenses. Nous mîmes les plus beaux habits du monde, j'étais couverte de toutes les pierreries de ma maison ; ma mère n'y alla point et me donna les siennes ; M. de Monaco m'avait laissé emporter son trésor ; je fus certainement une des dames les mieux parées. Lauzun y était à la tête d'un quadrille, il avait pour devise : *Je vais le plus haut qu'on peut monter*, l'âme était une fusée. Mademoiselle commença à le remarquer dès lors, car elle me dit :

— Vous avez là un cousin bien ambitieux ; qui sait ? il y arrivera peut-être.

Ce ne fut ni de sa faute, à elle, ni celle de Lauzun, si cette élévation s'arrêta en route ; mais Dieu est juste, il ne l'a pas permis.

Une personne avec laquelle je fis connaissance en ce temps-là et dont on a bien parlé, c'est la marquise de la Baume. Madame la faisait venir en cachette de Monsieur qui ne la pouvait souffrir parce qu'elle avait un goût merveilleux pour les ajustements et qu'elle nous arrangeait des parures tout à fait singulières.

Madame de la Baume avait été la maîtresse de ce beau duc de Candale, qui mourut si jeune et qui a tant tourné de têtes. Elle était à Lyon quand elle en apprit la nouvelle, et le désespoir la saisit. Elle détestait son mari, et le lui avait bien prouvé. Il entra dans sa chambre en ce moment, comme ses cheveux, d'un blond admirable, étaient épars. Jamais on n'en vit de plus beaux ; il se mit à les louer, et voulut encore louer bien des choses. La marquise, qui dévorait ses larmes, outrée de ces galanteries et ne sachant quelles marques lui en donner, prit ses cheveux et les coupa tout ras, en disant à son mari :

— Puisque vous les aimez tant, prenez-les et laissez-moi tranquille, aussi bien je n'en ai plus que faire !

M. de la Baume l'a fait enfermer deux ou trois fois ; elle était jeune, prodigue, elle avait un besoin perpétuel d'argent et se donnait pour cela. On a trouvé dans la cassette de M. Fouquet une lettre d'elle ainsi conçue :

« Je ne vous aime point, je hais le péché, mais je crains encore plus la nécessité ; c'est pourquoi venez tantôt me voir. »

Il lui envoya dix mille écus.

Ce fut elle qui, avec la marquise de Monglat, entra dans les intrigues de ce livre de Bussy, dont j'ai déjà parlé, et qui le fit chasser de la cour. On ne le voit point entier, il est imprimé en Hollande seulement tel qu'il est ; ici ce ne sont que des fragments et les noms n'y sont point. Madame de la Baume lui en a volé la plus grande partie qu'elle a fait courir sous le manteau, cela fit une affaire immense ; Bussy manqua de la souffleter ; il est fort brutal, et sans le comte de Lude, qui se jeta entre eux, on assure qu'il ne l'eût point manquée. Elle prit pour amant Louvois, le fils du chancelier Letellier, et maintenant, elle lui sert de confidente. Madame la mit plus avant qu'il ne fallait dans ses particuliers, elle eut à s'en repentir ; c'est une méchante personne.

Elle a bien un peu écornifle Lauzun ; mais je ne la craignais guère, et il est probable qu'avec elle seule pour rivale je serais tranquille chez moi et lui chez lui. Encore une fois, Dieu ne l'a pas voulu.

Le jeu le plus à la mode en ce temps-là était le colin-maillard. Le roi en raffolait ; mais il défendait à la Vallière de s'en mêler, parce qu'il ne souffrait pas qu'une autre main pût toucher la sienne. Un soir, pour mieux se déguiser, il mit son cordon bleu à Lauzun, qui lui dit avec sa hardiesse ordinaire :

— Souvenez-vous-en, sire.

Il s'en souvint en effet, mais plus tard. Monsieur, au colin-maillard, s'affublait souvent de jupons, qu'il cherchait chez Madame et se laissait prendre comme une de nous, lorsque le roi n'y était point toutefois. Aussi cet effronté de chevalier de Lorraine, lorsqu'il saisissait un bas de robe, disait-il :

— C'est une femme ou c'est Monsieur ; qui diable y reconnaîtrait rien ?

On jouait donc à colin-maillard partout, depuis la chambre du roi jusqu'à celle des pages, et jusqu'aux filles et aux laquais. Mademoiselle de Sévigné, cette suprême prude aujourd'hui madame de Grignan, y eut une histoire impayable. Je dois dire qu'elle passe pour mon amie, que nous nous sommes fait des visites de Monaco à Grignan, mais nous ne nous en aimons pas plus pour cela ; par conséquent, je ne me fais pas faute de raconter la chose telle qu'elle est, on en tirera telle conséquence qu'on voudra.

On était au Louvre, il faisait très chaud et l'on jouait dans une pièce du rez-de-chaussée, ouvrant sur une manière de jardin, pratiqué pour la reine pendant sa grossesse. Le roi était ce soir-là d'une de ces gaietés qui lui prenaient quelquefois alors, mais qu'il a bien réformées depuis. Il nous lutinait toutes plus ou moins, lorsque le

[illegible] et particulièrement Sévigné, qui [illegible] de trop en détourn[illegible] regards.

[illegible] parterre, on avait trans[illegible] orangers énormes du temps de François Ier, [illegible] arrangés en [illegible] et c'était un parfum [illegible] allait y res[illegible] rêver, *y aimer*, comme [illegible] père, et c'était [illegible] le plus fréquenté du [illegible] y attira insensiblement cette belle fille et [illegible] quart d'heure du [illegible] en tête à tête, elle en [illegible] comme un pavot et se précipita en courant [illegible] sa mère, qui très peu après l'emmena.

Le bruit courut alors [illegible] en voulant conter. Toute la cour en [illegible] des intrigues autour de la mère et de la [illegible] jusqu'en province. Que s'était-il passé [illegible]? Je ne sais, personne ne l'a dit, [illegible] c'est que depuis il n'y fit jamais attention [illegible] qu'elle occupa la haute position de [illegible] en Provence, il la reçut poliment et [illegible] que si elle eût eu quatre-vingt-dix ans, au lieu [illegible] des plus belles personnes de France. On [illegible] dessus, on chercha, on imagina, nul ne [illegible], le roi ayant toujours été fort secret, [illegible], elle ne s'en vanta pas. Bussy, toujours [illegible] avec sa cousine, écuma le fait et voulut [illegible] ce qui en retournait, espérant se faire de [illegible] son rappel. Il n'en eut pas plus que les [illegible] en enragea.

[illegible] alors une société charmante se réunissant à Fresnes, chez madame Duplessis-Guénégaud, la même dont j'ai parlé autrefois et dont la fille avait épousé Caderousse. Nous y allâmes quelquefois, Guiche et moi, et, bien que nous ne fussions pas au nombre des *Quiquoir*, c'est-à-dire des hôtes habituels de Fresnes, nous y fûmes reçus en grande distinction. Rien de délicieux comme ces assemblées-là: c'était le reste de l'hôtel de Rambouillet et des précieuses. On y prenait des noms dérivés de *Clélie* et du pays du Tendre. Madame de Guénégaud était Amalthée, M. de Pomponne Clérantes, M. de Guénégaud Alcandre, M. de la Rochefoucauld Sanalès, sans compter les Amilandre, Mélandre, Candon et [illegible] je ne souviens plus des autres. Cela se passait l'été à Fresnes et l'hiver à l'hôtel de Nevers, que tout le monde connaît.

Ce château de Fresnes est situé un peu au delà de Claye, près du confluent de la Beuvronne et de la Marne; il a été presque entièrement reconstruit par Mansard. Rien n'est [illegible] comme situation, comme promenade et comme habitation. Les appartements sont magnifiques. Fresnes est presque aussi splendide que Vaux et se ressentit de la disgrâce de M. Fouquet, dont M. de Guénégaud eut, comme bien d'autres, les éclaboussures. Nous trouvions là madame et mademoiselle de Sévigné, madame de la Fayette, la compagne inséparable de M. de la Rochefoucauld, ce que chacun [illegible] et dont personne ne médit. Madame de Coulanges, mon ancienne rivale, devenue une charmante et spirituelle femme sans laquelle il n'y avait pas de bonnes fêtes, et que le marquis de la Trousse, son cousin, accom[illegible] compter l'abbé Testu, Brancas, le grand distrait, le marquis de la Fare, avant madame de la Sablière [illegible].

Nous y [illegible] aussi M. de Pomponne dans l'intervalle de ses ambassades, Corbinelli, d'Haqueville, *et tutti quanti*. Nous y passions des heures délicieuses, mon frère s'y plaisait et moi je m'y reposais des intrigues de la cour. J'y restais deux ou trois jours me disant malade, pour vivre tranquille et m'amuser paisiblement. Madame le savait et me levait. Elle m'écrivait à Fresnes de leur dire qu'elle y voudrait bien être, malgré leur disgrâce; elle avait connu madame de Guénégaud du temps de la Fronde et en conservait un bon souvenir.

Où sont-ils, ces beaux jours? Je croyais encore un peu [illegible] et à sa tendresse. Il arrivait quelquefois le soir, [illegible] livrée comme un courrier, m'apportant un message ou une lettre. Il entrait hardiment, sans autre déguisement qu'une perruque brune, ce qui le changeait fort. On [illegible] point d'attention. Il se retirait dans quelque [illegible] jusqu'à l'heure où Blondeau lui ouvrait ma porte [illegible] longs entretiens nous eûmes ensemble dans ce [illegible]! D'autres couples s'y promenaient aussi [illegible] mais on avait la politesse de s'éviter, et jamais [illegible] indiscrétion ne traversa les amours de *Quiquoir*. Il n'en était pas fait mention, le lendemain, la chose [illegible] avenue, excepté pour ce furet de [illegible] souvent et qui voulait tout voir. Il en [illegible] sa fantaisie; cependant nous ne fûmes point [illegible].

Je me [illegible] de ce salon comme si je le voyais, et permettez-moi de [illegible] ce tableau, parce qu'il me repose l'âme [illegible] c'était une pièce faite pour *Quiquoir*, et intitulée *la Transformation de Louis Bayard*; nous y jouions tous [illegible] presque tous: on avait répété dans le cabinet des livres et nous étions réunis près du vieux Arnauld d'Andilly, père de madame de Pomponne, si célèbre, ainsi que toute sa famille, dans les querelles de Port-Royal. Il y avait madame de la Fayette, qui rêvait à Zayde peut-être, madame de Guénégaud qui barbouillait des images, madame de Motteville lisant quelque pieux livre, M. de Cessac, qui plus tard fut chassé de la cour pour avoir triché au jeu chez madame de la Vallière; madame de Caderousse; mademoiselle de Guénégaud, mademoiselle de Sévigné, allant et venant autour de nous comme des demoiselles aux grandes ailes bleues; Guiche ceinturé comme son esprit et moi qui bayais.

C'était un tableau si calme, si honnête, je ne prévoyais pas les tours de Cessac, alors que les larmes m'en viennent aux yeux rien que d'y penser. Le même soir, Lauzun parut, et ce fut le commencement de nos querelles, car il oublia chez moi une lettre de madame de Montespan, ou plutôt elle tomba de sa poche en sortant son mouchoir. Cette lettre était assez claire pour ne point laisser de doute; je passai la nuit à la commenter, il y était question de moi, et elle me traitait de la belle manière.

Dès le lendemain, je demandai mes gens et je retournai à Paris. J'étouffais, il me fallait partir; quand il arriva tranquille me demander pourquoi je revenais si vite, je l'aurais tué volontiers.

— Cette lettre? lui dis-je.

— Cette lettre? Elle n'est pas à moi.

— Voyez le dessus.

— C'est une erreur.

— Elle est de madame de Montespan, je connais sa main.

— C'est possible, mais pas pour moi.

— Pour qui donc?

— Ce n'est pas mon secret, je ne puis le dire.

— Je vous mets au défi.

— Madame, vous ai-je demandé les secrets de la cour de Monaco?

— Belle réponse.

— Digne de la demande. Il m'est revenu bien des bruits, dont je ne vous parle point, faites comme moi; prenons-nous tels que nous sommes, sans en chercher davantage.

— Ingrat!

— Vous me payez de retour.

— Prouvez-le.

— Ce ne serait pas difficile. Ne vois-je pas que vous ne m'aimez plus? Êtes-vous pour moi ce que vous étiez jadis? Je ne le crois point, quant à moi, et vous ne le croyez guère. Je vous trouve plaisante de me quereller pour une chimère semblable. Madame de Montespan! elle pense bien à moi! C'est une maladroite façon de vous excuser, je vous en avertis.

Il me harpigna ainsi plus d'une heure, et, bien que j'eusse la preuve en main, c'est moi qui finis par lui demander pardon. Il me tint de cette façon en m'accusant pour m'empêcher de l'accuser, lui, jusqu'au moment où la cour tout entière ne parla que de cette belle intrigue, excepté le roi, bien entendu, qui le tint pour son favori et qui n'en aimait pas moins la belle Athénaïs. C'est, je crois, le moment de raconter les aventures successives de M. de Lauzun, jusqu'à son mariage avec Mademoiselle; quand nous l'aurons conduit là, nous le laisserons un peu, pour nous occuper de moi et de quelques histoires assez singulières arrivées à d'autres, dont j'ai été à même d'être instruite.

Il avait été pris de suite en passion par le roi, qui lui donna son régiment de dragons en le créant, le fit peu après maréchal de camp et le nomma enfin colonel général des dragons, charge qu'il créa pour lui. C'était le temps de nos belles amours, il me faisait jouir de tous ses honneurs et les mettait à mes pieds; j'en étais fière, j'aimais le roi de les lui donner; mais quant à lui, ce n'était pas assez encore, jamais je ne vis ambition plus insatiable, il l'a bien payée depuis.

Le duc de Mazarin, déjà retiré de la cour, voulut se défaire de sa charge de grand-maître de l'artillerie. Puyguilhem en eut vent des premiers et courut chez le roi.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté a daigné me dire que rien n'était au-dessus de mes services et de mon dévouement à sa personne.

— Certainement.

— Eh bien, le duc de Mazarin veut vendre sa charge; que le roi me permette de l'acheter.

— Y pensez-vous, Puyguilhem?

— Pourquoi, sire? Je vaux bien de toute manière, le duc de Mazarin.

Le roi réfléchit et lui répliqua:

— Je vous l'accorde, mais à une condition.

— Laquelle? sire.

— Cette charge m'est demandée de bien des côtés, j'ai jusqu'ici refusé tout le monde, laissez-moi le temps de

calmer ces ambitions, et promettez-moi qu'avant huit jours vous n'en parlerez pas à votre meilleur ami.

Le vrai, c'est que Louvois haïssait Puyguilhem, et que le roi craignait ses observations. Il voulait lui fermer la bouche en lui accordant autre chose et en arrangeant ses affaires de façon qu'il n'eût rien à dire. Il demanda pour cela ces huit jours, que Lauzun lui promit de grand cœur.

Le matin bienheureux, Lauzun, qui avait les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, autrement dit les grandes entrées, alla attendre la sortie du conseil dans une pièce qui séparait la cour de celle où le conseil se tenait. Il y trouva Nyert, premier valet de chambre en quartier, et celui-ci lui demanda ce qu'il venait faire en ce lieu et à cette heure.

LV

Le roi fut tout étonné de voir arriver Louvois, et celui-ci alla directement à lui, le priant de permettre qu'il lui parlât un instant pour une chose très pressée.

Le roi se leva et marcha vers l'embrasure d'une fenêtre, et Louvois derrière lui.

— Sire, dit-il, Votre Majesté a nommé M. de Lauzun



[illegible] ainsi plus d'une heure.

— Ma foi ! mon cher Nyert, je puis vous en faire la confidence, l'heure du secret est passée, vous serez le premier à l'apprendre, et j'espère que vous ne douterez pas de mes sentiments pour vous, je suis grand maître de l'artillerie.

— Ah ! monsieur, quelle joie ! combien j'en suis heureux ! combien un pareil choix honore notre maître et vous qu'il a désigné !

Il regarda à sa montre, s'excusa sur ce qu'il lui restait encore un quart d'heure pour remplir un ordre pressant que le roi lui avait donné, et monta quatre à quatre un petit degré conduisant au bureau où M. Louvois travaillait toute la journée ; les ministres étaient fort mal logés à Saint-Germain. Nyert le prévint de ce qui se passait, de quoi Louvois fut si charmé qu'il l'embrassa.

— Soyez tranquille, mon cher Nyert, je n'oublierai pas ce service ; mais la nomination n'est pas positive et, si je puis l'empêcher, elle ne le sera jamais.

Il renvoya Nyert, qu'il suivit peu après, une liasse de papiers à la main. Celui-ci feignit l'étonnement et lui fit observer que le roi était au conseil des finances, où il n'entrait point.

— Nonobstant, répondit le ministre, j'ai absolument besoin de parler à Sa Majesté, j'entrerai nonobstant.

Il ne salua pas même Lauzun, qui attendait.

grand maître de l'artillerie et va le déclarer à la sortie du conseil ; il vous attend dans la pièce voisine, je l'ai vu. Je viens vous demander si vous avez bien réfléchi. Lauzun et moi, nous ne nous supportons point, nous serons en contact perpétuel, il est superbe et moi aussi, il ne cédera rien ni moi non plus ; vous savez ses caprices, ses hauteurs, le moindre inconvénient sera de vous importuner tous les jours de nos dissensions ; je crois d'un bon et loyal service de vous faire penser à tout cela.

Le roi devint furieux sans le dire : il était surtout piqué de voir son secret divulgué à Louvois, qu'il craignait et à qui principalement il le voulait cacher. Il lui répondit d'un air fort sérieux :

— Cela n'est pas encore fait, monsieur, je sais mieux que personne les inconvénients et les avantages des grâces que j'accorde, je les pèse et les calcule, c'est donc moi qui déciderai selon mon jugement.

Là il se rassit au conseil sans ajouter autre chose. Louvois s'en alla fort penaud ; de son côté, Puyguilhem attendait. Le roi passa et ne lui dit mot. Fort étonné, il le suit à la messe, puis se remontre sous ses pas à chaque instant, épiant la déclaration promise ; rien n'arrivait ; enfin, mourant d'inquiétude, il se décide à en parler au roi après son petit coucher.

[illegible] je sais [illegible] le [illegible] mais cela [illegible] vrai !

[illegible] l'ambigüité [illegible] Il arriva [illegible] la Montespan, où l'heure [illegible] sonnait pour [illegible] que le roi n'allât [illegible] chez ses maî[illegible] quelquefois le [illegible] prévenir. Ce qui [illegible] rappelle un joli mot [illegible] laquelle [illegible] de charmants.

[illegible] lui demandait [illegible] daignait jeter les yeux sur elle.

— Vraiment, dit-elle [illegible] ce que je sais, c'est que [illegible] uniquement en dépit de ses mérites de [illegible] qualité, et malgré [illegible] je verrais [illegible] dans les moments les plus tendres [illegible] hallebarde, frappant et criant : Le roi ! de [illegible]

Madame [illegible] regardait pas de si près : elle en avait [illegible] et Lauzun suffisait au tête-à-tête [illegible] un fort beau meuble, couvert [illegible] envoyée par le schah de Perse [illegible] elle tenait habituellement cour [illegible] des coussins faisait ressortir [illegible] et ses bras admirables. Lauzun s'y plaça [illegible] après les premiers compliments, elle lui [illegible] sa tristesse, pourquoi il riait à peine [illegible] qu'il aimait tant d'ordinaire.

— [illegible] suis désolé, lui répondit-il ; vous allez le com[illegible]

[illegible] tout de suite, il lui raconta ce qui s'était passé, les [illegible] et ses craintes.

— Quoi ! il vous avait promis, et ne le tient point ! à [illegible] bon, fidèle serviteur ! Ah ! cela ne m'étonne point, il est si ingrat !

— Ne le condamnez pas encore : il peut avoir quelques raisons...

— Des raisons ! il n'en a pas. Il n'en a d'autres que celles de sa volonté ; se plaît-il à quelque chose ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore comme moi, vous ignorez le sentiment brutal de cet homme : il ne pense qu'à lui, ne [illegible] le reste des hommes, les femmes surtout [illegible] Allez, [illegible] bien lasse ! et si j'étais sûre que ma place restât vide, je la quitterais ; mais [illegible] je n'y puis consentir.

— Cependant comment savoir la vérité de tout ceci ? [illegible]

— Certainement. Voyons, répondez-moi : il vous a donné sa parole ?

— Oui.

— Il vous avait demandé le secret ?

— Oui.

— L'avez-vous tenu ?

— Jusqu'au dernier moment, même avec vous.

— Vous n'avez parlé à personne ? cherchez bien.

— Ce matin, dans la chambre du conseil, à Nyert, pour m'en faire un ami ; mais ce ne peut être cela, il n'a vu âme vivante.

— En êtes-vous sûr ?

— Ah ! [illegible] vous m'éclairez ! Il m'a quitté cinq minutes.

— Il n'en fallait pas plus : c'est une créature de Louvois.

— Et Louvois est venu, il est entré dans la chambre du conseil, il a parlé au roi ; plus de doutes, c'est lui ! Malheureux !

— Cela sera très difficile à [illegible] pourtant je n'en désespère pas. Laissez-moi faire, je lui parlerai de telle sorte que [illegible]

— Vous me le promettez ?

— En doutez-vous ?

— Quand ?

— Dès demain.

La promesse fut scellée, le temps se passa le plus agréablement du monde entre deux personnes de tant d'esprit ; [illegible] se sépara dans les meilleurs termes, seulement la dame [illegible] à Puyguilhem d'avoir de la patience et de ne [illegible] son nouvel espoir.

[illegible] il revint bien impatient.

— [illegible] répondu ?

— [illegible] impossible de lui tirer une syllabe.

— [illegible] lassez pas, recommencez.

[illegible] le surlendemain même jeu. La patience [illegible] vertu de ce favori ; il parla un peu brusquement [illegible] de Montespan n'en fit que rire ; elle se [illegible] que personne [illegible] comme elle, et [illegible] plaisant, elle lui jura que le lendemain [illegible] et qu'il aurait sa réponse.

— [illegible] j'y perdrai mon nom.

— Vous [illegible] Ne croyez-vous pas en [illegible]

— J'y crois [illegible] plus sûr demain, vous verrez.

Lauzun avait [illegible] des amis par[illegible] en conséquence [illegible] la faveur d'une femme de chambre favorite de la marquise, et il avait obtenu d'elle la chose la plus inouïe, la plus téméraire qu'il soit possible d'imaginer. Il jouait tout bonnement sa tête pour satisfaire sa curiosité, et ce n'est pas la seule fois qu'il a risqué pareille folie.

Il se fit cacher par cette fille, qui se nommait Aspasie, je ne sais pourquoi, qui était très belle, avec un fort grand air ; il se fit donc cacher sous le meuble dont je vous parlais tout à l'heure, très certain de juger à son aise sa chère maîtresse et de pouvoir lui dire son fait. On frémit quand on y pense : un mouvement involontaire, une toux, un éternuement, il était perdu.

Je vous l'ai dit, le roi ne découcha jamais du lit nuptial. Sans cette attention de sa part, la reine, qui supporte assez patiemment en apparence, les rivales qu'il lui donne, eût fait rage et ne l'eût point laissé tranquille. Il allait donc le matin chez la Montespan, et le meuble en question était le siège ou plutôt le trône qu'il choisissait de préférence, ignorant qu'un de ses sujets eût l'outrecuidance d'y tenir souvent sa place.

Il arriva comme de coutume ; Lauzun, bien caché sous les courtines, écoutait de toutes ses oreilles. Il entendit d'abord des choses qui ne le concernaient point, mais que le roi et sa maîtresse se fussent abstenus de répéter devant lui. Je ne voudrais pas jurer qu'il les prît en douceur, mais il fit tout comme, et attendit ; enfin, l'entretien tourna sur son compte, et tout naturellement.

— Je suis fort embarrassé avec Lauzun, dit le roi, il a ma parole et je n'ai aucune envie de la tenir.

— Qui vous y oblige ?

— Je n'aime point à y manquer ; dans cette circonstance, ce n'est pas ma faute, c'est bien à lui seul qu'il devra s'en prendre.

— Quant à cela, c'est la vérité.

— Il a parlé ; il a été conter cette affaire lorsque j'y avais mis pour condition un secret absolu ; il y a manqué, nous sommes quittes.

— Sans doute.

— Comment pourrais-je me mettre ainsi volontairement entre deux pareils caractères ? Je n'aurais pas un instant de repos. Ils se querelleraient du matin au soir ; ce que l'un ferait, l'autre le déferait sur-le-champ, ils me rendraient fou, en vérité.

— Ce Puyguilhem est si insolent ! si impérieux !

— Ah ! oui.

— Je n'ai jamais compris, pour ma part, quel charme vous attache à cet homme, tandis qu'il en est mille qui le valent et que vous ne regardez même pas. Vous le comblez de faveurs sans qu'il en soit plus reconnaissant, il semble que tout lui soit dû. C'est qu'il ne vous aime pas, croyez-le bien.

— Je ne puis le supposer, madame ; après le peu qu'il était et ce que j'ai fait pour lui, ce serait le comble de l'ingratitude.

— Il est ingrat, sire, il l'est plus que vous ne le pouvez imaginer, il ne songe qu'à lui, qu'à satisfaire son ambition, votre service ne l'occupe guère, pourvu que les honneurs et les richesses pleuvent sur lui. Vous le voyez, il attaque tout le monde, excepté les Gramont ; ne croyez pas que ce soit par amour pour madame de Monaco, il ne s'en soucie plus ; mais ils ont son secret, et lorsqu'on a accusé le comte de Guiche d'avoir livré Dunkerque, on ne s'est trompé que d'adresse, le maréchal le sait bien.

— Mais, madame, d'où vient que, sachant cela, vous le recevez si parfaitement ? Il ne bouge de céans. Madame de La Vallière prétend qu'il y vient le soir.

— Ne m'avez-vous pas ordonné de le traiter comme votre ami le plus cher ?

— Certainement ; mais est-ce une raison de l'admettre à des heures indues ?

— Sire, ai-je besoin de me défendre des calomnies de La Vallière ? Ne savez-vous pas qu'elle veut ma perte et qu'elle invente...

— Je sais qu'il est impossible de rien inventer de pareil sur son compte.

Le roi lui ferma la bouche par ce discours ferme et sérieux ; il n'aimait pas qu'on attaquât la Vallière, en laquelle il croyait avec raison et qu'il regardait comme une fille entièrement dévouée à lui. Madame de Montespan reprit vite une autre route, retomba sur Lauzun, jura que le roi devait lui retirer sa parole sans s'inquiéter de ses criailleries et de ses violences.

— Il est bien d'être l'ami, le père de ses sujets et de ses courtisans ; mais il y a des bornes à tout. Il faut songer à soi aussi, vous n'y songez jamais, vous sacrifiez vos désirs et vos goûts à ceux des autres ; dans le rang que vous occupez, nul autre n'aurait cette condescendance.

Après deux heures d'un entretien aussi *sincère*, ce que Lauzun put mieux apprécier que personne, ils se séparèrent : le roi pour retourner à son appartement, madame de Montespan, pour se mettre à sa toilette, et aller à la ré-

pétition d'un ballet où le roi, la reine et toute la cour assistaient.

Puyguilhem, tiré de sa cachette, courut se rajuster chez lui, puis il revint se coller à la porte de madame de Montespan, en disant à part lui

— A nous deux, madame la marquise, maintenant, nous allons voir !

LVI

Il attendit ainsi trois quarts d'heure environ, puis il vit madame de Montespan sortir, parée et magnifique, le sourire sur les lèvres, qui l'accueillit d'un visage épanoui, auquel le sien se conforma. Il lui présenta la main et lui demanda la permission de la conduire, ce qu'elle accepta de la meilleure grâce du monde.

— Vous êtes, madame, d'une si triomphante beauté, que, si vous avez daigné dire un mot en ma faveur, je suis sûr de la réussite.

— Vous ne pouvez douter de ma promesse, monsieur, et je l'ai accomplie rigoureusement.

— Vous avez bien voulu parler au roi ?

— Pendant plus d'une demi-heure.

— Et vous avez appuyé ma demande ?

— Aussi chaudement que pour mon propre frère.

— Que Sa Majesté a-t-elle répondu ?

— Elle trouve la chose difficile, à cause des oppositions, cependant elle les lèvera, je l'espère.

— Vous avez daigné lui en fournir les moyens ?

— Je lui en ai donné plus de dix, auxquels elle s'est rendue me promettant de choisir les meilleurs.

— J'espère comme vous qu'elle les trouvera.

— N'en doutez point.

— Ainsi, le roi vous a promis, n'est-ce pas ? sur votre demande, à cause de ce que vous lui avez dit de moi, c'est à vous que j'en aurai l'obligation ?

— Uniquement, je vous en réponds.

Ne pouvant se contenir davantage, il lui serra la main à la briser, et, se penchant à son oreille :

— Vous êtes une menteuse, une gaupe, une carogne, une coquine, vous n'avez pas dit un mot de cela ; vous avez, au contraire, engagé le roi à ne point m'écouter ; vous lui avez dit de moi un mal horrible, vous m'avez traité presque dans les mêmes termes dont vous vous étiez servie contre lui, aux mêmes lieux et dans les mêmes circonstances.

Il ajouta à cette belle phrase une kyrielle d'injures que je n'oserais pas répéter, et la plus douce était gueuse et friponne ; ensuite, il lui répéta, mot par mot, la conversation du roi et d'elle. La marquise fut si troublée, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre. Elle eut de la peine à dissimuler sa terreur, sa colère, le tremblement de ses jambes et de ses lèvres ; jamais elle ne fut si déconcertée. En arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit.

Tout le monde était déjà réuni : le roi s'approcha effrayé, les eaux de la reine de Hongrie, les sels les plus violents n'y faisaient rien, elle ne revenait pas. Enfin elle ouvrit les yeux, mais si empêchée qu'elle n'osait point les lever, dans la crainte d'apercevoir Lauzun. Elle demanda à rentrer chez elle, où le roi la suivit dès qu'il lui fut possible. Vous jugez de la scène ! elle en avait presque perdu la tête.

— Comment sait-il cela ? je l'ignore ; est-ce le diable qui le lui a dit ? Mais il est certain qu'il m'a répété jusqu'au dernier mot.

— Vous vous trompez, cela n'est pas possible.

— Cela est certain, il sait tout ; il a entendu, ou il est sorcier ; et il m'a traitée !

— Comment l'avez-vous souffert ?

— Et le moyen de faire autrement !

— Que n'appeliez-vous pour le faire jeter à la porte !

— Dans le palais de Votre Majesté ! un de ses amis, de ses principaux courtisans ! m'eût-on obéie ! d'ailleurs, je n'y ai pas même pensé je l'avoue, je ne savais plus où je me trouvais, j'étais folle !

— Je ne sais qui me tient de le faire arrêter et conduire à la Bastille. Le fat ! l'impertinent !

— Ah ! c'est un misérable bien dangereux !

— Qu'il y prenne garde seulement, qu'il ne me fournisse pas l'ombre d'un prétexte, car, je le jure...

— Vous, sire ! il vous mènera par le bout du nez, il vous maltraitera et vous lui demanderez pardon

— Madame !

— Cet homme-là vous possède et vous domine plus qu'aucune femme ; vous avez pour lui des faiblesses et un attrait que vous n'avez pour aucun autre. Je vous l'ai dit, vous le comblez de faveurs, qu'il daigne accepter sans seulement vous dire : Je vous remercie.

Le plus curieux, c'est qu'elle avait raison ; c'est qu'en effet, Lauzun était le maître du roi et non pas le roi le maître de Lauzun. Il a souffert de lui ce qu'il n'aurait par permis à Monseigneur Vous le verrez bien par la suite.

Depuis ce moment et pendant longtemps après, madame de Montespan n'osa plus parler au roi que dans le tuyau de l'oreille, et même ce fut avec des précautions infinies Elle disait quelquefois en riant que Lauzun avait le diable à son service, et que les autres courtisans pouvaient bien le partager avec lui.

— Je crois qu'il est caché jusque dans les courtines de mon alcôve et que je vais le voir paraître la nuit avec ses cornes lumineuses.

— Hélas ! répondait madame Cornuel, à laquelle on racontait cela, madame de Montespan doit pourtant savoir qu'en ce genre là surtout, tout ce qui brille n'est pas or

Pendant quelques jours, Lauzun enragé et le roi embarrassé de sa colère, furent mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre et ne se dirent rien Enfin il n'y put plus tenir, et par ses grandes entrées, il trouva le moyen d'un tête-à-tête, malgré le soin de Sa Majesté à le fuir. Le roi, en le voyant approcher, fit deux pas vers la porte, Lauzun l'arrêta hardiment :

— Sire, deux mots.

— Que voulez-vous, monsieur ? répliqua notre sire en tâchant de prendre sa hauteur ordinaire.

— Je viens demander à Votre Majesté l'exécution de sa parole.

— Pourquoi ?

— Pour l'artillerie, sire, vous m'avez promis, et j'y compte.

— Vous avez tort, monsieur

— J'ai tort !

— Oui, vous avez tort ; cette parole, vous m'en avez dégagé vous-même. En vous la donnant, j'avais mis une condition ; vous y avez manqué, je suis libre.

— Sire, cela n'est ni d'un roi ni même d'un gentilhomme, c'est un faux-fuyant indigne et déloyal.

— Monsieur !

— Je le répète, un faux-fuyant pour éluder sa parole est indigne d'un gentilhomme, et je me regarderais comme déshonoré si j'y avais recours.

Il se recula de quelques pas, tourna le dos au roi, tira son épée, en brisa la lame avec son pied, et, jetant les morceaux au loin, il s'écria avec furie :

— Cela est si vrai que, jamais, jamais, je ne servirai un prince qui me manque si vilainement de parole, n'importe ce qu'il en arrivera.

Tout autre à sa place eût été perdu ; mais la preuve de ce que disait madame de Montespan sur la faiblesse du roi à son égard, c'est qu'au lieu de s'emporter, de le faire prendre et jeter dans un cul-de-basse-fosse, le roi, tout transporté de colère qu'il était, ouvrit la fenêtre, jeta sa canne dans le jardin et dit avec la tranquillité d'un homme qui se domine :

— Je me reprocherais toute ma vie d'avoir frappé un homme de qualité, c'est cependant le seul traitement que vous méritiez.

Et le roi sortit.

Je vous laisse à juger l'état de rage, de crainte, presque de désespoir où fut Lauzun ; il se vit perdu, cependant, il ne s'abandonna pas, jamais il n'a douté de son bonheur, je suis sûre qu'il n'en doute pas encore en ce moment, où il est enfermé dans cette citadelle imprenable, sous la garde du plus impitoyable des geôliers.

Il ne parut plus de la soirée, et le lendemain il fut arrêté dans sa chambre et conduit à la Bastille. Certes, il l'avait bien mérité ; néanmoins, il ne se tint pas pour battu. Guitry, un des favoris du roi, pour lequel il avait crée la charge de grand-maître de la garde-robe, était son ami ; il voulut le lui prouver, et osa parler à Sa Majesté qui peut-être ne demandait pas mieux.

— Sire, lui dit-il, ayez pitié de lui.

— Pitié de lui, monsieur, un insolent, un ingrat !

— Non, sire, un malheureux.

— Vous vous moquez !

— Il a perdu la tête, il est devenu fou, je vous l'atteste

— Il n'est point fou, il a bien sa tête, il est dans son naturel, je le connais, qu'on ne m'en parle plus !

— Sire, je vous en conjure, écoutez-moi : Lauzun a compté sur votre parole, vous qui n'y manquez jamais ; il a vu l'énormité de vous avoir déplu, et plus encore que la grandeur de sa place, il en a été ébloui, il en est désespéré, et alors son jugement...

— Monsieur, on ne manque pas de respect à son maître, rien n'excuse cette infâme action.

Considérez, je vous le demande en grâce, la hauteur

d[illegible] le [illegible] [illegible] la [illegible] [illegible]

— [illegible] monsieur.

[illegible] dernier mot [illegible] Mais Guitry [illegible] le roi [illegible] souffrit impatiemment [illegible] [illegible] jusqu'à dire :

— Ce pauvre Lauzun ! [illegible]

— [illegible] pas [illegible]

— Vraiment ! Et [illegible]

— Sa [illegible] [illegible] d'un mot de Votre Majesté.

— [illegible]

— Je vous [illegible]

— [illegible]

[illegible] que [illegible] vendit cette charge au duc de Gesvres, lequel [illegible] gardes du corps.

— [illegible] le roi [illegible] à son colonel [illegible] à la Bastille ?

— [illegible] pas la moindre envie.

— [illegible] même pour porter une [illegible] de ses [illegible]

— Ah ! pour cela, sire, c'est différent [illegible] Et quelle est cette bonne nouvelle ?

— Dites-lui que je lui offre la place de capitaine des gardes qu'avait Gesvres.

— Ah ! sire, ce n'est pas l'artillerie ! mais enfin...

— Vous faites bien le difficile ; je pense qu'il [illegible] pas [illegible] entre quatre verrous.

Guitry alla le trouver. Il était loin de [illegible] pareille faveur, lui qui n'avait rien demandé [illegible] son effronterie passe toute idée lorsqu'il vit [illegible] vers lui, se flattant d'en tirer un petit [illegible] la chose de haut, et répondit à Guitry :

— Je ne veux pas devenir d'évêque [illegible]

Guitry revint l'oreille basse ; le roi [illegible] voyant son air embarrassé, se mit à rire.

— Je gage qu'il refuse, dit-il ; je [illegible] attendais presque. Il croit que ma bonté [illegible] Retournez-y demain, prêchez-le [illegible] pas.

Guitry revint à la charge, il lui [illegible] que c'était sa seule chance de salut, qu'il [illegible] pas davantage et qu'il fallait courber la tête [illegible] plus tard. Lauzun voulut bien consentir [illegible] le roi, et, dès qu'il l'eut accepté, l'ordre de le faire [illegible] de la Bastille se donna.

Le soir qu'il sortit et qu'il alla saluer [illegible] de sa nouvelle charge, la cour [illegible] Chacun voulait le voir arriver et assister à cette entrevue. Madame de Montespan, qui le craignait [illegible] la généreuse et de venir la première [illegible] le roi lui sourit très agréablement [illegible] M. le capitaine des gardes tout d'abord.

— Sire, cette charge est pour moi [illegible] de Votre Majesté.

Madame de Montespan [illegible] promesse [illegible] prendre à volonté.

— Madame [illegible] dois, et je ne l'oublie point.

Puis il lui tourna le dos [illegible] plein dans le visage, ce que chacun [illegible] quelques-uns [illegible] passer quelque chose à un prisonnier.

Cela fut le commencement d'une nouvelle [illegible] ses dragons, il prima les autres [illegible] en âge et en quatre, et quoiqu'il [illegible] le portant aussi [illegible] général, puis son père mort [illegible] des cent gentilshommes de [illegible] Il ne se [illegible] pourtant [illegible]

[illegible] voyions toujours et de temps en temps il [illegible] avec ses sentiments d'autrefois [illegible] qu'il n'[illegible] au monde que les autres [illegible] des maîtresses, que [illegible] à Paris, sans [illegible] Mazarin [illegible] reste qu'[illegible] du [illegible]

Il [illegible] Mon père me [illegible]

— Ne [illegible] aux [illegible] lui et que [illegible] son [illegible] Je [illegible] vous

le demande point, ce ne sont pas mes affaires, mais je n'ai à vous dire que ceci : Prenez garde !

Une autre fois, nous étions allés voir une course au bois de Boulogne, entre M. le Grand et le maréchal de Bellefonds, sur des chevaux allant vite comme des éclairs. Il y avait trois mille pistoles de paris et je m'en étais mise. Lauzun, qui ne me parlait plus depuis plusieurs semaines, s'approcha tout à coup de moi.

— Madame, me dit-il, pour qui êtes-vous ?

— Et vous, monsieur ?

— Ce n'est pas là répondre, c'est m'interroger.

— Je ne suis pour personne que pour ce beau cheval gris pommelé qui piaffe là-bas.

— Eh bien, j'en suis bien aise, car c'est aussi mon avis. Je l'ai vendu l'année dernière à M. le Grand, comme le meilleur et le plus rapide que j'aie jamais vu ; il doit certainement devancer l'autre et de beaucoup.

Je répondis qu'il avait raison. Ceci est simple, n'est-ce pas ? Il en résulta presque un duel. Lauzun, mal monté un autre jour, prétendit que jamais M. le Grand, à cause du chevalier de Lorraine dont chacun savait que je raffolais. Que je l'établissais de force chez Monsieur pour en être plus à portée, et la première fois qu'il le rencontra, le railla de telle sorte que le chevalier de Lorraine lui dit de son ton suprême de grand seigneur :

— Allons donc ! monsieur de Lauzun, vous voudriez faire croire que je suis heureux à vos dépens ; heureusement, on sait que je n'ai besoin de personne pour cela, et l'on n'ignore pas de quoi nous sommes capables tous les deux. Tenez-vous donc tranquille et soyons toujours bons amis.

Lauzun faillit en crever de colère, mais il se tut ; le chevalier de Lorraine était de ceux qui tuent et avec le poison et avec l'épée, mais surtout avec la langue.

LVII

On commençait alors à se sentir à la cour de différentes intrigues. Nous en avions chez Monsieur de très marquantes et de très curieuses, dont je veux parler tout de suite, pour venir aux autres. Le maréchal de Grancey avait deux filles : madame de Marcy, l'aînée, mariée et assez jolie ; madame de Grancey, la cadette, dont j'ai parlé déjà, chanoinesse et délicieuse personne, d'un esprit plein de finesse, qui visait très haut et qui pensa tout d'abord à se faire favorite. On appelait ces deux sœurs *les Anges*, je ne sais pourquoi, à moins que ce ne fût par opposition, car elles n'oubliaient point qu'elles avaient un corps et rien n'était moins quintessencié que leur esprit.

M. de Villarceaux était leur oncle, il imagina, un jour que le bruit courait fort d'un *caprice* du roi pour l'une d'elles, il imagina, dis-je, de prier Sa Majesté de ne se servir que de mon intermédiaire en pareille circonstance. Le roi n'en fit que rire et le tourna fort bien en ridicule de l'office qu'il proposait. Il en fut pour sa courte honte ; à dater de ce jour, le roi en rit avec les dames et ne regarda plus mesdemoiselles de Grancey, ce dont elles furent enragées.

Madame de Marcy en prit son parti et chercha ailleurs ; madame de Grancey le prit ainsi, mais n'ayant pu avoir la première place, elle voulut la seconde, et tourna ses visées du côté de Monsieur. Cette intrigue est très curieuse et peint bien notre cour et notre prince ; je la sais d'original, puisque j'y ai été mêlée. La voici dans sa réalité ; qu'elle n'étonne point, en pensant aux personnages et à leurs façons de prendre la vie, selon qu'ils voulaient qu'elle fût.

Un matin, j'étais seule chez moi, de fort bonne heure, on m'annonça madame de Grancey ; bien que nous nous vissions souvent, elle n'avait pas l'habitude de venir à des moments aussi intimes. J'étais à ma toilette ; je la reçus néanmoins, sur ce qu'elle insista et assura qu'elle me voulait voir pour des raisons particulières.

— Surtout que madame de Monaco soit seule, dit-elle à Blondeau.

Elle entra très simplement mise, en noir, selon son état, avec son cordon bleu, son voile très épais et sa croix en évidence comme un porte-respect. Elle s'extasia sur ma maison, sur mon cabinet, sur ce qui m'entourait, et sur moi-même, si bien que, ne voulant pas être sa dupe, j'interrompis le compliment là et je lui dis en riant :

— Madame la comtesse, vous me flattez, c'est que vous voulez quelque chose ?

— Eh bien, oui, je veux quelque chose ; je veux beaucoup ; je veux que vous me parliez franchement et que vous me traitiez comme une amie.

— Madame, je ne fais pas de promesses sans savoir si je les pourrai tenir. Parlez d'abord, nous verrons ensuite.

— Je ne ferai point de préambule ; avec une personne comme vous, il faut aller droit au but, Monsieur vous a aimée ?

J'éclatai franchement de rire, elle ne s'en déconcerta pas et rit avec moi.

— Je vous comprends, reprit-elle, mais vous me devez comprendre aussi, et je répète ma question. Monsieur vous a aimée ?

— Oui.

— Vous aime-t-il encore ?

— De cette façon-là, il pourrait m'aimer toute sa vie, cependant il y a renoncé.

— A-t-il d'autres vues ailleurs ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Est-ce qu'en vertueuse personne vous voudriez attirer ses vues de votre côté ?

— Je vous le dirai plus tard, répondez d'abord.

— Madame, vous qui depuis trois mois vivez dans l'intimité de notre prince, vous en savez plus que moi là-dessus.

Elle sembla un instant déconcertée de ma clairvoyance, ensuite, prenant un grand parti :

— Ma foi jurée ! madame de Monaco, je vous dirai tout. Je ne vais pas commencer par un appel à votre bonté et à votre discrétion. Je sais que vous avez trop d'esprit pour être bonne, et que vous me garderez le secret tant qu'il vous sera avantageux de le faire, ainsi, passons.

J'aimais cette façon d'agir, j'en témoignai ma satisfaction, et je promis tout ce qu'elle voulut.

— Je ne suis ni prude ni menteuse, madame, et je vous avoue tout naturellement que j'aime M. le chevalier de Lorraine, et que je suis aimée de lui.

— Ah bah ! fis-je comme une étonnée, et la pauvre Fiennes, et son enfant ?

— L'enfant est chez madame d'Armagnac, il y est traité en perfection, et le chevalier l'aime beaucoup. Quant à mademoiselle de Fiennes, il l'a guérie de sa constance d'emprunt, en lui disant simplement ceci :

— Mademoiselle, nous nous sommes aimés, nous ne nous aimons plus, les immortelles flammes ne sont ni de notre âge ni de notre condition. Ce n'est pas une raison pour nous croire obligés de ne nous voir point, ou de rester en face l'un de l'autre comme des gens qui n'ont rien à se dire. Qu'il n'y soit plus pensé ; revenons comme avant notre intime connaissance ; le voulez-vous ? — Vous avez là un joli petit chien, qui vous l'a donné ?

— Le compliment était un peu dur, en effet, elle l'a dû comprendre.

— Elle l'a compris. Le chevalier m'appartient maintenant sans rivalité, nous ne pensons qu'à nous aimer toute la vie.

— Ah ! madame, quelle entreprise ! Comment le chevalier peut-il songer seulement que l'on aime ainsi ? Quant à vous, vous débutez.

— Je ne me fais point d'illusion, soyez tranquille, ce *toute la vie* est subordonné aux accidents, aux événements prévus et imprévus de cette cour. Cependant, comme nous nous convenons fort, comme nous nous trouvons heureux de nous convenir, nous serions très aises de trouver un moyen de nous convenir le plus longtemps possible.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler.

— Monsieur aime infiniment le chevalier de Lorraine.

Je m'inclinai en signe d'assentiment, je ne pouvais faire ni plus ni moins.

— Si Monsieur voulait m'aimer également, si j'étais reconnue comme l'objet de ses soins, ne pensez-vous pas que mon crédit, ma position, établis de cette manière, deviendraient inattaquables ? Ne pensez-vous pas que vous, le chevalier et moi réunis, rien ne pourrait nous abattre et que nous serions tout-puissants ?

Je compris pourquoi on me parlait *franchement* et d'où venait toute cette belle amitié ; je me tins sur la réserve, je la vis venir.

— Pourquoi me faites-vous l'honneur de me joindre à M. de Lorraine, s'il vous plaît ?

— Et Madame ? me répliqua-t-elle naïvement. Nous l'aurons contre nous, si vous ne la disposez point. Vous seule savez la conduire et la diriger.

C'était la seconde Madame, la princesse palatine, mariée depuis peu alors et munie de l'exécration la plus cordiale pour le chevalier de Lorraine, qui rentrait à la cour ; elle était convaincue, ainsi que nous tous, qu'il avait tué la première Madame, et ne se souciait point de ce sort là.

— Cet homme, disait-elle, sue le poison comme nous suons de l'eau.

Le chevalier n'ignorait point cela, madame de Grancey non plus : on me savait toute-puissante sur son esprit, on savait que je le dirigeais dans des voies inconnues pour elle, mais où elle marchait très fermement. C'était une autre femme que la première, bien moins aimable, bien moins charmante, mais bien meilleure. Elle était solide en amitié, elle était franche, et l'on était sûr d'être avec elle ce que l'on paraissait. Cependant elle avait ses idées dont elle ne se départait point ; celle du chevalier de Lorraine était du nombre ; je ne voyais guère moyen de l'en faire changer. J'écoutais pourtant, l'intrigue m'amusait.

— Ah ! oui, repris-je d'un air ingénu, il y a Madame. C'est que, je ne vous le cache pas, elle a, elle a...

— Une singulière aversion pour le pauvre chevalier, qu'elle persiste à croire coupable d'un crime.

— Dont je ne doute pas non plus, je vous en avertis.

— Ah ! madame ! quelle calomnie !

— Madame, vrai ou non, le fait est certain pour Madame, elle a peu d'envie de recommencer la tragédie de Saint-Cloud, je vous le promets.

— Elle recommence la comédie, en attendant.

— Comment ?

— Madame de Monaco, vous êtes l'amie de Madame, vous vous croyez bien avant dans ses secrets, cependant nous en savons plus long que vous encore.

— Les secrets de Madame sont faciles à deviner.

— Pas tant ! pas tant ! demandez-lui avec qui elle se promenait à Saint-Cloud, il y a trois mois, jour pour jour, à minuit, près de la grande cascade.

— A minuit ! Madame est toujours couchée.

— Elle ne l'était point ce jour-là, priez-la de se le rappeler ; priez-la de se rappeler aussi que la personne qui l'accompagnait passait son bras sous le sien.

— C'était Monsieur ! m'écriai-je étonnée.

— Ce n'était point Monsieur, c'était le *frère de Monsieur*.

— Le roi ?

— Oui, madame, le roi, qui eut cette nuit-là un entretien avec sa belle-sœur, que celle-ci n'oubliera jamais et qui l'a fait bien pleurer.

Je tombais de mon haut, tout ceci m'était complètement inconnu ; je pris le parti de nier afin de ne rien compromettre. La fine mouche s'aperçut qu'elle me touchait, et, avec un demi-sourire, sortant de sa poche un papier, elle me le présenta.

— Lisez, madame.

Je lus :

« Relation véritable d'un entretien à Saint-Cloud, entre deux très hauts personnages, plus parents qu'ils ne le voudraient.

« La dame est sortie de son appartement à minuit et toute seule, avec une femme de chambre de son pays, la seule qui sache ses secrets. Elle s'est dirigée vers l'allée qui domine la grande cascade, où un cavalier, qu'elle a salué profondément, l'attendait sans la moindre suite. Ils se sont éloignés de la suivante et le cavalier a passé son bras sous le sien.

— « Madame, a-t-il dit, j'ai voulu vous voir en particulier, parce que ce que j'ai à vous dire doit être dans votre plus intime secret.

— « Soyez assuré que je le garderai bien, sire.

— « Je le sais et je n'en suis pas en peine, mais je ne voulais pas qu'on soupçonnât même cette entrevue.

— « Je vous réponds de Grunchen.

— « Madame, dites-moi, êtes-vous heureuse avec mon frère ?

— « La dame soupira et ne répondit point.

— « Avez-vous donc à vous en plaindre ?

— « Non, sire, mais je n'ai pas à m'en louer non plus ; si je l'avais connu comme je le connais, je n'aurais jamais consenti à mon mariage.

— « A-t-il de mauvais procédés pour vous ?

— « Non, mais il n'a pas ceux que je devais attendre de lui.

— « Vous ne l'aimez donc point ?

« La dame eut un second moment d'embarras, plus prononcé que l'autre, et puis elle répondit brusquement :

— « Non, pas comme en mon pays on aime le mari que Dieu vous a donné.

— « Madame, j'ai une grâce à vous demander.

— « A moi ?

— « Oui, et qui dépend de vous seule. N'en aimez jamais d'autre, malgré le juste mécontentement où vous êtes, ne me faites pas ce chagrin-là.

— « Je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mon devoir, monsieur.

— « Je sais que vous le connaissez et que vous le remplirez bien, mais quelquefois on n'est pas maître ; je le sais bien, je le sais par moi-même. Madame, promettez-moi que mon frère n'aura pas de reproche à vous faire, promettez-le moi ?

— « Je n'ai pas besoin de vous le promettre, comment en pouvez-vous douter ? »

— « C'est que je vous aime, je vous aime beaucoup, je vous aime plus que madame Henriette, parce que vous êtes meilleure et plus franche.

— « Sire, je ne suis pas belle comme madame Henriette.

il s'en [illegible] très laide et [illegible] ne [illegible] pas; il est [illegible] de me faire reconnaître [illegible], car excepté [illegible] ambitieux de [illegible] personne ne cher[illegible] à me la faire perdre.

[illegible] vous trompez, [illegible] fraîche et [illegible], et l'on vous trouverait [illegible] à son goût, si l'on [illegible].

La dame n'a point [illegible] et est demeurée interdite. Ils ont encore fait plus[illegible]. Ensuite, il l'a quittée en lui baisant la [illegible] est restée quelques instants après lui [illegible], et elle a dit en allemand, les yeux [illegible]:

[illegible] Ah! ma pauvre [illegible] sait bien que je l'aime plus à lui tout seul [illegible] monde ensemble; mais cette amitié la [illegible] si je la lui disais. Que n'est-il mon mari [illegible] ouvrir mon cœur et mes pensées. Je [illegible] toujours malheureuse ici, car je le [illegible] jolies poupées qu'il me pré[illegible] et qu'[illegible] qu'il me préfère toujours. Pour[illegible] cher pays? »

[illegible] ces quelques lignes mille choses qui m[illegible] se présentèrent clairement à mon esprit. [illegible] tout vrai que j'étais jouée et que mon [illegible] l'esprit de Madame n'était pas ce que je croyais. J'en eus un mouvement de dépit qui me porta à la vengeance.

— Montrez ce papier à Madame, vous verrez qu'elle ne niera point, madame la princesse; mais faites-lui comprendre en même temps qu'il en existe plusieurs copies, et que Monsieur, si jaloux de ses droits...

— C'est bien, soyez tranquille, et laissez-moi faire. J'accepte la ligue, et Madame apprendra que l'on me doit des égards.

Madame de Grancey me quitta là-dessus. J'eus le soir même avec Madame une explication dans laquelle je ne la ménageai pas. Elle pleura beaucoup et finit par me tout avouer. Elle aimait le roi, elle l'avait aimé du premier jour de son arrivée, et rien ne pouvait lui faire oublier cette impression.

— Je ne sais comment ces méchantes gens ont découvert ce que je me cache à moi-même, mais puisqu'ils ont mon secret, il faut me taire aussi sur leurs vilenies. Ah! que je hais cette cour, où l'on ne saurait être soi-même sans compromettre son bonheur et son salut. Il y faut toujours mentir! Et je n'avais jamais menti.

LVIII

A dater de ce jour, rien ne se fit au Palais-Royal que par madame de Grancey, le chevalier et moi. Monsieur me sut gré de ma liaison avec ses favoris, et il redevint pour moi comme dans nos beaux jours. Le Palais-Royal était un étrange lieu; le bon sens de Madame y tenait le haut bout pour les choses essentielles; quant aux petites, elle les abandonnait à notre direction et n'en parlait jamais que forcée. — Madame de Monaco, me disait-elle dans ces occasions, délivrez-moi de *ces gens-là*; faites ce qu'ils veulent et obtenez qu'ils ne m'empoisonnent pas. C'est une vilaine mort, elle me serait plus vilaine encore si je la recevais de leurs mains.

Monsieur lui montrait de la déférence pour en obtenir la liberté; et comme elle ne l'aimait point, elle n'était pas difficile à contenter sur ces chapitres. Mais dans les occasions de famille, il la consultait toujours et elle le guidait bien. Je me souviens d'un grave événement arrivé à l'hôtel de Condé, pour lequel M. le prince vint prendre les avis de Monsieur avant d'en référer au roi, et, si l'on eût cru Madame, tout se serait passé autrement.

Reprenons les choses de plus haut.

M. de Turenne était fort épris de madame de Coëtquen, laquelle le trompait joliment pour ce même chevalier de Lorraine, que toutes ces dames s'arrachaient. Le héros contait [illegible] à sa maîtresse, et celle-ci contait tout à son cher amant, lequel contait tout à Monsieur. C'est ainsi qu'il apprit le [illegible] de la première Madame en Angleterre, que le roi voulait lui tenir soigneusement caché. J'ai vu entre les [illegible] du chevalier un portrait de M. de Turenne, qu'elle avait en bracelet et que madame d'Elbeuf lui a fait redemander après sa mort; elle n'eut garde de le rendre et dit qu'elle l'avait perdu. Jamais homme ne fut moqué comme il [illegible] femme parfaitement sotte et ridicule [illegible] quoique belle et amusante. Je la vois encore arrivant chez la [illegible] en jupe de velours noir, avec ses grosses broderies d'or et d'argent et un manteau tissu couleur de feu, or et argent. Cet habit avait coûté des sommes folles, et lorsqu'elle l'eut bien étalé ce jour-là, tout le monde cria qu'elle était mise comme une comédienne, et elle n'osa plus le remettre.

Le chevalier de Lorraine avait pour principe que tout était bon et qu'on ne devait se brouiller avec personne. Il resta donc au mieux avec la Coëtquen et Monsieur, par conséquent, bien qu'après la mort de M. de Turenne elle fût fort abîmée car tout le monde s'indigna de la façon indécente dont elle s'en consola sur-le-champ. Ils ne cessèrent pas de la voir, elle venait souvent au Palais-Royal, où elle faisait autorité, croyait-elle, y apportant assez volontiers les nouvelles du dehors et donnant son avis lorsqu'on ne le lui demandait pas. Elle nous arriva un soir et dit à Monsieur d'un air pincé:

— Je viens de l'hôtel de Condé; je suis chargée pour vous d'une demande, monsieur.

— Laquelle?

— Monsieur le prince demande si vous voulez lui faire l'honneur de le recevoir tout à l'heure.

— Et pourquoi en doute-t-il? pourquoi vous charge-t-il de la proposition? dit Monsieur tout étonné.

— Parce qu'il désire vous voir seul et qu'il me croit assez bien placée pour obtenir de vous un dérangement à vos habitudes.

— Il y a donc quelque chose d'extraordinaire?

— De très extraordinaire, assurément.

— Il faut l'envoyer quérir.

— Il n'en est pas besoin, M. le prince attend dans votre cabinet.

— Que ne le disiez-vous tout de suite?

Monsieur sortit, et nous entourâmes la porteuse de nouvelles, qui se fit d'abord prier pour vider son sac, bien qu'elle en eût plus d'envie que nous, mais qui enfin s'y décida. Voici ce qui s'était passé.

Madame la princesse, mademoiselle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, fut donnée à M. le prince, presque de force, à une époque où il était amoureux de mademoiselle de Vigan. Il ne put jamais la souffrir, avec quelque raison. Elle n'était ni jolie ni aimable, elle avait l'air renfrogné, mais elle ne laissa pas de trouver des galants et de les prendre. Tant qu'elle fut jeune, ce furent des plumets et des muguets; lorsqu'elle vieillit, elle tomba dans les valets et dans les pages, et cela devint une sorte de honte, dont la gloire de M. le prince l'empêcha de prendre souci, et qui se passa à petit bruit dans le domestique. On ne la voyait guère qu'aux occasions, où le roi la traitait froidement; il se souvenait du temps de la Fronde, où elle lui prit Bordeaux, et tout ceci n'était pas fait pour qu'il l'aimât.

Un jour, c'était celui-là même de la visite de madame de Coëtquen, elle avait depuis quelque temps de l'affection pour un de ses valets nommé Duval. Il avait succédé à un page de fort bonne maison, un petit Rabutin, cousin de Bussy et de madame de Sévigné, qu'elle avait pris en nourrice, et qui maintenant, hors de sa maison et de ses bonnes grâces, lui conservait cependant respect et reconnaissance comme un garçon bien né qu'il était.

Il allait souvent lui présenter ses devoirs et causait familièrement avec elle. Le matin, avant son dîner, elle aimait à le recevoir et à lui entendre conter ses espérances; il avait le goût des entreprises et il l'a bien prouvé.

Ce jour-là, comme il entrait dans sa chambre, il y trouva Duval, qui prit des airs de sultan et eut l'audace de trouver mauvais le particulier où il était admis. Madame la princesse ne s'en fâcha point, sa jalousie lui plaisait. Il faut être tombée bien bas pour en être réduite à accepter la jalousie d'un laquais. Je remercie le ciel de mourir avant de savoir si je m'abaisserais à pareille épreuve.

Duval commença quelques propos auxquels madame la princesse se prêta d'abord. Rabutin se tint en arrière. Il était peiné pour sa protectrice de la voir souffrir ces libertés, et les façons de cet homme lui déplaisaient à lui, accoutumé à n'endurer ces rustres que dans les antichambres.

— Vous avez l'air triste, mon cher enfant, et vous ne répondez rien à nos folles plaisanteries.

— Je ne les comprends pas, madame, répliqua-t-il sérieusement.

— Monsieur est trop raisonnable pour nous, madame, reprit Duval.

— Le pauvre Rabutin est donc bien changé, alors, car autrefois sa raison était loin de sa tête.

— C'est depuis qu'il a quitté la maison.

— Je voudrais bien qu'il y fût encore, alors il était plus gai.

— Vous êtes parbleu bien libre de le reprendre, ce n'est pas moi qui vous en empêche.

Rabutin, entendant ces mots, outré de l'insolence de ce misérable, mit aussitôt l'épée à la main pour le châtier. Duval osa tirer la sienne, — ce que la complaisance d'une femme peut faire d'un semblable pataud! — Rabutin

s'élança, le sang allait couler ; la princesse s'élança entre eux, et ce maladroit de laquais, ne sachant point se servir de son arme, la blessa à la gorge très légèrement. Vous jugez quels cris dans l'hôtel. La princesse en poussa d'abord d'effrayants. Rabutin, voyant accourir du monde, ne se souciant point d'être pris l'épée à la main chez madame de Condé, se sauva en pays étranger où il est, à ce qu'il paraît, sur le chemin d'une grande fortune.

Duval fut arrêté et on lui fit son procès, plus tard ; mais en ce moment, comme tout était en combustion dans l'hôtel, M. le prince arriva, auquel on ne put rien cacher. Il entra dans toutes ses furies, et, au lieu de plaindre madame sa femme qui se pâmait sur son lit, de peur ou de honte, il la maltraita fort, jurant qu'il en aurait raison, que la mesure était comblée, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle en fit davantage. Elle lui répondit en jetant des larmes et en répétant :

— Monsieur, si vous aviez voulu être pour moi un mari, j'aurais pu être une bonne femme.

Mais les hommes n'entendent pas ces raisons-là. M. le prince éclata de plus en plus, dit à ses gens qu'il allait la faire enfermer, qu'il en demanderait sur-le-champ la permission au roi, qui ne tenait guère à cette vieille frondeuse. Tout le bel air de l'hôtel de Condé en fut décontenancé, et je vous laisse à penser la mine de M. le duc en face de madame sa mère. Je vous demande un peu si c'est là de la dignité.

M. le prince vint donc trouver Monsieur et lui conta le chef-d'œuvre en ajoutant :

— Je la vais envoyer à un de mes châteaux avec fort peu de suite, n'est-il pas vrai, monsieur ?

— Vous me demandez conseil, monsieur ?

— Certainement, avant de voir le roi, j'ai voulu vous tout dire ; il fallait bien m'entendre en famille.

— Eh bien ! monsieur, appelons Madame, c'est la meilleure tête de nous tous.

— Madame viendra avec madame de Monaco.

— Madame de Monaco ne gâtera rien ; elles ont toutes les deux des ajustements de raison qui me surprennent.

M. le duc, fils de M. le prince, était l'amant de madame de Marcy, sœur de madame de Grancey, ce qui nous mettait en très bons termes ensemble ; M. le prince ne fit donc aucune opposition. Nous fûmes appelées.

Madame écouta tout avec son sang-froid allemand ; elle ne se gendarma pas contre des goûts qu'elle était loin de partager. Quand M. le prince eut fini, elle me regarda.

— Qu'en dites-vous, princesse ?

— Rien, madame, j'attends la décision de Votre Altesse.

— C'est donc à moi de prononcer alors ; mais monsieur mon cousin, j'en suis sûre, n'en fera qu'à sa volonté.

— Y avait-il quelqu'un dans cette bagarre avec madame votre femme et ces deux quidams ?

— Personne.

— Rabutin est en fuite ?

— Oui, madame.

— Où est Duval ?

— Dans sa chambre, gardé à vue.

— A-t-il parlé ?

— Non.

— Nul n'a rien vu, rien entendu qu'après ?

— Absolument.

— Alors, mon cousin, vous n'avez qu'un parti à prendre. Rentrez au logis, ayez avec madame la princesse telle explication qu'il vous plaira, traitez-la de la façon dont vous avez envie, entre vous deux, vous en êtes le maître. Je vous approuve, et j'en ferais autant que vous ; ensuite prenez mons Duval, envoyez-le où vous le jugerez convenable, très loin, pour qu'il ne revienne point ; ne prenez pas la peine de rien expliquer en votre maison ; soyez avec madame la princesse comme avant cette aventure et ne dites rien au roi. Ne faites pas de bruit. Peu de personnes connaissent ce scandale, vous allez le rendre public, vous allez devenir l'un et l'autre la risée de toute l'Europe. Et c'est bien la peine, vraiment. Réglez la conduite de madame la princesse, sauvez l'avenir par un peu de vigilance, et abandonnez le passé dont vous n'êtes plus le maître. Voilà mon avis ; est-ce le vôtre, monsieur ?

— Oui.

— Et vous, madame de Monaco ?

— Cent fois.

M. le prince était du nombre de ces gens qui demandent un conseil pour ne point le suivre. D'ailleurs, trop irrité, trop humilié même, il ne rompit pas le silence et nous quitta en disant que, réflexion faite, il allait demander au roi la permission d'agir.

— Si le roi n'était aveuglé par sa vieille haine, il vous la refuserait, monsieur, lui qui voit si bien tout.

Le roi ne la refusa point ; madame la princesse fut envoyée à Châteauroux, où elle est encore, sans que nul ne la voie, sans un domestique nombreux, rien que des femmes et des vieillards. M. le prince est impitoyable, et M. le duc encore plus que lui, ce qui fait supposer qu'elle y restera longtemps de la même manière.

Madame ne s'était pas trompée. La cour et la ville ridiculisèrent l'aventure, on en parla jusque dans les derniers coins de la France, on en fit des chansons, des images, des ponts-neufs de toutes sortes.

Duval alla proprement aux galères ; quand à Rabutin, je l'ai dit, il entra au service de l'Empereur, se battit contre le Turc, et arriva en peu d'années à une fortune qu'il n'eût point atteinte ici certainement. Mon père me disait l'autre jour qu'une comtesse, princesse du Saint-Empire, s'était éprise de cet aventurier, et qu'il l'épouserait certainement. Voilà un événement, source de sa fortune, et qui perd madame la princesse en même temps que Duval. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Justement, ce pauvre M. d'Olonne était à souper à l'hôtel de Nevers, lorsqu'on y vint conter cette histoire un jour avec des embellissements, et voilà M. de Courcelles qui entre aussi sur cette entrefaite. M. de la Rochefoucauld était auprès de moi, qui me dit :

— Madame, jamais ces deux hommes ne tiendront ensemble dans cette chambre.

Cette folie me fit rire, et, en effet, Courcelles sortait, lorsque le petit Coulanges le rappela en disant :

— Les discussions vont se terminer, on ne criera plus, je suis pour le bruit ! je suis pour le silence. Nous avons ici M. de Courcelles et M. d'Olonne, les deux hommes de Paris les plus compétents sur cette question. Demandez-leur leur avis.

— Ma foi, dit d'Olonne, un de plus, un de moins, qu'importe ! M. le prince était fait à cela.

— Et vous, Courcelles ?

— Moi, j'aime mieux les procès, répliqua-t-il.

Chacun d'eux dit ce qu'il faisait, ne juge-t-on pas toujours d'après soi ? Ce pauvre d'Olonne ! lorsqu'il mourut, prétend mon père, on lui annonça un prêtre nommé Cornouailles, qu'il avait demandé pour confesseur.

— Hélas ! marmotta-t-il à l'oreille de sa garde, ne pouviez-vous en avoir un autre ? Dois-je donc être encornaillé jusqu'à la mort ?

LIX

Madame de Grancey possédait l'esprit de Monsieur à ce point de tout se permettre et de lui faire braver le roi lui-même, ainsi qu'on va le voir. Mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, la même que madame de Soissons avait voulu donner au roi à la place de la Vallière, et pour laquelle on écrivait de si belles lettres, mademoiselle la Mothe donc épousa le duc de Ventadour, lequel était le plus vilain singe, bossu, presque louche, méchant comme un âne, débauché et libertin dans le suprême, enfin la peste des maris... trompés. Aussi cette jeune et belle duchesse fit-elle émerillonner les yeux de tous les plumets, et fonda-t-on sur elle des espérances que jusqu'à présent, il faut en convenir, elle n'a point démenties. Mon père lui disait le lendemain de ses noces, alors qu'elle était sur son lit et recevait toute la France :

— Madame, tous ces jeunes gens sont ravis et ils ont raison. Il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accordez à M. de Ventadour.

— Ah ! oui, reprenait Benserade, je voudrais bien qu'une mère, tante, une amie voulût se mêler de gronder une femme comme celle-là parce qu'elle haïrait son mari et aurait un galant ; ma foi, elle aurait bonne grâce et je voudrais bien l'y voir !

— Vous avez bien raison, lui répliquai-je, et c'est là un vilain moment à passer pour une si belle fille.

— Pardieu, madame, je disais autrefois que je ne me consolais de ne pas être M. d'Armagnac avec sa grande beauté, que parce que je n'étais pas M. de Saint-Héron avec sa grande laideur ; mais je me rétracte, il paraît que les magots ont aussi leurs heures de triomphe.

Le magot comprit la raillerie et voulut prendre ses précautions. Grâce à ses goûts orduriers, il en trouva vite le moyen, et les galants s'éloignèrent ; car, selon l'expression de madame Cornuel, il mit un bon suisse à sa porte.

Je sais qu'il n'a rien perdu pour attendre ; mais enfin il a *attendu*, c'est plus qu'on ne devait supposer.

A cette noce de madame de Ventadour nous arrivâmes madame de Nevers et moi, coiffées par la Martin, de cette coiffure que nous avons mise à la mode et dont on a tant parlé. Elle nous avait testonnées en Bretaudin, les cheveux coupés et frisés naturellement, ce qui nous faisait une

petite [illegible] sans coiffe [illegible] pour les femmes [illegible] à toute tête pour les [illegible] nous en [illegible] et elles [illegible] pas [illegible] *[illegible]aberlu*, [illegible] père qui la baptisa [illegible] moi.

[illegible] les femmes devinrent [illegible] on se faisait [illegible] le premier [illegible] comme [illegible] opération [illegible] faisaient [illegible] et passion [illegible] en coupant les cheveux partagés à la [illegible] les rondes, d'étage en étage [illegible] de cheveux de chaque côté [illegible] comme d'ordinaire, et une grosse boucle [illegible] bourrelet et la coiffure, tombant jusqu'à [illegible] étaient incroyables. [illegible] femmes sur le [illegible] de juments, et les laides aussi. Madame [illegible] disait Ninon, à un *printemps d'[illegible]* [illegible] combien d'autres étaient horribles [illegible] madame de Marans la sœur de M[illegible] maîtresse de M. le duc dont [illegible] appelle Guenaud, anagramme d'A[illegible].

[illegible] Elle se fit testonner par la Vienne et [illegible] de la Borde : elles firent toutes les [illegible] princesses, à l'exclusion de la Martin. [illegible] J'entendis de mes oreilles la reine bien [illegible] de Crussol, laquelle se mit à crier au [illegible] Sa Majesté, dès qu'elle l'aperçut :

— Ah ! madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure ?

— Votre coiffure ? lui répondit la reine, je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coiffure. Je me suis [illegible] couper les cheveux, parce que le roi le trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure.

On ne parlait d'autre chose : nous avions fait ce qui s'appelle une révolution. Madame de Soubise pensa mourir de [illegible], parce que l'état de ses dents ne lui permit pas les cheveux coupés : elle en fut toute honteuse. Le fait est qu'on n'osait plus se montrer avec ses anciennes boucles [illegible].

Au commencement, les premiers jours, il y eut cabale et tous [illegible] nous défendre. J'en reviens à ce qui a [illegible] M. le duc, devant lequel on parlait de cette petite guerre, nous dit :

— Eh bien, madame, je suis du parti de l'hurluberlu, et si vous le [illegible] nous allons décider une réunion où il sera parlé de cette jolie invention-là.

[illegible] que *les loges* étaient des nôtres. M. le duc était amoureux de madame de M[illegible] à en perdre la raison, jusqu'au point de la faire venir à son gouvernement de Bourgogne lorsqu'il tenait ses états à Dijon, et de faire tirer le canon à son arrivée. Il en était jaloux au point que toutes les jalousies se taisaient devant la sienne, c'était la quintessence de la jalousie, la jalousie incarnée ; j'admire qu'il en fût resté dans le monde après ce qu'il en avait pris.

Il imagina de nous donner une chasse. Nous étions : la [illegible] de Soissons, mesdames de Coetquen et de Bor[illegible] et moi, plusieurs hommes, dont le chevalier de Lorraine et le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, dont il me faudra parler en détail tout à l'heure, et ce fut une délicieuse partie. C'était en carême, un samedi ; nous soupâmes à Saint-Maur après la chasse, des plus beaux poissons de la mer ; ensuite on alla à une petite maison, près de [illegible], de Condé, où après minuit scrupuleusement sonné, nous eûmes un *medianoche* en viandes très exquises, plus [illegible] les violons, les hautbois, les [illegible] tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus amusant au monde.

Madame la duchesse n'y vint point : il n'en fut pas question même, et ce qui [illegible] les dévots et appela sur nous [illegible] les foudres, ce fut non seulement son absence, mais [illegible] la petite circonstance que ce dimanche si religieusement attendu était le dimanche des Rameaux, où l'on ne [illegible] la table au mot viande. Notre coiffure fut célé[illegible] avec du vin de Champagne et de Bourgogne, [illegible] chez nous qu'au grand jour.

M[illegible] de Montespan eût voulu en être priée, mais *les [illegible]* pouvaient souffrir ; elles s'en défendirent près de [illegible] avait pensé : elle n'en fut point. Elle en [illegible] et s'en fut crier partout à l'orgie [illegible] au sacrilège ; elle end[illegible] en grave et en taxa M. le duc et tous [illegible] à qui il ne disait mot en ce temps-là.

M[illegible] de Grancey tout en larmes de Saint-[illegible] une vraie rage et sans vouloir [illegible] les cheveux, partit pour la cour [illegible] roi et lui demanda pourquoi il s'en prenait ainsi à ses amies. Le roi en resta dans un étonnement profond, lui, accoutumé à voir son frère si humble.

— Mais, monsieur, lui dit-il, je n'ai rien dit au chevalier de Lorraine, c'est pour lui une peccadille si mince que je ne m'amuse pas à la relever.

— Sire, il ne s'agit point du chevalier de Lorraine ; il s'agit des dames que vous avez reçues ce matin à les rendre malades pour une pauvre aile de faisan ou un ortolan gras qu'elles ont sucé chez M. le duc.

Il se *révolta* ainsi pendant une demi-heure ; le roi eut grande patience, il l'écouta doucement, le calma par des promesses, et le renvoya à peu près satisfait. Ce fut une des rares fois où Monsieur sortit de son apathie, et il fallait qu'il fût férré de cette Grancey pour en trouver le courage. Il voulut la faire nommer plus tard dame d'atours de Madame, à la place de Gourdon, et lui acheter la charge cinquante mille écus. Madame ne le voulut pas, et cela, parce que je ne m'en souciai guère.

Je faisais la pluie et le beau temps à cette cour jusqu'à l'époque où je tombai malade. Le chevalier de Lorraine n'aimait plus la Grancey que pour la forme et pour ne pas laisser dire qu'il m'aimait trop, ce dont je ne me souciais pas non plus ; non pas que cela me déplût ou que cela fût faux, mais à cause des conséquences.

Monsieur avait épousé cette Madame-là bien vite et sans regretter l'autre. C'est la princesse palatine Anne de Gonzague qui a arrangé cette affaire ; Madame est la nièce de feu son mari. On voulut m'envoyer en avant de la princesse, je refusai ; je ne trouvais pas séant pour moi, qui étais si bien avec madame Henriette. La palatine y alla. C'est une fière intrigante. Elle a fait encore il n'y a pas longtemps sa nièce reine de Pologne. Quand je dis sa nièce, chacun me regardera, car on ignore bien généralement cette parenté ; je la vais dire, elle est curieuse. Ma mère la tenait du cardinal de Richelieu, son oncle, et j'ai une lettre de lui qui le prouve.

Madame Marie de Gonzague, sœur de la Palatine, épousa le roi de Pologne, et l'on se souvient encore de la belle et singulière ambassade qui la vint prendre. Mais avant ce mariage, elle ne s'était pas privée de galants, d'abord M. le Grand, le pauvre Cinq-Mars, puis en secret et plus intimement M. le Prince, aujourd'hui le grand Condé, qui fait enfermer sa femme. Elle en eut une fille, et ce n'était pas une petite affaire que de la cacher. Car M. le prince était marié, et par conséquent, point de réparation possible pour la maison de Mantoue. M. et madame d'Arquien aimaient la princesse Marie comme leur sœur ; celle-ci leur offrit de prendre la petite fille comme la leur, et M. le prince la dota très richement ; elle n'était point au monde. Madame d'Arquien feignit une grossesse, accoucha de la petite Marie, dont la princesse fut la marraine, et, lorsqu'elle alla en Pologne, elle l'emmena avec l'intention de l'y établir.

Sobieski, depuis le grand maréchal, est un homme d'un vrai mérite, il est le plus beau cavalier, et il trouva mademoiselle d'Arquien un parti de tout point désirable. La reine Marie perdit son mari et épousa en secondes noces son frère, qui lui succéda ; elle était toute-puissante à Varsovie. Sa filleule devint le point de mire de toutes les ambitions. Celui qui l'aurait, Sobieski, bien que d'une grande naissance, était jeune et il avait des concurrents redoutables. Cependant il était le plus amoureux, et il lui semblait que sa filleule ne le voyait point indifféremment.

LX

On faisait dans toutes les cours du Nord des courses en traîneaux où le luxe s'étalait à l'envi. Mademoiselle d'Arquien en raffolait, l'honneur d'être son cavalier se disputait l'épée à la main, car ils n'y font point tant de façon en ces contrées presque sauvages. Un jour, on était dans les jardins du palais, par un beau soleil de février, c'était à qui s'emparerait du traîneau de la belle Marie, on en venait aux couteaux tirés. Sobieski seul se tenait à l'écart, non par faute de désir ou par crainte, mais parce qu'il savait combien mademoiselle d'Arquien, élevée en France, était loin de ces mœurs-là. Elle le remarqua et lui sut gré de ce sacrifice. Le soir, au bal, elle le prit pour son danseur ; elle écouta les yeux baissés l'aveu qu'il osa lui faire, mais sans lui répondre encore.

Il rentra chez lui bien triste, bien inquiet, la reine avait rappelé sa filleule après leur danse, et depuis lors elle ne l'avait plus quittée. Sans doute elle lui défendrait de

---

[illegible] et l'[illegible] de Sévigné.
[illegible]

l'écouter à l'avenir, et un plus puissant que lui obtiendrait sa main. En effet, à dater de ce jour, tout les sépara. Il ne lui fut plus possible de lui adresser un mot, la reine le traita avec une rigueur inaccoutumée, lui répondant à peine lorsqu'il osait lui présenter ses hommages. Le malheureux jeune homme était si triste qu'il songea à s'en aller en Hongrie combattre le Turc et se faire tuer.

Le printemps vint, les glaces fondirent, les feuilles poussèrent et les fleurs aussi. On fit des fêtes ainsi qu'il est d'usage chez ces peuples, Sobieski n'y assista pas. Il se retira dans un de ses châteaux, solitairement, ne voulant point entendre dire à ses rivaux combien Marie était charmante, quels beaux rubans et quelle belle couronne elle avait, et quelle grâce elle avait déployée dans le ballet des *Saisons !* Un matin, jamais le soleil ne fut plus brillant, jamais l'air ne fut plus pur, jamais les roses n'embaumèrent de leurs senteurs plus parfumées, il était seul au bord d'un ruisseau, dans son parc ; il vit venir à lui deux femmes en costume de paysanne lithuanienne, mais en velours, en soie et en pierreries. Il ne les reconnut point et allait passer près d'elles sans leur parler, tant il était malheureux. Celle qui semblait conduire l'autre l'arrêta.

— Bel ermite, lui dit-elle, puisque vous ne voulez plus vous faire de la cour avec nous, nous venons vivre avec vous aux champs. Ne nous renverrez-vous point ?

Il n'en pouvait croire ses yeux ! c'était la reine, c'était Marie, c'était toute la cour cachée derrière des arbres et qui se montra sur un signe de la souveraine, tous vêtus en bergers et en bergères de la plus galante façon qu'on puisse voir, Sobieski croyait rêver et ne trouvait pas une parole.

— Vous avez été le plus modeste, le plus docile, le plus persévérant ; après l'épreuve que vous avez si bien supportée, vous serez le plus heureux, dit la reine, voici votre femme.

Les noces se célébrèrent à ce château, où la cour resta plusieurs semaines chez Sobieski. Ils n'ont point d'étiquette comme nous, la couronne étant élective et chacun pouvant devenir roi à son tour. D'ailleurs ces seigneurs polonais sont très riches et très magnifiques.

Après la mort du mari de madame de Gonzague, le roi, sur la prière de la Palatine, employa son influence pour Sobieski, voilà comment mademoiselle d'Arquien est, à l'heure qu'il est, reine de Pologne ; sa sœur prétendue a épousé M. de Bethume et est ambassadrice en ce pays, ce qui lui donne un air fort agréable.

Pendant que je suis dans le Nord, je raconterai une autre histoire, dont on s'est peu préoccupé à la cour, mais dont j'ai su tous les détails de la bouche de Madame, puisqu'il s'agissait de sa famille et d'une espèce de favorite à elle, madame la princesse de Tarente, née Amélie de Hesse, tante de Madame, qui eût facilement pris ma place sans son entêtement dans la huguenoterie. Le roi ne la voulut point souffrir près de sa belle-sœur, à leur grand regret à toutes deux. Elles baragouinaient de l'allemand avec délices, elles mangeaient des choux aigres et toutes les horreurs de leur chienne de cuisine. Le grand régal était du lard et du saucisson. Je l'ai vue sortir à jeun de la table du roi, où se trouvaient les choses les plus exquises, pour venir dévorer au Palais-Royal, dans un coin, l'affreuse fricassée dont l'odeur me faisait évanouir.

Le bruit courait, de par le monde, que je n'étais plus si bien avec Madame, parce qu'elle m'avait découvert une galanterie avec le chevalier de Lorraine, et là-dessus les conjectures marchaient. Le fait est que madame de Tarente avait jugé à propos d'*éclairer* Madame, disait-elle, sur ce qui se passait et sur ce qu'elle souffrait à ses côtés. Madame me bouda sans oser m'en rien dire, mais j'eus l'adresse de me rendre nécessaire en la brouillant avec Monsieur et en les raccommodant après, chose que seule je pouvais faire. Elle fut forcée de revenir et de me tout conter. Je le *revalus* à la Tarente, non pas vis-à-vis de Madame, qui ne le souffrait pas et qui me faisait taire, mais vis-à-vis d'elle-même. Je la rudoyai de la bonne façon ; je ne souffris plus qu'elle entrât en dehors des heures habituelles sans un ordre exprès de Madame ; enfin, je m'établis si bien qu'elle me quitta la place et se sauva à sa terre de Vitré en Bretagne, où elle resta un an sans reparaître. Le même jour, pour amuser Madame et l'empêcher de la regretter, nous allâmes nous promener dans les rues et aux Tuileries, incognito, Madame et moi, avec d'Hacqueville, le galant de ma sœur borgnesse. Elle fut enchantée de cette équipée et, comme le roi le sut et lui en marqua de l'étonnement, du mécontentement presque, elle lui dit fort bien :

— Sire, lorsque, comme moi, on n'est pas sur le pied d'être galante, on peut oublier un peu sa dignité et se donner carrière. On sait que je ne fais point de mal et on m'excusera, soyez tranquille, plus que beaucoup d'autres qui ne bougent de leur fauteuil, mais qui savent s'en dédommager.

Cette Tarente avait une fille, madame de la Trémouille, qu'elle avait envoyée en Danemark, dont le roi et la reine étaient les proches parents. Il lui arriva à cette cour une aventure des plus romanesques ; elle l'écrivit en entier pour Madame, qui me l'a donnée sur ma demande. Je vais la mettre ici, bien peu de personnes le savent bien : cela s'est passé trop loin de nous et à la cour on ne s'occupe que de ce qu'on voit ou de ce qui peut servir à quelque chose.

Mademoiselle de la Trémouille fut envoyée à Copenhague près de la reine sa cousine germaine. C'est une très belle et très aimable personne. Elle ne venait point pour chercher un mari, mais elle en trouva plus qu'elle n'en voulait ; les jolies filles riches et de grande maison n'en manquent point. Cependant elle avait entrevu en France, plusieurs années auparavant, un frère du roi, un prince Christian, fort bien fait et fort galant, dont son jeune souvenir était plein encore, bien qu'éloigné, et qui, dès son arrivée, devint passionné d'elle.

Certes, le mariage était assorti sous tous les rapports. La reine s'aperçut de cette inclination, elle en parla à sa cousine, qu'elle ne trouva point indifférente, et elle se réjouit à l'idée de la fixer près d'elle. Dieu ou le diable en avaient ordonné autrement.

LXI

En tout pays il y a des favoris, le roi de Danemark en avait un, digne de tous les romans, les plus romans possible. Il s'appelait Schumacker, et n'était autre chose que le fils d'un marchand de vins, dont les talents et le mérite extrême le firent parvenir de ce rien à la position de comte de Griffenfeld et de grand chancelier de Danemark et de Norvège. Le roi ne voyait que par ses yeux, et la reine elle-même, cédant à son influence, voulut le marier avec la fille du duc de Holstein-Augustenbourg, de la branche cadette de la maison royale. Il gouvernait admirablement ce pays, pour lequel il fit des lois qu'il n'avait point, jusqu'à être appelé le Richelieu du Nord.

Lorsque la princesse de la Trémouille arriva à Copenhague, la princesse de Holstein était en route pour s'y rendre, le comte de Griffenfeld n'eut pas plutôt vu la princesse Amélie, qu'il en devint aussi passionné que le prince Christian, et qu'il écrivit sur-le-champ au duc de Holstein qu'il renonçait à l'honneur de son alliance. Jugez.

Sur le champ les deux prétendants se posèrent en rivaux : Griffenfeld avait pour lui son autorité, mais Christian avait le cœur de la princesse ; les chances pouvaient donc se combattre. Lorsque la reine, forte de l'aveu de sa cousine, alla trouver le roi et lui parler du mariage qu'elle désirait, elle fut tout étonnée de recevoir un refus, car Griffenfeld n'avait rien dit jusque-là à personne, il avait caché son amour et ses prétentions, espérant ce qu'espèrent tous les amoureux, un encouragement de sa maîtresse. Le roi était son seul confident. Son empire sur lui était poussé si loin, qu'il lui fit trouver bon son refus de la princesse de Holstein et tous les embarras qui s'ensuivirent.

— Madame, dit le roi à la reine lorsqu'elle lui parla, mon frère n'épousera point la princesse Amélie, j'ai d'autres vues sur l'un et sur l'autre. Mon frère épousera une princesse de notre maison ; quant à votre cousine, il est un homme, le plus éminent, le plus magnifique de mon royaume, celui auquel j'ai le plus d'obligation et dont je souhaite le plus récompenser les services, cet homme me la demande, je ne puis la lui refuser.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas le maître, mademoiselle de la Trémouille n'est pas votre sujette.

— Mademoiselle de la Trémouille se laissera toucher par l'amour qu'elle inspire, par les talents, le courage, le mérite incontestable de Griffenfeld. D'ailleurs, je ne prétends point la contraindre, lui-même ne le souffrirait pas, il désire l'obtenir d'elle-même et d'elle seule ; je l'y veux aider, voilà tout.

A dater de ce moment, l'existence de la princesse fut des plus agitées. La cour se partagea en deux. Le roi voulait Griffenfeld, la reine voulait Christian ; chacun avait ses partisans et ses soutiens ; c'étaient des cris, des menaces et des intrigues de toutes sortes. La princesse voyait [illegible] dans l'appartement de la reine, à l'insu du roi, qui ne l'eût pas souffert. Ils avaient des entretiens les plus tendres et les plus touchants ; car, selon la coutume, plus on les séparait, plus ils s'aimaient. La reine pleurait avec eux leurs infortunes ; le prince voulait envoyer un cartel à Griffenfeld et le tuer, la princesse le lui défendait au nom de son bonheur et de son repos. C'était à fendre le cœur.

Le prince Christian reçut l'ordre [illegible] de partir pour [illegible] et moment de [illegible] avait résisté [illegible] de faire qu'il [illegible] dans la [illegible] lui des [illegible] facilement [illegible] qu'on ne revienne [illegible] il partit.

[illegible] même [illegible] son mariage. La princesse Amélie [illegible] avant chez le [illegible] se trouva mal. La [illegible] en même temps, [illegible] chez elle et [illegible] déconcertée. En [illegible] à elle [illegible] se rajusta et [illegible] écouter [illegible] elle retourna [illegible] dans son cabinet, [illegible] aussitôt [illegible] demandant

[illegible] connaît mes sentiments [illegible] mystère, ceux du prince [illegible] été déclarés. Le refus [illegible] et l'obstination [illegible] aimer une autre, me dictent [illegible] demander mon congé et la permission [illegible] à laquelle je rendrai compte [illegible]

[illegible] pas, dit le roi, c'est impossible, [illegible] pas à nous quitter.

[illegible] ma place n'est plus ici, vous me [illegible] de votre alliance, vous ne me voulez [illegible] famille.

[illegible] veux plus que dans ma famille. Je vous [illegible] à l'homme qui m'est le plus cher, au plus [illegible] au plus généreux de tous les êtres.

— Sire, Votre Majesté n'a pas réfléchi sans doute que la maison de Hesse et la maison de la Trémouille ne se [illegible] unir au fils d'un marchand de vins.

— Vous êtes fière, madame, vous êtes plus fière que moi : je l'avais fiancée à la fille du duc de Holstein, qui ne l'avait point refusé, lui ! Un héros peut prétendre à toutes les récompenses.

— De votre part, sire, peut-être ; mais moi je ne lui dois rien que la persécution [illegible] et je ne puis que le haïr. Laissez-moi donc partir.

Le roi n'y consentit point ; et quand la reine sut cette disposition, elle jeta les hauts cris, assurant qu'elle ne pouvait vivre sans sa [illegible] Griffenfeld [illegible] n'osa se présenter devant elle, mais il l'accabla de tous les soins dont sa puissance lui laissait la liberté. Des courriers envoyés dans toutes les directions lui apportaient les fleurs les plus magnifiques, les fruits les plus succulents. Il arrivait des ajustements magnifiques de chez les meilleurs faiseurs de Paris. Avant qu'un désir fût formé par elle, il était satisfait : c'était une splendeur digne des contes de fées. L'ingrate ne se laissait pas toucher, non que le comte fût vieux ou désagréable, il avait, au contraire, la jeunesse, la beauté et tous les agréments possibles ; mais il n'était point gentilhomme, et cette pensée seule la faisait évanouir.

Le moment vint où la guerre appela le roi et ses seigneurs contre les Suédois ; le comte partit plein d'ardeur : [illegible] à remporter tant de gloire qu'elle pût toucher son insensible.

— Madame, lui dit-il en partant, je vois de quelle manière vous me traitez, mais je veux vous forcer à m'accorder votre estime.

Elle ne lui répondit que par des larmes, dont le soir même elle fut dédommagée par l'entrevue qu'elle eut avec Christian chez la reine. Il arrivait déguisé pour s'assurer de sa constance, pour lui jurer que rien ne saurait le séparer d'elle, et que les volontés de son frère seraient impuissantes à lier son sort.

La reine, qui les aimait, les garda presque toute la nuit [illegible] son appartement sans que personne en fût informé, hors une fille de service très affidée. Le lendemain il partit.

[illegible] et Griffenfeld [illegible] l'envi des prodiges de valeur [illegible] qu'elle en [illegible] la renommée lui apportait [illegible] noms tous les jours. Le comte fit mieux encore, [illegible] par une [illegible] lui apportaient les [illegible] la princesse, il les lui renvoyait avec une [illegible] pour avoir seulement l'occasion de lui écrire et de [illegible] le dessus, qui était son nom.

[illegible] au siège de Weimar, la princesse [illegible] exploits redoublèrent. On ne vit [illegible] plus noble et plus glorieuse ; rien n'y faisait [illegible] partir, ou épouser Christian, et ne regardait [illegible] comte.

Il [illegible] prix ; il commença par [illegible] et par lui attribuer des vues coupables, que certainement celui-ci n'avait pas ; mais avant de [illegible] loin encore, il voulut prévenir la [illegible] c'est encore une

---

[1] C'est ce même Griffenfeld [illegible] Victor Hugo a fait un des héros de son roman de *Han d'Islande*.

manière d'honneur. Comme elle le fuyait sans cesse, il se masqua à un bal de la cour et la vint trouver pendant qu'elle rêvait seule derrière une courtine.

— Madame, lui dit-il, vos rigueurs me poussent à bout, et je suis résolu de vous obtenir, ou d'y perdre la vie. Je vais tout risquer, ma tête pour votre service, et je vous déclare d'abord que, moi vivant, jamais vous n'épouserez le prince. Je sacrifierai plus que ma vie encore, j'y vais perdre l'honneur ; j'y vais perdre la gloire et la renommée que j'ai acquises, peu m'importe ! si, après tous ces sacrifices, je parviens à en être récompensé par un de vos sourires.

— Vous avez tort, monsieur, lui répondit-elle froidement, ce n'est pas le moyen de réussir ; car, lorsque vous aurez perdu votre gloire et votre renommée, je ne sais trop ce qui vous restera.

Et elle lui tourna le dos, tout en fureur, en lui défendant de lui adresser jamais la parole. Outré de colère, il alla droit au roi et lui dénonça le prince Christian comme ayant ourdi une trame abominable pour s'emparer de la couronne, afin d'épouser la princesse. Il aposta des témoins, fit écrire de fausses lettres, enfin il obtint la disgrâce complète du prince, son exil et sa séparation d'avec la princesse.

— Vous l'avez voulu, madame, lui dit-il lorsqu'il la vit tout en larmes ; ne vous en prenez qu'à vous.

— La reine et moi nous préviendrons le roi de votre félonie, monsieur ; nous ne souffrirons pas le malheur d'un innocent.

— Hélas ! madame, j'ai fait bien plus encore ! je ne crains personne à présent. Le gant est jeté.

Il était jeté, en effet, et loin encore !

LXII

Ce Griffenfeld était un homme dans le genre de Biaritz, à passions vives et profondes, un homme à bouleverser le monde pour l'objet aimé. Le roi, notre roi à nous, est l'arbitre de l'Europe ; il imagina d'obtenir son appui ; pour ce faire il lui écrivit en secret, et lui proposa l'abandon de certaines prétentions tout à l'avantage de son maître, enfin il lui vendit le Danemark, à la condition qu'il lui donnerait la main de mademoiselle de la Trémouille.

Le roi accepta sans se faire prier. Tout marchait à merveille, déjà il avait prié Madame de s'intéresser à cette affaire, déjà il avait écrit de sa propre main à la princesse de Tarente qu'il verrait cette union avec plaisir, lorsque la catastrophe arriva. Un agent fidèle le trahit pour une récompense, apporta au roi la preuve de sa perfidie, et força la reconnaissance de ce monarque, son affection à se taire. Griffenfeld fut arrêté. Lorsqu'on l'eut mis en prison, il avoua tout sur-le-champ, et conserva une grande noblesse dans sa perfidie. Il écrivit au roi une lettre, que je regarde comme un modèle de franchise et de bon esprit :

« SIRE,

J'ai trahi Votre Majesté, je mérite la mort, je ne viens demander ni pitié ni merci, je suis coupable, châtiez-moi. J'ai calomnié le prince votre frère, j'ai fait tout cela, sire, et j'aurais fait plus encore, si j'avais cru pouvoir obtenir le prix que j'en attendais. Je n'aurai pas recours à de lâches détours pour m'excuser ; ce que j'ai fait, je l'ai fait de mon plein gré, emporté par un sentiment auquel j'aurais sacrifié plus encore si j'avais eu quelque chose de plus sacré que l'honneur et la confiance de Votre Majesté. J'accepte et je demande la punition qui m'est due ; mais je vous conjure de ne me point haïr, de ne me point mépriser, car mon respect et mon dévouement pour Votre Majesté sont indépendants de mes perfidies. Je vais mourir et j'en suis heureux ; ma vie déshonorée ne peut plus être offerte à personne ; si j'avais réussi, j'aurais été un héros, j'ai échoué, je suis un misérable, le succès est tout. »

Le roi, ou plutôt le conseil suprême, le condamna à perdre ses biens, ses emplois, ses titres, et à avoir la tête tranchée ; la princesse s'était sauvée de ces abominations. Il lui écrivit une lettre qu'elle refusa de lire, bien que ce fût le dernier adieu d'un mourant ; elle le haïssait en perfection.

Tout le Danemark fut en deuil ; on l'aimait. Bien des villes envoyèrent solliciter sa grâce près du roi, qui ne demandait pas mieux. Il reçut les députations avec beaucoup de bienveillance, mais il répondit toujours

— J'en suis plus fâché que vous ; il faut que justice soit faite.

Le jour fixé pour l'exécution, il fit venir un de ses anciens amis, et lui dicta ses dernières volontés :

« Vous verrez la princesse et vous lui direz que je meurs pour elle ; vous lui direz que j'ai tenu ma promesse et que j'ai tout perdu, tout sacrifié pour l'obtenir ; j'ai perdu la partie, j'ai tort. Vous lui direz encore que l'on ne m'a rien laissé, mais voici un bijou inestimable, la seule chose qui m'appartienne ; je la prie de le conserver en souvenir de l'homme que sa haine a fait mourir et qui n'en est pas moins son plus passionné, son plus dévoué serviteur. Je m'en vais sans remords et sans craintes. J'ai commis un crime, mais la cause en est si belle que je ne le regrette point. J'ai tout connu, tout possédé sur la terre, excepté le bien pour lequel j'ai donné tous les autres ; je n'ai plus rien à faire ici-bas. Voyez, je ne vous ferai point honte au dernier moment, et le pauvre Schumacker montrera la tête aussi haute que le noble comte de Griffenfeld, lorsqu'il entrait dans la cour précédé de ses massiers. »

On le conduisit au supplice au milieu d'une foule désolée qu'il harangua avant de monter sur l'échafaud. Il était plus beau que jamais ; la sérénité de son visage, ses traits calmes, son sourire bienveillant tiraient les larmes de tous les yeux.

« Ne pleurez pas, disait-il, le roi est juste, j'ai mérité mon sort. »

Lorsqu'il fut préparé et qu'il livra enfin sa tête, une voix s'éleva tout à coup au milieu du silence, au moment même où le glaive se balançait menaçant :

« Grâce ! de la part de Sa Majesté, pour Schumacker ! »

Un [illegible] retentit dans toute la place ; ce fut une bénédiction universelle au roi pour sa clémence. Quant au patient, lorsqu'on lui remit l'arrêt changeant sa peine en une prison perpétuelle, il dit froidement :

« Cette grâce est plus douloureuse que la mort même ; je croyais tous mes maux finis, et ils recommencent. »

Il redescendit lentement les marches de l'échafaud en retournant ses regards vers la place où la mort lui serait venue.

Reconduit dans sa prison, il fit demander au roi de le servir comme soldat afin d'expier sa faute et de se faire tuer pour lui. Cette grâce lui fut refusée.

« Tout est donc fini ! dit-il alors ; je ne puis ni vivre ni mourir. »

Il resta à Copenhague dans une étroite prison où il est encore, où nul ne le voit, où nul ne sait ce qu'il sent ni ce qu'il pense ; pour moi, je le crois très malheureux.

Le beau de l'histoire, c'est que la princesse et le prince Christian ne se sont point mariés, bien que le pauvre Griffenfeld ne se mêle plus de leurs affaires et que personne ne s'y oppose. Christian revint près de son frère bien justifié, mais le cœur humain est fait d'étrange sorte. Dès qu'il fut libre d'adresser ses vœux à mademoiselle de la Trémouille, il ne s'en soucia plus. Soit qu'il lui en voulût de ce qu'il avait souffert, soit qu'il eût changé par un effet d'inconstance naturelle, il fut le premier à demander au roi de reprendre les négociations pour son mariage avec la princesse de je ne sais où. Ces noms allemands écorchent ma plume.

La reine, toute surprise, lui dit qu'il pouvait maintenant songer à sa cousine.

« Je sais que je le puis, madame, mais je me reconnais indigne d'elle, et je n'y songe plus. »

Mademoiselle de la Trémouille avait le cœur trop bien placé pour ne pas lui rendre la pareille ; elle eut même la force de n'en montrer ni chagrin ni tristesse. Elle revint en Danemark et le revit *comme un autre*, en apparence du moins, peut-être qu'au fond...

On assure cependant qu'elle accueille à merveille un certain comte d'Oldenbourg-Altenbourg, qui soupire pour ses beaux yeux. Toute l'Allemagne en [illegible] ; ce comte n'est pas un prince, et cela ferait une mésalliance à son noble sang. Madame en parle toute la journée ; elles s'écrivent avec madame de Tarente des lettres de quarante pages en allemand là-dessus.

La princesse persistera-t-elle ? Oubliera-t-elle celui-là comme elle a oublié l'autre ? Je ne sais. Ce qu'il y a, c'est que le pauvre Schumacker est dans sa prison. Le curieux, et cela est possible, le curieux serait qu'elle le regrettât et que lui l'eût prise en haine. Dieu seul saura ces choses et ne vous les apprendra point (1).

Je viens d'avoir tout à l'heure la visite d'un joli médecin que j'ai connu fort misérable et qui voilà devenu tout-puissant ; j'interromps mon récit pour dire cela. C'est encore une de ces révolutions qu'on ne comprend point et que la Providence se plaît à faire.

(1) La princesse de la Trémouille épousa le comte d'Oldenbourg-Altembourg.

(Note de l'auteur.)

Il s'appelle Amonio et est Italien. Il vint en France étudier. Il était fort pauvre, mais fort beau et, par je ne sais quelle circonstance, il [illegible] avec madame de Chelles. Celle-ci imagina [illegible] de l'établir à l'abbaye en qualité de médecin [illegible] refuser. Le voilà dans le troupeau de [illegible] avoir à peser, les [illegible] il ne savait auxquelles entendre [illegible] quelques mois [illegible] les vieilles [illegible] malheureusement [illegible] pour les jeunes, il fut [illegible] suivant sa [illegible] mais [illegible] bonnes sœurs [illegible] Un jour elles [illegible] mutuellement les [illegible] qu'il partageait. Lorsqu'[illegible] colère, parlèrent [illegible]

« [illegible] !

— Et moi ! »

On n'entendit plus que [illegible] scélérat avait fait ses [illegible]

« Il partira ; il faut qu'il parte. »

On demanda donc son renvoi à madame l'abbesse [illegible] d'autant plus qu'on [illegible] il fallut le voir malgré soi [illegible] réflexion les [illegible] elles se seraient apaisées [illegible] provincial [illegible] toutes les [illegible] Amonio, dit que c'était un [illegible] n'avait pas même la pensée de Satan.

Le provincial [illegible] l'avenir qu'il se hâta [illegible] d'abord et partout [illegible] tant et si bien que le pauvre Amonio [illegible] chassé, que les dévots l'entreprirent [illegible] pavé, où il faillit mourir de faim.

Le hasard lui fit rencontrer mon frère qui [illegible] qui le présenta à tous ses amis et qui lui [illegible] de bien-être. Et puis, tout à coup, il se trouve que [illegible] que le nouveau [illegible] est un cardinal chez lequel [illegible] l'oncle appela [illegible] de Sa Sainteté [illegible] dire adieu [illegible] la chrétienté tout entière. Il [illegible] pas oublié [illegible] en partant, et il vient de m'assurer qu'il m'enverra les indulgences *in articulo mortis*.

« Mais aussi, madame, madame de Chelles et ses nonnes [illegible] je vous en réponds [illegible] remettre [illegible] je [illegible] confesseur. »

Je suis sûre qu'il tiendra parole.

Amonio me conduisit [illegible] naturellement [illegible] et qui n'en est [illegible] plus [illegible] qui le sert [illegible] pour que [illegible] Amonio [illegible] par mon frère dans [illegible] où il allait [illegible] mais passer [illegible] campagne pour se remettre de ses [illegible]

Cette maison [illegible] solitaire, entourée [illegible] et nous y allons souvent.

Je vis M. de Montmouth pour la première [illegible] chasse de M. le duc dont je vous parlais [illegible] tout le monde, frappée de sa beauté. C'est [illegible] sages pâles, allongés, aux yeux de feu, dont le [illegible] semble porter une marque de malheur. Ils sont [illegible] tristes, d'une tristesse douce qui se communique [illegible] qui n'est point désagréable. M. de Monmouth [illegible] ne me quitta guère [illegible] devait être [illegible] bâtard de Charles II [illegible]

Je le rencontrai de nouveau [illegible] à la ville, peu au Palais-Royal, où il ne venait presque jamais. La mort de sa tante l'avait [illegible] le trouvait [illegible] et ne voulait [illegible] revoir ses bourreaux. On l'a accusé d'une [illegible] avec elle pendant mon premier séjour à Monaco [illegible] certaine que cela n'est point vrai ; je ne le connaissais que par ouï-dire, mais lui savait que j'étais [illegible] de sa tante, et ce fut la première chose qui l'attira.

Cependant il ne me parlait que pour marquer la [illegible] Moi, j'y songeais tout au plus ; nous restions [illegible] indifférents l'un pour l'autre, en apparence du moins. Un matin, j'allai chez Amonio ; il faisait un si beau temps que l'idée de son petit jardin me trottait par la tête. Je voulais alors cueillir un bouquet de roses ; il en avait de si parfumées.

Je partis seule avec Blondeau et un laquais dans un carrosse gris, très simplement vêtue, enveloppée d'une cape

[illegible] de cette petite matinée champêtre. En [illegible] médecin [illegible] qui était [illegible] l'accent du duc [illegible] me le fit re[illegible] champ et [illegible] Quelques [illegible] m'expliquèrent ma p[illegible] il avait [illegible] pour des [illegible] auxquelles [illegible] il eut [illegible] de la connaître [illegible] de mon [illegible] qu'il [illegible] le sang froid [illegible] fort propre, et puis [illegible] aussi [illegible]

[illegible] de Montm[illegible] champ de Madame. [illegible] avait aim[illegible] ne l'écoutait [illegible] Il [illegible] je lui pouvais don[illegible]r, et [illegible] à causer d'elle [illegible] être [illegible] de causer un peu de [illegible]

LXIII

[illegible] après nous nous retrouvâmes chez Amo[illegible] allions certainement avec un désir secret [illegible] je ne sais pourquoi nous n'en [illegible] ce qui donna à ces hasards un air de [illegible] s'y méprendre. M. de Montmouth était d'une [illegible] plus grande qu'à l'ordinaire; il répondait sim[illegible] ce que je lui disais et ne m'interrogeait pas [illegible] levait souvent, il me regardait [illegible] ensuite. [illegible] il me dit :

— Madame, croyez-vous aux fantômes?

Cette question me rappela la chambre du tableau et les apparitions que j'avais eues; je frissonnai presque en lui répondant

— Certainement, j'y crois.

— Avez-vous entendu dire que l'esprit de madame Henriette revient près d'une fontaine à Saint-Cloud?

— Je l'ai souvent entendu dire; j'ai même vu des personnes qui prétendaient l'avoir parfaitement reconnue.

— Et vous n'avez jamais eu la curiosité d'y aller?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je veux y aller, moi. Si je pouvais lui parler [illegible] ma chère tante! Quelle serait ma joie! [illegible] donc peur?

— Je ne sais. Je crois que oui.

— Pourtant elle ne vous ferait point de mal, elle vous aimait beaucoup et vous l'aimiez aussi, ce devrait être pour vous une douceur.

— Il me semble que les gens de l'autre monde ne reviennent [illegible] que pour faire du mal.

— Elle [illegible] si bonne! Quant à moi, j'irai; n'y voulez-vous point venir avec moi?

— Avec vous, monsieur, peut-être.

— Que pourriez-vous craindre? Venez, elle sera heureuse de nous voir réunis, et nous aurons aussi bien du bonheur à la retrouver ensemble. Il se peut aussi que cela ne soit rien, nous verrons.

Il me tourmenta [illegible] que je finis par le lui promettre et que nous prîmes jour pour cette escapade. Il fut convenu que [illegible] de notre côté comme à une [illegible] que nous nous rencontrerions près de la fon[illegible] que je [illegible] bien. Madame y allait presque tous les soirs en été [illegible] le plus frais du parc [illegible] la veille de sa mort madame de la Fayette y [illegible] avec elle. Le fantôme ne paraissait pas avant minuit [illegible] y trouvant avant [illegible] nous le devancerions.

[illegible] Montmouth me remercia beaucoup de ce qu'il [illegible] ma complaisance, il fut galant, empressé, il fut [illegible] et passablement tendre [illegible] me [illegible] Je le quittai fort contente de ses [illegible] pas grand peur d'un spectre que je devais [illegible] lui.

[illegible] pris mon carrosse gris et mes grisons, j'allai [illegible] cachette. Madame n'y était point [illegible] dans le parc jusqu'à l'heure con[illegible] je le rencontrai [illegible] il me cher[illegible] Blondeau [illegible] à quelque distance et nous [illegible] vers la fontaine. C'était une de ces [illegible] par lesquelles il fait si bon vivre. [illegible] me montait au cerveau [illegible] que nous allions [illegible] ou du [illegible]

La conversation [illegible] pleine de rêves et de chimères; nous pensions tout haut, et nos pensées n'étaient point de ce monde.

— Madame, me disait-il, ne trouvez-vous point que ces beaux arbres, cette belle lune, ces bruits lointains de la rivière et des cascades font penser à des choses inconnues?

— Je le trouve ce soir, je ne sais pourquoi, monsieur.

— Oh! je le sais bien, moi, c'est mon influence. Il m'est toujours arrivé de communiquer mes pensées tristes aux autres. Je suis prédestiné à des malheurs, je le sais; je ressemble à mon grand-père et je mourrai comme lui, [illegible] et de mort violente; il y a longtemps qu'on l'a prédit à ma mère.

— Pourquoi me parler de cela, monsieur? Pourquoi vous nourrir de ces idées. Elles ne sont point de votre âge ni de votre condition, pensez plutôt à votre jeunesse, aux plaisirs qu'elle vous offre, et laissez venir le temps avec ce qu'il apportera. Ne sera-t-il pas temps de s'en occuper alors.

— Ne croyez pas que cela soit pénible; ne le croyez pas, au moins, j'y suis accoutumé, et ces idées sont mes compagnes ordinaires. Ma tante les avait aussi quelquefois, vous voyez qu'elles se sont réalisées, il en sera de même pour moi.

Minuit sonna à l'horloge du château, dont nous étions peu éloignés. Nous tressaillîmes tous les deux.

— Ah! dit-il, voici l'heure. Allons! elle nous attend peut-être.

Nous nous dirigeâmes vers cette fontaine, où tant de fois j'avais été à pareille heure avec celle qui n'était plus. Quel changement! que de fantômes apparaissaient à mon cœur, qui ne devait plus les revoir! Lauzun d'abord, qui ne m'aimait plus; Madame, deux ou trois autres femmes jeunes [illegible] comme elle, je me sentis pénétrée d'un frisson mortel, et j'eus à peine la force d'avancer.

— Ah! dis-je en moi-même, quelle différence.

Tout se taisait autour de nous, excepté ces mille bruits de la nuit qu'on entend sans les définir et qui cessent si on les écoute. J'ai toujours cru que la nature travaille sous les yeux du Créateur, et que ces mystères nous sont interdits. Nous approchions lentement; la lune éclairait tout l'espace vide entre les arbres, autour de la fontaine, dont l'eau étincelait comme des paillettes.

Feu Madame avait fait placer des pierres couvertes de mousse autour du bassin pour qu'on pût s'y asseoir; sur une d'elles elle se plaçait toujours; mon sang se figea quand j'aperçus, sur cette même pierre, à la même place, une forme blanche à travers les feuilles. Je m'appuyai involontairement sur M. de Montmouth, j'allais tomber.

— Ah! mon Dieu! c'est elle, la voilà!

— Oui, oui, c'est elle! Venez.

Il m'entraîna plus morte que vive, vers cette apparition; quand nous fûmes assez près, elle se leva à une taille démesurément grande et marcha vers le bois en nous faisant un signe bienveillant de la main droite, ce qui a toujours été regardé comme d'un favorable augure. Je restai clouée à ma place, mais M. de Montmouth s'élança à sa poursuite en criant :

— Madame! ma chère tante! Henriette!

Il fut obligé de faire un détour à cause de la fontaine qui les séparait; je le vis s'enfoncer sous les arbres, criant toujours. Il revint très peu après, me disant :

— Elle est disparue. Nous ne la reverrons point.

Je l'espérais bien, car je ne suis point brave avec les gens de l'autre monde. Il se rapprocha et me présenta la main pour sortir de cette broussaille.

— Je n'en puis plus, lui dis-je.

— Ah! vous ne l'aimiez pas comme moi, alors, car vous eussiez été bien heureuse de cette apparition. Pauvre tante! Elle revient donc! c'est vrai!

Nous nous acheminâmes, lui ému, touché, presque joyeux, moi très effrayée. Au moindre bruit, je tressaillais et je me pressais contre lui, bien involontairement, comme si c'eût été un autre. Insensiblement il me parla moins de Madame et plus de moi, je ne lui répondais guère, mais il devint plus pressant, plus tendre; il était bien beau, bien spirituel et bien passionné le duc de Montmouth en ce temps-là!

Les ombrages de ce parc sont magnifiques, et le souvenir m'en plaît encore, à cette heure que je ne le verrai plus. Cette lune éclairait les grandes clairières; les fleurs avaient me semblait-il, une senteur plus douce, et les eaux un bruit plus harmonieux, des paillettes plus vives et plus brillantes; des gazons parsemés de mousse et de violettes invitaient à s'y reposer, et les souvenirs de sa première jeunesse sont souvent dangereux.

Le lendemain, je retournai seule à Paris. M. de Montmouth y passa trois mois seulement, il n'y était que d'aventure, et on le rappelait en Angleterre; le roi de ce pays n'aimait pas à le savoir loin, il craignait son esprit in-

quiet, son ambition sans cesse éveillée, et je crois qu'il n'avait pas tort.

Quant au spectre de Madame, je ne sais qu'en penser. Voici ce qui arriva peu après et me fait quelquefois rougir de ma poltronnerie ; il est encore possible que ce jour-là cependant, ce fût un vrai fantôme.

Un soir, un laquais du maréchal de Clérambault alla puiser de l'eau à la fontaine ; il vit une grande femme blanche sans visage, qui disparut comme j'ai dit. Le pauvre homme revint en criant qu'il avait vu Madame ; il en eut une telle peur, qu'il tomba malade et mourut.

M. de Lastera, capitaine du château, ne fut pas si crédule que moi et les autres ; il se rendit à la fontaine bien accompagné, en ayant soin de cacher son escorte, et quand il vit le revenant, il le menaça de cent coups de bâton s'il n'avouait ce qu'il était. Le spectre dit :

— Ah ! monsieur de Lastera, ne me faites point de mal ; je suis la pauvre Philipinette.

C'était une vieille de village, abominable, sans dents, les yeux rouges, le nez enflé, la bouche jusqu'aux oreilles, soixante-dix-sept ans, enfin, un vrai monstre. On voulut la faire enfermer, Madame s'y opposa. J'étais présente lorsqu'elle la vint remercier.

— Mais, lui dit la princesse, quelle rage vous tient de faire l'esprit, au lieu de vous aller coucher ?

— Ah ! Madame, répondit-elle en riant, je ne puis avoir regret à ce que j'ai fait ; à mon âge on dort peu, il faut bien quelque petite chose pour réveiller. Tout ce que j'ai fait dans ma jeunesse ne m'a pas tant réjoui que de faire l'esprit. J'étais bien sûre que tous ceux qui n'auraient pas peur de mon drap blanc auraient peur de mon visage. Les poltrons faisaient tant de grimaces que [illegible] de rire. Ce plaisir me payait d'avoir porté la [illegible] toute la journée.

Je me sentis rougir ; l'idée que j'avais été du nombre de ces poltrons, que je n'y étais pas seule et qu'elle pouvait le raconter, ne m'arrangeait guère. J'osai savoir à quoi m'en tenir.

— Et reconnaissez-vous les gens qui allaient à cette fontaine ? demandai-je.

— Oh ! que oui, madame, je les reconnaissais bien tous.

— M'y avez-vous vue, par hasard ?

— Jamais, au grand jamais [illegible] mais je crois bien y avoir aperçu une fois le revenant [illegible] Madame, ce beau seigneur anglais qui a des habits [illegible] et qu'on dit qu'il est le fils d'un roi.

Je me le tins pour dit. La diablesse de vieille savait tout. Je lui fis un joli présent, et [illegible] M. de Montmouth :

« Notre spectre n'étant autre qu'une vieille [illegible] nommée Philipinette, à qui feu Madame [illegible] et qui la singe après sa mort. Si elle [illegible] nous avons pu prendre pour elle, elle ne nous le [illegible] jamais. Il me semble que nous nous sommes bien trompés cette nuit-là. »



Les ombrages de ce parc sont magnifiques.

Le comte de Charny, que Mademoiselle avait appelé au Luxembourg, fut ravi du départ de Montmouth, car il voulait fort renouer l'ancienne connaissance de nos premières années. Il était donc fort bon cavalier, très brave et très agréable de propos, tout fils de Louison qu'il était. Monsieur et Madame [illegible] passé plus de la moitié de sa vie à Saint-Cloud et avec eux à Paris, à l'hôtel de Gramont où mon père et [illegible] autre personne aussi le recevaient avec plaisir. [illegible] le voulait marier avec une parente de [illegible] qu'elle [illegible] avait tant volé et qui la dotait ; il refusa net [illegible] vu un homme si amoureux.

Mon frère en même temps [illegible] commerce avec la duchesse de Brissac [illegible] que rien ne m'amusait davantage. Elle [illegible] en coquetterie comme lui le suprême des [illegible]. Ils se faisaient flamber mutuellement et [illegible] au fond, car ils étaient trop préoccupés de leurs [illegible] pour bien songer à autre chose. Ils passaient des heures entières à sophistiquer ; ils montaient à cheval sur les nuages et s'en allaient à perte de vue. Et leurs lettres ! Ah ! quelles lettres ! [illegible] conservé ; je [illegible] les retrouve plus [illegible] sans fâcherie. C'est du sentiment distillé, c'est un [illegible] perpétuel ; ils ne disent rien comme les autres, et jusque dans les Mémoires, où d'ordinaire on ne cherche pas ses phrases, ils en faisaient des plus étranges. Cependant madame de Brissac

[illegible] M. de Longueville [illegible] compter [illegible] avait [illegible] de ceux de [illegible] Le maréchal, [illegible] femme M. de [illegible] comme [illegible] des [illegible] Saint-Paul, [illegible] peu de temps après [illegible] M. de Longueville [illegible] cependant il faut [illegible]

LXIV

[illegible] mesdemoiselles de [illegible] qui s'enferma au couvent sous prétexte [illegible] son frère, madame de Nogent, sœur de [illegible] aussi le prétexte de pleurer son mari, la [illegible] de Castelnau qui se consola sous prétexte qu'il [illegible] point et qu'il avait dit à Ninon :

— Mademoiselle, délivrez-moi de cette grosse marquise de Castelnau.

[illegible] madame de Marsan, dont [illegible] se moquait [illegible] toutes les peines du deuil. Mon frère [illegible] et M. de Longueville aussi [illegible] que la guerre était agréable et elle ne l'était pas [illegible] refusa quartier à des gens qui se [illegible] lors le [illegible] Mon frère se couvrit [illegible] tout le monde après lui, a commencer [illegible] point et cria par [illegible] il avait raison.

[illegible] sa belle, et comme il [illegible] il n'en [illegible] Monaco. Je me débattis de [illegible]; comme la première [illegible] me déclara qu'il n'y pouvait rien. Ces deux [illegible] tout l'univers, on les arrêta [illegible] l'une venait chercher le chevalier de Lorraine et l'autre le comte de Marsan ; je vous [illegible] la figure que faisait là mon mari ! Ni l'un ni [illegible] de Lorraine ne songeaient à elles ; l'un était en train de s'occuper de mille femmes, et l'autre [illegible] la vieille duchesse d'Aumont et ses trésors, ce [illegible] ne put venir à bout, grâce à Louvois, qui lui en [illegible]

[illegible] que je ne suis pas les [illegible] comme cela vient à mon souvenir. [illegible] s'il me fallait fixer les [illegible] Mon voyage de Monaco [illegible] je pense à présent, tous en [illegible] moi et mes amis [illegible], je [illegible] Tout ce que je puis obtenir, ce [illegible] mes gens et mon [illegible] et d'être [illegible] dans cette ca[illegible]

[illegible] à Lyon, ou plutôt [illegible] nous [illegible] le Rhône [illegible] le chemin [illegible] mieux, [illegible] le marquis de Vardes y était de pas[illegible] l'honneur de sa connaissance [illegible] en Languedoc, mais il obtenait [illegible] d'un voyage ailleurs, soit pour ses [illegible] soit pour ses affaires. Alors et depuis longtemps [illegible] fort épris de mademoiselle de Toiras, fille de [illegible] Languedoc, avec laquelle il eut toutes sortes de [illegible] où ils en sont maintenant. Ce jour-là [illegible] j'étais dans une petite hôtellerie fort bor[illegible] guère sur une [illegible] Lasky m'avait [illegible] m'amuser. Blondeau arrangeait des [illegible] voisine, le nain me voyant tou[illegible] la retoindre et finit par s'endormir. [illegible] l'habitude le soir.

Je [illegible] le Rhône de ma fenêtre, maudissant [illegible] en moi-même lorsque [illegible] entrer l'homme du monde que [illegible] le marquis de Vardes.

— C'est [illegible] et vous n'y comptiez guère. [illegible] de sortir à l'instant [illegible] mettre hors.

— [illegible] tout à l'heure, quand vous saurez que vos gens sont hors d'ici, que cette [illegible] m'appartient, que Blondeau et le nain sont enfermés à triple tour dans leur chambre, enfin, que j'ai résolu de passer quelques heures à causer avec vous sans être dérangé, pour mettre nos comptes en règle.

— Comment, lui dis-je, vous avez osé ?

— Qu'est-ce que je n'ose pas, moi ! Je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire comprendre mon pouvoir et mes raisons : je suis avec un de vos amis, M. Baritz.

Je fis un saut de peur.

— Rassurez-vous, il n'est point ici. J'ai trouvé, grâce à lui, d'excellents bohèmes qui vous adorent, qui me croient votre serviteur passionné, et qui m'obéissent sans répliquer, quand je leur commande de marcher n'importe où, pour votre service.

— Quoi ! la reine s'est laissé tromper par vous ? elle si adroite et si fine !

— La reine est morte, mais je l'aurais bien trompée tout de même ; ce sont ses enfants qui vous soignent, pour accomplir ses dernières volontés. Baritz vous adore et vous hait, et moi, je suis à moitié de son avis. Vous me plaisez et je vous déteste. C'est vous qui avez éclairé Madame, c'est vous qui m'avez perdu, et cependant je trouve en vous des attraits qui me séduisent. Je me promis de me venger, en me satisfaisant.

— [illegible] me remettre, et je n'ai jamais été facile à intimider, si ce n'est par les spectres.

— Je ne vous crois point, répliquai-je en levant les épaules, [illegible] mes gens sont là, et [illegible] vous n'auriez point osé risquer un guet-apens à une femme de ma qualité et de mon caractère.

— Vous le voyez, votre bateau, votre carrosse et vos gens ne sont plus là, la maison est remplie de mes bohèmes, qui n'étaient point là en ce dessein, je l'avoue, nous sommes seuls et personne ne vous enlèvera à mes désirs.

— J'ai bien assez de moi pour me défendre.

— Je compte sur vous, au contraire, pour m'aider à triompher.

— Insolent !

— J'ai vu Baritz, madame.

Je commençais à étouffer de colère, je me contins pourtant.

— Voyez, madame, d'ici à demain nous avons le temps de nous rappeler le passé et de nous préparer des souvenirs ; ils seront doux, ou cruels, selon qu'il vous plaira.

— Parlez !

— Écoutez-moi d'abord.

Il me raconta toutes les intrigues que je vous ai dites, il me raconta toutes ses aventures avec Madame, il me raconta ses amours avec tout le monde, et au beau milieu je l'interrompis :

— Vous oubliez cette malheureuse duchesse de Roquelaure, que vous avez tuée à vingt-quatre ans.

Il devint pâle comme un mort.

— Ne parlez pas de cela, n'en parlez pas, je ne puis entendre ce nom, il me rappelle trop de choses que je veux oublier.

Il avait donc un endroit vulnérable ! Il se remit néanmoins et recommença ; je le laissai dire, pour savoir jusqu'où il irait et ce que signifiait cette levée de boucliers, à laquelle je m'attendais si peu.

— Je suis loin de tout cela, continua-t-il, loin de cette pauvre Soissons qui m'adore, loin de la cour, mon centre, et c'est grâce à vous. Vous me connaissez assez pour être sûre que je ne vous aime point. Le hasard me fait trouver ici aujourd'hui, courant après mademoiselle de Toiras, qui me fuit et que je veux enlever.

— Prenez garde, monsieur ! on est condamné à être pendu pour enlever les filles de qualité. Voyez plutôt Pomenars et la fille du marquis de Créaux.

— Oui, mais Pomenars n'est pas pendu, malgré la condamnation, et mademoiselle Maillé de Créaux s'est avisée de se plaindre de rapt après quatorze ans de commerce, et cela ne m'arrivera jamais : d'abord parce que mademoiselle de Toiras ne se plaindra pas, et puis parce que notre commerce ne durera pas quatorze ans.

Quant à cela je n'en doutais point.

— J'avais emmené nos bohèmes pour cette expédition, quand j'apprends que vous êtes dans cette modeste hôtellerie. J'ai acheté l'hôtel, j'ai acheté la maison, vous êtes chez moi. Les bohèmes sont en bas qui vous croient garder d'un danger, et cela vous explique la tranquillité où je suis.

Je fus obligée de reconnaître en moi-même qu'il avait raison.

— Mais enfin, repris-je, que me voulez-vous ?

— Ce que je vous veux, vous le pouvez deviner, mais ce que je veux de vous, c'est autre chose. Vous avez une lettre de moi à madame de Soissons qui peut empêcher à jamais mon rappel et me perdre tout à fait.

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais. Madame l'a obtenue de la comtesse en

échange de son retour à la cour, et Madame l'a envoyée à Guiche qui vous l'a remise.

J'étais stupéfaite de le voir si bien instruit d'un secret que je croyais savoir seule ou à peu près

— Cette lettre, continua-t-il, est dans une boîte à secret que vous avez ici. Vous me la remettrez, s'il vous plaît, tout à l'heure, ou de gré ou de force Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir.

— Cette cassette n'est pas ici.

— Elle y est, elle ne vous quitte pas plus que votre ombre, vous l'emportez même dans vos voyages de quelques heures. Elle contient votre correspondance galante, et vous ne l'exposeriez point à être vue

Tout était vrai. Qui donc m'avait trahie? J'entrepris néanmoins de nier, il se mit à rire.

— Si vous me refusez cette simple lettre, j'emporterai la boîte, et alors je serai plus riche que je ne le voudrai. Je vous laisse le temps de décider, nous ne sommes pas pressés, madame ; savez-vous que vous êtes plus belle que jamais :

Et là-dessus il me débita un torrent de galanteries des plus crues et des plus concluantes ; ma résistance l'anima à ce jeu, et il finit par me déclarer qu'il prendrait la lettre d'abord, et que, si je ne rachetais pas la cassette par un peu de complaisance, il la prendrait aussi.

Ma position était difficile et délicate. Je me trouvais bien seule avec lui Blondeau et Lasky trop éloignés pour m'entendre, mes autres domestiques éloignés, l'auberge un peu isolée et les environs endormis ; il vit que je calculais mes chances, et comprit à mon regard que je n'en trouvais point.

— Essayez de crier par la fenêtre, on ne viendra point, et si l'on vient, la fable est déjà trouvée, vous êtes folle et je suis ici par ordre de votre mari ; vos gens mêmes n'en seront pas étonnés, ils savent comment vous êtes irascible.

Tout était vrai ; et, pour cette fois, je me croyais bien perdue. Cet homme a un esprit singulier, un des plus amusants que je sache. Lorsqu'il me vit très convaincue de son pouvoir et de mon impuissance, pour se donner des airs de magnanimité, il parla de mille choses, il me raconta mille histoires, il parvint à me faire sourire malgré la perspective qui m'attendait et à laquelle je ne trouvais d'autre issue que de descendre par la fenêtre dans un petit jardin bordant le Rhône, et ce parti n'était guère facile, vu les quinze pieds qui me séparaient du sol.

Vers onze heures et demie il revint à son discours par un chemin détourné. Je m'embarrassais dans mes réponses, toujours un refus très prononcé, lorsque j'entendis du bruit dans la pièce voisine, des éclats de voix criards qui me semblaient appartenir à mon vaillant nain, et je m'élançai vers la porte en l'appelant. Cette porte était fermée à double tour, et Vardes en avait la clef dans sa poche. Il affecta un grand mépris pour mes espérances et ma confiance entière aux bohèmes, et se mit à me presser davantage

— Quand le nain et Blondeau seraient dans cette chambre, assurément je n'en aurais pas peur ; ils n'iront pas plus loin, dit-il.

Je me gardai bien de lui répondre que je connaissais leur fidélité et leur intelligence, et qu'assurément ils me tireraient de là.

— La cassette, belle princesse, répétait-il ; la cassette, ou bien...

— La cassette... la cassette... monsieur, répliquai-je pour gagner du temps et feignant d'être à moitié séduite, la cassette... cherchez vous-même ; elle n'est point en cette chambre.

Il fureta de l'œil, en effet, et ne l'aperçut pas. Mes coffres étaient chez Blondeau ; mais la cassette était, selon l'ordinaire, sous le lit où je devais coucher, défendue par les rideaux et les courtines. Il commençait à être inquiet, car, s'il ouvrait la porte, il était perdu. Le bruit avait cessé ; évidemment Lasky et Blondeau travaillaient à ma délivrance Je me défendais mollement de façon à ne pas lui permettre de ralentir l'attaque pour s'occuper d'autre chose, et j'écoutais... vous pouvez le penser.

J'entendis enfin marcher dans le jardin, j'entendis d'autres voix, j'entendis Blondeau crier, j'entendis le nain crier et dix personnes qui disaient :

— Par ici ! par ici !

— Oui, par ici ! m'écriai-je également en me précipitant à la fenêtre

En une seconde, deux ou trois hommes, que je reconnus pour des bohèmes, furent à l'escalade Vardes, à côté de moi, très embarrassé, n'osait me toucher, néanmoins, d'ailleurs il ne savait où était la cassette, la chère cassette

Lasky grimpa sur les épaules de tout le monde et arriva le premier au balcon Vardes avait, je crois, grande envie de le jeter par la fenêtre ; il n'osa pas et essaya de son moyen de folie ; mais il avait compté sans Blondeau, qui connaissait tous les bohèmes et que les bohèmes connaissaient. Lorsqu'il prononça le premier mot :

— Folle ! dit-elle, folle, madame la princesse ! Allons donc ! Je vous dis que non, moi, et vous me connaissez

Là-dessus, les bohèmes montrèrent le poing à Vardes. Je ne sais trop ce qui serait arrivé, car il avait laissé ses domestiques à une hôtellerie, pour ne pas ébruiter sa belle aventure, et il était seul, lorsque, comprenant comme lui qu'il valait mieux garder l'histoire pour nous, je dis en riant à ceux qui se mutinaient.

— Ce n'est rien, mes amis, rien qu'une gageure ; M. de Vardes l'a perdue, il en conviendra, et cela ne vaut pas la peine de nous fâcher. Mon vaillant nain, tu en auras le prix et sur l'heure. N'est-il pas vrai, monsieur le marquis?

Il mangea des pois chauds, et comme je voulais jouir de mon triomphe

— Donnez tout à l'heure les vingt-cinq pistoles à Lasky, la cassette est sous mon lit et vous ne l'avez point vue Donc, vous avez perdu, et tout est dit.

Il fut obligé d'en passer par là, mais quelle rage ! En donnant les vingt-cinq pistoles au nain, il me regarda, et ce regard promettait tout ce que, aidé de Biaritz, il m'a tenu depuis.

LXV

J'arrivai à Monaco sans autre aventure, et j'y trouvai le prince arrivé avant moi, faisant déjà rage d'ordonnances de lois, de tout le gouvernement possible et dont je ne m'inquiétais guère. En voyant ce charmant pays, je n'éprouvai qu'un ennui mortel ; les jours m'y paraissaient d'une longueur infinie ; nous étions entourés de courtisans dont la stupide flatterie m'eût fait haïr la couronne. Quelques beaux visages italiens m'apparaissent bien par-ci par-là ; mais M. de Monaco, ne pouvant mieux faire, se mit à être jaloux, et à mesure que je les remarquais, ils s'éclipsaient sur-le-champ.

Je recevais des nouvelles de Paris, c'était une consolation ; ainsi j'appris l'histoire de ce pauvre M. de Monlouet, mort subitement à cheval en lisant une lettre de sa maîtresse, ce qui n'empêcha pas sa femme de le pleurer au point d'en perdre la raison. J'appris la passion de mon frère Louvigny pour madame la grande-duchesse, laquelle n'était revenue en France que pour être la maîtresse du roi, sur la foi d'un astrologue italien. Le roi ne voulut point d'elle ; mais elle ne voulut point de Louvigny, qui s'en consolera en se voyant faire... tout à son aise. Sa femme, qu'il tourmentait à la journée, confia sa peine à plusieurs jeunes seigneurs de la cour, lesquels ne furent point discrets et en firent retentir les échos. Mon père m'écrivit tout cela, et comment, sans d'Hacqueville, ils allaient chacun de leur côté :

« Il l'a trouvée écrivant une lettre qui ne lui a guère plu, à un muguet inconnu, et depuis ce temps il fait rage. Il est aussi bête que votre mari »

Mon père ne se doutait pas jusqu'à quel point mon mari allait mériter ce compliment, et qui l'eût pu croire en effet? Les rigueurs de madame de Mazarin lui faisaient tourner la cervelle ; ne pouvant s'en prendre à elle, il s'en prit à moi Sa jalousie monta, monta comme une pyramide Il fut d'abord jaloux des jeunes gens bien faits puis des laids, puis des vieillards, puis des femmes, puis de ma famille, puis de mon nain puis de ma petite chienne Il chassa successivement tout cela, excepté ma famille, mon nain et ma petite chienne, que je défendis ; ce furent entre nous des scènes et des querelles que je supportai avec ma *patience* habituelle, mais que je n'oubliai point

Le séjour de Monaco était donc mortel ; je fus un peu distraite par une visite que me firent M. et madame de Grignan qui vinrent exprès de leur gouvernement de province Ils me trouvèrent presque estropiée par un misérable chirurgien, qui me saigna de travers Je les reçus cependant de mon mieux Nous causâmes fort Je l'ai dit madame de Grignan a de l'esprit, beaucoup d'esprit même mais elle manque de charme et de naturel Quelle différence avec sa mère ! Nous passâmes quelques jours assez bien et qui firent diversion Ils sont très aimables l'un et l'autre mais je n'aimerais point à vivre avec eux M. de Grignan me fait l'effet de l'ogre des contes de fées avec ses trois femmes dont il a tué deux en moins de dix ans

Après leur départ, je retrouvai plus de solitude encore

Vous [illegible] peu avant [illegible] Paris, j'avais [illegible] le comte [illegible] qui se rappelait [illegible] et la même [illegible] où se trou[illegible] dont Mademoiselle [illegible] avait fait un [illegible] généreux. Nous passâmes [illegible] très agréa[illegible] puis il fallut [illegible] et très sou[illegible] ce pauvre garçon [illegible] de M. de Monaco n'em[illegible] point ses [illegible] ma seule consolation, [illegible] bien [illegible] changer mon existence [illegible] me tirer de ma [illegible].

Une lettre de ma [illegible] par le comte de Guiche était tout malade [illegible] M. de Turenne, et je reçus par un courrier [illegible] une lettre de lui ou plutôt un [illegible] simplement ces mots :

Ma [illegible] n'en ai plus pour longtemps à vivre [illegible] de mourir sans vous revoir encore. Vous [illegible] vous seule savez ce qui me [illegible] de la vie. Ils croiront tous [illegible] de feu Madame en veuve, il n'en [illegible] que je trouve seulement qu'il n'y a [illegible] de nouveau ici-bas, que rien n'est [illegible] qu'il vaut mieux partir. Si je ne vous revois [illegible] que c'est là la vérité et ne laissez pas dire [illegible]. Je crois que madame de Brissac m'a achevé. [illegible] que moi. Nous ne nous aimions en rien. [illegible] de venir me trouver, car je ne puis me faire transporter, hélas ! ce qui me coûte bien des regrets. Il [illegible] de mourir ici dans ce camp ou plutôt dans ce [illegible] et de ne pas revoir Paris. Ne m'oubliez pas, si vous pouvez.

Dès que j'eus reçu ce billet, je courus à M. de Monaco et je le lui montrai en ajoutant que j'allais partir de suite.

— Point ! me répondit-il.

— Comment point ! Je vous assure que si, au contraire.

— [illegible] madame [illegible] point. L'état de [illegible] votre frère est d'un malade, vous ne le guéririez pas. Vous n'avez pas besoin d'aller courir les armées, restez à votre devoir chez vous et ne m'en parlez plus.

Je lui répondis sur le même ton, la discussion s'échauffa, [illegible] enfin je lui déclarai que je m'en irais [illegible] il me nia que je ne sortirais pas de la [illegible] ce défi me réveilla un peu.

— Par ma foi ! c'est ce que nous verrons, pensai-je. J'eus encore l'esprit de ne point le dire, mais il me vint l'idée du courrier qui allait repartir. Je lui donnai un mot pour Charny, contenant ses instructions ; je le fis partir devant moi et je revins fort tranquille. M. de Monaco crut que j'avais renoncé et se calma. Il alla jusqu'à me proposer d'envoyer un courrier à mon frère pour lui donner du courage ; je refusai.

[illegible] jours après, mon nain entra chez moi devant M. de Monaco qui me regardait coiffer ; il m'annonça un homme qui vendait des perles. J'ordonnai qu'il entrât. Mon mari [illegible] il n'en était pas venu à craindre les [illegible] sa barbe et sa robe je reconnus Charny, fort mal [illegible] du reste. Quelle différence avec Lauzun ! Le souvenir qui me vint de celui-ci et de ce premier voyage de Monaco où il m'aimait tant, me mit sur le point de renvoyer [illegible]. Le souvenir et les regrets de cet homme m'ont toujours dominée et sans la rage de ses trahisons qui me porta à la vengeance, jamais je n'aurais eu de regards pour personne. Oh ! qu'il m'a fait de mal !

Je me fis montrer les perles. Lasky et Blondeau, confidents tous les deux, allaient et bruissaient autour de nous pour [illegible] le prince. Je ne trouvai rien de bien et je demandai si l'on ne pouvait en avoir d'autres.

— Madame, nous partons pour le Levant demain au soir, notre vaisseau est au port d'Hercule, commandez, nous obéirons.

[illegible] en effet un [illegible] pour plusieurs joyaux, et [illegible] me laissa faire. Il s'informa seulement du navire. Il [illegible] réellement de Marseille, j'avais donné toutes [illegible] et il appartenait à un juif qui, pour une [illegible] s'était prêté à nos désirs. En me quittant, [illegible] Blondeau les habits d'hommes apportés [illegible] et la robe de petite fille pour Lasky. Je [illegible] la tour, pendant que Blondeau em[illegible] verrons mes pierreries. Nous eûmes [illegible] faire descendre un coffre de hardes pré[illegible] prétexte de les porter chez le [illegible] les matelots vinrent l'y prendre [illegible].

La [illegible] Le prince, Dieu sem[illegible] à la chasse et cou[illegible] à Menton [illegible] heures pour m'ôter [illegible] il me quittait depuis que nous étions en Italie, aussi ne fallut-il rien moins qu'une chute de cheval et l'impossibilité pour qu'il s'y décidât. Il n'osa pas me faire venir le soir même, mais il en grillait d'envie et comptait bien s'en dédommager le lendemain.

Je ne lui en laissai pas le temps. A dix heures, j'étais en mer, habillée en cavalier, ainsi que Blondeau ; je pouvais bien faire comme madame de Mazarin et madame Colonne. Je retrouvai Charny, et nous mîmes à la voile ; au matin nous étions hors de poursuites. J'avais laissé un mot sans dire par quelle voie j'étais partie. A Marseille, je repris mes habits de femme et la poste. J'y laissai Charny, pour ne pas être accusée, et je poursuivis ma route pour Paris, où j'arrivai le plus vite possible et sans me reposer.

Mon retour surprit tout le monde. Je contai franchement ce que j'avais fait, en supprimant Charny, toutefois, présentant Blondeau et Lasky comme les héros de l'aventure. Je trouvai l'hôtel de Gramont dans le désespoir, c'est-à-dire mon père ; car ma mère n'y était point, elle était chez elle à Frayé ; ma belle-sœur de Guiche n'était point désolée, et quant à Louvigny et à sa femme, ils étaient inconsolables, en ce sens qu'ils n'étaient point affligés du tout, bien au contraire. Le lendemain même, la nouvelle arriva. Elle me frappa d'une sorte de stupeur, qui ressemblait à s'y méprendre à de la douleur. Le maréchal était dans le petit appartement qu'il a en dehors des Capucines. Je chargeai le Père Bourdaloue d'aller le lui apprendre. Je savais quel coup lui porterait la mort de l'aîné de sa maison. Le Père vint, fit sortir tout le monde, sa vue seule disait tout. Le maréchal se jeta à son cou, ne pleura point, dit qu'il en mourrait, qu'il perdait tout ce qu'il aimait au monde, je le crois, et qu'il n'y survivrait point. Il y a survécu, et il me survivra encore mieux. Le Père lui parla de Dieu six heures durant, puis il se fit descendre à l'église, où les capucins disaient les vigiles pour le pauvre Guiche ; ensuite il le remonta. Le roi lui écrivit, tout le monde vint à sa porte, il ne reçut personne, pas même nous, disant que nous étions tous charmés de cette mort, parce que nous étions jaloux.

M. d'Hacqueville eut la corvée d'aller annoncer la nouvelle à ma mère, qui elle pleura réellement son fils. Il avait écrit, avant de mourir, ses amendes honorables, des pardons à tout le monde, particulièrement à sa femme, qui fit fort bien son personnage. Elle pleura lorsqu'on lui conta les honnêtetés et les excuses que son mari lui avait faites.

— Il était aimable, disait-elle, je l'aurais aimé passionnément s'il m'avait aimée un peu. J'ai souffert ses mépris avec douleur, sa mort me touche et me fait pitié. J'espérais toujours qu'il changerait de sentiment pour moi.

Sa grand'mère, la chancelière, était ravie et ne pensait qu'à remarier cette riche veuve. Huit jours après, excepté la maréchale, personne ne songeait plus qu'il y eût un comte de Guiche au monde. Il écrivit à Vardes et lui manda mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes, mais pas si bonnes que ma fameuse lettre. Enfin, il a bien fini la comédie, et n'a pas laissé une Artémise, je vous en réponds.

Louvigny, enchanté, imagina de me quereller et de dire que je donnais mauvais exemples et mauvais conseils à sa femme. Elle n'avait en vérité besoin ni de l'un ni de l'autre.

M. de Monaco devint furieux et m'écrivit des lettres enragées. Je lui répondis que je ne retournerais point. Il écrivit à mon père, mon père lui répondit que dans l'affliction de sa maison il désirait me garder près de lui ; que du reste il n'était pas raisonnable, que j'avais été deux fois à Monaco, que j'y avais fait un long séjour, que je lui avais donné plusieurs enfants, qu'il pouvait bien me laisser tranquille. Il écrivit à Madame, qui répondit qu'elle avait besoin de moi. Il écrivit enfin au roi, qui répondit qu'il ne se mêlait pas de ces sortes de choses.

C'en était trop pour lui ; il n'avait qu'à venir, mais il n'eut garde. Il se décida à rester sur son rocher, et il lui passa par la tête la fantaisie la plus étrange que jamais mari et mari souverain ait imaginée. Un mauvais plaisant, Vardes, peut-être, lui envoya la liste de tous mes amants, vrais ou faux ; elle était longue, car on m'en a beaucoup donné, je ne dis rien de ceux que j'ai pris. Sa passion pour madame de Mazarin lui avait troublé l'esprit, qu'il n'avait point ; ne pouvant me ravoir et se venger sur moi, il imagina autre chose.

Il fit faire autant de mannequins qu'on habilla suivant ses indications, et auxquels on fit des visages suivant ses renseignements ; ensuite il fit mettre autour de sa principauté, à des distances honnêtes, de jolies petites potences auxquelles on accrocha ces effigies avec leur nom au-dessous, le tout sans autre jugement, bien entendu, et au saisissement de ses sujets qui se les montrent et en sont dans la joie. Non seulement il l'a fait pour le passé, mais il le fait aujourd'hui encore pour le présent, du moins pour ce que l'on se divertit à lui dire du présent. Il en résulte qu'on est obligé de rapprocher les potences, et que

plus de la moitié des hommes de la cour sont pendus à l'heure qu'il est sur les frontières de Monaco. Je vous atteste que j'en ai souvent bien ri et d'autres avec moi, le roi lui-même. C'est une frénésie de *pendement* qui passe toute idée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y suis point retournée, que je n'y retournerai pas, dût-il me pendre moi-même au milieu de mes galants, et me faire aussi laide que je le suis devenue maintenant.

LXVI

Après la mort de mon frère, il passa bien vite dans la mémoire de tous, la cour s'occupa du procès d'une femme dont la vie mérite d'être racontée et sur laquelle il faut que je m'explique, à cause de la part que j'y ai prise, sur laquelle on ne manquerait pas de m'accuser si je ne disais pas la vérité. Je ne me prétends pas irréprochable, mais les premiers torts viennent d'elle et je ne les accepte pas. Nous sommes réconciliées il y a peu de jours, c'est elle qui m'a donné les détails que j'ignorais sur sa vie, qu'elle a écrite et qu'elle m'a permis de lire; on en ferait volontiers un roman; et si la chaste plume de mademoiselle de Scudéry s'était accommodée d'amours aussi vagabondes, jamais elle n'en aurait raconté de pareilles.

On devine qu'il est question de madame de Courcelles; elle s'appelait madame de Lenoncourt de Marolles. Elle perdit, tout enfant, son père et ses frères à l'armée, sa mère se conduisit comme une coquine, et épousa en secondes noces un croquant. On lui enleva sa petite fille, qui fut confiée à sa tante de Lenoncourt, l'abbesse de Saint-Loup, à Orléans, qui l'éleva de son mieux et l'aima à l'adoration. Elle est belle et jolie comme madame de Montespan, plus charmante encore, peut-être. A quatorze ans, elle perdit son dernier frère et sa dernière sœur, et devint héritière de tous les biens de sa maison. Elle était donc certainement une des plus riches héritières de France.

Aussitôt tous les yeux furent tournés de ce côté; M. Colbert, tout d'abord, la reluqua pour son frère Maulevrier. Il obtint le consentement du roi, et regarda la chose comme faite. Ordre arriva donc à Saint-Loup d'envoyer la demoiselle à la cour; à quoi l'abbesse, qui se croyait maîtresse, répliqua que sa nièce n'irait pas, qu'elle était trop jeune, et qu'elle ne se marierait qu'à son choix et à celui de sa tante.

M. Colbert irrita le roi contre cette désobéissance, tant et si bien, qu'il envoya un de ses carrosses avec des femmes et un exempt, plus douze gardes, pour amener mademoiselle de Lenoncourt à Paris.

L'abbesse résista, pleura; la petite fille en fit semblant, bien qu'elle eût grande envie de s'en aller dans ce beau pays dont on lui parlait toujours. Elle se cramponna aux arbres, aux portes, à tout ce qu'elle put, très sûre que cela n'empêcherait pas son départ et satisferait sa tante. Elle jouait déjà la comédie, la petite masque! Aussitôt arrivée, on la présenta au roi, en habit de pensionnaire. Il lui dit qu'il récompenserait en elle les services de sa famille, et lui laissa le choix de demeurer près de la reine ou d'une princesse du sang. Elle n'eut garde de choisir la reine, trop pieuse et trop sévère; elle choisit la princesse de Carignan.

C'était la belle-mère de la comtesse de Soissons; elles demeuraient ensemble: jugez quelle école! Les deux colonnes de la maison étaient la duchesse de Chevreuse et la princesse de Bade; il y avait de quoi corrompre les trente-six mille vierges. Aussi, en quelques mois, mademoiselle de Lenoncourt fut modelée à leur image et ressemblance.

A peine arrivée, on lui parla de son mariage avec Maulevrier; elle n'osa pas dire non, bien que cela ne lui plût guère. Des roturiers, et qui choisissaient sa maison, jusqu'à ses femmes, sans l'en prévenir! Il était en Espagne, mais son frère agissait pour lui. Ce à quoi elle tenait le plus au monde, c'était à sa volonté; cette manière de l'attaquer d'avance ne lui disait rien qui vaille et elle ne savait que faire pour s'en retirer. Heureusement le diable inspira à Ménars, frère de madame Colbert, une passion désordonnée pour elle; il osa s'introduire dans sa chambre. Elle en eut une telle peur, qu'elle s'évanouit, et en tombant se fit une blessure à la tête. Le prétexte était trouvé, elle rompit avec les Colbert.

Ses braves amies la poussaient dans cette voie, sans en avoir l'air, et cela parce que Louvois, qui avait alors trente-six ans et qui marchait à grands pas vers sa toute-puissance, était devenu aussi amoureux de l'héritière, non pour l'épouser, il était marié, mais pour en faire sa maîtresse. Il les avait mises dans ses intérêts; il lui fallait un mari à sa dévotion. Il le trouva dans le marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi; il avait besoin de Louvois, étant militaire, il était grossier et désagréable; cette belle Sidonie ne l'aimerait point; il était perdu de dettes et de débauches, la fortune était tout pour lui et la femme rien. Elle ne le voulait point cependant; il ne lui plaisait pas, elle se fit prier, sa naissance était au-dessus de la sienne; enfin, elle se décida par la promesse formelle que son mari la laisserait à Paris et à la cour, et qu'elle serait libre. La clause fut mise dans le contrat.

Le mariage se fit avec une pompe dont les Colbert enragèrent; nous y étions tous, le roi signa le contrat, la reine vint souper à l'hôtel de Soissons et lui donna la chemise. Mais on ôta les roses. Je ne sais ce que ce brutal lui dit lorsqu'ils furent seuls, ni de quelles menaces il accompagna ses galanteries, tant il y a qu'elle en eut une peur horrible, qu'elle jura qu'elle ne lui serait rien, et qu'elle se sauva chez ses protectrices, qui en rirent très fort. A force de présents, de complaisance, de liberté donnée et promise, Courcelles l'apaisa, et ils se raccommodèrent. Trois semaines durant ils vécurent en tourtereaux, ce fut tout ce qu'il en eut en sa vie.

Soit qu'il recommençât ses brutalités ou qu'elle eût de mauvais conseils, elle déclara tout haut qu'elle n'en voulait point, qu'il n'aurait pas les droits d'un mari et que leur désunion était accomplie; aussitôt cinquante galants entrèrent en lice, et les poulets plurent à l'hôtel de Soissons, où elle demeurait encore ces premiers jours. Louvois, revenu de la guerre de Flandre, écarta à son arrivée tous les rivaux. Ils allèrent alors demeurer à l'Arsenal, où le ministre venait tous les jours; les fonctions de Courcelles la rapprochaient sans cesse et bientôt la jeune femme ne fut entourée que de ses créatures. Tous se liguèrent, son mari et sa belle-mère en tête, ce fut à qui calomnierait et écarterait les autres, pour avoir seul l'*honneur* et le profit de la donner à Louvois; elle s'en aperçut et tout ceci l'éloigna de lui. Elle craignit surtout son autorité par la confiance du roi qu'il avait; il osa venir chez elle un soir, à onze heures; elle le renvoya très honteusement, disant qu'elle entendait être sa maîtresse et que personne ne prît chez elle pied de tyran.

On raconta à la cour les choses tout autrement; elle passa pour la maîtresse de Louvois et le laissa dire; c'était pour elle une couverture et une façon d'occuper les gens. Elle avait un galant, et un galant qu'elle voulait cacher. C'est ici que la chose me regarde. Je crois qu'il a été pour elle ce que Lauzun fut pour moi, elle l'a aimé et n'a aimé que lui, malgré ses nombreuses aventures; en cela, nous nous ressemblons. J'avais alors quelque bonne volonté pour celui qu'elle choisit, qui n'était autre que le marquis de Villeroi, *le Charmant*, ainsi qu'on l'appelait partout. Il était cousin germain de son mari, un des amants en titre de madame de Soissons; intrigue à petit bruit, sans que nul s'en doutât, moi encore moins qu'un autre.

La première chose qu'elle fit, ce fut de lui demander notre rupture. Il y consentit, il ne m'aimait guère, paraissait-il, mais ce qu'il fit de plus abominable et de vraiment indigne d'un gentilhomme, — il est vrai qu'il était tout jeune, — ce fut de lui sacrifier mes lettres et celles de Lauzun, qu'il m'avait dérobées en grande partie. Cependant ce commerce devait rester encore secret, elle ménageait Louvois, et moi je servais de paravent à ce bel amour. Joli rôle!

Cependant ils ne surent point assez se contraindre. Langlée les surprit un jour et s'en alla tout conter à M. de Louvois, puis à Courcelles, ce qui était du reste pour eux. Il entra en furie, interdit son logis à Villeroi, ce qui donna à sa femme l'envie de le voir ailleurs. L'abbé d'Effiat, qui demeurait à l'Arsenal, beau, charmant, le plus dangereux coquin de la cour, si bien que le roi l'exila pour cela seul, l'abbé d'Effiat, qui n'était point [illegible], leur offrit sa maison, qu'on accepta et dont la belle comtesse [illegible] paya le droit d'entrée, bien entendu.

De cette façon, Louvois et moi nous restâmes dans l'ignorance. Mes lettres allaient [illegible] beauté; elle les lisait, envoyant des extraits à son amant quand il était à l'armée, et il me répétait [illegible]. Je vous prie de vous bien figurer que la [illegible] de tout cela avait à peine dix-sept ans. Elle haïssait son mari plus encore, je crois, qu'elle n'aimait *le Charmant*. Il finit par accepter la galanterie de Louvois, sous la promesse qu'il la protégerait contre Courcelles et contre sa belle-mère, aussi méchants, aussi corrompus l'un que l'autre. Il lui suffit en effet de [illegible] mots pour faire rendre [illegible] la marquise sa [illegible] famille tomba à ses pieds en la croyant puissante. [illegible] enivrée et ne se doutant pas de Villeroi comme [illegible] rant d'Effiat, la fit paraître à la cour resplendissante de parures et d'attraits, on ne parla que d'elle.

Madame Henriette s'en engoua [illegible]ement. Je la vis souvent chez elle, je ne sais pourquoi [illegible] jalousie s'excita [illegible] en me voyant [illegible] défendit au [illegible] de m'écrire davantage [illegible] comme il était à l'armée, qui commandait mon [illegible] recevait sans cesse [illegible] et lettres déguisées [illegible] je n'entendais parler [illegible] que par la renommée [illegible] prit Oudenarde. Il en [illegible] voulut porter la nouvelle [illegible] mais avant lui, Charleville, le valet de [illegible] Villeroi, était arrivé chez madame de Courcelles [illegible] lettre qui lui apprenait la victoire, qu'elle [illegible] tenir secrète, sans dire d'où elle la tenait [illegible] les ordres de son maître se tenait [illegible] qu'elle fut publique, mais il s'ennuya [illegible] se déguiser en Polonais, pour [illegible] se promena ainsi vêtu dans la cour [illegible] de Saint-Germain. La reine sortant pour [illegible] et ses dames furent frappées de cet habit [illegible] appela le faux Polonais pour le voir de plus [illegible] aussitôt, la douairière de [illegible] son nom, et la jeune marquise, incapable [illegible] devant tant de gens, s'évanouit.

[illegible] de lumière, je compris tout. Depuis longtemps [illegible] je les soupçonnais. Le silence de Villeroi m'ouvrit [illegible] les yeux, cette circonstance les dessilla. Alors, je [illegible] fus terrible. J'excitai la douairière, le mari, [illegible] Madame. Je fis fouiller ses cassettes, on y trouva la preuve de toutes ses intrigues, on y trouva mes lettres et [illegible] que Villeroi lui avait sacrifiées. Lauzun l'apprit, je vous laisse à penser ce qu'il en advint ; ce fut alors qu'il creva les yeux de mon portrait, qu'on trouva en cet état quand il fut conduit à Pignerol. Cependant il n'y eut point de partage, toute la cour fut pour moi. Madame surtout entra tout à fait en furie, de cette insolence envers elle et envers sa meilleure amie. Les Courcelles emmenèrent cette Hélène d'une nouvelle sorte, elle fut séquestrée et enfermée plus que jamais, se consolant sur l'amour de Villeroi ; mais il fut aussi lâche avec elle qu'avec moi et, pour rentrer en grâces, il signa la promesse de rompre avec elle de près et de loin. On ne manqua pas de lui montrer cette pièce, elle en prit une fièvre maligne, dont elle pensa mourir.

Cette maladie la changea au point de ne pas être reconnue ; elle courut alors s'enfermer près de sa tante, à Orléans. Là elle se remit de toutes les manières et reparut comme devant. Les amoureux reparurent, Louvois en tête ; bien qu'elle ne fût pas pour lui tout ce qu'il souhaitait, il la protégea néanmoins, pendant que mesdames d'Elbeuf, de Rohan, de Bouillon, d'Auvergne, de Mazarin *et tutti quanti* la promenaient en masque. Elle se moqua de lui à plaisir, il ne la voulut point voir, jusqu'au jour où sa patience lui échappa et où il la fit bel et bien renfermer aux Filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Antoine. Madame de Mazarin, reprise après ses équipées, y était tout comme elle ; elles se lièrent bien vite et se convenaient parfaitement. Elles firent tant enrager les pauvres sœurs, qu'elles obtinrent d'en être délivrées et qu'on les mit à Chelles, d'où le duc de Mazarin voulut enlever sa femme à la tête de soixante cavaliers ; il n'y réussit point.

Elles sortirent ensemble, après le procès de la duchesse, et demeurèrent toutes deux à l'hôtel Mazarin, où tout alla bien, jusqu'au jour où elles se disputèrent Caruge qui débutait. Ce fut la Courcelles qui l'emporta, et qui ne trouva rien de mieux, en quittant sa rivale, que d'aller s'établir chez son mari. Madame de Mazarin le prévint de tout et il chercha querelle à Caruge. Ils se battirent, ensuite ils s'expliquèrent et s'embrassèrent en bons amis ; je ne sais trop ce qu'ils purent expliquer qui les raccommodât, enfin voilà le fait. Ce touchant accord ne les empêcha pas d'aller en prison tous les deux pour ce duel, et l'on jeta toutes les pierres à la femme ; son mari la reprit, l'emmena ou plutôt l'envoya à sa maison de Courcelles, près de Château-sur-Loire, dans le Maine, sous la surveillance de sa belle-mère, et tous ils lui tendirent un piège.

On lui apporta à point nommé un joli page nommé Rostaing de la Ferrière, que, faute de mieux, elle accepta, et elle devint grosse. Le mari, qui le sut de suite, envoya un [illegible] et des soldats pour la garder, lui intenta un procès [illegible] la prise de corps, et la fit conduire avec son [illegible] au château de la Sannonière, chez M. de Sanallec, son parent. Là, croyant se venger de son mari, elle avoua sa grossesse [illegible] son commerce avec Rostaing, qu'on fit sauver, [illegible] et qu'on cacha dans l'Arsenal. Quelque chose de toutes ces [illegible] transpira. M. de Rohan, qu'elle trouva moyen de faire prévenir, vint à son secours, la délivra, la fit passer à Luxembourg, d'où elle revint, sur le conseil de ses avocats, se constituer prisonnière à la Conciergerie.

Là, elle dévoila tout : elle montra le testament qu'on l'avait forcée à faire chez Sanallec en faveur de son mari. Elle accusa Rostaing d'être leur complice, et soutint que l'enfant était à Courcelles, ce que celui-ci niait sur toutes les coutures.

Madame Cornuel disait sur cela :

— Courcelles sera rasé et mis dans un couvent au lieu de sa femme. Ce chien de Parlement de Paris ne croit non plus aux [illegible] qu'aux sorciers, et il a de bonnes raisons pour cela.

Ce que madame de Courcelles confirmait en répétant :

— Je ne crains rien, puisque ce sont des hommes qui me jugent.

Or, il advint autre chose que l'on ne présageait point. Madame de Courcelles se lassa de la Conciergerie ; elle gagna une de ses suivantes, prit ses habits et se sauva en Angleterre, près de madame de Mazarin, qui s'y était retirée et avec laquelle elle se raccommoda facilement ; elles avaient besoin l'une de l'autre. Je crois que ces femmes, et particulièrement la Courcelles, étaient possédées, ainsi que le dit l'Évangile, du diable nommé Légion, car elles ne pouvaient tenir en place. A peine fut-elle à Londres, qu'elle y trouva un nouveau galant, et celui-là valait à lui seul tous les autres, car c'était non seulement un honnête homme, mais un homme de bien que ce pauvre Brulart du Boulay. Il en devint passionnément fou, amoureux n'est pas assez dire.

Il se mit à la plaindre de toute son âme ; ses malheurs, les basses intrigues dont elle était victime excusèrent ses fautes à ses yeux : il crut qu'elle se pouvait attacher sérieusement à quelqu'un qui la rendrait heureuse ; il essaya, en tâchant de vaincre une jalousie que le passé ne motivait que trop. Elle ne s'en inquiétait guère. Elle revint à Paris incognito, à son insu, et recommença ses courses avec Rohan, Crillon et le marquis de Villars, qui prit la haute main de ses affaires. Combien de pensées coupables elle eût pu étaler, la belle Sidonia !

La peur la fit sauver près d'Auxonne, chez un de ses parents, nommé Lusigny, au château d'Athie. Boulay vint l'y prendre pour la conduire à Genève sous le nom de madame de Beaulieu ; elle y vécut assez retirée. Cependant sa beauté la fit remarquer, et la duchesse de Mazarin, qui était en route pour Hambourg, l'étant venue voir, tous les yeux furent sur elle. On ne l'appela plus que la belle étrangère, et l'on se groupait dans les rues lorsqu'elle passait. Elle joua là une comédie si complète, qu'elle obtint la protection des immaculés magistrats de cette pédante et ennuyeuse république, et, ce qui est plus difficile encore, elle se fit bien voir et bien considérer de ce tas de prudes, stupides huguenotes, leurs femmes. Elle s'empara de la maison du comte de Dhona, qui ne vit que par elle, et rendit amoureux le célèbre Gregorio Litti lui-même. Elle avait une lettre pour lui qu'elle lui présenta en lui disant :

— Ne croyez pas, monsieur Litti, que je sois ici pour quelque mauvaise affaire. Ce qui m'amène, c'est que mon mari me veut et que je ne le veux pas.

Il lui répondit, moitié plaisantant :

— Certes, madame, il y en a bien d'autres qui vous voudraient, parce que vos beautés sont trop grandes pour être le partage d'un seul.

Elle eut la prudence de se tenir assez tranquille et de cacher son commerce avec Boulay pendant assez longtemps. Quand il allait la voir, il se cachait à sa campagne, et elle se montrait partout, dans les plus belles assemblées, montant à cheval comme la duchesse de Bouillon et faisant en cachette tous les tours possibles au pauvre Boulay qui le devinait sans en être sûr, et qui se mourait de jalousie. C'étaient des cris et des scènes à se tuer ; ils étaient malheureux ; Boulay négligeait tout pour elle ; elle l'aima à sa manière, d'estime, non d'amour, comme ce qui est bon. Enfin un jour il la trouva en faute positive avec un palefrenier. Dans le premier accès de sa rage et de son désespoir, il fit une action indigne de lui, et écrivit à tous les amis de Sidonia, à Genève, ce qu'elle était, ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, et cela dans des termes qu'un gentilhomme, un homme d'honneur, n'emploie pas envers celle qu'il a aimée. On la chassa honteusement.

Il en eut un cuisant regret, d'autant plus qu'il l'aimait encore et qu'en quittant l'asile qu'il lui enlevait, elle lui écrivit une lettre noble et touchante pour lui pardonner.

« Toutes vos injures et toutes vos impertinences, lui dit elle, ne me peuvent faire oublier que vous êtes l'homme du monde auquel j'ai le plus d'obligations, et tout le mal que vous m'avez fait à l'avenir, n'empêchera pas que vous ne m'ayez rendu les derniers services. Ne vous laissez donc point surprendre, en lisant ce billet, à cette horreur qu'on sent pour les caractères de ses ennemis. Songez seulement que ce sont les marques de la reconnaissance d'une personne que vous avez aimée, et qui vous regardera comme le plus honnête homme du monde si vous ne voulez pas que ce soit comme le meilleur de ses amis. Si la passion que vous avez eue pour moi ne vous avait coûté que des soins et des soupirs, je ne vous laisserais point rompre

avec moi présentement, car je n'ai d'autre crime à me reprocher envers vous que de ne pas vous avoir aimé de la manière que vous vouliez l'être et que vous le méritiez. »

Elle se retira en Savoie et de là tâcha de faire réformer le jugement prononcé qui lui rendait ses biens tout en la condamnant au couvent. On ne sait ce qui serait arrivé, lorsque son mari mourut. Le plus fort embarras était levé; mais restaient les héritiers, plus âpres encore peut-être. Elle n'y prit pas garde, revint à Paris, et se mit à vivre en femme qui se divertit. Son beau-frère, le chevalier de Courcelles, la fit mettre à la Conciergerie, et là elle fut condamnée définitivement comme adultère, avec Rostaing (hélas! que celui-là), à soixante mille francs à donner aux Courcelles, sans compter les amendes, annonces, etc. Mais aussi elle fut libre et dégagée de tout, elle trouva que ce n'était pas trop payé.

C'est alors, à la Conciergerie, qu'elle m'écrivit et que nous nous réconciliâmes. Je fis pour elle ce que je pus, sans la voir qu'en cachette; elle a disparu depuis; maintenant je ne sais où elle est.

Voilà toute l'histoire de cette femme qui a tant fait parler d'elle, et qui à mon retour de Monaco occupait la renommée et ses trompettes; on ne tarda pas à l'oublier, moi surtout, pour une autre histoire, bien plus merveilleuse et qui me touchait de plus près, je veux dire le mariage de Mademoiselle et de Lauzun. Je ne raconterai que ce qui me touche et les choses ignorées; car, pour les faits généraux, ils sont les plus connus du monde.

Mademoiselle avait refusé la moitié des rois et des princes de l'Europe, et avait été refusée de l'autre; cependant elle vieillissait, et le célibat lui semblait dur. J'ai déjà dit plusieurs fois que, depuis longtemps, elle s'était occupée de Lauzun, non pas comme d'un mari, sans doute, une pensée si énorme ne pouvait lui venir tout d'un coup, mais comme d'un homme qui lui plaisait. Mais, comme tout le monde la tourmentait pour son héritage, le saut fut bientôt fait dans son imagination, et elle se décida à choisir un époux, ce qu'elle annonça hautement, pour qu'on la laissât en repos sur son testament.

Il fut d'abord question du duc de Longueville, alors comte de Saint-Paul, qui eût été son fils, ensuite du roi d'Angleterre, et, après la mort de Madame Henriette, de Monsieur. Il n'y eut qu'un cri pour Monsieur, excepté le roi qui ne s'en souciait guère, et Mademoiselle, qui ne s'en souciait pas. Elle refusa donc, avec la permission du maître, et Monsieur ne regretta que sa grande fortune. Aussitôt les ambitions recommencèrent, et le comte de Saint-Paul fut mis en avant. Mais ce n'était le compte ni de Mademoiselle ni d'un certain homme qui, depuis 1666, mettait tous ses soins à exciter une inclination qu'il avait vue naître du premier coup d'œil et que lui seul avait vue. Il soignait ses équipages, ses troupes, ses tentes, il redoublait de passion pour le service du roi, il fuyait les femmes, s'en laissant hautement aimer, il se fit l'ami brusque de la princesse, lui dit ses vérités, l'attira à lui par une pente insensible, et, lorsqu'il la vit bien prise, il se retira.

Mademoiselle alla vers lui davantage, elle le consulta sur toutes choses, elle l'honora d'une faveur tout avouée, qu'on trouva toute naturelle; il était le favori du roi, nul ne s'en inquiéta que moi, quelquefois, et encore je me moquai de moi-même. Lauzun, qui voyait les choses marcher selon ses désirs, fit de la coquetterie sévère avec la petite-fille de Henri IV, mais il l'entoura de sa sœur, de ses amis, qui lui chantèrent ses louanges; ils en vinrent au point de lui faire croire que madame de la Sablière, dont Lauzun s'occupait présentement, était une vieille bourgeoise borgne, et qu'on l'avait calomnié. Pour qui connaît Mademoiselle, si haute et si entière, cette crédulité dit tout. Ne voyant plus Lauzun, qu'elle avait l'habitude de voir tous les jours, Mademoiselle s'ennuya. Son occupation de lui augmenta au point de devenir de l'amour; elle se l'avoua à elle-même sans s'effrayer. Elle se persuada facilement qu'elle était payée de retour; son respect et son éloignement le prouvaient. Il la comblait de soins délicats qu'il s'efforçait de lui cacher, croyait-elle; elle comprit alors la grandeur de sa passion et voulut la combattre; il n'était plus temps. Elle pria de toute son âme, et enfin, avec des combats d'orgueil déchirants, elle se décida à ne plus lutter et à couronner cette belle flamme par le mariage. Elle chercha dans l'histoire, dans le mariage de sa sœur avec le duc de Guise, des excuses à sa folie, elle en trouva de suffisantes et les accepta. Il ne fallait plus que prévenir Lauzun de son bonheur, et lui, qui le voyait venir, pour le rendre plus sûr, affecta de reculer.

Il fallut qu'elle lui écrivît, en propres termes, qu'elle le voulait, et encore la refusa-t-il d'abord, en lui disant qu'elle se moquait de lui et qu'il ne croirait jamais qu'elle voulût épouser le domestique de son cousin germain. Il fit ensuite mille autres objections pour qu'elle les levât, ce qu'elle ne manqua pas de faire. Il lui persuada qu'il haïssait les femmes, le traître! lorsqu'il en grillait d'ardeur. Pauvre Mademoiselle, pauvre grande princesse bercée ainsi par un cadet de Gascogne!

Il ne voulut faire aucune démarche, elle les fit toutes; elle parla au roi, ce qui était le plus difficile; elle avoua sa passion insensée et ridicule à son âge. Elle ne s'épargna rien, et à la grande surprise de tout le monde, à la sienne propre, le roi, après quelques difficultés, lui donna son consentement. Mon père savait tout, je crois qu'il écoutait aux portes. Il vint sur-le-champ chez moi et me conta cette belle nouvelle. Je fis un saut de trois pieds sur mon fauteuil.

— Épouser Mademoiselle! lui! allons donc, cela ne se peut!

— Cela se pourra, car le roi y a consenti, et la chose doit être proposée demain en plein conseil, après qu'une députation, dont je ferai sans doute partie, aura remercié le roi et Mademoiselle de l'honneur qu'ils font à la noblesse.

— Cela ne sera pas, vous dis-je, cela ne sera pas!

Je courus chez Monsieur, auquel je présentai l'énormité de la chose; il la sentit et me jura qu'il ne la souffrirait point.

Je vis qu'il fallait pousser l'amour-propre, et je le fis, je le laissai bien endoctriné. Le voir, *lui*, étant inutile, je courus chez Mademoiselle; j'étais consignée, elle ne me reçut point. Quelle nuit je passai! Le lendemain, j'attendais l'issue du conseil: malgré la résistance de Monsieur et de bien d'autres, le roi prononça que sa cousine était libre, qu'il n'avait pas le droit de l'empêcher, et qu'il donnait de nouveau son consentement. On vint me rendre cette réponse; j'écumais. Heureusement la vanité de Lauzun le perdit. Au lieu d'attendre pour les livrées et pour donner plus de pompe à son triomphe, il fallait se marier le soir même et triompher le lendemain. Je le sentis bien, moi, et quand je vis cette faute, je repris courage. Je retournai chez Monsieur, qui enrageait aussi, j'allai chez madame de Langeron, la grande influence de l'hôtel de Condé; j'allai chez tout le monde. Je remuai ciel et terre, enfin j'eus le bonheur d'entendre M. le prince dire à Monsieur:

— Nous irons ensemble chez le roi lui représenter cette indignité; mais si, malgré cela, il passe outre, le favori aura affaire à moi; je ne souffrirai pas le déshonneur de la première maison d'Europe.

J'avais fait mieux: j'envoyai Monsieur chez madame de Montespan; j'étais sûre, pour cette fois, que nous serions d'accord. Elle jeta cent cris et répéta que Mademoiselle était folle apparemment, et qu'il la fallait enfermer. Toute cette cabale soulevée, j'attendis comme une araignée dans sa toile. Sans moi on eût discouru, on eût projeté, on n'eût rien accompli du tout. C'est à moi, à moi seule, qu'il a dû sa chute. L'orgueilleux! Je remuai jusqu'à la reine par Molina, à laquelle je donnai un diamant de cinq cents pistoles, j'aurais donné jusqu'à mon dernier joyau pour qu'il tombât! On alla chez Mademoiselle la complimenter, je m'en abstins, je l'aurais mordue! Elle lui donnait ses immenses biens! Il était insolent à révolter. Mais le lendemain, mais lorsque le roi, rendu enfin à sa raison, fit venir sa cousine et lui défendit de passer outre, lorsque M. de Montpensier devint Lauzun comme devant, ah! que je fus heureuse! Ah! que cette humiliation lui allait à ravir! Comme je lui écrivis:

« C'est à moi que vous devez tout. »

Ce fut un des beaux moments de ma vie. Cette sotte Mademoiselle ne me fit aucune pitié avec ses vieilles larmes! J'en voulus jouir pourtant et j'y allai avec sa mère. Elle ne soupçonna même pas ma joie et ne devina pas sa rivale victorieuse, et c'est là de l'amour! Cependant le roi y mit une grande bonté encore, lorsqu'il le revit après la réception et lui dit:

— Je vous ferai si grand, que vous n'aurez pas sujet de regretter la fortune que je vous ôte; je vous fais, en attendant, duc et pair et maréchal de France.

— Sire, répliqua-t-il, vous avez fait tant de ducs qu'on n'est plus honoré de l'être, et pour le bâton de maréchal de France, Votre Majesté pourra me le donner quand je l'aurai mérité par mes services.

Toujours insolent! A dater de ce moment, néanmoins, la fortune tourna. Madame de Montespan, Louvois, tous ses ennemis le minèrent et le représentèrent au roi comme très dangereux; ils en vinrent à bout en lui cherchant des crimes, en blessant l'orgueil du maître, en lui rappelant ses bienfaits si brutalement refusés; ils parvinrent à le perdre, nul ne sut jamais pourquoi, mais la foudre grondait. Je ne m'en mêlai point. En commençant ces Mémoires, j'ai dit que je ne lui avais jamais fait de mal, j'étais décidée à ne pas révéler la part que j'eus à la rupture du mariage; ma colère, ma jalousie, m'ont emportée, j'ai tout dit. Qu'on me le pardonne, mais, si c'est un crime, il fut le mien.

LXVI.

Madame de Mo[illegible] son visage ordinaire elle l'employa à [illegible] monter ses pierreries, à quoi il se connaissait [illegible] la veille du jour où on l'arrêta il était [illegible] pour elle, lorsque le duc de Rochefort, [illegible] gardes en quartier, l'arrêta, sans lui dire [illegible] donner même la permission d'écrire. Il [illegible] Bastille et de là à Pignerol, à ce même [illegible] le pauvre Philippe est encore avec lui [illegible] l'emmena avec toutes sortes d'égards. Il [illegible] un si grand désespoir, qu'on ne le quitta [illegible] En un endroit dangereux, on voulut [illegible] descendre du carrosse.

— [illegible] ne sont pas faits pour moi! dit-il, et [illegible]

A [illegible] il crut rester, et commençait à Lyon ses [illegible] à d'Artagnan, quand il sut qu'on allait à [illegible]

— Je suis perdu! dit-il en soupirant.

Lorsqu'il entra à Pignerol, il dit à Saint-Mars :

— *In secula seculorum!*

Beaucoup eussent répondu *Amen*.

Un peu plus tard, il mit le feu à la prison, puis il fit son trou dont je vous ai parlé avec cette folle de madame de la Force; puis voilà ce que j'ai appris l'autre jour. Il est venu à bout de voir M. Fouquet soit par permission, soit par fraude. Ils sont là trois, grandement marquants, dans cette forteresse. Ils ont commencé à causer. M. Fouquet l'a peu connu, il était encore peu de chose; mais il l'interrogea avidement, et voilà Lauzun qui raconte sa fortune et ses malheurs à M. Fouquet, qui l'écoute en ouvrant des oreilles immenses.

— Quoi! vous avez été général des dragons, capitaine des gardes, vous avez eu la patente de général d'armée, vous!

— Oui, et par ma faute, j'ai manqué l'artillerie.

— Vraiment!

— Et ensuite, j'ai dû épouser Mademoiselle, avec le consentement du roi.

Pour cette fois, il le crut fou, et il eut peur de se trouver avec lui. C'est plus tard qu'il apprit la vérité des choses et qu'il les admira encore davantage. Depuis ce moment, je n'ai plus entendu parler de lui.

C'en est fait, me voilà au terme, à la période annoncée par l'agon, je ne souffre plus, encore un jour, deux, quelques heures peut-être, et tout sera fini. Je n'aurai pas le temps de terminer tout ce que je voulais. C'est donc un dernier adieu, avant de quitter la plume, et ce dernier adieu je veux le dire à la dernière journée de triomphe que j'ai eue, ensuite j'appellerai Bourdaloue et je ne penserai plus qu'à Dieu qui me pardonnera, car j'ai bien souffert pour expier tout cela!

C'était au mois de juillet, j'étais à Versailles nous étions toute la cour de France dans le bel appartement du roi, si divinement meublé. On n'y avait point chaud, tout était magnifique. Le jeu de reversis donnait la fortune. La Montespan tenait la carte, le roi auprès d'elle, Monsieur, la reine et madame de Soubise qui portait ses fameuses girandoles d'émeraudes, signe de rendez-vous entre le roi et elle. Dangeau, Langlée, les joueurs enfin, étaient là autour de cette table, que je regardais. La Montespan était belle à me faire crever de rage, coiffée de mille boucles, les deux des tempes tombant très bas, des rubans noirs sur sa tête, des perles de la maréchale de Lhôpital, embellies de diamants et de pendeloques de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffes, enfin merveilleuse, hélas! Ce jeu, ces conversations durèrent jusqu'à trois heures, entremêlés de musique. Le roi sortait pour ses courriers, je [illegible] les mots à droite et à gauche jusqu'à six heures, où on quitta le jeu. Les jetons étaient des louis, on ne les comptait point. A six heures, nous montâmes toutes en calèche, le roi avait avec lui madame de Montespan, Monsieur, madame de Thianges et madame d'Heudicourt, qui a bien un peu goûté de la pomme d'or que Sa Majesté ne laisse pas le temps de mûrir. La reine était dans une de ces nouvelles calèches qu'on appelle *la gloire de Niquée* où l'on ne se regarde point. J'avais l'honneur de suivre Madame. Nous allâmes sur le canal en gondoles, où nous attendait la musique, on y resta jusqu'à dix heures où l'on rentra pour la comédie. A minuit il y eut *médianoche* jusqu'au jour. [illegible] se passe la vie à la cour de France, c'est [illegible] je ne verrai plus. J'avais un manteau, une jupe en corps, le jupe couverts de point de France d'été, avec le dessous [illegible] damas uni bleu de ciel. Les nœuds étaient assortis et ferrés de diamants, comme au temps de la reine mère, c'était une mode qu'on voulait reprendre. J'avais mes belles perles; j'étais encore belle ainsi parée, je l'entendais répéter partout, et je me sentais heureuse. Un amour... une folie à moi, un enfant presque, mais qui semblait m'aimer! C'était un traître, le jour fini je ne le revis plus, et depuis lors je souffre et je meurs. Vardes, Biaritz, il les connaissait, je l'ai su, c'est leur vengeance. Il avait dit qu'il me prendrait ma beauté. Biaritz, il me l'a prise, en effet. Ah! quel poison! les lâches!

Je me souviens encore que ce jour-là, la cour était tout occupée de madame de Ludres; j'en veux parler de madame de Ludres, son souvenir me plaît, elle était belle, et puis cela me conduira au roi. Peu de gens savent tout sur elle, il y a pourtant là un roman tout de bon. Elle est chanoinesse de Poussay et fille chez Madame. Bien jeune, bien charmante. On commença à la remarquer parce que le chevalier de Vendôme et le maréchal de Vivonne devinrent amoureux d'elle et voulurent se battre pour elle. C'est-à-dire Vendôme voulait faire battre Vivonne, et celui-ci ne le voulait point, avec son gros ventre.

— Allons donc! c'est comme s'il tirait dans une porte cochère. Qu'il se batte s'il le veut, mais je le défie de me faire battre, moi!

On en rit partout, le roi plus que les autres, et il remarqua l'Hélène de cette nouvelle Troie, il la trouva ce qu'elle était, charmante. Un peu fatigué des hauteurs de Montespan, un peu tiraillé par M. de Condom, il cherchait d'autres liens, cette jeune fille était là toute prête. Pour achever, Monsieur dit au roi qu'elle l'aimait, ce qui était vrai, et ce que Monsieur, qui était commère, découvrit sans trop de peine. Aussi tomba-t-il un jour à Saint-Cloud comme on ne l'attendait pas; elle devint pâle et rouge en même temps. On joua sur le tapis vert, il l'emmena sous les arbres, de ce moment son sort fut décidé. Je la vis revenir le soir, elle était radieuse; le lendemain elle demanda un congé à Madame et s'en alla à Versailles avec la maréchale Duplessis.

Sans être déclarée, sa faveur fut connue. Madame de Montespan en entra dans une fureur à en mourir, rien n'y fit; elle tint deux années, sans rang ni titre, mais très établie. On ne voyait guère le moyen de l'en faire sortir, lorsqu'on imagina une calomnie abominable, qui, du jour au lendemain, lui retira son bonheur. Ils dirent au roi qu'elle était couverte d'un mal contagieux, par suite d'un poison qu'on lui avait fait prendre dans sa jeunesse. Le soir elle l'attendait, et avec une dureté sans pareille, il ne vint pas, il ne la prévint pas, il la quitta, il la laissa pour reprendre sa vieille chaîne, sans un regret, sans un adieu.

Sachez-le bien, et j'ai promis de le dire, je le dis : le roi n'a ni cœur ni âme, il n'aime que lui, il ne songe qu'à son plaisir et à sa gloire, tout lui est instrument pour ces deux buts, après il brise ce qui lui a servi. Sa seule vertu est un grand vice, c'est son orgueil. Cet orgueil lui donne tout, cet orgueil l'a fait ce qu'il est, cet orgueil lui prête le faux brillant qui l'entoure, cet orgueil l'a placé au-dessus de tous les souverains du monde, parce qu'il a voulu être et que la Providence l'y a conduit. Tous ceux qui ont aimé le roi ont été ses victimes, hommes et femmes, il n'a pour eux ni souvenirs ni regrets. Il a torturé la pauvre la Vallière, elle est au couvent, il l'y laisse. Elle y a été trois fois pendant leur commerce, la première il l'alla enlever à Chaillot, la seconde il y envoya, aussi sut-elle bien dire :

— La première fois il est venu lui-même;

La troisième il ne va pas même la voir.

Le roi est grand parce qu'il est haut et qu'on le voit de loin; quand on en approche, les proportions se rapetissent. Quant à moi je suis heureuse de dire ceci et que les races futures l'apprennent, car maintenant la flatterie ne permet pas la vérité.

Je reviens à la pauvre Ludres.

Abandonnée ainsi, elle ne demanda ni explications ni retour, elle fut digne en toutes choses, et reparut comme si sa place eût été la même, au point d'embarrasser le maître, qui lui fit offrir deux cent mille francs.

— Dites au roi que je n'ai besoin de rien, répliqua-t-elle, et que je suis d'assez bonne maison pour n'avoir pas besoin d'être dotée.

Elle vint chez Madame, lui avoua tout et lui demanda de la reprendre. Madame avait de bons moments, tout ce qui était grand et simple la touchait; elle la releva, l'embrassa et lui permit de rentrer chez elle, sans même lui faire une morale inutile. Elle la ramena avec elle une fois; la Montespan l'accabla de mépris, elle alla jusqu'à dire en parlant d'elle : *ce haillon!*

Quoi qu'il en fût, ce haillon en tentait bien d'autres. Caruge lui dit :

— Madame, vous êtes, ma foi, plus belle que jamais!

— Tout de bon ! j'en suis bien aise, c'est un ridicule de moins.

Peu à peu elle s'écarta, elle resta au Bouchet, chez une amie, lorsque Madame allait à la cour, et faisait seulement son service lorsqu'on était à Saint-Cloud ou au Palais-Royal puis elle vint moins, de manière à ne pas faire d'éclat pressant. Un jour elle ne vint plus, elle écrivit à Madame qu'elle se retirait dans un couvent en Lorraine, qu'elle la remerciait de ses bontés. Ce fut tout ni éclat, ni prise d'habit, ni plaintes, elle y est maintenant. Elle est heureuse peut-être. Cette image m'est venue en pensant à cette dernière journée où elle était humiliée et où je triomphais pour la dernière fois. J'ai pensé à son couvent.

Un couvent ! J'y voudrais bien être et vivre en repos, expier ! N'ai-je pas expié ? Pas assez peut-être. J'ai une lourde conscience, Bourdaloue va venir, il me la déchargera ; mais changera-t-il mon cœur ? De toutes mes fautes il me semble que la moins pardonnée sera cette sécheresse et ce peu de bonté que j'ai montrée aux autres. Dieu est bon, lui ! Il nous aime, il veut que nous l'aimions et que nous nous aimions aussi. Mais, ai-je aimé ? Lauzun, oui. Après ?

Je me confesserai tout à l'heure.

Adieu donc à la vie, adieu au passé, adieu à l'avenir, adieu à toutes choses, j'ai vécu. Je quitte ce que Dieu m'ôte, il me laissa mon âme, il l'appelle, elle va à ses ordres, cette âme altière qui ne sait obéir qu'à lui. Prions, priez pour moi, vous qui lirez ceci. Je sens le vent de l'éternité souffler sur mon cœur et en chasser ce qui tient à la terre. Je tremble, je me sens faible et petite devant celui que j'ai offensé car il est souverainement juste.

J'ai vu Bourdaloue, je suis pardonnée, je suis heureuse. Si Dieu est juste, il est bon aussi, il pardonne au repentir, je me repens.

APPENDICE

ATTESTATION DE MAGDELEINE BLONDEAU, PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE DE MADAME LA PRINCESSE DE MONACO

Avant de quitter ce monde, et désirant mettre ma conscience en repos, je laisse à Carlotta-Maria, filleule de ma chère maîtresse, une cassette de bois de cèdre, dont on trouvera la clef sous le chevet de mon lit à gauche, avec mon chapelet et mon reliquaire de saint Antonio de Padova. Cette cassette renferme quatre cahiers de plus de deux cents pages chacun, écrits en entier de la main de madame la princesse de Monaco, née de Gramont, qu'elle m'a confiés à sa mort. Je l'ai soignée jusqu'à son dernier moment. Lorsqu'elle fut confessée, elle me fit venir, m'ordonna de prendre ce petit coffre et de l'emporter chez moi, puis elle me fit jurer sur mon salut éternel de le remettre au comte de Lauzun, si jamais il sortait de prison ; mais excepté à lui je ne devais le montrer à personne.

— Et si M. le comte ne sort point de prison, que ferai-je de ces papiers ?

— Tout ce que tu voudras, pourvu que M. de Monaco ne les possède jamais.

Après la mort de Son Altesse, je retournai à Monaco où je m'étais remariée avec Gaetano Casanova, chef de la dogana, et j'y vécus tranquillement dans ma famille, jusqu'à ce que j'appris le retour de M. le comte à Paris. Je partis aussitôt pour remplir les dernières volontés de ma maîtresse.

M. le comte était bien changé, de toutes manières, je ne le reconnus pas. Il me reçut assez brusquement et ne se rappela point m'avoir jamais vue. Je lui avais pourtant porté mille fois des messages de ma maîtresse, et il ne connaissait que moi.

— Je dois remettre ceci à monsieur le comte, dis-je après l'avoir humblement salué.

— Qu'est-ce ceci ?

— C'est le dernier legs de ma chère maîtresse à monsieur le comte.

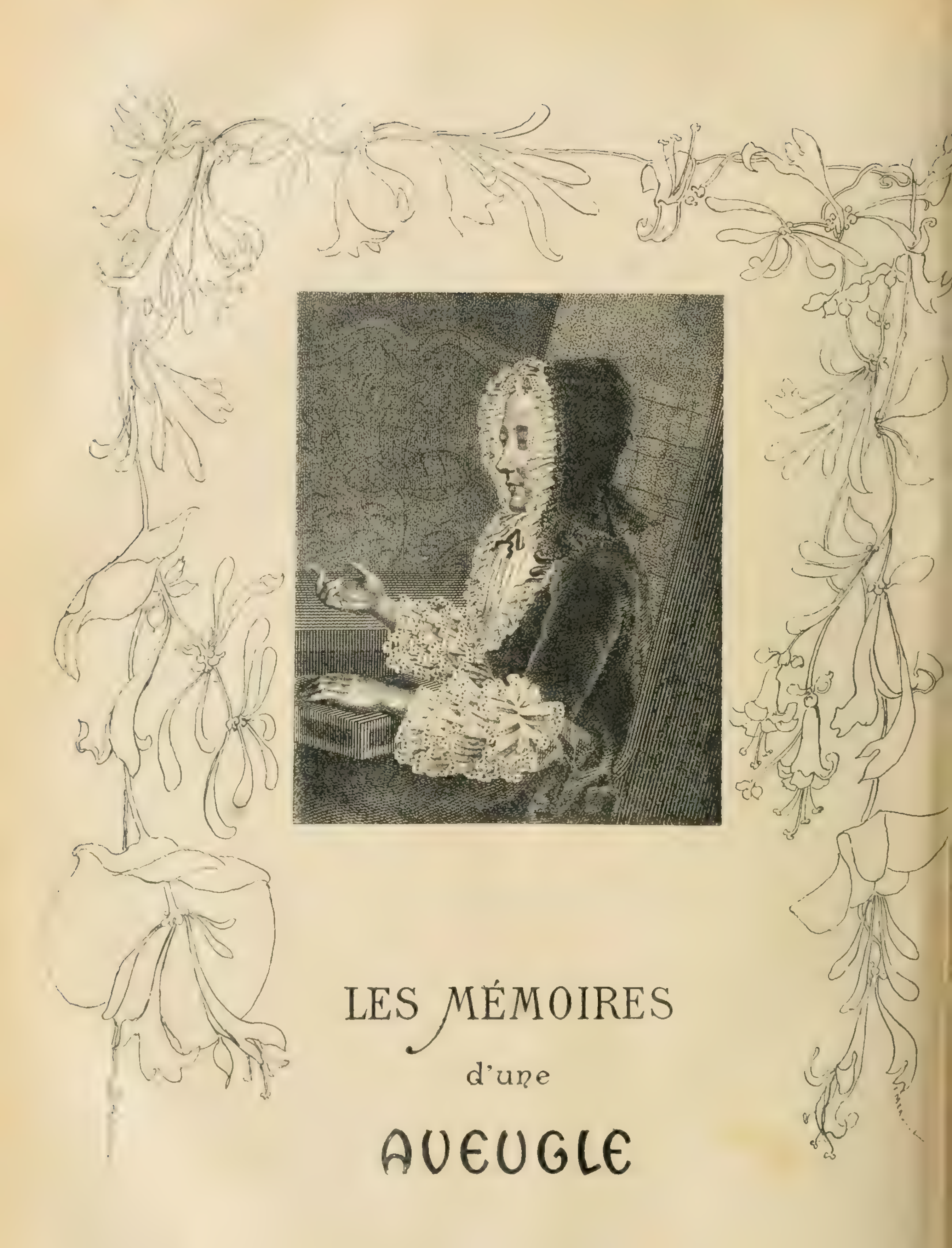
— Et que diable veux-tu que j'en fasse ?

— Ce que monsieur le comte voudra, ma mission est de le lui donner à lui-même, je n'en sais pas davantage.

— Ma chère amie (puisque nous sommes amis, à ce que tu prétends), remporte ces vieilleries. Si ta maîtresse vivait encore, je ne la voudrais pas voir, à plus forte raison ne perdrai-je pas mon temps à feuilleter sa correspondance. En sortant de Pignerol, je me suis promis de rompre entièrement avec le passé et de faire peau neuve ; si tu as compté sur quelque récompense, quoi qu'on t'ait pu dire, je suis trop gueux pour t'en donner une. Attends ! Si fait, parbleu ! prends ces paquets, ils contiennent, je le vois, les Mémoires de madame de Monaco, porte-les en Hollande, fais-les imprimer, et je veux perdre mon âme s'il ne s'y trouve assez de venin pour que tu les vendes au poids de l'or ; je connais la dame. Va, mon enfant, et que Dieu te conduise !

Je n'en obtins pas davantage, il ne m'écouta plus. J'ai remporté ces cahiers et cette cassette. Ils resteront chez moi. j'ignore ce qu'ils deviendront ; mais je crains que mon fils, par un scrupule mal entendu, ne les rende à Son Altesse ; pourtant je n'ai pas le courage de les brûler. Peut-être renferment-ils des secrets importants. Que Dieu les garde ! J'ai fait mon devoir.

TABLE DU VOLUME



LES MÉMOIRES d'une AVEUGLE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Mémoires d'une Aveugle

(Madame du DEFFAND)

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, Gust. JANET, MORIN, F. PHILIPPOTEAUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



MÉMOIRES D'UNE AVEUGLE

I

J'ai reçu hier une lettre de M. Walpole qui m'a fait rêver toute la nuit ; car je suis comme le lièvre de la [illegible] son gîte, je rêve beaucoup dans le mien, n'y pouvant [illegible]

Comme il y a plusieurs Walpole fort [illegible] le monde depuis près d'un siècle, il est juste que je [illegible] quel est le mien. Ce n'est ni M. Robert W[illegible] comte d'Oxford, ministre du roi George [illegible] Walpole, frère de celui-ci, ambassadeur en France près des états généraux ; c'est Horace Walpole [illegible] et troisième fils du ministre, châtelain de Strawberry-Hill, mon meilleur ami et mon correspondant le plus ass[illegible].

M. Walpole me donna, un peu brusqu[illegible] selon sa coutume, un moyen de combattre m[illegible] tal, l'ennui, l'ennui qui me dévore et me poursuit [illegible] de tous mes efforts. Il m'engagea à écrire les [illegible] de ma vie [illegible] me dit que j'ai beaucoup vu [illegible] quent, j'ai beaucoup à me rappeler. Cel[illegible] m'ennuie tant de ma triste personne qu'il [illegible] encore plus peut-être de parler de moi [illegible] sans doute, une ressource que j'emploierai certainement, et cette ressource, c'est de m'occuper plus des autres que de moi-même.

Je mettrai en pratique la maxime chrétienne [illegible] prochain, et je tâcherai de le déchirer [illegible] pauvre prochain que j'ai toujours trouvé [illegible] particulier, et qui me l'a souvent bien rendu.

Parlons donc du prochain, puisqu'il le faut. [illegible] [illegible] pas, néanmoins, le pr[illegible] de ma jeunesse [illegible] autre figure que le prochain d'aujourd'hui [illegible] d'autres idées, il [illegible] perdu, [illegible] seule maîtresse !

[illegible] pauvre aveugle telle que m[illegible] est bien à [illegible] s'en rapporter toujours aux autres, [illegible] en personne, et [illegible] qu'on [illegible] Le malin [illegible] quel [illegible] sont [illegible] elle-ci l'est beaucoup assurément, et très capa[illegible] il y a, [illegible] tandis que le [illegible] en traçant [illegible] humeur. Hélas ! on rit [illegible] que je ne saurai plus jamais, [illegible] autrefois.

[illegible] toute occasion ! et com[illegible] notre vie ! c'est le mot [illegible] souvenir, c'est le [illegible] du passé, [illegible] qui dévore l'être, [illegible] l'absorbe entièrement.

[illegible] j'étais jeune [illegible] j'étais [illegible] des [illegible]

[illegible] j'étais puissant [illegible] l'ambitieux [illegible]

— Autrefois, j'étais aimé ! dit l'amour qui s'envole.

— Autrefois, j'étais dans la crotte, je vendais mon temps et mes peines, dit le parvenu ; aujourd'hui, je vends ma conscience et j'achète celle des autres.

Que d'*autrefois* je pourrais ajouter à ceux-là ! mais il faut arriver au mien, qui est, en [illegible], le plus nécessaire ; il les renferme tous, excepté que je n'ai jamais rien vendu, et guère acheté, faute de [illegible] faire des emplettes. Il est sûr que je sais beaucoup de choses et que mon *autrefois* est très vaste. J'ai vu [illegible] sans en faire partie, bonne position pour [illegible] impartialement. J'ai vu ce qu'il y a à la ville et [illegible] avoue. J'ai vu surtout, et je connais mieux que [illegible] cette coterie de raisonneurs, ce noyau de beaux [illegible] qui dirigent ce siècle, et qui le mènent, selon [illegible] à sa perte. Ces philosophes qui veulent faire école, et qui analysent même ce qu'ils ne savent point. Je ne les aime guère, c'est une raison pour les bien voir, et [illegible], mon cher lecteur, de les bien peindre [illegible] manteau sévère et changeant toutefois [illegible] étoffe chatoie au soleil : il est d'une cou[illegible]ente, suivant que ses rayons le frappent ou s'en [illegible]. Je vous en ferai voir la doublure, c'est là le [illegible]. Combien de haillons grouillent sous ces oripeaux !

Ainsi, il est décidé que j'écrirai ma vie, que je retournerai de soixante-treize ans en arrière. Ne craignez rien, je ne radote pas encore, j'ai une grande et vaste mémoire ; je me rappelle les moindres détails, et, maintenant que j'ai commencé, je crois que M. Walpole a raison, je trouverai une grande douceur à ces souvenirs.

La perte de mes yeux m'a laissé quelques illusions ; je vois encore, dans mon éternelle nuit, les fantômes de ma jeunesse presque aussi brillants qu'*autrefois*. Voilà que je m'y prends à ce chien de mot. Ne le relevons plus, il viendra trop souvent.

Mes amis ne sont pas vieux pour moi, je suis sempiternelle pour eux, et cela doit être, car je suis *terriblement* vieille pour moi-même, à la façon de Mascarille. Il y a trop longtemps que je dure, ils sont, sans doute, fatigués de ce que je dure encore.

D'abord, disons quel est mon secrétaire. Voltaire m'a appris qu'il fallait toujours mettre les personnages en scène.

Je dicte ordinairement à Viard, mon vieux et fidèle valet de chambre. C'est lui qui écrit mes lettres ; mais, pour ces Mémoires, je ne me servirai point de lui, il me ferait une foule d'observations sur tous ces masques qu'il a connus, observations auxquelles je céderais peut-être. Il en est qu'il protège, d'autres qui ne lui plaisent point, et, je veux en rester indépendante, je veux n'être influencée par personne, et je suis tranquille à cet égard avec mademoiselle de Saint-Venant. Expliquons un peu ce qu'elle est.

C'est une très jolie, très spirituelle, très gracieuse enfant, un peu de mes parentes, qui m'a été envoyée de province pour rester près de moi et pour trouver un mari à bon marché. Nous y tâcherons. Elle n'est ici que depuis quinze jours, c'est donc de l'hébreu que je lui apprends.

— Ne rougissez point, ma belle demoiselle, aux compliments que je vous fais, songez que c'est moi qui parle, et ne me rognez point mes pensées.

— Je ne rougis pas, madame, attendu qu'il n'y a pas de honte à n'avoir d'autre dot que les qualités ci-dessus énoncées par votre indulgence. Quant au mari, il viendra, s'il plaît à Dieu, et surtout s'il me plaît, à moi. Pendant que je parle au lecteur, je lui demande la permission d'ajouter que je lui dirai souvent des choses que madame la marquise ne me dictera point. J'écrirai un peu ses Mémoires à côté ; tant de petits événements lui échappent avec sa cécité, et elle est elle-même un si remarquable événement ! Elle mérite qu'on fasse à son égard ce qu'elle fait pour les autres. — Je m'arrête, voilà madame qui parle.

— Y êtes-vous, mon enfant ?

— Oui, madame.

— Alors continuez et ne jouez plus avec Tonton. Je vous dirai ce que c'est que Tonton.

Je continue, car madame dicte.

Maintenant que vous connaissez mon secrétaire, commençons.

Je passerai vite sur mon enfance ; cet âge-là n'est guère intéressant que pour les mères ou pour les nourrices. Pourtant [illegible] avouer que je suis née le 25 août 1697, sous le [illegible], trois ans après M. de Voltaire, un an après M. de Richelieu, — que je m'appelle Marie de Chamrond [illegible] mon père, le comte de Vichy-Chamrond (et non pas *Chamroud*, comme beaucoup de gens l'écrivent de [illegible] était un bon gentilhomme de Bourgogne [illegible] beaucoup de très bons. Il tenait rang parmi [illegible] de la province à sa terre de Chamrond [illegible] de noblesse, et où l'on s'amusait fort [illegible] depuis.

Ma mère [illegible] avait un défaut, c'était sa faiblesse [illegible] et pour les autres. Il annihile d'excellentes qualités, il rend incapable de faire le bien, quelque envie qu'on en ait, et il autorise à laisser faire le mal, dont on gémit, parce que l'on n'a pas la force de l'empêcher.

J'étais, par elle, apparentée aux Choiseul, ce qui a amené mon intimité avec le ministre et sa si parfaite épouse, dont j'aurai souvent occasion de parler.

Nous n'en sommes pas là, je viens seulement de naître.

J'avais une sœur et deux frères : un aîné et un plus jeune que moi ; ma sœur était plus âgée. J'ai eu peu de rapports avec elle dans ma vie : nous ne nous convenions point.

Mes premières années se passèrent à Chamrond, et je fus gâtée, car j'étais très jolie enfant, et l'on me trouvait de l'esprit.

Je ne me rappelle plus bien au juste tout cela ; j'étais peu avec mes parents. On nous laissait jouer sur de grands prés, où nous pouvions courir et nous rouler à notre aise, mon père étant très partisan de la liberté des mouvements à cet âge. Ces prés si verts, si fleuris de Chamrond sont un des mirages d'autrefois qui me poursuivent le plus. Tant que j'ai vu d'autres verdures, tant que j'ai respiré d'autres parfums, je les ai oubliés, hélas ! comme tout s'oublie ; mais, à présent que l'éternelle nuit s'est faite autour de moi, je les retrouve dans mon souvenir aussi frais, aussi charmants qu'en ces jours d'innocence où l'avenir s'ouvrait si long et si doux.

Cet avenir a tenu une de ses promesses, mais c'est la plus cruelle pour moi ! Mes frères et ma sœur reçurent une première éducation assez insuffisante, malgré deux abbés et une manière de gouvernante qu'on leur donna ; quant à moi, comme on désirait me voir entrer en religion, on me destina au couvent et l'on se décida à m'y envoyer aussitôt que cela serait possible.

Mon père connaissait quelques âmes à Paris, parmi les dévotes, bien qu'il ne fût pas dévot lui-même et qu'il eût quelque peine à se soumettre aux exigences du dernier règne.

Il allait parfois à Versailles faire sa cour assez assidûment, montait dans les carrosses de Sa Majesté, comme c'était son droit, et s'en retournait à Chamrond, d'où ma mère ne bougeait jamais.

Nous avions une tante, appelée comme moi mademoiselle de Chamrond, et qui était la fille la plus intéressante que j'aie connue.

Elle ne s'était pas mariée, d'abord parce qu'elle n'avait point trouvé beaucoup de maris, ensuite parce qu'elle n'en cherchait guère.

On voulut la faire chanoinesse : elle s'y opposa, préférant rester libre et ne pas quitter son frère, pour lequel elle avait une espèce de passion.

Mademoiselle de Chamrond était bossue, outrageusement bossue, avec une tête charmante et les plus beaux yeux de la province. Elle avait infiniment d'esprit, et écrivait presque aussi bien que madame de Sévigné, quoi qu'en dise M. Walpole, l'adorateur enthousiaste de celle qu'il appelle Notre-Dame de Livry. S'il eût vécu de son temps, je ne sais ce qui serait advenu de la divine marquise ; mais il eût attaqué bien certainement cette vertu si haute.

Ma tante donc, n'était pas madame de Sévigné, pourtant elle l'avait connue, et elle avait conservé une relation assez suivie avec Bussy-Rabutin. L'un et l'autre étaient de notre province.

Madame de Sévigné était morte l'année de ma naissance, et son cousin deux ou trois ans avant elle.

Ma tante m'en a souvent parlé. Il conservait, dans sa vieillesse, une démarche fière, une moustache retroussée, un esprit impertinent et des manières de capitan espagnol qui prêtaient à rire à la jeunesse. Malgré cela, on en faisait grand cas parmi les gens âgés ; il avait des souvenirs de plus d'un genre, il les racontait bien et sa conversation était très agréable, en en ôtant l'outrecuidance de ses propos et la bonne opinion qu'il gardait de lui.

Sa fille, madame de la Rivière, avait eu mille aventures fort connues. On l'accusait d'en être amoureux et jaloux.

Je ne sais si cela est vrai, et ma tante ne le croyait aucunement ; elle ne souffrait pas qu'on en parlât devant elle. C'est que ma tante, en outre de son amitié et de son commerce d'esprit avec M. de Rabutin, avait encore une raison pour tenir à cette famille.

... Pour être *bossue*, on n'en est pas moins *femme !*

Elle nourrissait, depuis l'âge de dix-huit ans, une passion romanesque pour un beau comte de Toulongeon, cousin de Bussy, une de ces passions qu'on ne trouve que dans les livres, et qui ont presque toujours de tristes dénoûments.

Ils se voyaient souvent, étant voisins et alliés. M. de Toulongeon, fort jeune aussi, oublia la bosse devant ce beau visage, devant l'esprit si fin et le caractère si doux de ma tante. Il en devint amoureux et voulut l'épouser.

Mais mademoiselle de Chamrond n'était point une fille

ordinaire, elle avait les idées exagérées d'une âme pieuse et tendre jusqu'à l'exaltation. Elle le refusa obstinément, quelque chagrin qu'ils en eussent l'un et l'autre.

En vain la pria-t-il, en vain la fit-il prier par ses parents et ses amis, elle resta inflexible.

— Une fille comme moi ne se marie pas, disait-elle, pour perpétuer dans sa race une infirmité misérable, pour être un objet de ridicule à tous, et faire rejaillir ce ridicule sur l'homme dont elle porte le nom. Plus il lui est cher, moins elle doit lui imposer cette tâche. Il est très vrai que j'aime M. de Toulongeon et que je suis la plus malheureuse du monde de lui causer cette douleur. Tant pis pour moi si mon cœur est un sot, il en payera la peine.

— Mais, mademoiselle, reprenait-on, vous serez au désespoir l'un et l'autre avec ce bel entêtement.

— Certainement, nous le serons; pourtant cela aura un terme. Il trouvera facilement mieux que ce qu'il perd et se consolera. Quant à moi, je l'aimerai toujours, et cet amour suffira à me rendre heureuse. Je m'occuperai de lui, je jouirai du bonheur qu'il aura, ce sera bien plus que si j'en avais.

— Ne voyez-vous pas qu'il vous adore, mademoiselle, et que vous ne risquez rien de l'écouter?

— Je vois qu'il n'est point fait pour rougir de sa femme, qu'il en arriverait facilement à ne plus m'aimer ou à souffrir de ce qu'il m'aimerait moins; ne m'en parlez pas.

Ne pouvant être une femme, ma tante se fit un ange, dont la vie appartenait aux autres, qui se consacra au bonheur de tous.

Elle nous chérissait et nous traitait mieux que ma mère, si bonne, cependant. Elle soignait les pauvres, en leur donnant son bien, elle visitait les malades, priait Dieu sans ostentation, et jamais piété ne fut plus indulgente que la sienne. Ses relations avec le comte de Toulongeon ne cessèrent point d'être intimes et bienveillantes.

Elle assista à son mariage, elle alla fort souvent voir la comtesse et ses enfants, sans jamais cacher à personne les sentiments qu'elle conservait, tant l'innocence en était parfaite.

On la vénérait comme une sainte, dans le pays. Elle n'en était que plus modeste pour cela.

Lorsque j'eus six ans accomplis, ce fut cette bonne tante qui me conduisit à Paris, au couvent de la Madeleine du Traisnel, où l'on disait que je serais élevée, afin de tâter ma vocation. Mademoiselle de Chamrond n'était pas d'avis que l'on m'enfermât; mais mon père était absolu, et le bon moyen de le faire revenir de sa volonté était d'y céder d'abord. Je suivis donc la destinée qu'il m'avait faite, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'en chercher une autre à mon gré.

II

Lorsque nous arrivâmes à Paris, mademoiselle de Chamrond et moi, nous allâmes saluer nos parents à la cour, — ce qui me fit une grande impression. Nous vîmes la duchesse de Luynes, les Choiseul, et d'autres encore qui feraient une litanie dont je ne me soucie plus.

La magnificence, les habitudes de Versailles me frappèrent; je me crus transportée, par une bonne fée qui était ma chère tante, dans un monde inconnu où je ne voyais que des princes et des princesses plus beaux les uns que les autres, couverts d'or et de diamants, et disposés à me combler de bienfaits.

Je me faisais ainsi fort souvent des chimères dans ma tête. Je ne laisserai lire ceci à M. Walpole qu'après ma mort : lui qui m'accuse d'être romanesque à soixante-seize ans, il prendrait là un argument d'une belle force; je me garderai de le lui fournir.

J'étais, en effet, très romanesque dans mon enfance, non pas dans ma jeunesse, la Régence y mit bon ordre : tout à cette époque se passait en actions, et non en rêves; mais, jusqu'à ma sortie du couvent, ce furent dans mon imagination des romans de toutes les espèces. D'abord des contes de fées, puis des histoires merveilleuses de dévotion, puis enfin des histoires d'amour, avant que de savoir, pour ainsi dire, que l'amour existât

Je dois ajouter que ce temps de rêves et de chimères fut le plus heureux de ma vie. Après, j'ai vu trop de choses et de trop réelles pour ne pas prendre les hommes en dégoût. Quand je dis les hommes, je dis l'espèce, hommes et femmes, nous ne valons pas mieux les uns que les autres; je n'ai plus de sexe aujourd'hui, et je juge impartialement. Hors un très petit nombre d'amis chers, parmi une grande quantité d'indifférents qu'ai-je à ménager en ce monde, que je ne puis même plus voir?

Nous restâmes quinze jours à nous promener. On me montra le roi Louis XIV dans la galerie comme il allait à la messe. Je le vois encore, il n'était point cassé, ainsi qu'il le fut depuis; il portait la tête haute et était vêtu fort simplement. Ses yeux tombèrent sur moi.

J'étais jolie, on le sait, et très parée; cela le frappa sans doute. Il demanda mon nom, on le lui dit; il me fit un petit signe auquel ma tante me fit répondre par une profonde révérence. Il passa.

Je vis aussi les princes et princesses, dont je ne me souviens plus, et madame de Maintenon que je n'oublierai jamais.

Son regard me glaça et me pénétra à la manière d'un coup d'épée. Je lui fus présentée par les Luynes. Elle me reçut bien, mais avec ce froid de dévote sans passion qui n'a pas son pareil.

J'ai toujours désiré d'être dévote, non pas de cette espèce. Ces dévotes à calcul et à système, ces dévotes qui aiment Dieu de tout leur esprit, et non pas de tout leur cœur, sont pour moi des êtres à part auxquels je ne saurais accorder la même espèce que les autres. J'en ai beaucoup rencontré dans ma vie, jamais de cette omnipotence-là.

Madame de Maintenon était une personne exceptionnelle à laquelle on ne saurait trop rendre justice, bien qu'on ne puisse l'aimer. Elle avait, au point de vue de l'égoïsme, des visées aussi puissantes et aussi étendues que le premier politique de l'Europe, et elle conduisit le royaume pendant beaucoup d'années, non pas certainement d'une façon irréprochable, mais d'une façon uniforme; ce qui est plus rare qu'on ne pense. Les gens qui se forment un but et ne s'en écartent pas, ne sont pas assez communs pour qu'on passe à côté d'eux sans en tenir mémoire.

Après mes visites et mes promenades accomplies, ma tante me vint remettre entre les mains de mes religieuses; elle me dit adieu en sanglotant, et eut bien de la peine à quitter la rue de Charonne.

Elle avait obtenu la permission de rester deux jours dans une chambre à la Madeleine pour *m'accoutumer*. Il n'en était pas besoin, je m'y trouvai bien tout de suite.

Cette maison était charmante et passait pour très régulière. Ce n'est que depuis, sous la Régence, qu'elle devint mal famée, à cause des privances de M. d'Argenson.

Voltaire a eu raison de dire :

« Ce bon régent, qui gâta tout en France, » car il gâta jusqu'à la Madeleine du Traisnel.

Je fus prise en amitié par madame l'abbesse, personne de grande considération, sinon de qualité, et aussi par deux ou trois religieuses, dont l'une, la sœur Marie-des-Anges, était un miracle de beauté. Elle me voulut coucher dans sa chambre, à la jalousie de mes compagnes, qui toutes enviaient ce bonheur.

Je fus soignée, dorlotée, nourrie de chatteries, bourrée de conserves, sans compter les fins repas et les friandises de volaille et de gibier dont les religieuses ne se privent guère. Il faut bien leur passer les plaisirs innocents pour les empêcher de chercher les autres.

Je trouvai ce régime fort doux. Mes jolis habits blancs me plaisaient; ceux des religieuses, surtout leur habit de chœur, étaient superbes aussi

Le jardin était rempli des plus belles fleurs et des plus beaux fruits qui se puissent voir. On m'en laissait faire une ample moisson. Nous avions le parloir aussi, où l'on tenait cercle, de onze à cinq heures, tous les jours, et où venaient quantité de dames et de seigneurs.

Madame l'abbesse, fort aimable et citée pour sa conversation, recevait dans son parloir particulier, sans grilles et à toutes les heures, même le soir. Mais les pensionnaires n'y allaient point, excepté par faveur spéciale, et jamais avant seize ou dix-sept ans.

Le parloir des religieuses présentait le coup d'œil ordinaire des couvents. Il était coupé en deux par la grille, derrière laquelle se tenaient et les nonnes et les enfants confiés à leurs soins. Nous avions quelquefois la permission de la franchir nos maîtresses point. De l'autre côté se voyaient des dames en toilette, des jeunes hommes sémillants, des militaires, des abbés, des seigneurs, des financiers fort peu : ils n'étaient pas de compagnie assez distinguée Tout ce monde caquetait, coquetait comme à Trianon ou au Palais-Royal, on riait à gorge déployée, on racontait les anecdotes, on lisait des vers; là grille ne gênait point, on la supprimait, sinon de fait, au moins d'intention, et j'ai entendu dire quelquefois au marquis de la Fare :

Depuis que la cour s'est faite dévote, on ne cause plus qu'aux parloirs des couvents.

Dans des coins, on chuchotait le visage au guichet. C'étaient toujours de jeunes religieuses et de jeunes dames, quelquefois même de jeunes seigneurs. Ils couraient après l'ombre ne pouvant avoir la proie!

Ailleurs on dévorait des sucreries et des gâteaux de fleurs d'oranger, dont la Madeleine avait la renommée. Partout de la gaieté, de la bonne humeur; pas une larme, pas un regret. S'il y avait des agitations, le voile et la clôture les

dissimulaient. Cette vie de retraite, [illegible] de distractions mondaines, coulait comme un ruisseau entre deux rives garnies de fleurs, les épines se cachent, et le parfum seul se révèle.

Je voudrais être religieuse et avoir vingt ans. A cet âge, il se fait dans l'âme et dans l'existence un mélange des embarras de la vie et des tra[illegible] du couvent qui, en ne prenant des deux que le dessus du panier, est plein de charmes. Plus tard, les idées changent, la balance penche, les ennuis deviennent les plus [illegible], la dévotion moins ardente tourne à l'habitude, on [illegible] les prières, on roule son chapelet dans ses doigts, [illegible] on n'a plus d'extases; on soigne le confesseur, on lui [illegible] des *agnus*, on lui prépare des conserves, mais on [illegible] plus seule sous les grandes allées de [illegible] passer des heures entières à la chapelle pour vivre parmi les saints du paradis plutôt que parmi les [illegible]. Les vieilles vont encore au parloir, mais elles n'y [illegible] point cette conscience calme et sans inquiétude, [illegible] contenues, ces espérances devinées, plus douces que les réalités positives. Elles demandent des nouvelles du gouvernement, des ministres ou bien de la mode nouvelle ou des [illegible] intrigues de cour; enfin les vieilles [illegible] deux fois vieilles, tandis que les jeunes sont [illegible] deux fois jeunes, de leur vraie jeunesse d'abord, puis de la jeunesse pleine de rêves et d'illusions qu'elles se font en dehors de leurs murailles. Elles ne voient que le [illegible] des choses et ne soupçonnent point, ainsi que je [illegible] souvent, de chagrins dans cette liberté qu'elles envient en leurs mauvais jours.

Quant aux austérités, aux jeûnes, aux punitions cruelles, aux *in pace* dont les philosophes font des épouvantails, je n'en ai pas vu vestige.

La Religieuse de Diderot est un roman absurde de notre temps. Peut-être, au moyen âge, sous le règne de l'intolérance, a-t-on commis des exagérations de ce genre; mais, depuis un siècle au moins, [illegible] pure de ces abominations-là. On peut m'en [illegible], je ne suis, hélas! pas une dévote, on le sait!

Ma sœur Marie-des-Anges était la plus accorte, la plus souriante, la plus indulgente des femmes, comme elle en était la plus belle.

Figurez-vous-la comme un printemps fleuri, répandant autour d'elle mille senteurs enivrantes, un rayon de soleil égayant les lieux où elle passait comme la bergère de la Fontaine.

Elle avait une élégance dans sa marche et dans ses mouvements que je n'ai vue depuis à personne. C'était une fille de condition du Poitou, appelée mademoiselle de la Jousselinière. Elle s'était faite religieuse pour laisser un petit bien [illegible] partage à un frère qu'elle avait et qu'on voulait pousser au service, car il montrait des dispositions infinies.

Elle aimait ce frère avec une tendresse immense. Rien n'était adorable comme de lui en entendre parler. Lorsqu'on lui témoignait des regrets de la voir à son âge, modèle d'esprit et de beauté, ensevelie dans cette abbaye, elle vous répondait avec son sourire bordé de perles:

— Qu'appelez-vous ensevelie? Je ne suis point ensevelie [illegible], je me trouve fort vivante. J'ai fait comme notre [illegible] Madeleine, j'ai choisi la meilleure part. Mon frère [illegible] un beau grade, il marche, il fera son chemin, et c'est par ce que vous nommez mon sacrifice que j'ai pu arriver à ce bonheur. Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous ignorez l'amour de deux orphelins l'un pour l'autre. Nous n'avons que nous à aimer, et j'ai mis le bon Dieu en tiers dans cette tendresse; [illegible] qu'il n'y gâtera rien.

Hélas! la pauvre fille perdit ce frère à Denain. Il tomba couvert de gloire sur un [illegible] morts de sa [illegible].

Le maréchal de Villars le fit ensevelir dans un [illegible] qu'il avait pris et lui [illegible] une mention particulière. [illegible]-des-Anges devint [illegible] et ne cessa de pleurer au pied des [illegible] elle avait [illegible] ne lui survécut guère [illegible] et je [illegible] jusqu'à son dernier moment.

[illegible] étions très heureuses à la Madeleine, mais nous [illegible] très ignorantes. On ne nous apprenait rien [illegible] à écrire, une [illegible] d'histoire, les quatre règles, quelques ouvrages de couture, beaucoup de [illegible], voilà tout.

[illegible] point fait pour nous rendre savantes et pour [illegible] un bel esprit.

Quant à moi, je trouvais la paresse douce alors; je la trouve maintenant très amère, car j'ai senti mille fois l'insuffisance de cette [illegible].

C'est là un grand avantage que les hommes ont sur nous, et cela est injuste. On [illegible] de nous lorsque nous arrivons à la supériorité [illegible] nous restons dans les rangs ordinaires, et l'on nous ôte les moyens de parvenir.

Si les femmes, même celles que [illegible] ont souvent été médiocres, c'est qu'elles [illegible] et leur puissance à vaincre les obstacles dont leur route est jonchée. J'en ai trouvé mille de tous les côtés; j'en trouve encore aujourd'hui dans les choses les plus simples. Un vieil homme n'aurait pas mes ennuis.

Je ne m'amuserai point à vous raconter les incidents de ma vie de pensionnaire. Ils sont peu intéressants, excepté un seul que je vous dirai certainement demain, bien qu'il ne me soit pas personnel, ou justement peut-être à cause de cela. C'est le début d'une personne dont j'aurai à parler plus tard en d'autres termes. Cela fait voir une fois de plus qu'il ne faut pas déranger ce que Dieu nous donne, car nous ne saurions pas faire aussi bien que lui.

Ma sœur Marie-des-Anges avait dans sa cellule un Enfant Jésus de cire, entouré de fleurs en paillon, vêtu à l'espagnole et fort joliment à l'ancienne mode.

Nous découvrîmes, une de mes compagnes et moi, que cette image, pour laquelle la sœur professait une dévotion vive et les autres religieuses également, n'était autre qu'une poupée représentant la reine Anne d'Autriche, lorsqu'elle vint épouser Louis XIII.

On l'avait envoyée pour donner une idée de ces habits espagnols, et savoir si on ne les devait pas adopter pour les dames au mariage du roi.

Cette image était bien faite, par un homme de Séville qui les réussissait mieux que personne. Elle fut donnée par le cardinal de Richelieu à une de ses parentes, prieure de la Madeleine du Traisnel, laquelle en fit sur-le-champ un Enfant Jésus en lui plaçant une croix à la main.

Nous avions trouvé cette histoire écrite sur un vieux papier jaune, fané et soigneusement caché dans la grotte de coquillages où l'Enfant Jésus était placé. Les petites filles furettent partout.

Nous allâmes répandre notre trouvaille, sans nous inquiéter des croyances blessées et des susceptibilités écorchées à l'épiderme. On nous gronda et l'on eut tort, nous ne savions pas mal faire.

J'ai raconté cet incident parce qu'il eut une grande influence sur le reste de mon séjour au couvent, sur le reste de mon existence même. Dieu veuille qu'il n'en ait pas une très grande sur mon salut éternel! C'est ce que je saurai bientôt probablement.

III

Je vous ai promis une histoire, et je vais vous la dire. Elle a fait grand bruit en son temps, et cependant, peu de personnes aujourd'hui s'en souviennent. Les acteurs sont morts, [illegible] enfants vivent, ils vivent heureux et riches, par conséquent les infortunes de leurs parents sont bien loin d'eux.

[illegible] qui ne vois plus ce qui se passe, je vois toujours ce qui s'est passé, je rumine mes souvenirs, et je ne saurais trop remercier M. Walpole de m'avoir donné l'idée de les rapporter. C'est pour moi un bien doux passe-temps.

Parmi les pensionnaires mes compagnes, se trouvaient mesdemoiselles de Roquelaure, filles de cette duchesse de Roquelaure aimée du roi Louis XIV, pendant quelques [illegible] mais très laides, surtout l'aînée, qui, en outre, était bossue. Elles avaient avec elles une gouvernante qu'on appelait madame Peulier, et qui passait sa vie à faire des [illegible], espèce de bonbons de mélasse et de [illegible] autre cochonnerie. Pendant ce temps, ses élèves [illegible] avec nous inventaient mille tours [illegible] au grand scandale des religieuses, [illegible] Peulier [illegible] autrement.

[illegible] mademoiselle de Roquelaure l'aînée, [illegible] charmante et amusante au possible.

[illegible] des rires interminables, elle m'emmenait [illegible] chez madame sa mère et aussi chez [illegible] de Vienne [illegible] de la duchesse, qui la faisait sortir souvent, en ne le permettant qu'à elle seule.

[illegible] mademoiselle de Roquelaure fut mariée au par[illegible]. Elle y resta longtemps [illegible] au point de [illegible] ce qui se [illegible]. Je fus la [illegible] ses yeux me [illegible], d'ailleurs, elle me fit un petit signe pour sortir de la classe, [illegible].

[illegible]

— [illegible] dit-elle, il y a une grande [illegible] pour moi!

— [illegible]

— [illegible] marie.

— [illegible] avec qui?

— Avec M. le prince de Léon, fils de M. le duc et de madame la duchesse de Rohan, et neveu de madame de Soubise.

— Etes-vous contente? Vous devez l'être?

— Je le suis, en effet. Je viens de le voir, il me plaît.

— Il est beau? il est charmant!

— Il n'est ni l'un ni l'autre, mais il me plaît. Il a bien de l'esprit, et il a l'air enchanté de moi.

— Tant mieux!

— Il est riche, je le suis aussi. Nous aurons une grande maison; vous viendrez chez moi, ma toute belle. Je vous marierai à quelque seigneur. Vous serez heureuse, nous le serons tous.

— Hélas! je le veux bien, mais je n'y crois pas.

Roquelaure commença alors à me chanter les louanges du prince de Léon sur tous les tons de la gamme. Je l'écoutais pieusement, et la croyais de même, sans pouvoir me garantir toutefois de rire un peu au dedans de moi. Mes yeux se portaient sur sa bosse, sur son visage plus bossu encore et je ne pouvais assez admirer que l'or fît disparaître tout cela.

Or, il faut savoir, pour l'intelligence du récit, ce qu'était le prince de Léon, héros de cette aventure; Roquelaure était loin de s'en douter, et moi, plus loin qu'elle, car je ne savais rien du monde ni de la cour alors.

Le prince de Léon était un grand garçon de belle taille, fort laid. Il marchait comme un homme ivre, et avait assurément les façons les plus dégingandées qui se puissent voir. Il fit une campagne, sans se gêner le moins du monde; ensuite il vint dire qu'il était malade, qu'il n'avait pas la force de servir davantage, et se [illegible] à Paris, d'où il ne bougeait qu'aux occasions indispensables pour faire sa cour.

Il avait infiniment d'esprit, et du meilleur, une intrigue [illegible] les plus hautes façons, et, malgré sa laideur, on le remarquait toujours, n'importe où il fût.

Gros joueur et beau joueur, il gagnait assez habituellement et dépensait largement pour lui, mais il ne fallait pas lui demander un service, de quelque nature qu'il fût. Capricieux, fantasque, opiniâtre, il n'[illegible] à rien, ne faisait que sa volonté et ne variait jamais d'une chose résolue.

Il s'était épris d'une comédienne nommée la Florence, dont M. le duc d'Orléans avait eu l'abbé de Saint-Phar, devenu depuis archevêque de Cambrai, et une fille qui épousa M. de Ségur, lieutenant général.

Cette Florence était belle, adroite, usagée. Elle ensorcela M. de Léon; il en devint si fou, qu'il ne la quittait plus. M. et madame de Rohan eurent même une peur épouvantable qu'il ne l'épousât; ils en tremblaient et se mirent en mouvement dans tous les sens pour se débarrasser de la demoiselle. M. de Léon en eut trois enfants, s'il vous plaît; il la logea aux Thernes, charmante maison dans les allées du Roule, et la combla de présents, sans compter le reste.

Cette Florence n'était pas agréable, et je n'ai jamais compris la passion de tous ces hommes pour elle. Malgré sa beauté, elle avait l'air méchant. Encore le prince de Léon ne la valait-il pas, mais M. le duc d'Orléans!...

M. de Léon eut [illegible] la présidence des états de Bretagne que lui céda monsieur son père, alternant avec M. de la Trémoille, ainsi que c'était son droit.

Il fallut partir pour [illegible], et il lui en coûtait fort de quitter sa maîtresse. Celle-ci n'était embarrassée de rien et, comme il se désolait, se désespérait à ses pieds, elle haussa les épaules en lui disant:

— Vous êtes bien simple; emmenez-moi.

— T'emmener, ma chère amie, t'emmener en Bretagne, aux états où je vais présider la noblesse!

— Pourquoi [illegible]?

— Cela ne s'est jamais vu.

— Cela se verra.

— Mais on te lapidera, on te chassera, ma pauvre Florence!

— Ah! bah! dans votre carrosse!

— Dans mon carrosse?

— Oui, dans votre carrosse, avec vos six chevaux, vos [illegible] vos gardes, que sais-je? [illegible] Ils me prendront pour une [illegible] je saurai jouer mon rôle [illegible] vos [illegible] me feront la révérence.

— Ah! cela serait amusant, peut-être. Mais c'est une folie.

— Une folie! Pourquoi? C'est une [illegible] si vous le voulez.

— Eh bien, par ma foi! nous n'en aurons pas le démenti [illegible]

Elle [illegible] le carrosse du prince à six chevaux, comme elle l'avait [illegible], elle prit les airs les plus [illegible] et les plus [illegible]; elle se fit admirer par une [illegible] et presque [illegible]. Les bons Bretons ne se doutèrent de rien [illegible] où des courtisans de passage la reconnurent et la dévoilèrent.

Il y eut une clameur de haro.

M. de Léon fut presque insulté en pleins états par ces braves gens, exaltés d'une telle hardiesse. Heureusement, Florence ne demeurait pas à [illegible], mais dans une maison à quelque distance, sans quoi, ils lui eussent fait un mauvais parti. La réflexion et [illegible] du chemin la sauvèrent. On n'en fit pas moins au prince des reproches sanglants.

— Nous laisser ainsi compromettre nos filles, nos femmes, avec cette espèce! disaient-ils.

— N'est-ce que cela? répondait le jeune [illegible] Je l'épouserai et vos femmes seront très [illegible] de lui servir de suivantes.

Le propos ne fut pas perdu, on le répéta dans la noblesse, où il indigna tout le monde; on le répéta surtout au duc de Rohan, qui prit une alarme sérieuse, et qui, dès le retour de son fils, commença à le chapitrer. Il lui offrit d'assurer cinq mille livres de rente à cette créature pour qu'il la quittât et de prendre soin de leurs enfants. Il lui offrit même davantage, à quoi le prince n'entendit rien et refusa.

M. de Rohan au désespoir, et à bout de moyens, alla trouver madame de Soubise, sa sœur, malgré leur brouille, et la supplia de le secourir en ce pressant danger.

Madame de Soubise était toute-puissante sous le feu roi. Elle lui demanda de recevoir son neveu, de lui parler, de le détourner de son projet de mariage. Ce à quoi Louis XIV [illegible] pas et le [illegible].

M. de Léon était habile. Il se jeta aux genoux du monarque, lui peignit son amour, son malheur, l'attendrit pour ses enfants [illegible] très [illegible] à cause des bâtards chéris du roi, et le tourna si bien qu'en le quittant il fit son éloge et plaignait le malheur du [illegible]. Ce fut tout.

On enleva Florence de sa maison des Thernes, on la mit au couvent [illegible] M. de Rohan [illegible] qu'il lui coupait les vivres et ne lui donnerait [illegible] qu'il n'eût consenti à un mariage tel qu'il lui [illegible] de le faire et tel qu'il le ferait aussitôt qu'il lui en témoignerait le désir.

M. de Léon, furieux, se sépara de sa famille, [illegible] qu'il ne la reverrait jamais, et fit toutes les extravagances du monde, pendant plus de deux ans, jusqu'à ce qu'il se lassât de lui-même, car on ne lui rendit pas sa comédienne et la famine le dégoûta. On lui parla de mademoiselle de Roquelaure. Il était si pressé de rentrer en grâce et de reprendre sa place perdue, qu'il la trouva charmante, et désira autant cette alliance qu'il l'avait repoussée jusque-là.

C'était une bonne affaire pour tout le monde. On se dépêcha de la conclure, et cela alla au mieux jusqu'au contrat.

Roquelaure était enchantée. Elle [illegible] du matin au soir de son prétendu, et ce grand jour de la signature elle avait si grande rage de le hâter, qu'elle s'affubla dès dix heures du matin d'un [illegible] en perles fines, qui donnait un air cavalier à sa bosse et à son visage et dont nous ne pouvions [illegible] force de rire.

Le soir, elle revint l'oreille basse et le saule plus pleureur que jamais. Tout s'était rompu.

La duchesse de Roquelaure voulut exiger que M. de Rohan donnât plus gros à son fils. M. et madame de Rohan, taquins et avares, s'y refusèrent.

Chacun s'entêta. Ils se jetèrent à la face des injures que la bonne compagnie n'autorise [illegible] en furie, comme des parents de [illegible] ne l'eussent pas su faire.

Mademoiselle de Roquelaure passa la nuit en [illegible] ments. Je demeurai près d'elle et je la [illegible] de mon mieux. Elle ne cessait de répéter:

— Oh! mon cher prince! mon cher prince!

Toute jeune que j'étais, je les [illegible] pour pretendre [illegible] l'amour et la tragédie [illegible] de plaisanter.

Le lendemain, il arriva une lettre [illegible]

[illegible]

tout.

[illegible]

rent.

[illegible]

IV

Je fus présentée, et [illegible] Aussitôt que le prince nous aperçut [illegible] et versa des larmes, en levant ses regards [illegible] et ses bras au ciel.

— Mademoiselle [illegible] ! s'écriait-il.

— Ah ! mon [illegible] l'infante en se cachant les yeux av[illegible] Iphigénie en Aulide.

— Cela ne [illegible], on ne nous séparera pas, et [illegible] de nos parents, de leur avarice [illegible]

— [illegible] interrompis-je.

— N[illegible] ils n'en reviendront pas ; vous ne les connaissez guère. Ils laisseront mademoiselle de R[illegible]rir au couvent, et, moi, j'en mourrai, c'est sûr.

— [illegible]ant, ce sont eux qui ont imaginé ce mariage : [illegible] qui nous ont fait nous connaître, nous aimer. [illegible] trouvé notre union convenable, et, maintenant, [illegible] Ah ! mon Dieu ! que devenir ?

— Mademoiselle, ne soyons pas les dupes.

— Monsieur, que me proposez-vous ?

— Mademoiselle, il n'y a que cela à faire.

— Mais quoi, mon prince ? Je ne vous comprends pas, je ne veux pas vous comprendre.

Et elle s'appuyait sur mon épaule, évitant de regarder son M[illegible], dont les yeux s'écarquillaient de rage, et qui n'était pas séduisant, je vous en réponds.

— Mademoiselle, je ne saurais trop vous le répéter : il nous reste un seul parti, un seul. Ayez le courage de l'accepter, et tout ira bien. Permettez-moi de vous enlever d'ici, de vous emmener avec moi, de vous conduire à l'autel.

Elle [illegible] un cri et se cacha la tête plus que jamais dans mon dos.

Cependant, je remarquai qu'elle ne pleurait plus, et qu'elle écoutait attentivement.

— Oui, continua-t-il, nous nous marierons, et, quelle que soit leur colère, ils s'apaiseront toujours ; nous serons unis, nous le serons bien, on ne pourra pas défaire cette union, et nous nous affranchirons de leurs caprices.

— Monsieur ...

— Mademoiselle, je vous en supplie, laissez-vous toucher.

Elle se fit prier assez longtemps, pour la forme ; enfin il lui arracha un consentement, qu'elle brûlait de donner certainement.

Il ne s'agissait plus que de savoir comment s'y prendre.

Il lui demanda trois jours pour tout préparer, et lui jura [illegible] ils seraient heureux pour la vie.

On me fit aussi jurer le silence. Nous jurâmes. Je crois qu'ils m'auraient voulu loin de là, mais il fallait quelqu'un [illegible], et je les effrayais moins que la gouvernante.

Nous [illegible] seuls, et l'on n'avait pas encore défendu de ne point recevoir au parloir le prince en particulier, on ne se doutait pas qu'il viendrait si vite. Ce fut la dernière fois [illegible] jamais su comment ils avaient fait pour correspondre ensuite.

A dater de ce moment, on ne me demanda que le silence, et je le gardai fidèlement. C'était dû.

Mesdemoiselles de Roquelaure ne sortaient jamais, on le sait, que pour aller chez madame de la Vieuville, intime amie de la duchesse, ou bien avec leurs père et mère. Elles allaient ensemble ou séparément, accompagnées de leur gouvernante. M. de Léon en était instruit.

Il fit ajuster un carrosse de la même forme, avec la même garniture que celui de madame de la Vieuville, habilla trois laquais à sa livrée, contrefit une lettre de [illegible] amie qu'il cacheta d'un cachet à ses armes, et envoya [illegible] équipage à la Madeleine, un matin, au mois de ma[illegible] mademoiselle de Roquelaure l'aînée. Celle-[illegible] porta la lettre à la supérieure, et obtint [illegible] ordinaire sans difficulté.

Je v[illegible] ma compagne, et je lui trouvai un je ne sais [illegible] qui m'étonna, et que je ne m'expliquai [illegible] compris après.

La d[illegible] et la gouvernante montèrent dans le carrosse qu[illegible] de la première rue.

Le p[illegible] Il fit ouvrir la portière, et sauta [illegible] laquelle s'empressa de lui faire place, pend[illegible] restait ébahie.

Le [illegible] et madame Peulier se mit à crier comme [illegible] L'amoureux n'y fit point de [illegible] de la pupille et les [illegible] et la serrant de toute sa force. Mademoiselle de R[illegible] pendant ce temps, et tâchait de faire comprendre à la Peulier que son intérêt était de les servir.

Ils allèrent tout droit aux Bruyères, maison de campagne du duc de Lorges, près de Ménilmontant. Le duc les y attendait, avec le comte de Rieux, tous les deux amis particuliers du prince Léon.

On avait amené un prêtre breton, interdit, et fort mauvais sujet, qui ne les en maria pas moins, en présence des deux seigneurs. On les conduisit après dans une chambre où le lit et les toilettes étaient préparés ; on les y laissa seuls deux ou trois heures ; à la suite de quoi, tous se mirent à table et soupèrent joyeusement, excepté la gouvernante, dont les yeux ne séchaient point et qui se voyait perdue.

La mariée fut la plus gaie du monde. Elle chanta, elle dit des folies, parla de son bonheur en personne qui en sent tout le prix ; elle jura qu'elle ne se laisserait point mener, à présent qu'elle était princesse de Léon et qu'elle saurait le faire voir à ceux qui en douteraient.

On les remit ensuite, elle et sa gouvernante, dans le carrosse qui les avait amenées et on les renvoya à la Madeleine de Traisnel.

Madame la princesse alla tout droit chez la supérieure, où elle fit une entrée magnifique, la tête haute, suivie de madame Peulier, qui ne se soutenait plus. En ouvrant la porte, elle dit tout d'abord :

— Madame, il faut que vous sachiez une chose, c'est que je suis mariée, et qu'il n'y a plus à y revenir.

— Jésus ! Marie ! que me dites-vous là ? Mariée ! Mais c'est impossible.

— Cela est certain. Demandez plutôt à madame Peulier, qui pleure et qui a tout vu.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai !...

La gouvernante confirma par ses sanglots, et la bonne dame, ainsi que la prieure, crièrent si haut, qu'elles attroupèrent tout le couvent, nonnes et pensionnaires, lesquelles se mirent à crier aussi.

Au milieu de tout cela, madame de Léon se promenait en se frottant les mains, fort tranquille, nous regardant les unes après les autres.

— Eh bien, quand vous crierez, à quoi cela mènera-t-il ? Je suis mariée, je le suis bien, c'est fini... Laissez-moi m'en aller, que j'aille écrire à ma mère, lui avouer le fait, et lui demander son pardon, si elle veut me l'accorder.

Elle passa superbe et ravie. Jamais bosse ne se trouva à pareille fête.

Elle écrivit sa lettre, pendant que la gouvernante écrivait en même temps et mandait à la duchesse les violences qu'elle avait subies, ses désespoirs, ses justifications, et toute l'histoire de la fausse madame de la Vieuville.

La duchesse en faillit crever de colère. Au premier moment, elle accusa son amie, et lui fit une scène terrible, à laquelle celle-ci ne comprit rien. Elle eut beaucoup de peine à entendre qu'elle ne l'avait pas trahie, et qu'elle ignorait tout.

Madame de Roquelaure était comme une lionne, ne sachant à qui s'en prendre. Elle tourna sa rage contre M. de Léon, qui, depuis la rupture, l'avait si bien amusée, qu'il en avait obtenu la promesse d'une amitié éternelle. Elle vit tout simplement qu'il se moquait de sa complaisance, et l'eût déchiré de ses propres mains.

Quant à sa fille, il fallait l'empêcher de la voir ; on ne sait à quelles extrémités elle se fût portée. Ce qu'elle ne pouvait pardonner, c'étaient les chansons des Bruyères.

— Elle a chanté, l'effrontée, quand elle eût dû mourir de honte !

— Ah bah ! reprenait sa fille d'un air délibéré, je me suis mariée toute seule ; sans quoi, madame ma mère m'aurait laissée fille toute ma vie.

Le beau fut encore M. et madame de Rohan, poussant des cris de paon enragé, comme si on leur avait pris une jeune vierge. Jamais on ne cria tant que dans cette affaire ; c'était comme une épidémie. Les deux familles se plaignaient à qui mieux mieux, et faisaient merveille de sollicitations et de défaites. Si les uns avaient madame de Soubise, les autres avaient madame de Roquelaure, ancien souvenir du roi, non moins impérieuse, quoique moins puissante.

Elle courut à Marly, força toutes les portes, y compris celle de madame de Maintenon, et vint demander justice à Louis XIV contre M. de Léon, en se jetant aux pieds de Sa Majesté.

Le roi la releva et tâcha de la calmer ; mais comme il n'en pouvait venir à bout, et qu'elle insistait toujours, il lui dit :

— Connaissez-vous, madame, l'étendue de ce que vous sollicitez ? Ce n'est pas moins que la tête du prince de Léon.

— Je veux sa tête, je veux tout ce que je puis avoir de lui, et qu'il ne garde pas ma fille.

Le roi lui promit enfin justice entière.

On juge que nos amoureux baissèrent le ton ; la peur les prit. Roquelaure versa des larmes sans fin, et trembla

pour son époux. Son père cria plus haut que la duchesse, et ils y allaient de façon à amener le déshonneur public de leur fille, et à conduire le prince de Léon à l'échafaud.

Le roi ne voulait ni l'un ni l'autre; il leur fit parler sous main; leurs parents, leurs amis intervinrent et proposèrent un arrangement. Mais les Rohan entendaient mieux profiter de la position. Ils ne se souciaient guère de leur fils; un joli petit exil leur eût mieux convenu pour lui que ce mariage; il s'en fussent ainsi débarrassés honnêtement.

Cela fit des négociations infinies. Le roi, poussé par madame de Soubise, toute dans les intérêts de son neveu, fit ce qu'il n'avait pas fait de sa vie: il intervint par son autorité, ordonna qu'on les mariât tout de suite, pour en finir, et il fallut obéir envers et contre tous.

Roquelaure était gardée à vue; on la tenait nuit et jour, entourée de cinq ou six religieuses, pour qu'elle ne se sauvât pas.

Les deux familles, rechignant, prêtes à se jeter l'une sur l'autre, vinrent à la Madeleine. On dit la messe, on maria les jeunes gens tout de bon, on leur donna, pour tout pécule, quinze mille livres de rente, et puis on les jucha dans un carrosse, bien empaquetés avec la bénédiction tronquée de leurs augustes parents, en leur disant:

— Allez où vous voudrez, vous n'aurez rien de nous.

Ils s'en allèrent à la campagne, et, là, ce magot et cette magote inventèrent de se faire des héros de roman et, de s'adorer, mais de s'adorer comme Cyrus et Mandane. Cette maison devint ce que tout le monde l'a vue depuis, une vraie curiosité, une maison de bohèmes. Ils commencèrent par acheter au duc de Lorges les Bruyères, le berceau de leur bonheur, et cela en lui disant qu'ils ne le payeraient peut-être qu'à ses petits-enfants.

— Tant que nos parents tiendront leur bourse, nous vivrons chichement, et, tant qu'ils vivront, ils tiendront leur bourse.

Le duc de Lorges s'en contenta, leur céda les Bruyères, qu'ils embellirent fort, et où ils roucoulaient comme des tourterelles. Ce qu'il y eut de rare, c'est qu'ils ne se rendirent point ridicules, malgré la bosse et la laideur; il fallait pour cela tout leur esprit. On se fit à aller chez eux, et les Bruyères ne désemplirent pas de la plus haute et de la meilleure compagnie. Ils se mirent bravement sur un pied de tendresse, de fidélité qu'on accepta.

— Mon mignon! ma mignonne!

Cela passa en proverbe, et nul ne s'en moqua; ce fut pour le mieux.

Ajoutez que, malgré cette adoration perpétuelle, ils se chamaillaient du matin au soir. Ils n'étaient jamais d'accord et ils se disaient les choses les plus piquantes, toujours accompagnées du *mignon* et de la *mignonne*, avec une bouche en cœur dont ils ne se départaient point.

Il y avait de quoi rire aux larmes; ils en riaient eux-mêmes quand c'était passé.

Leurs quinze mille livres étaient une goutte d'eau dans la rivière; ils en dépensaient six fois autant, car ils ne se privaient de rien et recevaient toute la terre.

Aussi, après les dettes, vinrent les expédients, et ensuite la quasi misère.

M. et madame de Rohan vécurent presque aussi longtemps qu'eux, et s'obstinèrent à ne leur rien donner du tout. Jamais don Juan ne fut plus beau avec M. Dimanche, que



Il y avait quelquefois foule à souper aux Bruyères.

[illegible] prince et la princesse de Le[illegible] créanciers [illegible] Scapin [illegible] de sursei[illegible] obtenir un crédit.

[illegible] plusieurs fois à ces [illegible] étaient de [illegible] parties de plaisir.

[illegible] mignon, mon beau p[illegible] compagne. [illegible] le carrossier qui veut [illegible] enlever le ber[illegible] qu'il vous a vendu [illegible] de ne sais [illegible] l'apaiser, il [illegible] nous ne pouvons [illegible] à pied à Versailles [illegible] votre père [illegible] madame votre mère [illegible] gens de [illegible] votre [illegible] la nécessité.

— Ma mignonne, [illegible] valent guère mieux, je [illegible] d'hôtel et le chef [illegible] pour leurs mémoires? [illegible] pas aujourd'hui, ils ne [illegible] à notre compagnie. Ce serait [illegible]

— Il [illegible] ce carrossier maudit!

— Il [illegible] madame. Sans compter votre fai[illegible] elle nuit et jour.

— [illegible] reprit-elle avec un sourire qui ne [illegible]

— [illegible] heures du matin [illegible]

— [illegible] pas vue, j'espère?

— [illegible] Mais le souper?

— [illegible]

— [illegible] le carrossier rebelle.

— [illegible] le maître d'hôtel et le cuisinier.

[illegible] un chassé-croisé fort comique. Le prince entretenait le faiseur de voitures, l'éblouissait de phrases [illegible] pour lui laisser emmener, comme une grande [illegible] vieille chaise de voyage et trois brouettes qui [illegible] sous la remise. Il se vanta fort de cet arran[illegible] la princesse [illegible] se moquait [illegible]use.

[illegible] qu'il n'accueillit pas mieux les atermoiements [illegible] gens d'office.

— [illegible] soupera-t-on? lui demanda-t-il dès qu'il la vit.

— [illegible] d'un air [illegible] sur d'elle.

— [illegible] l'indiscrétion à vous demander avec quoi?

— [illegible] Nous avons acheté un veau.

— [illegible] veau tout entier?

— Oui.

— [illegible] qu'en ferez-vous, pour l'amour de Dieu?

— [illegible] on le mangera ce soir ou demain, on [illegible] tout entier jusqu'à la peau, jusqu'à la queue, [illegible] de telles sauces qu'on s'en lèchera les doigts.

[illegible] elle lui fit le menu le plus grotesque, le plus com[illegible] des façons diverses dont le veau devait être mangé. [illegible] Rien n'était plus in[illegible] et plus drôle [illegible] les côtes. Le prince [illegible] de fureur [illegible] bien pas encore.

— Mais mignonne, mignonne, ce veau est-il payé, du [illegible]?

— Mon beau prince, c'est là ce que j'ai fait de mieux, [illegible] en minaudant suivant son habitude. J'ai [illegible] trois de vos vieilles perruques à [illegible] et l'habit de velours que vous [illegible] N'est-ce pas magnifiquement agir?

[illegible] et d'autres adjectifs, et [illegible] cette bosse était intel[illegible] cela [illegible] cette bosse [illegible] drôle bouffonne, dé[illegible]

[illegible] quand on la voyait [illegible]

[illegible] La cour était pleine [illegible] princesse [illegible]

[illegible]

[illegible] Ne vous [illegible]

[illegible] mes [illegible] le veau [illegible]

[illegible] carême, on y vécut de beurre de Bretagne. Lorsqu'il arrivait d'aventure, quelque bon morceau, M. de Léon le prenait et ne s'en cachait point. Cependant, il y avait toute quelquefois, presque tous les jours, vingt personnes à souper aux Bruyères, et cela, sans être attendues. La table et les mets étaient élastiques.

A la mort de leurs parents, ils payèrent tout. Le prince mourut le premier. La princesse eut la riche succession des Roquelaure avec la princesse de Pons, sa sœur.

Elle devint dès lors si avare, qu'elle marchanda sa bière, la veille de sa mort.

Comme on change!

V

J'ai dit que l'histoire de l'Enfant Jésus de cire avait eu une grande influence sur le reste de ma vie; voici comment, c'est assez curieux pour valoir explication. Nous avons le malheur d'être nés dans un siècle philosophique qui veut tout expliquer, où des enfants viennent au monde en raisonnant. C'est comme une épidémie répandue sur les croyances, pour les détruire toutes, les unes après les autres, et Dieu sait ce qui en résultera pour nos neveux!

A propos de cela, j'ai les miens dans mon antichambre, qui font un bruit à réveiller les Sept Dormants. J'ignore ce qu'ils croiront, mais ils me forcent à ne pas douter de leur présence chez moi.

Ce petit peuple est bien ennuyeux pour une pauvre aveugle, à laquelle il ne reste que les oreilles pour dédommagement.

[illegible] disposition de ce temps-ci et ces incertitudes pour l'avenir sont peintes par ce mot qu'on prête à Louis XV:

— Mon successeur s'en tirera comme il pourra, cela durera bien autant que moi.

Le président Hénault, qui vivait dans l'intimité du roi, a toujours prétendu que cela n'était pas vrai, et que Louis XV était incapable de ce mauvais sentiment. Quant à moi, je l'ignore; ce qu'il y a de sûr, c'est que la démolition est partout, et que je ne vois rien s'élever autour de nous à la place. C'est triste, je l'avoue, pour ceux qui réfléchissent. Je n'ai cessé de dire à *mes amis* les philosophes:

— Mais, si vous nous démontrez que nous sommes absurdes, que nous l'avons toujours été en croyant à la religion, en gardant les principes, les usages de nos pères, au moins enseignez-nous autre chose à la place. On ne peut faire ainsi table rase sans vous laisser une fiche de consolation.

— Madame, les hommes *ne doivent* pas avoir besoin de cela; ils *doivent* tout comprendre, tout analyser par la force de leur intelligence, en s'en rapportant à la nature seule, à la bonté du Créateur, sans s'embarrasser de ce fatras d'idées saugrenues, auquel on a donné le nom de religion, de loi. Nous venons pour détruire la forêt des préjugés.

— C'est donc pour cela que vous faites tant de fagots! leur répondais-je.

Ils m'en ont beaucoup voulu pour ce mot, d'autant plus qu'il a couru les cercles et les soupers. Vous les verrez à l'œuvre et vous jugerez si je me trompe.

Enfin, tant y a [illegible] car je crois bien me pardonne! que [illegible] du raisonnement m'a poursuivi, [illegible] y a que, [illegible] à la ligne de cire, après en avoir beaucoup [illegible] moquée de la sœur Marie-des-Anges, de [illegible] de ses prières devant une poupée de modes, la [illegible] de me pris à penser, un beau soir, que [illegible] les images, toutes les idoles, pouvaient bien être [illegible] respectables, et que si l'on en cherchait l'origine, il [illegible] peut-être au fond de tout cela un [illegible]isme dé[illegible]

[illegible] doute [illegible] attaquant [illegible] j'en vins à la vérité, et je me demandai si [illegible] si ces mystères, si toute cette religion catholique [illegible] était autre chose qu'une [illegible] qu'une nécessité [illegible] comme un frein aux passions des masses, et bonne pour punir ceux qui ne pensent pas au delà, que le [illegible] qui se voient à la [illegible] au [illegible] la fourche et [illegible] dans la fournaise [illegible] il vous [illegible] ni plus ni moins qu'un beignet dans la poêle.

[illegible] dans mon jeune cerveau [illegible] d'une [illegible] que j'avais, mademoiselle de Beaumont, la plus son[illegible] qui se put trouver.

Nous [illegible] des heures entières sur des questions que

nous ne comprenions point, et nous les déclarions inadmissibles, uniquement à cause de cela. Il en résulta pour nous des inconvénients graves.

Au lieu de prendre des attaches à ce qui nous était appris, nous le dénigrâmes. Ces pauvres sœurs, qui ne savaient enseigner qu'une chose, l'amour de Dieu et de ses préceptes, perdirent justement leur temps, et ne firent que deux incrédules, deux esprits forts, ainsi qu'on dirait aujourd'hui, et cela, sur la fin du règne de Louis XIV, à une époque où la dévotion régnait sans partage. Jugez !

On ne s'en aperçut pas d'abord ; nous continuâmes à suivre les autres à l'église ; nous fîmes comme elles extérieurement ; nous gardâmes pour nous nos résolutions et nos révoltes intérieures jusqu'au moment d'une retraite, avant je ne sais quelle fête solennelle, où l'on nous voulut faire rester en prières la moitié de la journée, méditer le reste, jeûner ensuite, et nous confesser à un confesseur extraordinaire par-dessus le marché.

Nous n'eûmes pas la patience d'aller jusqu'au bout, et un matin je refusai tout net de me rendre à la chapelle, en disant à la sœur Marie-des-Anges que c'était assez de momeries comme cela, et que, Beaumont et moi, nous n'en voulions plus.

— Miséricorde ! s'écria la bonne sœur, qu'est-ce que dit cette petite fille ? qu'est-ce qu'elle pense ? Des momeries !

— Oui, des momeries ! et vous en serez vite convaincue, si vous me voulez écouter.

Et me voilà lui développant mes principes, mes idées, ma théologie, laquelle n'avait guère le sens commun, je l'avoue ; me voilà dénigrant toutes choses, abattant ce qu'elle adorait, et développant ce que nous avions élaboré à grands frais de déraisonnements, aidées de livres très abstraits sur le dogme qu'on avait le tort de mettre entre nos mains inhabiles et qui ne pouvaient servir à rien, si ce n'est à nous égarer.

La sœur tombait de son haut ; elle alla en chercher d'autres pour m'entendre, et, avant ma conclusion, toutes s'étaient enfuies en faisant des signes de croix. L'abbesse le sut une heure après, et me manda chez elle, où je débitai mon chapelet avec la même assurance.

— Malheureuse ! s'écria-t-elle, que dira madame de Chamrond en apprenant que sa nièce est une impie ? Elle est capable d'en mourir de chagrin.

Ce mot me chatouilla le cœur : j'aimais fort ma tante, je faisais tout en but de lui plaire, et ses lettres de félicitations étaient pour moi *le nec plus ultra* de la gloire ; madame l'abbesse le savait, et elle croyait porter un coup mortel à mes doutes, en montrant combien ma tante les désapprouverait.

Mais il s'agissait là de mon orgueil, ou plutôt de ma vanité de raisonneuse, et je ne pouvais céder ainsi. J'osai répondre, et de telle sorte, que la révérende mère s'en voila le visage.

— Retournez dans votre chambre, mademoiselle, et restez-y ; vous avez un esprit dangereux ; nous ne pouvons vous laisser fréquenter vos compagnes, que vous pervertiriez sans doute, et nous vous interdisons particulièrement mademoiselle de Beaumont, que vous avez déjà persuadée. Vous vous nuiriez l'une à l'autre. Allez, mademoiselle ! je vais vous faire recommander aux prières de la communauté ; vous en avez grand besoin.

De là date mon changement d'opinion, changement que je n'ai cessé de déplorer et que je déplorerai toute ma vie, car, en admettant même que je fusse dans l'erreur, n'est-ce pas un bonheur très grand que de prendre pour or les feuilles de chêne ?

On me séquestra dans ma cellule étroite, n'ayant pour compagnie que sœur Marie-des-Anges, qui ne me grondait pas et qui me plaignait.

C'était un cœur tendre et droit ; elle voyait dans la religion une consolation, un refuge ; elle y voyait le seul bonheur qu'elle eût rêvé dans son cloître ; elle y voyait l'avenir de l'autre vie et ne songeait point à la grillade éternelle qui menaçait les incrédules. Cette âme pure ne pouvait même en passant, jeter un regard sur l'enfer. Elle aimait trop Dieu pour le croire implacable.

Les autres sœurs me parlaient du diable, de ses cornes et de sa fourche ; elles se signaient en tremblant lorsqu'elles m'annonçaient les supplices qui m'attendaient.

Marie-des-Anges me disait avec sa douce voix :

— Songez-y donc, ma chère petite, le bon Dieu ne vous aimera point, vous ne le verrez pas, et il vous sera défendu de l'aimer !

Pour elle, c'était la véritable torture.

Je tins bon néanmoins, je restai enfermée huit jours au pain et à l'eau, faisant école et m'exaltant par la résistance même. Notre directeur, homme assez borné, s'imagina de m'écrire des lettres pour me convaincre ; il y employa beaucoup de papier et beaucoup de raisonnements inutiles et stupides ; ce n'était point là de la vraie religion. Quant à moi, j'ergotais, et cela me ravissait. Beaumont eut moins de courage, elle céda. C'était une gourmande, et le pain sec la convainquit.

J'ai encore des lettres du père Marais, et je ne les reproduis pas ; elles me semblent trop vides et trop ineptes. Celles que m'écrivait ma tante me touchaient bien autrement. Elles parlaient à mon cœur, ainsi que la sœur Marie-des-Anges, et mon cœur était tenté de les entendre. Il résistait de toutes ses forces à mon esprit, mais celui-ci était d'une trempe si entêtée, si vaniteuse, qu'il se croyait obligé de tenir bon.

J'étais une manière de philosophe en herbe ; on eût dit que je devinais les gens de ce temps-ci, et que je voulais les devancer dans leurs sottises.

Ma tante trouva la chose grave ; elle fit exprès le voyage de Paris pour tâcher de déraciner chez moi ces principes et ces tendances. Je l'écoutai avec respect, avec tendresse, mais je lui répondis très fermement :

— Je n'y puis rien, il ne dépend pas de moi de croire ou de douter ; pardonnez-moi, ma bonne tante ; aimez-moi, malgré tout, mais je ne puis.

La chère créature pleurait à chaudes larmes, faisait des signes de croix, répétant que j'étais perdue, et que mon âme se vouait d'elle-même à l'enfer.

— Hélas ! ajoutait-elle, je mourrai bientôt, et il me faudra vous quitter pour toujours. Nous ne nous retrouverons plus sous ces ombrages éternels où l'on est si bien, si heureux ensemble ; où l'on voit, où l'on aime Dieu d'un amour ineffable. Ah ! mon enfant, quelle douleur pour moi en quittant ce monde !

Mademoiselle de Chamrond se trompa sur moi et sur ce qu'elle pouvait attendre de ma faiblesse. Elle me crut plus accessible au raisonnement qu'à l'affection, et cela n'était point ainsi. Mon esprit avait un parti pris de ne pas céder ; mon cœur était bien plus facile à séduire, et, du moment où il lui résistait, c'est que la conquête était impossible.

Elle ne le comprit pas et se chercha un auxiliaire qui devait, croyait-elle, triompher de tout.

Elle arriva un jour au parloir avec un abbé très agréable, très souple, très insinuant, d'un grand mérite et d'une science incontestable, dont le talent oratoire s'était révélé d'une façon sublime à la mort toute récente du feu roi, Massillon, enfin !

Ma famille l'avait connu autrefois, et ma sainte tante s'y était si bien prise, qu'elle l'intéressa à l'œuvre de ma conversion, et l'amena à la Madeleine pour repêcher mon âme, comme disait Beaumont, devenue hypocrite, et voilà tout, au lieu de se convaincre.

Je fus éblouie de cette visite.

Massillon était le héros religieux du jour. On ne parlait que de lui dans les couvents et chez les dévotes. Sa magnifique oraison funèbre de Louis XIV occupait la renommée, et, plus encore, un fait qui se racontait partout, qui n'était point vrai néanmoins, mais que je dirai nonobstant, parce que c'est un des plus beaux tableaux que je sache, un des plus saisissants ; et c'est aussi pour la philosophie chrétienne et incrédule un superbe sujet de réflexions.

On prétendait donc que Massillon avait été mandé au lit de mort de Louis XIV, alors que madame de Maintenon l'avait abandonné déjà, et que ses aumôniers ordinaires lui avaient donné les sacrements, suivant leur charge, suivant les étiquettes établies. Par parenthèse, le grand aumônier de France était alors le beau cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, fils très connu, sinon reconnu, de Sa Majesté Louis le Quatorzième et de madame de Soubise, son éternelle maîtresse.

Ainsi le cardinal assistait son père ; il y pensait bien moins qu'à la perte de son roi et à ses querelles avec l'archevêque de Paris, qu'il s'agissait d'écarter ; le moribond étant son paroissien, il avait le droit de l'exhorter jusqu'à la fin, ce que la cabale ne voulait absolument pas.

Enfin, Massillon fut, dit-on, appelé par le roi lui-même. Il lui donna les derniers conseils, l'encouragea de sa voix puissante à ce dernier et terrible passage. Au moment où le premier médecin, ayant tâté le pouls de son malade, prononça les funèbres paroles : « Le roi est mort ! » tout ce qui se trouvait là tomba à genoux par un mouvement involontaire.

Massillon, seul debout sur l'estrade, allongea la main sur cette tête illustre, sur cette tête qui depuis si longtemps gouvernait le monde et faisait tout plier à ses caprices ; et, levant les yeux au ciel, il dit :

— Dieu seul est grand, messieurs !

Je n'ai jamais rien entendu citer de plus magnifique, de plus sublime, et dans une pareille situation.

Si non è vero è ben trovato, ainsi que le disent les Italiens.

Massillon commença son discours si célèbre par ces mêmes mots ; mais bien qu'ils soient fort à remarquer, cela ne se compare point à ce que l'on vient de lire.

L'occasion fait tout.

VI

Massillon m'écouta [illegible] m'interrompre, avec la confiance d'un homme [illegible] même. Il me fit quelques questions auxq[illegible] en docteur, ayant, Dieu me pardonne [illegible] le *dénaiser* l'évêque, et me flattant d'y re[illegible] folle que j'étais.

Il sourit d'un a[illegible] me dit avec un geste de sa main pour m[illegible]

— Assez, made[illegible] pour aujourd'hui. Je vois ce que vous [illegible] notre première conversation, je tâcherai [illegible]re, j'en ai un profond désir. Mademoiselle [illegible] est une de mes bonnes amies, et, [illegible] elle, je voudrais vous amener à m'entendre [illegible] mon opinion et ma foi, permettez-[illegible] faire. Je crois parce que j'aime, et [illegible] de toutes les croyances, la plus solide. [illegible] de mon cœur et de mon esprit ; si je par[illegible] vous conduire au même point, vous me remercierez [illegible] dans l'autre.

[illegible] raison, le bon évêque ; mais je n'ai jamais pu arriver là, et je ne puis encore maintenant, malgré mon grand âge, malgré ma raison, malgré ma volonté, malgré mon cœur même, cet esprit rebelle, nourri à l'école des sceptiques de ce siècle, ne veut pas se soumettre. J'ai beau faire, rien ne le dompte. Massillon n'y réussit pas plus que moi. Il vint cependant plus de dix fois de suite, enfin il y renonça avec douleur, avec bonté, mais il y renonça.

— Mademoiselle, me dit-il, Dieu vous avait créée pour être un ange, je ne sais quel mauvais esprit a fait de vous un démon.

Le mot était dur ; le sourire qui l'accompagnait avait tant de charme, tant d'indulgence, qu'on ne pouvait lui garder rancune.

— Dieu est bien grand, ajouta-t-il, il peut tout ! je prierai pour vous ; mes indignes prières ne seront peut-être pas exaucées, pourtant la bonté du Seigneur est plus immense encore que mon indignité ; espérons.

Il me quitta. Ma pauvre tante dut renoncer à ses rêves, et mes parents à leur projet d'avenir pour moi ; le moyen de faire entrer en religion une petite fille qui repoussait les pratiques et les croyances du couvent ? Il ne leur restait qu'à me chercher un mari, ou à me rappeler près d'eux, pour faire de moi une tante à la manière des Anglais, c'est-à-dire la gouvernante des enfants de mon frère. Je ne me sentais pour cela aucune vocation. Je criais très haut que je prendrais le premier établissement convenable, que je le provoquerais même, et que je ne comptais pas coiffer sainte Catherine. Ma mère et mon père me répondirent qu'avec le mari, j'eusse à chercher une dot. Je répliquai qu'une fille faite comme moi n'avait pas besoin d'argent.

— Grand bien vous fasse, mademoiselle de Chamrond ! reprit mon père ; passez-vous d'argent si vous pouvez ; moi, je ne sais pas de mari qui n'en demande point.

La duchesse de Luynes, ma tante, me fit venir chez elle assez souvent à cette époque ; elle entreprenait, disait-elle, de me marier, et je la laissais faire. On me trouva belle dans son salon, on me vanta ; il vint quelques galants tourner autour de moi ; aucun assez riche pour passer par-dessus mon manque de richesse, ou assez capable pour y suppléer. J'en soupirais, cependant je ne me décourageais point.

Elle me pria une fois de l'accompagner à Dampierre et d'y rester avec elle quelques semaines. J'étais hors des classes ; j'avais dix-sept ans, on me permit d'accepter, d'autant plus que ma mère en était ravie et m'y poussait de toute sa force. Nous partîmes, la duchesse et moi, enchantées l'une de l'autre, et sans emmener personne ; nous devions être en famille, m'avait-elle dit ; c'était pour se reposer du monde.

— Nous n'aurons qu'un secrétaire de M. de Luynes, dont nous raffolons, qui a bien de l'esprit, et qui fera son chemin.

— Comme vous en parlez, madame ! ne me le proposeriez-vous point pour mari ? demandai-je en riant.

— Allons d[illegible] répondit-elle avec un mouvement d'épaules fort méprisant, vous voyez des maris partout ; c'est un homme de rien, fils naturel de je ne sais qui ; est-ce qu'il oserait seulement y penser ?

La conversation en resta là. Je ne m'occupai point du secrétaire, je ne le [illegible] de la journée en arrivant à Dampierre, au soup[illegible], le soir, lorsque M. de Luynes entra, j'aperçus derrière lui un des plus beaux garçons qui fussent au monde, et d'une tenue, d'une façon, d'une élégance telles, qu'on n'en pouvait trouver de semblables qu'à la cour et parmi les seigneurs. Je crus que c'était au moins un duc et pair.

— Mademoiselle de Chamrond, dit la duchesse, je vous tiens la promesse que je vous ai faite ; nous voilà bien seuls, M. de Luynes, vous et M. Larnage, le secrétaire dont je vous ai parlé.

Je ne pus retenir un mouvement involontaire de surprise, et une révérence plus profonde qu'il ne revenait à un secrétaire. Il me la rendit comme à la nièce de madame de Luynes, c'est-à-dire fort respectueusement ; mais il me sembla qu'il me regardait avec moins de respect cependant. Les jeunes filles comprennent merveilleusement les nuances de ce genre. Il fut très à son aise ; le duc et la duchesse l'y autorisaient. Il parla avec un esprit charmant, avec une mesure parfaite, et de toutes choses ; sa conversation était un vrai feu d'artifice : il savait tout, il avait tout vu, tout lu, et, bien qu'il fût très jeune encore, c'était une érudition de bénédictin. Je l'écoutais avec délices, hasardant quelquefois timidement un mot qu'il ne manquait pas de relever. J'avouais de bonne foi mon ignorance ; je convenais qu'on ne m'avait rien appris et que j'avais grande envie de savoir.

— Rien de plus facile, mademoiselle, j'en suis sûr, vous n'avez qu'à demander ; avec une intelligence telle que la vôtre, on peut bien vite tout comprendre et tout retenir.

— Mais, dit mon oncle, vous qui savez tout, monsieur Larnage, que ne lui enseignez-vous au moins ce qui est nécessaire ? Vous voilà ici ensemble pour quelque temps : mettez-le à profit, travaillez. Le voulez-vous ?

— Je suis aux ordres de mademoiselle de Chamrond, et elle me ferait bien de l'honneur si elle me permettait de lui donner des leçons. Quelle élève j'aurais là !

— Ah ! je ne demande pas mieux, répondis-je étourdiment.

Madame de Luynes ne disait rien ; elle détourna même la conversation. J'eus l'idée qu'elle avait quelques craintes d'un rapprochement entre ce jeune homme et moi ; je fus bien surprise lorsqu'en sortant de table elle me dit :

— N'apprenez donc pas tout cela, ma mignonne, vous deviendriez insupportable ; j'ai connu plusieurs femmes pédantes avec lesquelles il n'y avait pas moyen de vivre ; vous en savez assez, je vous l'assure ; trop de science effraye les maris.

Je n'étais point de cet avis, au contraire ; je le dis à la duchesse, et, heureusement, M. de Luynes fut pour moi. On discuta beaucoup et l'on convint enfin que M. Larnage, à dater du lendemain, commencerait à me donner une teinture de quelques sciences, et que nous aurions des leçons fréquentes tant que durerait mon séjour à Dampierre, sans préjudice de Paris, où nous en aurions aussi.

Je place ici ces détails, par une raison dont vous ne vous doutez guère. Cette aventure de ma jeunesse a été l'embryon de *la Nouvelle Héloïse*. Je la racontais un jour devant Rousseau : elle intéressa tout le monde, et lui seul ne m'en parla pas. Il vint le lendemain chez moi et me remercia.

— Vous m'avez donné une pensée que je cherchais, ajouta-t-il ; vous verrez.

Quand le livre fut fait, il me l'apporta et me demanda si j'étais bien aise d'avoir fourni le modèle de Julie.

Je lui promis de le lui dire après lecture. Hélas ! qu'elle me parut ennuyeuse, cette Julie, et comme j'espérais ne lui point ressembler ! Et Saint-Preux ! Mon Larnage était autre chose. Quant à M. du Deffand, il n'avait rien de commun avec le mari si bon et si philosophe. Il est vrai que Rousseau ne le connaissait pas.

Poursuivons l'histoire de la vraie Julie, qui n'est pas tout à fait celle d'Héloïse, au moins. N'en ayez pas cette mauvaise opinion.

M. Larnage avait une manière d'enseigner toute charmante, bien que très respectueuse. J'y pris un goût extrême, jusqu'au point de passer mes journées à écrire, à lire, avec ou sans mon maître, et de m'éveiller le matin dans la joie de ce que j'allais faire. C'était une vraie partie de plaisir. Je n'approfondissais pas, j'effleurais. J'apprenais enfin l'orthographe, que mes religieuses m'avaient à peine montrée ; c'étaient les éléments premiers. Madame de Luynes avait changé de parti et s'intéressait à mes progrès. M. de Luynes en riait, et Larnage prenait cette situation au sérieux. Moi, je ne sais trop ce que j'éprouvais.

Un soir, nous causions d'astronomie ; le jeune professeur nous enseignait à connaître les astres, et nous nous promenions tous dans le parc. La duchesse se plaignit du froid, le duc nous avait abandonnés pour jouer à l'hombre avec l'aumônier et un gentilhomme des environs ; nous restâmes seuls, Larnage et moi, pour voir lever je ne sais quelle planète. La nuit était superbe, les fleurs de rosiers embaumaient, et il faisait un de ces temps merveilleux qui donnent l'envie de vivre, le besoin d'aimer, la rage de le dire.

Le tête-à-tête devenait dangereux. Madame de Luynes était

trop pieuse et trop duchesse pour le supposer, les autres n'y songeaient pas.

Nous marchions les yeux en l'air, et peu à peu la conversation tournait vers le sentiment et la rêverie. J'étouffais, c'est-à-dire mon cœur et mes dix-sept ans étouffaient dans ma poitrine, et Larnage n'était pas plus calme que moi ; nous ne nous parlions plus, nous sentions seulement.

— Mademoiselle, me dit-il tout à coup, — et sa voix était si émue, qu'elle me fit tressaillir, — mademoiselle...

— Monsieur ?... répliquai-je, comme une personne réveillée en sursaut.

— Vous êtes bonne, vous avez un grand esprit, vous êtes jeune, vous m'entendrez... vous ne vous moquerez pas de moi.

— Je ne suis pas moqueuse, soyez-en sûr, monsieur, lui répondis-je.

— Oh ! je vous connais bien ; aussi je vais parler. Que penseriez-vous d'un jeune homme sans naissance avouée, sans fortune, et qui aurait l'audace d'aimer une demoiselle, d'aspirer à lui plaire, d'espérer sa main plus tard, quand il l'aurait méritée, si toutefois elle pouvait être méritée par quelqu'un. — Qu'en penseriez-vous ?

— Si cet homme a du mérite, répondis-je, je penserais que c'est une noble et louable ambition ; et, s'il n'en a point, je penserais que c'est une impertinence.

— Et pourriez-vous l'aimer, cet homme, mademoiselle ? Pourriez-vous encourager ce que vous appelez une noble ambition ? Dites-le moi.

Je comprenais bien ; mon cœur en battait quelque peu ; mais j'avais en même temps cette honte et cette joie d'un premier aveu reçu, je ne voulais accepter complètement ni l'un ni l'autre ; je n'aimais pas tout à fait ; j'étais touchée et coquette, j'étais curieuse aussi. J'acquérais de l'importance à mes propres yeux en apprenant que j'étais aimée ; cela me grandissait. Je sortais de l'enfance : c'était bien plus solennel que de quitter les fourreaux !

Pourtant, cela n'était guère plus près de mon cœur, ce jour-là.

— Mademoiselle, reprit-il impatient et fiévreux, vous ne répondez point. Me comprenez-vous.

— Je vous ai répondu, monsieur.

— Oui, pour un autre ; mais pour moi, dites ! Ne voyez-vous pas que je souffre ?

— Monsieur, je ne veux pas que vous souffriez

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez combien je vous aime !

J'eus un mouvement de naïveté innocente à le rendre fou, j'étais bien innocente, en effet, et de bien bonne foi. Je répliquai en le regardant :

— Mon Dieu ! monsieur, il dépend de vous de me l'apprendre.

VII

Larnage se retourna comme un homme qui ne sait ce qu'il doit croire ; il n'osait pas supposer un amour trop au-dessus de ses espérances, si ce n'est de ses prétentions ; il balbutia quelques mots, espérant que je répéterais et que j'irais plus loin peut-être ; mais je ne dis rien, et mon œil seulement l'interrogeait.

— Eh bien, mademoiselle ? reprit-il voyant que nous pouvions rester ainsi jusqu'au jugement dernier.

— Eh bien, monsieur, j'attends.

— Vous attendez, mademoiselle, et quoi ?

— Mais que vous me disiez... que je sache...

— Ah ! mademoiselle, vous ne m'aimez pas !

— Ce n'est point là ce que j'ai besoin d'apprendre, monsieur ; c'est de vous qu'il s'agit.

— Vous me désespérez, mademoiselle ! je ne sais que penser ; ma tête est un chaos ; l'espérance est d'une audace à ne pas supporter, et la crainte... c'est la mort.

J'étais jeune, j'étais naïve, j'étais innocente, mais j'avais une curiosité enragée et un instinct très développé, je vous le jure. Je cherchais à comprendre et je voulais savoir. — Les exclamations, les plaintes de Larnage ne me contentaient point ; — j'attendais avidement. Ne devinant pas ce sentiment de la jeune fille, il s'y trompa.

— Au nom du ciel, me permettez-vous de parler ? s'écria-t-il dans un transport qui me sembla inexplicable.

— Il y a une heure que je vous le demande, monsieur.

— Mademoiselle... je vous aime !... répéta-t-il troublé au dernier point.

— Vous l'avez déjà dit ; après ?

— Je voudrais obtenir votre main ; je voudrais être puissant et riche pour devenir digne de vous ; mais, si vous ne m'encouragez point, comment en serais-je capable ?

Je commençais à être embarrassée : je me tus.

— Je vous semble très osé, très hardi ?... Mademoiselle, l'amour rend tout possible ; je ne suis point, d'ailleurs, aussi dénué de moyens et de protection que vous le pensez, et, pour que vous en soyez convaincue, je vous confierai, sur votre parole, le secret de ma naissance ; j'ose espérer que vous ne le trahirez point.

— Moi, monsieur ? Oh ! comptez sur moi.

— Ma condition vous est connue, sans doute, M. le duc et madame la duchesse en ont été prévenus par mes protecteurs ; une amie de ma mère m'a confié à leurs bontés ; ils ignorent cependant le nom de mes parents, et vous allez le savoir, mademoiselle ; c'est tout mon avenir que je remets entre vos mains.

— Soyez assuré, monsieur, que je suis très discrète.

Je grillais de curiosité, je tremblais qu'on ne nous interrompît ; heureusement, mon oncle et ma tante s'occupaient de leur jeu et nous croyaient dans les étoiles.

— Je suis le fils d'une demoiselle de condition, élevée à Saint-Cyr, pauvre, belle, bonne, adorable. Ah ! quand vous connaîtrez ma mère !

— Elle vit encore ?

— Elle vit, elle est presque aussi jeune que moi ; je vous le promets, on la prend pour ma sœur, lorsque nous sortons ensemble ; elle a l'honneur d'être proche parente de M. le comte de Fériol, ambassadeur de Sa Majesté à Constantinople.

— Et monsieur... votre père ?...

— Ah ! mon père ?

Son front se rembrunit, il baissa les yeux et hésita quelques instants.

— Mon père ! je ne veux pas l'accuser, mais il a cruellement trompé ma pauvre mère, il a abusé de sa jeunesse, de sa confiance, et puis il l'a abandonnée ensuite avec moi ; c'est affreux, mademoiselle, je devrais le maudire et je ne le puis ; la nature parle, mon cœur est déchiré en deux. J'espère toujours que plus tard mon père...

— Reviendra vers madame votre mère, n'est-ce pas ?

— Oui, il reviendra, il reconnaîtra ses torts, il tendra la main vers nous ; c'est sur lui que je compte pour mes projets de fortune.

— Il est donc puissant ?

— Il l'était et le sera encore. Sa naissance, la portée de son génie... pour tout dire, en un mot, c'est M. le duc du Maine.

— Le duc du Maine ! répétai-je étonnée.

— Le duc du Maine, lui-même ; vous comprenez mes espérances, vous excuserez peut-être mon audace...

— Mais, monsieur, dis-je vivement, vous êtes le petit-fils de Louis XIV !

— Oui, mademoiselle, répondit Larnage relevant fièrement la tête, et je veux me montrer digne de cet honneur.

J'éprouvai comme un étourdissement à cette révélation. Nourrie par ma famille, élevée par mes religieuses dans une admiration excessive, poussée jusqu'au culte pour le feu roi, Larnage me semblait le fils de Jupiter, c'était comme un rêve, comme une de ces gloires d'opéra, dans les nuages de laquelle on voit descendre les demi-dieux. Je le trouvai un bien autre personnage que moi, Marie de Chamrond ; il me parut qu'il m'accordait beaucoup d'honneur, et je fus sur le point de lui faire la révérence : il ne devina point cette impression, lui, pauvre bâtard, lui, accoutumé à une position secondaire, à des humiliations souvent. Il interpréta mon silence à son désavantage, et se retourna vivement de mon côté.

— Ah ! mademoiselle, je le sens bien, je suis perdu, vous ne daignez plus ni m'entendre ni me voir.

J'avais déjà fait beaucoup de chemin dans le sens qu'il ne prévoyait point. Je trouvais la position d'une petite-bru de Louis XIV assez sortable pour une fille sans dot, surtout lorsque le mari était fait de cette façon-là. J'ouvrais la bouche pour lui dire un mot d'espérance, lorsque mademoiselle de Luynes nous rappela. Je fus obligée de me contenter d'un regard ; il me glissa seulement dans l'oreille :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous voir demain.

Il ne savait ce qu'il disait, le brave garçon ! ne nous voyions-nous pas tous les jours, et sans cesse seul à seul ? Les amoureux ont toujours déraisonné : je pense qu'en ce siècle de raisonnements, ils déraisonnent encore mieux ; à force de raisonner, ils doivent être d'ennuyeux personnages, et les jeunes femmes d'aujourd'hui ont bien du mérite à les écouter. Je n'y voudrais pas être condamnée.

Quoi qu'il en soit, pour en revenir à mes premières amours, à ces amours qu'on n'oublie point, même lorsqu'on a cessé de les regretter, j'étais comme étourdie, je ne parlais plus, je n'entendais plus, à force de penser. Madame de Luynes en plaisanta fort, le duc aussi. — On me demanda si j'étais dans les astres. Je répondis en idiote que je n'en savais rien. Je ne dormis pas de la nuit. Je me levai avec l'aurore pour aller courir dans le parc.

J'avais [illegible] démons aux oreilles [illegible] et l'amour. Je les [illegible] l'un et l'autre [illegible] pas éloignée [illegible] mon étoile, bonne [illegible] m'envoya M. [illegible] qui vint causer [illegible] s'étonnant de me voir [illegible] hors de chez [illegible] de savoir bien [illegible] j'étais plus adroite [illegible] oncle, j'espérais [illegible] parler sans qu'il [illegible] je me mis à l'interroger.

J'avais un moyen [illegible] en matière. On s'occupait fort des [illegible] comtesse de Verne, sa sœur, avait [illegible] leur état se disputait. M. de Luynes [illegible] l'honneur, avait longtemps tenu [illegible] mais, en lui pardonnant, il voulut remplir [illegible] devoirs d'un frère, et savoir bien [illegible] s'était faite, ainsi qu'à ses neveux.

J'entamai [illegible] sur ce sujet, qui lui tenait au cœur [illegible] et me voilà courant bride abattue [illegible] bâtards. La conclusion de mon oncle [illegible]

[illegible] ses bâtards comme on ne les traite [illegible] l'intention de l'imiter : c'est [illegible] part il n'en est ainsi. En Angleterre, [illegible] l'Espagne, partout enfin, les bâtards du [illegible] ne sont rien et n'arrivent pas à grand[illegible]

— [illegible] monsieur, interrompis-je, car tout cela ne satisfait [illegible] curiosité : et les bâtards des bâtards ?

— [illegible] par ma foi, répliqua-t-il déconcerté, qui diable y pense [illegible] ? Les bâtards des bâtards, cela ne signifie [illegible]

— Comment, monsieur, si M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse avaient des bâtards, ils ne seraient rien ?

— D'abord le duc du Maine et le comte de Toulouse en [illegible] fort incapables, et nul ne les en accuse jusqu'ici, les [illegible] gentilshommes qu'ils sont ; mais, quand ils en [illegible] chacun autant que le feu roi, cela ne changerait rien à la position de personne. Les bâtards des bâtards ! ah bien oui ! c'est assez des pères, c'est trop pour le souci qu'ils nous donnent, et les éternelles querelles qu'ils suscitent entre nous. Le feu roi nous a fait grand tort en nous [illegible] ces embarras-là. M. le régent n'a pas encore fait assez casser son testament ; les morceaux qui nous restent [illegible] des plaies à la monarchie.

— Cependant, monsieur, les enfants du duc du Maine sont les petits-fils de Louis XIV.

— Sans doute, autant qu'ils sont nés en légitime mariage ; [illegible] ils ne comptent point et ne compteront jamais.

L'ambition était déjà tuée par cette certitude ; restait l'amour. Il n'était pas né encore, et la mort de sa sœur devait, dans tous les cas, l'empêcher de grandir. Je quittai M. de Luynes plus que jamais occupée de mes pensées, et plus indécise que je ne l'étais auparavant, j'avais une illusion de moins : le fantôme du grand roi était tombé sous les paroles de mon oncle. Larnage vint à la leçon, pâle et tremblant. Il fut d'abord fort troublé, puis il s'anima [illegible] jusqu'à l'éloquence. En me faisant faire un extrait [illegible] il raconta d'une façon brillante la vie de Jules César [illegible] ses triomphes ; on voyait qu'il aspirait comme lui [illegible] conquête du monde, et venait pour me l'offrir [illegible] mettre à mes pieds ; ma petite vanité n'en fut pas [illegible] flattée.

Nous restâmes ainsi un mois à Dampierre, un mois pendant lequel [illegible] par toutes les phases de l'amour innocent [illegible] j'entendis plus de vérités de cœur [illegible] dans toute ma vie. Larnage était fou, ivre de sa passion ; il m'écrivit des lettres plus brûlantes et plus naturelles que celles de Saint-Preux. Je ne répondis point comme [illegible] mais je répondis pourtant. C'étaient des billets de [illegible] mon amant était ma poupée, et je n'y entendais pas plus de finesse. Je les ai relues bien des années [illegible] et je me suis fort moquée de moi ; ces belles amours [illegible] *de cette fois-là* [illegible] peu de temps. Ensuite nous [illegible] Dampierre. Larnage, au désespoir, ne put se [illegible] et la correspondance continua par le moyen de [illegible] de chambre ; il vint même au parloir, où nous [illegible] à travers la grille, sous le manteau de la science [illegible] ture.

[illegible] mystérieuses me causèrent plus d'émotion [illegible] je ne sais trop ce qui serait advenu, [illegible] qu'il appela sa mère à son secours, et que [illegible] femme me séduisit encore plus que lui. [illegible] proche parente des Fériol, et s'appelait [illegible]. C'est par elle que j'ai connu [illegible] Comme tout s'enchaîne !

Ma [illegible] Je partis pour la Bourgogne [illegible] Larnage. Notre histoire n'est cependant pas [illegible] on la retrouvera souvent, et dans d'étranges [illegible] de m'écrire et n'a cessé qu'à sa mort. Pauvre [illegible] ! C'était un bon et [illegible] garçon. Je [illegible] le regretter beaucoup, depuis hier que j'ai commencé d'en parler. Vous verrez bien plus tard...

... Madame a cessé de dicter et je n'en suis pas fâchée, car il est six heures du matin ; mais, pour elle qui n'y voit point, il n'y a ni jour ni nuit. Voilà donc son premier amour ! Je suis bien aise de rapprocher ce qu'on a lu d'une petite scène qui a eu lieu ce matin devant moi : c'est un parallèle assez curieux.

Madame parle de M. de Pont de Veyle, et personne n'ignore que ce fut, avec le président Hénault et M. de Fremont, le plus fidèle de ses amants. Elle ne s'en cache pas, et on ne se cache de rien devant moi. Sous prétexte que je n'ai pas de dot et que je ne me marierai probablement jamais, on me raconte tout ce que mon mari m'apprendrait et même ce qu'il ne m'apprendrait pas. Je ne me fais pas plus de scrupule de le répéter ; il faut prendre sa position de bonne grâce. M. de Pont de Veyle est le frère de M. d'Argental, tous les deux neveux du comte de Fériol, l'ambassadeur ; ce sont les fils de son frère. Ils ont été de la société la plus constante de madame du Deffand. M. de Pont de Veyle vient encore chaque jour, excepté ceux où il est en train de mourir, ce qu'il achèvera certainement bientôt, car il n'en peut plus.

Il était hier au coin du feu, madame la marquise dans son tonneau, tapant avec ses baguettes, et moi les regardant tous les deux ; madame se prit à dire :

— Pont de Veyle, depuis que nous sommes amis, il n'y a jamais eu un nuage dans notre liaison, je crois ?

— Non, madame.

— N'est-ce pas parce que nous ne nous aimons guère plus l'un que l'autre.

— Cela peut être, madame.

Ils dirent cela aussi froidement que s'ils eussent parlé du roi de la Chine. J'en eus le cœur tout transi ; voilà donc ce qui reste d'une affection de soixante ans dans ces deux cœurs-là !

Il est vrai que *ces deux cœurs-là* ont près de cent soixante ans à eux deux...

VIII

J'avais quitté Paris, Larnage, madame de Luynes, madame de Créanci, et j'étais dans le manoir paternel, en grand deuil, pleurant ma mère, plutôt parce que les autres la pleuraient que par ma propre douleur ; je me la rappelais à peine ; depuis tant d'années j'étais séparée d'elle ! Je savais qu'elle était bonne, qu'elle m'aimait, qu'elle me gâtait même, alors que les autres ne me gâtaient pas ; mais, chez moi, l'esprit a toujours été la qualité dominante ; ma mère ne parlait pas à mon esprit autant que ma tante, et je lui préférais ma tante par cette raison-là. Je vécus à Chamrond dans la retraite, assez triste, songeant souvent à Larnage, qui m'écrivait des volumes, regrettant Paris, désirant me marier pour sortir de cette immobilité physique et morale, et ne découvrant aucun épouseur qui voulût de moi, ou dont je voulusse. C'est une sotte idée que de placer le bonheur dans la conduite d'un autre, et pourtant la vie des femmes n'est pas autre chose. Condamnées à une perpétuelle dépendance, elles subissent malgré elles le sort qu'on leur impose, elles en supportent les conséquences, et lorsque ces conséquences les écrasent, c'est encore à elles qu'on s'en prend. La justice du monde est faite ainsi, toute la philosophie possible ne la rendra pas meilleure ; j'en ai trop souffert moi-même pour l'accepter.

Cette existence de campagne, où mon esprit trouvait si peu d'aliments, me devenait de plus en plus insupportable. J'aurais épousé le diable, s'il eût été vêtu en gentilhomme, et s'il m'eût assuré une vie médiocre. Hélas ! il ne se présentait que des diables sans le sou, et la misère m'a toujours effrayée. Je tenais bon aussi au souvenir de Larnage, je le supposais dans l'avenir petit-fils reconnu du souverain de fait, sinon de droit ; car, dans ma politique, M. le duc du Maine ne pouvait manquer de l'emporter sur M. le duc d'Orléans, et de le supplanter à la régence. Le pauvre sire m'écrivait chaque semaine ses espérances, il bâtissait des châteaux magnifiques, dont j'étais le but. Son amour pour moi était si ardent, que je m'échauffais à son reflet, et qu'il me semblait l'aimer aussi quelquefois. C'étaient alors des extases magnifiques, sous les grands arbres du parc ; je voyais mon amant dans sa gloire. Je le déifiais, ainsi que le font les pauvres créatures à dix-sept ans, avant de savoir par leur expérience qu'il n'y a d'autre Dieu que celui qui est là-haut, et que les autres sont de contrebande.

Les semaines se passèrent ainsi, puis les mois, puis les

années : je commençais à me décourager, à trouver le temps fort long, à me regarder au miroir vingt fois par jour, pour m'assurer que je ne vieillissais pas et que j'étais toujours belle. Je fis des lectures infinies, j'allai à confesse très souvent, non par dévotion, hélas ! mais pour raconter à mon confesseur mes péchés de pensée, ne pouvant lui en conter d'autres, malgré l'envie que j'en avais. J'employai enfin tous les moyens de tuer l'ennui, et l'ennui était le plus fort ; ma tante même devint impuissante à le conjurer, sa tendresse échouait contre cet écueil.

Elle m'emmena avec elle chez M. de Toulongeon, où il y avait une assemblée de noblesse et où nous devions passer un mois. Elle espérait me distraire, changer mes idées et peut-être aussi rencontrer à ces fêtes ce mari introuvable jusque-là. Je partis sans plaisir ; je ne daignais même pas songer à mes atours, fort modestes, il est vrai, sans ma tante ; je m'en allais en cornette du matin avec un coffre vide. Heureusement, la bonne fée y avait pourvu ; elle me fit venir de Dijon deux ajustements complets, un pour le matin, un pour le bal, qui, avec quelques nippes de ma mère qu'elle retapa, me formèrent une garde-robe convenable. Je n'en demandais pas tant.

Le premier jour, je ne vis rien dans cette foule presque inconnue, je ne distinguai rien et j'entendis autour de moi les compliments habituels sans m'en soucier. L'abbé de Sainte-Croix, prélat romain, camérier du pape, homme d'un esprit, d'une intrigue et d'une amabilité infinis, était au nombre des convives. Il habitait l'Italie, et il venait seulement passer quelques mois en Bourgogne, où il avait des parents. Le hasard nous rapprocha, il m'attaqua de paroles et se prit à me faire causer. Je le jugeai digne de m'entendre et je lui racontai mes chimères, presque sans m'en apercevoir, uniquement parce qu'il m'y poussa. J'allai fort loin dans mes confidences, encouragée par ses questions : j'avouai Larnage, je n'avais que cela à avouer ; j'avouai nos espérances, nos folies d'imagination ; il me rit au nez, me regarda fixement, et, après un peu de silence, il me dit :

— Je veux vous marier, moi !

Le rouge me monta au visage, c'était le douzième jour de notre connaissance d'un commerce continuel, du matin au soir ; nous fussions restés dix ans dans une ville, que cela n'eût pas été aussi intime. On le comprend.

Je n'en devins pas moins comme une cerise à cette seule parole : « Je veux vous marier ! »

— Vous voulez me marier, vous, monsieur l'abbé ?

— Oui, mademoiselle, et, si vous êtes raisonnable, vous accepterez le mari que je vous destine. Vous avez tantôt vingt et un ans, le bel âge ; plus tard, on descend le mauvais côté de la montagne ; c'est le moment de s'arrêter, ne le pensez-vous pas ?

— Monsieur, je ne vous ai que trop avoué ma pensée peut-être.

— Quelle folie ! me prenez-vous pour un abbé de cour ? Écoutez ma proposition. Que diriez-vous d'un gentilhomme de très vieille souche, dont les aïeux sont inscrits dans les annales de la Bourgogne, même sous ses ducs, colonel d'un régiment de dragons, marquis, et qui me fait l'honneur de m'appeler son cousin ?

— La dernière raison est la meilleure. Voilà les qualités ; passons aux défauts.

— Il en a sans doute, nous en avons tous ; mais il en a peu. Mon protégé sera, en outre de tout le reste, lieutenant général de l'Orléanais, charge que possède sa famille depuis 1666.

— Ah ! monsieur, vous me faites une peur effroyable ! votre prétendu doit être une espèce de monstre, que vous tardez tant à me le confesser.

— Je dois convenir qu'il n'est pas beau ; mais il a...

— Il a l'air noble et de qualité. Passons, je connais ces excuses-là.

— Il n'a point la prétention d'arriver jamais à l'Académie française.

— Ni moi non plus, je vous le jure.

— On prétend qu'il est ennuyeux.

— Ah ! cela est plus grave.

— Qu'il est d'un caractère faible et facile à conduire.

— Tant pis ! quoi qu'il fasse et moi aussi, nous donnerons à parler aux gens.

— Quand on ne leur jette pas de pâture, ils en prennent ; il vaut mieux s'exécuter de bonne grâce.

— Vous avez réponse à tout, mais aurez-vous réponse à mon malheur, si je vous en demande compte ?

— Vous ne serez pas malheureuse.

— Pourquoi donc ?

— Vous avez trop d'esprit pour cela ; avec un esprit tel que le vôtre, on ne prend que le bon côté de la vie, on laisse le reste aux sots.

— Qui ne le ramassent point, monsieur. Ne calomniez pas les sots : à l'endroit du bonheur, ils en savent plus que qui que ce soit.

— Voulez-vous être ma cousine ?

— Cela dépend-il de moi ?

— Absolument. Votre famille ne fera point de difficultés ; monsieur votre père est [illegible] accommodant, quant à vos tuteurs maternels, qui [illegible] ?

— Ma grand'mère, et M. Bouthillier de Chavigny, mon oncle, nommé à l'archevêché de Sens.

— Je leur parlerai ; mais, je ne vous le cache pas, vous m'inquiétez plus que tous les autres ensemble.

— Je suis, en effet, la plus difficile [illegible] pourtant, je verrai.

— Bientôt ?

— Avant de quitter cette maison, je vous le promets, monsieur.

— C'est trop long. Je ne puis vous accorder plus de trois jours ; il faut que je retourne à Rome et j'en [illegible] auparavant. C'est moi qui vous marierai.

— Nous n'y sommes pas encore !

— Nous y viendrons !

— Ne puis-je savoir le nom de votre élu ?

— Non, pas avant votre réponse.

Il fallut me soumettre ; nous causâmes le reste de la soirée, mais il ne fut plus question de cela. J'y pensais, néanmoins ; je me taisais malgré moi, et les choses indifférentes ne me venaient guère aux lèvres, étant si loin de mon cœur. Mes yeux erraient par la chambre et se tournèrent par hasard vers un coin assez obscur où se tenaient trois hommes que je ne connaissais pas. Deux ne me frappèrent point ; le troisième n'était pas plus remarquable, et pourtant mon attention se porta sur lui. Il était arrivé le [illegible] seulement et [illegible] pas avisé encore.

Il paraissait avoir trente-six [illegible] d'une taille ordinaire, d'un visage ordinaire, d'une tournure ordinaire, enfin d'un aspect si [illegible] que j'en fus frappée comme d'un coup de foudre.

— C'est là mon futur mari, pensai-je, par un de ces pressentiments que rien n'explique, je suis certaine que c'est lui !

Je le montrai à l'abbé de Sainte-Croix ; il se mit à rire de ma pénétration.

— Eh bien, puisque vous le devinez, je ne vous le cacherai pas, c'est en effet mon cousin. Comment le trouvez-vous ?

— Je ne le trouve point, monsieur ; il me serait impossible de former sur lui une opinion et je gage qu'il n'en inspire aucune à personne.

— C'est une excellente qualité. Lorsque la mine ne promet rien, on n'a rien à tenir et tout ce qu'on donne est apprécié plus que cela ne vaut.

— Comment s'appelle ce postulant ? Ne me refusez pas de me l'apprendre, je le saurai dans cinq minutes si je veux.

— C'est le marquis du Deffand.

Je me le tins pour dit et je tournai le discours. On se sépara ; je songeai toute la nuit, je retournai cette proposition en mille sens, je me figurai cet homme devenu mon maître, cet homme qui me semblait si nul, si peu fait pour arriver à quoi que ce fût, ni comme homme, ni comme mari. À côté de ce lourd [illegible] Larnage m'apparaissait : Larnage, si beau, si charmant, si plein de feu, de tendresse, d'avenir peut-être ! Mais Larnage, fils méconnu d'un prince, secrétaire perpétuel du duc de Luynes, sans pouvoir changer ce poste contre un meilleur ; Larnage, sans biens, sans espérance d'en acquérir jamais, pouvait-il épouser mademoiselle de Chamrond ? Était-ce là un parti ? Non, sans doute. Tandis que M. du Deffand avait tous les genres de mérite nécessaires, il ne lui manquait rien pour cela.

Les trois jours se passèrent en observation, sans un mot de prononcé. L'abbé rapprocha deux ou trois fois M. du Deffand de nos conversations. Je dois lui rendre la justice d'ajouter qu'il ne nous [illegible] et qu'il ne [illegible] pas beaucoup. Je fus au moins certaine qu'il ne m'embarrasserait jamais par ses propos, c'était un point de tranquillité.

Que vous dirai-je de plus ? Les trois jours se passèrent, je m'ennuyais d'être fille, je m'ennuyais de porter éternellement le nom de mon père, [illegible] ennemi mortel, [illegible] et que je m'ennuierais [illegible] mari. [illegible] savais guère la vie en ce temps-là ! Je donnai mon consentement. Je permis à l'abbé de Sainte-Croix de me présenter M. du Deffand en qualité de prétendant à ma main. Je racontai l'histoire à ma tante ; on écrivit à mon père, à mes tuteurs, et en moins d'un mois, tout fut prêt, tout fut décidé.

Ceux qui me connaissent bien savent que je ne parle jamais de mon mari, que je n'ai jamais pu supporter les discours sur son compte ; il ne leur paraîtra point extraordinaire que j'en reste là des détails de mon mariage. Certaines actions, certaines pensées doivent se cacher à tous les yeux. Quels que soient les torts d'un mari, à quoi bon les révéler ? Quels que soient aussi ses bons procédés, ils ne regardent personne. Les secrets de l'intérieur se conservent pieusement, à mon avis ; on ne s'étonnera donc pas s'il est rarement question, dans ces mémoires, de M. du

Deffand [illegible] vous l'annonce d'avance [illegible] lecteur, nous ne nous [illegible] quitterons qu'en cas de [illegible] absolue ; d'ailleurs [illegible] si vite de ma [illegible] si peu de place.

Je [illegible] mariée à Champrond le [illegible] la troisième année de la Régence, juste au bon moment pour voir le monde de ce temps-là, et pour le juger. Il avait été convenu que nous partirions sur-le-champ pour Paris, et ce projet s'exécuta aussitôt que les [illegible] de l'hyménée eurent pris fin. Je fis un grand [illegible] en quittant la Bourgogne, il me sembla [illegible] sur cette route bienheureuse [illegible] refermer trop tôt. Je n'eus pas le temps d'y [illegible].

IX

M. du Deffand, pendant le voyage, voulut faire l'amoureux, et Dieu sait comment il s'y prenait ! Un soir, impatientée des cent mille gaucheries du jour, je lui demandai, [illegible] rogue, comment il appelait ses démonstrations [illegible] sentiments, et en quoi cela pouvait nous convenir à tous les deux.

— Mais c'est de l'amour, et cela nous mènera au bonheur, si vous voulez.

— Ah ! c'est là de l'amour ! je suis bien aise de l'apprendre, il n'y a pas besoin de me recommander de le fuir. Je le connais trop à présent pour y retourner, monsieur.

En moi-même, je savais bien que l'amour de Larnage ne ressemblait pas à celui-là, et que M. du Deffand avait en passion un air qui n'appartenait qu'à lui. Les femmes ont un coin secret dans leur cœur où elles enfouissent ce qu'elles ne s'avouent pas à elles-mêmes, et jamais les philosophes n'ont fourré le nez dans ce coin-là, bien qu'ils s'en vantent fort. De quoi ne se vantent-ils pas !

Nous arrivâmes à Paris. M. du Deffand nous logea chez une de ses parentes, en attendant qu'on eût décidé notre position ; nous ignorions encore où nous nous fixerions. Je penchais pour Paris ; mais il fallait savoir si nous y pourrions vivre convenablement. Notre première visite fut pour la duchesse de Luynes, et la première personne que je rencontrai en mettant le pied dans l'hôtel, ce fut Larnage, sortant avec un portefeuille à la main. Il me salua très respectueueusement, et devint pâle comme un linge. J'étais plus pâle et plus émue que lui ; M. du Deffand me demanda [illegible] qui me troublait ainsi. Je répondis que j'étais incommodée de la chaleur, et je me hâtai de monter chez ma tante. Elle m'accueillit à merveille, enchanta M. du Deffand par mille prévenances, et nous retint à souper malgré mon refus.

C'était justement ce que je craignais. J'allais me trouver en face de ce malheureux auquel j'avais écrit une lettre fort [illegible] au moment de mon mariage, en lui interdisant de me [illegible]. Il s'y conforma sévèrement, je n'eus point à m'en [illegible]. Le pauvre garçon m'obéit et en souffrit étrangement, je l'ai bien su depuis. Ce jour-là, il parut à table comme un criminel, il osait à peine lever les yeux. M. et madame de Luynes, qui ne se doutaient de rien, le plaisantèrent sur son élève et sur la réserve qu'il gardait avec elle. Il s'embarrassa dans une réponse stupide, que l'on ne comprit pas, excepté moi, qui ne comprenais que trop !

Je crus que ce souper ne prendrait point de fin : j'y fis cependant une rencontre dont l'influence fut grande sur ma vie, celle de M. de Fériol, ancien ambassadeur du roi à Constantinople, et de madame sa belle-sœur, laquelle était mademoiselle Guérin de Tencin, sœur du cardinal et de la célèbre chanoinesse que nous retrouverons souvent. Madame de Fériol me prit en gré tout de suite, elle me fit mille agiots, elle m'engagea à la venir voir, et ne me quitta [illegible] que je ne lui eusse promis ma visite.

Madame de Fériol avait pour mari un receveur général de finances, qui devint après conseiller et président au parlement de Metz. Sa femme ne s'en souciait guère et affichait [illegible] publiquement un commerce avec le maréchal d'Uxelles, qui l'aima tant qu'elle fut jeune, et qui ensuite la laissa pleurer ses charmes. En ce temps, elle se soutenait encore ; je la trouvais vieille parce que j'avais vingt ans, mais elle était vraiment belle, et pouvait plaire à mieux qu'un podagre. Elle m'invita, dès le lendemain, à une espèce de fête que je n'eus garde de refuser, et qui, par le fait, se donnait pour moi.

Madame de [illegible] caractère difficile, fantasque, capricieux, ne [illegible] pas de vieillir, et tout ce qui l'entourait en [illegible] la peine. Chaque rebuffade, chaque moment d'humeur du maréchal retombaient sur des malheureux qu'elle punissait de ses larmes. Elle avait deux fils : Pont de Veyle et d'Argental, deux compagnons de toute ma vie, qui y entrèrent à son aurore et qui ne se sépareront plus de moi jusqu'à ce que la mort nous sépare : elle semble nous avoir oubliés tous les trois. Pont de Veyle et moi, nous sommes de la même année ; d'Argental a trois ans de moins, et nous vivons, mon Dieu ! c'est effrayant !

Cette maison des Fériol était à cette époque une des plus agréables de Paris ; elle recevait grande et bonne compagnie, et ils avaient tous de l'esprit. Nous y allâmes dîner ; nous étions conviés pour la journée et nous y trouvâmes, entre autres, milord Bolingbroke, ministre disgrâcié d'Angleterre et la marquise de Villette, avec laquelle il vivait depuis une année déjà, et dont il était éperdument amoureux.

Nous y trouvâmes encore mademoiselle Delaunay, femme de chambre confidente de madame la duchesse du Maine, avec laquelle je me liai sur-le-champ. Nous y trouvâmes aussi madame la marquise de Parabère, alors dans tout l'éclat de sa faveur près de M. le régent ; elle fit beaucoup de pas vers moi, et je ne la repoussai point. Madame de Parabère était la séduction en personne ; c'était une de ces enchanteresses auxquelles on ne peut résister, quelque envie qu'on en ait, et qui s'emparent de votre cœur malgré vous.

Nous y trouvâmes surtout une extraordinaire et adorable créature, une Turquesses, amenée en France par M. de Fériol, dont je fis plus tard mon amie, et qui me plut dès le premier abord. On la nommait mademoiselle Aïssé. L'ambassadeur l'acheta toute petite fille pour la faire élever, et il la destinait à l'honneur de sa couche lorsqu'elle aurait l'âge ; ce qui paraissait tout simple au pays où il l'avait prise. Aïssé lui échappa avec beaucoup de bonheur et beaucoup d'adresse. Elle resta sa fille seulement, et, quoi qu'en aient dit les sots propos du monde, M. de Fériol ne lui baisa même pas le bout des doigts.

Toutes ces personnes que je viens de nommer furent parmi mes intimes, et toutes ces personnes ont eu une vie singulière. Je veux vous la raconter. Je compte faire de ces mémoires une galerie où l'on pourra chercher l'histoire de mon siècle et de la société que j'ai fréquentée. Je prétends ne m'astreindre à aucune règle, je prétends tracer mes portraits à ma fantaisie, je prétends exhumer ces figures disparues depuis longtemps, à mesure qu'elles se présenteront à mon imagination ou à ma mémoire ; c'est la seule façon de les rendre vivantes, d'être vraie, d'être exacte, et je tiens à l'un et à l'autre.

Madame de Fériol avait sa terre de Pont de Veyle en Bourgogne, mais elle y allait rarement. Le prétexte de voisinage, si voisinage il y avait, fut cependant celui qu'elle prit pour me fêter et me recevoir ainsi. Je me laissais faire, enchantée que j'étais de cet entourage, de causer, d'entendre causer des gens d'esprit, et de graver dans mon souvenir ce que j'entendais. Fort ignorante, fort curieuse, avide de savoir, d'apprendre, je ne pouvais être à meilleure école ; je me sentais dans la sphère que j'avais rêvée, qui convenait à mes goûts, et il me sembla, pendant quelques heures, que j'aimais M. du Deffand, pour le remercier de m'y avoir conduite.

Le soir, je vis pour la première fois Voltaire, qui venait de donner *Œdipe*, et que l'on s'arrachait. Il avait déjà passé son année à la Bastille pour ses *J'ai vu*, et était dans la fougue de sa rancune. Ce visage de chat me frappa d'abord ; bien qu'il fît patte de velours, on devinait la griffe, et, malgré ses efforts, il la sortait quelquefois. Madame de Parabère en riait aux larmes, et, lorsqu'il risquait une épigramme, elle levait son petit doigt en fuseau (que je vois encore) pour le menacer.

Une autre personne, d'une célébrité différente, arriva aussi pour souper : ce fut madame de Tencin, la sœur de madame de Fériol, si connue par son esprit, par ses intrigues et par la place qu'elle a tenue dans le monde au commencement de ce siècle. Elle avait, à cette époque, trente-six ans environ ; elle était belle et fraîche comme une femme de vingt ; ses yeux pétillaient ; sa bouche avait un sourire en même temps doux et perfide ; elle voulait être bonne et se donnait mille peines pour le paraître, sans y pouvoir réussir. On n'en était pas dupe, elle le savait et le comprenait du reste, elle ne se décourageait pas, bien qu'elle en fût horriblement contrariée.

Plusieurs fois dans cette soirée, elle se prit de bec avec Voltaire, et rien n'était plus curieux que ces querelles ; ils ne s'aimaient pas, ils se craignaient, ou plutôt ils s'observaient, aiguisaient leurs regards et en ménageaient les traits pour les lancer plus sûrement ensuite ; c'était un étrange spectacle. Je vous raconterai la comtesse Alexandrine de Tencin tout comme les autres ; patience, chacun viendra en son temps.

Ah ! quels beaux jours pour moi que ces jours de jeunesse ! que j'aime à me les rappeler ! quelles joies ! quels succès ! quels amours ! et autour de moi quels gens, quels esprits ! Comme on se hâtait de vivre ! Cette hypocrisie, im-

posée par les dernières années de Louis XIV, ce masque posé forcément sur le visage pesait à tout le monde; on avait hâte de le déposer; on le jeta trop loin. Rien ne peut donner une idée de ce qu'était la société alors, rien, pas même ce que nous avons vu des débordements de la cour et de la ville sous le feu roi. L'exemple de M. le régent gagnait toutes les classes; il semblait que l'on mit les morceaux doubles. Pour une jeune personne telle que j'étais, c'était une dangereuse école; j'y devais perdre naturellement ces principes méticuleux, donnés par [illegible] et par mes religieuses. Comme la religion ne les soutenait point, ils s'envolèrent bien vite. Il me faut l'avouer; sans cela comment expliquer [illegible] le reste de ma vie?



Madame de Parabère

Je n'ai jamais été comprise. On a toujours attribué mes faiblesses à des causes qu'elles n'avaient point. Il n'est pas un de mes contemporains qui ne m'ait crue passionnée ou

coquette : je n'étais ni l'une ni l'autre, j'étais ennuyée. J'ai essayé pour me distraire, j'ai [illegible] l'amour des autres [illegible] désœuvrement, j'ai [illegible] parce que je [illegible] d'eux et que [illegible] m'ennuyer moins d'un [illegible]. Je n'ai point réussi [illegible] l'ennemi, il est [illegible] triomphant dans [illegible] après avoir brisé [illegible] que je lui opposais [illegible] de le vaincre. Il [illegible] maintenant. Il me [illegible] il s'assied à table à [illegible] il me conduit [illegible] coupe le dégoût ou [illegible] de moi, il [illegible] la lassitude [illegible] à me retenir sous sa [illegible] et ceux qui m'approchent [illegible] mes courts instants de sommeil [illegible] mes souvenirs lui échappent, [illegible] jamais !

X

Le [illegible] de la fête, j'étais à peine éveillée, qu'on [illegible] madame de Parabère. Elle forçait ma porte et [illegible] dans le petit appartement que j'habitais, dont j'étais honteuse déjà, et que je voulais échanger bien vite contre une maison convenable. Ma journée chez madame de Ferriol m'avait décidée, et il ne pouvait plus être question pour moi de quitter Paris ; je sentais que je ne vivrais pas ailleurs désormais, et que ma place était là.

Notre parente, bonne dévote qui ne voyait personne, s'enfuit au fond de son jardin, en apprenant qu'elle avait chez elle la maîtresse de M. le régent. Mon mari la brusqua et l'appela prude ; elle lui répondit que toute l'eau bénite du diocèse ne laverait pas la place où cette impure avait passé.

Moi, pendant ce temps, je recevais la marquise toute charmante et toute fraîche, malgré l'heure matinale et une nuit [illegible] au Palais-Royal dans une de ces orgies [illegible] madame la duchesse de Berry de cent ans [illegible]. Madame de Parabère était construite en [illegible].

[illegible] en apparence, elle avait en réalité une [illegible] de [illegible] ; ses beaux yeux noirs tenaient [illegible] que leurs promesses, déjà bien provocantes cependant ; son teint d'un blanc cuivré, ses cheveux comme de l'ébène l'avaient fait surnommer par son royal amant *le petit Corbeau*. Elle riait de ce sobriquet, en signait souvent [illegible] billets du matin.

— Ma toute belle, me dit-elle en entrant et sans écouter mes excuses, je sais ce que vous allez me dire sur votre [illegible] et sur votre toilette ; cela ne signifie rien entre nous. Vous me plaisez infiniment ; je raffole de vous depuis hier ; j'en ai parlé toute la nuit à M. le régent et à madame la duchesse de Berry ; je vous mènerai chez eux, c'est convenu.

— Mais, madame...

— Vous ne le voulez pas ?

— Ce n'est pas [illegible] c'est...

— M. du Deffand ? interrompit-elle ; est-ce que M. du Deffand veut quelque chose ? Je l'ai vu pendant un quart d'heure, cela m'a suffi pour savoir ce qu'on pouvait attendre de lui. Ne balancez pas. Leurs Altesses Royales vous attendent, je vous présenterai un de ces jours. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment ; je viens vous enlever...

— Moi, madame !

— Oui, vous, et sans votre mari encore. Vous dînerez avec moi.

— C'est impossible.

— Impossible ! Ah ! quel mot de province, qu'on ne connaît [illegible]. Comment une personne aussi spirituelle que [illegible] le l'employer ? Impossible ! Dépêchez-vous de [illegible] et allons-nous-en ; cette maison a des parfums [illegible] me donnent des vapeurs. Quand la quittez-vous [illegible] ?

[illegible] point de réponse à ce flux de paroles ; ce [illegible] M. du Deffand au logis et courir [illegible] de tout mon pouvoir ; [illegible] levait les épaules à mes raisons. [illegible] mes [illegible] en tirant mes habits, mes joyaux, [illegible] été ceux que je pouvais garder, suivant elle, et de l'autre ceux dont il fallait me défaire. Et tout cela [illegible] en chantant, en tournant par la chambre, en se [illegible] de moi, en m'embrassant sur les deux joues et en [illegible] fort de ma cousine, de sa maison, de [illegible] de ce qui m'entourait enfin, sans en excepter [illegible].

Lorsqu'elle eut fini son triage, elle appela ma femme de chambre ; et, comme je lui demandais ce qu'elle en voulait faire :

— Attendez, me dit-elle, vous allez voir.

La femme de chambre entra.

— Comment vous nommez-vous ? continua madame de Parabère.

— Paulet, madame, répliqua l'autre avec une belle révérence.

— Eh bien, mademoiselle Paulet, voilà des hardes et des effets que madame la marquise vous donne ; remerciez-la et servez-la toujours bien ; allez, ma mie, on vous rappellera pour habiller votre maîtresse.

Je restai ébahie ; elle disposait ainsi de ma garde-robe, de mes cadeaux de noce achetés à Dijon, et dont j'étais si fière, et sans s'informer s'il me restait les moyens de les renouveler. J'étais sur le point de m'en fâcher tout haut ; madame de Parabère s'en aperçut, elle ne me laissa pas le temps de parler.

— Ma chère petite, me dit-elle, il faut vous habiller comme tout le monde, il faut oublier la province et vous transformer ; une femme de votre âge et de votre beauté ne peut pas porter des oripeaux semblables à ceux dont je vous débarrasse. Ne les regrettez pas, achetez-en d'autres, et soyez sûre, si cela vous inquiète, que l'argent ne vous manquera pas.

Elle m'embrassa ensuite, me cajola de telle sorte, que ma mauvaise humeur disparut. Je me laissai aller à lui promettre que j'irais dîner et que je passerais la journée avec elle.

— Nous aurons Voltaire ; je me suis réjouie de le faire venir chez moi et de le forcer à me faire la révérence, lui qui a tant écrit, tant parlé contre M. le régent ! J'aime ces contrastes, je les recherche, j'aime tout ce qui est étrange ; et je trouve la vie très douce ainsi. Oh ! les sévères, les moralistes auront beau dire, je ne croirai jamais que nous soyons sur la terre pour être malheureux !

Elle partit sur cette sentence, légère et vive comme un oiseau, me laissant à moitié charmée et très embarrassée surtout de savoir comment j'allais faire pour me donner un air de cour, et pour ne pas sembler une provinciale renforcée. Je pris défiance de moi-même, je me persuadai que j'étais ridicule, j'eus peur des réflexions et des épigrammes. Pour un rien, je serais retournée en Bourgogne ; heureusement, mon miroir me sauva.

Au milieu de ma toilette, on m'annonça une visite d'un autre genre et tout aussi agréable pour le moins ; je ne pus la renvoyer non plus, j'en aurais été bien fâchée. C'était madame de Staal, c'est-à-dire mademoiselle Delaunay ; elle n'était point mariée alors. La rencontre était curieuse. M. le duc d'Orléans et le duc du Maine étaient ennemis jurés, ils l'avaient été toute leur vie, et, depuis la Régence, c'était devenu une haine inextinguible ; je me trouvais lancée dès l'abord dans les deux camps, ce qui n'était pas une position facile, je vous assure.

Mademoiselle Delaunay me répéta ce que je venais d'entendre de madame de Parabère.

— Il faut que vous veniez à Sceaux. J'ai pensé à vous depuis hier ; vous êtes justement faite pour plaire à madame la duchesse et pour devenir sa favorite. Elle vous aimera à la passion ; vous les détrônerez toutes.

— Vous croyez, mademoiselle, que Son Altesse daignera me recevoir ?

— A bras ouverts, vous dis-je, et avec une grande joie. On s'amuse beaucoup à Sceaux ; on y joue la comédie, on y donne des fêtes charmantes. La princesse aime par-dessus tout les gens d'esprit, et vous en avez tant, que vous êtes sûre de sa faveur.

— Moi, mademoiselle, je suis une sotte ; j'en suis doublement convaincue depuis hier, et je ne saurai pas tenir ma place dans ce palais où tant de beaux esprits brillent incessamment.

— Allons donc ! vous y trônerez des premières ; j'y retourne tout à l'heure et je vous annonce ; vous serez, je n'en doute pas, invitée bientôt. Madame ne laissera point échapper une occasion aussi rare de trouver réunis l'esprit et la beauté.

A Sceaux et au Palais-Royal ! les soupers de M. le duc d'Orléans et les comédies de madame du Maine ! c'était bien pour une débutante ; aussi la tête m'en tourna quelque peu ; j'eus un instant d'éblouissement, et j'allai droit à mon mari pour lui signifier son exclusion et la liberté que je lui laissais. Il me regarda avec des yeux ronds qui voulaient parler, et qui ne disaient rien. En toutes choses, la volonté ne manquait pas à M. du Deffand ; l'exécution seule était difficile.

— J'irai en passant chez madame de Luynes, monsieur, et, si vous y voulez venir, elle en sera charmée ; après quoi, je vous laisserai à madame votre cousine, et l'honneur de votre compagnie lui sera très agréable, je n'en doute pas. Elle a plusieurs personnes à dîner, de saintes personnes dont je

ne suis pas digne, et qui s'édifieront beaucoup de votre entretien.

M. du Deffand resta quelques instants immobile à la même place ; je ne sais trop à quoi il pensait, et s'il pensait même ; ensuite il me fit la révérence et s'en alla.

Je le retrouvai prêt à l'heure fixée, attendant dans mon salon, et essayant de lire *Œdipe*, auquel il ne comprenait pas grand'chose. Il n'a jamais pu se débrouiller du Sphynx et du Minotaure ; ces mots sont restés dans sa tête sans s'expliquer ni se caser à une place, et rien n'était drôle comme les discussions qu'il avait là-dessus avec un pédant, commensal assidu de sa parente. Ils ne s'entendaient point et finissaient par s'injurier le plus poliment du monde ; c'était une bouffonnerie fort amusante, je vous assure, et dans laquelle je restais neutre, de peur de la faire cesser.

Lorsque nous entrâmes chez madame de Luynes, où il y avait toujours, et à toute heure, fort grande compagnie, j'étais un peu émue : Larnage pouvait se trouver dans quelque coin. Il y était en effet, et s'approcha de moi après la première presse. J'avais grande envie de lui parler aussi ; je le reçus en rougissant, je lui fis place, et je lui demandai comme une sotte, des nouvelles de sa mère avec une voix tremblante. Il s'inclina pour me remercier, et tout de suite il me dit :

— Êtes-vous bien heureuse, madame ?

— Sans doute, monsieur ; ne faut-il pas l'être ?

— Ah ! madame, vous avez eu peu de confiance en moi, peu de patience aussi. J'aurais atteint la fortune pour vous, si vous l'eussiez voulu.

— Hélas ! monsieur, la fortune court très vite et vous marchiez bien lentement, ce me semble, car je vous retrouve à la même place.

— Madame, vous êtes trop cruelle ! vous me reprochez mon impuissance et mon malheur.

— Monsieur, je me défends. D'ailleurs, que vous avais-je promis ?

— Rien ; mais vous m'aviez écouté, vous m'aviez laissé l'espoir et... j'espérais.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Madame, je n'espérerai plus, mais j'aimerai toujours.

Je trouvais Larnage particulièrement beau en parlant ainsi.

Madame de Luynes, qui venait d'arracher des paroles à M. du Deffand, s'approcha toute agrimachée et me demanda de la suivre dans son cabinet, où elle avait quelque chose à me dire. Je fus arrachée à cet entretien qui me plaisait, et je me levai de très mauvaise humeur. La physionomie de ma tante était à la morale, je la connaissais de longue main ; cependant j'étais loin de m'attendre à ce qu'elle allait me servir.

— Ma nièce, me dit-elle sans me laisser le temps de m'asseoir, votre mari m'a appris sur votre compte des choses qui m'étonnent.

— Qu'est-ce donc, madame ?

— Il prétend que vous vous rendez tout à l'heure, seule, chez madame de Parabère, cette honte de la noblesse, cette femme que personne ne salue plus quand on la rencontre !

— Cela est vrai, madame, répliquai-je sans m'étonner, mais me promettant, en moi-même, de faire payer à mon cher époux son bavardage.

La duchesse resta stupéfaite de mon audace. Elle avait compté sur une excuse, sur un mensonge peut-être ; cette franchise, cet aveu d'une énormité aussi incroyable lui comprima la parole. Elle trouva seulement un « Vous l'avouez ! » plein de terreur et de désolation.

Madame de Luynes était sévère ; ses liaisons, ses habitudes, ses rapports de famille la tenaient à l'ancienne cour, à la pruderie, ces legs du grand roi que nous nous empressions d'écarter avec joie et promptitude comme son testament. On comprend, du reste, que la vie du Palais-Royal fût sévèrement blâmée par une personne scrupuleuse, et qu'elle regardât comme de son devoir d'en écarter une jeune parente sans expérience, déjà sur le bord de l'abîme ; elle avait certainement raison, je le sais, mais alors je n'étais pas de cet avis.

— Et où est le mal, madame ? repris-je sans me déconcerter ; madame de Parabère n'est-elle pas d'aussi bonne maison que madame de Verrue, et fait-elle autre chose que ce que celle-ci a fait ? Or, j'ai eu l'honneur de rencontrer madame votre belle-sœur à votre table et à votre château de Dampierre, j'ai cru ne pas m'égarer en suivant la route où vous marchez vous-même.

Je savais quel coup je portais, la duchesse ne supportant pas une allusion à l'ancienne intrigue de la comtesse de Verrue avec le roi de Sardaigne. Elle et son mari l'avaient accueillie à grand'peine, et pour ainsi dire malgré eux. Ils la voyaient le moins possible et en gémissant, mais ils la voyaient, et c'était une grande croix qu'ils portaient. Le trait avait donc touché juste. Ma tante se leva d'un air sec et gêné et me montra la porte d'un geste souverain.

— Allez donc, madame, puisque vous le voulez ; mais, si vous déshonorez votre nom, ne comptez pas sur moi pour vous soutenir. J'ai rempli mon devoir, je ne vous en parlerai plus.

XI

J'allai donc chez madame de Parabère, fière de ma victoire ; c'était réellement une levée de boucliers : résister en même temps à mon mari et à ma tante, quand cette tante surtout était la duchesse de Luynes ! Pour un début, je promettais. Maintenant que je vois les choses de loin et sensément, je conviens que j'avais tort. Ce n'était pas tout à fait ma faute : l'esprit de mon temps, les idées de révolte, devenues si imminentes aujourd'hui, commençaient à poindre et m'emportaient. On respectait déjà moins les parents et les devoirs ; ceux de l'autre siècle en gémissaient avec raison. Cela nous a conduits bien loin, et nous ne sommes qu'en haut de la pente, on verra après nous !

Madame de Parabère m'accueillit les bras ouverts et avec des exclamations.

— Je ne vous attendais plus, ma reine ! s'écria-t-elle ; qui vous a retenue ?

— Ce qui retient les femmes : mon mari.

— Ah ! que vous avez été folle d'en prendre un ; que je regrette de ne pas vous avoir connue plus tôt, comme j'aurais arrangé autrement votre existence !

— Ne le fallait-il pas, ou bien rester mademoiselle de Chamrond, et devenir une vieille fille comme ma tante !

— Il fallait s'appeler la comtesse Marie de Chamrond, et devenir une chanoinesse comme la comtesse Alexandrine de Tencin.

— Ah ! c'est vrai ! répliquai-je en soupirant ; pourquoi mes parents n'ont-ils pas songé à cela ?

— Une chanoinesse ! mais c'est le parangon du bonheur sur la terre ! Une chanoinesse ! libre, bien placée partout, avec la consistance d'une femme mariée, point de devoirs, point de mari, un revenu qui permet de vivre et d'accepter l'aide des autres, l'indépendance d'une veuve sans les souvenirs et ce reste de lien que vous impose la famille, un rang incontestable, qu'on ne doit à personne ; l'indulgence, l'impunité même ! Les propos et les discours, dont on se moque, ne vous atteignent pas, parce qu'ils ne peuvent rien changer à votre état. Et, pour tous ces avantages, la peine de porter une croix qui vous sied, des habits noirs ou gris qu'on peut rendre aussi magnifiques qu'on le désire, un petit voile imperceptible et un affiquet. Convenez que c'est tout bénéfice. Ah ! si je n'étais pas la marquise de Parabère, je serais certainement la comtesse Marie de la Vieuville.

— L'un vaut l'autre.

— Oui, grâce à mon parti pris. Il faut qu'on me prenne ainsi ou qu'on me laisse. Je ne changerai pour personne, je l'ai hautement annoncé. Je suis jeune, jolie, libre, riche ; j'ai l'esprit de mon âge et de ma condition ; je m'amuse, je veux m'amuser, m'amuser le plus longtemps possible, m'amuser toujours, s'il y a moyen, et jeter les soucis à la porte. Qui me saurait gré de faire autrement ?

— Ah ! personne, sans doute, si ce n'est l'ancienne cour et les collets montés.

— Je préfère me brouiller avec eux : ils m'ennuient ; de cette manière, j'en suis débarrassée.

— M. le régent vous aime beaucoup, et vous l'aimez sans doute tout autant, cela console et cela tient lieu du reste. Du moins je suppose qu'il en est ainsi, ajoutai-je un peu honteuse de paraître si instruite et d'avoir laissé au souvenir de Larnage un empire absolu sur ma pensée.

Madame de Parabère me regarda en riant et en levant légèrement les épaules.

— Philippe ? Oui, il m'aime bien... à sa manière, et moi, je l'aime bien aussi... à la mienne. Connaissez-vous le régent ?

— Je n'ai pas eu l'honneur de lui être présentée.

— Je vous mènerai au Palais-Royal, je vous mènerai aussi chez madame la duchesse de Berry. Vous la verrez, cette princesse, et vous m'en direz votre sentiment.

J'eus comme un mouvement de vergogne et de pudeur révoltée à cette proposition, mais je n'osai le montrer, je craignais la raillerie.

— M. le régent ne viendra pas chez vous aujourd'hui, j'espère ?

— Qui sait ? j'espère bien qu'il viendra, au contraire ; je n'ai pas prié Voltaire pour autre chose. Je suis enchantée de les mettre ensemble. Ce petit Arouet enrage en dedans et il a un esprit fou ; le bon Philippe voudrait se mettre en colère contre ce serpent, il n'en a pas la force, et il lui

pardonne à Voltaire tout ce qu'il fera [illegible]. Il lui a pardonné [illegible] toute sa vie, [illegible] qu'il est. Ah ! [illegible] spectacle, voyez-vous !

— [illegible] bien convenable que [illegible] me trouve chez [illegible] n'en sera-t-il pas [illegible] ?

— Vous prenez le régent pour [illegible] XIV donc ? Il est toujours charmé de voir une jolie femme, et il ne s'inquiète guère de son [illegible] d'elle.

Cette existence [illegible] qui ne respectaient rien, cette franchise qui ne se respectait pas elle-même, ne ressemblaient point [illegible] à ces paroles mesurées de ma tante [illegible], j'en fus non pas scandalisée [illegible] étonnée jusqu'à l'épouvante. Madame de Parabère s'en aperçut ; elle m'embrassa follement [illegible] où la sensibilité perçait malgré elle.

— Je vous [illegible] j'ai été ainsi. Cela se passe, [illegible] plus heureux quand on n'entend plus [illegible] du plaisir.

On [illegible] à ce moment, il entra sans embarras [illegible] homme. C'était alors un drôle de jeune homme [illegible] gens aujourd'hui se le rappellent : [illegible] plus guère de ce temps-là. Sa grande taille [illegible] ni plus ni moins qu'aujourd'hui ; [illegible] était le même à cela près des rides ; son œil étincelant, sa bouche souriant toujours, d'un sourire coupant [illegible] comme une lame. Il était pâle, d'un teint bilieux, [illegible] assez avenant lorsqu'on ne le piquait point ; cependant, il fallait une grande habitude de son esprit pour être sûr qu'il ne se moquât pas de vous. On le croyait flatteur et obséquieux auprès des grands, tandis que toute sa personne n'était qu'une épigramme. Je le connus et je l'appréciai dès ce jour ; il s'en aperçut, et m'en sut bon gré ; il me l'a répété souvent depuis.

— Mon cher poète, dit la marquise, vous allez dîner avec madame la marquise du Deffand, qui veut bien me permettre de vous présenter à elle. Elle arrive de province afin de nous prouver qu'on y a plus d'esprit qu'à Paris.

Voltaire me salua et jeta sur moi un de ces regards qui vous aspiraient tout entière ; après cela, il savait qui j'étais, ce que je valais, et n'avait plus besoin de renseignements.

— Monsieur de Voltaire, avez-vous quelques vers à nous lire ?

— Des vers, madame ! moi faire des vers et les apporter ici ! On en a trop fait pour moi ; je puis me reposer.

— De la rancune, monsieur ?

— De la racune, madame ? Non, de la justice. Je me souviens.

— Pour un petit peu de Bastille, cela vaut-il la peine de se gendarmer ainsi contre un bon prince auquel Dieu a oublié de donner du fiel ?

— Je ne me gendarme contre personne, madame, et contre monseigneur le régent encore moins que contre un autre ; il a eu pour moi mille bontés, seulement, je ne saurais oublier ces bontés-là ; je tiens à les mériter toujours, et je ne dirais point mes vers, si j'avais le malheur d'en composer. Ce n'est point un crime de lèse-majesté que je pense.

La marquise se mit à rire ; on riait fort en ce temps-là.

— Je ne sais pourquoi vous vous plaignez de vos vers, messire Arouet ; ils viennent cependant de vous rapporter un beau succès, et M. le régent a applaudi des deux mains votre *Œdipe*, malgré les méchants, malgré les interprétations et les calomnies.

— Parce que monseigneur le régent a plus d'esprit que ses ennemis et les miens, parce qu'il juge les hommes ce qu'ils valent et les choses ce qu'elles sont.

— Et parce qu'il est *bon, trop bon* surtout, ajouta-t-elle avec intention.

— Qu'est-ce à dire, madame ? Croiriez-vous que cette bonté s'est fourvoyée pour moi, que je ne la méritais pas, que j'étais coupable ?

— *J'ai vu !* mon cher monsieur, *j'ai vu !*

— Ah ! parbleu, madame, et moi aussi j'ai vu, j'ai vu [illegible] les quatre murs de la Bastille, le visage du geôlier, [illegible] de M. le gouverneur, et je n'ai pas envie de les revoir.

— [illegible], n'aviez-vous point gagné ces visions-là, pour [illegible] bien raconté les visions cornues que votre [illegible] prêtées ?

— En vérité, madame, les *J'ai vu !* ne sont pas de moi, je le répète [illegible], je les renie, je les renie devant Dieu [illegible] hommes, et jamais, si vous me poussez à bout [illegible], je me mêlais de satire, j'en ferais d'une [illegible].

— Ah ! ah ! [illegible] vous ? demanda madame de Parabère en [illegible] comme une chatte attirée par la crème.

— Madame, [illegible] garder cela pour moi ; car, s'il paraissait quelque pièce de vers ou de prose où les mêmes idées se retrouvassent, on ne manquerait pas de me les attribuer, et j'ai assez de mes péchés, sans expier ceux des imbéciles.

On vint annoncer le dîner, qui fut très bon. La marquise était gourmande, comme tous les gens d'esprit ; c'est elle qui m'ouvrit ce temple, fermé pour moi jusque-là, et je lui en ai bien de l'obligation, depuis surtout que je n'en puis plus servir d'autre.

Voltaire oublia sa prison et fut charmant ; il nous fit des compliments, il se moqua de tout le monde, il piqua sur tous les ridicules, et déchira particulièrement la comtesse de Tencin, qu'il ne pouvait souffrir. Elle prétendait qu'il l'avait trop aimée, et qu'elle avait repoussé cet amour, ce qu'il ne lui pardonnait pas. J'en doute. Voltaire n'a jamais aimé les femmes ; il a eu un sentiment scientifique et vaniteux pour madame du Châtelet, laquelle n'en triompha qu'en violant son esprit. Je ne voudrais rien jurer pour des liens plus terrestres. Je vous raconterai en leur temps ces amours-là, dont j'ai été témoin, et vous verrez combien cela se passait dans les astres et au milieu des nuages.

En sortant de table, nous trouvâmes dans le salon un seigneur de moyenne taille, d'un visage affable, d'une parfaite bonne grâce, d'une grande noblesse de port et de geste, et dont la physionomie était spirituelle et bonne en même temps. Madame de Parabère, qui me conduisait par la main, en riant, suivant son habitude, me lâcha à son aspect et courut à lui.

— Ah ! monseigneur, déjà ! dit-elle en lui faisant une demi-révérence. Vous êtes plus aimable que vous ne l'aviez promis.

— Et que vous ne le désiriez peut-être, ajouta le prince.

— Quelle folie ! je suis seule avec la jeune amie dont je vous ai parlé et M. de Voltaire.

— Ce qui n'est personne, monseigneur, ajouta celui-ci en s'inclinant profondément.

— Madame la marquise du Deffand, monseigneur, continua la folle créature en m'attirant vers le prince, une charmante femme, pour laquelle je vous demande vos bontés. Son mari est au service ; il est impossible qu'il n'ait pas quelque sollicitation à faire et que vous n'ayez pas de grâces à lui accorder.

— C'est à madame de me donner ses ordres et je m'empresserai d'obéir, répondit le prince avec un regard que les femmes devinent et qui sont tout un discours.

Je ne sus rien trouver qu'une sotte révérence, une de ces révérences de paon ou plutôt de dinde faisant la roue, enseigne de l'embarras ou de la suffisance. Le prince ne s'y trompa pas, il me laissa le temps de me remettre, et, se tournant vers Voltaire, dont le sourire parlait :

— Vous voilà, monsieur le prophète, monsieur le raisonneur ! lui dit-il ; j'ai pensé à vous ce matin.

— A moi, monseigneur ? Aye ! aye ! j'ai grand'peur ; n'y a-t-il point de Bastille au fond de cette pensée ?

— Vous n'avez pas fait *les Philippiques*, monsieur de Voltaire, vous en êtes incapable, continua le régent d'un ton ému et pénétré.

— A-t-on osé m'en accuser, monseigneur? s'écria le poète indigné.

— Non, non, monsieur ; d'ailleurs, l'auteur ne se cache point : c'est la Grange-Chancel, un ancien page de la princesse de Conti, maître d'hôtel chez ma mère, nourri par notre maison, élevé par elle ; c'est cet homme qui m'accuse d'être incestueux, empoisonneur, que sais-je !

Madame de Parabère, voyant qu'il s'attendrissait, voulut lui prendre la main. Elle savait combien cette plaie était profonde, depuis que M. le duc d'Orléans connaissait ces vers ; il en parlait à tous ceux qui l'approchaient. Le prince la repoussa doucement.

— Soyez tranquille, madame, je ne m'en occuperai plus. J'ai fait justice ce matin.

— Quoi ! monseigneur, la Grange... ?

— Vous l'avez envoyé rouer, j'espère ? dit vivement la marquise.

— Non, madame, je l'ai vu et je lui ai demandé s'il pensait réellement les horreurs qu'il a écrites. Il m'a répondu qu'il pensait tout cela.

— Tant mieux ! car, s'il en était autrement, je vous aurais fait pendre, lui ai-je répondu.

« Je l'ai condamné aux îles Sainte Marguerite, et je ne l'y laisserai pas longtemps, il n'a offensé que moi. Quant à vous, monsieur de Voltaire, ma pensée était meilleure que vous ne le croyiez. Vous pouvez passer chez mon trésorier : il vous remettra certaine somme pour aider *Œdipe*, jusqu'à un autre succès.

— Ah ! monseigneur, que je vous remercie ! chargez-vous toujours ainsi de ma nourriture, mais non plus de mon logement.

Le régent allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit, et un

laquais annonça le comte de Horn. Le visage du prince se contracta sur-le-champ, et madame de Parabère devint fort rouge. Quant à Voltaire, il souriait toujours; seulement il évita de regarder personne, son sourire était trop bavard.

XII

Le jeune homme qui venait d'entrer était singulièrement beau, singulièrement paré, et portait dans toute sa personne une sorte de distinction étrange, impossible à méconnaître. L'expression de ses grands yeux voilés était une mélancolie tendre, une tristesse fatale dont la fascination était irrésistible. Il salua d'abord M. le régent avec une nuance imperceptible de fierté cachée sous un profond respect; ensuite madame de Parabère avec une cérémonie affectée; puis moi, puis Voltaire, qui le lui rendit en s'effaçant. Toute novice que j'étais, je devinais un mystère et une gêne; chacun me semblait mal à l'aise, et M. le duc d'Orléans plus que personne.

— Je vous croyais absent, monsieur le comte, dit-il enfin, du ton d'un maître qui interroge et qui blâme.

— J'étais en effet parti pour l'Allemagne, monseigneur; mais je suis revenu.

— Cependant votre famille vous attendait, monsieur; madame votre mère avait écrit à Madame, pour la supplier de vous faire partir, et nous nous étions engagés à vous renvoyer au prince votre frère.

— Pardon, monseigneur, il y a une petite erreur dans ces paroles; les choses ne se sont pas tout à fait passées de cette manière; voilà pourquoi je suis de retour.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? interrompit le régent avec beaucoup de hauteur; en aurais-je donc menti?

— Me préserve le ciel de rien penser de semblable, monseigneur! je veux dire seulement que vous avez été trompé. Ce n'est point ma mère qui a écrit pour me rappeler, ce sont de faux rapports adressés d'ici à ma famille, et qui l'ont alarmée sur ma conduite. Je suis allé m'expliquer, j'ai vu les pièces, j'ai confondu la calomnie, et je suis revenu, certain de ne plus être dérangé dans mes projets et dans mes plaisirs.

— Je le souhaite, monsieur; cependant je vous engage à ne pas vous présenter devant Madame; le mépris de ses bons offices et de son intervention ne lui plaira certainement pas, et vous seriez fort mal reçu.

— Je sors à l'instant de chez Son Altesse royale; mon auguste cousine m'a accueilli avec sa bonté ordinaire; elle m'a grondé un peu et m'a pardonné ensuite, en m'engageant à revenir causer avec elle de notre chère Allemagne et de nos parents.

M. le régent se mordit les lèvres; le jeune homme jouait serré.

La marquise détourna l'entretien et fit intervenir Voltaire, qui se tenait à l'écart, en observant avec ce diantre de sourire que vous savez. Il se fit prier, car, dans sa jeunesse, Arouet n'était pas courtisan, je vous l'ai dit. Il aimait que les grands vinssent à lui, et il n'allait vers eux qu'en se moquant de leur omnipotence. Il y avait en lui du frondeur et du bourgeois révolté. Il n'était pas encore ce gentilhomme bâtard que nous avons vu depuis. Madame de Parabère s'en impatienta et s'en prit à moi.

— Voyez donc, monseigneur, quels beaux yeux et quels beaux cheveux a cette provinciale-là! C'est, en vérité, à nous rendre jalouses, d'autant plus qu'elle n'en est point orgueilleuse et qu'elle semble aussi modeste, aussi simple au milieu de sa beauté, que si Dieu l'avait faite laide comme madame de Brancas.

M. le régent était trop poli pour ne me point regarder après une invitation semblable: il se tourna de mon côté; son œil m'en dit plus que madame de Parabère n'en pensait peut-être. Je baissai mes regards.

— Madame, reprit le prince, ne viendrez-vous pas au Palais-Royal? Je serais charmé de vous y voir souvent.

J'ignorais l'art de parler sans rien dire, de promettre sans assurer; je devins fort rouge, et je ne répondis point. La marquise s'en chargea.

— Demain, monseigneur, demain, je la conduirai chez madame de Berry et chez Votre Altesse royale; mais nous avons un mari de Bourgogne qui n'aime point à veiller, et qui aime à ce que madame sa femme l'imite en toutes choses; nous avons une cousine, chez laquelle nous demeurons, qui ne voit en vous autre chose qu'un antechrist, qu'un diable à cornes et à fourche, et, comme nous sommes jeunes, nous craignons ces révérends personnages, nous n'osons pas!...

M. le régent écoutait, la tête à demi baissée, et comme s'il prenait une décision intérieure.

— M. du Deffand est un bon militaire, sans doute, madame? Il a servi, je le sais, et une mission de confiance ne lui répugnerait pas?

Je devins rouge jusqu'aux yeux; je n'étais pas niaise, et je comprenais fort bien la portée de cette question. Il me répugnait d'y répondre. L'éloignement de mon mari alarmait ma conscience; je le sentais comme un appui, quelque frêle qu'il fût, et il me semblait qu'en devenant complice de son éloignement, je m'ôtais le seul moyen de résister aux séductions qui m'entouraient. Je désirais m'amuser, je tenais à être du bel air, je me jetais sans répugnance dans une vie très différente de celle que j'avais connue jusque-là; mais *ma pensée n'osait aller plus loin*, selon l'expression de madame de Sévigné. La proposition du prince me fit donc peur et m'effaroucha.

Madame de Parabère, avec sa finesse toute féminine, s'en aperçut à merveille; elle intervint, sans me laisser le temps de répondre.

— Non, non, monseigneur, non, y pensez-vous? séparer des nouveaux mariés, priver cette jeune femme de son protecteur! Pas encore, il est trop tôt.

— Au fait, reprit Voltaire, qu'on leur laisse au moins le temps de se bien connaître pour qu'ils puissent se détester en sachant pourquoi.

Le comte de Horn se taisait et regardait la marquise, lorsque M. le régent ne le voyait pas. De nous tous, le seul qui fut à son aise, c'était assurément le poète; il riait des autres et assistait comme à un spectacle. *Le petit Corbeau*, pour détourner l'attention de notre petit cercle et la porter ailleurs, se mit à éplucher la cour et la ville, et trouva des vertus qui n'existaient point, des vices qui n'avaient jamais été connus, dans le but de divertir ailleurs son royal amant, lequel paraissait trop disposé à penser ce soir-là.

— Vous savez les querelles de madame de Pléneuf et de madame de Prie, n'est-ce pas, monseigneur? Vous savez que la mère et la fille en sont aux couteaux tirés, et que madame de Prie fait une battue générale des amants maternels. Le pauvre M. de Prie, l'infortuné Pléneuf, qui n'en peuvent mais, en sont comme des fous; c'est à n'y pas croire.

— J'ai entendu parler de cela. De Prie ne veut plus de son ambassade, il est aussi indécis que sa femme elle-même; elle est fort jolie, sa femme.

— Qui en doute? Quant à moi, je la trouve charmante et lui sais beaucoup d'esprit.

— Elle a dix-huit ans à peine: n'est-il pas vrai, marquise?

— Je ne suis pas sûre de cela; et pourtant, si j'en crois son visage, elle aurait moins encore.

— Allons, vous êtes dans un jour de justice, et c'est bien à vous.

— Soyez donc aussi juste que moi, dit-elle tout bas au prince en se rapprochant de lui avec une câlinerie adorable, et ne boudez pas ce pauvre comte de Horn, qui ne le mérite en aucune façon.

Le régent se mordit les lèvres.

— Lui! c'est un homme sans foi, sans honneur, un libertin, un coureur de tripots.

Elle se mit à rire, et d'un geste éloigna le comte; Voltaire était déjà dans l'autre salle à regarder un tableau. Nous restâmes tous les trois.

— Philippe, reprit-elle en riant toujours, regardez-moi donc sérieusement si vous pouvez, et recommencez ces reproches.

— Oui, je les recommencerai, oui, c'est un joueur, un coureur de tripots.

— Et vous?

— Mais je ne les cours point, que je sache.

— Non, vous les avez chez vous. Tenez, soyez de bonne foi, vous en voulez à ce jeune homme non pas de sa conduite, qui vous importe peu, mais de l'amour que vous lui supposez pour moi.

— Ai-je donc l'air d'un jaloux? Ah! ma chère marquise, s'il me fallait prendre cette peine, au lieu de gouverner le royaume, à peine aurais-je le loisir de gouverner vos amants.

— Raillez si cela vous plaît, pourvu que vous m'écoutiez. Ce jeune homme m'aime, il est vrai.

— Tout de bon?

— Oui, il m'aime, et il y en a bien d'autres! Pourquoi vous inquiéter de celui-là?

— Je ne m'en inquiète pas.

— Ah! monseigneur, ceci n'est guère flatteur pour moi; prenez-y garde.

— Madame, je rends justice à votre vertu.

J'étais là en tiers, j'avais grande envie de me lever, car la position n'était pas tenable. Je fis un mouvement; la marquise m'arrêta; elle voulait un témoin, sans doute.

— [illegible], poursuivit-elle avec une certaine émotion, [illegible] le comte de Horn, ou Voltaire?

— [illegible] je ne hais que les [illegible] du roi, je n'ai jamais [illegible] les miens. Quant à mes rivaux, si j'en ai, [illegible] ou je les [illegible] point pourquoi [illegible] de la sorte [illegible] de pas[illegible] indigne de nous occuper [illegible], et pour lequel [illegible] serait un [illegible] d'autre chose, je vous prie, c'est déjà trop; appelez Voltaire, appelez votre protégé, vous allez [illegible] madame du Deffand que je vous adore [illegible] au point de redouter mon ombre, et ce [illegible] me juger, convenez-en.

La fine mouche [illegible] son but avec une hardiesse que je ne [illegible] je n'y compris rien alors; depuis j'ai [illegible] de cette scène si adroitement filée [illegible] ne [illegible] pas le but. Il resta [illegible] causant avec Voltaire et même avec M. [illegible] comme s'il n'eut pas eu d'inquiétude, [illegible] té l'instant d'auparavant de [illegible] ans était fou, il avait beaucoup d'[illegible] de manière charmante il savait beau[illegible] simple particulier, il y avait peu [illegible] valeur. J'en fus charmée. Il nous quitta [illegible] chacun même au comte de Horn, une [illegible]. La marquise le reconduisit jusqu'à l'anti[chambre], non pas pour obéir à l'étiquette, mais familière[ment] [illegible] le bras sur son épaule, elle ne se gênait point.

Voltaire et le comte ne tardèrent guère à s'en aller aussi.

— Où soupez-vous? me demanda la marquise.

— Chez moi, avec mon mari.

— Vraiment! Restez ici, je fermerai ma porte, et nous causerons.

XIII

Madame de Parabère riait beaucoup, je l'ai dit; elle paraissait très folle et très vive, elle plaisantait sur les événements les plus graves; et cependant je trouvais dans cette [illegible] quelque chose de forcé, de douloureux, pour ainsi dire: elle semblait tenir de force un masque sur son visage. Ce soir-là, elle devait souper au Palais-Royal, ainsi que cela lui arrivait presque chaque jour, mais, par une sorte de caprice, elle y renonça pour rester avec moi. Je m'aperçus du changement de son humeur, et je lui en demandai la raison.

— Ah! bah! répliqua-t-elle, une raison! pourquoi une raison? pourquoi m'inquiéter de cela? J'ai changé sans m'en apercevoir et si je vous en disais le motif, vous ne me [illegible] pas. Passons à d'autres discours, parlons de vous; contez-moi bien vos premières années, votre mariage; [illegible] si vous n'avez pas quelque galant, ou si vous [illegible] une vertu toute confite en pruderie et en dévotion. Ce serait dommage, en vérité, ce serait dommage, avec ce joli visage-là.

Je n'avais [illegible] envie de rien raconter. Bien qu'elle me plût infiniment, madame de Parabère m'étourdissait, je n'étais pas faite à ce bruit-là. J'éludai la question, en me [illegible] sur M. du Deffand et sur la manière dont notre [illegible] s'était décidé. Elle se moqua de ce qu'elle appelait ma bonhomie et de ma résolution de fidélité absolue.

— Mais, madame, [illegible] tromper mon mari...

— On ne le trompe pas, ma belle, on s'amuse. L'avez-vous trompé aujourd'hui? Cependant vous êtes ici sans sa permission.

Le raisonnement était spécieux, je n'y trouvai rien à répondre; pourtant j'étais encore timide dans cette route, [illegible] à pas effarouchés, je craignais de m'égarer et de [illegible] perdre. J'étais seulement curieuse, et je désirais savoir. J'interrogeais donc beaucoup, la marquise ne demandait [illegible] mieux que de répondre. Nous causions comme deux [illegible], et je commençais à m'instruire; je commen[çais] [illegible] à prendre plaisir à cette instruction, lorsqu'un [illegible] un message de M. le régent.

— [illegible] avec un mouvement d'humeur, que [illegible] je l'avais oublié.

C'était [illegible] fort joli page, le chevalier de Ravannes, [illegible] et aussi hardi que ses fonctions le [illegible] cavalièrement et remit à madame de Parabère un billet qu'elle reçut du bout des doigts. [illegible] et mordit ses lèvres.

— Quoi! [illegible] maîtresse de mon temps? Quoi! je ne puis rester seule chez moi, avec une amie, sans que l'on m'envoie chercher [illegible] que le souper serait triste en mon absence, et qu'il m[e] faut divertir les gens! Je n'irai pas, monsieur de Ravannes; dites-le à Son Altesse de ma part.

— Cependant, madame, Son Altesse vous attend.

— Eh bien, elle m'attendra.

— On vous attend, ainsi que madame la marquise du Deffand. Je suis chargé d'une invitation toute particulière pour elle.

— Moi? m'écriai-je effrayée.

— Oui, madame, répliqua-t-il avec le plus engageant sourire.

— Quoi! madame du Deffand! il faut la conduire, la voir faire son début ce soir à un souper du Palais-Royal, elle qui a peur de tout, elle qui nous prend pour des échappés de l'enfer? Ah! c'est très différent, alors, ah! je ne demande pas mieux! J'irai, nous irons. Je m'amuserai infiniment.

— Je ne puis accepter, moi, madame, répliquai-je tout émue.

— Vous ne pouvez accepter? Ah! la bonne folie! est-ce qu'on refuse M. le régent?

— Madame, j'ai l'ordre de vous emmener.

— Je ne puis absolument, c'est impossible, continuai-je, tout près de pleurer.

— Madame, j'ai l'ordre de ne pas m'en aller sans vous.

— Mais M. du Deffand?

— Je dois aller le prévenir en sortant d'ici; monseigneur y a pensé, monseigneur pense à tout.

— M. du Deffand sera furieux et ne me pardonnera jamais.

— Furieux contre le duc d'Orléans! l'oserait-il?

— Ah! que je suis malheureuse d'être venue! J'aurais dû écouter mon mari, ma tante. On me le disait bien, que j'irais plus loin que je ne voudrais.

— D'honneur, chevalier, elle est adorable, et je vous assure qu'elle va pleurer.

J'en avais grande envie; jamais je ne me trouvai plus empêchée. Ravannes et la marquise faisaient des éclats de rire à mes dépens, ce qui me mettait tout de bon en colère. Pourtant il y avait un petit coin de ma volonté qui disait oui. J'étais retenue par la crainte, par un reste de préjugé; autrement, j'avais grande envie de m'amuser, surtout grande envie de connaître ce qui m'effrayait si fort. Je fis une dernière et timide objection.

— Et puis je aller ainsi, dans un pareil costume?

— L'habit va bien; avec quelques joyaux, quelque ajustement, et ce sera l'affaire d'un clin d'œil, vous serez aussi belle, plus belle que les autres. Vous commencez à vous humaniser, pourtant.

— Non, non, madame; non, je ne veux pas, je ne puis pas.

— Monsieur de Ravannes, allez prévenir M. du Deffand; n'écoutez pas cette jolie pleureuse; pendant ce temps, elle se prépare, moi aussi; avant une heure, on sera à table.

— Madame! — Monsieur... n'en faites rien; ne voyez-vous pas qu'il me faudra rentrer demain matin; et comment serai-je reçue?

Les rires redoublèrent: je ne riais pas, moi.

— Elle a peur du fouet. C'est délicieux! Quel dommage qu'elle ait un mari! on la ferait inscrire comme pupille du roi, et tous les Chamrond du monde y perdraient leur latin. Allez, Ravannes, allez vite, pour lever la difficulté, nous la ferons reconduire demain par une escouade du guet assis, le corps le plus respectable de l'Europe; il faudra bien qu'on l'accueille.

Le page sortit; madame de Parabère m'entraîna, moitié de gré, moitié de force, à son cabinet de toilette; elle appela ses femmes, elles me coiffèrent, elles me parèrent comme une poupée, sans que je m'en mêlasse. La marquise tournait autour de moi, présidait, donnait des ordres. Je me laissais faire, et bientôt je commençai à me sourire, je me trouvai belle: c'était plus de la moitié du chemin de fait.

Le petit Corbeau pensa ensuite à elle: personne n'avait plus de goût. Je la vis se transformer subitement, la vivacité de ses mouvements m'étonnait de plus en plus; cependant elle ne riait plus depuis qu'elle ne s'occupait plus de moi, et son visage prit l'expression sérieuse que j'avais remarquée.

— Ils me veulent cette nuit, ils me forcent à venir, ils me le payeront, je n'épargnerai personne, et nous verrons ensuite comment ils me remercieront de ma franchise.

— Vous êtes donc méchante?

— Je suis furieuse. Je ne supporte pas qu'on me dérange et que mon amant prenne avec moi des airs de prince; je suis lasse de ce joug.

— Que ne le rompez-vous?

— Le rompre! c'est très facile à dire; mais que mettre à la place?

— Il y a tant de choses!

— Il n'y en a pas. Ma chère petite, retenez bien ceci, je suis dans mon jour de vérité, en voilà une: Il est cer-

taine existence qui devient indispensable, lorsqu'on l'a connue. On la maudit, on la déplore, on enrage, on voudrait la quitter, mais on y revient malgré soi, mais on ne peut plus en accepter d'autre, mais elle dégoûte de tout le reste, ce qui rend le bonheur impossible, puisqu'on ne peut la trouver nulle part. Cette existence-là, c'est la mienne, ce sera la vôtre, n'en doutez pas. Ce qui ne doit pas nous empêcher de souper avec Son Altesse, et de nous hâter encore, car on nous attend.

XIV

Nous entrions au Palais-Royal, que je ne m'étais pas encore rendu compte de ce qui se passait. J'allais devant moi, entraînée sans savoir où, sans réfléchir, plus d'à moitié contente, et bannissant l'inquiétude. J'aurais volontiers dit comme un personnage de l'antiquité : « A demain les affaires sérieuses ! »

Le carrosse s'arrêta, nous montâmes un petit degré. C'était un souper intime ; nous arrivâmes aux appartements par des passages peu éclairés, bien connus de la marquise, un garçon rouge marchait devant nous ; plus loin, nous trouvâmes des valets de chambre, puis des huissiers, enfin les portes d'un salon s'ouvrirent ; je me sentis dans une atmosphère embaumée, au milieu de mille bougies, où des femmes charmantes, des hommes fort élégants causaient et riaient à l'envi. Je fus éblouie, j'eus un instant d'étourdissement ; je n'entendis pas madame de Parabère me présenter au régent, que je ne saluai point d'abord ; je ne vis rien à force de regarder. Revenue de mon trouble, je distinguai le prince, qui me donnait la main, puis deux ou trois beautés qui m'examinaient, et j'entendis la marquise qui demandait le nom des convives.

— Qu'avons-nous là, monseigneur ?

— Madame de Sabran, madame de Phalaris, madame de Lussan, madame de Pléneuf, Nocé, Richelieu, Lafare, Simiane, Lauzun, et je ne sais qui.

— Quoi ? le vieux duc de Lauzun ?

— Cela vous étonne ? Cela m'étonne bien davantage encore ; car je ne lui pardonne point la belle besogne qu'il m'a faite au Luxembourg ; mais il est venu me demander à souper avec cette effronterie que vous lui connaissez, et je n'ai pas osé le mettre dehors.

— Viendra-t-on du Luxembourg ?

Le prince haussa les épaules.

— Ne m'en parlez pas ! ce sot amour nous l'enlève, elle veut rester seule avec lui, c'est un vrai scandale.

— J'irai demain lui présenter madame du Deffand ; je verrai cela.

Madame la duchesse de Berry, fille de M. le duc d'Orléans, dont il était question, habitait le Luxembourg. Elle s'était éprise de M. de Riom, neveu du duc de Lauzun. Celui-ci, âgé de plus de quatre-vingts ans, jadis aimé de Mademoiselle, avait épousé, depuis quelques années seulement, une charmante personne, fille du duc de Lorges, sœur de la duchesse de Saint-Simon, qu'il enfermait à Passy, qu'il rendait malheureuse à mourir, dont il était jaloux, bien à tort. Cela ne l'empêchait pas de chercher des maîtresses, de se vanter d'en avoir, de courir les jolies femmes et de hanter les lieux mal famés.

Lorsque son neveu plut à madame de Berry, lui qui savait s'y prendre avec des princesses, donna les meilleurs conseils sur la façon de se conduire, et amena la petite-fille de Louis XIV à épouser secrètement un cadet de Gascogne, ainsi que jadis il avait épousé lui-même la petite-fille de Henri IV. Ce sont deux exploits assez distingués dans la vie d'un homme.

Ce qui restait de Lauzun montrait un visage ordinaire, un air impertinent, une petite taille montée sur l'orgueil et la suffisance ; beaucoup d'esprit, une assurance que rien ne démontait, de la jactance, une opinion de soi-même allant jusqu'au culte ; enfin, un de ces personnages dont on peut faire son amant lorsque la jeunesse vous égare et vous emporte, mais dont on ne fera jamais son ami. C'est là une faible esquisse de cette *ruine* extraordinaire ; plus tard, vous le connaîtrez mieux.

Madame de Parabère s'approcha des femmes qui l'attendaient, je la suivis. Madame de Sabran avait d'abord partagé avec elle les bonnes grâces de M. le régent ; elle avait cédé sa place à madame de Phalaris, et ne paraissait plus au Palais-Royal que comme convive.

La duchesse de Phalaris, dont le mari avait été fait duc par le pape, — cela ne tirait pas à conséquence, et l'on ne prenait guère son rang au sérieux, — était une grande et grosse blonde, la peau blanche, les yeux langoureux, la tournure abandonnée. *Mon petit secrétaire n'a pas besoin de comprendre ce mot-là.*

(Note du petit secrétaire : *Il le comprend bien.*)

Madame de Phalaris manquait de [illegible], mais elle rachetait ce défaut par un autre, très précieux pour M. le régent ; ceci ne nous regarde point.

La marquise, résolue à se moquer d'elle, car elle ne pouvait la souffrir, commença par l'accabler de compliments sur sa toilette, d'assez mauvais goût, du reste. Ce n'étaient que bijoux, drap d'or, perles, diamants et colliers. Sa robe laissait voir sa poitrine tout entière ; aussi sa rivale dit-elle à madame de Sabran, comme en secret, de façon à être entendue de tout le monde :

— Cette bonne duchesse ignore donc que les hommes regardent seulement ce qu'on leur cache.

— Madame, reprit madame de Phalaris offensée, en faisant allusion au costume fort simple de la marquise, vous avez là un charmant déshabillé, il vous sied à ravir ; pourtant vous avez l'air de sortir de votre lit.

— Ce n'est pas comme vous, madame, on jurerait que vous ne vous êtes pas couchée depuis hier au soir.

— Est-ce que cela arrive quelquefois aux belles dames de ce temps-ci ? reprit *innocemment* le duc de Lauzun. Dans ma jeunesse, on n'avouait point ces choses-là, et, sauf les reversis ou le lansquenet, aucun de nous ne se vantait de pareille victoire.

— Autres temps, autres mœurs, monsieur le duc, et vous afficheriez bien haut aujourd'hui pareille bonne fortune si elle vous arrivait.

— Pardonnez-moi, madame, je ne suis pas M. le régent, je suis encore moins M. le comte de Horn, Dieu merci ! et pas plus le marquis de...

L'annonce du souper coupa cette litanie, heureusement pour madame de Parabère, car le malin vieillard avait toute honte bue, et l'on ne pouvait avec lui obtenir le dernier. On passa dans la salle à manger, autre merveille d'élégance et de richesse. Je fus placée entre M. de Lauzun et M. le régent, lequel avait à sa droite madame de Parabère, flanquée du duc de Richelieu.

— Monseigneur, s'écria étourdiment M. de Nocé, n'aurons-nous pas le cardinal ?

— Il attend la permission de madame de Parabère, qui l'a banni, je suppose... Pourtant non, le voilà. Mets-toi à table, l'abbé, et raconte-nous les nouvelles. Si tu ne les sais pas, qui nous les apprendra ?

— Je n'en sais que trop, monseigneur ; le plus certain, c'est que je deviens vieux, je perds la mémoire.

— Qu'as-tu oublié ?

— Mon souper d'hier.

— Tu es donc bien malade ?

— On place près de moi le soir, quand je travaille, un potage et une volaille ; sans cela, j'irais souvent me coucher à jeun. Hier, à dix heures, je commençais à avoir faim, j'ai demandé mon *en cas* ; mes gens m'ont assuré que je l'avais mangé, et pourtant...

— Vous devez l'avoir mangé ! interrompit-on de toutes parts.

— L'histoire court tout Paris, me dit Lauzun à l'oreille ; son maître d'hôtel l'avait négligé et on lui a fait cette histoire. Il l'a crue, ce grand ministre !

— Tu n'as pas tué tes officiers ? poursuivit le prince.

— A quoi bon tuer ces espèces ? Il y en a toujours ! Monseigneur, vous demandez des nouvelles ? J'en ai de curieuses : d'abord, de grandes plaintes de la police contre madame la marquise de Parabère.

— Contre moi ?

— Oui, madame ; vous nous donnez plus de besogne, à vous seule, que tous les sujets du roi ensemble.

— Comment cela ?

— Les rapports sont pleins de vous ; de tous côtés, ce sont des victimes de vos yeux qui se tuent ou qui meurent de désespoir ; nous ne savons auquel entendre...

— Il y en a qui [illegible] la comtesse de Lussan.

— Vous avez la bonté de les [illegible], madame, et c'est une générosité dont je vous [illegible], répondit madame de Parabère.

— Ah ! si l'on mourait pour si peu de chose, interrompit le marquis de la Fare, aucun de nous ne serait ici.

— Quoi ! pour un refus ?

— Je déclare que je n'en ai jamais reçu, s'écria fatuitement M. de Richelieu.

— Et moi, je déclare que je n'en ai jamais donné.

Cette naïveté de madame de Phalaris fit rire les convives aux éclats.

— Mon Dieu ! que cette femme aurait quelquefois de l'esprit, si elle n'était pas si sotte ! glissa tout bas la marquise à son voisin.

XV

— Marquise, vous [illegible] dédain le plus superbe pour nous tous [illegible] de Sabran.

— Je ne dédaigne [illegible] amis, madame, et vous savez aussi bien [illegible] vous en tenir là-dessus.

— Nous vous [illegible], ajouta M. de Richelieu.

— Je vous l'ai [illegible].

— Oh! [illegible].

— Je [illegible] encore à l'avenir.

— Ce [illegible].

— [illegible] exemple, je suis très bien disposée.

— Que [illegible].

[illegible] je suis une tante à testament, et que vous vous partagez ma dépouille.

[illegible] de voir ce testament, poursuivit le prince.

[illegible] vous amuserait beaucoup, monseigneur? Rien n'est plus facile.

— Votre testament? que de choses à léguer!

— J'ai bien des gens à satisfaire aussi.

Voyons, que me laisserez-vous, à moi? s'écria M. le duc de Richelieu.

— Mon miroir, monsieur le duc.

— Et à moi, madame?

— A vous, monsieur de Lauzun, mes tablettes.

— Me donnerez-vous quelque chose, chère marquise?

— Chère madame de Sabran, je vous lègue ma guenon Artémise, le modèle des veuves. Madame de Pleneuf daignera accepter tous mes parfums.

Elle en avait grand besoin; elle empoisonnait.

— Et M. le régent?

— Mes gouttes fortifiantes.

— Et le cardinal?

— Mon catéchisme.

— Et madame de Phalaris?

— Ah! c'est le plus important de mes legs: elle devra me remplacer entièrement en toutes choses, ce qui n'est pas facile.

— Vous me faites peur, madame.

— Oh! vous n'y êtes pas, madame la duchesse, je voudrais vous donner bien davantage, pour que la fête fût complète.

— Vos diamants, vos perles?

— Peut-être.

— Votre hôtel, vos carrosses?

— Non, je les garde.

— Après votre mort?

— Oui, pour me servir de cortège.

— Alors je ne vois pas.

— Cherchez bien.

— Ce sera quelque chien favori, dit M. de Nocé.

— Pas le moins du monde.

— Un amant?

— On ne [illegible] point cet objet-là, c'est un soin que vous ne nous laissez pas le temps de prendre, vous vous donnez vous-mêmes.

— Nous suivons votre exemple, madame, car, Dieu merci! vous changez plus vite que nous; seulement, à vous entendre, le dernier amour est toujours le plus fort.

— Il n'y a que les sottes pour donner ces raisons-là, cela ne se ressemble point.

— Vraiment? Expliquez-vous.

— A quoi bon m'expliquer? ne le savez-vous pas aussi bien que moi? On aime la première fois par curiosité, la seconde fois par dépit, la troisième par reconnaissance, et les autres par habitude.

— Quel est mon numéro? demanda le régent.

— [illegible], monseigneur, je ne suis pas femme à vous [illegible].

— [illegible] madame de Phalaris, que lui laissez-vous?

— [illegible] devinez pas? Ma réputation.

Nous [illegible] tous de rire.

— [illegible] n'est pas déjà si facile à soutenir. Que [illegible] d'abord, que je tue mes adorateurs! Madame [illegible] *tous ceux que vous tuez se portent à merveille* [illegible] le faisait observer tout à l'heure, si vous [illegible] nous souperions ce soir entre femmes.

Madame de P[illegible] pas, elle rit parce que les autres riaient.

— Dites-moi [illegible], vous me faites trop attendre.

— Supposez-moi [illegible] vous laisse les hommages, les compliments, les [illegible] vous laisse mes amis, sans vous les garantir, toutefois. Je vous laisse mes ennemis aussi: il faut bien accepter les charges. Je vous laisse l'amour et le cœur de M. le duc d'Orléans: c'est placer à fonds perdus. Je vous laisse un prince à amuser, des courtisans à recevoir, des calomnies à repousser, des mensonges à faire, tout l'attirail de la folie, dont je suis lasse, et je vous souhaite autant de bonheur qu'à moi.

— Pendant que vous êtes en train, reprit le duc de Richelieu à demi-voix, vous devriez bien lui laisser votre esprit.

— Oh! mon Dieu, qu'en ferait-elle? Elle ne saurait pas s'en servir.

Le régent était devenu triste, ce qui lui arrivait plus souvent qu'on ne croit; il baisa la main de la marquise de Parabère en lui disant:

— Voilà une charmante plaisanterie; mais elle est cruelle pour moi, et je vous prie de la cesser.

— Cruelle! moi, envers vous? Oh! monseigneur, je n'y ai jamais pensé, je vous assure. On m'a demandé mon testament, je l'ai fait; j'ai disposé de ce qui *m'appartient*. Ne pouvons-nous choisir nos héritiers?

M. de Lauzun, qui soupait pour la première fois au Palais-Royal, écoutait beaucoup et n'ôtait pas son regard de dessus cette femme si vive, si franche, si hardie dans ses discours; elle s'en apercevait bien, et, se retournant tout à coup vers lui, elle lui demanda ce qu'il pensait de ce partage et de ce qu'elle appelait les successeurs d'Alexandre.

— Je pense, madame, que j'ai là une voisine oubliée dans tout ceci, et pourtant elle mérite un souvenir, répliqua-t-il en me montrant.

— Oh! quant à celle-là, je n'ai rien à lui donner, elle prendra sa part toute seule. Si je lui destinais quelque chose, ce serait mon voile de veuve, à condition qu'elle le renfermerait comme moi dans un tiroir. Pour vous, qui avez mes tablettes, c'est à condition de vous en servir et d'y raconter votre belle jeunesse, alors que les dames vous adoraient, alors que vous alliez devenir le cousin du roi, par la grâce de l'amour. Voyons, les temps sont-ils bien changés? Dites-le.

— Madame, il y a trois choses de changées: les temps, les gens et moi-même; je suis encore le moins changé des trois.

— Et les femmes?

— Elles ont changé pour moi, mais elles me paraissent les mêmes pour les *successeurs d'Alexandre*; chacun de nous est un peu successeur d'Alexandre, à ses yeux du moins.

— Y en a-t-il parmi nous qui vous rappellent les femmes d'autrefois? Quelqu'un ressemble-t-il à la grande Mademoiselle? à madame de Monaco?

— Ne me parlez point de Mademoiselle, répliqua-t-il en prenant un air de componction; c'est l'éternel deuil de mon cœur.

— Et les autres? et madame de Monaco? madame de Monaco, qui nous a gratifiés de ce ridicule duc de Valentinois dont nous avons tant ri, sans compter monsieur son père, ridicule au superlatif, ce que la princesse savait mieux que personne. Comment était cette célèbre princesse de Monaco? Trouvez-vous ici quelqu'un qui vous la rappelle?

Jamais je n'oublierai le regard et le sourire avec lesquels M. de Lauzun parcourut le cercle que nous formions.

C'était toute une satire.

— Vous lui ressemblez toutes, mesdames, sous un certain rapport; mais aucune de vous n'a de ses traits, ni de son air. Les airs de ma jeunesse ne se peuvent comparer à la vôtre. On s'amusait autrement: le but était le même, les formes étaient différentes; nous étions plus majestueux, plus sérieux en apparence; on s'en dédommageait en particulier; mais, pour le public, c'était le décorum. Pardonnez-moi de vous le dire, nous étions plus grands seigneurs; nous ne descendions guère de la gloire de Niquée, où nous voulions qu'on nous admirât. Je crois que c'était mieux; d'autant plus que le plaisir n'y perdait rien.

Que dirait donc M. de Lauzun s'il voyait les jeunes seigneurs d'aujourd'hui, s'il voyait les grandes dames et la déchéance épouvantable où la noblesse est tombée, sans compter l'avenir, qui nous réserve bien d'autres chutes encore!

XVI

Je n'avais guère parlé, j'étais intimidée, j'étais avide d'entendre les autres et de jouir de cet esprit que le mien admirait si bien, et après lequel il aspirait depuis longues années. M. le régent fut très galant pourtant, très convenable, et beaucoup plus respectueux qu'il ne l'était envers aucune de ces dames, qu'il connaissait trop. Cepen-

dant rien, dans sa conduite ni dans ses propos, ne me fit supposer, ce jour-là, ce qui arriva depuis. Peut-être y avait-il des regards dangereux autour de nous. J'oubliais mon mari, ma cousine, les désagréments qui m'attendaient. Mais, quand approcha le moment du retour, tout me revint à la mémoire, et je commençai à avoir peur. Je n'en aurai pas parlé, si madame de Parabère, me voyant devenir sérieuse, ne l'eût fait remarquer à M. le duc d'Orléans.

— Elle tremble, dit-elle en riant, elle craint une assemblée de famille en furie ; si vous ne la rassurez pas, monseigneur, si vous ne la protégez pas surtout, nous ne la reverrons plus.

— M. du Deffand est donc bien terrible ?

— Mon Dieu ! monseigneur, il n'est pas terrible du tout ; dans quelques mois, dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, elle ne s'en occupera point ; vous ne comprendrez pas pourquoi elle est si craintive, vous que votre Dubois a émancipé avant l'âge de raison ! Enfin, pour qu'elle ne craigne plus son mari, il faut qu'elle ne se craigne plus elle-même, il faut qu'elle soit délivrée de ses remords de pensionnaire, et cela n'arrivera pas du premier coup. Elle n'a pas fait grand mal ce soir, n'est-ce pas ? eh bien, ce n'est pas son cœur, c'est sa conscience qui battra tout à l'heure en se retrouvant sous le toit conjugal. Vous riez de cela, votre conscience ne bat pas plus que votre cœur ; mais nous sommes jeunes, nous !

— Vous, marquise ! vous avez encore un cœur et une conscience ? vous ne vous seriez pas défait de ces friperies-là ?

M. le duc d'Orléans était bon ; il avait des scrupules involontaires sur des sujets qui n'inquiétaient pas les gens de son espèce ; pourtant, ainsi que le disait Louis XIV, c'était un fanfaron de vices ; il se parait de ceux qu'il n'avait point. Madame de Parabère n'accepta pas cette accusation si brusquement formulée ; elle lui répondit à l'oreille je ne sais quoi de flamboyant, dont le prince n'osa pas rire. Il se retourna ensuite vers M. de Lauzun, et lui fit signe d'approcher.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes l'homme le plus respectable de toute la compagnie.

— Le croyez-vous, monsieur ? J'en suis fâché pour la compagnie, alors, et confus en ce qui me regarde.

— Chargez-vous d'accompagner de ma part madame la marquise du Deffand en son hôtel, et veuillez dire à M. du Deffand que je l'attends demain après le conseil de régence.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur, en ma qualité du plus respectable de la compagnie. Ce sont vos derniers ordres ?

— Vous savez ce qu'il faut dire, en pareil cas, à un mari qui se révolte ? Ce n'est pas à vous que je prétendrais dicter ce que vous nous avez appris depuis si longtemps par votre exemple.

— Depuis trop longtemps, hélas ! C'est pour cela que je le sais si bien. Madame, quand il vous plaira, ajouta-t-il en me saluant d'un air qui sentait son Versailles au beau temps de la gloire.

Nous sortîmes, munis des recommandations du prince, de madame de Parabère, de tout le monde, enfin. Je montai dans le magnifique carrosse du duc, lequel menait toujours un train de grand seigneur, et nous voilà, avec des torches, des laquais à cheval, des pages, courant par les rues, à cinq heures du matin (il faisait jour, s'il vous plaît), et allant frapper à coups redoublés chez cette pauvre madame de Sivetot, qui se réveilla, faisant des signes de croix et croyant tous les diables à sa porte.

Un domestique vint nous ouvrir, demandant si ce n'était pas le guet et si l'on ne cherchait personne dans la maison, jurant par tous les saints du paradis qu'il était prêt à obéir ; de quoi M. de Lauzun rit beaucoup.

— Je n'ai qu'à te commander une chose, c'est de réveiller incontinent M. du Deffand, auquel j'ai besoin de parler de la part de Son Altesse Royale Madame.

Il y courut, relevant ses chausses mal attachées, et pendant ce temps nous entrions, M. de Lauzun me donnant la main, en cérémonie, comme si nous allions danser un menuet. Je me laissai faire, j'avais promis de ne le contredire en rien. On nous ouvrit la salle basse ; elle sentait le moisi et la dévote, cette odeur particulière aux couvents et surtout aux saintes personnes qui couvrent le monde de leur mépris. Le duc en fit la remarque, en ajoutant qu'il savait d'avance ce qu'il devait dire, rien qu'au parfum de cette pièce.

— Pour ces gens-là, il n'est qu'un seul langage et j'ai appris de bonne heure à le parler. Soyez tranquille, madame, vous serez contente de moi.

Mon mari entra et me jeta un regard de travers, que Lauzun intercepta ; il se mit entre nous, et prit subitement l'air respectable d'un marguillier. La vue de ce vieux seigneur chamarré de plaques et de cordons, mon attitude soumise, ma mante bien croisée calmèrent un peu les inquiétudes furieuses de M. du Deffand. Il salua profondément le duc, fit signe à son laquais de nous avancer des fauteuils, et, comme il ouvrait la bouche pour demander ce que nous voulions, M. de Lauzun lui coupa lestement l'intention de la parole en disant :

— Monsieur, madame du Deffand revient du Palais-Royal.

— Je le sais, monsieur, répondit sèchement mon mari.

— Son Altesse royale Madame m'a chargé de vous la ramener.

— Madame !... Quoi ! Madame soupe au Palais-Royal ?

— Où voulez-vous qu'elle soupe, monsieur, puisqu'elle y demeure ?

La raison était merveilleuse ; aussi le marquis ouvrit de grands yeux et ne dit mot.

— Madame a gardé madame du Deffand près d'elle jusqu'à ce moment ; elle en raffole, elle veut la revoir souvent, mais la revoir seule, à cause de la maréchale de Clérambault, qui ne lui passe pas une favorite. Son Altesse royale a parlé de vous à monsieur son fils ; elle a obtenu pour vous une audience, vous serez reçu aujourd'hui après le conseil.

M. du Deffand resta écrasé sous ces compliments, sous ces faveurs ; il ne lui vint même pas un doute, et M. de Lauzun eut beau jeu à continuer ses moqueries. Quant à moi, j'en fus honteuse et mal à mon aise ; j'y voulus mettre un terme, je me levai en prétextant la fatigue que je ressentais ; je fis la révérence, et je me sauvai chez moi.

J'appris que M. du Deffand débita toutes les sottises du monde à Lauzun, enchanté de la circonstance, et ravi de trouver un gibier si facile, lui dont la réputation en ce genre était établie depuis soixante ans. Ils se séparèrent les meilleurs amis du monde, la colère de mon mari était tombée ; il nourrissait les plus flatteuses espérances pour son avenir et son ambition. En reconduisant le duc jusqu'à l'antichambre, il lui dit en forme de couronnement :

— J'aurai l'honneur de remercier Son Altesse royale Madame, n'est-ce pas, monsieur, après avoir vu M. le duc d'Orléans ?

— Mais cela vous sera loisible, lui dit la maligne pièce ; je ne doute pas que Son Altesse royale ne vous reçoive à merveille et que les choses ne se passent à votre satisfaction.

Lauzun s'en alla en se frottant les mains, enchanté de lui-même et de la guerre qu'il allumait. Il avait bien ses idées ; malgré son âge, on le sait, M. de Lauzun visait à la galanterie ; une jeune femme de province, ne connaissant rien, assez belle, pas trop bête femme de qualité, sans viser à la princerie, tout cet ensemble lui parut une proie digne de lui, et il se dit qu'en écartant M. le régent, il aurait un rival de moins, et un rival redoutable. Il ne s'y épargna pas ; mais M. du Deffand sut s'y prendre de façon à me les conserver tous les deux. Il n'y tâcha pas, sans doute ; cela vint de soi-même, par la force des choses et des circonstances. M. de Lauzun eut loisir de perdre son temps à m'ennuyer. Quant à M. le duc d'Orléans, je dois être juste, il ne m'ennuyait pas.

XVII

M. du Deffand fut reçu à merveille par M. le régent, qui n'était pas chiche de bonne grâce. Il s'embrouilla si bien en parlant de Madame et de ses bontés, que le prince n'y comprit rien ou n'y voulut rien comprendre. Son Altesse lui donna un poste de confiance en Languedoc, une espèce de mission qui semblait tout remuer dans la province et qui ne signifiait rien du tout. Il lui commanda de partir tout de suite et sans dire où il allait. M. le duc d'Orléans n'eut pas de peine à comprendre que mon mari était un sot et le traita en conséquence. Je suis bien vieille, je suis veuve depuis longtemps, M. du Deffand appartient à la postérité, ce à quoi il ne s'attendait guère de son vivant, ni moi non plus, je l'avoue. Je dois donc la vérité à la postérité. Je la dis, c'est une des rares jouissances que la vieillesse nous laisse, je serais grandement fâchée de m'en priver.

Le départ de M. du Deffand fut immédiat ; il ne pouvait songer à m'emmener dans un voyage aussi important que celui-là.

Il prit le temps de courir chez la duchesse de Luynes et la pria de se charger de moi.

A défaut de mère ou de mari, il me fallait une égide ; j'étais trop jeune encore, selon les idées de province et de l'ancienne cour, pour courir le monde sans [illegible] respect.

La duchesse le reçut très aigrement e[illegible] agn-

[illegible] elle était sujette lorsqu'[illegible] sa prudence, [illegible] de là, elle était fort [illegible].

— [illegible] chargée de madame du [illegible], d'une dame qui [illegible] Palais-Royal et qu'[illegible] aujourd'hui au Luxembourg? Oh! non, monsieur, [illegible], s'il vous plaît. [illegible] pas madame de Par[illegible], madame de Phalaris, madame d'Averne et tout [illegible] de M. le duc d'Orléans pour la protéger?

— Mais, madame, [illegible] je ne crois pas. D'ailleurs, elle a l'honneur [illegible] nièce.

— C'est ma nièce [illegible] Je la recevrai toujours comme telle, du [illegible] elle ne me forcera pas à faire autrement. [illegible] viendra chez moi seule ou qu'elle ne s'[illegible] quatre coins de Paris. Ne m'en demandez [illegible].

— Cependant [illegible], il est encore des dames respectables qui [illegible] au Luxembourg, qui vont saluer M. le régent.

— [illegible] Il faut qu'une position particulière [illegible] celles-là vont chez Madame, chez madame [illegible] d'Orléans; celles-là, lorsqu'elles paraissent [illegible] Luxembourg, y sont présentées par madame la [illegible] Saint-Simon, dame d'honneur de madame la [illegible] Berry, et non par madame de Parabère; celles-[illegible] entrent par la grande porte et non par la [illegible] vous ne devriez pas souffrir...

M. du Deffand interrompit la duchesse, ce qui n'était guère honnête, et prit un air capable.

— Je sais beaucoup de choses que vous ignorez et que vous apprendrez par la suite, madame; croyez que je ne marche pas en aveugle, et que madame du Deffand n'en fait que de mon aveu. Ne vous pressez pas de juger, vous verrez!

— J'en suis charmée, monsieur, j'en suis charmée; néanmoins, si vous n'y prenez garde, on vous fera voir, *à vous*, du pays.

— J'en vais voir, madame la duchesse, répliqua-t-il avec ce sourire plat, impertinent et bête dont s'affublent les gens que la vanité perce à jour; j'en vais voir, puisque je pars tout à l'heure.

— Le moment est peu opportun.

— Ce n'est pas moi qui le choisis.

— Ah! et qui donc? madame votre femme?

— Ne me faites pas parler, madame, cela m'est défendu, et permettez-moi de me retirer; ma chaise est attelée.

La duchesse secoua la tête, et, congédiant mon mari d'un geste, elle ajouta :

— Allez, monsieur, allez, je ne vous retiens pas; mais j'ai grand'peur que vous n'entriez dans un mauvais chemin. Je ne me reprocherai pas au moins d'avoir gardé le silence. Si ma nièce de Chamrond vivait encore, je lui écrirais de la bonne façon; elle n'y étant plus, je ne puis m'adresser qu'à vous. Vous êtes sourd, vous êtes aveugle, c'est un malheur. Je vous promets cependant de tout faire pour arrêter ce que je crains avec juste raison. Dites à madame du Deffand de ne me pas négliger. Je suis votre servante.

Elle le planta là, et il arriva me conter mot pour mot cette conversation avant de monter en carrosse. Je ne l'ai jamais oubliée, elle me donna à penser; peut-être, si j'avais [illegible] les occasions peut-être... Alors, je n'aurais rien à écrire, et je ne sais trop ce que je ferais de mon présent, n'ayant rien fait de mon passé.

M. du Deffand n'était pas encore sur le rempart, que madame de Parabère entra chez moi dans une toilette splendide, et, comme elle me trouva en négligé assez triste, elle recommença ses moyens expéditifs, en une demi-heure, elle me fit coiffer, habiller, poudrer d'une certaine poudre à l'iris qu'elle mettait à la mode; elle m'entraîna; nous montâmes dans son vis-à-vis et nous arrivâmes au Luxembourg sans qu'elle m'eût permis une observation.

Ce fut, ainsi que l'avait dit ma tante, par des petites portes, par des corridors secrets, que nous passâmes. On frappait de certaine façon, des femmes ou des laquais vous [illegible], on traversait des cabinets à œil-de-bœuf, [illegible] sais quelle kyrielle de galeries, et on arrivait chez [illegible] de Mouchy, dame d'atours de la princesse et sa [illegible] elle avait la police de l'intimité, comme madame de [illegible] Simon celle des grandes entrées. En voyant madame de Parabère, elle ne fit pas d'abord attention à moi, et [illegible] vers elle avec empressement.

— [illegible] Vous voilà. Madame vous demande depuis [illegible] vous seule pouvez nous tirer de peine, ou [illegible] Son Altesse royale de faire une sottise.

J'étais [illegible] *près*, la marquise le sentit et me nomma avant de [illegible].

— Pardon, madame, reprit la Mouchy, nous avons à causer [illegible] tout à l'heure.

— J'arrive mal à propos, repliquai-je assez blessée, je crois qu'il faut...

J'avais déjà fait un [illegible] lorsqu'une porte s'ouvrit et je vis entrer [illegible] jeune [illegible] assez grasse, assez jolie, les cheveux épars et son manteau de toilette sur le dos, elle portait une aigrette à la main et ne voyait rien autour d'elle.

— Comtesse, portez-lui cela, dit-elle, et demandez-lui si enfin ces perles ne peuvent le contenter.

Madame de Parabère la salua de façon à ce que je la reconnusse : c'était madame la duchesse de Berry.

— Votre Altesse royale m'a fait l'honneur de m'appeler, dit-elle, je suis à ses ordres.

— Ah! ma chère *Corbette*, je suis désolée. Mais qui avons-nous là?

J'aurais voulu être à cent pieds sous terre; je ne sache rien de pis que d'arriver mal à propos. Jugez de cette vie du Luxembourg, pour qu'on entre ainsi chez la veuve d'un fils de France, sans y être autorisé par elle!

Madame de Parabère me nomma, en ajoutant que M. le régent nous envoyait toutes deux, et lui avait commandé de me présenter à elle.

La princesse me salua d'un signe de la tête et de la main, et recommença à s'occuper de son aigrette.

— Allez, allez donc, madame de Mouchy! l'heure avance, cet ambassadeur va venir, et je ne serai pas prête à le recevoir.

— Qu'y a-t-il donc, belle princesse? demanda madame de Parabère en lui prenant les mains, qu'elle baisa.

— Il y a que l'électrice de Bavière est morte, que c'est la belle-sœur de ma grand'mère, que l'envoyé de l'électeur va venir me saluer en mante et que Riom ne veut pas que je porte le deuil.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela fait?

— Est-ce que Riom a une raison quelconque pour quoi que ce soit, *Corbette*? Depuis ce matin, il s'est renfermé parce que j'ai refusé de me coiffer avec des rubis; il répond à travers la porte, il s'obstine, le temps presse, je ne sais que faire. Jugez donc! Que dira mon père, que dira Madame quand cet envoyé se plaindra que je ne porte pas le deuil de ma grand'tante? Vous seule, pouvez apaiser le régent; quant à Madame, elle passera sa colère sur quelqu'un ou sur quelque chose, je ne la crains pas.

— Encore une fois, madame, pourquoi ce damné de Riom vous veut-il forcer à mettre une aigrette de rubis? Il doit donner un prétexte au moins.

— Il déteste les Bavarois, et Madame le reçoit du haut en bas. Il veut lui montrer qu'il est plus puissant qu'elle et lui imposer cette énormité.

— Bah! ce sera drôle! s'écria madame de Parabère. Madame, est-ce qu'on ne dîne point céans? Riom nous reviendra peut-être et je tâcherai de l'endoctriner.

— Dînons donc, et au diable l'envoyé! Je lui vais dire que je suis malade et il reviendra un autre jour. A table! — Madame, vous venez de la part de mon père, vous êtes la bienvenue, suivez-nous.

XVIII

Je suivis la princesse et ces dames, bien étonnée et bien confuse de tout ceci. Nous entrâmes dans une petite salle à manger, basse comme un entresol, très jolie, très claire et très intime, une manière de cage à oiseaux des Indes, bien cachée et inaccessible, excepté aux initiés. Un maître d'hôtel s'y tenait debout, la serviette sous le bras; dès qu'il aperçut la princesse, il disparut.

— Mais, madame, au moins, relevez vos cheveux, dit madame de Mouchy en s'approchant d'elle; on vous accommodera ensuite. Dînons tranquilles, pour l'amour de Dieu!

— Dieu n'a que faire ici, madame de Mouchy; quant à l'amour, c'est autre chose, et, pour qu'il y vienne, faites appeler le comte, s'il vous plaît.

La marquise sortit du même côté que le maître d'hôtel; elle revint au bout de quelques secondes, suivie d'un homme grand, fort, assez laid, bourgeonné, excessivement commun, d'un air rébarbatif, débraillé, ressemblant enfin à toutes choses, excepté au tyran d'une petite-fille de France. Madame de Berry alla au-devant de lui, le visage rayonnant, lui disant d'abord :

— Arrivez donc! on vous attend, beau vainqueur; nous allons dîner et nous verrons ensuite.

M. de Riom salua sans répondre, la princesse premièrement, nous ensuite. Madame de Parabère n'était pas femme à endurer longtemps cette solennité.

— Vraiment, monsieur, lui dit-elle, vous avez juré de mettre M. le régent hors de son caractère et de tourmenter cette bonne princesse au point de la faire mourir. Que vous importe de la voir en deuil? Pourquoi la faire manquer à

tout ce qu'elle doit par le simple caprice d'une aigrette de rubis?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame; je ne tourmente personne et je ne me mêle point des aigrettes de rubis, répliqua-t-il avec une mine de chafouin.

Quel singulier goût avait là madame la duchesse de Berry!

— Vous faites sagement de nier vos exigences, monsieur; cependant vous pouvez parler sans crainte. Madame la marquise du Deffand n'est point une étrangère, elle a trop d'esprit pour ne pas apprécier les choses; d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous vous cachez en ce moment, lorsque vous vous montrez si fort à ceux qui ne devraient pas vous voir.

Le comte de Riom tenait de son oncle, M. de Lauzun, un principe qui lui réussissait, tout en étant le comble de l'insolence; il se montrait d'une politesse obséquieuse avec tout le monde, et d'une insolence à crosser avec la princesse. L'ancien favori de Mademoiselle prétendait que c'était là le meilleur moyen de conserver la conquête royale. Un jour qu'il me débitait ce beau système, je lui demandai où il l'avait mis en pratique.

— Tant que vous avez été aimé de Mademoiselle, vous êtes resté à Pignerol; lorsqu'elle a eu payé votre liberté de son héritage, vous ne vous êtes plus guère occupé d'elle, et, quand après quelques années, vous avez cessé de la voir, vous ne vous êtes pas retiré de votre chef, je crois.

Il ne sut que répondre. Pendant que j'y étais, je voulus avoir le cœur net de tout.

— Est-il vrai, ajoutai-je, qu'un jour, en revenant de la chasse, vous avez pris la petite-fille d'Henri IV pour votre valet de chambre, et que vous lui ayez dit: « Louise de Bourbon, tire-moi mes bottes! »

Le duc poussa un cri furieux.

— Miséricorde! madame, quel est le cuistre qui vous a dit cela? Ne vous avisez jamais de le répéter, ou bien l'on croirait que vous fréquentez des laquais. Moi, Antoine de Nompar de Caumont, parler ainsi à Mademoiselle! à Mademoiselle, la plus fière, la plus hautaine princesse du monde entier! Ceux qui répètent ce sot propos ont donc oublié la Fronde, la prise d'Orléans et le canon de la Bastille? Ah! je vous le jure, si n'importe qui, fût-ce même Louis XIV, fût-ce même l'amant le plus chéri, eût osé adresser des paroles semblables à Mademoiselle, il ne fût pas sorti vivant de chez elle, elle l'eût certainement fait jeter par les fenêtres, bien heureux si elle n'eût pas songé au moyen expéditif de Christine de Suède, qu'elle ne blâmait point ou plutôt qu'elle excusait en disant: « Si cet homme lui avait manqué, il était son domestique, la reine a bien fait de l'en punir. »

— Mais vous n'étiez pas son domestique, apparemment?

— Non, j'étais son mari; ce qui, de Louise de Bourbon à Antoine de Nompar, se ressemblait beaucoup.

— Allons, je vois que vous êtes plus fin en paroles que vous ne l'étiez en action, et cela me rassure; mais pourquoi élever votre neveu dans ces façons étranges? Que comptez-vous faire de lui?

— Mon vengeur, parbleu! J'ai un compte à régler avec la maison de Bourbon, je lui garde rancune de ma prison, de mon exil, de mes disgrâces, et cette petite duchesse payera pour les autres.

— Vous lui gardez bien autre chose, à cette pauvre maison de Bourbon.

— Et quoi donc, madame?

— Ses écus, apparemment. Le plus beau de votre fortune n'est-il pas fait de ce qu'elle vous a donné?

Il avait réponse à tout; pour ceci, il resta muet.

Retournons au Luxembourg et à ce dîner incroyable, que je n'oserais pas raconter si deux cents témoins n'avaient assisté à de pareilles scènes.

M. de Riom se mit à plaisanter avec la marquise, qui revenait toujours au deuil et à l'aigrette, et qui ne lâchait point sa proie. Le comte avait peu d'esprit, il s'enferra, ce qui le mit de mauvaise humeur. Ses manières demeurèrent parfaites vis-à-vis de madame de Parabère; mais il traita la princesse de façon à la faire pleurer.

— Je ne sais vraiment que faire, dit cette malheureuse femme, je ne puis jamais vous contenter. Vous me regardez, je crois, comme une esclave; vos caprices me lasseront à la fin, et...

— Bah! bah! bah! il faut humilier votre orgueil, madame; sans quoi, vous ne feriez que des sottises et vous vous croiriez au-dessus des impératrices. Vos timbales, l'autre jour, étaient d'une outrecuidance dans Paris! lorsque le roi y est! ... a-t-on jamais entendu parler d'une audace semblable? Et vos gardes sur le théâtre, et votre trône devant les ambassadeurs! Laissez, madame, laissez, il faut vous apprendre que vous êtes d'une essence pareille à la nôtre, en vous rappelant de temps en temps ceux que vous foulez aux pieds; sans cela, vous deviendriez pire que Satan, et vous seriez foudroyée comme lui; c'est un service à vous rendre.

Madame de Berry pleurait de colère alors; elle, si impérieuse, si violente, elle mordait ses [illegible] de rage. Madame de Mouchy avait un demi-sourire [illegible] me révéla bien des choses. J'observais déjà alors.

— Je me plaindrai à mon père, dit enfin la duchesse.

— Il n'en est pas besoin, madame. M. [illegible] n'a rien à voir entre nous. Du moment que mes [illegible] vous déplaisent, je me retire, et cela ne me sera point difficile. Excepté vous, je ne tiens à rien en ce pays [illegible] je m'en retourne chasser mon lièvre et courre mon loup dans mes montagnes. L'amitié que je vous porte étant récompensée par tant d'ingratitude, j'aurais tort de vous ennuyer davantage. Adieu, madame!

— Non, non! s'écriait la folle jeune femme en courant à lui tout en pleurs.

— Eh! laissez-le partir, madame! il ne manque point de garçons bien tournés, assez forts pour échanger des coups de poing avec ce vigoureux garçon qui vous plaît tant, assez spirituels pour le faire taire, assez brutaux pour vous rudoyer comme lui; puisque cela vous amuse, vous y gagnerez au moins le changement.

Mais la duchesse n'entendait point de cette oreille-là; elle rappela le comte, qui s'en allait tout de bon, et lui dit tendrement:

— Je mettrai l'aigrette de rubis.

— Mettez le diable si vous voulez, pourvu que vous ne me traitiez plus ainsi, et devant une charmante dame qui me voit pour la première fois encore; que pensera-t-elle de moi? C'est pourtant vous qui en serez cause.

Je sais bien ce que je pensais; mais je ne le dis point, vous le devinez.

XIX

Ce que j'avais vu du Luxembourg ne m'engageait guère, et je fus bien heureuse lorsque madame de Parabère leva le siège pour partir. Nous avions assisté à la toilette de madame la duchesse de Berry, qui, tout en pleurant, se plaignant, gémissant, avait arboré les rubis, et se consolait par la pensée que l'envoyé de Bavière ne viendrait pas avant le lendemain.

— D'ici là, ajoutait-elle, il aura changé d'idée, et nous aurons un autre caprice.

— Ah! madame, répondit la marquise, comment se fait-il que vous enduriez de M. Riom ce que je ne permettrais pas à monsieur votre père!

— *Corbette*, cela ne se ressemble point. Ce soir, je vous promets de souper au Palais-Royal, et d'oublier pendant quelques heures ce qui me fait tout oublier.

La princesse ajouta quelques phrases fort aimables pour moi; elle m'engagea beaucoup à revenir; j'avoue que cela me tentait peu, cependant je revins.

Quand nous fûmes seules dans le carrosse, la marquise me dit d'un air de dégoût:

— Pouah! tout cela me repousse: je crois, en vérité, que madame de Sabran a raison.

— Qu'a-t-elle dit, madame de Sabran?

— Elle a dit l'autre jour, en soupant à la Muette, chez madame la duchesse de Berry, avec nous tous, un de ces mots qui ne s'oublient pas, et qui portent.

— Mais encore?

— Elle a dit qu'après avoir créé l'homme, Dieu prit un reste de boue dont il forma l'âme des princes et celle des laquais. Cela est vrai, je vous assure. Voilà une petite fille de France qui se laisse mener et traîner dans le ruisseau par un cadet de Gascogne sans beauté, sans esprit, sans talent, uniquement parce qu'il a la tournure d'un portefaix, et [illegible] qu'il fait mine de la battre. [illegible] pas honteux! Je gage qu'il l'a déjà fait déshabiller de nouveau, et qu'il va lui souffler quelque autre extravagance. Elle a toujours été ainsi.

— Vraiment?

— Eh! sans doute, quelques jours après son mariage, [illegible] pas la [illegible] le reste, — elle avait seize ans, [illegible] — elle s'est éprise de Lahaye, l'écuyer de M. le duc de Berry; elle ne lui a rien refusé d'abord, et puis [illegible] n'a rien trouvé de mieux que de s'enfuir avec lui, de laisser ses diamants chez sa femme de chambre, de voler cinq cent mille livres à son père, et d'aller filer le parfait amour en Hollande ou en Angleterre.

— Est-il possible?

— Lahaye, heureusement, a eu peur pour sa [illegible]; il est allé tout révéler à M. le duc d'Orléans qui [illegible] repris les

joyaux [illegible] l'argent, qui a supplié [illegible] de garder son amant [illegible] et qui n'a [illegible] de la gronder [illegible] craignait plus que [illegible] lui-même, et cela parce qu'il l'avait accepté [illegible] Pauvre Philippe ! il [illegible] jamais de courage [illegible] être faible, et ne saura pas dire non à qui ne [illegible] point.

Vous comprenez de reste [illegible] m'étonnait dans mes idées de province. Je [illegible] et j'éprouvais un besoin impérieux de rentrer [illegible] pour me recueillir en moi-même, la tête me [illegible] priai la marquise de me reconduire ; elle [illegible] peu pour m'emmener à l'Opéra ; je la [illegible] sentais réellement malade, elle me fit promettre [illegible] revoir le lendemain, et nous nous séparâmes.

Je rencontrai [illegible] ma cousine, qui passa vite et se contenta [illegible] on eût juré que j'avais la peste. Je n'[illegible] assez cuirassée pour ne pas me tourmenter [illegible] pourtant je ne demandai point d'explication [illegible] pour me justifier. Mon laquais m'attendait [illegible] de l'escalier, et me remit très respectueusement une lettre dont on avait longtemps attendu la réponse. Elle était de mademoiselle de Launay, qui m'engageait, de la part de la duchesse du Maine, à venir à Sceaux le lendemain. Il y avait *une nuit blanche*, une [illegible] d'un *chevalier de la Mouche*, et l'on comptait sur moi de plus pour une comédie ; j'avais un rôle brillant désigné d'avance ; un carrosse de la princesse viendrait me prendre : en ma qualité de nouvelle arrivée, je n'avais peut-être pas encore les miens.

De mieux en mieux ! C'était à Sceaux à présent, et je ne savais auquel entendre. Il n'y avait pas moyen de refuser. Que dirait-on au Palais-Royal ? J'étais bien jeune et bien isolée pour me guider au milieu de ces intrigues. Le sentiment qui dominait chez moi, je l'ai dit, était l'étonnement. La curiosité me conduisait à Sceaux. On parlait tant de cette cour, de ce qui s'y passait, de la vie toute singulière que menait madame du Maine et des plaisirs qu'elle offrait à ses amis ! Je fis donc mes préparatifs, en écrivant à madame de Parabère que je n'étais pas libre pour le lendemain, sans m'expliquer davantage, et puis je me mis à penser dans ma chambre à ce que j'avais vu et à ce que j'allais voir.

Je n'y fus pas longtemps seule : on m'annonça MM. de Pont de Veyle, d'Argental et milord Bolingbrooke, qui venaient me chercher pour souper chez madame de Fériol, où l'on faisait une joyeuse partie. Je voulus refuser ; j'avais besoin de repos, mais ils se moquèrent de moi et m'entraînèrent. Dans cette vie folle et joyeuse, le repos n'était pas permis ; il fallait s'amuser sans cesse, s'amuser toujours, en dût-on crever. Je n'en étais pas là et je ne demandais pas mieux ; sauf un peu d'étourdissement et de manque d'habitude, je devais m'y faire comme les autres ; seulement, mon grand ennemi commençait à naître, et je ne pouvais aller si vite qu'eux dans cette voie du plaisir, qui ne fut jamais la mienne.

Il semblait qu'on voulût mettre les morceaux doubles, c'était une fièvre ; on s'était tant ennuyé sous le feu roi ; on s'était tellement contraint, tellement déguisé, qu'on avait soif de quitter le masque et de montrer son visage, et Dieu seul sait quel visage on montrait en effet.

Nous allâmes chez madame de Fériol, qui nous reçut avec Voltaire à sa droite, et Duclos à sa gauche. Je vis là, pour la première fois, l'homme dont on a parlé si diversement, sans compter ce qu'il a dit lui-même, car il ne s'épargnait pas les coups d'encensoir. Duclos était tout jeune à cette époque ; il portait déjà sur son visage les traces de ce qu'il était réellement, c'est-à-dire que sa physionomie exprimait la finesse, la méchanceté, l'envie et l'amour de la domination. Il avait de l'esprit, mais un esprit commun, sans grâce et sans attraction ; on n'aimait pas Duclos, on le supportait, on ne le cherchait pas, on le subissait par crainte de ses épigrammes, et puis il s'imposait fort bien. J'en ai su quelque chose, et bien d'autres aussi.

Alors tout cela n'était qu'en herbe ; il débutait non pas même encore dans les lettres, mais dans le monde. Malgré [illegible], il avait déjà l'air de quelque chose, et prenait des [illegible] capables dont on ne riait point cependant, car il avait l'art de les rendre vraisemblables par un aplomb magnifique. Il avait été conduit par l'abbé de Dangeau, frère du marquis, historiographe de la vie de Louis XIV, lequel marquis avait fondé, rue de Charonne, une espèce d'école pour [illegible] gentilshommes, en sa qualité de grand maître de l'ordre de Saint-Lazare. Duclos, fils d'un marchand de [illegible], fut admis par grâce et en payant. Déjà [illegible] l'abbé de Dangeau, fort âgé, l'avait pris [illegible] ainsi que deux autres jeunes gens bien de [illegible] âge que lui : le comte et le chevalier d'[illegible] du [illegible] de Riom, *du Luxembourg*. Le bon abbé conduisait souvent ses jeunes élèves avec lui pour [illegible] et la vie de deux personnes fut décidée par suite de ces visites. Aïssé et le chevalier d'Aydie se connurent et s'aimèrent, ce qui forme bien le plus joli roman du monde, juste pour que je vous le dise.

Duclos nous occupa plus que tous ce jour-là. Il raconta avec esprit histoire de son arrivée de Dinan à Paris par le messager ; comme quoi on le laissa rue de la Harpe, à *la Rose rouge*, avec *les autres paquets*. L'ami auquel il était adressé, ne l'attendant que le lendemain, ne le venait point prendre. Il fut recueilli par des bonnes gens, qui en eurent pitié et le gardèrent deux jours ; puis on le conduisit à la pension où il était attendu.

Duclos, et je le remarquai à merveille, ne montrait point de reconnaissance pour ces personnes, et riait de son appétit chez eux, de leur embarras ; rien du cœur, tout était sec, à cet âge-là ! Les philosophes naissent ainsi, à ce qu'il paraît, et il ne faut pas leur en savoir mauvais gré.

XX

Je revins d'assez bonne heure. J'avais envie de dormir : je dormais alors ! Madame de Fériol me fit accompagner par monsieur son frère, et ma cousine n'aurait pu me reprendre ce jour-là, j'étais dans les règles. Je me couchai vite, en mettant les réflexions à la porte. Le lendemain, de bonne heure, je me levai et je fis une toilette de circonstance ; on était à Sceaux d'une autre élégance qu'au Palais-Royal ; cela ne se ressemblait point.

Madame la duchesse du Maine s'amusait et voulait qu'on s'amusât chez elle ; mais c'était toujours, sinon avec mesure, du moins avec distinction. Les plaisirs de l'esprit étaient ses préférés ; elle les prisait et les chérissait de préférence à tous les autres. Depuis la mort du feu roi, sa cour avait diminué ; elle était pourtant encore nombreuse, surtout très choisie ; c'était une sorte de terrain neutre, où l'on allait sans trop se compromettre, et où l'on s'amusait. Les dévots trouvaient bien un peu à redire, mais on ne les écoutait pas.

La grande faveur où Louis XIV avait tenu M. le duc du Maine l'avait placé dans une sphère à part ; on lui tolérait tout. Madame du Maine était moins aimée, moins justifiée ; pourtant on la ménageait ; son esprit effrayait. Bien qu'elle ne fût pas positivement méchante, elle mordait fort bien, et le morceau tenait aux dents ; on n'y pouvait mettre une pièce.

J'étais impatiente surtout de voir M. du Maine, le père de Larnage. J'avais pour lui un faible positif, dont je ne me rendais pas compte et qui m'entraînait vers cette maison de Sceaux, plus que les plaisirs dont elle était prodigue. Le carrosse vint me chercher à l'heure dite ; on m'envoyait pour chevalier un homme qui fit beaucoup parler de lui sous l'autre règne, un amant de madame la princesse de Conti, première douairière, hélas ! et fille de Louis XIV et de mademoiselle de la Vallière. Ce beau Clermont, que toutes les dames s'arrachaient dans sa jeunesse, avait le mauvais goût de préférer mademoiselle Chouin, la maîtresse de M. le dauphin, grosse et laide fille, à la plus adorable princesse de l'univers ! Le roi surprit, par le secret de la poste, plusieurs lettres du galant à sa maîtresse qui ridiculisaient madame de Conti, et qui ne laissaient aucun doute sur la perfidie dont elle était victime. Il fit venir la princesse, la tança vertement, lui montra la correspondance et l'obligea à la lire tout haut devant lui, ce qui dut être un fier supplice. Ensuite il lui pardonna, exila M. de Clermont, chassa la Chouin de chez madame la princesse de Conti, où elle était fille d'honneur en même temps que rivale, et tout rentra dans l'ordre accoutumé, excepté que monseigneur profita de l'occasion pour enlever la Chouin et en faire sa maîtresse d'abord et sa femme ensuite. Ce fut une Maintenon au petit pied. Elle avait de l'esprit, mais elle avait du cœur aussi, malgré sa petite infamie à sa princesse. Il y a des moments d'égarement involontaire.

Après la mort de M. le dauphin, elle se retira au couvent avec une modique pension, ne vit plus personne, ne se mêla de rien, et mourut dans la retraite, tout à fait ignorée, et jeune encore pour mourir.

Lorsque je connus M. de Clermont, c'était un reste de bel homme, sans esprit, un fort grand air, une emphase d'homme gâté par les femmes et qui croit l'avoir mérité. Il fut pour moi d'une politesse exquise ; je n'aurais pas parlé de lui cependant, sans cette circonstance qui le rendit célèbre à la cour, et reflèta sur toute sa vie.

Nous arrivâmes ensemble à Sceaux d'assez bonne heure. Tout y était en mouvement pour une *grande nuit*, divertissement qui n'avait pas eu lieu depuis longtemps et qui cachait, en ce moment, tout autre chose. Mademoiselle de

Launay me vint recevoir à la portière, me prit la main, et me conduisit à la princesse qui tenait cercle en attendant mieux.

Ce cercle ne ressemblait point à ceux de la cour. On y riait, on y parlait à son aise ; chacun disait son mot, sans s'inquiéter ni de rang ni d'étiquette. C'était une liberté charmante dont la licence n'approchait jamais néanmoins. Je vis là, tout d'abord, le cardinal de Polignac, la marquise de Lambert, le premier président de Mesmes, M. de Saint-Aulaire, madame Drucillet et bien d'autres que j'ai oubliés et dont je me souviendrai plus tard.

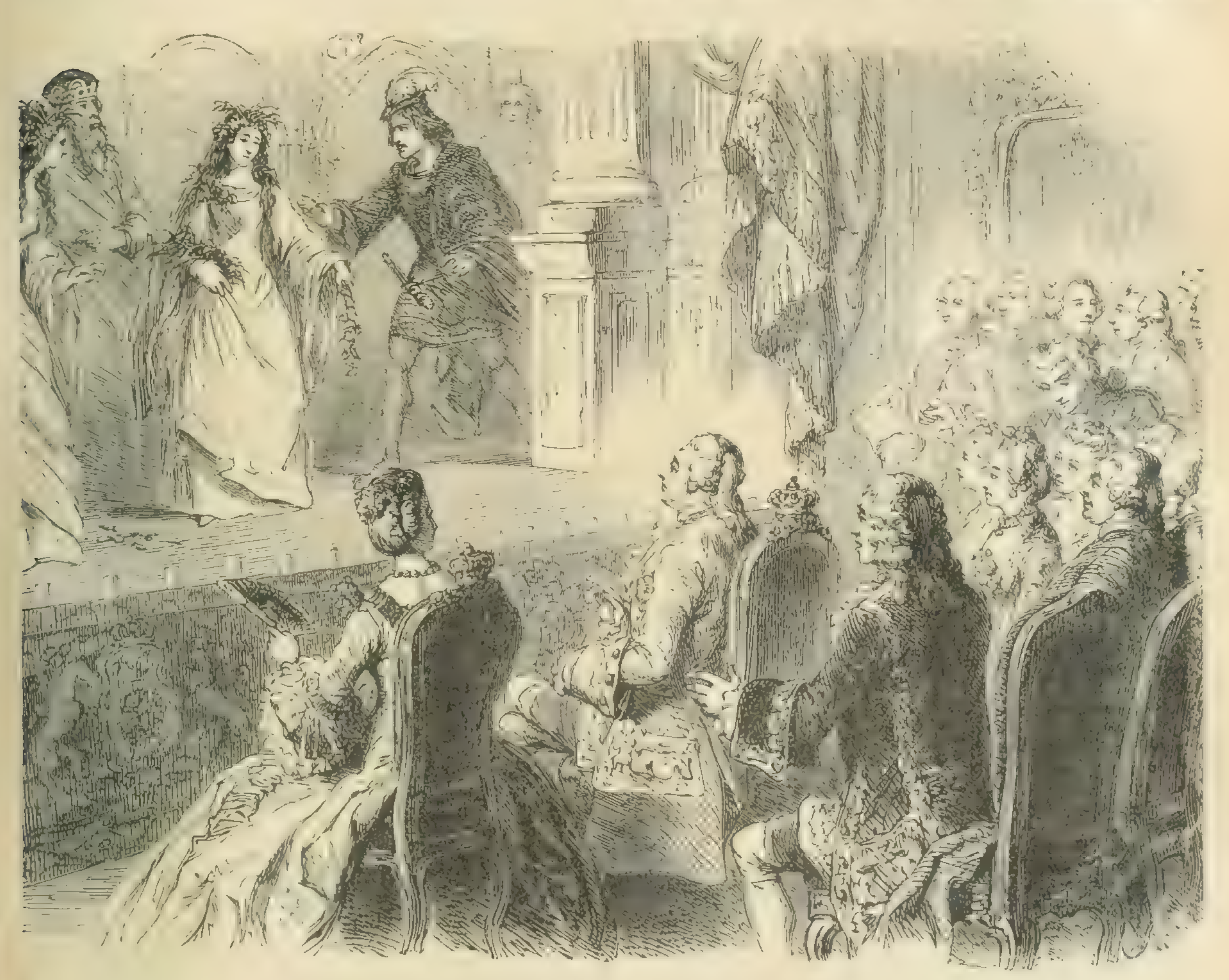
Voilà qu'il me revient Davisart et l'abbé de Vaubrun. Mon Dieu ! qu'il y a longtemps que je n'ai pensé à ces gens-là.

que nous ne verrons pas madame d'Estaing ? Ah ! mon Dieu, que cela me contrarie ! mon Dieu que cela me fait de chagrin ! Pauvre madame d'Estaing ! qu'on envoie tout à l'heure prendre de ses nouvelles, qu'on lui conduise une litière ; qu'elle vienne ! Si elle souffre, nous la soignerons, mais qu'elle vienne !

— Mon Dieu, madame, lui répliqua madame de Charson, je ne croyais pas que Votre Altesse se souciât autant de madame d'Estaing !

— Moi ? Point du tout ; mais je serais bien heureuse si je pouvais me passer des choses dont je ne me soucie pas !

Chacun se mit à rire, et la princesse ne le trouva pas mauvais. La conversation continua ; elle devint de plus en plus charmante ; j'y pris tant de plaisir, que je cessai d'être



Le couronnement fut la représentation d'une pièce de mademoiselle de Launay.

Dans un coin du salon, j'entrevis un homme qui se cachait à mon nom prononcé tout haut : c'était Larnage ! Larnage chez M. le duc du Maine ! Larnage sur le point d'être reconnu par lui peut-être ; Larnage sur le chemin de la fortune et des honneurs. Ah ! pourquoi ne l'avais-je pas attendu, mon Dieu ! il n'y avait peut-être que patience ! Il me sembla fort beau, fort bien vêtu, voire même fort considéré au logis, ce qui ne gâtait rien. S'il m'avait seulement confié ce commencement de bonheur, j'aurais attendu le reste !

Madame du Maine me fit mille compliments que ses courtisans répétèrent, cela se comprend. Il ne tint qu'à moi de me croire un miracle d'esprit et de beauté ; heureusement, j'avais mieux que de la vanité, j'avais de l'orgueil. Je ne tombai pas dans le piège ; je m'estimais ce que je valais, pas davantage, je m'en sais gré.

On parlait de jouer une comédie, et sur-le-champ la princesse m'y donna un rôle. Je voulus m'excuser sur mon incapacité, elle me répondit qu'avec des yeux pareils aux miens, on était capable de tout.

Madame du Maine demanda ensuite à M. de Clermont pourquoi il n'amenait pas madame d'Estaing.

— Madame, madame d'Estaing est malade ; elle n'a pu se rendre aux ordres de Votre Altesse.

— Madame d'Estaing est malade ? quoi ! il est bien vrai

timide et que je m'en mêlai ; chacun m'encouragea. Le cardinal de Polignac me vint prendre à partie, et j'eus le bonheur de trouver pour lui répondre un de ces mots qui font fortune. Celui-ci en fit une fort grande ; il me plaça sur-le-champ et me valut une réputation d'esprit que je n'ai jamais perdue, si je dois le dire, ce qui ne signifie pas que je l'eusse méritée.

On causait du martyre de saint Denis ; tout à coup le cardinal se tourne vers moi et me dit :

— Conçoit-on, madame, que ce saint ait porté sa tête dans ses mains pendant deux lieues !

— Ah ! monseigneur, répondis-je, il n'y a que le premier pas qui coûte.

XXI

Ce mot me plaça tout de suite. Le cardinal alla immédiatement le répéter à la duchesse, qui le vanta, qui le redit, qui le fit redire, tant et si bien qu'il est resté dans

tous [illegible] qu'on le cite encore [illegible] d'années. [illegible] M. Walpole, qui [illegible] en ayant [illegible] pour [illegible] l'histoire, il me [illegible] l'être oblige [illegible] entendre. Je ne [illegible] pas que cela en vaille [illegible] au risque de [illegible] d'autres qui [illegible] dont on ne se souviendra [illegible] que [illegible]!

[illegible] fortune m'avait [illegible] les jours devenus rares depuis la mort [illegible] madame du Maine [illegible] une fête [illegible] avant les événements qui la frapp[illegible] suppose bien qu'on me l'ait [illegible] cette fête était un masque pour cacher les [illegible] plus tard. La princesse voulait faire [illegible] de ses plaisirs, afin de détourner l'atten[illegible] le régent n'avait pas l'habitude de fouiller les consciences, et, sans Dubois, on l'aurait attrapé du [illegible].

[illegible] un divertissement déjà donné, mais [illegible] pas bien entendu, moi qui ne [illegible] du nouveau, je n'eus pas la [illegible] admiration et mon plaisir, j'étais à [illegible], et l'on ne me trouva pas trop [illegible]ale.

[illegible]emoiselle de Launay avait composé les paroles ou plu[illegible] cette fête. Les vers étaient de Larnage, de [illegible] qui ne se sentait pas de joie et que je [illegible] de tout mon cœur. Il me semblait sur la [illegible] et de la puissance. M. du Maine ne lui [illegible], mais la duchesse l'appelait fréquemment et s'informait si le programme marcherait, si tout irait bien, si l'on n'aurait pas d'anicroches. Je trouvai qu'elle le lui demandait plus souvent qu'il n'était nécessaire, et je ne vis dans cette insistance qu'une marque d'intérêt.

Madame la duchesse du Maine, — car il faut bien dire ce qu'elle était, puisque j'aurai à parler souvent d'elle; — madame la duchesse du Maine était, on le sait, la petite-fille du grand Condé [illegible] Louis XIV pour ses bâtards fit descendre jusqu'à cette condition si éloignée de sa naissance [illegible] pas [illegible] jolie, je parle de sa jeunesse, car à l'époque où je la connus, elle avait déjà quarante-deux ans [illegible] avait de la grâce, de la physionomie, quelque [illegible] et d'impérieux dans la bouche, [illegible] petite, elle en enrageait; toute sa famille l'était de même; elle affec[illegible] n'y perdait rien. Madame du Maine avait beaucoup d'esprit, et de toutes les sortes, du meilleur quelquefois, et du plus commun aussi; elle se servait de [illegible] son caprice. Elle passait pour folle, elle ne l'était point, elle n'était qu'extraordinaire. Elle voulait tout savoir, tout embrasser; elle se plaçait sur tous les trônes les uns après les autres; il fallait qu'elle fût la reine partout, et sa cour de Sceaux était plus souveraine que celle du roi. Ambitieuse et tripotière, sans être bonne, elle n'était pas mauvaise, elle n'eût point fait le mal sans nécessité, pour le plaisir de le faire. Par exemple, elle n'y regardait pas lorsqu'elle y pouvait gagner quelque chose. Elle avait pour M. le duc d'Orléans la plus belle haine qui se puisse voir, et me voulait faire promettre que je ne retournerais plus au Palais-Royal. Heureusement, M. de Saint-Aulaire [illegible] que mon mari avait besoin de mon [illegible] que nous avions notre fortune à faire.

— Allez-y donc, puisqu'il le faut, répliqua la princesse, mais j'espère [illegible] pas longtemps.

[illegible]

La nuit [illegible], on commença la fête par l'illumination des jardins et des pièces d'eau [illegible] magique. Le souper, dressé [illegible] de verdure [illegible] servis par des faunes et des [illegible], commença le travestissement. On y avait beaucoup d'esprit, j'en eus comme [illegible] autres [illegible] sans rencontrer ceux de Larnage fixés sur moi comme s'il me voulait dévo[illegible]. Il semblait s'étonner fort de mes reparties, et n'osait rien faire que de s'étonner. J'avais grande envie qu'il de[illegible] plus hardi, j'en [illegible] je l'y encourageais selon mes [illegible]. Il [illegible] loin de moi, à [illegible] le souper, le divertissement continua, pour ne [illegible] le titre de *Nuit blanche* ou de [illegible] de ces sortes de fêtes.

[illegible] était de l'avoir près de [illegible] et la représentation de danse [illegible] le rebutât, [illegible]inement le lui demander. J'y allai tout [illegible].

— [illegible] faire? Comment voulez-vous que [illegible] et qu'y gagnerai-je, sinon un [illegible]

— [illegible] que d'être à côté de moi, que de causer [illegible]

— [illegible] le désir de mon cœur, le désir le [illegible] le rêve de mon ambition; mais, hélas!

— Eh bien, hélas?

— Vous appartenez à un autre, vous m'avez oublié, délaissé; vous êtes perdue pour moi, et je ne puis plus même me permettre une pensée, dans la crainte de vous offenser.

Pour le bâtard d'un prince, pour le secrétaire d'un grand seigneur, ce pauvre Larnage était bien niais. Le prince et le grand seigneur, il est vrai, étaient deux dévots; mais qu'importe! il avait vingt-trois ans à peine, et tout est là.

Il finit cependant par comprendre, par se mettre auprès de moi, par s'établir de façon à montrer sa joie et son bien-être; il prit des airs de poule au nid, ainsi que le disait Pont de Veyle de madame de Luxembourg dans sa bergère, lorsqu'il lui tombait quelque réputation à déchiqueter. Les autres ne s'occupèrent bientôt plus que du spectacle. Larnage, bien qu'il fût le poète, ne s'occupa que de moi; moi, je m'occupai du spectacle d'abord et de lui ensuite, et cela, pour être juste, avec la même vivacité et le même plaisir.

Nous vîmes donc le Bon-Goût, réfugié à Sceaux, et présidant aux occupations de madame du Maine. Il conduisit les Grâces, qui dansèrent en dressant une toilette, pendant que leurs suivants chantaient les vers de Larnage sur une musique douce. Ce premier intermède eut beaucoup de succès; chacun le trouva délicieux. Je fis un compliment à mon ancien maître, qui en devint presque fou de bonheur.

Le second intermède, ce furent les jeux personnifiés, apportant des tables à jouer, avec ce qui était nécessaire aux différents jeux. Ils chantaient et dansaient en même temps, et ces flatteries s'adressaient à la princesse, qui les trouvait aussi vraies que judicieuses; elle en avait l'habitude. Tout cela était représenté par les meilleurs acteurs de l'Opéra.

Enfin le couronnement, après les reprises, ce furent les Ris dressant un théâtre, l'ornant de fleurs, de festons, d'astragales, comme dans la tragédie, pour y représenter, non pas une tragédie, mais une pièce de mademoiselle de Launay, toujours aidée de Larnage. Mon Dieu! quels affreux vers ils avaient faits à eux deux! Le sujet ne prêtait guère. C'était madame du Maine découvrant le carré magique qu'elle avait cherché et qu'elle cherchait encore, sans l'avoir trouvé jusque-là. Il est vrai que, pour dire une belle pensée, on n'y regarde pas de si près, selon la comtesse d'Escarbagnas.

La princesse joua elle-même son rôle, et chacun joua le sien propre. C'était la cour de Sceaux transplantée sur le théâtre, parlant en prose rimée au lieu de prose vulgaire. On y mit une vérité et une gaieté digne d'éloges; on sauva ainsi l'ennui de la chose. Je parle toujours des autres ou de moi-même au point de vue d'aujourd'hui; car alors, ce soir-là, je ne pouvais m'ennuyer, j'en étais à mes premières émotions d'amour, et d'amour caché encore!

— Ces vers sont tendres, disais-je à Larnage, la tête un peu perdue.

— Je songeais à vous en les faisant, répondit-il. Ah! madame, n'aurez-vous pas pitié de moi, et ne vous verrai-je point comme autrefois, ne causerons-nous plus par une belle nuit étoilée?

— Peut-être, monsieur, répliquai-je, poussée par un désir immense d'éprouver quelque chose que j'ignorais.

— Et quand cela? et quand cela?

J'allais répondre à cette question, mais je fus interrompue par un incident que je ne prévoyais pas.

XXII

Mademoiselle de Launay me toucha l'épaule et me dit tout bas:

— Vous parlez d'amour, ici, madame la marquise, et vous ne songez pas à vos voisins.

Je tressaillis, cet avertissement me rappela sur la terre, car j'avais un peu suivi Larnage je ne sais où sur ses ailes de poète. Je devins très rouge et je balbutiai.

— Oh! ne vous effrayez pas, ajouta-t-elle; vous n'êtes pas la seule, nous en parlons aussi, nous!

[illegible] de la main elle me montra un homme que je regardai à deux fois avant de comprendre: c'était le bon abbé de Chaulieu, âgé alors de plus de quatre-vingts ans. Elle vit ma surprise et reprit:

— Vous croyez que je plaisante? demandez-le lui.

— Hélas! reprit l'abbé, ce n'est que trop vrai. Elle méprise mon dernier amour et mes derniers vers.

— Des vers! Quoi! des vers de vous, monsieur l'abbé, et elle les méprise, l'ingrate?

— Oui, madame, oui; je lui ai dit:

Que ne te dois-je point? Sans toi, dans l'indolence
Coulaient mes derniers jours à l'ennui destinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi seule, ranimant, par d'inconnus efforts,
D'une machine presque usée
Les mouvements et les ressorts,
As fait renaître encor dans mon âme glacée
Les fureurs de l'amour et mes premiers transports.
Je ne comptais pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère ;
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnais mon cœur.
Heureux à qui le ciel donne un cœur assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel était le bonheur,
Tel que je crois qu'il devrait rendre
Les plus heureux amants jaloux de mon erreur !

J'ai encore ces vers écrits de la main de l'abbé de Chaulieu ; ce sont les derniers qu'il ait faits. Il avait bien de l'esprit, malgré ses quatre-vingts ans passés.

En entendant ce madrigal, je fus charmée du ton de conviction, de facile bonhomie qu'il mit à le réciter. Mademoiselle de Launay en riait, sans pruderie et sans se moquer, comme une honnête et bonne personne qu'elle était.

— C'est que je l'aime bien, madame, ajouta le vieillard, je voudrais le lui prouver mieux que par des paroles, mais elle repousse tout. J'ai mille pistoles à son service, je ne puis parvenir à les lui faire accepter.

— Voilà trois fois au moins que je vous refuse, abbé ; je vous conseille, en reconnaissance de vos généreuses propositions, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendrait au mot.

— Oh ! je sais à qui je m'adresse, répondit-il naïvement.

Nous éclatâmes de rire ; il ne concevait pas pourquoi, et n'en poursuivit pas moins son antienne :

— C'est comme pour sa parure ; voyez, madame, comme elle est mise ! Prêchez-la donc ! je ne puis rien obtenir d'elle à cet égard. Elle me désole, elle a des habits qu'on ne voit à personne, des habits simples...

— Abbé, je me trouve parée de tout ce qui me manque.

Il n'y avait rien à répliquer à cela. C'était faire bon marché de ses charmes ; elle avait cet esprit-là, avec mille autres. L'abbé ne l'en adorait que plus et s'évertuait à lui plaire. Cela a duré jusqu'à la fin de sa vie. Il le lui prouva par des soins qu'on ne peut rendre. Son carrosse et sa maison appartenaient plus à mademoiselle de Launay qu'à lui : il envoyait prendre ses ordres tous les matins ; elle chassait ses gens quand ils ne lui convenaient pas, ou le forçait à les garder malgré lui ; il était heureux de tout ce qui venait d'elle. C'était une de ces passions de vieillard qui tournent à la monomanie. La belle s'en accommodait fort et disait pour raison :

— Ah ! ma reine, si vous saviez combien on est flattée d'être aimée avec persévérance des gens qu'on n'aime point et qu'on ne trompe pas ! Rien de plus heureux que d'être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous !

J'ai su cela depuis par expérience, et le fait est qu'elle avait raison.

Ce soir-là, nous aurions préféré, Larnage et moi, qu'ils eussent filé leur amour de leur côté, en nous laissant filer aussi le nôtre. J'allais répondre à mon amant sur un point bien intéressant, lorsqu'ils m'interrompirent ; il brûlait de reprendre la conversation, et nos voisins ne le permettaient point. Mademoiselle de Launay avait ses raisons ; je n'étais pas encore son amie, et la fine mouche faisait de moi un instrument.

— Vous resterez bien à Sceaux deux ou trois jours, n'est-ce pas, madame? Il y va venir de singuliers personnages, avec lesquels nous prétendons nous divertir. Ne nous refusez pas, madame la duchesse m'a ordonné de ne pas vous laisser partir.

Je ne demandais pas mieux que de rester ; je me fis un peu prier pour la forme, et puis j'acceptai. Larnage m'en remercia par un coup d'œil qui me fit battre le cœur. Ce n'était pas tout encore, et mademoiselle de Launay voulait achever son rôle.

— Madame la duchesse du Maine s'occupe en ce moment du mémoire qu'elle fait faire dans l'affaire des princes légitimes contre les princes du sang ; vous êtes une personne d'esprit, elle serait bien aise de vous consulter là-dessus.

— Moi, mademoiselle? repris-je au comble de la surprise. Je ne savais même pas que ce procès existât, comment en pourrais-je parler à ceux qui le connaissent?

— Ce n'est pas précisément le procès, ce sont des savants à voir pour cela, nous vous les montrerons, vous en direz votre avis. Il en vient un demain, ou plutôt aujourd'hui, c'est un érudit véritable.

— Mademoiselle, je ne suis pas savante, moi ; dispensez-moi...

— Cela vous amusera.

Je n'insistai pas ; cependant tout cela me semblait extraordinaire. Ce qui ne l'était pas moins, c'est qu'on me recherchât, connaissant mes liaisons avec le Palais-Royal. D'ordinaire, on en était exclu pour cela seul. Je n'avais guère la tête aux énigmes, je n'en demandai pas davantage, afin qu'on me laissât libre ; et, en effet, mademoiselle de Launay emmena son vieux Tython ; nous restâmes de nouveau seuls, Larnage et moi ; un frisson parcourut tout mon corps. Nous ne disions rien pourtant ; enfin il reprit d'une voix si basse, que je l'entendis à peine.

— Quand donc, madame, quand donc irons-nous encore, comme à Dampierre, regarder ces chères étoiles, ces étoiles bien-aimées qui nous éclairent si doucement? Ah ! ne me faites pas mourir en attendant, je vous en conjure !

Justement le ciel était étoilé ; justement les lampions de la fête se mouraient ; justement les convives un peu las du plaisir et de la promenade, rentraient par groupes, après s'être égarés sous ces beaux ombrages. Je ne répondis pas, mais je jetai un regard vers le parc ; il me comprit, il me tendit la main, je me levai comme un automate, et je le suivis.

Nous arrivions au milieu de la charmille, que nous n'avions rien dit encore. Je ne sais comment il se fit que ma main restait dans la sienne, que nous nous regardions au lieu de regarder les astres, et que bientôt il eut passé son bras autour de moi, m'attirant à lui, sans que je fisse de résistance. J'ai beaucoup vu, beaucoup éprouvé, beaucoup senti de choses en ma vie ; eh bien, je le déclare, ce chaste embrassement, cette pure étreinte n'ont point d'égal dans mes souvenirs. Ce fut un vrai moment de béatitude, un délire de cœur dont les philosophes se moqueraient et qui passe tous les autres délires. Pour en retrouver un pareil, je consentirais, ma foi ! à recommencer ma vie, malgré l'ennui qu'elle m'a donné.

Nous restâmes les derniers dans le parc ; nous rentrâmes chez nous après les autres ; nul ne pensait à nous, nul ne s'occupait de nous dans ce petit cercle, où les passions se concentraient en se cachant : madame du Maine, tout à son ambition, tout à ses projets, son mari tout à ses regrets inutiles et à ses désirs impuissants, les autres à je ne sais quoi, à l'amour peut-être. Nous étions donc libres, nous étions donc heureux ; mais, je vous l'atteste, ce bonheur ne coûta rien à ma gloire, et, lorsque je retrouvai Larnage, au déjeuner, si je rougis en le regardant, c'était de bonheur et non de vergogne.

A cette bienheureuse époque de la Régence, il n'était guère de femmes à mon âge qui connussent encore ces rougeurs là.

XXIII

Vous ai-je parlé bien en détail de madame la duchesse du Maine? En vérité, je n'en sais rien. Je ne me le rappelle pas. Je l'ai demandé à cette petite fille ; elle m'a dit que j'avais encore beaucoup de choses à raconter sur la princesse ; mais elle a tant de malice, qu'elle veut peut-être me faire radoter pour qu'on sache bien mes quatre-vingts ans (1).

— Madame la duchesse du Maine, bien qu'on en ait dit, n'était pas précisément galante. Certainement, elle eut des amants, elle en eut deux ou trois peut-être ; qu'est-ce que cela auprès des autres princesses ; surtout auprès de celles qui vinrent après elle, ses trois nièces de Condé surtout : mademoiselle de Sens, mademoiselle de Charolais, mademoiselle de Clermont? Je ne vous transmettrai pas leurs prouesses, pas même celles dont on les accuse avec des preuves ; je n'aime pas les propos, et il me siérait mal de les blâmer.

L'homme que madame du Maine a le plus aimé, il faut en convenir, c'est le cardinal de Polignac. Il eut ses dernières années, ses derniers sentiments, et ce sont les plus forts chez nous autres femmes ; ils s'augmentent de tous nos regrets ; chaque jour qui s'enfuit, en nous emportant une illusion, en augmente la puissance. On adore ce que l'on va perdre, on prête aux dernières fleurs plus d'éclat, plus de parfum ; on voit tomber les feuilles une par une avec mélancolie. J'ai éprouvé tout cela, en vérité je ne sais pourquoi, car j'avais depuis longtemps reconnu le néant des affections du monde. Mais il faut tenir à quelque chose pourtant !

---

(1) Je ne veux pas que madame radote, mais je veux qu'elle s'explique sur cette duchesse du Maine, dont on pense si diversement [illegible] pas sa faute si elle [illegible] quelque chose dans ses M[illegible] tranquille, je ne lui passerai pas une réticence et [illegible] souvenirs. [illegible]

[illegible] jeter à madame la duchesse du Maine [illegible] pour M. le [illegible] son frère [illegible] l'un [illegible] un coup [illegible] du Maine [illegible] Maine a tort [illegible] femme sans esprit [illegible] a poussé la [illegible] la majesté [illegible] Ah ! grand [illegible] jusqu'à l'extrém[illegible] demandez plutôt [illegible] Celle-ci ne [illegible] la soutint. Il y avait [illegible] toute leur vie [illegible] naturellement, seu[illegible] madame la [illegible] tout l'esprit des [illegible] mari, et M. le [illegible] débauché. Elle [illegible] dans une de [illegible] qui a fait courir [illegible]

— Monsieur [illegible] plus faire des princes [illegible] sang sans [illegible] faire sans moi [illegible] elle le prouva.

[illegible]

[illegible] elle se leva fort tard [illegible] de Launay me vint quérir [illegible] à la toilette de la princesse : elle [illegible] me reçut avec [illegible] me fit donner un siège et me [illegible] à Sceaux et si je ne voudrais pas [illegible]

[illegible] que je m'y plaisais fort et [illegible] chaque fois qu'on me ferait l'honneur [illegible]

— [illegible] connaissez le petit Launay ? ajouta-t-elle brusquement [illegible] un [illegible]

[illegible] d'étonnement et je me levai pour [illegible] toute décontenancée.

Elle [illegible] répéta sa question.

— Oui, madame, répondis-je cette fois, je l'ai vu chez madame la duchesse du Luynes.

— Connaissez-vous sa mère ?

— Oui, madame.

— Et dit-on quel est son père ?

— Je l'ignore, madame.

— Ah ! ah ! vous l'ignorez [illegible] tant que je [illegible] devant me [illegible] Je ne sais pas comme à m'[illegible] de [illegible]

Mademoiselle de Launay me tira de cette conversation [illegible] c'était sans doute [illegible]

— [illegible] Son Altesse, il n'y a qu'à [illegible] madame, cela vous [illegible] quelquefois. Il [illegible] contre madame [illegible] qu'on pré[illegible] ne me nommez pas.

[illegible] le savant. Et quel animal ! quel cuistre [illegible] et de rodomontade. Il portait de gros bas [illegible] un habit à [illegible] cheveux gras [illegible] chapeau de marmiton, tout cela non pas misérable [illegible] tout cela insolemment étalé comme Dio[illegible] tonneau, avec cette prétention de [illegible] poudre et qui [illegible] avec une [illegible] ce qui [illegible]

Notre [illegible] les [illegible] de gens qui [illegible] du haut de sa grandeur. Il [illegible] de madame du Maine [illegible] Molière, il [illegible] au [illegible] des nôtres.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous ne pouvez [illegible] et madame la duchesse [illegible]

— [illegible] pas mal [illegible]

Il la [illegible] de Launay [illegible]

— Monsieur, que pensez-vous de M. le duc et des bâtards [illegible]

[illegible] A la cour [illegible] grandes choses ne se [illegible]

— [illegible] il n'y avait point de princes légitimés [illegible]

— [illegible] mademoiselle, une très grave erreur [illegible] princes bâtards.

Nous [illegible] madame du Maine ne se défera [illegible]

— Oui, [illegible] et Ninus aussi [illegible] l'adultère [illegible] Babylone. Et Nemrod [illegible] Les [illegible] aussi [illegible] les grands [illegible] ses amours [illegible] Savez-vous ce que fit Nemrod [illegible]

— En vérité [illegible]

— Eh bien, il leur fit couper les oreilles ; il fit même couper le nez aux plus mutins, et cela, je puis vous l'assurer, entendez-vous, mademoiselle ? Et, si M. le régent était juste, il userait du même moyen, ce serait plus tôt fini.

Nous éclatâmes de rire à sa barbe ; l'idée de M. le duc sans nez était la plus bouffonne du monde. Madame du Maine garda son sérieux, et répondit d'un air digne :

— Monsieur, le moyen serait d'autant meilleur qu'après avoir enlevé le nez du visage de M. le duc, je ne vois pas trop ce qu'il y resterait.

— Du temps des Chaldéens, mademoiselle, on n'eût pas souffert un abus semblable.

— Quoi ! le nez de M. le duc ?

— Non, mademoiselle, ces réclamations contre les volontés du feu roi. Ils étaient impitoyables pour la révolte. J'ai lu que Smerdis, non pas Smerdis le [illegible], mais un autre Smerdis, lequel devint borgne en prison à force d'avoir pleuré...

— D'un œil.

— Il s'était condamné à aller chaque jour pieds nus au tombeau de son [illegible] à la volonté duquel il avait désobéi, et il y alla, mademoiselle.

— C'est encore un procédé, cela. On pourrait envoyer M. le duc d'Orléans, M. le duc et les autres princes à Saint-Denis, tous les matins, pieds nus ; je demande à voir passer cette procession. Je ferai observer cependant que la famille de Louis XIV ne se peut régir avec les mêmes lois que celles des enfants de Nemrod, et qu'il nous faudrait des exemples un peu plus récents.

— Ah ! mademoiselle, que sont les modernes à côté de cette sublime antiquité ! quels modèles à suivre, à chercher dans ce passé merveilleux dont nous ne sommes en vérité que la pâle copie.

Et, se levant, il commença un discours sur les anciens, bourré de latin et de grec, auquel Son Altesse coupa court [illegible] en demandant s'il ne voulait point entrer à la Sorbonne ?

— Je vous y enverrais volontiers, monsieur, pour la reconnaissance que vous nous avez aujourd'hui. Malheureusement, cela ne dépend pas de moi. L'heure de mon service m'appelle : adieu.

Cet homme, qui s'appelait Boindin l'aîné, voilà qui je me le rappelle, se leva en pied, indigné de ce qu'on avait autre chose à faire qu'à l'écouter.

— Je sors, mademoiselle ; mais si vous me redemandez, ne comptez pas sur moi, je ne viendrai plus.

Et, sans autre façon, il sortit de la chambre.

C'est la vraie peinture des savants de ce siècle ; Molière ne l'eût pas reniée, et il eût fait un chef-d'œuvre.

XXIV

Cette scène m'affrianda ; je crus de bonne foi à ce qu'on me présentait, et, lorsque mademoiselle de Launay me proposa de voir encore une certaine comtesse, une certaine madame Dupuis, et un certain abbé [illegible], lesquels devaient faire des sorcelleries et des comédies merveilleuses, je me récriai [illegible] et j'acceptai bien vite. Ce fut une grande joie à Sceaux, on se servait du mot comme d'un paravent. Chérie de M. le duc d'Orléans, je n'étais pas suspecte [illegible] dans l'occasion certifier qu'on n'avait rien fait de [illegible] puisqu'on m'avait admise, puisqu'on avait insisté pour que je restasse. C'était fort bien imaginé et à mon âge, si peu usagée que je fusse, je devais donner dans le panneau. J'y donnai en plein.

— Vous souperez avec de Launay, alors, madame, ajouta madame du Maine, c'est elle que traitent ces illustres personnages [illegible] je paraîtrai au dessert [illegible] s'ils me reconnaissent, je les fais [illegible] M. le duc du Maine n'admettrait point ces pratiques [illegible] bon pour M. le duc d'Orléans, qui croit au diable pour croire à quelque chose. Quant à vous, qui êtes libre, vous vous amuserez fort.

Je restai la matinée entière à écouter la princesse, fort spirituelle et fort amusante. Elle me parla de son ordre de la Mouche et me dit qu'elle était [illegible] de ne pas avoir maintenant ces belles cérémonies d'autrefois pour me recevoir chevalière.

— Mais nos soucis passeront, et nous recommencerons. J'espère que vous reverrez Sceaux dans sa splendeur première. Il se peut que [illegible]. Si je gagne mon procès, ajouta-t-elle vivement, nous serons plus riches que jamais, M. du Maine n'aura plus de craintes pour ses enfants, pour leur fortune et leur avenir, et nous nous amuserons tranquilles, alors.

Mademoiselle de Launay, bien que femme de chambre en titre de Son Altesse, était, par le fait, tout autre chose. Elle ne faisait aucun office de domesticité que d'être toujours présente ; cependant on l'employait plutôt comme secrétaire, comme confidente ; jamais elle ne chaussa sa maîtresse, jamais elle ne lui mit une épingle, et, ainsi que le disait madame du Maine :

Mademoiselle de Launay est censée ma femme de chambre, pourtant mon esprit est le très humble serviteur du sien.

Ceci n'était pas vrai, madame du Maine dominant tout.

L'heure arrivée, notre toilette faite, on me prévint que nous irions souper dans une maison de Sceaux, chez une manière de gentilhomme se disant savant, et armé d'arguments irrésistibles pour vaincre les ennemis de M. du Maine.

— Il y a dans cette comédie une comtesse affamée, dont je vous ai parlé, qui, après bien des peines, a persuadé au gentilhomme qu'il fallait me donner à souper pour que je l'écoutasse ; celui-ci habite la ville de Sceaux, il est riche et avare, il va m'ennuyer mortellement avec ses livres, j'espère cependant éviter Smerdis le mage et Semiramis. Accusez-moi si vous voulez, mais j'ai voulu avoir une compagne de supplice. Ce qui ennuie lorsqu'on est seul amuse lorsqu'on est deux, et qu'on en peut causer ; ne le trouvez-vous pas ?

J'en demeurai d'accord, et je suivis ma conductrice, très disposée à me divertir de ces espèces ; néanmoins je ne m'attendais guère à ce que j'allais voir.

On nous conduisit en carrosse gris jusqu'à la porte du gentilhomme, qui s'appelait M. Desprès. Il fallait une encore assez de chemin pour s'y rendre du château. Tout se mit en mouvement à notre aspect dans ce petit logis, et les servantes, en nous faisant des révérences, relevaient leurs tabliers de cuisine, fort propres, sans aucune tache, comme des meubles qui ne servent pas souvent.

— Où l'on est bien prodigue ici ou l'on est bien avare, dis-je tout bas à ma compagne : voilà des cuisinières très hautement tenues, si elles ne font pas un maigre fricot.

— Tenez-vous pour avertie que le fricot est maigre, me répliqua-t-elle ; nous souperons au château en rentrant.

M. Desprès vint au-devant de nous, escorté de ses convives, nous étions les personnages importants, on nous salua jusqu'à terre.

La comtesse ne se possédait pas de se voir enfin sur le point de souper ; elle eut l'amabilité du bonheur, nous prépara des sièges au meilleur endroit, nous nomma les personnes présentes, enfin chacun de ses gestes [illegible] disait :

— Dieu ! que je vous remercie ! j'aurai ce soir autre chose que du pain sec.

Pauvre femme ! Quelles déceptions l'attendaient ! Est-ce que les vieux estomacs sont comme les jeunes cœurs ? est-ce qu'ils se laissent abuser par des chimères ? est-ce que la fumée suffit pour les contenter ?

Il y avait là des gens de l'autre monde : l'abbé Lecamus et la dame Dupuis, la pythie annoncée, n'étaient pas les moins [illegible]. On se rangea en cercle, et, bien qu'il ne fît pas froid, quelques tisons fumaient dans la cheminée, bien sûr que c'était par économie. La grande chambre [illegible] au rez-de-chaussée, avec des carreaux, n'était jamais ouverte. Il y régnait une humidité épouvantable ; sans cette apparence de feu, on n'aurait pas pu y tenir, et puis nous aimes [illegible] que le feu servait à autre chose.

Pour nous faire honneur, on nous mit, mademoiselle de Launay et moi, à chaque coin de la cheminée ; on nous sépara donc à notre grand regret. Pas moyen de nous parler autrement que des yeux, et encore se fallait-il surveiller, car on nous regardait.

Les femmes étaient là, la bouche en cœur, les hommes avec un sourire de complaisance ; nous semblions deux pagodes, et l'on ne disait rien. J'avais grande envie de rire.

— Monsieur, dit enfin mademoiselle de Launay, quand donc la dame Dupuis montrera-t-elle ses prodiges ?

— Au dessert, mademoiselle, et nous irons le prendre dans un lieu tout exprès.

— Ah ! repris-je, quelque jolie tonnelle, ou quelque cabinet de verdure dans le jardin ?

— Non pas, madame ; dans un endroit où l'œil des profanes ne pénètre point, et où ses miracles s'accomplissent sans danger.

Mademoiselle de Launay se leva vivement à ces mots.

— Quoi ! monsieur, ce n'est pas chez vous que ces miracles se verront ?

— C'est chez moi, mademoiselle, mais pas ici.

— J'attends une de mes amies, une personne fort savante, qui se rendra ici vers dix heures pour assister aux merveilles ; ne nous trouvera-t-elle point ?

— Elle nous trouvera certainement, car nous l'attendrons ; c'est à onze heures seulement que le dieu s'empare de la pythonisse ; jusque-là, elle restera muette comme vous la voyez.

— Quoi, ne soupera-t-elle pas ?

Le Desprès fit un soupir.

— Hélas ! elle ne soupera que [illegible] mademoiselle ! Son inspiration ne lui lie pas la [illegible] [illegible] la langue seulement.

En effet, la Dupuis était là [illegible] sans faire un mouvement, ni prononcer un mot. [illegible] se turent après ces explications, et la [illegible] en resta là.

Mademoiselle de Launay avait la vue la plus basse que j'aie rencontrée ; elle voulut se donner une [illegible] et prit la pincette afin d'attiser le feu qui se [illegible] d'inanition. Elle saisit quelque chose de noir qu'elle prit pour un tison hors de sa place et qu'elle mit, en tapant dessus, derrière une bûche à demi allumée.

Un cri général s'éleva dans le cercle. Quant à moi, je faillis, le rire me suffoquait.

— Miséricorde ! la chocolatière ! Que faites-vous, mademoiselle ! Nous ne souperons plus, s'écria la désolée comtesse.

Un pétillement, la cendre qui vola, nous apprirent que tout était consommé. Le chocolat répandu avait éteint le feu, et, d'un seul coup, mademoiselle de Launay détruisait toutes nos espérances.

— Monsieur, dit-elle avec beaucoup de sang-froid, qui aurait jamais imaginé du chocolat après souper ?

— Mademoiselle, [illegible] à la cour ? Je croyais que les gens de qualité ne mangeaient rien le soir ; je vous ai servi en conséquence.

— Je ne suis point de qualité, et je soupe, répliqua ma compagne.

— Quant à moi, je suis de qualité, et je souperais plutôt deux fois qu'une, poursuivit la comtesse.

Quoi qu'il en fût, le souper était dans les cendres, le feu était éteint, la prophétesse se taisait, les autres savants allongeaient les mains comme des désolés. Qu'allait-il advenir de tout cela, et qu'étions-nous venues faire dans cette galère ?

C'est ainsi que l'on conspirait en ce temps-là.

XXV

La conversation tombait d'inanition, comme nous, après le meurtre de la chocolatière. Je commençais à trouver la partie un peu sérieuse, puisqu'il n'était pas permis d'en rire, lorsqu'on annonça le souper. Nous passâmes pêle-mêle dans une salle plus humide que l'autre, attendu qu'on n'y avait pas fait de feu, et nous nous trouvâmes en face d'une grillade, d'une omelette et d'une salade ; le tout assez copieux pour quatre personnes, et nous étions quinze. L'assaisonnement était un joli petit vin de cabaret, tout jaune, qu'une goutte d'eau rendait plat à ne le point boire.

Quant à cela, j'en riais de bon cœur, et il n'y avait point espérance que la pythonisse se montât la tête à ce jus divin. Nous avions la mine d'être venues pour rien. Le repas ne fut pas long, on se leva rassasié des yeux, et l'on se disposa à la grande affaire de la soirée.

Madame la duchesse du Maine, habillée en bourgeoise, escortée du cardinal en rabat, nous attendait dans l'autre chambre ; elle était méconnaissable sous sa grande coiffe. Mademoiselle de Launay ne la reconnut [illegible] avec sa mauvaise vue. La duchesse me fit un [illegible] d'amitié, nous nous réunîmes tous les quatre et nous marchâmes derrière notre hôte, derrière l'abbé Lecamus, derrière la comtesse, derrière un abbé de Vérac, transfuge de l'autre camp, et que j'ai toujours soupçonné d'être espionnage intéressé, et nous voilà embarqués dans un chemin à se rompre le cou.

Nous traversâmes d'abord un [illegible] de jardin, bâtiment à moitié détruit, dont le plafond devait nous tomber sur la tête ; de là, nous parcourûmes de sombres détours, des chambres à chausses-trapes, des planchers transparents à donner le vertige, et, trouvant le plus [illegible] apercevait des lumières, je me pressais contre ma compagne, qui, voyant encore moins que moi, ne savait où on nous conduisait, et s'inquiétait pour sa maîtresse.

— Quelle imprudence d'être venue ! me disait-elle tout bas ; si on la reconnaissait, quelles ne seraient pas les suites de tout ceci !

— Mais pourquoi, mademoiselle ? *Elle* ne fait point de mal, elle défend le bien de ses enfants, et l'on ne peut la blâmer, bien que le moyen soit extraordinaire.

Mademoiselle de Launay hocha la tête ; elle savait bien, au contraire, qu'il y avait fort à blâmer dans tout ceci. Nous avions la mine d'aller au Sabbat ou dans un coupe

gorge, ou je ne sais dans quoi. C'était une terrible aventure comme en [illegible] don Quichotte.

Enfin, nous arrivâmes dans une sorte de galetas, où nous attendait une assemblée digne du [illegible] vu depuis quelque chose de semblable chez les [illegible], ainsi que je vous le dirai en son lieu. [illegible] fois, je n'étais pas [illegible] et je regardais [illegible] avec une véritable frayeur.

— Mais où sommes-nous, m'écriai-je [illegible]. Ces gens ne vont-ils pas nous égorger [illegible] voir?

— Nous sommes chez la [illegible] ces gens-ci ont connu M. le duc [illegible] ils savent beaucoup de choses qui [illegible] Altesse, et cette madame Dupuis inspirée [illegible] nous dévoilera ses secrets.

— Quoi! tous ces [illegible] a Son Altesse et peuvent la servir?

— Non pas [illegible] des spectateurs, des consultants [illegible] c'est la sorcière, ce sont ses amis, vous allez voir [illegible] est comme un malade qui ne se contente pas de [illegible], et qui prend encore des empiriques.

Je [illegible] j'étais si loin de la vérité! On nous fit [illegible] des murs, on alluma deux lampes fumeuses qui [illegible] juste assez pour rendre les ténèbres [illegible]. Un grand silence se fit; la Dupuis parut [illegible] du cercle, s'assit sur un tabouret bancal, fit mille [illegible] de toute espèce, ouvrit la bouche, et il n'en [illegible] rien du tout.

— Allons! dit ma compagne, elle n'a pas bu, elle ne parlera point, c'était bien la peine de venir ici!

La pythie recommença à rouler des yeux, à pousser des cris inarticulés, à se plaindre d'une façon lamentable, et puis elle finit par baisser la tête et s'endormit, ou du moins elle en eut l'air. Mademoiselle de Launay ne me lâchait point et fixait mon attention à sa manière. Pendant ce temps, je ne voyais point madame du Maine, laquelle employait bien ses instants, à ce que j'ai su, et conspirait gaiement avec ces faux gueux, tous ou envoyés de l'Espagne, ou serviteurs de sa maison, se préparant au coup qui devait éclater plus tard ou lui rapportant des nouvelles. J'étais là encore une fois, comme une niaise: on comptait me faire dire ce que j'avais vu, en cas de besoin, et mettre à néant les accusations par un témoignage aussi sincère, aussi désintéressé que le mien.

Tout à coup la sibylle se leva comme si un ressort l'eût touchée; elle se trouva debout en un clin d'œil.

— Je vois! je vois! je vois! s'écria-t-elle.

— A la bonne heure! reprit ma voisine.

Nous voilà tous les yeux en l'air, pour chercher ce qu'elle voyait et n'apercevant qu'une grande vilaine charpente, remplie de toiles d'araignée.

— Je vois une lignée de princes et de rois, je vois des écrits réhabilités, je vois un grand législateur, je vois le fils d'un puissant monarque, magnanime comme son père.

— Ah! ah! me dit tout bas mademoiselle de Launay, c'est M. le duc du Maine, qui s'arrangera avec M. le duc et qui lui pardonnera sa faute.

J'ouvrais les yeux écarquillés à n'y plus voir. Je ne comprenais rien à tout cela, je n'avais pas envie de rire; j'étais mal à mon aise, je sentais par instinct que j'étais dépaysée, qu'il y avait dans toute cette affaire quelque chose d'obscur. Mademoiselle de Launay m'observait et craignait que je n'eusse des soupçons; elle se mit à plaisanter; elle avait un charmant esprit et s'en servait à merveille. Je ne l'écoutais qu'à moitié, je cherchais le mot de l'énigme: je n'avais garde de le trouver.

— Mademoiselle, interrompis-je, cette femme-là n'est ni ivre ni inspirée, elle joue un jeu.

— Toutes ces femmes-là en font autant; c'est leur état; elles ne feraient point de dupes sans cela.

— Mais comment madame du Maine est-elle si crédule? comment nous a-t-elle envoyées ici?

— Je vous l'ai dit, elle veut gagner ce procès; elle fait elle-même un mémoire, elle cherche des preuves; on lui [illegible] que cette femme, dans ses extases, parlait de M. le [illegible], la curiosité s'en est mêlée; elle a désiré la voir, et [illegible] tout. Elle a pensé vous procurer un plaisir, et vous y a conduite. Quand vous connaîtrez davantage Son Altesse, [illegible] ne vous étonnera plus.

Cette explication semblait fort naturelle, et je l'accueillis sans difficulté. Mademoiselle de Launay déploya ensuite toutes les [illegible] de son esprit, toutes ses étincelles, toutes ses [illegible], je m'amusai fort à l'entendre, et la Dupuis ne [illegible] point. Madame du Maine s'approcha bientôt de [illegible], en me touchant l'épaule pour m'empêcher de me lever.

— Vous oubliez où nous sommes, dit-elle, et que l'on ne me connaît point. [illegible] volées, on nous a conduites [illegible] un spectacle [illegible] plus pour des idiots. De Launay, quand [illegible] reviendront, ne les re[illegible] plus [illegible] que M. le régent s'occupe de magie, il faut que tout le monde s'en mêle. Allons-nous-en, voulez-vous?

Nous la suivîmes: elle me semblait ennuyée; et pourtant, ce qui fut ensuite appelé la conspiration de Cellamare venait de se décider, et l'ambassadeur lui-même était un de ces gueux à figure repoussante et à haillons crasseux qui m'avaient tant déplu.

Voilà comment, sans m'en douter, je fus mêlée à cette grande aventure et comment je servis d'excuse à une conspiration dont je ne me doutais pas.

Nous revînmes à Sceaux, où l'on nous donna à souper. Le lendemain, je fus éveillée de bonne heure par un courrier de madame de Parabère.

Il m'apportait une lettre d'elle, contenant seulement ces mots:

« Vous n'êtes pas encore mon amie, mais vous êtes bonne; je m'adresse à vous en toute confiance. Partez tout de suite, partez sans retard, venez me retrouver chez moi, j'ai besoin de vous. Il s'agit de la vie ou de la mort, ne vous faites pas attendre. Je n'ai pas, dans tout ce qui m'entoure, une femme à qui je puisse demander ce que j'attends de vous. Si vous me refusez, je suis perdue. »

XXVI

Je m'empressai de porter cette lettre à mademoiselle de Launay, la priant de m'excuser auprès de madame du Maine et d'obtenir d'elle qu'elle voulût bien me renvoyer à Paris. Je craignais de la mécontenter, mais je fus toute surprise lorsque j'appris qu'elle m'approuvait beaucoup, qu'elle voulait seulement me voir avant mon départ, et qu'elle mettrait un de ses carrosses à ma disposition, aussitôt que cela me serait agréable. Lorsque je pris congé d'elle, sa dernière parole fut celle-ci:

— Je suis charmée de vous voir fidèle à vos amis, madame, et j'espère vous trouver telle, quand je serai du nombre, ainsi que je le désire.

Je partis bien vite; le soir même, j'étais à Paris, et je me fis conduire directement chez madame de Parabère. En entendant mon carrosse, on fit ouvrir les portes, et une fille de confiance, descendant les degrés quatre à quatre, vint au-devant de moi.

— Ah! madame, que madame la marquise va être heureuse de vous voir!

— Est-elle chez elle?

— Oui, madame, elle y est, elle y est pour vous du moins. La pauvre dame a grand besoin de ses amis.

Je pensai à une disgrâce, et cependant ce que j'avais vu de M. le régent et ce que j'avais vu de la marquise, ne ressemblait guère à des désespoirs. Je montais tout en faisant des conjectures, soin bien inutile, car je ne pouvais deviner. Madame de Parabère vint au-devant de moi, tout échevelée, se jeta dans mes bras en pleurant, sans se soucier des valets qui nous voyaient, et m'entraîna vers sa chambre.

Nous nous assîmes l'une auprès de l'autre sur un sofa; elle m'embrassa encore et pleura beaucoup. J'étais assez embarrassée de ma personne; je n'ai jamais été fort tendre, et cette amitié subite n'était pas encore poussée si loin chez moi.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il donc, madame? et à quoi puis-je vous être bonne? Je suis accourue à votre appel...

— Oh! merci, merci! Laissez-moi me remettre un peu, je vous dirai tout; en ce moment, j'en suis incapable.

Elle était, en effet, d'un changement inouï; jamais je n'aurais cru qu'elle prît la chose de cette façon.

Après avoir avalé des gouttes à plusieurs reprises, après avoir respiré des sels, elle se sentit plus forte apparemment, et, se retournant vers moi:

— Vous vous rappelez le comte de Horn?

— Parfaitement, madame. J'ai eu l'honneur de le voir chez vous, il y a peu de jours encore.

— Eh bien, madame, il est arrêté!

— Arrêté! Pourquoi?

— Il est accusé d'un meurtre, oui, d'un meurtre, à cause de cet abominable système de Law, qui les rendra tous fous ou criminels.

— A-t-il donc commis ce meurtre?

— Non, il ne l'a pas commis, non, il en est incapable. Ne l'avez-vous pas vu, et en pouvez-vous douter?

— S'il n'est pas coupable, alors justice lui sera faite.

— Justice lui sera refusée, madame; car, pour la pre-

mière fois de sa vie, le régent a une volonté. Il le hait!

— Pourquoi le hait-il?

— Parce que je l'aime.

Je n'avais rien à répondre à cela, et c'était assez naturel.

« Il y a trois jours, le comte de Horn est venu chez moi; il y est resté assez longtemps. Dans un moment d'exaltation, il s'est jeté à mes genoux, et M. le régent est entré juste en ce temps-là. Il est devenu rouge de colère, et, montrant la porte au jeune homme :

« — Sortez, monsieur! dit-il.

« — Nos ancêtres auraient dit : « Sortons! » répondit M. de Horn en le regardant fièrement.

« Il s'en est suivi une scène qui a duré presque toute la journée. J'ai maltraité le prince, je lui ai dit de ces vérités qui ne s'oublient guère, il est sorti furieux, je ne l'ai pas revu depuis. .

Jusque-là, je ne comprenais pas grand'chose. Elle reprit :

— Hier matin, on m'annonça un exempt aux gardes-françaises, qui désirait me remettre une lettre à moi-même. Cette lettre, la voici.

Je lus :

« Belle et adorée marquise, je n'ai plus d'espoir qu'en vous, je suis perdu si vous ne venez à mon secours. Un malheureux emportement, suite de la scène cruelle que j'ai essuyée chez vous, m'a rendu coupable d'un meurtre... »

— Mais, madame, interrompis-je, vous voyez bien qu'il l'avoue.

— Un meurtre, mais non pas un assassinat. Continuez :

« J'ai tué un homme qui m'avait insulté, un homme sans défense, c'était un misérable, un voleur; je n'ai fait que me préserver moi-même. Faites-moi sortir de prison, sans cela, je ne vous verrai pas, et il faut que je vous voie pour vivre. »

— Eh bien, repris-je, qu'avez-vous fait?

— J'ai attendu, mon Dieu! j'ai attendu la réponse d'une lettre que j'ai écrite à Dubois, n'osant pas aller droit au régent, à cause de la scène de la veille. Je ne croyais pas alors la chose bien grave, je croyais à un emprisonnement très court; la Tournelle devait y regarder à deux fois avant de se mêler de cette affaire. Le frère d'un prince souverain étranger n'était, selon moi, justiciable que de la cour. La réponse de Dubois me tira de cette erreur; le fait était grave, il s'agissait d'un assassinat, et, bien loin de relâcher le comte, on lui faisait son procès. J'allai tout éperdue chez M. le régent; il ne me reçut point. Je lui écrivis, je n'eus point de réponse, je vis dix puissances en une heure; toutes éludèrent, alors je compris le danger, je sentis le besoin d'une amie, je pensai à vous, je vous écrivis; vous êtes venue, et je suis sûre que vous allez m'aider.

— Que puis-je faire?

— Nous irons ensemble chez monseigneur le régent; il vous recevra, vous.

— Il me connaît à peine.

— Il vous connaît assez pour vous avoir trouvée belle; cela suffit.

— N'avez-vous pas cherché à le voir aujourd'hui?

— Au contraire, mais il est parti dès ce matin pour Saint-Cloud, et n'est pas rentré encore. On doit me prévenir dès qu'il arrivera. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Quand M. Walpole m'accuse d'être romanesque, il n'a pas entièrement tort en ce qui concerne ma jeunesse; car depuis longtemps j'en suis si bien guérie, qu'il n'en reste plus de traces. En ce temps-là, je l'étais, et je ne fus point insensible au bonheur de me trouver mêlée à tout ceci comme partie agissante. J'assurai la marquise que je ne la quitterais pas, à quoi elle me répondit qu'on allait préparer mon appartement. J'essayai de la consoler en lui donnant de l'espérance, elle secoua la tête et me dit

— Vous ne savez pas tout

— Il ne mourra point, nous le sauverons.

— Nous ne le sauverons pas, il mourra, je vous le garantis.

— Ne vous faites point de chimères, madame

— Ce ne sont point des chimères, c'est la réalité. Tous ceux qui m'ont aimée, et à qui je l'ai permis, sont morts de mort violente. Je porte malheur

Je fis un mouvement d'incrédulité

— En voulez-vous la liste et la preuve? Écoutez-moi

« L'abbé de Montmorency assassiné à ma porte

« Le vicomte de Jonsac, précipité d'une fenêtre,

« Les deux frères de Scheval, tués en duel pour moi;

« Le chevalier de Breteuil, tué en duel pour moi,

« Le jeune de Blesne, premier page de Madame, assassiné dans un fiacre, en m'attendant à la porte du bal de l'Opéra;

« L'abbé de Gisors, empoisonné;

« M. de Cernay, devenu fou, s'étranglant lui-même avec ses cheveux!

« Le chevalier de la Vieuville, mon cousin, qui s'est fait sauter avec son navire.

« Vous le voyez, la liste est longue, et les noms sont illustres. Le comte de Horn viendra s'y placer, vous dis-je, et, à son jour, Philippe d'Orléans, y viendra aussi; c'est écrit là-haut.

Je vois encore le visage de la marquise en parlant ainsi : je vois cet effroi, cette conviction empreinte si profondément dans ses traits, elle me glaça le sang [illegible] comme elle : cependant j'essayais de lui répondre et de chasser ces images, lorsqu'une de ses femmes entra en disant :

— M. le régent est de retour et il attend madame la marquise.

XXVII

J'avais promis d'accompagner madame de Parabère, et, d'ailleurs, je dois le dire, j'en avais autant d'envie qu'elle-même. Je ne me fis donc pas prier pour la suivre. Nous fûmes annoncées par Cauche, le confident intime du Palais-Royal. Le prince nous reçut immédiatement. Dès qu'il m'aperçut, son visage exprima la surprise; cependant il m'accueillit très bien, et me pria honnêtement de m'asseoir.

— Monseigneur, dit brusquement la marquise, sans s'arrêter aux façons, le comte de Horn est à la Conciergerie.

— Je le sais, il a assassiné un homme rue Quincampoix.

— Dites qu'il a vengé une injure qu'il venait de recevoir.

— Vous êtes mal informée, madame : il a assassiné et *volé* un usurier porteur de sommes immenses, de moitié avec un aventurier piémontais qui se fait appeler le chevalier de Milhes, et qui est frère d'un écuyer de la princesse de Carignan

— Monsieur, cela n'est pas vrai, vous le savez et vous le répétez pourtant! C'est affreux!

— Je dis la vérité

— Ce n'est pas la vérité, car la vérité, la voici : M. de Horn avait confié beaucoup d'argent à un juif, et il est allé le lui redemander dans un cabaret où il savait le trouver; le juif a refusé de rendre l'argent. M. de Horn, très violent, l'a accablé d'injures, et cet infâme a porté la main sur lui. Alors, monsieur, il a fait ce qu'eût fait tout bon gentilhomme, ce que vous eussiez fait vous-même, il lui a passé son épée au travers du corps.

— Fable que tout cela! j'ai le rapport officiel : le comte a avoué, le portefeuille a été retrouvé sur son complice. Cela est signé de cent témoins.

— Que prétendez-vous faire?

— Les choses auront leur cours, le parlement va informer, on n'assassine pas impunément les sujets du roi.

— Un de vos parents! un étranger! un prince! Vous savez qu'il n'a pas la raison bien saine; la folie est presque héréditaire dans la famille.

— Je ne l'ai jamais cru fou que de vous, madame, et c'est une folie que nous partageons tous.

— Monsieur, vous allez commettre une mauvaise action, une bassesse indigne de vous; réfléchissez.

— Vous avez grand soin de ma gloire, madame

— Et si ces calomnies trouvent créance, si les juges le déclarent coupable?

— Ils le condamneront.

— Et à quoi?

— A mort... sans doute

La marquise jeta un cri et moi je me sentis pâlir.

— A mort! ce malheureux jeune homme! un enfant, un insensé presque. Ah! vous ne le laisserez pas mourir, vous ferez grâce

— Le roi le peut

— Le roi, c'est vous. Je suis tranquille alors

— Pourtant je devrais me venger, vos instances même vous trahissent. Vous l'aimez?

— Et quand je l'aimerais, monseigneur, s'écria-t-elle avec impétuosité, ce serait une raison de plus pour que vous laissiez [illegible]. Un grand prince tel que vous ne se venge point par une trahison. Vous craignez le [illegible] vous ne répandrez pas le sien.

En ce moment, on annonça le duc de Saint-Simon.

— Ah! s'écria la marquise courant au-devant de lui voilà un ami [illegible]!

M. de Saint-Simon la salua gravement, car c'était la

[illegible] la ma[illegible] Il ressemblait [illegible] qui sont cependant [illegible] choses [illegible] [illegible] pour [illegible] la galan[illegible] toutes les [illegible] le [illegible] peu que madame de Parabère [illegible] pour dedans.

— Vous venez pour le comte de Horn, dit-elle, n'est-ce pas, [illegible] ?

— C'est en effet [illegible] affaire qui m'amène, madame [illegible] la Ferté comme l'on a[illegible] M. le régent [illegible] parenté qui existe entre M. [illegible] de Horn.

— Je [illegible].

— Vous [illegible] pas, monsieur, que le comte soit [illegible] Votre [illegible] que ni les sollicita[illegible] aucune considération person[illegible] [illegible] ce qui doit [illegible] partirai pas tranquille que je n'aie votre [illegible] Songez que le supplice de ce jeune [illegible] de toutes les grandes maisons [illegible] commencer par la vôtre.

— [illegible] sommes pas là.

— Le parlement va être saisi, il serait bien capable [illegible] la roue.

— La roue ! le comte de Horn sur la roue ! Si M. le régent permettait cette [illegible] il faudrait le mettre au [illegible] de tous les princes !

M. le régent sourit [illegible]

— Je suis charmé de voir comment vous défendez vos amis, madame. Quant à vous, monsieur, partez tranquille, votre protégé a de bons avocats, vous le voyez. D'ailleurs, son innocence sera reconnue, et nous n'aurons tous qu'à nous en féliciter. Ne soupez-vous point avec nous, marquise ? Et vous, madame, ne voulez-vous pas être des nôtres ?

[illegible] ressemblait à un congé par la manière dont elle [illegible] Madame de Parabère n'avait [illegible] de l'accepter, et moi encore moins qu'elle.

[illegible] la révérence et nous par[illegible] Madame de Parabère n'en prit point la peine et [illegible] chez elle [illegible] appela une femme [illegible] avait, et qui aimait à se faire pendre [illegible] lui remit vingt-cinq louis, et lui ordonna d'aller [illegible] au geôlier de la Conciergerie, afin qu'il fît passer un billet au comte de Horn. Elle le rassurait, et lui [illegible] que le régent lui avait donné sa parole et qu'il [illegible] rien fait de mal. A quoi cet écervelé répondit que cela lui était bien égal, qu'il ne voulait rien d'elle, et qu'elle ne l'aimait plus, puisqu'elle avait pu demander sa grâce à un autre.

[illegible] sont les plus sottes gens qu'il y ait au monde.

Ce malheureux procès se poursuivit devant le parlement ; on [illegible] les moyens possibles, la noblesse se [illegible] et n'enduraient pas l'idée de le voir con[illegible] Il avouait le meurtre et se défendait comme un diable de l'assassinat, pendant que le chevalier de Milhes [illegible] qu'il avait tué le juif ensemble après l'avoir [illegible] dans un guet-apens, et que le portefeuille devait être partagé entre eux deux.

Tout cela [illegible] d'influences secrètes, — et que Dieu le pardonne à M. le régent comme à ses dignes conseillers ! — tout cela fit impression sur les juges, et, après [illegible] et délibérations interminables, M. le comte Antoine de Horn et [illegible] fut condamné au supplice de la roue comme coupable de vol et d'assassinat.

Ce ne fut qu'un cri d'indignation dans tout Paris. Les [illegible] des maisons de France, parentes ou alliées de l'ac[illegible] d'abord été en corps au Palais saluer les [illegible] Quand la condamnation fut prononcée, il y eut une [illegible] On rédigea une nouvelle supplique, si[illegible] tout le monde, hommes et femmes, et qui fut [illegible] officiellement à M. le régent, en son Palais-Royal.

[illegible] de ce jour, le prince et la marquise avaient [illegible] elle lui avait pourtant arraché une [illegible] que le comte aurait la vie sauve, à condition [illegible] le reverrait jamais, qu'elle n'aurait avec [illegible] direct ni indirect. Dans la journée, le [illegible] plusieurs heures chez son élève, ou son maître [illegible] voudrez, et quand la députation se [illegible] froid et impassible. Toutes leurs prières ne purent [illegible] la grâce du comte.

— M. de Horn [illegible] M. de Créquy.

— [illegible] alors, monsieur, dont il est à propos [illegible] le monde.

— [illegible] la honte pour toutes nos familles ?

— Je la partagerai avec vous, messieurs.

— Mais il a l'honneur d'être du même sang que Votre Altesse royale ; Madame est proche parente de la maison de Horn.

— Quand j'ai du mauvais sang je le fais tirer, messieurs. La seule de vos demandes à laquelle je puisse faire droit, c'est le genre de mort. Je vous donne ma parole qu'il n'ira point en Grève, un échafaud dressé dans la cour de la Conciergerie, où il sera décapité, nous épargnera le déshonneur de son supplice. Les lettres de commutation seront adressées demain au procureur général, je vous le promets.

XXVIII

Nocé, qui aimait madame de Parabère, vint la prévenir de ce qui se passait.

— Dubois et Law, qui ont peur pour leur chien de système, tiendront bon près du régent, et ne le laisseront point s'attendrir. Leurs instances, jointes aux motifs secrets qu'il peut avoir, lui donneront une fermeté inaccoutumée, ajouta-t-il ; le comte mourra ; il ne vous reste qu'un moyen, et, à votre place, je l'emploierais : faites-le évader.

Ce conseil était peut-être le meilleur ; seulement, il aurait fallu y songer plus tôt. Pourtant, qui pouvait prévoir ce qui arriva ? J'étais chez la marquise, je ne la quittais guère, cette pauvre femme me faisait pitié, j'en oubliais Lagrange et ses nuits étoilées. Elle me proposa de l'accompagner à la Conciergerie, car elle devait y aller elle-même, le concierge ne pouvait être séduit que par elle, par son irrésistible beauté et par ses larmes. Je ne pus lui refuser, je n'étais pas d'âge à être prudente. Nous nous déguisâmes, nous remplîmes nos poches d'or, et, accompagnées de la Bretonne, qui connaissait déjà le geôlier, nous allâmes chercher un fiacre devant un tripot. Le cocher nous dit des sottises, nous prenant pour des coureuses de nuit.

Madame de Parabère voulut lui donner un louis pour l'apaiser et nous faire respecter de lui ; la femme de chambre eut le bon esprit de l'en empêcher, il nous aurait assassinées, peut-être, en nous voyant si bien pourvues. Je ne me dissimulais pas le danger ; il était grand de toute façon ; si nous avions été reconnues, nous eussions fait grand tort au comte, par la jalousie de M. le régent, qui n'eût point pardonné cette escapade. Je vous demande où il avait pris cette jalousie, lui qui n'eut jamais que celle-là ! L'homme est bien bizarre !

Le geôlier nous reçut dans une petite pièce sombre, éclairée par une chandelle fumeuse, et où l'humidité nous tomba sur le dos comme un manteau glacé. J'en frissonnais ; quant à madame de Parabère, elle avait la fièvre. Le geôlier ne lui laissa même pas finir son discours, si discours il y avait. Il repoussa, les yeux fermés, cet or qu'elle lui montrait par poignée, et qu'il avait grande envie de prendre, le cher homme ; mais l'impossibilité était là.

— La garde est trop nombreuse autour de la prison, madame ; on me surveille, on m'observe, au point que je n'ose pas entrer seul dans ce cachot. Pour lui remettre vos lettres et avoir ses réponses, il me faut user de mille stratagèmes. Croyez-moi, madame, je ne pourrais même pas essayer.

Madame de Parabère fondait en larmes. Assise sur un mauvais banc de bois, couverte d'habits grossiers, elle était plus belle que jamais ; ses larmes semblaient des perles. Le geôlier en fut ému.

— Tenez, madame, croyez-moi, aller porter cet argent au bourreau de Paris, vous obtiendrez qu'il ne fasse pas longtemps souffrir ce pauvre M. le comte ; je crains que vous ne puissiez faire que cela pour lui maintenant, en ce monde du moins ; les prières sont pour l'autre.

La marquise sanglotait.

— Monsieur, monsieur, laissez-moi le voir une dernière fois, au moins ! Prenez tout mon or, tout ce que vous voudrez.

— Avec une permission de M. le régent ou de M. le procureur général ; autrement, c'est impossible.

— Il mourra donc en m'accusant, mon Dieu !

— Écrivez-lui, lui dis-je, expliquez-lui la vérité, il la comprendra.

— Non, il m'aime trop, il n'entendra rien.

Je lui présentai la plume et l'encre ; elle traça quelques mots, à peine lisibles, que ses pleurs trempèrent. Le geôlier nous pressait fort, il allait venir une ronde, il fallait sortir ; autrement, nous étions tous compromis. Il était temps en effet ; car, avant de rejoindre notre fiacre arrêté à quelque distance, nous fûmes obligées de nous ran-

[illegible]er pour laisser passer une garde de nuit, commandée par un officier.

La malheureuse créature était dans un tel état que je ne l'abandonnai point ; je me fis dresser un lit dans sa chambre. Elle s'endormit vers le matin après des transports, des convulsions, des sanglots, que la fatigue seule parvint à vaincre. Je m'endormis aussi et j'en avais besoin, je l'avoue.

Vers les neuf heures, la Bretonne entra comme le tonnerre, et se jeta à genoux devant sa maîtresse en poussant des cris affreux.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il donc ? demandâmes-nous tout effrayées.

— Oh ! madame, madame, c'est horrible ! M. le comte de Horn est sur la roue.

— Sur la roue, mon Dieu ?

— Oui, sur la roue ! Je viens de la Grève, je l'ai vu, j'ai vu son pauvre visage et ses pauvres membres. Ah ! qu'il souffre !

La marquise jeta un cri que j'entends encore ; elle sauta à bas de son lit et, ouvrant ses tiroirs, elle en tira tout ce qu'elle trouva sous sa main.

— Va vite, va ! il souffre. Cet homme d'hier, je me rappelle son conseil ; il savait sans doute cette abominable [illegible] va. Et moi je dormais. Ah ! je suis une [illegible]. Porte tout au bourreau qu'il termine cette agonie, je t'en conjure ; prends mon carrosse, prends tout ce que tu voudras, mais hâte-toi. Quant à moi, je vais chez le régent, et...

— Madame, songez...

— Et à quoi voulez-vous que je songe, madame ? Je ne puis songer qu'à celui qui meurt et à celui qui l'a tué. Une [illegible] n'importe quoi, rien du tout, si on ne trouve rien. Je pars.

Et à demi vêtue, ses cheveux tombant, ses pieds à peine chaussés, elle s'élança vers l'escalier, disparut en un clin d'œil, et sautant dans le carrosse d'un de ses fermiers — venu chez elle pour s'entendre avec son intendant, qu'elle rencontra dans la cour, — elle se fit conduire au Palais-Royal.

On refusa de l'admettre chez le prince, la porte étant fermée. Elle y frappa avec une telle autorité, elle culbuta si bien l'huissier de la chambre qui lui barrait le passage qu'elle parvint à entrer. L'abbé Dubois travaillait avec M. le régent.

— Sortez, monsieur, lui dit-elle comme à un laquais.

— J'attends les ordres de monseigneur, madame.

— Ordonnez à cet homme de sortir, monsieur, ou j'ouvre les fenêtres de cet appartement, et je crie de ce balcon à tout ce qui passe ce que c'est que le régent de France.

— Je vous laisse, monseigneur ; la scène va être orageuse, dit tout bas le cardinal.

Le régent fronça le sourcil ; il eût bien voulu s'en aller comme son ministre, sa fermeté n'alla pas jusque-là.

— Monsieur, reprit violemment la marquise, croyez-vous qu'un prince n'ait pas les mêmes obligations qu'un gentilhomme ?

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Je veux dire qu'un gentilhomme ne peut manquer à sa parole sous peine de se déshonorer, et que vous, Philippe d'Orléans, premier prince du sang et régent du royaume, vous avez manqué deux fois à votre parole.

— Madame !

— Vous êtes un lâche et un infâme, monseigneur !

Elle n'y allait pas de main morte, la marquise ; lorsqu'elle me conta cette scène, j'en eus la chair de poule. La colère commençait à monter chez le régent ; il se contint néanmoins, car il se sentait coupable, et il lui dit seulement, en forme d'avis :

— Mesurez vos termes, madame !

— Non ! je ne mesurerai rien et vous m'entendrez. Vous avez manqué à votre parole envers moi et, bien que je ne sois qu'une femme, c'est un parjure. Vous avez manqué à votre parole envers la noblesse ; la noblesse et moi nous ne l'oublierons pas. Vous avez tué un innocent, vous avez déshonoré sa famille et la vôtre, vous vous êtes traîné dans la fange.

— Eh ! madame, n'avez-vous pas manqué à la vôtre ? N'aviez-vous pas promis de rompre toutes relations avec le prisonnier ? ne lui avez-vous pas écrit ? Voici vos lettres. N'avez-vous pas tenté de le faire évader ? J'ai répondu à votre parjure par un autre ; j'ai eu tort peut-être, mais ce tort, vous le partagez. Sans vous je l'aurais sauvé ; sans vous, sans ces preuves que l'on m'a apportées cette nuit et qui m'ont arraché cet ordre que je regrette, il n'eût point subi cette torture. Il est trop tard.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria la marquise exaspérée et folle, il n'est pas trop tard, vous pouvez le sauver encore et vous le sauverez !

Un officier du palais frappa à la porte et entra sur l'ordre du régent, enchanté de rompre le tête-à-tête.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda le prince.

— Monseigneur, M. le [illegible] de police fait prévenir M. le régent que toutes les personnes [illegible] qui ont eu l'honneur de lui présenter une supplique, viennent d'arriver sur la place de Grève en grand deuil dans [illegible] ses drap[illegible] et que là elles assistent à la supplice [illegible] comte de Horn en silence, attendant qu'on le détache [illegible] pour lui porter son corps et lui rendre les [illegible] devoirs. Quels sont les ordres de monseigneur ?

— Le comte est-il mort ?

— Oui, monseigneur ; il a été soumis à la torture avant d'être placé sur la roue à côté du cheva[illegible]

Madame de Parabère, entendant ces mo[illegible] l'officier, se laissa tomber à moitié [illegible] en poussant un gémissement plaintif.

— Dites qu'on remette son corps à ses parents [illegible] les laisse libres de faire ce qui leur conviendra.

La marquise s'était roulée sur elle-même, pour ai[illegible] son visage caché par ses longs cheveux. Lorsque l'officier fut parti, elle regarda autour d'elle ; ses traits pâles et fiévreux, étaient pleins d'une expression si fière, si courroucée, que, malgré lui, le prince baissa les yeux.

— Vous avez entendu, monsieur le régent, ce que l'on vient de dire. À l'heure qu'il est, toute la noblesse de France est sur la place de Grève, protestant ainsi en face du peuple, par sa présence, par son silence même, contre la [illegible] même du régent de France et lui en demandant justice.

M. le duc d'Orléans resta devant elle ; ses yeux lançaient des flammes et elle semblait elle-même la justice vivante.

— Vous avez tué M. de Horn parce que je l'aimais ! Eh bien, oui, je l'aimais, je l'aime encore, je l'aime plus que jamais à présent qu'il est mort pour moi, à présent que vous avez mis le comble à ma honte en la [illegible] d'une tache sanglante, et je ne vous pardonnerai jamais, entendez-vous.

— Vous vous trompez, madame, [illegible] égaré ma volonté. Si le comte de Horn fut [illegible] était fait du système.

— Dites cela aux autres, qui ne vous croiront pas [illegible] doute, mais non pas à moi, monsieur. Comment osez-vous me le répéter en face ? Ah ! je m'en irai, je quitterai cette cour, je ne veux pas appartenir un jour de plus à [illegible] homme sans foi et sans parole.

Ce n'était pas le compte de M. le régent, il ne s'attendait pas à un dénouement tragique ; rien n'était tragique d'ordinaire au Palais-Royal. Il s'était débarrassé d'un rival, pressé par Law et par Dubois, car de lui-même il était incapable d'une vengeance et d'une cruauté ; il s'en repentait à présent ; il n'avait pas vu le sérieux de la chose, le désespoir et les menaces de la marquise lui montraient ce qu'il ne voulait jamais envisager d'ordinaire et il se détournait.

— Je ne resterai pas, répétait elle ; vos orgies et vos plaisirs me répugnent maintenant ; je vous méprise et je vous hais. J'irai me cacher dans quelque couvent et l'on n'entendra plus parler de moi.

— Un désespoir éternel, marquise ? Ah ! c'est bien long pour cette jolie tête. Ces beaux yeux ne sauraient pleurer toujours.

Il essayait la raillerie, la galanterie, armes ordinaires de ces petits combats auxquels il était accoutumé ; mais pour cette fois il fut vaincu. Elle lui lança un regard [illegible] et sortit de son cabinet en lui jetant ces paroles : « Vous me faites pitié ! » avec le dédain le plus humiliant.

Je la vis arriver dans un état épouvantable ; une maladie de six mois ne l'eût pas changée davantage. Je m'étais levée et habillée, inquiète d'elle, et ne sachant trop ce que je devais faire.

— Ah ! me dit-elle, venez, venez ; je veux le revoir [illegible]

Et, sans me laisser le temps de répondre, [illegible] me fit descendre les degrés, me poussa d[illegible] son fermier qui ne s'attendait pas à tel[illegible] à côté de moi et cria au cocher :

— À la Grève.

Je n'y comprenais rien, si ce n'est [illegible] me menait dans un lieu où je n'avais nulle envie [illegible], où elle donnerait peut-être une scène publique [illegible] je ne me sentais point d'être [illegible] observation aussi tranquillement que [illegible]

— Laissez-la ; sez ! [illegible] bonne compagnie.

Et puis elle se jeta [illegible] du carrosse, cacha sa tête dans son mouchoir [illegible] sangloter. Je n'ai [illegible] jamais une [illegible] d'une douleur aussi vraie et aussi profonde. Je dois dire [illegible] comprenais pas et ces éclats me [illegible] alors tout à fait [illegible] raison pour un amant [illegible] point du avouer [illegible] n'avouait pas madame de Parabère ?

Nous avancions [illegible] car la foule était [illegible] plus nous approchions de la Grève, plus les [illegible] La file de carrosses ne laissait [illegible] la place et le gibet élevé. La m[illegible] sa tête. Il se mit à regarder ses larmes [illegible]

Des soldats du guet à cheval voyant [illegible] de fil-

[illegible] se [illegible] au-devant des chevaux [illegible] nous empêcher [illegible] en criant au [illegible] un autre [illegible]. Le cocher restait immobile [illegible] siège, ne s'étant [illegible] telle cérémonie [illegible] que devenir. Madame de Parabère s'élança [illegible] et lui cria de [illegible] sa route. Les soldats [illegible], et répondirent que la famille seule du comte avait le droit d'approcher et que, apparemment [illegible] n'avait rien à voir avec la maison de Horn.

— Laisse donc, dit une d[illegible]. C'est la noble maison du juif qu'ils ont [illegible], vient se donner le ragoût de la vengeance.

La marquise ent[illegible] elle se leva de nouveau, par un mouvement [illegible] la pensée et jeta à la foule qui l'entourait [illegible] extravagance.

— Je suis la [illegible] de Parabère ! laissez-moi passer.

— La ma[illegible] hasardèrent quelques voix autour de la [illegible].

— Eh [illegible] la maîtresse du régent ! s'il faut cela pour qu'on m[illegible].

[illegible] répondu, les soldats s'écartèrent en [illegible]nes. Le beau visage de la marquise bouleversé [illegible] douleur, ses cheveux épars, sa toilette en [illegible] yeux gonflés de larmes, révélaient à ces gens [illegible] un de ces désespoirs qui commandent le respect [illegible] positions, même avec la honte.

Jamais je n'oublierai ce que je vis alors ; mes pauvres yeux [illegible] ont gravé cette image dans ma mémoire. C'était un spectacle étrange et superbe dans son horreur.

Cette place de Grève, pleine à n'y pas laisser tomber une plume, ces hoquetons de la ville avec leurs pertuisanes, entourant ou gardant l'échafaud, sur lequel se tordait encore le chevalier de Milhes, demandant hautement pardon au pauvre comte, qui ne l'entendait plus, et s'accusant, au milieu de mille cris, d'être le seul auteur du vol et du guet-apens ; [illegible] ce dont la foule était très émue, ce dont elle murmurait même, mais ce qui ne ressuscitait pas l'innocent.

Les fenêtres, jusqu'aux toits mêmes, garnis de spectateurs et de curieux avides de voir souffrir, de voir expirer sur la roue un prince du Saint-Empire, que son nom et son innocence n'avaient pas défendu.

Enfin, ces carrosses drapés portant les écussons de toute la haute noblesse, renfermant les plus grands seigneurs de l'Europe, en habits de deuil, tristes, mornes, silencieux, protestant, par cette seule démarche, contre le manque de foi d'un prince maître de l'État ; ces carrosses défilant au pas, à la suite de celui du marquis de Créquy, où l'on venait de déposer le corps de M. de Horn, avec toute sorte d'honneurs et de respects, pour le transporter dans une chapelle ardente qui l'attendait à l'hôtel de Créquy, et où il resta exposé dix jours sur un lit de parade.

Et puis cette femme auprès de moi, ne cherchant à cacher ni ses larmes, ni ses regrets éclatant en sanglots, suivant cette noblesse qui l'avait bannie, et à laquelle elle appartenait cependant ; j'en avais le cœur brisé et saisi au point que je ne pleurais pas et que je restais immobile. Nous étions en queue de la file, nous passâmes à notre tour devant l'échafaud [illegible] à une grande mare de sang marquait la place qu'avait occupé l'infortuné...

Madame de Parabère à cet aspect n'y put résister davantage ; elle jeta un grand cri et tomba sans connaissance.

Je me hâtai de donner l'ordre qu'on nous ramenât chez elle, en prenant une rue détournée qui nous enlevât à cette scène d'horreur.

XXIX

Il est un homme dont j'ai promis de parler en détail, [illegible] qui me revient à la mémoire, parce que la première personne que je trouvai chez moi en y rentrant, après [illegible] donné mes soins à madame de Parabère, ce fut lui. Cet homme, c'est lord Bolingbroke. Peu de gens en peuvent parler [illegible] moi, car peu l'ont connu et suivi pendant sa vie [illegible] que je l'ai fait. M. Walpole ne veut pas entendre ce nom [illegible] de ses discussions avec son père, dans lesquelles [illegible] ne joua pas le beau rôle ; mais, comme il ne lira [illegible] après ma mort, il pardonnera bien à ma mémoire [illegible] d'un ancien ami, et la justice que je vais lui rendre.

Lord [illegible] est bien une des figures les plus remarquables [illegible] plus [illegible] de ce siècle-ci. Il est difficile de réunir plus d'esprit à plus d'habileté et de hautes vues ; plus de [illegible] plus de générosité dans les idées et dans [illegible] avait deux défauts qui lui laissèrent dans l'esprit [illegible] sans cependant entraver sa conduite [illegible] premier [illegible] et le second la légèreté [illegible] du premier ; le second, qui tenait à la vivacité de son esprit, était plutôt apparent que réel ; il ne s'en fit pas moins accuser par les sots et méconnaître par les gens exclusivement sérieux, qui prennent l'ennui pour bannière et pour enseigne. J'ai beaucoup aimé lord Bolingbroke, je pense souvent à lui, et ce sera pour moi un vrai bonheur que de consacrer quelques pages à raconter sa vie pleine d'intérêt et d'aventures dont personne, à l'heure qu'il est, ne se souvient en France, excepté MM. de Matignon, ses amis dévoués ; excepté Voltaire, Pont de Veyle et d'Argental, mes contemporains ; excepté le maréchal de Richelieu, notre contemporain aussi ; mais celui-ci ne se rappelle que ce qui lui rapporte un profit, une gloire ou un plaisir.

Lord Henri Bolingbroke était intimement lié avec madame de Fériol. Je l'ai dit, c'était chez elle que je l'avais rencontré ; il me plut tout d'abord et je lui plus également ; il commença à venir chez moi dès le lendemain, et ne cessa plus d'y venir depuis lors.

Il avait, à cette époque, à peu près quarante ans, étant né en 1672. Il était beau, si on eût pu lui ôter un nez formidable, un véritable nez de Thomas Cocial, le compère de Sancho ; il avait une belle tournure et un fort grand air. Je conçois facilement que la marquise de Villette, plus âgée que lui de douze ans, s'en soit éprise au point de se déclarer publiquement sa maîtresse et de vivre avec lui maritalement, ce que l'on n'aurait pas souffert sous un autre régime que la régence. Lord Bolingbroke était de l'illustre famille de Saint-Jean ou Saint-John ; ces Anglais nous ont pris nos noms et les habillent à leur manière. Il avait épousé une Winchescomb, qui existait encore à l'époque où j'ai connu son mari ; mais, depuis longtemps, ils n'habitaient plus ensemble. Lié d'amitié avec les plus beaux esprits de l'Angleterre, avec Pope, avec Swift, avec Dryden, il cultivait lui-même les lettres avec goût et avec succès. Il a laissé une correspondance remarquable et de nombreux ouvrages. Son éloquence était connue à la chambre des communes, et ses discours commencèrent sa fortune : il fut remarqué au Parlement. La reine Anne voulut se l'attacher, et se l'attacha en effet, car il ne cessa jamais de lui donner des preuves de son dévouement. En dépit des intrigues de toute sorte, il devint bientôt ministre de la guerre et de la marine, ce qui lui donna des rapports fréquents avec le duc de Marlborough. Il était curieux à entendre sur le compte de cet homme célèbre. J'en ai retenu bien des particularités assez inconnues que je consignerai ici, m'étant fait une loi de relater dans mes Mémoires tout ce que je sais d'intéressant, particulièrement sur les personnages historiques.

Marlborough était d'une famille noble, mais sans illustration et sans patrimoine. L'origine de sa fortune est extraordinaire et presque impossible à raconter pour une femme. Je n'ai guère de préjugés ; à mon âge, on ne fait plus partie d'aucun sexe ; mais on sait que des femmes doivent vous lire, et l'on se respecte en les respectant.

Ce que l'on ne sait guère, c'est que Jean Churchill, depuis duc de Marlborough, fit ses premières armes étant tout jeune, sous M. de Turenne. Il devint ensuite page du duc d'York, depuis Jacques II, dont sa sœur, Elisabeth Churchill, était la maîtresse. Jean et Elisabeth étaient admirablement beaux ; on les remarquait partout ; et le duc d'York obtint facilement, pour son page, une place d'officier dans les gardes.

Ici commence l'histoire embarrassante. J'aurai beau tourner ma langue et ma plume sept fois, je ne viendrai jamais à bout de vous faire comprendre la chose. Il est certaines preuves de force, certains exercices laissés d'ordinaire aux saltimbanques, et que la bienséance leur défend cependant d'exécuter en public. Les hommes ont la faiblesse d'attacher un grand prix à ces avantages, et peu d'entre eux sont doués d'une telle persistance, à ce qu'il paraît.

Un jour, dans une orgie d'officiers, Churchill déploya des talents prodigieux et une vigueur que l'adresse augmentait encore. Ce fut assez pour lui faire une réputation d'hercule ; ce fut à qui raconterait les merveilles équilibristes exécutées par le bel officier. Le roi Charles II ne fut pas des derniers à l'apprendre et il conçut une véritable admiration pour cet homme aux facultés si puissantes, qui soutenait des poids inaccoutumés sans fléchir et sans perdre un pouce de sa taille. Il le rapprocha de sa personne, convaincu qu'un tel gardien le défendrait mieux que dix autres.

L'anecdote courut dans la cour et la ville. Charles II avait alors pour maîtresse une fort belle créature, accusée et convaincue de chercher, parmi la belle jeunesse de Londres, un dédommagement à la majesté de son royal amant. Cette maîtresse vaut bien la peine qu'on s'y arrête, car elle eut une vie assez singulière.

Elle se nommait Barbara Villiers, fille et unique héritière du vicomte de Grandisson. Elle épousa Roger Palmer, comte de Castelmaine, et devint bientôt favorite de Charles II, dont elle fit son esclave et son serviteur.

Pour lui plaire, il disgracia le comte de Clarendon, grand chancelier, qu'elle ne pouvait souffrir.

Elle se donna la joie de le voir passer comme il venait

de remettre les sceaux, et elle eut l'insolence de l'injurier ; à quoi le comte répliqua seulement avec un calme stoïque :

— Patience, patience, milady ! un jour viendra où vous serez vieille et laide.

Il ne pouvait pas, en effet, lui adresser une plus grande injure que celle-là.

Madame de Castelmaind, en attendant la vieillesese, usait de ses beaux jours. On lui raconta l'histoire de Churchill ; elle eut la curiosité de savoir à quoi s'en tenir, et le vaillant soldat ne resta pas au dessous de sa réputation.

La duchesse de Cleveland eut plusieurs enfants dont une fille, religieuse à Pontoise. Sa mère envoya un singulier cadeau à l'abbaye ; elle se fit peindre avec l'Enfant Jésus dans ses bras, et on la mit sur un autel, la prenant pour la Vierge Marie. La jeune nonne n'ayant jamais vu sa mère, qui s'en était débarrassée le plus tôt possible, n'en savait pas plus que les autres, et faisait dévotement prières et vœux à la sainte image. Cela dura jusqu'à ce qu'une âme charitable avertît l'abbesse de cette profanation, qu'on se hâta de faire cesser.



Malbrouk s'en va-t-en guerre.

Cette bonne madame de Castelmaind, une fois qu'elle eut satisfait cette curiosité, voulut s'assurer si les baladins et coureurs de foires soutiendraient la comparaison avec le futur héros, et poussa les expériences si loin, que, malgré sa bonne volonté, Charles II ne put feindre l'ignorance, et se vit contraint de la chasser. Elle ne refusa point de partir ; seulement, elle exigea un dédommagement, et se fit faire duchesse de Cleveland.

Un gentilhomme, nommé Robert Fielding, du comté de Warwick, depuis longtemps épris de la belle duchesse, l'épousa en troisièmes noces. Sa seconde femme vivait encore ; aussi, lorsque madame de Cleveland commença à le trouver moins aimable, elle l'attaqua très bien en bigamie et fit casser son mariage. Le pauvre Fielding allait être pendu haut et court, mais la reine Anne lui donna sa grâce. C'était sans doute en considération de l'alliance.

Les maîtresses des rois étaient bien, à ce qu'il paraît, dans ce pays d'Angleterre, où les dames ont des façons si prudes en apparence ! Cela se rencontre plus qu'on ne pense.

XXX

Charles II, dans sa jalousie, commença par envoyer [illegible] Churchill combattre avec le duc de Monmouth, [illegible] fils naturel, dans les armées de Louis XIV. Churchill revint en Angleterre à l'avènement de Jacques II, qui l'aimait et qui

[illegible] pair du r[illegible]. Cette faveur [illegible] il n'avait pas [illegible] preuves. Le [illegible] épouser [illegible] Richard Jennings [illegible] qui gouverna [illegible] sous la reine Anne [illegible] plus que son mari [illegible] comme [illegible] ce qu'elle fit [illegible], où on la [illegible]. Elle avait [illegible] une grande [illegible] et peu être agréable. Elle voulait [illegible] de Versailles, où elle ne [illegible] des étiquettes qui lui semblaient [illegible].

Elle [illegible], comme un enfant de [illegible] ans. Elle [illegible] de [illegible] à l'époque de la révolution [illegible] lui fit abandonner le roi Jacques [illegible] lui fit surtout entrer à ce [illegible] chef-d'œuvre de stupidité et [illegible] hâta d'en profiter; mais lady Marlborough [illegible] de lui son esclave à la façon d[illegible] peu désenchantée lorsqu'elle se vit [illegible] les duchesses, ni plus ni moins que [illegible] le château paternel.

[illegible] une digression, et Dieu sait que je n'en [illegible], ce que m'ont toujours fort reproché [illegible] dont l'esprit carré et symétrique ne cherche [illegible] droites. Cette fois-ci, la digression me sera [illegible] car il s'agit d'éclaircir un petit [illegible] d'histoire [illegible] c'est encore une de ces choses que personne ne [illegible], attendu que me voilà seule sur les ruines de [illegible] en comparaison de son devancier, et qui cependant doit être suivi d'un autre plus déclin[illegible] si les apparences se réalisent.

Je veux parler de la fameuse chanson :

Malbrouk s'en va-t-en guerre

On ne sait point qui l'a faite, nul ne pourrait le dire [illegible] vingt auteurs différents comme à *Monsieur de la Palisse*. Eh bien, moi, je l'ai vu composer, cette complainte [illegible] vous dire [illegible] et comment.

Madame de Sévigné avait un cousin germain qui n'était [illegible] qui le valait de toutes les manières. Ce [illegible] Coulanges; les lecteurs de madame de Sévigné le connaissent bien ainsi que sa femme, célèbre par [illegible] son délicieux esprit. L'un et l'autre vé[illegible]. Le mari continua jusqu'à la fin l'existence [illegible] depuis sa jeunesse, existence nomade et sin[illegible] qui lui convenait et qui ne convenait qu'à lui.

[illegible] un mois, plus ou moins, avec quelqu'un de ses amis, et il en avait beaucoup, tant en France que dans le reste du monde. Toujours gai, bon, serviable, on le recherchait autant qu'un jeune homme. Il faisait des chansons [illegible] avec une facilité inépuisable, il en adressait à toutes les femmes, à toutes les puissances triomphantes ou déchues.

Coulanges n'eut jamais une volonté; il céda aux événements d'abord, à ses amis ensuite, à sa femme surtout. Ils vécurent toujours fort bien ensemble moyennant qu'ils ne se voyaient jamais. De temps en temps il retournait près d'elle et il allait se soumettre au despotisme de ses raisons, [illegible] sans les comprendre souvent. Coulanges avait débuté au Parlement comme conseiller rapporteur; il s'y perdit par une distraction et une plaisanterie.

Plaidant dans l'affaire d'un nommé Grapin, qui réclamait une mare envahie par son adversaire, il embrouilla si bien l'explication que ni lui ni les autres n'y purent rien comprendre. Il avait trop d'esprit pour se faire illusion et arrêta court.

— Ma foi, messieurs, dit-il, je me noie dans la mare à Grapin.

Ce fut fini, il ne plaida plus.

Quant à madame de Coulanges, c'est autre chose : elle [illegible] tant qu'elle [illegible] aux autres qu'elle [illegible]. Elle eut des amants et des galants aussi longtemps [illegible] tant qu'elle en eut, sauf quelques [illegible] humeur, elle fut la femme la plus spirituelle, la plus aimable, la plus mordante de Paris. Quand [illegible] quand elle s'aperçut que le vide se faisait autour d'elle [illegible] à Saint-Gratien, près de ce grand étang [illegible]. Elle y reçut la plus haute et la [illegible] son esprit [illegible] par les [illegible] redevint par moments aussi gracieux, [illegible].

[illegible] un oracle comme une merveille, et madame [illegible], lorsque j'étais chez elle, me [illegible] tant célébrée, ce dont je lui sus un gré [illegible].

Sa [illegible] mais charmante. Elle s'imaginait [illegible] de [illegible] l'être beaucoup parce qu'elle répétait les [illegible] et qu'elle allait à l'église [illegible].

Le jour que j'y allai (ce fut le seul), par une bonne fortune extraordinaire, M. de Coulanges était à Saint-Gratien. Il y avait encore, entre autres personnes connues, madame la maréchale de Villars, madame la duchesse de Nevers et le duc de Nevers son mari. M. le duc d'Aumale et je ne sais qui encore. Ce soir-là même, voulant se faire de fête, s'approcha de la maréchale et lui dit d'un air caresse, tombant presque à ses pieds :

— Madame, vous allez être bien heureuse ! le grand ennemi, le rival de M. le maréchal de Villars, n'est plus. M. de Marlborough est mort.

— Comment ! s'écria-t-on tout d'une voix, M. de Marlborough est mort ?

— Les aboyeurs le criaient dans la rue ce matin quand j'ai quitté Paris, poursuivit le fâcheux.

— M. de Marlborough est mort ! répéta Coulanges, c'est là un grand malheur pour le roi Guillaume. Et que dit de cela la belle madame de Marlborough ?

— Vraiment, monsieur, je n'en sais rien, répondit l'autre tout décontenancé.

— Elle ne portera plus son éternel habit rose, apparemment, continua madame de Coulanges ; et cela la forcera de renouveler ses hardes, auxquelles elle tient tant, puisqu'elle est si avare.

— Madame, je veux faire une chanson sur la mort de Marlborough, dit M. de Coulanges ; c'est ma façon de chanter les *Te Deum*, moi.

— A votre âge, monsieur ! répliqua la bonne dame, qui ne manquait pas une occasion d'être agréable à son mari.

— J'essayerai toujours, on n'est pas pendu pour échouer.

Il commença le premier couplet, puis le second ; puis chacun y mit un vers, chacun apporta une idée, en riant beaucoup de cette composition générale. Les quatre *officiers* sont du duc d'Antin, lequel avait l'esprit et la drôlerie de sa mère, madame de Montespan.

La complainte s'improvisa ainsi tout entière, sur un air de *pont-neuf*. Madame de Coulanges s'avisa de dire qu'il fallait en faire un exprès.

— Nous allons l'avoir tout à l'heure, s'écria M. de Nevers, n'avons-nous pas le Apollon et sa lyre ?

Il montrait le petit Rameau, dont les débuts annonçaient ce qu'il devait tenir, et qui restait coi dans une fenêtre tambourinant sur les vitres.

On l'entoura, on le pressa, on le décida à se mettre au clavier et à essayer un air. En quelques instants il eut fait celui qui court le monde. On en fut enchanté. On se promettait de répandre cette œuvre, lorsque je ne sais qui arriva, démentant la mort de Marlborough, et annonçant, au contraire, une manière de paix entre nous et lui.

On crut que ce serait mal faire sa cour que de chansonner un futur allié, et, d'un commun accord, on oublia la chanson. Cependant elle ne fut pas oubliée de tout le monde car je la vis reparaître, bien des années après, lorsque le duc mourut pour tout de bon.

Assurément, Coulanges et Rameau firent ce jour-là, sans s'en douter, la plus célèbre et la plus immortelle de leurs œuvres. Ce qui est plus piquant, c'est que l'on ne s'en doute pas plus qu'eux.

XXXI

Marlborough, de son vivant, était le plus cupide, le plus rapace, le plus avare de tous les héros ; il tondait sur un œuf, et, si Louis XIV eût pu l'acheter assez cher, nous n'aurions pas eu les défaites et les revers déplorables dont fut marquée la fin de son règne. M. le maréchal de Villars le traitait avec un grand mépris à ce sujet et le maréchal de Richelieu, plus tard, en parlant devant moi chez la maréchale de Luxembourg avec une espèce de diplomate anglais qui défendait fort le Churchill :

— Mais, monsieur le maréchal, il n'a eu que ce qu'on lui a donné.

— Allons donc, monsieur, vous oubliez tout ce qu'il a pris.

Je les fis taire par ces mots adressés au diplomate, parce que j'en étais ennuyée :

— Pourquoi discuter là-dessus, monsieur ? est-ce que M. le maréchal ne s'y connaît pas mieux que vous ?

Ils eurent chacun leur compte. Le maréchal ne répliqua rien. Tout spirituel et tout méchant qu'il était, il restait tout penaud devant une vérité bien lancée. Il affectait de rire du pavillon de Hanovre, mais je sais de science certaine qu'il en était fort blessé, et qu'il ne le pardonna pas aux Parisiens, qui ne se firent pas faute de le chansonner là-dessus.

Revenons à lord Bolingbroke. Il vivait au milieu des intrigues de la cour de la reine Anne, et Dieu sait qu'il n'en manquait pas. La duchesse de Marlborough mettait

tout à l'envers pour régner et pour écarter de la reine tous les amis de son frère, le prétendant. Saint-Jean, au contraire, penchait pour les torys : c'était donc un antagonisme perpétuel. Je ne vous raconterai pas tout cela, il y en aurait des volumes, et fort ennuyeux encore. Je me rappelle seulement un trait de la duchesse de Marlborough dont on parla par toute l'Europe. La reine lui donna son portrait enrichi de diamants ; elle, qui en avait à revendre, le garda néanmoins ; mais elle mit le portrait chez une revendeuse, où chacun alla le voir. A quoi Swift répliqua en appelant la duchesse de Marlborough d'un nom assez peu en usage dans la bonne compagnie et que je ne répéterai pas, bien qu'il émane d'un révérend docteur.

L'heure de la disgrâce sonna pour lord Bolingbroke, ou plutôt pour Saint-John, car il n'était encore que cela. La reine le nomma vicomte Bolingbroke, le fit pair d'Angleterre. Ce fut cependant le premier degré de sa chute. Le second fut la mort du duc d'Hamilton, son ami. Ce seigneur se battit en duel dans Hyde-Park avec lord Mohun, qui fut tué roide. Au moment où le duc se relevait, le colonel Macartney, second de son adversaire, lui passa son épée au travers du corps, par derrière, et le renversa mort sur le cadavre de lord Mohun. On accusa le duc de Marlborough de complicité dans ce lâche assassinat ; on l'accusa aussi d'avoir voulu faire sauter le comte d'Oxford au moyen d'une boîte d'artifice, si bien qu'il dut quitter l'Angleterre au milieu de tous ces bruits, en aiguisant le trait qui devait perdre le pauvre Bolingbroke, que la duchesse disgraciée ne pouvait souffrir.

Peut-être, cependant, Bolingbroke fût-il resté en faveur, surtout après la disgrâce du comte d'Oxford, mais la reine Anne mourut. C'était une bonne femme, un peu faible peut-être, mais noble et généreuse. Les uns dirent qu'on l'empoisonna, les autres qu'elle mourut par abus des liqueurs fortes, dont son mari, le prince de Danemark, lui avait fait contracter l'habitude. Bolingbroke tint sa place au Parlement, et y parla haut après la mort de la reine, ce qui rendit les wighs enragés. Le duc de Sunderland, son ami, le fit prévenir que s'il ne se sauvait pas, il serait mis en jugement, qu'il porterait sa tête sur l'échafaud, ou que, même, on n'attendrait pas jusque-là, et qu'on l'assommerait.

Bolingbroke céda. Il s'embarqua à Douvres, emportant cinq cent mille francs et abandonnant le reste de son immense fortune. Pour qu'on ne l'accusât pas de servir des complots jacobites, il ne fit que traverser Paris, et se rendit à Saint-Clair, en Dauphiné, sur le bord du Rhône. Là, il défiait ses ennemis, qui trouvèrent cependant les moyens de l'atteindre. On lui ôta son titre et sa fortune pour les transférer à son père, homme nul et inoffensif, mais qui n'aimait point ses enfants et qui garda tout.

Bolingbroke, réduit à ses cinq cent mille francs, trouva la pitance maigre. Le parti du prétendant le comprit bien vite, et un beau matin il lui arriva dans sa retraite un émissaire des torys et du prince, qui saisit le moment de sa colère pour le séduire. Cet homme lui rappela en même temps les projets de la reine Anne, sa bienfaitrice ; il parla à tous ses sentiments, à toutes ses passions, et lui remit une lettre de Jacques III qui l'engageait à venir le trouver à Commercy pour l'aider de ses conseils.

Saint-Jean hésita beaucoup. Il finit par se décider, néanmoins, et alla offrir ses services à son souverain légitime. Celui-ci le nomma son ministre et l'envoya à Paris pour solliciter les secours de Louis XIV. Le roi, mourant, ne voulut entendre à rien ; cela ne put aboutir. Après la mort du vieux monarque, l'espérance devint plus impossible encore, ce qui n'empêcha pas Jacques III de faire, malgré les conseils de Bolingbroke, une descente ridicule en Écosse, laquelle ne servit à rien du tout, qu'à constater sa faiblesse. Il se rembarqua presque sur-le-champ.

Ce qu'il y eut de beau, c'est qu'on s'en prit à Bolingbroke, qui avait essayé de l'empêcher, et que le prétendant le chassa de sa présence en l'accusant d'avoir fait manquer son projet. Saint-Jean se soumit sans murmurer ; il n'était pas jacobite de cœur, et lord Stair, ambassadeur de Georges I[er], ménageait le retour de cet habile homme à la cour de son maître.

Justement, le duc de Marlborough, frappé d'apoplexie à son château de Blenheim, ne lui faisait plus obstacle, car son corps seul vivait, son âme n'y était plus. — La duchesse, moins effrayée du veuvage que de rester la femme d'un idiot paralytique, avait dit au médecin ce mot célèbre :

— Sauvez sa gloire !

Le médecin, en homme consciencieux, préféra sauver sa vie, ce qui plut médiocrement à la nouvelle Artémise. Elle dut le garder ainsi bien des années. Tous sont égaux devant la maladie ; les héros deviennent des hommes et cessent d'être des demi-dieux. Il nous faut bien quelques dédommagements, à nous autres mortels.

Cependant la négociation de lord Stair fut difficile ; on discuta longtemps. Peut-être aussi Bolingbroke n'était-il pas très pressé. Il vivait bien à Paris, entouré de tous les beaux-esprits, de tous les hommes remarquables de cette époque.

Il courait les jolies femmes ; voluptueux et facile, il les aimait toutes, elles le lui rendaient bien. Il leur donnait ce qu'il avait, et même ce qu'il n'avait pas. Ce train dura jusqu'à ce qu'il connût la marquise de Villette, un jour, par hasard, en cherchant une maison au faubourg Saint-Germain. Elle demeurait rue Saint-Dominique, en face de l'hôtel de Luynes. Nous la voyions quelquefois chez ma tante, bien que celle-ci ne l'aimât pas et la trouvât trop dissipée. Il fallait à la duchesse des façons de dévote, auxquelles je n'ai jamais pu me faire, et qui ont fini par nous éloigner presque entièrement l'une de l'autre, excepté dans les occasions de bienséance.

Madame de Villette était mademoiselle Deschamps de Marcilly, fille du gouverneur de la meute. Elle fut élevée à Saint-Cyr avec la duchesse de Caylus, une charmante femme encore et que j'ai bien connue ; cela viendra une autre fois. Ces deux jeunes filles se lièrent d'amitié l'une et l'autre, et, un beau jour qu'elles étaient toutes deux au parloir, M. de Villette, père de madame de Caylus, y arriva. Il vit mademoiselle de Marcilly ; depuis longtemps, il parlait de se remarier ; il la trouva charmante et ne put s'empêcher de le montrer. La jeune demoiselle de Villette lui dit étourdiment :

— Eh bien, monsieur, puisque vous voulez me donner une seconde maman, épousez ma bonne amie.

M. de Villette retint le mot. Il était chef d'escadre, proche parent de madame de Maintenon ; il n'existait guère de famille qui n'eût été honorée de son choix.

Quelques semaines après, la famille de mademoiselle de Marcilly lui déclara qu'elle allait devenir marquise de Villette.

— Ah ! je serai la mère de ma compagne, quel bonheur ! répliqua l'enfant sans expérience.

XXXII

M. de Villette mourut. La jeune femme devint veuve après un de ces mariages qui ne sont ni heureux ni tristes, comme on en voit tant. Elle le regretta un peu, mais elle se consola vite et tâcha de se dédommager de la première moitié de sa vie en prenant sa liberté double dans la seconde.

Elle n'était point belle, elle était *plaisante*, elle était *charmante* dans le sens communicatif de ces mots. Un défaut que je trouve commode et qui déplaît en général, lui fit beaucoup d'ennemis. Elle était bavarde. Il fallait qu'elle parlât sans cesse et sans trêve. D'Argental ne put jamais la souffrir à cause de cela. Elle avait une assez jolie fortune, bien qu'elle fût une véritable comtesse de Pimbêche, et qu'elle plaidât contre le genre humain tout entier. Bolingbroke s'en éprit rien qu'en l'apercevant. Elle avait cinquante-deux ans néanmoins, et lui quarante-cinq, ce qui n'est pas ordinaire ; les hommes de cet âge habituellement veulent du gibier plus frais. Ils devinrent fous l'un de l'autre, et la marquise ne s'embarrassa pas de le cacher ; pour Bolingbroke, il en était incapable. Ils se mirent donc à s'aimer tout haut et ne se quittèrent plus ; ils s'établirent l'un chez l'autre ; ce fut un ménage dont la jeunesse de la cour riait beaucoup. La jeunesse rit de tout ce qui n'est pas jeune, sans penser qu'elle vieillira.

Il y a trois choses qui n'entrent pas dans l'esprit d'une jeune femme :

D'abord, l'idée qu'elle deviendra vieille ;

Ensuite, l'idée qu'elle mourra un jour ;

Enfin, lorsqu'elle aime bien, l'idée que son amour et celui de son amant doivent finir.

Ce sont pourtant trois choses inévitables et certaines d'avance. Qu'importe, à vingt ans !

Lord Bolingbroke avait toutes les conditions d'un amoureux à grands sentiments : il était jaloux comme tous les tigres de l'Asie. Certes, personne ne songeait à lui enlever son infante ! Il n'en voyait pas moins des rivaux partout. Je dînais un jour chez la marquise avec l'abbé Alary, le fameux président de l'*Entresol*, dont nous aurons occasion de parler, cette petite chose si grande dans son temps, si oubliée aujourd'hui. Nous dînions donc avec l'abbé Alary et un certain Mac-Donald, écuyer du prétendant, fort bel homme, qui aimait à se faire valoir. Madame de Villette déploya pour lui son beau langage ; elle chercha ses phrases les plus sonores et les plus arrondies ; l'autre y répondit par des yeux tournants et une bouche en cœur qui mirent Bolingbroke dans une fureur incroyable.

Au moment le plus intéressant, alors que le bel Anglais et la savante dame se congratulaient le mieux, milord lâcha un juron fort proprement accentué en donnant un grand coup de poing sur la table ; il la renversa avec les verres, les as-

siettes, les sauces, tous les accessoires enfin, qui tombèrent sur la coquette d'abord, et sur nous ensuite, qui n'en pouvions mais.

Après ce bel exploit, il se leva, jeta sa serviette, et sortit sans retourner la tête. Je vous laisse à penser la scène. La marquise se trouvait mal. L'abbé et Macdonald, qui n'y comprenaient rien, heureusement, lui mirent des sels et des gouttes sous le nez, pendant que ses femmes la délaçaient et que je lui frappais dans le creux de la main. Elle revint à elle, languissante, éplorée, appelant l'ingrat qui l'accusait, et fière cependant, qu'on l'aimât ainsi.

— Monsieur, dit-elle à Macdonald, les yeux baignés de pleurs qui la rendaient plus touchante, monsieur, pardonnez-moi, mais je ne puis vous voir davantage. *Il* est désolé ; et son bonheur avant tout, même avant la politesse et le savoir-vivre.

— Madame, répondit l'autre assez grossièrement, milord a grand tort de s'inquiéter, je ne veux troubler le bonheur de personne, et je ne pense à vous que comme à une respectable dame dont le caractère, la situation et l'âge méritent les égards de tous ceux qui la connaissent. Je me retire, et j'attendrai que vous daigniez me rappeler ; ces sortes de desserts ne sont point de mon goût.

Il salua et se retira.

C'était bien la peine d'avoir autant d'esprit que milord et son amie pour donner des spectacles semblables. Madame de Villette, dès qu'elle put se tenir debout, courut après Bolingbroke; elle nous laissa seuls, l'abbé et moi. Nous nous mîmes à discourir, on le pense bien. L'abbé en levait les épaules; cependant il était fort attaché à Bolingbroke. Jugez ce que devaient dire ses ennemis.

Cet abbé m'étonna en me racontant une anecdote qu'il me garantit comme y ayant joué un rôle, et qui n'en était pas moins fort extraordinaire.

Il existait à Paris un certain comte de Boulainvilliers, qui se piquait de faire des horoscopes, et qui disait parfois des choses très singulières. Il demandait seulement la date de la naissance, avec quelques autres signes du même genre. Madame de Villette en ayant entendu parler, pria l'abbé, qui était de ses amis, de porter *ses titres* au devin, et de prendre sa réponse.

Voici ce que dit l'oracle :

« Cette personne a eu un grand nombre de passions ; elle en éprouvera une plus grande que toutes les autres à cinquante-deux ans et mourra en terre étrangère. »

Cette prophétie s'est accomplie de point en point.

M. de Boulainvilliers, si clairvoyant pour les autres, ne le fut jamais pour lui-même. Il mourut de chagrin de ce qu'il s'était prédit une grande fortune qui ne se réalisa pas. On a vu bien des sorciers en faire autant. C'est une science dont je doute fort, malgré les exemples extraordinaires que j'ai vus moi-même avec M. le régent, un vrai adepte, et avec le comte de Saint-Germain, que beaucoup de gens ont pris pour le diable. Quant à cela, je réponds que non.

M. de Matignon, ami particulier des amants, arriva pendant la brouille que j'ai racontée ; il les raccommoda, ainsi qu'il en avait l'habitude, car ils se querellaient sans cesse, et c'était son grand emploi. Il est resté fidèle à cette amitié toute sa vie, monsieur son fils après lui, et c'est rare à la cour.

Malgré sa passion et sa jalousie, milord prenait bien quelques distractions peu innocentes. La tendre Alcmène les lui reprocha tant, et sa santé en fut si violemment attaquée, qu'après une retraite à Chaillot, il revint, résolu à résister aux tentations, et à donner toute la fidélité qu'il exigeait lui-même. Le curieux, c'est qu'il le tint.

Sa femme, qui, malgré sa dévotion, lui avait donné de grands ennuis, vint à mourir sur ces entrefaites. Dès lors les amants ne se gênèrent plus du tout, si tant est qu'ils se gênassent auparavant, et l'on assure qu'ils se marièrent en secret. Je ne sais pas pourquoi ils ne le déclarèrent point ; nul ne les empêchait, je suppose. Il paraît que ce mariage eut réellement lieu plus tard. Ce qui est certain, c'est que la marquise a porté son nom et qu'elle a été considérée comme lady Bolingbroke même en Angleterre, excepté cependant à la cour, assure-t-on, où elle ne put être admise en cette qualité.

On vint de nouveau supplier lord Bolingbroke de reprendre la cause du prétendant, à propos d'un projet mieux conçu que les autres et pour l'exécution duquel on crut avoir besoin de ses conseils. Le roi Jacques lui écrivit lui-même, et comme cette lettre ne suffisait point, il lui envoya son confident porteur d'une seconde épître aussi touchante qu'aimable et gracieuse. Il faisait un nouvel appel à ses sentiments pour la bonne cause, et rappelait les dernières paroles de sa mère : « Ah ! mon cher frère, qu'allez-vous devenir ? »

Bolingbroke se laissa toucher à moitié, c'est-à-dire qu'il demanda le secret pendant un certain temps, et promit de donner des avis lorsqu'on en aurait besoin ; mais il refusa de se déclarer tout haut, dans la crainte d'une seconde rebuffade qui le perdrait sans retour, et cela pour n'être utile à personne.

Lord Stair, alors ambassadeur d'Angleterre à Paris, avait obtenu, sur ces entrefaites, de M. le régent, la promesse de faire arrêter le roi Jacques s'il passait en France, ainsi qu'on s'y attendait, car le projet était déjà vendu. Bolingbroke eût voulu à tout prix empêcher le monarque fugitif d'aller plus loin ; mais il ne savait plus où le joindre, il devait être parti. Milord se rassura un peu en songeant que M. le régent n'était pas homme à livrer Jacques III ; il se fia sur son adresse et sa générosité, et il attendit cependant dans de vives inquiétudes le résultat de l'ordre donné publiquement à M. de Contades, le major des gardes, de partir à l'instant pour Château-Thierry, et d'arrêter le dernier des Stuarts à son passage en cette ville.

Tous les deux étaient petits-fils d'Henri IV, cependant !

XXXIII

M. de Contades s'arrangea de façon à entrer à Château-Thierry par une porte pendant que le prétendant sortait par l'autre. M. le régent savait bien ce qu'il faisait en l'envoyant là ; de sorte que le prince passa, arriva à Chaillot dans la petite maison de M. de Lauzun, où il vit la reine, sa mère, beaucoup de ses partisans, et, dans le plus grand secret, lord Bolingbroke. Celui-ci fut très ému de cette entrevue ; il ne cacha pas à Jacques que ses inclinations le portaient plutôt vers la branche protestante, et que, sans le souvenir du respect qu'il portait à feu sa maîtresse la reine, rien ne l'aurait attiré dans un parti qu'il n'aimait pas.

— Allez en Écosse, sire ; allez trouver vos fidèles sujets, qui vous attendent et vous désirent. Le jour où vous aurez besoin de moi, je suis prêt à vous rejoindre, pourvu que le succès vous justifie. Je suis invariablement résolu à ne pas prêter à rire à l'Europe, et à ne frapper qu'à coup sûr. Pardonnez-moi, sire, je suis franc, je ne suis plus courtisan de personne ; profondément dégoûté de la politique, je n'ai plus d'espérance, je n'ai que des souvenirs ; c'est à eux que j'obéis en ce moment, et Votre Majesté ne l'ignore point.

Le même soir, le roi d'Angleterre prenait la route d'Orléans, pour se rendre de là en Bretagne, dans la chaise de M. de Torcy.

Lord Stair enragea ; il voulait à tout prix débarrasser son maître d'un ennemi légitime et redoutable. Il ne se tint pas pour battu ; assez peu scrupuleux sur le choix des moyens, il découvrit un colonel Douglas, sorte de sacripant et de coupe-jarret sans le sou, ayant commandé un régiment irlandais à la solde de la France, et le fit venir, lui promit monts et merveilles, l'excita par mille contes sur le roi Jacques et enfin le décida à saisir *l'épée de Dieu* pour délivrer l'Angleterre de ce papiste, de ce roi impie qui cherchait à l'asservir.

Douglas prit avec lui deux hommes de son ancien régiment, sur lesquels il pouvait compter, et, sûr de l'impunité, certain de la récompense, il alla s'embusquer sur le chemin que l'exilé devait parcourir.

Arrivé à Nonancourt, petit village sur la route, il descendit de cheval, se fit servir à manger, et s'informa auprès de la maîtresse de poste si elle n'avait point vu une chaise qu'il lui dépeignit ; à quoi celle-ci répondit qu'elle n'en avait pas connaissance.

— Cela est impossible ; elle doit être passée.

— Non, monsieur.

— Je vous dis que si.

— Je vous dis que non.

— Vous voulez me tromper ; mais, prenez garde ! ma vengeance sera terrible, et vous vous en repentirez.

Et le voilà jurant, sacrant en anglais, d'une façon abominable, menaçant tout le monde de M. le régent et de l'ambassadeur d'Angleterre.

Madame Lhôpital — ainsi s'appelait cette bonne femme — ne s'en effrayait pas, mais elle commença à l'écouter plus attentivement.

Un homme à cheval, accourant à bride abattue, parla bas au colonel, et redoubla sa furie.

— Je veux qu'on me le trouve, et on me le trouvera ! s'écria-t-il. Il s'agit de ma fortune, on ne me la fera pas manquer cette fois.

Ces paroles imprudentes confirmèrent les soupçons de la bonne femme ; elle eut l'air de s'occuper d'autre chose ;

cependant elle ne les perdit pas de vue ; elle entendit quelques mots de leur conversation, et elle acquit la certitude qu'elle ne se trompait pas.

Son mari était absent ; mais elle avait un garçon dévoué et intelligent. Elle le tira à part, dans un endroit où elle était sûre de ne pas être écoutée, et lui dit :

— Ces gens-ci méditent un mauvais dessein contre le pauvre prince exilé, que M. le régent abandonne, tout son cousin qu'il est. Il paraît qu'il va passer par ici, et que ces misérables le veulent assassiner. Observe bien ce que je vais te prescrire, et nous le sauverons peut-être ; le diable ne peut pas toujours être plus fort que les honnêtes gens.

Elle lui expliqua clairement le plan qu'elle avait tracé, lui recommanda de s'y conformer en tout ; puis elle revint près de ses hôtes avec un air attentif, se mettant à leur disposition dans tout ce qui pouvait leur être agréable.

— Il faut alors me promettre, répliqua le colonel, lorsque cette chaise arrivera, de mettre beaucoup de retard à lui donner des chevaux.

— Je le ferai, monsieur. Ensuite ?

— Ensuite, vous me préviendrez de son arrivée.

— Où cela, monsieur, s'il vous plaît ? Ici ?

— Non... pas ici... C'est inutile, ne me prévenez pas, arrêtez-la seulement le plus longtemps possible. Je vais laisser ici deux de mes hommes, ils viendront m'avertir, je préfère cela.

Il paya ensuite grassement sa dépense, et, emmenant son confident le plus intime, il laissa les autres à l'auberge, en leur enjoignant tout bas de venir à bride abattue le prévenir en un lieu qu'il leur désigna, dès que la chaise paraîtrait.

Madame Lhôpital s'inquiéta fort de ceci ; pourtant elle ne perdit pas courage, et redoubla de soins auprès des assassins, qui lui faisaient horreur. Elle leur proposa de boire, espérant s'en débarrasser en les enivrant ; ils refusèrent. Celui qui était arrivé le dernier était mort de fatigue ; il se contenta d'un coup de vin, et s'étendit sur un banc de bois, à la porte, pour se reposer.

— Mon Dieu, monsieur, lui dit-elle, vous êtes là bien mal à votre aise ; cette chaise peut tarder longtemps. Que n'allez-vous là-haut, vous jeter un peu sur le lit ? Vous vous endormirez tranquille. Votre valet et moi, nous sommes là, et nous vous avertirons. Ayez confiance.

L'homme résista d'abord, ensuite il hésita, puis il céda, le sommeil l'emportait. Il dit à son valet :

— Ne quitte pas le seuil de cette porte, sur ta vie, et, dès que la voiture paraîtra là-bas, viens m'éveiller, m'entends-tu ? sans quoi, je te fais mourir sous le bâton.

Le valet le promit : son maître, tranquillisé par cette assurance, suivit madame Lhôpital dans une chambre sur le derrière de la maison, où elle lui donna un bon lit, et où elle l'enferma tout doucement, pour plus de sûreté. Cela fait, elle courut chez une de ses amies dont elle était aussi sûre que d'elle-même, lui conta ses soupçons et ses craintes, et la supplia de recevoir chez elle le voyageur qu'elle lui amènerait.

— Vous demeurez dans une rue détournée ; en le faisant sortir par la porte de derrière, personne ne le verra, et, si je puis arriver à ce que je désire, chez moi, nous le sauverons.

La voisine promit ce qu'elle voulut.

Toutes deux envoyèrent chercher un ecclésiastique, et lui confièrent aussi ce qui se passait à Nonancourt. Le roi Jacques était catholique, ce qui doubla le zèle du bon père. Il donna sa robe, sa perruque, tout son costume, dont on devait affubler le prince, et, cela fait, madame Lhôpital retourna chez elle pour achever le plus difficile de la comédie.

Elle trouva le valet qui s'ennuyait fort, et qui s'impatientait en jurant.

— Bah ! lui dit-elle, buvez un coup avec mon postillon, le temps passera plus vite.

— On me l'a défendu.

— Est-ce qu'on le saura ? Je veillerai pour vous pendJant ce temps-là, et, quand notre homme viendra, vous le saurez tout de suite.

Une bouteille de vin vieux de derrière les fagots aida à la séduction ; le postillon, qui trouva son rôle fort agréable, aida beaucoup par son exemple ; mais force lui fut de se ménager aux dépens de son convive, qui, à la troisième bouteille, tomba sous la table, à la grande satisfaction de l'hôtesse.

Elle était dès lors maîtresse du terrain, et se mit en sentinelle à la porte de la rue. La chaise n'arrivait point ; elle était d'une inquiétude mortelle, car, si le cavalier d'en haut se fût réveillé, il lui eût certainement fait un mauvais parti.

Celui qui dormait en bas fit quelques mouvements, elle en eut une peur épouvantable et faillit appeler au secours. Heureusement, il referma les yeux, et resta tranquille.

En même temps, la chaise parut.

XXXIV

Madame Lhôpital s'élança au-devant d'elle et lui fit prendre cette rue détournée qui conduisait chez son amie, sans rien répondre aux questions qui lui étaient faites, et sans donner d'explication.

— Nous verrons cela tout à l'heure, ajouta-t-elle ; venez toujours.

Ils arrivèrent chez son amie, et, là, dès qu'ils furent entrés, la bonne femme se jeta aux genoux du roi Jacques, tout en larmes.

— Je vous ai bien reconnu, sire, à vos portraits ; et puis j'avais déjà des soupçons. Je vous supplie d'avoir confiance en moi, de vous laisser faire ; sans quoi, vous tomberez dans cette embuscade. Je ne sais combien ils sont, et ils en veulent sûrement à vos jours.

Le roi releva madame Lhôpital, écouta son récit, la remercia avec effusion, et lui promit de se confier entièrement à elle. Il se déguisa ensuite en abbé, s'installa dans la maison, où nul ne soupçonnait sa présence, et attendit.

Pendant ce temps, l'hôtesse alla prévenir la justice et réclamer main-forte pour faire arrêter le cavalier endormi et le valet ivre. Ce ne fut pas une petite affaire. Le cavalier résista, invoqua sa qualité d'Anglais, dit qu'il appartenait à l'ambassadeur, et qu'on violait le droit des gens en sa personne.

— Donnez-en la preuve, on vous relâchera sur-le-champ.

— Je n'ai pas cette preuve ; mais mon chef, le colonel Douglas, vous en fournira tant que vous voudrez.

— Où est-il ?

— Je ne sais ; il nous a devancés sur la route.

— Pourquoi faire ?

— Je l'ignore, il ne nous a pas raconté ses desseins.

Le débat fut long, les difficultés furent grandes ; enfin, malgré tout, on les mit en prison. Douglas courut pendant plus de huit jours les routes environnantes ; il courut comme un désespéré, mais inutilement ; il ne trouva rien. Le prince resta déguisé en abbé pendant trois jours à Nonancourt, chez l'amie de madame Lhôpital ; ensuite il continua sa route. M. de Torcy, prévenu, ayant eu le soin de veiller à sa sûreté et d'écarter les embûches, il arriva heureusement en Bretagne, et s'embarqua pour l'Ecosse, où chacun sait ce qui lui arriva.

Douglas revint à Paris ; avec une insolence sans exemple, il se plaignit tout haut de la violation du droit des gens ; lord Stair voulut s'en plaindre aussi ; M. le régent le fit venir, lui ferma la bouche avec les détails de cette affaire, et l'engagea à n'en plus parler.

Quant à madame Lhôpital, la reine d'Angleterre la fit venir à Saint-Germain, la caressa beaucoup, lui donna son portrait, et ce fut tout ce qu'elle en obtint. Il est vrai que cette cour était pauvre. La bonne femme mourut maîtresse de poste à Nonancourt, après avoir sauvé la vie d'un roi. Je disais un jour à M. le régent qu'il aurait dû la récompenser, car elle lui avait épargné une grande honte et une tache ineffaçable à son nom. Il me répondit que cela ne le regardait pas, et qu'il ne se mêlait jamais d'affaires de ce genre. Il avait de ces réponses-là quand il ne voulait pas en faire d'autres.

Lord Bolingbroke, en apprenant cette escapade, se refroidit pour l'électeur de Hanovre ; son cœur et son esprit ne pouvaient accepter l'assassinat. Cependant il doutait du succès, et l'expérience prouva qu'il ne se trompait point.

Madame de Villette l'avait emmené à sa terre de Marcilly près de Nogent-sur-Seine, où elle faisait bâtir, et où elle prit le prétexte de le consulter. Il attendait impatiemment des nouvelles, elles n'arrivaient pas ; elles n'arrivèrent que trop tôt : tout était perdu.

— Allons, dit Bolingbroke avec un soupir, c'en est fait de la maison de Stuart !

Milord s'en alla aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour détourner de lui l'attention et faire croire à son indifférence. On répandit le bruit qu'il y avait épousé madame de Villette, et que celle-ci s'était faite protestante. Ce fut, je crois, lui-même qui imagina cette façon nouvelle d'occuper de lui, pour qu'on ne songeât pas à une autre, car il n'y avait rien de vrai. L'abbé Alary, qui ne les quittait pas, me l'a assuré bien des fois.

Les amants retournèrent à habiter Marcilly. Saint-Jean voulait être chez lui et non chez sa maîtresse. Il [illegible] beaucoup ; enfin il se décida à acheter *la Source*, près d'Orléans, dont il fit un séjour enchanté. Il s'y créa une existence à lui, une existence plus digne d'envie que ses honneurs d'autrefois. Entre le plaisir, l'étude, les arts, une

[illegible] qu'il choisisse [illegible] il passa [illegible] dans cette [illegible] souvent [illegible] madame de Villette [illegible] avant moi, pour [illegible] d'y venir [illegible].

[illegible] est le lieu [illegible] du monde [illegible] au midi [illegible] petite ligne de [illegible] rivière [illegible] qui porte [illegible] Celui de ses [illegible] terrasse [illegible] d'un beau [illegible] plusieurs maisons agréa- [illegible] prairie commence à l'autre rive [illegible] la Loire [illegible] près de la [illegible] termine cette perspective.

[illegible] la source du Loiret se trouve dans [illegible] la rivière [illegible] dans la Loire. Ce [illegible] de la maison une espèce de [illegible] les jardins [illegible] dans sa solitude son air gracieux [illegible] la noblesse [illegible] Je ne vous dis rien de madame de Villette : elle [illegible] de trop aimer mes ouvrages pour que j'ose [illegible] partialité, lorsque je ne serais que juste. »

Vers ce temps-là, lord Bolingbroke envoya madame de Villette et Argental [illegible] Malgré les [illegible] toujours [illegible] pays et [illegible] Il se trouvait [illegible] très beau près [illegible] M. Walpole [illegible] Mon Dieu ! quand [illegible] la duchesse [illegible] protégée pour lui [illegible] forte somme [illegible] sa grâce et rentra [illegible].

Il [illegible] devait être [illegible] n'y était [illegible] en [illegible] et de la fortune de sa femme [illegible] obstacles et il [illegible] de la guerre, c'est-à-dire son titre et quarante mille écus de rente. Seulement on ne lui per- [illegible] Walpole, bien entendu. Il s'entoura de gens d'es- [illegible] les grands hommes d'Angleterre : Newton, [illegible] Robert Walpole [illegible] ce qui ne l'empê- [illegible] la chambre des communes, [illegible] ses vues.

Il [illegible]

Le [illegible] secret [illegible] la laissa [illegible] revenus [illegible] d'une [illegible] ses amis. Il loua [illegible] des [illegible] Angleterre, où il vit mourir [illegible] dans des intrigues [illegible] quelques années, faute [illegible].

[illegible] que les [illegible] de Villette mourut [illegible] vingt [illegible] sa mort et la [illegible] ses amis [illegible] la maladie, [illegible] avec une patience et un [illegible] dans un homme de son âge, car il avait [illegible] revolus.

Il [illegible] ses amis, entre autres au [illegible] et le comte de Gacé, son [illegible] présent de la reine Anne [illegible] MM. de Matignon le [illegible] et en le défendant [illegible] qu'il vécut.

Quant à moi, j'eus des tablettes fort précieuses que j'ai encore, où il écrivit des vers et en fit écrire à plusieurs beaux génies de ses amis. Je les garderai toujours, et je les lègue dans mon testament à M. Walpole. C'est une malice posthume que je me permets.

XXXV

À mon sens, les mémoires sur une époque sont les mémoires de tout le monde ; ils sont l'histoire de cette époque tout entière, l'histoire de ceux qui s'y firent remarquer, et les mœurs et les coutumes de cette époque ; sans cela, il est impossible de la bien connaître. Je vous raconterai donc non seulement ce qui me concerne personnellement, mais encore ce qui concerne mes amis, mes ennemis, mes connaissances, tous ceux que j'ai rencontrés. Je vous ai promis les portraits de tous nos convives du premier dîner chez madame de Fériol. Pour tenir cette promesse, nous allons entreprendre aujourd'hui cette charmante mademoiselle Aïssé, que j'ai tant aimée, tant pleurée, qui fut une héroïne bien plus attendrissante, bien plus aimable que l'Héloïse de Rousseau que toutes les héroïnes imaginables. Nulle n'avait sa beauté, sa douceur, son charme, nulle ne fut aimée comme elle, et par un homme qui le méritait mieux. Chère Aïssé ! quel bonheur de parler d'elle, de la peindre, de la vanter, il me semble la voir encore, moi qui ne dois plus rien voir en ce monde, où j'ai vu de si belles choses qui ne sont plus !

Aïssé [illegible] je vous l'ai dit, je crois, mon petit secrétaire prétend que non, mais je ne m'en rapporte pas à lui, c'est un étourdi !...

Madame la marquise, M. Walpole vous a justement écrit hier la même chose, et, à votre âge, cela n'est plus permis, tandis qu'au mien !...)

Je ne sais ce qu'il griffonne, mais sa plume crie, je l'entends, et je ne lui ai rien dicté ; ce doit être quelque affreuse malice. Je reviens à mademoiselle Aïssé et à son origine.

C'était une Circassienne, une esclave, achetée à Constantinople par M. de Fériol durant son ambassade. Elle avait quatre ans ; il l'aperçut au marché des esclaves et la fit conduire chez lui, par compassion pour ses pleurs et sa jolie figure. Il la paya quinze cents livres ; il paraît que c'était fort cher ; elle les valait bien.

M. de Fériol, fort libertin, songeait à s'en faire une maîtresse dans l'avenir, et la fit élever en conséquence. Il l'amena avec lui à Paris, la plaça chez madame de Fériol, sa belle-sœur, et l'y laissa lorsqu'il retourna en Turquie. Elle fut donc élevée avec Pont-de-Veyle et d'Argental, ses fils, dont madame de Fériol ne se souciait guère. Elle était galante, elle avait beaucoup d'amoureux, et un surtout qu'elle choyait fort, car elle en avait besoin pour elle et pour les siens, c'était le maréchal d'Uxelles. Ils vécurent longtemps ensemble sans s'aimer uniquement pour ne pas faire les frais d'une rupture. C'est là le secret de beaucoup de longs commerces.

Les enfants s'élevèrent avec des soins étrangers, et mieux sans doute que si elle s'en fût mêlée. Ils étaient tous les trois frères et sœurs. On plaça Aïssé au couvent des Nouvelles-Catholiques, ce qui lui fut très sensible ; elle aimait tendrement ses petites compagnons, et s'en sépara avec douleur. Au reste, elle demeura peu de temps au couvent et revint achever son éducation dans le monde. C'était une beauté accomplie, lorsque je la connus, elle approchait de la perfection.

M. de Fériol revint et se fixa en France. On s'est demandé souvent s'il avait revendiqué ses droits sur son esclave et s'il a été pour elle autre chose qu'un père. Je puis assurer qu'il n'en est rien. Aïssé resta pure de toute souillure de ce genre. Non seulement elle n'y eût point consenti, mais M. de Fériol lui-même ne lui eût rien demandé. Il la respectait à l'égal de sa véritable fille, il connaissait sa vertu inattaquable et les principes solides qu'elle avait reçus. D'ailleurs, quelle séduction eût pu essayer un homme de soixante et dix ans sur une créature comme celle-là ?

Personne dans sa société ne forma de doute à cet égard ; nous étions tous aussi convaincus les uns que les autres de sa réelle innocence. C'est plus tard, je ne sais quel fameux philosophe qui, dans un accès de mauvaise humeur, inventa cette méchante calomnie. J'en ai toujours été d'une colère abominable et j'ai joliment rabroué les calomniateurs.

Dès que je vis Aïssé, je l'aimai ; elle m'aima aussi ; nous fûmes des amies en nous voyant pour la première fois.

Elle vint chez moi, j'allai chez elle ; je la rencontrais chez madame de Ferriol, chez madame de Parabère où elle venait fort souvent, puis chez l'ambassadeur, lorsqu'il se fut fixé à Paris et qu'elle soigna ses dernières années.

Il est inutile d'ajouter qu'Aïssé avait autant de soupirants que de connaissances. Elle refusa dix mariages et encore plus de cœurs libres, et cela sans efforts, sans faire parade de sa vertu, uniquement parce qu'elle voulait rester honnête et qu'elle craignait de succomber.

Un jour, chez madame de Parabère, où nous étions toutes les trois. Elle rencontra M. le régent ; il fut ébloui de sa beauté, et resta tout le temps qu'elle demeura elle-même, oubliant, pour la voir, non seulement le conseil, c'était peu de chose pour lui, mais encore ses roués et je ne sais quelle orgie où on l'attendait. Il en devint fou ; ce fut une de ces rages qui, non satisfaites surtout, ne connaissent plus de bornes.

Il chercha à la voir partout où elle allait ; il lui écrivit des lettres brûlantes ; il lui fit offrir des trésors, des titres, des honneurs, une terre, tout ce qu'elle voudrait ; elle refusa poliment d'abord, fermement ensuite, ce qui l'exaspéra. Il eut recours à madame de Fériol, peu scrupuleuse, qui se mit à la persécuter : rien n'y fit. Pour cette époque, c'était le phénomène des phénomènes.

— Non, répliquait-elle toujours, je ne saurais aimer ce que je n'estime pas ; et, d'ailleurs, le prince est trop au-dessus de moi ; il lui faudrait descendre ; je ne voudrais pas voir mon amant hors de sa place, et puis surtout, je le répète, je ne l'aime point ; qu'on ne m'en parle plus.

On lui en parla néanmoins, on la poussa à bout ; elle écrivit une lettre à M. le régent, un chef-d'œuvre, pour lui demander sa protection contre lui-même, ajoutant que s'il la lui refusait, comme Dieu seul était assez puissant alors pour la défendre, elle se jetterait dans un couvent.

M. le duc d'Orléans comprit l'impossibilité et n'insista plus. Ce fut pour lui un chagrin et une humiliation.

L'ambassadeur mourut ; il lui avait assuré dès longtemps un contrat de rente de quatre mille livres ; et, pour la remercier de ses soins, il lui laissa un billet d'une somme assez forte, payable par ses héritiers. Madame de Fériol en fut indignée ; elle le témoigna devant Aïssé, qui, sans rien répondre, se leva avec beaucoup de dignité et jeta le billet au feu. Il n'en fut plus question jamais.

Elle se trouva donc à la disposition des Fériol, qui l'aimaient, les jeunes gens surtout, et ne s'inquiéta de rien ; il est vrai que, dès ce temps-là, elle avait bien autre chose à penser.

XXXVI

Un jour que j'étais chez madame la duchesse de Berry, nous attendions la princesse dans un de ses cabinets, madame de Parabère et moi. La porte s'ouvrit ; nous vîmes entrer le comte de Riom suivi d'un petit jeune homme, tout petit et tout jeune, avec la plus jolie figure qui se puisse voir. Il avait surtout des yeux admirables, un teint blanc et mat comme une fille, et la tournure la plus élégante qui se puisse rencontrer. M. de Riom nous le présenta comme son cousin, le chevalier d'Aydie, gentilhomme périgourdin, et, comme le disait en riant le chevalier lui-même :

— Clerc tonsuré du diocèse de Périgueux, chevalier non profès de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Ce jeune homme, bien qu'arrivant de province, nous frappa par sa bonne mine. Madame de Parabère ne put s'empêcher de le témoigner à son cousin.

— Ah ! répondit celui-ci, il est entre bonnes mains ; c'est son oncle le marquis de Saint-Aulaire, qui le forme ; il lui en a appris plus en huit jours que moi en six mois. Madame la duchesse du Maine choisit savamment ses amis.

M. de Sainte-Aulaire était, en effet, un vieillard des plus aimables, fort lié avec madame du Maine, admis à toutes ses parties et à son intimité à Sceaux. Ce fut pour elle qu'il improvisa ces fameux vers qui lui ouvrirent les portes de l'Académie :

> La Divinité qui s'amuse
> A me demander mon secret ;
> Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse,
> Elle serait Thétis, et le jour finirait.

C'était là un bien léger bagage ; mais l'Académie était de bonne humeur ; elle s'en contenta. Quand je pense à toute la peine qu'il nous fallut pour faire recevoir Diderot !

Le chevalier d'Aydie s'approcha de nous en courtisan consommé ; il trouva juste le mot qu'il fallait dire à ma compagne, ce qui n'était pas facile. Il lui parla de ses charmes en homme qui s'y connaît, et de sa position en homme qui ne s'en souvient guère, à moins qu'il ne lui plaise de la rappeler. La marquise le regarda comme une conquête facile et indispensable ; elle ne le traita légèrement qu'à cause des témoins, mais son œil était heureux ; je le vis tout de suite, et lui le vit bien aussi.

En ce moment, la princesse arriva ; rien qu'à son premier sourire, je compris qu'elle trouvait le nouveau venu selon ses vues, et la manière dont elle accueillit madame de Parabère me révéla une rivalité naissante. Elles se firent mille mines dans une révérence et dans un signe de tête. M. de Riom était trop fin pour que rien de ceci lui échappât ; mais il ne craignait pas son jeune cousin ; il le connaissait assez pour le livrer en façon de jouet à la capricieuse duchesse ; il savait que sa puissance n'en serait pas atteinte ; quant à de l'amour, il n'en avait pas ; madame de Mouchy, on le sait, lui tenait seule au cœur. Elle était jalouse de sa maîtresse ; pour la contenter, il passait à madame de Berry ses caprices, il se montrait ainsi désintéressé à ses yeux : c'était suffisant pour l'un et pour l'autre.

Nous devions souper au Luxembourg ; la princesse sentit ce qu'elle pouvait risquer dans cette partie ; elle nous décommanda sans façon, sous prétexte de fatigue, d'envie de dormir.

— Rien de mieux, madame, répondit madame de Parabère, qui ne se déconcertait pas. Votre Altesse royale se reposera, mais je me porte à merveille, moi ; j'ai grand faim, madame du Deffand a faim aussi, sans doute ces messieurs ont faim, tout le monde a faim ; nous nous en irons souper chez moi. M. le régent ne m'attend pas ce soir, il a ses pimbêches, et je n'ai pas envie de m'aller coucher à cette heure-ci, parce que je suis à la porte des palais.

Madame de Berry essaya de rire.

— Quoi ! reprit-elle, souper chez vous avec madame du Deffand, M. de Riom et M. d'Aydie ?

— Pourquoi pas, madame, puisqu'on ne soupe pas au Luxembourg ?

— Prenez garde ! si mon père le savait !

— Il le saura demain matin, à son réveil ; je ne cache rien à M. le duc d'Orléans, madame. A quoi bon ? Il le saurait tout de même ; seulement, il le saurait mal. Je préfère le lui dire moi-même.

— Au fait, c'est plus commode et plus adroit.

— C'est plus loyal, madame.

— Mon Dieu, marquise, quels grands mots ! Où les prenez-vous donc ? Vous changez de dictionnaire, ce me semble.

— Madame, je parle toujours la langue de ceux qui m'écoutent.

— Vous aurez beau faire, celle que vous parlez le mieux, c'est l'*anglais* des soupers du Palais-Royal.

— Surtout lorsque Votre Altesse royale me donne la réplique.

— Ah ! madame, je n'oserais me mettre sur la même ligne que vous. Vous êtes notre maître à tous ; il nous faut courber la tête.

— Votre maître ! Votre Altesse royale est trop modeste ; elle en sait assurément, en toutes choses, beaucoup plus que moi.

— Je ne puis accepter ce compliment.

— Mon Dieu, madame, il n'est point de moi seule. Informez-vous, chacun vous en dira autant, votre réputation est faite.

— Je suis bien jeune pour tant de mérite.

> — . . . . Aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années.

La discussion s'échauffait. Madame la duchesse de Berry, toute fière et orgueilleuse qu'elle était, n'était pas femme à interposer son rang et à vouloir usurper les privilèges. Elle se tenait sur un terrain de galanterie égale que la marquise acceptait en connaissance. M. de Riom se taisait, j'écoutais. M. d'Aydie suivait de l'œil les champions. Il avait la tenue la plus naturelle et la plus modeste, comme s'il n'eût pas été le prix du combat. Un indifférent ne s'en serait pas douté.

— Ainsi donc, madame, reprit la princesse après un instant, on soupe à l'hôtel de Parabère ?

— Je l'espère bien.

— Et si je m'y invitais ?

— Votre Altesse royale y serait reçue avec bonheur.

— Vraiment ?

— Vraiment. Essayez plutôt.

— J'en ai grande envie.

— Et votre fatigue ?

— Je [illegible] un effort. D'ailleurs, un souper improvisé ne peut [illegible] faire de mal, à moins que [illegible] avez votre *en cas* [illegible]

— [illegible] elle bien.

— [illegible] la marquise est fée [illegible] M. de Riom, d'un coup de baguette, elle fera [illegible] ce qui sera nécessaire.

— Mon cher comte, si nous [illegible] voir ?

— J'ai peur pour votre [illegible] madame. Sortir ainsi, la nuit, veiller tard.

— Ah bah ! qu'on [illegible] de Monchy. Une autre idée. Si on portait [illegible] le souper du Luxembourg ?

— C'est une [illegible] pendant il en est une meilleure, poursuivit [illegible] c'est de le manger tout bonnement ici, et [illegible] laisser refroidir par les rues.

Chacun en [illegible]. Cette ouverture fut reçue avec acclamations [illegible] point où personne ne cédait, où l'on transportait [illegible] le champ de bataille ailleurs, pourquoi se [illegible] ?

Nous [illegible] ce fut tout le temps une guerre de mots [illegible] un feu croisé de regards et de provocations [illegible] chevalier, tandis que M. de Riom, madame de M[illegible] et moi nous causions avec une tranquillité [illegible]. Nous restâmes jusqu'à cinq heures du matin, et [illegible] du départ devait être le plus curieux. Madame de Parabère semblait avoir l'avantage, puisqu'elle s'en allait [illegible] la princesse redoublait de grâces ; je n'en comprenais pas le but, il m'apparut bientôt.

— Monsieur de Riom, dit-elle, vous avez exécuté mes ordres, je vous en remercie.

Cette formule n'était guère dans les habitudes de la princesse, elle m'étonna.

— C'est mon devoir, madame. D'ailleurs, Votre Altesse royale me comble en accordant ses bontés à mon cousin. Ce charmant appartement fait l'envie de tout le monde. Il sera là comme le prince fortuné des contes de fées.

Le chevalier logeait au Luxembourg ! C'était un coup de partie impossible à parer, il fallait se soumettre. La marquise le fit, sans montrer même que cela pût lui coûter. Elle espérait sa revanche, elle la prit. Huit jours après, le chevalier d'Aydie quittait le Luxembourg, sous prétexte d'affaires à traiter en ville et d'occupations incompatibles avec l'habitation au palais. Il est vrai qu'il y revenait souvent. Mais il n'allait qu'au Luxembourg, et personne ne pouvait se plaindre de lui. Madame de Parabère n'en demandait pas davantage.

XXXVII

Le chevalier était ainsi partagé entre ces deux amours, sans compter les distractions. On se l'arrachait. Il passait pour l'homme le plus à la mode de Paris, et, en vérité, il le méritait de toute manière. C'était bien le plus joli garçon, le meilleur, le plus aimable, le plus doux, le plus charmant ; rien ne lui manquait. Il venait fort souvent chez moi, je le recevais avec grand plaisir, j'étais sa confidente, singulier rôle pour une femme de mon âge ! Je n'en voulais pas d'autre auprès de lui ; d'ailleurs, il ne me l'offrait point.

Je ne sais par quel hasard il n'avait pas encore rencontré Aïssé, ou plutôt, le retour de M. de Fériol et sa mauvaise santé occupant la belle Grecque dans tous les instants, elle ne venait me voir qu'à la dérobée, pendant un moment, et à des heures où je ne recevais personne.

Un jour, elle obtint vacance et arriva dès le matin, me promettant de rester jusqu'au soir. Nous nous disposions à sortir pour faire des achats, lorsqu'on m'annonça le chevalier d'Aydie. Il était triomphant, mis avec un art miraculeux, leste, élégant, poudré, joli comme par miracle ; ses beaux yeux n'avaient d'égaux que ceux d'Aïssé et peut-être les [illegible] je puis le dire à présent. Ils étaient en ce moment d'un éclat qu'on ne pouvait soutenir. Ma jeune amie en fut comme éblouie, et baissa ses longues paupières devant cet étincelant jeune homme. Il s'arrêta devant elle comme surpris ; ce fut un vrai coup de foudre de part et d'autre. Je ne vis jamais pareil embarras. Je m'amusai à ne point les nommer l'un à l'autre, afin de les intriguer davantage. Je jouissais de leur étonnement. Je proposai au chevalier de nous [illegible] il y consentit avec bonheur et je voyais avec [illegible] ses yeux suppliants pour savoir à qui il parlait, [illegible] de cette sylphide, de cette divinité, de cette [illegible] jeunesse. Je demeurai sourde, et je me tus.

Aïssé, tout en le montrant moins, était aussi empressée, aussi curieuse. Elle levait sur moi son beau regard, épiant mes paroles pour surprendre au passage ce nom que je m'obstinais à cacher. J'y mis une malice infinie, et je les laissai ainsi toute la journée, comme au bal masqué.

Je priai le chevalier à dîner ; il accepta avec empressement. Ses gens, le sachant chez moi, lui apportèrent deux ou trois poulets, qu'il mit dans sa poche sans les lire. On le demandait dans deux ou trois endroits, il n'y pensait point, il ne s'en inquiétait guère ; il ne voyait qu'Aïssé, et déjà il en était passionnément amoureux, ainsi qu'il le devait être toute sa vie.

Le soir, un vieil intendant de M. de Fériol vint avec son carrosse chercher Aïssé ; mon laquais, en l'annonçant tout haut, fit battre deux cœurs en même temps.

— Les gens de M. de Fériol attendent mademoiselle Aïssé, dit-il.

— C'est donc mademoiselle Aïssé, la belle Grecque ? pensa le jeune homme. Je ne m'étonne plus !

— Hélas ! qui est donc ce charmant cavalier ? se disait la jeune fille. Que madame du Deffand est cruelle de me le laisser ignorer !

Je tins bon jusqu'au bout, jusqu'au dernier adieu, où j'eus un instant de faiblesse.

— M. le chevalier d'Aydie vous donnera la main jusqu'à votre carrosse, ma reine, et reviendra ensuite souper avec moi. Je n'ai personne, et malgré ses nombreux engagements, il me fera bien ce sacrifice-là.

Il n'y eût pas manqué, le cher enfant ; ne fallait-il pas parler d'Aïssé, l'entendre louer, savoir dans les plus grands détails son histoire et ses aventures ? Et M. de Fériol ! et d'Argental ! et Pont-de-Veyle ! tous ces rivaux, ne devait-on pas s'assurer de leurs prétentions, de leurs sentiments ? Un véritable amour embrasse tout d'un coup d'œil et dans un instant.

Je le vis revenir plus léger qu'une plume ; il me baisa la main, se mit à mes genoux, me fit mille câlineries, mille chatteries de petit garçon à sa mère. Je souriais, je le voyais venir, et je l'attendais.

— Ah ! madame, qu'elle est belle ! me dit-il enfin, qu'elle est aimable ; et que je voudrais la revoir !

— Vraiment ! je le crois bien.

— C'est donc là cette Aïssé dont on parle tant ! cette jeune Circassienne sacrifiée à un vieux maître, courtisée par les deux frères d'Argental et Pont-de-Veyle ! ... Mon Dieu ! je suis bien malheureux !

— Qu'est-ce que vous me racontez là, chevalier ? que signifient ces impertinences ? Il n'y a point de maître, il n'y a point de frères, s'il vous plaît ; ce sont là de sots contes auxquels vous ne devriez pas croire un instant, maintenant que vous l'avez vue.

— Je le pensais bien, madame, soyez-en sûre ; je n'osais pas l'avouer de peur d'être ridicule ; mais un visage comme celui-là ne peut être trompeur.

— Aïssé est aussi pure, aussi bonne qu'elle est belle, monsieur ; quand vous la connaîtrez mieux, vous n'en douterez plus.

— Ah ! madame, la connaîtrai-je donc mieux, en effet ?

— Pourquoi pas ? Vous la rencontrerez ici, chez madame de Parabère, vous pourrez aller chez madame de Fériol, même chez M. de Fériol, qui, malgré sa maladie, reçoit quelques amis.

— Je serai de ses amis, j'en veux être dès demain ; ne m'y mènerez-vous point ?

— Ah ! que vous êtes pressé, monsieur ! je ne vous ai jamais connu ainsi. Que ferez-vous donc de toutes les autres, je vous prie ?

— Madame, il n'y en a pas d'autres.

— Est-ce que je n'ai pas vu ?

— Madame, il n'y en a *plus* d'autres à dater d'aujourd'hui.

— Quoi ! une fidélité entière, même avant de savoir si l'on voudra de vous ?... C'est magnifique ! Cela ne se rencontre nulle part ; vous allez passer pour un Amadis.

— Je passerai pour ce que l'on voudra, si vous daignez vous intéresser à mon sort ; autrement, je ne peux plus vivre. Eh ! que m'importe ce que l'on dira de moi !

A dater de ce jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, le chevalier ne vécut que pour la belle Grecque ; il rompit tous les autres commerces ; il négligea le soin de sa fortune, et consacra tous ses instants à cette nouvelle idole qu'il avait choisie.

De son côté, Aïssé, si difficile jusque-là, Aïssé, la cruelle, se laissa prendre aussi vite qu'elle avait pris son amant. Elle vint me voir dès le lendemain. J'eus la contre-partie de la scène, excepté qu'elle ne m'avoua rien et qu'elle me laissa tout deviner. Je les trouvais faits l'un pour l'autre. Ils m'intéressaient plus que je ne puis le dire. J'aurais voulu les marier ensemble, et je n'y voyais aucun obstacle, puisque le chevalier n'avait pas prononcé ses vœux. Aïssé n'avait point de naissance, il est vrai ; son bien était médiocre ; mais

elle était si accomplie, cela devait tenir lieu de tout. Le monde et les parents ne pensaient pas comme moi.

Le chevalier s'introduisit partout où il put voir sa bien-aimée. Il n'avait pas d'autre pensée qu'elle, et commença en règle le siège de son cœur. La digne fille résista à lui, résista à sa propre inclination ; elle avait juré de rester sage, elle avait juré de ne pas aimer ; pourtant elle aimait malgré elle, et, ce serment une fois oublié, l'autre devait l'être bien vite.

Je fus la cause innocente de cette chute, c'est-à-dire que je fournis involontairement au diable l'occasion de triompher : il l'eût bien trouvée sans moi !

J'avais loué une petite maison à Auteuil pour y passer quelques jours de la belle saison. J'y restais quelquefois la moitié d'une semaine, quelquefois plusieurs semaines de suite et puis je retournais à Paris. Le chevalier et Aïssé y venaient souvent, et s'y rencontraient sans se donner rendez-vous ; ils se devinaient. Je n'ai jamais rien vu de semblable.

Je fus appelée un matin par une lettre de M. du Deffand, et obligée de retourner à la ville, lorsque je m'y attendais le moins, sans avoir eu le temps de prévenir personne. Le hasard fit que, justement le même jour nos amoureux arrivèrent : le chevalier d'abord, Aïssé ensuite. Ne me trouvant pas, M. d'Aydie promenait ses pensées et son espoir dans le parc, lorsqu'il entendit la voix de sa maîtresse, qui déplorait mon absence, et ne savait plus comment retourner chez elle, puisqu'elle avait renvoyé son carrosse. Il courut aussitôt à sa rencontre. A son aspect, elle demeura interdite et ne trouva pas un mot à répondre lorsqu'il lui offrit de l'accompagner chez M. de Fériol.

Décidément, le cœur est bête, il n'en faut pas douter.

XXXVIII

Hélas ! les pauvres enfants, ils se trouvaient pour la première fois seuls, en face l'un de l'autre, libres, par un de ces beaux jours où tout aime dans la nature. C'était une épreuve trop forte. Depuis deux ans, Aïssé résistait ; depuis deux ans, elle refusait à son chevalier même un aveu. N'était-ce pas là une vertu sans pareille dans tous les temps, et invraisemblable sous la régence ?

Aïssé n'ayant plus son carrosse, d'Aydie attendant le sien, auquel il avait donné congé pour deux heures, furent bien forcés de rester ensemble, de se promener, de causer, de se regarder. Le chevalier ne s'en faisait pas faute, il ne se faisait non plus faute de se plaindre. Elle l'écoutait sans répondre, le cœur lui battait trop fort, elle avait trop peur d'elle-même, elle se craignait plus que lui, car le bonheur inondait son âme, et ce bonheur-là devait la trouver faible ; elle y résisterait moins qu'à la douleur.

Il essaya de parler de cet amour méprisé, de cet amour qui remplissait son existence au point de n'y plus laisser de place pour autre chose. Elle ne le lui défendit pas d'abord, ensuite elle l'écouta, ensuite elle répondit, ensuite elle avoua qu'elle partageait cet amour, ensuite... ils n'eurent plus de secrets l'un pour l'autre, et retournèrent à Paris dans le même carrosse et ne se quittèrent que bien avant dans la nuit.

La pauvre Aïssé ne s'appartenait plus.

Je n'ai vu de ma vie un bonheur et un amour semblables. Cela faisait plaisir à regarder. Ces deux êtres s'adoraient. Aïssé avait des remords qu'elle ne montrait pas au chevalier dans la crainte de l'affliger et de lui donner une ombre d'inquiétude. Pourtant elle en était dévorée au point de faire craindre pour sa santé. Elle prit là le germe d'une terrible maladie de poitrine, et dépérit à effrayer ; tous nous en apercevions tous, et nous le lui disions sans cesse, en lui demandant si elle souffrait, et pourquoi elle ne se plaignait pas.

— Je ne souffre pas, je n'ai rien, répliquait la douce créature. Vous me trouvez donc bien changée ? Oh ! ne le dites pas au chevalier, je vous en conjure ! cela le tourmenterait inutilement.

Il n'était pas besoin de le lui dire, il le voyait, et, de son côté, il se taisait aussi, afin de ne pas affecter la malade. C'était un assaut de tendresses bien rare et bien touchant.

[illegible] refaites, Aïssé devint grosse. Elle n'osait l'avouer à [illegible] pas même à moi et elle se cachait surtout de madame de Fériol qu'elle eût trouvée sans pitié. Les amants passèrent les premiers mois à se réjouir et à se désoler alternativement. Ils cherchaient tous les moyens de cacher leur faute. Il fallait à la jeune mère un asile et un appui, et où les trouver lorsqu'on n'a autour de soi que des étrangers ?

Elle voulait tout avouer à d'Argental ; le chevalier s'y opposa, sa jalousie subsistait toujours. Il insista pour que ce fût moi, au contraire ; j'étais amie de tous les deux, je les aiderais certainement. Il ne se trompait pas.

Ce fut moi, en effet, qui trouvai le stratagème et qui les aidai à l'exécuter.

Je les vis arriver chez moi un soir fort tard, l'air consterné, ne parlant pas, semblant s'encourager l'un l'autre. Je n'y comprenais rien ; je les interrogeai.

— Vous souperez avec moi, n'est-ce pas ?

— Nous ne souperons pas.

— Vraiment ! C'est une des règles de votre futur ménage. On ne soupe pas ? Alors je ne suis point de votre écot.

— Madame, répliqua le chevalier en me prenant la main, ne riez pas, vous me faites mal.

— Vous êtes donc tristes ?

— Mortellement !

— Mais qu'avez-vous donc, enfin ?... Vous m'inquiétez.

— Madame, écoutez mademoiselle Aïssé.

— Oh ! non, s'écria celle-ci en cachant sa tête dans ses mains et en pleurant à chaudes larmes, écoutez M. le chevalier d'Aydie.

— Je vous écouterai tous les deux, pourvu que vous parliez. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Si vous saviez, chère madame, comme je suis heureux !

— On ne s'en douterait guère. Et vous, ma reine ?

— Moi, je suis heureuse aussi, mais je suis au désespoir.

— Cela est difficile à arranger... Pourtant... oui, je devine. Ah ! mes pauvres enfants, voilà qui est sérieux.

— Je suis perdue !

— Perdue, vous, Aïssé ? Vous serez ma femme devant les hommes comme vous l'êtes déjà devant Dieu. J'en renouvelle l'engagement solennel.

— Taisez-vous, taisez-vous, ne prononcez pas ce blasphème. Votre femme, moi ?

— C'est ce qui me semble le plus sage, et vous n'avez rien de mieux à faire.

— Madame, ne parlez pas de cela, répliqua-t-elle très sérieusement.

— Alors, que comptez-vous devenir ? Avec madame de Fériol surtout, que ne demande qu'un prétexte, vous n'avez pas de miséricorde à attendre.

— Nous le savons bien.

— Alors ?

— Alors, nous venons à vous pour vous demander aide et protection, pour implorer votre bonté, vos conseils.

— C'est fort embarrassant. Qu'Aïssé vienne chez moi et je réponds de tout.

— C'est impossible, madame, chez vous on me verra, on me surveillera...

— Laissez-moi donc réfléchir. Il faudrait une personne indépendante, étrangère, qui pût vous emmener bien loin.

— Loin de lui, madame, oh ! non pas, en ce moment ! il en arrivera ce qu'il pourra.

— On aurait l'air de vous emmener et vous vous cacheriez. D'autres en ont fait autant ! Voyons... Ah ! mon Dieu ! nous avons ce qu'il nous faut sous la main, la marquise de Villette...

— Eh bien ?

— Elle part pour l'Angleterre, vous n'y songez donc pas.

— C'est vrai !

— Elle et lord Bolingbroke vous aiment tendrement : je leur parlerai. Elle sera censée vous emmener. Vous vous cacherez à Paris, dans quelque coin, et, avec l'aide de la fidèle Sophie, avec l'amour du chevalier et ma tendre amitié, vous ferez les choses le mieux possible, à l'insu de tout le monde. Vous reparaîtrez ensuite, et tout sera dit.

— Ah ! vous êtes notre sauveur, notre ange tutélaire ! s'écria le chevalier.

Pour Aïssé, elle se jeta dans mes bras et [illegible] embrassée ; nous pleurions toutes deux [illegible] larmes qui sont douces à répandre, et [illegible]. Nous restâmes jusqu'à plus de minuit [illegible] notre plan, qui fut exécuté ainsi. Ils [illegible] plus tranquilles.

Dès le lendemain, je vis lord Bolingbroke et la marquise, [illegible] leur confiai le secret de nos amis [illegible] de nous aider et de garder le secret. Ils me promirent tout ce que je voulus, et ils l'ont tenu fidèlement.

La marquise alla elle-même chez madame de Fériol [illegible] demander son consentement pour emmener Aïssé en Angleterre pendant quelques mois. Madame de Fériol [illegible] n'était pas d'elle, elle y consentit. Il n'en fut pas [illegible] de d'Argental et de Pont-de-Veyle ; ils avaient [illegible] se séparer d'elle ; il le fallut néanmoins.

La belle Grecque partit pour Londres dans [illegible] de la marquise qui fit le tour de Paris, y rentra [illegible]

descendit dans une petite maison près du [illegible] pas très loin de la rue Grange-Batelière, à côté [illegible] l'Évêque, et certes personne ne la pouvait [illegible] en ce pays perdu.

Elle y resta six mois cachée, ne [illegible] point de son [illegible], nous écrivant à tous des [illegible] que la marquise expédiait de Londres, ce qui [illegible] tous les soupçons. On n'en conçut même pas.

J'allais la voir deux [illegible] par semaine, dans un fiacre que je prenais [illegible] et fort déguisée. Elle mit au monde une [illegible] que l'on appela Césarine Leblond, et qui fut [illegible] sur les registres de la paroisse.

Lady Bolingbroke [illegible] en Angleterre, l'emmena avec elle sous le [illegible] Black. Elle la garda jusqu'à l'âge de six ans, [illegible] passait pour la nièce de milord. On la fit revenir [illegible] au couvent de Notre-Dame de Sens, dont madame de Villette, fille du premier mariage de la marquise, était abbesse. Tout se passa donc pour le mieux. Le [illegible] loin il ne faisait que commencer au contraire, et nous devions voir chez ces deux êtres des merveilles [illegible] dont eux seuls étaient capables, et dont eux [illegible] ont donné l'exemple à l'univers.

XXXIX

Hélas! la pauvre Aïssé, malgré sa vertu, malgré ses résolutions héroïques, était la plus tendre des créatures; elle aimait son chevalier avec une passion qui n'était pas de notre temps, et qu'on eût pu croire destinée à quelque Oriani ou à quelque Amadis. Elle ne se contenta pas de le lui dire, elle eut la faiblesse de le lui prouver. Mais quelle peur elle avait de madame de Fériol! comme elle se cachait d'elle! comme elle lui mentait bravement en face, lorsque celle-ci la tourmentait pour cet amour!

— Non, madame, disait-elle, non, je n'aime point le chevalier, son esprit me plaît, sa bonne grâce et son amabilité m'attirent, mais il n'est pas question d'autre chose.

— Mon Dieu! je ne vous en ferais pas un crime, on n'est pas maître de son cœur. Pourtant il faut savoir d'avance que le chevalier ne vous épouserait pas. Après cela, qu'est-ce qui vous épouserait? Ils sont tous convaincus que vous avez été l'esclave de l'ambassadeur dans toute la force du terme.

— Heureusement, Dieu sait que non.

Ces petites scènes se renouvelaient souvent; Aïssé me les a racontées depuis, car alors elle ne disait rien à personne. Madame de Fériol n'eût pas osé la trop blâmer, elle qui se pavanait de son vieux maréchal d'Uxelles; mais elle eût voulu dominer le cœur d'Aïssé, celui du chevalier, et jusqu'à leurs moindres soupirs, et ils ne voulaient point de cela, eux; c'étaient deux volontés différentes.

Sur ces entrefaites, pour que rien ne leur manquât, la persécution et la jalousie entrèrent dans leurs affaires de cœur, non pas entre eux, car jamais on ne vit une union aussi douce et aussi uniforme, mais sous les traits d'un puissant prince, M. le duc d'Orléans.

Aïssé s'était très liée avec madame de Parabère, et, comme tous ceux qui la connaissaient bien, elle avait pour elle une véritable amitié. Il y avait du bon dans madame de Parabère, et sa galanterie ne nous regardait pas. C'était une personne sûre, fidèle et dévouée, à laquelle on pouvait demander un service, et qui obligeait d'élan et de démarches suivies. Elle eût tout donné à ses amis, et je l'ai vue une fois mettre ses diamants en gage, parce qu'elle n'avait pas d'argent pour tirer de peine une vieille madame de la Vieuville, sa parente, qu'elle aimait depuis son enfance.

Aïssé s'était donc attachée à elle, et allait fort souvent la voir. Un jour, elle rencontra chez elle M. le régent qui fut frappé de sa beauté comme tout le monde; et, pour M. le régent, être frappé de la beauté d'une femme, c'était la désirer.

Il [illegible] de la belle Grecque pendant plusieurs jours; si bien que ses [illegible] lui dirent qu'il avait par trop de bonté de s'en priver, qu'elle ne demandait pas tant de précautions, qu'elle était la maîtresse de M. de Fériol, l'ambassadeur, depuis qu'elle était en âge, sans compter d'Argental et Pont-de-Veyle, qui lui avaient offert leurs premiers vœux, sans compter la cour et la ville tout entière.

Pendant qu'ils y [illegible], ils ne regardaient pas à quelques douzaines de [illegible] ou de moins!

J'en suis fâchée [illegible] le régent qui, à travers sa débauche, avait un [illegible] honnête [illegible] c'était son côté de nature, le mauvais venait de Dubois et consorts: — elle avait l'air bien chaste et bien pur, cependant.

— Ah! monseigneur, qui est-ce qui se fie à ces airs-là?

Et ils s'arrangèrent si bien, qu'ils lui persuadèrent de faire enlever la pauvre fille, sans autre forme de procès.

Un jour qu'elle revenait de la messe de très bon matin, cachée dans ses coiffes, escortée d'un petit laquais de l'ambassadeur, — qu'on enleva aussi pour qu'il n'allât pas raconter cette prouesse, — on l'emmena, elle, dans un carrosse fermé au Palais-Royal, en la faisant passer par des rues détournées, et on la descendit au pied du petit degré, qu'elle ne connaissait point, bien entendu.

Aïssé détestait le bruit et l'éclat. Elle avait été surprise, elle avait crié pour appeler à son secours. Un ou deux passants s'en voulurent mêler, mais on les écarta. Lorsqu'elle se vit installée dans cette boîte malgré ses efforts, elle se tut, ne résista plus, et rappela sa présence d'esprit. Deux hommes, enveloppés de manteaux et le chapeau sur les yeux, étaient avec elle. L'un d'eux la rassura et lui dit qu'il ne lui serait pas fait de mal.

— Suis-je donc prisonnière d'État? demanda-t-elle.

— Prisonnière de l'État d'amour, oui, mademoiselle, et nous espérons bien que vous aimerez votre prison en connaissant le geôlier.

Aïssé se tut; elle chercha dans sa poche, s'assura qu'elle y tenait bien un petit poignard qu'elle ne quittait jamais, suivant la coutume de sa nation. Elle comprit que cris et résistance seraient inutiles, et qu'elle avait seulement à préparer sa défense pour le moment essentiel.

Elle se rangea dans le fond de son carrosse, et attendit.

On la pria de descendre, elle le fit; elle monta ensuite les marches de ce petit degré où tant de vertus trébuchaient tous les jours; elles les monta d'un pas ferme, et arriva, en suivant son guide, dans un cabinet délicieux, où on la laissa seule assez longtemps pour qu'elle eût le loisir de l'admirer. Ce n'étaient que tableaux somptueux, glaces, courtines, tapis moelleux, sièges engageants, et, sur une toilette, de l'or et des joyaux en quantité.

Une jolie soubrette entra, lui fit une révérence fort polie; et lui dit:

— Mademoiselle, vous êtes chez vous, et je suis à votre service; que vous plaît-il d'ordonner? Vous n'avez qu'à choisir.

Elle ouvrit successivement quatre portes en glaces, et lui montra en même temps, d'un geste arrondi:

Une chambre à coucher digne de Vénus;

Une salle où le bain le plus parfumé, l'eau la plus claire étaient préparés;

Une table servie d'une façon à donner de l'appétit à un mort;

Un cabinet de toilette rempli de tout ce qui pouvait attirer la femme la plus coquette et la plus difficile.

Aïssé regarda tout avec ce beau regard indifférent et chaste qu'elle jetait sur tout ce qui n'était pas le chevalier.

— C'est fort beau, dit-elle tranquillement; mais je suis attendue chez moi, et vous me feriez grand plaisir de m'aller appeler mon carrosse.

La fille de chambre leva sur elle un regard si étonné, si stupéfait, qu'Aïssé fut sur le point d'en rire.

— Un carrosse! reprit-elle, pourquoi faire?

— Pour m'en aller apparemment; je vous dis que je suis pressée de rentrer.

On ne lui répondit que par une révérence, et on la laissa seule.

Elle s'assit sur un sofa, et, sortant son chapelet de sa poche, se mit à le dire très dévotement. Elle attendit ainsi une heure et demie, et puis elle vit ouvrir une porte, qu'elle n'avait point remarquée encore, et un homme entra, en tâchant de se dissimuler. Elle ne se leva pas et prépara son petit couteau.

Lorsqu'il s'approcha, elle reconnut M. le régent.

— Ah! monseigneur, dit-elle avec explosion, vous allez me délivrer!

— Vous délivrer, mademoiselle! et de quoi? Qui vous tourmente? Vous pouvez compter sur moi assurément.

— On m'a enlevée de force, on m'a amenée ici malgré moi, on m'y retient.

— Ne vous y trouvez-vous pas bien, mademoiselle, et vous manque-t-il quelque chose? Vous n'avez qu'à ordonner.

— Monseigneur, d'abord, où suis-je?

— Au Palais-Royal. Ne le saviez-vous pas?

— Monseigneur, on m'y a conduite sans me demander si cela me convenait.

— En vérité, mademoiselle? demanda-t-il d'un air ému. Je ne le croyais pas... je croyais...

— Que croyiez-vous, monseigneur? reprit-elle avec beaucoup de dignité.

— Je croyais, mademoiselle, je croyais... que vous étiez une joyeuse personne, aimant à rire et à vous amuser, et l'on m'avait assuré qu'une journée passée avec Philippe d'Orléans ne vous déplairait pas trop.

— Achevez, monseigneur ; que vous a-t-on dit encore? Je serais bien aise de l'apprendre, et je vous répondrai ensuite.

— Mon Dieu ! ma toute belle, vous avez une façon de m'interroger qui m'intimiderait presque. C'est un grand air de princesse et de reine qui ne va pas à l'esclave de M. de Fériol, à la maîtresse d'amour de ses deux jolis neveux, à la facile amie de tous ceux qui cherchent et servent la déesse de Paphos, au temps heureux où nous vivons.

— On vous a persuadé tout cela, monseigneur? Alors, je conçois et je vous excuse. Je n'ai, moi, qu'un mot à vous dire : J'aime un homme, un homme que vous n'avez pas nommé et dont vous ne vous doutez sans doute point. Hors cet homme, pas un autre n'a baisé le bout de ma mitaine, monseigneur, et pas un homme, fût-il prince ou roi, n'obtiendra de moi un regard.

— Ah ! riposta le régent, tout étonné, c'est ainsi, mademoiselle?

— Oui, c'est ainsi, monseigneur. Je ne fais ni cris, ni gémissements, ni plaintes ; cela n'est point dans le caractère de mon pays ; mais, si l'on me voulait contraindre, j'ai le moyen de m'en préserver, sachez-le bien.

— Vous contraindre, mademoiselle? Que Dieu m'en préserve ! Je n'ai besoin de rien voler à personne, et si vous êtes malheureuse de ma présence, je vais vous faire conduire chez vous incontinent. Seulement, vous m'intéressez beaucoup, et je ne voudrais pas vous laisser partir sans vous en avoir donné la preuve.

— La plus grande sera de me laisser partir, monseigneur.

— Quoi ! sans déjeuner avec moi?

Aïssé leva les yeux sur le prince ; sa bonne et loyale figure n'exprimait rien de plus que ses paroles ; elle comprit qu'elle le désobligerait par de la méfiance.

— Je veux bien déjeuner, monseigneur, dit-elle ; et ensuite je retournerai chez l'ambassadeur, n'est-ce pas?

— Je vous en donne ma parole.

Ils déjeunèrent sans que personne les servît ; Aïssé garda ses coiffes, et demanda la soubrette. Elle vint, reçut l'ordre de faire appeler un carrosse et d'accompagner la belle Grecque. Le prince voulut offrir à Aïssé un bracelet de grand prix, *comme souvenir*, dit-il.

— Non, monseigneur, nous nous souviendrons l'un et l'autre ; permettez-moi de le donner à cette jeune fille, il sera sa dot et lui permettra de faire un plus honnête métier.

Avant midi, Aïssé et le petit laquais étaient de retour chez M. de Fériol, qui ne s'était pas même aperçu de leur absence.

XL.

La belle Aïssé ne raconta son aventure qu'à madame de Parabère et à moi ; elle la cacha au chevalier, ne voulant pas s'en faire valoir, à quoi une autre n'aurait pas manqué. Il fallut pourtant le lui dire, parce qu'on lui conta la chose tout différemment, suivant les prévisions de MM. les roués. M. d'Aydie admira cette honnête créature, et l'en aima de tout son cœur. Ce fut une tendresse *à ravir la pensée*, comme dit je ne sais quel poète.

Ils se voyaient en secret dans un petit logis, tout proche de madame de Parabère, et y passaient des journées ensemble. Excepté madame de Fériol, tous leurs amis savaient cette intimité et s'y intéressaient vivement. Lord Bolingbroke et madame de Villette, surtout, étaient les plus versés dans cette affaire, si bien que notre Aïssé, se trouvant embarrassée d'un joli fardeau, madame de Villette alla exprès en Angleterre, pour être *censée* l'emmener avec elle. Pendant ce temps, la charmante Grecque, cachée au bout du faubourg Saint-Honoré, dans une petite maison, tout isolée et toute blanche, mettait au monde une fille ressemblant à sa mère, reçue par le plus heureux des amants, et par Sophie, la plus fidèle des servantes.

Elle fut baptisée sous le nom de Césarine Leblond, et remise entre les mains de madame de Villette, lorsque celle-ci revint d'Angleterre. Elle la présenta à tout le monde comme une parente de milord, qui s'appelait miss Black. Aïssé put la voir ainsi un peu à son aise. Madame de Villette, un peu inconstante de sa nature, excepté pour son cher lord, s'en lassa, et prétendit qu'elle ne pouvait l'élever.

On la mit au couvent de Notre-Dame, à Sens, dont madame de Villette, fille du premier mariage de la marquise, était abbesse.

On l'y garda très longtemps, elle y resta même après la mort de sa mère, et son désolé père l'en retira alors pour la marier à un bon gentilhomme de la province de Périgord, nommé le vicomte de Nanty[illegible].

Ce bon chevalier d'Aydie était un sage, un Bayard ; Voltaire le prit pour modèle de son [illegible] que son ami, le chevalier de Frossay. Je ne puis [illegible] que de transcrire ici un portrait de lui, tra[illegible] alors que nous ressuscitâmes la mode des portraits [illegible] imitation du siècle précédent et de la cour de la grand[e] Mademoiselle. Quand on pense que, moi qui vous parle, j'ai tant connu M. de Lauzun, qu'il a failli m'épouser.

« L'esprit de M. le chevalier d'Aydie est chaud, ferme et vigoureux ; tout en lui a la force et la vérité du sentiment. On dit de M. de Fontenelle qu'à la place du cœur il a un second cerveau ; on pourrait croire que la tête du chevalier contient un second cœur. Il prouve la vérité de ce que dit Rousseau, « que c'est dans notre cœur que notre esprit réside ».

« Jamais les idées du chevalier ne sont affaiblies, subtilisées ni refroidies par une vaine métaphysique. Tout est premier mouvement en lui ; il se laisse aller à l'impression que lui font les sujets qu'il traite. Souvent il en devient plus affecté à mesure qu'il parle ; souvent il est embarrassé du mot le plus propre à rendre sa pensée, et l'effort qu'il fait alors donne plus de ressort et d'énergie à ses paroles. Il n'emprunte les idées ni les expressions de personne ; ce qu'il voit, ce qu'il dit, il le verra ou il le dira pour la première fois. Ses définitions sont justes, fortes et vives ; enfin le chevalier nous démontre que le langage du sentiment et de la passion est la sublime et véritable éloquence.

« Mais le cœur n'a pas la faculté de toujours sentir, il a des momens de repos ; alors le chevalier ne paraît plus exister. Enveloppé de ténèbres, il n'est plus le même homme, et l'on croirait que, gouverné par un génie, le génie le reprend ou l'abandonne suivant son caprice. Toutes ses lumières s'éteignent, ses idées n'ont plus la même justesse, ni ses expressions la même énergie, elles ne sont qu'exagérées. On voit qu'il se recherche sans se trouver ; l'original a disparu, il ne reste plus que la copie. Quoique le chevalier pense et agisse par sentiment, ce n'est peut-être pas néanmoins l'homme du monde le plus passionné et le plus tendre ; il est affecté par trop de divers objets pour pouvoir l'être fortement par chacun en particulier. Sa sensibilité est, pour ainsi dire, distribuée à toutes les différentes facultés de son âme, et cette diversion pourrait bien défendre son cœur et lui assurer une liberté d'autant plus douce et d'autant plus solide qu'elle est également éloignée de l'indifférence et de la tendresse. Cependant il croit aimer ; ne s'abuse-t-il point? Il se passionne pour les vertus qui se trouvent en ses amis ; il s'échauffe en parlant de ce qu'il leur doit, mais il se sépare d'eux sans peine, et l'on serait tenté de croire que personne n'est absolument nécessaire à son bonheur. En un mot, le chevalier paraît plus sensible que tendre.

« Plus une âme est libre, plus elle est aisée à remuer. Aussi quiconque a du mérite peut attendre du chevalier quelques instants de sensibilité. On jouit avec lui d'apprendre ce qu'on vaut par les sentiments qu'il vous marque ; et cette sorte de louange et d'approbation est bien plus flatteuse que celle que l'esprit seul accorde, et où le cœur ne prend point de part.

« Le discernement du chevalier est éclairé et fin, son goût très juste ; il ne peut rester simple spectateur des sottises et des fautes du genre humain. Tout ce qui blesse la probité et la vérité devient sa querelle particulière ; sans miséricorde pour les vices et sans indulgence pour les ridicules, il est la terreur des méchants et des sots. Ils croient se venger de lui en l'accusant de sévérité outrée ou de vertus romanesques ; mais l'estime et l'amour des gens d'esprit et de mérite le vengent bien de pareils ennemis.

« Le chevalier est trop souvent affecté et remué pour que son humeur soit égale ; mais cette inégalité est plutôt agréable que fâcheuse. Chagrin sans être triste, misanthrope sans être sauvage, toujours vrai et naturel dans ses différents changements, il plaît par ses propres défauts, et l'on serait bien fâché qu'il fût plus parfait. »

Le chevalier était bien plus âgé dans ce temps-là ; la pauvre Aïssé était morte, et jamais, jamais il ne se consola de cette perte, c'est-à-dire qu'il n'aima jamais une autre femme comme il l'avait aimée. Nous le voyions fort souvent. Mais il n'est pas temps de le prendre à cette époque ; il nous faut revenir à sa belle jeunesse, alors qu'il était un vrai héros de roman.

Il aimait Aïssé avec une passion qui tenait du délire ; ce n'est pas une métaphore de dire qu'il ne vivait que pour elle. Il vivait toujours en sa présence, même lorsqu'il ne la

[illegible] Souvent on le surprenait [illegible] et lors-qu'[illegible] ce qu'il avait [illegible] en sur-[illegible] disait :

[illegible] c'est vrai pardon [illegible] j'étais avec [illegible]

[illegible]

Le chevalier [illegible] cette aimable Aïssé qu'un jour il arriva [illegible] je ne l'avais pas vu depuis une semaine [illegible] et me dit tout brusquement :

— [illegible] vous consulter.

— Me consulter, moi? Beaucoup de nos amis diraient que [illegible] voulez faire une sottise

— [illegible] Ne me dites pas que c'est une sottise ; j'y [illegible] si longtemps.

— Les [illegible] réfléchies sont les plus grandes.

— [illegible] je ne vis pas ainsi ; vous avez remarqué [illegible] qu'Aïssé dépérit à vue d'œil. En savez-[illegible] raison?

— Mon cher chevalier, on prétend que vous vous aimez trop tous les deux

— C'est bien là le monde ! nous ne nous aimons pas trop pourrait-on trop s'aimer? Nous nous aimons comme nous ne devons pas nous aimer, voilà tout. Je l'attends, elle va venir et nous parlerons de cela ensemble, ici devant vous.

— Monsieur, vous êtes un vrai sphinx

— Ah ! si vous aimiez comme [illegible] aime vous auriez déjà compris que je ne songe qu'à épouser Aïssé.

— C'est un grand parti !

— C'est le seul. Ma fille aura un nom et une mère avoués ; je dois cela à mes sentiments pour elle, et, pour ma chère amie je le ferai

— Alors vous n'avez pas besoin de conseil.

— Madame, vous qui connaissez Aïssé, croyez-vous que je puisse trouver mieux?

— Non pas comme amie et comme maîtresse ; mais comme femme !

— Ah ! oui, elle n'a pas de biens, elle est esclave, elle est fille de je ne sais qui. Vous voilà comme Riom, qui fait le fier à cause de sa princesse, et qui prétend que la famille ne me le pardonnera jamais.

— Je ne dis pas le contraire.

— Vous êtes désolante.

— Et la famille n'aura pas tort qui plus est Pourquoi épouser Aïssé? que vous en reviendra-t-il?

— Allons, madame, vous ne me comprenez pas. Je voudrais qu'elle vînt, et vous verriez, si vous aviez des yeux.

— Mon pauvre chevalier, l'amour vous tourne la tête ; voyez-[illegible] aux Petites Maisons

Le fait est que le mariage avec cette bonne Aïssé ne l'aurait conduit à rien de plus que ce qu'il avait déjà. Quant à elle, c'était autre chose, elle y gagnait tout ce qu'elle n'avait pas

Elle vint, la chère fille et je la trouvai pâle et changée ; son charmant sourire était triste ; elle se montra pourtant bien heureuse de voir son chevalier.

— Regardez-la, madame, et comprenez-moi maintenant

— Il me semble qu'elle souffre en effet

— Non, je ne souffre pas je vous assure Je suis contente bien contente ; n'est-il pas là?

— Je n'y suis pas toujours, ma chère Aïssé voilà ce qui nous mine l'un et l'autre il faut que j'y sois toujours, et c'est de cela que nous allons parler

— Eh ! mon pauvre chevalier, pouvez-vous refaire le passé?

— Non, ma reine ; mais je puis arranger l'avenir.

— Et [illegible] comment cela?

— J'ai des protections en cour de Rome et je me ren-[illegible]

[illegible]

[illegible] ! J'apporterai à la souveraine de mon cœur toute ma [illegible], tout ce que je possède Je lui demanderai, en [illegible] indissolubles les nœuds qui nous unissent, [illegible] ma femme bien aimée, comme elle est déjà la [illegible] respectée et la plus chérie

Jamais je [illegible] l'expression du visage d'Aïssé lorsque le chevalier [illegible] ces mots Elle le regarda avec une tendresse, une [illegible] ineffables, et resta quelques instants sans répondre comme pour savourer un bonheur qu'elle ne retrouverait plus.

— Ah ! mon cher chevalier ! dit-elle.

Et deux larmes coulèrent sur sa joue, lentement, comme deux perles glissent : elle ne les essuya pas

— Vous consentez, n'est-ce pas? Je ne sais pas pourquoi je vous le demande ; est-ce que vous pourriez refuser? vous m'aimez !

— Dieu sait si je vous aime, chevalier, et c'est justement pour cela que je refuse

— Vous refusez? m'écriai-je

— Vous ne refusez pas ! continua le chevalier qui crut avoir mal entendu

— Je refuse, madame Je refuse, mon ami.

Je pensai qu'ils étaient fous tous les deux, fous à leur manière ; mais je me gardai d'intervenir dans cette affaire-là Il est des choses dont on ne se mêle point.

— Ma chère Aïssé, ne dites pas que vous refusez mon bonheur, je ne le croirai jamais.

— Vous aurez raison de ne pas le croire ; mais votre malheur, je n'y consentirai point !

— Aïssé ma chère Aïssé !

Il pleurait lui, le brave, l'intrépide, lui que les canons et les épées n'auraient pas ému un instant Mon Dieu ! que les grands cœurs sont faibles devant leurs sentiments !

— Ne vous affligez point, chevalier, Dieu [illegible] qu'on que chacune de vos larmes m'est plus cruelle qu'un coup de poignard ; rien ne me séparera de vous tant que je vivrai, que votre volonté à vous-même. Que vous faut-il de plus?

— Il faut que vous m'apparteniez devant les hommes comme vous m'appartenez devant Dieu ; il faut qu'aucune volonté humaine ne puisse nous séparer ; il faut que je sois sûr d'être heureux toujours comme je le suis à présent. Seriez-vous assez cruelle pour me repousser?

— Mon chevalier, vous raisonnez en amoureux de quinze jours, reprit-elle avec ce sourire si doux et si triste du dévouement et de la tendresse ; si je vous épousais, vous donneriez votre nom à une esclave, à la fille d'un chamelier, à une créature accusée partout d'avoir appartenu à son maître, d'avoir mené une mauvaise conduite ; enfin, je ne suis pas digne de vous, chevalier d'Aydie ; votre famille nous repousserait tous les deux, elle aurait raison de nous repousser, et je ne souffrirai pas qu'aucun chagrin, qu'aucune injure vous arrive à cause de moi.

— Un chagrin ! ah ! m'en ferez-vous un plus grand que celui-ci? Une injure ! en est-il de plus réelle que de me refuser? Vous me méprisez donc?

— Je vous admire, je vous vénère, je vous adore, et mon éternelle gloire sera que vous m'avez jugée digne d'être votre compagne. Ma seule façon de prouver que je le mérite est de vous prier d'oublier ce désir.

— Vous l'entendez, vous la voyez madame : elle se meurt de chagrin, elle se meurt de ses remords, car elle a des remords, elle est malheureuse de mon bonheur, et elle veut me l'enlever, elle veut se séparer de moi, la cruelle !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et rien de plus touchant que les discours qu'ils s'adressaient ; ils auraient tiré des larmes d'une statue.

Cependant Aïssé résistait Pour l'attendrir, il lui parla de sa fille de l'avantage qu'elle en retirerait.

— Lequel? Il ne lui en reviendra aucun Ma fille sera mieux vue plus honorée n'étant que la vôtre laissant son humble mère dans l'oubli. Ne m'épousant point, vous n'épousez [illegible]

Cette fille était admirable de sagesse et de logique, elle sacrifiait son avenir à celui de son amant, et, quelques instances qu'il lui fît, elle fut inébranlable.

Il revenait chaque jour à la charge, nous tourmentait tous pour que nous la décidassions, et nous accusait de n'avoir point de cœur et de vouloir leur mort, puisque nous ne la persuadions pas

Madame de Villette et lord Bolinghroke s'y employèrent de tout leur pouvoir Je fus moins zélée, je l'avoue Je trouvais cette union au moins inutile ; ils me semblaient plus heureux et plus à leur place comme ils étaient Le mariage était ma bête noire, le mien m'ennuyait tant !

Les choses restèrent ainsi pendant bien des mois, jusqu'à ce que le hasard mît entre eux une autre personne qui précipita la catastrophe et amena la fin de ce roman si joli et si sentimental!

Je n'aurais pu aimer ainsi et j'en ai toujours remercié Dieu ces grandes passions me semblaient envoyées aux hommes, et surtout aux femmes, pour les châtier et les rendre misérables Je n'en ai pas vu réussir une seule, j'ai cependant plus de quatre-vingts ans.

Avis à mon joli secrétaire !

(Madame raisonne de l'amour comme des couleurs Elle est aveugle, et elle n'a jamais aimé.)

XLII

Je suis restée assez longtemps sans rien écrire, ayant été plus malade que de coutume. Je viens de me faire relire les dernières pages de mon récit, et j'ai vu, avec surprise, que rien n'était en ordre. La mémoire me fait quelquefois défaut ; j'ai besoin qu'on me rappelle ce que j'ai dit, et mon petit secrétaire féminin est encore plus étourdi que je ne suis oublieuse ; je fais, je crois, ce mot-là. Elle ne m'a donc point avertie que, dans l'histoire de mademoiselle Aïssé, il se trouve des répétitions et des transpositions fort désagréables. Je n'y puis retoucher sans tout refondre, et le temps me presse, je voudrais achever ces Mémoires avant de mourir, et je n'ai guère que des jours de grâce.

L'intelligence et la bonne volonté du lecteur y suppléeront. Il comprendra, par exemple, que la scène au Palais-Royal se passe avant la lettre écrite par Aïssé à M. le régent, il comprendra que le récit de son accouchement, deux fois répété, est une erreur de mémoire, et que tout cela est la faute de cette petite sotte d'enfant que je congédie une bonne fois et dont je ne veux plus pour secrétaire. Je rends au fidèle Viard son sceptre, c'est-à-dire sa plume ; il m'a promis d'écrire ce que je lui dicterai, sans observations, même lorsque je froisserai son opinion sur ceux qu'il préfère ; dès lors, je n'ai plus besoin d'un autre que lui. Ne m'a-t-elle pas fait dire aussi que j'ai manqué d'épouser Lauzun ? A moins que ce ne soit de la main gauche ! C'est à dégoûter à jamais des étourdis.

Revenons à mademoiselle Aïssé, et reprenons-la une bonne fois, pour ne plus la quitter du tout.

Mademoiselle Aïssé partit avec madame de Fériol pour la Bourgogne, c'est-à-dire pour le château de Pont-de-Veyle, où ses amis passaient quelquefois un peu de temps, lorsque madame de Fériol pouvait prendre sur elle de quitter Paris. Elle les suivit par raison, car toute sa vie, tout son bonheur, étaient avec le chevalier. Il profita de ce moment pour aller lui-même dans sa famille, ils se trouvèrent donc séparés et réduits à la correspondance, et c'est une grande douleur pour ceux qui s'aiment ainsi.

Mademoiselle Aïssé était triste et mélancolique ; elle se promenait seule sous les beaux arbres du parc, fuyant les nombreuses visites qui se pressaient chez sa protectrice, comme cela est d'usage en province pour toutes les dames de château.

Cependant il en arriva une qu'elle ne repoussa point, la reconnaissance lui faisait un devoir de l'accueillir : c'était une amie des Fériol ; c'était bien plus, c'était une alliée de lady Bolingbroke, et elle venait de sa part.

Cette personne était madame de Calandrini, de Genève ; son mari était Genevois, mais elle était Française et fille de M. de Pelissary, trésorier général de la marine. Une de ses sœurs avait épousé le vicomte de Saint-John, père de lord Bolingbroke, qui était enfant d'un premier lit.

Elle passa quelques semaines à Pont-de-Veyle, et s'attacha tellement à la belle Grecque, qu'elle lui promit de venir l'hiver suivant à Paris, afin de la voir davantage.

Madame de Calandrini était une personne d'esprit, très vertueuse, un peu prude, comme tout ce qui sort de Genève, mais tempérée cependant par ses premières fréquentations. Elle apprit bien vite les amours de nos jeunes gens, que tout le monde savait, et là-dessus, elle bâtit un projet de réforme.

Elle commença à prêcher doucement Aïssé, à lui répéter qu'une situation comme la sienne n'était pas soutenable pour une fille d'honneur. Elle lui mit sous les yeux ce qu'elle appelait *sa conduite*, et lui en représenta toute l'abomination. Pauvre fille ! un pareil amour !

— Vous ne pouvez vivre ainsi, mademoiselle, lui disait-elle. Épousez le chevalier, et c'est ce que vous devriez faire pour votre fille et pour vous, ou bien...

— Épouser le chevalier, madame ! je l'aime trop, j'aime trop ma fille pour commettre une action semblable. Je l'ai dit souvent, je ne suis pas digne de lui, et ma fille sans mère est plus heureuse, mieux placée qu'avec une mère telle que moi. Elle est seulement la fille du chevalier, et la fille du chevalier sera reçue, aimée, choyée partout comme lui-même, j'en suis certaine.

— Alors, ma reine, n'hésitez pas. Prenez courage et rompez vos liens.

— Madame !

— Soyez l'amie du chevalier, soyez sa sœur, ne soyez plus sa maîtresse. Il vous aimera tout autant, et vous reconquerrez votre estime et celle des autres.

— Madame, nous en mourrons.

— On ne meurt pas pour faire son devoir.

— Hélas ! il me faut donc réduire au désespoir cet homme que je voudrais rendre si heureux ! Cette passion a résisté à tout, aux douleurs, aux persécutions, à l'absence. Il est allé au fond de la Pologne, et, de là, il m'écrivait des lettres brûlantes, il ne pensait qu'à moi. Sa famille, mes protecteurs, mes amis, se sont mis entre nous : nous avons désarmé leur sévérité, leur tendresse. Rien n'a pu nous séparer, et il faudrait maintenant nous désunir, lorsque tout nous rattache l'un à l'autre !

— Si vous êtes chrétienne, si vous êtes une personne d'honneur, vous ne pouvez hésiter un instant.

— Je n'aurai jamais la force de l'affliger, madame.

— Ah ! je vous croyais plus de grandeur d'âme, plus de foi, plus de confiance en Dieu.

— J'aime la vertu, madame, le ciel m'est témoin que je l'aime par-dessus toutes choses, mais je ne puis songer à la douleur du chevalier, sans que mon âme se fonde dans mes larmes. Si vous eussiez été madame de Fériol, vous m'eussiez donné vos principes solides, et je n'y aurais point failli, tandis qu'à présent !

— A présent, il n'est pas trop tard pour réparer, il n'est jamais trop tard. Si vous m'aimez, faites-le pour moi.

— Si je vous aime ! Je vous aime comme ma mère, comme ma fille, comme ma sœur, comme mon amie, comme tout ce qu'on peut aimer en ce monde.

— Alors, tout doit vous être facile pour me plaire.

— Oui, mais le chevalier, je l'aime comme mon amant, lui !

— Vous êtes bien malade, ma chère Aïssé.

— Et je ne guérirai que par la mort, madame.

Ces conversations se renouvelèrent souvent ; il ne se passa pas de jour sans que la Genevoise ne recommençât son antienne.

Aïssé résistait de son mieux, mais elle cédait pied à pied, et enfin elle en arriva à promettre qu'elle essayerait d'obéir.

Nous la voyions triste, malade, occupée sans cesse on ne savait de quoi, appelant le chevalier, le repoussant et l'accablant de caresses, lui demandant pardon en le suppliant de s'éloigner, pleurant des journées, des nuits entières, et refusant de s'expliquer avec nous ; ce pauvre d'Aydie y perdait sa science, mais la patience, jamais. Il lui offrait continuellement de l'épouser, la pressant d'y consentir, et se retirait dans la désolation, lorsqu'elle lui avait dit en se tordant les bras :

— Non, non, ce n'est pas cela, au contraire.

Et la pauvre fille dépérissait de plus en plus, la fièvre ne la quittait pas et la minait jusqu'à ce qu'elle eût rendu son mal incurable. Cette madame de Calandrini peut bien dire qu'elle l'a assassinée avec sa vertu et ses sermons.

Aïssé s'en alla revoir son amie qui l'avait quittée, afin de reprendre des forces ; elle se jeta dans la dévotion la plus ardente et fut aidée par la voix de sa conscience, qui lui criait d'obéir aux conseils de la sagesse. En revenant de Genève, elle s'arrêta à Sens, vit sa fille, qu'elle trouva la plus aimable enfant possible, et, dans les quelques jours passés avec elle, se fortifia encore, si bien qu'elle nous revint toute décidée.

Lorsque je la revis, elle m'embrassa beaucoup, et, sans me dire de quoi il était question, elle me pria de voir souvent le chevalier, de le distraire, de l'emmener avec moi, de tâcher ainsi qu'il demeurât à la cour le plus possible, elle qui se plaignait tant qu'il y allât autrefois.

— Et pourquoi tout cela ? lui demandai-je.

— Parce que je vais lui faire beaucoup de mal et que ses amis doivent le lui faire oublier.

— Si vous lui faites du mal, ma reine, vous vous en faites autant qu'à lui, ce me semble ; car vous nous revenez dans un état désastreux. Soignez-vous d'abord, guérissez-vous, et puis vous lui ferez du mal ensuite, quand vous serez capable de le supporter.

Elle ne me répondit pas et leva les yeux au ciel comme pour lui offrir en holocauste et son bonheur et celui de son amant. Elle le revit, elle passa deux jours avec lui, sans lui rien avouer, plus tendre, plus câline que jamais. Lorsqu'il la quitta le dernier soir, elle lui dit en lui donnant sa main à baiser :

— Demain, mon chevalier, vous aurez une lettre de moi.

— Et pourquoi une lettre ? Est-ce que je ne vous verrai pas ?

— Je ne sais, mais je vous écrirai toujours.

— Cela m'inquiète, Aïssé.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien que de très bon pour nous.

— Mon Dieu ! est-ce que vous consentez ?

— Je consens à ce qui est le meilleur pour tous deux.

Le lendemain, en effet, il reçut cette lettre dont il nous a donné copie :

« Je [illegible] en vous écrivant, [illegible] pour la pre[illegible] de ma vie ; car je [illegible] que cette lettre ne [illegible] mal interprétée par vous [illegible] parler avec [illegible] tendresse, avec la [illegible] plus grande qui fut jamais ; je vais vous affliger peut-être, mais je vous [illegible] de ne pas accuser [illegible] ne vous aime que [illegible] je vous aime autant qu[illegible] en vous aimant faiblement, je ne trouverais pas [illegible] nécessaire au sacrifice que je fais. Il me [illegible] c'est moins pour mon salut que pour vous [illegible]. Mon chevalier, nous vivons dans des [illegible] conscience réprouve. Nous pouvons, nous d[illegible] mais non pas comme nous nous aimons ; ce[illegible], c'est manquer à la loi divine, et, si vous [illegible] pas que je meure, vous mettrez un terme au [illegible], en faisant taire mes remords. Je [illegible] veux plus être pour vous qu'une sœur, [illegible] plus entraver votre existence, en me [illegible] et l'avenir ; vous êtes libre, chevalier [illegible] dans d'autres projets les espérances [illegible]. Rien ne diminuera l'affection que je [illegible] que je vivrai, je serai votre Aïssé, je ne [illegible], et votre bonheur est le mien.

[illegible] Dieu de ne plus vous être que ce que [illegible], vous ne me ferez point manquer à cette promesse ; [illegible] ne me direz pas que vous en souffrez, car je [illegible] plus la tenir, et je ne saurais en même temps [illegible] du tourment que j'endure. Le désordre de cette lettre [illegible] montre dans quelle situation je suis.

« Je vous recommande une petite personne que vous aimez. Reportez sur elle l'amitié que vous avez pour moi. Soyez pour elle ce que vous êtes pour la pauvre Aïssé, et que je la sache entre vos mains, je mourrai contente. Je vous connais bien, mon chevalier, je sais ce que vous valez et ce que vous êtes, et personne ne vous rendra justice autant que moi. Voilà pourquoi je compte que vous entendrez ma prière. Ne venez pas aujourd'hui, ne venez pas demain, ne venez que quand vous serez bien sûr de vous. Répondez-moi après avoir réfléchi, et ayez pitié de ma douleur, qui ne saurait être plus vive que si vous la partagiez. »

En recevant cette lettre, M. d'Aydie courut d'abord chez le chevalier de Frossay, son ami de cœur, autre perfection, si ce n'est qu'il n'avait pas le charme de l'amant d'Aïssé. Voltaire, je l'ai déjà dit, avait pris de ces parfaits chevaliers le modèle de son Coucy dans *Adélaïde Duguesclin*. Ils arrivèrent ensemble chez moi, d'Aydie tout bouleversé ; il me montra cette lettre :

— Ah ! madame, voyez ce qu'elle m'écrit, et ce que cela signifie !

— C'est l'ouvrage de la Genevoise, répondis-je ; je m'en suis doutée depuis longtemps. Et qu'allez-vous faire ?

— Il *doit* obéir aux vœux de son amie, madame, répliqua M. de Frossay ; il n'est point d'un galant homme d'obliger une femme à plus qu'elle ne veut.

— Elle changera !

— Elle ne changera point, madame. Vous ne connaissez pas Aïssé comme moi. Du moment qu'elle s'est décidée à écrire ceci, c'est qu'elle est résolue. Elle combat sans doute depuis longtemps, voilà pourquoi elle dépérissait. A présent, son parti est pris.

— Eh bien, chevalier, prenez le vôtre.

— J'en mourrai.

— Vous en mourrez tous les deux, car elle n'y résistera pas, j'en suis certaine.

— Hélas ! madame, pourquoi nous faire tant de chagrin, et croyez-vous donc que la vertu consiste à cela ?

Il ne m'appartenait pas de répondre, et M. de Frossay n'en fit pas plus que moi.

La pauvre Aïssé refusa de le voir pendant huit jours. Au bout de ce temps, sa fidèle Sophie arriva tout en larmes et dit que sa maîtresse était fort malade, qu'il fallait envoyer le chevalier sans la prévenir, parce qu'elle refuserait de [illegible] voir et que certainement elle succomberait, si on n'y [illegible] pas ordre.

Le chevalier y courut ; il fut reçu malgré elle, se jeta à [illegible] genoux, pleura, montra son visage défait, et supplia q[illegible] ne le renvoyât plus. Elle en fut touchée jusqu'au fo[illegible], et madame de Calandrini eut encore tort [illegible] comme je l'avais prévu.

[illegible] de ce moment, Aïssé fut frappée à mort ; le [illegible] qui se livrait entre son cœur, sa raison [illegible] tous les sentiments de son âme, enfin, devint [illegible] à supporter. Elle tomba tout à fait malade [illegible] en arriv[illegible] que du lait encore ne lui faisait-il aucun effet. Sa vie devenait intolérable ; elle voulait [illegible] elle repoussait ce pauvre homme qu'elle [illegible], elle priait, elle pleurait, elle souffrait à crier, [illegible] comme une femme en couches. Nous en avions tous pitié. Son mal nous faisait mal à nous-mêmes.

Il advint ce que l'on n'aurait pu prévoir, et le ciel se servit pour la rappeler à lui de la personne du monde la moins propre à cela.

Madame de Parabère se mit en tête de la faire confesser. Elle lui en parla plusieurs fois, et lui dit qu'elle serait bien plus tranquille si elle s'y décidait. Comme je lui témoignais mon étonnement de la voir se transformer en apôtre :

— Écoutez, dit-elle, voilà ce qui m'a décidée. J'ai une tante qui s'est retirée à la Madeleine du Traisnel, non pas pour y recevoir M. d'Argenson avec les religieuses, mais pour y vivre réellement tout en Dieu. Elle m'a fait demander, j'y suis allée ; c'était dans l'intention de me prêcher. Je n'avais point envie d'écouter ses patenôtres ; mais je vis une femme qui souffre toute l'année de cinq ou six maladies qu'elle a, une femme abîmée de toutes les façons, ruinée, tourmentée par ses enfants, persécutée par son mari, qui l'avait voulu assassiner deux ou trois fois dans sa jeunesse ; je vis cette femme calme, reposée, heureuse, louant Dieu de tout, reportant tout à lui, et si résignée, portant ses croix d'une telle manière, qu'elle me donna à penser et que je songeai tout de suite à cette pauvre Aïssé, que j'aime beaucoup. Qu'elle se jette dans la religion, elle se guérira.

— Ah ! je ne demande pas mieux ! répondit la malade ; mais, auparavant, il faut en terminer tout à fait avec le chevalier et qu'il l'accepte. Cela ne doit pas lui coûter maintenant, je ne suis plus qu'un objet à faire horreur.

— D'abord vous n'êtes pas à faire horreur, ma reine, mais vous guérirez, vous redeviendrez belle, et cela lui coûtera beaucoup.

— Madame de Parabère a raison, repris-je ; mais que cela ne vous arrête pas, faites comme il vous conviendra le mieux, et ne pensez pas au reste. Le bon Dieu n'est pas si difficile que les hommes, j'en suis sûre ; il voit ce qu'ils ne savent point. Si vous voulez un confesseur, je vous en amènerai un excellent : j'ai le père Boursault, que je connais ; c'est un homme d'esprit et qui comprend les femmes.

— Je l'accepte. Seulement, comment nous débarrasserons-nous de madame de Fériol ? Si elle ou madame de Tencin savaient nos projets, il se ferait plus d'intrigues autour de moi que nous n'aurions de temps à leur donner. Madame de Fériol me conduirait à un directeur moliniste ; madame de Tencin, qui me hait, trouverait moyen d'envenimer cette action, bien naturelle chez une mourante. Ne disons rien. J'écrirai au chevalier ce soir, je lui ferai part de nos intentions, et j'obtiendrai son consentement, je ne veux rien lui cacher.

Elle lui écrivit en effet quelques lignes pour lui rappeler sa première lettre, et l'y renvoyer pour tout de bon, cette fois. Ces lignes ne se sont pas retrouvées ; mais voici la réponse du chevalier, vous jugerez ainsi ces parfaits amants l'un après l'autre :

« Votre lettre, ma chère Aïssé, me touche bien plus qu'elle ne me fâche : elle a un air de vérité et une odeur de vertu à laquelle je ne puis résister. Je ne me plains de rien, puisque vous me promettez de m'aimer toujours. J'avoue que je ne suis pas dans les principes où vous êtes ; mais, Dieu merci, je suis encore plus éloigné de l'esprit de prosélytisme, et je trouve très juste que chacun se conduise suivant les lumières de sa conscience. Soyez tranquille, soyez heureuse, ma chère Aïssé, il ne m'importe des moyens ; ils me paraîtront tous supportables, pourvu qu'ils ne me chassent pas de votre cœur. Vous verrez par ma conduite que je mérite vos bontés. Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous, puisque c'est votre sincérité, puisque c'est la pureté de votre âme qui m'attache à vous. Je vous l'ai dit mille fois, et vous verrez que je ne vous trompais pas ; est-il juste que vous attendiez que les effets vous aient prouvé ce que je vous ai dit pour le croire ? Ne me connaissez-vous pas assez pour avoir en moi cette confiance qu'inspire toujours la vérité aux gens qui sont capables de la sentir ? Soyez, dès ce moment, assurée que je vous aime, ma chère Aïssé, aussi tendrement qu'il est possible, aussi purement que vous pouvez le désirer. Croyez surtout que je suis plus éloigné que vous-même de prendre jamais d'autre engagement. Je trouve qu'il ne doit rien manquer à mon bonheur tant que vous me permettrez de vous voir et de me flatter que vous me regarderez comme l'homme du monde qui vous est le plus attaché. Je vous verrai demain et c'est moi-même qui vous remettrai cette lettre. J'ai mieux aimé vous écrire que de vous parler, parce que je sens que je ne pourrai traiter avec vous la matière sans perdre contenance. Je suis encore trop sensible ; mais je ne veux être que ce que vous voulez que je sois ; et, dans le parti que vous aurez pris, il suffira de vous assurer de ma soumission et de la constance de mon attachement, dans tous les ter-

mes où il vous plaira de le réduire, sans vous laisser voir des larmes que je ne pourrais empêcher de couler, mais que je désavoue, puisque vous m'assurez que vous aurez toujours pour moi de l'amitié. J'ose le croire, ma chère Aïssé, non seulement parce que je sais que vous êtes sincère, mais encore parce que je suis persuadé qu'un attachement aussi tendre, aussi fidèle, aussi délicat que le mien, fera l'impression qu'il doit faire sur un cœur comme le vôtre. »

Le sacrifice était donc consommé d'un côté comme de l'autre ; il coûtait plus peut-être à Aïssé qu'à son amant. Celui-ci cependant était dans une douleur, dans une anxiété à faire pitié. Tout ce qui entourait la malade, jusqu'à son petit chien Patie, qui le sentait du bout de la rue et annonçait son arrivée en aboyant gaiement, jusqu'à la vache qui fournissait le lait, à laquelle il achetait du foin, tout était l'objet de ses soins. Rien n'approchait de son état, nous n'étions occupées qu'à le rassurer ; il croyait, à force de libéralités, racheter sa vie. Il donnait à l'un de quoi faire apprendre un métier à son enfant, à l'autre de quoi avoir des rubans et des palatines, car il touchait quasi à la folie.

Nous lui demandions à quoi mèneraient ces prodigalités :

— A obliger tout ce qui l'environne à avoir soin d'elle.

On ne se figure pas cette douleur, cette passion, ces recherches. Il s'éloigna le jour de cette confession. Madame de Parabère emmena madame de Fériol je ne sais où ; pendant ce temps, je courus avec le carrosse de cette pécheresse royale chercher le père B[illegible] qui accourut de bien bon cœur et qui resta trois heures avec elle.

Il revint le lendemain encore, puis le jour suivant, madame de Fériol toujours hors du logis ; enfin ; il lui donna l'absolution et la communion le samedi d'après. Nous devions tous y assister ; le chevalier [illegible] y être, on ne le permit pas, il [illegible] dans la pièce [illegible] cause des gens et pour le bon exemple.



Je vis cette femme calme, reposée, heureuse

Jamais il ne se répandit tant de larmes ! Aïssé était céleste. Elle reçut le viatique avec une onction et une ferveur d'ange. Dès que tout le monde fut parti, quand nous restâmes seuls, le père B[illegible] étant demeuré, on fit entrer l'inconsolable d'Aydie.

Il se jeta à genoux près du lit ; son cœur semblait près de se fendre. La mourante lui tendit la main.

— Mon ami, dit-elle, je suis bien heureuse, je suis régénérée. Il m'est permis de vous aimer purement, saintement, et je vous [illegible] vous aime avec autant de tendresse que jamais, seulement [illegible] ma tendresse, il ne reste plus rien de ce monde. Je vais vous attendre.

— Aïssé ! ma chère Aïssé !

— Nous avons commis de grandes fautes, je me suis repentie, repentez-vous aussi. Lorsque je n'y serai plus, cherchez vos consolations dans le sein du Dieu [illegible] trompe

jamais Il vous donnera les forces qu'il m'a données. N'abandonnez pas celle que je vous lègue, et qui vous aimera pour [illegible]

[illegible] et ne put répondre [illegible] sa main, qu'il [illegible] de larmes et de baisers et [illegible] comme anéanti à la même place.

— Vous, mes amies qui [illegible] on meurt, lorsque le Seigneur vous [illegible] que mon exemple vous profite, ajouta-t-elle en se [illegible] vers nous. Je vous remercie de vos soins, de votre amitié; je prierai pour vous tous.

Nous étions [illegible] nous ne la quittâmes qu'après sa mort. [illegible] et Pont-de-Veyle également; ils reçurent aussi [illegible] témoignages de son amitié. Les [illegible] prononça furent ceux-ci, en voyant son [illegible] abîmé dans sa douleur:

— [illegible], mieux vaut me voir morte que [illegible] je souffrais depuis qu'il me fallait ne vous aimer qu'à demi.

[illegible] les bras, le 13 mars 1733.

[illegible] la suivre. Ce fut un de ces désespoirs [illegible] que chez les chiens, les hommes d'ordinaire, n'ont pas ce cœur-là. Il resta plusieurs mois comme [illegible] années dans une mélancolie sans pareille. Sa seule consolation fut sa fille, qu'il retira de Sens et qu'il conduisit dans sa famille. Elle avait les charmes et [illegible] de sa mère. Il la maria bien, au vicomte de Nanthie, gentilhomme du Périgord.

[illegible] ensuite, il se retira à Mayac, le château de sa famille, et ne fit plus que de rares apparitions parmi nous.

Je le regrettai sincèrement. Il venait quelquefois et nous écrivait. On trouvera beaucoup de ses lettres dans mes cassettes après ma mort. Elles sont pleines de beauté et d'agrément.

J'eus le chagrin de le perdre en 1761.

XLIII

J'ai promis de parler de moi, et, en effet, le moment est venu. Nous reprendrons ensuite une autre aventure. Je n'aime guère à entrer en scène; cependant, il le faut, puisque j'écris mes *Mémoires*. Nous allons en revenir à Larnage et à ce qui s'ensuivit; cette suite-là nous mènera loin.

Après la soirée de Sceaux, lorsque je fus mêlée aux chagrins de madame de Parabère et à mille autres événements, je restai quelque temps sans entendre parler de mon *ami aux étoiles*. Il attendait que je l'appelasse, et ne pouvait vaincre sa timidité; c'est un grand défaut pour un homme que la timidité, c'est un *vice* aussi grand presque que l'indigence. L'un et l'autre mettent à néant tous les moyens de parvenir.

Il était écrit cependant que la timidité serait vaincue pour cette fois, et que Larnage arriverait le premier à ce but qui depuis... N'anticipons pas sur les événements, s'il vous plait.

Un matin, j'étais ennuyée déjà; cette maladie m'est venue de bonne heure. Il me prit envie de passer une journée entière seule, à la campagne, et de me rapprocher de la nature afin de mieux penser. Je parle en ce moment le jargon à la mode du jour: la nature et la pensée sont les deux mots dominateurs de notre époque. Rousseau et les autres philosophes les ont mis en honneur; nous verrons ou plutôt on verra, où tout cela doit nous conduire.

Je m'en allai donc, sans autre suite qu'un laquais fort bête, visiter une maison à vendre à Ville-d'Avray, non pas que j'eusse envie d'en faire emplette, mais pour avoir un but et un prétexte.

Il [illegible] un temps merveilleux, je louai un carrosse, j'emportai [illegible] quelques provisions, je revêtis un costume de [illegible] et je me promis un plaisir infini.

Arrivée à Ville-d'Avray, je remisai mon carrosse dans une auberge où l'on admit mon laquais à la table des gens. [illegible] à moi, je ne voulus rien manger du tout; j'allai [illegible] la campagne en question, et puis je me jetai dans les [illegible], un panier au bras, mon petit chien courant en [illegible] à travers les herbes; on m'eût prise pour une bourgeoise en vacances.

Je sautais, [illegible] je courais avec Amadis, je chantais tout ce que je savais de [illegible] et j'allais sans savoir où. Il m'importait bien! Je voulais oublier les ennuis et les embarras de la cour et de la ville, et je composais un bouquet à la façon des bergères. Voltaire, auquel j'ai raconté cette équipée, m'a dédié à ce propos de jolis vers; j'ai eu l'étourderie de les perdre, ou plutôt on me les a volés. Ce qu'il y a de pis, c'est que, contre sa coutume, il n'en avait point copie.

Après deux heures de promenade, la faim me prit, et je songeai à mon festin. Je cherchai une belle place, bien nette, de l'herbe bien épaisse et bien moelleuse, enfin tout ce qui pouvait rendre pour moi la scène plus voluptueusement agréable.

Je trouvai tout cela auprès d'une fontaine, sous de grands chênes; je me souviens de quelques-uns des vers du grand homme; il est dommage que j'aie oublié le reste.

Son onde était tranquille et coulait lentement,
Du plus parfait repos ses bords offraient l'image;
Deux vieux chênes touffus lui prêtaient leur ombrage.

Je ne me rappelle plus ce qui suivait; seulement, ma description est faite.

J'ouvris mon sac et je commençai mon repas. J'avais entrepris de couper une volaille froide, bien appétissante, et je n'en pouvais venir à bout. Je n'ai jamais su couper. M. du Deffand en avait la rage, je le laissais faire, et, plus tard, mon brave Viard n'eût pas souffert que je prisse cette peine. J'étais donc fort maladroite, et j'en riais tout haut. Amadis, assis en face de moi, me regardait et attendait sa part; peut-être se moquait-il de moi en lui-même. Ah! si l'on pouvait savoir ce que les chiens pensent!

Au milieu d'un éclat de rire, et comme j'entamais à belles dents ma proie, je fus tout étonnée d'entendre un écho à mon rire; je relevai la tête, et j'aperçus deux jeunes gens dont la mise révélait la profession, très beaux tous les deux; l'un, inconnu, riait de tout son cœur, et l'autre me contemplait, respirant à peine.

Celui-là, je le connaissais, et il ne riait pas. C'était Larnage.

— Madame la marquise! murmurait-il tout étonné.

Et moi donc! qui s'attendait à le trouver là? Il était cependant bien plus naturel de l'y voir que moi.

J'en fus déconcertée, et je restai mon poulet à la main, un morceau de pain de l'autre, en face de ces deux garçons, l'inconnu riant toujours, et Larnage encore plus stupide que moi, — si c'est possible, néanmoins.

— Monsieur Larnage! dis-je enfin.

— Ah! madame, que vous est-il arrivé? poursuivit-il.

— Il me semble qu'il n'est rien arrivé de bien fâcheux à madame, reprit l'autre; elle est fort gaie et de bon appétit.

— Mais ce costume... cette solitude...

— Eh bien, ce costume, cette solitude... ce sera quelque caprice de jolie femme, quelque rendez-vous peut-être.

— Un rendez-vous! s'écria-t-il devenant blême et englobant d'un regard tous les environs pour chercher ce rival prétendu.

— Oh! non, repris-je étourdiment, pas de rendez-vous, s'il vous plait. Un caprice, peut-être...

Larnage respira. Je commençais à me remettre; bien que très jeune, je n'étais pas si timide que lui.

— Asseyez-vous, monsieur Larnage, continuai-je, si vous n'avez rien de mieux à faire. Qui est monsieur?

— C'est mon ami Frémont, l'ami d'un homme qui vous plait fort, de M. de Voltaire.

— Vous êtes donc l'ami de tout le monde, monsieur?

— Je n'oserais prétendre à devenir le vôtre, madame; c'est un rôle dangereux.

— Un brave sait courir au-devant du danger pour le vaincre.

— Ah! madame, quelle triste victoire!

Il se mit à rire encore. Il était bien gai, ce pauvre Frémont, en ce temps-là surtout, où il était fort jeune et joli à croquer.

Larnage ne revenait pas de cette aisance qu'il enviait, sans pouvoir l'atteindre. Il ne savait rien autre chose que me regarder. Les façons de son ami me convenaient bien mieux en ce moment.

— Avez-vous dîné, messieurs?

— Non, madame, ni déjeuné non plus.

— Voulez-vous être mes convives, à une condition cependant, même à deux conditions?

— Lesquelles?

— C'est que vous couperez mon poulet et que M. Larnage rira.

— Couper le poulet! je m'en charge. Faire rire Larnage c'est une autre entreprise, et je ne m'en charge pas.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Je ne sais si je dois vous le dire, madame.

— Dites toujours.

— Vous ne vous fâcherez pas?

— Non.

— Eh bien, je l'espère. Une marquise en déshabillé d'indienne, en jupon court, en chapeau de paille, dévorant un chapon toute seule, dans les bois de Ville-d'Avray, au bord

d'une fontaine, ne peut pas être d'humeur à se fâcher. Je parlerai donc.

— Frémont ! reprit Larnage d'un air suppliant.

— Je parlerai, te dis-je, et tu n'en seras pas très fâché après.

— Un instant, monsieur ! avant d'entamer cette question disputée, je suis curieuse, je désire m'instruire. Il me faut savoir où je marche pour être à mon aise. Vous vous appelez Frémont ; vous êtes l'ami de M. Larnage, vous êtes l'ami de M. de Voltaire, je n'en doute pas ; mais ensuite ? que faites-vous ? à quoi occupez-vous vos loisirs ?

— Madame, je trouve la question toute simple, et j'y répondrai volontiers. J'étais clerc chez maître Allain, procureur rue Perdue, près la place Maubert ; mais je m'y déplaisais et j'en suis sorti depuis quelque temps. Maintenant je m'appartiens à moi-même. Mes parents, qui sont de Rouen, voudraient que j'y retournasse ; moi je ne m'en soucie point, et je m'en soucierai moins que jamais, car certainement dans les bois normands, je ne trouverais pas d'hamadryades de votre sorte ; nos marquises normandes ne sont pas si faciles à chercher la solitude, et on ne les voit pas sans un cortège.

— On n'en voit guère ici non plus, monsieur, et je n'en sais qu'une autre, avec moi, capable de cet oubli des usages reçus.

— En revanche, elles sont capables de bien autre chose.

— Ce n'est pas d'elles qu'il s'agit, c'est de nous, monsieur. Vous allez donc couper ce poulet.

— Tout de suite, à votre service.

— J'ai encore à vous offrir un pâté de la bonne faiseuse, des fruits et du vin de Bourgogne ; c'est un frugal repas, mais c'est le denier de la veuve.

Les compliments commencèrent entre Frémont et moi. Pour Larnage, il ne desserrait pas les dents. Ses yeux seuls parlaient, et quel langage !

Tout en enlevant les ailes de notre bête, Frémont regardait à droite et à gauche ; il observait notre trouble et se plaisait à l'augmenter.

— Madame, je ne vous ai pas conté les raisons de la tristesse de Larnage.

— Ah ! c'est vrai ; je les écoute.

— Eh bien, Larnage est triste parce qu'il est amoureux.

— Amoureux ! il me semble plutôt qu'il est figé, répliquai-je en prenant un air dégagé.

— Figé dans l'amour, oui, madame.

— M. Larnage est donc amoureux depuis longtemps, car il était ainsi il y a...

— Beaucoup d'années oui, madame, il était ainsi ; Larnage porte dans son cœur le même amour, sans qu'une de ses pensées s'en soit distraite. Seulement, il aimait d'abord une demoiselle ; à présent, c'est une dame.

— Ah ! il a changé ?

— Non, c'est son idole qui a changé.

— Elle a changé ?

— Oui, de nom, d'état, de principes ; au lieu d'une charmante fille, c'est aujourd'hui une belle femme. Larnage n'est pas plus satisfait pour cela.

Je ne pus retenir un sourire.

— Madame, vous en riez ?

— Je ris de vous qui parlez, je ris de moi qui vous écoute, je ris encore plus de ce pauvre M. Larnage, qui vous laisse faire les honneurs de sa personne sans se défendre.

— De quoi se défendrait-il, madame ? De la constance ? Est-ce donc un tort ? Le condamnez-vous ?

— Je ne saurais condamner ce que j'ignore.

— Vous ignorez la constance ? Ah ! madame la marquise, est-il bien possible que vous donniez aux hommes de ces exemples-là, à votre âge ?

J'aurais volontiers battu Larnage, qui ne disait mot et qui laissait cet autre avoir plus d'esprit que lui. Il avait trop d'amour. L'amour rend bête les gens d'esprit et donne de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. Rien de plus rare en général que d'avoir le cœur spirituel, c'est un charme et une force immense. Je n'ai guère connu que le chevalier d'Aydie et son Aïssé qui fussent dans ce cas-là. Quant à moi, je n'y ai pas même essayé, j'aurais échoué, j'en suis sûre.

Nous mangeâmes de bon appétit, en riant toujours. Larnage se remit peu à peu, il en vint à placer son mot.

— Madame, il parle ! s'écria Frémont.

— C'est donc qu'il aime moins ?

— C'est qu'il a appris à le dire.

Je ne voulais pas répondre. Un tiers, quelque bienveillant qu'il soit, gêne toujours les débuts d'une inclination. Cependant Frémont ne pouvait nous laisser ; il aurait eu l'air de devancer mes ordres, et certainement je ne l'aurais pas souffert. La destinée de ce pauvre Larnage était singulière en ce qui me concerne. C'est peut-être le seul homme que j'aie aimé, c'est celui qui m'a le plus aimé, et pourtant !

Revenons au bois de Ville-d'Avray.

Frémont se sentait de trop. Son tact parfait lui défendait de nous quitter. La position était ardue, il cherchait à la tourner. Je désirais qu'il en vînt à bout, Larnage le désirait davantage encore. Nos trois esprits réunis pour chercher, sans se le dire, ne trouvaient rien. Le hasard fut plus adroit que nous.

Après avoir mangé, bu, causé au bord de la fontaine, nous reprîmes notre route et nous nous mîmes à errer dans les bois. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une charmante maison bâtie autrefois par Langlée et vendue, après la mort de celui-ci, à un riche Anglais qui n'y passait pas huit jours dans l'année. Il ne la faisait pas moins soigneusement entretenir. Les jardins étaient les plus beaux du monde, les plus remplis de fleurs. On y allait de Paris et de Versailles par curiosité, pour les visiter et en rapporter des plantes que le jardinier vendait très cher.

Je proposai d'entrer dans cette maison, ils acceptèrent. Nous nous reposâmes sous un berceau de roses et l'on nous servit d'excellente crème. Il est inouï combien l'on mange dans la journée en se promenant.

Nous étions là depuis une heure, nous avions tout vu, lorsque trois ou quatre personnes très richement vêtues se présentèrent et demandèrent à leur tour la permission de visiter le logis. En les apercevant, Frémont poussa un cri de surprise.

— Mon cousin ! dit-il. Permettez-vous, madame ?

Et le voilà courant après un gros homme tout gras, tout suintant, qui lui tendit les bras.

— Mon pauvre Frémont, je te cherche partout depuis que je suis à Paris. On prétendait que tu étais en voyage.

Nous n'en entendîmes pas davantage, ils passèrent. Un quart d'heure après, le jardinier nous apporta les excuses de notre étourdi. Son cousin l'emmenait.

Nous restâmes donc seuls, Larnage et moi ; il fallait maintenant retourner à Ville-d'Avray, rejoindre mon carrosse et partir.

XLIV

Larnage était heureux de cette solitude, il me voyait depuis le matin et la hardiesse lui était un peu revenue. Il marcha d'abord à côté de moi, sans parler, non qu'il me craignît, mais parce qu'il avait trop à me dire, il ne savait par où commencer ; moi, je l'attendais. Il s'y prit de la meilleure façon, par les souvenirs.

— Ah ! madame, que le ciel était beau à Dampierre, que les étoiles brillaient, que les nuits étaient parfumées, que mademoiselle de Champrond était belle et tendre, et que je l'aimais !

Une fois la glace brisée ainsi, il retrouva la parole, il fut éloquent, empressé, persuasif ; il fut charmant, et moi, je ne sais trop ou plutôt je sais bien ce qui arriva ensuite. Je sentis que je l'aimais, je le lui avouai et je le fis le plus heureux homme du monde. Avec cet aveu, il n'en demanda pas davantage.

J'ai promis de tout raconter : c'est Viard qui tient la plume, heureusement. Le récit de cette journée aurait été difficile devant ma jeune parente ; j'espère qu'elle ne le lira pas. Certains esprits chagrins me jetteront des épines à la tête après mes aveux ; d'autres, qui comprennent tout, me comprendront aussi, et excuseront les étranges faiblesses de la nature humaine entées sur une imagination neuve, ardente à s'instruire plutôt dans le mal que dans le bien. Ils feront la part de l'entraînement, d'un étourdissement bien facile à expliquer, de mon âge, de la société qui m'entourait, et enfin de l'époque où je vivais. Si j'avais écrit ces Mémoires il y a trente ans, je n'aurais pas pris la peine de m'excuser ; mais autre temps, autres mœurs, autre roi, autre cour. Sans compter l'avenir, qui sera peut-être plus sévère encore !

Revenons à ce jour mémorable.

Larnage me quitta aux premières maisons du village, très heureux et sans oser croire qu'il existât un bonheur plus grand. Je lui promis de le revoir. Peut-être fus-je un peu étonnée de sa retenue, peut-être aurais-je voulu une passion plus fougueuse, moins modeste ; cependant je me croyais fort heureuse ainsi, fort amoureuse et fort méprisante de tout ce qui n'était pas cet amour.

La route fut un véritable enchantement, je me rappelais jusqu'au moindre mot, au moindre geste de mon amant timide, et je m'appuyais sur ce souvenir comme sur une espérance. Je faisais de jolis châteaux en Espagne ; ma vie allait devenir plus gaie, plus douce, plus remplie ; je penserais à lui, je le verrais, je l'entendrais, je l'écouterais et ce serait le bonheur. J'étais encore bien jeune, on le voit, et bien loin du temps où je vivais, ou, comme me disait quelquefois madame de Tencin, bien provinciale.

J'arrivai chez moi à la nuit tombante. Ma femme de chambre m'attendait en bas et me prévint que madame de

Parabère était dans mon cabinet depuis deux heures, et qu'elle ne voulait pas s'en aller sans me voir. Ce fut retomber de la hauteur de l'empyrée, cependant je courus vers la marquise.

En m'apercevant, elle poussa un cri.

— Enfin ! Je viens vous chercher.

— Me chercher !.. Pourquoi faire ?

— Pour souper.

— C'est impossible. Je suis fatiguée, je veux me coucher. J'ai passé la journée à la campagne, j'ai besoin de dormir.

— Quoi ! à la campagne, toute seule ?

— Oui, toute seule.

— Et dans cet [illegible] Marquise, vous vous moquez de moi, vous me cachez quelque jolie amourette.

— Non, je suis partie seule, je reviens seule ; j'ai été prendre l'air dans le bois de Ville-d'Avray, j'ai rencontré deux jeunes gens, dont l'un est le secrétaire de M. de Luynes, l'autre un ami de Voltaire. Ils m'ont trouvée mordant dans un poulet que je n'avais pas l'adresse de couper. Ils l'ont partagé avec moi, nous avons causé, nous avons ri : c'est tout.

— Bien sûr ?

— Très sûr.

— Alors, rien ne vous empêche de venir souper chez moi avec Voltaire et d'Argental ; c'est une petite partie d'intimité que je vous propose. Vous aimez à les voir, et je crois vous faire un vrai cadeau en vous en donnant l'occasion.

— Un autre jour.

— Non, ce soir.

— Il faudrait m'habiller ?

— Au contraire, vous êtes charmante ainsi et vous ferez un effet délicieux ; nous souperons au fond de mon jardin, dans le pavillon champêtre. Vous voilà parée en bergère, et il ne vous manque que la houlette et les moutons.

— Et s'il vient du monde ? répliquai-je à moitié vaincue.

— Personne ; on fermera la porte.

— Et M. le régent ?

— M. le régent ! je ne le vois plus, je ne veux plus le voir, ne m'en parlez pas, c'est un homme sans foi ; je veux oublier ce que vous savez, ma reine, je m'étourdis. Oh ! je vous en supplie, ne me le rappelez pas !

Elle me pria, me conjura, je cédai et nous partîmes, moi, en toilette de campagne, un peu chiffonnée par le dîner sur l'herbe et le carrosse, elle en déshabillé du matin ; c'était, du reste, son triomphe, elle était adorable au lit, en cornette et en petit manteau.

Nous arrivâmes chez elle, très follement disposées. Ce pavillon champêtre était une merveille de goût et d'élégance. Il faisait une nuit tiède, admirable ; tout était parfumé, et les fleurs les plus rares formaient comme un cadre à nos deux visages. Voltaire, qui parut bientôt après, en resta tout surpris à la porte.

— Mais c'est le paradis ! s'écria-t-il.

— Avant ou après la chute des anges ? répliqua la marquise.

— La veille, répondit-il avec son feint sourire ; ils sont déjà marqués pour le péché.

— Ainsi donc, nous n'en sommes encore qu'à l'espérance ; c'est une dernière consolation.

— Ah ! madame, que ne vous dois-je pas pour la faveur insigne que vous m'accordez ! Souper ici, avec vous, avec madame du Deffand, avec M. d'Argental ! C'est un de ces plaisirs si grands, si délicieux, qu'on n'a pas le courage de s'en croire indigne.

D'Argental ne tarda pas à paraître, et l'on servit.

Quel souper ! quelle chère ! que d'esprit ! que de mots !

En vérité, la gravité qui court ne peut faire oublier ce temps d'extravagances. J'en suis fâchée pour le sérieux, mais il me semble qu'on s'ennuie et que les soupers d'aujourd'hui ne valent pas ce souper-là. Il est vrai que j'étais jeune !

Voltaire fut particulièrement étincelant. Il était alors d'une gaieté triomphante. Dans tout ce qu'on a dit ou écrit sur lui depuis soixante ans, personne ne s'est occupé de sa jeunesse. On ne le voit que patriarche ou bien chef de la littérature de ce siècle-ci. On s'inquiète beaucoup du philosophe et de l'homme fort peu. Moi, je l'ai toujours suivi, et je vous en raconterai bien des choses que tout le monde ne sait pas.

Madame de Parabère le lutinait et soutenait qu'il n'était point amoureux, qu'il ne l'avait jamais été, qu'il ne le serait jamais.

— Ne me poussez pas au défi, madame ; je suis capable de faire mes preuves.

— Ce n'est pas [illegible] à répondre. Il ne peut s'agir de moi dans cette affaire.

— Et de qui donc ?

— De vous, de vos maîtresses, si vous en avez.

— Eh ! madame, tout le monde en France a des maîtresses depuis M. le régent jusqu'à moi ; ce n'est pas si difficile.

— Cela serait une impertinence si je m'en cachais ; mais vous ne m'atteindrez point, je vous en préviens ; je suis maintenant au-dessus de tout cela, j'ai payé ma dette.

— Alors, madame, que me voulez-vous ?

— Je veux que vous racontiez la vie de votre cœur.

— Que vous importe ?

— Plus que vous ne pensez. Vous avez tant d'ennemis ! on prétend que vous n'en avez pas.

— Je n'ai pas de cœur ou je n'ai pas d'ennemis ?

— Je vous accorde l'un et l'autre. Mais prouvez.

— Racontez, racontez, m'écriai-je à mon tour ; on m'a assuré que c'était une curieuse aventure.

— Et, pour vous donner l'exemple, la marquise va vous dire ce qu'elle a fait ce matin.

J'y consentis ; j'étais contente de nommer Larnage et de parler de lui. Les pensées ne suffisent pas lorsqu'on aime d'une certaine façon, on a besoin de la réplique ; c'est une balle qui se renvoie, on n'y saurait jouer tout seul.

Après mon récit, fort tronqué, on le comprend, Voltaire n'eut plus d'excuse.

— Seulement, ajouta-t-il, vous le voulez, je dirai tout, je ne ferai pas comme madame du Deffand ; elle vous a caché le plus joli.

— Vous croyez ?

— Ah ! madame, vous le croyez encore bien plus que moi. Je commence.

« Je ne vous parlerai pas du digne M. Arouet, mon père ; de mon parrain, l'abbé de Châteauneuf ; de ma protectrice, mademoiselle de Lenclos ; vous les savez par cœur. Cependant, je leur dois à chacun une parcelle de mon esprit et de mes sentiments. Il y a en moi du notaire par l'ordre et l'économie, de l'abbé, homme d'esprit, par mes pensées, et de l'Aspasie par mes inclinations.

Ceci était parfaitement vrai ; on ne fit jamais de lui un portrait plus ressemblant.

— Mon père n'aimait point les vers ; j'eus le malheur d'en vouloir faire et nous nous brouillâmes. Il m'avait envoyé chez un procureur, je n'y restai point ; je courais les champs, les ruelles et les théâtres, au lieu de rester le nez sur les exploits. M. Arouet me menaça de sa malédiction, j'eus l'outrecuidance de croire qu'il y regarderait à deux fois, je me trompais ; on allait me chasser lorsque mon parrain vint à mon secours et m'envoya à la Haye chez son frère, le marquis de Châteauneuf.

« Ici, madame la marquise, vous serez confondue, car c'est justement de mon premier amour qu'il va être question. Je me demande quelquefois si jamais un autre pourra lui ressembler, et je ne le crois pas. Je ne serai plus dans les dispositions où j'étais ; je n'aurai plus le cœur ouvert ainsi que je l'avais alors ; on me trompera davantage, j'en suis convaincu, mais je ne serai plus si heureux de l'être ; enfin je n'aurai plus vingt ans, et c'est une perte dont on ne se console pas.

— Le croyez-vous ? demanda la marquise. Quant à moi, je n'y voudrais pas retourner, s'il me fallait les payer aussi cher que je les ai payés une fois.

— Madame, c'est placer à fonds perdus, et vous savez que les intérêts sont doubles alors.

XLV

— Je fus donc envoyé à la Haye par mon parrain, continua Voltaire ; j'y arrivai avec des intentions de révolte et des dispositions de tristesse à mourir. Je ne voulus d'abord voir personne, je me renfermai dans la famille de mon protecteur, et je me consolai en lisant, en faisant des vers, de cette colère paternelle, à laquelle je devais tous mes maux.

« Je me perdais souvent dans cette campagne si extraordinaire de Hollande ; c'est en rentrant un soir, après avoir été indignement traité dans un village, où j'avais passé la journée, que m'échappa cette exclamation :

« Adieu, canards, canaux, canailles !

« Je dirigeai mes pas d'un autre côté, où je trouvai un point de vue relativement pittoresque. Je m'établis, comme madame la marquise du Deffand, ce matin, au bord d'une fontaine, et je me mis à écrire ; c'étaient des pensées, des vers, de la prose, des regrets, je ne sais quelle rapsodie qui montrait l'état de mon âme.

Pendant que j'étais ainsi, un grand chien de chasse, fort beau, s'élança tout à coup vers moi et culbuta, dans sa gaieté, tous mes papiers. Je ne pus retenir une exclamation d'impatience en bon français ; aussitôt un éclat de rire perlé et une joyeuse interpellation en excellent parisien, frappèrent mon oreille. Je me retournai, j'étais en face de

trois jeunes filles, dont une était admirablement belle ; les deux autres l'étaient aussi ; mais, à côté d'elle, on ne les regardait plus.

« Je me levai, un peu interdit ; elles continuèrent à rire, la plus belle un peu en arrière et moins que les autres. Je balbutiai des excuses, elles rirent plus fort ; après avoir bien ri, la plus âgée me dit, riant toujours :

« — Vous êtes Français, n'est-ce pas, monsieur ? Il n'y a pas dans toute la Hollande un *mein herr* capable de jurer ainsi.

« C'était là un singulier début pour entrer en connaissance, convenez-en. J'ai remarqué que, dans la vie, les choses singulières, même impossibles, réussissent mieux que les autres.

« Je retrouvai mon esprit éteint sous les rayons de cette beauté royale et je répondis je ne sais quoi d'assez bien tourné, à quoi la demoiselle répliqua, en me demandant mon nom.

« Je n'avais pas de raison pour le cacher, je le dis.

« J'avais dix-neuf ans et ce nom n'était coupable alors que devant mon père.

« — Monsieur Arouet, reprit-elle, nous vous remercions de votre complaisance, et nous devons la reconnaître en vous rendant la pareille. Nous sommes les filles de madame Dunoyer, illustre proscrite française, et nous ne tenons pas un rang modeste dans la société, comme vous pouvez le savoir.

« Celle-là était une petite orgueilleuse, une digne fille de sa mère ; l'autre était une amie ; et cette si belle créature qui ne disait rien, était la seconde mademoiselle Dunoyer, ne ressemblant pas à sa famille, et bien digne d'un meilleur sort. Elle devint très rouge, à ce discours de sa sœur, et me dit :

« — Excusez-nous, monsieur ; ma sœur et mon amie veulent jouer sans doute, elles n'ont point l'intention de vous déranger ; c'est une plaisanterie, dont elles ne sentent pas la portée. Vous savez notre nom, nous connaissons le vôtre, nous ne l'oublierons point. Et vous viendrez voir ma mère, monsieur ; elle ne nous pardonnerait pas de manquer à ce que nous vous devons en ne vous y engageant pas.

« — Je ne vois personne, mademoiselle, personne absolument ; je suis souffrant, triste.

« — Malheureux, peut-être ? interrompit la belle enfant. Ah ! monsieur, venez chez nous alors.

« Elle accompagna ces mots du sourire le plus touchant, et d'un regard céleste, qui me fit battre le cœur.

« — J'irai, mademoiselle, j'irai !... m'écriai-je. Qui résisterait à votre prière ?

« — Monsieur, que ce ne soit pas pour pleurer, poursuivit la sœur aînée ; nous n'aimons qu'à rire chez nous.

« J'aurais volontiers dit à celle-ci des injures ; elle s'en aperçut et se mit à me turlupiner. Sans sa sœur, je ne sais comment je l'aurais traitée ; au lieu de cela, j'implorai la faveur de les reconduire. On ne me repoussa point ; nous rentrâmes ensemble dans la ville, j'allai jusqu'à leur maison, mais je refusai de monter, malgré leurs instances ; j'avais besoin d'être seul.

« Le beau visage de mademoiselle Dunoyer, sa voix si douce, son regard voilé, sa tristesse, étaient l'occupation unique de mon esprit et de mon cœur. Je ne songeais qu'à elle, jour et nuit ; cependant je n'avais pas encore répondu à l'invitation qu'on m'avait faite, lorsqu'un matin je reçus une lettre de reproches fort obligeants, écrits par madame Dunoyer elle-même. Elle m'engageait à dîner pour le lendemain.

« Vous connaissez sans doute de nom cette grande intrigante, qui, pour faire parler d'elle, a employé mille moyens, et n'a vécu pendant bien des années que de libelles, de calomnies, de brocantages littéraires, et de toutes les ordures que peut enfanter un cerveau dépravé, joint à un cœur sans foi, à une conscience sans principes.

« Je savais cela ; mais sa fille n'était pas coupable, sa fille était belle comme le jour, touchante, douce, pleine de charmes ; je me sentais disposé à l'aimer doublement, à cause d'elle et à cause de son malheur. Je restai longtemps irrésolu, enfin je me décidai et j'écrivis une lettre fort honnête pour m'excuser et accepter l'invitation.

« La journée me parut éternelle, je ne dormis pas de la nuit et j'arrivai le lendemain une heure plus tôt qu'il ne fallait. On me remercia de mon empressement. Madame Dunoyer fut très accueillante, elle connaissait ma famille et m'en parla fort, elle me parla de M. de Châteauneuf, de tous nos amis de France et m'intéressa trop pour me laisser le temps de l'examiner.

« La compagnie fut nombreuse et choisie, des étrangers en grande quantité, des protestants réfugiés, des mécontents. On causa librement à table, on joua, on lut des lettres ; de tout cela je m'inquiétai médiocrement. Je ne quittai point ma belle infante, je causai avec elle à demi-voix, comme si nous eussions été seuls ; je l'intéressai à moi, sans oser lui parler de mon amour, je le lui laissai lire dans mes yeux, et, quand je la quittai, ce fut après avoir obtenu la permission de revenir le lendemain, de revenir tous les jours.

« Je n'y manquai pas une seule fois, elle devint l'unique occupation de ma vie, et, quoi qu'en dise madame de Parabère, cet amour pouvait aller de pair avec les amours célèbres, avec les passions les plus violentes. Elle m'aima bientôt aussi ; les véritables sentiments se communiquent presque toujours.

« Madame Dunoyer sembla ne s'apercevoir de rien ; je lui ai soupçonné des motifs d'intérêt, des vues sur la fortune de mon père, car nous ne nous cachions point. Quelle mécanique comptait-elle faire jouer ? Je ne l'ai jamais su, je ne m'en doute pas encore. Nous rompîmes toutes ses visées, et nous fîmes de notre côté des plans qu'elle contraria par la même raison.

« La pauvre enfant était malheureuse à mourir, elle haïssait les menées de sa mère, elle le lui avait dit hautement, elle avait plusieurs fois refusé de s'allier à des projets malhonnêtes ; aussi était-elle détestée par cette marâtre. Elle voulait la tenir en esclave, la rendre sa victime, l'empêcher de secouer le joug, dans la crainte qu'elle ne parlât de ses intrigues et qu'elle ne les fît échouer. Cette vie pour elle n'était plus tenable, elle cherchait les moyens de s'en débarrasser lorsque je me présentai, et que je devins en même temps son confident et son amant.

— Son amant, déjà ?

— Oh ! bien honnêtement, madame. Nous voulions nous marier, et nous n'avions point de mauvaises pensées. J'allai assidûment dans la maison, madame Dunoyer n'imaginait pas dans quel but ; elle voyait que j'aimais sa fille, elle devinait l'amour de celle-ci, sans y attacher d'autre importance que celle de me gouverner à sa fantaisie et de m'amener à lui obéir en tout.

« En mettant les choses à la dernière extrémité, le fils d'un notaire de Paris, d'une honnête fortune, était un parti assez sortable pour une exilée. Elle me reconnaissait quelques moyens, je n'avais que dix-huit ans, je serais facile à conduire et, dans tous les cas, gendre ou non, je lui servirais.

« Ce n'était pas notre compte, à ma belle et à moi. Nous ne voulions point rester sous cette férule, elle était trop malheureuse avec sa mère pour me faire partager ce malheur. Notre jeune âge nous ôtait la possibilité de nous unir sans la permission de nos parents, qui nous la refuseraient ; nous résolûmes de nous en passer et nous préparâmes notre fuite. C'était un petit projet assez téméraire qu'un enlèvement, et dans une ville comme la Haye, où tout se sait, où l'on s'observe autant que dans nos plus petites bicoques de province.

« Je conduisis cependant la chose ; tout était prêt, nous allions partir ; j'aimais passionnément mademoiselle Dunoyer, et j'eus le tort de montrer ma joie d'une façon trop claire la veille de notre délivrance.

XLVI

« Nous étions dans un beau jardin près de la ville, où je me promenais souvent avec ces dames ; il faisait une soirée admirable. La Hollande est le pays des fleurs, nous en étions embaumés, c'était délicieux ; j'aurais voulu faire des vers toute la soirée et ne parler qu'ainsi, ils me venaient tout rimés sur les lèvres. Madame Dunoyer trouva en moi quelque chose d'extraordinaire et me le dit :

« — Qu'avez-vous donc, monsieur Arouet ? Vous rayonnez ce soir.

« — Je ne sais, madame, je suis heureux, bien heureux. Cette belle nuit, ces roses, ces jonquilles, ces tulipes, la société qui m'entoure... Je ne puis m'exprimer... Pardonnez-moi.

« La mère était une fine mouche, elle regarda sa fille et trouva sur ses traits la réverbération de ma joie. Elle eut un soupçon.

« — Qu'ont-ils donc tous les deux ? se demanda-t-elle ; observons bien et voyons ce qui en viendra.

« Elle ne nous quitta pas du regard en effet. Nous ne nous en inquiétions guère, et nous nous lancions des œillades, des mots, des promesses dont quelques-unes étaient trop significatives pour ne pas confirmer les soupçons de notre argus.

« Elle se leva pour partir ; la compagnie était nombreuse, chacun se rapprocha de qui lui plaisait, on devisa, et ce fut moi qui lui donnai la main. Madame Dunoyer ne s'y opposa pas, elle n'eut pas même l'air d'y prendre garde, mais elle marcha derrière nous et nous écouta.

« [illegible] bonheur, mademoiselle, dis-je en me croyant sur [illegible] être entendu.

[illegible] Elle répondit par un soupir.

[illegible] donc demain. Vous serez disposée, n'est-ce pas?

— Oui, soyez tranquille.

« Ces mots, timidement [illegible] arrivaient plutôt à [illegible] qu'à mon oreille.

— C'est toujours à la [illegible] je ne me trompe [illegible]. La chaise sera [illegible] la porte. Nous [illegible] y monter [illegible] sera tout, et nous [illegible] quitterons plus.

— Mais, monsieur, [illegible] serai votre femme?

— En doutez-vous? [illegible] murmurer, ce serait une [illegible] ma femme devant les hommes comme vous l'êtes [illegible] bien et devant ma conscience.

« Et nous [illegible] de doux projets, dans des joies sans [illegible]. Nous irions vivre en Angleterre, ce pays [illegible] à tous les deux. Ma dette se ferait [illegible] je l'en pressasse, ni qu'elle eût une [illegible] mais pour ne pas être de la religion [illegible] de ne la voir ni en ce monde ni dans l'autre.

[illegible] l'effet produit sur notre écouteuse par [illegible]. Les amoureux sont imprudents, à cet [illegible] perdus en nous-mêmes, nous ne prenions même [illegible] peine de retourner la tête. Nous ne savions plus qu'il [illegible] au monde d'autres êtres que nous deux. Nous devions [illegible] notre étourderie!

Madame Dunoyer ne laissa rien paraître. On rentrait chez elle pour souper. Elle fut aussi amusante, aussi agréable qu'à l'ordinaire. La compagnie ne se sépara que fort tard; la maîtresse de la maison m'honora d'une attention particulière et causa très longtemps avec moi. Elle me questionna sur ma famille, sur les intentions de mon père à mon égard, sur le sujet de notre discussion et sur la probabilité de mon retour en grâce.

« — Mon Dieu! madame, répondis-je, la chose ne s'arrangera pas facilement; mon père veut faire de moi un procureur; moi, je n'aime que la poésie, pour laquelle il professe un mépris profond. Je ne céderai pas, lui non plus, et Dieu seul sait ce qui adviendra de tout ceci.

« — Quoi! monsieur votre père ne cédera pas, c'est certain?

« — Du moins il tiendra bon longtemps, et, s'il s'adoucit, ce ne sera qu'après des prières et des difficultés infinies.

— Pardonnez-moi cette indiscrétion, l'intérêt que je vous porte en est la seule excuse. Ne puis-je rien pour vous? J'ai des amis puissants sans en avoir l'air. Je serais heureuse de vous aider, de contribuer à doter mon pays d'un grand poète de plus.

— Hélas! madame, serai-je un grand poète? Je ne sais. Ce que je sais bien, par exemple, c'est que je serais un mauvais procureur.

— Vous avez des dispositions merveilleuses à la poésie; il est impossible que vous ne réussissiez pas. Dans tous les cas, employez-moi, comptez-moi tout à votre service.

« Je ne devinai pas d'où me venait cette obligeance; cependant le regard n'était pas bon; je sentis un piège et l'idée me vint de prévenir mademoiselle Dunoyer; sa mère veilla si bien qu'il n'y eut pas moyen de la rejoindre et que je dus me retirer sans avoir échangé une parole avec elle.

« Lorsque nous fûmes tous dehors, les dames rentrèrent; le bruit s'éteignit peu à peu dans la maison; ma maîtresse venait de se coucher, elle entendit ouvrir sa porte et elle aperçut une lumière. Sa mère entra, les yeux remplis de tempêtes; elle s'approcha du lit de la pauvre enfant, et, sans préparation, sans hésitation, elle alla droit au but.

« — Donnez-moi la clef de vos coffres, demanda-t-elle.

« — Pourquoi faire, madame?

— Parce que j'y veux chercher et que c'est mon droit, je pense.

— Il n'y a rien dans mes coffres, je vous assure.

— Il y a ce que j'y veux voir et ce que je suis sûre d'y [illegible] la preuve de vos beaux projets. Donnez vite.

— Quels projets, madame? poursuivit-elle tremblante.

— Je sais tout, vous dis-je, ne continuez pas. Votre [illegible] n'en est pas encore où il pense, et je lui apprendrai à enlever des demoiselles de condition, mineures, le petit-fils de [illegible] qu'il est!

« Mademoiselle Dunoyer, accoutumée à l'oppression, eût cédé dans toute autre circonstance; mais il s'agissait de notre amour, elle résista.

« — Vous n'aurez pas ces clefs, madame, c'est un abus de votre pouvoir.

« — Vraiment! je n'ai pas le droit, moi, votre mère, de vous demander les [illegible] de votre galant, surtout lorsque vous songez à [illegible] notre nom en vous enfuyant demain avec ce poète [illegible]. Si vous ne donnez pas ces clefs, je briserai les serrures, et, dans tous les cas, vous ne sortirez pas de cette chambre, je vous en réponds.

Elle aperçut sur une chaise les poches de sa fille. Par un mouvement maladroit de celle-ci, qui chercha à allonger le bras pour s'en emparer, elle comprit que là se trouvait l'objet en litige, et saisit vivement les malheureuses poches qui devaient changer ma destinée.

« Hélas! ces clefs y étaient en effet. Les coffres furent ouverts; l'enfant se tordait les bras de désespoir et jetait les hauts cris. On y était accoutumé dans la maison et nul ne s'en inquiéta. La mère fureta partout, s'empara de ma volumineuse correspondance, où se trouvait au long notre plan de fuite, suivant l'inconséquence habituelle d'un amoureux de dix-huit ans.

« Me voilà donc entre les mains de cette méchante femme, qui pouvait m'inquiéter sérieusement et me faire pendre; car, à la rigueur, sa fille était mineure, et le rapt était flagrant, je n'avais rien caché. Elle passa deux heures à bien convaincre la malheureuse de sa puissance et de ce qui allait arriver; puis elle se retira, emportant les pièces et renfermant à double tour sa victime, désormais retombée plus que jamais en son pouvoir.

« Pendant ce temps, je ne m'en doutais guère, j'étais accoudé sur ma fenêtre, je contemplais la belle nuit, j'admirais la lune, je me laissais aller à des élans poétiques et amoureux; je rêvais enfin avec mon imagination et avec mon cœur. Je ne me couchai point; j'attendais l'aurore, muni d'une impatience que vous comprenez: ce jour devait être le plus beau de ma vie, ma douce bergère allait m'appartenir entièrement et pour toujours.

« Je fis les plus charmants préparatifs, je soignai ma toilette avec attention, je cueillis toutes les fleurs des jardins, pour en composer un bouquet: elles les aimait tant! Je réunis mes plus jolis joyaux, mes effets les plus neufs. Je ne voulais pas que son regard tombât sur ce petit portemanteau, préparé pour notre fuite, sans en être réjoui. Ce fut un moment délicieux.

« Après, j'allai voir notre chaise, m'assurer encore des chevaux, des postillons; je craignais le moindre retard, la moindre anicroche; d'ailleurs, c'était toujours m'occuper d'elle. Le temps passait, encore une heure, et je la rejoindrais, et je pourrais l'attendre, au moins. J'avais erré autour de sa maison. Tout était fermé, ses fenêtres comme les autres; j'en eus un terrible tourment de cœur et un mauvais pressentiment. Cependant, je n'osai pas m'informer, de peur d'apprendre.

« Je rentrai une dernière fois chez moi pour écrire à M. de Châteauneuf, je croyais bien ne plus revenir. J'étais à ma table, lorsqu'on frappa assez fièrement.

« Ma première idée fut de ne pas répondre; c'était un fâcheux peut-être qui me retiendrait. On redoubla, il me fallut bien ouvrir; je reconnus la voix de mon protecteur.

« — Dépêchez-vous, mon enfant! dit-il; il s'agit d'une chose importante.

« Comme tous ceux qui aiment, je ne pensais qu'à mon amour; je le vis menacé, et je me hâtai d'introduire mon officieux ami. Quelle affaire importante pouvais-je avoir en effet en dehors des projets de mon cœur? Pour cette fois, je ne me trompais pas.

« — Mon enfant, me dit M. de Châteauneuf, vous avez commis une grande étourderie et vous me mettez dans un immense embarras.

« — Comment, monsieur?

« — Est-il possible qu'un garçon d'esprit comme vous se place dans une position aussi ridicule! Vous aimez une jeune fille, vous voulez l'enlever et vous avez la stupidité de l'écrire, pour donner des armes contre vous!

— Que voulez-vous dire, monsieur? demandai-je tout tremblant.

— Vous le savez parfaitement, ce que je veux dire. Votre belle affaire est manquée. La mère a tout découvert, elle a emmené ce matin sa fille à la campagne, afin de vous dépayser, et rendez grâce à Dieu qui vous sauve d'une belle folie.

Les larmes me vinrent aux yeux, je les retins par vergogne.

— Écoutez-moi donc, et tâchons de vous tirer de là, car vous vous êtes jeté dans un guêpier. Je suis obligé de vous signifier ceci, trop heureux encore d'avoir pu obtenir cet arrangement: ou quittez la Hollande, ou cessez toute relation avec mademoiselle Dunoyer. Jurez que vous ne la reverrez plus, que vous ne chercherez plus à lui écrire et que vous l'oublierez enfin complètement.

Je devenais rouge, pâle, vert; je me sentais défaillir, et je ne répondais pas.

— Songez-y, monsieur, poursuivit mon mentor, sans mon intervention, on vous menaçait tout au moins des galères. Vous êtes entre les mains d'une intrigante, d'une femme de mauvaise foi qui peut vous perdre et qui ne s'en privera pas, si elle y voit son intérêt, ou si vous l'y forcez; songez-y, je le répète.

Je balbutiai, je ne savais trop ce que je disais. Je

ne voyais qu'une chose, ma pauvre amie retombée sous ce joug terrible. Je frémissais à l'idée des mauvais traitements auxquels elle était en butte ; je ne songeais pas à moi, les menaces ne m'effrayaient pas ; j'aurais tout donné, même ma liberté, pour qu'elle fût tranquille. Vous voyez que j'aimais bien, madame la marquise.

« M. de Châteauneuf me chapitra de la sorte pendant plus d'une heure. J'eus le temps de me remettre et je réfléchis que l'essentiel était de ne pas quitter la place, qu'un serment extorqué les gaîtres sur la gorge, ne signifiait rien ; je promis donc de ne plus revoir mon amie, et j'obtins la permission de rester.

Mais quelle douleur lorsque je fus seul, lorsque je pus mesurer l'étendue de ma perte ! Tout ce qui m'entourait m'était odieux ; ces apprêts faits avec tant de bonheur, ces fleurs encore si fraîches, cette lettre commencée, c'étaient autant de reproches, de remords même. Sans moi, sans mon funeste amour, la pauvre fille n'aurait pas eu ce surcroît de chagrins ; maintenant, on la tourmenterait doublement et je ne m'en consolais pas.

« J'avais obtenu la permission de ne pas paraître, je pris mon chapeau et je me sauvai dans la campagne ; je fuyais ces lieux où elle n'était plus, ces lieux témoins de tant de joies et de tant d'espérances déçues. Je ne rentrai pas même le soir. Dieu m'en est témoin, j'errais sans intention de chercher mon amie, j'ignorais où on l'avait conduite ; c'eût été de ma part folie et déraison que de songer à la revoir.

« Le lendemain, dès l'aube — j'avais couché dans une ferme où l'hospitalité me fut accordée sur ma bonne mine, — le lendemain, dès l'aube, après un léger et frugal repas, je repris ma route.

« J'allais le long d'un chemin fleuri, garni de gazons et de pâquerettes, avec un petit ruisseau qui le suivait, murmurant à ma gauche. J'étais seul et je ne retenais pas mes larmes ; mon cœur, inondé de mille sentiments divers, aimait avec la plénitude de mon inexpérience et avec la surabondance de mon imagination. Ceci ressemble au récit de Marmontel, mais il me faut bien rendre ce que j'éprouvais, et il y avait un peu d'emphase dans mes impressions, il y en a dans celles des jeunes poètes.

« Tout à coup un bruit de voix me fit tressaillir ; je levai la tête et j'aperçus, de l'autre côté du ruisseau, une jolie paysanne assise gardant des moutons ; elle parlait à son chien, en me regardant, et elle lui parlait de moi, ce qui me fit comprendre sa ruse.

« — Va, mon cher Fidèle, va près de ce jeune monsieur qui pleure, demande-lui ce qu'il lui faut, si nous ne pouvons rien pour lui ; demande-lui s'il veut se reposer chez nous ; il ne te refusera pas, toi, mon bon chien, avec tes beaux yeux qui parlent.

« La paysanne n'employa pas ces mots, vous le comprenez, mais ce fut là ce qu'elle dit. Je m'arrêtai et je la regardai ; pendant ce temps, le chien avait déjà franchi le ruisseau et tournait autour de moi, en me faisant mille caresses.

« — Répondez à Fidèle, mon jeune monsieur, continua la bonne fille, et ne nous épargnez pas tous les deux ; je ne puis voir pleurer un homme sans avoir envie de le consoler.

« Ce discours fut fait en hollandais, que je comprenais sans savoir y répondre. J'appelai ma grammaire à mon secours, et je tâchai de lui faire entendre que j'étais étranger, que je pleurais ma maîtresse, et que je n'avais besoin de rien, en la remerciant de sa compassion. Elle m'écouta sans se moquer de moi, au contraire, en apprenant que j'avais des chagrins d'amour, elle m'engagea à passer le ruisseau et à venir m'asseoir auprès d'elle.

« Je ne me fis pas prier. Fidèle me suivit. La bonne fille m'interrogea, employa l'attention de son cœur à écouter mes réponses, et enfin moitié causant, moitié rêvant, je demeurai là jusqu'au soir.

« L'heure vint de rentrer son troupeau. La fillette me proposa de la suivre, m'assura qu'on me recevrait bien chez elle, que je pourrais même aller au château, habité par des Français, réfugiés à la révocation de l'édit de Nantes ; on serait charmé de voir un compatriote.

« J'ignorais où le hasard m'avait conduit ; lorsque j'entendis nommer cette maison, j'eus comme un éblouissement. J'avais rencontré ces protestants chez madame Dunoyer, dont ils étaient les amis ; elle allait souvent à cette campagne et peut-être était-ce là qu'on avait conduit ma maîtresse. Cette circonstance me commandait une prudence extrême. J'acceptai en me faisant prier, puis je commençai l'interrogatoire, mais dans une autre direction.

« La bergère ne savait rien s'il y avait des étrangers ; elle était restée fort peu de temps au logis depuis la veille ; je m'assurai pourtant qu'elle m'aiderait, et je me mis à sa suite en tâchant de l'intéresser à moi de plus en plus.

« Nous arrivâmes à la nuit tombante ; on était déjà prêt à souper. Elle me présenta à son père, le fermier de cette terre ; il m'accueillit bien, me pria de m'asseoir et ne m'en demanda pas davantage.

« On est plus défiant que cela en France.

XLVII

« J'avais faim, malgré mes peines ; la jeunesse ne perd pas ses droits. Je me mis à table avec les villageois. Ma présence ne les gêna guère ; je semblais de condition modeste, j'étais discret, silencieux. Après un quart d'heure, il ne fut plus question que j'étais là. Ils se mirent à parler de leurs maîtres, suivant l'usage immémorial des valets.

« — Oui, disait la fermière, cette pauvre jeune demoiselle est bien malade ; tout le monde au château l'a vu, à grand soin, et pourtant elle ne cesse de pleurer.

« — L'as-tu vue ?

« — Certainement, je l'ai vue quand on l'a amenée hier matin ; elle est très douce et très jolie.

« Le cœur me battit, je commençais à n'avoir plus de doutes ; ce devait être elle. Je redoublai d'attention.

« — Sa mère est-elle là ?

« — Non, il n'y a que sa sœur et une vieille gouvernante ; sa mère est retournée à la Haye pour poursuivre le galant. Elle ferait mieux de les marier ; car, tôt ou tard, ils se rapprocheront et elle les rendra deux fois coupables, puisqu'ils lui désobéiront de nouveau.

« — Veux-tu te taire et ne pas dire cela devant ta fille !

« — Mon cher, ma fille ne sera jamais contrariée dans son inclination, ainsi elle ne pensera guère à nous désobéir.

« — Pauvre jeune demoiselle, reprenait mon amie Groschen, j'irai la voir tout à l'heure.

« Je l'aurais embrassée de bon cœur pour ces paroles. J'attendais impatiemment la fin du souper. Dès qu'on fut levé de table, j'emmenai Groschen dans le jardin et j'essayai de lui faire comprendre ce qui arrivait. Son intelligence intelligente dévorait mes paroles.

« — C'est votre maîtresse ! s'écria-t-elle, celle que vous pleuriez dans le petit chemin quand je vous ai rencontré ? Oh ! j'irai la voir deux fois plus vite, je lui dirai que vous êtes là, et de ne pas se désoler, puisque vous l'aimez si bien.

« Nous nous entendîmes à merveille à dater de ce moment. J'arrachai une feuille de mes tablettes et j'écrivis quelques mots que Groschen se chargea de remettre, et dès cet instant je repris courage ; j'avais retrouvé si miraculeusement ma maîtresse, qu'il me sembla impossible de la perdre désormais.

« La lettre fut remise ; mon intelligente messagère m'apporta la réponse qui était une action de grâce au Seigneur. Ma belle amie supporterait tout puisqu'elle me savait près d'elle, puisqu'un moyen de correspondre lui était offert. Elle attendait de mes lettres fréquemment, elle m'instruirait de ce qui arriverait ; elle m'engageait à retourner à la ville pour ne pas donner de soupçons, et m'assurait que désormais elle aurait du courage si nous voulions reprendre nos anciens projets.

« Je lui obéis de point en point. Grâce à notre confidente, j'appris qu'il existait un autre chemin qui me conduirait à la ville très promptement, et je me déterminai à rentrer le soir même, bien qu'il fût tout près de dix heures ; une plus longue absence donnerait lieu à des commentaires. Nous convînmes avec Groschen que, tous les deux jours, nous nous trouverions à un rendez-vous d'où elle me donnerait des nouvelles et prendrait des lettres, et que ma belle amie tâcherait de m'écrire le plus souvent possible.

« Je trouvai M. de Châteauneuf fort inquiet. Il me croyait presque enlevé par [illegible] pour [illegible]. Si je n'avais pas reparu le lendemain, on eût fait un mauvais parti à madame Dunoyer ; mes amis étaient furieux.

« On ne me parla plus de rien [illegible] de vie ordinaire [illegible] propose beaucoup de divertissements [illegible] qu'ils ne m'en laissent pas [illegible] de moutons, assez [illegible] premier rôle dans mon [illegible] amoureuse [illegible].

« La correspondance [illegible] se voir pas moins [illegible] elle trouvait [illegible] savoir et lire [illegible] de la patience [illegible] qu'elle souffrît [illegible] le cœur, et elle [illegible].

« Mon père m'écrivait que je pouvais revenir, qu'il me demandait que de paraître chez son procureur et m'entendre à l'étude des lois. Il ne m'empêchait pas de suivre ma vocation poétique si je pouvais mener l'une avec l'autre ; il me remettait même l'argent laissé par mademoiselle de Lenclos pour m'acheter des livres. A la

condition [illegible] j'en prendrais en même [illegible] pour sa profession [illegible] celle que je convoitais [illegible] donc seulement [illegible] concession à faire. Je voulais [illegible] en Hollande, je [illegible]

[illegible] se passa madame Dunoyer [illegible] découvrit rien [illegible] résigné et fidèle, [illegible] et fit revenir sa [illegible] la Haye. Notre corre[illegible] soumis si [illegible] ne fut venue à [illegible]. Elle supplia sa maîtresse de l'emmener à la [illegible] s'y refusa point, elle aimait cette enfant [illegible] qui encourageait les ambitions.

« On la décrassa, [illegible] la manière et l'on fit d'elle une soubrette [illegible] madame que Lisette et Marton. Elle fut plus [illegible], nous nous voyions plus souvent, par cons[illegible] les poulets marchaient plus vite. Ils marchèrent [illegible] madame Dunoyer, qui s'y connaissait, trouva [illegible] tranquille et bien courageuse ; elle en chercha la raison et n'eut pas de peine à la découvrir.

« Vous jugez !

« [illegible] pas de rémission. Ma maîtresse fut prise, [illegible] lui laissât le temps de s'habiller pour ainsi dire, et emmenée chez un ministre, l'épouvantail de tout le troupeau. On l'y enferma sous clef, avec défense de [illegible] personne, pas même sa sœur, pas même sa mère ; celle-ci avait peur, je crois, de se laisser séduire aussi et de [illegible] de s'être fidèle.

« Quant à moi, M. de Châteauneuf se montra sévère, il me rappela la parole que j'avais donnée et me représenta qu'en ne la tenant point j'avais manqué à l'honneur.

« — Je vous demande pardon, monsieur, répliquai-je ; mais monsieur votre frère mon parrain, m'a souvent répété qu'en amour les paroles ne comptaient pas, et, en vous donnant celle-ci, je n'avais pas l'intention de la tenir.

« Il n'eut rien à me répondre, c'était la vérité. Seulement, il me prévint qu'il fallait cesser toutes mes entreprises, ou qu'il n'y aurait plus moyen de s'occuper de moi.

« Je répliquai, le cœur très gros, que je le remerciais beaucoup qu'il me fallait en effet renoncer à mes entreprises, puisque mademoiselle Dunoyer m'était ravie, mais que je ne pouvais rester davantage à la Haye, que j'y mourrais de chagrin, en même temps si près et si loin d'elle, et que j'allais prier mon père de me laisser partir pour l'Amérique, puisqu'il me refusait l'autorisation de rentrer dans mon pays.

« Mon protecteur se moqua de moi, m'assura que je me consolerais sans aller si loin, que je ferais mieux de ne pas attendre à le prouver, que c'était du temps perdu et que je m'en repentirais plus tard.

« Je ne m'en suis pas encore repenti.

« Je me complaisais, au contraire, dans mes regrets et ma mélancolie ; je pensais beaucoup, je sondais les impressions de mon esprit et de mon âme ; cette étude ne m'a pas été inutile. Je fus éveillé un beau matin par un coup inattendu.

« Madame Dunoyer avait adopté un singulier plan de vengeance : elle remit mes lettres à sa fille, les arrangea à sa façon et les fit imprimer. C'est le premier de mes ouvrages qui ait vu le jour.

« Il en résulta que toute l'Europe connut cette intrigue et que je fus posé comme un séducteur, moi, l'amant le plus timide de l'univers entier.

« Il y eut à la Haye comme un soulèvement contre moi ; on m'eût lapidé dans les salons si j'y avais paru.

« Mon premier mouvement fut de me défendre et de revendiquer la vérité. M. de Châteauneuf m'en empêcha. Il me représenta qu'en remuant le scandale, je le rendrais plus marquant encore, que je devais seulement désavouer ces lettres falsifiées sans injurier personne, en mettant au défi mes accusateurs de me montrer les originaux.

« Je fis une réclamation très mesurée dans la *Gazette de Hollande*, je l'adressai à l'éditeur en plaçant madame Dunoyer hors de cause et sans avoir même l'air d'admettre qu'elle eût pu s'en mêler en quoi que ce fût. La lettre calma un peu mes adversaires, c'est-à-dire le monde des salons ; car pour madame Dunoyer, rien n'aurait pu la calmer qu'une soumission et des excuses de ma part. Mon père me fit dire que je pouvais rentrer chez lui ; je ne me fis pas prier pour sortir d'un pays où j'avais tant souffert et où je ne conservais plus aucune espérance.

« Depuis lors, je n'ai plus revu mademoiselle Dunoyer et j'ignore ce qu'elle est devenue...

Voilà quelles furent les premières amours de Voltaire : j'ai pensé qu'il serait curieux de les faire connaître ; elles ne sont pas très répandues dans le monde, et l'on ne s'occupe guère de lui à ce point de vue.

— Avez-vous eu d'autres maîtresses ? lui demanda madame de Parabère, curieuse comme une jeune chatte.

— Quant à cela, madame, j'en ai eu plusieurs : j'ai eu d'abord *la Henriade*, puis *Œdipe*, puis la Bastille s'il vous plaît, puis madame la maréchale de Villars, que j'ai adorée et qui ne me l'a jamais rendu. J'ai fait un nouveau voyage en Hollande avec l'excellente madame de Rupelmonde, que je n'adorais pas et qui m'aimait. Je me suis occupé de bien des ouvrages, j'ai mille plans dans la tête, et je suis décidé à devenir quelque chose dans ce siècle-ci, ne fût-ce que pour punir madame Dunoyer de ne m'avoir pas accepté comme gendre.

Je crois qu'en effet la Dunoyer, si elle a vécu, a dû se repentir souvent d'avoir enlevé sa fille à un parti de cette importance-là.

Nous avions donc écouté Voltaire et le temps ne nous avait pas semblé long. Nous nous disposions à nous séparer, lorsque les battants de la porte du pavillon s'ouvrirent, et un des huissiers annonça :

— Son Altesse royale, monseigneur le régent.

XLVIII

Madame de Parabère se leva d'un mouvement brusque, comme si un serpent l'eût piquée. Voltaire et d'Argental se tinrent en arrière, saluant profondément et assez embarrassés de se trouver là. Moi, je restais debout à ma place, ne croyant pas avoir rien à faire en tout ce qui se passerait. Le régent s'aperçut du trouble qu'il apportait.

— Je vous dérange peut-être ? demanda-t-il.

— Peut-être, monsieur, reprit avec hauteur madame de Parabère, du moins l'on ne vous attendait pas.

— Et vous, madame, ajouta le prince en se tournant vers moi, est-ce que je vous dérange aussi ?

— Nullement, monseigneur ; nous écoutions M. de Voltaire.

— Eh bien, ne puis-je l'entendre aussi ?

— M. de Voltaire allait se retirer, M. d'Argental également, et nous...

— Qu'à cela ne tienne ! je ne les retiens pas, répliqua le prince avec le plus aimable sourire de congé.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et, saluant encore, ils sortirent.

Madame de Parabère les regarda tant qu'elle put les voir ; ensuite elle se retourna, d'un mouvement lent et gracieux vers le prince, et lui demanda ce qu'il venait faire chez elle à une pareille heure.

Celui-ci se trouva légèrement embarrassé, il affecta la plaisanterie.

— Ce que j'y viens faire, madame ? Mais ce que j'y suis venu faire tant de fois, depuis plusieurs années, souper et causer avec vous, si vous le voulez bien.

— Nous avons soupé, monseigneur ; on va vous faire servir, si vous le désirez ; quant à causer, je ne suis pas en train, madame du Deffand me remplacera.

— Mon Dieu ! marquise, quel changement ! Quoi ! vous avez déjà soupé, de si bonne heure ? Quoi ! vous refusez de causer, avec Philippe d'Orléans surtout ?

— Avec Philippe d'Orléans plus qu'avec tout autre, monseigneur.

— Et pourquoi ?

— Si Votre Altesse n'a pas de mémoire, moi, je me souviens.

— De la rancune ? Allons, marquise, ce n'est pas bien. Nous sommes au moins de vieux amis, si nous ne sommes plus que cela.

— Encore moins cela qu'autre chose, monsieur.

— Vraiment ?

— Et vous devez le comprendre. L'amitié se joint à l'estime, sans l'estime pas d'amitié, et je ne vous estime pas ; donc, je ne puis être votre amie.

Le régent rougit et se troubla de nouveau.

— On ne dit pas ces choses-là devant témoin, madame.

— Madame du Deffand était présente lorsque je vous l'ai dit pour la première fois, monsieur ; d'ailleurs, je ne crains pas les témoins, moi, et je vous le dirais devant toute la terre.

— Alors, madame, prenez que je ne suis pas venu, et permettez que je rentre au Palais-Royal sans tarder davantage.

— A votre aise, monseigneur. J'ai l'honneur de saluer Votre Altesse, et j'aurai celui de la reconduire, ainsi que c'est mon devoir.

Le prince éclata de rire.

— Allons, c'est bien joué ! vous êtes superbe dans vos colères ; mais nous ne nous séparerons pas ainsi.

— Je vous demande pardon, monseigneur, nous nous séparerons.

— C'est bien résolu ?

— Absolument résolu.

— Adieu donc, madame.

— Adieu, monseigneur

— Je m'en irai seul? Vous ne voulez pas même me tenir compagnie quelques heures, par pitié, par charité? Je suis triste, j'ai des embarras inextricables autour de moi, et pas un ami ce soir pour me consoler.

— Vous avez cent amis, monsieur; appelez-les. Appelez vos maîtresses, madame de Sabran, madame de Tencin,

— Un instant encore, je vous prie.

— Puisque je suis chassé, madame, je vous offre une place dans mon carrosse; à cette heure personne ne vous verra et vous me rendrez un vrai service, en ne me laissant pas rentrer tout seul.

— Vous voulez emmener la marquise au Palais-Royal?

— Pourquoi pas, si cela lui convient?



On fit d'elle une soubrette non moins mutine que Lisette et Marton.

madame de Phalaris, et bien d'autres, dont le nom ne me revient point, j'ai oublié cette litanie.

J'aurais voulu faire comme Voltaire et d'Argental. J'eus l'idée d'en essayer et de disparaître sans rien dire. Je me levai doucement, pensant qu'on ne faisait pas attention à moi, et je me glissai vers la porte

Mais madame de Parabère me guettait; elle s'écria pour me rappeler

— Où allez-vous? dit-elle

— Je rentre chez moi, lui répondis-je embarrassée. Il me semble qu'il en est temps.

— Ce n'est pas moi qui m'y oppose.

— Bien vrai?

— Oh! parfaitement vrai.

— Un instant, monseigneur! repris-je; on dispose de moi, à ce qu'il paraît, sans mon autorisation, il ne s'agit pas du consentement de madame de Parabère, il s'agit du mien.

— Ma chère amie, vous y devriez aller pour vous instruire, mais n'y retournez pas demain. M. le régent est bon à voir une fois, on en garde un charmant souvenir alors.

— Vous [illegible] les honneurs de m[illegible], madame ; [illegible] ou bellâtre [illegible] même [illegible] n'empêche pas [illegible] gage seule [illegible] ne le voudra [illegible] d'esprit monseigneur.

— [illegible] donc un sot, à votre [illegible] ?

— Je ne dis pas cela, [illegible] qu'elle ne parle pas.

— Le silence est donc [illegible] ?

— Il y a des gens [illegible] bavard, et, prenez-y garde, la marquise [illegible]

— Ne [illegible] Serez-vous impitoyable comme madame [illegible] Il y aurait charité à me défendre.

— Monseigneur, [illegible] me défendre moi-même.

— Prenez garde, [illegible] c'est avouer le danger.

— D[illegible] question, madame.

— [illegible] de cette sorte question, vous eussiez [illegible] au passage.

— [illegible], vous vous moquez de moi, et vous [illegible] puis qu'il ne lui parle.

— [illegible] ne plaisantais pas [illegible] écoutez-moi [illegible] êtes dite, vous arrivez à Paris, vous [illegible], que nous avons envoyé bien loin, pour [illegible] et nous aussi. Vous avez plus d'esprit [illegible] nous, profitez de la circonstance, faites donc [illegible] de nous n'a su faire ; allez-vous-en avec ce [illegible] qui s'ennuie ce soir, tenez-lui une compagnie [illegible], sans le regarder autrement que comme un [illegible], prenez-lui ce que vous êtes, ce que c'est qu'une [illegible] votre mérite, qui ne lui demande rien, et qui [illegible] lui accorder. Ce sera une originalité dans votre vie [illegible] dans la sienne. Je souhaiterais bien d'être à votre place, je n'hésiterais pas, je vous en réponds. Vous aurez de Philippe d'Orléans ce que nulle n'en a jamais eu.

— C'est vrai, répliqua simplement le prince.

— Ne craignez rien. Vous ne le connaissez pas, il est parfaitement gentilhomme dans ses façons. Il ne sera que ce que vous voudrez ; il ne vous dira pas un mot que vous ne puissiez entendre. Je ne sais pas un homme plus respectueux, quand on lui impose le respect.

— [illegible] vous me faites trop de grâce ; voilà que vous me flattez maintenant au lieu de vos injures de tout à l'heure.

— Je suis fantasque et je ne dis pas deux minutes de suite la même chose, vous le savez. Il me paraît original de vous mettre en face l'un de l'autre, ce soir ; je suis [illegible] d'apprendre demain ce qu'aura produit une conversation entre vous deux, dans les circonstances où nous sommes. Si vous êtes spirituels, vous conviendrez que j'ai raison, et vous vous empresserez de vous en aller tout à l'heure, pour avoir plus de temps à rester ensemble.

Je ne m'expliquais pas la raison qui poussait madame de Parabère à me vouloir envoyer presque malgré moi à ce [illegible] la regardai [illegible] et il me [illegible] parlait vrai et qu'elle n'avait pas d'arrière-pensée [illegible] était franc. Cette étrange créature n'a jamais [illegible], elle était moins pervertie qu'on ne le [illegible] était son guide ou plutôt son maître [illegible] de raison admirables, [illegible] du sens et du tact, la minute d'après, elle [illegible] d'extravagances à la faire mettre aux Petites-Maisons.

M. le régent [illegible] presque sans répondre, il n'insistait pas [illegible] je [illegible] de ma vie si embarrassée [illegible] de céder [illegible] envie de voir de près [illegible] dont on parlait [illegible] fort.

[illegible] Parabère [illegible] éclair de son tact intermittent.

— Vous ne voulez [illegible] dit-elle. N'en parlons plus [illegible] la satisfaction de [illegible] Vous avez l'air d'une [illegible] tout les [illegible]

M. le régent se mit à [illegible] peu aussi [illegible] d'embarras l'un et l'autre.

[illegible] M. le duc d'Orléans avait [illegible] rouge [illegible] m'ouvrait [illegible] me promettant [illegible]

[illegible] la reconduite [illegible] un engagement [illegible] de ne pas aller plus loin [illegible] sais bien [illegible] se faire d'idée de ce qu'était [illegible] de la Régence et de [illegible] les plus sages n'y résistaient pas.

XLIX

Le carrosse de M. le duc d'Orléans attendait, un carrosse simple, sans armoiries, tel qu'il les prenait pour ses excursions amoureuses. Il y était seul ; cela lui arrivait souvent, il aimait à se débarrasser de son entourage. Moi, je n'en avais pas, madame de Parabère devait me renvoyer, c'était convenu. Enveloppée dans un coqueluchon, avec ma jupe d'indienne courte et mon mantelet de taffetas noir, je ressemblais, en effet, beaucoup plus à une fille de chambre qu'à une marquise.

Le prince me donna la main, me fit monter la première ; j'étais si troublée, que je n'entendis pas les ordres qu'il donna. Nous étions près du Palais-Royal, loin de chez moi, je devais facilement m'apercevoir du lieu où il me conduisait, mais, je l'avoue, je n'y pensai point.

M. le régent ne me dit pas un mot. Pour rompre le silence que je gardais, il hasarda quelques observations sur le temps et sur la chaleur ; je ne lui répondis pas.

— Où ordonnez-vous que je vous conduise, madame ? dit-il.

— Chez moi, répliquai-je d'une voix émue et indécise.

— Cela est bien décidé ? Vous me refusez la légère condescendance que je vous ai demandée ?

— Mon Dieu ! monseigneur, que vous importe ? Je suis une étrangère pour vous, je n'ai pas l'honneur d'être de l'intimité de Votre Altesse royale, c'est la troisième fois que nous nous rencontrons ; je ne suis qu'une pauvre provinciale, bien ignorante et bien éloignée des habitudes de la cour, je vous ennuierais.

— Le pensez-vous, madame ?

— Certes, monseigneur, je le pense.

— Vous ignorez quels sont les ennuis que j'éprouve, je le vois bien, ou plutôt ce ne sont pas des ennuis, c'est de la tristesse.

— Vous, triste, monseigneur ?

— Oui, madame, moi triste, profondément triste, au milieu des orgies, des plaisirs, des amours faciles ; moi, triste, sans amis, sans confiance autour de moi. J'ai des instants de découragement terribles, et celui-ci est un des plus forts que j'aie éprouvés depuis longtemps. Je ne sais pas pourquoi je vous en tourmente, pardonnez-le-moi, et laissez-moi indiquer votre adresse à mon laquais.

Ce n'était pas mon compte. J'avais grande envie de ce tête-à-tête et de ces confidences ; mais je voulais être forcée, et la facilité avec laquelle il y renonçait piquait mon amour-propre et me montrait qu'il n'y tenait guère. Je me trouvais fort embarrassée.

— Monseigneur, dis-je timidement.

— Madame...

— Je suis vraiment affligée des chagrins de Votre Altesse royale, je voudrais...

— Me consoler, mais vous ne vous en sentez pas le courage. Je connais ces paroles, je les ai entendues tant de fois ! Mes maîtresses et mes reines me délaissent lorsque je suis dans mes humeurs noires, jusqu'à ma fille, qui me les reproche. A la cour, lorsqu'on n'amuse pas les gens ou lorsqu'on ne leur donne rien, on n'est bon qu'à laisser dans un coin cuver sa tristesse.

Je fus entraînée par ces plaintes ; il faut penser que j'avais vingt ans, un cœur encore tout provincial et que la jeunesse ne cède ses droits sur personne, si ce n'est sur les monstres, et je n'en étais pas un. J'eus un élan magnifique.

— Moi, monseigneur, je ne vous abandonnerai pas, je vous suis.

— Bien vrai ?

— Bien vrai. Je me croirais coupable en vous laissant seul dans l'état où vous êtes.

— Vous avez raison. Je resterais seul, car Dubois lui-même ne voudrait pas travailler avec moi dans l'état où je suis. Il appelle cela mes jours d'église et prétend que je ne comprends rien.

Il se leva, cria par la portière quelque chose à ses gens ; mon sort était décidé.

Cependant nous allions toujours et nous devions être arrivés, d'après mon calcul. J'en fis l'observation au prince.

— Nous n'allons pas au Palais-Royal, me répéta-t-il.

— Et où donc, monseigneur ?

— Dans un petit [illegible] que je possède auprès de l'abbaye de Longchamps, où je me réfugie quelquefois et que très peu de personnes connaissent. Il ne faut pas que votre acte de charité vous fasse tort, et que l'on vous voie au Palais-Royal. C'est un lieu mal famé où une personne comme vous ne doit pas être exposée à la risée, aux observations des oisifs et des méchants.

Je remerciai Son Altesse comme je le devais ; c'était de sa part une marque d'estime, et je la méritais, malgré mes étourderies. Qu'étaient-ce que des étourderies en ce temps-là ? On eût pu être canonisée si on n'eût rien eu de plus lourd sur la conscience.

La conversation s'engagea dès ce moment, intime et sans prétentions. Le prince me questionna sur ma famille, sur mes projets, sur mes désirs, sur M. du Deffand et ses capacités. Je lui répondis non comme au régent de France, mais comme à un ami — il en avait les façons avec moi — lorsque la vertu la plus sévère n'a rien à y reprendre. Je fis une allusion involontaire à ce respect si flatteur qu'il me témoignait.

— Vous n'avez connu, madame, ni le feu roi, ni feu Monsieur, mon père, vous seriez moins étonnée de ma conduite. Jamais hommes ne montrèrent aux femmes un respect plus profond et des égards plus complets. Louis XIV saluait même les jardinières dans le parc de Versailles, et cela devant toute sa cour, qu'il forçait ainsi à en faire autant. On m'a appris, depuis mon enfance, que la première qualité d'un gentilhomme était justement ce respect et cette déférence envers votre sexe. Jamais, que je sache, aucune dame de qualité n'a été traitée par moi autrement que je ne le fais aujourd'hui, à moins qu'elle ne m'y ait autorisé, toutefois.

Cette explication chassa loin de moi les soupçons et les craintes ; je me sentis parfaitement à mon aise et enchantée du parti que j'avais pris, malgré la voix de la prudence. Le prince me semblait un héros de vertu, affreusement calomnié.

Le temps passa vite en route, et nous arrivâmes. On s'arrêta à la grille d'un jardin, on agita la sonnette. Le carrosse entra, un homme et une femme se présentèrent à la portière, saluèrent très humblement.

— Y a-t-il quelque chose à manger ici ? demanda le régent d'un ton affable.

— Un souper tout prêt, monseigneur ; nous ne sommes jamais pris au dépourvu.

Nous descendîmes, je gardai mon coqueluchon ; le carrosse et les gens disparurent sous une voûte ; il ne resta que l'homme et la femme dont j'ai parlé. M. le duc d'Orléans me tendit la main.

— Venez, madame, et pardonnez-moi la façon dont vous serez reçue ; on ne nous attendait pas.

— Nous attendons toujours monseigneur, répliqua la concierge un peu piquée.

— Je n'ai pas besoin de réclamer l'indulgence alors ; il n'y a pas au Palais-Royal ni chez les plus riches de MM. les traiteurs un cuisinier aussi habile que toi, ma bonne Nanette.

— Et tout le monde ne mange pas de ma cuisine, monseigneur ; vous ne m'amenez pas ici vos poupées et vos débraillés ; vous savez bien que je n'en veux point, quoique ce soir...

Un coup d'œil sur mon costume leste et sur mes bas tirés nous donna la fin de la phrase.

— Jamais, Nanette, tu n'as servi plus grande et plus honorable dame, sois en repos.

— A la bonne heure. Du reste, je le verrai bien.

Cette Nanette était la sœur de lait du prince, à laquelle il avait donné cette délicieuse petite maison, avec de bonnes rentes, à la charge de le recevoir lorsqu'il y voudrait venir. Nanette avait son franc parler, comme le vieux valet de chambre du Palais-Royal. Elle avait accepté le bail et la clause en y en ajoutant une autre à sa façon. Elle ne voulait absolument pas de ce qu'elle appelait des *poupées* et des *débraillés*, point d'orgies, point de débauches, un souper tranquille, jamais plus de deux ou trois personnes, et encore prétendait-elle les choisir.

Les valets et toute la *séquelle* du Palais-Royal, toujours selon les expressions de Nanette, étaient bannis de la petite maison. On les envoyait à un tourne-bride construit exprès. Nanette et son mari servaient seuls à table.

Elle aimait le prince d'une affection très vive, très sincère, très désintéressée. Elle ne lui cachait rien, et, lorsqu'il voulait apprendre la vérité sur l'opinion publique ou sur quelque acte de son gouvernement, il s'adressait à elle.

Strictement honnête femme, elle le sermonnait sur ses mœurs, et surtout sur la conduite de madame la duchesse de Berry dont elle ne pouvait se taire.

— Si j'avais une fille de cette espèce, disait-elle, je la ferais enfermer, et, fût-elle dix fois princesse, elle le mérite encore davantage, car elle doit l'exemple à sa cour.

M. le régent baissait l'oreille sans répondre, tant il sentait la justesse de ces remontrances.

Nanette grondait jusqu'à Madame [illegible] disait-elle, elle aurait dû mettre l'ordre dans sa famille.

— Ah ! si sa mère existait, croyez-vous, madame, qu'elle aurait souffert tout cela et qu'elle n'aurait pas morigéné Philippe de la bonne sorte ? On peut lui passer quelques maîtresses, parce qu'il a une femme qui ressemble à un canapé et à laquelle il ne faut que des coussins pour s'étendre et dormir ; d'ailleurs, il en dépasse au feu roi, notre maître, elle était peut-être bien [illegible] pour être sa fille, je ne dis pas, mais sa femme, [illegible]. Et, si j'avais été Monsieur, si j'avais été vous, si j'avais [illegible] Philippe, je n'aurais jamais accepté cet affront. [illegible] un peu, il n'a pas tort. Seulement, point de ces folles et de ces dévergondées. Ne peut-il donc s'amuser [illegible] ?

Madame de Parabère, madame de Sabran, aucune des maîtresses en titre du prince, ni madame la duchesse de Berry n'avaient mis le pied au *Refuge* [illegible] s'appelait cette maison. Le prince y venait le plus souvent avec des hommes sérieux, quelquefois il y conduisait les rares exceptions qu'il voulait marquer. Jamais il ne manqua à la parole donnée à Nanette. Le cardinal Dubois surtout en était exclu. C'était l'objet principal de la haine de la bonne femme ; elle l'accusait d'avoir perdu le prince, et lui eût fermé la porte au nez.

Je fus introduite à travers plusieurs pièces d'une grande élégance, quoique d'une grande simplicité, dans une salle à manger délicieuse, pleine de fleurs embaumées et d'oiseaux charmants qui, trompés par la vive lumière, chantaient comme en plein jour.

Je jetai mon coqueluchon et ma mante, j'étouffais. Nanette attendait ce moment pour me regarder. Une expression de tristesse se répandit sur son visage.

— Ah ! dit-elle, vous êtes bien jeune, ma chère enfant ! il est temps de vous arrêter en route, n'allez pas plus loin.

M. le duc d'Orléans se mit à rire, d'un rire un peu forcé peut-être.

— Ce n'est pas ce que tu penses, Nanette ; madame est une amie, pas davantage.

— Raison de plus pour s'arrêter en route. Ne sais-je pas où conduisent de pareilles amitiés ? Voyez où vous en êtes arrivé, Philippe, puisque vos vrais amis doivent vous voir en se cachant, en se compromettant, pour ne pas être compromis davantage ailleurs. Je gage que cette brave dame ne va pas au Palais-Royal, elle ?

Je ne répondis point, je voulais laisser M. le régent répondre à sa fantaisie. Il congédia Nanette après deux ou trois phrases assez ambiguës, en lui ordonnant d'apporter le souper.

Quand nous fûmes seuls, il me fit des excuses de nouveau sur les libertés de cette bonne femme, et sur la façon dont elle me parlait ainsi qu'à lui.

— Mais que voulez-vous ! c'est une ancienne amie, et les amis sont si rares dans notre condition, que nous ne saurions trop les conserver.

J'étais loin de m'en formaliser et j'aurais voulu à ce bon prince, auquel je m'intéressais chaque instant davantage, beaucoup d'amis tels que cette femme-là.

L

Le souper fut servi comme par enchantement, et un de ces soupers merveilleux qui semblent éclos sous la baguette d'une fée. Ce n'était pas le luxe et la magnificence d'un palais, c'était mieux. Des cristaux, des porcelaines sans pareils dont les moules étaient brisés, dont les artistes avaient défense de donner des copies. Pas de dorure, une argenterie simple, mais d'un goût merveilleux.

Les mets ne furent pas nombreux, on n'en servit que quatre. J'y touchai du bout des lèvres, je n'avais pas faim. Le régent mangea d'assez bon appétit, sa préoccupation était visible ; Nanette ne manqua pas de le lui dire.

— Vous avez quelque chose, Philippe ; vous souffrez.

— Nanette, répliqua-t-il en souriant, j'ai mes humeurs, mes tristesses.

— Ah ! je sais. Allons ! madame est véritablement une amie, puisque vous l'amenez un jour comme celui-là.

Elle causa avec nous tant que dura le service. Lorsque tout fut fini et que l'on eut posé les fruits, Nanette se retira et nous restâmes seuls.

— Eh bien, me dit le prince, un peu réconforté par la bonne chère et l'excellent vin qu'il avait bu, vous le voyez, madame, ce n'est pas bien terrible, un souper tête-à-tête avec ce régent si [illegible] si libertin. Vous en allez sortir comme vous y êtes entrée et sans qu'un seul mot, un seul geste de lui aient pu vous blesser.

— Cela est vrai, monseigneur.

— Et cependant vous êtes jeune, vous êtes belle, vous avez un de ces esprits qui distinguent une femme et lui marquent une place à part dans l'histoire d'un siècle.

— Mon [illegible] !

[illegible] vous verrez [illegible] si [illegible] mais. Notre [illegible] me trompe [illegible] me laisse faire [illegible]

— Comment avez-vous [illegible], monseigneur ?

— C'est comme si vous [illegible] à un malade. Comment avez-vous le [illegible].

— Cependant...

— Cependant [illegible] de la royauté, tous les plaisirs [illegible] n'est-ce pas ?

— Sans doute ?

— Eh bien, [illegible] je prends des plaisirs pour oublier les [illegible], et les occupations de la [illegible] me tue.

[illegible] de la sorte [illegible]

— [illegible] que je possède, d[illegible] grand cœur, [illegible] avec des enfants comme je [illegible], une femme aimée et quelques [illegible] bien obscure, loin du bruit et [illegible] en famille, honnêtement, tranquillement, en paix avec Dieu, avec mon curé, avec mes [illegible] sans savoir qu'il y ait au monde des rois, des [illegible] des ambitions, des ambitieux, des querelles et des [illegible] c'est là le vrai paradis, celui que je rêve et que je suis condamné à ne connaître jamais.

— On ne se doute pas de cela, monseigneur.

— Non, on ne se doute pas [illegible] ne sait ce que je [illegible] pas même ceux qui [illegible] plus près, car ils [illegible] ce que je pense. Un seul en a [illegible] au fond du cœur et me méprise, pour ce qu'il appelle de la bassesse d'esprit : c'est Dubois. Voilà pourquoi il sait si bien me conduire et profiter de tout avec moi.

J'écoutais ce pauvre prince et je le plaignais fort. Il y avait [illegible] de parfaitement bon et de réellement [illegible], bien qu'il ne fût pas beau, au contraire. Ses plaintes me touchèrent et j'essayai de les adoucir. Il m[illegible] en secouant la tête d'un air de bonté.

— Ce n'est pas tout encore. Je trouverais peut-être un [illegible] à mes ennuis en m'occupant sérieusement des affaires, en songeant en même temps à ma gloire et à celle de mon pays, mais j'ai besoin d'amis, madame, j'ai besoin d'[illegible] sincère, j'ai besoin de m'appuyer sur un cœur véritablement à moi, et ce ne sont pas mes compagnons de [illegible], ce ne sont pas mes fausses maîtresses qui sécheront mes larmes, lorsque je ne puis plus les empêcher de couler.

Si la [illegible] avait été à ma place et qu'elle n'eût [illegible] elle se serait *emballée* d'une passion [illegible] pour ce pauvre régent, qui répéta plusieurs fois [illegible] d'un ton pénétré :

— Personne ne m'aime ! personne ne m'aime !

[illegible] j'étais bien de nature à m'attendrir un [illegible] à la consoler pendant quelques heures, [illegible] de la transformer en jolie [illegible] un sentiment profond n'a jamais été mon fait. Entraînée par la sensibilité de mon âge, où les nerfs sont [illegible] je me pris de pitié et je ne pus m'empêcher de le laisser voir. Le régent n'était pas homme à [illegible] mes impressions. Il s'y trompa comme je m'y trompai moi-même, et, pendant quelques heures, il crut [illegible] de sa douleur, comme je crus très sincèrement av[illegible] chassé de mon souvenir les obstacles de mon passé et les chimères de mon avenir.

J'en fus, je l'avoue, fort heureuse, le prince le fut encore plus que moi. Il sentait plus vivement et il cherchait depuis [illegible] de sa vie pour l'adorer.

Je ne vous raconterai pas ce qui se passa, ce que nous dîmes dans ces moments d'illusions. Il devint pour me plaire [illegible] digne de l'immortalité, il [illegible] tout, il nous [illegible], il chassa ses mauvais conseillers et se [illegible] un aréopage merveilleux. J'écoutais, j'approuvais [illegible] encore. Le jour perçait depuis longtemps à [illegible] les éclats des bou[illegible] pas. Nanette vint nous le rappeler.

— [illegible] monseigneur, dit-elle ; voici le moment de [illegible] gens. Il veut venir vous éveiller dans [illegible]

— Ah ! [illegible] ; tu ne sais pas à quoi tu nous arraches.

— [illegible] Madame peut dormir [illegible] mais vous, il [illegible]

[illegible]

J'étais, quant à moi, tout interdite en ce moment ; il me semblait sortir d'un rêve, et je cherchais quelle suite lui donner, lorsque M. le duc d'Orléans me prit la main et me demanda d'un ton passionné, après le départ de Nanette :

— Où vous conduira-t-on, mon ange ?

Que répondre ? Où aller ? La maison de mon mari et de ma cousine ne me semblait pas devoir s'ouvrir, après cette nuit insensée. Le spectre de Larnage se dressa devant moi et me rejeta l'un devant l'autre les serments prononcés le matin dans un bois enchanté. J'eus un moment d'étourdissement, de folie, je crus que je perdrais la tête, et je ne trouvai pas un mot à répondre, car ce mot eût peut-être été une dureté.

— Je vous demande, belle marquise, bel ange consolateur, où vous voulez habiter désormais, recommença-t-il.

— Chez moi, monseigneur, chez moi.

— Chez vous, sans doute ; seulement, où sera ce chez vous ? Choisissez, la France est grande et tout entière à votre disposition.

Je me sentis blessée, et je retirai ma main, qu'il tenait encore.

— Vous m'en voulez, vous ne me comprenez pas. Puisque désormais c'est vous qui me ferez vivre ; puisque c'est vous qui me ferez [illegible] fort, invulnérable à tous les vices comme à tous les malheurs, il ne faut pas que vous me quittiez. Il faut que je vous voie à chaque instant, que je vous consulte, que je trouve près de vous le courage dont j'aurai besoin ; et, si vous vous éloignez, le diable est bien [illegible], il est très puissant aussi, l'habitude est ancienne, il reviendra avec sa suite de douleur et d'opprobre.

— Cependant, monseigneur, je ne puis...

Lui aussi, comme moi, avait vu s'envoler son rêve avec le jour : il me comprit.

— Ah ! vous vous repentez ! ah ! vous ne m'aimez pas ! s'écria-t-il d'un ton pénétré, j'aurais dû le savoir, j'aurais dû ne pas me lier à votre âge, à votre cœur facile ; je suis trop malheureux et je suis destiné à l'être toujours.

J'étais revenue à moi, il me semblait cruel de le tromper encore ; cependant j'essayai. Je retrouvai quelques douces paroles, quelques regards attendris. Il fit comme moi, il essaya d'y croire ; nous nous aperçûmes parfaitement l'un et l'autre que nous parlions et que nous regardions faux, mais nous nous gardâmes de l'avouer, cela eût été trop pénible.

— Faites-moi conduire chez madame de Parabère, dis-je, comme la conclusion de cette aventure. Je ne prétends pas me cacher d'elle, et j'y trouverai le moyen de reparaître en mon logis sans laisser supposer ce qui s'est passé à d'autres qu'à elle.

Le prince ne fit pas une observation. Cette demande lui apprenait mes intentions positives. En cachant ma faute, je n'y comptais pas donner de suites, ou, du moins, de suites réglées. Nos projets magnifiques s'écroulaient devant ma résolution. Maintenant qu'il était *désennuyé*, peut-être n'en était-il pas fâché, peut-être trouvait-il le rôle de Charles VII près d'Agnès Sorel difficile à soutenir.

Nanette fit revenir les gens ; je partis seule, toujours encapuchonnée, dans le carrosse qui m'avait conduite. Le régent me suivait de l'œil par la fenêtre ; c'était sa dernière bonne pensée qui s'en allait avec moi.

Un autre carrosse l'emmena de son côté, et il reprit sa vie habituelle. Peut-être le souvenir de cette nuit lui vint-il comme un remords. Il envoya chez moi, le lendemain, le mari de Nanette avec son portrait, non pas tel qu'il était alors, mais à l'âge de seize ans, à l'âge de toutes les promesses de sa beauté, de son esprit et de son cœur. Je lui sus gré de cette délicatesse.

Il ne m'a jamais donné que cela ; il est vrai qu'alors je n'aurais pas accepté autre chose.

Madame de Parabère, en me voyant arriver, ne prononça que ces mots :

— Je m'en doutais.

Elle était au lit encore, bien entendu ; mais on m'introduisit, elle en avait laissé l'ordre. Elle écouta mon odyssée sans m'interrompre et sans sourciller.

Je comptais la voir très surprise.

— Je connais cela, me répondit-elle. Il a de ces aspirations au bien qui font [illegible] quand on voit comment il [illegible]. Ceux qui ont [illegible] cet homme sont immensément [illegible] et bien [illegible] enverra ce chafouin de Dubois à tous les diables pendant l'éternité, pour cette abomination.

— Vous l'avez donc vu ainsi ? repris-je.

— Moi et bien d'autres. C'est ce qu'on appelle ses retours de sagesse.

J'en fus profondément humiliée, je l'avoue ; je croyais avoir été la seule [illegible] de ce spectacle ; mon unique faveur avait été le *Rettro* et encore ! qui sait ?

LI

Madame de Parabère me donna de quoi rentrer chez elle sans attirer l'attention. Elle me fit reconduire par un vieil écuyer imbécile qu'elle gardait par charité, et qui n'était bon qu'en porte-respect.

Ma cousine, d'ailleurs, me voyait à peine; ma vie ne lui convenait point. Elle n'en voulait pas être responsable et attendait impatiemment mon mari pour le prier de me loger ailleurs.

Je savais qu'il ne reviendrait pas de sitôt. Comme je me déplaisais fort en ce couvent, je commençai par écrire la première et par annoncer à M. du Deffand ma résolution de prendre un domicile à moi.

Mes amis m'avaient découvert une petite maison assez agréable, dans un quartier retiré, sans voisins; les voisins sont les plaies de la vie. Si j'y voyais encore, je ne resterais pas ici à cause de cela. Mais une aveugle! tout le monde la regarde, n'importe où elle soit. D'ailleurs, je n'ai plus rien à cacher.

Je dormis quelques heures ce jour-là; je me levai sur le soir, et j'étais à peine habillée, que l'on m'annonça la comtesse Alexandrine de Tencin. J'en ai déjà dit quelques mots, je veux couler à fond son chapitre aujourd'hui. Je la voyais assez souvent, sans l'aimer, comme tous ceux qui la connaissaient.

Madame de Tencin, sœur de madame de Fériol, on le sait, avait beaucoup de sa sœur dans le caractère; mais sa beauté, mais son esprit étaient d'un autre calibre. La comtesse Alexandrine tenait une grande place dans le monde, elle y dominait singulièrement, sans être ni aimée ni estimée, je l'ai dit. Sa méchanceté, la façon supérieure dont elle menait sa vie et celle de son frère, le cardinal archevêque de Lyon, son adresse, son intrigue la faisaient redouter partout.

Quant à moi, je ne la recherchais pas. Je m'étais aperçue qu'elle cherchait à me faire parler, pour mieux diriger sa barque au milieu des écueils. Elle me savait fort bien placée au Palais-Royal et à Sceaux, les deux puissances du moment; dès lors elle me ménageait. Je pouvais, dans un moment de détresse, lui être utile à quelque chose.

Avait-elle découvert ma fortune? Avait-elle flairé quelque grâce à obtenir? Elle fut particulièrement charmante. Quant à moi, je ne restai pas en arrière, et nous eûmes, je vous l'assure, beaucoup d'esprit.

Puisqu'elle revient sous ma plume, je ne la quitte plus, et c'est à son tour d'occuper la sellette; elle y aura une bonne place, car peu de vies furent aussi orageuses que la sienne, vous pouvez m'en croire. Je la connais d'original par ses neveux d'Argental et Pont-de-Veyle, qui furent et qui sont encore mes amis, depuis près de soixante et dix ans que nous durons les uns à côté des autres. Ce n'est pas un bail d'un jour et l'on a le temps de causer.

Louise-Alexandrine de Tencin était née avec les plus séduisantes qualités et les plus abominables défauts que Dieu puisse donner à une de ses créatures.

Elle était belle, bien faite, d'un esprit prodigieux; elle prenait tous les masques et tous les visages à volonté; elle avait toujours l'esprit de celui à qui elle s'adressait, ce qui lui fit autant de partisans que d'auditeurs.

Comme elle était la dernière des filles de sa maison, on la destina au cloître, et on la mit de très bonne heure au couvent de Montfleury, près de Grenoble. Dès cet âge si tendre, elle avait une résolution inébranlable et la volonté positive de ne pas se laisser enfermer.

Elle aimait le monde, elle en avait besoin; l'intrigue était sa vie déjà, et, à peine entrée à l'abbaye, elle la bouleversa entièrement. Les religieuses la prirent en amitié, ou du moins les jeunes, à cause de la singulière doctrine qu'elle leur prêcha et des ressources qu'elle trouva pour les amuser.

Elle fit jouer la comédie aux pensionnaires, aux postulantes; elle leur organisa des réunions où l'on appelait toute la province. L'évêque, d'abord un peu récalcitrant, finit par les approuver, lorsque Alexandrine lui en eut démontré l'innocence et la nécessité pour occuper l'esprit des jeunes recluses.

— Cette enfant, disait-il dans son enthousiasme, sera une mère de l'Eglise, une vraie lumière; elle sait tout.

Elle savait tout, en effet, sans jamais avoir appris grand'chose; elle était fort paresseuse pour les études et ne trouvait d'activité que pour le mouvement. Ce monastère se transforma, elle le fit vivre.

Elle resta ainsi jusqu'à l'âge de seize ans. Madame de Tencin venant la voir après le mariage de sa sœur avec M. de Fériol, lui annonça que sa seconde sœur serait bientôt également pourvue, et que, quant à elle, elle devait se disposer à prendre le voile dans trois mois.

— Madame, répondit la novice, je n'en ai aucune envie.

— Allons donc, ma chère! vous êtes fort ambitieuse, et vous ne trouverez nulle part une condition meilleure. Vous serez abbesse avant d'avoir vingt-cinq ans. Quel mari vous donnerait une meilleure place?

— Aussi, madame, je ne veux pas d'un mari.

— Que vous faut-il donc alors? Resterez-vous fille?

— Non, madame; il me faut un chapitre.

— Votre père ne veut pas en entendre parler, ses projets sont arrêtés. Ses deux derniers enfants seront d'Église. Votre frère et vous, vous vous aimez fort, vous vous servirez l'un l'autre.

Alexandrine ne se tint pas pour battue; elle pria, supplia, conjura: rien n'y fit. Elle alla jusqu'à menacer de refuser ses vœux à l'autel; sa mère ne fit qu'en rire, et lui demanda si elle serait plus avancée d'avoir tous les ennuis du couvent sans en recueillir les bénéfices.

Cela fit réfléchir la nonnette. Elle demanda deux mois de plus pour réfléchir encore; on les lui accorda, très décidé à passer outre si les réflexions n'étaient pas favorables.

Alexandrine, toute jeune qu'elle était, comprenait d'instinct que le temps gagné est souvent une grande chose.

Le diable la protégeait; il conduisit à l'abbaye un jeune directeur, nommé, je crois, l'abbé Fleuret, fort zélé, fort pieux, mais aussi bête que saint, ce qui n'était pas peu dire. Mademoiselle de Tencin le connut en huit jours et découvrit en lui le germe d'un auxiliaire.

Elle commença par l'intéresser en lui confiant ses peines et ses combats, en se couvrant à ses yeux d'un masque d'hypocrisie, qui la fit pour lui tout aussi pieuse, tout aussi zélée que lui-même. Seulement, elle déplorait son malheur. Sa vocation ne l'appelait pas au cloître, elle ne s'accoutumerait point à cette vie d'égoïste, son cœur avait besoin d'aimer sur la terre, l'amour de Dieu ne pouvait le remplir tout entier.

Le bon prêtre la plaignit, l'admira, la soutint dans ses combats, publia tout haut qu'elle était forcée, mais qu'elle priait de si bon cœur, qu'elle implorait la vocation à si grands cris, que Dieu ne resterait pas sourd et lui enverrait cette dernière grâce, indispensable à son bonheur, puisqu'elle devait absolument prononcer ses vœux.

Les deux mois s'écoulèrent. Alexandrine protesta toujours: la volonté des parents fut souveraine, elle marcha à l'autel, elle devint professe. Tout eût été consommé pour une autre; pour elle, ce ne fut qu'une vaine formalité. Elle avait son plan.

Elle résista de façon à rendre sa résistance authentique, à démontrer combien elle était contrainte, et combien elle détestait la profession qu'on lui avait imposée.

Cependant elle donna les plus grands exemples de ferveur, elle remplit ses devoirs de façon à édifier ses compagnes et à se faire hautement louer de sa bonne conduite. L'abbé Fleuret la proclamait un ange; il ne voyait rien à lui comparer en ce monde, les plus illustres saintes du martyrologe ne lui venaient pas à la cheville.

Sans s'en apercevoir, sans en avoir l'intention, sans s'en douter, il en vint à ne s'occuper que d'elle. Il l'entendait presque tous les jours en confession et recevait les aveux de sa conscience timorée. Elle s'accusait d'imperfections si légères, qu'il la reprenait même de sa délicatesse. Tout l'effrayait, tout lui portait ombrage.

Peu à peu elle devint triste, elle se mit à jeûner, à macérer son corps; en même temps, ses confessions étaient moins fréquentes, ce qui étonnait fort la communauté. Chaque fois qu'elle approcha des sacrements, ce fut avec crainte; elle cessa de communier même, et, lorsqu'on lui en demanda la raison, elle répondit:

— Je ne suis pas digne de recevoir la visite du Sauveur.

Les plus expertes déclarèrent que sans doute elle essuyait de grands combats, qu'elle regrettait le monde et qu'il ne fallait pas forcer ses scrupules.

Quant à l'abbé Fleuret, qui ne la voyait presque plus, sa vie était décolorée, et il se mourait d'envie d'en apprendre le motif.

Il alla la trouver un matin qu'elle était en oraison dans une chapelle dédiée à la Vierge et située au bout du parc; en l'apercevant, elle tressaillit et baissa la tête.

— Ma sœur, lui dit-il, je ne veux pas vous déranger; mais vous avez besoin de moi, j'en suis sûr, et je suis venu.

Elle se releva, après un moment d'hésitation, et l'assura qu'elle était fort bien, qu'elle n'avait besoin de personne, que de la protection de Dieu et des prières de tout le monde.

— Je suis imparfaite, ajouta-t-elle, vous le savez mieux que personne, mon père; à présent, me voilà dans un temps de sécheresse, où je ne puis approcher des sacrements, où la méditation m'est pour ainsi dire impossible; je dois donc me taire et m'humilier.

— Vous devez vous humilier sans doute, mais vous ne de-

vez pas [illegible] taire, au contraire, vous devez parler, à moi, votre père spirituel, à moi qui ai mission de vous conduire au [illegible] salut. Vous souffrez; quelque mauvaise pensée au [illegible], vous fuyez votre Dieu, [illegible] que vous devriez [illegible] dans ses bras; je vous [illegible] sa parole, je vous [illegible] du courage; avouez tout [illegible].

[illegible] commença puis [illegible] plus, [illegible] puis elle s'arrêta, puis elle recommença de nouveau, puis elle [illegible] encore.

— Je ne pourrai jamais [illegible] elle enfin.

— [illegible] de la volonté, repartit le pauvre homme poussé par son zèle et par le [illegible] qui remplissait son cœur à son insu; [illegible] vouloir.

— Je ne le puis [illegible] parlerai pas, mon père; mais il faut que [illegible] j'en mourrais et je mourrais coupable; je vous [illegible].

— Bientôt?

— Ce [illegible] vous le promets; maintenant, laissez-moi [illegible], laissez-moi me recueillir.

Le [illegible], il avait beaucoup obtenu, il était heureux.

A [illegible] ne quitta pas de la soirée, elle resta dans [illegible] la chapelle; elle en avait la permission. [illegible] qui l'aperçurent se récrièrent sur sa [illegible] et ajoutèrent que certainement elle était malade. [illegible] ta près d'elle, pour s'en informer. Elle la [illegible] et, comme elle lui demandait à voir cette [illegible] que c'était son droit.

— J'écris à mon confesseur, répondit-elle.

[illegible] investigation s'arrêta devant ce mot; la lettre fut [illegible] cette lettre, j'en ai le double, et vous allez la lire. [illegible] vous fera bien connaître la comtesse Alexandrine en y [illegible] à son neveu Pont-de-Veyle qui lui avait demandé cette copie.

[illegible] ne [illegible] lorsque cela ne pouvait lui nuire; elle faisait assez bon marché d'elle-même en ce genre et ne prenait pas la peine de se cacher. Elle tenait fort peu à l'opinion publique; la seule réputation qu'elle tenait était celle de maladresse. A cela près de son esprit, elle permettait de tout calomnier.

Voici donc la lettre:

— Vous voulez savoir ce qui m'agite et me tourmente, mon révérend père, et [illegible] de mon devoir de vous le dire: je vous dois un aveu [illegible] et [illegible], un aveu qui me tue, et qu'il est cependant impossible de vous celer plus longtemps. Sans vous, sans la protection du ciel, je n'ai plus [illegible] voilà [illegible] hélas! je suis une grande pécheresse, je suis une misérable créature, je ne sais comment vous découvrir ce que j'ai dans le cœur, un quel sentiment coupable domine ma vie malgré moi, en dépit de mes efforts.

« J'ai employé tous les moyens de me guérir, hors un seul, et c'est celui-là que je vous demande, c'est celui-là que vous pouvez m'obtenir. C'est un moyen suprême, c'est le [illegible] de mes vœux, et vous ne me le refuserez pas.

« Je ne suis pas faite pour la vie religieuse, mon père. [illegible] vous avez souvent reçu l'aveu de mes combats, de mes douleurs, de ce que j'ai enduré depuis que la volonté de mes parents m'a condamnée au cloître. J'ai prié, j'ai supplié, j'ai demandé à genoux, ma mère a été sourde à ma prière.

« On l'a voulu, j'ai obéi, j'ai prononcé mes vœux. Depuis lors une pensée incessante s'est emparée de mon cerveau, une affection unique domine mon cœur: mes parents m'ont [illegible] dans le sein de Dieu. Je n'aime plus mes parents, et ce n'est pas Dieu que j'aime.

« J'aime un homme, et cet homme, je ne dois pas l'aimer, car il n'est pas libre, car nous appartenons tous les deux [illegible] et l'aimant, je commets un sacrilège. [illegible] je pleure, je souffre, je meurs; cet amour est [illegible] fort que mes forces, plus fort que ma volonté. Il m'entraîne non seulement à ma perte, mais à mon malheur, car [illegible] ne m'aime pas, ne m'aimera jamais; cet homme [illegible] saint pénétré des devoirs de son ministère, et dont [illegible] n'est jamais tombé du ciel sur la terre.

[illegible] savoir cette terrible vérité, la voilà, mon [illegible] telle que Dieu la voit. Le danger est terrible [illegible], vous pouvez m'y soustraire; vous le pouvez, si [illegible] à mes souffrances et à leur suite.

« Il faut [illegible] de ce monastère, il le faut, sous peine d'être [illegible] vie et damnée dans l'autre. Si vous [illegible] de la maison du Seigneur, vous m'arracherez à [illegible], vous me remettrez dans le milieu où je devais [illegible], vous me [illegible] à la honte et à la misère qui m'attendent.

« J'ai confiance en vous, mon père; je vous ouvre mon âme, parce que je connais votre bonté, aussi grande que votre vertu; je vous dis [illegible] seul au monde peut-être [illegible] puiserez dans cet aveu la volonté nécessaire à ma délivrance.

« J'attends et je souffre; si vous tardez, je ne pourrai plus combattre, je succomberai, et je ne succomberai pas seule. L'innocent viendra vers la coupable, ma voix l'attirera à moi, ma voix adoucie par mes larmes; mon cœur, brisé par mes luttes et mon désespoir, y résistera-t-il? le croyez-vous, mon père? J'ai dix-huit ans et je suis belle; il ne le sait pas encore, mais il le saura, mais il le verra quand je lui dirai que je l'aime!

« Le démon m'inspire; c'est lui qui conduit ma plume; c'est lui qui me pousse vers cet abîme, et je vais infailliblement tomber, si votre main secourable ne se tend pas vers moi. Ayez pitié de ma douleur, de mes craintes; sauvez-moi, sauvez-moi, et que Dieu vous le rende!

« Je ne demande pas à rentrer dans le monde; un chapitre s'ouvrira pour me recevoir; mais, au moins, je ne serai plus condamnée à ce silence, à ces murailles, à ce tombeau anticipé; mais au moins la vie m'apparaîtra de loin, j'en entendrai les échos, si je ne puis me jeter dans le tourbillon qui me transporte et m'enivre, et puis j'oublierai... peut-être! »

Au-dessous de ces mots, il y avait ceci, de la main de la chanoinesse:

« Vous comprenez, mon cher enfant, que je n'en pensais pas un mot, pour lui du moins, et que, si j'avais envie de rentrer dans le monde, un pauvre prestolet, un abbé crotté tel que celui-là pouvait tout au plus me servir d'instrument. »

Cette comtesse Alexandrine était une misérable créature qui m'a toujours inspiré une répulsion épouvantable. Certes, je ne suis pas dévote et je ne saurais l'être; j'en aurais envie que je ne le pourrais pas, avec la meute qui m'entoure. Ils ne permettraient pas qu'un prêtre m'approchât, même dans le couvent que j'habite, autrement que pour la conversation la plus banale.

Eh bien, quelquefois, souvent, j'ai envie de me soustraire à leurs moqueries, de rentrer dans le sein de cette religion où je suis née, que ma mère, que ma tante ont servie avec tant de ferveur. Je ne veux pas mourir en païenne; la mort n'est désarmée que par cette main divine, qui porte l'espérance et qui détache doucement des biens de cette vie. J'ai vu mourir Aïssé; elle est au ciel. J'ai vu mourir des méchants, des impies; ils sont en enfer, et je ne veux pas y aller comme eux.

Madame de Tencin était une habile personne; l'on dit qu'elle a eu bien des terreurs aussi. Les plus fameux philosophes en ont. Voltaire n'a-t-il pas communié, lorsqu'on l'a effrayé des diables, de leurs cornes et de leurs queues!

LII

Il était facile de se figurer la terreur de ce bonhomme de prêtre, très timoré, très craintif, en lisant une pareille lettre. Il ne comprit pas au juste qu'il s'agissait de lui, bien que l'épître fût d'autant plus claire qu'elle ne voyait pas un autre homme, si ce n'est le sacristain, ou M. l'évêque de Grenoble, vieillard de plus de quatre-vingts ans. Il se sentit frémir des pieds à la tête; car, en sondant sa conscience, il découvrit que cet amour coupable, il était très près de le partager, s'il ne l'avait pas devancé déjà.

Ce fut pour lui un coup de foudre, il en tomba malade et resta quinze jours sans reparaître au couvent. Sa première idée fut de quitter sa charge et de demander un remplaçant: des lettres réitérées et du même style le confirmèrent dans cette idée: il faut fuir le danger si l'on n'y veut pas succomber.

Il eut ensuite une autre pensée: c'est que sa conscience ne lui permettait pas de laisser dans la communauté une brebis galeuse qui pourrait, non seulement se perdre, mais compromettre les autres. Elle demandait à sortir du cloître, ses vœux avaient été forcés, il le savait; il pouvait en témoigner à ses supérieurs ecclésiastiques sans manquer au secret de la confession, elle le lui avait dit et répété mille fois. Après avoir réfléchi, il se décida et commença les démarches.

La belle n'en voulait pas davantage. Il la vit une fois pour le lui annoncer, puis il alla s'installer à Grenoble, et jura qu'il ne reviendrait pas à Montfleury qu'elle n'en fût dehors.

L'évêque était un saint homme, un bonhomme, encore très ingambe malgré son grand âge; il résidait à son évêché depuis plus de trente ans et connaissait toutes ses ouailles. Il écouta les réclamations de l'abbé Fleuret, alla lui-même

interroger mademoiselle de Tencin. Après l'avoir vue et entendue, il comprit que sa vocation l'appelait ailleurs, qu'elle ferait une mauvaise religieuse, et qu'elle amènerait peut-être quelque scandale dans l'Eglise.

En conséquence, il se chargea d'obtenir son changement d'observance, d'annuler des vœux prononcés par les lèvres seulement, ou plutôt de les modifier en ces vœux élastiques des chanoinesses, qui ressemblent à tout, excepté à la vie religieuse.

En quelques mois, la chose fut faite. La sœur Augustine fut transformée en comtesse Alexandrine de Tencin, chanoinesse du chapitre de Neuville, un des moins courus en ce temps-là.

On juge avec quelle joie cette nouvelle comtesse jeta son voile aux nuages. Elle dit adieu à ses compagnes avec toute sorte d'attendrissements, elle jouait déjà la comédie à miracle ; elle les chargea de ses souvenirs et de ses remerciements pour le cher directeur, auquel elle devait la grâce de ne pas rester plus longtemps exposée à un sacrilège ; mais elle ne lui écrivit rien, il n'était plus nécessaire à ses vues, c'était un instrument à briser et à jeter loin d'elle.

Elle n'y manqua pas dans tout le reste de sa vie, et elle commença cette fois.

Après avoir passé quelques semaines dans sa famille, elle fut conduite à son chapitre par son frère, l'abbé de Tencin. Leur grande intimité, dont on a tant et si bêtement parlé, s'établit alors. Je ne gâte pas la comtesse Alexandrine, je reconnais ce qu'elle eut de torts, et ils furent grands ; mais je ne puis lui laisser attribuer des crimes semblables à celui-là. Elle aimait son frère, ce qui était naturel ; c'est peut-être le seul sentiment louable de sa vie, ne le lui ôtons pas par de sales propos. Elle ne fut pas non plus la mère de d'Alembert, et je l'ai souvent répété à celui-ci, lorsqu'il se rengorgeait pour le faire croire. Qui dit philosophe, dit vaniteux.

Madame de Tencin eut beaucoup d'amants, je ne prétends pas le dissimuler ; mais ses enfants moururent au berceau, je l'atteste, et, par conséquent, elle ne les renia pas. Vous allez savoir son histoire aussi bien que moi ; vous pourrez ensuite l'attaquer ou la défendre selon qu'il vous plaira, mais avec justice au moins.

La comtesse Alexandrine était trop habile pour ne pas se conduire à son chapitre de façon à s'attirer la bienveillance et l'amitié de tout le monde. Elle débuta, comme à Montfleury, par les amuser, tout en se montrant très régulière et en ne laissant pas de prise à la critique. Il ne fut pas de chanoinesse qui ne la prît en affection et qui ne chantât ses louanges.

On en écrivit à ses parents, à l'évêque de Grenoble qui l'avait recommandée, on le remercia du précieux cadeau qu'il avait fait au chapitre, et on le supplia d'employer encore son crédit pour que la prébende de la nouvelle venue arrivât bientôt à la plus forte somme, acquise d'ordinaire par l'âge ou par un mérite transcendant.

Ce n'était pas qu'elle l'eût demandé : madame de Tencin ne regardait pas à si peu, et elle avait d'autres projets. Elle laissa faire, elle montra une reconnaissance très vive, elle fut plus charmante encore. Elle s'astreignit aux règles, annonçant hautement qu'elle n'avait pas quitté son cloître pour mener une vie plus relâchée, mais parce qu'elle ne se sentait pas assez parfaite pour l'observance exacte des lois sévères de saint Augustin ; je crois que l'abbaye de Montfleury était habitée par des augustines.

Ainsi elle était souvent des heures entières à l'église. Dieu sait ce qu'elle y pensait. Elle faisait honte par sa conduite aux autres chanoinesses, un peu mondaines, comme elles le sont toutes, mais sans se permettre une critique ou une observation.

Pendant ce temps, elle creusait sa mine sans qu'on s'en doutât. Madame de Tencin ne comptait pas passer sa vie à Neuville, ce n'eût été que changer de prison ; elle voyait devant elle Paris, ses intrigues, son éclat et ses aventures : il fallait y arriver, et y arriver convenablement. Madame sa mère ne l'y eût pas envoyée, et surtout elle n'eût pas pu lui procurer les moyens d'y vivre.

La comtesse Alexandrine s'introduisit tout doucement dans la confiance de l'abbesse ; elle la flatta, la caressa tellement, qu'il fut impossible à celle-ci de se passer d'elle et qu'elle captiva toute sa confiance. L'abbesse lui annonça un jour qu'elle la prenait pour son secrétaire, et qu'en cette qualité elle entrerait au conseil.

A vingt ans ! c'était un triomphe, cela ne s'était jamais vu. La comtesse n'en montra que de la reconnaissance et resta modeste, de façon que personne n'en prît ombrage, au contraire.

Elle se fit ainsi pardonner sa faveur.

Dès qu'elle eut connaissance des affaires, elle s'y introduisit et s'en empara si bien, qu'elle les conduisit toutes. Son bonheur voulut que justement le chapitre fût en litige avec un seigneur voisin pour certains privilèges que les chanoinesses ne consentaient pas à abandonner. La cause se discutait à Lyon ; mais elle se discutait aussi et surtout à Paris, devant le conseil du roi.

Madame de Tencin prétendit que l'affaire était mal défendue, mal présentée, et montra des lettres prouvant, clair comme le jour, qu'elle serait perdue si on continuait de la sorte.

— Il faudrait là quelqu'un qui s'occupât exclusivement de ce procès, dit-elle timidement.

— Sans doute, répondit-on ; mais qui ?

— Ah ! c'est difficile !

Alors, chacune de ces dames de donner son avis.

— Je ne sais pas pourquoi les chapitres n'ont point de plénipotentiaires près de Sa Majesté, car nous sommes des espèces de puissance. Nous avons des vassaux, nous avons des tenanciers, nous avons des intérêts graves à la cour.

— C'est une idée à examiner.

— Je vous y engage beaucoup, madame. Songez à quelle importance acquerrait ainsi le chapitre de Neuville.

— Vous avez raison.

— Nous devons choisir une personne capable de représenter madame l'abbesse et le chapitre, qui nous fasse honneur de toutes façons.

— Quelque dignitaire de l'Eglise.

— Non pas, une de nous ; on ne fait jamais mieux ses affaires que soi-même.

— Qui cela ?

— Ah ! je l'ignore.

— Nous avons plusieurs de nos dames en congé, mais pas une d'elles ne réunit les qualités nécessaires.

— La première, c'est l'intelligence.

— Puis la mesure.

— Puis le tact.

— Puis la beauté, qui ne gâte rien.

— Et la conduite la plus régulière.

— Mais c'est une perfection que vous demandez là, mesdames ? conclut l'abbesse.

Chacune donnait son avis et lançait son mot, excepté madame de Tencin, qui, depuis qu'elle avait proposé la chose, gardait un absolu silence et observait.

— Et vous, comtesse Alexandrine, lui demanda l'abbesse, vous vous taisez ? quelle est votre pensée ?

— Je pense que vous avez raison, madame, et que ces dames exigent une perfection impossible.

— Non pas, reprit une vieille, nous la trouverons sans aller bien loin.

— Et où donc ?

— Vous, madame de Tencin.

— Moi !

Et elle rougit de plaisir d'être enfin arrivée au but de ses désirs ; on prit cette rougeur pour de la modestie.

— Eh ! certainement, poursuivit l'abbesse. Seulement, comment ferons-nous pour nous passer d'elle ?

Un grand soupir fit le tour du cercle et répondit à la question.

— Mesdames, murmura la comtesse, vous me confusionnez, vous me faites trop d'honneur, je ne suis pas digne...

— Vous êtes digne de tous les éloges et de tous les honneurs. Voilà qui est convenu, vous nous représenterez.

— Comment reconnaître... ?

Elle se fit prier huit jours, répétant que c'était pour elle un trop grand sacrifice, qu'elle haïssait le monde, qu'elle voulait vivre dans la retraite ; enfin les faux-fuyants de l'orgueil et de l'hypocrisie, auxquels on se laisse prendre et qui réussissent toujours.

Admirez comment, dans une assemblée nombreuse, s'il se trouve un être perverti et intelligent, il conduira les autres et trouvera le secret de se faire admirer. Les gens prime-sautiers, les gens loyaux n'avancent à rien sur la terre et dans la société telle qu'elle est faite de nos jours. Je le sais par moi-même et par ce que j'ai vu. Dans les rares occasions de ma vie où je me suis laissé emporter par mon cœur, je n'ai jamais manqué d'en être dupe, voire même dans mon affection pour M. Walpole, qui m'en cherche querelle d'un bout de l'année à l'autre, et cela, parce que je l'aime trop.

Il ne verra ceci qu'après ma mort, aussi je ne me soucie guère d'être grondée, je n'y serai plus pour l'entendre.

Je n'ai jamais aimé qui que ce soit autant que lui, j'en puis répondre. Je n'avais pas ces affections pour Formont, pour le président Hénault, pour Pont-de-Veyle, ni pour aucun autre. C'est bien la peine d'arriver à être une vieille presque octogénaire, aveugle, pour avoir de ces sentiments-là !

Revenons à madame de Tencin, qui n'en a jamais eu ni jeune ni vieille.

Il fut donc arrêté qu'elle partirait pour Paris, comme représentante du chapitre, qu'elle correspondrait directement avec madame l'abbesse et le conseil, qu'elle aurait pleins pouvoirs, qu'elle recevrait une rétribution annuelle assez considérable pour soutenir la dignité de sa position, qu'elle reviendrait chaque année rendre ses comptes et prendre de nouvelles instructions, dans la saison qui lui semblerait la

plus [illegible]. A cela près pleine [illegible] pleine liberté [illegible] agréments les plus flat[illegible] que l'on at[illegible] elle.

[illegible] au comble de ses v[illegible] Alexandrine [illegible] encore pour [illegible]. Elle se [illegible] elle hésita, elle fit [illegible] un sacrifice [illegible] en quittant [illegible] joua enfin une [illegible] si parfait[illegible] son départ il n'était pas un être [illegible] la crût la plus malheureuse personne [illegible] admirât son dévouement au bien de [illegible].

Le train qu'on lui [illegible] elle n'en voulut pas davantage une [illegible] depuis. Elle se réservait de mieux [illegible] de la première couchée [illegible] à Paris, elle connaissait son [illegible] qu'on devait attendre de cet abbé [illegible] pour le moins, mais plus accessibl[illegible] capable de se laisser influencer [illegible] souvent à sottises, sans quoi, il en eût [illegible] a fait.

L'a[illegible] garçon, il avait comme Alexandrine [illegible] une grâce sans pareilles. Madame de [illegible] valoir et leur autre sœur avait plus [illegible] le cardinal et la chanoinesse; il y a [illegible] que je dirai plus tard, je ne m'en sou[illegible] je le demanderai à d'Argental la [illegible] je le verrai.

[illegible] an de plus que sa sœur; en recevant sa [illegible] se hâta d'accourir, d'autant plus qu'elle avait pourvu au voyage avec l'argent du chapitre, bien entendu.

Ce fut pour eux une grande joie que de se revoir, car ils s'aimaient d'une amitié sans pareille. Ils prirent d'abord leurs arrangements tout à leur aise, ils eurent ensemble une de ces conversations qui décident l'avenir. Ils se jurèrent aide, assistance mutuelle, confiance absolue et indulgence plénière. Ils ne venaient pas à Paris pour s'y faire canoniser. Ils savaient d'avance que, pour attraper la fortune, lorsqu'on part de bas étage surtout, il ne faut pas être difficile sur les moyens.

Leur vrai nom était Guérin; celui de Tencin venait d'une petite terre et l'illustration de la famille n'était ni grande ni ancienne. Le grand-père, assurait-on, était serrurier, et les plus huppés arrivaient jusqu'au parlement de Grenoble, pas davantage.

C'était donc une grande entreprise que d'atteindre bien haut avec de pareils antécédents et si peu d'aide; ils ne reculèrent pas cependant, et ils firent bien.

LIII

Madame de Tencin fit tout de suite d'excellentes connaissances [illegible] par les lettres de recommandation de son abbesse, et puis par sa sœur, madame de Fériol, fort liée avec le maréchal d'Uxelles, et qui voyait la bonne compagnie.

Elle plut beaucoup à Paris, comme à Montfleury et à Neuville; elle ne s'y cacha pas et voulut au contraire mettre toutes voiles dehors, afin de se faire des partisans. Vous jugez si elle en eut! Jeune, belle, adroite, d'un esprit adorable, et disposée à bien accueillir les chalands, tout autant qu'ils lui plaisaient néanmoins et qu'ils pourraient lui être bons à quelque chose.

Sa grande ambition était d'arriver à la cour; mais, pour cela, il n'y avait pas d'apparence. Les preuves ne se pouvaient faire; heureusement, le chapitre de Neuville n'était pas celui de Maubeuge ou celui de Remiremont; sans quoi, toutes les intrigués du monde ne l'y auraient pas introduite. Les chanoinesses l'eussent lapidée plutôt que de la recevoir [illegible] de la cour, ou du moins faute de Versailles, elle vit [illegible] qu'il y avait de mieux à Paris. Sauf le roi et les [illegible] elle fut reçue des gens les plus difficiles comme une [illegible] très bonne à fréquenter, et elle en profita bien.

[illegible] successivement des amants distingués et riches; elle [illegible] demanda rien pour elle, mais tout pour son frère [illegible] successivement avoir plusieurs bénéfices, plus [illegible] lucratives. L'abbé aimait beaucoup l'argent [illegible] guère. Sobre, sans goûts prononcés pour [illegible] les plaisirs de l'amour, elle n'avait pas besoin [illegible] bien pour en avoir.

Tout alla [illegible] la mort du feu roi. Ils accrochèrent à droite [illegible] qu'ils pouvaient, sans avoir rien de positif. A [illegible] la comtesse Alexandrine jeta ses plombs du côté de M. [illegible] et, à force de démarches, de requêtes et de den[illegible] vint à bout de le voir. Il la trouva belle, il la trouva agréable, il le lui dit, en demanda la récompense, l'obtint et en resta là dès le premier jour. Non qu'elle ne tînt toutes les promesses de sa beauté, mais parce qu'elle eut la maladresse de lui parler des affaires de l'Etat, qu'elle comptait déjà gouverner avec lui, en des moments où l'on ne parle que des affaires d'amour.

— Je n'aime pas les femmes qui m'interrogent ainsi dans mon alcôve, dit M. le régent: lorsque la comtesse de Tencin reviendra, on lui dira toujours que je suis au conseil, fût-il même deux heures de la nuit.

Je vous prie de croire que M. le duc d'Orléans se servit d'autres termes que ceux-là; il ne prenait pas de mitaines en pareils cas, et il en disait de belles.

Cette intimité n'eut donc pas de suites, à la grande humiliation de la chanoinesse, qui ne s'en consolait pas.

Elle avait la rage du gouvernement et tourna ses visées du côté de l'abbé Dubois, ce vilain chafouin, perdu de toute espèce de maladies et incapable d'être mieux qu'un prétexte d'amour.

Il fut moins difficile que son maître et se laissa prendre au traquenard. Il courut à cette époque des conversations entre eux au sujet de la comtesse, dont on fit des noëls incroyables. Je ne m'en souviens plus; je les ai cherchés dans mes papiers et ne les trouve point.

Ce commerce resta caché pendant assez longtemps, puis il éclata. Madame de Tencin se fit hardiment le canal des grâces; elle dirigea, elle se plaça droit à la tête de la maison du ministre. Sans y demeurer, elle y passait sa vie, elle recevait, elle éconduisait les importuns, accueillait les favoris. Dubois la laissait faire, et, lorsqu'on s'en étonnait, il avait toujours la même réponse:

— Pendant qu'elle fait la maîtresse chez moi, elle ne fait pas la maîtresse avec moi; je m'en débarrasse au profit des autres.

Il va sans dire que le bien-aimé frère eut les premières éclaboussures de ce marché. Il obtint une bonne abbaye, il fut choisi pour convertir Law et reçut de lui une récompense sonnante, plus désirable, selon lui, que les meilleures promesses. Le système ne l'attrapa point sans vert. Il avait converti en or dès le lendemain les actions données par son néophyte et se garda d'en acheter d'autres.

Dubois le nomma envoyé à Rome, près du pape, dont il voulait obtenir le chapeau, et M. de Tencin n'eût point craché, pour son compte, sur la barrette. Le jésuite Laffiteau et lui partirent ensemble pour cette mission.

La veille même de ce départ, ils furent arrêtés par un ordre du Parlement. M. de Tencin fut accusé de simonie, au sujet d'une abbaye qu'il avait escamotée pour un de ses neveux; mais Dubois passa là-dessus, et, malgré sa condamnation, malgré la présence de M. le prince de Conti, qui le hua et le fit huer, M. de Tencin n'en fut pas moins envoyé et Dubois pas moins cardinal et premier ministre, plus archevêque de Cambrai. Ce qui me faisait dire à madame de Tencin, lorsqu'elle me tourmentait de ses grands embarras:

— Allons donc, madame la comtesse! vous avez l'air tout étonnée de vous voir la maîtresse d'un si grand personnage et d'un archevêque. Entre gens de votre robe et de votre sorte, il n'y a que la main.

C'est qu'en vérité ils étaient tous les deux d'Eglise et tous les deux parvenus.

Dubois mourut. Madame de Tencin le pleura par manière; mais la curiosité, ce fut d'entendre son oraison funèbre de sa façon. Ses neveux en faisaient des contes à mourir de rire.

— Il est mort, disait-elle en pleurant d'un œil et en clignant de l'autre, il est mort en faisant la nique au diable, qui l'attendait à la porte et qui le récompensera suivant ses mérites. Jamais cet homme n'a rien aimé que l'argent; il ne s'aimait pas lui-même, de peur de céder à un de ses caprices et de faire tort à sa bourse. Il était menteur, voleur, méchant, cruel, sans entrailles; mais il avait tant d'esprit, qu'il savait effacer tout cela, lorsqu'il en avait besoin, pour l'intérêt de ses écus.

— Et vous, madame, vous aimait-il?

— Il ne m'aimait point et je le lui rendais bien, je vous en réponds. Nous n'avons point cherché à nous tromper l'un l'autre.

— Alors pourquoi le pleurez-vous?

— C'est que les sots croiront que je le regrette.

— Pourquoi ne vous sépariez-vous pas, avec une si touchante conviction mutuelle?...

— Parce que nous n'aurions pu trouver à nous appareiller mieux. A ma place, une autre bien éclairée l'eût abandonné; à la sienne, un premier ministre aurait cherché une compagne moins clairvoyante.

Au moins se ménageait-elle un peu plus que lui!

Ce fut un grand changement pour la comtesse Alexandrine. Elle rentra dans la vie privée, ainsi que le disait Voltaire, qui ne pouvait la souffrir. Elle l'agaçait comme une s.., ajoutait-il.

Son train d'amants marchait toujours, et la fortune de

l'abbé suivait sa pente ; ils se voyaient moins, puisqu'il voyageait et que la comtesse ne bougeait de Paris, elle n'aurait pu vivre ailleurs. Elle envoya promener le chapitre, et se procura un bref du pape qui lui permettait de mener la vie séculière.

Elle usa largement de ce bref-là et l'étendit jusqu'à ses dernières limites.

J'arrive à la grande aventure de sa vie, à celle qui aurait fait mourir de chagrin et de honte toute autre femme, à

Un jour, Fontenelle [illegible] et lui annonça qu'il connaissait un homme [illegible] le cœur, conseiller au grand conseil, qui s'était [illegible] pour elle, et qui n'avait pas d'autre désir que de lui [illegible] la cour.

— Eh bien, amenez-le donc, répliqua-t-elle, un homme de cœur est une merveille en ce temps-ci, je ne serais pas fâchée de le voir, pour le bien observer.

— Il ne manque pas de biens, il est d'une bonne famille de robe, vous pouvez le recevoir et le présenter au cardinal.



L'amoureux devint d'une tristesse effrayante ; il se promenait seul dans les allées sombres.

l'histoire de ce malheureux la Fresnaye, dont nous avons tous été témoins et à laquelle je me trouvai mêlée, ce qui m'inquiéta fort.

Il faut reprendre les choses d'un peu plus loin, pour les éclaircir.

L'abbé de Tencin venait de partir pour Rome, comme conclaviste du cardinal de Bussy, lorsque la comtesse retrouva, chez je ne sais plus quel bel esprit, car elle en était entourée, ce vieil égoïste de Fontenelle, dont elle avait fait son amant, lorsqu'elle commença d'écrire, afin de trouver en lui un prôneur.

Elle avait été longtemps sans le voir, elle fut charmée de son esprit, de sa conversation et l'engagea fort à venir la voir, ce qu'il fit.

Peu à peu ce commerce se modifia et devint une habitude de discours, un échange de bons mots et de plaisanteries ; mais ils étaient nécessaires l'un à l'autre. En l'absence de son frère, elle ne trouvait personne qui lui convînt davantage.

Dubois vivait encore alors.

M. de la Fresnaye, l'homme de cœur en question, fut présenté un beau jour, et fort bien reçu. Il avait peu d'esprit, du moins de celui qui brille ; il était assez bien fait, ses manières étaient celles d'un gentilhomme ; tant il y a qu'il devait avoir quelque mérite, car madame de Tencin, qui s'y connaissait, lui accorda l'honneur de ses bonnes grâces et les lui conserva pendant quatre ans.

Je ne voudrais pas jurer qu'il en profita seul, par exemple, et nous avons beaucoup de raisons de penser le contraire.

Ce commerce marcha avec beaucoup d'orages. La Fresnaye était d'une jalousie cramoisie. Il aimait tellement sa maîtresse, qu'il ne parlait d'autre chose dans ses furies que de la tuer, de tuer ses rivaux et de se tuer lui-même par-dessus le marché.

Il lui faisait des scènes abominables dès qu'il trouvait un homme chez elle, surtout depuis la mort du cardinal Dubois, qui l'avait rendu maître absolu à ce qu'il croyait.

Quant [illegible] je l'ai toujours [illegible] un peu fou. Il venait chez moi souvent [illegible] heures entières [illegible] ses douleurs et m[illegible] J'avoue de [illegible] pu comprendre comment [illegible] Alexandrine [illegible] et longtemps.

Un matin il était dans [illegible] je ne savais m'en [illegible] et je cherchais [illegible] sortir de peine, lorsqu'on m'annonça d'Ar[illegible] arrêté dans mon [illegible] Je saisis [illegible] levai pour le rejoindre.

Je le trouvai [illegible] et se jetant après [illegible] La porte était restée ouverte.

— Ah ! madame [illegible] ma tante ? me demanda-t-il.

— Mais [illegible] étonnée de la question que de la f[illegible]

— Je la cherche partout, ma bonne, ma chère tante ! vous me [illegible] après elle, et il faut que [illegible]

— [illegible] Qu'avez-vous à lui dire ? Est-il [illegible] chez madame votre mère ? Vous [illegible]

— [illegible] je le crois bien. Ma tante a été si [illegible] si aimable pour moi, ce matin !

— [illegible] elle fait, mon pauvre d'Argental ?

— [illegible] je ne le dirai qu'à vous ; mais il faut [illegible] en confiance.

[illegible] si [illegible] et si curieuse, que j'oubliai la Fresnaye [illegible] chambre : je m'assis près de d'Argental, et [illegible] patiemment.

Le jeune homme, ravi, me raconta qu'il aimait sa tante, [illegible] d'une amitié vive, et qu'il n'avait [illegible] le lui dire parce qu'elle lui en imposait fort. En[illegible] le matin, en allant déjeuner chez elle, il avait eu le courage de lui [illegible] son cœur, de lui demander ses conseils, de la prier d'être pour lui un guide et une amie, le caractère de sa mère ne lui promettant pas de trouver en elle [illegible]

Madame de Tencin lui avait répondu, avec une grâce charmante, qu'elle était ravie de sa demande, qu'elle l'aimait [illegible] se chargeait de le conseiller en tout et [illegible] le voir très souvent, comme elle en [illegible] et en amie.

D'Ar[illegible] si ravi, si heureux, qu'il la remercia très mal, qu'il ne sut pas dire ce qu'il pensait, et, plus tard, [illegible] il la cherchait chez tous ses amis, pour lui témoigner sa reconnaissance.

C'était fort innocent, et je n'y vis pas le plus petit mot à [illegible]

Au [illegible] milieu des épanouissements de mon jeune ami, [illegible] la porte de ma chambre de façon à nous [illegible] tomber sur le dos. Je me rappelai alors que la Fresnaye était là, et je me rappelai aussi sa terrible jalousie.

— [illegible] je, nous allons être cause de quelque malheur. . La Fresnaye a tout entendu.

— [illegible] madame, je cours chez ma tante.

— [illegible] bien, le remède serait pire que le mal. La [illegible] bien s'en tirer toute seule ; elle a trop d'esprit [illegible] de ce cuistre-là.

— [illegible] suis inquiet.

— [illegible] de moi, vous dis-je. Elle en sera quitte pour quelques [illegible] quelques menaces, quelques pistolets en l'air, et [illegible] tout s'apaisera.

Le jeune homme me quitta sur le champ ; néanmoins, je ne [illegible] pas [illegible] qu'il ne fût un peu amoureux de [illegible] bien certainement ; car d'Argental, tout en [illegible] les demoiselles et les comédiennes, avait con[illegible] de sentiments.

[illegible] plus tard par madame de Tencin ce qu'il advint de [illegible] conversation et [illegible] elle amena de si terribles [illegible]

LIV

Madame de [illegible] de rentrer chez elle, lorsque M. de la F[illegible] sa pâleur, le tremblement de sa voix, lui a[illegible] elle y était faite et ne s'en effraya [illegible] lui demanda d'un ton fort calme à qui [illegible]

Il se laissa tomber sur le premier fauteuil et resta là, comme sans [illegible] La comtesse s'approcha de lui et répéta sa question.

A ces mots, la Fresnaye se leva comme un furieux.

— Ce que j'ai, madame, ce que j'ai !... Vous osez me le demander ?

— Mais oui, je le demande, et je le demanderai toujours. Ou vous êtes fou, ou vous êtes malade.

— Je ne suis ni fou ni malade, madame !... Je suis éclairé enfin. Je vous connais, j'ai entendu l'aveu de la bouche même de votre complice.

— Quel complice ?

— Oh ! la belle effrontée ! Quel complice ? Vous en avez donc plusieurs, que vous me demandez son nom ?

Madame de Tencin éclata de rire.

— Ceci est bouffon, tout à fait bouffon, monsieur, et je ne veux pas en entendre davantage ; je ne me rétracte pas : décidément, vous êtes fou.

Le pauvre homme l'était bien, et il l'a prouvé, mais cet accès n'était pas encore au dernier période ; il partit en éclats terribles, et, au moment où elle s'y attendait le moins, il s'interrompit pour réclamer d'elle ses pistolets de poche, qu'elle lui avait empruntés.

— Ah ! quant à cela, je vais vous les remettre tout de suite.

Elle alla vers son bureau, où elle les avait renfermés, et elle les lui présenta.

— Vous me les donnez ? Vous ne craignez pas que j'en fasse usage, madame ? reprit-il dans une furie nouvelle.

— Et contre qui ?

— Contre votre neveu, contre ce petit d'Argental, qui a l'audace de vous aimer et que vous avez l'infamie d'accueillir.

La comtesse rit plus fort.

— Ah ! mon neveu ! mon neveu ! c'est de mon neveu qu'il s'agit ? c'est mon neveu que vous voulez tuer ? C'est admirable, en vérité, et je ne pouvais pas moins attendre de votre bonté, de votre raison.

Il leva le pistolet en l'air, madame de Tencin prit l'autre, placé à côté de lui, et l'éleva également, mais sans intention hostile, car les armes n'étaient pas chargées.

— Ah ! madame, vous me voulez assassiner, comme vous avez tenté d'assassiner M. de Nocé ; je le vois bien. Vous avez empoisonné plusieurs de vos amants qui déplaisaient au cardinal ; j'ai failli avoir le même sort, j'ai échappé par miracle ; on me l'avait dit, je ne le croyais pas ; mais, à présent, je n'en doute plus.

La comtesse devint attentive à cette accusation ; néanmoins ce n'était pas la première fois qu'elle arrivait jusqu'à elle, et elle en avait été un peu inquiétée.

Un hasard funeste avait fait mourir plusieurs personnes le lendemain ou le surlendemain d'un dîner chez elle ; ces personnes étaient suspectes à Dubois, on ne manqua pas de l'accuser ; dans ce siècle-ci, les empoisonnements sont à la mode : pour la moindre chose, on vous en soupçonne et l'on vous en convainc.

La comtesse eut cependant la présence d'esprit de laisser dire la Fresnaye et de ne pas se défendre. Elle l'écouta pérorer jusqu'au bout ; puis, prenant son parti, elle lui ferma la bouche par ses caresses. Il n'y résistait jamais, et il en était tellement idolâtre, qu'il en perdait littéralement l'esprit.

Elle l'apaisait par un mot, jusqu'à ce que sa jalousie le reprît de nouveau, et qu'il recommençât ses cris insensés.

Ce qui ne me plaît pas en tout ceci, c'est que la comtesse s'était fait déposer entre les mains de fortes sommes, jusqu'à quarante et cinquante mille livres à la fois. Ce ne pouvait être pour elle, elle n'aimait pas l'or et n'en faisait aucun cas ; c'était donc pour son frère. Cependant, d'un autre côté, l'archevêque, car il était déjà archevêque d'Embrun, alors, l'archevêque donc lui prêtait de l'argent, ainsi que cela est prouvé par un billet dont je vous donnerai la copie. Toute cette partie de l'histoire est assez obscure.

D'Argental, en arrivant essoufflé chez sa tante, ne fut pas admis près d'elle. Les domestiques, accoutumés à ces scènes, ne laissaient entrer personne lorsqu'elles avaient lieu.

Rien n'était plus connu que cette intimité, on en parlait partout. Voltaire en riait à la journée. Il était singe à un degré remarquable, et copiait les fureurs de la Fresnaye. Il en avait même fait en vers une parodie des fureurs d'Oreste, qui doit se retrouver dans ses papiers après sa mort ; il ne les a pas publiés par considération pour ses *chers anges* les d'Argental.

Les choses en restèrent là, et tout se passa bien pendant quelques jours.

L'amoureux devint tout à coup d'une tristesse effrayante ; il se promenait les bras croisés, tout seul, dans les allées sombres des Tuileries, il parlait haut, il gesticulait, il montrait le poing, il interpellait des êtres imaginaires, au point d'attirer l'attention des jardiniers, qui plusieurs fois le signalèrent au gardien en chef, et celui-ci le surveillait particulièrement.

Lorsqu'il voyait la comtesse Alexandrine, il semait ses discours de phrases telles que celles-ci :

— Vous le voulez ? cela finira mal !

Ou bien :

— Vous l'aimez, malheureuse !

— Qui donc ? demandait-elle.

— Votre cœur vous répond pour moi, je n'ai pas besoin de le nommer.

Elle demeurait alors rue Saint-Honoré, près du Palais-Royal.

Un soir, il arriva chez elle, assez tard ; c'était au mois d'avril, il faisait une journée superbe et une chaleur précoce.

Il lui proposa de venir avec lui, le lendemain, aux Prés-Saint-Gervais, cueillir des violettes et voir pousser les lilas.

— Non pas, répondit-elle, je n'aime point la campagne en cette saison : il y fait froid, il n'y a ni fleurs ni fruits ; on ne sait où s'asseoir, les mousses et les herbes ne sont pas poussées. Ne me parlez pas de vos idylles avant le mois de mai.

— Vous ne le voulez pas ?

— Non.

— Vous avez autre chose à faire ?

— Rien du tout.

— Quelqu'un à recevoir ?

— Personne.

— Je puis donc venir ?

— Tant que vous voudrez.

— Je viendrai alors, n'en doutez pas.

— Venez.

— Seulement, rappelez-vous vos paroles et ne les oubliez point, comtesse. Je reviendrai, je reviendrai vous chercher si le temps est beau.

— Pourquoi prendre cette peine. Je n'irai pas.

— Écoutez jusqu'au bout. Je viendrai vous chercher, et, si vous me refusez encore, eh bien... eh bien... vous verrez ce qu'il en résultera.

— Quelque scène encore et quelque menace !

— Vous verrez, vous dis-je. Adieu !

Il sortit, elle ne le retint pas, il l'ennuyait. Dans la soirée, ses habitués arrivèrent ; on eut beaucoup d'esprit, on était fort gai ; Fontenelle, entre autres, fut éblouissant.

La Fresnaye entra sans parler à personne, il salua à peine la comtesse et alla s'installer dans un coin. On ne fit pas attention à lui ; une discussion plaisante s'éleva entre d'Argental et le vieux auteur des *Mondes*. Ils s'escarmouchèrent pendant une heure à qui mieux mieux.

Madame de Tencin les écoutait avec plaisir.

La Fresnaye traversa le cercle ; j'y étais, je le vois encore, il alla droit à sa maîtresse et lui dit, avec un accent impossible à rendre :

— Donnez donc le prix, madame ; la joute a lieu pour vous.

Chacun le regarda, on ne comprenait pas : on se rappela cela ensuite. Un instant après, quelqu'un prononça le nom du comte de Nocé ; la Fresnaye interpella cette personne.

— Il est toujours très malade, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, monsieur, il se porte à merveille.

— C'est impossible, il devrait être mort !

On éclata de rire.

— Riez, riez, poursuivit-il ; rira bien qui rira le dernier.

On se retira après le souper modeste que nous donnait la comtesse ; la Fresnaye m'offrit la main jusqu'à mon carrosse.

— Adieu, madame, me dit-il en me quittant. Je ne vous reverrai pas de sitôt, je pense.

— Vous partez ?

— Oui, je pars.

— Pour longtemps ?

— Pour un grand voyage que nous ferons tous.

— Ah ! mon Dieu ! encore vos idées !

— Madame, j'ai reçu ce matin un coup mortel ; ce soir, j'en ai reçu un autre, je suis deux fois frappé ; vous verrez ce qui arrivera. Ne venez pas demain en ce logis, c'est la dernière preuve d'amitié que je vous donne.

— J'y viendrai, au contraire.

— Ne vous en prenez donc qu'à vous-même. Adieu !

Et il me planta là sans même un salut.

Je rentrai chez moi et je n'y pensai plus.

Le lendemain, je me promis d'aller en rire et en causer avec la comtesse. Il me vint du monde, je ne fus pas libre ; j'avais moi-même alors beaucoup d'occupations et de chagrins. Peut-être, si j'avais pu exécuter mon projet, peut-être le malheur ne serait-il pas arrivé.

Madame de Tencin était seule ; il faisait très beau, comme la veille. Pont-de-Veyle et sa mère étaient venus de bonne heure ; ils allaient à Meudon, chez madame de Coatquen, et madame de Tencin refusa de les suivre ; elle était inquiète, malgré elle, de cet insensé.

Vers les deux heures, il arriva.

— Madame, lui dit-il, plus sombre et plus farouche qu'à l'ordinaire, vous plaît-il venir aux Prés-Saint-Gervais aujourd'hui ?

— Non, pas plus qu'hier.

— Vous ne m'aimez pas alors. J'en étais certain, et je ne puis en douter ; dès lors, mon parti est pris.

— Lequel ?

— Vous allez le savoir, madame ; mais, auparavant, sachez bien que mes précautions sont prises et que cela retombera sur vous.

En disant ces mots, il sortit un objet de sa poche.

LV

Cet objet, c'était un pistolet, très bien chargé cette fois, et tout prêt à partir. Madame de Tencin ne s'en alarma pas, elle ne crut pas la chose plus sérieuse qu'à l'ordinaire.

— Regardez-le bien, poursuivit-il, c'est ma délivrance. Je n'en ai qu'un, je n'ai voulu en prendre qu'un, parce que, si j'en avais pris un autre, je n'aurais pas résisté au désir de vous emmener avec moi où je vais.

— Je vous remercie, je me trouve bien ici.

— Vous ne vous y trouverez pas si bien tout à l'heure, car vous allez voir un triste spectacle. Adieu, ingrate, méchante, scélérate que vous êtes ! adieu ! vous me tuez ; vous m'avez rendu malheureux et je ne puis résister à ce malheur. Soyez maudite, vous, vos amants, votre frère et tout ce que vous aimez !

En achevant ces paroles, il se posa le pistolet sur le front, et, avant que madame de Tencin eût pu soupçonner qu'il parlait sérieusement cette fois, il se fit sauter la cervelle ; elle fut couverte des débris.

On ne peut rendre ce qui se passa alors. Cette femme, qui n'avait point de cœur, qui n'avait jamais aimé ce malheureux ; cette femme, qui avant toutes choses tenait à écarter de sa vie les embarras et les obstacles ; cette femme, le premier moment passé, dut penser à ceux qui allaient surgir de cette épouvantable catastrophe. Elle fut d'abord surprise, effrayée, puis inquiète pour elle-même ; quant à la douleur et aux regrets, il n'y en eut pas. Peut-être même fut-elle ravie d'être débarrassée de ce jaloux. La manière seule lui déplaisait.

Elle serait restée longtemps à la même place, dans le même état, regardant ce cadavre sans le voir, si ses gens, inquiets du coup de pistolet et connaissant les perpétuelles fureurs de la Fresnaye, n'étaient pas accourus à la hâte. Ils restèrent saisis de ce spectacle ; voyant leur maîtresse aussi immobile que son amant, ils la crurent morte comme lui et se mirent à pousser des cris horribles.

En quelques minutes, la chambre fut pleine de monde ; ce quartier populeux fut bien vite bouleversé, et l'on alla chercher les gens de justice, lesquels ne se firent pas prier pour venir.

Ce furent alors des étonnements, des pleurs, des interrogations ; on voulait emporter ce corps défiguré, on voulait faire lever la comtesse, anéantie et hors d'état de bouger ; on voulait la faire changer de vêtements et cacher ces débris affreux ; on l'accablait de questions, on la plaignait, on l'accusait ; elle ne répondait point ; ne se défendait point, ne donnait aucune explication ; c'était un être inerte, sans mouvement et sans volonté. Ces soldats, ce peuple, ces commères qui l'entouraient, ce contact de canailles, cette odeur nauséabonde du sang et de tant de gens rassemblés dans une petite pièce fermée, l'émotion, la crainte, toutes ces sensations réunies la prirent au cœur, elle se trouva mal.

J'entends par le cœur, le cœur physique au moins, ce cœur qui se soulève lorsqu'il est affecté par une cause inaccoutumée ; quant à l'autre, il n'en était pas question, je ne veux pas qu'on m'accuse de mentir.

La femme de confiance de la comtesse, la voyant seule en face de toute cette aventure, eut heureusement la présence d'esprit d'envoyer chercher l'archevêque, ainsi que madame de Ferriol. Je me trouvais chez cette dernière, nous y courûmes.

Je vivrais cent ans, et on assure que je les vivrai, je n'oublierais pas ce spectacle. Madame de Tencin avait des ennemis parmi cette tourbe, à ce qu'il paraît ; ils ne voulurent pas quitter la maison, et ils criaient qu'on devait l'emmener au Châtelet tout de suite, car elle avait assassiné cet homme. Quelques autres la défendaient, et, malgré l'invraisemblance, je dirai plus, l'impossibilité du fait, je dois avouer qu'ils étaient les moins nombreux.

La présence de l'archevêque les calma ou plutôt les contraignit un peu. Ils se turent, mais leurs regards parlaient et ils menaçaient fort. Je ne suis point brave ; devant la foule j'aurais voulu être loin ; cependant je fis bonne contenance.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? demanda M. de Tencin d'un air

sujet [illegible] que signifient ces [illegible] il est arrivé un ma[illegible] dans cette maison, [illegible] vous.

[illegible]

[illegible] invoquer la [illegible] ! Madame de [illegible] a besoin de se [illegible] alarme ne [illegible] plus son repos [illegible] par sa vertu [illegible] ses genoux [illegible] de deuil, mais [illegible] sujet de scandale.

A ce mot *la [illegible]*, [illegible] malgré la gravité de la circon[illegible] éclat de rire partit de tous les coins de [illegible]

M. de Tencin [illegible] déconcerté ; cependant il ne le releva pas.

La justice [illegible] du corps ; la foule s'accumula [illegible] devant la maison et se recruta [illegible] sédition dans le quartier. Des propos [illegible] contre la comtesse et contre [illegible] de même dire hautement :

— [illegible] il ne lui arrivera rien, elle est [illegible] maîtresse de ce vieux pois[illegible] c'était un de nous ! La Grève n'au[illegible] ni le bourreau assez de cordes.

[illegible] alors, et depuis ! Quels progrès [illegible] ont fait faire en raisonnements à ce [illegible] ne voudra plus être gouverné du tout. Il [illegible] que si Dieu ne s'en mêle pas activement, la [illegible] perdue.

Nous restâmes fort longtemps chez la comtesse, à tenir une espèce de conseil.

— Il n'y a pas un moment à perdre, disait madame de Ferriol. Mon frère, agissez de votre côté ; moi, j'agirai du mien. Je vais trouver le maréchal, l'envoyer chez M. le duc ; il est important qu'il soit prévenu par nous, avant de rien savoir d'un autre côté ; les calomnies sont si vite répandues !

— Et moi, ajouta d'Argental, je vais courir chez madame de Prie ; il faut l'avoir pour nous en cette circonstance.

— Moi, je ne sais ce que je veux, reprenait l'archevêque. Ma sœur ! ma pauvre sœur ! quel malheur épouvantable !

— Ce n'est pas le cas de se lamenter, continuai-je, permettez-moi de vous le dire. Si je puis être bonne à quelque chose, ne m'épargnez pas.

On m'envoya chez le duc de Luynes, dont j'eus une curieuse réponse.

— Si vous ne fréquentiez pas ces gens-là, madame, vous n'auriez pas de pareils ennuis et vous ne seriez pas obligée de solliciter pour une coquine semblable à cette religieuse défroquée. Depuis longtemps, madame de Luynes et moi, nous avons renoncé à vous faire des remontrances ; mais nous ne nous mêlerons en rien, ni de vous, ni de vos amis. Vous eussiez pu aller avec nous dans les compagnies où votre naissance vous appelle ; vous préférez ces bateleurs, portez-en la peine, je ne vous plains pas.

Telle fut l'indulgence et la charité de mon dévot oncle. Ma tante valait mieux, elle ne m'eût pas reçue ainsi. Elle a continué de me voir et de me soutenir jusqu'à sa mort, je lui en ai su grande reconnaissance.

La première chose que firent les gens du roi, ce fut de chercher dans les papiers de la Fresnaye ; on y trouva d'abord une lettre adressée à l'archevêque, ainsi conçue, et que l'on peut voir aux pièces du procès ; elle est écrite comme par un savetier ; pour une femme de tant d'esprit, c'était un drôle d'amant :

« Monsieur, je suis bien fâché de mourir sans être en état de vous payer. J'ai fait les derniers efforts pour vous payer ce que je vous ai payé. Mon impuissance vient de votre sœur. Après avoir vécu avec moi dans un commerce d'amour pendant trois ans, aux yeux de ses domestiques et des vôtres, elle s'est emparée de tous mes biens ; abusant de la confiance que j'ai eue de les mettre sous son nom, elle m'a mis dans la cruelle nécessité de périr. Si vous voulez éviter la punition de Dieu, renvoyez-la dans son couvent, d'où elle n'est [illegible] pas sortie canoniquement. »

[illegible] de cette lettre si bizarre et si incohérente, se [illegible] un testament disant tout justement le contraire. En [illegible] je ne [illegible] pas ce qui regarde les af[illegible] à laquelle personne n'a jamais rien [illegible]

[illegible] les menaces que m'a faites depuis longtemps [illegible] de m'assassiner ou de me faire assassiner [illegible] qu'elle exécuterait il y a quelque [illegible] m'emprunta un de mes pistolets de [illegible] le courage de lui donner, et comme, de [illegible] particulière, elle a fait ce qu'elle a pu [illegible] M. de Noce et que son caractère [illegible] grands crimes, j'ai cru que la présen[illegible] testament ainsi qu'il suit, étant très conv[illegible]

Plus loin, il disait :

« Cette misérable est si monstrueuse, que le souvenir m'en fait frémir. Mépris publics, noirceurs, cruautés, tout cela est trop faible pour exprimer la moitié de ce que j'ai essuyé. Mais sa grande haine est venue de ce que je l'ai surprise, il y a un an, me faisant infidélité avec Fontenelle, son vieux amant, et de ce que j'ai découvert depuis qu'elle avait commerce avec son neveu d'Argental.

» Je finis en réclamant la justice de M. le duc, de M. le garde des sceaux ; ils ne doivent pas souffrir que cette malheureuse continue davantage sa vie infâme. Elle est entrée au couvent de Montfleury, près Grenoble ; ils doivent l'obliger d'y retourner pour y faire pénitence de ses péchés. »

On juge que, d'après de pareilles preuves, il ne fut pas possible d'en rester là et que l'on dut poursuivre le procès.

Avant que le maréchal et M. de Tencin eussent pu agir, la comtesse fut arrêtée dans sa maison, en notre présence. Je me retirai ; mais d'Argental voulut accompagner sa tante, on n'osa pas l'en empêcher. Elle n'était pas convaincue, elle n'était qu'accusée et l'on ne pouvait la traiter avec la dernière rigueur. Le lieutenant criminel l'attendait au Châtelet, avec le cadavre de la Fresnaye.

On la fit entrer droit dans la salle où il se trouvait : elle ne s'en doutait pas, et, lorsqu'elle l'aperçut, elle poussa un cri affreux et s'évanouit dans les bras de son neveu, qui traitait les juges de barbares.

On la fit revenir à elle, on lui apporta un fauteuil et on lui témoigna quelques égards, mais sans ôter de devant ses yeux cet objet épouvantable. Elle resta quatre heures ainsi. Ils l'interrogèrent de toutes les façons, lui adressèrent les questions les plus minutieuses sur sa vie passée ; ils allèrent jusqu'à lui demander combien elle avait eu de galants, et s'il était vrai, comme le disait la Fresnaye, qu'elle fût du dernier bien avec Fontenelle et son neveu ici présent.

D'Argental se leva et fut au moment de tirer son épée. Deux agents subalternes le continrent.

— Tenez-vous tranquille, jeune homme, dit le lieutenant criminel, et n'insultez pas la justice. Ce que nous faisons, nous avons le droit de le faire.

D'Argental se tut, mais ne se calma pas, et cela se comprend, la séance n'était pas plaisante pour lui qui aimait sa tante si tendrement.

Après l'interrogatoire fini, la pauvre femme était épuisée. On la sépara de son neveu, et on la conduisit dans la prison, au Châtelet même, qui est l'endroit où l'on met les criminels.

Elle en fut épouvantée et passa une nuit terrible. Il fallut appeler un médecin ; à quoi ses ennemis ne manquèrent pas de répondre que les remords la tuaient.

LVI

Cependant ses amis agissaient, ils ne laissaient pas un instant de repos à M. le duc et au Parlement, qui voulait absolument s'occuper de la chose.

M. l'archevêque, à force de prières et de larmes, car il allait pleurer partout, obtint qu'on la mettrait à la Bastille ; c'était une amélioration et on ne la confondait plus avec ces grands criminels du commun, destinés à la Grève.

Elle restait au secret néanmoins ; il était interdit de la voir, on ne pouvait parvenir jusqu'à elle, et les lettres mêmes ne lui arrivaient pas. On essaya de lui faire passer quelques douceurs ; elle ne les reçut point.

On ne peut se figurer ce qu'elle souffrit de cette claustration, elle faillit en devenir folle. Elle, accoutumée à la grande compagnie, à l'esprit, à une gâterie si douce de ceux qui l'entouraient, on comprend ce qu'elle en éprouva, sans compter l'inquiétude de l'avenir.

Personne ne croyait cependant à un assassinat ; on pensait bien du mal d'elle, mais ses ennemis mêmes, comprenaient qu'elle s'y serait prise d'une autre manière. On n'assassine pas avec la certitude d'en être puni et de ne pas recueillir le fruit de son crime, à moins d'une passion sauvage, et madame de Tencin n'était pas passionnée.

Il n'en fallut pas moins une enquête, qui la fit rester plusieurs mois en prison. Enfin l'affaire fut portée au grand conseil. La mémoire de la Fresnaye fut condamnée, madame de Tencin déchargée de l'accusation,et le testament de la Fresnaye traité de libelle, biffé solennellement.

L'archevêque alla chercher sa sœur, après le jugement, et, pendant huit jours, sa maison ne désemplit pas. J'y courus

des premières, j'avais grandement pris part à la détention de la comtesse, et puis je voulais voir sa figure. On la disait si vieille, si changée, que je souhaitais d'en avoir ma part.

Elle était grande, elle avait le cou long naturellement, elle était maigre et sèche ; mais, en sortant de cette prison, c'était une haridelle. Elle avait, à cette époque, quarante-cinq ans, à peu près, et ne les portait pas ; après son aventure, elle en montrait soixante.

Du plus loin qu'elle m'aperçut :

— Eh bien, ma chère marquise, c'en est fait, j'ai dit mon dernier mot.

— Pourquoi cela ? Vous avez encore assez d'esprit pour que la conversation vous soit permise.

— Ah ! ma reine, je suis muette et je ne veux plus entendre parler de ces gens-là. Je veux vivre pour mon frère, pour mes amis, pour les lettres ; quant au reste, je ne sais plus s'il y a des hommes au monde.

— Je le crois, madame, et puis...

— Et puis vous êtes jeune, vous, et vous me trouvez bien vieille pour songer encore à la galanterie ; vous pensez que j'en dois finir... Ah ! le temps marche pour vous aussi ; vous arriverez vite au même point que moi, et vous saurez alors qu'on ne s'estime jamais trop vieille pour plaire.

— Je ne le crois pas, madame.

— Vous le verrez, j'ai été comme vous. Un voile se place sur les miroirs.

Nous causâmes longtemps ainsi, et je la trouvai fort découragée. Elle tint parole et ne s'occupa plus que de ses romans.

Elle fut mêlée à toutes les intrigues de ce temps jusqu'à sa mort, et resta bien en cour néanmoins ; j'entends par la cour les ministres et les compagnies ; car, pour le roi et la reine, elle n'entra jamais chez eux. Il n'y avait pas d'apparence d'y parvenir, avec ses preuves et surtout avec sa réputation. C'était trop des deux ensemble.

Elle eut une correspondance et une amitié qu'elle affichait beaucoup, avec le pape Benoît XIII, je crois. Il lui envoya son portrait, et elle montra ses lettres à tout venant ; cela ne la canonisa pas.

Elle eut toujours pour ennemi Voltaire, qui ne lui laissait pas un lambeau de chair sur les os : il la pelait comme une orange.

— Et encore, ajoutait-il, je prendrais une fourchette ; je ne voudrais pas la toucher du bout des doigts.

Je crois avoir déjà dit que chacun d'eux donnait de cette haine une raison différente. Elle prétendait qu'il lui avait fait la cour et qu'elle avait refusé ses hommages. Lui, au contraire, assurait qu'il n'avait point pensé à cela, et que c'était justement l'opposé. On le punissait de cette indifférence, et on l'en avait puni bien davantage. C'était la comtesse, assurait-il, qui lui avait valu son temps de Bastille en le dénonçant à M. le régent et à Dubois comme l'auteur des *J'ai vu*.

— C'est d'autant plus mal de sa part qu'elle savait la vérité ; elle y a mis la méchanceté d'Œnone, non pas celle de Phèdre ; elle n'a pas la passion de cette malheureuse pour excuse. Elle est sèche de corps, sèche de cœur, sèche d'imagination : c'est un parchemin où l'on ne peut rien lire et que les rats ont mangé.

Son frère, qui en effet avait été à Rome, comme conclaviste du cardinal de Bissy, y retourna plus tard en qualité de chargé d'affaires, je l'ai dit. Il y fit, non pas les affaires de la France, mais d'abord celles du cardinal Dubois, son patron, et ensuite les siennes.

Il se fit nommer successivement archevêque d'Embrun, archevêque de Lyon et cardinal. Il inventa un concile à Embrun contre l'évêque de Senezy, et il fit crier toutes les plumes des folliculaires.

Il se fourra au plus épais des affaires ; il écrivit peu et ne voulait que deux choses : avoir beaucoup d'argent et être premier ministre.

Il obtint le premier et fut au moment d'obtenir l'autre. Le cardinal Fleury eut l'air de le désigner pour son successeur, le tout, au contraire, afin d'en dégoûter le roi d'avance et de l'empêcher d'y arriver. Je n'ai jamais vu, et il ne fut jamais de singe, de vieille femme, d'écolier, de procureur plus malin et plus rusé que ce cardinal octogénaire. Il a prévu, je crois, jusqu'à la troisième génération de ses ennemis et leur a posé des barrières.

J'ai toujours continué mes relations avec M. de Tencin, même après la mort de sa sœur, et nous le retrouverons dans le temps de mademoiselle de Lespinasse.

Je suis arrivée à un moment de ma vie assez pénible à raconter. Cependant cette vie était celle de tout le monde, à peu près, il aurait fallu plus de courage et de vertu que je n'en avais pour résister au torrent qui nous entraînait. Je veux en finir avec les Tencin et raconter une aventure qui nous fut commune, dont les conséquences se prolongèrent pour moi, tandis qu'elles n'eurent à leur égard que la durée d'une impression inattendue. Cependant elle peindra bien leur caractère à tous les deux et servira de dernière retouche.

Il était question d'un château merveilleux bâti par un traitant, sur la fin de sa vie, pour une maîtresse qu'il prétendait avoir, et qui ne lui fut jamais autre chose qu'une enseigne. Il la dora seulement et sur toutes les faces, je vous en réponds ; ces traitants n'en faisaient pas d'autres, et les environs de Paris étaient peuplés de leurs folies.

Ce château, situé dans un coin délicieux de la forêt de Sénart, avait coûté des sommes immenses. On y avait amené des eaux artificielles, des jets d'eau, des cascades, des rivières, voire même un lac. Les arbres étaient superbes ; cela ressemblait à une de ces retraites dans les contes de fées où l'on cache des princesses poursuivies par de méchants enchanteurs.

M. de Tencin avait envie d'une terre ; celle-là était à vendre, parce que la divinité, brouillée avec son bienfaiteur, qui s'obstinait à vivre, avait dissipé ses bienfaits et restait à la merci des créanciers.

Samuel Bernard refusa de l'aider et ne l'empêcha point de se défaire des *Délices*. On y allait par curiosité, même lorsqu'on n'y avait que faire, et la mode arriva d'avoir vu cette merveille. Le beau de l'histoire, c'est que, pour achever la ressemblance avec les châteaux de fées, tout cela disparut comme par un coup de baguette. Le vieux banquier racheta sous main et fit mettre à terre ce qu'il avait élevé. On n'en vit plus de vestiges.

Madame de Tencin et l'archevêque vinrent me proposer un jour d'aller ensemble visiter ce beau lieu, et j'y consentis volontiers. Nous partîmes dans le carrosse de l'archevêque, n'ayant avec nous qu'un certain abbé d'Aillan, son chapelain, espèce de mannequin à ressorts, qu'il traînait partout et qui s'endormait aussitôt qu'il était assis.

Rien de plus commode, et je crois qu'il l'avait fait faire exprès.

Nous causâmes assez gaiement pendant la route. Cette promenade des Délices était assez fréquentée pour qu'un cabaretier y eût établi une tente et fit d'excellentes affaires, en donnant à manger aux visiteurs. Le temps était superbe ; il faisait fort chaud. Nous avions avec nous une quantité de fruits. Dubois en envoyait de superbes, chaque matin, à la comtesse.

Elle et son frère ne se gênaient pas beaucoup devant moi ; cependant ils étaient fort en peine de savoir ce qui s'était passé entre moi et M. le régent. Ils soupçonnaient quelque intelligence, et, comme l'abbé ne comptait pour rien, puisqu'il dormait du sommeil du juste, ils s'étaient donné le mot pour me confesser pendant le petit voyage.

Je voyais quelquefois M. le duc d'Orléans, très en secret, pour ce qui me concernait du moins, car, pour lui, je crois qu'il ne se gênait guère. J'avais refusé de paraître à aucun souper, de voir absolument personne, et je n'avais avoué à qui que ce fût, excepté à madame de Parabère, ce qui avait eu lieu. Madame de Parabère, au nombre de ses qualités avait celle d'une discrétion absolue. J'étais sûre d'elle ; aussi je n'accusai que M. le duc d'Orléans, lorsque je vis mon aventure transpirer. Je ne voulais l'avouer à aucun prix ; ces bruits en amenèrent la fin.

J'en étais là lors de ma promenade aux Délices. Larnage, écarté par cette intimité avec Son Altesse, et qui cependant n'était pas sorti de mon cœur, me revenait à la mémoire. J'éprouvais de fortes tentations de le rappeler : je le fis. Il me répondit une lettre fort respectueuse, fort passionnée en même temps ; mais il refusa de me voir. Il était malade d'une sorte d'hypocondrie, qui lui faisait voir tout en noir dans son existence.

« Je ne puis aller vers vous, madame, avec une disposition semblable, vous en seriez la première victime ; je vous ennuierais, et je sais combien vous craignez l'ennui. Il ne faut pas m'accuser, je ne suis pas coupable des idées effroyables et des jugements hors de sens qui me viennent à la tête. Je vous aime toujours avec la même passion ; il me semble seulement que vous ne méritez pas cet amour, au point où je le croyais autrefois. Pardonnez-moi de vous parler ainsi ; je souffre. J'irai chez vous quand je serai guéri, si vous voulez encore me revoir en ce temps-là. »

Je n'étais pas femme à le violenter ; je me le tins pour dit, et ce fut un malheur. S'il était revenu, peut-être son influence et sa présence surtout m'auraient-elles empêchée de me distraire. Je m'ennuyais : de là toutes mes sottises. Voltaire le répétait souvent :

L'ennui est le père de toutes les sottises des femmes et de toutes les extravagances des hommes.

Je commençais la lutte contre ce vieil ennemi qui m'a vaincue tant de fois, avec lequel je dois vivre et que je n'ai jamais pu vaincre, moi ! Cette lutte [illegible] autant que ma vie, je ne l'apaiserai pas. L'ennui est mon maître depuis que je me connais. Cela m'a conduite souvent

[illegible] des pensées philosophiques [illegible] nous ignorons, [illegible] chose ailleurs et il [illegible] impossible qu'il n'y ait [illegible] dise ici bas son dernier [illegible]

[illegible] maintenant à ma [illegible] et à ce qui [illegible] — M. Walpole, [illegible] bien que je [illegible] *capricante* ; je ne sais [illegible] de mot-là.

LVII

Nous [illegible] carrosse, assez cahotés par les mauvais [illegible] interrompus par les exclamations de l'abbé [illegible] en sursaut. C'était fort commode [illegible] mais fort désagréable pour les [illegible] leur scène et qui comptaient me faire parler [illegible] dans leurs propos.

[illegible] ne tarissait pas sur le compte de M. le [illegible] le bonheur d'avoir avec lui une relation même [illegible], sur ce qu'il était mal jugé, mal connu, [illegible] le voir avec des femmes qui puissent ap[illegible] son caractère, qui le conduisissent au bien, au lieu [illegible] aller dans la fange où on le jetait.

[illegible] qu'elle avait parfaitement raison, et que [illegible] tout à fait de son avis.

— Le connaissez-vous, madame ? Vous l'avez souvent vu chez madame de Parabère, il me semble que vous me l'avez dit.

— En effet, madame, j'ai eu l'honneur de le rencontrer quelquefois... Oh ! mon Dieu ! le mauvais chemin !

— Miséricorde ! j'ai une bosse au front ! s'écria l'abbé en se retournant.

Il en fut ainsi toute la route. Je m'en amusai beaucoup. Nous arrivâmes.

C'était charmant ! je restai enthousiasmée de ce que je voyais, de ce luxe, de cette splendeur et de ces jardins d'Armide. Nous en eûmes pour toute la journée à regarder.

— Monseigneur serait bien logé, disait l'abbé, en face de tous les Amours et de toutes les Vénus, qu'il prenait pour des madones et pour des anges.

La comtesse Alexandrine en riait aux larmes, et moi encore davantage. Nous nous divertissions à lui faire pousser des exclamations d'étonnement, en lui expliquant ce qu'était cette maison et pour quelle destination elle avait été construite.

— Cela est-il possible, mon Dieu ! Y a-t-il des gens si pervertis !

Et le beau, c'est que, vivant depuis tant d'années dans une société aussi peu canonique, malgré ses canonicats, il était de bonne foi ; il croyait réellement tout le monde aussi chaste, aussi pur que lui ; il est vrai qu'il dormait la moitié du jour au moins et toute la nuit. Madame de Tencin ajoutait :

— Il est si bête que je réponds même de ses rêves !

Vers le soir, nous descendîmes jusqu'à la tente ; on avait commandé une collation. Le gargotier, moyennant [illegible], s'était fait prêter par le concierge une jolie gloriette où il [illegible] celles de ses pratiques qui lui offraient des garanties de [illegible]. Notre apparence, notre équipage, les bas violets et le rabat blanc de l'archevêque lui semblaient dignes de confiance. Il improvisa un fort bon repas ; les vins [illegible] étaient buvables ; enfin l'on pouvait dîner passablement, même mieux que dans quelques maisons de Paris.

Nous allions [illegible] lorsque nous vîmes arriver de notre [illegible] deux jeunes cavaliers, dont l'un portant l'uniforme des gardes françaises. Ils [illegible] de tout leur cœur et semblaient se livrer un combat de politesses.

— A vous, chevalier.

— A vous, marquis.

— Je ne passerai pas le premier, certainement.

— [illegible] plus.

— Il faut cependant se décider.

— [illegible] sens le besoin pressant.

[illegible] les gens de l'archevêque, on croirait [illegible] qu'ils en veulent.

— [illegible] dit madame de Tencin en se rengorgeant.

— [illegible] nous pouvons les mettre d'accord, [illegible] l'abbé, allez de ma part leur demander [illegible] de parler et ce que nous pouvons faire [illegible] service.

L'abbé [illegible] vous donner d'autre comparaison de [illegible] d'un paon empalé.

Son habit [illegible] la roue, et il marchait d'une si singulière [illegible] le voyant s'avancer, les officiers éclatèrent d'un rire homérique, qui nous gagna dans le pavillon.

— Monsieur, dit-il après trois révérences, lorsqu'il eut rejoint les étrangers, pourriez-vous m'apprendre qui est ce monsieur que voilà, et vous, monsieur que voilà, auriez-vous l'obligeance de me faire connaître monsieur que voici. Je viens de la part de Sa Grandeur monseigneur l'archevêque d'Embrun.

Il était d'une bêtise tellement superlative, qu'ils le prirent pour un homme d'esprit ; on n'est guère de cette force-là à moins de le faire exprès.

Ils lui répondirent comme des capucins, les mains jointes et entrèrent dans sa façon de parler.

— Monsieur que voilà, commença l'officier, est le chevalier de Bellevue.

— Et monsieur que voici, ajouta l'autre, est le marquis de Meuse.

— Qu'y a-t-il pour le service de Sa Grandeur ? continua le premier.

— Sa Grandeur fait demander à qui j'ai l'honneur de parler, et s'informe en même temps de ce qu'elle peut faire pour vous être agréable.

— Sa Grandeur peut tenir dans notre reconnaissance toute la place que tient l'estomac dans la vie d'un homme : nous mourons de faim.

— Voici une auberge.

— Certainement ; mais, dans cette auberge, il ne reste plus même un morceau de pain, plus un bouillon, plus une cuisse d'alouette.

— Je ne vois pas...

— Comment ! vous ne voyez pas sur la table de Sa Grandeur cet excellent chapon dont il reste plus de la moitié ; ce gigot, ce plat de cervelles frites et je ne sais quoi encore, qui nous fait venir l'eau à la bouche ?

— Alors, vous voulez dîner ?

— Parbleu ! nous ne désirons rien au delà.

Il les salua encore et revint à nous. J'avais tout entendu et je priais déjà l'archevêque de les faire appeler. L'abbé venait à pas comptés ; j'étais jeune, étourdie, impatiente, je m'élançai à la porte.

— Messieurs, m'écriai-je, monseigneur l'archevêque d'Embrun, et la comtesse Alexandrine de Tencin, sa sœur vous engagent à prendre votre part de ce régal, qu'ils vous offrent très volontiers.

— Et la belle ambassadrice ? poursuivit le marquis de Meuse, qui, à mon premier mot, s'était élancé.

— C'est madame la marquise du Deffand, interrompit l'abbé, qui, pour la première fois de sa vie, eut un mot à dire à propos.

Les remercîments les plus gracieux nous furent adressés ; ces messieurs acceptèrent et se mirent à table sans cérémonie.

Le premier quart d'heure ils mangèrent sans désemparer. Le second, ils commencèrent à lever les yeux ; le marquis de Meuse me regarda, je le regardai aussi ; c'était un fort joli garçon que le marquis de Meuse, nous ne rougîmes point, on ne rougissait guère sous la Régence.

Le chevalier de Bellevue se tourna d'instinct vers madame de Tencin ; tous les deux avaient de l'esprit, de la malice, un peu plus même, de la méchanceté.

M. de Meuse, après avoir répondu aux premières questions assez insignifiantes de l'archevêque, m'en adressa d'autres qui ne l'étaient pas moins ; seulement, le tout était différent : mes réponses l'étaient aussi. Nous parlions de la maison, du jardin, des gens qui les visitaient et des probabilités d'achat.

— Ce sera une danseuse.

— Ce sera un financier.

— Ce sera un grand seigneur.

— Et que diriez-vous, messieurs, si c'était un archevêque ?

— Ah ! je dirais, monseigneur, qu'un seul archevêque en France a assez d'esprit pour ne pas être ridicule dans un ancien temple de Vénus.

— Pardon, monsieur, nous exorcisons.

— Il y a des diables qui résistent à tout, monseigneur.

— Vous croyez ?

— Oui, ce sont les diables femelles. Lucifer lui-même ne les ferait pas décamper.

Tout en causant, tout en mangeant, le marquis me regardait, je le voyais bien ; pourtant je fis comme si je ne le voyais pas, et il ne s'y laissa pas prendre. La nuit arrivait ; il faisait un de ces temps qui rendent heureux même les misérables ; nous respirions, nous causions si doucement au milieu des fleurs, au bord de l'eau, que personne ne songeait à s'en aller.

Madame de Tencin était fort paresseuse en voiture ; elle se souvint des chemins et la première parla de retour.

— Ah ! nous sommes si bien ici ! s'écria son frère.

— Et si nous versons !

— Nous ne verserons point, mais si par hasard cela arrivait, nous en serions quittes pour nous ramasser.

— Mon frère, vous plaisantez toujours.

— Ma chère sœur, vous êtes trop craintive. — Retournez-vous à Paris, messieurs?

— Oui, monseigneur.

— Nous ferons route ensemble.

— Nous serons trop heureux si vous voulez bien le permettre, monseigneur, et ces dames aussi

Nous le permettions et de toute notre bonne volonté; la comtesse avait peur, et moi, je coquetais. L'abbé fut envoyé pour presser les gens, et la conversation continua.

Elle devenait plus intime à mesure que la nuit tombait. Une langueur pleine de charme s'emparait de nos sens; nous ressentions les effets ordinaires d'une digestion bien faite, dans des conditions d'aisance et de plaisir, qui se reflètent sur toutes choses.

On prévint que tout était prêt, nous nous levâmes; le marquis me donna la main, avec une bonne grâce et une galanterie remarquables.

Nous arrivâmes près du carrosse de l'archevêque, j'y montai; madame de Tencin, Sa Grandeur, en firent autant, et les deux jeunes cavaliers rejoignirent leur chaise.

Ils avaient, prétendaient-ils, un chemin délicieux sur des gazons et qui raccourcissait de beaucoup. On convint donc que notre cocher suivrait le leur; ils marchèrent devant, et notre gaieté se trouva montée à un ton peu accoutumé entre gens qui se voient pour la première fois.

— C'est un homme tout à fait du monde et d'esprit, un gentilhomme fort bien fait que ce marquis de Meuse, commença l'archevêque.

— Il a bon air; mais je lui préfère cependant le chevalier de Bellevue, reprit la comtesse Alexandrine.

— Et vous, l'abbé?

— Moi, je les préfère tous les deux.

C'était toujours ainsi que répondait l'abbé en pareil cas.

La première heure, tout alla merveilleusement, le temps était beau, le chemin admirable, la lune resplendissante. Nous nous jetions des plaisanteries d'un carrosse à l'autre, nous roulions dans la forêt, et j'ai rarement fait un voyage plus délicieux. Après une heure, nous ne voyions pas la fin des arbres, nous devions pourtant en être dehors.

— Ne vous inquiétez pas, nous criait-on de la chaise, nous savons très bien où nous allons, soyez tranquilles.

L'abbé ouvrit un œil, et le tourna du côté de l'horizon, puis dit sentencieusement:

— Je crois qu'il pleuvra cette nuit.

— Ah! bah! l'abbé, m'écriai-je, il ne peut pas pleuvoir aujourd'hui, c'est un trop beau jour.

— J'ai grand'peur que vous ne vous trompiez, madame la marquise.

— Ecoutez, ma reine, ajouta madame de Tencin avec son accent traînard, qu'elle savait rendre très comique, il a toutes les qualités des canards et ce sont d'excellents baromètres.

Nous nous mîmes à rire, et l'abbé autant que nous, il ne comprenait pas.

Une autre heure s'écoula; la prédiction prenait une apparence de réalité, le temps se couvrait, le ciel devenait obscur, des éclairs brillaient dans le lointain. Nous avions quitté la forêt, nous trouvions encore quelques bouquets d'arbres de temps en temps, nous ne suivions pas de chemin tracé et nous traversions une campagne fort déserte. La comtesse Alexandrine mitonna une peur souterraine, dont elle ne nous instruisit que par des soupirs, jusqu'au moment où un éclair déchira la nue, et où un coup de tonnerre assez violent fit sauter un de nos chevaux.

— Nous sommes perdus! nous sommes perdus! s'écria-t-elle.

— Nous ne sommes pas perdus, répliqua l'archevêque; mais nous sommes égarés peut-être, et c'est ce qu'il faut savoir. L'abbé, qu'on appelle ces messieurs.

Les deux carrosses s'arrêtèrent presque en même temps, et le marquis de Meuse vint à la portière.

— Eh bien, lui dit M. de Tencin, où allons-nous?

— Ma foi! monseigneur, je ne le sais pas bien au juste, et nous étions en train de nous le demander, le chevalier et moi. Je crois que notre gredin de postillon a trop bu et qu'il a perdu son chemin.

— Miséricorde, monsieur! mais qu'allons-nous devenir?

— Mon Dieu! madame la comtesse, nous trouverons peut-être quelque chaumière ou quelque masure pour y passer la nuit.

— Mais c'est impossible! mais je ne le veux pas! Voilà l'orage, et nous sommes peut-être entourés de brigands!

— Ce lieu-ci n'a pas trop bonne réputation, en effet, madame la comtesse.

— Vous en riez, monsieur!

— Je n'y vois guère que cela à faire, madame. Et, tenez, madame la marquise du Deffand rit aussi.

— A l'âge de madame, on rit de tout.

— Voyons, madame la comtesse, il fait un temps superbe...

— Il pleut à verse!

— Une chaleur étouffante! vous êtes sur les coussins d'une bonne voiture; le grand malheur de passer une nuit à la belle étoile.

— Il n'y en a pas, d'étoiles.

— Il y a la lune, cela revient au même, bien qu'elle soit cachée.

— Et le souper?

— Nous irons à la maraude.

— Et les voleurs?

— Nous sommes sept hommes, sans compter monseigneur et le vaillant abbé, nous en aurions raison.

— Avez-vous des armes?

— Tout plein la chaise.

— Ah! la maudite partie!

— Au contraire, madame, la charmante partie! je n'en ai jamais fait de plus délicieuse.

— Ni moi, répliquai-je.

— Ni moi, ajouta le chevalier.

Madame de Tencin prit ce mot à son adresse.

— Allons, reprit-elle, ni moi, puisqu'il le faut.

Son air s'adoucit immédiatement.

On tint conseil, pour savoir ce que l'on devait faire, l'orage augmentait et menaçait de devenir formidable. Par une habitude de couvent, la comtesse Alexandrine faisait des signes de croix et poussait des exclamations à chaque éclair.

Le marquis offrit de se mettre à la recherche avec ses gens. Elle ne le voulut point, dans la crainte des voleurs. Il proposa de rester où on était. Elle s'y refusa, à cause de l'orage, les arbres attirent la foudre. Il demanda à continuer notre route alors. Cela ne se pouvait pas, on s'égarerait davantage.

— Je ne vois pas un quatrième parti.

Je riais toujours et pour être [illegible] je dois ajouter que monseigneur d'Embrun faisait chorus.

Quant à l'abbé il dormait, la foudre le réveillait et il se frottait les yeux, retournait la tête en murmurant:

— Eteignez la chandelle.

Nous tournions dans un cercle vicieux; heureusement, d'autres agissaient pendant que nous discutions. Mon laquais et celui du marquis, deux drôles assez délibérés, s'avancèrent jusqu'à nous et nous annoncèrent qu'ils avaient trouvé dans le voisinage une tour, à côté d'une maison de paysan, où l'on consentait à nous recevoir et même à nous donner à souper, pour notre argent.

— Miséricorde! c'est une caverne.

— Caverne ou grotte, ma chère comtesse, cela vaut mieux que notre carrosse mouillé. Nous mangerons, nous laisserons passer l'orage, nous nous reposerons. On nous indiquera notre chemin, le jour vient de bonne heure, en cette saison, nous repartirons après.

Elle fit encore beaucoup de difficultés; mais les plus nombreux l'emportèrent, et bientôt nous fûmes installés dans une cabane fort propre, où habitaient un mari et une femme, pas trop pauvres, qui nous firent une omelette passable, nous offrirent du cidre et du lait délicieux avec un pain bis, le meilleur qu'on pût voir. Cela me rappela Chamrond.

A côté, ainsi que l'avaient dit nos gens, il y avait une tour ruinée, elle servit de hangar et de remise; on y fit entrer les chevaux et les voitures, on y installa les domestiques, avec leur souper, et nous fûmes tous enchantés de notre bonne fortune, excepté la comtesse toutefois, qui regrettait son lit et qui prétendait qu'elle ne savait pas avoir d'esprit sur un banc de bois.

LVIII

Je vous laisse à penser ce que fut [illegible] souper et cette nuit; nous avions pris parti de rire de tout. De temps en temps, la comtesse jurait qu'on ouvrait des trappes et qu'il en sortirait des brigands armés jusqu'aux yeux et prêts à se jeter sur nous pour nous étrangler.

Notre hôte, le plus pacifique des hommes, ressemblait à Cartouche, ou à quelqu'un de ses lieutenants échappé au supplice. Elle l'avait vu rouer et elle était sûre de le reconnaître entre mille.

A cela près, tout allait à merveille.

Nous restâmes jusqu'au jour. On nous indiqua notre chemin, nous n'étions pas loin de Paris, et nous arrivâmes encore assez à temps pour retrouver nos lits et dormir quelques heures.

Le marquis et le chevalier se firent inscrire chez moi dès le lendemain. Le marquis revint bientôt [illegible] il

revint [illegible] il revint tous les jour[illegible] fois lammes par ou [illegible] je [illegible] commençai[illegible] m'assure que [illegible] comme cela aujourd'[illegible].

M. [illegible] avait infiniment [illegible] de la meilleure et de la plus haute com[illegible] me fit faire con[illegible] avec une personne [illegible] bientôt être la plus puissante du royaume [illegible] marquise de Prie. Elle était fort connue, [illegible] de M. le duc, premier prince du sang [illegible] Louis XIV, par sa mère, fille du feu roi [illegible] de Montespan.

Nous étions jeunes [illegible], elle un peu plus âgée, mais dans des voi[illegible]. Son père était Berthelot de Pleneuf, homme [illegible] financier, dont la famille s'était alliée cepen[illegible] gens considérables, tels que les Matignon, les [illegible] et autres. Pleneuf voulait surtout gagner de l'argent [illegible] pour ce faire, il en semait. Madame de Pleneuf [illegible] fenêtres avec délices. Elle avait force gal[illegible] autres, M. de Mazarin, Senneterre, M. de M[illegible] et bien d'autres.

Pleneuf [illegible] fait pas, pourvu qu'il remplît ses coffres [illegible] comment, il était satisfait. Il fit si bien, qu'[illegible] dans les vivres, il en vola la moitié, et [illegible] trop heureux de racheter sa vie en cédant tous [illegible].

[illegible] était mariée déjà au marquis de Prie ambassadeur [illegible] Turin. La mère et la fille étaient rivales en tout, et se [illegible] cordialement. Elles cherchaient à se nuire de toutes les manières ; aussi la fille triompha-t-elle complètement, quand sa mère, ruinée, se vit réduite aux robes de bouracan.

— Je lui donnerai ce qu'elle voudra, disait-elle, excepté de quoi s'embellir.

Je ne crois pas avoir jamais vu une plus jolie créature que celle-là, dans sa première jeunesse surtout. Elle était grande, faite au tour, le visage gai et provocant, le nez à faire tourner la tête, des cheveux cendrés, des dents, des pieds, des mains, un teint adorables, distinguée comme une déesse et fine comme un lutin.

Elle avait tous les talents, une voix charmante ; elle dansait à ravir, jouait du clavecin, et étonnait tous ceux qui la voyaient par sa bonne grâce et son élégance.

Sa rage, son idée unique, était la domination ; il fallait qu'elle commandât partout, et son orgueil était insatiable. Aussi galante que sa mère, elle eut des amants suivant son caprice et sans que son cœur s'y intéressât jamais. Elle passait sans transition d'un entretien amoureux à une discussion d'affaires ; elle était en même temps séduisante et froide, — deux qualités essentielles pour conduire les hommes où on les veut mener.

Madame de Prie fut mariée à quinze ans, suivit son mari à Turin, et voulut déjà diriger l'ambassade. Elle y dépensa ce qui lui restait, si bien qu'ils se trouvèrent réduits à six ou sept mille livres de rente, et qu'il lui fallait à son tour porter du bouracan, si elle ne trouvait pas moyen de remonter le ménage.

Elle persuada à ce pauvre ambassadeur de l'envoyer à Paris, se faisant fort d'obtenir quelque pension ou quelque bénéfice qui les mettrait en possibilité de faire honneur à leurs affaires. Il y consentit. Elle avait dix-huit ans.

En arrivant à Paris, elle commença par louer un petit appartement, près de la Conception, et par le payer cinq cents livres pour son année. Ensuite, elle prit avec elle madame Séchelles, sa tante, afin d'avoir un porte-respect, et, tout cela fait, elle se mit sur le chemin de M. le duc d'Orléans. Ses visées n'allaient pas à autre chose qu'à devenir sa maîtresse, et à gouverner la France en son nom.

Elle l'attendit d'abord dans la galerie du Palais-Royal, un jour d'audience, et se fit nommer à lui par M. de Nocé, qu'elle connaissait. Le régent la trouva jolie et lui dit quelques mots.

Le lendemain, au bal masqué de l'Opéra, elle le reconnut facilement. Il était ivre, ce qui ne rendait pas sa tâche aisée. Elle l'entreprit cependant, sans se rebuter, l'amusa, supporta ses galanteries vineuses, le flatta de toutes ses forces et finit par le suivre au Palais-Royal, se croyant au comble de ses vœux.

Il la conduisit en trébuchant jusqu'à une porte, qui n'était [illegible] celle de la maison de Nanette ; elle s'ouvrit devant eux et ils [illegible] une grande salle à manger, très éclairée. M[illegible] duchesse de Berry, madame de Phalaris, madame [illegible] et tous les roués étaient en bataille. On juge de l'étonnement, elle qui comptait sur un tête-à-tête !

Ils [illegible] la [illegible], mais elle avait autant d'esprit qu'eux [illegible] sang-froid, et elle leur répondit de façon [illegible] s'ils lui laissaient mettre le pied chez le [illegible] chasserait.

[illegible] qu'elle n'y paraîtrait plus. M. le régent fut [illegible], on lui fit mille contes, on lui prouva qu'elle l'ennuierait, qu'elle aurait des prétentions [illegible] la [illegible] la mort, il ne voulut [illegible] la regarder.

Elle en conserva une rancune qu'elle a bien fait payer depuis.

M. le duc d'Orléans écarté, il n'y avait plus qu'un seul homme en France digne d'elle, un seul qu'elle daignât avouer, sans préjudice des autres qu'elle cachait plus ou moins. Toutes ses batteries se tournèrent de ce côté-là, et la place était plus facile à prendre. M. le duc était jeune, il n'était pas beau, il n'avait pas un de ces mérites qui font d'un prince un personnage ; mais il était premier prince du sang, et, dans une minorité, c'est une de ces positions qui dominent forcément la situation et l'État.

La marquise se fit conduire chez madame la duchesse, non pas la mère, elle la craignait d'instinct, mais la jeune mademoiselle de Conti, bonne et indolente, qui l'accueillit fort bien et qui la reçut au nombre de ses familières.

M. le duc la vit et l'aima. Il alla la chercher fort souvent dans ce petit trou, près de la Conception, qu'elle refusait de quitter sous prétexte d'économie.

Elle avait alors deux amants : M. d'Alincourt, le même que madame de Parabère garda si longtemps, et lord Stair, ambassadeur d'Angleterre. Elle les congédia tous deux et songea à s'occuper sérieusement de sa fortune.

Mais M. le duc, je l'ai dit, était affreux : il lui déplaisait d'une façon presque invincible. Il lui fallut une lutte de plus d'un mois avec elle-même pour se décider à l'accueillir, après l'avoir provoqué.

La chose faite, elle en réclama les avantages. Elle gouverna mieux M. le régent que s'il l'eût acceptée pour maîtresse, en inspirant à M. le duc des idées de contrôle et la volonté de faire compter avec lui. Ces prétentions ennuyèrent le cardinal Dubois ; pour les mettre à néant, il commença par essayer de perdre madame de Prie.

En conséquence, on décocha à M. le duc madame de la Vrillière, mère du jeune Saint-Florentin, qu'on désirait faire duc et marier avec mademoiselle de Platen. Elle était Mailly en son nom. Son amant, Nangis, fut écarté comme d'Alincourt l'avait été avant lui, et madame de la Vrillière se mit en devoir d'essayer cette conquête. Elle alla chez M. le duc à plusieurs reprises, bien qu'elle ne fût plus jeune, elle était mignarde et charmante. Madame de Prie, étourdie par ses dix-huit ou dix-neuf ans, ne se défia pas d'une femme qu'elle regardait comme vieille et qu'elle savait occupée ailleurs. Aussi, madame de la Vrillière fit-elle beaucoup de chemin, et peut-être aurait-elle réussi à triompher si la mort de M. le duc d'Orléans ne fût venue à propos pour rompre ses visées.

J'entends par triompher, chasser madame de Prie, car, pour les triomphes secrets, je crois bien qu'elle les a obtenus, personne n'en a douté. Ce sont des triomphes, si triomphes il y a, achetés par trop cher avec un homme comme M. le duc. Je n'en eusse voulu à aucun prix, je le jure.

Cependant le commerce marchait tant bien que mal, et, lorsque M. le duc d'Orléans fut enlevé par l'apoplexie, l'abbé de Broglie, *l'ami* de M. le duc comme Bonneau était celui de Charles VII, vint le chercher chez madame de la Vrillière, où il soupait fort tranquillement, et lui annoncer la catastrophe. M. le régent (qui ne l'était plus, le roi étant majeur) n'était pas mort encore.

— Monseigneur, vous n'avez qu'une chose à faire, et, si vous la négligez, vous perdez tout votre avenir. Montez chez le roi à l'instant, ne laissez pas le temps aux influences d'agir, demandez-lui hardiment la place de premier ministre, à laquelle votre naissance vous donne le droit de prétendre ; il sera surpris et n'osera pas vous refuser. Si vous tardez, vous trouverez la place prise.

— Mais, l'abbé.

— Mais, monseigneur, vous avez votre sort en vos mains pendant une demi-heure encore ; après cela, vous ne l'aurez plus.

— Monseigneur, ajouta madame de Prie, dont le cœur palpitait, ne refusez pas.

— Vous le voulez ?

— Je vais vous conduire, le moment est favorable ; le roi est seul avec M. de Fréjus ; celui-ci peut tout sur lui... Dieu sait quelles pensées il a dans la tête, et qui il veut mettre là ! Si vous ne le prévenez par un coup inattendu, demain, en vous réveillant, vous apprendrez que vous avez un maître.

— Allons donc, puisqu'il le faut !

Il se laissa emmener jusqu'à la porte du cabinet du roi, où l'abbé le poussa pour ainsi dire. Il entra et trouva le jeune monarque avec son précepteur, la tête dans ses mains et fort affecté.

— Sire, lui dit-il, je demande à Votre Majesté la place de premier ministre que M. le duc d'Orléans va laisser vacante ; je ne crois pas que personne puisse me la disputer ; la naissance me rapproche de Votre Majesté ; la jeunesse du duc de Chartres le rend incapable de gouverner un État comme la France ; j'ai pris part aux affaires publiques, pendant la Régence ; toutes ces raisons décideront, je l'espère, Votre Majesté à ne pas repousser ma demande.

Le roi se tourna vers l'évêque de Fréjus ; celui-ci sentait parfaitement qu'il ne pouvait arriver d'un saut à la première place, en remplacement de l'oncle du roi, du neveu de Louis XIV ! Il fallait une transition. Pendant ce temps, il s'élèverait jusqu'à pouvoir se rendre possible. La vieille taupe faisait son trou. Il connaissait M. le duc, il savait d'avance qu'il lui donnerait mille prétextes de rupture, lorsque le moment lui semblerait opportun. Il ne pouvait trouver un meilleur mannequin. Il avait donc prévenu son élève et lui avait fait sa leçon.

Aussi, lorsque le roi lui demanda son avis muet, le précepteur hocha la tête et Louis XV rendit ce même signe à

Madame la duchesse, sa mère, l'attendait dans le grand appartement avec madame sa femme. Madame la duchesse était ravie et convaincue qu'elle allait tout mener dans l'État ; elle comptait sans madame [illegible] et sans le caractère de monsieur son fils. Il se hâta de recevoir ses compliments et annonça qu'il était fatigué [illegible] se reposer un peu, car il devait se lever, le lendemain, de très bonne heure et annonça qu'il était fatigué, qu'il [illegible] se reposer.

— Vous ne serez pas seul, mon fils, lui dit madame la duchesse d'un air agréable, tous nous [illegible], et vous ne manquerez pas d'amis dans la place que vous allez occuper.



Ils avaient trouvé dans le voisinage une tour, à côté d'une maison de paysan.

M. le duc, qui s'en contenta, et fit une belle révérence en retour.

Aussitôt, M. de Fréjus ouvrit la porte ; il y avait dans le cabinet quelques gentilshommes, de ceux qui flairent tous les vents, pour savoir de quel côté ils viennent. Il les fit entrer, et leur dit que le roi voulait les voir.

Ils ne se firent pas prier, vous le sentez bien, et tout de suite M. de Fréjus leur dit qu'après la perte que le roi venait de faire en la personne de M. le duc d'Orléans, il ne pouvait mieux faire que de remettre [illegible] entre les mains de M. le duc, et de le prier d'accepter la place de premier ministre, qu'il était plus à même de remplir que pas un.

M. le duc trouva alors un remerciement, qu'il avait machiné jusque-là. M. de la Vrillière, qui [illegible] d'aise, tira de sa poche le serment de [illegible] et le fit prêter sur l'heure au nouveau [illegible].

M. le duc sortit ensuite et aussitôt il [illegible], qu'il congédia, afin de se trouver seul, [illegible] il, mais il n'en fut pas ainsi.

— Je ne m'inquiète point d'en avoir, madame ; les amis ne me sont pas utiles, car ils sont tous intéressés, et, quant à ce que j'ai à faire, je n'ai pas [illegible] plus que l'on [illegible]. C'est une tâche que je remplirai seul, ne l'oubliez pas, je vous prie, [illegible].

Madame la duchesse, [illegible], avait fait là une fière école.

La [illegible] duchesse ne dit pas un mot. Elle savait trop à qui elle s'adressait.

M. le duc sortit [illegible] dans son appartement. Il congédia [illegible] la porte [illegible] qui l'avaient suivi.

Comme il se [illegible], son valet de chambre de [illegible] lui dit [illegible] respectueusement, tout bas :

— Si monseigneur [illegible], il prendra le petit [illegible].

— [illegible]

— [illegible] monseigneur est [illegible] par [illegible] le cabinet [illegible] madame de la Vrillière.

— Ah ! dit le prince, c'est aussi prendre trop de liberté !... Se sont-elles vues ?

— Non, monseigneur, grâce à Dieu !

Un bruit de voix fort impétueuse leur apprit que le *grâce à Dieu* n'était plus de saison.

LX.

Madame de Prie s'impatientait dans cette chambre et ne l'aurait quittée pour rien au monde ; elle avait eu vent de la [illegible] Elle se promenait fort agitée, se demandant si elle ne devait pas aller chez madame la duchesse où le prince se rendrait certainement d'abord. Une [illegible] elle ne pourrait parler à son aise et [illegible] tions.

[illegible] d'écrire une lettre, je ne sais à qui ; elle [illegible] autour d'elle une plume et de l'encre, et n'en [illegible] pas sans y attacher d'autre importance, elle entra dans le cabinet et marcha droit vers le bureau, auprès duquel se tenait assise madame de la Vrillière, dans une impatience plus vive encore, si c'est possible, puisqu'elle était moins sûre de sa puissance.

Elles se rencontrèrent nez à nez.

Madame de Prie poussa un cri de surprise et de colère ; elle s'avança vers madame de la Vrillière et lui demanda d'un ton impérieux ce qu'elle faisait là.

— Et vous, madame ? répliqua l'autre.

— Moi ! répondit madame de Prie en s'installant carrément dans un fauteuil, moi ? J'attends M. le duc, et j'ai le droit de l'attendre chez lui, puisqu'il est mon amant.

Madame de la Vrillière resta abasourdie ; elle ne croyait pas à tant d'audace, chez une femme aussi jeune surtout.

— Je vous ai dit ce que je fais ici, madame, et pourquoi j'ai le droit d'y être ; je vous dirai, à mon tour : Et vous ?

— M. le duc m'a donné audience, madame.

— A cette heure ? reprit-elle du ton le plus aimable et comme avec un intérêt plein de bienveillance ; c'est donc bien pressé ?

— Oui, madame, riposta sèchement madame de la Vrillière.

— Ah ! je devine. C'est pour le mariage de monsieur votre fils ; c'est un charmant jeune homme que monsieur votre fils ! je l'ai beaucoup connu quand nous étions enfants, nous allions jouer ensemble chez madame la présidente de Morville. On trouvait qu'il ressemblait beaucoup à M. de Nangis.

— Ah ! ah ! vous alliez jouer chez la présidente de Morville, madame ? C'était sans doute avant les galères de monsieur votre père, dont il s'est si adroitement tiré.

Madame de la Vrillière croyait avoir rendu la monnaie du coup qu'on lui portait ; elle ne connaissait pas son adversaire. Celle-ci éclata de rire et la regarda en face.

— Ah ! mon Dieu ! madame, que vous voilà contente de cette phrase-là, n'est-ce pas ? et comme vous vous trompez en croyant me blesser ! Que m'importent M. de Pleneuf et ses galères ? qu'ai-je à voir avec tout cela, moi ? Je suis la marquise de Prie, j'ai vingt ans, je suis belle, je suis riche, je suis aimée, je vais devenir puissante. Que me fait le reste ?

Madame de la Vrillière n'avait rien à répondre à cela, elle se voyait prise ; en même temps, elle prévoyait fort bien qu'une rivale de cette sorte ne serait pas facile à chasser. Elle cherchait une réponse, tâchant de se contenir et de ne pas démasquer ses batteries.

— Je vous demande pardon, madame, je vous quitte la place puisque Son Altesse sérénissime ne vient pas.

— Non, non, interrompit madame de Prie en la retenant, [illegible] allez vous mettre sur le degré. Vous n'y gagneriez pas grand'chose, au moins ; mais vous le retarderiez et cela [illegible] attendre. Il vaut mieux rester à causer toutes les deux une bonne fois, et il n'y aura plus à y revenir.

Madame de la Vrillière s'était levée ; elle ne reprit pas son siège, mais elle ne s'en alla pas.

— Vous êtes, madame, vous avez été, vous êtes encore la maîtresse de M. le duc, n'est-il pas vrai ?

— Mais, madame, de quel droit ?

— Je [illegible] de mon droit, vous le savez, n'en parlons donc [illegible] pas question de moi, c'est de vous. Cette vieille [illegible] de Dubois avait imaginé de vous lâcher après M. le duc pour le retenir et me renvoyer parce que [illegible] et que je lui soufflais un peu de mon énergie. Ne le [illegible] pas, je le sais, je l'ai su le lendemain. Cela ne m'a pas [illegible] empêchée de dormir une heure. Me croyez-vous jalouse de M. le duc, par hasard ?

Madame de la Vrillière ne savait en vérité quelle figure faire devant cette étrange créature qui ne ménageait rien, qui ne se fâchait de rien et qui, d'elle-même, allait plus loin qu'on n'eût pu la conduire en la haïssant.

— En vérité, madame, permettez-moi de me retirer.

— Non pas, non pas, je n'entends pas cela ; il faut en finir, vous dis-je ! il faut que vous soyez bien éclairée sur ce qui vous attend ; nous serons plus tranquilles après.

— Je ne suis pas inquiète, je vous assure.

— Oh ! que si ! et vous voyez crouler vos beaux projets, je les connais tous. Ce n'est peut-être pas vous ; au fond, vous préférez M. de Nangis, un amant de tant d'années, bien fait, brave et charmant, à ce prince scrofuleux, laid, désagréable et cela se conçoit à merveille. Croyez-moi, retournez à lui ; il vous aime depuis si longtemps, qu'il reviendra. Quant à moi, voici mon projet, et voici ce qui va arriver à dater de cette nuit...

Madame de la Vrillière intéressée malgré elle s'assit sans s'en apercevoir.

— Je vais gouverner la France madame je vous le dis, et je ne vous demande pas le secret. Le premier ministre, ce sera moi, et non M. le duc, non qu'il en soit incapable, mais parce que sa volonté m'appartient, parce que je sais la conduire d'une sorte qu'il n'aura pas même l'envie de m'en empêcher. Ma force, je la connais seule, et je l'ai découverte promptement ; si vous cherchiez bien, vous la découvririez aussi.

Madame de la Vrillière trouva l'occasion de prendre un air superbe, comme pour dire que cela lui était bien égal.

Madame de Prie recommença à rire et à se moquer de celle qu'elle écrasait.

Elle continua son discours et lui prouva clairement qu'elle n'avait rien à prétendre. La malencontreuse postulante prit un peu tardivement son parti et ne fut plus embarrassée que de trouver une sortie ; sa rivale l'acheva.

— Je suis charmée d'avoir causé avec vous, madame, bien charmée ; nous nous entendons tout à fait, et, pour vous le prouver, je vous demande une chose.

— Qu'est-ce donc ?

— Restez ici avec moi, attendez M. le duc, soyez la première à le féliciter ; il ne l'oubliera pas, et cela pourra vous servir ; d'ailleurs, je suis, moi, tout à votre service.

La pauvre madame de la Vrillière n'eut pas la force de se contenir, elle éclata.

On ne la craignait même pas !

Elle se mit à répondre alors, à rejeter à madame de Prie ses malheurs, sa conduite, tout ce qu'elle put imaginer de plus sensible. La favorite l'écouta et la regarda sans sourciller, le sourire sur les lèvres, et comme si elle eût parlé à son voisin. Elle la laissa bien finir, et, profitant d'un moment de repos que prenait l'autre pour respirer :

— Allez, madame, ne vous gênez pas. Tout ceci peut être vrai ; mais je vous défie de m'appeler vieille femme, et c'est ce qui vous enrage.

Pour le coup, madame de la Vrillière trépigna des pieds, et ce fut en ce moment que M. le duc arriva.

Il resta stupéfait, ou du moins faisant semblant de l'être. Madame de Prie l'aperçut la première, elle qui ne s'emportait pas.

— Ah ! monseigneur, s'écria-t-elle en courant vers lui, je suis bien heureuse de vous dire enfin toute la joie où je suis, et j'espère que vous n'en doutez pas.

— Madame ! répliqua le duc en la repoussant légèrement de la main.

— Ah ! c'est à cause de cette chère femme-là, ma meilleure amie ! Ne craignez pas, monsieur, je ne lui ai rien caché, et nous nous aimons à la rage ; demandez-lui plutôt.

Madame de la Vrillière profitait du moment et s'éclipsait par une autre issue. Dès qu'elle eut disparu, madame de Prie éclata de rire, et battit ses mains l'une contre l'autre. M. le duc la trouva si drôle, qu'il ne put s'empêcher d'en faire autant, malgré un peu de mauvaise humeur qui se dissipa bien vite.

Ils entrèrent ensuite dans l'intérieur de l'appartement, et, le lendemain, selon sa prédiction, madame de Prie était premier ministre.

Je l'avais connue, ainsi que je l'ai raconté, avec M. de Meuse, et nous nous étions fort divertis dans des parties fort amusantes ; elle ne l'oublia pas et je la trouvai la même dans sa faveur. Elle m'accorda ce que je voulus, je n'en abusai pas, je continuai seulement à la voir comme avant son élévation, moins souvent, il est vrai ; elle avait autre chose à faire.

M. le duc n'était pas un homme aimable ; j'ai soupé avec lui dans l'intimité de l'intérieur, et je n'ai point gardé l'ombre d'un souvenir de ces festins-là, si ce n'est que M. le duc aimait passionnément les écrevisses, et qu'il lui en fallait tous les jours des plus belles qui se puissent voir. Il les faisait accommoder au piment.

Tout le monde sait qu'il fut chassé pour avoir essayé une lutte avec le cardinal Fleury, par les instigations de madame de Prie, laquelle, ayant fait Marie Leckzinska

reine de France, se croyait sûre de son appui et s'imaginait pouvoir emporter la place d'assaut.

Elle oublia dans cette circonstance sa sagacité ordinaire ; elle ne calcula ni sur le caractère du roi, ni sur celui de la reine, ni surtout sur celui du vieux précepteur.

Le roi devait croire et écouter celui-ci de préférence à tout autre. La reine, disait-on, timide, ne pouvait rien soutenir contre lui, ne pouvait surtout soutenir madame de Prie, le grand scandale de la cour.

Ils furent sacrifiés aussitôt que Fleury donna à son élève le choix entre eux et lui. M. le duc fut renvoyé comme un laquais, et madame de Prie exilée à sa terre de Courbépine. Elle était à son clavecin quand on lui apporta la lettre de cachet, et elle ne se doutait de rien du tout. Le roi était à Rambouillet, chez M. le comte de Toulouse, et elle y croyait M. le duc également, tandis qu'un lieutenant des gardes le conduisait déjà à Chantilly.

On lui laissa à peine le temps de rassembler quelques hardes et d'appeler ses femmes. On ne lui permit de toucher à aucun de ses papiers.

— Et les lettres de mes amants, si j'en ai ? dit-elle avec sa hardiesse ordinaire.

— Eh bien, madame, on les lira ; mais, soyez tranquille, personne n'en aura connaissance que monseigneur l'évêque de Fréjus.

— Eh bien, il pourra les montrer à la princesse de Carignan, dans leurs tête-à-tête, cela les ragaillardira, ces deux vénérables.

Jamais on ne vit femme plus effrontée, je vous l'ai dit.

Elle s'en alla la tête haute, superbe, criant que la reine était une ingrate, que le roi était un enfant et le vieux Fleury un poisson ; qu'elle le savait bien et qu'on le verrait plus tard.

Elle l'écrivit, s'il vous plaît, à l'abbé de Broglie, je crois, ou je ne sais à qui tout à fait placé dans la faveur de l'évêque, espérant qu'on le lui montrerait. On n'y manqua pas.

Elle arriva à sa terre de Courbépine, absolument comme un enfant qui naît. Elle écrivit mille folies à ses amis, les engageant à aller la voir, s'ils ne craignaient pas d'attraper la peste. On a dit qu'elle croyait rentrer à la cour, et qu'elle n'avait accepté sa disgrâce qu'après avoir perdu sa place de dame du palais de la reine. Cela n'est pas vrai ; elle ne conserva plus d'espérance du moment où elle quittait Paris, et où le Fréjus avait eu le pouvoir de faire chasser M. le duc.

On a dit aussi, que ne dit-on pas, sur les malheureux surtout ! on a dit que madame de Prie, le jour de son départ, avait fait ses adieux à un amant de bas étage, que ses voisins avaient assisté à tout par une fenêtre ouverte. C'est encore un mensonge ; je ne nie pas qu'elle n'eût un amant, plusieurs peut-être, mais assurément ils n'étaient pas de bas étage. Celui qu'elle quitta avec tant de peine était justement un jeune lord, dont j'ai oublié le nom, mais de la plus haute naissance. Il vint la voir à Courbépine, et nous nous y rencontrâmes ensemble.

M. de Meuse et moi, nous ne manquâmes d'aller la trouver, et même plusieurs fois. Elle ne se démentit pas en apparence ; mais le chagrin la prit sans qu'elle en convînt jamais avec qui que ce fût, même avec ses meilleurs amis.

Nous la voyions dépérir chaque jour. Elle changeait d'une manière effrayante ; nous voulûmes tâcher de lui rendre sa gaieté, et, pendant un séjour que je fis chez elle, nous nous étions mises à nous envoyer chaque matin un couplet de chanson satirique. Elle m'en décocha un contre mon goût, sur l'air *Tout va cahin-caha*.

Je lui répondis par celui-ci, qui est tout à fait dans le genre de Chapelain, auteur de *la Pucelle*, et sur l'air *Quand Moïse fit défense*... On l'a retrouvé dans mes papiers ; le voici :

Quand mon goût, au tien contraire,
De Prie, te semble mauvais,
De l'écrevisse et sa mère
Te rappelles le procès
Pour citer gens plus habiles,
Nous lisons dans l'Évangile
Que paille en l'œil du voisin
Coque plus que poutre au sien.

Voltaire m'a toujours dit que le second vers était faux ; il ajoutait que les femmes de qualité ne se devaient pas mêler de poésie, mais qu'elles écrivaient admirablement en prose.

La pauvre madame de Prie avait vingt-cinq ans lors de son exil. Elle devint comme une figure de cire l'année suivante, et nous la priâmes de voir ses médecins ; elle fit venir Sylva, celui de M. le duc ; elle en avait un attitré, tous les deux la traitèrent de malade imaginaire ; comme elle souffrait réellement beaucoup, elle nous envoya une consultation pour Chirac, médecin du roi et de feu M. le régent, fort à la mode et fort habile.

Je la lui portai moi-même, il la lut très attentivement ; puis il me fit beaucoup de questions sur l'âge de madame de Prie, sur son visage, sa maigreur, enfin tout ce qu'il désirait savoir ; je lui répondis suivant la vérité.

Il se mit à rire.

— Vous êtes très sûre de tout cela, madame ?

— Comment, si j'en suis sûre !

— Eh bien, madame de Prie, à son âge, avec sa constitution, avec ce que vous me dites de son visage et de sa force, madame de Prie vivra longtemps ; elle ira à son siècle si elle ne meurt que de cette maladie-là.

— Je vous assure, monsieur, que c'est très sérieux et qu'elle est horriblement changée.

— Ce sont des vapeurs, c'est de l'ennui, du chagrin ; cela se dissipera, et, dans quelques mois, il n'y paraîtra plus. Elle est gaie, dites-vous ?

— Très gaie ; mais elle se contraint.

— Si elle souffrait, elle ne serait pas gaie ; on ne se contraint pas à ce point-là. Rassurez-vous, madame, ce ne sera rien.

— Je lui porterai moi-même cet arrêt consolant ; puisse-t-il se vérifier !

Je partis en effet pour Courbépine, et, dès mon arrivée, les gens me prévinrent que la marquise semblait fort abattue et qu'elle n'avait pas un instant de sommeil. Je courus vers elle ; elle me reçut avec un pauvre visage pâle et défait à faire pitié.

Elle s'efforça de rire et de plaisanter.

— Ce n'est rien, lui dis-je, Chirac a rendu son oracle : vous vivrez cent ans !

Elle ne me répondit que par un triste sourire.

LX

— Oui, ma reine, oui, vous vivrez cent ans ! vous avez des vapeurs, vous êtes comme M. Argant, et je viens pour remplir l'office de Toinette.

— Ma belle, que n'avez-vous amené M. Diafoirus ? Il nous aurait diverties, car nous voilà comme des abandonnées.

— Nous n'en avons pas besoin ; d'ailleurs, le président Hénault arrivera demain, à ce qu'on m'a dit.

— Pauvre président ! c'est un bon ami. S'il ne se hâte pas, nous ne nous reverrons plus... Madame, je mourrai cette nuit.

— Quelle idée ! Attendez au moins le Diafoirus que vous désirez, il vous donnera ses remèdes.

Je jouais, mais son pauvre visage était si changé, que je tremblais de toutes mes forces.

— Soyez tranquille, chère marquise, je ne vous dérangerai pas ; je sais trop mon monde pour ennuyer les gens de ma mort, après les avoir ennuyés le moins possible pendant ma vie.

— Je ne vous quitterai point.

— Vous me quitterez pour aller dormir ; nous souperons ensemble, nous tâcherons de bien rire une dernière fois, nous nous embrasserons, et, demain, à votre réveil, je verrai, de l'autre monde, si vous me regrettez.

— Quoi ! souper, en l'état où vous êtes ?

— Ma reine, Chirac assure que je ne suis point malade ; je ne ferai pas mentir le premier médecin de Sa Majesté, et je mourrai les armes à la main.

— Reposez-vous plutôt, ma chère marquise ; je causerai avec vous, et vous vous endormirez insensiblement.

— Pas du tout. Je vais me faire belle ; vous serez la dernière personne de ce monde que j'aurai vue, et cette dernière personne m'aura vue parée ; j'arriverai ainsi chez les morts, Pluton ne fera pas la grimace.

Quoi que je pusse dire et faire, elle le voulut ainsi et on nous servit dans un petit cabinet tout orné et plein de fantaisies ruineuses, un souper digne des gourmets les plus renommés. Quant à madame de Prie, elle était en effet belle et parée ; elle s'était mis du rouge, non pas un pied, mais juste assez pour imiter les couleurs naturelles ; elle me fit l'effet d'un souvenir du beau temps.

Elle ne mangea que du bout des doigts ; elle but quelques verres de vin d'Espagne qu'elle aimait fort ; elle fut étincelante d'esprit et de gaieté, puis tout à coup elle se trouva mal.

Nous la fîmes revenir, nous la soignâmes, ses femmes et moi ; je voulus la coucher.

— Non, non, dit-elle, je n'ai pas fini de souper et je veux m'y remettre.

Elle ne nous écouta point ; il fallut lui obéir. Elle [illegible]

[illegible] la conversation où elle l'avait laissée, me [illegible] comme si elle n'était plus, me char[illegible] de ses commissions, de ses [illegible], de mille folies [illegible] qu'elle aimait ou qu'elle [illegible] simplement.

— On m'a donné beaucoup d'amants, ma reine ; j'en ai [illegible] quelques-uns, je l'avoue, [illegible] je ne les regrette pas. [illegible] valaient pas la peine d'être [illegible]. Vous vous char[illegible] de voir M. le duc ; je suis sûre qu'il en prendra vite [illegible]. Il était [illegible] de moi. Mon [illegible] pour le diriger autrefois n'était ni mon esprit, ni ma tendresse, mais simplement le peu qu'il avait de ma [illegible]. La duchesse [illegible] si je n'eusse pas été là, elle [illegible] il eût fallu un coup d'autorité [illegible] était incapable. J'étais un préser[illegible], voilà tout !

Lorsqu'il fut [illegible] l'heure du matin, elle m'engagea à me retirer.

— Je [illegible], il faut que je dorme. Je suis bien [illegible].

— C'est [illegible].

— Je [illegible], croyez-moi.

— [illegible] chère reine ! embrassons-nous.

— A demain.

— Oui, à demain, à demain... On va vous conduire à votre appartement.

Je l'embrassai en effet avec tendresse. Je ne devais plus la revoir que morte.

Je dormis comme de coutume, et, lorsque je m'éveillai, [illegible] femme de chambre me remit fort tristement un petit billet contenant ces trois mots seulement :

« Adieu, chère reine ! je pars ; j'ai défendu qu'on vous réveillât. »

— Comment ! m'écriai-je, madame de Prie... ?

— Hélas ! madame, elle a passé sur les quatre heures du matin.

— Vous ne m'avez pas appelée !

— Madame l'a expressément défendu. M. le président Hénault est arrivé.

— [illegible] le voir ; il est nécessaire que nous nous voyions.

Je me [illegible] un peu, car, dès cette époque, le président commençait à me faire la cour. Il vint, et nous nous lamentâmes. Ce n'était pas tout, il fallait aviser, prévenir la famille ; les soins de ce terrible moment ne nous regardaient pas. Le président se chargea d'écrire, de donner les premiers ordres ; quant à moi, je déclarai que je partirais le jour même après avoir dit un dernier adieu à ma pauvre amie. M. de Meuse devait venir me rejoindre et je voulais lui épargner ce spectacle.

Je partis en effet. Le président me débita force galanteries en me reconduisant à mon carrosse. Bien qu'il ne fût plus tout jeune, il avait bien de l'esprit.

La mort de madame de Prie ne fit pas le moindre bruit. [illegible] je l'annonçai à nos amis, à ceux qui, du temps de sa faveur, l'avaient le plus adulée ; on me répondait, entre deux phrases sur l'opéra, ou l'anecdote de la veille :

— La pauvre marquise ! Vraiment, c'est mourir bien [illegible] !

Et puis on parlait d'autre chose.

Madame de Parabère seule en fut assez frappée. Elle était [illegible] et en mauvaise humeur. Son amant, M. le premier [illegible], M. de Beringhen, l'avait quittée. Elle [illegible] de prendre d'Alincourt, que madame de Prie avait abandonné autrefois pour M. le régent.

— Ah ! [illegible] ce d'Alincourt me portera malheur ! voilà la troisième maîtresse qu'il enterre en six mois. Après [illegible] mon influence sera peut-être plus forte que la sienne ; je suis un porte-malheur plus certain que lui, vous vous en souvenez.

Cependant elle s'en préoccupa.

M. de Meuse était plaisant, on le sait : il était fort souffrant et cette rage de plaisanter ne le quittait même pas [illegible] la maladie. On lui conseilla de voir Isey, de la [illegible] de médecine, personnage grave et compassé, peureux [illegible] en même temps. Il tenait à la fois de Sga[illegible] et de Purgon. M. de Meuse s'en amusa fort et nous [illegible] de lui pendant plus de quinze jours, comme d'un [illegible] personnage de comédie.

[illegible] époque, il arriva à ce même Isey une [illegible] qui fit un bruit terrible et dont je n'eus la clef [illegible] tard. Le roi et le cardinal s'en mêlèrent, [illegible] s'en agita ; on ne parlait d'autre chose, et, [illegible] je m'égosillais en conjectures.

[illegible]

Un [illegible] Isey reçut un billet par lequel on l'engageait à se rendre le lendemain à six heures, rue du [illegible] du Luxembourg. Il tenait à gagner de l'argent, à [illegible] le cercle de ses pratiques, il s'y rendit, et trouva un homme qui l'attendait et le pria de le suivre.

— Ce n'est donc pas ici ?

— Non, monsieur, c'est tout près.

Isey crut à quelque accouchement clandestin et ne fit aucune réflexion, cela lui arrivait souvent. On le conduisit à une porte assez mesquine ; l'homme frappa, on lui ouvrit, il fit entrer Isey et resta dans la rue.

Le portier se présenta et dit à Isey de monter au premier, qu'on l'attendait. Il monta et entra dans une antichambre tendue de blanc, où tout était blanc. Un laquais fait à peindre, vêtu de blanc des pieds à la tête, poudré à frimas, avec la bourse de cheveux blanche, vint à lui, fit une profonde révérence et lui dit, en s'agenouillant près de lui, avec un torchon à chaque main :

— Permettez, monsieur.

— Quoi ?

— Il faut vous essuyer les pieds.

— C'est inutile, je n'ai pas marché, je sors de ma chaise.

— Il le faut, monsieur, j'ai mes ordres.

Le médecin se laissa faire, un peu étonné ; ces allures étaient étranges.

La cérémonie faite, on lui ouvrit deux autres pièces, tendues de blanc, comme la première ; au bout de la seconde, il aperçut un nouveau laquais, vêtu comme l'autre, et qui, bon gré mal gré, recommença *l'essuiement*.

Enfin on l'introduisit dans une chambre à coucher, où les murs, les fauteuils, les rideaux, les tables, le plancher, le plafond, tout était blanc. Un personnage en bonnet de nuit, en robe de chambre, blanche comme le reste, avec un masque blanc, était assis près de la cheminée.

Dès qu'il aperçut Isey, il resta un instant à le regarder ; puis il lui dit d'un ton sépulcral :

— J'ai le diable dans le corps.

— Eh bien, monsieur, que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je ne vous ai pas fait venir pour parler. Attendez et taisez-vous.

Puis il prit des gants blancs, placés à côté de lui sur une table ; il y en avait six paires. Il les mit et les ôta alternativement pendant trois quarts d'heure, sans souffler mot. Isey le regardait et pensait avoir affaire à un fou. Sa peur devint bien plus grande, lorsqu'il aperçut autour de lui sur les murailles, tout un arsenal. Il fut saisi d'un tremblement universel et s'assit, bien qu'on ne l'y eût pas engagé ; il ne se soutenait plus. Il avait grande envie d'être loin.

— Monsieur, dit-il tremblant toujours, donnez-moi vos ordres, je vous prie ; je suis attendu chez mes malades, et mon temps ne m'appartient point.

— Taisez-vous ! répliqua l'autre d'une voix formidable. Je vous payerai bien, que vous importe ? Vous n'avez rien à dire.

Puis il recommença pendant un quart d'heure à essayer ses gants, et le silence régnait partout. Il tira le cordon de sa sonnette, cordon blanc comme le reste. Les deux estafiers arrivèrent, apportant des bandes et toute sorte de cuvettes et d'instruments.

— Tirez-moi tout à l'heure cinq livres de sang, commença le fantôme.

— Miséricorde, monsieur ! Et qui vous a donné une pareille ordonnance ?

— Moi.

— Vous ! cela ne suffit pas, monsieur ; je ne puis agir que sous la responsabilité d'un de mes confrères ou la mienne. Laissez-moi au moins m'assurer de votre état.

— Je vous le défends ! Comment ! je ne suis pas le maître de me faire tirer du sang si bon me semble ? Mon sang m'appartient ; tirez-le, et hâtez-vous.

Il fallut s'exécuter, mais Isey avait peur. Il n'osait saigner au bras dans la crainte de mal faire et se décida pour le pied, où le danger est moindre. *Tyran le Blanc* ôta alors un bas de fil très fin ; puis successivement dix paires, les unes après les autres, enfin un chausson de castor doublé de satin blanc, et montra la plus jolie jambe et le plus joli pied du monde.

— C'est une femme, pensa Isey.

Il piqua ; le sang vint ; à la seconde palette, l'homme se trouva mal. Le premier mouvement du médecin fut de lui ôter son masque.

— Gardez-vous-en comme du reste, monsieur, s'écrièrent les deux laquais, ou nous vous ferons un mauvais parti.

On étendit le malade par terre, on banda son pied, et peu à peu il revint à lui.

— Chauffez mon lit et couchez-moi, dit-il d'une voix mourante.

On obéit aussitôt. Isey, de plus en plus intrigué et pas rassuré du tout, s'approcha de la cheminée pour essuyer sa lancette ; il sentit une main sur son épaule, et vit derrière lui la grande figure, clopin-clopant, un pied en l'air, en chemise, ayant quitté ses draps et lui criant d'un ton assez haut pour un saigné qui se soutenait à peine :

— Voilà cinq écus, prenez-les.

Il les prit.

— Êtes-vous content ?

— Oui.

— Allez-vous-en alors, et vite !

L'autre ne se le fit pas répéter et partit.

Il retrouva les laquais, qui l'escortaient avec des bougies, et qui semblaient se retenir pour rire ; ce qui le mit en colère.

— Ah çà ! marauds, qu'est-ce que cela ? Vous moquez-vous de moi ? Quelle est cette plaisanterie ?

— Monsieur, on ne vous a fait aucun mal, n'est-ce pas ? on vous a bien payé, que vous importe ? Allez-vous-en, et n'en demandez pas davantage.

Ils le conduisirent jusqu'à sa chaise, et jamais il ne fut si aise de sa vie que d'être hors de là. Il se résolut à n'en point parler, ne sachant pas ce qu'il en résulterait pour lui.

Le lendemain, un laquais en grande livrée inconnue et singulière demanda à sa porte comment il se trouvait d'une saignée faite à un homme blanc.

Dès lors, il ne jugea plus à propos de se taire et raconta tout. On se mit à chercher cette maison blanche, sans la découvrir. Isey et ses porteurs la désignèrent ; mais on y entra, on chercha partout ; il n'y avait personne, et pas vestige de ce que le médecin avait vu. Le mieux fut que les voisins assurèrent que cette porte ne s'était pas ouverte depuis longtemps et qu'ils n'avaient vu ni hommes blancs ni ouvriers. Isey crut avoir été entre les mains des diables.

C'était M. de Meuse, c'étaient une douzaine de fous semblables à lui, qui s'étaient cotisés pour mettre une somme énorme, et qui firent un tour de galopins. Un d'eux consentit à se faire saigner, les autres jouèrent les différents rôles et rirent comme des insensés de la peur qu'ils avaient faite au pauvre Isey.

Ils se gardèrent bien le secret, afin de se divertir mieux. Ils étaient entrés la nuit, par les jardins, dans ce logis, qui appartenait à l'un d'entre eux, et l'avaient arrangé comme on l'a vu.

M. de Meuse me conta l'histoire deux mois après.

Mademoiselle Aïssé fut, de nous tous, celle qui devina le mieux. Elle ne s'amusa pas à avoir peur, et flaira la plaisanterie. Nous ne le voulions pas croire, et pourtant elle avait raison.

LXI

Je suis maintenant obligée de raconter une chose fort stupide, une chose qui me fit plus de mal et de tort que mille folies ; car ce que la société de cette époque ne pardonnait point, c'était d'être bête.

Je le fus !

M. de Meuse commençait à me négliger, et je m'en apercevais : chez moi, l'amour n'a jamais été aveugle. Je rêvais à la façon de m'y prendre pour ne pas être quittée et pour ne pas opérer une rupture dont tous les torts retombe raient sur moi ; c'était difficile.

Nous étions allés chacun de notre côté voir le duc de Gesvres, malade à Saint-Ouen, où il recevait toute la France sur son lit, comme une accouchée ; c'était une comédie, et des plus amusantes qu'on pût imaginer. On était alors dans la rage des nœuds et des découpures, deux sottes modes, mon Dieu ! et dont on a bien fait de se dégoûter.

Le duc de Gesvres, fort laid, fort petit, fort contrefait, était dans son lit, garni de rubans et de dentelles, des fleurs partout, des découpures et des nœuds à portée de sa main, et ses amis particulièrement autour de lui, tous vêtus de vert, habit, veste et culotte ; des tables de vingt couverts toujours servies, une élégance enragée et du vert partout.

Une autre fois, il se levait, se mettait sur une duchesse de lampas vert, enveloppé dans un couvre-pieds vert, un chapeau gris bordé de vert, un plumet vert retroussé, avec un gros bouquet de rue à la main.

Vous jugez de cette apparence et de ce que l'on disait en face d'un pareil magot !

Son frère, le duc d'Épernon, avait une autre folie, celle de la médecine et de la chirurgie ; il voulait soigner tout le monde ; il trépanait, lorsqu'il lui tombait entre les mains, un malheureux sans connaissance. Enfin il maria un de ses cochers et lui donna vingt-cinq louis, pour qu'il se laissât saigner la première nuit de ses noces !

Nous étions donc allés jouir de ce spectacle, et nous revenions ensemble. Pendant le chemin, nous causions assez aigrement ; il me reprochait mes exigences ; c'est toujours ainsi que cela finit en amour.

— Monsieur, lui dis-je, j'y ai bien pensé, et si cela continue, vous me forcerez de me raccommoder avec mon mari.

— Ce ne sera pas moi qui y apporterai obstacle, madame ; je sais trop ce que je vous dois.

— M. du Deffand a pour moi le plus grand de tous les torts ; il m'ennuie : sans cela, je vous le jure, je ne trouverais pas un homme qui le vaille.

— J'ai l'honneur de vous remercier.

— Je vous en prie, soyez moins désagréable, marquis ; nous nous donnons en spectacle.

— Je vous en prie, soyez moins exigeante, marquise ; nous nous faisons moquer de nous.

— Convenez que cela n'en vaut pas la peine.

— Convenez que nous sommes de grands enfants.

— Je conviendrai de tout ce qui vous plaira, pourvu que vous ne soyez plus si volage.

— Est-ce vrai ?

— Parfaitement.

— Eh bien, convenez que M. Bertier ne vous déplaît pas, convenez que mademoiselle Aïssé vous l'a fait connaître dans l'espoir qu'il vous distrairait de vos tristesses.

— C'est possible.

— Convenez que vous l'avez priée de l'engager bien doucement à couper les deux longues boucles de sa perruque, qui le vieillissent, afin de vous plaire davantage.

— Je ne dis pas le contraire.

— Quoi ! vous ne vous en cachez pas ?

— Pourquoi m'en cacherais-je ? Je sais que cela ne vous fait rien, et, quant à moi, cela m'ennuie moins qu'autre chose ; vous ne pouvez trouver mauvais que je m'occupe des boucles d'une perruque.

Nous continuâmes sur ce ton jusque chez moi, et, au moment où il me quittait à la porte, mon laquais me prévint qu'un monsieur m'attendait, de la part de mon frère, et avait une lettre importante à me remettre.

Je m'empressai d'entrer dans la salle. C'était un gentilhomme bourguignon, que je connaissais très bien, et auquel je trouvai un visage de circonstance.

Il me donna un billet de mon frère, m'annonçant la mort de notre grand'mère, la duchesse de Choiseul, en premières noces veuve du président Brulard premier président du parlement de Dijon, et Marie Boutillier de Chavigny, de son nom de fille. Elle était morte, rue du Temple, la veille, presque subitement, de quatre-vingt-deux ans qu'elle avait. J'étais à Sceaux, et les miens ne jugèrent pas nécessaire de me prévenir.

Mon frère, arrivé depuis quelques jours, était auprès d'elle, ainsi que M. de Choiseul. Je dois avouer que je la voyais très peu.

Elle me laissait quatre mille livres de rente : c'était pour moi une augmentation considérable ; je ne pleurai guère et je me couchai attendant le lendemain la visite de mon frère.

Il vint en effet et commença à me chapitrer sur ma position, sur cette existence séparée de M. du Deffand, qui embarrassait ma famille et me plaçait moi-même autrement que les autres femmes.

— Faites-le revenir, rappelez-le et gardez-le près de vous. Vous êtes jeune, vous êtes belle ; ma sœur, on vous calomnie, et puis vous voilà plus aisée, ne voulez-vous pas avoir des enfants ?

Il me tourmenta longtemps, assidûment ; quelques amis se joignirent à lui ; ce fut une suite perpétuelle de démarches et de réflexions de ma part et de celle des autres.

Je consentis enfin.

Nous avions réglé que M. du Deffand irait chez son père et y resterait six mois ; mon frère lui écrivit, et au lieu de répondre le pauvre homme, amoureux, quitta tout et débarqua chez M. de Chamrond, dans un transport de bonheur si grand qu'il n'avait pas pu le contenir.

Mon frère accourut m'annoncer cette nouvelle ; je jetai les hauts cris ; ce n'était pas là ce que j'attendais.

J'avais résolu de vivre six mois comme une vestale avant de le revoir, car je ne voulais pas de soupçons injurieux entre nous, non pas de sa part, mais de celle du monde, et ce retour précipitait la chose tellement, que je ne savais plus à quel saint me vouer.

J'envoyai chercher plusieurs de mes bonnes amies pour en raisonner avec mon frère et moi. Il fut décidé que l'on ne pouvait renvoyer M. du Deffand, d'abord parce qu'il ne s'en irait point, et puis parce que cela ne serait pas sérieux aux yeux de ceux qui savaient sa démarche ; il y avait de quoi nous rebrouiller à jamais. On m'engagea à le voir.

J'en faisais difficulté ; on me représenta que ce n'était pas si terrible, et madame de Launay s'en alla le chercher sur le champ.

On me prévint de son arrivée ; j'en devins toute émue et je demandai une demi-heure de répit.

— Non pas, me répondirent-ils ; rien ne saurait être mieux pour vous que ce raccommodement. Voyez-le, recevez-le chez vous et, une demi... ce sont la nouvelle de la ville et de la cour

Je crois, je suis la personne qui cède le plus vite, pour ne pas être ennuyée. Ils se retirèrent tous, hors mon frère, qui introduisit M. du Deffand et qui nous laissa seuls ensemble.

Je fus un peu, même beaucoup interloquée, je l'avoue, dans le premier moment; mais en regardant ce pauvre homme, le courage me revint; il était plus interloqué que moi.

— Madame... me dit-il.

Et il en resta là.

— Je suis, je suis... bien heureux.

Il vint prendre ma main et la baisa.

— Moi aussi, monsieur, lui répondis-je. J'étais devenue maîtresse de moi-même. Moi aussi, je suis très contente.

— Nous ne nous quitterons plus, madame, n'est-il pas vrai?

— Je vous demande pardon, monsieur, nous nous quitterons.

— Encore?

— Oui, et tout à l'heure, s'il vous plaît.

— Quoi! je ne reste pas ici?

— Non, monsieur.

— Pourquoi cela?

— Parce que cela est impossible.

— Mais encore?...

— Je ne veux pas nous rendre, l'un et l'autre, la fable de tous ceux qui nous connaissent et nous faire chansonner sur le pont Neuf.

— L'insolent qui oserait!...

— Monsieur, vous êtes très brave, je le sais; mais on n'est pas brave contre le public entier, et le public s'en mêlerait, je vous en réponds.

— Que lui importe?

— Cela ne lui importe pas, mais cela nous importe, à nous. Vous ne connaissez pas le train de Paris, monsieur. Ici, on donne des amants à toutes les femmes; à tort ou à raison, j'ai eu mon tour comme les autres. Je n'entends pas qu'on vous accuse de partager avec eux, et je prouverai clairement que je ne suis pas femme à vous imposer ces bassesses-là.

— Je le crois.

— Ils ne le croiront que si cela leur est *trop* prouvé, encore ne le croiront-ils pas. Mais mes amis le croiront, nous le saurons tous les deux, vous et moi, et cela me suffit.

— Vous êtes un ange!

— Je suis une honnête femme au point de vue de la loyauté; je le soutiendrai jusqu'à la mort.

— Me faut-il donc retourner d'où je viens?

— Non; puisque vous êtes ici, cela ne se peut plus, seulement, nous n'habiterons point ensemble. Vous viendrez dîner et souper ici, nous nous montrerons partout; mais vous ne passerez pas la nuit dans ma maison.

Il fit la grimace. Je tins bon, et, malgré ses prières, je n'en voulus pas démordre, à quelque prix que ce fût.

— Ma belle marquise, répétait-il, c'est de la cruauté, car enfin je suis votre mari.

— C'est pour cela que je veux vous faire respecter, monsieur, et que je ne vous rendrai pas ridicule; je suis vraie et droite, je vous jure que vous n'aurez aucun reproche à me faire.

Il se soumit avec grand'peine. Dès ce jour, il vint quelques personnes à souper; il y resta, en face de moi, et fit les honneurs de la maison, comme le maître. J'avais écrit à M. de Meuse, convaincue que, d'après ses brusqueries et ses congés, il ne ferait pas de tragédie et se trouverait content d'être hors de sa chaîne. Ma lettre était courte, polie, affectueuse même, au point de vue de l'amitié, tout en le priant de ne pas revenir.

« Nous nous rencontrerons, ajoutais-je, vous me trouverez toujours prête à vous prouver le véritable plaisir que j'éprouve à vous voir. »

Pendant que nous étions à table, on m'apporta la réponse; je la mis dans ma poche, attendant d'être seule pour la lire. Je m'efforçai ensuite d'être aimable, de prouver à mes amis une satisfaction que je ne ressentais pas.

M. du Deffand était enchanté, il ouvrait des yeux ravis, ne parlait pas et me regardait. J'eus un sentiment de véritable pitié pour lui, j'aurais voulu l'aimer davantage, mais cela ne dépendait pas de moi. L'amitié est aussi involontaire que l'amour.

Le souper terminé, quelques instants de conversation encore, on partit et M. du Deffand avec les autres, en poussant de gros soupirs, qui firent beaucoup rire ceux qui l'entendaient; je me sentis émue de pitié pour ces infortunés-là.

Restée seule, j'ouvris la lettre de M. de Meuse. Je l'ouvris avec la confiance d'y trouver quelques lignes de regrets et quelques phrases toutes faites, comme en offrent les affections qui finissent et qui sont bien aises de se débarrasser des gens.

Quelle fut ma surprise en lisant ces lignes:

« J'étais loin de m'attendre, madame, à un pareil manque de foi. Le congé que je reçois est le plus sensible et le moins mérité qu'on ait jamais jeté au visage d'un homme. Je vous aime depuis trop longtemps pour le prendre au sérieux, et ce fantôme de mari me semble surtout admirablement inventé en manière de prétexte. Vous y regarderez à deux fois, madame; je ne suis pas de ceux qu'on chasse et qui se laissent chasser sans rien dire. Je vous aime; vous m'avez fait l'honneur de m'aimer un peu aussi, nous ne sommes pas fatigués l'un de l'autre, je ne vois pas pourquoi nous nous séparerions. Réfléchissez donc; je ne demande pas que vous fassiez aucun bruit; mais je vous préviens cependant que je ne considère pas notre commerce comme brisé et que, pour me mettre dehors lorsque je ne veux pas m'en aller, il faut autre chose qu'un caprice et le retour d'un mari qui n'en est pas un. »

Le papier me tomba des mains. Je comprenais très bien que c'était ici une affaire d'amour-propre et de contradiction; cependant mon lâche cœur eut la faiblesse d'en être ravi. Je me demandai ce que j'allais faire; je m'étais bien avancée, je ne voyais guère le moyen de reculer avec M. du Deffand et le monde. D'un autre côté, je connaissais le marquis et ses entêtements. S'il voulait absolument rester à sa place, il me semblait difficile de l'en chasser. Je ne dormis pas de la nuit.

La réflexion, la raison me disaient de tenir bon vis-à-vis M. de Meuse. Que me ferait-il? Quelque scène en tête-à-tête s'il me rencontrait en lieu propice pour cela; car, devant le public, il n'y fallait pas penser. Ne valait-il pas mieux braver ce péril que de me voir encore tourmentée ainsi que je l'étais précédemment, que de me donner les airs d'une évaporée ne sachant ce qu'elle veut? J'écrivis donc:

« Vous vous trompez, marquis; ce que je vous ai dit est fort sérieux, nous ne pouvons plus rester ce que nous étions l'un pour l'autre. Quoi que vous prétendiez, vous ne m'aimez plus, vous m'avez cent fois laissé comprendre que nos relations vous pesaient, et j'ai dû chercher le moyen le plus facile et le plus convenable de les rompre. Ce moyen, je l'ai trouvé dans le retour de M. du Deffand près de moi. Je ne vous quitte pas, je ne vous donne ni rival ni successeur; vous n'avez pas à vous plaindre. Abstenez-vous donc de revenir chez moi tous les jours, n'y reparaissez que de loin en loin et pas de sitôt, sans vous en bannir tout à fait. Conduisez-vous en galant homme et montrez combien vous étiez digne de l'amitié que je ne cesserai d'avoir pour vous. »

Cette lettre envoyée, je fus plus tranquille, non pas que j'en espérasse grand effet, mais au moins j'avais fait mon devoir. M. du Deffand arriva de bonne heure et ne me quitta plus de la journée. Nous allâmes le soir souper chez la duchesse de la Vallière, et la première personne que j'aperçus fut M. de Meuse. Il semblait m'attendre, du moins il était près de la porte et il me lança un regard foudroyant quand je passai.

J'en fus ahurie, en saluant la duchesse et les autres dames du cercle, je fis deux ou trois gaucheries; on dut s'apercevoir de mon trouble. Il n'apprenait rien à personne, cependant.

Je me plaçai; à peine fus-je assise, que le marquis s'avança vers moi et me fit un profond salut. Je le lui rendis avec toute l'indifférente politesse que je pus y mettre.

— Je savais avoir l'honneur de vous rencontrer ce soir ici, madame, voilà pourquoi j'y suis venu, dit-il en prenant un tabouret vacant derrière mon fauteuil.

— Il est très aimable à vous de m'apporter aussi promptement une réponse, monsieur, et je vous en remercie. Tout est arrangé, la paix est faite, n'est-ce pas?

— La paix? Mais, madame, nous ne sommes pas en guerre; il me semble que rien n'est changé dans le passé de notre connaissance.

Je vis qu'il était décidé à me tenir tête, cela m'impatienta et me donna du courage.

— Allons, monsieur, ne plaisantons pas.

— Je ne plaisante pas, madame.

— Vous savez bien qu'il faut mettre le signet, et que notre roman s'arrête à ce chapitre.

— Je ne sais rien de tout cela, madame, et vous savez que je ne veux pas le savoir.

— Alors, monsieur, je quitte la place.

— Cela est inutile, madame, je vous suivrai.

Je devins rouge de colère; je me levai cependant; il m'offrit la main avec le plus aimable sourire, et son em-

pressement ne me permit pas de la refuser devant les témoins qui nous regardaient et qui se préparaient à gloser sur nous.

Nous voilà donc traversant le salon en pompe, tous les yeux sur nous, et ressemblant à des mariés de village ; rien n'était plus charmant que ses façons, il était en apparence d'une galanterie enchanteresse, et me serrait la main à me la meurtrir ; jamais je ne fus à pareil supplice.

La duchesse en eut pitié et m'appela ; il fallut bien me lâcher alors. Elle me dit quelques paroles aimables, me garda près d'elle et fit si bien, en m'entourant adroitement de nos amis, qu'il n'y eut plus moyen pour le marquis de recommencer.

LXII

Pendant quelques jours, les escarmouches continuèrent, nous ne cédions ni l'un ni l'autre. Il y mettait de l'entêtement et du parti pris ; moi, je devais tenir bon ; je me raffermissais de l'opinion du monde, de celle de mes amis ; je sentais que mon avenir était là.

M. du Deffand se montrait assidûment et son amour augmentait de plus en plus, il en devenait fatigant. J'étais obligée de m'armer de rigueurs, je ne voulais ni ne devais céder à ses prières avant le délai fixé.

La lutte devenait de plus en plus violente ; je bataillais des deux côtés, avec mon mari et avec M. de Meuse ; je n'ai jamais passé un temps plus cruel.

Nous allions faire des visites, dîner et souper en ville ; je m'arrangeais si bien, que je ne rencontrais pas le marquis, mes amis ne nous priaient plus ensemble ; il en enrageait, il m'écrivait des lettres fulminantes, me menaçant de toutes les extravagances de la terre si je ne cédais à sa volonté.

Hélas ! hélas ! faut-il le dire ? je me laissai reprendre. J'étais heureuse de cette résistance, en combattant ce bonheur, en m'interdisant de le montrer. Si j'avais été un peu soutenue, nul doute que je n'eusse triomphé ; mais, mon Dieu ! loin d'être soutenue, je fus poussée.

M. du Deffand était l'être le plus maladroit du monde. Ses façons de béatitude et de tendresse me donnaient des vapeurs. Il arrivait dès l'aube, on ne le laissait pas entrer chez moi, il s'installait à la porte et se levait dix fois pour s'informer auprès de mes femmes de l'heure à laquelle je sonnais.

— Monsieur le marquis, répondaient-elles, vous n'en avez plus que pour une heure et demie, à peu près.

Elles s'en jouaient et venaient me le dire lorsque je m'éveillais. Je traînais encore, afin de retarder le moment ; mais, dès qu'il me savait à ma toilette, il accourait. Il me baisait la main, il faisait mille folies, et, lorsque, impatientée, je l'en reprenais tout à fait, il devenait grave, il s'asseyait en face de moi et se mettait à causer sur tous les sujets possibles, sur les plus assommants, les plus lourds ; il m'interrogeait, il me demandait mon avis, il voulait me le faire donner absolument, tandis que je ne l'écoutais pas. On nous laissait beaucoup seuls : mes amis, auxquels je ne disais pas ma pensée, craignaient de nous déranger.

Je ne puis dire quelle était ma vie et combien je souffrais de ce tête-à-tête prolongé. J'avais cependant accepté l'avenir en femme résignée. Pour ne pas faire jaser les gens, je me sacrifiais, je me dévouais en martyre à la vergogne et à l'opinion des autres. C'était beau ; mais il fallait un autre caractère que le mien pour soutenir cet héroïsme.

Chaque jour qui s'écoulait tombait comme un plomb sur ma tête. Je m'éveillais avec l'âme brisée, je regardais autour de moi, et le spectre de mon mari m'apparaissait avant que je le visse lui-même. D'un autre côté, la marquise m'appelait, je résistais, je souffrais. Ah ! quelle torture !

— Mon Dieu ! me disais-je, et ma vie sera toujours ainsi ! toujours ! Allons ! je me ferai bel esprit ou dévote ; sans cela, je mourrais, il faut bien s'occuper.

Bel esprit ! je ne m'en sentais plus vestige, j'étais bête.

Dévote ! je ne pouvais, il n'y avait en moi ni la foi ni la tendresse nécessaires à la dévotion.

Que faire ?

J'attendis tout du temps, je voulus croire que je m'y accoutumerais. Hélas ! je ne m'y accoutumai pas. Je ne disais rien, mais quelle figure ! Je ne trouvais plus une réponse, plus un mot dans la conversation ; mon mari parlait tout seul.

Mademoiselle Aïssé me demandait :

— Qu'avez-vous ?

— Rien.

Elle ne m'avait pas comprise. La bonne et vertueuse fille ne comprenait que le devoir.

— Vous avez paru si charmée pendant six semaines ! est ce que vous ne l'êtes plus ?

— Toujours.

Elle prenait ma comédie pour la vérité ; je n'avais plus la force de la jouer.

Elle ne le voyait point.

Madame de Parabère m'interrogeait à son tour, mes amis s'alarmaient.

— Voyons, ma reine, quel est cet air ? Qu'y a-t-il enfin ?

— Je m'ennuie.

— C'est votre mari ?

— Je le crains.

— Eh bien, laissez-le et envoyez chercher le marquis ; il en grille, il me le répète toute la journée. Si vous continuez à le refuser, il fera quelque sottise.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que dira le monde ?

— Le monde ! vous vous occupez du monde ? Le monde dit sans cesse ; qu'on l'y pousse ou non, il a besoin de gloser Si ce n'est pas sur ce sujet, ce sera sur un autre. N'en faites pas plus de cas que moi. Est-ce que je m'en occupe ?

Arrivait madame de Staal.

— Ah ! madame, on vous demande, on vous attend à Sceaux. Madame la duchesse du Maine ne vit pas sans vous.

— Faites-lui mes excuses, ma chère madame ; je ne puis voir Son Altesse, j'ai mon mari.

— Ne pouvez-vous le laisser quelques semaines ?

— Non, madame, pas une heure avant six mois.

— Miséricorde ! emmenez-le alors.

— Pas davantage. Nous ne devons pas habiter sous le même toit. Et puis... vous ne savez pas ce que vous me demandez !

— C'est un ennuyeux ?

— Hélas !

— Alors ne l'amenez pas. Madame la duchesse ne pourrait pas le supporter, les ennuyeux lui donnent la fièvre.

— A qui le dites vous ! Vous ne lui conduisez donc jamais M. de Staal ?

J'avais dit cela d'un air innocent, elle se mit à rire.

— Méchante ! Heureusement, je ne suis pas de celles qui prétendent que la femme et le mari ne font qu'un.

— Cela fait souvent trois, au contraire, quand cela ne fait pas quatre, ce qui est fort commun.

Nous rîmes toutes les deux de cette vérité, cela me fit du bien ; je riais si peu.

Vous jugez que ces discours germaient dans ma tête et que je me trouvais bien malheureuse, doublement malheureuse, puisque l'on me plaignait. La chose fut poussée à un tel point, j'avais des airs si lugubres, une tristesse si uniforme, je changeais tellement, que même mon mari fut obligé de s'en apercevoir. Il soupirait, il levait les yeux au ciel, il voulait parler, il n'osait rien dire ; enfin, un soir, nous étions à nous regarder, aussi ennuyeux, aussi ennuyés l'un que l'autre.

— Madame ! dit-il après avoir tourné sept fois sa langue, selon la maxime du sage.

— Monsieur ?

— Madame ! oh ! madame !

— Ensuite... ?

— Eh bien, madame, je vois que je vous déplais

— Vous ne me déplaisez point.

— Vraiment, madame ?

— Non, vous ne me déplaisez pas, monsieur.

Je lui répondis cela du ton d'une femme qui a grande envie de mordre quelqu'un et qui serre les dents pour ne pas succomber à la tentation.

— Ah ! madame, je vois que vous ne m'aimez plus.

— Plus, monsieur ? Ce mot est bien ambitieux de votre part.

— Vous ne m'avez donc jamais aimé ?

— Comme à présent, toujours.

— Hélas ! c'était bien peu.

Je ne voulus pas lui ôter ce peu là, je me tus

— Que dois-je faire, madame ?

— Monsieur, tout ce que vous voudrez.

— Vous ne me donnez pas de conseils

— Ce n'est point mon rôle, monsieur ; vous êtes plus âgé que moi et vous savez vous conduire. On ne vous a jamais accusé d'étourderie.

— Faut-il partir ?

— Je ne vous renvoie point

— Faut-il rester ?

— Je ne vous retiens pas non plus

— Vous me faites beaucoup de chagrin, madame

— Ce n'est pas volontairement, monsieur. Je ne vous tourmente pas, je vous laisse libre ; vous n'avez pas entendu un seul mot de moi qui puisse vous contrarier.

— Vous ne prenez même pas cette peine

C'était vrai.

Il [illegible] d'ajouter ce jour-là [illegible] restâmes jusqu'au souper [illegible] chacun dans [illegible] je faisais des [illegible] pieds de [illegible] il vint [illegible] personnes nous ne nous [illegible] seuls.

[illegible] ou plutôt ces [illegible] se renouvelèrent [illegible] je n'y tenais plus [illegible] L'ennui m'en-[illegible] l'cerveau je [illegible] je devenais [illegible]

Il me laissa [illegible] je disais à madame de Parabère qui me [illegible]

— Que voulez-vous, [illegible] je deviendrai imbécile, et tout sera fini.

— Madame [illegible] commun quand on a votre esprit [illegible] d'en disposer, on le doit aux autres.

Elle [illegible] sans me rien dire, et, un [illegible] qui [illegible] plus étonné du monde [illegible] Il se confondit en révérences [illegible] les fauteuils de son [illegible] belle dame :

[illegible] demande bien pardon, je ne viens [illegible] madame du Deffand je viens de la mienne.

[illegible] madame ! mes très humbles services.

[illegible] savez-vous que madame du Deffand se meurt ?

— Madame du Deffand se meurt, madame ? s'écria-t-il en [illegible] Mais je soupai chez elle hier au soir, [illegible] très bien ce matin j'ai fait prendre de ses [illegible] ne pouvant me rendre chez elle aussitôt que de [illegible] On m'a fait répondre qu'elle avait bien dormi. Lui est-il tombé une cheminée sur la tête ?

Madame de Parabère éclata de rire, tant cette phrase fut [illegible] prononcée.

— Non, monsieur, elle ne meurt pas d'une cheminée, elle meurt d'ennui.

— D'ennui ?

— Oui, monsieur, d'ennui.

— Hélas ! je n'y puis rien.

— Au contraire, monsieur, vous seul y pouvez quelque chose.

— En quoi donc ?

— Vous pouvez vous en aller.

Le pauvre homme resta comme anéanti.

— Vous a-t-elle chargée de me le dire ?

— Non, je l'ai deviné. Que ne le devinez-vous aussi ?

— C'est donc moi qui l'ennuie ?

— Vous ne le voyez point ?

— Non, madame, non ; elle est si bonne, qu'elle me le cache.

Le pauvre homme ne s'en doutait pas, malgré nos scènes et [illegible] explications. Il prenait cela pour de l'humeur ou pour un [illegible] afin de mieux tenir nos serments en éloignant de nous les tentations et la tendresse.

[illegible] une heure sur ce charmant sujet et le [illegible] que madame de Parabère arriva chez moi en [illegible] et me disant du ton le plus réjoui :

— [illegible] remerciez-moi, j'ai tout arrangé ; il va [illegible] faire ses adieux.

— Qui ?

— M. du Deffand.

— Comment ? qu'est-ce ?

Elle me raconta la conversation, et j'eus la faiblesse d'en être charmée.

— Demain, nous souperons chez moi avec le marquis, ma reine, et tout sera oublié.

Lâche cœur ! sotte créature ! je crus à ces joies nouvelles, je me sentis rajeunie, je me sentis renaître et je sautai au cou de madame de Parabère, qui venait de me rendre un si mauvais service.

— Et le monde, que dira-t-il ?

— Le monde parlera pendant huit jours, ensuite il passera à une autre.

— Et nos amies ?

— Les prudes et les bégueules vous tourneront le dos ; si [illegible] de l'esprit, elles courront ensuite après vous [illegible]

[illegible] comme des extravagantes et nous étions encore [illegible] arriva une lettre de M. du Deffand [illegible] elle me fait quelquefois l'effet d'un [illegible]

« M[illegible] baiser la main avant de partir [illegible] J'ai peur de rester chez vous [illegible] vous ne me recevez-vous [illegible] Recevez donc mes adieux [illegible] j'aurais du [illegible] Soyez [illegible] malheureuse, je [illegible] l'autre et [illegible] vous me

direz vous-même que je ne vous ennuie plus. Ce ne sera jamais, et je souhaite que vous vous trouviez satisfaite de la liberté que je vous rends. »

J'eus un vrai regret ; si j'avais été seule, je crois que je l'aurais rappelé. Madame de Parabère me sauva cette sottise, car je l'aurais renvoyé le lendemain. Je fis dire à ma porte que j'étais malade, que je ne recevais pas, et la marquise, sans me prévenir, en vérité, envoya un de ses laquais chercher M. de Meuse.

Comme nous étions, le soir, à causer, on ouvrit ma porte et il entra. Je fis un cri de surprise et de joie.

— Oui, s'écria-t-elle, c'est lui !

Il se montra charmé, ravi, aimable ; le souper fut délicieux, j'avais repris mon esprit tout entier, je me sentais si débarrassée ! Il sortit avec madame de Parabère, en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Je restai seule à la maison, n'osant voir personne ; il ne parut pas le lendemain ni le jour suivant. Je commençai à être inquiète, mais je n'en montrai rien, je ne bougeai pas. La marquise voulait faire là encore quelque tour de son métier, je l'en empêchai. Il écrivit enfin le troisième jour, et voici cette lettre. Je les garde toutes.

« Je vous remercie, madame, du charmant souper de l'autre soir, et je vous fais mes excuses de ne pas avoir eu l'honneur de vous voir depuis. Je suis bien occupé en ce moment ; je n'ai pas de mari, il est vrai, mais j'ai mille affaires, mille plaisirs, qui ne me permettent plus de suivre comme autrefois le chemin que j'avais oublié. D'ailleurs, madame, la présence d'un mari pendant deux mois, une longue absence, laissent des traces qui ne s'effacent point. On ne retrouve plus les gens comme on les avait laissés ; ils ne sont plus les mêmes, ni à vos yeux, ni aux leurs peut-être. C'est un malheur auquel je suis plus sensible qu'un autre, mais auquel je ne saurais remédier. Lorsque j'aurai un instant de liberté, je m'empresserai de vous faire ma cour. Vous voulez bien me ranger au nombre de vos amis, soyez persuadée de ma reconnaissance et de l'empressement que je mettrai à vous en remercier. A vos pieds, madame, mes très humbles services. »

Voilà le soufflet que je reçus pour avoir accepté un mauvais conseil et pour n'avoir pas su vaincre mon ennemi, mon ennemi mortel et acharné ! Nous avons toujours en nous-mêmes la cause de nos malheurs, et nous ne savons pas l'éloigner.

Je ne puis rendre ce que j'éprouvai, je ne puis rendre la honte, la tristesse, la colère qui m'accablaient. Je voyais ce qui en devait résulter et ce qui en résulta. Ce fut une clameur de haro : madame de Luynes à la tête, elle qui m'avait si bien approuvée et qui se réjouissait de cette rentrée dans le devoir.

Mademoiselle Aïssé, madame de Fériol, madame de la Vallière, toutes crièrent à tue-tête, et l'on décida qu'on me tournerait presque le dos. Madame de Parabère me soutint envers et contre tous. Je lui eus toute obligation et je ne l'oubliai point.

Madame de Staal vint me chercher un beau jour de la part de madame la duchesse du Maine, et cela mit fin à ces tracasseries.

LXIII

Madame la duchesse du Maine avait, on le sait, beaucoup d'esprit. Elle était, comme tous les gens puissants et riches, fort égoïste ; elle voulait qu'on l'amusât et je l'amusais. Ce fut un bonheur pour moi en ce moment. Elle entendit raconter ce qui se passait, mes déboires, et elle dit à madame de Staal de me venir chercher de sa part.

— Une fois à Sceaux, ajouta-t-elle, elle n'aura plus besoin de ces femmes, qui ne la valent point et qui la tourmentent. Je sais ce que c'est que l'ennui, je le connais, j'en ai une peur effroyable et je comprends celle qu'elle en a.

Je ne me fis pas prier, on le comprend. Je me hâtai de déménager très vite. Avant de partir pour Sceaux, je voulus prendre un gîte à Paris, un gîte selon ma fortune et mes habitudes. On m'avait indiqué rue de Beaune, une jolie petite maison bien close, bien garnie, non pas de meubles, mais de belles boiseries, mais de glaces et de tout ce qui constitue le luxe de l'époque. Il y avait un joli jardin, ce qui me plaisait ; je n'étais pas aveugle alors. J'aimais à voir les oiseaux sur les branches, les fleurs dans les parterres [illegible] les [illegible] ce qui me

rappelait mon enfance, le village et le château de Chamrond, où j'avais passé mes meilleurs jours.

Une fois mes meubles installés chez moi, je voulus répondre à l'invitation reçue. Madame de Staal revint : elle revint plusieurs fois, et, de la part de Son Altesse, m'assura que j'avais à Sceaux, non pas un asile passager, mais un domicile, que la princesse me priait de m'y regarder comme chez moi et d'y venir le plus tôt possible pour y rester le plus longtemps que je pourrais.

Sceaux n'était plus aussi brillant qu'autrefois, ce n'était plus cet éclat dont j'avais vu les derniers rayons. Depuis la conspiration de Cellamare, depuis son emprisonnement, madame la duchesse du Maine ne recevait plus aussi nombreuse compagnie ; la leçon avait été bonne, elle ne conspirait point.

Je n'ai rien dit de cette grande échauffourée, parce que cela se trouve dans tous les livres. Il n'est pas un gratte-papier qui n'en ait rendu compte à la postérité la plus reculée. Je n'ai rien dit non plus de mes regrets à la mort de M. le régent, et cela me vient à la mémoire. J'en eus cependant de véritables, que je ne laissai pas voir, pour ne pas être rangée au nombre de ses *pleureuses*.

Il avait été fort bon pour moi, je n'avais pas de reproches à lui faire, pas même de ces reproches que les femmes peuvent adresser à tous les hommes, celui de l'ingratitude.

Il fut toujours disposé à m'obliger de toutes les manières, il me garda *relativement* le secret. Notre commerce ne se répandit guère, on en parla sans en être sûr ; quant à moi, je ne l'avouai jamais. Il fut de si peu de durée, qu'il ne compta pour ainsi dire pas dans la vie amoureuse de ce prince, où se déflerent tant de chapitres.

Une fois mes arrangements terminés, je partis pour Sceaux avec le président, qui commençait à s'occuper de moi d'une manière sérieuse, et qui était des commensaux assidus de madame du Maine. Ce château de Sceaux était délicieux, je l'ai déjà raconté. Le parc, les jardins, les eaux, tout était ravissant ; en y arrivant, je sentis que j'y serais heureuse et que j'y oublierais mes chagrins.

On ne vivait là que par l'esprit, et l'esprit est mon Dieu. Je préfère, et surtout je préférais alors l'esprit à toutes choses.

La cour de la princesse se composait de gens d'esprit par excellence, une douzaine de personnes qui n'en bougeaient, en outre des gens de sa maison : madame de Charost, depuis madame de Luynes ; madame la marquise de Lambert, M. le cardinal de Polignac, M. le premier président de Mesmes, madame de Staal, M. de Saint-Aulaire, madame Dreuillet et plusieurs autres. J'oubliais le président Hénault et Formont, qui y vint plus tard, à ma suite.

Madame la duchesse du Maine était l'âme de ce cercle. Son mari avait peut-être plus d'esprit qu'elle, mais il n'en montrait pas tant. L'habitude d'être dominé par sa femme le forçait à tout renfermer. Lorsqu'elle n'était pas là, il était bien plus aimable.

Je me rappelle un mot que je lui ai entendu dire et qui m'a beaucoup frappée.

— Une seule personne au monde m'a bien connu, c'est madame de Maintenon. Je n'ai jamais été réellement moi-même qu'avec elle.

Je crois que c'était la vérité.

Quant à madame la duchesse du Maine, elle conservait, malgré ses tribulations, la même gaieté, la même soif de plaisirs. Impossible d'avoir plus d'éloquence, plus de badinage, plus de véritable politesse ; mais elle faisait acheter ces grâces par une injustice, un orgueil et une tyrannie sans exemple. Il fallait absolument lui obéir, il ne fallait pas avoir d'autre affaire que de l'amuser.

A cette condition, elle approuvait et passait tout le reste.

Aussi, quand j'arrivai chez elle, après ma rupture, toute contrite, elle me cria du plus loin qu'elle m'aperçut :

— On dit que vous êtes triste, madame ; cela n'est pas vrai, j'espère ?

— Si j'avais été triste, madame, j'oublierais cette tristesse près de Votre Altesse sérénissime.

— C'est bien sûr ?

— Oui, madame, et Votre Altesse me fait tout oublier en me le demandant deux fois.

— Allons, président, vous qui l'avez amenée, vous l'avez, j'espère, guérie de ses regrets. Regretter un ennuyeux marquis ! Ah ! je ne vous le pardonnerais pas.

— Mon Dieu ! madame, repris-je, ce n'est peut-être pas un ennuyeux que je regrette, c'est un ennuyé.

— Quant à ceci, madame, nous en sommes tous là ; c'est la fin de tout.

On me fêta, on me reçut comme l'enfant prodigue. Lanrage était là aussi. Nous ne nous étions pas vus depuis bien longtemps. Il m'aimait encore, et, moi, je l'aimai toutes les fois qu'un entraînement dangereux ne me jetait pas d'un autre côté. Ce garçon était mon bon génie. Si je l'avais épousé, j'aurais été la plus honnête et la plus heureuse femme de la terre. Cela ne put pas être apparemment, et ma route était tracée ailleurs.

On me donna un appartement selon mon goût, près de madame de Staal, qui, depuis sa prison de la Bastille, ne remplissait aucune des fonctions de la domesticité. Cependant elle se plaignait fort de sa maîtresse, et le fait est qu'elle ne la traitait pas comme une personne qui avait tant souffert et qui s'était montrée si dévouée avait le droit de l'être.

Dès le même soir, j'assistai à une manière de comédie, et l'on nous en annonça d'autres. Voltaire, qui avait longtemps passé sa vie chez la maréchale de Villars, dont il était amoureux, venait quelquefois à Sceaux ; il y était justement ce jour-là et la duchesse lui commandait une pièce qu'il promettait, non seulement de faire, mais encore de jouer.

Je trouvai également M. le comte de Toulouse chez monsieur son frère. Aussitôt après la mort de M. le régent, il avait déclaré son mariage avec la marquise de Gondrin, mademoiselle de Noailles, qu'il aimait depuis plusieurs années et qu'il avait épousée en secret. C'étaient de belles amours que celles-là. Madame de Gondrin avait mille qualités, celles du cœur surtout.

Quant à M. le comte de Toulouse, c'était l'honnête homme et le grand seigneur dans toute la force du mot. Il n'avait pas, comme son frère, ce qui s'appelle un esprit hors ligne ; mais il avait une droiture, une loyauté, une chevalerie aussi invulnérables que celles des anciens preux. Il tenait du roi ce qu'il avait de bon, il avait pris peu de chose de sa mère, excepté son charmant sourire des Mortemart.

Il habitait ordinairement Rambouillet, où le roi allait sans cesse ; aussi le voyait-on fort peu à Sceaux : c'était un extraordinaire. Il priait sans cesse M. le duc et madame la duchesse du Maine de venir chez lui, mais c'était de façon à ce qu'ils refusassent : le roi ne se souciait point de les voir, parce que le cardinal en avait peur.

Il connaissait leurs intrigues, leur perpétuel désir de puissance, la soif du trône qui les dévorait. Madame du Maine, dans ses jours de confiance, disait parfaitement :

— Je n'aurais jamais épousé un bâtard si je n'avais espéré qu'un jour, lui ou ses enfants auraient des droits à la couronne. Il est bien le fils du feu roi, après tout, tandis que notre petit Louis XV n'était peut-être le fils que de Nangis ou de Malézieu. La duchesse de Bourgogne n'était pas déjà si sûre !

Jamais un mot de M. le duc du Maine ne fut prononcé devant personne à cet égard. Il était la dissimulation et la réserve en personne. Il n'assistait pas toujours aux grandes fêtes, mais il ne manquait pas une des petites. Pour qui ne le connaissait pas, son excessive politesse, la douceur de ses manières, la faiblesse de son caractère irrésolu, n'auraient pas laissé deviner ses profondeurs, ses projets, ses ambitions dévorées.

Madame de Staal m'a dit que souvent il passait des nuits entières à se promener dans le parc, comme un furieux dévorant sa rage, maudissant sa mère, maudissant le roi, qui, malgré sa puissance, n'avait pas su rendre sa position inattaquable, et répétant incessamment :

— Bâtard ! je suis un bâtard !

Personne n'était témoin de ces scènes, et, lorsque par hasard on l'entendait parler ainsi, on se gardait bien de le laisser deviner.

Le lendemain de mon arrivée, j'avais mal choisi mon jour, on partit pour Sorel et pour Anet, deux des plus jolis lieux du monde, où la cour de Sceaux se rendait dans les grandes chaleurs de l'été. Madame de Ribérac, mesdames de Castellane, M. et madame de Caderousse, M. de Maulévrier, M. et madame de Villeneuve nous y attendaient. Nous y arrivâmes par un orage, et madame la duchesse du Maine en avait une peur effroyable, de sorte qu'elle fut parfaitement désagréable pour tout le monde et alla se renfermer dans sa chambre.

Elle avait un gros rhume et de la fièvre, mais cela ne lui importait point : elle allait et venait tout de la même chose. Les princes sont des corps faits exprès. S'ils étaient bâtis comme nous, ils ne tiendraient pas aux métiers incroyables qu'ils font. Madame du Maine, grande comme une enfant de dix ans, était plus forte qu'un homme de six pieds.

Ainsi le lendemain de notre averse, il y eut, dans la forêt, une grande chasse à laquelle il fallut se résoudre. Nous essuyâmes plusieurs orages coup sur coup. Tant qu'il fut question de tonnerre, Son Altesse se cacha dans une hutte de garde-chasse ; mais pour la pluie seulement, elle resta dans sa calèche, malgré son rhume, et se fit tremper jusqu'aux os en riant de tout son cœur. Je ne ris pas ; je goûte peu ce divertissement-là.

Nous eûmes des chasses pendant plusieurs [illegible], ainsi que des parties sur l'eau, des soupers fort [illegible] [illegible] que madame du Maine jouait avec [illegible]. J'y étais

fort malheureuse et je fuyais la table, où elle me retenait toujours. Il fallut faire sa volonté quelle qu'elle fût et quoi qu'on dût y mettre du sien dans tous les genres possibles.

Un soir, nous étions à écouter [illegible] lecture d'une jolie [illegible] en vers, par un anonyme, et la duchesse tenait à laisser croire qu'elle ou M. du [illegible] était cet anonyme ; je dois convenir que c'était [illegible]. On apporta une lettre, qu'un courrier fort botté et [illegible] venait de remettre [illegible] en demandant [illegible].

— Ah ! dit la princesse, [illegible] de Voltaire ; que veut-il ?

J'ai négligé de dire [illegible] avait pas accompagnés à Anet et qu'il était [illegible], c'est-à-dire retourné à Paris.

— Il va venir [illegible] elle après avoir lu, avec madame du Châtelet [illegible] ; cela ne nous dérange pas. On peut lui [illegible].

Elle [illegible] madame de Staal, qui lui servait de secrétaire [illegible] des ordres. La lecture continua ; il ne [illegible] question que de Voltaire et de la belle Emilie [illegible] le commencement de leurs amours, toutes [illegible] divines, toutes astronomiques. Elle avait [illegible] il s'était juché avec elle dans les nuages [illegible] la lune et les étoiles de compagnie. Ils n'en [illegible] pas moins sur la terre lorsque cela leur [illegible] ils s'y conduisaient singulièrement, ainsi [illegible] le verrez.

Le lendemain et les jours suivants, on s'occupa encore [illegible] deux personnages, et puis, comme ils ne paraissaient pas, [illegible] impressions n'étant pas de longue durée à cette cour, on n'y songea plus. La moindre bagatelle survenue [illegible] la précédente.

Tout à coup, au moment où on n'y songeait point, où on sortait de table, on les vit paraître comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés près de leur tombeau ; il était minuit. Voyez la belle heure pour se montrer dans [illegible] comme celle-là ! Mais ils ont toujours été si [illegible]. Depuis qu'ils étaient ensemble, Voltaire avait pris les allures de son Emilie. Je ne veux pas manquer le portrait de celle-ci. Je l'ai fait d'après nature et d'une ressemblance dont tout le monde fut frappé.

« Représentez-vous une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu ; voilà la figure de la belle Emilie, figure dont elle est si contente, qu'elle [illegible] pour la faire valoir : plumes, pompons, verroteries, [illegible] tout est à profusion ; mais, comme elle veut être jolie en dépit de la nature, et qu'elle veut être [illegible] en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles.

Elle est née avec assez d'esprit. Le désir d'en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences les plus [illegible] aux connaissances agréables ; elle croit, par cette [illegible] parvenir à une plus grande réputation et à [illegible] décidée sur toutes les femmes.

Elle [illegible] pas bornée à cette ambition, elle a voulu être princesse, elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu ni par celle du roi, mais par la sienne. Ce ridicule lui a passé comme les autres ; on s'est accoutumé à la regarder comme une princesse de théâtre, et on a presque oublié qu'elle est femme de condition.

Madame travaille avec tant de soins à paraître ce qu'elle n'est pas qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet ; ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels, ils pourraient tenir à ses prétentions ; son peu d'égards, à l'état de princesse ; sa sécheresse, à celui de savante, et son étourderie, à celui de jolie femme.

Quelque célèbre que soit madame du Châtelet, elle ne serait pas satisfaite si elle n'était pas célébrée, et c'est encore à quoi elle est parvenue, en devenant l'amie déclarée de M. de Voltaire : c'est lui qui donne de l'éclat à sa vie, et [illegible] lui qu'elle devra l'immortalité. »

Ce portrait fut justement fait chez madame du Maine, où il eut une approbation générale. On en fit des copies de tous les côtés, [illegible] que jamais une seule parvînt à Voltaire ou à madame du Châtelet du vivant de celle-ci. Après sa mort, d'Argental, qui le gardait en réserve, montra ce chef-d'œuvre au [illegible] ; celui-ci le lut attentivement et dit à *son ami*, d'un air délibéré :

— Madame du Deffand est peintre, elle avait, ma foi, raison.

Et il parla d'autre chose.

Pour en revenir à ce voyage, à leur arrivée, ce fut un coup de théâtre. Il [illegible] souper, il leur fallut des lits qui n'étaient pas préparés. Le concierge dut se lever et plusieurs personnes se dérangèrent. Ce fut un déménagement et des réclamations qui soulevèrent mille tempêtes.

Madame du Châtelet fit elle-même son lit, tant les gens étaient occupés, et, pour se donner un air de simplicité complaisante, elle le fit si bien, qu'elle ne put se mettre dedans, et qu'elle nous servit le lendemain des discours sur les proportions, sur le niveau, je ne sais quoi encore ; je n'y compris rien, ni les autres non plus.

On lui avait donné un appartement intérim ; le maréchal de Maillebois s'en allait à Paris et devait lui laisser celui qu'il occupait. Le lendemain, elle en demanda un autre, puis un autre, et finalement elle en essaya quatre.

Le beau fut qu'elle emporta de chacun les tables qui s'y trouvaient pour les réunir enfin dans le dernier choisi ; il lui en fallait de toutes les façons : pour son nécessaire, pour ses papiers, pour ses livres, pour ses pompons, pour ses pommades.

Elle mena un train à réveiller les sept dormants, pour une bouteille d'encre répandue sur un de ses calculs d'algèbre ; elle se plaignait du bruit, elle avait les manies les plus étranges.

Madame de Staal, entrant dans ma chambre, un matin, me dit en riant comme une folle :

— Ma reine, devinez ce que fait à présent madame du Châtelet ?

— Des chiffres et des planètes, apparemment ?

— Pas du tout ; elle fait la revue de ses principes. C'est un exercice qu'elle réitère chaque année ; sans quoi, ils s'échapperaient et s'en iraient si loin, qu'on n'en retrouverait pas un seul.

— Je le crois bien ! Sa tête est pour eux une maison de force, ce n'est pas le lieu de leur naissance, et il faut veiller soigneusement à leur garde.

Ni elle ni Voltaire ne se montraient qu'à la nuit close. Ils travaillaient tout le jour ; et on ne les apercevait que pour le souper ; autrement, on les servait dans leur chambre.

— Si mademoiselle de Breteuil pouvait se voir en madame du Châtelet embâtée de cette façon-là, elle ne le croirait jamais, disait madame la duchesse du Maine, qui ne revenait pas de ses façons hétéroclites et qui commençait à s'en lasser.

Ils répétaient et faisaient répéter une sorte de farce, indigne de Voltaire, et dont ils devaient nous donner le spectacle, nous la retrouverons à Cirey. Les acteurs étaient passables, Voltaire excellent, et la belle Emilie se supportait, à cela près qu'on lui répétait tout le temps qu'elle était courte et grosse, ce qui formait un singulier contraste avec cette baguette longue et sèche.

Elle tenait le rôle d'une fille appelée mademoiselle de la Cochonnière. On me proposa celui de Barbe, sa gouvernante : je déclinai cet honneur. Un nommé Vanture, que madame du Maine voulait toujours appeler Bonaventure, jouait Boursoufle. Or, comme il était très boursouflé lui-même, il nous montra la boursouflure trop au naturel et ne fut pas du tout plaisant. Le sujet étant forcé au dernier point, tout devait être comme le sujet.

Un M. Pâris, intendant de la duchesse d'Estrées, représenta en honnête homme le personnage d'un voleur au petit pied, nommé Mandrin. Les autres rôles étaient secondaires ; au total, comme farce, cela fut assez bien rendu, mais je souffrais de le voir signé du grand nom de Voltaire. Il l'anoblit un peu par un proverbe qu'il jouait lui-même avec madame Dufour, la Barbe de mademoiselle de la Cochonnière. On fut très content de la soirée, on rit passablement, on s'amusa comme on s'amusait à cette cour ; en se moquant beaucoup les uns des autres.

Les meilleures personnes entre celles qui se trouvaient là étaient la duchesse de Saint-Pierre et la duchesse d'Estrées. On les choyait fort. Des duchesses, à Sceaux, faisant la cour à madame la duchesse du Maine ! on s'en gonflait. Cette malheureuse bâtardise avait fait tant d'aventures sous le règne précédent et au commencement de la Régence ! Le duc de Saint-Simon et autres parvenus étaient montés sur de si hautes échasses à propos de cette dignité, que la cour de Sceaux leur faisait un pont de sourires pour les appeler.

Le lendemain de la comédie, Voltaire et son Uranie nous quittèrent ; le duc de Richelieu voulait les voir avant de se rendre à Gênes. En partant, ils me racontèrent leur départ pour la Lorraine, où ils comptaient s'établir.

— Nous renonçons au monde, madame ; nous allons nous fixer dans la solitude pour nous livrer aux arts et à l'amitié. Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondis-je, très curieuse de voir ce tête-à-tête et une maison instituée par ces deux créatures.

— Nous ne prions pas tout le monde, au moins ; nous sommes et nous serons fort difficiles. On nous suppliera pour y venir, n'en doutez pas.

— Je n'en doute point et je vous remercie, madame

Quant à vous, monsieur de Voltaire, vous connaissez mon admiration pour vous.

Ils partirent de fort bonne heure, on ne les revit plus. Ce fut ensuite un concert de critiques sur leur compte, qui ne prit point de fin pendant cinq ou six jours. Madame du Maine ne s'en pouvait taire.

— Je passe tout cela à Voltaire, il n'en peut rien, il n'en sait rien ; c'est le fils d'un notaire, et nos façons lui sont inconnues ; mais madame du Châtelet, mademoiselle de Breteuil !

— Madame, repris-je c'est absolument pour cela ; M. de Breteuil a pu apprendre à mademoiselle sa fille les habitudes des intendants de province et de la magistrature de Paris, pour celles de la cour il les ignore

— Il a au moins regardé la cour par la lucarne. Il a reçu, il a vu toute la vie la bonne compagnie, apparemment. Ne m'en parlez pas, je ne digérerai jamais ces allures de bourgeoisie déesse. L'esprit de Voltaire lui sert de parapluie, on n'a rien à en dire, je le répète il s'assoirait sur la table, que je le lui passerais ; rien à elle !

Jamais madame du Maine ne put accepter madame du Châtelet. Du reste, il en était de même partout et le plus grand esprit du siècle avait là un goût singulier. Le pire, suivant moi, c'est qu'elle était ridicule et ennuyeuse.

LXIV

Une fois Voltaire et sa divinité partis, nous reprîmes le train de vie habituel, c'est-à-dire force promenades, force chasses, force parties de plaisir. Le soir, le cavignol, et quelquefois les proverbes et la comédie : toujours de l'esprit, des vers, des chansons, où M. le duc du Maine excellait entre tous. J'aimais fort cette société, et je m'y plaisais infiniment.

Madame de Staal se plaignait hautement de sa maîtresse ; elle assurait qu'on ne pouvait vivre avec elle, qu'elle s'en irait ; et elle restait toujours. C'est que, malgré ses défauts bien connus, la duchesse avait une grâce, un charme et une manière de s'y prendre qui n'appartenaient qu'à elle. On la justifiait avant de pouvoir l'accuser. On lui cherchait des excuses, tant on désirait être bien avec elle.

Je lui disais souvent :

— Madame, si, au lieu de passer votre temps à quereller M. le duc d'Orléans, vous eussiez pu le voir sans obstacle, vous eussiez gouverné la France à vous deux ; il vous aurait adorée, il vivrait encore et vous vous aimeriez toujours.

— Parce que nous ne nous serions jamais aimés, n'est-ce pas ?

Elle avait le cœur sec et la tête vide ; aussi ne fut-elle malheureuse que par la vanité et l'ambition déçues. Donnez à M. du Maine de véritables droits au trône, que la princesse fût la première, qu'elle pût gouverner quelque chose et quelqu'un, elle n'eût plus formé de souhaits.

Il se passa à Anet une chose qui nous frappa : la pauvre duchesse d'Estrées glissa dans l'escalier, elle se cogna la tête sur les marches, resta sans connaissance et fut saignée tout de suite. Elle soupa, le soir, presque comme de coutume, et assura, le lendemain, qu'elle ne sentait rien du tout.

Huit jours, quinze jours se passèrent dans un état à peu près satisfaisant. Tout à coup, elle se sentit un peu souffrante, elle se fit servir chez elle le soir ; madame de Fervaques lui tint compagnie, elles rirent beaucoup ensemble. Madame de Fervaques la quitta à minuit ; la duchesse se coucha. A peine dans son lit, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et râla.

Ses femmes jetèrent des cris affreux, appelèrent toute la maison, et l'on y courut, madame la duchesse du Maine la première. Des soins empressés furent prodigués à l'agonisante ; on envoya des courriers partout chercher des médecins, le nôtre avouant son insuffisance ; ils arrivèrent trop tard : elle n'était plus.

Cette mort jeta l'épouvante, pendant deux jours, en cette compagnie si gaie, on en fut comme pétrifié jusqu'à l'enterrement ; mais, aussitôt après, on n'y pensa plus. Je n'ai jamais vu un oubli si prompt.

Madame de Staal en déraisonna longtemps.

— Eh bien, ma reine, si je mourais, ce serait de même, on me regretterait peut-être un peu plus, je suis plus utile ! mais on ne le montrerait pas tant, je ne suis pas duchesse !

Quant à moi, je n'avais point de prétentions à un attachement que je ne ressentais pas. Je revins à Sceaux avec madame du Maine ; nous y passâmes tout l'automne. Aux environs de Noël, nous fîmes des couplets ; ils étaient, je vous assure, fort spirituels, je les avais tous. Mademoiselle de Lespinasse me les a emportés, par mégarde peut-être, et je n'ai jamais pu les retrouver depuis J'en suis fâchée, je les aurais cités ici

On se rassemblait vers huit heures dans le salon de Sceaux Il s'y trouvait une musique jouant les airs des noëls en vogue, sur lesquels chacun composait ses vers. On passait en revue les événements de la cour et ceux de la société ; pourvu que la crèche en fût le prétexte, on n'en demandait pas davantage.

M. de Sainte-Aulaire et M. du Maine excellaient à ce jeu ; je n'y entendais pas grand'chose, je n'ai jamais su couper ma pensée dans un couplet. Il m'en vient un assez joli de M. le duc du Maine, commençant une longue complainte sur madame de Mailly, et sur l'air *Ma voisine, es-tu fâchée*

Cette chanson sera mauvaise,
Voici pourquoi :
C'est que, monsieur, ne vous déplaise,
Elle est de moi.
En vain j'ai voulu vous déduire
Mon embarras ;
On s'est contenté de me dire :
« Tu chanteras ! »

Nous avions aussi Davisart et cette présidente Dreuillet, dont j'ai parlé déjà, je crois.

Davisart avait la folie du dévouement. Il aimait M. le duc du Maine de façon à se faire tuer pour lui, et il avait des battements de cœur perpétuels, par la conviction où il était de le voir nommer premier ministre. Il n'entrait pas un courrier, on n'apportait pas une lettre qu'il ne s'écriât :

— Il est enfin à sa place, n'est-ce pas ?

Et rien ne le découragea de cette espérance tant que vécut le prince. A sa mort même, il n'en départit pas ; il lui avait composé une épitaphe, où il le traitait de fils de Jupiter, premier ministre de l'Olympe.

Comme de raison, Davisart fut mis à la Bastille lors de la conspiration ; je ne crois pas qu'il en fût bien profondément instruit.

Il avait amené à Sceaux la présidente Dreuillet, son amie, dont madame la duchesse du Maine s'était affolée et avec raison, bien qu'elle eût plus de soixante et dix ans ; son esprit était adorable, elle faisait des épigrammes et des chansons délicieuses.

Nous soupions un soir à l'Arsenal, où madame du Maine avait fait bâtir un pavillon sur le bord de la rivière.

Madame Dreuillet, très infirme, semblait n'avoir plus que le souffle. La princesse la pria de chanter dès le potage.

Le président Hénault, plus près de la duchesse, lui dit tout bas :

— Mais, madame, nous devons rester cinq ou six heures à table, au moins ; si vous commencez déjà, elle ne pourra jamais aller jusqu'au bout.

— Vous avez raison, président, répliqua-t-elle ; mais ne voyez-vous pas qu'il n'y a pas de temps à perdre, et que cette femme peut mourir au rôti ?

Nous nous regardâmes, nous fûmes frappés de cette cruelle plaisanterie, bien qu'elle ne nous étonnât pas ; nous connaissions madame la duchesse du Maine et son cœur

Nous avions aussi un abbé de Vaubrun, frère de la duchesse d'Estrées, qui ne bougeait de chez madame du Maine. J'ai fait son portrait, ainsi que c'était la mode alors ; je le retrouve et je vais le transcrire, c'était un original.

« L'abbé de Vaubrun a trois coudées de hauteur du côté droit et deux et demie du côté gauche, ce qui rend sa démarche fort irrégulière. Il porte la tête haute et montre avec confiance une figure qui d'abord surprend mais qui ne choque cependant pas autant que la bizarrerie de ses traits semble l'exiger. Ses yeux sont tout le contraire de son esprit ; ils ont plus de profondeur que de surface, son rire marque, pour l'ordinaire, le contentement qu'il a des productions de son imagination Il ne perd pas son temps à l'étude ni à la recherche des choses solides qui ne font honneur que parmi le petit nombre des gens d'esprit et de mérite Il s'occupe sérieusement de toutes les bagatelles. Il sait le premier la nouvelle du jour, c'est de lui que l'on reçoit toujours le premier compliment sur les événements agréables. Personne ne tourne avec plus de galanterie une fadeur, personne ne connait mieux le prix de la considération qui est attachée à vivre avec les gens en place ou illustres par leur naissance Il est très empressé pour ses amis, il ne manque à aucun devoir envers eux. On le voit assister à leur agonie avec le même plaisir qu'il avait assisté à leurs succès Il n'a point une délicatesse gênante dans l'amitié, il se contente de l'apparence et il est plus flatté des marques publiques de considération que de l'estime véritable Madame la duchesse du Maine l'a parfaite-

ment de lui, on disait de lui qu'il était le sublime du frivole.

Elle parlait d'autant mieux le droit à la chasse qu'elle avait presque le droit de droits à la même ...

Voici, à peu de chose près, se passait la vie dans cet intérieur. Je ne crois pas devoir en reparler davantage ; car, par la suite, il n'y arriva rien de neuf. Ce furent presque toujours les mêmes visages, les mêmes amusements. Je passai la plus grande partie de mon temps dans cette maison, jusqu'à la mort de madame du Maine.

Je noterai cependant encore un trait.

On me logeait ordinairement dans le petit château, parce que j'allais et venais beaucoup tant à Paris que chez mes différents amis dans leur campagne : ainsi, à Montmorency, chez M. et madame de ... et à Champs chez madame de la Vallière, et beaucoup d'autres endroits encore.

Une année, ... je devais rester tard, j'étais enrhumée, on me proposa de me loger dans le grand château, ce qui me paraissait fort doux, je n'avais pas à sortir par tous les temps pour venir au salon et pour dîner ou souper. J'acceptai.

Mademoiselle de Launay (car, en consultant mes notes, je vois qu'elle n'était pas encore mariée dans ce temps-là), mademoiselle de Launay vint en toute hâte m'engager à n'en rien faire.

— On a beaucoup parlé de vos absences et du désagrément d'avoir un appartement souvent vide dans le grand château. On a ajouté qu'un petit rhume et une toux ne signifiaient rien, que certaines gens s'écoutaient pour le moindre bobo sans consulter la convenance et l'agrément des autres. Si vous changez d'appartement, vous aurez une mine et des coups d'épingle, voyez.

Je n'hésitai pas. J'avais grande envie de m'en aller tout à fait, mon amie me conjura de n'en rien faire. Pour elle, je restai ; mais je me donnai le plaisir de montrer que je m'apercevais de l'humeur, en rendant la parole donnée pour la chambre nouvelle.

— Ah ! tant mieux ! me répondit simplement la duchesse, j'en suis bien contente ; rien ne me contrarie comme de passer dans le corridor devant une porte fermée à clef ; j'en suis triste le reste du jour.

Ce fut tout le remercîment que j'en eus.

LXV

J'avais une amie dont je veux aussi parler avec quelques détails ; car cette amie eut aussi sa célébrité malheureuse. La pauvre créature fit une triste fin, pour quelques moments de bonheur et d'un singulier bonheur encore. C'est de madame de Vintimille qu'il s'agit.

J'avais fait connaissance avec elle à Sceaux, ou plutôt par madame de Noailles et madame la comtesse de Toulouse, mesdemoiselles de Nesles ayant été élevées chez madame de Noailles.

Je n'ai pas parlé de Pâris Duvernay et de ses frères, les conseils et les amis de madame de Prie d'abord, de madame de Châteauroux ensuite ; c'est une chose que tout le monde sait. On les a vus arriver de leurs montagnes de Savoie à la fin du règne de Louis XIV ; ils tenaient une auberge où ils furent assez heureux pour recevoir madame la duchesse de Bourgogne à son passage. Elle les remarqua, parce qu'ils étaient de jolis enfants, et les fit venir en France, où ils ont fait la fortune que l'on connaît.

Madame de Vintimille, la seconde fille du marquis de Nesles, était une femme de bon cœur, d'un esprit remarquable, grande et assez belle créature. Elle vivait fort bien sans qu'on eût parlé d'elle, ne visant ni au bruit ni à l'éclat. Ses sœurs étaient mariées, bien que filles d'une des femmes les plus connues pour son extravagante conduite, leur beau nom et leur dot honnête leur trouvèrent des épouseurs.

L'aînée épousa M. le comte de Mailly ;

La seconde, le marquis de Vintimille, d'une origine italienne ;

La troisième, le marquis de Flavacourt ;

La quatrième, le marquis de la Tournelle ;

La cinquième, le marquis depuis duc de Lauraguais.

Toutes, excepté madame de Flavacourt, devinrent les maîtresses du feu roi.

Je n'ai rien à dire de plus que les autres de madame de Mailly, de madame de la Tournelle devenue duchesse de Châteauroux, ni de madame de Lauraguais ; chacun sait leurs aventures, on les a racontées sur les toits. Madame de Vintimille est restée dans l'ombre, pour beaucoup de raisons, dont la première fut qu'elle est morte bien jeune, et puis il y eut dans ce qui lui arriva un mystère que beaucoup de gens avaient intérêt à cacher.

Madame de Mailly, grande et noble femme, fut accusée d'une façon abominable, tandis qu'on aurait dû la plaindre. Madame de Châteauroux, traitée en héroïne, ne valait rien. Elle n'était qu'ambitieuse et elle eût tout sacrifié à cette ambition, la cause de sa perte.

Dès que je vis madame de Vintimille, elle me plut par le grand air de bonté répandu sur son visage. Je lui plus également, et nous nous liâmes d'une grande intimité. C'était au commencement de la faveur de madame de Mailly ; madame de Vintimille allait beaucoup à la cour, et madame de Mailly l'introduisait avec elle dans les petits appartements.

Madame de Mailly adorait Louis XV, non à cause de sa puissance et de sa grandeur, car elle ne voulait rien accepter de lui, et il fallut la violenter pour corriger un peu sa modique fortune. Elle l'aimait passionnément ; elle était prête à faire tous les sacrifices possibles à cet amour : elle l'a bien prouvé.

Elle donnait à son amant tous les plaisirs, et réunissait autour de lui les personnes qui lui plaisaient. Une seule se montrait véritablement son amie, c'était madame de Vintimille. Elle lui disait tout, elle lui confiait ses moindres pensées et ne faisait rien sans la consulter.

Je vais feuilleter une des pages les plus secrètes et les plus étranges du cœur humain, une de ces impressions qui ne peuvent que se raconter, et qu'on n'explique pas plus qu'on ne les analyse. Je ne sais ce que j'aurais fait à la place de madame de Mailly et de madame sa sœur, mais je n'aurais pas agi comme elles, assurément.

Louis XV était certainement le plus bel homme et le plus séduisant qui fût dans son royaume à cette époque-là. Il réunissait les grâces de l'esprit et celles du corps. Il était bon, il était affable, il était brave, il était charmant. Madame de Mailly se mourait de peur de n'être pas aimée ; il ne l'avait point choisie, il l'avait acceptée, elle le savait. Elle n'était plus toute jeune, elle n'était pas absolument belle ; son esprit seul était du premier rang, et, pour un prince de cet âge, elle tremblait que l'esprit ne fût pas la plus puissante attraction.

Depuis quelque temps, sa sœur devenait songeuse ; elle semblait fuir ses confidences ; elle trouvait des prétextes pour ne pas venir à Versailles ou à Choisy, pour s'éloigner du roi surtout. Celui-ci au contraire, la demandait sans cesse ; il se plaignait de son absence, et s'en étonnait surtout.

Madame de Mailly voulut en savoir la raison ; elle écrivit à sa sœur, et la supplia de venir la voir, de ne pas tenir rigueur davantage, en ajoutant que, si elle le refusait, elle irait la chercher.

Madame de Vintimille répondit qu'elle allait quitter Paris pour quelque temps, et qu'elle priait sa sœur de ne pas se déranger, attendu qu'elle ne la trouverait plus. Madame de Mailly ne s'expliqua pas cette réponse et cette absence. Elle renvoya chez la marquise, et apprit enfin qu'elle était à Navarre, chez madame la duchesse de Bouillon.

Lorsque le roi connut ce voyage, il se mit en véritable colère. Il accusa madame de Mailly de l'avoir laissée partir, de n'avoir pas su la garder et de ne pas savoir comment s'y prendre pour qu'elle revînt.

— Si Votre Majesté le veut, j'irai la chercher à Navarre, répliqua l'excellente femme ; elle ne me résistera peut-être pas.

— Faites cela, comtesse, allez-y bien vite, revenez plus vite encore ; et nous serons charmés. J'aime à avoir près de moi les mêmes visages ; et puis c'est votre sœur, elle ne peut qu'être très chère à mon affection.

La comtesse ne se le fit pas répéter, elle partit pour Navarre.

Madame de Vintimille, en l'apercevant, fondit en larmes.

— Ah ! ma sœur, ma sœur ! s'écria-t-elle, que venez-vous faire ici ?

Elle se promenait solitaire dans le parc, du côté du monument élevé à la Pie, le cheval de M. de Turenne, auquel on avait donné les invalides dans les écuries du château, et les honneurs d'un mausolée après sa mort.

Madame de Bouillon dit à madame de Mailly que la pauvre femme n'avait fait que soupirer et se promener seule depuis qu'elle était là.

— Mon Dieu ! ma sœur, qu'avez-vous ? Pourquoi ces larmes ?

— Je suis malade, ma sœur ; je suis partie de Paris pour me sauver ; j'ai fui ce que je voyais et ce qui nourrissait mon mal ; je me serais guérie, peut-être, et vous voilà, qui me rappelez tout.

— Je venais vous chercher, ma sœur.

— Me chercher, moi ? me chercher ? Est-il possible ! vous venez me chercher ?

— Oui, de la part du roi.

— Ne me dites pas cela, ne me dites pas cela ! s'écria-t-elle en pleurant davantage.

— Je ne vous comprends pas, ma sœur, vous m'affligez beaucoup ; ne m'aimez-vous donc plus ?

— Personne ne m'a offensée, je suis malade, voilà tout. Vous ne voulez pas revenir ?

— Cela ne se peut.

— Je ne retournerai cependant pas sans vous, le roi ne me le pardonnerait point.



Madame de Mailly pleurait en silence.

— Je ne vous ai jamais tant aimée.

— Vous aurais-je offensée sans le vouloir ?

— Vous ? Oh ! jamais, mon Dieu !

— Est-ce que le roi...?

— Le roi ! le roi ! Pourrais-je me plaindre du roi ?

— Qu'est-ce donc, alors ? Aucun courtisan n'aurait manqué à ce qu'il vous doit, je suppose, ou bien il apprendrait à s'en repentir. Je ne suis pas vindicative, je n'ai jamais demandé au roi de rien faire pour me soutenir ; mais vous, ma sœur, je ne souffrirais point qu'il vous fût fait une offense.

— Dites au roi que M. de Vintimille me le défend.

— M. de Vintimille ! Ah ! ma sœur, M. de Vintimille s'est-il jamais occupé de ce que vous faites, et a-t-il le pouvoir d'enchaîner votre volonté ?

— Ma bonne, ma chère sœur, je vous en conjure, n'insistez pas ; laissez-moi.

Madame de Mailly était trop excellente d'abord, trop indulgente ensuite pour lui obéir.

— Vous avez du chagrin, ma sœur ; vous me le cachez, à moi qui vous dis toutes mes pensées.

— Je vous ai dit toute ma pensée au[illegible] ma sœur ; je ne vous [illegible] rien. Je vous en supplie, retournez à Versailles, et [illegible]-moi.

— Je ne vous laisserai pas, vous partirez ; le roi le veut, le roi [illegible] que vous me suiviez, et vous me suivrez.

— Je ne vous suivrai pas, je ne vous reverrai plus, ni l'un ni l'autre, du moins jusqu'à ce que je...

— Jusqu'à ce que ?

— Je n'ai rien à ajouter à mes refus, ma sœur, allez !

Ce combat dura longtemps. Madame de Mailly essaya par tous les moyens de convaincre sa sœur et de l'amener à faire ce qu'elle désirait. Madame de Vintimille tint bon, et la comtesse fut obligée de repartir comme elle était venue.

En la voyant arriver seule, le roi manifesta la plus vive contrariété. Il l'écouta impatiemment, et l'interrompit en lui disant que madame de Vintimille viendrait, qu'il l'entendait ainsi, et qu'il allait l'envoyer chercher.

A ces paroles, madame de Mailly commença d'entrevoir la vérité, qu'elle avait repoussée jusque-là. Il lui fallut se rendre à l'évidence ; la froideur du roi, pendant les jours suivants, confirma ses craintes.

Elle se recueillit alors en elle-même et consulta son cœur. Elle se demanda ce dont elle était capable pour prouver à son amant combien son bonheur lui était cher, et combien elle comptait peu le sien pour quelque chose, lorsqu'il s'agissait de lui.

Son cœur répondit qu'elle se sacrifierait sans hésiter et entièrement, à cette joie de se dévouer, la rage des belles âmes et dont elles sont si mal récompensées.

Elle passa plusieurs nuits sans dormir. Le roi ne se montrait plus guère chez elle, il n'y paraissait que par bienséance. Sa mauvaise humeur continuait, la marquise n'arrivait pas ; madame de Mailly comprit que la résistance continuait, qu'elle seule pourrait la faire cesser peut-être. Il échappa même au roi de dire chez elle un soir :

— A quoi sert la toute-puissance, si on ne peut obtenir ce que l'on désire le plus ?

Le lendemain, de bonne heure, elle envoya chercher le duc de Richelieu, le confident éternel des amours de son maître, le ministre de ses plaisirs, et celui de tous ses conseillers auquel il accordait le plus de confiance.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes l'ami du roi, vous êtes le mien, vous ne me refuserez pas un service.

— Trop heureux de vous le rendre, madame la comtesse, trop heureux de vous prouver mon dévouement à vous et à Sa Majesté.

— Répondez-moi donc franchement à une question. Le voulez-vous ?

— C'est selon, madame.

Répondre franchement ! on ne peut demander à un courtisan une plus grande preuve de dévouement que celle-là.

La marquise sourit tristement à cette réponse.

— Je suis exigeante, il est vrai... Cependant j'ai compté sur vous. Le roi ne vous cache rien, vous devez savoir la cause de sa tristesse. Quelle est-elle ? Dites-le-moi.

— Je... je l'ignore, madame.

— Vous ne l'ignorez pas, vous ne pouvez pas l'ignorer. Parlez donc.

— Madame, si le roi me l'avait confiée, je ne le trahirai pas.

— Il ne m'aime plus !

— Il vous aime ; seulement...

— Seulement...?

— Non, je ne puis pas vous répéter cela.

— Je vous le demanderais à genoux, monsieur le duc, si je ne savais que vous ne le souffririez point.

— Ma foi, comtesse, vous êtes une femme d'esprit, après tout, et vous avez un si grand cœur, que peut-être vous allez comprendre et excuser cette folie.

— Parlez donc, vous me faites mourir.

— Eh bien, le roi vous aime toujours ; pourtant il ne vous aime pas seule. Il vous manque quelque chose, lorsque madame votre sœur n'est pas avec vous. Lui n'aimerait pas madame de Vintimille sans vous ; mais il vous aime moins sans madame de Vintimille.

La pauvre femme devint excessivement pâle. Elle eut peine à retenir un sanglot.

— Allons ! dit-elle, le roi ne m'aime pas ; je le savais, cependant il m'est cruel de l'entendre dire de nouveau.

— Je ne le voulais pas.

— Oui, c'est moi, qui l'ai exigé. Une question encore, et puis je vous demanderai de réfléchir. Ma sœur sait-elle quelque chose de cela ?

— Sans doute. Le roi lui a parlé de ce sentiment, et c'est pour cela qu'elle s'est enfuie.

— Il l'a rappelée ?

— Oui, il lui a écrit. Elle a refusé de venir, elle lui a répondu qu'elle n'obéirait qu'à une lettre de cachet, et il n'a pas osé la lancer encore.

— Je vous remercie, monsieur le duc ; le reste me regarde maintenant. Une dernière question : madame de Vintimille aime-t-elle le roi ? le croyez-vous ?

— Faut-il être franc ?

— Je vous le demande.

— Eh bien, ma chère comtesse, si elle ne l'avait pas aimé, elle ne se serait pas sauvée si vite.

Madame de Mailly ne répondit rien. Pour ces âmes-là, il y a des blessures qui ne crient point, qui ne se plaignent point et que rien n'efface.

Elle congédia le duc, fit dire à Sa Majesté qu'elle était malade, et resta renfermée jusqu'au lendemain, sans voir absolument personne. Ce qu'elle souffrit dans cette nuit peut se comprendre, mais non se raconter. Elle se leva calme, en apparence, appela une de ses femmes, en qui elle avait confiance entière et lui donna l'ordre de tout préparer, en secret, pour son départ.

— Mon Dieu ! madame, est-ce que madame la comtesse quitte la cour ?

— Non, mon enfant ; je vais à Navarre, voir madame de Vintimille ; je n'emmène que Bourguignon, je puis être sûre de lui. Pendant ce temps, je suis malade, entendez-vous ? Personne n'entrera, pas même le roi. Il faut faire bonne garde et qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence. Prévenez Bourguignon qu'il tienne une chaise sur la route de Saint-Cyr. Procurez-vous pour moi un costume de femme de charge ou de commerçante ; que je ne puisse être reconnue, je n'en demande pas davantage.

La dévouée servante ne fit aucune observation ; elle remplit fidèlement les intentions de sa maîtresse, et, lorsque tout fut prêt, elle l'en avertit.

— Je te recommande, entends-tu, que personne n'entre, pas même lui, surtout lui !

— Mais, madame, si Sa Majesté veut forcer la porte ?

— Il ne la forcera pas, va ! il n'a pas assez d'amour pour cela.

Elle partit sur cette parole et monta en chaise devant la pièce d'eau des Suisses, enveloppée dans une coiffe d'indienne et tout à fait méconnaissable.

En arrivant à Navarre, elle descendit dans une auberge, ou plutôt un cabaret, et envoya Bourguignon au château avec une lettre. En reconnaissant l'écriture, madame de Vintimille devint tremblante ; elle faisait pitié tant elle était changée : celle lutte la tuait.

— Madame est là, elle désire voir madame la marquise, dit Bourguignon ; elle ne s'en ira pas sans l'avoir vue. Elle est déguisée de façon à ne point se compromettre. Doit-elle venir ici, ou madame la marquise veut-elle lui donner un rendez-vous dans quelque endroit écarté ?

— Ma sœur ici ! ma sœur ici, déguisée ! Elle veut me voir, elle veut me parler ; mais je ne puis pas aller à elle, je ne le dois pas.

Bourguignon insista ; il raconta l'état épouvantable où se trouvait la comtesse, il raconta ses angoisses, ses souffrances, dont il ignorait la cause, et sa résolution très arrêtée de ne pas quitter Navarre sans avoir parlé à sa sœur.

— Eh bien, dit celle-ci, qu'elle vienne à présent, sur-le-champ ; je suis seule, madame de Bouillon et ses hôtes sont allés passer la soirée à Evreux, chez l'évêque ; je la recevrai, nous causerons. On me sait malade, et personne ne songera à venir chez moi sans mon ordre.

Bourguignon alla quérir sa maîtresse ; il la conduisit à Navarre et la fit entrer dans l'appartement de madame de Vintimille, où il la laissa en allant l'attendre dans l'antichambre.

Lorsque les deux sœurs furent seules, elles se regardèrent avant de se parler : elles furent frappées l'une et l'autre de l'altération de leurs traits. Madame de Mailly semblait un condamné que l'on conduit au supplice ; madame de Vintimille respirait à peine. Enfin, leur affection mutuelle reprit le dessus, et elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

— Ah ! ma sœur ! s'écria madame de Mailly, je vous apporte mon bonheur, ne le refusez pas.

LXVI

Madame de Vintimille ne releva pas le propos ; elle resta la tête baissée et confuse. Ce fut encore à la pauvre victime de parler.

— Vous ne répondez pas, dit-elle ; aurez-vous donc la cruauté de me repousser ?

— Vous repousser, ma sœur ? Ah ! vous méconnaissez ma tendresse.

— Non, ma sœur, non ; mais je sais tout.

— Vous savez tout?

Elle cacha sa tête dans ses mains.

— Oui, tout! répliqua l'excellente créature.

— Si vous savez tout, ma sœur, vous savez mes combats alors, vous savez que j'ai résisté, que je me suis enfuie, que je suis décidée à mourir plutôt que d'écouter mon cœur et le sien.

— Non, vous ne mourrez point ; non, il ne sera pas malheureux à cause de moi, et c'est là ce que je viens vous dire.

— Qu'entendez-vous par ces mots, ma sœur? Je n'ai pas d'espérance, je n'en veux pas : j'ai résisté à ses prières, à ses ordres ; je m'enfuirai plus loin encore, s'il le faut, plutôt que de vous voler sa tendresse. Pardonnez-moi un sentiment involontaire, un sentiment qui me tue, je vous le répète. Hélas ! si je n'ai pas pu le vaincre, au moins je ne lui ai pas cédé.

Madame de Mailly pleurait en silence ; elles se turent toutes deux quelques instants ; puis la comtesse reprit :

— Vous ne me connaissez pas encore, ma sœur, vous ne savez pas quel amour je porte au roi, ni tout ce que cet amour peut me faire entreprendre.

— Je sais combien je l'aime, ma sœur, et ce que je souffre.

— Oui ; mais cela n'est pas comme moi : vous résistez, et je ne lui aurais jamais résisté en rien ! Ne m'interrompez pas, et écoutez ce que je suis venue vous dire de si loin.

— J'écoute, ma sœur chérie, et je suis sûre que vos paroles sortent du cœur

— Ma bonne sœur, le roi vous aime, le roi est malheureux, le roi ne peut vivre sans vous ; il faut que vous reveniez.

— Mon Dieu !

— Il faut que vous reveniez avec moi, il faut qu'il soit heureux par vous, et que vous soyez heureuse par lui...

— Et vous?

— Moi, je serai heureuse de votre bonheur, ne vous ai-je pas dit que je vous donnais le mien?

— Et vous vous retirerez?

— Non.

— Quoi ! vous resterez? vous serez témoin...

— Je le verrai, ma sœur, et il me saura peut être gré de vous avoir amenée.

Madame de Vintimille n'en croyait pas ses oreilles ; j'avoue qu'à sa place j'aurais pensé de même. Ces dévouements magnifiques sont au-dessus de ma portée, je ne les comprends pas, je ne saurais les imiter ; je les admire et je les trouve tellement surhumains, que ce sont pour moi des utopies

— Quoi ! ma sœur, quoi ! est-il possible? Une telle vertu, une telle bonté ! Oh ! j'en suis indigne.

— Non ; car vous avez bien combattu, vous avez voulu me sacrifier votre bonheur, vous avez brisé votre cœur pour moi, vous avez eu tous les soins que vous avez pu prendre, et c'est à moi de me retirer. Vous êtes jeune vous êtes belle, vous pouvez l'aimer longtemps ; moi, je serai votre amie à tous les deux, je serai le témoin dévoué de votre bonheur, et je le cacherai au monde, à l'ombre de celui que j'ai perdu

— Comment, vous voulez encore...?

— Je veux tout ce que vous voudrez. Disposez de moi ; mais venez d'abord, ensuite il ordonnera.

Madame de Vintimille se fit beaucoup prier, pour la forme, je crois. Elle avait grande envie de céder, elle céda. Il fut convenu entre elles que l'on profiterait de l'absence de madame de Bouillon, qu'on lui laisserait un mot pour la prévenir qu'un message pressé rappelait la marquise, et qu'on éviterait de la sorte toute explication.

Les deux sœurs montèrent dans le carrosse de la marquise, et Bourguignon ramena la chaise. Grâce à son déguisement, madame de Mailly fut prise pour une bourgeoise ou une des femmes de sa sœur Elles firent la route ensemble dans des épanchements infinis Madame de Mailly en eut presque de la joie ; et à force de dévouement elle se sentait heureuse Elle laissa sa sœur rentrer au château devant elle, et en évidence ; puis elle se cacha et retourna dans son lit.

Son abnégation n'alla pas jusqu'à être témoin des transports de son amant à la première vue de sa rivale.

Madame de Vintimille avait un appartement au château, à côté de celui de la comtesse Il existait entre les deux une communication dont le roi profitait souvent pour aller de l'une chez l'autre. Elle s'y rendit directement, fit une toilette savante et se demanda comment elle s'y prendrait pour faire prévenir le roi de son arrivée.

Le duc de Richelieu était tout à fait bien placé pour lui épargner cette peine Elle lui écrivit donc sur un petit morceau de papier sans conséquence ces simples mots

« La marquise de Vintimille, arrivée ce matin de Navarre, désire avoir l'honneur de voir M. le duc de Richelieu le plus tôt possible, et lui présente ses compliments. »

M. de Richelieu, en recevant ce billet, se hâta d'aller le porter au roi ; il comprenait de reste, et son expérience ne pouvait lui faire défaut.

— Elle est là? s'écria Louis XV.

— Oui, sire, dans son appartement

— Allons-y vite.

— Elle vous attend, sire, bien que ce soit moi qu'elle demande.

— Et madame de Mailly?

— Elle est malade.

— Toujours?

— Oui, sire. J'ai insisté ce matin pour entrer, et Bernardine m'a fermé impitoyablement la porte.

— Pauvre comtesse !

— Madame de Vintimille se porte bien, sire. Nous souperons chez elle ce soir, je suppose.

Le roi ne répondit pas et marcha vers cet appartement, qu'il avait tant de fois regardé d'un air de colère lorsqu'il était vide.

La marquise entendit du bruit, devina ses pas et mit la main sur son cœur, croyant qu'elle allait étouffer.

— Ah ! madame, s'écria le roi accourant très vite, vous vous êtes bien fait désirer !

Elle n'eut pas la force de répondre et fit seulement une révérence.

— Vous ne partirez plus maintenant.

M. de Richelieu, entré avec Louis XV, trouva moyen de s'échapper sous un prétexte quelconque et les laissa seuls.

Dans les commencements d'amour, les jours d'absence comptent triple. On fait plus de chemin par les souvenirs et les combats qu'on n'en aurait fait par les soins et les attentions soutenues. Il semble qu'on se doive un dédommagement. La femme qui tant de fois a lutté contre elle-même, qui s'est refusé ce qu'elle désire passionnément, semble avoir épuisé ses forces dans ces refus imaginaires. Lorsqu'elle revoit son amant, elle lui a tenu suffisamment rigueur, elle n'a plus de courage, elle est vaincue d'avance, elle cède, autant d'impatience et de lassitude que d'amour.

Lorsque le roi quitta madame de Vintimille, la pauvre madame de Mailly n'avait plus rien à donner à sa sœur.

Le lendemain, les fins courtisans savaient tout. L'antichambre de la marquise fut assiégée par une foule choisie ; elle ne reçut personne, elle restait entre son amant de la veille et le confident intime de cet amour. Le souper fut d'une gaieté folle. Pendant ce temps, la malheureuse comtesse souffrait horriblement. Laissée seule dans le fond de son appartement, elle avait attendu sa sœur et peut-être le roi toute la journée ; personne n'était venu.

Tout à son bonheur, la marquise n'osa pas dire à Louis XV, dès le premier jour, à qui elle le devait. Elle n'osa pas non plus entrer chez sa généreuse rivale : elle était honteuse d'elle-même, de ce qu'elle n'avait pas dit, de ce qu'elle avait pensé peut-être.

Madame de Mailly voulut tout savoir, et surtout par Bernardine, à laquelle elle arracha les paroles comme avec des tenailles. Elle passa la journée et la nuit à pleurer.

— Je les verrai peut-être demain, se dit-elle ; les ingrats ! ils me doivent leur bonheur, et ils ne m'ont pas dit qu'ils étaient heureux.

Le lendemain, elle ne les vit pas davantage. Elle comprit alors que le duc de Richelieu l'avait trompée et que le roi n'avait pas besoin d'elle pour aimer sa sœur. Son premier mouvement fut de se retirer, sans dire un mot sans se plaindre, d'aller cacher dans quelque couvent sa douleur et son repentir

L'espérance la retint, et puis ce besoin impérieux, cette première nécessité de la vie pour une femme qui aime de voir son amant.

Elle attendit.

Trois jours entiers se passèrent, après lesquels enfin on lui annonça sa sœur.

Madame de Vintimille, de laquelle je tiens tous ces détails m'a souvent assuré, depuis, qu'elle avait eu cent fois l'envie de la venir embrasser, et qu'elle n'avait pas osé la voir.

— J'étais honteuse de moi-même ajoutait elle, et sa générosité m'accablait.

Leur entrevue fut très touchante. Madame de Mailly, suppliée par sa sœur, promit de recevoir le roi un instant, le soir

— Il veut vous voir, vous remercier, vous exprimer toute son admiration toute sa tendresse.

— Oh ! oui, c'est la reconnaissance et la pitié [illegible] ne [illegible] Il ne doit [illegible] votre arrivée il me doit les [illegible] deux qui viennent de s'écouler.

Madame de Vintimille essaya de lui persuader que le roi [illegible] elle avec les mêmes sentiments qu'[illegible]

— Ne serez-vous pas jalouse alors ? [illegible] l'autre, et

pouvez-vous me donner une plus grande preuve de mon [illegible] qu'en me l'envoyant vous-même ? »

Madame de Mailly se trompait [illegible]. Le roi avait [illegible] le sort ; il fut tendre, il fut [illegible], il fut tout [illegible] peut être un amant qui [illegible], peu une femme [illegible] en aimer deux à la fois.

Madame de Mailly eut la [illegible] de refuser, de le repousser et de rester fidèle [illegible] envers sa sœur ; mais elle fut bien [illegible] heureuse : elle [illegible] l'espoir de l'avenir.

Le temps se passa [illegible] XV resta entre les deux sœurs aux yeux de [illegible] qui croyait au partage. Il n'en était rien. M[illegible] Vintimille le savait, aussi souffrait-elle madame [illegible] du roi sans jamais montrer ni à l'une [illegible] l'ombre d'un soupçon ni d'une crainte.

Elle avait [illegible] d'autant, en devenant la maîtresse du roi, [illegible] le partage de sa puissance ; elle voulait [illegible] par lui-même et qu'il reprît les rênes de l'[illegible], lui prêchait la gloire, l'indépendance ; elle lui souhaitait de belles pages dans l'histoire. Madame de [illegible] ne fit plus tard qu'exécuter ce qu'elle avait médité avant elle.

Le roi l'écoutait avec plaisir ; madame de Mailly ne l'avait pas accoutumé à ce langage. Étrangère à tout ce qui n'était pas son amour ou les plaisirs de son amant, elle l'entretenait dans la mollesse et la domination, non pas de [illegible], mais parce que l'amour était son unique pensée, parce qu'elle aimait Louis et non pas le monarque, parce qu'elle oubliait près de lui ce qui n'était pas lui.

Après quelques mois, madame de Vintimille devint grosse ; ce fut bien autre chose : à dater de ce moment, le roi l'adora ; il ne la quittait pas, il ne faisait rien sans la consulter, au point d'inquiéter le vieux ministre, qui regrettait de tout son cœur madame de Mailly, et qui eût donné tout au monde pour qu'elle reprît sa place.

Je voyais assez souvent la marquise ; elle n'avait pas abandonné ses amis, et, malgré sa puissance, elle m'écrivit qu'elle ne m'oubliait point. Je rencontrai plusieurs fois Louis XV chez elle ; si j'eusse encore été jeune, j'aurais aimé cet homme, bien que le roi me semblât petit et mesquin auprès de son aïeul.

La comtesse me raconta beaucoup de choses ; elle traçait en trois coups des portraits frappants, et pas un des courtisans n'échappait à ses satires. Elle me fit avoir mes deux pensions : celle sur la cassette de la reine fut demandée par elle-même à Sa Majesté, et cette sainte Marie Leczinska de pénitence
n'avait rien à refuser aux maîtresses de son mari par esprit

La santé de madame de Vintimille fut très chancelante pendant sa grossesse. Les deux derniers mois, elle ne se levait plus. J'allais assez assidûment lui faire compagnie aux heures où le roi ne pouvait être auprès d'elle et où elle ne recevait personne. Elle changeait visiblement et souffrait beaucoup.

— Madame, me dit-elle un jour, retenez ceci : je ne me relèverai pas et je suis à ma dernière maladie.

— Quelles idées de l'autre monde, madame, à votre âge, et pour une chose aussi naturelle !

— Ce que j'éprouve n'est pas naturel, au contraire. Ils ont voulu me faire [illegible] et tuer mon enfant avec moi. Ils ne réussiront qu'à moitié ; lui, au moins, il est vivant. Quant à moi, je n'ai plus longtemps à les gêner.

— Qui cela, madame ? qui aurait intérêt à vous faire mourir ? Vous ne causez de mal à personne que je sache.

— Qui cela ? Les ennemis du roi, de sa gloire ; ceux qui veulent garder pour eux sa puissance, ceux qui veulent être les maîtres de son âme et le retenir en tutelle.

— Le cardinal ?

— Je ne nomme personne et je n'ai pas besoin de nommer. L'événement arrivera, et je ne vous demande que de [illegible] souvenir.

Je me suis souvenue en effet !

Madame de Mailly eut pour sa sœur tous les soins d'une [illegible] ; on ne peut dire ce qu'elle fut dans cette occasion [illegible] tout à fait : elle ne dormit ni le jour ni la [illegible], supplia le roi à mains jointes de quitter la [illegible] possible et le roi y fut porté d'affection [illegible] aimait infiniment madame de Vintimille, et il eût [illegible] pour lui conserver la vie ; mais le roi des rois en [illegible] autrement.

LXVII

Le moment [illegible] arriva. La couche fut horrible [illegible] trois jours et trois nuits des douleurs [illegible] la quitta pour ainsi dire [illegible] et madame de Mailly, établie à côté d'elle, ne permit à personne de lui rendre les offices de son amitié. Les autres sœurs parurent à peine.

Elle fut enfin délivrée et mit au monde un garçon qui fut nommé le comte de Luc. Sa ressemblance avec le roi était frappante : elle n'a été qu'en augmentant, et, parvenu à l'âge d'homme, on lui donna le surnom de *Demi-Louis*. Je crois qu'il vit encore. Louis XV l'a toujours aimé, de préférence même à ses enfants légitimes. Il n'a reconnu aucun de ses bâtards, l'exemple de son aïeul l'avait instruit, mais celui-là fut traité d'une façon spéciale. Mesdames ont eu pour lui mille bontés ; elles ont constamment veillé à sa fortune, à laquelle, du reste, son auguste père avait largement pourvu.

Le lendemain de la couche, madame de Vintimille se trouva mieux ; on la crut sauvée : elle tenait doublement à la vie et voulait oublier ses pressentiments. Elle me fit écrire par une de ses femmes et me pria de la venir voir un instant pour admirer comment elle se portait à merveille et comment ses prévisions en avaient menti. Je vins en effet.

Sa lettre était datée de la veille, je l'avais reçue le matin seulement, et je fis diligence. J'allais alors assez souvent à Versailles et je m'y étais procuré un pied-à-terre.

En entrant dans l'antichambre de la marquise, je trouvai plusieurs laquais silencieux et à mine assez allongée. Je demandai de ses nouvelles. On me répondit qu'elle était fort mal et que je ne pourrais probablement pas la voir.

— Comment ! m'écriai-je, elle m'a fait écrire hier ; elle était à merveille !

— Oui, madame ; mais cette nuit, il y a eu une crise terrible ; il a fallu chercher tous les médecins ; ils ont déclaré qu'elle ne passerait pas la journée, à moins d'un miracle.

Cette nouvelle me frappa comme un coup de foudre : cette pauvre femme si jeune, si pleine d'intelligence, si aimée et si puissante ! Je me rappelai ses pressentiments et j'en demeurai frappée. Pourtant je ne voulus pas renoncer au bonheur de la voir encore, et j'insistai.

On me dit que, si le roi était près d'elle, il ne serait pas possible de me recevoir, mais que peut-être, à cette heure, il était rentré chez lui et qu'alors on m'introduirait.

Le laquais alla s'informer et revint. Madame de Mailly me priait d'entrer un instant ; elle était seule près de la malade. Elle savait son amitié pour moi, celle que je lui portais, et croyait remplir sa volonté en ne me refusant pas, puisqu'elle m'avait appelée.

Quel spectacle offrait cette chambre ! Cette idole de la fortune tombée au milieu du luxe, entourée de tout ce qui pouvait rendre sa vie agréable et heureuse. Cette mort, plus puissante que la science, plus puissante que le plus puissant roi de la terre, lui enlevait sa bien-aimée alors qu'il aurait sacrifié ses trésors pour la conserver. Cet enfant royal né au milieu des douleurs, pleurant dans son berceau doré, comme le pauvre sur la paille humide ! Les idées philosophiques m'arrivèrent à l'imagination ; je restais muette devant ce tableau et je ne trouvais pas une parole, par la multitude de mes pensées.

Madame de Mailly s'avança au-devant de moi sans dire un mot ; elle me montra sa sœur par un geste d'une éloquence de cœur admirable. La marquise était étendue inanimée, mourante, sans connaissance ; son âme était-elle encore là ? Je ne sais. Son visage me parut d'une singulière couleur : elle ressemblait à un marbre jaune et vert. Je fis un mouvement de surprise et de chagrin ; il n'échappa pas à la comtesse.

— Oui, me dit-elle à voix basse, ils l'ont tuée ; vous le croyez, n'est-ce pas ?

— Si cela est, madame, il faut en tirer une éclatante vengeance.

— La venger ! Et sur qui ? où trouver les coupables ? Non, madame, il ne faut pas la venger ; il faut prier Dieu de nous pardonner à tous, pécheurs, et de nous rendre sa grâce. Ma pauvre sœur n'a pu recevoir aucun sacrement.

Cet accès de dévotion ne m'étonna pas chez madame de Mailly ; les âmes tendres ont toujours un coin dans le cœur pour le bon Dieu. Il les attend lorsque les hommes les abandonnent, et il est rare qu'elles manquent à ce rendez-vous. Madame de Mailly n'y manqua pas.

Je regardai longtemps ce visage si plein de vie et d'animation autrefois, et maintenant devenu une matière inerte. Je fus plutôt frappée qu'émue. Mon esprit et mes pensées étaient en jeu plus que mes sentiments. Je demeurai quelques minutes et je me retirai. Madame de Mailly fut fort [illegible] autant que son affliction le lui permit. Je suis sûre qu'il ne lui vint pas une idée personnelle. La mort de sa sœur allait lui rendre le roi ; elle n'y songea même pas.

Je la quittai et je retournai à Paris. Dans la journée, madame de Vintimille était morte.

Le soupçon d'empoisonnement se répandit partout ; quant à moi, j'en suis convaincue, je dois le dire. Elle et madame

de Châteauroux ont payé de leur vie ce dangereux bonheur d'être aimées d'un roi et de vouloir le mener à la postérité sur les ailes de la gloire, selon le style des poètes. Les dernières maîtresses de Louis XV ont fait ce qu'elles ont voulu en France, parce qu'elles n'avaient pas de rivaux. Madame de Pompadour surtout, car, pour la pauvre du Barry, elle ne demandait pas mieux que de ne pas se mêler des affaires de l'Etat. Je l'ai rencontrée une fois, chez le duc d'Aiguillon, depuis la mort de Louis XV ; elle nous a fait une confession bien drôle et bien amusante.

— Mon Dieu ! madame, dit-elle, demandez au cher duc s'il ne fallait pas me pousser pour que je m'occupasse des ministres et des parlements. Je ne songeais qu'à m'amuser, à avoir de belles robes, des joyaux et des plumes. Ce n'était pas mon métier, la politique, et ma plus grande joie était lorsque le roi fermait la porte et défendait qu'on nous ennuyât.

— Est-il vrai, madame, que vous l'appeliez *la France?*

— A vous, madame, qui êtes une femme d'esprit, je puis tout avouer, vous le comprendrez. Oui, cela est vrai, et cela l'amusait beaucoup. Quand je [illegible], il était ravi ; il me répétait toute la journée que les grandes dames et les révérences l'ennuyaient et qu'il mourrait de chagrin s'il ne m'avait pas. Il avait aussi bien de l'esprit, Louis XV, allez ! J'ai souvent regretté, et lui aussi, que les gens d'esprit de son royaume ne pussent pas l'entendre et le connaître, tout eût marché différemment.

Elle avait peut-être raison !

*

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Les Confessions de la Marquise

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, GERLIER, JANET-LANGE, PHILIPPOTEAUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, Rue de Fleurus, 33



LES CONFESSIONS DE LA MARQUISE

I

J'étais depuis longtemps lasse de ma vie telle que je la menais. Mes [illegible] à Sceaux, que l'on m'enviait, me semblaient durs à passer, je vous assure, et ma maison de la rue de Beaune, qui se remplissait chaque jour où l'on dînait, où l'on soupait, était réellement trop lourde pour ma bourse.

J'[illegible] entre M. de Formont et le président Hénault. Dans la première partie de mes Mémoires, j'ai conté comment [illegible] fait connaissance avec Formont. Depuis lors, il [illegible] souvent, il vint toujours, et je ne me [illegible] point de ses visites. Le président m'amenait à l'adoration, ainsi qu'il [illegible] d'un portrait qu'il a fait de moi, et que par modestie je ne répéterai pas.

C'est par elle que j'ai été le plus heureuse [illegible] j'ai le plus souffert, car elle est ce que j'ai le plus aimé sur la terre.

Formont m'aimait moins peut-être, mais il m'aimait mieux. J'étais donc assez embarrassée [illegible] plus que l'un [illegible] étant toujours en tiers [illegible] avec l'autre. Je voulais me forcer à les [illegible] à les supporter, me répétant qu'ils étaient de bons amis, que les amis ne se trouvent pas toujours et qu'il fallait les [illegible].

Malheureusement, ils ne voulaient pas être seulement des amis !

La mort de madame de Vintimille et le dévouement de madame de Mailly m'avaient donné l'idée de la dévotion. Je me mis à penser que le bon Dieu valait mieux que ses créatures, et en voyant les extases de quelques dévotes, je songeai que peut-être je ne m'ennuierais pas.

J'allai donc trouver madame de Luynes [illegible] je racontai mes projets en prenant l'air le [illegible] contrit et le plus béat qui me fût possible. Elle m'en [illegible] et me recommanda à son protégé, le père [illegible], un des hommes les plus éclairés de l'Église [illegible] d'esprit et de monde même. Je [illegible] me présenta, il se [illegible] et me [illegible] de sûre [illegible] si je voulais le suivre.

— [illegible] monsieur [illegible] le suivrai, s'il ne me donne pas [illegible] me sens le courage de le faire.

— Madame, il faut [illegible] de vous [illegible] ce courage, il ne vous le [illegible].

— Mon Dieu ! [illegible] que je m'y [illegible] mal [illegible] de ce que [illegible] demande.

— Il a ses vues, madame.

— Puisse-t-il les tourner de mon côté alors !

M. [illegible] avec une foule de choses auxquelles [illegible]. J'en avais une longue liste [illegible] madame de Boufflers, laquelle [illegible] pour [illegible] le moins du monde !

[illegible] et le président [illegible] leur [illegible] pas l'honneur de les quitter.

Le président sut le mot, et il en [illegible] au désespoir.

Il le racontait partout et il s'en [illegible] hautement.

On me le rapporta de plusieurs [illegible]. Je répondis que j'en étais fâchée, mais que je ne pouvais donner au président plus d'importance qu'il n'en avait.

J'essayai donc de la dévotion.

Hélas! mon Dieu! pardonnez-le-moi. Je trouvai cet état plus ennuyeux que les autres. Je ne me sentis point propre à la contemplation [illegible] surtout, les vêpres! J'en étais comme idiote. Je demandai au père Lenfant si cela était de première nécessité, [illegible] croyant qu'il fût très agréable au Père éternel [illegible] écorcher du latin, trois heures durant, pour [illegible] grande gloire.

Il me répondit que Dieu voulait être loué et que l'encens des cœurs lui [illegible] plus précieux.

J'aurais eu [illegible] à lui répondre : je m'en abstins, j'ai toujours [illegible] les discussions religieuses. La conviction est le [illegible] de toute discussion, ce me semble, et, dans cette matière, on n'est jamais convaincu, puisqu'on n'a pas de [illegible] ni matérielle à donner.

On peut [illegible] la foi, mais la foi n'est pas une conviction, la foi ne se discute pas, elle s'impose. On croit parce que [illegible] la foi est une vertu, une des vertus théologales même, c'est un mérite, c'est une obligation dans la religion catholique, alors encore une fois on ne peut la discuter.

Je vécus ainsi près de six mois, remplissant mes devoirs et m'ennuyant avec délices. Les occasions de retomber dans mes erreurs étaient trop fréquentes, l'idée me vint de m'en aller en province, d'essayer une autre vie et de me mettre un peu en famille. J'écrivis à mon frère et je lui demandai de me recevoir à Chamrond pendant quelque temps. J'ajoutai que, si je me trouvais bien chez lui, j'y pourrais rester tout à fait et que mes neveux s'en ressentiraient.

Mon frère me répondit une longue lettre, dans laquelle il m'offrait sa maison avec *reconnaissance*, ce fut son mot. Il espérait que je m'accoutumerais chez eux et que je ne les quitterais plus.

J'avais des amis à Genève, la famille Saladin, qui me pressaient fort d'y aller ; j'avais des amis en Angleterre qui me demandaient ; j'en avais même en Danemark ; mais, pour ceux-là, ils se contentaient de m'écrire, sachant bien que je n'irais pas les chercher si loin. J'avais partout des amis, il m'en venait en foule. On m'avait mise à la mode, et on se disputait le *plaisir*, voire l'*honneur* de me voir. J'en avais d'abord été flattée, puis ennuyée après, et j'avais grande envie de fuir tout ce monde.

J'avais aussi promis à Voltaire et à madame du Chatelet de les voir, et c'est un voyage dont je vous rendrai compte un peu plus tard ; il ne fut pas des moins curieux de ma vie. On aime à connaître tout ce qui regarde ce grand homme, dont ce siècle-ci a été rempli et que j'ai vu commencer si obscur.

En attendant, nous allons à Chamrond.

Je fis mes adieux à tous mes amis, je louai ma maison, et je mis mes meubles dans un grenier chez le président. On a prétendu qu'il y montait chaque matin, et se mettait en contemplation devant le canapé où nous nous asseyions à côté l'un de l'autre. Je ne puis me représenter un homme grave dans une occupation aussi singulière et aussi en dehors du sens commun. Après cela, il est vrai qu'il m'aimait bêtement.

Ce fut en quittant Paris que j'allai à Cirey. Ce n'était pas le chemin, mais je m'écartai de la route pour voir ces étranges ermites. Je voudrais vous en parler aujourd'hui. Viard a égaré mes notes, et ce n'est pas moi qui les chercherai. Il se meurt de peur que M. Walpole ne les ait emportées par mégarde, car il les lui avait confiées à son dernier voyage. M. Walpole avait promis de les rendre, et il les aura sans doute oubliées. Je ne peux croire qu'il l'ait fait avec intention, puisque tous les papiers que je possède doivent lui revenir et qu'il le sait.

J'étais partie de Paris avec une grande résolution de [illegible] ma visite à Cirey me dérangea un peu. De là j'allai à Lunéville, où je trouvai le bon roi Stanislas avec madame de Boufflers. J'eus l'honneur d'être présentée à cet excellent prince, qui me parla beaucoup de Voltaire et me traita comme une amie de ses amis.

[illegible] cour de Lunéville ressemblait à celle de Sceaux par [illegible], mais on y était beaucoup plus à son aise, à cause de la bonté du roi, qui se répandait autour de lui et qui ne se [illegible] jamais. Madame de Boufflers était la mieux [illegible] elle commandait et n'avait aucun embarras [illegible] le pauvre sire avec son chancelier M. de la Galaizière. Le roi le savait, il ne le montra jamais qu'une fois [illegible] mot qu'on a tant répété.

Un soir, il [illegible] comme un bourgeois au coin de son feu [illegible] maîtresse [illegible] rival heureux, ce dont on n'est pas [illegible] par [illegible]. Nous sommes tous égaux devant la mort et [illegible], Molière disait un autre mot.

Après avoir causé [illegible] eux aussi tranquillement que de coutume, Stanislas se leva, embrassa madame de Boufflers sur le front, et, en se retirant dans sa chambre, au moment de fermer sa porte, il se retourna.

— Mon chancelier vous dira le reste, leur jeta-t-il d'une voix toute douce et toute flûtée, avec son charmant sourire.

Je restai huit jours à Lunéville. On a tant parlé de Stanislas, que je n'aurai guère de nouveau à ajouter. Ces notes, à ce que répond Viard sont avec celles du voyage de Cirey. Je vais écrire à M. Walpole de me les rendre, et nous y reviendrons plus tard.

J'arrivai à Chamrond, assez fatiguée de mes différentes courses, et désirant avant tout me reposer. On me reçut en triomphe, on me fit une entrée et tout le pays débarqua pour me voir. Je priai mon frère et ma belle-sœur de trouver bon que je n'eusse point cet honneur, et que je pusse rester un peu tranquille.

— Je ne suis pas venue ici pour faire la révérence et jouer à la madame, mon frère. Accordez-moi d'abord un peu de répit ; après, nous verrons.

Il fallut qu'ils se contentassent de cette réponse, et que les voisins reprissent le chemin de leur gentilhommière ; ce ne fut pas sans murmurer et sans accuser la belle dame de Paris qui refusait de les recevoir, et qui était assez impertinente pour aimer la solitude de préférence à leur compagnie.

Je trouvai Chamrond très embelli. Je me promenai avec délices dans les allées paternelles, où le souvenir de ma tante me vint comme une bonne pensée. Je croyais toujours la voir à côté de moi. Elle ne fit jamais qu'une sottise, ce fut mon mariage, et c'était moi qui la payais.

En arrivant chez mon frère, j'y trouvai une personne qui a joué un grand rôle dans ma vie et dont je m'efforcerai de parler avec impartialité, ce qui me sera très difficile. Elle m'a fait beaucoup de mal, je l'ai beaucoup aimée et elle a été cruellement ingrate, je le crois du moins ; j'en conterai les faits impartialement, et le lecteur jugera.

On comprend qu'il s'agit de mademoiselle de Lespinasse. Lorsque je vins à Chamrond, elle y était depuis quatre ans, comme gouvernante des enfants de mon frère. Elle s'y trouvait très malheureuse, et elle l'était en effet, car ma belle-sœur lui faisait payer bien cher sa position précaire et dépendante.

Je veux, avant toutes choses, transcrire ici un portrait de cette demoiselle, fait par le président Hénault, afin qu'on ne m'accuse pas de partialité, si je le faisais moi-même ; ensuite je raconterai l'histoire de sa naissance et celle de ses premières années, jusqu'à son entrée dans la maison de mon frère, où je la trouvai pour mon malheur. Voici le portrait tracé par le président Hénault, dans une lettre qu'il m'écrivait et où il s'adressait à elle :

« Mademoiselle, je m'en vais vous dire comme je vous trouve : ceux qui croiront que vous n'êtes que *parasite* ne vous connaîtront guère ; vous êtes cosmopolite, vous vous assortissez à toutes les situations. Le monde vous plaît, vous aimez la solitude ; les agréments vous amusent, mais ils ne vous séduisent point. Votre cœur ne se donne pas à bon marché. Il lui faut des passions fortes, et c'est tout au mieux, car elles ne reviennent pas souvent. La nature, en vous mettant dans un état ordinaire, vous a donné de quoi le relever. Votre âme est noble et élevée, et vous ne resterez jamais dans la foule. Il en est de même de votre personne ; elle est distinguée, et vous attirez l'attention sans être belle. Il y a en vous quelque chose de piquant ; on mettrait de l'obstination à vous tourner la tête, mais on en serait pour ses frais. Il faut vous attendre, car on ne vous ferait pas venir. Votre coquetterie est impérieuse ; vous êtes sur la rêvasserie comme notre maîtresse : vous n'y entendez pas plus qu'à la musique, et c'est en quoi vous êtes différente ; mais vous avez deux choses qui ne vont guère ensemble : vous êtes douce et forte ; votre gaîté vous embellit et relâche vos nerfs, qui sont trop tendus. Votre avis est à vous et vous laissez aux autres le leur ; vous voyez tout à vue d'oiseau ; vous êtes extrêmement polie, vous avez deviné le monde ; on aurait beau vous transplanter, vous prendriez racine partout ; vous regarderiez Madrid à travers une jalousie ; vous mettriez votre fichu de travers à Londres ; à Constantinople, vous diriez au Grand Seigneur que vous n'avez pas les pieds poudreux ; pour l'Italie, je ne vous conseillerais pas trop d'y aller, à moins que ce ne fût pour attraper quelque père de l'Église. En tout, vous n'êtes pas une personne comme une autre ; et, pour finir comme Arlequin par un coup de sangle, vous me plaisez beaucoup. »

Il y avait du vrai dans tout cela ; j'en conviens, et en ôtant la partialité d'un homme qui proposa à mademoiselle de Lespinasse de l'épouser lorsqu'elle me quitta.

Maintenant, voici l'histoire de cette demoiselle et celle de ses parents. Cela vaut la peine de se reposer un peu.

II

Mademoiselle de Lespinasse était fille naturelle de madame la marquise d'Albon, dont mon frère avait épousé la fille légitime. Elle était donc, par conséquent, la sœur naturelle de ma belle-sœur.

Madame la marquise d'Albon habitait Lyon ; elle était alors fort jeune et fort belle et l'une des femmes les mieux placées et les plus agréables de la province. Elle n'aimait pas son mari ; elle avait même pour lui une sorte d'éloignement dont elle eut beaucoup de peine à triompher tout à fait, lorsqu'elle le dut, par reconnaissance, après ce qui se passa lors de la naissance de sa fille.

Madame de Vichy, ma belle-sœur, était déjà née lorsque sa mère fit un voyage à Paris pour y rencontrer quelques personnes de sa famille qui se rendaient à la cour. Elle y vit très bonne compagnie, s'amusa fort et ne laissa rien en arrière de ce qui était curieux.

C'était justement l'époque des miracles de M. le diacre Pâris au cimetière Saint-Médard, et elle avait fait le projet de s'y rendre avec deux ou trois amies et quelques chevaliers ; on ne pouvait aller là sans cet accompagnement ; seulement il fallait avant tout garder son sérieux, car en se moquant des convulsionnaires on était à peu près sûr de se faire assommer.

Ils partirent fort gaiement, joyeusement, se promettant un grand plaisir de cette visite et bien déguisés en grisettes et en commis. Madame d'Albon était charmante sous ce costume. Elle avait une grâce distinguée à faire tourner la tête de tous ceux qui la voyaient ainsi.

Arrivés sur le tombeau du saint diacre, ils aperçurent la congrégation pieusement agenouillée autour d'une vieille femme exécutant des sauts de carpe avec une agilité merveilleuse. C'était véritablement un miracle ; elle ne touchait la terre que pour reprendre son élan, comme sur un tremplin de bateleur.

Ce cimetière Saint-Médard était l'endroit de tout Paris où il se nouait le plus d'intrigues ; ces béates personnes ayant l'imagination très vive et la chair fort tendre. Aussi les jeunes seigneurs se déguisaient assidûment et allaient par là chercher fortune.

Ce jour-là [illegible] quelques-uns d'entre eux étaient de la partie et ne manquèrent pas de remarquer la belle d'Albon, agenouillée comme les autres et prenant un air contrit, afin de ne pas éclater de rire.

Ils se la montrèrent et s'engagèrent à l'attaquer. Le duc de Richelieu, doyen en chef de cette folle bande, prétendit qu'elle avait les mains bien blanches pour une fille de saint Pâris, qui ne se les lavait jamais.

Je vous en parle en connaissance de cause ; je l'ai vu maintes fois chez ma belle-mère, qu'il avait entrepris de convertir et qui ne souffrait pas qu'il entrât chez elle avant d'avoir passé par le baquet.

— C'est peut-être une dame déguisée ; il y en a beaucoup ici. C'est comme un bal masqué.

— Faites attention à ce que vous allez faire, messieurs, dit un autre.

— Bah ! ces dames aiment beaucoup qu'on leur manque de respect.

De propos en propos, ils se rapprochèrent de la marquise, qui les voyait venir et qui ne comprenait pas ce qu'ils lui voulaient. Elle ne songea pas au déguisement, tout en faisant la réflexion que ces jeunes courtauds de boutique avaient l'air fort distingué et étaient vêtus d'étoffes très fines.

Un d'eux, jeune et beau, avait un air tout candide et tout honnête dont elle ne put s'empêcher de remarquer la bonne grâce ; il s'agenouilla à côté d'elle et commença la conversation par un grand éloge de saint Pâris.

La marquise répondit par amusement. Il reprit ensuite la litanie et la conversation.

— Vous êtes [illegible] ?

— Ravaudeuse, monsieur, répliqua-t-elle. Et vous, monsieur ?

— Confiseur, mademoiselle.

— Oh ! le joli métier ! On mange des dragées toute la journée.

— Les aimez-vous, les dragées, mademoiselle ?

— Si je les aime, monsieur !

— Si j'osais vous en offrir, mademoiselle.

— Vous êtes donc le maître de votre marchandise, vous n'avez pas de patron ?

— Non, mademoiselle, je suis maître.

— Où est votre boutique, j'irai vous acheter des pralines.

— Ah ! mademoiselle, elle n'est pas [illegible] elle est à Verdun.

— Vous vendez donc des anis ?

— Je vends tout ce que vous voudrez m'acheter, mademoiselle, ou plutôt tout ce que vous voudrez bien me permettre de vous offrir. Où demeurez-vous ?

Madame d'Albon, embarrassée, jeta l'adresse de sa femme de chambre. On l'appelait ; ses compagnons voulaient s'en aller ; le jeune homme les suivit de loin. La marquise en était troublée. On la plaisanta sur sa conquête ; elle répondit en jouant, et l'on n'y pensa plus.

Le lendemain, mademoiselle Augustine, femme de chambre de la marquise, reçut une manne de dragées, de fruits confits, de toute sorte de friandises déposées chez le portier par un beau garçon qui devait en venir prendre la réponse.

Mademoiselle Augustine était aussi jeune que sa maîtresse et presque aussi belle ; elle prit le présent à son adresse et n'en parla pas en recommandant néanmoins que si le beau jeune homme reparaissait on la prévînt.

Il revint en effet, dès le lendemain ; on alla chercher la belle ; elle descendit et se trouva en face d'un charmant inconnu, auquel elle fit sa mine la plus agréable.

— Voilà mademoiselle Augustine, monsieur, dit la complaisante portière.

— Mademoiselle Augustine ! mademoiselle Augustine, ravaudeuse ?

— Mademoiselle Augustine, femme de chambre de madame la marquise d'Albon, s'il vous plaît, monsieur, répliqua l'autre d'un ton pincé ; qui vous parle de ravaudeuse ?

— Ah ! pardon, mademoiselle, ce n'est pas vous [illegible]

Il s'en allait très confus [illegible] lorsqu'elle le rappela.

— Un instant, monsieur, un instant [illegible]

Un aussi beau garçon, qui donnait tant de bonbons, devait savoir en convenir.

— Vous connaissez donc une demoiselle Augustine [illegible] ?

— Hélas ! oui.

— Et vous croyiez qu'elle demeurait céans ?

— Elle m'avait donné son adresse.

— Où donc l'avez-vous vue, sans indiscrétion ?

— Au cimetière Saint-Médard.

— Quand cela ?

— Avant-hier.

— Avant-hier ? comment ! avant-hier ? N'avait-elle pas un bonnet à papillon, un tablier bleu de ciel et une robe d'indienne fond blanc ?

— Oui, mademoiselle ; vous la connaissez ?

— Si je la connais ! mais ce n'est pas ici le lieu de causer. Revenez ce soir, montez l'escalier jusqu'au haut, vous verrez une porte en face, la clef y sera ; si je n'y suis pas, attendez-moi, vous en saurez davantage.

Le jeune homme partit, avec force remerciements et promit de revenir à l'heure indiquée. Il trouva mademoiselle Augustine au gîte. Elle commença par lui faire mille questions sans répondre à aucune des siennes, l'examinant pendant ce temps d'un œil connaisseur, et lorsqu'elle se fut assurée de ce qu'elle soupçonnait, elle le regarda bien en face entre les deux yeux, et lui dit :

— Eh bien, monsieur, d'après les renseignements que vous me donnez, je vais vous bailler un conseil d'ami : renoncez à votre poursuite.

— Moi ! et pourquoi ?

— Parce que celle que vous croyez votre égale est une grande dame et que vous en seriez [illegible] à la porte par ses valets.

— Vous croyez ?

Ce vous croyez était bien impertinent [illegible] la fine soubrette ne s'y trompa point.

— À moins que vous ne soyez aussi un grand seigneur, auquel cas [illegible]

— Et qui peut te faire penser une chose aussi absurde, ma belle enfant ?

— Cette réponse même [illegible] vous m'honorez et qui vous vaudrait un bon soufflet si vous étiez réellement le confiseur de Verdun. Vos mains si fines et votre linge de Hollande, et puis la manne de dragées attachée de faveurs roses avec de beaux cornets en satin ; un garçon confiseur n'a pas de ces idées-là ; elle m'avait déjà semblé suspecte avant de vous avoir vu.

— Et si j'étais un grand seigneur en effet, aurais-je moins de chances d'être mis à la porte ?

— Dame, monsieur, c'est à vous d'en juger. Vous [illegible] du pays ; nous sommes de province, nous avons [illegible] nous sommes de [illegible] nous aimons [illegible] nous adorons les [illegible] sommes [illegible] et nous ne détestons pas les [illegible] lorsqu'ils sont aimables.

[illegible] amoureux [illegible]

[illegible] c'est la marquise d'Albon.

[illegible] en passant [illegible]

[illegible] mademoiselle Anastasie ravaudeuse [illegible] Louis Girard [illegible] Verdun.

— Vous connaissez Louis Girard ?

— Non, madame, pas du tout.

— Mais alors...

— Alors !

[illegible]

— Quel dommage !

Tout à coup elle ne le vit plus. Anastasie, à qui elle avait sévèrement défendu de l'ennuyer davantage de cette histoire, n'en ouvrant plus la bouche. Madame d'Albon avait garde de la provoquer, mais enfin elle s'impatienta ; elle amena la chose de loin, et s'informa du pauvre amoureux au milieu d'une plaisanterie.

— Ne riez pas, madame, il n'y a pas de quoi rire.

— Comment cela ?

— C'est que le pauvre garçon n'est peut-être plus au monde à présent...

— Il est malade ?

— Madame, il est peut-être plus que malade ; il est peut-être mort à cette heure.

— Mort ! Et de quoi ?

— Mort pour vous, madame, mort noyé ; il s'est jeté à la rivière.

— Ce n'est pas possible ! s'écria madame d'Albon en pâlissant.

— Madame, cela est possible, puisque cela est vrai.

Et la bonne pièce fit semblant de s'essuyer les yeux.

— [illegible] moi cela, Augustine ! quand est-il arrivé ?

— Il est arrivé, madame, que vous m'avez défendu de vous parler de lui, que je lui ai dit cela pour qu'il ne laissât [illegible] et qu'en me quittant il est allé se jeter à l'eau.

— Mon Dieu !

— [illegible] si peu de chose pour vous, et il était si [illegible] par moi à vos [illegible]. Vous lui avez [illegible] le désespoir [illegible].

— Est-il mort ?

— Il [illegible]. On l'a retiré, mais il n'a pas [illegible].

— [illegible] y aller sur-le-champ. Où est-il ?

— [illegible] ce qu'on [illegible] et c'est pourtant [illegible] vous [illegible] avoir cela sur la conscience.

Madame d'Albon ne répondit pas. Elle resta seule toute [illegible] Augustine était allée savoir des nouvelles du jeune homme ; elle revint annoncer qu'il était toujours dans le même état.

— On en désespère ?

— Pas tout à fait, madame ; mais il faudrait un miracle pour le sauver.

— Dieu le fera.

— Ou bien vous, madame.

— Moi ! Comment ?

— Un mot de vous, un seul mot, et il vivra.

— Quoi ! vous voulez que j'aille voir cet homme ? Vous êtes folle, ma mie !

— Non pas le voir ; écrivez ou autorisez-moi à lui dire de votre part que vous voulez qu'il vive.

— Vous me jetez là dans un grand embarras.

— Madame, c'est de l'humanité.

— Mademoiselle, ce n'en est pas moins fort désagréable.

— Hélas ! madame, ce n'est pas ma faute, ce n'est pas moi qui ai été au chantier Saint-Médard en ravaudeuse.

III

Augustine obtint la bonne parole, et huit jours après madame d'Albon, en se mettant à son rideau, aperçut le convalescent dans la rue, pâle et se soutenant à peine. Il la salua jusqu'à terre ; elle lui répondit par un sourire plus avenant que de coutume, mais elle se retira assez promptement.

Le lendemain il y était encore, et chaque jour, elle se montrait un peu plus longtemps à sa fenêtre.

— Madame, dit Augustine [illegible] une autre invitation : il voudrait vous parler.

— Cela ne se peut pas.

— Madame, il se tuera encore.

— J'en suis désolée, mais il faut en rester là.

— Savez-vous que c'est bien difficile à arranger, et que je ne voudrais pas être à votre place ?

— Ni moi.

Ce mot naïf lui échappa, mais il peignait bien ce qu'elle éprouvait en ce moment.

Un attrait invincible l'entraînait vers ce jeune homme ; elle se surprenait à le regarder des heures entières, bien cachée, rêvait-elle, et à bâtir des châteaux, des chimères qui la transportaient très loin. Il avait l'air si distingué,

des façons si charmantes [illegible] devait être au moins un prince déguisé ; jamais un [illegible] n'avait eu pareille tournure.

La nouvelle prétention [illegible] cependant ne pouvait être admise. La voir chez elle [illegible] Pour qui la prendrait-on ? Quelle [illegible] sa femme de chambre en aurait-elle [illegible] cela la conduirait-il ? Elle passa la nuit à réfléchir ; elle sonda son cœur et y [illegible] devenu le tyran de sa vie ; il l'entraînait, il la perdrait, il la déshonorerait [illegible] elle sentit qu'il [illegible] que la fuite seule pouvait la mettre à l'abri.

Le lendemain [illegible] elle donna des ordres et mademoiselle Augustine resta [illegible] partant pour Lyon [illegible] Elle [illegible] quelques observations on lui imposa silence [illegible] toute la maison [illegible] fille de chambre eut à peine le temps de [illegible] par un petit mot.

Madame d'Albon [illegible] ses gens et arriva à Lyon au moment où on l'attendait le moins [illegible] un prétexte [illegible] de malaise, l'envie de revoir sa fille. Cela [illegible] un peu causer [illegible] l'oublia.

Trois mois après M. d'Albon quitta [illegible] un voyage d'affaires où il devait rester fort longtemps. Madame d'Albon [illegible] depuis son retour elle fuyait le monde, elle se [illegible] seule et toutes les [illegible] Augustine [illegible] le nom de Louis Girard [illegible]

— [illegible] madame, il est peut-être [illegible] pensait [illegible] elle un jour.

On consolé, répondit la marquise.

M. le gouverneur de la province [illegible] il y donnait des fêtes et il priait vainement madame d'Albon d'y paraître. Elle refusait obstinément. Cependant il parlait d'une journée de plaisirs dans un beau château tout près de la ville, et qui devait être suivie d'un bal et d'un souper merveilleux. Plusieurs émissaires lui avaient été envoyés, elle avait persisté dans son refus, [illegible] la veille un de ses gens lui annonça M. le duc de Pecquigny envoyé par M. le gouverneur et qui demandait instamment la faveur d'être reçu.

Le refuser eût été malhonnête, elle donna ordre de l'introduire en maudissant les nécessités du monde qui l'arrachaient à ses rêveries.

Le duc entra, elle leva les yeux sur lui et devint pâle comme un spectre. C'était la vivante image de Louis Girard.

Il parla. C'était sa voix.

Il la regarda. C'était son regard.

Elle mit la main sur son cœur qui battait bien vite et, sans pouvoir prononcer un mot, elle lui montra un siège.

Le duc s'assit et commença quelques phrases [illegible] il était aussi ému qu'elle.

M. de Pecquigny était venu avec M. le duc de Villeroi [illegible] de son père le duc de Chaulnes pour visiter cette province qu'il ne connaissait pas. Il assistait à toutes les fêtes et y cherchait vainement la marquise d'Albon, la [illegible] la divinité de ces lieux ; elle s'obstinait à vivre dans une retraite impénétrable, elle fuyait ceux qui la cherchaient et la désiraient avec tant de passion. Il avait pris la liberté de venir de la part du gouverneur [illegible] de tout le monde la conjurer de paraître le lendemain à cette fête, et il espérait bien qu'elle ne voudrait pas lui donner la honte et la douleur d'un refus.

Madame d'Albon répondit simplement :

— [illegible] monsieur.

Le jeune duc comprit que c'était un congé et se retira.

La pauvre femme ne se connaissait plus elle-même ; sa tête et son cœur étaient un chaos, elle se demandait si elle ne rêvait point.

Était-ce lui ? était-ce une ressemblance invraisemblable ? mais comment le savoir ? Elle ne le lui demanderait pas, mais le dirait-il ?

— Ah ! si c'est lui, pensa-t-elle, il se trahira !

Le lendemain elle se fit aussi belle que trois heures de toilette et l'art de trois filles de chambre pouvaient y contribuer. Elle regardait Augustine qui demeurait impénétrable ; elle eut cent fois sur le bout des lèvres une question qui l'aurait compromise ; elle eut la force de se contenir.

La première personne qu'elle aperçut à la fête, ce fut le duc de Pecquigny, il semblait l'attendre et se précipita vers elle pour lui offrir la main. Il ne la quitta plus ; tendre, empressé, charmant, il mit tous ses soins à lui plaire, il lui adressa les compliments les mieux tournés et les regards les plus amoureux qu'il put risquer sans attirer l'attention des curieux.

Il cherchait à l'emmener dans les bosquets où la compagnie était dispersée suivant sa fantaisie. Elle s'était

munie d'une amie laide [illegible] ne la quittait pas et qu'elle maudissait elle-même [illegible] que sa grande vertu cédait devant son cœur.

On n'a de ces vertus-là qu'à [illegible]

Le doute subsistait toujours [illegible] deux fleurs nées sur la même branche n'étaient pas plus semblables, cependant était-ce lui ? Elle essaya [illegible] peine par une imprudence, elle parla du [illegible] Saint-Médard. N'était-ce pas lui donner une ouverture [illegible] d'autant plus que [illegible] l'y comprendrait [illegible]

— J'ai vu ces [illegible] dit-elle après [illegible] loin la conversation [illegible] je vis avec peine [illegible] ce sont des [illegible] pas dangereux [illegible] misérables.

— Je les ai vus aussi, répondit simplement le duc [illegible] sais aller comme [illegible] comme vous sans doute [illegible] dame la marquise [illegible] déguisement, il eût été imprudent d'approcher [illegible] sans cette précaution.

Elle rougit jusqu'aux cheveux, ce devait être lui ! L'amie l'acheva.

— On disait [illegible] Saint-Médard était un lieu de perdition où se [illegible] une foule d'intrigues galantes [illegible] honnête femme ne pouvait guère aller sans se faire prendre pour ce qu'elle n'était pas.

— Vous pouvez avoir raison, madame. Bien des intrigues [illegible] dans cet endroit, mais je sais au moins un sentiment né d'une folle plaisanterie et qui est [illegible] qu'il éprouve une chose sérieuse et [illegible] le but de sa vie [illegible] espérance de bonheur.

— C'est vous sûrement, monsieur le duc ?

— Oui, madame, c'est moi.

— Auriez-vous rencontré parmi les [illegible] une future duchesse de Pecquigny ?

— Permettez-moi de ne pas répondre [illegible] madame.

[illegible] Madame d'Albon [illegible] trembla assez visiblement pour que son [illegible]

— Qu'avez-vous, madame ? lui demanda-t-elle [illegible] Voulez-vous mon [illegible] les [illegible] de la reine de Hongrie ?

— Je vous remercie, madame, je suis [illegible] seulement. Je n'ai pas l'habitude de ce bruit, de ce monde, il me tarde de rentrer chez moi.

— Pas avant le souper et le bal, au moins, madame.

— Je ne sais, monsieur le duc, j'aurais beaucoup mieux fait de ne pas venir.

Ce trouble, ces mots, ces regrets, ces craintes, étaient autant d'aveux qu'elle ne pouvait retenir. Le jeune homme le comprit bien. Il craignit de l'effrayer en lui montrant ce bonheur, et tâcha d'en contenir l'expression. Il ne se permit pas un regard dont elle put prendre prétexte pour s'éloigner de lui.

En la [illegible] lorsqu'elle voulut se retirer, il ne lui serra même pas la main.

En rentrant, elle trouva Augustine et baissa les yeux devant elle, elle tremblait pour [illegible] Le lendemain M. le gouverneur et le duc de Pecquigny vinrent ensemble, il fallut les recevoir. Le duc de Villeroi engagea la marquise à dîner au gouvernement, elle y alla.

Le moyen de refuser !

Partout elle rencontrait le duc de Pecquigny et partout elle recueillait de nouvelles preuves de sa passion [illegible] de son respect inaltérable [illegible] elle [illegible] toute son âme, elle se sentait incapable de [illegible] plus longtemps. Elle eut recours [illegible] la fuite, le meilleur palliatif quand [illegible] temps.

Elle se sauva dans le fond d'une campagne [illegible] sauvage, elle n'emmena pas Augustine [illegible] mena [illegible] l'amie [illegible] homme l'espionnât, tous les deux [illegible] la vie et à la mort.

Huit jours se passèrent [illegible] le neuvième, elle était seule et [illegible] pavillon au bout du parc [illegible] elle [illegible] même de ses [illegible] amant qui lui [illegible]

[illegible] tremblant, pâle, implorant son pardon [illegible] avec une éloquence plus persuasive [illegible] Il la trouvait dans un moment de tendresse [illegible] elle lui tendit la main [illegible] plus de [illegible] l'autre et lorsque le bruit [illegible] entrer chez sa sœur [illegible] qui s'entr'aimaient.

Qu'est-ce qui se passe entre les amoureux [illegible] aimé [illegible] et je prends [illegible] de vous le dire.

IV

[illegible] Le duc et la marquise s'aimèrent avec [illegible] Mademoiselle de Lespinasse, on le voit, [illegible] ce qui tenir et n'a pas de [illegible] Pour être pas [illegible] restèrent dans cette même [illegible] sans [illegible] société que la sœur de [illegible] complaisante [illegible] qui ne les trahirait pas.

Mais les amours [illegible] ont toujours une fin douloureuse [illegible] appellent les catastrophes et [illegible] le germe de leur destruction.

M. d'Al[illegible] cousin germain qui depuis longtemps [illegible] marquise et attendait le moment favorable [illegible] jusqu'à son cœur. Il apprit, — tout se sait [illegible] — il apprit dans sa retraite la [illegible] Pecquigny et, avec un peu d'adresse, [illegible] données à Augustine furieuse d'avoir [illegible] dans ses fonctions, il sut ce qu'il voulait savoir [illegible] de résolution et de volonté, un de [illegible] placés dans le bas de l'échelle sociale tout [illegible] les criminels et les assassins.

[illegible] autour du château où personne n'entrait [illegible] personne n'en sortait non plus, que la marquise [illegible] seule avec sa sœur de lait et quelques domestiques [illegible] pas question ! On le tacherait évidemment [illegible] qu'il le saurait.

En effet, le voilà arrivant à grands fracas, demandant [illegible] les grilles, criant qu'il est le vicomte de Sainte [illegible] cousin germain de M. d'Albon et qu'il vient de [illegible].

On le refusa d'abord, on lui dit que madame la marquise n'y était pas ; et comme il insistait en jurant qu'il ne partirait pas sans la voir, il vint un ordre de le laisser pénétrer.

Madame d'Albon [illegible] du haut de sa grandeur lui demanda pourquoi il osait ainsi forcer sa porte et de quel droit il entrait chez elle d'autorité.

— D'abord parce que je viens de la part de mon cousin [illegible] que je vous aime.

— Vous m'aimez !

— Oh ! ne préparez pas vos rigueurs, ma cousine, je vous aime [illegible] comme autrefois, c'est en ami seulement, et en ami je viens vous avertir de ce qui se passe et de ce qui se dit contre vous, afin d'essayer d'y mettre un terme.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Il est inutile de dissimuler, ma cousine, je sais tout.

— Et que savez-vous, monsieur ?

— Mon Dieu ! je sais que M. de Pecquigny est [illegible] avec vous, que vous vous aimez comme dans les romans, [illegible] vous vous êtes [illegible] à Paris au cimetière Saint-Médard, sous un double déguisement, d'abord Louis Garand, puis le chevalier de Pontcarré, et tout cela cachant le fils du duc de Chaulnes.

Il savait tout ! Madame d'Albon eut le courage de mentir [illegible] elle dit que c'était une calomnie, elle le [illegible] elle alla jusqu'à offrir à son cousin de rester au château pour se convaincre qu'elle y était seule [illegible] sur Julie Navarre qui lui avait promis de tout [illegible].

Le vicomte la prit au mot et resta. Il s'installa dans la chambre [illegible] qui lui fut offerte et de là il se mit à examiner en feignant la plus grande confiance.

Il [illegible] qu'on avait caché le duc, il comprit aussi [illegible] rien à voir, ni à examiner tant que durerait [illegible] mais que, la nuit, on se réunirait, ne fût-ce que pour se concerter sur le parti à prendre. En conséquence, [illegible] seule chose restait à faire : surveiller les abords de la [illegible] de la marquise et montrer une confiance absolue.

[illegible] maître en dissimulation, le vicomte n'eut pas de [illegible] tromper deux femmes franches et loyales qui se [illegible] très sûres de leurs moyens de défense et qui [illegible] aucune connaissance positive de ce caractère [illegible].

[illegible] Tiner se montra ami dévoué, sincère conseil[illegible] plaignit sa cousine d'être exposée à des [illegible] et lui offrit son assistance [illegible] vis-à-vis de son mari que vis-à-vis de [illegible].

[illegible] moins que personne [illegible] et [illegible] accomplissez-vous donc [illegible].

[illegible] au bout de quelques jours il commença [illegible].

Il s'enferma ostensiblement dans sa chambre en rentrant le soir, mais il se ménagea une sortie, par un petit degré assez éloigné de son appartement, et auquel il communiquait par des cabinets. Les issues étaient condamnées ; mais, à force de patience et de travail secret, il les rétablit.

Un soir alors, très sûr de son fait, il alla s'embusquer dans un réduit à mettre le bois, situé en face de l'appartement de la marquise. Il se munit d'un fusil, arme légère et sûre, on ne savait pas ce qui pouvait arriver.

Il vit très bien le duc entrer, conduit par Julie ; il compta les heures du tête-à-tête, et, lorsque l'amant sortit de chez madame d'Albon, toujours avec la fidèle amie, il les suivit de loin pour connaître le lieu où on le cachait. Muni de semelles de feutre, il ne menait aucun bruit.

M. de Pecquigny quitta le château et fut reconduit jusqu'à un pavillon, le même où il avait surpris la marquise.

On y avait pratiqué adroitement une cachette, non pour cette intention, mais pour y entasser des armes au temps de la Ligue, ou peut-être même pour y retenir quelque prisonnier d'importance. La marquise connaissait cette cachette ; elle était loin de se douter qu'elle s'en servirait un jour.

Le plan du vicomte fut bientôt dressé. L'amoureux, passait justement sous sa fenêtre, au rez-de-chaussée ; pour arriver chez sa maîtresse, rien de plus facile que de la tenir ouverte, de se mettre en embuscade, et d'envoyer une balle au visiteur nocturne. Le prétexte n'était pas difficile non plus ; à cette heure, les voleurs seuls errent autour des habitations, lorsqu'il ne se trouve au logis que d'honnêtes femmes, et la vertu de la marquise lui était trop connue pour qu'il pût douter d'elle.

Julie ne conduisait le duc que jusqu'à la porte du château, qu'elle refermait doucement sur lui. Il venait également seul, par une longue allée, juste en face de la croisée traîtresse ; tout était donc bien combiné. Le vicomte se vengeait, il vengeait son cousin et il ne compromettait pas trop la réputation de sa cousine, puisqu'en cas de découverte on pouvait nier sa complicité.

Il fut charmant toute cette journée ; il annonça son départ prochain, il montra des regrets, une amitié vive et désintéressée, une confiance surtout absolue. La marquise était heureuse de l'avoir mal jugé et se félicitait du changement opéré en lui. Ils ne se quittèrent presque pas, et, en se séparant après le souper, le vicomte lui dit bonsoir et lui baisa la main plus tendrement qu'à l'ordinaire.

Il tint ses persiennes fermées ou du moins rapprochées l'une de l'autre, sa fenêtre ouverte, arma son fusil et attendit ; il n'attendit pas longtemps. Le duc parut au bout de l'allée, marchant avec précaution pour éviter de faire crier le sable sous ses pieds, regardant autour de lui et semblant redouter une surprise ; son chapeau rabattu sur ses yeux, un grand manteau le rendaient méconnaissable ; cependant son ennemi ne s'y trompa pas.

Lorsqu'il le vit à sa portée, il écarta légèrement ses persiennes. Ce bruit, si léger qu'il fût, inquiéta l'amoureux ; il s'arrêta et donna ainsi plus de facilité à son assassin. Celui-ci l'ajusta comme un lièvre, tira et le vit tomber sous le coup. Cela fait, il sauta par la croisée, cria : « Au voleur ! » appela toute la maison et courut vers sa victime avec toutes les apparences d'un empressement bien justifié.

Les domestiques s'éveillèrent ; mais, avant eux, la marquise et Julie avaient paru ; la marquise, à moitié folle de douleur, courant dans l'allée, les cheveux au vent, en manteau de lit et poussant des cris déchirants, pendant que Julie s'efforçait en vain de lui imposer silence et de lui rappeler le soin de sa dignité et de sa réputation.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre femme, mon Dieu ! il est mort ! Qui l'a tué ?

— J'ai blessé un voleur que j'ai aperçu la tour dans une allée de votre parc, ma cousine ; j'ai crié : « Qui vive ? » il a cherché à s'enfuir, j'ai tiré sur lui et il est tombé ; voilà tout ce qui s'est passé. La frayeur vous égare, rentrez chez vous avec Julie, il ne faut pas qu'on vous voie ainsi. Elle ne l'écoutait pas, elle s'était jetée sur le corps de son amant, elle cherchait à le ranimer, elle mettait la main sur son cœur.

— Il bat encore ! dit-elle, on peut le sauver peut-être.

— Sauver ce voleur, madame ! y pensez-vous ?

— Eh ! ne voyez-vous pas que ce n'est point un voleur ? C'est lui, c'est le duc de Pecquigny, celui que j'aime, celui qui seul me fait vivre !

— Mon Dieu ! madame, quel malheur ! Pourquoi m'avoir trompé ? Éloignons les gens maintenant et secourons-le.

Le vicomte alla de lui-même au-devant des domestiques qui s'éveillaient [illegible] et qui faisaient beaucoup de bruit pour peu de besogne.

— J'ai été effrayé à tort. Dit-il, j'ai tiré sur un arbre que j'ai pris pour un voleur ; retirez-vous, ce n'est rien.

Il avait auparavant aidé la marquise et Julie à transpor-

ter le duc derrière une charmille, de sorte qu'il ne se voyait rien du tout. A l'aide d'eau fraîche, elles l'avaient fait revenir ; mais il fallait panser la plaie, qui pouvait être dangereuse, mortelle ; elles n'en savaient rien. Elles attendaient le vicomte avec anxiété, dupes encore de son stratagème. Le blessé avait sa connaissance, mais il ne pouvait parler. Son sang coulait à flots ; elles l'étanchaient avec leurs mouchoirs, avec le sien, avec leurs collets. Enfin, M. de Sainte-Luce parut.

— Mon Dieu ! madame, quel épouvantable malheur ! pourquoi m'avez-vous refusé votre confiance ? Très sûr de vous, j'ai vu un homme dans cette allée, je l'ai appelé, il n'a pas répondu, j'ai fait feu. Je suis coupable et je voudrais donner mon sang pour racheter sa vie. Ah ! pardonnez-moi, pardonnez-moi !

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, monsieur ; transportons-le, je vous en conjure, dans mon appartement. Maintenant, si vous vous repentez, si vous êtes sincère, allez me chercher un chirurgien, amenez-le, qu'il le guérisse.

— Mais, madame, on le verra, on saura...

— Que m'importe ! Qu'on le sache, que je sois perdue et qu'il vive ! Allez, allez, monsieur, je vous en conjure !

Ils prirent le pauvre jeune homme dans leurs bras et le transportèrent dans le cabinet de la marquise, où se trouvait un lit occupé par Julie. Ils le couchèrent, ils lui firent respirer du vinaigre, ils bandèrent la plaie de leur mieux, et, cédant enfin aux supplications de la marquise, M. de Sainte-Luce se décida à aller chercher un chirurgien.

Le hasard ne pouvait mieux les servir. A la petite ville distante d'une lieue, se trouvait un homme fort savant, retiré après fortune faite ; il ne refusait jamais son secours. La marquise se le rappela, elle l'indiqua à son cousin, et celui-ci alla lui-même seller un cheval, puis il partit au galop.

Le médecin ne se fit pas prier. Il restait encore assez de nuit pour qu'on pût l'introduire par le parc, sans être vu



Vous pouvez vivre quelques mois avec beaucoup de ménagements.

des domestiques, tous gens de campagne, d'ailleurs, assez épais et incapables de soupçonner ce qu'on leur cachait.

Introduit auprès du jeune duc, le docteur eut bientôt deviné le secret. Il sonda la plaie, la déclara dangereuse, mais il refusa de se prononcer absolument avant la levée de l'appareil.

La marquise se jeta à ses genoux et lui offrit toute sa fortune s'il le sauvait.

— Offrez-la donc à Dieu, madame, car Dieu seul peut faire ce miracle si telle est sa volonté. Dieu et nous [illegible] ne faisons pas payer nos services ; mais, quant à [illegible] pouvoir, il est bien tout à votre disposition, [illegible] pas d'en abuser.

Et, avec une intelligence remarquable, il [illegible] sa carriole, ordonna à son valet de confiance [illegible] sait de retourner au logis, de ne pas [illegible] avait

[illegible]

V

— [illegible] il au médecin, les soins que vous m'avez [illegible] dans ma blessure, le caractère loyal et généreux que vous m'avez montré, me donnent en vous toute [illegible] je sais que je m'adresse à un homme de cœur [illegible] et je ne crains pas de m'expliquer franchement.

— Vous [illegible] et vous me comblez, monsieur.

— [illegible] vous appercevoir mon [illegible] quant aux [illegible] à me cacher dans ce château dans [illegible] les paroles échappées à la tendresse de la [illegible] vous les ont suffisamment révélées.

— [illegible] monsieur, mais je ne m'en souviens [illegible] pouvez en être sûr.

— [illegible] je suis le duc de Pecquigny, fils du duc [illegible] et j'ai besoin de savoir la vérité sur mon état, [illegible] moyen de sortir d'ici secrètement pour le [illegible] la réputation de mon amie.

— Je vous dirai tout ce que je dois vous dire, monsieur [illegible] la conscience d'un honnête homme et le [illegible]

— [illegible] bien, monsieur, je sais qu'on a prévenu mes [illegible] part de [illegible] je sais qu'on [illegible] plus possible au danger de mon absence, et que [illegible] les miens ne sont point inquiets; ils me [illegible] engagé dans quelque entreprise amou[illegible] cela arrive souvent à mon âge.

— [illegible] monsieur le duc.

— [illegible] vingt-quatre ans, et il me serait cruel de [illegible] tout ce qui peut faire aimer la vie. Ce [illegible] savoir la vérité, je la veux posi[illegible]

— [illegible] monsieur le duc? l'exigez-vous?

— [illegible] absolument, et cette question même [illegible] j'attends.

— Monsieur le duc, [illegible] quelques mois avec [illegible] vous n'avez rien à pré[illegible] de plus.

Le jeune homme [illegible] mit sa main sur sa poi[illegible] médecin [illegible] frappé douloureuse[illegible] s'empressa de le [illegible]

— Ne redoutez rien, docteur; je suis plus fort que vous ne pensez, mais je songe à elle. Je ne veux pas mourir ici, je ne veux pas qu'elle soit perdue. J'aurai besoin de votre aide. Vous ne me la refuserez pas.

— Tout à vos ordres, monsieur le duc.

— Il faut que je parte, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Il faut que vous ayez la bonté de m'accompagner et que vous prépariez toutes choses pour me ramener à ma famille. Je dois m'éteindre chez moi.

— Donnez vos instructions, monsieur, et comptez sur mon dévouement absolu, je vous le répète.

Le jeune homme disposa tout avec beaucoup de sang-froid et de lucidité; il déclara qu'il partirait le surlendemain, et que le docteur le conduirait jusqu'au château de Pecquigny, où il se reposerait, et d'où il prétendrait [illegible] sa famille. De cette manière la marquise ne serait pas compromise et tout se passerait pour le mieux.

Le bon chirurgien se chargea des préparatifs; il loua une bonne chaise de voyage, qu'il fit venir à la porte de sa petite ville, et que le duc et lui devaient prendre jusque-là, le carrosse de la marquise, mené par le vicomte, les conduirait la nuit. De cette façon, personne au château ne s'apercevrait de rien.

La marquise passait pour malade depuis le coup de fusil; le docteur était censé rester pour elle; maintenant qu'elle était guérie, il partirait, et tout serait dit.

La séparation fut affreuse. On est tellement lié par des [illegible] Le vicomte joua son rôle parfaitement. Instruit par le docteur et par le duc lui-même [illegible] il sentit que le moment était venu de recueillir le fruit de son crime, et s'y prépara par un redoublement d'hypocrisie. La pauvre femme y fut prise!

M. de Pecquigny arriva heureusement chez lui; on fit une histoire [illegible] dans les Cévennes pour expliquer sa blessure. Le médecin fut largement récompensé, chargé de mille tendresses pour la marquise et [illegible] de lui laisser toutes ses espérances, afin qu'elle pût au moins vivre quelques mois en tranquillité. La pauvre femme était grosse et ce n'était pas un petit souci.

Le vicomte déploya les ressources de son esprit et de son caractère double. Il fut soigneux, il fut bon, il fut aimable [illegible] de la confiance de sa cousine le récit de tout ce qui s'était passé, de sa position, de ses embarras, de ses craintes. Il s'offrit à l'aider à cacher sa faute et ses suites; enfin, tout ce qu'un ami dévoué peut faire de plus désintéressé et de plus affectueux, il le fit.

La marquise convint avec Julie et son mari que ceux-ci prendraient en leur nom l'enfant qu'elle mettrait au monde, qu'elle le ferait venir chez elle comme un protégé et qu'elle l'élèverait à ses frais. De cette façon, elle aurait le bonheur de la maternité sans en courir les dangers.

Julie feignit une grossesse; elle se montra à Lyon à ses connaissances, puis retourna près de son amie et y resta jusqu'à la délivrance de celle-ci.

Mademoiselle de Lespinasse vint au monde dans ce château, et le jour même de sa naissance son père mourut à Pecquigny. On baptisa la petite fille à Lyon; j'ai eu l'extrait de baptême, et je l'ai encore.

On cacha à madame d'Albon le malheur qui l'avait frappée jusqu'à ce qu'elle fût capable de le supporter sans en mourir. Quand on jugea le temps venu de le lui annoncer, le vicomte se chargea de cette triste commission avec Julie et le docteur. Il se jeta à ses pieds, joua une scène de repentir et de sentiment, et lui jura qu'il consacrerait sa vie à réparer une erreur fatale.

La malheureuse mère fut près d'un mois entre la vie et la mort; elle jetait des cris épouvantables, et la présence de sa fille pouvait seule la calmer. La bonne Julie aimait la petite comme si elle eût été réellement à elle; cette première enfance de mademoiselle de Lespinasse se passa assez tranquillement entre les deux mères.

Le vicomte attendit que les premiers moments de la douleur fussent passés, et dès lors il changea de tactique. La passion qu'il avait cachée se montra de nouveau; elle se montra plus violente peut-être, mais aussi plus soumise, plus active, plus dévouée. Madame d'Albon n'en fut pas plus touchée que la première fois. Elle pouvait à peine supporter sa présence; il lui faisait horreur; le sang de son amant s'élevait entre eux, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de l'endurer quelques instants sans lui jeter au visage le fiel qui remplissait son cœur.

Mais lorsqu'il eut la hardiesse de parler encore de son odieux amour, lorsqu'il la supplia avec larmes de l'écouter, de l'aimer aussi, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même, elle lui dit sa pensée, elle le bannit de sa présence et lui dit qu'elle préférait mille morts au malheur de l'entendre davantage.

M. de Sainte-Luce furieux ne se contraignit plus. Il lui laissa voir la haine qu'il dissimulait, sans avouer son

crime, il s'applaudit du coup involontaire qui l'avait vengé. Il la menaça des plus grands malheurs, et lui donna vingt-quatre heures pour révoquer sa décision.

— Songez-y, si vous persistez dans votre refus, si vous me chassez de votre présence, vous et votre fille deviendrez mes victimes ; je vous poursuivrai jusqu'à ce que je vous aie perdues, et ma vengeance ne s'arrêtera devant rien !

Avant l'expiration des vingt-quatre heures, la marquise lui écrivit ces mots :

« Je vous défends de rentrer chez moi davantage, et, quant à vos menaces, si vous êtes assez lâche pour les exécuter, Dieu ne permettra pas que l'innocence succombe ; je mets toute ma confiance en lui. »

M. de Sainte-Luce ne répondit pas. Il quitta le château sur-le-champ.

Pendant deux mois, la petite famille y vécut sans entendre parler de rien. Les pauvres femmes commençaient à respirer, elles espéraient que Dieu, invoqué par elles, touchait le cœur de leur ennemi, et elles l'en remerciaient de toutes leurs forces, lorsqu'au moment où elles s'y attendaient le moins, un bruit inaccoutumé leur annonça quelque nouvel événement.

L'appartement de la marquise ouvrait sur le parc, et il était loin de la cour d'honneur, loin des communs et du mouvement de la maison. La porte s'ouvrit violemment, le marquis d'Albon entra, le visage soucieux, l'air en colère. Il salua sa femme, et se retournant vers Julie :

— Madame Lespinasse, emportez *cette* enfant ; j'ai besoin de parler à la marquise ; dans deux heures, je repars.

Restée seule, la marquise, tremblante, n'osait pas lever les yeux. Les premiers mots de son mari l'effrayèrent bien davantage encore.

— Je sais tout, madame, dit-il.

— Mon Dieu !

Elle fondit en larmes et tomba à ses genoux.

— Relevez-vous et écoutez-moi. Je ne viens pas ici dans les dispositions que vous me supposez. Vous m'avez toujours haï, vous m'avez toujours méconnu. On a cherché à nous irriter l'un contre l'autre, et dans cette circonstance on a voulu me rendre l'instrument d'une vengeance que, fort heureusement, j'ai devinée et que je ne seconderai point, rassurez-vous.

— Monsieur, vous êtes bon !

— Je ne suis pas bon, je suis juste. Je sais ce que je vaux et ce que vous valez ; je sais que, si vous ne m'avez pas aimé, au moins vous avez résisté longtemps aux séductions qui vous entouraient. Vous avez succombé, on me l'a dit ; je viens d'en voir la preuve.

— Monsieur !

— Ne craignez rien pour votre enfant, madame, il ne lui sera pas fait de mal ; j'ignorerai son existence, mais à des conditions que vous me jurerez de remplir.

— Ordonnez, monsieur, j'obéirai.

— Votre fille peut vivre, votre fille peut rester près de vous, mais je ne veux pas qu'elle empiète sur les droits de la mienne et de son frère ; je veux que mon nom soit porté seulement par mes enfants, je veux que mes biens et les vôtres leur appartiennent.

— Quoi ! monsieur, les miens aussi ?

— Oui, madame. Les biens de la marquise d'Albon doivent appartenir au vicomte et à mademoiselle d'Albon ; autrement, cela donnerait lieu à des suppositions injurieuses, suppositions dont nous ne serons pas garantis, mais qu'au moins nous éviterons autant qu'il sera en nous, en agissant ainsi.

— C'est cruel.

— Non pas. Madame la marquise d'Albon peut avoir une protégée et lui faire du bien ; elle peut lui donner ce qu'elle voudra, nul n'y trouvera à redire ; vous me comprenez ?

— Oui, monsieur.

— Ce n'est pas tout. Vous allez signer avec moi l'acte ci-joint, attestant que nous n'avons d'autre enfant que notre fils et mademoiselle d'Albon, et que tout autre qui viendrait réclamer en cette qualité est déclaré par nous illégitime et imposteur. Il faut songer à l'avenir.

— Je signerai.

— C'est bien, madame. A présent, soyez tranquille, vivez où vous voudrez, faites ce qu'il vous plaira, vous n'entendrez plus parler de moi, je ne vous reverrai jamais. Je vous laisse la libre disposition de ce qui vous appartient, c'est-à-dire des revenus. Quant aux fonds, je m'en réserve le maniement, et vous n'y toucherez pas, s'il vous plaît. Vivez heureuse, si cela vous est possible, et convenez avec vous-même, si ce n'est avec moi, que je ne suis pas aussi méchant que votre haine affectait de le croire. Adieu.

Il partit comme il était venu, sans attendre de réponse, sans attendre surtout de remerciements. La marquise resta interdite, abattue ; elle n'eut pas même la force de répondre à madame Lespinasse, qui accourut vers elle aussitôt qu'elle eut entendu partir son mari.

— Ah ! s'écria-t-elle enfin, j'ai déposé de ma fille pour lui sauver la vie, pour la garder près de moi ; j'aurais dû la défendre, j'aurais dû refuser, il ne me l'eût pas arrachée. Je suis lâche !

— Vous ne le pouviez pas, chère sœur ; il vous eût chassée d'ici, il nous eût séparées, il vous eût enfermée bien loin peut-être, et vous n'auriez jamais revu votre enfant, qu'on vous eût facilement enlevée sans que vous puissiez vous plaindre. Jugez donc, un procès dans de telles circonstances ! Non, tout est pour le mieux ; il est heureux d'en être quitte par ces sacrifices. Le vicomte Sainte-Luce est sans doute cause de tout ; il s'en tiendra à une autre vengeance. Tenons-nous en garde, il n'en restera pas là.

— M. d'Albon s'est montré généreux, je le sais, j'en conviens ; cependant ma pauvre enfant est une mendiante à présent. Je ne souffrirai pas que pour elle tu fasses tort à tes deux fils ; que lui restera-t-il alors ?

L'orpheline fut donc ainsi frappée par le malheur dès sa naissance, et le malheur l'a toujours suivie, je suis forcée de l'avouer.

Madame d'Albon revint à Lyon quelques années après, afin de faire élever sa protégée, dont elle était idolâtre. Elle vécut d'abord dans la retraite, puis elle se répandit un peu et finit par voir du monde et par reprendre à peu près sa place dans la société.

Mademoiselle de Lespinasse grandit auprès d'elle. Jamais la santé de la marquise ne s'était remise ; là avait son malheur. Jeune encore, elle sentit qu'elle allait mourir ; l'avenir de sa fille la tourmentait fort. M. d'Albon avait si bien arrangé les choses, qu'elle ne put lui constituer que trois cents francs de rente. Il lui fut donné le pouvoir de lui laisser ses diamants, ainsi qu'elle en avait l'intention. Mademoiselle d'Albon avait déjà épousé mon frère depuis plusieurs années, lorsque madame sa mère arriva au moment de sa mort. Celle-ci lui écrivit d'arriver ; elles se voyaient fort peu. Ma belle-sœur était fort sévère, fort hautaine ; elle avait le cœur très sec ; les fautes ne trouvaient en elle ni pitié ni indulgence, et la marquise ne l'ignorait pas.

Cependant elle voulut la voir et lui parler, elle voulut lui recommander cet enfant de son amour et remettre entre ses mains sa destinée, en se fiant à sa générosité, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Madame de Vichy se rendit à l'appel de la mourante, et, lorsqu'elle entra chez elle, elle trouva mademoiselle de Lespinasse seule auprès de son lit.

VI

Madame d'Albon tendit les bras à sa fille, qui s'y jeta sans grande émotion ; elle n'était point femme à en ressentir beaucoup.

— Ma fille ! ma fille ! s'écria la mère, vous êtes venue, merci. Que Dieu vous bénisse pour cette bonne action !

— C'est mon devoir, madame.

Cette réponse sèche brisa le cœur de la pauvre femme et lui eût ôté l'espérance, si une mère pouvait la perdre ainsi.

— J'ai voulu vous parler, j'ai voulu vous remettre moi-même entre les mains l'enfant que j'ai élevée et qui m'est si chère. Vous me promettez de la recevoir, n'est-ce pas ?

— Je dois vous obéir, madame.

Toujours le devoir, jamais l'affection.

— C'est un cœur d'élite, ma fille ; c'est une excellente élève ; vous serez contente d'elle, vous l'aimerez ?

— Quand je la connaîtrai, madame, je n'en doute pas certainement.

La mourante comprit que sa pauvre fille marchait tout droit à son malheur, si elle ne parvenait pas à toucher le cœur de celle-ci. Elle l'attira vers elle et l'embrassa.

— Mon enfant, lui dit-elle, écoutez-moi. Je vais vous faire un aveu en vous demandant votre pardon, en vous suppliant de ne pas accuser votre mère d'une faute si cruellement expiée.

— Ce n'est pas à moi, ma mère, de vous accuser jamais ; je n'en ai ni le droit ni l'envie, et j'écouterai avec le respect que je vous dois.

Madame d'Albon soupira : c'était une glace qu'elle ne pouvait briser.

— Cette enfant, ma Julie, Julie de Lespinasse, est ma fille, votre sœur.

— Madame...

— Il ne m'appartient pas de me justifier en accusant votre père ; sa bonté vis-à-vis de moi et vis-à-vis d'elle depuis sa naissance m'en ôterait le désir, alors même que j'en

[illegible] J'ai souffert depuis [illegible] et plus [illegible] peut souffrir j'ai versé [illegible] larmes [illegible] dans le respect de [illegible] famille et dans [illegible] les plus honorables [illegible]. Vous [illegible] d'elle. Voulez-vous me promettre de la pren[illegible] vous ?

— Je vous le promets, ma mère ; cependant je ne veux [illegible] vous tromper, mademoiselle [illegible] pas sur le pied [illegible] elle n'y sera [illegible] sœur [illegible] comme [illegible].

— Songez donc, madame, [illegible] la marquise blessée de [illegible] dureté, songez que si [illegible] le voulait, elle pourrait être [illegible] tout cela [illegible] un mot à dire et moi aussi.

— J'ai l'acte signé [illegible] père et par vous, madame.

— Julie en a [illegible] signée à mon lit de mort, madame ; elle a [illegible] du vicomte de Sainte-Luce qui lui offre de [illegible] son nom ; elle a l'acte passé entre les [illegible] qui atteste la fraude commise, dans le [illegible] sa naissance. Tout cela est par[illegible] très honnête [illegible] et moi savons seules dans quel [illegible] ce secret dans la tombe et je [illegible] disposer selon qu'elle en aura besoin.

[illegible] n'avait pas prévu celui-là ; elle changea [illegible].

— [illegible] ma mère. Vous ne me comprenez pas.

— [illegible] pas vous comprendre, ma fille [illegible] que vous me complétez en ce moment et que [illegible] de ma demande. Ma fille, *votre sœur*, [illegible] seule au monde ; je vous la lègue, je vous la [illegible] rendez-la heureuse, remplacez-moi auprès d'elle, [illegible] si vous le pouvez, et je vous bénirai de l'autre monde, où je vais vous attendre toutes deux.

— Ma mère !

— Oui, courbez la tête sous mes paroles et [illegible]. Mon enfant chérie n'a reçu de moi que trois [illegible] de cette [illegible] pu lui faire d'avantage dans l'espérance [illegible] que vous réparerez envers elle mes [illegible] apparents. Maintenant, je le lui dis ici devant vous, si vous oubliez votre promesse et mes recommandations, je [illegible] de ne pas [illegible] ce qu'elle va entendre et [illegible] que [illegible] entendu [illegible] comme elle.

Mademoiselle de Lespinasse s'agenouilla près de sa mère [illegible].

— Si votre sœur ne vous traite pas ainsi qu'elle doit [illegible], si vous n'êtes pas chez elle comme chez vous, comme chez moi, réclamez vos droits, mon enfant, ne [illegible] compte de rien, ne tenez pas compte de moi surtout, que le soin de ma réputation ne vous arrête pas ; je vou[illegible] la sacrifier mille fois à votre bonheur, car vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde.

— Madame est votre fille comme moi, ma mère, répon[illegible] mademoiselle de Lespinasse.

— Oui, elle est ma fille et je l'aime et je l'aimerai autant que vous, si elle veut m'aimer, si elle veut que je meure tranquille et que je la bénisse en mourant. Un mot d'elle, un [illegible] à vous, ma chère enfant, qu'elle me dise : « Ma mère, cette jeune fille est ma sœur, elle est votre [illegible] toutes deux sur mon cœur et je suis [illegible]. » Le voulez-vous, ma chère comtesse ?

Madame de Vichy eut un bon mouvement. Quel en fut [illegible], je ne sais, mais elle l'eut. Peut-être le notaire, le testament [illegible] et tout ce qui s'ensuit se dres[illegible] comme des spectres pour la conduire dans les [illegible] de sa mère et de sa sœur [illegible] qu'il y a de sûr, c'est [illegible] de [illegible] promesses, c'est que madame d'Albon [illegible] et enchantée de l'union qui régnait entre ses deux filles et qu'elle crut au bonheur à venir de l'or[illegible] qu'elle laissait derrière elle.

Aussitôt après [illegible] mort, madame de Vichy s'empressa d'em[illegible] mademoiselle de Lespinasse à Chamrond. Elle la [illegible] de [illegible] bons termes avec mon frère, et cela alla [illegible] mieux pendant huit jours. Les voisins furent un peu [illegible] de cette nouvelle venue, et les propos commen[illegible]. On ne manqua pas de les rapporter à M. et madame de Vichy, et dès lors la peur les prit.

[illegible] beaucoup parlé à Lyon ; ils craignaient [illegible] et les suites terribles d'un procès dont [illegible] pas être douteux un instant.

Il [illegible] que mademoiselle de Lespinasse ne les quit[illegible] elle ne se marierait jamais, qu'elle reste[illegible] et qu'ils emploieraient les moyens de [illegible] aussi pour lui faire [illegible] les [illegible].

En conséquence, [illegible] tous deux chez elle un beau matin, et [illegible] de ce qui se passait, en lui demandant [illegible] comptait prendre pour arrêter les suppositions [illegible] la mémoire de madame d'Albon.

— Je vais partir [illegible] et l'on n'entendra plus [illegible].

— Ce n'est pas cela, mademoiselle ; au contraire, il ne faut pas que vous nous quittiez ; il ne faut pas que vous laissiez aux méchants le droit de gloser sur une réputation qui doit être pour vous chère et honorée. Il faut seulement un prétexte à votre séjour chez moi, et ce prétexte, je vous l'apporte, si vous voulez l'accepter.

— Lequel, madame ?

— Nous avons trois enfants ; ils commencent à être en âge qu'on les instruise ; consentez-vous à être leur gouvernante ?

Mademoiselle de Lespinasse devint rouge ; elle n'osait pas refuser et ne voulait pas accepter non plus. Cette proposition l'indignait, après les promesses faites à sa mère, après les caresses dont on l'avait accablée. La placer dans un état de domesticité, elle, la sœur de la comtesse ! elle qui tenait dans ses mains la réputation de sa mère et sa fortune !

— Soyez tranquille, mademoiselle, on s'occupera de votre sort, vous recevrez des gages convenables...

— Ah ! madame ! interrompit-elle indignée.

— Mais, mademoiselle, j'ai promis à ma mère de vous assurer un avenir ; celui-ci me paraît le meilleur. Vous élèverez nos enfants, et il sera tout simple ensuite que vous restiez près de nous.

Après bien des hésitations et des difficultés, mademoiselle de Lespinasse se décida. Que pouvait-elle faire ? Comment résister, à moins de lever le bouclier contre eux, de déshonorer sa mère et de revendiquer ses droits ?

Elle commença donc l'éducation de ses neveux, et ce ne fut pas une petite tâche ; ils étaient fort gâtés, fort volontaires, et d'une méchanceté à faire damner les saints. Leurs parents se mirent en travers de ses bonnes intentions pour eux, défaisant au lieu et à mesure ce qu'elle faisait.

Cependant ils persistèrent dans leur amabilité à son égard personnellement ; ils affectèrent de lui prodiguer tous les soins possibles, de lui faire de petits cadeaux, de la placer aux yeux de leurs amis comme une personne qu'ils estimaient fort. Elle les laissa faire et leur rendit autant d'affection qu'elle leur en pouvait donner.

Le bout de l'an de madame d'Albon arriva ; on célébra une messe dans la chapelle du château, toute la maison en deuil y assista ; mademoiselle de Lespinasse, abîmée dans sa douleur, ne voyait rien ; elle pleura tant que dura la cérémonie, et les propos d'aller leur train et la colère et l'inquiétude de mon frère de redoubler, bien entendu.

En rentrant, madame de Vichy l'emmena avec elle dans sa chambre, elles s'embrassèrent en pleurant, mademoiselle de Lespinasse avec sincérité ; quant à l'autre, c'étaient des pleurs de crocodile.

— Ma chère Julie, lui dit-elle.

— Madame.

— Il y a aujourd'hui un an, à pareille heure, que nous avons mis notre bonne mère au tombeau ; je lui ai promis de vous rendre heureuse, je crois avoir rempli ma promesse, n'est-ce pas ?

Lespinasse n'osa pas nier, elle fit un signe de tête.

— Mademoiselle ma sœur, si j'ai tenu ma promesse, ne songez-vous pas à tenir la vôtre ?

— Laquelle, madame ?

— Celle que vous avez faite à ma vénérée mère et qui lui a procuré une mort tranquille, après le départ de son confesseur.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame.

— Comment ! ne vous souvenez-vous plus qu'elle voulut me parler seule, qu'elle resta avec moi pendant plus d'une demi-heure, et qu'en nous séparant elle vous dit devant moi : « Dans un an, à pareil jour, votre sœur vous racontera notre entretien, ma fille. »

— Cela est vrai ; mais j'en connais le sujet ; elle me le confia tout de suite, et je ne sais comment il est question en tout ceci d'une promesse de ma part.

— Vous avez juré à ma mère, si je vous rendais heureuse, de détruire ces misérables papiers, qui prouvent son déshonneur et celui de mon père, et c'est cette promesse que je réclame de vous.

— Moi ?

— Oui ; ne vous en souvenez-vous plus ?

— Je ne saurais m'en souvenir, madame, puisque cela n'est pas vrai.

— Vous niez ? vous niez les paroles de ma mère, de votre bienfaitrice ?

— Je reconnais pour véritables les paroles de votre mère, *de la mienne* ; mais voici pourquoi elles furent prononcées. Madame d'Albon me recommanda à vous en particulier, sa sollicitude maternelle lui faisant redouter l'avenir, en le comparant au passé. Elle ajouta que si vous teniez votre parole, lorsque nous nous représenterions ensemble auprès de son tombeau au bout de l'année, elle serait entre nous deux et nous bénirait. Voilà tout, madame.

— Ainsi, mademoiselle, vous avez le projet de troubler ces cendres chéries, de revendiquer des droits imaginaires,

et de mettre le désordre dans une famille que vous devez respecter?

— Qui a pu vous faire penser cela, madame?

— Votre réponse apparemment. Si vous ne voulez rien faire de ces papiers, à quoi bon les laisser subsister? A quoi servent-ils? Si ce n'est à votre bien, ce doit être au mal de notre maison, à sa perte

— Comment pouvez-vous m'en supposer capable?

— Je suppose tout en face de votre entêtement. Déjà bien des fois nous vous avons demandé indirectement le sacrifice de ces armes que vous gardez contre nous; vous feigniez de ne pas nous comprendre. Aujourd'hui, je vous parle clairement, vous refusez.

— Je ne puis en effet vous comprendre, madame. Je ne sais ce que ma mère vous a dit, lorsque vous avez été seule avec elle; mais je sais qu'à moi, devant vous, elle m'a recommandé de bien conserver ces papiers, de ne jamais m'en dessaisir et d'en faire des armes contre vous, si vous le méritiez jamais.

— Ah! mademoiselle, déshonorer votre mère!

— Ce n'est pas moi qui en parlerai jamais, madame; ce n'est pas moi qui vous ferai l'ombre d'un chagrin. Qu'il n'en soit plus question entre nous; aimez-moi comme je suis diposée à vous aimer, en vivant ainsi que notre bonne mère nous l'a recommandé. Le voulez-vous?

— Sans doute. Mais cette épée de Damoclès suspendue sur ma tête et sur celle de mes enfants!

— Je ne la laisserai pas tomber; oubliez-la, je l'ai si bien oubliée moi-même!

Cette attaque se renouvela souvent, et sous toutes les formes. Mon frère, sa femme, une petite fille fort adroite pour son âge et dressée à ce manège essayèrent chacun à leur tour et à plusieurs reprises. Lorsqu'on vit que tout était inutile, on changea de batteries. Mademoiselle de Lespinasse fut traitée avec la plus grande rigueur.

On la tint à distance, comme une gouvernante de bas étage; on eut pour elle des procédés affreux, on l'humilia, on la tourmenta; puis on lui fit entendre qu'elle retrouverait la tranquillité le jour où elle céderait à leurs désirs.

Elle était faible et forte en même temps, cette étrange fille. Elle leur résista et tint bon. Ils s'acharnèrent elle s'acharna aussi; ce fut une lutte dans laquelle personne ne voulait céder, et qui allait se terminer par le départ de Julie, lorsque j'arrivai à Chamrond. Elle était fort décidée à entrer au couvent avec ses trois cents francs de rente, plutôt que de continuer une existence pareille à celle-là.

VII

Quand j'arrivai à Chamrond, ainsi que je viens de le dire, la corde était si tendue, qu'elle devait nécessairement se rompre On me présenta mademoiselle de Lespinasse, après m'avoir raconté son histoire en particulier et m'avoir fait promettre d'employer mon savoir-faire à la décider.

Sa vue me frappa: elle n'était pas jolie, la petite vérole l'avait fort défigurée; mais il y avait en elle je ne sais quel charme dont on ne pouvait se défendre et qui fascinait

Maintenant que je m'occupe d'elle et que j'écris son histoire impartiale, je suis forcée de reconnaître avec moi-même qu'elle avait beaucoup de bon, que son commerce était délicieux et que peut-être j'ai eu beaucoup de torts envers elle. Ces torts vinrent de ma jalousie; j'étais jalouse de mes amis, qui me semblaient la préférer à moi, et d'elle qui semblait aussi m'abandonner pour eux. Telle fut la cause unique de ce qui est arrivé. J'ai toujours été haute et dominatrice; mon infirmité a doublé mes défauts et rendu l'habitude de mon intérieur très difficile, j'en conviens. Je vois mieux de loin comment les choses se sont passées, je dépouille mes prétentions, et je comprends les autres. Près de mourir, j'ai besoin de m'éclairer, de pardonner peut-être, à coup sûr, de voir clair dans mon cœur et dans mon passé.

Si quelque autre que moi devait lire ceci, je n'en conviendrais pas, je n'en conviendrais jamais, moi vivante; après ma mort, on apprendra à me connaître Encore, peut-être changerai-je d'ici là! A présent que j'ai fait cette profession de foi, je suis plus à mon aise et je puis achever l'histoire de mademoiselle de Lespinasse; je la continuerai sans interruption jusqu'à la fin, sans m'occuper de moi que lorsque je paraîtrai en scène Mes propres aventures sont peu de chose; j'ai mené la vie de toutes les femmes de mon temps; ce qui est curieux, ce sont mes amis, ce sont les gens que j'ai fréquentés et les événements arrivés autour de moi

J'ai été et je suis encore un centre de société. On vient chez moi, parce que cela est à la mode il faut voir *l'Aveugle*, l'amie de Voltaire, chez laquelle se réunissent des beaux esprits et des philosophes, une vieille femme qui ne finit point, qui reçoit la cour et la ville, qui a vu Louis XIV, qui a connu M. le régent et tout ce que vous voudrez Ce siècle est si frivole, qu'il n'en demande pas davantage. Les moutons de Panurge n'ont jamais été plus de saison.

Pour complaire à M. et madame de Vichy avec lesquels je désirais rester bien, d'autant plus que j'étais chez eux, et par l'attrait qui m'entraînait vers elle, je m'occupai beaucoup de mademoiselle de Lespinasse. Elle venait chaque matin dans ma chambre m'offrir ses services; elle me faisait la lecture, elle écrivait sous ma dictée; ma cécité commençait alors à devenir très grave et à m'empêcher de faire moi-même ce dont j'avais besoin. Elle était pour moi aux soins et aux attentions les plus minutieux; elle m'embrassait, me caressait comme un enfant.

— Ah! madame, laissez-moi vous aimer, disait-elle, je n'ai personne à aimer au monde.

— Mais madame de Vichy?... les enfants?...

— Madame de Vichy me hait, et les enfants me haïssent également, parce qu'ils sont poussés par elle. Ah! madame, ma pauvre mère eût bien mieux fait de me laisser entrer au couvent comme je le voulais

— Vraiment, mademoiselle, c'eût été dommage.

— Madame, j'aurais été bien plus heureuse, n'en doutez pas. Je ne suis point faite pour la vie du monde, je n'y trouverai que des chagrins.

— Mademoiselle, il ne faut pas parler ainsi ouvertement de votre mère, vous indisposeriez davantage madame de Vichy. C'est là ce qu'elle craint.

— A vous, madame, je parle de ma mère, car il me semble que je parle encore à elle; vous me la rappelez.

Toutes les fois que nous étions seules, nous tenions les mêmes conversations, si bien que petit à petit elle en vint à me confier son projet de départ, suspendu seulement par le plaisir qu'elle avait à me voir.

— Aussitôt que vous serez partie, madame, je m'en vais aux Ursulines de Lyon. On consent à m'y recevoir voici les lettres. Je ne prendrai peut-être pas le voile de longtemps; mais je resterai là, à l'abri des soucis, des persécutions; on ne me craindra plus, je serai comme morte.

— Pauvre fille! c'est une grande résolution Ne pourriez-vous faire mieux?

— Où voulez-vous que j'aille?

— Avec vos talents, vous trouveriez quelque dame riche qui vous prendrait près d'elle.

— On ne me laisserait pas aller Il n'est qu'une seule personne à qui on me confierait peut-être.

— Qui cela?

— Vous.

— Moi, ma chère demoiselle, moi, pauvre aveugle, vous consentiriez à vivre près de moi?

— Si j'y consentirais! ce serait avec une joie sans pareille Vous êtes si bonne, vous avez tant d'esprit, vous êtes si facile à vivre, si disposée à tout comprendre!

— Vraiment, vous voudriez me suivre? Comme cela se trouve! moi qui désirais tant vous emmener!

— Est-il possible?

— Certainement

— Ah! que je suis heureuse!

— Je parlerai à madame de Vichy aujourd'hui même

— Hélas! le voudra-t-elle?

— Espérons

— Madame, vous êtes mon ange sauveur

Cette jeune personne m'intéressait réellement beaucoup, et l'attachement qu'elle me montrait me touchait le cœur Avant de rien dire à mon frère, je voulus cependant poser avec elle les conditions de notre arrangement

— Mademoiselle, lui dis-je, je ne suis pas riche, je ne puis faire de grands sacrifices pécuniaires. Si je ne vous avais pas rencontrée, mon intention était de prendre une fille de chambre un peu éduquée qui pût me faire la lecture et me conduire. Viart, je l'avais déjà. Viart écrit assez suffisamment pour être mon secrétaire et l'habitude que j'ai fait que je puis quelquefois écrire moi-même

— Madame, je ne vous demande rien, mes trois cents livres me suffisent

— Vous serez chez moi comme moi, je vous conduirai partout. Vous recevrez mon monde avec moi. Je ne vous donnerai pas comme une demoiselle de compagnie, mais comme une amie de province qui vient passer quelque temps à Paris. De cette façon, si nous ne nous convenons pas, si vous vous déplaisez près de moi, vous pourrez me quitter sans éclat, en disant que votre visite est finie. Si au contraire vous désirez vous établir tout à fait dans ma maison, nous dirons que vous vous y trouvez bien et que vous y prolongez indéfiniment votre séjour. Nous sommes libres et vous conservez votre indépendance aux yeux des

[illegible] qu'ils auront rencontré et qu'ils auront appris [illegible].

[illegible] la vie je l'étais [illegible]. J'allai donc avec [illegible] ma proposition à M. et à madame de Vichy. [illegible] étonnement fut extrême [illegible] ils me répondirent [illegible] y consentiraient jamais.

— Comment ! [illegible] Vous [illegible] ?

— Vous ne connaissez [illegible] me répondit [illegible] ma belle-sœur ; elle [illegible] des amis parmi [illegible] gens puissants [illegible] nous écraser plus [illegible]. Elle veut [illegible] elle croit trouver [illegible] vous un moyen [illegible] ce n'est ni par [illegible] ni par [illegible] vous d'elle ; c'est une [illegible] et un [illegible]. Vous souffririez dans votre [illegible].

— Je crois [illegible] !

— Nous [illegible] nous sommes sûrs de notre [illegible].

— M [illegible] à lui faire connaître les motifs de [illegible] ?

— [illegible] notre volonté positive est [illegible] sur elle et de surveiller ses ma[illegible] que nous savons ce qu'elle est et qu'elle [illegible] plus comme elle l'a fait au moment de [illegible].

[illegible] strictement du message, curieuse de sa[illegible] mademoiselle de Lespinasse prendrait ces [illegible] ou plutôt ces injures.

[illegible] écouta sans changer de visage, réfléchit quelques [illegible] puis levant ses yeux sur moi, elle me demanda [illegible] le plus naturel et le plus touchant, si je croyais [illegible] accusations.

— Non, répliquai-je sans hésiter.

— Merci, madame, et je vous prouverai que vous avez [illegible]. Répondez-moi seulement à une question qui va [illegible]. Vous êtes résolue à m'emmener et à me garder près de vous, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, plus que jamais.

— Encore merci [illegible] Vous ne vous en repentirez pas. Veuillez me permettre [illegible] de répondre à M. et madame de Vichy, et soyez mon interprète comme vous avez été le leur. Ils n'ont d'autres droits sur moi que [illegible] de ma mère qui [illegible] ne suis point sa sœur ; ils [illegible] rien à prétendre ; je suis libre. [illegible] j'aurai recours à l'autorité, et ce qu'ils désirent éviter arrivera, non pas par moi, mais par eux.

— Vous avez raison, ils n'y songent pas.

Mon frère et ma belle-sœur me dirent fort tranquillement [illegible] hommes de justice n'étaient entrés et n'entre[illegible] le château de Chamrond ; qu'ils en étaient sei[gneurs] et qu'ils n'entendaient pas laisser violer leurs pré[rogatives] par une péronnelle.

— Je ne vous comprends pas, ma sœur, ajouta le comte, de vous mêler de tout cela ; vous êtes une femme d'esprit, [une] dame de haute compagnie et vous faites des tripotages comme les filles de chambre !

[illegible] à mon tour de me fâcher ; je ne souffrais point qu'on me traitât de la sorte, et monsieur mon frère en fut pour son [illegible]. Je n'en devins que plus ardente à soutenir ma protégée, et je lui déclarai nettement que je la prendrais envers et contre tous, me réservant seulement de prévenir [illegible] madame de Luynes, afin qu'on ne lui [illegible] pas [illegible] à son désavantage. Cette chère tante venait d'être nommée dame d'honneur de la reine ; elle [illegible] m'écraser si elle se mettait contre moi, et c'était ce que je ne voulais pas.

La chose faite, je fus plus tranquille. Je sentis seulement qu'il ne fallait pas demeurer longtemps où j'étais pour [illegible] que les cartes ne se brouillassent tout à fait.

[Made]moiselle de Lespinasse ne quittait sa chambre que [illegible] la mienne ; elle ne descendait plus au salon [illegible] la salle à manger et ne s'occupait nullement de [illegible].

[illegible] me dit en riant mon frère, elle cédera, votre belle [illegible]. Les fossés sont profonds, les portes solides et les [illegible] à Chamrond ; il n'en sort pas une paille [illegible] et elle [illegible] bien fort si elle parvient à se [illegible] de cette enceinte de tours. Vous ne [illegible] qu'elle la voie apparemment.

[illegible] vous commettez une injustice ; vous faites une [illegible] Si [illegible] à la place de cette fille, je [illegible] et [illegible] droit à Lyon demander jus[tice] [illegible] mes droits et vous dé[pouiller] [illegible]. Il faut être un ange pour y [illegible].

Ils se [illegible] et nous mirent au défi toutes [illegible] ; j'en fis part à made[moiselle] de Lespinasse [illegible] se contenta de sourire, en [illegible] les remerciements [illegible].

— Ne craignez rien, madame, ils ne feront pas de scène et ils ne nous empêcheront pas de nous en aller. M. de Vichy se croit bien habile ; il croit qu'il sait tout, et, depuis un mois, j'ai une correspondance suivie dont il ne se doute pas. Encore une quinzaine de jours tout au plus, et ils nous ouvriront les portes toutes grandes, vous le verrez.

J'étais assez impatiente du dénoûment de l'histoire ; je voulais m'en aller, car je m'ennuyais bien plus à Chamrond qu'à Paris. Enfin ce dénoûment arriva et tout autrement que je ne croyais.

Un soir, il faisait un temps horrible, et j'allais descendre pour souper, lorsque j'entendis frapper à ma porte. A cette heure, Julie ne venait jamais ; je crus que c'était quelque domestique, et je criai d'entrer assez brusquement.

— C'est moi, madame, me dit mademoiselle de Lespinasse.

— Vous, à cette heure, ma reine ! repris-je.

— Oui, madame, et le moment que je vous ai annoncé est arrivé.

— Comment cela ?

— M. de Vichy, si sûr de son fait, n'a pas intercepté par ce temps horrible le courrier que je viens de recevoir. Voici les papiers que j'attendais. Je suis certaine de me venger de lui ou de lui montrer quelle âme il a insultée ; dans tous les cas, j'ai dans mes mains ma liberté. Un mot de moi, et cette fille qu'il méprise tant, qu'il menace de ses tourelles et de ses murailles, va faire venir ici, en dépit de lui, ceux que la loi arme de son glaive, ou bien, si vous consentez toujours à vous charger de moi, ma chère protectrice, je vous prouverai que je ne suis point ingrate et qu'on peut m'aimer.

— Venez donc avec moi, c'est le parti le plus digne et le plus sage ; songez à votre mère.

— J'y ai songé, madame, et vous le verrez bien. Attendez-moi après souper, tout à l'heure ; j'espère que vous serez contente de moi.

VIII

Je parus au souper assez préoccupée ; on me questionna plusieurs fois à cet égard ; je répondis que je n'avais rien. C'est une de ces sottises qui viennent aux lèvres avant la réflexion. On n'insista pas.

Nous étions seuls à souper ; le temps n'avait permis aucune visite, pas même celle du curé ; il ne se trouvait aucun étranger à dîner ; les enfants ne venaient jamais à ce repas du soir, de sorte que nous causions à notre aise.

Ce soir-là, nous rentrâmes dans le salon assez promptement ; mon frère me proposa un piquet contre ma belle-sœur, j'acceptai. Je ne voyais pas très distinctement, il me conseillait. Nous avions commencé à peine lorsque la porte s'ouvrit, et que mademoiselle de Lespinasse parut.

J'entendis un double cri de surprise, auquel je m'attendais ; elle tenait un rouleau de papiers à la main ; elle s'avança calme et digne, salua le comte et la comtesse, et resta debout à côté de la table.

— Qui vous amène, mademoiselle ? dit mon frère.

— Je viens vous demander, monsieur, ainsi qu'à madame de Vichy, une dernière explication.

— Asseyez-vous donc, mademoiselle, alors, répliqua-t-il ; nous sommes tout disposés à vous entendre. Pensez seulement à qui et devant qui vous parlez.

Mademoiselle de Lespinasse prit un siège et regardant madame de Vichy, d'un air à la fois décidé et plein de douceur :

— Je désire quitter cette maison, madame, dit-elle.

— Cela est impossible, mademoiselle.

— Je compte suivre madame la marquise du Deffand, qui veut bien m'accorder chez elle un asile.

— Je ne dis pas le contraire, mademoiselle ; mais je suis fâchée de vous contrarier, vous ne partirez pas.

— Je vous demande pardon, madame, je partirai. De quel droit me retenez-vous ici ?

Ils se regardèrent, assez embarrassés. Cependant madame de Vichy, plus violente que son mari, se leva vivement et répliqua :

— Du droit d'une fille qui ne veut pas voir déshonorer sa mère ; du droit d'une mère qui ne veut pas voir dépouiller ses enfants.

— Veuillez prendre la peine de lire ceci, monsieur, je vous prie, continua Julie sans répondre à sa sœur ; vous verrez que tous ces droits-là sont nuls devant la justice, et que sur un mot de moi, votre château sera envahi par les agents de M. le procureur pour le roi au parlement de Dijon, et l'orpheline réclamée au nom de la loi.

Mon frère prit le papier, il lut et devint pâle de colère.

— Comment avez-vous eu cela, mademoiselle ?

— C'est mon secret, monsieur.

— Je chasserai tous mes gens ce soir même.

— Ne les chassez pas, monsieur ; ils en sont aussi innocents que vous.

— Je saurai...

— Vous saurez ce que je voudrai bien vous apprendre. Ecoutez-moi jusqu'à la fin. Me voilà libre, vous le voyez.

Il ne le voyait que trop.

— Eh bien, cette liberté, je n'en userai pas ; je veux que vous me la reteniez vous-même, et pour cela je veux détruire la cause de votre inquiétude.

— Ah ! s'écria sa sœur, vous nous rendrez ces actes maudits !

— Non, madame, non, je ne vous les rendrai pas. Jamais personne ne recevra de ma main les preuves de la honte de ma mère, et, si je les retire du lieu où elle les avait déposés, ce ne sera que pour les garder moi-même ou pour en faire, moi-même aussi, tel usage qu'il me conviendra.

Ils baissèrent la tête, fort penauds ; ils ne s'attendaient pas à tout cela de la part de cette petite fille.

— Maintenant, madame, encore un instant de patience et j'ai fini. Vous me reniez pour votre sœur, vous n'avez pas voulu m'aimer comme telle, je ne vous demandais que cela. Vous n'êtes d'ailleurs et ne serez jamais ma sœur. Je méprise la fortune, je ne voudrais pas du plus beau nom de la monarchie s'il me fallait l'acheter du déshonneur de ma mère ; qu'ai-je donc à faire des preuves qui vous inquiètent tant ? Ma mère m'a aimée jusqu'à la mort, elle m'a élevée et gardée sur son sein avec une tendresse que rien ne me fera jamais oublier. Je suis sa fille, rien ne peut empêcher que je ne le sois à mes yeux et aux siens ; il ne m'en faut pas davantage. Consentez à mon départ avec madame du Deffand et, à l'instant, sous vos yeux, j'anéantis les papiers que voilà ; vous n'aurez plus rien à craindre.

— Le ferez-vous ? s'écrièrent-ils dans un transport de joie et d'étonnement.

— A l'instant même, je le répète ; consentez seulement.

— Ah ! de grand cœur ! vous êtes un ange !

Elle sourit tristement, et déroula les actes.

— Regardez, examinez bien, vous verrez que tout y est.

Ils se jetèrent dessus comme deux vautours et lurent avidement jusqu'à la dernière ligne. Quand ils eurent fini, elle reprit les papiers à leur grande frayeur.

— Il est entendu, n'est-ce pas ? que je serai désormais libre, que je puis quitter ce château et faire de moi-même ce qui me plaira ?

— Parfaitement.

— Madame la marquise du Deffand est témoin de cette promesse, monsieur et madame ; moi, j'exécute la mienne, tenez.

Elle se leva, approcha les papiers de la bougie et bientôt le feu les consuma. Nous les regardions brûler tous les quatre en silence. Lorsqu'il n'en resta plus que des cendres, ma belle-sœur poussa un cri d'allégement qui me fit tressaillir. Mademoiselle de Lespinasse pleurait.

— Vous pleurez votre fortune, mademoiselle ?

— Moi, monsieur ? Je pleure la lettre de ma mère ou elle avait mis tout son cœur, toute sa tendresse. Je pleure sur sa volonté méconnue, sur la solitude qui m'attend désormais ; me voilà seule sur la terre.

— Et moi ! lui dis-je profondément touchée de sa noble action.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras, aimez-moi, car j'ai grand besoin d'être aimée.

Ma belle-sœur n'eut pas un instant d'émotion. Il n'y a rien de sec comme un cœur de dévote, quand il n'est pas trop tendre ; rien de dur comme les honnêtes femmes de profession. Elles dégoûteraient de la vertu, si l'on était vertueuse par calcul.

Madame de Vichy essaya d'être bonne en réfléchissant qu'elle ne l'était point et que cela avait mauvaise grâce. Elle alla jusqu'à proposer à Julie de rester au château si elle le voulait ou, tout au moins, d'y revenir chaque année leur faire une visite.

— Non, madame, je vous remercie, répliqua-t-elle, je ne reviendrai jamais cette maison et je ne vous reverrai jamais [illegible] de cet instant, que pour vous dire adieu devant tous vos gens, si madame la marquise juge à propos de fixer son départ à une heure où vous y devrez assister.

— Ah ! Comme il vous plaira, mademoiselle, je ne force personne, et vous moins que tout autre.

On se sépara plus froidement qu'on ne s'était réuni. Mademoiselle de Lespinasse quitta le salon avant moi ; elle salua profondément le comte et la comtesse et leur souhaita tout le bonheur possible, puis elle s'en alla droite, fière et contente d'elle-même comme une personne qui a rendu un grand devoir ou plutôt comme une personne qui a fait plus que son devoir.

Nous nous regardâmes tous les trois.

— Eh bien, dit mon frère, que pensez-vous de cette demoiselle ? Elle a des façons de reine, ce me semble.

— Oui, répliquai-je, elle en a les façons et les sentiments. Ce qu'elle a fait là est très généreux.

— Qui sait, reprit la comtesse, toujours pensive, ce n'est peut-être pas encore si beau ; elle a peut-être pris des copies notariées de ces actes.

Ce vilain mot, soufflé par une vilaine personne, m'a presque brouillée avec ma famille par les suites qu'il amena. Je me défiai de madame de Vichy, et [illegible] et je pris d'elle une opinion qu'elle justifia pleinement.

Trois jours après nous partîmes, [illegible] et moi. Je m'arrangeai pour que ce fût de [illegible] de cette manière. Julie ne revit pas sa sœur [illegible] pas la retenir ; mais on en avait grande envie, toujours dans la crainte de cette copie notariée, qui pouvait [illegible]. Ils écrivirent à madame de Luynes et tâchèrent de la prévenir et contre moi et contre ma protégée.

Nous étions parties pour Lyon ; j'y voulus rester [illegible]. Mademoiselle de Lespinasse, pour apaiser l'orage, me proposa de se mettre dans un couvent et de négocier pendant ce temps. M. d'Albon, son frère et celui de ma belle-sœur, habitait cette ville ; il ne s'était jamais montré aucunement hostile contre elle, au contraire ; elle comptait sur lui pour tout arranger.

J'avais là également le cardinal de Tencin, de même que le président auprès de madame de Luynes, avec qui il avait l'honneur d'être extrêmement lié. Je trouvai la proposition à propos et je consentis à ce que demandait Julie. M. d'Albon vint me voir ; il m'apprit un trait d'elle qu'elle m'avait laissé ignorer, et que madame de Vichy ne m'avait pas fait connaître non plus.

M. d'Albon n'était pas présent à la mort de leur mère ; il était très en froid avec elle et elle en parlait rarement. Elle l'avait cependant demandé mais il était absent.

Il vint le lendemain.

Mademoiselle de Lespinasse ne le connaissait que fort peu et ses procédés envers elle n'étaient [illegible] moins. Aussitôt qu'il arriva, elle le pria de la suivre et le conduisit auprès d'un petit secrétaire, dont elle avait la clef dans sa poche.

— Monsieur, lui dit-elle en lui remettant cette clef, voici un meuble qui m'appartient ; ma bienfaitrice me l'a légué et vous me permettrez bien de le conserver, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute, mademoiselle, et tous vos effets personnels vous seront remis. Est-ce là ce que vous avez à me dire ?

— Non, monsieur. Veuillez ouvrir ce secrétaire, vous y trouverez une somme d'argent assez considérable. Madame d'Albon m'a ordonné de la garder pour moi, mais je ne le veux pas ; je ne veux pas être accusée par vous et madame votre sœur d'avoir soustrait la moindre part de votre héritage. Prenez donc cet argent, monsieur, vous me rendrez un grand service, car j'en suis fort inquiète.

— Cependant, mademoiselle, si votre mère vous l'avait donné ?

— En voici la preuve, de son écriture, monsieur ; lisez.

Elle lui montra le sac portant pour étiquette ces mots :

« Pour ma chère Julie de Lespinasse, pour elle seule et donné par moi. »

— Alors, mademoiselle, c'est un legs, et je ne puis me permettre...

— Je n'accepte pas, monsieur, je n'accepterai rien de ce qui est à vous. Prenez ceci.

Il finit par prendre en effet, et sans trop de difficulté encore. On se fait bien peu prier pour prendre de l'argent.

Il me raconta ce trait et ajouta qu'elle [illegible] égards, mais qu'il ne se souciait pas de [illegible].

Je lui répondis par le brûlement des papiers.

— C'est possible, poursuivit-il ; c'est très bien et très beau ; mais elle en a peut-être une copie.

Ma belle-sœur avait passé par là.

J'allai donc trouver le cardinal de Tencin, [illegible] de Lyon alors, et mon ancien ami [illegible]. Il me conseilla de partir, de laisser Julie dans son couvent et qu'ensuite il s'arrangerait pour la [illegible].

— Personne n'a réellement [illegible] et nous viendrons bien à bout de la tenir [illegible], je me charge de [illegible] premiere, vous devez [illegible] votre famille [illegible] de vous desservir [illegible].

— Sans doute.

— Allez, marquise, soyez tranquille, les vieux amis sont toujours les mêmes. Nous avons passé de beaux [illegible] ma pauvre sœur, je ne puis les oublier et vous [illegible] oublierez pas non plus, j'en suis certain. Vous [illegible] vous la tenir de Senart et notre nuit dans la [illegible] qu'on [illegible] me l'appelais et que s'en est [illegible].

Je partis en effet. J'allais tout préparer [illegible] Saint-Joseph où je me fus décidée à me [illegible] de revoir toutes deux.

Cette communauté de Saint-Joseph [illegible] même

de Montespan dans la rue Saint-Dominique. [illegible] m'offrait des commodités particulières. L'appartement qu'on me donna était celui de la fondatrice. Elle s'y retirait lorsqu'elle voulait rompre ses liens ou donner [illegible] d'inquiétude au roi. Après leur séparation définitive, [illegible] s'y jeta et y mourut, à ce que dirent les religieuses. [illegible] Vérité, je n'en suis pas sûre, car d'autres m'ont [illegible] qu'elle était morte à Paris, chez elle ; d'autres [illegible] à Autun.

Cet appartement est dans [illegible] de la maison ; il a vue sur les jardins, mais il [illegible] entrée particulière, de sorte que je suis, à volonté, [illegible] le monde ou avec les sœurs. Ce n'est pas que [illegible] beaucoup et que leurs pratiques ne me paraissent [illegible] des absurdités ; mais le public est satisfait de [illegible] dans cette maison, et je suis tranquille derrière [illegible] invincible.

IX

Mademoiselle de Lespinasse partit de Lyon avec le procureur et la procureuse générale, qui venaient par la diligence. M. de Tencin la leur avait confiée et elle fut fort bien avec eux pendant toute la route.

J'étais alors entre deux ou trois amis bien chers : le président Hénault, Formont et d'Alembert, que j'aimais au moins autant qu'eux, bien que la connaissance fût plus nouvelle. D'Alembert passait pour le fils de madame de Tencin et de Destouches-Canon ; elle m'a toujours juré que cela n'était pas vrai, et tout en m'avouant bien autre chose, ce qui m'engageait à la croire. D'un autre côté, d'Alembert soutient qu'il en a la preuve, qu'il est certain du fait, et que, si elle le nie, c'est parce qu'elle est honteuse de son abandon.

Le fait est qu'elle n'a jamais voulu le voir, et qu'il a été élevé chez une vitrière qu'il aimait d'une affection incroyable. Je vous raconterai cela plus tard.

Il venait chez moi tous les jours. Lui et ses amis n'en étaient encore qu'à l'embryon de leur Encyclopédie, de leurs idées philosophiques et de ces fagots dont ils ont amusé la dernière moitié de ce siècle. D'Alembert n'était pas beau ; mais il était souverainement bon, d'un esprit charmant, ce qu'on n'aurait pas soupçonné chez un philosophe mathématicien, du commerce le plus agréable et le plus doux. Je n'ai jamais connu d'homme avec lequel j'eusse été plus heureuse de vivre ; aussi ma grande colère contre mademoiselle de Lespinasse est-elle venue à cause de lui.

Je ne leur annonçai pas l'arrivée de ma jeune amie ; j'en étais convenue avec elle, et nous devions rester dans les termes que j'avais annoncés.

Depuis que j'y voyais à peine, tout le monde louait mon courage. Je faisais la brave devant mes amis, et, lorsque j'étais seule, je me désespérais ; c'était pour moi la plus affreuse position et le supplice le plus cruel. Cependant j'étais fort entourée, ma maison ne désemplissait pas, et les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville commençaient à en prendre le chemin.

Quelques années auparavant, nous avions joué souvent de petites comédies faites exprès pour nous par le président Hénault et par Pont-de-Veyle. Les acteurs étaient ces deux messieurs et d'Argental, et Formont et quelques autres ; les actrices, madame de Rochefort et moi. Cette société ne s'était jamais dissoute. Nous avions continué à vivre dans une intimité de tous les jours, et souvent nous lisions entre nous ces pièces qui nous avaient tant amusés à représenter autrefois.

D'Alembert méprisait cet amusement.

La première soirée que mademoiselle de Lespinasse passa à Paris, on parla de notre théâtre ; on rappela cette pièce de *Zaïde*, écrite exprès pour nous par M. du Châtel, qui avait tant d'esprit, et où feu madame de Luxembourg était si charmante ; puis *l'Homme du bel air*, de M. de Forcalquier, ensuite *le Tableau de lui-même*, *la Petite Maison*, du président, et le reste.

On demanda naturellement à la nouvelle venue si elle aimait la comédie et s'il lui plaisait de la jouer.

[illegible] la jouer, non, répondit-elle.

[illegible] s'écria d'Alembert, voilà une personne [illegible]. Vous êtes raisonnable, mademoiselle ; vous êtes [illegible] à votre âge que tous ces messieurs et ces dames [illegible] l'être plus que vous.

Et tout [illegible] ! [illegible] à soutenir sa thèse qu'il soutint tout seul et [illegible] mademoiselle de Lespinasse fut son unique partisan. De [illegible] ils se comprirent, ils se convinrent [illegible] c'est-à-dire si j'avais pu les voir, je [illegible] que [illegible] deviné leur avenir et celui qu'ils me réservaient !

D'Alembert était justement [illegible], à peu près à cette époque-là, par le roi de Prusse, qu'il s'en alla voir à Wezel. Il n'en revint pas plus fier, mais avec une passion et la promesse d'une amitié éternelle de ce grand homme, qui posait toujours comme devant un peintre pour la postérité, quoi qu'en aient dit MM. de l'Encyclopédie, qui en voulaient faire un dieu. Voltaire en est bien revenu, lui qui a tant d'esprit, lui qui sait si bien son monde et à qui tous les autres n'arrivent pas à la cheville. Il a déshabillé l'homme en conservant le héros, comme roi et comme guerrier.

Frédéric et Catherine ont passé leur vie à se moquer des philosophes en les accablant de leurs faveurs. Ce qu'il y a de beau, c'est que les philosophes s'y sont tous pris, malgré leur mépris des richesses et des honneurs. En tendant un piège à leur orgueil, on est sûr qu'ils s'y prendront. Ils se sont pris à bien d'autres, ainsi que vous le verrez.

Nous avions aussi à cette époque, dans notre compagnie de tous les jours, le chevalier d'Aydie, dont la fille avait épousé le comte de Nanthie. Hélas ! qu'elle était loin de sa mère, de cette belle Aïssé, tout en lui ressemblant ! Nous avions aussi M. de Berkly, un Anglais charmant, que M. Walpole ne peut souffrir ; le baron Ficher, un Suédois de beaucoup d'esprit ; la duchesse de Mirepoix, si pleine de grâce et de bonté toutes les fois qu'on ne lui montrait pas une carte ou un dé à jouer, car alors c'était une folle, elle perdait tout son prestige ; je l'aurais voulu battre ! la duchesse de Boufflers, devenue, par un second mariage, maréchale, duchesse de Luxembourg ; et quelle adorable créature que celle-là ! Elle jouissait largement de sa jeunesse, et, comme elle n'était pas avare, elle en faisait jouir les autres. On le lui reprochait lorsqu'on ne la connaissait pas ; mais lorsqu'on l'avait vue seulement deux fois, on n'avait plus le courage de lui en vouloir. Je ne parle pas de moi, bien entendu, qui n'avais ni le droit ni l'envie d'être sévère ; je parle de la reine des prudes de la cour et de la ville, qui couraient après elle, en sachant bien qu'elle courait après autre chose à son tour.

Je n'en finirais pas si je vous citais tous nos habitués.

Il faut cependant distinguer le président de Montesquieu et Fontenelle. Ces deux-là valent la peine qu'on parle d'eux ; aussi le ferai-je. Pour aujourd'hui, je reviens à mademoiselle de Lespinasse et à son étonnement, son bonheur, de passer tout à coup de sa province au milieu d'un cercle ainsi composé. Elle m'en remerciait sans cesse, baisait mes mains, me comblait de soins et de tendresse ; elle m'aimait, disait-elle, et je le lui rendais, en vérité, bien qu'on en ait pu dire.

Nos jours s'écoulaient très heureux ainsi ; je me consolais de mon infirmité par les distractions qu'on me donnait ; je n'étais jamais seule. Mademoiselle de Lespinasse me quittait quelquefois, après les premiers mots, mais elle ne me quittait qu'aux heures où mes autres amis la remplaçaient. C'était un prétexte, et puis un autre ; elle allait voir celui-ci, celle-là ; elle avait des lettres à écrire, une lecture à préparer, elle avait un travail, elle avait tout ce qu'elle pouvait imaginer, à chaque instant, d'amabilité pour moi et pour me plaire. J'en étais ravie.

Or, vous allez voir ce qui se passait, et ce dont je ne me doutais guère. J'ai appris cela, depuis, par les confidences de d'Alembert au président et à Pont-de-Veyle, qui allaient souvent le visiter, surtout au moment de sa douleur. Il leur raconta le commencement et la fin, et ils ne manquèrent pas de me le rapporter.

L'idée ne leur vint pas de suite qu'ils pouvaient s'aimer. Ils se recherchèrent parce qu'ils se convenaient, uniquement par leur esprit, mais l'amour était loin de leur pensée. Il vint ensuite singulièrement, par ce qui devait le moins l'amener : par la science.

Mademoiselle de Lespinasse avait des sens et une âme ardente ; elle était romanesque, elle était tendre, elle était passionnée, elle avait des aspirations d'amour dont je m'apercevais moi-même, et dont je la plaisantais quelquefois. D'Alembert lui enseignait bien des choses qu'elle ne savait pas et qui n'étaient point du genre de son esprit. Elle se donnait beaucoup de peine pour les retenir et ne les retenait guère ; aussi son maître en prenait prétexte de les lui répéter chaque jour et longtemps.

Un matin, il s'agissait de botanique (car d'Alembert savait tout, des origines de je ne sais quoi) ; il y en avait une kyrielle. Quant à moi, qui ai toujours détesté les savants, et surtout les savantes, je me bouchais les oreilles pour ne pas les entendre. Ils firent donc la partie d'aller ensemble chercher une plante que d'Alembert avait observée aux environs de Montmorency, alors qu'il y allait voir madame d'Épinay, dont nous causerons plus tard.

Ils prirent une chaise que d'Alembert voulut payer, ce dont Julie se montra très désolée, et ils profitèrent d'un jour où la marquise de Forcalquier venait me faire une lecture ; ils étaient sûrs que je ne m'ennuierais pas ou que, du moins, leur présence ne m'eût pas empêchée de m'ennuyer.

Il faisait, ce jour-là, un temps à souhait — c'était au

mois de juin, — pas trop chaud, juste assez de soleil pour éclairer le paysage et pas assez pour rendre la chaleur insupportable. De jolis nuages blancs comme des boules de neige, un horizon enchanté et l'amour entre eux ! N'était-ce pas assez, même pour un philosophe et une fille aspirant à le devenir?

Ils allèrent d'abord assez gaiement ; puis ils se mirent à réfléchir et à rêver. D'Alembert connaissait mieux qu'elle la cause de leur rêverie. Il s'était déjà rendu compte du penchant qui les entraînait et se demandait s'il fallait éclairer sa compagne ou la laisser dans l'ignorance de son innocente candeur.

Une question de mademoiselle de Lespinasse le décida :

— Mon Dieu ! monsieur, le joli ruisseau, la charmante prairie, les beaux arbres ! D'où vient pourquoi j'ai une envie si irrésistible de quitter cette chaise et d'aller me promener là-bas ? J'ai pourtant vu bien des ruisseaux, bien des arbres et bien des prairies aussi agréables que ceux-là, quelque agréables qu'ils soient.

— Je vous le dirai, mademoiselle, lorsque nous aurons satisfait votre désir ; rien n'est plus facile. Le postillon nous attendra ; il est à la journée et absolument à nos ordres. Ne serait-ce point le moment de déployer nos provisions et de manger notre déjeuner là-bas?

— Vous avez raison, monsieur. Je n'ai pas faim cependant, et je suis bien aise, car je n'ai jamais été si aise de ma vie !

Formont et le président, deux vrais mauvais sujets, avaient beaucoup blâmé cette partie tête-à-tête ; ou ces dames et moi, nous n'y avions pas vu de mal. D'Alembert nous faisait l'effet de Scipion, de Robert d'Arbrissel, et nous ne nous figurions pas qu'il pût y avoir le moindre danger.

Ainsi pensait la duchesse de Chaulnes, entre autres, qui l'avait empêché longtemps d'être reçu à l'Académie, non qu'elle ne l'aimât point, mais parce qu'elle criait tout haut qu'elle lui donnerait un sérail à garder. On la savait femme à approfondir la question, et Fontenelle disait gravement à cet égard :

— Sur tout ce qui concerne ces renseignements-là, madame la duchesse de Chaulnes est le Patriarche de l'amour.

Vous comprenez si le mot fit fortune ! Elle avait coté d'Alembert à zéro et travailla si bien, qu'elle fit recevoir la Peyrouse à sa place, à l'Académie, ou M. le comte de Clermont, je ne sais plus lequel, sous prétexte que pour faire un académicien, il fallait un homme. Elle en étourdit tellement la tête de ces quarante, qu'ils eurent peur du ridicule, et que cette injustice fut faite. On la répara plus tard. Les fous, et surtout les folles, sont certains d'être écoutés en ce pays-ci.

Tant il y a que nous étions fort tranquilles sur le maître et sur l'élève et que nous croyions madame de Lespinasse et sa lecture pendant qu'ils couraient les champs et suivaient le bord des ruisseaux, en mangeant un excellent pâté apprêté pour cette équipée.

D'abord on ne s'occupa que de ce pâté ; on a faim à la campagne, lorsqu'on est jeune et qu'on n'y va pas souvent. La belle avait bien assuré qu'elle ne mangerait point ; pourtant elle se laissa tenter, et la gaieté lui revint. D'Alembert fut très aimable ; il raconta toute autre chose que des règles d'arithmétique et de géométrie. Puis il demanda à la pauvre fille si elle désirait toujours savoir la raison de son enthousiasme pour le ruisseau, pour la prairie et pour les arbres.

— Oh ! oui, répliqua-t-elle, le cœur tout palpitant.

Il s'approcha d'elle, lui prit la main, qu'elle lui laissa prendre, et commença un discours sur les sympathies, sur les affinités, sur les attractions et je ne sais quels mots plus ou moins sonores, afin de ne pas faire l'amour comme les autres et de ne pas déshonorer la science en la ravalant aux phrases vulgaires.

Mademoiselle de Lespinasse comprit plutôt d'instinct que d'intelligence ; elle rougit, elle baissa les yeux, elle sourit même, et ce sourire déconcerta les définitions du pauvre homme ; il ne sut que se jeter à ses pieds, en lui disant :

— Je vous aime ; m'aimez-vous ?

J'ignore si elle répondit ; je sais qu'il la devina, qu'il l'avait déjà devinée, et qu'ils restèrent un bon quart d'heure sans rien dire, recueillis dans leur sentiment. Diderot prétendait qu'on ne pouvait pardonner à d'Alembert ce quart d'heure-là, bon tout au plus pour un poète ; et que Pont-de-Veyle, méchant à l'ordinaire, répliquait :

— Ne cherchait-il pas un problème ?

Julie était de ces femmes qui aiment tout de suite [illegible] qu'elles aimeront jamais. Elle fit en ce quart d'heure [illegible] de progrès que j'en aurais fait en [illegible] et [illegible] Grâce à [illegible]

Ils retrouvèrent la parole et aperçurent de loin une noce de village et deux jeunes mariés très [illegible]. D'Alembert pérora. Il lui demanda si elle songeait au mariage, il lui démontra, par A plus B, qu'il était le tombeau de l'amour. Julie répondit qu'elle n'était pas fille à s'inquiéter d'une cérémonie ; qu'elle donnait son cœur sans s'informer de l'avis des autres.

— Je suis libre, vous l'êtes aussi [illegible] feraient de plus quelques paroles prononcées par un homme pareil à nous ? Nous nous unissons devant [illegible] êtres ; il nous a créés pour nous aimer, il nous voit, il nous entend ; cela suffit à notre bonheur et à notre cons[cience].

Ce raisonnement du philosophe, montrant le bout de l'oreille, parut à sa maîtresse d'une logique merveilleuse. Ils étaient donc parfaitement d'accord.

Cette journée fut un enchantement. [illegible] le vrai prenait le dessus ; le bon d'Alembert [illegible] philosophe et devenait charmant, il laissait parler [illegible] cœur et son envie de plaire. Il plaisait, il envahissait [illegible] âme sans défense, cette âme qui voulait aimer et qui n'a [illegible] jusque-là que sa mère. Elle a *terriblement* aimé depuis, comme dit Mascarille.

La première convention fut le mystère. On convint de me cacher ces beaux feux ; d'Alembert connaissait ma jalousie, il se douta que j'en serais alarmée. Il engagea aussi sa belle à se taire vis-à-vis de nos amis ; ils pourraient être indiscrets.

— Soyons heureux pour nous, non pas pour les autres. Quant à moi, ma vie vous appartient uniquement. Ma bonne mère la vitrière, pourvu qu'elle me voie un peu [illegible], pourvu qu'elle sache si je suis content, ou bien que je lui confie mes peines, la pauvre femme n'en veut pas davantage. Madame du Deffand n'est pas ainsi.

Non, je ne ressemblais pas tout à fait à la vitrière, j'étais plus exigeante, et, si je m'étais doutée de cette union, elle m'eût courroucée au dernier point. Ce n'est pas que je fusse amoureuse de d'Alembert au moins ; mais je n'aimais pas qu'on me chassât de ma place [illegible] mes amis, et, partout où l'amour entre, il fait place nette.

X

Voltaire avait perdu madame du Châtelet depuis plusieurs années ; il avait découvert qu'elle le trompait pour ce cher Saint-Lambert, ce philosophe-poète, militaire, gentilhomme, tout ce qu'il vous plaira, et il en était tombé dans un mépris profond de l'amour. Il écrivit à d'Argental une lettre qui nous intrigua fort, sur une autre que d'Alembert lui avait adressée, toute confite en sophistications.

— Est-ce qu'il serait amoureux? demandait-il ; de qui donc ?

Pont-de-Veyle prétendit, avec sa charité ordinaire, que c'était de moi.

— C'est plutôt de votre jeune secrétaire, reprit le président ; depuis la fameuse journée des plantes à Montmorency, il y a entre eux deux quelque chose que je ne comprends pas.

— Seriez-vous par hasard aussi fort que d'Alembert pour le comprendre ? dit M. du Châtel, présent à ce discours.

Le chevalier d'Aydie, se rappelant ses jeunes années, cherchait à retrouver ses impressions dans les yeux du philosophe et de mon amie.

— Ce n'est point cela, disait-il.

— Non, reprenait le président, ce n'est point cela pour vous, chevalier ; c'est cela pour eux.

On convint de n'en plus causer devant moi et de détourner mes soupçons ; j'en avais paru inquiète. Montesquieu me fit une manière de lettre persane à perte de vue sur les plaisanteries du matin ; j'observais, personne ne s'occupa plus de cette conversation. Je priai qu'on ne me cachât pas la vérité ; madame de Mirepoix me jura qu'il n'y avait rien du tout, je la crus et j'oubliai.

Des mois s'écoulèrent ainsi. Tous, ils savaient ou, du moins, ils flairaient la vérité, excepté moi, qui ne m'en inquiétais guère. Pour être juste, je dois ajouter que jamais on n'eut plus de soin, plus d'amitiés pour une femme infirme et souvent triste qu'ils n'en avaient pour moi. Ils semblaient se réunir pour me faire oublier mon malheur. Je les trouvai toujours là quand j'avais besoin d'eux ; je les aimais autant l'un que l'autre.

Formont, qui [illegible], était moins assidu ; le président se plaignait de sa [illegible] Pont-de-Veyle, bien qu'il n'eût plus quinze ans, courait [illegible] volontiers les [illegible] [illegible] ils étaient [illegible] l'un et l'autre [illegible] les plus chers.

[illegible], le matin, quand l'air était pur [illegible] me [illegible] au [illegible] j'étais heureuse d'y être [illegible] m'ap[illegible] chaque jour d'avoir [illegible]

On l'es[illegible] autour de moi. La m[illegible] de Luxembourg [illegible]

[illegible]

... gens de lettres. Ce fut là qu[illegible]

[illegible]

domestiques : on les autorise ainsi à la délation envers les autres lorsqu'on en use soi-même ; néanmoins je n'avais pas le choix, il fallait sortir de là.

Je pris donc Desvreux par son attachement et je la sommai de ne me rien cacher, puisque ma vie n'était plus tenable, et qu'assurément il devait y avoir un motif. Elle fit beaucoup de façons ; cependant, comme je lui dis que je ne voulais plus la voir, ni croire à son dévouement, si elle me refusait, elle se laissa tout arracher : le commerce avec d'Alembert, durant depuis huit ou neuf ans, à mon insu ! les apartés, les sociétés et les conjurations, tout enfin !

J'en fus atterrée. Il était justement sept heures, et, en cet instant même, le cercle était au grand complet.

— Eh bien, lui dis-je, habillez-moi et conduisez-moi chez elle ; c'est le seul moyen de terminer ce schisme. Sans cela ils iraient.

Desvreux savait qu'une observation n'était pas de mise avec moi, elle obéit. J'envoyai appeler Viard, ne voulant pas mettre Desvreux en jeu vis-à-vis de Julie, et j'eus l'air de tout ignorer.

— Viard, mademoiselle de Lespinasse est malade, à ce qu'il paraît. Avant qu'on arrive, conduis-moi chez elle ; je veux aller la consoler un peu, la pauvre fille ! Il me semble qu'elle a beaucoup toussé hier, cela m'inquiète.

— Mais, madame... je crois qu'elle repose.

— Nous irons doucement ; d'ailleurs, je suis certaine qu'elle sera charmée ; cela lui fera du bien. Allons, donne-moi le bras, mon chien, et ne te tourmente pas, je sais mieux que toi ce que je fais.

Viard ne répliqua plus, mes gens me connaissent. Comme nous approchions de cette chambre soi-disant solitaire, un bruit de voix arriva jusqu'à moi, je m'arrêtai.

— Ah ! dis-je, qui donc parle là dedans ? Il me semble que c'est d'Alembert. Il sera venu comme moi près de la malade. Mais en voilà un autre, c'est Marmontel ; puis un autre, c'est Diderot ! et un autre, c'est le président ! Ah çà ! il y a donc cercle ici !

Je ne pouvais plus douter. J'entrai en poussant la porte, sans donner le temps à Viard de l'ouvrir. Mon arrivée fit l'effet de la tête de Méduse : on se tut subitement, ils restèrent stupéfaits. Je prévis qu'on chercherait à s'échapper. Sans faire semblant de rien, je repoussai le battant ouvert et je restai devant, de façon à intercepter le passage. C'était assez bien préparé.

— Eh bien, ma reine, dis-je de mon ton le plus calme, vous êtes donc au lit ? Comment cela va-t-il ?

— Cela va un peu mieux, madame, vous êtes mille fois trop bonne ! Mais, Viard, conduisez donc la marquise auprès de moi ; apprêtez un siège, elle se tient debout et se fatigue.

— C'est inutile, je ne veux pas rester. Je vois que j'ai bien fait de venir ; car ces messieurs, dans leur zèle et leur amitié indiscrète, vous obsèdent. Une malade a besoin de repos et je compte qu'ils vont me suivre.

— Mais, madame... balbutia-t-elle.

— Mademoiselle, je ne vois pas, j'entends ; vous savez que j'ai les oreilles excellentes et que je ne suis pas tout à fait un Cassandre. On s'est assez moqué de moi.

J'étais en colère, et bien en colère, je vous en réponds. Je m'étais contenue et je ne me contenais plus. Ils le comprirent.

— Mon Dieu ! madame, dit d'Alembert en riant, ne nous battons pas, je vous prie. Vous prenez au sérieux une bagatelle. Mademoiselle de Lespinasse a envie de rester dans sa chambre ; nous sommes venus passer une heure avec elle avant d'aller chez vous. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

— Vous trouvez, monsieur d'Alembert ?

— Vous si bonne, vous qui avez tant d'esprit !

— Être bonne en ce cas, ce serait être bête, et c'est justement parce que j'ai de l'esprit que je ne veux pas être dupe plus longtemps. C'est assez.

— Dupe ! Et de qui donc ?

— De mademoiselle, de vous, d'Alembert, de vous tous, messieurs, qui abusez de mon infirmité, qui insultez à mon malheur. C'est une indignité !

— Calmez-vous, marquise, reprit le président ; tout cela ne vaut pas la peine de vous occuper. Si vos amis sont entrés chez mademoiselle, c'est en attendant que vous soyez visible, et tous comptaient, comme moi, aller tout à l'heure continuer cette charmante conversation dont ils ne sauraient se passer.

J'étouffais de colère ; cependant, j'eus la force de me contenir et de répondre au président des paroles moins aigres auxquelles il ne se trompa pas néanmoins ; il me connaissait assez pour deviner l'orage et pour chercher à l'éloigner de lui, ce qui n'était pas facile.

— Puisque mademoiselle de Lespinasse est souffrante, messieurs, je le répète, je vous prie de me suivre. Vous allez augmenter sa maladie ; vous allez lui causer une fatigue dont elle aura de la peine à se relever, et vous en seriez

bien malheureux, vous qui l'aimez tant ! Monsieur d'Alembert, votre main

— De tout mon cœur, madame

Il n'osa pas me refuser ; mais ils se regardèrent avec des yeux pleins de promesses, je *le sentis*. Une chose dont on ne se doute pas sans y avoir passé, c'est que les aveugles *sentent* les regards des autres, dans les circonstances graves, comme les femmes sentent les regards de leurs amants. Ceci, il n'est pas une femme qui ne le sache

D'Alembert et les autres me suivirent, excepté Marmontel, qui resta près de la donzelle. Lorsque nous fûmes dans mon appartement, ma résolution était déjà prise. Tous les torts de Julie, ses négligences, ses manques de soins, ses abandons me revinrent comme en faisceau ; je me sentis détachée d'elle, je compris aussi qu'elle ne m'aimait pas et qu'elle ne restait près de moi que parce qu'elle y trouvait son compte et ses habitudes. Je fus bientôt décidée.

— Messieurs, dis-je, puisque vous tenez tant à mademoiselle de Lespinasse, vous irez désormais la voir ailleurs.

— Comment, madame ! est-il bien possible ! s'écria le président.

— Oui, monsieur ; et si vous étiez au moins mon ami, vous seriez le premier à me donner ce conseil.

— Au nom du ciel, madame, réfléchissez à ce que vous allez faire ; je vous connais, je sais que vous êtes inflexible [illegible] jamais revenir. Mais ici il s'agit d'une amie de dix ans, d'une personne intéressante, aimée, que vous allez jeter dans le [illegible] en l'éloignant de vous. Que votre cœur réfléchisse, madame, et qu'il arrête la disposition de votre esprit, ardent à s'emporter.

— Je n'ai pas besoin de conseils, président ; je me conduis selon mes impressions, et non selon celles des autres. Mademoiselle de Lespinasse sortira d'ici demain matin ; je le veux, je l'entends ainsi ; je lui défends de reparaître devant moi. Vous pouvez le lui annoncer de ma part.

— Nous ne prenons point cet arrêt au sérieux, madame.

— Vous avez tort, monsieur d'Alembert, et je vais ajouter une chose dont je ne me départirai pas non plus : les amis de mademoiselle de Lespinasse deviendront mes ennemis, j'ai résolu. Il faut choisir, et choisir sur-le-champ. Ceux qui continueront de la voir ne me verront plus.

— Mais c'est une tyrannie sans exemple ! s'écria d'Alembert [illegible]. Si vous voulez pour des chimères chasser de chez vous une orpheline, si vous êtes assez barbare pour la [illegible], alors qu'elle n'a pas d'autre asile que votre maison.

— Allez donc, monsieur, offrez-lui la vôtre.

Il prononça entre ses dents quelques paroles énergiques [illegible] je ne pouvais pas les entendre [illegible] je n'en eus pas l'air. Je n'échappai [illegible] l'explosion.

[illegible] Vous ne vous trompez pas. [illegible] d'Alembert l'a trouvée avant elle ; mademoiselle de Lespinasse [illegible] de la marquise [illegible] madame d'Alembert [illegible] abandonné de [illegible]. Les pauvres [illegible] il en est toujours ainsi, et personne ne [illegible].

[illegible] en pâlissant, et je compris que je perdais [illegible] qu'il ne voulait plus me revoir.

[illegible] Vous manquez à ma maison, [illegible].

[illegible] madame [illegible] une femme [illegible] depuis dix ans [illegible] pensée.

[illegible] prendre une [illegible]

[illegible]

présenter à l'admiration de l'univers cette liaison, comme le parangon de la vertu et de l'innocence, ils l'ont crié sur les toits ; heureusement personne ne les a crus.

— Vous êtes bien décidé, d'Alembert ? Réfléchissez-y, nous ne nous verrons plus.

— Nous ne nous verrons plus, madame ; permettez-moi de vous présenter l'hommage de mon respect et de vous remercier de vos bontés. Pour moi, je ne vous oublierai jamais.

Et, sans ajouter un mot, il sortit

XI

Cette scène fit la nouvelle de la ville, et l'on en causa partout. Mademoiselle de Lespinasse, ainsi que cela se comprend, se repentit promptement de m'avoir mise dans la nécessité de la chasser ; elle me fit demander à me voir ; j'étais bien résolue de n'en rien faire. Elle insista, je fis répondre que je la verrais plus tard.

Elle m'écrivit le billet suivant :

« Vous m'avez fixé un terme, madame, pour avoir l'honneur de vous voir ; ce terme me paraît bien long, et je serais bien heureuse si vous vouliez l'abréger. Je n'ai rien de plus à cœur que de mériter vos bontés ; daignez me les accorder et m'en donner la preuve la plus chère, en m'accordant la permission de m'en aller renouveler moi-même l'assurance d'un respect et d'un attachement qui ne finiront qu'avec ma vie, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

Si j'avais eu tous les torts qu'on m'a prêtés, il me semble qu'on ne m'aurait pas écrit ainsi. Je répondis :

« Je ne puis consentir à vous revoir si tôt, mademoiselle ; la conversation que j'ai eue avec vous, et qui a déterminé notre séparation m'est, dans ce moment, encore trop présente ; je ne saurais croire que ce soient des sentiments d'amitié qui vous font désirer de me voir ; il est impossible d'aimer ceux dont on se sait détesté, abhorré, par qui l'amour-propre est sans cesse humilié, écrasé ; ce sont vos propres expressions et la suite des impressions que vous recevez depuis longtemps de ceux que vous dites être vos véritables amis. Ils peuvent l'être en effet, et je souhaite de tout mon cœur qu'ils vous procurent tous les avantages que vous en attendez [illegible] considération, etc.

— Que feriez-vous de moi aujourd'hui ? De quelle utilité pourrais-je vous être ? Ma présence ne vous serait pas agréable [illegible] les premiers temps de notre connaissance [illegible] et tout [illegible] par suite, vous [illegible] souvenir [illegible] en vous quelques remords, quelques regrets ; je ne me pique point d'une fermeté au-dessus [illegible] sauvage ; je ne suis point insensible, je démêle assez bien la vérité [illegible] pourrait me toucher et réveiller en moi le goût et la tendresse que j'ai eus pour vous. Mais, en attendant, mademoiselle, [illegible] et [illegible] des souhaits que je fais pour votre bonheur. »

Mademoiselle de Lespinasse et ses [illegible] pas [illegible] je la [illegible] d'Alembert [illegible] qui, [illegible]

[illegible]

[illegible] Julie et moi, [illegible]

[illegible]

met, elle [illegible] la marotte était le mat[illegible] il se recueillit et [illegible] dans sa mémoire les [illegible] cœur et les [illegible] la pigeon vole de sa jeunesse.

— Mademoiselle, dit-il, vous avez [illegible] grande injus[illegible] de la part d'une personne [illegible] bien chère, je [illegible] de croire que je ne m[illegible].

— Nous le savons, président [illegible] c'est que vous [illegible], et que si madame [illegible] s'en doutait, elle ne vous reverrait de sa vie.

— Je vous demande [illegible] ne reverrait. Madame du Deffand ne peut [illegible] de me tourmenter que je ne puis me [illegible] par elle. Aussi, je viens vous [illegible] de tout raccommoder.

— Un moyen de [illegible] raccommoder, président, nous n'y tenons plus.

— Il est [illegible] mademoiselle de Lespinasse n'y tienne pas [illegible] du Deffand et si mademoiselle de L[illegible] a devenir sa femme la marquise la [illegible].

— Il est [illegible] aller plus loin, monsieur, cela ne s[illegible].

— Vous [illegible] d'Alembert épousez mademoiselle, et [illegible] vous l'aimez depuis dix ans.

— M[illegible] je ne demande pas à être épousée, répliqua [illegible] je ne sais d'où vous vient cette idée-là.

[illegible] pas moi-même. Un homme de cet esprit [illegible] une femme qui tenait son monde sur le pont [illegible]. Il a dit à [illegible] qu'il n'avait nulle [illegible] d'être accepté et qu'il n'avait été si loin que pour [illegible] d'Alembert à en faire autant. C'est là une sotte [illegible], j'aime mieux croire qu'il était fou.

Enfin il fut éconduit avec des éloges et des témoignages de reconnaissance dont la secte se souvint toujours.

D'Alembert demeurait rue Michel-le-Comte, chez sa vitrière; vous jugez quel chemin à faire chaque soir, depuis la rue de Bellechasse. Il le faisait, et souvent deux fois par jour. Julie était très fière de ce sentiment, très fière de la compagnie qui se rassemblait chez elle et qui y tint jusqu'à sa mort, sans qu'elle fît rien pour la retenir, puisque sa position était des plus précaires.

Elle devint l'amie de madame Geoffrin et le charme de ses soupers du mercredi, où l'on n'admettait qu'elle seule de femme. Son esprit méritait bien cette distinction, et [illegible] d'Alembert [illegible] elle eut donc une cour chez elle et chez les autres. Cela allait tant bien que mal lorsque son [illegible] tomba malade d'une fièvre putride dont Bouvart, son médecin, se déclara d'abord fort inquiet. Son logement chez la vitrière était une petite chambre fort malsaine. M. Wa[illegible] lui offrit sur-le-champ un lit et un appartement dans son hôtel, sur le boulevard du Temple, et dès qu'on l'y eut transporté, Julie s'établit au chevet de son lit, en garde-malade, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on.

Ce qu'on en dit, on le trouva superbe. Ce qui eût perdu [illegible] exalter son mérite au-dessus des maisons. Les philosophes emboucherent la trompette sur tous les sons, pour la louer. On la compara aux vertus les plus éclatantes, on cria qu'elle foulait aux pieds les préjugés et qu'elle obéissait à la nature en soignant son ami à la face du monde.

— C'est une fille sublime, criaient partout La Harpe et Marmontel.

Voltaire écrivit à d'Argental que cela était fort touchant et que d'Alembert était bien heureux, qu'il allait maintenant se prendre sérieusement pour le fils de madame de Tencin avec la demoiselle de compagnie de madame du Deffand pour gouvernante. Lui seul avait du sens dans tout le troupeau.

Enfin il guérit; mais de se séparer, de retourner chez la vitrière, il n'y avait plus d'apparence; on prit donc un [illegible] logement où ils pouvaient habiter tous les deux, et [illegible] *urbi et orbi* qu'ils ne se quitteraient plus.

Ceci fut encore accepté sans contestation. Ils reçurent, [illegible] partout ensemble. Chaque fois qu'ils paraissaient, les philosophes tombaient en syncope; on les eût volontiers [illegible] pour leurs vertus et pour leur naturel.

Mais cela ne suffisait pas à Julie; il lui fallait davantage [illegible]. Son âme ardente, son imagination de feu ne trou[illegible] pas une pâture suffisante dans les entretiens philo[illegible] ni même dans le charmant esprit de d'Alembert; [illegible] l'amusait sans doute; elle riait de ses saillies, [illegible] drôles dans la bouche d'un homme [illegible]. Pourtant elle ne se trouvait pas heureuse, et l'am[illegible] manquait à sa vie.

[illegible] on lui fit connaître chez madame de Boufflers [illegible] charmants hommes, un des plus accom[illegible] M. de Mora, fils de M. Fuentès, [illegible]ssadeur d'Espagne. Toutes les femmes l'adoraient et [illegible] visage et une taille d'Apol[illegible] avec un esprit [illegible] des talents [illegible].

[illegible] marquis [illegible] lui laisser [illegible] quant à lui [illegible] sa [illegible]. Elle s'arrangea pour en être écoutée, et, de ce moment, son triomphe fut certain. Le jeune Espagnol n'avait jamais rencontré un charme plus réel que celui de cette étrange fille; en une soirée il en devint amoureux à perdre la tête, et, lorsqu'elle rentra chez elle le soir, il la reconduisit dans son carrosse, puis la laissa à sa porte, en la suppliant de permettre qu'il vînt la voir.

— Il faut en parler à monsieur d'Alembert, répliqua-t-elle; je ne reçois personne, monsieur, sans le lui avoir demandé, non qu'il me gêne, mais je lui dois cela.

— Qu'est-il donc pour vous, mademoiselle? N'est-il pas indiscret de s'en informer?

— Nullement, monsieur, et tous ceux qui nous connaissent vous le diront: il est mon ami.

— Et pour un ami, vous prenez de ces précautions singulières?

— Nous nous retrouverons chez madame de Boufflers, monsieur, et alors nous causerons plus longuement; permettez maintenant que je vous quitte.

Le jeune marquis de Mora, depuis ce jour, fut de plus en plus passionné pour elle. Il avait beaucoup d'années de moins que Julie, qui entrait dans sa trente-quatrième année. Ce furent des amours de roman, ainsi que cela ne pouvait manquer entre eux.

Le pauvre d'Alembert ne s'en douta pas. En voyant l'humeur de la belle changer de ton et de gamme, en acceptant humblement ses humeurs, ses colères même, il se demandait [illegible] il demandait aux autres ce qu'il avait fait pour mériter cela.

— Moi qui l'aime tant! criait-il à tous les échos.

Elle le rendit véritablement malheureux. Il se soumit, comme à l'ordinaire; la vitrière seule se révolta, elle en voulait raison pour son fils de lait.

— Mon Dieu! que trouve-t-il de si beau dans cette araignée, pour qui il m'a laissée là et qui maintenant le tourmente? Je vais en parler à cette belle, et il faudra bien qu'elle m'entende!

Et elle alla, en effet, tout droit chez mademoiselle de Lespinasse et la reprit de la belle manière, jusqu'à lui dire qu'elle avait enlevé son enfant à l'étude et que depuis qu'il la connaissait il ne faisait plus rien de bon, ce qui n'était pas vrai.

Julie s'excusa comme elle put, en donnant toute sorte de raisons, excepté la vraie. Pendant ce temps, M. de Mora continuait sa recherche et il faisait son chemin, c'est facile à croire. Elle s'attacha à lui follement, selon son caractère. Le plus curieux est qu'il s'attacha encore plus follement à elle, il en était stupide et alla jusqu'à lui promettre de l'épouser. C'est dans la nature humaine de tenir beaucoup moins aux choses lorsqu'on est assuré de les avoir; aussi, mademoiselle de Lespinasse, une fois qu'elle vit M. de Mora dans cet état de soumission, s'en para davantage aux yeux des autres et en fut bien moins éprise au fond. Il y aurait une étude de mille pages à faire sur ces amours-là; malheureusement, je n'ai pas le temps, et il faut abréger bien des choses; sans quoi, ces Mémoires seraient aussi longs que l'Encyclopédie.

La famille de M. de Mora apprit cette liaison, et comme elle avait dessein de le marier tout autrement, elle le rappela. Ce furent, de sa part et de celle de Julie, des cris qui retentirent partout, excepté chez d'Alembert; on eut la charité de les lui épargner, ce qui m'étonne.

— Je reviendrai, ma belle amie, et rien ne me séparera de vous, dit le marquis. Je vais parler de moi-même à mes parents, leur dire combien je vous aime, leur dire ce que vous êtes, et ils ne s'opposeront plus à mon bonheur. D'abord, il est très certain que je mourrais loin de vous, et ils ne veulent pas ma mort.

En effet, la santé de ce jeune homme accompli était bien mauvaise; la nature ne lui avait refusé que cela. Il était attaqué de cette funeste maladie de poitrine, qui ne pardonne pas, surtout lorsqu'elle se complique d'un grand chagrin.

Les derniers moments qu'il passa près de son idole furent employés à une contemplation perpétuelle. Il restait devant elle des heures entières; et, comme elle lui en demandait quelquefois la raison:

— Je veux graver dans ma mémoire jusqu'au plus petit trait de votre visage, afin de vous voir sans cesse et que votre image soit parfaite, quand je ne serai plus là.

Enfin il partit! Alors nécessairement la passion de Julie reprit sa violence. Elle fit venir d'Alembert dès le soir même et lui conta, au milieu d'un grand pathos, qu'elle aimait beaucoup M. de Mora, et que M. de Mora se mourait d'amour pour elle.

— Mon Dieu! dit le pauvre philosophe tout effrayé, vous l'aimez [illegible] moi, n'est-ce pas?

— Non, pas de la [illegible], vous le savez, mais [illegible] grande partie de [illegible], car je le tue. Il doit m'écrire chaque [illegible] vous en prie, à ce que je n'éprouve pas de [illegible] viendra la poste du Midi

Ces lettres me sont trop précieuses. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

Et le pauvre homme, plein de confiance dans une vertu et dans une tendresse qu'il n'eût pas osé soupçonner, allait lui-même au-devant du facteur. S'il y avait une lettre, et jamais elle ne manquait, il montait tout joyeux chez mademoiselle de Lespinasse et la lui remettait, sans se permettre de jeter un coup d'œil sur le cachet. Il attendait qu'elle l'eût lue, et lui demandait alors :

— Etes-vous contente?

Quelquefois elle daignait répondre : « Oui » ; quelquefois il recevait une grosse rebuffade.

— Je ne sais, mon amie ; c'est une responsabilité grave.

— Elle serait plus grave encore si vous laissiez périr ce malheureux ; vous vous reprocheriez sa mort, et moi, je ne vous la pardonnerais pas.

— Eh bien, j'irai.

Il y alla. Lorry l'écouta en silence, puis il lui demanda, après un peu d'hésitation, si c'était mademoiselle de Lespinasse qui l'envoyait.

— Elle-même.

— Et vous tenez à ce que je donne cette consultation?

— J'y tiens absolument.

— Alors, mon pauvre d'Alembert, je la donnerai.



D'Alembert.

Tout cela dura plus d'un an.

L'amour du marquis ne se rebutait pas ; mais sa santé devenait chaque jour plus mauvaise ; il dépérissait loin de sa chère Julie. Celle-ci souffrait presque du même mal, et c'est chez elle, d'ailleurs, que la lame usait le fourreau. Cette âme de feu ne pouvait durer dans son corps si elle n'y brûlait pas.

Un jour, le marquis écrivit que ses parents voulaient le marier, et que, si on ne l'arrachait à cette tyrannie, il se ferait sauter la cervelle. Julie, en recevant cette déclaration, se mit l'esprit à la torture pour trouver le moyen demandé. Ce n'était pas facile. On connaissait son empire et on le combattait de toutes les manières. Elle découvrit néanmoins le stratagème, et ce fut encore d'Alembert qui joua le principal rôle en ceci.

— Mon ami, lui dit-elle, M. de Mora se meurt. Sa famille, entêtée dans ses préjugés, ne veut pas s'en apercevoir. Un seul moyen reste de le sauver, c'est de le faire revenir ; vous seul pouvez nous rendre ce service. Allez trouver Lorry, il est votre ami et ne vous refuse rien. Madame de Fuentès va lui écrire pour le consulter sur la santé de son fils. Priez-le, en grâce, d'ordonner qu'on lui ramène le malade, auquel le climat d'Espagne est tout à fait contraire, et sur lequel il ne peut, d'ailleurs, s'expliquer de si loin. Lorry ne vous refusera pas cela.

Il la donna ; la lettre arriva en Espagne, appuyée par les supplications du malade ; il déclara lui-même à ses parents que c'était son existence qu'ils allaient décider, et que, s'il ne revoyait pas mademoiselle de Lespinasse, il ne serait plus en vie dans un mois.

On le laissa partir ; il était à l'agonie, il voulut se mettre en route néanmoins ; on lui donna une suite nombreuse, un barbier-médecin comme il y en a en Espagne, et qui tuent si joliment leurs pratiques. M. de Mora marcha à très petites journées, s'arrêtant lorsqu'il était fatigué, et il l'était souvent.

Arrivé à Bordeaux, — c'était toucher au port, — il se trouva hors d'état d'aller plus loin, et il écrivit à son infante qu'il se reposerait quelques semaines. Il ne se peut rien imaginer, à ce qu'il paraît, de plus brûlant que ces lettres d'un jeune homme qui s'éteignait chaque jour, si ce n'est les lettres de Julie elle-même. Cette correspondance allumait le papier. Encore, la demoiselle en devait-elle écrire de bien plus incendiaires, un peu plus tard.

M. de Mora, malgré les soins qu'on lui donna, malgré la certitude de revoir sa chère déesse au bout du voyage, succomba à Bordeaux. Il ne s'attendait guère à la façon dont il fut pleuré, ni à ce qui se passait à Paris pendant ce temps-là.

XII

Il y avait alors dans [illegible] marquis de [illegible] famille [illegible] fort répandu [illegible], extrêmement fat, [illegible], se le faisant dire par ses flatteurs [illegible] lui-même, lorsque [illegible].

[illegible] des philosophes dont il [illegible] pas ses talents [illegible]

Ce [illegible] temps des tragédies et des [illegible]. Il était à la fois guerrier et poète [illegible] des vers et parlait fort de ses [illegible] un bravache, un [illegible] un homme insupportable [illegible] pas comme moi!

[illegible] chez madame de Choiseul, au moment [illegible] une douleur [illegible] dans le monde à ses remords. On avait si [illegible] de tout [illegible] de sa part qu'on lui [illegible] de cela et la phrase habituelle était celle-ci :

« Cette pauvre mademoiselle de Lespinasse est au désespoir, M. de Mora se meurt des [illegible] qu'elle a eues pour lui. Elle ne peut se les pardonner et elle se désespère [illegible]. »

Remarquez que [illegible] les bégueules qui parlaient ainsi.

Quant aux philosophes, ils se taisaient, par [illegible] pour d'Alembert, leur Dieu, et pour ne pas avouer à toute la France qu'il était berné.

M. de Guibert [illegible] comme les autres sur cette douleur sublime [illegible] des phrases à perte de vue dont l'héroïne [illegible] outre mesure, car il la [illegible] en un mot, il la [illegible] parfaite créature dont elle [illegible].

A [illegible] son cœur se partagea en deux, ses [illegible]. Guibert partit pour un voyage militaire [illegible] en Prusse; il devait même [illegible] Russie, mais il ne partit pas sans avoir [illegible] des serments et des aveux, et sans avoir [illegible] d'elle la promesse qu'elle lui [illegible] souvent.

Elle lui avait confié sa douleur, il en connaissait la véritable [illegible] son commerce avec M. de Mora. Elle lui avait dit :

« Il se meurt, et lorsqu'il ne sera plus, je mourrai. »

Il voulut la faire vivre. Il lui jura qu'il l'aimerait autant qu'elle avait été aimée et qu'il lui rendrait tout ce qu'elle avait perdu.

— Oui, répondit-elle, [illegible] pour vivre, et je vis pour [illegible].

— Vivez donc [illegible] et aimez-moi!

[illegible] tendresse [illegible] cœur en partie triple, ainsi que disent les commerçants.

D'Alembert, qu'il fallait abuser, et qui s'y prêtait le mieux du monde.

[illegible] qu'on voulait le suivre, s'il mourait, ou qu'on vivrait pour lui seul [illegible] de ses maux :

[illegible]

[illegible] fut fait avec le talent et l'adresse [illegible] pour y mettre [illegible] monde.

[illegible] et Guibert [illegible] vainqueur, [illegible] la place du défunt [illegible].

[illegible]

Quant à [illegible] de toutes les manières. Il commença [illegible] d'Alembert et son disciple [illegible]. Il la voulait [illegible] par amour [illegible]

En conséquence, il lui [illegible] tous les deux ou trois jours [illegible] matin,

une lettre où elle lui répétait qu'il était le premier génie du temps et que *le Connétable*, mauvaise tragédie de sa façon, était un chef-d'œuvre.

D'Alembert servait encore beaucoup en ceci : il allait prônant les mérites de son rival, le déclarant pour le moins l'égal de Voltaire, assurant, d'après son amie, qu'il était le plus savant, le plus brave, le plus haut, le plus poète de tous les gentilshommes du royaume.

Mais cela pris, Guibert se livrait peu à cet amour insensé qu'il inspirait à la pauvre fille.

Il eut, en même temps qu'elle, deux ou trois maîtresses qu'il ne lui cacha point, et finit par se marier avec une jeune demoiselle qu'il aima autant qu'il lui était possible d'aimer. Julie le haït d'abord, ensuite elle lui pardonna [illegible] avec plus de rage. Il se fit dans son cœur un combat de regrets, de remords, de désespoir, de désirs combattus qui enfin tua la malheureuse; la nature humaine n'avait pas la force d'en supporter davantage.

Une fois qu'il l'eut tuée, Guibert se para de cette mort. Il fit dans son style bouffi et ampoulé, un éloge de mademoiselle de Lespinasse, sous le nom d'*Elisa*, racontant à ce propos tout ce qu'on ne lui demandait pas. Il afficha une douleur rappelant celle de M. de Lauzun pour Mademoiselle, seulement ce n'était pas le même cas.

L'infortuné d'Alembert fut éclairé et désolé par cette mort. Julie avait fait un testament que personne ne connaissait. D'Alembert était son exécuteur testamentaire, il devait remettre tous les legs, donner à celui-ci et à celui-là ce qui leur revenait. Elle ne cachetа pas ses papiers et lui ordonna d'en faire la revue et la distribution. Hélas! elle n'avait pas brûlé ses correspondances, et il apprit ainsi que depuis dix ans, elle le trompait, qu'elle avait eu sous ses yeux deux amants l'un après l'autre, et qu'il n'en avait rien vu.

Jamais il n'exista un philosophe si penaud!

Il ne le cacha pas. Dans cette secte, on ne cache rien. Il l'écrivit pour qu'on n'en conservât pas de doutes. Il se retira dans son logement du Louvre, et son caractère changea du tout au tout. Il ne pensait qu'à elle, sa gaieté s'était envolée et il n'était plus que l'ombre de lui-même. Lorsqu'on lui rappelait les torts de Julie, les moments de chagrin qu'elle lui avait fait passer :

— Oui, répondait-il, elle était changée, mais je ne l'étais pas; elle ne vivait plus pour moi, mais je vivais toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souffrir encore un moment d'amertume qu'elle savait si bien faire oublier! A présent, que me reste-t-il? En rentrant chez moi, au lieu d'elle, je ne vais plus trouver que son ombre. Ce logement du Louvre est lui-même un tombeau où je n'entre qu'avec effroi.

Voilà ce que l'amour avait fait d'un homme éminent, d'un philosophe de haute volée. On m'a apporté un portrait de d'Alembert, donné par lui à cette inhumaine, et au bas duquel se trouvaient ces deux vers :

> Et dites quelquefois, en voyant cette image :
> De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui! »

Hélas! s'écriait-il encore, personne ne m'entend et ne m'entendra plus!

On peut dire que depuis cette époque il ne fait que végéter, et ne sera jamais ce qu'il était autrefois.

J'ai remarqué [illegible] et bien d'autres l'ont remarqué comme moi sans doute [illegible] que les amours marchent à rebours de ce qui devrait être. Ainsi voyez la chaîne.

Voici ce charmant M. de Mora adorant mademoiselle de Lespinasse, qui ne s'en souciait qu'à moitié, ou plutôt le trompait bel et bien pour Guibert, qui ne s'en souciait pas du tout, lui!

Voici d'Alembert perdant la gaîté, la santé, l'esprit pour cette fille qui l'avait trompé et rendu le jouet de tout le monde! Je gage que si elle eût été honnête, il l'aurait peut-être pleurée pendant trois mois [illegible] s'en serait consolé bien vite.

Le meilleur moyen d'être aimé, c'est de tourmenter les gens, c'est de les rendre malheureux. Vous les occupez ainsi de vous sans cesse et malgré eux, ils ne savent plus qui mettre à la place lorsque vous leur [illegible].

En ce monde tout est [illegible], la joie, la douleur, le bien-être, même la tristesse, sans cela comment ceux qui souffrent [illegible] supporter leurs souffrances?

Il [illegible] de donner ou de prendre de bonnes habitudes, tout est là.

Lors de la mort de mademoiselle de Lespinasse, on m'a beaucoup reproché un mot que je dis et dont je ne me repens pas, il est l'expression de ma pensée :

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je, elle aurait bien dû mourir dix ans plus tôt, je n'aurais pas perdu d'Alembert!

Il est certain que je regrettais d'Alembert, auquel je [illegible] de reproches [illegible] que je ne regrettais pas une ingrate qui m'avait donné toute sorte de preuves qu'elle

ne m'aimait pas. Si d'Alembert m'avait quittée, c'était pour elle et à cause d'elle, ce n'est donc pas à lui que j'en devais vouloir, c'était à elle.

On m'a fait une grande réputation d'égoïsme et d'indifférence, en me comparant à cette demoiselle, si passionnée et si répandue. Il est certain que nous ne nous ressemblions pas. Je m'aperçois, en relisant cette histoire, que je suis devenue plus sévère pour elle à la fin. Cela est tout simple, puisque je me rappelais ses offenses. Au commencement je ne voyais que les beaux côtés de son caractère, dans ses relations avec les autres. Il faut aussi convenir que le début promettait mieux.

XIII

Il me prend fantaisie, pour changer un peu de discours, d'aborder en passant quelques personnages secondaires de ce temps-ci, qui ont paru dans cette lanterne magique et qui se sont éclipsés ensuite, mais sur lesquels on n'a pas tout dit. Je les ai connus et j'ai entendu parler le monde ; mais je ne juge point d'après les discours de celui-ci ; je juge souvent le contraire de ce qu'il dit. Il est si plein de mensonges et de méchancetés !

Nous avions quelquefois des soupers chez la Popelinière. J'y allais peu, je n'aime pas ces gens-là, et cela sentait le bourgeois d'une lieue, malgré l'or et les diamants.

La femme était la fille de la Dancourt, actrice assez médiocre. Il s'en était fait aimer et en avait tout obtenu, sans intention d'aller plus loin, bien qu'il le lui eût promis. La belle alla trouver madame de Tencin, qui se mêlait de tout, et lui conta sa douleur. Celle-ci lui promit d'en faire son affaire et l'assura qu'il l'épouserait.

En effet, le renouvellement du bail des fermes approchait. Madame de Tencin endoctrina le cardinal de Fleury, et celui-ci déclara à la Popelinière qu'il ne lui renouvellerait pas son bail s'il n'épousait pas mademoiselle Dancourt. Il fallut bien s'y résoudre, et le traitant n'eut pas à s'en louer, on le sait. Ses soupers acquirent une célébrité méritée ; non seulement il avait le meilleur cuisinier du temps, mais il réunissait les artistes les plus renommés aux personnes de la cour qui voulaient bien aller chez lui. Nous y voyions Rameau, le grand musicien ; Latour, le peintre de pastel, si habile, et qui n'avait de prétentions qu'à la politique ; Vaucanson, le grand mécanicien ; Carle Vanloo et sa femme, une des plus merveilleuses musiciennes que j'aie entendues ; Marivaux qui courait toujours après l'esprit et qui ne l'attrapait qu'avec sa plume ; Helvétius encore inconnu. On causait bien ; mais, tout à coup, une scène de ménage arrivait à la traverse et l'on ne savait plus ce qu'on disait.

La Popelinière était jaloux ; sa femme était charmante, jolie et mieux que cela. Parmi ses amants, il en est un qui la perdit, et ce fut celui qui s'en souciait le moins, le duc de Richelieu. Tout le monde sait l'aventure de sa cheminée tournante, qui fit découvrir le pot aux roses. Le maréchal de Lowendal, le maréchal de Saxe, toutes les grosses têtes possibles, les voulurent raccommoder (j'entends le mari et la femme), ils n'y parvinrent pas. La Popelinière tint bon, sa femme fut chassée avec vingt mille livres de pension, et, depuis ce moment, elle ne retrouva pas un ami. Le monde, qui l'avait tant flattée, l'accabla ; elle tomba dans un malheur et une mélancolie sans pareils. M. de Richelieu la voyait de loin en loin, ce qui n'empêchait pas d'exalter sa délicatesse. Le hasard me conduisit un jour près d'elle sans la connaître.

Madame de Rochefort et moi, nous cherchions une maison de campagne, à Chaillot, pour une vieille parente de la comtesse, et nous allions visiter toutes celles qu'on voulait louer. On nous en indiqua une dont la locataire allait mourir, nous dit-on, mais que l'on pouvait voir néanmoins.

Nous entrâmes, nous visitâmes tout ; c'était modeste. On nous introduisit dans la chambre à coucher ; nous nous retirions par discrétion, lorsqu'une voix m'appela par mon nom, du fond de l'alcôve. Je me retournai.

— Ne vous en allez pas sans me rien dire, madame ! je n'ai pas longtemps à vivre, et je suis heureuse de revoir une ancienne connaissance, moi qui n'en vois plus, hélas !

J'approchai.

— Mille pardons, madame, dis-je, vous vous trompez. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Elle sourit tristement.

— Je suis madame de la Popelinière, madame ; vous ne vous en doutez pas.

En effet, cette femme autrefois si jolie était horrible. Une humeur corrosive lui dévorait le visage, elle souffrait des tortures atroces, elle exhalait une odeur insupportable ; je reculai malgré moi. Madame de Rochefort se sauva.

— C'est une grande leçon, madame, ajouta-t-elle ; vos amis les philosophes ne vous en donneront pas de meilleure.

Je voulus m'asseoir un peu pour ne pas l'affliger, elle m'en sut un gré infini, et, lorsque je lui dis adieu :

— Si vous voulez cette maison, vous l'attendrez pas longtemps, je serai bientôt délivrée. Elle est agréable et commode, le jardin est charmant ; j'y suis seule depuis près de deux ans que je suis malade, toute seule, entendez-vous ! J'aurais voulu revoir M. de la Popelinière avant de mourir, il s'y est refusé. Dieu seul pardonne au repentir ; les hommes jamais !

Je la quittai, toute pénétrée de ce que j'avais vu, et je ne pus ensuite aller chez son mari, à ses soupers, à ses fêtes si brillantes, sans avoir devant les yeux le tableau des souffrances de cette malheureuse et de son abandon.

La maison de la Popelinière était pleine, du matin au soir, de gens de toute sorte. Il s'y donnait des spectacles ; il y avait un théâtre, où l'on chantait des opéras, on y jouait des comédies de la façon du maître. Je me souviens d'un jour où l'on en représenta une, si leste, qu'elle faillit faire déserter la salle à beaucoup de femmes.

C'était à Passy. J'étais à côté du baron de Kaunitz, ambassadeur de l'impératrice-reine. Nous en rîmes bien ensemble, — non pas de l'impératrice, mais de la pièce.

— Madame, me dit-il, vous ne vous en irez pas apparemment ?

— Non, monsieur, je ne suis pas de celles qui ont peur de leur ombre, je la regarde fort bien passer.

Le mot le fit rire ; il aimait l'esprit. C'était un original agréable que cet Allemand, et il vaut bien quelques lignes de souvenir.

Il avait les façons et les habitudes d'un abbé poupin, excepté dans la politique. Il passait sa vie à son miroir, à se regarder, à se *frotter le museau* à la façon de Cathos et de Madelon. Il se coiffait, il se parait, il avait une collection de pommades, de graisses, d'huiles de toutes les espèces. On entrait chez lui pour s'entretenir des affaires les plus graves de l'Europe ; il vous recevait avec une couche d'onguent étendu sur le visage, pour se garantir du hâle, et cela si sérieusement, qu'il n'y avait pas moyen d'en rire et qu'on se demandait si c'était bien réel.

Sa maison était citée pour son luxe, sa table, ses vins, ses fêtes. Il n'allait presque jamais à la cour, et jamais dans les grandes compagnies ; il ne voyait que des bourgeoises et des filles de théâtre. Lorsqu'on lui en faisait l'observation, il répondait fort gaillardement :

— Je suis ici pour deux choses : pour faire les affaires de ma souveraine, et pour mes plaisirs. Les affaires de l'impératrice, je les fais de manière à la contenter, ce me semble. Quant à mes plaisirs, je n'ai personne à consulter pour cela. Je vois qui je veux. Les grandes dames m'ennuient, elles ne savent que jouer au tri ou au cavagnol. J'ai seulement deux personnes à ménager : le roi et sa maîtresse ; je suis bien avec eux, le reste ne m'importe pas et ne m'inquiète guère.

Nous voyions là aussi lord Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, et sa maîtresse, la belle Lolotte, que nous avons connue depuis comtesse d'Hérouville. C'est encore une drôle d'histoire que celle-là.

Lolotte était mademoiselle Gaucher ; elle connut lord Albemarle, et ils s'aimèrent. C'est lui qui lui disait ce mot qu'on a tant répété depuis ; elle regardait une étoile.

— Ne la regardez pas tant, ma chère, car je ne puis vous la donner.

Lolotte était belle d'une beauté distinguée et charmante ; elle plaisait partout et on la remarquait même dans les théâtres, où sa beauté faisait sensation.

Lord Albemarle mourut en la laissant dans une position convenable ; elle fut au désespoir de l'avoir perdu, mais elle prit du courage dans l'affection de ses amis, qui tous lui restèrent fidèles. Sa santé cependant se ressentit de ce chagrin si violent. On l'envoya à Barèges et, en passant à Montauban, elle y fut remarquée par le comte d'Hérouville, commandant de la ville. Il avait pour elle une considération et une affection inimaginables.

A peine était-elle arrivée à Paris qu'elle reçut de lui une lettre où il lui disait qu'il était empoisonné ainsi que tous ses gens, qu'il n'avait [illegible] qu'en elle, qu'il la conjurait de partir tout de suite et d'amener un médecin.

Elle n'hésita pas et [illegible]. Il en fut le plus heureux des hommes et son [illegible] en augmenta. Il en devint [illegible] ; il ne savait plus qu'en faire [illegible] de la lui consacrer. [illegible] par céder. [illegible] que le mariage serait secret.

[illegible] jusqu'à ce qu'elle [illegible] du père [illegible] l'on découvrit [illegible]

Le pauvre comte d'Hérouville eut [illegible]

manie, qu'il fit partager par sa femme, ce fut de vouloir l'introduire de force dans le monde, de la faire recevoir par toutes les personnes de sa famille et de sa connaissance ; toutes les fois qu'on l'invitait à dîner il la conduisait avec lui, et elle reçut ainsi [illegible] soufflets, une fois entre autres chez Pont-de-Veyle, dans une scène dont j'ai été témoin et non pas complice.

Ils arrivèrent tous les deux ; il y avait là cinq ou six femmes avec leur mari ou leur amant. Cette Lolotte était faite à les désespérer. Dès qu'elles la virent, elles commencèrent des mines tout à fait [illegible]euses. Pont-de-Veyle fut très poli, mais froid ; il [illegible] quelque algarade. Je vis ces dames chuchoter, [illegible] et puis se lever tout à coup et sortir en [illegible]. L'une d'elles me demanda si je n'étais pas des leurs.

— Non pas, répondis-je, je n'ai point la peste et je n'ai peur ni de la donner ni de la prendre.

Elles firent signe à leurs esclaves ; quelques-uns les suivirent, d'autres restèrent, cependant sur quinze que nous étions nous nous trouvâmes sept, et pas d'autres femmes que moi. Madame d'Hérouville me parut pleine de sens et de mesure. Elle ne montra aucun ressentiment, elle ne parla même pas de ce qui venait d'arriver ; pourtant je remarquai qu'elle ne mangeait pas et qu'elle était fort pâle. Comme je lui en fis l'observation :

— Je mange fort peu, madame, répondit-elle, et ma santé [illegible] pas bonne. Je ne sors que pour faire plaisir à M. d'Hérouville ; s'il voulait me faire plaisir, il me laisserait chez moi.

— Lorsqu'on a l'honneur, madame, d'être l'époux d'une femme telle que vous, on est heureux et fier de la montrer à tout le monde.

Hélas ! le pauvre homme ! il la montra si bien, qu'il la perdit. Elle n'eut pas la force de supporter ces humiliations perpétuelles ; elle en prit un chagrin affreux et elle mourut. Ce fut une nouvelle dans toute la ville et chez les philosophes, dont elle était l'amie.

Ils écrivirent des oraisons funèbres, des éloges en vers et en prose. Le mari s'en entoura, ainsi que de ses portraits. Quant à moi qui n'étais ni philosophe ni bégueule, j'aurais conçu la vie de Lolotte d'une autre manière. Elle devait rester chez elle, y recevoir des hommes, et tous y auraient couru. Quelques femmes sans préjugés s'y seraient risquées, elles en auraient ensuite amené d'autres, et peu à peu le monde serait revenu, pourvu qu'elle n'eût pas l'air de courir après lui ; c'est la première condition pour l'attirer.

XIV

Un autre personnage dont je veux parler un peu, puisque je m'occupe de presque tous ceux qui ont marqué et que j'ai connus, c'est le cardinal de Bernis. Il tint assez de place dans le monde pour ne pas passer inaperçu. Voltaire me l'amena comme il sortait de Saint-Sulpice, où il avait mal réussi ; ce qui l'avait un peu dégoûté de son état et tourné vers la poésie.

Il était lié avec Gentil Bernard, lequel n'était pas gentil du tout, et qui donnait ce qu'il appelait *la fête des roses*, dont il faisait les honneurs avec une figure de croque-mort. Il ne se vit jamais rien de plus étrange. Ces fêtes avaient lieu dans un pavillon, je ne sais plus où, à la campagne, au mois de juin. Il y fourrait autant de roses qu'il en pouvait tenir, il en couvrait les cheveux des femmes, c'était un parfum à s'évanouir.

Ensuite il débitait froidement des fadeurs, comparait chacune de ces dames à une déesse, et puis on en restait là.

[illegible] Gentil Bernard était le maître et l'ami du sulpicien, [illegible] lui apprit à faire des bouquets à Chloris et il eut en lui un élève si distingué qu'on l'appela *la bouquetière du [illegible]*. Les profanes y joignirent même le nom de *Babet* ; [illegible] était celui d'une marchande de fleurs de ce temps-là.

Il débuta par solliciter Boyer, l'évêque de Mirepoix, chargé de la feuille des bénéfices. Celui-ci lui répondit par un refus, en ajoutant qu'il n'aurait jamais rien tant que lui, Boyer, serait en place.

— Monseigneur, j'attendrai, répondit très respectueusement de Bernis.

Le mot courut le [illegible] et resta.

Quant à l'abbé, il eut pour toutes ressources un canonicat [illegible] Brioude, et un petit bénéfice à Boulogne-sur-Mer ; le tout réuni lui donnait [illegible] quoi boire de l'eau claire.

En ce moment un ami commun le présenta à madame d'Étioles, dont le roi commençait à s'occuper beaucoup. Il fut invité à aller chez elle, à Étioles, et le futur ambassadeur, le futur cardinal, y arriva avec son petit paquet sous le bras, par le coche d'eau. Madame d'Étioles aimait l'esprit gai, l'esprit drôle, les flatteries, les petits vers ; il lui plut, et c'était l'essentiel avec une femme telle que celle-là.

Il devint le confident des amours du roi et de cette nouvelle favorite et se mit à merveille avec tous les deux.

Aussi, lorsque madame d'Étioles fut installée au château, une des premières choses qu'elle obtint, ce fut une pension de cent louis sur la cassette et un logement aux Tuileries pour son protégé. Elle fit meubler le logement à ses frais, ce qui rendit l'abbé le plus content du monde. Ensuite, comme il était bon gentilhomme, elle le fit passer de son petit chapitre de Brioude à celui de Lyon, qui ne fut plus pour lui une sinécure sans profit.

L'abbé de Bernis se trouva donc en bonne posture. Il était bien fait, son visage était fort distingué et son œil plein de finesse. Il entra à la cour sous les auspices de la divinité nouvelle, et il y fut tout de suite bien placé.

La princesse de Rohan était une des plus belles personnes de ce temps-là ; elle acceptait les hommages délicats, et l'abbé, qui se croyait en fonds pour lui plaire, eut l'audace d'y essayer. Il fallait avoir de lui-même une opinion bien hardie ; mais les femmes sont si bizarres ! Quant à moi, tous les abbés de l'univers, eussent-ils l'esprit de Voltaire et la beauté d'Apollon, ne me feraient pas lever le doigt en l'air pour leur faire signe. Je préférerais mourir comme les martyrs, brûlée de mille feux, que de les éteindre sous une mitre ou un bonnet carré. Chacun son goût.

La princesse de Rohan reçut, un matin, un fort beau bouquet avec des vers sur chaque fleur qui faisaient d'elle Vénus, Minerve, Flore, Hébé, cette défroque mythologique, dont certains poètes de ce temps ont fait un abus misérable. Les vers furent lus à tous les survenants, on les trouva délicieux, et l'abbé fut loué sur tous les tons de la gamme des courtisans. Madame de Rohan se rappela ces éloges, elle y songea ; l'amoureux prit à ses yeux une importance qu'il n'avait point. Elle lui permit de lui faire la cour ; c'était beaucoup déjà.

Que se passa-t-il ensuite ? Je ne sais. Par quels moyens arriva-t-il à la persuader, à lui inspirer un sentiment véritable qui alla jusqu'à la folie ? Je ne puis le dire. Ce qui est certain, c'est que, trois semaines après, il était son amant en titre et déclaré, qu'ils ne se quittaient plus, qu'elle le conduisait partout avec elle, sans aucun mystère et le front levé.

L'ambassade de Venise vint à vaquer. La princesse alla trouver le roi et la lui demanda pour l'abbé de Bernis ; madame de Pompadour arriva sur ces entrefaites ; c'était convenu entre elles. Louis XV fut si bien circonvenu, qu'il ne put dire non. Cependant, lorsqu'il se trouva seul avec sa maîtresse, il la plaisanta beaucoup et plaisanta madame de Rohan, à cause de leur goût pour ce *prestolet*.

— Ce sera un bel ambassadeur, sire, un ambassadeur à faire tourner la tête de toutes les femmes, et, à Venise, c'est de grande importance.

M. de Bernis avait eu, dans sa première jeunesse, une aventure fort grave dont il se tira à son honneur, ce qui n'était pas facile, et dont il se souvint lorsqu'il fut puissant, ce qui est plus rare encore. Il faut reprendre les choses de plus loin ; l'aventure est curieuse.

La duchesse de Bouillon était une de ces femmes qui ne peuvent être peintes que par le fameux vers :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Elle avait des amants par rage et ne s'en privait d'aucuns, quels qu'ils fussent. Elle ne leur demandait guère que la beauté et la force ; quant au reste, elle ne s'en inquiétait point, et les beautés morales des gens ne pouvaient entrer en ligne de compte dans leurs séductions.

Le plus bel esprit du monde, s'il n'était jeune et vigoureux, ne valait pas pour elle un goujat à larges épaules.

Le comte de Saxe avait dans ce genre une réputation colossale. La duchesse eut envie de savoir à quoi s'en tenir et le fit dire au comte, avec la facilité qu'elle mettait dans ses relations. M. le comte de Clermont avait été amoureux d'elle et réformé au bout de fort peu, pour *incapacité*, disait Pont-de-Veyle.

Les deux frères alors, d'Argental surtout, voyaient beaucoup les filles de théâtre et se mêlaient fort de leurs querelles. Ainsi les rivalités de la Lemaure et de la Pélissier les empêchaient de dormir ; les aventures de la Autier quittée et reprise par ses amants, et adorée du beau La Mothe-Houdancourt, que toutes les femmes s'arrachaient, les occupaient bien plus que les douleurs de madame de Pardere, abandonnée par M. le Premier, se rejetant sur

M. d'Alincourt, et, délaissée par celui-ci, reprenant alors un autre Lamothe, parfaitement laid et désagréable.

Ils avaient alors pour compagnons de plaisir un jeune M. de Bellegarde, l'abbé de Bernis qui s'échappait du séminaire, et un petit abbé Bouret que ce dernier qu'il traînait partout avec lui et qui était fort bon peintre. D'Argental l'appelait plaisamment le caissier de la compagnie, parce que, quand ils étaient à sec, il payait les filles, pour lui et pour les autres, en faisant leur portrait.

M. de Bellegarde eut aussi ses aventures. Il devint amoureux d'une dame dont j'ai oublié le nom et fit tout au monde pour lui plaire ; c'était un cadet de famille, n'ayant pas le sou et très désireux de parvenir. Elle l'écouta sans lui répondre, et, un beau jour, elle lui déclara que ces propos ne lui convenaient pas, qu'un homme tel que lui devait penser à autre chose qu'à cet amour qui court les rues.

— Partez, lui dit-elle, allez dans les pays étrangers chercher la fortune que vous ne trouvez pas dans le vôtre. Faites la guerre, arrivez à quelque beau commandement, et vous parviendrez ainsi au bonheur. Vous trouverez quelque femme qui vous épousera. On ne peut rien faire sans argent, votre famille ne vous en donnera pas ; voici dix mille écus, vous me les rendrez quand vous serez riche. Emportez tous mes vœux, mon amitié, mon estime, et comptez-moi comme sur la plus dévouée de vos servantes.

Il accepta le congé, les dix mille écus, et fit bien. Il s'en alla guerroyer en Pologne, fit des siennes et fut remarqué de tout le monde par sa hardiesse et par sa bonne mine. La fille de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, la sœur du comte de Saxe, en devint folle ; elle l'épousa et le poussa aux plus grands honneurs dans ces pays barbares. Il est mort ambassadeur extraordinaire du roi de Pologne, à Paris. On assure qu'il fait souche de grands seigneurs, et que ses descendants, s'ils continuent, tiendront une grande place. Ils se sont donnés à l'empire, d'Argental en parlait l'autre jour.

L'abbé de Bernis était donc des amis de celui-ci, comme les deux fils de madame de Fériol et l'abbé Bouret. D'Argental s'était épris de la Lecouvreur, maîtresse en titre du maréchal de Saxe, qui lui avait donné mille preuves d'attachement, telles que de vendre ses diamants pour lui acheter le duché de Courlande, et je ne sais quoi encore. Cela n'empêchait d'Argental et d'autres petits jeunes gens de tourbillonner, comme une nuée de mirmidons, autour d'elle. Les deux abbés en étaient.

Ce fut ainsi qu'ils apprirent les entreprises à la Putiphar, tentées par madame de Bouillon sur le jeune guerrier, qui on ne peut dire pourquoi, s'était montré cruel.

— Madame de Bouillon me fait l'honneur de croire que j'en suis la cause, disait la tragédienne ; mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus. Le comte de Saxe me fait des infidélités de tous les côtés ; je ne m'en tourmente point, je sais qu'il me reviendra. Je ne me serais pas plus inquiétée d'elle que des autres, et moins encore. Il n'aime pas ces sortes de femmes-là.

Excusez du peu, s'il vous plaît ! *Ces sortes de femmes-là !* une princesse de Lorraine, une duchesse de Bouillon ! Les princesses de théâtre sont d'une insolence ! Elles prennent leurs rôles et leurs amours au sérieux et traitent avec nous de puissance à puissance, bien heureuses quand elles daignent nous admettre sur le pied de l'égalité. On prétend qu'aujourd'hui elles sont plus insolentes encore. Le fait est que tout marche de travers dans la politique et la galanterie. Je remercie Dieu de m'en aller bientôt et de ne plus être jeune.

Ce n'est pas que je veuille par tout ce qui précède, exalter madame de Bouillon aux dépens de sa rivale. Je ne suis point injuste, et je déclare qu'en cette circonstance la comédienne eut le beau rôle. Madame de Bouillon était une fort vilaine femme, aux passions emportées, qui ne s'arrêtait à rien pour les satisfaire et pour se venger ; on ne le vit que trop dans cette occasion. C'était une vraie furie lorsqu'on attaquait ses amours. Je la rencontrais quelquefois ; entre autres chez la duchesse de Luynes. On ne l'aimait guère et on la recevait par bienséance. Je la fuyais ; elle me faisait peur.

La pauvre Lecouvreur, au contraire, était belle et bonne. Elle était superbe dans presque tous ses rôles. Elle valait mieux que la Clairon.

XV

Quelques mois se passèrent. La duchesse devenait plus passionnée à mesure que le comte de Saxe devenait plus féroce ; elle avait avec lui des explications dont il se tirait en se mourant de rire, et il venait conter tout cela chez sa maîtresse, où ces jeunes fous en plaisantaient à qui mieux mieux.

Je ne sais quelle billevesée avait commise l'abbé de Bernis ; il fut reçu froidement par ses compagnons et surtout par leurs infantes ; il n'avait plus d'argent, plus de crédit, il rentra au séminaire pour y faire pénitence, attendrir ses supérieurs et tâcher d'accrocher un bénéfice. L'abbé Bouret, son satellite, n'osa plus se montrer sans lui, et, comme il n'avait point de nom, point de protection, point d'autres amis que ses compagnons de plaisir, lorsque ceux-ci le délaissèrent, il se trouva fort abandonné et dans une misère complète. Il peignait de temps en temps quelque boulanger, pour avoir du pain, et quelque fruitière, pour avoir de quoi mettre dessus. Ses habits râpés ne lui permettaient pas de se présenter nulle part. Il végétait et regardait quelquefois la Seine d'un œil d'amour, pensant qu'il ne dormirait à l'aise que dans ses bras.

La duchesse, je lui en demande bien pardon, en outre qu'elle était un monstre, était de plus une sotte. Elle se mit dans une rage à passer les bornes et s'écria, après un dernier outrage à ses charmes étalés, qu'elle en aurait raison, que cette fille de théâtre ne triompherait pas davantage, et qu'elle s'en déferait bien.

La voilà qui, sans mystère, comme aux temps de la barbarie, envoie chercher deux coupe-jarrets et leur annonce sa résolution. Il lui faut le sang de cette créature.

— Mais, madame la duchesse, comment faire ? On n'assassine pas une personne comme celle-là sans que cela paraisse, et nous serons pendus.

— Je vous payerai ce que vous voudrez.

— Et si nous sommes pendus ?

— Vous ne le serez point ; je demanderai votre grâce.

— Par ma foi ! madame, vous n'auriez peut-être pas assez de votre crédit pour vous-même. Le Parlement ne plaisante pas. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

— Comment ?

— Le poison vaut bien mieux.

— Qui le versera ?

— Ce ne sera pas nous, nous n'entrons pas chez elle ; mais on pourrait essayer quelque moyen...

— Cherchez, et revenez me dire quand vous aurez trouvé.

— Il doit y avoir autour d'elle, ne fût-ce que dans ses cuisines, un être quelconque qui, pour de l'argent, consentira à faire notre besogne. Nous allons voir.

Ils s'informèrent. Les voleurs et les brigands ont le nez fin ; ils dénichèrent l'abbé Bouret, et le signalèrent à la duchesse ; elle leur répondit que c'était leur affaire, qu'ils n'avaient qu'à marcher sur cette voie.

L'abbé se promenait presque tous les jours aux Tuileries ; il y cherchait fortune, avec sa boîte à pastel, essayant s'il ne trouverait pas quelque honnête bourgeois ou quelque jolie fille qui consentît à se faire peindre. Cela arrivait quelquefois, mais rarement, et, profitant de sa misère, on le payait si bon marché, qu'il ne trouvait pas de l'eau à boire.

Un jour, il vit venir à lui deux hommes à figure sinistre. Il n'avait pas mangé depuis la veille, et il songeait très sérieusement à la rivière. Ces deux hommes s'approchèrent de lui et commencèrent la conversation sur le temps, sur ce qu'il faisait, sur les malheurs des pauvres gens, sur tout ce qui pouvait conduire à leur but, enfin.

— Vous nous semblez bien malheureux, dirent-ils, et peut-être auriez-vous envie de gagner une somme ronde.

— Ah ! si j'en ai envie !

— Que feriez-vous pour cela ?

— Tout ! demandez.

— Tout ? sans préjugés ?

— Qu'appelez-vous sans préjugés ?

— Vous ne nous comprenez pas !

— Non.

— Il faut donc s'expliquer. Vous connaissez la Lecouvreur ?

— Je l'ai connue, hélas !

— Vous pourriez vous vous présenter chez elle ?

— Elle est bonne fille ; elle se souviendra peut-être de m'avoir vu autrefois.

Et il fit un grand soupir.

— Elle s'en souviendrait d'ailleurs, on vous donnerait ce qu'il faut pour vous y présenter décemment.

— Que faudra-t-il lui dire ?

— Un garçon d'esprit comme vous n'est pas embarrassé pour causer avec une comédienne. Vous lui direz ce que vous voudrez. Seulement vous lui ferez manger des pastilles qu'on vous remettra.

— Quelles sont ces pastilles ?

— Peu vous importe. [illegible] d'elles vous sera [illegible].

— Ce n'est pas du poison ?

— Croyez-vous qu'on vous payerait mille écus [illegible] de [illegible] ?

— Mais, messieurs, ne comptez pas sur moi, je ne suis pas votre homme pour une pareille entreprise.

— Oui-da ! Vous êtes bien jeune, mon [illegible] si vous

supposez qu'on vous laisse aller avec un secret semblable. Vous [illegible] propre à [illegible] et vous en [illegible] mal [illegible], si vous n'acceptez pas. Vous ne serez [illegible]. C'est à prendre ou à laisser.

Le pauvre abbé tremblait [illegible] l'alternative était [illegible] il fallait choisir [illegible] ou la mort. [illegible] se tirer autrement lorsqu'il [illegible] en face les terribles [illegible].

— Eh bien, puisqu'il n'y a [illegible] de faire autrement, j'accepte. Donnez-moi vos [illegible].

— C'est bien. Souvenez-vous [illegible] que vous ne nous rapporterez pas [illegible] de vaines paroles. Vous n'auriez pas [illegible] d'avoir rempli votre mission, je vous [illegible] et, si vous parlez, vous ne parlerez pas [illegible] savez-vous.

Et voici [illegible] leur capture en plein jour [illegible] le moins du monde [illegible] de sa première femme de la duchesse [illegible] se rendre selon les conventions.

[illegible] approuva tout, remit [illegible] les pastilles et lui dit :

— [illegible] lorsqu'elle sera morte, rapportez [illegible] payera celles qui manqueront.

Il n'avait pas à craindre qu'il y goûtât ; mais s'il [illegible] un criminel imbécile, il devait jeter les pastilles [illegible] et rapporter la boîte vide en réclamant [illegible] cent mille livres. Tout cela n'avait pas de [illegible].

— Quand dois-je avoir accompli cette œuvre ? demanda l'abbé.

— D'ici à huit jours.

— Ce n'est pas assez, madame, je demande trois semaines. Je ne puis me présenter ainsi vêtu chez la Lecouvreur, on me jetterait à la porte.

— Trois, répliqua la duchesse en lui [illegible] une bourse. Habillez-vous et dépêchez-vous.

Le pauvre garçon [illegible] le plus [illegible] que [illegible] mais aussi on ne vit jamais une intrigue plus bêtement ourdie, et la duchesse devait avoir perdu la tête. L'abbé ne fut pas [illegible] il conserva [illegible] qui prohibaient [illegible] dans un [illegible] les arrhes données par la duchesse de Bouillon, et [illegible] son nom [illegible].

L'abbé [illegible] ses réflexions pouvait changer d'avis, pouvait [illegible] enfin.

Il [illegible] pas permis [illegible] plus mal prendre pour se perdre [illegible]. La duchesse semblait avoir juré [illegible] de tuer la Lecouvreur, mais de se faire jeter dans quelque cachot, soit par le roi, soit par sa famille, peut-être par tous les deux.

Bouret resta deux jours sans boire ni manger, ni dormir, [illegible] celle de se débarrasser de ce crime, [illegible] tremblant de peur d'en devenir victime à son tour. [illegible] dans sa résolution de consulter son ancien [illegible] qu'il voyait quelquefois, il alla le trouver et lui proposa une promenade dans la campagne [illegible] un de ces secrets trop grands pour [illegible] il [illegible] défense de [illegible] de voir personne [illegible] passées [illegible] ces [illegible] après six mois de pénitence. Cependant une course dans les champs tête à tête avec un abbé [illegible] que Bouret ne pouvait être taxée de distraction [illegible] en faire la demande ; elle lui fut accordée après maintes questions et des [illegible].

Les voilà partis. Bouret ne pouvait retenir sa curiosité et interrogeait toujours.

— Non, pas [illegible] ne sommes pas assez seuls. [illegible] dans la plaine des Sablons [illegible] sous un parapluie rouge — [illegible] — ils commencèrent la conversation.

[illegible] son aveu, son ami devint pâle comme un mort.

— Miséricorde, mon pauvre Bouret, tu ne vas pas [illegible] ! Mais que deviendras-tu ?

— [illegible] rien, et je te demande conseil.

— [illegible] Nous sommes des jeunes gens sans [illegible] des scélérats, et je suis [illegible] la bourse de la coquine pas plus que [illegible] pastilles.

— Aussi [illegible] l'autre, tu n'en doutes pas ! Seulement [illegible].

— Mon ami, [illegible] prévenir la Lecouvreur.

— Si je [illegible] ses laquais me prendront [illegible] et me jetteront à la porte.

— Aussi ce n'est pas [illegible] qu'il faut aller. Je ne puis [illegible] de cela [illegible] me trouve mal-heureusement, le moindre rapport avec un cotillon, et un cotillon de théâtre surtout me recule de dix ans si cela ne m'arrête pas tout à fait. Je ne puis que te donner des avis et ces avis, tu dois les suivre. Écris dès ce soir une lettre anonyme à la Lecouvreur, donne-lui rendez-vous au Luxembourg, auprès du cinquième arbre dans la grande allée.

— Elle n'y viendra pas.

— Elle y viendra. Ajoute que c'est pour une chose de la dernière conséquence pour elle, et qu'elle y vienne seule, ou accompagnée de son ami le plus sûr.

— Qui écrira cela ?

— Le premier gratte-papier dans son échoppe. Fais mettre l'adresse d'une autre main.

— Je la mettrai moi-même, d'une écriture contrefaite ; une indiscrétion peut me coûter le cou !

— As-tu remarqué si on te suivait ?

— Tu as bien vu que non.

— Ces gens-là sont donc bien niais ! si je me mêlais de crimes, je m'y prendrais mieux que cela. Rentrons, mes deux heures vont expirer. Fais ce que je dis et reviens me voir après l'entrevue.

Bouret se conforma en tout aux instructions de son ami ; la lettre fut écrite et envoyée par la poste. Lecouvreur la reçut en rentrant chez elle avec d'Argental et une comédienne nommée Lamothe. Ils tinrent conseil tous les trois. Lamothe était d'avis de ne pas aller au rendez-vous ; d'Argental, au contraire, trouvait la chose indispensable ; la curiosité aidant, ils se décidèrent à suivre cet avis. C'était justement l'heure, ils s'y rendirent tous les trois.

L'abbé les attendait, caché derrière son arbre, tremblant qu'on ne l'aperçût et tremblant aussi que la comédienne ne vînt pas ; quand elle arriva, il eut un éblouissement, il fut obligé de s'appuyer contre son arbre. En le reconnaissant, ils poussèrent tous une exclamation de surprise.

— L'abbé Bouret ! dit la comédienne. Il est dans la misère, le pauvre homme ! il a besoin de quelque secours, il faut lui en donner, d'Argental ; c'est un ancien ami.

D'Argental préparait déjà sa bourse ; quel ne fut pas son étonnement en voyant le prétendu pauvre s'avancer vers elle la main ouverte et pleine d'or ! Sa première pensée fut qu'il était fou.

— Ah ! mademoiselle, mademoiselle, dit-il, quelle joie de vous voir !

— Eh ! mon pauvre abbé, il fallait venir me trouver chez moi ; pourquoi ce mystère ? pourquoi ressemblez-vous à un mendiant, tandis que vous avez des lingots en votre possession ?

— Mademoiselle, je ne toucherai pas à cet or abominable ; il me brûle les doigts ! on me l'a donné pour vous empoisonner.

— Moi ! et qui cela ?

— La duchesse de Bouillon.

— Ah ! la misérable ! Elle ne peut me pardonner Phèdre.

J'ai oublié de vous raconter que quelque temps auparavant, au plus fort de leur querelle, il y avait eu, à la Comédie-Française, un petit scandale. Lecouvreur jouait Phèdre, madame de Bouillon était dans sa loge sur le théâtre. Lorsque la tragédienne dit ces vers :

> . . . . . . Je sais mes perfidies,
> Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
> Qui, goûtant dans le crime une profonde paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Lecouvreur se tourna vers madame de Bouillon et la regarda fixement.

Toute la salle s'en aperçut.

La duchesse furieuse voulut la faire mettre au fort l'Évêque ; on arrangea la chose, mais elle en conserva un ressentiment égal à ses jalousies, et peut-être cette circonstance la décida-t-elle au crime.

L'abbé raconta en détail ce qui s'était passé, montra les pastilles et la bourse comme pièces à conviction, et jura ses grands dieux qu'il aimait mieux mourir de faim, qu'il aimait mieux recevoir un coup de couteau que de garder le silence sur une pareille infamie.

Les autres restaient confondus.

— Cette femme est folle ! dit Lamothe ; il faut la faire enfermer.

— Sérieusement, d'Argental, que faire ?

— Une seule chose pour vous sauver tous les deux : conduire immédiatement l'abbé chez le lieutenant de police.

— Il a raison ; l'abbé, suivez-moi, je vous y mène.

— Mademoiselle, c'est ma vie que vous me demandez là. Je vais me faire des ennemis trop puissants pour que moi [illegible] je puisse leur résister. Mais vous croyez sauver [illegible] votre existence menacée, je n'hésite pas, je vous suis.

— Vous vous trompez, l'abbé ; la protection s'étendra sur vous, on n'osera rien vous faire.

— Allons, allons, mademoiselle, et que Dieu vous entende !

Ils montèrent dans le carrosse de Phèdre et allèrent chez M. Hénault, qui les reçut au seul nom de la belle actrice. On lui raconta de nouveau les faits, et il les écouta tout pâle et presque atterré.

— Donnez les pastilles, l'abbé.

— Les voilà, monsieur, et voilà aussi cette bourse ; jetez-la aux pauvres.

— Je le veux bien, et je commence par vous ; vous me semblez en avoir besoin plus que personne.

— Oh ! non, monsieur, je n'y toucherais pas quand il s'agirait de ma vie.

On fit venir un malheureux chien, qui n'en pouvait mais ; on lui donna une des pastilles, il tourna sur lui-même et mourut un quart d'heure après.

— Ah ! voilà ce qui m'attendait ! s'écria la comédienne près de perdre connaisance ; c'est horrible !

— Laquelle des deux dames de Bouillon vous a donné cette commission, l'abbé ?

— C'est la duchesse, monsieur.

— Cela ne m'étonne point.

La princesse de Bouillon était une fille du grand Sobiesky, une belle-sœur du prince Charles-Édouard Stuart, incapable de cette abomination-là.

— Et maintenant, l'abbé, soutiendriez-vous cette accusation ?

— Devant toute la terre, devant la duchesse elle-même. Quant à ses deux envoyés, je vous ai donné leur signalement, et si on les retrouve, je les reconnaîtrai bien.

— Je vais instruire le roi et Son Éminence de tout ceci, et, [illegible], on veillera sur vous, mademoiselle, et sur vous aussi, l'abbé ; n'ayez pas d'inquiétudes. Je saurai où vous reprendre, si j'ai besoin de vous.

Il les renvoya. La Lecouvreur n'appela plus Bouret que son sauveur et déclara qu'elle ne l'abandonnerait jamais. Elle le logea dans sa maison, à un petit entresol, où rien ne lui manquait, et où l'abbé de Bernis alla plusieurs fois le voir en cachette. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'il ne fut ni recherché ni inquiété par personne ; la duchesse de Bouillon sembla avoir oublié en même temps ses projets et l'instrument qu'elle avait choisi. S'il n'y eut pas eu des indiscrets, tout en fût resté là. On ne sait comment la chose se répandit et devint publique plusieurs mois après.

Lorsque le lieutenant de police avait dénoncé la chose au cardinal, celui-ci s'était mis dans une terrible colère et avait annoncé qu'il ferait poursuivre la duchesse selon toute la rigueur des lois. Les amis des Bouillons, leurs parents, le supplièrent de n'en rien faire, de ne pas ébruiter un événement si contraire au respect que les classes inférieures commençaient déjà à perdre vis-à-vis de la noblesse. Ils le tourmentèrent tant qu'ils obtinrent son silence ; mais, lorsque l'histoire se répandit, il envoya chercher le prince de Bouillon et lui déclara que, si la duchesse ne se lavait pas de l'accusation, il serait obligé de la faire arrêter.

Celui-ci eut la triste commission de prévenir son frère, et le duc alla avec lui chez sa femme, qui, après maintes réprimandes et corrections, fut sommée de démentir le fait, sous peine d'être abandonnée par les siens et jetée dans quelque couvent de dure observance, d'où elle ne sortirait plus, pour l'honneur de leur nom.

La duchesse se récria, prétendit qu'elle n'était pas coupable, et demanda une lettre de cachet contre Bouret, afin qu'il prouvât son accusation, contre laquelle elle se récriait de toutes ses forces.

Le pauvre abbé fut mis en prison ; il ne fit aucune difficulté de s'y rendre, et jura qu'il n'en sortirait pas avec sa courte honte.

Le duc et le prince de Bouillon vinrent l'y trouver, et voulurent commencer un entretien de conciliation.

— Je n'entendrai rien, dit-il, que de la bouche de madame la duchesse, et en votre présence, messeigneurs.

On lui représenta que la duchesse ne pouvait venir le voir et qu'il fallait renoncer à cette espérance.

— Comme il vous plaira, messieurs ; mais alors je ne répondrai plus qu'à mes juges, et tous les tourments du monde ne me feront pas parler à d'autres qu'eux.

Il fallut en passer par là et aller chercher la duchesse. Malgré *son front qui ne rougit jamais*, elle ne sut quelle contenance tenir, et se troubla. L'abbé ne se troubla pas, lui, et la regarda bien en face.

— Eh bien, madame la duchesse, qu'avez-vous que je dise maintenant ?

— Vous direz tout ce que vous voudrez, monsieur, répliqua-t-elle en se remettant un peu ; mais vous ne me mêlerez point dans vos propos, s'il vous plaît, et [illegible] vous tairez sur ce qui me concerne, autrement vous [illegible] vous en repentir.

L'abbé ne perdit point courage, au contraire, et, comme elle lui faisait d'autres menaces, il raconta [illegible] son mari et son beau-frère tout ce qui s'était passé [illegible] eux, ajoutant qu'il le répéterait devant [illegible] entière et qu'il lui importait peu de se faire des ennemis si dangereux qu'ils pouvaient être, pourvu qu'il fît connaître la vérité. MM. de Bouillon se consultèrent du regard ; l'aîné ne pouvait parler, tant il était atterré ; son frère le fit pour lui et offrit à l'abbé Bouret tout ce qu'il voudrait pour une rétractation.

— Je ne veux rien.

— Mais une fortune, l'abbé, une fortune. Nous sommes assez riches pour faire la vôtre.

— Quoi ! dire au monde entier que je [illegible] faussaire, un calomniateur ? Non, jamais ! cela est impossible, mon père me maudirait !

— Vous pouvez donner des excuses plausibles et point déshonorantes : un amour pour la demoiselle Lecouvreur, qui vous a engagé à forger ce conte, afin de vous présenter comme son sauveur et de vous faire aimer d'elle.

— Non.

— Alors soutenez que vous étiez fou.

— Pas davantage.

— Choisissez votre fortune ou la Bastille pour l'éternité.

— Monseigneur, vous êtes un bien grand seigneur, mais j'ai des amis qui ne me laisseront pas pourrir ici. Le roi est juste et bon, il les entendra.

Ils eurent beau dire, beau faire, il fut inflexible.

— Vous avez entendu, madame ; vous m'avez entendu, continua-t-il pour terminer. Vous savez aussi bien que moi qu'elle est coupable et que je suis innocent ; punissez-la à votre fantaisie, cela ne me regarde nullement ; mais ne me punissez pas, moi. Si vous me faites relâcher, je vais vous jurer sur le Christ de quitter Paris, de retourner dans ma province et de ne jamais prononcer un mot relatif à cette affaire, pas même le nom de madame la duchesse. Le voulez-vous ?

Ils ne lui répondirent point, et leur projet était bien certainement de le tenir enfermé jusqu'à sa mort ; mais la Lecouvreur veillait. Ne le voyant pas revenir, elle écrivit à son père d'arriver, et qu'ils iraient ensemble assiéger toutes les portes pour lui faire ouvrir celles de la Bastille.

Le bonhomme vint. Le cardinal se piquait de sévérité contre les grands : on le savait. Bouret père alla droit à lui et lui demanda tout haut justice, à la sortie de la messe du roi, dans la galerie, devant tous ceux qui voulurent l'entendre.

Le coup était hardi, il réussit pleinement. Le même jour, l'Éminence fit dire à MM. de Bouillon que, s'ils ne comptaient pas donner suite au procès, il fallait faire relâcher le quidam, parce qu'on ne pouvait le garder plus longtemps sans cela.

Donner suite au procès, ils n'avaient garde ! l'opinion publique, celle des grands comme des petits, leur était contraire. D'ailleurs, la résolution si bien arrêtée de l'abbé ne leur promettait pas pierres mêlées [illegible] tout, et il fallut bien permettre qu'on lui rendît la liberté.

Madame de Bouillon avait son arrière-pensée ; elle savait où trouver ses petits assassins, elle comptait bien en faire usage pour imposer silence à ce malheureux. Pendant deux mois que son père resta à Paris, personne ne lui dit rien ; mais il commit la faute de ne pas s'en aller avec lui, et quinze jours après il disparut sans qu'il fût possible de le retrouver, malgré toutes les recherches.

XVI

Mademoiselle Lecouvreur en fut [illegible] et le comte de Saxe aussi. Celui-ci ne se gênait pas pour traiter [illegible] la duchesse [illegible]. Il [illegible] ce que MM. de Bouillon [illegible] espérant [illegible], et cela se [illegible] quelque chose à [illegible] pour les [illegible] et les [illegible] de M. [illegible].

Le temps se passait, on ne retrouvait pas Bouret. Lecouvreur se tenait sur ses gardes [illegible] que, tôt ou tard, la tentative se renouvellerait [illegible] elle se tromperait cependant [illegible] pour qu'on s'y [illegible] de nouveau [illegible] et madame de Bouillon avait été prévenue par [illegible] son beau-frère que, si elle recommençait, cela ne se passerait point ainsi et qu'ils feraient d'elle une justice sommaire pour épargner à leur nom celle du bourreau.

La duchesse, que [illegible], n'en fut pas moins [illegible] partout [illegible] des plaisanteries sur l'aventure [illegible] plaisante de [illegible] en France. On appela certaines [illegible] *à la Bouillon* [illegible] des petits [illegible] qui [illegible] la langue [illegible] toutes *jetés à la Bouillon*.

Et lorsque le lieutenant de police fit appeler les marchands pour les gourmander là-dessus, ils répondirent, avec beaucoup de respect et d'innocence, que madame la duchesse étant fort à la mode, ils avaient [illegible] que son nom porterait bonheur à leur industrie. Que faire à cela ?

Quelques mois après, Lecouvreur [illegible] Roxane ; elle y était fort belle. Madame de [illegible], dans sa loge sur le théâtre, applaudit avec [illegible]. A la fin, pendant la petite pièce, l'actrice [illegible] sa rivale avouée lui envoya dire qu'elle désirait [illegible] et la complimenter.

— Qu'est-ce que cela [illegible] Roxane. La loge de madame la duchesse [illegible] son pesant d'arsenic, comme la chambre de la Voisin.

— N'y allez pas [illegible] le comte de Saxe, qui était présent.

— Présentez mes [illegible] humbles respects à madame la duchesse, reprit [illegible] et priez-la d'agréer mes excuses ; je ne suis pas [illegible] et je ne puis me présenter ainsi.

L'envoyé [illegible] avec ces paroles, honnête refus. Madame de Bouillon ne se tint pas pour battue. Arriva un second ambassadeur chargé d'annoncer que madame la duchesse recevrait Lecouvreur dans son négligé et ne voulait pas qu'elle fît de toilette.

Nouvel embarras ; on s'en tira encore.

— Remerciez, je vous prie, madame la duchesse, et veuillez lui dire que, si elle est assez indulgente pour me pardonner de venir ainsi près d'elle, le public ne me le pardonnerait pas. Pour lui obéir, cependant, j'aurai l'honneur de me trouver sur son passage et de la saluer lorsqu'elle partira.

Bien qu'elle ne pût s'expliquer cette fantaisie, la comédienne se rendit à la place convenue et attendit cette ennemie superbe, qui avait voulu la tuer. Cette entrevue était curieuse. Les amis de Lecouvreur se tenaient un peu en arrière, tout disposés à la secourir, si c'était nécessaire. D'Argental y était avec le comte de Saxe et bien d'autres.

— Ah ! mon cœur ! que je vous félicite ! dit la duchesse s'avançant d'un air tout aimable ; vous avez été sublime, on ne peut rien voir de plus beau. Comme vous exprimez bien la jalousie !

— C'est une vilaine passion, madame, et qui mène souvent plus loin qu'on ne veut, répliqua Adrienne d'un air enjoué ; convenez-en, comme j'en conviens moi-même, après avoir fait tout à l'heure étrangler Atalide.

Le trait porta certainement ; la duchesse n'en laissa rien voir toutefois et son visage n'en fut pas moins ouvert.

— Vous êtes la première dans votre genre, mademoiselle ; on n'a jamais exprimé aussi bien la passion. Continuez, pour nos plaisirs et pour votre gloire, et comptez sur ma protection.

Elle passa ; il ne fut plus question de rien entre elles. Toutes les fois que Lecouvreur jouait, madame de Bouillon prenait sa loge et s'affichait en applaudissant. D'Argental nous racontait qu'on en riait fort chez l'actrice et qu'on ne l'appelait que l'officière de Satan, à cause des pastilles qu'elle avait préparées à l'intention du diable.

A quelque temps de là, Adrienne devait jouer Jocaste dans l'*Œdipe* de Voltaire. D'Argental et Pont-de-Veyle vinrent me demander si j'y voulais aller avec eux, madame de Parabère et mademoiselle Aïssé. J'y consentis, bien entendu ; j'aime fort la comédie.

C'est un rôle long et difficile que celui de Jocaste. D'Argental nous affirma, en entrant, qu'il venait de quitter Lecouvreur sur le théâtre, qu'elle avait été un peu incommodée le matin, mais qu'elle se sentait en force et en verve, et que nous en serions contentes.

En effet, elle débuta à merveille, elle eut des accents magnifiques, elle fut très applaudie ; madame de Bouillon, toujours à son poste, et applaudissant plus que personne.

Vers le milieu du second acte, elle commença à faiblir. Elle pâlissait de temps en temps, ses traits se contractaient.

— Ah ! dis-je à madame de Parabère, elle a l'air de souffrir.

— C'est vrai, elle me fait grande pitié, continua mademoiselle Aïssé.

A mesure qu'on approchait de la fin, le mal paraissait augmenter ; nous envoyâmes d'Argental aux nouvelles. Il ne revint plus.

— [illegible] elle est malade, dit Pont-de-Veyle quand la pièce fut finie.

Quel ne fut pas notre étonnement quand nous la vîmes reparaître dans la petite pièce, *le Florentin*, où elle fut charmante, [illegible] vive, spirituelle, comme une fille heureuse et bien portante ; cela nous rassura tout à fait.

Il faut savoir que Lecouvreur était une héroïne dans Paris depuis sa lutte avec madame de Bouillon et que tout le monde s'intéressait à elle.

D'Argental nous fit dire de ne pas l'attendre ; son amie avait été prise pendant la comédie d'une dysenterie épouvantable ; elle rendait le sang pur, elle n'en pouvait plus ; mais elle avait voulu reparaître dans la petite pièce, pour qu'on ne dît pas, comme l'autre fois, qu'elle était empoisonnée.

— Maintenant, ajouta le laquais de d'Argental, elle est comme morte tant elle est épuisée et monsieur l'a reconduite chez elle, avec M. le comte de Saxe et M. de Voltaire ; ils y passeront probablement la nuit, et elle ne sera peut-être pas en vie demain matin.

Dès que l'on sut cette nouvelle, le mot poison fut dans toutes les bouches. On envoyait de tous les côtés à la porte de l'actrice favorite savoir de ses nouvelles, madame de Bouillon plus souvent que les autres. A la fin, ses valets refusèrent d'y aller ; la foule les voulait assommer sans rémission, et leur maîtresse fut obligée de se tenir cachée ; sans quoi, on lui eût fait un mauvais parti. Elle est restée longtemps sans reparaître à la comédie, elle eût été chassée.

La Lecouvreur eut des convulsions, ce qui n'arrive point d'ordinaire dans cette maladie-là. Ensuite elle alla mieux, et on la crut sauvée. D'Argental vint nous le dire en hâte et tout joyeux.

— La chère créature a fait son testament, il y a quatre mois, s'attendant à ce qui lui est arrivé. Je suis son exécuteur testamentaire, et, si Dieu nous l'avait enlevée, j'aurais passé le qu'en dira-t-on, j'aurais accepté.

— Vous auriez bien fait, monsieur ; les volontés des morts sont sacrées. A-t-elle été empoisonnée, enfin ?

— Les médecins assurent que non, Sylva et Bierac sont d'accord. Sylva, je m'en défie un peu, il est courtisan ; mais Bierac, vous connaissez sa franchise, il prétend que tout est dans son mal.

— On répand qu'elle a été empoisonnée dans un lavement, avant d'entrer en scène.

— Cela est faux ; quant au reste, Dieu seul le sait. Le comte de Saxe faisait pitié ; il ne l'a pas quittée d'un seul instant ; Voltaire et moi non plus, et je retourne auprès d'elle. La voilà sauvée, Dieu merci ! sans cela, je ne sais ce que nous aurions fait du comte.

Elle n'était pas sauvée du tout ! elle mourut le même soir, au moment où on s'y attendait le moins ; elle s'éteignit comme une chandelle, si bien qu'ils crurent qu'elle dormait et ne s'en aperçurent point. Elle avait la tête sur l'épaule de Voltaire. Son amant lui toucha la main et la trouva glacée ; il poussa un cri affreux.

— Elle est morte ! elle est morte !

Il fallut l'arracher de ce corps, et il fut plus de six semaines comme un fou.

On ouvrit cette belle fille, on lui trouva les entrailles gangrenées. Voltaire était présent. Il assure et jure dans toutes les langues qu'elle n'a pas été empoisonnée, que ce sont des calomnies, et que la maison de Bouillon était prête à le soutenir. On ne le lui demanda pas ; mais la duchesse s'abstint prudemment de paraître, et elle fit bien.

D'Argental fut, ainsi qu'il me l'avait annoncé, l'exécuteur testamentaire ; il distribua les legs, et eut pour son compte une magnifique *Melpomène* antique que je ne sais quel Anglais avait rapporté des fouilles d'Athènes, et qui était un morceau capital.

Tout en resta là. L'abbé de Bernis, je l'ai dit, était alors au séminaire, et presque enfant ; ses écoles buissonnières l'avaient conduit chez les prêtresses de Vénus, jusqu'à ce qu'on le renfermât de nouveau, et enfin il sortit, comme on l'a vu, abbé crotté et faiseur de petits vers.

On n'avait plus entendu parler de Bouret. L'abbé de Bernis en conservait le souvenir, et, dès qu'il fut puissant, il se mit en quête de ce jeune homme. Madame de Bouillon était morte, on ne songeait plus à tout cela. Ce malheureux avait-il été assassiné ? Avait-il fini en prison ? L'abbé raconta l'histoire au roi et à madame de Pompadour ; il les intéressa, et l'ordre fut donné de chercher Bouret dans toutes les prisons de France.

On commença par la Bastille, comme la plus rapprochée, et l'on trouva, dans l'une des chambres de la tour la plus sombre, un homme devenu *numéro*, qui était là depuis près de vingt ans, et dont le signalement, l'époque de l'incarcération, répondaient tout à fait à ceux de l'abbé Bouret ; seulement, ce n'était pas ce nom là.

On alla l'interroger, ce que l'on n'avait jamais fait ; il était oublié et personne ne voulait entendre les réclamations qu'il faisait. A la première question, on lui demanda qui il était.

— L'abbé Bouret, le pauvre abbé Bouret, le plus innocent des hommes, et condamné sans avoir été entendu !

On lui fit raconter son histoire. L'identité fut reconnue ; on prit des renseignements et on découvrit que la lettre de cachet avait été donnée sous un autre nom, et le pauvre abbé appréhendé au corps et jeté dans cette prison. Cependant l'ordre était de le ménager, de ne le point tourmenter, de lui accorder ce qui lui était nécessaire. On le mit dans une chambre, et non pas dans un cachot ; on lui porta

une bonne nourriture, on lui permit de lire et de prendre des livres dans la bibliothèque, à la condition qu'il montrerait tout ce qu'il écrirait et que les livres demandés passeraient sous les yeux du gouverneur.

Excepté la liberté, il avait tout; il ne causait avec qui que ce soit. Le pauvre homme demandait à chaque instant qu'on l'interrogeât, qu'on ne le laissât pas mourir là sans lui dire pourquoi. On ne l'écoutait point: il était recommandé pour le secret et passé à l'état de tradition.

On rendit compte au roi et à madame de Pompadour de

Bouret leva la tête, et, malgré les vingt années et la soutane rouge, il reconnut l'abbé de Bernis.

— Miséricorde! s'écria-t-il laissant tomber son chapeau.

— C'est moi-même, mon ami [illegible] Dieu! c'est moi qui t'ai déniché dans ton trou. Nous ne nous quitterons plus. Je t'emmènerai à Venise, où je vais en ambassade, et, auparavant, je te présenterai à Sa Majesté, qui ne se doutait guère de l'injustice commise en son nom.

— Tu me protégeras contre la Bouillon?... Ah! pardon, Votre Eminence, pardon...



Panard, dans un cabaret de la barrière du Maine, tenait ses états.

cet interrogatoire; ils le contèrent à l'abbé de Bernis, qui reconnut son ancien ami et conjura qu'on le rendît libre.

Le roi en donna l'ordre sur-le-champ. L'abbé Bouret fut élargi, on le mit hors de la Bastille; en se trouvant à la porte, il resta stupéfié, ne sachant ce qu'il allait devenir. Sa surprise fut extrême en apercevant le carrosse d'un prince de l'Eglise, dont le marchepied était baissé, et un laquais qui s'approcha de lui, chapeau bas, lui demandant respectueusement s'il voulait prendre la peine de monter, que Son Eminence l'attendait.

— Moi? répondit Bouret. Ce n'est pas moi... Vous vous trompez.

— Pardon, monsieur l'abbé, Son Eminence vous attend, je vous assure; voyez-la qui vous fait signe et qui s'impatiente.

L'abbé s'en alla, traînant ses pieds, [illegible], se confondant en révérences, jusqu'auprès du splendide carrosse.

— Eh! arrive donc, l'abbé! on a bien de la peine à t'avoir; tu courais plus vite autrefois, dans la plaine des Sablons, lorsque tu croyais les assassins à tes trousses.

— Nous sommes de bons amis, de vieux amis, Bouret, et pas d'*éminence* quand nous serons seuls.

Il le prit avec lui, et il l'a encore.

C'est certainement un beau trait de l'abbé de Bernis, et j'ai voulu le citer, afin de le faire bien connaître.

XVII

Un des amis [illegible] de l'abbé de Bernis, [illegible] on ne s'est pas [illegible] une [illegible] Pylade Gallet [illegible] Paris.

Gallet était [illegible] se

passait à boire et à [illegible] à faire des jeux de mots et de [illegible].

Il [illegible] son tait pas plus de la [illegible] une bouteille [illegible] presque à l'agonie, il [illegible] et de plai[illegible].

Le vicaire ayant été lui donner [illegible]

— Vous venez me graisser [illegible] c'est inutile, [illegible] je m'en vais [illegible].

Il composait en même [illegible] vers, que tout le monde [illegible] à cette époque [illegible] *de plusieurs autres*

> De ces [illegible] content
> de vous [illegible] autant
> Et [illegible] d'apôtres,
> Mais [illegible] instant
> Où [illegible] m'attend
> A [illegible] plusieurs autres

Et [illegible] un quart d'heure après avoir écrit le dernier [illegible], en riant au nez de la camarde.

[illegible] le vieux vicomte de Celles tout près de [illegible] voir une heure auparavant, ainsi [illegible]. C'était un galantin et un diseur [illegible]. Il avait l'air d'un fantôme dans son lit, je [illegible] qu'il n'en reviendrait pas, mais je voulus lui [illegible]

— [illegible], monsieur, ce ne sera rien, que cela, vous prendrez le dessus.

— [illegible] que le dessous soit joli

[illegible] ses dernières paroles.

Quant à Panard, c'était autre chose encore ; il ne songeait absolument à rien en ce monde. Le passé, l'avenir, la nourriture, le logement, tout cela ne l'occupait point.

— Cela regarde mes amis, disait-il.

[illegible] ses amis s'en chargeaient.

[illegible] au temps où il avait *le Mercure*, lorsqu'il lui fallait quelques vers, il allait trouver Panard [illegible] en demander.

[illegible]

[illegible] composés au cabaret et [illegible] de vin. Comme on lui [illegible] répondait :

— [illegible] du génie.

[illegible] ses chansons sont charmantes. Toutes [illegible] table et il les oubliait ensuite, on [illegible]

Après avoir perdu son ami Gallet, il fut très longtemps [illegible] et lorsqu'on lui parlait de sa douleur [illegible]

[illegible]

— [illegible] toute ma vie [illegible] cabaret [illegible] ensemble [illegible] plus avec [illegible] sais plus que [illegible]

[illegible] en larmes.

[illegible]

[illegible] Panard chez [illegible] souper en le trom[illegible] pour le plaisir de l'entendre. Cette pauvre ma[illegible] [illegible] de sa faveur [illegible] le roi qu'elle [illegible] à Panard et qu'elle [illegible] de savoir [illegible] Rien qu'au nom de la comtesse [illegible] les belles manières [illegible]

[illegible] de Vintimille [illegible]

[illegible]

[illegible]

— Ici près, mordieu ! Buvons un verre de vin, nous irons ensuite.

— C'est que... j'ai là ma cousine, qui n'est venue que pour une chose. Ce n'est pas notre quartier, nous cherchons quelqu'un.

— Qui cela ? Je connais tout le monde ici.

— C'est Panard, le chansonnier Panard.

— Je vais vous mener auprès de lui ; c'est mon meilleur ami, nous buvons tous les jours ensemble, le brave homme !

Il les prit par la main et les conduisit à l'autre bout de la salle. Panard buvait et chantait. Le faubourien lui cria :

— Panard, on te demande.

— Qui cela ?

— Ces dames et ces seigneurs, ajouta l'autre avec emphase, et ne croyant pas si bien dire.

— Que me veulent-ils ?

— Monsieur Panard, dit madame de Mailly, qui s'avança, nous avons lu vos chansons, nous les avons chantées, et nous venons de Versailles exprès pour vous voir et dîner avec vous.

— Vrai ?

— Oui, bien vrai.

— Vous n'êtes pas dégoûtées, mes petites, et vous vous y connaissez. Et vous voulez que nous dînions, quand cela ? où cela ?

— Aujourd'hui même, où vous voudrez.

— Ici donc. Laissez-moi faire, il y a un vin digne de la cave du roi. Vous payerez ?

— Cela va sans dire.

— Et vous ne serez pas regardants, cela va sans dire encore. Vous en aurez pour votre argent, soyez tranquilles.

Les voilà partis, à la suite de Panard, qui les mène dans une espèce de cabinet, ouvrant sur un jardin agréable. Là se trouvent des escabeaux boiteux, une table percée, le tout taché raisonnablement du vin du cru, c'est-à-dire du vin fabriqué par ces honnêtes gens, avec des cerises et mille ingrédients. L'odeur était à ne pas soutenir. Madame de Mailly fit bonne contenance, mais madame de Vintimille passa dans le jardin, elle n'y tenait plus.

M. de Richelieu tremblait de se laisser aller à la même faiblesse, il proposa de dîner à l'air, ce qui fut accepté par acclamations. Le bonhomme était là comme chez lui, tous les gens le connaissaient ; il commanda le festin en habitué du logis, et les vins en commensal de la cave. L'introducteur était de la fête, bien entendu.

Panard fut charmant, il but à faire honte à un gendarme, il improvisa des couplets, des madrigaux, il répéta ses refrains que le cabaret tout entier reprit en chœur. [illegible] un vacarme dont ces dames furent enchantées, et qu'elles eussent volontiers préféré aux soupers de la cour. [illegible] de ces parties-là, je déteste ces sortes de plaisirs et je n'aime que l'esprit délicat.

La gageure fut gagnée. Le roi la paya galamment et [illegible] M. de Richelieu était l'homme du monde le plus propre à ces escapades. Après lui, ou plutôt en même temps que lui, madame sa fille les a continuées. On a raconté [illegible] bien des choses qui ne sont pas vraies, peut-être. Ce que je sais de vrai, c'est son amour pour le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, le plus aimable et le plus beau seigneur de la cour. Cet amour eut une triste fin, le comte fut tué à [illegible]. Madame d'Egmont ne s'en consola point et on n'a pu lui donner depuis lors aucune galanterie [illegible].

Je ne m'amuserai pas à vous parler du maréchal de Richelieu en détail, il n'est pas [illegible] de ce temps-ci qui ne soit plein de ses faits et gestes. Il a été [illegible] ans [illegible] partout [illegible] comme tout le [illegible]

[illegible]

Fontenelle avait beaucoup d'esprit, et du meilleur. Sa philosophie ne ressemblait point à celle de nos chefs philosophes de profession : il blâmait peu et voulait la perfection des autres, à la condition qu'elle ne coûterait pas trop à obtenir.

S'il ne se faisait pas grand'chose pour ses amis, il ne faisait rien contre eux ; c'est déjà beaucoup par le temps qui court. La fameuse histoire des asperges dont on a tant parlé, est parfaitement vraie. Il l'expliquait en soutenant qu'il ne croyait pas la maladie si grave ; je ne sais trop si c'est une excuse.

Il était à dîner chez lui avec un de ses amis, aussi gourmand que lui, ce qui n'était pas peu dire ; car Fontenelle était un des gourmands les plus érudits que j'aie connus : nous avons souvent discuté ensemble des menus de dîner. C'était dans la primeur des asperges, on en avait difficilement, et les deux convives devaient s'en régaler à leur aise. Il existait entre eux une petite distinction de goût : Fontenelle voulait les asperges à la sauce, l'ami les voulait à l'huile. Pour se mettre d'accord, on convint d'en accommoder la moitié d'une façon et la moitié de l'autre.

Au moment de se mettre à table, l'ami de Fontenelle (notez que je sais son nom, je ne sais que cela, je l'ai au bout de la langue), enfin cet ami de Fontenelle devient rouge, puis pâle, puis jaune, et tombe comme un plomb ; on s'empresse, on s'écrie, on appelle du secours, on assure qu'il est mort, qu'il n'en reviendra pas ; pendant ce temps, Fontenelle se précipite à la cuisine et dit à sa cuisinière :

— Toutes les asperges à la sauce !

Voilà tout ce qu'il vit dans cet événement, dont il devait être si frappé.

Fontenelle eut cependant des amours très sérieuses et que peu de gens connaissent ; c'est presque un roman, auquel j'ai été mêlée, bien des années après qu'il fut fini. J'ai connu sa fille, religieuse à Chaillot, dans le même couvent que celle de madame la duchesse de Berry et de M. de Riom. Elles se chérissaient et ne se quittaient pas. La fille de Fontenelle, mademoiselle de S***, avait dix ans de plus que l'autre, et cependant celle-ci la protégeait : on en avait grand soin. M. le duc d'Orléans lui avait assuré une assez bonne dot à la condition qu'elle serait simple religieuse et qu'on ne la mettrait jamais de rien. C'était une belle personne, alors que je la vis, très fière de sa naissance, pas du tout pieuse, et qui enrageait d'être renfermée. Avant d'en venir à elle et à cette anecdote intéressante, finissons-en avec Fontenelle et ses amours, dont on ne l'aurait pas cru capable.

La marquise de S*** était une belle femme, romanesque, folle, habitant la province, un beau château où elle demeurait seule avec son mari, excessivement jaloux. Elle lisait tout ce qui s'imprimait d'un bout de l'année à l'autre et particulièrement les ouvrages de Fontenelle, encore jeune à cette époque et qui semblait l'être beaucoup plus encore.

Cette femme laisse travailler sa tête, elle se monte le cerveau ; et la voilà amoureuse de Fontenelle, qu'elle n'avait jamais vu. Il faut bien habiter seule la campagne pour avoir de ces imaginations-là !

Elle ne trouva rien de mieux à faire que de lui écrire sans signer en le suppliant de répondre : elle lui donna l'adresse de sa nourrice dont elle était sûre. Il répondit en homme de la lettre qui était fort bien tournée et demanda la suite de cette correspondance, ce qui ne manqua pas. Le commerce devint très suivi, très actif ; le marquis ne s'en douta pas, malgré sa jalousie. Qui aurait pu imaginer celui-là ?

Après deux [illegible] fois [illegible] lettres [illegible] plus [illegible] l'amour était avoué, bien [illegible] des deux [illegible] voulait se voir.

Comment faire ? Fontenelle n'hésita pas. Il se déguisa en colporteur et [illegible] l'hospitalité. Elle [illegible] pour les gens de cette sorte, dont le maître [illegible] ne recevait personne. Le colporteur sollicita la faveur d'être présenté à madame et de lui offrir des marchandises ; il va sans dire qu'on l'accorda. Le marquis était absent ; c'était une belle aubaine.

La nourrice confidente va chercher l'amoureux, l'introduit [illegible] la balle se précipite aux genoux de la marquise, lui parle avec bien plus d'éloquence [illegible] ses billets et obtient de vive voix les aveux [illegible] promesses qu'il avait [illegible] reçues.

Ce furent des élans, des transports et [illegible] qui s'ensuit ; mais voilà que tout à coup on entend des chevaux ; c'est le mari qui revient ! Que faire de l'amoureux ? [illegible] de [illegible] au lieu de cela on [illegible] de [illegible] fenêtre et sans autre [illegible] que la [illegible] de [illegible] on [illegible] la balle.

Le mari entre, il jette son coup d'œil de [illegible] autour de lui et voit sa femme troublée, la nourrice aussi troublée. La marquise avait si bien perdu la tête qu'elle ne trouvait pas un mot à dire, bien qu'il la secouât rudement. La nourrice eut plus de présence d'esprit et la tira d'affaire.

La voilà à genoux, et criant qu'elle est seule coupable, que la colère de son maître doit tomber sur elle [illegible] sur sa chère enfant. Et puis avec beaucoup de [illegible] et de larmes, elle avoue qu'elle a fait monter [illegible] colporteur malgré la défense expresse de M. le marquis, qu'elles allaient choisir des colifichets quand il était entré [illegible] pour de sa colère les avait mises toutes deux dans [illegible] où il les voyait.

Cette explication, sans satisfaire pleinement le jaloux, le calma un peu ; il fit des questions qui donnèrent aux deux femmes le temps de se remettre. Où était [illegible] colporteur ? Que voulait-il ? Comment était-il ? On répondit [illegible] et l'on finit par risquer de le faire paraître.

— Pour qui passerai-je aux yeux de cet homme, madame ? Vous jouez avec ma réputation. D'ailleurs, je suis bien aise de savoir ce qu'il y a dans cette balle. Appelez-le.

On *décaqua* Fontenelle de l'armoire. Heureusement, il avait tout entendu ; heureusement il avait beaucoup d'esprit et jouait admirablement la comédie ; heureusement surtout sa balle n'était pas une balle pour rire. Il entra d'un air délibéré, annonça qu'il était Normand (ce qui était vrai) et ce que son accent confirmait, débita tout un chapelet d'inventions étourdissantes et finit par étaler ses marchandises, en les faisant valoir à la façon des marchands dans les boutiques du Palais. Il joua parfaitement son rôle ; le mari y fut trompé et lui acheta des fanfreluches, il les lui fit payer, qui pis est ! On en a bien ri.

Il [illegible] pendant deux ou trois [illegible] vingt fois par an, tout au plus, au milieu des périls et avec des déguisements de toutes les espèces. Une fois il resta deux jours dans [illegible] et en [illegible] à moitié mort de froid. Une autre fois il ne put que lui baiser la main dans une charmille pendant que le mari lui parlait au travers. Ils ne s'en aimèrent que davantage.

De tout cela, il résulta une fille qu'il fallut cacher ; ils en vinrent à bout, avec un médecin complaisant, en simulant une maladie qui fit garder le lit à la dame quatre ou cinq mois. Elle était sans cesse sous le coup de la mort. Si le mari avait découvert la chose, positivement il l'aurait tuée ; c'était un de ces gentilshommes de la vieille roche, qui ne badinent pas sur le chapitre de l'honneur et qui ne comprirent jamais.

L'enfant fut mise au couvent dès sa naissance ; une sœur, amie de sa mère, se chargea d'elle et l'éleva. Elle n'est jamais sortie de cette maison, où je l'ai connue. Fontenelle allait la voir souvent, il ne lui cachait pas qu'il était son père, mais ni elle ni qui que ce soit, n'a jamais su le nom de la marquise. Il ne la désignait que par cette S***, en ajoutant que ce n'était pas la son initiale. Le secret fut bien gardé. La dame est morte jeune et n'a point vu son enfant.

La fille s'appelait sœur Joséphine ; elle n'était pas jolie, mais elle avait tout l'esprit de son père, et j'ai rarement connu une conversation plus intéressante. L'abbesse et les religieuses la considéraient fort. Elle a quitté plus de [illegible] par sa [illegible] la jeune [illegible] dont [illegible] si vous le voulez bien et [illegible] autre personnage.

XVIII

Madame la duchesse de Berry avait eu [illegible] de son *(?)* mariage avec le comte de Riom [illegible] le plus fort [illegible] son père de la [illegible] légitimer, à quoi il ne voulut jamais [illegible] on ne lui refusait rien cependant.

Elle fut emportée du Luxembourg [illegible] en lui [illegible] une maison pour elle [illegible] un domestique qu'on lui donna [illegible] Madame Dumesnil [illegible] Philippe de Riom [illegible] C'est par [illegible] tout pouvait empêcher [illegible] ne [illegible] pas [illegible] de la tante.

Le duc Saint-Simon et d'autres courtisans sérieux firent [illegible] M. le [illegible] et qu'il ne [illegible] pas souffrir l'établissement de cette [illegible] vu le [illegible] nom de son [illegible] il fallait l'écarter et la faire [illegible] afin de [illegible] toujours [illegible] ne voulut [illegible] enlever [illegible] l'un [illegible] et [illegible] médecin [illegible] elle [illegible] de son père [illegible] ne s'en inquiéta pas autrement, et lorsqu'il [illegible]

— Je [illegible] sage, soyez [illegible] de ma [illegible].

[illegible] en effet. Il [illegible] même de M. de Riom. Cette enfant était [illegible] preuve vivante [illegible] avec la maison [illegible]. Il tour[illegible] la princesse et celle [illegible]. Elle ne sui[illegible] ce qu'on avait fait de [illegible], et, comme elle [illegible] son père à bout, il lui [illegible] sa résolution.

La petite était dans [illegible] très éloignée, il lui avait construit une [illegible] à la retirer [illegible] s'en occupant [illegible] monde, il l'enverrait plus [illegible] encore et ne [illegible] plus de la soutenir.

— Il en sera de [illegible] de tous les enfants que vous mettrez au [illegible] vous le point [illegible].

Cette [illegible] dans laquelle la fille [illegible] à son père.

— Je ne [illegible] pourquoi vous poursuivez mes enfants. Ils sont plus [illegible] de Bourbon que l'abbé de Saint-Phal [illegible] d'Orléans.

C'étaient [illegible] de monsieur son père, dont le der[illegible].

La [illegible] peu de temps après M. le régent, [illegible] venait embrasser sa petite-fille. Il la fit venir au Palais-Royal, la confia à madame de Chelles, qui la garda quelque temps et qui voulait la garder tout à fait en souvenir de madame sa sœur. On la lui retira à l'âge de cinq ans.

Il était trop tard. Philippine de Riom connaissait sa naissance, et l'orgueil germait dans son cœur. Elle fut con[illegible] à Chaillot, où on lui déclara qu'elle prendrait le voile. M. le duc d'Orléans l'avait vue le jour de sa mort, au matin; il la voyait souvent.

Enfant, elle avait l'habitude de l'obéissance, et n'osa pas résister; mais en grandissant elle prit plus de hardiesse. Elle devint belle, elle devint spirituelle comme sa mère, elle devint coquette et se mit à arranger son voile en diadème.

— J'appartiens à la maison de France, disait-elle souvent, je suis parente du roi, et c'est une grande injustice que de me tenir renfermée ainsi; les princesses mes cousines ne le sont pas.

Toutes ces idées [illegible] dans sa tête. Elle avait pris en grande amitié, ainsi que je l'ai dit, la fille de Fontenelle, et toutes deux [illegible] des romans, créaient des aventures qui se cassaient le nez à la grille du cloître.

Il n'en devait pas toujours être ainsi.

On n'était point sévère avec Philippine, surtout depuis qu'elle avait prononcé ses vœux; on la laissait venir au parloir, où les dames la demandaient. J'y allai avec madame de Parabère, c'est ainsi que je la connus. Son père ne s'inquiétait point d'elle depuis qu'elle ne pouvait lui servir à rien; pourtant il venait quelquefois. En outre des visites, elle avait la dispense de beaucoup d'offices; elle n'allait au chœur que suivant sa fantaisie et pouvait librement se promener dans l'enceinte des murs de clôture du jardin.

Un jour elle s'amusa à grimper un petit degré, au-dessus de la buanderie, et découvrit qu'il conduisait à un grenier dont le croisillon [illegible] avait vue sur le jardin d'à côté, où elle admira une superbe maison. Ce fut pour elle une joie sans pareille, et, chaque jour, profitant de sa liberté, elle vint passer des heures à respirer l'air libre au travers de la petite fenêtre.

La maison était habitée par un jeune seigneur, fort bien fait, orphelin, riche, mais élevé d'une singulière façon. Son père était mort de bonne heure; sa mère inconsolable, avait vécu des années dans cette retraite sans voir personne au monde. Elle passait pour morte, elle n'écrivait pas à ses parents les plus proches, et, lorsqu'elle mourut, son fils, sans autre éducation que celle qu'il avait puisée dans la tendresse de sa mère, se trouva entièrement seul, hors d'état de gérer ses biens et ne connaissant du monde que l'enclos où il avait vécu.

Il était timide, mélancolique; il devint misanthrope. Il repoussa le peu de gens qui s'intéressaient à lui et vécut comme un ermite, sans rien connaître, sans rien voir; il [illegible] puissamment riche cependant.

Lui aussi, il lisait des romans; lui aussi, il songeait à l'amour, au bonheur, à la liberté, sans trouver, sans cher[illegible] même le moyen d'obtenir tout cela.

[illegible] l'avait déjà vu depuis bien des jours avant qu'il [illegible] la tête de son côté. Enfin leurs yeux se ren[illegible] resta ébloui.

La [illegible] fille [illegible] émue, craintive, charmée, se sauva.

Toute la nuit se passa à songer au beau jeune homme, qui, de [illegible] pas moins. Le lendemain, dès que la cloche [illegible] était au jardin, le nez en l'air et dès qu'[illegible] s'échapper, elle courut à son croisillon, sur la [illegible], avança la tête et aperçut le voisin en sentinelle.

C'était une [illegible] entrevue à distance, [illegible] des [illegible] et que leur [illegible] ils commencèrent

alors un manège qui dura bien longtemps encore, et qui consistait à se voir sans vouloir être vu. Chacun à son tour se risquait à regarder et se retirait avec précipitation, aussitôt qu'il apercevait l'autre.

Philippine eut une jouissance refusée au jeune vicomte de la Salette; elle confia sa découverte à sa sœur Joséphine, en la conduisant avec elle afin d'avoir son avis sur le mérite de la conquête. L'avis fut tout à fait favorable; mais la fille de Fontenelle crut devoir hasarder quelques remontrances sur le danger de ces entrevues ou sur la nécessité de les faire cesser.

Philippine ne manqua pas de motifs pour renverser cette mercuriale. Elle assura qu'elle n'y reviendrait plus, puisque son amie y trouvait à redire; mais qu'assurément il n'y avait pas de mal attendu qu'on l'avait faite religieuse malgré elle, que ses vœux n'avaient été prononcés que des lèvres, et que son cœur ni sa volonté ne les ratifieraient jamais.

Diderot a pris dans cette histoire la première idée de sa *Religieuse*, il l'a considérablement augmentée, la pauvre Philippine n'ayant point de ces pensées incongrues, bien qu'elle eût de qui tenir.

Elle se cacha désormais de son amie, qui peut-être se doutait de la vérité, mais qui ferma les yeux, du moins elle l'a presque avoué. La jeune fille alla tous les jours à ce grenier; elle s'enhardit jusqu'à sourire, jusqu'à accepter des fleurs que lui jetait le vicomte, jusqu'à prendre une lettre, jusqu'à y répondre, jusqu'à lui parler enfin; elle apprit son nom, elle lui dit le sien, elle conta son malheur, son désir de quitter le couvent, et même un peu l'amour qu'elle avait pour lui. Les transports du jeune homme furent extrêmes. Il vint à bout de grimper à cette fenêtre; le soir, elle s'échappait de sa cellule pour l'y rejoindre. Ils causaient des nuits entières, lui sur une échelle, elle dans le grenier; quant à se rejoindre, il n'y fallait pas penser: la fenêtre était trop étroite et ne permettait absolument que la conversation.

Comment faire? Les amoureux ne pouvaient s'arrêter là, l'amour ne s'arrête point avant d'être satisfait; ils imaginèrent tous les plans insensés que leur dictait leur jeunesse.

Philippine trouva le bon; il était hardi, mais il devait réussir, il réussit.

M. de Riom venait quelquefois, rarement, je l'ai dit, mais il venait, et chaque fois, il déplorait avec sa fille la rigueur dont on avait usé envers elle et manifestait le désir de la voir dans le monde.

Elle songea à se faire aider par lui. Bien loin d'être dévot, M. de Riom affichait un des premiers les principes d'*affranchissement*, devenus depuis si fort à la mode. La rupture des vœux était donc pour lui une bagatelle, et Philippine le savait bien, il l'avait quelque peu imbue de ses idées. Elle se décida à tout lui dire, à lui demander son assistance, et à lui déclarer que, s'il la trahissait, elle n'y survivrait pas.

Cette résolution prouvait en même temps son inexpérience et sa finesse. Elle risquait tout, car si son père n'était pas son complice, il deviendrait son ennemi. Elle l'attendait impatiemment. Dès qu'elle le vit, elle l'entraîna dans un coin du parloir, et lui raconta tout d'un trait son aventure.

M. de Riom, malgré son cynisme et son assurance, en devint pâle.

— Vous ne songez pas à ce que vous dites, ma fille. Quoi! quitter le couvent? vous en aller avec ce jeune homme? Cela ne se peut, ou vous êtes perdue!

— Cependant, monsieur, cela sera, et vous m'aiderez même! car vous ne voulez pas ma mort, et, si je reste ici, je le sens, j'y mourrai! Je serai donc bien plus sûrement perdue encore.

Le diable de sang de cette enragée princesse bouillait dans ses jeunes veines.

M. de Riom réfléchissait, il regardait cette beauté dans sa fleur, il écoutait ses paroles, et il connaissait ce caractère indomptable qu'elle tenait de sa mère; il admirait et il tremblait en même temps.

L'extrémité du moment lui suggéra une idée.

— Je ne refuse pas de vous servir, ma fille; seulement, il faut que je puisse le faire utilement, et, pour cela, je vous demande un mois de réflexions; vous me l'accorderez bien, n'est-ce pas?

— Un mois! c'est long, monsieur, je meurs d'impatience.

— C'est bien peu lorsqu'on doit réussir, et je réussirai; accordez-moi ce temps.

Elle se fit beaucoup prier, enfin elle consentit, à une condition: c'est que son père viendrait souvent la voir, causer avec elle et lui rendre compte des progrès de ses efforts. Là-dessus, le comte la quitta et alla trouver tout droit le président Hénault, surintendant des commandements de la reine, pour qui Sa Majesté avait beaucoup de considération et qu'elle écoutait volontiers. Il lui conta toute l'histoire,

le pria de la transmettre à Sa Majesté et de tâcher d'obtenir d'elle sa protection en tout ceci.

Il lui fit comprendre que cette enfant était à lui, à lui seul, qu'elle ne pouvait amener aucun trouble dans la maison royale, et qu'étant bien mariée à un gentilhomme riche, de très grande qualité, elle ne ferait point déshonneur au sang qui coulait dans ses veines.

Le président alla exprès à Versailles pour entretenir la reine et lui porter la demande de M. de Riom. La bonne et pieuse princesse l'écouta en poussant des exclamations.

— Religieuse malgré elle ! Pour cela non, et nous ne souffrirons pas cela. On prendra des renseignements sur ce gentilhomme ; s'ils sont convenables, on obtiendra facilement la dispense des vœux et on fera le mariage. Mon Dieu ! cette enfant a commis un sacrilège et peu s'en faut qu'elle ne soit damnée sans retour. Je parlerai au roi tout à l'heure.

Elle le fit. Louis XV savait l'existence de cette jeune fille, il ne s'en était pas inquiété ; mais, en apprenant tout ceci, il entra dans les vues de la reine et les approuva complètement. Il voulut, de plus, se donner une petite comédie, et les ordres furent envoyés en conséquence. Le comte de Riom les reçut par l'intermédiaire du président, et sur-le-champ il alla chez sa fille.

Il lui annonça que tout était prêt et que, le lendemain au soir, ou plutôt la nuit, une échelle serait dressée le long du mur de la clôture, que le vicomte l'attendrait de l'autre côté et qu'ils partiraient ensemble. La joie fut immense. Elle courut à son croisillon et jeta un billet, ramassé bien vite ; les transports étaient pareils.

Tout se passa comme on l'avait dit ; seulement, lorsque Philippine eut descendu le dernier échelon, au lieu du vicomte, elle trouva un exempt, armé d'une lettre de cachet, qui l'arrêta, la fit monter dans un carrosse et l'emmena sans lui donner d'explication. Le carrosse roula longtemps ; il s'arrêta à une petite porte ; on la fit descendre, on la conduisit à un degré assez roide, et enfin dans une chambre où l'attendait une dame âgée, qui semblait très bonne. La petite n'avait qu'un cri pour demander ce qu'on lui voulait, pour demander surtout le vicomte. On ne lui répondait point, elle entrait dans des transports furieux ; un peu plus elle devenait folle. Il fallut la garder toute la nuit.

Le matin, on la pria de se laisser mettre une robe blanche et un voile, qui n'était pas celui de son ordre, ajoutant qu'elle allait voir un grand personnage de qui son sort dépendait. Elle eut beaucoup de peine à y consentir ; on lui assura que c'était la seule façon de se rapprocher du vicomte, elle obéit alors. Elle était vraiment belle ainsi vêtue, et ressemblait, trait pour trait, à M. le régent.

Lorsqu'elle fut prête, on vint la chercher, on la fit passer par une infinités de corridors, les uns sombres, les autres éclairés, jusqu'à ce qu'elle arrivât à une très grande chambre toute dorée, puis à une autre qui l'était encore davantage, et où elle trouva un homme jeune encore, très beau, simplement vêtu, sans ordres, qui fit un mouvement de surprise lorsqu'il l'aperçut.

— Ah ! quelle ressemblance ! dit-il.

Philippine regardait tout étonnée.

— Mademoiselle, dit l'inconnu, vous venez de vous rendre coupable d'un vrai crime ; une religieuse qui rompt ses vœux et qui s'enfuit n'a point de pardon à espérer, et le reste de sa vie doit se passer dans la pénitence.

— Ma vie ne sera pas longue, s'il en est ainsi, monsieur.

— On aura soin d'y veiller, mademoiselle

— Je ne sais qui vous êtes, monsieur ; vous n'êtes pas un prêtre, et je ne dois avoir affaire en ceci qu'à mes supérieurs ecclésiastiques. Qu'on me conduise donc devant eux. Bonjour.

— Un instant, mademoiselle. Vous êtes bien la fille du comte de Riom ?

— Je suis la fille de madame la duchesse de Berry, la petite-fille du régent, la cousine du roi.

— Vous ne le diriez pas, qu'on vous reconnaîtrait bien vite, lorsqu'on a seulement vu madame votre mère.

— Alors, monsieur, si vous êtes bien convaincu, vous ne devez pas me traiter comme les autres. Je sais, je sens qui je suis. Par de vaines raisons d'Etat, qui n'en sont pas, on m'a enfermée depuis ma naissance ; on ne m'a pas laissé voir, même par un coin du rideau soulevé, ce monde auquel j'appartiens, et je veux le voir, moi, ou mourir.

— C'est bien là l'esprit de votre mère, mademoiselle ; vous l'avez aussi dans les yeux. Vous aimeriez donc celui qui vous rendrait votre liberté, qui vous remettrait dans les bras du vicomte, qui vous laisserait être heureuse à votre façon ?

— Ah ! monsieur, celui-là serait plus véritablement mon père que celui qui m'a trahie.

L'étranger sourit et allongea sa main vers une sonnette ; il s'arrêta.

— Et dites-moi où vous désirez vivre, si vous aimeriez la cour ?

— Non, monsieur. La fille de madame la duchesse de Berry ne pourrait y être à sa place, elle ne veut pas y aller, elle n'ira jamais. Le vicomte et moi, nous habiterons en province et à l'étranger.

— Bien, très bien !

— Il va donc venir ? s'écria-t-elle.

L'inconnu fit un signe de la tête en souriant.

— Et nous ne nous quitterons plus ?

— Etes-vous donc assez punie ?

— Ah ! monsieur, j'étais si malheureuse !

Ce mot fut toute une justification ; à un signal donné la porte s'ouvrit, et le vicomte entra par une porte, pendant qu'une dame fort parée et à l'air très doux entrait par l'autre. Le monsieur bienveillant s'avança vers elle, lui donna la main de l'air le plus respectueux, et la conduisit à un fauteuil où elle s'assit ; les amants n'avaient d'yeux que pour se regarder.

— Madame, vous avez désiré voir notre jeune couple, vous avez bien voulu vous occuper de son bonheur ; permettez-moi de vous présenter vos protégés avant de les envoyer à leur destination. Mademoiselle de Riom, M. de la Salette, saluez la reine.

Les enfants, fort interdits, firent une révérence assez gauche ; dans celle de Philippine, il restait encore une nuance de hauteur.

— Le roi est trop bon, répondit Marie Leczinska, de s'occuper ainsi de mes désirs, et je suis très heureuse de me trouver d'accord avec lui pour accomplir une bonne action.

— Le roi ! s'écrièrent en même temps les deux amoureux.

— Lui-même.

— Ah ! sire, ajouta la jeune fille, pardonnez-moi ! mais...

— Mais vous êtes la fille de la duchesse de Berry, et vous ne voulez pas qu'on en doute. Vous méritiez une correction, vous l'avez eue par la peur qu'on vous a faite ; maintenant, vous allez être mariée avec le vicomte, tout à l'heure, non pas en notre présence, non pas dans la chapelle du château : comme vous l'avez bien compris, cela ne se peut point ; mais madame la comtesse de Brionne va vous emmener tous les deux à Paris, et l'on bénira votre union dans la chapelle de son hôtel.

— Et voici la dispense de vos vœux, mademoiselle, continua la reine ; vous êtes libre ! bénissez le Seigneur qui vous a épargné un sacrilège.

— Vous irez ensuite dans vos terres, où il vous plaira ; mes bienfaits vous suivront, à une condition, toutefois : c'est que le nom de votre mère ne sera plus prononcé par vous. Il est des choses qui doivent être oubliées, et les mésalliances des personnes royales sont forcément de ce nombre. Je ne veux pas vous blesser, entendez-vous, je veux seulement vous éclairer.

Il adressa quelques mots bienveillants au vicomte, lui offrit du service, qu'il refusa ; puis, au moment de se retirer, il tendit à la jeune fille un joli portefeuille brodé, en lui demandant la permission de l'embrasser, et en lui disant, de cet air adorable qui n'appartenait qu'à lui :

— Ma cousine, voici votre dot.

Philippine, que la dernière recommandation avait fort irritée, et dont l'orgueil était celui de cette princesse que nous avons connue, vraie fille de Satan, posa le portefeuille sur la cheminée et se recula.

— Sire, dit-elle, vous m'avez défendu d'être votre cousine, je n'ai donc point de dot à accepter de vous ; d'ailleurs, M. de la Salette ne me prend pas pour de l'argent. Je vous remercie.

Louis XV en resta presque interdit. La bonne reine prit la main de Philippine et lui présentant, avec ses dispenses, une paire de bracelets magnifiques, elle lui dit :

— Vous ne refuserez pas, du moins, les portraits de votre père et de votre mère, lorsque c'est moi qui vous les offre.

C'étaient celui du roi et le sien, entourés de diamants magnifiques.

Le cœur de Philippine se fondit devant tant de grâce et une bonté si touchante, elle baisa la main de Marie Leczinska en pleurant.

— Je suis donc le seul excepté ? reprit le roi, on me refusera tout ?

— Non, sire, je prends et je donne à mon *père*.

Elle lui tendit la joue et prit elle-même le portefeuille qu'elle avait dédaigné.

Madame de Brionne fut appelée après cette petite scène les amants lui furent confiés et recommandés par le roi et la reine comme leurs enfants. Elle les emmena ; on les maria comme il avait été convenu, et ils s'en allèrent en Bretagne, dans les terres du vicomte, d'où ils ne revinrent plus. La vicomtesse mourut en couches de son premier enfant, qui ne vécut pas non plus ; son mari disparut de la scène, et je ne puis rien vous en dire.

Louis XV avait de ces choses charmantes dans [illegible] caractère qu'on a beaucoup calomnié. D'ailleurs, il [illegible] fort M. le régent, lequel avait toujours été parfait [illegible], et il [illegible] être heureux de prouver sa reconnaissance [illegible] petite-fille.

XIX

Je vous ai promis de vous [illegible] tous les philosophes même les comparses ou [illegible] de choisir parmi ceux-ci les plus remarquables et [illegible] plus intéressants ; il en est dont je vous ferai grâce [illegible] n'eurent pas grand crédit, pas grande influence et [illegible] en dirons rien. Je m'en vais en prendre un qui a [illegible] la renommée, parce qu'il a connu tout le monde [illegible] que je vous l'ai déjà nommé : c'est Marmontel.

Il était [illegible] pédant et ennuyé, c'est-à-dire ennuyeux [illegible] ennuyé on ne peut l'être lorsqu'on est aussi [illegible] de [illegible] même. Il venait chez moi, tous les jours, du temps [illegible] mademoiselle de Lespinasse, ainsi que je l'ai ra[illegible] je ne l'ai jamais reçu que par complaisance pour les autres. A moi, il ne me convenait pas ; nos esprits n'avaient rien de commun.

Marmontel était un homme médiocre, un bourgeois de province, qui ne put jamais se décrasser ; il avait des tournures de phrase incroyables, dont on se moquait sans qu'il s'en doutât. Il avait pris pied chez les gens les mieux et les plus haut placés, par certaines flatteries qu'il distribuait adroitement, par la protection de madame de Pompadour et par des persécutions qu'il avait su se faire intenter à propos.

Il devint donc l'ami de toutes les coteries. Voltaire l'appelait son enfant et en riait en arrière. Marmontel était exclusivement moral ; à l'heure qu'il est, il prend plus que jamais cette couverture, à l'aide d'une femme, nièce de l'abbé Morellet, autre philosophe, et de beaucoup d'enfants, malades de la poitrine.

Il était né je ne sais où, en Limousin ; on ne se disputera pas pour cet honneur, ainsi qu'on le fit pour Homère ; après cela, les hommes sont si sots ! C'était un homme du commun, fils de quelque commerçant, qui le destina à la prêtrise pour avoir un abbé dans la famille. Il en conserva toujours quelque chose. Cette tonsure est un caractère indélébile, et un prêtre défroqué ne pourra jamais nier son premier état.

Il débuta dans les lettres par le concours des Jeux Floraux et des autres académies du Midi, où il remporta les prix, et cela le dégoûta de la soutane. Pour mieux s'achever, il vint à Paris et se mit sous la protection de Voltaire, qui ne manqua pas l'occasion d'arracher un jeune homme au fanatisme, et qui le prôna dans toutes les chaires philosophiques. On le fourra comme précepteur chez madame Harenc où je le connus. Cette madame Harenc était une vieille femme fort riche et fort du monde, dont le mari avait été armateur ou quelque chose d'approchant. Elle recevait bonne compagnie, beaucoup de gens de lettres, et Marmontel s'y trouva tout casé.

Il finissait alors son ennuyeuse tragédie de *Denys* ; elle fut reçue par la protection de Voltaire, qui était alors à Cirey, mais qui écrivit pour qu'on lui donnât un tour de faveur, et Marmontel eut le bonheur d'amener une dispute, entre la Gaussin qui commençait à finir et la Clairon, qui débutait, pour son rôle d'Arétie dans cette pièce glaciale. Clairon l'emporta ; elle en fut si heureuse, qu'elle devint sa maîtresse, non pas précisément tout haut, mais à demi-voix, et qu'elle resta son amie, ce qui est plus rare, chez ces demoiselles-là surtout.

Marmontel se fit dès l'abord, et je ne sais trop pourquoi, car les raisons qu'on en a données ne me semblent point bonnes, il se fit disciple un ennemi de d'Argental qui le desservit de tout son pouvoir, surtout près de Voltaire, voire même au théâtre, où il était fort puissant par ses liaisons avec les comédiens. Il passait sa vie chez eux ; nous ne le voyions que par instants. Pont-de-Veyle, qui ne me quittait guère, déplorait cette manie, à laquelle madame d'Argental resta toujours indifférente.

Marmontel s'en vengea par des vers qui coururent [illegible] et qui commençaient ainsi :

> Quelle est cette grotesque ébauche ?
> Est-ce un homme ? est-ce un sapajou ?

Il est de fait que d'Argental n'était pas beau et que la petite vérole l'avait furieusement maltraité.

Il fit rage [illegible] *Denys le Tyran*, jusqu'à en dégoûter presque la [illegible] sans son amour pour l'auteur, eût certainement [illegible] le rôle, ce qui n'empêcha pas la pièce d'aller aux nues [illegible] à la première représentation ; on applaudit avec frénésie [illegible] furent des cris et des trépignements. Enfin on [illegible] Marmontel après la chute du rideau, ce qui ne s'[illegible] fait que pour Voltaire, après *Mérope*. Il en fut bouffi d'orgueil ; nous n'en trouvâmes pas moins *Denys* assommant.

La Clairon ne se piquait pas de fidélité ; son caprice passa ; mais, je l'ai dit, elle resta l'amie de Marmontel et elle lui prépara une consolation. On se rend ces sortes de services dans ce monde-là.

Il y avait à Bruxelles une demoiselle Navarre ; c'était certainement une des plus belles et des plus spirituelles filles de ce siècle. Elle avait cent amants, dont le maréchal de Saxe avait été un des principaux. Elle se trouva à Paris au moment du triomphe de *Denys le Tyran*, et s'engoua de l'auteur. Elle le dit assez haut ; Clairon l'apprit et le fit savoir à son ancien ami ; c'était une façon de payer sa dette.

Le voilà donc invité à dîner chez la Navarre ; celle-ci allait vite en besogne. Elle avait du monde et du plus choisi ; mais, ayant la fantaisie de rester seule avec Marmontel, elle congédia ses convives, ainsi que savent le faire ces princesses d'occasion.

La conversation fut tendre, à ce qu'il paraît ; elle le fut à ce point, qu'on partit ensemble le lendemain, pour un petit village de Champagne, afin de mettre en action une idylle poétique dont nos mœurs offrent peu d'exemples. Nous aimons beaucoup la pastorale dans nos opéras, dans nos livres et dans nos tableaux, mais nous ne nous en soucions guère dans la réalité ; nous sommes peu champêtres. Mademoiselle Navarre demanda la plus grande discrétion et l'obtint. Jusqu'à la fin d'une aventure, les gens d'esprit savent se taire, de peur de la perdre ; mais ils s'en vengent après.

Marmontel allait assidûment alors chez madame Harenc (voilà pourquoi je suis si bien instruite de tout cela), chez la Clairon et chez madame Denis, la nièce de Voltaire. Celle-ci avait pour lui une pointe de sentiment qu'il ne partageait pas, je le crois sans peine ; entre elle et la Navarre le choix n'était pas douteux. Il leur fit à toutes un mystère de cette fugue, et nul ne savait où trouver ce volage.

Il filait un amour enchanteur dans un tête-à-tête où il trouva mille épines, à ce qu'il a raconté depuis. Cette fille, qui l'avait pris comme passe-temps et distraction, s'ennuyait à pleurer avec ce piètre personnage ; elle en fit son jouet et se mit à lui donner des comédies de toute sorte ; c'étaient des vapeurs, des maux de nerfs ; c'étaient des caprices continuels ; c'étaient des escalades de murs, malgré les gardes, où ils manquaient de se rompre le cou et où ils se faisaient mettre en joue ; c'étaient des lettres de jaloux supposés ; c'étaient des épreuves de toutes les façons, des maladies inconnues, dont elle allait mourir ; enfin un roman complet, dont elle imaginait les incidents et qu'elle mettait en action de son mieux pour se faire passer, et son amant avec elle, par les impressions les plus diverses. Le pauvre poète en perdait l'esprit et la santé.

Elle inventa quelque chose de mieux. Son père était marchand à Bruxelles, et, depuis longtemps, il avait pris son parti sur les façons cavalières de mademoiselle sa fille et s'en occupait si peu, qu'il l'avait envoyée en Champagne pour régler des intérêts dont il ne pouvait s'occuper de loin.

Elle lui fit écrire une lettre furieuse, par laquelle il menaçait cette belle et son compagnon de toute sa furie, de toutes les réparations, s'ils ne prenaient leur parti d'eux-mêmes et ne donnaient à son nom la seule qu'il voulût et pût exiger d'eux.

Voilà Marmontel très embarrassé. L'idée d'épouser mademoiselle Navarre ne pouvait venir à personne, et à son amant moins qu'à un autre, puisqu'il n'avait pas même à y gagner sa possession.

Il refusa catégoriquement, avec les motifs et les considérants les plus honorables, comme les juges lorsqu'ils rendent une sentence qui les inquiète. Mademoiselle Navarre n'avait joué qu'une scène ; elle n'avait nulle envie d'épouser un poète crotté et sans le sou, de borner là son ambition et de finir son odyssée de si bonne heure. Cependant elle en fut piquée, et se donna le plaisir de la vengeance.

Dans un moment où, d'ordinaire, on ne songe qu'à ce que l'on fait et à celui que l'on voit, elle se mit à crier comme transportée de passion :

— Ah ! mon cher Bethezy !

C'était l'amant jaloux dont les lettres avaient tant inquiété Marmontel. Vous jugez du compliment !

Le poète en devint comme fou et se précipitant hors de la chambre, il appela les laquais, commanda des chevaux et annonça qu'il voulait partir sur-le-champ ; puis, il s'enferma chez lui. La princesse arriva, au désespoir, échevelée, se roulant à terre, jurant que, s'il n'ouvrait pas, elle se briserait le crâne, frappant de sa tête contre la porte ; il aimait, il ouvrit. Il y eut alors la plus magnifique représentation de désespoir que jamais le théâtre puisse offrir. Elle se jeta à ses genoux, lui demanda pardon, lui jura que la langue lui avait fourché. La belle raison ! On le fit ainsi passer par les émotions les plus vives et les plus diverses.

jusqu'à ce qu'on le comblât du bonheur le plus immense, en lui fournissant l'occasion de pardonner.

Elle était au bout de son rouleau, ce fut l'apogée, et, peu de jours après, elle le congédia en repartant pour Bruxelles. Il revint à Paris ; ils devaient se revoir et se revoir bientôt ; d'ici là, on devait s'écrire et l'on commença par là. Les lettres se succédèrent, très tendres d'abord, très froides ensuite, de la part de la demoiselle, et puis elle n'écrivit plus.

Marmontel tomba dans la désolation, il se forgea mille chimères, la crut malade, enfermée, persécutée, tout, excepté infidèle. Comment accuser une personne si parfaite ? Un soir, au foyer de la Comédie-Française, le marquis de Brancas-Cereste raconta qu'il revenait de Bruxelles. Mademoiselle Clairon aussitôt de lui demander s'il avait vu mademoiselle Navarre.

— Oui, certainement, je l'ai vue et plus brillante que jamais. Elle a maintenant enchaîné à son char le chevalier de Mirabeau, il en est idolâtre et ne vit que pour elle.

Mademoiselle Clairon, bien qu'elle ne voulût plus de ce délaissé, ne fut pas fâchée de son malheur. Les femmes sont charmées qu'on les venge, surtout des torts qu'elles ont.

En entendant ces terribles paroles, Marmontel n'eut que la force de se sauver et de courir chez lui, où il se jeta sur son lit, à moitié mort et avec une fièvre épouvantable.

Il y resta plus d'un mois, sans appeler aucun de ses amis ; il fit dire, au contraire, qu'il était absent, afin de ne pas être dérangé dans sa douleur. Ses amours avaient fait du bruit dans Paris, on en avait beaucoup parlé, et l'abbé de Latteignant avait fait une épître à mademoiselle Navarre, qu'on récitait dans les bureaux d'esprit. On était donc fort impatient de connaître le dénoûment de tout cela.

XX

Pendant qu'il souffrait ainsi enfermé seul chez lui, son portier monta un matin, et lui dit qu'un jeune homme arrivant de Bruxelles ne voulait absolument pas s'en aller sans le voir. Ce mot magique de Bruxelles lui fit ouvrir les yeux, et il donna l'ordre qu'on introduisît le visiteur.

C'était un beau jeune homme tout à fait inconnu, avec une tournure de gentilhomme, qui, après avoir salué poliment le poète, et, sans attendre ses questions, commença le discours ainsi :

— Monsieur, je suis le chevalier de Mirabeau.

L'autre manqua tomber à la renverse dans sa ruelle. Son rival chez lui, et si effrontément ! Il en perdit la parole, et c'était d'ordinaire ce qu'il perdait le moins.

— Je suis chez vous, monsieur, d'une façon toute singulière, je ne me le dissimule pas ; mais j'étais l'ami de votre ami, feu le marquis de Vauvenargues, et je suis l'amant de mademoiselle Navarre.

— Monsieur !

Il prenait cette déclaration pour une insulte.

— Un peu de patience, monsieur !... Mademoiselle Navarre a pour vous une estime et une amitié telles, qu'elle m'en a rendu jaloux quelquefois. A mon départ de Bruxelles, elle m'a fait jurer que je viendrais vous voir et que j'obtiendrais de vous l'honneur d'être de vos amis.

Marmontel avait eu le temps de se remettre ; il calcula qu'il passerait pour un sot en faisant le renchéri, et s'humanisa, sinon complètement, du moins en partie ; il fit les honneurs de chez lui à son rival et lui adressa une foule de compliments qui conduisirent à une conversation un peu longue et fort agréable des deux côtés.

Enfin le chevalier se leva et sortit un paquet de sa poche, un paquet noué d'une nonpareille rose, rien n'y manquait.

— Monsieur, dit-il, voici ce que je suis chargé de vous remettre : ce sont vos lettres, je les ai lues, elles vous font honneur ; mais comme mademoiselle Navarre [illegible] les siennes, elle n'ose conserver les vôtres, malgré la bonne [illegible] et m'a chargé de vous les remettre.

Marmontel demanda au chevalier sa lettre de créance, et, comme celui-ci répondit qu'il n'en avait point :

— Alors, monsieur, répondit le malade, bien que j'aie toute confiance en vous, je ne puis vous les donner ; cependant il est une manière de tout arranger, vous allez voir.

Il prit le paquet à la nonpareille rose, il prit les feuilles parfumées serrées précieusement dans un secrétaire, et, montrant [illegible] à son successeur, pour qu'il en reconnût [illegible], il jeta le tout dans le feu, et [illegible] consumer d'un air de désespoir.

Le chevalier trouva la chose superbe [illegible] de grandes louanges et s'en alla.

Marmontel, bien décidément abandonné, ne pouvait prendre son parti ; il ne se guérissait pas et ne travaillait plus, et il s'en allait rendant l'âme pour une coquine (il n'y a guère d'exemples qu'on l'ait [illegible] pour une honnête femme). Ses amis s'en alarmaient et [illegible] inutilement à le distraire. Madame Harenc maudissait cette sirène, et madame Denis jurait haine éternelle à l'amour, qui lui enlevait son oncle et qui allait aussi lui enlever son ami sans retour.

Un matin, il dormait, il était de fort bonne heure ; le Savoyard qui le servait n'était point arrivé encore ; il entendit ouvrir la porte et, tout de suite après, il se sentit serré dans les bras d'une femme qui l'inondait de larmes ; il se retourna et vit mademoiselle Navarre, en déshabillé, plus belle que jamais.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, voici l'état où vous m'avez réduit. Je vais mourir en vous retrouvant, j'espère.

Derrière lui était le chevalier de Mirabeau. Ceci l'acheva. Navarre pleura toujours [illegible] commença une oraison funèbre des [illegible] sur ses amours avec le poète, s'accusa de l'avoir mis aux portes du tombeau, et, prenant l'attitude la plus tragique qu'elle pût imaginer, elle se retourna vers son amant *en exercice*, et lui dit qu'il ne pourrait jamais lui rendre ce qu'elle avait perdu pour lui, et que, s'il était ingrat, il mériterait tous les supplices.

Ensuite, essuyant ses larmes, elle demanda sans façon à déjeuner au malade, qui fut obligé de la faire servir.

Lorsque le Savoyard fut parti, elle se monta cette fois sur un ton solennel et prit la main de l'amphitryon qui ne savait où elle en allait venir.

— Mon ami, lui dit-elle, — car vous serez toujours mon ami, — vous devez être instruit de ce qui m'arrive. M. le chevalier et moi nous partons pour la Hollande où nous allons faire consacrer notre union par un prêtre. Nous trouverions en France trop de difficultés, d'autant plus que M. le maréchal de Saxe est furieux et m'a menacée de sa vengeance ; de vous, je ne crains rien, au contraire, vous êtes trop délicat pour me désobliger, et je me reprocherais de vous cacher quelque chose.

— Quoi ! s'écria-t-il au comble de l'étonnement, M. le chevalier vous épouse ?

— Il n'est pas si difficile que vous, il m'aime assez pour cela.

— Et que comptez-vous faire ensuite ?

— Le chevalier prendra du service chez quelque puissance, heureuse de l'employer ; il deviendra général d'armée, il se mesurera avec le maréchal de Saxe, il le battra, et je serai vengée.

Marmontel fut obligé de convenir avec lui-même qu'en effet le chevalier l'aimait plus que lui, et cela l'aida à se guérir.

La fin de l'histoire arriva au tragique.

Le chevalier et la donzelle se marièrent en effet en Hollande ; mais, soit qu'il ait dédaigné de devenir général d'armée, ou que les puissances ne se soient pas empressées de lui offrir cet honneur, il alla se retirer à Avignon avec sa femme.

Le chevalier avait un frère, le marquis de Mirabeau, surnommé *l'Ami des hommes*, lequel ami des hommes était dur comme un cheval et tourmentait tous ceux qui l'approchaient. Le marquis a un fils, le comte de Mirabeau dont on raconte d'étranges choses. Quoi qu'il en soit, l'Ami des hommes ne pouvait souffrir son frère. En apprenant son sot mariage, il entra dans une colère abominable (il n'avait pas tout à fait tort), et il le poursuivit sur la terre et sur l'onde.

Les époux se croyaient en sûreté dans les États du Pape, mais le marquis avait le bras long, il parvint à obtenir un ordre d'arrestation du vice-légat. Il ne voulait, a-t-il dit souvent, que séparer son frère de cette coquine.

Elle était en couches lorsqu'elle vit [illegible] elle les sbires qui [illegible] son mari. Elle en [illegible] une révolution telle, que le travail s'arrêta ; malgré ses cris, on emmena le chevalier. La voilà donc seule dans l'état le plus dangereux.

Pour la consoler [illegible] des sbires [illegible] s'en allant :

— [illegible] que vous pourrez [illegible] les [illegible] ne [illegible] pas dans les États du saint-père.

Elle était mariée, pourtant ! Comment les prêtres ne respectaient-ils pas un sacrement ordonné et conféré par eux-mêmes ?

La malheureuse [illegible] d'un enfant mort, je crois [illegible] sûre c'est qu'elle mourut et que [illegible] la sépulture, tous [illegible] s'y opposaient.

L'Ami des hommes se [illegible] de ce qu'il avait fait, il [illegible]

Je [illegible] que le chevalier eut fait un bien mariage [illegible]

mais, quand on s'appelle *l'Ami des [illegible]*, il ne faut pas faire mourir une femme de frayeur.

Cependant Marmontel faisait [illegible] bonne fortune, en même temps qu'il rimait des [illegible], il devint l'amant de mademoiselle Verrière [illegible] du maréchal de Saxe, qui en avait une fille [illegible] comme la comtesse de Kœnigsmarck, mère [illegible]. Cette fille fut élevée par les bienfaits de [illegible] la dauphine sous le nom d'Aurore de Saxe, et [illegible] madame Dupin. Je ne l'ai connue que de relat[illegible].

Quant à mademoiselle [illegible] elle voulait se mettre au théâtre et jouait chez [illegible] comédie bourgeoise. Ce fut ainsi qui Marmontel la [illegible]. Lorsque le maréchal apprit ce beau commerce [illegible] de sa vie il ne reverrait ni la mère ni l'enfant [illegible] parole.

La Verrière [illegible] jolie, elle l'avait prouvé à beaucoup de gens qui [illegible] convaincus par les meilleures et les plus [illegible] raisons possibles. Le prince de Turenne l'enleva [illegible] et beaucoup d'autres succédèrent au prince de Saxe.

Ce qui [illegible] le plus marqué dans la vie de Marmontel, c'est [illegible] le séjour qu'il fit dans la maison de madame Geoffrin et l'intimité qu'il eut avec elle. A propos de cet homme-là je vais donc vous parler de cette célèbre maison, de cette hôtesse de gens d'esprit qu'elle appelait ses *bêtes*, et à qui elle donna pendant tant d'années de mauvaises soupes et de bons conseils.

Je n'ai été chez elle que jusqu'à ma séparation d'avec mademoiselle de Lespinasse ; elle prit le parti de celle-ci et me déclara qu'elle ne me recevrait point, ou bien qu'elle nous recevrait toutes les deux, ayant une amitié très vive pour cette demoiselle et encore plus pour d'Alembert, son amant, qu'elle ne prétendait pas désobliger.

— Fort bien, madame, lui répondis-je ; je n'en suis pas étonnée, et je m'y attendais de votre part, car vous n'êtes pas la maréchale de Luxembourg, et elle aussi m'a fait cette bonne petite grâce.

Je cite cette réponse pour prouver combien j'étais bête de ce sot événement ; je ne savais plus trouver un mot lorsqu'on m'en parlait.

Madame Geoffrin était une des plus curieuses figures de ce siècle-ci ; bourgeoise de naissance, bourgeoise d'esprit, elle est devenue une autorité dans le monde, et cependant ses manières étaient aussi bourgeoises que son esprit et sa naissance. Elle avait de ces mots qui déconcertent et que pas un de ses habitués presque tous sortis de rien, ne comprenaient comme nous. Ils les trouvaient fort bien placés dans sa bouche, parce qu'ils étaient souvent dans la leur.

J'ai remarqué, moi qui les ai bien vus, combien peu de ces gens-là avaient le tact de *savonner* leur esprit et leurs expressions. Presque tous manquent d'observation, parce qu'ils ont trop bonne opinion d'eux-mêmes. Voltaire seul était passablement formé, et encore ! Il est vrai que madame du Châtelet y avait pris peine.

J'ai conté que madame Geoffrin avait été chez madame de Tencin dans les derniers temps de sa vie, pour écumer son salon à son profit. La chanoinesse était trop fine pour ne pas s'en apercevoir ; aussi me disait-elle un jour en me la montrant :

— Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici ? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire.

Elle en prit, ma foi ! le meilleur.

Elle était riche ; elle avait marié sa fille à un gentilhomme, et cette fille ne mettait presque jamais les pieds dans ses réunions, qu'elle trouvait fort au-dessous de sa grandeur. Quant à son mari, c'était la nullité la plus complète qui fût au monde. Il se tenait au bout de la table, et il n'ouvrait la bouche que pour manger et pour boire.

Les grands seigneurs étrangers tenaient à honneur et à plaisir d'être reçus chez madame Geoffrin ; on parlait de ses dîners dans toute l'Europe. Un d'eux, qui n'était pas venu à Paris depuis plusieurs années et qui y faisait un nouveau voyage, demanda à la muse de ce nouveau Parnasse ce qu'était devenu cet homme si laid et si sot qui restait toujours à la même place.

— C'était mon mari, répondit-elle sans se déconcerter, et il est mort.

Un jour, ce bon M. Geoffrin demanda un livre à Saint-Lambert, et celui-ci, pour s'en débarrasser, lui prêta des *Voyages en Chine et au Japon*. L'autre lui rendait volume par volume, mettant six mois à lire chacun. D'eux Saint-Lambert [illegible] recommencer cinq ou six fois de suite ce même [illegible] demanda, un jour, comment il le trouvait.

— Très bien, [illegible] beaucoup ; c'est dommage qu'il se répète un peu !

Vous avez là [illegible] de l'homme.

Le lundi, madame [illegible] les artistes et, le mercredi, les [illegible] c'étaient toujours les mêmes [illegible] des étrangers [illegible] les voit [illegible] les appeler ses *bêtes*, car elle les montrait comme une ménagerie. J'aimais infiniment ces réunions, où j'étais admise par faveur, et rarement ; elle n'y voulait point de femmes. La seule mademoiselle de Lespinasse obtint la permission d'y paraître chaque semaine, à cause de d'Alembert, qui ne l'aurait pas laissée seule au logis.

Le plus étrange, c'était la façon dont cette femme, ignorante comme une carpe, menait cette table, si difficile à tenir. Elle ne parlait presque pas et faisait parler les autres ; son esprit était un caillou qui, en frappant contre celui de ses convives, leur donnait l'étincelle et les allumait. Elle ne leur permettait jamais d'aller trop loin, et, si l'un d'eux s'émancipait, elle l'arrêtait sur-le-champ avec un geste et ces simples mots :

— Allons ! voilà qui est bien.

Ils se taisaient sur l'heure et n'en murmuraient pas, eût-elle retenu ainsi sur leurs lèvres le plus charmant trait de leur bagage.

Elle était bonne, sans aucune sensibilité, et bienveillante sans charme. Je n'aurais jamais pu aimer cette femme-là ; elle le disait elle-même, avec de grandes et belles qualités, des qualités brillantes même, elle n'était point aimable. Elle ne se serait pas avancée, pour soutenir un de ses amis ou lui rendre service, avant d'être sûre qu'il ne lui en reviendrait aucun ennui, aucun dérangement surtout.

Elle était vaniteuse et simple en même temps ; elle recherchait les grands, elle était très fière de leur commerce et elle savait les flatter en affectant des airs d'indépendance. Rien n'était étrange comme ses arrangements de dévotion ; elle allait à la messe et s'en cachait comme d'une intrigue ; les philosophes le savaient et ils affectaient de l'ignorer, afin de ne pas contre-carrer leur *maman*.

Elle aimait par-dessus tout les tripotages et se mêlait avec délices des affaires des autres. Je n'ai jamais souffert qu'elle entrât dans les miennes ; aussi disait-elle que j'étais cachée et qu'il n'y avait pas de profit à être mon amie, parce que mes ennemis en savaient plus long qu'elle sur mon compte.

Elle savait se tenir à sa place et disait d'elle-même ce que les autres auraient pu en dire, afin de leur fermer la bouche.

Un abbé italien vint, un jour, lui demander la permission de lui dédier une grammaire dans les deux langues.

— A moi, monsieur, lui répondit-elle, la dédicace d'une grammaire, et dans deux langues encore ! moi qui sais à peine la mienne et qui ne mets pas un mot d'orthographe ? Vous êtes trop bon, je ne puis accepter cela.

Elle contait à merveille et de la façon la plus gaie, la plus simple en même temps ; elle tirait parti des moindres circonstances pour amuser. Je n'ai jamais vu une femme qui sût mieux attirer l'attention sans en avoir l'air ; elle avait pour cela un art extrême. Elle ne faisait point oublier le rôti par un conte fait à propos, comme madame Scarron ; mais elle faisait oublier qu'elle avait un fort mauvais cuisinier et qu'on servait fort mal chez elle.

Au total, ces fameux soupers valaient leur réputation, et je sais bien peu de choses et de gens en ce monde dont on puisse en dire autant.

XXI

J'ai déjà parlé de presque tous les habitués, je les ai presque tous dépeints, puisque c'étaient les mêmes qui venaient chez moi, à peu près. Je ne voyais guère les artistes cependant, et je les ai peu connus. Mon infirmité les éloigna de moi, je ne pouvais pas juger leurs œuvres de peinture, et, quant à la musique, que j'aime fort pourtant, je ne me pique pas d'être connaisseuse.

Helvétius est, je crois, le seul de ces illustres dont je ne me sois pas encore occupée. Il a fait cet immense livre de *l'Esprit*, dont on a tant parlé, dont on parle tant encore et dont je ne suis pas enthousiasmée. Ce qu'il a trouvé de mieux, à mon avis, c'est d'avoir une immense fortune et d'avoir fait le bonheur d'une femme charmante, mademoiselle de Ligneville, que nous voyons encore ici, et à laquelle on ne peut reprocher qu'un travers : elle remplit sa maison et son lit de chats angoras, gras et fourrés comme des chanoines. Quant à Helvétius, il était bon, charitable, bienfaisant ; il aimait l'espèce humaine et en disait un mal abominable, qu'il ne pensait pas. Que de gens sont ainsi et se croient obligés de mettre un vilain masque pour cacher un beau visage !

Après ses dîners célèbres, madame Geoffrin avait des sou

pers particuliers, où l'on ne servait que des croûtes. Quelqu'un parlait devant moi, un jour, de ces repas faméliques et se plaignait de la méchanceté des propos.

— Hélas ! monsieur, répondis-je, il le faut bien ! je ne sais pas ce que l'on y mangerait sans cela ; on n'y a que le prochain à mettre sous la dent !



Madame Geoffrin.

Le cercle de ces soupers était restreint. Madame Geoffrin n'y recevait que deux de ses gens d'esprit : Marmontel, qui demeurait chez elle, et Gentil Bernard, qui, je l'ai dit, n'était pas gentil du tout. Mesdames de Brionne, de Duras et d'Egmont y venaient sans cesse, ainsi que le prince Louis de Rohan, qui leur faisait alternativement la cour à toutes les trois. C'étaient trois belles personnes, madame d'Egmont surtout ; on ne peut rien imaginer de plus gracieux que cette charmante créature.

Tenue sur les fonts du baptême par le Midi tout entier, dont son père était gouverneur, elle avait reçu le nom singulier de Septimanie, et on le lui donnait volontiers, parce qu'elle aimait qu'on le lui donnât.

Je n'ai pas été de ces soupers, ils n'existaient pas de mon temps, et je n'en parle que pour relater la singulière circonstance de trois dames de ce rang s'en allant, en catimini, chez une bourgeoise, le tout pour entendre la *voluptueuse* lecture des *Contes moraux* de Marmontel et de ses tragédies en herbe. Elles croyaient se compromettre horriblement et faire des péchés énormes dont elles s'accuseraient avec délices. Ce que c'est que le fruit défendu !

Madame Geoffrin mena cette vie jusqu'à ce que Dieu l'a rappelât en son saint paradis. Je ne pense pas qu'elle ait fait grand mal en ce monde, malgré les agios et les [illegible] de sa [illegible] de fille. Dès qu'elle fut malade, cette fille chassa toutes les *bêtes* et les consigna à la porte avec défense de rentrer jamais. Sa mère se remit un peu, elle les fit venir de nouveau, mais non plus le même monde, [illegible], comme

[illegible] et qu'elle regrettait [illegible] elle prit le [illegible] et ferma sa [illegible].

[illegible] des années je ne la [illegible] regrettai [illegible].

Marmontel se fourra dans la [illegible] et chez M. de Voltaire [illegible] même Voltaire [illegible] de venir chez moi [illegible] je chassai [illegible] de Lespinasse, je ne sais [illegible] vie que j'ai [illegible] qui me raconte [illegible] son [illegible], puis ses livres *Bélisaire, les Incas*, les [illegible], toute une kyrielle de médiocrités ce qui ne [illegible] pas d'être à la mode, d'arriver à l'Académie [illegible] remplacer d'Alembert dans les fonctions de secrétaire [illegible].

En France la [illegible] est toujours sûre de son fait.

Après madame [illegible] Marmontel, voici un autre roman dans [illegible] retrouvons une autre secte de philosophes [illegible], je vous garde Voltaire pour la bonne bouche. [illegible] gens qui ont tant prêché les autres, qui ont [illegible] de réformer les abus et les mœurs, ne valaient pas mieux que nous et ne se réformaient pas eux-mêmes [illegible] abandonnés à leurs passions, et, si les suites [illegible] pas été aussi formidables que celles des rois qu'ils [illegible] tant et qu'ils veulent abattre, c'est qu'une tempête dans un verre d'eau n'est pas autant à craindre qu'un océan.

Je ne me pique pas de philosophie, mais je suis très convaincue d'une vérité.

Tous les hommes sont les mêmes, dans tous les temps et dans toutes les classes ; ils ont leurs instincts, comme les animaux. L'éducation les modifie, elle leur apprend à dissimuler, mais elle ne les change pas. Une seule chose sur la terre a un pouvoir réel sur les âmes ; ce n'est ni la raison, ni la politique, ni la philosophie, c'est la religion. Pour cela il faut croire, et ne croit pas qui veut. La foi est le fondateur de tout, et ceux qui en sont doués sont plus forts que les raisonneurs et les illustres. Je n'ai jamais rien envié que la foi, et, malheureusement, il ne dépend pas de moi de l'obtenir.

A côté de madame Geoffrin, de moi, de mademoiselle de Lespinasse, il y avait encore un autre nid de cette terrible secte, qu'on ne craint pas assez, à laquelle la noblesse se rallie, et que les gouvernements ont tolérée, sans regarder où on veut les conduire. Il y avait la maison de madame d'Epinay, ici et à la campagne, et là se sont passés des événements dignes d'attirer l'attention de l'historien, lorsqu'il étudie surtout les causes avant les effets.

Madame d'Epinay et moi, nous nous sommes plutôt rencontrées que fréquentées. Notre monde n'était pas le même ; il ne se touchait que par un seul côté, les gens de lettres ; autrement, elle était dans la finance, que je voyais seulement par occasion.

Madame d'Epinay a écrit son histoire, en changeant les noms et sous la forme d'un roman. Cette histoire n'a jamais été imprimée encore ; mais elle l'a lue à mille personnes, et il en a circulé plusieurs copies, dont une est restée longtemps dans mes mains ; je la tenais de Saint-Lambert, un des acteurs les plus connus de ces aventures.

J'ai pris à cœur la cause de cette aimable femme, à cause de cet affreux Jean-Jacques, si ingrat envers elle, comme envers les autres ; si injuste et si menteur pour ceux qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, ou qui lui portent ombrage. Cet homme est pour moi la honte de l'humanité et de la philosophie. Je ne saurais trop dire sur son compte toutes les vérités que nous savons, et qu'il a pris, du reste, le soin de nous apprendre lui-même dans ses *Confessions*, avec un cynisme qu'on ne comprendrait pas si on ne l'avait pas connu.

Madame d'Epinay fut mariée de bonne heure à son cousin, M. de la Live d'Epinay, un des membres influents de la ferme générale, qui en était fou et qui l'épousa malgré son manque de fortune.

Elle était fille de condition et bien élevée, elle avait beaucoup d'esprit et le cœur tendre, elle l'a prouvé.

M. d'Epinay, fort amoureux, très mauvaise tête, commença tout d'abord par jeter par la fenêtre son bonheur et son argent, pour les mener plus vite. Il y a beaucoup de ces extravagants-là. Sa femme l'y aida aussi ; il était naturel qu'elle aimât un mari si amoureux, et après les grands transports vinrent les premières querelles, amenées par le caractère difficile de la mère de la jeune femme, trop sévère pour des gens de ce calibre-là.

M. d'Epinay, impatienté de ses sermons, se mit à courir la ville et les coulisses ; il eut bientôt des maîtresses, et sa femme ne manqua pas d'en être instruite ; on ne cache pas aux jolies personnes les infidélités de leur mari. D'ailleurs, il commença à ne se point cacher et à faire des dettes ; ce qui mena sa fortune bon train.

Son père, M. de la Live de Bellegarde, en fut prévenu ; il voulut y couper court, morigéna son fils, l'envoya en tournée en province et promit de payer ses créanciers.

M. d'Epinay partit, montrant beaucoup de regrets et de remords. Sa femme lui pardonna, elle lui pardonna même l'acharnement qu'il avait mis à l'entourer de galants et les plaisanteries qu'il ne cessait de faire sur sa prudence. Elle l'aimait encore alors et cachait ses fredaines à leurs parents. Pendant son absence, elle acquit toutes les preuves possibles des torts de cet homme qu'elle ne pouvait s'empêcher d'adorer ; il lui fallait absolument adorer quelque chose, ces âmes-là sont faites ainsi.

Elle persista, malgré son désespoir, malgré une grossesse avancée, qui la faisait beaucoup souffrir, elle persista, dis-je, dans son rôle de victime miséricordieuse, et en vint à l'idée d'accepter la mort comme la fin de ses maux.

Elle ne mourut pas néanmoins ; au contraire, elle crut renaître, par le retour de M. d'Epinay, qui se montra tout changé et qui prétendit avoir pour elle les mêmes sentiments qu'au moment de leur mariage. Elle voulut le croire, elle se le persuada et se laissa reconduire dans le monde, où elle rencontra deux personnes, dont l'une surtout devait exercer une grande influence sur son avenir.

La première était madame d'Arty, une des filles naturelles de Samuel Bernard, maîtresse de M. le prince de Conti, et son amie plus que sa maîtresse. C'était une femme charmante, bonne, gaie, aimable, pleine de grâces et que l'on recherchait partout.

L'autre était M. de Francueil, fils de M. Dupin, fermier général, homme d'esprit, homme de société, et de ceux que les maris et les amants ne souffrent pas pour amis à leur femme.

Puis une troisième, une demoiselle d'Ette, qui vivait avec Valory. Les femmes sont toujours plus dangereuses pour les femmes que les hommes, en ce qu'elles s'en défient moins. Ainsi madame d'Arty, tout aimable et bonne qu'elle était, commença à perdre madame d'Epinay, et mademoiselle d'Ette l'acheva, mais celle-ci en connaissance de cause. Son mari courut de débauches en débauches ; il la conduisit à le mépriser ; dès lors tout fut terminé entre eux.

Sur ces entrefaites, sa belle-sœur, mademoiselle de Bellegarde, épousa le comte d'Houdetot, bon gentilhomme, sans le sou, laid et désagréable, qu'elle ne pouvait pas aimer et qu'elle n'aima pas. Ce fut encore une femme à sentiments, dont le monde s'occupa, parce qu'elle était faite pour être remarquée et qu'elle se mit en position de l'être.

La pauvre madame d'Epinay, peu après ce mariage, acquit la certitude d'un dérangement affreux de santé qu'elle devait à son mari. Elle n'en guérit jamais tout à fait, et finalement elle mourut des suites, qu'elle traîna depuis plus de trente ans ; car la poitrine s'attaqua et son estomac aussi par les remèdes.

Voilà ce que sont devenus les maris du jour !

Elle n'eût jamais découvert cela sans le secours de mademoiselle d'Ette, fille usagée et hardie, qui avait ses projets sur cette amitié, et qui avait fait évincer madame d'Arty, bien moins dangereuse, sous prétexte qu'une femme aussi légère ne pouvait être de la société d'une personne de bien. Mademoiselle d'Ette voulait tenir sous sa domination cette jeune créature et la porter au mal, afin de pouvoir ensuite tout se permettre.

Elle l'entraîna donc d'abord à la campagne, pour l'isoler, et, là, elle fit venir souvent l'homme qu'elle avait désigné pour le héros de ce roman dont elle conduisait les fils, c'est-à-dire M. de Francueil.

Elle commença par en parler sans cesse, par en faire l'éloge, dans le sens le plus propre à faire impression ; elle assura qu'il était fort amoureux et le compara avec M. d'Epinay, si volage et si infâme, disait-elle.

Puis elle accoutuma la jeune femme à l'idée de prendre un amant, par représailles et sans que sa conscience ou sa considération en souffrissent le moins du monde.

Elle lui cita les femmes connues à la cour et à la ville, qui ne s'en privaient pas, qui n'avaient pas pour cela tant de raisons qu'elle, et qui n'en étaient pas moins estimées.

Lorsqu'elle la vit au point où elle la souhaitait, elle amena Francueil, elle l'introduisit en tiers dans leurs entretiens, et, comme madame d'Epinay se gendarmait au mot d'amour, elle lui mit en tête cette amitié platonique, à laquelle les imaginations se laissent prendre, et qui, pour les êtres raisonnables, est de toutes les folies la plus impossible.

Madame d'Epinay y crut, s'y reposa, se figura avoir un *ami* solide, qui la garantirait des chagrins et la préserverait des dangers, jusqu'à ce qu'elle découvrît un jour combien elle serait fâchée d'en rester là. La d'Ette aidant, elle franchit ce grand passage qui sépare en deux notre vie de femme, et le bonheur de son amant la récompensa de son sacrifice.

Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Francueil s'aperçut bientôt que, s'il n'était pas François I[er], M. d'Epinay avait cependant renouvelé, sans malice, l'anecdote de la belle Ferronnière. Vous jugez du coup, et combien il retentit dans l'âme d'une femme délicate ! Elle en devint, pour ainsi

dire, folle ; la d'Ette, grâce à ce mécompte, entra tout à fait dans le secret, dont on comptait lui cacher la partie la plus intéressante. Elle en profita avec son adresse ordinaire, et, quelques jours après, madame d'Epinay lui fit prêter dix mille livres par son beau-père.

Cependant les choses se passèrent plus aisément qu'on ne l'espérait ; Francueil en fut quitte pour fort peu, il se montra généreux, magnanime, on l'aima plus que jamais et l'on ne songea plus qu'au bonheur.

Le père de Francueil, M. Dupin, fermier général, était propriétaire de la belle terre de Chenonceaux ; il avait épousé, en secondes noces, cette Aurore de Saxe, fille du maréchal dont j'ai parlé plusieurs fois. Celle-ci était bien avec son beau-fils, et M. Dupin menait une vie douce et agréable. Francueil avait vu Rousseau chez son père ; il l'amena à Epinay. Le philosophe ne faisait que poindre à Paris, on ne le connaissait pas encore ; il était fort timide et se présentait gauchement.

Madame d'Epinay, toujours bonne, alla au-devant de cette timidité, l'accueillit à merveille et le rassura, le défendit contre les jeunes femmes dont sa maison était pleine, et qui toutes le trouvaient laid, avec des airs du cuistre. Elle allait jusqu'à soutenir qu'il était beau, qu'il avait bon air, au contraire, et qu'il deviendrait un homme célèbre ; en cela, elle ne se trompait pas.

On se demandait ce qu'était cet homme qui sortait on ne savait d'où, dont l'esprit et le talent étaient incontestables et qui se taisait sur ses précédents. Chacune de ces dames l'interrogeait l'une après l'autre, la comtesse d'Houdetot surtout, très spirituelle et très curieuse ; il se tenait sur la réserve, convaincu qu'on se moquait de lui.

Madame d'Epinay seule, par sa douceur, ses prévenances et sa bonté, parvint à lui arracher quelques confidences ; il venait de quitter l'ambassade de Venise, où M. de Montaigu l'avait recueilli par humanité, et d'où il l'avait mis ensuite à la porte, en l'accusant d'avoir livré le chiffre de l'ambassade : ce dont Rousseau se défendait, à sa façon, de tout son pouvoir.

— Remarquez bien, madame, qu'il ne dit pas *vendu*, il dit *livré*.

— C'est plus poli, en effet.

— Comment, plus poli, madame ? C'est tout différent. Il n'oserait pas faire l'injure à mon caractère de m'accuser ainsi de convention, tandis que livré ! il peut y avoir un bon motif.

— Il n'y a jamais de bon motif pour une trahison, monsieur Rousseau.

— Mais, madame, ce n'est pas une trahison si c'est pour le bien de l'humanité, par exemple ; si c'est pour empêcher une injustice ou une mauvaise action.

— C'est toujours une trahison, monsieur, puisque le secret vous était confié.

— Je ne dis pas que je l'aie fait, je dis que j'aurais pu le faire ; je défends l'action que j'aurais pu commettre, au point de vue philosophique.

— Si vous m'en croyez, monsieur Rousseau, nous n'en parlerons pas, et nous n'en parlerons surtout à personne ici ; on goûterait peu ce point de vue-là.

Elle ne dit rien à personne, en effet, et, comme on s'occupait de jouer la comédie, on en resta là sur ce sujet.

Cette comédie était justement de Rousseau et s'appelait *l'Engagement téméraire*. Elle n'était pas excellente, mais on la trouva telle, et madame d'Epinay y obtint un succès véritable, dont elle fut enivrée, à cause de Francueil, qui en jouit doublement pour elle et pour lui.

A dater de ce moment, Rousseau fut introduit dans la maison et reçu à titre d'ami. On le combla de toutes les manières, on eut pour lui les plus délicates attentions, on alla au-devant de ses besoins et de ses désirs, on le choya comme l'enfant gâté du logis.

M. d'Epinay continuait ses folies et affichait ses maîtresses ; la vie ne fut plus tenable avec lui. Sa femme, excitée par mademoiselle d'Ette et par Francueil, se résolut à une séparation ; elle voulait même faire un procès ; elle en fut dissuadée par sa mère et son beau-père ; mais on convint d'une séparation à l'amiable, et elle se fit. M. d'Epinay ne demandait pas mieux. Il se mit à courir le monde avec des créatures et ne se gêna plus. Madame d'Epinay garda ses deux enfants, qu'elle adorait et qu'elle voulut élever elle-même, sa fille surtout ; c'est pour elle qu'elle a écrit les *Conversations d'Emilie*.

M. de Juilly, son beau-frère, se maria peu après avec une femme qui joua un grand rôle dans la vie de sa belle-sœur et qui amena un des incidents les plus graves. C'était une personne légère et accommodante à l'endroit des plaisirs de ce monde. Son mari l'adorait ; il n'y vit jamais clair et resta convaincu qu'elle était la vierge Marie ; ce sont des grâces d'état. Cette belle petite madame s'amouracha, un peu plus tard, de Geylotte, chanteur de l'Opéra, et le prit pour son amant, sans le moindre mystère. Madame d'Epinay, qui avait besoin de son silence, fut obligée de se taire et d'accorder même quelques complaisances, ce qui lui répugnait fort à cause de [illegible]. Cette pauvre femme alla de folies en folies, [illegible] les pires de toutes !

Madame d'Epinay ne savait rien [illegible] Francueil. Il lui proposa, un jour, de lui faire faire connaissance avec mademoiselle Quinault, l'ancienne actrice, qui avait une maison charmante et qui recueillait volontiers les gens de lettres et les artistes, pour lesquels elle se montrait fort généreuse. Francueil se fit aider par madame de Juilly, et tous les deux décidèrent madame d'Epinay à se laisser conduire chez mademoiselle Quinault. Les mœurs de celle-ci avaient été légères, mais elle était vieille, et on n'en parlait plus. Sa maison était montée sur un ton de liberté dont une jeune femme de finance devait être effarouchée ; les bourgeoises sont, sous ce rapport, bien plus faciles à épouvanter que nous. On appelait mademoiselle Quinault *la Ninon du siècle* ; c'était une flatterie un peu hasardée et qui ne trouvait pas créance en dehors de son salon.

Madame d'Epinay y alla dîner un jour, et sans son amant, ce qui est plus étrange. Elle eut toujours le défaut de la faiblesse et se laissa aller à cet entraînement. Elle y trouva Saint-Lambert et Duclos, plus le prince de Beauveau, qui aimait assez la bohème. Elle a conservé le récit de la conversation qu'on tint à ce dîner ; je vais le transcrire, il restera comme un échantillon de la conversation de ce temps et de ce monde-là ; on n'en verra plus guère de pareilles. C'est un peu léger peut-être, c'est étrange, mais c'est vrai, et la vérité est la première qualité en ces sortes de choses, puisque cela doit rester à ceux qui n'ont point vu ce siècle, ce siècle sans pareil, j'en réponds, et d'une espèce qui ne se représentera jamais.

XXII

C'est d'abord ici le lieu de parler de Duclos et de Saint-Lambert. Je les ai beaucoup connus, l'un et l'autre, et je n'ai besoin des souvenirs de personne pour les dépeindre.

Duclos était un homme d'esprit, c'est incontestable, un homme érudit, c'est incontestable encore ; mais c'était un vilain monsieur, selon l'expression de Pont-de-Veyle. Méchant, envieux, atrabilaire, tripotier, il était odieux de vivre avec lui. il brouillait tout le monde et n'était jamais content de personne. Ses yeux exprimaient tout cela, sa bouche semblait baver la satire, il frondait les mesures qui n'étaient pas dans ses habitudes ou selon ses intérêts, et traînait les grands dans la boue, par chagrin de ne pouvoir être autant qu'eux.

Il fut cependant favorisé de la cour ; il eut des bienfaits de tout le monde, et il ne fut pas moins l'ennemi de ceux qui lui faisaient du bien. Il était de la nature du serpent, froid, rampant et venimeux ; je n'ai jamais pu souffrir cet homme-là. Il me le rendait et avait imaginé une façon de parler de moi fort singulière, se figurant me blesser beaucoup. Comme j'avais refusé de le recevoir, il niait mon salon et disait, avec sa voix de crécelle démanchée :

— Connaissez-vous *une* madame du Deffand, chez laquelle se réunissent quelques hobereaux et quelques pieds-plats littéraires ?

Ces hobereaux étaient la grande noblesse de France, et ces pieds-plats étaient Voltaire, d'Alembert, Montesquieu, etc.

Excusez du peu !

Quant au marquis de Saint-Lambert, c'était et c'est encore un militaire de lettres, un homme de bonne compagnie et d'esprit certainement. Il était fort aimé des dames, témoin madame du Châtelet et madame d'Houdetot, sans compter les autres. Il a fait un poème des Saisons et beaucoup de vers, grands et petits, dont il n'était point avare. Il fut fort bien à la cour de Lunéville et très bien surtout avec madame du Châtelet, dont il devint l'amant, à la barbe de Voltaire, et qui s'avisa de mettre au monde un poupon de ses œuvres, à quarante-quatre ans.

Je me souviendrai toujours de la façon dont notre grand homme m'annonça cette nouvelle, la première fois que je le revis, après la mort de son Emilie.

— Ah ! madame, me dit-il, venez partager ma douleur, j'ai perdu notre illustre amie. Je suis au désespoir, je suis inconsolable !

Je savais bien, et mieux que personne, combien il en était fatigué, combien elle l'avait rendu malheureux par ses caprices. Je n'en eus pas moins l'air très convaincue de sa désolation ; il pleurait à chaudes larmes.

— Vous savez de quoi elle est morte, ajouta-t-il ; vous savez que ce barbare, le brutal, me l'a tuée avec son monstre d'[illegible].

— Hélas ! oui, repris-je d'une mine componctionnée, ce Saint-Lambert a oublié qu'une [illegible] qu'Urania ne fut jamais propre à faire une noire.

Il me regarda, ne sachant [illegible] je me moquais, ou si c'était une figure poétique [illegible] par la circonstance. Ma physionomie pénétrée lui [illegible] ma bonne foi.

— Vous dites bien, ou [illegible] bien madame ; et il se prétend poète, le butor [illegible] serait donc que l'âne du Parnasse

C'était une allusion [illegible] pucelle Jeanne, apparemment. En ce moment où [illegible] le plus monté sur la furie et sur le désespoir, [illegible] entra qui nous fit un de ces contes badins [illegible] l'habitude. Voltaire oublia l'âne, et la belle et [illegible] et se mit à rire aux éclats. C'était bien là [illegible] que je l'ai connu soixante ans durant

Revenons [illegible] souper de madame d'Epinay et à la conversation [illegible]

Après beaucoup de propos divers, on arriva à la pudeur et à la [illegible] de la nature

— Il n'y a que celle-là de bonne, dit Duclos

— Oui, si vous ne l'aviez pas corrompue ; elle n'en a pas moins travaillé de longue main à ce que l'on appelle la pudeur

— Non pas à ce que l'on appelle ainsi de nos jours, et chez nous. Il y a des nations sauvages où les femmes restent nues et certainement, elles n'en rougissent pas.

— Tant qu'il vous plaira, Duclos, mais je crois que les premiers germes de la pudeur existent dans l'homme.

— Je le crois, dit Saint-Lambert ; le temps, la pureté des mœurs, l'inquiétude de la jalousie, mille raisons les développèrent

— Et l'éducation s'est fait ensuite une grande affaire de ces vertus sublimes qu'on nomme maintien

— Monsieur Duclos, il fut un temps où nos premiers pères étaient nus ainsi que le sont les sauvages, c'est indubitable

— Oui, mon prince, pêle-mêle, gras, rebondis joufflus, innocents et gais. Buvons un coup.

— Il est certain que ce vêtement qui joint si bien partout est le seul que la nature nous ait donné, poursuivit mademoiselle Quinault

— Maudit soit le premier qui s'avisa de mettre un habit comme les nôtres.

— Ce fut quelque petit vilain nain bossu, maigre et contrefait, car on ne songe guère à se cacher quand on est bien.

— Mademoiselle, qu'on soit bien ou mal, on n'a pas de pudeur avec soi-même

— Monsieur le marquis, je suis de votre avis. Je vous jure que, quand on ne me voit pas, je ne rougis guère.

— Et pas du tout quand on vous regarde. La belle pièce de comparaison, la pudeur de Duclos !

— Ma foi elle en vaut une autre. Je gage qu'il n'y en a pas un de vous, quand il fait bien chaud, qui ne renvoie, d'un coup de talon, toutes ses couvertures au pied de son lit. Adieu donc la pudeur, belle vertu qu'on attache le matin sur soi avec des épingles

— Il y a une multitude de vertus de pure invention ; le mal seul ne change pas

— Mon prince, la morale universelle est la seule inviolable et sacrée

— En deux mots, messieurs, c'est l'édit permanent du plaisir, du besoin et de la douleur. Au commencement, pour en revenir à nos moutons, c'est-à-dire aux vêtements qu'ils nous fournissent, si on s'habillait, c'est qu'on avait froid

— Et pourquoi pas par honte ? demanda madame d'Epinay

— Et de quoi ? d'être ce qu'on est ? Qu'est-ce que la honte ? demanda Duclos.

— Je ne puis vous rendre ce que j'entends par là, qu'en vous disant que je me déplais à moi-même toutes les fois que je suis honteuse. J'éprouve alors l'appétit de la solitude, pour ainsi dire, le besoin de me cacher.

— Moi, je ne suis pas ainsi, j'avoue tous mes défauts.

— Quand vous voyez que vous les cacheriez inutilement, mon cher Duclos

— Ah ! [illegible] se cache toujours, si on veut

— Ah ! [illegible] s'écria Saint-Lambert, la nature ! n'est-ce pas la [illegible] la plus sublime des maîtresses ? ne doit-on pas écouter sa voix, lorsqu'elle parle, et lui rendre hommage de tous [illegible] de tous nos plaisirs ? Ainsi pourquoi le jeune [illegible] la jeune fille se cachent-ils dans leurs amours ? Pourquoi [illegible] la plus délicieuse de toutes les liaisons humaines n'en [illegible] pas la plus solennelle ? Pourquoi les mariés ne sont-ils [illegible] conduits au lit nuptial par les prêtres et leurs amis, en [illegible] de la nature ? Des parfums délicieux fumeraient autour de ce temple de l'hyménée ; la musique la plus douce se ferait entendre ; des hymnes voluptueux et nobles seraient chantés en l'honneur *des dieux* ; on les invoquerait pour celui qui doit naître. L'épouse alors, au lieu d'être abandonnée à de petites idées pusillanimes, qui lui arrachent des larmes sottes et comiques, serait pénétrée de la grandeur de cet acte divin... Vous voyez d'ici le coup d'œil.

— Cela est sublime, magnifique ! c'est digne d'Anacréon, de Pindare ! c'est tout un poème !

— Parbleu ! j'irais tous les jours à la noce, si cela se passait ainsi.

Et les voilà discutant à perte de vue sur des impossibilités obscènes, que je ne vous répéterai pas, bien entendu. Cette secte des philosophes ne respectait rien, Duclos surtout, c'était un cynique !

— Le désir est une espèce de prise de possession, reprit-il ; l'homme passionné détourne la femme, comme le chien détourne un os qu'il porte à sa gueule, jusqu'à ce qu'il puisse le dévorer dans un coin. Je l'ai déjà dit, la jalousie est le germe de la pudeur

Ils en eurent pour le reste de la nuit dans le même style. Voilà cette société, voilà ce qu'elle est devenue : raisonneuse et corrompue, cherchant dans la nature l'excuse de ses erreurs et ne se donnant la peine d'être spirituelle qu'après avoir été pédante. Ce n'était pas ainsi dans ma jeunesse. Sous la Régence, la corruption était gaie, amusante et non sermonneuse ; elle avait ainsi une raison d'être. A présent, on est sérieux dans le mal, on s'ennuie dans le vice, et, avant de commettre une faute, on l'entoure de considérants, comme un arrêt de Messieurs ; c'est la décadence complète et ceux qui viendront après nous verront de belles choses !

XXIII

Madame d'Epinay retourna à la campagne, dans sa charmante maison de la Chevrette, ou à son château d'Epinay, près d'Enghien et de Montmorency. Duclos s'impatronisa chez elle, il y vint tous les jours et s'y établit en maître, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire partout. Il trouva madame d'Epinay à son goût et lui fit à brûle-pourpoint une de ces déclarations qui nous mettent entre une échelle et un précipice. Il faut la gravir ou se casser le cou. Elle la reçut fort étonnée, la déclina de son mieux, pour ne pas le blesser ; il n'y voulut pas entendre. Il la questionna, la tourmenta, la harcela, jusqu'à ce qu'elle eut avoué son amour pour Francueil et leur commerce galant.

On l'avait prévenue de se défier de Duclos, de même que celui-ci la prévint de se défier de mademoiselle d'Ette et de Rousseau. Elle eut donc un grand tort de se mettre à sa merci, elle et son secret. Il voulut bien lui pardonner pourtant, à une condition : c'est qu'elle n'ouvrirait la bouche à qui que ce fût de la tendresse qu'il lui avait avouée ; elle promit, sans penser qu'elle venait de se faire un ennemi qui ne lui laisserait plus ni paix ni trêve, et dont la tyrannie deviendrait d'autant plus redoutable qu'il se ferait craindre avec raison

Je ne sais si j'ai dit que Francueil était marié, qu'il n'aimait point sa femme et ne restait guère avec elle. Il en résultait naturellement une gêne, qui s'augmenta bientôt par le retour de M. d'Epinay, auquel la pauvre femme dut consentir, à cause de ses enfants, et pour obéir aux dernières volontés de son vieux père. Il fut convenu même, entre les deux amants, qu'ils ne se verraient plus chez elle.

Madame d'Epinay eut la douleur d'apprendre que Francueil s'enivrait, et d'en être témoin lorsqu'elle le rencontrait chez leurs amis. Il changeait beaucoup à son égard, la recherchait moins, quoique bientôt il eût repris ses habitudes au logis. M. d'Epinay reprenait les siennes avec la petite Rose et ne témoignait aucune jalousie. Duclos, le philosophe, tyrannisait les uns et les autres, colportant des propos, les arrangeant à sa façon et secondé par Rousseau moins bruyant, mais tout aussi dangereux. Madame d'Epinay était ainsi entre deux dangers, non moins redoutables l'un que l'autre

En même temps, sa belle-sœur lui fit connaître une jeune madame de Versel, fort belle et fort recherchée ; elle ne tarda pas à s'apercevoir que Francueil trouvait celle-ci de son goût et qu'on ne le repoussait point. Ce fut pour elle le premier coup de la jalousie sérieuse ; jusque-là, elle n'avait eu que des craintes. Duclos ne manqua pas de l'avertir et l'enjoliver la chose de tous les ornements qu'il put inventer.

Madame d'Epinay, au désespoir, prit madame de Versel par la douceur et voulut apprendre son sort d'elle-même. Elle l'engagea donc à venir à ce beau château d'Epinay, où son mari faisait des embellissements insensés.

Madame de Versel y vint ; elles causèrent longuement en tête-à-tête, elles se lièrent, l'une de bonne foi, l'autre par calcul, et la jeune rivale raconta tout bonnement sa vie, ses penchants, ses désirs à celle qui voulait la connaître. Elle lui parla de l'amour de façon à lui faire croire qu'elle le connaissait, et l'autre se mit à trembler de tous ses membres, en pensant qu'il s'agissait de Francueil.

Elle prononça son nom, la jeune Versel sourit ; elle lui demanda avec instance s'il était amoureux d'elle ; l'autre répondit qu'il l'était en effet, mais qu'il n'en fallait rien dire, parce qu'elle lui avait promis un secret absolu.

— Il m'aime à en perdre la tête, il fait des folies pour moi, il jure qu'il en mourra.

— Et vous ?

— Moi !... moi, je ne l'aime point, je vous assure, mais point du tout !

— Ah ! vous me rendez la vie !

— Comment ?

— Sans doute. Il ne vous recommandait le secret que parce qu'il me quittait pour vous.

— Ah ! le monstre ! je suis bien contente de ne pas l'avoir écouté. Non, non, ce n'est pas lui que j'aime ; je ne le laissais dire que pour me distraire d'une passion terrible, à laquelle je dois résister.

— Pourquoi ? ne vous aime-t-on pas ?

— On ne m'aime que trop. Seulement... on ne peut pas m'aimer.

— Vous si belle, si charmante !

— Ma chère madame d'Epinay, l'homme que j'aime, qui m'aime, est l'amant de ma mère ! comprenez-vous pourquoi je le repousse ? Nous avons souffert mille martyres tout l'été dernier, forcés de nous voir à chaque instant, de nous résister, de cacher à ma mère ce que nous éprouvions tous les deux. Ah ! je ne puis vous rendre ce supplice, vous le comprenez. Maintenant, je me suis sauvée, je ne veux plus le voir, car je succomberais.

Vous jugez que cette confidence mutuelle attacha les deux femmes l'une à l'autre, et que Francueil en fut pour ses frais ; il s'en vengea en se plongeant dans tous les écarts d'un homme à la mode et en servant M. d'Epinay dans ses parties, ce qui m'a ôté la bonne opinion que j'avais de lui.

Quelque temps après cela, madame d'Epinay connut l'homme qu'elle devait aimer le reste de sa vie, celui qui devait remplacer Francueil, en lui épargnant les chagrins que ce dernier lui avait donnés.

Tout le monde sait son commerce avec le baron Grimm, qui dure encore, et qui durera certainement autant qu'eux. Madame d'Epinay le rencontra chez madame de la Popelinière, où Rousseau et Francueil le lui présentèrent en lui demandant la permission de le conduire chez elle ; ce qu'elle se hâta d'accorder, sa conversation lui ayant plu infiniment. Rousseau l'aimait beaucoup, à sa façon ; il le vanta, car il le connaissait depuis longtemps

— C'est là un homme que vous pouvez recevoir, lui dit-il, et non toutes les poupées qui vous entourent. Excepté Duclos, je ne voudrais pas vivre avec des gens à têtes si vides et si légères.

Grimm était né à Ratisbonne, d'un pasteur protestant ; il n'était point baron alors ; il vint en France pour y chercher fortune, et se signala peu après par une petite brochure sur les discussions musicales du coin du roi et du coin de la reine. Cette petite brochure s'appelait *le Petit Prophète de Bochenibrodsche*. Elle eut beaucoup de succès ; on se l'arracha, et M. Grimm fut connu tout de suite.

— De quoi s'avise donc ce Bohémien, dit Voltaire, d'avoir plus d'esprit que nous ?

Ce fut son brevet. A dater de ce moment, Grimm eut de l'esprit.

Il fut pris en grande affection par le comte de Friesen, qui était bien un des meilleurs hommes qu'on put voir.

Ce comte de Friesen était jeune, aimable, galant, riche ; à son école, Grimm apprit le monde et ne l'oublia plus. Il le savait si bien, qu'on prenait malgré soi au sérieux sa baronnie et ses grands airs, et qu'on ne reconnaissait plus en lui le fils du pasteur de Ratisbonne.

Il était laid, il avait le nez tourné.

— Mais son nez est toujours tourné du bon côté, répondait madame d'Epinay, lorsqu'on lui faisait observer ce léger défaut.

Excessivement soigné et propre, il excitait la furie de Rousseau, lequel s'en allait demandant ce que l'on pouvait attendre de bon d'un homme qui passait deux heures tous les matins à se frotter les ongles avec une vergette.

Le comte de Friesen mourut et laissa Grimm sur le pavé, en le recommandant à M. le duc d'Orléans, qui accepta le legs et occupa le philosophe. Ensuite il s'en alla avec M. le maréchal d'Estrées en Westphalie, et devint un de ses vingt-huit secrétaires. Cette campagne, toute de luxe, a laissé des traces dans les souvenirs de ceux qui l'ont faite. On n'a pas idée du train des équipages de cet état-major.

On se moquait beaucoup de Grimm, on l'accusait de jouer la comédie dans ses sentiments. On fit sur lui une plaisanterie qui fut fort racontée à la mort du comte de Friesen ; il avait, disait-on, exagéré son désespoir à ce point qu'on l'entraîna à l'hôtel de Castries, pour l'arracher au spectacle de cette mort. Il y jouait chaque jour des scènes de larmes, dans le jardin, tant qu'il était en vue de l'hôtel ; mais, dès qu'on ne pouvait plus l'apercevoir, et sans penser aux maisons voisines, d'où on le guettait, il mettait vite son mouchoir dans sa poche et en tirait un livre, afin de ne point perdre son temps.

Il avait été fort amoureux de mademoiselle Fel, qui n'en voulut pas, et qui se moqua de lui outrageusement, ce dont il fut fort irrité ; il ne l'oublia jamais.

Maintenant, il a une espèce de position diplomatique de la part de je ne sais quel prince, et il entretient une correspondance avec la tzarine, pour lui raconter ce qui se passe à Paris. C'est une espèce de personnage ; on va chez lui, et lui va chez sa maîtresse d'abord, puis chez le baron d'Holbach, à ces fameux soupers, puis partout, même quelquefois chez moi, bien peu cependant. Je ne reçois plus maintenant de ces gens-là, et il s'ennuie beaucoup avec mon monde. Je ne le prône pas beaucoup. Presque tout de suite, madame d'Epinay et lui s'arrangèrent. Ce ne fut plus une frénésie comme avec Francueil, mais un sentiment fort tendre, fort dévoué, fort calme, de ces sentiments qui durent parce qu'on ne les use pas, comme moi avec Formont, ou avec le président ou avec Pont-de-Veyle. J'ai toujours préféré ceux-là aux autres. Larnage lui aurait, au contraire, brûlé la chandelle par les deux bouts.

Juste à ce même moment, et ce fut ce qui précipita les choses, il arriva à madame d'Epinay une aventure très grave, dont tout Paris retentit, et qui faillit la perdre complètement. Il y a de quoi faire un drame larmoyant avec cette histoire.

Madame de Juilly avait quitté Gelyotte ; les femmes qui s'affublent de ces sortes de gens ne les gardent pas longtemps d'ordinaire. Elle prit à la place un chevalier de Vertillac, excellent gentilhomme, de bonnes manières, dont elle fut sérieusement amoureuse, et qui la vengea. Cette belle union dura deux ans à peu près, et puis madame de Juilly mourut de la petite vérole. Madame d'Epinay la soigna assidûment.

Lorsque la malade se sentit à l'extrémité, elle remit une clef à sa belle-sœur et lui dit, dans un moment où elles étaient seules :

— M. de Juilly m'aime comme au premier jour, il a en moi toute confiance, je ne veux pas lui laisser un chagrin, et je vous prie, ma chère sœur, d'ouvrir mon secrétaire. Vous y trouverez deux paquets de lettres : ce sont celles du chevalier ; j'ai brûlé celles de Gelyotte. Faites-moi le plaisir de les jeter au feu et qu'il n'en reste aucune trace.

— Sur-le-champ ?

— Non, cela me ferait trop de peine. Aussitôt que je serai morte, avant de rappeler personne de la famille : promettez-le-moi, et promettez-moi aussi, sur la tête de vos enfants, que, si mon mari concevait des soupçons, vous les détourneriez à tout prix ; je serais au désespoir d'empoisonner ses regrets.

On lui promit tout ce qu'elle voulut. L'une des femmes entra en ce moment. Un quart d'heure après, la malade mourut.

— Allez, dit madame d'Epinay, ne prévenez personne, je veux rester un instant à prier près de ce pauvre corps ; j'irai moi-même avertir mon beau-frère, il sera moins affligé de la sorte.

On la laissa seule ; elle se hâta de remplir les intentions de madame de Juilly, puis elle alla apprendre à son beau-frère la triste nouvelle, dont il fut mortellement affligé. Il allait vantant partout les vertus de la défunte, son amour pour lui, le bonheur qu'elle lui avait donné ; il en fit une Pénélope, et amusa ainsi beaucoup le monde à ses dépens.

Les deux frères avaient des intérêts en litige depuis la mort de leur père et les comptes avaient été remis par le notaire à madame de Juilly. Ces comptes étaient des titres contre M. d'Epinay et prouvaient clair comme le jour qu'il redevait à Juilly plus de cent quatre-vingt mille livres. Une fois la première douleur essuyée, on chercha les papiers partout, on ne les trouva nulle part.

On demanda à madame d'Epinay si elle les avait vus ; elle répondit qu'elle n'en avait pas connaissance.

— Pourtant, répétait Juilly, je les ai donnés à ma femme, c'est-à-dire le notaire les lui a remis devant moi, et elle les a posés aussi devant nous dans son secrétaire. C'est vous, ma sœur, qui m'en avez rendu la clef de [illegible], vous devez l'avoir ouvert la dernière ; il n'est pas possible que vous n'ayez pas aperçu les papiers.

Madame d'Epinay s'exténuait à [illegible] qu'elle n'avait [illegible] la femme de chambre [illegible] et raconta [illegible] madame [illegible] avait reçu des [illegible] de Juilly la [illegible] notaire comme [illegible] renvoyé tout le [illegible] que celle-ci [illegible] comme [illegible] d'Epinay était [illegible] d'être seule [illegible] sous prétexte [illegible]

— Lorsque je suis rentrée [illegible] la cheminée pleine de cendres de papiers brûlés [illegible]

Madame d'Epinay, en entendant cette dénonciation, devint très rouge et se troubla [illegible] se retourna de son côté et son beau-frère [illegible] la si cela était vrai

— Oui [illegible] tremblante, il est très vrai que, d'après [illegible] madame de Juilly, j'ai brûlé des papiers [illegible] mais ce n'étaient assurément pas [illegible]

— Quels [illegible] ces papiers, madame ?

— Je [illegible] les ai pas lus, la place m'avait été indiquée [illegible] les prendre

— [illegible] pas lus, comment pouvez-vous savoir que [illegible] s'y trouvaient pas ?

— [illegible] le notaire ne ressemblent point aux autres, [illegible] les confondre. On reconnaît facilement le papier [illegible]

— Cela n'en est pas moins extraordinaire

— Et c'est malheureux pour madame, très malheureux, ajouta le notaire. Voilà M. d'Epinay quitte de près de deux cent mille francs, et cela après que madame sa femme a brûlé des papiers dans les circonstances qu'on a citées ; je le répète, c'est très malheureux

Madame d'Epinay ne pouvait, on le comprend, donner d'autres explications que celles-là ; mais il n'en passa pas moins pour constant à la cour et à la ville qu'elle avait lestement volé son beau-frère de ces deux cent mille francs, et cela en face du cadavre d'une femme qu'elle avait beaucoup aimée et qui lui accordait la confiance d'une sœur

XXIV

Ce fut dans le monde une clameur de haro. La pauvre femme n'osait plus se montrer nulle part. On lui faisait froide mine ; quelques-uns parlèrent de lui fermer les portes, et même parmi ses amis il y eut défection. Duclos ne manqua pas cette occasion de mal parler ou de mal agir. Il alla colporter partout les mauvais propos ; il les raconta ensuite à madame d'Epinay elle-même. Celle-ci ne faisait que pleurer du matin au soir. Son mari se taisait ; il n'était sans doute pas fâché du résultat, mais il ne pouvait le laisser voir

Francueil, auquel elle se plaignait, lui dit, après avoir entendu ses plaintes

— Par suite de nos relations bien connues, tout ce que je puis faire, c'est de rester neutre

Grimm ne fit pas ainsi, au contraire. Seul il se montra son défenseur, et il n'était pas encore son ami

Il était à dîner un jour chez M. de Friesen ; il y avait beaucoup d'hommes et point de femmes. Au dessert, on raconta l'histoire de madame d'Epinay, en l'enjolivant de mille réflexions et en ajoutant que son mari lui avait payé cette escroquerie à beaux deniers comptants, sans préjudice du reste. Grimm prit son parti, d'abord raisonnablement ; ensuite, comme les méchants achevaient en criant que son mari et elle étaient aussi malhonnêtes l'un que l'autre et qu'on ne pouvait courir le risque de les calomnier, quoi qu'on dît sur leur compte, le chevalier courtois se fâcha tout de bon, repoussa les propos en général et en particulier, les flétrit de son mépris et ajouta, en regardant un des convives plus enragé que les autres, que les gens d'honneur n'étaient pas si pressés d'ordinaire de déshonorer leur prochain.

[illegible] s'emporta ; on voulut les séparer ; ils se turent ; mais, se faisant signe, ils descendirent dans le jardin, et, là, ils dégainèrent ; tous deux furent blessés légèrement. D'où [illegible] se mit à raconter partout que Grimm était l'amant de la dame ; il en enrageait ; il le dit si bien que cela [illegible] ; elle ne pouvait faire mieux pour récompenser son défenseur

Les choses [illegible] dans cette incertitude, et madame d'Epinay demeura sous le poids de l'accusation jusqu'à ce que le hasard [illegible] les papiers, et voici comment

Le chevalier, l'ami [illegible] de madame de Juilly, crut devoir un compliment de condoléance au mari ; mais il était absent, [illegible] lors de la mort de sa maîtresse. La nouvelle ne [illegible] de retard dans sa réponse, par la difficulté de savoir comment la faire, et il en résulta un délai de trois mois à peu près, pendant lequel la calomnie fit bien du chemin. Finalement, sa lettre arriva. Après les discours d'usage, il ajoutait que madame de Juilly, peu de temps avant sa mort, lui avait confié des papiers importants pour les montrer à un homme entendu, dont il était sûr. Au moment de son départ, cet homme était absent et madame de Juilly s'était chargée de le voir à son retour. Il ajoutait que, si on désirait l'avis de cet homme sur le fond de cette affaire litigieuse, il envoyait son adresse et qu'on pourrait le consulter.

M. de Juilly monta en voiture et courut chez cet avocat. C'étaient précisément les papiers en question ; il les reprit, puis courut chez sa belle-sœur, et lui raconta le fait en lui adressant des excuses, qu'il se hâta de rendre publiques avec la justification

Une seule chose l'inquiétait : quels étaient les papiers que sa femme avait voulu qu'on brûlât ? Madame d'Epinay s'en tira en rejetant ce mystère sur des bonnes œuvres, qu'elle voulait cacher. Cela était probable.

— Vous avez raison, car, si celle-là avait eu des intrigues, il faudrait accuser toutes les vierges du paradis.

— Ah ! oui, sans doute.

— C'étaient des bonnes œuvres, ce ne pouvait être que des bonnes œuvres ; elle était si charitable ! nous ne pouvons avoir d'autre idée que celle-là, il faut nous y tenir

C'est bien là un raisonnement de mari satisfait.

Grimm était l'ami intime du baron d'Holbach. Ce gentilhomme du Palatinat habitait Paris depuis sa jeunesse ; c'était un donneur de soupers, mais d'un autre genre que ceux de madame Geoffrin et les miens, bien que, souvent, on y rencontrât les mêmes personnes. On y discutait les matières les plus graves de la philosophie et de la religion. Le baron d'Holbach professait hautement l'athéisme ; ses convives étaient un peu de son avis et l'on n'a pas d'idée de ce qui se disait à cette table. Ils allaient chercher des mystères incompréhensibles et se flattaient de les expliquer par l'intervention du seul dieu qu'ils reconnussent : le hasard. Ils s'intitulaient les *libres penseurs ;* jamais on ne débita tant de sottises

Le baron d'Holbach perdit sa première femme, qu'il aimait beaucoup, et, comme je le disais alors, il devait d'autant plus la regretter qu'il n'avait pas d'espérance de jamais la revoir, puisqu'il ne croyait qu'au néant.

Rousseau continuait ses assiduités ; il se partageait entre cette société et Diderot, son ami de cœur, à cette époque. Celui-ci ne voulut jamais voir les amis de ses amis, cela se conçoit : il était prévenu contre eux par ces amis mêmes. Duclos et Rousseau déchiraient madame d'Epinay à belles dents, tout en ayant l'air de se proclamer ses fidèles. Diderot, homme sérieux, un peu dur, cynique, honnête homme dans l'acception de la probité, sauvage et peu accoutumé au monde, craignait une société de *mijaurées* où il se trouverait déplacé et où l'on ne parlerait point de philosophie du matin au soir.

C'était un génie singulier, un des plus éminents du siècle assurément. Athée et libertin, il fit en même temps et écrivit avec la même plume les *Lettres des aveugles à l'usage de ceux qui voient* et *les Bijoux indiscrets*, voire même *la Religieuse*. Le premier de ces ouvrages lui valut trois mois de prison à Vincennes : il ne les avait pas volés. Il est impossible d'être plus dépravateur que ne le fut cet homme, dans tous les genres. Je ne suis ni prude ni dévote, mais assurément je ne crois pas qu'on puisse approuver de semblables doctrines, présentées surtout aux ignorants avec la magie du style qui les déguise et les rend dangereuses

Diderot avait aussi son petit coin de philosophie à son usage et sa vie privée était singulière ; seulement, il ne prenait pas ses objets dans des rangs aussi distingués que les autres, et il y eut à cet égard une scène qui retentit dans tout Paris et dont on s'amusa plus que je ne saurais le raconter. Ces grands philosophes prêtaient à rire aux plaisants, en même temps qu'ils inquiétaient les gens sensés et qu'ils pervertissaient la masse du peuple.

Diderot était marié avec une espèce de cuisinière fort commune ; quand je dis cuisinière, c'est comme point de comparaison de ses manières ; car elle n'était pas née dans cette honorable classe, si nécessaire à la vie et si chère aux gourmands. Elle tenait son mari en chartre privée, sous un joug de fer. Elle le menait comme un petit garçon et contribuait à le rendre misanthrope. Diderot n'était pas riche ; il habitait un coin de maison fort noir et fort sale, dans lequel coin il avait un autre coin pour écrire, où on ne le laissait même pas tranquille. La mégère y venait dix fois par jour le tourmenter, lui reprocher qu'il ne gagnait pas assez avec ses écritures et qu'il ferait mieux de prendre un autre métier

En sa qualité de philosophe, Diderot avait de la patience, surtout avec sa femme, que ce sang-froid conduisait à de nouvelles fureurs ; il courbait le dos et se taisait ; mais,

aussitôt qu'il pouvait sortir, il s'échappait et courait à un petit ménage qu'il s'était donné en ville, comme les grands seigneurs. Là aussi, on le faisait enrager, le pauvre homme ; mais c'était un petit assaisonnement de fruit défendu qui ajoutait du piquant à la chose. Sa donzelle n'était ni plus belle ni plus distinguée que sa femme ; seulement, elle s'arrogeait plus de droits qu'elle, à cause des deux enfants qu'elle possédait et dont elle n'était pas peu fière. Elle se faisait habiller très bravement, tandis que madame Diderot avait beaucoup de peine à arracher de temps en temps un cotillon ou une cornette à son *barbare* époux.

Un jour, la madame Diderot de contrebande prit ses deux petits par la main et s'en alla tourner autour du logis de son philosophe. Elle désirait lui parler et pensait qu'il sortirait peut-être. Il faisait fort beau temps, elle étrennait une robe neuve, ses enfants étaient aussi dans leur plus belle tenue ; on les regardait, et, comme on les connaissait dans le quartier, les commères disaient :

— Voyez donc la *petite* famille de M. Diderot, comme elle est brave !

Une d'elles plus hardie et plus méchante que les autres, entra dans la maison et s'en alla conter le fait à madame Diderot ; il n'en fallait pas tant à celle-ci pour se mettre en colère ; elle n'écouta pas même la fin et sortit dans la rue afin de se convaincre par ses yeux de l'offense qui lui était faite.

Les rivales se connaissaient, elles se toisèrent sur-le-champ de ce regard enflammé qui n'appartient qu'à des femmes en furie. Aussitôt, l'assistance se douta de ce qui allait arriver et se prépara à jouir de ce combat délicieux. Il y eut cercle, ce qui excita naturellement ces héroïnes ; madame Diderot ne soufflait mot, l'autre la toisait d'un air narquois en lui montrant les fruits dont elle était si fière.

— Ils sont beaux, va ! je te conseille de t'en vanter, commence la première amazone.

— Je te défie d'en montrer autant ! répond l'autre.

— Ma foi ! si je montrais un échantillon, je le voudrais plus joli que les tiens. Ils ont beau étaler leurs fourreaux de ratine, ils n'en ressemblent pas moins à des singes.

— Ils ressemblent à ton mari, qui les a faits, vieille insolente !

— Mon mari ? Tu peux bien dire ton amant, je suppose. Je te trouve plaisante de m'injurier ainsi.

— T'injurier ! n'est-il pas ton mari à présent ?

— S'il est mon mari, c'est que je ne peux pas faire autrement, au lieu que toi, rien ne t'y oblige. Tais-toi, coureuse !

— Je ne suis point une coureuse, je suis une mère de famille, ce que tu ne seras jamais.

— Je ne sais qui me tient !...

— Personne ne te tient, viens donc !

— Tu as sur le dos l'argent de mon ménage, et tu viens m'insulter à ma porte ! Coquine, tu vas voir.

— Montre ! j'attends.

— Oui, attends-moi.

La Diderot entre chez elle et en ressort bien vite avec un pot d'eau sale qu'elle jette à la tête de sa belliqueuse ennemie. En un clin d'œil, la mère et les enfants furent transformés, il ne resta plus vestiges de leurs beaux atours, la graisse et les ordures dégouttaient autour d'eux, on ne les eût pas touchés avec des pincettes.

Rien ne peut rendre la furie de cette mère. Ses enfants mouillés jusqu'aux os, ses enfants couverts de fange ! ses enfants, les enfants d'un philosophe ! Elle se jeta, sans réfléchir davantage, sur sa rivale, et le plus magnifique combat commença, au grand ébahissement des spectateurs. Nul ne s'avisa de les séparer, on était trop heureux de les voir se battre ainsi. Les coiffes, les fichus, les broderies, tout vola bientôt autour d'elles, et les cheveux ensuite. Elles criaient comme des hurlubières, et s'appelaient des noms les plus enragés. Une d'elles s'avisa tout à coup, dans le feu de l'action, de prononcer le nom du Pâris volage, cause de leurs querelles. Aussitôt, l'autre le ramassa et les voilà appelant à qui mieux mieux le malheureux homme, qui se cachait, honteux de servir de prétexte à ce pugilat en pleine rue.

Elles l'apostrophaient d'un commun accord, lui criaient de venir les défendre, et, se réunissant enfin pour l'accabler, elles montrèrent le poing à sa fenêtre ; leur furie tourna contre lui, elles l'*agonisèrent* (ce mot est de leur dictionnaire, ma foi !), le traitant de lâche, qui laissait des femmes se battre pour lui sans venir les défendre, et qui préférait rester le nez sur ses bouquins, plutôt que de mettre l'ordre dans sa famille.

Alors la scène fut complète, les portières des environs en trépignaient d'aise, il ne s'était jamais rien vu de pareil à la plus grande gloire de la philosophie. Cela dura tant qu'elles eurent de poumons. Elles se séparèrent raccommodées et furieuses contre leur commun objet, et il paya sans doute doublement la toilette gâtée, les cheveux arrachés et toutes les avaries causées par la bataille.

Vous jugez si l'on se moqua de lui et si les ennemis de l'Encyclopédie y trouvèrent pâture. Rousseau dit à ce sujet :

Les philosophes ne devraient avoir que des femelles pour les besoins de la nature et ne leur jamais permettre d'élever la voix, car elles ne font et ne disent que des sottises.

Il n'y a pas d'hommes menés plus durement que les philosophes, et je n'en connais pas un seul qui puisse se vanter de faire sa volonté seulement une fois par mois. Grimm a beaucoup de ridicules que madame d'Epinay ne voit point ; il se met du rouge et du blanc, dit-on, aussi on l'appelle *Tyran le Blanc*. Duclos ne manqua pas de faire ressortir tout cela de son mieux, et d'attiser le feu de la haine et de la jalousie chez Rousseau, qui eût voulu accaparer cette maison, non pas pour qu'on lui donnât, — on ne peut lui faire le reproche d'avidité, — mais pour qu'on l'encensât davantage. Duclos disait partout qu'il avait les faveurs de madame d'Epinay, et il cherchait en même temps à persuader celle-ci de l'amour tendre dont Grimm avait été épris pour la baronne d'Holbach qui venait de mourir.

A la fin ils s'expliquèrent ; il en résulta que Duclos fut chassé comme l'avait été mademoiselle d'Ette, et qu'une fois chassés tous les deux, ils se réunirent contre celle qu'ils avaient exploitée si longtemps, eux qui étaient d'abord aux couteaux tirés. La principale batterie de Duclos et de Rousseau fut de persuader à Diderot que madame d'Epinay était indigne de son ami, qu'elle rendrait fort malheureux, et qu'il fallait à tout prix le lui arracher.

Diderot employa près de Grimm l'autorité de son caractère solide ; il le prêcha sans résultat, et finit par y renoncer, lorsqu'il vit clairement qu'il n'aboutissait à rien.

A cette époque même, madame d'Epinay donna l'Ermitage à Rousseau, pour y demeurer avec sa Thérèse et la vieille Levasseur, sa mère. Rien ne peut vous rendre ce qu'étaient ces femmes. Madame Diderot était une duchesse en comparaison. La vieille Levasseur ressemblait à une abbesse de mauvais lieu au marché des Innocents, et Thérèse à une de ses nymphes ; toutes les deux étaient sales, plus que lui encore, ce qui n'est pas peu dire. Ils s'installèrent tous les trois dans ce joli lieu, et alors commencèrent, de la part du philosophe, les intrigues les plus basses contre celle qui l'avait recueilli.

Il faut voir ses *Confessions !* Elles sont bien ignobles, ce n'est rien en comparaison de la vérité. Madame d'Houdetot, publiquement liée avec Saint-Lambert, s'établit dans le voisinage, et voilà cette folle se promenant des journées entières dans les bois, écoutant les déclarations passionnées de ce cuistre, ne les encourageant pas d'une façon positive, mais se laissant adorer, et recueillant le poison distillé contre sa belle-sœur, par celui qu'elle comblait de bienfaits. Saint-Lambert ne se doutait de rien ; Diderot se laissait monter la tête par Rousseau contre l'idole de Grimm ; celui-ci, absent alors, — c'était pendant la campagne de Westphalie, — ne pouvait la défendre ; il en naquit une aigreur et des mauvais propos qui se propagèrent partout.

Je m'étends beaucoup sur ces commérages afin de montrer ce que sont ces hommes, devenus chefs d'école, ces hommes qui veulent tout renverser, et qui instituent une religion nouvelle, des principes nouveaux ; à côté de la grandeur de leur but, on verra les petitesses de leur esprit, la nullité de leur cœur et de leur volonté.

On les considère dans le monde comme les régénérateurs de l'espèce humaine, les maîtres dont il faut suivre les leçons ; en les regardant de près, il sera facile de les juger.

On prétend que je suis légère et que je n'ai pas l'esprit philosophique, c'est possible ; mais j'ai le sens droit, je vois la vérité et je serais trop heureuse si je pouvais aussi la faire voir aux autres.

XXV

Ce fut ainsi que se passa le temps du séjour de Rousseau à l'Ermitage. Il paya l'hospitalité par l'ingratitude, toujours suivant les principes de la philosophie. J'ai oublié tout à l'heure de faire une exception en faveur de Voltaire et de marquer sa supériorité sur tous ces gens-là. Voltaire a été peu compris par ceux qui le connaissent, et pas du tout par ceux qui ne l'ont vu qu'à travers ses livres. Voltaire était un railleur qui se moquait de tout le monde ; il riait de tout et de tous, de lui-même, quand il n'avait pas d'autre sujet que lui. Il fallait le voir tenir un philosophe sérieux au bout de sa fourchette et le couper en petits morceaux, sans qu'il s'en doutât, avec des révérences de mamamouchi et des compliments sans fin. Le comte D'Argental et moi, nous avons souvent assisté à ces exécutions

Quand c'était fini, il ne disait pas un mot, mais il se retournait vers nous, et ce visage envoyait autour de lui des flèches lumineuses ; c'est la seule expression dont je puisse me servir, la seule qui rende bien ce que j'ai vu, ce que j'ai senti tant de fois.

Il était bon, réellement bon et bienfaisant ; pas un seul de ses *collègues* ne l'était comme lui. Je me souviens d'un trait à propos de Rousseau, lorsque celui-ci publiait les *Lettres de la Montagne*. Voltaire était à Ferney ou aux Délices, et, quand il vit tomber le pavé dans sa cour, il se mit dans une colère épouvantable, une de ces colères où il semblait devoir tout casser au près et au loin.

— J'enverrai des gens le trouver dans son antre, ce sauvage, ce sapajou ! je le ferai mourir sous le bâton. Il ne mérite pas d'autre vengeance, et ma plume n'a pas besoin de se mesurer avec un pareil misérable.

— On assure qu'il va venir vous voir, dit quelqu'un.

— Allons donc ! est-ce possible ? Il n'oserait, il ne me connaît pas.

— Il paraît que si.

— Qu'il vienne donc, alors ! je lui donnerai à souper, je lui dirai : « Voilà un bon souper, ce lit est le meilleur de la maison. Faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi. »

Voltaire se peint tout entier dans cette anecdote.

Le baron d'Holbach, que M. Grimm avait présenté à madame d'Epinay, voulut louer la Chevrette, que l'on n'habitait plus, le ménage à trois s'étant confiné à Epinay, où l'on bâtissait des merveilles. Diderot, toujours excité par Rousseau et Duclos, lui déclara que, s'il allait dans cette maison, il n'y mettrait jamais les pieds. C'était une rage et une furie, toujours grâce aux bons offices de ces excellents amis.

Mon Dieu ! quelles portières que ces philosophes !

Rousseau y mit le comble. Il écrivit un beau matin à sa bienfaitrice une pancarte pleine d'injures, où il l'accusait d'avoir composé une lettre anonyme qui, depuis deux jours, faisait rage entre madame d'Houdetot et M. de Saint-Lambert ; voici pourquoi et comment.

Le marquis reçut un avis sans signature sur l'intrigue prétendue de la comtesse et de Rousseau. On lui annonçait qu'il était trompé, qu'ils se jouaient de lui et qu'ils se voyaient toute la journée dans les bois de Montmorency. On prêtait même à Jean-Jacques des libertés plus grandes, dont l'amour de M. de Saint-Lambert ne devait pas s'accommoder.

Madame d'Houdetot avait infiniment d'esprit, mais elle n'était pas belle : elle louchait, ce que je n'ai jamais pu souffrir, et tous ses traits étaient irréguliers. On a retenu d'elle de jolis vers sur la duchesse de la Vallière, qui ne vieillissait point. Viard assure que je ne les ai pas encore cités ; je dois l'en croire. Les voici ; c'était un impromptu :

> La nature, prudente et sage,
> Force le temps à respecter
> Les charmes de ce beau visage,
> Qu'elle n'aurait pu répéter.

C'était et c'est toujours une personne charmante que la comtesse d'Houdetot. (Je me regarde si bien comme morte, que je parle malgré moi au passé. Il me semble que j'écris de l'autre monde.) Saint-Lambert est pour elle comme le premier jour. C'était donc un sentiment solide et profond que le sien, puisqu'il dure après tant d'années.

Il est facile de comprendre combien profondément il fut blessé.

Il ne put s'empêcher de le montrer à madame d'Houdetot et de lui faire connaître cette dénonciation, contre laquelle elle se récria grandement, en innocente accusée à tort.

Elle avoua ses promenades et ses conversations, mais pas davantage, puisqu'il n'y avait rien de plus qu'une circonstance dont elle se garda de parler, pour ne pas nuire à Rousseau, et qu'elle dévoila plus tard, quand tout fut brouillé.

Rousseau n'avait pas déclaré son amour, très sûr qu'il ne serait pas accueilli. Il se borna à écouter les confidences de la jeune femme sur Saint-Lambert, en mettant tout en œuvre pour le détruire dans son esprit. Il crut qu'il y parviendrait et qu'il aurait ensuite la chance belle. Il imagina donc que madame d'Epinay était folle du marquis et que celui-ci n'était pas éloigné d'y répondre. Il comptait sur la jalousie, ce qui, pour un philosophe, ne prouve pas une grande connaissance du cœur humain. Il va sans dire qu'il ne réussit à rien du tout, pas même à la persuader de cette passion prétendue.

Lorsque la lettre anonyme arriva, lorsque le marquis et la comtesse se furent expliqués, tous les deux lui racontèrent le fait ; il n'hésita pas à accuser madame d'Epinay d'être l'auteur de cette infamie, laquelle venait certainement de sa Thérèse ; cette fille remplissait de ses cris la vallée tout entière, et racontait à tous les échos l'infidélité de son amant. Ni madame d'Houdetot, ni M. de Saint-Lambert ne croyaient la tendre Emilie capable d'une pareille saleté. Ils se réservèrent donc de n'en rien dire ; mais Rousseau prétendit que cela ne pouvait se passer comme cela, et qu'il apprendrait à *cette femme* ce que c'était qu'un honnête homme accusé à tort.

Il écrivit la lettre d'injures dont j'ai parlé, en réponse à une autre, toute affectueuse, que lui avait adressée sa bienfaitrice. Cette lettre, il la cite et il s'en vante dans ses abominables *Confessions*, où il se montre capable de tout. Jamais on ne pourra dire plus de mal de lui qu'il n'en a dit lui-même.

Madame d'Epinay était bonne jusqu'à la faiblesse : elle lui pardonna et consentit même à le revoir ; elle consentit à lui laisser l'Ermitage, où il continua ses travers et ses furies. C'était véritablement insensé de sa part ; elle mérita ce qu'elle eut. Rousseau la couvrit de boue, il essaya de nouveau de la brouiller avec sa belle-sœur ; il fit tant et si bien, que celle-ci même le mit à la porte. Il s'en vengea en en parlant comme on sait, et se brouilla du même coup avec madame d'Epinay, madame d'Houdetot, Grimm, Saint-Lambert et Diderot, à qui il joua tous les tours possibles, et qu'il finit par outrager publiquement dans un de ses ouvrages.

Or, toutes ces personnes lui avaient fait du bien, plusieurs l'avaient comblé de bontés ; il ne sut le reconnaître qu'en leur faisant autant de mal qu'il le put. Nous allons le retrouver tout à l'heure, agissant de la même façon dans une autre société, où il fut jeté par les circonstances, et, si on lui garda quelque pitié malgré sa conduite, c'est que la position de ses nouveaux amis les mettait trop au-dessus de lui pour qu'il pût les offenser.

Madame d'Houdetot oublia toute mesure. Elle ne pouvait vivre loin de Saint-Lambert ; elle écrivit à ses chefs pour demander qu'on le lui renvoyât. Il est facile de comprendre combien cette liaison fut affichée et combien l'on en parla à haute voix. La comtesse ne s'en souciait guère ; elle alla toujours son train et garda son amant, très fier de la passion qu'il inspirait, et tous les deux méprisant les calomnies, les abominations de cette ingrate créature qu'on nomme Rousseau.

Quant à madame d'Epinay, fort malade depuis tant d'années, elle imagina d'aller à Genève, consulter Tronchin, auquel Voltaire a fait une réputation européenne. Tronchin la soigna avec son talent ordinaire, mais ne la guérit pas, elle est inguérissable. Elle faillit mourir entre ses bras. M. Grimm alla la chercher et la ramena. Elle n'est pas morte encore à l'heure qu'il est, bien qu'elle agonise toujours et ne vive qu'à force d'opium. Elle ne sort plus du tout ; Grimm demeure chez elle, ils sont établis en ménage. Je ne sais seulement pas si M. d'Epinay est mort ou vivant.

Madame d'Epinay n'a jamais été jolie, je l'ai dit ; ses manières manquent de noblesse, c'est une bourgeoise dans toute la force du terme. Elle est aussi commère que ses amis les philosophes ; mais elle est naturelle et obligeante, et n'a aucune pédanterie.

Je la vois quelquefois de loin en loin ; elle est toujours entourée de philosophes, et je vous avoue que je les fuis, pour les avoir trop bien connus.

XXVI

J'ai lu hier, ou plutôt j'ai fait lire à Pont-de-Veyle quelques chapitres de ces Mémoires, entre autres la partie où je parle de Fontenelle. Il s'est beaucoup récrié sur l'histoire de celui-ci avec la marquise, en ajoutant que cela n'était pas possible, qu'il était connu de tout le monde que Fontenelle n'avait pas de cœur et n'avait jamais rien aimé. Il me citait à preuve ce mot qu'il dit à Diderot, un jour que celui-ci lui parlait de sentiment.

— Quant à moi, monsieur, depuis quatre-vingts ans, j'ai mis le sentiment de côté.

Tout cela est vrai, et cependant le commerce poétique de Fontenelle avec cette dame n'en est pas moins vrai aussi. Ce fut la seule fois de sa vie, j'en conviens, pourtant cela fut, et l'enfant aussi, car l'enfant vit et est une vieille religieuse. Il a bien fallu que Pont-de-Veyle me crût, en face de ces preuves.

— Je ne l'aurais jamais supposé si poète que cela, a-t-il ajouté comme consolation ; car c'est de la poésie et rien de plus ; de cœur, il n'y en eut pas un brin en tout ceci.

— Eh ! mon cher, lui ai-je répondu, vous n'avez guère de cœur que je sache, vous n'en avez même pas la préten-

tion. Cela vous a-t-il empêché de faire des folies dans votre jeunesse pour des péronnelles qui ne valaient pas la marquise ? Il y a toujours en nous-mêmes un coin dont nous ne nous vantons pas et qui est meilleur que le reste, en sentiment surtout. Si Fontenelle était porté à l'épigramme au suprême degré, cela n'empêche pas qu'il n'eût aussi un peu de bon en lui, ne fût-ce que sa reconnaissance pour son oncle Corneille, qui l'avait élevé ; ce peu de bon conduit à bien des choses.

Lorsque Rousseau quitta l'Ermitage, brouillé à mort avec la coterie philosophique, qu'il avait retournée de la belle façon, il s'en alla à Montmorency, où il fut accueilli à bras ouverts par le maréchal de Luxembourg, par la maréchale surtout, et par toute la noblesse de France, qui venait à ce délicieux château. Il triompha de ses adversaires et les écrasa de sa nouvelle position. Aucun d'eux n'était admis dans ce cercle brillant et magnifique, où il trônait, et où je le vis bien souvent, humble et obséquieux. En veut-on une preuve ?

Il avait un petit chien noir affreux, qu'il appelait Duc, en haine des grands seigneurs. Il jappait de loin contre eux, comme ce petit chien jappait après les passants, sans les approcher. Lorsqu'il fut à Montmorency, de *Duc*, il fit *Turc*. Moi qui l'avais vu auparavant se vanter de ce nom ironique, je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque un jour devant tout le monde ; il ne me répondit pas. Il n'était pas hardi contre les vérités dites hautement, et, en général, il n'avait de l'esprit qu'un quart d'heure après les autres ; quelquefois même ce quart d'heure n'arrivait jamais.

Il fut forcé de quitter son asile à l'apparition de son *Vicaire savoyard*, et il se réfugia en Suisse, où, Dieu merci ! il fit encore assez de folies et de vilaines actions pour se faire chasser. De là, il s'en alla en Alsace, et enfin nous revint à Paris. M. le prince de Conti le reçut au Temple ; il ne craignait pas les éclaboussures, et voulait à tout prix se dire le protecteur des lettres. Là, M. Hume, l'historien anglais, le prit, tout habillé en Arménien grotesque qu'il était, et l'emmena en Angleterre. Il n'y resta pas plus qu'ailleurs et en partit pour les mêmes motifs. Il fallait voir comme il arrangeait M. Hume pour avoir eu le tort de lui faire du bien ! Ce fut alors que M. Walpole, indigné contre cet homme, écrivit la fameuse lettre du roi de Prusse à Jean-Jacques Rousseau. Cette lettre courut tout l'univers ; elle mit Jean-Jacques en furie, et, dit-on aussi, le roi des philosophes. Celui-ci les fit tous venir chez lui les uns après les autres, et s'en lassa. C'était un drôle d'animal que ce roi, quelque peu Jean-Jacques à sa manière ; il n'était non plus jamais content et avait une espèce d'orgueil, tout aussi difficile à satisfaire. Voltaire était curieux sur son compte : ils se détestaient d'un commun accord et se faisaient la bouche en cœur.



Rousseau avait pris en amour un petit garçon.

M. Walpole s'en retourna tranquillement en Angleterre, sans s'inquiéter des réclamations de Jean-Jacques, alors tout seul et sans liens parmi les gens de lettres. L'histoire de sa brouille avec le baron d'Holbach, le dernier ami qui lui fût resté, est assez drôle. Elle a été racontée chez moi par le baron d'Holbach lui-même, une des rares fois qu'il y est venu.

On dînait chez ce baron ; il y avait Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, je ne sais qui encore, et un curé métromane qui venait lire une tragédie de sa composition. Cette pièce d'éloquence était précédée d'un discours sur les compositions théâtrales, très [illegible] à résumer.

La tragédie et la comédie, disait-il, se distinguent très facilement l'une de l'autre. Dans la tragédie, il s'agit d'un meurtre ; dans la comédie, il s'agit d'un mariage. Il faut donc savoir si dans la comédie on épousera, si dans la tragédie on tuera. Épousera-t-on ? n'épousera-t-on pas ? Tuera-t-on ? ne tuera-t-on pas ? On épousera, on tuera, voilà le premier acte ; on n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte ; un nouvel incident se présente, une nouvelle manière de tuer ou d'épouser, voilà le troisième acte ; un

[illegible] qui empêche d'épouser [illegible] de tuer [illegible] c'est [illegible] Il faut bien que [illegible] au cin[illegible] [illegible] épouse ou en [illegible] qu'il y a un [illegible] tout

[illegible] de comprendre comment de pareilles proposi[illegible] furent reçues devant une [illegible] assemblée, on rit, [illegible] le pauvre homme [illegible] seul ne disait [illegible] et se tenait coi, sans [illegible] sans rire. Le voilà [illegible] coup qui se lève et [illegible] bonhomme auquel il [illegible] son cahier, se [illegible] un accent plein de rage :

— Tout ce que vous dites [illegible] pas le sens commun ; votre tragédie est une ordure [illegible] le monde [illegible] se moque de vous. [illegible] à vos [illegible] à votre cure, c'est ce que vous avez de mieux à [illegible]

Là-dessus [illegible] ils se disent toutes les injures possibles [illegible] battus si on ne les en eût empêchés.

Rousseau [illegible] plus furieux que l'auteur berné, et depuis [illegible] jamais revoir aucun de ses anciens amis [illegible] qu'ils eussent la honte de lui faire. Il [illegible] de [illegible] ses maux, dont il ne pouvait accuser [illegible] les tambourina dans ses écrits à grand [illegible] calomnies et de méchancetés, ce qui était bien [illegible] pour un ennemi, il n'avait qu'à dire simplement [illegible] vérité et il les eût assez accusés comme cela. Il est vrai qu'ils eussent pu le lui rendre et que les uns ne valaient pas mieux que les autres.

Rousseau chassé de partout, ou s'exilant lui-même, finit par trouver un refuge à Ermenonville, chez M. de Girardin, un de ses fanatiques admirateurs. On avait d'avance arrangé pour lui une petite maison, et, dans l'île des Peupliers, où on l'a enterré suivant son désir, se trouvait un monument élevé à cette insipide Julie de *la Nouvelle Héloïse*, l'héroïne la plus ennuyeuse que jamais imagination ait conçue, après Clarisse toutefois.

Il était établi en ce beau lieu, avec sa Thérèse, devenue madame Rousseau ; il l'avait épousée, pour céder aux représentations de ses nobles amis. Ils lui rendirent là un singulier service : un homme de génie se ravaler jusqu'à sa chambrière !

Viard me dit qu'elle va épouser un jardinier en secondes noces. A la bonne heure ! c'est bien couronner l'œuvre !

Rousseau herborisait dans cette retraite et ne voulait voir personne, tout au plus ses hôtes ; il avait pris en amour un petit garçon de dix ans, leur fils, et le conduisait avec lui souvent. Un matin, il l'emmena comme à l'ordinaire et le promena partout sans lui rien dire ; il avait pris cette habitude chez madame Dupin, à Chenonceaux, où il débuta en France, en qualité de secrétaire. A propos de cette madame Dupin, on me citait hier un joli mot de sa belle-fille, madame de Chenonceaux, une des amies intimes de Jean-Jacques (c'est pour elle qu'il a fait l'*Émile*).

A la mort de son mari, sa belle-mère discutait le douaire à lui laisser, et liardait en vraie financière. Madame de Chenonceaux est mademoiselle de Rochechouart. Madame Dupin, après avoir fixé un chiffre, ajouta :

— Cela doit vous suffire, vous n'avez pas l'intention d'aller à la cour.

— Madame, répliqua l'autre, s'il est des personnes payées pour aller à la cour, il en est d'autres qu'on paye pour n'y point aller.

Rousseau donc herborisait dans les bois, lorsqu'il se sentit indisposé, il rentra chez lui et, après quelques mots de conversation avec l'intéressante Thérèse, il se trouva tout à fait malade. Celle-ci fit appeler quelqu'un du château. Madame de Girardin accourut, mais le philosophe la pria de le laisser seul avec sa femme. Alors il se plaignit de coliques, demanda qu'on ouvrît la fenêtre, regarda la nature [illegible] en faisant quelques phrases là-dessus, puis il [illegible]

— [illegible] des êtres !

Et il retomba dans les bras de Thérèse, qui se laissa choir [illegible] pas à le recevoir ainsi. On le releva, il lui [illegible] la main et tout fut dit.

[illegible] mort le frappa dans la même année que Voltaire, [illegible] mois après lui. Ces deux antagonistes sont allés [illegible] leurs comptes presque en même temps. Ce que je ne [illegible] pas, c'est la sensiblerie de M. et madame de Girardin et d'une foule de fayeurs pour le tombeau de cet homme. On l'a enterré sans prêtre, bien entendu, dans l'île des Peupliers qu'on a baptisée l'Élysée, et maintenant c'est un [illegible] de pèlerinage.

Dans [illegible] je concevrais, à la rigueur, que quelques fanatiques de sa doctrine se missent ainsi à la recherche de son [illegible] et y portassent des offrandes plus [illegible] nous, ses contemporains, nous qui l'avons connu, nous qui savons le caractère abominable de cet ogre, de ce [illegible] de femmes, courir ainsi [illegible]

[illegible] n'avait [illegible] seule : un [illegible] pour séduire l'imagination. Son *Héloïse* a été annoncée comme le livre le plus dangereux, comme un poison dont il fallait garantir les jeunes femmes et les filles surtout. C'est, à mon sens et à celui de presque toutes les personnes qui l'ont lu attentivement, un des romans les plus corrupteurs et en même temps les plus soporifiques que l'imagination ait créés.

Depuis la faute de Julie, depuis le départ de Saint-Preux, cela n'est plus lisible. Ce sont des déclamations et des thèses toutes nues, comme dans une chaire. Il faut la rage de l'esprit philosophique pour aller jusqu'au bout. Je déclare que les filles perdues par *la Nouvelle Héloïse* n'avaient pas besoin de cela pour se perdre, elles étaient perdues d'avance, bien certainement, et je donnerais cet ouvrage à lire pour dégoûter des romans ; autant vaudrait un sermon, n'était toujours le style auquel bien peu essayeront d'arriver, et surtout auquel bien peu arriveront.

De tous les philosophes, Rousseau est celui que je supporte le moins, parce qu'il est évidemment un méchant homme, prêchant ce qu'il ne fait point, prêchant même sûrement des choses mauvaises, témoin ce qu'il dit à ce père qui, croyant se placer haut dans son esprit, se vanta d'élever son fils dans les principes de l'*Émile*.

— Tant pis pour vous, monsieur, et pour monsieur votre fils ! répondit le docteur.

Je ne suis malheureusement pas dévote, on le sait ; bien que j'aie voulu l'être souvent, je n'ai pas les qualités nécessaires ; mais je hais l'impiété affichée, mais je hais tout ce qui n'est pas vrai surtout, et les philosophes ne sont pas vrais. A une certaine époque de ma vie, sans être absolument imbue de leurs doctrines, j'avais ce que l'on appelait une conduite philosophique, et je voulais surtout qu'ils fussent conséquents avec eux-mêmes. Ainsi, Voltaire, se confessant et communiant à Ferney, me paraissait une anomalie, et je ne pus m'empêcher de le lui écrire. Il le prit assez mal, mais je n'ai jamais su cacher ma pensée.

Voltaire de toutes les façons était bien au-dessus de son école, que j'appelais *sa livrée*. Il avait un esprit sans pareil, il s'était frotté à un monde que les autres regardaient de loin, ou, lorsqu'ils y étaient admis, c'était en qualité de sapajous et de bêtes curieuses. On a toujours reçu avec grand plaisir dans la bonne compagnie les gens de talent de toutes les espèces, parce que ceux-ci ont tâché de s'y rendre agréables ; quant aux philosophes proprement dits, c'est autre chose, ils sont tous gênants et ennuyeux. Certes, Diderot et d'Alembert sont des intelligences supérieures, vigoureuses ; d'Alembert a de plus que son ami une gaieté et une vivacité incontestables ; mais il ne savait pas vivre, et j'ai souvent souffert de le voir ainsi. Quant au marquis de Condorcet, cet amphibie, qu'on ne m'en parle pas, je n'ai jamais pu le souffrir.

XXVII

Viard a retrouvé les notes relatives à mon voyage de Cirey, et je me fais une fête de le raconter. Je m'y trouvai en même temps que madame de Graffigny, l'auteur des *Lettres péruviennes*. Cette pauvre femme avait été malheureuse comme les pierres des routes ; on la maria à un homme qui la battait, qui manqua plusieurs fois de la tuer, et dont elle fut enfin séparée juridiquement, après avoir souffert plusieurs années avec une patience héroïque. Il était chambellan du duc de Lorraine, ce qui ne l'empêcha pas d'être mis en prison et d'y mourir ; il avait maltraité je ne sais qui et à moitié étranglé un de ses domestiques.

Madame de Graffigny n'était pas riche ; elle était, au contraire, fort pauvre et malheureuse de toutes les façons. Elle s'en vengea en aimant Léopold Desmarets, fils du musicien et lieutenant au régiment d'Heudicourt. Cela ne fit pas bouillir la marmite, mais cela lui apporta quelque consolation ; l'amour console beaucoup quand il n'afflige pas excessivement.

Elle vint à Cirey le même jour que moi, ou le lendemain, et se chargea de noter pour moi ce qui s'était passé de remarquable dans cette visite ; je souffrais déjà trop des yeux pour écrire. Ce sont ses notes que Viard a conservées et que nous allons suivre. C'était, je vous assure, une drôle de maison !

Madame du Châtelet ne m'aimait pas ; j'avais fait son portrait comme vous savez, et il n'était que vrai. Or, la belle Émilie aimait les portraits flattés, et tant qu'ils ne l'étaient pas trop, elle ne les trouvait jamais assez ressemblants. Nous étions politiquement ensemble ; elle m'accueillait avec des paroles mielleuses et des sourires au sucre, mais je savais à quoi m'en tenir.

Voltaire avait pour moi une considération véritable, cela suffisait pour qu'elle me détestât ; tout lui portait ombrage, et, si elle ne l'a pas brouillé avec ses anciens amis, tels que Thiriot, Formont et d'Argental, c'est qu'elle n'a pas pu en venir à bout.

J'arrivai la nuit par des chemins épouvantables. On ne m'attendait plus à cette heure, cependant, au bruit de mes postillons, madame du Châtelet arriva en pet-en-l'air, et Voltaire fort peu après elle. Tous les deux m'accueillirent avec des transports de joie ; ils n'étaient sincères que d'un côté.

— Ah ! madame, s'écria le poète ! vous voilà donc, on va bien causer !

— On dirait que nous ne causons pas, poursuivit elle d'un ton aigre.

— Avec vous, madame, répliqua-t-il, on est toujours dans les cieux ; avec madame du Deffand, on redescend sur la terre, et cela ne gâte rien : on en a besoin quelquefois, ne fût-ce que pour reposer ses ailes.

— Madame est fatiguée, interrompit l'autre pour rompre le discours, elle me permettra de la conduire à sa chambre, elle a besoin de repos.

— Et je me repens d'avoir troublé le vôtre ; mais il n'a pas dépendu de moi d'arriver plus tôt. J'ai failli casser ma chaise quatre ou cinq fois dans vos ornières.

Voltaire plaisanta sur les routes de ce pays, tout en grimpant au second étage, par un degré assez roide ; il m'escortait avec un bougeoir, ses gens et les miens portaient mes coffres ; c'était une procession étrange, dans ce château et à l'heure qu'il se faisait.

On m'introduisit dans une halle avec force excuses. C'était bien le cas d'en faire, car je ne fus jamais si mal logée ; encore était-ce le bel appartement, les autres étaient de véritables hangars.

— Nos chambres d'amis ne sont pas prêtes, me dit la nymphe Emilie ; on ne peut tout faire à la fois. Quand vous nous reviendrez, nous vous recevrons mieux.

Il ventait fort à travers les fentes des portes et des fenêtres, coupées en trois comme celles des vieilles maisons. Les murailles étaient couvertes d'une tapisserie à personnages de toutes les espèces, les uns richement vêtus, les autres en bergers et en paysans. La niche était garnie de belles étoffes, comme dans toutes les chambres ; ce sont les robes des grand'mères de M. du Châtelet, ou des douairières de Breteuil.

Les meubles étaient fort vieux aussi, juste le nécessaire. Avec cela, une antichambre, un cabinet et une garde-robe, c'était tout.

Je ne vous parle pas de la cheminée, où l'on aurait pu loger une famille.

La vue n'est pas fort belle de ce côté, une montagne la masque entièrement.

« Au demeurant (et je transcris littéralement madame de Graffigny), tout ce qui n'est point de l'appartement de la dame et de M. de Voltaire est d'une saloperie dégoûtante. »

On me quitta ; je dormis comme une imbécile éreintée, sans penser que j'étais dans un temple et dans celui de l'idole du siècle encore ! Le lendemain, je m'éveillai tard, et M. du Châtelet me fit présenter ses devoirs et me pria de l'excuser s'il ne venait pas lui-même : il avait la goutte. Je fis répondre que j'irais le voir quand je descendrais ; on vint me redire qu'il ne le souffrirait pas, qu'il se trouverait au café, qui se prenait à onze heures, dans la galerie.

Quel étrange mari, et quel étrange rôle il jouait là !

Madame du Châtelet monta en robe d'indienne, en tablier de taffetas noir, ses cheveux noirs relevés sur le sommet de sa tête et retombant en bandes comme ceux des petits enfants. Voltaire suivait, poudré et épinglé comme à Paris ou à Sceaux. Il m'attaqua tout de suite sur d'Argental et sur les deux enfants de la Lecouvreur, dont il avait accepté la tutelle. Il me demanda si je les avais vus et ce que disaient, de ces chérubins, Pont-de-Veyle et le reste de nos amis.

En vérité, je n'en savais rien ; on n'en avait pas parlé depuis longtemps ; mais il pensait à tout, même aux choses oubliées.

Il m'offrit galamment la main et me conduisit à la galerie ; madame du Châtelet marchait devant.

— Notre régime vous convient-il, madame ? me demanda-t-elle. De onze heures à midi, nous prenons le café avec des friandises. On ne dîne pas, mais on soupe à huit heures, ou quelquefois plus tard. Si dans l'intervalle, vous avez besoin de quelque chose, une collation est toujours servie ; mais nous qui travaillons, nous ne mangeons point, cela gêne l'esprit.

J'ai toujours aimé le souper plus que tous les autres repas ; j'acceptai donc leur proposition.

Nous avions encore, dans la compagnie, une grosse cousine de Voltaire, madame de Champbonin. Elle était presque toujours à Cirey, ayant une petite maison dans le voisinage. Cette femme avait peu de biens et Voltaire avait voulu dans le temps, marier son fils à madame Mignot ; mais celle-ci préféra M. Denis et son nom ridicule. On sait qu'il était commissaire au régiment de Champagne.

Voltaire habitait une aile tenant tout à fait à la maison et dont l'entrée était commune.

Il avait d'abord une petite pièce carrée assez simple, servant d'antichambre, et conduisant à sa chambre à coucher, tout en velours cramoisi, frange d'or, la niche, les murailles, etc., pour l'hiver du moins. L'été, on y mettait du taffetas de Chine à personnages brodés. Les lambris, les glaces, les tableaux prenaient bien plus de place que la tenture : c'était à regarder tout un jour.

Ce qu'il y avait de porcelaines, de chinoiseries, ne peut pas se dire, des laques ravissantes, des pendules à marabouts, et toutes les inventions de ce genre. Sur une table était une cassette ouverte, remplie d'une argenterie splendide, à côté, un baguier garni, comme celui d'une petite maîtresse, de douze ou quinze bagues, en diamants et en pierres gravées.

A la suite de sa chambre était la galerie, longue d'une quarantaine de pieds ; d'un côté, les fenêtres, séparées par des consoles ou piédestaux en vernis des Indes, sur lesquels étaient la Vénus Farnèse et l'Hercule ; en face se trouvaient deux grandes armoires vitrées, pleines, l'une de livres, l'autre d'instruments de physique ; entre les deux, une manière de poêle fort commode, caché sous le piédestal de la statue de l'Amour, avec cette fameuse inscription :

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

La galerie était boisée et vernie en petit jaune ; les panneaux des lambris et les paravents étaient de papier des Indes, comme dans la chambre ; j'admirai quantité de porcelaines, des écrans, des magots, et ensuite une porte ouvrant sur le jardin, faite en grotte avec des coquillages. Quant aux sièges, ils étaient détestables ; ce qui ne m'étonna point ; Voltaire a toujours été aussi bien assis sur un banc que dans une bergère.

Quant à l'appartement de madame du Châtelet, pour en finir tout de suite avec les descriptions, il était bien plus joli, bien plus soigné que celui de Voltaire. Sa chambre à coucher était boisée et peinte en vernis petit jaune, avec des cordons bleu pâle. La niche était encadrée de papier des Indes délicieux. Le lit, tous les meubles, jusqu'à la maison du chien, étaient en moiré bleu, et les bois de fauteuil, les encoignures, tous les meubles enfin en vernis jaune pareil aux lambris.

Une porte vitrée conduisait à la bibliothèque, un vrai bijou ! Les glaces, les tableaux de Paul Véronèse, rien n'y manquait.

Le boudoir était une merveille, tapissé de bleu céleste (la couleur d'Uranie) ; le plafond était peint par Martin ; les panneaux étaient de Watteau : il y avait *les Cinq Sens*, puis *les Oies du frère Philippe*, *le Baiser pris et rendu*, et *les Trois Grâces*. Les encoignures, en vernis Martin, étaient surchargées de choses précieuses, entre autres, d'une écritoire d'ambre que le roi de Prusse avait envoyée avec des vers à la susdite Uranie. On sortait de ce boudoir par une porte-fenêtre donnant sur une terrasse d'où la vue était admirable.

A côté, une garde-robe lambrissée de gris de lin, pavée de marbre, divine. Et les joyaux ! et les tabatières, en or, en écaille ! et les pierres précieuses, et les montres, et les étuis, et les navettes, les diamants, les breloques, les pierres fines ! Tout cela venait de Voltaire, ou du moins en grande partie, car les du Châtelet n'étaient pas riches, et je fus étonnée de ces magnificences, ayant connu madame du Châtelet fort dénuée autrefois. Madame de Graffigny me dépeignit tout cela de façon à me faire venir l'eau à la bouche et regretter de ne le point voir.

Ce qui frappait au service de la table, c'était la quantité d'argenterie de toute beauté. Sur la glace de la cheminée, dans la galerie, en face de moi, quand nous étions à table, se trouvait le portrait de madame du Châtelet avec ses attributs de Muse et de jolie femme, si tant est qu'elle fût l'une ou l'autre. Elle raconta fort longuement devant Voltaire, qui posait des points d'exclamation par ses gestes, les présents du roi de Prusse et la façon dont on avait reçu son envoyé. Frédéric n'était alors que prince royal. On parla ensuite des livres que notre ami préparait. Il en était plusieurs que la belle Emilie lui interdisait de continuer, par des motifs que je ne sais point, ou plutôt que je ne sais plus, et qui tenaient aux petits événements de l'époque. C'était aussi pour montrer son pouvoir, bien entendu, et pour qu'il fût établi aux yeux de tous qu'elle le menait par le bout du nez.

On me fit présent dès ce premier jour, ainsi qu'à madame de Graffigny, d'un Newton, car il fallait, bon gré mal gré, parler astronomie, mathématiques et tout ce qui s'ensuit. madame du Châtelet faisait taire son ami lorsqu'il s'étendait trop sur la poésie, et nous reprenait son algèbre, ses calculs, ses problèmes et ses discussions. Voltaire, pour être agréable, s'y empêtrait jusqu'à ce que l'ennui le prît tout à fait ; alors il s'en tirait par une plaisanterie. Sa belle était fort ignorante de tout, excepté de la géométrie ; elle faisait

des questions à déconcerter la gravité la plus solide, et il lui répondait avec une complaisance merveilleuse.

En fait de complaisances, il en avait de toute sorte ; ainsi elle nous dit, un soir, qu'elle était malade, qu'elle allait se [illegible], que nous viendrions dans sa chambre et que Voltaire nous lirait *Mérope*.

— Mais, pour cela, ajouta-t-elle, [illegible] qu'il change son habit ; je ne saurais le supporter [illegible] ainsi vêtu.

— Il me semble pourtant [illegible]. Il a de beau linge, de belles dentelles ; il ne lui manque rien du tout.

— Sans compter, madame, [illegible] je suis malade ; cet habit est ouaté, les autres ne [illegible] ; je l'ai mis exprès ; si je le change, je vais tousser pendant trois semaines.

Emilie fit la moue, en réponse ; elle prétendit qu'il voulait la contrarier. Il céda, et appela son valet de chambre, qui ne se trouvait [illegible]. Nous respirâmes, et on le crut délivré ; pas du tout, elle insista. Il devait aller lui-même, il devait [illegible] changer, puisque cela ne pouvait être autrement. [illegible] le prit enfin ; il lui jeta très vivement [illegible] en anglais et rentra chez lui. Lorsqu'elle l'envoya [illegible], il fit répondre qu'il avait la colique et ne viendrait [illegible].

— Ah ! madame, me dit-elle, allez-y vous-même et rassurez-le.

Je trouvai Voltaire avec sa cousine, de très bonne humeur, riant beaucoup, et ne songeant ni à nous, ni à la colique. En me voyant, il m'attaqua sur Formont et le président ; nous nous racontâmes gaiement des anecdotes ; nous causions librement enfin, sans nous soucier des problèmes, lorsque nous vîmes paraître M. du Châtelet, qui venait nous chercher de la part de sa femme.

— Allons-y, madame ! soupira l'esclave.

Nous y allâmes en effet ; mais il s'assit dans un coin et reprit en même temps sa colique et sa maussaderie.

M. du Châtelet n'y tint pas, il se sauva. La conversation anglaise à l'aigre recommença alors, et, après quelques minutes de propos violents, Voltaire prit *Mérope* et nous en lut deux actes. Tout ce que la critique a de plus amer recommença alors de la part de la dame ; elle lui dit de ces choses qu'il n'aurait pas endurées de la part d'une autre et dans lesquelles il y en avait de vraies. J'essayai de le défendre, et le beau, c'est qu'il se mit contre moi.

L'orage finit par une bouderie réciproque, dissipée le lendemain, pour recommencer encore.

M. du Châtelet passait au milieu de tout cela avec un calme, une tranquillité, une mansuétude dont on n'a pas l'idée à moins de l'avoir vu. Au début de la querelle, il me dit solennellement :

— Allons ! voilà que cela recommence ! Ils n'en font pas d'autres. Madame du Châtelet rend la vie bien dure à ce pauvre Voltaire ; sans compter qu'elle l'a entêté de Newton et qu'elle lui fait dire une foule de mièvreries indignes d'un homme de son esprit et de son importance. Ils n'ont pas le sens commun ; on croit que je ne m'en aperçois pas, mais je vois tout.

Il devait alors voir de singuliers tableaux, et il avait une bénigne patience. Qu'en pensez-vous ?

XXVIII

Nous étions tout à fait libres chez nous, de midi et demi à huit ou neuf heures du soir. Les premiers jours, Emilie fit la façon de me tenir compagnie ; je vis que cela ne lui plaisait point ; je la mis à son aise et la rendis à ses chers problèmes, pour lesquels elle avait une folie véritable. Elle y passait les jours et les nuits. Ce régime de solitude ne me convenait pourtant pas ; aussi Voltaire, qui le savait bien, se battait pour me le rendre ; nous avions des conversations [illegible] qui me ravissaient.

Madame de Graffigny et madame de Champbonin se réunissaient [illegible] lorsqu'il me quittait ; nous essayions de la promenade à pied ou en calèche, et nous tâchions de tuer le temps [illegible].

Un des [illegible] soirs de mon arrivée, après souper, Voltaire [illegible] la lanterne magique. Je n'ai rien vu de si plaisant [illegible] à merveille [illegible] il y mettait [illegible] qu'à lui. Nous vîmes [illegible] M. de R[illegible] ses favorites et autres ; le roi n'en avait pas encore ; d'ailleurs, [illegible].

[illegible] *ses détails*, et ce fut une satire dans le genre de Juvénal. [illegible] *antiques*, faisant des compliments merveilleux et mistifrisés à des ramoneurs qui l'écoutaient les yeux écarquillés, sans comprendre son beau langage.

On le vit ensuite condamné au supplice et sauvé par Voltaire, auquel, pour récompense, il donnait un coup de pied *antique* aussi, mais avec des discours qui eussent réveillé un mort. Il finit par se brûler avec sa lanterne, ce qui lui valut de la part de sa belle un quart d'heure de grands cris, sur le ton d'un maître d'école grondant ses polissons ; il ne souffla mot.

Elle le fit taire pour nous lire un certain raisonnement d'un Anglais, sur les habitants de Jupiter. Le livre était écrit en latin ; elle le traduisait en le lisant, ainsi que les termes de géométrie, et les calculs, et tout ce que vous voudrez, en hésitant un peu mais pas assez pour interrompre le sens.

On juge de cette science et de ce qu'elle avait d'amusant.

L'abbé de Breteuil, grand vicaire de Sens, et frère d'Emilie, arriva pendant mon séjour à Cirey, et tout de suite on me prit à part, et l'on me pria de ne l'écrire à personne ; cela était une énormité, dans sa double position de prêtre et de frère. Le fait est qu'on ne s'y serait pas attendu ; mais ils s'aimaient beaucoup, la belle Emilie et lui, et, d'ailleurs, il n'était pas scrupuleux ; c'était un abbé esprit fort, très enclin à la philosophie et disposé à partager les opinions de sa sœur.

On voulut lui donner la comédie, et je vis reparaître *Boursoufle*, cette farce de mauvais aloi qu'on nous avait montrée autrefois chez madame du Maine. J'étais tout excusée de ne point prendre de rôle, de par ma santé et mon infirmité surtout, qui faisait de grands progrès. On ne me tourmentait point.

Madame du Châtelet céda son rôle de mademoiselle de la Cochonnière à la petite du Châtelet, âgée de douze ans. Cela allait mieux ainsi. Du reste, le temps ou, pour parler plus juste, la soirée se passait à causer et à rire, et à faire des lectures. Voltaire, je n'ai pas besoin de le dire, contait à la perfection, et l'abbé de Breteuil causait aussi fort drôlement. Je me souviens d'un fagot qu'il nous fit, véritablement fort amusant.

L'ambassadrice d'Espagne, — je ne sais plus laquelle, je crois pourtant que c'était la marquise de las Minas ; — enfin elle venait d'arriver à Paris, elle était fort laide et fort peu charmante de toute façon. Elle avait pour amie madame de Brancas.

Un jour, elle rentra chez elle et demanda à quelques personnes qu'elle avait à dîner qui était une jeune dame qu'elle avait rencontrée dans un carrosse, avec un monsieur sur le devant. Elle la dépeignit de façon à faire reconnaître madame de Modène, qui pour lors était à Paris, après avoir quitté son mari et son duché.

On ajouta que, pour la dignité de son rang, elle avait pris un cavalier avec elle.

Le lendemain, l'ambassadrice va trouver madame de Brancas, et lui dit, en présence de deux ou trois dames dont vous voyez la figure :

— Madame, vous êtes mon amie ; apprenez-moi, s'il vous plaît, combien il faut que je mette d'hommes sur mon devant pour ma dignité.

Voltaire nous raconta aussi les bévues de son valet de chambre, qui recopiait ses vers.

Voici comment cet imbécile avait retenu le portrait d'Agnès et comment il le répétait avec complaisance :

> Trente-deux dents brillent à fleur de tête ;
> Deux grands yeux noirs d'une égale blancheur
> Font l'ornement d'une bouche vermeille
> Qui va prenant de l'une à l'autre oreille.

Il corrigeait aussi les vers qui lui semblaient mauvais, et de quelle façon ! Voltaire avait mis :

> Ah ! croyez-moi, mon fils, voyez ces cheveux blancs,
> La triste expérience est le fruit des vieux...

Il avait oublié *ans*. L'autre corrigea :

> Ah ! croyez-moi, mon fils, voyez mes cheveux bleus,
> La triste expérience est le fruit des vieux...

C'était continuellement ainsi ; mais il avait une patience admirable et ne se fâchait point.

On appelait à Cirey *les cochers* M. du Châtelet, madame de Champbonin et son fils, qui dînaient à midi, lorsque les autres finissaient de prendre leur café. Le mari dormait comme un loir en sortant de table ; on n'en était pas importuné, c'était beaucoup. Il soupait régulièrement avec nous, [illegible] la paix entre Emilie et [illegible], et puis il s'en allait chez lui se coucher. C'était un [illegible] que cet homme, tout occupé de manger.

avec les esprits éthérés qui ne mangeaient point et qui ne vivaient que de leur pure essence.

Il fallait, en vérité, qu'il fût bien nul, pour accepter la position qu'on lui avait faite.

Nous eûmes naturellement la lecture de *la Pucelle*, au moins de cinq ou six chants, et cela en présence de l'abbé de Breteuil, qui en prit fort bien son parti. Je ne veux pas m'amuser à un jugement littéraire sur ce poème, que tout le monde sait comme moi. Voltaire le lisait à qui voulait l'entendre ; il en courait des copies, et puis il se mettait en fureur de ce que l'on en parlait. Il avait cela de particulier qu'il accusait les autres de ses fautes.

Madame du Châtelet n'était pas toujours délicate sur les moyens de s'instruire des choses. Ainsi, à Cirey, on ne payait pas de ports de lettres, cela est vrai, mais on n'était pas très sûr qu'elles ne fussent point décachetées. La pauvre madame de Graffigny l'apprit à ses dépens ; on ouvrit sa correspondance avec un de ses amis, M. Devaux, secrétaire du roi Stanislas, à Lunéville, et l'on y vit quelques railleries sur la dame, sur ses grands airs ; on y vit quelques critiques des petitesses du grand homme et on lui fit une scène terrible, on la tourmenta d'une façon abominable ; elle eut à répondre aux accusations les plus calomnieuses ; elle fut traitée d'espion et mille gentillesses de ce genre.

Elle avait, prétendait-on, donné des copies de *la Pucelle*, ce qui était faux, par la meilleure de toutes les raisons, c'est qu'elle n'en avait pas de copie. On avait imaginé ce mensonge, en lisant et en interprétant mal une phrase de M. Devaux, par rapport à ce poème. Madame du Châtelet fit tout doucement à madame de Graffigny une scène de harangère qui alla presque aux coups de poing, en lui mettant la lettre sous le nez, sans se cacher le moins du monde de l'avoir ouverte ; ce qui n'est pourtant pas une belle action ! Elle était d'une violence déplorable, et Voltaire tout autant qu'elle ; au total, ils se rendaient mutuellement malheureux, mais elle était bien plus méchante que lui. Il n'éclatait qu'après avoir été talonné pendant des siècles ; alors, par exemple, il ne ménageait rien.

Ceci me rappelle une scène dont je fus témoin chez madame de Luxembourg, et que je n'ai jamais oubliée.

Madame du Châtelet passait, et avec raison, pour être fort incapable en poésie ; les esprits sérieux d'ordinaire ne s'en piquent point. Mais elle voulait tout savoir et tout embrasser. Elle fit ou fit faire, je ne sais, les vers suivants pour la fille de la maréchale et les lui débita à souper :

> Pour vous chanter, aimable Madelon,
> Je n'ai pas besoin de leçon ;
> Mais, sans faire tort aux apôtres,
> Tous les jours où je vous vois
> Sont des jours de fête pour moi,
> Qui me font oublier les autres.

On applaudit fort. Voltaire n'était pas là ; depuis quelques jours, ils se chamaillaient. Lorsqu'il arriva, on était à table : il en fut de plus mauvaise humeur encore.

Emilie lui montra les vers, il les lut, et lui dit en les lui rendant :

— Ils ne sont pas de vous.

Ils n'étaient cependant pas si divins, qu'elle ne pût les avoir faits, à la rigueur.

Elle s'emporta et lui répliqua je ne sais quelle grosse sottise, dont il se trouva offensé.

— Vous eussiez dû au moins les faire faire meilleurs, car on m'accusera d'être votre teinturier, et je ne puis accepter une telle platitude.

Riposte de la belle, plus furieuse encore ; querelle, menaces, emportement ; elle le blesse au vif, il prend un couteau qu'il brandit comme les héros de ses tragédies, et, se tournant vers elle :

— Ne me regarde donc pas tant, s'écria-t-il, avec tes yeux hagards et louches !

Et nous étions là et nous entendions tout, et nous assistions à cette scène ! Une femme et un homme de ce mérite peuvent-ils s'oublier jusqu'à ce point !

Au total, leur vie était un enfer ; ce paradis terrestre de Cirey, sur lequel on écrivait des merveilles était peuplé de diables et de tourments. Si elle n'était point morte, je ne sais comment cela aurait fini. Aussi Voltaire, passé le premier moment, ne la regretta qu'en paroles. Il était facile de voir, dans ses larmes, la joie d'être libre sans avoir fait les frais d'une rupture, et l'amour-propre blessé à cause de Saint-Lambert, auquel il ne pardonnait point, tout en lui faisant des grâces et en l'appelant son *très aimable Tibulle*. Voltaire était bon, excellent ; mais il avait son orgueil ; en le touchant, on était sûr d'atteindre jusqu'à son cœur, et de le paralyser souvent. De là, ses petitesses, si indignes de lui, contre les mirmidons qui l'attaquaient.

Pendant mon séjour à Cirey, je vis commencer la connaissance de ce cher Saint-Lambert, alors à Lunéville, près du roi Stanislas et grand ami de la pauvre Graffigny, avec laquelle il était en correspondance. Il désirait venir ; Voltaire ne demandait pas mieux que de le recevoir ; la belle Emilie hésitait : elle avait peur des importuns et fuyait *la compagnie*. Il fallut lui promettre qu'il resterait dans sa chambre, comme nous, et ne la dérangerait pas dans ses travaux. Il vint, en effet, j'étais déjà partie ; il ne vint que trop tôt, pour son malheur, et ils ne se quittèrent plus.

Elle avait écrit dans son jardin, ces vers, dont je ne garantis pas la parfaite authenticité, à l'endroit de la signature :

> Du repos, une douce étude,
> Peu de livres, point d'ennuyeux,
> Un ami dans la solitude,
> Voilà mon sort ; il est heureux !

Je m'en serais bien gardée, pour mon compte, de cet heureux sort-là, après que je l'eus examiné de près.

On ne joua point la comédie, M. de Breteuil s'étant avisé, un peu tard peut-être, qu'on en causerait dans le monde. On nous montra les marionnettes, où Polichinelle et sa femme triomphèrent, et où Voltaire s'amusa comme un enfant. Il répétait sans cesse, riant aux larmes :

— Cette pièce est excellente, je voudrais l'avoir faite.

Le théâtre est assez petit et moins joli que le reste du château arrangé pour eux. La décoration représentait un palais, avec des colonnes et des orangers entre chacune d'elles. Le fond était une loge garnie en velours, et le balcon pour s'appuyer était en velours aussi. Cela n'était point beau ; cependant on y pouvait jouer autre chose que les marionnettes ; la preuve, c'est qu'après le départ de l'abbé de Breteuil, on y joua *Zaïre*, *l'Enfant prodigue* et *l'Esprit de contradiction*, à ce que j'ai appris ; je n'y étais plus.

Madame de Graffigny y fut dans le dernier degré de la douleur. Sa séparation d'avec son mari lui avait ôté toutes ses ressources, de sorte qu'elle était là sans argent, et ne savait où aller. Il lui fallut donc supporter les injures, les indélicatesses de la belle Emilie, laquelle n'ignorait pas cette situation et n'en était que plus barbare.

Pour l'achever, la pauvre créature reçut, à Cirey même, de son amant, Desmarets, l'assurance qu'il ne l'aimait plus, qu'il ne voulait plus vivre avec elle et qu'elle ne pouvait plus compter sur lui. J'ai appris tout cela, depuis, à Paris, où je la retrouvai, et où elle parvint, après toutes ses douleurs, à occuper un certain nom dans les lettres, lorsqu'elle eut publié les *Lettres péruviennes*. C'est un ouvrage remarquable par la passion qu'elle a peinte et par la façon dont il est écrit. On voit, en le lisant, que l'auteur a aimé et souffert.

Voltaire, je ne saurais trop le répéter, avait un excellent cœur ; il n'eut que des travers d'esprit et de vanité. Il a donné mille preuves de cette bonté parfaite ; en voici une de plus.

Des savants avaient fait, par l'ordre du roi et à ses frais, un voyage en Laponie. Le secrétaire de M. Clairault, l'un d'eux, eut le courage de devenir amoureux d'une Lapone et de lui promettre le mariage. Comme de juste il oublia de tenir cette promesse, et se sauva bien vite, *trop* satisfait de ce qu'il avait obtenu. On est tenace auprès du pôle, à ce qu'il paraît, et la demoiselle arriva à Paris avec sa sœur, pour réclamer la promesse faussée. Mais, de son côté, l'épouseur tenait bon, il refusait obstinément et refusa si bien, qu'il fallut y renoncer.

On tâcha alors de compléter aux deux sœurs une petite somme et de les faire entrer dans un couvent, comme fiche de consolation. Voltaire ne l'entendait pas ainsi ; il se mit en quête, il donna, il fit donner, et, à force de peines, il obtint, pour les malheureuses, une manière de dot qui leur permit de retourner chez elles et de s'y marier ; ce qui leur parut sans doute une consolation plus efficace que le couvent. Comme madame du Châtelet discutait cette question avec lui et exaltait le cloître aux dépens du mariage :

— Je voudrais bien vous y voir, dit-il.

— Eh ! monsieur, suis-je donc tant payée pour exalter l'hyménée ? Vous oubliez M. du Châtelet.

— Ingrate ! lui répondit-il avec un de ces tons particuliers qu'il savait prendre et qui disaient tout à la fois.

J'étais là, à Cirey, lorsque arriva cette histoire des Lapones et cette discussion. Nous lisions *le Temple de Gnide*, je m'en souviens ; à propos de quoi je lui dis :

— Bah ! c'est l'apocalypse de la galanterie.

M. de Montesquieu apprit le mot et m'en voulut fort, jusqu'à ce que nous nous fussions expliqués.

Madame du Châtelet avait une très belle voix ; elle chantait mal, parce qu'elle chantait avec prétention et [illegible] des yeux en l'air qui ne l'embellissaient pas. Voltaire [illegible], c'était une femme sérieusement douée par la nature [illegible] pas agréablement. Elle fit du bien à Voltaire, en [illegible] qu'il prit chez elle et avec elle des idées et des [illegible] n'étaient point celles des autres philosophes. Il y [illegible] les manières bourgeoises et des petitesses de société [illegible], bien au contraire, les petitesses de son esprit.

Je quittai Cirey, ayant vu de près cet intérieur, et médiocrement édifiée de ce que j'avais vu. Je n'aurais pas voulu vivre là. Je ne comprenais pas madame du Châtelet d'avoir pris un parti semblable et de le soutenir si mal. A sa place, ayant choisi ainsi cette liaison avec Voltaire, j'aurais regardé les choses de plus haut et j'aurais voulu le traiter d'une autre façon. Devenir une mégère pour son amant, en pareil cas surtout, c'est agir peu spirituellement. On le rend malheureux et l'on est plus malheureuse que lui encore. C'est un malheur qu'on peut choisir, mais il n'en est que plus positif : on le sent mieux, parce qu'on aime.

J'avais pour Voltaire une admiration très réelle et une véritable affection. Il avait de la légèreté en tout ; mais son amitié était solide. A l'égard de d'Alembert, il ne m'eût pas abandonnée comme il l'a fait celui-ci dans le temps de l'histoire de sa demoiselle. Le voilà seul maintenant, comme un hibou dans son coin du Louvre tandis que s'il ne lui restait qu'une amie, c'eût été la sienne jusqu'à sa mort. On ne l'a pas voulu.

XXIX

J'arrive au moment de ma connaissance avec M. Walpole. Il est une circonstance sur laquelle je glisse et dont je ne parlerai que fort peu, bien qu'elle soit pour moi capitale : c'est ma cécité. J'en ai pris mon parti, mais je n'aime pas à me rappeler le temps où je ne l'avais pas prise encore. C'est une douleur que je m'épargne ; il m'en reste assez d'autres sans cela. En jetant un regard sur ma vie, j'y vois beaucoup de malheurs et de chagrins, des fautes que je ne nie pas, des affections brisées par la mort ou par l'oubli.

Ainsi de mes deux amies.

Madame de Flamarens, la plus parfaite créature que j'aie connue, est morte !

Madame de Rochefort, qui n'était pas tout à fait cela, vit encore ; elle m'a délaissée, et il a fallu m'en consoler ; elle m'a plus qu'abandonnée, elle m'a trahie, et dans quelles circonstances !

L'homme que j'ai le plus aimé fut d'abord Larnage ; il ne me fut rien que ce que j'ai dit, et je finis par cesser de le voir, bien qu'il m'eût conservé le même sentiment et qu'il m'écrivît quelquefois. Il était sauvage à un point extrême, un peu fou même, je vous l'assure ; il avait pris au sérieux sa position de fils naturel d'un prince légitimé, et demandait sans cesse pourquoi on ne le légitimerait pas comme son père. Il en fit et en dit tant, qu'on le bannit de Sceaux ; il ennuya madame du Maine, ce qui était pour elle un crime de lèse-majesté. M. du Maine lui conserva une pension tant qu'il vécut, et il mourut peu de temps après le prince. Je reçus avec une lettre de lui contenant ses dernières volontés, une fort belle bague qui venait de son *auguste* père, lequel la tenait de Louis XIV ou de madame de Maintenon. Je l'ai encore et je la porte toujours ; je la lègue par testament à M. Walpole.

Je parle de Larnage, et ce n'est pas de lui qu'il s'agissait d'abord dans ma pensée, c'est de Formont. On se rappelle comment nous fîmes connaissance ensemble dans les bois de Ville-d'Avray. Je fus très longtemps sans le revoir, et enfin, un jour, Voltaire me le ramena. Il m'avait plu, j'en parlais souvent ; il se souvenait de moi aussi ; j'étais libre et inoccupée, je m'ennuyais...

Dès le premier jour, il s'établit en galanterie, je ne le repoussai point ; il me plaisait, je le répète, et c'était beaucoup. Je ne sais si tout le monde me ressemble, mais j'éprouve souvent une singulière chose.

Il est des gens qui me plaisent et que je n'aime point ; ma raison me dit de ne les pas aimer, qu'ils ne le méritent pas, qu'ils ne valent pas un sentiment, et pourtant je les recherche ; lorsqu'ils sont présents, je suis contente, ils me charment comme les serpents ; j'éprouve même quelque chose qui ressemble à de l'affection ; leur esprit ou leur conversation me fait oublier leur caractère, et, quand ils sont partis, je rougis de cette faiblesse, je maudis ce souvenir, qui me revient importun, jusqu'à ce que je les revoie de nouveau et que la chose reprise.

Il est d'autres personnes, au contraire, dont je connais les excellentes qualités, qui sont parfaites, qui me donnent chaque jour des preuves d'attachement et que j'aime, à ce que je crois, du moins j'en suis convaincue avec mon raisonnement, avec ma réflexion et avec mon cœur. Pourtant il y a dans leur voix, dans leurs manières, dans leur visage quand je n'étais pas aveugle, dans leur esprit, quelque chose qui me repousse, qui m'est désagréable. Enfin je les aime beaucoup quand je ne les vois pas et c'est tout à fait l'opposé des autres.

Je dis quelquefois à madame de Choiseul :

— Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas.

Je suis ainsi pour ces gens-là.

Formont était beaucoup plus des premiers que des seconds. Il avait plus de charme spécieux que de vrai mérite. L'amour vit très bien sans estime, quoi qu'on en dise, et l'on aime fort souvent avec passion ce que l'on méprise. Voyez plutôt *Manon Lescot*, cet immortel livre, auquel on n'a pas rendu toute la justice qu'il mérite et dont on parle si peu.

J'aimai donc Formont, et lui m'aima fort, avant comme depuis son mariage ; il allait à Rouen voir sa femme, demeurait avec elle quelque temps et revenait ensuite. Cela dura tant que nous nous plûmes, où, comme disait la cousine de Viard, tant que nous nous *plumâmes*. Un beau jour, nous sentîmes l'aigreur arriver ; nous nous serions brouillés en persistant à soutenir que nous nous adorions ; en homme d'esprit, Formont me prévint. J'avais envie de le faire aussi ; nous nous entendîmes sans nous rien dire et, lorsque je reçus sa lettre, je pensais que je lui avais écrit justement la semblable. Il devint mon ami le plus intime et le plus cher, et prit chez moi sa place en face du président Hénault, avec cette différence que je n'ai jamais réellement aimé celui-ci. *Il m'intéressait* seulement autrefois ; après, il me déplut et m'ennuya, mais je le gardai tant qu'il vint au coin du feu, par habitude.

Pont-de-Veyle, qui depuis longtemps faisait le galant autour de moi, profita du changement de Formont, et nous prépara à tous les deux une longue amitié ; elle vient de s'éteindre par sa mort. Je suis bien seule à présent ; hors M. Walpole, que je ne vois presque jamais, — la mer est entre nous — il ne me reste plus rien.

Formont est mort le premier, et je l'ai regretté de tout mon cœur ;

Puis, le président ;

Puis, enfin, Pont-de-Veyle.

Je sais qu'il se raconte à cet égard une sotte histoire, je vais la dire dans toute sa vérité.

Pont-de-Veyle était malade, et j'envoyais trois fois par jour savoir de ses nouvelles, j'y allais moi-même presque autant de fois, je le quittais fort peu.

Un jour, j'étais indisposée de façon à ne pouvoir sortir ; Dervieux était près du chevalier. Nous y étions toujours, l'une ou l'autre ; ce qui n'empêchait pas les soins de d'Argental et de sa famille. J'avais une seconde femme, parfaitement stupide, entrée à mon service depuis quelques jours seulement, et, ne sachant qu'en faire, Dervieux lui avait donné la charge de soigner mon vieux chien, lequel se mourait de ses quatorze ans révolus. Ce jour-là, il fut convenu néanmoins qu'elle irait, toutes les deux heures, demander à Dervieux des nouvelles de Pont-de-Veyle, et qu'elle me les apporterait.

Mademoiselle de Sommery arrive et me demande comment il va. Justement, c'était l'heure d'en aller quérir ; je sonne cette pécore, elle arrive.

— Eh bien, lui dis-je, comment va-t-il ?

— Je ne sais, madame.

— Comment, vous n'en savez rien ? Mais allez le voir tout de suite et revenez vite. — Mon Dieu ! mademoiselle, ajoutai-je, on est bien malheureuse d'avoir affaire à des idiots de cette sorte ; voilà une créature qui n'a rien à faire et qui oublie tout.

Elle revint en courant, et très essoufflée.

— Madame, il va fort bien.

— Ah ! tant mieux !

— Il est beaucoup mieux qu'hier.

— Vous l'avez vu ?

— Madame, il était couché sur un canapé et m'a reconnue.

— Vraiment ?

— Oui, madame ; sitôt qu'il m'a aperçue, il a remué la queue.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, mademoiselle ?

— Mais, madame, je vous donne des nouvelles de Médor.

Elle avait compris qu'il s'agissait du chien ! Au lieu de rire du quiproquo, qui certes était risible, on a prétendu que cette fille ne pouvait pas me croire occupée d'un ami tant j'étais égoïste, et qu'elle avait répondu à mon désir secret et habituel. Ce sont pourtant les pleureurs de la demoiselle Lespinasse qui me font ces réputations-là.

Ce n'est pas tout, on m'a prêté autre chose. Les philosophes sont implacables pour ceux qui les connaissent et ne les aiment point.

Le jour de la mort de Pont-de-Veyle, j'aurais soupé chez madame Marchais et j'aurais répondu à ceux qui me parlaient de ce triste événement :

— Hélas ! il est mort ce soir à six heures ; sans cela, vous ne me verriez pas ici.

Ce qui est aussi insensible que parfaitement stupide. Or, en admettant que je sois l'un, on ne dira pas que je suis l'autre. Si je n'avais pas regretté mon vieil ami, j'aurais

spirituellement fait semblant de le pleurer et je ne m'en serais pas vantée. Moins j'aurais senti, plus j'aurais fait d'étalage. La vérité la voici :

Je n'ai pas soupé chez madame Marchais et c'est cette fouine de La Harpe qui raconte cela. J'y étais conviée, j'ai écrit à madame Marchais pour m'excuser, et je lui ai dit, lorsqu'elle vint me voir peu de jours après, tout ce que je pensais de ces désespoirs luxueux qui se dépensent en un jour.

J'ai dit que la vraie douleur se conserve, qu'elle change peu de chose aux habitudes parce qu'elle s'étendrait, par ce changement même ; j'ai dit qu'on pouvait voir du monde le jour où on perdait un ami, comme on pourrait en voir un mois après, si ce n'était le décorum et la convenance ; j'ai dit que ceux qui criaient le plus fort oubliaient le plus vite et, comme je suis sûre d'avoir raison, je ne reprends pas mon dire.

Maintenant, outre M. Walpole, — que j'aime par correspondance, — voici quels sont mes amis et amies, ceux qui soupent chez moi tous les dimanches, sans compter les autres jours, et particulièrement le mercredi.

La maréchale de Luxembourg, la maréchale de Mirepoix, M. et madame de Caraman, madame de Valentinois, madame de Forcalquier, M. et madame de Choiseul, mesdames de Boufflers, madame de la Vallière, et, quant aux hommes, ils vont et viennent. Il n'y en a plus d'intimes absolument. Je vois tous les étrangers, on me les présente, même lorsqu'ils ne le demandent pas. Je suis devenue, sous ce rapport, une puissance ; mon salon de Saint-Joseph compte dans le monde et l'opinion s'inquiète de ce qu'on y dit.

Pourtant je n'ai plus d'amis, hélas !

J'en veux revenir à madame de Rochefort et au tour qu'elle m'a joué.

Elle connaissait, comme tous mes habitués, et plus qu'eux, mon engagement avec Formont ; elle savait combien je tenais à lui, elle savait que jamais je n'aurais voulu m'en séparer ; mais elle savait aussi que, comme elle, comme toutes les femmes de notre époque, j'aimais à rire, j'aimais les hommages et que je désirais avoir autour de moi une cour nombreuse.

Or, il se trouvait à Paris un Suédois que je voyais souvent, le comte de Kreutze, elle s'imagina qu'il me plaisait et que je pourrais bien avoir avec lui une liaison secrète. D'un autre côté, elle m'enviait Formont, du moins je l'ai toujours cru, et elle essaya de nous séparer, en allant lui dire que je le trompais. Heureusement, Formont ne croyait que moi ; heureusement il avait l'âme honnête, et il fut indigné de cette duplicité. La première chose qu'il fit, ce fut de me tout raconter.

De ce jour, je ne revis plus madame de Rochefort sans explications et sans injures ; elle en comprit la raison et ne la demanda pas.

A ce moment même, je retrouve un portrait de Pont-de-Vesle écrit par M. Walpole, et qui est d'une vérité frappante.

Il achèvera ce que j'ai dit sur ce pauvre chevalier ; j'ordonne à Viard de le transcrire, et puis nous n'en parlerons plus.

« M. de Pont-de-Vesle est l'auteur du *Fat puni* et du *Complaisant*, ainsi que du *Comte de Comminges* faussement attribué à madame de Tencin, à laquelle il l'avait donné ; il est aussi du *Siège de Calais* et des *Malheurs de l'Amour*. Ne vous imaginez pas cependant que ce soit un vieillard fort aimable ; il peut l'être, mais il l'est rarement. Il possède un autre talent, fort différent et fort amusant, l'art de parodier. Il est unique en ce genre ; il compose des paroles sur des airs de danse ; il a, entre autres, adapté un de ces airs de danse à la fable de *Daphnis et Chloé*, qu'il a rendue dix fois plus indécente ; mais il est si vieux et chante si bien ses parodies que, dans les meilleures sociétés, on consent à l'entendre. C'est dans les caractères de la danse surtout auxquels il a adapté des paroles qui expriment toutes les nuances de l'amour qu'il réussit le mieux. Mais il n'a pas le moindre talent pour animer la conversation ; il ne parle que rarement, si ce n'est sur des objets sérieux, et même peu encore. Il est bizarre, morose et plein d'admiration pour ce pauvre pays, comme le seul où l'on puisse juger de son mérite. Son air et son regard sont froids et repoussants ; mais, lorsqu'on le prie de chanter ou qu'on loue ses ouvrages, ses yeux brillent aussitôt et ses traits s'épanouissent. »

Tout cela est d'une vérité incontestable, il est incroyable, selon moi, que l'on puisse écrire avec cette facilité et cette élégance dans une langue étrangère. Nous autres Français, nous n'en faisons pas autant ; nous sommes si accoutumés à voir notre langue un passe-partout général, que nous n'en voulons pas d'autre. Je disais l'autre jour qu'elle fut inventée dans la tour de Babel pour mettre les peuples d'accord, lorsqu'ils ne s'entendirent plus. Depuis ce temps-là, elle a continué et il n'est pas de coin où elle ne soit comprise.

XXX

Dans mes grandes insomnies, lorsque je passe mes nuits tout entières debout, je cause avec Viard, nous nous rappelons et je lui fais prendre les notes dont se compose ce récit. Nous avons fait mieux : depuis que j'en ai eu l'idée, nous écrivons chaque jour ce qui m'arrive, ce que j'entends et les personnes que je vois. C'est avec ce journal que nous complétons ces Mémoires ; on y trouvera les nouvelles de la ville et le mouvement des beaux esprits ; quant à la cour, je ne m'en occupe pas, assez d'autres le feront sans moi.

Ce n'est pas que je n'y eusse une oreille, et que pendant bien des années je n'eusse pu y occuper une place comme les autres femmes de qualité, mais elle ne m'a jamais attirée. J'avais l'honneur de voir la reine Marie Leczinska chez elle ; elle me recevait assez souvent. Le président Hénault, surintendant de sa maison, lui avait inspiré le désir de me voir ; elle était bonne et charmante. Pour les autres personnages augustes, rois, princes, favorites, je ne m'en mêlerai point ; je ne les ai pas assez connus pour en parler, et je me donnerai de garde de dire ce que je ne sais point.

J'avais à Versailles et au premier rang le duc et la duchesse de Choiseul, mes amis. Le duc était ministre, homme d'esprit et capable, homme de plaisir cependant, mais parfaitement probe et honnête. Sa femme est la bonté, la grâce en personne. Bien qu'elle ait beaucoup d'années de moins que moi, je l'appelle ma grand'mère, parce que la dernière duchesse de Choiseul, avant elle, était en effet ma grand'mère, on le sait ; elle avait épousé le duc de Choiseul en secondes noces ; ma mère était venue de son premier mariage avec le président Brulart. Ils ne cessent tous les deux (M. et madame de Choiseul) de me combler de leurs bontés, et je les aime tendrement. Par eux, je sais le dessous de cartes de la cour, mais je ne veux pas risquer de les compromettre. A mon âge, les jours sont des grâces, et, si je mourais subitement, je suis sûre au moins de ce que je laisserais derrière moi.

Parmi mes amies, une des plus charmantes est la maréchale de Luxembourg. Elle a été d'abord la duchesse de Boufflers, et Dieu sait la vie et la jeunesse qu'elle a menées ! Je ne crois pas qu'on se puisse amuser davantage. Je la rencontre depuis quarante ans ; elle n'est pas jeune. On ferait un livre de ses aventures, et chacun les connaît à fond.

Il en est une, cependant, que l'on ne sait point, car elle ne l'a guère confiée, et qui est une de ses plus jolies. J'en étais, et je ne m'en suis pas vantée, on le comprendra bien, si on a apprécié mon caractère. Enfin la voici :

La duchesse de Boufflers était jolie comme un ange ; on l'eût faite à plaisir, qu'on n'eût pas mieux réussi. Beauté, esprit, grâce, rien ne lui manquait. Elle n'était pas bonne, par exemple ; il ne fallait ni lui déplaire ni l'offenser, ni lui tomber sous la patte. Elle ne ménageait rien, alors, ni ses actions ni ses propos. Son mari la laissait parfaitement libre, et elle aimait, par-dessus tout, les parties impromptu, les courses dans Paris, la nuit, déguisée. Elle eût volontiers rossé le guet avec les jeunes gentilshommes, et elle faisait mille tours aux Parisiens, dont elle riait comme une petite fille.

M. de Luxembourg fut longtemps son amant avant la mort du duc de Boufflers, et je n'ai jamais compris ce goût-là, mais elle l'avait. Elle ne se cachait pas de lui donner des rivaux ; il ne s'en inquiétait guère, pourvu qu'il fût bien le maître pendant les soirées qu'ils passaient ensemble.

— Ce qui se passe quand je ne suis pas là ne me regarde point, disait-il aux avertisseurs et donneurs d'avis.

C'était plus commode. Beaucoup d'hommes et même de femmes étaient ainsi en ce temps-là ; on prenait la vie du bon côté.

Un soir, j'étais fatiguée ; j'avais été au bal la veille et je m'étais querellée toute la journée avec Formont, qui n'était pas si commode que M. de Luxembourg. Je l'avais éloigné, j'en avais l'âme triste, et je me couchai.

A onze heures et demie, j'entends du bruit dans mon antichambre ; je m'étais endormie en pleurant, comme les petits enfants ; je m'inquiétai de ce bruit qui me réveillait, et j'espérai d'abord que c'était Formont venant à résipiscence ; j'en étais fière et heureuse, et je me disposais à lui faire acheter son pardon très cher, lorsque ma porte s'ouvrit. Je vis paraître une femme et trois hommes portant des flambeaux, bien encapuchonnés, et riant sous leurs manteaux, en s'étouffant.

— Qu'est-ce que cela ? dis-je. Ce sont des fantômes !

— Oui, des fantômes qui viennent vous chercher pour vous emmener au royaume des ombres ; il faut vous lever et les suivre.

— Je n'ai pas l'envie d'aller chez Minos, répondis-je ; je ne suis pas disposée encore à lui [illegible].

— Nous lui répondrons pour vous, belle marquise, et vous serez libre de nous [illegible] après ; venez toujours.

J'avais reconnu la voix de la duchesse et celle de M. de Luxembourg ; les deux autres fantômes étaient le prince de Beauveau et un jeune [illegible] aux gardes, son parent, qu'il appelait le chevalier de Travacourt. On le confondait souvent avec M. de [illegible]court ; il s'en défendait en disant modestement :

— Je n'ai pas l'honneur d'être... trompé !

Il fallait voir [illegible], c'était une vraie bouffonnerie.

Ces messieurs [illegible] dans mon boudoir ; je me fis habiller comme la duchesse en grisette, avec une robe d'indienne, un [illegible] de taffetas vert et un bonnet à papillons. Je pris une mante et un coqueluchon, et nous voilà partis tous les [illegible] en fiacre, riant à gorge déployée, regardant [illegible] pour chercher des aventures, et nous arrêtant devant toutes les maisons éclairées.

Il n'y en avait guère à cette heure : les cochers étaient [illegible] et nous servaient de limiers.

Nous arrivâmes dans la rue Simon-le-Franc, une vraie ruelle, où se trouvaient beaucoup de petites maisons d'ouvriers et de petites borgnes, tout à fait propres au divertissement que nous cherchions.

— Ah çà ! dit M. de Luxembourg, on ne soupe donc nulle part, ce soir ? Nous serons obligés de nous rabattre sur la rue Cadet ; ce qui serait bien monotone.

Il avait, rue Cadet, une petite maison délicieuse, où l'on soupait merveilleusement, et où l'on se réunissait souvent pour rire et s'amuser. Je ne sais ce qui s'y passait les autres jours, ou plutôt je le sais bien, et on le devine.

Au milieu de cette ruelle Simon-le-Franc, le cocher s'arrête, il descend, s'approche de la portière et dit, en montrant une petite lumière derrière une vitre :

— Voyez, messieurs, je ne trouve rien de mieux que cela.

Le prince regarde et répond d'un très grand sérieux :

— Il faut s'en contenter ; j'en fais mon affaire.

Le voilà, grimpant sur le siège, et, de là, sur l'impériale du carrosse ; ce qui lui permettait de voir à son aise dans l'intérieur de la chambre, qui n'avait ni rideaux ni volets. Il aperçut deux personnes, un jeune homme et une jeune fille, soupant tête à tête devant une table fort bien servie. La jeune fille était belle et semblait une grisette tout de bon ; le jeune homme, lui, paraissait déguisé ; il avait un air de gentilhomme sous ses modestes habits. Quant à la maison, c'était un bouge ; mais le souper était choisi ; ce qui confirma encore le prince dans son opinion. Le difficile était d'entrer là. Ces messieurs ne s'embarrassaient pas de si peu. Le prince frappe à la fenêtre ; voilà nos deux personnages en éveil, et le cavalier cherchant par un geste d'habitude son épée absente.

— Bon ! dit notre étourdi, c'est un homme de condition, j'en étais sûr.

Il frappa de nouveau ; la croisée s'ouvrit, et une mine peu engageante se montra.

— Que voulez-vous ? demanda l'inconnu.

— Du secours pour ma sœur, qui se trouve mal, et à manger pour moi et mes camarades.

L'autre hésita.

— Où est-elle, votre sœur ?

— Dans ce fiacre, à la porte de votre maison ; ouvrez-nous, je vous en conjure ! elle souffre beaucoup.

Nous entendions très bien le colloque.

— Ma reine, dis-je à la duchesse, vous ferez la sœur malade ; quant à moi, j'en suis incapable, je ne saurais pas tenir mon sérieux ; et puis je me meurs de faim.

— Moi aussi, dit-elle, et le prince a eu là une vilaine invention. Ah ! bah ! l'essentiel est d'entrer ; je me guérirai [illegible].

Pendant ce temps, les pourparlers continuaient.

— Mais si vous étiez des voleurs ! dit enfin notre hôte [illegible], qui me répond de votre honnêteté ?

— Les voleurs ne viennent pas en fiacre. D'ailleurs, que [illegible] prendrions-nous ? Il n'y a pas là dedans pour [illegible] livres de meubles ou de nippes. Dépêchez, ma sœur se plaint de plus en plus.

Les amoureux causèrent un instant tout bas ; enfin le jeune homme [illegible] prend la chandelle et descend ; M. de Beauveau [illegible] de son côté, la portière s'ouvre, la duchesse ferme les yeux et se laisse emporter ; je suivis, les yeux baissés pour ne pas rire, et le chevalier fermait la marche. [illegible] un affreux degré de [illegible] à chaque [illegible], nous [illegible] dans la chambre, où une [illegible] nous attendait et nous [illegible] un bon feu, quelques chaises de paille, une table servie d'un pâté d'une volaille, d'un beau poisson, escortés de quelques bonnes bouteilles de vin de Champagne, de Bordeaux et de Madère ; plus, des fruits, des liqueurs, des crèmes ; rien n'y manquait.

Lorsque le chevalier et le maître du logis se regardèrent, le chevalier fit un petit mouvement qu'il réprima aussitôt ; l'autre ne bougea pas. Il nous adressa quelques phrases entortillées et s'empressa auprès de la duchesse, qui s'évanouissait d'une façon merveilleuse ; on ne pouvait manquer d'y être pris. M. de Luxembourg lui prodigua les soins les plus tendres, l'appelant sa poule et sa chatte ; je n'osais en approcher, j'étouffais. La grisette surtout y allait de franc jeu, et lui fourrait du vinaigre jusque dans les yeux pour la mieux réveiller.

— Vous m'avez l'air de braves jeunes gens, dit M. de Beauveau, nous allons vous confier la vérité. Cette jeune fille n'est pas ma sœur, c'est la maîtresse de mon ami que voilà ; nous lui avons prêté main-forte pour l'enlever, parce que ses parents refusent de les marier. Elle y a bien consenti ; mais, en quittant la maison paternelle, elle a éprouvé une émotion que vous comprendrez facilement. Nous venons de Belleville et nous avons fait de grands détours pour dépister la famille. Nous avons cru voir la maréchaussée, tout à l'heure, dans le faubourg Saint-Martin ; mademoiselle a eu grand'peur ; de là cette nouvelle syncope. Nous nous sommes jetés par ici pour chercher un refuge, que nous vous demandons, ainsi que la permission de partager ce bon souper ; car, depuis trois ou quatre heures que nous courons, nous mourons de faim.

— Certainement, monsieur...

— Vous êtes amoureux, vous êtes jeunes, vous devez être compatissants ; ayez pitié de ces pauvres jeunes gens, qu'une famille barbare réduit à promener leurs amours par les rues à minuit.

Cette fable fut débitée avec un aplomb, une rondeur qui auraient fait honte à Préville lui-même, s'il eût déjà fait les délices de la comédie. Dès que l'on parla d'enlèvement, nos hôtes se regardèrent en rougissant et en souriant, ils avaient l'air de s'y connaître.

— Nous ne vous laisserons pas dans l'embarras, dirent-ils ; cette belle demoiselle revient à elle, nous allons tous souper de compagnie et boire à nos amours. Seulement, renvoyez votre fiacre à l'autre bout de la rue ; on ne sait ce qui peut arriver et il attirerait ici les regards.

Nous remarquâmes qu'on ne nous demandait pas nos noms, c'était pourtant la première chose à faire ; on avait sans doute des raisons pour cela. Ces messieurs descendirent donner l'ordre au cocher, qui s'en alla dans le faubourg Saint-Martin, devant un numéro qu'on lui désigna. Il n'était pas inquiet, il nous connaissait bien.

On disposa gaiement la table. La duchesse revint tout à fait à elle, et assura qu'elle se trouvait bien. Ce fut charmant dans cette chambrette ; on plaça des chandelles dans des bouteilles vides, faute de chandeliers ; vous jugez si nous nous amusâmes et si cela nous fit rire !

La duchesse était ravie, elle aimait tant à rire ! elle jura qu'elle ne s'était jamais tant divertie et qu'elle se trouvait mieux là que sous des lambris dorés. Après la quatrième bouteille, chacun raconta son histoire. Celle de nos jeunes gens était telle que le prince l'avait devinée ; ils étaient cachés là depuis huit jours et ils savaient qu'on les cherchait.

L'amant était tout bonnement un bas officier des gardes-françaises ; le chevalier l'avait vu le matin même, chez son colonel, sans en être remarqué. Il appartenait à une famille de bourgeois fort riches, qui ne voulaient pas lui laisser épouser une fille sans biens, et qui avaient juré de les poursuivre partout.

Ils se croyaient bien cachés dans ce trou. L'amoureux n'y venait que la nuit et déguisé. Comme il avait de l'argent et qu'il aimait à bien vivre, il apportait ses victuailles. Il avait plusieurs années à attendre ses vingt-cinq ans ; mais ni lui ni sa maîtresse ne se croyaient capables de changer d'ici là.

Hélas ! qu'ils étaient jeunes !

XXXI

Nous étions tous enchantés et tous nous amusions tant en restant dans notre rôle, que nous en oubliions tout le reste. Nous faisions le tapage que peuvent mener sept jeunes têtes bien montées et libres de s'en donner à leur aise. Un bruit venu de la rue fit dresser l'oreille à nos amoureux, qui avaient peur pour tout de bon, et ils nous imposèrent silence par un geste.

— Qu'est-ce que cela, mon Dieu? dit la belle Madelon (elle s'appelait Madelon).

— Bah! répliqua M. de Luxembourg, ce sont des gens qui passent; ne nous en occupons pas et buvons.

— Du tout, du tout! on parle bas sous la fenêtre, et ce sont nos ennemis ou les vôtres peut-être. Eteignons les lumières et taisons-nous

Nous étions toutes les trois vêtues à peu près de même: jupon court, mules à boucles, bas à côtes, tablier vert et indienne fond blanc, le chignon, le petit bonnet rond à papillons, c'était le suprême des grisettes. La duchesse tournait le dos à la porte, la jeune fille était au bout de la table, et moi, j'étais en face. Cette explication est nécessaire pour ce qui va suivre.

On parlait bas dans la rue, c'était certain; notre hôte alla voir, tout était sombre; il revint à sa place et nous pria, tout bas aussi, de ne pas parler, disant que les curieux passeraient sans doute. Le bruit ne s'apaisait pas; la duchesse me dit en se penchant par-dessus la table

— Il ne manquerait qu'une aventure pour rendre le plaisir complet

A peine finissait-elle de parler, que la fenêtre s'ouvrit toute grande, poussée par un vigoureux coup de poing, et trois soldats, conduits par une manière de bourgeois, se précipitèrent dans la chambre, en criant:

— Au nom du roi!

Nos hôtes, placés au bout de la table, comme je l'ai dit, se sauvèrent dans la chambre voisine, eux qui connaissaient les êtres, la duchesse chercha l'escalier derrière elle. J'étais tout étourdie et je n'avais même pas eu le temps de bouger, je me trouvais seule de ce côté avec nos deux hôtes, nos chevaliers étaient de l'autre côté et le premier mouvement de chacun avait été de se lever, sans savoir où l'on irait, — excepté madame de Boufflers, qui, ainsi que je l'ai dit, avait enfilé l'escalier à tâtons. Les assiégeants se préparaient à battre le briquet, pendant que le duc, le prince et le chevalier, revenus de leur surprise, s'avançaient vers eux et leur demandaient l'explication d'une invasion si subite.

— Au nom du roi, pas de résistance! dit une voix; nous sommes chargés d'arrêter la nommée Madelon Chaîne et de l'emmener aux Madelonnettes.

— Cela est bien dur, messieurs, reprit M. de Beauveau tâchant d'intervenir sans se faire connaître et se réservant d'agir le lendemain sous son véritable nom s'il n'obtenait rien avec son déguisement.

— Ne vous opposez point à nos ordres, monsieur; laissez-nous rallumer la chandelle pour voir à ce que nous faisons. Nous sommes bien tranquilles, les précautions sont prises, elle ne nous échappera point.

En ce moment, un quatrième personnage grimpait l'échelle établie à la croisée, et se montrait sans entrer.

— Hé! dit-il, la besogne est faite. Vous autres, ne vous amusez pas davantage, nous la tenons.

— En êtes-vous sûr?

— Parbleu! je l'ai pincée dans l'escalier, grâce à notre sage mesure d'entrer en même temps par la fenêtre et par la porte

— Où l'avez-vous mise?

— L'entendez-vous crier? On l'emporte dans un [illegible] que nous avons trouvé en [illegible] rue Saint-Martin [illegible] nous avons requis au nom du roi, son affaire est [illegible] la nôtre [illegible] décampons!

— Quoi! l'amoureux n'a pas résisté?

— Il n'y était point. Viens vite, je te dis que tout est terminé.



N'approchez pas, vous ne l'aurez qu'avec ma vie.

Les soldats [illegible] redescendre, leur [illegible] était déjà parti.

— [illegible] ma foi ! j'attendais mieux [illegible] officier, dit le [illegible] et puisqu'il se défend [illegible] ne vous [illegible] nous tous brouillerions [illegible] pas le cou, [illegible] mes braves gens ! et [illegible] guet [illegible]

Les soldats ne se le firent [illegible] yeux [illegible] et reprirent leur [illegible] à travers le [illegible] les vîmes disparaître, et pendant ce temps le [illegible] du charbon pour rallumer la chandelle.

— [illegible] comme [illegible] se laisse pas enlever [illegible] Mais où diable [illegible] cette fois [illegible]

— Je suis [illegible] épouvantable.

— Et la [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] et la chandelle s'alluma. Le prince l'éleva [illegible] il aperçut le duc, le chevalier et [illegible]

— [illegible] où est la duchesse ? demanda M. de Luxembourg [illegible] inquiet.

— Elle se sera cachée quelque part avec le bas officier, pendant qu'on enlevait la petite, me dit le chevalier à l'oreille.

Le duc cherchait dans les coins, sous la table et partout. Cet incident avait été le plus subit du monde, certainement cela n'avait pas duré le temps que je mets à vous le raconter ; nous avions été surpris dans toute la force du mot. Ces messieurs cherchaient, appelaient, mais en vain. Nous ouvrîmes la porte de la pièce voisine et nous entrâmes : il s'y trouvait un lit à baldaquin, deux chaises et un bahut. On ouvrit le bahut, on secoua le lit, on regarda dessous, rien ! Cependant je crus voir remuer les rideaux, et j'en fis l'observation à M. de Luxembourg.

— De par Dieu ! cela est vrai. Je parie qu'elle est là, tremblante, derrière les rideaux et qu'elle nous prend pour des voleurs.

On poussa ce monument au milieu de la chambre, on releva les rideaux et derrière, dans une manière de niche, on découvrit le bas officier, cachant dans ses bras une femme éplorée et criant d'une voix de tonnerre :

— N'approchez pas, vous ne l'aurez qu'avec ma vie !

— Quand je vous le disais ! marmotta le chevalier.

— Peste ! les passions de ce monsieur sont subites, continua le prince ; le voilà comme un lion maintenant.

Le duc s'avançait comme un tigre, lui sa chandelle à la main ; ils se regardaient furieux, quand le jeune homme le reconnut et dit à sa compagne effarouchée :

— Ah ! ce sont nos amis, tu n'as plus à trembler maintenant.

Elle releva la tête. Nous aperçûmes la Madelon Chaine, n'osant pas encore croire à son salut.

— Miséricorde ! m'écriai-je, et la duchesse ?

— Où est la duchesse, misérable ! qu'avez-vous fait de madame de Boufflers ? s'écria M. de Luxembourg secouant le [illegible] du jeune homme à le briser.

— Mais, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, je ne connais point cette dame, je ne l'ai jamais vue.

— Est-il bien possible ! cette femme que le guet a emmenée, reprit le chevalier riant malgré lui, c'est elle, c'est elle !

— Non, cela est impossible ! elle est cachée dans la maison, elle ne se serait pas laissé emporter ainsi, elle nous aurait appelés à son secours. Cherchons, cherchons ! Montrez-nous le chemin, poursuivit M. de Luxembourg en poussant devant lui nos hôtes.

Nous voilà tous courant, fouillant la baraque de la cave au grenier sans résultat. Nous avions trouvé la porte de la rue ouverte et je ramassai une mitaine par terre, sur la dernière marche du degré.

Il ne restait plus de doute possible, la duchesse de Boufflers était partie pour les Madelonnettes ! M. de Luxembourg [illegible] au grave, les deux autres riaient dans leur bar[illegible] j'en avais grande envie. L'épigramme était su[illegible]

Quant [illegible] amoureux, ils ne revenaient pas de ce qu'ils ente[illegible] du hasard qui les sauvait en jetant une grande [illegible] dans les serres des recors à la place de Madelon.

Comment [illegible] elle ? où était-elle ? qu'en avaient-ils fait [illegible] plus notre fiacre certainement. Il fallait [illegible] à cette heure chez nous, à pied, et moi qui [illegible] de là ! Je ne tiens plus à cette idée. Cependant [illegible] partir. L'impatient duc parlait d'aller réveiller [illegible] de police pour nous faire rendre madame de Bo[illegible]

— Sans doute [illegible] mais allons d'abord changer de costume ; sans quoi, nous pourrions bien la rejoindre sans profit pour elle ni pour nous.

Il assura en deux mots les jeunes gens de sa protection, leur dit son nom et commanda au bas officier de venir le trouver le lendemain, en ajoutant qu'il serait content de lui.

En effet, M. de Beauveau, excellent homme, donna une dot à Madelon, apaisa la famille et fit avoir au futur époux une excellente place dans les gabelles, qui doubla ses revenus.

Il fit des gens bien heureux et reconnaissants, à ce qu'il paraît. [illegible]

Nous suivîmes M. de Luxembourg. Il courait à perdre haleine ; la rue Cadet était bien plus près que nos Madelonnettes ; nous y entrâmes tous et on délibéra. Le duc jeta bas son déguisement, il avait des magasins d'habits, où le prince fouilla à son tour, on fit atteler un carrosse et nous partîmes pour l'hôtel du lieutenant de police. Il fut convenu que je ne me montrerais pas, bien entendu ; c'était assez qu'une de nous soit compromise. Ils firent tout ouvrir. Je ne me souviens plus quel était le lieutenant de police en ce temps-là ; mais, lorsqu'il entendit le rapport qui lui était fait, il ne put retenir une plaisanterie ; ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer un agent aux Madelonnettes, à cheval et en courrier, pour réclamer la prisonnière. Nous le suivions ; cependant il devait arriver avant nous.

Je n'aurais pas soupçonné alors M. de Luxembourg d'un sentiment aussi profond pour la femme qu'il devait épouser depuis et qui l'a dominé toute sa vie. Il était véritablement comme un fou, et lorsque la duchesse nous fut rendue, il se jeta à ses pieds, dans le carrosse, en fondant en larmes.

Quant à elle, moitié riant, moitié pleurant, elle se jeta à mon cou.

— Je voulais une aventure, dit-elle, je suis exaucée.

Elle nous raconta alors ce qui s'était passé et la cause de tout cela.

Madame de Boufflers avait une peur épouvantable des voleurs, c'était une marotte qu'elle ne dominait pas ; lorsqu'elle vit enfoncer la fenêtre, elle ne songea plus qu'à se sauver, et la porte placée derrière elle lui parut la meilleure voie à prendre ; elle était, du reste, convaincue que nous en ferions tous autant, afin de ne nous trouver en aucune affaire, soit avec le guet, soit avec des brigands, que ce fût l'un ou l'autre.

Tout en ayant peur, elle faisait son plan : de se sauver, de courir jusqu'au fiacre arrêté dans la rue Saint-Martin, de se jeter dedans et de nous attendre. Elle n'eut pas descendu la moitié du degré, à tâtons, dans ce casse-cou, qu'elle entendit du bruit en bas ; on enfonçait la porte aussi facilement que la fenêtre, rien ne tenait dans cette baraque. Elle était prise entre deux feux ! elle essaya de remonter, elle tomba ; on venait derrière elle avec de la lumière ; elle perdit la tête, se mit à crier, ce qui, joint à son costume, ne laissa plus de doute aux honnêtes soldats du guet sur l'identité du personnage. Pour la faire taire on la bâillonna ; un grand drôle la prit à bras-le-corps et l'emporta en courant, comme si c'eût été une plume.

— Peste ! dit-il, cette fille-là se donne des airs de grande dame ; elle embaumerait tout un corps de garde.

On la déposa dans notre propre fiacre, et l'on cria au cocher :

— Marche ! de par le roi, aux Madelonnettes !

On juge de l'émotion de la pauvre duchesse. Ils lui ôtèrent son bâillon ; elle était si exaspérée qu'elle se nomma, en leur promettant monts et merveilles s'ils voulaient la reconduire chez elle ; ce qu'ils n'acceptèrent point, et cela parce qu'ils ne la croyaient pas. Ils se moquaient d'elle, au contraire, et la traitaient de toutes les façons.

— Enfin, pourtant, ils ne m'ont point manqué de respect, ajoutait-elle d'un air héroïque, et, n'étaient les Madelonnettes, je n'aurais pas à me plaindre d'eux. Encore je crois qu'on n'y serait pas trop mal.

XXXII

Je ne veux pas m'embarquer dans les discussions et les détails au sujet du comte de Lally, que je trouve sur mes tablettes pour l'année 66. Il y a eu en cette affaire des effets et des causes que je me suis promis de ne pas traiter, puisqu'ils touchent la chose publique et le gouvernement. Néanmoins, je ne puis me taire sur sa mort, sur le bruit qu'elle fit dans le monde et sur l'impression qu'on en reçut.

Il fut condamné justement ou injustement, je n'entre pas dans ce sujet, malgré la réhabilitation demandée et

obtenue par monsieur son fils. C'était un homme d'un caractère désagréable ; il avait peu d'amis. Il fit plusieurs tentatives pour se tuer, avant le supplice ; il se donna d'abord un coup à deux doigts du cœur, avec la moitié d'un compas caché dans ses habits ; ensuite il essaya d'avaler un petit cure-dents de fer ; enfin, comme on eut peur qu'il n'avalât sa langue, on lui mit un bâillon. Il devait être exécuté la nuit, mais on avança l'heure à cause de ces tentatives, si bien que le carrosse noir dans lequel on devait le conduire à l'échafaud n'était pas prêt, et qu'on le mit dans un tombereau. Il était comme un enragé. Son confesseur se rassura par le bâillon, sans quoi il eût craint d'être mordu.

Le bourreau le manqua et s'y reprit à deux fois. La foule était si heureuse de son supplice qu'elle battait des mains ; on tremblait qu'il n'obtînt sa grâce. Tout le monde sait qu'il était accusé de concussion dans les Indes et de vexations envers les sujets du roi soumis à ses ordres. Je ne puis rien dire sur lui de plus que cela ; je ne le connaissais pas, mais des gens bien informés, et en position de l'être, m'ont assuré qu'il était parfaitement coupable. Dieu l'a jugé, les hommes aussi ; ce n'est pas une vieille femme qui réformera tout cela. Il avait un grand courage et une valeur positive et incontestée. Il fit une superbe défense à Pondichéry ; mais il était hautain, avare et méchant.

Parmi mes connaissances intimes, j'ai nommé mesdames de Boufflers ; l'une était la maîtresse du prince de Conti, et je l'avais baptisée *l'idole du Temple* ; ce prince était grand prieur de France et habitait le Temple, où elle demeurait avec lui. C'était une femme de beaucoup d'esprit, mais prétentieuse et n'ayant qu'une idée, celle de se faire épouser par M. le prince de Conti ; elle n'y parvint jamais.

L'autre avait été la maîtresse de Stanislas à Lunéville ; elle avait bien autant d'esprit, et surtout elle était la mère du chevalier de Boufflers, cet enfant gâté des Amours et des Muses, que nous adorions tous. Le fait est qu'il était bien joli étant jeune. Voilà qu'il me revient une chanson que j'ai vu improviser à sa mère en soupant chez moi ; je veux vite la faire écrire, car je ne m'en souviendrais plus, et ce serait dommage ; on verra que c'est telle mère tel fils. On lui demandait ce qu'elle avait fait toute la semaine, depuis le dimanche précédent, où nous avions soupé ensemble. Elle répondit sur-le-champ, sans hésiter, tout comme en prose :

> Dimanche, j'étais aimable ;
> Lundi, je fus autrement ;
> Mardi, je pris l'air capable ;
> Mercredi, je fis l'enfant ;
> Jeudi, je fus raisonnable ;
> Vendredi, j'eus un amant ;
> Samedi, je fus coupable ;
> Dimanche, il fut inconstant !

Le charmant chevalier de Boufflers est né à Lunéville en 1737. Il fut destiné au petit collet parce que le roi Stanislas lui donna quarante mille livres de rente en bénéfices, et que cela était bon à prendre, voire même à garder. Il fut donc mis, s'il vous plaît, au séminaire de Saint-Sulpice, avec sa petite mine éveillée, et certes personne n'était moins fait pour ce métier-là. Il y resta néanmoins jusqu'à ce que l'amour le fît sortir de clôture, ainsi que la faim fait sortir le loup du bois.

Il connut un jeune garçon, sorti du séminaire avant lui, parce que, comme à lui, la vocation lui manquait. C'était le fils d'un ancien militaire, attaché longtemps à M. de Lally dans les Indes. Cet échappé de la soutane venait souvent voir l'autre en cage et lui racontait les charmes d'une jeune cousine dont il était amoureux. Elle s'appelait Aline, elle était Provençale et avait habité l'Inde avec ses parents pendant toute son enfance.

A force d'entendre vanter sa beauté et ses grâces, l'abbé de Boufflers voulut la connaître ; il pria son ami de le conduire dans sa famille, et l'autre, tout enchanté de se parer d'un tel ami de qualité, l'invita à venir le dimanche suivant passer la journée à Chevreuse, où son père avait une maison de campagne. Le difficile était d'en obtenir la permission. Il fallait sortir le samedi soir, découcher, mon Dieu ! et en compagnie d'un jeune homme assez ennemi de lui-même pour repousser les douceurs du sacerdoce !

L'abbé avait déjà des inventions ; il écrivit à sa tante de l'envoyer chercher et lui fit le thème qu'elle devait suivre, la conjurant de ne pas s'en écarter ; il lui en raconterait plus au long les motifs de vive voix. La comtesse se conforma aux désirs du jeune homme ; elle vint le prendre dès le samedi matin, supposant qu'il aimerait mieux deux journées qu'une. Elle fit mieux, car elle annonça qu'elle ne le rendrait pas avant le mardi.

Boufflers avait alors dix-huit ans ; il était le plus aimable et le plus joli garçon de France. Sa tante écouta sa petite histoire lorsqu'ils furent dans le carrosse.

Elle n'était point sévère pour elle-même, et elle l'était peu pour les autres. Elle poussa la bonté jusqu'à lui donner ses gens et ses chevaux pour aller à Chevreuse.

— Je ne veux point vous envoyer là en prestolet, mon cher enfant, et je vous engage à prendre votre ami avec vous, cela lui sera agréable.

L'abbé ne demandait pas mieux. On juge de la joie qu'ils éprouvèrent en se sentant lâchés pour trois ou quatre jours, sans surveillance, avec un bel équipage, et pouvant prendre tous les airs qu'il leur conviendrait de se donner.

Le garçon avait prévenu son père ; on mettait les petits pots dans les grands ; lorsqu'ils arrivèrent, ils furent reçus en pompe et traités en triomphateurs. Boufflers ne vit que la belle Aline ; il en fut frappé d'un trait au cœur et la trouva plus charmante mille fois qu'il ne s'y attendait.

Quant à elle, le jeune abbé lui plut sur-le-champ ; elle rougit en rencontrant son regard, elle lui fit une révérence embarrassée et adorable ; ils demeurèrent interdits, sans se parler une partie de la journée. Le soir, après souper, on s'humanisa. C'était au mois de juin. Cette campagne était embaumée. La vallée de Chevreuse est magnifique, on le sait, et ce petit coin, particulièrement bien arrangé, était réellement un paradis terrestre. On se promena toute la soirée au milieu des roses. La jeune fille avait une belle voix, on lui demanda de chanter ; elle se fit prier un peu, puis elle céda ; elle avait moins peur, on ne la voyait pas, il faisait noir.

L'abbé fut transporté d'amour. Lorsqu'il se retira dans sa chambre, où son ami le reconduisait, il se jeta à son cou en lui disant, les yeux pleins de larmes, comme un enfant qu'il était :

— Mon ami, j'aime, j'adore votre belle cousine !

— Ah ! j'en suis fâché, monsieur, car je l'aime aussi ; d'ailleurs, vous êtes grand seigneur, vous serez prêtre et vous ne pouvez pas l'épouser.

— Je ne me ferai point prêtre, et, si elle m'aime, je l'épouserai, bien que je sois un grand seigneur.

— Ah ! cela est-il possible ! répliqua l'autre bonne créature, tout disposé à se sacrifier si le bonheur de son ami et celui de sa cousine en dépendaient. Seulement, vous aimera-t-elle ? Oui, elle vous aimera ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne m'aime pas, moi !

Au lieu de se coucher, ils passèrent la nuit à bâtir des projets et à chercher les moyens de les réaliser. Courtois (ainsi s'appelait l'ami) avait de temps en temps des retours de jalousie et les chassait vivement, en se reprochant de penser à lui, au lieu de penser aux autres.

Au soleil levant, ils allèrent au jardin, cueillirent un immense bouquet, tout humide encore de la rosée, et Boufflers, remontant chez lui, écrivit ses premiers vers, bien humbles, bien soumis, mais bien tendres. Il les mit dans le bouquet, alla chercher une échelle, et posa le message parfumé sur le bord de la fenêtre de sa beauté.

La chose faite, il se cacha dans une charmille, avec son confident, pour épier le moment du réveil.

Il ne se fit pas attendre. Aline non plus n'avait pas dormi ; elle parut à sa croisée et son premier regard tomba sur les fleurs. Elle rougit et sourit en même temps. Le jardin lui semblait désert ; à peine si les oiseaux eux-mêmes se montraient sous les feuillées ; le soleil levant riait à travers les branches, tout était beauté, splendeur autour d'elle ; elle respira fortement les odeurs enivrantes qui émanent de partout dans une belle matinée d'été.

Elle se croyait bien seule ; elle prit le bouquet, le sentit, l'examina dans tous les sens, aperçut le billet ployé sous une rose, devint toute rouge et laissa échapper les fleurs. Il se livrait visiblement en elle un combat qui devait finir par la lecture du madrigal et qui finit par là en effet. Il n'était pas cacheté ; il eût fallu être une triple sotte pour n'en pas prendre connaissance ; la vertu même ne se refuserait pas ce plaisir.

Aline lut, relut, dévora les lignes de ce premier billet d'amour qu'elle recevait, car son cousin n'avait pas osé porter la témérité jusqu'à lui écrire. Elle baissa la tête, ensuite laissa tomber ses bras et devint rêveuse.

Les jeunes gens voyaient tout. Boufflers n'osait respirer de peur d'être entendu, et Courtois soupirait tout bas ; il se cachait à lui-même sa douleur, car il comprenait à merveille la pantomime de cette rêverie.

— Elle vous aime, dit-il à l'abbé.

— Hélas ! je le crois, mais bien, je n'ose y croire ; elle n'a pas l'air heureux de ce qu'elle vient de lire.

— Elle y pense trop pour que cela l'ait fâchée, et puis je la connais bien ; elle a une autre mine quand elle boude.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai !

Après une bonne demi-heure, la belle enfant rentra chez elle et s'occupa de sa toilette, mais elle ne chanta pas en vaquant par la chambre, ainsi qu'elle en avait l'habitude ; elle songeait trop.

Lorsqu'elle descendit au jardin, elle avait [illegible] son corsage une des fleurs du bouquet. Le petit abbé [illegible] de joie.

Les [illegible] jours qu'ils passèrent [illegible] furent un [illegible]. Ils ne se parlèrent [illegible], mais, chaque matin, le bouquet était sur la [illegible], la belle venait le prendre, les vers étaient vite [illegible] las; l'amoureux, dans sa cachette, jouissait [illegible] bonheur, il le [illegible], l'ami jouissait de son [illegible]. Je ne voudrais pas [illegible] qu'Aline n'eût pas [illegible] qu'ils étaient là; les petites filles ont un instinct [illegible] et si sûr!

Lorsqu'il fallut partir [illegible] cet affreux séminaire, Boufflers crut qu'il al[illegible]. Il ne put retenir ses larmes, il jura qu'il [illegible] bientôt dût-il passer par-dessus les murs, et [illegible] Chevreuse n'en douta un instant.

Aline, de son [illegible] de retenir ses pleurs; mais deux belles larmes [illegible] roulèrent sur sa joue, après avoir tremblé longtemps [illegible] la frange de ses cils noirs.

Je copie [illegible] une lettre de Boufflers sur cette aventure, je [illegible] capable d'inventer ces mièvreries et de les décrire [illegible]. Du temps que je connaissais l'amour, il ne se faisait [illegible] de cette façon.

XXXIII

Boufflers retourna à son séminaire et s'y trouva comme un pauvre oiseau auquel on a coupé les ailes. Il passait tout son temps dans le jardin, regardant les murs si élevés et si bien défendus dont il était garni. On ne le laissait sortir qu'à bonne enseigne, il avait fait déjà deux ou trois frasques qui l'avaient mal noté; on connaissait sa capacité, on le destinait à des dignités ecclésiastiques supérieures, et on ne voulait pas qu'il s'échappât.

Madame de Boufflers cependant ne lui tenait pas une rigueur bien sérieuse; elle venait le voir, lui apportait des livres, de la musique, des chatteries, et, lorsqu'il se plaignait trop fort, elle lui disait, tout bas, en l'embrassant:

— Du courage, mon enfant! c'est un temps à passer; ensuite vous sortirez comme les autres et vous ferez ce que vous voudrez.

Dans cette grande circonstance, la première où il eut sérieusement besoin de sa liberté, il lui écrivit pour la prier de venir, ce qu'elle fit, et lui annonça qu'il lui fallait un congé de quinze jours pour un petit voyage qu'il méditait.

L'*idole* lui répondit que c'était un peu beaucoup, mais qu'il n'avait qu'à s'adresser à ses supérieurs et qu'elle appuierait sa demande.

— C'est comme cela, madame? vous n'avez rien à me dire de plus consolant? Je sais ce qui me reste à faire.

— Mais qu'est-ce donc?

— Vous allez voir.

Il prit une plume, réfléchit quelques instants et écrivit une douzaine de vers; elle le regardait faire sans le comprendre.

— Qu'écrivez-vous là?

— Une lettre.

— Pour qui?

— Pour un auguste personnage qui me protégera, j'en suis sûr.

— Quel est-il? Si je le connais, je me chargerai de la lettre.

— Vous le connaissez; mais je ne vous la remettrai pas, je n'ai plus de confiance en vous.

— Mon enfant, c'est très mal.

— Vrai?

— Oui, c'est très mal.

— Vous m'aimez toujours?

— Je vous aime comme mon fils.

— Bien sûr?

— Oui.

— [illegible] donc, et jurez-moi de donner ceci au prince et de [illegible] ma mère.

Elle [illegible] vers, les trouva charmants, et lui dit d'un ton ému:

— Je vous le jure.

On est [illegible] aux maux qu'on a soufferts!

Elle avait trop [illegible] pour ne pas avoir pitié de ceux qui [illegible].

En sortant, elle [illegible] les vers à M. le prince de Conti. Il les trouva fort [illegible] un de ses carrosses, avec un valet de chambre de confiance, au séminaire chercher le petit abbé pour souper avec lui. On n'osa pas refuser le prince, et l'amoureux partit enchanté.

Il venait souvent au Temple, il connaissait Son Altesse sérénissime, et il la remercia avec toute la chaleur de sa passion. M. de Conti l'interrogea; il était fort bon et fort simple dans ses manières; d'ailleurs, la haute noblesse française a depuis longtemps l'habitude de traiter les cousins du roi en égaux, et Boufflers était trop certain de sa valeur pour se laisser intimider.

— Eh bien, l'abbé, dit le prince, vous vous ennuyez donc au séminaire?

— Oui, monsieur, et considérablement.

— Vous vous y plaisiez l'hiver dernier.

— Oh! c'est que c'était l'hiver!

— Oui, l'hiver, les oiseaux s'accoutument à leur cage, et, l'été, ils chantent leurs amours; on prétend que vous en êtes là.

— Je n'ai donné à personne le droit de m'en convaincre.

— Quoi! pas même à la comtesse?

— À personne, monseigneur.

— Boufflers, je serai votre confident.

— C'est beaucoup d'honneur, monsieur, quand j'aurai quelque chose à confier.

— Allons donc! et la vallée de Chevreuse, et la belle Aline!

— Qui vous a dit?

— Vous rougissez! on ne m'avait pas trompé. Voyons, que penseriez-vous d'un ami qui vous donnerait un joli cheval, un laquais, cent louis dans votre poche, un portemanteau bien garni et un congé de trois semaines, avec la liberté d'en user à votre guise?

— Ah! monseigneur, je le bénirais.

— Bénissez-moi donc, c'est fait. J'ai arrêté la lettre de madame votre mère, les mères se tourmentent de loin, j'ai pris sa place. Je sais où mène souvent un désir comprimé par la réclusion, vous n'êtes plus prisonnier; demain matin, le laquais et les deux chevaux seront tout prêts, dans la cour, à suivre vos ordres; le portemanteau est dans votre chambre; la bourse et le congé, les voici; il ne vous faut plus que la liberté d'user de tout cela, et vous pouvez la prendre.

Le jeune homme était comme étourdi de sa joie. Il en perdit l'esprit, ce qui ne lui arrivait guère, et ne le retrouva qu'au vin de Champagne; il fut étincelant.

— Ce jeune homme ira loin, dit le prince en sortant de table; mais il jettera le froc aux orties, il est plus fait pour être mousquetaire que pour porter le petit collet.

Le lendemain, Boufflers réveilla le soleil et fut en selle avant qu'il eût fini sa toilette. Il galopa, ivre de joie, jusqu'à Chevreuse, jusqu'à la jolie maison où on l'attendait, sans l'espérer, du matin au soir. Aline l'aperçut la première; elle jeta un cri et se retira vite au fond de sa chambre. Courtois et les autres allèrent au-devant de lui; elle avait pourtant bien plus envie qu'eux de le revoir.

L'abbé conta tout de suite sa bonne fortune, sa permission et son bonheur.

— Mon ami, dit l'honnête Courtois, soyez heureux, elle vous aime. Vous verrez comme votre absence l'a pâlie; elle ne quitte plus sa fenêtre, et elle porte sur son sein vos roses fanées.

Le brave garçon avait compté tous ces symptômes avec les larmes de son cœur, et il ne les cachait pas à son rival préféré. On ne voit guère de ces amours-là.

Boufflers répondit tout de travers aux compliments des autres; il entendit ceux-là et en fit son profit. Aline se montra enfin, plus belle qu'un ange, et laissant lire sur son visage l'émotion qu'elle éprouvait. Elle le salua sans lui parler; que de choses dans ce salut!

Un peu remis de cette première émotion, les jeunes gens firent des projets magnifiques pour le temps des vacances de l'abbé. On arrangea des courses, des parties de plaisir; on fit la liste des voisins préférés, on essaya de tout enfin, pour prouver à M. de Boufflers l'honneur et la reconnaissance que l'on attachait à sa visite.

Dès le jour suivant, les fleurs, les billets, les vers, les compliments, les rougeurs recommencèrent; bientôt on alla jusqu'aux serrements de mains, puis aux aveux, puis aux baisers; je ne sais où l'on se serait arrêté, sans la surveillance de Courtois, qui voulait bien laisser à un ami la place qu'il n'avait pu obtenir dans le cœur d'Aline, mais qui n'entendait pas la voir déshonorer d'abord, et abandonner ensuite, peut-être.

Il se mit donc en tiers entre eux, sans les laisser un instant seuls. Ils en enragèrent, Boufflers surtout; car, pour la petite, c'était un cœur noble et une tête forte; elle avait déjà jugé la situation. Ils en vinrent à causer tous les trois de leurs projets et de ce qu'il fallait faire pour réussir.

L'abbé assurait qu'il déchirerait sa soutane, il assurait qu'il épouserait Aline et que sa mère ne s'y refuserait pas.

La jeune fille soupirait et détournait la tête; Courtois croyait au succès.

— Songez, disait-elle, à tout ce que vous exigez de madame votre mère : de vous voir d'abord renoncer à la carrière choisie par elle, et puis épouser une pauvre petite bourgeoise telle que moi ; cela est-il possible ?

— Vous êtes digne d'être reine, et vous le serez.

— Comment ?

— De ma façon.

— S'il en est ainsi, j'y consens, pourvu que mon royaume soit cette vallée. Ah ! si nous pouvions nous envoler vers les Indes et emporter cette chère petite maison, ces prés, ce ruisseau, pour les retrouver dans ce beau pays avec nos souvenirs ! Quel rêve !

— Je le réaliserai.

— Vous êtes donc un magicien ?

— Peut-être.

— Oui, vous serez Aline, la reine Aline, et tout le monde vous rendra hommage en cette qualité.

— Ne sera-t-elle que cela ? demanda Courtois, toujours attentif à la réalisation de ses vœux.

— Elle sera marquise de Boufflers, si Dieu me prête vie ; et je n'ai pas envie de mourir, à mon âge !

La jeune fille secouait la tête et se taisait.

L'abbé s'exaltait, son cerveau travaillait de plus en plus ; enfin, excité par son amour, par cette belle vallée, par les chimères qu'ils construisaient tous les trois sous les ombrages et au milieu des parfums des fleurs, il composa en huit jours son délicieux conte d'*Aline, reine de Golconde*, lequel vaut assurément mieux, à lui tout seul, que les contes de M. Marmontel réunis ensemble.

La joie d'Aline fut immense, celle de ses amis fut tout aussi grande. L'abbé ne revenait pas de lui-même ; il ne se serait jamais cru capable d'en faire autant.

— Décidément, dit-il, il paraît que je suis un homme d'esprit.

Cette naïve appréciation de lui-même, sans en prendre aucune prétention ni aucun orgueil, lui est demeurée, et forme une des originalités de M. de Boufflers. Cela surpasse ; mais, lorsqu'on le connaît, on serait surpris de le voir autrement qu'il n'est.

On fit sur-le-champ trois ou quatre copies d'*Aline*. L'une fut envoyée à M. de Voltaire, qui s'en montra enchanté ; une à M. le prince de Conti, une au roi de Pologne, une à la marquise de Boufflers. Ces deux dernières étaient accompagnées de lettres fort drôles. Le jeune homme demandait si l'on pouvait songer à *ensoutaner* un esprit capable de semblables inventions, alors qu'il était entre les murs du séminaire. Il remettait aux pieds du roi les quarante mille livres de rente qu'il devait à sa bonté, et demandait sa liberté en échange.

On attendit la réponse avec impatience. Les louanges furent prodiguées avec les plus fines nuances de l'affection, mais de la liberté, pas un mot.

— Ah ! mais je la prendrai, si on me la refuse, dit-il.

— Non, répliqua Aline, vous ne la prendrez pas, monsieur ; la preuve, c'est que votre congé expire après-demain, et que vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller saluer le prince et madame votre tante, avant de rentrer. Faites d'abord acte de soumission, et nous verrons ensuite.

L'abbé essaya de murmurer, ce fut inutile. Aline déclara qu'elle quitterait la maison s'il y restait, et qu'elle saurait bien trouver un asile où il ne la suivrait pas. Il fallut obéir. En se séparant de lui, elle lui fit promettre de laisser entre ses mains la direction de leurs affaires, et elle lui promit de les mener à bon port.

— Seulement, ajouta-t-elle, ne faites rien sans me consulter, et ne me contrariez pas.

La comtesse de Boufflers regardait cette amourette comme un enfantillage ; elle en fit conter tous les détails à son neveu, et, lorsque celui-ci lui eut fait connaître cette promesse, elle éclata de rire.

— Allons ! dit-elle, nous n'avons qu'à nous bien tenir ; nous allons avoir affaire à mademoiselle Aline et à M. l'abbé de Boufflers, ces deux fortes têtes ! Préparons-nous à la défaite, car nous ne pouvons l'éviter.

— Vous vous moquez de nous, madame, nous vous respectons trop pour vous le rendre ; mais nous verrons.

XXXIV

L'abbé rentra fidèlement au séminaire et ne murmura point, il l'avait promis. Il se remit à ses études ; mais, au lieu du droit canon et de la théologie, il lisait des poétiques et des livres de littérature, il faisait des vers, il écrivait des contes, il pensait à son Aline, et il protestait de toutes ses forces contre le petit collet, dans ses lettres au roi et à madame sa mère.

Un mois entier se passa ainsi. Aline avait exigé qu'il restât enfermé jusqu'à ce qu'elle le rappelât près d'elle, et qu'il ne cherchât pas à s'échapper. Il obéissait comme un enfant soumis. Après ce mois éternel, il reçut quelques mots qui lui ouvrirent le paradis ; il lui était permis de revenir à Chevreuse, et son joli cheval, son laquais, étaient de nouveau à sa disposition pour quelques jours. On juge s'il en profita !

La permission ne lui fut point refusée. Quoique sévèrement traité, il n'était pas cloître, et un mois de solitude, passé sans franchir le seuil de la porte sacrée, militait en sa faveur.

Il passa au Temple en courant à Chevreuse. Aline le reçut avec bonheur, avec ivresse ; elle partagea ses transports, mais non ses espérances, et, toutes les fois qu'il parlait de l'avenir, elle lui imposait silence par un seul mot :

— Je n'ai rien décidé ; attendez.

C'était merveille que cette docilité. Il attendit, non pas patiemment, mais sans se plaindre : elle le voulait !

Rien n'était plus chaste, plus charmant que cet amour-là. Il fallait l'imagination poétique du chevalier et l'âme si pure d'Aline pour avoir un sentiment de ce genre parmi des mœurs et des habitudes telles que les nôtres.

Tout ce train alla ainsi pendant une année. On ne comprenait guère comment cela finirait. Ils se voyaient rarement ; l'abbé restait au séminaire par ordre de sa déesse, tout en protestant qu'il en voulait sortir et qu'il ne serait jamais prêtre. D'un autre côté, la marquise persistait à vouloir conserver à son fils les quarante mille livres de bénéfice ; ils s'entêtaient l'un et l'autre, on ne trouvait pas de solution probable.

Un jour, Boufflers était à Chevreuse : on ne l'empêchait point de voir Aline, dans la crainte de l'exaspérer et d'en avoir plus difficilement raison. Les deux amants causaient seul à seul, et sérieusement, ainsi que cela arrivait lorsque Aline essayait de raisonner le jeune homme.

— Faut-il absolument rester au séminaire pour avoir des bénéfices ? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Hélas ! oui, dit-il d'un ton désespéré ; sans cela, ma mère n'y tiendrait pas tant.

— Eh bien, j'ai consulté, moi, et je crois qu'on peut faire autre chose.

— Vous vous trompez, ma belle Aline.

— Je ne me trompe point, vous le verrez.

— Et quel moyen donc ?

— Faites-vous chevalier de Malte, vous sortirez du séminaire et vous conserverez les revenus.

— Chevalier de Malte ? chevalier profès ?

— Sans doute.

— A quoi cela m'avancera-t-il ? Je ne pourrai pas me marier.

— Ce n'est pas là la question.

— Au contraire, c'est la question, la principale. Je veux vous épouser, et j'enverrais pour cela le petit collet, les bénéfices, la croix de Malte, tout au diable !

— Le diable n'en a que faire et ce serait du temps perdu. Retenez bien ce que je viens de vous dire : c'est la façon de tout concilier, sachez-le.

— Je ne veux pas.

— N'en parlons plus. Je vous demande uniquement de vous en souvenir.

Peu de jours après, la marquise de Boufflers reçut la lettre suivante :

« Madame la marquise,

« Je ne sais si vous avez entendu parler d'une pauvre fille de la vallée de Chevreuse, qui aime M. l'abbé de Boufflers et qui est aimée de lui. On vous aura dit peut-être que je le poussais à la désobéissance ; mais il n'en est rien, croyez-le. Au contraire, M. de Boufflers veut m'épouser ; il veut quitter pour moi l'état auquel vous le destinez et les grands avantages qu'il lui procure. C'est ce que je ne [illegible] souffrir et ce que je ne souffrirai pas, soyez-en [illegible]. Je n'ai ni père ni mère, je suis absolument [illegible] de mes actions et d'une modique aisance, que rien ne peut m'enlever ; je ne serai donc pas forcée, et jamais je n'apporterai ni trouble ni désordre dans votre famille.

« Seulement, madame, permettez-moi de vous faire humblement observer que M. de Boufflers n'est pas propre au sacerdoce, qu'il n'en a ni les inclinations ni les goûts, et que vous en ferez un mauvais prêtre, un homme malheureux pour de l'argent, tandis qu'il vous est si facile de faire un brave gentilhomme à la même condition.

« J'ai consulté un jurisconsulte savant en ces matières, et j'ai acquis la certitude que monsieur votre fils, en entrant dans l'ordre de Malte, conserve ses droits aux [illegible] bénéfices, et peut embrasser une carrière qui lui [illegible] entièrement. Informez-vous, voyez vous-même [illegible] vous en conjure, ne condamnez pas votre enfant [illegible].

« Ce n'est pas pour moi que je parle [illegible] ou d'autre

malgré je n'ai rien à prétendre ; mais j'aime trop M. de Boufflers pour ne pas m'occuper de lui, avant de m'occuper de moi. Pardonnez-moi, madame la marquise, la liberté que je prends ; jugez-la non comme une [illegible], mais comme une preuve de dévouement, et soyez indulgente.

Daignez agréer, etc.

« ALINE COURTOIS. »

Madame de Boufflers, en recevant cette lettre, la porta au roi Stanislas et celui-ci, [illegible] excellent, prit sur-le-champ la jeune fille en [illegible]. Il comprit cette voie nouvelle qu'elle ouvrait et [illegible] à la marquise d'en profiter.

— Si votre fils [illegible] et qu'il soit abbé, dit-il, vous aurez tous [illegible] du monde ; s'il en fait comme chevalier de [illegible], ce sera plus qu'une plaisanterie [illegible] et quant aux bénéfices, nous les lui conserverons. Vous allez me dire que beaucoup d'abbés sont [illegible] leur conduite, je le sais ; cependant je sais [illegible] cela commence à ne plus être une bonne note [illegible] le dauphin est dévot, sa femme [illegible] de la cour est à la dévotion, n'embarquez [illegible] de ce côté, croyez-moi. Le conseil de la [illegible], que ferons-nous pour elle ?

Madame de Boufflers répondit à Aline une lettre fort affectueuse, et lui envoya, de sa part et de celle de Stanislas, un joyau de prix. C'était le portrait du roi de Pologne dans un bracelet, entouré de pierreries. Elle fut heureuse et fière de le recevoir, mais elle ne le montra pas à son amant, elle ne se vanta pas de ce qu'elle avait fait. Lorsqu'il lui parla des nouvelles intentions de sa mère et qu'il se récria sur l'impossibilité de les accepter, puisque le mariage lui était interdit dans tous les cas, elle eut l'air d'apprendre par lui ce projet, et lui répondit simplement :

— On ne peut sortir des ordres comme on le désire, cela ne se fait point ; mais on se fait relever de ses vœux de chevalier.

Boufflers n'y vit que cela, il saisit cette idée avec enthousiasme ; il comprit qu'il n'avait pas autre chose à faire que de céder ; c'était un acheminement, et, plus tard, il deviendrait son mari. Il accepta tout, quitta le séminaire, arbora la croix de l'ordre et s'appela le chevalier de Boufflers.

Le lendemain même du jour où il avait jeté le petit collet aux orties avant de prononcer ses vœux, il s'en alla à Chevreuse essayer près d'Aline une nouvelle tentative et la décider à lui appartenir, très résolu, s'il parvenait à la convaincre, à l'épouser malgré tout et à sacrifier à son amour les plus belles espérances.

La jeune fille savait tout, elle l'attendait, elle prévoyait ses instances et son parti était pris. Dès qu'ils furent seuls, il se précipita à ses pieds et la supplia de l'entendre.

— Je vous écoute et je vous promets d'avance de vous écouter jusqu'au bout.

Elle l'écouta en effet, heureuse, ravie d'être aimée ainsi ; elle le regardait avec une joie dont elle n'était pas la maîtresse, en songeant qu'à tant d'amour elle allait répondre par un sacrifice aussi grand que cet amour.

— Je sais combien vous m'aimez, lui dit-elle, et je vous aime autant que vous m'aimez, mon beau chevalier. C'est parce que je vous aime ainsi que je ne serai jamais votre femme.

— Mon Dieu ! c'est là votre amour, cruelle ! vous osez dire que vous m'aimez !

— Je vous aime plus que jamais vous ne le croirez, peut-être ; je vous remercie de ce que vous voulez faire pour moi, et je vous prouverai ma reconnaissance.

— En me désespérant !

— En vous rendant heureux.

— Heureux sans vous ! est-ce possible ?

— Qui vous dit que ce soit sans moi ?

— Vous, mais vous, cruelle amie ?...

— Il faut d'abord me promettre que vous prononcerez vos vœux le jour où vous devez les prononcer.

— Jamais !

— Si vous vous y refusez, monsieur le chevalier de Boufflers, je vous jure — et je ne manque point à mes promesses, vous le savez, — je vous jure que j'entrerai dans un couvent et que vous ne me reverrez jamais.

— Est-il possible !

— Je [illegible], je ne puis être votre femme, n'y comptez pas, n'y comptez pas, chevalier, ceci est irrévocable. Votre [illegible] a reçu mon serment, je n'y faillirai pas. Je serais une misérable, si je ruinais pour moi votre avenir, si je vous dépouillais de votre fortune, de vos honneurs, pour vous unir à [illegible] néant. [illegible] je vous consacre ma vie ; vous allez prononcer vos vœux, vous allez renoncer au mariage, j'y renoncerai comme vous, le même jour, au même instant où vous vous engagerez, je m'engagerai aussi. Je ne serai jamais la femme d'aucun homme, je resterai toujours votre amie, et ce que vous voudrez faire de moi sera ma volonté.

— Quoi ! chère adorable fille, quoi ! vous m'aimez au point de ?

— De vous donner ma vie ? Sans doute. Ne voudriez-vous pas me donner la vôtre ?

Le chevalier fut pris d'une reconnaissance immense, pour cette charmante et bonne créature ; il insista vivement néanmoins, et plus elle se montrait digne de lui, plus il désirait qu'elle devînt sa femme. Elle résista avec la même fermeté, lui jurant qu'elle entrerait en religion plutôt que de céder à sa prière et qu'ils ne se reverraient plus.

Le chevalier prononça ses vœux, il garda ses bénéfices, et n'eut d'autre marque de ses dignités ecclésiastiques que la permission d'assister à la messe en surplis et en étole, par-dessus son habit de hussard, plaisir qu'il se donna du plus grand sang-froid du monde et qui fit éclater de rire toute l'assistance.

A dater de ce moment, Aline devint, on le croit du moins, la maîtresse du chevalier. La maison de la vallée de Chevreuse lui appartenait, elle l'habita seule, et se sépara de sa famille ; Courtois perdit son temps et ses remontrances.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle resta et qu'elle est encore l'amie, le bon ange de M. de Boufflers. Il courut, il court, il courra après toutes les femmes ; il revient inévitablement à celle-ci, qui l'attend, qui ne se plaint pas, qui le reçoit comme si elle l'avait vu la veille et qui le console de celles qui le trompent. Elle n'est plus jeune, car ceci se passait en 55. — Elle n'a pas, en toute sa vie, donné lieu au plus léger reproche de conduite, elle est restée fidèle à son seul amour. C'est plus rare en ce temps-ci que la pierre philosophale.

Le chevalier continua ses vers, ses folies, ses amours ; il alla à l'armée et s'y battit bravement. Il avait nommé un de ses chevaux *le Prince Ferdinand*, et l'autre *le Prince héréditaire*, et, lorsqu'il recevait quelque visite, il demandait à ses gens si *le Prince Ferdinand* et *le Prince héréditaire* étaient bien étrillés. Comme on lui répondait que oui :

— Je les fais étriller tous les matins, disait-il alors ; j'en sais plus long que nos maréchaux, vous le voyez.

Il a conservé sa légèreté d'esprit et la conservera comme beaucoup d'entre nous, dût-il vivre cent ans. M. de Saint-Lambert l'appelle *Voisenon le Grand*. Rien de plus juste.

M. Walpole ne conçoit pas que nous restions ainsi jeunes de tête jusqu'à un âge avancé. Nos têtes françaises ne ressemblent pas à celles de ces insulaires. Nos bons vins ne sont-ils pas plus généreux en vieillissant ? Il en est de même pour notre esprit. C'est le soleil de Paris qui produit cet effet-là. Le soleil de Paris, celui qui dore la conversation, c'est le coin du feu ; celui-là n'appartient qu'à cette bonne ville, que Dieu conserve ! car elle n'a pas sa pareille, c'est certain.

XXXV

Cette année-là, une aventure fit grand bruit à la cour et à la ville ; elle a amené le malheur d'une pauvre femme qui n'en pouvait mais, et qui, dans tous les cas, n'était certainement pas plus coupable que ses voisines, lesquelles sont tranquillement à coucher dans leur lit et à s'amuser à médire des autres.

Il faut savoir d'abord que nous étions à souper un soir chez la marquise de Beuvron. En m'y rendant, par parenthèse, avec madame de Forcalquier, dans mon carrosse, l'essieu de derrière cassa et nous versâmes sans que personne fût blessé, pas même le cocher, pas même les trois laquais grimpés derrière. Les chevaux s'en allèrent tout seuls à leur écurie, et nous voilà à pied au milieu de la boue, devant l'hôtel de M. de Praslin, où le suisse refusa de nous recevoir, sous prétexte que monseigneur le trouverait mauvais ; nous ne pûmes même pas obtenir un verre d'eau. Heureusement, madame de Valentinois passe à six chevaux, comme une princesse, voit notre carrosse versé, le reconnaît, demande où je suis et vient me prendre pour me conduire chez madame de Beuvron où l'aventure fit la conversation du souper.

Un monsieur et une dame que je ne nommerai pas (je ménage les gens de qualité sur ces choses-là) ne se mirent point à table et s'en allèrent tout au bout de l'appartement, dans un boudoir, où ils voulaient causer, disaient-ils. Quand nous revînmes, madame de*** courut au-devant de madame de Beuvron et la prit dans un coin.

— Mon Dieu ! madame, il vient de m'arriver un grand malheur.

Son air était fort gauche et fort embarrassé.

— Qu'est-ce donc ? Vous avez cassé une porcelaine ; il n'y a pas grand mal.

— Non, madame, bien pis !

— Vous avez gâté mon ottomane?

— Encore bien pis que cela !

— Qu'avez-vous donc pu faire? Dites-le, car je ne le devine pas.

— Il y avait dans votre boudoir un si joli petit secrétaire! nous avons eu envie de savoir comment il était en dedans; nous avons essayé de l'ouvrir, nous avons mis nos clefs et il s'en est cassé une dans la serrure.

— Ah! madame il faut que vous me le disiez vous-même pour que je le croie.

Madame de Beuvron n'avait pas seule entendu cette confession; la comtesse de Stainville l'avait suivie pour lui raconter le mot du comte de Pauer, qui courait Paris, et qui nous faisait tant rire. Il parlait un drôle de français et demandait au président Hénault

— Quel est donc ce Socrit qui s'empoisonna en buvant ou en mangeant des cigales?

Madame de Stainville était mademoiselle de Clermont d'Amboise, mariée au frère du duc de Choiseul; elle était jolie, bonne, mais coquette, étourdie à l'excès. Elle resta stupéfaite en entendant madame de *** faire ses excuses entortillées et s'en alla répandre partout cette histoire, le tout sans malice et par simple légèreté. Hélas! elle devait le payer bien cher!

Après avoir souffert la galanterie d'une douzaine d'hommes jeunes et vieux, sans s'en soucier autrement, elle se laissa courtiser par le duc de Lauzun, gendre de la maréchale de Luxembourg, mari de la plus charmante personne de la terre et qui n'en était pas moins un fieffé mauvais sujet.

Il fit mine d'être amoureux d'elle à se tuer. La pauvre Stainville y fut prise et l'aima de tout son cœur. Elle n'était plus toute jeune; elle avait deux filles, et, dans tous les cas, elle aurait mieux fait de ne point s'attacher à un scélérat de cette espèce.

On en parlait comme on parle de tout, et les uns la blâmaient, tandis que d'autres l'excusaient; seulement, le choix était généralement désapprouvé.

M. de Stainville, jaloux et brutal, ne se doutait de rien; il s'en allait jouant au cavagnole, où il perdait toujours, en grognant, à dire d'experts.

Madame de*** et son digne acolyte apprirent que madame de Beuvron leur gardait le secret, mais que madame de Stainville ne les ménageait pas. Ils devinrent enragés et méditèrent leur vengeance.

M. de Stainville reçut un beau matin une lettre qui lui rendait compte des faits et gestes de sa femme, et qui donnait les détails les plus précis sur ce qui se passait entre elle et M. de Lauzun. Des personnes bien informées m'ont assuré qu'ils ne dépassaient pas les préliminaires. C'était beaucoup trop pour un jaloux.

Il commença par faire des scènes abominables, par interdire à M. de Lauzun sa maison, et par mettre madame sa femme sous la surveillance de ses domestiques; ce qui est d'un vrai malotru, tout Choiseul qu'était ce beau juge. On lui fit contes sur contes, il ne laissa pas un instant de repos à la malheureuse comtesse et en vint à la maltraiter sérieusement.

Elle n'en regretta que plus M. de Lauzun et l'aima encore davantage. Il lui écrivait; ils avaient un valet dans leur confidence. Madame de *** et son amant, toujours aux aguets, toujours altérés de vengeance, découvrirent ce commerce épistolaire; M. de Stainville en fut instruit, et dès lors la perte de la pauvre femme fut décidée.

Il alla chez le roi, lui confia ses peines de ménage, demanda une lettre de cachet que Louis XV, peu scrupuleux, hésita cependant à lui accorder. Sa Majesté l'engagea à réfléchir, lui représenta qu'un éclat n'arrangerait rien, qu'il pouvait emmener la comtesse sous un prétexte plausible, la faire voyager; il alla même jusqu'à lui offrir une mission; tout fut inutile.

— Elle m'a déshonoré publiquement, elle sera punie publiquement, répondait M. de Stainville avec tout le respect possible, mais sans céder d'une semelle.

Le roi fut obligé de céder; seulement, il fit prévenir sous main la comtesse afin qu'elle tâchât de parer le coup.

La maréchale de Mirepoix donnait un bal avec des costumes de caractère. On ne parlait d'autre chose à la cour, voire même à la ville; cela devait être superbe, des quadrilles parfaitement choisis, composés des plus belles femmes et des plus élégants seigneurs de la cour.

Il y avait vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses. Les costumes étaient chinois, indiens, des vestales, des odalisques, des sultanes; ils étaient divisés en six bandes; M. le duc de Chartres et madame d'Egmont étaient à la tête de la première. On répétait tous les jours. Madame de Stainville figurait avec le prince d'Hénin, *le Nain des princes*, comme disait M. de Lauraguais, et elle avait là une triste figure à voir.

Sur ces entrefaites eut lieu une représentation au profit de Molé, qui venait d'être dangereusement malade. Le baron d'Esclapon, qui avait un théâtre au faubourg Saint-Germain, le prêta, et la Clairon, retirée du théâtre, joua la *Zelmire*, de M. de Belloy, auteur du *Siège de Calais*, mauvaise pièce où elle fut sublime. Toute la France était là. Madame de Stainville y parut en larmes et ses yeux ne se séchèrent pas tant que dura la pièce. Elle ne prenait même pas la peine de se cacher.

Cette Clairon était fort à la mode en ce temps-là; on la conviait partout. Elle jouait chez madame de Villeroi; une fois entre autres, elle nous donna *Bajazet*, et je ne la trouvai point bonne, elle me gâta la pièce.

Puisque nous la tenons, parlons d'elle; il y a bien à dire. Je l'ai souvent fait venir chez moi pour déclamer, particulièrement lorsque M. Walpole était à Paris; il aime son talent et il nous l'envie. Maintenant, elle vit retirée à la campagne et on ne la voit plus nulle part; on assure qu'elle est un peu folle, ce qui ne m'étonne pas; il me semble qu'elle n'a jamais cessé de l'être.

Elle avait séduit le margrave d'Anspach, et elle est allée le retrouver chez lui, où elle a fait la pluie et le beau temps, jusqu'à ce qu'une Anglaise, lady Crewen, aussi folle qu'elle-même, l'eût chassée de ses affections. C'est un homme très nul et très faible que ce neveu du grand Frédéric. Voltaire le comparait à un Hindou, rond de corps, rond d'esprit, jaune partout. Mademoiselle Clairon a quitté le théâtre pour remplir les fonctions de premier ministre chez ce pauvre prince; elle a failli faire mourir le margrave de chagrin. On m'assurait, hier, que l'Anglaise s'en acquittera mieux encore, qu'elle l'achèvera tout à fait et prendra sa place.

Clairon eut un galant qui se tua pour elle, et qui revenait! Tous les soirs, à onze heures, n'importe où elle fût, on entendait un cri, ou un coup de pistolet, ou des battements de mains, enfin de la musique. Cela dura deux ans et demi, à peu près. Il était mort à onze heures et elle avait refusé de venir le voir. Il annonça à ses amis que, puisqu'elle avait cette cruauté, il la poursuivrait autant après sa mort qu'il l'avait fait pendant sa vie.

Il n'y manqua pas, comme on voit. Tout Paris savait cela; la police fit mille démarches pour découvrir l'adroit fripon qui contrefaisait le fantôme; on ne put en venir à bout, il resta inconnu, et les esprits faibles vous parlent encore de cet esprit malheureux dont la grande tragédienne fut si tourmentée. Je lui ai entendu conter cette histoire à elle-même.

Pont-de-Veyle disait, avec son accent traînard, que cet homme revenait pour la rareté du fait, afin qu'il fût bien constaté qu'une fois en sa vie Clairon avait été cruelle. Il est certain que ses airs de prude en parlant de ce désespéré, étaient à mourir de rire. Ce maladroit-là avait dû se donner bien de la peine pour ne pas réussir.

Pourquoi donc mademoiselle Clairon aurait-elle eu de la vertu de trop, lorsque tant de femmes n'en avaient pas assez?

Revenons à madame de Stainville, qui garda la sienne à son corps défendant, peut-être.

Monsieur son mari était possédé de la rage de crier sur tous les tons le sort qui le menaçait. Il ne trouva rien de mieux que de l'emmener la veille de ce bal, au moment où tout le monde en parlait, et de laisser ainsi une place vacante qui devait faire parler davantage encore.

Elle soupait chez madame de Valentinois. J'y étais. C'était une fontaine! J'avais auprès de moi sa belle-sœur, la duchesse de Choiseul; j'entendis à la voix de la comtesse que la pauvre femme pleurait.

— Ma grand'maman, dis-je à sa belle-sœur, ne pouvez-vous la consoler?

— Hélas! non; son mari la menace sans cesse de lui jouer quelque tour. M. de Choiseul le prie de se tenir tranquille; il prétend que justice doit être faite et il accouchera de quelque scandale bien préparé. Le roi nous en a prévenus, la lettre de cachet est demandée.

M. de Lauzun était là, avec sa femme; aussi M. de Stainville ressemblait à un vrai diable. Il roulait des yeux effrayants, il tournait autour d'eux et épiait jusqu'à leurs regards; enfin, n'y tenant plus, il fit signe qu'il voulait partir; il n'y avait pas à résister.

On apprit le lendemain qu'en rentrant il lui avait fait une scène affreuse, à la suite de laquelle elle s'était réfugiée près de ses filles en se cramponnant à leurs petits lits et criant :

— Ne m'ôtez pas mes enfants, monsieur! je ne suis pas coupable.

— Vous ne les reverrez plus, au contraire; je ne veux pas leur donner un exemple comme le vôtre; je ne veux pas qu'elles deviennent des coquines comme vous. Dites-leur adieu, car vous allez me suivre, car vous allez être renfermée pour votre vie dans un couvent, et avec de si bonnes recommandations que vous y ferez pénitence; les galants ne vous y suivront pas.

— Comment, monsieur, cela est-il possible? Quoi! vous

m'emmenez ainsi ? Il me faut quitter ma famille, mes amis, mes [illegible] petites ! Oh ! monsieur, ayez pitié de moi ! tourmentez-[illegible] autant qu'il vous plaira ici, mais ne me forcez pas d'en partir, au nom de Dieu, au nom de tout ce que vous aimez !

— Je ne suis pas un mari complaisant, madame, je ne ressemble pas à ceux du jour, et [illegible] compte point souffrir que vous me déshonoriez.

— Mais, monsieur, je vous [illegible]

— Ne jurez pas, madame, [illegible] ajoutez pas le mensonge à vos autres crimes. Préparez-[illegible] vous dis-je ! la chaise est attelée, voici l'ordre [illegible] hâte de partir.

— Oh ! mon Dieu ! [illegible]

La malheureuse se jeta par terre, se roula dans des convulsions épouvantables [illegible] elle poussait des cris qu'on entendait dans la [illegible] vers la grande cour de son hôtel.

— Mes enf[illegible] mes enfants ! disait elle.

Une de ses femmes, sa favorite, voulut s'approcher ; le comte la [illegible]

— Quant à vous, mademoiselle, ne vous empressez pas auprès de madame, je sais vos tours en cette maison, et vous ne les porterez pas plus loin ; les exempts vous attendent pour vous conduire à Sainte-Pélagie.

Ce furent bien d'autres cris, on ne s'entendit plus, et, pour que la scène fût complète, il se retourna vers ses gens qui emportaient les coffres.

— Pas un des domestiques qui est resté ici depuis un an ne couchera chez moi cette nuit ; ils pourront passer chez mon intendant, où leurs gages leur seront réglés.

Jamais on ne vit désolation pareille. Il fallut emporter madame de Stainville et l'arracher du lit de ses enfants, qui pleuraient autant qu'elle. Sa douleur était déchirante, et tous ceux qui la voyaient en avaient pitié, excepté son mari, qui semblait jouir de son désespoir.

Il la fit monter dans sa chaise, ou plutôt l'y plaça, et l'on partit au galop de quatre chevaux, pour la Lorraine. La malheureuse reprit ses sens et se trouva seule avec son bourreau, pas même une femme pour la servir ; comme elle réclamait celle qu'elle aimait, il lui déclara que non seulement elle n'aurait plus celle-là, mais qu'il ne lui en donnerait plus d'autres, parce qu'elle les corromprait.

Depuis Paris jusqu'à Nancy,, il ne la laissa descendre que pour les choses indispensables, ne permettant à qui que ce fût de l'approcher. Il lui portait à manger lui-même, ne lui adressait pas la parole et ne souffrait pas qu'elle en échangeât une seule, même avec les aubergistes ou les postillons. Il la conduisit directement aux Filles-Sainte-Marie, la remit entre les mains de la supérieure, en lui recommandant une sévérité inflexible, et, sans s'inquiéter de la fatigue, il se remit en chemin.

Madame de Stainville était arrivée mourante ; elle fut trois ou quatre jours dans le plus grand danger, si bien que les religieuses se trouvèrent fort embarrassées. Le bon roi Stanislas vivait encore ; elles savaient qu'il ne se ferait pas complice de violences même légitimes sur une femme. Elles prirent le parti d'avertir madame de Boufflers, et celle-ci prévint le roi.

Cet excellent prince fut touché d'un tel malheur ; il engagea la marquise à se rendre au couvent et à voir la pauvre victime, ce qu'elle fit ; car on n'osa pas la refuser. Madame de Stainville était hors d'état de la reconnaître. Madame de Boufflers ordonna, au nom du roi, qu'on en eût le plus grand soin, et annonça qu'on viendrait chaque jour prendre de ses nouvelles. La pauvre recluse guérit, à son grand regret, elle qui n'avait cessé d'appeler la mort ; et, dès qu'elle fut remise, les religieuses montrèrent à madame de Boufflers l'ordre qu'elles avaient reçu de ne la laisser communiquer avec qui que ce fût.

— Quoi ! pas même avec moi ?

— Avec personne, madame.

— C'est ce que nous verrons, dit-elle.

Et la voilà partie pour aller raconter sa déconvenue au roi Stanislas.

— Ah ! dit celui-ci, on ne me renverra pas, moi ! Je vais entreprendre de sauver cette pauvre madame-là et de la réconcilier avec son mari.

Il alla lui-même, le lendemain, aux Filles-Sainte-Marie, qui le reçurent, malgré elles, et qui lui laissèrent voir la prisonnière, pénétrée de ses bontés. Quand le roi parla de M. de Stainville et de son désir de les raccommoder ensemble :

— Oh ! jamais, sire, jamais ! j'aimerais mieux mourir que de le revoir. Je me rapprocherai de mes filles, si cela m'est possible ; mais à lui, je le répète, jamais ! jamais !

Elle avait [illegible] une autre idée, qu'elle parvint à exécuter, pour son [illegible] Les religieuses, la voyant protégée par Stanislas, fermèrent les yeux sur certaines libertés qu'elle essaya de prendre ; elles lui laissèrent une femme de service, et cette femme se trouva une fine matoise, qui leur fit voir du pays.

Elle procura à sa maîtresse un habit de bourgeoise ; elle lui trouva de l'argent et [illegible] coup la comtesse retomba malade ; elle refusa de voir personne ; elle n'admit même pas madame de Boufflers, même pas le roi Stanislas. L'abbesse entra malgré tout, et la trouva dans son lit, incapable de remuer, ce qui relâcha encore la surveillance. A deux nuits de là, avant les matines et les vêpres nocturnes, la servante, qui s'était procuré la clef d'une petite porte du jardin, l'ouvrit à sa maîtresse déguisée, laquelle prit en ville, chez une sœur de sa servante, un costume d'homme tout prêt et une chaise tout attelée.

Elle se mit en chemin, et elle était déjà loin avant qu'on eût un soupçon de sa fuite. La fille de chambre empêcha d'arriver jusqu'à elle pendant deux ou trois jours, afin de gagner du temps, et, lorsque sa comédie fut jouée, elle en essaya une autre. Elle alla chez l'abbesse, les larmes aux yeux, comme une folle, déclarant qu'elle ne trouvait plus sa maîtresse, qu'elle ne savait ce qu'elle était devenue, qu'elle avait eu le tort de s'endormir la nuit précédente, brisée par la fatigue, et qu'assurément la comtesse avait profité de son sommeil pour se jeter par la fenêtre ou dans le puits. Tout fut en rumeur dans le couvent. Il n'y eut coin si obscur qu'on n'explorât ; on vida les pièces d'eau, on chercha dans les derniers recoins, et sans succès, bien entendu. S'imaginer que madame de Stainville se fût enfuie, il n'y avait point d'apparence ; par où aurait-elle passé ?

On prévint le roi, on prévint M. de Stainville, on assura que le diable était dans cette affaire ; les grilles épaisses et les murs élevés ne permettaient pas la moindre tentative d'évasion. Personne ne songea à la petite porte, ou, si l'on y songea, on se tut.

Pendant ce temps, la fugitive arrivait à Paris en jeune garçon, ayant laissé à moitié chemin sa chaise et ses habits de bourgeoise. Elle s'en alla droit à une auberge, et, de là, elle écrivit au duc de Lauzun qu'un jeune homme, chargé pour lui d'une commission importante, et qui ne voulait pas se montrer à son hôtel, désirait le voir ; qu'il demandait où et à quelle heure il pourrait le rencontrer.

M. de Lauzun indiqua sa petite maison, où il soupait le soir même avec des filles et des amis. La pauvre créature ne s'en doutait guère ; elle le supposait au désespoir, et ne voulait que le consoler en lui jurant un amour éternel.

Elle attendit avec une vive impatience l'instant du rendez-vous, et elle arriva une heure trop tôt. Les domestiques la reçurent, sans se douter de ce qui allait se passer ; on lui dit d'attendre, et, comme elle vit un couvert nombreux, elle demanda si M. le duc attendait du monde.

— Une douzaine de personnes au moins.

La peur la prit, elle supposa que, parmi les convives, il s'en trouvait de sa connaissance ; elle ne se trompait pas, tous les hommes en étaient. Et puis cette douleur qui se traduisait par des soupers à une petite maison, ne ressemblait pas à la sienne.

Cet homme, pour qui elle avait tant souffert, lui semblait un peu bien vite occupé d'autres objets que son amour.

Elle pria qu'on la fît entrer dans une pièce où elle ne serait pas rencontrée, et où elle parlerait sans témoins à M. de Lauzun. On la plaça dans une manière de cabinet attenant à la salle à manger, et d'où l'on pouvait voir et entendre ce qui s'y passait. Ensuite, les laquais, occupés de leur service, l'oublièrent.

M. de Lauzun arriva avec une bande joyeuse. Madame de Stainville fut saisie en reconnaissant sa voix, et n'eut pas la force de se lever. Une seconde de réflexion la cloua à sa place ; elle pensa qu'en restant où elle était, elle en apprendrait plus sur son amant, en une demi-heure, qu'en toute une vie d'absence et de mystère.

Les convives étaient d'une gaieté folle ; des voix de femmes surtout dominaient par leurs cris et leurs éclats de rire. M. de Lauzun demandait le souper, en tapant du poing sur la table, comme dans un cabaret, et le bruit des baisers se mêlait au bruit des verres.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? se dit la pauvre comtesse.

On apporta les plats ; les bouchons sautèrent, mille joyeux propos s'échangèrent entre les filles et leurs galants.

Une d'elles, à qui M. de Lauzun faisait des propositions touchantes, lui répondit d'un air de dédain :

— Allons donc, monsieur ! on met pour vous les comtesses au couvent, sans que vous vous en tourmentiez le moins du monde ; on pourrait me jeter aux Filles-Repenties, vous ne viendriez seulement pas m'y voir.

Un éclat de rire du duc domina tous les bruits.

— Ah ! oui, répliqua-t-il, une comtesse, la pleureuse, la larmoyante, la désolée ! ne fallait-il pas me désoler avec elle ? Son mari m'a rendu un grand service en m'en débarrassant. Ah ! qu'elle était ennuyeuse, ma belle ! Elle est à Nancy, pleurant ses fautes dans son couvent, qu'elle y reste ! comme tu l'as très bien senti, je n'irai pas l'y voir.

— Elle était jolie cependant, cette femme, reprit la créature.

— Fade et insignifiante, ma chère, et prenant des airs de roman anglais à faire mal au cœur.

— Lauzun, tu nous triches, poursuivit un des convives ;

tu nous poses madame de Stainville comme ta maîtresse : elle ne l'était point, je le sais, j'en suis sûr : elle n'eut qu'un tort, celui de croire à tes mensongères paroles, et de t'aimer véritablement.

— Ne fut-elle pas ma maîtresse ? C'est possible. La chose était pour moi de si peu d'importance, que je n'en ai pas pris note, je ne m'en souviens plus ; il se peut que tu aies raison.

Je ne crois pas que le mépris puisse aller plus loin, et qu'un homme soit jamais plus infâme que celui-là. La comtesse entendit tout ! Pétrifiée sur sa chaise, elle crut qu'elle allait mourir ; elle ne se sentait pas la force de faire un mouvement ; elle resta comme hébétée jusqu'à la fin de l'orgie. Ils burent toute la nuit, et, en sortant de là, ils se rendaient à une course de chevaux que le comte de Lauraguais et M. de Lauzun cherchaient à organiser suivant la mode anglaise. Quand ils se levèrent pour partir, la mémoire revint à la comtesse ; elle se rappela ce qu'elle était venue faire et ne voulut pas quitter la place sans apprendre à cet homme qu'elle le connaissait enfin.

Elle rassembla son courage, sortit de sa cachette, comme si elle s'y était endormie, et pria qu'on appelât le duc, qui lui avait donné rendez-vous.

— Vous aviez donc un fameux sommeil, dit le maître d'hôtel, car ils ont fait du bruit à réveiller des taupes !

On prévint M. de Lauzun, qui se rappela le billet du matin. Il ordonna de faire entrer le jeune homme dans la chambre de bain.

— Puisqu'il est si mystérieux, ajouta-t-il, nul n'ira le chercher là et nous déranger ; c'est sans doute quelque page d'amour.

Il quitta la table, un peu aviné, mais non ivre, et s'en alla retrouver la comtesse, à laquelle il était si loin de penser.

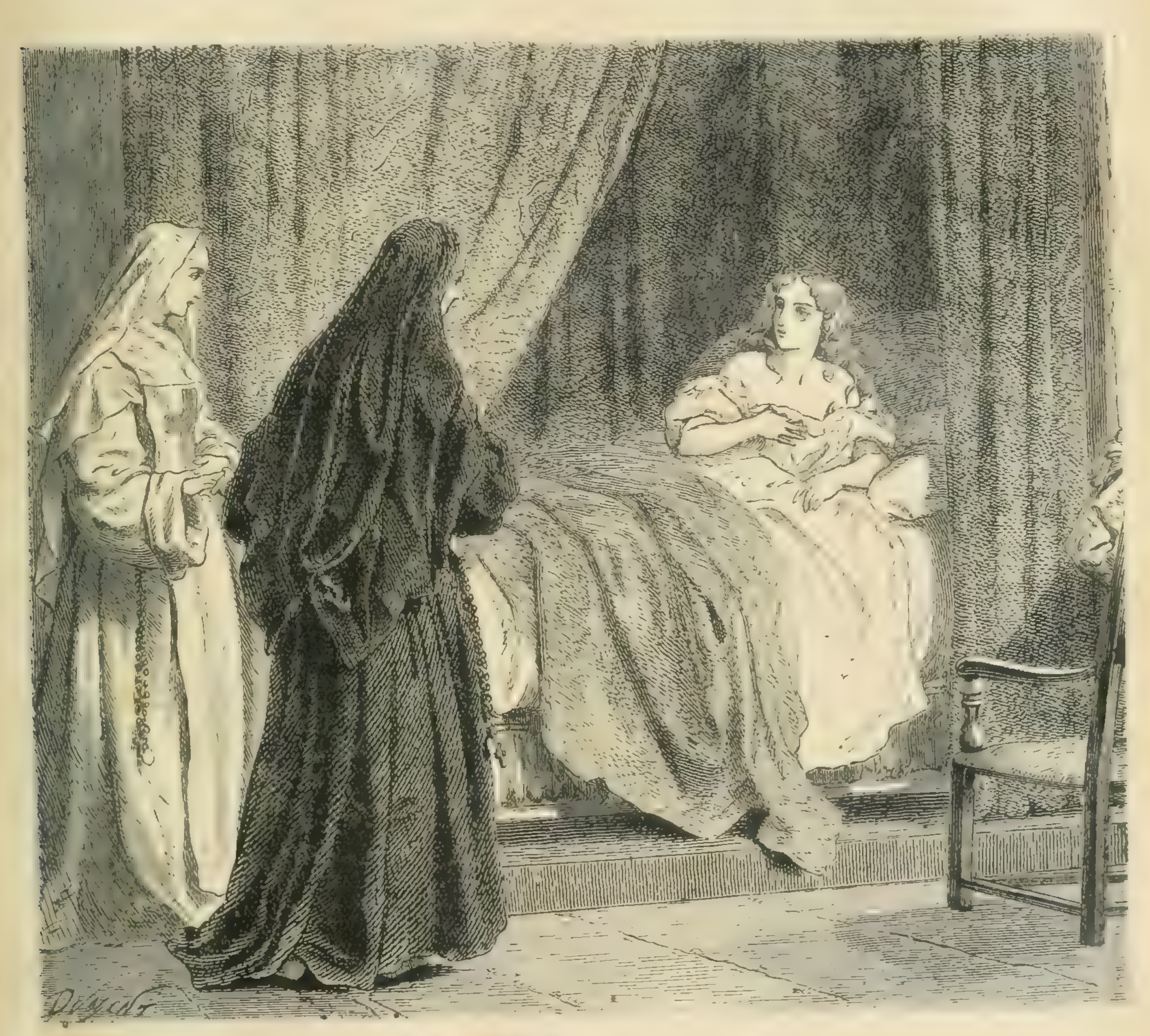
Au moment où il entra, elle était dans l'ombre, il ne la reconnut pas.

— Que me voulez-vous, mon enfant ? Je suis très pressé. Vous a-t-on servi quelque chose ? Je suis fâché qu'on vous ait oublié, vous paraissez souffrant.

Il s'approcha, et à peine l'eût-il regardée, qu'il recula de trois pas, en poussant un grand éclat de rire.

— Par ma foi ! c'est la comtesse. Ah ! vous auriez dû vous montrer plus tôt. On vous aurait mieux reçue.

Ces paroles, ce qu'elle avait entendu déjà, cet accueil si différent de ce qu'elle s'était promis, exaltèrent la pauvre femme jusqu'à lui prêter des forces et de la dignité ; elle ne s'emporta pas, elle se contenta de montrer de sa main la porte du cabinet où elle avait été renfermée.



Les religieuses se trouvèrent fort embarrassées.

— J'étais là, dit-elle, j'ai tout entendu.

— En vérité ? répondit l'autre sans se déconcerter. Ce n'était pas la peine de quitter votre couvent pour cela, n'est-il pas vrai, madame la comtesse ? Eh bien, je n'ai plus rien à vous apprendre. Cependant, sans s'adorer, on peut encore passer de bons moments ; moi et ma petite maison nous sommes tout à votre service.

— Infâme ! lui jeta avec un mépris écrasant la malheureuse, je ne demande qu'à sortir d'ici et à ne vous revoir jamais. N'importe où je sois, je serai plus en sûreté qu'en ce lieu abominable. Laissez-moi passer.

— A votre aise, madame, je ne vous retiens pas.

Il lui fit place avec un empressement dérisoire, et, appelant ses laquais, il leur cria :

— Éclairez à madame... à monsieur, veux-je dire.

Et il la reconduisit, affectant un esprit [illegible], mais elle se mit à courir comme une insensée, et rejoignit en un

[illegible] le fiacre qui l'avait amenée et qui l'attendait depuis sept ou huit heures ; le cocher [illegible] après avoir [illegible] ne se doutant pas de la fuite du temps.

[illegible] tout folle, ses tempes battaient comme des cloches ; [illegible] lui demanda où il fallait la conduire, elle ne [illegible] plus, l'adresse de sa [illegible] lui échappa machinalement. Il l'arrêta donc devant l'hôtel de Stainville et descendit pour lui ouvrir la portière. Il la trouva sans connaissance et crut qu'elle dormait.

Il s'imagina sans doute que [illegible] pratique l'avait imité et qu'elle se réveillerait [illegible] une fois son somme terminé. Il ne voulut pas [illegible] ce sommeil si cher aux ivrognes et s'en alla [illegible] sur son siège, où il en fit autant très sûr [illegible] que le petit jeune homme [illegible] sa bourse et savait qu'il ne la quitterait [illegible].

Au jour, la comtesse ouvrit les yeux, reconnut la porte et n'eut plus [illegible] qu'un désir : embrasser ses enfants et puis [illegible]. Elle appela le cocher, se fit descendre, frappa [illegible] ce qu'elle eût fait lever le suisse, qui ne la reconnut pas, et auquel elle demanda si M. de Stainville [illegible].

[illegible] pour huit jours à Versailles.

[illegible] plus hardie alors, elle s'informa d'une vieille [illegible] à laquelle ses enfants étaient confiés ; on lui in[illegible] sa chambre : elle prétendait avoir à lui porter une [illegible] de son fils. Enveloppée de son manteau, son chapeau avancé sur le front, elle ne devait, sous ce costume, et dans un moment où l'on était si loin de songer à elle, éveiller aucun soupçon, même chez ceux qui l'avaient le mieux connue. Le suisse lui fit observer cependant qu'elle aurait pu venir un peu plus tard.

Elle monta les degrés, entra chez la nourrice, qui poussa un cri d'épouvante ; elle se nomma, la vieille femme crut rêver.

— Vite une jupe et une mante et conduis-moi chez mes filles ; je ne veux pas qu'elles me voient ainsi, et je sais que je n'ai pas beaucoup de temps à les voir. Hâte-toi !

La nourrice n'en pouvait croire ses yeux ; elle se figura que sa maîtresse était morte, tant elle était effrayante de pâleur, et n'osait pas lui parler.

— Mon Dieu ! si tu ne veux pas que je meure sans voir mes enfants, dépêche-toi donc, nourrice !

Elle s'habilla vivement, s'élança dans la chambre des deux petites, et, après les avoir embrassées avec une espèce de frénésie, elle retomba dans la ruelle, ne pouvant se soutenir davantage.

Deux heures après, son mari revint ; il arrivait précipitamment, rappelé par un courrier de l'abbesse, annonçant la disparition de la comtesse ; il comptait ne faire que toucher barres et repartir pour Nancy. Il la trouva avec la fièvre, le délire et dans le plus grand danger. Pour cette fois, on crut qu'elle n'en réchapperait pas ; elle en réchappa cependant, et M. de Stainville eut le mauvais cœur de la renvoyer aux Filles-Sainte-Marie.

M. de Lauzun est un de ces jeunes seigneurs à idées philosophiques qui veulent tout changer en France ; ils en viendront à leur but ; je ne sais trop ce qu'ils mettront à la place. En attendant, ils ne conservent plus de leurs pères que le nom, et, lorsqu'ils sont une fois en train de mal faire, ils dépassent tous les autres ; on le voit.

Il eut cependant assez de vergogne pour ne pas trop répandre la dernière visite de la comtesse, et fort peu de personnes l'apprirent.

XXXVI

Ce siècle-ci est étrange ; il ne ressemble à aucun autre, et je ne sais où il conduira les suivants. On voit les gens de la plus haute qualité, séduits par la forme, par l'esprit, par la nouveauté surtout, préparer les verges qui doivent les fouetter, et peut-être même les couteaux qui doivent les abattre.

Ainsi M. de Lauzun, dont je vous parlais tout à l'heure ; [illegible] M. le duc de Chartres, lui plus que les autres encore ; ainsi le jeune marquis de la Fayette, qui s'en est allé guerroyer avec une quantité d'autres fous, pour ces républicains d'Amérique, dont Franklin nous offre un échantillon.

Franklin ! un grand savant, un bien honnête homme, mais [illegible] un ennuyeux de première volée.

Je vais revenir tout à l'heure à lui et à M. de la Fayette ; je ne sais pourquoi je pense à une drôle de chose que je veux écrire [illegible], plutôt je sais bien pourquoi j'y pense : c'est qu'elle a donné beaucoup à parler et qu'elle fut un grand grief contre le feu roi.

Elle nous fut racontée, dès le lendemain, chez madame de Rochefort, c'est-à-dire chez le duc de Nivernois, dont la comtesse était l'amie décente. Certaines femmes couvrent tout du masque de l'amitié, voilà le genre ; c'est ce qui fait, je crois, si grand'peur à M. Walpole, lorsqu'il se figure qu'on le supposera mon amant. Il sait que presque toujours l'amitié n'est qu'un prête-nom, et il craint d'être accusé de le prendre pour une femme de quatre-vingts ans.

Le roi était allé souper chez madame Victoire ; en rentrant chez lui, il appela un garçon de la chambre, et lui donna une lettre, en lui disant :

— Jacques, va porter cette lettre à M. de Choiseul, et qu'il la remette tout à l'heure à l'évêque d'Orléans.

Jacques obéit. M. de Choiseul était chez M. de Penthièvre, il y alla. M. de Choiseul, averti, reçut la lettre du roi, et, trouvant sous sa main Cadet, premier laquais de madame de Choiseul, il lui ordonna de chercher l'évêque dans tous les coins et de revenir promptement lui dire où il l'aurait trouvé.

Cadet courut partout. Au bout d'une heure et demie, il revint, et jura que monseigneur n'était nulle part ; qu'il avait frappé à sa porte au point de la défoncer, sans obtenir de réponse, et qu'il jetait sa langue aux chiens.

M. de Choiseul prit le parti de grimper lui-même les cent dix-huit marches et de cogner de nouveau chez le prélat, tant et si bien que les domestiques vinrent ouvrir en chemise.

M. de Choiseul demande l'évêque pour le service du roi. Monseigneur s'était couché à dix heures ; il s'éveille et s'écrie :

— Qui est là ?

— C'est moi, avec une lettre du roi.

— Une lettre du roi ! ... Mon Dieu ! quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

— Je ne puis lire sans lunettes.

— Où sont-elles ?

— Ah ! dans mes culottes.

Le ministre s'en va cherchant les culottes et les lunettes et rapporte le tout.

— Qu'est-ce que peut contenir cette lettre ? L'archevêque de Paris serait-il mort ? Qu'est-ce que c'est ?

Ils étaient assez inquiets l'un et l'autre, et l'évêque prend la lettre pour la lire.

— Voulez-vous que je vous en épargne la peine ? dit M. de Choiseul.

L'évêque crut plus prudent de lire lui-même ; mais il n'en put venir à bout, et rendit le papier au ministre, qui lut tout haut :

« Monseigneur l'évêque d'Orléans, mes filles ont envie d'avoir du cotignac ; elles veulent de très petites boîtes ; envoyez-en. Si vous n'en avez pas, je vous prie... »

Ici se trouvait une chaise à porteurs fort bien dessinée ; puis, au-dessous de la chaise, le roi reprenait :

« ... d'envoyer sur-le-champ, dans votre ville épiscopale, en chercher, et que ce soit dans de très petites boîtes. Sur ce, monsieur l'évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte garde !

« Signé : Louis. »

Et, plus bas, il y avait :

« La chaise à porteurs ne signifie rien ; elle était dessinée par mes filles sur cette feuille, que j'ai trouvée sous ma main. »

Ils se regardèrent tous les deux, stupéfaits ; puis M. de Choiseul éclata de rire. Quant à l'évêque, il n'était pas charmé d'avoir été réveillé pour cela.

On fit partir sur-le-champ un courrier ; le cotignac arriva le lendemain. Mesdames ne s'en souciaient plus.

Le roi lui-même raconta l'aventure en riant beaucoup, et elle ne fut pas longtemps à faire le tour du monde ; Dieu sait ce que l'on en dit ! Les philosophes en firent des cris de chouette en colère ; il m'est revenu que la demoiselle Lespinasse et son cénacle en avaient vomi toute leur bile pendant quinze jours.

Tout ceci me ramène à Franklin et à la Fayette, apôtres et disciples des nouvelles doctrines. M. Franklin se posait comme un homme qui va se faire peindre. Il avait un habit mordoré en velours, des bas blancs, les cheveux étalés et sans poudre, des lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras ; c'était sa tenue de cour et de cérémonie. Le chapeau blanc était apparemment le symbole de la liberté. Il faisait des discours à perte de vue, et j'aurais donné gros pour assister à sa scène avec Voltaire, lorsqu'il pria celui-ci de bénir son enfant, et que le railleur patriarche se leva tout debout, les mains étendues sur la tête du marmouset, en prononçant ses fameuses paroles. Je suis certaine qu'il en riait fort en lui-même, et qu'il se moquait de tous les deux.

Quant au marquis de la Fayette, c'est autre chose, je ne puis deviner le motif de ses équipées. Que diable lui faisait l'Amérique? ainsi que le disait d'Argental. Il en rapporte une gloire contestable, au moins pour le but : cela ne peut apporter que du trouble dans cette monarchie, déjà si tourmentée. Lorsqu'il revint, hélas ! il y a deux mois à peine, il tomba à Versailles, chez le prince de Poix, qui donnait un bal ; mais il n'y parut point et alla se coucher. Il n'eut pas permission de voir le roi tout d'abord, et on lui défendit en revanche de recevoir d'autres personnes que ses parents. Il est vrai que c'était quasi tout le monde. Il alla souper chez *l'Idole*, où je lui entendis raconter ses triomphes. Il n'en est pas moins modeste pour cela. On le tient pour un homme de courage, mais pour un homme fort ordinaire quant au reste, et je crois qu'on a raison.

Au total, il restait *[illegible] caché*, suivant l'expression de Pont-de-Veyle, dans *le Fat puni*.

Que de gens, en ce siècle-ci, n'ont de mérite que celui de l'à-propos et un certain bonheur dans l'expression qui remplace le reste. Ainsi, le feu cardinal d'Estrées n'était point un aigle, et cependant il se faisait une réputation d'esprit par certains mots arrivés juste où ils devaient venir.

Madame de Courcillon était belle et précieuse autant que femme puisse l'être ; elle n'avait pas permis, même à la calomnie, d'effleurer sa réputation, et elle se tenait avec une roideur de bois vis-à-vis de tous les hommes. Elle causait un jour avec le susdit cardinal, âgé d'au moins quatre-vingt-dix ans ; il se sentit ragaillardi par ses charmes, et le lui dit avec toute sa grâce ; il essaya même de lui baiser la main ; elle la retira, prit son grand air, et traita le vieillard du haut en bas.

— Ah ! madame, madame ! lui répondit-il, prenez garde, vous prodiguez vos rigueurs !

Elle ne le comprit pas, elle était fort sotte. Il faut être sotte pour afficher la pruderie, lorsqu'on a une beauté de déesse comme celle-là.

Le même cardinal nous contait une historiette assez drôle, sur un curé de village qu'il avait connu.

Le bon curé élevait un petit paysan et lui avait donné le nom de Raymond. Lorsqu'il était content de lui et qu'il voulait le flatter, il l'appelait Raymonet.

Or, Raymond était gourmand, même quand il était Raymonet ; il mangeait les fruits du jardin, et le curé le grondait fort pour l'en empêcher.

Un matin, avant la messe, le curé se promenant pour se recueillir, aperçut Raymond perché sur une treille de raisin muscat, s'en donnant à cœur joie. Le curé, le prenant sur le fait, lui donna un fouet d'importance, et lui ordonna de le suivre à la paroisse, pour dire sa messe et la lui servir. Raymond, en furie, obéit cependant, mais il se promit une vengeance.

Le curé commença la messe.

— *Dominus vobiscum.*

Pas de réponse.

— *Dominus vobiscum*, reprend l'autre impatienté. Réponds, Raymond.

Même silence.

— *Dominus vobiscum*. Réponds donc, Raymonet.

— *Et cum spiritu tuo*, fichu flatteur !

Et cela tout haut.

Le cardinal, en contant cette anecdote, nous faisait bien rire. J'ai remarqué que les gens d'Église content à merveille, lorsqu'ils sont vieux, qu'ils ont de l'esprit et qu'ils ont beaucoup vécu. Il leur reste, alors, une mansuétude, une indulgence qui leur sont particulières, et qui excusent tout.

Je n'ai jamais entendu plus mal conter, en revanche, qu'une certaine Anglaise, laquelle a vu la moitié de la terre et a rapporté de chaque pays une provision de prétentions exagérées. Elle s'appelle lady Montague ; elle a été longtemps à Constantinople, et, lorsqu'on la met sur ce chapitre, c'est à en mourir de malerage ; on se mange les poings pour ne pas bâiller. La peste soit de la pédante ! C'était justement le contraire pour madame Geoffrin : elle ne savait rien, mais elle contait à ravir. Sa fille, madame de la Ferté-Imbault, est dans le genre de la Montague, si ce n'est qu'elle est moins savante, et un peu plus bégueule. Elle ne pouvait se taire sur les dons et sur les dépenses faites par sa mère à l'intention des philosophes.

— Ah ! disait-elle, il m'en coûte plus de cent mille écus de mon bien pour soutenir l'Encyclopédie et ses suppôts. Ma mère leur aurait tout donné si elle eût vécu.

Il est certain qu'elle a fait des ingrats. Au moins n'est-ce pas le roi de Pologne, Poniatovsky, qu'elle nourrit et soigna lorsqu'il était ici un gentilhomme pauvre, et qui l'a fait venir à sa cour aussitôt qu'il fut installé sur son trône pour la recevoir à son tour. C'était un singulier spectacle que cette bourgeoise assez commune, protégeant les beaux esprits et même les têtes couronnées. On voit de tout dans ce siècle-ci.

J'ai connu certainement ce que l'on est convenu d'appeler tout le monde : toute la cour, bien que je n'y allasse guère, toute la ville, les gens que l'on voyait et que l'on voit, les gens de lettres et les artistes, et j'ai grande envie d'en finir avec ceux-ci, et en apurant aujourd'hui mes notes pour marcher plus vite. Le temps me presse ; à mon âge, on n'est pas sûr du lendemain.

Ainsi j'ai même voulu voir Piron, dont j'avais tant entendu parler, et que je trouvais si original de soutenir seul, contre tout un siècle, que M. de Voltaire est un homme médiocre. Celui-ci en avait peur et le fuyait ; il est vrai qu'on ne sut jamais décocher une épigramme comme ce fils d'apothicaire. Il en cribla la philosophie et l'Académie aussi.

La docte assemblée l'avait écarté, à cause de sa fameuse ode ; *la Métromanie* lui en ouvrit les portes ; malheureusement, le roi refusa de confirmer la nomination.

A ce sujet, Piron disait un jour chez moi une chose que j'ai retenue.

— Au lieu des belles phrases que prodigue le récipiendaire, il devrait prononcer seulement : « Grand merci ! » A quoi l'autre répondrait : « Il n'y a pas de quoi. » Nous aurions ainsi beaucoup d'ennuyeux discours de moins, et ce serait un bienfait de la Providence.

Piron était aveugle comme moi ; nous nous communiquions nos réflexions et nos observations à cet égard. Il ne venait que rarement et quand il savait me trouver seule : il détestait surtout la haute compagnie devant laquelle il fallait se gêner. Sa conversation était un feu roulant de bons mots, d'épigrammes, même de méchancetés non déguisées. Lorsqu'on lui reprochait cette fougue de malices :

— Je ne puis m'en empêcher, répondait-il, il faut que je morde.

Voltaire même ne brillait pas auprès de lui. Aussi ne l'aimait-il pas et fut-il même injuste envers cet homme d'un esprit plus étincelant, mais non aussi vaste que le sien. Jugez donc ce qu'il fallait être pour se montrer plus étincelant que Voltaire !

Piron est mort en 73. Il m'a laissé un bâton, coupé dans les bois de son pays, et qu'il appelait la gaule aux ânes. Il s'en servait toujours et faisait le geste de frapper à chaque épigramme. Il écrivit autour en me l'envoyant :

— Après moi, s'il en reste !

XXXVII

Un autre d'un genre bien opposé, c'était M. Dorat, le père de la poésie à l'eau tiède, le faiseur de petits vers parfumés, dont le chevalier de Boufflers se moquait avec tant d'esprit. Quant à moi, il m'était insupportable, et je me trouvai fourrée dans une aventure avec lui ; voici pourquoi :

M. Dorat était assez joli garçon, — il est fort changé à présent, on le dit malade. — Il plaisait aux femmes et elles ne le lui cachaient pas.

Une jeune dame que je voyais souvent, à laquelle j'ai promis de taire son nom en racontant cette aventure, s'éprit du poète-oiseau, et s'en vint me conter son amoureux martyre, et me demander ce qu'il fallait faire en pareil cas, le galant n'ayant pas la mine de se soucier d'elle, ou plutôt n'osant pas lever les yeux jusqu'aux siens. Je l'engageai fort à se guérir, à se tenir tranquille, ne me souciant point de lui voir M. Dorat pour amant.

Elle me rétorqua madame du Châtelet et Voltaire, à quoi je répliquai, à mon tour, que M. Dorat était encore bien moins Voltaire qu'elle n'était [illegible] du Châtelet.

Elle se retira mal satisfaite, je m'en aperçus. Cependant elle ne me dit plus rien de cette belle passion ; je supposai qu'elle en avait pris une autre, et je n'y songeai plus.

L'été suivant, sa belle-mère l'emmena avec elle à sa campagne ; nous y tombâmes sans être attendues. Madame de*** s'empressa dans les compliments à notre arrivée ; je devinai qu'elle ne lui plaisait guère, et je ne me trompais pas.

Je compris qu'il fallait observer, et je n'eus pas beaucoup de peine, en voyant débarquer le lendemain M. Dorat dans tout l'empressement d'un nouveau flam[illegible]. A ses premières paroles, au son de sa voix, je devinai qu'il n'en était encore qu'aux espérances et aux [illegible], je me promis qu'il n'irait pas plus loin. Il fallait se hâter, la petite dame me paraissant pressée.

Je recommandai d'abord à Pont-de-Veyle, qui nous avait [illegible] de te quitter la place [illegible] prétexte et [illegible] les laisser seuls une [illegible]. Il me le promit [illegible] du reste on les [illegible] à la trace [illegible] exaltait, suivant son [illegible], tous les par[illegible] et [illegible] l'Atala.

J'emmenai la douairière de***, [illegible] amie, au bout du jardin, et, là, [illegible] sans préambule.

— Ma reine, lui dis-je [illegible] monsieur votre [illegible] de la [illegible], on ne l'a pas [illegible] à autre fin, et il [illegible] cela.

Mon amie fit un [illegible] étonnement.

— Cela est ainsi, et [illegible] mettez ordre, tout sera consommé demain [illegible] moi je ne me consolerais point que la fleur [illegible] noblesse fût conspuée par un poétereau [illegible] et je vous offre mes services.

— Mon fils [illegible] de s'en aller en Angleterre et de nous [illegible] sur les bras! Que voulez-vous faire [illegible] la garde nuit et jour, nous [illegible] Et [illegible] souvenez-vous de notre jeunesse [illegible] envie de se voir, ils se verront malgré nous.

— [illegible] je ne veux pas les empêcher de se voir, au con[illegible].

[illegible]

— Alors, ma chère, il faut surtout les empêcher de s'ai[illegible], et, si vous voulez me croire, rien ne sera plus facile.

— Comment ?

— C'est ce que je vais vous dire. J'ai déjà conçu mon [illegible] je vous garantis demain matin le poète en fuite et madame votre belle-fille guérie sans retour.

— Faites ce miracle et vous serez le premier des médecins.

Nous combinâmes facilement notre affaire, puis nous rentrâmes au salon, où Dorat embaumait toujours et prodiguait les madrigaux à la douzaine. Pont-de-Veyle écoutait et ne comprenait pas toujours. Cette scène et ce qui s'ensuivit fut dans les imitations dont vous a parlé M. Walpole; c'était une des plus amusantes, il ne la chantait qu'en petit comité.

Un peu avant de se mettre à table pour le souper, le maître d'hôtel apporta un flacon de vin des Açores, renommé par son mérite et en offrit à la ronde, afin d'ouvrir l'appétit. La jeune femme n'en buvait jamais; mon ami Pont-de-Veyle et moi, nous nous excusâmes; Dorat voulut en faire autant, mais la maîtresse du logis insista tellement, qu'il ne put s'empêcher d'en goûter et d'y revenir de crainte de désobliger.

— N'est-ce pas qu'il est exquis ce vin? dit-elle. Il vient des propriétés de ma famille, aux environs de Madère. Puisqu'il vous plaît, on le mettra près de vous à table et vous n'en boirez pas d'autre.

Dorat trouvait en effet le vin bon, mais avec un goût extraordinaire; madame de***, prétendit que c'était le terroir, et que là était son mérite. Il n'eut garde de le nier.

On se mit à table, il causa, il dit des vers, il but, sans s'en apercevoir. On expédia pourtant le souper assez vite, et, sous prétexte de fatigue, nous nous séparâmes presque sur-le-champ à la grande joie des amoureux.

Nous n'étions pas chez nous depuis dix minutes que le silence régnait partout. Bientôt, des pas discrets se firent entendre dans le corridor, une porte huilée glissa sans bruit sur ses gonds. L'heure du berger avait sonné, et Dorat était dans la place.

Immédiatement après, la belle-mère s'en va doucement derrière lui, munie de son passe-partout de maîtresse de maison, tout aussi graissé que les gonds de la porte, et donne deux tours de clef à la serrure; plus moyen de sortir. Juste en même temps, un domestique armé se poste, dans le jardin, en sentinelle sous les fenêtres de la jeune duchesse. Le blocus était complet.

Cependant la belle en était à sa première faute, et, quelque envie qu'elle eût d'en commettre, elle eut ce moment de surprise et de pudeur dont on ne se débarrasse pas aussi vite que l'on croit. L'amoureux à ses genoux pro[illegible] de sa flamme, de sa fidélité, vantant son bonheur, [illegible] délire, enfin ce qui se dit en pareil cas depuis que le [illegible] existe, et se dira jusqu'à la consommation des si[illegible].

[illegible] à coup il fait une grimace involontaire; la plus [illegible] douleur se déclare chez lui au moment le plus [illegible]. La duchesse le voit pâlir et s'inquiète.

— Qu'est-ce? qu'avez-vous? demanda-t-elle.

— Rien. [illegible], la joie, mes transports contenus... Je souffre d[illegible], cela m'arrive souvent.

— Ah! il f[illegible] vous soigner.

— Sans doute.

— Cela va-t-il [illegible]

— [illegible] au contraire.

Il ne peut plus se [illegible] qu'il éprouve : cela n'a qu'un nom dans la langue française : une colique, une effroyable colique, tordait ses intestins, et menaçait de suites plus effroyables encore! Il voyait un abîme devant lui; il pâlissait, il souffrait à mourir et bientôt il se trouverait dans une position épouvantable.

— Hélas! madame, dit-il, n'ayant plus qu'une pensée, celle de s'en aller, je me vois forcé de rentrer chez moi; je ne puis plus supporter cette torture. Pardonnez-moi, je vais essayer de me remettre; laissez-moi espérer que demain...

— Oh! oui, demain! mais retournez à votre chambre, prenez du repos; votre visage est défait à m'épouvanter.

Il lui baisa la main à la hâte, balbutia des excuses et courut vers la porte, ne sachant s'il aurait le temps d'y arriver. Il se jette sur le verrou, le tire, veut ouvrir ensuite, point! résistance absolue, le pêne tient, et pas de clef! La dame court à la porte, elle essaye à son tour de l'ouvrir, elle n'est pas plus adroite.

— Mon Dieu! comment faire? Nous sommes enfermés!

— Et je ne puis rester ici, il faut que je m'en aille!

— Je ne veux pas que vous y restiez, reprit-elle; car elle commençait à se dégriser un peu par la frayeur du scandale et de sa belle-mère. Que dire demain matin?

— Et d'ici là... Mon Dieu! madame, je ne puis plus y tenir; c'est à devenir fou!... Ah! la fenêtre!

Il y court: c'était au premier étage d'un château, au-dessus d'un rez-de-chaussée fort élevé: la distance n'était pas mince; mais le pire, c'était la sentinelle, continuant son pas impassible et le canon de son mousquet brillant à la lune. Il n'y avait pas d'évasion à tenter par là. Rien! rien! renfermés ensemble, et le malheureux voué aux dieux infernaux!

Il avisa la porte d'un cabinet, espérant une issue, espérant au moins s'enfermer et trouver un soulagement dans la solitude. Pas d'issue d'abord, pas un récipient, et pas moyen de s'enfermer dans ce petit coin. La duchesse commençait à deviner de quelle incommodité son poète était atteint. Force lui fut de le deviner tout à fait; car il arriva un moment où la nature fut la plus forte et brisa toutes les barrières.

Le jeune homme s'évanouit de souffrance et de honte; quant à elle, elle s'était sauvée à la fenêtre la plus éloignée de lui, ayant sous son nez un flacon d'eau de senteur, et jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

Dorat restait ainsi par terre, embaumé et exhalant des odeurs à renverser une procession de capucins. Ils ne se disaient pas un mot, ils ne se regardaient pas, ils eussent voulu, l'un et l'autre, être à cent pieds sous terre. La douairière s'en alla tout doucement donner un tour de clef pour ouvrir la cage, et se sauva chez elle. Ils ne l'entendirent pas; cependant il fallait aviser à quelque chose. Dorat se leva et retourna vers cette fatale porte, qui, cette fois, s'ouvrit toute seule. Je vous jure qu'il ne demanda pas son reste et qu'il fut bientôt retourné dans sa chambre.

La duchesse ne se dérangea point qu'elle ne l'eût entendu s'éloigner. Elle ne se rendait pas compte de ce qui s'était passé, de ces obstacles levés soudainement et de cette maladie intempestive. Elle appela ses femmes pour réparer les désastres, et leur dit qu'elle avait été malade : ce qu'elles voulurent bien croire n'ayant aucune raison de supposer le contraire.

Lorsqu'on se réunit pour le déjeuner, on remit à la duchesse un billet de M. Dorat, lui offrant ses excuses et ses regrets : une lettre arrivée le matin même par un exprès le rappelait à Paris et le forçait de partir sur-le-champ.

— J'en suis fâchée, dit la douairière, j'aurais été charmée de passer quelques jours avec lui. C'est un homme charmant, ne le trouvez-vous pas, ma fille?

— Mais, madame, je ne sais... je crois... je n'y ai pas fait attention.

La conversation en resta là.

Jamais Dorat et la duchesse ne se revirent depuis ce moment. Lorsqu'ils se rencontraient, ils se sauvaient l'un de l'autre, et ne semblaient point se connaître. Le mieux, c'est que la duchesse en a pris l'abomination de l'amour, et qu'elle en est restée la plus honnête femme de la cour. Depuis qu'elle n'est plus jeune, elle m'en a grande obligation, et m'en remerciait encore l'autre jour.

Pour M. Dorat, j'ignore s'il m'a accusée de son malheur, mais il n'a plus reparu chez moi.

XXXVIII

Les philosophes sont comme les confesseurs qui ont la manche large. Ainsi M. Diderot et consorts s'épuisent à chanter la liberté, à proclamer la haine des tyrans, à pré[illegible] le gouvernement de la République, dont ils appel-

lent l'avènement de tous leurs vœux. Cependant, l'impératrice de Russie ayant acheté, en différentes fois, la bibliothèque de Diderot quarante mille livres à peu près, en mettant pour principale clause qu'il en aurait soin et la conserverait jusqu'à sa mort, il a fort bien accepté ses bienfaits et a divinisé cette grande Catherine, la traitant de philosophe, sans doute, pour l'acquit de sa conscience.

Il a même poussé la complaisance jusqu'à oublier les peccadilles de la czarine, qui fussent devenues d'épouvantables désordres, si un autre souverain s'en fût permis la pensée. Et toute la secte de crier : « Hosannah ! » J'ai souvent causé de cela avec Voltaire, qui se contentait de sourire et de me répondre

— Que voulez-vous, madame ! il faut bien passer quelque chose à la nature humaine.

Son sourire seul me parlait et me disait sa pensée. Il ne s'en vit jamais de plus fin ni de plus éloquent. Lorsqu'il était jeune, sa physionomie avait un charme que je ne puis rendre. La statue de Pigalle, à ce qu'on m'assure, le rappelle beaucoup. Hélas ! je n'en jugerai point.

Il soutenait cependant sa livrée de tout son pouvoir et de sa bourse, et de ses bontés. Ainsi, il fit venir à Ferney, M. La Harpe, avec sa femme, ses enfants, ses guenilles, tout son ménage, parce que celui-ci ne vivait qu'avec peine à Paris. Pour l'en récompenser, La Harpe lui vole un chant de sa *Guerre de Genève*, qu'il ne voulait pas faire connaître encore, et le répand partout avec des commentaires. Mille désagréments arrivent au patriarche ; il prend des renseignements et il apprend, à n'en pouvoir douter, d'où lui est décochée cette trahison.

Justement irrité, il fit des observations et des plaintes. Son hôte, de sa chambre même, à Ferney, lui répondit les lettres les plus désobligeantes et les plus désagréables, des impertinences en quatre pages.

M. de Voltaire ne les supporta pas ; il chassa l'ingrat qui le méconnaissait, en sorte que le bruit de ce vilain trait se répandit parmi les philosophes. Craignant de faire du tort à cet élève, il nia ses torts et se rejeta sur des circonstances qu'il n'expliqua pas.

Rien n'est bilieux, méchant, vipérin, comme ce La Harpe. Enfant trouvé et nommé par ses sauveurs du nom de la rue où il gisait sur le pavé du roi, il n'a jamais pu pardonner à la société cette faute de sa naissance. Il voudrait être le premier partout, il se croit un génie et n'admet de décision que la sienne.

Un jour, il m'arrive, je ne le connaissais pas du tout ; il venait de la part de Voltaire, disait-il, pour me parler de *Tancrède !* je vous demande un peu pourquoi il avait besoin de me parler de Tancrède ? et vous allez voir comment !

— Madame, avez-vous vu *Tancrède ?*

— Oui, monsieur, répondis-je tout étonnée.

— N'est-il pas vrai que c'est sublime ?

— Oui, c'est sublime ! c'est sublime, en vérité ! Ensuite ?

— Eh bien, madame, j'y étais l'autre jour, avec M. d'Argental. A côté de nous se trouvait, dans le parterre un étranger qui criait, pleurait, applaudissait. Je me tournai de son côté, et je lui dis :

« — N'est-il pas vrai, monsieur, que ce Voltaire est un grand homme ?

« Le nigaud me répond tout bonnement :

« — Oui, monsieur, ça est fort propre, fort propre, assurément.

« Qu'en dites-vous, madame ?

Je ne voyais pas dans tout cela le prétexte d'une visite chez une dame qu'il ne connaissait pas. Comme je ne répondais point, il reprit :

— Ah ! madame, y a-t-il rien de plus étrange que ce qui se passe aujourd'hui ? Connaissez-vous le médecin qui dénoue, le médecin qui guérit de tout en dénouant ?

— Non, monsieur.

— Faites-le chercher, il vous dénouera les yeux et vous y verrez clair. Toutes les maladies se connaissent au pouls, et les nerfs en sont les seules causes ; en les dénouant, on est guéri ; les nerfs noués font tout le mal. Il vous étend sur un lit et vous dénoue. Il vous fait un mal affreux, vous criez, vous lui donnez une poignée d'écus, et vous dansez la gigue ensuite. O Molière, où es-tu ? N'est-ce pas d'un ridicule indicible ?

— Oui, monsieur ; mais...

— Et cette autre mode des cafés, la connaissez-vous ?

— Mais non, mais non, monsieur : je voudrais savoir...

— Ce que c'est ? Très volontiers. Chaque dame élégante tient café à présent, et voici la façon de s'y prendre. On choisit un jour, et l'on place dans une grande salle de petites tables à quatre places au plus ; elles sont garnies de jetons, de cartes et de tout ce qu'il faut pour jouer. Sur d'autres, on met du vin, du café, de la limonade, etc. La maîtresse de la maison est assise à une façon de comptoir, avec des oranges et des gâteaux devant elle ; elle est vêtue à l'anglaise, une robe courte, un tablier de mousseline, un fichu pointu, un petit chapeau

« Les liqueurs sont sur la tablette de la cheminée, les laquais, en veste blanche et bonnet blanc ; on les appelle *garçons*. La maîtresse de la maison ne se lève point, on va lui parler ; et, dans la salle à manger, on a établi aussi de petites tables numérotées, et qu'on tire au sort, afin de ne point amener de discussions. On ne doit manger qu'une poule au riz, une seule entrée et un entremets ; quelquefois une forte pièce de rôti. Cela est économique, mais cela ressemble aussi aux enfants jouant à la dînette ; ne le trouvez-vous pas ?

J'avais pris mon parti de cet homme ; je pensais qu'il finirait bien par dire ce qu'il avait au fond de son sac, et je l'écoutais comme une gazette. Tout ce monde dont il me parlait la n'était pas le mien ; mais je m'instruisais à l'entendre.

— N'y a-t-il pas d'autre nouveauté ? repris-je pour le lancer.

— Oh ! que si fait, il y en a... Aux cafés, on ajoute les proverbes ; on en joue partout. J'ai assisté l'autre jour à une scène curieuse en ce genre, chez madame Thélusson. Hume, vous savez bien, Hume, l'historien anglais, l'ami de Rousseau, ce grand et gros homme, était venu dans l'intention de remplir un rôle. On lui donna celui d'un sultan entre deux sultanes ; il devait employer son éloquence à s'en faire aimer et leur offrir des consolations dans des chagrins supposés. Il se plaça sur un sofa ; on lui choisit les plus jolies femmes de Paris ; il se mit à les regarder l'une après l'autre, puis il se tapa sur le ventre, sur les cuisses, et leur dit d'un air ébahi :

« — Eh bien, mesdemoiselles, eh bien, vous voilà donc ?... Eh bien, vous voilà ici ?

« Et ainsi de suite pendant un quart d'heure.

« Une des esclaves, impatientée, se lève, et s'écrie en retournant à sa place :

« — Ah ! je m'en étais bien doutée, cet homme n'est bon qu'à manger du veau.

« Vous jugez que la demande et la réplique nous firent beaucoup rire.

— Je le comprends, c'était en effet très drôle, et M. Hume me paraît d'ici singulièrement affublé.

— Ah ! madame, ne savez-vous pas ce qui est arrivé à M. le lieutenant de police ? Je vais aussi vous l'apprendre. Il devait aller à un repas de cérémonie, et il lui fallait absolument une perruque. Cette perruque, commandée et recommandée à cette intention, n'arrivait cependant pas. Un valet de chambre va la chercher ; le perruquier fait ses excuses : sa femme était accouchée et l'enfant était mort, mais la perruque était faite ; dans tout ce trouble, on avait oublié de la porter ; elle était prête, et dans une boîte que l'on présenta au valet.

« — Regardez-la, d'abord, vous verrez qu'elle est parfaite.

« On ouvrit la boîte et l'on y trouva le corps de l'enfant mort de la veille.

« — Ah ! mon Dieu !, s'écria le malheureux père, les prêtres se sont trompés, ils ont enterré la perruque !

« M. le lieutenant de police est allé à sa cérémonie sans une perruque neuve, et, qui pis est, il a fallu un ordre de l'archevêque, un procès-verbal et des écritures à n'en plus finir pour enterrer l'enfant et déterrer la perruque.

Il s'arrêta. J'en étais fâchée ; il m'amusait, bien que je le trouvasse le plus singulier du monde.

— C'est donc fini, monsieur ? Il n'y a plus rien pour cette fois ?

— Non, ce n'est pas fini, madame ; il y a encore le procès de la marquise de Saint-Vincent. Elle a fait faire des culottes à un abbé, et ne veut plus les payer, à présent qu'elles sont usées ; l'abbé en est incapable ; de sorte que le tailleur réclame et qu'elle sera condamnée sans doute. Il y a un proverbe : *Qui casse les verres les paye.*

— Je vous remercie mille fois de vos renseignements ; néanmoins, nous sommes éloignés de M. de Voltaire. Vous veniez de sa part...

— Oui ; c'est-à-dire jusqu'à un certain point. Il m'avait si souvent parlé de vous, de votre esprit, de votre conversation délicieuse ; j'ai voulu juger moi-même : je le trouve au-dessous de la vérité.

— Monsieur, vous êtes bien honnête. En effet, j'écoute fort bien ; on me l'a toujours dit.

Il me regarda avec ses yeux de charbon rouge et comprit. Il se connaissait en épigrammes.

— Vous ai-je ennuyée, madame ?

— Non, certes, monsieur, au contraire.

— Eh bien, donc,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

C'est Boileau, notre maître à tous, qui l'a dit... Ah ! pardon, madame, est-il vrai que l'on vous ait fait des vers sur votre tonneau, et que vous en ayez répondu ?

— Rien n'est plus vrai, monsieur.

— Et ne pourrait-on les connaître ?

— Parfaitement ; je vous dois bien cela pour toutes vos nouvelles.

— [illegible] comme les nouvelles de [illegible] je voudrais [illegible]

— [illegible] n'est pas difficile de le deviner.

— Il y [illegible]

Aussi le fit-il pour le compte du czar ou de la czarine, je ne sais plus au juste.

Pour comprendre ces vers, il faut savoir qu'au lieu de [illegible] je m'étais fait faire une manière de tonneau de [illegible], bien rembourré, qui me garantissait de tous les vents. Ce tonneau donna lieu sans cesse à des vers et à des rimes. J'avais reçu [illegible] par la poste ; mais ils étaient de madame de Boufflers, que nous appelions *la Bellissima* :

> [illegible] pas quand on voyage
> [illegible] trouve du plaisir ;
> [illegible] que près du rivage
> Que l'on remplit son désir.
> [illegible] beau voguer sur l'onde,
> Parcourir dans un vaisseau,
> Les quatre coins de ce monde,
> Rien ne vaut votre tonneau.

Ces vers étaient médiocres, pourtant j'y répondis, sur l'air *Du haut en bas* :

> Dans son tonneau ;
> On voit une vieille sibylle,
> Dans son tonneau.
> Qui n'a que les os sur la peau,
> Qui jamais ne jeûna vigile,
> Qui rarement lit l'Evangile
> Dans son tonneau,

— Madame, vos vers valent mieux que ceux de Saint-Lambert dans ses *Saisons*. Connaissez-vous les *Saisons* ?

— Oui, monsieur.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense comme un de mes amis : c'est l'Arcadie encyclopédique ; on y voit des pasteurs, le dictionnaire à la main, cherchant l'article *Tonnerre*, pour entendre ce qu'ils disent eux-mêmes d'une tempête.

— Ah ! madame, que cela est charmant ! cela vaut tout le poème.

— Ce n'est pas moi qui dis cela, monsieur : c'est M. Walpole.

— Celui qui a fait la *Lettre du roi de Prusse à Rousseau* ?

— Lui-même.

— Il a bien de l'esprit !

— Je suis charmée que vous lui en trouviez, monsieur.

— Madame, je m'y connais, vous pouvez le lui écrire de ma part. Il se fait tard, j'ai l'honneur de vous saluer. Je suis enchanté de vous avoir vue, et surtout d'apprendre que vous ne lisez guère l'Evangile et que vous ne jeûnez point.

Il n'est jamais revenu.

XXXIX

Sophie Arnould avait une fois chargé Thomas, autre soldat obscur de l'armée des philosophes, d'une affaire de cheminée, avec le ministre de Paris.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai vu M. le duc de la Vrillière ; je lui ai parlé de votre cheminée, d'abord en citoyen, ensuite en philosophe.

— Eh ! monsieur, ce n'était ni en citoyen ni en philosophe qu'il fallait parler, c'était en ramoneur.

Ceci me revient à propos d'un autre philosophe, qui n'était pas fait pour l'être, et qui le fut envers et contre tous. Il aurait dû rester ramoneur, c'est-à-dire fermier général ; il vivrait encore, peut-être.

Je veux parler de M. Helvétius et de son fameux livre de *l'Esprit*, [illegible] en vue de *l'Esprit des lois* de M. de Montesquieu, duquel j'avais dit :

— C'est de [illegible] à propos des lois.

Mais le coup fut manqué, et cet *Esprit* n'eut pas d'esprit du tout, ni de succès non plus, s'il obtint la persécution.

M. Helvétius était le fils du médecin de la feue reine, qui venait de Hollande. Il obtint de très bonne heure une place de fermier général et cette charge, jointe à la fortune que lui laissa son père, le mit en posture des plus riches parmi ceux de son espèce. Il était bien fait, de bonnes façons et il aimait les femmes jusqu'à la folie.

Ce qu'il eut d'aventures n'est pas croyable ; il changeait de maîtresses comme d'habits ; il en avait plusieurs d'établies chez lui, qui étaient de mois, d'année, comme les capitaines des gardes, ou les premiers gentilshommes de la chambre. Il les faisait appeler suivant sa fantaisie, et donnait des dîners, des soupers dont on parlait dans tout Paris, et où il conviait les mauvais sujets de la ville et de la cour.

Cela alla ainsi plusieurs années, puis il lui poussa des ailes pour voler plus haut, et il rencontra je ne sais où la comtesse d'Au... J'ai vergogne de nommer une femme de qualité dans des conditions semblables, à moins qu'elle ne s'affiche elle-même, comme madame du Châtelet.

Madame d'Au... recevait beaucoup de monde, beaucoup de beaux esprits et de gens de lettres ; elle était une manière d'esprit fort, affichant l'athéisme, et se parant de ses opinions extravagantes. Il va sans se dire qu'elle était philosophe et que la ribambelle de ces parpaillots la suivait, attentive à ses bons dîners et à sa maison ouverte.

Helvétius lui plut infiniment, elle ne chôma de le lui dire et de le lui prouver. Il lui donna des fêtes, il lui offrit des galanteries de toutes les façons et il eut encore la complaisance de ne pas crier tout haut que c'était pour elle. On ne fit que le deviner.

Sur ces entrefaites, une autre folle, la duchesse de C***, entendit parler de cette belle union et se mit en tête d'en avoir sa part. Elle avait autant d'esprit que la d'Au... et plus d'éloquence peut-être ; elle n'avait pas le tort de s'astreindre à un seul amant ; elle en prenait suivant son caprice ; ce qui ne l'empêchait pas d'être jalouse à tout tuer autour d'elle, si on lui manquait en la moindre chose.

Elle tomba un jour comme une bombe chez la comtesse, au moment où Helvétius y trônait, et la conversation s'engagea entre eux tous, sur le terrain où l'on voulut la mettre.

Les voilà, hurlant à qui mieux mieux qu'il n'y avait point de Dieu, que le hasard faisait tout en ce monde, que le hasard avait tout créé, et que nous étions des marionnettes de premier calibre bonnes à présenter sur un théâtre, ayant chacune notre rôle tracé et le jouant suivant notre fantaisie ou notre talent.

— Et l'amour, monsieur, que pensez-vous de l'amour ? demanda en minaudant la duchesse.

— L'amour, madame, l'amour ? C'est une nécessité, c'est un plaisir, comme les bons dîners, comme le vin vieux et les gélinottes ; en amour, il n'y a que le physique de bon ; le reste ne vaut pas un fétu et ce n'est pas la peine d'en parler.

— Mais le cœur, monsieur, le cœur !

— Le cœur, madame ? C'est un viscère ; il concourt comme les autres aux suprêmes jouissances que la nature nous révèle ; seul, il est impuissant à rien sentir, à moins que l'imagination ne l'inspire.

— Selon vous, alors on n'aime que physiquement ?

— Selon tous ceux qui voudront être de bonne foi, madame ; vous-même peut-être, vous avez trop d'esprit pour vous livrer aux extravagances du sentiment, et, pour moi, je n'y crois point, mais point du tout.

La duchesse trouva la doctrine mirifique ; elle ajouta seulement, comme conclusion :

— Monsieur, il faut être bien sûr de son fait et payer rudement de sa personne pour oser lever un pareil étendard.

Elle ne se contenta pas de le supposer, elle voulut savoir à quoi s'en tenir ; bientôt elle partagea les exploits du philosophe avec la comtesse d'Au..., et même, à force d'agitation, elle parvint à l'emporter sur elle. Il quitta l'une pour l'autre. Celle-ci, régnante, voulut être absolue, elle essaya de chasser le fretin des sultanes habitant la maison de son amant. Quant à ceci, elle y perdit son latin, il les garda.

On ne finirait point si l'on racontait la quantité d'extravagances auxquelles donna lieu la jalousie très fondée de la dame. Helvétius s'en amusait beaucoup et ne cessait de la prêcher sur l'accomplissement de leurs doctrines.

— Imitez-moi, disait-il, je ne m'y oppose point et je ne vous ferai pas de reproches ; nous mangeons à plus d'une table, nous buvons dans plus d'un verre ; pourquoi n'aurions-nous qu'un seul amour ?

En ceci, il était conséquent, et je ne sais trop ce que la duchesse eût pu répondre ; je sais seulement ce qu'elle fit : elle lui obéit strictement.

En ce moment, la mode était aux géomètres ; les femmes s'arrachaient Maupertuis, qui se promenait aux Tuileries en habit de carnaval, et dont le ridicule passait tout ce qu'on a jamais pu voir ou imaginer. M. Helvétius, qui voulait beaucoup de femmes, s'imagina que cela tenait aux figures et aux problèmes, et se mit à en faire aussi. Il n'y eut sans doute pas le succès qu'il en attendait, puisqu'il s'en lassa, et se jeta dans la poésie ; le roi de Prusse ayant confisqué Maupertuis, la géométrie tomba.

La poésie d'Helvétius tomba aussi ; son poème du *Bonheur*,

prône par les gens de lettres, était voluptueusement ennuyeux ; il comprit qu'il fallait essayer d'autre chose, sa voie n'était pas là, et il se mit à composer cet immense volume de *l'Esprit* qu'on pourrait réduire à la grosseur du petit doigt, encore serait-il loin de la perfection.

Pour le composer, il prit une autre méthode, une méthode à rebours de celles qu'on choisit d'ordinaire ; il résigna sa place de fermier général et se maria à une fille pauvre, mais charmante. Il épousa mademoiselle de Ligneville, fille de qualité de Lorraine ; sa maison était des premières de ce pays, bien qu'elle n'eût pas un sou de dot. Lorsqu'un ami commun lui proposa M. Helvétius, son premier mouvement fut de refuser, la mésalliance lui paraissait insoutenable.

— Songez qu'il s'agit d'une immense fortune, lui dit-on.

— Que m'importe !

— Songez que vous allez avoir à vous reprocher la perte d'un homme de mérite. Il faut qu'il se marie, pour clore une jeunesse orageuse ; il ne veut épouser que vous, et, si vous refusez, il retombera dans son abîme, dans ses entraînements, c'en est fait de lui corps et âme !

Cette considération toucha l'excellente créature ; elle consentit à le voir et lui annonça qu'elle lui donnait sa main, à la condition de se laisser guider par elle dans les choses de la vie.

— Je vous rendrai heureux, monsieur, lui dit-elle ; j'accepte votre fortune pour vous donner plus que vous ne m'offrez. Je vous dévoue mon existence, mon avenir ; comptez sur moi, je veux être et serai une honnête femme.

Elle lui tint parole. Ils se retirèrent ensemble à la campagne ; elle y passa sa jeunesse, venant à peine deux ou trois mois d'hiver à Paris, ne voyant que la société de son mari, ayant renoncé à tout pour lui plaire et ne se permettant pas même une démarche sans l'approbation de M. Helvétius. Il fut plus favorisé qu'il ne méritait de l'être ; d'autant plus qu'il ne changea pas grand'chose à ses habitudes et qu'il conserva son sérail, non pas chez lui, mais ailleurs, toujours par philosophie.

Ce livre de *l'Esprit* lui valut la persécution de la cour, celle des dévots et des jésuites, des jansénistes aussi ; pour la première fois, ils se trouvèrent d'accord, ce qui fit presque un scandale chez leurs partisans. Helvétius en eut la tête tournée, il ne s'y attendait pas. Il s'en alla en Prusse voir le héros des philosophes, qui le prisa fort peu et le reçut mal ; puis en Angleterre, d'où il revint affolé ; il voulait absolument nous faire à l'image et ressemblance de ces chers insulaires, et, soit dit sans offenser M. Walpole, nous n'y aurions pas gagné.

De retour en France, il se prépara à lui-même, selon les recettes de son père, de petits philtres amoureux, qui lui rendirent une vigueur factice, mais qui le tuèrent en quelques mois, aidés d'une goutte opiniâtre, leur sœur aînée. Madame Helvétius aimait son mari et fut inconsolable pendant bien longtemps.

Aujourd'hui, elle a découvert des charmes immenses à la race féline, elle vit entourée de quinze ou vingt angoras de toutes les couleurs. On en raconte des histoires précieuses, je ne m'amuserai pas à les répéter.

Les philosophes se réunissaient beaucoup pour parler, mais aussi beaucoup pour souper et pour boire, non qu'ils s'enivrassent, mais ils s'excitaient, et les utopies, les systèmes et les discussions allaient leur train. Ils ont continué jusqu'à présent ; la politique s'en mêle beaucoup ; ils veulent tout culbuter et on ne les y aide que trop ! M. Necker a beau les retenir, il ne sera pas assez fort, je le crains ; et tout s'écroulera avec lui, même nous, c'est-à-dire même la France, car, moi, je n'y serai plus.

XL

J'ai dit quelques mots de la mort du président Hénault ; je retrouve, à cette époque de mon journal, un grand article au sujet de mes griefs contre lui, et du peu de regrets que j'eus de le perdre : il m'avait beaucoup aimée, et puis il avait cessé de m'aimer et s'était mis du côté de la demoiselle Lespinasse au point de la vouloir épouser ; je n'avais pu lui pardonner cela, bien que je ne m'en plaignisse jamais, et qu'on nous crût les meilleurs amis du monde.

C'était un parfait égoïste, il le prouva bien, en ne laissant dans son testament pas un legs à un seul de ses amis ; il ne nous nommait même point. C'était incroyable pour ceux qui ne le connaissaient pas comme nous ; quant à moi, je n'en fus pas étonnée.

En ce moment, Rousseau était à Paris, où il ne jouait qu'un rôle de marionnette de Nicolet ; les paltoquets de la philosophie, et du plus bas étage encore, étaient les seuls qui s'occupassent de lui. Le prince de Luynes, en bon homme qu'il était, lui avait offert un asile qu'il dédaigna, comme il dédaignait à Paris tous ses amis de qualité. Il refusa de voir mesdames de Boufflers, la maréchale de Luxembourg, et toutes ces dames assez folles pour courir après ses bonnes grâces. C'était bien fait !

J'en viens à cela pour raconter une chose que je ne me charge pas d'expliquer et à laquelle donna lieu la mort du président Hénault et aussi la présence de Rousseau à Paris ; plus, celle du roi de Suède, Gustave III, actuellement régnant, et qui venait de succéder à son père, dont il avait appris la mort ici.

Ce prince est charmant d'esprit, d'affabilité et de dignité simple.

Il m'avait fait l'honneur de m'engager à souper ; je connaissais M. de Creutz, son ambassadeur auprès du roi.

Nous n'étions pas nombreux à ce souper de Sa Majesté Suédoise : les deux duchesses d'Aiguillon, le comte de Creutz, M. de Sestain, le jeune frère du roi et son gouverneur, voilà tout.

On s'occupait fort de la mort de *madame Brillant*, la chatte de la maréchale de Luxembourg, âgée de quinze ans et qu'elle aimait beaucoup. C'était un deuil général parmi les amis de la duchesse, qui avait pris la chose au grave et recevait les compliments de condoléance comme pour la mort d'un parent ; encore certains de ses cousins lui eussent coûté moins de larmes, voire même peut-être le mari de sa petite-fille, le duc de Lauzun, qu'elle n'adorait pas.

La maréchale avait la superstition du vendredi ; madame Brillant était morte un vendredi ; tous ses malheurs arrivaient ce jour-là à la pauvre duchesse, et celui-ci était le dernier. On en fit la remarque.

— Ah ! dit madame d'Aiguillon la douairière, avoir perdu madame Brillant et être méprisée de Rousseau, qui ne veut pas absolument la voir et copie sa musique dans un grenier, c'est trop de malheurs en même temps ! Elle accuse une sorcière de lui avoir jeté un sort ; elle croit aux sorcières et aux vendredis, la bonne maréchale !

— N'y croyez-vous donc pas, madame ? dit le roi très sérieusement.

— Pour cela, non, sire.

— Et vous, madame ? me demanda-t-il.

— Ni moi non plus, sire.

— Ces dames sont des esprits forts, répliqua M. de Creutz ; en France, à présent, on ne saurait être autre chose.

— Cependant, j'ai trouvé en France un magicien des plus étranges, et j'y crois, moi ; j'ai le malheur d'y croire.

— Le malheur, sire ? C'est un grand bonheur, selon moi, que de croire à quelque chose. Où avez-vous déterré un sorcier sur le pavé de la grande ville ?

— Désirez-vous le voir, madame ?

— De grand cœur !

— Et moi aussi !

— Et moi aussi !

L'écho fut général.

— Rien de plus facile. Monsieur Schiffer, faites atteler des chevaux à un carrosse et allez le chercher sur-le-champ. On assure qu'il fait revenir les morts.

— Je veux qu'il nous fasse parler à madame Brillant, dit la jeune duchesse. Nous saurons ainsi si les bêtes ont une âme.

On *baranda* sur ce sujet pendant assez longtemps ; avec la meilleure volonté du monde, je ne puis appeler cela causer, — et enfin le sorcier arriva. C'était un homme assez vieux, bien plus vieux assurément qu'il n'en avait l'air, avec les cheveux blancs, la barbe dans toute sa longueur et tombant jusqu'à la moitié de sa poitrine ; je crois que cette barbe était fausse et qu'il la mettait seulement pour rendre ses oracles. Il salua gravement, mais avec une sorte de fierté, même le roi, qui s'était avancé au-devant de lui en lui disant quelques paroles gracieuses.

— Que désire de moi Votre Majesté ? demanda-t-il.

— J'ai entendu parler de vous, monsieur ; je comptais aller demain chez vous pour vous prier de me dévoiler mon avenir ; ces dames ont désiré assister et participer à cette séance, et je vous ai envoyé chercher à une heure indue peut-être.

— Toutes les heures sont bonnes pour moi, sire ; je n'ai point de sommeil et la nuit m'est propice au contraire. Je suis aux ordres de Votre Majesté, bien que j'eusse préféré, je l'avoue, ne pas être interrogé par elle.

— Pourquoi ?

— J'ai déjà tiré l'horoscope de Votre Majesté.

— Ah ! et il est funeste ?

Le sorcier ne répondit pas.

— Ne craignez point, monsieur, je suis déjà prévenu. Une sorcière du port, à Stockholm, m'a prédit une mort violente. Je serai, à ce qu'elle assure, assassiné dans une fête. Est-ce là ce que vous avez vu ?

— Oui, sire, et d'un coup de pistolet.

Personne ne répondit ; nous étions tous glacés de peur.

cette condition [illegible] était si singulière ! On a beau ne pas [illegible] frappé. C'est le secret de la puissance de ces [illegible] de sort. Ils effrayent par les appa[illegible] hasards.

— [illegible] répliqua [illegible] le roi [illegible] curieux, [illegible] il faut pour vos expériences.

— Votre Majesté souhaite-t-elle [illegible] interroger les cartes ?

— Sans doute, interrogeons [illegible] l'on peut interroger.

— Cela vous mènera loin, sire [illegible] cet homme d'un air [illegible].

— Voyons les cartes. Est-il vrai que vous mettiez les vivants en relation avec les [illegible] ?

— Oui, sire, lorsque les [illegible] ont assez de courage pour cela.

— Le courage ne [illegible] pas, soyez aussi sûr de vous que je le serai de [illegible].

On fit apporter [illegible] table : le devin — dont j'ai oublié le nom, [illegible] était un ami du comte de Saint-Germain que [illegible] vu chez Choiseul, — le devin tira d'un [illegible] avait apporté des cartes particulières, fort larges [illegible] longues, peintes à la main et d'un dessin très [illegible]. Il plaça à côté un globe de verre creux et [illegible] en haut, une sorte de bocal sans pied, dans lequel il répandit une eau rousse, qu'il tira d'une petite [illegible].

Il y avait encore dans sa boutique infernale une manière [illegible] en émail fiché en terre, et portant des fleurs [illegible] formées en boutons ; les feuilles s'épanouissaient à [illegible] était travaillé avec un art miraculeux. La caisse [illegible] qui renfermait cet arbuste remontait à l'antiquité la plus reculée.

Les préparatifs achevés, il se mit auprès de la table et demanda laquelle essayerait la première sa science. Je me faisais expliquer à mesure par M. de Creutz tout ce manège, et j'enrageais de n'en pouvoir juger par moi-même. Le son de la voix de cet homme me prévenait en sa faveur ; il était plein, sonore et mélancolique, sans fausseté et sans hypocrisie. Je ne crois pourtant pas aux devins.

Madame d'Aiguillon la jeune se leva et alla s'établir sur la sellette.

— Madame, dit l'adepte, nul ne doit nous entendre ; il faut faire placer un paravent autour de nous ; vous ne seriez pas satisfaite si je révélais à tout le monde les secrets de votre avenir.

— Bah ! j'ai donc un avenir mystérieux ?

— L'avenir est toujours mystérieux, madame la duchesse, et l'une de nos premières règles est le secret. Si je l'ai enfreint tout à l'heure pour Sa Majesté Suédoise, c'est qu'elle m'en a donné l'exemple ; autrement, je ne me le serais pas permis.

— Il est très simple de nous en aller dans une autre pièce, répliqua Gustave, et de laisser la place libre ; chacun fera ainsi ce qu'il voudra.

Nous sortîmes tous, et madame d'Aiguillon demeura seule avec cet homme. Elle y resta longtemps, et nous fîmes des conjectures et des commentaires à perte de vue. La douairière assura que, quant à elle, elle n'irait point causer seule avec le diable, qui pourrait bien lui tordre le cou.

Enfin la duchesse reparut, toute pâle et toute bouleversée ; on l'entoura.

— Cet homme est sorcier, dit-elle ; mais, il a raison, il sait et prédit de ces choses qu'on n'aimerait pas à révéler à ses meilleurs amis. Si M. d'Aiguillon eût été à ma place, il coucherait certainement ce soir à la Bastille.

— Qui de vous ira donc consulter l'oracle ? demanda le roi.

— Ce sera vous, sire ; à tout seigneur tout honneur, dis-je.

— J'y resterai longtemps, sans doute ; car je veux les [illegible] marionnettes, je vous en avertis, mesdames.

— Allez, allez, sire, répliquai-je, et, si vous voyez le diable, prévenez-nous ; je ne serais pas fâchée de lui dire [illegible].

Après quelques façons, Sa Majesté Suédoise entra dans [illegible]. Cette fois, ce fut bien autre chose que pour la [illegible] ; nous croyions qu'il n'en finirait jamais. Nous entendions de temps en temps des éclats de voix ; plusieurs fois [illegible] Suédois présents parlèrent d'intervenir, s'inquiétant pour Sa Majesté et craignant quelque trahison. Le jeune prince, [illegible] son inquiétude, entr'ouvrit la porte.

— Sortez ! lui cria son frère, et ne nous dérangez pas.

Nous fûmes bien contraints de nous conformer à cet ordre, et [illegible] nous regardâmes, ou plutôt ils se regardèrent et [illegible] qu'on me regardait.

Il n'en faut [illegible] depuis que je suis aveugle, je sens les regards des [illegible]. Il en est qui me gênent jusqu'à la souffrance et [illegible] qui me réchauffent comme un rayon de soleil bienfaisant.

Lorsque le roi rentra [illegible] de nous, il était calme, mais excessivement pâle et [illegible] tremblait légèrement, en dépit de ses efforts pour se [illegible].

M. de Creutz lui demanda s'il était content.

— Je suis étonné, répondit-il ; j'ai vu et entendu des choses que je ne croyais pas possibles et qui confondent ma raison.

— Et qu'est-ce donc ? interrompit le prince son frère.

— Je ne puis le révéler ; on ne le saura jamais de mon vivant, je l'ai juré. Si tout cela se réalise, la France et la Suède verront d'étranges bouleversements. Celui qui me l'a annoncé est maintenant à même de tout savoir ; c'est le roi, mon père.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, mon frère, et, si j'en crois ce que l'on me prédit, je n'aurai guère sujet de me louer de vous dans l'avenir.

— Est-il possible !

— Vous détrônerez mon fils.

— Comment ! Non, non, mille fois non, sire ! Oh ! dites tout.

— Je ne le puis, j'ai peut-être trop parlé.

J'ignore si la prophétie s'accomplira ; jusqu'ici, le roi de Suède règne avec quelque embarras peut-être, mais il est aimé de son peuple et l'on ne songe pas à l'assassiner ; le duc de Sudermanie ne montre pas de velléités ambitieuses, et le fils de Gustave III n'est qu'un charmant enfant.

C'était mon tour d'aller voir cet homme extraordinaire ; j'hésitais.

— Que puis-je lui demander ? quel avenir annoncer à une femme de quatre-vingts ans ? quant au passé, ne le sais-je pas mieux que lui ?

— Allez donc, madame, allez donc ! me répliqua Sa Majesté Suédoise, ne fût-ce que pour causer ; il vous étonnera.

Je me fis conduire jusqu'à la table, et quand je fus assise :

— Monsieur, demandai-je, pouvez-vous me parler de mon prochain ?

— Oui, madame, selon votre volonté.

— Causons donc alors.

XLI

— Me connaissez-vous, monsieur ?

— Parfaitement, madame : vous êtes madame la marquise du Deffand, née de Vichy-Chamrond ; à cela je n'ai pas grand mérite, tout le monde vous connaît.

— Vous savez mon âge, vous savez que je n'ai pas longtemps à vivre ; combien d'années, s'il vous plaît ?

— Je ne fixe pas d'époque à la mort.

— Vous avez cependant annoncé celle de quelques personnes.

— Jamais.

— Tout à l'heure, à Sa Majesté Suédoise.

— Je n'ai point annoncé de date.

— Vous l'ignorez peut-être ?

— Non, je la connais.

— Ai-je longtemps à vivre du moins ? J'en serai fâchée.

— Assez longtemps pour voir un changement de règne et bien d'autres événements.

En ceci, il a dit vrai. J'ai bien écrit à M. Walpole mon souper chez Gustave III ; mais je ne lui ai soufflé mot du sorcier : il m'eût grondée, lui qui me gronde comme une petite fille. Il apprendra cet horoscope par ces Mémoires, et ne sera pas étonné à moitié.

— Vous lisez dans la pensée : à quoi pensé-je en ce moment ?

— A votre meilleur ami ; vous désirez connaître son sort.

— Quel est cet ami ?

— M. Horace Walpole.

— C'est vrai ; que lui arrivera-t-il ?

— Rien d'extraordinaire. Il continuera à s'occuper des lettres, il héritera de sa famille, il sera relativement heureux et compté parmi les favorisés du siècle, qu'il ne verra pas finir.

— Reviendra-t-il ici ?

— Sans doute.

— M'aime-t-il réellement ?

Le prophète hésita.

— Il vous aime à l'anglaise, madame, comme un homme qui n'est pas votre compatriote et qui craint les railleries des siens. Les Anglais ne sont très francs en amitié qu'entre eux. Ils méprisent les autres peuples, et, pour ces fiers insulaires, tout ce qui n'est pas Anglais ne mérite qu'un degré d'affection *relative* ; tout est relatif dans ce pays, où tout est calculé.

Cela est scrupuleusement vrai.

— Vous pouvez lire dans mon passé ?

— Autant qu'il vous plaira.

— Racontez-moi donc l'histoire de mon cœur.

Il remuait ses cartes, me les faisait tenir et couper sans cesse ; je ne puis donner que ce détail. Il touchait aussi son arbuste et son bocal, j'en entendais le bruit ; la duchesse et le roi m'ont assuré que, selon les gestes qu'il faisait, l'eau changeait de couleur et les boutons s'ouvraient tour à tour. Je n'en ai rien vu, malheureusement.

Je suis obligée de dire qu'il me défila ma vie en un quart d'heure de façon à me surprendre ; il n'oublia rien de ce qui m'avait touchée, ni le bon ni le mauvais ; il me rappela même des circonstances oubliées, dont le diable fait registre, à ce qu'il paraît. J'en restai confondue.

Cela fini, il me vint à l'idée de parler du temps présent, des philosophes, de la politique, de Rousseau, dont on nous rebattait les oreilles.

— Vous le verrez mourir méprisé et à moitié fou, madame, me dit-il de ce dernier ; mais la postérité le vengera, il jouira d'une grande renommée.

— Et Voltaire ?

— Voltaire reviendra à Paris et y mourra un peu avant son rival. Je le lui ai écrit à lui-même ; il m'a répondu des calembredaines.

— Et la monarchie ?

— Ah ! pour ceci, madame, c'est différent, et vous ne me croirez pas.

Il refusait de répondre, je le poussai. Je lui arrachai, en effet, des choses incroyables ; il me fit jurer comme au roi que je ne les répéterais pas, et réellement je n'oserais le faire : d'abord, à cause de Viard, que cela compromettrait ; et puis j'aurais peur qu'ils ne vinssent me déterrer et jeter mon corps à la voirie. Ce sorcier-là ne devait pas dormir tranquille après de semblables prédictions.

Du reste, pour finir en ce qui le regarde, je l'ai vu assez souvent jusqu'à l'année dernière ; un jour, il a tout à coup disparu, et nul ne sait ce qu'il est devenu depuis lors ; beaucoup l'ont cherché inutilement ; les voisins prétendent que le diable l'a emporté... Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa maison est vide et fermée.

Pour moi, je crois qu'il aura trop parlé et que la Bastille pourrait en dire des nouvelles.

Quelque temps après ce souper magique, je partis pour Chanteloup ; c'était la mode d'aller chez M. et madame de Choiseul, exilés à leur terre ; la route voyait défiler une procession. On sait mon amitié pour eux, les liens de parenté qui nous unissaient, ou du moins l'alliance qui était entre nos familles, car, pour la parenté, elle était fictive. Depuis longtemps, j'avais le désir d'aller passer quelques jours avec ma chère grand'maman et mon cher grand'papa. M. Walpole, je ne sais pas pourquoi, voulait m'en empêcher ; j'avais formé la partie avec l'évêque d'Arras ; mais, moitié par déférence pour mon ami anglais, moitié par suite de réflexions sur mon âge, sur l'ennui et la tristesse qu'il apporte avec lui et sur l'inconvénient de se jeter à la tête des gens comme un pavé, dans une extrême vieillesse, j'avais renoncé à ce voyage.

Un jour, madame de Mirepoix prenait le thé avec moi, lorsque je vois arriver l'évêque d'Arras.

— Ah ! vous voilà à Paris, monseigneur, lui dis-je ; et depuis quand ?

— D'hier au soir, madame la marquise.

— Y resterez-vous longtemps ?

— Selon que vous l'ordonnerez.

— Comment cela ?

— C'est que je viens vous proposer d'exécuter notre ancien projet.

— Je l'ai abandonné.

— Pourquoi donc ?

Je lui dis mes raisons.

— Ah ! mon Dieu, quelle folie ! répliqua-t-il. Vous vous portez fort bien, ainsi votre santé n'est point un obstacle ; vous aurez assez de force pour soutenir le voyage ; vous coucherez trois nuits, quatre nuits, cinq nuits, s'il le faut, en chemin. Si vous vous trouvez incommodée, vous ne continuerez pas votre route, je vous ramènerai chez vous ; nous aurons deux voitures ; la mienne, qui est très grande, sera pour vos deux femmes, votre valet de chambre et le mien, vos paquets ; nous ne resterons que ce que vous jugerez à propos. Ce voyage vous fera du bien de toute façon.

La maréchale fut de cet avis, on me décida. Nous partîmes, l'évêque et moi, dans ma berline, nous nous arrêtâmes deux fois, et nous arrivâmes à Chanteloup le troisième jour.

Je fus reçue à bras ouverts ; on ne peut être plus aimable que ne le furent mes chers parents. Je trouvai là madame de Brionne, mademoiselle de Lorraine, mesdames de Luxembourg, de Lauzun, du Châtelet, de Ligne, MM. de Castellane, de Boufflers, de Bezenval et quelques Suisses ; plus, l'abbé Barthélemy, commensal du château. La duchesse de Grammont, sœur de M. de Choiseul, était absente.

J'ai voulu dire quelques mots de ce voyage et de l'exil sans exemple d'un ministre que tous les courtisans allaient voir, en dépit de sa disgrâce, et puis cette vie de Chanteloup me plaisait infiniment. Chanteloup est un beau château, bâti pour la princesse des Ursins, qui avait rêvé, à son retour d'Espagne, d'en faire une principauté indépendante et qui n'y avait rien épargné, je vous le jure. Il y avait un domestique nombreux, un train de grand seigneur, des jardins superbes, une chère de financier et tout ce qui rend la vie agréable.

On faisait chez soi ce que l'on voulait le matin. A une heure, le déjeuner, où l'on n'était pas forcé de paraître. Madame de Choiseul tenait le salon ensuite, et l'on n'y restait pas si on préférait être [illegible]. A cinq heures, chasse ou promenade ; à huit heures, le souper, et, quant au coucher, c'était à toutes les heures ; on jouait, on causait, on lisait, liberté complète et absolue. On ne se faisait point de compliments, on ne se levait pour personne, on causait avec qui l'on voulait, on était dix-huit ou vingt à table, on se plaçait à sa guise, on ne s'attendait point, et, si l'on arrivait tard, on n'y faisait pas attention.

On recevait les lettres en sortant de table, on les lisait dans un coin, on se communiquait ses nouvelles, puis on jouait avec ceux qui plaisaient, ou l'on ne jouait pas ; cela était libre comme le reste.

On causait ensuite, et l'on causait bien, jusqu'à des heures très prolongées. M. de Choiseul s'occupait de ses terres, vendait et achetait des bois et des troupeaux ; il ne s'occupait pas plus de politique que de la Chine. Il n'avait jamais été aussi heureux, répétait-il du matin au soir.

— Par ma foi ! petite fille, mes ennemis m'ont rendu service.

Ils ne l'avaient pas fait exprès, dans tous les cas, et il n'avait pas besoin de leur en savoir gré. On croyait à une désolation épouvantable de sa part, et il prouva qu'il était le vrai sage.

Je retournai à Paris après cinq semaines de Chanteloup et j'y trouvai une lettre de M. Walpole, qui me traitait de Turc à More, toujours dans l'idée qu'on me croirait amoureuse de lui et que j'étais trop tendre.

Je lui en demande bien pardon, mais c'est là une grande folie !

XLII

Etes-vous sexagénaire,
Cessez de prétendre à plaire,
Crainte de l'effet contraire
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour adoucir la tristesse
Compagne de la vieillesse,
Livrez-vous à la paresse,
Et ne comptez que sur vous.

Je répondis par ce couplet à M. Walpole, et, comme il aime par-dessus tout ce qu'on lui refuse, quand il vit qu'il ne me tourmentait pas autrement, il reprit son petit train de correspondance, sans cesser toutefois de me gronder, afin de n'en pas perdre l'habitude.

Vers cette époque mourut madame de Talmont, sur laquelle je m'arrêterai quelque peu ; et je ne puis m'empêcher de citer à cet égard une note de M. Walpole, toute pleine d'esprit, et de ce que les Anglais appellent *humour*. Il la joignit au portrait de la princesse, fait par moi, et j'ai conservé l'un et l'autre. Voici la note :

« Elle était née en Pologne et alliée de la reine Marie Leczinska, avec qui elle vint en France, où elle épousa un prince de la maison de Bouillon, qui la laissa veuve. Pour plaire à la bonne reine, elle joua dans les derniers temps de sa vie, la dévote, de galante qu'elle était dans sa jeunesse pour se satisfaire elle-même. Son dernier amant avait été le jeune prétendant, de qui elle portait le portrait dans un bracelet dont le côté opposé offrait celui de Jésus-Christ. Quelqu'un ayant demandé quel rapport il y avait entre ces deux portraits, la comtesse de Rochefort, ensuite duchesse de Nivernais, répondit :

« — Celui qui résulte de ce passage de l'Évangile : *Mon royaume n'est pas de ce monde*.

« Lorsque je me trouvai à Paris, en 1765, et que l'on [illegible] la *Lettre à Rousseau* sous le nom du roi de [illegible] lettre qui fit tant de bruit, la princesse de Tal[illegible] madame la duchesse douairière d'Aiguillon, de [illegible] connu, de me conduire chez elle.

« Nous la trouvâmes au Luxembourg dans une vaste salle tendue d'un [illegible] deux bougies. »

« L'obscurité était si grande que [illegible] m'avançai vers [illegible]. J'ai été assis [illegible] reculé [illegible] une petite couchette [illegible] de saints [illegible] Boucher contre le [illegible] un tabouret [illegible] et lorsque je fus enfin parvenu auprès [illegible] ne trouva pas un mot à [illegible]. Après une visite [illegible] minutes, elle me pria de [illegible] une levrette [illegible] pareille à celle qu'elle avait perdue et que je [illegible] jamais vue.

[illegible] promis tout, et pris [illegible] plus songer à elle, [illegible] levrette et à ma promesse.

Trois mois après, au [illegible] où j'allais quitter Paris, un domestique suisse [illegible] vint m'apporter, dans un cabinet de toilette [illegible] mauvaise peinture d'un chien et d'un chat.

— Vous n'êtes [illegible] pas assez fou, lui dis-je, pour croire que je vous [illegible] acheter un pareil tableau ?

— Acheter [illegible], pardi ! pas à acheter, monsieur ; cela vient de [illegible] la princesse de Talmont, et voici un billet avec.

Elle me [illegible] ma promesse [illegible] afin que je ne puisse point [illegible] les marques de sa pauvre défunte [illegible] fusse en état de lui en procurer exactement un [illegible] elle m'envoyait son portrait, ajoutant qu'il fallait [illegible] renvoyer le tableau, dont elle ne voulait se défaire pour rien au monde ! »

[illegible] princesse de Talmont [illegible] sur ses vieux jours, [illegible] eu des aventures adorables dans sa jeunesse. Ses amours avec Charles-Edouard eurent un dénouement que je raconterai, car le fait est peu connu et je l'ai su d'original. [illegible] fut en effet son dernier amour, et elle y donna toute [illegible]. Nous n'aimons guère comme cela en France.

Madame de Talmont, je ne puis le taire, avait eu beaucoup d'amants, elle était peu aimée dans la société, à cause de sa vanité féroce, et j'en ai pour ma part tracé un portrait dans sa jeunesse, où je la maltraitais d'importance. Je n'en veux retenir que cette phrase, la plus vraie et la plus certaine :

« Elle plaît [illegible] on l'aime, on la hait, on la cherche, on l'évite. »

Nous en étions toutes plus ou moins jalouses, à cause de ses prodigieux succès près des hommes qui l'adoraient.

On ne pouvait cependant lui refuser une générosité et une noblesse de sentiments qu'elle prouva toute sa vie. Elle commençait à chercher un peu la retraite, elle avait plus de trente ans, les uns disent même trente-six, lorsqu'elle connut à Paris le prince Charles-Edouard Stuart, qui préparait son expédition d'Angleterre. Elle le trouva beau, elle l'aima, elle en fut aimée, mais elle avait de nombreuses rivales célèbres ou inconnues ; le prince, comme tous les héros, aimait passionnément les femmes ; il semble que la gloire cherche de préférence ceux qui rendent à notre sexe des hommages sincères. C'est aussi une femme.

La princesse reçut la confidence de ces projets, servis sous main par la France, toujours ennemie de la maison de Hanovre. La reine fit doucement quelques observations à sa cousine lorsqu'elle sut la nouvelle intrigue où celle-ci s'engageait.

— Il y a une fin à tout, lui dit-elle, prenez garde ! On excuse beaucoup de choses chez une jeune femme, dont on se moque lorsque la jeunesse a fui. Ce prince serait votre fils, il ne peut vous aimer ; renoncez-y.

Elle n'y renonça point ; au contraire, elle s'y acharna et déclara à son amant que, s'il lui fallait de l'argent, elle vendrait jusqu'à sa chemise pour lui en donner le prix.

Charles-Edouard n'accepta pas précisément, mais il refusa avec tant de reconnaissance, qu'elle lui envoya des sommes immenses en proportion de sa fortune. Heureusement, elle [illegible] pouvait tout aliéner.

Lorsqu'il partit pour l'Angleterre, elle en fit une maladie [illegible] prolongea ensuite indéfiniment, et quand elle fut [illegible] elle s'échappa en secret de chez elle [illegible] enfermée par ordonnance de médecins. Elle se déguisa, [illegible] un domestique et une femme de chambre polonais, [illegible] et s'en alla s'établir à Calais [illegible] elle avait plus vite des nouvelles de son idole [illegible] bien prise de le rejoindre s'il triomphait, [illegible] il ne réussissait pas.

La vie [illegible] prince est un roman et tout ce qui [illegible] on sait les [illegible] du parti des [illegible] se [illegible]. Tout à coup le bruit de la [illegible] de Culloden [illegible] l'armée écossaise est taillée [illegible] prétendant est devenu [illegible].

Madame de Talmont [illegible] nouvelle n'hésita pas. Au [illegible] une femme [illegible] agit [illegible] qu'elle appelait les fonds de l'adversité ; elle chercha des bateliers, leur donna ce qu'ils demandèrent et fréta une embarcation sur laquelle elle monta en personne, escortée seulement de son Polonais, et s'en alla tourner autour des côtes d'Angleterre pour tâcher de recueillir le prince fugitif. Elle l'avait depuis longtemps prévenu qu'en cas de revers, il la trouverait à son poste et qu'il pouvait compter sur elle.

La mer était affreuse ; elle faillit périr vingt fois, rien ne la rebuta ; elle avait un courage de lion.

— Il faut retourner, disaient les matelots ; il ne viendra personne par un temps semblable ; aucune barque ne tiendrait la mer, et nous allons périr.

Elle les menaça bel et bien de leur brûler la cervelle avec des pistolets qu'elle ne quittait point et les força de rester jusqu'à ce qu'elle eût perdu l'espérance. Ou le prince était pris, ou il avait profité d'une autre occasion ; le plus sage était de retourner aux nouvelles à Calais. On ne parlait que du prétendant et de la dame étrangère qui courait après lui. Tous les renseignements s'accordaient : embarqué sur un bâtiment espagnol, Charles-Edouard allait arriver en France, où peut-être on le recevrait fort mal. Il s'agissait de le cacher d'abord ; de ménager ensuite son retour avec le roi, qui ne voulait pas se mêler hautement des affaires de ses voisins, malgré la guerre qu'il soutenait glorieusement depuis plusieurs années.

Le duc de Richelieu était à Calais, commandant un corps d'armée envoyé pour soutenir le prétendant, empêcher de dégarnir les côtes d'Angleterre, et lui laisser, par conséquent, plus de facilité d'agir, en le délivrant de ses ennemis. Le but n'était pas avoué, bien qu'on le devinât.

M. de Richelieu dénicha la princesse, qui se cachait, et employa tous les moyens de la renvoyer à Paris, elle refusa net.

— Je veux le recevoir à son arrivée, puisque je n'ai pu faire mieux. Je ne l'abandonnerai point dans le malheur.

— Princesse, il y a une femme avec lui.

— Cela est faux ; d'ailleurs, il la quittera ; tant pis pour elle !

— Il ne la quittera point ; elle est belle et jeune, elle l'a suivi partout.

— Et moi, que suis-je donc ? qu'ai-je donc fait ? est-il un ingrat ?

— Les hommes, et les princes surtout, sont un peu sujets à ce défaut, ne vous le dissimulez pas, madame.

— Monsieur, vous jugez tout le monde d'après vous.

— Que non pas ! je ne fais pas cet honneur à tout le monde.

Il y perdit son temps ; elle s'en alla se mettre dans une cabane de pêcheur, au bord de l'Océan, et ne dormit ni nuit ni jour, surveillant la mer et ne laissant pas passer une coquille de noix sans la visiter.

Une nuit, par un orage affreux, elle se promenait sur le rivage avec une lanterne que portait le Polonais. Ce pauvre homme n'était point amoureux et subissait tout cela, sans se plaindre ; il risquait sa peau à chaque instant pour le bon plaisir de sa maîtresse.

De temps en temps, il élevait son falot au bout d'un bâton, et criait comme une hurluberlu ; jamais on ne vit Polonais à pareille fête. Entre deux rafales, il leur sembla entendre des cris.

— Le voilà ! dit-elle ; il faut le sauver, c'est lui, ce doit être lui.

Comme il était vraisemblable que le prince arrivât sur une barque et comme le vaisseau espagnol ne le conduirait pas tout droit au port ! Elle avait dans sa tête qu'il viendrait ainsi, en aventurier, rien ne put la dissuader du contraire, et la voilà remuant tous les gens de la côte, leur offrant des sommes immenses pour mettre un canot à la mer.

Elle en trouva trois assez hardis pour se risquer ; l'un d'eux était un pilote. Elle voulut le suivre.

— Je vous apprendrai que vous êtes des lâches ! dit-elle aux autres ; je vous montrerai ce que peut le courage d'une femme.

Elle entra bravement la première sans vouloir rien écouter. Son cœur l'inspirait. Ils rencontrèrent, après mille périls, une chaloupe montée par deux hommes seulement, le prétendant et un matelot, Charles-Edouard s'étant obstiné à descendre en secret pour voir M. de Richelieu, et savoir par lui les intentions positives du roi avant de mettre devant tous le pied sur la terre de France. Il allait périr si elle n'eût amené ce secours ; sa chaloupe faisait eau, et son guide n'avait pas l'expérience nécessaire à une campagne de cette espèce, dans la tourmente et le danger.

On juge de l'étonnement du prince en reconnaissant madame de Talmont sous les habits d'une pêcheuse, — M. de Richelieu disait d'une pécheresse. — Il n'en pouvait croire ses yeux et se trouvait fort penaud, la belle miss étant restée sur le bâtiment espagnol ; il avait l'embarras des richesses. La princesse ne se gêna pas pour l'embrasser devant tout le monde ; elle l'avait bien gagné !

On abandonna la chaloupe et la barque les conduisit

à terre, secouée par les vagues comme une prune au bout d'une branche entre les mains d'un polisson. Le navire du prince était resté à deux lieues en mer et, pour son équipée, il avait compté sans la tempête ; d'ailleurs, il n'était pas de ceux qui se laissent arrêter par un obstacle, qu'il vînt des hommes ou de Dieu.

XLIII

En arrivant, le prince demanda à être conduit chez M. de Richelieu. Madame de Talmont ne l'entendait pas ainsi ; elle voulut avoir son tour la première et à demain les affaires sérieuses ! Elle avait tout prévu : une chambre presque élégante était préparée, un souper servi ; elle retint d'abord son amant par le souper, ensuite par ses séductions, tant il y a qu'il ne vit le duc que le lendemain matin.

Celui-ci comprenait ces distractions-là. Il arriva dès qu'on l'eût prévenu, et, après ses bordées de plaisanteries ordinaires, il assura Charles-Edouard qu'on le recevrait à merveille en France et qu'il pouvait aller à Paris pourvu qu'il eût l'air de se cacher. Le prince n'en demandait pas davantage pour le moment, et faisait son deuil de son royaume : il avait un fort bon esprit et voyait clairement que tout était perdu. La princesse prit la balle au bond ; elle répondit fort gaillardement :

— Eh bien, nous allons partir ; je n'ai plus besoin de me cacher.

— Cela ne se peut pas tout à fait ainsi, madame, reprit Charles-Edouard. Je retournerai au navire espagnol, j'arriverai sans me cacher non plus, et je m'en irai à Paris ensuite, seul, si vous le voulez bien. Il ne serait pas convenable, réfléchissez-y, que l'on nous vît arriver ensemble.

— Qu'importe !

— Il importe beaucoup, madame ; j'ai des ménagements à garder ; je ne suis pas le premier venu, et vous n'êtes pas non plus sans notoriété.

— Comment, après ce que j'ai souffert ! après ce que j'ai fait !

— Allons, madame, entendez la raison, dit M. de Richelieu, il faut songer à la reine, à ce que l'on dira.

— On dira ce que l'on voudra, monsieur ; je ne m'en soucie guère.

Quoi qu'elle en eût, elle dut céder et s'en aller chez elle ; le prince le lui fit promettre, et s'y prit adroitement ; elle ne vit pas l'Anglaise, si elle la soupçonna. Cette belle passion dura quelque temps encore, tant que Charles-Edouard fut à Paris. Il ne l'oublia jamais, il resta en correspondance avec elle jusqu'à sa mort ; quant à elle, elle l'aima d'amour à perpétuité ; elle en était folle, sans l'avoir aperçu depuis vingt ans, et faisait mille extravagances. Que de fois je l'ai vue pleurer en parlant de lui.

Au moment de mourir, elle ne voulut pas faire comme tout le monde. Elle appela son confesseur, ses infirmiers, son intendant, puis elle dit à ses médecins :

— Messieurs, vous m'avez tuée, mais c'est en suivant vos principes et vos règles. Quant à vous, monsieur mon directeur, vous avez fait votre devoir en me causant une crainte salutaire, et, vous, mon intendant, vous vous trouvez ici à la sollicitation de mes gens qui demandent que je fasse écrire mes dernières volontés. Vous vous acquittez tous fort bien de votre rôle, mais convenez que je ne remplis pas mal le mien.

Ensuite elle se confessa, communia, ajouta un codicille à son testament et assura qu'elle était prête quand le bon Dieu l'appellerait. Elle s'était fait faire une robe bleu et argent et une très belle cornette de point avec lesquelles elle voulait être enterrée. L'archevêque n'y consentit pas ; on vendit l'habit et la cornette et on en donna le prix aux pauvres ; on parla de cette toilette dans le peuple pendant six mois.

Je vous nommais tout à l'heure M. de Richelieu ; cet homme a fait du bruit toute sa vie, il en fait encore à l'âge qu'il a, et sa dernière aventure n'est pas la moins piquante, sans compter son mariage [illegible] l'œuvre. Cette aventure a fait bavarder tout le genre humain ; peu la connaissent au juste, mais je la sais d'un juge qui a vu les pièces, et la voici.

M. de Richelieu était allé à son gouvernement de Guienne ; il était toujours galant, malgré ses [illegible] soixante-seize années et les jeunes [illegible] malgré sa gloire et ses [illegible]. Il n'aimait pas la province ni les provinciales, bien qu'il se fît [illegible] dans son intérieur et par ses [illegible] Louis XV [illegible] riait.

— Sire, je représente Votre Majesté, [illegible] le duc [illegible] que le roi lui en faisait quelque remarque badine.

Il découvrit dans un couvent du Rouergue, une madame de Saint-Vincent, femme d'un président à mortier du parlement d'Aix, qui s'était séparée de son mari pour se mieux divertir et qui se faisait passer pour une victime. Elle avait plus de quarante ans ; mais c'était encore une poulette, en comparaison du vieux maréchal. Il la trouva belle : elle l'avait été et en conservait des restes. Il le lui dit, elle le crut, et ils se prouvèrent mutuellement qu'ils avaient raison de se croire l'un l'autre.

Comme on le pense, la présidente n'aimait pas ce vieux singe ; elle fut charmée de se servir de lui pour quitter son couvent sans la permission de sa famille et pour venir à Paris sous son égide. Il en était enchanté et la montrait partout, on en riait. C'était cependant une fille de qualité ; elle était de Vence de Villeneuve, en son nom ; mais elle n'avait ni sou ni maille, ayant tout mangé avec ses amoureux, et M. de Saint-Vincent ne se souciant pas de payer davantage.

M. de Richelieu est avare, il ne donne rien à personne ; mais il dépense énormément pour lui. La présidente essaya de lui faire entendre qu'elle avait des besoins, il fit la sourde oreille ; elle insista, il s'en tira par une plaisanterie.

— Allons donc, madame ! à nos âges ! C'est bon pour des jeunes gens de payer l'amour de bonne foi ; pour nous, nous serions volés tous les deux.

Elle ne se tint pas pour battue, ou, du moins, elle prépara une manœuvre différente et s'arrangea de façon à le forcer dans ses retranchements. Ici l'obscurité commence ; on ne sait au juste de quel côté est le tort ; mon juge supposait qu'il pouvait bien être des deux côtés ; je suis de son avis.

Un beau matin, la présidente arrive chez son amant, éplorée, au désespoir, et lui dit qu'elle est perdue s'il ne vient à son secours ; on va lui enlever tout ce qu'elle possède, la mettre en prison.

Le maréchal sourit de son sourire ironique, qu'il avait déjà à l'âge de seize ans, et lui dit qu'il n'a rien, qu'il est gêné lui-même, toutes les phrases d'usage.

— Vous avez du crédit, usez-en.

— Comment cela ?

— Votre signature suffit.

— Ma signature ? Elle court, attrapez-la. Mon intendant a bien quelques billets de moi, prenez-les.

Elle s'en alla vite les chercher ; l'intendant les lui donna, en souriant comme son maître ; elle les prit : il y en avait pour deux cent mille livres. Elle appela à son aide un certain procureur dépossédé ; ils décidèrent que cela ne suffisait pas, se mirent à étudier la signature et fabriquèrent d'autres billets pour la même somme, un peu plus même, dit le procès, et le tout fut mis en circulation. La Saint-Vincent toucha l'argent, et tout alla bien jusqu'à l'échéance. Lorsqu'elle présenta le premier billet, le maréchal et son intendant rirent beaucoup : ils le savaient faux et ne se remuèrent point pour le retenir. Le vieux maréchal se réjouissait de la figure de son infante lorsqu'elle découvrirait de quelle monnaie on avait payé ses faveurs. Sur ces entrefaites, son notaire lui fit demander un moment d'audience ; il le reçut.

— Monsieur le maréchal, vous avez donc eu besoin d'argent ? Comment ne m'en avez-vous pas demandé, au lieu de laisser votre signature courir sur la place ?

— Je n'ai point de signature hors de mes affaires, monsieur.

— Comment ai-je vu alors hier au soir pour cinq cent mille livres de billets signés de vous entre les mains d'un juif ?

— Cinq cent mille livres ? Cela ne se peut pas.

— Je vous demande pardon, monseigneur, et souscrits au nom de madame de Saint-Vincent.

— Je ne lui en ai pas souscrit un seul.

— Ils sont faux alors, car je les ai vus, j'ai l'honneur de vous le répéter.

— Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? je ne les paierai point.

— Je vous demande pardon, monseigneur, vous les payerez, à moins que vous ne prouviez la fausseté de la signature [illegible] moyens. Pour cela il faudra [illegible] les considérations [illegible] contre madame de Saint-Vincent.

— C'est fort grave.

— [illegible] M. [illegible] de Richelieu, je trouverais la leçon chère, mais je la [illegible]

— Alors [illegible] mille livres [illegible] de la Saint-Vincent [illegible]

— Comme il vous plaira, monseigneur [illegible] vous donner mon avis.

Le maréchal [illegible]

le faux [illegible] Il n'hésita point et madame de Saint-Vincent [illegible] arrêtée ainsi que le procureur et deux ou trois autres. On les conduisit à la Bastille, et le crédit de M. de Richelieu obtint qu'on agirait envers eux avec la dernière rigueur.

Il [illegible] point aimé, il avait beaucoup d'envieux, beaucoup de femmes abandonnées et trahies, beaucoup de [illegible] maltraités par ses violences [illegible] cela fit émeute, il s'éleva contre lui clameur de [illegible] s'en inquiétait pas plus que de la pluie qui [illegible] l'impériale en velours [illegible] de son carrosse.

La Saint-Vincent ameuta [illegible] en sa faveur, tant elle [illegible]. Il est certain qu'[illegible] d'arbitraire envers elle, bien qu'elle fût une voleuse [illegible] faussaire. On la fit tourmenter à la rendre folle [illegible] égard pour son sexe et sa condition, pendant que [illegible] plus coupable qu'elle encore, qui n'avait aucune excuse, se promenait et jouissait de ses honneurs.

Je ne puis [illegible] qu'il fût estimé ; il est difficile, au contraire, [illegible] d'un mépris plus profond que celui qu'on lui [illegible] dans tous les rangs. Au parlement, lorsque l'affaire [illegible] les avocats le couvrirent de tant de boue, que [illegible] de Conti les interrompit et ajouta que, bien qu'il [illegible] pas son ami, il n'écouterait pas un mot de plus, et que l'on était assemblé, non pas pour entendre injurier M. de Richelieu, mais pour savoir si les billets étaient vrais ou faux.

Le jugement, après lequel on cria beaucoup, me semble fort juste, au contraire. Il déclara les billets faux, et ils l'étaient en effet ; mais M. de Richelieu le savait, du moins pour une partie ; il avait fait ou fait faire ce faux lui-même ; dans quel but ? C'est ce que l'on ne sait ni ne saura jamais. Si on eût condamné madame de Saint-Vincent, on eût dû le condamner avec elle, et on ne le pouvait pas, on se contenta de le flétrir.

La présidente et ses complices n'eurent aucune peine, on les relâcha, tout en acclamant leur crime ; et le piquant de l'affaire, c'est que M. de Richelieu eut à payer les dépens d'abord, les dommages et intérêts ensuite. L'arrêt était clair ; pour qui savait l'affaire, il ne pouvait être autrement. La Saint-Vincent fut abîmée et obligée de se cacher ; elle s'en alla dans un coin obscur et l'on n'entendit plus parler d'elle. Ce furent les créanciers qui perdirent ; Richelieu ne paya point, la Saint-Vincent encore bien moins, on le comprend.

Le maréchal n'en perdit pas un pouce de sa taille et de son impertinence. Il alla partout la tête haute, plaisantant de cette honteuse histoire avec un cynisme effronté. Un des arguments de son avocat pour sa défense fut celui-ci :

« Tout le monde sait que M. le duc de Richelieu n'est pas de ceux qui prodiguent leur argent aux femmes ; il n'eût jamais donné cinq cent mille francs même pour la plus belle. Son caractère à cet égard est bien connu. »

Il paraphrasait ce texte, et se drapait dans son avarice ; je ne saurais rendre le dégoût qu'il inspirait, on ne prenait pas la peine de le cacher.

Il lui vint alors une autre idée, et cette idée ne pouvait venir qu'à lui. Nous étions un soir à souper chez M. Necker. — En voilà encore un dont je ne veux pas parler : le terrain brûle, je ne pourrais dire ce que je pense, et je ne veux pas dire ce que je ne pense pas. — Le maréchal y était, ainsi qu'une madame de Roothe, veuve d'un M. de Roothe, Irlandais naturalisé, et directeur de la Compagnie des Indes françaises.

Madame de Roothe avait près de quarante ans ; elle n'était pas belle, pas trop spirituelle non plus, enfin une personne tout à fait éteinte, bien faite pour être la compagne d'un vieillard tel que celui-là. Il le sentit sur-le-champ, et, se retournant vers madame Necker, il lui dit en riant :

— Vous connaissez bien madame de Roothe ?

— Sans doute, monsieur le maréchal.

— Savez-vous que c'est une charmante femme ?

— Aussi bonne que vertueuse, je n'en ai jamais douté.

— Si je l'épousais ?

— Vous feriez une bonne œuvre, pour vous et pour elle.

— Elle n'est pas riche ?

— Non.

— Voudrait-elle accepter un vieillard de quatre-vingt-[illegible] ans ?

— [illegible] suis sûre, lorsque le vieillard s'appelle M. de Richelieu.

— [illegible] beaucoup pour avoir se tromper sur l'étiquette du sac [illegible] grand tort au moins.

Il a [illegible] de prétentions qu'il justifie à ce que l'on assure.

La demande [illegible] et madame de Roothe, qui n'avait [illegible], ne refusa pas ce brillant parti. Elle était mademoiselle de la V[illegible] famille de Lorraine ; elle avait été [illegible] chapitres de ce pays, et épousa M. de Roothe [illegible]. Le mariage fut célébré, il fit beaucoup de bruit [illegible] pas été consommé. Le lendemain, M. de Richelieu [illegible] voir le duc de Fronsac, son fils, retenu dans son lit par la goutte : il ne pesait pas une once.

— Vraiment, monsieur, lui dit-il, vous êtes donc malade ? Je croyais que c'était un prétexte pour ne pas voir madame de Richelieu.

— J'ai la goutte au pied, monsieur le maréchal ; je ne me lève point.

— Vous êtes de peu de ressources, monsieur ! cela m'arrive quelquefois, d'avoir la goutte dans un pied ; alors je me tiens sur l'autre, voyez plutôt.

Et il resta plus d'une minute sur une seule jambe. Le duc de Fronsac fit une grimace abominable.

— Cela vous ennuie, mon mariage, n'est-ce pas ? Soyez tranquille, si j'ai un fils, je le ferai cardinal. Les cardinaux n'ont pas porté malheur à notre famille. Qu'en pensez-vous ?

Et, tournant sur ses talons comme au temps de sa jeunesse, il le laissa là.

Le maréchal m'a amené sa femme l'autre jour. Nous sommes du même âge, mais il vivra plus vieux que moi. Il n'a aucune infirmité, il est seulement un peu sourd, fort peu. Nous parlions des trois règnes que nous avons vus l'un et l'autre.

— Ah ! madame, cela est pourtant vrai que nous en avons vu trois, sans compter qu'ils ne se ressemblent guère. Sous le premier, on se taisait ; sous le second, on parlait tout bas ; sous celui-ci, on parle tout haut.

C'était faire, en quelques mots, l'exposé véritable des situations.

Je n'écris plus maintenant que par intervalles et suivant ce qui arrive. Voici un événement qui a fort occupé les nouvelles à la main et que je trouve effrayant pour l'avenir. Le jour de Noël deux jeunes soldats s'en allèrent dans un cabaret, y prirent une chambre, et s'enfermèrent. Là, ils écrivirent quatorze lettres, on ne sait à qui. Un d'eux les porta à la poste et revint ; pendant ce temps, l'autre écrivait un testament et une dernière épître, qui devait rester après eux et qui s'adressait à tout le monde.

Il déclarait que lui et son camarade, convaincus qu'il n'y avait pas de Dieu, qu'il n'y avait pas d'autre vie, fatigués de celle-ci se décidaient à en sortir librement.

Cette vie était leur bien et ils en pouvaient user à leur fantaisie, n'ayant de compte à rendre à personne, au delà du tombeau. Ils souhaitaient le bonjour à leurs camarades, et, à tous ceux qui s'ennuyaient sur terre, ils souhaitaient le courage d'en sortir et de les imiter.

Cette mort fait plus d'impression que tous les écrits de Voltaire, d'Helvétius et de MM. les athées. Ce sont les premiers martyrs de leurs systèmes, et il n'est pas impossible qu'elle ne fasse des prosélytes. Oh ! combien le temps qui suivra celui-ci est gros d'événements et de malheurs (1) !

Il n'y a rien, ce me semble, à répondre à cela ; les faits sont éloquents et parlent d'eux-mêmes.

XLIV

J'ai eu hier une entrevue avec un homme dont on parle beaucoup en ce moment, et qui vaut beaucoup mieux que sa réputation, ainsi qu'il le dit dans une pièce qu'il m'a lue, laquelle pièce est, à mon sens, un coup de canon chargé contre nous et auquel nous mettons le feu nous-mêmes ; car on se l'arrache, et elle a déjà eu presque autant d'aventures que son auteur, ce qui n'est pas peu dire. On comprend que je veux parler de Caron de Beaumarchais. On en dira ce qu'on voudra ; quant à moi, j'en raffole. Il jette les impertinences à pleines mains autour de nous ; je ne saurais le blâmer de son courage, car je trouve ces impertinences bien méritées ; seulement, il a trop d'esprit, tout le monde lui en veut. On le persécute ou bien on le divinise, il n'y a pas de milieu. Voltaire m'a dit de lui :

— Il a autant d'esprit que moi ; mais il a plus de hardiesse de là son impertinence. Si je disais tout ce que je pense, nous serions à deux de jeu.

Je crois qu'il a raison. Pourtant Beaumarchais a plus de feu que Voltaire n'en a jamais eu, même dans sa jeu-

(1) Les partisans des nouvelles doctrines et des bienfaits qu'elles nous ont octroyés, veulent-ils prendre la peine de comparer ce passage des Mémoires de madame du Deffand, avec les nouvelles diverses des journaux de chaque jour. A cette époque *malheureuse*, le suicide était une chose tellement rare, que la société tout entière était remuée par celui de deux pauvres soldats. Aujourd'hui que nous sommes délivrés du joug épouvantable qui pesait sur nous, aujourd'hui que nous sommes en progrès et que nous jouissons des immenses bénéfices de ce progrès tant vanté, il n'est pas de jour où les gazettes n'enregistrent quatre ou cinq suicides auxquels personne ne pense.

nesse. Il est sérieusement amoureux, passionné ; il est plus homme, peut-être parce qu'il a une vigoureuse santé et que le patriarche n'a jamais vécu qu'à demi.

J'en reviens à Beaumarchais.

J'avais grande envie de le connaître ; je ne savais comment m'y prendre, tant il se faisait de cris autour de moi à son égard. On l'accusait de tout ce qu'un homme peut faire. C'était un empoisonneur, un voleur, un duelliste, un effronté, un menteur, un calomniateur, le vocabulaire tout entier des adjectifs de ce genre ! c'était à qui s'en donnerait le mieux. Je fus donc obligée de faire un souterrain pour arriver jusqu'à lui, sans que ma cohorte tout entière s'indignât.

J'ai mis Viard en campagne ; il a trouvé quelqu'un chez Mesdames, où Beaumarchais est bien reçu, et il est arrivé jusqu'à lui, et, en causant de je ne sais quoi, il est venu à bout de lui faire demander à me voir. Viard a fait le difficile, en vrai secrétaire de vieille femme qu'il est. Enfin, il s'est laissé vaincre et il a pris jour et heure, au moment où je n'ai personne.

Il est venu. Sa voix m'a tout d'abord séduite ; j'ai voulu toucher son visage, et j'ai trouvé qu'il a de beaux traits réguliers, et, si son œil a le feu de sa parole, il doit être d'une grande expression.

Je l'ai attaqué tout droit sur son *Barbier de Séville*, que j'ai vu ; sur son *Mariage de Figaro*, que je brûlais de connaître ; sur ses procès et les arrêts qu'il a subis ; enfin sur le mal qu'on dit de lui et les ennemis qu'il a. Il a été aussi spirituel, aussi franc, aussi hardi, que ses Mémoires contre Goesmann. Je ne puis rien dire de plus.

— Monsieur, je voudrais bien connaître votre *Mariage de Figaro*. On assure qu'on ne le laissera pas représenter ; d'autres prétendent au contraire que vous êtes sur le point de lever les obstacles ; tous s'accordent à dire que vous le lisez mieux que les comédiens ne sauraient le jouer.

— Cependant, madame, nous avons de parfaits comédiens.

— Je le sais ; mais cela n'importe pas, puisque vous valez mieux. Vous comprenez que tout ceci est pour arriver à une lecture ; la voudrez-vous bien accorder à une pauvre vieille femme comme moi ?

— Madame, je sais combien vous avez d'esprit, je sais qu'on peut tout vous dire, et votre demande m'honore infiniment. Je lirai *le Mariage de Figaro*, et je le lirai comme vous désirez qu'on vous le lise.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez me comprendre : je sais quel cercle est le vôtre, je connais les préventions qu'on y affiche contre moi ; je suis sûr que vous me recevez à l'insu de ces belles dames qui ont gâté Rousseau, un sot philosophe, entre nous, mais un sot sublime, la plume à la main, un sot cuistre dans ses actions. Elles lui ont tout pardonné, j'en ignore la raison, car il n'était pas amusant ; à moi, elles ne me passeraient rien, je suis un épouvantail. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Elles ont dans leurs maris, dans leurs amants, des hommes autrement corrompus que moi, et elles les adorent. Est-ce parce que je suis le fils d'un horloger ? Rousseau était-il mieux ? Est-ce parce que j'ai écrit les Mémoires contre Goesman ? Rousseau n'a-t-il pas fait ses *Confessions ?* Sa Julie vaut-elle ma Rosine et ma Suzanne ? C'est une pleureuse assommante, et mes filles sont gaies au moins, si elles ont des amoureux.

En tout cela il avait raison.

— Eh bien, monsieur ? repris-je voyant qu'il s'arrêtait.

— Eh bien, madame, ces gens-là ne viendraient pas me voir chez vous et ne vous pardonneraient pas de me recevoir ; vous seriez embarrassée pour me le dire, dans la crainte de me blesser, et j'aime mieux vous le dire moi-même, pour vous prouver que cela ne me blesse pas du tout. Nous lirons *le Mariage de Figaro*, tête-à-tête, quand il vous plaira.

Je fus charmée de cette façon, et je lui avouai qu'il me tirait en effet d'un grand embarras. Nous en rîmes ensemble, et, si mes amis m'avaient entendue, ils auraient chanté leur antienne sur ma sympathie pour les barbouilleurs de papier.

Je suis forcée de l'avouer, ces gens-là me plaisent au superlatif.

Beaumarchais me raconta sa vie ; elle est bien curieuse, elle est bien particulière. Son talent pour la musique et son esprit, joints à ses avantages physiques, le sortirent de la boutique de son père, où il avait cependant montré une grande aptitude, car il avait inventé une façon d'[illegible] qui est restée. Il fut présenté à Mesdames [illegible] ; elles en furent charmées et voulurent prendre de ses leçons. Il leur apprit la harpe, il leur montra à [illegible] ; elles en profitèrent assez mal ; madame Victoire [illegible] qui a la voix la plus fausse du royaume.

Mesdames parlèrent de lui à la reine, et la reine le fit



On la fit tourmenter à la rendre folle, sans égard pour son sexe.

[illegible] Elle le goûta, elle le reçut familièrement. [illegible] s'en mêla ; on remua le ciel et la terre, [illegible] renvoyer. Il en eut beaucoup de chagrin et ne [illegible] de sa reine qu'avec le plus grand respect.

[illegible] jalousie de courtisan [illegible] l'a éloigné ; il ne [illegible] rien cependant sur la personne et se contenta de [illegible] lorsque je prononçai [illegible] noms.

[illegible] entendu ce *Mariage de Figaro* et j'aurais beaucoup [illegible] en dire ; c'est un [illegible] d'esprit ; c'est étincelant, éblouissant ; c'est un [illegible] qui ne ressemble à rien qu'à lui-même et [illegible] l'on ne peut définir, il faut le connaître. Comme [illegible] cela est détestable ; si j'étais le roi, cette pièce ne [illegible] jouée. Vous verrez que les gentilshommes [illegible] à ce qu'on la permette ; ils riront d'eux-mêmes. [illegible] les connais bien.

— Monsieur de [illegible]marchais, vous êtes un homme d'esprit rare [illegible] sûre d'une chose, c'est que, si vous étiez M. le [illegible] d'Aumont ou M. le duc de Choiseul, vous n'eussiez [illegible] cette pièce-là.

— [illegible] prie de croire, madame, que, si j'avais l'honneur [illegible] M. le duc d'Aumont, ou M. le duc de Richelieu, [illegible] ne serait jamais représentée.

— [illegible] doute bien, répliquai-je ; sans cela, M. de Beaumarchais n'eût pas si parfaitement connu ce bon siècle, ses [illegible] et ses ridicules.

— Madame, nous allons à une révolution, et, si la noblesse le voulait, il serait encore temps de l'empêcher.

— Soyez tranquille, monsieur, elle ne l'empêchera pas. Elle donnera ce qu'on ne lui demandera point et refusera ce qu'elle devrait accorder. Les jeunes gentilshommes se sont engoués de la philosophie et des idées anglaises ; ils en ont pris surtout le mauvais, remarquez le.

— Ah ! madame, ils n'auraient garde de faire autrement. Permettez-moi une observation. Vous m'étonnez fort, je vous croyais philosophe.

— Monsieur, j'ai vu les philosophes de trop près pour me livrer à ces gens-là. Tout esprit qui les connaîtra comme moi devra les fuir. Quelle race ! la France sera leur dupe.

— Vous êtes cependant l'amie de M. de Voltaire ?

— Voltaire n'est pas un philosophe à la façon de ces messieurs ; je vous jure qu'il se moque d'eux et on ne le croit pas.

Beaumarchais resta avec moi jusqu'au moment où nos convives du souper arrivèrent. Nous entendîmes un carrosse dans la cour.

— Madame, me dit-il en riant, y a-t-il une petite porte ou un escalier dérobé dans cet appartement ?

— Comment, monsieur ! sortir de chez moi en bonne fortune ! Si M. Walpole vous entendait, il se moquerait et il dirait que je suis romanesque. Viard vous conduira, à une condition ; c'est que vous reviendrez bientôt.

Il me l'a promis et je crois qu'il le tiendra, nous nous sommes fort goûtés mutuellement. Quoi qu'on en dise, cet homme est bon pour ceux qu'il aime. Il a du fiel contre ses ennemis, ce n'est point un crime. Sa vie est un combat, et il se sert de ses armes ; a-t-il tort ? Je ne le crois pas.

Je lui ai donné une lettre pour Voltaire, qui est un jaloux, et qui ne le traite pas comme il le devrait.

Les grands hommes ont leurs petitesses.

XLV

Je parlais de Voltaire ; il est à Paris. On nous l'avait annoncé depuis longtemps ; cette fois-ci, ce n'est pas une chimère ; il est chez le marquis de Villette, quai des Théatins. C'est la nouvelle de la cour et de la ville. L'empereur de Chine arrivant ici ne produirait pas cet effet-là ; on va baver sur ce quai pour voir sa fenêtre ; les Parisiens sont imbéciles.

Il est arrivé le 10 février à quatre heures et demie ; je ne [illegible] permettrai plus de conjectures, car j'avais bien cru [illegible] ne reviendrait jamais. Il a avec lui madame Denis, M. et madame de Villette. Je lui ai envoyé avec Viard un [illegible] auquel il a répondu :

« [illegible] mort, et je ne veux ressusciter que pour me [illegible] de madame la marquise du Deffand. »

Il [illegible] de trois cents personnes dans la même journée [illegible] de me mêler à cette foule, je n'aurais pu le [illegible] et je n'avais nulle envie de rester dans [illegible] Je ne m'amuserai pas à raconter les faits et [illegible] pendant son séjour ici. Il y aura assez [illegible] gages pour les transmettre à la postérité [illegible] ce qui me concerne.

Lekain [illegible] la veille de son arrivée ; il [illegible] voir jouer sa pièce. Or [illegible] les pièces de Voltaire sans Lekain perdent la moitié de leur valeur.

Je suis donc allée chez Voltaire, après avoir laissé passer la presse. Il est très changé, très vieilli, à ce que l'on m'a dit, du moins ; il n'y a plus que le sourire de vivant chez lui, et cet œil qui ne s'éteindra jamais, même dans la tombe. Il m'a reçue avec une extrême amitié ; nous sommes de si vieilles connaissances !

— Ah ! madame, m'a-t-il dit, vous êtes bien heureuse de ne plus rien voir ; vous verriez de vilaines choses !

— Monsieur, je verrais votre triomphe, et j'en prendrais ma part pour l'amitié que je vous porte.

— Mon triomphe sera bientôt la tombe, car je n'en puis plus. Ils m'accablent, ils me croient immortel ; il y a quatre-vingt-quatre ans que je meurs, et ils me traitent comme si je devais toujours vivre.

— Vous nous demeurerez, au moins ?

— Non, non, je suis trop vieux pour voir dévorer en huit jours le peu de temps qu'il me reste. Je m'en irai au carême. Vous viendrez voir la répétition d'*Irène*, qui se fait ici ? Les comédiens me font la galanterie de venir chez moi à midi et demi.

— Hélas ! monsieur, cela ne se peut pas : c'est l'heure où je commence à dormir. Je n'ai plus de nuit, plus de jour ; pour moi, tout est pareil, et le sommeil vient quand il veut ; excusez-moi et permettez que je vous cherche toutes les fois que je le pourrai, à mes heures lucides.

M. de Beauveau était avec moi ; nous ne demeurâmes pas longtemps. Le grand homme était assoupi ; je levai le siège et lui dis que je reviendrais le lendemain ; ce que je fis.

La visite fut drôle. On m'introduisit : c'était un grand salon très doré, très orné, très magnifique. J'y trouvai d'abord la grosse madame Denis, sa nièce, une bonne femme qui ne parle pas trop mal et qui n'est pourtant qu'une gaupe et une sotte. Elle a des prétentions à mourir de rire ; elle se croit un reflet de Voltaire, et elle se ferait volontiers adorer sur le même autel. Elle daigna me recevoir avec affabilité, en me disant :

— Mon oncle vous aime beaucoup, madame.

Je répondis par un compliment, dont elle eût voulu sa part, que je ne lui donnai pas.

A côté d'elle était le marquis de Villette, ou soi-disant tel. C'est un marquisat assez contestable, et lui un vrai personnage de comédie. Sa femme est jeune et jolie : c'est mademoiselle de Varicourt, la pupille de Voltaire, que l'on appelle *Belle et Bonne*.

Voltaire était enfermé dans sa chambre ; il se reposait, après avoir lu sa pièce tout d'une haleine, comme un jeune homme.

— Madame, recevez les excuses de mon oncle, poursuivit madame Denis après sa belle phrase ; il n'en peut plus, il ne voit personne ; mais il vous verra.

— Madame, je me retire, je ne veux pas déranger M. de Voltaire.

— Nous ne le souffrirons pas, scanda M. de Villette avec l'air d'un histrion qui se gendarme ; M. de Voltaire ne nous le pardonnerait jamais.

Ils me firent asseoir, et la conversation commença, sur Voltaire, bien entendu. Je remarquai que madame Denis se confondait avec l'idole et prenait la moitié de tout. En parlant de lui, elle disait *nous* sur toutes choses, et cela avec une naïveté si convaincue, qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. Quant au marquis de Villette, il répétait à chaque mot :

— Mon illustre ami...

C'était absolument le marquis de Mascarille. Cette petite mademoiselle de Varicourt me parut sacrifiée à cet homme, qui ne la valait pas. Son histoire est romanesque ; monsieur son mari la lui fit conter séance tenante, et ce fut tout ce qui m'intéressa dans cette visite. J'ajouterai quelques petits détails à cette histoire, que j'ai sue de Voltaire lui-même, en dehors du Villette, dont il se moquait bien entendu. De qui ne se moquait-il pas ?

M. de Varicourt, officier aux gardes, avait douze enfants et pas le sou. Il en fallut donc fourrer au couvent, surtout celles qui n'avaient point l'espoir de mariage. Les garçons se tirent mieux d'affaire que nous. Mademoiselle de Varicourt avait la tête exaltée et ne se souciait point du cloître ; elle chercha le moyen de l'éviter et n'en trouva pas d'autre que d'écrire à Voltaire et de le conjurer de venir à son secours.

La lettre était bien tournée, pleine de cœur ; il eut pitié de celle qui l'avait écrite et s'en alla près de madame Denis, lui disant qu'il allait arracher au diable cette âme qu'on prétendait donner à Dieu. Il engagea mademoiselle de Varicourt à venir chez lui, la trouva charmante, s'y attacha fort, et se promit de la bien marier.

Le hasard amena à Ferney le marquis de Villette, le plus vain et le plus sot personnage de cette cour philosophique. Il a une très grande fortune ; il trouva la protégée de Voltaire très aimable et se fit une gloire de lui donner son nom. Il espère ainsi aller à la postérité et il ira ; c'était pour lui le seul moyen d'y parvenir, sur les ailes de Vol-

taire! Je vous prie de croire que l'expression est du susdit marquis, je ne m'en permets pas de cette force.

Après cette histoire racontée, je voulus me retirer : on me retint, on fit redire à Voltaire que j'étais là ; il m'envoya des vers, je les lus, ou plutôt je me les fis lire et M. de Villette entama un dithyrambe : on ne se figure pas ce qu'était l'adoration pour ce vieux squelette, dont l'esprit ranimait jusqu'aux morts.

Son *Irène* l'occupait seule : — c'est une très mauvaise pièce, où on ne le retrouve pour ainsi dire plus, mais où il y a de temps en temps quelques beaux vers. Il vint enfin, lorsque je commençais à me sentir une indigestion de Denis et de Villette. Il arriva les bras étendus et l'exclamation à la bouche.

— Ah ! madame pardonnez-moi ! je dictais quelques vers, on me demande un changement dans *Irène* ; les comédiens ne sont jamais contents de leurs rôles. C'est une sotte engeance ; il est triste de ne pouvoir jouer ses pièces soi-même, on réussirait bien mieux.

— Vous appelez cela vous reposer ?

— Sans doute ; je me repose en travaillant. Un vieux bonhomme comme moi n'a pas de temps à perdre. Je ne vous vois pas, madame ; vous m'abandonnez, vous êtes livrée aux flatteurs et vous oubliez vos amis ; pendant ce temps, tout le monde envahit mon temps, jusqu'aux prêtres !

— Les prêtres ?

— Sans doute. Marquis, je suis épuisé, contez donc à madame la lettre de l'abbé Gauthier.

— Madame, il y a un abbé Gauthier qui est chapelain des Incurables ; il a écrit à M. de Voltaire une lettre par laquelle...

— Marquis, interrompit Voltaire, si nous en sommes aux *par laquelle* et aux *sur laquelle*, nous n'en finirons pas, j'aurai plus tôt fait de le dire moi-même. Cet abbé Gauthier est, par ma foi ! le chapelain des Incurables, c'était le seul auquel je pusse m'adresser dans tout Paris, convenez-en. Soyez tranquille, ils feront des pointes là-dessus, ces Welches !

— Ils n'y ont pas manqué. Les épigrammes courent Paris.

— Cet abbé m'a donc écrit une lettre fort honnête ; et pour avoir mieux raison de son style, en voilà une copie ; prenez et lisez !

La voici, cette copie ; c'est une pièce historique maintenant :

« On ne saurait avoir plus de joie de vous voir que je n'en ai, monsieur ; un homme tel que vous ne peut douter de l'empressement qu'on met à le connaître. Accordez-moi la permission de venir vous saluer. Il y a trente ans que je suis prêtre, j'ai été vingt ans aux Jésuites ; je suis estimé et considéré de monseigneur l'archevêque ; je rends des services, je prête mon ministère dans diverses cures de Paris ; je vous offre mes soins. Quelque supériorité que vous ayez sur les autres hommes, vous êtes mortel comme eux. Vous avez quatre-vingt-quatre ans, vous pouvez prévoir des moments difficiles à passer ; je pourrais vous être utile, je le suis à M. l'abbé de l'Attaignant ; il est plus âgé que vous. Je vais dîner et boire avec lui aujourd'hui. Permettez-moi de vous venir voir. »

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous fait ?

— Il est venu plusieurs fois, ce brave abbé Gauthier ; c'est pour moi une providence en culotte et en rabat ; il me préserve du scandale et du ridicule. Et, maintenant que je vois les abbés, il me sera permis de voir autre chose, j'en ai l'assurance. Ne le pensez-vous pas, madame la marquise ?

Sa marotte était d'aller à Versailles, de voir le roi, la reine et les princes ; je savais qu'il ne l'obtiendrait pas, je ne voulus pas le lui dire tout crûment ; je lui répondis que je l'espérais comme lui. Il me connaît ; il vit à mes lèvres que je le trompais et voulut me faire expliquer.

— Monsieur, lui dis-je, la reine, Monsieur et M. le comte d'Artois ont grande envie de vous voir ; Mesdames et madame Elisabeth font des signes de croix quand on prononce votre nom.

— Et le roi ?

— Le roi suit les instructions de son curé comme un bon bourgeois. Êtes-vous bien avec le curé ? Voilà la question.

— Et l'abbé Gauthier, pensez-vous qu'il serve à autre chose ? Pensez-vous que ce soit pour le plaisir de regarder sa soutane que je le garde près de moi ?

— Alors, monsieur, si l'abbé Gauthier est un sauveur, vous n'avez besoin de personne.

— Eh ! eh ! vous verrez ! Je sais d'avance l'accueil qui m'attend à Versailles. Le roi ne me parlera pas. Monsieur me parlera trop, la reine sourira, M. le comte d'Artois plaisantera, et tout sera fait.

— Et c'est pour si peu de chose que vous vous donnez tant de peine. Oh ! monsieur, je ne vous connais pas.

Il avait ces petitesses au suprême degré. La faveur des grands fut toujours sa manie et il les flatta de toutes ses forces. Aussi Voltaire était-il le contraste et le remède vivant de sa doctrine, je l'ai dit plus de cent fois à lui et à sa livrée philosophique. Lui, il en riait ; les autres se mettaient en colère.

— Voltaire est trop riche, me répondit d'Alembert ; que n'eût-il pas fait dans un grenier !

Le maréchal de Richelieu arriva ; je voulus lever la séance. Voltaire me fit rasseoir [illegible].

— Restez, restez, madame ! vous [illegible] mon Alcibiade, vous êtes ce que j'aime le plus au monde ; mes contemporains. Nous voilà trois du même âge, frais et dispos ; on est heureux de se trouver ainsi quand on se connaît depuis si longtemps.

— M. le maréchal et vous, vous êtes jeunes, monsieur, repris-je ; vous faites des tragédies comme à vingt ans, M. le maréchal se marie comme à trente ; mais moi, je suis une pauvre aveugle qui s'en va mourant.

— Madame, vous avez plus d'esprit que nous, et si vous compariez votre visage aux nôtres, vous auriez [illegible] les caprices de coquetterie, vous pouvez vous en permettre.

Heureusement, je sais à quoi m'en tenir, et ces flatteries ne m'atteignent point. Je ne répondis rien au vieux maréchal. Voltaire parla d'autre chose. Ce qui occupait le monde en ce moment, c'était le duel de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon, pour une aventure de bal masqué avec madame la duchesse de Bourbon, qui ne s'en privait pas et qui conservait les bonnes traditions de la Régence.

Je ne raconterai point cette histoire ; on en parle encore et j'en ai les oreilles rebattues. Les nouvelles à la main en sont pleines, et je suis sûre qu'il y en aura cent récits. Les princes sont jeunes, ils s'amusent ; ne nous sommes-nous pas tous amusés ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont tous bien fait leur devoir et qu'ils n'ont failli en aucune façon au sang d'Henri IV. Il ne nous en faut pas davantage.

Je laissai Voltaire avec le vainqueur de Mahon et je m'en allai souper chez la maréchale de Luxembourg, où l'on parla de ces deux débris et où l'on voulut me faire parler d'eux ; je me tus : je ne suis pas une gazette.

XLVI

On a trop abusé de Voltaire, il y a succombé et il a failli mourir d'un vomissement de sang et de sa tragédie. Tronchin l'a soigné et sauvé ; mais il a eu un avertissement de sa mort. Il n'a pas manqué de se servir de l'abbé Gauthier en ce moment, et voici une autre pièce historique qui le prouve. Les philosophes en étaient à mordre les pavés de rage. Leur patriarche, leur dieu, donner un pareil soufflet à leurs principes ! S'il fût mort, ils l'auraient jeté aux gémonies : c'est justement ce qu'il ne voulait pas ; car le premier mot qu'il m'a dit, après sa guérison, a été celui-ci :

— Madame la marquise, vous savez ce que j'ai fait. Je ne voulais point qu'on jetât mon corps à la voirie.

Il en est revenu, pour cette fois, contre toutes les prévisions. Un jeune homme y serait mort, et, s'il n'avait pas abusé de ses forces, il vivrait encore.

Voici la fameuse pièce qui a fait tant de bruit :

« Je, soussigné, déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais scandalisé l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle.

Signé : VOLTAIRE.

Le 2 mars, dans la maison de M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et de M. le marquis de Villevieille, mon ami. »

Je vous jure qu'après sa [illegible] bien heureux de [illegible] cette page de sa vie [illegible] bien [illegible] et il [illegible] la galerie [illegible] toute sa vie que le diable n'existait pas.

[illegible] personnel [illegible] la pièce, elle était détestable [illegible] supporta [illegible]. Il vint me voir [illegible] aimable que dans sa jeunesse. Nous nous [illegible] de nos souvenirs et nous en avions [illegible] depuis tant d'années. Il fut charmant.

— Madame, nous nous verrons souvent [illegible] me dit-il en me quittant. J'ai acheté une maison [illegible] Richelieu [illegible] mois de [illegible] mois

[illegible] me comble, il me suit dans les rues [illegible] comme aux Calas.

[illegible] vous avez fait [illegible] ce qui [illegible] que d'avoir [illegible] l'esprit.

— [illegible] madame, vous me [illegible]. De vieux amis [illegible] se doivent la vérité.

— [illegible] paye-t-on tout [illegible]

Il me quitta sur ces beaux [illegible] je ne l'ai plus revu.

[illegible] jours après, il [illegible] et on le cacha, à [illegible] des confessions et [illegible] qu'on ne voulait pas lui laisser recommen[illegible] sa mort qu'après, et l'abbé Mignot emport[illegible] il craignait les difficultés, et il en eût eu cert[illegible] il le fit enterrer à son abbaye, encore l'abbé et [illegible] ils chi[illegible]

Ce que l'on n'[illegible] c'est que le bruit de cette mort s'éteignit [illegible] Ce fut une explosion comme un feu d'art[illegible] qui tomba de même. J'en ai eu un moment d[illegible] très grande, dont je me suis distraite comme [illegible] m'occupant d'autre chose.

Il [illegible] encore une aventure, et, à mon âge, c'est [illegible] la veux raconter ce sera probablement la [illegible] je ne sais comment elle m'est venue cher[illegible] des gens que je connais peu et avec [illegible] que des rapports de société assez rares, [illegible] c'est comme cela, et il n'y a rien à répondre aux [illegible]

Il y a huit jours, mademoiselle Sanadon, ma demoiselle de compagnie, entre chez moi d'un pas discret ; j'étais au lit, je ne dormais point, je rêvais à cette vie longue, qui ne [illegible] point.

Elle prit sa voix de tête et me demanda si j'étais disposée à l'entendre.

— Sans doute, mademoiselle ; qu'y a-t-il ?

— Madame, c'est une jeune fille...

— Eh bien ?

— Elle semble très intéressante et veut vous parler, mais à vous seule.

— C'est quelque quémandeuse, peut-être ; faites-lui donner et laissez-moi en repos.

— Non, madame, elle ne demande point, elle est très bien habillée ; mais elle est triste et elle pleure.

— Qu'y puis-je faire ? Demandez-le-lui.

— Elle ne veut le confier qu'à madame.

— Qu'elle entre donc ! Ce sera quelque sotte fille avec quelque sot enfant ; il faut le mettre aux Enfants-Trouvés : saint Vincent de Paul les a institués pour les filles embarrassées.

La jeune fille entra et s'arrêta à la porte ; j'entendis une respiration pressée et un sanglot ; cela me fit un chagrin imprévu, je n'aime pas à voir souffrir. Je lui criai d'avancer ; elle vint lentement.

— N'ayez pas peur, mademoiselle. Je suis très vieille, je suis aveugle, mais je ne suis pas méchante.

— Je le sais bien, madame ; c'est pour cela que je viens à vous.

— Je puis donc vous être utile ?

— Oh ! madame, vous pouvez sauver la vie de ma mère.

Son pauvre cœur tout gros se dégonfla, elle répandit un torrent de larmes. Je la laissai se calmer d'abord, et je la priai ensuite de s'expliquer.

— Madame... madame... je suis un enfant naturel...

— Ah ! repris-je, ne vous en tourmentez pas, il y en a bien d'autres !

— Ah ! madame, je respectais, je vénérais, j'adorais ma mère, je ne me doutais pas de sa faute.

Et elle pleurait.

— Il faut toujours l'adorer, la vénérer, la respecter, ma chère enfant ; on ne sait jamais comment les fautes se commettent, et, d'ailleurs, les fautes d'une mère ne se discutent pas.

— Je le sais, madame ; mais c'est bien dur, allez !

— Mademoiselle, seriez-vous dévote et intolérante ?

— Madame, je n'ai pas le bonheur d'être dévote, je suis ma religion de mon mieux ; mais quant à accuser les autres, [illegible] Dieu m'en préserve ! je ne suis point parfaite, je puis pécher et j'ai besoin d'indulgence : pourquoi donc refuser la [illegible] à mes frères en Jésus-Christ ?

[illegible] ces mots comme une bonne petite fille, avec [illegible] qui me toucha.

— [illegible] donc votre confidence, mon enfant ; racontez [illegible] et dites-moi comment je puis vous servir à [illegible]

[illegible] elle me raconta :

[illegible] demeurons bien près d'ici, dans la rue [illegible] est ouvrière en linge et elle m'a appris [illegible] et nous gagnons notre [illegible] de personne pour nous al[illegible] bien élevée, je sais plus que [illegible] de mon état. Ma mère n'avait [illegible] c'est une fille de gen[illegible] malheureuse, allez !

— Est-il possible, mademoiselle ! et qui l'a conduite à cette malheureuse situation ?

— C'est ce que je sais aujourd'hui et ce que je ne savais pas il y a deux jours, madame. Je croyais ma mère veuve d'un tailleur, elle me l'avait dit ; je la croyais fille d'un marchand de laine, et jamais le soupçon d'une autre origine ne m'était venu. Pour expliquer son éducation, elle m'avait parlé d'une marraine fort riche qui l'avait élevée et qui lui avait donné des goûts, des habitudes au-dessus de sa naissance. Elle le déplorait avec moi, et cependant elle ne put s'empêcher de m'apprendre ce qu'elle savait.

— Cela est bien naturel.

— Nous vivions dans la retraite, non pas heureuses, mais tranquilles, mais doucement, sans secousse et sans douleur. Nous ne voyions que quelques voisins, et très peu encore et fort peu de temps, puis M. le curé de Saint-Sulpice, qui était bien bon pour nous. Il y a huit jours, ma mère sortit ; elle sortait tous les mois une fois, sans moi, et revenait avec la petite somme qui forme le plus clair de notre avoir. Ce jour-là elle rentra plus tard que de coutume, si pâle, si chagrine, que j'en eus une peur épouvantable et que je ne pus m'empêcher de pleurer.

« Je m'empressai autour d'elle ; elle pouvait à peine parler, elle se jeta à mon cou et fondit en larmes.

« — Mon enfant, répétait-elle, ma pauvre enfant !

« J'eus beau la questionner, je n'en tirai pas davantage ; elle se tordait les bras, puis elle joignait les mains, priait Dieu, lui demandait pardon et à moi aussi.

« — Ah ! reprenait-elle, trompée ! trompée ! qui l'aurait cru !

— Hélas ! mademoiselle, il faut toujours s'attendre à être trompée. C'est un service que nous nous rendons tour à tour. Qui est-ce qui ne trompe point, et qui est-ce qui n'est pas trompé en ce monde ?

Cette vérité lui parut ou cruelle ou douteuse ; elle me regarda un instant comme indécise ; puis elle reprit :

— Ma pauvre mère ne voyait pas comme vous apparemment, madame ; elle fut bien longtemps à reprendre ses sens et je n'en pouvais tirer aucune explication. Enfin, elle se calma un peu, c'est-à-dire la souffrance du corps prit le dessus sur celle de l'esprit ; elle commença une véritable maladie, mais sa raison et son cœur revinrent en elle pour s'entendre avec moi.

« Elle était bien honteuse de ce qu'elle avait à me dire ; elle sentit qu'il le fallait, et, après avoir essayé de se jeter à mes genoux, après avoir caché son visage dans son lit, elle vint à bout de me conter son histoire.

« Ma mère, en sortant de Saint-Cyr, s'en alla chez une parente à la campagne, aux environs de Fontainebleau, elle était orpheline et sans biens, très belle, très bonne et très affectueuse. Cette parente, qui l'avait recueillie, lui fit payer son hospitalité par ses larmes, et la rendit une vraie martyre. Elle ne voyait personne, n'avait ni compagnes ni amies, et travaillait du matin au soir.

« Un jour, ou plutôt un soir, un monsieur, égaré dans la forêt par un orage, à la suite d'une longue chasse, demanda l'hospitalité à la petite maison. Il y fut reçu avec plaisir par la maîtresse, enchantée de se produire et de montrer son usage du monde. Il n'était plus jeune ; mais il avait un esprit charmant, une tournure et des manières qui séduisaient ; bien qu'il fût très simplement mis, il ressemblait à un seigneur. Il s'empressa beaucoup près de ma mère, fit plus de compliments encore à la vieille dame, se nomma, bien entendu. C'était un gentilhomme, parent et ami du capitaine des chasses, qui chassait avec lui un chevreuil ou un sanglier de temps en temps, lorsque Sa Majesté n'était pas à sa résidence royale, ce qui arrivait souvent.

« Il plut beaucoup aux deux recluses, sollicita la permission de revenir, il en usa, fit la cour à ma mère à l'insu de son tyran, s'aperçut bien vite de son malheur et se servit de cette connaissance pour la perdre. Il la plaignit, tâcha de la consoler, lui parla de mariage, lui jura qu'il l'épouserait, et, comme ma mère l'assurait que jamais sa parente n'y consentirait :

« — Eh bien, dit-il, puisqu'elle veut garder sa victime en dépit de tout, nous la forcerons ; je vous enlèverai, et elle ne pourra plus ensuite vous refuser son consentement.

« Ma mère ne le voulut point, elle résista longtemps ; enfin, le tentateur arriva juste dans un moment où elle venait d'essuyer une scène épouvantable et où elle avait la tête à moitié perdue, il en profita et l'emmena avec lui.

« C'était la nuit, ils se sauvèrent comme des voleurs. Le futur époux conduisit sa conquête à Paris, au fond du Marais ; il la mit dans une maison avec une vieille femme pour la servir et vint la voir tous les jours, en prenant des précautions minutieuses. Il s'insinua de plus en plus dans le cœur de ma pauvre mère et s'en fit sérieusement aimer, par reconnaissance d'abord, par entraînement ensuite, car, malgré son âge, il était plein de séduction.

« Il trouvait chaque jour des motifs pour reculer le ma-

riage : il manquait des papiers, il y avait des formalités à remplir, il y avait des consentements de parents à demander, une affaire à finir, il s'y prit si bien, qu'il entraîna la jeune fille et que je vins au monde avant que le prêtre eût béni cette union, qui ne devait jamais se former. Ma mère comprit enfin qu'on la trompait ; elle demanda une explication qui ne lui fut pas refusée, mais qui la détrompa un peu sur le caractère de l'homme auquel elle appartenait. Il lui avoua qu'il l'avait séduite, qu'il n'était pas libre, que sa femme, plus âgée que lui et infirme, existait encore, mais qu'elle ne pouvait vivre longtemps, et qu'aussitôt que sa chaîne serait rompue, il épouserait la seule femme qu'il eût jamais aimée.

« Hélas ! ma mère le crut encore et lui pardonna. L'idée de le perdre lui était affreuse. Elle vécut ainsi deux ans, espérant, attendant toujours, ne voyant personne, que son amant et sa vieille servante, s'occupant uniquement de moi et ne sortant que pour aller à l'église. Malgré sa faute, sa consolation et son espoir étaient en Dieu.

« Un matin, mon père devait venir, il ne vint pas ; elle resta huit jours sans nouvelles de lui, n'en pouvant aller chercher nulle part : elle ignorait sa demeure. Elle faillit mourir d'inquiétude. Enfin une lettre arriva. Elle était datée de Bordeaux ; il avait été obligé de partir précipitamment, il ne savait quand il reviendrait ; mais, en allant à un endroit qu'il désignait, ma mère aurait là-dessus des détails plus positifs. Vous jugez si elle y courut !

« C'était à un homme d'affaires qu'on la renvoyait. Il prit un air de condoléance dont ma mère s'effraya fort ; on finit par lui raconter que M. de Bellefontaine, gentilhomme peu riche, mais d'une grande capacité, s'était livré à des suggestions malveillantes pour madame de Pompadour : il avait osé mal parler d'elle, et, sans un ami qui l'avait averti à temps, il serait sous les verrous de la Bastille. Forcé de se cacher d'abord, de s'expatrier ensuite, il n'avait eu que le temps de charger cet officieux des soins à prendre pour notre existence ; chaque mois, celui-ci nous remettrait de quoi suffire à nos besoins, en attendant le retour de mon père et sa liberté. Ma mère le crut encore, en se désespérant ; mais sa confiance n'était pas altérée. Elle pleura beaucoup, dit qu'elle voulait le rejoindre et qu'on devrait lui dire où il était ; à quoi le fondé de pouvoirs répondit qu'il n'y manquerait pas.

« On l'amusa pendant longtemps par des nouvelles contradictoires ; elle eut la patience d'attendre en priant Dieu de lui rendre le père de sa fille et de lui accorder le bonheur de me donner un nom et un état.

« Les mois s'écoulèrent ; au bout de l'année, la pension diminua, le gentilhomme était ruiné. Il fallut renvoyer la servante ; puis, à mesure que je grandissais, il fallut travailler. La patience de ma mère ne se lassa pas ; sa résignation lui donnait des forces. Malgré la mort de madame de Pompadour, M. de Bellefontaine ne revint pas ; il avait mille raisons, il promettait toujours. Elle espérait et ne me disait rien, la pauvre mère ! elle me cachait toutes ses douleurs.

« Enfin, l'autre jour, elle alla, comme à l'ordinaire, chercher notre petit revenu. L'homme d'affaires prit un air de circonstance et lui dit qu'il était temps de lui dire la vérité et de ne pas la leurrer davantage. Maintenant, j'étais élevée, je n'avais plus besoin de personne, j'avais un état, et je pouvais voler de mes propres ailes, d'autant plus que j'étais jolie, ajouta-t-il.

« Mon père n'était point M. de Bellefontaine ; il allait se marier pour la troisième fois et supprimait toutes les pensions *de ce genre*. Ma mère pouvait se regarder comme favorisée : jamais il n'avait fait pour personne ce qu'il avait fait pour elle, il ne soutenait pas si longtemps ses victimes, sa fortune n'y aurait pas suffi. Maintenant, il avait rempli son devoir et elle ne devait plus compter sur rien.

« Ma pauvre mère crut rêver ; elle tombait de son haut. Une pareille confiance, un pareil dévouement ainsi récompensés ! Cependant elle voulut tout savoir, et, à force d'instances, elle obtint le nom de son séducteur. C'était M. le maréchal duc de Richelieu.

— Miséricorde ! m'écriai-je.

— Hélas ! oui, madame, et, depuis lors, ma pauvre mère se meurt. Elle a écrit, ou plutôt elle m'a fait écrire au maréchal ; elle n'a pas eu de réponse. L'idée de me laisser sans secours, sans biens, la désespère. Elle a cherché le moyen d'arriver jusqu'à lui, et elle a pensé à vous, madame, à vous qui le connaissez ; vous, si charitable, on le sait, dans le quartier, vous parlerez bien à M. le maréchal, vous le prierez de ne pas retirer à ma mère le secours qui la faisait vivre et...

— Non, mon enfant, ce n'est pas à lui, c'est à madame sa femme, c'est à la maréchale, bonne et généreuse, que je m'adresserai, et je vous réponds du succès.

— Comment, madame ?...

— Laissez-moi faire ; retournez près de votre mère, et ne vous inquiétez de rien. Demain, j'aurai probablement de bonnes nouvelles à vous donner. Revenez me voir vers cette heure-ci ; je suis heureuse de vous servir ; c'est une bonne œuvre dont Dieu me tiendra compte, je l'espère.

— Ah ! madame, il vous laissera encore longtemps parmi nous, pour que ma reconnaissance...

— Ne me parlez pas de reconnaissance ; à mon âge, on sait ce qu'elle vaut, si au vôtre on y croit encore. Allez, mademoiselle, et ne craignez plus.

Le soir même, j'ai envoyé prier la nouvelle maréchale de Richelieu de vouloir bien me recevoir en particulier. C'est, comme je l'ai dit, madame veuve de Roothe, bonne et douce personne, assez insignifiante, tout à fait propre à charmer par ses soins les derniers jours d'un vieillard. Elle m'a indiqué une heure, je lui ai tout raconté, et, le lendemain, la pauvre fille avait non seulement une dot raisonnable, mais encore la permission de s'appeler *mademoiselle de Bellefontaine*, et de choisir un mari. On m'assure que le maréchal lui en a trouvé un dans les gardes-françaises. Elle est venue pour me voir aujourd'hui : elle est pleine d'effusion ; je ne l'ai point reçue, je suis trop malade, et c'est certainement la dernière fois que j'écris. Ma longue vie touche à son terme, je m'éteins, je le sens !

J'ai dicté ce matin ma dernière lettre pour M. Walpole. Je n'ai point de regrets, je suis lasse et je me reposerai peut-être. D'ailleurs, la France s'en va, et je ne veux pas assister à son agonie...

Lettre de Viard à M. Horace Walpole

« Paris, 20 octobre 1780.

« Vous me demandez, monsieur, des détails sur la maladie et la mort de votre digne amie. Si vous avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, relisez-la ; vous y verrez qu'elle vous fait un éternel adieu, et cette lettre est, je crois, datée du 22 août. Elle n'avait point encore de fièvre alors ; mais on voit qu'elle sentait sa fin approcher puisqu'elle vous dit que vous n'aurez plus de ses nouvelles que par moi. Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvais en écrivant cette lettre sous sa dictée ; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite ; j'avais la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit :

« — Vous m'aimez donc ?

« Cette scène fut plus triste pour moi qu'une vraie tragédie, parce que, dans celle-ci, on sait que c'est une fiction, et, dans l'autre, je ne voyais que trop qu'elle disait la vérité, et cette vérité me perçait l'âme. Sa mort est dans le cours de la nature ; elle n'a point eu de maladie, ou, du moins, elle n'a point eu de souffrances. Quand je l'entendais se plaindre, je lui demandais si elle souffrait de quelque part. Elle m'a toujours répondu :

« — Non.

« Les huit derniers jours de sa vie ont été une léthargie totale. Elle n'avait plus de sensibilité ; elle a eu la mort la plus douce, quoique la maladie ait été longue.

« Il s'en faut beaucoup, monsieur, qu'elle ait désiré des honneurs après sa mort. Elle a ordonné, par son testament, l'enterrement le plus simple. Ses ordres ont été exécutés. Elle a aussi demandé à être enterrée dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, et c'est là qu'elle repose. On ne souffrirait pas dans la paroisse qu'elle fût décorée après sa mort de quelque marque de distinction.

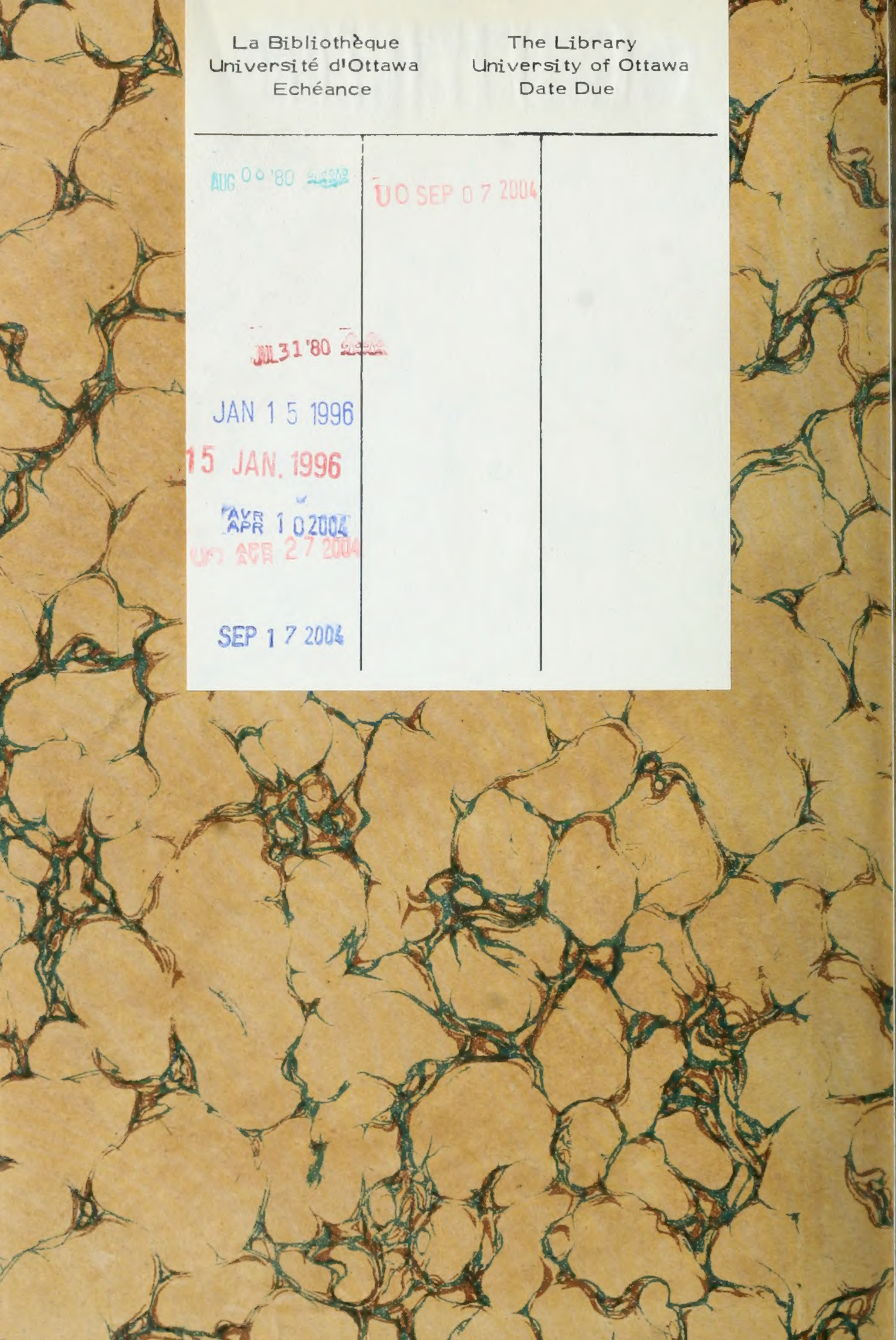
« Ces messieurs n'ont pas été parfaitement contents ; cependant son curé l'a vue tous les jours, et avait commencé sa confession ; mais il n'a pu achever, parce que la tête s'est perdue, et elle n'a pu recevoir les sacrements. M. le curé s'est conduit à merveille ; il avait cru que sa fin n'était pas si proche.

« Je garderai Tonton (chien de madame du Deffand) jusqu'au départ de M. Thomas Walpole. J'en ai le plus grand soin, il est très doux, il ne mord personne ; il n'était méchant qu'auprès de sa maîtresse. Je me souviens très bien, monsieur, qu'elle vous a prié de vous en charger après elle.

« Madame la maréchale de Luxembourg n'a pas quitté son amie. »

Madame du Deffand mourut le 23 septembre 1780. Elle légua tous ses papiers à M. Horace Walpole, et ses correspondances ont déjà été publiées.

TABLE DU VOLUME



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
AUG 06 '80
UO SEP 07 2004
JUL 31 '80
JAN 15 1996
15 JAN. 1996
AVR APR 10 2004
UO APR AVR 27 2004
SEP 17 2004


a39003 003270831b

